

La Semaine des familles

Zénaïde Fleuriot,
Alfred Nettement, Victor Lecoffre

LA

SEMAINE DES FAMILLES

1877—1878

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

LA SEMAINE

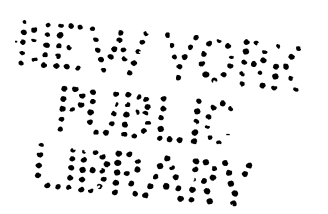
DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

MLLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

1877 — 1878



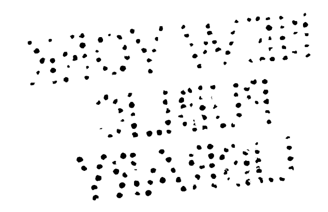
LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET CIE, SUCCESSEURS

PARIS
90, RUE BONAPARTE, 90

LYON
2, RUE BELLECOUR, 2

1878



N° 1 Samedi 7 avril 1877

LA SEMAINE DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Vieux Moulin.

LES PRÉLUDES

FRAGMENT[1]

—

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendus aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux;

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches, suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours loin des cités, des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

M'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter mon retour;

Respirer les parfums que la colline exhale
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie;
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement au sein de la prairie
Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible
Les jours suivre les jours sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit.

LAMARTINE.

1. Emprunté aux *Nouvelles Méditations*, Furne, Hachette, etc.

LA VIE DOMESTIQUE

EN ALLEMAGNE

—

Une dame anglaise, mariée vraisemblablement à un officier prussien et placée, grâce à ce mariage, de manière à voir et la cour et la ville, comme on disait jadis, a pu, pendant un séjour de plusieurs années dans l'Allemagne du Nord, recueillir quantité d'observations dont elle a voulu faire part à ses compatriotes. Ces observations ont surtout porté sur la vie domestique, la vie privée, non celle des grandes capitales où la haute noblesse et la haute finance vivent à peu près partout de même, mais celle des villes moyennes, des fortunes moyennes; celles des militaires, de la petite noblesse, des fonctionnaires civils, en un mot, celle que les changements ou les hasards de garnison plaçait incessamment sous ses yeux.

Observatrice attentive mais bienveillante, les détails qu'elle donne et les critiques qu'elle formule ne sauraient être accusés de partialité, et pourtant ils sont souvent sévères, parfois même entachés d'une certaine exagération. Elle juge tout au point de vue anglais; c'est dire que beaucoup des coutumes et des mœurs la choquent en raison directe des différences et des contrastes qu'elles présentent avec celles de l'Angleterre. Une Française aurait souvent jugé autrement, elle aurait été frappée différemment des manières et des habitudes dont plusieurs s'écartent moins des nôtres qu'elles ne s'écartent de celles de l'auteur, malgré la parenté des deux races. Mais une Française n'aurait pu entreprendre cette étude, et ses appréciations, quelque justes et modérées qu'elles fussent, ne sauraient être admises comme telles par personne, ni en Allemagne ni peut-être en France. L'heure de la justice impartiale et calme n'a pas encore sonné dans les deux pays. Pourtant, il faut tâcher d'y arriver, il faut se former un jugement sage sur cette *vie domestique* de nos voisins qu'il nous importe, après tout, de connaître autant que possible. Trop longtemps nous avons ignoré l'étranger, mais nous avons payé notre ignorance si cher, que maintenant nous sentons le besoin d'en sortir à tout prix. Les nombreux efforts tentés sous ce rapport témoi-

gnent du changement considérable opéré en France à ce point de vue comme à bien d'autres. Pénétrés de la nécessité d'étudier ce que nous avons si follement dédaigné jusqu'ici, il nous a paru bon de prendre ce livre tel qu'il est, et de le faire contribuer pour sa part à combler quelques lacunes de notre éducation étrangère. Nous y avons donc glané de ci et de là une gerbe d'épis que nous offrons à nos lecteurs avec l'espérance de leur être agréable et même utile. L'intérêt que nos voisins y ont pris est suffisamment indiqué par le succès obtenu. Publié d'abord dans le *Frasers Magazine*, le *German home life*, est parvenu très-promptement à sa seconde édition à Londres.

Ceci dit, qu'on nous permette d'entrer tout d'abord en matière en pénétrant dans la demeure de la famille avec laquelle il s'agit de faire connaissance.

Chaque maison allemande est disposée par étages occupés, comme chez nous, par différents locataires. Un escalier commun conduit à chacun de ces étages, où d'ordinaire une petite plaque de porcelaine indique le nom de celui qui l'habite — l'institution des portiers étant fort heureusement inconnue. — Tout au bout de la maison sont les chambres de domestiques, fâcheuse ressemblance avec Paris, plus une grande pièce commune à tous les locataires, appelée *Wæschkammer*, chambre de linge, et qui sert de séchoir par les temps humides. Comment cette communauté de jouissance contribue-t-elle au bon accord entre voisins, c'est ce que l'auteur ne dit pas, mais ce qui peut bien inspirer quelque crainte. L'entretien de l'escalier et des différents paliers auxquels il aboutit est laissé au soin des locataires; aussi le visiteur est-il désagréablement surpris de l'aspect négligé qui frappe ses regards dès les premières marches. De plus, la fille de service, *das Mædchen*, devant monter, par ce même escalier, l'eau pour les besoins de la famille, et ce mouvement de seaux et de brocs se produisant pour tous les étages et durant la journée longue, on ne saurait s'étonner du manque de propreté qui en résulte. Ce n'est pas que *das Mædchen* soit fort disposée dans ces conditions à gaspiller l'eau, tant s'en faut, elle l'économise bien plutôt, et cette économie qui froisse toutes les habitudes anglaises, arrache à l'auteur un véritable cri de détresse.

Une fois introduite dans le salon la presque nudité de cette pièce devient un nouveau sujet de surprise, tant le mobilier allemand brille par son absence.

Peu ou point de tapis, un canapé où l'on fait asseoir la personne la plus considérable de la société, ce qui donne même souvent lieu à de petites scènes divertissantes que l'auteur appelle les comédies du canapé, et qu'elle décrit en ces termes : « Je me suis souvent fort amusée à observer ce qui se passe au moment où arrive une dame de plus haut rang que celle qui est déjà en possession du canapé. Cette dernière se lève, et avec un sourire plein d'une dignité contenue, et des *Bitte, bitte* (je vous prie) répétés, elle la supplie de prendre sa place, ce dont l'autre se défend par un *Aber, Excellenz*, mais, Excellence! bien senti, blessée qu'on puisse la supposer capable d'un tel manque de convenance. » Un tapis aux couleurs voyantes recouvre une table où s'étale souvent une serviette, en prévision du café attendu. Mais nulle part ni un livre, ni un journal, ni un album, n'indique les goûts ou les occupations des maîtres de céans, sinon, parfois, un bas à moitié tricoté, abandonné sur le coussin du canapé. Près de la fenêtre se trouve ordinairement une table à écrire entourée d'un treillage sur lequel grimpe du lierre, lierre si sombre, si poudreux, qu'il engendre plutôt la tristesse que la gaieté; un ficus ou deux, quelques plantes à feuillages persistants, complètent ce tableau; mais jamais aucune fleur! A quoi bon jeter son argent pour ce qui sera fané en quelques jours, pour ce qu'il faudra renouveler sans cesse? folie dont un Allemand ne saurait se rendre coupable. Pourtant il aime la nature, c'est incontestable, *die schœne Natur*, la belle nature! il la chante sur tous les tons et il en jouit à sa manière. Dès six heures du matin, en été, on le voit s'acheminer vers les jardins *extra muros*, où l'on prend du café, de la bière et où l'on entend de la musique. Le soir, vers quatre heures il y retourne généralement en famille; bien des heures s'écoulent tandis que les femmes tricotent activement, et que les hommes fument leurs pipes. Le boutiquier, le petit commerçant qui n'est pas libre dans la semaine, a son jardin, où il va tous les dimanches, accompagné de son épouse et de ses demoiselles en robe décolletée.

Là on prend le café, mais on dîne aussi dans un pavillon (*Sommer Wohnung*), d'où l'on domine la rue et d'où l'on critique les passants. Ce jardin, c'est un grand grief pour la bonne, qui doit y transporter les mets préparés d'avance à la ville. Aussi ne manque-t-elle pas de demander en s'engageant : « Avez-vous un jardin? » Auquel cas les conditions changent. Mais revenons au salon.

Aucune harmonie ne préside à l'arrangement du mobilier, où figurent beaucoup de chaises en bois et en osier. Quant à la tapisserie des meubles et des portières, elle témoigne bien de l'activité des dames de la famille, mais non de leur bon goût. Pas de cheminée, partant pas de pendule ni d'ornements quelconques, mais en son lieu et place, dans les anciennes maisons, un poêle en faïence, dit poêle de Berlin, *Berlinerofen*, dont la chaleur est égale et modérée, tandis que dans les nouvelles maisons, l'affreux poêle en fonte, désagréable à l'œil, alimenté au charbon, fumant beaucoup, produit des alternatives de chaleur étouffante et de froid glacial à une heure d'intervalle.

Une *Schrank*, sorte d'étagère vitrée, renferme quelques tasses de porcelaine de Chine, quelques pièces d'argenterie et une foule de ces mille riens sans valeur que l'on amasse sous prétexte de souvenirs. Sur la muraille, un cadre ovale en bois noir (non pas doré, il faut de l'économie) contient une collection de photographies des membres de la famille : le mari et la femme, assis la main dans la main; les fils en uniforme et dans des attitudes martiales; les jeunes filles fort parées, extrêmement graves et se ressemblant toutes. Quant à un tableau, à un objet d'art, *Gott bewahr!* Dieu préserve! A quoi bon ces dépenses? les musées publics ne sont-il pas là?

Si, après avoir traversé la salle à manger, nue et sans aucun ornement, on pénètre dans le *sanctum sanctorum* du maître, l'odeur du tabac saisit tout d'abord; mais on s'y attend : déjà n'a-t-on pas dû réprimer un mouvement de dégoût en apercevant, à peine dissimulés, derrière le poêle, certains crachoirs en cuivre ou en porcelaine? Ce cabinet, *Arbeit Zimmer*, porte l'empreinte du maître : force pipes, fouets, éperons, fusils; une robe de chambre, *Schlafrock*, des gants et des pantoufles épars çà et là; sans oublier les bonnets grecs, les sacs de voyage et mille petits ouvrages, hommage rendu au chef de la famille par les mains féminines. Tout d'ailleurs est calculé pour le bien-être de ce maître et seigneur. Le large appui de la fenêtre est recouvert d'un coussin sur lequel ses bras reposent mollement quand il est tenté de humer l'air et de regarder les passants. Regarder les passants! distraction favorite comme l'indiquent deux petits miroirs placés à un certain angle en dehors de la fenêtre et reproduisant fidèlement tout ce qui se fait à l'extérieur : c'est un observatoire permanent.

Entrons maintenant, si faire se peut, dans la chambre à coucher. Là l'absence de toute élégance, de tout confort, et surtout de tout appareil suffisant de toilette, frappe et choque la visiteuse anglaise. Que dire des deux petits lits placés l'un près de l'autre et qui semblent deux points d'interrogation posés à la sagacité de l'étranger, lequel se demande en effet comment des gens taillés en hercules peuvent tenir dans ces couchettes lilliputiennes. Vaguement on frissonne à la pensée d'y avoir un jour la fièvre! Une sorte de treillis en bois rembourré de crin et surmonté de vastes oreillers rend la position horizontale à peu près impossible; des draps trop courts et trop étroits, une couverture qui ne couvre pas assez, un édredon — qu'ils appellent *plumeau* — et qui couvre beaucoup trop, jusqu'à ce que le patient étouffé et n'en pouvant plus le jette par terre, pour s'apercevoir bientôt que la courte-pointe a suivi l'édredon et qu'il est transi de froid. Tels sont ces aimables lits, où chaque fois que l'on se retourne on sent l'air pénétrer de toutes parts, en même temps qu'une idée confuse d'avalanches, de chute d'eau, de glaciers, hante le sommeil et procure une nuit abominable selon le caprice de l'édredon trop pesant ou des draps enroulés en corde autour du malheureux dormeur [1].

Le strict nécessaire, sans le plus modeste superflu, voilà l'alpha et l'oméga de la vie allemande. Une dame à qui notre auteur faisait à ce sujet quelques observations, lui répondit : « A quoi bon le marbre et l'acajou, quand la pierre et le sapin suffisent? A quoi sert une grande glace? est-il indispensable de voir le bas de ses jupons et la longueur de sa queue? Le petit miroir posé sur une commode n'est-il pas assez grand pour reproduire un visage de femme qui n'a jamais plus d'un pied carré? Et quant à toutes ces frivolités que l'on nomme parure de nuit, qui est là pour les voir? A quoi bon se parer ainsi? » A plus forte raison ne saurait-il être question des inutilités que l'on nomme cabinet de toilette, parfums, et le reste. « Nous avons les bains publics », cela répond à tout, de même que les musées publics satisfont à tous les besoins artistiques. Dans cette description ironique des habitudes intimes de l'Allemande on retrouve l'Anglaise tout entière, et c'est peut-être là que la Française aurait différé de jugement en faisant la part de la simplicité de mœurs qui s'y révèle. Elle aurait pu signaler la parcimonie un peu vulgaire de cet intérieur, mais elle y aurait vu en même temps la source de cette force robuste qui rend l'Allemagne si puissante à l'heure qu'il est. Les peuples saturés de bien-être et de luxe, à qui rien ne manque et qui ne se refusent aucune jouissance, ne sont pas ceux qui résistent le mieux à l'heure solennelle du péril, l'Angleterre ne l'a pas encore appris et nous souhaitons pour elle qu'elle n'en fasse jamais l'expérience. Toutefois il faut distinguer entre l'excès de la recherche et le trop grand dédain de la propreté. C'est ainsi que notre auteur signale et blâme avec raison la négligence que les Allemands apportent à assainir et à purifier certains lieux qui dans chaque maison deviennent des foyers pestilentiels. Tandis que les savants se complaisent à rédiger de longs traités sur les *maladies germes*, la fièvre typhoïde passe à l'état d'épidémie chronique, et les bons habitants des villes allemandes, faute d'un drainage suffisant, et par économie sans doute, laissent périr des centaines de victimes avec la plus parfaite tranquillité. Maintenant passons aux serviteurs.

L'Allemagne est couverte d'écoles excellentes et à

1. Pour être juste avec tout le monde, nous devons dire que ces lits, dont nous avons nous-même expérimenté les agréments, n'existent guère que dans l'Allemagne du Nord. Dans celle du Sud, en Bavière par exemple, ils sont énormes, mais sans être plus commodes, il est vrai. Au lieu d'un *plumeau*, comme on dit, il y en a deux superposés, entre lesquels on se glisse délicatement pour attendre l'apoplexie.

bon marché; l'instruction y est obligatoire et de fortes amendes punissent les réfractaires; pourtant, de toutes ces écoles sort une légion de gens de service grossiers, malpropres, sans aptitude ni bonne volonté au travail, et obstinément rebelles à tous les efforts tentés pour les améliorer, tant il est vrai que l'instruction toute seule ne suffit pas quand l'éducation manque, et c'est ici le cas.

Les intérieurs bourgeois n'ayant ordinairement qu'une seule servante, la maîtresse supplée à l'insuffisance du service en s'occupant elle-même des soins du ménage. Il en résulte une habitude d'intimité et de bavardage entre la servante et la maîtresse, grâce à laquelle s'établit de la cuisine au salon une chaîne non interrompue de commérages, véritable élément de la vie allemande.

Chaque servante, en s'engageant, se réserve soigneusement la liberté de son dimanche, non pour aller à l'église, le peuple s'en soucie fort peu dans les pays protestants, mais pour aller à son *cercle*, *Kræanzchen*, danser et *fleurter* avec le fiancé (*Brautigam*) du moment. Ce fiancé est une véritable institution allemande, née des obstacles à peu près insurmontables que la loi apporte au mariage dans les classes inférieures. On prend un fiancé, et cet engagement libre dure autant qu'il peut durer, au grand préjudice de la morale publique.

Au fait, la faute est moins à celle qui la commet qu'à la paroisse, laquelle, sous prétexte d'éviter des charges, compromet la moralité du peuple et contraint les meilleurs d'entre les classes laborieuses à émigrer à la recherche d'une condition plus acceptable pour eux et leurs enfants.

Fort négligée dans la semaine, la jeune servante se pare avec soin le dimanche, à la mode de la ville, *Stædtisch* ,pour se donner l'air d'une dame. Les jours ordinaires elle est censée avoir fini son ouvrage à sept heures, et alors, tricot en main, on la voit sur le seuil de la porte, bavardant avec ses pareilles, et *fleurtant* avec le *Brautigam* présent ou futur. Surtout n'essayez pas de vous y opposer, c'est l'habitude, et, qu'elle vous déplaise ou non, elle durera de Pâques à la Saint-Michel sans discontinuer, car l'obstination est le fort des serviteurs allemands. De plus, comme c'est aussi l'usage de ne changer qu'à chaque terme, si d'aventure, poussé à bout, vous faites un coup de tête et renvoyez la délinquante, vous courez gros risque de ne pas pouvoir la remplacer avant l'époque du louage.« Croyez, dit mélancoliquement l'auteur, que dans un pareil état de choses, la vie n'est pas semée de fleurs! » En vérité, on peut le croire sans peine.

Par exemple, les gages sont fort modiques : 120 fr. dans les grandes villes, 75 et 100 fr. dans les autres. Mais à Noël, aux foires annuelles, certains cadeaux, relativement assez élevés, entrent en ligne de compte à titre de compensation.

Très-rarement les dames allemandes nourrissent elles-mêmes leurs enfants : elles chargent de ce soin une jeune paysanne, et l'élèvent à la dignité de nourrice ou *Amme*. Celle-là, par exemple, conserve le costume national : jupe à couleur éclatante, jaquette noire, boucles d'argent, pendants d'oreilles, bonnet de dentelle coquettement attaché sous ses cheveux nattés, par un nœud gracieux.

Dans les grandes maisons, une femme de charge tient les clefs et surveille le service : on l'appelle invariablement une *Mamsel*, qu'elle soit fille, mariée ou veuve. Il y a aussi le *chasseur*, superbe individu habillé comme un général, chapeau à plumes, tenue militaire et prestance magnifique. Sorte de garde du corps de son maître, il ne le quitte jamais : assis devant lui sur le siége de la voiture, debout derrière lui à table, près de lui à la chasse, chargeant son fusil, comptant le gibier, la splendeur de sa personne ajoute à la dignité de la maison. On le retrouve encore à l'entrée de tous les grands hôtels, remplissant les fonctions de portier. Quant au *Kellner*, tout le monde le connaît; il n'appartient pas à la vie domestique proprement dite, mais à la vie publique, il est partout, il se signale dans les hôtels du monde entier par sa bonne humeur, son adresse, son activité, son empressement, son type germanique ineffaçable.

Une autre classe de serviteurs, en quelque sorte irréguliers, mais fort utiles et parfaitement organisés, munis d'un tarif, surveillés par une agence responsable, rendent aussi de grands services à la population des villes, ce sont les commissionnaires, ou *Dienstmænner*. Ils font les courses, portent tous les paquets, ressource inappréciable dans un pays où les marchands ne songeraient jamais à vous envoyer vos achats. Sur la même ligne il faut encore placer la messagère, ou *Botenfrau*. Celle-ci opère dans les campagnes, reçoit et exécute les ordres pour la ville, et fait dix à douze lieues par jour pour quelques sous.

Par un usage tout à fait conforme du reste au génie de la langue, où la seconde personne singulier est fort usitée, les domestiques tutoient les enfants jusqu'à l'âge de la confirmation, âge plus avancé chez les protestants que chez les catholiques, et sont tutoyés à leur tour par leurs maîtres. Autrefois, on leur parlait à la troisième personne singulier, *er*, il; aujourd'hui cette forme méprisante est abandonnée. Dans les grandes maisons au lieu de *Du*, tu, on se sert de la troisième personne pluriel *Sie*, ils, partout adoptée entre égaux.

Avant de quitter l'intérieur de la famille, n'est-il pas permis de passer à la cuisine et de s'enquérir de l'ordinaire des descendants de ces Germains qui, selon Tacite, avaient l'estomac plus développé que les autres peuples? Le sel, les acides et la graisse en constituent le fond, représentés par le jambon, les harengs, les choux aigres, *Sauerkraut*, et les salades; la graisse

surtout y joue un rôle capital : toutes les soupes, toutes les sauces en regorgent; tous les légumes en sont saturés.

La nourriture du peuple est extrêmement grossière : café sans lait ni sucre; pain de seigle presque toujours aigre, parce qu'il est pétri sans levain, pommes de terre bouillies dans la graisse avec un mélange d'oignons, de pommes, de carottes, de prunes ou de poires; de temps à autre un morceau de lard accommodé avec de la mélasse; du boudin, mystérieux composé d'entrailles d'animaux, d'oiseaux, de poissons, qui mettrait en défaut la sagacité du plus fin connaisseur; avec cela de la soupe à la bière, *Biersuppe*, et du jambon cru. J'en passe et des meilleurs. Ni bière ni pain blanc pour les femmes; du *Schnapps* pour les hommes, sorte d'eau-de-vie de grain ou de pommes de terre, dont les effets seraient désastreux, n'était l'énorme quantité de nourriture à laquelle elle vient s'ajouter.

Quant aux classes moyennes, elles vivent mieux, mais pas encore bien. Le déjeuner, composé de café au lait et de petits pains, *Semmelen*, est servi sans ordre ni soin, et pris le plus souvent debout; chacun arrivant à sa convenance, les dames en peignoir et en bonnet de nuit, les hommes en robe de chambre et en pantoufles. Le premier entré se sert sans attendre les autres, et les retardaires courent gros risque de ne plus guère trouver que les miettes laissées sur la table.

Le second déjeuner, à la française, n'existe point. Les femmes mangent seules du bout des lèvres une saucisse ou une sardine, en attendant la *friseuse*, qui joue un grand rôle dans leur existence; les hommes, les militaires particulièrement, se restaurent d'une façon plus complète en revenant de l'exercice. Le dîner d'ailleurs a lieu entre midi et une heure, mais à parler franc, l'ordre, la propreté, la bonne tenue y font défaut. Les domestiques sont bruyants, la nappe chiffonnée, les couteaux et les fourchettes jetés pêle-mêle en tas; on change rarement d'assiettes, et les plats posés avec fracas sur la table y répandent le trop plein de la sauce.

A quatre heures on sert le café, et c'est ici qu'il convient d'indiquer les réunions auxquelles cette coutume donne lieu : réunions de femmes d'où les hommes sont scrupuleusement exclus, et qui, sous le nom de *Kaffee-Gesellschaft*, forment un des amusements les plus recherchés et les plus décriés à la fois. Du café, du chocolat, des gâteaux de toute espèce en composent le menu, mais ce n'est pas là ce qui en fait le charme principal. Se réunir un certain nombre de bonnes amies, apporter chacune son contingent de cancans, d'insinuations, de jalousies; déchirer les absentes à belles dents, et répéter à satiété les nouvelles colportées par la servante et la friseuse, voilà le bonheur suprême; voilà aussi pourquoi les hommes n'hésitent pas à placer ces réunions au rang des coutumes détestables, et ce qui fait que certaines femmes elles-mêmes déplorent la mauvaise influence et le mauvais ton de ces sociétés de dames.

Mme A. AUDLEY.

— La suite prochainement. —

LES HUITRES

—

PÊCHE ET CULTURE

A certaines époques de l'année ceux des habitants de nos côtes qui se livrent à la pêche des huîtres redoublent d'entrain et d'activité. C'est surtout au moment des grandes marées d'équinoxe, alors que sous l'influence des phénomènes de la nature, les flots après s'être élevés plus haut que de coutume, laissent ensuite en se retirant des espaces plus considérables à découvert. Ces jours derniers, après la pleine lune de mars, a donc eu lieu la grande marée de printemps attendue avec impatience par toutes nos populations côtières. Un spectacle pittoresque se produit alors. Une foule immense se précipite sur ces rochers qui se découvrent pendant quelques heures. Hommes, femmes, enfants se livrent à une recherche pleine d'ardeur : ici ils explorent les flaques d'eau, ils sondent les trous des rochers mis à nu; là à l'aide de couteaux, d'instruments quelconques, ils s'efforcent d'arracher de leurs flancs les coquillages nombreux qui s'y sont fixés. Dans tous les pays on recherche les huîtres, mais ces jours-là on redouble d'ardeur, car ce mollusque est fort apprécié. Toutefois ce qu'on appelle à proprement parler les bancs d'huîtres, c'est-à-dire les bas-fonds où ces coquillages se trouvent en quantité innombrable, sont exclus de cette recherche exceptionnelle. Ils doivent être en effet soumis à une pêche régulière qui n'offre pas moins un réel intérêt, et qui s'active également aux mêmes époques de l'année.

Pour arracher l'huître du rocher où depuis sa naissance elle est attachée, on emploie un instrument spécial qu'on appelle *une drague*. C'est une sorte de grande pelle recourbée excessivement forte, à laquelle est fixé un filet qui forme une poche. Quelque importante qu'elle soit, la *pêche à pied*, sur les rochers du rivage même, n'est rien auprès de celle qui s'effectue sur les rochers qui se trouvent un peu plus au large, à quelque distance de la côte. Les pêcheurs se rendent en bateau au-dessus des bancs d'huîtres qui sont à quelque distance de la côte, et là ils jettent leur engin que son poids entraîne de suite au fond.

La barque vogue alors au gré du vent, tirant après elle sa drague qui s'accroche aux aspérités des ro-

ches, en arrache des fragments et, semblable aussi à un immense rateau, ramasse dans son filet tout ce qui peut se rencontrer sur son passage. La pêche terminée, le patron du bateau pêcheur revient sur le rivage verser ce qu'il a recueilli, il amoncelle les produits de sa pêche en grands tas que viennent en quelque sorte éplucher les femmes et les enfants des pêcheurs. Il faut en effet recueillir les huîtres, et les séparer de la masse des autres coquillages, et des détritus de toutes sortes que la drague a ramassés. A Cancale entre autres, le triage est confié à des « facteurs » qui surveillent les diverses opérations de cette récolte, et sous la responsabilité desquels se fait l'embarquement des huîtres pour les côtes où, avant de les pouvoir livrer à la consommation, on les parquera avec des précautions infinies.

Rien n'est plus curieux que cette opération de l'embarquement des huîtres, reconnues marchandes et dépouillées des herbes marines et des morceaux de rochers qui auraient pu adhérer encore à leurs coquilles. A la mer haute les bateaux au service des *parqueurs* viennent se mettre auprès des tas d'huîtres qu'ils doivent emporter. Puis dès que la mer se retire, les cris : *à la barque, à la barque* se font partout entendre ; c'est le signal, et aussitôt une foule de femmes et d'enfants envahit la plage. Chacun s'empresse d'emplir le bateau que le flot en se retirant a fait échouer sur le sable. Les uns mettent les huîtres dans des paniers, les autres les montent à l'aide d'échelles. Le temps presse, la mer va revenir, il faut que la besogne soit terminée auparavant et que le bateau ait son chargement. Aussi quelle activité, quel entrain, c'est une véritable fourmilière. Enfin l'embarquement est opéré, il ne reste plus sur le rivage que les détritus et les algues ; la vague arrive, la barque est remise à flot pendant que l'essaim des travailleurs revient, chacun rapportant son panier rempli des déchets et des coquillages dont on n'aurait pu tirer bon parti.

La vente des huîtres avait pris depuis une cinquantaine d'années un développement tel, la demande des précieux coquillages avait été si active, que pour y suffire, les dragueurs de certaines côtes, redoublant d'ardeur, se livraient à leur pêche sans autres soucis que de faire une récolte abondante. Avec cette imprévoyance trop souvent fatale, on voulait profiter de la bonne fortune présente sans s'inquiéter en aucune manière de savoir si l'on ne détruisait pas du même coup la source de tout bien-être et même du travail dans un avenir rapproché. C'est ce qui se produisit. Il fut constaté que dans l'empressement à augmenter des produits immédiats, on avait adopté des systèmes de pêche qui contribuaient à la ruine de cette industrie. Les bancs jadis florissants se dépeuplaient, et malgré la fécondité des huîtres, ces espèces semblaient destinées à bientôt disparaître.

On fit alors des décrets, on prit des arrêtés, sur lesquels ce n'est pas ici le lieu de s'appesantir, et on vit alors se développer une industrie nouvelle au moins dans son extension. Je veux parler de l'ostréiculture.

Nos lecteurs ne sont pas, en effet, sans savoir qu'on peut cultiver les huîtres, tout comme on fait des plantes et des grains, et qu'en des parages choisis, reconnus propices à ce genre de production, on recueille les petites huîtres nouvellement écloses, on les transplante en quelque sorte et on facilite leur croissance.

Ces mollusques produisent chacun un nombre considérable d'œufs. Du mois de mai au mois de septembre, suivant les contrées, ces œufs se trouvent réunis sur le bord du manteau, dernière partie charnue de l'animal, près de l'extérieur de la valve. Peu après l'huître laisse échapper de ses coquilles entr'ouvertes, comme un nuage blanchâtre que pêcheurs et naturalistes appellent « semence d'huîtres. » Véritable graine, en effet, car, aidés du microscope, les naturalistes ont pu constater que le nuage laiteux échappé de chaque huître se composait de près de deux millions de jeunes animaux déjà munis de leurs coquilles. Par une autre merveille de la Providence, l'huître, condamnée à demeurer toujours fixée à une place immuable, est à sa naissance pourvue d'un appareil natatoire. Avec son aide, elle peut se transporter alors, même assez loin du lieu où elle est née, et chercher le corps solide auquel elle s'attachera. Une fois ce choix fait, les organes nageurs s'atrophient et disparaissent. Ces faits, observés depuis longtemps, ont donné naissance à des procédés industriels pour recueillir la précieuse semence. Des piliers sont dressés, des empierrements se construisent, des pieux sont établis et à l'aide de fagots réunis par des cordes, dont les bancs d'huîtres adultes se trouvent entourés, et sur lesquels la poussière vivante s'arrête naturellement. Au bout de deux ou trois années ces corpuscules invisibles arriveront à la taille suffisante pour être comestibles. Il suffira donc de créer de vastes champs à exploiter.

Pas n'est besoin de faire remarquer à combien de vicissitudes sont soumis ces innombrables naissins. Si la multiplication des huîtres tient du phénomène, multiples aussi sont les causes de leur destruction. En somme, malgré une production dont l'esprit peut à peine se rendre compte, ce qui est recueilli, ce qui parvient à se fixer et à grandir, quelque considérable que ce soit, reste en définitive bien peu de chose. La plus grande partie de ce *frai* est perdue, emporté par les flots au loin, dans un milieu impropre à sa vie, détruit par les courants qui empêchent les animalcules de se fixer quelque part, ou bien dévoré par ces milliers de petits monstres marins, soit poissons, soit polypes, qui en font ainsi leur nourriture.

s, sur
et on
le au
ostréi-

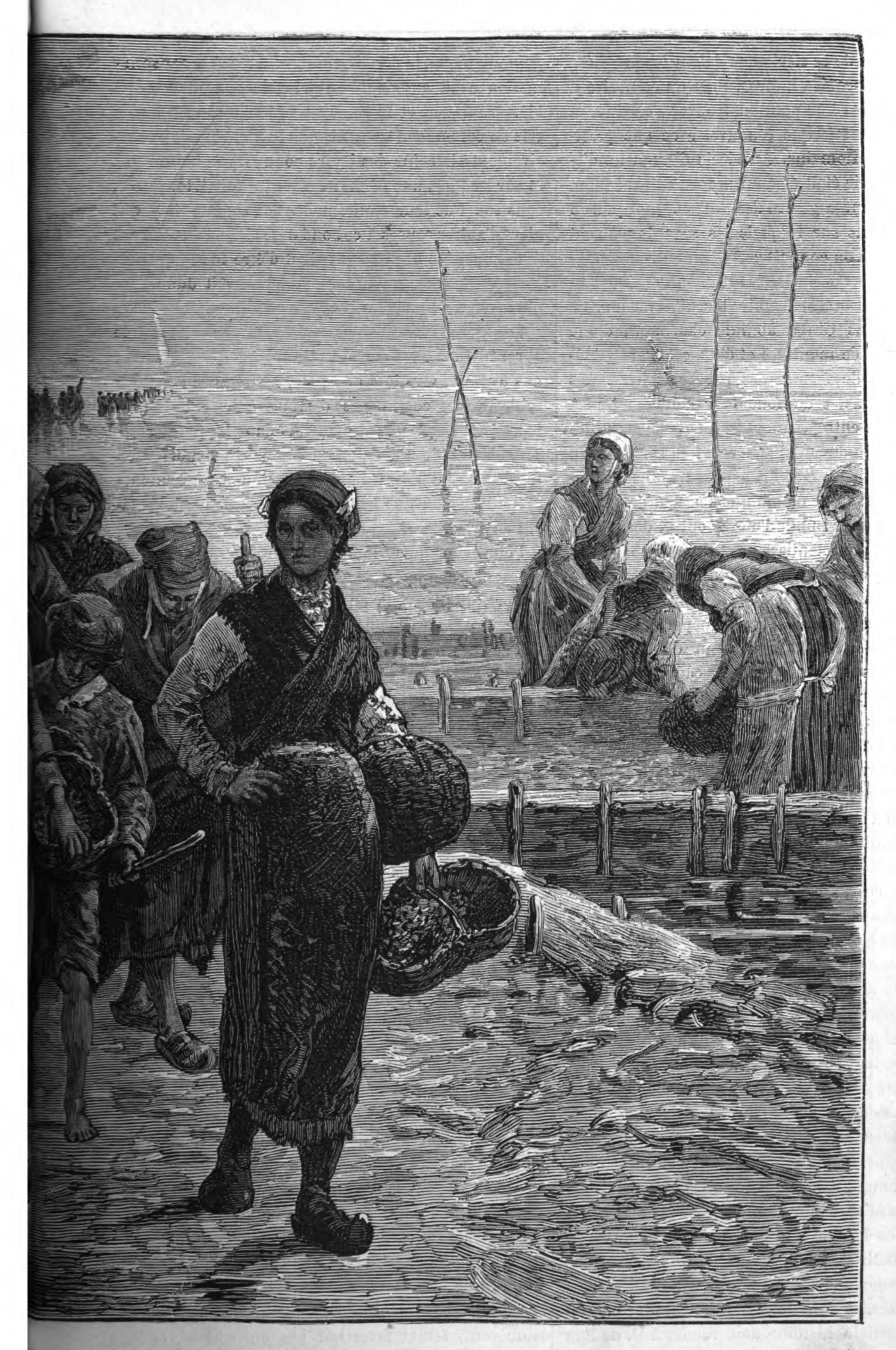
qu'on
plan-
recon-
ille les
trans-
crois-

ombre
ois de
ouvent
charge-
e. Peu
ntr'ou-
cheurs
» Véri-
ope, les
laiteux
près de
le leurs
idence,
e à une
ue d'un
e trans-
est née,
tachera.
s'atro-
depuis
dés in-
ce. Des
onstrui-
s réunis
ultes se
vivante
ou trois
la taille
donc de

bien de
ssins. Si
omène,
uction.
rit peut
, ce qui
idérable
iose. La
orté par
sa vie,
nalcules
par ces
ons, soit



SALON DE 1874. — *RETOUR DE LA PÊCHE AUX HUITRES, PA*
(D'après une photog



...ES GRANDES MARÉES, A CANCALE, tableau de M. F. FEYEN-PERRIN.
...e de M. Michelez.)

ıt pas de ce siècle que datent les premiers culture des huîtres. Bien au contraire il ter fort loin pour en trouver l'origine, et s n'a fait que renouveler ce que prati- ı les Romains. Au siècle d'Auguste, dit- dustrie était déjà en usage; suivant Pline e avant la guerre des Marses. Quoi qu'il en points sur lesquels les savants peuvent que l'on connaît certainement, ce sont les u «lac Lucrin». Ses eaux communiquaient r un canal et un autre lac, «l'Arverne». Ce Sergius Orata, homme charmant, d'une ınité de manières et d'un crédit considé- idée de former des parcs à huîtres. Les rsonnelles du fondateur contribuèrent à cette entreprise, et bientôt la recherche des Lucrin devint si générale que les bords du trouvaient envahis par les travaux de Ser- ıire raconte même que son usurpation fut domaine public d'alors soutint des procès quelque retentissement.

ıite des temps, des révolutions volcaniques tement transformé le Lucrin. L'industrie est alors, en Italie, transportée dans un lac salé, situé non loin du précédent, uines de Cumes et le cap Misène. Au- n l'appelle le lac Fusaro, jadis c'était le ron » de Virgile, au fond boueux et noirâtre. bien plus récentes que les entreprises de a, dans ce lac Fusaro, transporté des pierres t de distance en distance des rochers où l'on dépose, au fur et à mesure des s huîtres pêchées en mer sur les côtes de

le ces faits, le rénovateur de la piscicul- fesseur Coste, a étudié les procédés em- tait à vrai dire les anciens systèmes, qui versé les siècles sans changement comme ès. Leur transformation, avec les données ce avancée et jouissant de toutes les don- industrie moderne, a permis de porter ınt les premiers essais dans notre pays à gré de perfectionnement. Au moment en nsieur Coste étudiait les moyens de repro- élever artificiellement les poissons et les ı, un savant officier de marine, frappé de sement des bancs naturels sur nos côtes, de la reconstitution des anciens gisements ans la rade de Saint-Malo. Ses efforts ve- btenir quelque succès lorsque l'enseigne- professeur vint donner un nouvel essor à ises. Le nom de ce dernier est plus connu, partiale histoire doit rendre à M. de Bon ırt qui lui est due.

ıre, il était grand temps que de semblables ssissent. Tout à coup, comme sous l'effet d'une panique, le prix des huîtres livrées à la consommation avait augmenté au point de se trouver doublé. L'amateur et le gourmet se plaignaient à hauts cris de cet enchérissement, que l'on attribuait exclusivement à la ruine des bancs connus précédemment et sur lesquels une pêche incessante prenait toujours, sans souci de leur épuisement. Sans doute, il y eut alors d'autres causes à ce bond désordonné des cours; mais, après tout, celle qui vient d'être indiquée primait les autres. Nulle époque ne pouvait donc être plus favorable pour lancer l'ostréiculture.

Les débuts de la renaissance de cette industrie eurent lieu sur les côtes de Bretagne. Il y a dix-huit ans à peine, vers la fin de 1858, un nombre considérable de ces coquillages destinés à la création de bancs nouveaux furent recueillis dans les parages de Tréguier et de Cancale. En moins d'un mois il en fut déposé près de trois millions sur des gisements préparés avec soin; leur étendue était de mille hectares environ.

Pour éviter qu'au moment du frai, les courants ne vinssent à emporter la poussière vivante qui aurait été produite, on jeta en grand nombre dans l'intervalle des bancs artificiels des pierres, des rochers, des écailles d'huîtres, tout ce qui en un mot pouvait offrir des aspérités sur les quelles se fixerait le *naissain*. Et imitant le vieil usage des Romains, de loin en loin on enfonça dans les eaux de longues files de fagots et de fascines rattachés à des pieux solidement établis et disposés avec art pour former des barrages reliant entre eux les divers gisements.

Tout d'abord un succès inespéré favorisa les entreprises. « Il dépasse, écrivait au bout de six mois M. Coste, il dépasse les rêves des plus ambitieuses espérances. Les huîtres mères, les écailles dont on a pavé les fonds, tout ce que la drague ramène enfin est chargé de naissain, les grèves elles-mêmes en sont inondées. Jamais Cancale et Granville, au temps de leur plus grande prospérité, n'ont offert le spectacle d'une pareille production. Les fascines portent dans leurs branchages et sur leurs moindres brindilles des bouquets d'huîtres en si grande profusion quelles ressemblent à ces arbres de nos vergers qui au printemps cachent leurs rameaux sous l'exubérance de leurs fleurs. On dirait de véritables pétrifications. Pour croire à une telle merveille, il faut en avoir été le témoin. »

Cet enthousiasme se communiqua, et, comme toujours, sous son influence les essais se multiplièrent. Il ne fut alors question, sur les côtes de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée, que de la reproduction des huîtres. Pendant quelques années les succès continuèrent. L'État favorisait ces entreprises, et leur abandonnait les fonds émergeants sur lesquels s'étendait son domaine. Des associations se formèrent entre des capitalistes et des marins qui, soumis à

l'inscription maritime, avaient le droit à la pêche des côtes. Pendant quelques années le succès continua. Arcachon et l'île de Ré furent des principaux points de culture. Dans ce dernier endroit l'engouement de la nouvelle industrie fut tel que les terrains concédés par l'État ne trouvaient pas moins de trois mille concessionnaires pour les occuper.

Comme il arrive souvent dans les entreprises poussées avec une extrême ardeur, des résultats si merveilleux ne durèrent pas. Promptement on vit l'ostréiculture passer d'un état prospère à une période désastreuse. Quelle qu'en ait été la cause, le naissain si abondamment recueilli en certains endroits devint plus rare, d'autres mollusques sans valeur se multipliaient, véritable ivraie à la place du bon grain. Ailleurs les vases devenaient envahissantes et couvraient les bancs que l'on avait créés précédemment. A part quelques parages où les déceptions furent moins amères, tous les efforts parurent perdus; après l'excès de l'enthousiame, c'était l'excès du découragement, et un instant on put craindre que rien ne subsisterait des travaux primitifs. Heureusement, comme il arrive d'ordinaire, un sentiment plus juste et meilleur se fit jour. On reprit avec prudence certaines tentatives; on recommença des essais plus sérieusement cette fois. Les chances mauvaises furent mieux calculées, prévues, et aujourd'hui cette industrie reprend sous cette nouvelle impulsion une marche progressive. A ce sujet le dernier et récent rapport officiel affirme que l'ostréiculture, instruite par ses propres observations et les expériences auxquelles l'État s'est livré, a amélioré et presque rendu parfaits ses procédés. Après une renaissance rapide, vous pourrez la voir actuellement en pleine possession d'une prospérité rémunérative pour les industriels et non sans pofit ni sans honneur pour le pays tout entier.

Il ne serait pas sans intérêt de poursuivre sur ce point spécial l'examen des faits nombreux qui constatent cette « renaissance, » mais cela entraînerait trop loin, et le sujet général de cet article est loin d'être épuisé. L'erreur en effet est grande de ceux qui pensent que tout est fait lorsque l'huître est recueillie par le pêcheur. Ce n'est à vrai dire que la moitié du travail. Il faut encore accomplir une série d'opérations, pour donner à ce produit les qualités requises pour qu'il puisse entrer dans la consommation. Il nous reste à les indiquer.

H. DE LUSILLY.

— La fin au prochain numéro. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

I

Un matin de la fin du mois de juillet, une jeune fille de treize ans, nommée Marjorie Daché, ouvrit la fenêtre de sa chambrette au moment où les premiers rayons du soleil y pénétraient.

Elle regarda le verdoyant paysage qui se déroulait devant elle, au milieu de la gracieuse et fertile vallée de la Meuse, là où ce fleuve commence à prêter à la navigation ses ondes devenues assez profondes. Un vaste cercle de montagnes, de collines, de vignes, de moissons, de prairies et de vergers, s'animait déjà d'une chaude coloration sous les feux éclatants de l'aurore, mais la petite Marjorie ne les salua pas d'un sourire, et interrogea au contraire l'horizon avec une expression d'inquiétude dans les yeux.

Puis elle écouta. Tout était tranquille dans la ferme où elle habitait, et elle descendit dans les salles du bas.

D'une taille élancée et d'une jolie figure, comme presque toutes les Lorraines, Marjorie avait une physionomie douce, intelligente et résolue. Une certaine gravité rare à son âge s'y lisait aussi, car Marjorie n'avait plus de mère.

Légère comme un oiseau, elle entra dans une vaste salle du rez-de-chaussée servant à la fois de cuisine et de salle à manger.

— Bonjour, grand'mère, dit-elle à une vieille femme qui ravivait le feu pour préparer le léger repas du matin.

— Bonjour, petite, bonjour!

— Me voici, je vais vous aider, grand'mère.

— Pas besoin! pas besoin! répondit la bonne vieille qui était un peu jalouse de ses prérogatives. On dirait vraiment que je suis d'âge à me reposer. Je me reposerai assez, quand...

Elle n'acheva pas.

— Que c'est beau, la jeunesse! murmura-t-elle en contemplant sa petite-fille. Et moi... quatre-vingt-huit ans!... Je ne verrai peut-être pas le printemps prochain. Qui sait?... si je dépasse quatre-vingt-dix ans, personne ne peut prévoir où je m'arrêterai. Et d'ailleurs, j'ai eu ma part des joies de ce monde. Dieu m'a fait bonne mesure.

— Grand'mère, je n'entends pas mon père.

— Pas encore levé. Eh! eh! mon fils Anselme ne se lève pas toujours aussi matin que moi, quoique je sois bien vieille.

— Et mon frère Robert, grand'mère?

— Laissons-le donc dormir, mon enfant. Son pain est cuit et il n'a que faire de se fatiguer.

La bonne vieille se mit à rire.

— Un qui ne dormait guère, reprit-elle, c'était Axel Lipp, notre ancien garçon de ferme. J'avais beau m'éveiller au petit jour, j'étais certaine de le trouver au coin du feu, en train de se faire chauffer un grand bol de café, qu'il accompagnait de tartines beurrées. Mangeait-il, ce gaillard-là! Bon garçon, d'ailleurs, toujours poli, respectueux et jovial. Tu te le rappelles bien? Il n'y a pas si longtemps qu'il nous a quittés. Tu te rappelles bien Axel Lipp?

— Oui, grand'mère, oui, répondit la petite Marjorie en s'éloignant.

Elle s'éloigna pour ne pas avoir à s'expliquer davantage, car Axel Lipp, après avoir été pendant des années garçon de ferme chez des Français, était parti pour se battre contre les Français, la guerre ayant été déclarée. La petite Marjorie ne l'ignorait pas, mais la vieille grand'mère ne le savait pas au juste, attendu que, par déférence pour son âge et afin de ne point l'alarmer, on ne la renseignait point exactement sur ce qui se passait. Anselme Daché s'était réservé de divulguer à sa vieille mère ce qui devait être divulgué, au fur et à mesure que les événements marcheraient, et il avait défendu à ses enfants des révélations de nature à troubler le repos de l'octogénaire.

La petite Marjorie s'esquiva donc afin de ne pas risquer de désobéir involontairement à cette recommandation, et elle se rendit dans un vaste jardin tout rempli de fruits.

Elle s'y promena au hasard, puis soudainement elle se cacha derrière un massif de groseillers.

Elle s'était cachée par un mouvement instinctif, spontané, elle qui était pourtant très-franche et très-libre d'allures, mais elle ne tarda pas à se féliciter d'avoir agi ainsi.

Son père, en effet, seul avec le chien de la ferme dans une partie reculée et peu fréquentée de l'immense verger, était occupé à creuser un grand trou. Un léger bruit avait sans doute frappé son oreille, et il avait brusquement interrompu son travail en s'avançant pour arrêter les importuns au passage, et en se composant un visage souriant pour les empêcher de se douter de rien. Puis, n'apercevant personne, il s'était remis à l'ouvrage avec ardeur, avec cette hâte fébrile qui indique le désir de terminer le plus vite possible une tâche importante. Or, les importuns qu'avait paru tant redouter Anselme Daché, quels pouvaient-ils être? Des gens de la maison, de sa propre famille, puisque Anselme Daché n'avait aucun serviteur en ce moment. La petite comprit donc qu'elle ne devait pas se montrer; mais sa curiosité n'en fut que plus vivement excitée, d'autant mieux que par l'air de fatigue et les vêtements en désordre de son père, elle devina facilement qu'il avait passé la nuit à sa mystérieuse besogne.

— Pourquoi ce trou? se dit-elle. On ne plante pas d'arbres au mois de juillet. Et d'ailleurs, ces travaux-là se font en plein jour.

Un frisson d'inquiétude et de malaise fit tressaillir Marjorie. Sans se juger coupable de dérober les secrets de son père, puisque le hasard seul l'avait amenée, elle ne voulut pas les surprendre entièrement, et elle s'esquiva doucement à travers les arbustes. Puis une tristesse mêlée d'anxiété s'empara d'elle. Elle eut presque peur d'être seule. Elle aurait souhaité de pouvoir causer avec quelqu'un, raconter les agitations dont son âme était pleine. Mais causer, avec qui? Elle s'était éloignée de sa grand'mère par crainte d'en trop dire. Elle s'éloignait maintenant de son père par crainte de l'interroger par sa présence sur des choses qu'évidemment il désirait taire. Cependant la solitude lui était pesante, et soudainement, prise d'une inspiration subite, Marjorie rentra dans les bâtiments de la ferme et monta à la chambre de son frère.

— Oh! pensa-t-elle, grand'mère se trompe, et je suis bien sûre que Robert est levé.

Toutefois elle ouvrit la porte avec précaution, afin de ne pas l'éveiller s'il dormait encore.

Mais elle le trouva debout et prêt à sortir.

Beaucoup plus âgé que sa sœur, car il avait vingt-six ans, Robert était grand, maigre, vigoureux, et il avait le malheur d'être bossu. Cette difformité, qui l'avait fait exempter de tout service militaire, n'était pas très-apparente, mais elle avait suffi pour donner un caractère tout particulier à l'esprit et à toute la personne de ce jeune homme. Son corps, fort et agile, avait contracté une sorte de gaucherie et de roideur qui rendait ses mouvements brusques et saccadés. Son visage, régulier et beau, avait dans le regard cette sauvagerie et dans le sourire cette amertume d'un homme qui se croit ridicule. Quant à son esprit, par le même motif, il était devenu concentré, ironique, exalté.

A la campagne plus encore que dans les villes, un bossu est un objet de pitié. Il le sait et il en souffre. Vis-à-vis même de sa famille, Robert était humilié de sa gibbosité, car il voyait son père et sa grand'mère le traiter comme un malade, auquel on doit accorder beaucoup de soins et d'indulgence, mais de qui on ne peut attendre ni signalés services ni satisfactions d'amour-propre. Seule, la petite Marjorie ne s'apercevait même pas qu'il fût bossu. Elle l'aimait beaucoup, car il sortait peu, il vivait solitaire, et sa principale consolation était de combler de prévenances et d'amitiés cette chère petite sœur qui ne remarquait pas sa difformité.

Vêtu d'un costume qui tenait le milieu entre celui d'un paysan riche et celui d'un bourgeois, Robert avait de grandes guêtres de chasse ou de marche, un pantalon de velours vert cannelé, un gilet de même

étoffe, un vieux paletot noir flottant et un chapeau de feutre à larges bords.

Dès qu'il vit sa sœur, il croisa vivement son paletot sur sa poitrine.

Ce geste n'échappa point à Marjorie.

— Qu'est-ce qu'il cache? se dit-elle. Encore un mystère! Oh! celui-là, je le saurai.

Puis ces quelques mots furent échangés :

— Tu sors?

— Oui.

— Où vas-tu?

Sans répondre à cette dernière question, Robert s'approcha de sa sœur et l'embrassa au front. Pendant cet instant rapide, elle saisit par le collet l'ample vêtement de son frère et l'entr'ouvrit brusquement. Alors apparut un fusil démonté, dont le double canon tomba sur le plancher et dont la crosse resta accrochée sur la poitrine de Robert.

Il poussa une sourde exclamation de colère, tandis que sa sœur, courant vers la porte, cria d'une voix vibrante :

— Mon père! mon père! venez!

Robert s'élança vers elle, et lui mettant une main sur la bouche :

— Tais-toi, lui dit-il... Tais-toi!

Puis, voyant qu'elle tremblait :

— Tu me crois donc un lâche, Marjorie? ajouta-t-il en adoucissant le rude accent de sa voix.

— Un lâche! balbutia-t-elle. Personne ne suppose cela, mon frère. Chacun sait bien que si tu n'es pas sous les drapeaux...

— Bossu! On ne veut pas de moi parce que je suis bossu! s'écria-t-il avec une sombre exaltation. Ah! pourquoi suis-je au monde? Ils sont tous partis : les amis, les compagnons, les jeunes gens du pays. Et moi, à quoi suis-je bon, à quoi suis-je utile? Tu n'as pas l'intention de me retenir ici pour que j'y meure de douleur et de honte, petite sœur. Alors, embrassons-nous... et adieu.

— Robert, tu n'es pas obligé...

— Pas un mot de plus! interrompit-il avec violence. Veux-tu donc me faire rougir de toi, comme tu rougirais de moi si je restais ici? N'es-tu pas Lorraine? Ne te souviens-tu plus de Jeanne d'Arc, née dans nos contrées et non loin de cette demeure où je me déshonore en restant une heure de plus tandis que la France est envahie?

— Tu cachais tes armes pour t'en aller, Robert... Est-ce à cause de ma grand'mère?

— Ma grand-mère, répondit-il avec émotion, mon père... Ah! si tu étais raisonnable, Marjorie, je te chargerais...

— Ils ignorent ta détermination?

— Oui. Je n'ai à prendre conseil que de moi-même.

La jeune fille était fort troublée, fort indécise sur ce qu'elle avait à faire. Machinalement elle prit un papier qui était resté placé en évidence sur la cheminée.

— C'est à Verdun que tu vas? dit-elle.

Et, voulant gagner du temps pour réfléchir, elle se mit à lire à haute voix la proclamation suivante :

« Verdun, 17 juillet 1870.

« La patrie est en danger.

« L'ennemi est à nos portes, et la France appelle tous ses enfants pour la défendre.

« Levons-nous tous à sa voix : armons-nous pour repousser les hordes étrangères qui menacent d'envahir notre territoire.

« Le maire de Verdun croit répondre aux sentiments patriotiques de la population en ouvrant à la mairie un registre destiné à recevoir des engagements pour un corps de volontaires pendant la durée de la guerre.

« Les engagements seront reçus à partir d'aujourd'hui. »

A mesure que Marjorie lisait, le visage de Robert s'empourprait de colère.

— Je suis allé à Verdun, en effet, me faire inscrire, reprit-il en frappant du pied. Nous étions déjà cent trente quand j'ai apposé ma signature. Mais le gouvernement impérial n'a pas jugé à propos d'encourager et de soutenir ce généreux élan. Le ministre de l'intérieur a écrit au sous-préfet que ce corps de volontaires demandant à élire ses officiers et refusant de contracter un engagement d'un an, ne serait pas autorisé et ne recevrait pas de fusils. Lis la lettre du ministre. Elle a été insérée dans le journal. Ou plutôt, ce n'est pas la peine. Laisse-la. Qu'il te suffise de savoir que nous avons été licenciés avant même d'avoir été réunis, et que j'en suis réduit à aller m'embusquer derrière un buisson, un arbre, un fossé, pour tuer des Prussiens comme des bêtes fauves lorsqu'ils passeront à portée.

— Mon Dieu! murmura la jeune fille.

— Je ne puis pas faire mieux. Dans l'armée, on ne veut pas de moi... je suis bossu! Mais le bossu a de la poudre et des balles, un bon fusil se chargeant par la culasse et dont les coups seront sûrs et rapides. J'aurai le temps de tuer six, peut-être huit Allemands avant d'être pris. On me fusillera ensuite... Qu'importe! Le pauvre bossu aura fait son devoir.

— Je suis bien ignorante des choses de la guerre, dit timidement la petite Marjorie, mais j'ai entendu dire à mon père que quand on tue un ennemi par traîtrise...

— Par traîtrise! Est-ce qu'il y a des traîtrises lorsqu'on défend son pays?



— Je ne sais pas, Robert. Je m'exprime peut-être mal. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand un habitant qui n'est pas soldat enrégimenté tire sur les ennemis, des villages entiers sont incendiés, livrés au pillage, et tout le monde y est massacré, même les femmes et les enfants.

— Ce sont les Prussiens qui ont établi cette loi sauvage, Marjorie.

— Et ils l'exécutent, Robert.

— Ont-ils donc la prétention d'empêcher que tout Français en état de se servir d'une arme se lève pour les chasser ou les anéantir? Certes, j'aimerais mieux combattre en bataille rangée, poitrine découverte; mais puisque le gouvernement ne veut pas me confier un fusil ni d'une façon ni de l'autre, j'emploierai le mien, voilà tout.

— Robert, il y aurait peut-être un moyen...

Il lui saisit le bras.

— Écoute, reprit-il... N'entends-tu pas un galop de chevaux, un bruit d'armes?...

— Oui... sur la route.

— Le bruit se rapproche. C'est un détachement de uhlans envoyés à la découverte. Ils ne sont pas nombreux... Trois ou quatre peut-être... selon leur habitude. Ils vont passer devant la fenêtre...

Robert avait rapidement rajusté son fusil, qu'il chargea de deux cartouches.

— Mon frère!...

— Tais-toi!

— Pense à notre père, à notre pauvre vieille grand-mère.

— Je pense à ma patrie.

— Pense à notre ferme que tu vas faire mettre à feu et à sang.

— As-tu peur de mourir, Marjorie? Il ne faut pas avoir peur de mourir quand on meurt pour son pays. D'ailleurs, on ne met une ferme à feu et à sang que quand on ne trouve pas ceux qui ont attaqué.

— Tu te trompes, Robert, tu te trompes!

— Ceux qui les attaquent, ils les nomment impudemment *des coupables*. Eh bien, ils en trouveront. Je m'empresserai de déclarer que le *coupable* qui ne veut pas laisser envahir sa patrie, c'est moi, le bossu!

— Robert! Robert!...

Elle s'était rapprochée de lui et cherchait à paralyser ses mouvements en l'enlaçant de ses bras.

Mais il la repoussa rudement et elle tomba à genoux.

Le bossu entrebâilla les volets de façon qu'il n'y eût plus qu'une étroite ouverture, par laquelle il passa le bout du canon de son fusil, après avoir placé près de lui cinq ou six cartouches destinées à le charger promptement dès que les deux premiers coups seraient tirés.

Les cavaliers ne devaient plus être qu'à une faible distance. On ne les voyait pas encore, car la route faisait un coude, mais on devinait déjà par le bruit des sabots des chevaux frappant le sol qu'ils étaient deux seulement, trois au plus.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Mardi dernier, le château et le domaine de la Malmaison ont été vendus sur la mise à prix de six cent mille francs. J'ignore encore le résultat de cette vente, sur laquelle les journaux, jusqu'à présent, n'ont pas renseigné leurs lecteurs. Vous le saurez probablement à l'heure où paraîtront ces lignes.

La Malmaison est peut-être le seul château qu'un sous-lieutenant ait acheté sur ses économies, n'en déplaise à M. Scribe et à *la Dame Blanche*. Il faut dire aussi que le sous-lieutenant, ou plutôt l'ex-sous-lieutenant d'artillerie qui, en 1798, devenait acquéreur de cette somptueuse résidence, s'appelait déjà depuis deux ans le général Bonaparte; qu'il avait fait la première campagne d'Italie et qu'il avait épousé madame de Beauharnais.

Ce fut même avec la fortune de Joséphine que fut acquise la Malmaison, au prix de 160,000 francs : j'ajouterai bien vite, pour ceux que ces détails de chiffres peuvent intéresser, qu'en 1842 la Malmaison fut revendue à la reine Marie-Christine d'Espagne pour la somme de 500,000 francs et que Napoléon III la recheta plus tard moyennant 1,500,000.

Il faut dire qu'au temps où le dernier empereur des Français la payait ainsi environ dix fois le prix de sa valeur primitive, la Malmaison était déjà une propriété abandonnée, délabrée, dans le plus piteux état. Mais les souvenirs dynastiques étaient là, et la reine Christine n'aurait pu, sans paraître manquer de courtoisie, rabattre un centime.

C'est à la Malmaison que le premier Empire est né : c'est de là que Bonaparte est parti pour l'Egypte; c'est de là qu'il est parti pour Marengo; — c'est là, enfin, par l'habileté et par la grâce aimable de Joséphine, qu'ont été apprivoisés une foule d'hommes éminents, qui, sans s'en douter, se sont trouvés prêts, à un certain jour, pour entrer dans la cour du nouveau maître de la France et du monde.

Depuis l'année 1798 jusqu'à l'année 1804, époque à laquelle Napoléon mit sur sa tête la couronne impériale, la Malmaison vit défiler dans ses salons ou dans ses jardins une foule d'hommes célèbres appartenant un peu à toutes les opinions, mais qui, en se rencontrant là, pouvaient encore se croire (Joséphine

aidant) sur une sorte de terrain neutre exclusivement réservé aux arts.

On y vit passer des écrivains, prosateurs ou poëtes : Bernardin de Saint-Pierre, Arnault, Legouvé, Andrieux, Collin d'Harleville, Picard, Baour-Lormian, Alexandre Duval, Ducis, Volney, Joseph Chénier, Népomucène Lemercier. La peinture était représentée par Gérard et Girodet-Trioson; la musique par Méhul, l'art théâtral par Talma.

Il y avait, dans tout ce monde, des courtisans de la première heure, qui se hâtaient de saluer le soleil levant; il y avait des hésitants qui cherchaient à deviner de quel côté allait souffler le vent; — il y avait enfin, mais en bien petit nombre, des indépendants, qui ne baissaient ni le ton ni la tête devant le futur empereur. Pour rester dans la vérité, je devrais dire que ces indépendants se réduisaient à peu près à un seul, — qui était le poëte tragique Népomucène Lemercier.

Ce fut à la Malmaison où, la veille du jour où il allait devenir empereur, que Napoléon reçut une lettre du poëte, dans laquelle celui-ci déclarait qu'il entendait rompre tout lien d'amitié avec lui.

Cette lettre commençait ainsi :

« Bonaparte, car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que tous les titres que l'on vous a faits, » etc. Et la lettre continuait sur ce ton pendant quatre pages. Je n'oserais pas affirmer qu'elle fit grand effet sur celui à qui elle était destinée; car à la Malmaison, on était habitué aux sorties un peu brusques de l'indépendance de Lemercier.

On s'y souvenait, notamment, d'une certaine petite aventure qui lui était arrivée juste à l'époque où Bonaparte était revenu d'Italie.

Lemercier était assis, au Théâtre-Français, sur un tabouret un peu bas dans le couloir de la première galerie. Arrive un grand jeune homme, en uniforme, à moustache, la tête haute, et qui se pose carrément devant lui :

— Pardon, monsieur, lui dit Lemercier, vous m'empêchez de voir.

Pas de réponse.

— Monsieur, reprit Lemercier avec plus d'animation, j'ai eu l'honneur de vous dire que vous m'empêchiez de voir.

L'officier se retourne, aperçoit ce petit homme sur son tabouret, sourit et ne répond pas.

— Otez-vous de devant moi, lui dit alors brusquement Lemercier, en lui prenant le bras, vous m'empêchez de voir.

L'officier le regarde avec dédain et répond :

— Savez-vous à qui vous parlez, monsieur?... A l'homme qui rapporte les drapeaux de l'armée d'Italie.

— C'est bien possible, monsieur : un âne a bien porté Jésus-Christ!

Le fringant officier fut tellement stupéfait qu'il n'osa souffler mot; et le plus beau de l'aventure fut que, le lendemain, il se retrouva nez à nez dans les salons de la Malmaison avec le poëte qu'il avait offensé la veille.

Il va sans dire que ce n'est pas par lui qu'on connut cette histoire.

Si la Malmaison vit l'aurore du premier Empire, elle en vit aussi le déclin : c'est dans ce château, témoin de ses plus belles années, que Joséphine se retira quand elle eut été répudiée.

Elle se promenait, un jour, dans les jardins lorsqu'un bruit de cloches et de canons parvint jusqu'à elle : c'était le bruit des cloches de Notre-Dame et des canons des Invalides qui saluaient la nouvelle impératrice Marie-Louise.

Ce jour-là, Joséphine refoula sa tristesse au fond de son âme.

Mais, un an plus tard, le même bruit de cloches et de canons retentit encore : Paris fêtait la naissance du roi de Rome...

Cette fois, Joséphine fondit en sanglots; et elle laissa échapper ce cri d'une douleur si profonde et si touchante :

— Que ne suis-je sa mère!

C'est à la Malmaison que Joséphine mourut en 1814; et c'est à la Malmaison que Napoléon vint se réfugier un instant, en 1815, après le désastre de Waterloo.

Une légende raconte que, pendant la nuit, il alla dans l'église de Rueil s'agenouiller et pleurer devant le tombeau de Joséphine. Que se passa-t-il alors dans son cœur? Quels regrets et quels remords se mêlèrent au souvenir de cette femme qui avait été la compagne de ses jeunes années de gloire, et qu'il avait sacrifiée dans ses années d'orgueil et d'ambition?

Ce secret, Dieu seul en a entendu l'aveu.

Le dernier souvenir historique qui se rattache à la Malmaison, c'est celui du combat qui eut lieu dans son parc, au mois d'octobre 1870, pendant le siége de Paris; ce jour-là, les *francs-tireurs à la branche de houx* culbutèrent un poste de Bavarois installé dans l'ancien château de Bonaparte.

Hélas! il eût fallu d'autres batailles pour délivrer Paris et la France; le combat de la Malmaison n'eut d'autre résultat que de mettre quelques cicatrices de balles à la façade de cette demeure célèbre, et de l'associer ainsi au deuil de la patrie.

*** Je constate, pour mémoire seulement, que les œufs de Pâques en sucre et les poissons d'avril en carton ont figuré cette année encore aux vitrines de nos confiseurs; je ne m'y suis guère arrêté, je l'avoue, l'œuf de Pâques et le poisson d'avril de l'année présente ayant un air de proche parenté avec l'œuf de Pâques et le poisson d'avril de l'année passée.

Mais, en flânant devant nos étalages du boulevard, j'ai remarqué un objet nouveau, qui mérite d'être signalé.

C'est une plume, — une simple plume d'oie; et pourtant quelle plume!

Elle a le don de changer de couleur, toute seule, avec chaque modification de l'atmosphère : tour à tour, elle passe par les nuances blanche, rose ou bleue, et chacune d'elles indique une variation de la température : il vous suffit de regarder la couleur de votre plume pour savoir si vous devez répondre affirmativement ou négativement à l'offre d'une partie de campagne : vous avez entre le pouce et l'index le pronostic certain de la pluie ou du beau temps.

Je ne me charge pas de vous indiquer quelle préparation chimique produit ce phénomène ; je puis seulement vous affirmer que j'ai vu des plumes changer de couleur, presque instantanément, à mesure que l'aiguille d'un baromètre anéroïde opérait son évolution.

La plume-baromètre peut certainement constituer un fort joli cadeau : je ne vous conseillerais pas cependant de l'offrir à tout le monde. Il y a, par-ci, par-là, dans les régions politiques, quelques écrivains dont la plume a appris, depuis longtemps, à changer de nuance à l'occasion, sans que la chimie soit pour rien dans ce phénomène. Peut-être, pour ces messieurs, la plume aux couleurs ondoyantes qui se vend sur le boulevard semblerait-elle une ironie déplacée.

Puisque nous sommes sur le chapitre des couleurs, je puis bien vous parler d'une enseigne de teinturier que j'ai remarquée devant l'église Saint-Eustache.

Sur la façade de la maison est peinte la figure d'un nègre gigantesque, vêtu d'un superbe habit noir, ganté de noir, cravaté de noir; au-dessous, on lit ces mots en grosses lettres :

AU BEAU NOIR

TEINTURERIE POUR DEUIL.

Ah!... j'oubliais un détail : la boutonnière du nègre est ornée d'une magnifique rose dont la couleur purpurine se détache sur le sombre revers de son habit!

⁂ Allons, — il faut finir : dussiez-vous m'accuser d'avoir manqué à tous mes devoirs, je déclare en pleine franchise que je ne suis point allé visiter la foire aux jambons, qui s'est tenue, comme à l'ordinaire, pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. Je prends l'engagement de réparer mes torts, en allant, la semaine prochaine, goûter les produits de la foire au pain d'épices.

Pourtant, la foire aux jambons m'a rappelé une plaisanterie assez drôle du caricaturiste Cham; j'ai vu cela, dans un journal illustré, il y a deux ou trois ans.

Un régiment traverse un village : un brave homme de paysan apparaît sur le seuil de sa porte...

— Eh! sergent!...

— Eh! petit père!...

— Vous êtes du 36me, n'est-ce pas? Eh bien! vous serez tout à fait aimable de vous charger de ce jambon pour mon fils, qui est tout près de vous au 37me; ce ne sera pas un dérangement pour vous, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde! au contraire...

Et voilà, notre sergent qui tend son sac, — tout en souriant du sourire d'un homme qui a mangé du chat à Sébastopol, du chacal en Afrique, du rat à Metz, et de la vache enragée un peu partout!

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Un Fruit sec, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. 2 vol. in-12 . . . . 4 »

La Belle-Étoile, par M. PAUL FÉVAL. 1 vol. in-12. 2 »

Persévérance chrétienne, ou moyen d'assurer les fruits de la première communion, par le DIRECTEUR DES CATÉCHISMES DE SAINT-SULPICE, 3e édition. 1 vol. in-12 . . . . 2 »

La Maison, par M. XAVIER MARMIER, de l'Académie française. 1 vol. in-12 . . . . 1 25

Le Meneur de loups, par M. ALFRED DES ESSARTS. 1 vol. in-12. . . . . 1 25

Sauvages Bah-hnars (Cochinchine orientale). Souvenirs d'un missionnaire, par M. l'abbé P. DOURISBOURE, de la Société des Missions étrangères. 2e édition. 1 vol. in-12 . . . . 2 »

Chefs-d'œuvre des classiques français du XVIIe siècle, ou Extraits des meilleurs écrivains en prose, avec des notices et des explications, par MM. AURÉLIEN DE COURSON, conservateur à la Bibliothèque nationale, et VALERY RADOT, ancien bibliothécaire au Louvre. Nouvelle édition. 1 beau vol. in-12 . . . . 3 »

Histoire du règne de Louis XIV, récits et tableaux, par M. CASIMIR GAILLARDIN. 6 vol. in-8. . . . . 36 »
(*Cet ouvrage a obtenu deux fois le grand prix Gobert.*)

Moines d'Occident, par LE COMTE DE MONTALEMBERT. 7 beaux vol. in-8 . . . . 52 50
Les t. VI et VII viennent de paraître; 2 beaux vol. in-8. . . . . 16 »

Sur le mariage (quatrième et cinquième conférences) faites à la Faculté catholique de Lyon, par LUCIEN BRUN, ancien député. Grand in-8. . . . . » 75

L'Enseignement du droit dans les Facultés catholiques (première conférence). Grand in-8 . . . . » 50

L'Enseignement du droit dans les Facultés catholiques (deuxième et troisième conférences). Grand in-8. . . . . » 75

Cours complet d'instructions, d'après le plan, la méthode et souvent même le texte du catéchisme du concile de Trente, par l'abbé GAUSSENS, chanoine honoraire de Bordeaux. 2 vol. in-12. . . . . 6 »

Notre Capitale Rome, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT, 1 beau vol. in-12, enrichi de nombreuses gravures . . 4 »

Marie dans les Fleurs, ou reflet symbolique des privilèges de la sainte Vierge dans les beautés de la nature; par M. l'abbé THIÉBAUD, chanoine de Besançon, 1 vol. in-12. . . . . 2 50

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX. IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 2. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 14 Avril 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La marchande d'huîtres.

LES HUITRES

(Voir p. 6.)

—

PARCAGE. — CONSOMMATION.

Au sortir de la mer, les huîtres sont loin d'être mangeables. Si la côte où elles ont été pêchées est exposée à la vase, elles en ont certainement contracté le goût et l'odeur, ce qui est peu agréable, et presque toujours elles seront salées à un point excessif. Leur chair est d'ailleurs à ce moment flasque, d'une couleur grise, opaque, sans transparence, et n'a pas en définitive cette apparence appétissante que recherchent les gourmets.

Il s'est donc créé une industrie intermédiaire très-curieuse, dont les diverses opérations se placent entre

le moment où s'est effectué sur le lieu de la pêche l'embarquement des produits, et celui où, parvenues à un état satisfaisant, les huîtres ont acquis toutes les qualités marchandes dont elles sont susceptibles. On l'appelle le *parcage*.

Nombre de ceux sous les yeux desquels tomberont ces lignes ont été aux bains de mer, et ont pu voir des parcs à huîtres dans les localités qu'ils ont alors habitées. Peu d'endroits fréquentés en possèdent, et presque partout c'est un lieu d'excursion. On s'y rend en partie de plaisir; on y trouve l'occasion d'un repas ou d'un goûter; mais d'ordinaire là se borne la promenade, et si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble et la physionomie extérieure de l'établissement, on omet de s'informer des diverses opérations qui s'y effectuent. Il est vrai de dire que les parcs à huîtres qui se rencontrent dans la plupart des stations de bains de mer sont de peu d'étendue et consacrés surtout à la dernière préparation des précieux mollusques. On nous saura gré, pensons-nous, d'en raconter toute la série.

Il y a deux sortes de parcs : les étalages et les parcs proprement dits; leur destination est quelque peu différente. Les étalages sont réservés aux jeunes huîtres qui sont trop petites pour être consommées. Il faut auparavant qu'elles grandissent, qu'elles se fortifient. Lorsqu'elles sont arrivées à une taille suffisante, on les met dans les parcs, d'où il est plus aisé de les tirer et de les emballer. Les étalages en effet sont établis plus avant dans la mer. A toutes les marées moyennes, ils restent couverts par les flots et ne se découvrent qu'aux grandes marées.

Lors donc qu'après la pêche les huîtres ont été une première fois triées et chargées à bord des barques, ainsi qu'on l'a vu précédemment, elles sont transportées aux établissements spéciaux des parqueurs, et là, suivant leur grosseur, elles entrent dans les étalages ou de suite dans les parcs. Lorsqu'elle se trouve aidée par des conditions hygiéniques favorables, la croissance des huîtres est bien supérieure à ce qu'on pense d'ordinaire. Dans l'espace d'une année, une jeune huître prend aisément un accroissement de trois ou quatre centimètres; on en a vu qui, placées dans les étalages de Regneville n'ayant alors qu'une dimension moyenne de deux à trois centimètres, étaient, un an après, livrées à la consommation après avoir atteint la grandeur de sept à huit centimètres. Dans les nouveaux parcs des Sables-d'Olonne, les conditions paraissent excellentes, et la croissance des mollusques est extraordinaire. Un récent rapport affirme que des huîtres nées en 1873 avaient atteint neuf centimètres et demi, et même plus de onze centimètres de grandeur. Ces faits ne sont pas sans importance, car on sait que les règlements ne permettent pas de livrer au commerce les huîtres qui n'ont pas atteint un développement suffisant, qui doit être au moins de cinq centimètres de largeur; mais, bien entendu, la petite espèce dite d'Ostende est exceptée.

Si l'on dépose dans les étalages les huîtres qui n'ont pas encore cette dimension, celles qui l'atteignent ou qui l'ont dépassée sont mises dans les parcs. A l'arrivée des barques qui les apportent, le travail commence pour les *amareilleurs*, c'est-à-dire les ouvriers spéciaux occupés aux étalages et aux parcs. Sitôt qu'ils sont en possession de la cargaison, ils opèrent leur tri. En même temps s'effectue le nettoyage. Une à une, les huîtres sont prises, tenues à la main, et l'on enlève avec soin les fragments de roche qui, sous l'effort de la drague, se sont détachés avec elles lors de la pêche, ou les algues ou le goëmon qui les recouvrent. Puis le classement s'opère.

Les parcs, appelés aussi claires, sont de vastes réservoirs établis avec soin. Leur profondeur varie suivant les localités, mais est moindre que celle des étalages. Le choix de l'emplacement où l'on doit les établir est d'une importance capitale. Plusieurs entreprises ont péri faute d'avoir été commencées avec les soins suffisants. Il faut avant tout veiller à la limpidité de la mer. Si ses eaux étaient fréquemment chargées de vases ou d'herbes marines, l'industrie devrait venir remédier à ces inconvénients. Il deviendrait alors nécessaire, ainsi que cela est pratiqué en divers endroits, que les parcs fussent entourés de murs à toute épreuve et assez élevés pour que la mer n'y pût pénétrer directement. Au plein seulement, un réservoir spécial reçoit les eaux les plus limpides, et, suivant les besoins, il sera dirigé où il conviendra.

On sait d'ailleurs que l'huître qui vient d'être pêchée est beaucoup trop salée; il importe donc de mitiger l'eau des claires à un degré convenable. Aussi les meilleurs parcs sont-ils établis près de petites rivières dont les eaux tempèrent la salure suivant la nécessité. Enfin de préférence on recherche les terrains calcaires, car alors la nature des eaux convient mieux aux organes à l'aide desquels les huîtres sécrètent la matière qui forme leur coquille, et influe utilement sur leur croissance.

Les huîtres dans une claire sont rangées côte à côte avec un grand soin : au milieu celles qui doivent séjourner plus longtemps, sur les bords celles qui paraissent plus à point. Une surveillance très-active doit être faite d'abord pour retirer chaque jour ceux de ces mollusques qui sont malades ou qui périssent, puis pour qu'aucune herbe marine ne s'introduise lorsque l'on fait arriver l'eau de la mer. Deux ennemis surtout sont à craindre, la vase, qui déposerait sur le fond des claires un limon bourbeux et nauséabond, et une autre espèce de coquillages, les moules, qui pullulent avec une telle abondance qu'ils auraient promptement envahi les espaces destinés aux huîtres. En plusieurs endroits, la visite des étalages, chaque fois que la marée le permet, a pour but

principal le nettoyage des moules, qu'on arrache par paquets et à coups de pioche. On a constaté à Oloron que si on négligeait ces soins on serait bientôt en face d'un banc de moules de 30 à 40 centimètres d'épaisseur.

La nécessité de tenir les parcs dans une extrême propreté exige qu'on en ait un nombre assez considérable pour pouvoir les nettoyer à fond et les préparer à nouveau lorsque les dépôts qui y avaient été faits ont été enlevés. On vide alors complétement les claires, et pendant quelques jours on balaye les parois et le fond; l'air pénètre partout, et, pour finir, on étend un sable fin sur lequel reposeront les nouvelles huîtres qu'on apportera.

Il est une dernière qualité que les huîtres acquièrent dans certains parcs et qui les rend plus recherchées par le commerce. Sous l'influence de causes qu'on n'a pas encore bien pu déterminer, la chair du manteau devient verte et est, au dire de tous, plus savoureuse en cet état. A quoi attribuer le verdissement? On ne le sait pas encore certainement. A Marennes, où ce résultat est plus facilement obtenu qu'ailleurs, bien qu'il se produise sur nombre d'autres points du littoral, à Marennes, les éleveurs n'hésitent pas à attribuer autant à l'action des eaux douces qu'à la nature du sol le verdissement des huîtres. Il s'obtient en peu de jours, deux semaines suffisent, pourvu que pendant ce temps on évite de vider les claires. On a d'ailleurs remarqué que, suivant que les vents soufflaient du nord-ouest ou du sud-ouest, le verdissement était retardé ou avancé. Cela provient de ce que les derniers étant plus chauds et plus humides, l'huître éprouve davantage le besoin de s'ouvrir et de se baigner profondément dans l'eau attiédie.

Ce désir naturel à l'huître de humer l'air et de prendre de l'eau est un avantage pendant le temps où les parqueurs s'efforcent de lui donner les qualités requises pour la table : finesse de goût, propreté, engraissement et cette couleur verte dont nous venons de parler. Mais il deviendrait un obstacle lorsque, arrivées au point voulu, il s'agit de supporter des transports souvent éloignés, si l'industrie n'avait réussi à faire également sur ce point l'éducation des huîtres. Le but est d'habituer le mollusque à se priver d'eau nouvelle et à conserver le plus longtemps possible la quantité qu'il en retient dans les valves de sa coquille. Pour cela, lorsque approche le moment de l'expédier, on le laisse séjourner sans eau dans les bassins, une demi-heure ou une heure seulement matin et soir pendant les premiers jours. Après quelque temps et en augmentant progressivement la durée de la mise hors de l'eau, on arrive à l'en priver des nuits entières. Arrivée à ce point, l'huître a réellement appris à tenir ses valves fermées, et peut être transportée à de longues distances sans s'ouvrir et sans perdre sa fraîcheur.

Voilà les huîtres prêtes : elles sont fines et engraissées, corsées, comme on dit, par leur séjour de plusieurs mois dans les parcs, verdies autant que le comportent les claires où elles ont été mises, propres par leur mise au dernier moment dans une eau des plus pures et des plus nouvelles, où elles se dégorgent une dernière fois, habituées, a-t-on vu, à conserver leur eau et susceptibles de voyager. Elles vont être livrées à la consommation, au *couteau*, suivant l'expression consacrée à Marennes.

Pour cela les huîtres sont empilées et renfermées dans des bourriches ou dans des paniers. La bourriche couverte de paille est employée à Courseulles, dont les parcs livrent annuellement au commerce près de 30 millions d'huîtres; en général, les huîtrières de la Manche adoptent le même système. Chaque bourriche, appelée ailleurs cloyère, contient quarante-huit douzaines, suivant les règlements qui concernent la vente. Les paniers sont en léger osier et surtout en usage dans les établissements du Midi; ils sont fermés par un couvercle de même nature.

A Paris, la vente se faisait naguère dans deux marchés spéciaux, l'un au port Saint-Nicolas, le second, beaucoup plus important, était situé rue Montorgueil. Depuis quelques années, c'est à la Halle que ces marchés ont été transportés. Il en est résulté des difficultés nombreuses. En effet, le commerce des huîtres avait ses usages spéciaux et certains priviléges particuliers. Ces changements dans le lieu de la vente entraînent naturellement des modifications dans les usages et l'abolition de quelques priviléges; aussi a-t-on constaté et remarque-t-on encore que l'activité des transactions n'est point aussi grande à la Halle pour les huîtres que pour les autres produits. Quoi qu'il en soit, les huîtres, vendues en bourriches et en paniers à la Halle et dans quelques maisons de dépôt, sont ensuite détaillées en ville, chez les restaurants, les marchands de vin et dans les rues par des colporteurs ambulants qu'on appelle *écaillers* ou plutôt *écaillères*, qui crient dans les rues leur marchandise au même cri *A la barque! à la barque!* que nous avons entendu sur les plages de Cancale.

L'origine de l'écaillère est déjà ancienne; plusieurs fois les arrêtés de la police urbaine ont dû réglementer cette profession, dans le but de protéger les consommateurs contre les ruses et les fraudes qu'elles employaient. Tantôt elles ne livraient pas les huîtres comme elles le devaient, à savoir, « bonnes, loyales, marchandes et bien conditionnées »; tantôt c'est sur la quantité qu'elles trompaient. « Les porteurs de cloyères d'huîtres, dit un auteur du siècle dernier, sur vingt-quatre douzaines en escamotent ordinairement une ou deux, calculant sur la sensualité, qui ne calcule guère. C'est au moment qu'on les ouvre, que l'écaillère apporte dans son tablier une quarantaine de coquilles fraîches et vides et, les mêlant avec les autres, elle

vous les compte, puis soutient que vous les avez avalées. »

Le même auteur dit encore : « L'écaillère a un petit couteau court et fort. Rien n'égale la prestesse et le jeu adroit de son poignet : on dirait que ces coquilles d'huîtres ne sont que légèrement collées ; elle semble les détacher en les touchant. » Ces détails sont encore fort exacts aujourd'hui ; mais espérons que ce qu'il ajoute ne saurait se reproduire : « Sous prétexte d'avaler les suspectes, elle mange effrontément les plus grasses et les plus appétissantes. »

Ce qui se consomme d'huîtres à Paris est effrayant et leur nombre, bien qu'il ait un moment quelque peu fléchi, est encore plus que respectable, puisqu'il dépasse le chiffre de 25 millions. Cette consommation se restreint à quelques mois, de septembre à avril. Sans doute l'erreur populaire qui consiste à ne croire bonnes les huîtres que pendant les mois à R, c'est-à-dire pendant ceux où on les vend en réalité, est l'origine de l'abstention que l'on fait d'huîtres les quatre mois de mai à août ; mais après tout il est utile que ce préjugé existe encore, car il a au moins le mérite d'empêcher la consommation des huîtres pendant le temps où elles se reproduisent, et l'on sauvegarde ainsi l'avenir.

Comme ce n'est pas à des gourmets, encore moins à des gourmands, que ces pages s'adressent, il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur les qualités gastronomiques des huîtres. On laisse ce soin à des plumes plus épicuriennes. Qu'il soit permis cependant de dire que la chair de ce mollusque est fort prisée par les médecins. Elle est précieuse pour présenter sous une forme très-favorable une proportion considérable de ce sel marin sans lequel l'appétit et la nutrition languissent, et les praticiens recommandent surtout aux estomacs affaiblis de ne rien perdre de l'eau qui est contenue dans la coquille. Elle renferme en solution des principes qui ne sauraient guère être assimilés à l'organisme par d'autres procédés.

Mais assez sur ce point. Plus de développements feraient dépasser les limites qui nous sont imposées. Il nous reste en terminant à dire que les autres peuples ne nous laissent le monopole ni de la pêche ni de l'élevage des huîtres pas plus que de leur consommation. Les Anglais en sont fort amateurs. Mais entre tous, les Américains, qui possèdent d'ailleurs sur leurs côtes des bancs d'huîtres d'une richesse et d'une étendue considérables, ont pour ces mollusques une véritable passion. Tandis que chez nous l'huître se mange à l'état de nature, telle qu'elle est expédiée des parcs d'élevage, aux États-Unis elle est la base d'une foule de préparations. On la sert bouillie, rôtie, frite et de mille manières dont on ne saurait se faire ici une idée. « La soupe aux huîtres, dit un voyageur, est un des mets que les Américains affectionnent le plus, et qu'il leur est assez habituel, pendant la saison d'hiver, d'aller manger dans les *oyster-houses* (maisons d'huîtres) en sortant du théâtre. » — « Elle est tellement populaire, ajoute un voyageur, qu'elle s'est introduite jusque dans les grands bals, où elle apparaît inévitablement vers le matin pour réparer les forces des danseurs. »

Cet engouement a de plus contribué à faire rechercher la manière de conserver les huîtres : on les met dans des boîtes de fer-blanc. Alors on peut les avoir sous la main à l'intérieur des terres aussi bien que sur les rivages de l'Océan et dans n'importe quelle saison. Nous les connaissons aussi en France sous cette forme, car les Américains ont créé des dépôts de ces huîtres conservées dans nos grands magasins de comestibles et même dans un grand nombre d'épiceries.

H. DE LUSILLY.

LA VIE DOMESTIQUE

EN ALLEMAGNE

(Voir p. 2.)

Une autre manie qu'ont les femmes entre elles, c'est de parler cuisine. Moins pernicieuse, elle n'en est pas moins fatigante ; mais malheur à quiconque chercherait à écarter ce genre de conversation ! toutes protesteraient d'une seule voix, en s'écriant : Je suis une ménagère, moi, une *Haus-Frau*, titre dont elles sont fières avant tout, et qui est à leurs yeux comme le *Civis Romanus sum* des anciens Romains. Ces préoccupations culinaires se manifestent à tout propos. Revenez-vous d'un dîner, d'un thé, d'un bal, on ne vous demande pas si les toilettes étaient jolies, si les demoiselles telles et telles ont beaucoup dansé ; du tout ; mais : « Qu'a-t-on donné à manger? *Na, was hat's gegeben?* »

Le souper, qui a lieu entre sept et neuf heures du soir, selon la longueur de l'opéra ou de la comédie, les jours d'abonnement de la famille, est le repas le plus agréable. Il se compose de viandes froides, d'œufs durs, de sardines et de thé, auxquels les hommes substituent la bière et le vin du Rhin. Après quoi les cigares sont allumés, les dames se retirent, et à dix heures tout le monde est couché.

Que conclure de ce qui précède, sinon que la vie matérielle en Allemagne laisse encore beaucoup à désirer ? Notre auteur, pour adoucir le tableau, affirme, il est vrai, que quiconque a mangé du rôti de chevreuil, *Rehbraten*, à la crème, et des perdrix à la choucroute, ne saurait rien trouver de plus délicat ; mais à côté de cela elle est obligée de convenir que le rôti proprement dit n'existe pas ; que toutes les viandes sont cuites au four, et qu'on ne connaît ni la broche ni le gril. Le gibier est abondant, mais le poisson de mer

est rare, et de qualité inférieure. Ce qu'on trouve en grande quantité, ce qui paraît surtout satisfaire le goût allemand, ce sont les poissons salés, fumés, marinés, dont il se fait une consommation énorme.

Les us et coutumes, toujours si intéressants à observer, offrent beaucoup à reprendre aux yeux de notre auteur. Les manières en général manquent d'élégance et de distinction. « On dirait volontiers qu'elles sont grossières. » Ce sujet lui tient au cœur, elle y revient souvent. C'est qu'au fond les fils d'Albion commencent à éprouver par eux-mêmes les inconvénients de ce trait caractéristique chez leurs aînés. Le voyageur anglais a beaucoup à souffrir aujourd'hui de l'arrogance impertinente des moindres petits employés prussiens, lesquels ne se gênent pas pour faire sentir leur supériorité à cet Anglo-Saxon, aux yeux duquel ils dissimulent à peine le mépris que leur inspirent sa longanimité, sa faiblesse, et l'humeur ultrapacifique qui le retient partout à l'écart, effacé devant les princes russes et les cousins d'Amérique.

Ce n'est pas la première fois que le manque de savoir-vivre, surtout à table, est reproché aux Allemands. Thackeray en parle d'une façon toute humoristique à propos d'un homme qui lui avait rendu de grands services, mais dont il ne put supporter la société après l'avoir vu fourrer son couteau dans sa bouche pour y mettre des petits pois. En effet, le couteau joue un très-grand rôle chez nos voisins. Et ce n'est pas seulement à table d'hôte, mais aux tables les plus distinguées, chez les dames, et les plus grandes dames, que la dextérité avec laquelle on s'en sert au lieu et place de la fourchette et de la cuillère remplit d'effroi les étrangers. Ajoutons que tout ce monde avale avec gloutonnerie, mange à grand bruit, et nettoie son assiette à tours de bras avec son pain. Un jour une dame allemande, s'adressant à sa voisine de table d'hôte, lui dit : « J'ai vu tout de suite que vous êtes Anglaise : vous mangez si joliment ! » Il paraît toutefois que ces défauts tendent à disparaître, grâce à l'adoption des bonnes et des gouvernantes anglaises, dont c'est la mission principale d'apprendre aux enfants à manger proprement.

Si les manières de la bourgeoisie froissent notre auteur, celles des militaires ne la blessent guère moins. La tenue empesée et hautaine, le salut mêlé d'arrogance et de prétentions fascinatrices de messieurs les traîneurs de sabre, le mépris affiché par eux pour tout civil qui n'a pas rang de conseiller intime ou de premier secrétaire, et par-dessus tout le sans-gêne inqualifiable avec lequel ils déchirent de leurs éperons les robes des dames, sans même songer à faire des excuses, révoltent à bon droit ses habitudes polies. Elle leur préfère de beaucoup celles des diplomates, prudentes et contenues, réservées, mais aimables. Quant aux étudiants, ces figures imitées du moyen âge, aux longs cheveux, aux oreilles coupées, au nez tailladé, avec leurs grandes bottes, leurs immenses rapières, leurs pipes et leurs bidons de bière, sans compter leurs corporations et leurs poésies sauvages, ils lui font l'effet d'un anachronisme dangereux. Heureusement que la fin des études met fin en même temps à ces excentricités que l'étudiant le plus désordonné n'oserait transplanter au delà de l'université.

Hélas ! que n'en est-il de même du sans-gêne vraiment extraordinaire que pratiquent les deux sexes dans ce bon pays d'Allemagne ! Vous êtes étranger et vous voyagez tranquillement assis dans un wagon de chemin de fer ou sur le pont d'un bateau à vapeur. Tout à coup quelle est votre stupeur en apercevant près de vous deux fiancés se prodiguant à l'envi force tendresses et force tartines de beurre, tandis que *Herr Papa* et *Frau Mama*, la main dans la main, sont si absorbés par ce qu'ils voient au dehors que rien ne peut en distraire leur attention. Du reste, tout se passe sans embarras ni rougeur, on s'embrasse comme pour acquit de conscience et par devoir social. Aussi, pour peu que le voyage se prolonge, ces familiarités de mauvais ton deviennent si nauséabondes qu'on est tenté de quitter la place à tout prix. Et ne croyez pas que ce soient des exceptions : elles se reproduisent dans toute l'Allemagne [1] et sont tellement dans les mœurs que les images à bon marché s'en sont emparées et qu'on les trouve pompeusement enluminées dans toutes les auberges et chez tous les petits bourgeois avec cette inscription en trois langues : *Les joies de la famille.*

Une autre coutume qui ne blesse pas, mais qui embarrasse fort les étrangers, c'est celle de donner aux femmes les titres professionnels de leurs maris : Mme la pastoresse, la professoresse, la doctoresse, l'architecte consultante, etc., etc., dénominations étranges et qui font ressortir la simplicité des titres de princesse, comtesse, etc. Mais où l'embarras devient sérieux, c'est lorsqu'il s'agit de donner à chacun le titre auquel il a droit. Ce conseiller est-il conseiller intime réel, *wirklicher Geheimerath*, ou simplement intime, *Geheimerath?* Vous avez donné le titre d'Excellence à une dame qui n'y a pas droit, et vous vous en êtes fait une ennemie. Vous offensez un ecclésiastique protestant en mettant sur la lettre que vous lui adressez : *Ew. Hochwürden*, qui convient à un prêtre catholique : au lieu de, *Ew. Hochehrwürden* qui lui convient à lui. Comment toujours savoir que le *Hochwohlgeboren* (très-bien né) est revendiqué à la fois par la noblesse de seconde classe et par les conseillers privés et les présidents ? qu'un comte est *Hochgeboren* (haut né) et quelquefois Illustrissime, *Erlaucht*, et enfin que le commun des martyrs a droit sur ses lettres au *Wohlgeboren* (bien né) ?

1. Nous en avons été témoin nous-même entre Francfort et Dresde, entre Munich et Vienne.



Dans le monde, on dit toujours à une femme non titrée : ma gracieuse dame, *mein gnædige Frau*, ou : ma très-gracieuse, *meine Gnædigste*. Les jeunes filles portent le titre de la famille quand elle en a ; les messieurs leur adressent aussi invariablement la parole avec *mein gnædiges Fræulein*, ma gracieuse demoiselle. Ces gracieuses personnes ne sont pourtant pas toujours exemptes d'une certaine affectation qui se traduit par l'usage immodéré des exclamations. Il faut admirer quand même, et toute jeune fille qui ne sait pas s'enthousiasmer montre qu'elle manque d'esprit, *Geist*, et d'âme, *Gemüth*. Aussi, si par malheur vous rencontrez une famille occupée à admirer les beautés de la Suisse saxonne ou des bords du Rhin, vous entendez aussitôt le groupe des jeunes filles crier sur tous les tons : « Maman, ravissant! Sophie, divin ! Adélaïde, merveilleux ! adorable ! délicieux !... » — « Oh ! disait Gœthe dans un accès d'impatience contre cette admiration banale, oh ! accordez-moi la grâce de ne plus entendre le mot *Gemüth* d'ici à trente ans. »

Toutefois, pour être juste, après avoir signalé ces coutumes qui nous choquent, nous devons ajouter qu'il en existe d'autres d'une aimable bonhomie ; que parmi ces gens souvent ridicules on rencontre des âmes simples, des cœurs sincères et naïfs qui font naître la confiance et la sympathie rien qu'au franc regard de leurs grands yeux bleus bien ouverts. La morgue domine sans doute, mais c'est la morgue de la naissance et non pas celle de l'argent ; la caste, non l'individu. Pourvu que vous soyez du *monde*, que vous apparteniez par votre naissance à la *société* privilégiée, on ne vous en demande pas davantage. Donnez ou ne donnez pas de dîners ou de fêtes, vous n'en serez pas moins invitée par tous ceux qui en donnent et aussi bien accueillie vêtue d'une simple robe de mousseline que de l'étoffe la plus somptueuse ; en un mot, on ne vous considère pas pour ce que vous *avez*, mais pour ce que vous *êtes*.

Autre usage qui ne manque pas d'hospitalité. Vous êtes étrangère et vous arrivez dans une localité avec le dessein d'y séjourner quelque temps. Vous vous procurez la liste des *honorabilités* du lieu et vous déposez votre carte à leur porte. On vous la rend immédiatement, et bientôt vous recevez en bonne forme une invitation à dîner. Au jour dit, la maîtresse de la maison vous présente sur votre demande aux dames réunies chez elle, vous recevez ensuite les hommages de tous les maris, et, ceci fait, vous êtes introduite dans la société. Pour cela il ne s'agit pas d'être *riche*, mais d'être *née*. Toutefois cette grande préoccupation de la naissance engendre plus d'un travers, tel, par exemple, que celui de considérer les quartiers de noblesse à l'équivalent de vertus sublimes ; de tenir l'aristocratie comme tellement supérieure qu'elle fait bande à part, même au théâtre ; d'attacher une importance si grande à un titre, que personne ne peut être présenté à la cour s'il n'en possède un, et de faire rechercher les décorations au point que la poitrine des élus en est littéralement constellée. Le culte du blason est le plus en honneur de tous, et pas un banquier juif, pas un spéculateur heureux ne saurait mourir en paix sans un titre.

La toilette des dames allemandes pèche de bien des manières : ce qui y manque surtout, c'est la propreté, l'arrangement, le goût. Privées de l'instinct féminin qui guide les autres femmes, elles empruntent sans discernement aux journaux de modes français et aux annonces anglaises les différentes parties de leur vêtement dépourvues d'originalité et de cachet. Si d'aventure l'une d'elles se met quelque innovation en tête, c'est avec si peu de succès qu'on doit lui souhaiter de ne jamais recommencer. Elles ne paraissent pas non plus se douter de ces nuances où triomphent les Françaises pour leurs toilettes de ville et de soirées, et les Anglaises pour leur habit de voyage. Elles imitent, mais elles imitent maladroitement, et ne savent assortir ni les étoffes ni les accessoires. Autre défaut très-grave : à mesure qu'elle avance en âge, une Allemande se néglige. Au lieu de dissimuler les ravages du temps, elle les expose à tous les yeux. Ses cheveux ont blanchi et sont tombés, son visage a vieilli, qu'importe?... Elle ne comprend pas le besoin de se soigner et de venir par un peu d'art en aide à la nature. Ce n'est pourtant pas faute de parler chiffons ; nulle part on ne s'en occupe tant qu'en Allemagne où la vie des femmes roule sur les infiniment petits, et où, dans leur défiance d'elles-mêmes, elles comptent bien plus pour plaire sur leur robe que sur leur beauté et sur leur esprit.

Une institution tout à fait nationale, c'est celle de la *Friseusinn* pour les femmes de la bourgeoisie qui ne peuvent se donner une femme de chambre. La *Friseusinn*, sorte de *Figaro* féminin, ne faillit point à son rôle. Elle connaît le fort et le faible de chaque intérieur, les défauts physiques et moraux de chacune de ses pratiques et s'en va colportant de maison en maison ce qu'elle sait et ce qu'elle invente ; c'est une puissance dangereuse. En sortant de ses mains, la *Hausfrau*, habillée et parée, *Putz* et *Geputz*, mots assez malsonnants qui suggèrent tout de suite l'idée d'une parure, d'un ornement de mauvais goût, se rend à la promenade pour voir le beau monde, et si par bonheur elle rencontre quelque grand personnage, *hohe Herschaft*, devant lequel elle s'abîmera en une révérence humble et radieuse à la fois, sa joie ne connaîtra plus de bornes, car l'adoration des grands est un trait caractéristique des Allemands.

Quant aux jeunes filles, elles affectionnent tout particulièrement les robes décolletées, et l'on s'étonne du nombre d'épaules nues que l'on rencontre à la promenade dans les après-midi d'été. C'est encore une imitation, mais une imitation rétrospective des

modes de nos grand'mères, telles que leurs portraits nous les montrent.

Les toilettes du soir sont bien supérieures à celles du jour. Les cheveux, d'une grande beauté, forment une parure naturelle et charmante sur le front des femmes, et les simples robes de mousseline et de tarlatane présentent un coup d'œil fort agréable. Si le luxe manque, la fraîcheur ne fait point défaut.

Quant aux hommes, presque tous portent l'uniforme et cela leur va bien ; mais ils ont la passion de s'habiller en civils et, outre les trois jours d'arrêt que leur vaut d'ordinaire cette infraction à la règle, elle leur ôte tous leurs avantages en leur donnant l'air gauche d'épiciers endimanchés.

Après la *Kaffee-Gesellschaft* pour les femmes, et le cercle pour les hommes, il faut mettre au premier rang des amusements de famille le *Bier-Garten* et le *Kaffee-Garten*, où se rendent indistinctement la noblesse et la bourgeoisie, et où l'on trouve, avec le jeu de quilles national, un orchestre excellent, des rafraîchissements abondants dont le café et la bière forment, bien entendu, la base. Tandis que les mamans tricotent et bavardent, que *Herr Papa* fume sa pipe, prêt à engager la conversation avec tout homme de bonne volonté, les jeunes filles chuchotent entre elles, passant la revue de leurs toilettes et de leurs admirateurs, ces beaux messieurs qui se pavanent dans leurs brillants uniformes. Mais l'un d'eux vient-il à s'approcher de leur cercle, soudain les voilà muettes comme des poissons, et elles ne recouvrent leurs facultés moqueuses que lorsqu'il a tourné les talons.

Mme A. AUDLEY.

— La suite prochainement. —

A COTÉ DE NOUS

—

LA FAUSSE SENSITIVE

Voici s'épanouir à notre vue, sur la tige où croissent les croquis, une nouvelle floraison. Cette fleur délicate a nom *la Sensitive!* Ne se plaisant pas en bonne terre franche, elle ne s'ouvre qu'en serre-chaude ; mais bientôt nous l'y voyons, comme tout ce qui est forcé, se pencher, s'étioler et mourir, pour peu qu'on laisse la porte ouverte. L'air pur qui vivifie d'autres plantes la blesse et la flétrit ; d'un rien elle se fane ; la rosée qui la fait éclore est artificielle comme les pleurs dont elle humecte le sein des mousses où elle repose. Pâle de coloris, d'une odeur si douce qu'elle en est fade, on lui préfère la moindre giroflée que le soleil dore dans nos plates-bandes, et qui répand dans l'air son riche parfum.

La sensibilité, ce don des cœurs tendres et aimants, lorsqu'elle est poussée à l'extrême, et qu'on en fait abus ou parade, nous semble mériter plutôt le nom de *sensiblerie*. Nous aimons tous le vrai, le naturel. Dans la simplicité se trouve le charme incomparable ; on se laisse attirer par des manières sans affectation, un regard sincère nous séduit, et nous sentons que tout vrai talent, tout caractère supérieur écarte la grimace et se contente d'être lui-même, sans faire appel à ce que, de nos jours, on nomme vulgairement la pose.

Il n'est pas rare toutefois de rencontrer des gens prenant au sérieux un rôle d'exquise impressionnabilité, le jouant du matin au soir, de janvier à décembre, toute leur vie enfin, et s'y adaptant si bien, que ce rôle, cessant d'être un rôle, crée en eux de véritables personnages jouant la pièce au naturel.

C'est ainsi qu'Ophélie, quand elle lève les yeux au ciel, quand elle penche la tête sur l'épaule gauche, quand elle joint les mains à l'église d'un geste gracieux, ne nous donne pas la comédie : ces choses ont passé, dans son répertoire, à l'état d'habitude. Vous la verrez s'asseoir négligemment sur le gazon sans être fatiguée, soupirer sans la moindre tristesse, prendre des airs de mélancolie en se remémorant le bal de la veille ; enfin, ne pensant à rien le plus souvent, elle semble compter les heures d'éloignement de quelque cher absent !...

Je ne sais si Ophélie a l'âme sentimentale, mais elle en a les attitudes. Au bord de la mer, on dirait qu'elle songe ; ses yeux rêveurs cherchent les horizons, au delà desquels ils semblent interroger des mondes inconnus. Quand la lune inonde la nature de ses lueurs mystérieuses, Ophélie quitte le salon et sort, en jetant une écharpe de gaze sur sa tête. Elle se regarde au miroir au passage pour s'assurer que ce voile est mis négligemment et lui sied. Une fois dehors, elle récitera des strophes de Musset ou de Lamartine à haute voix afin qu'on puisse l'entendre. Rentre-t-elle, nous sommes sûrs qu'en ouvrant le piano dans une sorte de rêverie inconsciente elle chantera d'une voix émue de ces romances où tant d'étoiles parsèment le firmament ! Musique et paroles, tout est larmoyant et prétentieux.

Vous reconnaissez, je pense, cette plante impressionnable qui frémit au moindre contact, que vous vous êtes amusé quelquefois à toucher légèrement du bout des doigts ? Vous avez vu les fines extrémités de sa feuille dentelée frissonner sous votre main ?

Ophélie a aussi de ces défaillances de sensitive à la vue d'un oiseau malade ou d'une brebis tondue. Sa bonté devient de la pusillanimité, de l'affectation, embrassant dans une tendresse universelle le genre humain, depuis le *pauvre* insecte nuisible qu'il faut détruire, jusqu'aux bœufs engraissés par le *supplice* d'une trop bonne nourriture. Elle a des compassions

journellement prodiguées aux poulets de nos basses-cours; — pourtant je les lui vois très-bien manger en fricassée à son dîner.

Elle ferme les yeux d'horreur et détourne la tête quand des chasseurs lui montrent, encore chauds, les jeunes perdreaux qu'ils viennent de tuer. « Pauvres bêtes! s'écrie-t-elle. Otez-les de devant mes yeux : je ne puis voir *ces victimes* d'un plaisir barbare! »

Cependant, quand *ces victimes* sont piquées ou bardées, elle tend son assiette et revient volontiers au rôti...

Il n'y a plus de féroce, alors, que son appétit.

Ophélie, je le crois, se trouverait mal à la vue d'un chevreuil immolé, dont la tête est pendante. Pour qu'elle le regarde en face, il faut qu'il soit fumant et sortant de la broche...

Pêche-t-on? — « Ces carpes font mal à voir, toutes pâmées, au bord de l'étang... Qu'on les rejette à l'eau, par grâce!... vite, vite!... Sauvez-les!... Vous les laissez souffrir!... je vous quitte... Adieu! comment assiste-t-on à un pareil spectacle?... »

Cependant Ophélie ne refuse jamais de la matelote; elle a même une excellente recette pour ce mets favori.

Chaque jour lui apporte une nouvelle angoisse : tantôt c'est un nid de mousse et de duvet que des enfants ont dérobé sous quelque branche. Ils sont ravis et comptent joyeusement les petits œufs gris, tachetés de brun, qui s'y trouvent.

— Cruels! vous ne songez donc pas à l'infortunée mère, à cette Rachel qui ne voudra pas être consolée?...

Tantôt ce sont de jeunes agneaux qu'un boucher sanguinaire emporte dans sa charrette. « Le bourreau!... Quoi, vous les lui vendez? et ils sont nés sous votre toit!... Du moins laissez-moi prendre sous ma protection cette couvée de pigeons... Qu'on ne touche pas aux tourterelles!... Grand Dieu! qu'est cela? l'horrible chat noir joue avec une souris!... Monstre! où vais-je me cacher? Il croque la souris!... ah! que cela fait mal!... où est mon flacon de vinaigre? »

Eh quoi! pauvre Ophélie, n'avez-vous pas assez des peines que la vie tient pour tous en réserve sans prodiguer ainsi vos larmes et vos soupirs? Gardez-les, croyez-moi, pour de réels chagrins; aujourd'hui ou demain, vous en aurez besoin, cela n'est pas douteux!

Oui, je m'étais souvent demandé comment, douée d'une telle tendresse de cœur, Ophélie pourrait survivre aux douleurs positives qui attendent chacun de nous dans la vie. Ici, je dois l'avouer, une espérance me reste, car je viens d'éprouver une vive surprise : sous le coup d'un malheur véritable qui vient de la frapper, cette âme susceptible, ouverte à toutes les infortunes, se montre bien plus forte en son deuil qu'on n'eût pu le penser, — plus forte que la plupart d'entre nous!...

En en cherchant la raison, je crois l'avoir trouvée. Ne serait-ce pas que la vraie sensibilité cache ses larmes, en avare, au fond du cœur où elles s'amassent, au lieu de se répandre pour des bagatelles?

Quelle source, si abondante qu'elle fût, ne verrait s'épuiser le trésor de ses ondes, si elle alimentait d'inutiles petits ruisseaux?

Mme DE MAUCHAMPS.

UN TABLEAU RELIGIEUX

Notre gravure donne aujourd'hui la reproduction d'un tableau qui fit sensation à l'Exposition de 1873. Tous ceux qui ont admiré cette belle page religieuse en retrouveront le dessin avec émotion. Les critiques ne trouvèrent à blâmer que la pose du corps du Christ, il serait peut-être mieux de dire la forme de son tombeau. Quant aux deux anges, l'un abîmé dans son indicible douleur, l'autre arrachant le linceul par un geste triomphant, ils symbolisent admirablement le mystère de toutes les souffrances et de toutes les résurrections. Il a bien fallu que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire. Le disciple n'est pas plus que le maître. A l'heure des grandes transformations, le chrétien a toujours auprès de lui l'ange de la douleur et l'ange du triomphe, l'un affirmant qu'il est homme puisqu'il souffre et qu'il pleure, l'autre affirmant qu'il est immortel et qu'il triomphera éternellement; l'un plongé dans la désolation, l'autre couronné de fleurs, soulevant d'un geste triomphant le suaire qui recouvre le double mystère de la mort et de la résurrection, prêt à emboucher la trompette dont les sons appellent l'humanité aux derniers jugements.

Bienheureux donc ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution pour la justice!

Devant cette toile, les belles hymnes de l'Église, célébrant à la fois la mort et la résurrection du Sauveur, reviennent d'elles-mêmes à la mémoire.

« La Mort et la Vie ont admirablement combattu; l'Auteur de la Vie meurt pour ressusciter triomphant. »

De notre temps, les sujets religieux écrasent le plus ordinairement les artistes. Le jour où est apparu *Jésus dans le tombeau*, de M. Lévy, beaucoup ont salué l'aurore d'un talent nouveau, consacré à la peinture idéaliste.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.





SALON DE 1873. — *JÉSUS DANS LE TOMBEAU*, tableau de M. Henri Lévy, d'après une photographie de M. Ferrier-Lecadre.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11.)

II

Lorsque le bruit du galop des chevaux fut tout à fait rapproché, un autre bruit menaçant et sonore lui répondit dans la ferme. C'était le chien de garde qui avait laissé son maître creusant la terre dans le jardin et qui accourait en aboyant.

Nommé Basnoirs à cause de ses jambes et de ses pattes qui étaient noires, tandis que le reste du corps était d'un roux fauve taché de blanc, ce chien était un grand danois qui ne payait ses contributions que comme chien de garde, alors que par sa beauté et ses fréquentes occupations en compagnie de Robert il eût pu sans injustice être taxé comme chien de chasse.

Plusieurs fois Basnoirs avait eu occasion de découdre des sangliers, et il s'en tirait fort proprement.

Mais il était aussi un bon gardien, et ce jour-là, après avoir aboyé consciencieusement, il s'échappa du logis afin d'aller reconnaître les gens dont le passage en troublait la quiétude.

En quelques bonds, il fut près d'eux sans interrompre ses aboiements, puis il les cessa tout à coup et revint en accompagnant les cavaliers d'un galop joyeux et amical.

Ces cavaliers en effet étaient des gendarmes, dont l'uniforme était bien connu de Basnoirs.

Dès qu'il les aperçut, Robert ouvrit la fenêtre toute grande, déposa son fusil, et vint relever la petite Marjorie qui était restée comme pétrifiée dans la même posture.

— Ne tremble plus, petite sœur, lui dit-il d'une voix émue. Ce ne sont pas des uhlans prussiens, ce sont des gendarmes français. Et j'aurais dû m'en douter. Les uhlans n'ont été signalés encore qu'à une assez grande distance d'ici.

Elle se releva, toute craintive, puis, soudainement, elle s'élança dans les bras de son frère et l'embrassa avec effusion.

Ils allèrent tous deux à la fenêtre.

Les gendarmes s'étaient arrêtés devant la porte et les aperçurent.

L'un des deux dit :

— Anselme Daché.

— C'est ici, répondit Robert.

Et la vieille grand'mère, déjà accourue sur le pas de sa porte, leur dit avec empressement et politesse :

— Entrez, entrez, messieurs les gendarmes.

Robert et Marjorie descendirent.

— Va chercher ton père, dit la grand'mère.

Et Marjorie, tout naturellement, courut au jardin où elle savait le trouver.

Elle n'eut pas besoin d'aller jusqu'au bout.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit-il en venant au-devant d'elle. J'ai entendu aboyer Basnoirs. Est-ce qu'on me demande? Est-ce qu'on a pénétré ici? On n'a rien vu, je pense.

— Non, mon père, non; on n'a rien vu.

Puis ils se regardèrent, épouvantés des paroles qui venaient de leur échapper. Anselme Daché devina bien vite que son secret avait été surpris, et ajouta avec une colère contenue :

— On n'a rien vu, mais tu as vu quelque chose, toi, petite. Allons, avoue-le.

Marjorie n'hésita pas.

— En me promenant ce matin dans le jardin, répondit-elle, j'ai vu que vous creusiez un grand trou. Depuis lors, j'ai pensé que c'est pour y cacher pendant la guerre ce que vous avez de plus précieux. Mais vous pouvez être tranquille, mon père, ce n'est pas moi qui divulguerai votre secret.

Anselme Daché pressa le pas, mais sans manifester par un mot ou un reproche sa profonde contrariété.

— L'œil des enfants voit tout, pensa-t-il. Quel malheur que je n'aie pu terminer mon opération pendant la nuit! Mais c'est plus long qu'on ne croit. Et à présent la petite sait tout! Elle ne me trahira pas par méchanceté ou légèreté, c'est certain. Je n'ai jamais eu qu'à me louer d'elle. Seulement, quand les Prussiens seront ici, ils lui diront avec douceur dans le tuyau de l'oreille : « Mon enfant, si tu ne dis pas où est l'argent, nous allons fusiller ton père. » Et, par bon cœur, par tendresse, elle me ruinera en désignant l'endroit. Comment faire? Creuser un autre trou. Oui, mais Marjorie saura toujours qu'il y a de l'argent caché. Et elle se troublera quand on l'interrogera. Ce sont là des secrets qui ne sont bien gardés que par un homme. Ni les menaces ni la ruse n'ont de prise sur lui, et il se laisse couper en morceaux plutôt que de livrer son bien.

Les préoccupations d'Anselme Daché étaient tellement graves qu'il avait oublié de s'informer qui le demandait. De plus, il négligea de réparer le désordre de sa toilette et se présenta en bras de chemise, les manches retroussées jusqu'au coude.

— Les gendarmes! murmura-t-il en les apercevant... Les gendarmes ont affaire chez moi!...

Et, quoiqu'il eût la conscience bien nette, une sorte d'appréhension vint assombrir encore davantage son front déjà soucieux. Mais cette expression de physionomie fut presque instantanément remplacée par une autre, souriante et cordiale.

— A quoi pensez-vous donc, mère? dit-il en saluant. Ces messieurs ont à me parler, et vous les laissez dehors! Entrez donc, messieurs! Nous allons vider

une bonne bouteille ensemble, et si vos chevaux ont besoin d'un peu d'avoine...

— Merci...

— Allons, quittez la selle. Faites-moi l'amitié...

— Merci. Nous ne descendrons pas de cheval. Le service...

— Ah! le service avant tout, messieurs! mais il ne vous empêchera pas de vous rafraîchir. Mère, une bouteille et trois verres! Va aider ta grand'mère, Marjorie. Quant à toi, Robert, au lieu de causer avec ces messieurs, tu aurais mieux fait de leur apporter...

Un des gendarmes fit un geste.

— L'offre a été faite, répondit-il en soulevant poliment son chapeau galonné. Mais nous ne voudrions pas, mon camarade et moi, qu'aujourd'hui il fût dit que nous avons accepté un seul verre de vin avant d'avoir fini notre tournée.

Cette déclaration précise ayant amené la fin des civilités, le gendarme continua :

— Anselme Daché, ferme du Majorat, est requis d'envoyer à Verdun une voiture à deux chevaux et deux chevaux.

— Une réquisition! murmura Anselme. Ça commence!

— Je suis autorisé à ne pas vous laisser ignorer, reprit le gendarme, qu'il s'agit de former un service auxiliaire du train destiné à rejoindre l'armée française vers Metz. L'arrondissement de Verdun doit fournir quatre cents voitures à deux chevaux, c'est-à-dire chars à la Marlborough, chariots, charrettes. Vous êtes inscrit, Anselme Daché, à la ferme du Majorat, pour une voiture à deux chevaux, et je vous en donne avis. Le tout doit être arrivé à Verdun, avec le conducteur, aujourd'hui même, et au plus tard, dernier délai, demain avant midi.

Il y eut un court silence.

— On enlève à l'arrondissement huit cents chevaux et quatre cents chars! dit Anselme Daché. Et cela, à la veille des moissons et à l'approche des vendanges!

— Que Dieu vous préserve des réquisitions prussiennes! répondit le gendarme. Je dois vous prévenir aussi qu'il sera alloué dix francs par jour et pour chaque cheval.

— Total vingt francs. Rien pour le char? Rien pour le conducteur? On promet vingt francs par jour pour les deux chevaux?

— On les promet et on les donnera.

— Oh! ne croyez pas que j'en doute, messieurs les gendarmes! Les créances sur le gouvernement sont quelquefois longues à recouvrer, entraînent une foule de démarches, de formalités, et nécessitent beaucoup de papier timbré, mais enfin elles ne sont pas à dédaigner, tant s'en faut. Vous comprenez bien d'ailleurs que, du moment que je suis réquisitionné, je n'ai qu'à me soumettre. Le char et les chevaux seront aujourd'hui même à Verdun.

— Et Robert les conduira? s'écria la petite Marjorie.

Ce fut une inspiration.

Elle se rappelait que son frère, désespéré et humilié de ne pouvoir être enrôlé nulle part, avait manifesté l'intention de partir seul avec son fusil, et elle tentait ainsi de l'arracher à ce genre de guerre, dont les conséquences lui apparaissaient effroyables.

Étonné qu'elle eût osé prendre la parole dans des circonstances aussi graves, son père la regarda sévèrement, en réfléchissant à ce qu'il avait à dire.

— Si ce jeune homme vient, reprit un des gendarmes après avoir examiné Robert d'un coup d'œil, et s'il reste pour le service auxiliaire du train, il aura certainement bien mérité de la patrie. Vous serez très-utile, jeune homme. Et même... on ne sait pas... il peut y avoir des surprises... La preuve, c'est que les voitures seront escortées de piquets de cavalerie.

— Robert, dit Marjorie en lui prenant la main... tu seras très-utile!

Le bossu semblait en proie à un violent combat intérieur. Évidemment le rôle subalterne qu'on lui proposait était au-dessous de ses ambitions belliqueuses, mais, d'un autre côté, ce rôle était réellement très-utile, et entouré de certains dangers.

— Mon père?... dit-il en se tournant vers lui pour le consulter.

— Agis selon ta volonté, mon fils, répondit Anselme Daché. Plusieurs fois tu t'es plaint de ne pouvoir contribuer à la défense du pays. Voilà une occasion. De plus, tu connais nos chevaux; entre tes mains, ils seront mieux ménagés, mieux soignés...

— J'accepte, dit Robert. Aujourd'hui même je serai à Verdun avec les chevaux et la voiture, et on pourra compter sur moi pour le service auxiliaire du train se rendant vers Metz.

Un des gendarmes inscrivit quelques mots sur un calepin. L'autre caressa sa monture comme pour lui dire : Apprête-toi.

— Par exemple, reprit Anselme Daché, puisque tout est arrangé et convenu, nous ne nous quitterons pas sans avoir trinqué ensemble. Mère!... Marjorie!... Ce sera l'affaire d'une minute.

— Non, sans façons, répondit un des gendarmes. Il y a quatre cents réquisitionnaires à visiter dans l'arrondissement. Certes, nous ne sommes pas seuls pour toute la besogne, mon camarade et moi. Mais nous avons notre bonne part et ne pouvons nous retarder.

Ces derniers mots furent à peine entendus. Déjà les deux gendarmes avaient enlevé leurs chevaux, qui décampèrent au grand galop.

Basnoirs les accompagna un bout de chemin, et, quand il revint en tirant la langue, il retrouva toute la famille qui n'avait pas bougé et demeurait silencieuse.

— Allons, rentrons, dit le père.

Après le repas de midi, que la bonne grand'mère prépara plus copieux que de coutume, mais auquel personne ne fit honneur, tellement les préoccupations étaient grandes, Anselme Daché poussa un profond soupir et s'écria en levant les yeux au ciel :

— Et dire qu'à cette table il y aura demain deux vides, deux couverts de moins !

— Comment, deux ! répliqua la grand'mère. Un, c'est bien assez, c'est même trop. Mais il y aura en effet un grand vide, puisque Robert nous quitte... pas pour longtemps, j'espère.

Anselme Daché ne releva pas cette rectification, et on put croire qu'il s'était trompé.

— Je pense malgré moi à Axel Lipp, qui a si longtemps mangé notre pain, reprit-il. Était-il gai ! Nous faisait-il rire !

— Bon garçon ! dit la grand'mère. Je l'aimais bien.

— Moi aussi, je ne m'en cache pas. Je me rappelle encore le jour où il vint me proposer d'être mon garçon de ferme. « Vous donnez tant à un tel, me dit-il ; eh bien ! moi, je ne vous prendrai que moitié et je travaillerai le double. » Je le gardai. La vérité est qu'avec des gages modiques il trouvait moyen de les doubler et de les tripler par toutes les petites gratifications qu'il m'arrachait. Une pièce de vingt sous, une pièce de dix sous, ça fait de l'argent quand ça se renouvelle. Sur le moment, on n'y réfléchit pas, on se laisse aller à la satisfaction de donner, de faire plaisir aux gens.

— Il était quémandeur, c'est une justice à lui rendre, continua la grand'mère. Il me répétait constamment que tu ne le payais pas cher, et il profitait de ça pour m'attraper tous mes gros sous. A la fin, cela m'ennuyait, mais il riait de si bon cœur ! Et quand il s'en allait chaque année dans son pays pour soigner son vieux père malade, je ne pouvais guère me dispenser de lui fournir de quoi faire son voyage... Il se montrait si excellent fils !

— Soigner son vieux père malade !... c'est-à-dire qu'il s'en allait tout simplement passer quelques semaines sous les drapeaux, puisqu'il faisait partie de la...

Il chercha le mot.

— La landwehr, dit Robert.

— C'est cela ; la landwehr. Tout de même, le gouvernement prussien n'est pas sot. Il ne s'amuse pas à entretenir ses soldats toute l'année, il ne les nourrit que juste le temps nécessaire pour les exercer, et il ne les rassemble que quand il a besoin d'eux. Et nous, les Français, nous étions assez bons enfants pour donner des emplois à une quantité de ces soldats qui, maintenant...

Anselme Daché acheva sa pensée en frappant la table d'un grand coup de poing. Puis, arrêtant d'un geste la bonne octogénaire qui ouvrait la bouche pour le calmer :

— Paroles inutiles, je le sais, reprit-il. Ce qui est fait est fait, et il ne sert à rien de se lamenter. Nous ne sommes pas au bout de nos peines ; tâchons donc de faire bonne contenance et d'agir pour le mieux. Robert va partir pour Verdun ; je suis d'avis qu'il emmène Marjorie, qui trouvera chez ma sœur Sébastienne Daché un asile...

— Vous quitter ! s'écria la petite Marjorie... Quitter ma grand'mère !

Un sanglot s'échappa de sa poitrine, et, couvrant son visage de ses mains, elle fondit en larmes.

— Si tu pleures, petite, dit doucement Anselme Daché, tu vas m'empêcher d'avoir l'esprit assez libre pour décider ce qu'il y a à faire pour le mieux. Il est des jours où la raison doit primer le sentiment.

— Mon père, dit Robert, vous venez de parler de ma tante Daché, qui est rentière et habite Verdun. Évidemment Marjorie y sera plus en sûreté qu'ici. Mais, par le même motif, pourquoi n'iriez-vous pas tous les trois chez elle, vous, ma grand'mère et ma sœur ?

Anselme Daché ne répondit pas à la question. Se tournant vers sa mère :

— Voulez-vous aller chez votre fille Sébastienne ? demanda-t-il gravement.

L'octogénaire se cramponna des deux mains à son fauteuil de paille.

— On ne m'enlèvera d'ici que pour me porter au champ du repos, répliqua-t-elle avec énergie. Depuis mon mariage, j'ai toujours vécu au Majorat, et je ne suis plus d'âge à courir les grands chemins. D'ailleurs, qu'ai-je à craindre ? Les Prussiens ne tueront pas une pauvre vieille de quatre-vingt-huit ans.

En présence de cette volonté formelle, aucune objection ne fut faite. Puis Anselme Daché s'adressant à son fils :

— Quant à moi, Robert, lui dit-il, même si ta grand'mère était partie, je serais resté. Dans le péril comme dans la prospérité, la ferme ne doit pas être abandonnée. Si je désertais mon poste et si je trouvais au retour mes vignes arrachées, mes bois coupés, mes étables vides, mes bâtiments incendiés, je n'aurais pas à me plaindre, car j'aurais mérité mon sort. Certes, je n'ai pas la prétention de croire qu'en demeurant je préserverai tout, mais au moins je serai là pour défendre mon bien. Maintenant, occupons-nous de tes préparatifs de départ.

Il se leva de table et son fils l'imita.

Passant près de sa fille, il lui dit :

— Tu seras très-bien chez ta tante. Elle t'aime beaucoup. Elle t'a souvent demandée.

Puis, sortant avec son fils, il ajouta mentalement :

— De cette façon elle ne pourra pas dire où est caché l'argent. Oh ! je ne la soupçonne pas. Les tortures les plus atroces ne lui auraient pas délié la langue. Mais on lui aurait dit : « Nous allons étrangler votre grand'mère, ou pendre votre père, » et elle aurait tout divulgué.



Dès qu'elle fut seule avec sa grand'mère, la petite Marjorie lui sauta sur les genoux et se blottit entre ses bras comme dans un refuge inviolable.

— Oh! ne me grondez pas! lui dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Je suis raisonnable, résignée. J'aime bien ma tante et suis certaine d'être bien accueillie. Mais vous quitter, vous et mon père!... Et puis, songez donc!... Robert va d'un côté, moi d'un autre. Nous allons être tous séparés. C'est si triste!

Elle sentit sur son visage deux grosses larmes tombées des joues ridées de l'octogénaire, et, s'efforçant de sourire :

— Oh! ne pleurez plus! reprit-elle. Je vous fais de la peine. J'ai tort. Hélas! je ne puis pas vous dire que je suis contente de m'en aller. Mais je suis résignée... Je vous assure que je suis résignée.

— Mets-toi à genoux, dit la bonne vieille.

La petite obéit, tout en levant les yeux sur sa grand'-mère comme pour l'interroger.

De ses tremblantes mains, l'octogénaire fouilla dans ses vêtements sur sa poitrine et en retira une croix d'argent suspendue à un mince cordon noir.

Portée depuis près d'un siècle, cette croix était usée, arrondie à ses extrémités. La bonne vieille l'approcha de ses lèvres, puis la considéra longuement.

— Je comptais bien ne jamais m'en dessaisir, murmura-t-elle... Je comptais bien l'emporter avec moi dans mon tombeau. Mais Dieu sait pourquoi je la donne à ma petite-fille... C'est pour qu'elle lui soit un souvenir et une protection.

Puis, se courbant vers Marjorie, elle lui passa le cordon autour du cou.

Ramenant ensuite la petite dans ses bras :

— Sois toujours honnête et courageuse, lui dit-elle, et ne redoute jamais rien, excepté d'offenser Dieu. J'ai constamment vécu ainsi, moi, et j'ai quatre-vingt-huit ans, ni plus ni moins. Tâche d'en faire autant.

Une heure après, la petite Marjorie était installée auprès de son frère sur le siége d'un grand chariot attelé de deux beaux chevaux blancs.

On s'embrassa une dernière fois et Robert fit claquer son fouet.

Marjorie suivit quelque temps des yeux les bonds désordonnés du grand chien danois qui accompagnait la voiture.

Puis la voix forte d'Anselme Daché cria :

— Ici, Basnoirs!

Le chien disparut, et la ferme du Majorat ne tarda pas à disparaître aussi sous les regards des voyageurs.

III

Il est peut-être utile de rappeler que Vauban a entouré la France d'une formidable ceinture de forteresses, depuis la Suisse jusqu'à Dunkerque.

La citadelle de Verdun datait alors d'une cinquantaine d'années, et son plan fut complétement remanié. Vauban, en 1682, en modifia les fortifications d'après son propre génie et d'après les progrès du génie militaire de l'époque. La vieille enceinte de la ville fut agrandie, et les bastions actuels remplacèrent les hautes tours qui existaient.

Cette enceinte, dans les trois quarts de son pourtour, est environnée d'eau, soit par la Meuse elle-même qui sert de fossé, soit par des canaux, soit par une vaste étendue de terrain nommée le Pré-l'Évêque et que l'on peut inonder à volonté. Une autre étendue de terrain, nommée le Front de Saint-Victor, trop élevée pour y amener de l'eau, est minée à quarante mètres dans la campagne. Enfin la citadelle, qui domine la ville, est défendue par des ouvrages considérables. Les remparts ont une sérieuse importance, et il faut une heure et demie pour en faire le tour, à pied.

Mais maintenant qu'on ne bat plus en brèche, et qu'on assiége les villes en brûlant ou en démolissant les maisons des habitants, Verdun peut résister plus difficilement à l'ennemi. Il est entouré de tous côtés, à deux, trois, et au plus loin à cinq mille mètres, de montagnes du haut desquelles les canons modernes peuvent le foudroyer, à coups sûrs et en restant presque invisibles. Aujourd'hui on a reconnu la nécessité de cinq forts construits sur ces montagnes, dominant et protégeant la ville et le pays dans un rayon de dix kilomètres. Il paraît même qu'en 1870 ces cinq forts existaient déjà, mais seulement sur le papier, comme beaucoup d'autres choses de notre organisation militaire.

Tout porte à croire qu'au moyen âge Verdun, ainsi qu'un assez grand nombre de villes françaises, a joui d'une plus grande prospérité et d'une plus grande étendue que de nos jours.

Sous la domination romaine, il avait déjà un nom et une sorte de gloire. Au mois d'août 843 y fut conclu entre les trois fils de Louis le Débonnaire un traité par lequel ils se partagèrent l'immense royaume que leur père leur avait légué. Louis-le-Germanique eut l'Allemagne proprement dite jusqu'au Rhin; Lothaire l'Italie et la Gaule orientale, c'est-à-dire tout le pays borné à l'est par le Rhin et les Alpes, à l'ouest par l'Escaut, la Mayenne et la haute Meuse, la Saône et le Rhône, Lyon y étant compris; enfin Charles eut pour sa part tout le reste de la Gaule.

En 983, l'empereur Othon III donna aux évêques de Verdun le titre de princes de l'Empire. Un de ces évêques, le cinquante-huitième, devint pape. Quelques siècles plus tard, en 1552, Henri II, roi de France, enleva Verdun à l'Allemagne, et plus d'un siècle après, Vauban, général ingénieur de Louis XIV, construisit ces fortifications et ces remparts dont la solidité a été si fort remarquée en 1870.

C'est d'ailleurs une ville élégante, riante et animée.

où la vie est plantureuse et douce, comme dans tout le département de la Meuse. Le vin y étant excellent et à très-bon marché, le sang des habitants est riche et généreux, et ils sont presque tous grands et vigoureux, d'esprit intelligent et affable. Durant la fatale guerre qui leur a été si cruelle et si douloureuse, car les derniers régiments allemands n'ont quitté Bar-le-Duc qu'après une occupation de trois années, ils n'ont cessé de donner des preuves éclatantes de patriotisme, d'intrépidité et de fermeté d'âme.

Aujourd'hui, malgré les écrasants impôts qui pèsent sur toute la France, le département de la Meuse est un de ceux où la vie matérielle est le moins chère, tout en étant couronnée de certaines superfluités exquises. Les dragées de Verdun sont bien connues, les confitures de Bar sont célèbres dans le monde entier, l'éloge des madeleines de Commercy est dans toutes les bouches, les brochets et les écrevisses de la Meuse sont les plus succulents ornements des tables somptueusement servies.

Quant aux paysages, ils sont ravissants. Ce n'est ni la Normandie, ni la Bretagne, ni la Touraine, ni l'Allemagne, ni l'Italie, ni la Suisse; c'est la Lorraine, contrée qui a son caractère bien marqué et ses sites empreints tout à la fois de grandeur majestueuse, d'inépuisable variété et de grâce enchanteresse.

La ville même de Verdun, lorsqu'elle apparut aux regards de Robert et de Marjorie quelques minutes avant d'y entrer, offrait une vue digne de se graver ineffaçablement dans la mémoire. Elle semblait une forêt de verdure du milieu de laquelle s'élevaient les maisons placées les unes au-dessus des autres comme sur les degrés d'un antique amphithéâtre, le tout dominé par les deux tours du vieux dôme qui tient un rang des plus honorables parmi les nombreuses et magnifiques cathédrales de la France.

Du côté opposé, Verdun a un aspect non moins saisissant, et plus séduisant encore. La Meuse s'y partage en deux bras étincelants qui entourent une riante perspective de prairies. Le palais épiscopal, la cathédrale et la citadelle se groupent en masses imposantes, et ces masses de pierre forment le plus superbe contraste avec la fertile et gracieuse vallée de la Meuse qui se déroule à perte de vue.

Hippolyte Audeval.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

Ce sont de bonnes vacances que les vacances de Pâques : elles viennent juste à point pour marquer une étape au milieu de l'année, pour vous faire reprendre courage entre la saison d'hiver qui s'en va et la saison d'été qui arrive; — et puis, tout le monde en profite plus ou moins.

Les grandes vacances, celles de septembre et d'octobre, sont les vacances aristocratiques, à l'usage des gens qui appartiennent aux professions libérales ou qui s'y destinent : magistrats, avocats, avoués, professeurs, étudiants, lycéens. Mais les vacances de Pâques sont vraiment les vacances du peuple : il n'est si chétif employé, si pauvre ouvrier, qui, à cette époque de l'année, ne se donne le luxe de deux ou trois jours de congé. Aussi, à Paris, nos marchands, qui ont le coup d'œil juste, profitent-ils des vacances de Pâques pour organiser le plaisir à la portée de toutes les bourses. De temps immémorial, c'est l'époque qui a été choisie pour la *foire au pain d'épices.*

Mais pourquoi le pain d'épices joue-t-il le principal rôle dans cette foire, et pourquoi lui a-t-il donné son nom?

J'ai consulté là-dessus différents auteurs anciens, et voilà l'explication que j'ai trouvée; libre à vous d'en chercher une autre, si celle-là vous semble par trop hypothétique, ou vous répugne en quelque façon.

Les purgations, vous le savez, jouaient un grand rôle dans la médecine de nos pères, surtout à cette époque de l'année, où nous sommes tous plus ou moins exposés à subir les malignes influences du printemps.

Pour eux, la foire au pain d'épices n'était qu'une occasion de se purger d'une manière agréable, et en quelque sorte sans y penser : le spongieux et rafraîchissant produit tenait lieu des drogues de l'apothicaire. De là les plaisanteries d'un goût douteux, qui ont cours encore aujourd'hui sur les conséquences hygiéniques d'une promenade à cette foire célèbre.

Quelle que soit son origine, la foire au pain d'épices est certainement l'une de nos fêtes les plus amusantes, celle où l'on peut le mieux étudier sur le vif un des côtés curieux des petites industries parisiennes.

Aussi animée, et presque aussi étendue que la foire du jour de l'an, — la foire au pain d'épices en diffère cependant d'une façon notable. Ce qui domine, au jour de l'an, c'est le commerce de la petite bimbeloterie, la vente des jouets d'enfants : à la foire au pain d'épices, peu ou point de jouets; mais c'est le triomphe des bonbons, des jeux d'adresse ou de hasard, des spectacles de toute espèce. Entre la Bastille et la place du Trône, vous n'avez que le choix

des plaisirs, depuis ceux qui peuvent satisfaire vos goûts gastronomiques jusqu'à ceux qui peuvent séduire votre curiosité.

Tout d'abord, la foire au pain d'épices tient à justifier son nom : ce ne sont que montagnes de pavés rafraîchissants, de nonnettes, de morceaux avec amandes ou sans amandes, avec angélique ou sans angélique ; pour cinq centimes, vous pouvez vous mettre sous la dent un caniche ou un perroquet, et si vous allez jusqu'à vingt centimes, il vous sera loisible d'avaler un maréchal de France avec son chapeau à plumes et sa grand'croix de la Légion d'honneur en sucre d'orge. Rien ne m'amuse comme de voir un marmot de cinq ou six ans qui emporte entre ses bras son *bonhomme* de pain d'épices, et qui, chemin faisant, lui fait une entaille dans les basques de son habit, dans la tige de ses bottes, ou même en plein visage.

Et ne croyez pas que le bambin mangerait avec le même appétit tout autre morceau de pain d'épices ; non pas : ce qui lui plaît, ce qui l'enchante, c'est de mordre dans un *bonhomme !* Petit anthropophage, va !

Après le pain d'épices, le grand succès gastronomique est pour les macarons, tirés au jeu de roulette. Si la chance vous favorise, vous pouvez gagner jusqu'à deux cents macarons pour un sou ; mais la fortune, là comme ailleurs, est une capricieuse qui, avant de vous témoigner sa bienveillance, commence d'habitude par vider votre gousset. J'ai vu des lycéens que ce joli jeu de macarons renvoyait aussi *décavés* que de vieux habitués de Hambourg ou de Monaco.

C'est une tendance regrettable de nos fêtes populaires : les jeux de hasard y prennent de plus en plus de place, au détriment des jeux d'adresse ; ainsi, à côté de la boutique aux macarons, vous trouverez le marchand de cristaux et de porcelaines, qui vous mettra en main des cartons de loterie avec lesquels vous aurez la perspective de gagner un déjeuner en vieux sèvres : le résultat ordinaire de votre expérience va vous mettre en possession d'une soucoupe ou d'un coquetier, qui vous coûtera trois fois le prix d'une douzaine d'assiettes ; — mais vous aurez eu les émotions, la *fièvre* du jeu !

J'aime mieux, pour ma part, les jeux d'adresse, et, quand je suis chargé d'exercer le rôle de Mentor près de quelques jeunes imaginations livrées à tous les périls de la foire au pain d'épices, je fais en sorte de glisser devant les boutiques de loterie pour arriver plus vite devant le jeu de massacre, le tir de salon ou les chevaux de bois.

Parlez-moi du jeu de massacre ! voilà qui est capable d'exciter de nobles ambitions !

A cinq ou six mètres devant vous, fixées en équilibre sur une tringle de fer, se tiennent raides comme la Justice une douzaine de poupées, revêtues des costumes les plus divers : un Cosaque à côté d'un zouave ; un juge en robe noire à côté d'un arlequin multicolore ; le diable lui-même avec sa fourche et ses cornes auprès d'une jeune mariée vêtue de blanc et couronnée de fleurs d'oranger.

On vous met en main une balle de caoutchouc ; et il ne s'agit pour vous que d'abattre, — de *massacrer* telle poupée que vous désignez d'avance : ce n'est pas plus difficile que cela ; mais vous avez compté sans l'aveuglante lumière des lustres, sans les plaisanteries des spectateurs, sans toutes ces mille causes qui troublent votre œil, mettent un tremblement dans votre main, et font que votre balle va rebondir à un pied ou deux au-dessus de la tête du personnage que vous avez visé.

Heureusement, il vous est permis de prendre votre revanche : pour effacer votre échec, il n'en coûte que la modeste somme de dix centimes.

Le tir au pistolet de salon a toute la faveur de nos collégiens, et c'est justice ; il faut dire aussi que les tirs de la foire au pain d'épices sont des tirs sérieux et perfectionnés. On ne se contente plus de faire mouche dans un carton ou de casser quelques tuyaux de pipes disposés en éventail : aujourd'hui, tout tir qui se respecte offre à l'adresse des amateurs l'œuf montant et descendant sur le filet d'un imperceptible jet d'eau.

Casser l'œuf sur le jet d'eau, c'est là une prouesse qui fait ouvrir de grands yeux à la galerie, et qui provoque ses applaudissements. Le problème est cependant moins difficile à résoudre qu'on ne serait tenté de le croire à première vue ; — et je puis, si vous le désirez, vous donner la recette sûre pour mener à bonne fin ce tour d'adresse.

Il va sans dire que vous êtes un tireur d'une force ordinaire, et que vous savez tenir et guider votre pistolet.

Cela étant admis, vous tenez d'abord votre pistolet abaissé ; puis, peu à peu, vous le relevez verticalement en suivant la ligne du jet d'eau, comme si vous aviez l'intention de la couper avec votre balle : il arrive un moment où le guidon de votre arme se trouve juste à la base de l'œuf qui, lui-même, est alors au sommet de son ascension. Vite ! lâchez la détente — sans secousse toutefois : votre projectile atteint l'œuf dans l'instant même où celui-ci redescend, et il le frappe dans le centre...

Essayez-en, et vous verrez que je dis vrai ; toutefois ne pariez pas cinq cents francs, — au moins à votre première expérience.

Je n'en finirais pas, si je m'engageais dans l'interminable file des spectacles de la foire au pain d'épices : voulez-vous des bêtes féroces ? voici Bidel ; vous faut-il des figures de cire ? entrez au *Salon du progrès ;* désirez-vous contempler les massacres de Bulgarie ? regardez dans cet optique : je n'oserais pas même

affirmer qu'on ne vous y montrera pas, par-dessus le marché, Billoir, l'assassin de la femme coupée en morceaux, ou Moyaux, le monstre de Bagneux.

Maintenant, voici l'immense tribu des hercules, des funambules, des sauteurs et des disloqués de toute espèce : tout cela grouille, tout cela s'agite, tout cela a le sourire aux lèvres ; et j'aime à croire que ce n'est pas un sourire de commande, car les recettes paraissent assez bonnes.

La plupart des saltimbanques de la foire au pain d'épices m'ont semblé dans une situation meilleure que celle de leur prédécesseur le comédien Rosambeau, qui, au siècle dernier, fut aussi, lui, bateleur à la place du Trône avant de devenir acteur à l'Odéon.

Le pauvre Rosambeau était chargé d'enfants qu'il employait, tant bien que mal, dans sa troupe comique. Tout ce petit monde travaillait le mieux possible ; mais il arrivait ensuite que tout ce petit monde avait faim ; or le pain était rare chez le pauvre Rosambeau.

— Mes enfants, disait-il alors, j'ai un marché à vous proposer : tous ceux de vous qui voudront aller se coucher sans souper auront un sou.

Un sou! cela semblait une fortune : les petits malheureux acceptaient et se serraient le ventre jusqu'au lendemain.

Mais, le matin, l'estomac criait famine.

— Mes enfants, reprenait alors Rosambeau, je donnerai à déjeuner à tous ceux de vous qui me donneront un sou...

Et les enfants cédaient le sou de la veille. Rosambeau avait ainsi économisé un repas.

Quand il voulait surexciter le zèle de sa petite troupe, Rosambeau promettait une sardine pour le dîner.

Et voici comment il procédait : une sardine était suspendue au plafond par une ficelle.

Tous les enfants, rangés en cercle et munis d'un morceau de pain, étaient admis à tour de rôle à sauter en l'air de façon à ce que leur pain touchât le poisson salé : chacun criait en sautant :

— Toque à la sardine !

Après quoi il mangeait son pain de confiance ; — mais Rosambeau était avare de ces repas-là : cette gymnastique gastronomique aiguisait la faim et faisait disparaître le pain un peu trop vite.

J'ai constaté avec plaisir que les petits saltimbanques d'aujourd'hui avaient des mines assez fleuries, qui faisaient songer à la soupe au lard plutôt qu'à la sardine de Rosambeau.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge, par le P. d'ARGENTAN, 2 vol. in-8. . . . . 7 »

Culte (le) de la sainte Vierge, nouvelles conférences prêchées à Paris et en Belgique, par l'abbé COMBALOT, 2 vol. in-8. . . . . 12 »
Le même ouvrage, in-12. . . . . 8 »

Notre-Dame de Lourdes, par H. LASSERRE, 90e édition. in-12, 3 fr. 50 et franco. . . . . 4 »

Fleurs mystiques, ou Litanies de la sainte Vierge expliquées et commentées, par l'abbé THIÉBAUD, 2 beaux vol. in-12. 4 »

La Sœur Natalie Narischkin, fille de la charité de Saint-Vincent de Paul, par Mme Augustus CRAVEN, 4e édition. In-12. . . . . 4 »

Litanies de la sainte Vierge, expliquées et commentées, par le R. P. GRASSI, trad. par l'abbé CHARBONNIER, 1 vol. in-8. . . . . 5 50

Marie, ses gloires et ses souffrances, par Mgr VIARD, 2 vol. in-12. . . . . 5 »

Conférences aux mères chrétiennes, par l'abbé CH. GAY, 2 vol. in-8, 12 fr., et franco 13 80

Mois de Marie de l'Immaculée Conception, par le P. GRATRY, 1 vol. in-18. . . . . 2 50

Mois de Marie de N.-D. des Victoires, conférences sur la Mère admirable, par l'abbé LE BLASTIER, 1 vol. in-8 . . . . 4 »

Marie dans les fleurs, par l'abbé THIÉBAUD, 1 vol. in-12. . . . . 2 50

Histoire de madame Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur, par M. l'abbé BEAUNARD. 2 vol. in-8, 10 fr. 50; franco. 12 25

Mois (le) de Marie, ou méditations, pratiques, prières et exemples pour tous les jours du mois de mai, par M. l'abbé PINART, 5e édition, 1 vol. in-18, 0 fr. 80 et franco. 1 05

Mois de Marie, par Mgr PAVY, 1 vol. Gr. in-32, 0 60

Mois de Marie, ou le mois de mai consacré à la gloire de la mère de Dieu, par LALOMIA, 1 vol. in-32. . . 0 30

Mois de Marie, méditations pour chaque jour du mois, par ALEXANDRE IÉLOWICKI, prêtre, ouvrage agréé par S. S. PIE IX et recommandé par dix-huit cardinaux, 1 vol. in-18. . . . . 1 50
Le même, belle édition grand raisin satiné. . . . . 2 »

Voltaire, ses hontes, ses crimes, ses œuvres et leurs conséquences sociales, revue historique et critique au sujet du centenaire projeté; par Armel de Kervan (Edm.). In-18 jésus. . . . . 2 »

Culte (du) de la très-sainte Vierge, par Mgr PAVY, 2e édit., 1 vol. grand in-32. . . . . 1 »

École (l') de Marie pendant le mois de mai, suivie de deux exemples par jour, par le P. STUB, 1 vol. in-18, 0 fr. 80 c., et franco. . . . . 1 »

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 3. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 21 Avril 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Le Bout de l'oreille et le bout de la queue, tableau de M. Verlat.

LE BOUT DE L'OREILLE ET LE BOUT DE LA QUEUE

Sur la fougère et la broussaille
Un Renard au nez de furet,
Ce nez si pointu, si fluet,
S'attendait à quelque trouvaille.

Un Lapin de son trou guettait
Les tours et détours du vieux fauve ;
En sa forteresse il jurait,
Par la violette et la mauve
D'un gazon rarement fauché,
Se croyant tout à fait caché.

Opposeront-ils ruse à ruse?
Lequel des deux trompe le mieux
Chacun se croit fin et s'abuse :
Ils vont se trahir tous les deux.
C'est encor l'éternelle histoire
De la paille à l'œil du voisin :
La paille d'autrui, c'est notoire,
S'aperçoit même de bien loin.
Ici d'un Lapin c'est l'oreille
Dont le bout sort de nos terriers.
Fut-il imprudence pareille?
Ah! le perfide carnassier
S'en fera vite la boussole
Qui mène au gîte souterrain :
Un Renard est toujours malin!
Mais tandis que sur l'herbe molle
Il guette l'animal craintif,
A-t-il songé que rien ne cache
Au Lapin le riche panache
De sa queue, ornement natif,
Opulent, épais, excessif,
Qui va dévoiler sa présence?
Non, car il n'a pas conscience
Du balai qu'il traîne après lui,
Mais il voit l'oreille d'autrui.

Mme de M***.

LA VIE DOMESTIQUE
EN ALLEMAGNE

(Voir p. 2 et 20.)

(Fin.)

Les femmes du Nord sont d'une très-grande sobriété et protestent hautement lorsqu'il s'agit de prendre autre chose que quelques gouttes de vin largement trempées d'eau. Les femmes du Sud y font moins de façons, et les Bavaroises, notamment, boivent volontiers une chope avec leurs maris. Dans le Sud aussi, la danse se joint ordinairement aux tranquilles plaisirs du Nord. Au *Neuewelt* (Jardin neuf) et au *Volksgarten* (Jardin populaire) de Vienne, l'exhibition des célébrités mondaines y ajoute comme une saveur malsaine qui n'existe pas ailleurs.

Ainsi chaque ville compte un ou plusieurs jardins de récréation. Dresde seule possède une promenade unique. Quiconque, par une nuit étoilée, a contemplé du haut de la Terrasse de Brühl, *Brühlische Terrasse*, les flots rapides de l'Elbe, où se reflètent les doux rayons de la lune, et les quatre rangs de lumière étincelante sur les doubles ponts; quiconque a suivi du regard les montagnes lointaines, pareilles à de vaporeux fantômes, et les mouvements animés des promeneurs passant et repassant aux sons adoucis des instruments à cordes, quiconque a joui, ne fût-ce qu'une seule fois, de ce spectacle, a gardé de l'heure et du lieu un souvenir ineffaçable. Cette nuit chaude, éclairée, ces montagnes, cette musique pénétrante, tout parle à l'âme, l'apaise, la remplit d'une joie sereine et idéale. Dans cette foule qui s'agite, voici de belles Polonaises portant le deuil de leur patrie; des artistes venus de tous les pays pour étudier les merveilles de la merveilleuse galerie de Dresde; des Anglais taciturnes; de jeunes couples en tournée de noce; des officiers faisant résonner leurs éperons; des Françaises causant gaiement; des beautés allemandes trop parées, mais contribuant à la couleur locale, des Juifs de Posen et de Leipzig; des étudiants, le plaid en bandoulière; des professeurs, des hommes d'État... Que le silence est doux à pareille heure et en pareil lieu, et comme il fait bon écouter la grande voix de Beethoven et la voix mélodieuse de Schubert!

L'amour inné de la musique, voilà le lien qui rattache ensemble tous les Allemands, qui remplit leurs théâtres, leurs salles de concert, leurs jardins publics.

Le plus pauvre village a son quatuor, c'est le cordonnier, le maître d'école, le meunier, le sacristain qui exécutent la musique de Bach, de Haydn, de Mendelssohn, etc., avec un zèle que rien ne rebute, un amour que rien ne lasse. Les jeunes enfants chantent les mélodies des montagnes et des bois avec une étonnante précision; les troupes de pèlerins élèvent à travers les vallées et les lacs leur voix pieuse, messagère d'un autre monde, dont les sons adoucis pénètrent les cœurs émus. Le soldat dans sa caserne, le forgeron à son enclume, l'ouvrière à son travail chantent les *Lieder* de la *Vaterland*. Ces étudiants qui passent vont donner une aubade à un professeur favori; ces musiciens ambulants sont des mineurs qui se transportent à quelque foire du voisinage. Heureuses gens, qui se suffisent à eux-mêmes; qui choisissent leur temps, leur morceau, l'exécutent à loisir et ne connaissent pas l'absurde usage de réunir, sous prétexte de *soirée musicale*, une foule indifférente et souvent inintelligente, qui se croit obligée d'applaudir en bâillant un virtuose chèrement payé!

Quant aux théâtres, on peut les diviser en deux catégories : les théâtres de la cour, l'opéra, la comédie, bien payés, bien montés, fréquentés par les grands ducs, les rois et les empereurs; les théâtres populaires, fréquentés par le peuple, abandonnés à eux-mêmes et jouant des farces bourrées de bons mots et de plaisanteries locales. Cet état de choses subsistera-t-il encore longtemps? Si Dresde, Weimar, Hanovre, Stuttgart n'avaient été que des villes de province, auraient-elles aujourd'hui des théâtres comme ceux qu'elles ont? Le rideau se lève ordinairement à six heures et demie, et à sept heures chacun est rentré chez soi, sans fatigue et sans dépense excessive. C'est ce qui rend le séjour de l'Allemagne si agréable aux étrangers.

Le pays qui a inventé la valse doit nécessairement aimer la danse et s'entendre à l'organisation d'un bal; rien en effet n'est mieux ordonné. Il y a des bals de toute espèce : bals privés, bals publics, bals par souscription, bals de métiers, de corporation, que sais-je? Et tout s'y passe de la manière la plus convenable, sans presse, sans foule, sans robes déchirées, sans accident d'aucune sorte. Cela tient à deux coutumes fort sages : la première, c'est que personne ne songerait à donner un bal, s'il n'avait pas de salle de danse; la seconde, que le meilleur danseur de la société, quelle qu'elle soit, est toujours choisi pour *Vortænzer*, c'est-à-dire pour directeur de la danse, et chargé en cette qualité de disposer les couples, de donner le signal du départ et celui de l'arrêt, de telle sorte que chaque groupe se succède sans confusion, sans encombrement. Dès que la danse est terminée, le chevalier salue sa dame, tourne sur ses talons et se retire.

Telles sont en abrégé, car la liste n'est pas complète, les distractions et les amusements de la patrie allemande, et nous voyons qu'elle n'en manque pas.

Mais nous voici parvenus à la partie la plus intime et aussi la plus intéressante du livre, à celle qui traite de l'enfance, de la jeunesse, et enfin du mariage.

Avez-vous remarqué, dit un jour à notre auteur un vieux docteur savant et grincheux, avez-vous remarqué combien la femme est inférieure dans ce pays à l'homme? La cause est tout près de l'effet. A leur nais-

sance, une paysanne robuste et saine allaite nos garçons et nos filles et leur communique également la richesse de son sang; mais dès qu'ils quittent le sein de leur nourrice, une vie différente commence pour eux, et la différence va toujours en augmentant. Le garçon ne tarde pas à entrer à l'école, où il prend de l'exercice, fait de la gymnastique, se mêle à ses inférieurs et à ses supérieurs.

Pendant les vacances il entreprend de longues excursions à pied, son havre-sac sur le dos, mangeant à l'aventure, couchant à la belle étoile, fraternisant sur les routes avec d'autres étudiants comme lui. Le service militaire le réclame, les manœuvres fortifient ses muscles, la discipline endurcit son âme : elle lui enseigne le courage, la patience, la persévérance. Quand le volontaire a fait son temps, il retourne à sa boutique, à son comptoir, à sa ferme, il y rapporte un corps vigoureux, un esprit habitué à la règle. Le jeune noble reste à l'armée, embrasse la profession des armes, la seule à peu près qu'il ait pu jusqu'ici exercer sans déroger, c'est dire l'habitude du commandement, l'arrogance qui le distinguent.

Que fait la jeune fille pendant que son frère entre si gaiement et si résolûment dans la vie? Elle reste assise auprès du poêle, mangeant des bonbons, buvant du café, grignotant des gâteaux, dans une atmosphère étouffante, digérant mal faute d'air et d'exercice suffisants, n'acquérant ni force ni santé. La jeune fille est rarement mise en pension par raison d'économie. Elle reste dans la famille, où on lui enseigne que, pour être vraiment femme, pour se faire aimer, il faut n'avoir ni volonté propre ni initiative, et surtout se défendre de toute originalité, sous peine d'inspirer de la défiance à ses pareilles et d'être classée au rang dénigré de *libre-penseuse* et de *femme émancipée*. En grandissant, elle fonde une *société de café* avec ses jeunes amies et s'y enferme consciencieusement toutes les après-midi pour bavarder et médire à l'instar de *Frau Mama*. Quant à la vie extérieure, aux longues promenades à pied, aux grandes courses à cheval, il ne saurait en être question. On peut bien à la rigueur pardonner les excentricités des Anglaises, des Françaises et des Américaines, eu égard au malheur de leur naissance, mais des Allemandes, jamais!

Cependant l'instruction est à juste titre en honneur parmi elles, et c'est avec orgueil qu'elles se vantent d'être les plus instruites de leur sexe. De bonne heure elles vont à l'école, et chaque matin la rue s'égaye de ces petites bandes de fillettes portant, dans un petit sac attaché sur le dos, livres, ardoises et cahiers. Elles reçoivent un enseignement régulier, systématique, affectueux, et il leur faudrait vraiment bien peu d'intelligence ou de bonne volonté pour n'en pas profiter. Cet enseignement a de plus un côté pratique qui devrait bien être imité partout. La petite Allemande est très-adroite de ses doigts : on cultive avec soin cette disposition, et quand la fin des études approche, on l'envoie, une ou deux fois par semaine, dans une école de couture, *Næhschule*, où on lui enseigne tout ce qui se rattache à l'art utile de tailler, de confectionner et d'entretenir ses vêtements et le linge de la famille.

Vers la fin du XVIIIe siècle, au moment de la renaissance des lettres et de la philosophie, la femme allemande eut son heure de poésie et sa velléité d'indépendance : elle revendiqua hautement ses droits, et malheureusement elle ne tarda pas à en abuser. C'est l'époque du groupe de Weimar, où Charlotte von Kalb et Emilian von Berlepsch se disputent l'âme platonique de Jean-Paul Richter; où Frau von Stein succède dans le cœur blasé de Gœthe à un nombre infini d'*amours* antérieurs, et ne réussit qu'à le lasser à mourir, malgré les petits présents de fruits, de saucisses et de gâteaux au moyen desquels elle cherche à le retenir sur la pente où il glisse jusqu'à Christiana Valpius. C'est le temps où Schiller est partagé entre deux amours; le temps où Werner, l'auteur de *Die Weihe der Kraft, la Consécration de la force*, avait avant trente ans divorcé trois fois; le temps où Frédéric Schlegel écrit un livre pour glorifier sa mauvaise conduite : temps de folie et d'égarement, mais aussi temps d'imagination, de renaissance littéraire, vers lequel les hommes et les femmes d'aujourd'hui tournent encore leurs regards avec orgueil et plaisir, malgré la différence des deux époques.

Rien de plus poétique que la femme idéale chantée par Schiller, rien de plus prosaïque que la femme réelle!

De son côté, l'Allemand d'aujourd'hui est bien positif, bien dénué d'enthousiasme. Il peut se montrer sentimental; mais jamais il ne se laissera entraîner par le sentiment. Gœthe dit quelque part : « Quand un Allemand donne quelque chose, il faut qu'il aime bien. » Mais il aime rarement bien, parce qu'il est égoïste, orgueilleux et dur.

Voici donc le jeune homme et la jeune fille arrivés, chacun par des voies bien différentes, à l'âge où tout doit les rapprocher et les unir. Or, entre deux êtres mal préparés pour vivre ensemble, que devient le mariage, que devient la situation respective de l'un et de l'autre? Elle devient ce que les lois et les mœurs l'ont faite : l'homme a tous les droits, la femme toutes les charges. Il est le roi absolu, elle est son humble ministre. « Le mariage allemand, s'écrie Heine, le mariage allemand n'est pas un vrai mariage. Le mari n'a pas d'épouse, mais une servante, et il continue à vivre de sa propre vie, même au milieu de sa famille. » Maître exigeant et sévère, ce mari trône dans son fauteuil, la pipe à la bouche, discutant le prix du beurre et de la chandelle, car, de plus, il a l'esprit minutieux; jurant contre l'abus du savon et de la chou-

croute ; impitoyable à l'endroit des œufs et du lard. Dans la bourgeoisie, dans la noblesse même, les femmes descendent aux travaux les plus humbles : étendant le linge et le repassant, pétrissant la pâte, épluchant les légumes et les fruits, préparant les mets, et cela sans repos ni trêve. Qui profite de toutes les bonnes choses qu'elles confectionnent? Qui mange, boit, dort une partie du jour et passe l'autre au club tandis qu'elles plient sous le faix? Leur mari, qui en prend fort à son aise.

Entre temps, ce gros homme bien nourri monte en grade, il est décoré, on ne sait souvent trop pourquoi ; mais sa pauvre petite femme reste toujours exposée au feu de sa batterie de cuisine, gagnant la croix du mérite, sans jamais l'obtenir. Pour elle, la promotion de son seigneur n'améliore pas sa position, elle ne lui donne ni plus d'indépendance ni moins de travail assujettissant. Le maître grandit en importance, il entre au ministère, à la Chambre ; il discute, il pérore à son club ; il joue au whist, va au théâtre, et quand il rentre chez lui, ne jugeant guère à propos de recommencer à causer, il ne trouve rien de mieux à faire que de gagner son lit. Il est vrai que la conversation de sa femme ne lui offrirait pas grandes ressources : elle ne lit pas les journaux, les questions d'intérêt général ne la touchent en rien, les commérages de sa *Kaffee-Gesellschaft* ayant à ses yeux bien plus d'importance que les vastes problèmes agités dans l'univers entier. Où donc, en pareille condition, est la vie en commun, l'intimité? Le plus curieux, c'est que les femmes n'aspirent pas à mieux!

Le propre de leur caractère, c'est de s'effacer. Épouses, elles s'effacent devant leur mari ; mères, elles s'effacent devant leurs enfants, et cela, elles le font avec tant de patience, tant d'oubli d'elles-mêmes qu'on ne peut se défendre d'en être touché. Dès que ses filles grandissent, l'Allemande met de côté toute vanité, toute prétention féminine. Elle se prive pour leur acheter des parures. Quant à elle-même, une vieille robe, de vieux souliers, une toilette mesquine et fanée suffisent et de reste. Il faut que les enfants aient des chapeaux neufs, qu'elles soient bien mises, et leur père est si irritable, comment oser lui demander de l'argent? Après tout, qui la regarde, elle, qui s'en soucie? Et ainsi, mal habillée, mal tenue, elle passe de longues heures au bal, au pique-nique, ne perdant jamais ses filles de vue, épuisée de fatigue, ne recevant ni n'attendant aucun remerciement. En présence de tant d'abnégation, si simplement pratiquée, on oublie la vulgarité de l'esprit pour ne plus songer qu'à la beauté du dévouement.

Le mariage n'est point en progrès en Allemagne, ce qui s'explique peut-être par les difficultés dont il est entravé dans les classes inférieures ; par les exigences de position et de fortune qu'il rencontre dans les classes supérieures. Tandis qu'il s'élève en Angleterre à 39 p. 0/0 de la population, et en Irlande à 30 p. 0/0, il n'atteint que 19 p. 0/0 dans la patrie de Luther, qui pourtant fit la *Réforme* afin de pouvoir se marier!

Eh bien, ce lien si difficile à former peut se rompre sans la moindre peine. Grâce à l'institution du divorce, on arrive à le considérer comme un simple engagement temporaire, destiné à conduire légalement les époux vers une rupture que tout favorise. Il leur suffit d'alléguer l'incompatibilité d'humeur, une antipathie insurmontable, pour obtenir la séparation. Le pasteur de la paroisse les exhorte, il est vrai, et, après lui, la cour ecclésiastique, par pure formalité, les engage à rester unis ; mais s'ils persistent à se séparer, le divorce est prononcé et tout est dit ; leurs amis eux-mêmes accueillent ce nouvel état de choses avec une parfaite indifférence. Ces cas sont rares, dit-on, — pas si rares qu'on ne rencontre assez souvent de par le monde des époux divorcés et remariés. Un exemple pris dans la famille même de l'écrivain anglais, qui ne manque pas d'un certain piquant : un sien grand-oncle faisait chaque soir le whist avec trois femmes qu'il avait successivement épousées et divorcées, et chacune d'elles déclarait en riant qu'il était un partner beaucoup plus agréable au jeu qu'en ménage.

Il faut nous résumer, et déjà notre analyse s'est peut-être trop prolongée au gré de nos lecteurs.

De cette étude qu'on ne saurait suspecter de malveillance, nous le répétons, trois faits principaux se dégagent :

Le premier, c'est que les femmes n'occupent dans la famille allemande qu'une place tout à fait secondaire, et que, malgré une instruction soignée, elles n'ont ni l'habitude ni le goût des choses de l'esprit. Peut-être est-ce à cela qu'il faut attribuer l'infériorité relative de la littérature allemande dans les œuvres d'imagination, les romans, par exemple, qui ne sauraient entrer en ligne de compte, ni pour la qualité ni pour la quantité, avec ceux de l'Angleterre et de la France.

Le second, c'est que le mariage, entravé par toutes sortes de lois restrictives, compromis par l'usage du divorce, n'existe même presque plus en réalité pour les classes inférieures ; que de cet abandon résulte nécessairement une grande démoralisation.

Le troisième enfin, c'est l'indifférence, pour ne pas dire l'absence, de toute foi religieuse. L'Église protestante, tiraillée en tous sens par la volonté arbitraire des souverains, se désagrége et meurt étouffée sous la science et le rationalisme allemand. Personne ne croit plus, et les femmes elles-mêmes, celles qui par exception sortent de leurs préoccupations vulgaires, proclament hautement leur incrédulité. L'une d'elles, personne du monde, d'un âge déjà mûr et fort considérée, dit un jour, dans une *société de*

café et en présence de notre auteur : « Eh quoi ! existe-t-il quelqu'un d'assez hypocrite au jour d'aujourd'hui, *heut zu Tage*, pour prétendre que la Bible et le Nouveau Testament sont des livres différents de tous les autres ? Qu'en pensez-vous ? dit-elle s'adressant à l'Anglaise. Mais, mon Dieu ! je n'ai pas besoin de vous le demander, vous êtes trop éclairée pour cela. »

Le clergé protestant, sans influence et sans considération réelle, mène une existence pauvre et dédaignée, que ses convictions religieuses ne relèvent pas à ses propres yeux. Il en résulte que chaque année le nombre des étudiants en théologie diminue et que déjà plus d'un presbytère est vide. Quelques chiffres en diront plus que de longues explications. En 1831, les huit universités de la Prusse comptaient 2,203 étudiants en théologie ; en 1873, elles n'en avaient plus que 740. La même décadence se produit dans les autres parties de l'Allemagne. Dans la Hesse, les deux universités de Marbourg et de Giessen avaient, en 1831, l'une 124 étudiants contre 46 en 1873 ; l'autre 80 en 1850 contre 10 en 1873. Le Wurtemberg, pays essentiellement porté vers les études théologiques, semble suivre le mouvement et voir les jeunes étudiants fuir comme ailleurs l'enseignement de la théologie. Aussi notre auteur, en terminant cette partie de ses études, ne peut-elle retenir cette déclaration très-grave sous sa plume : « Le christianisme de l'Allemagne est un christianisme sans Christ, un dogme sans foi, une réforme sans Église. » Et, parlant de la persécution dirigée maintenant contre les catholiques, qui pourtant forment la majorité dans l'Allemagne entière et ne sont pas moins de six millions contre dix en Prusse, elle reconnaît que les familles catholiques, profondément blessées par l'attitude agressive du gouvernement, n'ont pas plié, mais qu'elles ne sont pas sorties non plus de la résistance passive, et que les archevêques et les évêques ont subi la prison et l'exil avec une dignité et une patience qui a revêtu leur cause du prestige du martyre. Puis elle ajoute : « La liberté de conscience n'existe plus en Prusse, et où la liberté de conscience est violée, toute liberté périt. La Prusse est devenue le pays le plus fort et le moins civilisé de l'Europe. Sa civilisation est celle du monde sans Dieu. »

Et notons bien ceci en terminant, car on ne saurait trop le répéter, ce n'est pas une Française suspecte de partialité, ni une catholique fanatique qui a écrit ces choses, mais une Anglaise, une protestante, grande admiratrice de Luther et du prince de Bismarck, à qui elle consacre plusieurs pages élogieuses et convaincues.

Mme A. Audley.

A COTÉ DE NOUS

—

LA FEMME INTELLIGENTE

S'il est une triste vérité de nos jours, c'est bien celle-ci : nous ne savons plus causer.

C'était un art charmant ; mais il exigeait beaucoup de choses : de l'érudition, une mémoire exercée, le goût des lettres, l'expression heureuse et facile, cette promptitude à rendre la pensée, qui est l'esprit lui-même, — et jusqu'aux locutions élégantes, jusqu'à la prononciation recherchée, distinguée. On se sentait écouté, jugé entre connaisseurs : on était *puriste d'habitude*, bel esprit de naissance.

Aujourd'hui, qu'est devenu ce talent, ce charme, cette étude de la conversation ? Nous lisons nos auteurs, mais sans en profiter, et si nous ne tenons guère à bien lire, nous ne nous piquons pas du tout de bien parler.

Nos fils et nos neveux composent à leur usage un moderne vocabulaire à faire dresser nos cheveux blancs !... Nous pouvons en gémir, mais non les corriger : nos enfants ne prononcent pas plus comme Lekain qu'ils ne chantent comme Elleviou et ne dansent comme Vestris.

Ils ne sentent point l'attrait du livre nouveau qui, en nous déroulant les pensées d'un autre, procure à notre esprit le plaisir de le juger, d'y mettre son prix, soit en le distinguant, soit en le critiquant ; la critique, on le sait, exige trop de savoir, de justesse, d'examen. Ils parcourent le volume, l'oubliant aussitôt : ils le dégustent, mais ne le goûtent pas.

Aussi, dès que maintenant une femme semble au courant des ouvrages de mérite, ou recherche la conversation des érudits, on en fait aussitôt une *femme savante* (comme parlait Molière), un *bas-bleu* (comme on dit aujourd'hui).

Eugénie avait hérité d'une belle fortune. Riche d'argent, elle était aussi riche d'intelligence. Je puis penser que ce dernier trésor est le meilleur, mais n'attendez pas de moi que je m'écrie qu'il est au-dessus de tout le reste. Dans notre société, je conviens franchement que le plus triste sort est celui qui attend la fille pauvre aux prises avec les difficultés de la vie.

Devenue orpheline de bonne heure, Eugénie aurait pu se marier jeune, elle ne le voulut pas ; ce qu'elle désirait, c'était de vivre sous le toit de sa sœur — mariée celle-là, mais pas pour son bonheur. Le beau-frère refusa de prendre le soin, *la charge*, disait-il, et la responsabilité d'une fille de vingt-six ans, et n'hésita pas à lui ouvrir toute grande la porte sur un monde pour lequel elle ne se sentait pas d'attrait. La piété d'Eugénie n'allant pas jusqu'à la vocation religieuse, elle s'adonna à ses chères études : ses livres devinrent des amis.

La vie mondaine lui avait paru trop creuse. Elle écrivit. Chez plus d'un éditeur, on rencontra cette jeune personne apportant des articles pour des revues contemporaines. Chose étrange, son talent ne fut pas longtemps méconnu; elle se fit très-vite, cette grande difficulté des débuts de presque tous les auteurs.

Eugénie arriva même au succès; ses articles furent goûtés, puis recherchés : l'occupation de sa vie était trouvée. Elle devint un écrivain sensé, agréable.

Être instruite, aimable, spirituelle donne une somme de bonheur inconnu du vulgaire. Eugénie goûtait à l'ombre, dans l'étude et la littérature, certaines joies qui ne sont pas à dédaigner. Souvent aussi son amour-propre avait des satisfactions légitimes. Sa plume, vouée au service des belles idées, des bons desseins, était désormais aussi appréciée que son caractère. Elle excellait à inspirer le respect et l'amour du bien. Y avait-il une œuvre noble à faire connaître, l'histoire d'une belle vie à écrire, c'est à son inspiration qu'on avait recours. Eugénie s'acquittait de ces tâches avec zèle et succès, se trouvant là sur son terrain, possédant cette force puisée aux grandes sources d'où découlent mille ruisseaux limpides et fécondants.

Elle vécut ainsi en dehors du monde, au sein même de ce monde, dont elle fuyait la frivolité, avec ses propres idées, et des sentiments élevés, religieux, qui peuplèrent sa vie volontairement isolée et la conduisirent doucement, sans passion, sans orages, vers la vieillesse.

Il est vrai, on critiquait un peu sa toilette. Il lui fallait un effort pour aller chez sa couturière ou pour se commander un chapeau. Cette corvée accomplie, elle s'en croyait quitte pour longtemps et ne renouvelait sa garde-robe que de loin en loin. La mode, cette chose fugitive, capricieuse, pleine de prestige pour certaines natures, lui était inconnue; de tout temps elle avait adopté des formes de robes qui, n'étant d'aucune époque, ne dataient pas, et depuis qu'elle se connaissait elle n'avait pas changé sa coiffure composée d'une natte placée sur le devant de la tête. Sa main, qu'elle n'avait voulu donner à personne, pas plus que son cœur, était fort belle et elle tenait fort bien la plume.

Comme l'influence de l'esprit s'affirme tôt ou tard, Eugénie, maintenant — qu'elle le désire ou non, — voit son salon rempli d'hommes distingués, aimables quoique savants. De leurs mains curieuses, ils ont soulevé le voile qui cache son talent. Sans vanité comme sans fausse modestie, elle répond aux témoignages flatteurs de manière à s'en attirer de nouveaux. Son beau-frère, sa sœur, ne sont plus scandalisés de son savoir. Ils viennent à leur tour chez Eugénie, étonnés de la foule qui les y a précédés, — plus étonnés encore de n'y faire aucune figure, car les esprits supérieurs qui s'entretiennent avec Eugénie n'ont rien à leur dire. Peu à peu le salon de la femme auteur devient l'antichambre de l'Académie; mais comme les académiciens ne sont pas tous pédants et prétentieux; qu'ils ont en général à leur service une parole facile et agréable, la fine gaieté n'est point bannie de leurs discours, ni ces mots impromptus qui se croisent et s'échangent avec leur charme le plus grand, celui du naturel.

Il est donc encore aujourd'hui un salon où l'on cause; mais c'est une exception. Demandez plutôt à ceux qu'on en peut appeler les fidèles s'ils ne sont pas surpris de s'y entendre bien parler eux-mêmes, d'être écoutés et compris, d'y recevoir la réplique.

Mme DE MAUCHAMPS.

LE PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN

L'ancienne capitale de la Normandie occupe un des premiers rangs parmi toutes les grandes villes de France pour la beauté de ses monuments et l'antiquité de quelques-uns d'entre eux. Elle attire un grand nombre de voyageurs qui s'y rendent dans le seul but de les contempler, d'étudier l'histoire en les étudiant, de remonter le cours des âges afin de puiser aux sources mêmes les grands enseignements qui en découlent.

Parmi ces voyageurs, presque tous s'empressent de venir payer leur tribut d'admiration au palais de justice, cette merveille du genre gothique si hardie dans l'exécution, si délicate dans les détails. La salle connue aujourd'hui sous le nom de *Salle des procureurs* ou *des Pas-Perdus* provoque l'étonnement et inspire le respect. Longue de cent soixante pieds, large de cinquante, elle n'a d'autre voûte qu'une charpente d'une surprenante hardiesse, s'arrondissant en ogive, et dont l'aspect ressemble à la cale renversée d'un vaisseau de premier rang.

Somptueux comme tous les édifices qui s'élevèrent sous la puissante influence du cardinal Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, ministre et digne ami du roi qu'on a surnommé *le Père du peuple*, le corps central du palais fut construit en 1499, sous le règne de Louis XII, et consacré par ce prince à la tenue des séances de l'Échiquier, qui fut alors déclaré sédentaire et perpétuel, sous le titre de parlement.

Ce fut là surtout que le goût architectural de cette époque, goût fantasque, indocile, mais si fécond, si varié, si riche d'imagination et d'imprévu, s'abandonna librement à ses innombrables caprices. Les yeux même les plus sévères, les esprits même les plus classiques aiment à y suivre, dans leur confusion

plus apparente que réelle, les ornements en plomb des combles, les arcades fleuronnées des galeries, les dentelles délicates qui réunissent les pignons aigus des lucarnes aux sveltes clochetons jaillissant des pieds-droits des chambranles, des baies et de leurs piliers-boutants. Tous ces riches et piquants détails sont embellis encore par diverses statues, les unes adossées sur la longue base des pyramides, les autres audacieusement plantées sur la pointe des pinacles. Telle est cette délicieuse façade, objet toutefois des regrets des archéologues, remarquant que la charmante tourelle polygone placée au centre a perdu son caractère primitif par la suppression de ses meneaux et d'une partie du couronnement de ses fenêtres.

A l'intérieur, outre la magnifique *Salle des procureurs* dont nous avons parlé, il faut aussi mentionner celle où siége aujourd'hui la cour d'assises. Décorée jadis d'une ancienne cheminée et d'une boiserie sur laquelle l'imagination des sculpteurs avait prodigué tous les trésors du style arabesque, cette salle ne conserve maintenant de son ancienne magnificence que son plafond en menuiserie, entièrement brodé de caissons de formes variées, remplis de rosaces et de rinceaux du goût le plus exquis.

Plusieurs rangs de clefs pendantes en bois, merveilleusement découpées et longues de sept à huit pieds, en descendaient autrefois comme autant de stalactites d'or.

Ces ornements n'existent plus. D'autres encore ont été supprimés, soit à cause de leur vétusté, soit à cause des nécessités de l'appropriation de l'édifice aux divers services de la magistrature actuelle. Mais tel qu'il a été conservé, sans changements en définitive très-notables, le palais de justice de Rouen reste un de nos monuments historiques les plus estimés. La vue prise de la grande cour, qui représente notre gravure, donne une idée exacte de ce somptueux édifice. Cette vue fait naître des réflexions qui, en dehors de la question d'art, sont bonnes à méditer.

En contemplant un de ces palais où la magistrature rend la justice, on ne peut s'empêcher de se demander par suite de quelle aberration le prétendu libéralisme moderne attaque de parti pris la magistrature.

On ne devrait pourtant pas oublier que c'est par la magistrature que le tiers état, sous Philippe le Bel, commença à prendre part au règlement des affaires publiques. Les hauts nobles avaient jusqu'alors exercé seuls les charges de judicature, de milice et de police. Puis les affaires se multiplièrent, les lois nouvelles abondèrent, la connaissance du droit romain devint obligatoire, les guerres se succédèrent sans relâche, la noblesse se réserva exclusivement l'épée et admit la roture dans les assemblées nationales et dans les parlements. Il n'est pas permis d'ignorer ou de nier que la magistrature a été durant des siècles un élément pondérateur du pouvoir monarchique, et qu'aujourd'hui plus que jamais elle devrait avoir droit au respect de tous, car les magistrats anciens et modernes ont été les promoteurs et sont restés les constants défenseurs de ce grand principe : l'égalité devant la loi.

Mais n'insistons pas, et puisque le palais de justice de Rouen nous ramène vers le passé, cherchons-y plutôt quelques détails qui intéressent tout le monde sans passionner personne.

Excepté aux yeux des gens qui regardent de travers tout ce qui représente l'autorité, la magistrature française jouit d'un grand renom d'honorabilité, mais ses priviléges ne sont plus comparables à ceux qu'elle possédait autrefois, et, parmi ces derniers, il en est un, tombé depuis longtemps en désuétude et qui mérite de ne pas être oublié, car il est empreint d'une grâce à la fois naïve, poétique et touchante.

Il se nommait *la baillée des roses*.

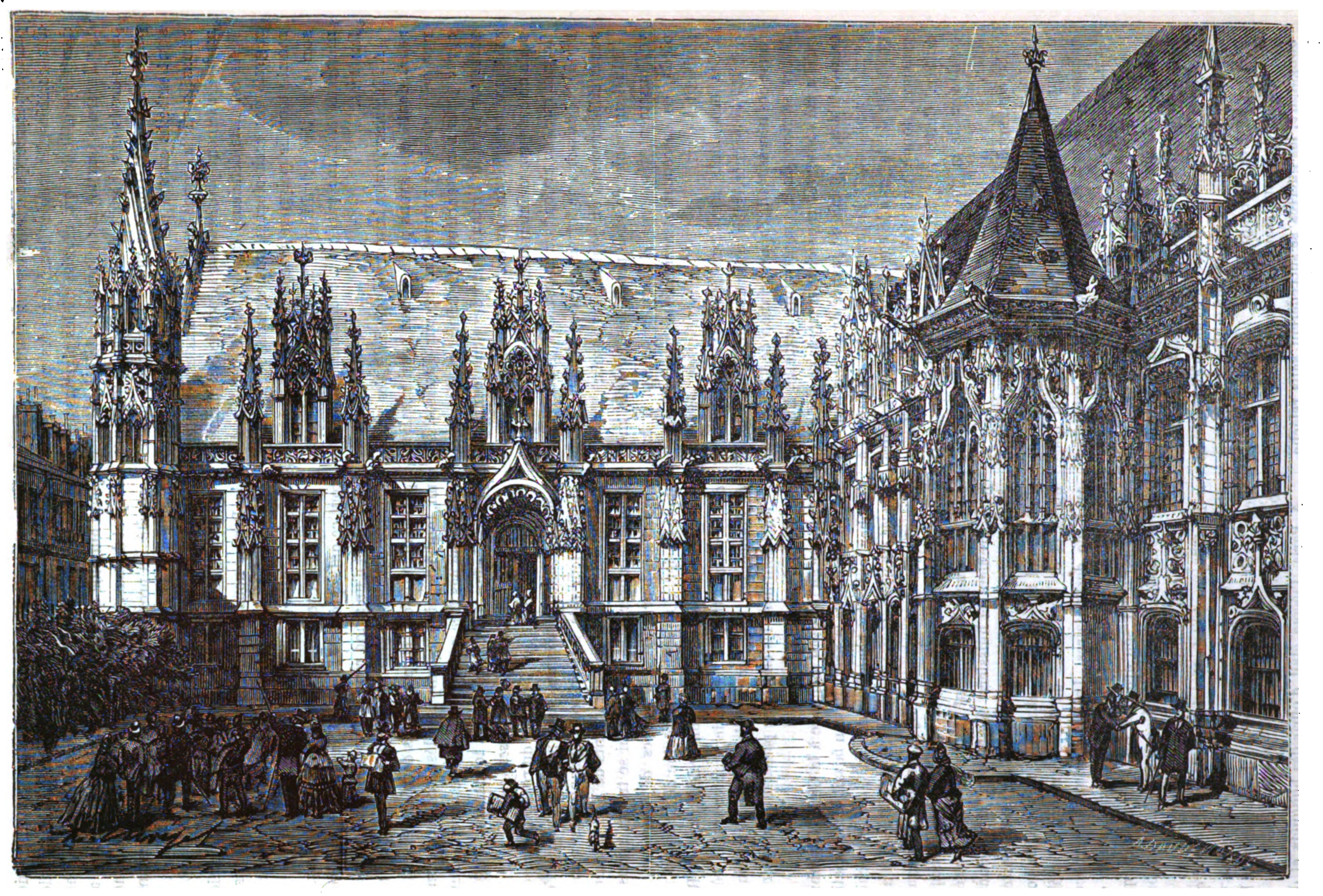
En avril, mai et juin, les pairs du royaume présentaient eux-mêmes des roses au parlement lorsqu'on appelait leur rôle. Les princes du sang, les princes étrangers, les cardinaux, les enfants de France étaient tenus d'honorer le Parlement qui se trouvait dans le ressort de leur pairie. Les ducs de Vendôme, de Montpensier, d'Angoulême; Antoine de Bourbon, roi de Navarre, en sa qualité de comte de Foix et de Rodez, s'y assujettirent. Avant de monter sur le trône de France, en 1586, Henri IV s'y soumit à son tour.

Voici comment les choses se passaient dans le ressort du parlement de Paris :

Un jour qu'il y avait audience à la Grand'Chambre, le pair chargé de la présentation faisait, dès le matin, joncher toutes les chambres de roses, de fleurs choisies et d'herbes *douces à respirer*. N'était-ce pas là une idée charmante ? Après un déjeuner splendide égayé par le hautbois, car il leur fallait de la musique aussi, et auquel assistaient les présidents, conseillers, greffiers et huissiers de la cour, il se rendait dans chaque chambre, précédé d'un page porteur d'un grand bassin d'argent rempli d'autant de bouquets et de couronnes de fleurs armoriées qu'il y avait de destinataires. La distribution faite, chacun assistait à la messe. Il n'est pas jusqu'au scribe du greffier qui n'eût son droit de roses aussi bien que les présidents. Le parlement avait son faiseur à brevet, qui prenait le titre de *rozier de la cour*.

En 1576, un édit de Henri III régla un différend qui divisait les ducs de Montpensier et de Nevers. Chacun d'eux avait la prétention de présenter le premier les roses au parlement.

A Paris, l'usage était d'offrir des bouquets et des couronnes ; à Toulouse, des boutons de roses et des chaperons.



ROUEN. — La grande cour du palais de justice de Rouen. — Sa porte d'entrée. — (Dessin de M. Clerget.)

En terminant, n'oublions pas de mentionner que le palais de justice de Rouen a été restauré, il y a vingt-cinq ou vingt-six ans, et complété par une aile en retour, construite dans le même style.

ÉLIE VERNON.

UN ENFANT GATÉ

CHAPITRE PREMIER

« Je veux me faire la barbe ! »

Ainsi parlait un homme de neuf ans sonnés, le petit Léopold Massereau. En fourrageant au fond d'un tiroir, il avait trouvé une paire de rasoirs usés jusqu'au fer. Saisi tout à coup par le désir de poser en grand garçon, il s'était juché sur un tabouret devant la glace ovale d'une toilette d'acajou, brandissait le rasoir et répétait d'une voix de commandement :

— Je veux me faire la barbe !

— Quoi, quoi ? mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ? s'écria une voix de femme tout essoufflée.

Et la porte s'ouvrit devant une dame d'une soixantaine d'années habillée avec le soin méthodique particulier à la province.

Entre deux petits bandeaux jaunâtres appliqués sur ses tempes et descendant en festons jusque sur les joues, scintillaient deux yeux jaunâtres aussi, au regard inquiet, mobile, et tout remplis de cette expression particulière qui fait dire des gens qu'ils ne sont pas commodes.

— Marraine, je veux me faire la barbe.

— La barbe ? Où as-tu trouvé ce rasoir, vilain enfant, enfant terrible ?

Il était peut-être terrible au moral, le petit Léopold ; mais qu'il était chétif au physique, maigre, pâlot et cependant très-bien charpenté !

— Là, dit-il en montrant le dernier tiroir d'un vieux bahut qui, vis-à-vis de la toilette d'acajou, avait tout à fait l'air d'un vieux marquis en habit chamarré et en tricorne, regardant du haut de sa grandeur un petit monsieur moderne en frac noir et en tuyau de poêle.

— Mais on n'ouvre jamais ce tiroir, Léopold, jamais ; il y a plus de deux ans que je ne l'ai ouvert. Il ne contient que des vieilleries.

Tout en parlant, elle regardait avec inquiétude la main de l'enfant serrée sur le manche du rasoir, et son doigt touchait fiévreusement au milieu de son front un petit objet brillant qui n'était autre qu'une ferronnière.

Oui, madame Caroline Massereau avait poussé la fidélité jusqu'à garder, en dépit de toutes les modes, cette petite plaque d'or enfilée dans un cordon de soie. Seulement elle n'était plus l'ornement de son front, mais elle se plaçait juste entre les deux petits bandeaux plats qui rétrécissaient malheureusement des tempes déjà singulièrement étroites.

— Léo, reprit-elle, donne-moi ce rasoir, mon enfant.

— Mais puisque je te dis que je veux me faire la barbe ! Fais mousser du savon.

— Tu auras du savon, si tu me donnes le rasoir.

— Me le rendras-tu ?

— Oui, oui ; donne, mon petit chéri, donne, mon Léo.

Tout en prononçant ces tendresses, madame Massereau s'approchait du petit garçon et lui arrachait moitié de gré, moitié de force, le dangereux instrument.

Elle le considéra, le retourna dans tous les sens, — et finalement passa la lame sur son doigt.

— Donne, mais donne-le-moi donc bien vite ! s'écria impatiemment Léopold.

— Tiens, fit-elle en souriant.

Elle s'était assurée que le vieux rasoir n'avait plus de fil et que la lame ne couperait pas plus qu'une lame de bois.

— Fais-moi mousser du savon, reprit Léopold de son ton impérieux et malhonnête.

— Attends, je vais en demander à Marie-Céline.

Madame Massereau sortit et s'avança sur un étrange palier jeté comme un pont étroit entre les deux parties de la vieille maison. S'appuyant sur la balustrade épaisse qui servait de parapet, elle appela :

— Marie-Céline !

Dans le petit renfoncement formé par la cage de l'escalier au rez-de-chaussée apparut une coiffe blanche ; un visage rougeaud, très-honnête, se leva vers le pont, et une voix aussi rude que celle de madame Massereau était aiguë dit :

— Qu'est-ce qu'il y a, madame ?

C'était généralement ainsi que correspondaient la maîtresse et la servante.

Le plus souvent il ne s'agissait que d'un simple appel, mais parfois aussi de véritables conversations s'échangeaient entre les deux femmes, et ce bruit de voix animait pour un instant la vieille maison silencieuse.

— Marie-Céline, cria la maîtresse, il veut se faire la barbe.

Un éclat de rire fit vibrer les cloisons.

— En v'là d'un jeu, madame ! Ne le lui laissez pas faire, il se couperait la figure.

— Le rasoir ne coupe pas, et puisqu'il le veut absolument, fais un peu d'eau de savon et apporte-la tout de suite.

Cet ordre donné, madame Massereau rejoignit Léopold toujours juché sur son tabouret et occupé à faire voltiger le vieux rasoir sur ses joues imberbes.

— Avec quoi barbouille-t-on le savon sur sa figure ? demanda-t-il tout à coup.

— Avec un pinceau ; il doit y en avoir un au fond du tiroir.

Et madame Massereau alla s'agenouiller devant le vieux tiroir dont le contenu sentait fort le moisi.

Au moment où elle en retirait un pinceau à barbe, Marie-Céline apparaissait un petit bol à la main. Le pinceau fut lavé avec soin, et Léopold, le plongeant dant le bol plein d'eau de savon, commença à le faire mousser sur ses joues.

Sa tante et sa bonne, placées de chaque côté de la glace, le contemplaient d'un air ravi ; mais lorsqu'il commença à gratter délicatement sa joue droite avec le vieux rasoir, elles se précipitèrent ensemble vers lui pour l'embrasser.

Mais il les éloigna du geste et cria d'un ton rogue :

— Laissez-moi donc tranquille !

Il avait à peine prononcé cette parole grossière qu'il demeura tout interdit. Sur le seuil de la porte ouverte apparaissait un homme d'une haute stature, aux formidables moustaches noires mêlées de gris.

Se voyant découvert, le visiteur mit le chapeau à la main et s'avança au-devant de madame Massereau qui marchait sans empressement à sa rencontre.

— Mon cousin, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait grand'peur, dit-elle en lui tendant la main.

— Sans le vouloir, assurément, Caroline ; jugez-en vous-même : j'arrive, je trouve la porte d'entrée ouverte, j'appelle, personne ne répond, je monte l'escalier, j'appelle de nouveau ; deux éclats de rire me répondent cette fois ; je pousse la porte et je vois mon pupille se faisant la barbe. Il est donc toujours original, ce garçon ? Allons, Marie-Céline, débarbouillez-le bien vite, et qu'il vienne m'embrasser.

Léopold avait sauté à bas de son tabouret et s'était plongé la figure dans une cuvette. Marie-Céline, armée d'une serviette, le débarrassa de toute la mousse et il vint embrasser le visiteur, qui le regarda quelque temps très-attentivement.

— Nous ne payons pas de mine, mon garçon, dit-il enfin ; mon fils Gustave qui est de ton âge a la tête de plus que toi.

— Oh ! mon cher colonel, il a bien grandi, s'écria madame Massereau. Moi qui lui tricote des bas, et Marie-Céline, qui met des rallonges à ses blouses, nous en savons quelque chose.

— Voilà un argument sans réplique, ma chère cousine. Vous ai-je offert tous les souvenirs, toutes les amitiés, tous les respects de ma famille ?

— Je n'ai pas même eu le temps de vous demander des nouvelles. Votre entrée a été si... si inattendue.

— Et la vue de Léopold se faisant la barbe m'a tellement distrait moi-même ! Va jouer, mon enfant, ne t'occupe plus de moi. Nous nous retrouverons.

Il donna une petite tape d'amitié sur l'épaule de Léopold et, croisant ses bottes l'une sur l'autre, reprit :

— Dieu merci ! tout mon monde va bien. Ma mère est ce que vous l'avez toujours vue, un peu moins ingambe peut-être ; ma femme jouit toujours d'une santé parfaite, et les enfants, dame ! ça pousse comme des champignons. Édouard, qui n'a pas quatorze ans, m'arrive à l'épaule.

— Déjà ! Et Amélie ?

— Amélie est toujours la joie et l'orgueil de sa grand'mère.

— Et Gustave et Alfred ?

— Gustave et Fédik grandissent aussi. Ce dernier parle comme une petite pie, mais s'obstine à ne pas prononcer les r, si bien que mon brave domestique alsacien ne s'appelle plus seulement Choucroute, mais Choucoute. Gustave est juste de l'âge de Léopold, je crois.

— Il a huit mois de plus.

— Ah ! ceci ne les empêchera pas d'être contemporains. Eh bien, Léopold, tu nous reviens ; approche donc que je passe un peu l'inspection.

Léopold, qui glissait la tête par l'entre-bâillement, avec l'espoir de ne pas être aperçu, courut vers son oncle. Celui-ci le saisit par la ceinture et l'assit sur ses genoux.

— Tu ne pèses pas plus que mon petit Fédik, dit-il en riant. C'est un gros garçon qui, ou je me trompe bien, portera comme son père le harnais militaire.

— Alfred sera officier, mon oncle ? s'écria Léopold.

— Je ne sais ; mais il commande déjà son régiment de plomb de la plus brillante manière. Seulement il dit toujours : « — Potez... ames ! » — Qu'est-ce que tu regardes ainsi ?

— Ce que vous avez ici dans votre boutonnière ; ce n'est plus votre petit ruban comme autrefois.

— En effet, il s'est transformé en rosette d'officier de la Légion d'honneur ; une petite coque de ruban assez difficile à gagner, tu peux m'en croire. Voyons, te fait-elle envie ? Veux-tu, comme Gustave et Alfred, être militaire ?

— Moi ? non. Je joue aux soldats, j'ai deux escadrons et un bastion tout armé ; mais j'ai peur des vrais fusils quand ils partent.

— Par exemple, si tu es une poule mouillée, je te renie pour mon neveu ! s'écria le colonel Dauvellec en faisant mine de déposer l'enfant par terre.

— Mon cher cousin, croyez bien qu'il est très-hardi, beaucoup trop hardi même, s'écria madame Caroline ; il n'est pas de jour où je ne le trouve à cheval sur la balustrade des paliers.

— Cela c'est de la simple gymnastique, ma cousine ; le garçon le plus timide aime à enfourcher des chevaux de bois. Sais-tu, Léopold, que si tu deviens capon, tu seras perdu de réputation auprès de tes cousins ?

— Je ne suis point capon, s'écria Léopold, qui rougit jusqu'aux oreilles.

— Tant mieux. Mais revenons à nos moutons. Que seras-tu ?... Marin ?

— Oh! non, les marins font naufrage.

— Civil? tu seras de la graine de civil. Magistrat?

— Non!

— Seras-tu percepteur comme ton parrain?

— Non, mon parrain dit que c'est ennuyeux.

— Quoi donc, quoi? Tu seras bien quelque chose, voyons?

Léopold regarda son oncle en dessous comme pour bien examiner l'effet de sa déclaration et dit :

— Je veux être... pâtissier.

Le colonel partit d'un éclat de rire et, déposant l'enfant par terre :

— C'est ça, pour manger la boutique! s'écria-t-il.

— Ah oui! il en fera des brioches, dit une grosse voix enrouée, derrière la porte, et surtout il en mangera, mon cher colonel!

Et un gros homme, à la figure enluminée et joviale, entra dans l'appartement.

Il échangea de cordiales poignées de main avec son visiteur, alla se jeter tout essoufflé dans un fauteuil et tendit en avant son chapeau et sa canne.

Madame Caroline comprit ce geste et s'empressa de l'en débarrasser.

Puis la conversation recommença par tout ce qui a été dit plus haut; on se recommuniqua des nouvelles de famille. M. Dauvellec reparla avec complaisance de sa mère, de sa femme, de sa fille, de ses garçons, de sa fille surtout, dont le nom seul amenait un sourire très-doux sur son mâle visage, et de son petit Fédik, qui parlait de tout, sur tout, mais ne se décidait pas à prononcer les r.

— Nous restez-vous quelques jours, colonel? demanda M. Massereau en dénouant sa cravate pour se donner un peu d'air.

— Je ne fais que passer. Appelé à Rennes pour une affaire de famille, j'ai pensé qu'il était sage de bifurquer jusqu'ici afin de m'enquérir un peu de mon pupille et de régler en même temps la petite affaire de succession qui est entre les mains du notaire de votre ville, M. Moison.

— Tout à l'heure en effet il me faisait demander votre adresse actuelle par son saute-ruisseau.

— Était-il à son étude?

— Il y est de neuf heures à midi régulièrement.

Le colonel se leva.

— Si vous le permettez, Caroline, dit-il à madame Massereau, je vais sur-le-champ traiter cette première affaire avant le dîner, ce qui me permettra de vous consacrer toute l'après-midi.

— Allons, dit M. Massereau en faisant un immense effort pour se lever.

Et il ajouta en se secouant:

— Caroline, vite!

Madame Massereau fit rapidement le tour de l'appartement et se représenta avec le chapeau et la canne.

— Mes gants.

— Lesquels?

— Les noirs... non, les gris... non... les noisette.

Madame Massereau se précipita vers un tiroir, et en revint avec une paire de gants soigneusement enveloppée dans du papier de soie.

Son époux prit le paquet en faisant un signe mystérieux, et tout en le dépliant il murmura :

— Bon déjeuner, ma femme, des huîtres... du sauterne... de celui du coin à gauche. J'amènerai peut-être le notaire.

Et, relevant tout à coup la tête, il poussa un formidable *hum!* et suivit M. Dauvellec.

Madame Massereau restée seule, le papier de soie entre les doigts, se mit, tout en marmottant entre ses dents, à le plier, à le déplier, à le tirer dans tous les sens. Tout à coup elle dépliait le léger tissu, et son regard s'y attachait fixement comme si elle y voyait apparaître des caractères inconnus et effrayants; puis elle le pliait et le repliait vivement pour le déplier de nouveau. Elle en fit successivement des carrés longs, des losanges, des triangles; elle alla jusqu'à le rouler en cornet; enfin le pliant en quatre, elle le jeta dans le tiroir d'où il était sorti, et, gagnant l'étrange palier, elle appela :

— Marie-Céline!

— Qu'est-ce qu'il y a, madame? répondit la voix rude de la paysanne.

— Où est Léopold?

— Ici, ma foi, à me faire endêver. Veut-il pas mettre des patates à cuire dans la cendre de mon fourneau!

— S'il n'y a pas danger qu'il se brûle les doigts ou qu'il mette le feu, laissez-le faire et montez me parler pour le dîner.

— Mais, madame, s'il mange toute la matinée, il ne pourra point dîner.

— Si, si! cria la voix perçante du petit garçon, je dînerai bien quand même; va-t'en, va-t'en, puisque marraine t'appelle.

Marie-Céline, tout en grommelant entre ses dents, se livra à un remue-ménage de casseroles, puis se décida à monter les quelques marches qui la mettaient à même de converser avec sa maîtresse.

— Eh bien! il s'agit du déjeuner, sans doute, dit-elle en rattachant un coin de son blanc torchon à sa ceinture; faut dire que M. le colonel arrive un bien mauvais jour.

Madame Massereau lui fit un signe mystérieux d'appel, et rentra dans la chambre à pas précipités.

— Quelle nouveauté donc, madame? demanda la servante en se précipitant à sa suite.

Madame Massereau se tourna tout d'une pièce vers elle et, croisant les bras :

— Que vient faire le colonel ici? dit-elle.

— Dame! vous le savez mieux que moi sans doute. Madame sa femme a-t-elle pas du bien de nos côtés?

— Il a son homme d'affaires, sans compter mon

mari qui s'est toujours occupé de ses intérêts. Ce n'est pas pour cela, non, non, Marie-Céline : il vient pour Léopold.

— Pour Léopold?

— Tu sais aussi bien que moi qu'il est son tuteur.

— Et que le petit a ses dix ans. Comme le temps passe!

— Je ne souffrirai pas qu'il nous le prenne.

— Le prendre! il pourrait nous le prendre?

— Pourquoi pas, puisqu'il est son tuteur? Ah! si M. Massereau avait voulu jouer des pieds et des mains, il aurait été nommé tuteur, et je ne serais pas toujours sur le gril, craignant qu'on ne me prenne un enfant que j'ai élevé, qui est le fils de ma nièce, qui sera mon héritier.

— C'est vrai qu'il est tout ça, madame.

— Je ne pourrai jamais m'habituer à me passer de lui.

— Ni moi. Il est taquin et endiablé, mais bon enfant. Gardez-le, madame, gardez-le. Qu'est-ce qu'il en ferait, M. le colonel? Est-ce qu'il n'a pas un tas d'enfants, lui?

« Et nous, nous n'avons que Léopold!

— Il le mettrait au collége. Quand il m'écrit, il ne me parle jamais que de ce collége.

— Mais le collége c'est une école; il n'en manque pas des écoles par la ville, madame.

— Pas comme celle qu'il lui faudrait. Mais il est bien jeune, et si M. Massereau s'y était bien pris, nous aurions tout droit de le garder. C'est lui qui pousse les Dauvellec à s'occuper de Léopold; il leur écrit sans cesse, disant que je le gâte, qu'il est désagréable, tout cela sur le ton de la plaisanterie; mais à force de plaisanter on arrive à ses fins.

Marie-Céline prit un air très-futé.

— Monsieur n'est-il point jaloux un brin, madame? dit-elle. Depuis quelque temps il est toujours après lui, à table surtout. Il ne faudrait plus donner les meilleurs morceaux à M. Léopold, c'est cela qui fâche monsieur.

— Léopold demande ce qui lui convient, il n'y a pas de mal à cela, et je me prive bien pour lui, moi. Mais ces hommes sont bien égoïstes, ma pauvre fille! Tout pour eux, c'est leur devise.

Marie-Céline baissa gravement la tête en signe d'assentiment.

— Aussi je me garderai bien de consulter mon mari en cette affaire, reprit madame Massereau avec volubilité; si Léopold s'en allait, je mourrais d'ennui avec M. Massereau, qui devient une vraie marmotte.

— Dame! ça lui fait du bien de dormir, madame; les gros hommes comme lui ont toujours un œil à moitié clos, à ce que j'ai remarqué. Pour dire le vrai, je crois qu'il mange un brin de trop et qu'il aime trop les bons morceaux. Ça ne vaut rien pour la santé, disent les anciens.

— Mon mari est une bonne fourchette assurément, et je pense que nulle part il ne trouverait une cuisine meilleure que la sienne. Ah! je lui passe bien cette manie-là : qu'il me laisse Léopold. S'il t'en parle, Marie-Céline, dis-lui bien que nous ne sommes pas disposées à le laisser faire. Ne t'en va pas abonder dans son sens comme tu le fais quelquefois. Il a envie de le lâcher, nous ne serons pas trop de deux à le retenir. J'ai aussi à te recommander de ne rien dire des espiègleries de l'enfant, pendant que le colonel est ici.

— Pourtant, madame, s'il fait de grosses bêtises comme c'est son habitude?

— Nous l'en punirons après; mais dans le moment taisons-nous. Ces Dauvellec ne se connaissent pas en enfants, ils ont leur genre d'élever les leurs, qui sont gentils, je ne dis pas non, mais dont je n'aime pas les manières. Léopold serait très-malheureux chez ces gens-là.

— Ils peuvent donc le prendre tout de bon? Je croyais que c'était pour faire peur à Léopold que monsieur lui dit sans cesse quand il est méchant :

« — Attends, attends, monsieur Je-veux, quand ton tuteur va te reprendre, tu en verras de belles! »

— Eh! s'il n'avait aucun droit sur lui, je ne m'embarrasserais pas de sa visite. Cependant, nous verrons bien. Tu n'as rien de pressé à faire à la cuisine, maintenant. Va conduire Léopold à l'école.

— L'heure est passée, madame.

— Qu'importe! j'ai dit la semaine dernière qu'il était malade; mais aujourd'hui il est nécessaire qu'il y aille, que cela lui plaise ou non.

Ce disant, madame Massereau se leva et descendit suivie par Marie-Céline, qui riait et qui disait :

— Il va geindre, faudra voir!

Lorsqu'elle franchit le seuil de sa cuisine, son sourire s'effaça et, bondissant vers le fourneau allumé :

— Bon Dieu! dit-elle, quelle imagination il lui a pris! Voyez, madame, tout mon beurre est fondu, il en a jusqu'au bout du nez.

Léopold, assis les jambes pendantes sur un des angles du fourneau, le nez et le menton tout reluisants de graisse, creusait délicatement une pomme de terre fumante et, sans s'effrayer de l'exclamation furibonde de Marie-Céline, glissa dans le trou du beurre emprunté à une assiette posée près de lui. Mais il n'avait pas remarqué que la chaleur du fourneau allumé atteignait l'extrémité du plat, et que d'un côté le morceau de beurre s'écoulait en huile.

Prendre son plat d'une main, le petit gourmand de l'autre, fut l'affaire d'une minute pour la vigoureuse cuisinière.

— C'est la dernière, ricana le petit garçon en lé-



chant sa pomme de terre, je me moque bien que tu ramasses le beurre!

Madame Massereau s'avança vivement entre eux, et, regardant Marie-Céline d'un air d'intelligence, lui faisant de la main un signe éloquent, elle dit :

— Allons, il ne le fera plus, il ne le fera plus.

Et, se détournant vivement, elle entraîna Léopold qui faisait de triomphantes grimaces à Marie-Céline et lui tirait vilainement la langue. Ils arrivèrent l'un traînant l'autre dans la chambre du premier, qui était évidemment celle de l'enfant. Là, madame Massereau lui fit passer un rapide examen et finalement prit une éponge mouillée.

— Viens que je te débarbouille, commanda-t-elle.

— Pourquoi? je ne veux pas me laver.

— Tu as du beurre sur le nez, sur les joues, partout.

Léopold se plaça devant une glace et, devant ce qu'il vit, ne résista plus; mais pendant l'opération il demeura devant la glace, louchant, tirant la langue et se faisant le plus laid possible.

— Maintenant un coup de peigne, dit madame Massereau de sa voix la plus suave, et te voici tout à fait gentil pour aller à l'école.

— L'école? cria l'enfant, je ne veux pas aller à l'école.

— Voyons, mon Léo, ne te mets pas en colère, ton congé est fini, tu n'es plus malade.

— Je veux être malade !

— Ne fais pas le méchant comme cela. Où sont tes livres?

— Je ne sais pas.

— Cherche-les pendant que je mets mon chapeau, j'irai moi-même te conduire.

— Cela m'est bien égal!

— Voyons, sois gentil, mon Léo, cherche tes cahiers et tes livres. Je serai prête dans cinq minutes.

Madame Massereau sortit, et Léopold chercha une boîte de soldats de plomb qu'il se mit à aligner paisiblement.

— Léopold, as-tu tes livres et tes cahiers? demanda tout à coup la voix de madame Massereau à travers la cloison.

— Je ne les ai pas trouvés, répondit Léopold, qui plaçait un canon sur son affût.

— Regarde dans le cabinet, ton sac de cuir doit être pendu à la patère.

Léopold ne répondit pas.

— J'arrive, es-tu prêt? cria de nouveau madame Massereau.

— Bon! ce vilain cheval m'a écorché le doigt avec sa queue, dit le petit garçon ; pour sa peine je vais lui casser la jambe.

Et il tordit la jambe de plomb du cheval au moment même où sa tante rentrait dans la chambre.

— Eh bien! s'écria-t-elle, que fais-tu là?

— Je joue, je veux jouer aux soldats.

C'en était trop pour madame Massereau, qui n'était pas patiente et que la crainte aiguillonnait.

Elle fondit sur le petit désobéissant et le secoua vigoureusement par les deux bras en criant :

— Eh ! tu veux donc que le colonel t'emmène?

— Où? dit flegmatiquement Léopold, qui n'avait ni peur ni mal.

— Mais chez lui, dans sa famille, où on te fera de la misère, va! et ce sera bien fait! Veux-tu te lever? veux-tu prendre ta casquette? Tiens, voilà ton sac.

Elle entoura le cou de l'enfant d'une lanière de cuir verni.

Il la fit immédiatement repasser par-dessus sa tête, jeta son sac par terre et dit froidement :

— Je veux rester jouer aux soldats.

Madame Massereau, qui avait ses raisons particulières de redouter la désobéissance de Léopold ce jour-là, le saisit de nouveau par les deux bras.

— Méchant enfant! s'écria-t-elle, tu veux donc qu'il t'emmène! Il t'emmènera.

L'enfant se laissait secouer et, n'ayant toujours ni peur ni mal, il observait le visage décomposé de sa tante.

— Il m'emmènera vraiment si je ne vais pas à l'école? demanda-t-il.

— Oui, oui, et il fera bien.

— Je ne veux pas, dit Léopold. Mon sac!

Madame Massereau se précipita sur le sac et repassa la lanière de cuir autour du cou de l'enfant.

— Vous me donnerez dix sous, marraine, dit Léopold, qui cherchait à faire valoir sa concession.

— Oui, oui, tiens, les voilà.

— Et ce sera Marie-Céline qui viendra me conduire, ajouta Léopold en empochant les dix sous.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Au fait, elle a dû prévenir nos femmes de journée; ce n'est pas si loin, l'école. Va voir si elle veut y aller, car elle n'est pas commode tous les jours, elle non plus.

Léopold descendit comme un trait dans la cuisine où Marie-Céline pérorait devant deux femmes diversement occupées.

— Marie-Céline, viens me conduire à l'école, dit-il.

— Ah bon! il s'agit bien d'école, monsieur Léopold; je vais paner mes côtelettes.

— Viens, te dis-je, reprit-il en la tirant par le coin de son tablier; nous passerons par chez ta tante qui fait des gaufres et j'en achèterai pour trois sous.

Ces paroles triomphèrent de la résistance de Marie-Céline. Elle dénoua son tablier de toile et suivit Léopold; mais, s'arrêtant au bas de l'escalier :

— Madame, faites paner les côtelettes, dit-elle; vous savez bien que monsieur est très-difficile pour cela.

— Allez, partez, répondit madame Massereau, qui frémissait d'impatience sur la balustrade de son palier en surveillant ce départ, trop lent à son gré; je me charge de tout.

Ce n'était pas en effet le soin de sa maison qui l'embarrassait, elle possédait sur le bout du doigt la science précieuse du ménage, elle savait faire dresser un couvert dans les règles, ordonner la symétrie du dessert, au besoin cuire à point une côtelette et accommoder une fricassée de poulet. Sa basse-cour était renommée; elle avait su acclimater le faisan en Bretagne, et engraisser les oies. Mais autre chose est d'élever un petit dindon ou d'élever un enfant, et cette science supérieure, madame Massereau n'en avait pas la moindre idée; elle ne sortait jamais des soins matériels et les donnait beaucoup plus maladroitement à son filleul qu'à ses petits animaux. Ses poulets et ses serins n'ayant pas reçu le don sublime de la liberté, et ne suivant jamais que leur instinct aveugle et sûr, ne se donnaient pas d'indigestions, ne restaient pas blottis sous un édredon à l'heure saine de la promenade matinale, ne variaient pas sans cesse leur nourriture par caprice, ne se mettaient jamais en colère, ce qui est extrêmement malsain. Ils ne s'ennuyaient jamais, ce qui est non moins malsain et ce qui arrivait sans cesse à Léopold, que son caractère bizarre et volontaire condamnait à une solitude absolue.

CHAPITRE II

Quand le colonel Dauvellec et M. Massereau rentrèrent, ils furent introduits par madame Massereau dans la salle à manger où le couvert était mis.

La vue de la table étincelante d'argenterie fit sourire M. Massereau.

— Ne nous fais pas attendre le dîner, Caroline, dit-il en consultant sa grosse montre d'or; nos pendules retardent toutes de cinq minutes sur la ville. Midi va sonner, j'ai mis ma montre au cadran de la mairie.

Madame Massereau répondit majestueusement :

— Tu attendras bien, Fortuné, que ton neveu soit revenu de l'école.

— De l'école! s'écria M. Massereau avec une parfaite maladresse, il est allé aujourd'hui à l'école!

— Aujourd'hui il n'était pas indisposé, répondit sèchement madame Massereau. Pourquoi veux-tu qu'il ait manqué sa classe?

M. Massereau allait riposter; mais en ce moment entra une femme de service portant un hors-d'œuvre sucré qui se couronnait d'un petit nuage de vapeur odorante. Il sourit, aspira la petite bouffée qui l'atteignit au passage, et, clignant tendrement de l'œil :

— Voilà un soufflé au riz où tu as mis la main, Caroline, dit-il d'un petit ton prophétique.

— Sans doute; ne sais-je pas combien tu es difficile pour les soufflés?

— Et aussi combien je les aime! Un soufflé bien fait, colonel, est le meilleur des entremets. N'est-ce point votre avis?

— C'est du moins l'avis de ma femme, je crois, répondit le colonel en souriant, car j'en vois souvent paraître sur ma table.

— Oh! vous avez aussi une femme précieuse, mon cher. Même au temps où l'on parlait avec enthousiasme de son talent sur le piano, j'admirais, moi qui ne suis pas artiste, la bonne tenue de sa maison et sa façon de recevoir.

— Elle a en effet le talent suprême de n'ignorer et de ne négliger aucun de ses devoirs, répondit sérieusement M. Dauvellec.

— Caroline, nous mettons-nous à table? demanda M. Massereau.

— Si vous voulez, répondit madame Massereau; j'entends Léopold.

Elle se dirigea vers la porte qui s'ouvrit devant le petit garçon. Toute fière de le voir apparaître en écolier, son sac de cuir en bandoulière, la figure et les mains tachetées d'encre, elle le conduisit au colonel, puis l'emmena en disant :

— Messieurs, le dîner va être servi, je ne vous demande qu'une minute pour débarrasser Léopold de tout cet attirail.

Cela dit, elle l'emmena dans la chambre du premier, procéda à son débarbouillement, puis lui prenant les deux mains :

— Léopold, dit-elle rapidement, tu vas être sage à table.

— Oui, répondit-il en pleurnichant, je m'ennuie à l'école.

— Tu ne demanderas rien, tu ne sentiras rien, tu ne diras rien.

— Ah! bien, marraine, ce sera amusant! Et qu'est-ce que tu me donneras?

— Un congé de trois jours quand ton oncle sera parti.

— Et après?

— Une boîte de pastilles de chocolat.

— Et après?

— Comment, ce n'est pas assez!

— Non, il faut que tu me promettes de m'acheter le petit chariot qui est à la montre du marchand de joujoux.

— Je l'achèterai.

— Et j'irai dîner à la cuisine si j'ai faim, et manger de tout?

— Oui.

— Tu diras cela à Marie-Céline.

— Mais certainement. Viens.

Elle l'emmena dans la salle à manger et le dîner commença. Léopold, raide comme un petit piquet, tint parole et n'adressa à sa tante aucune réclamation saugrenue. Celle-ci d'ailleurs ne le perdait pas de vue et au moindre geste indiscret elle lui lançait un coup



d'œil plein d'intelligence, d'autant mieux compris que le colonel intimidait beaucoup l'enfant, qui ne demandait qu'une chose, c'était que ce repas ennuyeux finît.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Au commencement du mois prochain, le *Salon* ouvrira ses portes, et nous assisterons aux grandes assises artistiques qui se tiendront dans le palais des Champs-Élysées.

C'est là que nous pouvons, tous les ans, juger l'état stationnaire ou progessif de la sculpture et de la peinture parmi nous ; c'est là que les réputations se fondent et se maintiennent.

Mais, à côté de l'Exposition officielle, nous voyons parfois se produire des expositions particulières qui ont la prétention d'être des sectes indépendantes, de petites Églises, plus ou moins hérétiques, affranchies de la grande Église de l'art.

C'est ainsi que, dédaignant l'Exposition du mois de mai, un groupe de peintres a fait, dès maintenant, son Exposition à part dans une salle de la rue Le Pèletier.

Cette petite coterie s'appelle elle-même d'un nom spécial et passablement barbare : elle s'appelle l'*école impressionniste*. Franchement, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Les adeptes de la nouvelle école seraient peut-être un peu en peine de l'expliquer ; car, d'ordinaire, il est fort difficile d'expliquer les mots qui ne s'expliquent pas eux-mêmes : je vais, du moins, tâcher de deviner leur pensée.

Les *impressionnistes* sont des peintres qui ont la prétention de nous donner un aperçu, la simple *impression* des choses, sans prendre la peine d'entrer dans l'étude détaillée du dessin, de la couleur, ni de ces mille autres combinaisons savantes dont les peintres du temps passé avaient la candeur de se préoccuper.

Un *impressionniste* (certains disent un *impressionnaliste*) qui se respecte ne fait pas de façons : il procède par la brusque apposition des couleurs. Il prend un pinceau et tamponne vigoureusement sa toile : il sort de cette opération quelque chose de heurté, qui certainement étonne le spectateur et que notre imagination est chargée de compléter.

Quand j'étais au collége, je me souviens que, mes camarades et moi, nous nous amusions parfois à prendre une feuille de papier blanc sur laquelle, en secouant notre plume, nous faisions pleuvoir un certain nombre de pâtés. Après cette opération préliminaire, nous repliions la feuille en deux ; les pâtés en s'écrasant les uns sur les autres nous donnaient des fleurs, des papillons fantastiques, des images sombres dans lesquelles nous voyions à peu près tout ce qu'il nous plaisait de voir : tel est à peu de chose près le procédé de l'*école impressionniste*.

Si cette école avait conscience de ses origines, elle devrait reconnaître Apelles pour son véritable chef ; non point Apelles peignant les toiles célèbres qui faisaient l'admiration de la Grèce antique ; mais Apelles, un certain jour où, travaillant au portrai d'Alexandre monté sur son coursier Bucéphale, il ne pouvait parvenir à peindre un flocon d'écume à la bouche du noble coursier. Impatienté, il lança sur la toile son pinceau chargé de couleurs ; le pinceau s'éclaboussa si heureusement que l'écume tant cherchée se trouva produite ainsi.

Mais Apellès est bien loin ; et les *impressionnistes* me semblent avoir trop confiance en eux-mêmes pour jeter leur pinceau comme le grand Condé lançait son bâton de commandement dans les remparts ennemis : ils y vont d'une main sûre, s'il faut les en croire, et savent ce qu'ils font, du moins à ce qu'ils prétendent ; cela même leur donne une ressemblance de plus avec les badigeonneurs et les peintres d'enseignes.

Chez nous, le véritable chef de l'école *impressionniste* était (il n'y a pas longtemps encore) M. Manet, si célèbre par le chat noir d'*Olympia*, par le *Bon Bock* et tant d'autres toiles légendaires ; mais il est advenu à M. Manet, révolutionnaire dans l'art, ce qui arrive à tous les révolutionnaires dans tous les genres : il a trouvé plus hardi que lui ; et c'est à ce point qu'aucune de ses œuvres ne figure dans le petit sanctuaire artistique que l'école *impressionniste* a ouvert rue Le Peletier.

En revanche, là règnent dans toute leur gloire M. Monet (ne confondez pas Monet avec Manet) ; M. Caillebote, M. Cézanne, M. Sisley, M. Piette et une douzaine d'autres dont les noms m'échappent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines qualités dans quelques-unes des œuvres exposées par les *impressionnistes ;* mais ce sont des qualités à l'état rudimentaire : tous ont fait des ébauches, pas un d'eux n'a fait un tableau.

Et puis, voyez-vous, même les plus forts d'entre eux me rappellent un peu trop les toiles peintes que j'ai vues, la semaine dernière, devant les baraques des saltimbanques à la foire au pain d'épices : il ne faut pas abuser même des meilleures choses...

*** Des beaux-arts, si vous le voulez bien, passons à l'industrie.

Voilà qu'on nous annonce, comme une grande merveille, une machine qui doit figurer à l'Exposition universelle de l'année prochaine et qui nous arrive, en droite ligne, de Philadelphie.

Cette machine — c'est (veuillez, je vous prie, rester sérieux) c'est une machine à plumer !

Il paraît que cela ressemble assez à une machine à coudre : on s'assied devant une petite table ; on introduit une volaille quelconque dans un engrenage, et l'on fait mouvoir une pédale : au bout de quelques instants, l'oie, le poulet ou le pigeon confiés à l'appareil en ressortent plumés, épeluchés, parés, — prêts à être embrochés !

Assurément, grâce à cette ingénieuse machine, il y a encore de beaux jours pour les cuisinières et pour les marchandes de la Halle...

Mais, est-il bien certain que la machine à plumer soit une invention absolument neuve ?

*** Il existe à Paris, rue Saint-Benoît, 5, une Société qui s'est donné pour mission de poursuivre l'usage du tabac à fumer, lequel, suivant elle, est un des fléaux de l'humanité.

Je ne veux point, en ce moment, discuter tout ce qu'il peut y avoir de discutable dans les assertions de cette savante Société : le tabac a de mauvais effets, c'est vrai ; mais aussi, suivant quelques-uns, il en a de bons : ne tranchons pas, à la légère, une question de pareille importance.

Toutefois, je ne puis qu'approuver les intentions qui ont inspiré à la Société antitabagique une pétition qu'elle vient d'adresser à la Chambre des députés et au Sénat.

Dans cette pétition, la Société demande qu'il soit interdit de fumer en public à tout mineur âgé de moins de seize ans.

Rien de plus sage : qui de nous n'a pas vu des polissons à peine revêtus de leur première culotte s'essayer à griller une cigarette ou même à savourer un horrible *brûle-gueule?* Si l'abus du tabac est dangereux pour les hommes parvenus à la maturité, combien ne doit-il pas être funeste pour des enfants ou des adolescents! et puis, dans le fait de fumer à cet âge il y a autre chose qu'une dépravation du goût physique, il y a une sorte de dépravation morale : l'enfant, l'adolescent qui fume met dans cet acte une sorte de forfanterie : il veut être homme avant le temps ; — homme avec des allures provocantes, audacieuses. Je parierais qu'entre deux bouffées de tabac il tient quelques propos malséants ou ridiculement prétentieux.

J'approuve donc énergiquement la pétition de la Société antitabagique, quoiqu'elle me semble devoir présenter quelques difficultés dans l'application.

Vous empêchez le mineur au-dessous de seize ans de fumer en public, — fort bien ! Mais à quel signe certain reconnaîtrez-vous les seize ans ? Les agents chargés d'appliquer la loi pourront être plus d'une fois embarrassés.

Le moyen le plus simple pour se tirer d'affaire serait peut-être de conseiller au public — à tout le monde, à vous, à moi — d'employer un système que se permet un de mes amis qui use du cigare pour lui-même, mais qui estime que cette distraction n'est pas faite pour les gamins.

— Moi, me disait-il, quand un gamin m'approche et vient me demander du feu, je le laisse avancer, je retire mon cigare de mes lèvres, et au moment où il va le saisir, je lui campe une paire de giffles. C'est drôle ! le gamin semble avoir conscience de mon indignation : jamais je n'en ai vu aucun qui ait protesté.

Le remède est peut-être vif ; mais je suis certain que s'il était appliqué d'une façon un peu générale, il produirait plus d'effet que toutes les pétitions à la Chambre et au Sénat.

Et puis, il y a de jeunes fumeurs qui ont de si bonnes raisons pour se livrer à leur passion prématurée !

Un jour M. de Fontanes, alors grand maître de l'Université, fit une descente au lycée Louis-le-Grand et manda dans le cabinet du proviseur cinq ou six élèves, des *rhétoriciens* et des *philosophes*, qui lui avaient été signalés comme cultivant la pipe...

Grande tempête ; grosse semonce :

— De pareilles habitudes à votre âge sont inconvenantes ! Le lycée n'est pas un corps de garde... Mais enfin quelle excuse, quel prétexte pouvez-vous alléguer ?

Chacun des élèves, interpellé successivement, se défendit le moins mal qu'il put : l'un fumait par ordre du médecin pour ses migraines ; l'autre par ordre du médecin pour ses maux de dents... L'ordre du médecin répondait à tout.

Enfin le censeur amena un polisson de *sixième* qu'il venait de surprendre dans un endroit retiré, muni d'une pipe plus haute que lui.

— Et vous, petit drôle, est-ce que c'est aussi *par ordre du médecin?*... Répondez !

— Oui, m'sieu ! répliqua l'enfant.

— Et pour quelle maladie, s'il vous plaît ?...

— M'sieu, pour mes engelures au talon !

Malgré la gravité de la circonstance, Fontanes ne put s'empêcher de rire ; il ordonna de confisquer la pipe, mais il n'eut pas le courage de joindre à cette mesure de rigueur le complément obligatoire d'une retenue ou d'un *pensum*.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La résistance.

LA RÉSISTANCE

La résistance a été héroïque, sinon heureuse, dans la dernière guerre, et la belle statue de Cabet en rend d'une manière saisissante les farouches ardeurs. La noble ville n'a plus qu'un tronçon de glaive dans sa main frémissante, mais quelle indomptable fierté dans ses yeux et quelles terribles menaces sur son front!

Certes, résister, se battre quand même, vaincre peut-être par l'énergie du désespoir est une chose sublime; et maintenant, nous aussi, nous pouvons dire avec cette femme éloquente, la Marucha, qui joue un si grand rôle dans *l'Hetman* de Paul Déroulède :

Ah! certes, heureux ceux-là dont la patrie est libre!
Qui trouvent en naissant le monde en équilibre,
Et dont les premiers pas les portent sans détours,
De leurs calmes devoirs à leurs calmes amours!
Heureux le peuple en joie et le pays en fête!
Mais ce n'est plus pour nous que cette vie est faite,
Le regret le dit mieux que tout raisonnement.
Le temps où nous vivons veut qu'on vive autrement.
C'est le temps des efforts virils, des cœurs sublimes,
Qui va compter les morts ou chercher les victimes,
Quand le salut d'un peuple est là qui se débat?
Qui donc pense à choisir son poste de combat?

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11 et 26)

Dans un des jolis quartiers de la ville demeurait mademoiselle Sébastienne Daché, sœur aînée d'Anselme Daché. Sa part d'héritage lui ayant été faite en argent après la mort de son père, elle était devenue rentière tandis qu'Anselme avait continué l'exploitation de la ferme du Majorat.

D'un caractère doux et timide, la vieille demoiselle, qui avait alors soixante ans, menait une existence un peu monotone, mais dans laquelle elle trouvait le bonheur.

Elle occupait seule tout un premier étage d'une maison dont un menuisier habitait avec sa famille le rez-de-chaussée et deux ou trois chambres hautes.

Servie moitié par eux et moitié par elle-même, elle passait la majeure partie de son temps à une fenêtre où elle travaillait à quelque ouvrage de couture qui n'avançait guère, car elle regardait constamment dans la rue.

D'une nature fort inoffensive, d'une physionomie fort insignifiante, le trait caractéristique de son visage était deux yeux bleus en boules de loto auxquels tous les événements, grands ou petits, communiquaient un air d'effarement qui ne variait jamais d'expression ni d'intensité.

Elle était comme de coutume à sa fenêtre, lorsque tout à coup elle s'écria :

— Voilà un des chars du Majorat! et c'est Robert qui conduit! et Marjorie est avec lui!

Ses grands yeux bleus se dilatèrent encore davantage, mais elle ne quitta pas son fauteuil.

Elle se leva toutefois en entendant le frère et la sœur entrer chez elle.

— Bonjour, ma tante, dit Robert d'un ton grave: voilà ce que ma grand'mère vous envoie.

Et il déposa sur une table une belle paire de poulets, des fruits, un énorme morceau de pâtisserie.

La petite Marjorie déposa aussi deux paniers d'osier où étaient enfermés des pigeons et des lapins vivants.

Comme on le voit, la bonne grand'mère avait pensé à tout et s'était dit qu'on est toujours mieux reçu, même chez des parents, lorsqu'on n'y arrive pas les mains vides.

— Et je vous amène Marjorie, continua Robert.

— Marjorie! répéta la tante... Mais viens donc m'embrasser, Marjorie!

— Mon père a jugé, reprit le jeune homme, qu'elle serait plus en sûreté chez vous que chez lui.

— Plus en sûreté? à cause de la guerre? C'est donc pour rester?

— Marjorie, dit Robert, regarde un peu par la fenêtre si mes chevaux se tiennent tranquilles.

Et, prenant mademoiselle Daché à part, il ajouta tout bas :

— Il va sans dire, ma tante, que mon père vous tiendra compte des dépenses occasionnées par Marjorie. Mon père n'a pas du tout l'intention...

— Plaisantes-tu, mon neveu? s'écria la vieille demoiselle dont le bon cœur lui fit bien vite oublier l'ennui d'être dérangée dans ses habitudes. Marjorie peut demeurer chez moi tant qu'elle voudra, et toi aussi, et je n'accepterai pas un centime pour cela. Entre parents, on doit s'obliger. Ah! mon frère m'envoie sa fille!... c'est très-bien. Il me disait dernièrement : « Sébastienne, tu sais que nous irons tous nous réfugier chez toi pendant la guerre. » Et j'ai répondu : « Venez! » Entre nous, je savais bien qu'il ne quitterait jamais sa ferme. Mais si toute la famille vient, je la recevrai. Cela ne se refuse pas. J'ai des chambres. J'en ai même trop, et pendant un temps j'en ai loué deux toutes meublées à des officiers de la garnison pour ne pas être si isolée. Puis j'ai cessé, car j'ai préféré être isolée pour avoir moins de bruit. Mais j'ai des chambres. Dis-le bien de ma part à ton père.

— Je ne le reverrai pas de quelque temps, ma tante. Je vais faire partie d'un train auxiliaire...

— Toi!... mais, mon pauvre garçon...

Et ses yeux se fixèrent machinalement sur les épaules de son neveu.

Il se sentit pâlir et se mordit les lèvres jusqu'au sang. Mais, maîtrisant son émotion, il répondit avec humilité :

— Vous ne comprenez pas, ma tante. Je vais être charretier. Un bossu peut très-bien être charretier sans déshonorer l'armée française.

La vieille demoiselle fit la grimace.

— Mon neveu charretier!... Un jeune homme riche!... Un jeune homme distingué, quoique bossu!...

Mais cependant elle ajouta tout haut :

— En définitive, tu as raison, Robert. Tu sers ton pays comme tu peux.

— C'est ce que je me suis dit, répliqua le bossu.

Il ne tarda pas à s'éloigner pour se rendre à la sous-préfecture, où il trouva un intendant de l'armée du Rhin à la disposition duquel il se mit, lui, ses chevaux et sa voiture.

— Il faut distraire cette petite, pensa mademoiselle Daché dès qu'il fut parti.

Et, la prenant par la main :

— Viens voir la pendule, lui dit-elle.

Mademoiselle Daché en avait plusieurs, mais celle qu'elle nommait tout simplement *la pendule* était une splendide pendule Louis XIV constituant le plus bel ornement d'un grand salon où se prélassaient aussi de vieux meubles couverts de housses.

Marjorie la connaissait, elle en avait admiré plusieurs fois les bronzes dorés, la marqueterie et surtout le couronnement, représentant Apollon conduisant le char du soleil.

Toutefois, par déférence, elle resta quelques instants en contemplation; puis, machinalement :

— Elle ne marche pas, dit-elle.

— Ah! pour cela, non! répliqua la tante. Tu es jeune, Marjorie, tu manques d'expérience, tu ne te doutes pas que dans ce monde tout s'use, et que si on faisait marcher cette pendule, qui est un objet d'art d'une haute valeur...

Mademoiselle Daché s'interrompit, indécise, en proie à une tentation effrénée.

— Veux-tu la faire marcher? reprit-elle rouge d'émotion. Cela te fera-t-il bien plaisir de la faire marcher?

Et elle saisit la clef.

— Oh! cela m'est égal, répondit Marjorie avec expansion. Je vous assure, ma tante, que cela m'est absolument égal.

Pour le coup, les yeux en boules de loto demeurèrent immobiles comme des yeux de porcelaine, et les bras de la vieille demoiselle s'affaissèrent le long de son corps.

— Qu'allons-nous devenir? murmura-t-elle. Que vais-je faire de cette petite sotte qui reste indifférente lorsque je lui propose de faire marcher la pendule?

Cependant, après deux ou trois heures pendant lesquelles Marjorie ne bougea pas plus qu'un oiseau captif ayant perdu tout espoir de s'envoler, mademoiselle Daché eut une heureuse inspiration.

— Veux-tu, demanda-t-elle, faire un tour de promenade aux remparts?

— Oh! oui, ma tante, répondit vivement Marjorie.

Elle espérait rencontrer son frère dans la ville.

Elle ne le rencontra ni ce jour-là ni les jours s… vants, car il ne resta pas à Verdun; mais la gr… animation qui régnait dans les rues ordinairem… calmes, fut cause que mademoiselle Daché, tout en … cherchant qu'à distraire sa nièce, éprouva un certain plaisir à l'accompagner et se promit de rendre quotidiennes leurs promenades.

Verdun, il est vrai, ne vit pas la grande armée française qu'on appela, mais pas longtemps, l'armée du Rhin, et qui se portait avec rapidité vers la frontière. Verdun en est assez éloigné, n'a pas de chemin de fer y aboutissant, et ne donna l'hospitalité à aucun de ces beaux régiments et de ces brillants états-majors que l'on acclamait à Bar-le-Duc, à Nancy, à Metz, à Thionville. Cependant il y eut presque chaque jour quelque chose de nouveau à voir.

Arrivèrent d'abord les réserves du département de la Meuse.

L'appel de tous ces anciens soldats renvoyés dans leurs foyers depuis trois ou quatre ans aurait dû être fait avant la déclaration de guerre, et eût fourni à la France 180,000 défenseurs de plus. Fait tardivement, cet appel n'amena, dans les premiers temps et tandis que nos destinées se jouaient, qu'une perturbation générale. Les hommes étaient dirigés sur les dépôts des régiments dont les bataillons de marche étaient déjà en route, de sorte qu'ils ne pouvaient rejoindre.

Rien n'était prévu, organisé. Les intendances ne savaient où donner de la tête. Quelquefois aucun abri n'était préparé pour recevoir les hommes, obligés de coucher à la belle étoile. Faute de billets de logement, de feuilles de route, de distributions de vivres, ils battaient le pavé des rues, où la population s'efforçait de son mieux d'adoucir leur déplorable situation.

Puis trois trains spéciaux les emmenèrent vers Châlons, et une foule sympathique leur fit cortége jusqu'à la gare.

Chose extraordinaire! mademoiselle Daché en faisait partie ainsi que sa nièce.

On pressentait déjà l'avenir, on entrevoyait les premiers actes de ce drame terrible qui devait terrasser dans le sang la France agonisante, mais en étouffant en même temps l'égoïsme dans les cœurs les

plus secs et en suscitant de tous les côtés le dévouement, la fraternité, la charité.

Après les hommes de la réserve, Verdun reçut, dès les premiers jours d'août, les jeunes gens de la garde mobile du département de la Meuse.

On sait que l'idée de la formation de cette garde mobile était due au maréchal Niel, et que le maréchal Lebœuf, son successeur au ministère de la guerre, n'y donna point suite. La guerre déclarée, on y songea de nouveau. C'était trop tard. Organisée et exercée au mois de juillet 1870, la garde mobile aurait fourni à la France six cent mille hommes de plus, tous dans la vigueur de l'âge. Réunie à la hâte et au dernier moment, elle n'amena que des agglomérations incohérentes de jeunes gens profondément troublés par ce changement si subit et si radical dans leur existence, fort braves de leur personne sans doute et pleins de bonne volonté, mais ne sachant pas tenir un fusil et commandés par des officiers dont la plupart n'avaient jamais servi.

Les deux premiers bataillons et les deux premières batteries, formant un effectif de deux mille deux cents hommes, furent désignés pour tenir garnison à Verdun.

— Ma tante, dit un jour la petite Marjorie, venez voir, venez!

Et elle l'entraîna en ajoutant mentalement :

— Mon frère Robert est peut-être là.

C'était un magnifique équipage de ponts de bateaux chargé sur soixante voitures qui traversait Verdun, se dirigeant sur Metz, pour aller faire franchir à nos soldats les rivières et les fleuves allemands.

Marjorie regarda attentivement chaque convoyeur. Ils étaient presque tous militaires. Robert n'était point parmi eux.

L'équipage défila à grand bruit et s'éloigna. Il ne tarda pas à tomber entre les mains de l'ennemi.

— Tu me croiras si tu veux, petite, dit mademoiselle Daché, mais tout cela me donne la fièvre.

La fièvre... le pays tout entier l'avait déjà.

Le 3 août, un bulletin arriva, annonçant la prise de Sarrebrück. Ce bulletin avait des allures triomphantes. Verdun fut en fête. Les maisons se pavoisèrent. Puis, le dimanche, 7, trois dépêches successivement affichées annoncèrent les batailles de Wissembourg, de Reichshoffen, de Forbach, où nos soldats, après une lutte héroïque, avaient été écrasés sous des masses d'ennemis trois fois plus nombreux.

Ce dimanche-là, on procédait aux élections municipales. Des citoyens en foule parcouraient les rues. Ils se groupèrent autour des affiches. Puis ce cri jaillit de toutes les poitrines :

— Des armes! des armes!

Ce cri fut unanime dans toute la France. L'organisation immédiate des gardes nationales, dont on ne conservait que quelques rares simulacres pour flatter la bourgeoisie parisienne, fut la conséquence de nos malheureuses journées du 5 et du 6 août. A Verdun, tous les hommes valides demandèrent un fusil. Trois jours après, 1,400 citoyens étaient sous les armes et se mirent, avec un zèle tout patriotique, à faire l'exercice du canon et du fusil.

Une autre conséquence de nos premiers revers fut la mise en état de siége d'un certain nombre de départements et de villes.

En style militaire, il y a une notable différence entre l'état de guerre et l'état de siége.

Une place est déclarée en état de guerre quand l'ennemi est à quatre ou cinq jours de marche. Alors toutes les autorités civiles et judiciaires doivent se concerter avec l'autorité militaire pour toutes les mesures à prendre relativement à la sûreté générale. Toutefois chacune d'elles reste libre dans sa sphère d'action.

Lorsque l'ennemi ne se trouve plus qu'à deux ou trois journées de marche, l'état de siége est prononcé. Alors l'autorité militaire devient omnipotente , et toutes les autres administrations ne fonctionnent plus que comme déléguées par elle. Elle peut établir des tribunaux militaires auxquels ressortissent tous les crimes et délits contre la sûreté de l'État, la constitution, l'ordre et la paix publique. Elle peut ordonner la remise de toutes les armes et des perquisitions au domicile des particuliers. Elle peut interdire toute publication, toute réunion qu'elle juge dangereuse ou susceptible d'exciter ou d'entretenir le trouble et le désordre.

Verdun était en état de guerre depuis la fin du mois de juillet; il fut déclaré en état de siége par décret du 10 août.

Dès le lendemain, la place faisait publier l'avis suivant :

« Un coup de canon à quatre heures du matin pour le réveil.

« Deux coups de canon pour annoncer l'approche de l'ennemi.

« Invitation de prévenir les habitants, ville et campagne, qu'après ces deux coups de canon les portes seront fermées.

« A huit heures du soir, un coup de canon pour la retraite. Annoncer en même temps que les portes seront fermées une heure après. »

L'ennemi, en effet, n'était plus guère qu'à deux journées de marche. Il s'avançait vers Metz, et l'on prévoyait déjà, au quartier impérial, le moment où notre armée serait forcée de battre en retraite sur Verdun, pour s'appuyer à la ligne de la Meuse et aux montagnes boisées de l'Argonne.

Le télégramme suivant en est la preuve :

L'empereur à l'impératrice.

« Metz, 14 août, 4 h. 55 m. matin.

« Nous allons passer sur la rive gauche de la Moselle. Verdun sera notre point d'appui. »

Puis, le mardi 16, le chef de gare reçut par dépêche l'ordre de préparer immédiatement pour l'empereur un train « avec salon ».

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la ville.

IV

Marjorie, cette fois, n'eut pas besoin d'entraîner sa tante. Dès que mademoiselle Daché apprit par la rumeur publique que le chef de gare avait, par dépêche, reçu ordre de préparer un train « avec salon » et que par conséquent on attendait l'empereur, elle ne cessa de demander à ceux qui colportaient cette nouvelle: « Sera-t-il en uniforme? » Et, comme tout le monde lui affirmait que très-certainement l'empereur serait en uniforme, elle se disposa dès le matin à aller à sa rencontre.

Dans les rues, la foule se pressait, s'agglomérait, se questionnait.

— Êtes-vous sûr que l'empereur arrive ?

— Oui.

— A quelle heure?

— On n'en sait rien au juste.

— Mais alors on n'est pas certain...

— Parfaitement certain. Une estafette vient d'être envoyée par le général commandant la place, vers Étain, où se trouve l'empereur fugitif, afin de lui certifier que la route est libre jusqu'à Verdun.

— Fugitif! vous ne devriez pas dire ce mot-là tout haut.

— Pourquoi? C'est un fait qui n'est ignoré de personne.

L'attente fut longue, surtout pour les gens qui étaient sur leurs pieds depuis le fin matin.

Soudainement, vers deux heures de l'après-midi, une rumeur confuse circule d'un bout à l'autre de la ville; la foule s'agite, se bouscule, se précipite aux abords de la porte Chaussée, dans les rues Saint-Pierre et Chevert, et jusqu'à la porte de France.

Un nuage de poussière s'élève à l'horizon sur les hauteurs d'où descend la route de Metz et d'Étain, puis, comme chassé par un vent d'orage, roule rapidement vers les faubourgs de Verdun.

On se place, on se tasse, on se dispute pour mieux voir, puis il se fait un grand silence.

Apparaissent d'abord deux superbes régiments de chasseurs d'Afrique, les chevaux couverts d'écume, les hommes blancs de poussière.

Dans la rue Saint-Pierre, une voix crie à une tête de colonne :

— Quoi, on recule !

— Ah! monsieur, répond un officier supérieur, c'est quelquefois une dure nécessité.

Ce court dialogue, cité par les journaux, a fait le tour de la France.

Quand il eut lieu, quand ce mot *on recule* fut prononcé, un frisson de réprobation et de colère parcourut l'assistance, comme si elle se fût associée à ce cruel reproche. Mais la réponse de l'officier fut faite avec un tel accent de dignité et de douleur, que les dispositions de la foule changèrent aussitôt et devinrent manifestement sympathiques à ces deux régiments.

Viennent ensuite vingt voitures ou fourgons de la cour, escortés d'un escadron des guides et de quelques cent-gardes.

— Vois-tu l'empereur, Marjorie?

— Non, ma tante.

— Ni moi.

— Comment! vous ne le voyez pas? dit quelqu'un. Devant vous, dans la voiture découverte, avec son fils. Tenez, il salue.

— Ah! c'est vrai. Je n'aurais jamais cru... Il est bien en uniforme, mais il n'est pas à cheval.

Napoléon III est impassible et semble ne rien regarder. Cependant, quand un rare coup de chapeau lui est adressé, il ne manque jamais de le voir et de soulever poliment son képi.

D'autres voitures contiennent des généraux, des dignitaires, des écuyers.

Puis des fourgons, des fourgons, des fourgons...

Les chasseurs font la haie jusqu'à la porte de France et le cortége se dirige vers la gare.

Quelques sourires sont échangés à propos de tous les fourgons, dont un zèle inopportun multiplie l'attirail encombrant.

La foule veut se retirer pour ne pas assister à cet interminable défilé de fourgons. Mais elle reste. Qu'attend-elle donc encore? Les grenadiers de la garde. De plus, elle profite de la halte des chasseurs pour leur offrir des rafraîchissements. Ils en ont besoin : ils viennent de faire, d'une seule traite, une étape de cinquante kilomètres. Deux heures après, arrive un bataillon de grenadiers de la garde, formant l'escorte en extrême réserve. Quelle tenue! Quelle fière attitude! Les fatigues de cette longue route, sous un soleil dévorant, n'ont pas eu de prise sur ces physionomies mâles et résolues.

A la gare, Napoléon III reçoit les autorités civiles et militaires. Un plan de Verdun est apporté, et l'empereur indique, sur la Meuse, le point où doit être jeté le pont pour le passage de l'armée de Bazaine. D'une conversation un peu à bâtons rompus, il ressort que cette armée devait en effet opérer sa retraite sur Verdun, et de là sur les défilés de l'Argonne, où sans

doute elle pourrait se réunir à l'armée du maréchal de Mac-Mahon, qui se réorganisait au camp de Châlons.

C'était l'espérance de salut. Mais alors, ainsi que plus tard, l'immobilité de Bazaine... N'insistons pas; ce nom est rayé des cadres de l'armée française.

Un débat s'engage.

— Où est donc, sur le plan, le fort de la côte Saint-Michel?

— Ce fort n'existe pas.

— Sur le plan, peut-être, si le plan est ancien, mais le fort existe.

— Non, il n'y en a jamais eu.

— Pardon; d'après les bureaux du génie, à Paris, il doit être construit.

On se consulte l'un l'autre. Les voix s'animent.

— C'est la faute d'un tel.

— Non, il n'a jamais été question de ce fort.

— Vous vous trompez; la preuve, c'est que l'empereur...

D'un geste, Napoléon III interrompt la discussion et demande si le train sera bientôt prêt.

Il y a une heure et demie qu'il l'attend; mais le désarroi règne aussi bien pour emmener une Majesté fugitive que pour enrégimenter une compagnie de mobiles. Le chef de gare n'a pu faire mieux. Quand il a reçu l'ordre de préparer un train « avec salon », tout le matériel du chemin de fer, excepté les locomotives, avait été depuis plusieurs jours expédié vers Châlons pour le service de l'armée. Il ne reste plus maintenant en gare qu'un wagon de troisième classe, seul.

On s'en contentera.

Mais une locomotive a été envoyée en avant pour reconnaître et éclairer la ligne. Il faut qu'elle revienne afin qu'on sache si l'empereur peut se mettre en route sans danger.

Pour prendre patience, on se case. L'empereur, son fils et les hauts dignitaires prennent place dans le wagon de troisième; le reste de la suite, aides de camp, officiers d'ordonnance, écuyers et cent-gardes, s'installe dans des wagons à bestiaux.

Napoléon III attend là encore une demi-heure, silencieux et sombre à la portière de son compartiment. Ses traits sont pâles, fatigués. N'étant plus soutenu par l'apparat d'une arrivée en grand cortége militaire et par la présence d'une foule nombreuse, il s'affaisse sous le poids de la lassitude physique et d'une situation déjà compromise. Dieu seul peut sonder les replis de cette âme qui cherche encore à se rendre impénétrable. On remarque toutefois à un certain moment que des larmes roulent sur les joues de l'empereur après avoir glissé de ses yeux qui, voilés d'ordinaire, semblent maintenant tout à fait couverts par ses paupières appesanties.

Près de lui est assis son fils, dont l'air triste, malade et accablé, frappe tous les assistants.

Enfin la locomotive envoyée en éclaireur annonce son retour par un sifflement aigu et prolongé. Elle n'a pas rencontré apparence d'ennemis : la voie est libre. Le signal est donné aussitôt, car depuis longtemps déjà le pauvre train impérial est prêt à partir, et, quelques secondes après, il s'éloigne à toute vapeur.

Pendant ce temps, la petite Marjorie et sa tante regardaient l'installation des chasseurs d'Afrique, d'un escadron des guides et du bataillon des grenadiers de la garde sur les glacis de la place. Avec une rapidité merveilleuse, les chevaux furent dessellés, bouchonnés, la botte et le picotin servis, les tentes-abri dressées, de petits trous creusés en terre pour le feu, et sur chaque feu la marmite bientôt en ébullition. Tous les officiers passèrent la nuit au milieu de leurs hommes. Curieuse de ce spectacle nouveau pour elle, la foule ne cessa, jusqu'à la nuit close, de circuler sur le terrain du bivac, vraie fourmilière de mouvement et d'activité.

Hommes et chevaux se reposèrent pendant la journée du 17, et, le soir à huit heures, ils partirent. Tous les fronts étaient joyeux, tous les cœurs confiants et intrépides. En faisant leurs adieux à la ville, ces braves soldats promettaient une prompte revanche des surprises de Forbach, de Wissembourg et de Reichshoffen. Hélas! ils allaient à Sedan!

Mais pendant qu'ils étaient encore là, pendant que neuf escadrons de la meilleure cavalerie du monde bivaquaient sur les glacis des remparts, on vit pour la première fois, sur les hauteurs qui dominent Verdun, voltiger les flammes noires et blanches des lances des uhlans.

Ces hardis cavaliers avaient suivi en guetteurs l'escorte de Napoléon III, et l'avaient suivie de si près qu'ils étaient arrivés à Étain quelques heures seulement après le départ des grenadiers de la garde. Puis, craignant sans doute que les chasseurs d'Afrique n'eussent laissé quelques pelotons en arrière, ils avaient obliqué à gauche, traversé la Woëvre, rejoint la route de Fresnes à Verdun, et étaient venus caracoler sur la côte de Belrup, à une portée de canon du bastion Saint-Victor. Deux brigades de gendarmerie furent mises à leurs trousses; mais les uhlans ne se laissèrent pas approcher et disparurent.

Le même jour, d'autres uhlans pénétrèrent de tous côtés dans la vallée de la Meuse, explorant les villages par bandes de quatre et de six.

Ils arrivaient rapides, comme de petites nuées noires dans un ciel bleu. Ils évitaient de faire des démonstrations hostiles, et, lorsqu'ils rencontraient quelque personne évidemment inoffensive, par exemple une jeune fille ou un enfant, ils faisaient des questions sur le pays, s'informaient s'il y avait des troupes, se renseignaient sur les localités, les rou-

tes, les distances. Parmi eux il y en avait toujours un ou plusieurs parlant français. Souvent les enfants, ignorant la portée de ce qu'ils disaient et ignorant même qu'ils fussent en présence d'ennemis, leur répondaient. Quand les uhlans causaient ainsi, ils prenaient des airs de bonne humeur, ils riaient, ils plaisantaient; mais il y en avait toujours qui interrogeaient avidement l'horizon, qui scrutaient les visages et les gestes des interlocuteurs, et, au moindre symptôme de péril, tous décampaient, filaient comme le vent.

Cette vitesse d'allure les rendait presque insaisissables. Ils faisaient des temps de galop jusque dans les faubourgs de Verdun. Le 18, on en signala qui apparaissaient au loin, et ordre fut donné à quelques gendarmes de monter à cheval. Ils partirent, et, après une course de vingt minutes, ils aperçurent trois uhlans, dont un officier, qui, rebroussant chemin, se sauvèrent bride abattue. Avec leurs lourds chevaux, les gendarmes n'étaient pas capables de les atteindre. L'officier et un soldat s'échappèrent facilement. Le troisième, retardé par un motif quelconque, fut rejoint par trois gendarmes après un quart d'heure de course effrénée. Serré de près, il jeta sa lance et descendit de cheval. Croyant qu'il se rendait, les gendarmes, qui déjà avaient épaulé pour faire feu, abaissèrent leurs carabines et s'approchèrent afin de le faire prisonnier. Alors, par un mouvement prompt comme l'éclair, il ramassa sa lance et en porta deux coups terribles aux deux gendarmes les plus voisins. Le maréchal des logis qui les accompagnait fut blessé ensuite légèrement; mais la riposte ne se fit pas attendre, et il visa le uhlan qui tomba raide mort, frappé d'une balle au front.

Ce fut le premier Prussien tué sous les murs de Verdun. On l'enterra dans un champ voisin.

Les deux gendarmes dangereusement blessés furent apportés à l'ambulance établie dans la grande galerie de l'évêché.

Le service des ambulances était déjà organisé. On savait parfaitement que, frontière et place forte, la ville de Verdun devait avoir des blessés, soit qu'on se battît au loin, soit que la lutte vînt rayonner autour de ses murailles.

Or la charité chrétienne, si elle ne peut supprimer les horreurs de la guerre, peut du moins et sait les atténuer.

Mgr Hacquard, évêque de Verdun, s'était mis à la tête de cette œuvre. Une lettre pastorale demanda aux fidèles leurs prières pour la patrie, et fit appel à leur générosité en faveur « des nobles souffrances qui allaient prochainement nous entourer ». Des quêtes furent faites dans toutes les églises, des listes de souscriptions furent ouvertes. On reçut des offrandes en argent et en nature, lits, couvertures, linge et effets de pansement.

Présidé par Mgr l'évêque, un comité fut formé pour administrer les fonds, surveiller leur emploi, organiser les services. Le service médical fut confié à trois docteurs de la ville, le service de l'infirmerie fut fait par des religieuses de Bon-Secours et par des infirmiers civils de bonne volonté. Plusieurs dames, parmi lesquelles mademoiselle Daché ne fut pas la dernière à offrir son concours et celui de Marjorie, s'engagèrent à fournir amplement à la pharmacie les bandages et la charpie.

Quant aux ressources en numéraire, elles affluèrent de toutes parts. Le riche apporta ses pièces d'or, le pauvre sa modeste obole, l'enfant le sou destiné à ses menus plaisirs. Les élèves du petit séminaire, de la maîtrise et du collége, les enfants des écoles des frères, les jeunes filles des pensionnats de la Doctrine et de la Congrégation, renoncèrent à leurs prix de fin d'année pour que la valeur en fût consacrée aux blessés.

Ce zèle et cette patriotique initiative amenèrent les meilleurs résultats. Mgr Hacquard mit à la disposition du ministre de la guerre trois cents lits, en transformant en ambulances les magnifiques galeries de son évêché et ses deux séminaires. La ville offrit son collége, où l'on pouvait dresser une centaine de lits. Les hôpitaux, quoique réservés aux malades civils ou de la garnison et aux vieillards, purent encore disposer de cent lits. Un assez grand nombre de particuliers en proposèrent aussi.

Arrêtons-nous un peu à ce spectacle consolant. La France, pour des causes sur lesquelles il ne faut pas trop s'appesantir, car il vaut mieux placer devant soi des espérances qui raniment que des regrets qui découragent, la noble France a pu momentanément déchoir de sa splendeur guerrière ; mais, pour les questions de civilisation, de générosité et d'humanité, elle reste toujours la première.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

LA CABANE DU PÊCHEUR

Mes lecteurs voudront bien me suivre et pénétrer avec moi dans l'intérieur d'une petite maisonnette au toit couvert de joncs, aux murailles de pisé, qui n'a qu'une seule porte et une seule fenêtre.

Ce logis presque lacustre — car il est situé au-dessus d'un marais salant — a été bâti aux extrémités de la Camargue sur les rives du Volcarès, le refuge des flamants aux plumes roses et des derniers castors de la Gaule.

Il est habité par Jean Estivaon, un pêcheur, fils de



pêcheur, qui passe dans le pays pour le premier de la partie. Aussi, à Arles, connaît-on maître Estivaon, qui envoie tous les matins au marché les plus beaux poissons, les meilleures anguilles et les oiseaux aquatiques qu'il *démolit* à coups de canardière, tout en visitant ses nasses et ses *tendides*.

Je ne sais pas si tous ceux qui liront ces lignes savent exactement où se trouve la Camargue.

C'est à l'embouchure du Rhône, au-dessous de la ville arlésienne, où le grand fleuve qui descend des montagnes de la Suisse se divise en deux parties, dont l'une se dirige presque en droite ligne vers la mer, tandis que l'autre — le petit Rhône — décrit une courbe et va se perdre en face des îles Sainte-Marie, à la gauche d'Aigues-Mortes.

Dans la partie de ce désert paludéen qui avoisine la Méditerranée, on rencontre à peine quelques maisons de pêcheurs. Il n'y a plus de fermes, ces établissements de la civilisation ne se trouvant qu'en amont du delta formé par la bifurcation du fleuve. C'est là qu'on rencontre de vastes prairies aux fleurs multicolores, des champs couverts d'épis dorés, des fruits sur tous les arbres, et c'est là que le paysan peut, sans se donner trop de mal, faire deux récoltes dans la même saison.

En descendant dans l'intérieur de l'île, la tristesse vous gagne; on se trouve en face du Volcarès, vaste marécage entouré de quelques pinèdes (bois de pins) qui jettent leur ombre sur cette plaine verdâtre. Et pourtant cette tristesse ne ressemble point à celle qui serait la suite d'un chagrin : elle a un charme, celui du silence, qui est une harmonie du désert provençal.

L'hiver, les pluies, les eaux du Rhône grossi font du Volcarès une petite mer qui se joint à la grande; mais quand vient l'été, les miasmes délétères empoisonnent l'atmosphère, et la fièvre règne en souveraine dans tous ces parages.

En somme, ce n'est pas l'Éden, mais c'est un beau paysage. La végétation arborescente, outre les pins dont j'ai déjà parlé, se compose de saules, de salicors au branchage de pourpre et de tamaris dont les grappes rosées se détachent sur ses frisures d'un vert brillant. Les *sognes* (joncs), les *rollets* (roseaux) entourent les paluds, et c'est avec ces deux produits de la Camargue que l'on couvre les toits et que l'on fabrique des chaises, des paillassons, des cabas à moulins et autres objets utiles aux ménages du pays.

La forme de la Camargue est particulière à ce pays. Les oiseaux sont d'abord ceux de la mer : grandes hirondelles criardes, mouettes blanches qui pêchent le long des marais, grues aux plumes cendrées, butors aux vêtements striés de noir et de jaune, macreuses, canards de toutes les espèces, flamants aux pattes en échasses, aux ailes rouges, castors dans les pleines eaux, et enfin, sur les prairies, des myriades de papillons, sur les joncs des nuées de moustiques, et dans les haies des fermes des rossignols qui roucoulent toutes les nuits leur douce cantilène aux échos... du marécage.

Et çà et là, dans ces grands paluds qui n'ont pas d'horizon, des manades de chevaux et des troupeaux de bœufs à moitié sauvages, surveillés par un *gardian* — qui ressemble à s'y méprendre à un *picador* des courses de taureaux espagnoles — armé d'un trident et suivi de son *dondaire*, animal pacifique qui porte une sonnette au cou et dont la mission est de ramener près du troupeau les bœufs et les vaches égarés aux environs.

Outre le *gardian*, la Camargue a pour habitants le *saunier*, qui fabrique du sel dans les salines qui bordent la mer, et le *pêcheur*, dont les efforts journaliers répondent aux besoins des marchés d'Arles, d'Aigues-Mortes, de Tarascon et de Beaucaire, voire même de Nîmes.

Ce pêcheur est d'habitude un très-habile chasseur, qui se sert avec autant d'adresse du trident pour harponner le poisson dans les *roubines* ou les marécages, que du fusil pour tirer sur les volées de canards le soir au crépuscule ou le matin à la *passée*. Il arrive bien souvent que le jour, en se glissant à travers les canniers, monté sur son *négue chin* (sorte de bateau plat de la forme d'une navette), il surprend quelques palmipèdes qui dorment la tête sous l'aile; il fait alors un joli coup double sans dévier, en se rendant aux nasses placées dans les meilleurs endroits.

J'ai connu ce pêcheur qu'on appelait Jean Estivaon; il me menait souvent à la chasse pendant ma jeunesse, et à son métier de pêcheur et de braconnier il joignait aussi l'art de « piper » ou plutôt d'*appeler*, poussé jusqu'aux dernières limites.

Pendant une belle journée de février, nous nous trouvions ensemble — il y a longtemps de cela, hélas! — et il me parla de ses talents dont je voulus faire l'expérience.

— Que désirez-vous, me dit-il, que je fasse venir à moi? des lapins ou des perdrix?

— L'un et l'autre, répondis-je, si faire se peut.

— Cest bien, monsieur; commençons par les lapins. Aussi bien voici un terrier très-fréquenté. Allez vous cacher là-bas derrière ces tamaris : moi je reste ici.

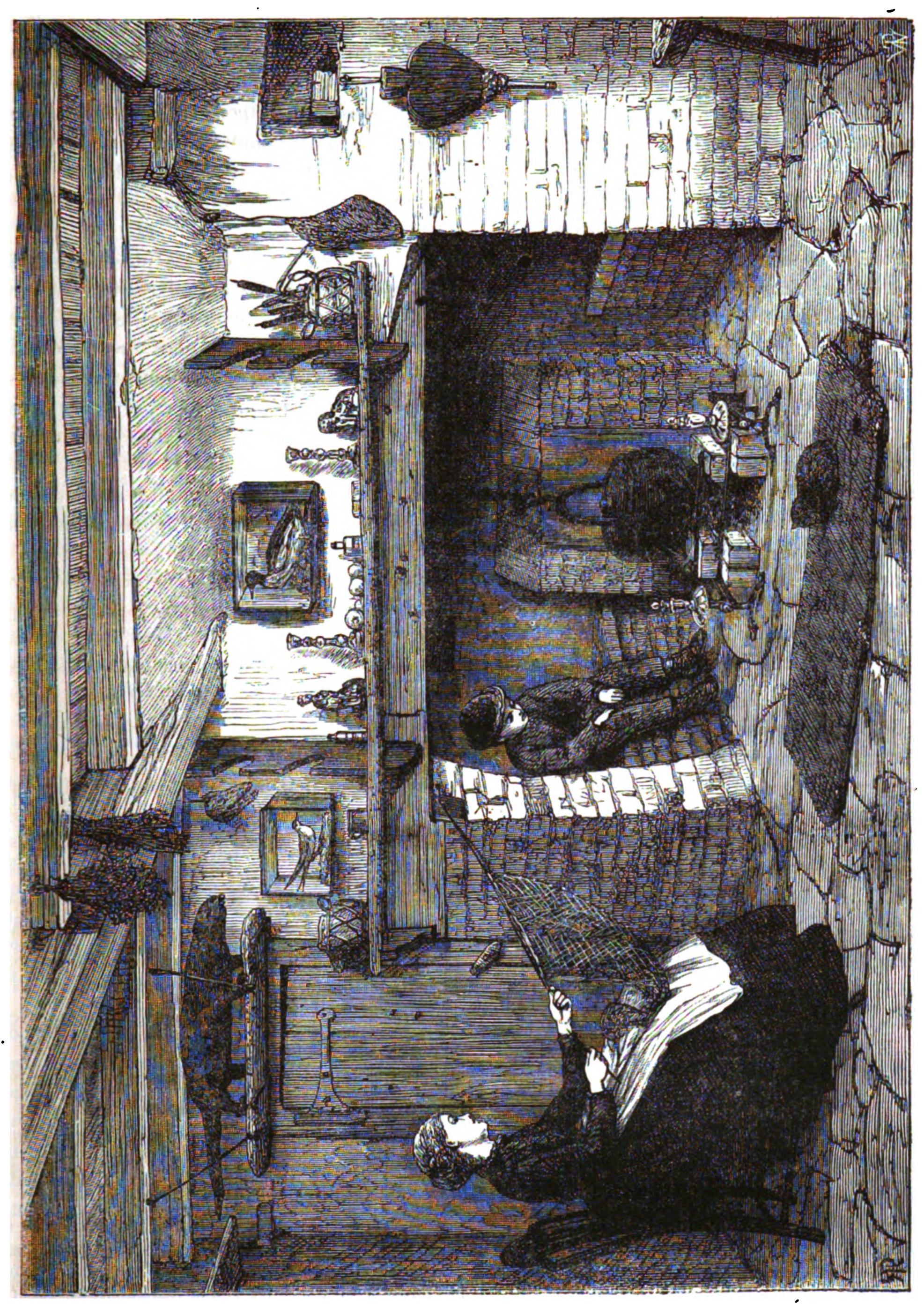
Ce qui fut dit fut fait. Estivaon alla couper quelques branches et s'en couvrit le corps, après s'être couché à un mètre de distance de la plus large « gueule ».

Et tout aussitôt je l'entendis « frouer » d'une certaine façon, imitant les cris d'un lapin en quête d'un camarade.

A peine deux minutes s'étaient-elles écoulées, qu'un *janot* montra ses deux oreilles à l'orifice de l'un des trous; quelques secondes après, un second rongeur

apparaissait à une autre issue, puis un troisième, un quatrième; et maître Estivaon « frouait » toujours. Les lapins arrivaient jusque sur son visage, et pourtant le pêcheur ne bougeait pas.

Tout d'un coup je le vis faire un brusque mouvement : il avait pincé dans ses mains rugueuses un superbe lapin qui gigottait inutilement... il ne put se débarrasser de l'étreinte qui le retenait, et reçut plus



Le coin du feu.

vite qu'il ne le voulait le coup accoutumé sur la nuque.

Je n'en croyais pas mes yeux.

Après avoir adressé mes compliments à ce chasseur sans fusil, nous continuâmes notre promenade, et bientôt, au détour d'une haie, une paire de perdrix rouges s'envolait à 15 mètres de distance.

— Je vais les rappeler, me dit Estivaon. Cherchez une cachette très-épaisse et regardez bien ce qui va se passer.

Le vieil endurci recommença le même manége; seulement la réussite fut un peu plus longue. Il fallut

un quart d'heure à peu près avant que j'entendisse répondre aux *kot kot kolé* qu'imitait à ravir le braconnier émérite de la Camargue. Le garron (nom donné au chef de la famille des gallinacés) arriva enfin, hérissant ses plumes et cherchant celui qui faisait tant de bruit : il passait et repassait sur le corps d'Estivaon. Bientôt un autre coq se présenta en voletant sur la place où se jouait la comédie. Ce fut alors que la bataille commença. Elle eut lieu sur la tête, sur les épaules, sur les bras de l'homme couché et immobile.

Il avait été convenu qu'on respecterait les oiseaux, afin de ne pas enfreindre la loi sur la chasse, et d'ailleurs, à cette époque de l'année, les perdrix rouges ne valent pas grand'chose à manger. Aussi, quand Estivaon se releva d'un bond, nos deux coqs s'enfuirent-ils à tire-d'aile pour rejoindre chacun leur compagne.

Estivaon m'assura qu'au mois d'août il pouvait attraper toute une compagnie de perdreaux rouges sans quitter la place où il s'était couché.

Après avoir visité les pêcheries organisées par Estivaon, nous rentrâmes à sa maison pour dîner. Sa femme — une Arlésienne, mère d'un gentil garçon — avait tout préparé sur la table de la principale pièce. La marmite contenant la bouille-abaisse était sur l'âtre, et Arnaon, le jeune fils de ces deux paysans modèles, surveillait la cuisson, assis dans une des niches de la cheminée.

Madame Estivaon, elle, s'occupait à faire des filets pour les travaux de son époux, et le chat, étendu sur un tapis de sparterie, « rouronnait » tout haut sans vergogne aucune.

La gravure qui accompagne cet article représente cette scène charmante prise sur le vif.

Au-dessus de la cheminée, Estivaon me montra un superbe canard de la Caroline qu'il avait tué en 1839, lors du grand froid, qui fut de 14 degrés en Provence. Il avait également empaillé un castor pris dans ses filets en 1845, un loriot noir et citron, fort rare, et la tête d'un brochet pesant 12 kilos, un des monstres du Rhône.

Madame Estivaon nous servit un excellent repas, et tandis qu'Arnaon nous racontait ses petites histoires, nous arrosions notre gosier altéré avec ce généreux vin de la Crau, qui n'est réellement connu et apprécié que par les vrais amateurs, ceux du pays.

La Camargue — qu'on se le dise — est un des « pays » de France les plus curieux à visiter... sans oublier la maison de Jean Estivaon.

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

DES LECTURES[1]

—

« Les livres, a dit un grand docteur[2], sont une compagnie pour les hommes durant leur passage sur la terre. Compagnie fidèle, respectueuse et familière tout à la fois, elle se tient à côté d'eux sans se rendre jamais importune. Elle parle sans fatiguer, garde le silence quand on le préfère, ne contraint pas à croire les vérités qu'elle dit, et signale au lecteur ses défauts sans le blesser par sa franchise.

« Donc, dans les desseins de la Providence, les livres sont un des moyens les plus propres à éclairer l'esprit, à l'enrichir et à corriger les mœurs. »

Il faut en conclure que le goût, et par suite l'habitude de la lecture, ne sauraient être trop développés chez les jeunes gens. Vainement chercherait-on un emploi de ses loisirs plus noble, plus attachant, plus profitable, à la condition toutefois de bien choisir ce qu'on lit.

Plusieurs sortes de livres sont à notre disposition :

1° Les bons livres, livres religieux, livres instructifs et sérieux ;

2° Les livres frivoles ;

3° Les mauvais livres.

LES LIVRES RELIGIEUX

Sont bien les meilleurs entre tous les bons livres, et ceux desquels il est juste de dire : *Un bon livre est un bon ami.*

« On les compare encore à un miroir fidèle. Si l'un retrace les moindres taches du visage, l'autre découvre les vices les plus cachés, les plus secrètes faiblesses du cœur, avec une sincérité tout à la fois impitoyable et discrète, qui permet d'appliquer au livre pieux cette devise qui se lisait à l'entour d'un vieux miroir : *Il ne fait grâce à personne, et il n'offense personne*[3]. »

En effet, ce que nul n'ose nous dire sur nos défauts et notre caractère, ce que nos amis eux-mêmes nous taisent trop souvent, de crainte de nous déplaire, le livre, ami sincère, miroir fidèle et silencieux, nous le dit pour notre bien. Il nous montre à nous-mêmes tels que nous sommes, sans flatterie, sans faiblesse, comme aussi sans aigreur. Son langage muet n'a

1. Nous empruntons ce fragment au livre de madame la comtesse de Flavigny sur *le Règlement de vie et la persévérance après la première communion*. Il renferme d'excellents conseils donnés d'une voix amie qui a toute autorité pour se faire écouter.

Madame de Mauchamps a également écrit un livre intitulé : *Désirs de la première communion*, que nous recommandons aux familles.

2. Jean Chrysostome.

3. L'abbé Baudrand.



rien de blessant pour l'amour-propre ; c'est en secret qu'il avertit ; il ne demande pas de réponse, il n'exige pas d'aveu ; mais l'aveu se fait sans bruit, au fond de l'âme, n'ayant que Dieu seul pour témoin.

Et que de réflexions salutaires, d'heureux retours sur soi-même, de résolutions généreuses, ces avertissements muets ne font-ils pas naître ! Que de grands pécheurs sont devenus de grands saints par la lecture : saint Augustin, saint Ignace et tant d'autres !

Saint François de Sales donnait ce conseil aux fidèles de son temps :

« Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion, et lisez-en chaque jour un peu avec une pieuse attention, comme si vous lisiez de véritables *lettres* que les saints vous eussent adressées du ciel, votre patrie, pour vous en montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller vous-mêmes [1]. »

Des lettres, mes enfants, des lettres du pays, de la famille absente ! ah ! demandez au voyageur avec quelle impatience il les attend, avec quels transports il les reçoit sur la terre étrangère ! Par delà les mers lointaines, dans les lieux où les courriers n'arrivent qu'à de rares intervalles, l'émotion est grande le jour où le bateau doit venir. On se réunit sur la plage, les yeux fixés vers l'horizon. Tout à coup, bien loin, bien loin encore, un peu de fumée, une voile blanche se détachent sur l'azur du ciel... Le voilà... le voilà... le bateau... oui, oui, c'est bien lui... il arrive !

Et tous les yeux se mouillent, et tous les cœurs battent d'espoir et de crainte... Hélas ! oui, de crainte aussi, car une vive anxiété se mêle aux plus douces espérances :

« Mon Dieu ! si le courrier n'apportait rien aujourd'hui pour moi... ou si je recevais quelque fâcheuse nouvelle de ceux que j'ai laissés là-bas !... » Et ces inquiétudes ne se justifient que trop pour plusieurs.

Rien de semblable dans les saintes lettres que nous envoie le ciel et dans lesquelles Dieu nous parle, tantôt lui-même, tantôt par la voix de ceux que sa sagesse inspire. Ici, nulle tristesse à craindre pour notre cœur, point de fâcheuses nouvelles à recevoir de la vraie patrie, des amis qui nous y ont précédés, des couronnes qui nous y attendent.

Point de mécomptes non plus à redouter : le livre est là, toujours là, à notre portée. Nous y pouvons chercher à toute heure ce qui répond à notre besoin du moment, et il est d'expérience que, bien souvent, en ouvrant son livre au hasard, la bonté de Dieu y fait trouver ce qui, à l'heure présente, est le plus nécessaire à l'âme : le conseil, l'encouragement, la consolation ou l'espérance.

Pourquoi donc n'avoir pas plus de goût, plus d'attrait pour les saintes lectures ?

[1] Voir *De la Lecture spirituelle.*

Ah ! c'est que les choses du ciel nous touchent peu, c'est que nous ne nous intéressons qu'à la terre et à ce qui s'y passe... *Sursum corda :* le cœur en haut !

LIVRES INSTRUCTIFS. — LIVRES SÉRIEUX.

De grâce, n'allez pas vous écrier : « Ah ! les livres sérieux... pour la classe... à la bonne heure ! mais en récréation ne nous en parlez pas ; car si, dans l'intervalle de nos jeux, nous prenons un livre, c'est pour nous divertir. »

— Ma mère, il faut pourtant que je vous le confie, nous parlons bien souvent ainsi, mes amis et moi. Et, oserai-je vous l'avouer ? oui, je l'oserai, car je vous dis tout ; eh bien, lorsque, dans les livres amusants que vous me permettez de lire, je rencontre quelques pages un peu sérieuses, comme des descriptions ou des réflexions... ordinairement je les passe pour rechercher le fil du récit, voir ce que deviennent les personnages, et arriver vite au dénouement ; car c'est là surtout ce qui m'intéresse.

— Mon fils, j'avais bien observé cela quand tu étais tout enfant. Je le comprenais alors ; je le comprends moins aujourd'hui, et je regrette d'apprendre que ton éloignement pour ce qui est sérieux subsiste encore. Tu prends un livre pour *t'amuser*, me dis-tu ; c'est tout simple ; mais crois-tu donc qu'il ne serait pas possible de s'amuser, c'est-à-dire de se plaire, de récréer son esprit par d'autres lectures que des contes ? Sois certain que cela se peut : ce n'est qu'une habitude à prendre. Quand on a surmonté la répugnance assez naturelle à la jeunesse pour ce qui est sérieux, quand on s'est fait un peu violence à cet égard, l'intérêt naît bientôt, car il est réellement contenu dans ces livres qui t'en paraissent dépourvus, et il n'est besoin que de l'y chercher pour le découvrir.

Essaye donc sur ma parole, essaye par raison, par un louable désir de t'instruire, et tu seras tout surpris de trouver bientôt de l'intérêt, du charme, à des lectures que tu qualifies d'ennuyeuses sans trop savoir pourquoi.

Parcourons ensemble, si tu veux, les différents genres de ces lectures :

1° L'*histoire*, d'abord ; l'histoire ancienne et moderne, et, avant toute autre, l'histoire de la religion, l'histoire de l'Église et notre histoire nationale. Oh ! que je te plaindrais de ne pouvoir éprouver l'intérêt saisissant, l'émotion profonde qui s'attachent à la naissance et au développement, à travers les siècles, de cette double mère-patrie : patrie de nos âmes, patrie de nos pères, la nôtre ; patrie chrétienne, patrie française, dont les saints, les héros, les grandeurs, les gloires et les douleurs nous appartiennent et nous touchent par l'endroit le plus sensible du cœur !

2° Les *voyages*. Ils enseignent la géographie d'une façon tout autrement intéressante que la froide no-

menclature d'un livre de classe. Ils nous initient à une foule de connaissances aussi attrayantes que variées. Avec un récit de voyage à la main, on fait de jolies excursions sans sortir de sa chambre; et n'est-il pas charmant de parcourir le monde entier, sur terre et sur mer, tranquillement assis au coin du feu?

3° Les livres qui traitent des découvertes modernes, des grands problèmes de la nature et de la science, si curieux à étudier, et que, de notre temps, on cherche par de louables efforts à mettre à la portée de la jeunesse.

4° Enfin, les livres qui ont rapport au métier qu'on apprend, à la profession à laquelle on se destine. On trouve dans ces sortes de livres des notions spéciales qui préparent des ouvriers, des artisans capables, en développant les facultés spéciales que Dieu leur a données.

Crois-le bien, tout ce qu'on apprend de bonne heure trouve tôt ou tard son application pratique. Tout le long de la vie, telles circonstances peuvent se présenter, qui permettent d'utiliser ce petit bagage de connaissances acquises dans la jeunesse, et dont alors on ne prévoyait pas l'emploi.

En attendant, l'esprit s'orne, s'élève; son horizon s'agrandit. On s'intéresse aux conversations des gens sérieux en devenant plus capable de les comprendre.

Compterais-tu pour rien tous ces avantages des lectures sérieuses, et leur préférerais-tu celles desquelles il ne reste rien, ni dans l'esprit ni dans le cœur?

Comtesse DE FLAVIGNY.

— La suite prochainement. —

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41.)

CHAPITRE II

Quand le café parut sur la table, Léopold se leva et partit comme une flèche.

— Comme Léopold a été sage aujourd'hui, dit M. Massereau en se servant du sucre; je lui ferai mon compliment.

— Trop sage, remarqua le colonel : il a à peine mangé.

— Ce qu'il n'oublie jamais cependant, continua M. Massereau en riant. Votre rosette et vos moustaches l'ont pétrifié, ce gamin! Nous verrons bien s'il sera aussi guindé ce soir.

— Il se tient généralement bien en société, remarqua madame Massereau avec une gravité vraiment comique.

— Pas dans la nôtre, pas dans la nôtre, Caroline.

— La nôtre, répéta madame Massereau avec agacement, la nôtre est celle de tous les jours.

— Oh! certes, il en a l'habitude, il n'en a que trop l'habitude. Allons, ne me fais pas des yeux en revolvers; il a été gentil aujourd'hui, très-gentil, restons-en là et parlons d'autre chose.

— S'il vous plaît, mon cher ami, dit le colonel en s'essuyant les moustaches, nous épuiserons d'abord ce sujet. Léopold est bien pour quelque chose dans mon voyage.

Madame Massereau devint très-rouge, puis très-pâle. M. Massereau se versa une nouvelle tasse de café, sentant bien que la question entrait sur un terrain brûlant.

— Je crois, reprit gravement M. Dauvellec, qu'il est temps de le mettre au collége.

— Au collége? répéta madame Massereau d'une voix à peine distincte.

— Si jeune! ajouta M. Massereau qui compatissait à l'émotion éprouvée par sa femme.

— Dans le testament de son père, il est dit qu'il y sera placé à neuf ans.

— C'est une horreur! s'exclama madame Massereau.

— Elle y est. L'an dernier, je vous ai écrit pour vous rappeler le devoir qui m'incombait comme tuteur, vous avez paru si désolée que je vous l'ai laissé un an de plus. L'année est écoulée, ma chère Caroline.

— Mon cousin, vous avez dit jusqu'à ce qu'il se soit fortifié, s'écria madame Massereau.

— Pardon, je vous l'ai laissé dire. Je vous assure que je suis désolé de vous infliger cette contrariété.

— Jusqu'à ce qu'il se fût fortifié, répéta avec entêtement madame Massereau; c'était convenu.

— Nulle convention, ma cousine, ne peut remplacer la volonté formelle du chef de famille, exprimée dans un testament légal. Je ne saurais comme tuteur accepter cela, et d'ailleurs en cette année que vous aviez réclamée il ne s'est pas fortifié, au contraire.

— Il est d'un tempérament délicat, colonel, il est d'un tempérament excessivement délicat.

— C'est un malheur. Eh bien! la vie de collége aura raison de cette délicatesse.

— Elle est faite pour cela! s'écria M. Massereau.

— Toi d'abord, Fortuné, tu n'as jamais pu souffrir ce pauvre enfant.

— Ma femme, que dis-tu là? je l'ai bel et bien souffert; mais je ne te le cache pas, sachant que, un jour ou l'autre, nous serions délivrés de lui...

— De lui!

— Je veux dire de la responsabilité, de la très-lourde responsabilité de son avenir. Si ton pauvre neveu a nommé le colonel tuteur et maître absolu de son fils, c'est qu'il avait ses raisons.

— Il te connaissait si personnel, si incapable d'élever un enfant!

— Voyons, Caroline, dis *nous*, dis seulement *nous*, et ce sera très-bien. Il nous reconnaissait si incapables d'élever un enfant! Franchement, ma femme, ce



n'est pas notre fait et nous n'avons pas grâce d'état pour cela. Toi, tu gâtes indignement ce petit Léopold; moi je le bouscule et je le tyrannise pour ce dont il est bien innocent. Car enfin, que diable! il n'a pas apporté la paix dans notre ménage, ce pauvre enfant-là. Il n'est pas de jour où je ne me dise qu'il y est de trop.

M. Massereau était lancé, il ne voyait pas tout ce qui s'amassait de dépit entre les deux petits bandeaux bien lisses de sa femme; mais M. Dauvellec pressentit qu'un mot de plus déchaînerait un de ces orages conjugaux dont il avait été parfois le témoin, et, s'adressant au discoureur :

— Mon cher Massereau, dit-il, je vous demanderai de me laisser traiter cette délicate affaire avec ma cousine, à laquelle je serais fâché de causer la moindre peine. Si vous vouliez me précéder chez le notaire pour presser un peu les écritures de son clerc, vous me rendriez service, car vous savez que je pars demain.

— C'est bien : vous me renvoyez, dit M. Massereau en saisissant son chapeau, je m'en vais. Ma femme et moi n'avons jamais été du même avis en cela. Qu'elle s'arrange de votre pupille avec vous.

Et, saluant gracieusement de la main, il sortit.

Le colonel s'approcha de madame Massereau :

— Maintenant, causons raison, dit-il doucement, comme des personnes qui accomplissent un devoir.

Cela dit, il développa brièvement les raisons qui l'amenaient à ne plus transiger avec ses obligations de tuteur. Il avait outrepassé de près de deux années la date posée à l'entrée de Léopold au collége; toutes les carrières nécessitaient désormais une éducation commencée de bonne heure; plus on attendrait, plus la vie de collége paraîtrait dure à l'enfant : il n'y avait plus à hésiter, tout retard lui serait préjudiciable à tous les points de vue.

— C'est uniquement pour vous expliquer cela que je suis venu en personne, dit-il en terminant. A toutes mes lettres vous avez opposé des fins de non-recevoir. Je sais que Léopold vous manquera; mais vous le retrouverez aux vacances. Je n'ai pas l'intention de vous l'enlever, je remplis simplement le mandat que ma sœur m'a confié en mourant.

Madame Massereau l'avait écouté avec irritation.

— Je sais bien que ce testament vous donne tous les droits, dit-elle amèrement. Dans la famille, il en a toujours été ainsi. J'ai toujours eu les charges, pas autre chose. J'aurais trouvé juste que vous m'eussiez laissé Léopold jusqu'à douze ans.

Le colonel hocha la tête.

— Mais dans tous les cas, vous ne le redemandez pas maintenant; les vacances vont commencer....

— Dans huit jours; mais je pensais profiter de mon voyage pour le conduire chez mon frère, où je passe seulement deux jours. Je l'ai annoncé.

Une contrariété très-vive se peignit sur le visage de madame Massereau :

— Vous tenez à ce voyage? dit-elle.

— Beaucoup, et je tiens aussi à ce qu'il passe quelques semaines de vacances avec mes enfants. Le régime du collége lui paraîtra moins rude au sortir d'une famille où tout marche quelque peu militairement.

— Vous voulez me l'enlever, voilà.

— Ma chère cousine, il serait plus juste de dire qu'il vous est obligatoire de me le rendre. Encore une fois, songez que je suis le chef d'une nombreuse famille, le père de quatre enfants, et que chez nous le besoin d'un cinquième ne se fait nullement sentir. Je n'agis que par conscience, pour le plus grand bien de l'enfant. En le réclamant, j'use strictement du droit que le testament de son père m'a conféré.

— Oh! vous avez la loi pour vous, je le sais bien; sans cela, il n'y aurait pas de raison qui tienne. Je sais aussi bien que personne où est le bien pour les gens qui me sont quelque chose, et je ne laisserais point à d'autres le soin de les rendre heureux. Je n'élève point si mal Léopold. A-t-il jamais manqué de quelque chose? Je ne prenais point vos lettres au sérieux, je pensais toujours que, étant vous-même chargé d'enfants, vous me le laisseriez.

— Je vous l'ai laissé deux ans, ma cousine. Voilà deux ans que j'ai le devoir strict de m'en occuper. Le laisser cette année équivaudrait à me démettre de mes fonctions de tuteur.

— Est-ce que vous en auriez l'idée?

— Non : un pareil legs est sacré, on n'a jamais le droit de le refuser.

A cette réponse prononcée avec fermeté, madame Massereau comprit qu'elle ne modifierait pas les résolutions du colonel, et changea soudain le sujet de conversation.

Après quelques minutes d'entretien banal, ils se séparèrent. Le colonel alla rejoindre M. Massereau chez son notaire, après avoir dit à madame Caroline :

— Vous savez que je prends le train d'une heure trente, demain.

Ce qui voulait clairement dire :

— N'oubliez pas de préparer les bagages de mon pupille.

Madame Massereau fit un signe de tête affirmatif; mais à peine le colonel eut-il tourné les talons qu'elle se précipita dans le couloir à la rencontre de Marie-Céline en s'écriant :

— Il le veut, il le veut absolument; mais il ne l'aura pas!

CHAPITRE III

S'il est un instant dans la journée où Léopold mérite son nom de monsieur Je-veux, c'est bien à l'heure



de son lever. D'abord se lever est pour le petit paresseux toute une affaire.

Cela se passe ordinairement ainsi :

Sa tante ou Marie-Céline l'appelle une fois, deux fois, trois fois. Il feint de dormir. On va le secouer.

Il grogne ou il rit. Enfin, le voici debout, bien éveillé, à moitié habillé, mais déjà plongé jusqu'au cou dans ses caprices. C'est sa marraine qui fait sa toilette, ce qui ne la fait pas marcher plus vite. Il a le pied en l'air pour enfoncer sa bottine. « Mon canon ? » crie-t-il. Il lance la bottine en l'air et il court à cloche-pied chercher un petit canon qu'il veut visser sur son affût. Sa marraine met à grand'peine la main sur lui, et la toilette se continue. Mais ce malheureux canon qu'il faut sans cesse changer de main est un véritable élément de désordre. Madame Massereau finit par le lui arracher des mains et va le rejeter dans la boîte à joujoux.

Elle n'a eu que le temps de se détourner, Léopold est parti, et une toupie vient virer entre ses jambes. Elle le rattrape une seconde fois et le traîne auprès du lavabo.

Alors c'est une cascade du mot favori de l'enfant : je veux.

— Je veux de la pommade.

« Je veux de l'eau chaude.

« Je veux faire ma raie.

« Je veux nouer ma cravate. »

Cet exercice de l'habillement de l'enfant gâté est certainement de nature à donner une courbature morale et physique à la personne qui y participe, et cependant madame Caroline l'aime. Quand son mari survient et lui crie avec impatience :

— N'est-il pas temps de laisser ce grand garçon-là s'habiller tout seul?

Elle le regarde de travers et s'oppose énergiquement à ce que l'essai soit tenté. Si Léopold s'habillait tout seul, mais il n'aurait plus besoin d'elle ; mais il s'habituerait à se passer d'elle. Il faut qu'elle l'habille, elle l'habillera. Pauvre madame Massereau ! elle ne sait pas faire l'autre toilette, la toilette du caractère, la toilette du cœur. Voilà cependant une parure à laquelle il faut présider bien plus longtemps encore et qui ne se fait guère toute seule non plus.

Oh ! certes il est bien doux de chausser de tout petits pieds, de démêler une soyeuse chevelure ; mais ce n'est là que la moindre partie de la tâche maternelle. Les pieds grandissent, la chevelure tombe vite sous le ciseau ; il faut bien que l'amour grandisse aussi et remonte jusqu'à l'âme. Alors viennent d'autres soins, des soins plus délicats encore. Quand l'esprit d'un enfant s'habille tout seul, il risque fort de se bien mal vêtir, et il a grand besoin de l'autorité, sinon de la main de sa mère.

Le jour du départ du colonel, ce fut à Marie-Céline que fut dévolue la corvée d'habiller Léopold. Madame Massereau, sortie mystérieusement de très-grand matin, n'était pas revenue à huit heures, et Léopold, s'ennuyant lui-même sous ses draps, avait appelé Marie-Céline, qui était vite accourue.

Malgré son empressement, elle fut accueillie par de grands cris. Léopold trouvait qu'elle n'était pas venue assez vite et s'habillait furieusement, tout à l'envers.

— Mais, monsieur, on met ses bas avant son chapeau, cria Marie-Céline en le voyant courir pieds nus et tendre la main vers sa casquette.

— Je veux mettre ma casquette, répondit-il majestueusement.

— Mettez-la, c'est drôle ; mais si cela vous plaît, ça m'est égal. Allons, asseyez-vous, voici vos bas.

— Arrange-les.

— Voilà les deux pieds rentrés, allons, vite.

— Je veux que tu me les mettes toi-même.

— Bon, est-ce que vous êtes manchot, ce matin ? Un homme de votre âge... Vous le voulez, c'est bien. Donnez-moi votre pied.

— Lequel ?

— Celui que vous voudrez.

— Tiens, en voilà un ; non, voilà l'autre. Aimes-tu mieux celui-ci, ou bien celui-là ?

Et ses deux pieds se levaient et se baissaient alternativement devant le visage de Marie-Céline agenouillée.

— Je ne vas pas rester ici une éternité comme madame, dit-elle enfin ; quel petit feignant vous faites !

— Ah ! tu m'appelles feignant ; attends ! attends !

Et l'enfant, s'échappant, alla prendre une petite cravache, et la fit cingler autour de Marie-Céline, qui se mit à courir de ci, de là, renversant les chaises, entraînant les vêtements, riant et maugréant tout à la fois.

— Ah çà ! est-ce fini ? dit-elle enfin, moitié rieuse, moitié fâchée. Si M. le colonel vous entend, il va arriver, vous aurez grand'honte, et ce sera bien fait.

Au moment même où Marie-Céline proférait cette menace, la porte s'ouvrit devant madame Massereau. Elle était rouge et fort inquiète.

— Eh bien ! dit-elle, pourquoi Léopold s'est-il levé sitôt, aujourd'hui?

— Madame, il est neuf heures, répondit Marie-Céline en jetant un coup d'œil vers la pendule.

— Cette pendule avance. Je ne veux pas qu'il se lève ce matin, il est malade.

— Moi ! cria Léopold en sautant à pieds joints pardessus un tabouret.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

—

Le théâtre, on le sait, s'est emparé de toutes les classes sociales pour les peindre sur la scène : médecins, avocats, notaires, magistrats même, tout le monde y a passé ; — et cependant, jusqu'à ce jour, il était une catégorie de citoyens qui avait à peu près échappé à cette commune loi : il est vrai que ces citoyens ne sont ni hommes ni femmes, — tous Auvergnats.

En un mot, on n'avait point encore mis les charbonniers sur la scène dramatique ; ce qui donnerait à penser que les enfants de l'Auvergne sont aussi immaculés de défauts ou de ridicules qu'ils sont noirs de taches au visage.

Maintenant, c'en est fait : désormais les Auvergnats ont payé tribut à la comédie : on joue sur un des théâtres du boulevard une petite pièce fort drôle qui est intitulée, *les Charbonniers :* jusque-là, d'ailleurs, rien de bien d'extraordinaire. Mais voici maintenant le côté plaisant de la chose :

Le directeur du théâtre en question, voyant que ses acteurs déguisés en charbonniers avaient tant de succès à la scène, s'est dit que quand on prend des charbonniers on n'en saurait trop prendre ; et il a pensé au coup d'œil féerique, imprévu, idéal, que présenterait une salle dont une galerie tout entière serait garnie de vrais charbonniers, étalant leurs habits et leurs noires personnes dans les fauteuils habituellement occupés par des dames élégantes ou des messieurs vêtus du frac à grands revers et du gilet en cœur : il y aurait là de quoi faire courir tout Paris ! Ce serait une *attraction* capable de remplir, à la faire craquer, la caisse du théâtre.

Tout plein de sa belle idée, le directeur dont il s'agit a fait annoncer que tous les Auvergnats et Auvergnates qui voudraient assister à la représentation des *Charbonniers* n'avaient qu'à se faire inscrire au bureau ; il leur serait délivré des billets de galerie, qu'ils auraient droit d'utiliser à tel ou tel jour, suivant leur numéro d'inscription.

Les enfants de Saint-Flour et autres lieux circonvoisins furent bien un peu étonnés en apprenant cette libéralité inattendue ; mais comme, en gens sages, ils ont l'habitude de ne laisser rien perdre, ils furent unanimes pour décider qu'ils profiteraient de l'obligeance du gracieux directeur. Celui-ci ne reçut pas moins de quatre cents demandes d'entrée, et les accorda : une centaine d'invités devant être admis à la fois, il y avait lieu d'espérer un tableau aussi noir que plaisant.

Hélas ! le soir où la première série devait disposer des places qui lui avaient été si courtoisement accordées, le directeur, un peu avant le lever du rideau, fait appeler son régisseur :

— Les charbonniers sont-ils dans la salle ?

Le régisseur va voir, inspecte, revient et s'écrie d'un ton consterné :

— Pas le moindre charbonnier !

A son tour, le directeur va regarder par le petit trou circulaire qui est percé dans le rideau du théâtre ; il frotte son lorgnon ; il élargit sa prunelle : rien ! pas le moindre charbonnier !

Mais alors, par qui les cent places de la seconde galerie sont-elles donc occupées ? On envoie un messager qui, bravement et au risque de se faire traiter d'indiscret et d'impertinent, s'approche d'un monsieur correctement vêtu et lui demande quelle est sa profession :

— Charbounniâ, *fouchtra!* fait le monsieur sans s'étonner.

Et le messager, se retournant d'un air interrogateur vers une dame coiffée d'un chapeau à larges rubans écarlates, reçoit cette réponse lancée d'une voix sonore comme le timbre d'un chaudron neuf :

— Charbonniâte aussi, *vougrrri!*

Plus de doute ! c'étaient les charbonniers et les charbonnières ; mais les terribles Auvergnats, incapables de comprendre les intentions du directeur, insensibles à l'amour du pittoresque, avaient renoncé à leur sombre livrée de travail pour revêtir de beaux habits tout flambants neufs, achetés à la *Belle-Jardinière ;* leurs « dames » avaient acheté tous les soldes du *Bon-Marché ;* et tous, les malheureux ! tous, ils s'étaient débarbouillés !...

La vie des directeurs de théâtre est pleine d'imprévu et de déception ; mais il faut avouer que cette mésaventure passe les bornes : inviter de noirs charbonniers qu'on aurait voulu noircir encore davantage, et les voir arriver blancs, rosés, gentils comme de petits marquis, vraiment c'est trop fort ! On m'a même assuré qu'après la pièce les fauteuils occupés par ces messieurs et par ces dames exhalaient encore un parfum délicat d'oppoponax et d'héliotrope d'Atkinson... Où allons-nous ? juste ciel ! où allons-nous ?

Eh ! oui : tout est étrange dans le temps étrange où nous vivons : ce qui était noir devient blanc ; ce qui était blanc devient noir : on ne sait plus ni à qui croire ni à qui entendre.

⁂ Tenez, vous et moi, nous avions cru jusqu'à ce jour, sur la foi des siècles passés, que le vert-de-gris était un poison des plus terribles : — eh bien ! pas du tout. Ils sont en ce moment une demi-douzaine de savants, qui, soit dans des rapports à l'Académie des sciences, soit dans des articles de journaux, nous prêchent sur tous les tons que le vert-de-gris est une substance parfaitement inoffensive ; que dis-je ! ils ne sont pas éloignés de nous affirmer qu'elle peut avoir toutes sortes d'avantages pour l'amélioration de notre estomac.

Le plus beau de l'affaire, c'est que ces messieurs ont le courage de prêcher d'exemple : ils absorbent du vert-de-gris (à petites doses, il est vrai), et ils invitent leurs amis à les imiter.

Cette campagne en faveur du vert-de-gris a débuté par un mémoire dans lequel un grave académicien soutenait que l'on peut, sans inconvénient, colorer les conserves de haricots verts et de pointes d'asperges à l'aide du sulfate de cuivre : je vous laisse à penser si cette assertion lui a valu l'estime des épiciers et des gargotiers de bas étage. Il est vrai que les rétameurs de casseroles ont manifesté leur stupeur et leur indignation.

La défense du vert-de-gris a eu aussi un autre résultat moral, sur lequel on ne comptait pas : il s'est trouvé des gens pour soutenir et démontrer que Moreau, l'herboriste de Saint-Denis, qui fut guillotiné, il y a quelques années, pour avoir empoisonné ses deux femmes à l'aide du sulfate de cuivre, était un parfait galant homme, une bien innocente victime, puisque le vert-de-gris lui-même n'est qu'un martyr des préjugés.

C'est égal, cette réhabilitation du sulfate de cuivre peut nous conduire à de singuliers abus, et, si cela continue, j'ai bien peur que nous n'assistions à quelques petits propos de table dans ce genre-ci :

— Reprenez-donc un peu de canard aux olives, cher monsieur.

— Quelques olives seulement, si vous le voulez bien, madame... Vraiment, elles sont délicieuses, et je ne me rappelle pas en avoir jamais mangé de meilleures.

— Oh! cela tient à une préparation toute spéciale.

— Et pourrais-je, sans indiscrétion, vous demander le secret de cette préparation merveilleuse ?...

— C'est bien simple : Ninette, ma cuisinière, jette tout simplement dans la casserole, pendant que la sauce est en ébullition, une douzaine de gros sous. Peu importe d'ailleurs qu'ils soient à l'effigie de Charles X, de Napoléon III ou de la République ; mais ce qui importe, monsieur, c'est qu'ils soient revêtus de cette belle teinte verte que le sulfate de cuivre...

— Ce que dit madame est tellement vrai, réplique un autre convive, adepte des idées nouvelles, que moi qui vous parle, je suis complétement la même méthode ; seulement, je préfère le vert-de-gris des médailles antiques : quand je reçois du monde, je ne manque jamais de faire glisser un Dioclétien ou un Tétricus, moyen bronze, dans les épinards : il n'y a tel que cela pour leur donner du goût.

Imaginez, pendant ce petit dialogue, la physionomie du monsieur qui a mangé avec tant de plaisir les olives du canard !

Surtout, si jamais pareil malheur vous arrivait, gardez-vous bien de vous plaindre ; car on m'affirme que, déjà dans certaines maisons, l'eau de cuivre a tendance à remplacer la tasse de thé !

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Petite (la) duchesse, par Mlle Zénaïde FLEURIOT. 1 vol. gr. in-8 orné de gravures. 5 25
Franco par la poste. . . . . 6 »

Monsieur Nostradamus, par Mlle Zénaïde FLEURIOT. 1 vol. gr. in-8 orné de gravures. 5 25
Franco par la poste. . . . . 6 »

Au jour le jour, ou la Foi et le Cœur d'une mère. Extrait du journal d'une femme chrétienne. (*Deuxième édition.*) 1 vol in-12. . . . . 2 »

Le religieux qui a publié ce petit volume dont nous annonçons aujourd'hui la seconde édition a reçu de Mgr Mermillod la lettre suivante :

« Ferney (Ain), 26 juillet 1873, fête de Sainte-Anne.

« Mon révérend Père,

« Je vous remercie de l'envoi de votre pieux et charmant volume. J'ai lu rapidement ces pages écrites au jour le jour, et elles révèlent bien les deux plus grandes forces qui sont ici-bas, la foi et le cœur d'une mère. Il y a là le sens chrétien qui circule et qui apparaît sous une exquise forme littéraire.

« Priez pour moi, et veuillez exprimer mes félicitations à l'auteur inconnu du petit livre qui exercera un apostolat, et recevez pour vous et pour elle les affectueuses bénédictions de l'exilé.

« Signé : ✝ GASPARD MERMILLOD, »
« évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève. »

La première communion, règlement de vie pour la persévérance, par Mme la comtesse de FLAVIGNY, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 1 vol. in-18, broché, franco par la poste. 2 25

Histoire des météores et des grands phénomènes de la nature, par J. RAMBOSSON. 3e édition. 1 vol. in-8 raisin, de 666 pages, illustré de 90 gravures et de 2 planches chromolithographiques, broché, 6 fr. ; par la poste. . . . . 7 »

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 5. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 5 Mai 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La lecture du journal au village.

LA POLITIQUE AU VILLAGE

Où la politique va-t-elle se nicher? Nous dirions bien plutôt où les journaux vont-ils s'égarer? Voyons, bonnes gens, n'est-ce point assez agréable de se trouver au milieu d'un riant paysage normand, solidement assis devant un pichet de cidre mousseux, en compagnie de bons camarades, et d'innocents dont la vue rajeunit et qui s'amusent à voir les démêlés survenus entre le chien et le chat! Faut-il que vous introduisiez au milieu de cette paix ce chiffon de papier où quelques hommes s'imaginent de déverser le torrent de leurs idées, et de répercuter comme un écho, infidèle le plus souvent, tout ce qui se dit et se fait de par le monde?

Vraiment, à la place de cette feuille bavarde, j'aimerais mieux voir, entre les mains de cè bon vieillard à lunettes, un *Almanach du laboureur* ou un *Manuel du jardinier*, et je me demande pourquoi ce n'est pas ce vieux madré en casquette qui lit la tartine politique. Évidemment c'est lui qui l'a apportée dans la compagnie. C'est de la poche de son paletot qu'elle est sortie, et maintenant il en écoute en souriant la lecture. Il représente l'élément moderne au milieu de ce groupe, et cela lui plaît d'en-

tendre l'ancien politiquer. Jadis les patriarches de nos fermes ne lisaient pas de journaux, ils n'en avaient pas le jugement moins sain, ni l'autorité moins affermie.

Tout ce monde-là écoute beaucoup trop attentivement la lecture du vieillard. La belle et robuste ménagère elle-même suspend sa très-utile et très-noble occupation. Que voulez-vous! on aime à entendre ces paroles magiques, qui paraissent ouvrir devant l'esprit les horizons du monde entier. Mais que penserions-nous, si le journal qu'on lit avec tant d'importance et qu'on écoute si religieusement était un tissu d'histoires scandaleuses non-seulement racontées, mais délayées, de calomnies impudemment écrites, de romans malsains, d'aperçus politiques et sociaux aussi faux que dangereux? Les résultats vous sautent aux yeux. Tous ces braves gens, hors le vieillard peut-être, deviennent mécontents de leur modeste et paisible sort, et la ville, la grande ville où l'on écrit si librement, où il se passe tant et tant de choses, commence à exercer sa fascination sur leur intelligence. Les jeunes gens rêveront de se faire garçons de restaurant, la belle jeune femme finira peut-être par aller s'étioler dans quelque loge insalubre, et les enfants, oh! les enfants, arrachés pour toujours aux saines joies et aux saints labeurs, seront livrés corps et âme à la pire des misères, la misère envieuse et triste. Et voilà que cet honnête vieillard sème, sans le savoir assurément, la fatale graine de l'émigration.

Oh! braves gens, croyez-moi, au village occupez-vous de préserver du faux vos facultés bien saines, de l'énervement vos bras bien robustes, et moquez-vous de la politique, dont tant d'ignorants se mêlent au grand préjudice de notre beau pays de France.

Pierre du Vély.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26 et 50)

V

Le 18 août, deux voitures se croisèrent dans les rues de Verdun. L'une était chargée de fourrage, et, à l'arrière, étaient attachés deux bœufs qui suivaient; l'autre, chargée de sacs dont on ne voyait pas le contenu, faisait partie d'un convoi précédé et terminé par des piquets de cavalerie.

La première de ces voitures ayant formé obstacle pour le défilé du convoi, quelques cris furent poussés afin qu'elle se rangeât plus vite.

Le conducteur sauta à terre et rangea son véhicule à droite. Au même instant, il se sentit saisi par quelqu'un qui l'embrassa.

— Mon père!

— Robert!

— Ma grand'mère se porte bien, mon père?

— Oui. Te voilà!... D'où viens-tu? Où vas-tu? Tu as vu ta tante et Marjorie?

— Le temps de les embrasser, mon père. D'où je viens? Je n'en sais trop rien moi-même. Où je vais? A Châlons, je crois. Je suis le conducteur d'une des voitures de ce convoi. Adieu, mon père, adieu!... Bien des choses à ma grand'mère.

Mais Anselme Daché s'empara du bras de son fils.

— Un instant, reprit-il. Que se passe-t-il donc, mon fils? On attend Bazaine, n'est-ce pas? Toutes les mesures sont prises en prévision du passage de l'armée de Metz. Un pont de bateaux doit être jeté sur la Meuse, à la Galavande, en face de la gare, pour l'infanterie. La cavalerie et l'artillerie doivent entrer en ville par la porte Chaussée et par la porte Saint-Victor. Des poteaux indicateurs ont été placés sur les chemins et sentiers aboutissant à ces deux portes dans la plaine couverte de jardins qui se trouve en avant. Ce n'est pas chimérique, cela, c'est une preuve qu'on attend Bazaine, qu'il a ordre d'arriver. Autre preuve : on rassemble ici les vivres nécessaires pour une telle masse d'hommes et de chevaux. Ordre a été transmis aux sous-préfets de Briey, de Verdun et de Sainte-Menehould « de préparer immédiatement des vivres pour cent cinquante mille hommes et des fourrages pour cinquante mille chevaux. » On réquisitionne trois cents voitures, des blés, des avoines, du foin, et douze cents têtes de bétail. J'amène mon contingent. Le gouvernement doit payer. Il payera quand il pourra et je ne m'inquiète pas de cela. Mais ce que je voudrais savoir...

Robert, qu'on appelait, essaya de se dégager.

— Est-ce qu'on espère voir venir Mac-Mahon? continua Anselme Daché. Mais ce n'est pas supposable. Tous les préparatifs sont faits du côté par où doit arriver Bazaine. L'armée de Mac-Mahon, d'ailleurs, a trop souffert et n'est plus assez solidement organisée pour tenter cette marche. Si elle s'y risquait, elle serait coupée et décimée par la grande armée du prince royal de Prusse, qui touche à Bar-le-Duc. Robert... Tu veux rejoindre ton poste... Oui, tu as raison. Mais dis-moi auparavant pourquoi on achemine vers Châlons ce convoi dont tu fais partie, puisqu'on accumule ici des approvisionnements pour Bazaine?

Le bossu secoua la tête.

— Mon père, répondit-il, tout ce que j'entends dire autour de moi...

Il s'interrompit.

— Embrassons-nous encore, mon père, ajouta-t-il rapidement... Faisons de notre mieux, et vive la France!



Il s'éloigna en courant afin d'aller rejoindre sa voiture, qui n'avait pas cessé d'avancer avec les autres et se trouvait déjà à quelque distance.

Anselme Daché remit sa voiture en marche, alla livrer les fournitures pour lesquelles il était réquisitionné, et se rendit chez sa sœur. Il passa une partie de la journée avec elle et la petite Marjorie, et apprit quelques nouvelles.

Elles n'avaient, il est vrai, qu'un intérêt elatif. Par exemple, on lui annonça que, d'après les registres de la gare, le chemin de fer avait amené dans divers trains 2,330 sacs de farine, 6,789 sacs d'avoine, 3,488 pains de sucre, 5,495 balles de riz de 100 kilogrammes la balle, 120 balles de café, 260,000 kilogrammes de pain.

Ce pain ne tarda pas à moisir dans les magasins et fut perdu ou vendu à vil prix. Quant aux 1,200 têtes de bétail dont la ferme du Majorat en avait fourni deux, elles furent parquées dans les fossés Saint-Victor, où, faute de soins, beaucoup moururent de faim et de soif.

Ce qui put être conservé de cet énorme amas de vivres rendit d'ailleurs plus tard de grands services à la garnison de Verdun.

Anselme Daché s'entendit avec sa sœur pour qu'elle fit des provisions et ne manquât de rien. L'autorité municipale avait averti les habitants de prendre des précautions dans la crainte d'un blocus, et chaque ménage un peu aisé et prévoyant s'était muni de farine pour cinq ou six mois.

Quant aux évolutions militaires, tout restait en ce moment dans le vague, et Anselme Daché ne put obtenir que des renseignements insignifiants ou contradictoires.

— On parle aussi, dit mademoiselle Sébastienne, de francs-tireurs qui s'organisent à leurs risques et périls.

— Heureusement Robert est occupé comme conducteur, répondit Anselme Daché ; sans quoi, je le connais, il aurait demandé à s'enrôler parmi eux. Et je n'aurais pas pu le lui défendre, ajouta-t-il en poussant un soupir : aujourd'hui, chacun doit servir son pays.

— A propos, mon frère, continua la vieille demoiselle, nous allons peut-être revoir Axel Zipp, ton ancien garçon de ferme.

Mais Anselme Daché poussa un nouveau soupir plus triste encore que le premier.

— Ne prononce plus ce nom, ma sœur, répliqua-t-il. Hélas ! il n'y a pas que moi seulement qui ai recueilli et nourri tous ces émigrants prussiens qui maintenant se battent contre nous. Mais il y a un accord entre nous tous dans la Meuse, et, quoi qu'il arrive, nous ne les connaissons plus, nous ne voulons plus jamais les connaître.

— Et ma bonne mère, demanda mademoiselle Sébastienne, est-elle toujours décidée à ne pas quitter la ferme ?

— Certes, ma sœur, comme moi. Il ne faudrait même pas lui proposer de s'en aller, elle se fâcherait.

Puis il ajouta en s'efforçant de sourire :

— Nous aurons peut-être moins de peine à supporter que toi, ma sœur. Verdun sera probablement assiégé, et un siége, un blocus, c'est une longue série de privations et de dangers.

— A la grâce de Dieu, mon frère ! Toujours est-il que, Marjorie et moi, nous ne sommes pas fâchées d'être à l'abri derrière de bonnes murailles. N'est-ce pas, Marjorie ?

La petite se contenta de regarder sa tante, sans répondre d'une façon précise. En réalité, elle eût préféré se trouver à la ferme et au plus fort du péril, parce que là se trouvaient sa grand'mère et son père. Mais elle était trop intelligente pour ne pas savoir d'avance qu'une demande de retourner au Majorat ne serait pas agréée, et elle s'abstint de formuler cette demande, dont le seul résultat eût été de désobliger sa tante, qui lui témoignait de plus en plus beaucoup de sollicitude et de bonté.

Après la visite d'Anselme Daché, les événements se précipitèrent, aggravant chaque jour la situation.

L'espoir de voir arriver Bazaine s'évanouissait.

Tandis que son armée s'immobilisait, tandis que celle du maréchal de Mac-Mahon flottait incertaine dans les plaines de la Champagne, se fatiguait en marches et en contre-marches, se dirigeait, selon les fluctuations du commandement en chef, tantôt vers Paris, tantôt sur la Meuse et les Ardennes, l'ennemi s'avançait de Nancy à Bar, de Pont-à-Mousson à Saint-Mihiel, inondait les plaines de la Woëvre, puis la vallée de la Meuse, puis celle de l'Ornain, et touchait déjà aux abords de la Marne du côté de Revigny et Triaucourt, à l'extrémité des défilés de l'Argonne, qu'il tournait en les laissant sur sa droite. C'était la grande armée prussienne commandée par le prince royal qui cherchait à joindre et à écraser Mac-Mahon.

A Verdun, l'approche de l'envahissement était indiquée par la cessation successive des communications.

Le 8 août, plus de voitures venant de Metz ; le 13, dernier train des voyageurs de Paris et Reims ; le 16, la voiture allant à Saint-Mihiel, poursuivie par quatre cuirassiers allemands, n'était pas revenue ; le 18, interruption des relations avec Bar ; le 19, rupture des fils télégraphiques. Le 21 et le 22, avis était donné d'envoyer chercher à Sainte-Menehould, par une forte colonne de troupes, une somme de 800,000 fr. destinée aux besoins de la ville en prévision du siége. Le lendemain, une escarmouche eut lieu sur la route de Sainte-Menehould, et on crut devoir renoncer à y envoyer prendre les 800,000 francs. Le 22 aussi, la route de Montmédy fut interceptée.

A ces indices, dont la signification était comprise de tout le monde, s'en joignaient d'autres non moins concluants. Les uhlans apparaissaient plus fréquemment, devenaient plus audacieux. On en vit même parcourir tout le faubourg nommé le faubourg Pavé, au milieu d'une bande de gamins attirés par ce nouvel uniforme, et on s'abstint de les mitrailler pour ne pas tuer les enfants en même temps qu'eux.

Puis des pelotons considérables de dragons ou de uhlans se montrèrent tantôt du côté de Belrupt, tantôt de celui d'Étain, tantôt au-dessus de Belleville, examinant la place, la citadelle, et battant tous les alentours de la ville, montagnes, bois, collines et plaines.

Enfin, le 24 dans la matinée, les hauteurs se couronnèrent tout à coup d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, et en même temps d'autres troupes, embusquées dans de profonds ravins, se démasquèrent.

A 9 heures précises, un coup de canon retentit à la citadelle. La ville, qui n'avait pas tout entière contemplé cet immense développement de troupes, attendit en comptant les minutes, les secondes. Après un intervalle de cinq minutes, un autre coup gronda.

Il n'y avait donc plus à en douter, c'était le canon d'alarme.

Le commandant supérieur de Verdun et de la subdivision de la Meuse était le général Guérin, baron de Waldersbach, un vieux soldat d'Afrique que la guerre avait rappelé du cadre de réserve à l'activité.

Auprès de lui était le général de division Marinier, qui, ancien colonel du 3e spahis, avait aussi gagné presque tous ses grades en Afrique. Il avait été bloqué à Verdun en allant rejoindre sa division à l'armée du Rhin.

La garnison se composait de divers éléments. Outre deux mille mobiles dont l'instruction militaire était à peine ébauchée, il y avait un millier d'hommes appartenant aux dépôts et pelotons hors rangs du 57e et du 80e de ligne; environ deux cent cinquante jeunes cavaliers et engagés volontaires formant le dépôt du 5e chasseurs, une vingtaine de soldats du génie, cinquante-cinq gendarmes des diverses brigades de l'arrondissement, et enfin cinquante hommes, avec capitaine et lieutenant, appartenant à la demi-batterie du 4e d'artillerie envoyée de Vincennes pour l'instruction de la garde nationale et de la mobile.

Il y avait de plus à Verdun quatorze cents hommes de la garde nationale sédentaire, qui s'y était formée récemment, ce qui portait à trois mille cinq cents le nombre de ses défenseurs.

Quant à l'armement de la place, on l'avait complété le mieux possible et à la hâte dès le début des hostilités. Les bastions et les courtines, en ville et à la citadelle, étaient garnis de vingt mortiers, de vingt et un obusiers et de quatre-vingt-seize canons de divers calibres, dont quarante-six étaient rayés.

Il y avait trente-trois mille fusils de divers modèles, et les munitions de toutes sortes étaient considérables. On possédait en magasin 200,000 kilogrammes de poudre, cent mille obus ou boulets coniques, cinq à six cents obus à balles, mille boîtes à mitraille, quatre-vingt mille bombes de toutes grosseurs et de douze à quinze cent mille cartouches pour les divers systèmes de fusils.

Les armes et les munitions ne manquaient donc pas, et, si la garnison était trop peu nombreuse, elle n'en fit même pas la remarque, elle se multiplia par l'activité et le courage.

Chacun prit ses armes et courut aux remparts se ranger à son poste de combat, sans cris, sans tumulte, au bruit de la générale dans les rues, des clairons et des trompettes dans les casernes. Tous les hommes sachant manier un fusil étaient prêts, et, pendant un quart d'heure d'attente solennelle, on vit dans le lointain les régiments ennemis prendre leurs positions, tandis que les rues de la ville devenaient désertes et silencieuses.

Soudainement, une fusillade stridente éclate sur toute la ligne et couvre de balles les remparts; des nuées de tirailleurs cachés derrière les arbres, les buissons, couchés dans les fossés et les hautes herbes, abrités par les palissades ou les murs des jardins, essayent de démonter les canonniers à leurs pièces.

Au crépitement de la fusillade se mêlent presque aussitôt les grondements du canon. De fortes batteries arrivées au galop se démasquent sur plusieurs points à la fois et font feu. Vingt-quatre pièces se trouvent à Charmois, à 2,000 mètres; trente-deux autres sont postées à 1,500 mètres seulement, sur les hauteurs qui dominent Houdainville. Autour d'elles stationnent de nombreux corps de cavalerie et d'infanterie, se couvrant derrière tous les plis de terrain, prêts à repousser une sortie de la garnison si elle en tente une, ou à s'élancer aux portes de la ville si elle faiblit. Du reste, un temps superbe. Sur les têtes des assaillants, un soleil radieux faisant miroiter les armes; sous leurs pieds, un sol ferme et sec, propice à toutes les manœuvres des canons, des cavaliers et des fantassins.

Eh bien, qu'attend-on?

Voilà une demi-heure que les obus prussiens s'abattent sur la ville avec un fracas sinistre, et notre artillerie n'a pas encore répondu. Les gardes nationaux et les soldats font seuls le coup de fusil sur les tirailleurs ennemis. Pourquoi ce long silence des artilleurs? Patience! Les magasins à projectiles de chaque bastion se sont trouvés fermés au moment de l'attaque, et il a fallu en aller chercher les clefs.

Enfin les voici. Nos canons tonnent, et, dès les premiers coups, on s'aperçoit des ravages qu'ils produisent sur les masses ennemies, qui oscillent, s'entr'ouvrent, s'éparpillent.

Bientôt cette scène devient saisissante d'émotion, d'entraînement et de terreur. Les bombes se croisent, les grenades s'élancent par bouquets, les boulets déchirent l'air de leurs sifflements aigus, les balles bourdonnent comme des frelons, les éclats de bombes sautent comme des serpents en fureur, et au milieu de ces éclairs, de ces foudres, de ces détonations précipitées, on remarque les lignes de feu que projettent les obus lorsqu'ils enfilent le bas d'une colline ou qu'ils contournent les aspérités d'un coteau.

Puis les bruits augmentent, se confondent, n'en ont plus qu'un, permanent et terrible, la terre tremble et le ciel est obscurci d'épais tourbillons de fumée, un déluge de fonte traverse les airs embrasés. Que l'on mêle à cela l'éclatement des bombes, le fracas des caissons qui sautent, les obus crevant les toitures, trouant les murailles des maisons et broyant poutres et pierres, les cris des sentinelles, les clameurs des soldats, les cris suprêmes des mourants, les plaintes déchirantes des blessés, les notes perçantes des clairons, et on se fera une idée de ces scènes effroyables, surhumaines, de ces symphonies puissantes et terribles, que l'imagination la plus exaltée ne saurait rêver.

Soudainement, vers 11 heures et demie, du haut des bastions, on vit un cavalier ennemi, porteur d'un drapeau blanc, rouler à terre à 100 mètres des remparts, au moment où il tournait au galop l'angle d'une rue. C'était le trompette d'un parlementaire que les Allemands envoyaient. Au milieu de la bataille, on n'avait ni entendu sonner ce trompette ni remarqué son drapeau blanc, et une balle l'avait tué raide. Une demi-minute après sa chute, l'officier qui le suivait, inaperçu jusqu'alors, apparut et sembla hésiter. Mais il ne tarda pas à avancer, car on avait signalé le drapeau blanc s'échappant des mains du cavalier tombé, et les feux de mousqueterie avaient cessé. L'officier du poste de la porte Chaussée fit abaisser le pont, sortit accompagné de quelques hommes, banda les yeux au parlementaire et l'introduisit dans la place.

Le bruit de son arrivée s'était vite répandu. En un instant, les rues qu'il devait parcourir furent pleines de monde, d'autant plus que le bombardement venait de se ralentir. Vêtu d'un uniforme bleu de ciel, sa tenue était extrêmement fraîche et élégante. Il avait l'air de sortir d'un salon plutôt que d'un champ de bataille.

Conduit à l'hôtel de la subdivision, il somma le général Guérin de rendre la place.

Cela ne fut pas parfaitement prononcé, mais on entendit très-distinctement le dialogue suivant :

— Au nom de qui me faites-vous cette sommation ?

Moment de silence.

— Je suis le général Guérin ; je ne répondrai que quand je connaîtrai le général qui m'attaque.

— C'est le prince Georges de Saxe.

— Eh bien, monsieur, dites au prince Georges que je ne lui rendrai qu'à la dernière extrémité la ville dont la défense m'a été confiée. Allez, monsieur.

— Je m'attendais à cette réponse.

Ces dernières paroles furent dites avec une intention évidente de déférence et de courtoisie par l'officier parlementaire.

On lui banda de nouveau les yeux et il sortit sans souffler mot de son trompette tué. Mais il ne manqua pas d'en instruire ses chefs, et ce fut l'objet d'une protestation dont le *Times* rend compte en ces termes :

« Une dépêche a été expédiée à tous les agents diplomatiques allemands contenant une protestation contre la conduite des Français qui auraient fait feu sur des parlementaires allemands. La dépêche dit qu'ils ont tiré sur le colonel Verdi à Metz, sur le major Rochon à Toul, et sur *un autre officier à Verdun, dont le trompette aurait été tué.* »

Or il est d'incontestable notoriété que le général attaquant Verdun, oublieux des lois de la guerre, a laissé tirer sur la place pendant que son envoyé y venait. La place n'avait donc pas à cesser son feu, puisque les assaillants continuaient le leur. Il est aussi de notoriété publique que le trompette a reçu une balle au tournant d'une rue avant qu'on eût aperçu son drapeau blanc, et que, ce drapeau ayant été aussitôt signalé, on n'a pas tiré sur l'officier qui suivait.

Quelques minutes après, le bombardement recommença avec plus de furie.

On crut que c'était la conséquence de la noble réponse du général Guérin, déjà connue de tout le monde, et partout on se disposa à continuer à se défendre énergiquement.

Mais, un peu avant midi, un obus allemand pénétra dans le grand séminaire où flottait pourtant le drapeau blanc à croix rouge des ambulances, tua de ses éclats une fille de service et un domestique, renversa une religieuse infirmière et un médecin... et ce fut l'obus d'adieu des Saxons.

Il y eut d'abord un peu d'incertitude aux remparts.

A travers la fumée de leurs canons, nos artilleurs remarquèrent un mouvement très-accentué parmi les troupes ennemies. Allaient-elles se rapprocher, attaquer plus vigoureusement encore, tenter un assaut ?

Mais cette incertitude ne fut pas longue. On vit les colonnes serrées tourner le dos à la place, et regagner, cavaliers au galop, fantassins au pas accéléré, les hauteurs, les collines abritées, les ravins boisés d'où cette masse d'hommes était sortie. Puis les bat-

teries disparurent, et un électrique frémissement de délivrance parcourut Verdun.

De tous côtés on entendait ces mots, prononcés avec joie et fierté :

— Ils s'en vont!

— Ils décampent!

— Ils détalent!

— Ils trouvent qu'on les a trop chaudement reçus!

Les artilleurs seuls, sans se laisser distraire des péripéties de ce mouvement de retraite, le saluèrent de toutes leurs pièces et poursuivirent de leurs projectiles les épais bataillons saxons, jusqu'au moment où on les perdit tout à fait de vue au milieu des bois ou derrière les coteaux lointains de Belrupt et de Hòudainville.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

PENSÉES

Les louanges qu'on reçoit plaisent encore plus que celles qu'on se donne : on aime mieux s'enivrer à la table d'autrui qu'à la sienne.

La pénétration est l'œil de l'esprit, et l'expérience en est la main.

DES LECTURES

(Voir p. 58.)

LES MAUVAIS LIVRES

Ils sont faits par de méchantes gens; ce sont de mauvais amis qui donnent de mauvais conseils.

La lecture de tels livres remplit l'esprit et l'imagination d'impressions tout au moins fâcheuses, quand elles ne sont pas décidément coupables.

Combien de fois un mauvais livre, en poussant au mal un pauvre enfant, n'a-t-il pas été la première cause du malheur et de la perte de son âme!

— Mais, me direz-vous, comment, à notre âge, savoir reconnaître un mauvais livre, sur son titre seul, et avant d'en avoir pris quelque connaissance?

— Je conviens que cela n'est pas toujours possible; mais voici néanmoins certaines règles de conduite très-simples qui serviront à vous prémunir contre les lectures dangereuses :

1° Ne vous permettez jamais d'ouvrir un livre sans l'autorisation de vos parents ou de vos maîtres, encore moins contrairement à leurs ordres et en cachette.

2° Interdisez-vous absolument de prendre un livre dans les bibliothèques laissées ouvertes, peut-être parce que votre famille a en vous une confiance que vous rougiriez de trahir, n'est-il pas vrai? Gardez la même réserve pour les journaux, les feuilletons, les brochures qui se trouvent à votre portée.

3° Défiez-vous grandement des livres qui passent de mains en mains dans les pensions, les colléges, les ateliers, à moins de bien connaître la source d'où ils proviennent.

4° Gardez-vous d'acheter ces publications populaires illustrées, à bon marché, celles surtout qui se vendent par livraisons. Ce sont pour l'ordinaire des romans scandaleux, mauvais pour tous les âges, et en particulier pleins de périls pour la jeunesse : quel triste usage ce serait faire de vos petites épargnes!

Sachez bien que dans ces œuvres détestables un grand nombre d'âmes perdent chaque jour la foi, l'innocence, la retenue, la pudeur, le respect de tout ce qui est respectable; car il suffit d'un seul mauvais livre pour corrompre toute une classe d'enfants, tout un atelier de jeunes ouvriers. Leurs cœurs en restent flétris, peut-être pour toujours.

Joueriez-vous avec une vipère? Un mauvais livre est une vipère : ne jouez pas avec son venin.

Boiriez-vous du poison pour vous divertir? Un mauvais livre est un poison lent qui s'insinue, par les yeux, dans le cœur et y porte la mort.

Puissiez-vous ne jamais oublier ces conseils! Puissiez-vous vous rappeler encore que lire des livres et des journaux dans lesquels la foi et l'Église sont odieusement attaquées par l'irréligion, l'impiété, la mauvaise foi; des livres où les saintes pratiques de la religion sont tournées en ridicule, ses ministres bafoués ou indignement calomniés; des livres où le vice est rendu intéressant, où la vertu est dénigrée, où les lois du devoir sont outragées, cela est absolument interdit à une personne chrétienne ou simplement morale;

Et, de plus, que garder en sa possession de tels livres, les prêter, les laisser lire, c'est exposer des âmes à être ébranlées dans leur foi et perdues dans leurs mœurs : responsabilité terrible, faute énorme qui, en certains cas, peut devenir criminelle.

Ayez en horreur les mauvais livres : vous n'avez pas de plus mortels ennemis.

Rappelez-vous toujours cette parole si vraie de saint Augustin :

« Par la lecture des mauvais livres, on apprend à voir le mal sans horreur, à en parler sans pudeur, à le commettre sans retenue. »

Comtesse DE FLAVIGNY.

LE TUMULTE ARMAGNAC

SCÈNES HISTORIQUES

Ami lecteur, qui, en feuilletant l'histoire du passé, aimes à ne point t'abstraire du présent, ne refuse pas toute attention aux annales françaises du XVe siècle.

Tu y saisiras sans doute maint trait d'analogie avec des circonstances récentes ou actuelles, et tu en retireras peut-être quelque enseignement pour l'avenir.

I

ARMAGNACS ET BOURGUIGNONS

Vers l'automne de l'an de grâce 1410, Paris était tout en émoi.

La milice bourgeoise était sur pied, attentive aux ordres de ses quarteniers, cinquanteniers et dizeniers. Le prévôt Pierre des Essarts parcourait la ville nuit et jour à la tête de ses gens d'armes. On faisait le guet aux portes et sur les murailles. De grands feux étaient entretenus dans les rues toutes les nuits jusqu'au jour.

Il n'était question dans toutes les conversations que des féroces soldats gascons enrôlés sous les ordres du comte d'Armagnac, dans l'armée des ducs de Berri et d'Orléans, qui tenaient la campagne vers Vitry, Bicêtre et Gentilly, et bloquaient la capitale. On discourait avidement sur les sinistres exploits de ces Méridionaux indisciplinés, sur les ravages effroyables qui signalaient leur passage. Non contents, comme les autres troupes, de s'approprier ce qui était nécessaire à leur subsistance, ils ne se faisaient aucun scrupule de dérober, piller, bouter le feu partout et détruire le pauvre peuple. Leur aspect farouche, leurs accoutrements sordides, l'écharpe blanche qu'ils portaient passée sur l'épaule droite en signe de ralliement, faisaient le thème de cent commentaires. Enfin on tenait pour certain qu'ils avaient le dessein de mettre tout Paris au pillage. Aussi fallait-il voir comme on faisait bonne garde !

A cette appréhension se joignaient des maux d'un autre genre.

Les vivres, interceptés, faisaient défaut dans la capitale. Le *septier* de bonne farine, dont le prix était de 18 à 20 deniers en temps ordinaire, coûtait alors de 50 à 60 francs. Les pauvres gens étaient au désespoir.

Le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui exerçait le pouvoir sous le nom du roi Charles VI rendu incapable, par son aliénation mentale, de prendre une part efficace aux affaires publiques; le duc de Bourgogne, idole du Parisien auquel il avait fait rendre une partie de ses priviléges et franchises, et qui attendait de lui l'abolition de tous les impôts; le duc de Bourgogne adoptait, pour remédier à l'ensemble de l'état de choses, des moyens plus propres à satisfaire son ambition personnelle qu'à procurer au peuple quelque soulagement et la réalisation des espérances que lui-même avait fait naître.

Il avait introduit dans Paris huit mille hommes de troupes qui logeaient chez l'habitant. Cette charge devint si lourde que plusieurs notables quittèrent la ville avec tous leurs biens.

De plus, un surcroît de huit mille bouches n'était pas de nature à faire diminuer le prix des denrées.

Enfin il fallait payer l'entretien de ces gens de guerre, et comme le duc n'avait plus d'argent, il fit lever par le prévôt, sur les bourgeois, un impôt général dont la moindre taxe ne devait pas être inférieure à 6 écus d'or. Plus de soixante bourgeois avaient dû payer chacun 1,000 écus; cependant on ne distribua en tout aux chevaliers que 6,020 écus. Où était passé le reste? C'est ce qui n'a jamais été éclairci...

Voilà comment se réalisaient les réformes dont la promesse avait valu en partie au Bourguignon sa popularité.

Hors des murs, sur la rive droite, la situation n'était pas plus consolante.

Le duc de Brabant, frère de Jean sans Peur, avait amené à ce dernier six mille soldats qu'il « vint fourrer dedans Saint-Denis ». A peine entrés, nos Brabançons mirent au pillage les granges et les celliers. Les logements commencèrent bientôt à subir le même sort; les bonnes gens de la ville durent transférer leurs effets les plus précieux dans l'abbaye, qu'il fallut faire garder par les soldats du roi pour la soustraire à l'atteinte des pillards. Cette conduite des Brabançons « redonda bien au déshonneur du duc de Bourgogne qui les avait mandés; mais oncques n'en tint compte et n'en fit faire aucune réparation ».

Ainsi, malgré sa répugnance primitive à se lancer dans les aventures, l'ensemble de la population se trouvait entraînée et comme compromise dans la fatale querelle qui divisait les maisons d'Orléans et de Bourgogne; ainsi commençait-elle à supporter les conséquences de la mort « piteuse et lamentable » de Louis, duc d'Orléans, « traîtreusement assassiné » par l'ordre de Jean sans Peur, dans la rue Vieille-du-Temple, trois ans auparavant[1]; ainsi le peuple de Paris en particulier payait-il la faveur donnée au meurtrier et l'impunité dont avait joui le coupable.

Car, bien qu'on puisse assigner de nombreuses causes aux troubles qui désolèrent la France dans la première moitié du XV[e] siècle, on doit reconnaître que la catastrophe de la rue Vieille-du-Temple en détermina l'explosion.

Le semblant d'accord nommé la paix de Chartres, et par dérision la *paix fourrée*, loin de résoudre les difficultés et d'apaiser les esprits, n'avait fait qu'envenimer les haines, aviver les désirs de vengeance, accroître les défiances et ouvrir le champ à de nouvelles complications.

Cette paix, toute à l'avantage du duc de Bourgogne, lui avait permis de saisir le pouvoir sous l'ombre de l'autorité royale. A la manière dont il l'exerça, les fils du feu duc d'Orléans et leurs partisans s'étaient re-

1. Voir les numéros de la *Semaine des Familles* des 6, 13, 20 et 27 novembre 1875.

gardés comme menacés. Une ligue avait été conclue à Gien le 15 avril 1410, dans le but, dit le chroniqueur Cousinot, « de mettre le roi et ses enfants en liberté hors des mains et du gouvernement du duc de Bourgogne, qui le roi et sa justice tenait dessous ses pieds[1] ». De nombreux seigneurs étaient entrés dans cette ligue. On y remarquait notamment le vieux duc de Berri, oncle du roi, et le fameux Bernard, comte d'Armagnac, qui venait de donner sa fille Bonne en mariage à Charles, nouveau duc d'Orléans.

C'était ce comte dont les soldats impressionnaient si vivement la population parisienne, qu'à peine pareil tumulte régnait-il dans la Rome antique, lorsque se répandait le bruit de l'approche des hordes gauloises.

Les soldats de l'Armagnac avaient tout d'abord été appelés les *Armagnacs*. Bientôt les Parisiens ne virent plus dans les assiégeants, qu'ils fussent Bretons, Lombards au autres, que des Armagnacs, et confondirent sous cette dénomination tous les gens du parti d'Orléans.

Telle est l'origine de ce nom d'Armagnacs, si tristement célèbre dans notre histoire.

II

FAUSSE ALERTE.

Malgré l'animosité des partis en présence, on ne se pressait point d'en venir aux mains. « Combien que largement et trop y eût de gens de guerre, observe assez finement le chroniqueur Jouvenel des Ursins, toutefois ils ne se rencontraient pas trop volontiers; toute la guerre était seulement contre les pauvres gens du plat pays. »

Il y eut pourtant quelques escarmouches, mais peu meurtrières, tournant même au burlesque : les vaincus étaient dépouillés et renvoyés en chemise.

La masse de la population semblait hésiter à se lancer dans ce tourbillon de luttes, et pressentir l'abîme où faillit s'effondrer l'autonomie de la France.

D'un autre côté, Jean *sans Peur* semblait démentir son surnom, et tombait en proie à une indécision qui forma depuis un des traits de son caractère. Était-ce le cri de la conscience qui paralysait son énergie ?

Les gens modérés, les membres de l'Université alors très-influente, et fière de son noble titre de « fille des rois », faisaient tous leurs efforts pour éviter un conflit que tout le monde semblait redouter. Leur zèle ne demeura point stérile, et ils parvinrent à amener des pourparlers en vue d'un arrangement.

L'épuisement des vivres et la menace d'un hiver rigoureux vinrent en aide aux négociateurs.

Le 6 novembre furent conclus, selon le langage d'un chroniqueur[2], « certains appointements en manière de trêve », qu'on appela la paix de Bicêtre. Aux termes de ce traité, les ducs de Bourgogne, de Berri, d'Orléans et autres devaient se retirer avec leurs troupes, et rester éloignés de la personne du roi.

1. *Gestes des nobles*, ch. CVIII.
2. P. Cochon.

Ce dernier point contrariait fortement le duc de Bourgogne, qui attacha toujours une grande importance à s'assurer un libre accès auprès du roi, afin de lui faire sanctionner toutes les mesures destinées à étendre sa propre influence et à confirmer sa domination. Charles VI n'offrait plus, selon le mot de M. Vallet de Viriville, l'historien de Charles VII, « que le spectre d'un homme et l'ombre d'un roi ». Cependant (telle était la puissance du culte et de la foi qui entouraient la monarchie) l'opinion publique et les populations conservaient à ce fantôme royal tous leurs hommages et tous leurs respects. La personne de l'infortuné monarque constituait une sorte de talisman dont les partis se disputaient la possession comme équivalant à celle du pouvoir souverain[1] ».

Il est en effet remarquable que ni l'une ni l'autre des factions qui s'arrachaient le pouvoir ne tenta de détrôner Charles VI pour lui substituer l'un des chefs du parti et changer l'ordre de la dynastie. Chacun des rivaux cherchait seulement à prévaloir de manière à faire servir l'autorité royale à ses desseins, ou, suivant l'expression sans fard des chroniqueurs, « à gouverner le roi et ses enfants ».

Deux jours après la conclusion du traité de Bicêtre, les deux armées s'éloignèrent chargées des malédictions des peuples. Leurs dégâts avaient anéanti l'espoir d'une abondante récolte. Cette année-là, on ne put faire autour de Paris ni les vendanges ni les semailles.

Si la bourrasque avait passé, le ciel était encore gros d'orages. Les fidèles pouvaient continuer d'adresser au ciel cette prière dont retentissaient peu auparavant les voûtes des églises : « Seigneur Jésus, épargnez votre peuple et ne livrez pas le royaume de France à la destruction, mais dirigez les princes dans la voie de la paix. *Ne des regnum Franciæ in perditionem, sed dirige in viam pacis principes.* »

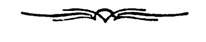
Dieu n'exauça pas ces vœux, dit en sa Chronique un religieux de Saint-Denis, parce que sans doute ceux pour qui l'on implorait sa grâce ne la méritaient pas.

La France n'était qu'au commencement de ses malheurs.

AUGUSTIN FRANÇOIS.

— La suite prochainement. —

1. *Histoire de Charles VII*, t. I, p. 135-136.



LE CHANT DES ROSEAUX

Le vent souffle dans les roseaux; il chante de sa voix douce et caressante. Il s'élève, par un beau soir de mai, non pas une chanson plaintive, non pas une triste élégie, mais des accents d'espoir, de jeunesse, de bonheur :

O primavera! gioventù dell' anno!
O gioventù! primavera della vita!
O printemps! jeunesse de l'année!
O jeunesse! printemps de la vie!

Musique des champs.

Elle est pleine de charme, la poésie de l'adolescence. Sa mélancolie ne se compose que de sourires et non de pleurs. Témoin le visage pensif, mais serein, que nous offre cette gravure. Ce ne peut être qu'une âme paisible et tendre qui donne son expression charmante au regard de cette jeune fille. Elle entre dans la vie couronnée de fleurs; elle n'a foulé que des fleurs sur son passage. Heureuse et libre de choisir ses sentiers, elle s'est arrêtée à l'ombre, sous les cépées que baignent les eaux d'un fleuve. Autour d'elle, la mousse

est constellée de pâquerettes; le parfum du muguet, celui de la violette trahissent ces plantes cachées sous le lierre; la pervenche y laisse percer son étoile bleue, et la brise qui couche mollement les herbes de la rive passe sur toutes ces choses, mais légèrement, sans les blesser.

Ainsi en sera-t-il des souffles de la terre quand ils glisseront sur elle sans l'atteindre. Elle reviendra demain, l'an prochain, dans dix années peut-être, visiter cette place où elle se complaît aujourd'hui; non point pour y chercher un refuge contre les orages de la vie, mais pour y retrouver intacts, au fond de son cœur, les sentiments qui donnent en ce moment à ses yeux, à sa pose, à tout son être, le charme indéfinissable de l'innocence, auquel s'ajoute celui de la poésie.

Mme DE MAUCHAMPS.

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41 et 60.)

CHAPITRE III (*suite*)

— Mais oui, répondit Mme Massereau en baissant instinctivement la voix; si tu n'es pas malade, le colonel t'emmènera; il faut te recoucher.

— Non! oh! non.

— Je t'en prie.

— Me ferez-vous servir à déjeuner, marraine?

— Oui, oui, on va te faire du chocolat.

— Et des grillades?

— Et des grillades, tout ce que tu voudras. Et tu joueras dans ton lit quand le colonel ne sera pas là. Allons, Marie-Céline, ôtez-lui sa veste. Il n'est pas chaussé, ce sera vite fini. Pourquoi donc avez-vous ouvert la porte du cabinet de toilette? Voulez-vous que le colonel entende tout ce qui se fait ici?

Elle alla prêter l'oreille, et, n'entendant aucun bruit, ferma la porte.

— Il dort encore, probablement dit-elle; il s'est couché si tard!

Le colonel ne dormait pas, il se faisait la barbe dans son propre cabinet de toilette, et n'avait pas perdu un détail de la scène du lever de Léopold.

— Une autre fois, ne laissez pas cette porte ouverte, recommanda Mme Massereau en revenant s'asseoir près du lit où Léopold s'était blotti, c'est très-imprudent quand la chambre jaune est occupée.

Elle respira longuement et reprit:

— Je suis allée ce matin au télégraphe. J'avais arrangé de faire venir mon frère et ses enfants dîner avec nous, ce qui m'eût été prétexte sérieux pour retenir Léopold. J'ai attendu une heure la réponse. Mon frère est à sa plantation, et sa femme m'a fait répondre que, sa petite fille étant prise de la rougeole, elle ne pouvait quitter sa maison. C'est un véritable contre-temps. Alors j'ai pensé que tu pouvais faire un peu le malade. Il n'y a pas de meilleur moyen que celui-là pour arrêter les voyages.

— Où aurai-je mal, marraine? demanda Léopold en souriant malignement.

— Voyons. Tu as ici, sous le menton, un peu d'engorgement depuis ta dernière bronchite. Puis là, près de l'oreille, il y a un peu de rouge. Regardez, Marie-Céline; oui, c'est rouge, c'est très-rouge.

— C'est l'effet de la cravache, sans doute, madame. En voulant m'attraper, je crois qu'il s'est donné un coup.

— Je vous assure qu'il a des rougeurs et que la rougeole est dans les environs.

— Je ne veux pas être vraiment malade! s'écria Léopold avec effroi.

— Tu ne le seras pas, mais tu peux bien rester tranquille une matinée.

— Oh! oui, et je peux toujours avoir mal aux dents. Marie-Céline, va donc bien vite faire mon chocolat.

— Sers celui du colonel, ajouta Mme Massereau; je ne suis pas sûre qu'il déjeune et il ne faut pas qu'on trouve Léopold mangeant.

Marie-Céline disparut et se représenta bientôt portant un bol fumant.

— Marraine, voici mon chocolat, mon chocolat! chanta Léopold.

— Chut! chut! dit Mme Massereau qui arrivait traînant une caisse noire sur laquelle se voyait une large étiquette portant cette adresse:

« Monsieur Léopold Massereau. »

— Mon Dieu, dit-elle, comme le temps passe! voilà la demie qui sonne. Dépêche-toi, Léopold; si ton oncle arrivait!

— Le voici, ma foi! dit Marie-Céline; je reconnais son pas.

Mme Massereau n'eut que le temps de passer le bol au bord de la ruelle et de jeter dessus comme un voile le pan du drap de lit.

M. Massereau entrait.

— Eh bien! dit-il, que devient ce paresseux de colonel? voilà une grande heure que je l'attends sur la place. Dieu! et l'enfant est encore dans son portefeuille! Qu'est-ce que cette simagrée, Caroline?

— Léopold n'est pas bien, mon ami.

— Je suis très-malade, gémit Léopold la tête enfoncée dans son oreiller.

— Cette maladie est venue bien subitement, il faut l'avouer, Léopold, avoue-le-moi, tu as été manger à la cuisine et tu t'es donné une indigestion. Tu ris sous cape, je le vois bien, ce n'est pas grave. Ma chère

amie, il n'y a qu'un moyen de replanter très-vite cet enfant sur pied, c'est de le mettre à la diète.

— Il y sera toute la journée, il est toujours prudent de faire diète lorsqu'on n'est pas dans son assiette.

— C'est le remède des remèdes, continua M. Massereau trompé par cette feinte soumission.

Et, se mettant à marcher le long du lit de Léopold, il répéta :

— C'est le remède des remèdes, je l'ai toujours vu appliquer avec succès. Dans mon enfance, les médecins ne droguaient pas leurs malades comme ils le font aujourd'hui. La diète, la diète, la diète, c'était leur grand remède.

En prononçant magistralement ces mots, il fit deux ou trois pas rapides qui l'éloignèrent du lit.

Léopold se pencha vers Mme Massereau.

— Oh! soupira-t-il, voyez comme il fume!

La vapeur du chocolat avait traversé la toile et se condensait en une petite colonne ondoyante qui allait évidemment les trahir.

— Fortuné, dit Mme Massereau en marchant au-devant de son mari, le colonel est bien en retard, ce me semble. Il est peut-être indisposé, va donc prendre de ses nouvelles.

— Indisposé, lui! C'est un homme de fer. Cependant je vais frapper à sa porte.

Il sortit par le cabinet de toilette, et Mme Massereau, courant à Léopold :

— Bois vite, commanda-t-elle.

— C'est comme chez les rats, dit Léopold en se mettant sur son séant.

Il n'était point un sot; il s'était souvent amusé à lire les fables de La Fontaine, et, tout en dégustant son chocolat, il récita à demi-voix celle qui traite du dîner du rat des champs chez le rat de ville.

En toute autre occasion, Mme Massereau n'aurait pas manqué d'admirer son esprit, mais en ce moment son métier de guetteur absorbait toutes ses facultés, et l'érudition de Léopold l'impatientait.

Au moment même où elle déposait entre les mains de Marie-Céline la tasse révélatrice, M. Massereau et le colonel faisaient leur entrée. Les grosses moustaches de l'officier se soulevèrent sous un bon rire lorsqu'il aperçut la tête ébouriffée de Léopold enfoncée dans l'oreiller.

Après avoir souhaité le bonjour à Mme Massereau, il se tourna vers le lit et demanda :

— A quelle heure se lève donc mon pupille?

— Oh! colonel, de très-bonne heure; c'est un enfant qui ne peut rester dans son lit une fois éveillé; mais le voilà pris d'un... d'une indisposition, et obligé de garder la chambre.

— Qu'a-t-il?

Le colonel s'était approché et considérait gravement Léopold qui fermait obstinément les yeux.

— Il souffre depuis longtemps des bronches. Voyez, c'est légèrement engorgé ici, et ce matin il avait des plaques rouges sur la peau.

— Il a, ma foi! très-bonne mine, dit M. Massereau qui regardait le malade par-dessus ses lunettes. Montre-nous ta langue, gamin.

Léopold obéit comme à regret.

— Comme elle est chargée! s'écria Mme Massereau.

— Elle est superbe, dit le colonel; ce n'est rien, ma cousine, ne vous alarmez pas et faites-le se lever.

— Ah! colonel, je n'oserais avant d'avoir vu le médecin. Songez donc à l'effet que pourrait avoir un refroidissement! Le pauvre enfant! J'étais bien décidée à le laisser partir avec vous : voyez, sa malle est faite.

Et Mme Massereau indiqua d'un grand geste la petite caisse noire ornée de la blanche étiquette.

— Tiens, tiens, ce n'est donc pas une farce! grommela M. Massereau qui regardait alternativement la figure rose de Léopold et la figure entêtée de sa femme.

Et, frappant un coup de canne sur le parquet :

— Nous allons bien voir, grommela-t-il.

« Caroline, il faudrait faire appeler le médecin, ajouta-t-il en la regardant fixement.

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle en calmant d'un geste Léopold qui, à ce mot, avait bondi sous ses couvertures; je vais envoyer chez lui.

— Ce n'est pas la peine : en nous rendant chez le notaire, nous passons devant sa porte, reprit le vieillard mis en défiance par le mouvement de Léopold.

— Mon Dieu! Fortuné, dit Mme Massereau qui dominait mal son impatience, ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas et occupe-toi de mon cousin, qui n'a pas de temps à perdre; tu ne sais pas faire les commissions. Celle-ci me regarde, j'ai toujours soigné nos malades, c'est ma spécialité.

— C'est bon, c'est bon, grommela M. Massereau qui voyait avec un dépit secret s'échapper une occasion d'être débarrassé de l'enfant gâté; nous verrons bien. Nous déjeunons à onze heures, je crois?

— A onze heures précises.

— C'est bon, c'est bon. Venez-vous, Dauvellec? Je suis sûr que nous trouverons ce gamin-là sur pied en rentrant.

Et, faisant passer M. Dauvellec devant lui, il descendit lentement le vieil escalier.

En passant devant la cuisine, il s'arrêta.

— Marie-Céline, dit-il à demi-voix, es-tu pour quelque chose dans l'invention de la maladie de Léopold?

— Moi, monsieur, je n'invente rien, vous savez bien, pas même les sauces que vous désirez.

— C'est bon, tu plaisantes, il n'est point malade. Une seule question : a-t-il déjeuné? Ça sent terriblement le chocolat par ici.

Marie-Céline se mit à rire bruyamment.

— Quand vous êtes malade, monsieur, on vous sert du café, dit-elle, et quand il est malade, lui, il boit du chocolat.

— C'est bon, il n'a pas été mis à la diète, il n'est point malade du tout, grommela M. Massereau; c'est une farce qu'on nous joue, une véritable farce.

Et il rejoignit le colonel.

Pendant qu'ils vaquaient à leurs affaires, la pauvre Mme Massereau demeura geôlière de l'enfant gâté qui s'était d'abord amusé de son rôle de malade, mais qui commençait à le trouver fastidieux.

Il fallut que la pauvre femme employât tour à tour la persuasion et la force pour le retenir dans ce lit, où son aveugle tendresse le consignait jusqu'à l'heure du départ. Une ou deux fois elle dut appeler Marie-Céline à son secours, car Marie-Céline, avec sa façon gaie de dire les choses, réduisait plus facilement Léopold à la raison.

Enfin l'heure si impatiemment attendue du déjeuner sonna, et Mme Massereau poussa un soupir de soulagement en entendant le pas des deux hommes dans l'escalier. Léopold était tranquille dans son lit soigneusement bordé.

— Eh bien, comment va le malade? demanda le colonel en marchant droit à lui.

— L'état n'a pas changé, répondit évasivement Mme Massereau.

— Il a toujours mal aux dents? dit M. Massereau.

— Toujours.

— Et l'engorgement n'a pas diminué?

— Non, au contraire.

— Voyons cela.

Madame Massereau découvrit délicatement le cou de Léopold qui était rouge jusqu'aux oreilles de l'agitation qu'il s'était donnée.

— Il a tout simplement le sang à la tête, dit M. Massereau.

Et, plongeant la main dans la vaste poche de son paletot, il ajouta :

— Le docteur que j'ai rencontré m'a dit que cela n'était rien et qu'une petite application de sangsues en aurait raison. J'ai fait une visite au pharmacien, et voici les deux jolies petites bêtes qui vont soulager instantanément Léopold.

Et il plaça devant les yeux soudainement écarquillés de Léopold une petite fiole où s'allongeaient deux maigres sangsues.

Léopold se dressa sur son séant :

— Je ne veux pas de sangsues! cria-t-il, je ne suis pas malade! je veux me lever!

— Le remède opère déjà, dit le colonel gaiement.

— M. Massereau a parfois des idées absolument absurdes, dit Mme Massereau en foudroyant son mari du regard. Il a voulu effrayer cet enfant, pas autre chose. Léopold, recouche-toi, je t'en prie, tu vas prendre froid. Ton oncle plaisante, c'est une simple plaisanterie.

Mais Léopold avait les yeux fixés sur la petite fiole que son oncle faisait miroiter devant ses yeux, et il répondit résolûment :

— Je veux me lever, je ne suis pas malade; c'est vous, marraine, qui m'avez dit de l'être.

— Parfait, parfait! s'écria M. Massereau qui riait aux larmes; la maladie était commandée, je m'en doutais, je m'en doutais!

— C'est assez plaisanter, dit Mme Massereau aigrement; voilà plus de quinze jours que Léopold manque l'école à cause de ses dents, et je ne vois pas le plaisir qu'il y a à se faire garde-malade.

— Aucun, certainement, se hâta de dire le colonel, surtout avec un malade de cette espèce. Ma cousine, ne vous tourmentez pas, je renonce à emmener Léopold chez mon frère, il n'y serait pas possible. Mais, ajouta-t-il d'une voix ferme en remarquant le mouvement de joie que Mme Massereau ne put retenir, le jour où je serai installé à Coutances, je l'enverrai chercher. Il faut qu'il entre à la Flèche à la fin des vacances, et par conséquent qu'il fasse un peu quarantaine chez moi. Autrement il ne pourrait jamais s'assouplir sous une discipline nécessaire mais inexorable. J'ai laissé toute latitude à votre rôle de mère; je vous en prie, n'entravez pas inutilement désormais mon rôle non moins sérieux de tuteur.

— Il partira, c'est moi qui vous le dis, affirma M. Massereau; que diable! nous n'attendrons pas que vous nous envoyiez les gendarmes. Et maintenant, allons déjeuner, j'entends sonner la petite cloche. Que fais-tu de ton malade, Caroline? La comédie est jouée, il me semble, il pourra bien déjeuner avec nous.

— Il nous retarderait, répondit Mme Massereau; malade ou non, il déjeunera dans sa chambre.

Et, s'approchant de Léopold déjà levé pour protester, elle lui glissa dans l'oreille cette séduisante promesse :

— Reste bien tranquille, on t'apportera de tout dans ton lit, et après le départ du colonel je viendrai t'habiller. Surtout pas un mot : il serait capable de t'emmener quand même.

Cela dit, elle rejoignit les deux convives en murmurant :

— Nous verrons bien! et d'ailleurs c'est toujours du temps de gagné.

CHAPITRE IV

Comme les rues de la petite ville de Chatel sont nettes et reluisantes! De grandes pluies d'orage sont venues remplacer le balayage souvent oublié; elles ont enlevé de dessus les pavés inégaux jusqu'aux plus légers atomes de poussière.



Dans les rigoles mal dessinées au milieu des petites rues étroites, coulent encore de gros ruisseaux gonflés, et la tempête de la veille se fait sentir par de soudaines rafales qui transforment les parapluies en de grosses et laides tulipes, qui enlèvent les chapeaux les plus solides et qui retroussent très-coquettement les coiffes de mousseline des paysannes. C'est jour de marché, et l'on vient contre vent et marée de la campagne à Chatel.

Il est donc tout simple que les robustes paysans, le chapeau assujetti sur la tête par un mouchoir noué sous le menton, et que les fermières chargées de corbeilles remplies de fruits et de légumes, affrontent les rafales et les ondées. Mais on se demanderait volontiers pourquoi M. Massereau s'expose de gaieté de cœur à ce vent furieux et pourquoi il se promène péniblement dans ce marché en plein air, une main sur son chapeau qui a déjà fait maintes excursions parmi les tas de pommes de terre nouvelles, et l'autre occupée à rabattre les longs pans de sa redingote qui viennent sans cesse lui caresser le visage. Hélas! il faut bien l'avouer, c'est son défaut capital, la gourmandise, qui le conduit sur cette place encombrée. L'orage qui soulève les profondeurs de la mer amène tout à coup à sa surface des légions de poissons; il se fait instantanément sur tout le littoral des pêches abondantes qui débordent sur tous les marchés voisins.

— On annonce une marée superbe, avait dit M. Massereau à sa femme le matin même; il en arrivera bien quelque peu jusqu'à nous. Voilà bien longtemps que je n'ai mangé de poisson frais, je vais surveiller l'arrivage.

L'arrivage ne se fit pas attendre. Bientôt se présentèrent des pêcheurs coiffés de leur *suroé*, portant de larges paniers remplis de maquereaux diaprés. Il y en avait de toutes les tailles, et les marchands ayant voyagé de nuit, les poissons étaient encore tout étincelants et tout raides.

M. Massereau passa plusieurs fois d'un air indifférent entre les tas gluants; puis avisant tout à coup un très-beau maquereau aux yeux brillants, et une sole blonde d'une épaisseur respectable, il en débattit le prix, donna son adresse et retourna triomphalement chez lui.

— Eh bien! monsieur, nous apportez-vous notre déjeuner? demanda Marie-Céline d'un petit air goguenard.

— Mon oncle, avez-vous des poissons? demandait en même temps Léopold qui se mêlait de plus en plus de la cuisine et de la fabrication du menu.

— J'en ai, j'en ai, il va vous en arriver. D'abord une sole que vous frirez pour le dîner; puis un maquereau superbe que vous mettrez ce matin à la maître d'hôtel.

— Les maquereaux, c'est bien meilleur frit! s'écria Léopold; je suce la tête, c'est très-bon : je veux qu'il soit frit!

— Monsieur Je-veux n'a rien à dire ici, grommela M. Massereau en pinçant l'oreille de l'enfant gâté, qui se mit à crier de rage.

Et, se tournant vers sa femme qui entrait :

— Est-ce que ce monsieur va commander à la cuisine maintenant? ajouta-t-il.

— Mais non, mais non; laisse-le donc, Fortuné. Qu'y a-t-il?

— Il y a que j'ai acheté un maquereau et que je le veux à la maître d'hôtel.

— Il y sera; pourquoi pas?

— Mais, marraine, je l'aime mieux frit, s'écria Léopold en s'accrochant des deux mains à ses bras; je suce la tête, vous savez bien.

— L'une ou l'autre manière sont parfaitement bonnes, dit magistralement Mme Massereau.

— Du tout, je préfère les maquereaux à la maître d'hôtel.

— Moi, je les veux frits!

M. Massereau fit un mouvement vers l'entêté, qui se déroba derrière les jupes de sa marraine.

Elle avait pris l'air tout perplexe, car depuis la visite du colonel elle ne savait plus résister à l'ombre même d'un caprice.

— Avec tout cela vous empêchez le poisson d'entrer, dit Marie-Céline en levant les épaules; a-t-on jamais tant parlé pour un pauvre maquereau!

La marchande se présentait en effet à la porte de la cuisine, ses poissons à la main.

M. Massereau s'empressa de lui faire place; mais après avoir franchi le seuil de la cuisine il se détourna.

— Caroline, tu sais quels sont mes ordres, dit-il avec un geste impérieux : à la maître d'hôtel.

Et il s'éloigna, feignant de ne pas entendre une petite voix étouffée qui disait :

— Frits, frits, frits!

Il y a une chose qui manquera toujours aux enfants et aux jeunes gens, de quelque intelligence et de quelque pénétration que Dieu les ait doués; c'est l'expérience, c'est-à-dire la science de la vie pratiquée personnellement. Léopold, qui ne manquait pas d'esprit, ignorait absolument ce qu'enseigne l'expérience, à savoir, que pour faire déborder un vase plein, la plus légère goutte d'eau suffit. Mme Massereau avait, elle, l'âge et la raison de le savoir; mais l'expérience est souvent annulée par la passion, et c'est pourquoi l'on voit des gens qui, après avoir eu les doigts grillés jusqu'à l'os, ont l'imprudence de remettre leurs doigts dans le feu.

Donc l'un et l'autre manquèrent de prudence. Léopold poursuivit sa tante de réclamations appuyées de petites tendresses hypocrites. Mme Massereau y céda et entraîna Marie-Céline, qui était toute prête à

faire des niches à son maître les jours où il s'imaginait de toucher à son omnipotence d'acheteuse. Il fallut même que Mme Massereau lui enjoignît de ne pas faire sonner trop haut leur rébellion à des ordres formellement donnés.

— Il aura jasé avec ces messieurs, il ne pensera plus à cette misère, je le sais bien, dit-elle. Cependant je t'invite à glisser adroitement ton maquereau sur la table en parlant d'autres choses, et je défends bien à Léopold de faire remarquer qu'il est à son goût.

C'est par cette diplomatie féminine que se préparent les tempêtes dans un verre d'eau.

La chose d'ailleurs étant ainsi arrangée selon les désirs de M. Je-veux, on n'y pensa guère, et l'horloge ayant sonné midi, les trois convives se retrouvèrent autour de la table avec leur physionomie ordinaire : Mme Massereau l'air affairé, M. Massereau l'air affamé, Léopold l'air dissipé.

Cependant, quand le potage fut enlevé et que M. Massereau vit apparaître Marie-Céline portant un plat long à bout de bras, il sourit et, se frottant les mains :

— Eh! dit-il, l'as-tu trouvé frais, mon maquereau?

— Frais comme la rosée, monsieur, répondit aimablement Marie-Céline en imprimant un petit mouvement de va-et-vient au terrible plat; c'est vrai que vous vous y connaissez, c'est très-vrai.

— Si je m'y connais! Allons, place donc le plat sur la table, pas devant Mme Massereau, devant moi, devant moi. Passe-moi la truelle, Caroline, que j'aie le plaisir de servir.

Il prit la truelle et regarda Marie-Céline, qui ne se séparait pas de son plat, uniquement pour essayer de donner quelques soupçons à son maître et de le préparer tout doucement à quelque chose d'insolite. A cet ordre muet, il n'y avait plus à répondre. Elle fit une glissade et déposa le plat juste en face de M. Massereau en disant d'un air dégagé :

— Il est si frais, ce poisson, qu'il embaume.

Mais à peine les yeux de M. Massereau se furent-ils posés sur le maquereau croustillant dans sa friture blonde, que son visage apoplectique pâlit de colère.

Il regarda sa femme, puis Marie-Céline, puis Léopold, dont le sourire impertinent acheva de l'exaspérer.

— Je ne suis donc plus le maître chez moi? dit-il en repoussant le plat si violemment que, traversant la table, il alla s'échouer contre l'assiette de Mme Massereau.

— Mais si, Fortuné, mais si, répondit l'épouse décontenancée, qui s'était attendue à quelques récriminations, mais non à cet accès de fureur.

— Non, non! reprit-il en frappant du manche de son couteau sur la table, c'est M. Je-veux que voilà qui commande ici en tout maintenant, et cela ne sera pas, non, cela ne sera pas!

— Allons, Fortuné, calme-toi et goûte à ce pauvre maquereau qu'on a fait frire parce que c'est plus vite fait.

— Non; c'est parce que cela plaît à monsieur : monsieur suce la tête!

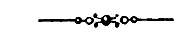
Et il éclata d'un petit rire ironique.

— Ah! c'est un peu fort, c'est trop fort, en vérité! Ne m'en propose pas, je n'en mangerai pas. Qu'on me serve le second plat.

Toutes les instances échouèrent contre son parti pris de ne pas toucher au poisson, et son mécontentement ne s'évanouit pas au dessert. Il but le café d'un air sombre et tout à fait tragique; puis il passa dans son cabinet sans honorer sa femme d'un regard.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

Nous sommes dans la *lune rousse;* — une lune qui a une bien vilaine réputation; il est vrai qu'elle peut, si bon lui semble, répondre comme *Figaro :* « Qu'importe, si je vaux mieux qu'elle! »

Mais qu'est-ce donc exactement que la *lune rousse?*

Un jour que Laplace, accompagné de quelques astronomes de l'Observatoire, était reçu aux Tuileries par Louis XVIII, le roi lui posa brusquement cette question.

Laplace rougit, balbutia quelques mots, et finit par déclarer d'un ton embarrassé que la *lune rousse* n'existait pas pour la science.

De son côté, Louis XVIII, qui n'aimait pas à être taxé d'ignorance, fit une grimace de mécontentement et déclara, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, qu'il voulait absolument que *son* Observatoire éclaircît au plus vite la question de savoir s'il y avait, oui ou non, une *lune rousse,* et pourquoi elle s'appelait ainsi.

— Qu'il me demande donc tout de suite de lui apporter la lune elle-même! cela sera aussi raisonnable... grommelait Laplace en s'en allant; et il courut trouver Arago, tout jeune alors, auquel il soumit le cas.

Arago bondit :

— Mais le roi a donc perdu la tête?... La *lune rousse!* qui diantre a jamais entendu parler de cela? La *lune rousse!*

Puis, se ravisant :

— Si, dit-il : il y a maître Hubert, le jardinier de l'Observatoire, à qui j'ai quelquefois entendu parler de cette lune étrange... Vite, appelons maître Hubert.

Le jardinier fut aussitôt mandé dans le cabinet de Laplace, devant les deux astronomes...

— Maître Hubert, y a-t-il une *lune rousse?*

— Comment! fit maître Hubert, en riant d'un bon



rire : est-il bien possible que des savants comme vous ne connaissent point la lune rousse? Vous vous moquez...

— Il ne s'agit point ici de moquerie : nous avons besoin de savoir ce que c'est que la *lune rousse* pour aller le dire au roi...

— Au roi! Eh! comment, le roi lui-même ne sait ce que c'est que la *lune rousse!*... Eh bien! puisque Sa Majesté et vous tenez à le savoir, la *lune rousse* est celle qui, pendant la nuit, dans la saison où nous sommes, mange le cœur des laitues!

— Merci, maître Hubert.

Cette réponse gastronomico-astronomique fut rapportée à Louis XVIII, qui appela immédiatement son maître d'hôtel et l'invita à ne servir sur sa table que des laitues dans lesquelles la *lune rousse* n'aurait pas mordu.

*** Une lecture bien amusante, que je vous recommande, quand vous voudrez dissiper un quart d'heure d'ennui, c'est celle des *Petites Affiches* que publient certains de nos journaux en vogue.

C'est là qu'on daignera vous apprendre que dona Estefana, la *célèbre cartomancienne portugaise*, reçoit chez elle ou se rend à domicile pour vous expliquer les secrètes influences de l'as de pique ou du valet de cœur sur votre destinée.

C'est là qu'on vous indiquera les eaux merveilleuses qui effacent les rides comme avec la main, et donnent à un visage de quatre-vingts ans l'incarnat et le velouté de la seizième année.

Ce sont aussi les *Petites Affiches* qui vous entr'ouvrent une page du *répertoire discret* de Mme X***, une dame fort obligeante, qui a la spécialité de la « profession matrimoniale » et ne demande qu'à vous conduire dans les plus justes prix...

Je copie textuellement une de ces alléchantes annonces : voici les partis qui vous sont offerts en ce moment par Mme X***. Je vous prie de remarquer que je ne donne pas l'adresse, ne tenant point à ce que vous puissiez m'accuser, un jour, d'avoir fait le malheur de votre vie...

Répertoire discret. (18e année.) Mme X***, rue de ***, Paris.

1 orpheline	22 ans	400,000 fr.
1 —	19 —	90,000 »
1 —	25	500,000 »
2 demoiselles	22 et 24	300,000 »
2 —	18 et 20	200,000 »
1 veuve	36	600,000 »
1 —	40	400,000 »
1 —	25	250,000 »

Un assez joli lot, comme vous voyez ; et il dépend de vous de faire votre choix... Pourtant un point me rend perplexe : comment se fait-il qu'une aimable orpheline de 22 ans et de 400,000 francs ; de 25 ans et de 500,000 ; qu'une charmante veuve de 36 ans et de 600,000 soient tellement abandonnées du ciel et des prétendants qu'elles se voient obligées de faire par l'intermédiaire des *Petites Affiches* l'offre de leur main, de leur foi, de leur dévouement et de leurs capitaux ?

Le célibat sévit-il donc, parmi nous, avec une intensité si redoutable qu'il faille des appels aussi désespérés et aussi éloquents aux réfractaires de l'hyménée ? ou bien sommes-nous devenus tellement désintéressés que les jeunes filles et les veuves sans dot rencontrent seules des épouseurs ?

Je ne me charge pas d'éclaircir ce mystère : je constate simplement des faits ; — mais, dans les chiffres dont il s'agit, peut-être compte-t-on l'actif et le passif de la mariée ; l'état de sa dot et l'état de ses dettes ; cette façon de calculer expliquerait bien des choses.

Les *Petites Affiches* nous ménagent d'autres étonnements. Que dites-vous, par exemple, de ce petit avis ?

« Aux Dames du Monde qui voudraient augmenter leurs revenus en s'occupant du placement des vins de Bordeaux pour une grande maison. S'adresser ou écrire, rue... numéro... Paris. »

J'avoue que je m'imagine assez difficilement le rôle d'une *dame du monde* faisant du placement des vins un art d'agrément, comme s'il s'agissait d'exécuter un travail de broderie ou de jouer sur le piano un air de *Paul et Virginie*.

Au milieu d'un bal, — après quelques tours de valse, vous vous arrêtez un instant, et vous laissez tomber la phrase sacramentelle :

— Il fait bien chaud!

C'est le moment psychologique, celui qu'attendait votre danseuse, une jeune femme blonde comme les blés, et dont l'œil bleu semble toujours errer dans le ciel pour s'y marier avec le regard des étoiles...

— Oui, monsieur, bien chaud ; — mais moins chaud qu'il ne fera cet été, alors que les boissons saines et rafraîchissantes seront devenues si nécessaires...

— Me permettez-vous, madame, de demander pour vous un sorbet?

— Non, merci!

Et, après un soupir profond :

— Oui, monsieur, les boissons saines et rafraîchissantes... non pas ces affreux vins fuschinés qui infectent la place de Bercy ; mais les vins des bons crus ; les vins qui sont l'élite du Médoc...

— Voici justement, madame, qu'on fait circuler des verres de saint-émilion. Si vous préférez au sorbet...

— Oh! monsieur!... J'ai le regret de voir que je ne suis pas comprise.

— Ma foi! non, madame ; je commence à ne pas comprendre du tout...

— Eh bien! tenez, cher monsieur, faites-moi un

plaisir : je vous ai inscrit déjà pour deux billets de ma loterie au profit de l'œuvre des pianistes wagnériens ; je vous inscris, maintenant, pour trois barriques de château-blaguagnac (marque 1866, cachet rouge).

—Pardon, madame! mais, est-ce une plaisanterie?... est-ce une gageure?...

— Allons! monsieur.... Allons, vite, en place!...

Fou, éperdu, vous croyant en proie à un cauchemar, vous faites encore une demi-douzaine de tours de valse ; puis vous reconduisez votre danseuse à sa place, et, sans souffler mot, vous quittez ce bal où il se passe des choses si étranges.

Mais voilà qu'à peine installé dans le coupé qui vous ramène vous poussez un cri terrible : vous vous êtes assis sur un corps dur, qui s'est brisé ; en même temps un liquide rouge inonde les coussins gris-perle de la voiture... Du sang? non pas : vérification faite, c'est du vin qui s'échappe d'une petite fiole que vous venez de mettre en morceaux, d'une petite fiole qu'on a discrètement glissée dans votre poche, et sur laquelle vous lisez encore ces mots : *Échantillon des vins de Château-Blaguagnac!*

Et, n'en doutez point, les trois barriques seront à votre porte avant huit jours! Voilà où les *Petites Affiches* menacent de nous conduire!

*** Notre littérature a perdu, la semaine dernière, un poëte qui, malgré son grand talent, était peu connu de la foule, — mais qu'il serait profondément injuste de laisser partir de ce monde sans lui adresser un mot de souvenir et de regret.

Amédée Pommier est mort à l'âge de soixante-douze ans ; sa vie tout entière a été consacrée à l'amour des vers ; — je dis à dessein des *vers* et non pas de la poésie ; car, chez Amédée Pommier, la recherche du rhythme, de la forme, dominait tout. De là la nature toute spéciale de son talent, de là ses qualités et ses défauts : il excellait à faire des vers d'une souplesse merveilleuse ; il se jouait avec toutes les coupes de la strophe ; il se comparait lui-même à un jongleur ou à un équilibriste habile ; mais, trop souvent, la grande poésie, celle qui vient de la pensée, du sentiment, et non pas d'un cliquetis de mots, faisait défaut chez lui.

Quand Amédée Pommier entrevoyait le moyen de s'amuser avec des rimes, il ne se refusait rien ; sans doute il n'était pas dupe de ses excentricités ; mais il s'en prévalait comme d'un titre de gloire originale et personnelle.

Alors il écrivait des vers comme ceux-ci :

J'ai vu de mon pays tous les fleuves, en somme,
Somme,
Charente, Meurthe, Allier, Rhône, qui n'est pas doux,
Doubs...
J'ai vu l'Eure, l'Escaut, la Sarthe, la Vilaine,
L'Aisne,
Le Furens, fils des monts, qui sent ton boulevard,
Var!
. . . .
Et les cités! faut-il que je récapitule
Tulle,
Avignon, Périgueux, Tarbes, Soissons, Fécamp,
Caen,
Louviers, qui des draps fins conserve la recette,
Cette, etc.

Puis, passant aux pays étrangers, il continue :

Et les lames qui font, sur le cap Matapan,
Pan!
. . . .
Je jugerai le grand lac de Maracaybo
Beau.

Heureusement pour la réputation sérieuse et méritée d'Amédée Pommier, il y a dans son œuvre autre chose que ces jeux puérils de rimeur.

Amédée Pommier a été trois fois lauréat des concours de l'Académie française ; ce fut lui qui, en 1850, remporta le prix de poésie sur ce grand et triste sujet dont la guerre civile avait fourni la matière : *Mort de l'archevêque de Paris.*

La poésie a été la dernière pensée d'Amédée Pommier en ce monde ; non pas cette poésie de la forme dont il se glorifiait si volontiers, mais la poésie du cœur dans ce qu'elle a de plus profond, de plus noble et de plus touchant.

Son dernier poëme a été consacré à la mémoire de sa femme, morte quelques mois avant qu'il ne mourût à son tour. J'en détache quelques vers...

Vais-je me révolter contre l'Être Suprême,
Quand d'hier seulement ma femme est devant lui,
Elle qui chaque jour invoquait son appui ;
Elle qui dans ses maux, pieuse et résignée
Retint toujours la foi par l'Église enseignée ;
Qui roula si souvent les grains d'un chapelet,
Quand le déclin du jour à prier l'appelait ;
Qui, ferme catholique, allant droit dans sa route,
Jamais ne se pencha sur le puits noir du doute,
Et jamais ne connut le vertige profond
Du sceptique tombé dans ce gouffre sans fond ?
Quoi! mettre tant d'amour sur un être fragile,
Qui ne nous laisserait qu'une insensible argile :
Malheureux l'incrédule au bout de son sentier,
Qui dit que le néant prend l'homme tout entier!
Ah! c'est devant la mort, devant la fosse noire,
Que le cœur a besoin d'espérer et de croire,
De croire à l'avenir, à ce rêve si beau
D'une réunion par delà le tombeau!

Ces vers disent assez que celui qui les a écrits ne valait pas seulement beaucoup comme poëte ; — il valait aussi beaucoup comme homme et comme chrétien.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 6. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 12 Mai 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Normandie – La conférence au village. (D'après le croquis de M. Jules Lecœur.)

LA CONFÉRENCE AU VILLAGE

—

Parlez-moi de cette conférence! Dans l'âtre pétille la flamme ardente, et autour de l'âtre le public se tient debout, assis, accroupi, agenouillé, dans l'attitude qui lui convient. Charmant public en vérité! Le vieillard plein de douce majesté, un véritable roi entouré de son peuple; le père attentif et grave, sa Benjamine sous les yeux; les garçons, dont l'un, le plus intelligent sans contredit, s'appuie contre le montant de la cheminée, et les petites filles si gracieuses, si jolies sous le clair rayonnement de la flamme.

C'est peut-être aussi de la politique que fait le vénérable orateur, mais soyez sûr que c'est de la vraie, de la politique de bon sens, et qu'il ne parle que de ce qu'il sait. Or il sait beaucoup, car il a vécu beaucoup, et chacune de ses paroles est un enseignement. Le pathos qui a cours dans les clubs villageois et citadins ne profane pas ses lèvres. Tout ce qu'il dit glorifie Dieu, la patrie, le foyer domestique. Il sait discerner le bien du mal, l'honnête homme du malhonnête homme; il met la vertu à sa place et le vice à la sienne. Rien ne le trouble et rien ne l'agite. Il sait ce que valent les ambitions déplacées, les jalousies impuissantes, les révoltes insensées. Dans son petit cercle, il a jugé la vie, il en a étudié à sa manière les grands problèmes. Sa jeunesse a été forte et pure, sa vieillesse est sereine.

Ce philosophe de village serait écouté avec surprise, même par ces philosophes fameux qui cher-

chaient à tâtons la vérité dans les profondes ténèbres du paganisme. Je vois Platon, Socrate et *tutti quanti* se recueillant devant ce vieillard, qui n'a que la science du catéchisme, et qui explique si tranquillement les sublimes problèmes que toute leur sagesse humaine était impuissante à résoudre. Et ce qu'il dit est puisé à la même source que ce que disait l'éloquent conférencier dont la voix retentissait, il n'y a que quelques semaines, sous les voûtes magnifiques de Notre-Dame de Paris. Le patriarche sans lettres, sans science acquise dans les livres, est un humble écho de l'éloquent Dominicain dont la parole lumineuse, l'argumentation transcendentale, le génie, on peut le dire, soulevait parfois son auditoire d'hommes lettrés, savants, supérieurs, jusqu'à ces régions où l'on éprouve le tressaillement d'âme qui, comblant soudain l'abîme creusé entre la terre et les cieux, jette la créature toute palpitante aux pieds de son Créateur devenu en quelque sorte visible aux yeux soudainement agrandis et fortifiés de l'intelligence.

L'un et l'autre adorent un seul Dieu créateur, l'un et l'autre racontent la chute de l'ange et la chute de l'homme, l'un et l'autre glorifient Celui qui est venu rétablir la communication si brusquement et si malheureusement interrompue entre Dieu et Adam, et l'un et l'autre, le savant théologien et le vieux paysan chrétien, s'écrient à l'unisson dans la lumière de la même vérité : *Credo !*

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50 et 66.)

VI

A cette époque les Allemands gardèrent le plus profond silence sur leur échec devant Verdun, silence que les journaux autrichiens leur ont vertement reproché et qui ne put du reste être observé bien longtemps. Ce qu'il y a de certain, et les Allemands l'avouèrent bientôt, c'est que, pendant la journée du 24 août, Verdun a été attaqué par quinze mille hommes appartenant à l'armée saxonne, qui était forte de soixante à soixante-cinq mille hommes ; commandée par le prince Georges de Saxe, elle avait quitté quelques jours auparavant l'armée allemande devant Metz. On ne peut rien affirmer d'une manière précise relativement aux motifs qui déterminèrent le prince Georges à se retirer brusquement. Des notes d'étape trouvées sur des prisonniers saxons et où étaient inscrits ces mots : « Le 24 à Verdun, » font présumer qu'il avait ordre de prendre la ville en passant, mais que la résistance énergique qu'il rencontra le fit renoncer à ce projet. La faiblesse numérique de la garnison avait fait croire au prince Georges qu'il en triompherait aisément. Mais quand il fut convaincu qu'il lui faudrait perdre là beaucoup de temps, d'hommes et de munitions, il s'éloigna, car il lui était commandé de rallier au plus vite la grande armée allemande qui poursuivait à outrance celle du maréchal de Mac-Mahon.

Dès le lendemain eurent lieu les funérailles des gardes nationaux et soldats tués sur les remparts. Le cimetière de la ville était trop éloigné pour qu'on pût s'y rendre sans danger, ils furent portés sous les grands arbres d'un vaste terrain inculte qui, sous le nom de Jardin des Soupirs, avait été destiné aux sépultures pendant le siége. Une foule recueillie, composée de toutes les classes de la société confondues dans un même sentiment de deuil, assista à la cérémonie funèbre. Quand les prières de la religion furent terminées, M. le général Marmier, qui n'avait cessé la veille de parcourir à cheval tous les points attaqués, prononça les paroles suivantes sur les dépouilles mortelles que la terre allait couvrir :

« Nous rendons les derniers devoirs aux citoyens morts dans la journée d'hier pour la défense de leurs foyers, morts glorieusement au poste périlleux qu'ils occupaient.

« Reposez en paix ; le souvenir de votre belle mort ne s'effacera pas de la mémoire des vôtres.

« Honneur à la population qui compte parmi elle d'aussi braves citoyens ! »

Le sous-préfet fit aussi une allocution qui se terminait par ces mots :

« Honneur à ces nobles victimes ! Que leur souvenir demeure toujours parmi nous, et apprenne aux générations futures comment on sait mourir pour défendre son pays ! »

De petits faits de guerre suivirent immédiatement la levée du siége : on envoya des gendarmes et un peloton de chasseurs du côté de Charny, où une cantinière allemande avec quelques hommes pillaient de fond en comble le moulin ; on fit faire des patrouilles aux environs de Verdun et on ramassa une centaine de traînards saxons qui, prisonniers, s'imaginèrent qu'on allait les fusiller.

Puis on s'aperçut bien vite que les Allemands avaient compté prendre la place ; leurs convois en effet y arrivèrent comme dans une ville conquise. Malheureusement, quelques coups de fusil tirés maladroitement ou trop tôt avertirent les deux premiers de leur erreur, et ils purent rebrousser chemin. Mais pour le troisième les précautions furent mieux prises et les résultats excellents.

Ce fut le dimanche 28.

Les guetteurs aperçurent une immense file de voi-

tures qui descendaient lentement la longue côte d'Étain. Aussitôt l'éveil fut donné et une centaine de gardes nationaux et de soldats, accompagnés de quelques chasseurs, sortirent, se mirent en marche par des sentiers détournés ou par des jardins, et tombèrent sur le flanc du convoi dont la tête s'engageait déjà dans la grande rue d'un faubourg. Les conducteurs des dernières voitures, qui se trouvaient à plus d'un kilomètre, firent volte-face en voyant l'attaque et remontèrent la côte rapidement. Mais les deux tiers du convoi furent pris et les soldats de l'escorte rendirent leurs armes.

Cinquante-trois prisonniers, quatre-vingt-cinq chevaux, cinquante voitures chargées de pain, de riz, de sacs de farine et d'avoine, de quartiers de bœufs ou de moutons, furent capturés par ce coup de main.

La rentrée en ville se fit aux applaudissements de la foule. Elle regarda avidement ces voitures lourdes et disgracieuses, ces chevaux grands et maigres, et surtout les conducteurs, qui continuaient à fumer leurs pipes avec la tranquillité la plus parfaite, comme si rien d'extraordinaire ne leur fût survenu.

D'un autre côté les francs-tireurs, qui s'étaient organisés au nombre d'une cinquantaine, avec approbation du général, commencèrent à faire parler d'eux.

Le 29 août, prévenus que deux officiers prussiens, accompagnés de leurs ordonnances, se trouvaient à Charny, ils y coururent et cernèrent la maison où ces officiers déjeunaient.

L'une des ordonnances fut d'abord tuée dans la remise, près de ses chevaux, et l'autre faite prisonnière. Au bruit des coups de feu, les officiers se lèvent de table, saisissent leurs armes et s'élancent dans la rue. Une ligne de francs-tireurs, fusil en joue, leur crie de se rendre. Ils retournent sur leurs pas, traversent la maison, le jardin entouré de murs, et courent à la porte qui donne sur la campagne, afin de gagner les champs et de s'échapper. Mais, cette petite porte ouverte, ils se trouvent de nouveau en face d'hommes armés.

— Rendez-vous!

— Non!

Et, tout en répétant plusieurs fois ce refus, les deux officiers étendent les bras pour faire feu de leurs revolvers. Mais les francs-tireurs ne leur en laissent pas le temps et les abattent sous les coups d'une décharge générale. Les corps furent aussitôt relevés et ramenés à Verdun.

Le lendemain eurent lieu les funérailles des deux officiers au Jardin des Soupirs. Comme ces deux jeunes gens s'étaient très-vaillamment comportés, on s'intéressa à eux et on honora leur mémoire par la façon dont ils furent ensevelis. Les corps furent portés par les prisonniers allemands, auxquels on prêta ensuite des fusils pour qu'ils vinssent un à un faire feu sur les cercueils et rendre ainsi aux jeunes officiers les honneurs militaires.

Qui étaient-ils? On ne le sut pas d'abord, mais cette affaire eut de longues et terribles conséquences.

Les francs-tireurs, après leur coup de main, avaient dû éviter quarante hussards prussiens qui, attirés sans doute par les détonations, accoururent au grand galop. Mais le village considérable de Charny fut sur le point d'être brûlé tout entier, une très-forte amende fut imposée, et un des notables habitants, M. Violard, ancien notaire, fut arrêté d'après de vagues propos, comme ayant donné des indications aux francs-tireurs. On verra plus tard quel fut ce procès, dont le tragique dénouement n'eut lieu qu'un mois et demi après.

Disons tout de suite quels étaient ces deux officiers qui, d'après le bruit qui s'était fait autour d'eux, l'élégance de leurs uniformes et la fière expression de leurs physionomies raidies par le trépas, passèrent longtemps pour des princes, des altesses, des parents du comte de Bismarck, enfin des personnages importants.

Un journal allemand publia les lettres de faire-part du décès, et voici la première :

« Mon bien-aimé second fils, Hermann, comte Haslingen, premier lieutenant au 12e régiment de dragons nº 2 de Brandebourg, chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge avec glaive, s'était mis, le 29 août, conducteur d'une patrouille, non loin de Charny-sur-Meuse, et il a rendu sa vie, comme un héros, pour le roi et la patrie. La supériorité des forces ennemies l'entoura, il chercha à se faire jour en combattant. L'ennemi même honora sa bravoure et l'enterra dans Verdun avec les honneurs militaires.

« Je me tiens silencieux sous la toute-puissante volonté de Dieu, et fais part, par cette voie, à mes parents et à ses nombreux amis et connaissances de ce message d'affliction.

« A Richeforêt, le 14 septembre 1870.

« Graf Haslingen, major. »

Voici l'autre *message d'affliction* :

« Dans une grande reconnaissance tomba, le 29 août, près de Charny-sur-Meuse, non loin de Verdun, pour le roi et la patrie, notre bien-aimé bon fils et frère Charles de Tauentzien, deuxième lieutenant au 12e régiment de dragons nº 2 de Brandebourg. Le Seigneur lui a ôté l'existence après vingt-six ans et quatre mois.

« Blacow, le 14 septembre 1870.

« Bogislaw de Tauentzien, Emma de Tauentzien, née de Kinelmann-Shœnwald, Bogislaw de Tauentzien, lieutenant au 15e uhlans, régiment de Schleswig-Holstein, en campagne; Emma, Augusta et Maria de Tauentzien. »



Hélas! combien de messages, semblables pour le fond sinon pour la forme, étaient envoyés aux familles françaises!

VII

Depuis sa rencontre avec son fils, Anselme Daché n'était pas revenu à Verdun. Il savait par ouï-dire qu'on y exécutait de grands travaux, qu'on faisait sauter une partie des faubourgs et qu'on rasait des bois et des jardins qui gênaient au tir de la place; qu'on réparait les remparts, les bastions, en complétant le système de défense par des ouvrages en terre destinés à garantir les combattants en cas de nouvelle attaque; qu'on effectuait en même temps des sorties presque journalières, dont les résultats étaient toujours excellents et glorieux pour nos armes; mais il ne s'aventurait plus hors de la ferme du Majorat, autant pour ne pas s'exposer à recevoir une balle dans les campagnes infestée d'ennemis que pour ne pas laisser seule sa mère octogénaire.

Ce dernier motif surtout le retenait. Connaissant parfaitement le pays, il eût pu aller à Verdun avec de grandes chances de ne pas être inquiété. D'autres que lui circulaient sans peur lorsqu'un intérêt puissant les talonnait, et on vit même s'accomplir, à travers les lignes prussiennes, des trajets nombreux qu'on jugerait impossibles s'ils n'étaient pas prouvés. Mais Anselme Daché se faisait un devoir de ne pas abandonner, ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure, une bonne vieille de quatre-vingt-huit ans. De plus, il se disait avec raison que sa ferme était bien mieux protégée s'il y demeurait, lui, le maître, prêt à se conformer à toutes les réquisitions et à toutes les nécessités de force majeure, mais résolu aussi à ne pas ouvrir sa porte toute grande aux envahisseurs, et à faire respecter autant que possible son bien, que son absence eût livré au pillage.

Il n'avait pas eu de nouvelles de son fils depuis leur rencontre, et mademoiselle Daché n'en avait pas eu non plus.

Les lettres, d'ailleurs, excepté les lettres allemandes, ne voyageaient pas avec sécurité dans le département de la Meuse; et encore les lettres allemandes étaient quelquefois interceptées, surtout quand elles passaient trop près de Verdun.

Depuis le bombardement du 24 août, mademoiselle Daché sortait moins, au grand déplaisir de Marjorie. C'est qu'en effet, aux magnificences militaires, aux défilés, aux brillantes manœuvres où les armes se contentent d'étinceler sous les rayons du soleil, avaient succédé les spectacles terrifiants ou lugubres, les attentes anxieuses, les humbles mais utiles travaux des camps, les affligeants convois qui, après une escarmouche hors des remparts, ramenaient sur des brancards les morts, les blessée.

Une fois, entre autres, mademoiselle Daché avait failli s'évanouir en se trouvant face à face avec de braves gens qui rentraient victorieux, mais accompagnés d'une voiture où gisaient, pêle-mêle, les pâles victimes de la guerre.

Du reste, tout en n'ayant pas le courage et la fermeté d'âme d'une infirmière, elle montrait sa bonne volonté d'une autre façon en travaillant sans relâche pour les blessés et en contribuant généreusement de sa bourse à leur soulagement.

Dans les premiers jours de septembre, un soir qu'elle était occupée à faire de la charpie en compagnie de sa nièce, on frappa à sa porte et elle tressaillit, car elle ne recevait guère de visites, et, depuis le bombardement, le moindre bruit lui causait de l'appréhension.

— Entrez! dit-elle.

Puis elle jeta un cri qui ressemblait presque à un appel à la secourir, tandis que Marjorie, s'étant levée de son siége, s'élançait au-devant du nouveau venu, lequel n'était autre que son frère Robert.

Marjorie le reconnut tout de suite et l'embrassa avec effusion. Mais mademoiselle Daché, qui ne le reconnut pas d'abord, ne put se défendre d'un mouvement de terreur devant l'individu à mine suspecte qu'elle avait sous les yeux.

Et, en effet, les vêtements de Robert étaient en lambeaux, couverts de boue et de poussière. Ses cheveux en désordre et sa barbe longue étaient plaqués par la pluie sur ses traits creusés, noircis et décharnés. Soit que ses membres eussent été étirés par une trop grande fatigue, soit que sa maigreur extrême le fit paraître plus grand, Robert semblait d'une taille plus élevée qu'auparavant et sa gibbosité avait à moitié disparu. On ne pouvait plus dire de lui qu'il fût bossu, mais seulement qu'il avait les épaules un peu hautes.

— Ma tante, commença-t-il...

— Tu peux te vanter de m'avoir causé une terrible émotion, interrompit-elle. D'où sors-tu, et comment peux-tu te présenter dans des états pareils, mon garçon?

— Ma tante, je viens vous demander l'hospitalité, avec deux compagnons, deux soldats, deux amis. Ils ne sont guère plus présentables que moi; aussi n'ont-ils pas osé monter sans y être d'abord autorisés. Leur sort s'est trouvé lié au mien. Nous nous sommes sauvé la vie mutuellement. Je leur ai promis en votre nom un bon accueil. Vous ne le leur refuserez pas, ma tante, car ils sont soldats et malheureux.

— Certainement... Est-ce qu'ils viennent pour coucher? Je suis prise bien au dépourvu...

Robert ouvrit aussitôt une fenêtre.

— Montez! cria-t-il.

Et Marjorie s'élança dans l'escalier pour leur montrer le chemin.

C'étaient deux hommes grands et forts. L'un, nommé Gaubert, appartenait à l'infanterie de marine; l'autre, nommé Brunet, à l'artillerie. Ils avaient tous

deux de mauvaises casquettes, des blouses et des pantalons paraissant avoir été des vêtements de travail de paysans et qui maintenant n'étaient que des guenilles. Trempés jusqu'aux os, couverts de boue, ils furent d'abord un peu intimidés par le luxe relatif du logis de mademoiselle Daché, et ils hésitèrent quelques secondes sur le seuil, surtout l'un d'eux, qui n'avait pour chaussures que quelques brins de paille liés avec des ficelles.

— Entrez, messieurs, entrez, dit mademoiselle Daché.

En les voyant de près, elle recula.

— Certes, je n'ai pas de fierté déplacée, pensa-t-elle. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que mon neveu Robert choisit singulièrement ses amis.

Puis elle ajouta tout haut :

— Mon neveu me disait que vous êtes militaires, messieurs.

— Artilleur, répondit l'un.

— Infanterie de marine, reprit l'autre.

— Et... et vous n'avez plus vos uniformes, messieurs ?

— Si nous les avions gardés, madame, si de braves gens ne nous avaient pas donné leurs habits, nous serions maintenant en route pour l'Allemagne, prisonniers.

— Ah!... Et vous venez de loin ?

— De Sedan.

— De Sedan ! c'est là qu'est né Turenne. Espérons que...

— N'espérez pas, madame.

— Mademoiselle, si cela ne vous fait rien.

— Rien du tout, mademoiselle.

— Est-ce qu'il y a eu une bataille à Sedan ?

— Ce qu'il y a eu?... vous n'en savez rien encore? Tant mieux. Puissiez-vous l'ignorer toujours! En arrivant à Verdun, guidés par notre ami Robert, d'un commun accord nous avons cru devoir instruire les autorités civiles et militaires de ce qui s'était passé à Sedan. On nous a traités de menteurs, de traînards et de déserteurs. Nous avons été sur le point de nous fâcher; mais, finalement, nous étions plutôt contents de recevoir des sottises et des démentis, et cela nous fit plaisir de voir que personne ne pouvait croire des choses semblables.

— Elles sont donc graves? Je ne suis qu'une femme, messieurs, mais je suis Française, je réside dans une place forte, et j'ai tout intérêt à apprendre au juste...

L'artilleur leva son poing fermé, et son regard étincela d'éclairs.

— Vous ne savez rien, dit-il; j'aime autant que ce soit un autre qui se charge de vous raconter cela. Et vous, Gaubert?

— Moi aussi, répondit l'autre soldat.

Ils étaient tous les deux debout, l'un à côté de l'autre, raides, calmes en apparence, immobiles comme au port d'armes. Mlle Daché, à qui leur présence avait causé une sorte de révolution, n'avait pas pensé à leur offrir des siéges, malgré l'écrasante lassitude dont ils étaient manifestement accablés. Elle n'avait pas pensé non plus, tant son émotion était grande, qu'ils avaient sans doute besoin de nourriture autant que de repos.

Mais Marjorie et son frère s'en étaient occupés. Tandis que Marjorie rallumait le feu dans la cuisine et mettait le couvert dans la salle à manger, Robert visitait les deux chambres que Mlle Daché ne louait plus depuis longtemps pour ne pas avoir trop de bruit, dédoublait le lit de la plus grande pour y loger ses deux amis, y mettait des draps, et préparait la plus petite pour lui.

Puis il vint chercher Gaubert et Brunet.

— A table! leur dit-il.

Mlle Daché tressaillit.

— Oh! oublieuse que je suis! s'écria-t-elle. Vous devez avoir horriblement faim, messieurs; et je n'y songeais pas! Mais ce n'est pas de l'impolitesse, messieurs, croyez-le bien. Vous n'êtes pas sans savoir que, quand on a dîné soi-même, on ne s'imagine jamais que les autres puissent avoir faim. Passez donc, messieurs.

— Après vous, mademoiselle, répondit en rougissant celui qui n'avait pas de chaussures.

L'ordinaire de Mlle Daché n'était pas somptueux. Par bonheur, elle avait mis le pot-au-feu le jour même, et il restait du bœuf et du bouillon, que Marjorie avait fait chauffer. Puis Marjorie courut acheter un superbe morceau de hure comme plat de résistance, et elle dressa sur des assiettes les plus beaux fruits de la provision de sa tante.

Mais les trois amis, dont les estomacs s'étaient resserrés par suite de la fatigue et des plus cruelles privations, ne purent prendre que du bouillon et un verre de vin. Gaubert, le soldat d'infanterie de marine, faillit même ne pouvoir rien prendre du tout, car dès qu'il fut assis il s'endormit. Mais on l'éveilla pour lui faire avaler son potage.

Le repas ne fut donc pas long, et, aussitôt après, Robert demanda à sa tante, pour lui et ses compagnons, la permission de se retirer dans leurs chambres.

Marjorie accompagna son frère dans la sienne, où ils causèrent un instant.

— Tes amis ont-ils bien tout ce qu'il leur faut? dit-elle.

— De l'eau, des serviettes, Marjorie?

— Oui, j'en ai mis.

— Des allumettes?... Oh! ils n'en auront pas besoin. Du reste, ils ne sont pas encore couchés; allons leur demander si rien ne leur manque.

Ils entrèrent dans la grande chambre.

L'artilleur Brunet était debout et en train de bourrer

sa pipe; mais Gaubert était étendu sur un tapis placé devant la cheminée, et dormait profondément.

— Il dort! s'écria Marjorie... Il dort sur un tapis!... Il n'a donc pas vu ce bon lit par terre, avec deux matelas, que mon frère et moi lui avons préparé?

— Oh! si fait, mademoiselle. Mais dans l'infanterie de marine on navigue, on va aux colonies, on couche dans des hamacs, et il en résulte que Gaubert méprise souverainement les lits.

— Il serait pourtant beaucoup mieux dans celui-ci que sur un mince tapis.

— Ça dépend des habitudes.

Marjorie supposa que Gaubert agissait ainsi par discrétion et voulut absolument le réveiller. Mais son frère l'en dissuada, lui affirma que très-positivement Gaubert ne se trouvait jamais bien dans un lit, et Marjorie se contenta d'étendre sur le dormeur une couverture pour qu'il n'eût pas froid. Puis elle reconduisit son frère dans sa chambre, resta quelques minutes auprès de lui et revint près de sa tante.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

LE TUMULTE ARMAGNAC

SCÈNES HISTORIQUES

(Voir p. 70.)

III

DIFFÉRÉ N'EST PAS PERDU.

L'émoi causé aux Parisiens par la venue des *Armagnacs* sous les murs de Paris en 1410 devait porter tous ses fruits l'année suivante.

La « manière de trêve » conclue le 6 novembre à Bicêtre n'avait été qu'un répit à la lutte des partis.

Le 11 juillet suivant, un nouveau brandon de discorde était jeté. Charles, duc d'Orléans, adressait au roi et aux bonnes villes du royaume un long réquisitoire, dans lequel il réclamait énergiquement la punition des meurtriers de son père. Il commit la faute d'appuyer sa réclamation par les armes.

L'homme supporte avec peine l'idée d'un déni de justice; mais il supporte encore moins peut-être qu'on se fasse droit les armes à la main. La réclamation du duc d'Orléans fut trouvée « belle et juste par les gens d'honneur et de savoir », dit M. de Barante dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*; sa conduite fut réprouvée comme une entreprise contre les lois divines et humaines.

L'opinion publique se prononçait de plus en plus contre le duc d'Orléans, et donnait une grande force au duc de Bourgogne.

Cependant les armements continuaient de part et d'autre.

En vain Charles VI, conseillé par les modérés, avait fait défense aux gens de guerre de s'armer pour qui que ce fût. Rien ne put prévenir la collision.

Après un échange solennel de lettres de défi avec le duc de Bourgogne, les seigneurs d'Orléans firent irruption en Artois et en Picardie, sur les terres de leur ennemi. Les déprédations recommencèrent, et, malgré l'éloignement du théâtre des hostilités, le récit qu'on en fit à Paris exaspéra le peuple au dernier point. Les Armagnacs furent pris en exécration.

La municipalité de Paris, qui jusqu'alors avait voulu rester neutre, dut céder au courant. Elle ne fut plus maîtresse de refuser au duc de Bourgogne, comme elle l'avait osé l'année précédente, le retrait de la capitainerie de Paris au duc de Berri, et dut conférer cette charge au comte Waleran de Saint-Pol, qui « portait en sa bannière fleurs de bourrache ».

Tout tournait donc à l'avantage du duc de Bourgogne. « Ce duc, dit M. de Barante, était ainsi dans une belle position. Il avait la faveur du peuple de Paris, l'approbation des gens sages; la justice était de son côté. Le roi lui avait permis d'armer pour sa défense. S'il eût voulu modérer son emportement, temporiser, se plaindre doucement, laisser voir tous les torts de ses ennemis, il aurait eu toute la force de la France, et aurait conservé la faveur du roi et l'affection des peuples. »

Mais Jean abusa de sa position comme d'un bien mal acquis. Au lieu de comprimer les haines, il en déchaîna le torrent; au lieu de maintenir les gens recommandables à la tête des affaires, il donna les charges les plus importantes à des hommes violents, et leur laissa s'adjoindre des gens de bas étage. On vit alors se dresser une affreuse démagogie, qui n'avait pas encore de précédent dans notre histoire.

IV

LES BOUCHERS.

Les bouchers au XVe siècle ne ressemblaient guère à ceux d'aujourd'hui.

Le commerce de la boucherie dans Paris était à cette époque le monopole d'un petit nombre de familles. Les principales étaient celles des Legoix, des Saint-Yon, des Thibert. Les bouchers étaient riches et puissants; ils étendaient leur influence sur un grand nombre de valets, d'écorcheurs, de pelletiers, tous gens grossiers, brutaux et cruels. Habiles artisans de troubles, fort peu scrupuleux de verser le sang humain, les chefs de la boucherie furent choisis, au grand scandale de tous, pour former et commander une nouvelle troupe de cinq cents hommes, appelée assez mal à propos milice

royale. Ils s'adjoignirent un chirurgien nommé Jean de Troyes, homme instruit et intelligent, mais ardent et passionné, et enfin un chef d'écorcheurs de bêtes, ayant nom Caboche.

Le soupçon, la défiance, la menace, la crainte, l'arbitraire, la violence, ne tardèrent pas à régner dans Paris.

Des troupes de valets de boucherie parcouraient la ville en armes, dressant des listes de suspects.

Un homme était-il riche, sans forme de procès il était jeté en prison, et ses biens étaient donnés en pillage à la multitude. Vieille histoire souvent rajeunie.

Souvent il suffisait du cri : « Voilà un Armagnac ! » pour que le malheureux désigné fût aussitôt assailli et massacré.

Un des exploits de ces forcenés fut le pillage et l'incendie du château de Bicêtre, splendide résidence, les délices du duc de Berri. Il s'y trouvait des peintures extrêmement précieuses, qui furent détruites, et « de beaux châssis de verres », que les Parisiens eurent bien soin d'emporter.

La troupe de Legoix et consorts devint bientôt la terreur des bourgeois. Plus de trois cents personnes émigrèrent.

La cour n'échappa pas à la contrainte exercée par les démagogues. Admis à assister au conseil du roi, ceux-ci ne tardèrent pas à y dicter leurs résolutions.

Expulsions, confiscations, proscriptions se succédèrent sans relâche.

Le dauphin Louis, duc de Guyenne, fut forcé de conférer à son « bon et loyal cousin » le duc de Bourgogne les pouvoirs les plus étendus.

Toute la population prit alors les insignes bourguignons, c'est-à-dire le chaperon bleu, la croix de Saint-André avec une fleur de lis et l'inscription : « Vive le roi ! » Malheur à qui ne croyait pas devoir les porter ! L'engouement alla si loin que dans les cérémonies du culte on abandonnait « la croix droite en la forme que Dieu fut crucifié », pour la croix en sautoir « en la forme que saint André fut crucifié ».

Les excès des soldats armagnacs étant le grand prétexte de ce soulèvement contre eux, on prétendit leur appliquer une ancienne bulle du pape Urbain V contre les Grandes Compagnies. On excommunia les Armagnacs tous les dimanches dans les églises. On alla jusqu'à refuser le baptême à leurs enfants.

V

DE SAINT-CLOUD A AUXERRE.

Cette surexcitation prit encore de plus grandes proportions, lorsqu'on apprit que les Armagnacs abhorrés se rabattaient sur Paris ; qu'ils occupaient la Chapelle, Aubervilliers, Montmartre ; que Saint-Denis, « la fille chérie de la capitale, » venait de capituler ; enfin que la ville et la tour du pont de Saint-Cloud étaient tombées au pouvoir de leurs soldats par trahison.

En même temps la plupart des guerriers du parti d'Orléans semblaient justifier par leurs excès l'effroyable courant de haine qui se déchaînait contre eux. Les Gascons et les Bretons se signalaient entre tous. Ils ne guerroyaient que pour piller et pouvoir vivre à leur aise en rentrant chez eux. Ils enlevaient tout au paysan, et souvent même le noyaient ou le pendaient. Les Bretons avaient la spécialité des profanations dans les églises, dépouillant les reliques, les châsses, enlevant les vases sacrés. Parfois même des chevaux étaient attachés aux autels convertis en mangeoires.

Les paysans avaient pris les armes, et massacraient les fourrageurs isolés. Ils finirent par devenir tout à fait brigands, et infestèrent les routes et les bois.

Aussi, lorsque, le 23 octobre au soir, Jean sans Peur, esquivant le gros de l'armée armagnaque, entra dans Paris par la porte Saint-Jacques, il fut reçu comme un libérateur, aux cris mille fois répétés de « Noël ! » et au milieu des illuminations. Ce libérateur amenait avec lui une troupe de près de deux mille Anglais, que le roi Henri IV d'Angleterre lui avait envoyés à titre de secours, sous la conduite du comte d'Arondel. Il inaugurait ainsi la fatale ingérence dans nos discordes d'un ennemi désireux de nous affaiblir.

Les troupes des deux partis semblaient jusque-là n'avoir cherché qu'à s'éviter. En présence à Montdidier[1], deux mois auparavant, elles s'étaient retirées sans s'aborder. Les villages d'Aubervilliers, la Chapelle, furent témoins les premiers de combats sérieux.

Le plus beau fait d'armes des Parisiens fut la reprise du pont de Saint-Cloud. Le duc de Bourgogne partit une nuit (9 novembre) par la porte Saint-Jacques avec 10,000 soldats, dont 1,600 hommes de la milice bourgeoise ; il passa par Issy, les Moulineaux, Sèvres, et au point du jour tomba sur les Armagnacs barricadés dans Saint-Cloud. L'acharnement fut grand de part et d'autre. Les Parisiens décidèrent de la journée en démolissant, en présence de l'ennemi, un mur de trois pieds d'épaisseur. Neuf cents Orléanais périrent sans que leurs compagnons, accourus sur l'autre rive et séparés par le fleuve, pussent leur être d'aucun secours.

Pour prix de leur vaillance, les Parisiens obtinrent la reddition du privilége ancien d'élire des échevins[2], « ce dont très-grandement furent réjouis, et eurent le duc de Bourgogne en grande recommandation ».

Enfin Paris vit s'éloigner de ses murs les Armagnacs exécrés, non plus seulement comme l'année précédente en vertu d'un traité d'une efficacité problématique, mais partout battus et désorganisés.

1. Relig. de Saint-Denis, IV, 107.
2. Monstrelet.



Pourchassés jusqu'à Bourges, les ducs de Berri et d'Orléans y furent assiégés l'été suivant (1412) par une armée bourguignonne ou plutôt royale, en raison de la présence du roi et du dauphin dans le camp du duc de Bourgogne. L'oriflamme était pour la première fois déployée contre des Français.

Pendant ce temps, des processions journalières se faisaient à Paris afin d'obtenir la paix ou la victoire du roi.

Dieu, qui voulait sans doute laisser à la France les moyens de résipiscence dont elle ne profita guère, se prononça pour la paix.

La lassitude mutuelle, les maladies, les dispositions pacifiques qui se manifestèrent brusquement chez le dauphin jusqu'alors tout dévoué aux intérêts du duc de Bourgogne, son beau-père, enfin l'approche d'un corps anglais dont les Armagnacs avaient à leur tour sollicité le secours, obligèrent Jean sans Peur à abandonner le fruit de ses avantages et à consentir un nouveau traité.

En rendant la ville de Bourges, le vieux duc de Berri dit à Jean :

— Beau neveu, j'ai mal fait, et vous encore pis; efforçons-nous désormais de maintenir la paix et la tranquillité dans le royaume.

— Bel oncle, répondit l'autre, il ne tiendra pas à moi.

Augustin François.

— La suite prochainement. —

BENVENUTO CELLINI

—

Nous ne donnerons point sur ce grand artiste des détails que l'on peut trouver partout, dans tous les dictionnaires. Il vaut mieux, à notre sens, le laisser parler art comme il l'entendait, lui homme universel, architecte, ingénieur, dessinateur, peintre, sculpteur, orfévre, militaire, artilleur, que sais-je encore! De toutes ces aptitudes, de tous ces talents, il est arrivé qu'on a voulu faire de Cellini un homme et un artiste essentiellement à part, ne procédant que de lui-même. Pour apprécier sa vie, on l'a séparée de celle de son siècle; pour expliquer ses œuvres, on les a isolées de celles de ses contemporains et de ses devanciers.

Les passions de Cellini, dit avec raison *le Léclavetré*, furent les passions de l'Italie entière; ses erreurs, les erreurs de son temps; ses excentricités, les excentricités de toute la Renaissance. Il est un type franc et entier de son siècle, et si l'on veut avoir une saine intelligence du caractère surtout et du talent de Cellini, loin de l'isoler, il faut le placer au centre de son époque et au milieu des hommes à côté desquels il vécut et se développa.

Benvenuto Cellini a laissé des *Mémoires* où il peint, par les aventures d'une vie romanesque et agitée, les mœurs de son temps : il a beaucoup pensé, ce grand homme, et beaucoup écrit : ses œuvres, même les plus minimes, sont recherchées dans Florence, sa patrie, avec un soin pieux; mais toutes, hélas! ne nous sont point parvenues. Il avait fait des traités divers sur les branches de l'art qu'il avait cultivées : sur le dessin, sur la sculpture, sur l'orfévrerie, etc. C'est là, suivant nous, qu'il faut puiser pour trouver le grand artiste tel qu'il fut, grand penseur autant que passé maître en exécution matérielle.

Écoutons-le un instant, parlant de dessin à propos de la sculpture. « Nous nous réunissions souvent plusieurs artistes pour travailler ensemble. Nous placions dans une chambre dont les murs étaient blanchis un homme de belle stature, assis ou debout et dans les attitudes qui offraient les raccourcis les plus difficiles. Nous mettions derrière lui une lumière, ni trop haut, ni trop bas, ni trop loin : de telle façon, en un mot, qu'elle nous donnât les véritables lignes de notre modèle. Puis, dès que l'ombre de celui-ci se montrait sur le mur, nous la profilions prestement. Il nous était ensuite facile de tracer différentes lignes que l'ombre ne pouvait nous fournir, ainsi que les plis se trouvant dans la grosseur du bras, dans le coude, dans les épaules et différentes parties de la tête, du torse, des jambes, des pieds et des mains, qu'il était impossible de voir.

« Voilà la véritable méthode de dessiner, par laquelle on arrive à être excellent peintre, comme l'a été notre merveilleux Michel-Ange Buonarroti qui, je le tiens pour certain, n'est arrivé si haut dans l'art de la peinture que parce qu'il a été le plus parfait sculpteur. Dire d'une belle peinture qu'elle se détache, de telle façon qu'elle semble être en relief, n'est-ce pas le plus grand éloge que l'on puisse en faire? D'où il faut conclure que le relief est le véritable père de la peinture, et que la peinture est la charmante et gracieuse fille du relief.

« La peinture est une partie des huit principaux points de vue auxquels est obligée la sculpture. Par l'exemple de Michel-Ange, on peut juger quelle difficulté présente cette dernière. Sept jours lui suffisaient pour peindre une figure nue grande comme nature, avec toute la conscience qu'il apportait à ses travaux. Une statue de marbre de même dimension, à cause des difficultés des points de vue de la matière, ne lui demandait pas moins de six mois d'un travail assidu, comme plusieurs fois je l'ai observé.

« Aussi tous les artistes qui excelleront à faire une statue avec harmonie dans toutes ses mesures et ses parties, ceux-là, j'en suis certain, deviendront des plus habiles dans l'architecture. Ce n'est pas à dire pour cela, cependant, que je veuille affirmer que l'on ne puisse être bon architecte si l'on n'est

pas habile sculpteur. On voit, en effet, que Bramante, Raphaël et plusieurs autres peintres ont exercé l'architecture d'une manière judicieuse et pleine de charme, sans toutefois arriver, dans cet art, à la supériorité que possédait notre Buonarroti, et dont il était redevable à ce qu'il savait, mieux que tout autre, *faire une statue !*

ONCLE TOBIE.



Benvenuto Cellini.

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41, 60 et 74.)

—

CHAPITRE IV (*suite*)

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu aussi fâché, dit Mme Massereau à Marie-Céline, qui accourait savoir des nouvelles de l'accès d'humeur ; il faut que Léopold aille tantôt à l'école, et que ce soir tu apprêtes un dîner tout à fait du goût de M. Massereau.

— Je lui ferai des beignets, dit Marie-Céline avec condescendance.

— Très-bonne idée ; il en demande tous les jours, cela lui fera oublier son maquereau.

Tandis que l'on s'arrangeait pour le désarmer, M. Massereau, assis au bureau bien rangé qui ne lui servait guère, écrivait d'une écriture tout empâtée le billet suivant :

« Mon cher colonel,

« Au fond, je me suis toujours ligué avec ma femme

pour vous empêcher de reprendre votre pupille. Le moment de la séparation venu, je me laissais circonvenir par ses lamentations. Mais cela va de mal en pis pour l'enfant. (Ici le maquereau frit se représenta vivement à l'imagination du vieillard; et après une pause, il continua d'une main fébrile :) Les gâteries n'ont plus de mesure et il est plus que temps qu'il nous quitte. Ma femme et moi n'avons pas ce qu'il faut pour élever un enfant. Donc, faites-le chercher, que je sois au plus tôt débarrassé de cette désagréable affaire. Je vous prête main-forte, c'est entendu.

« Je vous serre cordialement la main.

« MASSEREAU. »

M. Massereau cacheta cette lettre, mit l'adresse et sortit de son cabinet, son chapeau sur la tête et sa canne à la main.

Le hasard, était-ce bien le hasard? lui fit trouver Mme Massereau et Marie-Céline sur son chemin. Mme Massereau rangeait bruyamment un service à thé, Marie-Céline époussetait la rampe de l'escalier. Il passa majestueux et sombre, sans leur adresser la parole.

A peine la porte de la rue se fut-elle refermée derrière lui que Mme Massereau apparut sur la balustrade du palier.

— Il n'est plus si fâché qu'il veut en avoir l'air, dit-elle ; il y a déjà du mieux, il me semble.

— Je ne sais, madame ; mais il me semble, au contraire, qu'il a fait un bien mauvais œil à Léopold qui, toujours désobéissant, s'est attiré pour le regarder passer.

— Oh! certes, il boudera longtemps ce pauvre enfant. Dieu! que les hommes sont égoïstes!

V

Quinze jours après cette petite scène, Mme Massereau recevait un court billet du colonel Dauvellec, lui enjoignant en des termes fort polis, mais très-nets, d'avoir à faire conduire Léopold à Rennes, où son domestique l'attendrait pour le conduire à Coutances.

Sa première pensée fut de résister à cette demande formelle; sa seconde de l'éluder; mais il lui aurait fallu pour cela la complicité habituelle de M. Massereau, et M. Massereau déclara qu'il irait lui-même conduire Léopold si sa femme ne s'y résignait pas.

A ce sujet, M. Massereau se plongea dans les légalités. La demande du colonel était tout ce qu'il y avait de plus légal, il avait toujours eu le droit de faire de Léopold ce que bon lui semblerait, et il n'y avait désormais aucune raison de le garder. L'affaire de son éducation regardait exclusivement son tuteur, et s'il avait bien voulu laisser à sa tante le soin de sa petite enfance, ce n'était pas une raison pour s'autoriser à le garder plus longtemps.

Mme Massereau écrivit, télégraphia, mais n'obtint aucun délai. Décidément le tuteur demeurait inexorable. Ce qu'il y eut de plus singulier, ce fut de voir Léopold se tourner tout à coup contre les désirs de sa marraine. Après avoir dit sur tous les tons en frappant du pied : « Je ne veux pas partir! » il dit tout à coup et avec non moins d'énergie : « Je veux partir! » La seule idée du voyage avait ainsi fait tourner sa volonté capricieuse. On parlait tant devant lui de ce voyage qu'il lui était venu un grand désir de courir le monde. Il n'avait jamais fait un trajet de plus d'une lieue en chemin de fer, et il savait bien qu'on ne voyageait jamais plus longtemps que cela dans la maison.

Mme Massereau, abandonnée par ses alliés naturels, même par Marie-Céline que Léopold agaçait outre mesure, dut se rendre, et un beau matin elle quitta Châtel pour aller conduire Léopold à Rennes, où l'attendait le domestique de confiance de M. Dauvellec.

Son chagrin était adouci par l'espoir intime qu'on le lui renverrait sans tarder.

— Le colonel et sa femme ne se connaissent pas en enfants, disait-elle toujours confidentiellement à Marie-Céline; les leurs sont très-doux, très-faciles. Un enfant remuant et un peu volontaire comme Léopold les fatiguera bien vite. Avant huit jours, ils me le renverront, le trouvant intraitable.

La manière dont Léopold voyagea fut tout à fait propre à la raffermir dans cette espérance : il se montra absolument insupportable. Il se précipitait tête baissée dans les wagons, prenait audacieusement la place du coin, ouvrait et fermait le vasistas à sa fantaisie, et irritait comme à plaisir tous les voyageurs. Mme Massereau passait son temps à lui mettre des foulards quand il lui plaisait de demeurer la tête au dehors pour sentir le vent, disait-il; à veiller à ce qu'il n'écrasât pas les pieds de leurs compagnons de route quand il voletait par le wagon ; à le gronder faiblement et à l'embrasser ardemment. M. Massereau prisait avec un petit sourire équivoque, dissimulait ses pieds sous la banquette, mais ne soufflait mot.

Au moment d'être débarrassé du petit tyran, il pouvait bien se montrer magnanime.

Il poussa néanmoins un profond soupir de soulagement quand le train arriva en gare de Rennes, et il marcha précipitamment vers le buffet où Léopold devait se rencontrer avec son conducteur. Mme Massereau le suivit non moins empressée. Sa dernière lettre était écrite en termes si désespérés qu'elle avait nourri le secret espoir que le colonel lui accorderait les vacances qui allaient s'ouvrir. En passant le seuil du buffet, sa physionomie révéla qu'elle s'était fait illusion, et son regard s'arrêta mécontent et troublé sur un homme d'une quarantaine d'années, coiffé d'une casquette à lisérés d'argent, qui fumait flegmatiquement dans une grosse pipe de bois.

M. Massereau s'était avancé vers lui et, lui frappant familièrement sur l'épaule ;



— Ah ! mon brave Choucroute, dit-il, tu n'as pas l'air de te douter que le train est arrivé.

L'homme ôta à la fois sa pipe d'entre ses dents et sa casquette de dessus des cheveux roux coupés ras qui faisaient ressembler sa tête à une coque de châtaigne fanée.

— Le garçon m'afait tit que c'était le train de Saint-Malo qui arrifait, répondit-il. Où est le petit monsieur?

— Là, devant le buffet ; il arrête le menu de son déjeuner, sans doute.

Léopold avait entraîné sa marraine devant la table où étaient étalés les comestibles du jour.

Il dévorait de ses petits yeux de gourmand les jambons roses, les poulardes dorées, les saucissons enveloppés de papier de plomb. Mme Massereau, qui se remettait difficilement de l'impression désagréable que la vue de Guillaume Rischen, dit Choucroute, lui avait fait éprouver, regardait vaguement le maître d'hôtel, qui, armé d'un coutelas à la lame brillante, enlevait artistement de larges tranches d'un superbe rosbif.

— Quels sont vos ordres, mon brave? demanda M. Massereau en s'asseyant vis-à-vis de Choucroute.

Le soldat prit un papier dans la poche de son gilet et le lui tendit.

M. Massereau mit son lorgnon et lut attentivement le contenu.

— C'est fort précis, dit-il ; c'est bref et concis comme une consigne.

Et, avisant un garçon qui passait, il ajouta :

— Dites-moi, quel temps nous reste-t-il jusqu'au départ du premier train pour la Normandie?

— Quarantes minutes, monsieur.

M. Massereau appela sa femme du geste.

— Caroline, tu as grandement le temps de faire déjeuner Léopold, dit-il en souriant d'un air aimable.

— Voudriez-vous maintenant qu'il ne déjeunât pas? répondit-elle aigrement.

— Dieu m'en garde ! je n'ai jamais voulu affamer personne, et Léopold a devant lui une traite qui demande des forces. Donc, tu feras bien de commander le déjeuner ; quarante minutes sont bientôt passées.

Et, se tournant vers Choucroute, il ajouta :

— Êtes-vous lesté, mon brave?

Choucroute inclina la tête affirmativement.

— Allons, allons, dit M. Massereau en se dirigeant pesamment vers une petite table à quatre couverts, fais ton menu, Léopold ; une dernière fois, commande ton déjeuner, mon garçon.

Léopold retourna avec sa tante près de la table du centre ; puis il fit une halte devant le long comptoir de marbre qui supportait les éléments du dessert, et, le choix étant fait, le déjeuner commença.

M. Massereau et Léopold mangèrent avec un grand appétit. Pour Mme Massereau, elle ne s'occupa que de Léopold.

— C'est ça, coupe-lui sa viande, à ce cher poupon, disait M. Massereau non sans une pointe d'ironie ; cherche-lui le meilleur morceau, donne-lui toute la sauce. Parfait, parfait ! qu'il jouisse bien de son reste.

— S'il est trop malheureux chez son tuteur, il me l'écrira et j'irai le chercher, dit Mme Massereau qui paraissait encore plus irritée que désolée.

— Diable ! alors vous plaiderez, car il a bel et bien le droit et le devoir de le garder et de s'en occuper uniquement.

— Les hommes ont fait la loi pour eux, pour eux seuls ; c'est absurde !

M. Massereau qui grignotait une côtelette, sourit dans sa barbe. C'était à cette bienheureuse loi qu'il était redevable d'être délivré de l'enfant gâté qui était venu troubler sa vie tranquille, et il l'admirait de tout son cœur.

— Quand part notre train à nous? demanda-t-il, espérant opérer une transition.

— Je reste ce soir à Rennes, dit impérieusement Mme Massereau.

— Bah !

— Eh oui ! je ne me serai pas dérangée pour rien. J'ai écrit à ma cousine que nous serions ce soir chez elle.

— Moi aussi.

— Comme tu voudras. Tu peux retourner dans notre vieille maison de Châtel si bon te semble. Moi, j'ai besoin de distraction, je reste à Rennes passer quelques jours.

— Eh bien ! restons, dit courageusement M. Massereau. Où cours-tu, Léopold?

— Voir les trains arriver, dit-il ; je m'ennuie ici.

— Très-aimable, très-aimable, dit M. Massereau en tendant sa tasse au garçon qui se présentait avec une énorme cafetière à la main ; tu es vraiment pétri d'amabilité. Ce qui m'étonne, c'est que tu ne songes pas à demander du café.

— J'en veux, j'en veux, mon oncle, avec beaucoup de sucre.

— Tiens, sucre toi-même, dit magnanimement M. Massereau en poussant les petites soucoupes de métal vers l'enfant.

Celui-ci jeta plusieurs morceaux au fond d'une tasse ; puis il but quelques gorgées de café, fit une grimace affreuse, déclara que c'était très-mauvais et détala.

— Caroline, il serait bon d'avoir l'œil sur lui, dit M. Massereau ; il s'égarera et le train sera manqué.

— Ce serait un fort petit malheur.

— Ah ! tu sais ! comme tu voudras. Il y a aussi les machines devant lesquelles il va courir, les colis sur lesquels il va grimper et qui dégringolent, les trains qui partent ; mais qu'il se tue ou s'estropie, cela ne me regarde pas.

Mme Massereau avait tressailli ; la phrase de M. Mas-

sereau n'était pas finie qu'elle s'était levée et avait suivi Léopold.

M. Massereau appela du geste Choucroute qui fumait toujours.

— Voici les bulletins de bagages, dit-il ; les guichets doivent être ouverts, allez prendre les billets et tenez-vous sur le quai afin de nous avertir lorsque le train arrivera en gare. Car, si nous n'y mettons bon ordre, du diable s'il partira.

— Mon colonel m'a dit d'arriver aujourd'hui, répondit Choucroute, il faut que j'arrive aujourd'hui.

— Toujours fidèle à la consigne ! C'est, ma foi ! très-utile, la consigne : je compte sur vous.

Et M. Massereau se reprit à boire à toutes petites gorgées le cognac qui, dans sa tasse, avait succédé au café. De temps en temps il levait les yeux sur le cadran placé devant lui.

Tout à coup la voix perçante de sa femme l'arracha à son repos.

— Fortuné, que restes-tu faire là ? disait-elle ; viens donc !

— Bon ! bon ! grommela-t-il en ramassant à la hâte sa canne, son chapeau et ses gants ; est-ce qu'elle a peur de manquer le train, elle aussi ? J'aurais juré que c'était sa ferme intention.

Il rejoignit sur le quai Mme Massereau qui courait de ci, de là, en donnant des signes de la plus vive inquiétude.

Léopold lui avait glissé d'entre les doigts ; malgré ses défenses, il s'était imaginé de traverser la voie et avait tout à fait disparu.

— Il a fait là une chose défendue par tous les règlements, répondit gravement M. Massereau ; mais, sois tranquille, les employés vont nous le ramener par les oreilles.

— Sois tranquille, te voilà bien ! s'écria Mme Massereau ; pourvu que tu ne sois pas dérangé, tout est bien. Je t'ai appelé pour que tu le cherches avec moi et ce domestique, qui est vraiment très-complaisant.

— Ma chère amie, je ne suis plus assez leste pour courir un steeple-chase parmi les ballots et les tenders. Il me faudrait une permission pour suivre ce diablotin où il s'est fourré. D'ailleurs, voici un train qui arrive. Nom d'un petit bonhomme ! c'est celui de Normandie ; on m'a dit qu'il n'a ici que cinq minutes d'arrêt. Si Choucroute ne met pas la main sur Léopold immédiatement, ils le manqueront. Ne t'agite pas : à quoi bon courir au-devant de cette locomotive ? il n'est point tombé sur les rails. Mais je crains beaucoup qu'effrayé de la voir arriver, il se soit mis à l'abri dans quelque wagon où on ne le découvrira que trop tard.

— Si j'étais sûre qu'il ne court aucun danger, s'écria Mme Massereau, il me serait bien indifférent qu'il manquât le train !

— Pas à moi, pas à moi, grommela M. Massereau entre ses dents.

Et, la peur secouant son apathie ordinaire, il se mit à arpenter le quai, questionnant les employés et inspectant les salles par les larges portes vitrées. Bientôt le mouvement diminua et on entendit les portières qui se fermaient.

M. et Mme Massereau se rejoignirent tout essoufflés à la porte du buffet qui avait été leur point de départ.

Tout à coup le visage du vieillard s'illumina.

— Il le tient, ma foi ! dit-il ; ils partiront.

De derrière les lignes de wagons arrêtés sur la voie venait de surgir Choucroute.

Il courait, enjambant les rails et portant du bout des doigts Léopold par la ceinture. Il n'eut que le temps de se précipiter dans le premier wagon du train en partance.

— Attendez ! cria Mme Massereau ; ne partez pas, ne partez pas !

— Partez, partez ! fit M. Massereau en agitant sa canne.

Mme Massereau voulut s'élancer ; mais le train s'ébranlait. Elle aperçut à une portière la tête ébouriffée de Léopold qui riait.

— Ma bonne amie, il est embarqué, il est parti, c'est bien fini, dit aimablement M. Massereau en arrondissant son bras courbé en anse de panier.

Mais Mme Massereau ne daigna pas prendre ce bras qui se présentait si gracieusement à elle. Les yeux fixés sur le train en marche, elle multipliait les signes, et quand il disparut elle tourna brusquement le dos à son mari et marcha au pas gymnastique vers la sortie.

— Ça passera, ça passera, murmura M. Massereau en s'élançant sur ses traces ; mais, mon Dieu, qu'il était temps que ce diable d'enfant partît !

VI

Pendant que son oncle et sa tante se dirigeaient vers Rennes, l'un en maugréant, l'autre en jubilant, Léopold poursuivait son chemin vers la Normandie. Un peu troublé par le sans-façon avec lequel Choucroute l'avait arraché de dessus une pyramide de caisses qu'il se plaisait à escalader, il avait fait très-sagement une heure de chemin de fer en examinant du coin de l'œil la physionomie de son gardien. C'était au demeurant la meilleure physionomie du monde, et Léopold jugea qu'il n'y avait nul danger à se montrer ce qu'il était. Aussi fit-il le reste du voyage très-agréablement à son gré.

Qu'importait à Choucroute que les vasistas subitement baissés laissassent entrer l'air et la poussière ? Que lui importaient ces pieds qui heurtaient sans cesse ses grosses bottes ? Ce n'était qu'une petite barque frôlant le navire immobile. Au buffet, il obéissait passivement à Léopold, prenant bien parfois des airs étonnés de le voir entasser les friandises et manger tout à l'envers, du jambon après des gâteaux. Il avait

évidemment reçu des ordres précis là-dessus, car il laissait faire, ouvrait flegmatiquement sa bourse et payait sans mot dire. Léopold, ayant fait toutes ses volontés sans contrôle aucun, arriva à Coutances avec un rhume de cerveau bien conditionné et un commencement d'indigestion amené par son alimentation fantaisiste.

Quand le colonel, qui l'attendait sur le quai de la gare, s'approcha de lui, il le salua par une série d'éternuements.

— Que tu as mauvaise mine, mon pupille! dit M. Dauvellec après l'avoir affectueusement embrassé; le voyage t'a singulièrement fatigué. Tu dois avoir besoin de ton lit. Allons, viens te reposer. Choucroute, je te laisse le soin de débrouiller l'affaire des bagages. Viens, Léopold; tes cousins sont là, fort impatients de faire ta connaissance.

Léopold, toujours éternuant, suivit piteusement son oncle. Il avait le frisson, et la peur seule de se trouver sérieusement indisposé lui donnait un commencement de nausées.

A la porte vitrée, un grand garçon revêtu de l'élégant uniforme du *Borda*, un autre plus petit portant celui du Prytanée militaire de la Flèche, tous deux de la plus intelligente figure, le reçurent très-cordialement avec de bonnes poignées de main et des paroles de bienvenue qu'il n'aurait jamais su dire.

— Père, comment retournons-nous à la maison? demanda Édouard, l'aîné, qui avait une ombre de moustache blonde au-dessus des lèvres.

— A pied, à pied; ce n'est qu'une promenade, et Choucroute s'occupe des bagages.

— C'est que mon cousin a l'air bien fatigué.

— Eh! oui, il est tout pâle. Aimes-tu mieux prendre l'omnibus, Léopold?

— Oui, mon oncle.

— Et vous, mes enfants?

— Nous, nous allons à pied, répondirent les deux jeunes garçons.

Après avoir serré encore une fois la main de Léopold, ils partirent gaiement bras dessus, bras dessous, comme deux bons frères qu'ils étaient.

Le colonel hissa Léopold dans l'omnibus qui s'arrêtait devant sa porte, se plaça à côté de lui, et la voiture roula dans la nuit.

Un quart d'heure plus tard, Léopold s'arrêtait tout aveuglé sur le seuil d'un appartement plein de lumière, devant un de ces tableaux d'intérieur qui ravissent le cœur aussi bien que les yeux.

Sur un canapé, une dame âgée, au front paisible couronné de cheveux blancs, avait le bras posé sur l'épaule d'une gracieuse fillette de douze ans assise auprès d'elle. Dans le fauteuil qui lui faisait face, une femme au visage jeune encore, mais sérieux, berçait sur ses genoux un petit garçon aux membres robustes qui ne sommeillait qu'à demi.

— Voici le cousin, Fédik, dit Mme Dauvellec au petit dormeur en le secouant.

— Où? où? où? cria l'enfant en bondissant sur ses pieds.

Mme Dauvellec alla prendre par la main Léopold, qui semblait tout intimidé et le conduisit d'abord à sa belle-mère qui l'embrassa tendrement, puis au petit garçon qui lui sauta au cou.

— Il faut faire souper Léopold et le plus tôt possible, dit le colonel; il ne tient pas debout.

Mme Dauvellec, qu'on appelait ordinairement Mme Eugénie, pour la distinguer de sa belle-mère, reprit la main de Léopold; le petit Alfred saisit son autre main, et ils sortirent ensemble du salon.

— Le pauvre enfant sera fort déconcerté les premiers jours, dit Mme Dauvellec avec bonté; il paraît fort timide.

— Timide, lui! non pas, répondit le colonel en riant. Pauvre monsieur Je-veux! il ne se sent plus sur son terrain, cela le désoriente. Amélie, il serait aimable d'aller lui tenir compagnie; c'est un peu sur toi que je compte pour l'apprivoiser.

La fillette obéit avec empressement; mais, comme elle ouvrait la porte, sa mère entra.

— Mon ami, dit-elle, vous ferez bien de faire coucher votre pupille au plus vite. Il a fort mauvaise mine. Me doutant de quelque chose, j'ai questionné Choucroute, dont le récit m'a confirmée dans mes suppositions. Il ne faut ce soir à Léopold qu'une tasse de thé bien chaud et son lit le plus tôt possible. Son état frise l'indigestion.

— Soyez tranquille, je vais lui faire passer cela, dit le colonel. Ah! ma chère femme, il y aura bien à combattre pour réformer ce petit homme; mais j'entends un coup de sonnette qui annonce Édouard et Gustave.

— Oui, ce sont eux. Ma mère, retenez-les ici, je vous prie; toute leur amabilité précipiterait la catastrophe. « Fédik suffit à Léopold pour ce soir. »

Sur ces paroles, le colonel passa dans la salle à manger, où Léopold se morfondait devant un plat auquel il n'osait toucher.

— Mange, cousin; mais mange donc! disait le petit Alfred en brandissant une fourchette; c'est du bon ragoût, c'est du très-bon ragoût.

— Une tasse de thé conviendra mieux à l'état de son estomac, dit le colonel. Allons, Fédik, prends le bougeoir, nous allons conduire Léopold dans son appartement.

Un quart d'heure plus tard, Léopold était très-confortablement couché dans une jolie petite chambre, et sa tante lui apportait du thé qu'il but avec résignation. Alfred, dressé sur la pointe des pieds, le regardait avec une curiosité pleine de tendresse et disait de petites drôleries qui ne déridaient pas le front soucieux du pauvre enfant gâté, qui avait une peur horrible de

rester seul. A sa prière, on lui laissa Choucroute et une bougie allumée, une de ses manies étant de ne pouvoir supporter l'obscurité.

Choucroute se montra du reste plein d'attentions. Se rappelant les repas de Léopold au buffet, il ne le quittait pas des yeux, et au moindre de ses mouvements il se précipitait vers une cuvette et venait la lui placer sous le nez.

Léopold la repoussait d'un geste furieux. Au beau milieu de cette pantomime, il s'endormit.

VII

Le lendemain matin, Léopold crut rêver en se réveillant dans cette petite chambre élégante et silencieuse. Ce n'était plus la voix rauque de Marie-Céline, ou la voix aiguë de sa marraine, qui retentissait à ses oreilles, mais une claire petite voix d'enfant gazouillait des mots sacrés dans l'appartement voisin.

Alfred levé, habillé, faisait sa prière à genoux, un peu plus rapidement que de coutume, car il attendait le réveil de Léopold, ce qui le mettait en distraction.

Ce fut lui qui lui donna le premier bonjour, et il fallait que le cœur de l'enfant gâté fût bien endurci déjà, pour ne pas se sentir touché par cette amabilité enfantine.

Mais Léopold, n'ayant jamais pensé qu'à lui, était tout confit d'égoïsme, et le pauvre petit Fédik fut très-surpris de ne recevoir en réponse de ses avances et de ses gentillesses que des gestes de mauvaise humeur. Une fois même Léopold alla jusqu'à lui tirer la langue, ce qui parut à Fédik le comble de l'originalité. Mais avec son vif petit esprit il trouva une excuse à cette vilaine grimace.

— Maman me fait montrer ma langue quand je suis malade, dit-il à Léopold : tu es donc malade encore aujourd'hui?

Léopold ne put s'empêcher de rire, et il crut que Fédik était un petit sot.

Personne d'ailleurs ne sembla tenir compte de son air concentré et maussade : Édouard, Gustave et Amélie lui firent visiter la maison, et après le second déjeuner l'emmenèrent dans le parterre où ils se réunissaient pour jouer. On le fit monter dans la balançoire et sur les échasses, on s'ingénia à le faire sourire. Il joua comme il jouait toujours, sans vouloir perdre et en choisissant la meilleure place en tout.

Quand Choucroute parut, agitant une petite clochette qui était le signal de la fin de la récréation, Léopold vit avec étonnement ses cousins ranger immédiatement leurs jeux, absolument comme s'ils avaient été dans une cour de collége.

Mme Dauvellec apparut à la fenêtre d'un appartement du rez-de-chaussée, un petit livre à la main.

— Allons, Fédik, dit-elle en souriant, c'est l'heure de la leçon.

Mais Fédik avait vu le mouvement d'ennui qui avait échappé à Léopold et, s'élançant vers la fenêtre :

— Oh! bonne maman, cria-t-il, puisque Léopold est ici, il faut bien que je *conge* aujourd'hui.

— Si nous *congions*, bonne maman! crièrent Édouard et Gustave en éclatant de rire.

Mme Dauvellec se tourna vers le fond de l'appartement, et aussitôt le colonel apparut à ses côtés. Il regarda le ciel, qui était admirablement pur, et dit :

— Nous touchons aux vacances; en l'honneur de Léopold, j'accorde un jour de congé.

Une casquette et un petit chapeau de paille volèrent en l'air à cette bonne parole.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

La semaine dernière, on célébrait la touchante cérémonie de la première communion dans une des paroisses de Paris : les jeunes garçons au brassard de soie blanche, les jeunes filles avec leurs robes et leurs voiles de mousseline, remplissaient la nef; puis, à un signal du prêtre, ils allaient s'agenouiller devant la sainte table et recevaient l'hostie.

Les familles émues, les pères, les mères les suivaient du regard; car cette fête de la première communion est l'une de celles que Paris respecte par une tradition dont le souvenir ne s'est point encore effacé. C'est que l'enfance est là dans ce qu'elle a de plus beau : toute la candeur du cœur et tout l'élan de sa jeune intelligence, qui, pour la première fois, l'emporte pleinement jusqu'à Dieu.

On dit que parmi les pères de famille qui assistaient à la communion, dans l'église à laquelle je fais allusion, il y en avait un dont la pâleur était visible : ses traits semblaient fatigués comme ceux de quelqu'un qui s'est levé matin ou plutôt qui n'a pas dormi de la nuit; on eût dit que cet homme était sous le coup d'un grand effort physique, et, plus encore, d'un grand effort moral. Pour vous répéter simplement ce qu'on m'a raconté à moi-même, ce père de famille qui venait réjouir son cœur et ses yeux du spectacle de son enfant agenouillée au pied de l'autel, c'était M. Roch, le bourreau de Paris. Le matin même, quelques heures plus tôt, il avait fait tomber, sous le couperet de la guillotine, la tête de Billoir, l'assassin de la femme coupée en morceaux.



N'est-ce pas qu'il y a là tout un drame saisissant, un drame qui se passe au fond le plus intime de la conscience d'un homme, mais qui n'en est pas moins terrible ?

On parle du supplice moral que souffre le comédien qui est obligé de monter sur les planches, de faire rire le public, pendant que sa pensée se reporte chez lui, vers le chevet de sa femme ou de son enfant à l'agonie : oui, sans doute, cela est atroce, mais pas plus cruel certainement que le supplice de ce bourreau qui n'a eu que le temps de laver ses mains pleines de sang pour venir les poser en signe de bénédiction sur la couronne de roses blanches qui couvre le front de sa fille.

Mais aussi, diront bien des gens, pourquoi cet homme s'est-il fait bourreau ?...

Pourquoi, je n'en sais rien ; mais enfin cela est ainsi, et non-seulement il est bourreau, lui, mais il y a une femme qui est la femme du bourreau, il y a des enfants qui sont les enfants du bourreau. Un renom sinistre pèse sur eux tous ; il faut qu'on se cache de la profession terrible du père : peut-être les enfants même ne la connaissent-ils pas et ne la connaîtront-ils jamais ; et cependant un bourreau a besoin d'aimer à ses heures, besoin de se dévouer à des êtres qui l'aiment ; que dis-je ! il faut que cet homme à la mission sanglante ait le cœur capable de pitié pour accomplir son ministère implacable sans violence inutile, sans cruauté.

On a souvent remarqué que les bourreaux, — j'entends ceux de notre société moderne, où le perfectionnement des instruments de supplice a supprimé les raffinements effroyables d'autrefois, — on a souvent remarqué que les bourreaux sont généralement des êtres doux, bienveillants, et qui éprouvent volontiers le besoin de mêler un peu de poésie à leur existence.

Les bourreaux sont pour la plupart amis des fleurs, de la campagne, de la musique, — en un mot de tout ce qui charme la solitude, puisque la solitude est une des nécessités que l'antipathie sociale leur impose. Il n'est pas rare non plus, paraît-il, de rencontrer chez eux des idées religieuses : conséquence bien naturelle des réflexions de celui qui envoie au tribunal du Juge d'en haut les êtres condamnés par les juges d'ici-bas...

Mais j'entends déjà que vous allez vous récrier et je suis tenté de m'écrier moi-même : Est-ce que dans cet affreux métier de bourreau il y aurait des qualités, presque des vertus, qui seraient des qualités et des vertus professionnelles ? — C'est bien possible ; je n'insiste pas cependant, par crainte de tomber dans le paradoxe ou d'effleurer le mélodrame ; je livre ce problème aux méditations des moralistes.

Tenez, il n'est pas jusqu'à Tristan l'Hermite lui-même, le fameux prévôt et bourreau de Louis XI, qui n'ait été sensible... à sa manière, s'il faut en croire une anecdote dont je suis loin, d'ailleurs, de garantir l'authenticité.

Un jour, un pauvre moine était venu en curieux assister au dîner du roi dans son logis de l'hôtel Saint-Paul. A côté du moine se trouvait par hasard un certain capitaine de Picardie contre lequel Louis XI, qui ne pardonnait guère, comme on sait, avait une vieille rancune.

En apercevant ce capitaine, le terrible monarque fit un signe imperceptible à Tristan : celui-ci comprit ou crut comprendre ; car, lorsque le moine sortit de la salle, il le fit saisir, pendre séance tenante et jeter dans un sac au fil de l'eau.

Le capitaine, de son côté, avait remarqué le signe du roi ; mais, mieux avisé que Tristan, il ne s'y était pas trompé : il s'évada prestement, sauta à cheval et piqua vers la Flandre.

Quelqu'un raconta le lendemain au roi qu'on l'avait vu galopant à franc étrier ; Louis XI entra aussitôt dans une grosse fureur et fit appeler Tristan :

— Pourquoi n'avez-vous pas exécuté l'ordre que je vous ai donné hier par signe ?

— Mais, sire, jamais ordre ne fut ni mieux ni plus vite exécuté. Notre homme est loin maintenant...

— C'est vrai : s'il court toujours, il doit être déjà près d'Amiens.

— Pas du tout ! Votre Majesté veut dire près de Rouen... Et, certes, il a eu le temps de boire en route !

— Mais de qui parlez-vous donc, s'il vous plaît ?

— Hé ! sire ! je parle du moine... de ce mauvais moine que vous m'avez désigné pour en faire justice ; — de ce moine, enfin, que j'ai fait pendre et jeter à la Seine !

— Pâque-Dieu ! s'écria le roi : qu'as-tu fait, malheureux ! Il ne s'agissait pas de lui, mais du capitaine, son voisin. — Ce pauvre moine était peut-être le plus saint homme de mon royaume !

— Ah ! fit Tristan avec un ton de regret... Eh bien ! je lui dois un dédommagement : je ferai dire à son intention douze messes de *Requiem !*

Qu'on m'aille soutenir après cela que les bourreaux n'ont point le cœur sensible !

*** Le 1er mai, un grand palais a rouvert ses portes ; et, aussitôt, une troupe nombreuse de personnages, divers d'aspect, mais ayant un lien de parenté par leurs grimaces et par leurs attitudes, se sont précipités dans l'hémicycle qui sert de théâtre habituel à leurs ébats : on a entendu des cris discordants sous la coupole de verre qui les éclaire en même temps qu'elle les protége contre les intempéries ; on a entendu des coups de sonnettes frénétiquement agitées ; certains de ces personnages poussaient dans les coins où ils étaient accroupis des grognements de joie ou de colère, tandis que d'autres, les sujets d'élite de la

troupe, sautaient sur des échelles de corde, se suspendaient la tête en bas, ou, tendant la main au public des galeries, sollicitaient par mille gambades des pommes ou des noix...

Car, je m'aperçois que j'oubliais de vous le dire, ce palais où l'on fait tant de choses excentriques, ce palais où l'on pousse de si belles clameurs et où l'on fait tant de bruit avec des sonnettes, ce palais enfin qui s'est rouvert le 1er mai, — il est à Paris et non point à Versailles : ce palais, en un mot, c'est le palais des singes au Jardin des Plantes.

Pendant tout l'hiver, orangs, macaques, ouistitis, gorilles ont été soigneusement enfermés et calfeutrés dans l'intérieur de la ménagerie, par crainte des rhumes, bronchites et fluxions de poitrine qui leur sont si funestes sous nos climats ; mais avec le renouveau, on les a rendus à la liberté relative dont ils jouissent dans le beau logis que leur a bâti la munificence du gouvernement.

Il y a quelque trente ou quarante ans que le palais des singes a été construit, et ce n'est pas un mince sujet de réflexion pour le philosophe que de comparer le sort de ce palais à celui de tant d'autres palais. C'est le seul auquel la foule, si changeante en ses caprices, a toujours souri ; c'est le seul qu'elle n'ait jamais menacé de ses colères ; c'est le seul qui soit resté debout, tandis que croulèrent ou brûlèrent les Tuileries, l'Hôtel de Ville, le palais de la Légion d'honneur, le palais d'Orsay et tant d'autres : la royauté des grimaces et des cabrioles est la seule qui ait survécu, sans être inquiétée un seul jour, à tous les orages de nos révolutions.

Et, qui sait? peut-être y a-t-il là une leçon de politique plus sérieuse qu'on ne croit : le plus sûr moyen de gouverner les États pourrait peut-être se résumer, s'il faut en croire certains écrivains machiavéliques, dans cet aphorisme : *Il faut amuser pour régner.*

Mais n'amuse pas qui veut : les hommes peuvent bien s'habiller quelquefois à la façon dont ils habillent les singes ; mais, en fait d'équilibre sur la corde raide, le dernier des ouistitis à pinceau rendrait des points à bien des ministres.

⁂ Les hommes ont vraiment grand tort et jugent bien superficiellement, quand ils font du nom de singe un qualificatif désagréable : qui dit singe veut dire certainement homme d'esprit ; et c'est ainsi sans doute que le comprit, un jour, le célèbre président Hénault.

Cet illustre magistrat n'était pas joli, joli ; il n'était pas non plus tout à fait aimable. Une dame de la cour était venue lui rendre visite pour le prier de s'occuper d'un certain procès qu'elle plaidait devant le parlement.

Hénault la reçoit de l'air le plus renfrogné, lui répond à peine et ne lui adresse qu'un maigre salut quand elle prend congé...

— Vieux singe ! grommela la dame entre ses dents.

Le président avait l'oreille fine. A huit jours de là, la dame apprend qu'elle a gagné son procès, et que le succès de la cause est dû, en grande partie, aux bons soins du maussade magistrat. Toute surprise, elle retourne chez le président Hénault qu'elle trouve aussi charmant qu'il s'était montré désagréable la première fois : ce ne sont que saluts, que révérences de part et d'autre ; enfin, au moment de prendre congé, Hénault, qui a reconduit sa visiteuse, s'incline jusqu'à terre, et avec un accent inimitable :

— Enchanté, madame, qu'un vieux singe... comme moi, ait pu faire plaisir à une vieille guenon... comme vous !

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LE COMTE DE MONTALEMBERT

Par TH. FOISSET,

Avec une Introduction par P. DOUHAIRE. 1 vol. in-8. 3 fr.

NOTRE CAPITALE ROME

Par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Ouvrage enrichi de quatre-vingt-quinze gravures. 1 vol. in-12 . . . . 4 fr.

UNE COMMUNE DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE, ARCHON-OGNY

(Brochure tirée à petit nombre.) In-8. . . . . 1 fr.

SAINTE CÉCILE & LA SOCIÉTÉ ROMAINE

AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES

Par dom GUÉRANGER, abbé de Solesmes.

Ouvrage contenant deux chromolithographies, six planches en taille-douce et deux cent cinquante gravures sur bois. 1 beau vol. in-4. . . . . 30 fr.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 7. DIX-NEUVIÈME ANNÉE. LA SEMAINE DES FAMILLES SAMEDI 19 MAI 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



L'homme qui éternue.

NOTRE ONCLE FUSTIJARD

I

A vrai dire, « notre oncle Fustijard » n'était pas notre oncle, et je ne m'explique pas pourquoi nous l'appelions tout couramment de ce nom-là, ni pourquoi il l'acceptait. Est-ce parce qu'il était conservateur des hypothèques? Évidemment non; car j'ai connu dans ma vie plusieurs conservateurs des hypothèques que je n'ai jamais été tenté d'appeler mes oncles.

Est-ce parce qu'il était numismate? Pas davantage.

Est-ce parce qu'il s'occupait de philosophie à ses moments perdus, et qu'il avait écrit une petite brochure fort intéressante sur *les Causes du rire?* Assurément non.

Peut-être, après tout, l'appelions-nous notre oncle parce que nous sentions d'instinct en lui ce quelque chose d'indulgent, de débonnaire, de bienveillant qui compose, au théâtre, le caractère traditionnel des oncles de comédie.

De peur de me tromper, je renvoie la question à messieurs les métaphysiciens, qui ne manqueront pas de la résoudre à la satisfaction générale.

II

Notre oncle Fustijard était le plus modeste de tous les hommes : on ne lui a jamais connu qu'une prétention, une seule, et encore n'était-ce pas ce que l'on peut appeler une prétention avouée. Pour découvrir qu'elle était en lui, il nous fallut rassembler bien des petits faits de détail, recourir à l'induction, à la déduction, enfin à tous les procédés de la logique la plus fine et la plus serrée.

Comme conservateur des hypothèques, notre oncle Fustijard n'avait pas son pareil. Telle était l'opinion de messieurs les inspecteurs des finances, corroborée par le suffrage unanime des commis et des expéditionnaires. Jamais hypothèques ne furent en meilleur état de conservation que celles de notre oncle; et chacun sait comme ces choses-là sont difficiles à conserver!

Eh bien! notre oncle n'avait pas la moindre prétention à poser pour le phénix des conservateurs d'hypothèques.

III

Sa collection de médailles était connue de tous les numismates de l'Europe. Parfois des messieurs solennels, venus exprès de très-loin, sonnaient à la porte de l'oncle Fustijard, et sortaient de chez lui émerveillés et de la collection et du collectionneur. Notre oncle ne tirait nulle vanité de ces visites si flatteuses; il n'en prenait point occasion de citer les noms et les titres de ses visiteurs, ni d'écraser de sa supériorité reconnue les notables de Pont-en-Brèche. Il n'affectait point non plus d'employer à tout propos les termes techniques de la langue numismatique.

Nous n'étions alors que des collégiens mal appris, turbulents et brusques. Il nous ouvrait ses casiers, comme si nous eussions été des docteurs ès sciences numismatiques. Il nous laissait toucher à ses médailles! Il répondait à toutes nos questions, et nous apprenait une foule de choses, de l'air le plus bonhomme et le moins prétentieux qui se puisse imaginer.

IV

Sa brochure sur *les Causes du rire* avait obtenu le plus grand succès. Quoique publiée modestement à Pont-en-Brèche, sur les instances de la petite société dont l'auteur faisait partie, elle avait fait le tour de la presse parisienne. Notre oncle Fustijard n'avait pas même l'air de se douter que les journaux eussent fait tant de bruit, et un bruit si flatteur, autour de son nom.

Je le vois encore d'ici, un dimanche qu'il pleuvait à torrents, assis dans son fauteuil, près de la fenêtre. Comme je m'ennuyais tout seul à la maison, j'étais venu d'instinct trouver notre oncle Fustijard, persuadé d'avance qu'il imaginerait bien quelque moyen de m'amuser et de me distraire.

Il posa sur un guéridon le livre qu'il tenait à la main, et me fit asseoir sur une chaise à côté de lui.

Les passants étaient rares dans la rue que fouettaient en écharpe les rafales de la pluie. Un monsieur s'avançait avec précaution, recorquevillé sous un vaste parapluie.

Quand le monsieur fut arrivé au tournant de la rue, un tourbillon de vent l'enveloppa tout entier, se mit à lutiner les plis de sa vaste redingote, et retourna brusquement son parapluie, qui prit aussitôt la forme d'une tulipe gigantesque, trop largement épanouie.

Le vent tirait sur la soie, le monsieur tirait sur le manche; cette lutte était si ridicule et si grotesque, que je partis d'un bruyant éclat de rire; l'oncle Fustijard, tout charitable qu'il était, ne put s'empêcher de faire chorus.

V

— Pourquoi le parapluie de ce monsieur nous a-t-il fait rire aux larmes? demandai-je brusquement à l'oncle Fustijard.

— Pourquoi?

— Oui, pourquoi?

L'oncle prit un air embarrassé, acheva de s'essuyer les yeux avec son grand foulard rouge à pois blancs, et me dit :

— Je t'expliquerai cela quand tu seras en philosophie.

Je n'étais qu'en seconde. Mon amour-propre fut piqué, et je répétai ma question avec entêtement; j'ajoutai même que je me croyais en état, autant que bien des philosophes de ma connaissance...

— Tut! tut! tut! dit mon oncle en souriant; pas de médisances, s'il te plaît! Sais-tu ce que c'est que l'ennui?

— Oh oui! répondis-je avec conviction, Dieu merci! au collége...

— Sais-tu d'où vient l'ennui?

— De partout !

— Pas de méchancetés. Sais-tu que l'essence même de l'âme est d'être continuellement active? Réfléchis.

Je réfléchis pour faire plaisir à mon oncle, car j'avais compris du premier coup, et je répondis que jusque-là je comprenais bien, ou que du moins je me flattais de comprendre.

VI

— Aussitôt que l'âme cesse d'être active, reprit-il lentement, elle cesse d'être dans son état naturel.

— Oui, mon oncle.

— Elle éprouve un malaise, une gêne, une souffrance...

— Qu'on appelle ennui ! m'écriai-je tout fier de ma profonde sagacité.

— Très-bien ! dit mon oncle avec complaisance. Tout ce qui tire l'âme de cet état maladif et lui rend son activité est le bienvenu, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! oui, mon oncle.

— Or, suis-moi bien... le rire est une de ces secousses. La secousse que l'on appelle le rire provient du choc de deux jugements contradictoires.

— Je crois comprendre, mon oncle, mais si vous vouliez me donner un exemple...

— J'allais y venir. Quand un monsieur passe dans la rue, sous l'abri d'un bon grand parapluie, nous nous disons : Voilà un monsieur bien protégé ; ce parapluie, qui s'interpose entre la pluie et lui, nous fait l'effet d'une créature dévouée, bienveillante, d'un serviteur modeste, un peu prosaïque peut-être, mais si utile et si serviable qu'on lui pardonne volontiers de n'être pas poétique.

— Je comprends cela.

— Voilà donc un premier jugement que nous portons sur le parapluie.

VII

Mon oncle continua :

— Survient un coup de vent. Aussitôt notre premier jugement est brusquement contredit par le suivant : cette créature prosaïque, dévouée, serviable, se montre tout à coup nerveuse, emportée, irritable ; elle entre en lutte avec son protégé, elle le taquine, elle le tracasse, elle le réduit presque au désespoir. De là une secousse dans l'âme ; de là l'éclat de rire. Plus les jugements sont contradictoires, plus la secousse est violente, plus l'âme est vivement avertie de son activité ; plus elle est heureuse, et plus aussi le rire devient irrésistible.

— J'ai si bien compris, dis-je en frappant mes deux mains l'une contre l'autre, que je vais vous le prouver tout de suite, en vous analysant un fait qui s'est passé en classe, pas plus tard qu'hier.

— Mon Dieu ! dit mon oncle, laissons la classe tranquille. Il suffit que tu aies compris. Il va sans dire que le rire n'est inoffensif et légitime qu'à une condition. Quelle que soit la contradiction des jugements et la secousse que l'âme en ressent, nous ne devons jamais rire d'une personne ni d'une chose respectable par elle-même, ni d'un accident qui peut avoir des suites fâcheuses.

Je baissai le nez, parce que j'avais conscience de n'être pas toujours demeuré dans les limites que mon oncle venait de tracer avec tant de sagesse et de bonté.

Je m'enhardis cependant, au bout d'une minute, à lever les yeux sur l'oncle Fustijard. Il caressait tranquillement son gros chat Manchon.

— C'est donc là, lui dis-je, la théorie que vous avez développée dans ce livre dont mon père parle si souvent ?...

— Regarde, me répondit-il, comme Manchon se passe la patte sur l'oreille ! Les bonnes femmes prétendent que c'est signe de pluie.

Évidemment notre oncle Fustijard ne tirait nulle vanité de sa brochure.

VIII

J'arrive à l'unique prétention de notre oncle.

Notre oncle avait les jambes faites comme tout le monde ; eh bien ! il s'imaginait, lui, avoir les jambes remarquablement tournées, et il était un peu vain de cette supériorité que la nature lui avait accordée sur la plupart des autres mortels.

Nul être vivant, il est vrai, ne l'entendit jamais dire explicitement : « J'ai une remarquable paire de jambes ! » Mais : 1° il avait une tendance marquée à admirer ou à critiquer surtout la forme des jambes dans les statues, bas-reliefs, tableaux, gravures et lithographies qui lui tombaient sous la main ;

2° Il soutenait couramment que les proportions des lignes de la jambe, la finesse de l'attache et la forme du pied étaient des indices certains auxquels on pouvait reconnaître la supériorité d'une race sur une autre ;

3° Il avait une sorte de respectueuse déférence et des égards presque raffinés pour le père Favard, son premier commis, qui avait les genoux cagneux et les jambes arquées. Remarquez, je vous prie, la force de l'argument. Lui, l'homme juste par excellence, il marquait une préférence avouée pour le père Favard : preuve qu'il regardait comme le plus grand des malheurs celui d'avoir les genoux cagneux et les jambes arquées ;

4° Quelques vieux amis l'avaient entendu regretter le temps où il était collégien. Or il était collégien ou plutôt *lycéen* vers la fin du premier Empire, à l'époque où les lycéens faisaient l'exercice en culotte courte, les mollets engaînés dans des bas de laine bleue côtelés. On pourrait dire, il est vrai, qu'en regrettant cette

époque lointaine l'oncle Fustijard, comme bien d'autres oncles, regrettait tout simplement sa jeunesse. Mais nous étions bien sûrs, nous (et la preuve, c'est que nous l'affirmions), que l'oncle Fustijard regrettait surtout un costume qui lui permettait de déployer sans affectation les lignes harmonieuses de ses jambes.

3° Notre oncle, qui n'était point mondain, allait quelquefois en soirée et même au bal pour faire preuve de sociabilité. Pendant de longues années, dans notre petite ville de Pont-en-Brèche, la mode fut aux bals costumés. Pour faire plaisir aux gens, notre oncle se costuma comme les autres, et rien n'était plus drôle que de le voir faire gravement son whist, une année en guerrier grec, l'année suivante en brigand calabrais, l'année suivante en pêcheur sicilien ou en marquis à talons rouges. Tout le monde, jusqu'aux petits enfants, fut frappé de sa persistance à choisir un costume qui lui permît de révéler au monde la distinction des lignes de ses jambes.

IX

J'avais quitté depuis longtemps les bancs du collége; j'étais marié, père de famille, et percepteur à Pont-en-Brèche. La mode était toujours aux bals costumés.

C'était un lundi gras, il m'en souvient, et ce jour-là il gelait à pierre fendre.

Notre oncle Fustijard s'était costumé en *Incroyable*. J'éprouvai, par sympathie, comme une espèce de frisson, quand il fit son entrée, en culotte courte, avec des bas de soie aussi fins que des pelures d'oignon collés sur ses mollets classiques.

D'instinct, il gagna la cheminée, et s'y adossa pour faire prendre un petit air de feu à ses mollets, avant d'aller les installer à une des tables de whist.

A l'approche de deux dames, il s'effaça galamment, et se retira à l'un des angles de la cheminée. Juste en ce moment, un boyard russe fit son entrée : c'était M. le maire. L'Incroyable courut lui serrer les deux mains et le tira dans l'embrasure d'une fenêtre. La place de receveur municipal était vacante, l'un des candidats était le père Favard, et notre oncle avait mis dans sa tête de la lui faire obtenir : la société devait bien cette faible compensation à un malheureux que la nature avait si durement traité du côté des jambes!

Pendant que notre oncle plaidait la cause du vieux commis avec toute l'ardeur d'une âme généreuse et compatissante, un méchant petit courant d'air s'amusait à lui souffler sur le mollet gauche.

X

Par discrétion, je me tenais à distance; néanmoins, de la place où j'étais, je voyais très-bien que le mollet gauche de notre oncle était agité de tressaillements nerveux, comme l'est quelquefois la paupière d'un œil malade. Tant que dura l'entretien, l'excellent oncle, tout occupé à plaider la cause de son client, sembla ne se douter de rien.

Dès que le boyard russe l'eut quitté, son sourire prit quelque chose de navrant, le tressaillement nerveux du mollet sembla, par une mystérieuse transmission électrique, s'être communiqué aux muscles de son front et aux deux ailes de son nez. Il eut alors des allures inquiètes, et enfonça brusquement sa main droite dans la basque gauche de son habit à longue queue. Il en tira son foulard et sembla se préparer à quelque catastrophe.

Le malheureux ressentait les premiers symptômes d'un rhume de cerveau.

Timide et courtois comme il l'était, il redoutait une de ces manifestations inciviles, irrespectueuses et bruyantes, que l'on appelle du nom vulgaire d'éternuments. Oui, le farfadet malicieux de l'éternument se jouait déjà parmi les circonvolutions de son cerveau, lui pinçait la base du nez, lui contractait douloureusement le coin des lèvres, et attendait pour éclater le moment où un éclat serait le plus compromettant parmi tant d'invités respectables, au beau milieu d'un cercle de dames.

XI

A quoi nous serviraient les amis, sinon à nous tendre une main secourable dans les circonstances critiques?

Je m'avançai résolûment, comme un homme chargé d'une mission importante; je pris mon oncle par le bras, et, à sa grande surprise, je l'entraînai vivement vers un petit boudoir où il n'il n'y avait encore personne.

— Maintenant, lui dis-je, vous pouvez éternuer à votre aise, nous sommes seuls!

Il se passa alors un phénomène que chacun de nous a pu observer souvent dans le cours de sa vie. Défendez à un homme d'éternuer, il y a cent à parier contre un qu'il éternuera sur-le-champ, dût-il être conduit au supplice la minute d'après. Priez le même homme d'éternuer, il y a mille à parier contre un qu'il ne pourra en venir à bout, quelque bonne volonté qu'il y mette, et quelques instances que vous fassiez.

Mon oncle m'adressa un sourire de profonde reconnaissance, déplia son grand foulard, le tint tout grand étalé sur la paume de sa main, et... n'éternua pas!

Il fit une seconde tentative, aussi stérile que la première, et coup sur coup une demi-douzaine d'autres qui n'aboutirent pas davantage.

A chaque tentative nouvelle, sa figure commençait par prendre une expression de jubilation et de jouissance anticipée, qui se convertissait, après l'échec, en

une grimace de désappointement si comique et si grotesque que le fou rire me prit.

Comme je m'excusais de mon irrévérence, il me fit signe qu'il n'était pas fâché ; au contraire : ses bons yeux riaient et pleuraient à la fois. Je vis, au redoublement de ses contorsions et à l'abondance de ses larmes qu'il faisait un effort surhumain, et que la crise tirait à sa fin.

XII

Mais au lieu de l'éternument que j'attendais, j'entendis les paroles suivantes, qui semblaient venir de la chambre voisine, tant la voix de mon oncle était altérée par le coryza.

— Ne t'excuse pas (ici une grimace), le cas est prévu (deux grimaces et deux clignements d'yeux, suivis d'une rosée de larmes) : je l'ai décrit dans *les Causes du rire.*

« Deux jugements contradictoires (le nez se gonfle et se colore vers le sommet) : premier jugement, soulagement attendu, jouissance anticipée (trois aspirations bruyantes) ; second jugement, déception ridicule, pas d'éter...

— ... nument ! lui dis-je pour l'empêcher de parler davantage ; car sur sa figure commençaient à se manifester différents symptômes de suffocation.

Il m'approuva de la tête, devint plus calme, ferma la bouche, s'essuya les yeux, et se moucha avec un certain fracas.

L'orage s'était dissipé.

Dès ma plus tendre enfance, j'avais entendu dire par les bonnes femmes de Pont-en-Brèche qu'un *éternument rentré* peut être mortel.

Dans tous les cas, si l'*éternument rentré* est un poison, c'est un poison lent, comme le café. Ces choses se passaient vers 1850, et notre oncle vécut assez pour assister aux événéments de 1870.

XIII

A l'approche des ennemis, pour me conformer aux ordres de mes supérieurs, j'allai mettre en sûreté ma caisse et mes registres ; après quoi, n'ayant plus rien à faire, je pris un fusil, comme c'était mon devoir.

Quand je revins, après le terrible naufrage de toutes nos espérances, mon premier soin, dès que j'eus embrassé les miens, fut d'aller rendre visite à notre oncle.

Il me reçut dans son cabinet. La collection de médailles était encore à sa place, ce qui ne laissa pas que de me surprendre ; quant à la pendule, elle avait disparu, ce qui ne me surprit pas du tout. Mon oncle devait être assez sensible à cette perte, car le sujet qui surmontait la pendule représentait un Orphée, d'une physionomie assez niaise, il est vrai, mais dont les jambes étaient admirablement formées.

— Mon pauvre bonhomme, me dit-il en m'embrassant, on se compte, après un ouragan pareil ! Il y en a qui manquent à l'appel ; mais je suis fier de dire que tous mes neveux ont fait leur devoir. Moi-même, tel que tu me vois, je me suis fourré dans une vareuse de garde national et j'ai pris un fusil. Favard aussi a pris un fusil : tu penses quel garde national il devait faire avec des jambes comme les siennes ! Bah ! le cœur est bien placé, et, après tout, c'est l'essentiel !

Mon oncle oubliait un détail que je connaissais déjà en venant lui rendre visite. Jusque dans son élan patriotique, il s'était livré à sa manie favorite. Il avait emboîté ses tibias dans des moletières semblables à celles des zouaves. Cela ne l'avait pas empêché d'aller au feu, quand la ville avait été sommée de se rendre par un détachement de *ces messieurs*, comme il appelait nos ennemis avec une accablante ironie.

XIV

— Après l'entrée de *ces messieurs*, poursuivit mon oncle, on nous désarma, et je n'eus plus qu'une seule idée, celle de me cacher dans un coin bien sombre pour ne pas voir une seule de leurs figures maudites. Mais voilà qu'un beau jour on apporte de leurs blessés à pleines charrettes. Tu sais, ajouta-t-il comme s'il cherchait à s'excuser, un blessé, ce n'est plus un ennemi, du moins d'après les idées françaises. J'ouvris donc ma maison toute grande. Le premier qu'on m'apporte me regarde avec des yeux effarés, et me dit :

« — Ne me tuez pas, monsieur.

« — Imbécile ! lui répondis-je, à qui crois-tu donc avoir affaire ? »

« Il ne me comprit même pas ; en fait de français, il ne savait que cette phrase, et je ne fais pas mon compliment à celui qui la lui avait apprise ; car je ne puis pas m'empêcher de supposer que celui-là était capable d'achever un blessé.

« J'ai donc fait l'infirmier et le garde-malade pour m'occuper. J'ai vu bien des plaies et bien des misères, mais ce qui m'a le plus frappé, ce sont les jambes et les pieds de ces gens-là, les pieds surtout ! Quels instincts veux-tu que l'on apporte au monde, en naissant avec des extrémités pareilles ? »

Ici j'interrompis mon oncle pour lui faire observer que *ces messieurs*, malgré l'ampleur et la platitude de leurs pieds, avaient respecté sa collection de médailles.

XV

Mon oncle cligna l'œil gauche d'un air narquois, et me répondit : « Ils l'ont respectée parce que je l'avais mise en lieu sûr. Tu sais que je lèguerai ma collection à la ville. J'ai donc pris soin du bien de la ville, et j'ai eu raison, comme tu vas le voir. Un grand per-

sonnage, que j'ai soigné et guéri, a mis, par mégarde sans doute, mon pauvre Orphée dans son fourgon. Je regrette l'Orphée, qui avait les jambes si bien faites, et la pendule aussi, qui me venait de mon père, mais c'est à peine si j'ai le courage d'en vouloir à celui de *ces messieurs* qui s'est rendu coupable de cette espièglerie. J'aurais juré qu'il ferait le coup, rien qu'en voyant ses bottes devant le feu de la cuisine.

Je protestai par un sourire contre la théorie de mon oncle, mais il ne se laissa pas démonter.

— Écoute bien ce que je vais te dire, reprit-il avec animation ; Dieu sait si nous sommes écrasés et humiliés ; mais j'espère bien que tu n'es pas de ceux qui nous regardent comme déshonorés et déchus, et qui croient que *ces messieurs* vont servir de chefs de file à la civilisation. D'abord leurs journaux le répètent trop souvent et trop haut pour en être bien convaincus eux-mêmes. Une vérité vraie fait son chemin toute seule, sans tant de tambours et de trompettes. Et puis, vois-tu, il y a un autre argument bien plus fort. Une nation à la tête du monde avec des pieds comme ça ! allons donc ! Avant bien des années, Dieu qui est juste et bon remettra les choses en place. Je ne serai plus là pour te rappeler ma prédiction ; mais tu verras cela, toi, heureux coquin !

— Ainsi soit-il ! répondis-je du plus profond de mon cœur, sans songer à protester cette fois.

J. Girardin.

LE TUMULTE ARMAGNAC

SCÈNES HISTORIQUES

(Voir p. 70 et 86.)

V

DE SAINT-CLOUD A AUXERRE (*suite*).

La paix conclue devant Bourges (15 juillet 1412) fut solennellement jurée à Auxerre (22 août suivant). Nous ne dirons rien de ses conditions. Elles étaient du même genre que celles des traités précédents, c'est-à-dire susceptibles d'ouvrir encore matière à discussion.

Une des conséquences de la guerre et du traité fut l'obligation pour le duc d'Orléans de payer la somme prodigieuse de 300,000 écus d'or aux Anglais appelés par lui, bien qu'ils fussent débarqués trop tard pour prendre part aux hostilités et qu'ils eussent ravagé (ils s'y entendaient) la Normandie, le Maine et l'Anjou. Tel fut un des fruits les plus marquants de cette fatale guerre.

Quoi qu'il en soit, on put croire le nouvel accord plus sincère et plus solide que les précédents. Les princes du sang se donnèrent de part et d'autre de grands témoignages d'affection ; on vit même les ducs de Bourgogne et d'Orléans se promener ensemble sur le même cheval. Les bonnes gens regardaient cela comme proprement miracle de Dieu et criaient : *Gloria in excelsis Deo!* Mais « les envieux et mauvaises langues en faisaient leurs gorgées ».

La semence de discorde avait maintenant jeté de trop profondes racines dans l'esprit du peuple pour que tout le monde s'accommodât de cette nouvelle situation. En réalité, la lutte ne fut pas éteinte ; elle devint plus sourde et revêtit une autre forme. Cette nouvelle phase, différente de la précédente, offre une série de scènes intéressantes à plus d'un titre.

VI

CHANGEMENT DE FRONT.

La réconciliation des princes « des fleurs de lis », à Auxerre, en 1412, n'avait pas donné satisfaction aux aspirations de la démagogie parisienne, qui devait toute son importance à la discorde régnant dans la famille royale. Les bouchers et leur séquelle avaient pris goût à l'agitation ; ils n'étaient pas disposés à renoncer au rôle politique que leur avaient attribué les circonstances. La situation n'était point d'ailleurs tellement nette qu'il n'y eût moyen de troubler l'eau pour y pêcher.

D'un autre côté, Jean sans Peur, qui voyait son gendre le dauphin, duc de Guienne, échapper à son influence pour se tourner vers les Orléanais, avait plus que jamais besoin du parti populaire, malgré la répugnance de ses amis pour une telle alliance.

Forcés d'abandonner le thème de la guerre contre les Armagnacs, les agitateurs prirent d'abord celui de la réforme des finances. Bonne question pour remuer les esprits. Il y avait du reste fort à faire sous ce rapport. Toutefois la vieille haine du nom armagnac couvait sourdement au fond des cœurs.

Il n'est pas rare, dans les temps de trouble, de voir les lettrés quitter leurs abstractions pour marcher à la tête des mouvements populaires, qu'ils se figurent diriger, et dont ils font simplement le jeu. Ce fait s'est présenté au XVe siècle comme de nos jours.

L'Université de Paris était alors dans toute sa splendeur. Cette « noble fille des rois » ne se désintéressait point des affaires du royaume. Ses docteurs n'étaient pas restés indifférents aux luttes des Bourguignons et des Armagnacs ; ils avaient déjà joué le rôle de conciliateurs, notamment lors de la paix de Bicêtre. Cette fois, ils ambitionnèrent celui de réformateurs.

Les États généraux ayant été convoqués en vue d'aviser aux moyens de se procurer de l'argent pour résister aux Anglais, l'Université fit au roi des *remonstrances* par la bouche de ses docteurs. Benoît Gentien, religieux de Saint-Denis, professeur en théologie, parla sur les dilapidations secrètes des

officiers royaux. Il fut trouvé tiède, pour n'avoir pas nommé les coupables. Eustache de Pavilly, de l'ordre des carmes, en produisit la liste, et demanda avec insistance leur destitution.

Sa harangue hardie, qu'un monarque de nos jours tolérerait difficilement, eut un plein succès. Tous les officiers de finances furent destitués. Avec eux fut renvoyé le prévôt de Paris, Pierre des Essarts, jadis haut placé dans la faveur du duc de Bourgogne et du peuple, maintenant détesté de l'un comme de l'autre, pour cause d'intelligences avec le parti d'Orléans. On rapporte à ce sujet le trait suivant. Comme on parlait un jour à des Essarts des poursuites à exercer contre les dilapidateurs des fonds publics, il dit que le premier à poursuivre était le duc de Bourgogne, auquel lui-même avait remis, par ordre du roi, qui signait tout ce qu'on lui présentait, deux millions d'or dont on ignorait l'emploi ; il en avait les reçus.

Deux millions à un personnage qui n'avait cessé de jouer le rôle d'un conservateur des deniers publics ! Fondé ou non, le reproche piquait au vif l'implacable duc, qui n'était pas homme à pardonner un tel propos.

D'autres motifs contribuaient à discréditer l'ancien prévôt. Les bonnes grâces du dauphin, qui cherchait de plus en plus à s'affranchir de la faction bourguignonne et à prendre en main le gouvernement, rendaient Pierre des Essarts de plus en plus odieux au parti populaire. Celui-ci ne le regardait plus que comme un traître armagnac, et des Essarts dut quitter Paris pour échapper à la foule ameutée.

VII

L'ÉMEUTE.

Tout à coup, le 28 avril (1413), le bruit se répand que Pierre des Essarts est entré par ordre du dauphin dans la Bastille Saint-Antoine, avec une troupe de chevaliers et écuyers. On dit qu'il veut enlever le roi et détruire la ville. L'alarme est semée. Les bouchers s'empressent d'exploiter la situation.

Legoix et Caboche parcourent les rues et soulèvent le peuple. Des chevaliers bourguignons, entre autres le sire de Jacqueville, se joignent à eux et dissuadent la populace de suivre les conseils pacifiques d'honorables bourgeois. Vingt mille hommes se ruent sur la Bastille.

Bien que la forteresse fût imprenable, des Essarts préféra la voie d'accommodement à une résistance extrême ; il essaya de parlementer, mais il ne put se se faire entendre.

Enfin arriva le duc de Bourgogne. Il se présenta en médiateur, calma l'effervescence populaire, invita la multitude à ne point se rendre coupable de lèse-majesté en attaquant une forteresse du roi, s'offrit à répondre personnellement de Pierre des Essarts, et l'engagea à se soumettre.

Des Essarts se mit sous la sauvegarde personnelle du duc, qui lui jura de le défendre de son corps, et lui fit même un signe de croix sur le dos de la main pour sceller sa promesse ; puis il l'emmena et le fit déposer au Louvre.

Mais ce n'était pas là seulement que voulaient en venir les meneurs. Ils avaient des visées plus hautes, et pendant le cours de ces derniers événements, qui avaient pris plusieurs jours, ils se portèrent à un attentat bien plus grave, et inouï jusqu'alors.

Le dauphin, duc de Guienne, âgé seulement de seize ans, passait pour s'adonner aux fêtes et aux plaisirs. On se plaignait de ses déréglements, et on craignait de le voir tomber dans la même maladie que son père, « à la grande honte du royaume ». Attribuant ce désordre aux suggestions de ses familiers, les factieux prétendirent y mettre fin en éloignant du prince les mauvais conseillers.

C'est dans ce but ostensible qu'ils quittèrent un matin la Bastille pour se porter en foule vers l'hôtel de la petite Guienne, dépendance de l'hôtel Saint-Paul et résidence du dauphin. La présence de chevaliers du duc de Bourgogne à la tête des séditieux donnait à cette démarche une signification un peu différente, confirmée bientôt par la requête des meneurs. Jean sans Peur ne perdit jamais de vue ses avantages.

La nouvelle de la marche des factieux arrive au palais du dauphin. On conseille à ce dernier de sortir en armes avec les chevaliers, et d'imposer à la multitude en arborant la bannière des fleurs de lis. Pendant qu'on délibère, le flot populaire a le temps d'arriver. Le palais est investi, l'étendard de la ville est planté devant la porte. Le peuple demande à grands cris à parler au duc de Guienne. Ces clameurs jettent l'effroi dans le cœur du jeune prince.

Survient le duc de Bourgogne. Va-t-il user de son ascendant sur la foule pour la dissiper? Nullement. Il se rend auprès du dauphin, son gendre, et c'est pour y jouer un rôle équivoque.

Sur le conseil de son beau-père, le prince surmonta son émoi et se montra à la fenêtre : « Mes amis, dit-il, quel dessein vous amène ? Je suis prêt à vous entendre et à faire selon votre bon plaisir. »

Alors Jean de Troyes prit la parole et prononça un discours dont voici la substance :

« Vos très-humbles sujets veulent vous prouver leur dévouement. Ils se plaignent seulement des traîtres qui gouvernent votre royale jeunesse et la jettent dans le déréglement. N'ayant pu obtenir jusqu'à présent qu'on les ôtât de votre service, nous sommes résolus à punir aujourd'hui leur trahison, et nous vous demandons de nous les livrer. »

De frénétiques applaudissements accueillirent la harangue du vieux démagogue. Le prince, soutenu par le duc de Bourgogne, fit bonne contenance.

— Braves bourgeois, dit-il, je vous supplie de re-

tourner à vos métiers et de calmer votre ressentiment, car j'ai toujours regardé mes familiers comme de fidèles serviteurs.

— Dites, ajouta mal à propos le chancelier de Guienne, si vous en connaissez qui aient failli à la fidélité ; ils seront punis comme ils le méritent.

A ces mots, Jean de Troyes exhiba une liste de cinquante noms ; en tête figurait celui du chancelier lui-même. Les personnes désignées sur la liste étaient toutes attachées au parti d'Orléans, ou supposées l'être. C'était un coup monté pour se débarrasser des Armagnacs.

Le dauphin fut indigné d'une telle audace. Il quitta la fenêtre, et se tournant plein de courroux vers le duc de Bourgogne :

— Beau-père, dit-il, cette émeute m'est faite par votre conseil, et vous ne pouvez vous en excuser, car les gens de votre hôtel sont les principaux. Mais sachez qu'une fois vous vous en repentirez, et qu'il n'en sera pas toujours selon votre plaisir.

— Monseigneur, répondit Jean sans s'émouvoir, vous vous informerez quand votre colère sera calmée.

Que lui importait après tout? Le tour était joué.

Le duc de Guienne chercha un refuge dans l'appartement du roi. Les furieux brisèrent les portes, fouillèrent tout le palais et se saisirent d'un certain nombre de seigneurs, notamment du chancelier de Guyenne, du duc de Bar et du sire de La Rivière.

Tous les prisonniers furent conduits au Louvre. Plusieurs furent assommés en route.

AUGUSTIN FRANÇOIS.

— La suite prochainement. —

M. CHESNELONG

En donnant le portrait de l'éloquent orateur catholique, nous détachons les lignes suivantes de sa conférence sur *l'Action sociale du christianisme*, prononcée au Cercle catholique du Luxembourg.

. . . .

« S'il faut confirmer les gloires historiques de l'Église par un exemple présent et vivant, voyez, sur le trône de saint Pierre, ce pape, la lumière et l'honneur de ce siècle, le grand et immortel Pie IX! Aucune épreuve ne lui a été épargnée; il a subi les oppressions de la violence et les amertumes plus cruelles encore de l'ingratitude. Mais il a su garder dans l'infortune la grandeur d'une âme forte et sereine; ni l'injustice n'a pu altérer sa bonté, ni les revers n'ont pu abattre son courage.

« Et quand dans ce Vatican, qui est devenu son dernier asile et où tant d'hommages le consolent de tant de défections, il fait entendre cette voix dont l'âge a accru la majesté sans en affaiblir la puissance, tous les catholiques, d'un bout du monde à l'autre, s'inclinent avec respect sous l'autorité de sa parole et saluent, dans ce souverain dépouillé, l'organe infaillible de leur foi et le défenseur intrépide de leurs droits.

« Aimons-la donc, comme catholiques, cette Église dont nous avons le bonheur d'être les fils; aimons-la aussi comme Français. C'est l'honneur de notre pays, que ses destinées ont toujours été mêlées jusqu'ici à celles de l'Église. Désavouerons-nous désormais, comme certaines voix nous y convient, cette solidarité qui fit notre gloire, ou resterons-nous fidèles à ce que le P. Lacordaire appelait l'illustre vocation de la nation française? C'est la question de l'heure présente; toutes les autres sont petites à côté de celle-là. Je n'ai eu d'autre but dans cette conférence que de vous montrer, par les enseignements de l'histoire, de quel côté se trouvent la sécurité et la grandeur de notre avenir social et national.

« Donc, à l'œuvre, messieurs, à l'œuvre tous, avec l'énergie de nos intelligences et le courage de nos cœurs! Que partout où se dresse un sophiste, il se montre un croyant; que partout où la négation fait entendre le cri de la révolte et de la haine, l'affirmation catholique fasse retentir le cri de la foi et de l'amour; que ceux qui ont une voix parlent; que ceux qui ont une plume écrivent; que ceux qui ont des lumières les répandent; que ceux qui ont du dévouement le prodiguent.

« La tâche est immense et l'horizon est chargé de tempêtes. Qu'importe! On est toujours fort quand on sent le cœur de l'Église à sa droite, le cœur de la France à sa gauche et le cœur du Christ, roi de l'Église et roi des Francs, entre les deux. A l'œuvre donc, et méritons par nos efforts que l'on dise toujours de l'alliance entre l'Église et la France ce qui a été dit de l'éternelle destinée de l'Église elle-même : Elle était hier, elle est aujourd'hui, et elle sera demain! »

X.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66 et 82.)

Elle la trouva occupée à rassembler une quantité de petits paillassons ronds, comme ceux que l'on met quelquefois au pied des chaises, et dont la plupart ne servaient jamais.

— Nous sommes débordées, ma pauvre Marjorie, dit Mlle Daché en levant les yeux au ciel. Regarde quel gâchis sur le plancher! Mais nous allons mettre partout des paillassons à la distance d'un pas l'un de l'autre, de manière à former des espèces de sentiers,





M. CHESNELONG, élu sénateur le 24 novembre. (D'après une photographie de MM. Franck et Truchelut.)

et nous prierons ces messieurs de vouloir bien ne pas marcher ailleurs.

La petite Marjorie demeura immobile et indécise, songeant à une commission délicate dont son frère venait de la charger.

Puis, rassemblant tout son courage :

— Il y aurait peut-être un autre moyen, ma tante, dit-elle timidement.

— Quel moyen, ma nièce?

— Ce serait... Ma tante, voulez-vous nous prêter deux cents francs, à Robert et à moi? ajouta brusquement Marjorie, qui ignorait l'art des transitions. Alors ces pauvres soldats ne saliraient plus le parquet et les meubles, et n'auraient plus à rougir de leur dénûment. Ils sont sans un sou vaillant et dans l'impossibilité de s'en procurer, mon frère me l'a expliqué. D'un autre côté, on les traite de traînards, de déserteurs, de lâches, car ils ont cru de leur devoir d'annoncer les mauvaises nouvelles, et, dans ces cas-là, on n'est jamais bien accueilli. Mais mon frère sait bien que ce sont de braves gens, très-résolus et très-intrépides, puisque, livrés aux Prussiens et prisonniers, ils sont parvenus à s'échapper en risquant leur vie à chaque pas. Bientôt on leur rendra justice, c'est certain. En attendant, ils sont exténués, ils marchent presque nu-pieds, ils manquent de tout, et mon frère m'a dit qu'il ne voulait pas voir cela plus longtemps. Moi, j'ai demandé à m'associer à mon frère, et nous sommes convenus de vous emprunter deux cents francs, que nous vous rendrons, ma tante, bien exactement.

— Vous me les rendrez...

— Oh! sans tarder beaucoup, ma tante. Vous savez bien que ma grand'mère et mon père ne nous refusent jamais rien.

M[lle] Daché se mit à arpenter les petits paillassons qui déjà formaient un vert sentier.

— Tu ne me rendras rien du tout! s'écria-t-elle soudainement. Je ne suis pas riche, mais, Dieu merci!

j'ai de quoi offrir à ces soldats des souliers, dont ils ont un besoin urgent.

— Et des vêtements, ma tante?

— Oh! des vêtements!...

— Il n'est pas encore tard, ma tante. Si vous vouliez, nous irions chez les marchands, qui apporteraient tout ce qu'il faut, et, demain matin, vos protégés n'auraient plus qu'à choisir. On paiera ce qu'ils prendront, voilà tout.

— Voilà tout... voilà tout...

— Plus tard, ma tante, je dirai à mon père...

— Je te répète que cela ne le regarde pas. Il doit avoir ses tribulations, lui aussi ; c'est bien assez sans que j'y ajoute les miennes.

Deux heures après, Mlle Daché et sa nièce rangeaient symétriquement sur des tables et des fauteuils un assortiment complet de chaussures, chapeaux, chemises, vêtements.

Une fois lancée, Mlle Daché avait très-bien fait les choses, conditionnellement toutefois, et sous réserve de ne payer que ce qui serait gardé.

— Maintenant, ma tante, allez vous coucher, dit la petite Marjorie en l'embrassant. Vous avez déjà veillé plus longtemps que de coutume.

Quand elle fut seule dans sa chambrette, Marjorie s'agenouilla pour faire sa prière du soir. Elle la prolongea beaucoup plus que les autres jours. Finie, elle la recommençait. Il lui semblait qu'elle oubliait quelque chose, qu'elle n'implorait pas assez Dieu. L'arrivée de son frère et des deux soldats lui laissait entrevoir un cercle immense d'infortunes, de souffrances, de catastrophes, et, instinctivement, elle eût voulu étendre en proportion le cercle de ses prières, y comprendre tous ceux qui luttaient, combattaient et succombaient dans la France tout entière.

Puis, entendant sonner minuit à la fameuse pendule Louis XIV que sa tante s'était décidée à faire marcher, elle se dit qu'il était plus que temps de se reposer.

Vers deux heures du matin, un bruit frappa son oreille. C'était comme des gémissements, des sanglots, puis, par intervalles, des imprécations, des cris de colère et de rage brusquement étouffés, comme si la bouche qui les proférait eût été subitement bâillonnée par un mouchoir ou par une main impitoyable.

— C'est dans la maison, c'est chez nous, se dit Marjorie anxieuse. S'il se passe quelque chose d'extraordinaire, je dois en prévenir ma tante.

Elle écouta plus attentivement pour savoir si sa tante n'entendait pas aussi et ne se disposait pas à intervenir. Mais rien ne bougea et tout resta silencieux du côté de la chambre de Mlle Daché.

Marjorie demeura longtemps indécise.

Les bruits continuèrent, et, pour mieux s'en rendre compte, elle ouvrit doucement sa porte après avoir rallumé sa bougie.

Puis elle s'avança sur la pointe des pieds vers la chambre des deux soldats.

Là elle perçut distinctement un ronflement sonore, qui n'était pas encore parvenu jusqu'à elle, et des gémissements aigus, qui avaient déjà frappé son oreille jusque dans sa chambre et qui ne cessaient pas.

— Celui qui est sur le tapis dort toujours profondément, se dit Marjorie ; l'autre se lamente, il est peut-être malade.

Elle se demanda si elle devait avertir sa tante ou son frère. Réflexion faite, elle se dit que sa tante était âgée, que sa tranquillité et ses habitudes avaient déjà été fort troublées, et qu'il valait mieux prévenir Robert, plus à même de porter secours à son compagnon.

Elle entra donc doucement chez son frère, et non sans regretter d'avoir à le déranger dans son repos.

Mais il était couché et ne dormait pas. Il écarta ses mains qui couvraient son visage et dit à voix basse :

— C'est toi, Marjorie?

Elle s'approcha.

— Robert, entends-tu?...

— Oui. L'artilleur. Il n'a pas versé une seule larme tant qu'il n'était pas seul. Maintenant il gémit et sanglote. Son chagrin est encore plus fort que son besoin de sommeil. Son chagrin l'empêche de fermer les yeux et lui ronge le cœur.

— Mais pourquoi ?

— Sedan !

— Tu dis?... Mais tu pleures aussi, Robert. Ce n'est pas le moment, puisque te voilà auprès de nous.

— Bonne Marjorie ! Chère sœur !

— Et ton ami... es-tu certain qu'il n'est pas malade?

— Malade d'une maladie que le temps seul peut, non pas guérir, mais soulager et atténuer. Oh! laisse-le souffrir, ma sœur! Tout homme qui aujourd'hui cherche à se consoler et ne se débat point dans les convulsions du désespoir et de la honte est un misérable et un lâche. Il ne faut pas la renier, l'éloigner, cette atroce douleur ; il faut la regarder en face, la mesurer, s'y plonger...

Robert s'interrompit.

— Ces choses-là ne sont pas de ton âge, chère petite sœur, reprit-il avec un sourire. Sois toujours bonne comme tu l'es. C'est là ta tâche. La nôtre... A propos, as-tu parlé à ma tante ?

— Oui. Vêtements, chaussures, linge, tout est là.

— Déjà ! Merci. A présent, va te reposer. Et, si tu veux être charitable jusqu'au bout, ne dis pas ce matin à l'artilleur que tu l'as entendu. Autrefois les soldats français savaient bien se battre et bien mourir ; aujourd'hui ils sont forcés d'apprendre à pleurer de honte et de rage. Mais ce n'est pas sa faute, à ce pauvre homme, et, tu en es témoin, il mord ses oreillers et ses draps afin de tâcher d'étouffer ses sanglots.

La nuit était déjà avancée lorsque Marjorie revint

dans sa chambre. Elle alla s'asseoir sur une chaise et resta ainsi sans bouger. Mais elle se félicita vivement ensuite de ne pas s'être couchée, car cela lui permit d'entendre deux cavaliers qui au petit jour arrivèrent au grand trot dans la rue, s'arrêtèrent devant la maison et frappèrent à la porte.

Marjorie ouvrit une fenêtre et aperçut deux militaires qu'elle prit tous deux pour des officiers. Elle courut bien vite dire à sa tante et à son frère de se lever, puis elle s'empressa d'aller ouvrir la porte de la rue.

VIII

Mlle Daché fut debout en un clin d'œil.

— Deux officiers de cavalerie! se dit-elle. La meilleure politesse est de ne pas les faire attendre.

Et elle endossa à la hâte une ample robe de chambre pour se rendre au salon.

— Heureusement la pendule marche, pensa-t-elle. Mais qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau, pour que ces deux officiers viennent me faire visite à pareille heure?

Au salon, elle n'en vit qu'un, un capitaine, et elle regarda dans tous les coins.

— Mademoiselle Daché, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur... oui, capitaine, ajouta-t-elle après un coup d'œil sur les épaulettes. Mais je croyais que vous étiez deux. Ma nièce m'a dit...

— On n'y voit pas en effet bien clair encore, mademoiselle, et cela m'oblige à commencer par m'excuser bien respectueusement de vous déranger si matin. L'homme que mademoiselle votre nièce a pris pour un autre officier est mon ordonnance, qui reste en bas pour garder mon cheval. Quant à ce qui m'amène, il y a urgence, et vous me pardonnerez peut-être de me présenter si tôt, lorsque vous saurez qu'il y a eu des délibérations pour envoyer quelqu'un chez vous au milieu de la nuit, vu la gravité des circonstances. Votre neveu Robert Daché est rentré hier dans Verdun et a annoncé qu'il prenait domicile chez vous avec deux camarades. Où sont-ils tous les trois? J'ai à leur parler.

— Ils sont avertis et vont venir, je pense, capitaine. Marjorie?...

— Oui, ma tante, ils sont avertis.

— Très-bien.

Mlle Daché et Marjorie se regardèrent. Elles n'étaient pas précisément inquiètes, mais leur curiosité était très-surexcitée. Toutefois le vague malaise qu'elles éprouvaient disparut totalement pendant ce court dialogue :

— J'ai aperçu chez vous une provision d'effets, mademoiselle Daché; serait-ce pour les hommes auxquels vous accordez l'hospitalité?

— A choisir, oui, capitaine; il y a même quelques cravates...

— Je ne saurais vous complimenter trop chaudement, mademoiselle. Votre meilleure récompense, je ne l'ignore pas, est dans votre cœur, et c'est Dieu qui vous la donne. Permettez cependant à un soldat, à un Français, de vous féliciter de votre générosité envers des malheureux qui ont souffert pour la patrie.

— Oh! capitaine... c'est la moindre des choses... Mais j'y pense; ces gens ne sont peut-être pas prévenus qu'ils ont des masses de vêtements et de chaussures... à choisir. Je ne tolérerai pas, capitaine, qu'ils paraissent devant vous avec leurs loques d'hier, et je vais moi-même...

— Inutile! qu'ils viennent comme ils sont, qu'ils viennent n'importe comment, mais qu'ils se dépêchent!

Robert et l'artilleur Brunet entrèrent.

— Avancez, dit l'officier. Et l'autre?

— Impossible de le réveiller, mon capitaine. Nous l'avons secoué comme un prunier sur le tapis où il a passé la nuit, mais il n'a pas bronché, il dormirait les pieds dans l'eau; cela se comprend, du reste...

— Allez me le chercher, et rondement.

Robert et Brunet retournèrent auprès de Gaubert, l'empoignèrent chacun sous un bras, le mirent debout et le transportèrent sans plus de cérémonie au salon, car Gaubert s'était couché tout habillé.

Dès qu'il se trouva en présence de l'officier, il écarquilla les yeux, et tout naturellement il s'affermit sur ses pieds, droit, raide, immobile.

Les trois hommes demeurèrent quelques secondes en alignement, attendant qu'on les interrogeât.

Mais le capitaine garda le silence.

— Venez-vous, ma tante? dit Marjorie, qui devina qu'elles étaient de trop toutes deux.

Mlle Daché aurait bien voulu rester. Elle comprit toutefois la signification du silence de l'officier, et elle se consola d'ailleurs d'être obligée de s'éloigner, car elle pensa que cela lui donnerait le temps de faire un peu de toilette.

Aussitôt après le départ de Marjorie et de sa tante, l'officier tira des papiers de sa poche.

— Asseyez-vous, dit-il. Ce que j'ai à vous communiquer est en dehors du service et n'a rien d'officiel. Hier, vous avez apporté des nouvelles auxquelles on n'a pas cru devoir ajouter foi. Cependant vos propos ont fait supposer que vous êtes à même de contrôler certains renseignements fort importants qui nous sont parvenus dans la nuit. On vous prie donc de le faire, verbalement, de vous à moi, et sans que votre responsabilité soit engagée en quoi que ce soit. On vous demande seulement d'écouter le récit de quelques faits, et de répondre ensuite, en votre âme et conscience, sur votre honneur de soldats : C'est vrai; ou bien : Ce n'est pas vrai. Asseyez-vous.

Mais les trois hommes restèrent debout. Quoique

ce fût là une affaire en dehors du service, ils ne crurent pas pouvoir se permettre de s'asseoir en présence d'un supérieur.

Quant à l'officier, il demeura debout, lui aussi, près d'une fenêtre, pour mieux lire ses papiers.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41, 60, 74 et 89.)

CHAPITRE VII (*suite*)

— Mais à la condition que l'on fera une longue promenade, reprit le colonel; quand l'esprit se repose, il faut que les jambes remuent. Préparez-vous, mes enfants.

Il se détourna et demanda à sa femme :

— Viendras-tu, Eugénie?

— Oh non! dit-elle, il fait trop chaud; mais tu feras bien d'emmener Amélie. Le médecin m'a encore affirmé qu'il lui faut de l'exercice, du plein air; il a même ajouté les bords de la mer.

— C'est le vrai remède, dit gravement Mme Dauvellec; je vous l'ai toujours dit, contre les alanguissements physiques qu'amène la vie concentrée des villes, il n'y a qu'un remède, la mer ou les champs. Voilà trois ans que par des nécessités de position vous n'avez pu procurer à vos enfants les bienfaits d'une saison entière passée en pleine campagne. Cette année, il serait imprudent de la leur refuser. Édouard grandit démesurément, Amélie aussi, et le travail intellectuel commence à absorber leurs forces physiques au détriment de leur santé à venir. Rappelons-nous toujours la parole du philosophe : *Une âme saine dans un corps sain.*

— Ma mère, vous avez raison, dit M. Dauvellec non moins sérieusement. Je vais de ce pas chez ce monsieur qui a un frère à Valognes et dont le projet nous souriait beaucoup au printemps. Il demeure assez loin d'ici, ce sera notre but de promenade, et nous pourrons emmener Fédik.

Le colonel, comme tous les militaires, était fort expéditif dans ses préparatifs d'excursion. Un quart d'heure plus tard, il quittait la maison ayant à son bras sa fille et à ses côtés ses deux fils aînés et Léopold auquel Fédik donnait la main. Léopold trouvait qu'il faisait trop chaud pour sortir, il aurait bien voulu rester dormir sous la tonnelle, mais il n'osait pas encore montrer de résistance ouverte.

Les promeneurs ne revinrent qu'à l'heure du dîner. Ils paraissaient d'humeur gaie, moins Léopold qui traînait la jambe avec affectation. A sa grande honte, il fut dit qu'Alfred avait mieux supporté la fatigue que lui.

Tout en dînant, le colonel rendit compte de sa visite. Ce qu'on lui avait proposé en fait de stations voisines des bains de mer lui avait déplu par quelque point. Au contraire, le seul projet sur lequel on n'avait pas insisté lui avait semblé convenable. Une des grèves les plus voisines était celle de Darville, à six lieues de Valognes. Mais il n'y avait que des auberges normandes et pas l'ombre d'une tente ou d'un hôtel.

— Nous irons voir cela, Eugénie, dit-il en terminant; les auberges normandes sont vastes et généralement propres. Que nous faut-il de plus pour un mois ou six semaines? Là vous vivrez en famille et en liberté.

A cette promesse, toutes les jeunes têtes s'échauffèrent, et les plans les plus séduisants furent immédiatement développés.

Édouard et Gustave entamèrent une dissertation sur la plus agréable manière de pêcher; Amélie leur demandait d'imaginer un traîneau, grâce auquel on ferait voyager bonne maman sur le sable dont elle ne pourrait retirer ses pieds. Quant à la maison, qu'importait! on planterait une tente et on vivrait dessous. Toute cette petite fusée d'enthousiasme dura jusqu'à l'heure du coucher. C'était naturellement Alfred qui ouvrait la marche: il allait bien gentiment réclamer de chacun le baiser du soir, puis il suivait docilement sa mère.

Ce soir-là, il était plus animé que de coutume; il fit quelques façons pour faire sa prière et pour se coucher. Mme Eugénie se vit obligée de prendre son grand air sévère pour qu'il consentît à se coiffer de son bonnet: il avait imaginé de dormir nu-tête comme ses frères.

Quand il se trouva bien drapé dans son blanc petit lit, il adressa à sa mère son bon sourire de tous les soirs, en tendant ses deux bras pour l'embrasser.

— Maintenant, dit celle-ci en se penchant et en parlant bas, dis-moi donc, mon petit Fédik, qui t'a appris à dire si souvent : « Je veux. »

— Moi tout seul, répondit-il.

— Fédik, si vous ne me dites pas la vérité, je ne vous embrasserai pas avant de m'en aller.

Il joignit ses petites mains.

— Mère, dit-il bien bas, c'est Léopold qui dit toujours : « Je veux. »

— C'est son nom à lui; tu sais bien qu'il s'appelle M. Je-veux; mais je te défends d'imiter Léopold. Je t'ai vu tirer la langue à Choucroute. Est-ce lui aussi qui t'a montré à faire cela ?

— Oui, quand on ne va pas où il veut, il me tire la langue à moi; c'est vilain, maman.

— Très-vilain; mais il se corrigera. Bonsoir, mon Fédik.

— Bonsoir, mère; ne gronde pas Léopold, je t'en prie.

— Pas encore, je ne le gronderai pas encore, sois tranquille.

Mme Dauvellec passa dans la petite chambre voisine.

Léopold était couché et feignait de dormir.

— Déjà? dit-elle en passant doucement la main sur le front de l'enfant; la prière n'a pas été longue.

Léopold ne répondit pas.

— Tu ne la fais pas, peut-être?

— Si... dans mon lit, répondit-il avec embarras...

— C'est traiter bien légèrement avec le bon Dieu. Enfin nous verrons à t'enseigner cela. Bonsoir, mon pauvre enfant, dors bien.

Elle l'embrassa et quitta la chambre l'air soucieux.

VIII

Huit jours se sont écoulés depuis l'arrivée de Léopold à Coutances. Ses premiers étonnements ont disparu, mais non point ses défauts de caractère. L'habitude, qui devient une seconde nature, est lente à déraciner, même à dix ans, et le pauvre enfant gâté en faisait l'expérience. Le premier mouvement était toujours de désobéir à l'ordre donné, quand la chose ordonnée lui déplaisait; son premier mot était toujours : « Je veux, » comme si à son âge on savait vouloir selon la sagesse et la raison. La discipline qui régnait dans la maison du colonel l'obligeait bien à réprimer son premier mouvement de résistance; mais il obéissait à contre-cœur, il résistait en dessous. S'il n'y avait pas moyen de répéter deux fois à haute voix : « Je veux, » il le disait à voix basse, il le répétait malicieusement et le sobriquet lui en restait.

Mme Eugénie avait beaucoup de peine à empêcher Fédik de conjuguer ce dangereux verbe vouloir, si beau dans la bouche d'un homme qui remplit un devoir, si ridicule dans la bouche d'un enfant.

Léopold était soumis à une surveillance très-étroite. Édouard et Gustave le mettaient sans ménagement à la raison; Amélie, douce et persuasive, tâchait de l'amener à une obéissance pareille à la sienne, toute d'amour et de condescendance. Quant à Fédik, on ne lui permettait guère les tête-à-tête avec son cousin, car il en revenait toujours tout imprégné d'insubordination.

Heureusement Fédik était encore à l'âge heureux où l'on ne songe pas à donner le plus léger déguisement à sa pensée. Il répétait bien haut tout ce que disait Léopold tout bas, et ne comprenait rien parfois aux airs sévères du colonel ni aux remontrances que sa mère adressait à son sujet à Léopold.

Un jour, il arriva tout en larmes et l'air très-animé auprès de sa bonne-maman et, se jetant à son cou:

— Léopold est méchant, dit-il, je n'aime plus Léopold.

— Pourquoi? demanda Mme Dauvellec.

— Il a mis vos lunettes, bonne-maman, et il a dit que vous êtes vieille.

— Il a dit la vérité, mon petit enfant; je suis vieille, en effet, très-vieille.

— Non, non, non, non, dit quatre fois Fédik en baisant les joues ridées de sa grand'mère.

— Si, si, répondit en souriant la grand'mère.

Mais, reprenant un ton sérieux, elle ajouta :

— Et c'est pourquoi j'ai droit au respect, et ce qui manque à ton pauvre cousin Léopold, c'est le respect. Ce n'est pas un méchant enfant, je le sais bien; mais c'est un enfant mal élevé, un enfant gâté, et nous ne permettrons pas que notre petit Alfred lui ressemble. Quand il dira des choses que tu sais qui ne sont pas bien dites, il faut le quitter sur-le-champ et venir jouer chez bonne-maman.

— C'est que, bonne-maman, c'est bien amusant, un camarade. Je n'en ai pas, moi; Édouard et Gustave sont trop grands : c'est Léopold qui est mon camarade.

— Il le deviendra plus tard, quand il aura perdu ses mauvaises habitudes de désobéissance. Est-ce qu'il dit toujours : « Je veux »?

— Toujours, répondit gravement Fédik.

La conversation fut en ce moment interrompue par l'arrivée d'Édouard, de Gustave et d'Amélie, qui se précipitèrent comme une avalanche dans l'appartement.

— Bonne-maman, tout est arrêté, nous partons pour Darville, dirent trois voix à l'unisson.

— Moi aussi? demanda Alfred dont la petite figure s'illumina.

— Toi aussi, tout le monde, même papa : il a sa permission.

Léopold, qui était entré à leur suite, les regardait avec étonnement, ne comprenant rien à leur joie. La joie lui était encore inconnue, à lui, la vraie joie de l'enfance qu'un rien fait naître et petiller.

— Léopold, connais-tu la mer? lui demanda gracieusement Amélie en le rejoignant dans son coin.

— Oui, dit-il, je l'ai vue.

— Tu ne l'aimes pas?

Léopold la regarda d'un air narquois qui était tout à fait sot. Il aimait tout ce qui servait à ses petits plaisirs égoïstes; mais la mer, à quoi cela servait-il de l'aimer?

— La mer, c'est très-beau, continua Amélie pensivement.

— C'est très-grand, ajouta Édouard.

— C'est superbe, renchérit Gustave; une promenade en mer, c'est ce qu'il y a de plus charmant au monde.

— Et quand on se noie? remarqua Léopold de son petit air prudent.

Édouard et Gustave éclatèrent de rire.

— Sois tranquille, si tu tombes dans l'eau, je te repêche, s'écria Édouard.

— Nous t'apprendrons à nager, ajouta Gustave.

— Non, non, non, je ne veux pas nager, dit Léopold en frissonnant.



— Eh bien! moi, je nagerai avec Choucroute, dit Alfred en se campant d'un petit air résolu devant bonne-maman.

— Fédik, tu es un brave, prononça Édouard en lui posant la main sur la tête.

Au moment où il faisait cette déclaration, Choucroute entr'ouvrit la porte et dit :

— Le répétiteur de ces messieurs les attend.

— Choucroute, tu me perces le cœur, dit Édouard avec un geste tragique.

— Maintenant, un plongeon dans le théorème, gémit Gustave.

Et, faisant un grand salut à Mme Dauvellec, ils disparurent.

— Voyons, Amélie, raconte-moi de quelle façon s'est décidé ce départ, dit Mme Dauvellec en attirant sa petite-fille à elle, car enfin je ne comprends rien à tout cela ; n'est-ce point une plaisanterie ?

— Non, bonne-maman, vous allez voir. J'étais avec Édouard et Gustave dans la salle d'études, tout occupée à les regarder faire une expérience de physique, quand la porte du bureau de papa s'est ouverte devant un monsieur que je ne connais pas.

« — C'est une affaire terminée, a dit papa ; je vous prie de louer les appartements que vous avez visités ; ma permission vient de m'arriver, je suis libre. »

« Le monsieur l'a quitté et papa nous ayant vus écoutant de toutes nos oreilles, a ajouté avant de refermer la porte :

« — Mes enfants, j'ai le plaisir de vous annoncer que nous partons prochainement pour Darville. »

— Qu'est-ce que cela veut dire, prochainement ? demanda Alfred qui avait écouté très-attentivement le récit de sa sœur.

— Cela veut dire bientôt, dans peu de temps.

— C'est demain alors?

— Ce peut être demain, ce peut être dans huit jours.

— Voici papa, il va sans doute nous le dire, dit Amélie en s'élançant vers la porte qui s'ouvrit en effet devant le colonel.

Il sourit, et passant ses doigts dans les beaux cheveux de sa fille :

— On est venu annoncer la nouvelle à bonne-maman ? demanda-t-il.

— Oui, père ; mais je ne sais pas lui dire quand nous partons.

Le colonel se rapprocha de Mme Dauvellec.

— Je viens de parler à Eugénie de cette petite affaire, dit-il ; si vous n'y voyez pas d'empêchement, ma mère, nous partirons lundi.

— Ah ! bonne-maman, n'en voyez pas, je vous en prie ! s'écria Amélie.

Et la bonne grand'mère répondit en souriant :

— Je n'en vois pas l'ombre, ma petite-fille.

— Lundi, lundi, nous partons lundi ! s'écria joyeusement Amélie ; entends-tu, Fédik ? c'est pour lundi.

Et elle ajouta aussitôt :

— Édouard et Gustave seraient bien contents de savoir cela.

— J'ai entendu la voix de leur répétiteur, dit M. Dauvellec : ils travaillent, il ne faut pas les déranger.

— Père, je ne les dérangerai pas, dit Amélie ; j'ai un moyen pour communiquer avec eux sans occasionner le moindre dérangement.

— Comment cela ? Il t'est défendu d'entrer dans la salle quand le répétiteur y est.

— Ah ! je n'y entre pas ; mais je leur dis bien quand même ce que je veux leur dire : père, permettez-moi ce petit plaisir.

Léopold regardait Amélie avec étonnement : dans son profond égoïsme, il ne comprenait pas que cette petite fille voulût toujours partager son plaisir avec ses frères.

— Va, dit M. Dauvellec en riant, essaye ton moyen, pourvu que tu n'enfreignes pas mes ordres et que tu ne troubles pas sérieusement le travail de tes frères.

— Viens, Fédik, dit Amélie. Père, soyez tranquille.

Elle conduisit Alfred près de la porte qui ouvrait dans la salle d'études, lui parla à voix basse, puis entr'ouvrit très-doucement la porte. Le petit homme glissa par l'entrebâillement, avec si peu de bruit qu'Édouard et Gustave, qui regardaient un tableau noir sur lequel un grand monsieur à lunettes traçait des figures géométriques, ne se détournèrent pas.

— Hum ! hum ! toussa une petite voix.

Cette fois ils regardèrent.

— C'est lundi qu'on part pour la mer, dit Alfred en hochant de haut en bas sa petite tête.

Cela prononcé, il disparut par l'entrebâillement, et la porte se referma sans bruit.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Il est bien entendu que les étrangers viennent à Paris pour s'amuser ; c'est là une vérité banale : nos restaurants, nos cafés, nos cercles, nos promenades, nos théâtres, nos concerts, nos champs de course, — que sais-je encore ! voilà où ils passent leur temps et où passe leur argent.

Après tout, que faire à Paris, si l'on ne s'y égaye ? Le plus mince bourgeois de province qui débarque sur le pavé de la grande ville, y vient avec la soif et l'appétit des jouissances sans bornes, des plaisirs inconnus : cela se résume d'ailleurs, assez généralement pour lui, par une place de parterre dans un petit théâtre du boulevard ou par un dîner de quarante sous au



Palais-Royal. Ce n'est pas que le brave homme n'ait d'autres convoitises; mais, en contemplant son porte-monnaie, il jette un regard de tristesse sur la *Maison d'or*, sur les loges d'avant-scène de l'Opéra, sur les calèches attelées en demi-Daumont qui filent vers le bois, et, entre ses dents, il murmure : « Oh! si j'étais prince!... »

Eh bien! mon brave bourgeois, si vous voulez vous amuser comme un prince... mieux que cela, comme un empereur, je vais vous indiquer la recette : il y a tout justement à Paris, en ce moment, un empereur qui s'amuse, et même à bon marché! Prenez exemple sur lui, et je puis vous assurer que vous vous en trouverez bien; votre bourse elle-même n'aura pas à s'en plaindre.

Ce souverain, c'est Sa Majesté don Pédro II, empereur du Brésil.

Quoiqu'il soit généralement bien porté, à Paris, de se lever entre onze heures et midi, don Pédro a sur ce chapitre des opinions à lui : à sept heures du matin, au plus tard, il franchit le seuil du Grand-Hôtel, où il est descendu, car il descend à l'hôtel, comme un simple touriste.

Où donc un empereur peut-il aller à sept heures du matin?... Soyons indiscrets, et tâchons de suivre à la course la voiture qui l'emporte. Tout d'abord elle s'arrête aux Halles-Centrales. Eh quoi! don Pédro irait-il acheter lui-même le beurre et les radis de son déjeuner? Non pas; mais il désire voir fonctionner le grand marché de l'alimentation parisienne : il ne lui est pas indifférent de savoir comment on peut nourrir à heures fixes une ville de deux millions de bouches et de deux millions d'estomacs.

Mais déjà la voiture s'est remise en route : elle franchit les ponts : Sa Majesté roule vers la rive gauche. Et pourtant je ne vois guère que les étudiants qui, à cette heure matinale, puissent animer les rues du quartier latin. — Justement c'est au monde des étudiants que l'empereur du Brésil va se mêler : le voilà qui entre à l'École pratique de médecine : il va assister au premier pansement de la journée, et au cours qui se fait devant le lit du malade.

Pourquoi non? Don Pédro a été étudiant lui-même; il a conquis un bonnet de docteur auquel il tient plus qu'à sa couronne; et, s'il venait à cesser de régner, peut-être aurait-il l'ambition de monter dans une chaire de Faculté.

Après avoir parcouru la salle d'hôpital, don Pédro ne reculera pas devant une visite à l'amphithéâtre de dissection; au besoin, il prendra de ses propres mains le scalpel et cherchera à saisir quelqu'un des problèmes de la vie et de la mort.

Vous pensez bien qu'après une pareille matinée il est temps de déjeuner : l'empereur du Brésil ne pousse pas, je crois, son zèle studieux jusqu'à aller approfondir les mystères du fricandeau à l'oseille ou du vin à trente centimes le carafon chez les émules de Flicotteaux et de Viot l'Aquatique; mais il est probable que la journée ne se passera pas sans que vous le retrouviez encore sur la rive gauche : il ira assister à un cours de la Sorbonne, prendre part à une délibération de l'Institut, dont il est membre correspondant; il passera son après-midi au Muséum, à l'Observatoire, à l'École des mines; ou bien, revenant sur la rive droite, il restera durant de longues heures dans les salles du Conservatoire des arts et métiers.

N'allez pas croire qu'il n'y ait, dans la journée, aucune heure consacrée aux choses du plaisir : si fait! Don Pédro aime la littérature, la musique. Vous le verrez au Théâtre-Français, à l'Odéon ou à l'Opéra; mais je vous engage à ne pas le chercher dans les petits théâtres où l'on joue l'opéra-bouffe avec tous les accessoires folâtres que ce genre de spectacle comporte.

Il est une heure du matin : don Pédro pense qu'il s'est assez *amusé* pour avoir le droit de se reposer comme un travailleur; — du reste, il faut qu'il soit demain sur pied de bonne heure, car il ira visiter Bicêtre ou la Salpêtrière; il assistera à la séance de la Société de géographie, de topographie ou de statistique; il se fera expliquer toutes les machines du Conservatoire des arts et métiers; il ira passer la journée à la Bibliothèque et à l'École normale.

Franchement, ce souverain, que je n'ai nulle raison de flatter, — je ne l'ai même jamais aperçu, — ne donne-t-il pas ainsi une bonne leçon à beaucoup d'entre nous?

Qu'en pensez-vous, studieux lycéens, auxquels un papa triomphant paye le voyage de Paris pour récompenser un accessit de thème grec ou un second prix de mémoire? Combien y en a-t-il parmi vous qui aient songé à faire entrer un cours de la Faculté des lettres ou des sciences parmi les distractions de ces jours fortunés? Eh bien! je parie pourtant qu'arrivés en rhétorique vous vous permettrez, dans un discours français, quelque réflexion amère sur les plaisirs des grands et sur l'oisiveté des rois!

Il y a cent ans environ, un autre empereur, Pierre le Grand, est venu visiter Paris comme don Pédro le visite aujourd'hui, dans un but d'études.

Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, nous a gardé le souvenir de ce voyage : « Ce monarque, dit-il, se fit admirer par son extrême curiosité, toujours tendante à ses vues de gouvernement, de commerce, d'instruction, de police; et cette curiosité atteignit à tout et ne dédaigna rien, dont les moindres traits avaient une utilité suivie, marquée, savante, qui n'estima que ce qui méritait de l'être, ou qui brilla par l'intelligence, la justesse, la vive appréhension de son esprit. »

Jusqu'ici la ressemblance entre Pierre le Grand et don Pédro est assez complète; mais il faut convenir que don Pédro est un empereur mieux élevé;

partout où il va, c'est à peine si sa présence est remarquée ; il s'assied comme un simple étudiant sur les bancs de bois d'un cours public ; il écoute avec déférence les professeurs, et pour rien au monde il ne se permettrait un passe-droit.

Avec Pierre le Grand, les choses se passaient autrement : il avait, dit Saint-Simon, « le découvert d'audace d'un roi partout chez soi ». Et cette audace ne se refusait rien. Il trottait beaucoup à pied ; mais quand il voulait une voiture il prenait la première venue : si c'était un fiacre stationnant sur place, parfait ! Si c'était une voiture de maître, attendant son légitime propriétaire, il montait dedans sans plus de façon, et ordonnait au cocher de filer bon train. Il n'y avait pas à broncher ; car le terrible czar avait un ton de commandement, une stature et par surcroît un talent de boxeur qui auraient eu vite raison du moinde refus. Ce fut ainsi qu'il accapara un beau jour le carrosse de madame de Matignon, pendant qu'elle était en visite ; et, bon gré mal gré, il se fit voiturer jusqu'à Boulogne et Suresnes, tandis que la noble dame regagnait piteusement son hôtel à pied.

⁂ Comment parler de Pierre le Grand sans songer à la Russie, et sans faire un retour sur les inconvénients du temps présent ? C'est encore une fois la guerre, — la guerre épouvantable ; la guerre qui ne s'arrêtera que lorsque Dieu daignera prendre en pitié cette pauvre humanité qui passe les trois quarts des années qu'il lui accorde à s'entre-déchirer.

Quel malheur que tous les belligérants n'aient pas les nerfs aussi sensibles qu'un certain officier anglais, dont Auguste Villemot racontait ainsi la plaisante histoire, dans une de ses chroniques, écrites, il y a vingt ans, en pleine guerre de Crimée !

Le soir d'Inkermann, cet officier manquait à l'appel. Ses camarades le cherchent et le trouvent couché parmi une file de morts ; ils veulent emporter son cadavre pour lui rendre les derniers devoirs ; mais le mort revient à lui, et, avec une louable franchise, il avoue que l'approche des Russes, leur laideur, leurs cris et leurs baïonnettes, tout cela lui a donné un vertige à la suite duquel il a senti ses jambes se dérober sous lui.

— Mon ami, lui dit lord Brown, son général, voilà une fâcheuse aventure qui va vous couvrir de ridicule pour le moins. Heureusement, vous ne manquerez pas d'occasions de vous relever aux yeux de toute l'armée, et, à la première rencontre, je vous donnerai un poste qui vous couvrira de gloire.

— Général, répliqua l'officier, ne vous donnez pas tant de souci pour moi ; j'en suis indigne. J'ai consulté mes nerfs, et je vous déclare qu'aucune considération ne me déterminera à revoir les Russes en face : ils sont trop laids.

— Mais, repartit lord Brown en prenant la chose sévèrement, je vais vous faire fusiller.

— Ceci est une autre affaire, dit l'officier. Mes nerfs me permettront très-bien de supporter en face la vue d'un peloton de beaux highlanders qui, poliment, sans cris et sans convulsionner leur visage, m'enverront une douzaine de balles dans la poitrine. Quant aux Russes, c'est une chose bien décidée ; ne m'en parlez plus, je ne veux plus en revoir : ils sont trop laids !

Lord Raglan, ami particulier de la famille du jeune homme, voulut l'interroger et lui faire envisager les conséquences de sa répugnance pour les Russes. Il n'en put tirer d'autre réponse que celle-ci :

— Ils sont trop laids !

Lord Raglan prit le parti de renvoyer dans les foyers ce contempteur du type slave...

Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Ne vous semble-t-il pas que si toutes les nations européennes avaient réciproquement une semblable antipathie les unes pour les autres, ce serait un grand bonheur pour tout le monde ? Il n'en est pas ainsi malheureusement : chacun, parmi nos peuples civilisés, trouve bien que son voisin a le nez déplaisant et laid ; mais cela ne lui ôte pas l'envie de le saisir à belles dents...

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Vivants et les Morts. Lord ONE. — *Première série.* — Pie IX. — Le czar. — Le prince de Galles. — L'empereur François-Joseph. — Lord Byron. — Le maréchal de Mac-Mahon. — Maximilien. — Le comte de Chambord. — Ignace de Loyola. — M. de Bismarck. — Charette second. 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Le comte de Montalembert, par TH. FOISSET ; avec une introduction par P. DOUHAIRE 1 vol. in-8. . . 3 »

Notre Capitale Rome, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. Ouvrage enrichi de quatre-vingt-quinze gravures. 1 vol. in-12. . . . . 4 »

Un Fruit sec, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. 2 vol. in-12. Prix. . . . . 4 »

La Belle-Étoile, par M. PAUL FÉVAL. 1 vol. in-12. 2 »

Persévérance chrétienne, ou moyen d'assurer les fruits de la première communion, par le DIRECTEUR DES CATÉCHISMES DE SAINT-SULPICE, 3e édition. 1 vol. in-12. Prix. . . . . 2 »

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 8. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 26 Mai 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Salon de 1869. *La Madone*, tableau de M. L. Joulin, dessin de l'auteur.

AU MOIS DE MAI

Quand notre pied distrait foule des fleurs écloses,
Lorsque l'air attiédi fait s'entr'ouvrir les roses,
Quand le ciel d'azur s'agrandit,
Une image apparaît; sa beauté douce et pure
Semble se refléter dans la fraîche nature
Où tout murmure et resplendit.

C'est la Vierge Marie. En ces temps on l'appelle;
Vers le beau paradis, sa demeure éternelle,
L'humanité prend son essor;
Elle voit de nos fleurs monter l'encens suave,
Elle voit s'incliner la femme et l'homme grave,
Devant l'autel aux gerbes d'or.

Elle se voit partout : le palais, la chaumière,
Le chêne au tronc puissant, l'antique sanctuaire
Ont leur madone au front pieux.
Le monde où, trop souvent, le Tout-Puissant se voile,
Lève un humble regard vers cette blanche étoile
Qui rayonne au plus haut des cieux.

Zénaïde Fleuriot.

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41, 60, 74, 89 et 108.)

—

CHAPITRE IX

C'est un bien joli jour pour les familles que celui où elles s'embarquent au complet pour un voyage d'agrément. Cette fois tout le petit clan Dauvellec se mettait en mouvement, depuis grand'maman jusqu'à Fédik et Choucroute.

Le voyage jusqu'à Carteret fut charmant.

Entassés dans la voiture de Valognes, nos voyageurs supportaient patiemment ou gaiement les incommodités du mode de transport. Léopold seul faisait une mine renfrognée quand Alfred, soulevé tout à coup par un cahot, retombait assis sur ses genoux.

Rien n'avait encore effleuré les opiniâtres et sourdes résistances du pauvre enfant gâté, ni les justes sévérités du colonel, ni les douces réprimandes de Mme Eugénie, ni les conseils maternels de Mme Dauvellec, ni les attentions délicates d'Amélie. Cette dernière cependant se flattait d'obtenir des concessions de l'intraitable Je-veux. En cela il n'avait été que rigoureusement juste. Amélie lui avait épargné bien des punitions, elle l'avait souvent arraché à la justice expéditive d'Édouard et de Gustave qui laissaient volontiers passer les malices à leur adresse, mais qui ne permettaient pas qu'on touchât à un cheveu d'Alfred. Alfred était leur enfant chéri à eux, et, connaissant Léopold, ils le surveillaient d'autant plus que le petit frère recherchait beaucoup sa compagnie. Plus rapproché qu'eux de l'âge d'Alfred, très-enfantin, bien que très-tyrannique dans ses jeux, il appelait naturellement la camaraderie du petit garçon qui était très-joueur et très-animé dans ses jeux.

C'est pourquoi dans le voyage Alfred s'était volontairement placé dans la voiture auprès de Léopold et il y restait, bien que celui-ci répondît par des grimaces à ses gentillesses et par des bourrades aux soubresauts que les cahots de la voiture imprimaient à son petit corps.

Quand la voiture déboucha dans le petit village de Darville, Édouard et Gustave, placés sur le siége, poussèrent un hourra qui fut répété par Alfred dans l'intérieur.

On descendit en toute hâte, et les enfants, sous la conduite de Mme Eugénie coururent immédiatement jusqu'au sentier qui bordait les grèves ensablées d'or, découvertes en ce moment.

Quelques têtes curieuses d'enfants se montrèrent çà et là à la porte des cabanes; le douanier qui était de service se détourna deux fois pour regarder les nouveaux arrivants; ce fut tout. Cette solitude enchanta M. et Mme Dauvellec; ils pensèrent immédiatement qu'ils avaient bien choisi leur lieu de repos, et que leurs enfants, et notamment Amélie, prendraient librement leurs ébats. Léopold lui-même daigna sourire quand ses pieds foulèrent le sable doux et brillant et se laissa entraîner par Gustave à quelques gambades de joie. Mais sa maussaderie reparut quand, sur les pas de Choucroute, il entra à l'auberge de l'*Ancre d'argent* qui était une maison rustique, la plus grande du village, dont tout le premier étage avait été retenu par la famille Dauvellec. Il jeta un regard piteux sur les cloisons sans peinture, sur les plafonds à solives et sur le pauvre ameublement de sapin verni. Il n'osa pas formuler son dédain sur l'hôtesse, une grande gaillarde coiffée du bonnet de coton, qu'elle avait importé à Darville, disant tout haut et d'un ton qui n'aurait pas souffert la contradiction :

— Voyez, madame, si voilà pas de belles chambres et de bons lits et des rideaux blancs. Tous les étés, je loge des dames huppées, et vous ne seriez pas mieux en n'importe quelle ville. Ah ! non.

— Les chambres sont grandes, en effet, répondit Mme Dauvellec; j'aimerais mieux qu'elles fussent plus petites; nous nous caserons difficilement.

Et, sans tenir compte des muettes dénégations de l'hôtesse, elle se mit à parcourir l'étage, assignant sa place à chacun. Son embarras était grand : il n'y avait ni assez d'appartements ni assez de lits.

Elle recommençait ses calculs pour la troisième fois quand M. Dauvellec arriva. Il écouta sans mot dire les objections de sa femme, fit avec elle le tour de l'étage et, s'arrêtant dans une grande chambre sans cheminée qui s'éclairait le plus irrégulièrement du monde par d'inégales fenêtres :

— Pour un campement, ceci sera très-suffisant, dit-il; mais il faut mettre tous nos garçons dans cet appartement. Par l'organisation de cette chambrée, nous loger sera possible. Il y a deux lits, ils sont quatre, c'est parfait.

— Mais Léopold, mon ami?

— Léopold se gênera un peu comme tout le monde;

les lits sont très-grands, l'un sera au nord, l'autre au midi; s'ils se disputent, c'est qu'ils le voudront bien.

Sur cette parole catégorique, M. Dauvellec prit un panama à larges bords qui remplaçait son képi brodé et s'en alla faire sur les grèves ce qu'il appelait une reconnaissance.

Les quatre enfants le suivirent avec empressement.

Léopold, très-peu satisfait de l'arrangement projeté, demeura couché sur le sable au soleil comme un gros lézard, et ce fut en vain qu'Alfred lui tira successivement sur les bras et sur les pieds pour l'obliger à les suivre.

Édouard, légèrement agacé de l'insistance du petit Fédik, finit par l'enlever sur son bras robuste et, l'asseyant sur son épaule, rejoignit son père au bras duquel Amélie était suspendue.

Il faisait très-chaud; mais le bleu de la mer reposait le regard, et pendant les haltes ils purent admirer la jolie tour crénelée de Lanneville, dans ses épais et sombres ombrages. Arrivés à la chaussée demeurée inachevée, qui témoignait du désir que l'on avait éprouvé de donner l'importance d'un port au petit village, ils s'arrêtèrent longtemps.

Des grèves sans limites s'étendaient à leur droite; devant eux posaient les îles Chausey, et le colonel, leur montrant dans le lointain un point bleuâtre, nomma Jersey. Puis la promenade se continua, et quand Amélie donna des signes de fatigue on eut pour se reposer les pierres noires et lustrées, plantées dans le sable. Quelques-unes étaient immenses et toutes festonnées de coquillages blancs.

Les enfants ne se lassaient pas d'admirer ces grands rocs, lisses comme des blocs de lave refroidie, et enguirlandés par de délicates broderies de perles blanches qui décrivaient autour d'eux des enlacements, des festons, des chaînes, des arabesques, des dessins parfois bizarres, mais toujours ravissants.

Cette longue promenade de l'après-midi donna aux enfants un aperçu de leur nouveau domaine, que le colonel limita à la pointe qu'ils atteignirent.

— Léopold aura désormais du champ pour ses bouderies, dit Édouard en riant.

— Oh! il ne boudera pas devant la mer! s'écria Amélie.

— Il boudera partout encore, dit le colonel; cependant il y a un certain progrès dans ses manières. Le verbe vouloir ne se conjugue plus qu'avec Alfred.

— Un peu moins même, affirma Amélie.

— Je le veux bien. Cependant moi et votre mère nous donnons pour consigne de ne jamais le laisser seul avec Fédik sur cette partie isolée de la grève. On ne sait où peut le mener son esprit volontaire. Je suis averti que dans ces petites anses lointaines il se forme après les grandes marées des sables mouvants assez dangereux pour les enfants. C'est pourquoi j'ai circonscrit vos promenades à cette pointe.

— Cependant, mon père, dit Gustave, il y a aussi dans ces anses de petits ruisseaux où se fait parfois une pêche abondante de petits poissons, nous a dit le douanier auquel nous avons demandé le chemin.

— Aussi je veux bien que vous y veniez en bande avec Choucroute, je n'y verrai pas d'inconvénient; mais il serait toujours imprudent d'y conduire votre petit frère, qui n'a pas le sentiment du danger qu'il pourrait courir. Ce sable, qui n'arrive jamais qu'aux genoux d'un homme, l'engloutirait bel et bien.

En ce moment, deux bateaux-pêcheurs apparaissaient à l'horizon, et la conversation changea de sujet.

Quand nos promeneurs revinrent pour le dîner, ils avaient si belle mine et si bon appétit que les mamans oublièrent instantanément les embarras et les incommodités de l'aménagement. Tous firent honneur au dîner, moins Léopold qui trouvait tout mauvais et qui, se courbant sur son assiette, sentait, comme autrefois chez sa marraine, le poisson qu'on lui servait.

— Léopold, je ne tolérerai pas cette laide habitude, dit enfin le colonel impatienté; je voudrais que tous les plats te collassent au nez.

— En voilà un qui croche! s'écria Édouard en lui plaçant sous le menton un plat où s'étalait un superbe homard.

— Est-ce qu'il n'est pas cuit? s'écria Léopold en se levant d'effroi.

Un éclat de rire lui répondit, et, tout penaud, il se rassit en lançant à Édouard un coup d'œil furieux.

A l'issue du souper, on remit la promenade sur le tapis.

Les enfants, naturellement infatigables, exaltaient la beauté du clair de lune sur la mer. Les deux dames refusèrent de sortir, prétextant des arrangements indispensables et surtout le coucher des enfants.

M. Dauvellec se dévoua, et, bien qu'il eût préféré passer la soirée tranquillement assis entre sa mère et sa femme, il s'en alla errer sur la grève en compagnie d'un vieux pêcheur du village surnommé le père La Plie, qui consentait à louer son bateau pour les excursions nautiques qu'Édouard et Gustave rêvaient.

L'heure du coucher avait sonné et les promeneurs ne s'annonçaient pas. Mme Dauvellec arracha, non sans difficulté, Léopold et Alfred à la confection des bateaux de papier. Toute une flottille que le plus léger souffle suffisait à renverser se rangeait déjà en bon ordre sur la table de sapin de la salle à manger, devenue le lieu général des réunions.

Léopold ne pouvait encore se résoudre à quitter de bonne grâce ce qui l'amusait, et en l'absence de son oncle il essayait de se soustraire à cette mesure du temps, qui seule entretient l'ordre dans les occupations.

Il se fit un malin plaisir de froisser tous les ba-

teaux de Fédik en les jetant dans la boîte des jeux, et celui-ci s'étant plaint à sa mère, il lui adressa un regard menaçant, et, tout mécontent, suivit sa tante dans ce que le colonel appelait la chambrée.

— Voici ton lit et celui d'Édouard, dit Mme Eugénie en montrant du geste le grand lit garni à chaque bout d'un oreiller et d'un bonnet de coton.

— Je veux un lit pour moi tout seul, répondit-il.

Il avait son air des mauvais jours, un air têtu, grognon, indomptable.

— Tu vois que cela n'est pas possible, répondit Mme Eugénie ; je te laisse seulement la liberté de choisir ton compagnon.

— Je ne veux pas Édouard.

— Eh bien ! ce sera Gustave.

— Je ne veux pas de Gustave, il me donnerait des coups de pied.

— Prends Fédik, alors ; avec toute la meilleure volonté du monde, il ne pourra te gêner.

— Ah ! oui, prends-moi ! s'écria Alfred d'un petit air câlin ; tu es mon camarade, Léopold, et tu sais bien que bonne-maman dit que je dors comme une petite marmotte.

— Je ne veux pas de toi.

— Ceci dépasse la mesure, dit Mme Eugénie avec fermeté : quand tu es seul, tu as peur ; quand on te propose des compagnons, tu n'en veux pas. Si tu ne te corriges pas de ton mauvais esprit, nous ne pourrons te garder à Darville. Des scènes ici ne seraient pas possibles. Sois donc raisonnable. Je sais qu'Alfred ne te gênera en aucune façon ; je le choisis, moi, pour ton compagnon. A genoux, et qu'on dise bien la prière.

La prière dite, le coucher se fit en silence. Alfred était ravi de son maussade compagnon auquel toutes ses petites mines charmantes n'arrachaient pas un sourire.

Léopold, sur son oreiller, avait le visage le plus désagréable qui se pût imaginer.

— Tu n'as pas mis ton bonnet, dit Mme Eugénie ; les nuits sont très-fraîches et les fenêtres très-mal fermées, il faut se couvrir la tête.

Léopold enfonça son bonnet jusqu'à ses sourcils.

— Oh ! dit Fédik avec sentiment, que c'est joli, un bonnet de coton ! Maman, tu m'avais promis que tu m'en donnerais un à Darville.

— Ton bonnet à lacets est beaucoup plus commode, mon chéri.

— Oui, mais Léopold dit que j'ai l'air d'une petite fille, et je suis un homme.

— Eh bien ! je vais tenir ma promesse, dit en souriant Mme Eugénie, et, prenant un des bonnets placés sur l'autre lit, elle en coiffa Alfred, qui prit un air à la fois glorieux et grave des plus amusants.

— Et maintenant, qu'on dorme, dit Mme Eugénie en déposant un dernier baiser sur le front des enfants.

Et, laissant à dessein la porte entr'ouverte, elle passa dans la salle à manger où Mme Dauvellec tricotait des bas à Fédik.

Elle lui raconta en riant la scène du coucher et, prenant elle-même sa corbeille à ouvrage, commença cette douce veillée de la mère de famille qui, rassurée sur le sort des êtres qui lui sont chers, se repose en s'occupant d'eux.

Mais le silence de la chambre fut bientôt interrompu par la voix plaintive de Fédik, et le dialogue suivant s'établit de la chambre à coucher à la salle à manger :

— Maman, disait-il, Léopold me fait des yeux épouvantables.

— Ferme les yeux, mon chéri, tu ne les verras pas.

— Maman, il m'appelle petit roquet.

— Dors, Fédik, tu ne l'entendras pas.

Silence.

— Maman, il me dit que j'ai l'air d'un vieux grognard.

— Ce n'est pas une injure, mon Fédik.

— Maman, il tire toute la couverture, maman... maman... maman...

Et de petits sanglots étouffés soulignèrent la phrase.

Mme Eugénie se leva et passa dans la chambre. Léopold, la tête enfoncée dans son oreiller, avait les yeux fermés ; le pauvre Fédik, dépouillé de toute la couverture, essayait de relever son bonnet de coton, que son malicieux voisin lui avait enfoncé jusqu'au menton.

Madame Eugénie se détourna et appela :

— Choucroute !

Le vieux soldat accourut et poussa un grognement formidable en apercevant Alfred tout grelottant, la figure rouge et baignée de larmes.

— Choucroute, vous allez rester ici, dit sévèrement Mme Eugénie, et si Léopold fait de nouvelles méchancetés vous en avertirez le colonel, qui ne peut tarder à rentrer.

— Oui, madame, répondit Choucroute en menaçant Léopold du poing ; je me charge de cela avec bien du plaisir.

Fédik fut caressé, recoiffé, enveloppé, et Mme Eugénie quitta de nouveau la chambre.

Choucroute, muni d'un gourdin qu'il avait aperçu dans un angle, le plaça sur son épaule comme un fusil et se mit à marcher à pas réguliers et lents, à pas de sentinelle, le long du grand lit. Au moindre mouvement de Léopold, il empoignait le bâton et tout mouvement s'arrêtait aussitôt. Il n'eut pas à veiller longtemps. Quelques minutes de ce pas cadencé sur le plancher sonore suffirent pour endormir profondément Fédik et son persécuteur.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —



LE TUMULTE ARMAGNAC

SCÈNES HISTORIQUES

(Voir p. 70, 86 et 102)

—

VIII

NOUVEAUX EXPLOITS DES CABOCHIENS.

A partir de ce jour, l'insolence des bouchers ne connut plus de bornes. Presque chaque jour ils entraient chez le duc de Guienne, lui faisaient de dures admonestations, et protestaient effrontément qu'ils n'agissaient ainsi que pour l'honneur et l'intérêt du royaume, du roi et du duc lui-même.

Ils avaient adopté pour coiffure des chaperons blancs à l'instar des bourgeois de Gand. Le chaperon blanc fut bientôt le signe de ralliement du parti. Dans les commencements n'en eut pas qui voulut; puis tout le monde, même le clergé, fut obligé d'en porter. Le chaperon blanc fut imposé au duc de Bourgogne, au dauphin et au roi lui-même.

Ce trait rappelle Louis XVI se couvrant du bonnet phrygien.

On avait pensé jadis que la famille royale dérogeait en arborant la croix bourguignonne ou de Saint-André, insignes d'un vassal. Qu'était-ce donc désormais? Aussi cette « nouvelle besogne » sembla à plusieurs prud'hommes une grande dérision.

Cependant le coup de filet tenté par les Cabochiens (ainsi nommait-on les séditieux) sur la suite du duc de Guienne n'ayant donné que des résultats incomplets, ils revinrent à la charge quelques jours après (20 mai).

Le prélude de cette nouvelle émeute fut une harangue au roi par Eustache de Pavilly, pour justifier les excès commis, et demander « l'extraction des mauvaises herbes (les mauvais conseillers) qui étouffaient les lis dans le jardin du roi ».

L'orateur se fit avouer par le prévôt des marchands et les échevins, qui n'osèrent pas le contredire.

Cette scène se passait dans une salle de l'hôtel Saint-Paul.

Au dehors s'était rassemblée une foule compacte de gens armés, comptant dix à douze mille chaperons blancs, et demandant à grands cris le duc de Guienne. Malgré sa frayeur, celui-ci consentit à paraître à un balcon. Il était coiffé d'un chaperon blanc dont la cornette pendait de gauche à droite sur sa poitrine, en affectant la forme d'une écharpe. Plusieurs de ceux qui étaient en bas s'en aperçurent.

— Regardez, dirent-ils, ce bon enfant dauphin, qui met sa cornette comme la bande des Armagnacs; il finira par nous courroucer une fois pour toutes.

Le duc de Bourgogne commençait à sentir le danger d'une telle licence. Il n'oubliait pas, malgré tout, qu'il était du sang royal. Il descendit vers les séditieux et les pria « très-acertes » de s'en aller, leur remontrant qu'il n'était pas expédient pour le roi, à peine relevé de maladie, de voir tant d'hommes armés.

Il ne put rien obtenir. Il était dépassé.

Jean de Troyes produisit une nouvelle liste de soixante noms, et tous ceux qui le suivaient déclarèrent qu'ils ne partiraient point qu'on ne leur eût livré ceux qui s'y trouvaient portés. En tête du rôle était inscrit le nom du frère de la reine, Louis de Bavière. A la fin se trouvaient ceux de quatorze dames et demoiselles du palais, tant croissait l'impudence des séditieux.

La reine fut profondément troublée d'une telle exigence. Le duc de Guienne, ébranlé par tant d'émotions, se retira dans une petite chambre en sanglotant. Réconforté par le duc de Bourgogne, il reparut « en torchant ses larmes », dit naïvement la chronique, protesta de l'innocence de ses serviteurs, pria les factieux de se contenter de ceux qui avaient déjà été arrêtés, et supplia d'accorder au moins un délai de huit jours sur parole au duc Louis, qui devait se marier le lendemain même.

Les forcenés ne voulurent rien entendre.

Alors Louis de Bavière, « voyant qu'il ne pouvait échapper de leurs mains, plein d'amertume et de tristesse, descendit à eux, » et les pria de se borner à son arrestation, demandant d'être puni s'il était coupable, sinon, d'être promptement délivré et de pouvoir « s'en retourner en Bavière, sans plus retourner en France ».

Il parlait à des sourds. Hélion de Jacqueville, chevalier bourguignon qui s'était joint aux séditieux, pénétra avec seize hommes armés dans les appartements et emmena brutalement ses prisonniers avec les quatorze dames et demoiselles à demi mortes de frayeur. « Et là y eut maintes larmes pleurées, et c'était grand'pitié de voir telles nobles dames être mises ès mains de tel commun. » On les fit monter sur des chevaux deux à deux, et on les emmena au Louvre ou dans d'autres prisons, avec le frère de la reine, « lequel, dit un bourgeois de l'époque, pensait le lendemain épouser sa femme; mais sa malchance tourna contre sa volonté ».

IX

REVIREMENT.

La plupart des bourgeois, les membres de l'Université, tous les honnêtes gens étaient restés étrangers aux excès de la populace parisienne, excès qu'ils déploraient du fond du cœur, sans avoir l'énergie de s'y opposer ni de secouer le joug odieux sous lequel tous gémissaient. Les formidables Cabochiens inspiraient partout l'épouvante. Ils purent impunément

jeter en prison soixante riches bourgeois, et les taxer à d'énormes rançons.

Vers le même temps, ils obtinrent, par le moyen habituel d'une démonstration armée, une mesure d'un ordre différent de celles qui précèdent, et dont on eût pu tirer d'excellents fruits dans un temps moins troublé. Il s'agit de la publication des ordonnances royales élaborées lors des derniers États généraux, concernant la réforme si nécessaire des finances. On a remarqué avec étonnement la sagesse et le sens pratique de ce document, qui garde à peine l'empreinte, et dans sa forme seulement, des passions violentes dont les esprits étaient alors agités. Bon nombre de dispositions étaient, il est vrai, empruntées à des ordonnances plus anciennes. Il faut dire aussi que les hommes exaltés n'avaient pas pris part à sa préparation, qui dut être l'œuvre de membres éminents de l'Université et du Parlement.

Par malheur, ces ordonnances si désirées, si appréciées, venaient dans un moment de tempête trop violente pour n'être pas emportées par le premier vent.

Par une inconséquence qui ne surprendra personne, messieurs de la boucherie furent les premiers à n'en point tenir compte.

Sous prétexte de guerre à l'Anglais, ils firent décréter un emprunt forcé sur les bourgeois, le clergé, etc... Ils s'en firent attribuer la perception, qu'ils exercèrent avec une rigueur impitoyable et un arbitraire sans égal. Puis ils prélevèrent sur la recette une somme assez ronde, destinée à entretenir leur train presque royal.

Ainsi s'accomplissait la réforme des finances.

Ces vexations commencèrent à brouiller visiblement les bouchers avec l'opinion publique, tant il est délicat de s'attaquer à l'argent des contribuables ! L'Université refusa net de payer. Le chancelier Gerson, en ayant fait autant, vit sa maison saccagée et dut se cacher dans les combles de l'église Notre-Dame. Les bourgeois recouvrèrent l'usage de la langue, et apostrophèrent assez vertement leurs dominateurs.

Ce commencement d'opposition ne faisait qu'exaspérer les chefs des Écorcheurs.

Une des victimes de leur fureur fut le sire Jacques de La Rivière, un des seigneurs les plus aimables de la cour, fait prisonnier au 20 mai. Le sire de Jacqueville entra un jour dans sa prison, l'injuria, l'appela « faux traître », et, sur le démenti qu'il en reçut, l'assomma de sa hachette. On prétendit que l'infortuné s'était suicidé en se frappant la tête d'un pot d'étain. Le lendemain, son corps fut porté aux halles et décapité, en même temps qu'un nommé Jean du Mesnil, le tout sans autre forme de procès.

Une autre victime fut Pierre des Essarts, ancien prévôt de Paris, jadis l'idole des Parisiens. Peu lui servit de s'être fié, lors de la reddition de la Bastille, à la loyauté du duc de Bourgogne.

Des Essarts avait trempé, trois ans auparavant, dans le procès inique intenté par le duc de Bourgogne à Montaigu, surintendant des finances, favori de Charles VII. Ce Montaigu avait eu le tort d'occuper un poste envié des ambitieux, de posséder d'immenses richesses, et de s'être montré le principal instigateur de la paix de Chartres. Son attachement à la maison d'Orléans avait fait de tout cela un crime. Arrêté sur l'ordre de Jean sans Peur pendant un accès de la maladie du roi, il avait été soumis au jugement d'un tribunal incompétent, présidé par des Essarts; puis on l'avait condamné sur des aveux arrachés par la torture, sans lui donner de défenseur, sans production de témoins. Conduit aux halles au milieu d'une population frémissante d'indignation malgré ses sympathies bourguignonnes, il avait protesté de son innocence, et reçu le coup fatal sans qu'il fût, comme de coutume, donné lecture de la sentence. Son corps avait été pendu au gibet de Montfaucon, et ses biens immenses partagés entre les courtisans. Ce meurtre juridique avait eu un grand retentissement et avait paru non moins odieux peut-être que l'assassinat du duc d'Orléans. Il n'avait pas peu contribué à alimenter le feu de la guerre civile, en donnant la mesure de l'audace de l'implacable Bourguignon.

Peu avant la disgrâce de Pierre des Essarts, Jean sans Peur lui avait dit : « Montaigu a mis vingt-deux ans à se faire couper la tête, mais, en vérité, vous n'y en mettrez pas trois. »

Cette prophétie se réalisa d'autant plus aisément que son auteur avait les moyens de l'exécuter. Des Essarts fut condamné par les commissaires chargés de juger les prisonniers. Il se dirigea en souriant vers le lieu du supplice, et demanda pour toute grâce qu'on lui épargnât la lecture de la sentence. Son corps alla retrouver au gibet de Montfaucon le corps de Montaigu. « Et aucuns disaient que c'était un jugement de Dieu, de ce qu'il mourût comme il avait fait mourir ledit Montaigu. »

A quelques jours de là, le sire de Jacqueville, passant vers onze heures du soir avec ses soudoyés devant l'hôtel Saint-Paul, entendit un bruit de fête. Il entre sans vergogne, et tombe au milieu d'un bal. D'un air à la fois hautain et grossier, il se prend à tancer le duc de Guienne sur les « chères qu'il faisait, sur ses danses et dépenses, » et menace « d'y mettre ordre ». Le sire de La Trémouille ne put se contenir et riposta. Une contestation s'ensuivit, pendant laquelle le duc de Guienne, hors de lui-même, frappa Jacqueville dans la poitrine de trois coups de dague qui glissèrent sur « un bon haubergeon » ou cotte de mailles. Sans l'intervention du duc de Bourgogne, La Trémouille eût été massacré.

Le jeune duc de Guienne cracha le sang pendant trois jours.

De telles scènes n'étaient point de nature à inspirer au dauphin de l'inclination pour le parti bourguignon, dont le chef passait pour pactiser sous main avec les auteurs du désordre. Il se tourna donc vers les princes d'Orléans, et les pressa par lettres de le délivrer.

L'opinion publique était mieux disposée que par le passé envers ces princes. La paix d'Auxerre n'était pas observée à leur égard ; ils en réclamaient l'accomplissement, rien de plus. S'ils appuyaient leur réclamation par les armes, ce n'était pas dans un but agressif. Ils affichaient la plus grande déférence envers le roi et le dauphin, et affectaient à un tel point les dehors de la modération, du désintéressement, de la soumission, que tous les gens sages penchaient de leur côté.

Des pourparlers eurent lieu à Verneuil, en vue de déterminer les bases d'un nouvel accord entre les princes du sang. Le résultat fut favorable. De ce moment, « la paix » devint le mot de ralliement de tous les gens de bien.

En réalité, sous ce mot de paix se cachait une double question : d'une part conclure un accord avec les princes d'Orléans, d'autre part se débarrasser de la domination des bouchers. La première question devait être à la fois un obstacle et un prétexte à la solution de la seconde, la principale au fond.

Les Legoix, Caboche et consorts se sentaient la conscience trop peu à l'aise pour ne point redouter une « réaction armagnaque ». Mais, d'un autre côté, ils étaient devenus trop odieux pour qu'on ne saisît point la première occasion de les renverser.

AUGUSTIN FRANÇOIS.

— La suite au prochain numéro. —

LE LONG DU DANUBE[1]

—

Au mois de juin 1848, je m'embarquai sur le bateau à vapeur le *Cérès*, où je me trouvai en compagnie d'un Turc, d'un Serbe et de quelques Allemands. Autrefois on se disputait les places ; mais aujourd'hui que tant de révolutions ont déplacé ou détruit les fortunes, ébranlé la confiance, le crédit et la sécurité, la navigation du Danube, cette œuvre patriotique commencée il y a peu d'années et poursuivie avec tant de succès, languit comme toutes les industries : chacun demeure chez soi, comme dans un temps d'orage, et regarde de sa fenêtre où ira s'abattre la tempête qui gronde dans les cieux.

Le plus marquant de mes compagnons de voyage est Sami-Effendi, qui vient de remplir des fonctions diplomatiques dans le nord de l'Allemagne ; pendant notre trajet, j'ai eu fréquemment l'occasion de m'entretenir avec lui sur plusieurs questions intéressantes, et de connaître la manière de voir des Turcs sur notre religion, nos usages et notre civilisation : je reviendrai plus tard sur ces entretiens.

Notre bateau court rapidement parmi les îles du Danube, si vertes, si joliment ombragées par des arbres de toutes les nuances.

. . . .

On nous montre le château de Pétronnelle avec ses fenêtres égales en nombre aux jours de l'année. La ville de Pétronnelle a été détruite pendant la guerre entre Mathias, roi de Hongrie, et Frédéric, roi des Romains. Les habitants de Pétronnelle donnaient à leur ville le nom de *Petite-Troie*.

C'est près de là que s'étendait *Carnuntum*, l'ancien municipe romain, ce vaste boulevard élevé contre les Marcomans, qui habitaient l'autre rive du fleuve. Cette ville était le siége du préteur de la Haute-Pannonie et quelquefois la résidence des empereurs. C'est là que Marc-Aurèle écrivit ses *Maximes*, tout en défendant l'Empire contre la grande invasion qui le menaçait de toutes parts ; que Septime-Sévère fut proclamé empereur, pour pouvoir dire en mourant à York : « J'ai été tout, et rien ne vaut. *Omnia fui, et nihil expedit.* » Licinius y fut comme lui proclamé par les légions. C'est là aussi que Dioclétien prit la résolution d'abdiquer un pouvoir qui avait été si fatal aux chrétiens et qu'il a toujours regretté amèrement, malgré la réponse stoïque qu'il fit à Maximien, qui l'engageait à ressaisir les rênes de l'État : « Je voudrais, lui écrivait-il, que vous vissiez les beaux choux que j'ai plantés ; vous ne me parleriez plus de l'Empire. » En 375, les Barbares, franchissant des limites devenues impuissantes contre leur nombre, brûlèrent cette ville florissante, dont la dernière destruction était réservée à Attila ; on n'en trouve plus que de faibles vestiges, mais sur une vaste étendue. Les Romains ont laissé ici un autre monument plus durable dans une de ces redoutes prodigieuses comme on en trouve encore aux autres extrémités de leur immense empire, notamment entre le Danube et la Theiss.

On voit, non loin de Pétronnelle, les restes de l'arc de triomphe érigé par Auguste à Tibère. C'est à Deutsch-Altenbourg (*Castellum Vetus*) qu'étaient le palais des Césars, les thermes et le siége de la quatorzième légion.

Vis-à-vis, et sur l'autre rive, près de Stopfenreith, est un autre lieu célèbre par la défaite de Béla, roi de Hongrie, par Ottokar, roi de Bohême.

Nous arrivons à Hainbourg (château des Huns), ville agréablement située au pied des hauteurs que domine un antique château fort des Romains, qui a

1. Nous extrayons les pages qui suivent du grand et bel ouvrage de Mgr Mislin, qui a pour titre : *les Saints Lieux*.

été pris et repris cent fois et par cent peuples divers. Les ruines de Carnuntum s'étendent jusqu'ici. Cette côte, à commencer de Pétronnelle, était le point central des opérations commerciales et militaires des Romains à cette extrémité de leur empire ; ils y maintenaient des troupes permanentes et une flottille considérable. Tibère y avait bâti un pont afin de réunir cette industrieuse cité avec la vallée de la March et faciliter l'important commerce de l'ambre que Rome entretenait avec la mer Baltique. Le passage continuel des armées, l'embarquement des matériaux pour plusieurs villes en construction et les provisions de toute espèce qui se concentraient sur ce vaste marché donnaient à cette contrée une richesse et une vie dont elle a joui pendant quatre siècles et qu'elle n'aura plus jamais. C'est l'unique époque de l'histoire pendant laquelle le Danube a été soumis dans toute son étendue à une seule domination. Le partage de l'Empire romain, qui se fit l'année 330 de notre ère, dut nécessairement jeter une grande perturbation dans ces colonies lointaines, scindées au moment où elles avaient le plus besoin de force et d'unité pour résister à toutes les hordes barbares qui grossissaient sur la rive opposée de ce grand fleuve qu'elles devaient bientôt franchir. Les cinq siècles qui suivirent ne furent qu'un long enchaînement de ravages et de destruction, où disparurent toutes les traces de la civilisation des Grecs et des Romains.

C'est dans le château de Schlosshof, qu'on voit vers le nord, que le prince Eugène de Savoie passa plusieurs des dernières années de sa glorieuse carrière.

Nous rencontrons à peu de distance l'un de l'autre deux bateaux à vapeur qui remontent le fleuve ; nous nous saluons de trois coups de canon, mais nous ne pouvons avoir aucune nouvelle du théâtre de la guerre.

Bientôt nous sommes à l'embouchure de la March et devant les ruines de Thében, placées entre les limites de deux fleuves, de deux systèmes de montagnes, *et j'allais ajouter, de deux empires ;* tant les esprits en Hongrie se montrent hostiles aujourd'hui à la monarchie autrichienne ! Sur la rive droite du Danube finissent les Alpes Noriques.

La March aussi, comme le Danube, sépare deux grands systèmes de montagnes, les monts Sudètes et les Carpathes.

Ici les amateurs de beaux paysages et d'histoire naturelle trouveront, comme l'historien, des sites du plus haut intérêt. Les ruines de Thében sont extrêmement pittoresques ; les environs sont riches en pétrifications de tous genres, et sur les hauteurs on jouit d'une vue magnifique et très-étendue. Ce sont les Français qui, en 1809, ont réduit le fort de Thében à l'état où il se trouve aujourd'hui.

L'aspect du fleuve est très-varié : des paysans remorquent avec peine de gros bateaux ; des hérons se promènent sur des bancs de sable ; de temps en temps des moulins flottants nous apparaissent, comme des villages, sur la rive ; des rochers, des îles, des plaines et des montagnes déploient rapidement devant nous leur fraîche verdure ou leur riche moisson.

Voilà Presbourg, cette capitale détrônée, avec son château brûlé, son pont de bateaux, ses tours dorées et son parlement muet.

Que restera-t-il à Presbourg de son antique gloire, de ses fêtes splendides et de ses assemblées tumultueuses ? Pesth a absorbé depuis longtemps l'industrie, le commerce, la population, les affaires et toute l'importance d'une grande capitale.

Cette butte imperceptible, qui est là sur la rive, et que les Hongrois avaient appelée *Mons regius*, servira-t-elle encore au couronnement des rois ? Ce n'est plus vers les quatre points cardinaux que le souverain futur devra diriger le tranchant de son glaive, mais vers les entrailles de la terre : les ennemis les plus à craindre ne sont pas à la frontière, mais au cœur de l'empire.

Quand les révolutions actuelles auront fait leur temps, que les grandes épurations seront faites ; quand les peuples seront guéris de leur enivrement et soupireront après l'ordre et la justice, sans lesquels il n'y a pas de liberté, la Hongrie rentrera dans la grande famille dont elle s'est détachée, parce que l'Autriche est aussi nécessaire à la Hongrie que la Hongrie est nécessaire à l'Autriche.

« Chez les modernes, a dit M. de Châteaubriand, la liberté est la raison, elle est sans enthousiasme ; on la veut parce qu'elle convient à tous : aux rois, dont elle assure la couronne en réglant le pouvoir ; aux peuples, qui n'ont plus besoin de se précipiter dans les révolutions pour trouver ce qu'ils possèdent[1]. » A ce compte, toutes les révolutions dont nous sommes les témoins depuis quelque temps mèneront bien loin de leur but avoué l'indépendance et la liberté.

Autrefois on invoquait la *fraternité des nations*, aujourd'hui on fait appel à la *nationalité des peuples*, c'est-à-dire à leur isolement.

Un avenir prospère est réservé à la Hongrie. Des plaines immenses, d'une fertilité extrême, sont sans culture, parce que la Hongrie manque de bras, d'activité et de débouchés. Si elle est soumise aux mêmes conditions d'existence, aux mêmes lois que les pays qui l'avoisinent, la valeur de ses terres sera bientôt augmentée : un échange entre ses produits agricoles et les produits de l'industrie allemande sera également avantageux à l'Allemagne et à la

1. Châteaubriand, *Études historiques.*



État-major de l'armée russe.

Régiment de nizams, infanterie régulière de l'armée turque.

Hongrie. De nombreux colons allemands, au lieu d'aller chercher outre-mer du travail et du bien-être, les trouveront à leurs frontières chez un excellent peuple et sous un heureux climat.

La ville de Presbourg (*Posonium*) est très-agréablement située au pied des Carpathes, sur la rive gauche du Danube. Elle a près de 40,000 habitants, en grande partie Allemands, les autres Magyars. Les juifs, assez nombreux, demeurent dans les environs du Schlossberg.

L'histoire de la ville de Presbourg est marquée par bien des scènes de dévastation. Déjà au IXe siècle un fort s'élevait sur l'emplacement de son château actuel; la ville s'étendit peu à peu au pied de la montagne. Assiégée par les Tartares, l'année 1241, elle fut prise et détruite de fond en comble trente-cinq ans plus tard par Ottocar, roi de Bohême. C'est à Presbourg que fut signé, en 1491, le traité qui assura la Hongrie à l'Autriche. Des incendies et des tremblements de terre ravagèrent cette ville vers la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe; des séditions, les Turcs et la peste marquèrent encore d'une manière funeste les premières années du XVIIIe. Elle était devenue la capitale du royaume après l'occupation de Bude par les Turcs. C'est dans ses murs que fut signé, le 27 décembre 1805, le traité de paix entre l'Autriche et la France. Bombardée par les Français en 1809, elle n'eut plus à souffrir jusqu'aujourd'hui que des scènes tumultueuses suscitées par les jeunes gens exaltés qu'attirait son parlement.

Le traité de 1805, conclu entre Napoléon Ier et l'empereur François II, donnait la Vénétie à ce dernier, sous la condition secrète qu'il renoncerait au titre d'empereur d'Allemagne ; soixante ans après, un autre Napoléon devait faire perdre à l'Autriche les possessions qu'elle avait en Italie, non pour lui restituer la couronne du Saint-Empire, mais pour l'exclure entièrement de l'Allemagne.

Mgr Mislin.

— La suite au prochain numéro. —

LE SALON

Comme les années précédentes, l'ouverture du Salon aura été l'événement de la saison : grande affluence de beau monde, luxe de toilettes, gracieux visages, rien n'a manqué. Le goût public y est, la mode s'en empare. Peut-être a-t-on la pensée d'oublier notre aigre printemps parisien et de jouir moins frileusement de la nature en contemplant dans le palais des Champs-Élysées les œuvres de nos principaux paysagistes.

Par malheur, selon l'opinion générale, le Salon n'est pas riche, du moins en œuvres de peinture saillantes. *Une Paysanne portant une gerbe*, de Jules Breton, un important tableau de M. J. Laurens, le portrait de M. Thiers par M. Bonnat, celui d'Alexandre Dumas par Meissonier, et le beau portrait de M. Cambon par lui-même, dernier spécimen de l'école d'Ingres, nous semblent à peu près les seuls morceaux d'un mérite dépassant l'ordinaire. Nous trouvons aussi une infinité d'œuvres où éclatent les prestiges de l'exécution et les harmonies de la poésie. Partout une étonnante et rare habileté... on n'a jamais peint plus facilement et d'une façon plus agréable. Seulement fait-on des œuvres durables et d'une impression profonde ?...

Le temps les emportera presque toutes dans un irréparable oubli. Tout cela est de la matière et rien que de la matière. L'âme y apparaît si peu! L'émotion sincère est réfugiée dans les toiles qui font le moins de bruit, quelques charmants tableaux de genre et d'actualité, des rêveurs du paysage; par ci, par là, quelques sujets religieux noblement traités et avec art, deux figures suavement peintes par M. Meynier, un *Saint Joseph* de M. Georges Becker, œuvres discrètes qui ne font point tapage.

De vrais artistes tout entiers à la sincérité se devinent vite. Mais qu'ils sont nombreux, ceux qui visent avant tout à l'effet pour attirer l'attention publique ! Peut-être séduisent-ils, mais ils ne persuadent pas.

Beaucoup d'audacieux parviennent pour un temps, et c'est là qu'est le mal.

Quand l'attrait de la nouveauté est passé, celui qui a usurpé sa petite renommée tombe ; ce n'est plus qu'un homme à la mer ! Quand donc le public se mettra-t-il en garde contre son déplorable engouement? Saura-t-il discerner jamais dès le premier coup d'œil le véritable artiste de celui qui bat la grosse caisse à tours de bras?

Nous ne serons pas aussi sévères pour nos statuaires.

En sculpture (c'est par cet art que nous débuterons dans notre rapide compte rendu), il y a toujours à glaner quelques œuvres d'hommes de talent. Généralement l'artiste y est plus consciencieux et songe plus à respecter l'art qu'à flatter l'engouement public. Règle qui n'est pas absolue, hélas! Là comme ailleurs, il y a les dissidents, les impatients... mais ils demeurent écrasés sous le marbre ou sous le bronze de Barbedienne.

Oserons-nous dire que l'une des principales œuvres de cette année, le fronton décoratif de M. Mercié, nous semble motiver quelques réserves? Monté sur un échafaudage improvisé, ce statuaire semblait lui-même, sous les yeux de tous, vouloir y atténuer quelques rondeurs. Il était armé du ciseau et du marteau, au jour que nous appellerons la grande représentation du vernissage.

Nous ne doutons pas de l'effet décoratif de ce grand haut-relief au fronton du Louvre où figurait la statue

équestre de Napoléon III. Vues dans leur véritable perspective, les figures y gagneront peut-être ; vu de trop près, l'ensemble du groupe paraît, à vrai dire, un peu redondant. Dans le cheval, on eût aimé à sentir battre quelques artères, comme à voir davantage les nervures de quelques muscles. La vie y eût gagné. La conception de cette œuvre considérable eût été plus simplement exprimée.

Ce morceau produira néanmoins une grande impression décorative. L'homme qui a eu la vision de *Gloria victis* ne déchoira pas. Il sait faire grand, sans effort et par nature. Il l'a prouvé par son premier groupe. Aussi verrions-nous avec peine percer en lui une pointe d'enflure. Nous craignons qu'on ne la sente dans le morceau décoratif de cette année.

La *Cassandre* de M. Aimé Millet continue la série des travaux remarquables de ce statuaire d'élite.

Parmi les morceaux qui nous ont le plus frappé, le bas-relief dédié à la mémoire de Daniel Stern, destiné à un monument funéraire, est sans contredit une œuvre de style et d'inspiration. Personne ne nous disait le nom, le numéro étant oublié, et nous sentions dans ce bas-relief un statuaire d'élite et de belle race.

Quelle noble jouissance que celle de la sculpture ! Comme elle épure le goût et l'élève ! Sans doute ses lois et ses proportions admirables rencontrent des dissidents et des révoltés. Ainsi nous vous parlerions volontiers d'un morceau assez fin d'exécution dont on s'est engoué, d'un bronze dans le goût Frémiet, un pêcheur napolitain accroupi d'*el signor* Genito ; mais pourquoi ?... Cette figure est une sorte d'homme-singe évadé d'un jardin d'acclimatation. Ce jeune ou vieux Genito, nous sommes tenté de dire Munito, a voulu tirer son coup de pistolet ou mutiler son chien, pour faire accourir le public.

Pourquoi tant d'artistes mordent-ils par attroupement à de tels appeaux jetés à la foule ?

Allons plutôt admirer ceux qui travaillent dignement dans le culte de l'art et du beau. Oublions ceux qui délaissent la figure d'un sentiment digne de Prud'hon de M. Janson, le *Jeune Chasseur* de M. Eude, nerveux et vivant, pour aller vers ce pêcheur grotesque tournant le dos à l'art. Qu'ils voient aussi l'évocation gracieuse, la noble figure de M. Truphême, suave rêverie, type délicatement modelé ; et ils admireront avec plaisir l'œuvre d'un statuaire dont l'administration et le jury feront bien d'apprécier enfin les rares mérites.

Parlons plutôt de la figure allégorique sur Paris de M. Soldi, Parisien d'origine italienne. Là nous trouvons l'exécution souple, une belle pose, nulle sécheresse.

Nous terminerons ce premier article en mentionnant le groupe de *la Parque et l'Amour* par M. Gustave Doré.

Le voilà peintre, le voilà dessinateur, le voilà statuaire !... On n'a pas manqué de dire qu'il avait voulu relever le groupe défunt de Mlle Sarah Bernhardt et que la même agonie menace son monceau de plâtre.

Ne soyons pas aussi sévère. Gustave Doré est tourmenté par le besoin de produire et d'escalader les cimes périlleuses de l'art. Son imagination se complaît déjà comme paysagiste sur les cimes des glaciers ou au pied des sapins battus par les vents. Ces impressions ne sont pas désavouées par les excursionnistes.

Honorons l'inquiétude intellectuelle qui possède cet artiste en dehors de l'appât du gain et qui lui a fait chercher dans l'Amour épargné par la Parque les lois de la sculpture. Y a-t-il un seul des adversaires consciencieux de l'artiste (et il en a) qui passe devant ce groupe en haussant les épaules ? Nous ne le croyons pas.

PIERRE DE SAVARUS.

— La suite prochainement. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82 et 104.)

— Hier à neuf heures du soir, reprit-il, un courrier prussien, trompé par l'obscurité ou par de fausses indications, a pris Verdun pour Saint-Mihiel et a été fait prisonnier à nos portes. Parmi les lettres pour l'Allemagne saisies sur lui, il y en a une d'un officier, et que voici...

Les trois hommes sortirent un peu de leur immobilité, et une grimace significative contracta leurs traits. Pourquoi, semblaient-ils dire, leur infliger ce supplice ? Pourquoi imposer à leur susceptibilité déjà si cruellement froissée l'audition d'un message prussien, qui allait sans doute être une longue série d'insultes et de mépris pour les vaincus ?

Mais le capitaine alla au-devant des révoltes de cette chatouilleuse fierté.

— L'auteur de cette lettre est le prince de Radziwill, continua-t-il ; elle est adressée à sa femme, née de Castellane, et qui est une Française. Pour ce motif sans doute, et par suite du respect qu'inspire l'armée française même dans ses revers, la missive est conçue en des termes que nous pouvons, moi relire, vous écouter. D'ailleurs, ne vous occupez que des faits.

Il commença :

« Vendresse, ce 3 septembre 1870.

« Les événements ont marché avec une rapidité telle, et ont pris des proportions si gigantesques, ma bien-aimée, que la plume est totalement incapable de les suivre, ou de rendre même approximativement



la grandeur des impressions de ces derniers jours.

« Qui est-ce qui aurait osé, même en songe, espérer des succès aussi complets? C'est la main de Dieu qui est venue frapper l'empereur et son système basé sur le mensonge.

« Nous sommes revenus hier seulement à une heure du matin, et c'est la première journée depuis longtemps où l'on respire, et où il est possible de rassembler et de classer un peu ses idées. Aussi j'en profite, femme chérie, pour te donner au moins un vague croquis de ce qui s'est passé ces jours derniers.

« Tu connais notre mouvement vers le nord entrepris à marches forcées, avec les deux armées des deux princes royaux, dès que nous avons eu la certitude du mouvement de Mac-Mahon, de Reims sur Vouziers. L'armée de Mac-Mahon, composée de quatre corps, avec un effectif de 120,000 hommes, et suivie de l'empereur et du prince impérial, se dirigeait, en deux colonnes de deux corps chacune, de Vouziers sur Stenay et Mouzon, pour traverser la Meuse et essayer de débloquer Bazaine en passant par Montmédy et Briey.

« Le prince royal de Saxe, avec son corps, le 4e, et la garde, furent dirigés sur Dun et Stenay; les deux corps bavarois au centre, sur Buzancy; le prince royal avec le 5e corps et le 11e sur Grandpré et le Chêne par Vouziers. La division wurtembergeoise et le 8e corps suivaient l'aile gauche, en réserve; le 6e corps n'a pas dépassé Attigny, où il reste en se gardant contre Reims. Ce corps n'a pas encore tiré un seul coup de fusil.

« Le 30 août, le prince royal de Saxe, avec ses Saxons et le 4e corps, soutenus à gauche par le 1er corps bavarois avec de Chan, ont écrasé la tête de la 1re colonne française à Beaumont, en tombant dessus à l'improviste, tandis que le 5e corps occupait la queue de la colonne à Stonne. L'ennemi fut rejeté sur Mouzon en déroute. Mouzon fut occupé la nuit. Des milliers de prisonniers et quantité de canons furent le résultat de la journée qui a déjà pour ainsi dire décidé du sort de l'armée française.

« Le 31, de grand matin, l'armée du prince royal de Saxe a passé la Meuse à Mouzon, en occupant le pays jusqu'à la frontière belge, et en tournant sur Sedan. Le 1er corps bavarois occupait Raucourt et Ramilly, soutenu par le 2e et par l'armée du prince royal, et poussait des têtes de colonnes sur Donchery et Flize.

« Le 1er septembre, au point du jour, la bataille s'engageait par les Bavarois à Bazeilles... »

A ces mots, le soldat d'infanterie de marine fit un pas en avant.

— Bavarois!... Bazeilles! s'écria-t-il avec une sorte d'explosion. Sitôt qu'ils arrivaient... hachés! D'autres les remplaçaient... hachés! D'autres encore... hachés! Et cela pendant deux jours! Mais, à la fin, il en vint tant et tant... Et ils ont incendié tout le village pour se consoler de leurs pertes, les gredins!

Mais ses deux compagnons saisirent par le bras le soldat d'infanterie de marine, qui rentra dans le rang en répétant encore avec une colère sourde :

— Bazeilles!... Bavarois!...

Le capitaine continua :

« Le prince de Saxe, avec la garde à droite et les Saxons à gauche, tournait sur Givonne; le 4e corps soutenait le 1er corps bavarois; le 2e corps bavarois s'établit devant la tête du pont de Sedan; et notre garde royale, avec le 11e corps et le 5e, débouchait par Donchery en tournant Sedan sur la gauche. La division wurtembergeoise restait en réserve à Vrigue, en rejetant une sortie que la garnison de Mézières a essayée pendant la bataille.

« Nous avons pu suivre chaque détail de la lutte des hauteurs qui dominent Sedan sur la rive gauche de la Meuse, et qui permettaient de diriger un feu plongeant sur la ville et sur les remparts.

« Le résultat de ces mouvements habilement combinés fut d'enfermer complétement l'armée française autour de Sedan en l'entourant d'un gigantesque cercle de batteries qui toutes convergeaient leurs feux sur les bois et sur les ravins qui entourent la ville. La catastrophe était complète; l'armée française s'égrenait peu à peu; tout ordre, toute discipline avaient cessé; des régiments entiers demandaient quartier, écrasés par le feu de notre artillerie. Grâce à cette circonstance, nos pertes ont été relativement moins considérables; c'est le 1er corps bavarois qui a le plus perdu.

« A 5 heures, l'empereur envoyait Reille avec une lettre autographe pour rendre son épée au roi [1]. Hier, à midi, la capitulation était signée. Tu la liras dans le journal.

« Le roi, en rentrant chez lui le soir, avait laissé Bismarck et Moltke à Donchery pour la nuit. Bismarck eut une longue entrevue avec l'empereur hier matin. Mais l'empereur, se considérant comme prisonnier, ne pouvait plus traiter, et la capitulation a été conclue entre Moltke et le général de Wimpfen qui avait pris le commandement, le maréchal de Mac-Mahon ayant été grièvement blessé à la cuisse.

« Après la signature de la capitulation, le roi eut une entrevue avec l'empereur dans le petit château de Fresnois, en dehors de Sedan, où l'empereur n'osait plus entrer par peur de ses propres soldats. Ce sont nos premiers cuirassiers qui escortaient l'empereur. Le roi est arrivé à cheval, entouré de son état-major ainsi que des princes allemands. C'est un moment que je n'oublierai jamais de ma vie. Le roi a visité ensuite tous les bivouacs autour de Sedan. Rien ne saurait donner une idée de l'enthousiasme des troupes... »

1. Le roi de Prusse, devenu empereur d'Allemagne.

Le capitaine s'interrompit.

— J'ai dû lire tout ce qui concerne les faits, dit-il; je passe sous silence les réflexions et les détails de famille. Voici maintenant une lettre du comte de Bismarck à sa femme...

Mais à ce nom, exécré alors en France plus que tout autre nom prussien, les trois amis ne purent réprimer un geste de haine et de colère.

— Je puis vous épargner cette lecture en vous en faisant le résumé, reprit le capitaine. Le ministre prussien compare Napoléon III rendant son épée et prisonnier à Napoléon III recevant, en 1867, le roi de Prusse à Paris et aux Tuileries, au milieu des splendeurs de l'Exposition universelle, et il dit : « Dans la journée d'hier, la France a perdu son armée et son empereur. » Est-ce vrai?

— C'est vrai, répondirent d'une voix sourde les trois amis; c'est ce que nous avons annoncé hier et ce qu'on n'a pas pu croire.

L'officier froissa les papiers et les contempla quelques secondes en pâlissant et en mordant sa moustache.

— Ah! murmura-t-il, j'espérais presque que ces récits étaient mensongers, et qu'une ruse de guerre avait seule fait tomber entre nos mains ces lettres qui nous les apportent.

Il donna son nom aux trois amis, les engagea à prendre deux ou trois jours de repos, à moins que Verdun ne fût attaqué, et sortit vivement pour aller rendre compte de sa mission.

Ce jour-là et les jours suivants, l'écrasante réalité fut confirmée par une foule de soldats de diverses armes et de différents grades, débris de cette magnifique armée que l'on conduisait prisonnière en Allemagne, où onze mille hommes moururent au milieu des misères de cette douloureuse captivité.

Ce spectacle fut si lamentable qu'il y eut, assura-t-on, des soldats prussiens qui facilitèrent l'évasion de soldats français. Mais ce fut, bien entendu, l'exception, et il est impossible de relater toutes les ruses et toute l'énergie que les échappés de Sedan mirent en œuvre pour tromper la surveillance de leurs gardiens, tous les dangers auxquels ils s'exposèrent pour pénétrer dans les villes fortes et y retrouver, avec la liberté, l'occasion de défendre encore la patrie.

Un assez grand nombre d'entre eux furent fusillés en essayant de fuir; mais de Sedan à Pont-à-Mousson, où on fit prendre à l'armée prisonnière le chemin de fer pour l'Allemagne, vingt mille soldats parvinrent à s'échapper, et se réfugièrent à Verdun, à Montmédy, à Longwy, ou gagnèrent les Vosges, Langres et Belfort. Les villes et les villages, méprisant les implacables vengeances prussiennes, déployèrent le plus admirable patriotisme pour arracher le plus de soldats possible à la meurtrière captivité qu'ils allaient subir. On leur procurait des vêtements pour les déguiser. On les cachait dans les maisons, au risque de voir ces maisons pillées et incendiées ; on les nourrissait, on les soignait s'ils étaient malades, on les guidait ensuite sur les chemins qu'ils devaient suivre pour ne pas traverser les localités occupées par l'ennemi [1].

A chaque instant du jour, on en voyait entrer dans Verdun par bandes de cinq ou six, trempés de pluie, couverts de boue, car le temps était pluvieux et froid. Dans beaucoup de familles, ils trouvèrent place au foyer et à la table.

La garnison se trouva ainsi augmentée de deux mille six cents hommes, dont plusieurs officiers, et qui tous appartenaient aux différents corps de l'armée et avaient assisté à quelque bataille.

Personne, cela va sans dire, ne parlait de se rendre.

Un parlementaire ayant menacé d'un prochain bombardement, le général Marmier, qui avait pris le commandement supérieur pendant une maladie du général Guérin, se prépara à recevoir l'ennemi et fit placarder dans les rues, le 6 septembre, une proclamation par laquelle il faisait appel au patriotique dévouement de tous.

Lue avec avidité, cette proclamation exalta le courage non-seulement de la garnison, mais de la population tout entière.

Les femmes elles-mêmes voulaient la résistance.

Aussi il y eut des murmures et une attitude hostile parmi la foule lorsque, le 7 septembre, deux officiers de dragons prussiens se présentèrent aux portes en parlementaires.

On crut qu'ils apportaient une nouvelle sommation de capituler et on ne voulait même pas leur permettre de la formuler.

Toutefois le respect dû à des parlementaires fut cause qu'on se contenta d'accompagner ceux-là de quelques propos irrités, sans chercher à les empêcher de se rendre auprès du général.

Mais bientôt une exclamation de soulagement s'exhala de toutes les poitrines. On apprit que ces deux officiers ne venaient pas pour proposer de capituler, mais seulement pour demander la permission de visiter la tombe des lieutenants tués à Charny par des francs-tireurs.

Ils allèrent en effet les yeux bandés au Jardin des Soupirs. Là on leur ôta leurs bandeaux, et ils regardèrent un instant les croix plantées sur les fosses de leurs camarades.

Puis on leur banda de nouveau les yeux pour les reconduire aux portes de la ville, où ils remontèrent à cheval et s'éloignèrent au grand galop.

1. M. l'abbé Gabriel, aumônier du collége de Verdun, et qui a écrit un journal quotidien du blocus et du bombarment, cite une jeune fille d'Ippécourt, nommée Catherine Leblanc, qui fit plusieurs fois le voyage de Verdun avec une charrette, afin de porter des vêtements, qu'elle quêtait en ville, à des centaines de prisonniers cachés dans les bois.

IX

Les deux compagnons de Robert ne demeurèrent que quarante-huit heures chez mademoiselle Daché, reçurent des uniformes et des armes et furent logés au collége transformé en caserne par suite de l'augmentation de la garnison.

Robert, lui, s'engagea dans les francs-tireurs, et fit partie de presque toutes les sorties pour lesquelles les chasseurs à cheval, les zouaves et les turcos échappés de Sedan, la ligne, la mobile, les soldats d'infanterie de marine et les volontaires s'unissaient afin de faire le plus de mal possible à l'ennemi et de l'empêcher de trop resserrer son cercle d'investissement.

Ces sorties étaient presque quotidiennes. Les résultats en étaient généralement bons. La garnison avait d'ailleurs la plus singulière physionomie. On voyait se coudoyer dans les rues des fantassins de dix régiments différents, des chasseurs de Vincennes, des chasseurs de France, des chasseurs d'Afrique, des marins, des turcos, des zouaves, des soldats du génie et de l'artillerie, des hussards et des lanciers.

Les turcos surtout excitaient l'attention, car jusqu'alors on ne les connaissait que de nom à Verdun. Parmi eux, les négros articulaient à peine quelques mots de français. Leurs visages, d'un beau noir d'ébène, indiquaient une sorte de tristesse indifférente, qui ne se dissipait qu'aux heures de combat. D'autres, à la figure régulière et brune, beaux de formes et grands de taille, rappelaient à l'esprit les Maures de Grenade, et traversaient les rues graves et silencieux, se drapant fièrement dans leur burnous. Tous paraissaient étonnés de se trouver là, et c'était en effet une situation étrange que celle de ces hommes, venant combattre et mourir pour ceux qui avaient combattu et vaincu leurs pères.

Braves au feu, zouaves et turcos n'étaient point des modèles de discipline et faisaient volontiers la guerre selon leurs idées. Se glorifiant du nom de chacals et de panthères, leur suprême bonheur était de sortir, isolés ou par petits groupes, et d'aller faire *la chasse au Prussien*, mot qui fut adopté, car la guerre rend cruel. Ils tuaient les vedettes, surprenaient les postes, attaquaient l'ennemi tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Leur mépris pour leur propre existence n'avait d'égal que leur mépris pour la vie des autres, et le point d'honneur pour chacun d'eux était d'abattre plus d'hommes que son camarade.

Un tel accroissement de forces de toute provenance causa nécessairement une augmentation de travail et de responsabilité à l'autorité supérieure chargée de les coordonner et de les utiliser. Il fallut pourvoir à tout, tirer parti de tout et tout faire marcher de front. Bientôt, comme dans toutes les situations critiques qui se prolongent, il y eut des mécontentements, des rivalités, des divergences dans la conduite à suivre, des accusations d'espionnage et d'entente avec l'ennemi portées contre de viles créatures, opprobre de toutes les nations, mais dont les crimes, faute de preuves, échappaient à la répression.

Puis l'argent manqua, et il fallut en emprunter aux habitants, qui s'empressèrent d'ailleurs d'apporter leurs souscriptions.

Puis enfin on avait appris par les échappés de Sedan, par de rares journaux de Paris et de la province, par des lettres plus rares encore, et aussi par des avis de l'ennemi, qu'un gouvernement républicain avait pris la place du gouvernement impérial sous le nom de gouvernement de la Défense nationale.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE [1]

Je vous parle un peu tardivement peut-être du Salon ; mais cela tient à une vieille habitude que j'ai contractée depuis longtemps, et à laquelle je n'ai pas envie de renoncer : je n'aime à parler des choses qu'après les avoir vues.

Maintenant cette opération préliminaire et indispensable est accomplie : j'ai ouvert mes meilleurs yeux, frotté les verres de ma lorgnette, feuilleté mon catalogue, et je puis m'orienter à peu près dans ce volume officiel, depuis la lettre A jusqu'à la lettre Z.

Le Salon de 1877 est loin d'être bon dans son ensemble : beaucoup d'œuvres, mais le nombre des œuvres remarquables est restreint. Il est vrai qu'en fait d'art la qualité peut racheter la quantité.

Le tableau qui obtient le plus grand succès dans la peinture est certainement celui de M. Laurens : *les Funérailles de Marceau*. Je n'oserais affirmer toutefois qu'on n'en exagère pas un peu la valeur : dans ce temps où l'on apprécie surtout le coloris, il me semble que M. Laurens a une palette un peu trop sage de tons ; mais il dessine bien ; il compose avec tact. Son *Marceau* pourrait prendre certainement une des places les plus honorables dans les galeries de Versailles.

Marceau est étendu mort sur un lit de camp ; devant lui défile l'état-major autrichien, qui a voulu saluer les restes de son loyal adversaire : des généraux en cheveux blancs s'inclinent et se découvrent devant le cadavre du jeune général français.

1. Le hasard a voulu que la Chronique et l'article du Salon se fissent un peu concurrence. Grâce à cette double appréciation, nos lecteurs se feront du Salon une idée plus complète.

Cette toile est la toile à sensation : on se presse pour la voir, bien qu'elle soit dans une des salles reculées, que, d'habitude, les artistes redoutent comme un lieu d'exil.

Après le *Marceau* de M. Laurens, c'est la *Décollation de saint Jean-Baptiste* qui a le don d'attirer la foule. Il y a dans ce tableau une réminiscence de la manière espagnole ; quelque chose qui rappelle Ribera. Puis on se raconte une très-amusante histoire... Il paraît que la tête de saint Jean-Baptiste n'est point une tête de fantaisie, mais bel et bien une copie d'après nature.

Un ami du peintre lui avait demandé, depuis longtemps, de faire son portrait : sans mot dire, M. Henner s'est emparé de la tête dudit ami ; il l'a tranchée, ensanglantée et servie sur le plat d'Hérodiade sans plus de façon. On dit que l'ami a légèrement fait la grimace en se voyant ainsi passé à l'état de décapité, mais qu'en homme d'esprit il a fini par rire. A sa place, j'aurais été moins indulgent : puisque M. Henner avait exécuté son portrait sans son autorisation, il est clair que le portraituré avait le droit de réclamer ce tableau comme sa propriété légitime. Certainement, je n'y eusse point manqué, et je je n'aurais pas fait un mauvais marché.

Quand on entre dans le Salon d'honneur, qu'il vaut mieux, je crois, appeler le grand Salon central, il est une toile qui attire tous les regards : l'*Inondation aux environs de Toulouse*, par M. Roll. C'est un tableau de proportions gigantesques, où le peintre s'est visiblement souvenu de Géricault et du *Naufrage de la Méduse*, — réminiscence d'ailleurs assez lointaine. Il pèche par l'exagération ; peut-être son tableau gagnerait-il à être exposé à cinquante pieds en l'air : au palais des Champs-Élysées, il nous crève les yeux.

La *Vierge consolatrice*, par M. Bouguereau, est l'une des toiles les plus justement remarquées du salon. Ce tableau n'a pas assez le caractère de la peinture religieuse proprement dite, mais il est empreint d'un sentiment très-émouvant. Au premier plan, le cadavre d'un enfant mort. La mère éplorée tombe sur les genoux de la Vierge, dont le visage exprime à la fois la compassion humaine et l'inaltérable sérénité de la paix divine.

M. Gustave Doré se retrouve avec ses puissantes qualités dramatiques dans son *Jésus condamné*. M. Léon Glaize, dans ses *Fugitifs*, nous retrace une scène pleine d'angoisse : des femmes, des enfants sont descendus à l'aide de câbles, pendant la nuit, du haut des murailles d'une ville antique assiégée. Ces grappes humaines flottant dans l'air, sous le morne azur du ciel étoilé, ont un aspect saisissant et sinistre.

M. Detaille, dont les tableaux militaires ont été justement remarqués aux derniers salons, a exposé le *Salut aux blessés* : un convoi de Prussiens blessés et prisonniers défile devant un état-major français : général et officiers se découvrent en face de ces ennemis malheureux. Les figures sont étudiées avec soin. — Certains types de prisonniers prussiens ont une expression qu'on ne saurait oublier : M. Detaille a dû, certainement, s'inspirer de réminiscences personnelles.

Il convient de citer aussi la peinture militaire, *la Tranchée*, par M. Berne-Bellecour : un lieutenant de mobiles vient d'être frappé mortellement par un obus ; ses soldats l'emportent le long des talus d'un bastion aux terres jaunes, détrempées par la pluie... Cela encore est un tableau vu et précis. En y joignant l'épisode de la bataille de Forbach par M. Neuville, on aura toutes les compositions militaires qui font sensation aux Champs-Élysées.

La Première Communion à l'église de la Trinité est une des toiles les plus remarquées du Salon : le sujet est bien simple cependant, et traité sans aucune mise en scène cherchée : des communiants descendent les degrés qui conduisent à la sainte table et regagnent leurs places ; leurs parents les regardent en s'appuyant sur une balustrade ; dans le fond, l'autel apparaît, tout doré et tout illuminé, à travers les vapeurs de l'encens. Rien de plus ; mais la note juste a été rencontrée ; c'est un grand mérite dans une œuvre de cette nature.

Les portraits abondent comme toujours. Ceux qui ont la vogue sont signés Chaplin, Paul Dubois ; mais ce dernier artiste a exposé un portrait de M. Thiers trop sérieux, trop triste peut-être. Mlle Jacquemart était déjà tombée dans le même défaut quand elle a peint l'auteur du *Consulat et l'Empire* : le peintre qui voudra reproduire la vraie physionomie de M. Thiers devra donc le montrer alerte et guilleret. Ainsi l'ont vu tous ceux qui ont pu l'observer dans nos assemblées parlementaires : M. Thiers songeur n'est plus M. Thiers.

Si l'Exposition de peinture compte, cette année, un nombre restreint d'œuvres remarquables, elles sont plus rares encore dans l'Exposition de sculpture.

Je me bornerai à citer *la Pensée*, par M. Chapu, statue destinée au tombeau de Daniel Stern ; *la Parque et l'Amour*, brillant essai de M. Gustave Doré, qui tient à prouver qu'il peut manier le ciseau comme il manie le crayon et la brosse.

Le public fait un certain succès à la statue de *Hoche enfant*, par M. Claudet. Le futur général des armées de la République est représenté à l'âge de cinq ou six ans, coiffé d'un chapeau de papier, et brandissant un sabre de fer-blanc. C'est un fort joli bambin, qui vous fait souvenir d'un des meilleurs contes d'Hégésippe Moreau.

L'œuvre la plus importante de l'Exposition de sculpture est, je crois, le haut-relief destiné à remplacer, sur la façade du Louvre, la statue de Napoléon III en

costume d'empereur romain, que la Révolution du 4 septembre a fait disparaître.

Ce haut-relief est dû à M. Mercié, l'un de nos plus jeunes et déjà de nos plus célèbres artistes ; il représente *le Génie des Arts* sous la figure d'un jeune dieu que le cheval Pégase emporte dans les hautes régions de l'éther. Ce groupe sera certainement d'un grand effet dans l'arcature du Louvre qui l'attend.

Puisque je suis sur le chapitre de la sculpture, c'est le cas d'annoncer une grande nouvelle qui émeut le monde artistique et que nous aimons à croire vraie.

Une dépêche d'Athènes annonce que les élèves de l'École française, en faisant des fouilles dans l'île de Milo, sur le lieu même où fut découverte, il y a cinquante ans environ, la fameuse Vénus qui est la perle du Louvre, ont découvert un admirable bras de marbre tenant un miroir. D'après toutes les probabilités, ce bras est l'un de ceux qui manquent à la célèbre Vénus...

Nous avions une Vénus sans bras ; nous aurons maintenant une Vénus manchote : est-ce un progrès? je n'oserais l'affirmer. Sans prétendre diminuer en rien le mérite de cette merveilleuse statue, j'irai même jusqu'à croire que la mutilation de la Vénus de Milo a été pour quelque chose dans la faveur dont elle a joui. Il y avait là un problème dont les artistes et les archéologues aimaient à chercher le secret : quelle pouvait bien être la véritable pose des bras de la Vénus de Milo? On arrivait à l'Institut rien qu'en se donnant la peine d'étudier cette question. Maintenant ce sera fini : tout au plus pourra-t-on se livrer à quelques hypothèses sur le seul bras qui manquera, et encore est-il bien certain que ce bras ne se retrouvera point?

C'est égal, il y aura encore là de quoi exercer la verve des savants pendant quelques années. On ne sait jamais tout ce qu'il peut y avoir d'idées ingénieuses parmi ces honorables érudits.

Quand la Vénus de Milo fut découverte, elle avait le nez brisé : naturellement on songea à lui en confectionner un autre, cela semblait tout simple. Pas si simple, cependant, qu'on pourrait le croire : un savant soutint que ce nez devait être tourné à droite, et un autre savant estimait qu'il devait faire un angle de je ne sais plus combien de degrés vers la gauche.

Un troisième savant survint et déclara que Vénus devait avoir le nez au milieu du visage : ce fut son idée qui l'emporta ; mais tous ses confrères le qualifièrent d'intrigant !

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

ŒUVRES MUSICALES DE M. DIETSCH

PUBLIÉES PAR LA LIBRAIRIE LECOFFRE FILS ET Cie.

Ce qui frappe d'abord dans les compositions de M. Dietsch, c'est l'ampleur des idées musicales ; et, si l'examen devient plus attentif, on y constate bientôt une large et vigoureuse facture. Dédaignant avec raison un coloris de détails, M. Dietsch s'est attaché à réaliser un ensemble plein de vie et de grandeur ; sous ce rapport, sa musique ne peut être confondue avec celle d'aucun autre compositeur ; ses mélodies sont à la fois calmes et expressives, souvent élégantes, toujours distinguées. M. Dietsch, par instinct, recherchait l'harmonie pleine, et sous sa plume cette harmonie se développait avec une aisance peu commune. Il avait une connaissance approfondie de toutes les branches de l'art musical, notamment du contrepoint et de la fugue, et ses nombreuses compositions démontrent qu'il possédait cette science au plus haut degré. M. Dietsch a un mérite tout spécial : il est un des rares compositeurs qui aient saisi la manière d'appliquer convenablement les ressources de l'art moderne à la musique religieuse, et un de ceux, plus rares encore, qui aient constamment rencontré le succès.

Cantiques nouveaux, à Jésus eucharistique! à Marie immaculée! pour l'octave de la Fête-Dieu et les fêtes de la très-sainte Vierge. 1 beau volume in-8, paroles et musique. 6 fr.

— Edition in-18, contenant les paroles seulement. 60 c.

Quinze Motets à une, deux et trois voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium, pour les saluts du Saint-Sacrement, le mois de Marie, etc. 1 volume grand in-8. 6 fr.

Manuel du maître de chapelle, contenant en notation musicale, avec accompagnement d'orgue, l'ordinaire des Messes de toute l'année, les hymnes et chants divers pour les saluts. 1 volume in-4°. 10 fr.

Accompagnement d'orgue, composé pour le **Graduel romain** de la Commission de Reims et de Cambrai. 1 très-fort vol. grand in-4° de plus de 800 pages. *Papier collé*. 36 fr.

Accompagnement d'orgue, composé pour l'**Antiphonaire romain** de la Commission de Reims et de Cambrai, contenant les Vêpres des dimanches, des fêtes de toute l'année et les chants des saluts du Saint-Sacrement. 1 beau vol. grand in-4° de près de 500 pages. *Papier collé*. 24 fr.

— Reliure basane racine pour chaque partie des *Accompagnements d'orgue*. Net. 4 fr.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 9. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 2 Juin 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Prince Nicolas Petrowich.

LE PRINCE DES MONTÉNÉGRINS

Ce petit pays, auquel les géographes n'attribuent que cent vingt-cinq mille habitants et deux cent mille lorsque ces géographes sont en veine de générosité, a cependant eu ses dynasties comme les grands États, et la liste de ses souverains occupe dans les annales de l'histoire une assez longue place.

Après la dynastie des Balschides et celle des Ésernoievits, est venu, en 1516, le gouvernement des Vladikas, dont les derniers princes se nomment Daniel et Nicolas.

Celui que représente notre gravure attire tout particulièrement sur lui en ce moment l'attention publique, car si le nombre de ses guerriers est petit, grand est leur courage, grande aussi est la cause à laquelle ils participent et qui met aujourd'hui tout l'Orient en feu.

Mais *la Semaine* ne s'occupe pas de politique. Laissons donc de côté les graves événements qui se déroulent en Orient, pour ne nous occuper que du pays à la tête duquel se trouve le prince dont nous donnons le portrait.

Le Monténégro a depuis longtemps excité la curiosité des voyageurs, et ceux qui ont écrit des relations de voyage, notamment Cyprien Robert, le colonel Vialla de Sommières, du Cange, Lenormant, et plus

récemment M. Xavier Marmier, M. Reinach, se sont plu à faire l'éloge des Monténégrins, peuple autochthone ou aborigène et très-peu connu.

En nous appuyant sur les ouvrages les plus récents, nous dirons que, au sud de l'Herzégovine, s'élève, entre une triple enceinte de sombres montagnes, le plateau de Czernogora, hérissé lui-même de hautes collines et de rochers escarpés. Lorsque, du sommet des Alpes de Bosnie, on contemple pour la première fois cette terre calcaire et aride, avec ses vallées nues, ses gorges profondes, ses pics inaccessibles, on croit avoir sous les yeux, soit « une mer houleuse tout à coup pétrifiée », soit « un vaste gâteau de cire aux mille alvéoles ».

Cette terre, c'est le Monténégro, le nid de libres faucons que célèbrent les *pesmas*. Trois crêtes élevées, couvertes de neige, dominent la contrée environnante, dont elles sont comme les sentinelles avancées. Partout des rochers sombres revêtus de lichen, superbes, tantôt ondulant comme des vagues, tantôt pareils à des tours crénelées, Partout d'épaisses forêts, pleines de charme, dit le poëte slave, car « le venin de la douleur et des passions s'engourdit dans leurs retraites où passe le souffle d'une impérissable jeunesse, où l'âme se confond avec la sublime nature, où l'esprit respire l'éternelle liberté ».

Le peuple qui habite la Tzernogora est un peuple de chasseurs et de guerriers. Dans les hautes montagnes où ils conduisent leurs troupeaux de moutons et de chèvres, les pâtres du Monténégro luttent hardiment contre les obstacles que leur oppose la nature. Ils ont créé des vignobles dans les massifs de la Riéka; ils élèvent des abeilles, cultivent l'olivier et l'oranger. Mais les sources manquent. Comme les Arabes qui se battent pour la possession d'un puits, les Monténégrins se disputent leurs rares fontaines. Aussi cette vie âpre et rude a formé un peuple brave, belliqueux. « S'il se trouve un lâche, dit la loi, on lui enlèvera ses armes, et de sa vie il ne pourra plus les porter. Chacun le méprisera, et autour de son corps on attachera un tablier de femme pour que personne n'ignore que ce n'est plus un cœur d'homme qui bat sous sa poitrine. »

La femme est forte, assujettie aux plus durs travaux, mais libre, respectée. Elle envoie ses fils au combat avec le courage des femmes spartiates, et parfois on la voit elle-même marcher au premier rang des guerriers, les pistolets à la ceinture et le yatagan à la main. Comme l'histoire des Serbes, l'histoire des Monténégrins ne devrait pas s'écrire, elle devrait se chanter [1].

Nous ne saurions, nous, Français, passer sous silence que c'est une dynastie française qui régna la première dans le Monténégro.

Lorsque Charles d'Anjou monta sur le trône de Naples, il amena avec lui en Italie un noble comte de Provence, Bertrand de Baux. C'était l'époque où la quatrième croisade avait découvert à l'Europe la faiblesse de l'empire d'Orient. Les comtes de Baux, faits princes de Tarente par le frère de saint Louis, surent en profiter. Ils passèrent l'Adriatique, s'établirent en Albanie, et ajoutèrent à leurs titres celui de princes d'Achaïe. Bientôt ces puissants vassaux inquiétèrent le roi de Naples. Il envoya Jean de Cléry s'emparer de Corfou et du littoral de l'Épire. Mais de nouvelles entreprises s'offrirent à l'esprit aventureux des comtes de Baux. Blessés dans leurs croyances religieuses par le roi de Serbie, Ourosch II, qui abandonna l'Église romaine pour l'Église grecque, les princes albanais avaient imploré la protection de Charles III et l'avaient reconnu pour suzerain. En vain le fils du roi Étienne attaqua le chef des révoltés, l'intrépide comte de Clissani ; la dynastie angevine triompha en Albanie, grâce à la vaillance des comtes de Baux, qui s'emparèrent des principales forteresses de la Guégarie et de la Tzernogora (1270-1320).

On sait combien fut éphémère la puissance des princes de la maison d'Anjou en Italie. Seuls, les comtes de Baux ne renoncèrent pas à leurs conquêtes. Dès le lendemain des Vêpres siciliennes, ils reconnurent la suzeraineté des rois de Serbie et prirent le nom de Balschas. Ce n'était qu'une vassalité apparente : plusieurs fois ces hardis Balschides se révoltèrent contre la dynastie de Douchan, et, soutenus par le pape Urbain V, ils affirmèrent hautement leur foi dans la religion catholique et romaine [1].

Le cadre de cette notice ne nous permet pas de nous arrêter aux sombres événements qui, vers la fin du XVIIe siècle, amenèrent sur ce pays la domination de la Porte. Rappelons seulement que le féroce pacha de Scoutari, Soliman, força le col de la Riéka, détruisit les couvents, ravagea les campagnes, livra aux flammes les villages, planta le Croissant devant les portes mêmes de Cétinié, capitale du Monténégro, et leva des impôts permanents sur la contrée.

Dès lors commença une lutte acharnée contre la domination de la Turquie, lutte qui rapprocha peu à peu les intérêts des opprimés de ceux de la Russie, et qui se dénoue aujourd'hui par le choc décisif des deux grands empires, se ruant l'un contre l'autre au risque de se briser.

Et maintenant, regardons encore une fois le portrait du prince des Monténégrins, avec ses décorations, ses crachats, ses médailles, ses croix, ses étoiles, son collier d'or à gros grains, et sa cravate si bien mise à la dernière mode du boulevard des Italiens. Puis considérons-le sous un appareil moins théâtral et suivons-le dans son pays.

1. *La Serbie et le Monténégro*, par J. Reinach. Paris, 1877.

1. Du Cange, *Histoire de l'empire latin de Constantinople*. — Lenormand, *Turcs et Monténégrins*, Paris, 1866



Écoutez!... le vieux beffroi de Cétinié s'ébranle, et du fond du palais une voix harmonieuse et forte lui répond; c'est celle du prince lui-même qui chante, en s'accompagnant sur la goužla :

« Sonne, sonne, ô cloche chérie; des Serbes tu assistes la foi, la foi sainte pour laquelle ont coulé des flots de sang, don sacré qu'ils ont fait à Dieu.

« Sonne, sonne; qu'à travers l'air et les nuages ton doux bruit retentisse; salue tous les héros que notre siècle admire, salue Kara-Georges et Daniel.

« Sonne, sonne; et que tes sons annoncent que plus est grande la puissance des musulmans, plus grand sera le triomphe de mon peuple en les anéantissant! »

Mais c'est là de la poésie : rentrons dans la réalité en rappelant la note énergique que le prince des Monténégrins a adressée aux puissances, dans laquelle, après avoir rejeté sur les Turcs la responsabilité de la guerre, il ajoute que « seul, sans alliés, appuyé sur l'abnégation de ses sujets, il défendra d'une façon désespérée, comme autrefois, son territoire contre l'attaque de forces supérieures. Il espère qu'en cas de revers l'Europe chrétienne sauvera les enfants et les femmes des mains des infidèles. »

Élie Vernon.

LE SALON

(Voir p. 122.)

On quitte la sculpture avec regret, parce qu'on y goûte le double repos de l'esprit et des yeux. Dans notre école, la sculpture s'est en effet maintenue dans les bonnes traditions et elle satisfait presque toujours l'homme de goût.

En montant à la peinture, nous nous figurions être escorté, selon le mode antique, par deux joueurs de flûte. Est-ce la *Jeune Femme tenant un violon*, par laquelle M. Delaplanche a personnifié la musique, qui nous procurait cette illusion? ou bien était-ce le *Lamartine* de M. Falguière, monté sur ses bottes molles comme sur des échasses, qui chantait invisiblement à nos oreilles quelques beaux vers? Toujours est-il que la sculpture nous avait ravi, avec cette réserve pour M. Delaplanche qu'un violon ne se prêtera jamais ni à la grâce, ni à la pureté, ni à la beauté des lignes.

Aux salles de peinture, quel chaos! que d'entassements de toiles bonnes, mauvaises ou médiocres! Quel pêle-mêle!

On appelle ce chaos le règne de l'égalité. Évidemment cela est contraire au vrai. Les bonnes toiles perdent, parce que le visiteur, quelque bronzé qu'il soit sur ces batailles de tons et de couleurs, se fatigue les yeux, surtout aux premières visites.

Admis courtoisement et à peu près seul au salon, avant le jour du vernissage, je n'étais pas du tout gêné, et cependant à la sortie de la peinture je n'avais sur toutes choses que des notions assez confuses. Comment en serait-il autrement? On ne fait guère de choix. Chacun est rangé suivant l'ordre alphabétique. C'est comme le numéro du bagne et des maisons centrales. Les premiers jours, d'ailleurs, au milieu de la cohue et de l'affluence de tous les mondes et de tous les demi-mondes, que voir et que dire?

Malgré ma grande habitude, déjà longue, j'aurais pu être désorienté. Ne serait-il pas facile d'adopter pour les tableaux le même classement que pour les dessins et les aquarelles? Il y a dans ce genre un salon de choix, très-exquis à voir et qui réjouit le dilettante. Croit-on, par exemple, que la belle toile de M. J.-P. Laurens : *l'État-Major autrichien devant le corps de Marceau*, si elle eût été placée au milieu d'un grand salon, entourée d'autres solides peintures, n'eût pas gagné encore à ce voisinage de bonne compagnie? Tout ce que le talent le plus consommé peut produire brille dans cette œuvre.

L'attitude des personnages, bien étudiée, y paraît très-naturelle. Sur les visages autrichiens, l'émotion et le respect naissent sans effort. Le mort héroïque, couché sur son lit de parade, n'a pas perdu les accents de sa fierté belliqueuse et de son mâle courage. Si ses membres sont glacés et raidis, l'âme du héros survit à son corps et flotte à la surface. Kray le pleure éloquemment et la scène impressionne. La couleur seconde bien les traits du dessin par une douce harmonie qui est en accord avec la douleur de tous. Sommes-nous devant un chef-d'œuvre? On serait tenté de le croire et de l'affirmer. Le mot chef-d'œuvre est cependant un grand mot qui ne prend toute sa valeur que sous l'aile mystérieuse du génie et avec la toute-puissance de l'originalité. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que l'auteur du Marceau mort est un artiste d'un grand talent.

Les beautés bucoliques de nos campagnes sont familières au pinceau de M. Jules Breton. Né sous le climat du Nord, dans l'Artois, ce peintre a des notions élevées des atmosphères que ne trouble aucun nuage. Il aime les molles sérénités de la lumière, et goûte les senteurs de la moisson ensoleillée. Peut-être pour sa *Moissonneuse* de cette année, belle figure de grandeur nature, eussions-nous préféré un type plus affiné. Ce visage féminin a vraiment l'énergie et la virilité de la paysanne de nos contrées; mais n'aurait-elle pas pu avoir plus de charme dans les traits? En adoucissant un peu la carrure du visage, M. Jules Breton n'aurait pas nui à l'effet puissant de sa Moissonneuse; elle aurait sans doute eu plus d'attrait dans le sens délicat.

Nous voici maintenant devant le visage d'un homme de grande renommée dont le nouveau portrait, par M. Bonnat, va devenir bien vite un document historique. Ce portrait, généralement admiré, attire la foule.

Il personnifie bien M. Thiers homme d'État, au moment où il a pris, sans doute dans une grave méditation, le parti de vaincre la Commune par la force. Ce n'est pas le M. Thiers familier, le vieillard souriant dans son attitude un peu féline de charmeur, s'amusant à imaginer quelque stratégie parlementaire pour déconcerter et troubler le camp ennemi. Point de ruse ici, point d'arrière-pensée! Le visage n'a nulle trace d'indécision et de sournoiserie. M. Thiers se résout à agir et à dompter la révolte. Que n'a-t-il été toujours aussi ferme que nous l'a montré son portrait!

On attaque beaucoup le *Portrait de M. Alexandre Dumas* par Meissonier. J'ai même vu plus d'un visiteur, surtout parmi les gens de lettres, hocher la tête, en ayant l'air de marquer leur déception. Je suis d'un avis tout contraire. Pour qui a approché M. Alexandre Dumas, sa nature offre un contraste étrange. Assurément il a une certaine dureté de traits que le procédé puissant et pour ainsi dire métallique de M. Meissonier ne pouvait atténuer. Donc le dessin ferme du maître, si précis et si vigoureux dans le détail, a tout saisi et tout affirmé sans nulle dissimulation, en accentuant même les aspérités ou duretés qui rendent la physionomie du brillant littérateur d'apparence quelque peu hautaine. Ceux qui verront M. A. Dumas de près seront ensuite tout étonnés de voir toute cette dureté se fondre et s'adoucir dans une amabilité qui n'est pas jouée et avec les saillies d'un esprit qui séduit et étincelle. La peinture de Meissonier est d'un autre côté une photographie toujours supérieure et toujours infaillible.

Au milieu de tous les beaux et bons portraits du Salon, où nous classerons le tableau équestre du général Montauban par M. Baudry, homme d'un très-grand talent et qu'on ne saurait contester, nous mentionnerons particulièrement un artiste beaucoup moins connu, l'un des survivants de l'école d'Ingres et pour ainsi dire le dernier disciple de ce maître, dont il était le parent. Né comme son illustre maître à Montauban, M. Armand Cambon n'est peut-être pas un coloriste dans le sens qu'on donne à ce mot aujourd'hui. Mais comme portraitiste nous ne connaissons pas un dessinateur qui ait fait depuis Ingres de plus beaux portraits que quelques-uns de ceux exposés par cet artiste. S'il n'a pas eu ce qu'on nomme la vogue, si sa peinture sévère n'est point empreinte des ragoûts du jour, elle a des qualités de style de premier ordre. Le portrait du peintre, exécuté par lui-même, exprime tous les accents de la ressemblance, le naturel de l'attitude et de la pose, et en même temps le caractère de la forme sévèrement combiné avec la pureté des lignes ; cette œuvre mériterait d'être médaillée par exception, quoique le peintre soit hors de concours depuis longtemps.

Avec tous les prestiges du pinceau et une pâte endiablée, M. Carolus Duran nous fait apparaître une femme élégante reposant, ornée de ses atours, sur une chaise longue. Elle a un délicat sourire et beaucoup de charme. Le rayonnement de la couleur soutient le féminin sourire. Un enfant peint par le peintre lui permet de broder aussi, sur les données de la couleur, un nouvel enchantement pour les yeux. Il y a de la magie dans ce talent. La couleur se soumet aux incantations du magicien lillois, car ce coloriste est né à Lille.

Deux toiles de théâtre, qu'on dirait copiées sur des décors ou sur une mise en scène de la pièce des *Tramires* ou de la fameuse pièce des *Girondins* qui fit tant de bruit autrefois, sont signées du nom de Mélingue. Ce sont les fils de l'acteur qui a remué pendant trente ans tout le public des boulevards. Maniant la cape et l'épée et même l'ébauchoir dans le drame de *Benvenuto Cellini*, se tordant le corps dans *le Bossu* pour se redresser et bondir en noble et hardi ferrailleur ; homme de mouvement et de verve, peut-être parfois trop mélodramatique, Mélingue était néanmoins un artiste en dépit de ses grands défauts. Aux heures de loisir, il sculptait et préparait deux adeptes pour la peinture. *Une Lecture à un dîner chez Molière* est l'œuvre de celui qui s'appelle Gaston Mélingue. *Le Matin du 10 thermidor an II* (1794), toile où Robespierre tout ensanglanté, après sa tentative de suicide, est étendu sur une table en proie aux outrages de ceux qui la veille frissonnaient devant lui, est signée du nom de l'autre, Lucien Mélingue.

Ces toiles ne sont pas sans intérêt et sans talent; on les regarde non pas seulement pour le nom. Il serait injuste de ne pas les mentionner, car dans le salon un peu appauvri de cette année elles tiennent une place honorable.

On connaît la manie qu'ont tant de pauvres gens plus à plaindre encore qu'à blâmer, car ils ne savent ce qu'ils font, de railler les sujets religieux. Aussi avec quelle satisfaction avons-nous vu cette année des toiles religieuses d'un goût sobre, d'une couleur harmonieuse, et puisées aux sources vives de la nature! Si nous ne raffolons pas des procédés satinés ou parfumés de M. Bouguereau appliqués à un type assurément joli et raffiné, *la Vierge consolatrice;* si, malgré des qualités séduisantes comme coloriste, M. Humbert a d'un autre côté trop rabaissé le type de la femme adultère, d'autres artistes nous ont mieux donné les accents de l'idéal divin, simplement et comme s'ils s'étaient agenouillés et inspirés d'avance dans la méditation, à l'ombre du sanctuaire.

Par exemple, il est certain qu'avec la gravure du tableau de *la Première Communion à la Trinité*, grand tableau de M. Gervex, chaque enfant pourra conserver un noble souvenir de l'acte le plus important de sa jeunesse. Depuis longtemps, nous n'avions mieux ressenti une émotion vraie des choses saintes. Sin-



gularité étonnante, les mères, malgré l'élégance de leurs toilettes, ne mêlent à cette impression aucune séduction profane. Dans leur douceur aérienne, des tons délicats sèment des rappels lumineux avec des demi-teintes discrètes soit sur les toilettes, soit sur les groupes d'enfants ou jeunes filles tout absorbés dans la possession de l'Homme-Dieu.

Si les deux figures de martyres de M. Meynier dont l'une, jeune fille convertie, Daria, était consacrée au culte de Minerve, avaient été placées à côté de la belle toile de M. Gervex, nous ne savons quel tintement de l'*Angelus* et de la poésie de l'*Ave Maria* eût retenti dans notre âme, et nous eût porté aux élans de la prière, tant notre œil était charmé par ces deux créations religieuses que nous sommes trop heureux de mentionner en les accompagnant d'éloges selon nous très-motivés !

PIERRE DE SAVARUS.

— La suite au prochain numéro. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104 et 123.)

IX (SUITE).

Une partie de la population eût souhaité d'avoir confirmation de ces faits par un acte public. Mais cette confirmation, le général commandant supérieur ne l'avait pas encore lorsqu'on la lui demanda ; aussi répondit-il par la déclaration suivante :

« Verdun, 16 septembre 1870.

« Monsieur le maire,

« En réponse à votre dépêche, j'ai l'honneur de vous faire connaître que les événements survenus à Paris — déchéance de l'empereur, proclamation de la République — ne nous ont pas été notifiés officiellement. J'attends les ordres pour faire proclamer le nouvel état de choses.

« Dans les circonstances graves où nous nous trouvons, notre principale préoccupation doit être de résister à l'ennemi qui nous entoure et de le chasser de notre territoire.

« J'ai la plus grande confiance dans le patriotisme de la population : elle saura conserver le calme et la modération qu'elle a montrés jusqu'ici. »

Rendue publique, cette déclaration produisit le meilleur effet et calma toutes les effervescences. Elle ne désavouait pas les faits, qui étaient pour ainsi dire prouvés par une foule de témoignages s'accordant entre eux ; elle annonçait seulement qu'ils n'avaient pas été officiellement notifiés à Verdun et faisait admirablement comprendre que ces faits, quels qu'ils fussent, ne changeaient absolument rien à la nécessité et au devoir de se défendre résolûment.

Au point de vue historique, ce document a aussi son importance, puisqu'il indique qu'à la date du 16 aucun avis officiel de la Révolution du 4 septembre n'avait pu encore parvenir à Verdun. Séparés de la France par le blocus qu'ils subissaient, les habitants pour qui les annales du passé étaient familières auraient pu se croire revenus aux plus sombres années du moyen âge, à ce temps où Verdun, ville libre, se gouvernait elle-même, et guerroyait chaque jour, pour son propre compte, contre les puissants seigneurs ses voisins.

C'était la même position, sauf qu'en 1870 l'idée de défense s'était agrandie avec l'idée de patrie, et que tous les combattants de la place forte résistaient aux envahisseurs avec la plus admirable énergie, car ils savaient que le salut de Verdun pouvait contribuer au salut de la France tout entière.

On était donc bien préparé à repousser l'ennemi, qui ne cessait de renforcer ses troupes autour de la ville, et d'y disposer des batteries venant de Sedan.

Le 19 et le 20 septembre on s'attendait à chaque minute à une attaque.

La ville était complétement cernée. Le cercle d'investissement, partant d'un village nommé Bras, passait par Fleury, Vaux, Damloup, Eix et s'infléchissait à travers bois sur Verdun pour rejoindre Belrupt, Houdainville et Belleray, retournait vers Dugny, Zandrecourt, Zempire, Nixéville et Moulin-Brûlé, montait à la ferme de Frana, descendait à Froméréville, Zombut, gravissait une côte pour rejoindre les villages de Marre et de Charny, à deux kilomètres de Bras, le point de départ. Bras et Charny se trouvaient reliés entre eux par le bac ordinaire faisant la traversée de la Meuse et par plusieurs ponts en bois.

En dehors de ce cercle, six mille hommes cantonnés à Étain pouvaient en trois heures de marche se porter sur Verdun.

Au dedans du cercle, des postes de surveillance, d'où se tiraient les vedettes, étaient établis de distance en distance. Ils étaient reliés entre eux par un cordon de factionnaires, presque toujours à cheval, et dont on apercevait de loin les sombres silhouettes dans les campagnes désertes.

Par suite de cet investissement, toutes les communications de Verdun avec les localités voisines furent interrompues. Pour arriver à la ville, il fallait voyager la nuit, et encore on n'était pas garanti de la rencontre des sentinelles et des patrouilles ennemies, ou des grêles de balles qui sifflaient tout à coup à travers les ténèbres.

Ce cercle d'investissement, à peine complété, fut vaillamment élargi par une sortie de cinq cents hommes, qui firent éprouver, d'après le propre aveu d'un écrivain allemand, *des pertes indescriptibles* aux troupes assiégeantes.

Elle eut lieu le 24, et, le 26, à six heures moins un quart du matin, une fusée lumineuse, signal d'un nouveau bombardement, s'éleva dans les airs.

Nous avons décrit celui du 24 août ; celui du 26 septembre, qui a aussi sa gloire pour la ville, fut moins important, et ne dura que cinq heures, pendant lesquelles les batteries françaises et allemandes ne cessèrent de tonner. Puis toutes firent silence, et on se demanda pour quelle raison l'ennemi se retirait si vite.

Mais le surlendemain, tandis qu'au Jardin des Soupirs on rendait les derniers devoirs aux victimes de ce nouveau bombardement, trois coups de canon à intervalles rapprochés attirèrent l'attention de la foule écoutant les prières des prêtres et les discours des orateurs sur les tombes.

Que se passait-il donc ?

Il se passait qu'un misérable gamin était allé prévenir les Prussiens et qu'ils avaient conçu l'exécrable idée d'attaquer le cortége funèbre, où les simples particuliers, les enfants, les vieillards, étaient en aussi grand nombre que les militaires. Ils allèrent donc s'embusquer dans les bois, les ravins, derrière les buissons, les murs, et ils attendirent.

Par bonheur, ils attendirent longtemps et vainement, car les funérailles se firent au Jardin des Soupirs et non pas au grand cimetière, situé hors de la ville, où l'ennemi avait pris ses dispositions pour attaquer le cortége. Quand on aperçut du haut des remparts les Allemands se repliant par petits groupes après l'insuccès de leur embuscade, on leur envoya une douzaine d'obus qui accélérèrent leur retraite.

La trahison du petit drôle prouva du reste qu'il n'était pas de Verdun, car sans cela il eût su que depuis le commencement des hostilités on n'enterrait plus qu'au Jardin des Soupirs. Mais cette trahison n'était malheureusement pas un fait isolé. L'espionnage était exercé par des misérables venus on ne savait d'où, n'ayant ni religion, ni patrie, ni famille, et toujours prêts à tous les métiers procurant de l'argent sans travail.

Une note insérée au *Courrier de Verdun* rappela que « les règlements militaires infligeaient la peine de mort aux espions, et que la loi serait appliquée dans toute sa rigueur ». Mais cette loi, qui ne fut jamais appliquée, ne fit pas cesser l'espionnage, et *le Courrier de Verdun* lui-même, toujours rédigé avec beaucoup de courage et de patriotisme, dut limiter ses informations à celles qu'on pouvait divulguer sans inconvénients, car on acquit la certitude que chaque numéro était transmis à l'ennemi par des traîtres.

Le mois de septembre s'acheva au milieu de travaux incessants et multiples, qui mirent plus que jamais Verdun dans d'excellentes conditions de défense; et le mois d'octobre débuta par un combat très-vif, dont le point de départ fut une des équipées habituelles des turcos.

Le 2 au matin, trois d'entre eux quittèrent la ville sans qu'on ait jamais pu savoir comment ils étaient sortis. Peut-être trompèrent-ils la surveillance des factionnaires. Peut-être escaladèrent-ils les remparts, moitié en se laissant glisser, moitié en s'accrochant aux interstices des murailles et en sautant comme cela leur arrivait quelquefois. Ils se dirigèrent vers le village de Belleville, armés et munis de cartouches autant qu'ils en pouvaient porter. Puis ils s'engagèrent dans des vignes attenant à ce village, et dont le feuillage épais les dérobait aux regards des vedettes allemandes espacées sur la côte Saint-Michel, qu'ils fusillèrent les unes après les autres, presque à bout portant.

Les coups de feu attirent les postes voisins, dont les soldats, fantassins et cavaliers, se précipitent à la poursuite des turcos. Mais où les prendre ? Invisibles derrière les ceps, on les voit quelquefois bondir, seulement l'espace d'une seconde et sans qu'il soit possible de les atteindre. De plus, on les croit vingt fois plus nombreux qu'ils ne le sont, tellement leur feu est nourri et meurtrier. Faute de pouvoir les ajuster, on tire sur les petites fumées de leurs coups, mais ils connaissent cette méthode de viser, et, après chaque détonation, lorsque la riposte arrive, ils sont déjà loin, déjà en train d'envoyer de nouvelles balles aux Allemands, qu'ils abattent comme on fauche les épis mûrs. Enfin, de Fleury à Bras, toute la ligne ennemie se met aux champs, et, vers onze heures, de forts détachements viennent de plus loin encore présenter leurs poitrines aux balles des trois Algériens.

Un habitant de Belleville suivait de loin les péripéties de cet inégal combat. Il accourt à Verdun avertir la place que l'ennemi se montre en force sur la côte Saint-Michel et que les turcos vont être tués ou pris. Puis un autre témoin prétendu oculaire ajoute à ce récit, qui était exact, cette histoire fabuleuse qui court la ville comme une traînée de poudre sans y rencontrer d'incrédules : les turcos se sont emparés de plusieurs pièces de canon, et l'un d'eux, à cheval sur une de ces pièces, sonne du clairon pour demander du secours ! Ainsi Roland, à Roncevaux, sonnait du cor pour appeler ses preux.

L'autorité militaire, qui recevait chaque jour des centaines d'avis mal fondés, ne put croire à cette prise de canons par trois turcos. Toutefois elle se décida à envoyer une compagnie lorsque, vers une heure et demie, il ne fut plus possible de douter de l'arrivée des colonnes allemandes sur la côte Saint-Michel.

Trop faible pour engager la lutte, cette compagnie se contenta de garder la défensive en tiraillant sur l'ennemi et demanda des renforts sans retard.

Vers quatre heures, une partie de la garnison, ayant de la cavalerie pour escorte et appui, prit au pas accéléré la route de Belleville. En présence de l'affirma-

tion populaire, le général avait ordonné de faire partir en même temps un attelage du train, afin de ramener les canons capturés par les turcos.

Les chasseurs traversèrent Belleville au galop, prirent une ancienne route et allèrent fièrement se déployer sur les sommets, où l'infanterie les rejoignit peu d'instants après, en grimpant à travers les vignes. Elle y rallia les trois Algériens, qui s'étaient tranquillement assis dans un coin et se rafraîchissaient avec quelques grappes de raisin étalées sur un mouchoir, après avoir épuisé leur énorme provision de cartouches. On leur en distribua d'autres, et, toutes les troupes ayant pris position dix minutes après, les hauteurs dénudées de la côte Saint-Michel s'enveloppèrent de fumée comme la crête d'un volcan. Le bruit de la fusillade parvenait jusqu'à Verdun en roulements sourds et continus, traversés par les fortes détonations des obus lancés par les bastions de la place, et qui, éclatant au loin derrière la côte, décimaient l'ennemi et gênaient ses mouvements.

Toute la population s'était portée en dehors de la ville ou sur les glacis des remparts, d'où l'on pouvait apercevoir dans le lointain le théâtre de la lutte. Il y eut un cri unanime d'enthousiasme quand nos soldats disparurent en marchant en avant, et quand le bruit moins perceptible de la bataille annonça que l'ennemi reculait.

Il reculait en effet, mais en bon ordre, et en redescendant lentement un des versants de la côte.

Une centaine d'hommes voulurent même s'arrêter et tenir bon, protégés par un fossé. Alors les deux officiers qui commandent l'escadron de chasseurs leur ordonnent de mettre le fusil sur l'épaule et le sabre au poing, puis ils se placent à leur tête et chargent à fond. Une décharge de mousqueterie en blesse quelques-uns, mais tous se précipitent comme un ouragan, franchissent le fossé, tombent sur les Allemands, les culbutent, les tuent ou les dispersent.

Un peu de désordre s'ensuit; les rangs ennemis se troublent, se confondent; on les approche parfois d'assez près pour pouvoir charger à la baïonnette : on s'aperçoit que les garnisons entières de deux villages sont là, formant environ deux mille hommes. La poursuite n'en est que plus ardente; on met le feu à un campement prussien où se trouvent des sacs de soldats, de la paille, des abris et une foule d'objets qui flambent comme un feu de la Saint-Jean.

Cependant la nuit s'avance, et il faut rentrer à Verdun sous peine de pénétrer tout à fait dans les positions ennemies et d'y avoir la retraite coupée par des forces considérables et absolument disproportionnées. Le clairon sonne. Les chasseurs ne l'entendent pas et poussent encore en avant. Mais, cette fois, les chevaux arabes des officiers dévorent l'espace avec tant de promptitude qu'ils se trouvent bientôt seuls et enveloppés par les Prussiens. Les deux officiers sabrent, pointent à droite et à gauche, se défendent intrépidement dans la mêlée; un d'eux a son cheval tué, l'autre est grièvement blessé à l'épaule. Ils vont succomber sous le nombre; mais déjà quelques-uns de leurs hommes accourent, les dégagent, et l'ennemi continue son mouvement de retraite.

Quand nos troupes rentrèrent à Verdun à la nuit close, une foule compacte et bruyante les attendait et les acclama à leur passage. Puis des marques de surprise, des murmures, des propos menaçants éclatèrent.

Où étaient les canons capturés? Pourquoi ne ramenait-on pas les canons? La foule voulait voir les canons.

A un certain moment, on crut qu'ils arrivaient et on se porta avidement à leur avance. Mais c'étaient des groupes ramenant les morts et les blessés, et la foule, après s'être tue pendant le défilé du triste cortége, fit éclater presque aussitôt son désappointement de sa méprise et ses désirs immodérés de contempler les canons.

Or on n'en avait pas rencontré un seul durant le combat. Les Prussiens étaient accourus de partout en grande hâte sans en avoir un seul avec eux. Vainement on expliqua cette circonstance, qui était concluante, en ajoutant que les résultats de la journée étaient considérables, que les Allemands avaient subi des pertes énormes, dont on avait pu se rendre compte puisqu'ils avaient battu en retraite en laissant derrière eux le terrain jonché de morts. Vainement aussi on fit remarquer que les trois turcos, cause première et héros principaux de la bataille, avaient droit à des félicitations pour avoir attaqué à eux seuls des masses d'ennemis et en avoir tué ou blessé deux cent cinquante au moins. Cet exploit, déjà merveilleux et presque invraisemblable, laissait la foule indifférente et froide. Et comme, parlant à peine français, ils ne purent fournir aucun renseignement sur les canons qu'ils étaient censés avoir pris, comme ils ne surent pas ce qu'on voulait leur dire et se contentèrent de répondre « qu'ils s'étaient bien amusés », on finit par les tourner en ridicule au lieu de les admirer.

Les mouvements populaires ont cela de terrible : d'une réunion nombreuse, où cependant dominent les sentiments patriotiques et généreux, surgissent parfois des exaltations tumultueuses, peu intelligentes, aveugles, et qu'il est impossible de diriger. Alors une idée fausse a peut-être plus de chance qu'une idée vraie d'arrêter le torrent, et le meilleur moyen de s'en rendre maître est malheureusement, non de parler raison, mais d'enflammer les imaginations par quelque chose d'inattendu, de grandiose, de bizarre, de fantastique et de dangereux par conséquent.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —



LE NID

—

Vous savez ce que c'est qu'un nid. Vous avez maintes fois examiné, manié, tourné et retourné entre vos doigts ce tissu cotonneux, ouaté, délicat, si tiède et si douillet, auquel la mésange, le pinson, le bouvreuil, confient leurs œufs ponctués. Vous avez admiré l'instinct d'artiste, — et surtout l'instinct paternel — de l'oiseau construisant ce berceau, miracle de son minutieux travail, — et qu'un autre miracle (providentiel celui-là!) maintient suspendu par je ne sais quels liens à la branche que le vent remue, que l'orage agite. Sur ce flexible rameau se réfugie la couvée. Un nid est tout ensemble le gîte et la couche, la cuisine et le salon de la famille ; c'est aussi l'école où s'apprend tout ce qu'un petit être ailé doit savoir : on y chante, on y glose, on s'y querelle, on y médit, on s'y becquète, on s'y réconcilie. Il s'y distribue, aussi méchamment que sur terre, coups de pattes et coups d'ailes ; il s'y compte aussi des actes de dévouement : — c'est l'image, en raccourci, de notre société humaine. Cela se passe en plein air, au gré des vents du ciel, qui balancent et secouent la ramée, et, avec elle, ses habitants... Quelle chose fragile qu'un nid d'oiseau ! et la demeure de l'homme l'est-elle beaucoup moins ?

Lorsque la maison des fauvettes s'écroule, lorsqu'un jeune larron s'en empare, ou quand celui qui a maçonné ce logis a négligé peut-être la solidité de ses assises... quel désastre ! Si les œufs n'étaient pas éclos, c'est la destruction totale de la famille : son avenir est brisé comme ses coquilles. Les petits sont-ils déjà nés, ont-ils des plumes et peuvent-ils s'en servir,... de toute façon, cette catastrophe est proclamée par les cris plaintifs des parents, succédant aux doux gazouillements qui avaient salué l'aurore.

Mais laissons de côté leur souci. J'aime mieux montrer à mes jeunes lecteurs un nid tressé de fils et de brins d'herbe, contenant trois œufs semblables, oblongs et pointillés de noir. Il se trouve aux mains d'une petite fille, aussi bonne que belle, et qui vient de sauver des eaux ce berceau, comme autrefois celui de Moïse fut retiré du Nil par une princesse. Mon récit sera court. Voici ce qui était arrivé :

Trois enfants s'amusaient sur les bords d'un ruisseau. L'eau pure et peu profonde s'encadrait dans un gazon fleuri. Si ce cadre n'était pas doré, on peut dire qu'il enchâssait mille émeraudes. Une moisson de myosotis et de menthes sauvages était le fruit du travail de la journée. Ils en avaient empli une de ces brouettes légères destinées seulement à de jolis fardeaux, tels que sable fin, coquillages, mousses et lichens, aux glands tombés du chêne, à ces beaux marrons d'Inde, lustrés et luisants, dont l'enveloppe piquante ouvre son sein en touchant la terre.

Les passe-temps ne manquent pas aux heureux enfants des campagnes. Ceux-ci, tout à leur récolte fleurie, furent tout à coup troublés par les cris de détresse d'un oiseau s'abattant et voletant le long du ruisseau. C'était une mère rouge-gorge, dont le nid, enlevé par le vent de la branche d'un saule mort, voguait au gré du filet d'eau. Elle le suivait avec anxiété, mais des yeux seulement, et n'y pouvait atteindre. Si, par moments, elle plongeait dans le courant, c'était au risque de s'y noyer — inutilement !... Aussi implorait-elle le secours du ciel et de la terre.

A cet appel, nos trois enfants, émus, se précipiten vers le flot qui emporte, pour l'engloutir, la nacelle de mousse. L'aînée d'entre eux, petite fille alerte et hardie, ôte ses chaussures en un clin d'œil, et s'avance, jambes nues, dans le cours d'eau. Là, grâce à sa présence d'esprit, le sauvetage est opéré.

Ce succès obtenu, nous voyons les autres enfants partager avec elle le plaisir que toute bonne action procure. Oh ! comme ils ont peur de laisser choir et le nid et les œufs ! combien ils ont hâte de rendre à la mère tout ce qu'elle croit perdu ! car celle-ci tourne autour d'eux, traçant dans sa douleur des cercles insensés au-dessus de leur tête. Elle réclame son bien. Que faut-il faire ?

On tient conseil, l'on décide à l'unanimité des votes que l'on déposera doucement le nid sur un tertre de gazon et que la société des sauveteurs s'éloignera pour laisser cette mère désolée s'approcher en confiance, mais que l'on se cachera dans les broussailles pour jouir au moins de son bonheur quand elle osera reprendre possession de son nid.

En conséquence, trois petites têtes voilées par des festons de viornes et d'églantiers se mirent à épier les mouvements de l'oiseau dans son vol de retour vers ses chères espérances... Pas un œuf de cassé ! ce nid, tombé de la branche vermoulue dans le remous du flot, à peine mouillé !... cela tenait du prodige !... Ce fut sans doute pour le célébrer que l'oiseau reconnaissant entonna une chanson joyeuse, brillante cavatine, fusée de notes charmantes, s'échappant de son gosier, et trahissant par ses gammes perlées les battements précipités de son cœur. L'instinct de l'oiseau, pareil à celui de l'homme quand il s'agit du salut de ses enfants, possède aussi son éloquence.

D'où vient, pourtant, que, pliant ses ailes et frétillant sur l'herbe, l'heureux animal ne reprend pas son rôle de couveuse, sur le nid qui lui est rendu ? Ah ! c'est qu'un nid n'est pas fait pour toucher terre, — il faut qu'il soit suspendu dans les airs.

Les enfants ont compris cela, sans doute, car voici le petit garçon qui, grimpé sur un acacia à sa portée, s'y cramponne d'une main, en tendant l'autre à sa sœur, pour que celle-ci lui remette avec soin le nid qu'ils protégeront jusqu'au bout. Ils le replaceront entre deux rameaux de cet arbre dont les grappes fleu-



Le nid.

ries parfumeront la famille ailée jusqu'à l'heure où les petits, éclos et emplumés, prendront — les ingrats allégrement la clef des champs!...

Ainsi de tous les nids, si joyeux le matin, et trop souvent abandonnés le soir.

Mme DE MAUCHAMPS.

LE LONG DU DANUBE

(Voir p. 119.)

—

Le château royal, converti en caserne, fut brûlé le 20 mai 1811 ; il étale ses ruines au milieu de ce délicieux paysage. Les collines qui embellissent les environs de Presbourg portent sur le versant septentrional les plus verdoyantes forêts, tandis que le côté opposé est couvert de vignes. Elles s'élèvent de

plus en plus en courant vers le nord, puis, tournant vers l'est et le midi, elles embrassent toute la Hongrie et la Transylvanie pour revenir se baigner dans le Danube, près d'Orsova, après avoir décrit un cercle immense et formé un des plus vastes systèmes orographiques qui sillonnent l'Europe.

Le Danube se divise en plusieurs bras, et forme d'abord la grande île de Schütt, qui a environ vingt lieues de longueur, et qui renferme, outre la ville de Comorn, située à l'extrémité orientale, une centaine de villages ; elle est de la plus grande fertilité et s'appelait le *Jardin d'or*. Un peu plus vers le sud et sur la rive droite, commence la petite île de Schütt, qui n'est pas moins fertile et qui s'étend jusqu'à Raab.

Au-dessous de Presbourg, le pays redevient plat sur les deux rives jusqu'à Gran. Nous voyons de nombreux troupeaux de bœufs gris et à larges cornes s'abreuver sur les bords du fleuve ; des canots sont amarrés à de petites îles, et des paysans sortent leurs têtes brunes des buissons d'osier dont ils sont venus cueillir les branches.

Je viens de faire connaissance avec le Turc que la Providence m'a donné pour compagnon de voyage. J'avais cherché tout d'abord le moyen de converser avec lui ; mais, ne lui voyant pas d'interprète, je ne savais trop comment y parvenir. Pendant qu'il fumait sur le pont, je le vis tout à coup faire signe à un domestique d'approcher, et, à mon grand étonnement, il lui adressa la parole en français. Je profitai de cette occasion pour lui dire combien j'étais enchanté de l'entendre parler cette langue, attendu que je ferais probablement route avec lui jusqu'à Constantinople, et que j'étais peu familiarisé avec la langue turque.

J'appris bientôt qu'il avait quitté la Turquie depuis deux ans, qu'il avait parcouru l'Italie, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, qu'il revenait de Berlin et de Copenhague, où il avait été accrédité en qualité de ministre plénipotentiaire de la Sublime-Porte. Il parla du cardinal Mezzofanti qu'il avait vu à Rome ; il me dit qu'il s'était entretenu avec lui en turc et en persan et qu'il avait admiré la manière dont il lui avait parlé l'une et l'autre langue.

Je n'ai jamais vu personne qui ait été présenté à ce cardinal, avec qui il n'ait pu s'entretenir dans la langue de son pays, et souvent même dans le dialecte de sa province.

Pendant que je m'entretenais de Rome avec un pacha sur le pont du bâtiment, un vaste panorama se déroulait devant nous : une plaine immense, des villages de terre et de chaume, tantôt rangés au bord du fleuve comme des tentes dont ils ont à peine la solidité, tantôt agréablement assis au bas d'un tertre peu élevé, et entourés d'arbres et de prairies ; puis des enfants nus qui couraient au fleuve et des bateliers en chemise qui conduisaient des barques chargées de houille.

Ensuite nous passâmes devant Raab (*Jawinum*), qui est à deux lieues dans l'intérieur, mais que je reconnus à la grande et riche abbaye de Martinsberg qui domine toute la contrée, et dont l'archi-abbé a le droit, comme les évêques, de siéger à la table des magnats. Elle a été fondée par saint Étienne, vers l'an 1000 de notre ère, en l'honneur de saint Martin ; on l'appelle aussi Mont-Sacré et encore *Pannonium ;* cette abbaye, la plus célèbre de toute la Hongrie, a pu se défendre contre les attaques des Tartares. Supprimée par Joseph II, elle a été rétablie quelques années plus tard.

En suivant le fleuve entre les deux îles de Schütt, on arrive bientôt à Comorn, place très-forte, bâtie dans la plaine, au confluent du Danube et de la Waag. Sa population est de 17,000 âmes. Le nom de Waag, en latin *Vaga*, a sans doute été donné à cette rivière à cause de l'irrégularité de son cours.

Les restes de redoutes et d'antiquités romaines qu'on trouve dans les environs prouvent que, dans les temps les plus anciens, on avait déjà reconnu le parti qu'on pouvait tirer de cette forte position. Des monticules en terre épars dans la plaine, seuls monuments que sachent élever les Turcs, attestent leur passage ; on en trouve dans toute la Hongrie. Ce sont des tertres considérables, qui tenaient lieu de tours dans un pays où il n'y a pas de pierres pour en construire, et sur lesquels ils plaçaient leurs étendards et des sentinelles ; ils servaient aussi de limites. On les appelle *tepeh*. Sous les zones glaciales comme dans les déserts brûlants de l'Afrique et les savanes de l'Amérique, les voyageurs élèvent de semblables tumulus, tantôt pour jalonner les routes qui traversent ces immenses solitudes et diriger les caravanes, tantôt pour indiquer les puits et les lieux de station.

La ville de Comorn, fortifiée par Mathias Corvin, et à laquelle Ferdinand Ier et Léopold Ier avaient ajouté plusieurs travaux, a été considérablement augmentée par François Ier, au point qu'elle passe aujourd'hui pour une des places les plus fortes de l'Europe. Elle a été souvent ravagée par des incendies et des tremblements de terre.

Il n'y a guère qu'un demi-siècle qu'un voyage sur le Danube était encore une entreprise difficile, longue et aventureuse. Sestini, qui fit la course de Vienne à Rutschuk, en 1780, y mit près de quarante jours ; maintenant on irait aux Indes, et bientôt, pendant ce temps, on fera le tour du globe. C'étaient d'ordinaire des marchands turcs de Belgrade ou de la Bulgarie, qui venaient faire des chargements de verroterie et de quincaillerie à Ratisbonne et à Vienne, qui se chargeaient aussi du transport des voyageurs ; ceux-ci ne payaient pas leur place s'ils aidaient les matelots à ramer. Sestini paya dix pias-

tres jusqu'à Belgrade, et dix paras par jour pour sa nourriture. A Vienne, il ne put distinguer l'île de la Léopolstadt, à cause de la quantité de saules dont elle était couverte. Le bateau qu'il montait échoua plusieurs fois, entre autres près de l'île de Schütt, et les dangers qu'il courut sont si extraordinaires, qu'on aurait pu le croire aux prises avec les indigènes de la Nouvelle-Guinée, si les Papouas de l'île de Schütt ne se fussent mis à lui parler latin. Le matin, avant de partir, on consultait le ciel et on attendait quelquefois des jours entiers qu'il soufflât un vent favorable. Pour trouver le passage entre les îles, il fallait changer souvent de pilote, et, si le temps menaçait de devenir orageux, on se réfugiait sur une côte déserte ; enfin, pour comble de maux, on allait faire naufrage sur des bancs de sable pour éviter d'être englouti par les Charybdes et les Scyllas, c'est-à-dire par les moulins qui garnissent les rives du Danube [1].

Nous voyons bientôt s'élever majestueusement sur une colline la cathédrale de Gran, métropole de tout le royaume. C'est à Gran (*Strigonium*, anciennement *Istripolis* et *Istrogranum*) [2] qu'a été baptisé, en 994, saint Étienne, qui fut à la fois le héros, le roi, le législateur et l'apôtre de la Hongrie. Cette ville a été longtemps la résidence des rois ; elle est encore celle du prince-primat du royaume, qui est en même temps archevêque de Gran.

Mgr Mislin.

— La suite au prochain numéro. —

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41, 60, 74, 89, 108 et 114.)

CHAPITRE X

— Hé ! hé ! les petits messieurs, le vent a tourné, la brise est bonne, hé ! hé !

Le vieux pêcheur, le père La Plie, plaçant ses deux mains calleuses en cornet devant sa large bouche, jetait cet appel sous les étroites fenêtres de l'*Ancre d'argent*.

Aussitôt deux fenêtres s'ouvrirent, et deux casquettes de toile blanche ornées de leur bavolet flottant se montrèrent. C'était Édouard et Gustave, roussis par les coups de soleil et de vent, mais le visage radieux de santé et de joie.

— Vous embarquez, père La Plie? crièrent-ils.

— Dans une demi-heure ; le flot monte.

— C'est bon, attendez-nous.

Edmond et Gustave se précipitèrent dans la salle à manger.

— Bonne-maman, je vous en prie, faites-nous préparer à déjeuner bien vite, nous allons à la pêche.

— Votre mère l'a-t-elle permis, enfants ?

— Nous allons lui demander notre *exeat*. Où est-elle, s'il vous plaît ?

— A l'église, je crois. Allez la trouver; Choucroute, pendant ce temps, préparera votre déjeuner.

— Moi aussi, je vais chez le bon Dieu chercher maman, cria une petite voix.

Et Fédik entra en bondissant dans la salle à manger.

— Et toi, Léopold, viens-tu ? demanda Édouard en faisant un pas vers la porte de la chambre.

— Moi, non, ça m'ennuie, répondit Léopold qui préférait toujours ses petits plaisirs égoïstes aux sorties générales.

Édouard et Gustave n'insistèrent pas ; ils coiffèrent Fédik de son petit chapeau de paille et l'entraînèrent au pas de charge vers la vieille église enfouie dans un véritable nid de verdure. Le riant enclos des morts qui la précédait formait un contraste harmonieux avec l'aridité des grèves voisines. Les poumons irrités par la brise âpre qui soufflait de la Manche, éprouvaient une sensation délicieuse à respirer un air plus doux, et le regard surtout se reposait avec délices sur l'herbe verte qui croissait drue sur les tombeaux rustiques.

Les jeunes garçons entrèrent en se signant et se mirent un instant à genoux sur les dalles pendant que Fédik courait vers sa mère et sa sœur agenouillées dans un banc. L'entrée de ses fils avait annoncé à l'avance à Mme Eugénie que sa présence était nécessaire.

Le colonel ayant été rappelé à Coutances, elle portait seule le poids très-lourd de l'autorité absolue et responsable ; aussi ne s'appartenait-elle guère pendant cette régence provisoire.

Elle termina sa prière et sortit de l'église avec les enfants. Édouard, qui lui avait offert le bras, la mit au courant de leurs projets.

— Le temps me semble incertain, dit-elle ; allons jusqu'à la jetée.

Ils marchèrent jusqu'à la petite anse où s'abritaient les barques de pêche. Le père La Plie, assis dans la sienne, débrouillait ses filets.

— Ohé ! matelot, cria Édouard de sa voix vibrante, venez parler à ma mère, s'il vous plaît.

Le vieux pêcheur jeta son filet, saisit une gaffe, rapprocha son bateau des bateaux voisins et, sautant d'un bord sur l'autre, arriva à l'extrémité de la jetée.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ? demanda-t-il en poussant sa chique dans sa joue gauche.

— Mes fils demandent à vous accompagner. Ne

1. *Voyage de Vienne à Rutschuk par le Danube*, etc., fait en 1780 par Domenico Sestini.

2. Ce mot est formé du nom des deux fleuves dont la jonction se fait vis-à-vis de cette ville : le Danube (*Ister*), et le Gran (*Granus*).

trouvez-vous pas le temps bien sombre et le vent bien fort ?

— Le temps clair n'est pas le meilleur pour la pêche, madame ; nous aimons mieux le temps un peu trouble. Quant au vent, il est bon, et s'il fait un peu danser le bateau, ce ne sera pas plus dangereux pour cela. C'est un bon temps dans la Manche, c'est un très-bon temps.

Mme Dauvellec regarda ses fils qui épiaient sa physionomie avec inquiétude.

— Si cela est raisonnable, dit-elle, faites-le.

— Je vous assure, ma mère, dit gravement Édouard, que s'il y avait le moindre danger nous ne nous embarquerions pas. Un peu de mauvais temps en mer ne nous fait pas peur, mais plaisir. Cependant la crainte de vous inquiéter nous rend, je vous l'assure, très-prudents. Amélie, viens-tu?

Amélie hocha négativement sa tête brune.

— Je ne m'embarque qu'avec papa, tu sais bien, dit-elle.

— Allons déjeuner! s'écria Gustave; le flot ne nous attendra pas.

Ils retournèrent à la maison et entamèrent le déjeuner préparé par Choucroute. Naturellement, tout en dévorant force tartines, Édouard et Gustave racontaient à leur grand'mère leurs récents exploits en mer. Il y a toujours dans un premier récit quelque détail oublié, et d'ailleurs bonne-maman était pleine d'indulgence pour les redites.

— Les jeunes comme les vieux radotent toujours un peu, disait-elle avec son charmant sourire.

Léopold, qui déjeunait avec ses cousins, était tout oreilles et semblait préoccupé.

Dans la compagnie habituelle de son oncle, qui était brave comme son épée, et de ces deux hardis garçons qu'aucun péril n'effarouchait, il commençait à se guérir de sa poltronnerie honteuse. Il osait s'endormir dans les ténèbres, charger un revolver, oublier une écorchure insignifiante. Mais les expéditions nautiques lui avaient toujours causé un secret effroi, et tout en désirant passionnément ce plaisir sans rival il avait subi sans crier la mesure prise par le colonel de ne jamais le laisser embarquer.

— En mer, disait M. Dauvellec, il n'est pas bon d'avoir des passagers indisciplinés ou peureux : Léopold n'ira en bateau que lorsqu'il sera ou plus intrépide ou plus obéissant.

Obéissant, il ne l'était pas encore ; il se soumettait à la force, mais non point à la raison. Intrépide, il le devenait davantage ; ses instincts d'homme s'éveillaient et il y avait maintenant lutte entre sa poltronnerie d'habitude et son désir de participer aux parties de mer fatigantes, mais joyeuses. Ce jour-là, il pensa qu'en l'absence de son oncle il pouvait essayer cette séduisante excursion, et, s'approchant tout à coup de Gustave, qui ne l'intimidait pas, il lui dit :

— Demande à Édouard de m'emmener aujourd'hui. Je veux aller avec vous.

— Édouard n'est pas le maître, demande à maman, dit Gustave.

Et voyant qu'il n'osait pas adresser sa requête :

— Maman, dit-il, Léopold veut venir avec nous ; y consentez-vous ?

— Votre père s'y opposerait, répondit Mme Eugénie ; en son absence, je ne saurais donner cette permission.

— C'est parce que je crie quand le bateau bouge, que mon oncle m'a défendu d'embarquer, dit Léopold vivement. Aujourd'hui, je ne crierai pas.

— Il est en effet moins poltron, dit Gustave d'un ton conciliant.

— Beaucoup moins, affirma Amélie qui, par l'effet de la bonté naturelle de son cœur, protégeait Léopold en toutes rencontres.

— Qu'en pensez-vous, ma mère ? demanda Mme Eugénie.

— Je pense que ce plaisir n'a été en effet refusé à Léopold que parce qu'il était très-peureux. Aujourd'hui, s'il le désire, je ne vois pas qu'il y ait une raison de l'empêcher d'accompagner Édouard et Gustave.

— Bonne-maman a décidé, dit Amélie en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Fédik seul paraissait consterné : il allait perdre son compagnon de jeu toute une après-midi. Montant sur le bras du fauteuil de Mme Dauvellec, il risqua timidement à son oreille la requête d'aller lui aussi en bateau. Il était grand, il n'avait pas peur, le père La Plie l'appelait son petit aspirant. Mme Dauvellec lui donna ses raisons de ne point consentir à ce qu'il demandait, et après cinq minutes de cette conversation intime il descendit en soupirant, d'un petit air résigné. Il poussa l'abnégation jusqu'à aller conduire ses frères. Pendu à la tunique d'Amélie, il ne put néanmoins s'empêcher de lui redire qu'il aurait bien voulu aller en bateau, qu'il était grand, qu'il n'avait pas peur et que le père La Plie l'appelait son petit aspirant, mais que bonne-maman lui avait dit qu'elle serait triste de n'avoir pas son petit compagnon et qu'il ne voulait pas faire du chagrin à bonne-maman.

Tout en marmottant ses petites raisons, il regardait avec intérêt les préparatifs du départ, auxquels Édouard et Gustave se mêlaient activement. Bientôt le léger bateau se couvrit de voiles, et le père La Plie ayant saisi le gouvernail, le bateau s'éloigna rapidement.

Léopold s'était prudemment blotti contre le grand mât, et pendant une demi-heure environ il demeura coi. Il éprouvait une certaine impression qui n'était pas précisément un plaisir en sentant les secousses imprimées par le flot à la frêle embarcation. Bientôt il se rassura et prit même un grand agrément à se promener sur le bateau. Nul ne faisait attention à lui. Le père La Plie était à son gouvernail, Édouard n'avait

d'yeux que pour la ligne attachée à l'arrière du bateau, Gustave remplaçait parfois son frère et lui préparait l'amorce et les hameçons.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le lieu de la pêche, le grand filet fut déployé. Le vieux pêcheur promenait sur la surface mouvante un regard qui semblait en pénétrer les profondeurs.

— Ici, prononça-t-il.

Et l'allure du bateau se ralentit.

Léopold, qui s'amusait beaucoup, courait de ci, de là, riait aux éclats, hélait ses cousins, flagellait l'eau avec une baguette qu'il avait découverte.

Tout à coup le vieux pêcheur lui imposa silence.

— Mon petit marin d'eau douce, vous criez comme une mouette en temps d'ouragan, dit-il ; on voit bien que vous ne connaissez pas notre métier. Les poissons entendent le bruit que vous faites.

— Des poissons qui entendent ! s'écria Léopold en riant ; ils n'ont pas seulement d'oreilles.

Le père La Plie le regarda de travers : il n'entendait guère la plaisanterie dans le fort de son travail.

— Silence à bord ! grommela-t-il et, faisant un geste qui commandait l'attention, il laissa tomber le filet.

La partie garnie des morceaux de plomb appelés ralingues s'enfonça dans la mer, l'autre partie demeura aux mains d'Édouard et du père La Plie. Le bateau filait doucement et le trois-mailles suivait. On le leva plusieurs fois.

Quelques soles, des bars, des mulets, vinrent s'accumuler sur le pont.

Le père La Plie grommelait dans sa vieille barbe, et plus d'une fois rejeta dans la mer le fretin qu'il ne trouvait pas digne d'être emporté.

Une douzaine de poissons de moyenne taille fut tout le résultat de plusieurs heures de fatigue.

Ce n'était pas brillant, mais l'homme habitué à lutter avec les éléments acquiert toujours une dose de patience que la philosophie la plus transcendante est parfois impuissante à procurer, et le vieux pêcheur, une fois la pêche close, ne donna pas même un signe de contrariété.

— Pêche maigre, pêche maigre, répéta-t-il deux fois.

Et ce fut tout.

Du reste, le ciel qui s'était couvert et la mer qui devenait houleuse l'obligeaient à une série de manœuvres qui absorbaient toute son attention.

Édouard et Gustave, devinant que le temps l'inquiétait quelque peu, étaient devenus aussi silencieux que lui et obéissaient sans mot dire à ses commandements.

Léopold les regardait faire avec ébahissement. Parce que le père La Plie confiait le gouvernail à Édouard lorsque la barque s'éloignait du rivage, il s'était toujours figuré que ses cousins la commandaient et la gouvernaient à leur gré. Et voilà qu'ils n'agitaient pas un cordage sans la permission du bonhomme, et qu'ils le consultaient gravement pour le moindre mouvement. Le petit niais s'amusait beaucoup de voir cela ; il riait ironiquement et sautillait de ci, de là, sans tenir compte des observations du père La Plie. Lui qui n'obéissait à personne, il n'y avait pas de danger qu'il obéît à un vieux matelot tout enduit de goudron et qui marchait nu-pieds.

— Attention ! le bateau gîte assez, cria tout à coup le père La Plie ; amenez tout.

— A présent, reprit-il, il s'agit de border l'écoute du foc.

Il saisit l'écoute, mais il sentit une résistance et se détourna brusquement. Léopold avait emmêlé ses jambes dans le cordage et cherchait en riant à se dépêtrer.

— Monsieur, voulez-vous que la voile vous coupe la figure en deux? cria le matelot. Ici, vous autres, je vais débarrasser l'écoute.

Il saisit Léopold sous les bras, et malgré ses cris, l'arracha du milieu des enroulements de la corde.

— Ma bottine, ma bottine ! criait Léopold ; j'ai perdu ma bottine.

— Votre bottine? Ah ! bon, le soulier; il se retrouvera. Monsieur Édouard, halez sur l'écoute.

— Mais je suis nu-pieds ; vous voyez bien que vous avez arraché ma bottine.

— Fallait pas la mettre dans mes cordages ; arrière ! vous gênez la manœuvre.

— Ça m'est égal ; est-ce que c'est vous qui êtes le maître, ici?

Le père La Plie plaça son suroë de travers et fronçant terriblement ses sourcils grisonnants, frappant du pied le plancher du bateau :

— Le maître ! répéta-t-il d'une voix de tonnerre ; sachez bien, mon petit, que c'est moi, Pierre Carville, qui, comme disait feu mon capitaine, suis maître après Dieu de cette barque, et non pas un autre. Arrière, petit mousse, ou je vous fais prendre un bain d'eau de mer avant celui d'eau douce qui vous attend.

La physionomie et le geste du père La Plie n'étaient rien moins que rassurants. Léopold s'empressa de fuir la main velue et calleuse qui se tendait vers lui, et s'en alla clopin-clopant.

Bientôt un objet qui fendait l'air en sifflant tomba près de lui. C'était sa bottine que Gustave lui renvoyait. Il se rechaussa en murmurant, puis se releva tout effrayé. Une large lueur avait traversé le ciel noir, et un roulement aérien la suivit.

— Ah ! mon Dieu, du tonnerre ! s'écria-t-il ; mais j'ai peur du tonnerre, moi ! je ne veux pas l'entendre !

— Bouche tes oreilles, cria Édouard.

Il n'y manqua pas et, les doigts enfoncés dans les oreilles, il se mit à courir de droite et de gauche,

cherchant un asile couvert et n'en trouvant pas. Pour comble d'agréments, la pluie commença, une pluie brillante et ruisselante contre laquelle il n'y avait pas d'abri. Le vieux pêcheur, Édouard et Gustave, la recevaient stoïquement et ne quittaient pas d'un instant la manœuvre qui continuait à être difficile. Les larmes et les sanglots du pauvre Léopold les amusèrent tout d'abord.

— Je suis tout mouillé, criait-il, oh! la, la! la pluie entre dans mes manches; oh! la, oh! la, la! elle entre dans mon cou.

Comme il pleurait de véritables larmes, leur bon cœur prit le dessus. Ils entassèrent sur lui quelques vêtements dont ils pouvaient disposer.

Le père La Plie alla jusqu'à le coiffer de son suroë sous lequel il faisait la plus piteuse figure du monde. Finalement, on l'enroula dans un morceau de vieille voile et on l'amarra au mât pour l'obliger à se tenir tranquille.

Enfin, tantôt essayant de tendre la voile, tantôt avançant à force de rames, ils atteignirent Darville et débarquèrent sous les rayons de ce soleil doublement brillant qui suit les courts orages d'été. Mme Dauvellec elle-même s'était avancée à leur rencontre jusqu'au point de débarquement. On les attendait avec une impatience mêlée d'inquiétude. Édouard et Gustave, trempés jusqu'aux os, n'en étaient pas moins rouges comme des pommes, et n'en avaient pas moins les yeux brillants.

Le mouvement qu'ils s'étaient donné avait empêché tout refroidissement. Ils apparurent traînant le pauvre Léopold encore encapuchonné dans le suroë et à demi enveloppé dans la voile qui dégouttait d'eau. Lui était transi, morfondu, à moitié mort; il fut immédiatement couché dans un lit bien chaud.

Par ordre de Mme Eugénie, Édouard et Gustave l'imitèrent; mais ils mangèrent comme des ogres le souper que leur servit Choucroute et firent la plus joyeuse veillée du monde sous leur bonnet de coton. Ils avaient appelé bonne-maman à grands cris et réclamé qu'on vînt travailler dans leur chambre.

— Il me semble que je suis dans le château de l'ogre avec tous les frères du petit Poucet, dit Amélie en riant aux éclats de voir Fédik donner à son petit bonnet la tournure coquette qu'avait celui d'Edouard.

Léopold, réchauffé et restauré, finit par prendre part à la gaieté générale; mais il déclara qu'il ne mettrait plus désormais les pieds dans le bateau du père La Plie.

CHAPITRE XI

La rude leçon que Léopold avait reçue pendant la promenade en bateau produisit une certaine amélioration dans son caractère. Il se montra moins exigeant et plus docile avec Choucroute, auquel il se faisait un malin plaisir de résister.

Un jour il alla jusqu'à répondre à son premier appel, ce qui ne s'était jamais vu.

Il avait l'oreille très-fine lorsqu'il s'agissait d'entendre son oncle, sa tante et même ses grands cousins, qui ne supportaient la plaisanterie que jusqu'à un certain point; mais tout autre appel le trouvait sourd. Une des plus désobligeantes habitudes des enfants gâtés est celle de ne se rendre qu'à des injonctions réitérées. Ils ne savent rien abandonner de ce qui les amuse et font passer leur caprice du moment avant toute chose. Le jour où Léopold, s'entendant appeler par Choucroute qui lui enjoignait de mettre son chapeau, répondit sur-le-champ : « Je vais le chercher, » Mme Dauvellec, qui tricotait sous la petite tente-abri où elle passait ses après-midi, regarda sa belle-fille assise auprès d'elle et lui dit :

— Décidément notre enfant gâté se corrige.

Mme Eugénie hocha négativement la tête, ce qui parut scandaliser la bonne grand'mère.

— Eugénie, je ne reconnais pas votre impartialité ordinaire; pour moi, il me semble que ce petit Léopold devient un autre enfant.

Elle tendit en avant sa grande aiguille d'ivoire.

— Regardez-le chercher des coquillages avec Amélie; n'est-il pas tout à fait gentil?

A une cinquantaine de mètres, en pleine plage, Amélie et Léopold marchaient tout courbés, cherchant évidemment des coquillages. La petite fille, fatiguée, se laissa tomber sur un monticule et se mit à faire ruisseler en cascade, de sa main sur sa robe, les coquilles nacrées. Léopold continuait complaisamment ses recherches et revenait sans cesse vers elle, pour lui remettre son butin d'un air aimable et empressé.

Mme Eugénie regarda en souriant le groupe que sa belle-mère lui indiquait.

— Je le sais bien, répondit-elle, il y a un progrès sensible dans l'ensemble de sa conduite; Amélie commence à prendre sur lui un certain empire, sa petite nature égoïste ressent un certain ébranlement; mais le fond n'est pas sérieusement entamé. Le plus souvent il ne se soumet que par force. Je l'observe attentivement tous les jours. Chaque fois qu'il se croit à l'abri de la surveillance qu'il craint, il commet l'acte défendu, et cela non-seulement sans hésiter, mais avec cette mauvaise joie d'un être qui prend une revanche.

— Je sais que vous avez de très-bons yeux, Eugénie, et que je porte lunettes; cependant je m'en tiens à mon espérance de voir ce pauvre enfant se guérir.

— Je la partage, ma mère, mais je ne puis me défendre d'une certaine défiance : sa volonté n'est pas assouplie; or, s'il sort de nos mains avec cette arrière-pensée de détester l'autorité qui le gêne et de la tromper le plus possible, la vie de collége ne

lui sera pas bonne et il ne se corrigera jamais entièrement. C'est pourquoi je suis doublement enchantée du retour de mon mari. Sa présence enrayera peut-être absolument toutes les petites indépendances sournoises de Léopold, et, s'il en perd vraiment l'habitude, il est sauvé.

— Je vous assure, Eugénie, qu'il ne désobéit presque jamais maintenant; mais, je vous le répète, vos yeux sont plus jeunes et plus pénétrants que les miens.

— La clairvoyance est la vertu par excellence pour une mère de famille; j'ai charge d'âmes, je dois sauvegarder Amélie et Alfred des exemples pernicieux; Alfred surtout qui aime beaucoup Léopold et qui n'est encore qu'un être d'imitation.

— Le voici qui accourt avec ses frères; ils ont l'air d'apporter une nouvelle. Mon fils est peut-être arrivé.

— Oh non! il m'a formellement écrit qu'il ne serait libre qu'à la fin de la semaine, dit Mme Eugénie en se tournant vers Édouard et Gustave qui, pour arriver plus vite, entraînaient Alfred, en le soulevant si haut que le bout de ses petits pieds ne faisait qu'effleurer le sable.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Décidément, nous vivons dans un siècle où toutes les illusions disparaissent : ceux-là mêmes qui devraient les entretenir soigneusement sont les premiers à les faire évanouir.

Je viens de lire un livre qui est une véritable trahison envers les escamoteurs : c'est cependant l'œuvre du plus célèbre d'entre eux, — de Robert Houdin.

Il est vrai que Robert Houdin est mort depuis deux ou trois ans, et que, depuis longtemps déjà, il s'était retiré des affaires : en écrivant, sous le titre de *Magie et Physique amusante*, l'ouvrage dans lequel il révèle tous ses *trucs*, Robert Houdin ne s'est fait aucun tort à lui-même; mais, à mon avis, il a joué un bien mauvais tour à ses collègues : il a livré toutes les *ficelles* du métier; et, si vous parcourez les deux cents pages de ce petit livre, il ne tient qu'à vous de vous transformer à votre tour en prestidigitateur émérite.

Après tout, c'est peut-être moins facile qu'on ne serait tenté de le croire : la plupart des tours de Robert Houdin sont assez simples quand il ne s'agit que de les comprendre; mais, dans la pratique, ils exigent une habileté de main, une sûreté d'expérimentation qui ne sont certainement pas à la portée du premier venu.

Robert Houdin n'était point un escamoteur vulgaire : il a fait de l'art de la prestidigitation une science qui procède à la fois de celle du mécanicien et de celle du physicien. Jusqu'alors l'escamotage n'avait consisté que dans les tours de cartes ou de gobelets; ce fut Robert Houdin qui, le premier, appliqua l'électricité et l'horlogerie à la sorcellerie amusante.

L'horlogerie avait été la première profession de Robert Houdin; mais il se plaisait surtout à fabriquer des pièces rares, des *chefs-d'œuvre* de mécanisme et d'automatisme : ce fut ainsi que, peu à peu, germa en lui l'idée de se faire prestidigitateur.

Ce qu'on ne sait guère, c'est que Robert Houdin fit ses débuts en présence et, en quelque sorte, sous les auspices d'un archevêque de Paris; cet archevêque n'était autre que Mgr Affre. Cela se passait en 1843. Robert Houdin avait mis dans la confidence de ses essais de curiosités mécaniques un savant amateur, M. le comte de L'Escalopier. Il lui avait confié son projet de donner quelque jour des séances de physique et de mécanique amusantes : M. de L'Escalopier qui, avec raison, voyait en lui un artiste ingénieux et non point un vulgaire escamoteur, l'invitait parfois à ses soirées. Un jour, à la suite d'un dîner, Robert Houdin eut ainsi l'honneur d'être présenté à Mgr Affre, auquel il donna un *spécimen* des tours de mécanique qu'il comptait exécuter devant le public.

A la fin de la séance, Robert Houdin prit une grande enveloppe de lettre cachetée sur tous les points, et il la remit au vicaire général de l'archevêque, en lui demandant de la garder entre ses mains. Puis, donnant au prélat une petite feuille de papier, il le pria d'y écrire secrètement une phrase, une pensée. Le papier fut ensuite plié en quatre et ostensiblement brûlé.

Mais à peine venait-il d'être consumé que, remettant l'enveloppe au prélat, Robert Houdin le pria d'en faire l'ouverture. La première enveloppe étant dépouillée, on en trouva une autre également cachetée; puis, après celle-là une autre, et l'on arriva à décacheter ainsi une douzaine d'enveloppes sortant les unes des autres; la dernière contenait intact le billet qui semblait avoir été brûlé; on se le passa de main en main, et voici ce que chacun put y lire :

« Sans être prophète, je vous prédis, monsieur, de grands succès dans votre future carrière. »

Robert Houdin demanda à l'archevêque la permission de conserver cet autographe; elle lui fut accordée avec la grâce la plus charmante.

Si Mgr Affre s'est souvenu depuis du prestidigitateur sur lequel il avait prononcé un si gracieux horoscope, il n'a pas dû s'en repentir; car Robert Houdin

employa son art à combattre à sa manière les supercheries des faux prophètes de l'islamisme. Vers 1846 ou 1847, le gouvernement français le chargea d'aller en Algérie exécuter des expériences de son art devant les populations musulmanes, que les marabouts fanatisaient et excitaient contre la France par le spectacle de leurs soi-disant prodiges.

Le succès fut complet : il n'eût tenu qu'à Robert Houdin de détrôner Mahomet à son propre profit. Mais l'Algérie n'avait que peu de charmes pour lui, et il revint bientôt à son public du boulevard des Italiens.

Il devait pourtant le quitter un jour, mais pour s'en aller vivre, comme un bon bourgeois retiré des affaires, dans une belle maison de campagne qu'il avait acquise aux environs de Blois, sa ville natale.

Cette maison fut son dernier chef-d'œuvre : il l'avait machinée comme son théâtre ; on y marchait littéralement de surprise en surprise.

Quand vous sonniez à la porte d'entrée, elle s'ouvrait toute seule et se refermait d'elle-même. Dans les allées du jardin, des écriteaux apparaissaient et répondaient d'avance à toutes les questions que vous eussiez voulu poser aux domestiques, dont pas un seul ne se montrait...

Vous arriviez au bord d'un ravin profond, et vous ne trouviez aucun pont pour le franchir ; seulement un écriteau vous priait de vous asseoir sur un banc. A peine aviez-vous obéi à cette invitation que, tout seul, le banc tournait et vous transportait sur l'autre rive.

Tout le reste était à l'avenant dans cette étrange maison, où, à vrai dire, le maître était servi par le plus ponctuel, le plus infatigable et le plus puissant des serviteurs, par l'électricité.

Depuis que Robert Houdin s'est retiré des affaires, son théâtre d'escamotage a passé en différentes mains ; et ses successeurs, Hamilton, Clévermann, notamment, ont su maintenir la vogue de la maison.

Il advint cependant, un certain soir, qu'Hamilton se laissa prendre à un tour qui n'était nullement dans son propre programme.

Il avait offert à l'*honorable société* de faire un *louis* avec une pièce de vingt sous.

A ces mots, un spectateur s'empressa de fournir le *franc* demandé.

En effet, le tour est fait.

— Voyons ! dit le spectateur épanoui... Oui, c'est bien un louis... un vrai !...

Là-dessus, il s'empresse d'insérer la pièce d'or dans son porte-monnaie.

— Eh bien ? demande Hamilton étonné.

— Quoi ! monsieur le physicien, vous voulez que je vous rende mon louis ?... Non pas ; je ne tiens pas à ce que vous m'en refassiez une pièce de vingt sous.

Hamilton eut le bon goût de sourire ; mais il s'abstint de recommencer une expérience si coûteuse.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Pieds d'argile, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT, 4e *édition*. 2 vol. in-18. 4 fr.

Le Comte de Montalembert, par M. Th. FOISSET, avec une introduction de M. P. DOUHAIRE. 1 vol. in-8°, *récemment paru*. 3 fr.

Notre Capitale Rome, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT, ouvrage enrichi de 95 gravures. 1 vol. in-12. 4 fr.

Philippe II, roi d'Espagne, traduit de l'allemand du Dr R. BAUMSTARCK, par G. KURTH, professeur à l'université de Liége. 1 vol. petit in-8°. 2 fr.

OUVRAGE SUR LE SACRÉ-CŒUR

Le Cœur de Jésus modèle du cœur humain, nouveau mois du Sacré-Cœur, par le P. E. SÉGUIN, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 fr. 25.

Ce livre est dû à la plume d'un écrivain connu par plusieurs publications, et c'est un de ses meilleurs ouvrages.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est entrée dans une phase nouvelle : depuis quelques années, elle est devenue populaire ; il fallait donc tenir compte du mouvement des esprits. Ce livre répond à ces aspirations. Il expose ce que l'analyse psychologique et morale nous fait connaître des sentiments, des vertus et des désirs du Cœur de Jésus. Les chapitres préliminaires mettent cette belle dévotion dans sa vraie perspective. L'onction et les grâces du style, les aperçus nouveaux et les réflexions pratiques sont les qualités dominantes de ces pages pleines d'intérêt. Mais là où, à notre avis, le pieux auteur s'est surpassé, c'est dans le premier livre, où il traite des sentiments principaux qui ont fait battre le cœur de l'Homme-Dieu. Un vénérable ecclésiastique, après avoir lu attentivement ce volume, a dit : « C'est ce qu'on a fait de mieux jusqu'ici sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. »

Ajoutons que le lecteur trouvera dans les trente-deux chapitres une méditation pour chaque jour du mois de juin et que le livre est imprimé avec soin.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 10. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 9 Juin 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



VÉNEMENTS D'ORIENT. — Les Russes au passage d'un fleuve.

LE LONG DU DANUBE

(Voir p. 119 et 137.)

—

En ma qualité de pèlerin, qu'il me soit permis d'acquitter un tribut de reconnaissance envers le pieux roi qui fut le bienfaiteur de tous ceux qui passaient par la Hongrie en allant vénérer le tombeau de notre Sauveur à Jérusalem ou ceux des saints Apôtres dans la Ville éternelle. Il avait ordonné de les accueillir comme des frères et pris des mesures pour qu'ils reçussent toute espèce de secours. Il fit construire à Rome, à Constantinople et à Jérusalem des hospices pour les pèlerins et il les dota avec munificence.

La main droite du saint roi, qui avait accompli tant d'œuvres de charité en lavant les pieds des pèlerins et en déposant dans le sein des pauvres de nombreuses aumônes, a été retrouvée intacte par un de ses successeurs, saint Ladislas, et elle est encore aujourd'hui exposée à la vénération des fidèles dans un magnifique reliquaire offert par tous les évêques du royaume.

La population de Gran, partagée entre plusieurs races différentes, est à peine de 11,000 âmes. Dans la ville basse, le long du fleuve, habitent les marchands et les artisans ; sur la montagne s'élèvent la cathédrale, le séminaire et les demeures des chanoines.

Le père de saint Étienne, le duc Geisa, habitait déjà un fort bâti sur cette même colline ; c'est là que naquit Étienne, qui fut baptisé par saint Adalbert, et qui, étant devenu roi de Hongrie, voulut que ce lieu fût à jamais consacré par la religion.

En 1821, le primat Rudnay crut qu'il était convenable d'ériger sur cet emplacement, qui rappelle des souvenirs si chers à la religion et à la patrie, un monument digne de l'une et de l'autre : il jeta les fondements de la cathédrale actuelle, dont le plan fut tracé sur le modèle de Saint-Pierre de Rome par Kühnel et exécuté par l'architecte Pakh.

Le primat étant mort et le siége étant demeuré vacant pendant plusieurs années, selon la déplorable coutume établie alors en Autriche, les travaux furent interrompus, puis continués avec ardeur par le primat Copacy jusqu'à sa mort.

Cette vaste basilique n'est pas achevée[1] : les temps actuels sont peu favorables aux grandes et religieuses entreprises. Elle est divisée en deux parties. L'église souterraine servira en même temps aux cérémonies du culte en hiver et de lieu de sépulture ; c'est un véritable chef-d'œuvre. L'église supérieure est immense ; elle est ornée d'un magnifique péristyle, soutenu par trente-huit colonnes. Tout l'édifice est recouvert intérieurement de marbre rouge, et il repose sur cinquante-quatre colonnes. La coupole a deux cent cinquante pieds d'élévation et quatre-vingt-deux de diamètre. Le tableau du maître-autel représente le baptême de saint Étienne ; il est peint par Hess d'Erlau.

Cet édifice est le plus imposant monument religieux de toute la Hongrie. Les anciennes églises ont toutes été détruites pendant les invasions des musulmans. Dans ces derniers temps, un autre archevêque, celui d'Erlau, Mgr Pirker, a aussi voulu enrichir son diocèse d'un monument semblable, et il a eu le rare bonheur de l'achever. Précédemment, il avait déjà doté sa patrie de ses œuvres poétiques, de ses collections artistiques et d'une quantité d'établissements de bienfaisance.

C'est ainsi que plusieurs prélats de la Hongrie emploient les grands revenus dont la munificence et la piété des premiers rois les ont dotés.

Vis-à-vis de la ville de Gran, on voit l'embouchure d'une rivière qui porte le même nom, et la plaine où, en 1683, les Turcs, qui occupaient ce pays depuis soixante-dix ans, furent défaits et contraints par Sobieski et le duc de Lorraine de quitter pour toujours ces contrées.

Quatre siècles et demi auparavant (1241), la ville de Gran, alors très-grande, très-forte et très-riche, fut prise d'assaut par les Tartares, et tous ses habitants, à commencer par l'archevêque, furent égorgés : *Ibi inebriaverunt Tartari gladios suos in sanguine*, dit un auteur contemporain.

De Gran à Waitzen, le Danube se resserre de nouveau entre les montagnes et offre des paysages gracieux et variés. Le plus beau est celui des ruines imposantes de Vissegrade, c'est-à-dire Château-Blanc (*Castrum Album*). De longues murailles, des bastions, de hautes tours s'échelonnent et serpentent sur ces rochers abrupts, qui ont si longtemps servi de demeure aux rois de Hongrie. Dans l'origine, Vissegrade n'était qu'une réunion d'églises et de couvents. Le château avait la réputation de compter autant de chambres qu'il y a de jours dans l'année. Charles Ier y a logé trois rois à la fois. Sous Mathias Corvin, un légat du pape appela ce lieu le paradis terrestre. Le roi Salomon y fut retenu prisonnier ; Charles le Petit y mourut. La couronne royale fut longtemps gardée dans la forteresse qui domine toutes ces hauteurs.

A Waitzen, le Danube, qui coulait de l'ouest à l'est, change tout à coup de direction et court du nord au sud jusqu'à Vukovar, à travers les immenses plaines de cette fertile contrée.

La ville de Waitzen (*Vacia*), fondée au dixième siècle par Geisa et érigée par lui en évêché, après avoir été prise par les Mongols et les Turcs, embellie par ses évêques et ravagée par le Danube, compte aujourd'hui 11,000 habitants. Elle doit sa belle cathédrale à son évêque comte Esterhazy, et au cardinal Migazzi, qui la termina l'année 1777. L'ancienne cathédrale a

1. Elle a été consacrée en 1867 par le primat cardinal Scitovszky.

été brûlée par les Tartares (en 1241) avec les chanoines et une foule d'habitants de la ville et des campagnes qui s'y étaient réfugiés. Ces Tartares, sous la conduite de leur roi Bathus, avaient envahi la Hongrie, au nombre de cinq cent mille, et d'une extrémité à l'autre du royaume ils mirent tout à feu et à sang.

On passe à côté de l'île longue et étroite de Saint-André, et bientôt on commence à distinguer sur les hauteurs de Bude les habitations élégantes qui annoncent l'approche d'une grande ville. Peu de capitales en Europe s'offrent aux voyageurs sous un aspect aussi imposant que les deux capitales de la Hongrie, les deux villes sœurs de Pesth et de Bude : Bude surtout, bâtie en partie sur une montagne élevée, avec ses palais, sa forteresse, ses grands édifices, restes des différents peuples qui se sont disputé pendant tant de siècles les plaines fertiles et les riches coteaux de l'ancienne Pannonie, *le pays du pain;* Pesth, la ville de la plaine, ville moderne, riche, agitée, commerçante, presque sans églises, sans autres monuments que des auberges, des comptoirs, une synagogue splendide et des colonnes de poussière.

C'est ici que le Danube, ce roi des fleuves, se sent au centre de son empire et déploie toute sa magnificence. Il passe incognito assez loin de Vienne, qu'il ne touche que d'un bras; il fuit rapidement devant Presbourg et Gran, tandis qu'il fait majestueusement son entrée triomphale au milieu des deux cités royales, sous les délicieux ombrages d'une île enchantée et la couronne imposante des tours et des palais qui semblent suspendus dans les cieux.

Dans la suite, les villes de Bude et de Pesth ont repris une grande importance sous le rapport politique, industriel et commercial. La Société de navigation du Danube, la plus grande entreprise de navigation fluviale de notre continent, des chemins de fer construits sur les deux rives, et reliés à toutes les grandes lignes des voies ferrées européennes, en ont fait des places de commerce de premier ordre, comme le séjour des hauts fonctionnaires, la présence plus fréquente de la cour et de la noblesse y ont attiré le luxe et les capitaux et développé considérablement l'industrie.

Le saint évêque Gérard a été lapidé avec ses compagnons dans le port de Pesth. Le corps de saint Paul, premier ermite, a été transporté avec beaucoup de solennité de Venise sur le sommet d'une montagne qui est près de Bude, sous le règne de Louis Ier.

Les eaux thermales de Bude et de Pesth sont depuis longtemps célèbres. Les Turcs, pendant leur domination, les avaient spécialement en honneur; ils les avaient mises sous la garde des derviches.

Mgr Mislin.

— La suite au prochain numéro. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123 et 133.)

IX (suite).

A propos de cette absurde fable des trois canons, on ne craignit pas d'accuser tout haut le général Guérin de connivence avec l'ennemi. On prétendit que sa femme était Prussienne de cœur et de naissance, alors qu'elle était née près de Thionville. La nuit, au lieu de calmer les têtes, augmenta encore l'effervescence. Dans la matinée, des gardes nationaux sans armes et des ouvriers s'assemblèrent en grand nombre devant l'évêché, où se trouvait l'ambulance que le général ne pouvait encore quitter, à cause de la gravité actuelle de sa maladie. Le but de cette manifestation était de lui demander de résigner son commandement.

Ce fut comme une espèce d'émeute; aussi le général Guérin refusa-t-il de recevoir et d'entendre aucun délégué.

Puis, le rassemblement ayant continué, on fit quelques arrestations parmi les plus violents, et les autres se dispersèrent au plus vite.

La nuit suivante, quelques placards furent apposés dans la ville, mais la population elle-même les arracha avec indignation.

Il est facile de comprendre que des gens assiégés, des gens qui souffrent de toutes les horreurs de la guerre et qui exposent leurs vies à chaque instant soient portés à la méfiance, aux craintes comme aux espérances exagérées, aux injustices même. Mais à Verdun le bon sens public ne tarda pas à réagir énergiquement contre ces sentiments pernicieux, enfantés par une situation douloureuse, et reconnut bien vite combien le général Guérin avait déjà rendu d'éminents services, combien il était à même d'en rendre encore.

Retournons maintenant à la ferme du Majorat, où se passaient des événements également dignes d'attention.

X

Anselme Daché et sa vieille mère étaient seuls, vers quatre heures de l'après-midi, dans la grande salle de la ferme du Majorat qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Seuls, non ; le grand danois Basnoirs était couché entre eux, les regardant alternativement, comme pour leur demander compte de leur long silence et de leur immobilité.

Il s'étonnait de voir si longtemps l'octogénaire, si

active d'habitude, assise dans son fauteuil de paille, sans rien dire, sans rien faire.

Il s'étonnait aussi de voir Anselme Daché, bien plus actif encore, accoudé depuis deux heures au moins à un bout de la grande table où se prenaient les repas, au lieu de vaquer aux multiples occupations que nécessite une ferme.

Et en effet, quand on n'a pas l'espoir de récolter les fruits de son travail, on ne fait rien; et quand on n'a que de tristes choses à se communiquer, on préfère ne pas parler.

Cependant la digne et excellente vieille prit la parole, moins pour se distraire que pour arracher son fils à ses sombres pensées.

— Anselme, dit-elle, malgré la guerre, tu as pu rentrer tes foins et tes blés et en tirer parti tant bien que mal. Aujourd'hui, les vignes ont leurs raisins mûrs. N'y aurait-il pas moyen de vendanger?

— Ah! j'y ai bien songé, répondit-il; seulement, ce n'est pas facile. La garnison de Verdun, en délogeant l'ennemi de Blamont et en occupant Regret et Thionville, a donné aux habitants de ces villages la possibilité de faire les vendanges et autres récoltes d'automne. Mais ici...

— On pourrait se procurer du monde.

— Difficilement. Les vedettes allemandes, échelonnées sur les hauteurs, tirent sur les ouvriers et en ont blessé plusieurs, craignant sans doute qu'il n'y eût des soldats parmi eux. Il est vrai que je pourrais faire comme a fait Grandjean, un de mes voisins. Il a réuni moyennant triple salaire dix ouvriers, hommes et femmes, et s'est armé lui-même d'un bon fusil à deux coups. Les vedettes ont fait feu sur le groupe de travailleurs, et Grandjean a riposté. Après l'échange d'une douzaine de balles, on l'a laissé tranquille et il a pu achever ses vendanges.

La bonne vieille se mit à réfléchir.

— Je ne te conseille pas de suivre cet exemple, dit-elle ensuite. De deux choses l'une : ou Granjean a tué les vedettes les plus proches qui alors n'ont pu donner l'éveil, ou elles se sont repliées vers les postes en prévenant de ne pas en envoyer d'autres momentanément. De toutes façons, c'est un grand hasard que les Allemands ne soient pas revenus en nombre pour tuer et disperser les vendangeurs à coup de fusil. Mais ce hasard ne se renouvellerait sans doute pas, et il est bien inutile d'exposer des ouvriers à périr pour un peu de raisin.

— Un peu! c'est bien parlé, ma mère. Un peu! Vous ne vous figurez pas le peu que les Prussiens m'en ont laissé. Ce n'est vraiment pas la peine de se déranger pour le cueillir. On est révolté d'avoir affaire à des maraudeurs pareils!

— Ils mangent beaucoup, mon fils. Je me souviens qu'Axel Zipp, ton garçon de ferme...

— Ils mangent même, sans en oublier une seule, les mûres des ronces des buissons. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de ventres si affamés. Ils seraient capables de dévorer sans sauce ni moutarde tous les...

— Ne t'exalte pas, mon fils, interrompit la bonne vieille, qui fut presque fâchée d'avoir entamé la conversation.

— Je suis calme, reprit-il, je suis calme. C'est un mauvais moment à passer, voilà tout. Mais, on a beau être résigné, on voit à chaque minute des choses qui vous mettent le feu dans le sang. Vous connaissez ce grand bel homme d'une cinquantaine d'années, qui vient toujours à la messe en redingote noire, en cravate blanche, en chapeau haute forme, et qui a un si joli nom?

— Rêvedor.

— Précisément, Rêvedor. Mais d'abord il faut que vous sachiez que, Toul ayant capitulé, l'autorité allemande a requis dans la vallée de la Meuse près de mille chevaux et quatre cents voitures, avec leurs conducteurs, pour aller chercher à Toul les canons de tous calibres et les projectiles pris dans la place.

— Afin de bombarder Verdun?

— Oui, ma mère, et ce sont des Français qu'on oblige à faire ce métier! Ah! par bonheur, j'ai tout livré, moi, et presque tout à Verdun. Je n'ai plus ni chevaux ni voitures... Mais nous parlions de Rêvedor. Voici ce qui lui est arrivé. Jusqu'à présent l'autorité allemande faisait prévenir les maires et on pouvait s'entendre dans les villages afin que chaque cultivateur fût réquisitionné à son tour, dans la mesure de ce qui est à la rigueur possible. Aujourd'hui, c'est changé. Rêvedor, sans avis préalable, a été requis dans un champ, à sa charrue. On lui a ordonné de dételer ses deux chevaux et de marcher en les emmenant. Il n'a pas même pu aller à sa maison et avertir sa femme qui, ne le voyant pas revenir, l'a cru tué et est devenue folle. Est-ce que ce n'est pas horrible, abominable?

— Ah! que je suis contente que Marjorie ne soit pas ici! dit la bonne vieille pour changer l'entretien.

Mais au lieu d'être changé il fut rompu tout à fait car Anselme Daché concentra toute son attention à suivre des yeux son chien danois qui, après avoir dressé successivement ses deux oreilles, ses pattes de devant et ses pattes de derrière, se dirigea lentement vers la porte de la ferme.

Anselme Daché n'avait entendu aucun bruit. Cependant il connaissait trop bien son chien pour ne pas deviner par un simple mouvement de Basnoirs que Basnoirs avait entendu quelque chose et allait voir ce que c'était.

En effet, des aboiements formidables retentirent, suivis d'un hurlement de douleur, comme si le chien eût reçu un coup.

Anselme Daché s'élança au dehors.

— Ici, Basnoirs, ici ! cria-t-il en se portant à son secours.

Mais soudainement le fermier s'arrêta, tandis qu'un sous-officier prussien, derrière lequel s'avançaient six soldats, venait à sa rencontre.

— Eh ! bonjour, monsieur Daché, lui dit-il. Basnoirs ne me reconnaît qu'à moitié, à cause de mon uniforme, sans doute.

Et le sous-officier continua à marcher vers Anselme Daché.

Mais celui-ci recula, et rentra dans l'intérieur de sa maison, en répétant machinalement :

— Ici, Basnoirs, ici !

Puis, restant immobile et pâle devant l'octogénaire :

— Ma mère, lui dit-il, voici Axel Zipp, notre ancien garçon de ferme.

— Axel Zipp ! répondit la bonne vieille. Allons, mon fils, tu as eu le courage de tout supporter jusqu'à cette heure, supporte encore la présence de cet homme. Tu y étais presque préparé. Tu m'as dit plusieurs fois qu'il ne serait pas impossible qu'Axel, ramené dans ce pays par la guerre...

— Oui, ma mère, j'étais préparé... Mais, quand je l'ai aperçu, cela m'a donné un coup terrible au cœur. Jamais je n'avais éprouvé un saisissement pareil.

Pendant ce temps, Axel Zipp plaçait deux sentinelles à la porte charretière, avec ordre de ne jamais perdre de vue deux autres vedettes à cheval postées à droite et à gauche sur la route, à deux cents pas de distance, de manière à surveiller les alentours de la ferme et à la préserver d'une attaque imprévue pendant que les Allemands y seraient.

De taille moyenne et âgé de vingt-sept ans, Axel Zipp avait des cheveux blonds, des yeux bleus, une bonne grosse figure réjouie à laquelle il s'efforçait vainement de donner un air martial.

Parmi les quatre hommes avec lesquels il pénétra dans la ferme, il y en avait deux, d'allures dégagées, qui exerçaient des professions libérales et qui auraient bien voulu voir la guerre se terminer après Sedan ; et deux, de tournure massive et joviale, qui ne regrettaient aucunement leur pays où ils avaient toujours vécu de privations en cultivant la terre et qui ne demandaient pas mieux que de faire bombance en France le plus longtemps possible.

— Tu vas te taire, Basnoirs ? dit Axel Zipp au chien qui ne cessait de s'opposer à l'envahissement de la ferme. Décidément, il ne me reconnaît pas.

La bonne vieille, qui n'avait pas quitté son fauteuil de paille, appela doucement le chien, le saisit par son collier et l'empêcha de bouger, mais non de gronder sourdement.

Axel Zipp fit asseoir ses hommes autour de la table, le fusil à portée de la main, et leur annonça qu'on allait leur servir à boire.

— Je dis à mes soldats qu'ils sont chez des amis, lesquels vont les inviter à se rafraîchir, ajouta-t-il en français. Ah ! je ne saurais vous exprimer combien je suis content de revoir la ferme du Majorat, ainsi que vous, monsieur Daché, et vous aussi, bonne madame Daché. Mais où est donc Robert ? Où est la petite Marjorie ?

Anselme Daché ne répondit pas.

— Robert est absent, dit la grand'mère.

— Pour longtemps ? reprit le Prussien avec une certaine appréhension. Reviendra-t-il aujourd'hui ?

— Non, il ne reviendra pas aujourd'hui.

Si prudentes que fussent ces explications. Anselme Daché jugea utile d'y mettre un terme.

— Quel est l'objet de votre visite ? dit-il. C'est là la première chose à m'apprendre en vous introduisant dans ma demeure.

— Oh ! monsieur Daché, s'écria Axel Zipp, comme vous me recevez froidement !

— Cela vous étonne, Axel ? Vous devriez pourtant comprendre que je ne m'attendais pas à vous revoir chez moi.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Parce que nos anciennes relations vous interdisaient de vous y présenter. Si vous aviez prévenu vos chefs que vous avez été logé, nourri et rétribué durant des années dans cette ferme, ils vous auraient certainement dispensé d'y venir en ennemi.

Axel Zipp se mit à rire.

— Excusez mon hilarité, répondit-il, car c'est votre bizarre raisonnement qui en est cause. A qui voulez-vous que mes chefs s'adressent pour se tirer d'affaire en France, sinon à ceux qui l'ont habitée, qui connaissent les routes et les sentiers de chaque département, les ressources de chaque ville et de chaque particulier ? Quant à moi, on m'a nommé sous-officier parce que je sais très-bien parler français et que je puis fournir les indications les plus utiles sur les départements de l'Est.

Anselme Daché allait répliquer, mais sa mère lui jeta un regard suppliant et il garda le silence.

— Je ne viens pas avec de mauvaises intentions, continua le Prussien. Vous supposez sans doute qu'à présent que ma nationalité et mes insignes me donnent le droit de m'exprimer en maître là où j'ai toujours été traité en serviteur, je vais me venger de vos méchants procédés, de votre avarice, de votre acharnement à me faire travailler au delà de mes forces...

— Oh ! pour le coup, Axel Zipp, vous mentez ! s'écria avec vivacité l'octogénaire indignée de ces propos. Si vous ne vous étiez pas bien trouvé ici, vous n'y seriez pas resté si longtemps.

— Je suis resté parce que je n'aime pas à changer, voilà tout. Mais j'ai été atrocement exploité. On me payait moins cher qu'un Français, on me reprochait

sans cesse de n'avoir pas le cœur à l'ouvrage, de ne penser qu'à manger. Enfin, n'importe! Ne tremblez pas, bonnes gens. Je vous répète que je ne viens pas pour me venger.

— Se venger! reprit la grand'mère ne pouvant plus se contenir. Se venger d'avoir passé ici les meilleures années de sa vie!... Mon Dieu! est-il possible que j'entende un pareil langage?

— Axel Zipp, vous voyez que nous ne serons plus jamais d'accord avec vous sur rien, dit Anselme Daché. Donc, finissons vite. Quel motif vous amène?

— A boire, d'abord, à boire! s'écria l'ancien valet d'un ton joyeux. Je payerai, je donnerai un reçu.

Personne ne bougea.

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin de la cave, reprit-il en continuant à rire. Mais quelle belle chose que la guerre! Me voilà maître absolu dans une maison où j'étais domestique.

Il frappa sur l'épaule d'un de ses hommes qui se leva et le suivit.

Basnoirs poussa un aboiement furieux et voulut s'élancer sur leurs traces.

— Tais-toi, dit la grand'mère en le retenant.

Puis, tendant à son fils la main qu'elle avait de libre:

— Mon Dieu! murmura-t-elle en serrant celle d'Anselme, mon Dieu, accordez-nous la patience et la résignation!

Ils gardèrent le silence tous les deux, tandis que les soldats prussiens fêtaient joyeusement le vin rosé de la vallée de la Meuse.

Trinquer avec ses anciens maîtres eût été pour Axel Zipp une bien douce satisfaction d'amour-propre; mais, certain d'avance d'être refusé, il s'abstint de le leur proposer.

Tout en buvant, il remit à Anselme Daché un papier où, au-dessous de deux timbres bleus formant l'en-tête et contenant quelques mots allemands, se trouvaient quelques lignes de français manuscrit.

— Ceci vous expliquera pourquoi je viens, lui dit-il.

Anselme Daché lut ces mots:

« Ordre de laisser visiter par un détachement des armées allemandes la ferme dite du Majorat dans toutes ses parties et dépendances. »

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

LE TUMULTE ARMAGNAC

SCÈNES HISTORIQUES

(Voir p. 70, 86 et 102)

X

LA CONTRE-RÉVOLUTION.

Heureusement, à l'époque de Charles VI, la bourgeoisie n'était point dépourvue d'énergie, et se sentait capable d'opérer une contre-révolution.

Un des plus influents parmi les notables était l'avocat général Jouvenel des Ursins. Il gémissait de l'état de choses, et s'en entretenait avec le vieux duc de Berri; mais « il n'osait s'en découvrir à personne autre, combien que plusieurs de Paris étaient de sa volonté ».

Un matin, en rêvant, il lui sembla entendre une voix qui disait: « *Surgite cum sederitis, qui manducatis panem doloris.* Levez-vous de vos siéges, vous qui mangez le pain de la douleur. »

Sa femme, « une bonne et dévote dame, » lui dit:

— Mon ami, je vous ai entendu prononcer des mots contenus dans mes Heures. Qu'est-ce à dire?

— Ma mie, répondit-il, nous avons onze enfants, et bien besoin de prier Dieu de nous conserver la paix.

Peu de temps après, Jouvenel s'ouvrit à des chefs de quartier, qui s'ouvrirent à des cinquanteniers et dizeniers. Ils se rencontrèrent du même avis, et se résolurent « à rompre l'entreprise des bouchers ». Ils cherchèrent particulièrement le moyen de soulever contre ceux-ci le peuple parisien. Ce dernier commençait à murmurer. Il n'y avait plus ni commerce ni consommateurs; les artisans étaient las de quitter leurs métiers pour faire le guet nuit et jour. Le terrain était donc en partie préparé pour un revirement.

Il fallait d'abord obtenir l'appui moral des corps constitués, du parlement, de la municipalité de Paris. La communication du rapport des négociations entamées à Verneuil devait leur fournir l'occasion de se prononcer.

L'acquiescement du parlement fut aussitôt obtenu.

Il en fut autrement à l'Hôtel de Ville. Pendant que le prévôt des marchands et les échevins délibéraient avec les notables, les chefs des bouchers, couverts d'armures brillantes qui contrastaient avec leurs mines grossières, et suivis d'une centaine d'individus de leur bord, firent irruption dans la salle, en criant: « Pas de paix fourrée! »

On connaît le procédé, on voit qu'il n'est pas d'hier.

Caboche proféra même une sorte de discours, et dit en terminant: « S'il en est ici qui consentent à cette paix, nous les tenons pour traîtres au roi et à la bonne ville de Paris. »

Il n'y avait rien à faire pour le moment. La séance fut levée.

Mais les partisans de la paix ne se tinrent pas pour battus. Ils se réunirent en secret avec les quarteniers et leurs subalternes, qui tous opinèrent pour la paix, sauf les quatre chefs de la populeuse paroisse Saint-Eustache.

Une contre-révolution devenait imminente. Elle se faisait pressentir dans les actes mêmes du parti cabochien, actes pris sous l'empire de la crainte, aussi bien que destinés à l'inspirer aux autres.

Tandis que bon nombre de prisonniers, notam-

ment les dames, étaient remis en liberté, des listes de proscription étaient dressées, des lettres mensongères expédiées de tous côtés, des bruits alarmants répandus, enfin une levée de deux mille hommes décrétée.

De nouvelles négociations avaient eu lieu à Vernon et à Pontoise, et avaient pris une tournure favorable, malgré les obstacles semés par le duc de Bourgogne, qui sentait l'importance du coup dont son influence était menacée.

Le mardi 1er août, les articles du traité furent lus en conseil royal. Comme on allait en délibérer, « vinrent par manière assez impétueuse » Jean de Troyes, les Legoix, les Saint-Yon, les Caboche, demandant « à voir les articles, afin de les soumettre à ceux de la ville, car la chose leur touchait grandement ». On leur répondit avec fermeté « que le roi voulait la paix, qu'on leur communiquerait les articles, mais qu'ils n'en auraient aucune copie ». Ce n'était pas ce qu'ils voulaient ; mais ils durent se contenter de cette réponse.

Le lendemain, une grande réunion eut lieu à l'Hôtel de Ville. Les adversaires comme les partisans des Cabochiens s'y étaient donné rendez-vous. La séance fut orageuse.

A la fin d'un discours prononcé en faveur de la paix, l'échevin Robert de Bellay osa dire « que ceux qui ne la voulaient pas devaient être réputés des méchants et des traîtres ».

Henri de Troyes jeta un démenti à l'orateur, et répéta jusqu'à trois fois : « Il y a ici des gens qui ont trop de sang et qui ont besoin qu'on leur en tire avec l'épée. »

Cette horrible menace ne déconcerta pas les partisans de la paix. Comme les Cabochiens demandaient la lecture des articles du traité, ce qui eût fourni matière à nouveau tumulte de leur part, « un de la ville » soutint qu'il fallait d'abord, vu l'importance de la matière, en délibérer dans les quartiers rassemblés le lendemain par leurs chefs. On sait que la majorité des quarteniers s'était prononcée dans le sens de la paix. Cette proposition ne faisait donc pas l'affaire des bouchers ; mais elle plut à tous les autres.

« Oui, oui, par les quartiers ! » cria-t-on de toutes parts. En vain un Saint-Yon, puis un Legoix se lèvent. Les cris redoublent.

Lors un charpentier nommé Girace, chef du quartier Saint-Jean, dit résolûment « qu'on devait se ranger à l'avis du plus grand nombre et aller dans les quartiers, et qu'après tout il y avait à Paris autant de frappeurs de cognées que d'assommeurs de bœufs ».

Ce mot courageux décida du résultat de la séance.

Les bouchers essayèrent encore, mais en vain, de faire renvoyer la délibération au samedi, afin de profiter de l'intervalle « pour monter un coup contre les bourgeois ».

Ils ne furent pas écoutés.

Les assemblées de quartiers furent décidées pour le lendemain, et eurent lieu en effet.

L'habile agitateur Jean de Troyes tenta de soulever le quartier de la Cité, en lisant un écrit diffamatoire contre les Armagnacs.

Mais l'avocat général Jouvenel des Ursins lui tint tête ; l'écrit fut arraché des mains de Jean de Troyes, et mis en pièces, aux cris mille fois répétés de : « La paix ! »

Les autres quartiers, sauf ceux des Halles et de l'hôtel d'Artois (demeure du duc de Bourgogne), suivirent cet exemple.

La cause était gagnée, bien qu'il restât encore fort à faire.

Qui n'était pas content? c'était le duc de Bourgogne, que le dauphin contraignit en outre à rendre les clefs de la Bastille. Le duc avait manifesté son sentiment à l'avocat général :

— Jouvenel, Jouvenel, avait-il dit, ce n'est pas ainsi que cela devait se faire.

— Il le fallait bien, avait repris Jouvenel, vu les manières des bouchers. D'ailleurs vous en avez été averti, et vous n'avez pas voulu entendre.

Des feux de joie brûlèrent toute la soirée en l'honneur de la paix. Les bouchers se barricadèrent dans l'Hôtel de Ville, et passèrent la nuit dans les transes.

XI

LE COUP DÉCISIF.

Au point du jour, tous les bourgeois des bons quartiers, comme de Saint-Germain-l'Auxerrois, de la Cité, prirent les armes. L'avocat général Jouvenel des Ursins allait des uns aux autres pour les maintenir dans leurs bonnes résolutions. Il avait donné au duc de Berri le conseil hardi de monter à cheval avec ses hommes d'armes, d'aller prendre le dauphin, et de marcher ensuite au Louvre pour délivrer les prisonniers.

D'un autre côté, le duc de Bourgogne, à qui déplaisait, et pour cause, la tournure que prenaient les événements, cherchait à en prévenir l'issue défavorable pour lui. Il chevauchait par la ville, allant de groupe en groupe, usant de sa plus belle éloquence pour détourner les bourgeois de prendre les armes, offrant sa médiation, et promettant d'obtenir du roi tout ce qu'on voudrait. Mais les paroles de cet ambitieux aux abois « étaient comme un vain son qui frappe l'air, et qu'emporte le vent ». Les bourgeois alléguèrent les ordres royaux. Il dut se retirer désappointé, et chercher des consolations auprès de ses ignobles alliés à l'Hôtel de Ville.

Là venait de se passer une scène d'un genre différent. Les bouchers avaient encore tenté d'user de leur ascendant sur le peuple pour l'émouvoir

contre cette paix « qui n'était, disaient-ils, à l'honneur ni du roi, ni du duc de Bourgogne, ni de la ville, ni de ses habitants, mais des *bandes*, » c'est-à-dire des Armagnacs.

Ils assemblèrent donc leurs gens sur la place de Grève. Toutefois ils reçurent le plus bel affront qui leur pût advenir. « Le menu commun ne voulut oncques recevoir leurs paroles ; mais ils commencèrent tous d'une voix à crier : « La paix ! la paix ! Qui n'en veut « point passe à gauche, qui la veut passe à droite. »

Tous passèrent à droite. Les Cabochiens se trouvèrent seuls, et se retirèrent l'oreille basse à l'Hôtel de Ville. C'est là que les rejoignit le duc de Bourgogne.

Tels sont les retours de la faveur populaire.

Pendant ce temps le parlement, l'Université, le clergé s'étaient présentés au roi à l'hôtel Saint-Paul, et lui avaient exposé leurs vœux pour l'apaisement des discordes. Au milieu d'un discours survinrent les troupes de la milice urbaine. Alors le duc de Guienne, revêtu de ses armes sous sa robe de soie brochée d'or, monta à cheval et se plaça comme chef suprême au milieu des bourgeois, qui le saluèrent de leurs acclamations. Il se mit en marche, accompagné des ducs de Berri et de Bourgogne, et, suivi de plusieurs milliers d'hommes d'armes, ainsi que d'une multitude innombrable de gens de pied ; le cortége se dirigea vers le Louvre. Lorsqu'il passa devant l'Hôtel de Ville, les bouchers interpellés ne purent se dispenser de se joindre à cette imposante manifestation. Mais bientôt ils s'esquivèrent et quittèrent Paris, dans la crainte d'être « dépiécés ».

Tous les prisonniers encore détenus au Louvre furent remis en liberté. La contre-révolution était terminée.

Le soir, on chevauchait librement par la ville. Et les bonnes gens disaient en voyant passer le duc de Berri, nommé de nouveau capitaine de Paris, « que c'était bien autre chevaucherie que celle de Jacqueville et des Cabochiens ».

Par contre, « il y en avait qui avaient grand désir de frapper sur le duc de Bourgogne qui s'en doutait fort ». Mais l'intègre Jouvenel des Ursins rassura le duc, affirmant « que lui-même mourrait plutôt que de lui voir faire déplaisir de sa personne ».

Quoi qu'il en soit, le dimanche suivant, Jean sans Peur dîna de bonne heure et s'en vint devers le roi à son dîner. Le roi était « comme en transes de sa maladie ».

— Il fait moult beau temps, sire, dit le duc Jean ; vous plairait-il d'aller vous ébattre jusque vers le bois de Vincennes?

L'ébattement qu'il entendait, observe le chroniqueur Jouvenel, était qu'il le voulait emmener. On sait l'intérêt qu'il avait à le faire. Le coup était hardi autant qu'habile. Peu s'en fallut qu'il ne réussît.

Le roi, très-content, accepta, et le cortége partit.

Mais le bruit en vint aux oreilles de l'avocat général Jouvenel des Ursins. Aussi avisé que vigilant, Jouvenel fait monter six cents hommes à cheval, et se porte à leur tête au bois de Vincennes. Il ne tarde pas à rencontrer le roi avec le duc :

— Sire, dit-il au roi, le temps est bien chaud pour courir les champs. Venez en votre bonne ville de Paris.

Le roi trouva que Jouvenel avait raison, et revint sur ses pas.

Qui fut décontenancé ? ce fut Jean sans Peur.

— Ce n'est pas la manière de faire les choses, dit-il à Jouvenel; je mène le roi à la chasse.

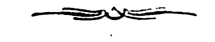
— Vous le menez trop loin, répliqua l'avocat général. Tous vos gens ont leurs *houzeaux* de voyage, et vos trompettes vous accompagnent.

Sans plus discourir, il emmena Charles VI. Le duc de Bourgogne prit congé du roi, et, prétextant les affaires de Flandre, tourna bride et prit la route de ses États.

Ainsi se termina le mouvement démagogique parisien de 1413. Fruit de l'état d'anarchie et de la décadence des mœurs où était tombée la France, sans raison d'être sérieuse comme sans but bien déterminé, il dénote dans les esprits un malaise général précurseur d'une crise plus aiguë, et semble le premier accès d'un mal qui devait atteindre plus tard son plus haut degré d'intensité.

Le dénouement de cette tentative populaire est particulièrement instructif en ce qu'il montre comment se comportaient nos pères en temps de révolution. Sans doute, dans l'exposé qui précède, ils n'apparaissent pas toujours sous les couleurs les plus flatteuses. Toutefois ils ne semblent pas non plus totalement dépourvus de qualités. On ne peut leur refuser notamment l'énergie, le courage, la foi inaltérable en la monarchie, bases solides sur lesquelles pouvait s'asseoir dans la suite la régénération de la France. Un point particulièrement digne de remarque est l'esprit d'initiative de la classe bourgeoise. Nous autres enfants du dix-neuvième siècle, nous n'avons pas été accoutumés à ce spectacle, et ce n'est peut-être pas sans étonnement que nous voyons les honnêtes gens du quinzième se tirer très-bien eux-mêmes d'embarras. Ce dernier fait mériterait sans doute les honneurs d'une explication, mais elle sortirait du cadre que nous nous sommes tracé. Quoi qu'il en soit, puissent les exemples donnés par nos pères au quinzième siècle n'être point perdus pour leurs descendants du dix-neuvième !

AUGUSTIN FRANÇOIS.





LE VALAIS

La vue de ce groupe de paysans du Valais, dont les habitants s'appelaient *Vallenses* sous les Romains, révèle que ce pays est plus pittoresque que sain. En effet, ce canton de là Suisse, situé dans la partie méridionale de la Confédération, riche en céréales, en vins, en fruits, en mines d'argent, de fer, de cuivre, de houille, renommé par ses belles forêts et ses pâturages abondants, a une population maladive sujette à cette horrible infirmité qui s'appelle le goître. Un grand fleuve, le Rhône, coule au fond de sa grande vallée, bornée au nord par les Alpes bernoises, à l'est et au sud par les Alpes lépontiennes et pennines.

Lorsqu'il se partage en Haut et Bas-Valais, ce dernier appartient aux ducs de Savoie. Le Haut-Valais, demeuré indépendant, conquit en 1475 la partie devenue savoisienne, et le tout finit par devenir un canton de la Confédération suisse. En 1801, le Valais se sépara de ses récents alliés et se transforma en république indépendante, sous la protection de la France. Napoléon Ier le réunit, en 1810, à son immense empire, sous le nom de département du Simplon. En 1814, il redevint un des vingt-deux cantons de la Suisse, ce qu'il est encore aujourd'hui.

MARIE-AMÉLIE.



Paysans du Valais.

UN ENFANT GATÉ

Voir p. 41, 60, 74, 89, 108, 114 et 139.)

CHAPITRE XI (SUITE)

Ils apportaient une nouvelle en effet. Un voiturier de Valognes, retenu à Darville jusqu'au lendemain, offrait de louer sa voiture pour une excursion dans les environs. C'était une occasion unique qu'il s'agissait de prendre aux cheveux.

— Tout vient à point à qui sait attendre, dit Mme Eugénie en souriant ; je ne vous refuserai certainement pas ce plaisir. Nous accompagnerez-vous, ma mère?

— Non, oh! non, répondit la grand'mère en hochant doucement la tête ; par cette grande chaleur, tout dérangement me serait insupportable.

— La voiture est petite, d'ailleurs, dit Édouard ; bonne-maman ne s'y trouverait pas commodément.

— Allons voir cela, dit Mme Eugénie. Gustave, appelle Léopold et Amélie ; viens, mon petit Alfred.

Elle prit Alfred par la main et remonta la grève suivie par Édouard qui soutenait le pas un peu chancelant de sa grand'mère, et par Gustave qui, après avoir hélé les ramasseurs de coquillages, s'était chargé des pliants.

La voiture se trouvait devant la porte de l'écurie de l'*Ancre d'argent*. C'était une américaine assez mal construite, où l'on ne put découvrir que cinq places.

— Léopold pourrait bien se mettre entre nous deux, mère! s'écria Amélie qui avait remarqué l'air maussade que son cousin avait pris en se voyant exclu de la promenade.

— Mon cheval est fatigué, et il y a des côtes, dit le voiturier vivement ; je ne puis accepter que quatre personnes.

— Léopold et Fédik resteront me tenir compagnie, dit aimablement la grand'mère ; partez sans vous occuper de nous.

— Vous vous en chargez, ma mère? demanda Mme Eugénie.

— Je m'en charge.

— Ils ne vous quitteront pas?

— Certes non, Choucroute avancera la tente sur la grève, ils joueront là tout à leur aise. N'est-ce pas, mes enfants?

— Ah! bonne-maman, je suis très-content de rester avec vous toute seule! s'écria Fédik en prenant dans ses petites mains la main ridée de sa grand'-mère, et Léopold aussi.

Léopold resta muet. Il entrait dans ses habitudes égoïstes d'enfant gâté de vouloir aller partout, et il était souvent blessé de se voir traiter avec si peu de cérémonie. Dans les nombreuses familles, il arrive sans cesse que, par la force même des choses, on soit obligé de se séparer.

Jusque-là, en sa qualité de nouveau-venu, il avait eu sur ses cousins une sorte de préséance; mais Mme Eugénie, reconnaissant que ces bons offices n'éveillaient ni sa délicatesse ni sa reconnaissance, avait pris la résolution de l'abandonner aux hasards de son rang d'âge.

Personne ne prit garde à sa mauvaise humeur; l'on déjeuna gaiement et un peu à la hâte.

La belle terre de Blanchelande, que l'on avait prise pour but d'excursion, était éloignée de plusieurs lieues, et le voiturier prédisait que même en partant de bonne heure on ne reviendrait qu'à la nuit.

Pendant qu'on attelait l'américaine, Édouard et Gustave aidèrent Choucroute à porter à quelque distance de l'auberge le banc surmonté d'une tente, qui était le siége ordinaire de Mme Dauvellec.

— Ma mère, vous me promettez de ne pas quitter les enfants? dit Mme Eugénie au moment de monter en voiture.

— Ma fille, soyez tranquille, je ne les perdrai pas de vue; soyez bien tranquille, répondit la bonne grand'mère qui tenait Alfred d'une main et qui avait l'autre placée sur l'épaule de Léopold. Je passerai mon après-midi sur la grève où ils s'amusent toujours; ils ne me quitteront pas d'une semelle.

Sur cette assurance, on partit, et Mme Dauvellec, faisant signe à Choucroute d'ouvrir le large parasol qu'il avait posé sur son épaule, se dirigea vers son petit abri. Léopold et Alfred la précédèrent, poussant devant eux une brouette d'où sortaient les pelles et les râteaux de bois qui leur servaient à entasser le sable en monticules, à le disperser ou à le remuer pour y chercher des coquillages.

— Faut-il rester avec madame? demanda Choucroute, lorsque Mme Dauvellec fut assise; surveiller les enfants sera peut-être bien fatigant!

— Du tout, du tout; d'ici je vois toute la grève. Allez aider votre femme, mon bon Choucroute; ce départ précipité a tout mis sens dessus dessous dans les chambres, vous êtes parfaitement libre jusqu'à l'heure du goûter.

Choucroute ne se faisait jamais répéter un ordre: il tourna immédiatement les talons et regagna l'auberge. Mme Dauvellec chercha des yeux ses petits compagnons. Ils s'étaient établis contre une grande roche isolée et labouraient le sable à qui mieux mieux. Satisfaite de les voir aussi occupés de leur jeu, elle posa sur ses genoux sa corbeille à ouvrage et y prit un tricot, un joli petit bas rayé de bleu et de blanc.

Elle ne travailla pas longtemps. L'atmosphère chaude et lourde disposait au sommeil, et la brise et le flot chantaient à ses oreilles une sorte de berceuse monotone et ravissante qui ne tarda pas à produire son effet.

Quand Alfred, délaissant soudain son jeu sur un ordre de Léopold, accourut vers sa grand'mère pour lui demander de quoi enfiler un collier de brillantes coquilles, il la trouva profondément endormie.

Il la considéra quelque temps en silence, puis, ramassant le peloton qui avait roulé sur le sable, il se dressa sur la pointe des pieds.

— Je voudrais bien vous réveiller, grand'mère, dit-il bien bas.

Vain désir! grand'mère dormait comme un loir.

— Que ferai-je pour la réveiller? pensa Fédik.

Alors, remarquant que Mme Dauvellec avait glissé une de ses fines aiguilles d'acier dans ses épais cheveux blancs, il en arracha une seconde au tricot et la plaça méthodiquement vis-à-vis de l'autre. La double secousse ne produisit aucun résultat; mais les aiguilles produisaient un si joli effet, que les trois autres passèrent des mailles de coton dans les papillotes d'argent.

Il opérait avec de telles précautions que Mme Dauvellec n'en était aucunement troublée.

Il sourit en voyant la jolie auréole qu'il avait faite au cher visage de sa grand'mère; puis il dit, toujours bien bas:

— Grand'mère, vous ne voulez pas vous réveiller?

Et sa parole demeurant inefficace, il retourna en gambadant vers Léopold.

— Comme tu as été longtemps! s'écria celui-ci; donne-moi le fil bien vite, tous les coquillages sont percés.

— Je n'ai pas de fil, répondit Alfred: grand'mère dort.

Léopold, qui triait des coquillages, releva vivement la tête.

— Elle fait semblant, dit-il.

— Oh! non, elle dort pour de bon.

Léopold se leva debout.

— Choucroute est-il là?

— Non, il n'y a personne.

A ce mot, une expression singulière, la mauvaise expression des anciens jours, se peignit sur le visag bruni de Léopold.



Il jeta autour de lui ce regard furtif qui annonce le passage d'une pensée déloyale sur l'âme, et, après avoir fait signe à Alfred de l'attendre, il marcha lentement vers le banc où Mme Dauvellec dormait du sommeil du juste, aussi paisible que profond.

La gardienne vigilante et respectée n'avait plus d'yeux pour voir, il n'y avait vraiment personne, et le mauvais esprit souffla à l'enfant je ne sais quelle joie malsaine.

Il retourna auprès d'Alfred et, dispersant d'un coup de pied les coquillages péniblement amoncelés :

— Tiens, dit-il.

— Oh ! Léopold, cria Alfred avec saisissement.

— Oh ! quoi ? Est-ce que c'est amusant de faire des tas de coquillages ? Je m'ennuie à cela, moi ! Je sais bien où je voudrais aller.

— Où ?

— A la grande anse pêcher des plies ; c'est ça qui est amusant !

— C'est défendu, tu sais bien.

— Oui, avant et après la marée, parce qu'alors on enfonce dans le sable; mais c'est très-sec maintenant. Veux-tu venir, Alfred ? Tu verras comme c'est amusant.

— Si bonne-maman permet, je veux bien y aller.

— Puisqu'elle dort, on ne peut pas demander sa permission. En allant, nous entrerons chez le père La Plie, je lui demanderai sa petite pipe et nous fumerons.

— Mais c'est défendu ! cria Alfred dont cette succession de projets commençait à agiter la petite tête.

— C'est défendu à toi, pas à moi ; Édouard fume des cigarettes, tu sais bien.

— Il est grand.

— Pas beaucoup plus grand que moi. A Châtel, j'ai vu un petit garçon de ton âge qui fumait.

— De mon âge à moi, Léopold ?

— Oui, c'est si amusant de fumer ! la tête tourne, c'est comme si on rêvait. Viens-tu ? Tu ne viens pas ? je pars.

Léopold marcha à grandes enjambées vers la petite chaussée.

— Léopold... bonne-maman ! cria Alfred éperdu.

Et, ne sachant où aller, il courait vers le banc, puis, revenant sur ses pas, retournait vers Léopold. Celui-ci marchait vite, comme pour le fuir, puis s'arrêtait tout à coup comme pour l'attendre : la vraie stratégie de la tentation. S'il avait couru bien fort, Alfred fût retourné vers sa bonne-maman. S'il avait attendu, Alfred aurait recommencé ses observations. En s'éloignant assez pour ne pas l'entendre et en restant néanmoins à la portée de son regard, il l'attirait forcément à le suivre. Ce fut ce qui arriva. Après avoir décrit deux ou trois zigzags désespérés, Alfred courut droit sur Léopold et le rejoignit tout près d'une cabane bâtie à l'extrémité de la chaussée.

— Assieds-toi là, dit Léopold, fais comme moi, tire tes bas et tes espadrilles, et fourre-les sous cette grosse pierre. Nous marcherons bien mieux nu-pieds sur la grève.

Alfred ne se fit pas prier. Marcher nu-pieds était pour lui un extrême plaisir.

Pendant qu'il se déchaussait à grand'peine, Léopold montait quelques degrés formés par des galets énormes réunis par un ciment grossier et, de son air le plus aimable, souhaitait le bonjour au père La Plie qui, assis par terre, raccommodait un filet.

Le bonhomme répondit par un sourire au bonjour de l'enfant et dit :

— Ces messieurs ont sans doute envie de faire une promenade en mer ?

— Mes cousins se promènent en voiture aujourd'hui.

— Ah bon ! alors il ne s'agit pas d'embarquer, car pour vous, mon petit monsieur, vous n'êtes qu'un marin d'eau douce.

— Vous n'avez jamais peur, en mer, vous, père La Plie ?

— Jamais, par la grâce de Dieu.

— Est-ce que ce sont les poissons qui font de si grands trous dans votre filet ?

— Eux-mêmes. Ah ! ils défendent bien leur vie. Cette nuit, j'ai trouvé trois hameçons mangés.

— Ils mangent les hameçons ?

— Ils coupent avec leurs dents la ficelle qui les attache, et vont les avaler chez eux. Il y a de ces grands congres qui ont une force de cheval.

— Ah ! les vilaines bêtes ! Dites donc, père La Plie, est-ce que mon cousin Édouard n'a pas oublié son paletot dans votre bateau, hier ?

— Si. Voulez-vous le lui rapporter ? il est là accroché à une gaffe.

Léopold marcha vers la cabane, aperçut le vêtement, glissa vivement sa main dans une des poches et en retira prestement deux objets qu'il fit disparaître dans la sienne ; puis revenant dans la cour :

— Il est trop lourd, dit-il hypocritement, il me gênerait pour courir ; je le reprendrai en passant.

Et, descendant rapidement les marches, il alla retrouver Alfred qui glissait avec effort ses espadrilles sous la pierre indiquée.

— Père La Plie, nous avons mis nos bas et nos souliers ici, sous une pierre, cria Léopold.

— C'est bon, répondit le père La Plie de sa grosse voix de tempête ; vous les retrouverez là où vous les mettez.

— Le père La Plie est là ? dit Alfred ; je vais aller lui dire bonjour.

— Viens pêcher, dit Léopold en l'entraînant.

Ils tournèrent la falaise et s'avancèrent dans cette grève immense dont l'accès leur avait été défendu, d'abord à cause de son éloignement de toute habitation, puis à cause des anses remplies de sables réputés dangereux surtout pour les enfants, parce qu'à certaines heures ils devenaient mouvants.

Ce danger était demeuré problématique pour Léopold. Dans son ignorance, il n'avait vu dans cette défense qu'une limite posée à sa liberté.

Le père La Plie, Choucroute, Édouard et Gustave étaient allés pêcher très-souvent dans ces terribles anses; une ou deux fois il s'y était hasardé lui-même et il avait seulement senti le sable plus mou que partout ailleurs. Or, c'était au fond de ces anses qu'il y avait de jolis courants d'eau claire dans lesquels sautillaient des crevettes, et c'était dans ce sable humide qu'on pêchait de petites plies très-délicates, rien qu'en frappant du plat de la main sur la surface humide.

Un peu avant d'y arriver, les enfants s'arrêtèrent à l'ombre d'un grand rocher qui les rafraîchit par son ombre. Alfred était fatigué; mais ses poches étaient gonflées de charmantes coquilles ramassées en marchant, et il trouvait sa promenade extraordinairement enivrante.

— J'ai des cigarettes, dit Léopold en tirant de sa poche un petit paquet enveloppé de papier. Si tu dis à ma tante que j'ai fumé, je ne t'emmène plus jamais avec moi.

Alfred ne répondit pas. Léopold, en ce moment, prenait à ses yeux de très-grandes proportions, et d'ailleurs il se sentait sous son unique protection.

Tout ébahi d'admiration, il le regarda battre le briquet et allumer une cigarette.

— A moi ! s'écria-t-il, à moi aussi !

— Non, tu serais malade.

— Non, non, je fais quelquefois des bouffes dans la pipe de Choucroute. Je t'en prie, Léopold, donne-moi une cigarette.

— Je n'en ai pas, je n'en ai qu'une.

— Une bouffe alors, une bouffe, rien qu'une bouffe.

— Une bouffe, tiens, voilà.

Et la cigarette passa entre les lèvres roses d'Alfred, ce qui acheva de l'enivrer d'admiration pour Léopold et de lui faire perdre toute notion de la grave désobéissance qu'il commettait.

Qui eût aperçu le sage petit Fédik une cigarette dans la bouche eût cru rêver. Chez le colonel Dauvellec, nulle habitude malsaine n'était possible. Édouard n'aurait pas fumé une cigarette de plus que le nombre permis par son père aux jours de fête; le danger de l'abêtissement par l'abus du tabac était par là même écarté. Mais en ce moment Léopold retrouvait au fond de sa conscience gâtée tous ses mauvais instincts, et il abusait sans remords de la crédulité de son petit cousin.

Cependant, égoïste avant tout, il déclarait bientôt rudement à Alfred que ses bouffes usaient la cigarette, et qu'il ne l'aurait plus. A sa grande surprise, Alfred ne protesta pas.

— Ça t'agace, reprit le méchant enfant.

— Non, répondit Fédik qui était tout pâle, j'ai... j'ai... j'ai...

— Quoi? dis donc, qu'as-tu?

— Mal au cœur.

Un éclat de rire de Léopold lui répondit.

— Si tu es malade, va-t'en, dit-il.

Alfred regarda l'immensité qui les entourait.

— Tout seul, j'aurais peur, bégaya-t-il.

— Eh bien ! allons pêcher, cours un peu, cela passera.

Ils se mirent à courir, et le mouvement remit un peu le pauvre Alfred.

— Ah ! nous trouverons beaucoup de petits poissons, s'écria Léopold; le sable est tout foncé : le père La Plie n'en cherche jamais que lorsqu'il est de cette couleur-là.

Dans l'anse très-vaste qui s'arrondissait contre une falaise rocheuse, le sable était en effet d'une nuance beaucoup plus foncée, et formait comme une longue traînée roussâtre qui atteignait vraisemblablement le flot. Le filet d'eau jaillissant des rochers et que gonflait la moindre pluie d'orage entretenait cette fraîcheur en cet endroit. Le ruisselet sortait de la falaise, se glissait sous un lit rocheux, puis se perdait dans le sable auquel il donnait la teinte foncée qui réjouissait en ce moment les yeux de Léopold.

Les deux enfants remontèrent jusqu'à la source du petit ruisseau et commencèrent leur pêche.

Elle consistait à poursuivre des crevettes transparentes et de petits poissons argentés qui prenaient leurs ébats dans le filet d'eau.

Alfred trouvait si agréable de marcher dans l'eau, qu'il ne quittait guère le lit du ruisseau.

Léopold, lui, aimait mieux frapper sur le sable où l'on enfonçait un peu, espérant voir paraître des plies, et ne trouvant guère que des coquillages fort bons du reste, et dont il se régalait sur l'heure.

Ils avançaient peu à peu dans la grève, Alfred ayant de l'eau jusqu'aux chevilles, Léopold tirant, non sans peine, ses pieds l'un après l'autre du sable mouillé.

— C'est drôle, comme on enfonce ! dit-il tout à coup ; l'autre jour, je n'enfonçais pas comme cela.

— Oh ! j'en tiens une, s'écria Fédik en se relevant, son petit poing tout crispé pour retenir une crevette qu'il avait faite prisonnière.

Et, regardant devant lui, il ajouta, répondant à l'observation de Léopold :

— C'est peut-être la mer qui fait ça.

— La mer, ricana Léopold; où est-elle, la mer?

— Elle arrive. Regarde, on dirait des moutons.

Léopold, qui parlait les yeux fixés sur le sable, releva brusquement la tête.

— Oui, elle vient, dit-il; je croyais qu'elle ne venait pas à cette heure. Nous sommes bien loin, sais-tu. Eh bien ! où cours-tu ?

— Oh ! la grosse crevette, cria Alfred ; viens, Léo-



pold; nous allons la prendre avant qu'elle arrive dans la mer.

— Laisse-la! cria Léopold; reviens!

Mais Alfred était lancé, il galopait à la poursuite de la crevette dans le petit ruisseau qui allait s'élargissant et diminuant de profondeur.

Tout à coup un cri perçant retentit.

— Oh! comme j'enfonce! comme j'enfonce! s'écriait Alfred.

Il avait touché du pied la zone humide et n'en pouvait plus retirer ses pieds.

— Je t'avais bien dit de ne pas aller jusque-là! s'écria Léopold en s'élançant en avant.

Mais il était plus lourd qu'Alfred et il se sentit enfoncer lui-même.

— Léopold! Léopold! criait Fédik en agitant les bras, viens me tirer d'ici; j'enfonce, j'enfonce.

Léopold, pressentant l'affreux danger où il avait entraîné son cousin, comprenant clairement qu'il ne pourrait avancer jusqu'à lui qu'en s'engloutissant lui-même, sentit une sueur froide perler à ses cheveux.

— Attends, cria-t-il, attends, ne bouge pas, je vais chercher Choucroute.

Et, se dépêtrant à grand'peine du sable, ne réfléchissant pas qu'il avait près de deux kilomètres à faire et que tout secours pourrait bien arriver trop tard, il prit sa course vers le village, poursuivi par les cris perçants et les sanglots d'Alfred.

Et bonne-maman dormait toujours, et la brise ne lui apportait pas cette plainte déchirante de son enfant bien-aimé menacé d'une mort aussi affreuse qu'imprévue.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite au prochain numéro. —

MADAME ÉGO

PERSONNAGES :

Mme Égo, vingt-huit ans.
M. Égo, trente-deux ans.
M. Dubois, trente ans.
Mme Dubois, vingt-cinq ans.
La mère Dupré.
M. et Mme Cacochyme, de soixante-dix à quatre-vingts ans.
Mlles Déperry, soixante-dix ans.
Une jeune bonne portant un enfant.

La scène se passe aux eaux.

SCÈNE PREMIÈRE

Promenade. On aperçoit des buveurs d'eau qui se promènent sous les arbres.

M. ÉGO, M. DUBOIS

(Ils marchent en sens contraire, tête baissée, et se choquent brusquement.)

M. Dubois. — Monsieur, je vous demande mille pardons. (Se frottant le front.) J'ai dû vous faire bien mal, si j'en juge par le contre-coup?

M. Égo. — C'est peu de chose, monsieur (il salue); mais... mais...

M. Dubois. — Mais... Ah çà! je ne me trompe pas?

M. Égo (souriant tristement). — Ni moi non plus?

M. Dubois — C'est bien toi? Est-ce possible?

M. Égo. — Quelle heureuse rencontre!

M. Dubois. — Tu me reconnais, j'espère?

M. Égo. — Parfaitement. Maximilien Dubois.

M. Dubois. — C'est ça même; franc étourdi, mais bon diable!

M. Égo. — Je suis charmé de te retrouver.

M. Dubois. — On ne le dirait pas; je te trouve triste.

M. Égo. — Ah! on n'a plus quinze ans!

M. Dubois. — Je ne le regrette pas.

M. Égo. — La jeunesse s'en va; on sent le poids de la vie!

M. Dubois. — La jeunesse s'en va! Bien obligé! Tu as trente-deux ans, et j'en ai trente.

M. Égo. — Ah! toi, je te retrouve comme je t'ai laissé, gai, rieur, bon enfant; reste ainsi, si tu peux!

M. Dubois. — Je ne compte pas changer.

M. Égo. — On ne sait pas. Les circonstances font les hommes. Moi aussi, j'ai été gai.

M. Dubois (riant). — Dis donc, entre nous, tu m'as l'air joliment grognon, mon brave! Qu'as-tu donc fait pour en venir là?

M. Égo. — J'ai fait comme tout le monde.

M. Dubois. — tu parles à demi-mots, comme les anciens oracles. Qu'entends-tu par : J'ai fait comme tout le monde? Veux-tu parler de mariage? Il me semble que c'est notre but à tous; but très-sérieux, très-propre à nous encourager, à nous consoler....

M. Égo (vivement). — Ne dis pas cela, ne dis pas cela!

M. Dubois. — Comment! tu ne veux pas qu'on se marie? Tu aimerais mieux me savoir voué au célibat que marié à une jeune fille modeste, aimable, vertueuse, accomplie?

M. Égo. — Accomplie, accomplie! je connais ces portraits-là!...

M. Dubois. — Tu veux qu'on passe sa vie tout seul, comme un hibou?

M. Égo. — La liberté est une belle chose.

M. Dubois. — La liberté! On finit par s'ennuyer.

M. Égo. — Et tu crois que quand on est marié, on ne s'ennuie pas?

M. Dubois. — Peut-être bien de temps en temps; mais du moins on s'ennuie à deux!

M. Égo. — Que tu es jeune encore!...

M. Dubois. — Tu me fais l'effet de mon grand-père, mon pauvre Blondel!

M. Égo. — A propos, je te dirai qu'on ne m'appelle plus Blondel!

M. Dubois. — Tiens! depuis quand?

M. Égo. — Depuis qu'on m'appelle Égo.

M. Dubois. — En l'honneur de quel saint?

M. Égo. — La famille de ma femme l'a exigé ; le nom se serait éteint, il n'y avait que des filles...

M. Dubois (riant aux éclats). — Tiens, tiens, tiens! il est marié, ce farceur-là, lui qui me prêche le célibat!

M. Égo (soupirant). — Oui, je suis marié.

M. Dubois. — Quel soupir! Un moulin en aurait fait trois tours! Voyons, mon pauvre ami, plaisanterie à part, tu as de la peine, conte-moi ça. Quand on a été ensemble sur les bancs du collége...

M. Égo. — Ah! je n'ai pas le droit de me plaindre.

M. Dubois. — Une imprudence, hein? Tu as épousé une bonne petite femme, aimable, gentille, mais sans dot?... Ah! c'est une folie bien pardonnable, mais très-dangereuse, parce que, quand il n'y a pas de foin au râtelier... Allons, tu t'es mis dans l'embarras? Parle, ma bourse est à toi. Entre camarades, bah!

M. Égo. — Je te reconnais là, mon bon Maximilien. Non, tu te trompes ; j'ai fait au contraire ce qu'on appelle un *beau* mariage ; j'ai épousé une héritière.

M. Dubois. — A-t-il du bonheur, ce garçon-là! Il est capable d'avoir épousé vingt mille livres de rente... trente, peut-être? quarante?

M. Égo (bien triste). — Soixante.

M. Dubois. — Soixante? (Riant :) C'est toi qui me prêteras de l'argent si j'en ai besoin.

M. Égo. — Très-volontiers.

M. Dubois. — Je comprends. Tu as trouvé des écus, mais la femme n'est pas belle. Que veux-tu! on ne peut pas tout avoir. D'ailleurs on s'accoutume au visage que l'on voit tous les jours, beau ou laid.

M. Égo. — Ma femme est fort bien.

M. Dubois. — Ah! alors c'est le côté moral qui laisse à désirer? L'éducation n'a pas été ce que tu croyais?...

M. Dubois. — Détrompe-toi encore : c'est une femme de devoir, pieuse, austère même dans ses principes ; elle a du goût, du tact, de l'esprit naturel et de l'esprit acquis.

M. Dubois (s'emportant). — Dis que tu es le plus heureux des hommes, et que ça finisse!

M. Égo (les yeux au ciel). — Ah!

M. Dubois. — Il paraît que je suis indiscret ; tu ne parles que par soupirs et par interjections. J'en suis resté tout bonnement au temps fortuné où nous mangions volontiers dans la même assiette. Je viens à toi le cœur ouvert ; je te trouve froid, plein de réticences.

M. Égo. — Tu sais, mon cher ami, il y a des situations difficiles à dépeindre.

M. Dubois (lui tendant la main). — Tu as du chagrin, mon bon Gustave? tiens, cela me serre le cœur ; j'ai l'écorce légère, mais je sais compatir aux souffrances de mes amis.

M. Égo. — Je te connais ; aussi vais-je t'avouer ce que je n'avoue à personne. Eh bien! je suis dans une position brillante, et je ne me trouve pas heureux.

M. Dubois. — Toi si bon, si doux!

M. Égo. — Oui, je suis bon, doux et faible, comme cela arrive ordinairement.

M. Dubois. — Tu te laisses mener par ta femme?

M. Égo. — Que ne ferait-on pas pour avoir la paix! Ah! si jamais tu te maries, tâche de connaître le caractère, et de savoir si la personne que tu recherches est réellement dévouée. L'égoïsme dans l'affection, c'est un martyre!

M. Dubois. — Connaître le caractère d'une jeune fille, ce n'est pas facile. Elles sont toutes charmantes, souriantes, ravissantes!

M. Égo (grave). — Ne te fie pas à l'apparence. Un bon caractère et un amour dévoué sont choses rares. Il y a des femmes irréprochables, capables même de grandes vertus, et qui ne savent pas se surmonter dans de fort petites choses.

M. Dubois. — Ah oui! de l'héroïsme dont on n'a que faire, car les grandes occasions ne se rencontrent pas; tandis qu'on a toute la journée la faculté d'ennuyer son mari. Ah ciel! on devrait ajouter aux litanies : D'une femme égoïste, *libera nos, Domine*.

M. Égo. — Farceur, tu plaisantes toujours! Oui, beaucoup de femmes se figurent qu'elles aiment leur mari, et elles le rendent fort malheureux. Leur affection n'est qu'une domination despotique, et légitimée aux yeux de tous.

M. Dubois. — Ce n'est pas toujours ainsi, heureusement. Tiens, Gustave, c'est mal à moi de te tromper, même en plaisantant: je suis marié.

M. Égo (reculant de trois pas). — Marié! toi! ah mon pauvre ami!

M. Dubois (gaiement). — Oh! ne te donne pas la peine de me plaindre : ma femme n'a pas d'autre pensée du matin au soir, que de m'être agréable.

M. Égo. — Tu plaisantes encore?

M. Dubois. — Non vraiment, je parle très-sérieusement. Elle a un caractère délicieux!

M. Égo (doutant). — Allons donc!

M. Dubois. — Elle est bonne, affable, gaie, simple, charmante.

M. Égo. — Allons! puisque tu le dis... tant mieux pour toi!

M. Dubois. — Ah! certes, je n'ai qu'à remercier le ciel. Ah çà! mon pauvre Gustave, je te trouve une fichue mine! Qu'as-tu? C'est toujours pour quelque chose évidemment qu'on vient aux eaux? Moi, c'est ma troisième année; je viens pour mon bras (il se tâte le bras gauche)... un accident de chasse déjà ancien, mais qui me laisse une douleur... Toi, tu es jaune; c'est le foie qui est malade?

M. Égo. — Ah! je n'en sais rien ; le foie, les nerfs, tout le système!

M. Dubois. — Tu n'étais pas ainsi avant ton mariage?

M. Égo. — Avant mon mariage? j'étais parfaitement bien, parfaitement bien!

M. Dubois. — Pauvre diable! (On entend le tonnerre.) Tiens, un orage.

M. Égo. — Mon ami, il va pleuvoir, je te quitte pour aller retrouver ma femme et mon enfant, qui sont à deux cents pas.

M. Dubois. — Ah! te voilà père de famille?

M. Égo. — Oui, j'ai deux enfants : une petite fille de sept ans, qui est restée en Anjou, chez ma belle-mère, et un petit garçon de deux ans. C'est le charme de la vie!... Quel nuage! Adieu, mon cher Maximilien, adieu.

M. Dubois. — Le vent le chasse, ce nuage; il ne pleuvra pas. En tout cas, je t'accompagne ; tu me présenteras à madame Égo?

M. Égo. — Non, non, pas aujourd'hui.

M. Dubois. — Mais si, le plus tôt possible.

M. Égo. — C'est que... c'est que... ma femme n'aime pas beaucoup les nouvelles figures.

M. Dubois. — Tu lui diras que j'ai toujours la même.

M. Égo (souriant). — Tu ris toujours. Écoute, viens si tu veux ; mais je crains qu'elle ne te reçoive froidement.

M. Dubois. — Pas possible! Tu lui diras que je suis ton ancien camarade, et que tu es bien aise de me voir.

M. Égo. — Cela ne suffit pas. Si elle te prend en grippe, tu es perdu! Et moi j'aurai des ennuis, des moues, des nerfs, que sais-je!

M. Dubois. — Ah! si c'était moi, comme je ferais marcher tout ça!

M. Égo. — Tu le crois! De loin, c'est plus facile. Vois-tu, comme chef, on met à la raison une femme légère, dissipée, frivole, et si elle est incorrigible on se sépare d'elle; mais une femme exemplaire, remplissant tous ses devoirs, une femme à qui l'on ne peut reprocher que de petits défauts de caractère, un peu d'exigence, de jalousie, d'égoïsme...

M. Dubois. — Assez pour vous assommer!

M. Égo. — Il faut de la patience, de la résignation.

M. Dubois. — Mauvais traitement si c'est le tien. Ah! quelle mine! je n'en reviens pas!

M. Égo. — Je suis bien souffrant! Voici ma femme qui vient à ma rencontre...

(On voit s'avancer une jeune femme élégante suivie d'une bonne portant un enfant.)

Mme de Stolz.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Les petits drapeaux ont reparu, depuis une quinzaine, aux étalages de tous nos marchands de papeterie; — bien inoffensifs, en apparence, ces petits drapeaux; car ce sont de simples brindilles de papier, ayant des épingles en guise de hampe. Et cependant je me sens froid dans le dos chaque fois que je les vois reparaître : les petits drapeaux de nos papetiers me font l'effet de ces papillons de mauvais augure, de ces papillons à tête de mort, qui, d'après les croyances populaires, sont les sinistres précurseurs de la peste.

Les petits drapeaux dont je vous parle reparaissent chaque fois que le bruit du canon retentit en Europe. On les a vus en 1854 et 1855, pendant la guerre de Crimée; on les a vus, pendant la guerre d'Italie; pendant la campagne de Sadowa; pendant la guerre de France en 1870 et 1871; les voilà encore maintenant : décidément, ils sont à craindre, et je les crains.

Ces petits drapeaux de papier n'ont cependant jamais figuré sur aucun champ de bataille; jamais ils ne se sont teints d'aucun sang humain; mais ils ne m'en semblent que plus redoutables pour cela : ils servent de jalons, de marques aux gens paisibles, qui, du coin de leur foyer, veulent suivre les opérations de la guerre.

Or, réfléchissez un instant, et vous comprendrez sans peine ce qu'il faut de sang versé, quelles tueries effroyables sont nécessaires pour qu'un paisible bourgeois de Batignolles ou du Gros-Caillou dise un beau matin à sa femme :

— Eulalie, décidément cela chauffe : si nous achetions des petits drapeaux?...

Oui, certes, il en faut, du sang versé, pour que le ménage Durand, le ménage Plumet ou le ménage Péribingle se décide à suivre sur une carte stratégique les allées et venues d'Hobbart-Pacha, de Moukhtar-Pacha, d'Abdul-Kérim et d'un tas d'autres avec lesquels ni le ménage Durand, ni le ménage Plumet, ni le ménage Péribingle n'ont jamais rompu la flûte de l'amitié à l'heure du café au lait.

Voilà pourquoi les petits drapeaux me font peur chaque fois qu'ils reparaissent à l'horizon; à cela près, ils sont assez amusants. Grâce à eux, on voit une foule de bonnes gens qui connaissent tout juste l'embranchement des correspondances d'omnibus décider comment on peut franchir le Danube ou passer à travers les gorges du Caucase; il y en a même qui, sans sourciller, font entrer à toute vapeur les flottes turques ou russes dans la mer Caspienne : il est vrai qu'ils ajoutent, par acquit de conscience, que ce fait ne s'est pas accompli sans difficultés considérables.

Comme tout va se perfectionnant en ce bas monde!

Napoléon, pour diriger les mouvements de ses armées, se servait de simples épingles comme celles dont les couturières font usage pour ajuster une taille ou échafauder un corsage; — mais il faisait des piqûres qui s'appelaient Marengo, Austerlitz, Iéna.

Il y a vingt ans, les amateurs dédaignaient déjà les vulgaires épingles de Napoléon : ils avaient de belles épingles avec des têtes bleues, rouges, jaunes ou

vertes, qui leur servaient à distinguer jusqu'aux moindres corps d'armées.

Les petits drapeaux sont venus ; et déjà ils ne nous suffisent plus : nous avons des épingles sur lesquelles sont fichées de petites figures représentant des soldats russes ou turcs de différents corps, des navires cuirassés, des forteresses ; il n'y manque que des torpilles pour être complétement à la hauteur des événements.

Les torpilles, parlez-moi de cela ! N'est-ce pas le dernier mot du progrès humain? Dans l'espace de quinze jours, deux navires turcs cuirassés portant chacun deux cents hommes d'équipage ont été détruits par ces supérieurs engins avec une désinvolture, avec un sans-gêne que nous ne saurions vraiment trop admirer.

Le second de ces navires, surtout, a sauté, en moins d'une minute, sans laisser l'ombre d'un vestige, sans qu'un seul débris ou qu'un seul cadavre surnageât. C'est gentil, cela, n'est-ce pas?

Une chose pourtant, je vous le confesse, me cause quelque souci... Avec un tel système, que va devenir la poésie du combat naval, qui était l'un des charmes de notre littérature académique d'autrefois ?

Au XVIIIe siècle, Thomas obtenait le prix d'éloquence à l'Académie française avec son *Éloge de Duguay-Trouin*, dont le morceau à sensation était le récit du combat naval avec tempête et incendie du vaisseau anglais le *Devonshire*.

Allez donc vous livrer à de pareils effets, allez donc faire des descriptions de dix pages et des périodes de trente lignes avec ces maudites torpilles qui vous suppriment un navire et un équipage comme une chiquenaude emporterait une bulle de savon !

Si les torpilles sont d'un effet médiocre en littérature, il faut convenir toutefois qu'elles pourraient fournir de bien jolis motifs aux spectacles militaires de notre Hippodrome.

Car, après neuf années, l'Hippodrome de Paris, brûlé en 1868, va renaître de sa cendre : dans une huitaine de jours, peut-être, il nous sera donné d'assister à la première représentation.

Le nouvel Hippodrome sera digne du public parisien, auquel il n'offrira pas moins de six mille places ; en cela, d'ailleurs, il ne sera qu'une bien chétive copie du Colisée, qui pouvait, lui, faire asseoir sur ses gradins soixante mille spectateurs.

Les pièces militaires étaient autrefois la grande vogue, le *great attraction* de l'ancien Hippodrome ; je crains bien (et pour cause) que ce spectacle fasse défaut à l'Hippodrome nouveau.

Il y a quelque dix-sept ou dix-huit ans, je me souviens d'y avoir vu jouer la *Bataille de l'Alma*. Pendant six mois, cette pantomime militaire fit courir tout Paris ; elle tournait surtout la tête des lycéens, qui tous ont plus ou moins rêvé à cette époque de porter le bâton bleu à étoiles d'or et le chapeau à plumes blanches du maréchal de Saint-Arnaud.

La bataille de l'Alma avait un épisode qui obtenait, entre tous, l'approbation du public : c'était le passage de la rivière. Un zouave luttait contre un Cosaque à cheval ; il le désarçonnait ; il lui arrachait sa lance ; puis, à l'aide de cette lance, il l'enfonçait dans l'eau, — de la vraie eau, où le pauvre diable se débattait en vain et finissait par disparaître.

Inutile de vous dire qu'il y avait au fond du bassin un passage souterrain qui permettait au Cosaque d'aller se sécher et changer de linge. Voilà, n'est-ce pas, un artiste dramatique qui avait bien le droit d'avoir des feux?

Deux cents hommes de l'un des régiments de la garnison de Paris avaient obtenu la permission d'aller figurer dans la pantomime militaire. Le lendemain, le chirurgien-major du régiment, à l'heure de sa visite, constata avec stupeur que cent hommes étaient atteints d'une bronchite effroyable. Un nouveau détachement de deux cents hommes fut envoyé : le même phénomène se produisit ; cent hommes toussaient à faire pitié !

Après deux ou trois expériences pareilles, le chirurgien en référa au colonel, qui en référa au général commandant l'armée de Paris, — lequel s'adressa au ministre de la guerre.

Une enquête fut ouverte, et l'on connut la triste vérité ! La moitié du détachement était destinée à représenter un régiment d'infanterie française : rien de mieux ! mais l'autre moitié était habillée en soldats écossais, en highlanders.

Le pauvre Pitou, l'infortuné Dumanet étaient obligés de laisser leurs pantalons au vestiaire, et de s'en aller, comme les compatriotes de Walter Scott, vêtus d'un simple caleçon de bain et d'un jupon à carreaux blancs et rouges ! Et l'on était alors au mois de mars, en pleines giboulées !

Le ministre de la guerre comprit toute l'énormité du cas ; il prescrivit dans la caserne une distribution de jujubes et de réglisse ; quant au directeur de l'Hippodrome, il reçut avis d'avoir à changer les highlanders en soldats de l'armée britannique régulière, c'est-à-dire vêtus d'un *inexpressible* correct de forme et non moins correctement chauffé.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 11. Dix-neuvième année. **LA SEMAINE DES FAMILLES** Samedi 16 Juin 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Salon de 1877. — *Des Herzégoviniens, de retour dans leur village pillé par les Bachi-Bozouks, trouvent le cimetière ravagé et l'église détruite.* Tableau de M. J. Cermak. (D'après une photographie de M. Goupil, seul propriétaire du droit de reproduction de ce tableau.)

LE SALON

—

III

PEINTURE (*suite*)

Un statuaire qui s'est transformé en peintre, M. Paul Dubois, et un artiste d'élite resté tout bonnement peintre, M. Henner, sont en possession d'une incontestable notoriété. Tous deux ont un grand talent, tenant surtout à un don particulier d'exécution, don éminent que tout le monde reconnait. Où s'accusent à leur égard les dissidences de la critique, c'est sur la question d'invention ; ces artistes ont acquis puissamment le procédé, sans avoir suffisamment les dons imaginatifs. Ils voient des formes déjà vues sans en interpréter ou en découvrir de nouvelles : organisations très-limitées, à notre avis. Cependant M. Henner est plus viril ; comme coloriste, il transpose la nature à la façon des Vénitiens. A ce point de vue, il s'élève et montre des affinités de nature avec le Giorgione. Il ne pastiche pas ce maître et ne le copie pas ; il lui a seulement emprunté son *faire* gras et souple pour rendre des tons délicats et harmonieux d'une réelle puissance.

Ainsi, dans son tableau du *Soir*, une femme étendue près d'une source, dans la clairière d'un bois touffu, ravit par le modelé et la couleur. On a beaucoup parlé de la tête de son *Saint Jean-Baptiste*, et raconté dans les journaux du boulevard qu'un commerçant avait posé pour faire figurer *son chef* ensanglanté sur un plat. Assurément le fait a son côté plaisant ; mais, malgré la supériorité de cette peinture, ne vaut-il pas mieux s'attacher au *Soir*, où M. Henner, pour la première fois peut-être, a rêvé et rendu la mélancolie des grandes âmes? La couleur a dans ce tableau un je ne sais quoi de tendre, de délicat et de pathétique qui pénètre suavement l'esprit. Il y a moins de prosaïsme dans la forme de la femme que dans certaines autres créations du peintre.

Assurément, quelle que soit la science de M. Bouguereau, qui satine les chairs, les polit, les enduit de parfums et les affadit pour le goût des mondains et des mondaines, et dont on raffole en Amérique, puisque ses tableaux, dans ce pays, sont, dit-on, cotés en pleine Bourse ! nous trouvons que le *Soir*, traité par M. Henner, porte plus au recueillement et attire plus vers la prière que la *Vierge consolatrice* de l'ancien élève de Rome devenu maintenant membre de l'Institut.

M. P. Dubois, statuaire, a voulu être peintre. Très-vivant et très-expressif dans son art habituel par les accents du modèle, il ne parvient pas néanmoins à être *lui-même*. Par une pâte très-grasse, très-séduisante, mais avec une habileté d'imitation très-étroite, il s'est affilié à M. Henner.

M. Dubois est un grand artiste par le prestige de l'exécution ; mais nous ne nous lasserons jamais de signaler les points noirs qui diminuent l'éclat de son œuvre et aussi un peu celle de M. Henner.

Où finit la supériorité de ces maitres? Hélas ! le génie ne les a point pénétrés des éblouissements de sa lumière.

A l'Exposition précédente, un autre peintre n'était point comme eux acclamé unanimement. Dans une sorte d'isolement de la foule, isolement, on l'a dit, qui fait son honneur, ce peintre, M. Gustave Moreau, avait fait luire un des rares rayons du génie sur des toiles aimées des poëtes, au moment surtout où, comme le spectre de Banco, l'apparition surnaturelle de la tête de saint Jean-Baptiste venait pétrifier son *Hérodiade*, somptueusement revêtue d'un costume d'un orientalisme superbe. C'était une vision poétique, rendue avec des accents tout à fait nouveaux. On ferait bien de pénétrer davantage aujourd'hui dans le cercle de tels enchantements, qui font oublier le matérialisme de l'exécution. Nul n'est cependant plus habile exécutant que le grand artiste dont nous parlons. Seulement des feux inspirés venant de l'âme dérobent ses peintures à la domination de la matière telle qu'on la prise dans les divers mondes de l'art contemporain.

Est-ce à dire que nous confondions un Henner avec les matérialistes du jour, qui ne cherchent que les ragoûts du ton? Ne voyons-nous pas poindre dans les toiles du peintre de cette année une fortifiante rêverie, heureuses prémices d'un renouveau pour ce beau talent?

On a décoré de la croix d'officier un homme à la fois artiste et penseur, M. Protais. Mais, sans s'en douter, ceux qui ont fait cet acte de justice l'ont désigné d'avance aux traits envenimés de la presse boulevardière, qui raffole envieusement des rubans rouges, qu'on lui mesure justement avec parcimonie. Comment nier le mérite de la toile de *Reichshoffen*, le soir, aux dernières lueurs du crépuscule, effet si poétiquement rendu? Ce colonel de cuirassiers mort en héros ne porte-t-il pas sur son visage l'héroïsme de la virilité? Par une sorte de mot d'ordre (les mots d'ordre sont la plaie actuelle) tenant à des motifs inavouables, ce bon tableau est contesté... Dieu sait par qui! Or, on écoute ce mot d'ordre et des gens d'esprit le répètent, la plupart moutons de Panurge... On attaque aussi beaucoup M. Humbert et sa *Femme adultère*. A nos yeux, cet artiste ne s'est jamais mieux paré des séductions réelles de sa couleur. Quand trouvera-t-il l'art d'épurer les types des personnages qu'il interprète et de les placer dans l'atmosphère qui leur convient, autrement dit, dans leur jour et avec leur vrai caractère? Est-ce encore par suite d'un excès de jeunesse qu'il profane les sujets sacrés par le choix de ses types? Oserons-nous lui dire que la femme adultère aux pieds de Jésus n'était point ce à quoi elle ressemble,

et que sa couleur, en un pareil sujet, eût dû être transposée dans des gammes plus sévères que celles des déshabillés galants du XVIIIe siècle ?

Au milieu de ce Salon où débordent avec feu et même avec passion les entraînements matériels de notre temps ; où tout semble attirer les yeux et ne vouloir fasciner dans l'homme que la *bête*, que de coins où nous avons vu des œuvres visant à de plus hautes recherches ! Même perchées au plafond, des toiles rendent des effets de nature vivants et animés ; par exemple : *Un Instant de liberté* de M. Viger, une petite Napolitaine qui vient de mettre de côté son tambour de basque pour faire virer un *toton* sur le plancher de l'atelier. Dans cette étude, l'artiste a montré à ceux qui lui reprochent quelquefois de trop *faire* ses tableaux qu'il sait enlever un morceau de peinture avec brio et facilité lorsque le sujet le comporte.

L'auteur du *Baal* architectural qui engloutissait l'année dernière à Babylone toute une armée vaincue, hommes, chevaux et chars, dans une gueule enflammée, sorte de four gigantesque, s'est inspiré cette fois de l'épisode de Dalila en y mettant la recherche d'un Alma Tadéma dans les costumes et les armes et dans le palais d'un luxe asiatique. C'est une étude du passé pleine d'intérêt.

On est étonné aussi de trouver, comme au Salon dernier, parmi les meilleurs portraits largement brossés avec l'éclat de la couleur et la vigueur de la facture, les œuvres de la fille d'un ancien ministre, Mlle Bathilde Ducos, douée, du reste, merveilleusement. Elle dit les vers dans le style de Rachel, écrit, assure-t-on, dans le goût de Mme de Sévigné ; musicienne idéale, elle peint comme tout le monde peut le voir, c'est-à-dire avec une rare distinction. Ne lui doit-on pas les plus vifs éloges, mieux que des encouragements ou une médaille?

L'éminent graveur des portraits de Pie IX et du comte de Chambord, M. Gaillard, a confirmé le succès de son *Saint Sébastien* placé au Luxembourg par un *Christ au tombeau* empreint d'accents tout mystiques, et qui va, on en est sûr, tout rayonnant, se relever vainqueur de la mort. Tous les détails de l'exécution concourent à un grand ensemble, et la tête du Christ est superbe de simplicité et de noblesse.

Quel dommage que la légende de saint Sébastien apparaissant à l'empereur Maximien Hercule ait été traitée par M. G. Boulanger ! Ce peintre, avec quelque science, trouve toujours moyen de mêler un brin de comique aux sujets les plus élevés. Son empereur aux gestes effarés, dans l'attitude théâtrale d'un confident de tragédie en tournée provinciale, semble encore plus grotesque que ses familiers au moment où le saint lui lance l'anathème et maudit ses persécutions.

Ce n'est pas ainsi que la tête de saint Jean-Baptiste, dans la splendide aquarelle de M. G. Moreau, apparaissait à Hérodiade soudainement clouée au sol et comme figée par la vue du spectre entouré d'une auréole lumineuse et sanglante : c'était comme Banco terrifiant Macbeth ; c'était la vision d'un poëte et non la mise en scène d'une tragédie de province.

Ce n'est pas non plus avec des gestes tirés de tous les points tragiques des tableaux académiques et des têtes de modèles d'ateliers que M. Wœrtz aurait dû personnifier le pape Nicolas IV et ses cardinaux. Ces barbes de vieillards de cabaret, modèles à tant la séance, conviennent-elles aux vieillards augustes représentants de Dieu ? Du moins l'exécution est-elle ici préférable. Le saint François d'Assise légendaire se dressant debout au pied de son tombeau brille comme un ressuscité, et la toile dans l'ensemble est solidement construite.

Que de toiles ensuite ! que de portraits ! quel dénombrement homérique ! Que de talent souvent perdu et quelquefois bien employé ! Ce n'est pas M. Benjamin Constant qui rajeunira beaucoup l'illustration du nom qu'il porte, au moins par ses portraits, sortes de gravures de mode peintes. Nous ne voulons pas parler politique en disant les noms des femmes *portraiturées*. Robes très-échancrées et étroitement ajustées, airs du sport et du Skating Ring, luxe des couturiers et étalage somptueux, jeunes femmes plâtrées sous leurs harnais de satin : voilà ce qu'exhibent des familles qui vantaient autrefois le brouet et les modes de Lacédémone et raillaient le couturier Worth. Piquantes palinodies, impudent charlatanisme s'exprimant dans les mœurs du temps par la peinture ! Un Salon est évidemment le fidèle reflet de toute une époque.

Au moins M. Cabanel se tient-il dans les suaves régions du noble faubourg ! Avec lui, on reste à Athènes. Ses portraits ont le ton de l'élégance vraie et de la distinction. Tout y est délicat, même dans son tableau de *Lucrèce* qu'on n'a pas manqué de critiquer, puisque la chaste épouse de Collatin y porte l'empreinte d'un certain raffinement. M. Cabanel, tout en oubliant quelque peu la sévérité du style antique, respecte toujours les lois des convenances et de la pudeur !

On se souvient que M. Clairin avait métamorphosé, l'année dernière, Mlle Sarah Bernhardt en couleuvre enroulée dans un peignoir de satin, étendue sur un divan à côté de plantes du tropique ; le voilà devenu le lion des portraitistes qui font tapage par leur coloris un peu brutal. Comme nous aimons mieux le ravissant portrait de femme de M. Chaplin, rajeunissement étincelant de l'art des Boucher clôturant le XVIIIe siècle ! Cet artiste l'emporte de beaucoup sur les Pérignon et sur les Dubufe ; ce dernier peintre a notamment un peu pétrifié notre ami Harpignies. Nous voudrions en énumérer bien d'autres : MM. Faure, Chassevent avec un bon portrait de M. Troplong,

Delaunay, Escalier, Béraud, Bastien-Lepage, de Pomayrac, Tony Robert-Fleury, Mme Henriette Browne, Wancker Duez, ont montré tous leur talent à des degrés divers, à la suite des Baudry, des Bonnat, des Carolus Duran et autres maîtres

En cherchant sur les hauteurs des salles les ouvrages trop haut placés, nous signalerons, les chrysanthèmes de Mlle Dussieux, jeune fille qui peint agréablement les fleurs, ces charmes de la nature!

Maintenant, lecteur, lisez dans le livret, à l'article Feyen-Perrin, les beaux vers d'Armand Silvestre.

Le peintre et le poëte, qui pourraient recomposer le signe des Gémeaux par leur indestructible amitié, ont ensemble erré près de la mer, écoutant le bruit des flots. Le peintre aura vu une Parisienne, à Cancale, comme lui rêvant; et son pinceau si juste, traduisant harmonieusement la nature, a fixé cette apparition sur une toile en lui prêtant l'enveloppe poétique d'une vision et le charme de la réalité. Heureux poëtes que ces deux artistes! l'un peintre de race, l'autre ciseleur de rhythmes et de mots sonores pour en revêtir de fortes pensées et de belles images.

Pourquoi l'homonyme de ce poëte, le jeune M. Silvestre, auteur du *Néron* et de la *Locuste* de l'an dernier, n'a-t-il pas exposé? A-t-il redouté que sa 1re médaille couronnant un beau poncif des bancs de l'école eût cette fois un revers? Le *Prométhée* de M. Eugène Delacroix, de Valenciennes, ne vaut pas non plus ses *Anges rebelles* du précédent Salon au point de vue de la recherche de la forme. Il est certain que les contours de ses Océanides touchent un peu à la trivialité. Prométhée doit gémir doublement d'être attaché sur son roc.

Nous n'avons fait qu'effleurer le Salon; mais une revue plus détaillée sortirait du cadre de notre compte rendu; nous nous bornerons à dire à nos lecteurs, en guise de conclusion : que de talent dépensé! que d'invention! que d'ingéniosité! Souhaitons qu'à l'avenir, au milieu de tant d'œuvres habiles, on sente davantage circuler l'étincelle qui naît dans l'âme de l'artiste avec la véritable inspiration.

PIERRE DE SAVARUS.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133 et 147.)

X (SUITE).

Anselme Daché passa le papier à sa mère et la regarda comme pour l'interroger. Puis ils échangèrent tout bas ces mots :

— On croit peut-être qu'il y a ici des turcos, ou des francs-tireurs cachés, mon fils. Comme il n'en est rien, nous serons vite délivrés d'Axel et de ses hommes.

— C'est possible, ma mère; mais il est possible aussi que cette visite domiciliaire ait pour but de savoir combien d'Allemands la ferme peut loger.

— En effet. Alors nous serions menacés d'avoir chez nous...

Une violente secousse l'interrompit. Basnoirs essayait encore de s'échapper pour se mêler activement à une sorte de bataille qui venait d'éclater parmi les Prussiens.

Ce n'était guère qu'un pugilat.

L'un des soldats, dont la sensibilité était exaltée par quatre ou cinq verres de vin, avait commencé des doléances larmoyantes sur sa nombreuse famille, ses six enfants n'ayant que lui pour soutien et maintenant demandant vainement du pain à leur mère éplorée.

— On ne s'attendrit pas sous les armes, dit Axel Lipp.

Et, débutant par deux vigoureux soufflets, il continua par une volée de coups de poing et de coups de pied consciencieusement administrés, tandis que les soldats, excepté le battu, accompagnaient cette scène par les éclats d'une bruyante hilarité.

Puis Axel Lipp, enivré d'un expansif orgueil, se dirigea radieux vers l'octogénaire.

— Avez-vous vu ça, bonne grand'mère? dit-il en remuant son petit doigt un peu endolori. Croyez-vous que le petit Axel Lipp a su faire son chemin? Aujourd'hui, j'ai le droit de taper sur les hommes comme sur des animaux. Et ils ne peuvent pas se revenger, la discipline le leur défend, je suis leur supérieur. Est-ce amusant, hein? donner des coups sans qu'on puisse vous les rendre!...

— Vous avez pour mission de visiter la ferme? dit Anselme Daché.

— Oui. Ah! décidément, vous m'accueillez froidement, vous et votre mère. C'est égal, je ne suis pas fâché que vous m'ayez vu dans toute ma gloire, exerçant mon commandement et usant de mes prérogatives.

— Voulez-vous visiter avec vos hommes, Axel?

— Mes hommes sont inutiles. Je pourrais même faire une description de la ferme sans la parcourir, puisque je l'ai habitée. Mais un ordre est un ordre. Mon rapport doit être fait d'après l'état actuel du lieu et non d'après des souvenirs. Si vous jugez à propos de m'accompagner, monsieur Daché, vous me ferez honneur et plaisir.

— C'est une obligation dont je ne me dispenserai pas, Axel. Visitant seul ou avec vos soldats, mon intention est de vous accompagner.

— Venez, alors.

— Venez, Axel.

Ils sortirent.

Préoccupée de voir son fils s'éloigner avec Axel seul,

ce qui annonçait que les Prussiens ne pourchassaient pas en ce moment des francs-tireurs, mais prenaient leurs dispositions pour venir occuper militairement la ferme du Majorat, l'octogénaire, toute soucieuse de cette éventualité, cessa de maintenir et de surveiller Basnoirs.

Devenu libre, le chien fit quelques pas dans la salle, regarda un instant les quatre soldats attablés qui buvaient tranquillement, sembla indécis, puis, prenant une résolution subite, il rejoignit en courant son maître et Axel Lipp.

XI

— Ma chambre, d'abord? Je veux revoir ma chambre, dit le Prussien en se dirigeant du côté des bâtiments où elle était située.

En y arrivant, il se découvrit et demeura un instant immobile sur le seuil, d'un air respectueux, comme s'il eût pénétré dans le cabinet ou la chambre d'un grand homme.

— Ici vécut, dormit, rêva et pensa celui qui est maintenant Axel Lipp, sous-officier dans les armées allemandes, dit-il d'un ton grave. Il y fut pendant des années simple valet de ferme d'un Français; il y revient couvert de gloire, en vainqueur et en maître.

Puis, après quelques secondes de méditation :

— Je suis fâché de ne pas avoir emmené avec moi un de nos photographes, ajouta-t-il; la reproduction matérielle et impérissable de ce souvenir eût été précieuse à emporter dans ma patrie.

Anselme Daché s'était retiré à quelque distance, pour ne pas avoir à entendre ces épanchements de vanité satisfaite.

Mais Axel Lipp, s'ennuyant de ne pas avoir de témoin, même indifférent ou hostile, l'appela.

— Je ne vous ferai pas compliment, lui dit-il. En définitive, vous me logiez dans un affreux taudis. Mais je vous pardonne cela avec le reste. Vous ne pouviez prévoir mes futures destinées. Il n'y a rien d'agréable ici que la vue, qui est superbe. On s'aperçoit qu'elle ne vous coûtait rien.

Il se pencha à la fenêtre et admira le paysage.

— Ah! reprit-il bientôt, voilà à proximité une éminence et un petit bois auxquels je ne songeais plus. Rien ne serait plus favorable pour un retranchement si on voulait attaquer la ferme. On pourrait raser le petit bois, mais on ne pourrait pas aplanir l'éminence. Je me connais aussi en stratégie, ajouta-t-il avec un sourire triomphant.

La visite domiciliaire continua.

Par moments, Axel Lipp tirait un calepin de sa poche, et, d'un air d'importance, inscrivait quelques mots au crayon.

— Je jette sur le papier les principales bases de mon rapport, disait-il.

Alors Anselme Daché, froid et silencieux, l'attendait, s'abstenant de toute question, du moindre mot de nature à influencer son ancien valet et qui eût pu manifester une crainte ou une sollicitation.

Le Prussien avait remarqué tout de suite que Basnoirs les suivait; mais il en était plutôt réjoui que mécontent, et il essayait même par intervalles de le flatter de la main, de lui faire accepter quelques caresses accompagnées de bonnes paroles.

Basnoirs, lui, ne s'y prêtait guère, flairait d'instinct un ennemi dans cet ancien ami, et se taisait pourtant, car l'attitude de son maître accompagnant ainsi Axel sans démonstrations hostiles semblait interdire au chien toute agression.

Ils allaient de pièce en pièce tous les trois, le chien derrière et Axel presque toujours en avant. Il n'ignorait pas qu'Anselme Daché, âgé et incapable de céder à un mouvement réfléchi ou spontané de violence, ne l'attaquerait pas par surprise; aussi ne prenait-il même pas la précaution de le faire toujours passer devant lui pour le surveiller et rester sur la défensive.

Axel Lipp était parfaitement rassuré. Mais ce qui l'ennuyait, ce qui le mortifiait cruellement, c'était l'obstination d'Anselme Daché à ne pas vouloir causer avec lui. Ce froid silence du vaincu affligeait et humiliait le vainqueur. Mais bientôt un incident imprévu vint donner plus de vivacité à la conversation.

Basnoirs, comme on l'a vu, se rendait un compte à peu près exact de la situation, et, en supposant même qu'il reconnût l'ancien garçon de ferme sous son uniforme de sous-officier, refusait obstinément, comme son maître d'ailleurs, de le traiter en ami. Tout au plus se résignait-il à subir sa présence, et encore c'était de fort mauvaise grâce.

Or Axel Lipp ayant, dans une chambre, ouvert sans se gêner une grande armoire où la clef se trouvait sur la serrure, Basnoirs ne put se contenir, s'élança sur le Prussien et lui sauta à la gorge.

Axel faillit être renversé du choc. Tout en se défendant contre les étreintes du chien, il fouilla dans une de ses poches et en tira un revolver. Mais il n'eut pas le temps de faire feu. Anselme Daché intervint aussitôt, saisit son chien par le milieu du corps et lui infligea une correction en lui ordonnant de se tenir tranquille.

— Je regrette ce qui vient d'arriver, dit le fermier spontanément et avec un irrécusable accent de sincérité. Je châtie mon chien qui vous a offensé, Axel Lipp, et je vous garantis qu'il ne recommencera plus.

— Alors je veux bien lui pardonner, monsieur Daché, répondit Axel en se remettant de cette alerte. Et je me félicite de ne pas avoir fait feu sur lui, car c'eût été — bien malgré moi — un signal d'irréparables malheurs pour vous et votre ferme.

— Avez-vous besoin d'examiner cette armoire? con-

tinua Anselme Daché désireux de faire oublier ce fâcheux incident. Regardez, Axel, regardez!

Et il l'ouvrit toute grande.

Axel recula d'un air ébloui.

— Oh! que de linge! dit-il. Allons, allons, les Prussiens ne sont pas si méchants que vous le dites, vous autres Français.

— Qu'entendez-vous par là? répliqua gravement le fermier. On m'a pris des chevaux, des charrettes, du grain, du foin, du vin, des bœufs, des moutons, de la volaille. Quelquefois les Prussiens ont tenu à me délivrer des reçus, signés de je ne sais qui, payables je ne sais où, et que j'ai déchirés aussitôt, car je serais coupable à mes propres yeux si je vendais n'importe quoi aux ennemis de mon pays. J'ai cédé à la force, j'ai subi toutes les réquisitions qui m'ont été imposées. Mais si les Prussiens me prenaient aussi mon linge ils ne seraient véritablement plus des soldats, ils seraient...

— La guerre est la guerre, mon bon monsieur Daché. Vous ne vous rappelez donc pas ce qu'autrefois les Français ont fait du Palatinat? Un désert, monsieur Daché, et qui est resté ainsi pendant plus d'un siècle, tellement l'ordre de brûler le Palatinat avait été ponctuellement exécuté.

— Le Palatinat?... une grande contrée?

— Vous ignorez ce fait; je m'en doutais. Mais vous n'êtes pas sans savoir à quelles extrémités les Français ont réduit la Prusse tout entière en 1806. Vous trouvez peut-être cela tout naturel, et flatteur, et glorieux, et charmant à raconter le soir au coin du feu. Mais c'est notre tour aujourd'hui de vous rendre la pareille. Vous nous avez provoqués; nous étions prêts, nous nous souvenions...

Voyant que le fermier lui tournait le dos et se disposait à rentrer dans son froid silence, Axel Lipp changea de ton.

— Oublions tout cela, mon bon monsieur Daché, oublions tout cela, ajouta-t-il d'un air de bonhomie. Allemands et Français sont rivaux par la force des choses et se font la guerre quand on les y pousse. Mais la civilisation a marché, et ni les uns ni les autres ne sont disposés à combattre jusqu'à ce que l'une des deux nations soit anéantie. Quant à moi, je suis charmé de remarquer qu'on ne vous a pas tout enlevé dans votre ferme, et je suis certain... oui, je suis bien certain que vous feriez volontiers le sacrifice de deux ou trois billets de mille francs pour préserver le reste.

Anselme Daché regarda Axel Lipp et ne répondit pas.

— Certes, continua Axel avec élan, il n'y a pas beaucoup de propriétaires qui, à votre place, ne me proposeraient une honnête gratification pour m'engager à consigner sur mon rapport que votre ferme n'est pas habitable, qu'il y a péril manifeste à y loger des troupes à cause des alentours qui sont trop favorables aux embuscades, aux surprises.

— Si c'est la vérité, Axel, vous ne pouvez faire autrement que de la relater.

— Sans doute, monsieur Daché, sans doute. D'ailleurs, je ne vous demande rien. Vous ai-je demandé quelque chose?

— Ce serait mal vous adresser, mon garçon, car je suis totalement dépourvu...

— Je devine... vous avez caché votre argent!

Et Axel Lipp ajouta en riant :

— Est-ce vrai, hein? Votre nez remue, et, quand votre nez remue, cela signifie qu'on a deviné juste. De tout temps vous avez eu vos réserves, et vous êtes trop prudent pour ne pas avoir pris vos précautions au moment de la guerre, alors que l'argent comptant peut rendre encore plus de services que d'habitude. Ne faites donc pas le mystérieux avec moi, ce n'est pas moi qui vous trahirai, d'autant mieux que j'ignore où il est caché, votre trésor. — Encore votre nez qui remue! — Allons, monsieur Daché, allons, ne parlons plus de tout cela, puisque ça vous contrarie. A propos, pendant que j'y pense, vous ne pourriez pas me procurer — en payant, bien entendu, je vous délivrerais un reçu — une chèvre bonne laitière pour un de nos officiers supérieurs qui a la poitrine délicate?

— Je ne possède plus de chèvres.

— Tant pis. Je chercherai ailleurs. Je suis chargé aussi de ramener quelques moutons...

— Mes étables, comme mes écuries, sont vides. Il vous est facile de vous en assurer.

Dès qu'il fut à même de vérifier le fait, Axel Lipp se répandit en doléances sur la solitude et la tristesse de ces grands bâtiments abandonnés.

Plus d'allées et venues, de cris joyeux, de beuglements plaintifs, d'appels se répondant de côtés et d'autres! Pas même une poule vivante pour animer cette vaste ferme! Plus rien de tous les mille bruits de la campagne, auxquels avait succédé un morne et écrasant silence!

— Quelle différence, monsieur Daché! dit Axel Lipp avec émotion. Ni bêtes ni gens! C'est pénible à voir. Vous rappelez-vous que souvent, à la moisson et aux vendanges, nous étions vingt-quatre à table? Une fois même, nous étions trente. Ah! c'était le bon temps! Certes, vous avez eu bien des torts envers moi, monsieur Daché. Vous étiez sévère, bourru, parcimonieux; mais enfin vous aviez vos bons moments, comme tout le monde. Vous n'empêchiez pas de rire, de s'amuser quand le travail était fait. Et la bonne grand'-mère, quelle excellente femme! Elle riait de bon cœur quand je lui demandais une pièce de vingt sous pour acheter du tabac, en lui disant que c'était pour guérir un rhume de cerveau. Elle aimait à plaisanter; elle reconnaissait que je suis très-spirituel. Il n'y a pas jusqu'à ce sournois de Robert qui, en m'écoutant, riait comme un... comme un bossu. Et la petite Marjorie!... Généreuse, elle, très-généreuse! Quelquefois,

je faisais semblant de pleurer, et je lui disais que j'avais du chagrin faute de pouvoir affranchir une lettre pour mon pays. Alors, elle fouillait à sa poche... Ah! quel dommage qu'elle ne soit pas là! Ne manquez pas de lui parler de moi, monsieur Daché. Elle aurait été si contente de me voir avec mon uniforme et mes galons!

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

MADAME ÉGO

(Voir p. 157.)

—

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme ÉGO, LA BONNE ET L'ENFANT.

Mme ÉGO (à voix basse et avec aigreur). — Pourquoi n'es-tu pas revenu me trouver? Je t'avais dit un quart d'heure tout au plus.

M. ÉGO. — Ma bonne amie, permettez-moi de vous présenter un de mes anciens camarades de collége, Maximilien Dubois.

(M. Dubois salue respectueusement.)

M. DUBOIS. — Je suis doublement heureux, madame, de retrouver Gustave, et de pouvoir vous faire agréer mes plus respectueux hommages.

Mme ÉGO. — Nous ne sommes ici qu'en passant.

M. DUBOIS. — Vous voudrez bien cependant me permettre de me présenter?

Mme ÉGO. — Très-pressés, très-occupés... Notre temps est entièrement pris par mille soins de santé.

M. DUBOIS. — En ce cas, madame, j'espère être plus heureux cet hiver; vous habitez Paris?

Mme ÉGO (avec dégoût). — Ah! je n'y veux pas seulement mettre le pied! Je vis en Anjou, au milieu de ma famille, et j'ai Paris en horreur!...

M. DUBOIS (à Gustave). — Est-ce que tes parents n'y demeurent plus?

M. ÉGO. — Si vraiment. Mon père, ma mère, mes tantes, mes cousins...

Mme ÉGO. — Tu sais bien que l'air de Paris est très-mauvais pour toi. (A M. Dubois:) Je préfère les Pyrénées, ou bien quelques semaines au bord de la mer; c'est plus sain. La santé avant tout!

M. DUBOIS (à M. Égo). — Alors tu es obligé d'aller seul à Paris de temps en temps?

(M. Égo pousse un profond soupir.)

Mme ÉGO. — Monsieur Égo reste auprès de moi. Quand on a femme et enfants, on ne perd pas son temps sur les grandes routes.

M. DUBOIS (sur le ton de la plaisanterie). — Ah! madame, encore faut-il dire bonjour de loin en loin aux vieux parents, qui nous attendent toujours.

Mme ÉGO (plaisamment). — Par exemple! un mari quitter sa femme! Non, non, vraiment; je ne permets pas cela. On voit bien que vous êtes encore garçon!

M. DUBOIS. — Je vous demande pardon, madame, j'ai le bonheur d'être marié; mais, je l'avoue, je ne consentirais jamais à rompre avec ma famille, et d'ailleurs on ne me le demanderait pas, bien au contraire!

Mme ÉGO. — Chacun a sa manière de voir.

M. ÉGO (bas à M. Dubois). — Prends garde! si tu la fâches, j'en aurai pour huit jours.

M. DUBOIS (bas). — Laisse-moi faire. (Haut.) Puis-je espérer, madame, que vous me permettrez de vous présenter ma femme, après avoir osé vous contredire comme un maladroit que je suis?

Mme ÉGO. — Oh! nous sommes ici pour bien peu de temps.

M. DUBOIS. — Elle aura toujours le plaisir de vous rencontrer à table d'hôte, puisque nous habitons le même hôtel.

M. ÉGO. — Comment! tu ne me l'avais pas dit?

M. DUBOIS (bas à M. Égo). — Tais-toi donc! je veux absolument qu'elle connaisse ma femme, j'ai mes raisons. (Haut.) Je ne te l'ai pas dit parce que j'arrive ce matin, que nous ne sommes pas installés, et que je compte aller où tu es, puisque tu t'y trouves bien.

Mme ÉGO (froidement). — Je crois qu'il n'y a plus de place.

M. DUBOIS (plaisamment). — Avant de le regretter, vous me permettrez, madame, de m'en assurer?

Mme ÉGO. — Mais certainement, monsieur.

M. DUBOIS. — En attendant que le sort me soit favorable, madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (Il salue et se retire.)

Mme ÉGO. — Rentrons, mon ami, rentrons vite, il va pleuvoir. (Ils marchent à pas précipités.)

M. DUBOIS (immobile et les regardant). — Pauvre garçon! Dire qu'en voilà pour toute la vie! Fiez-vous donc à la physionomie! Elle a l'air d'un ange. Ah! les femmes!... C'est égal, elle aura beau faire, il faut qu'elle connaisse la mienne, et elle la connaîtra, bon gré, mal gré.

(Un grand coup de tonnerre.)

Décidément, voilà l'orage. (Il ouvre son parapluie et double le pas.) Ah! si madame Égo était ma femme, il y en aurait de l'orage! Il tonnerait toujours, toujours, toujours!

FIN DU PREMIER ACTE.

—

SECOND ACTE

La scène représente le salon d'un hôtel aux eaux.

—

SCÈNE Ire

M. ET Mme CACOCHYME (empaquetés d'une façon comique).

M. CACOCHYME. — Eh bien, ma bonne amie, il me semble que vous avez meilleure mine? C'est du reste

la réflexion que faisait ce matin la charmante madame Dubois, qui n'est ici que depuis huit jours.

Mme CACOCHYME. — Oui, je suis mieux; et vous, mon cher Léon?

M. CACOCHYME (lentement). Toujours les articulations! le jarret, l'orteil, le pouce de la main gauche... Ah! je n'ai aucune confiance dans l'efficacité des eaux pour ce qui me concerne; mais qu'importe? si vous vous en trouvez bien, ma chère Aglaé, c'est l'essentiel.

Mme CACOCHYME. — C'est trop de bonté, mon ami. J'espère que vous finirez par ressentir aussi un peu d'amélioration; ces eaux sont excellentes. Voyez mesdemoiselles Déperry, qui sont dans un état déplorable! On les envoie ici de cent cinquante lieues.

M. CACOCHYME. — La course est bonne, mais cela ne prouve rien, car elles ont tous les jours un peu plus mauvaise mine que la veille.

Mme CACOCHYME. — Chut! les voilà.

SCÈNE II

LES MÊMES, Mlles DÉPERRY (toilettes prétentieuses, fanées et comiques).

Mlle HORTENSE. — Eh bien, comment se portent les amis?

M. CACOCHYME (se levant avec effort). — Toujours les articulations, le jarret, l'orteil du pied droit, le pouce de la main gauche! Et vous, mademoiselle?

Mlle HORTENSE. — Toujours mes palpitations, du rhume, un malaise général.

M. CACOCHYME. — Enfin, peu d'amélioration? Et vous, mademoiselle?

Mlle PALMYRE. — Monsieur, si je disais que je souffre de la tête, des pieds, des bras, des jambes, du dos, de la poitrine, des genoux, des épaules, des coudes, des chevilles, de l'estomac, du cœur et des entrailles, je n'aurais encore rien dit.

M. CACOCHYME. — L'effet des eaux se fait attendre, je vois cela.

Mme CACOCHYME. — Il ne faut pas se décourager: on dit que les eaux agissent quelquefois au bout de plusieurs années.

M. CACOCHYME. — Et quelquefois après la mort! (Gai:) Bah! quand on y revient tous les ans, c'est une manière comme une autre de revoir ses amis; j'aime cet effet des eaux, et c'est le seul que je ressente. Ma femme va mieux, heureusement.

Mlle PALMYRE. — Vous êtes plus contente de votre santé, chère madame?

Mme CACOCHYME. — Beaucoup plus contente, mademoiselle; néanmoins, toujours mes yeux, excessive sensibilité du nerf optique; douleurs au crâne et cors aux pieds; faiblesse de l'épine dorsale, vapeurs à la tête, et mille autres misères dont on ne parle pas.

M. CACOCHYME. — Allons! si les eaux nous guérissent tous les quatre, il faudra convenir qu'elles sont miraculeuses.

Mlle PALMYRE. — Il y a dans l'hôtel un malade bien plus à plaindre que nous.

TOUS ENSEMBLE. — M. Égo!

Mlle PALMYRE. — Depuis huit jours qu'il est ici, le mal a pris des proportions inouïes. On ne sait trop ce qu'il a; il ne le sait pas lui-même. Quant à moi, je m'en doute.

Mlle HORTENSE. — Et moi aussi.

M. CACOCHYME. — Quelle tristesse! que de soupirs! quel teint! quelle somnolence! Ce ménage forme contraste avec le ménage Dubois.

Mme CACOCHYME. — Ah! quel couple charmant! On dit que les jeunes gens sont amis de collége; mais ils ne se ressemblent pas!

M. CACOCHYME. — Ils se ressemblaient peut-être. Ce sont presque toujours les femmes qui perfectionnent ou amoindrissent leurs maris. Parlez-moi de Mme Dubois! voilà une femme qui est véritablement aide et compagne, selon le vœu du Créateur! Quel charme, quelle raison, quelle amabilité! Elle ne fait aucun embarras, elle ne crie pas sur les toits qu'elle aime son mari; mais elle le lui prouve par sa condescendance.

Mlle PALMYRE (avec aigreur). — Tandis que Mme Égo, avec ses grandes phrases, fait le malheur de ce pauvre malade, et l'empêche de guérir.

Mlle HORTENSE. — Je me méfie toujours de ces affections exagérées qui, en bon français, s'appellent jalousie.

M. CACOCHYME. — Mme Dubois ne tourmente pas son mari par de tyranniques minuties; elle se contente de lui sacrifier son goût jusque dans les plus petites choses. (Il offre une prise à Mme Cacochyme en la regardant finement.) Ah! la délicieuse femme! J'en ai connu d'autres.

Mme CACOCHYME (d'un air modeste). — Toujours galant!

Mlle PALMYRE. — J'entends sonner l'heure; il faut que j'aille boire mon deux cent soixante-dix-septième verre.

Mlle HORTENSE (se levant comme sa sœur). — Palmyre est intrépide! Je n'en suis, hélas! qu'à mon cent quatre-vingt-quatorzième verre. Aussi, toujours mes palpitations, du rhume, un malaise général...

M. CACOCHYME (se levant péniblement). — Allons à la source, quoique je n'aie pas grande confiance dans les eaux en général, et dans celles-ci en particulier.

(Tous les quatre se lèvent en même temps et sortent en se plaignant à haute voix et tous ensemble.)

Mlle HORTENSE. — Toujours mes palpitations, du rhume, un malaise général.

Mlle PALMYRE. — Si je disais que je souffre de la tête, des pieds, des bras, des jambes, du dos, de la poitrine, des genoux, des épaules, des coudes, des chevilles, de l'estomac, du cœur et des entrailles, je n'aurais encore rien dit.

M. Cacochyme. — Toujours les articulations, le jarret, l'orteil du pied droit, le pouce de la main gauche!

Mme Cacochyme. — Toujours mes yeux, excessive sensibilité dans le nerf optique; douleurs au crâne et cors aux pieds; faiblesse de l'épine dorsale, vapeurs à la tête, et mille autres misères dont on ne parle pas.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE III

M. DUBOIS.

M. Dubois, un bras en écharpe. (Il entre par une porte latérale.) — Tiens, j'arrive au moment où tout le monde part. Chien de bras! me fait-il mal! (Il se frotte le bras). Je ne le sentais plus; ils ont réveillé mes douleurs avec leurs douches! Mais ai-je le droit de me plaindre, soigné par une femme comme la mienne!

SCÈNE IV

M. DUBOIS, Mme DUBOIS.

Mme Dubois. — Eh bien, mon pauvre Maximilien, ton bras? *mon* bras, car celui-là, c'est le mien.

M. Dubois. — Que tu es bonne! Mon bras me fait mal. Ne va pas me dire que c'est l'effet des eaux, parce que j'entrerais dans une colère bleue!

Mme Dubois (gaiement). — Allons, je ne te le dirai pas, quoique ce soit bien vrai. Ah! quel malheur de ne pouvoir t'empêcher de souffrir!

M. Dubois. — Tu me distrais, c'est beaucoup.

Mme Dubois. — Veux-tu faire une partie de dames?

M. Dubois. — Oui, c'est un jeu d'invalide, un bras suffit; mais tu n'aimes pas les dames?



Inigo Jones,
Architecte de Saint-Paul de Londres.

Mme Dubois (avec entrain). — Qu'est-ce que vous dites? Apprenez, monsieur, que j'aime tout ce qui plaît à mon mari, entendez-vous?

M. Dubois (plaisamment). — J'entends, madame.

Mme Dubois. — Je joue mal, je perds toujours, cela m'ennuie. Si j'avais un petit mari bien aimable, bien complaisant, qui me montrât sans se fâcher, je ferais des progrès, et cela m'amuserait beaucoup.

M. Dubois. — Je crois que tu m'attrapes; d'ailleurs, depuis cinq ans, tu ne fais pas autre chose que de me persuader que mes goûts sont les tiens. Écoute, j'aime le jeu de dames, mais j'aime encore mieux le piano.

Mme Dubois. — Veux-tu que je te joue cette grande valse dont tu raffoles?

M. Dubois. — Tu disais à Paris que tu ne la savais pas.

Mme Dubois. — Je ne la savais pas, mais je la sais.

M. Dubois. — Tu l'as donc étudiée pour moi?

Mme Dubois. — Sans doute. (Plaisamment.) Que ne ferait-on pas pour son seigneur et maître!

M. Dubois. — Étudier pour son mari! pour son mari tout seul! Ah! quelle femme j'ai là!

Mme Dubois. — Bon! voilà le commencement du panégyrique de *ma femme!* Écoute ma valse.

(Elle se met au piano.)

M. Dubois. — Charmante valse! délicieuse musique! Comme tu joues cela légèrement!

Mme Dubois. — Je crois bien, une heure de gamme hier, et une heure ce matin.

M. Dubois. — Deux heures de gammes? pour moi?

Mme Dubois. — Il le fallait bien, méchant! Tu m'a-



vais dit que j'avais les doigts raides; j'ai fait des gammes pour te plaire. Est-ce beau?

M. Dubois (très-sérieusement). — Oui, c'est beau, Adélaïde; je te le dis sans plaisanter, c'est très-beau. Ton amitié ne se traduit pas par des mots, mais par une perpétuelle attention à prévenir mes désirs et mes goûts pour me rendre heureux.

Mme de Stolz.

— La suite prochainement. —

SIR INIGO JONES

Trois hommes célèbres à divers titres ont illustré en Angleterre le nom de Jones.

Le plus connu est Paul Jones, homme de mer d'une réputation universelle, qui fut le fondateur de la marine des États-Unis de l'Amérique du Nord; il entra ensuite au service de la Russie sur l'invitation de l'impératrice Catherine, avec le grade de contre-amiral, et vint mourir presque oublié à Paris en 1792. Il était fils d'un jardinier et mena la vie la plus aventureuse qu'il soit possible d'imaginer; aussi ses exploits ont-ils été racontés dans les annales historiques des pays où il joua un grand rôle, puis sous toutes les formes littéraires : mémoires, romans, biographies, et en plusieurs langues.

Un autre Jones, dont le prénom était William, fut un célèbre orientaliste de la fin du siècle dernier; ses travaux sont encore très-estimés des savants. On lui doit des traductions de poëmes et d'ouvrages renommés, ainsi que de nombreux mémoires sur l'histoire, l'archéologie et la littérature de l'Inde et de l'Asie.

Enfin le troisième Jones, Inigo, est plus ancien dans la mémoire des hommes comme chronologie, puisqu'il naquit en 1572; c'est de lui que nous avons à nous occuper plus spécialement aujourd'hui, et s'il n'a pas autant de notoriété que le hardi marin dont nous venons de parler, il a du moins laissé, comme architecte, des œuvres qui pendant de longs siècles encore préserveront son nom de l'oubli.

Il suffit de regarder avec attention le portrait que nous avons sous les yeux pour s'apercevoir combien cette tête est puissante, intelligente, pleine de sagacité, de finesse et d'énergie.

La volonté s'y révèle par deux rides du milieu du front, la fermeté par la franchise du regard, la pénétration de l'esprit par l'accentuation du sourire.

Jones posséda en outre de hautes qualités morales, que nous aurons dans un instant l'occasion de signaler.

Arrêtons-nous d'abord à ces qualités d'intelligence, de sagacité et d'énergie qui donnent tant de caractère à son portrait, et qui lui furent si nécessaires pour parvenir de l'humble condition où il était né à la glorieuse situation où ses talents le portèrent.

Inigo Jones fut en effet le fils de ses œuvres, l'instrument unique de sa fortune. Il ne dut rien qu'à la persévérance de son travail et aux rares dispositions naturelles dont Dieu l'avait doué.

Né pauvre, il commença par être apprenti menuisier. Cependant il n'imita pas ces esprits inconsistants et superbes, qui, sous prétexte de génie, veulent escalader d'un bond les cimes sociales, sans se préoccuper s'ils auront les capacités nécessaires pour s'y soutenir.

Tout au contraire, il s'astreignit à accomplir soigneusement les tâches qui lui étaient confiées, à mener à bonne fin les plus humbles travaux, patiemment, sans se rebuter jamais.

Seulement il chercha à agrandir le cercle de sa profession, à s'instruire, à profiter de ses moments de loisir pour cultiver les aptitudes natives qui étaient en lui.

Ainsi, tout en maniant assidûment la varlope et le rabot, il ne tarda pas à manifester un talent si réel pour la peinture et l'architecture, que ses premiers essais attirèrent l'attention des connaisseurs.

Il se fit notamment un protecteur d'un homme dont le nom est connu dans l'histoire, le comte de Pembroke, qui l'emmena avec lui en France, en Flandre, en Allemagne et en Italie, afin de le mettre à même de se donner l'éducation artistique qui lui manquait.

L'apprenti menuisier profita de son mieux de cette faveur inespérée, qui fit d'ailleurs autant d'honneur au protecteur qu'au protégé.

Jones séjourna longtemps à Venise, étudia à Vicence les chefs-d'œuvre de Palladio, et se fit bientôt, par ses travaux, une réputation telle, que Christian IV, roi de Danemark, l'appela à Copenhague avec le titre d'architecte de sa cour.

Plus tard, il suivit en Écosse la sœur de ce prince, la femme de Jacques VI, dont il devint aussi l'architecte.

Enfin, après avoir de nouveau visité l'Italie, il fut nommé par Jacques VI, devenu alors roi d'Angleterre sous le nom de Jacques Ier, surintendant des bâtiments royaux.

Voilà donc, comme on le voit, un beau rêve réalisé, et réalisé grâce à la seule force ascensionnelle qui n'apporte avec soi ni défaillances ni vertiges : le mérite.

L'âme de l'architecte se montra d'ailleurs à la hauteur de la situation qu'il avait conquise, et les nobles qualités morales dont nous avons déjà dit un mot se manifestèrent surtout lors du procès de Charles Ier.

Au lieu de couvrir lâchement d'un voile épais ses sentiments de respectueux attachement pour le malheureux roi, Jones les montra librement, fièrement, et faillit payer de sa vie cette compromettante fidélité.

Jeté en prison, il ne fut pas toutefois condamné à mort, car la hardiesse des sentiments généreux in-

spire parfois un involontaire respect aux hommes, même entraînés par les passions les plus violentes. On se contenta donc de dépouiller l'architecte de sa fortune et on lui laissa la vie.

Il mourut peu de jours après le supplice de Charles Ier, le 21 janvier 1651, de chagrin, disent les uns, de vieillesse, disent les autres, car l'architecte avait alors soixante dix-neuf ans.

Nous ne discuterons pas ici la question de savoir si l'exécution de l'infortuné Charles Ier conduisit Inigo Jones au tombeau, ou si ce fut seulement son grand âge qui lui en ouvrit les portes.

Nous remarquerons simplement, d'accord sans doute en cela avec la majorité de nos lecteurs, que les soixante dix-neuf ans de l'architecte à l'époque du sanglant procès de Charles Ier communiquent un caractère à la fois plus grandiose et plus touchant à l'inébranlable attachement de l'ancien apprenti menuisier pour l'infortuné monarque voué à l'échafaud.

De même que son homonyme Paul Jones fut le fondateur de la marine des États-Unis de l'Amérique du Nord, Inigo Jones, à une époque plus reculée, est considéré comme le créateur de l'architecture anglaise.

On l'a surnommé le Vitruve anglais.

Ses constructions les plus importantes sont la salle des Banquets au palais de Whitehall, l'hôpital de Greenwich, le péristyle de l'église Saint-Paul, l'ancienne Bourse de Londres, le château du comte de Pembroke à Wilton, dans le Wittshire, et le palais d'Ambersbury dans le même comté.

Dans son style, il imite Palladio, tout en reproduisant la vigoureuse rudesse qui distingue les successeurs septentrionaux de l'école italienne, et rappelle souvent les meilleures époques de la Renaissance.

Une collection de ses dessins a été publiée à Londres en 1770, avec texte explicatif en anglais et en français. C'est là un monument élevé à la gloire de l'architecte qui en éleva tant d'autres à la gloire de son pays.

Toutefois cette collection n'est guère consultée et appréciée que par les hommes de l'art. La réputation d'Inigo Jones se maintient surtout dans l'universalité du public par les magnifiques édifices où la pierre a réalisé les inspirations de son crayon, et les connaisseurs placent en première ligne parmi ces édifices l'église Saint-Paul de Londres, dont l'ampleur et l'aspect imposant saisissent d'admiration tous ceux qui la contemplent.

ÉLIE VERNON.

UN ENFANT GATÉ

Voir p. 41, 60, 74, 89, 108, 114, 139 et 153.)

—

CHAPITRE XII

Comme ils geignent, les pauvres chevaux attelés à la voiture qui fait, à volonté, le service entre Valognes et Darville! C'est jour de marché dans la ville normande et le postillon, n'ayant plus à craindre la surveillance de l'octroi, accueille sur la route nombre de voyageurs et de paquets. Il y en a partout. Le siége est encombré, la vieille bâche est gonflée à se déchirer et dans l'intérieur c'est un véritable entassement. Une côte se présente, le postillon et ceux qui ont usurpé son siége allégent la voiture de leur poids.

Une voix forte, une voix de commandement, se fait entendre de l'intérieur.

— Eh! cocher, ouvrez la portière, je vous prie; je tiens beaucoup à faire comme vous.

C'est le colonel Dauvellec qui parle et la portière s'ouvre immédiatement. Il saute hors de cette boîte poudreuse, tous les hommes qui s'y trouvent l'imitent, et il ne reste plus dans la voiture que quelques femmes qui trouvent enfin la place de s'asseoir un peu commodément.

Le colonel se secoue et dit en souriant à son compagnon, un homme vêtu en fermier cossu :

— Du diable si je remets le pied dans cette horrible boîte! Il me semble que nous sommes tout près de Darville?

— Il ne nous reste guère qu'une petite lieue, monsieur, et en prenant le sentier de la grève on abrége d'un kilomètre.

— Si je ne craignais de m'égarer, je prendrais immédiatement ce chemin ; la voiture, encombrée ainsi qu'elle l'est, me paraît insupportable.

— Monsieur le colonel, je puis vous conduire, puisque je dois m'arrêter à Darville. Cela me donnera l'occasion de vous montrer la pièce de terre dont je vous ai parlé, et où l'on bâtirait une jolie petite habitation, comme celle que vous paraissez désirer.

— Allons, dit M. Dauvellec, marcher me fera du bien, et il m'importe peu que la voiture arrive avant moi, ma famille n'étant pas prévenue de mon retour.

Et, faisant un signe négatif au postillon qui lui montrait la voiture du geste, il suivit son conducteur par un chemin tracé à travers champs. Ils gagnèrent l'étroit sentier qui courait le long des falaises.

— Continuons par le sentier des champs, dit prudemment le fermier; dans celui de la falaise, il faut toujours regarder à ses pieds.

Ils marchèrent quelque temps en silence. M. Dauvellec aspirait avec plaisir la brise qui semblait fraîchir à mesure que la mer avançait sur les vastes plages. Tout à coup il s'arrêta.

— N'est-ce point un cri de détresse que je viens d'entendre, dit-il, un cri d'enfant?

— Les enfants ne viennent pas si loin d'ordinaire, répondit le fermier.

Et, tendant le bras en avant, il ajouta :

— Voici la terre, monsieur, là, devant vous, ce champ où vous voyez trois pruniers et qui est entouré

d'un talus très-haut. Le blé y vient bien, comme vous voyez.

— Tant mieux ! car à la campagne il est bon d'avoir un jardin ou tout au moins un potager.

— Ici, vous auriez de fameux légumes. N'avancez pas trop, monsieur. Je vous assure que le sentier dans les champs est plus sûr que celui de la falaise, qui, en maint endroit, est tout écroulé.

M. Dauvellec ne l'écoutait plus, il avait franchi une murette de pierres et gagné le sentier tracé sur la crête des falaises.

— Je le savais bien ! s'écria-t-il ; voilà un enfant à moitié englouti dans les sables. Par où pouvons-nous aller à son secours ? où est le sentier qui... Dieu ! mon fils !

Il ne cherchait plus le sentier, il descendait au pas gymnastique la pente raide et hérissée d'aspérités de la falaise.

En quelques bonds il fut sur la grève, et, marchant dans les sables, où il enfonça bientôt jusqu'aux genoux, il atteignit l'enfant, qui agitait encore faiblement les bras au-dessus du sable qui lui montait jusqu'à la poitrine, mais dont le visage se renversait en arrière, pâle et décomposé.

Il l'arracha sans peine du gouffre humide et fit passer son souffle par sa bouche encore entr'ouverte par un dernier cri.

Alfred respira longuement.

Le père leva au ciel des yeux d'où jaillirent soudain de grosses larmes.

— Monsieur, faut-il aller à votre secours ? cria le fermier qui accourait.

— C'est inutile, répondit M. Dauvellec. Dieu soit loué ! je suis arrivé à temps. Cinq minutes de plus, il était asphyxié.

Il retourna péniblement vers la grève, portant dans ses bras Alfred toujours évanoui, mais dont la respiration s'accélérait.

Quelques lotions d'eau fraîche, puisée à la source qui avait failli lui devenir si fatale, le ranimèrent bien vite. Il ouvrit les yeux et sourit à son père.

— Et la crevette ? dit-il d'une petite voix enrouée.

Puis soudain son visage s'empreignit de frayeur, ses dents se mirent à claquer, et pressant ses deux mains sur sa poitrine :

— Le sable, papa ; oh ! le vilain sable ! cria-t-il en pleurant.

— Il n'y en a plus, il n'y en a plus, répondit doucement M. Dauvellec ; mais mon petit Fédik est mouillé jusqu'aux oreilles. Allons à la maison, vite, bien vite !

Il se releva et prit le chemin du village, portant Alfred dont la tête pâlie s'appuyait sur son épaule.

A mi-chemin, ils rencontrèrent Choucroute qui arrivait au galop. Plus loin, ils trouvèrent madame Dauvellec qui se traînait, une main sur sa canne et l'autre sur son ombrelle ; enfin, à l'entrée du village, ils aperçurent Léopold exténué et honteux.

M. Dauvellec, d'un mot, avait rassuré sa mère ; mais en apercevant Léopold, dont Choucroute avait raconté l'aventure, il lui lança un regard foudroyant et passa sans lui adresser la parole.

Quand madame Eugénie et ses enfants arrivèrent le soir de leur expédition, ils trouvèrent Alfred couché et grelottant de fièvre, mais en somme assez bien remis de son terrible accident. Ce soir-là, il n'y eut ni gronderies, ni récriminations, ni châtiment. Tous ces bons cœurs n'éprouvèrent d'abord qu'un sentiment d'actions de grâces envers la Providence qui les avait préservés d'une inconsolable douleur.

CHAPITRE XIII

Les jours qui suivirent ce jour émouvant furent pleins d'inquiétude. La secousse avait été bien forte pour le pauvre petit Alfred et, sur les ordres du médecin qu'on avait fait venir de Valognes, il garda le lit et fut soumis à un régime sévère. Ses frères et sa sœur ne le quittaient pas, et quand la prostration qui était son état habituel cédait un peu, ils venaient tous bien doucement le distraire en partageant ses jeux.

Amélie disposait les canons, Édouard découpait des forteresses, Gustave gréait des flottes.

Quant à Léopold, auquel personne ne faisait attention, il demeurait blotti dans un coin, n'osant pas se rencontrer de trop près avec son oncle dont le regard sévère pesait terriblement sur lui. Les résultats de sa faute lui apparaissaient ce qu'ils étaient, il commençait à comprendre que la désobéissance est une source de chagrin ; il souffrait enfin de lui-même. Tout le monde le traitait avec froideur, moins sa petite victime, qui lui souriait de loin et lui faisait dire mille amabilités par Amélie dont le cœur était si compatissant.

L'indisposition d'Alfred dura quatre jours, puis tout symptôme alarmant disparut. Une nuit de profond sommeil opéra une transition complète entre l'état maladif et la pleine santé, et, un beau matin, il reparut sur la grève dans le traîneau imaginé pour conduire Mme Dauvellec.

Choucroute le traînait sans peine, Édouard et Gustave poussaient à l'arrière et Amélie tenait une ombrelle ouverte au-dessus de sa tête. Léopold les avait vus partir et n'avait point osé les suivre. Depuis quatre jours, il jouait solitairement dans une sorte de guérite abandonnée, comme un petit hibou, il fuyait l'éclat du jour.

Les grands-parents étaient demeurés dans la salle à manger, où, disait Édouard, ils avaient l'air de tenir conseil.

Alfred revint de sa promenade tout rose et tout

animé, et le déjeuner, auquel il assista pour la forme, fut des plus gais.

Au dessert, on but à sa santé et les enfants se préparaient à disparaître, comme c'était leur habitude, quand le colonel leur fit un signe qui les cloua à leur place.

Léopold, qui s'était levé comme eux, regarda son oncle d'un air craintif.

— Assieds-toi, dit celui-ci gravement; c'est de toi qu'il s'agit.

Léopold, qui s'était toujours attendu à une punition, pensa que le moment de payer sa dette était venu. Il obéit en rougissant.

— Je ne perdrai pas mon temps à te rappeler les bontés que nous avons eues pour toi, reprit le colonel de sa voix forte; la reconnaissance est un sentiment qui t'est resté tout à fait étranger. Je t'ai traité comme un fils; j'ai voulu, pour ton bien, accomplir ta volonté toujours rebelle: tu as résisté, tu résisteras, et comme je ne veux pas chez moi cette indiscipline raisonnée, permanente, je te rends à ta marraine jusqu'à la fin des vacances. Tu partiras demain, et dans un mois je te ferai conduire dans le collége que j'aurai choisi. Tu n'as pas une grande fortune; je voulais te placer avec mon fils au collége de la Flèche, car enfin c'est un sang généreux qui coule dans tes veines; mais je veux qu'on sache, même à ton âge, porter dignement un uniforme militaire, et de cela tu es absolument incapable.

Léopold, de très-rouge, était devenu très-pâle; ses yeux pleins de larmes se levèrent sur le colonel avec une expression tellement déchirante qu'Amélie s'écria :

— Père, je vous en prie...

— Pas un mot, dit M. Dauvellec sévèrement; son départ est arrêté, il partira. Choucroute, mon café!

L'arrêt était porté; quand le colonel parlait de ce ton, sa femme elle-même donnait l'exemple de la soumission absolue. On se leva de table et on se sépara. Amélie, retenue quelque temps auprès de sa grand'-mère qui ne quittait la table qu'au bras de son fils, se lança, aussitôt qu'elle fut libre, à la recherche de Léopold. Elle avait vu passer sur son visage ordinairement si indifférent une crispation douloureuse; son bon cœur s'en était ému.

Contre son attente, elle ne le trouva point avec Alfred; elle courut chez le père La Plie, vers la cabane duquel Édouard et Gustave s'étaient dirigés: il n'était point avec eux.

Tout inquiète, elle erra par la grève, l'appelant à haute voix et ne recevant aucune réponse.

Au beau milieu de ses pérégrinations, elle rencontra son père qui marchait côte à côte avec le fermier qui avait fait avec lui le dernier voyage de Valognes.

— Qui cherches-tu avec cet air inquiet? demanda-t-il à l'enfant.

— Léopold, papa; je ne le trouve nulle part.

— Rassure-toi, il n'est pas perdu. En cherchant bien, tu le trouveras fort tranquillement occupé au jeu qui lui plaît en ce moment. Ne te fais pas de chagrin, Amélie, Léopold est enchanté de nous quitter. C'est un cœur gâté et c'est pourquoi je l'abandonne.

Il s'éloigna, et Amélie, tout impressionnée par ces paroles, jeta machinalement un dernier regard autour d'elle. Elle aperçut deux semelles qui sortaient de la vieille guérite, non point les semelles à gros clous du douanier de garde, mais deux fines semelles qu'elle jugea appartenir à Léopold.

Elle courut de ce côté, et le trouva blotti dans sa cachette, sanglotant, sa tête enfoncée dans ses mains.

L'épreuve, cette fois, avait pénétré au delà de la couche d'égoïsme dans laquelle le cœur de l'enfant s'était, jusque-là, roulé avec délices.

Au moment de se séparer sans doute pour toujours de cette aimable famille, où il avait été reçu comme un fils, il se sentait venir d'amers regrets.

Où trouverait-il une mère comme Mme Dauvellec, une sœur comme Amélie, un petit frère comme Alfred? L'angoisse qu'il avait éprouvée à la suite de sa désobéissance avait commencé l'ébranlement du moi égoïste et indifférent; l'arrêt porté par M. Dauvellec le jetait décidément à terre.

Amélie, touchée de cet excès de sensibilité auquel le caractère de Léopold ne l'avait point préparée, se glissa tout près de lui sur le petit banc, et se mit à le consoler de son mieux. La parole de son père lui revenait à la mémoire; elle se disait que si le colonel voyait Léopold en ce moment il se laisserait peut-être attendrir. Elle aurait voulu traîner devant lui Léopold en larmes; mais Léopold ne semblait pas disposé à se laisser arracher de sa guérite, et d'un autre côté le colonel avait parlé avec trop d'autorité pour qu'il fût possible d'adresser immédiatement une demande en grâce.

A son grand regret, elle demeura donc dans un rôle passif de consolation, et ne quitta Léopold que pour aller lui quêter quelques sympathies.

Entraînés par sa douce éloquence, Mme Eugénie, Édouard, Gustave et Alfred visitèrent Léopold tour à tour dans la vieille guérite et le consolèrent de leur mieux. Bonne-maman elle-même passa comme par hasard en cet endroit, et versa sa goutte de baume sur la plaie toujours saignante du pauvre enfant.

Elle ne vint pas directement à lui comme les autres, parce qu'elle avait été profondément blessée de sa désobéissance et horriblement inquiète pour son petit Alfred, dont elle se fût à jamais reproché la mort; mais elle vint, et, touchée par sa grande désolation, elle lui pardonna tout.

Choucroute seul résista aux instances d'Amélie :

depuis l'accident, il s'était pris d'aversion pour Léopold, et Choucroute était entêté comme une mule.

Ces sympathiques visites apportèrent une certaine diversion aux idées du coupable Léopold, et il put assister au souper avec une figure à peu près présentable.

M. Dauvellec, tout occupé d'une visite d'affaires qu'il avait faite au notaire de Barcaville, n'accorda aucune attention au petit pénitent. Amélie, qui avait espéré que sa pâleur et ses yeux rougis ne manqueraient pas de frapper son père, fut très-désappointée de ne saisir aucun signe d'étonnement chez le colonel. Elle avait obtenu de Gustave un changement de place, et à table elle s'occupa beaucoup et avec intention de Léopold. Celui-ci, résistant à toutes ses industries, ne mangeait pas et renvoyait son assiette pleine. Le petit manége d'Amélie eut cependant pour résultat d'attirer l'attention du colonel sur son pupille.

— Pourquoi ne manges-tu pas, Léopold? dit-il tout à coup; il me semble que, malgré les sollicitations de ta voisine, tu ne fais guère honneur au dernier repas que nous prenons ensemble.

A cette parole qui, sous une forme moins sévère, redisait néanmoins l'arrêt redoutable, Léopold ne put retenir un sanglot étouffé.

Le colonel le regarda fixement. Il était évidemment très-surpris de ce signe de douleur donné par un enfant qui était demeuré jusque-là insensible à tout, en apparence du moins.

Amélie n'attendait que ce symptôme. Se levant rapidement, elle se précipita au cou de son père en s'écriant :

— Cher père, il est repentant ; pardonnez-lui.

Alfred, en voyant le mouvement d'Amélie, n'eut rien de plus pressé que de l'imiter. Se dressant sur la planchette de sa petite chaise, il noua également ses deux petits bras autour du cou du colonel, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Assez ! dit-il en dénouant sans peine le lien d'amour qui semblait vouloir faire de lui un prisonnier, vous êtes de bons cœurs, mais l'impunité n'a jamais corrigé personne. Léopold a commis deux fautes très-graves dont il n'a pas même paru se repentir.

— Si ! oh si ! s'écria Amélie ; voyez, papa, comme il pleure !

— Et dans la guérite il pleurait beaucoup aussi, s'écria Alfred.

— Mieux vaut tard que jamais, mon ami, murmura la voix de la grand'mère.

— Vous tous qui parlez, vous êtes des irresponsables, dit le colonel qui se débarrassa de l'étreinte de ses enfants, mais sans éloigner sa fille appuyée sur son épaule. Nous, et il se tourna vers sa femme, nous sommes des chefs de famille, c'est-à-dire des êtres responsables devant Dieu et devant les hommes de toutes les âmes qui nous ont été confiées. J'ai outre-passé mon devoir de tuteur envers Léopold, je l'ai arraché d'autorité aux parents qui l'élevaient mal, et vous l'avez accueilli comme un frère. Rien n'a vaincu sa mauvaise nature ou ses mauvaises habitudes. Sa soumission a été forcée, son obéissance dérisoire ; c'est un malcontent, un enfant gâté, et parmi vous il est un mauvais exemple vivant. Le soldat indiscipliné ne reste pas dans un régiment bien commandé, pourquoi l'enfant indiscipliné resterait-il dans une famille bien gouvernée? Et remarquez que je ne fais aucune allusion au terrible résultat qu'aurait pu avoir sa dernière désobéissance ! Je ne parle pas en père courroucé, je parle en père raisonnable.

Chacune des paroles du colonel tombait d'aplomb sur Léopold et ne faisait que redoubler son amer chagrin.

Il sanglotait convulsivement, la tête enfoncée dans sa serviette.

— Mon père, cette fois vous ne pouvez pas dire que le coupable ne se repent pas, hasarda Édouard ; je n'ai jamais vu Léopold dans un pareil état.

— C'est qu'il nous regrette ! s'écria Amélie toujours bien inspirée par son bon cœur.

Et courant à Léopold :

— N'est-ce pas que tu nous regrettes? dit-elle ; dis-le ! dis-le !

— Oui, oui, s'écria le malheureux d'une voix à peine intelligible, oui, c'est vous que je regrette !

— Ceci ne laisse pas que de m'étonner profondément, dit le colonel; ce diable d'enfant m'a toujours produit l'effet d'une boîte à surprises. Mais finissons-en. Emmenez-le, consolez-le et ne m'en parlez plus. Demain, je donnerai à tête reposée mes ordres modifiés ou non.

Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute une espérance chez les enfants. Ils emmenèrent Léopold et tâchèrent de lui communiquer leurs propres espérances.

Mais lui, atterré, désespéré, répétait :

— Non, non, je l'ai bien vu le jour où Alfred a été retiré des sables, mon oncle ne me pardonnera jamais.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite au prochain numéro. —

PENSÉES

L'imagination est une cascade qui étonne, et la sagesse est une source qui désaltère : admirons la première, mais buvons à la seconde.

L'orgueil de l'homme médiocre se mesure aux succès, et la fierté de l'homme supérieur se révèle aux disgrâces.

CHRONIQUE

—

Sac au dos! n'est-ce pas là une expression toute française? Soldat, touriste, artiste, ouvrier, — tout ce qui se jette dans l'inconnu, dans l'aventure joyeuse et hardie, part... sac au dos!

Il me semble toujours qu'entre tous ces porteurs de sac la partie n'est pas complétement égale : l'ouvrier qui met ses outils dans sa trousse de cuir; le peintre ou le photographe qui place ses pinceaux ou son appareil dans un fourreau de toile anglaise; le touriste mondain qui porte deux gilets de natté de soie et deux chemises de foulard ou de tussor dans une sacoche en cuir russe, — tous ces gens-là portent *un* sac : ils ne portent pas le sac!

Celui qui *porte le sac*, au sens vrai, rigoureux du mot, c'est celui auquel on place le sac sur le dos, et auquel on ne demande pas son avis. Le sac est trop lourd... Silence! Les courroies lui scient le dos... Silence! L'armature du maudit sac lui entre dans les épaules... en avant! marche!

C'est assez vous dire que, si bon nombre de gens *portent un sac*, — un seul homme *porte le sac* : cet homme, c'est le soldat.

Beaucoup de choses sont nécessaires à l'éducation complète du troupier; mais, s'il faut en croire les savants du métier, la plus indispensable de toutes, celle qui distingue le vétéran du conscrit, c'est l'art de faire et de porter le sac. En langage militaire, la première partie de cet art compliqué s'appelle le *paquetage*.

Depuis la dernière guerre, nos jeunes recrues ont appris une stratégie toute nouvelle : on leur a fait faire des travaux topographiques, des exercices de tir, des manœuvres de jour et de nuit ; une étude nouvelle commence pour elles, — l'étude du sac.

Un ordre récent du ministre de la guerre a décidé que désormais, dans tous les exercices et même dans les simples gardes, nos troupiers auraient le sac au dos.

Ce n'est pas sans frémir que la garnison de Paris a entendu lire ce formidable ordre du jour : sac au dos pour aller manœuvrer au Champ-de-Mars! sac au dos même pour être de planton à la porte du Louvre ou de l'Institut! Et cela par la chaleur qui nous menace...

Le terrible règlement semble avoir eu lui-même conscience de l'énormité de ses prétentions, et il a tâché de se faire doux dans la pratique. Voici donc exactement ce qu'il ordonne : dans la première semaine, après la décision prise par l'état-major, le troupier aura le sac au dos en toute circonstance, mais le sac complétement vide. Dans la seconde semaine, il mettra au fond de son sac sa lingerie; la toile régimentaire est lourde, mais les chemises ne se comptent pas à la douzaine; les chaussettes sont problématiques et les mouchoirs de poche n'existent pas : le sac n'est donc encore qu'une ombre qui se reflète sur l'asphalte du trottoir quand le troupier va et vient au grand soleil de midi.

Mais le règlement, lorsqu'il a pris un pied chez vous, ne demande qu'à en prendre quatre : allons, troupier, mon ami, prépare tes épaules; mets la brosserie dans ton armoire au linge; après la brosserie, le nécessaire d'armes; ajoute pour la forme ces menus paquets : soixante-quatorze cartouches réglementaires, et les balles ne sont pas en liége! Il n'y a plus de place dedans... Alors il en reste dessus : vite les souliers de rechange, la toile et les piquets de tente, la pioche pour le campement, la marmite pour faire la soupe. Pas d'émotion, mon brave garçon : c'est tout, cette fois... Pardon! il y a encore la couverture de laine pour te garantir des rhumatismes; et puis, maintenant, ces quatre jours de vivres de campagne pour te mettre à l'abri de la faim. Vrai! tu es un heureux homme : tout sur ton dos, ni plus ni moins que le philosophe Bias ou que la tortue elle-même : bien des banquiers te porteraient envie. Tiens-toi droit, seulement : n'allonge pas le cou; ne tire pas la langue; n'ouvre pas trop les yeux; car la salle de police est le corollaire final de la science de porter le sac!

Le règlement qui ordonne à nos troupiers le port continuel du sac semble une cruauté : qu'ils y réfléchissent, et peut-être comprendront-ils qu'il a au contraire pour but de leur épargner bien des souffrances.

Au fond, c'est toujours la vieille histoire de cet homme qui émerveillait les badauds en portant un bœuf sur ses épaules.

— Comment êtes-vous arrivé à accomplir un pareil tour de force? lui demandait-on.

— Rien de plus simple : j'ai commencé à porter cet animal le jour de sa naissance; et depuis, tous les jours je l'ai soulevé sur mon dos, sans même m'apercevoir qu'il grossissait. Quand je le porte maintenant, il me semble que cette masse fait partie de mon propre corps.

Ainsi du sac militaire : que ce sac soit en quelque sorte rivé au dos du soldat, et, dans les marches, sur le champ de bataille, celui-ci n'y songera plus, — sinon pour le défendre autant que sa propre vie.

Car, il ne faut pas s'y tromper, si le troupier maugrée souvent contre son sac, il n'est rien dont il ait plus souci : son sac n'est pas seulement pour lui un bagage, c'est un domicile. Au milieu de la vie de la chambrée ou de la vie du camp, le soldat n'a pas un endroit où il puisse renfermer les objets auxquels il attache un prix spécial : sa pipe d'écume, le livre unique, dernier souvenir du collége ou de l'école, les photographies intimes, depuis le portrait

de sa mère jusqu'au portrait de sa fiancée. Si fait, — il a son sac qui lui tient lieu de commode, de secrétaire, son sac que les camarades tâcheront de sauver comme un dépôt sacré s'il vient à périr sur le champ de bataille.

Je sais bien que le sac du troupier a été quelquefois calomnié, et qu'il court à son sujet quelques indignes légendes, — par exemple celle du général Coincoin et du général La Sauce. Où l'ai-je lue? je ne m'en souviens guère; mais je sais qu'elle a eu cours jadis parmi les récits dont on s'égayait le soir dans les chambres de caserne.

C'était pendant la guerre de Napoléon contre l'Espagne. Deux soldats de la jeune garde, blessés au siége de Saragosse, revenaient en France pour y faire un congé de convalescence.

En traversant Bayonne, ils passèrent devant la boutique d'un perruquier grand bavard, grand nouvelliste et qui mettait tout son amour-propre à parler des choses de la guerre. Il aperçut les deux troupiers, les héla et les invita à venir boire un coup dans son arrière-boutique.

Les deux soldats ne se firent pas prier.

Déjà la femme de leur hôte était partie pour aller chercher du vin, quand un client appela le perruquier... Les troupiers étaient seuls : ils remarquèrent que l'arrière-boutique servait en même temps de cuisine, et qu'une délicieuse odeur de canard aux petits pois s'échappait d'une casserole placée sur le fourneau. L'un d'eux même souleva le couvercle de cette casserole, et le succulent arome redoubla d'intensité.

Que se passa-t-il alors? Je n'ose le dire; mais on assure que le sac de l'un des troupiers joua un rôle important dans cette affaire mystérieuse...

Cinq minutes après, le perruquier et sa femme étaient revenus : on but à la santé de l'empereur, au succès de l'armée d'Espagne; mais les deux soldats montrèrent un empressement extrême à s'en aller.

— Voyons, mes bons amis, fit le perruquier en leur versant une dernière rasade, vous ne vous en irez pas sans m'avoir raconté une bonne petite nouvelle que je puisse redire ce soir en faisant ma partie de billard au *Lion d'or*. Il doit bien y avoir là-bas, d'où vous venez, quelque événement important...

— Oui, fit le plus âgé des troupiers avec un soupir à fendre l'âme; mais c'est trop triste à dire...

— Dites tout de même...

— Eh bien! le général Coincoin s'est laissé enlever, et le général La Sauce est resté seul à soutenir le feu!

— Que dites-vous, juste ciel! s'écria le perruquier...

— Est-ce bien possible? gémissait sa femme.

— Comme j'ai la douleur de vous le dire, reprit le troupier, tandis que son camarade opinait du shako; et tous deux sortirent, non sans avoir serré la main des pauvres gens éplorés...

Une heure après, la sinistre nouvelle courait dans tout Bayonne, et les curieux affluaient dans la boutique du perruquier.

Mais rien ne creuse l'estomac comme les grandes émotions; et celui-ci venait de se mettre à table, tandis que sa femme s'approchait du fourneau, où la casserole mijotait toujours...

Elle ôta le couvercle, et en même temps elle poussa un cri terrible : plus de canard!... Le général Coincoin avait été enlevé et le général La Sauce restait seul à soutenir le feu!

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Mois eucharistique, considérations sur la vie de Jésus au Sacrement de l'autel. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Voici un de ces livres qui soulèvent les âmes et les transportent jusqu'à Dieu.

Le lecteur jugera lui-même tout ce qu'il y a d'élan dans les aspirations qu'on y trouve : il est assuré d'avance de rencontrer un religieux écho. Il y a dans ces pages un langage si pieux que les âmes d'élite seules sont capables de l'entendre ; c'est la prière du cœur, prière tendre et délicate ; il semble qu'on n'en puisse parler sans lui enlever quelque chose de sa fleur; le mystère, l'ombre, le silence sont pour cette prière des conditions indispensables.

Un grand amour de la piété et de la vérité, voilà le vrai mérite de ce livre.

Lettres de la sainte Mère Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, fondatrice de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie, publiées et annotées par E. de Barthélemy, auditeur au Conseil d'État. 2 vol. in-8, avec portrait et *fac-simile*. 8 fr.

Jusqu'ici la correspondance de la Mère de Chantal n'avait pas été l'objet d'un travail suffisamment sérieux. On en avait fait quatre éditions, toutes copiées l'une sur l'autre, donnant les lettres de la sainte sans notes, sans ordre, sans date, et le plus souvent sans indication des personnes à qui elles étaient adressées. M. de Barthélemy a voulu remédier à ces inconvénients ; il a divisé sa publication en deux volumes : dans le premier, il a reproduit toutes les lettres connues jusqu'à ce jour, en les accompagnant de notes et d'éclaircissements nouveaux ; dans le second, il a imprimé trois cent quarante lettres entièrement inédites et enfouies depuis deux cents ans dans les archives des divers monastères de la Visitation.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 12. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 23 Juin 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Événements d'Orient. — Vedette cosaque sur la frontière russo-roumaine.

LE LONG DU DANUBE

(Voir p. 119, 137 et 146.)

—

Notre bateau s'était arrêté près du pont suspendu qui réunit Pesth et Bude et qui est une des plus belles constructions de ce genre. La population de ces deux villes est de 120,000 âmes.

A quatre heures, j'étais sur le pont; nous devions partir à cinq. Il nous arrivait de nombreux compagnons de voyage, et les quais étaient déjà couverts de monde. Les premiers rayons du jour doraient le magnifique panorama qui s'étend sur les deux rives du fleuve.

Au-dessous de Pesth, la grande île de Czépel partage le Danube. On prétend qu'Arpad, chef de la première dynastie des rois de Hongrie, y est enterré. Souvent, au printemps, en arrêtant la débâcle, elle occasionne de grandes inondations. Celle de 1838 a acquis une triste célébrité : cent cinquante personnes y ont perdu la vie et plus de deux mille maisons ont été détruites.

C'est ici déjà que commence, pour le service de l'équipage, la langue italienne. Cette langue est la plus répandue dans le Levant; elle est, en général, celle des commerçants et des marins : c'est un reste de la domination des Génois et des Vénitiens; les bâtiments autrichiens sont tous montés par des Dalmates dont la langue est aussi l'italien. On s'accommoderait facilement de la langue, s'il ne fallait pas en même temps s'accommoder de la cuisine italienne, épicée, parfumée, poivrée. De plus, tous les mets sont froids, et l'eau, portée sur la table trois heures avant le dîner, a la même température que l'air des cabines, 28 degrés Réaumur.

C'est à Duna-Pentale que les Huns ont traversé le Danube pour attaquer les Romains.

La rive droite du Danube, un peu élevée, est garnie de villages dont les maisons, espacées sur la colline, sont d'un assez bel effet, vues de loin. La rive gauche, basse et exposée aux inondations, est déserte; ce n'est que dans l'intérieur, au milieu de plaines immenses, qu'on trouve des villages qui ont une population de vingt, de trente mille âmes et au delà. Ces grandes agglomérations, si nuisibles à l'agriculture, sont le résultat des guerres et des excursions des Turcs : les paysans, en se rapprochant, cherchaient un appui mutuel; la sécurité amènera la dispersion des habitants et une plus grande prospérité. Pendant la saison des travaux, ils vont camper au loin, au milieu des terres qu'ils doivent cultiver, et ne rentrent dans leurs familles qu'à la fin de chaque semaine. C'est dans ces villages surtout qu'on trouve en hiver ce cinquième élément que Napoléon a découvert en Pologne, la boue : à moins qu'elle ne gèle, pendant plusieurs mois des voisins qui ne sont séparés que par la largeur de la rue, peuvent moins communiquer entre eux que s'ils étaient séparés par l'Océan : on n'a pas encore inventé de véhicule qui puisse la franchir. Dans plusieurs localités, les autorités m'ont dit que, chaque année, des bêtes de somme périssent au milieu de la place publique, dans des gouffres tout différents de celui de Curtius; on ne retrouve les victimes qu'au printemps.

Peu de pays ont un besoin plus urgent de chemin de fer, puisqu'il n'y a pas de matériaux pour en faire d'autres. C'est avec toute vérité qu'un auteur a pu dire des Hongrois : « Ils entassent de la boue sur de la boue, et ils appellent cela des routes royales. *Ponunt lutum super lutum, quod vias regias vocant.* » C'est le pays des bons chevaux, des mauvais chemins et des ponts qu'on ne passe jamais qu'au risque de sa vie. Les petits chevaux de Hongrie, qui respirent dès leur naissance, comme les chevaux arabes, l'énergie de l'indépendance dans des campagnes sans limites, sont sobres et infatigables comme les animaux des déserts.

Un grand nombre d'îles embellissent le fleuve; elles sont couvertes de saules, de trembles, de frênes, de peupliers blancs et quelquefois de roseaux.

Nous nous arrêtâmes quelque temps à Mohacs, lieu marqué par la double défaite des Romains par Attila, et de Louis II par Soliman. La défaite des Hongrois par Soliman est une des plus déplorables dont l'histoire de ce pays fasse mention; le roi y périt, ainsi que la plupart des évêques et dix-huit mille combattants. Toute la Hongrie fut ravagée par les Turcs et la capitale tomba en leur pouvoir. Mais ce fut aussi sur ce même champ de bataille que le duc Charles de Lorraine, en 1687, porta le coup le plus funeste à la domination des Turcs.

Les bateaux qui descendent le Danube s'arrêtent pendant la nuit; en amont ils marchent toujours. Notre station se fit à Apathin, et ce fut là que j'appris à connaître un fléau, nouveau pour moi, mais avec lequel j'ai eu bien des occasions de me familiariser dans la suite : nous fûmes dévorés par les cousins.

C'est à Apathin que commencent ces vastes retranchements des Romains qui vont du Danube à la Theiss; un canal, au même lieu, unit les deux fleuves.

Des berges élevées bordent le Danube; elles sont percées d'une infinité de petits trous, demeures peu sûres d'une innocente et joyeuse colonie d'oiseaux. Le fleuve majestueux règne en despote dans ses vastes domaines, et souvent il jette d'une rive à l'autre des terres, des îles entières, ou les entraîne au fond de ses abîmes. A Monostor, *Monasterium*, où nous avons passé naguère, il y avait un couvent de l'ordre de Cîteaux; dans un de ses débordements, le Danube emporta l'abbaye avec tous les moines. Un jour on

voulut opposer une barrière à ses capricieuses dévastations, et on construisit en avant d'Apathin une forte digue, au haut de laquelle l'ingénieur bâtit sa maison pour prouver la confiance qu'il avait en son œuvre. Bientôt le fleuve irrité enleva la digue, la maison, la moitié du bourg avec son église ; et c'est là qu'aujourd'hui il s'est creusé la plus grande profondeur de son lit.

Quelques gros villages, autrefois des villes fortes, comme Illok, *Bononia*, Palanka, *Ratiaria*, garnissent les deux rives. Le mot *palangue* a passé dans la langue française pour signifier une espèce de retranchement.

On montre à Illok un puits dans lequel a été jeté le corps de saint Jean Capistran ; les Grecs de Bosnie le retirèrent et le transportèrent dans un couvent de Basiltens.

Nous arrivâmes à Péterwardein avant midi. Comme à Pesth et à Bude, une ville forte s'élève sur les hauteurs de la rive droite, et de l'autre côté, dans la plaine, une ville industrielle et commerçante ; un pont de bateaux, le dernier jusqu'à la mer Noire, conduit de Péterwardein à Neusatz. Péterwardein, *Petri Varadina*, qui rappelle si glorieusement le nom du prince Eugène, est une des plus imposantes forteresses qu'on puisse voir ; elle surabonde en ouvrages extérieurs. Les bastions, les rochers, les remparts, échelonnés bizarrement les uns sur les autres, offrent l'aspect le plus pittoresque.

Le royaume d'Esclavonie est séparé de la Hongrie par la Drave, le Danube et la Theiss ; Eszek est le chef-lieu de la partie civile et Péterwardein celui du généralat militaire. L'évêque catholique latin réside à Diakovar ; il porte le titre d'évêque de Bosnie et de Syrmie. Le royaume d'Esclavonie ou de Slavonie tire son nom des *Slavi*, peuple de la Sarmatie qui vint s'y établir au VIIe siècle ; ainsi que la Croatie, il fut conquis par le saint roi Ladislas Ier, et, sauf quelques interruptions, il a depuis toujours fait partie du royaume de Hongrie : il se compose des trois comitats de Werowitz, Posega et Syrmie. Le sol est fertile, le gibier y abonde ; un étang près de Velika fournit de belles perles. Ce furent les légions de Probus qui plantèrent dans ces contrées l'*uva Carthagena ;* c'est donc aux Romains que la Hongrie doit ses premiers vignobles, qui ont acquis, dans ces derniers temps surtout, une si grande célébrité. Les plants de vigne qui donnent le vin de Tokay ne paraissent avoir été introduits dans le nord de la Hongrie qu'au XIVe siècle par les soins de Louis d'Anjou, qui les fit venir d'Italie.

La chaîne de montagnes appelée Fruska-Gora, que nous avons suivie depuis Vukovar, atteint ici sa plus grande hauteur ; elle forme de belles collines, qui produisent un excellent vin.

Sur les énormes bancs de sable qui sont au bord du fleuve, il y a de nombreux troupeaux de chevaux, réunis par centaines au soleil, avec leurs têtes rapprochées les unes des autres, comme des moutons ; plus loin, des bœufs, plus nombreux encore, mais moins sociables, sont dispersés sur le rivage. On voit partout des porcs à moitié enfouis dans la vase ; ils viennent des forêts de la Servie, et vont faire les délices des Viennois : la bière, le jambon et les poulets frits sont les trois pivots de leur existence.

Ce qui paraîtra assez singulier, c'est que le porc sert comme d'unité monétaire dans les contrées du bas Danube. Comme on dit ailleurs : *J'ai dix mille francs de rente*, ou *dix mille livres sterling*, ici on dit : *J'ai dix mille cochons*, ce qui est encore préférable à l'estimation de Russie, où l'on dit : *J'ai dix mille paysans.*

Nous partons, et nous rendons grâce à la Providence d'avoir franchi ce dangereux passage [1]. Nous sommes bientôt à l'embouchure de la Theiss, rivière large et profonde, très-poissonneuse, et qui arrose des terres d'une extrême fertilité.

Mgr MISLIN.

— La suite au prochain numéro. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147 et 164.)

XII

Au moment de la dernière visite d'Axel Lipp à la ferme du Majorat, une activité extraordinaire régnait parmi les troupes allemandes cantonnées autour de Verdun.

Le général de Gayl en avait pris le commandement, et ce n'était un mystère pour personne qu'il avait ordre de pousser vigoureusement les travaux du siége et de s'emparer enfin de cette place forte, d'une importance secondaire, il est vrai, mais grande par son courage, par l'héroïsme de sa garnison, dont l'énergique défense et les incessantes sorties victorieuses devenaient pour la France entière un patriotique exemple de résistance à outrance.

Sous l'initiative du général de Gayl, les Allemands avaient choisi, pour y concentrer leur matériel de guerre et de bombardement, deux villages nommés Bras et Froméréville.

Bras, à sept kilomètres de Verdun, devint leur principal centre d'attaque. Sa position au bord de la Meuse, à un point où la vallée est très-large et non

1. J'ai appris dans la suite que notre bateau a été le dernier qui a pu faire la course de Constantinople, tant de Vienne par le Danube, que de Trieste par mer, pendant toute la durée de la guerre.

boisée, garantissait les Prussiens de toute surprise de la part de la ville assiégée, fort éloignée d'ailleurs. De plus, un gué, un bac et des ponts volants les mettaient en relations faciles avec Charny, leur quartier général. Ils accumulèrent donc à Bras des approvisionnements de toutes sortes. Les réquisitions levées dans tous les villages des environs y étaient amenées. On y avait emmagasiné des blés, des farines, de l'avoine, des foins. Un troupeau de deux à trois cents têtes de bétail, et continuellement renouvelé, fournissait de la viande fraîche aux soldats. Des milliers de pioches, pelles et autres outils pouvaient suffire à tous les travaux nécessaires. A de certaines places se voyaient des quantités énormes de gabions, des monceaux de fascines.

Bras était en outre un véritable parc d'artillerie, composé de canons allemands et de canons et mortiers français venus de Toul et de Sedan.

Pour les alimenter, il fallait d'immenses munitions. Aussi des centaines de chariots, requis dans les campagnes et chargés de boulets, de bombes et d'obus, ainsi que de nombreux caissons et fourgons provenant pour la plupart de nos armées vaincues, stationnaient non loin de l'artillerie.

En regard de ces engins de destruction se trouvaient deux ambulances, avec une salle spéciale pour les amputations.

Il y avait aussi un bureau télégraphique, avec de multiples lignes, dont l'une se reliait à celle allant sur Versailles. Les habitants de Bras avaient été requis pour couper des sapins et d'autres arbres et en faire des poteaux.

Si c'est une atténuation que de n'être pas seul à subir la loi d'une nécessité horrible, Anselme Daché rencontra amplement dans son malheur cette consolation amère. Forcé sous peine de mort de travailler aux ouvrages prussiens, il vit un grand nombre de ses compatriotes, de ses voisins, de ses amis, auxquels le même sort était infligé. Les voituriers français eux-mêmes, après avoir conduit à Bras, puis à la côte Saint-Michel qui domine Verdun, des canons, des obus, des bombes, des gabions, des fascines, des rails de chemins de fer, et tous les outils nécessaires pour creuser et remuer la terre, furent contraints de rester comme ouvriers et d'aider à ces préparatifs dont les résultats devaient être si effroyables.

Pendant la nuit du 12 au 13 octobre, les Prussiens employèrent trois ou quatre cents hommes à établir leurs batteries, dont l'emplacement avait été choisi à l'avance. On creusa des fossés, on éleva des épaulements, on ouvrit des embrasures, on posa des fascinages, on confectionna des abris blindés avec des rails.

Froméréville était, sur la rive gauche de la Meuse, un centre d'opérations pour les Prussiens, un peu moins important toutefois que Bras sur la rive droite.

Quatre cents voitures y avaient amené de Toul les engins de guerre capturés après la capitulation. Celles qui n'allèrent pas à Bras furent rejointes par un autre convoi de deux cents voitures venant de Sedan, et, pendant trois jours, les convoyeurs français, escortés de soldats prussiens, gravirent péniblement les côtes qui entourent Froméréville, afin de conduire cet immense matériel de guerre sur les hauteurs de Blamont, des Heyvaux et de Saint-Barthélemy.

A chaque batterie, entre chaque pièce, des rails serrés l'un contre l'autre, recouverts d'une forte épaisseur de terre, appuyés d'un bout sur la crête intérieure du parapet de la batterie et de l'autre bout touchant à plat terrain, formaient une voûte presque impénétrable sous laquelle les artilleurs devaient trouver un abri contre les boulets français.

Il va sans dire que l'ennemi s'était procuré tous ces rails par la destruction de nos chemins de fer.

Quatorze batteries enveloppaient Verdun, de la côte Saint-Michel à la côte Saint-Barthélemy, lorsque le jeudi 13 octobre, à six heures moins un quart du matin, une fusée lancée dans les airs donna sur toute la ligne prussienne le signal de l'attaque.

Sur toute la ligne aussi fut immédiatement poussé un formidable « hurrah pour Sa Majesté le roi du feu », puis une bordée épouvantable couvrit l'horizon d'un nuage de fumée, en jetant sur la ville et sur la citadelle, avec des sifflements aigus, une pluie de bombes et d'obus.

Il faisait à peine jour. La majeure partie des habitants sommeillait encore. Mlle Daché et Marjorie, entre autres, n'étaient pas levées. Réveillées en sursaut par ce fracas prolongé et saccadé, elles sautèrent en bas du lit et accoururent l'une vers l'autre sans prendre le temps de se vêtir.

Puis un autre fracas plus rapproché et plus éclatant les fit frissonner d'une instinctive terreur. C'étaient les canons de la place qui répondaient.

Mlle Sébastienne Daché, comme toute la population de Verdun, avait eu le temps de s'aguerrir depuis le commencement du siége, et ce nouveau bombardement ne prit pas son courage au dépourvu. Ses gros yeux en boules de loto, dont l'expression habituelle était celle de l'étonnement, s'ouvrirent il est vrai encore davantage sous l'empire d'une sorte d'effarement, mais on y lisait aussi la résignation, l'énergie et la fermeté au sein des épreuves.

Elle ressentit seulement un peu de défaillance à un moment de la matinée où une explosion terrible, dominant les mille voix du canon, ébranla toutes les maisons et fit croire qu'une partie de Verdun sautait.

Marjorie et sa tante étaient encore sous l'impression de cette effroyable commotion, et se demandaient d'où elle pouvait bien provenir, lorsqu'un visiteur inattendu vint le leur apprendre.

C'était M. Bérard, notaire de Mlle Daché et de son frère Anselme.

Elle poussa un cri de surprise en le voyant.

— Vous! s'écria-t-elle. Vous osez sortir!...

— Pour rendre service à mes amis, si je le puis, répondit-il. J'ai soixante-seize ans, je serais donc une non-valeur sur les remparts... Et pourtant on compte parmi les défenseurs de Verdun un vieillard de quatre-vingt-deux ans qui a tenu à utiliser pour sa patrie ce qui lui reste de forces. Cela devrait me faire honte et m'inspirer des remords. Mais je n'ai jamais été soldat, et on n'a pas voulu me faire commencer mon apprentissage à mon âge. Je viens donc vous proposer... Mais, d'abord, vous savez ce qui vient de se passer, vous avez entendu l'explosion?

— Oh! oui. Tout Verdun en a tremblé...

— Et ce n'est pourtant pas à Verdun qu'elle a eu lieu, mademoiselle. On connaît déjà la vérité par l'observatoire de la tour de la cathédrale, et la nouvelle s'est répandue en ville comme... comme une traînée de poudre. Un obus parti de nos bastions a frappé en plein dans un magasin à projectiles derrière les batteries allemandes de la côte Saint-Michel, y a mis le feu, et a fait éclater d'un seul coup tous les obus ou bombes qui y étaient amoncelés. L'imagination peut à peine se représenter les effets destructifs qu'une pareille explosion a pu produire dans les rangs ennemis. De l'observatoire, on en a constaté quelques-uns : on a vu distinctement des hommes, les bras étendus, lancés dans les airs ainsi que deux chevaux, puis retombés dans un énorme nuage de fumée blanchâtre qui s'élevait lentement au sommet de la côte. Votre neveu Robert est aux remparts?

— Il y a passé la nuit, monsieur.

— Très-bien. Je sais qu'il n'est jamais le dernier à faire son devoir, et que déjà on parle de lui avec éloges. Aussi, en venant ici, ce n'est pas à lui que je compte proposer de se réfugier dans mes caves.

— Dans vos caves, monsieur! Vous venez nous inviter?...

— Et cette offre vous fait ouvrir de grands yeux, mademoiselle Daché. Ne la méprisez pas trop, pourtant, et soyez bien persuadée que je ne la fais pas à tout le monde. On peut inviter, sans s'astreindre à une trop grande sévérité dans le choix, une foule de gens à un bal, à un concert, à une réunion mondaine. Mais un homme prudent n'invite que des amis, de véritables amis à venir dans sa cave, ajouta le notaire en riant, et c'est une grande preuve d'estime que je vous donne là, mademoiselle. Je le fais aussi à cause de votre frère, dont vous emmènerez, bien entendu, la fille, cette chère petite Marjorie.

— Vous m'effrayez, monsieur Bérard! Ce bombardement sera donc bien long, bien épouvantable?

— Qu'il vous suffise de savoir, mademoiselle, que les préparatifs des Allemands sont immenses, et qu'il y aurait folie à ne pas s'entourer de toutes les précautions possibles. Ma maison n'est pas éloignée, prenez ce que vous avez de plus précieux et venez sans tarder.

— Ce que j'ai de plus précieux! murmura avec indécision Mlle Daché qui, d'ordinaire, était toujours un peu longue à prendre son parti.

Des cris : « Au feu! au feu! » furent proférés dans la rue par des personnes qui couraient.

— Hâtez-vous, chère mademoiselle, reprit le notaire. Déjà des incendies sont signalés. Chacun doit être à son poste, et le mien est auprès de ma famille. Emportez une ou deux couvertures et un peu de linge. Ne vous préoccupez pas du reste. J'ai des matelas et je pourvoirai à votre nourriture. Êtes-vous prête? Je vous accompagnerai, vous et Marjorie.

— Ce que j'ai de plus précieux! répéta Mlle Daché de plus en plus bouleversée par cette conversation, que les coups de canon incessants et lugubres rendaient plus émouvante encore. Mes titres sont en dépôt chez vous et à la Banque.... Je possède peu de bijoux. Ce que j'ai de plus précieux est une pendule Louis XIV, véritable objet d'art... Vous la connaissez. Elle marche...

— Marcherait-elle toute seule jusque chez moi? répliqua le notaire avec un peu d'impatience.

Puis il ajouta d'un ton sérieux :

— Vous désirez l'emporter dans vos bras? Permettez-moi de me recueillir un instant pour y réfléchir.

Mlle Daché, qui le connaissait bien, n'ignorait pas que c'était là sa formule accoutumée lorsque, résolu d'avance à dire non, il avait à chercher des termes polis pour un refus.

D'un autre côté, elle se mit à réfléchir aussi tandis qu'il réfléchissait, et prenant la parole sans attendre la réponse du notaire :

— J'ai tort, monsieur, j'ai tort, reprit-elle avec élan. Qu'importe une pendule, si belle qu'elle soit, dans des moments pareils! Je la laisse, et croyez bien que j'en ferais le sacrifice de bon cœur, s'il devait épargner une seule goutte de sang à nos héroïques soldats.

Trois minutes après, elle sortit de chez elle avec Marjorie et le notaire. Il leur avait bien recommandé de se coucher par terre, si par malheur elles apercevaient un obus tombant près d'elles. Mais elles ne songèrent qu'à se glisser rapidement le long des maisons, et le trajet, d'ailleurs, était court.

Dans les quartiers les plus exposés, et ils l'étaient tous plus ou moins, la population non militante était descendue dans les caves les plus solidement voûtées, et dont on avait tant bien que mal bouché les soupiraux avec des quartiers de bois, des fagots et de la terre, afin de se mettre à l'abri des éclats des projectiles. Beaucoup de personnes y avaient caché de l'argent, de l'argenterie, des papiers. On y avait même

entassé du linge, de la literie, de grandes provisions de bouche et des meubles.

Le notaire, toutefois, avait eu soin que ses caves, spacieuses et fort belles, ne fussent pas trop encombrées, et il n'y avait admis que des femmes et des enfants, en s'abstenant lui-même d'y paraître, sinon pour veiller à ce qu'on ne manquât de rien. Des lampes remplaçaient la lumière du jour. Des tables et des chaises étaient placées çà et là, et on se réunissait par petits groupes pour causer et travailler. La femme du notaire faisait les honneurs de chez elle comme dans un salon, salon d'un nouveau genre, il est vrai, et auquel des piles de bouteilles, des tonneaux sur lesquels les jeunes personnes s'asseyaient en riant, donnaient une physionomie toute particulière. On vivait en commun, mais sans pouvoir se mettre à la même table tous ensemble, et les repas ne se composaient guère que de mets conservés, dont on mangeait un peu de temps en temps pour se soutenir. Et même, le mari d'une des recluses ayant envoyé trois dindes rôties et froides, on ne voulut pas y toucher, et à la suite d'un avis unanime on les fit parvenir aux bastions, où les combattants n'avaient pas toujours une nourriture bien réconfortante. A l'heure habituelle de se coucher, on s'étendait tout habillé sur des matelas jetés à terre.

— Ma tante, dit Marjorie vingt-quatre heures après son installation dans la cave, je sens que je vais mourir si je reste ici plus longtemps. J'étouffe.

— Et moi je suffoque, répondit tout bas Mlle Daché. Et je suffoque bien davantage depuis que je viens d'apprendre que les notaires de Verdun et de l'arrondissement ont caché leurs minutes dans les souterrains de l'évêché, et que les registres de l'état civil sont dans les caves du palais de justice. J'ai fait tout de suite ce raisonnement bien simple, et irréfutable, je crois : si M. Bérard envoie ses actes et ses minutes ailleurs et ne conserve que ses amis dans ses caves, c'est qu'on n'y est pas très en sûreté.

— Allons-nous-en, ma tante.

— Cela, c'est impossible. Mme Bérard est beaucoup trop gracieuse envers moi pour que je lui fasse cette impolitesse.

— Mais si nous sommes malades ici ?

— Elle nous soignera. La plupart de ces dames commencent déjà à boire du thé et de l'eau de mélisse, nous ferons comme les autres.

Marjorie était la droiture même. Cependant elle était aussi très-fine, et elle ajouta, non sans rougir un peu :

— Et la pendule Louis XIV, ma tante ?... Si vous vouliez, j'irais faire un tour chez vous pour m'assurer que rien n'est abîmé.

— Sortir! mais tu n'y penses pas, malheureuse enfant ! N'as-tu pas entendu ce qu'on disait tout à l'heure ? Marie Daniéri, une pauvre mère de cinq enfants, a eu les deux jambes brisées par un obus en voulant traverser la place Madeleine, et elle est morte quelques instants après. Mme Leray, femme du chef du bureau télégraphique de la citadelle, vient aussi d'être tuée à côté de son mari qu'elle s'était obstinée à suivre à son poste. Sans compter tout ce que nous ne savons pas ! Les obus n'épargnent pas les femmes, ma mignonne. Veux-tu qu'on te fasse du thé ?

— Merci, ma tante ; je n'ai besoin que d'un peu d'air.

Habituée à la vie des champs, Marjorie ne tarda pas à ne plus pouvoir supporter cette atmosphère lourde, épaisse, que les feux des lampes viciaient encore.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— *La suite au prochain numéro.* —

CAUSERIE

—

Depuis ma dernière lettre à nos lecteurs, j'ai reçu bon nombre de missives auxquelles je me fais un plaisir de répondre. Remercier maintenant le public de sa délicate sympathie serait, il me semble, banal et superflu. Qu'il sache seulement que son approbation est, après celle de ma conscience, la meilleure des récompenses et que ses conseils, si délicatement et si respectueusement donnés, sont accueillis comme ils le méritent.

Maintenant, que mes correspondants connus ou inconnus me permettent de le leur dire, la *Semaine des familles* subit la loi générale et ne saurait ambitionner de contenter tout le monde. Que ceux qui préfèrent les voyages et les récits historiques aux romans veuillent bien réfléchir que la partie jeune du public n'a jamais qu'un cri : « Racontez-nous des histoires, non pas l'histoire, des histoires. » Que ceux qui donnent de préférence aux écrivains le rôle de Scheherazade nous accordent de mêler le grave au doux et d'émailler nos colonnes de pages instructives et variées.

Que les uns et les autres enfin sachent bien que notre désir est d'arriver à les contenter tour à tour en choisissant dans les genres différents ce qui a une valeur ou un intérêt.

Une observation m'a été aussi répétée plusieurs fois. On regrette de ne pas trouver dans nos colonnes le récit de tous les grands événements religieux du jour. Je crois que si nous le faisions dans la régularité demandée, plusieurs se plaindraient. Les événements du jour qui ne ressortissent pas à la chronique ordinaire forment la trame des journaux quotidiens, et nos lecteurs lisent certainement nos bons journaux politiques où ces événements occupent plus ou moins de place. Les journaux religieux, les semaines reli-

gieuses ne manquent pas en France non plus. Pour ne citer que ce qui a rapport à la date mémorable du 3 juin, toute personne a pu lire, dans l'*Univers* et autres journaux, les récits les plus détaillés de ces splendides pèlerinages que la *Semaine des familles*, qui est hebdomadaire, risquerait fort de donner après tout le monde.

Cependant je saisirai l'occasion de redire avec quel bonheur j'ai suivi les phases de cette glorieuse manifestation. Les lettres particulières que je recevais de la Ville éternelle, les récits enthousiastes des pèlerins ravivaient mes propres souvenirs ; je me croyais revenue à cette heure bénie où, agenouillée dans les salles grandioses du Vatican, je touchais de mes lèvres la main vénérable du plus saint des pontifes.

Mon Dieu, que je l'avais trouvé heureux, ce peuple romain, alors qu'il n'avait qu'un souverain !

Et comme il m'en coûterait de le voir gardé autrement que par l'amour de ses peuples !

Donc la *Semaine des familles* a pris part aux splendeurs de l'anniversaire de la consécration épiscopale de Pie IX ; nos cœurs catholiques ont chanté le *Te Deum* de l'action de grâces en apprenant qu'à Rome, notre capitale, le pontife universel recevait les hommages du monde entier. Quelques-uns de ces illustres pèlerins ont eu la faveur suprême de mourir en cette manifestation de leur foi.

Je ne parlerai pas des évêques de Versailles et de Nantes, dont on ne manquera pas de raconter la vie ; mais une dernière fois je saluerai cette grande dame et cette plus grande chrétienne, lady Lothian, dont l'Angleterre catholique pleure en ce moment la perte.

Il m'avait été donné de la rencontrer. Son noble nom rappelait à mes souvenirs les pages charmantes de Walter Scott.

Par sa beauté, elle avait dû, dans sa jeunesse, rappeler ces superbes héroïnes des temps chevaleresques que le romancier nous montre errant autour des lacs sombres de l'Écosse et qui sont devenues sans rivales. Mais elle avait reçu mieux que la beauté et l'intelligence. Son visage respirait la bonté, son sourire était plein de grâce et de finesse, elle avait une amabilité toute française. Un jour je la trouvai à une réunion de charité chez les religieuses Auxiliatrices du Purgatoire dont elle avait tant désiré la venue. En voyant ces nobles dames ceindre le petit tablier de toile blanche de la couturière, j'éprouvai l'impression que j'avais éprouvée à Rome en voyant les jeunes patriciennes s'agenouiller devant de misérables pèlerins pour leur laver les pieds. Jésus-Christ passait.

Mais je m'égare dans cette causerie qui ne doit être qu'une série de réponses à de bienveillantes observations. Répondre à toutes publiquement me serait difficile ; néanmoins, afin de bien témoigner à nos lecteurs de l'attention que nous accordons à leurs remarques, je me ferai un devoir d'en parler dans la *Revue* de temps à autre.

En terminant, je suis obligée, à mon grand regret, de refuser l'aimable demande qui m'est faite. Ma photographie ne se trouve qu'au bureau de la *Semaine* ; il ne m'appartient pas de la faire figurer à la première page de la *Revue*.

Nous avons tenu compte d'observations analogues. Quelques portraits des hommes de notre temps ont passé sous les yeux de nos lecteurs. Nous multiplierons ces gravures ; mais, il faut bien le dire, ce ne sont pas toujours les hommes dignes à bon droit d'être connus de toute la France qui se font le plus portraiturer.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

PENSÉES

De deux éducations, celle qu'on reçoit, et celle qu'on se donne, la dernière n'est pas toujours la meilleure, mais elle est la plus essentielle et la plus efficace.

Quand l'accomplissement du devoir se trouve uni à l'intérêt personnel, il gagne en activité tout ce qu'il perd en mérite.

Des hommes peuvent en rester à l'émulation, mais les femmes vont droit à la jalousie.

LE COMMANDANT CAMERON

Lorsqu'il est venu à Paris pour y faire quelques confidences sur ses voyages, le commandant Cameron était déjà connu du monde scientifique. Son nom et sa personne figurent dans le *Dernier Journal de Livingstone*, suivi du récit de ses derniers moments, récit rédigé d'après le rapport de ses fidèles serviteurs Chouma et Souzi, par Horace Waller, membre de la Société générale de géographie de Londres, ouvrage publié en 1876.

Le commandant Cameron, alors lieutenant, était parti avec deux autres Anglais pour rejoindre le docteur David Livingstone ; il ne rencontra que sa dépouille mortelle... Mais laissons parler le récit authentique, qui nous fera connaître le commandant Cameron ; il nous entretiendra aussi de l'explorateur illustre dont le corps repose aujourd'hui glorieusement dans l'abbaye de Westminster.

« Sur ces entrefaites arriva une autre caravane qui confirma la présence des trois Anglais dans l'Ounyanyemmbé.

« A Baoula, Jacob Wainwright, le lettré de la bande, fut chargé de mettre par écrit les circon-

stances douloureuses de la mort du maître ; et Chouma, accompagné de trois autres, prit les devants pour aller porter ce récit à l'expédition anglaise. Le cortége les suivit à travers la jungle et atteignit le village de Tchilounda. A la lisière du territoire, nos gens avaient rencontré une bande de Vouagogo qui chassaient l'éléphant à la lance et avec des chiens ; mais bien que ces Vouagogo les eussent parfaitement traités, leur donnant du miel et d'autres provisions, ils avaient cru devoir leur cacher qu'ils rapportaient le cadavre du maître.

« Après avoir traversé le Manyara, affluent du Tanganyika, les gens se dirigèrent vers Tchikoulou. Ils poursuivirent ensuite leur marche jusqu'à l'Ougounda, territoire gouverné par Kalimamgommbi, fils de Mbéréké, l'ancien chef, et ils arrivèrent à Kasikira, qui est voisin de l'Ounyanyemmbé.

« Là ils attendirent Chouma qui leur avait promis de revenir au plus vite, et qui avait gagné l'établissement arabe sans encombre, le 20 octobre. Le lieutenant Cameron fut alors mis au courant de tous les détails du décès, non-seulement par la lettre de Jacob Wainwright, mais par les réponses que lui fit Chouma, en présence du docteur Dillon et du lieutenant Murphy.

« Les messagers reçurent du lieutenant Cameron tous les témoignages d'une extrême bonté.

« Après s'être reposés pendant un jour, les envoyés, chargés d'étoffes que le lieutenant leur voyait emporter non sans inquiétude, vu leur petit nombre, allèrent rejoindre les autres, qui ne tardèrent pas à gagner Kouihara. Tous les Arabes, suivis de leurs esclaves, se rendirent au-devant d'eux et accompagnèrent le corps, qui fut déposé dans ce même temmbé [1] où les mois d'attente avaient paru si longs au grand explorateur.

« Notre caravane trouva l'expédition anglaise à court d'objets d'échange. Toutefois le lieutenant Cameron jugea que la première chose à faire était de pourvoir aux besoins de ces hommes qui venaient d'accomplir la tâche herculéenne de rapporter les restes de celui qu'il devait secourir.

« Concevant des doutes sérieux sur la possibilité de faire traverser l'Ougogo à la précieuse dépouille, et pensant que l'illustre voyageur avait souhaité plus d'une fois de reposer sur cette terre d'Afrique où est la tombe de mistress Livingstone, le lieutenant Cameron fit part de ses inquiétudes aux chefs de la caravane et leur proposa d'enterrer le corps dans l'Ounyanyemmbé. Mais plus que jamais les fidèles serviteurs persistèrent dans leur idée que tous les risques devraient être courus pour apporter leur maître à son pays natal. »

1. Le *temmbé* est une habitation à toit plat, dont les bâtiments quadrangulaires entourent un espace carré servant aux indigènes de parc à bétail. Pour les naturels de l'Ousagara, de l'Ougogo, de l'Ouniamési, c'est un vrai village, où chaque famille a sa place sous le toit commun.

Par le fait, l'expédition envoyée à la rencontre de Livingstone se trouvait terminée. Néanmoins, libre de ses mouvements, le lieutenant Cameron voulut continuer sa route.

Vainement la maladie avait frappé avec persistance parmi les gens de sa bande et sur ses deux compagnons qui, à cette époque, avaient la fièvre sous ses diverses formes ; vainement on lui fit observer que, des trente-six individus qui avaient quitté Zanzibar avec Livingstone sept ans auparavant, cinq seulement répondaient maintenant à l'appel, et que parmi les morts se trouvaient l'illustre explorateur lui-même et sa femme, le lieutenant Cameron resta ferme dans ses résolutions, et, en le voyant généreux et brave en présence des indigènes, énergique et prudent au milieu des circonstances les plus difficiles, on put bientôt augurer favorablement du succès de son entreprise, et espérer qu'il pourrait réussir là où d'autres échoueraient.

Il est en effet revenu sain et sauf, et il a voulu raconter à Paris comme à Londres ce qu'il a vu, ce qu'il a découvert.

A Paris, l'accueil a été très-sympathique, bien que le commandant Cameron soit froid, et ne parle pas notre langue avec une extrême facilité.

Le narrateur avait en outre à lutter contre certaines habitudes trop invétérées. Le public parisien, quand il se met à lire ou à écouter des récits de voyages, est accoutumé aux anecdotes piquantes, bizarres, amusantes, aux aventures racontées d'une façon saisissante comme des romans ou des drames. Avec le commandant Cameron, de même qu'avec son illustre devancier Livingstone, rien de pareil. Les faits les plus dramatiques, les guerres continuelles, les fréquentes exterminations de villages par d'autres villages, tout est énoncé simplement, sans exagération ni mise en scène.

On sent que pour de tels hommes l'intérêt n'est pas là. Il est dans les mœurs, dans les usages, dans les productions et les ressources des pays qu'ils visitent, dans les découvertes et les rectifications historiques et géographiques ; il est surtout dans la profonde émotion que leur causent ces peuples, nos semblables, sauf qu'ils sont noirs, et au sujet desquels Livingstone a écrit ces lignes caractéristiques :

« Les villageois chez lesquels nous avons passé étaient polis, mais comme des enfants bruyants et curieux, tous parlant et regardant. Quand il se voit entouré de trois ou quatre cents individus dont il est le point de mire, celui qui n'est pas habitué aux manières des sauvages s'imagine qu'une attaque est imminente ; mais, pauvres gens, ils n'y pensent jamais les premiers : c'est nous qui commençons. »

Pauvres gens, en effet, auxquels il manque les

bienfaits de la religion et de la civilisation ! C'est là principalement ce qui frappe, ce qui émeut les grands voyageurs dont nous venons de parler. Et si le frivole amusement est moins abondant chez eux que chez les conteurs auxquels nous sommes accoutumés, leur science solide et leur ardent amour de l'humanité doivent cependant nous faire rechercher avec empressement leurs écrits ou leurs récits.

ÉLIE VERNON.

MADAME ÉGO

(Voir p. 157 et 167.)

—

SCÈNE IV (SUITE)

M. DUBOIS, Mme DUBOIS.

Mme DUBOIS (gaiement). — Allons, j'ai du moins la consolation de penser que tu ne dis pas de moi ce que tu dis de notre voisine : *Libera nos, Domine*. Tu n'ajoutes rien aux litanies quand tu penses à moi ?



LE COMMANDANT CAMERON.

M. DUBOIS (serrant la main de sa femme). — Si, vraiment, je dis...

Mme DUBOIS. — Tu me fais peur ! Voyons ? tu dis : De ma femme...

M. DUBOIS (avec émotion). — *Benedicamus Domino.*

Mme DUBOIS. — Bon Maximilien !

M. DUBOIS. — Ah ! mon pauvre Gustave ! s'il avait une femme comme toi, il ne serait pas si malade.

Mme DUBOIS. — Il a l'air bien malade effectivement ; mais enfin, qu'a-t-il ? le sait-on ?

M. DUBOIS (s'emportant). — Je le sais bien, moi ! Il a... il a... il a Mme Égo ! Et, ma foi ! c'est pire qu'un rhumatisme.

Mme DUBOIS. — C'est pourtant une femme distinguée, instruite, estimable, qui aime son mari à un point...

M. DUBOIS (impatient). — Au point de le contrarier du matin au soir ; c'est son genre.

Mme DUBOIS. — Cette pauvre Mme Égo, il faut avouer que tu ne l'aimes guère !

M. DUBOIS. — Je ne l'aime pas du tout ; surtout depuis que je vois tout ce qu'elle invente pour éviter ta présence.

Mme DUBOIS. — Que veux-tu, si je lui déplais !

M. DUBOIS. — Est-ce que c'est possible ? Non, c'est la continuation du régime : aimer son mari pour

soi-même; l'isoler, le séparer de ses amis, éloigner les femmes dévouées et aimables, pour éviter les points de comparaison. Tiens! ne me parle pas d'un amour égoïste. Ah! la vieille mère Dupré l'a bien jugée! Elle me disait l'autre jour dans son langage expressif : « Ce pauvre monsieur, sa femme lui a tourné le sang à force de l'aimer, soi-disant. Ah! ça n'est pas la bonne manière, ça ne profite qu'à elle, et son mari est malheureux comme les pierres, malgré toutes les grimaces qu'elle fait. »

Mme Dubois. — Elle a dit cela, la mère Dupré?

M. Dubois. — Oui. Ces vieilles baigneuses ont de l'expérience; leur vie ressemble à une lanterne magique où passent des verres de toutes les couleurs.

Mme Dubois. — Décidément, tout le monde est contre Mme Égo. Mais enfin, que lui reproche-t-on?

M. Dubois (s'emportant). — Tout. C'est une femme insupportable! Ne me parle jamais d'elle.

Mme Dubois (avec douceur). — Oh! mon petit mari! comme il s'emporte! ce n'est pas bien. Mme Égo a des défauts de caractère; mais c'est une femme honorable; on n'a jamais dit la moindre chose sur sa conduite...

M. Dubois. — Il ne manquerait plus que ça!

Mme Dubois. — Elle est très-sévère pour elle-même.

M. Dubois. — Et encore plus pour son mari.

Mme Dubois. — Fort instruite...

M. Dubois. — Ce n'est pas l'essentiel pour une femme.

Mme Dubois. — Fort spirituelle...

M. Dubois. — Elle manque de bon sens.

Mme Dubois. — Elle a des talents...

M. Dubois. — Elle ne s'en sert pas.

Mme Dubois — Elle est très-aimable quand elle veut...

M. Dubois. — Elle ne veut jamais.

Mme Dubois. — Elle est sage, vertueuse...

M. Dubois. — Assommante sur toute la ligne! Je me moque bien de ses vertus intérieures! qu'elle réforme son caractère, c'est la première condition pour faire un bon ménage. Rendre malheureux un homme si bon, si doux! Tiens, j'aimerais mieux avoir pour femme une furie, oui, une furie! parce que, au moins... je la jetterais par la fenêtre, et personne ne la ramasserait, tandis que Mme Égo a un extérieur si convenable que beaucoup l'estiment. Une femme qui a trouvé moyen de faire tomber son mari en langueur!... (Il se frotte le bras.) Ah! le maudit bras!...

Mme Dubois. — Tu t'animes, tu t'animes, tu t'échauffes, et ton bras te fait mal; voilà ce qui arrive quand on n'est pas sage, c'est très-vilain!

M. Dubois (éclatant de rire). — Ah! c'est ça, gronde-moi un peu, ça va m'amuser.

Mme Dubois. — C'est bien la peine de faire de la morale.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MÈRE DUPRÉ (aspect comique).

Mère Dupré. — Eh ben, faut donc que je vous cherche partout? Venez-vous-en avec votre bras, faut prendre votre douche.

M. Dubois. — Ma douche? Oh! mère Dupré, je ne suis pas en train.

Mère Dupré (avec bonhomie). — En ce cas, vous allez venir tout de même. Ah ben oui! avec la mère Dupré!

M. Dubois. — Je vous dis que je ne suis pas en train.

Mère Dupré. — Mon bon monsieur, quand vous alliez à la chasse, vous n'étiez pas en train de vous casser le bras, et il s'est cassé tout de même. On fait ce qu'on a à faire, il n'y a pas besoin d'être en train.

Mme Dubois. — Va donc, va donc!

Mère Dupré. — Regardez votre dame qui n'est pas contente.

Mme Dubois. — Tu n'es pas raisonnable.

M. Dubois (plaisamment). — C'est l'effet des eaux.

Mme Dubois. — Tu ne veux donc pas guérir?

M. Dubois. — Mais si.

Mère Dupré. — Eh ben, vous ne le méritez pas. C'est-y pas trop heureux quand on sait ce qui convient à son mal? Ce n'est pas comme ce pauvre monsieur pâle; il est si lent, si triste! on ne sait s'il dort ou s'il veille; il a l'air empaillé, quoi!

Mme Dubois. — Ce pauvre M. Égo, vous le croyez très-malade?

Mère Dupré. — Ne m'en parlez pas! c'est un homme qui a les nerfs tout en tapons! Pensez donc, quand on a une femme qui vous aime à ce point-là, et de c'te manière-là!

M. Dubois (riant). — Cette mère Dupré, elle voit tout!

Mère Dupré. — L'habitude! Cet homme-là, voyez-vous, il est doux comme du miel, c'est pire qu'un mouton! On lui mange la laine sur le dos.

Mme Dubois. — Sa femme lui est pourtant bien attachée.

Mère Dupré. — Ah! je ne donne pas là-dedans, moi! Une femme qui ne veut pas que son mari voie personne, de peur qu'il ne trouve quelqu'un à son goût; qui ne veut pas qu'il aille en société, de peur qu'il s'amuse; ni qu'il chasse, de peur qu'il se tue; ni qu'il pêche, de peur qu'il se noie; ni qu'il monte à cheval, de peur qu'il se jette par terre; ni qu'il aille en barque, de peur qu'il tombe à l'eau... Non, c'est une femme qui ne pense qu'à elle. Ce pauvre monsieur ne sait plus que faire à force de se tourner les pouces; il s'en ennuie.

M. Dubois (regardant sa femme en riant et tournant ses pouces). — Le fait est qu'on s'en lasse.

Mère Dupré. — Ah! quand on veut rendre quelqu'un heureux, on s'y prend autrement.

Moi qui vous parle, il y avait deux choses que j'aimais par-dessus tout : la soupe aux choux (elle prend une prise) et mon mari.

M. Dubois. — Vraiment? autant l'un que l'autre?

Mère Dupré. — Il ne s'en fallait guère (elle rit). Des commencements que nous étions en ménage, j'achetais des gros choux pommés, (avec enthousiasme) un bon morceau de lard, pour y donner de la saveur, que je mettais sur le feu, dans un poêlon, que je mangeais avec un plaisir comme si c'était... comme si c'était... le Pérou!

Un jour, Dupré me dit : « Mon gros loup (un nom d'amitié), je n'aime pas l'odeur du chou, et le goût non plus. »

De ce moment-là, monsieur et madame, on n'a jamais vu la tête d'un chou chez moi.

M. Dubois (gai). — A la bonne heure! c'est bien, cela, mère Dupré.

Mère Dupré. — Quand on aime son mari, ça va tout seul; mais cette dame, elle met toute son affection à ne pas le quitter plus que son ombre... pour l'ennuyer de plus près! Ce pauvre monsieur, il aime le violon, il en trouve un ici, il en joue; elle se fâche; elle dit qu'elle n'aime pas la musique. Moi non plus, je ne l'aime pas; c'est égal, mon pauvre homme jouait du mirliton, ça me prenait dans les ongles. Eh ben, madame, je lui en donnais un neuf, et un beau! tous les ans, pour la saint Basile: c'était sa fête, pauvre cher homme! (Elle s'essuie les yeux avec le coin de son tablier.) Ah! quand on aime son mari pour de bon, ses ongles, ses nerfs, on met tout ça dans sa poche, avec la soupe aux choux!

M. Dubois. — C'est ça!

Mère Dupré. — En attendant, il y a dans ce moment-ci une consultation pour ce pauvre M. Égo. Quand j'en connaîtrai le résultat, je viendrai vous le dire.

Mme Dubois. — Nous vous le demandons, mère Dupré.

Mère Dupré. — Allons-nous-en prendre notre douche; je n'ai pas le temps de bavarder, moi.

M. Dubois. — Encore ma douche?

Mère Dupré. — Croyiez-vous donc qu'elle allait passer en conversation? Vous ne connaissez pas encore la mère Dupré, depuis trois ans que vous la voyez!

Mme Dubois (sérieusement). — Je t'en prie, Maximilien.

M. Dubois (se levant). — Toujours victime!

(Il sort en riant; la mère Dupré le suit.)

SCÈNE VI

Mme DUBOIS, M. CACOCHYME.

Mme Dubois (lisant une lettre). — Non, non, oh certainement non, je n'irai pas!

M. Cacochyme (saluant respectueusement). — Madame, votre serviteur très-humble. Votre santé est toujours bonne?

Mme Dubois. — Très-bonne, je vous remercie, monsieur; et la vôtre?

M. Cacochyme. — Toujours les articulations, le jarret, l'orteil du pied droit, le pouce de la main gauche.

Mme Dubois. — C'est une terrible chose que les douleurs!

M. Cacochyme. — Mais je ne voudrais pas, madame, interrompre la lecture d'une lettre qui vous intéresse probablement beaucoup; je sais que vous attendiez des nouvelles de Paris.

Mme Dubois. — Non, cette lettre n'est point celle que j'attendais. Monsieur, je vous en prie, ayez la bonté de ne pas parler de celle-ci à mon mari : c'est une invitation d'une de mes cousines aux fêtes qui vont se donner à l'occasion d'un mariage.

M. Cacochyme. — Et vous ne voulez pas y aller, vous si jeune, et si bien faite pour en être l'ornement!

Mme Dubois. — Le bras de mon mari avant tout! Il voudrait abréger son traitement; non, non, monsieur, du silence, je vous en prie! Je montrerai cette lettre à mon mari, mais après les fêtes.

M. Cacochyme (saluant). — Madame, vos désirs sont mes lois. (A part:) Elle me rappelle ma bonne Aglaé, au jeune âge!

Mme Dubois. — Il faut que j'aille surveiller la douche.

M. Cacochyme. — Monsieur votre mari n'aime pas les douches?

Mme Dubois (plaisamment). — Ah! il est comme un enfant.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

M. CACOCHYME, Mme CACOCHYME, Mlles DÉPERRY.

Mme Cacochyme (saluant). — Passez donc, mesdemoiselles.

Mlle Palmyre. — Après vous, madame.

Mme Cacochyme. — Je vous en prie.

Mlle Palmyre. — Je ne le souffrirai pas.

Mme Cacochyme. — Point de cérémonie.

Mlle Palmyre. — Point de façons.

Ensemble. — Puisque vous le voulez... (Elles cèdent toutes les deux en même temps; choc risible.)

M. Cacochyme (riant). — Vraiment, mesdames, ce n'était pas la peine de se faire tant prier. D'ailleurs, aux eaux, il faut de la bonhomie.

Mlle Hortense. — C'est une vie délicieuse que celle des eaux!

M. Cacochyme (saluant). — Surtout dans la société de femmes aimables.

Mlle Hortense. — Ah! monsieur! (Elle ajuste son bonnet.)

M. Cacochyme. — Je viens de rencontrer dans l'escalier ce pauvre M. Égo; il fait peur! Je le crois beaucoup plus malade qu'il y a huit jours; il s'habillait en-

core, il sortait un peu ; à présent il ne quitte plus sa robe de chambre, il a l'air d'un vieux comme moi !

Mlle PALMYRE. — Je crois qu'il n'ose pas entrer au salon dans ce costume...

Mme CACOCHYME. — Il a grand tort : aux eaux, tout est permis.

M. CACOCHYME. — L'entendez-vous tousser? Il est là.

Mme CACOCHYME. — Voulez-vous l'appeler, mon bon ami?

M. CACOCHYME. — Volontiers. (Il se lève péniblement.) Monsieur, ces dames vous demandent.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, M. ÉGO. (Robe de chambre, mentonnière, bonnet grec, pantoufles.)

M. ÉGO (de la porte). — Je ne puis me présenter ainsi.

M. CACOCHYME. — C'est votre affaire. (Plaisamment.) Moi, je n'ai jamais su résister aux dames ; tirez-vous-en, si vous pouvez.

LES TROIS DAMES. — Entrez donc, monsieur, entrez donc !

M. ÉGO (souriant). — Je ne veux pas ajouter à mes torts la désobéissance. (Il entre.)

Mlle PALMYRE. — Allez-vous un peu mieux, monsieur?

M. ÉGO. — Non, mademoiselle, tout au contraire. Depuis huit jours, je suis plus souffrant.

Mlle HORTENSE. — Vous qui aimez la musique, vous avez dû assister avec plaisir au concert du casino?

M. ÉGO (d'un air éteint). — Ma femme n'aime pas les concerts ; elle dit que les veilles me fatiguent.

M. CACOCHYME. — La distraction fait souvent plus de bien que la fatigue ne fait de mal.

M. ÉGO. — Elle ne veut pas comprendre cela.

M. CACOCHYME. — Avez-vous lu le journal?

M. ÉGO. — Ma femme ne me le donne pas ; elle dit que je me préoccupe des événements, et que cela est mauvais pour mon état.

Mlle PALMYRE (regardant sa montre). — Ma sœur, nous oublions notre promenade de quatre heures. De la ponctualité dépend l'efficacité du traitement.

Mlle HORTENSE (se levant précipitamment). — Ma sœur, je vous suis.

(Elles sortent).

Mme DE STOLZ.

— La suite prochainement. —

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41, 60, 74, 89, 108, 114, 139, 153 et 171.)

CHAPITRE XIV

Celui qui le lendemain matin eût deviné les intentions du colonel eût été bien avisé.

Sur ces visages impassibles qui ont affronté tant de fois le feu de l'ennemi, rien ne se peut lire, car rien ne s'écrit.

Le colonel alla, selon son habitude, fumer son premier cigare en arpentant la grève.

Pendant ce temps, Choucroute, suivant les ordres reçus la veille, revêtait Léopold de ses vêtements de voyage, et, avec ce valet de chambre, la toilette, devenue une sorte de charge en douze temps, se faisait rapidement.

Amélie et Alfred, debout dans l'embrasure d'une croisée, se concertaient pour donner un dernier assaut au colonel ; mais on lisait sur leur physionomie plus de bonne volonté que d'espérance.

— Voici papa, dit tout à coup Amélie. Alfred, allons nous mettre aux deux côtés de la porte.

Ils s'élancèrent et demeurèrent immobiles comme deux petites sentinelles aux deux côtés de la porte, attendant qu'elle s'ouvrît.

On entendait en effet le pas retentissant du colonel dans l'escalier ; mais la porte ne s'ouvrit pas.

— Il est entré dans la chambre de maman, dit Amélie ; je n'ose pas aller le chercher là, et toi, Alfred?

— Moi, si, répondit Alfred avec l'aplomb de l'enfant qui ne craint rien, ignorant tout.

En ce moment, la porte s'ouvrit devant Édouard.

— Léopold, mon père te demande, dit-il ; il t'attend dans la chambre de maman.

— File à gauche, commanda Choucroute.

Léopold marcha derrière Édouard la tête basse.

Amélie et Alfred suivirent Léopold et entrèrent bravement à la suite dans la chambre redoutable.

Mme Dauvellec et Mme Eugénie étaient assises contre un guéridon qui supportait des registres ouverts ; le colonel arpentait l'appartement de long en large selon son habitude.

A l'entrée de Léopold, il alla s'accouder sur la cheminée. Sa physionomie était sévère ; mais quand son regard perçant se fixa sur l'enfant une expression plus douce détendit ses traits, et ce fut d'une voix amicale qu'il lui demanda :

— Est-il vrai que tu regrettes de nous quitter?

Léopold ne répondit pas. Il leva sur son oncle un regard douloureux plus expressif que des paroles.

— En second lieu, reprit le colonel, es-tu disposé à en finir avec certains défauts avilissants, tels que le mensonge, la lâcheté, la gourmandise?

Léopold, cette fois, retrouva la parole.

— Oui, prononça-t-il avec énergie.

Le colonel se tourna vers sa femme.

— Eugénie, dit-il, vous avez peut-être raison : je consens à l'atténuation de la peine.

Et, s'adressant de nouveau à Léopold, il ajouta :

— Comprends-moi bien, il ne s'agit que d'une



atténuation de peine. Je consens à te garder, mais à deux conditions : d'abord tu seras mis sous la surveillance spéciale de Choucroute, tu coucheras dans sa chambre, tu lui rendras compte de tous tes projets de promenades. Ensuite tu t'exécuteras courageusement sans vaines observations, sans plaintes. A la première plainte, je te fais partir pour Châtel. Acceptes-tu cela ?

— Oui, mon oncle.

— C'est bien ; va dire à Choucroute de changer ton uniforme et de préparer ton logement.

Léopold disparut avec Amélie et Alfred, dont les consolations lui étaient précieuses en ce moment.

La première condition posée par le colonel lui paraissait très-dure : c'était une sorte d'exil. Encouragé par sa tante et par Amélie, il essuya ses larmes et accepta courageusement l'humiliation de son déménagement.

Choucroute occupait, à l'extrémité de la maison, au-dessus des écuries et du poulailler, un cabinet long et étroit dont la partie supérieure fut affectée à Léopold.

Son délogement se fit le jour même, et l'expiation commença et se continua rigoureusement.

Soir et matin il se retrouvait là avec Choucroute. Le soir il ne s'endormait plus au bruit des douces conversations, mais à celui du hennissement et du piaffement des chevaux. Le matin il ne se réveillait plus au son de la claire petite voix d'Alfred, mais bien au chant criard du coq, son bruyant voisin.

Du reste, le logement, comme on l'appelait, ne lui servait absolument que de dortoir ; là seulement il était soumis au régime militaire. Le coucher et le lever étaient commandés par Choucroute, qui battait la diane avec ses grands doigts sur un van de parchemin appendu contre son lit. A ce roulement significatif, Léopold se levait en silence, s'habillait rapidement et récitait sa prière.

Choucroute passait une inspection méticuleuse, puis laissait aller son voisin de chambrée dans la salle à manger, où il reprenait la vie commune, la charmante vie de famille.

Quinze jours de ce régime suffirent pour transformer Léopold, même physiquement. L'obéissance prompte donna à son maintien un peu de cette raideur qui ne messied pas aux garçons, à sa physionomie je ne sais quoi de résolu qui leur va fort bien aussi. L'enfant gâté faisait vraiment peau neuve, et voyait tomber une à une toutes les préventions qu'on avait contre lui.

Les grands cousins ne repoussaient plus sa compagnie, parce qu'il savait prendre sa part des contretemps et qu'il n'apportait plus cet esprit chagrin aussi désagréable dans l'enfant que dans l'homme.

Quant à sa tante, à Amélie et même à Mme Dauvellec, elles l'encourageaient à qui mieux mieux dans ses nouvelles habitudes.

Amélie surtout le surveillait avec un soin presque jaloux, et son conseil arrivait toujours à temps pour arrêter l'impression qu'elle redoutait.

— Léopold, tu fronces le sourcil. Léopold, tu fais une bouche maussade. Léopold, tu te tiens mal. Ne dis pas ceci, ne fais pas cela.

A cette surveillance affectueuse, Léopold répondait par une docilité parfaite et se transformait à vue d'œil.

CHAPITRE XV

Chose étrange, Léopold ne s'ennuyait plus. Quoi ! le bonheur suprême n'était donc pas d'échapper à la surveillance, de suivre un caprice tournant à tous les vents, de chercher son propre amusement toujours !

Un matin Amélie et Fédik, qui flânaient sur la grève, l'aperçurent qui entrait dans la vieille guérite abandonnée. Ils coururent de ce côté et le trouvèrent assis un livre sur ses genoux. Il étudiait en se bouchant les oreilles, sans doute pour ne pas entendre le bruit séduisant du flot.

Il apprit à Amélie que son oncle lui donnait des leçons à apprendre et des devoirs à faire afin qu'il pût subir sans trop de honte l'examen d'entrée du collége de la Flèche. C'est pourquoi il se réfugiait depuis plusieurs jours dans la vieille guérite, afin de ne voir personne et de ne pas être tenté par la mer et par Fédik.

— Je travaille très-bien, dit-il ; mon oncle a été content de mon dernier devoir. J'écris sur mon atlas et je reste dans la guérite jusqu'à la fin de tout.

— Tu ne pleures plus dedans ? dit Fédik se rappelant la scène douloureuse du renvoi.

— Non, mais je ne veux pas oublier le jour où j'étais si triste d'être méchant, le jour où mon oncle me renvoyait à Châtel.

— Oh ! tu n'es plus méchant, déclara gravement Fédik, tu n'es plus méchant du tout.

Cette déclaration faite, il suivit Amélie qui s'en allait ; mais, revenant tout à coup sur ses pas :

— Amélie ne sait pas faire les digues de sable, dit-il ; viens jouer avec moi, Léopold.

— Et ma leçon, Fédik, qui l'apprendra ?

— Tu ne sais pas ta leçon ?

— Non.

— C'est égal, c'est bien égal : ferme ton livre et viens, je te donnerai toutes les coquilles à manger.

Naturellement Alfred n'était encore qu'un petit être d'instinct, le jeu était l'unique passion de sa vie et il ne s'expliquait que très-confusément le changement survenu chez son cousin. Plusieurs fois déjà sa petite voix tentatrice s'était fait entendre. Léopold, con-

seillé par Amélie, n'avait garde de subir sa toute petite influence ; mais il n'avait jamais trouvé une occasion bien nette de reprendre vis-à-vis d'Alfred le rôle raisonnable que lui donnaient son âge et ses magnanimes résolutions.

Cette fois l'occasion se présentait bien ; Alfred avait le petit air futé de l'enfant qui donne un conseil qu'il pressent mauvais : Léopold ne la laissa pas échapper.

— Si je n'apprenais pas ma leçon, je désobéirais à mon oncle, dit-il gravement, et tu sais bien que je ne veux plus être désobéissant.

Et, se rebouchant les oreilles pour ne pas entendre le murmure tentateur du flot, il se mit à étudier.

Fédik le regarda avec de grands yeux admiratifs, pleins d'une intelligence précoce, puis il lui sauta au cou, l'embrassa et s'en alla vers la maison en courant. Il avait besoin de dire sa petite pensée à quelqu'un. Il marcha droit à Mme Dauvellec qui travaillait près de la fenêtre ouverte.

— Bonne-maman, dit-il tout essoufflé, Léopold est très-sage dans la guérite.

— Est-ce qu'il n'est pas sage ailleurs ? répondit Mme Dauvellec en riant.

— Oh ! si ; mais surtout dans la guérite, car...

Il s'approcha tout près de la bonne-maman et ajouta avec un humble petit mouvement de tête :

— Car j'ai voulu lui faire fermer son livre et il a dit : Non.

— Voilà quelque chose à redire au colonel, dit Mme Dauvellec avec un bon sourire. Une autre fois, Fédik, n'allez jamais troubler votre cousin à l'heure de l'étude.

Fédik inclina la tête en signe d'assentiment et voyant entrer son père, il s'élança vers lui pour lui dire de sa petite voix claire :

— Oh ! papa, comme Léopold est sage dans la guérite !

M. Dauvellec se contenta de sourire et ne poussa pas la question plus loin.

— Léopold change extraordinairement, dit-il en s'adressant à sa mère, et je suis vraiment étonné de son intelligence. Cette année, il rattrapera le temps perdu, et, malgré tout, son avenir ne sera pas compromis. Néanmoins je voudrais le faire travailler sérieusement au moins une semaine, et si vous le voulez bien, ma mère, nous l'emmènerons à Coutances demain. Eugénie m'a dit que l'air de la mer commençait à vous irriter les bronches, et je suis tout à fait d'avis que vous m'accompagniez, puisque mon congé finit.

— Que ta volonté soit faite, mon fils ; cependant j'aime peu les séparations. Enfin il ne s'agit que d'une dizaine de jours, et Eugénie m'écrira souvent.

Attirant Alfred dans ses bras, elle ajouta :

— Mon petit Fédik me manquera.

— Nous emmenons Fédik, ma mère ; je ne puis cette fois me passer de Choucroute ; Choucroute étant le valet de chambre de Fédik, il est impossible de les séparer.

Et, baissant la voix, il ajouta :

— Vous comprenez qu'Eugénie ne reste ici que pour Amélie, à laquelle cet air vif et salubre fait tant de bien ; mais elle ne peut garder un enfant qu'il faut toujours surveiller.

— Je suis très-content de m'en aller avec bonne-maman, s'écria Alfred, et aussi d'aller en voiture !

— Voilà un garçon bien accommodant, dit le colonel en riant.

Et, ouvrant une porte, il dit :

— Choucroute, tu peux faire la malle d'Alfred.

— Mon colonel, répondit la voix de Choucroute qui apparut sur le seuil.

— Que veux-tu ?

— Madame m'a donné l'ordre de mettre les effets de M. Léopold dans votre caisse ; elle pense que M. Alfred pourra bien mettre les siens dans celle de sa grand'mère. Cela ne ferait que deux colis.

— C'est juste, ma mère ; donnez-vous l'hospitalité à votre petit Alfred ?

— Certainement. Choucroute, voici ma clef, faites maintenant ce rangement, je vous prie.

— Je vais faire ma caisse tout seul ! s'écria Fédik

— A nous deux, dit Choucroute en riant.

Mais Fédik, prenant fort au sérieux l'opération de l'emballage, saisit la clef que Mme Dauvellec tendait à Choucroute et, courant à la caisse qu'il connaissait bien, l'ouvrit fort adroitement. Puis sa bonne-maman prit plaisir à le voir courir de çà, de là, d'un air affairé, se parlant tout seul, hochant sa petite tête.

Cependant elle appela Choucroute d'un signe.

— Ne laissez pas Alfred tout bouleverser dans ma caisse, dit-elle ; placez-y vous-même ses vêtements.

— Madame, il ne s'occupe pas de cela. Il met je ne sais quoi dedans ; mais je vais y voir.

Rassurée par la parole de Choucroute, Mme Dauvellec ne s'occupa plus d'Alfred. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la tête du petit garçon se glissa par l'entrebâillement.

— Bonne-maman, le mot de passe ? dit-il.

— Comment, le mot de passe ?

— Oui, Léopold et moi jouons à la sentinelle ; vous êtes la sentinelle du fort, bonne-maman.

— Ah ! je ne savais pas. Ton déménagement est-il fini ?

Alfred marcha jusqu'à sa grand'mère.

— Oui, dit-il, j'ai fait mon bagage tout seul. J'ai mis dans votre caisse : les marins, les mobiles, les fourgons d'artillerie et un chemin de fer mécanique.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Mme Dauvellec en riant, tout cela y est ?

— Oui, bonne-maman ; et maintenant dites-moi vite le mot de passe.



— Après que tu me l'auras confié, mon Fédik.

Alfred se leva sur la pointe des pieds :

— France et Normandie ! murmura-t-il.

Et, courant vers la porte, il la rouvrit et, renforçant sa petite voix :

— Le mot de passe ?

— France et Normandie !

Là-dessus Fédik partit, et Mme Dauvellec put en toute tranquillité s'occuper de son propre déménagement.

Le lendemain à huit heures, la voiture à volonté s'arrêtait devant l'auberge de l'*Ancre d'argent*. Les adieux qui s'échangèrent furent plus longs et plus émus que l'on n'aurait pu le supposer la veille.

En organisant les départs successifs, M. et Mme Dauvellec avaient reconnu que se réunir à Coutances pour les deux jours était une fatigue et une dépense inutiles. Donc il avait été arrêté que Mme Eugénie irait conduire Édouard à Brest tout droit, et que le colonel prendrait, à Valognes, Gustave et Léopold pour les conduire à la Flèche.

Aussi, ce matin-là, bonne-maman ne pouvait manquer de s'attendrir en embrassant ses petits-fils qu'elle ne devait plus revoir qu'après une longue année écoulée. Et eux donc, ils redevenaient tout petits pour ces caresses des derniers adieux et leur dernière parole fut :

— Soignez-vous bien, bonne-maman.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Il y avait, au moyen âge, sous le péristyle de Notre-Dame, une statue colossale de saint Christophe qui était citée parmi les merveilles du Paris d'alors : quand nos pères parlaient de leur saint Christophe, ils en avaient plein la bouche et leur cœur se gonflait d'orgueil.

Dimanche dernier, nous eussions pu nous croire revenus au temps où le géant de Notre-Dame jouissait d'une si glorieuse popularité : si vous vous étiez promenés dans les Champs-Élysées, entre cinq et six heures, vous eussiez entendu trois cent mille Parisiens répétant à l'envi le nom de *Saint-Christophe.*

Je dois dire, d'ailleurs, que ce nom ne sortait pas avec la même intonation de toutes ces bouches. Si certains le prononçaient avec une satisfaction visible, d'autres parlaient de Saint-Christophe avec autant de mauvaise humeur que s'il se fût agi de saint Médard, un jour où ce saint des averses nous aurait menacés de toutes les cataractes du ciel.

Saint-Christophe par-ci ! Saint-Christophe par-là ! On entendait des gens qui disaient : « Saint-Christophe a gagné de deux longueurs... » Il faut vous dire que le Saint-Christophe en question n'a qu'une ressemblance de nom avec son céleste homonyme ; il n'appartient pas même à la race humaine, car ce n'est pas autre chose qu'un cheval ; mais quel cheval !

A lui l'honneur d'avoir gagné le grand prix de cent mille francs ; à lui la gloire d'être inscrit sur ce livre d'or où figurent déjà treize vainqueurs de l'espèce chevaline : *The Ranger, Vermout, Gladiateur, Ceylan, Fervaques, The Earl, Glaneur, Sornette, Cremorn, Boyard, Trent, Salvator, Kisber.*

Saint-Christophe appartient à l'écurie de M. le comte de Lagrange, comme *Gladiateur*, le célèbre vainqueur de 1865.

Immortel depuis dimanche, au moins dans les annales du sport, Saint-Christophe était, samedi soir encore, le plus obscur et le plus inconnu de tous les chevaux. Personne, dans le monde des partenaires ni parmi les simples parieurs, ne songeait à engager une somme sérieuse sur ses quatre fers, — tandis que l'on se passionnait pour Jongleur, Verneuil et Stracchino, ses concurrents.

Jongleur surtout était ce qu'on appelle, en termes de courses, « grand favori ». Les parieurs lui témoignaient même une faveur superstitieuse, attendu que, depuis l'année 1870, par un hasard vraiment étrange, le cheval qui avait gagné le grand prix portait toujours pour numéro d'inscription un chiffre correspondant à la date même du jour de la course ; — or Jongleur était inscrit sous le numéro 10 ; Jongleur courait le 10 juin : il devenait de toute évidence que Jongleur devait gagner ses cent mille francs avec une aimable aisance.

Malheureusement pour ce beau calcul, Saint-Christophe s'est trouvé là : ses rivaux le redoutaient si peu, que, pendant toute la course, ils ne faisaient pas même attention à lui : c'est seulement à quelques centaines de mètres du poteau d'arrivée que Saint-Christophe s'est déployé dans toute sa vigueur sous la cravache de son jockey. En quelques secondes, la victoire était un fait accompli.

Il y eut un moment de stupeur pour les uns, de délire pour les autres : ceux-là voyaient fondre leurs pièces d'or comme un sorbet au soleil de midi ; ceux-ci voyaient leur simple louis se changer en billet de mille.

Ces derniers étaient le petit nombre ; — quant à la majorité des parieurs, ils avaient des nez longs comme les *foulées* de Saint-Christophe lui-même ! Il a bien fallu, cependant, en prendre son parti. Plus d'un a juré, mais, un peu tard, *qu'on ne l'y prendrait plus.*

Serment de joueur, — serment aussi volage qu'un serment d'ivrogne : l'an prochain, nous aurons encore

un autre grand prix, d'autres parieurs, ou plutôt les mêmes, et un Saint-Christophe quelconque pour recommencer, à leurs dépens, la même mystification.

*** Avec la victoire du cheval de M. de Lagrange, le grand événement des courses de dimanche dernier a été l'apparition de robes invraisemblables, inouïes, fantastiques, capables de rendre des points aux fameuses robes couleur de soleil et couleur de lune qui figuraient, au dire de Perrault, dans le vestiaire de Peau-d'Ane.

On a vu dans les tribunes des robes jaune safran; des robes rouge feu; des robes d'un vert doré, chatoyant, allant depuis la nuance de la pomme en pleine crudité jusqu'aux reflets délicats de la queue du paon. Le fruit défendu et l'oiseau symbole de l'orgueil se retrouvant l'un et l'autre sur le même plumage de femme, n'y a-t-il pas là matière à réflexions philosophiques? Songez-y, si bon vous semble, et surtout, croyez-moi, arrangez-vous de façon à ne jamais savoir ce que coûtent de pareilles robes!

*** Des courses de chevaux au nouvel Hippodrome, la transition vient d'elle-même, sans qu'il soit besoin de lui donner le moindre coup d'éperon.

Dans une de mes dernières Causeries, je vous annonçais l'ouverture prochaine de cet Hippodrome destiné à consoler Paris de la perte de l'ancien; maintenant c'est chose faite, et j'ai assisté à l'une des premières représentations.

J'ai retrouvé les mêmes courses modernes et antiques : courses de jockeys, courses d'amazones; courses de chars; funambules, acrobates de tout genre, et enfin pour spectacle final, une grand chasse au cerf.

N'y a-t-il pas là de quoi rendre tout songeurs les directeurs de nos scènes littéraires et lyriques? Pour eux le public se montre insatiable : sans cesse il lui faut du nouveau, et le nouveau n'est pas sûr de lui plaire. A l'Hippodrome servez-lui à perpétuité des chars à l'antique conduits par des Romains à casque, des écuyères costumées en marquises Louis XV, et une danseuse de corde au caraco de velours étincelant de papier paillon, — il se tiendra pour satisfait.

C'est bien à l'Hippodrome qu'on pourrait, avec Boileau, parler de ces spectacles dont on ne se lasse pas,

Et qui, toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Sont au bout de vingt ans encor redemandés.

Aujourd'hui, on ne redemande plus guère les tragédies au bout de vingt ans; mais la *Course olympique*, le *Saut de rivière* et la *Chasse au cerf* n'ont rien perdu de leur attrait. Ce que c'est, quand on fait du théâtre, que de songer non pas aux générations présentes ni à celles qui s'en vont, mais à celles qui arrivent! Il n'y a de spectacles éternels que ceux qui ont le privilége de passionner les collégiens!

La *Chasse au cerf*, qui marque le spectacle final du nouvel Hippodrome, est aux théâtres équestres ce qu'est le *Pont cassé* aux théâtres d'ombres chinoises, la pièce légendaire, le *nec plus ultra*.

Cette tradition date du cirque Franconi, qui florissait au commencement du premier Empire, et qui a laissé de si glorieux souvenirs.

Le cirque Franconi d'alors possédait le cerf Coco, — premier du nom, lequel a donné naissance à toute une lignée — (adoptive) — de Coco, qui ont, à leur tour, rempli tous les cirques forains.

Coco I[er] avait des talents multiples : il savait compter, sauter, valser, tirer le pistolet, et il râclait même de la guitare sur un instrument vénérable qui avait appartenu à M[me] de Genlis.

Inutile de vous dire que Coco jouait le principal rôle dans la première chasse au cerf : ce fut lui ou l'un de ses successeurs qui servit de monture à l'aéronaute Margot, dans une ascension où celui-ci éclipsa, par avance, son émule Poitevin, qui ne s'enlevait que sur un simple cheval de fiacre.

Le Coco d'aujourd'hui est un Coco consciencieux, ayant le sentiment de son rôle, — mais le sentiment dans la note douce; et son humeur conciliante semble avoir gagné jusqu'à la meute qui le poursuit. Quand Coco s'arrête, la meute s'arrête aussi; quand Coco fait un temps de galop, la meute exécute un demi-temps, tout en ayant l'air de demander pardon de la liberté grande; et surtout le plus féroce des limiers se donne bien garde d'enfoncer l'ombre même de ses crocs dans le jarret de Coco...

A cela près, le simulacre de la chasse est assez réussi : vous serez certainement satisfait, pourvu que vous ne demandiez ni curée froide ni curée chaude; — on a eu soin de vous ménager toutes les illusions.

— Pourquoi, s'il vous plaît, votre cerf est-il muselé comme une bête féroce? demandai-je à l'un des palefreniers de l'Hippodrome accoudé sur la barrière du pourtour...

— Monsieur, me répondit-il gravement, c'est pour donner à penser qu'il est capable de mordre les chiens!

ARGUS.

Abonnement, du 1[er] avril ou du 1[er] octobre; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1[er] avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET C[ie], ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 13. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 30 Juin 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Le naufrage sur l'herbe.

LE NAUFRAGE SUR L'HERBE

—

Si vous êtes comme moi, lecteurs, le retour de la belle saison vous rend tout à fait déraisonnables, et vous n'avez cesse ni repos que vous ne puissiez courir la campagne, vous enfoncer jusqu'aux genoux dans l'herbe, en faire envoler les hirondelles, vous livrant comme elles aux mille cercles capricieux propres aux enfants comme aux oiseaux.

Hélas! cela n'est plus de mon âge! Vagabonder!... c'est bon pour vous, enfants, qui êtes dignes de saluer le printemps avec des roses sur vos joues! C'est bon aussi pour ces quatre heureux de notre gravure qui, dans une barque aux planches vermoulues, échouée en plein champ depuis le déluge, se figurent, sur les vagues d'un foin vert et touffu, naviguer sur l'Océan, et faire, sans quitter la prairie, un gai *voyage autour du monde.*

Les enfants ont beaucoup d'esprit et de grandes ressources dans l'imagination. Ils créent des situations, inventent des pièces en plusieurs actes, improvisent de jolis proverbes, etc... Ils savent si bien *faire semblant!* Pourvu que, devenus grands, ils ne se montrent pas des acteurs pour de bon, prenant des poses, et jouant facilement plus d'un rôle!

Il n'en sera pas ainsi du gentil quatuor que nous avons sous les yeux. L'aîné des quatre enfants sera, n'en doutons pas, un brave garçon tout à ses rustiques et nobles labeurs, et ses petites sœurs laisseront bientôt tomber de leurs mains d'inutiles bouquets, pour apprendre les saintes lois du travail.

Heureux sont les enfants des campagnes! Ils passent du plaisir au devoir sans connaître les tentations de la ville, et de l'innocence à la vertu — sans presque s'en douter!

Mme de Mauchamps.

LE LONG DU DANUBE

(Voir p. 119, 137, 146 et 178.)

—

Pline, en parlant des Daces, dit qu'ils ont été repoussés jusqu'au fleuve *Pathyssus*, qui est devenu la limite de leur pays : « *Dacis pulsis ad Patyssum amnem...* » Par la suppression de la première syllabe de ce nom, on a obtenu celui de *Tissus* et de *Tiza*, qui lui est donné par les riverains, d'où est ensuite venu le nom de *Theiss*. Le nom de *Tibiscus*, qui a prévalu en latin, se trouve dans Ptolémée. Avec la Drave et la Save, c'est un des plus grands affluents du Danube en Hongrie ; comme eux, il charrie de l'or ; il est le seul qui appartienne entièrement à ce pays.

Vis-à-vis est le champ de bataille où le margrave Louis de Bade gagna, en 1591, une bataille sanglante contre les Turcs.

A mesure que les eaux du grand fleuve descendent vers la mer Noire, il me semble que les flots de la barbarie, reculant toujours, vont s'y précipiter avec elles ; malheureusement c'est le Danube qui coule le plus vite. « La marche des Turcs, leurs progrès et plus tard leur retraite et leur décadence, est empreinte dans les noms qui bordent ces rives. Du xve au xviiie siècle, les Turcs avancent. Depuis la fin du xviie siècle jusqu'à nos jours, ils reculent. Je vois sur le Danube les étapes de leurs victoires et de leurs défaites [1]. »

On ne tarda guère à voir les premières montagnes de la Turquie, et, peu après, la noire forteresse de Belgrade. En tournant vers la droite, on trouve tout à coup quelques masures entourées de hautes palissades délabrées : c'est Semlin, *Malavilla*. L'intérieur de la ville ne dément guère la pénible impression qu'on éprouve à son premier aspect et que son nom faisait pressentir. Je pus la parcourir tout à mon aise.

A la fin du xe siècle, la ville de Semlin était un des principaux entrepôts du commerce entre l'Europe et l'Asie. Elle fut fort maltraitée par les croisés, qui l'appelèrent la Ville du malheur, *Maleville*. Effectivement le passage des premiers croisés par Semlin ne fut pas heureux pour eux et bien moins encore pour la ville. L'avant-garde de Pierre l'Ermite, commandée par Gauthier *sans Avoir*, étant exténuée de fatigues et de misère quand elle arriva dans ces contrées, en 1096, commit des excès pour se procurer des vivres qu'on lui refusait. Pour les réprimer, les Hongrois et les Bulgares en tuèrent plusieurs. Lorsque Pierre l'Ermite arriva à Semlin, on lui montra les dépouilles de seize croisés qui étaient suspendues à la porte de la ville. A cette vue, ne pouvant contenir son indignation, il donne le signal de la vengeance : les croisés se précipitent dans la place, dont les habitants se sauvent sur la colline voisine. Les croisés les poursuivent et en font un grand carnage : plus de quatre mille habitants de Semlin furent égorgés ou précipités dans le Danube [1]. Les croisés ne quittèrent cette ville que lorsqu'ils apprirent l'approche de Coloman, roi de Hongrie, qui s'avançait à la tête de cent mille soldats impatients de venger le massacre d'une population désarmée ; ils se dirigèrent vers Constantinople, en traversant la Bulgarie et la Thrace, et ils allèrent tous périr dans la plaine de Nicée.

1. Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyage*.

Un mot des Bohémiens, qui sont si nombreux dans ces contrées.

Les Bohémiens (les *Zigeuner*, *Zingari* et *Gitanos* des Allemands, des Italiens et des Espagnols), que l'on confond si souvent en français avec les Bohêmes, au grand déplaisir de ces derniers, deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on s'approche du bas Danube. L'apparition en Europe de ce singulier peuple date du commencement du xve siècle. Leur couleur, leurs traits, leur langue évidemment dérivée du sanscrit, leurs mœurs et leurs traditions, tout prouve qu'ils proviennent des Zinganes des bouches de l'Indus, et qu'ils ont été chassés de leur patrie à la suite des dévastations de Tamerlan. Malgré la sollicitude de plusieurs souverains, notamment de Marie-Thérèse, pour leur procurer un domicile stable, un état et des moyens d'éducation à leurs enfants, ils sont demeurés la plupart vagabonds, errants dans les vastes plaines de la Hongrie et dans les forêts de la Transylvanie, de la Valachie et de la Turquie, où ils se trouvent en plus grand nombre que partout ailleurs, tandis que d'autres vivent dans des cavernes ou dans des trous qu'ils se creusent dans la terre. Aventureux, rusés, dégoûtants de saleté, sans besoins, peu soucieux de l'avenir, ils vivent de fruits, principalement d'aulx et d'oignons, comme tous les Orientaux, quelquefois d'herbes et de racines, rarement de viande, à moins que leur bonne fortune ne leur fasse rencontrer quelque animal mort : aucune viande, quelque hasardée qu'elle soit, ne leur répugne. Ils sont naturellement gais, aimant la musique et la danse ; ils se produisent dans les foires comme musiciens, jongleurs et hercules, tandis que leurs enfants nus volent ou mendient, et que les femmes disent la bonne aventure. Quelques-uns cependant se livrent à l'agriculture et à des arts industriels. Il y a plusieurs castes parmi eux. Leur religion est à peu près nulle : ils se disent chrétiens ou musulmans selon les circontances ; mais ce sont de véritables païens. Ils n'ont ni temples ni maisons de prière, et s'inquiètent moins encore des choses de l'autre vie que de celle-ci. Ils ne s'allient

1. *Historia Hierosolymitanæ expeditionis, edita ab Alberto, canonico ac custode Aquensis Ecclesiæ.* — Marisli, *Danubius Pannonico-Illyricus.*

qu'entre eux, et leurs mœurs sont d'ordinaire fort dépravées. C'est un échantillon peu avantageux des peuples nomades, qui brave notre civilisation jusqu'au centre des pays où elle est le plus avancée. Nous nous complaisons souvent dans la pensée que si notre civilisation était connue des peuples barbares, ils seraient ébahis d'admiration, et feraient tous leurs efforts pour s'en approprier au moins quelque peu, voilà 200,000 de ces Barbares qui, depuis trois siècles et demi, parcourent l'Europe dans tous les sens sans avoir pris goût pour aucune de nos institutions. On en compte 152,000 en Autriche.

Semlin est la dernière ville autrichienne sur la rive droite du Danube; c'est un des points où il faut faire quarantaine quand on revient de Turquie. Une nappe d'eau, d'une immense étendue, se déploie entre Belgrade et Semlin. La Save vient encore apporter le tribut de ses eaux à ce roi des fleuves, grossi déjà par tant d'affluents.

Mgr Mislin.

— La suite prochainement. —

MADAME ÉGO

(Voir p. 157, 167 et 185.)

SCÈNE IX

M. ET Mme CACOCHYME, M. ÉGO.

M. Égo. — C'est pourtant bien ennuyeux d'être absolument en dehors de tout ce qui se passe. Un journal me ferait vraiment plaisir.

M. Cacochyme. — J'en ai un dans ma chambre, je vais vous le chercher. (Il se lève avec peine.)

M. Égo. — Je suis honteux de vous donner cette peine.

M. Cacochyme. — Pas de cérémonies! Bah! aux eaux! (Il manque de tomber.)

Mme Cacochyme (s'élançant vers son mari). — Mon cher ami, l'orteil est plus douloureux aujourd'hui, je ne vous laisserai pas marcher seul.

M. Cacochyme (riant). — Ma bonne Aglaé, j'accepte votre bras; mais nous pourrions bien tomber tous les deux.

Mme Cacochyme. — Appuyez-vous, appuyez-vous.

SCÈNE X

M. ÉGO (seul).

Heureux époux! heureux jusque dans la vieillesse, en dépit de leurs infirmités! Et ce cher Maximilien! Oh! pourquoi faut-il que je sois témoin de son bonheur? Moi, je dois souffrir, et c'est pour la vie!

SCÈNE XI

M. ÉGO, M. DUBOIS.

M. Dubois. — Tiens, Gustave, voici un journal qu'on m'a chargé de te remettre. Eh bien, comment te trouves-tu? pas mieux?

M. Égo. — Oh non! au contraire. Ton bras?

M. Dubois. — Mon bras m'ennuie; mais ma femme me console.

M. Égo (soupirant.) — Un bon ménage, ce doit être un paradis!

M. Dubois. — Mais oui; on a des tracas, des misères, puisque la vie en est pleine; mais on s'encourage mutuellement, on se soutient. Vois M. et Mme Cacochyme. J'espère qu'ils sont assez vieux, assez nerveux, assez goutteux! c'est égal, ils sont enchantés l'un de l'autre.

(On entend la voix de Mme Égo dans le corridor; M. Dubois sort.)

SCÈNE XII

M. ÉGO, Mme ÉGO.

Mme Égo (entr'ouvrant la porte). — Gustave, es-tu là?

M. Égo (triste). — Elle va me faire une scène! (Haut). Oui, ma bonne amie.

Mme Égo. — Dans un joli costume!

M. Égo. — Je ne voulais pas entrer au salon; on a eu la bonté d'insister...

Mme Égo. — On résiste et l'on se cache. Et te voilà encore lisant le journal, mon bon ami, tu sais que je te l'ai défendu.

M. Égo. — Vous devez comprendre, ma chère Sylvie, qu'un homme s'intéresse aux événements.

Mme Égo (d'un ton doucereux). — Quand on a femme et enfants, on s'intéresse à son intérieur. As-tu pris ta tisane?

M. Égo. — Je l'ai oubliée.

Mme Égo. — Tu vois! quand tu n'es pas sous mes yeux, rien ne se fait.

M. Égo (s'impatientant). — C'est bien de la tisane qui va me guérir! Il me faudrait de la distraction, revoir ma famille, mes amis.

Mme Égo (gracieuse). — Mon cher petit, tu as besoin de soins, et personne ne te soignera mieux que ta femme, parce que personne ne t'aime plus que je ne t'aime. Si tu savais comme je t'aime!...

M. Égo (soupirant). — Ah! je le sais bien!... Que je suis donc fatigué!

Mme Égo (sèchement). — Parce que tu as joué du violon pendant que j'étais sortie.

M. Égo. — Oh! j'ai joué cinq minutes.

Mme Égo. — Ce mouvement du bras est très-mauvais pour ta poitrine. Je ne te passerai pas ce caprice, je t'aime trop!

M. Égo. — Mme Dubois aime son mari, et il est libre de lire, de voyager, de chasser et même de donner du cor à la campagne; elle lui passe ce caprice, et pourtant il en est toujours au roi Dagobert, comme en sortant du collége!

Mme Égo. — Mme Dubois a une singulière manière

d'aimer; elle ne sent pas vivement; cette femme est une automate.

M. Égo. — Une femme charmante, très-bonne musicienne.

Mme Égo. — Oui, des valses et des quadrilles!

M. Égo. — Elle joue ce qui plaît à Maximilien. Et moi, quand je vous demande de me jouer quelque chose...

Mme Égo. — Crois-tu que je vais me mettre à étudier pour toi seul?

M. Égo (blessé). — Je sais bien que je n'en vaux pas la peine.

Mme Égo. — Cette Mme Dubois est donc, à ton avis, une femme bien agréable?

M. Égo. — Très-agréable; bonne, gracieuse, dévouée...

Mme Égo (d'un ton doucereux). — Mon petit ami, je ne veux plus que tu viennes au salon; tu y prends froid; le vent souffle de tous les côtés. Rentrons dans notre appartement.

M. Égo. — Laissez-moi, Sylvie, ces dames vont revenir; je trouve ici un peu de distraction.

Mme Égo. — Tu en trouveras près de moi, cher Gustave. Allons, viens. Tu ne voudrais pas me laisser toute seule?

M. Égo. — Qui vous empêche de rester au salon?

Mme Égo. — Il faut que je m'occupe de bébé; allons, sois gentil, ou je vais me fâcher. (Elle lui tâte les mains.) Oh! tu as les mains gelées! viens vite, viens avec moi!

M. Égo (la suivant tristement). — Toujours contrarié, comment veut-on que je me rétablisse?

Mme Égo (lui prenant le bras). — Ta santé avant tout, mon cœur! Tu sais comme je t'aime!

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

M. DUBOIS (seul).

Il est parti. Pas moyen de le voir un instant au salon; sa femme l'isole tous les jours davantage. Quel caractère! Épousez donc des demoiselles parfaites!

SCÈNE XIV

M. DUBOIS, MÈRE DUPRÉ.

Mère Dupré. — Ah! ce pauvre monsieur! j'en ai la chair de poule!

M. Dubois. — Quoi donc?

Mère Dupré. — La consultation! je connais le résultat! je vous dis, j'en ai la chair de poule!

M. Dubois. — Qu'ont dit les médecins?

Mère Dupré. — Il est perdu.

M. Dubois. — Perdu?

Mère Dupré. — Perdu. C'est le foie qui est pris; demain ce sera la rate, et puis les nerfs s'en mêlent. Enfin, je vous dis, j'en ai la chair de poule! Et, de fil en aiguille, il s'en ira dans l'autre monde.

M. Dubois (triste). — Mon pauvre Gustave!

Mère Dupré. — Un homme comme on n'en fait plus!

M. Dubois. — Sa femme connaît-elle le résultat de la consultation?

Mère Dupré. — On n'ose pas trop lui dire : Madame, il file un mauvais coton, et c'est vous qui en êtes cause.

M. Dubois. — C'est ça! On va laisser mourir Gustave de peur de faire de la peine à sa femme. (A part.) Ah! je lui dirai bien tout, moi, je m'en charge.

Mère Dupré. — Je m'en vas, car on m'appelle. N'oubliez pas votre douche.

M. Dubois. — Ma douche? je viens de la prendre.

Mère Dupré. — Tiens, c'est vrai. Je ne sais plus ce que je dis. Ce pauvre monsieur! J'en suis malade! Ça me donne (elle sort) la chair de poule!

SCÈNE XV

M. DUBOIS, M. ET Mme CACOCHYME, Mlle DÉPERRY.

M. Dubois (vivement). — Vous savez la nouvelle?

Tous. — Perdu! Ah! c'est affreux! c'est épouvantable!

M. Dubois. — Je trouve qu'on devrait dire à sa femme les choses telles qu'elles sont.

M. Cacochyme. — Chut! la voilà, ne nous emportons pas.

M. Dubois. — Emportons-nous, au contraire.

Mlle Palmyre. — Disons-lui tout bonnement qu'elle tuera son mari.

Mlle Hortense. — Qu'elle l'a déjà tué.

M. Dubois. — Bravo! J'en suis.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, Mme ÉGO (elle tombe dans un fauteuil).

Mme Égo (bouleversée). — Mon mari! mon mari! Serait-il donc vrai qu'il n'y eût plus d'espoir?

Mme Cacochyme (avec compassion). — Hélas! votre inquiétude n'est que trop fondée, chère madame.

Mme Égo. — Ne lui ai-je pas donné tous mes soins?

Mlle Palmyre (sèchement). — Il aurait fallu des soins tout autres.

Mme Égo. — Ne l'ai-je pas aimé plus que tout?

Mlle Hortense. — Plus que tout, c'est possible; mais pas tant que vous-même.

Mme Égo. — C'est ainsi qu'on me parle? Mais que me reproche-t-on?

M. Dubois (violemment). — Votre amour égoïste, madame.

(Il sort.)

Mlle Palmyre. — Oui, voilà la vraie cause du mal qui tue votre mari.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MÈRE DUPRÉ.

Mère Dupré. — Il y a longtemps qu'on a sonné le

dîner; messieurs, mesdames, descendez, s'il vous plaît.

(Tous sortent.)

SCÈNE XVIII

Mme ÉGO, MÈRE DUPRÉ.

Mme Égo (se tordant les bras, se tirant les cheveux). — Mon mari! mon mari! Ils disent que je serai la cause de sa mort.

Mère Dupré (très-calme). — Ma pauvre dame, faut pas vous dépeigner pour ça. Que voulez-vous, ce qui est fait est fait.

Mme Égo. — Vous aussi, vous m'accablez!

Mère Dupré. — Ah! je ne vous en veux pas; je pense bien que vous ne l'avez pas fait exprès; mais vous avez tout de même réussi.

(Elle sort.)

SCÈNE XIX

Mme ÉGO (seule).

Que je suis malheureuse! N'y a-t-il donc personne qui ait pitié de moi?

SCÈNE XX

Mme ÉGO, Mme DUBOIS.

Mme Dubois (douce et affectueuse). — J'entends dire que vous avez beaucoup de peine, chère madame; me permettrez-vous de vous serrer la main pour la première fois? (Elle lui tend la main.)

Mme Égo (avec élan). — Oh! que vous êtes bonne! vous n'avez pas de paroles dures pour moi!

Mme Dubois. — Je viens au contraire vous apporter l'espérance...

Mme Égo. — Il vivra? Oh! dites-le! (Elle lui serre la main avec anxiété.) Parlez, parlez.

Mme Dubois. — Mais oui; ce mal n'est pas incurable, et c'est à vous qu'il appartient de le guérir.

Mme Égo. — Que vous me faites de bien!

Mme Dubois. — Le foie est malade, mais ce genre d'affection est fort connu, et l'on vit soixante ans avec une maladie de foie bien soignée.

Mme Égo. — Vous croyez?

Mme Dubois. — Le plus inquiétant, selon les médecins, c'est, paraît-il, l'état nerveux dans lequel est tombé peu à peu votre pauvre mari : un changement complet de régime, d'habitudes et d'hygiène sera un remède lent, mais sûr.

Mme Égo (éclatant en sanglots). — Vous me consolez, vous! Ils disent que c'est moi qui le tue...

Mme Dubois. — Oh! qui a pu vous dire cela?

Mme Égo. — Votre mari lui-même!

Mme Dubois (souriant). — Mon mari? il est méridional; pardonnez-lui cette métaphore; son bras lui fait tant de mal! il n'a pas dormi, il est un peu irrité...

Mme Égo. — Ils sont tous irrités contre moi... Peut-être ont-ils raison... Madame, je vous fuyais, et vous m'avez cherchée parce que je suis malheureuse; je veux savoir de vous la vérité, toute la vérité.

Mme Dubois. — Eh bien, je vais vous la dire, parce que vous êtes digne de la connaître. (Très-doucement.) Il est probable effectivement que vous avez, je ne dirai pas causé, mais développé la maladie nerveuse de votre mari en contrariant ses goûts. Les hommes ne supportent pas les coups d'épingle. Votre mari aimait les voyages, les arts, les exercices du corps...

Mme Égo. — Mais si je l'avais laissé faire, je ne l'aurais pas auprès de moi.

Mme Dubois. — Il serait revenu promptement, et toujours avec plaisir. (Souriant.) Croyez-moi, je vous parle par expérience.

Mme Égo. — Oh! vous savez mener votre barque, vous, je le vois bien... Mais tous les plaisirs que les hommes préfèrent sont dangereux.

Mme Dubois. — Moins encore qu'une opposition intime et continuelle à leurs goûts. L'homme doit être chef, et s'en souvient toujours.

Mme Égo. — Alors vous admettez qu'un mari c'est un maître?

Mme Dubois (souriant). — Lisez saint Paul, et vous verrez!... Du reste, il y a deux sceptres dans ma maison. Celui de l'autorité appartient à Maximilien, et je garde celui de l'amitié. (Finement.) Il est bien puissant!

Mme Égo (réfléchissant). — L'homme est chef... c'est vrai, on me l'avait dit; mais j'avoue que je n'ai jamais pris ce mot au sérieux.

Mme Dubois. — C'est pourquoi vous avez profité du pouvoir absolu (riant) que nous donne notre première année de mariage, pour rétrécir un peu trop l'horizon de votre mari. S'il eût été violent comme le mien, il eût tout brisé. Faible et doux, il s'est brisé lui-même, et sa vie est maintenant en péril.

Mme Égo (avec élan). — C'est moi qui lui ai fait du mal, et pourtant je l'aimais!... Comment faire à présent?

Mme Dubois. — Revenir sur le passé; étudier ce beau cœur qui vous est confié, vous amuser de ce qui l'amuse, le ramener à vous par une tendresse pleine de douceur, et non par une affection inquiète et jalouse.

Mme Égo. — Si jeune encore, quelle expérience vous avez!

Mme Dubois. — Ma mère m'a dit, le jour de mon mariage : « Adélaïde, tu vas passer sous un autre toit; n'oublie pas les deux grands devoirs d'une femme : obéir et charmer. »

Mme Égo. — Ah! ce n'est pas ainsi que j'entendais le mariage!... Voulez-vous m'aider dans le grand travail que je vais entreprendre?

Mme Dubois. — Très-volontiers, madame.

Mme Égo (gracieuse). — Appelez-moi Sylvie.

Mme Dubois. — Eh bien, chère Sylvie, je ferai tout ce que je pourrai pour seconder vos efforts. Pieuse comme vous l'êtes, Dieu vous bénira.

Mme Égo (triste et parlant lentement). — Pieuse ! moi, pieuse ! La piété qui ne réforme pas le caractère et qui ne détruit pas en nous l'égoïsme n'est-elle pas une illusion?... (Se levant énergiquement.) Non, je ne repousserai pas la lumière ! Soyez bénie, Adélaïde ! J'irai trouver mon mari, je lui demanderai pardon de tant de jalousies et d'exigences ! Nous irons à Paris tous les ans... il ira seul s'il le préfère... Seul ! Et moi, que ferai-je sans lui?

Mme Dubois. — Vous l'attendrez, et vous lui préparerez le bonheur du retour.

Mme Égo (les mains jointes et les yeux au ciel). — Mon Dieu, aidez-moi ! Je veux cesser de me rechercher moi-même en tout ; je veux sortir de ma personnalité. Que Gustave puisse guérir et soit heureux, c'est là toute ma prière !

Mme Dubois. — Sylvie, vous serez exaucée. C'est par le cœur que votre mari a souffert, c'est par le cœur qu'il guérira.

Mme Égo. — Merci, Adélaïde, merci ; vous m'avez fait comprendre ce dont je ne me doutais pas : l'amour chrétien, c'est le sacrifice.

Mme de Stolz.

UNE ADOPTION[1]

I

C'est une maison basse, au toit noir, isolée
Dans les champs, par le vent en fureur ébranlée.
Là, tandis qu'au dehors la neige, dans la nuit,
Tombe d'un ciel lugubre où nul astre ne luit,
Un tison qui s'éteint sur les landiers rustiques
Jette en mourant aux murs des lueurs fantastiques
Et l'ombre d'une femme accroupie au foyer.
Que fait-elle à cette heure et qu'a-t-elle à veiller
Quand, frappant sans répit la maison solitaire,
La bourrasque nocturne épouvante la terre?... —
Elle se dresse, marche et parle en sanglotant,
Revient vers l'âtre obscur, puis au bout d'un instant
Elle court à la porte, elle l'ouvre affolée,
Elle écoute, tendant sa tête échevelée...
L'écluse au loin mugit, le vent bat les rameaux,
Et, dominant le bruit de la bise et des eaux,
— Pour que de cette nuit l'horreur soit plus profonde, —
Sinistre, au fond du val, un coup de canon gronde !

II

Le canon ! — Tout le jour, du seuil de la maison
Elle entendit sa voix tonner à l'horizon.
Hélas ! c'était la fin de la terrible année
Qui vit sur notre sol la guerre déchaînée,
Et dont le souvenir ne nous quittera pas !
— Or cette femme ayant, dès les premiers combats,
Perdu son seul enfant dont elle était si fière,
Pensait bientôt aller au fond du cimetière
Endormir le chagrin qui lui rongeait le cœur !
Le père, en même temps qu'une grande douleur,
Taciturne, éprouvait la soif de la vengeance :
Il ne demandait rien au ciel, pour allégeance,
Que de voir les Prussiens massacrés sans pitié
Et son deuil par cent deuils à la fois expié !...
— Cependant l'ennemi venait à pas rapides ;
Le canton se couvrait d'envahisseurs cupides ;
Même un jour la bataille à tel point s'approcha
De la maison, que l'homme en hâte décrocha
Son fusil et partit. La femme désolée
Put entendre l'affreux éclat de la mêlée,
Les chevaux, les canons sautant sur les affûts,
Un vacarme sans nom... Et tous les bruits confus
Au coucher du soleil avaient paru s'éteindre ;
Mais l'homme n'était pas rentré !...

III

Doit-elle craindre
Que le père ait rejoint le fils?... Et désormais
Faudra-t-il sous ce toit vivre seule à jamais,
Si vivre sans amour et sans espoir c'est vivre?
Que Dieu plutôt l'appelle et bientôt la délivre !
— Mais dans l'obscurité de cette nuit d'enfer
Filtre un pâle rayon ; l'aube d'un jour d'hiver
Éclaire vaguement la neige de la plaine.
Au fond du firmament l'ouragan cesse à peine,
La bise par instants passe comme un frisson ;
Le rideau noir des bois se tend à l'horizon,
Et, là-bas, aux brouillards de la lande embrumée
Un village en feu mêle une jaune fumée...
Pauvre femme ! son homme attendu vainement,
Blessé, mourant, gelé, peut-être en ce moment
L'appelle... A ce penser qui double ses alarmes,
Elle prend son bâton et sort, les yeux en larmes.

IV

Elle part bravement, va sous le ciel blafard
Droit au bois, trébuchant dans la neige, au hasard.
Elle entend, vers le val où s'éteint la tempête,
Le grondement lointain du bronze. Elle s'arrête
Tout à coup : un corps d'homme est là couché ; son sang
Rougit la terre humide et se fige à son flanc.
C'est un jeune soldat abattu par la guerre
Et qu'attendra longtemps, hélas ! sa vieille mère !
Elle reste clouée au sol par la stupeur ;
Des corbeaux alentour croassent ; elle a peur,
Elle veut fuir ; son pied heurte un autre cadavre,
D'autres encor... Devant ce tableau qui la navre,
Son sein se glace, elle est comme près de mourir
Elle ne voit plus rien et se prend à courir
A travers les débris qu'a laissés la mitraille.
Elle se croit enfin loin du champ de bataille :
Elle se trouve au bord du bois ; à l'horizon
Se détache en relief le toit de sa maison
Qu'elle va regagner, toute hors d'elle-même.

V

Tandis qu'en ce moment d'anxiété suprême,
Elle contient son cœur qui bat à se briser
Et dit une oraison, ses yeux vont se poser
A quelques pas plus loin sur une masse grise.
Est-ce une illusion, une horrible méprise?
Non ; son regard distingue une femme qui dort
De l'éternel sommeil. Le rictus de la mort

1. Au lendemain de l'inauguration du beau monument représenté par notre gravure, il nous semble tout à fait d'à-propos de la faire accompagner du touchant récit de M. Achille Millien.

Contracte son visage. Elle garde près d'elle,
Sur un pan de sa robe, un enfant blême et frêle,
Le sien sans doute, hélas! roulé dans ses haillons
Avec ces petits soins et ces précautions
Qui révèlent la main aimante d'une mère.
Son costume n'est point du pays : étrangère,
Quel amour, quelle peine ou quel espoir fatal
L'arracha pour jamais à son foyer natal?...
Loin de fuir ce nouveau spectacle de détresse
Dont s'accroissent pourtant sa crainte et sa tristesse,
L'autre femme en tremblant s'approche : elle a cru voir
Le pauvre abandonné faiblement se mouvoir.
Il vit encor; ses yeux s'ouvrent, sa main s'agite..
Sans céder à l'effroi, sans que son cœur hésite,
Elle court à l'enfant qui va mourir de froid,
Le saisit et déjà l'emporte vers son toit.

VI

O sentiment sacré! par quel touchant mystère
Dans la femme toujours se retrouve la mère!
— En pensant à son homme absent, peut-être mort,
Elle étouffe d'angoisse, et pourtant, sans effort
Et d'instinct, elle a pris l'enfant sur sa poitrine,
Comme un avare prend son or. Elle chemine,
Elle donne un regard au petit orphelin,
L'entoure doucement de son mouchoir de lin,
Et lui dit quelques mots tout bas. Contre la neige
Qui menace, elle étend sa main qui le protége,
Et lui semble comprendre et sourit tristement.
La bonne femme marche... hélas! à tout moment
Elle se sent à bout de force et de courage,
Chancelle et, touchant presque au seuil, le front en nage,
Elle se dit : Pourrai-je arriver jusque-là?
Elle ouvre enfin la porte : ô bonheur, le voilà,
Le mari, morne, pâle, assis sur l'escabelle,
Son fusil sur la terre : « O mon homme! dit-elle,
Le bon Dieu soit béni!... » Puis elle s'affaissa
En lui tendant l'enfant.

VII

Comme elle l'embrassa,
Le brave homme, aussitôt que ses yeux se rouvrirent!
Bien vite elle lui dit les terreurs qui la prirent,
Pleure, se réjouit, lui conte son tourment,
La longue nuit passée à l'attendre et comment
Elle partit dès l'aube et seule à sa rencontre.
L'homme parle à son tour du combat ; il lui montre
Son bras droit qu'un uhlan atteignit en passant
Et d'où tombent encor quelques gouttes de sang.
Voici qu'elle s'effraye : en vain il la rassure,
Elle veut voir, toucher et panser la blessure;
Elle lave la plaie en se désespérant
D'un malheur qui pouvait, hélas! être plus grand,
Quand un vagissement indistinct lui rappelle
L'enfant qu'elle oubliait, l'enfant sauvé par elle.
Il est là, sur le lit où l'homme l'a posé;
Son front qui se ranime a pris un teint rosé.
La femme a bientôt fait de narrer l'aventure :
« Vois comme il est gentil, l'innocent! sa figure
Est bien celle d'un ange. Oh! nous le garderons,
Mon homme, n'est-ce pas? et nous l'élèverons! »
Oui, l'un et l'autre, unis dans la même pensée,
Veulent continuer leur œuvre commencée.
L'enfant calmé les suit de son regard surpris,
Clair comme une belle aube et doux comme un souris.
Il porte sur le sein un médaillon de cuivre.
L'homme, qui sut jadis épeler dans un livre
Tente de déchiffrer l'étrange inscription
Du métal; il se penche avec attention.
Tout à coup un juron s'échappe de sa bouche :
« C'est l'enfant d'un Prussien! » et tremblant, et farouche,
Il s'éloigne, les poings serrés, l'œil menaçant.

VIII

La femme entend, pâlit, se tait en frémissant,
Puis, cherchant pour sauver le pauvre petit être
Une pieuse ruse, elle répond : « Peut-être
N'est-il pas étranger... La guerre a des hasards...
L'écriture est menteuse... il faut voir! des vieillards
Comme nous sont sujets à se tromper. Que faire?
On ne peut le laisser pourtant dans sa misère.
En le plaçant ainsi mourant sur mon chemin,
Le bon Dieu l'a voulu confier à ma main.
Nous avions notre fils...
— Qui nous l'a mis en terre,
Sinon de cet enfant ou le père ou le frère?
Qui, me visant au cœur, n'a touché que mon bras,
Qui donc? » — Elle frissonne, elle ne cède pas :
« Ah! nous voilà, mon homme, au bout de nos carrières
Mourir sans un ami qui ferme nos paupières,
C'est triste! Celui-ci ne pourra faire moins
Que de payer d'amour nos bontés et nos soins. »
L'homme se lève avec un geste de colère :
« Malheur à qui voudrait nourrir cette vipère!
Mieux vaut périr nu, seul, perclus — je te le dis, —
Que de voir un enfant de ces Prussiens maudits,
Dont tu ne connais pas l'astuce ni l'audace,
L'âme en fête, épier le jour où je trépasse
Et, même avant ma fin, parler en maître ici!
— Eh bien! dit-elle en pleurs, prends-le donc, le voici!
Porte-le maintenant sous le bois, dans la neige,
Et que sa mère morte, elle au moins, le protége,
Puisqu'il est des vivants repoussé sans merci
Et qu'un chrétien peut être à ce point endurci! »
Elle saisit l'enfant qui pleure, le présente
A l'époux, et, jetant sa plainte attendrissante,
La frêle créature ouvre ses petits bras
Comme pour demander secours. L'homme à grands pas
Marche impassible... Enfin la pitié le désarme :
Tant de faiblesse!... tant de malheur!... Une larme
Mouille ses yeux gonflés qu'il cache avec ses doigts.
Il cède en murmurant de sa plus grosse voix :
« Puisqu'il est sous mon toit sans aide, sans défense,
Qu'il reste! qu'il ignore à jamais sa naissance!
Si nos leçons, nos soins ne sont pas superflus,
Nous en ferons peut-être un bon Français de plus! »

ACHILLE MILLIEN.

UN ENFANT GATÉ

(Voir p. 41, 60, 74, 89, 108, 114, 139, 153, 171 et 188.)

—

CHAPITRE XVI

Les vastes parloirs du Prytanée, où s'élève une grande partie de la génération militaire de la France, sont livrés au va-et-vient du jour des rentrées. Les familles y entrent par groupes, et parmi cette foule bigarrée circulent les jeunes Fléchois dans leur uniforme sévère et disgracieux, mais que certains

enfants portent néanmoins avec une crânerie toute militaire.

De temps en temps un nom est prononcé à haute voix, c'est celui de l'élève demandé.

Deux noms retentissent soudain :

— Gustave Dauvellec ! Léopold Massereau !

A la porte du parloir principal est apparu un homme en costume bourgeois, mais qui, comme la plupart des hommes présents, porte son titre d'officier empreint sur son visage et dans sa démarche. Cet officier supérieur, c'est le colonel Dauvellec au bras duquel s'appùie Amélie qui a obtenu la faveur de reconduire son frère Gustave à la Flèche.

— Les voici, papa, dit tout à coup la jeune fille dont le pur et pénétrant regard a bien vite percé la foule.

Deux élèves un peu écrasés sous leur lourde capote se précipitent en effet vers eux. Gustave et Léopold ont l'air de deux frères jumeaux. Léopold semble grandi par l'uniforme, et quand il pose le képi rouge sur ses cheveux bouclés, c'est le plus charmant petit fantassin qu'on puisse imaginer.

— Vous savez que nous passons cette journée ensemble, mes enfants, dit le colonel ; le général, que j'ai vu un instant, m'accorde cette faveur. Êtes-vous prêts ?

— Léopold sera appelé dans une demi-heure à l'économat, dit Gustave ; il ne peut sortir avant de s'y être présenté.

— Je n'ai pas de boucle à mon ceinturon, dit gravement Léopold en serrant sa petite taille bien cambrée entre ses doigts.

— Et toi, Gustave, es-tu en règle ?

— Oui, mon père.

— Eh bien, je t'emmène ; nous reviendrons dans une heure chercher Léopold. A bientôt, mon enfant !

Léopold disparut.

Le colonel, Amélie et Gustave se dirigèrent vers la porte d'entrée. Ils en avaient à peine franchi le seuil, qu'une dame tout enfiévrée, suivie par un gros monsieur essoufflé, fit irruption dans le parloir.

— Où, à qui, comment demande-t-on les élèves? cria-t-elle en entrant.

Un sous-officier qui passait lui dit :

— Avez-vous donné votre nom à la porte, madame?

— Oui, oui ; mais je suis pressée. S'il vous plaît, monsieur, qu'on fasse venir au plus vite M. Léopold Massereau.

Et, se laissant tomber sur une chaise, elle ajouta :

— Nous arrivons les derniers ; je te l'avais bien dit, Fortuné, cette halte au buffet nous retardera extrêmement ; mais voilà, il faut toujours que tu manges.

— Certainement, répondit M. Massereau en s'épongeant le front, certainement je ne me passerai pas de déjeuner pour voir Léopold un quart d'heure plus tôt.

— Mon Dieu ! comme il tarde ! En voici un qui lui ressemble extraordinairement. Ce n'est pas lui. Quel affreux uniforme ! Y a-t-il du bon sens à affubler des enfants de cette façon ! Rien que pour cette tunique je me serais opposée à ce qu'il entrât à la Flèche. C'est un martyre pour un enfant d'être étouffé sous ce gros drap.

— Ma foi ! ces petits qui passent ont l'air de se très-bien porter, ma femme.

— Tu comprends que l'asthme ne les a pas encore pris à la gorge, comme toi ; mais que toute cette vie militaire soit saine pour un enfant, je le nie, je le nie !

— Nie-le, nie-le, la négation est ton affaire, tu as un talent tout particulier pour cela.

— Comme il tarde ! il est peut-être à l'infirmerie.

— Allons donc ! il était fort bien portant avant-hier ; il te le disait lui-même dans sa lettre.

Mme Massereau fit un geste mystérieux, et murmura à demi-voix :

— Sait-on ce qu'on lui fait écrire, à cet enfant ! Je n'ai jamais ajouté foi à un mot de ses lettres et c'est pourquoi j'ai tenu à venir moi-même voir de mes yeux. Le colonel Dauvellec a trop légèrement agi en cette circonstance. Nous devions être consultés.

— Pourquoi? pour tout enrayer? Il a, ma foi ! agi comme il le devait. Il t'a poliment prévenue qu'il avait fait admettre son pupille à la Flèche pour mille bonnes raisons.

— Ces raisons-là te semblent bonnes ?

— Excellentes, et quand il ne s'agirait que de la question économique, qui n'est point à dédaigner, Dauvellec agit en tuteur dévoué. Léopold à sa majorité se trouvera à la tête d'une petite fortune solide qu'il eût été dommage de dépenser en une éducation fantaisiste qui ne l'aurait mené à rien.

— Mais s'il n'a pas les goûts militaires?

— On verra bien.

— Et si les duretés de tout genre le font mourir à la peine ?

— Tout beau ! on t'assure qu'elles le fortifient.

— Nous allons le constater. Ah! le colonel Dauvellec ne se doute pas que je suis à la Flèche et que si Léopold est en langueur...

« Cette fois, voilà un enfant qui lui ressemble en plus grand et plus fort. Il vient vers nous ; s'il n'était pas si... si bien portant, je dirais que c'est lui. »

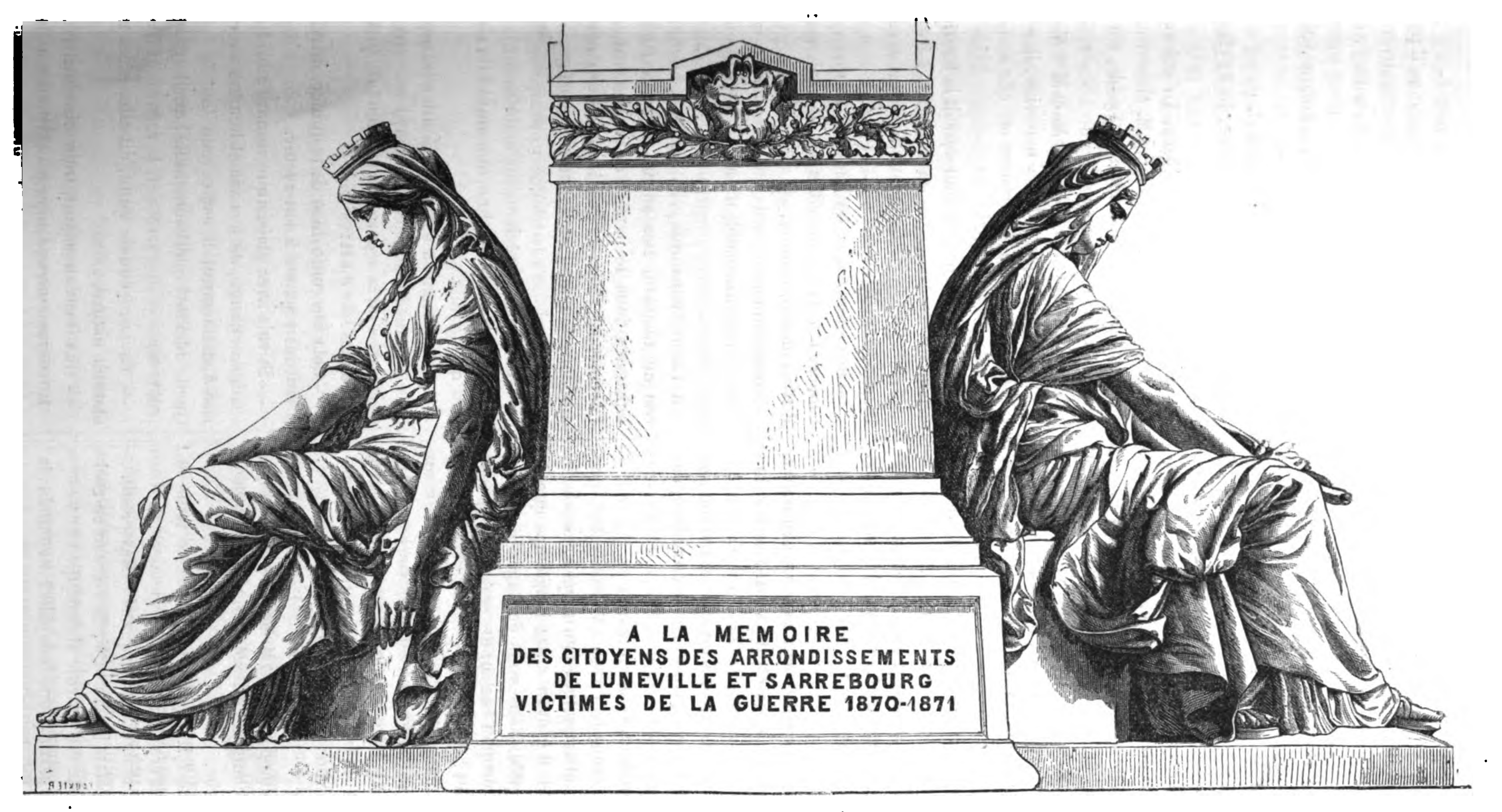
Ces derniers mots avaient été entendus par Léopold, qui accourait en effet.

— C'est moi, c'est bien moi, s'écria-t-il ; bonjour, marraine.

C'était lui, c'était bien lui, grandi, bruni, transformé, mais enfin lui !

Mme Massereau néanmoins ne se sentit bien convaincue que lorsque Léopold lui eut dit à l'oreille :

— Et Marie-Céline, marraine? parlez-moi d'elle un peu.



SARREBOURG ET LUNÉVILLE

Statues du monument récemment inauguré à Lunéville.

Il prononça ce nom : Marie-Céline, si bien comme autrefois, qu'elle l'embrassa étroitement.

— Oh! je vois bien que tu ne nous as pas oubliés, dit-elle, et si tu es malheureux dans ce collége je ne souffrirai pas que tu y restes.

— Je ne suis pas malheureux du tout, dit Léopold en riant.

— Au fait, tu y es à peine entré; plus tard nous verrons, tu m'écriras, mon chéri, et ce ne sera plus comme chez les Dauvellec, tu pourras me dire tout ce que tu auras sur le cœur.

— En voilà assez! interrompit M. Massereau en donnant avec force des coups de canne sur le parquet; tu n'as pas envie, je suppose, de dégoûter cet enfant de la vie qui doit être la sienne ?

— Selon le colonel Dauvellec; mais si Léopold est trop malheureux...

— Mais, marraine, dit Léopold en plaçant ses mains sur l'épaule de sa tante, je vous dis que je suis très-heureux.

— Tant mieux! tant mieux! En attendant, viens te promener avec nous; on m'a dit que cette journée appartenait aux parents. Es-tu prêt à sortir ?

— Oui, marraine; mais il faut que j'attende mon oncle.

— Pourquoi?

— Parce que je ne puis sortir sans sa permission.

— Eh! il a raison, l'enfant, dit M. Massereau; ma pauvre femme, tu n'as jamais l'idée que d'en faire à ta tête. Ne te fâche pas, voici Dauvellec, il me semble.

— C'est lui, dit Léopold avec un mouvement de joie.

M. Massereau se leva et alla à la rencontre du colonel qui avait toujours Amélie à son bras.

— Ma cousine, vous ici! s'écria M. Dauvellec; permettez-moi d'en être quelque peu surpris.

— Mon cousin, il y avait assez longtemps que je n'avais vu Léopold. Vous vous dérangez bien pour vos enfants, pourquoi ne nous serions-nous pas dérangés pour lui?

— Oh! certainement, votre dévouement est assez grand pour cela. Comme ma femme, vous arrachez le plus possible à l'absence. Elle a voulu aller conduire son fils aîné à Brest, et si elle avait pu être partout à la fois, vous l'eussiez rencontrée dans ce parloir.

— C'est une bonne mère, dit M. Massereau; mais que je vous fasse compliment, colonel, votre pupille a une mine superbe.

— N'est-ce pas? il a presque dépassé la taille de Gustave pendant ces deux mois de vacances.

— Il est bien maigre, remarqua Mme Massereau.

— Précieux défaut! soupira M. Massereau en croisant les mains sur son énorme abdomen.

— As-tu ta permission, Léopold? demanda le colonel.

— Oui, mon oncle.

Le colonel se tourna vers Mme Massereau :

— Emmenez-vous Léopold, ma cousine?

— Si vous le permettez, mon cousin.

— Certainement; il est bien juste qu'il passe cette après-midi avec vous. Nous nous retrouverons d'ailleurs ; la ville n'est pas grande et nous y avons bien peu de connaissances. C'est le général commandant qui se charge de faire sortir nos enfants. Massereau fera bien de lui porter sa carte.

— Je n'y manquerai pas, colonel.

— Vas-y sur-le-champ, Fortuné, dit Mme Massereau; je t'attends ici.

Sur ces paroles, on se sépara. Le colonel et ses enfants quittèrent le parloir, et M. Massereau, ayant porté sa carte au commandant de l'école, revint prendre sa femme et son neveu.

Léopold flâna par la ville avec M. et Mme Massereau. A la grande surprise de sa marraine, il se montra très-réservé chez les pâtissiers où elle se faisait un plaisir de le conduire.

C'était en vain qu'elle bouleversait la boutique pour découvrir les friandises qu'il aimait, Léopold n'en acceptait jamais qu'une quantité mesurée, ce qui édifia beaucoup M. Massereau.

— Je l'attendais là, grommela-t-il après le lunch copieux fait dans une pâtisserie. Il n'y a pas à dire, il n'est plus gourmand.

Naturellement il garda ses réflexions pour lui; sa femme, toute à Léopold, n'y aurait prêté aucune attention.

A l'heure convenue, ils reprirent le chemin de la rue du Château. Des adieux très-affectueux furent échangés dans le parloir et en prenant congé de Léopold, Mme Massereau lui donna des conseils qui amenèrent un malicieux sourire sur les grosses lèvres de son mari.

— Bon! bon! prêchons-lui maintenant la sagesse, l'obéissance et la discipline, murmura-t-il: mieux vaut tard que jamais.

Heureusement sa femme ne l'entendit pas.

En sortant du collége, elle essuya ses yeux humides des larmes de la séparation et, prenant cordialement le bras de son mari:

— Cela me coûte bien de le quitter, dit-elle; mais il faut bien penser à son avenir.

— Je vois avec plaisir que comme moi tu le trouves bien changé, dit l'excellent homme avec un sourire d'intelligence. Il est devenu tout à fait gentil. Quelle docilité! quelle amabilité! quelle gaieté!

Mme Massereau s'arrêta et, le regardant fixement :

— Tu le reconnais enfin, dit-elle, c'est une très-aimable nature.

— Oh! il est charmant, trois fois charmant.

Mme Massereau se rengorgea et, poussant les petites barrières qui les séparaient de la gare, elle prononça majestueusement cette phrase incroyable :

— Et voilà cependant l'enfant que j'avais si mal élevé!

Le roulement d'un objet sur l'asphalte lui répondit.

C'était la canne de M. Massereau qui échappait à ses mains qu'il levait machinalement vers le ciel.

— Ainsi, dit-il, tu n'as pas songé à remercier le colonel Dauvellec?

— De quoi le remercierais-je?

— Ah! ceci est trop fort! Pardon, le voilà avec sa fille; va, va toujours, je te rejoins.

M. Massereau courut après le colonel Dauvellec, qui se dirigeait avec Amélie vers un wagon de première.

— Vous partez, colonel? dit-il tout essoufflé.

— Dix minutes avant vous, mon cher Massereau.

— Eh bien! adieu et merci pour tout ce que vous avez fait pour ce pauvre enfant qui, ma foi! grâce à vous, à vous seul, j'ai un grand plaisir à le dire, ne se ressemble plus.

— J'ai eu bien des coopérateurs dans cette œuvre-là, répondit le colonel en souriant à sa fille.

— Enfin, quoi qu'il en soit, cet enfant gâté jusqu'à la moelle est devenu raisonnable et charmant.

— C'est vrai, répondit sérieusement le colonel; la volonté a pris le dessus sur le caprice, l'intelligence et le cœur se développent harmonieusement. S'il a le goût des armes, la France comptera un bon officier de plus. S'il ne l'a pas, il deviendra toujours un citoyen utile à la patrie, car il sera capable de dévouement.

Sur ces graves paroles, ils se séparèrent. M. Massereau rejoignit sa femme qui l'attendait avec une patience tout à fait inusitée. Le colonel et Amélie montèrent en wagon, en donnant un dernier regard au collége où Léopold Massereau allait achever de se dépouiller de cet ensemble d'habitudes niaises, de sentiments égoïstes et de précoces ennuis qui constituent l'être malheureux connu sous le nom d'enfant gâté.

Zénaïde Fleuriot.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164 et 179.)

XIII

Anselme Daché, pendant ce temps, continuait à accompagner son ancien valet de ferme.

— Est-ce que vous voulez visiter le jardin tout entier, Axel?

— Certainement, monsieur Daché. Je dois accomplir ma mission en conscience. D'un autre côté, je suis heureux de revoir la ferme, et je ne m'ennuie aucunement avec vous, mon bon monsieur Daché.

Mais dans le jardin un incident nouveau, causé par un excès de zèle de Basnoirs, ne tarda pas à arriver.

En approchant de l'endroit où la petite Marjorie avait un matin surpris son père n'ayant pour témoin que Basnoirs et en train de creuser un trou pour y enfouir ce qu'il avait de plus précieux, le chien se mit à courir, puis s'arrêta juste au-dessus du trésor et tomba en arrêt.

— Ici, Basnoirs! cria le fermier.

Basnoirs revint, regarda son maître d'un air d'intelligence, et tournant autour d'Axel recommença à gronder sourdement.

Il s'en était abstenu, en chien obéissant, depuis la correction qu'il avait reçue à la suite de l'incident de l'armoire. Mais, soupçonnant sans doute un nouveau péril, il croyait devoir manifester hautement sa vigilance de gardien fidèle.

— Venez donc voir une plantation que j'ai faite, dit Anselme Daché pour distraire l'attention d'Axel Lipp et en essayant de l'emmener d'un autre côté.

— Tout à l'heure, répondit Axel. Permettez-moi de prendre une note sur l'étendue approximative du jardin.

Et il se mit à griffonner sur son calepin.

Pendant ce temps, Basnoirs instinctivement retourna près du trésor et flaira longuement la terre qui le recouvrait, tandis qu'Anselme Daché, n'osant le rappeler ni de la voix ni du geste pour ne pas donner à l'action du chien une importance significative, se contentait de lui lancer des regards de désapprobation qui par malheur n'étaient pas compris.

Soudainement, cette scène muette prit une autre tournure. Un mince feuillet s'envola du carnet d'Axel Lipp, et le vent l'emporta vers le chien toujours en arrêt. Axel s'élança pour rattraper son papier, et Basnoirs bondit aussitôt sur lui en poussant un aboiement furieux.

Mais le Prussien, comme s'il se fût attendu à cette attaque, l'esquiva en se jetant de côté. Puis Anselme Daché accourut, saisit son chien et le frappa rudement.

— Pas si fort, donc! dit Axel en riant. Vous tapez sur lui comme moi sur mes soldats, et, cette fois, Basnoirs n'est vraiment pas coupable. A la manière dont j'ai couru vers lui pour remettre la main sur mon papier envolé, il a pu croire que j'allais l'attaquer, et il se défendait, voilà tout.

— Ce chien est insupportable, je vais le mettre à l'attache, répondit le fermier qui était tout pâle.

Et il s'éloigna en entraînant Basnoirs par le collier.

— On n'est jamais trahi que par les siens, ou plutôt par les chiens, ajouta Axel Lipp qui riait toujours.

Puis il regarda avec attention l'endroit que Basnoirs avait flairé avec une opiniâtreté si intelligente mais si compromettante.

C'était un carré de fraisiers où rien ne révélait que la terre eût été récemment remuée et bouleversée. Toutefois, et moyennant une indication préalable, des

yeux expérimentés discernaient qu'à une certaine place les plants de fraisiers étaient, non pas souffreteux, mais au contraire plus verts, plus vivaces, car, repiqués depuis peu dans un sol très-meuble, ils avaient été arrosés abondamment pour leur donner de la vigueur et les rendre semblables aux autres.

De même que son chien, le fermier avait péché par excès de zèle, et en voulant rendre les fraisiers replantés semblables aux voisins, il les avait rendus plus beaux, ce qui les signalait. De plus, le terrain qu'ils occupaient était imperceptiblement plus élevé qu'aux alentours, car un tassement bien complet ne s'était pas encore effectué.

— Ce bon M. Daché! pensa Axel Lipp en revenant vers la maison. Son petit travail n'est vraiment pas mal exécuté, et j'ai bien envie de lui en faire compliment. Il se croit bien fin, M. Daché, mais Axel Lipp est encore plus fin que lui. Réflexions faites, je ne dirai rien. Il est dans des inquiétudes folles, son nez remue presque autant que la queue de son chien, et le pauvre homme a déjà la tête à l'envers. Il la perdrait tout à fait s'il apprenait que je sais où est caché son trésor. Je suis convaincu que sa mère elle-même n'en sait rien.

Il rejoignit le fermier qui revenait à son avance, et ils rentrèrent immédiatement dans la grande salle.

Là, l'entrevue était restée moins épineuse qu'entre Anselme Daché et son ancien valet.

Les Prussiens avaient exprimé par gestes qu'ils avaient faim, et la bonne vieille leur avait servi du pain et du fromage.

Elle avait même réussi à leur faire comprendre que si elle n'offrait pas autre chose ce n'était pas par mauvaise volonté, mais parce que ses provisions de toute nature étaient épuisées.

Et les Prussiens avaient fini par sympathiser avec cette digne femme, surtout en voyant qu'elle ne refusait pas de porter du vin à leurs camarades postés en sentinelles au dehors.

Axel Lipp échangea quelques mots en allemand avec ses hommes, qui se dépêchèrent d'achever le fromage et le pain entamés, en mirent quelques morceaux dans leurs poches, et se levèrent de table en vidant leur verres une dernière fois.

— Madame Daché, dit ensuite Axel en prenant une pose et un accent pleins de bienveillance, mes soldats m'annoncent qu'ils sont satisfaits. Certes, vous ne leur avez pas offert des ortolans sur des plats d'argent, mais à l'impossible nul n'est tenu, et ce qui a le plus de prix à nos yeux, quand nous entrons chez des Français, c'est un bon accueil. Soyez donc remerciée, madame Daché, en mon nom et au nom des hommes appartenant aux armées allemandes ici présents.

— J'ai tâché de ne pas me souvenir que nous sommes en guerre, Axel, répondit l'octogénaire d'une voix émue... et pourtant, c'est une chose bien difficile à oublier.

— Très-difficile, Axel! ajouta gravement Anselme Daché. Aussi vous ne trouverez pas étonnant, j'en suis certain, que je n'aie pu prendre sur moi de vous recevoir comme je l'aurais fait en temps ordinaire.

— Oh! c'est bien naturel, monsieur Daché. Pour vous prouver que je comprends cela, je vous dirai dès à présent qu'il n'est pas probable que vous aurez des Allemands à loger. Nous prenons nos précautions pour toutes les éventualités et nous préparons tout longtemps à l'avance, c'est vrai, mais nous préférons de beaucoup, par motifs de sécurité, les campements, les baraquements; et votre ferme, d'après les termes mêmes de mon futur rapport, ne sera pas désignée pour être occupée à moins d'urgence, car ses alentours, comme je vous l'ai déjà dit, en rendraient le séjour périlleux pour les troupes des armées allemandes. Or, mes chefs ayant la plus extrême confiance en moi, ils se conformeront à mes avis.

Axel Lipp salua, s'éloigna avec tout son monde, et la ferme du Majorat redevint silencieuse.

— Où est donc le chien? dit l'octogénaire au bout d'un instant.

— Le chien?... il est et restera désormais à l'attache, répondit Anselme Daché.

— Pourquoi? Il a aboyé contre les Prussiens? Il a cherché à mordre Axel?

— Oui, ma mère.

Et en lui-même, le fermier ajouta :

— Si ce n'était que cela, ce ne serait rien. Mais ce maudit Basnoirs, à force de faire bonne garde à l'endroit où j'ai caché mon argent, a failli le faire découvrir. Sans ce petit accident du papier qui s'est envolé, Axel Lipp aurait fini par se douter de quelque chose.

Voyant son fils préoccupé :

— A quoi penses-tu donc? reprit l'octogénaire; tu n'as pas lieu d'être mécontent : Axel a annoncé qu'il ne viendrait probablement pas d'Allemands loger à la ferme, et Axel n'avait pas intérêt à mentir.

Les Allemands ne vinrent pas loger, en effet, mais une obligation bien plus accablante ne tarda pas à être imposée au fermier.

Le surlendemain, Axel Lipp se présenta de nouveau, accompagné de quatre hommes.

Il avait conscience sans doute du rude coup qu'il allait porter, et, comme pour en décliner la responsabilité, il se contenta de remettre un papier à Anselme Daché sans rien dire.

Le fermier lut ce qui suit :

« Ordre. Le nommé Anselme Daché, propriétaire-fermier, est requis de suivre immédiatement le porteur du présent ordre et de se mettre à la disposition de l'autorité allemande, pour exécuter tous travaux qui lui seront commandés. »



Le fermier lut deux fois cet écrit, à voix basse d'abord, puis à voix haute.

— Oh! ne vous tourmentez pas, monsieur Daché, dit ensuite Axel Lipp. Vous aurez beaucoup moins de fatigue que je n'en avais lorsque j'étais votre garçon de ferme. Votre besogne consistera surtout en terrassements. Vous aurez à faire les appuis des batteries, les retranchements pour les sentinelles. Les Français en font une si prodigieuse consommation! Nous n'avions d'abord que des cordons de vedettes à cheval. Les cavaliers, en effet, voient de plus haut et plus loin, et peuvent mieux surveiller ce qui se passe. Le malheur est que, se trouvant très en vue, ils étaient tous tués sans qu'on sût jamais d'où venaient les balles. On les a remplacés par des fantassins qui, malgré leur plus grande facilité de s'abriter, finissaient par avoir le même sort. Alors nous avons eu l'ingénieuse idée de faire creuser en terre, et de distance en distance des trous carrés, capables de contenir quatre sentinelles dont le sommet de la tête est à peine visible et qui peuvent cependant voir venir l'ennemi de quatre côtés à la fois. De cette façon, le danger de se laisser surprendre est bien diminué, et pourtant...

— Je n'irai pas, interrompit le fermier en déchirant l'écrit. Je ne suis pas aux ordres de l'autorité allemande.

— Il faut obéir, mon bon monsieur Daché. Vous n'ignorez pas que pour amener sous Verdun les canons et les munitions dont nous nous sommes emparés à Sedan et à Toul...

— Vous avez employé des convoyeurs français, je le sais. Et maintenant, les canons français vont servir à bombarder une ville française! C'est cruel, mais à la rigueur cela ne dépasse pas les droits de la guerre. Les canons sont une matière inerte, les canons n'ont pas d'âme, tandis que...

— Oh! pardon, monsieur Daché; les canons ont même des âmes de deux sortes, les âmes lisses et les âmes rayées. Vous n'êtes pas sans savoir que les premières ont une infériorité marquée...

Mais le Prussien ne put achever.

Anselme Daché, menaçant et terrible, s'avança d'un pas vers lui, et, le regardant dans les yeux :

— Sors d'ici, misérable! lui dit-il d'une voix tonnante, sors d'ici honteusement chassé, toi qui oses venir plaisanter chez des gens auxquels tu apportes la dévastation et la mort. Va dire à tes chefs que leur ordre est un ordre infâme, digne des temps barbares, et qui offense Dieu et l'humanité tout entière. Travailler à des ouvrages devant servir à battre en brèche les murailles de Verdun, c'est combattre contre mon pays, et je ne commettrai pas cette lâcheté, cette trahison. Va-t'en!

Il y eut un silence.

Puis on entendit un gémissement lugubre, à la fois furieux et lamentable.

C'était Basnoirs, que l'arrivée des Prussiens et les éclats de voix de son maître faisaient bondir de désespoir et de rage d'être à l'attache.

Ses aboiements et ses plaintes étaient entrecoupés de cris rauques, courts et éplorés comme des sanglots. On devinait alors que la pauvre bête s'étranglait en essayant de briser sa chaîne.

— Dans Verdun, reprit Axel Lipp d'un ton mal assuré, le général Guérin a fait travailler des prisonniers allemands aux ouvrages de la place. Par conséquent...

— Ce n'est pas vrai! vous mentez, répliqua énergiquement Anselme Daché. Je le sais bien, moi. Il y a eu plusieurs fois échange de prisonniers; mais jamais on n'a forcé les Allemands à manier un outil pour aider à combattre leurs compatriotes, jamais!

Puis il ajouta :

— Je vous ai ordonné de sortir de chez moi. Allez! et portez ma réponse à vos chefs.

— Il m'est très-pénible de vous désobliger, monsieur Daché. Mais... je ne m'en irai pas sans vous. Oh! ne criez pas! c'est inutile. Veuillez remarquer qu'on ne vous demande pas votre avis, on vous donne un ordre, auquel vous devez obéir. Une certaine latitude est accordée aux doléances suscitées par ce dérangement. Aussi vous voyez que j'ai à peine pris le soin de répondre à vos propos peu flatteurs. C'est la même chose partout : on se plaint, on se révolte, et on finit par accepter ce qu'on ne peut empêcher.

— Ah! vipère! s'écria le fermier.

Il saisit un bâton, et, marchant sur Axel :

— Sors, reprit-il, ou je t'écrase la tête!

Axel Lipp se retrancha derrière ses soldats.

— Emparez-vous de cet homme et emmenez-le, leur dit-il en allemand. Au premier signe, agissez.

Puis, les contenant du geste, et s'adressant à l'octogénaire qui s'était élancée toute haletante vers son fils :

— Madame Daché, reprit-il, vous êtes témoin que, par égard pour vous, j'use de ménagements autant qu'il m'est possible. Je dois vous avertir pourtant que si votre fils a le malheur de frapper un de mes hommes, il va être fusillé à l'instant même.

— Fusillé! murmura la bonne vieille.

Puis, tremblant de tous ses membres :

— Mon fils ne frappera personne, ajouta-t-elle en se plaçant devant lui. Mais ne le contraignez pas à vous suivre, Axel Lipp. Sa conscience et son devoir le lui défendent.

— Notre intention n'est certainement pas de l'emporter avec nous par morceaux, répliqua froidement Axel. Mais si sa résistance est trop opiniâtre, il sera... — Excusez-moi, bonne mère ; je me conforme à mes instructions... — il sera non pas fusillé, mais pendu

au-dessus de la grande porte de sa ferme, avec cet écriteau : « Pendu pour désobéissance aux ordres de l'autorité allemande. » Nous sommes véritablement désolés lorsque nous sommes forcés de recourir, pour l'exemple, à des mesures rigoureuses. Mais vous devez bien comprendre, ma bonne madame Daché, qu'en employant la douceur on n'obtiendrait jamais rien.

L'octogénaire n'écouta pas ces dernières paroles. Suspendue au cou de son fils, elle le suppliait à voix basse, tandis qu'il l'embrassait à plusieurs reprises sans lui répondre.

Bientôt il la repoussa doucement en lui donnant un dernier baiser.

— Que votre volonté soit faite, ma mère, lui dit-il d'une voix brisée par l'émotion. Je n'ai pas le courage de vous infliger l'épouvantable supplice de me voir périr sous vos yeux.

Puis, jetant le bâton qui lui était resté dans les mains, et s'avançant vers Axel Lipp :

— Vous êtes vraiment un misérable et un lâche, lui dit-il, vous qui m'obligez par la force à abandonner ma mère, seule ici et à son âge ! C'est bien... Plus un mot ! Marchons.

Et il sortit.

— Anselme, au revoir ! murmura la pauvre vieille. Ton absence ne sera sans doute pas longue ?...

— Non, non, ma bonne madame Daché, dit Axel Lipp en se dépêchant avec ses soldats de suivre le fermier. A la prise de Verdun... ou avant... ou après... soyez bien persuadée que quand votre fils ne nous sera plus utile à rien, nous nous empresserons de vous le renvoyer.

Restée seule, l'octogénaire s'affaissa dans son fauteuil de paille, et demeura quelques instants paralysée par la douleur.

Puis les gémissements de Basnoirs, arrivant plus sonores à son oreille au milieu d'un silence profond, l'arrachèrent à son anéantissement.

— Ah ! le pauvre chien, murmura-t-elle...

Et, revenant à la vie par sa bonté de cœur, elle remercia Dieu d'avoir permis qu'elle sauvât son fils Anselme de la mort.

Puis, d'un pas mal affermi, elle se dirigea vers la niche où Basnoirs se faisait tant de mauvais sang.

Deux larmes brûlantes glissèrent sur ses joues ridées, quand elle l'aperçut se couchant devant elle d'un air suppliant.

Puis, se baissant pour le caresser et le délivrer de sa chaîne :

— Viens, lui dit-elle, viens et ne me quitte plus, mon chien. Tu es mon seul compagnon, maintenant. Ils sont tous partis, tous !

XIV

Marjorie s'étant sentie malade pendant que le bombardement de Verdun se prolongeait, on décida qu'il fallait la laisser aspirer un peu d'air pur, elle et deux autres enfants, et elle put franchir les degrés de la cave.

Presque aussitôt une sorte de tumulte éclata dans la rue, et Marjorie entr'ouvrit la porte.

Elle se glissa ensuite au dehors, causa quelques instants avec des gens qui passaient, puis rentra, redescendit à la cave en courant et se jeta dans les bras de sa tante.

— Un incendie ! lui dit-elle... Des femmes et des jeunes filles y vont pour faire la chaîne... Mon frère Robert y va... Je l'ai vu, il m'a dit que je pouvais venir avec lui.

Avant que sa tante eût ouvert la bouche pour la retenir, Marjorie l'embrassa avec effusion, lui annonça qu'elle ne serait pas longtemps absente, et disparut pour aller rejoindre Robert.

Ils se parlèrent peu, d'abord, car il fallait marcher vite.

Le bombardement étant avant tout un duel d'artillerie, Robert avait quitté son fusil, et, comme beaucoup de gendarmes, de soldats de la ligne et de la mobile, il s'employait à éteindre les incendies qui s'allumaient de toutes parts.

Tout le monde d'ailleurs donnait l'exemple. Le maire et le capitaine des pompiers dirigeaient de l'hôtel de ville les secours sur les points attaqués et s'y portaient souvent eux-mêmes. On y voyait aussi le président du tribunal civil, le procureur de la République, les adjoints, le capitaine de gendarmerie, les notaires, et entre autres M. Bérard malgré son âge, les avoués, les avocats, et un grand nombre d'hommes haut placés, qui se mêlaient patriotiquement aux soldats, aux femmes, aux jeunes filles et aux enfants, pour combattre le fléau du feu, contre lequel toutes les précautions les plus intelligentes avaient d'ailleurs été prises d'avance.

Ainsi, par exemple, le guetteur des incendies, à la tour, les signalait distinctement, à mesure qu'ils éclataient, par ces mots dits dans son porte-voix : Au feu à la rue Saint-Pierre !... Au feu à la Halle aux blés !... Au feu au grand séminaire !... A la rue Chaussée !... A la rue Mazel !... A la rue des Capucins...

De cette façon, on pouvait éteindre souvent l'étincelle avant qu'elle fût devenue flamme, et, dans ce but, presque tous les habitants avaient accumulé dans les greniers et aux étages supérieurs de leurs maisons des seaux et des baquets remplis d'eau.

Ces sages mesures n'empêchèrent pas tous les désastres, mais elles en neutralisèrent un grand nombre.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

—

Nunc est bibendum!... comme dit une ode d'Horace que nous avons tous traduite au collége : *c'est maintenant qu'il faut boire...* frais, s'il est possible !

Cette douce et bienfaisante occupation d'un rafraîchissement sous la tonnelle, ou devant une table de café, n'avait jamais passé pour un exercice dangereux. Le chœur des vieillards dans *Faust* ne chante-t-il pas un couplet célèbre :

> **Les jours de dimanche et de fête**
> **J'aime à chanter gloire et combats,**
> **Tandis que les peuples là-bas**
> **Se cassent la tête.**

On avait bien entendu parler de bouteilles de vin de Bordeaux, de vin de Champagne qui avaient *cassé la tête* à quelques buveurs trop convaincus ; mais il ne s'agissait que d'une simple comparaison et d'un cassement de tête purement métaphorique.

Eh bien ! voilà que, depuis une huitaine, nous n'entendons plus parler, à Paris du moins, que de gens qui ont eu le crâne fracassé, les yeux crevés, ou les doigts emportés par le plus inoffensif des breuvages, — par l'eau de seltz.

A qui la faute ? Quelle est la cause première de cet affligeant phénomène ? Toujours est-il qu'à Paris nos bouteilles d'eau de seltz éclatent comme de véritables obus. Si cela continue, quand on donnera un dîner où l'on servira à ses convives ce redoutable rafraîchissement, on prendra soin de placer à côté de la carte du menu une feuille de papier timbré, pour que chacun puisse, par mesure de précaution, écrire son testament olographe. Cette petite formalité accomplie, les invités pourront se livrer à la joie, en songeant que l'eau de seltz ne saurait désormais léser les droits de leurs héritiers.

Le danger de l'explosion n'est pas le seul péril auquel nous expose le siphon d'eau de seltz. On me racontait, ces jours derniers, l'histoire véridique et lamentable d'un jeune homme qui doit bien regretter, à l'heure qu'il est, le temps où il suffisait d'offrir, comme Rébecca le fit à Éliézer, une cruche d'eau fraîche pour mener à bien un beau mariage.

Il avait été invité par son riche protecteur et parent à un grand dîner où l'on avait eu soin de convier une charmante héritière flanquée des auteurs de ses jours, un papa millionnaire et une maman non moins bien rentée.

Par une attention délicate, et pour hâter les négociations, on avait placé le jeune candidat matrimonial auprès de celle qu'il désirait appeler avant peu du nom de belle-mère. La maman, quoique frisant la cinquantaine, avait arboré pour la circonstance une délicieuse robe blanche ornée de rubans bleu-ciel.

Tout alla bien jusqu'au second service ; le futur gendre était aux petits soins, la future belle-mère souriait comme un rayon de soleil, quand tout à coup elle avisa sur la table un siphon d'eau de seltz et voulut s'en saisir ; par un geste plus prompt que l'éclair, le jeune homme l'avait prévenue, et, d'un pouce nerveux, il pressa la détente du piston.

Un jet écumant tomba comme une trombe dans le verre rempli à moitié d'un château-margaux plus rouge que le pourpre ; la colonne liquide rebondit ensuite, et aspergea la robe blanche et les rubans bleus de la bonne dame comme une grêle de rubis. Celle-ci poussa un cri ; le désastre lui apparut dans toute son étendue. C'en était fait de sa toilette, c'en était fait de la polka qu'elle avait espéré danser à la *sauterie* qui allait suivre le dîner. L'infortuné eut beau s'excuser ; on ne lui répondit même pas, et le lendemain on lui fit dire qu'un homme si pétulant et si inconsidéré dans ses actes ne pouvait rendre une jeune fille heureuse. Voilà où peut conduire ce maniement imprudent d'un flacon d'eau de seltz.

⁂ De tous les endroits où les Parisiens vont prendre le frais, il n'en est pas qui gardent mieux la faveur que les Champs-Élysées. C'est justice : au Palais-Royal, on étouffe ; sur les boulevards, on avale des torrents de poussière ; les Tuileries sont désertes dès que la nuit approche, et les grilles s'en ferment de bonne heure. C'est aux Champs-Élysées seulement qu'on a parfois un souffle de brise, qui circule depuis les fontaines de la place de la Concorde jusqu'à la porte majestueuse de l'Arc-de-Triomphe. Et puis, n'est-ce pas le lieu de Paris où l'on trouve le plus d'amusements pour tous les âges ?

Dès que vous entrez dans la grande avenue à droite, vous rencontrez les cafés chantants : cafés des Princes, des Ambassadeurs... etc., avec leurs théâtres élégants, tout brillants des feux de la rampe.

Ces cafés-chantants des Champs-Élysées sont les premiers qui apparurent à Paris vers 1848 ou 1849. Ce fut une innovation qui fit fureur ; depuis lors, on sait à quel point cette institution s'est développée.

Les cafés-concerts nous ont valu une littérature spéciale, une musique spéciale, — littérature au gros sel, avec le poivre de Cayenne, dont chaque plaisanterie pèse deux cents ; musique à l'avenant, où les cuivres font rage, où l'orchestre imite tous les cris d'animaux, et dont les chefs-d'œuvre sont ces inepties qui s'appellent *les Bottes à Bastien*, *le Pied qui r'mue*, *C'est dans le nez qu'ça me chatouille*, *l'Amant d'Amanda*, *la Canne à Canada*, etc. On a voulu voir dans ces cafés-concerts l'opéra du peuple, et j'ai lu de fort belles phrases où l'on prétendait qu'ils pouvaient devenir l'un des instruments de la civilisation au XIXe siècle. Il leur reste beaucoup de chemin à faire avant d'en arriver là. En attendant,

bornons-nous à dire que les personnes qui ne sont trop délicates ni sur la poésie, ni sur la musique, ni sur le chant, peuvent passer, par les chaleurs, une soirée agréable sous les gros arbres des Champs-Élysées, en écoutant, le cigare à la bouche et un bock devant eux, Mlles Lodoïska ou Malvina.

De toutes les traditions des Champs-Élysées d'autrefois, il n'en est que deux qui subsistent encore aujourd'hui comme à son premier jour, le fauteuil-balance et la voiture aux chèvres.

Quel attrait peut-on trouver à se peser? Je ne sais trop; ce qui est certain, c'est qu'on ne se pèse plus à l'âge où l'on commence à atteindre un embonpoint et, par contre-coup, un poids respectable.

Le fauteuil-balance des Champs-Élysées est, il faut le reconnaître, des plus confortables et des plus attrayants : placé sous une petite tente, il est recouvert d'une housse qui, par les jours de grande poussière, protége sa garniture de velours d'Utrecht; derrière, une glace dans son cadre doré permet à celui ou à celle qui se livre à cette expérience de constater sa mine triomphante ou allongée.

Qui le croirait? le fauteuil des Champs-Élysées lui-même a joué un rôle politique! Par un beau soir d'été de l'année 1794, un homme jeune encore, portant un habit bleu barbeau, se promenait accompagné d'un autre plus âgé et de deux jeunes filles. C'étaient Robespierre et son ami Duplay, avec les deux filles de celui-ci.

En passant devant le fauteuil-balance, Duplay proposa en riant a Robespierre de s'y faire peser.

— Tout à l'heure, en revenant, dit celui-ci, croyant en être quitte pour cette vague réponse.

Au retour de la promenade, on repassa devant le fauteuil, et Duplay invita de nouveau Robespierre à s'y asseoir.

— Allons, citoyen, dit gracieusement l'homme, ce n'est point ici un trône, et la balance de la justice n'a rien qui doive t'épouvanter.

Des curieux s'étaient assemblés; Robespierre, assez ennuyé de la plaisanterie, s'assit avec une gaieté factice dans le fauteuil, donna une pièce blanche au peseur et continua sa promenade.

Presque aussitôt un murmure courut dans la foule : trois mots se lisaient sur son habit bleu barbeau, les trois mots du festin de Balthasar : *Mané, Thécel, Pharès.*

On sut depuis que dans l'intervalle ces mots avaient été tracés à la craie sur la housse du fauteuil par un jeune gentilhomme, le comte de La Tour-Saint-Maurice, qui fut tué plus tard à Quiberon.

La voiture aux chèvres, a elle aussi, ses souvenirs politiques : la première fut établie au commencement de l'année 1792, en pleine Révolution. Mais la place me manque aujourd'hui pour raconter cette histoire. J'ajouterai seulement que, ces jours derniers en passant aux Champs-Élysées, j'ai vu la principale voiture aux chèvres mélancoliquement exposée avec cette inscription : *Établissement à vendre.* Qui sait? peut-être est-ce le *coup d'État* du 16 mai, comme dit M. Gambetta, qui a causé la catastrophe. Les orateurs de la gauche ont oublié de citer la voiture aux chèvres parmi les victimes de M. le duc de Broglie : on signale cette lacune dans leurs informations.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Vie de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, par L. BRANCHEREAU, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire d'Orléans. 1 vol. in-12, 3 fr. 50. *Franco* par la poste, 4 fr.

89 et son histoire, documents authentiques, par ARMEL DE KERVAN. 1 vol. in-12. Prix, 3 fr. 50.

Ce volume, de 480 pages, renferme dans une sorte de tableau synoptique une multitude de faits, d'anecdotes, de notices précieuses, de critiques et d'aperçus nouveaux et pittoresques sur la Révolution de 89.

Il a été rédigé à l'aide d'une gazette française imprimée à Bruxelles en 1789, et dont on ne connaît plus guère que quelques exemplaires. Afin de se mettre au véritable point de vue de l'œuvre, le lecteur peut se figurer qu'il vit à l'époque même et qu'il reçoit à jour fixe la chronique détaillée des événements. Il reconnaîtra dans une foule d'articles la relation directe et parfaitement véridique de témoins oculaires qui, ne pouvant écrire librement ni à Paris ni en province, envoyaient leurs protestations et leurs plaintes à l'étranger.

Nous souhaitons à ce livre tout le succès qu'il mérite.

Au jour le jour, ou la foi et le cœur d'une mère (Extrait du *Journal d'une femme chrétienne*). Deuxième édition. 1 vol. in-12, 2 fr.

Le Mois eucharistique, considérations sur la vie de Jésus au Sacrement de l'autel. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Voici un de ces livres qui soulèvent les âmes et les transportent jusqu'à Dieu.

Le lecteur jugera lui-même tout ce qu'il y a d'élan dans les aspirations qu'on y trouve : il est assuré d'avance de rencontrer un religieux écho. Il y a dans ces pages un langage si pieux que les âmes d'élite seules sont capables de l'entendre ; c'est la prière du cœur, prière tendre et délicate ; il semble qu'on n'en puisse parler sans lui enlever quelque chose de sa fleur; le mystère, l'ombre, le silence sont pour cette prière des conditions indispensables.

Un grand amour de la piété et de la vérité, voilà le vrai mérite de ce livre.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Le comte Sigismond passa devant nous avec la jeune comtesse qui lui donnait le bras...

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE

(IL Y A TROIS CENTS ANS)

—

Je reçus, pendant les beaux jours de l'automne dernier, un petit billet du comte Sigismond qui me priait de venir passer une semaine à son château de Montrambert.

J'acceptai avec joie cette invitation.

J'étais fort curieux de visiter en détail ce vieux manoir de Montrambert dont j'avais souvent entendu

vanter les merveilles par les membres les plus distingués de notre *Société des antiquités de France*. Et puis le caractère du comte Sigismond, — que j'avais pu apprécier pendant de courtes relations à Paris, — et ce que je savais de ses habitudes, de ses goûts, me donnaient le vif désir de faire avec lui plus ample connaissance.

Il faut vous dire qu'auprès de beaucoup de gens le comte passe pour un original.

Possesseur d'une immense fortune, marié à une charmante femme, il vit comme un loup, reste cloîtré dix mois de l'année à Montrambert et, pendant son très-rapide séjour à Paris, court s'enfermer dans les bibliothèques où, depuis le matin jusqu'au soir, il amoncelle des notes et consulte de vieux grimoires du temps passé.

*
* *

Le comte Sigismond a, en effet, l'originalité singulière de ne vouloir pas être de son siècle.

Soit fierté, soit désillusion, il ferme les yeux pour ne pas voir le temps présent et vit uniquement dans les souvenirs des âges disparus.

Passionné pour l'étude, il dirige toutes les investigations de son esprit actif vers l'histoire des lointaines époques du moyen âge et de la Renaissance.

Il ignore le monde moderne, ne sait pas le premier mot des événements politiques qui se sont succédé en France depuis quelques années, et ne veut pas entendre parler des incidents littéraires ou philosophiques qui se produisent sous le ciel enfiévré de Paris.

Une fois seulement, il a semblé sortir de ce long rêve et revenir au sentiment de la réalité contemporaine.

Pendant la guerre il s'est engagé et a reçu une balle dans le bras à Patay.

Puis il est revenu à Montrambert, s'est enfermé dans sa grande bibliothèque, a rouvert le livre qu'il avait fermé pour aller se battre et a continué tranquillement ses patientes recherches de bénédictin.

*
* *

Malgré ces goûts sévères et ces habitudes laborieuses, le comte Sigismond est un hôte charmant et affable.

La longue fréquentation des guerriers bardés de fer du moyen âge n'a altéré en rien les qualités délicates de son esprit et de ses manières.

Il aime à recevoir chez lui bonne et joyeuse compagnie, et, secondé par la jeune comtesse, il fait avec une grâce exquise les honneurs de son château.

Il demande seulement à ses hôtes un peu d'indulgence pour ce qu'il appelle lui-même sa faiblesse et les prie de ne lui parler ni du dernier discours prononcé dans nos assemblées parlementaires, ni du ministère éclos dans la dernière semaine, ni du livre récemment paru, ni de la pièce en vogue.

Mais, par exemple, si vous désirez des détails sur les débats des premiers États généraux tenus en France sous Philippe le Bel, si vous voulez connaître un mot inédit de Villon ou de Clément Marot, si vous êtes curieux de savoir quel costume portait Charles VI lors de son mariage avec la reine Isabeau, — vous pouvez le demander au comte Sigismond qui vous répondra sans hésiter, comme si, pendant trois ou quatre siècles, il avait vécu au milieu de ces hommes et avait été témoin de ces lointains événements.

*
* *

En arrivant le soir à Montrambert, pour dîner, je trouvai une dizaine de personnes réunies autour de la table.

Le repas fut fort gai; Sigismond paraissait plus en verve que de coutume.

Au dessert, il nous dit :

— Mes amis, je vous avertis que je vous ménage pour demain matin une grande surprise à laquelle je travaille depuis trois mois. J'espère que vous serez content, mon cher antiquaire, ajouta-t-il en se tournant vers moi, et que vous conserverez un bon souvenir de la journée que vous passerez demain à Montrambert.

La jeune comtesse regarda Sigismond en souriant, lui fit un signe d'intelligence, puis posa son joli doigt sur ses lèvres, autant pour recommander à son mari la discrétion que pour exciter davantage notre curiosité.

Tous les hôtes du comte étaient jeunes, car c'était encore une de ses particularités, — s'il aimait les vieux livres, il voulait autour de lui de la jeunesse, du bruit, du mouvement.

Aussi cette promesse mystérieuse fut-elle reçue avec enthousiasme, et je vis de bien jolis yeux s'animer à l'annonce de ces plaisirs inconnus, promis pour le lendemain.

— Demain matin, au lever du jour, ayez soin de descendre quand le cor sonnera, continua le comte ; je vous promets une chasse... extraordinaire.

*
* *

Le jour suivant, à peine les premiers rayons du soleil venaient-ils de se glisser à travers la haute fenêtre garnie de petits carreaux plombés placée en face du large lit à colonnes que j'occupais à Montrambert, — lorsque je fus réveillé en sursaut par les accents du cor.

Je savais que le comte Sigismond était grand chasseur ; il m'avait souvent parlé du vaste parc clos de murs et peuplé de gibier qui s'étendait devant son château.

Me rappelant, en outre, la recommandation qu'il

nous avait faite la veille au soir, je sautai à bas du lit afin de m'habiller rapidement et de descendre me joindre aux hôtes du comte.

Mais jugez de ma surprise !...

Mes vêtements avaient disparu ! et, sur le grand coffre de bois sculpté où je les avais placés la veille, je trouvai un costume bizarre composé d'un collant de peau de daim, de grandes bottes de cuir jaune, d'un justaucorps marron couvert d'aiguillettes d'argent et d'une sorte de chaperon de velours noir autour duquel s'enroulait une longue écharpe en soie grenat.

— C'est quelque costume que le comte a acheté pour sa collection et qu'il aura oublié ici, pensai-je.

Et je sonnai pour avoir mes habits.

Au coup que je frappai sur le large timbre placé près de moi, la porte de ma chambre s'ouvrit et je fus fort étonné de voir entrer un jeune page vêtu de satin et de velours noir.

Je le regardai un instant avec stupéfaction.

— Mon ami... commençai-je.

— Maître Cornélius désire-t-il que je l'aide à s'habiller ? me demanda le page avec un aplomb superbe en désignant du doigt le travestissement placé près de moi.

Alors je me souvins des paroles que le comte avait prononcées la veille à la fin du dîner. Je crus comprendre l'idée qui avait germé dans le cerveau original de mon ami, et acceptant de bon cœur le nom aussi savant que latin dont le jeune page me gratifiait :

— Maître Cornélius te sera reconnaissant de tes services, beau page, dis-je au jeune garçon ; viens çà et aide-moi à m'habiller.

⁂

Ma toilette achevée, je jetai un coup d'œil dans la grande glace de Venise placée au fond de la chambre et, malgré ma modestie naturelle, je fus obligé de convenir que ce costume du xve siècle me seyait mille fois mieux que les habits étriqués, lourds et disgracieux que j'avais abandonnés la veille et qu'un malin génie semblait avoir emportés dans un autre monde.

Je me hâtai de descendre.

En bas du grand escalier à rampe de chêne qui conduisait au vestibule du château, je vis deux ou trois valets en costume mi-parti jaune et rouge, placés en faction, une hallebarde à la main.

L'un d'eux m'ouvrit une porte près de laquelle il se promenait gravement et aussitôt un flot d'exclamations, de cris d'admiration, de rires frais et joyeux parvint à mon oreille.

J'entrai dans la grande salle du château.

J'y trouvai réunies une partie de mes jolies compagnes de la veille accompagnées de leurs maris et de leurs frères.

Tous, ils se racontaient la surprise qu'ils avaient éprouvée comme moi au moment où, réveillés par les sons du cor, ils avaient voulu s'habiller et venir rejoindre la chasse.

Mais les jeunes gens avaient si bonne mine avec leur justaucorps sombre et leur chaperon grenat, les dames étaient si charmantes avec leurs longues robes de satin, leur grand manteau de velours et leur bonnet orné de perles où une plume se détachait comme un gros flocon de neige, — qu'il n'y eut qu'une voix parmi nous pour louer, admirer, célébrer l'ingénieuse, l'étonnante idée du comte Sigismond !

⁂

Bientôt la porte du fond s'ouvrit et le comte parut accompagné de la comtesse qui avait posé sa main mignonne sur le poing fermé de son mari.

Tous deux étaient revêtus comme nous de costumes anciens qui leur allaient à merveille.

Un beau sourire vint éclairer la figure du comte lorsqu'il nous vit réunis devant lui :

— Or çà, mes amis, dit-il en s'arrêtant, j'espère que la journée sera belle et que messire saint Hubert nous accordera bonne chasse !

Puis quittant son air de châtelain solennel et s'avançant joyeusement au milieu de nous :

— Mes chers amis, nous dit-il, voilà la surprise que je vous préparais. Vous avez vécu quelques jours à Montrambert de la vie moderne. J'espère que vous voudrez bien me faire une concession et me laisser vous traiter pendant cette journée comme si l'horloge des siècles s'était arrêtée depuis trois cents ans. Nous sommes au xvie siècle, mes amis. Nous allons chasser, jouer et souper comme on le faisait à cette glorieuse époque et, lorsque la journée sera terminée, vous me direz si nos pères n'entendaient pas mieux que nous la vie bonne et joyeuse.

— Ah ! mon cher ami, m'écriai-je, votre idée est superbe !...

— Je suis heureux d'avoir votre approbation, maître Cornélius, me dit-il en souriant, car je vous préviens que c'est ainsi que vous vous appellerez aujourd'hui. Vous m'aiderez, mon cher savant, à initier ces dames et ces gentilles demoiselles à l'existence d'autrefois. — Et maintenant, ajouta-t-il en frappant trois fois la terre de sa canne, souvenez-vous que nous sommes en l'année 1518. — Puis, montrant un portrait de famille suspendu au mur : C'est mon arrière-grand-père, Jehan d'Ardennes, seigneur de Montrambert, qui a le plaisir de recevoir et de fêter dans son vieux château ses amis arrivés la veille de la cour du glorieux roi François Ier. En chasse !



Le comte Sigismond passa devant nous avec la



jeune comtesse qui lui donnait le bras et précédé de son grand lévrier Tristan.

Derrière eux marchaient un page vêtu de noir et deux suivantes, puis un hallebardier sonnant de la trompe.

Nous venions ensuite, dans un désordre dont un artiste aurait certainement admiré l'éclat et le pittoresque.

Nous étions un peu gênés tout d'abord par ces vêtements d'un autre âge. Les dames s'embarrassaient parfois dans leurs longues robes et les hommes tenaient leurs mains d'une façon un peu gauche.

Seul, le comte semblait parfaitement à son aise; on eût dit que jamais il n'avait porté d'autre costume.

Il était superbe avec sa physionomie de grand seigneur, sa grande barbe noire et sa démarche calme et sûre. La jeune comtesse était entrée, elle aussi, avait l'aisance la plus heureuse dans le rôle qu'elle jouait. Elle était digne et sérieuse comme une châtelaine de l'ancien temps.

***

Devant le pont-levis du château, les chevaux piaffaient, tenus par des piqueurs vêtus de drap vert et portant en sautoir un petit cor recourbé.

Cinq ou six lévriers, qui tiraient à plein collier sur la longue laisse enroulée autour du poignet d'un valet, se mirent à pousser de bruyants aboiements au moment où le comte monta à cheval.

— Sigismond va sans doute nous faire courir un cerf, dit derrière moi le jeune baron de Nocey à son voisin.

— Dans ce cas, il emmène bien peu de chiens, répondit ce dernier; mais c'est peut-être ainsi que l'on chassait au temps jadis...

Cependant, nous voyant tous en selle, le jeune comte fit un signe.

Au même instant, nous vîmes s'ouvrir la porte d'un petit bâtiment placé près de l'écurie et quatre valets parurent, portant sur leur poing de gros oiseaux de couleur sombre.

— Des faucons! m'écriai-je, des faucons!... Ah! bravo, Sigismond!

Mes compagnons s'entre-regardèrent un peu surpris; ils auraient sans doute préféré qu'on mît entre leurs mains un bon Lefaucheux.

Le comte Sigismond prit gravement un des faucons et la posa sur son poing.

Les valets passèrent devant nous en nous offrant les trois autres oiseaux encapuchonnés.

Voyant que mes jeunes compagnons hésitaient, je tendis mon poing et reçus le tiercelet qui m'était présenté.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179 et 203.)

XIV (SUITE)

Et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'était l'élan et l'héroïque sang-froid de la population pour travailler à sauver du feu les maisons. On s'était familiarisé avec le danger, d'autant plus fréquent que l'ennemi s'acharnait à tirer en prenant pour points de mire les incendies afin de les aggraver. Et quand un éclair à l'horizon, suivi d'un sifflement bien connu, indiquait l'approche d'un projectile, la foule des travailleurs, avertie par l'un d'eux, se jetait à terre pour éviter les éclats, puis se relevait pour recommencer aussitôt le labeur interrompu.

La petite Marjorie éprouva une joie fière d'être admise à concourir au salut commun, et se montra adroite, dure à la fatigue, vaillante et calme devant le péril.

Néanmoins, quand le feu auquel elle avait couru avec son frère pour porter secours fut éteint, Robert exigea qu'elle revînt auprès de sa tante.

— Tu es trop jeune pour un pareil métier, lui dit-il, et j'encourrais les justes reproches de mon père si je te le laissais faire plus longtemps. Viens, je vais te reconduire.

Ils causèrent tout en marchant, mais peu, car il fallait faire attention aux obus qui survenaient.

— Tu parais exténué, mon pauvre Robert, dit Marjorie en le regardant.

— On le serait à moins, Marjorie. Il y a quarante-huit heures que je n'ai dormi et douze que je n'ai mangé.

— Viens chez ma tante ou chez M. Bérard.

— Non. J'aurai le temps de me reposer quand tout sera fini.

— Oh! si je pouvais aller avec toi! je ferais une de tes corvées tandis que tu dormirais un peu.

— Ce n'est pas possible, Marjorie. J'ai déjà eu tort de t'emmener une fois et ce sera la dernière. Je ne me repens pas, pourtant, car tu as pris un peu d'exercice, tu as respiré le grand air, et cela t'aidera à supporter maintenant ta réclusion. D'ailleurs il ne faut pas abuser de l'indulgence de ta tante. Tu lui as promis que ton absence ne serait pas longue, et tu dois tenir ta promesse.

— C'est vrai, Robert. Mais c'est si ennuyeux, si ridicule même de s'enfouir dans des caves!

— Ennuyeux, oui; ridicule, non, mille fois non. Tu parles comme une vaillante petite fille que tu es, Marjorie, mais ne répète jamais ce propos, parce qu'il n'est pas juste. Nous autres hommes, nous avons un double but, en combattant sans relâche : l'honneur



et le salut de la France d'abord, puis le salut de la population que nous avons à protéger. Si elle s'exposait follement, elle doublerait le poids de notre tâche, en la rendant plus douloureuse, car elle serait plus stérile. Et au contraire, en se sauvegardant elle-même, en se réfugiant dans les caves pour échapper à la mort, la population rend à ses défenseurs un immense service, elle les délivre d'un cruel souci et elle leur permet de ne songer qu'à l'ennemi.

— Je comprends, et je te remercie de m'avoir dit cela, Robert. Tes sages paroles m'aideront à endurer ma réclusion.

Et en effet, revenue près de sa tante, Marjorie se tint tranquille et parvint à endormir les vaillantes énergies de sa nature généreuse.

Elle se mit à penser à sa grand'mère, à son père, à son frère. Quand parfois des sursauts d'impatience l'agitaient, quand son inaction forcée lui pesait par trop, et quand des larmes lui montaient aux yeux en songeant à ces êtres si chers dont les événements la séparaient si cruellement durant cette terrible crise, elle prenait dans ses mains la croix d'argent que sa grand'mère lui avait donnée en lui disant adieu, elle la contemplait longuement, elle pleurait et priait tout bas, et l'apaisement descendait peu à peu dans son âme avec la résignation et l'espoir.

XV

La nuit, Verdun, vu des hauteurs voisines, paraissait un immense foyer. Les flammes des incendies pour lesquels nul secours n'était plus possible éclairaient magnifiquement les ténèbres. A dix lieues à la ronde, on apercevait les lumineux reflets colorant les nuages de teintes pourprées et ardentes. Sur tous les points culminants des environs, les gens des campagnes étaient accourus. Ils restaient là, témoins consternés de ce spectacle grandiose, auquel le fracas des canons et les sillons de feu des projectiles traversant l'espace communiquaient encore plus de saisissante et effrayante horreur. Et quelquefois, parmi ces témoins dont les cœurs se serraient d'angoisse, il y en avait qui tombaient inanimés la face contre terre, en pensant que dans cette fournaise, sous cette pluie de fer et de feu, se trouvaient des parents, des frères, des amis.

« J'étais tout en avant, écrit un correspondant d'un journal allemand ; au bout d'une demi-heure, un immense incendie s'éleva dans la ville. La colonne de flamme se mit à frapper le ciel. En s'avançant de cent pas, on entendait distinctement le craquement des poutres et le pétillement du feu.

« Bientôt sonna le tocsin de la cathédrale. Des voix se firent entendre dans le silence de la nuit ; puis la cloche se tut ; puis encore trois coups distincts ; puis un moment de repos. Tout à coup, un porte-voix fit entendre de loin les cris : *Au secours! Au secours!* lentement articulés, auxquels étaient ajoutés quelques mots en français, que malheureusement nous ne pouvions comprendre. J'aurais bien voulu savoir si c'était un signal pour les paysans, un appel à la révolte ou quelque chose de pareil.

« Pendant ce temps, nos pièces ne cessaient pas de lancer sur la ville des bombes incendiaires. On les voyait décrire leur courbe élégante, semblables à des étoiles filantes, se diriger vers la ville et y tomber. Une lueur, un coup sourd, puis une terrible détonation, lors de l'explosion des projectiles. Cela dura toute la nuit. »

Les Allemands espéraient que les paroles du guetteur de la tour étaient des appels à la révolte. Nos dissensions, en effet, quand elles se traduisaient par des actes, étaient un de leurs meilleurs moyens de succès. On remarquera en outre qu'à Verdun comme ailleurs ils attaquaient les paisibles citoyens dans leurs propriétés et leurs existences, afin de les faire pencher vers l'idée d'une capitulation et peser de toute leur influence sur les décisions de l'autorité militaire.

« La ville brûlait à beaucoup de places, et cependant le drapeau blanc ne se montrait pas, » écrivait avec une sorte de surprise mêlée de dépit le correspondant d'un autre journal allemand.

C'était la vérité. La ville brûlait et le drapeau blanc ne se montra pas, et l'on peut dire aujourd'hui que l'héroïque résistance de Verdun restera pour la ville et pour la France entière un éternel titre de gloire au milieu de tant de malheurs.

Tandis que les Allemands guettaient avec une impatience anxieuse les défaillances du désespoir et les indices d'une reddition prochaine, la population s'exhortait à tous les sacrifices. Au lieu de s'épouvanter d'un péril toujours croissant, elle s'y accoutumait! Les nobles exemples provenaien de tous, des plus humbles habitants comme des plus grands, et l'on pouvait voir notamment, dans les jardins de l'évêché, le charitable et courageux prélat de Verdun donner de ses propres mains la sépulture chrétienne aux soldats tués ou morts de leurs blessures, tandis qu'autour de lui les balles sifflaient et les bombes éclataient.

A un certain moment, il y eut comme une espèce de rage furieuse dans ce bombardement de cinquante-cinq heures consécutives.

Ce n'étaient plus des détonations distinctes, c'était un roulement continu écrasant Verdun de boulets. La citadelle et la ville furent criblées de projectiles : la citadelle pour la détruire ; la ville pour que ses habitants exerçassent une pression sur le commandant.

On voulait en finir avec cet opiniâtre Verdun, qui voyait ses maisons crouler et brûler sans demander grâce.

Puis les canons se turent, l'ennemi manqua de mu-

nitions, ou désespéra de faire apparaître le drapeau blanc ; le bombardement avait été inutile.

Et ce drapeau blanc, si ardemment guetté et attendu, ce fut l'ennemi qui le déploya.

Trois cavaliers, dont l'un le portait et dont un autre sonnait vigoureusement de la trompette, débouchèrent sur une route, la parcoururent au galop et vinrent s'arrêter à côté de quelques maisons en ruines hors la ville.

Un officier de la garnison, accompagné de soldats, sortit aussitôt de la ville, alla recevoir l'officier allemand, lui banda les yeux et, lui donnant le bras, le conduisit chez le général Guérin.

Les cavaliers qui avaient escorté le parlementaire restèrent en selle sur la route, examinant les fortifications et y cherchant sans doute la trace de leurs boulets. On leur cria en allemand de faire demi-tour et de regarder vers la plaine, car tels sont les usages de la guerre. Ils répondirent qu'ils n'entendaient pas. Alors on leur montra des fusils ; ils comprirent immédiatement et se retournèrent.

Il ne fut d'abord question chez le général que d'un échange de prisonniers. Le parlementaire laissa croire qu'il n'avait pas d'autre mission officielle. Cependant, quand elle fut remplie, il ajouta qu'il était autorisé à entrer en pourparlers relativement à la reddition de la place, si le général Guérin lui faisait des ouvertures à ce sujet. Mais le général, loin de faire des ouvertures, ne répondit pas un seul mot à celle qui lui était ainsi faite indirectement, accepta l'échange de prisonniers, et remit au parlementaire la lettre suivante pour le général de Gayl :

« Général,

« En réponse à votre honorée lettre de ce jour, j'ai l'honneur de vous informer que j'accepte avec empressement l'échange de prisonniers que vous me proposez...

« Suivant votre désir, je vais faire photographier les deux tombes des deux officiers prussiens tués à Charny et je vous ferai remettre à la fin des hostilités les photographies.

« Général, je profite de cette lettre pour vous exprimer le sentiment qui pénètre en moi sur la manière dont vous avez attaqué la ville de Verdun ; j'avais pensé jusqu'à ce jour que la guerre entre la Prusse et la France devait être un duel entre les deux armées et j'étais loin de m'imaginer que des habitants inoffensifs, des femmes et des enfants verraient leur fortune et leur vie si injustement engagés dans la lutte. Si vous pensez, général, que cette manière d'agir de votre part, que je me dispenserai de qualifier, peut contribuer en quoi que ce soit à hâter la reddition de la place, vous êtes dans une profonde erreur ; car ce que les habitants ont souffert jusqu'à ce jour n'a contribué, vous pouvez me croire, qu'à augmenter chez eux l'abnégation que commandent leur position et leurs sentiments patriotiques.

« Ni la pluie des bombes et des boulets, ni les privations auxquelles la garde nationale et l'armée peuvent être exposées, ne les empêcheront de faire leur devoir jusqu'au dernier moment. Leur plus grand désir serait de se mesurer corps à corps avec les troupes prussiennes. Permettez-moi de vous dire, général, que c'est sur la brèche que nous vous attendons et que nous espérons que vous sortirez un jour de derrière les montagnes qui vous tiennent cachés à nos coups.

« Recevez, général...

« Le général commandant supérieur,

« B. Guérin de Waldersbach. »

Cette lettre fut rendue publique. Écrite avec son cœur par le vaillant guerrier qui l'eût signée de son sang, elle fut approuvée par tous les habitants de Verdun, et le maire, dès le lendemain, au nom de la population tout entière, remercia le général Guérin pour le langage noble et élevé avec lequel il avait exprimé les sentiments patriotiques dont chacun était animé.

Bien loin d'être abattus, ces sentiments étaient plus exaltés encore par la vue des dévastations commises.

La partie de la ville à droite de la Meuse avait, il est vrai, peu souffert. Quelques trous dans les toitures, quelques murailles ébréchées, un grand nombre de vitres cassées étaient les seuls résultats du bombardement.

Mais la ville haute, l'évêché, la cathédrale, le grand séminaire, la caserne, le palais de justice, la sous-préfecture, le collége, sa belle église et la grande bibliothèque, la place d'Armes, plusieurs rues d'un bout à l'autre, et en un mot tous les quartiers de la ville situés sur la rive gauche de la Meuse étaient comme bouleversés par un tremblement de terre.

Toutes les maisons avaient été frappées. Beaucoup d'entre elles étaient dévorées par l'incendie, et il n'en restait plus que quelques poutres carbonisées, encore suspendues aux murs noircis et crevassés par le feu. Les autres, moins endommagées et cependant menaçant ruine, laissaient voir à l'intérieur les appartements sans cloisons, les plafonds tombés, les meubles brisés et bouleversés, et, à l'extérieur, d'énormes trous, des ouvertures béantes aux murailles, des toitures à demi détruites.

Par une heureuse chance qui tenait principalement à sa situation, la maison de M[lle] Daché n'eut que toutes ses vitres émiettées et quelques éraflures aux murailles, c'est-à-dire presque rien.

Robert y revint presque en même temps que sa tante et Marjorie.

. Faisant partie des compagnies franches, il y avait conservé son domicile, de même que les gardes nationaux restaient domiciliés chez eux.

Il ramena avec lui l'artilleur Brunet qui, bien que caserné comme tous les combattants appartenant à l'armée, avait obtenu un congé de deux jours après soixante heures consécutives passées aux bastions.

— Voici mon ami Brunet qui vient se reposer un peu chez vous, ma tante, dit Robert après l'avoir embrassée ainsi que Marjorie.

Mlle Daché avait, comme on le sait, deux légers défauts : elle s'étonnait perpétuellement de toutes choses, petites ou grandes, et, en outre, sa première impression n'était pas toujours la meilleure, malgré le proverbe qui prétend que le premier mouvement est toujours le bon.

Ses gros yeux en boules de loto s'ouvrirent donc d'une manière plus démesurée encore que d'habitude, et elle s'écria :

— Se reposer chez moi comme dans une ambulance ! Mais tu ne vois donc pas, mon neveu, que tous mes carreaux sont cassés, et que ma maison est devenue le rendez-vous général des courants d'air ?

— Raison de plus, ma tante, répondit Robert. Nous vous aiderons à faire remettre vos carreaux.

— Ma tante, dit tout bas Marjorie, c'est un ami de mon frère. Vous ne le reconnaissez peut-être pas ?

— Je ne le reconnais pas ?... Par exemple ! C'est le même qui, conduit par Robert, est venu me demander l'hospitalité un soir, il y a six semaines, avec un nommé Gaubert, et dans un costume si déguenillé...

— Gaubert est mort, ma tante, dit Robert en portant la main à ses yeux.

Puis, serrant avec force la main de l'artilleur :

— Nous étions trois compagnons échappés de Sedan au prix de bien des misères, ajouta-t-il. Nous nous aimions, car les mutuels services que nous nous sommes rendus et les terribles souffrances que nous avons endurées ensemble étaient devenus entre nous trois un lien indissoluble. Ce lien sacré, la mort l'a brisé pour l'un de nous. Aimons-nous donc davantage en souvenir de celui qui n'est plus, et soutenons-nous l'un l'autre tant que nous pourrons, mon ami, puisque nous ne sommes plus que deux.

— Toute ma vie je te chérirai du fond de mon cœur, répondit l'artilleur avec émotion. Mais si je gêne... si je suis de trop ici... je préfère m'en aller.

— Plaisantez-vous, brave militaire ? s'écria la vieille demoiselle dont la bonté naturelle n'était jamais longtemps endormie. Vous resterez chez moi tant que vous voudrez. Et si vous pouvez obtenir une prolongation de congé je m'en féliciterai. Toi aussi, Marjorie ?

— Oh ! oui, ma tante.

Elles s'occupèrent aussitôt d'improviser un repas pour les nouveaux venus.

On parla encore de Gaubert, dont les deux amis racontèrent en quelques mots le glorieux trépas.

Depuis longtemps déjà Gaubert avait retrouvé son ancien lieutenant, M. d'Audignac, également échappé de Sedan et servant à Verdun avec son grade. Tout naturellement, Gaubert s'était remis sous ses ordres, puisqu'ils appartenaient tous deux à l'infanterie de marine. Or, pendant le bombardement, M. d'Audignac venait de pointer lui-même une pièce de vingt-quatre d'un bastion, et, debout sur l'affût, il regardait l'effet de son boulet, lorsque tout à coup il tomba comme foudroyé. Un obus lui avait broyé et enlevé la tête, et du même coup le soldat Gaubert avait été tué à côté de son jeune et intrépide officier.

Ce récit contribua beaucoup à rendre Mlle Daché plus aimable pour les deux amis du soldat d'infanterie de marine. C'est là un sentiment bien naturel d'ailleurs ; les militaires, en effet, paraissent quelquefois incommodes et gênants lorsqu'ils se présentent avec un billet de logement ou autrement chez les particuliers, mais on oublie bien vite les embarras qu'ils causent quand on songe que d'un moment à l'autre ils peuvent être exposés à périr en défendant la patrie. En outre, les soldats ne sont généralement pas exigeants, et, sauf de rares exceptions, les relations volontaires ou forcées que les particuliers entretiennent avec eux, ont pour excellent résultat de fortifier les liens d'estime et de sympathie qui existent entre la nation et l'armée.

Le congé de l'artilleur fut prolongé de quelques jours d'autant plus facilement que presque tous les casernements venaient d'être saccagés par les obus et les bombes des Prussiens. On s'occupa donc d'abord moins de se préparer à combattre de nouveau qu'à réparer les dégâts. De plus, il fallait payer les troupes, les faire vivre, et le général Guérin, faute de pouvoir s'adresser au gouvernement, ce qui était matériellement impossible, ordonna, en vertu de ses pouvoirs exceptionnels, à la municipalité de lui verser une somme de deux cent quarante mille francs comme avance à l'État.

Les habitants de Verdun donnèrent là encore une nouvelle preuve de patriotisme en souscrivant un emprunt non en numéraire, car le numéraire était épuisé, mais en papier-monnaie de un à vingt francs qui fut accepté sans hésitation et eut cours immédiatement en ville.

La bonne volonté et la confiance furent telles que la somme demandée fut notablement dépassée, et qu'une somme de trois cent soixante deux mille francs fut versée dans la caisse du receveur des finances pour assurer le service militaire.

Au milieu de ces soins administratifs, le général

rêvait une revanche éclatante contre l'ennemi qui avait consacré un immense approvisionnement de munitions françaises à bombarder Verdun pendant trois jours.

Il résolut donc de surprendre et d'enlever le général de Gayl.

Ce plan, confié d'abord à quelques officiers seulement, fut bientôt connu de Robert, qui en parla à son ami Brunet, lequel demeurait encore jusqu'à nouvel ordre chez Mlle Daché.

— Et je ne suis pas prévenu par mes chefs! s'écria l'artilleur. C'est donc qu'ils m'oublient?

— Non, répondit Robert. Mais ni toi ni moi ne ferons partie de l'expédition.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua l'artilleur.

Puis il ajouta en faisant ses adieux à Mlle Daché et à Marjorie qui ne voulaient pas le laisser partir :

— Merci de votre hospitalité, mais il faut absolument que je vous quitte, dussé-je être couché provisoirement dans un souterrain ou à la belle étoile comme beaucoup de mes camarades!

Et il s'éloigna, espérant bien se faire inviter à la petite fête qui se préparait.

XVI

Robert, mieux informé du projet qui avait été conçu, n'essaya pas de contribuer à son exécution, car il était convaincu que ses démarches seraient infructueuses.

Voici quel était le plan :

Trois cents hommes d'élite devaient s'approcher, au milieu de la nuit et dans le plus profond silence, du village servant de quartier général au général prussien, surprendre et tuer sur leur passage les sentinelles et les postes sans tirer un seul coup de fusil, occuper toutes les rues de manière à pénétrer dans les maisons au premier signal, faire prisonnière la garnison prussienne surprise et disséminée de tous les côtés ou la fusiller si elle cherchait à se défendre. Pendant ce temps, dix officiers et une vingtaine de sous-officiers, choisis parmi les plus braves et armés jusqu'aux dents, envelopperaient la maison habitée par le général allemand, poignarderaient ses plantons et ses fonctionnaires, et le sommeraient de rendre son épée. La garnison de Verdun devait rester sous les armes et se tenir prête à marcher au premier appel, afin de faciliter ce hardi coup de main avant que les garnisons allemandes des villages voisins pussent être averties et accourir.

Mais ce plan, simple en apparence, était en réalité plein de complications et de difficultés qui furent cause qu'on y renonça.

L'artilleur Brunet, par son dépit de n'être pas convoqué à cette *petite fête*, avait mis le doigt, sans s'en douter, sur une des plus graves difficultés. Pour une sortie, en effet, il faut certes désigner les corps expéditionnaires et le nombre d'hommes qu'ils doivent fournir, mais il faut aussi faire la place la plus large possible aux intrépidités isolées qui ne rêvent que plaies et bosses et ne sont jamais satisfaites qu'en présence de l'ennemi. Cette nécessité de n'exclure aucune bonne volonté, aucun tempérament plus particulièrement belliqueux s'impose surtout dans les garnisons composées, comme celle de Verdun à cette époque, de soldats de toutes armes, de tous régiments, de gardes nationaux, de gardes mobiles, de francs-tireurs, de volontaires de toute sorte, éléments divers, peu homogènes, braves au feu, mais susceptibles et frondeurs, dont on ne peut choisir les uns pour une action d'éclat sans mécontenter les autres.

Or, parmi les trois cents hommes d'élite chargés d'enlever le général prussien, ne figuraient que des officiers et des sous-officiers, les plus expérimentés et les plus solides, ce qui privait les compagnies de leurs meilleurs chefs, et ce qui avait en outre l'inconvénient d'éliminer de l'expédition les soldats et les volontaires d'une bravoure à toute épreuve, c'est-à-dire précisément ceux qui déterminent d'ordinaire le succès.

D'autres objections se présentèrent ensuite : on ne savait pas au juste dans quel village couchait le général de Gayl; on fit observer que dans l'itinéraire à suivre se trouvait un ruisseau grossi par les pluies à traverser, la Scance, et qu'il était peut-être imprudent de faire mouiller les hommes jusqu'à la ceinture ou jusqu'aux épaules, par une froide nuit d'octobre, avant de se battre.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

SOUVENIRS DU FINISTÈRE

Le voyageur qui débarque au petit port du *Passage*, situé sur la jolie rivière de l'*Élorn*, qui arrose en serpentant une des pointes avancées du Finistère faisant face à la rade de Brest, — pour peu qu'il se laisse pénétrer par le sentiment religieux du pays qu'il visite, ne manquera pas d'aller en pèlerinage à la *fontaine de Saint-Languy*.

Traversant le hameau de *Camfrout*, il quittera la station de *Kerhuon*, pour se rendre d'abord à *Plougastel-Daoulas;* là une immense presqu'île présente le singulier coup d'œil d'une succession d'anses et de petites baies festonnant la languette de terre qui sépare la grande mer de la rivière de Daoulas. C'est sur les rives de ce cours d'eau, à l'ombre d'un massif de hêtres, au milieu d'une lande fleurie, que se trouve la source miraculeuse de Saint-Languy. Les paysans d'alentour — gens de foi! — y viennent plonger les



Exposition des Beaux-Arts de 1867. — *Femmes à la fontaine* (souvenir du Finistère), tableau de M. Lansyer.
(Photographie de M. Bingham.)

chemises des enfants en langueur, pour en rapporter la guérison.

Un peintre de talent, M. Lansyer, nous semble avoir choisi cette simple fontaine pour le sujet de l'un de ses meilleurs tableaux. S'inspirant de la pieuse légende, il a placé près de ses eaux un groupe de jeunes femmes occupées à recueillir dans des vases l'onde privilégiée qui fera renaître des roses aux joues de leurs petits malades.

A peu de distance de cette fontaine, la cour du vieux manoir de *Cosquet* renferme un autre puits curieux, dont l'eau baisse à mesure que la mer monte et s'élève lorsque la marée descend et se retire, sans qu'il y ait jamais mélange de l'eau de la mer à celle de ce puits.

Encore quelques pas, et si nous entrons dans le cimetière de Plougastel nous y remarquons un monument des plus considérables en ce genre qui existe en Bretagne. C'est un calvaire érigé, au dire des anciens du pays, vers 1600, à l'occasion d'une peste qui sévit en cette contrée l'an 1598. Restauré il y a peu de temps, on y voit la Passion représentée à l'aide de deux cents statuettes taillées sans art, mais avec une naïve originalité.

Un peu en amont du *passage*, la *chapelle Saint-Jean* attire chaque année, le 25 juin, pour la fête patronale, une grande affluence de visiteurs et de touristes dont les nombreuses embarcations ornent pittoresquement la rivière.

« Les curieux, dit une relation de voyage dans le Finistère, sont attirés par le désir de voir les costumes justement renommés des paysans de Plougastel parés de leurs habits de gala, etc... » Les vêtements de l'homme consistent en une veste longue et un gilet d'étoffe blanche ou verte, et (pour les jours de noces ou de fêtes) en une culotte rouge, le vrai bragou-bras flottant jusqu'au dessous des genoux, où elle est retenue par d'épais cordons en gros nœuds sur la jambe. Ceinture voyante, feutre à larges bords, longs cheveux ondulant sur les épaules complètent ce costume breton. La toilette des femmes n'est pas moins élégante. La robe ouvrée avec soin recouvre plusieurs jupes de diverses couleurs, jaunes, rouges, lilas, amarantes, et formant des plis qui, de la taille, descendent jusqu'à terre. Le tablier, en soie gorge-de-pigeon, est très-étroit. Un mouchoir de mousseline tient lieu de fichu. La coiffe est garnie de dentelles dont les barbes retombent sur les épaules... Insensi-

blement, l'intégrité du costume national se perd au contact des étrangers qu'amènent maintenant les chemins de fer jusque dans les provinces les plus reculées. Nul village en France n'est complétement à l'abri de ces épidémies de chignons et de talons pointus, hélas ! Toutefois, dans les pardons animés des bords du Daoulas et de Landerneau, nos yeux peuvent se reposer souvent sur sûr de jeunes et fraîches filles habillées comme l'étaient leurs mères.

Mme de Mauchamps.

CHARLOTTE DE CORDAY

(D'APRÈS LES DERNIERS DOCUMENTS)

—

La figure de Charlotte Corday ne pouvait échapper au travail de révision qui s'opère sur les personnages de la période révolutionnaire. Nous possédions son portrait retracé tour à tour par l'admiration ou par la haine, buste idéalisé ou caricature grossière ; mais sa photographie historique nous a manqué jusqu'à l'époque assez récente où de patients fouilleurs l'ont découverte enfouie dans les archives publiques ou privées.

Les dossiers de son procès, accompagnés d'un *fac-simile* et d'un portrait authentique, ont été publiés, il y a moins de quinze ans, par M. Charles Vatel. Peu après, la *Revue des Deux-Mondes* insérait sur la jeunesse de Charlotte quelques pages du plus haut intérêt, écrites par une de ses amies d'enfance, Mme L. de M*** (Mme Loyer de Maromme) et contresignées par M. Casimir Périer. A ces pages étaient jointes des lettres inédites de l'héroïne. M. Chéron de Villiers, enfin, en mettant à profit des traditions locales et des souvenirs domestiques ignorés de ses devanciers, a écrit une histoire de Charlotte Corday qui nous permet de pénétrer dans l'intimité de sa vie. Ce livre est accompagné de pièces justificatives. Et quelles pièces justificatives ! Un numéro de *l'Ami du peuple* taché du sang de Marat, un billet de Théroigne, l'ordre d'exécution de Charlotte signé de Fouquier-Tinville, des dessins et des portraits de l'époque, des autographes de Barbaroux, de Charlotte, de Marat, etc., le tout reproduit « avec des procédés qui rendent même la teinte, même les taches et les nuances des vieux papiers » !

Après cela, il est à présumer que les plus exigeants seront satisfaits et que nous possédons enfin la *vraie* Charlotte Corday, après avoir eu longtemps une héroïne de convention.

Le récit qui va suivre est calqué sur les documents authentiques, puisé aux sources. La poussière des greffes en a séché les pages humides. Nos témoins sont les amies d'enfance et de jeunesse de Mlle de Corday, c'est la vierge normande elle-même. Au besoin nous pourrions en appeler à Fouquier-Tinville et faire contre-signer notre dernier paragraphe par Sanson.

Ce n'est pas notre faute si la réalité est ici plus extraordinaire et plus émouvante que tous les drames enfantés par l'imagination des hommes. « On veut du roman, a écrit M. Guizot ; que ne regarde-t-on à l'histoire ? »

I

LE GRAND-MANOIR.

Au commencement de la Révolution, une dame de Bretteville, née Lecoustellier de Bonnebos, habitait à Caen une vieille et sombre demeure située rue Saint-Jean et connue sous le nom de Grand-Manoir. Agée et infirme, Mme de Bretteville avait été fort effrayée des premiers tumultes révolutionnaires, et elle se trouvait livrée aux plus vives angoisses, lorsqu'un jour arriva chez elle une jeune fille qui s'annonçait comme sa parente et qui venait lui demander l'hospitalité. Cette jeune fille s'appelait Marie-Anne Charlotte de Corday d'Armont. Chose singulière, la présence de cette parente, loin de rassurer Mme de Bretteville, ne fit, au premier moment, que redoubler ses terreurs.

Nous empruntons au récit de Mme de Maromme une scène qui va nous faire pénétrer dans l'intimité du Grand-Manoir.

« A peine arrivées à Caen, dit Mme de Maromme (alors Mlle Levaillant), nous vîmes accourir Mme de Bretteville.

« — Quel bonheur que vous soyez de retour ! dit-elle à ma mère. Je ne savais plus à quel saint me vouer. Vous voilà enfin ; je me regarde comme sauvée, mais je suis bien tourmentée...

« — Et de quoi ? lui demanda ma mère.

« — Vraiment, pendant votre absence, il m'est tombé des nues une parente que je ne connais pas du tout, et dont j'ai perdu la famille de vue depuis bien des années. Elle est venue, il y a un mois, descendre chez moi... elle m'a dit qu'elle avait des affaires à Caen et qu'elle espérait que je voudrais bien la recevoir. Elle s'est nommée ; c'est en effet une parente ; mais je ne l'avais jamais vue et cela me gêne beaucoup.

« — Pourquoi ? vous êtes seule, vous n'avez pas de société intime, cela mettra de la gaieté chez vous et vous fera compagnie.

« — Pas trop, car elle ne parle guère ; elle paraît taciturne et concentrée ; elle est toujours plongée dans je ne sais quelles réflexions ; enfin, je ne sais pourquoi, mais elle me fait peur ; elle a l'air de méditer un mauvais coup. »

En terminant, Mme de Bretteville insista beaucoup auprès de Mlle Levaillant pour qu'elle vît sa jeune parente et tâchât de savoir pourquoi elle venait ainsi, sans cérémonie, s'installer chez elle qui ne la con-

naissait *ni d'Ève ni d'Adam.* A peine Mlle de Corday eut-elle vu l'amie de sa tante qu'elle se jeta dans ses bras; et comme Mlle Levaillant semblait tout étonnée d'un pareil accueil de la part d'une inconnue :

— Eh quoi ! lui dit la jeune fille, m'avez-vous donc tout à fait oubliée ? Ne vous rappelez-vous plus la petite d'Armont?

Ce fut un trait de lumière. La reconnaissance se fit avec effusion de part et d'autre, et Mme de Bretteville, rassurée sur l'identité et les intentions de sa jeune parente, eut pour elle une bienveillance et des attentions toutes maternelles. A partir de ce jour, un rayon de soleil traversa la sombre demeure.

« A cette époque, dit Mme de Maromme, elle était très-grande et très-belle; sa taille parfaitement prise, quoique un peu forte, ne manquait pas de noblesse. Elle s'occupait fort peu de sa parure et ne s'occupait nullement de faire valoir ses avantages personnels... Elle était d'une blancheur éblouissante et de la plus éclatante fraîcheur. Son teint avait la transparence du lait, l'incarnat de la rose et le velouté de la pêche. Le tissu de la peau était d'une rare finesse, on croyait voir circuler le sang sous un pétale de lis. Elle rougissait avec une facilité extrême et devenait alors vraiment ravissante. Les yeux, légèrement voilés, étaient bien fendus et très-beaux; son menton, un peu proéminent, ne nuisait pas à un ensemble charmant et plein de distinction. L'expression de ce beau visage était d'une douceur ineffable, ainsi que le son de sa voix. Jamais on n'entendit un organe plus harmonieux, plus enchanteur; jamais on ne vit un regard plus angélique et plus pur, un sourire plus attrayant. Ses cheveux châtain clair s'accordaient parfaitement avec son visage; enfin c'était une femme superbe. »

Voilà le portrait physique de Charlotte de Corday. Retracé à l'aide des vivants souvenirs d'une femme qui a vécu dans l'intimité de la jeune Normande, il se rencontre avec celui que le peintre Hauer commença pendant le jugement de Charlotte dans l'enceinte même du tribunal révolutionnaire et qu'il acheva au moment où le bourreau vint la prendre pour la conduire à la mort et à l'immortalité.

Mlle de Corday ne fut pas seulement l'ornement de l'hôtel de Bretteville. Elle en fut la joie. Elle n'était pas seulement jeune et belle ; « elle avait de l'esprit, nous dit M. Chéron de Villiers, un talent assez distingué pour le dessin et la musique. On a vu d'elle des esquisses bien réussies ; on l'entendait souvent s'exercer sur un clavecin placé dans sa chambre. Au milieu de la société restreinte où elle paraissait quelquefois, elle brillait facilement par la hardiesse et par la netteté de ses aperçus sur toutes les questions à l'ordre du jour. Ses lettres, roulant ordinairement sur des sujets politiques et littéraires, communiquées avec une sorte d'ostentation par les personnes qui les recevaient, donnaient d'elle une idée avantageuse que des rapports fréquents transformaient vite en un sentiment sympathique et dévoué. »

Mlle de Corday, toutefois, se montrait plus réfléchie que d'ordinaire à son âge. Elle pensait plus qu'elle ne parlait. On la voyait souvent absorbée dans de graves et profondes lectures d'où elle sortait en exprimant son admiration pour les grands caractères féminins de l'histoire. Comparant les scènes tumultueuses ou grotesques qu'elle avait sous les yeux avec les grandes scènes de l'antiquité, elle ne cessait de dire que ces misérables essais de révolution étaient faits pour dégoûter *du plus noble des gouvernements.*

— Est-ce que vous seriez républicaine? ma chère, lui dit un jour Mlle Levaillant l'arrêtant à ces mots.

Elle rougit, puis répondit avec calme :

— Je le serais, si les Français étaient dignes de la République.

Elle soutenait son opinion d'une manière ferme, rapide, lumineuse ; et, sur la question de la royauté, elle n'hésitait pas à déclarer que *les rois étaient faits pour les peuples et non les peuples pour les rois.*

Où la jeune Normande avait-elle puisé ces principes ? où avait-elle acquis cette gravité et cette maturité précoces ?

Arrière-petite-nièce du grand Corneille, elle semblait, a dit Edgar Quinet, « une des créations du poëte idéalisée par la Révolution ». Fille d'un gentilhomme rural, pauvre et chargé de famille, qui supportait impatiemment la médiocrité de sa position et qu'on vit écrire, en 1789, quelques brochures inspirées de l'esprit nouveau, il y a lieu de croire qu'elle recueillit à son propre foyer le germe de ses idées politiques. Toutefois, malgré ses déclamations, naturelles chez un cadet de famille, contre le despotisme et le droit d'aînesse, M. de Corday ne s'associa que dans une certaine mesure aux tendances de l'époque; il resta constitutionnel et royaliste, « royaliste jusque dans la moelle des os, » ajoute même un historien.

Quant à sa fille, si, dans ses idées réformatrices, elle arriva jusqu'à la République, elle le dut surtout à ses lectures, aux tragédies romaines de Corneille, au *Contrat social, à l'Histoire philosophique des deux Indes.* L'auteur de *Cinna*, Rousseau et l'abbé Raynal s'emparèrent de sa jeune imagination et exercèrent une influence incontestable sur sa vie et sur sa résolution suprême.

Depuis 1789, elle suivait avec une exaltation extraordinaire le cours des événements, affamée de nouvelles et dévorant tous les écrits dont la France était inondée. Dans l'interrogatoire que lui fit subir le président du tribunal révolutionnaire, elle dit avoir lu « plus de 500 brochures pour et contre la Révolution », sans compter les journaux. Comme une foule d'esprits de ces temps d'illusion, elle croyait sincèrement à une heureuse transformation sociale.

Cependant la mort du major Henri de Belzunce, massacré pour ainsi dire sous ses yeux, le 12 août 1792, fut pour Charlotte la cause d'un désespoir d'autant plus vif que des projets d'union avaient, dit-on, existé entre elle et le jeune officier martyr de son devoir. Le crime du 21 janvier la terrifia et, quelques jours après, le 28, elle versa ses douleurs et ses craintes dans le cœur d'une de ses amies intimes, Mlle Rose Fougeron du Fayot :

« Vous savez l'affreuse nouvelle, ma bonne Rose. Votre cœur comme mon cœur en a tressailli d'indignation : Voilà donc notre pauvre France livrée aux misérables qui nous ont déjà fait tant de mal. Dieu sait où cela s'arrêtera... Je frémis d'horreur... tout ce qu'on peut trouver d'affreux se trouve dans l'avenir que nous préparent de pareils événements. Il est bien manifeste que rien de plus malheureux ne pouvait nous arriver. J'en suis presque réduite à envier le sort de ceux de nos parents qui ont quitté le sol de la patrie, tant je désespère pour nous de voir revenir cette tranquillité que j'avais espérée il n'y a pas encore longtemps. Tous ces hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée, ce ne sont que des bourreaux. Pleurons sur le sort de notre pauvre France.

« Je vous sais bien malheureuse et je ne voudrais pas faire encore couler vos larmes par le récit de nos douleurs. Tous mes amis sont persécutés. Ma tante est l'objet de toutes sortes de tracasserie depuis que l'on a su qu'elle avait donné asile à Delphin quand il a passé en Angleterre. J'en ferais autant que lui si je le pouvais, mais

Dieu nous retient ici pour d'autres destinées.

Nous sommes ici en proie aux brigands ; ils ne laissent personne tranquille; ça en serait à prendre cette République en aversion, si on ne savait que

Les forfaits des humains n'attaquent pas les cieux.

« Bref, après le coup terrible qui vient d'épouvanter l'univers, plaignez-moi, ma bonne Rose, comme je vous plains moi-même, parce qu'il n'y a pas un cœur sensible et généreux qui ne doive répandre des larmes de sang. »

La formidable résolution qui mit le fer vengeur à a main de Charlotte semble gronder en plus d'un passage de cette lettre et de celles qu'elle écrivit à la même époque. Toutefois les horreurs dont elle a été témoin n'ont porté aucune atteinte à sa conviction républicaine. Sa noble chimère a résisté à l'assassinat de Belzunce, aux massacres de septembre, à l'abomination de janvier. Si le flot de son indignation et de sa généreuse colère est sur le point de déborder, c'est contre ceux dont les crimes lui paraissent autant d'obstacles à la réalisation de son rêve.

II

LES GIRONDINS.

En ce moment, le génie de la Révolution s'incarnait dans un homme au cœur de fiel, à l'âme féroce, qui s'était fait l'ennemi systématique de toute grandeur, de tout sentiment honnête et modéré. Son principe était la haine, son but le néant, ses moyens le pillage et le massacre. Toutes les passions et toutes les hideurs de la démagogie éclataient dans sa personne, dans son accoutrement sordide, dans ses traits repoussants. Son front fuyant, sa mâchoire saillante, ses yeux ronds et luisants comme ceux d'un chat-tigre lui donnaient toutes les apparences extérieures d'un carnassier : il en avait les instincts. On a dit qu'en temps de révolution le pouvoir tombe tôt ou tard aux mains du plus scélérat. Marat en est la preuve. Il fut le demi-dieu de la canaille. Par elle, il gouverna les clubs, la Commune, la Convention. Son journal, *l'Ami du peuple*, fut l'exutoire par lequel toute la fange des bas-fonds sociaux se déversa au grand jour sur le pavé de la place publique; son influence, directe ou occulte, se retrouve dans les journées les plus atroces de la Révolution. Du fond de l'antre inaccessible où il s'enfouissait aux approches du danger, il organisa le 10 août, les massacres de septembre, il prépara le 21 janvier. Excitée par lui, la populace pilla dans tous les quartiers de Paris, le 25 février 1793, les boutiques d'épicerie. *L'Ami du peuple* exprima le regret que, du même coup, on n'eût pas pendu tous les épiciers. Il disait hautement qu'il fallait abattre trois cent mille têtes pour assurer l'avenir de la Révolution.

Les Girondins, hommes d'éloquence cultivée et de modération relative, ne pouvaient manquer d'être l'objet des fureurs de celui qui nourrissait dans son cœur la haine de toute supériorité intellectuelle ou sociale. Dès le lendemain de la mort du roi, Marat prémédita leur perte. Ses projets homicides échouèrent au 10 mars ; ils réussirent au 31 mai.

Dans cette journée et dans celles des 1er et 2 juin, les Girondins virent se répéter contre eux l'attentat qu'au 10 août ils avaient tramé contre la royauté. Par un juste retour des choses, les scènes qui s'étaient accomplies à la chute du trône se renouvelèrent de point en point à la chute des rhéteurs de la Révolution. Au dehors de l'Assemblée, mêmes violences ; au dedans, mêmes lâchetés. La légalité tremblant devant l'émeute, la Convention dominée par la Commune, la Commune par le Comité insurrectionnel de l'archevêché, le Comité par cinq ou six meneurs tachés de boue et de sang et séides de Marat, tel est en peu de mots l'histoire du 31 mai. Maîtres de la Convention le 2 juin au matin, le soir du même jour les Girondins étaient proscrits par elle. Quelques-uns d'entre eux, parvenus à gagner les départements, s'efforcèrent d'y organiser une résistance armée contre la tyrannie de la plèbe parisienne. Pendant que Brissot, Rabaut-Saint-Étienne, Grangeneuve soulevaient le Midi, Buzot, Louvet, Guadet, Barbaroux, Gorsas, Duchâtel,

Salles, Pétion, Bourgoing, Lesage, de Cuny, Kervélégan, Larivière, Mollevaut, Botidoux s'étaient jetés en Normandie et avaient établi à Caen un *Comité de résistance à l'oppression*. Parmi eux se trouvait un député breton de forte éloquence et de grand courage, Lanjuinais, qui les quitta bientôt pour rentrer en Bretagne.

Mais le patriotisme de la cité normande avait devancé leur projet. Dès les premières nouvelles de la révolution du 31 mai, le conseil du Calvados avait organisé et placé sous les ordres du général Félix de Wimpffen une force départementale destinée à combattre la Terreur déjà menaçante. Il avait fait emprisonner au château de Caen les deux commissaires montagnards Romme et Prieur, au moment même où il accordait aux proscrits de la Convention, à l'hôtel de l'ancienne intendance, une bienveillante hospitalité. Les Girondins n'apportèrent à la cause de la résistance aucun secours efficace. Ils manquèrent non de courage, mais d'esprit militaire. Leur vrai champ de bataille était la tribune. Loin d'elle, ils étaient impuissants. Dans les premiers moments, leurs discours purent bien aviver autour d'eux la flamme du patriotisme. Ils dépeignirent en traits éloquents l'affreuse situation de la Convention nationale et de Paris livrés à toutes les horreurs du brigandage et de l'anarchie. Mais ils perdirent bientôt en vaines paroles un temps que réclamaient les préparatifs d'insurrection.

Cependant ils éveillèrent au fond de la solitude du Grand-Manoir un formidable écho. A leurs accents, Mlle de Corday sentit grandir la haine qu'elle avait conçue contre la Montagne et contre Marat qui, aux yeux de toute la France, en était alors la personnification. Oubliant que la Gironde, aussi bien que la Montagne, s'était souillée du sang de Louis XVI, elle voulut entrer en rapports avec les députés proscrits ; et, pour s'introduire auprès d'eux, elle prit prétexte de démarches à faire dans l'intérêt d'une de ses amies, Mme de Forbin, ancienne chanoinesse de Troyes. Retirée en Suisse et considérée comme émigrée, Mme de Forbin s'était vu enlever la modeste pension qui lui avait été allouée à la suite de l'abolition des ordres religieux et elle avait chargé Mlle de Corday de réclamer contre cette mesure.

Charlotte se présenta pour la première fois le 20 juin à l'hôtel de l'intendance, ayant à sa suite un vieux serviteur de Mme de Bretteville, Auguste Leclère. Elle demande à entretenir Barbaroux auquel elle transmet la requête de Mme de Forbin. Barbaroux, après lui avoir fait remarquer que son intervention sera peu efficace en ce moment, lui indique les démarches à faire pour retirer du ministère de l'intérieur des papiers indispensables à la poursuite de l'affaire de son amie et consent à écrire à un de ses collègues de la Convention, Duperret. Peu de jours après, Mlle de Corday revient à l'hôtel de l'intendance ; elle revoit plusieurs fois Barbaroux et quelques autres députés. On cause des affaires du jour, de l'organisation des volontaires. Pendant un de ces entretiens survient Pétion, qui se met à plaisanter « la belle aristocrate qui venait voir des républicains ». Charlotte lui répond : « Vous me jugez aujourd'hui sans me connaître, citoyen Pétion ; vous saurez un jour qui je suis ! »

Mais, les démarches traînant en longueur, la nièce de Mme de Bretteville annonce que pour les activer elle va se rendre à Paris et elle réclame de Barbaroux une lettre d'introduction auprès de Duperret. En lui remettant cette lettre, datée du 7 juillet, Barbaroux y joint un paquet d'imprimés ; « quelques ouvrages intéressants qu'il faut répandre, » écrit-il Duperret. Le surlendemain, Mlle de Corday, après avoir retenu sa place au bureau des voitures de Paris, dit à Mme de Bretteville qu'elle va se rendre à Argentan pour voir son père et, au même instant, elle écrit à ce dernier qu'elle est sur le point de se retirer en Angleterre, « parce qu'elle ne croit pas qu'on puisse vivre en France heureuse et tranquille de bien longtemps ».

— La suite au prochain numéro. —

A COTÉ DE NOUS

MA TANTE N° 1

— Ne touche pas à mon feu, Ernest ! tu le ferais fumer ! »

C'est à moi que ces mots s'adressent vingt fois le jour, dès que je m'approche de la cheminée. Dans cette cheminée se trouve un feu !... Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un feu bien fait? Regardez celui de ma tante Gertrude.

Voilà un foyer modèle : la symétrie des bûches, les cendres rejetées en arrière, tout un édifice méthodiquement juxtaposé, le lustre des chenets, l'âtre pur des moindres poussières : ces choses-là ne se voient que chez ma tante Gertrude ; elles ont dans sa vie sédentaire leur importance et leur signification. S'attacher aux minuties, grandir les petits objets, n'est-ce pas le propre des caractères personnels et des existences sans un but hors de soi?

Maintenant, considérons ma tante elle-même. Allons la trouver dans la chambre où elle est assise, à peu de distance de ses tisons, toute prête à saisir les pincettes pour peu que les morceaux de bois se déplacent en se consumant. Quand je la vois ainsi *tisonner*, il me semble assister à ce jeu d'enfant appelé les jonchets, tant sa main, prompte et alerte, se joue avec dextérité des menus brimborions échappés à la flamme, tombés dans les cendres ou glissés sous les chenets.

Telle est l'occupation dominante de la sœur aînée de mon père restée vieille fille ; tel est le spectacle peu varié qui m'est offert pendant nos longues soirées

d'hiver. Comme elle est très-frileuse, elle présente sans cesse au foyer ses mains toujours glacées, tandis que sa tête déjà branlante s'enfonce habituellement dans une de ces fanchons qu'elle se compose elle-même à l'aide de son crochet. Son visage jaune et pointu ne s'y découvre pas au premier coup d'œil; — il faut le chercher sous ce capuchon, comme une noisette dans sa coquille, sec et ridé comme elle.

L'été, la cueillette du tilleul et de la fleur d'oranger remplace sous ses doigts le maniement de l'ustensile favori, et cette main sans pincettes a vraiment l'air d'un corps sans âme.

Le soir des dimanches, ma tante fait des patiences. Droite, attentive, les yeux fixés sur les petits tas de cartes disposés devant elle, elle les interroge dans de muettes et longues méditations. Pendant ces calculs silencieux, il n'est permis à personne de souffler mot autour d'elle : c'est la grande affaire qui termine la journée de repos.

Pendant la semaine, ma tante tricote pour elle d'interminables paires de bas en filoselle, avec quatre petites aiguilles aiguës, en acier dur et luisant; elles semblent vous dire : « Qui s'y frotte s'y pique! » Aussi ne s'y frotte-t-on pas!... Quelquefois une de ces aiguilles va se planter sur la tête de ma tante, où il se trouve encore assez de cheveux pour la retenir.

Ces cheveux, mêlés de fils noirs et de fils blancs, forment des écheveaux d'une nuance mal fondue, que tout artiste désavouerait; deux boucles en boudins étayent, de chaque côté du visage, un bonnet mirobolant, mélange de coques, de rubans, de volutes en mousseline — toute une architecture de mercerie! Ce monument est froid à l'œil comme tout ce qui touche à ma tante, ou comme tout ce que ma tante a touché.

Sa toilette — tirée à quatre épingles — se compose d'ordinaire d'une robe de soie puce, collée à la taille, à manches étroites et à coudes, et dont la jupe est en fourreau. Sur les épaules, une petite et maigre pèlerine noire; aux pieds, des souliers de prunelle lacés. Un seul ornement relève ce modeste costume, un médaillon suspendu à un velours noir fort mince qui se noue derrière le cou. Il contient, je crois, des cheveux; mais ce médaillon reste une énigme pour tout le monde. Jamais on n'ose en parler à celle qui fut un jour la jeune Gertrude. Renferme-t-il un souvenir, un mystère? Peut-être est-il la tombe de ce qu'elle appelait alors son bonheur!...

Des mitaines en filet, un ridicule au bras, des poches profondes d'où sort un continuel cliquetis de clefs, une de ces montres appelées *oignons*, enfoncée dans la ceinture, enfin un pince-nez pinçant un nez pincé, complètent le portrait que j'ai voulu tracer.

Au moral, tante Gertrude craint le bruit des enfants, ne passe rien à la jeunesse. Elle n'aime point les vieillards, de peur d'être obligée de se déranger pour eux, ni les malades parce qu'il les faudrait soigner. La vie n'est donc pas facile avec ma tante; on ne saurait la trouver aimable. Mais son excuse ne serait-elle pas dans cette vie solitaire où le sentiment s'éteint, où l'âme se resserre?... Ne serait-ce pas faute d'objets naturels d'affection que l'on a des manies, des petitesses, des exigences parfois insupportables? Comment rendre les autres heureux quand on n'est pas heureux soi-même?

Pourtant ma tante aime avec passion quelque chose. Ce quelque chose est une famille de serins dont la cage se voit à sa fenêtre, au dehors dès que le soleil luit, à l'intérieur quand le baromètre baisse. Comment vivre sans consulter le baromètre?... Le mouvement incessant de ces oiseaux, leur gazouillement, les minauderies et chatteries de leur maîtresse à travers leurs barreaux, les discours en fausset qu'elle leur adresse, se faisant un langage *piou-piou* à leur intention, donnent un peu de vie à cette chambre morte.

Sa conversation pleine de tendresse est exclusivement réservée à ces heureux canaris. Il y en a de vieux, il y en a de jeunes; tous se trémoussent à l'envi autour de leurs graines et de leur bassin d'eau limpide. Un voile de gaze est souvent jeté sur leur tente pour les abriter d'un trop ardent rayon de soleil, ou du plus léger souffle de vent. Par reconnaissance ils chantent, et leur cadence amène sur les lèvres flétries de leur vieille amie le seul sourire qu'elles soient suceptibles de former : quant à ce qui s'appelle rire, jamais! au grand jamais, on n'a vu rire ma tante!

Il y a des jours — ce sont les bons — où, vers l'époque des confitures, je reçois, comme preuve de confiance, la mission d'aller faire peser à l'office des pains de sucre que l'épicier nous envoie. Jeanne, la cuisinière, blessée de ce procédé, me reçoit alors fort mal, et prépare ses balances de mauvaise grâce. C'est pis encore quand je lui fais transporter cette provision dans la fameuse armoire où s'appuie le chevet du lit de ma tante et dont la clef, aussi grosse que celle d'une cave, est ensuite placée dans une cachette dont moi seul ai le secret; moi! l'écolier! qui n'ai pas de barbe au menton!

A la suite de cet épisode annuel, on est sûr que pendant huit jours Jeanne battra les portes derrière elle et nous fera faire pauvre chère. En pareil cas, ma tante diminue de dix francs les étrennes de la pauvre fille, mais en revanche elle double la dose des tracasseries, bouderies et réprimandes que Jeanne subira pour sa peine; et si je veux me mêler de les réconcilier on me donne sur les doigts de part et d'autre.

Ma tante est à la tête de beaucoup de bonnes œuvres. Le vestiaire des pauvres est installé chez elle, à côté des réserves et des pots de beurre salé. Le tout est ménagé avec la même économie, car ses tiroirs

ne s'ouvrent pas tous les jours. Quand jupes et couvertures en sortent en faveur des pauvres familles, ces dons toujours sont accompagnés de mille admonestations qui rendent l'aumône moins douce à recevoir. Non, ma tante Gertrude n'est pas sensible; aussi se porte-t-elle si bien que son médecin affirme qu'elle vivra fort âgée. Dans ces cas-là, elle a coutume de me regarder d'un air narquois en me jetant ces vilaines paroles :

— Il paraît, Ernest, que tu attendras longtemps mon héritage !

Pour toute réponse, je prends mon chapeau, que j'enfonce sur ma tête, tout en colère, — et m'en vais chez sa sœur Angèle, — car j'ai deux tantes, — mais qui ne se ressemblent nullement. M[me] DE MAUCHAMPS.

CHRONIQUE

Il n'y a plus rien à voir, en ce moment, à Versailles ; — pardon ! il n'y a plus, c'est vrai, de verre d'eau sucrée sur la tablette de marbre d'une tribune d'acajou ; mais il reste... les *grandes eaux!*

Ce mot est magique sur les provinciaux, et aussi, il faut bien l'avouer, sur bon nombre de Parisiens, — les *grandes eaux de Versailles* ! Quand vous les voyez tracés sur des affiches gigantesques, à tous les angles de nos rues, sur des tableaux de bois suspendus à tous les omnibus qui filent vers la gare Montparnasse ou vers la gare Saint-Lazare, croyez bien que ces mots exercent une fascination véritable sur les flâneurs grillés par la réverbération de l'asphalte ou sur les boutiquiers qui étouffent derrière leur comptoir.

Versailles ! les grandes eaux ! des nappes transparentes ! des trombes jaillissantes ! des dieux dans des conques marines ! des déesses sur des chars traînés par des Tritons ! tout un idéal de fraîcheur, de délices aquatiques; certes, on serait tenté à moins, et nos bons Parisiens prennent, de confiance leur billet d'aller et retour pour les jardins du grand roi.

Est-il bien sûr qu'ils n'éprouveront aucun mécompte ? Est-il bien sûr qu'ils s'amuseront ? Vous vous rappelez, sans doute, les jolis vers d'Alfred de Musset :

Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté
Plus célébré, plus visité,
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,
Mieux exercé dans l'art de plaire,
Plus examiné, plus vanté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté,
Que l'ennuyeux parc de Versailles.
O dieux ! ô bergers ! ô rocailles !
Vieux Satyres, Termes grognons ;
Vieux petits ifs en rangs d'oignons,
O bassins, quinconces, charmilles !
Boulingrins pleins de majesté,
Où, les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles !...

N'en déplaise à Musset, je ne crois pas qu'on bâille tant que cela dans le parc de Versailles : j'ai toujours remarqué qu'on y riait beaucoup les jours de grandes eaux; on y rit même trop, et l'on y montre un sans-gêne qui paraît vraiment extrême pour peu que la pensée se reporte vers Louis XIV et la solennelle étiquette de sa cour : tous ces braves gens qui, sans façon aucune, s'étendent sur le *tapis vert* pour y savourer une galette arrosée de limonade peu gazeuse ou de bière aigrie, me rappellent beaucoup plus les kermesses de Téniers ou d'Ostade que les fêtes de Louis XIV.

Qu'importe, si tout ce monde-là s'amuse !... Racine, Boileau et tous les délicats du grand siècle feraient peut-être la grimace devant cette cohue; mais La Fontaine et Molière souriraient : celui-ci reconnaîtrait sur un banc de marbre ou sous un berceau de verdure M. Dimanche, et le bonhomme Gorgibus, et Marinette avec son Gros-René.

Je conçois, d'ailleurs, que l'on préfère un autre Versailles à ce Versailles des grandes eaux ; si donc vous appartenez à la catégorie des amateurs d'impressions raffinées, permettez-moi de vous dire quand et comment il faut visiter Versailles.

Ayez le courage, au moins pour une fois, de renoncer au péché de paresse, et arrivez dans le parc planté par Le Nôtre vers huit heures du matin. Une fraîcheur délicieuse vous enveloppe de toutes parts; les arbres frémissent sous la brise; les ramiers, les merles et les moineaux viennent sautiller autour de vous ; — vous êtes seul au milieu de cet Éden, et il ne tient qu'à vous de croire que ces bosquets magiques sont ceux qui entourent le palais de la Belle au bois dormant.

Vous êtes seul, ai-je dit. — Non pas : voyez comme tous les dieux de marbre semblent curieusement se pencher du haut de leur piédestal pour vous voir passer ; et puis les ombres et la lumière se mélangent si étrangement, papillotent dans de tels jeux sous vos paupières éblouies, que bientôt elles prennent une forme humaine ; ces rayons dorés semblent se tisser d'eux-mêmes pour vêtir le glorieux fantôme du roi-soleil ; ces clochettes azurées, qui retombent des touffes de digitales, deviennent la robe bleue de la pauvre Henriette d'Angleterre ou de l'aimable duchesse de Bourgogne ; et ces feuilles qui frissonnent au bout d'une branche de coudrier vous font songer au nœud de rubans verts flottant sur l'épaule d'Alceste.

Non, non, — ce n'est plus là l'*ennuyeux parc* de Versailles ; car vous revoyez en rêve la grande comédie qui a passé sous les yeux de Saint-Simon, de La Bruyère, de Molière, et, s'il vous faut le drame ou la tragédie, Trianon est là, à deux pas, avec ses laiteries de marbre blanc où les feuilles de rose ressemblent à des taches de sang.

Paulo minora canamus... Les jours où vous ne pourrez aller contempler Apollon faisant baigner ses lévriers de marbre dans les vasques du célèbre bosquet de Versailles, croyez-moi, allez tout bonnement voir les braves gens qui font baigner leurs chiens dans la Seine aux abords du Pont-Neuf ou du pont de l'Alma.

Il y a là une source d'émotions toujours nouvelles et qui n'est nullement à dédaigner, si j'en juge par le nombre des amateurs de tout rang, de tout âge et de tout sexe qui se pressent le long des parapets de la Seine pour jouir de cet intéressant spectacle.

Les bains de mer de Dieppe ou de Trouville amassent sur la plage une foule de *gentlemen* qui suivent, la lorgnette à la main, les évolutions de M. X... tirant une coupe, ou de Mme Z... exécutant un plongeon avec la grâce d'une néréide ; mais que ces exercices de bipèdes à casaques de flanelle bleue ou rouge sont loin, à mon avis, de ces baignades épiques où terre-neuve, épagneuls, terriers et loulous rivalisent d'ardeur sous l'œil de leurs maîtres!

Et puis M. X... est silencieux en sortant de l'eau; Mme Z... a des airs éplorés sous son bonnet de caoutchouc tout ruisselant de l'onde marine ; tandis que Stop, Phanor et Fanfare jettent à tous les échos leurs sonores aboiements et nous font songer à ces troupeaux marins qui étaient jadis le cortége du char de Neptune.

Je ne prétends pas, d'ailleurs, que tous les chiens montrent le même entrain pour les exercices aquatiques : là, comme aux bains Deligny, il y a les intrépides prêts à s'élancer sans broncher du haut de la *girafe*, ou tout au moins du haut des berges, et les timides qui prennent leur bain tout doucement, *à la papa*, en se mouillant au plus jusqu'au jarret; il y a même des récalcitrants absolus qui témoignent pour l'élément liquide des répugnances malsaines, dans lesquelles des esprits prévenus pourraient voir des symptômes avant-coureurs de l'hydrophobie.

L'une des professions parisiennes les plus curieuses à étudier de près, c'est certainement celle de maître de natation pour chiens. Ce professeur spécialiste appartient, je n'ai pas besoin de vous le dire, à la tribu des Beni-Mouffetard (prononcez des *Beni-Mouf-Mouf*) ou des Beni-Saint-Marceau. Son âge varie entre quatorze et dix-huit ans : il a le regard vif, la main preste, et si vous vous risquez avec Azor au bord du fleuve je vous conseille de surveiller votre fidèle compagnon...

Le *Beni-Mouf-Mouf* vous suit, se cramponne à vos pas, et murmure derrière vous ses offres de service :

— Baigner vot' chien, m'sieu!

Azor qui comprend, n'en doutez pas, serre la queue entre ses pattes et se colle contre vous.

Cependant le *Beni-Mouf-Mouf* insiste :

— Vot' bête, m'sieu, a besoin d'une lessive au savon noir! Faites baigner vot' bête, m'sieu!

Et le drôle sort de sa blague à tabac un savon noir en effet, — noir comme ses perfides projets.

Ennuyé, vous pressez le pas, et Azor vous entraîne... Mais voilà tout à coup que vous entendez le bruit sourd d'un corps tombé dans l'eau : c'est Azor qui a été précipité dans la Seine, Azor surpris, étourdi, qui se débat en danger de mort.

— Y ne sait pas nager, vot' chien! s'écrie le *Beni-Mouf-Mouf*. C'est qu'une bête! tant pis : faut se dévouer pour le salut de ses frères.

Et voilà le polisson qui pique une tête, saisit le pauvre Azor par la nuque, lui fait boire deux ou trois coups sérieux au sein des flots, et finalement le ramène dans vos bras.

Vous êtes furieux, indigné; mais le moyen de protester! la leçon de natation d'Azor vous eût coûté vingt sous ; son sauvetage vous coûte dix francs.

Quelquefois cependant le *Beni-Mouf-Mouf* porte la peine de son imprudence.

Voici une histoire qui s'est passée la semaine dernière, et dont on garantit l'authenticité.

Un superbe terre-neuve venait régulièrement prendre son bain, entre quatre heures et cinq heures du soir, à la hauteur de la Samaritaine. Nageur émérite, il fendait le courant en aval ou en amont, sans souci de sa rapidité ni de ses remous ; mais ce n'était point un cœur égoïste, et volontiers il prêtait l'aide de sa force aux pauvres toutous entraînés dans les dangereux tourbillons qui se forment autour des piles du Pont-Neuf. Si la médaille de sauvetage était décernée aux chiens, nul mieux que lui n'aurait mérité d'avoir le ruban tricolore autour de son collier.

La première fois que le brave terre-neuve vit un *Beni Mouf-Mouf* se jeter à l'eau, il eut un sentiment d'admiration ; mais huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il avait flairé la ruse et qu'il s'était promis de la punir.

Or donc, assistant pour la dixième ou douzième fois à la manœuvre d'un de ces intrigants, il sauta sans plus de façon sur le pantalon du prétendu sauveteur, qui s'était jeté à l'eau vêtu seulement d'un caleçon de bain, et, tout d'une haleine, le porte au bureau du commissaire de police du quartier. Vous pouvez penser si cela fit scandale : un agent accourut en toute hâte, rapportant l'*inexpressible* juste au moment où le gamin, fort effaré, sortait de l'eau et réclamait de quoi aller acheter un nouveau vêtement à la Belle-Jardinière.

Le pantalon lui fut restitué après une verte semonce de l'agent et avec deux bons accrocs causés par la dent du terre-neuve.

Depuis lors, ce Beni Mouf-Mouf a renoncé au métier de sauveteur : il fait un détour pour ne point passer le long de la Seine, et il a des palpitations à la vue d'un terre-neuve comme à la vue d'un tigre.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



La danse à Larmor. Types et costumes du pays de Lorient. (Dessin de F. Lix.)

LES DANSEURS BRETONS

—

Il y a quelques années, me promenant par amour du pittoresque au milieu d'une des foires les plus célèbres de Bretagne, j'entendis sortir de la bouche d'une vieille paysanne un mot aussi vrai que profond. Le bras passé dans l'anse de son large panier, elle jetait autour d'elle un regard observateur, et, se tournant tout à coup vers son voisin qui allumait tranquillement sa pipe sans rien observer du tout, elle dit :

— Une belle foire, mon compère ; mais, je ne sais point si j'ai la berlue, il me semble que le monde devient triste.

Le passage d'un groupe bruyant m'empêcha d'entendre la réponse du compère et je m'éloignai toute frappée par cette observation : le monde devient triste.

Ce n'est, hélas ! que trop vrai.

Notre siècle, malgré la manière bruyante dont la

olie agite ses grelots, est un siècle triste. La gaieté, la vraie gaieté française s'en va grand train en compagnie de son intime camarade, l'esprit. Il y a déjà longtemps qu'elle a déserté les salons où dame Révolution, dame Politique et dame Ambition conspirent à qui mieux mieux contre elle; elle n'habite plus au foyer domestique, car ce redoutable trio s'y est glissé; elle fuit, hélas! l'atelier, et aux champs même elle perd de sa vigueur. Il y a des heures où un immense ennui semble planer sur le monde, ce qui, on le sait, est un immense danger pour le monde.

C'est surtout lorsque le travailleur en est atteint que les penseurs dressent l'oreille, puis penchent la tête vers le sol pour écouter ces lointaines rumeurs qui précèdent les convulsions à peu près périodiques de notre pays.

Ce phénomène est aussi douloureux que redoutable. J'accorde volontiers les attaques de spleen aux heureux de ce monde, aux penseurs, aux artistes; c'est leur mal à eux, c'est leur croix, c'est souvent leur salut.

Qui de nous ne doit pas à une minute de ce grave et poignant ennui qui saisit l'âme, l'intelligence et le cœur au milieu de la vie la plus agitée et la plus favorisée, une de ces lumières pénétrant jusqu'au profond des choses et en découvrant subitement la niaiserie et le néant? Cet ennui-là est un ennui sauveur, parfois une véritable grâce d'en haut.

Mais le travailleur, celui qui féconde la terre de ses sueurs ou qui manie de ses mains vigoureuses et intelligentes l'outil que la machine ne remplacera jamais, pourquoi s'ennuierait-il? Entraîné par les nécessités de la vie quotidienne, son esprit ne s'use pas à creuser d'insolubles problèmes, ne se perd pas dans le vide d'insatiables désirs. Quelques pensées fondamentales suffisent à sa vie intelligente, et son labeur englobe le reste. Mais où sont-ils maintenant, ces travailleurs bénis qui vivent gaiement au jour le jour? Nous en rencontrerons encore ici ou là dans les ateliers chrétiens et dans les provinces croyantes. Un dessinateur de talent nous en fait voir à Larmor, en plein Morbihan, dans cette gravure où se concentre tout un foyer de vie normale et saine. Voilà l'église qui parle d'espérances immortelles et de consolations infinies, la chaumière dans sa rustique indépendance, le manoir qui n'offusque pas la chaumière, et, à l'abri, dans l'anse tranquille, le noble gagne-pain, le bateau aux blanches voiles dont les patrons intrépides ne dédaignent pas de se mêler à la ronde pittoresque.

Ah! cher monde, comme on dit dans votre sauvage pays, conservez vos danses, votre gaieté, votre musique, vos usages, votre indépendance; restez autant que possible à l'ombre de ce clocher dont le joyeux carillon sonna l'heure sacrée de votre baptême, en face de cette mer splendide qui, comme le firmament, raconte les grandeurs de Dieu. N'allez pas croire que les gens des villes sont plus heureux que vous; n'allez pas surtout les envier, ni les rejoindre.

La ville est triste, les citadins sont facilement atteints du spleen. Si vous n'êtes pas de ces fous qui vont à la mort en passant par une série d'ivresses, vous serez mordus à la ville par ce serpent de l'ennui qui, comme tous les serpents, peut se cacher sous les fleurs. Et cet ennui ne sera pas cette mélancolie saine et douce qui se rencontre sous votre ciel et qu'il suffit d'un rayon de soleil, d'un chant d'oiseau, d'un sourire d'enfant, d'un air de biniou pour faire envoler; ce sera l'ennui morne et bête des êtres qui vivent entre quatre étroites murailles tour à tour glacées et brûlantes, des êtres sans joie, sans fêtes de famille, sans église, sans dimanche, sans air, sans liberté.

Je dis sans liberté, car ils ne l'ont plus. Ce nom magique flamboie aux quatre coins du journal qu'ils dévorent avec leur pain sans saveur; mais ils n'ont plus que le mot, ils ont perdu la chose. Vous l'avez, vous, vous la possédez, vous en jouissez! Comprenez bien votre bonheur : vous avez la liberté d'aimer, de respirer, de marcher, de prier, de regarder le ciel, et c'est pourquoi vos poutres noircies sont cent fois plus belles que leurs plafonds ridicules, votre fenêtre ouverte cent fois plus gaie que leurs fenêtres à rideaux, votre foyer, votre libre foyer d'argile, cent fois plus respecté que leur misérable foyer que la honte visite si souvent, hélas!

Non, non, n'allez pas dans les villes, hommes robustes, fraîches paysannes, ou c'en est fait de votre liberté, de votre dignité, de votre gaieté. Car sans avoir ni la science qui élève, ni la fortune qui sauvegarde, ni la puissance, ni le prestige; sans rien avoir des avantages qui font l'équilibre dans certaines régions sociales, vous ouvrirez la porte au redoutable trio que j'ai nommé dame Révolution, dame Politique, dame Ambition, et, en leur compagnie, vous mourrez d'ennui, de faim ou de désespoir.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

CHARLOTTE DE CORDAY

(D'APRÈS LES DERNIERS DOCUMENTS)

(Voir p. 218.)

II (SUITE)

Le même jour, à deux heures de l'après-dîner, elle part pour Paris. Dans une lettre à Barbaroux, écrite après son arrestation, elle a raconté avec enjouement tous les détails de son voyage, « sans faire grâce de la moindre anecdote ». Elle se trouvait dans le même compartiment que « deux bons Montagnards dont les propos, aussi sots que leurs personnes étaient désagréables, ne servirent pas peu à l'endormir ». L'un d'entre eux, dans l'empressement de ses galanteries, fut

jusqu'à lui offrir sa fortune et sa main. Ennuyée de ses déclarations : « Nous jouons parfaitement la comédie, lui dit-elle; il est malheureux avec tant de talent de n'avoir pas de spectateurs. Je vais chercher mes compagnons de voyage afin qu'ils puissent prendre leur part de ce divertissement. »

Après deux jours de propos ridicules, entremêlés de chansons « plaintives », on arrive à Paris, le jeudi 11 juillet, à l'heure de midi. Au bureau de la voiture, on présente des adresses d'hôtel aux voyageurs. Charlotte suit le commissionnaire Lebrun, qui la conduit au nº 11 de la rue des Vieux-Augustins, *hôtel de la Providence*. Harassée de fatigue, elle demande un lit comme pour se coucher. Tout en le lui préparant, le garçon d'hôtel s'enquiert de l'insurrection normande.

— Soixante-dix mille hommes marchent sur Paris, répond Charlotte.

Et à son tour :

— Que dit-on ici du petit Marat?

— Les patriotes l'estiment beaucoup; les aristocrates le détestent...

— Toute réflexion faite, reprend la nouvelle arrivée, je ne me coucherai pas. Je vais sortir pour aller au Palais-Royal et rue Saint-Thomas-du-Louvre... »

C'est dans cette dernière rue, au nº 41, que résidait Duperret. En l'absence du député, qui se trouvait à la Convention, Mlle de Corday fut reçue par ses filles. Elle leur laissa la lettre et le paquet de Barbaroux et rentra à l'*hôtel de la Providence*, d'où elle ne sortit que le soir à six heures pour retourner chez Duperret. Celui-ci était à table avec sa famille et quelques amis. Il se leva pour recevoir la visiteuse, écouta ses explications en faveur de Mlle de Forbin et s'engagea à l'accompagner le lendemain au ministère de l'intérieur. En le quittant, la jeune fille lui remit une carte de l'*hôtel de la Providence*, revêtue de cette simple signature tracée au crayon : *Corday*.

— La plaisante aventure! dit l'ami de Barbaroux en se remettant à table; cette femme m'a paru une *intrigante*. J'ai vu dans son attitude, dans son costume, quelque chose de singulier. Demain je saurai ce qui en est.

Mais le secret de la vierge normande était de ceux qui ne se révèlent qu'en face de la mort.

Le vendredi 12 juillet, à dix heures du matin, Duperret vient prendre Mlle de Corday à son hôtel : le député et la solliciteuse se dirigent vers le ministère. Le ministre Garat n'étant visible pour personne, on les engage à repasser à huit heures du soir.

Dans la même journée, les scellés sont mis chez Duperret, accusé de sympathies girondines. Le député des Bouches-du-Rhône se rend en toute hâte à l'*hôtel de la Providence* et prévient sa protégée de cette mesure qui, en le plaçant dans la catégorie des suspects, est de nature à ôter toute efficacité à ses recommandations. Comme il allait prendre congé :

— Croyez-moi, lui dit Mlle de Corday, quittez la Convention, allez à Caen auprès de nos collègues; votre place est là.

— Mon poste est à Paris, répondit Duperret ; je ne puis l'abandonner.

— Encore une fois, partez, ajouta Charlotte. — Et, d'un ton presque suppliant : — Fuyez avant demain soir!

Duperret sortit après ce court entretien. Il devait retrouver sur les bancs du Tribunal révolutionnaire la vision terrible et charmante qui, depuis la veille, lui était trois fois apparue.

Désormais impuissante pour l'amitié, Charlotte resta livrée tout entière au démon qui la possédait. Plus elle le contemplait et plus s'affermissait, plus grandissait en elle l'implacable résolution qui l'avait arrachée à la solitude du Grand-Manoir, à sa douce et virginale existence de Normandie pour la transporter au milieu de l'enfer parisien. Sur sa demande, on lui apporta des plumes, du papier et de l'encre; elle s'assit devant une petite table et, d'une main affermie contre toute faiblesse, d'un cœur assuré contre toute crainte et tout remords, elle traça les lignes suivantes, testament suprême de cette âme que l'amour de la patrie devait exalter jusqu'au délire du crime :

« *Adresse aux Français amis des lois et de la paix.*

« Jusqu'à quand, malheureux Français, vous plairez-vous dans le trouble et dans les divisions? Assez et trop longtemps des factieux et des scélérats ont mis l'intérêt de leur ambition à la place de l'intérêt général. Pourquoi, ô infortunées victimes de leur fureur, pourquoi nous égorger, nous anéantir nous-mêmes pour établir l'édifice de leur tyrannie sur les ruines de la France ?

« Les factions éclatent de toutes parts; la Montagne triomphe par le crime et l'oppression; quelques monstres abreuvés de notre sang conduisent ces détestables complots... Nous travaillons à notre propre perte avec plus de zèle et d'énergie que l'on n'en mit jamais à conquérir la liberté! O Français! encore un peu de temps, et il ne restera de vous que le souvenir de votre existence.

« Déjà les départements indignés marchent sur Paris; déjà le feu de la discorde et de la guerre civile embrase la moitié de ce vaste empire; il est encore un moyen de l'éteindre, mais ce moyen doit être prompt. Déjà le plus vil des scélérats, Marat, dont le nom seul présente l'image de tous les crimes, en tombant sous le fer vengeur, ébranle la Montagne et fait pâlir Danton, Robespierre, ces autres brigands, assis sur ce trône sanglant, environnés de la foudre, que les dieux vengeurs de l'humanité ne suspendent sans doute que pour rendre leur chute plus éclatante,

et pour effrayer tous ceux qui seraient tentés d'établir leur fortune sur les ruines des peuples abusés!

« Français! vous connaissez vos ennemis, levez-vous! marchez! Que la Montagne anéantie ne laisse plus que des frères, des amis! J'ignore si le ciel nous réserve un gouvernement républicain, mais il ne peut nous donner un Montagnard pour maître que dans l'excès de ses vengeances...

« O France! ton repos dépend de l'exécution de la loi; je n'y porte pas atteinte en tuant Marat : condamné par l'univers, il est hors la loi. Quel tribunal me jugera? Si je suis coupable, Alcide l'était donc lorsqu'il détruisit les monstres?...

« O ma patrie! tes infortunes déchirent mon cœur; je ne puis t'offrir que ma vie! et je rends grâce au ciel de la liberté que j'ai d'en disposer; personne ne perdra par ma mort; je n'imiterai point Pâris (le meurtrier de Lepelletier Saint-Fargeau) en me tuant; je veux que mon dernier soupir soit utile à mes concitoyens, que ma tête, portée dans Paris, soit un signe de ralliement pour tous les amis des lois! Que la Montagne chancelante voie sa perte écrite avec mon sang! Que je sois leur dernière victime, et que l'univers vengé déclare que j'ai bien mérité de l'humanité! Au reste, si l'on voyait ma conduite d'un autre œil, je m'en inquiète peu.

« Mes parents et amis ne doivent pas être inquiétés : personne ne savait mes projets. Je joins mon extrait de baptême à cette adresse pour montrer ce que peut la plus faible main conduite par un entier dévouement. Si je ne réussis pas dans mon entreprise, Français! je vous ai montré le chemin, vous connaissez vos ennemis, levez-vous! marchez! frappez! »

III

LA RUE DES CORDELIERS.

Le lendemain 13 juillet, après une nuit de profond sommeil, Charlotte se fait indiquer le chemin du Palais-Royal. Il est sept heures du matin; les boutiques sont encore fermées. En attendant, elle parcourt les galeries, les allées du jardin, où jouaient déjà des groupes d'enfants. La fraîcheur de la température et la sérénité du jour invitent à la promenade. La jeune fille fit « dix fois le tour du palais », puis elle entra dans le magasin d'un coutelier. Elle choisit un couteau de table à lame solide, aiguë, à manche d'ébène, renfermé dans une gaîne chagrinée. Elle le paya deux francs et le plaça sous son fichu. Rentrée dans le jardin, elle s'assit quelques instants sur un des bancs de pierre adossés aux galeries, caressa des enfants attirés vers elle par la sympathie de son sourire et se dirigea vers la place des Victoires, où elle monta en fiacre, disant au cocher de la conduire chez Marat.

Marat demeurait au delà des ponts, rue des Cordeliers, aujourd'hui rue de l'École-de-Médecine. Il occupait, au premier étage du nº 20, un appartement d'apparence assez sordide, composé d'une antichambre ayant vue sur une cour, d'une petite pièce qui conduisait à un cabinet de bain, d'une chambre à coucher et d'un salon à deux fenêtres, ces dernières pièces donnant sur la rue. Deux femmes, deux sœurs, Catherine et Simonne Évrard, habitaient avec l'Ami du peuple. La première était employée aux soins du ménage; il avait épousé l'autre, suivant l'expression de Chaumette, *un jour de printemps, à la face du soleil*. Simonne était la Thérèse de ce disciple abject de Rousseau. Depuis quelque temps, Marat ne paraissait plus à la Convention. En proie à une maladie lente, mais implacable, le sang enflammé par ses veilles, par l'activité dévorante de sa plume, par la rage sanguinaire qui ne lui laissait aucun repos, ne quittant le lit que pour se plonger dans un bain où il cherchait un adoucissement à ses douleurs cuisantes, il était difficilement accessible. Aussi, lorsque Charlotte se présenta une première fois à son domicile, il lui fut répondu que Marat ne pouvait recevoir personne, qu'il était inutile d'insister et même de revenir, attendu que l'Ami du peuple était malade et qu'on ne pouvait assigner une date à sa guérison.

Rentrée chez elle, Charlotte écrivit :

« Citoyen, j'arrive de Caen. Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la République. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien, je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France. »

Cette lettre fut remise à Marat par la petite poste : il venait de la lire lorsque, vers huit heures du soir, la jeune Normande se présenta de nouveau à son domicile, munie d'une seconde lettre pour le cas où elle ne pourrait être admise. Elle était revêtue d'un déshabillé de basin blanc rayé, coiffée du chapeau à la mode, haut de forme, surmonté d'une cocarde noire et orné de rubans verts; un fichu de soie lui couvrait le sein et se nouait en ceinture autour de sa taille. A la main, elle tenait un éventail. Charlotte insiste pour voir le rédacteur de *l'Ami du peuple*. La femme Pain, concierge de la maison, Catherine et Simonne Évrard lui disputent encore l'entrée; la contestation parvient jusqu'à Marat qui, d'une voix impérative, ordonne de laisser l'inconnue pénétrer jusqu'à lui.

Il était au bain, écrivant sur une planche raboteuse posée en travers de la baignoire un de ces articles enfiellés de haine qui étaient comme l'expectoration quotidienne de son esprit. Des numéros de *l'Ami du peuple* étaient épars autour de lui. Un drap



taché d'encre recouvrait sa peau toute zébrée de lèpre, livide et squammeuse comme celle d'un reptile. Comprimant son horreur, la vierge normande s'assied près de la baignoire. Elle expose le but de sa visite : « Les Girondins réfugiés à Caen organisent la guerre civile, d'accord avec l'administration du Calvados ; une force imposante marche sur Paris... »

Marat s'informe du nom des députés, des chefs de l'insurrection, et il les écrit sous la dictée de la jeune fille.

— C'est bien, dit l'Ami du peuple, je les ferai tous guillotiner !

Ce mot, d'après Charlotte elle-même, « décide de son sort ». Dans un transport terrible, la nouvelle Judith plonge son couteau dans la poitrine du monstre. La lame pénètre jusqu'au manche, traverse le poumon.

— A moi, ma chère amie ! s'écrie Marat. Ce fut son dernier mot.

Accompagnées d'un homme de peine qui pliait des journaux dans l'antichambre, Laurent Bas, les filles Évrard accourent. Elles voient Marat les yeux fixes, vitreux, plongé dans un bain de sang; sur le pavé rougi, l'arme qui a servi à l'accomplissement du sacrifice; près de la fenêtre, Charlotte, muette, terrible (et non terrifiée), impassible comme la statue de Némésis. Laurent Bas lui assène sur la tête un coup de chaise qui la renverse sur le sol; Simonne Évrard, trépignant de rage, la foule aux pieds.

Marat se meurt! L'Ami du peuple est assassiné! — A cette nouvelle, répandue avec une rapidité électrique, l'appartement de la rue des Cordeliers, les escaliers, la cour, tous les quartiers environnants se remplissent d'une multitude frémissante, demandant avec des hurlements de cannibales qu'on lui livre l'assassin. Les sauvages de la Révolution entendent tirer une vengeance immédiate de la perte de leur idole ; il faut une victime expiatoire aux mânes de l'horrible manitou.

Des gardes nationaux de quelques postes voisins entourent Charlotte, et, en présence de deux administrateurs de police, le commissaire du quartier, Guellard-Dumesnil, procède à un premier interrogatoire auquel elle répond avec calme, sans vaine jactance, précisant tous les détails de son séjour à Paris, de façon à ne pas laisser dans l'ombre l'emploi d'un seul de ses moments :

« Ayant vu la guerre civile prête à s'allumer dans toute la France, et persuadée que Marat était le principal auteur de ce désastre, elle a voulu se sacrifier pour son pays. Nul n'a connu son dessein. Elle seule l'a conçu et elle ne l'a confié à personne. Elle n'est partie de Caen que pour l'exécuter. »

Vers la fin de cet interrogatoire arrivent Maure, Legendre, Chabot, Drouet, députés à la Convention, envoyés par le Comité de sûreté générale. Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent les plonge dans une véritable stupéfaction. Cette jeune fille « à la taille et au port superbes » leur apparaît comme l'ange précurseur des vengeances célestes. Le capucin Chabot, fou de peur, se mit à divaguer ; le boucher Legendre, se croyant prêt à subir la peine du talion et voulant se poser en martyr, affirme que la veille il a reçu la visite de cette inconnue déguisée en religieuse.

— Le citoyen Legendre se trompe, répond Charlotte hautaine et méprisante ; je ne l'ai jamais vu. Je n'estimais pas la vie ou la mort d'un tel homme si importante au salut de la République. D'ailleurs je ne prétendais pas punir tant de monde.

Et comme Chabot étendait la main vers une montre d'or trouvée sur elle avec divers autres objets :

— Oubliez-vous, dit-elle, que les capucins font vœu de pauvreté?

— Comment avez-vous pu frapper Marat droit au cœur? demande le même Chabot.

— L'indignation qui soulevait le mien m'indiquait la route, répond-elle.

Après l'interrogatoire et les constatations légales, Drouet et Chabot se chargèrent de transférer Charlotte aux prisons de l'Abbaye. Quand elle monta en voiture sous les yeux de la foule massée rue des Cordeliers, le tigre populaire poussa un tel rugissement qu'elle s'évanouit, et ne recouvra ses sens que sous les voûtes de sa prison. Étonnée de vivre, elle ne manifesta ni trouble ni regrets.

— J'ai fait mon œuvre, dit-elle, d'autres l'achèveront !

G. de Cadoudal.

— La suite au prochain numéro. —

A COTÉ DE NOUS

—

MA TANTE N° 2

J'aime ma tante Angèle comme on aime une mère. Son cher visage se penchait seul sur mon berceau ; ses bras me pressaient sur sa poitrine avant que je n'eusse ouvert les yeux; mon premier regard la rencontra, telle que je l'ai toujours vue depuis.

Pourtant elle me défend de l'appeler *maman*, et moi, ne voulant pas lui donner le même nom qu'à sa sœur Gertrude, je me refuse à l'appeler *ma tante;* je dis : *tante*. Angèle et moi sommes bien amis, si l'amitié veut dire tendres soins d'une part, amour et reconnaissance de l'autre.

C'est avec plaisir que je vais essayer de vous la dépeindre. Ses yeux, son sourire, comme son caractère, portent l'empreinte de la douceur. Elle aime à cacher ce qu'elle vaut; elle est humble, n'est rien à ses propres yeux et ne vit que pour ceux qu'elle aime ; au besoin, ce serait pour ceux qu'elle n'aime pas,

plutôt que de vivre pour elle-même, — tant elle a *le moi* en horreur!

Angèle a quarante ans, des cheveux en profusion, blonds et soyeux, les traits délicats. D'un abord simple et avenant, les enfants ne la trouvent pas imposante et courent à elle en confiance; les vieux la recherchent, les pauvres la connaissent.

Toujours vêtue de noir, mon amie se trouve trop vieille pour rester tête nue; elle porte une coiffe en batiste empesée, blanche comme la neige. Quand elle sort, une capote — une *calèche*, pour mieux dire (et certes pas un chapeau!) — en taffetas froncé renferme figure, coiffe et bandeaux; tout cela est perdu au fond d'un entonnoir qui enlaidirait la plus belle; mais, si vieille qu'elle se fasse, sa physionomie reste jeune et charmante sous ces ajustements sévères, les rendant presque ridicules. Sa voix a des accents pleins de fraîcheur; il y a en elle un attrait, une grâce qui se font jour en dépit du costume et de l'austérité.

Pourquoi cette affectation à se vieillir avant l'âge? A quoi se passe la vie d'Angèle? A monter de pauvres escaliers, à se courber sous des portes basses. Ce grand et ample manteau dont vous la voyez presque toujours revêtue, en été aussi bien qu'en hiver, cache les dons de sa charité. Vieille fille, elle remplace les enfants qui lui manquent par les indigents, qui ne manquent jamais : nombreuse famille qu'elle nourrit et habille, convertit et console d'un bout de l'année à l'autre. Sa vie est là tout entière, son intérêt, son activité : là est son cœur.

Ce n'est pas à dire, cependant, que de retour dans notre demeure mon amie n'y rapporte rien de ses trésors de bonté; ils ne sont pas tous dépensés au dehors. Les heures, qui se traînaient en son absence, glissent insensiblement auprès d'elle. Avec cette gaieté des âmes pures, de modestes talents, un peu de musique, un peu de lecture, elle nous compose à elle seule un aimable intérieur.

Souvent, le soir, fatiguée — sans en convenir — des longues courses de sa journée, se reposant en paix auprès du bon feu de sa sœur, elle nous regarde, Gertrude et moi, d'un regard si bon, si aimant, qu'il répand avec lui comme un rayon de soleil capable de fondre toutes les glaces... Quand elle arrête ses yeux sur moi, c'est avec une complaisance, un sourire tels que je n'y résiste jamais, et que, me levant, je cours me rendre à cette sorte d'appel.

Elle me fait alors une place à ses côtés sur le vieux canapé qu'elle affectionne, tandis qu'entre nous deux sa petite chienne Fida ronfle sur un coussin moelleux.

Fida, il faut l'avouer, n'est ni belle ni bonne et me montre souvent les dents, — par jalousie. Son instinct lui apprend qu'elle a en moi un rival fortuné.

Je ne saurais vous dire à quelle race appartient cette chienne maussade. Un jour, couchée sur le bord du chemin, blessée, mourant de faim et versant de grosses larmes (car les chiens malheureux pleurent tout comme nous!), Fida avait été recueillie par Angèle. La prendre dans ses bras, l'emporter, la guérir, tels furent les liens qui attachèrent la petite chienne à sa bienfaitrice et qui décidèrent son adoption.

Fida pourtant devait susciter des orages entre les deux sœurs; autant Angèle aimait la pauvre bête, autant Gertrude l'avait prise en grippe. Fida, de son côté, ressentait un vif désir de mordre ma tante en toute occasion, et pendant le repas — les chiens ont le nez fin — non-seulement Fida ne faisait point de bassesses auprès de Gertrude pour en obtenir quelque bon morceau, mais elle se retirait en grognant si, par hasard, ma tante lui jetait un os à ronger.

Leur antipathie naturelle était accrue de la terreur folle qu'éprouvait le peuple canari à la vue de Fida; c'était un effarouchement général dans la cage dès que la petite chienne entrait sur les talons de sa maîtresse.

Cette inimitié mit un jour mon amie en demeure de sacrifier sa favorite à la paix fraternelle : ou Gertrude ou Fida, il lui fallait opter. Toujours soumise à son aînée, comptant pour rien ses préférences, la bonne Angèle n'en était pas moins bien affligée d'avoir à se séparer de Fida, mais elle n'osait résister!... Ce fut donc moi, moi seul, qui fis acte d'autorité. Mes dix-huit ans me donnèrent le courage de tenir tête à ma tante Gertrude pour la première fois de ma vie. Je pris résolûment la victime sous ma protection.

— Fida ne partira pas! — m'écriai-je; — on ne l'ôtera pas à mon amie!

Tout étonnée, ma tante leva sur moi des yeux qui lui permirent de voir qu'elle n'avait plus affaire à un enfant. Elle se tut : la cause de Fida — ou plutôt celle d'Angèle — était gagnée.

Il faut pourtant que je me décide à signaler une grande imperfection de mon amie, — une des choses qui ne se pardonnent pas... Elle prenait du tabac!!! en cachette, à la vérité, et si délicatement que cela était presque joli à voir; mais enfin elle prisait. Comment l'absoudre d'un tel défaut?

Aussi en avait-elle honte, comme d'une faiblesse dont on rougit. Sa tabatière, ornée du portrait de son père, fine miniature encadrée dans un couvercle en vernis Martin, était aussi petite que possible et toujours dissimulée au fond de sa poche. Quand elle avait aspiré sa prise, avec quel soin, du revers de la main, elle faisait disparaître les moindres grains de tabac tombés sur sa robe, — pour effacer les traces de son crime!

— On n'est donc pas parfait? me disais-je. Mon idéal perdait à mes yeux une ligne de sa taille.

Ce n'est pas tout. Angèle avait une autre habitude : elle se servait d'une chaufferette, Ce meuble la suivait,

pendant huit mois sur douze, de chambre en chambre, y répandant la vapeur des charbons; — heureux encore quand elle ne nourrissait pas en son sein quelque mystérieux *fumeron!* le fumeron, ce petit copeau mal éteint qui se glisse parmi les cendres, dont la fumée prend à la gorge, au nez, aux yeux; le *fumeron*, enfin, capable d'allumer les flammes de la discorde entre deux sœurs.

Car, pour garnir cette chaufferette, ne fallait-il pas d'abord toucher au feu de Gertrude, ce *nec pluribus impar* des foyers? salir de cendres le devant de la cheminée, détruire la symétrie, désorganiser tout ce système, objet d'un juste orgueil?

J'avoue qu'en ces moments de crise (et renouvelés chaque fois qu'il fallait emplir le chauffe-pieds de malheur), je fuyais la guerre intestine et le lieu du combat, car ma tante, pincettes en main, croisait le fer avec la pelle qu'Angèle présentait humblement, dans une attitude suppliante. Évidemment, la pelle avait le dessous, et, battue, ne pouvait atteindre l'objet de ses vœux, c'est-à-dire le brasier ardent qu'elle convoitait: il lui fallait se contenter de cendres chaudes.

Pour moi, malgré ma tendre prédilection pour mon amie, je ne puis ni ne veux la défendre en ceci. Lui sied-il bien d'ailleurs de troubler ainsi la paix du ménage et de s'attaquer cruellement aux manies respectables de son aînée? Qu'est devenu l'esprit d'abnégation de cette sainte et chère Angèle?

Jetons donc un voile sur de si noirs travers et reprenons notre récit.

Il sera court:

Vous le savez, lecteur, l'histoire des femmes vertueuses n'est pas longue à conter. Depuis que je connais mon amie, les jours, les heures se ressemblent. Sa vie est d'une mortelle monotonie, — et pourtant elle ne s'ennuie pas. D'où vient cela? C'est le secret de ces aimables natures qui, tout en accomplissant leur tâche ici-bas et ne travaillant que pour des récompenses inconnues sur la terre, vivent au jour la journée et se désintéressent tellement de toutes choses qu'elles ne tiennent à aucune, et que l'heure de la mort sera pour elles l'heure de la délivrance.

Sous des dehors paisibles, Angèle avait un cœur brûlant. Ses affections, soigneusement ensevelies en elle-même, devenaient les vertus surnaturelles dont se compose la *dévotion* à Dieu, dévotion au prochain; c'était une *dévote* que mon amie; ce mot la peint tout entière!

A l'entendre pourtant, elle avait un détestable caractère. « Je suis violente en dedans — disait-elle, — j'ai l'air d'être douce, mais je ne le suis pas; je fais semblant. »

Hélas! je vais quitter ce toit qu'une telle amitié me rendait cher. Les soins, le travail d'une carrière exigent cette séparation. La vie m'attend ailleurs... mais j'ai le cœur serré en disant adieu à ma mère d'adoption.

Mme DE MAUCHAMPS.

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE

(IL Y A TROIS CENTS ANS)

(Voir p. 209.)

—

Nous traversâmes au trot une grande pelouse qui s'étendait devant le château et arrivâmes au bord d'une petite rivière.

Les lévriers furent découplés; ils se mirent aussitôt à battre la rive et enfoncèrent leurs longues têtes fines dans les roseaux avec des jappements joyeux.

Tout à coup nous entendîmes un grand bruit d'ailes et nous vîmes un gros oiseau s'élever rapidement dans l'air.

— Ah! le beau coup de fusil! s'écria le jeune baron de Nocey. Quel dommage que Sigismond nous ait emmenés à la chasse sans chiens et sans armes!... C'est par trop original!...

Et il suivit du regard, non sans un certain dépit, le héron qui s'envolait à tire-d'aile et qui ne fut bientôt plus qu'un point noir dans le ciel bleu.

Je regardai le comte. Il avait arrêté son cheval et fixait son œil impassible sur le héron montant dans l'azur.

Soudain il leva le bras, fit un geste rapide et enleva le capuchon qui aveuglait son faucon.

L'oiseau hésita un instant, comme si ce passage subit à la lumière du jour l'avait ébloui, puis, ayant aperçu le héron filant dans l'espace, il partit comme une flèche pour le rejoindre.

Tous les yeux se fixèrent sur le vaillant oiseau.

Le baron de Nocey lui-même parut s'intéresser à cette course ardente.

— Monsieur, me demanda-t-il tout à coup, vous qui connaissez par vos bouquins la façon de chasser de ces oiseaux, — croyez-vous que cet épervier rattrapera le héron?

— Je n'en doute pas, mon cher baron, répondis-je gravement.

— Ah! pardieu! je ferais bien un pari! s'écria l'étourdi en jetant les yeux autour de lui. Comment! vous vous imaginez que cet épervier pourra franchir une pareille distance et venir à bout, à lui seul, de ce gros oiseau? Voyons, poursuivit-il, qui veut parier?... Moi, je tiens pour le héron!...

— Ne pariez pas, dis-je, et regardez.

Un cri de surprise s'échappa bientôt de toutes les lèvres.

Les deux points noirs que faisaient dans le ciel le faucon et le héron venaient de se rejoindre.

Ils restèrent un instant confondus.

Puis bientôt l'un se détacha et parut se rapprocher de terre.

Il tombait comme une masse pesante.

Le combat était terminé, mais lequel des deux adversaires avait succombé?

— C'est le faucon ! s'écria quelqu'un.

— Non ! non ! je suis sûr que c'est le héron ! s'écria la jeune demoiselle de Tancé dont les jolis yeux brillaient d'anxiété et de plaisir.

La boule grossit peu à peu et vint choir lourdement dans la rivière.

Un des chiens se jeta aussitôt à la nage et rapporta sur la rive le cadavre du héron.

Deux secondes après, le faucon venait reprendre sa place sur le poing de son maître et lustrait du bout de son bec acéré son plumage, qui avait été légèrement endommagé pendant cette courte bataille aérienne.

— Sur ma parole ! s'écria aussitôt le jeune baron de Nocey enthousiasmé, cette chasse est charmante ! Bravo, Sigismond !

Et, piquant des deux, il alla vers les veneurs et leur demanda de lui confier un des oiseaux qu'il avait dédaigneusement refusés quelques instants auparavant.

La jeune demoiselle de Tancé voulut mettre l'autre oiseau sur son poing mignon et me pria de la guider dans cette chasse si nouvelle pour elle et si originale.

— Mes amis, s'écria alors Sigismond, la plaine est devant nous ; en avant!... Voici des lévriers pour ceux qui voudraient forcer le lièvre... Voici des faucons pour ceux qui préfèrent la chasse à l'oiseau... Le rendez-vous est à dix heures à la Croix-du-Roi !

*
* *

Quelques secondes après, les chevaux galopaient à travers la vaste plaine, et dames et chasseurs étaient dispersés dans diverses directions.

Ce fut, en vérité, un tableau charmant, animé, pittoresque au possible.

Le gibier foisonnait dans cette plaine immense où le velours vert des prés et des luzernes était heureusement coupé par les bandes roussâtres des guérets.

Ici un lièvre fuyait, serré de près par les longs lévriers à la souple échine dont les ongles sonnaient sur la terre dure ; là un vol de perdreaux était vigoureusement attaqué par les faucons.

Les chevaux hennissaient, les cavaliers, leur écharpe rouge au vent, les excitaient de la voix et entraînaient sur les traces du lièvre poursuivi leurs compagnes dont les longues robes flottaient à grands plis et rasaient les hautes herbes des prés.

Les veneurs ; les joues gonflées, sonnaient vigoureusement dans leurs cornets recourbés.

A un certain moment, je croisai Sigismond ; il était heureux, transfiguré.

— Mon faucon a déjà pris trois lièvres et dix perdreaux, me cria-t-il ; que pensez-vous de cela, maître Cornélius ?

— Par ma barbe ! lui répondis-je, ce n'était pas la peine d'inventer les fusils à deux coups !

— Non, certes : vive la chasse de nos pères !

Et il s'éloigna au galop.

*
* *

Deux heures après, nous étions tous réunis au carrefour de la Croix-du-Roi, où une collation était servie sur l'épais tapis de mousse.

Cette chasse mouvementée et abondante avait enthousiasmé tous les amis du comte.

Le jeune baron de Nocey, dont le faucon avait pris deux superbes faisans, célébrait ses exploits avec une verve intarissable.

Sigismond souriait.

— Avouez-nous, dit-il, que cette façon de chasser vaut bien celle à laquelle nos usages modernes nous ont accoutumés. Parfois, en me promenant dans les environs de Montrambert, j'ai aperçu quelque malheureux chasseur de mes amis, vêtu d'un affreux costume râpé par la pluie et brûlé par le soleil, marchant avec ses gros souliers dans la terre labourée, affublé d'un chapeau effrangé, ployant sous le faix d'un carnier et d'un lourd fusil, et précédé d'un chien infortuné qui avait plutôt l'air de guider un aveugle que d'aider un gentilhomme dans le noble plaisir de la chasse.

« Solitaire et triste, le pauvre garçon s'avançait à travers les longues plaines. Les lièvres et les perdreaux, qui connaissaient de longue date son habit usé, son chapeau navré et son chien efflanqué, le voyaient venir de loin et filaient tranquillement dans les sillons, sans se donner la peine de voler ni de courir.

« C'est à peine si parfois il surprenait un jeune perdreau novice ou un vieux lièvre poussif.

« Alors, tout heureux, tout ému, il tirait brutalement son coup de fusil et tuait l'animal en une seconde, comme on écrase une mouche...

« Nos pères, au contraire, parcouraient les plaines et les landes sur de beaux chevaux, n'ayant d'autre poids à supporter que celui du faucon campé sur leur poing. Les veneurs, sonnant de la trompe, effrayaient le gibier qui se levait de toutes parts. On choisissait sa victime, on décapuchonnait l'oiseau et on le lançait.

« Alors la chasse commençait, c'est-à-dire la lutte de l'intelligence contre la sottise, de l'adresse contre la force maladroite.

« Cet oiseau qui allait attaquer le gibier, c'était l'homme qui l'avait dressé ; il lui avait communiqué quelques parcelles de son intelligence. Aussi s'intéressait-il à ses efforts, souvent longs et périlleux, comme un maître s'intéresse aux succès remportés par un brillant élève dans les difficiles combats de cette vie.



Un beau jour, on entendait le son aigu d'une trompette guerrière... (Page 234.)

« Au lieu d'un morceau de plomb brutal que l'on envoie aujourd'hui contre un pauvre animal sans défense, nos pères se donnaient le plaisir d'un combat singulier où la victoire restait au plus agile, au plus adroit...

« Cela ne valait-il pas mieux, et ce divertissement n'était-il pas plus intéressant que la manière de chasser de nos gentilshommes en blouse et en souliers ferrés ?

— Sigismond a raison ! s'écria Nocey en élevant son verre.

— Vive Sigismond ! s'écria un autre chasseur.

— Ajoutons encore, mon cher comte, dit la spirituelle demoiselle de Tancé, que les dames trouvaient dans la chasse du temps passé un plaisir qui leur est défendu aujourd'hui. C'était charmant, en vérité, de galoper ainsi, un oiseau sur le poing, de le lancer, de le rappeler et de se servir avec grâce et adresse de cet instrument de chasse que l'on pourrait appeler « une balle intelligente ».

— Le mot est joli et il est vrai ! s'écria le baron de Nocey; mes compliments, petite cousine!... Dès demain, je persuaderai à mon père d'élever des faucons... Ah çà ! comment dressez-vous ces oiseaux, Sigismond ?

— Maître Cornélius va vous répondre, dit le comte en souriant, car ceci est de son domaine. Allons, mon docte ami, ajouta-t-il en s'adressant à moi, dites-nous

en quelques mots ce que l'on entendait autrefois par l'*art de la fauconnerie.*

***

— Volontiers, mon cher ami, lui répondis-je ; mais permettez-moi de croire que celui de vos veneurs qui, sous votre habile direction, a dressé ces intelligents oiseaux, serait mieux à même que moi de donner à vos aimables hôtes des détails précis sur cet art difficile.

« Il nous dirait certainement ce qu'il faut de soin, de patience, pour habituer un oiseau naturellement fier et sauvage à se plier ainsi aux caprices de l'homme.

« Nos pères distinguaient deux sortes de faucons : le faucon *niais*, pris dans le nid tout jeune, et le faucon *hagard*, qu'un piége avait fait tomber entre les mains de l'homme.

« Le second était naturellement beaucoup plus difficile à dresser que le premier.

« On parvenait néanmoins à un bon résultat en le domptant par l'obscurité, la privation de sommeil, de nourriture ,et par des caresses qui finissaient par assouplir sa sauvage nature.

« On distinguait encore les oiseaux de *poing* et les oiseaux de *leurre.*

« Les premiers étaient habitués à venir se poser sur le poing, — c'étaient l'autour, le gerfaut, l'épervier. — Pour rappeler les autres (le faucon, le lanier, le sacre, le hobereau), il fallait leur montrer le leurre.

« Ce leurre était une sorte de pelote en drap rouge garnie d'ailes de perdrix, de canard, de héron ou de la peau d'un lièvre, suivant la chasse à laquelle on se livrait. Pour faire revenir l'oiseau perdu dans l'espace, le fauconnier faisait tourner son leurre comme une fronde, le faucon descendait à tire-d'aile et venait manger la chair de volaille déposée sur ce simulacre d'oiseau.

« Quand le faucon était apprivoisé, c'est-à-dire quand il connaissait l'homme, qu'il commençait à lui obéir, à ne plus regretter sa liberté perdue et qu'il avait pris l'habitude de venir se poser sur le leurre, on le mettait à la *filière.*

« Une longue courroie était attachée à l'une de ses pattes, on lâchait une perdrix blessée et on le lançait contre ce premier gibier. Si on voulait le dresser à chasser le lièvre, on se servait d'un animal empaillé traîné avec une ficelle. Le faucon se précipitait sur ce simulacre, le déchirait et dans l'intérieur trouvait un poulet vivant dont on lui abandonnait le foie et la tête.

« Ce simple aperçu vous fait comprendre que pour nourrir et dresser des faucons il fallait une armée de valets, de fauconniers et une véritable ménagerie d'animaux vivants de toute espèce.

« Je puis vous donner une idée du luxe de ces équipages de chasse en vous disant que le fauconnier du roi avait sous lui cinquante gentilshommes et cinquante fauconniers-aides.

« Ceux qui n'avaient pas une fortune royale se ruinaient à ce jeu-là. Mais, comme la fauconnerie était l'apanage des classes élevées, un gentilhomme se serait cru déshonoré s'il n'avait imité ses pairs dans leurs goûts ruineux, et ceux mêmes qui n'aimaient pas la chasse avaient des oiseaux pour « entretenir noblesse ».

« Le faucon était la marque qui distinguait les gentilshommes des vilains. Il était défendu par les *Capitulaires* de s'en dessaisir ou de les donner en rançon si l'on était fait prisonnier.

« Les guerres fréquentes du moyen âge et de la Renaissance venaient parfois troubler le châtelain dans ses tranquilles plaisirs.

« Un beau jour, on entendait, près du vieux manoir, le son aigu d'une trompette guerrière accompagnée d'un tambourin et d'un fifre.

« C'était l'appel aux armes. Le suzerain ou le roi convoquait le seigneur du lieu et ses vassaux sous la grande bannière qu'on voyait flotter au milieu d'un groupe de gens d'armes.

« Il fallait dire adieu à son château, à ses prés, à ses bois, et courir les champs de bataille. A la chasse, image de la guerre, succédait la guerre elle-même. On quittait la piste des cerfs et des sangliers pour suivre celle de l'Anglais ou de l'Espagnol.

« Mais le châtelain ne pouvait se résoudre à renoncer ainsi à son passe-temps favori. Il partait généralement en guerre son faucon sur le poing.

« Pendant la marche, il le lançait, pour se distraire, sur le gibier qui passait dans les guérets voisins. Lorsque la bataille s'engageait, il confiait le noble oiseau aux soins de son écuyer. Puis, le combat fini, il faisait entendre un sifflement aigu et, élevant son gantelet que le faucon pouvait prendre pour un leurre écarlate, tant il était rouge de sang, il rappelait l'oiseau qui venait reprendre sa place accoutumée sur le poing de son maître.

« Ceux de ces oiseaux qui étaient les plus estimés étaient les faucons de Turquie. Ils atteignaient parfois un prix fabuleux, invraisemblable. L'argent que nos douairières d'aujourd'hui prodiguent pour se disputer la possession du dernier carlin, les folies que font nos modernes gentilshommes en l'honneur des nobles représentants de la race chevaline ne peuvent nous donner qu'une faible idée de l'engouement de nos pères pour ces oiseaux, quand ils étaient beaux et bien dressés.

« Sous le règne de Jacques I[er], sir Thomas Morton en acheta un 1,000 livres sterling (25,000 fr.), ce qui représente au moins cinquante mille francs de notre monnaie actuelle [1].

1. Nous avons pris la plupart de ces curieux détails dans

« Louis XI, qui était en guerre avec le duc de Bretagne, apprit un jour que son ennemi attendait des faucons de Turquie. Il fit dresser aussitôt une embuscade dans la partie de son royaume que les fauconniers devaient traverser ; — absolument comme s'il se fût agi d'arrêter des espions ou de surprendre de graves secrets d'État.

« Les faucons tombèrent dans le piége royal et furent apportés au roi.

« — Par notre Dame de Cléry! s'écria Louis XI, comment vont faire le duc François et ses Bretons? Ils seront bien marris du bon tour que je leur joue! »

« Lorsqu'on voulait faire un cadeau de distinction, on donnait un faucon dressé, et le présent devenait magnifique si on ajoutait au faucon le fauconnier lui-même.

« Ce personnage avait, en effet, des fonctions d'une importance extrême. Pour passer maître dans son art, il lui fallait un ensemble de connaissances très-variées, et lorsqu'il les possédait il jouissait partout d'une grande estime.

« Vous savez que la fortune de plusieurs grandes familles est souvent venue par un fauconnier. Un des plus célèbres exemples est celui d'Albert de Luynes, l'oiseleur de Louis XIII. Il est vrai que ce roi avait pour la chasse au faucon une passion qui devait lui rendre bien précieux les services d'un habile fauconnier.

« Le goût de Louis XIII pour ce noble exercice était tellement vif que les beaux esprits du temps avaient composé avec son nom :

Lovys treiziesme, roy de France et de Navarre,

cet ingénieux anagramme :

Roy très-rare, estimé dieu de la fauconnerie.

« Il ne pouvait se passer d'oiseaux, et lorsque, étant au Louvre, il traversait les Tuileries pour aller entendre la messe aux Feuillants, il chassait dans le jardin avec des pies-grièches qu'il lançait contre les roitelets et les fauvettes.

« Mais avec le règne de ce roi finirent les beaux jours de la fauconnerie.

« Louis XIV n'hérita pas de la passion de son père pour la chasse à l'oiseau ; la seule chasse qu'il aimât était celle du cerf. Les courtisans et les seigneurs, fidèles observateurs des goûts du maître, remirent aussitôt sur le perchoir les anciens compagnons de leurs plaisirs et les laissèrent finir tristement leur vie dans la solitude et l'abandon.

« L'art de la fauconnerie était mort... Mais, Dieu merci! Sigismond vient de le ressusciter! »

un remarquable chapitre (*la Chasse*) du beau livre de M. Paul Lacroix : *le Moyen Age et la Renaissance*. Ce chapitre est dû à la plume de M. Elzéar Blaze, dont tout le monde connaît la compétence et l'érudition en matière cynégétique.

***

La chasse dura encore une partie de la journée, puis on revint au château.

Sur la grande pelouse qui s'étendait devant le vieux manoir, un jeu de bagues avait été disposé.

Des siéges de velours cramoisi étaient placés sur le large perron. Les dames y prirent placche. Un grand voile en soie blanche, au milieu duquel se détachaient en or les armes du comte Sigismond, les abritait contre les rayons du soleil.

Les jeunes gens changèrent leurs chevaux de chasse contre des montures vives et bien dressées. Ils s'attachèrent au bras gauche une écharpe de soie, prirent une lance et coururent les bagues.

Puis vinrent d'autres divertissements. La fraîcheur du soir ayant contraint les nobles hôtes du comte à rentrer au château, on se réunit dans une grande salle, et des chanteurs italiens, vêtus d'un collant rouge foncé, coiffés d'une toque de velours noir d'où s'élançait une plume de faisan aiguë comme un stylet, firent courir leurs doigts blancs et agiles sur les cordes des mandolines et dirent quelques-uns des chants colorés de leur pays.

Enfin, vers six heures, le son du cor retentit de nouveau sous la voûte de la grande porte.

C'était le signal du souper.

Chacun des gentilshommes donna la main à sa dame, et on se dirigea vers la grande salle du festin.

Comme on arrivait devant la porte massive bardée de ciselures en fer, cette porte s'ouvrit brusquement toute grande.

Les convives ne purent réprimer un cri d'admiration et de surprise.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203 et 212.)

XVI (SUITE)

Enfin le projet fut abandonné, mais un autre lui succéda bientôt, à l'exécution duquel furent admis à concourir tous les combattants les plus fermes, les plus résolus, notamment Robert et l'artilleur Brunet.

Le secret le plus absolu avait été promis et fut fidèlement gardé.

Robert s'abstint même, en quittant sa tante et Marjorie vers neuf heures du soir, de les mettre dans la confidence.

Il se contenta d'annoncer qu'il ne rentrerait pas de

la nuit, et, comme il était assez souvent de service aux bastions, où il avait même passé plusieurs nuits de suite pendant le bombardement, sa tante et Marjorie ne se préoccupèrent que faiblement de le voir partir.

Robert s'éloigna sans que sa tante et sa sœur sussent où il allait, et son absence leur parut d'autant moins inquiétante que les Prussiens, depuis leur inutile bombardement, se tenaient tranquilles et ne pouvaient être préparés à réitérer leurs attaques.

Mlle Daché et Marjorie éprouvèrent donc une commotion très-inattendue au milieu de leur calme lorsque, le lendemain matin, l'artilleur Brunet se présenta chez elles et leur dit brusquement :

— Robert n'est pas là ? Robert n'est pas rentré ?

Les gros yeux de Mlle Daché témoignèrent d'un effarement plus accentué encore que d'habitude et que justifiait d'ailleurs pleinement la physionomie bouleversée de l'artilleur.

Quant à Marjorie, elle s'écria toute tremblante :

— Il y a un malheur !... Vous espériez rencontrer mon frère ici, et, du moment qu'il n'y est pas, c'est qu'il lui est arrivé malheur !...

— Ce n'est pas certain. Il y a eu cette nuit une sortie dont nous étions, lui et moi...

— Et vous êtes revenu, vous, tandis que mon frère...

— Votre frère n'est pas revenu... je me crois obligé de vous en informer. Cependant je ne sais rien de positif sur son compte. Il m'avait parlé plusieurs fois d'aller à la ferme du Majorat, où sont sa grand'mère et son père, dont il désirait avoir des nouvelles.

Dans un premier mouvement de désespoir, Marjorie s'était jetée dans les bras de sa tante, et elles restèrent quelques instants défaillantes toutes deux sous le coup qui les frappait.

Le soldat les contempla en essuyant du revers de sa main une larme qui coulait sur ses joues basanées.

— Triste commission que je me suis donnée là ! pensa-t-il. Mais c'était mon devoir.

Il restait immobile, ne sachant que dire ni que faire pour consoler les deux femmes, lorsque Marjorie, s'arrachant des bras de sa tante, s'approcha de lui.

— Vous venez de parler de l'intention qu'aurait eue mon frère d'aller à la ferme du Majorat, dit-elle. En se séparant de vous et de vos camarades a-t-il annoncé formellement qu'il s'y rendait ?

— Non.

— Alors il n'y est pas. Mon frère n'est pas homme à quitter ses compagnons, même après le combat, sans dire où il va à ses chefs et à vous.

L'artilleur porta la main à ses moustaches d'un air embarrassé, car il ne trouva pas d'objections à faire à ce raisonnement, dont les conséquences étaient pourtant très-inquiétantes relativement au sort de Robert.

Marjorie les comprit et fut sur le point de défaillir. Mais rassemblant tout son courage pour conserver tout son sang-froid :

— Que s'est-il passé ? reprit-elle. Vous aviez l'idée que mon frère était peut-être ici, ce qui montre que vous n'êtes pas certain qu'il a péri. Dites-nous tout ce que vous savez, et nous verrons ensuite ensemble ce que nous pouvons craindre ou espérer.

— Il est bien facile de vous raconter la chose en peu de mots, répondit l'artilleur. Le général Guérin a réuni dans un conseil de guerre les deux commandants de l'artillerie et du génie, ainsi que le capitaine des compagnies franches, et on discuta les mesures à prendre pour aller enclouer des canons ennemis. On résolut de former un détachement d'environ cent quatre-vingts hommes, composé de cent et quelques soldats des compagnies franches, parmi lesquels mon ami Robert, de trente sapeurs du génie et de vingt-cinq artilleurs. J'en étais...

« — Et quand bien même on n'en prendrait que cinq, que trois, vous en seriez encore, mon brave Brunet, » m'a dit poliment mon capitaine. »

Malgré la gravité des circonstances, l'artilleur n'avait pu se résoudre à passer sous silence ce souvenir flatteur.

Il reprit :

— Le départ fut fixé à une heure du matin. A dix heures du soir, le commandant Commeaux choisit lui-même la section d'artilleurs chargés de l'enclouage des canons. A la même heure, le commandant Boulangé se rendit à la citadelle pour former son détachement, qu'il composa de trente-trois sapeurs et de quatre sergents du génie tirés au sort, car tous les sous-officiers voulaient être de la fête. Le capitaine Juneau, de son côté, fit prendre les armes à ses hommes, et à une heure du matin artilleurs, sapeurs du génie, francs-tireurs, zouaves et chasseurs à pied se trouvaient réunis à la porte de France, ne sachant pas encore sur quel point on allait les diriger. C'est admirable, n'est-ce pas ? Le secret avait été si bien gardé !...

Mlle Daché laissa échapper un geste d'impatience.

— Parlez-nous de mon frère, dit doucement Marjorie.

— Cela va venir, répondit l'artilleur. J'ai cru que vous m'aviez demandé le récit complet de l'expédition. Les troupes furent divisées en deux colonnes. L'une... Mais je vais abréger. Il faut seulement que vous sachiez que le temps était affreux et la nuit sombre. La pluie tombait à verse, et, chassée par le vent du nord, venait nous fouetter le visage. La colonne dont Robert et moi faisions partie prend le chemin nommé le chemin sous les Heyvaux, et le quitte un instant pour gravir le flanc du coteau. On rampe plutôt qu'on ne marche. Les vignes, les haies et les arbres des jardins mas-



quent notre mouvement. On évite le moindre bruit d'armes et de voix. Vingt-cinq minutes après, ou environ, on arrive à un terrain découvert. Un factionnaire prussien crie : « Qui vive ? » On lui répond en allemand et on marche toujours. Puis on parvient à dix mètres d'une batterie, et nous bondissons tous sur elle en criant : « En avant ! » On prétend que notre cri a été entendu jusqu'à Verdun. Est-ce vrai ?

— C'est possible, répondit Mlle Daché sans trop savoir ce qu'elle disait.

— En deux secondes, continua l'artilleur, nous sommes au milieu des batteries. Les postes ennemis surpris sautent sur leurs armes, on échange des coups de feu, mais on ne prend pas le temps de recharger, et une mêlée furieuse s'engage sur tous les points attaqués. On se heurte, on se saisit à bras-le-corps, on frappe et on se défend à coups de crosse et de baïonnette. Mais il faudrait avoir vu cela, la parole n'en donne qu'une vague idée. Songez à ce que devait être cette lutte dans les ténèbres, sur un terrain détrempé par les pluies et glissant tellement que, Robert et moi, nous nous parlions de temps en temps, car à deux pas de distance on se perdait de vue. Je lui criais : « Es-tu là, Robert ? » Il répondait : « Oui, oui ; ça marche, ça va bien. » Robert, ah ! c'est un vaillant cœur ! il n'a peur de rien. Mais voilà que tout à coup...

L'artilleur s'interrompit.

— Ces choses-là sont plus difficiles à raconter que je ne l'aurais cru d'abord, reprit-il. Je crains de me tromper, je crains d'avoir mal vu et de vous retracer infidèlement une scène qui n'a guère duré que la moitié d'une minute et que je n'ai vue, moi, que la nuit, au milieu de l'animation du combat. Pour bien la comprendre, il est nécessaire que vous sachiez comment sont construites les batteries allemandes.

Marjorie et sa tante firent un geste d'angoisse et de supplication.

— Eh bien ! non, je ne vous en ferai pas la description, continua l'artilleur. Il vous suffira de savoir qu'auprès des canons il y a les canonniers, logés dans des espèces de caves fortifiées et blindées. C'est là que nous poursuivions les Allemands comme des rats dans leurs trous. Or d'une de ces caves sortit subitement, avec des soldats, un homme, un ouvrier terrassier portant une bêche. Cet homme et Robert se regardèrent à la lueur d'une lanterne qu'un Prussien tenait à la main, prononcèrent deux ou trois paroles que je ne pus saisir, et Robert, comme pris d'un accès de folie, jeta son fusil et se précipita les bras ouverts sur un groupe d'ennemis pour y chercher la mort. J'en demeurai confondu d'étonnement ; mais on n'a guère le temps de s'étonner dans des moments pareils. La voix du commandant retentit comme un clairon criant : « Attention !... En arrière de la batterie... L'ennemi !... Chargez à la baïonnette !... » En effet, tout un bataillon fondait sur nous et je m'élançai à sa rencontre. Tout en courant, je jetai un coup d'œil sur mon pauvre Robert. Il ne se défendait pas, lui, mais le terrassier faisait avec sa bêche un moulinet terrible sur les Prussiens et tapait dessus comme sur un troupeau de loups. Cinq minutes après, dix ou quinze peut-être, quand le bataillon qui s'était porté au secours des batteries et qui menaçait de nous envelopper fut enfoncé et dispersé, je revins avec des camarades à l'entrée du retranchement où s'était passée la scène incompréhensible que j'ai essayé de vous raconter. Je fis allumer une torche pour visiter tous les coins ; mais il n'y avait plus que quelques cadavres prussiens qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever, et je suis dans l'impossibilité de dire si mon ami Robert est sain et sauf, s'il est tué, blessé ou prisonnier. »

Marjorie et sa tante s'étaient pris la main et se la serraient fortement, pour ne pas succomber à leurs émotions en écoutant ce récit. La signification des événements, que l'artilleur ne comprenait pas, elles la comprenaient, elles, car elles savaient que des cultivateurs avaient été requis par les Allemands pour les aider dans leurs travaux, et elles se disaient que Robert avait voulu mourir parce qu'il avait rencontré son père dans le camp ennemi.

L'artilleur ne se doutait pas de l'intensité et de la complexité des souffrances de Mlle Daché et de sa nièce. Voulant ranimer une conversation qu'elles étaient incapables de soutenir :

— Ah ! si mon ami Robert était là, je me réjouirais avec lui de notre succès, ajouta-t-il. Seize pièces de canon enclouées, deux cents Prussiens tués au moins, c'est un beau résultat. Quant à nos pertes...

— Vous avez vu l'ouvrier terrassier dont l'aspect a si fort paralysé mon frère ? interrompit Marjorie d'une voix tremblante. Comment était-il ?

— Un homme d'un certain âge.

— Allemand... ou... Français ?

— Du moment qu'il était avec les Prussiens, cela veut dire que, naturellement...

— Mais ne disiez-vous pas qu'armé de sa bêche il les a frappés ?...

— Je vous répète que, tout cela, c'est la bouteille à l'encre ! s'écria l'artilleur. Un colonel lui-même n'y comprendrait rien. Et d'ailleurs, qui sait si je n'ai pas vu trouble, et si je vous ai narré la chose bien exactement ? Il serait peut-être bon de recommencer. Vous m'avertiriez lorsque je ne serais pas conforme avec moi-même.

— C'est inutile, répondit vivement Mlle Daché. Nous savons où vous êtes caserné ; nous vous retrouverons en cas de besoin, n'est-ce pas ?

— Certes, tout à votre disposition.

L'artilleur se retira, poliment congédié par les paroles de Mlle Daché et par une crise nerveuse qu'on voyait augmenter en elle de minute en minute.

— Il n'a pas deviné, tant mieux! s'écria la vieille demoiselle dès qu'il fut parti... Il n'a pas deviné que Robert a rencontré son père pactisant avec l'ennemi et travaillant pour lui. Ne pleure plus, Marjorie, et ne maudis personne. Je connais ton père... s'il a marché, c'est qu'on l'aura menacé de le tuer, lui et sa vieille mère. Et il n'y avait qu'une seule chose au monde capable d'engager Robert à jeter ses armes et à courir dans les bras de la mort pour y oublier sa douleur...

— Oui, ma tante, oui... j'en suis certaine comme vous... si Robert a voulu mourir, c'est qu'il a trouvé son père dans le camp ennemi.

— Nous savons d'ailleurs, Marjorie, que les Prussiens emploient des Français pour leurs travaux de retranchements. C'est de notoriété publique. Les Allemands parlent quelquefois de Dieu, et ils osent affronter sa colère par des atrocités pareilles, qui placent dans des camps opposés le frère en face du frère, le père en face du fils!

— Ma tante, ma tante, pensons à ce que nous avons à faire.

— Nous allons partir sur-le-champ, Marjorie. Es-tu prête?

— Oui, ma tante.

— Sais-tu où nous irons?

— Je vous suivrai.

— Il faut nous rendre à la ferme du Majorat.

— Oui, ma tante.

— A la ferme d'abord, quels que soient les périls du voyage... car comprends bien cela, Marjorie : mon frère ayant été emmené par les Prussiens, ma mère est restée seule au Majorat, seule et sans protection à l'âge de quatre-vingt-huit ans!

— Courons vite à son secours, ma tante!

— Oui... Mais ton frère?... Mais ton père?... Ah! c'est là une accumulation de malheurs au-dessus des forces humaines. La guerre nous avait jusqu'à présent épargnés, dans nos personnes sinon dans nos biens, et aujourd'hui elle nous frappe de tous les côtés à la fois. Je tremble pour ton père et ton frère, je tremble aussi pour ta grand'mère... Mais il n'y a pas de preuves que ton père et ton frère aient péri. Ils sont peut-être prisonniers.

— Venez, ma tante, venez!

— Oui, oui... Je vais être prête.

Mlle Daché se mit à parcourir avec agitation son appartement pour se préparer. Mais ces cruelles émotions l'avaient brisée. Le sang énergique de sa famille s'était d'abord retrouvé en elle pour lui faire accueillir sans défaillance ces désastreuses nouvelles. Mais, déshabituée des luttes de la vie, douce et inoffensive créature dont l'existence était sans orages comme sans chagrins, elle ne put supporter les coups redoublés qui venaient si brusquement l'assaillir, et, tout en se disposant vaillamment à partir, elle tomba inanimée sur le parquet.

Marjorie s'élança vers elle, la prit dans ses bras, essaya de la relever.

Puis elle courut chercher du secours chez le menuisier qui occupait le bas de la maison et qui envoya aussitôt sa femme accompagnée d'une de ses filles.

Un quart d'heure après, Mlle Daché, étendue dans son lit, reprit connaissance.

— Au revoir, ma tante! lui dit alors Marjorie en l'embrassant. Ces deux personnes m'ont promis de ne pas vous quitter tant que vous serez malade... Et je vais à la ferme.

— Attends-moi, balbutia Mlle Daché en faisant un mouvement pour se lever. Je me souviens... Nous devons aller au Majorat... Attends-moi.

Les deux femmes qui étaient présentes se récrièrent; dans l'état où elle était, Mlle Daché ne pouvait bouger.

— Ma bonne tante, ajouta Marjorie, vous n'ignorez pas qu'une petite fille comme moi a toutes les chances possibles de traverser sans être inquiétée les lignes prussiennes, tandis que ces chances diminueraient beaucoup si nous étions deux à faire le voyage. J'ai de bons yeux pour voir de loin, de bonnes jambes pour courir vite, et je connais assez le pays pour pouvoir choisir mon chemin à travers champs, sans risquer de me tromper. D'ailleurs il vous est impossible de partir aujourd'hui.

Tout cela était vrai, et la tante de Marjorie le comprit.

Il y avait même avantage pour elles à agir isolément, car Mlle Daché, sitôt rétablie, pouvait faire demander par le général Guérin des renseignements sur le sort d'Anselme et de Robert Daché pendant que Marjorie, parvenue à la ferme du Majorat, sauverait sa vieille grand'mère des ennuis et des dangers de la solitude.

Toutefois la vieille demoiselle ne laissa pas partir sa nièce sans lui faire une foule de recommandations et sans vouloir la munir d'une forte somme.

Mais Marjorie n'accepta que quelques pièces blanches, fourra dans sa poche un gros morceau de pain et se mit en route.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Si vous jetiez, en ce moment, un coup d'œil sur nos affiches de spectacle ou sur nos journaux-programmes, vous pourriez croire, sans grand effort d'imagination, que l'opéra, le drame et la comédie ont disparu de chez nous pour faire place à des cours de météorologie.

Il n'est question, sur lesdites affiches ou dans les-



dits journaux, que de la température, et vous tombez invariablement sur cette formule : « Tout le monde sait que le théâtre le plus frais de Paris, c'est... »

Posséder le théâtre le plus frais de Paris, voilà, en juillet, le rêve de tous nos directeurs : persuader au bon public qu'il se trouvera aussi à l'aise sous un lustre de cinq cents becs de gaz que sous les charmilles d'un parc anglais ; pour arriver à ce résultat, il se dépense en pure perte plus d'imagination qu'il n'en faudrait pour confectionner une demi-douzaine de tragédies !

Les affiches font luire les espérances les plus fallacieuses : l'une d'elles annonçait, ces jours derniers, une opérette nouvelle en trois actes, avec ouverture de... trente vasistas dans le plafond !

Certains directeurs préfèrent des soupiraux qui font monter des courants d'air dans les jambes des spectateurs ; les autres établissent des vents coulis d'un côté à l'autre du théâtre : de toutes ces combinaisons ingénieuses le résultat est généralement le même, — un déluge de coryzas et de bronchites qui s'abat sur le bon public.

Et pourtant il y a des gens qui vont au spectacle l'été : d'abord les étrangers et les provinciaux, puis tout un public parisien que vous ne rencontreriez guère au théâtre en une autre saison.

L'été, c'est le moment où les gens du grand monde qui ont une loge à l'Opéra la mettent obligeamment à la disposition de leur notaire ou de leur régisseur ; les comédiens ou les auteurs qui tiennent à être en bons termes avec leurs fournisseurs profitent de l'occasion pour faire voir *Athalie* à leur concierge et envoyer leur boucher et son épouse à *la Dame Blanche*... Tout cela constitue un public et, tant bien que mal, on arrive ainsi aux premières fraîcheurs de septembre, époque où les théâtres *rafraîchissent* leur répertoire, — cette fois pour tout de bon.

⁂ Je ne connais qu'un spectacle qui puisse impunément braver la chaleur et qui ait ses cent mille spectateurs, même quand le thermomètre marque quarante degrés centigrades. Ce spectacle, nous l'avons eu dimanche dernier : c'est la grande revue annuelle de l'armée de Paris. Ce jour-là, le soleil pourrait verser des rayons de plomb fondu que les Parisiens n'en accourraient pas moins aux premiers accords du clairon, qui, dès six heures du matin, sonne crânement, à travers les rues, l'air de *la Casquette au père Bugeaud*.

Il se mêle cependant une ombre aux joies martiales du bourgeois de Paris : s'il a cinquante ans passés, il songe avec regret aux revues de la garde nationale où il figurait jadis en défilant devant le roi ou devant l'empereur.

Je regrette aussi, moi, je l'avoue, ces revues de la garde nationale d'autrefois, mais par des raisons qui ne seraient peut-être pas comprises des vrais amateurs... Avec le peintre anglais Hogarth, qui a écrit un traité tout entier sur ce sujet, je pense que la ligne courbe ou ligne serpentine a de très-réelles beautés ; — or je n'ai jamais vu ligne serpentine plus réussie, plus ondulante, plus capricieuse que le front d'un bataillon de la garde nationale à l'heure du défilé..

Si pourtant ; — il y avait quelque chose de mieux encore ! c'était le défilé d'un escadron de garde nationale à cheval : chevaux de selle, chevaux de trait, bêtes de trois mille francs et bêtes de trente écus, — tout cela formait une cohue, un mêli-mêlo, une poussée auprès desquels les plus délirantes fantasias des Arabes de l'*Hippodrome* (quand l'*Hippodrome* avait des Arabes) eussent semblé aussi fades qu'une tournée de chevaux de bois.

Depuis un siècle, nos revues militaires ont plus d'une fois changé de terrain et de physionomie. Sous Louis XVI, le roi passait ses revues à la plaine des Sablons. Un artiste du temps, Moreau, si je ne me trompe, nous a conservé, dans une jolie gravure, le souvenir d'une de ces revues. La maison du roi défile en tendant coquettement le jarret, avec des manières qu'on croirait rhythmées par un maître de danse ; les officiers à perruques poudrées, le chapeau tricorne sur la hanche gauche, s'appuient de la main droite sur leurs longues cannes de jonc. Le roi, à cheval sur un gros percheron gris pommelé, prend des notes ; autour de lui, c'est un fouillis de marquis en vertugadins, de gentilshommes à manchettes et à jabot, de pimpants abbés à culottes de soie et à petit collet.

Tout cela date de cent ans à peine, et pourtant il semble qu'entre la revue des Sablons dessinée par Moreau et notre dernière revue de Longchamps dix siècles se soient écoulés.

On ne passa guère de revues sous la première République : les armées étaient aux frontières, et c'est à peine si, de temps à autre, elles traversaient à grands pas les places de nos villes. L'Empire eut plus de loisirs : entre deux victoires, Napoléon aimait à offrir à Paris le spectacle de ces glorieux régiments qui avaient franchi les portes de toutes les capitales de l'Europe.

De préférence il rassemblait ses bataillons dans la cour du Carrousel. Le lieu était bien choisi : les uniformes se détachaient admirablement entre les grandes lignes de cette suite de palais, — les Tuileries et le Louvre.

Un jour, dans une de ces revues au Carrousel, Napoléon aperçut parmi la foule Mlle Mars, la célèbre comédienne du Théâtre-Français, qui était assise tant bien que mal sur le rebord d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

Brusquement, il poussa son cheval à travers les spectateurs, et s'arrêtant à deux pas de Mlle Mars :

— Eh bien ! mademoiselle, lui dit-il de sa voix un peu rude, vous venez donc me rendre ici les visites

que je vous fais à la Comédie-Française! Spectacle pour spectacle, je souhaite seulement que la représentation que je vous donne vaille celles que vous me donnez.

Et, aussi brusquement qu'il était venu, il tourna les talons, laissant l'actrice stupéfaite. Mlle Mars, à partir de ce jour, fut bonapartiste; elle le resta sous la Restauration.

Après l'Empire, le Champ-de-Mars devint le lieu habituel des revues. Peu à peu, la paix aidant, sous la Restauration et sous Louis-Philippe, ces solennités militaires prirent une certaine importance politique.

Ce fut à une revue du Champ-de-Mars, au commencement de son règne, que Charles X, voyant la foule un peu brusquement repoussée par les factionnaires, fit signe de la laisser approcher et dit ce joli mot :

— Point de hallebardes!

Par un contraste frappant, ce fut aussi à une revue du Champ-de-Mars que le même roi, à la fin de son règne, fut accueilli par les murmures de la garde nationale, qui protestait contre la chute du ministère Martignac :

— Je suis venu ici pour recevoir des hommages et non pas des conseils, dit-il sévèrement.

C'est dans une revue sur les boulevards que Louis-Philippe essuya la mitraille de la machine infernale de Fieschi.

L'empereur Napoléon III passa beaucoup de revues, et c'est même sous son règne qu'on imagina de les transporter au champ de courses de Longchamps. Tout le monde se souvient que ce fut au retour d'une revue de Longchamps, le 6 juillet 1867, que Bérézowski tira un coup de pistolet dont la balle passa entre la tête de l'empereur de Russie et celle de l'empereur des Français.

La revue de dimanche dernier a été fort belle et n'a été heureusement marquée par aucun accident sérieux.

Le soir, j'assistais à un dîner de famille où tous les convives disaient leur mot sur la fête militaire qu'ils avaient vue des tribunes : l'un louait la bonne tenue de l'infanterie; l'autre critiquait l'impatience des chevaux des chasseurs pendant le défilé; tout le monde s'extasiait sur la beauté de l'artillerie et la précision de ses mouvements.

— Pourtant il y avait quelque chose qui laissait bien à désirer! s'écria tout à coup Mlle Lucy, une bambine de dix ans qui parle parfois un peu plus que de raison.

— Et quoi donc, mademoiselle? demandai-je gravement à cette importante personne, quoi donc a pu mériter votre critique?... Je suis certain que M. le ministre de la guerre serait charmé de connaître votre avis.

— Figurez-vous, reprit Mlle Lucy avec le même aplomb, qu'un des régiments n'avait pas de cantinière!

— Ah bah! est-ce bien possible? Et lequel, s'il vous plaît, mademoiselle?

— Le régiment des Saint-Cyriens, monsieur! le régiment des Saint-Cyriens!

Je fus obligé de reconnaître que l'observation de Mlle Lucy était exacte, et je l'assurai que M. le maréchal de Mac-Mahon ne manquerait pas de s'en préoccuper si elle arrivait jusqu'à lui.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Seconde (de la) **éducation des filles**, par ALFRED NETTEMENT. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-12. 3 fr.

Cet ouvrage retrace l'histoire de l'éducation des filles au dix-septième siècle, au dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Fénelon et Mme de Maintenon, Rousseau, puis Mme de Genlis, enfin Mme Campan, paraissent tour à tour devant le lecteur avec un système d'éducation. L'auteur va chercher dans l'histoire de ces époques les conséquences pratiques et sociales de ces divers systèmes. Après avoir ainsi consulté l'expérience, il peut arriver à une conclusion dont la justesse se trouve ainsi démontrée d'avance. Le livre se ferme sur un programme de lectures et d'études destiné à aider les jeunes filles à compléter, sous la direction de leur mère, leur seconde éducation dans ces années importantes et difficiles qui séparent leur sortie du pensionnat de leur établissement.

Famille (la) **sanctifiée,** ouvrage dédié aux mères chrétiennes, d'après le livre du R. P. Cordier, de la Compagnie de Jésus, *la Famille sainte;* par le R. P. Xavier Pailloux, de la même Compagnie. 2 beaux vol. in-12 sur papier glacé et satiné. 4 fr.

Education (l') **dans la famille,** lettres d'un chef d'institution aux parents de ses élèves à l'approche des vacances; par le R. P. MARIE, missionnaire du Sacré-Cœur, supérieur de Chézal-Benoît (Cher). 1 vol. gr. in-8, Prix. 50 cent.

Voici un extrait de la lettre écrite à l'auteur par S. Ém. le cardinal Donnet :

« J'ai lu avec un très-vif intérêt vos *Lettres d'un chef d'institution aux parents de ses élèves.* A mes yeux, elles forment un traité parfait, malgré sa concision, sur l'éducation de famille.

« Si le livre que je bénis et sur lequel j'appelle les plus abondantes bénédictions du ciel devenait le manuel des pères et des mères, un bien immense s'opérerait en peu de temps dans les familles. De ce premier centre le bien rayonnerait dans toute notre France, trop imparfaite, hélas! dans l'art de l'éducation à donner dans le foyer domestique.

« Je serai heureux si j'apprends que votre livre se répand dans mon diocèse. »

Gloires (les) **de sainte Anne d'Auray,** son culte, son histoire, son couronnement; par M. l'abbé E. BERNARD, docteur ès lettres, chapelain de Sainte-Geneviève, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-18. 1 fr.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La Justice outragée, d'après le tableau de M. Adrien Marie.

LA JUSTICE OUTRAGÉE

M. Adrien Marie, si connu par son talent de dessinateur, a choisi pour l'un de ses premiers tableaux un sujet qui ne peut laisser indifférente une âme généreuse.

Ici-bas, nous ne le savons que trop, la justice elle-même peut être outragée et, de notre temps, il semble qu'on se fasse un jeu de le faire. L'injustice, servie par mille voix perfides, n'a jamais eu le verbe plus haut, plus audacieux, les coudées plus franches.

Le mensonge, la calomnie, les attaques brutales ou niaises tombent comme grêle sur cette auguste Justice, et l'artiste l'a saisie dans une de ces heures douloureuses où l'extrême insolence du mal semble vaincre momentanément ce qui sera, de tout temps et sous toute latitude, le bien.

Dans son dramatique élan de douleur, elle a brisé son glaive impuissant qui forme une double croix sous son pied; ses balances, dont l'erreur s'acharne à détruire le majestueux équilibre, sont renversées auprès du glaive; elle s'accoude, désespérée, sur un fût de colonne; mais sa main droite, par un geste qui est une des beautés de ce tableau, se lève éloquemment vers le ciel. Le seul mouvement de cette main adoucit le sentiment d'amertume que fait naître l'ensemble de l'œuvre; il est toute une protestation. Qu'importent, en effet, les outrages éphémères! il y a là-haut une Justice souveraine, infaillible, dont la justice humaine n'a jamais été qu'un pâle reflet.

C'est à celle-là que notre désolée en appelle, sûre que sa plainte, importune aux tyrans, trouvera de l'écho dans ces régions d'où sont exilées la trahison et la calomnie.

Par le temps qui court, voilà ce qu'il est bon de montrer à tous, la Justice outragée en appelant à Dieu. Les déclamations des faux sages, les perfidies des faux philosophes, tout ce qui s'écrit, se dit et se pense contre Dieu et son Église, contre les véritables intérêts de la patrie, contre ses héroïques défenseurs, tout cet amas de mensonges, de calomnies, de préventions, d'inventions sacriléges qui trompent lâchement la foule ignorante et passionnée, tout ce qui masque ou défigure le beau, le vrai, le divin; tout cela s'évanouira comme une ombre, et il ne restera que cette main de la Justice outragée, se levant vers la Justice éternelle.

Voilà évidemment la pensée que fera naître en beaucoup d'esprits le tableau de M. Marie. On critiquera, je le crois, certains détails. Le crêpe de deuil eût pu se draper plus noblement autour de cette taille superbe, qui elle-même aurait pu se ployer avec plus de naturel. Nous ne nous attacherons qu'à l'impression d'ensemble, qui est excellente.

Zénaïde Fleuriot.

LE LONG DU DANUBE

(Voir p. 119, 137, 146, 178 et 194.)

On peut aller en une heure de Semlin à Belgrade en traversant la Save; mais il faut prendre un garde du lazaret, et, si on a le malheur de toucher la moindre chose, ne fût-ce qu'un chien, et ils y fourmillent, il faut faire, en revenant, plusieurs jours de quarantaine.

Belgrade (*Alba Græca*), cet ancien boulevard de la Hongrie, qui a assisté à tant de luttes entre la barbarie et la civilisation, s'élève majestueusement entre deux grands fleuves, comme un défi jeté par l'islamisme dans les avant-postes de la chrétienté. Un rocher imposant, surmonté d'une forteresse qui paraît imprenable, les mosquées et les minarets éclatants de blancheur, les jardins et les ruines, les noires pyramides des cyprès, toute la physionomie fantastique d'une vie mauresque se trouve là, comme un emblème de cet immense empire qui n'a plus rien qu'une apparence de vie. Mais, lorsqu'on voit la ville de près, toute cette beauté et cette puissance disparaissent : depuis soixante ans que cette place a été rendue à la Porte, on n'y a pas relevé une pierre; chaque année, on blanchit les minarets et on laisse tomber en ruine tout le reste [1].

Belgrade est la capitale de la Servie ou Serbie. Sa population est de 30,000 âmes.

Sous l'empereur Héraclius, des tribus serbes descendues du revers septentrional des Carpathes étaient venues occuper la Mésie supérieure, et devinrent la plus puissante des peuplades de race slavonne qui s'établirent au nord et à l'ouest des Balkans; elles étaient encore païennes, mais elles se convertirent bientôt au christianisme. Soumis pendant longtemps, tantôt aux Bulgares, tantôt à l'empereur de Byzance, les Serbes se déclarèrent indépendants en 1162, et leur premier roi, Stéphan Némania, jusque-là grand-joupan de Zéta, le Monténégro actuel, berceau de la monarchie serbe, transporta sa résidence à Prizren. Deux siècles plus tard, en 1346, le cinquième successeur de la monarchie serbe, Douchan le Fort, après avoir conquis la plus grande partie de la péninsule des Balkans sur l'empire grec,

1. C'est par prévoyance sans doute. Depuis la grande insurrection serbe, les Turcs n'avaient plus conservé que la citadelle; l'année 1867, le gouvernement ottoman, sous la pression des grandes puissances, a renoncé à son droit d'y maintenir garnison et a retiré ses troupes. C'est encore une étape perdue pour lui. Les nuages grossissent tout le long du Danube, comme au sud vers la Grèce, dans l'île de Candie, sur les côtes de Syrie et en Égypte. La perte du côté de l'islamisme est incontestable; je voudrais seulement que le gain en faveur du christianisme le fût aussi. Peu de temps après le départ de la garnison turque, le prince Obrenovich périssait sous le fer des assassins.

prit le titre de *tsar*. Mais l'année même de sa mort (1356) on vit franchir les Dardanelles par ces hordes asiatiques qui devaient en peu de temps détruire pour toujours les empires des Serbes et des Grecs, les royaumes des Bulgares, des Bosniaques et de tant d'autres, et porter la consternation dans toute l'Europe. Ce fut à la bataille de Kossovo, livrée le 16 juin 1389, que les Serbes perdirent leur indépendance : vaincus par les Turcs, ils conservèrent néanmoins leurs princes nationaux, qui, sous le nom de *despotes*, étaient confirmés par le sultan et lui payaient un tribut.

Durant la longue période de douleur qui suivit, il y eut cependant quelques lueurs d'espérance : telle fut la journée du 6 août 1457. La victoire remportée ce jour-là sur Mahomet II par l'armée des Hongrois, commandée par Hunniades et Jean Capistran, fut considérée comme un événement si important pour la religion que le pape Calixte III voulut qu'à l'avenir on donnât plus de solennité à la fête de la Transfiguration, qu'on célébrait ce jour-là. Avant cette victoire, le pape avait demandé des prières à toute la chrétienté en accordant des indulgences aux fidèles qui prieraient trois fois par jour pour ceux qui combattaient contre les Turcs : ce fut là l'origine de l'*Angelus*, qui se propagea dans toute l'Église. Bientôt après, le comte Hunniades, couvert de gloire, mais épuisé par les fatigues, mourut dans les bras de son ami, le frère Capistran, pleuré de tous ses concitoyens et même de ses ennemis. Jean Capistran, qui avait rendu de si grands services dans ces guerres contre les infidèles, le suivit de près dans la tombe, et mourut en odeur de sainteté à Wylak, au milieu de ses frères.

Par leur religion, les Serbes au commencement étaient unis à Rome; mais, après de longues hésitations, ils ont embrassé le schisme de Photius. Cependant leur premier patriarche, élu en 1350, a été confirmé par le pape Innocent IV et anathématisé par le patriarche de Constantinople. Il prenait le titre d'archevêque d'Ipek, patriarche de tous les Serbes et Bulgares et de toute l'Illyrie; mais les Bulgares ne reconnaissaient pas son autorité, et avaient aussi leur Église nationale indépendante, sous la juridiction du métropolitain d'Ochrida. Le sultan Moustapha IV supprima ces deux patriarcats en 1767, à l'instigation du patriarche de Phanar, et soumit tous les évêchés serbes et bulgares, au nombre de quatre-vingt-dix-huit, à la juridiction de ce dernier, qui trouva cette institution on ne peut plus canonique. Aujourd'hui le métropolitain serbe réside à Belgrade; néanmoins le lien qui le rattache au siége œcuménique de Constantinople est purement nominal. La langue liturgique est *la langue slavonne*.

Les Serbes sont naturellement portés à la piété, mais rudes, grossiers, superstitieux, mêlant des pratiques païennes au culte de Dieu, des saints et des héros nationaux. Le clergé, qui n'a aucun moyen de s'instruire, est aussi ignorant que le peuple; bien des prêtres ne savent pas lire et ne comprennent pas l'Évangile qu'ils doivent expliquer aux fidèles.

Plaise à Dieu que ceux qui auront dans leurs mains les destinées d'un peuple appelé, ainsi que les Bulgares et les Roumains, à prendre une grande part aux événements qui doivent régénérer l'Orient, sachent que ce n'est ni de Saint-Pétersbourg, ni de Constantinople, ni d'Athènes, que viennent la vérité et la lumière!

Nous passons sous les murs de Belgrade à six heures : une centaine de soldats turcs pêchaient ou se lavaient au bord du fleuve; ils étaient entourés d'une quantité de ces chiens sans maîtres qu'on trouve dans toutes les villes de la Turquie. Je remarquai que plusieurs minarets avaient leur sommet abattu; j'en demandai la raison à Sami-Effendi. Il ne me répondit pas d'abord; mais un autre jour, en me parlant de l'administration de son pays, il me dit : « Chez nous, tout se fait par intrigue et par cabale; par exemple, quand je viendrai à Constantinople, si le sultan me demande comment j'ai trouvé Belgrade, je lui dirai : *Sire, tout est dans le meilleur état possible*. Si je lui disais la vérité, le pacha de Belgrade, qui a ses amis à la cour, l'apprendrait bientôt; et, comme il a sans doute reçu l'argent nécessaire pour faire réparer ces minarets et qu'il l'a mis dans sa poche, lui et ses amis seraient fâchés contre moi et intrigueraient pour me nuire. Déjà une fois j'ai été sans place pendant quatre ans pour avoir trop parlé; je n'ai plus envie de recommencer; je serai sur mes gardes, et je donnerai des éloges à tout le monde : c'est ainsi que cela se fait chez nous... » et en plusieurs autres lieux.

Rien n'égale la beauté du Danube en cet endroit : il est tranquille et profond comme un lac; ses rives découpées sont ombragées d'arbres qui plongent leurs branches jusque dans le miroir de ses eaux; des îles d'une admirable verdure forment un dédale à la fois gracieux et grandiose; des nuées d'oiseaux le traversent et l'animent : ce sont des grues, des milans, des cygnes et des pélicans; de gros bateaux remontent le fleuve; des Serbes, vêtus de rouge, accroupis sur le bord, fument et regardent couler l'eau; sur la rive opposée, des Croates, le fusil sur l'épaule, se promènent près d'une perche disposée en croix et entourée de paille, prêts à y mettre le feu au premier signal : c'est le télégraphe de ces peuples; des canots formés d'un seul tronc d'arbre creusé au milieu, comme les pirogues des Indiens, sont attachés au rivage; ajoutez à cela une soirée charmante, un coucher du soleil qui donne une teinte d'or à ce magnifique tableau : je croyais naviguer sur un des plus grands fleuves du Nouveau-Monde.

Le Danube, le fleuve le plus considérable de l'Europe, cette jonction naturelle et facile de l'Occident et de l'Orient, cette grande voie militaire et commerciale qui pénètre dans le cœur de tant d'États différant les uns des autres par leur origine, leurs mœurs, leurs langues, leur religion, leur degré de culture, a une longueur de 700 lieues et une pente totale de 900 mètres ; il reçoit dans son cours plus de cent vingt rivières. Communiquant avec le Rhône et le Rhin, il réalise d'une manière merveilleuse la prophétie du pilote des Argonautes, qui proposa à ses compagnons de retourner de Colchos en Thessalie, non par le Bosphore, mais par le Danube. Aujourd'hui le périple des Argonautes n'est plus une fiction ; par cette nouvelle voie, on peut se rendre de la mer Noire dans toutes les mers de l'Europe. C'est par le Danube que les hordes d'Attila et tant d'autres peuplades de l'Ural pénétrèrent jusqu'au centre de l'Europe, comme ce fut aussi par le Danube que l'Occident versa ses innombrables armées de croisés sur les rivages de la Syrie. Ce grand fleuve du passé sera surtout le fleuve de l'avenir.

Dans les temps primitifs, le Danube, arrêté par des chaînes de montagnes, formait des lacs d'une immense étendue, dont les bassins se reconnaissent encore. Les deux principales digues qu'il a dû rompre étaient celles du Kahlenberg, près de Vienne, et des Portes-de-Fer que nous franchirons bientôt. La plaine, qui s'étend à perte de vue de chaque côté du fleuve, entre Pesth et Belgrade, formait le bassin du milieu : elle a une superficie de 8,500 milles carrés et une population de dix-sept millions d'habitants. C'est là que le Danube reçoit ses trois plus grands affluents : la Drave, la Theiss et la Save. Ils sont si considérables que même leurs rivières tributaires, comme la Maros et la Kulpa, sont sillonnées par des bateaux à vapeur qui vont chercher les produits des plus hautes vallées des Alpes et des Carpathes.

Mgr Mislin.

— La suite prochainement. —

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203, 212 et 235.)

—

XVII

Les portes de Verdun étaient ouvertes depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir ; par conséquent Marjorie put sortir librement de la ville.

Les gardes nationaux de service l'interrogèrent, il est vrai, et elle leur adressa elle-même quelques questions ; mais ce fut officieusement et par suite de cet usage qui fait que dans les jours de danger commun tout le monde se parle pour échanger des nouvelles.

Ces gardes nationaux avaient du reste pour mission d'interroger non les sortants, mais les entrants. Ils consignaient sur un cahier les renseignements qu'ils recueillaient ainsi. Si ces renseignements présentaient de l'intérêt, on les transmettait au général ; s'ils paraissaient avoir un caractère plus particulièrement grave ou utile, un gendarme de planton accompagnait aussitôt à la subdivision le voyageur venu de la campagne, afin qu'il les communiquât de vive voix à l'autorité militaire.

Mais ces voyageurs venus du dehors étaient fort rares. Tous s'accordaient à dire qu'il était très-difficile de tromper la surveillance des vedettes allemandes et d'arriver jusqu'aux portes de Verdun. Les sentiers les plus détournés étaient gardés à vue, et si l'on parvenait à passer, ce n'était qu'à force de ruses, d'agilité et d'adresse. Ainsi des parents de mobiles, par exemple, demandaient aux officiers allemands cantonnés dans les campagnes des laisser-passer pour un village voisin, s'écartaient ensuite de leur route et parvenaient quelquefois jusqu'à Verdun. De cette ville partaient aussi de temps en temps des hommes intrépides qui faisaient le métier de facteurs pour les environs. Mais il fut reconnu bien vite que cette correspondance, très-grassement payée, n'arrivait pas souvent à destination, et les messagers, chargés de recevoir les réponses aux lettres, ne rapportaient presque jamais ces réponses, tout en affirmant qu'ils avaient remis les lettres.

De sa courte conversation avec les gardes nationaux, Marjorie tira les indications les plus précieuses. Aussi elle put se préparer d'avance à toutes les éventualités et résumer très-clairement dans son esprit son plan de conduite.

Ce plan était simple : tâcher de ne pas se laisser prendre ; mais, dans le cas où elle serait prise, ne pas se troubler, demander à parler à un officier et expliquer en toute franchise le but de son voyage.

C'était très-sage. On comprend en effet que les Prussiens, tout en exerçant par moments de froides cruautés, pour contenir, disaient-ils, les populations, ne pouvaient cependant pas fouler constamment aux pieds les grandes lois de l'humanité et de la famille, sous peine de s'exposer à des représailles terribles et de voir fondre leurs armées sous les vengeances de femmes, de vieillards et d'enfants trop violemment exaspérés.

Or il était bien évident que la petite Marjorie, s'en allant seule et inoffensive pour secourir sa grand'mère, ne devait être empêchée d'accomplir sa mission que par des Barbares dépourvus de tout sentiment humain. Oui, mais serait-elle crue sur parole? Que répondrait-elle quand on lui dirait que l'espionnage emprunte toutes les apparences, s'appuie sur

les motifs les plus respectables ? Que répondrait-elle aussi si on la soupçonnait d'être porteuse de dépêches que l'ennemi avait le plus grand intérêt à intercepter ? Personne n'ignore que, dans ces circonstances, mentir n'est plus mentir, et que les messagers ne se font aucun scrupule de déguiser la vérité. Il en résulte que l'ennemi, lui, ne se fait aucun scrupule d'arrêter tout le monde, d'empêcher de circuler tous les gens qui lui sont suspects.

C'est là ce qui rendait les moindres déplacements si pénibles et si périlleux. On les tentait cependant, et Verdun vit s'accomplir de véritables prodiges en ce genre. Les messagers du maréchal de Mac-Mahon, entre autres, sont devenus légendaires par leur intrépidité et leur adresse. On raconte aussi l'odyssée d'un paysan des faubourgs qui parvint à franchir le cordon de sentinelles en se faisant accompagner jusqu'à une certaine distance par sa petite fille ; puis, tantôt se détournant, tantôt revenant sur ses pas, parcourut environ deux cent soixante lieues pour éviter les postes prussiens, pénétra dans Paris pendant le blocus, y apporta à M. Xavier Marmier, de l'Académie française, des dépêches du général Marmier, son frère, réussit ensuite à en sortir et même à rentrer à Verdun [1].

Cette précaution de se faire accompagner par une petite fille pour dérouter les soupçons montre que Marjorie avait de certaines chances de ne pas être inquiétée. Les enfants ont en effet dans ces cas-là de grandes prérogatives. Outre les tendances bienveillantes qu'ils inspirent généralement, on ne suppose guère qu'ils puissent participer à des missions importantes.

Il y avait là un avantage, un inconvénient aussi, car si Marjorie jouissait de certaines immunités à cause de son âge, elle en avait d'un autre côté l'inexpérience et la faiblesse.

De plus, elle n'était pas rusée.

Vaillante, pleine de fermeté, infatigable, elle manquait totalement d'astuce. Or, c'est là une qualité en temps ordinaire, mais un grand défaut lorsqu'il s'agit de marcher à travers les périls et les piéges.

Marjorie ne tarda pas à s'en apercevoir.

Après avoir franchi sans encombre le premier tiers de son trajet, elle s'engagea dans un bois entremêlé de fourrés et de clairières, où elle se relâcha un peu des minutieuses précautions qu'elle avait prises jusqu'alors, parce qu'elle supposa que ce bois était désert.

Elle ne s'occupait plus que de bien se diriger sans se tromper, lorsque soudainement des cris farouches et impératifs retentirent à ses oreilles.

Elle se retourna et vit deux uhlans qui la poursuivaient ; elle reconnut bien vite qu'ils lui faisaient signe de s'arrêter, en même temps qu'ils continuaient leurs cris ; mais au lieu d'obéir à cette double injonction elle se mit à fuir à toutes jambes.

Puis elle ralentit sa course, se croyant sauvée, car sur la mousse et les herbes sèches elle n'entendait pas le galop des chevaux.

Mais, en se retournant de nouveau, elle les vit à une faible distance. Les uhlans ne criaient plus, ils se rapprochaient.

— Je suis prise, pensa Marjorie.

Puis elle eut une inspiration. Son inexpérience l'avait d'abord engagée à lutter de vitesse avec des chevaux. Marjorie comprit que c'était de la folie, et que le seul moyen de s'échapper était de se jeter dans un taillis ou un buisson impénétrable à des cavaliers.

Elle avisa un fourré épais, sur un terrain très en pente formant une sorte de fossé, et elle y courut de toutes ses forces.

Les uhlans devinèrent son intention et redoublèrent de clameurs, comme pour paralyser par la terreur l'élan de la jeune fille.

Mais elle parvint aux buissons avant eux, et elle y pénétra hardiment, tandis que les naseaux fumants des chevaux soufflaient sur elle.

Les longues lances des uhlans frappèrent l'endroit où Marjorie avait fait une trouée. Mais Marjorie était déjà plus loin ; elle se glissa comme un jeune chevreuil à travers les branchages encore recouverts d'un reste de feuillage et qu'elle écartait avec ses deux mains, puis elle se servit des tiges d'arbrisseaux pour amortir la rapidité de sa descente sur la pente rapide du terrain, et, parvenue au fond du fossé, elle s'y affaissa épuisée.

Son cœur palpitait avec violence. Elle crut un instant qu'il allait lui rompre la poitrine. Puis ses battements devinrent moins forts, moins fréquents, et Marjorie se releva pleine de courage.

— Je ne puis pas rester longtemps ici, pensa-t-elle. Il est bien certain pourtant que j'y suis en sûreté et qu'on ne viendra pas m'y chercher. Mais, si je m'attarde, je risque de m'égarer, et il faut absolument que j'arrive avant la nuit.

Elle se remit en route, en suivant le creux du fossé.

Bientôt elle s'arrêta, et un sourire ingénu effleura ses lèvres.

— De l'eau ! murmura-t-elle.

Les uhlans l'avaient tant fait courir qu'une soif ardente la dévorait.

Elle se pencha, joignit ses deux mains en forme de tasse et but à plusieurs reprises.

Puis elle s'assit sur un tertre, tira son morceau de pain de sa poche, en coupa la moitié et se mit à manger.

Le lieu où elle se trouvait semblait créé par le Génie du silence et de la solitude.

1. *Revue des Deux-Mondes*, la Guerre en Lorraine.

C'était un espace étroit, gracieusement ondulé, couvert d'une herbe verdoyante, et entouré de tous côtés par des arbres dont les panaches, retombant comme éplorés et languissants, offraient aux regards émerveillés les teintes les plus riches et les plus variées du feuillage d'automne.

Dans un coin, une source rassemblait ses eaux claires comme du cristal dans une sorte de cuve naturelle, abreuvoir bien connu des hôtes des forêts, d'où elles filtraient ensuite à travers l'étroite prairie, sans bruit, sans murmure, invisibles, et signalées seulement par la végétation plus luxuriante qui annonçait leur passage.

En toute autre circonstance, la petite Marjorie fût demeurée plus longtemps dans ce lieu tout empreint d'un charme pénétrant et d'une grâce enchanteresse. Mais elle ne s'accorda pas même le loisir d'avaler tranquillement sa dernière bouchée de pain, et, après avoir bu encore quelques gorgées d'eau de la source, elle se remit en route.

— Ah ! se dit-elle, que Dieu est bon d'avoir empêché ma tante de venir avec moi ! Comment aurait-elle fait pour échapper aux soldats ? Jamais elle n'aurait pu courir assez vite.

Puis Marjorie ajouta :

— Oui, mais ma tante se serait expliquée, et on nous aurait peut-être permis de continuer notre chemin.

Et Marjorie se rappela les recommandations des gardes nationaux de Verdun : ne pas se troubler si elle était prise, dire franchement où elle allait, demander à parler aux officiers.

Toutefois, semblable aux enfants qui ont presque toujours plus de force et de courage pour s'enfuir que pour parlementer, Marjorie résolut de ne rien changer à son plan de conduite, et de ne se laisser prendre qu'à la dernière extrémité.

C'était du reste le meilleur moyen d'arriver plus promptement, car, en supposant même qu'on ne la retînt pas prisonnière si elle était capturée, les soldats prussiens la mèneraient certainement vers leurs chefs, et les formalités, les pourparlers demanderaient nécessairement beaucoup de temps.

Malgré l'incident de la poursuite des uhlans à travers le bois, elle regretta de le quitter pour s'engager en rase campagne.

Là il était plus difficile de se cacher. Les arbres et les buissons qui apparaissaient de distance en distance n'offraient pas un abri continu, et les intervalles à franchir étaient redoutables parce qu'on y était vu de loin.

Mais Marjorie avait d'excellents yeux, et elle redoubla d'attention.

Quand elle apercevait des Prussiens par détachements ou par petits groupes allant relever des sentinelles, elle se dérobait à leurs regards et attendait impatiemment qu'ils fussent éloignés.

Alors elle se remettait en marche.

Parfois aussi elle était obligée de faire un long détour pour éviter un poste, un baraquement dont la silhouette menaçante se dessinait à l'horizon.

Du reste, personne pour la renseigner, pour lui indiquer un sentier à prendre ou à éviter.

Les champs déserts causaient par leur aspect une tristesse mortelle.

On n'y voyait ni un homme ni un animal.

Pendant tout son voyage, Marjorie n'aperçut de loin que deux femmes, pauvres créatures déguenillées et affamées, sans protection et sans asile par suite de la guerre, cherchant maintenant leur pâture à peu près comme les loups cherchent la leur, et fuyant comme eux la rencontre d'un regard humain.

Vers la fin de son trajet et alors qu'elle se hâtait davantage, car toutes les précautions à observer l'avaient fort retardée et elle ne voulait pas se laisser surprendre par la nuit, Marjorie éprouva soudainement une terreur plus grande encore que celle causée par la poursuite des uhlans.

On sait déjà que les Prussiens, après avoir commencé au début de la guerre par poster des vedettes à cheval de distance en distance pour surveiller la contrée, les avaient ensuite remplacées par des sentinelles d'infanterie, et enfin, afin de perdre moins d'hommes, avaient fait creuser des trous carrés dans chacun desquels quatre soldats se cachaient, inspectant les alentours de quatre côtés à la fois, sans s'exposer aux balles, car à peine pouvait-on découvrir de très-près le sommet de leurs têtes.

Marjorie connaissait ce détail, et grâce à sa vue perçante elle avait pu jusqu'alors éviter de s'approcher de ces retranchements, que presque toujours signalaient plus ou moins la disposition et la couleur des terres fraîchement remuées.

Malheureusement, il s'en trouva un au sommet d'un monticule aride et que Marjorie ne put voir, car la terre extraite du trou avait été répandue du côté opposé à celui par lequel la sœur de Robert s'avançait.

Elle marchait donc sans défiance, lorsqu'elle se vit tout à coup enveloppée par quatre Prussiens qui surgirent simultanément hors de leur trou.

Stupéfaite de cette apparition soudaine, Marjorie ne songea pas à s'enfuir. C'eût été difficile d'ailleurs, car elle n'eût pas pu faire deux pas sans être aussitôt suivie par les soldats.

— Qui êtes-vous ? dit en français l'un d'eux. Où allez-vous ?

— Je vais chez ma grand'mère qui est seule, répondit Marjorie en essayant d'affermir sa voix qui tremblait.

— Montrez votre laissez-passer.

— Je n'en ai pas.

— On ne circule pas sans cela.



— Je l'ignorais. Faites-moi parler à un de vos officiers; je lui expliquerai...

— Nous vous conduirons en effet à la commandature. En attendant, restez ici et prenez patience.

Puis le soldat, tâchant de la faire causer pour obtenir quelques renseignements, ajouta :

— Vos chaussures annoncent que vous avez fait un long parcours. Est-ce que vous venez de Verdun?

— La commandature ! répéta Marjorie préoccupée. C'est loin d'ici ?

— Vous le verrez. Ce n'est pas à vous de faire des questions.

— Ne puis-je savoir au moins dans combien de temps vous me mènerez près de vos chefs?

— Cela, je puis vous le dire. Nous partirons d'ici dans une couple d'heures environ, lorsque d'autres hommes viendront nous remplacer à ce poste. Allons, calmez-vous, continua-t-il en voyant pleurer Marjorie; les Allemands ne sont pas méchants.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

CHARLOTTE DE CORDAY

(D'APRÈS LES DERNIERS DOCUMENTS)

(Voir p. 218 et 226.)

—

IV

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

Sous les verrous de l'Abbaye, Mlle de Corday retrouva bientôt son enjouement accoutumé. Elle fut mise dans un cabinet précédemment occupé par Brissot et Mme Roland. Deux gendarmes restèrent constamment auprès d'elle, « sans doute pour la préserver de l'ennui ». Elle réclama contre cette inconvenance et demanda qu'on la laissât seule au moins la nuit; mais sa prière ne fut pas écoutée. Elle passa une partie de son temps à copier des chansons girondines, et commença à écrire à Barbaroux une lettre qui ne fut terminée qu'à la Conciergerie, « lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation, » a dit M. Thiers; — mais dans laquelle, à côté d'une trop grande présomption de gloire, se trouve l'expression d'une morale toute païenne.

Charlotte écrivit aussi à son père un mot de suprême adieu : elle lui demandait pardon d'avoir ainsi disposé de son sort; mais, toujours ferme devant son acte, elle ne craignait pas de se réjouir d'avoir délivré le peuple d'un tyran, et terminait en plaçant sa mémoire sous la sauvegarde de ce vers cornélien :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Transférée de l'Abbaye à la Conciergerie le 16 juillet, Charlotte Corday comparut le 17 devant le Tribunal révolutionnaire. Elle était vêtue d'une robe blanche, coiffée d'un bonnet à papillons qu'elle avait fait confectionner pendant son séjour en prison; les boucles de ses beaux cheveux blond cendré flottaient sur son cou, et son sein était recouvert d'un ample fichu.

En l'absence de Doulcet, de Pontécoulant choisi pour défenseur par l'accusée, mais qui n'avait pu être prévenu à temps, le président Montané lui désigna Chauveau-Lagarde, jeune avocat encore inconnu, mais dont le nom allait bientôt acquérir une gloire immortelle par la défense de la royale victime du 16 octobre.

Les débats s'ouvrirent. Le greffier Wolff donna lecture de l'acte d'accusation, rédigé par Fouquier-Tinville. On procéda successivement à l'audition des témoins et à l'interrogatoire de l'accusée, interrogatoire prolixe et minutieux auquel Charlotte répondit sans hésitation ni faiblesse, avouant son projet, conçu depuis deux mois, de frapper Marat au sein même de l'Assemblée. « J'aurais voulu, dit-elle, l'immoler sur la cime de la Montagne. Si j'avais cru pouvoir réussir de cette manière, je l'aurais préférée à toute autre. J'étais bien sûre alors de devenir à l'instant victime de la fureur du peuple; c'est ce que je désirais. »

Chauveau-Lagarde, dans les notes qu'il a laissées sur Mlle de Corday, a aussi reproduit quelques-unes de ses réponses :

— Qui donc vous a inspiré tant de haine contre Marat?

— Je n'avais pas besoin de la haine des autres; j'avais assez de la mienne.

— Mais la pensée de le tuer a dû vous être suggérée par quelqu'un? Qui vous a engagée à commettre cet assassinat?

— On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

— Que haïssiez-vous donc dans sa personne?

— Ses crimes.

— Qu'entendez-vous par ses crimes?

— Les ravages de la France que je regarde comme son ouvrage.

— Ce que vous appelez les ravages de la France n'est pas son ouvrage à lui seul.

— Cela peut être, mais il a tout employé pour parvenir à la destruction totale.

— En lui donnant la mort, qu'espériez-vous ?

— Rendre la paix à mon pays.

— Croyez-vous donc avoir assassiné tous les Marats ?

— Celui-là mort... les autres auront peur peut-être.

Au nombre des témoins figurait Claude Fauchet, évêque jureur du Calvados et député à la Convention. Une femme Lebourgeois soutenait avoir vu l'accusée causer avec lui dans une tribune de l'Assemblée.

— Je ne connais Fauchet que de vue, répondit Charlotte ; je le regarde comme un homme sans mœurs et sans principes, et je le méprise.

Quand un conseiller vint lui présenter le couteau dont elle s'était servie en lui demandant si elle le reconnaissait, une vive émotion parut sur son visage, elle détourna les yeux et, d'une voix entrecoupée :

— Oui, dit-elle, je le reconnais ! je le reconnais !

Et comme Fouquier-Tinville, faisant allusion à la manière dont elle avait porté le coup, lui disait :

— Il faut que vous vous soyez bien exercée à ce crime !

— Oh ! le monstre, s'écria-t-elle indignée, il me prend pour un assassin !

Cette parole, comme un coup de foudre, terrifia l'accusation et les juges ; un grand silence se fit dans l'auditoire et le débat fut clos.

Après le réquisitoire, Chauveau-Lagarde se leva et dit :

« L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis, elle en avoue avec sang-froid la longue préméditation, elle en avoue les circonstances les plus affreuses : en un mot, elle avoue tout et ne cherche pas même à se justifier. Voilà, citoyens jurés, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette entière abnégation de soi-même, sublimes sous un rapport, ne sont pas dans la nature ; ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main. Et c'est à vous, citoyens jurés, à juger de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. Je m'en rapporte à votre prudence. »

A mesure que parlait son défenseur, un air de satisfaction visible se répandait sur le visage de l'accusée. Son œil eut un éclair de joie. La petite-nièce de Corneille, qui avait craint un plaidoyer vulgaire et une justification sans honneur, se sentait défendue à son gré. Volontiers elle eût dit comme le jeune Horace :

...A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre.

Elle écouta sans trouble le verdict du jury, le réquisitoire de Fouquier-Tinville et la sentence de mort qui s'ensuivit.

Pendant les débats, ayant aperçu un jeune peintre nommé Hauer occupé à repoduire ses traits, elle se tourna vers lui, souriante et reconnaissante.

Quand la sentence de mort eut été prononcée, Mlle de Corday se fit conduire par ses gardiens auprès de son défenseur.

— Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez défendue comme je voulais l'être ; je vous en remercie. Je vous dois une preuve de ma gratitude et de mon estime : je vous charge d'acquitter mes dettes de prison.

Ces dettes s'élevaient à trente-six livres en assignats : Chauveau-Lagarde les paya le lendemain.

V

L'ÉCHAFAUD

Rentrée à la Conciergerie, la condamnée refusa de recevoir le prêtre assermenté qui lui offrait l'assistance de son ministère. Elle s'était affirmée comme librepenseuse devant le tribunal en disant qu'elle ne se confessait pas. Toutefois des historiens autorisés affirment qu'elle reçut des mains de l'abbé Émery une absolution suprême. Ce qui est certain, c'est que la fille du gentilhomme normand avait une horreur profonde des ecclésiastiques qui avaient trahi leur foi en prêtant le serment de la Constitution civile du clergé, et qu'elle avait rompu toute communication avec les « intrus ».

En revanche, elle demanda et obtint qu'on introduisît auprès d'elle le peintre Hauer pour qu'il pût achever l'œuvre commencée au tribunal et laisser une fidèle image à la postérité. Elle lui consacra les instants qui la séparaient de l'échafaud. Pendant qu'il peignait, elle causa avec une entière liberté de choses indifférentes, des événements politiques, de ses jeunes compagnes de Normandie ; elle parla aussi de son acte en s'applaudissant d'avoir délivré la France d'un monstre tel que Marat. Enfin elle fit promettre à l'artiste d'envoyer à sa famille une copie réduite de son portrait.

Durant cet entretien, on frappa doucement à la porte, et un homme sinistre, portant des ciseaux et une chemise rouge, entra dans la cellule. C'était le bourreau.

A sa vue, Charlotte éprouva un léger frisson.

— Quoi ! déjà ! s'écria-t-elle avec une émotion involontaire.

Mais, bientôt raffermie, elle prit les ciseaux des mains de Sanson et, coupant une boucle de l'opulente chevelure qu'allaient faire tomber les apprêts de mort :

— Monsieur, dit-elle au peintre avec une exquise douceur, je ne sais comment m'acquitter envers vous ; je n'ai à vous offrir que cette mèche de cheveux. Conservez-la en témoignage de ma reconnaissance.

Tous les assistants versaient des larmes en présence de ce calme, de cette égalité d'âme que rien ne troublait.

Sanson mit sur les épaules de la condamnée la chemise rouge réservée aux assassins. La beauté de Mlle de Corday en reçut un nouvel éclat ; le vêtement d'ignominie lui devint une parure qui fit resplendir ses traits ; sous la livrée du crime, elle ressemblait à une souveraine revêtue du manteau de pourpre et parée pour le triomphe.

Quand la funèbre toilette fut achevée, il était cinq heures du soir. Un tombereau attelé stationnait dans

la cour de la Conciergerie, et une foule immense, refluant sur les quais et dans les rues adjacentes, attendait la sortie de celle qui allait mourir. Aux premiers rangs se tenaient les Euménides de la Révolution, prêtes à hurler l'hymen infernal, le chœur des quatre cents prostituées que la Commune soldait pour jouer un rôle dans la tragédie de l'échafaud. A la vue de la vierge normande, les filles de la rue firent entendre d'épouvantables imprécations.

En ce moment, un orage éclata sur Paris. Mais le peuple ne se dispersa pas. Il fit bientôt silence devant la fière attitude de la victime qui s'avançait vers la mort, impassible et sereine. Au milieu des rangs pressés, le cortége marchait lentement.

— Vous trouvez, dit le bourreau, que cela est bien long?

— Nous sommes toujours sûrs d'arriver, répondit Charlotte.

Dans ses yeux rayonnait la joie du sacrifice, la certitude de l'immortalité. Quand elle daignait les



La forêt de Fontainebleau. (Tableau de M. Riou ; dessin de l'auteur.)

abaisser sur les furies qui entouraient le tombereau, les misérables se taisaient, subjuguées, et la contemplaient avec stupeur. Mais le plus souvent elle regardait en haut les fenêtres encombrées de curieux, le ciel sillonné d'éclairs.

Quand le cortége parvint sur la place de la Révolution, l'orage redoubla, le tonnerre fit entendre comme un dernier roulement, puis les nuages s'écartèrent pour laisser passer un rayon de soleil qui vint caresser le couperet de la guillotine. Sanson voulut dérober l'instrument de supplice aux regards de la jeune fille. Elle l'écarta en disant : « J'ai bien le droit d'être curieuse, je n'en ai jamais vu. »

Au pied de l'échafaud, une légère pâleur altéra ses traits, mais le sang reflua bientôt et lui rendit ses vives couleurs. Elle rougit davantage quand, sous les regards de la foule, on lui arracha le fichu qui lui voilait le sein. « En ce moment, dit un témoin, l'écrivain allemand Klause, elle était à demi transfigurée et semblait un ange de lumière. » On l'empêcha de parler au peuple. D'elle-même, elle s'inclina sous le tranchant du fer qui abattit sa tête charmante. Son sang jaillit et se répandit en flots vermeils sur la plate-forme de l'échafaud.

Un valet du bourreau, nommé Legros, montra au peuple le chef de la victime, et il eut l'ignominie de



le souffleter. Un frisson d'horreur courut dans la foule et un long murmure se fit entendre contre celui qui s'était rendu coupable d'une pareille infamie.

Alors se produisit un fait étrange, inouï dans l'histoire des supplices : le visage de la morte sembla se ranimer, ses yeux éteints s'entr'ouvrirent pour lancer un éclair d'indignation, et l'on crut voir sa face pâlie rougir sous le coup de l'outrage.

Était-ce, comme le suppose Michelet, un simple effet d'optique produit par le soleil qui descendait derrière les arbres des Champs-Élysées en projetant sur la scène funèbre des reflets empourprés? Était-ce la main ensanglantée du valet Legros qui avait laissé une trace sur la joue de la victime?

Il était sept heures du soir quand la tête de Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont tomba sur la place de la Révolution en expiation d'un forfait sans précédent dans l'histoire des temps modernes, qu'il est également difficile de condamner ou d'absoudre, qui laisse la raison perplexe, le cœur ému, la conscience troublée. Quelques cris, à peine distincts, de : *Vive la République!* se firent entendre, et la foule silencieuse s'écoula en se demandant si elle venait de voir un supplice ou d'assister à une apothéose.

G. DE CADOUDAL.

— La suite au prochain numéro. —

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Au sein du bois touffu, à l'ombre d'un riche et verdoyant feuillage, loin de tout bruit, de tout regard humain, le plus joli sentier du monde s'enfonce en détours sinueux au creux d'un ravin de verdure. Ce sont *les Écouettes*, site sauvage et peu visité de la forêt de Fontainebleau. A peine si quelque oiseau, surpris par le passant, traverse d'un vol effaré cette retraite solitaire.

Le défilé des Écouettes semble fait pour la méditation et pour appeler à lui tout rêveur, tout poëte. Un ermite le choisirait pour y chercher ce que doit chercher un ermite, la paix, le silence, un lieu propre à son oraison ; et telle est, en cet endroit, l'exubérance de la végétation, que son œil ne pourrait apercevoir, au-dessus de sa tête, le plus petit coin du ciel.

Vous ne pouvez faire un pas dans la forêt de Fontainebleau sans être frappé de la quantité d'aspects pittoresques qui vous y attendent : les beaux chênes de la *Gorge aux Loups*, la *Mare aux Fées*, le *Belvédère des Pins*, le *Long-Rocher*, offrent comme aux Écouettes les plans de mille tableaux aussi poétiquement accidentés que la place choisie par M. Riou et rendue par son pinceau avec son talent habituel.

Laissez-moi maintenant vous conduire plus près du lieu dit la *Gorge aux Loups*. Quand on y arrive par une route de chasse qui s'incline en pente douce et bien ombragée, et que l'on pénètre sous la futaie, on n'aperçoit pas encore le ravin, mais un premier chemin vous y mène en descendant sous la sombre voûte et vous ouvre bientôt une des plus belles entrées de cette gorge.

Pour ne point s'égarer du sentier que l'on doit suivre, il faut faire une attention particulière à certaines marques, en côtoyant maints rochers aux formes bizarres, en contournant de vieux arbres aux bras de géants, tout en admirant cette variété d'objets enchanteurs, jetés pêle-mêle par le Créateur dans ce coin charmant et privilégié de la terre.

Bientôt on passe au *Dormoir-des-Vaches* qu'encerclent de très-gros et très-antiques chênes ; — puis l'étroit chemin se laisse encaisser par des talus couverts d'arbres, de roches, de fougères, de fines mousses, jusqu'à l'endroit où, sur le versant de la colline, il se précipite en zigzags au fond même de la cuve.

Mais ne vous parlerai-je que des beautés de la vieille forêt? Ne vous dirai-je point quelques mots de la légende — la légende du *Chasseur noir* (son Robin des Bois), sous le titre du *Grand-Veneur?*

« On cherche encore — dit Sully — de quelle nature pouvait être ce prestige, *vu par tant d'yeux* dans la forêt de Fontainebleau. C'était un fantôme, environné par une meute de chiens dont on entendait les cris et qu'on voyait de loin, mais qui disparaissait dès qu'on s'approchait. »

Selon les historiens du temps, Henri IV entendit un jour le son du cor et l'aboiement des chiens, d'abord éloignés, puis tout à coup plus rapprochés. Un grand homme noir, des plus hideux, se dressa devant lui et leva la tête, en disant : « M'entendez-vous? » ou, selon quelques-uns : « *Amendez-vous!* » et il disparut.

Une autre aventure peu connue eut lieu dans la forêt en l'année 1646. Mazarin, attaqué par un sanglier, mit bravement l'épée à la main et tua l'animal.

Les plus anciennes futaies sont celles du *Bas-Préau*, à l'entrée des bois de *Chailly*, du *Gros-Fonteau*, de la *Fillaie du Roi*. Celles des *Érables* et du *Déluge* ont été abattues sous Louis-Philippe. Pendant ce règne, des semis de pins ont couvert les gorges agrestes d'*Apremont*, de *Franchard*, du *Houx*. De magnifiques fûts, malheureusement disparus depuis peu, portaient des noms séculaires, le *Clovis*, le *Henri IV*, le *Bouquet du Roi*, le *Sully*, la *Reine-Blanche* (incendié pendant l'hiver de 1856 par des imprudents qui firent du feu dans ses cavités), le *Charlemagne*, etc.

Lorsque François Ier et Henri IV élevèrent les façades méridionales du château — nous dit Joanne, — les rochers d'Avon que la vue rencontrait à l'horizon étaient complétement nus. Ils sont aujourd'hui cachés sous une forêt de pins maritimes dont les cimes étendent leurs parasols sur les crêtes rocheuses, en dessinant sur le ciel de pittoresques silhouettes.

Les promenades les plus intéressantes de la forêt sont : l'*Avenue de Maintenon*, la *Grotte de la Biche*

blanche, chaos de roches superposées encombrant le bassin de la ravissante vallée de Louis VII, très-joli point de vue, le *Passage des Portes de Fer*, la *Pierre de Lamartine*, la *Retraite du Pasteur*, la *Gorgone*, l'*Antre de Vulcain*, la *Grotte de Byron*, la route de *La Vallière*, celle de la *Belle Gabrielle*... C'est tout un cours d'histoire que cet itinéraire. C'est aussi l'aveu des superstitions d'un autre âge : La *Grotte de Lucifer*, la *Roche de l'Enchanteur Merlin*, la *Roche aux Fées*, le chemin du *Chasseur Noir*, de *Grand Gontier*, de *Velléda*, de la *Roche qui pleure*.

Il existait jadis, dit un vieux manuscrit, sur les ruines de l'abbaye de Franchard, un antique ermitage que Philippe-Auguste donna en 1197 à des religieux d'Orléans, à la demande de l'*ermite Guillaume* qui désirait s'y établir. On possède une lettre — en latin — que lui adressa Étienne, abbé de Sainte-Geneviève à Paris : « Je suis frappé de terreur — lui dit-il — à la pensée d'une solitude si horrible que les hommes et les bêtes féroces elles-mêmes semblent craindre de l'habiter. L'herbe ne croît pas sur cette terre aride et l'eau qui coule goutte à goutte de la *Roche qui pleure* n'est ni belle à voir ni bonne à boire... »

Les abeilles de l'ermite Guillaume devaient du moins lui donner de bon miel, car elles aiment les bruyères sauvages qui rougissent tout l'été les gorges de Franchard, et l'on y a vu autrefois les ruches nombreuses que des marchands de miel du Gâtinais y établissaient pendant la belle saison. On a dû les écarter de cet endroit, à cause des piqûres qui accueillaient trop souvent les voyageurs. (JOANNE.)

Si nous voulons jeter un coup d'œil sur la flore de Fontainebleau, nous suivrons avec intérêt les indications données par M. Dennecourt (ce savant amoureux de la forêt), et nous pourrons revenir les mains pleines de plantes, l'esprit orné de nouvelles connaissances, et nous serons de plus enrichis du catalogue des oiseaux et des insectes que l'on y rencontre. La vipère, dont la morsure est si redoutable, était très-multipliée autrefois, mais elle devient de plus en plus rare depuis que des primes sont accordées à ses destructeurs.

On évalue maintenant à un assez petit nombre les cerfs, les biches et les chevreuils ; au siècle dernier, ce nombre s'élevait à trois mille cerfs, biches ou daims.

Mais c'est assez nous éloigner du joli séjour des Écouettes ; retournons à l'entrée de cette solitude et là, nous reposant sur l'herbe et les fougères, nous pourrons satisfaire notre vue sans lui montrer tant de choses à la fois. Mme DE MAUCHAMPS.

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE

(IL Y A TROIS CENTS ANS)

(Voir p. 209 et 231.)

Au milieu de la vaste salle aux boiseries noires se dressait une longue table éblouissante de lumières qui faisaient étinceler les facettes de cristaux comme des pointes de diamant.

La nappe grise à franges d'argent disparaissait entièrement sous un lit de roses.

Des fleurs et des plantes odoriférantes étaient également jetées sur le parquet et près des siéges des convives.

Au milieu de la table s'élevait une grande tour d'argent où gazouillaient des oiseaux rares dont les pattes et la huppe étaient dorées.

Une profusion de mets de toutes sortes chargeaient la table fleurie. Les viandes étaient servies sur des plats d'argent, les légumes sur des plats de marbre, les volailles sur des plats de verre.

Près du haut dressoir encombré de vins aromatisés, de flacons d'hypocras, d'épices et d'oublies, se tenaient graves et immobiles, comme des sentinelles attentives, l'écuyer tranchant, le sommelier, l'échanson, le maître queux, vêtus de costumes sombres à raies multicolores.

Les pages s'avancèrent, un bassin d'argent d'une main, une aiguière de l'autre, et firent couler sur les doigts mignons des dames quelques gouttes d'eau de rose.

Puis on se mit à table.

J'étais placé à côté de la jeune demoiselle de Tancé et, pendant tout le repas, j'eus à répondre aux questions qu'attirait sur ses jolies lèvres la curieuse et bizarre ordonnance de ce festin d'un autre âge.

Dès que nous fûmes assis, une musique douce et discrète remplit l'air embaumé de la salle.

Des musiciens italiens, placés dans une galerie élevée, faisaient entendre leurs plus ravissantes mélodies, mais sur un ton mesuré qui ne gênait en rien la conversation des convives.

A peine assise, la demoiselle de Tancé avait jeté des regards curieux sur une tablette d'ivoire placée près d'elle et qui contenait la liste des mets qui allaient nous être offerts.

— Ah ! voici le menu, fit-elle.

— Dites l'*écriteau*, mademoiselle, observai-je en souriant, car c'est ainsi que nos ancêtres désignaient cette tablette. Il y eut même, au XVIe siècle, un fort savant ouvrage qui traitait de ces doctes matières culinaires et qui était intitulé : *Mémoire pour faire un écriteau.*

— Puisque vous êtes si savant, mon voisin, dit la demoiselle de Tancé avec un sourire, je vous demanderai de me guider ; car, en vérité, je ne puis m'y reconnaître dans la longue liste de ces mets. Je vois inscrits ici plus de six potages différents.

— Le comte a voulu se conformer à l'ancienne coutume. On distinguait autrefois plus de quatre-vingts espèces de potages. A chaque repas, on en servait cinq ou six. Quand Duguesclin alla combattre l'Anglais Guillaume de Blancbourg, il mangea trois pota-



ges en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité. *Le Livre de Modus*, rédigé en 1342, raconte qu'un grand seigneur se faisait servir à son ordinaire six soupes différentes, toutes variées de couleur, assaisonnées de sucre et semées de graines de grenade. La recherche apportée à ces sortes de mets était extraordinaire, et leur apprêt coûtait presque toujours fort cher.

— J'en vois cependant qui ont des noms très-simples... Tenez, regardez : *Potage à la moutarde...*

— C'est celui que l'on vient de me servir... Mais soyez sûre qu'il n'a de simple que le nom et que sa composition est de la haute chimie culinaire.

— Vraiment? J'en veux goûter.

— Le *Traité de cuisine* de Taillevent, publié en 1456, dit que ce fameux potage se composait d'œufs frits, de purée, de moutarde, de gingembrè, d'épices et de sucre; le tout coulé ensemble, puis bouilli, et relevé d'une pointe de verjus.

La demoiselle de Tancé déclara la soupe à la moutarde une excellente chose.

— Mon cher voisin, me dit-elle, je vois encore sur cet *écriteau* bien des mets au nom bizarre. Je vais vous mettre de nouveau à contribution et vous demander la recette des plats qui doivent défiler devant nous tout à l'heure.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, dis-je en souriant. Voyons cet *écriteau*.

Et, prenant la tablette d'ivoire, je lus la liste suivante :

POTAGES :

Soupe à la moutarde.
Restaurant divin.
Taille d'écrevisses.
Boussac de connins.
Cretonnée de pois nouveaux.
Hochepot de volaille.

ENTRÉES :

Soleil de blanc chapon.
Gelée en pointes de diamants.

ROTS :

Cygne revêtu en sa pel et à toute plume.
Bourbelier *(poitrine)* de sanglier.
Venaison d'ours contrefaite d'une pièce de bœuf.

SALADES :

Houblon.
Salade de plusieurs herbes.

POISSONS :

Lamproies de Nantes.
Truites de Genève.

ŒUFS :

Arboulastre.
Œufs à la broche.

ISSUE DE TABLE :

Loupe dorée.
Taillis.
Tourte aux nèfles.
Épices.
Fromages de Marsolin, de Champagne et de Brie.

VINS :

Saint-Pourçain.
Vin de Coucy.
Malvoisie.
Grenache.
Hypocras.

— Vous venez de goûter la fameuse soupe à la moutarde de nos pères, dis-je à ma jolie voisine. Un autre potage célèbre aussi était le *restaurant divin* que vous voyez inscrit ici à la suite. C'était un composé de viandes de boucherie ou de chair de volaille hachées très-menu et distillées dans un alambic avec de l'orge mondé, des roses sèches, de la cannelle, de la coriandre et des raisins de Damas.

« Le *soleil de blanc chapon* et la *gelée en pointe de diamant* que l'on va nous servir étaient des ragoûts fort estimés, dont la composition était assez simple, mais qui, comme vous pouvez en juger par les modèles qui sont sous vos yeux, étaient surtout remarquables à cause de leur forme extraordinaire. Car, au temps passé, l'art du cuisinier ne consistait pas seulement à préparer des mets agréables au goût; il fallait encore flatter la vue, tromper l'appétit des convives, en présentant à leurs regards des couleurs chatoyantes, des formes extraordinaires, inattendues, surprenantes... C'est ainsi que l'on donnait à un gâteau l'extérieur d'une hure de sanglier, à un rôti l'apparence d'une élégante sucrerie, à des gelées l'aspect d'un oiseau rôti.

***

— A propos de rôti, j'aperçois sur cet *écriteau* l'annonce d'un cygne revêtu en sa pel et à toute plume.

— Vous verrez tout à l'heure apparaître sur la table ce plat magnifique, qui était fort recherché par la cour du roi de France.

« Autrefois les cygnes étaient très-communs en France. La Seine en possédait un grand nombre. Une petite île aux environs de Paris en avait pris le nom (*île des Cygnes*), qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Il y en avait aussi beaucoup dans les rivières de la Touraine, et l'on disait proverbialement de la Charente qu'elle était bordée de cygnes.

« *Le Livre fort excellent de cuisine*, imprimé à Lyon en 1542 par Olivier Arnoullet, nous apprend la façon d'apprêter ce bel oiseau.

« Prenez un cygne, dit le vieil auteur, et l'appa- « reillez et mettez rostir tant qu'il soit tout cuit, puis « faictes de la paste aux œufs aussi claire que papel « (*papier fin*) et la coulez dessus ledict cygne en tour- « nant en la broche, tant que la pâte se puisse cuire « dessus, et gardez qu'il n'y ait rien rompu, ne aisles « ne cuisses, et mettez le col du cygne comme s'il na- « geait en eau, et pour le faire tenir en ce poinct il « faut mettre une brochette en la teste, qui vienne res- « pondre entre les deux aisles, passant tout outre, tant

« qu'elle traîne le col ferme, et une autre broche au-
« dessous des aisles et une autre parmi les cuisses et
« une autre au plus près des pattes et à chacun pied
« trois pour estendre les pieds : et quand il sera bien
« cuit et bien doré de paste, tirez hors les broches
« excepté celle du col, puis faites une terrasse de paste
« bise qui soit espoisse et forte et qu'elle soit d'un
« pouce d'épaisseur, faite à beaux carneaux (*créneaux*)
« tout autour, et qu'elle soit de deux pieds de long et
« d'un pied et demy de large, et un peu plus, puis la
« faictes cuire sans bouillir, et la faictes peindre en
« verd, comme un pré herbu, et faictes dorer vostre
« cygne de peau d'argent, excepté environ deux doigts
« près du col, lequel faut dorer, et le bec et les pieds,
« puis ayez un manteau volant qui soit de sandal
« vermeil par dedans, et dessus ledict manteau ar-
« moyez de telles armes que vous voudrez, et autour
« du cygne huict bannières, les bastons de deux pieds
« et demy de long à bannières de sandal, armoyez de
« telles armes que dessus et mettez tout en plat de la
« façon de la terrasse, et le présentez à qui vous
« voudrez. »

« Que voyons-nous encore sur l'*écriteau?* Ah ! vous remarquerez que nos pères avaient l'habitude, que nous avons conservée, de servir la salade après le rôti.

« Les plus estimées étaient la salade de houblon et la salade de *plusieurs herbes*. Cette dernière se composait de laitues, de fenouil, de cerfeuil, de menthe, de baume, d'origan, de bourrache, d'escarole et de fleurs de sureau, avec un mélange de pattes, de crêtes, de cervelles et de foies de volaille, rehaussés de persil et assaisonnés de poivre, de vinaigre et de cannelle.

— Êtes-vous bien sûr de ne rien oublier, maître Cornélius ? observa la demoiselle de Tancé avec son fin sourire.

— Je n'en répondrais pas, car en cette manière l'imagination de nos pères était aussi vaste que leur robuste estomac... Mais, si vous le permettez, nous passerons maintenant aux poissons.

— Des lamproies !... N'étaient-ce pas ces affreuses bêtes que les Romains appelaient des murènes et qu'ils nourrissaient de chair humaine ?... Ah ! vous êtes certain que je n'en goûterai point.

— Nos ancêtres n'avaient pas la même aversion que vous pour ce poisson, fort laid en vérité, mais aussi des plus délicats. Les lamproies de Nantes jouissaient au moyen âge d'une grande réputation. On en expédiait en poste dans des tonneaux et elles arrivaient fraîches à Paris. Des marchands forains spéciaux n'apportaient à Paris que des lamproies ou *lamproyons*. Une ordonnance du roi Jean, publiée en 1450 et renouvelée par Charles VII, défendait d'aller au-devant d'eux pour acheter leur marchandise.

« On craignait sans doute que les bourgeois de Paris, trop gourmets, ne se levassent avant le jour pour venir s'assurer la possession de ces délicieux poissons et ne fissent ainsi aux pourvoyeurs royaux une concurrence déloyale [1].

— Après le poisson, je vois des œufs. Était-ce donc l'habitude de les servir ainsi à la fin du repas ?

— Parfaitement.

— Ah ! voici un nom qui, je l'espère, va mettre votre science en défaut. Me direz-vous ce que c'est que l'*arboulastre?*

— C'était un mélange de céleri, de ténaisie, de menthe, de sauge, de fenouil, de persil, de poirée, de feuilles de betteraves, d'épinards, de laitues, de marjolaine, d'orvale, de feuilles de violettes, etc., etc.

— Comment! il y a encore des *et cætera?*

— Mon Dieu ! oui; excusez ma mauvaise mémoire, mais ce n'est que la moitié des condiments employés. On les broyait avec du gingembre et des œufs, et on en formait une pâte nommée *alumelle*, *alumette* ou *aumelette*.

— Une omelette !

— Justement !... qu'on faisait frire soit à l'huile, soit au beurre et à la graisse. Avant de la manger, on la saupoudrait de fromage *gratuisé* (râpé).

— Ah ! voici qui est trop fort !... s'écria la demoiselle de Tancé que ce singulier menu paraissait beaucoup divertir. Après *l'arboulastre*, des *œufs à la broche!...* Quelle est, je vous prie, cette nouvelle fantaisie?

— Les œufs à la broche, dont Taillevent donne la recette, n'avaient plus des œufs que la coquille. C'était un produit de l'imagination bizarre des cuisiniers du XVe siècle. On vidait les œufs par les deux bouts, on en remplissait la coquille avec une farce de viande épicée, on passait dedans une brochette et l'on faisait rôtir.

— Bon ! nous approchons de la fin... Qu'est-ce que la *soupe dorée*, et le *taillis* que je vois figurer parmi les *issues de table*, c'est-à-dire sans doute parmi les entremets et le dessert ?

— De délicieuses choses, dont vous apprécierez certainement tout à l'heure le haut mérite, ma charmanté voisine. Pour faire la *soupe dorée*, on grille des tranches de pain, on les jette dans un coulis fait avec du sucre, du vin blanc, des jaunes d'œufs et de l'eau rose. Quand elles sont bien imbibées, on les frit, on les jette de nouveau dans l'eau rose et on les saupoudre de sucre et de safran.

— En effet, dit ma voisine que cette description appétissante parut séduire, cela doit être fort agréable

1. Nous avons encore emprunté ces détails, ainsi que ceux qui précèdent et qui suivent, au bel ouvrage de M. Jules Lacroix : *le Moyen Age et la Renaissance*. (Article *Nourriture et Cuisine*, par M. Ferdinand Léré.)

et voilà qui va me raccommoder avec mes ancêtres amateurs de lamproies... Et le *taillis?*

— C'était un mélange de fins raisins, d'échaudés, de galettes, de croûtes de pain et de pommes coupées par menus morceaux que l'on faisait cuire ensemble dans du lait d'amandes, du safran et du sucre, jusqu'à ce que le tout fût assez épais pour être coupé par tranches.

— A merveille!... Cette invention me paraît encore assez bonne, et les Anglais avec leur *pudding* me semblent maintenant de mauvais plagiaires des vieux cuisiniers français... Nous arrivons maintenant aux tourtes. Une *tourte aux nèfles,* est-ce bon, cela?

— Ce doit être excellent, car nos pères avaient pour ce genre de pâtisserie une prédilection des plus raffinées. L'Estoile, blâmant les dépenses extravagantes de M. d'O, surintendant des finances, dit qu'il se faisait servir à ses soupers des tourtes composées de musc et d'ambre qui revenaient à vingt-cinq écus pièce..... La tourte aux nèfles était une des plus délicates créations de ces esprits ingénieux; elle était humectée d'hypocras.

— Ah! maître Cornélius, vous venez de prononcer là un mot qui éveille chez moi tout un monde de souvenirs... J'ai souvent lu dans nos vieux auteurs des récits de festins où l'on voyait de beaux pages verser l'hypocras dans de larges coupes d'or. Cette boisson longtemps chantée par les poëtes a donc réellement existé?

— Sans doute... et j'espère bien que Sigismond nous en fera goûter ce soir. Précisément l'hypocras figure sur *l'écriteau.*

— Il doit en être de ce breuvage poétique comme du nectar des dieux. La recette en est sans doute perdue?

— N'en croyez rien, mademoiselle; la recette existe. Les vins aromatisés, fort en honneur dans l'ancien temps, étaient désignés sous le nom de *piments*. Les plus célèbres de ces piments étaient le *clairet* et *l'hypocras*. Voici, selon Olivier de Serres, quelle était au XVIe siècle la méthode employée pour préparer ce dernier vin : une livre de sucre, un peu de gingembre, une once de fine cannelle, une demi-once d'iris de Florence; faire infuser pendant sept ou huit heures dans trois chopines d'excellent vin blanc ou clairet, couler ensuite par la chausse six ou sept fois de suite, après avoir ajouté à ce mélange un peu de lait et cinq ou six amandes concassées.

— Que me direz-vous du saint-pourçain, qui figure ici en tête de la liste des vins?

— Que c'était le vin le plus estimé et le plus cher. Un poëte du XIVe siècle, voulant donner l'idée du luxe d'un parvenu, dit que cet homme ne buvait plus que du saint-pourçain, et Jean Bruyant, notaire au Châtelet de Paris, dans son *Chemin de povreté et de richesse*, poëme composé en 1442, vante aussi

Le saint-pourçain
Que l'on met en son sein pour sain!

« Mais ce qui va sans doute bien vous étonner, mademoiselle, c'est que les vins les plus renommés, au temps jadis, étaient ceux de l'Ile-de-France.

— Comment! le suresnes, l'argenteuil!...

— Mon Dieu, oui! Et pourtant nos ancêtres connaissaient le *beaune*, le *cante-perdrix*, le *frontignan*, le *grave*, l'*aï* aux perles pétillantes, le *chablis*, le *saint-émilion*, les vins d'Espagne et du Rhin, etc. Cela n'empêchait pas nos rois de réserver pour leur bouche le vin de Coucy que vous voyez figurer ici en seconde ligne après le célèbre saint-pourçain.

« Labruyère Champier, qui écrivait au XVIe siècle (*De re cibaria*), ne tarit pas sur le chapitre des vins de l'Ile-de-France, qu'il nomme *vins français*. D'après lui, aucune espèce de vin ne convient mieux aux convalescents, aux bourgeois, aux savants, en un mot, à toutes les personnes qui ne font pas un travail manuel. « Ils n'ont pas, dit-il, l'inconvénient de dessécher le sang, comme ceux de Gascogne, de porter à la tête comme ceux de Château-Thierry et d'Orléans, ni d'occasionner des obstructions et des humeurs comme ceux de Bordeaux. » Il ajoute que le vin de Bourgogne lui-même, quand il a perdu toute âpreté et qu'il est en sa bonté, égale à peine les vins français.

« Baccius, dans son traité des vins (1596), déclare que « les vins des environs de Paris ne le cèdent à aucun canton du royaume. »

« Cette réputation des vignobles de l'Ile-de-France dura plus de douze siècles.

« Ils ne commencèrent à perdre leur faveur que sous François Ier, qui mit à la mode les vins colorés et vigoureux du Midi... Et pourtant le bon roi Henri avait conservé un goût singulier pour le suresnes; il n'en buvait guère d'autre à ses repas. »

***

Ces explications et bien d'autres que je dus donner à la demoiselle de Tancé sur cette intéressante matière de la vieille cuisine française nous conduisirent jusqu'à la fin du repas.

Je vis avec plaisir que nos convives faisaient grand honneur aux mets anciens qui leur étaient servis. Chaque fois que le maître queux remportait triomphalement son plat vide, Sigismond m'adressait un coup d'œil d'intelligence et souriait de plaisir dans sa barbe noire.

Lorsque ce défilé varié et original fut terminé, lorsque l'on eut mangé les oublies et bu le grenache, les pages revinrent avec leurs bassins d'argent et leurs aiguières pleines d'eau rose.

Ils arrosèrent du liquide parfumé les doigts des convives, puis chacun de nous donna la main à sa

dame, et nous passâmes dans la *chambre de parement*.

***

Cette vaste salle, aux lambris de chêne curieusement fouillés et dorés, tendue de tapisseries à personnages, était éclairée par de grands lustres en cuivre poli.

Des jeux furent apportés, puis bientôt, les musiciens italiens ayant reparu, les échecs et les dés furent abandonnés, et les jeunes gens, guidés par Sigismond et la jeune comtesse, s'essayèrent aux danses du temps passé.

Mais le repas s'était prolongé un peu tard; bientôt la grande horloge placée dans le fond de la salle sonna minuit.

— Mes amis, dit alors Sigismond, voici l'heure de Cendrillon. La journée moyen âge est terminée; je ne veux pas vous condamner plus longtemps à la *pavane* et au grave *menuet*.

— Une valse! une valse! s'écria le jeune baron de Nocey en s'adressant aux musiciens.

Ceux-ci, sur un signe de maître de la maison, interrompirent aussitôt l'air majestueux de la pavane qu'ils jouaient et commencèrent une valse de Strauss au rhythme entraînant.

Mais, malgré ses refrains modernes, les costumes de soie et de velours gardés par les danseurs conservèrent à cette fête charmante son cachet ancien et pittoresque et lorsque, aux premières lueurs du jour, nous nous séparâmes, il n'y eut qu'une voix pour applaudir à l'ingénieuse idée du comte Sigismond et pour le remercier de la délicieuse journée qu'il nous avait fait passer à Montrambert au milieu des souvenirs d'une autre âge.

HENRY CAUVIN.

PENSÉES

Pour des hommes, un concurrent n'est qu'un concurrent; mais pour des femmes une rivale est un monstre.

L'avarice chez le jeune homme est de la neige qui commence à tomber en mai et juin : que sera-ce lorsque viendra l'hiver?...

CHRONIQUE

« Aux vertus qu'on exige d'un domestique, connaissez-vous beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?... »

Ainsi dit Figaro dans la célèbre comédie de Beaumarchais. Nos lycéens des hautes classes — nos rhétoriciens et nos *philosophes*— disent à peu près la même chose, avec une légère variante : « A la science qu'on exige aujourd'hui des bacheliers, il n'y a pas beaucoup de professeurs qui fussent dignes d'être bacheliers... »

Entre nous, ces pauvres garçons qui *piochent* l'examen qu'ils passeront dans quinze ou vingt jours n'ont pas tout à fait tort : le programme du baccalauréat ressemble à une véritable encyclopédie, et j'ai entendu maintes fois des universitaires fort érudits déclarer qu'ils ne se chargeraient pas de répondre à brûle-pourpoint sur toutes les questions qu'ils ont le droit de poser aux infortunés candidats.

Je me hâte de dire que, dans la pratique, le programme devient infiniment moins féroce qu'il n'en a l'air : les professeurs de la Sorbonne et leurs collègues des autres facultés de France connaissent généralement la distance qui sépare la science du pédantisme : ils évitent les questions par trop érudites; mais, quand ils veulent être un peu méchants, il leur suffit de poser une question élémentaire pour que le bachelier en herbe se déconcerte presque à coup sûr.

Petit-Jean dit, dans *les Plaideurs* de Racine :

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. »

C'est précisément ce que les candidats au baccalauréat savent le plus mal.

J'ai eu un vieux professeur qui nous disait sans cesse : « Surtout, messieurs, gardez-vous bien de croire que vous savez *ce que tout le monde sait.* »

Et le brave homme avait raison : les trois quarts des candidats ne se donnent pas la peine de *revoir* les éléments, et bon nombre d'entre eux n'ont pas même pris la peine de les *voir* une fois.

La plupart des écoliers ont plus ou moins appris par cœur la fable du *Lièvre et la Tortue;* mais bien peu en ont fait leur profit. Il n'est pas un élève de sixième ou de cinquième qui songe que sa leçon et son devoir du jour doivent lui servir au moment de cette redoutable épreuve qui s'appelle le baccalauréat : on se rit du thème grec, on se moque de la version latine; et cependant tu auras ta revanche, ô thème grec! l'heure de tes représailles sonnera, ô version latine!

Six mois avant l'examen, le futur candidat, au milieu de ses rêves, verra planer sur sa couche les ombres irritées de Claude Lancelot, de Lhomond et de Rollin; alors, comme le lièvre, il prendra sa course : il se jettera effaré dans le *Jardin des racines grecques;* il trébuchera dans Cornélius Népos, fera la culbute dans Tacite et soutiendra des luttes épiques avec Virgile ou Lucain.

Et pourquoi tout cela?... Pour avoir ignoré ce principe, qu'il faut faire chaque chose en son temps. Alors on tente de refaire en quelques semaines les études de plusieurs années; on feuillette hâtivement le *Manuel;* on s'adresse enfin aux *préparateurs.*

Dans une comédie qu'on jouait récemment sur l'un de nos théâtres de genre, on voyait un préparateur d'examens qu'une grande dame faisait appeler pour

achever l'éducation de son fils et le mettre en état d'obtenir le bienheureux diplôme...

— Et quand pensez-vous, monsieur, demande ingénument la maman, que nous obtiendrons cet heureux résultat?

— Eh! mon Dieu, madame la baronne, répond le répétiteur avec aplomb, dans peu de temps, je vous assure... Six semaines ou deux ans!

Tous les *répétiteurs* ne répondent pas avec cette franchise; mais je n'ai nulle envie de faire affront à leur docte ou doctorale corporation. Et puis ils peuvent toujours nous riposter par cette objection : « Chacun fait ce qu'il peut : nous ne vous promettons ni des esprits d'élite ni des esprits d'une solide culture; mais vous voulez des bacheliers, nous vous en donnerons presque à jour et à heure fixes. »

Les marchands de poulardes du Mans ont inventé la *gaveuse*, cette machine qui entonne bon gré, mal gré, la pâtée dans le gosier de la volaille la plus récalcitrante : nos préparateurs de baccalauréat savent aussi le moyen d'inculquer bon gré, mal gré, l'orthographe, la version et même le discours latin dans l'organisme du plus récalcitrant des candidats.

Faire produire un discours latin à un *cancre* (passez-moi le mot) qui sait à peine décliner *rosa*, la *rose*, ou *Dominus*, le *Seigneur*, c'est, à première vue, un problème assez ardu; et cependant il s'est trouvé pour le résoudre un homme de génie qui a fait école : — il a inventé le *Cahier d'expressions*.

Tous les discours latins se réduisent à peu près à trois catégories, ou peu s'en faut : discours militaire, discours académique, discours judiciaire. Le *préparateur* fait recueillir à ses élèves un certain nombre de phrases qui peuvent s'adapter à chacune de ces espèces de discours; il ne s'agit plus que de souder tant bien que mal les phrases entre elles. On arrive ainsi à des produits d'éloquence latine qui équivalent à ce que vaudrait en français un discours qui serait fabriqué avec des extraits de Montaigne, de Rabelais, de Bossuet, mélangés de Paul de Kock, et des articles du *Figaro* ou de *la Lanterne*. Pourvu qu'il n'y ait ni solécismes ni barbarismes dans ce coq-à-l'âne, le candidat peut être déclaré admissible. Reste l'épreuve orale...

Ah! l'épreuve orale! c'est là le cap difficile à franchir; c'est là que les tricheries deviennent impossibles; et alors apparaît trop souvent dans toute sa nullité, dans toute sa misère intellectuelle et morale, ce malheureux être qu'on appelle un candidat au baccalauréat. Il faut que les murs de la Sorbonne soient terriblement sourds ou qu'ils soient bâtis d'un bien indestructible ciment pour avoir résisté à toutes les choses qu'ils ont entendues. Certaines réponses de candidats sont restées légendaires et passeront à la dernière postérité.

M. Louis Veuillot raconte quelque part, à ce sujet, une bien jolie anecdote.— Un garçon de dix-huit ans subissait l'examen qui fait les bacheliers ès lettres. Il avait répondu parfaitement, lorsqu'un examinateur, ouvrant au hasard le manuel des questions, tombe sur le paragraphe relatif à l'établissement du christianisme. L'examinateur demanda au jeune candidat s'il savait ce qu'était saint Paul :

— Oui, monsieur, c'était un apôtre.

— Dites-moi ce qu'a fait saint Paul.

— Dame!... monsieur, il a... il a écrit.

— Très-bien! Et qu'a-t-il écrit?

— Il a écrit... il a écrit... sur l'Église, dame!

— C'est cela. Et pourriez-vous me citer quelque trait de sa vie?

— Quelque trait de la vie de saint Paul, monsieur?

— Oui; ne connaissez-vous pas un trait, une circonstance remarquable?

— Dame! monsieur...

— Par exemple, saint Paul ne gardait-il pas les habits des Juifs pendant que ceux-ci lapidaient...

— Ah! oui, monsieur, il gardait les habits des Juifs pendant qu'ils lapidaient Jésus-Christ!

Comme vous le voyez, le candidat qui suit ses propres inspirations cède parfois à d'étranges fantaisies; mais non moins étranges sont celles du candidat qui prête l'oreille aux complaisants avis de l'auditoire.

Jugez-en par ce fragment d'une charmante lettre d'Ozanam à l'un de ses amis :

« Je vous écris à la Sorbonne, au milieu des candidats au baccalauréat, pendant que nos collègues interrogent.

« — Quelle est l'assemblée qui précéda les États généraux de 1789?

« L'auditoire souffle : Les *notables*.

« Le candidat. — Monsieur, c'est l'assemblée des *notaires*.

« L'examinateur. — Monsieur, vous saurez mieux l'histoire du siècle de Louis XIV. Comment se nommait ce surintendant des finances, célèbre par ses malheurs?

« L'auditoire souffle : Fouquet.

« Le candidat : Monsieur, il s'appelait Fould! »

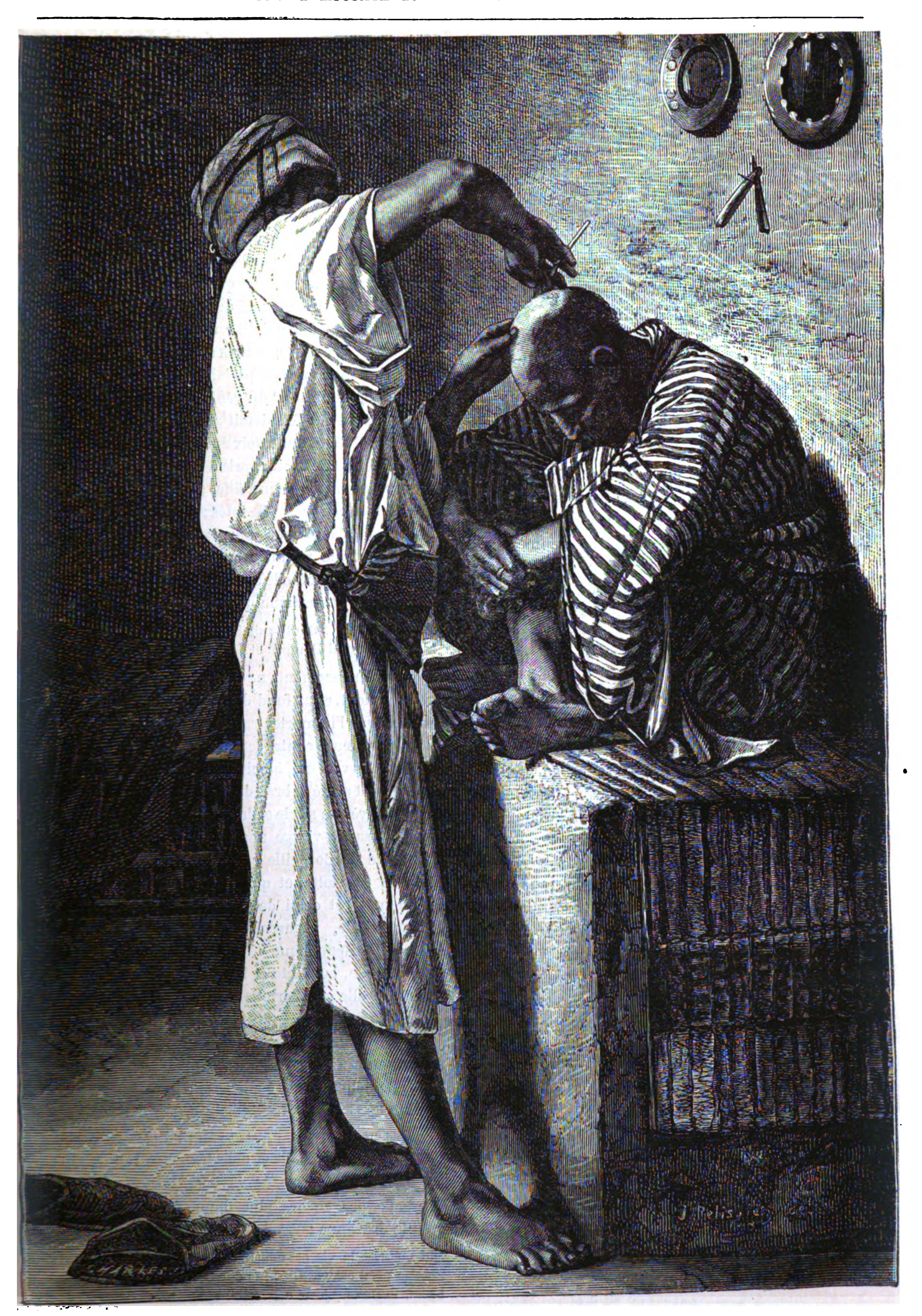
ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Barbier turc, tableau de M. Bonnat. (D'après une photographie de M Goupil.)

LE BARBIER TURC

—

C'est bien le moment, à propos du *Barbier turc*, de dire aussi son mot sur le grand et irrémédiable effondrement de cette puissance asiatique devenue européenne par une conquête qui ressemble à une répétition des *Mille et une Nuits* et qui n'a pas duré moins de quatre cents ans! Il ne faut pas s'y tromper : dès l'instant où, la faveur a quitté ses armes, la Turquie n'a plus monté. Depuis 1718, reculant devant l'Autriche, elle a commencé à descendre; elle ne s'est plus arrêtée, c'est une chute continue, comme inéluctable, au dénouement de laquelle nous assistons bien malgré nous.

Il existe ainsi, sur notre terre, des mouvements de peuples qui semblent dictés par une force irrésistible.

Chez tous les peuples européens, la civilisation a pris des proportions considérables; chez les Turcs, elle est inconnue. L'échoppe du barbier, que nous montre Bonnat, est toujours nue et délabrée comme sous Soliman I[er] : une chemise de coton, une courroie de cuir autour des reins, un bout de châle sur le crâne, et voilà le client et le patron habillés. Leurs babouches éculées ne coûtent pas plus cher. Au moins font-ils eux-mêmes cette loque de coton qui les couvre? Non; ce sont les *giaours*, les autres peuples, qui prennent ce soin et qui leur vendent le peu dont ils ont besoin.

De cette indolence résulte nécessairement un appauvrissement successif. Si peu que l'on prenne, chaque jour, dans un sac même énorme, il se videra. C'est le phénomène qui a tué et tue la Turquie... au profit des peuples actifs et producteurs.

Pauvre barbier! je suis sûr que le rasoir que tu promènes avec tant de désinvolture sur le crâne étroit de ton client est de fabrique anglaise! Cela dit tout. Va, l'heure a sonné; tu reprendras bientôt le chemin de l'Asie, d'où tes grands-pères sont sortis. Venu des rives de l'Oxus, tu retourneras aux vastes plaines nues et rôties par le soleil, jusqu'à ce qu'un jour ces régions elles-mêmes s'éveillent du sommeil mortel où les a ensevelies Mahomet. Comment? je n'en sais rien. Mais la terre entière est vouée au changement. Ce fait évident se manifestera-t-il par une évolution simultanée ou successive de civilisations diverses? Dieu seul le sait; mais l'homme a été créé perfectible, et il marchera en avant dans la voie indiquée par son Dieu!

Oncle Tobie.

CHARLOTTE DE CORDAY

(D'APRÈS LES DERNIERS DOCUMENTS)

(Voir p. 218, 226 et 247.)

—

VI

CONCLUSION.

Pendant le cours de son procès, dans ses interrogatoires comme dans ses lettres, M[lle] de Corday ne cessa pas de revendiquer l'entière responsabilité de son acte; elle dit hautement que, pour le concevoir et l'accomplir, elle n'avait subi aucune influence et que son bras n'avait fait qu'obéir à l'inspiration de son propre cœur. Pourtant elle avait un complice, une voix qui depuis longtemps lui parlait avec la double puissance de la paternité et du génie, l'inspirait, la poussait à son insu et affermissait au fond de son âme la terrible résolution. Cette voix était celle du grand Corneille. Enfant, elle avait appris à lire dans les œuvres de son grand-oncle. Jeune fille, elle en avait approfondi les incomparables beautés; elle avait admiré la mâle énergie et le relief vigoureux de ses personnages, prêté une oreille attentive aux fiers accents de ses héroïnes; en un mot, elle avait un vrai culte et comme une religion domestique pour celui

. . . . dont la main crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Quels retentissements ne durent pas avoir dans un pareil moment, et au fond d'une âme ainsi préparée, les appels que l'immortel tragique ne cesse d'adresser aux grands cœurs contre les tyrans de la liberté et de la patrie! Ces vers qui, à peine éclos, avaient embrasé le courage et armé le bras des héroïnes de la France, devaient, après un siècle et demi, produire un effet tout semblable sur la vierge normande. Il est surtout un personnage de Corneille qui dut agir vivement sur l'esprit de Charlotte, et qui peut-être a déterminé sa résolution. C'est celui de cette Émilie que Balzac, au XVII[e] siècle, regardait comme « possédée du démon de la République », qu'il nommait « la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie ». L'analogie entre elle et Charlotte de Corday est frappante et se révèle par mille traits éclatants. Charlotte voulait d'abord immoler Marat sur la cime de la Montagne, comptant bien ensuite être déchirée par le peuple qu'elle délivrait. N'a-t-elle pas dû se dire, comme l'héroïne de Corneille :

D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
L'issue en est douteuse et le péril certain.

N'a-t-elle pas encore plus d'une fois répété avec l'amante de Cinna :

Qui méprise la vie est maître de la sienne;
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;
La vertu nous y jette et la gloire le suit...

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie et non pas ton honneur.

. . . .

Et dans les vers suivants que prononce Cinna, n'a-t-elle pas, au lieu du portrait d'Auguste, dû reconnaître celui du monstre qui demandait trois cent mille têtes pour affermir la Révolution?

Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome
Et son salut dépend de la perte d'un homme
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre affamé de tout le sang romain.

On connaît enfin la réponse de Charlotte à Montané, qui lui faisait remarquer qu'elle avait employé pour pénétrer jusqu'à Marat *un moyen qui tient de la perfidie.* « Je conviens, dit-elle, que ce moyen n'était pas digne de moi; *mais ils sont tous bons pour sauver son pays.* » Cette réponse ainsi que le mot emprunté par elle à Raynal : *On ne doit point la vérité à ses tyrans*, ne sont-ils pas directement inspirés de cette parole cornélienne :

La perfidie est noble envers la tyrannie?

Il serait aisé de multiplier ces rapprochements. Ce qu'on vient d'entendre suffit sans doute pour montrer que la lecture de Corneille a pu, a dû avoir une influence décisive sur la résolution de Mlle de Corday. On peut l'affirmer sans craindre de se livrer à des conjectures hasardées, c'est surtout dans les œuvres du grand tragique que la jeune Normande a puisé l'exaltation extraordinaire de son âme; c'est là, plus encore que dans Raynal ou Rousseau, qu'elle a appris à aimer par-dessus toute chose la liberté et la patrie, et à exécrer leurs persécuteurs et leurs tyrans. C'est l'esprit de son grand ancêtre qui l'a inspirée, qui l'a soutenue au moment où elle a quitté la maison hospitalière de Mme de Bretteville, où elle a pénétré dans l'antre de la rue des Cordeliers; qui lui a donné le courage dont elle a fait preuve après le sanglant sacrifice, quand elle a été terrassée par le portefaix Lebas, foulée aux pieds par la femelle du tigre et menacée par la rage populaire; c'est lui qui a dicté l'énergique précision de ses réponses et commandé ce calme, cette douceur intrépide auxquels Chauveau-Lagarde ne craignait pas de rendre publiquement hommage, et qui l'accompagnèrent depuis le Tribunal révolutionnaire jusqu'à l'échafaud. Charlotte, on le sait, est morte sans avoir conscience de l'énormité de son acte, souriant à la foule qui hurlait autour de la fatale charrette, « jouissant délicieusement de la paix » qu'elle croyait avoir rendue à la France, et persuadée qu'elle avait accompli une œuvre méritoire et sainte.

En ceci elle se trompait, il ne faut pas hésiter à le proclamer. Elle a été victime d'une double erreur, d'une erreur politique et d'une erreur morale.

Son erreur politique a été de croire qu'un coup de poignard peut trancher une situation aussi facilement que la vie d'un homme. La mort de Marat, loin de rendre la paix à la France, loin d'enrayer le char de la Terreur, n'a fait que précipiter sa course et donner une activité nouvelle à l'horrible machine qui fonctionnait sur la place de la Révolution. Ce n'est pas tout : le hideux rédacteur de *l'Ami du peuple* fut, en quelque sorte, consacré par le coup qui le frappait. Mort de la lèpre dont il était rongé, il eût été bientôt enseveli dans une tombe méprisée. Assassiné, il passa à l'état de demi-dieu. Chénier prononça son oraison funèbre; le pinceau de David le transfigura; son cœur, déposé dans une urne précieuse, fut invoqué dans une tragédie sacrilége : « O sacré cœur de Jésus! ô sacré cœur de Marat! » Il est vrai que le vent tourna et que « l'immondice, comme parle Chateaubriand, versée de l'urne d'agate dans un autre vase, fut vidée à l'égout ». Mais derrière le cadavre de l'ignoble victime on vit bientôt se dresser une figure plus sinistre encore. A Marat succéda Hébert. Après *l'Ami du peuple, le Père Duchêne.*

Quant à l'erreur morale, est-il besoin d'y insister et de faire remarquer qu'elle repose tout entière sur une idée antichrétienne et sauvage, celle du tyrannicide, et sur une maxime aussi fausse que pernicieuse : *La fin justifie les moyens?*

Charlotte se trompa d'arme. L'épée de Jeanne d'Arc convenait mieux à sa taille que le poignard de Judith, et peut-être eût-elle mieux servi sa vengeance.

Avec quelle ardeur tous ceux qui avaient un cœur libre et une âme généreuse n'auraient-ils pas suivi la noble et vaillante fille déployant contre les bourreaux de la Convention le drapeau insurrectionnel? Qui aurait hésité d'obéir à son signal? Qui n'aurait recherché l'honneur d'être armé de sa main, la gloire de combattre à ses côtés? Peut-être alors, en raison même de son nom, de sa parenté, de ses relations, de ses sentiments personnels, eût-elle pu, ce que n'a pu nul autre, réunir les débris de la Gironde aux forces de la Bretagne et de la Vendée, rapprocher les troupes de Wimpffen et de Puisaye des soldats de Bonchamps et de Charette; en un mot, confondre sous un même étendard et dans une même pensée libératrice tous ceux dont le cœur battait d'un de ces deux amours qui, pour le repos et le bonheur de la France, n'auraient jamais dû être désunis : l'amour du roi et l'amour de la liberté.

G. DE CADOUDAL.

LE LIVRE D'UN PÈRE

PAR M. V. DE LAPRADE

Un livre aussi bien fait pour tous les foyers chrétiens que celui qui vient d'être publié par M. de Laprade ne saurait être passé sous silence dans *la*

Semaine des familles; et, entre tous les ouvrages du poëte, c'est celui que nous sommes le plus disposé à louer et à recommander. C'est bien, selon les expressions de M. Stahl dans une courte préface, le premier livre dont on pourra dire qu'il a été senti, écrit entièrement pour les enfants. Les enfants ne sont pas seulement le sujet, ils sont l'objet de ces quarante-quatre pièces de formes et de mesures variées, qui nous offrent une suite d'aimables, de touchantes, de grandes et généreuses leçons données par un père souffrant sous le double poids de l'âge et d'un mal presque incurable, et qui n'a plus d'autres joies que de suivre avec les yeux de l'âme, plus encore qu'avec les yeux du corps, les phases si diverses de l'enfance, de la jeunesse, de l'adolescence de ses chers descendants.

Il a été donné à M. de Laprade d'exprimer dans un noble langage, intelligible pour tous, ce que tous les pères de famille voudraient avoir pensé, voudraient avoir dit à ces heures sérieuses qui marquent dans l'existence et dont l'enfant fait homme se souvient toujours.

Les deux premières pièces : *le Petit Garde-Malade* et *l'Enfant grondé*, ont une grâce mélancolique et touchante qui se retrouve dans beaucoup d'autres pièces. La douceur qu'éprouve le pauvre malade à recevoir les soins et les caresses de ses petits-enfants, et la joie, le légitime orgueil des petits gardes-malades sont parfaitement rendus dans la pièce intitulée :

LE PETIT MÉNAGE DU PÈRE.

Un petit doigt frappe à ma porte,
J'en connais le son argentin :
« Entrez ! » je sais que l'on m'apporte
Mon bonheur de chaque matin.

Les voilà ! toujours les premières
A remplir ce joyeux devoir.
On entend là-bas les grands frères
S'ébattre en leur bruyant dortoir.

Mais en avril comme en décembre,
Toujours épiant mon réveil,
Les deux sœurs entrent dans ma chambre,
Plus exactes que le soleil.

Et, si noire que soit la brume,
A leur sourire familier
Une vive clarté s'allume
Dans mon cœur, dans mon atelier.

Ma nuit, ma triste nuit s'envole;
Leur voix douce m'a raffermi
Avec cette simple parole :
« Père, avez-vous un peu dormi ? »

Longtemps je les garde embrassées;
Et quels bons rires entre nous !
Mais voilà mes deux empressées
Qui s'échappent de mes genoux;

Car on veut tout remettre en place,
Livres, papiers, tout l'attirail,
Pour que l'ordre et la bonne grâce
Ornent ma table de travail.

L'encrier, garni de ses plumes,
M'invite et prend un air charmant;
Sur mes rayons, les gros volumes
S'alignent par enchantement.

Sur les bronzes de l'étagère,
Sur les cadres d'or du trumeau,
Comme une hirondelle légère
On fait voltiger le plumeau.

La bruyère en sa porcelaine,
Le tapis et ses larges fleurs,
Le blason du coussin de laine,
Tout reprend de vives couleurs.

Et, tandis qu'on passe et repasse,
Sur mes genoux, en fredonnant,
On revient, et vite on embrasse
Le front du père rayonnant.

Moi, j'ai vu fuir, sous ces doigts d'ange
Les spectres de ma longue nuit;
Mon esprit goûte un calme étrange
Dans la chambrette qui reluit.

Il ne reste en mon âme entière
Plus une crainte et plus un deuil,
Pas plus qu'un grain de poussière
Sur le bois de mon vieux fauteuil.

Durant tout ce petit ménage
Qu'on achève avec tant d'amour,
Le poëte a repris courage
Pour son labeur de chaque jour.

Avec mes douces visiteuses,
Chez moi le soleil et l'espoir,
La verve et les rimes heureuses,
Tout revient pour jusqu'à ce soir.

Il m'est resté de leur passage,
A moi qui me sentais si vieux,
Avec la fermeté d'un sage,
Les ardeurs d'un jeune amoureux.

J'ai retrouvé toute ma flamme
Et toute ma sérénité,
Et je bénis du fond de l'âme
Les muses qui m'ont visité.

Cette pièce n'est-elle pas un petit chef-d'œuvre de réalisme relevé d'idéalisme ?

La Sœur aînée offre de touchantes leçons sur la reconnaissance et sur l'amitié fraternelle.

LA SŒUR AINÉE.

Elle avait ses cinq ans à peine,
Qu'on admirait dans la maison,
Dans la maison bruyante et pleine,
Sa bonne humeur et sa raison.

Toujours à bien faire occupée,
Ferme et vaillante avec douceur,
Elle aimait, au lieu de poupée,
Elle aimait sa petite sœur.

Elle veillait à ses toilettes
Comme une petite maman,
Présidait aux jeux, aux emplettes,
Aux surprises du jour de l'an.

Elle arrangeait l'affreux bagage
Des grands frères désordonnés,
Et de jolis nœuds, son ouvrage,
Leurs cous rétifs étaient ornés.

Qu'on perdît un livre d'étude,
Cahier, canif et cætera,
On disait sans inquiétude :
« Bah ! Hélène le trouvera ! »

Faisant moins de bruit que personne,
A peine elle avait entendu,
Au négligent qui l'abandonne
Elle apportait l'objet perdu ;

Et parfois, dans les cas suprêmes,
A ses yeux vifs ayant recours,
Le père et la maman eux-mêmes
Avaient besoin de son secours.

Mais c'est quand vint le petit frère,
C'est alors qu'il fallait la voir :
Comme elle était heureuse et fière,
De bercer l'enfant chaque soir !

Alors elle était grande et sage,
Bonne aux plus sérieux emplois ;
Ce n'était point un badinage,
Elle avait sept ans cette fois !

Quelle prudence maternelle,
Aux premiers pas du gros bébé !
Jamais en trottinant près d'elle
Le cher petit n'était tombé.

Qu'on le taquine ou qu'on le gronde,
On verra si la bonne sœur,
La servante de tout le monde,
Sait résister à l'oppresseur !

Se dressant de toute sa taille
Et le cachant contre son sein,
Elle est prête à livrer bataille :
La poule défend son poussin.

Si vous n'aimiez pas votre Hélène
Après un passé si touchant,
Votre âme serait bien vilaine,
Paul, et vous seriez bien méchant !

Mais des soins et de l'amour tendre,
Cher petit, déjà coutumier,
A la chérir, à la défendre,
Tu seras toujours le premier.

C'est notre jeune providence,
Nous puisons tous à ce trésor ;
On aime, on vante sa prudence ;
Toi, tu la vantes plus encor.

Elle fut ta petite mère,
Et tu vois comme elle s'y prend
Pour être douce à son vieux père ;
Tu vois les soins qu'elle me rend.

La voilà grande et presque femme,
Et ceux-là seront trop heureux,
Qui, nous ôtant cette chère âme,
Se la partageront entre eux.

Aimez-la bien, la sœur aînée,
Retenez-la dans notre nid ;
C'est pour vous qu'elle nous est née,
Et votre père la bénit.

Dans la touchante pièce intitulée *Remords*, l'amour filial est invité à se montrer toujours hautement, chaleureusement aux regards du père pendant qu'il peut encore jouir de cette tendresse et prodiguer aussi la sienne :

Parlez-moi souvent, bien souvent,
Chers petits, venez tout me dire :
Ce que vous voyez en rêvant,
Ce qui vous fait pleurer ou rire.

Votre amour n'est pas un secret,
Qu'il me parle et que je le voie ;
Plus tard vous auriez le regret
De m'avoir privé d'une joie.

Parlez-moi, ne me cachez rien.
Vous n'avez pas peur, je l'espère ?
Jamais, quand il vous aime bien,
On ne parle assez à son père.

Les mêmes sentiments sont rendus avec plus de force encore et plus d'originalité dans les stances à un grave écolier :

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez ! c'est le commencement ;
Aimez sans honte et vaillamment,
Aimez tous ceux qu'il faut qu'on aime.

Mais il est trop peu généreux
D'aimer tout bas et bouche close.
A ceux que l'on veut rendre heureux,
Des souhaits que l'on fait pour eux
Il faut dire au moins quelque chose.

Les vrais bons cœurs sont transparents ;
On y voit toute leur tendresse.
Ah ! chers petits indifférents,
Gâtez un peu vos vieux parents.
Leur bonheur est dans vos caresses !

C'est beaucoup d'avoir la bonté !
Montrez-la bien, qu'on en jouisse !
Il faut que, dès avant l'été,
En fleurs de grâce et de gaîté
Votre bon cœur s'épanouisse.

Voyez : dans le meilleur terrain,
Parmi les blés hauts et superbes,
C'est Dieu qui mêla de sa main
Le bluet d'azur au bon grain,
Le pavot rouge à l'or des gerbes.

Vous, ainsi savants, mais joyeux,
Charmez la maison paternelle.
Quand on a le sourire aux yeux,
A la lèvre un mot gracieux,
La vertu même en est plus belle.

Mais cette tendresse sortie du cœur du père avec tant d'expansion et de douce familiarité n'affaiblira-t-elle pas son autorité ? n'amollira-t-elle pas les enfants ? Non, il n'y a pas lieu de concevoir cette crainte, parce que, chez M. de Laprade, le chrétien et l'homme d'honneur se révèlent encore plus grands que le père ne s'est montré tendre et dévoué. Cet homme dont le cœur pourrait paraître susceptible de faiblesse s'efforce de faire vibrer dans l'âme de ses enfants toutes les fibres du patriotisme le plus déterminé, du courage le plus mâle et le plus intrépide, du dévouement le plus

absolu à tous les plus héroïques devoirs. Dans la pièce intitulée *le Petit Soldat*, il s'écrie avec une simplicité aussi chrétienne que stoïque :

Tu seras soldat, cher petit;
Tu sais, mon enfant, si je t'aime!
Mais, ton père t'en avertit,
C'est lui qui t'armera, lui-même.

Quand le tambour battra demain,
Que ton âme soit aguerrie,
Car j'irai t'offrir de ma main
A notre mère la Patrie.

. . . .

Sois fils et frère jusqu'au bout,
Sois ma joie et mon espérance,
Mais souviens-toi bien qu'avant tout,
Mon fils, il faut aimer la France.

Elle a subi le grand affront;
Mais Dieu veut qu'elle se relève :
Nos écoliers la vengeront
Et par l'esprit et par le glaive.

Oui, nos fils feront leur devoir;
Fais d'abord celui de ton âge :
On acquiert, quand on sait vouloir,
Et la science et le courage.

Travaille en silence, obéis,
Apprends à tout souffrir sans larmes ;
Et plus tard, servant ton pays,
Tu seras ferme sous les armes.

Sache applaudir de bonne foi
Le mérite qu'on te préfère ;
Si d'autres l'aiment plus que toi,
Tant mieux pour la France, ta mère !

Garde la devise des tiens,
De ton aïeul qui fut mon maître,
Et redis comme nos anciens :
« Il vaut mieux être que paraître. »

Vous serez soldats, chers enfants!
Peut-être, après mainte souffrance,
Un jour, vaincus ou triomphants,
Il faudra mourir pour la France.

Alors je serai, grâce à Dieu,
Là-haut où ma mère est allée;
Mais mon âme avec vous au feu
Redescendra dans la mêlée.

Voilà certes un noble et viril langage, que nous retrouvons plus accentué encore dans la pièce intitulée : *Soyez des hommes*. Le poëte semble se défendre de cette rêverie sentimentale où parfois il s'est laissé aller et où il conduit lui-même ses jeunes auditeurs :

J'ai trop souvent, mes doux lecteurs,
Parmi les bruyères fleuries,
Parmi les bois, sur les hauteurs,
Conduit vos jeunes rêveries.

Le poëte et le père voulait faire aimer et adorer Dieu en le montrant dans le calme des forêts, dans toutes les merveilles de la création, mais il reconnaît que

Ce Dieu nous appelle aujourd'hui
Autre part que dans la nature:
Il nous faut, pour marcher à lui,
Revêtir une forte armure.

Notre poste est dans les cités,
Dans ces combats à toute outrance
Où l'on blesse des deux côtés,
O Christ! votre soldat... la France.

Élevez vos cœurs et vos yeux
Vers les sommets de notre histoire;
Saluez l'œuvre des aïeux
Et leurs noms rayonnants de gloire.

Pour exciter votre vigueur,
Nourrissez-vous de leurs exemples;
Humbles comme eux près du Seigneur,
Soyez fiers au sortir du temple.

Fuyez, oubliez pour toujours,
Tout prêts à de sanglants baptêmes,
Les fleurs, les chansons, les amours,
Mes chères Alpes elles-mêmes;

Le bleu des lacs si doux à voir,
Les bois, ma vieille idolâtrie,
Tout ce qui n'est pas *le devoir*,
Tout ce qui n'est pas *la patrie!*

Ne soupirons plus mollement;
Fuyons toute lyre enivrante ;
Arrière le faux sentiment!
Place à la foi ferme et vivante!

Il faut de plus mâles sauveurs
Dans l'affreux orage où nous sommes;
Nous avons eu trop de rêveurs:
Soyez des hommes!

Nos Morts nous aident, *Morts pour la patrie*, *l'Escalade*, sont sur le même ton, rendent les mêmes accords virils et généreux.

Ceux qui s'inspireront des poétiques leçons de M. de Laprade seront donc de tendres fils, de bons chrétiens, de généreux citoyens, et cette saine et fortifiante lecture ne sera pas moins utile aux parents qu'aux enfants.

Pendant longtemps on ne pouvait louer qu'avec certaines réserves les poésies de M. de Laprade. Leur principal mérite était d'élargir le sentiment de la nature; mais l'adoration de la nature y avait d'abord trop d'analogie avec le panthéisme indien, qui absorbe l'homme dans la création. Dans *Psyché*, dans *Éleusis*, dans *Odes et Poëmes*, le spiritualisme n'était jamais qu'à l'état latent. Peu à peu le poëte apprit à voir, à connaître, à aimer l'Auteur de la nature; des régions obscures d'une philosophie incertaine, il s'éleva jusqu'aux sphères lumineuses de la vérité catholique. Enfin il revint aux idées de sa pieuse mère dans *les Poëmes évangéliques*, publiés en 1850. Les *Symphonies* (1855), les *Voix du silence* (1865) marquèrent un progrès continu dans la foi comme dans le talent du poëte. *Le Livre d'un père* est le testament glorieux du chrétien et du Français, d'autant meilleur Français qu'il est meilleur chrétien.

FRÉDÉRIC GODEFROY.



LA COURTILIÈRE

Tout n'est pas rose dans le métier d'horticulteur: tantôt il a à lutter contre des pluies excessives, tantôt ses plantes de prédilection sont brûlées par une longue sécheresse. Ce n'est pas tout. Il lui faut encore compter avec les insectes qui souvent causent les plus grands dégâts dans ses cultures.

Parmi ceux-ci, il en est un justement redouté, c'est la *taupe-grillon*, appelée plus souvent *courtilière*, du vieux nom français *courtil*, par lequel on désignait autrefois les jardins.

Classée par les naturalistes dans l'ordre des orthoptères, ses élytres demi-membraneuses sont chargées de nervures; ses ailes sont pliées dans leur longueur; ses pattes antérieures ont la paume élargie comme celle de la taupe; c'est avec cet instrument puissant qu'elle creuse sous terre ses nombreuses galeries.

Dans son développement complet, la courtilière présente une teinte générale brunâtre; sa tête est garnie de deux longues antennes. Chez le mâle, les élytres cachent entièrement les ailes; chez la femelle, au contraire, elles n'en recouvrent qu'une partie.

Les pattes antérieures, éminemment propres à fouir, sont armées d'épines, et agissent comme deux scies rapprochées l'une de l'autre: tandis que l'une fonctionne de haut en bas, l'autre opère de bas en haut.

En sa qualité d'insecte nuisible, la courtilière a été l'objet d'études approfondies: John Curtis l'a fait connaître en Angleterre; en France, Latreille et Féburier ont étudié ses mœurs avec le plus grand soin; aussi sont-elles parfaitement connues aujourd'hui.

Ses habitudes sont nocturnes: elle passe la plus grande partie du jour au fond de son terrier et profite de la nuit pour aller chercher sa nourriture et propager sa race. Elle craint particulièrement le froid, s'enfonce en terre aux approches de l'hiver, reste engourdie pendant toute la mauvaise saison à une profondeur que règlent la consistance du sol et l'intensité de la gelée.

A peine les premières chaleurs du printemps se font-elles sentir, qu'elle remonte près de la surface et allonge son trou verticalement jusqu'à fleur de terre.

Lorsqu'elle n'est plus séparée de la surface du sol que par quelques centimètres, elle pratique un grand nombre de galeries dont plusieurs sont dirigées en pente; toutes viennent aboutir au trou vertical du terrier qui n'a pas moins de 30 à 35 centimètres de profondeur; c'est là qu'il faut aller chercher le nid: il se présente sous la forme d'une cornue.

Plus elle a de trajet à faire pour se procurer des vivres, plus la courtilière multiplie ses galeries; elle fouille très-vite le sol, détruit tous les obstacles qu'elle rencontre sur son chemin, se débarrasse avec ses scies des racines qui la gênent et contourne celles qui sont trop grosses pour être coupées.

Elle ne cesse son travail de mineur que lorsque son but est atteint.

Naturellement, les terres meubles, faciles à percer, sont celles où elle accumule le plus ses galeries; néanmoins, c'est l'abondance ou la rareté du gibier qui en détermine l'étendue; elles se prolongent rarement en ligne droite, et il n'est pas rare de voir dans les potagers des planches entières sillonnées dans tous les sens.

Les naturalistes n'ont pas toujours été d'accord sur le genre de nourriture des courtilières: pour les uns, elles n'attaquaient que les plantes; les autres au contraire les regardaient comme carnassières. Les circonstances jouent un grand rôle dans leur alimentation; chaque fois qu'elles trouvent des insectes à leur convenance, elles leur donnent vigoureusement la chasse et s'en nourrissent presque exclusivement.

Les vers de terre, les larves à consistance molle et dodue leur font-ils défaut, elles se rabattent sur la végétation herbacée.

Si la famine les presse par trop, elles mangent leurs petits. Mais ce sont là des cas extrêmes, qui peuvent être regardés comme des exceptions, bien que le dixième des œufs arrive à peine à l'âge adulte.

Les courtilières multiplient surtout vers la fin d'avril et le commencement de mai dans les années ordinaires.

Elles se tiennent alors fréquemment au bord de leur trou quand le soleil est près de se coucher et font entendre un son qui ressemble au chant du grillon.

Les femelles préfèrent à tous autres les terrains consistants, les sentiers particulièrement, pour y déposer leurs œufs dont la couleur est un peu roussâtre; leur grosseur est celle d'un grain de moutarde. Le trou qui les reçoit est circulaire; la courtilière, après l'avoir creusé, presse la terre en tous sens pour la rendre plus compacte, plus imperméable à l'eau. La ponte est plus ou moins considérable, selon que les chaleurs du printemps sont plus ou moins fortes; elle varie entre cent cinquante et trois cents œufs. La température l'accélère ou la retarde. Les petits sont d'abord tout blancs; ils restent groupés en famille jusqu'à la première mue; leur couleur est ensuite brunâtre. C'est le moment de leur dispersion; chacun d'eux abandonne le terrier commun et va vivre de son côté. Les ailes se montrent avec la quatrième mue; l'insecte n'est tout à fait adulte qu'à la troisième année.

Il n'est pas aussi facile qu'on le croirait tout d'abord de se débarrasser des courtilières; les jardiniers en détruisent bien un certain nombre en bêchant leurs carrés, mais plus d'un potager risquerait fort d'être ravagé, si certains animaux ne venaient au secours de l'homme: taupes, mulots et oiseaux de nuit se char-

gent de faire la police pour nous et de réduire considérablement le nombre de ces ennemis souterrains.

De tous les procédés recommandés pour faire périr les courtilières, il en est peu, convenons-en, qui soient réellement efficaces; on conseille, il est vrai, de verser dans les trous de la courtilière de l'eau de savon et de l'huile de gaz ; mais ce sont là de petits moyens, fort limités d'ailleurs dans leur application ; le procédé le plus économique et qui a le mieux réussi jusqu'à présent consiste à creuser aux premières gelées blanches d'automne des auges dans lesquelles on répand du fumier chaud ; les courtilières trouvent dans ce gîte la chaleur qu'elles recherchent ainsi que les vers dont elles sont très-friandes ; au bout d'un certain nombre de jours, lorsqu'on suppose qu'elles ont gagné cette retraite, on retourne le fumier des auges ; les courtilières sont mises à nu, leur agilité naturelle est bientôt paralysée par le froid extérieur, on s'en débarrasse alors très-facilement.

R. Saint-Victor.

BERNADETTE

—

Qui ne connaît l'histoire miraculeuse de la petite bergère de Bartrès, la simple et douce Bernadette ? et qui, la connaissant déjà, ne prend plaisir à l'entendre redire ?

Sur les bords escarpés du Gave, dans un site absolument solitaire et sauvage, entre la plaine de Tarbes et les grands monts pyrénéens, une grotte irrégulière et bizarre ouvrait sa bouche béante sur le cours d'un joli ruisseau.

Près de là, sur le penchant inculte d'un tertre gazonné, erraient journellement les troupeaux de la petite et pittoresque ville de Lourdes, jetée au pied de l'antique et imprenable forteresse où Charlemagne lui-même n'avait pu pénétrer.



Bernadette.

Quand les pauvres enfants qui servaient de guides aux brebis du pays étaient surpris par l'orage, ils se réfugiaient dans cette grotte et pouvaient s'amuser à cueillir soit les brins de bruyère et les mousses épaisses dont son entrée était tapissée, soit les noisettes et les châtaignes tenant encore aux branches qu'y avait apportées le vent. « Un églantier, poussé dans une anfractuosité, étendait ses longues tiges à la base de cette niche que la nature avait creusée dans la pierre. On nommait ces excavations *la grotte de Massabielle*; en patois du pays, Massabielle signifie *vieux rocher*. »

Au nombre des pastours et pastourelles de la contrée se trouvait une petite fille d'environ quatorze ans, douce, humble, innocente comme les agneaux qu'elle gardait, bien ignorante aussi, — car elle ne savait rien au monde ; même en fait de prières, elle ne connaissait que le chapelet.

A toute heure, soit aux champs, soit au logis, on la voyait égrener son rosaire ; mais, demeurée absolument enfant, le reste de son temps se passait à jouer toute seule avec les cailloux du chemin, ces joujoux naturels du pauvre ; puis, se penchant au bord des torrents de la montagne, elle y jetait des fleurs ou des brins d'herbe, et les suivait des yeux.

Dans son troupeau, — objet principal de son affection, — les derniers nés étaient ses favoris.

— Parmi tous mes agneaux, disait-elle, il y en a un que j'aime plus que les autres.

— Et lequel ? lui demandait-on.

— Celui que j'aime, c'est le plus faible et le plus petit.

Petite et faible elle-même, elle se plaisait à le caresser et à folâtrer avec lui.

Donc, au milieu de ces déserts, la bergère solitaire apprenait ce que le monde n'enseigne point : la simplicité, vertu tant aimée de Dieu. Ce sont les débuts de cette existence inconnue que nous avons voulu rechercher, notre but n'étant pas d'entrepren-

dre ici la relation des miracles de Lourdes et des apparitions dont la sainte Vierge honora, dans la grotte de Massabielle, l'humble enfant dont nous parlons. Ce merveilleux et touchant récit n'est ignoré de personne, et la splendide édition de *Notre-Dame de Lourdes*, rééditée il y a quelques mois, en fait foi.

Nous en détachons le portrait de Bernadette :

« Elle était petite pour son âge, et, bien que ses traits enfantins fussent hâlés par le soleil, ils n'avaient rien perdu de leur délicatesse native. Ses cheveux, noirs et fins, paraissaient à peine sous son mouchoir. Son front, assez découvert, était d'une incomparable pureté de lignes. Sous ses sourcils bien arqués, des yeux bruns — plus doux en elle que des yeux bleus — avaient une beauté tranquille et profonde dont aucune passion mauvaise n'avait jamais troublé la limpidité. C'était l'œil simple dont parle l'Évangile.

« Sa physionomie douce et intelligente plaisait ; cet ensemble possédait un attrait extraordinaire...

« Qu'était cet attrait, j'allais dire cet ascendant et cette autorité secrète en cette pauvre enfant ignorante et vêtue de haillons ? C'était la plus grande et la plus rare chose qui soit en ce monde : la majesté de l'innocence. »

Tel est le portrait de cette humble fille de la montagne, choisie pour de si hautes destinées. La grandeur du miracle est tellement rehaussée par la petitesse du sujet qu'a distingué la grâce céleste, que ce contraste éclatant parle lui-même avec une souveraine éloquence. Il n'y avait qu'un Dieu qui se pût contenter du plus ignorant des interprètes ; il n'y avait que la Reine des cieux qui pût jeter les yeux sur la moindre des créatures terrestres, et qui, pour l'élever jusqu'à elle, consentît à s'abaisser jusqu'à l'enfant du pauvre, à lui apparaître dans sa souveraine et glorieuse bonté, sa divine tendresse, — lui parler, lui sourire... C'est que Bernadette avait reçu à sa naissance ce qui mérite et obtient les faveurs de la sainte Mère de Dieu : un cœur simple et pur.

Mme DE MAUCHAMPS.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÈGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203, 212, 235 et 244.)

XVII (SUITE)

Marjorie pleurait, autant de dépit de s'être laissée prendre qu'à cause des longs retards qu'elle prévoyait maintenant avant d'arriver à la ferme. De plus, la nuit allait tomber, et où la passerait-elle, puisqu'elle ne pourrait parler aux officiers sans attendre quatre ou cinq mortelles heures? En supposant qu'ils la renvoyassent en lui accordant même un permis de circuler, elle allait se trouver au milieu de la nuit loin de la ferme du Majorat et loin de toute demeure amie. Et si on la retenait prisonnière, quelle désastreuse conclusion de son voyage !

De toutes façons, cette aventure était des plus fâcheuses, et Marjorie, tout en y réfléchissant, résolut de tenter de s'échapper.

Ce n'était pas facile, mais l'entreprise pouvait réussir précisément parce qu'elle semblait impossible et parce que les Prussiens, la jugeant telle, ne soupçonnaient pas qu'elle était projetée.

Deux d'entre eux étaient redescendus dans leur trou. Le troisième contemplait la campagne d'un air ennuyé et indifférent. Le quatrième, celui qui savait le français, regardait Marjorie dont l'attitude timide ne faisait guère prévoir des projets de fuite. De plus, elle était vêtue avec une sorte d'élégance, en jeune personne de la ville plutôt qu'en fille de riche fermier. Aussi le Prussien la traitait-il avec certains égards et se défiait-il moins d'elle que d'une paysanne mal habillée. Il la laissait s'abandonner librement au chagrin d'être captive, et se promettait bien de l'interroger avec plus de persistance dès qu'elle aurait séché ses larmes, afin de lui arracher indirectement dans la conversation quelques-unes de ces indications précieuses dont les Allemands tiraient tant de profit pour le succès de leurs opérations militaires.

Mais soudain Marjorie, qui était debout et semblait absorbée par sa douleur, prit sa course à travers la campagne avec la rapidité d'une perdrix s'aidant à la fois de ses pattes et de ses ailes.

Les Prussiens poussèrent une sourde exclamation.

Ceux qui étaient hors du trou prirent leur élan ; mais déjà Marjorie était à une certaine distance.

Ils se convainquirent bientôt qu'elle courait plus vite qu'eux, et l'un d'eux cria :

— Arrêtez-vous !... Arrêtez-vous, ou vous êtes morte !

Marjorie ne s'arrêta pas.

Un coup de feu retentit.

On put croire qu'elle était touchée, car elle vacilla à droite et à gauche comme quelqu'un qui va tomber.

Mais ce n'était là qu'une émotion causée par la détonation et par la frayeur.

Marjorie continua à courir de toutes ses forces.

De nouvelles balles sifflèrent à ses oreilles, sans l'intimider cette fois. Elle gagnait du terrain. Quand elle se hasarda à retourner la tête, elle s'aperçut que les Prussiens avaient abandonné la poursuite. Peut-être leur était-il défendu de s'éloigner de leur poste au delà d'une certaine distance.

Alors Marjorie ralentit son allure et se contenta de marcher d'un bon pas.

Trois quarts d'heure après, elle arriva, sans incidents nouveaux, à la porte de la ferme du Majorat.

XVIII

Le lendemain matin, pâle et se soutenant à peine, Marjorie sortit de la ferme avant le jour.

Son jeune front se courbait sous le poids d'un effroyable malheur, et si elle n'en était pas terrassée, c'est que Dieu, dans sa miséricorde, lui avait montré pour la fortifier de grands devoirs à accomplir.

Arrivée presque joyeuse à la ferme, après tant de fatigues et de périls bravés, elle s'était senti d'abord le cœur serré par l'effrayant silence qui régnait dans cette habitation naguère si animée.

Elle entra sans que personne, même le chien Basnoirs, l'entendît et vînt à son avance.

Elle pénétra dans la grande salle, et le plus lamentable spectacle s'offrit à ses regards.

Sa grand'mère était inanimée dans son fauteuil de paille, et Basnoirs était couché à ses pieds.

Le chien avait encore un souffle d'existence. Il se traîna vers Marjorie, lui lécha les mains et expira.

La grand'mère, elle, ne fit aucun mouvement. Depuis douze heures déjà elle était morte de faim. Basnoirs, plus vigoureux que la pauvre octogénaire, avait pu prolonger son agonie, comme pour garder sa maîtresse et la protéger plus longtemps.

Marjorie tomba à genoux aux pieds de sa grand'mère, lui prit les mains, l'appela, la supplia de lui répondre.

Elle ne voulait pas croire qu'elle fût morte, elle se disait que ces mains froides allaient se réchauffer, que cette tête vénérable et douce, appuyée au dossier du fauteuil de paille dans une attitude qui semblait celle du sommeil, allait s'animer et se redresser; que ces yeux pleins de bonté, que ce sourire empreint de résignation et d'espérance allaient reprendre leur vivacité accoutumée pour fêter le retour de la chère petite Marjorie.

Puis, quand l'inexorable réalité eut renversé une à une toutes ces tendres illusions, Marjorie perdit connaissance et resta plusieurs heures évanouie.

En revenant à elle, les ténèbres de la nuit doublaient l'horreur de cette scène, tout en laissant à Marjorie la faculté de s'en épargner la vue.

Mais elle voulut allumer les flambeaux funèbres et elle se mit courageusement à les chercher à tâtons. A la place habituelle, elle rencontra quelques allumettes, dont la fugitive clarté fut cependant assez longue pour la convaincre qu'il n'y avait pas plus de bougies ou de chandelles à la ferme que de pain. Tout était enlevé. La dernière ressource de l'octogénaire avait été un peu d'eau, dont un reste se voyait encore sur la table, dans une écuelle grossière dédaignée par les Prussiens.

Marjorie passa la nuit en prières.

Parfois, quand sa jeune âme succombait de désespoir, de faiblesse et d'isolement, elle se laissait aller sans résistance à ces flots de douleur qui la submergeaient.

Puis, réagissant avec une énergie qui semblait croître à mesure que l'exigeaient ces événements terribles :

— O mon Dieu, murmurait-elle, accordez-moi la force de vivre encore ! Il faut que ma grand'mère soit ensevelie chrétiennement... Il faut que je sache ce que sont devenus mon père et mon frère, dont on ignore le sort, qui sont prisonniers peut-être, et qu'alors on peut sauver.

Les propos de l'artilleur Brunet se trouvaient en effet irréfutablement confirmés par l'absence d'Anselme Daché de la ferme.

Et pendant cette veillée mortuaire, qu'une obscurité profonde peuplait de fantômes moins effrayants que la réalité même, au milieu d'un solennel et lugubre silence qu'interrompaient seulement par intervalles les sanglots de Marjorie, elle crut entendre la voix de sa grand'mère qui lui disait :

— Va!... va au secours de ton père et de ton frère! Mon âme sera avec la tienne, et Dieu te guidera. J'étais chargée d'années, et peu importe que je sois une des victimes de cette guerre horrible. Mais, au moins, que mon fils et mon petit-fils soient sauvés!... Ne les abandonne pas, Marjorie. Prends courage! Ils n'ont que toi au monde pour courir à leur aide.

Un peu avant le jour, Marjorie tira de son sein la croix d'argent que sa grand'mère lui avait donnée, la glissa sur la poitrine de la pauvre morte, fit une dernière prière et s'éloigna.

Ne pouvant rester avec sa grand'mère, elle la laissait avec Dieu.

Elle se rendit au village le plus prochain, qui était aussi la paroisse de la ferme.

Ce village était occupé par les Prussiens, et Marjorie y arriva sans rencontrer personne.

Là seulement elle vit des sentinelles, qui, supposant qu'elle était de la localité et qu'elle allait d'une maison à une autre, ne lui adressèrent même pas la parole.

Elle se dirigea vers l'église, s'aperçut que des cavaliers y campaient, n'entra pas et alla sonner au presbytère.

Une vieille servante lui ouvrit et lui apprit que le curé était au camp prussien pour assister aux derniers moments de M. Violard, ancien notaire, condamné à mort par l'autorité allemande, et qui allait être exécuté.

— Camp prussien... commandature, balbutia Marjorie. C'est là que sont les prisonniers?

— Oui.



— Oh! merci!

— Vous avez parmi eux quelqu'un des vôtres?

— Mon père et mon frère.

— Condamnés?

— Je ne sais pas.

— Et vous allez les voir?

— J'essaye. N'en serai-je pas empêchée?

— Toute personne est admise à faire des communications, mon enfant. Je dois vous prévenir pourtant qu'il y a des risques à courir, et que vous serez retenue captive si votre interrogatoire ne semble pas satisfaisant.

— Oh! je n'ai pas peur.

— Vous êtes bien décidée?

— Il s'agit de mon père et de mon frère.

— Connaissez-vous M. Violard?

— Non.

— Si vous le connaissiez, ce serait un prétexte. On lui permet de recevoir les derniers adieux de ses parents et de ses amis. En définitive, un prétexte n'est pas indispensable. On vous laissera passer et approcher. Mais vous paraissez accablée de fatigue et de chagrin, ma chère enfant. Entrez vous reposer un peu, prendre un bouillon, quelque chose...

— Merci.

Et Marjorie expliqua en peu de mots le principal but de sa visite.

La vieille servante joignit les mains avec terreur.

— Hélas! répondit-elle, je donnerais beaucoup pour ne pas être chargée d'une commission pareille. Cependant je la ferai fidèlement, et M. le curé, j'en suis certaine d'avance, en tiendra compte; mais vous ne savez pas quelle situation est la sienne. Aujourd'hui, il s'est absenté, mandé par l'autorité allemande. D'ordinaire, il ne peut sortir de chez lui. L'église...

— J'ai vu, dit Marjorie. Je sais aussi qu'à Verdun même la guerre a entravé l'ordre habituel des sépultures. Le cimetière y a été abandonné pour le Jardin des Soupirs, qui a ensuite été délaissé pour les jardins de l'évêché. Je n'espère donc pas que ma bonne grand'mère sera ensevelie selon la coutume, avec le concours d'une nombreuse assistance. Ses parents... ah! que ce mot est pénible à dire... ses parents eux-mêmes ne seront pas là. Mais j'y voudrais un prêtre... un prêtre qui, sachant quelle femme a été ma grand'mère, prononcera sur sa tombe quelques paroles de miséricorde et d'absolution.

— Pauvre fille! vous pleurez!... Entrez donc un instant.

— Non, non, je ne pleure pas... j'ai autre chose à faire. Vous me promettez que M. le curé viendra?

— Si je vous le promets!... je l'ai vu braver la mort pour accomplir des devoirs moins importants peut-être que celui pour lequel vous réclamez sa présence. Mais il n'ira pas seul à la ferme du Majorat et il ne doit pas exposer inutilement la liberté et l'existence des hommes qui l'accompagneront. Il ira donc sans doute à la ferme avec eux pendant la nuit, et l'enterrement pourra se faire demain de grand matin.

— Demain matin! j'y serai... A moins que... oh! mon Dieu, éloignez de moi cette pensée! Oui, c'est dit... demain matin... et j'y serai! Dieu me protégera.

Marjorie s'était fait indiquer la route à suivre, et elle se mit en marche.

Sa contenance n'était plus la même. Après son départ de Verdun, Marjorie était alerte, vive, habile à éviter les fâcheuses rencontres et infatigable à s'enfuir lorsqu'elles se produisaient malgré toute sa vigilance.

Maintenant elle avait la physionomie d'une personne qui remet ses destinées entre les mains de la Providence, et à qui l'excès du malheur enlève la faculté de s'assouplir aux vulgaires précautions à prendre.

Mais ce noble mépris du danger lui communiquait en même temps une démarche assurée, résolue, allant droit au but et n'admettant pas d'obstacles sur son passage.

Par bonheur, la surveillance exercée par les Allemands était bien moins rigoureuse dans ces localités que dans les environs immédiats de Verdun. Autour de la ville, en effet, était établi un blocus étroitement maintenu par un cordon, double souvent, de sentinelles, et destiné à intercepter toutes communications avec la place assiégée. A une certaine distance au contraire, le pays étant occupé par eux, les Allemands se montraient moins défiants, car ils étaient à l'abri d'une sortie et ils avaient intérêt à ne pas tarir du jour au lendemain toutes les ressources d'une contrée où ils étaient obligés de vivre. Ils employaient donc là, comme à peu près partout, leur système consistant à terroriser les habitants par la répression la plus dure de tout acte d'hostilité, et à les ménager en même temps lorsque aucun de ces actes n'était commis.

Pendant son trajet, Marjorie rencontra deux ou trois cultivateurs qui allaient et venaient librement.

Elle remarqua qu'ils étaient toujours seuls, un par un. L'autorité allemande interdisait les attroupements, les rassemblements. Deux ou trois hommes cheminant ensemble, même sans armes, l'inquiétaient, car elle supposait que ces hommes pouvaient avoir des armes cachées.

Elle vit aussi des Prussiens causant d'un air de cordialité joyeuse avec des enfants qui erraient çà et là. Évidemment la plupart de ces soldats cherchaient à se rappeler ainsi leur patrie, leurs familles, et les douces joies du foyer que ces jeunes têtes brunes ou blondes leur laissaient entrevoir un instant à travers tous les maux de la guerre. Mais ces sympathies pour

un âge riant et inoffensif n'étaient pas toujours désintéressées. Parfois ces bouches fraîches et roses révélaient des renseignements innocemment funestes au pays, et quand des enfants mal surveillés s'en allaient par curiosité se promener dans les retranchements prussiens, pour un motif ou pour un autre, ils y étaient presque toujours parfaitement accueillis, fêtés, choyés, bourrés de friandises.

Marjorie, à laquelle personne ne parla sur sa route, s'aperçut enfin, par un plus fréquent va-et-vient de soldats, qu'elle approchait du but.

Soudainement, elle se trouva en face d'une espèce de caserne longue d'une centaine de mètres, large de douze ou quinze, et cachée dans un bois dont une partie avait été rasée de manière à former un assez vaste emplacement, à une des extrémités duquel passait un chemin.

Les murs de cette caserne étaient faits de branches de sapin entrelacées dans des arbres non abattus ou dans des poteaux plantés de distance en distance. La toiture, également composée de branchages et de chaume, reposait sur ces arbres coupés à une certaine hauteur, sur des poteaux alternant avec les arbres, et aussi sur d'autres poteaux intérieurs.

Le sol de la caserne, dans laquelle nous pénétrons dès à présent afin de ne pas avoir à en faire la description plus tard, était jonché de paille pour le coucher des hommes. Elle était entourée d'un fossé pour l'écoulement des eaux, et les terres de ce fossé, relevées en talus, soutenaient la base de la construction.

Tout à côté, et sans plan bien régulier, s'élevaient pour les officiers trois baraques dans le même genre, plus petites, mais plus confortables et plus élégantes, planchéiées avec des portes de granges ou des volets de maisons, ayant des vitres aux fenêtres, vitres dont les nuances un peu vertes indiquaient qu'elles avaient été décrochées dans les antiques fermes des environs.

Il y avait aussi des écuries et des remises pour les chevaux.

Tout cela était solide, lourd, épais, et agencé de façon que les troupes allemandes pussent y passer l'hiver sans avoir trop à souffrir des rigueurs de la saison.

Mais on n'était encore qu'à la fin d'octobre, et Marjorie aperçut tout d'abord deux officiers qui se promenaient tranquillement, de long en large, en causant et en brûlant des cigares.

Elle marcha droit vers eux.

Ils s'arrêtèrent pour l'attendre, et elle eut une lueur d'espoir en examinant rapidement leurs physionomies.

Celle du plus âgé était, il est vrai, froide et hautaine, mais celle du plus jeune était douce, bienveillante, intelligente ; et, à la suite de quelques mots échangés tout bas, Marjorie remarqua que les traits des deux officiers prirent une même expression de sympathie et de bonté.

Marjorie espéra... Mais un observateur plus expérimenté n'eût rien auguré de cet accueil, ni en bien ni en mal. Et, en effet, les apparences bienveillantes des deux Allemands n'étaient rien autre chose qu'un compliment pour Marjorie, dont la grâce ingénue et touchante rayonnait en ce moment d'une idéale beauté.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? dit le jeune officier en s'inclinant avec beaucoup de politesse. Que pouvons-nous faire pour vous obliger ?

Et Marjorie tressaillit en l'entendant parler français.

Mais la joie qu'elle en éprouva fut courte. Marjorie ne tarda pas à reconnaître qu'elle ne pouvait se faire comprendre.

Les deux phrases prononcées par l'officier avaient été très-correctement dites. Il en savait même un certain nombre d'autres, apprises par cœur dans un de ces petits livres intitulés *Guides de la conversation*, et où les réponses sont en regard des demandes, de manière à composer un dialogue. Son ambition, louable d'ailleurs, était de profiter de la guerre pour se perfectionner dans la langue française ; aussi ne laissait-il jamais passer une occasion de causer avec des Français. Mais en dehors des phrases de son répertoire usuel il se trouvait fort embarrassé.

En d'autres circonstances, l'entretien avec Marjorie eût été comique. Mais il tourna bientôt au tragique d'une façon terrible. A force d'entendre répéter ces mots : « mon père, mon frère, prisonniers, » l'officier crut qu'il s'agissait de M. Violard. Il répondit :

— Vous pouvez le voir... Fusillé tout à l'heure... Venez.

La pauvre fille faillit tomber à la renverse. Par bonheur, les mots : « notaire, ancien notaire, » frappèrent ses oreilles, et elle fit aussitôt des signes de dénégation réitérés.

Le vieil officier qui assistait à cette scène s'interposa.

— Vous torturez cette jeune fille, dit-il en allemand. Vous voyez bien qu'elle ne vous comprend pas.

— Je parle pourtant parfaitement le français, répondit l'autre dans le même langage. Et d'ailleurs, en supposant que quelques mots me manquent, la pratique seule peut me les enseigner.

Il se rapprocha de Marjorie pour causer de nouveau avec elle.

Mais le vieil officier cria en allemand à un homme qui passait :

— Appelez le sergent Axel Lipp.

Marjorie entendit ce nom.

— Axel Lipp ! dit-elle.

Elle n'ajouta rien. Par un instinctif sentiment de prudence, elle comprima en elle toutes les émotions

diverses que le nom de l'ancien valet de ferme de son père venait de soulever.

Axel Lipp accourut.

— Voyez ce que veut cette jeune fille, lui dit en allemand le vieil officier. Accordez-lui ce qu'elle désire si c'est possible.

Puis il rejoignit l'autre officier qui s'était éloigné d'un air mortifié, et, continuant sa promenade avec lui, il le railla en riant de ses prétentions à savoir parler le français.

XIX

Une nuance de gêne et de crainte parut sur les traits d'Axel quand il se trouva face à face avec Marjorie.

— Que demandez-vous? dit-il.

— Axel Lipp, répliqua la jeune fille, ne me reconnaissez-vous pas?

Il éluda de répondre et, lançant un regard oblique sur les deux officiers qui continuaient à se promener en fumant :

— Est-ce que vous avez sollicité la permission de me parler, mademoiselle?

— Non.

— Ce n'est pas vous qui m'avez fait appeler nominativement?

— On vous a appelé comme interprète.

— Alors vous n'avez rien dit de moi à mes chefs?

— Je ne savais pas que vous étiez parmi les troupes cantonnées ici.

Axel Lipp sembla délivré d'une vague inquiétude.

— Oh! je vous reconnais très-bien, mademoiselle Marjorie, reprit-il avec un élan qui avait toutes les apparences de la cordialité. Je vous ai connue toute petite, je vous ai vue grandir, et à présent vous voilà presque une jeune fille...

— Bien malheureuse! s'écria Marjorie. Ma pauvre grand'mère n'existe plus!...

— Vous venez de la ferme?

— A l'instant.

— Et vous avez dû la trouver bien dilapidée. Quand il n'y a plus personne pour garder une maison...

— Je ne me suis occupée que de ma grand'mère.

— Ah! c'est très-bien, cela! c'est d'un bon cœur. Je croyais que vous étiez peut-être venue pour porter plainte...

Axel Lipp n'acheva pas sa pensée, mais à la joie qu'il éprouva de ces révélations une personne moins absorbée par la douleur et moins jeune que Marjorie eût pu soupçonner qu'Axel Lipp avait commis un acte de pillage non autorisé par ses chefs, et que la présence de Marjorie lui avait fait d'abord redouter une dénonciation.

— Oh! vous êtes toujours la même, douce, aimable et bonne! dit-il avec expansion en s'apercevant de plus en plus qu'il s'était alarmé à tort. Que je suis content de vous revoir! Et vous... saviez-vous que je suis sous-officier? Lorsque j'étais simple valet de ferme de votre père, vous ne vous doutiez pas, Marjorie, qu'un jour vous me verriez en bel uniforme, avec les insignes de mon grade.

— Mon père! balbutia Marjorie.

Elle était en proie à une hésitation terrible. Il lui tardait d'interroger, et elle tremblait d'avance de ce qu'elle allait apprendre.

Puis elle ajouta d'une voix brisée par l'émotion :

— Je n'ai pas de nouvelles de mon père... ni de mon frère. Et vous... en avez-vous?

— Certes, mademoiselle. Ils sont ici tous les deux, prisonniers.

— Prisonniers!

Et Marjorie leva au ciel un regard de gratitude.

Prisonniers! c'était bien cruel, sans doute; mais enfin ils n'avaient pas été tués, ils vivaient!

— Voulez-vous les voir, mademoiselle?

— Oh! oui. Conduisez-moi.

— Cela ne souffrira aucune difficulté. Venez.

Ils firent quelques pas.

Un soldat qui passait ayant salué militairement Axel Lipp, l'ancien valet de ferme se redressa fièrement; il commença à raconter à Marjorie dans quelle voie de grandeurs et d'honneurs il était entré. A l'entendre, rien d'important ne se faisait sans le consulter.

Bientôt Marjorie s'arrêta, et, frappée d'une idée subite :

— Je comprends que mon frère soit prisonnier, dit-elle. Il a fait partie de la dernière sortie et a été pris. Mais mon père?... Mon père n'est pas un combattant.

— C'est un drame, un vrai drame de famille, répondit le sergent prussien en prenant une attitude de beau parleur. Mes supérieurs en ont causé avec moi bien des fois, et s'accordent à dire qu'on n'a jamais rien vu de plus émouvant.

— Comment cela? Je ne sais pas, moi.

— Écoutez. Anselme Daché avait été requis pour exécuter des travaux de terrassement à nos batteries. Il était donc avec les Allemands qui ont été assaillis, la nuit, par les Français, au nombre desquels se trouvait Robert. Robert a reconnu son père, l'a cru passé à l'ennemi, ne lui a adressé aucun reproche, mais a jeté ses armes avec désespoir et s'est précipité sur celles de nos soldats pour se faire tuer. Alors Anselme Daché, voyant le danger de son fils, s'est servi contre les Allemands d'une bêche qu'il tenait à la main, en a assommé deux, blessé grièvement un troisième... Ah! son affaire est claire.

— Que voulez-vous dire?

— Vous devez bien penser, mademoiselle Marjorie, qu'on ne devient pas sous-officier sans acquérir de l'instruction et sans posséder les règlements sur le bout des doigts, répondit-il en se rengorgeant et en oubliant



le coup affreux qu'il allait porter à la pauvre fille. Anselme Daché et son fils, terrassés par un flot d'Allemands dans cette mêlée nocturne où l'on combattait corps à corps, ont été faits prisonniers. Robert, considéré comme belligérant, quoiqu'il appartienne seulement aux compagnies franches, sera compris dans un prochain échange de prisonniers ex envoyé en Allemagne. Quant à son père, il n'est pas belligérant, lui. Ah! mais non!... Il était même, circonstance aggravante, momentanément à notre service. Son agression mérite d'être châtiée d'une façon exemplaire. Il a tué deux Prussiens, en a blessé un troisième, et il n'est pas belligérant! Par conséquent, il sera jugé militairement, condamné et fusillé. Je connais mon code, moi!

— Fusillé! murmura Marjorie. Mon père!...

— La guerre est la guerre, ma bonne petite Marjorie. J'en connais les lois, étant sous-officier, et ce n'est pas pour vous le prouver que je vous annonce cette affligeante nouvelle. Vous l'auriez d'ailleurs apprise bientôt, puisque vous désirez voir votre père et qu'il n'y a pas d'illusions à se faire sur son sort.

— Fusillé!

— Voulez-vous venir près de lui? Ma protection suffit. Toutes les portes s'ouvriront devant moi, et les sentinelles nous présenteront les armes. Venez.

— Tout à l'heure.

Marjorie ne pouvait plus bouger. Elle se sentait à chaque instant près de défaillir.

Néanmoins, et si cruels que fussent pour elle les termes de cette conversation, afin de la prolonger, elle soutint vaillamment ses forces épuisées. Son jeune esprit, qui se mûrissait pour ainsi dire sous les coups de foudre, lui disait que sa présence était bien plus nécessaire en face de l'ennemi qu'auprès de son père et de son frère, et qu'il ne fallait pas quitter Axel Lipp sans avoir tiré de lui tous les renseignements qu'il pouvait fournir.

Marjorie n'osait se flatter de sauver son père. Mais cependant elle voulait tout tenter pour y parvenir, et elle comprenait parfaitement que, si elle manquait un seul instant de courage dans la situation horrible où elle se trouvait, tout espoir de réussir serait perdu.

De plus, comment rencontrer jamais une occasion pareille? Axel Lipp, tout gonflé de sa puissance, était ravi de l'étaler aux yeux de cette jeune fille chez le père de laquelle il avait été si longtemps valet. Il obéissait jadis, il commandait maintenant. Et ce commandement infime qu'il exerçait en qualité de sergent, Axel Lipp ne cessait d'en exagérer l'importance pour éblouir Marjorie. A l'entendre, c'était lui qui avait indiqué l'emplacement où se trouvaient installés les baraquements qu'elle avait sous les yeux, c'était lui qui spécifiait combien d'hommes on pouvait cantonner dans chaque village, dans chaque commune. Pour montrer qu'il était au courant de tout ce qui se passait, il se mit à faire la récapitulation détaillée de toutes les troupes allemandes entourant Verdun. Mille soldats d'un côté, quinze cents d'un autre, dix-huit cents ici, douze cents là.

— Et on me consulte toujours, ajouta-t-il. Qui aurait pu prévoir un pareil avenir, alors que le petit Axel Lipp était garçon de ferme?

Il avait d'ailleurs beau jeu à se vanter, et sa jactance n'inspirait plus des airs de froideur et de dédain semblables à ceux d'Anselme Daché, lorsque celui-ci avait vu apparaître Axel Lipp à la ferme du Majorat.

Marjorie, au contraire, malgré ses préoccupations désolées, écoutait le sergent avec une attention profonde, et comme s'il eût été un personnage considérable dont on tient à se graver les moindres paroles dans la mémoire. Mais, tandis que la grossière vanité de l'ancien garçon de ferme lui persuadait que Marjorie était émerveillée de tout ce qu'il lui disait, la fille d'Anselme Daché se recueillait en elle-même pour mieux juger l'homme auquel elle se proposait de demander le salut de son père.

Or Marjorie, sans posséder des qualités exceptionnelles de pénétration et de finesse, avait un discernement droit et sûr qui lui fit remarquer bien vite combien Axel Lipp était infatué de lui-même, et combien il était dépourvu de délicatesse et de cœur. Et, en effet, les seules consolations, les seules preuves de sympathie qu'il offrait à cette jeune fille éplorée, c'était de lui raconter les mouvements de l'armée allemande, et la brillante situation qu'il occupait!

— Je n'obtiendrai rien d'Axel, pensa Marjorie; et pourtant, que de bontés nous avons eues pour lui pendant tant d'années!

Puis elle se sentit impuissante à continuer efficacement cette œuvre de délivrance qu'elle entreprenait seule; elle se dit qu'il était préférable de voir son père immédiatement, de se concerter avec lui, et de revenir ensuite à Verdun pour faire intervenir le général Guérin, ou le général Marmier, en faveur d'Anselme Daché et de Robert.

— Conduisez-moi, dit-elle.

Et elle ajouta à demi-voix :

— Mon Dieu, donnez-moi du courage!... Hélas mon premier mot en abordant mon père sera pour lui annoncer que ma grand'mère n'existe plus. Il le sait peut-être...

— Non, reprit Axel machinalement; je ne lui en ai pas parlé.

— Vous le saviez donc, vous!

Et Marjorie, si écrasée par sa douleur, se redressa en lançant ce mot, et regarda Axel Lipp dans le blanc des yeux.

Puis elle trembla de tous ses membres, sans avoir la force de faire un pas, comme si les événements au milieu desquels elle se débattait eussent été trop vio-

lents et trop impitoyables pour qu'elle pût songer à s'y mêler utilement.

Un roulement de tambours la tira de sa torpeur.

Marjorie leva les yeux; ils ne se détachèrent plus d'un cortége qui s'avançait, et elle resta immobile.

Un homme de soixante ans, vêtu de noir, marchait en tête, accompagné de son frère et d'un prêtre.

C'était M. Violard, ancien notaire, accusé d'avoir prêté son cheval et sa voiture pour aller à Verdun prévenir les francs-tireurs de la présence à Charny de deux officiers allemands.

Les francs-tireurs accoururent, ainsi que nous l'avons raconté, les surprirent à table, et les tuèrent en combattant après les avoir deux fois sommés de se rendre.

Jeté en prison et traduit longtemps après devant un conseil de guerre, il nia jusqu'au dernier moment d'avoir pris une part, même indirecte, à ce coup de main.

Ses protestations ne furent pas acceptées, et, après de longs délais, sur de prétendus témoignages qui sont restés anonymes, l'autorité allemande prononça une des plus odieuses et des plus arbitraires sentences que la guerre ait jamais suscitées.

Marjorie jeta un long regard sur ce vieillard qui, suivi par le peloton d'exécution, marchait d'un pas ferme, le front haut, l'air assuré.

Quand il passa devant elle, elle s'agenouilla, car elle savait de quoi il s'agissait.

Le cortége traversa la route qui bordait une des extrémités du camp, fit cent pas au delà, et s'arrêta au bas d'un petit coteau, près d'un arbre au pied duquel une fosse avait été creusée d'avance.

Le vieillard s'adossa à l'arbre, regarda ses bourreaux en face, et douze détonations retentirent simultanément.

Quelques secondes après, Marjorie sentit une main finement gantée qui prenait les siennes afin de l'aider à se relever.

C'était le plus jeune des officiers auxquels elle s'était d'abord adressée.

Hippolyte Audeval.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Les Chambres se reposent; les tribunaux vont se reposer bientôt; en attendant, le Conseil d'État ne se repose pas. On dirait même que ce haut laboratoire des lois administratives a été pris d'un zèle féroce, et que, par ce temps de canicule, il éprouve le besoin de montrer les dents : il vient, bel et bien, de déclarer la guerre... à compère le loup.

Il paraît que notre législation cynégétique était insuffisante à l'endroit de ce redoutable hôte des forêts : la tête de messer loup n'avait point été cotée à un tarif digne d'elle, et, d'après une nouvelle décision, elle aura meilleur prix sur le marché. Désormais, la tête de compère le loup vaudra 80 francs, et celle de son fils le louveteau, 40 francs... Entre nous 80 francs, c'est un prix respectable, et, par ce temps où les loups deviennent rares, je ne serais pas étonné que certains braconniers se livrassent à l'élève du loup dans leurs instants de loisir; la spéculation est même capable de tenter quelques bergers.

Rien de variable dans notre législation comme cette prime sur la tête de compère le loup. Une loi du 11 ventôse an III la fixait à 300 francs pour une louve pleine, 200 francs pour un loup, et 100 francs pour un louveteau. Cette loi fut abrogée par celle du 10 messidor an V; la prime fut réduite à 50 francs par louve, 40 francs par loup et 20 francs par louveteau. Si je ne me trompe, la prime actuelle est de 18 francs par louve pleine, de 12 francs par loup, et de 6 francs par louveteau.

Au moyen âge, la coutume, dans certains pays du moins, était de faire payer la prime pour la mort d'un loup par le propriétaire du troupeau de moutons le plus voisin : l'homme qui avait tué le monstre pouvait aller prendre deux moutons à ce troupeau. Albert et Isabelle, souverains du Hainaut, réduisirent la prime de moitié : les *chartes du pays et comté de Haynaut* s'expriment ainsi sur ce grave sujet :

« Le louvier, pour la prise d'un loup ou d'une louve, ne prendra au plus prochain troupeau de bestes blanches qu'un seul mouton; lequel le laboureur, s'il le veut faire, pourra racheter pour 40 pattars, et en après, sur chacun village, au circuit d'une lieue, que 10 pattars. »

La prise des louveteaux, quand ils sont tout à fait jeunes, peut donner lieu, paraît-il, à de singulières erreurs.

Voici ce que raconte Elzéar Blaze dans un *Traité de la chasse au chien courant :* « Un garde trouva, l'an dernier, cinq jeunes animaux. — Ce sont bien des louveteaux nés d'hier, se dit-il; courons à la préfecture, et réclamons le juste salaire alloué par la loi. Il arrive :

« — Voilà mes loups.

« — Vous vous trompez, ce sont des renards.

« — Je connais bien les loups, j'en ai pris assez dans ma vie.

« — N'importe : ceux-là sont des renards. »

« Le préfet, le maire, le procureur du roi affirment que le garde a trouvé des loups. Le conservateur des forêts, le juge de paix, trois notaires et un clerc d'huissier soutiennent qu'il apporte des renards. Il s'agit de nommer un expert qui décidera la chose. On convient d'appeler le plus grand chasseur du pays, et tout le monde tombe d'accord pour s'en rapporter à

la décision d'un homme reconnu comme maître dans la zoologie forestière.

« — Voyons, lui dit le préfet, regardez ces animaux; les croyez-vous loups ou renards?

« — Ni l'un ni l'autre, car ce sont des lapins. »

Si l'histoire n'est pas vraie, elle est bien trouvée.

*** Un problème plus compliqué encore que l'état civil des loups et des lapins, c'était l'état civil de l'acteur Laferrière, qui est mort cette semaine. Quel âge avait Laferrière? Cette question a, pendant plus de vingt ans, défrayé nos chroniqueurs dramatiques: on ne s'accordait que sur un point, pour vanter la « jeunesse éternelle » de Laferrière: c'était là un thème tout fait, comme, autrefois, la « jeunesse éternelle » de Déjazet.

Au fond, l'âge de Laferrière n'était pas autre chose qu'un truc habile dont il se servait précisément pour empêcher l'âge de l'atteindre.

Pendant de longues années, Laferrière se rajeunit systématiquement: il avait la cinquantaine qu'il consentait à peine à avouer vingt-cinq printemps.

Puis, tout à coup, quand il éprouva les premières atteintes du temps, sans broncher, du soir au lendemain, il se fit vieux à rendre des points à Mathusalem. Pour ma part, j'ai vu jouer Laferrière bien des fois, et je ne lui ai jamais entendu attribuer moins de quatre-vingts ans, au bas mot: la vérité est qu'il vient de mourir à l'âge peu étonnant de soixante-douze ans.

Laferrière a poussé un peu loin cette manie de mystifier ses contemporains sur son âge; car nous lui devons cette fameuse *eau Laferrière* qui a, suivant la formule, le privilége de conserver à ceux qui s'en servent une jeunesse et une beauté inaltérables.

Peut-être vous en servez-vous, monsieur... Je vous demande pardon de la supposition. Et vous, madame, peut-être n'êtes-vous pas sans en faire usage... Excusez la liberté grande: ne voulant troubler aucune illusion, je n'en dirai pas plus long sur l'*eau Laferrière*.

Il était naturel qu'un homme qui prétendait avoir vécu si longtemps songeât à écrire ses *Mémoires*; en effet, Laferrière a laissé deux volumes de souvenirs, qui ne lui feront pas une place parmi les littérateurs, mais qui n'en sont pas moins pleins d'anecdotes curieuses et amusantes. J'en détache une presque au hasard.

Les débuts de Laferrière au théâtre furent protégés surtout par Philippe, un acteur du théâtre du Vaudeville, aujourd'hui mort et oublié depuis longtemps. Philippe, qui jouait les comiques, était peut-être encore plus gai à la ville que dans ses rôles. Il ne reculait devant aucun enfantillage.

Un jour qu'il se rendait à dîner dans une maison dont il ne connaissait pas bien les êtres, il trouve un balai, *tête-de-loup*, au bas de l'escalier, et, comme il était très en retard, l'idée lui vint de se faire excuser par une drôlerie. Il se met à cheval sur la tête-de-loup, ajuste son mouchoir en guise de bride et monte au premier étage.

La salle à manger faisait face à l'antichambre, dont la porte était entr'ouverte; à un grand bruit de voix et d'assiettes, Philippe juge que c'est bien là qu'il est attendu.

Il pénètre dans l'antichambre, ouvre avec fracas la porte de la salle à manger, fait le tour de la table avec l'attitude et les gestes d'un cavalier au trot, en n'oubliant pas le couplet consacré:

A cheval sur mon bidet,
Quand il trotte, il fait un...
Prout, prout, prout...

Les convives sont stupéfiés; Philippe, tout en trottant et chantant, regarde autour de la table, s'aperçoit qu'il n'y connaît personne et, comprenant qu'il s'est trompé, ne songe qu'à s'éloigner en toute hâte.

Il se maintient à cheval et, toujours au trot sur sa tête-de-loup, salue les convives à la manière d'un écuyer du cirque et s'échappe, sans attendre son reste, pour monter au second étage où il était réellement attendu.

Voilà, si vous le voulez bien, tout ce que nous tirerons des *Mémoires* de Laferrière, dont les anecdotes ne sont pas toujours aussi innocentes.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Alpes, *Histoire et Souvenirs*, par XAVIER ROUX, 1 vol. in-8 jésus, prix. 2 fr.

Les Alpes sont un tableau d'un attrait puissant: elles nous introduisent dans ce beau pays du Dauphiné, dans les mœurs, dans les coutumes, dans l'histoire politique et religieuse si grande et si fortifiante de cette glorieuse contrée, et le lecteur se laisse entraîner par le charme et par la verve d'une narration toujours simple, toujours noble, souvent émue et parfois éloquente.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



N° 18. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 4 Aout 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



S. E. Mgr Caverot, cardinal-archevêque de Lyon.

S. E. Mgr CAVEROT

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE LYON

Mgr Louis-Marie-Joseph-Eusèbe Caverot, aujourd'hui cardinal-archevêque de Lyon, est né à Joinville (Haute-Marne), le 26 mai 1806, d'une famille très-honorable. Son père occupait un rang supérieur dans une grande administration publique.

Il reçut sa première éducation au collége de Dôle, tenu par les PP. Jésuites, puis la continua, sous la même direction, au célèbre collége de Saint-Acheul, partout avec de grands succès.

Il fit ensuite son cours de droit, et débuta dans un emploi au ministère des finances.

C'est là que le jeune homme, demeuré d'ailleurs toujours fidèle aux principes de foi et de piété reçus de ses excellents maîtres, entendit l'appel de Dieu à une vocation plus haute. Entré à Saint-Sulpice, il était ordonné prêtre en 1830.

Or, pendant son séjour à Saint-Acheul, il avait été connu et distingué par le prince de Rohan, qui, après la mort tragique de la duchesse, devint, comme on le sait, archevêque de Besançon en 1829, puis cardinal. Ce vénérable prélat s'empressa d'appeler auprès de lui l'abbé Caverot, pour lequel il avait conçu la plus profonde estime. Mais bientôt, en 1833, la mort l'enlevait à l'Église, et le jeune prêtre devenait vicaire de la cathédrale.

Mgr Mathieu, successeur de Mgr de Rohan, apprécia bientôt lui-même le mérite et la capacité de l'abbé Caverot, et, quelques années après, il le faisait curé de la cathédrale, puis, plus tard, chanoine titulaire et vicaire général honoraire de Besançon.

Des honneurs plus grands l'attendaient : le 16 mars 1849, il était nommé évêque de Saint-Dié, préconisé par le Saint-Père le 20 avril, et sacré le 22 juillet.

C'est à Saint-Dié que, durant vingt-sept ans, Mgr Caverot déploya toutes les belles et rares qualités d'esprit et de cœur dont Dieu l'a si généreusement doué, et qui firent de lui un évêque modèle, profondément aimé de ses prêtres et de son peuple, comme on l'a bien vu par les regrets universels qu'a laissés son départ.

Parmi les œuvres excellentes accomplies avec autant de zèle que de sagesse par le vénéré prélat, il faut citer d'abord l'établissement de la liturgie romaine dans son diocèse, puis l'organisation progressive et

véritablement distinguée de ses séminaires, l'impulsion féconde donnée aux institutions religieuses et aux œuvres de charité dans tous les genres.

Un grand nombre de ses mandements seraient à citer, ceux surtout qui furent publiés à l'occasion des grandes épreuves de l'Église dans les vingt dernières années.

Au moment où fut votée enfin la loi de la liberté d'enseignement supérieur, Mgr Caverot donna une lettre pastorale qui fut admirée par la France entière.

Tout le monde sait quelle fut son attitude au concile du Vatican : dès la première heure il embrassait avec joie la proclamation du grand dogme de l'infaillibilité du Souverain Pontife.

Personne n'ignore aussi qu'il fut toujours, et devint alors plus que jamais, l'objet d'une affection des plus cordiales de la part du Saint-Père.

Un décret du maréchal de Mac-Mahon, président de la République, en date du 21 avril 1876, nommait l'évêque de Saint-Dié à l'archevêché de Lyon, en remplacement de Mgr Ginouilhac; il était préconisé le 26 juin, et installé le 12 du mois d'août sur le siége de la primatiale des Gaules.

Dans le consistoire du 12 mars 1877, Mgr Caverot était préconisé cardinal de la sainte Église romaine par le pape Pie IX, qui lui attribuait le titre de *Saint-Sylvestre in Capite*. Le 14 mars, il recevait à Lyon la calotte cardinalice des mains de M. le comte Ciampelleti, garde-noble de Sa Sainteté, et le 22 du même mois, à Paris, dans la chapelle de l'Élysée, des mains du maréchal président, la barrette rouge apportée de Rome par l'ablégat du Saint-Père, Mgr Nava. Enfin, le 25 juin, il recevait à Rome, des mains de Pie IX, le chapeau et l'anneau cardinalices, et prenait possession de son titre dans l'église de *Saint-Sylvestre in Capite*.

Lyon et le vaste diocèse n'ont qu'une voix pour bénir Dieu de leur avoir donné un pontife dont l'activité prodigieuse a déjà réalisé d'admirables choses, et dont la piété touchante, la bonté paternelle, le grand air sacerdotal, la sagesse éminente, imposent à tous les cœurs le respect et l'affection.

L. Périer.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203, 212, 235, 244 et 265.)

—

XIX (suite)

Quand elle fut debout, il lui expliqua en français, d'un ton plein de compassion et d'affabilité, que la guerre a des rigueurs inexorables, qu'il éprouvait lui-même une très-pénible impression de ce qui venait d'avoir lieu, que la mort sur un champ de bataille n'était rien, mais qu'un supplice froidement délibéré et ordonné était une dure nécessité.

Il ajouta qu'un exemple de temps en temps produisait le meilleur effet, que d'ailleurs les parents ou amis de M. Violard ne pouvaient qu'être honorés de sa superbe attitude.

Mais le vieil officier, qui ne quittait pas le jeune, l'interrompit doucement.

— Je vous assure qu'elle ne vous comprend pas, lui dit-il en allemand.

Et il désigna du doigt Marjorie qui, ne comprenant pas ce discours, fixait sur l'orateur des yeux hagards.

— On vous a déjà dit qu'elle n'est pas parente de ce notaire, continua le vieil officier en emmenant son ami, et vous vous obstinez cependant à lui offrir vos compliments de condoléance.

Avec des yeux hagards encore, Marjorie les regarda s'éloigner.

Puis, étendant le bras vers le lieu de l'exécution :

— Vous avez vu! s'écria-t-elle. Un vieillard... douze soldats... une fosse ouverte... Eh bien! je ne veux pas que mon père meure ainsi, je ne veux pas que mon père soit fusillé! Vous souriez de pitié... vous vous dites que je suis trop faible pour lutter contre les arrêts de l'autorité allemande, et que la fille d'un fermier n'obtiendra pas plus d'indulgence que n'en ont obtenu la famille et les amis d'un notaire connu de tout le pays. Mais vous m'aiderez, Axel, vous m'aiderez à faire évader mon père et mon frère. Cela vous est bien facile, vous commandez à ceux qui les gardent. Oh! ne m'objectez pas votre devoir... Il n'en existe qu'un seul pour vous, en ce moment, c'est de sauver mon père et mon frère, qui vous ont si longtemps hébergé, protégé, aimé; souvenez-vous, Axel, souvenez-vous!... et ouvrez votre cœur à la reconnaissance. Vous étiez pauvre autrefois; vous erriez de village en village sans pouvoir trouver un emploi. Mon père ne voulait pas vous prendre, car vous n'aviez aucunes références. Mais vous lui avez dit que vous étiez sans asile, sans pain, et alors...

Marjorie ne put continuer. L'émotion lui coupa la voix. Elle regarda le sergent d'un air suppliant et n'eut que la force d'articuler ces mots :

— Axel Lipp, souvenez-vous... souvenez-vous!

XX

Le sergent eut un petit éclat de rire sec.

— Je me souviens parfaitement, répondit-il. On me payait moitié moins cher qu'un autre et on me reprochait sans cesse de manger beaucoup.

— Oh! vous vous trompez, Axel.

— Mais non, mademoiselle Marjorie, et si je n'avais pas eu le caractère bien fait, je n'aurais pas pu rester huit jours à la ferme.



— Vous y êtes resté des années, cinq ou six, je crois ; c'est une preuve qu'on vous y traitait bien.

— On m'exploitait, voilà tout. Mais je n'ai pas de rancune. La seule chose qui me soit demeurée sur le cœur, c'est d'avoir toujours été traité comme un subalterne, un être inférieur.

— Vous étiez domestique, Axel, il fallait bien vous commander. Mais je suis témoin qu'on l'a toujours fait avec égards et convenance. Et même, chaque fois que vous aviez besoin d'un supplément de gages... Ah ! laissons cela, Axel, ces questions ne doivent pas nous occuper, lorsqu'il s'agit de la vie de mon père. Vous le sauverez, n'est-ce pas ? Ce serait peut-être difficile s'il était un personnage important comme cet infortuné M. Violard. Dans ce cas, la surveillance redouble, le prisonnier est étroitement gardé. Mais pour un simple fermier cette surveillance se relâche.

— Je ne puis rien faire pour vous ! s'écria Axel Lipp en copiant les airs hautains qu'il voyait quelquefois prendre à ses chefs. Votre père et votre frère sont plus raisonnables que vous ; ils ne m'importunent pas de leurs sollicitations ; ils n'ont pas daigné me demander la moindre faveur.

— Cela ne fait pas votre éloge, Axel.

— Par exemple ! Mais mon devoir...

— Votre devoir n'est pas de rendre le mal pour le bien, et le bien que mon père et mon frère vous ont fait devrait vous engager à les secourir, maintenant qu'ils sont dans la peine. Mais on croirait vraiment que vous éprouvez une secrète joie des malheurs accumulés sur nous. Et, ces malheurs, on serait presque tenté de vous en accuser.

— Oh ! mademoiselle Marjorie !... n'ai-je pas été obligé par mes supérieurs de réquisitionner Anselme Daché pour nos travaux et de lui intimer l'ordre de me suivre ?

— Ah ! c'est vous ! et vous avez emmené mon père malgré son âge, malgré le cruel isolement où il allait laisser ma grand'mère ! Elle est morte... et vous venez de m'avouer que vous en étiez instruit. C'est donc vous qui êtes allé piller la ferme du Majorat ?

— Calmez-vous, mademoiselle !...

— Vous n'avez pas assassiné ma grand'mère, mais vous avez tout enlevé, de façon à la réduire à mourir de faim. C'est bien ! je vais demander justice.

— Contre moi ?

— Contre vous. Il n'y a eu ni agression ni combat à la ferme. Vous êtes coupable de l'avoir pillée, et l'autorité allemande punit ces attentats quand ils n'ont pas été ordonnés par elle comme intimidation ou représailles. Je le sais, j'en suis certaine.

— On ne vous croira pas. Vous ne sauriez prouver...

— Nous verrons !

Et Marjorie ajouta, avec une émotion qui rendait vibrante sa voix si douce d'ordinaire :

— Oh ! que votre conscience serait plus satisfaite si vous écoutiez mes supplications au lieu de me contraindre à vous menacer, Axel Lipp ! A moi si désolée de la mort de ma grand'mère, si anxieuse du sort de mon père et de mon frère, vous n'avez rien eu à dire pour me consoler ou m'engager à espérer, rien, sinon que vos supérieurs vous consultent, que vous donnez votre avis pour les cantonnements de troupes, qu'il y a douze cents hommes à Haudainville, douze cents à Bras, plus un escadron de uhlans et de l'artillerie, huit cents à Charny...

— Taisez-vous, Marjorie, taisez-vous ! on pourrait vous entendre !

Axel Lipp s'efforça de rire, comme pour atténuer la grave signification de cette interruption.

— J'ai dit tout cela au hasard, reprit-il. Il faut bien causer un peu.

Marjorie fixa sur lui un regard perçant.

— Vous êtes surpris que j'aie de la mémoire, dit-elle, vous qui en manquez pour tous les bienfaits dont mon père vous a comblé.

Elle lui tourna le dos et fit trois pas vers les deux officiers.

— Marjorie ! s'écria-t-il d'un ton suppliant en courant vers elle.

Elle s'arrêta.

Il n'osa d'abord l'interroger.

Il devint rouge jusqu'aux oreilles, puis pâle comme un linge en pensant que Marjorie pouvait répéter ce qu'il lui avait dit dans un accès de sotte vanité, pour se vanter, pour se faire valoir, pour donner une haute opinion de lui. Ces révélations, si elles étaient dénoncées, allaient le faire passer pour espion et condamner comme tel. Marjorie citait des faits, des chiffres, et on la croirait d'autant mieux qu'Axel Lipp avait séjourné plusieurs années chez son père.

La jeune fille avait l'âme trop pure et trop loyale pour combattre les méchants avec leurs propres armes. En rappelant au sergent les paroles qu'il avait prononcées, elle n'avait eu que l'idée de lui reprocher son égoïsme et son ingratitude. Mais Axel Lipp jugeait les autres d'après lui-même, et ce fut avec une vive appréhension qu'il ajouta, après quelques secondes d'hésitation :

— Qu'allez-vous faire, mademoiselle Marjorie ?

— Demander justice contre vous, répondit-elle, contre vous qui avez pillé la ferme du Majorat et causé la mort de ma grand'mère.

La figure d'Axel Lipp se rasséréna.

— Oh ! pensa-t-il, l'autorité allemande est indulgente pour ces choses-là.

— Et puisque j'ai trouvé votre cœur fermé aux souvenirs du passé, continua Marjorie, je prierai ces officiers non de faire évader mon père et mon frère, mais d'être moins sévères pour eux, qui sont déjà si cruellement atteints dans leurs familles et dans leurs biens.



— Vous perdrez votre temps, répliqua Axel Lipp.

Et il resta immobile tandis qu'elle fit encore quelques pas en chancelant.

— Mauvaise affaire pour moi! pensa-t-il. Elle va parler... Un mot en amène un autre, et qui sait si elle n'en dira pas quelques-uns au sujet de nos forces militaires, que j'ai eu le tort d'énumérer devant elle? L'autorité allemande ne plaisante pas sur ces choses-là...

Un soldat passait. Ne se croyant pas suffisamment salué, Axel Lipp lui administra une vigoureuse paire de soufflets.

Machinalement, Marjorie se retourna au bruit.

— Vous avez vu? lui dit le sergent en se rapprochant d'elle avec un rayonnement d'orgueil. Voilà comment je traite mes hommes!... et j'en ai le droit.

Elle ne répondit rien.

— Ah! décidément, je ne veux pas qu'elle parle à mes chefs, reprit-il mentalement; cela pourrait me coûter trop cher.

Et, rejoignant la jeune fille :

— J'ai à cœur de vous épargner une démarche inutile, lui dit-il en se plaçant devant elle. Il n'y a pas de grâce à espérer pour Anselme Daché, qui a tué deux Prussiens et qui n'est pas belligérant. Une seule ressource lui reste, l'évasion. Je veux bien essayer de l'y aider, ainsi que votre frère.

— Oh! est-ce bien vrai? murmura Marjorie en attachant sur lui un regard plein d'espoir.

— Je ferai mon possible, continua-t-il; et, du moment que je m'occupe d'une entreprise, on est certain d'avance qu'elle réussira. Vous n'avez plus l'intention de vous adresser aux officiers supérieurs?

— Non, Axel, non. Mais vous me promettez?...

Il lui fit signe de se taire.

Puis il étendit la main vers l'arbre au pied duquel M. Violard venait d'être fusillé et enseveli.

— Allez attendre là, dit-il. Vous y verrez bientôt arriver vos parents. A présent, quittons-nous.

Il s'éloigna d'un pas rapide, laissant Marjorie muette de surprise, d'hésitation, et n'osant pas encore s'abandonner à l'espérance.

Elle se demanda pourquoi Axel l'envoyait au pied de cet arbre, qu'une épouvantable tragédie venait de rendre sinistre quelques instants auparavant.

Cependant elle obéit, entrevoyant confusément que le sergent avait eu des motifs pour la faire agir ainsi.

En effet, il avait entendu une partie de la conversation de Marjorie avec les deux officiers, au moment où elle était arrivée au camp; il s'était aperçu qu'on la considérait comme une parente de l'ancien notaire fusillé, et il profitait adroitement de cette circonstance pour le plan d'évasion qu'il méditait.

Marjorie, d'ailleurs, éprouvait une sorte de confiance. Elle se disait qu'Axel Lipp, en supposant qu'il eût voulu la tromper, eût commencé par la renvoyer bien loin au lieu de la laisser en vue du camp.

Elle calcula que si Axel lui manquait de parole, ou s'il se trouvait dans l'impossibilité de tenir sa promesse, elle serait toujours à même de se présenter de nouveau pour voir ses parents et faire ensuite toutes les démarches nécessaires en leur faveur.

— Oh! j'attendrai, se dit-elle en détournant malgré elle ses yeux de la fosse recouverte de terre où gisait le supplicié; j'attendrai s'il le faut jusqu'à la nuit close. Ce sera sans doute le moment qu'Axel choisira pour délivrer avec plus de sécurité mon père et mon frère.

Mais elle n'attendit pas si longtemps.

Axel agissait.

Il lui tardait de se délivrer, lui aussi, de se délivrer de la présence compromettante de Marjorie, dont les révélations pouvaient être si funestes au sergent.

Il était bien certain que, s'il lui rendait ses parents, elle ne reparaîtrait plus; aussi travaillait-il consciencieusement à leur évasion.

Il commença par pénétrer dans le coin de la caserne où ils se trouvaient, couchés sur la paille et gardés par deux sentinelles, et il jeta un regard rapide sur eux.

Anselme Daché était vêtu comme un cultivateur, un fermier, et il n'y avait rien à modifier à son costume. Mais Robert, sans porter précisément un uniforme de soldat, avait cependant des insignes militaires, en particulier un képi et quelques ornements aux parements et au collet de son habit.

Parmi les dépouilles abandonnées par M. Violard, dont la captivité avait été fort longue, Axel Lipp se procura un chapeau de feutre, un paletot léger; il en fit un très-mince paquet, de façon qu'on ne pût savoir ce que c'était, l'attacha sous un petit appareil photographique, et porta le tout, sans aucune apparence de mystère, près des deux prisonniers.

Puis il se baissa comme pour mettre tout en ordre, et leur dit quelques mots à l'oreille.

Le sergent sortit ensuite, erra çà et là, se montra d'un bout du camp à l'autre, et resta plus d'une heure sans agir.

Enfin il revint, et, saisissant les deux sentinelles par le collet, les heurta violemment l'une contre l'autre, sous prétexte qu'elles causaient ensemble.

La correction fut longue.

Les pauvres diables ne savaient plus où ils en étaient, et les yeux leur sortaient de la tête, tellement le sous-officier, en les choquant visage contre visage, les faisait s'embrasser avec rudesse. Dans ce moment critique, ils ne songeaient guère à leurs prisonniers.

Un instant après, Marjorie vit s'avancer deux hommes.

Ah! qu'il lui fallut de fermeté et de courage pour



ne pas s'élancer vers eux, lorsqu'elle reconnut son père et son frère!

Robert marchait le premier, tranquillement, d'un pas assuré, portant d'une main une boîte carrée et assez volumineuse, qui était un appareil photographique.

Anselme Daché le suivait à une faible distance, portant les bâtons destinés à soutenir l'appareil, et ne regardant ni à droite ni à gauche, comme s'il eût craint de laisser voir dans ses yeux les émotions qui l'agitaient.

Néanmoins il ne fut plus maître de lui quand il aperçut sa fille.

— Marjorie! murmura-t-il... Marjorie!

Et il doubla le pas.

Robert le contint d'un geste.

De tous côtés, des yeux étaient sans doute braqués sur eux; le sang-froid seul pouvait les sauver, et ils réussirent à s'aborder tous les trois sans que leurs sentiments de mutuelle affection se fussent trahis par aucune démonstration.

Cependant, se trouvant à plus de cent cinquante pas de la caserne, s'ils étaient obligés de surveiller leurs mouvements, ils pouvaient du moins parler sans crainte.

— Mon père, dit Robert, vous êtes beaucoup plus gravement compromis que moi. Si les Prussiens vous rattrapent, vous serez condamné à mort. Fuyez, puisque vous voilà libre.

— Je ne séparerai pas mon sort du tien, mon fils.

— Mais vous voyez bien, mon père, qu'il faut que je fasse semblant de photographier cette tombe. Les Prussiens ont réclamé à plusieurs reprises les photographies des tombes des deux officiers tués à Charny à la suite des prétendues indications données par M. Violard; ils trouvent donc tout naturel qu'on agisse de même pour la victime de leur horrible sentence. Mais il faut au moins que j'aie l'air de faire ma besogne.

— Sera-ce long?

— Je n'en sais trop rien. Jamais je n'ai touché un appareil photographique.

— Eh bien! je t'attendrai. Je ne m'enfuirai pas sans toi.

Cette déclaration fut cause que Robert se dépêcha plus peut-être que ne le permettaient les lois de la vraisemblance. Il ignorait d'ailleurs que, si une empreinte photographique est fixée au bout de quelques secondes et parfois même instantanément, un certain temps est nécessaire aux préliminaires de l'opétion.

Mais en moins de trois minutes, pendant lesquelles Marjorie ne cessa de guetter si les Prussiens accouraient, Robert termina son simulacre artistique.

Les fugitifs se demandèrent alors s'ils devaient aller regagner la route et s'éloigner sous les yeux de l'ennemi en continuant à jouer leur rôle de photographes

Mais ils étaient au bas d'un petit coteau qu'il suffisait de remonter un peu pour rencontrer des arbres, sous lesquels ils pouvaient se dérober promptement à tous les regards. Ils préférèrent s'enfuir par là, et, sans avoir l'air de se presser, ils disparurent.

XXI

Lorsque Marjorie annonça la mort lamentable de sa grand'mère, Anselme Daché et son fils se retournèrent vers le camp des Prussiens avec un mouvement de fureur, comme s'ils eussent pu, à eux deux et sans armes, les anéantir tous.

— Mon père, dit Marjorie en l'enlaçant de ses bras, nous avons à rendre les derniers devoirs à ma grand'-mère. J'ai fait prévenir le curé...

Le fermier embrassa sa fille en pleurant.

— Nous te devons la vie, ton frère et moi, dit-il. Ta conduite, ma fille... ah! Dieu seul peut te récompenser de ton dévouement, de ton courage. Marjorie, chère Marjorie...

Il n'acheva pas. La triste nouvelle qu'il venait d'apprendre lui avait porté un coup terrible. Oubliant son propre péril, il n'avait plus la force de faire un pas.

— Mon père, mon bon père, il faut absolument marcher, dit Robert en le soutenant. Nous sommes encore tout près des Prussiens. Des recherches peuvent être ordonnées.

— Ah! que m'importe la vie, puisque ma mère est morte!

— Mon père, ajouta Marjorie, voulez-vous donc me faire repentir de vous avoir appris trop vite ce grand malheur?

— Ah! mon enfant, tu serais coupable si tu me l'avais laissé ignorer.

— Eh bien, au nom même de celle qui n'est plus, je vous supplie...

— Faites un suprême effort, reprit Robert. Nous sommes dans un bois que je connais bien. Avant dix minutes, nous pourrons nous réfugier dans un taillis presque impénétrable où nous serons en sûreté.

Les nombreux bois de la Lorraine fournissent en effet en abondance des retraites de ce genre. Anselme Daché parvint à se traîner dans celle où son fils le conduisait, et là, la face contre terre, il s'abîma dans sa douleur.

Celle de Robert était moins intense, et il ne s'y abandonnait pas, car l'œuvre de salut si bien commencée était encore loin d'être menée à bonne fin.

— Tu es certain qu'on ne nous découvrira pas ici? dit Marjorie.

— Oui.

Son frère prit place auprès d'elle et lui parla de ce qu'il avait ressenti en retrouvant son père :

— Ma première impression a été celle de l'indigna-

tion et du désespoir. Quoi! je me battais pour la France, pour la patrie, et lui, mon père!... Oh! ne crains pas qu'il entende. Il m'a appris que le misérable Axel Lipp l'a emmené de force de la ferme, en le menaçant de le pendre à la grande porte, sous les yeux de ma pauvre grand'mère, qui alors l'a supplié de ne plus résister et d'obéir. Brave père! il a tué deux Prussiens pour me défendre de leurs coups, en voyant que je voulais mourir parce que je le croyais de connivence avec l'ennemi. Que n'en a-t-il tué douze! L'Allemagne eût peut-être mieux compris encore que c'est pour elle une honte ineffaçable d'avoir par la violence obligé des Français à travailler à des travaux de siége contre les villes françaises.

Marjorie à son tour raconta son entrevue avec Axel.

— Oh! que tu es dans l'erreur, si tu t'imagines qu'il nous a délivrés parce que tu le menaçais de demander justice pour le pillage de la ferme! dit Robert qui avait écouté attentivement. Les Allemands ne sont pas si scrupuleux. La jactance de ce lourdaud l'a mis à ta discrétion, tout simplement. Quand il a vu que tu étais à même de répéter à ses chefs les choses qu'il t'avait dites à tort et à travers, il a eu peur.

— Mon intention, Robert, était de ne parler que du pillage du Majorat.

— En ce cas, petite sœur, tu as été très-fine et très-adroite sans le savoir. Ce lâche Prussien a dû trembler quand tu lui as prouvé que ses propos inconsidérés et vantards étaient restés dans ta mémoire.

Marjorie causa aussi de sa tante de Verdun et du désir qu'elle avait eu de l'accompagner.

Elle expliqua qu'il avait été décidé entre elles que Marjorie se rendrait d'abord à la ferme.

Mais lorsque, après le récit des incidents de son voyage, la jeune fille arriva au sombre tableau qui s'était présenté à elle dans les bâtiments abandonnés du Majorat, elle ne put continuer et fondit en larmes.

Le frère et la sœur restèrent quelques instants plongés dans une douleur muette.

Mais bientôt Anselme Daché se redressa d'un air égaré.

— En route! dit-il; au Majorat!

Ce fut Robert qui se chargea de conduire la marche.

Au sortir des bois, les fugitifs se séparèrent, coupèrent à travers champs sans passer par le village, et marchèrent à cinquante pas l'un de l'autre, Robert le premier, son père au milieu, Marjorie la dernière.

Il avait été convenu qu'en cas de mauvaise rencontre Robert et Marjorie, moins compromis, se laisseraient capturer, mais qu'Anselme Daché, sur lequel pesait un arrêt de mort inévitable, chercherait à tout prix à s'échapper.

Robert, par prudence, avait d'abord supplié son père de porter l'appareil photographique afin de dérouter les soupçons. Mais, réflexions faites, on jugea que cet appareil, d'une utilité si grande d'abord, risquait maintenant de signaler les fugitifs et de les faire découvrir. On se débarrassa donc de la boîte et des bâtons en les enfouissant dans des broussailles.

Marjorie, pour modifier autant qu'elle le pouvait le costume de son père, lui avait rabattu le chapeau sur les yeux et passé autour du cou un petit fichu qu'elle portait sous son vêtement.

Puis elle avait engagé son frère à redresser sa taille le plus possible, car, Robert étant un peu bossu, cette légère difformité avait été certainement remarquée par les Prussiens pendant qu'il était leur prisonnier.

A la tombée de la nuit, le fermier et ses enfants se rapprochèrent les uns des autres afin de ne pas risquer de s'égarer. L'ordre de la marche fut changé: Marjorie et son frère prirent les devants, et Anselme Daché les suivit à quelques pas seulement de distance, après leur avoir de nouveau formellement promis de s'éclipser à la moindre alerte.

Marjorie, qui gardait ainsi que son frère un profond silence, était en proie à des préoccupations de toutes sortes. Elle redoutait beaucoup pour son père l'arrivée à la ferme, où il n'y avait pas même un flambeau à allumer, et où l'horreur des ténèbres allait aggraver encore d'une façon matérielle et physique le désespoir de son père et rendre plus douloureuse la tâche qu'il venait remplir. De plus elle songeait à une chose à laquelle Anselme Daché et Robert ne songeaient guère : elle se disait qu'ils allaient se trouver sans pain, sans moyen de s'en procurer.

Tout en réfléchissant ainsi, elle s'arrêta tout à coup, saisit le bras de son frère et lui fit signe de ne plus bouger.

— Le curé nous précède, lui dit-elle. Regarde... là-bas... Il y a eu un rayon de lune et je l'ai reconnu à son costume de prêtre. Il vient! il tient la promesse qui m'a été faite en son nom.

Et la jeune fille se mit à courir comme pour vérifier le fait, qui était parfaitement exact.

Elle revint bientôt avec le curé, auquel elle expliqua rapidement la situation de ses parents, et qui rebroussa chemin pour les saluer plus tôt.

Il était accompagné d'un homme très-âgé et d'un enfant. Il leur donna des ordres à voix basse et ils s'éloignèrent immédiatement.

— C'est le bedeau et un enfant de chœur, dit le curé. Ils retournent chercher divers objets qui vous seront utiles, d'après ce que vient de m'apprendre Marjorie, et nous allons les attendre ici.

Anselme Daché voulut continuer la route seul. Son chagrin tour à tour s'exaltait, semblait s'apaiser, puis devenait désespéré et farouche. Le curé s'en aperçut bien vite, grâce à son expérience des douleurs humaines, et, retenant le fermier, il le fit asseoir auprès de lui sur un des monticules formés par des sillons de vignes, au milieu du feuillage des ceps

rougi par l'automne. Puis il lui parla doucement, longuement, la main dans la main, tandis que Robert et Marjorie, debout, interrogeaient des yeux tous les points de l'horizon, en écoutant alternativement les insaisissables bruits de la nuit et les divines paroles de consolation et de résignation qui tombaient de la bouche du prêtre.

Les messagers furent longtemps à revenir. Dès qu'ils parurent, Robert et Marjorie les débarrassèrent d'une partie de leur fardeau et se remirent en route avec eux, laissant Anselme Daché un peu en arrière avec le curé.

La ferme du Majorat n'était plus loin.

Quand Anselme Daché y pénétra, il trouva Robert et Marjorie agenouillés au pied de la pauvre grand'mère.

Deux bougies brûlaient. Le corps du chien Basnoirs avait été écarté.

Ainsi l'horreur des ténèbres, du pillage et de l'abandon avait été épargnée au fermier. Il ne restait plus que l'auguste majesté de la religion et de la mort. En outre, Robert et Marjorie, pieusement agenouillés aux pieds de l'octogénaire endormie du dernier sommeil sur son fauteuil de paille, montraient au fermier l'avenir à côté du passé, et lui enseignaient son devoir de se résigner, de vivre pour ses enfants.

— Anselme, dit le curé un moment après, comme prêtre, je ne puis que vous louer d'accomplir tout entière la veillée mortuaire; comme homme, je dois vous avertir que votre longue présence ici est périlleuse. Vous êtes, Anselme Daché, propriétaire du Majorat et prisonnier évadé des Allemands. S'ils ordonnent des recherches, elles commenceront par la ferme, c'est évident. Par conséquent, vous avez intérêt à n'y séjourner que le temps strictement nécessaire...

— Eh bien, et vous, monsieur le curé ?... croyez-vous que les Prussiens vous épargneront, s'ils vous trouvent ici, en ma compagnie ?

— Ne parlons pas de moi, mon ami. En raison de l'impossibilité d'agir autrement et en vertu des pouvoirs que l'Église me confère, je compte faire ensevelir votre mère dans votre domaine, dans votre jardin, et bénir sa sépulture comme je la bénirais dans un cimetière. Mais par bienséance et pour que cette œuvre de rédemption ne prenne pas les apparences d'une œuvre de mystère, je ne l'accomplirai qu'aux premiers rayons du jour et non pendant la nuit. Vous êtes donc libre de décider si vous voulez rester ici en attendant, ou vous retirer dans les champs jusqu'au moment opportun.

— Je resterai, monsieur le curé, je resterai, dussé-je ne sortir d'ici que pour paraître devant un peloton d'exécution.

— Soit, mon ami. Je n'aurai pas l'amère prudence de vous en dissuader.

Et le prêtre ajouta tout bas :

— O mon Dieu, daignez faire descendre la paix du ciel sur cette demeure, au moins pour quelques heures !

Robert eut soin de poster l'enfant de chœur au dehors, afin de donner l'alarme en cas de péril.

Puis il appela doucement sa sœur Marjorie afin de se concerter avec elle, car le bedeau, le prenant à part, venait de lui dire que la fosse était déjà creusée.

— Sans cela, avait-il ajouté, j'aurais prié votre père de me désigner l'emplacement.

— Déjà creusée ! murmura Marjorie surprise.

Et elle jugea indispensable de consulter son père.

Après avoir écouté quelques mots qu'elle vint lui dire à l'oreille, Anselme Daché quitta avec elle la salle mortuaire et se rendit à son jardin.

Le bedeau les précédait avec une lanterne sourde, dont il dirigea au bout d'un instant le jet lumineux sur un grand trou creusé au milieu d'un carré de fraisiers où nous avons déjà conduit le lecteur.

Le fermier resta quelques secondes immobile et dit :

— Je suis volé.

Puis s'adressant à sa fille :

— Tu m'avais vu, Marjorie, creuser ce trou pour y cacher mon argent ?

— Oui, mon père.

— Tu n'avais confié ce secret à personne ?

— A personne, mon père, pas même à...

— Je te crois, mon enfant. N'essaye pas de te justifier, tu n'en as pas besoin. Axel Lipp est venu un jour faire une visite domiciliaire à la ferme. Il a rôdé de ce côté, et quand il s'est approché de l'endroit où j'avais enfoui mes économies et quelques vieux bijoux, Basnoirs lui a sauté à la gorge. En voulant garder fidèlement mon trésor, ce brave chien en a signalé l'existence et a clairement désigné la place où je l'avais mis. J'aurais dû me douter que ce misérable Axel... Ne pensons plus à cela. Les regrets causés par la perte de ta bonne grand'mère doivent seuls avoir accès dans nos cœurs.

L'homme qui les accompagnait était resté à quelques pas de distance. Le fermier le rejoignit et, lui montrant les terres remuées :

— Ne touchez à rien ici, lui dit-il. Laissez tout dans l'état où vous le trouvez.

Puis il lui commanda de le suivre dans une autre partie du jardin, et le fermier indiqua la place où devait être creusée la tombe de sa mère.

Aux premières lueurs du jour, tout était prêt, et cette cérémonie funèbre, à laquelle assistaient seulement six personnes, reçut des circonstances au milieu desquelles elle s'accomplissait un caractère de gravité suprême et de souveraine grandeur.

Quand tout fut terminé, le curé et Anselme Daché s'embrassèrent.

— Anselme, dit le prêtre, bénissons Dieu qui vous a permis de rendre en paix les derniers devoirs à votre mère. En son nom, je dois vous rappeler maintenant que vous avez promis de partir aussitôt après.

— Je vais tenir ma promesse, monsieur le curé.

— Et où irez-vous ?

— A Verdun.

— C'est peut-être le plus sage. Vous y serez en sûreté.

— Et c'est là qu'on se bat, murmura le fermier.

Avant de s'éloigner, il demanda seulement à parcourir les bâtiments, les chambres. Marjorie et Robert voulurent l'en dissuader, pour lui épargner de voir que tout était pillé, les armoires, les meubles, le linge, les vêtements, vendus sans doute aux juifs qui suivaient les armées allemandes. Mais Anselme Daché insista, et il fallut le satisfaire.

Pendant cette visite, il ne prononça pas une parole. Mais, en sortant, il accrocha le cadavre du chien Basnoirs au marteau de la grande porte d'entrée.

— Ce sera une enseigne, dit-il froidement. Il est bon qu'on sache ce que les Prussiens ont fait de cette ferme.

Puis on se dit adieu. Le curé, le bedeau et l'enfant de chœur s'éloignèrent d'un côté, et Anselme Daché d'un autre avec son fils et sa fille.

— Que portez-vous donc là ? leur dit-il au bout d'un instant.

Ils montrèrent que c'étaient deux couvertures. Dans l'une d'elles était enveloppé un pain.

Et Marjorie expliqua que le curé, après avoir causé avec elle au moment de leur première rencontre, avait envoyé chercher tout cela, ainsi que des bougies, car elle lui avait révélé le complet dénûment de la ferme du Majorat.

— Il faut compter que nous passerons peut-être quelques nuits dehors et que nous ne rentrerons pas à Verdun aussi vite que j'en suis venue, ajouta la jeune fille. J'ai été suivie par les uhlans, moi ; puis j'ai été prise par des soldats à pied, et vous ne pouvez pas risquer d'être pris, vous, mon père ; les conséquences seraient trop terribles.

Anselme Daché regarda attentivement sa fille.

— Ah ! dit-il en essuyant une larme, si ta bonne grand'mère était encore vivante, comme elle me gronderait de ne pas mieux m'occuper de toi ! Tu dois être épuisée de faim et de fatigue, chère enfant. Pendant deux nuits de suite, tu n'as pas dormi...

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon père.

Mais Anselme Daché fit signe à son fils, qui, tout en marchant, chercha des yeux un endroit favorable au repos.

A défaut de bois, les vignes étaient ce qu'il y avait de préférable pour ne pas être vu. Robert en découvrit bientôt une verdoyante encore et touffue. Les fugitifs s'y installèrent tous les trois, et le pain fut entamé.

Robert, qui ne s'était pas assis afin de surveiller les alentours, cueillit çà et là quelques rares grappillons échappés à la main des vendangeurs ou des Prussiens, et les porta à sa sœur comme dessert à son morceau de pain, tandis qu'il mangeait lui-même le sien tout en glanant.

Puis Anselme Daché s'aperçut que Marjorie, après avoir terminé son repas, malgré elle fermait les yeux. Il lui mit doucement une couverture sous la tête, une autre sur elle, et il la laissa dormir. Quand elle se réveilla, il était nuit.

— Oh ! dit-elle...

Et elle voulut s'excuser.

Mais Robert lui assura que son sommeil ne les retarderait pas, car son père et lui avaient résolu de ne plus voyager pendant le jour.

Plus tard, leur trajet nocturne leur démontra que ce redoublement de prudence était peut-être une imprudence.

Malgré toutes leurs précautions, ils se trouvèrent à un moment nez à nez avec des sentinelles allemandes cachées derrière des arbres, et qui se démasquèrent tout à coup.

On leur ordonna de s'arrêter, puis les balles sifflèrent à leurs oreilles, et les fugitifs ne durent leur salut qu'aux profondes ténèbres qui leur permirent de s'échapper.

Mais le péril avait été si grand qu'ils décidèrent de ne plus s'y exposer. Et ce ne fut pas seulement le péril bravé qui les engagea à agir ainsi, ce fut aussi l'inexprimable angoisse qu'ils éprouvèrent en se trouvant séparés par la précipitation de leur fuite. Ils passèrent plus d'une heure à se chercher, n'osant s'appeler, se croyant mutuellement tués, blessés ou pris, et ce ne fut que par une sorte de miracle qu'ils parvinrent à se rejoindre au milieu de l'obscurité.

Ils s'éloignèrent rapidement du lieu de cette scène, et s'étendirent sur le sol pendant le reste de la nuit.

Prenant part aux délibérations, Marjorie démontra que le seul moyen d'arriver était de la laisser aller d'abord reconnaître le terrain. Elle avait de bons yeux pour distinguer les postes les mieux dissimulés, les sentinelles les mieux cachées. De plus, elle inspirait moins de méfiance qu'un homme, elle serait poursuivie avec moins d'acharnement si elle était vue, elle était assez petite pour passer inaperçue et assez agile pour se sauver vivement en cas d'alerte. Son père et son frère l'attendraient à des endroits convenus, et elle reviendrait ensuite leur dire d'avancer ou de changer l'itinéraire.

Ce plan fut adopté, et grâce à lui les fugitifs se rapprochèrent sensiblement de Verdun. Mais plus ils

s'en rapprochaient, plus les difficultés devenaient inextricables.

Le troisième jour, notamment, s'écoula tout entier dans un bois, dont il fut impossible de sortir, tellement les abords étaient étroitement cernés.

Marjorie devint toute pâle. Son attitude fut si désespérée et si suppliante que le fermier n'insista pas, car il comprit que sa fille mourrait de douleur s'il lui commandait de les abandonner.

— Je vais voir encore s'il y a des vedettes de

La petite laveuse. (V. art. *Par ma fenêtre.*)

Le pain touchait à sa fin.

— Marjorie, dit Anselme Daché découragé, retourne seule chez ta tante. Ils te laisseront passer, toi. Moi et Robert, nous nous tirerons d'affaire comme nous pourrons.

ce côté, dit-elle en se glissant parmi les arbres.

Un quart d'heure après, elle accourut tout essoufflée.

— Les uhlans, dit-elle... les uhlans passent au galop, jettent un mot aux sentinelles... et les sentinelles s'en vont.



De formidables détonations accompagnèrent la fin de ces paroles.

— Le canon ! s'écria Robert dont le visage rayonna. On se bat ! C'est une sortie de la garnison. Allons-y vite. On se bat, mon père, on se bat !

— Il y aura bien un fusil pour moi ? dit Anselme Daché en lui serrant la main avec force.

— Oui, mon père, oui. Entendez-vous maintenant la fusillade ? Nous ramasserons des fusils et des cartouches sur le champ de bataille. Enfin, enfin, nous allons avoir des armes !

— Et Marjorie ?

— Marjorie sera confiée aux ambulanciers.

— Oh ! je n'ai pas peur, mon père.

— Elle n'a pas peur. Venez, mon père. C'est d'ailleurs le seul et vrai moyen de rentrer à Verdun. Marchons au canon, et vive la France !

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —

PAR MA FENÊTRE

Au commencement de l'été de l'année 186..., pendant ces mois que l'on passe le moins volontiers à Paris, j'avais pris l'habitude, ne dormant pas à cause de la chaleur, d'ouvrir ma fenêtre au point du jour pour respirer ; et chaque matin, dès l'aube, je voyais une mauvaise carriole, attelée d'une ânesse décrépite et piteuse, arrêtée devant ma maison, maison de belle apparence, située à l'angle de l'avenue Montaigne et de la rue François-Premier. La carriole était une de ces petites charrettes que les chiffonniers de nos jours font circuler dans les rues pour enlever les immondices. La charrette a remplacé la hotte : où le luxe s'arrêtera-t-il !

Elle est là, cette pauvre bête, tête basse, la paupière close comme pour mourir. Elle ne l'entr'ouvre que de temps à autre, et ne la meut que pour chasser quelque mouche obstinée, n'ayant même plus la force de secouer la tête pour s'en débarrasser. Elle a souffert, elle souffre, pas moyen d'en douter. Est-ce son moral qui tombe en défaillance, ou son pauvre corps de bourrique opprimée qui pâtit ? C'est l'un et l'autre probablement.

Ne la plaignons pas trop cependant : il lui reste une amie, des consolations lui sont prodiguées. Eh quoi ! une ânesse ne serait pas sensible à l'amitié !... Cette amie, c'est une chétive et malingre fillette que la fièvre et la faim étiolent tour à tour, cela se voit, mais que soutient un bon petit cœur résolu, bien constitué.

Je la voyais fourrager dans les seaux et les terrines déposés devant chaque maison, enlevant lestement, à la pointe du crochet, des feuilles de choux et de salade parmi les restes des cuisines. Comme une mère apportant un bonbon à son enfant, elle accourait donner à Manon, dans le creux de sa main, ce régal de rebut, bientôt broyé sous des dents longues et déchaussées. Elle lui parlait amicalement pendant ce temps, et, pour peu que la bête eût un cœur, les laitues fanées devaient en paraître plus fraîches. Puis cette petite l'embrassait. Cela, c'était le plus clair du dessert.

Pour l'enfant, elle ne mangeait que quand sa besogne était faite. Alors seulement elle sortait de sa poche un morceau de pain dur, partagé avec Manon qui le trouvait tendre et qui remuait bien faiblement la queue, ce qui voulait dire : Merci ! j'en voudrais bien encore.

Remuer la queue, ah ! c'était un effort. Quant aux oreilles, — ces oreilles d'âne dont l'éloquence est connue, qui disent tant de choses aimables ou désagréables à ceux qui connaissent leur langage ; qui, devant un ruisseau témoignent d'une invincible opiniâtreté ; qui, couchées en arrière, prédisent une ruade, ou qui, pointées en avant, accusent la peur, une peur qu'aucun ânier ne pourra surmonter,—quant aux oreilles de Manon, dis-je, elles ne bougeaient plus. Elles pendaient inertes, découragées, poilues, bêtes et malheureuses... Voir ces oreilles pendantes, c'était lire une histoire de patience, de famine, de coups reçus, de repas oubliés, etc.

L'âge du pauvre animal ? Je ne saurais le dire... Manon a-t-elle jamais été jeune ?... Elle a l'âge que vous voyez... l'âge de toutes les misères !

Celui qui les causait, c'était le père de la petite fille. Ah ! que de choses on découvre au lever du jour, par sa croisée ! Voitures rapides ramenant du bal des mères fatiguées et des filles infatigables ; des joueurs, pâles encore des émotions de la nuit ; l'ouvrier, l'ouvrière allant à leur travail ; de pauvres chiens perdus ; le sergent de ville tenant son voleur au collet, ou quelque voyageur, sans souper, sans gîte, ayant passé la nuit sur un banc et qui voudrait bien y dormir encore au lieu de se réveiller !...

Ces choses se passaient devant mes yeux, mais tout mon intérêt se concentrait sur la petite chiffonnière : je la voyais si souvent pleurer !... La plupart du temps, elle venait seule, se mettait à l'œuvre avec courage, plongeant ses mains d'enfant au cœur des ignobles fouillis, ramassis et débris de tout ce qui se jette à nos portes. Elle cherchait, remuait, séparait, entassait, butinait et triait ; papiers par-ci, loques par-là, ferraille en un monceau, pots cassés mis à part. Elle emplissait de son triste butin des sacs de grosse toile ou des mannes d'osier ; puis, comme tout vainqueur sur le champ de bataille, glorieuse mais épuisée, s'asseyant sur ses trouvailles, la pauvre enfant déjeunait.

Comme je lui jetais parfois des gros sous ou de

menus chiffons, elle avait adopté pour son pied-à-terre cette partie du boulevard qu'ombrage le gros orme planté tout juste sous ma croisée. Quand j'arrivais, elle était là, devançant l'aurore. Je lui faisais un signe de tête, elle se levait de dessus ses amas d'ordures pour me faire une courte mais gentille révérence, n'y manquant pas. C'était notre bonjour. Puis, tout en travaillant, tout en mangeant, elle me regardait de bas en haut; je la suivais de l'œil, elle le savait bien.

Quand elle avait l'air triste, je lui souriais d'un air d'encouragement, comme pour lui donner, hélas! la force qui lui manquait. Alors, quittant tout et jetant son crochet, elle venait s'appuyer au tronc de l'arbre et restait là, cachant son visage dans ses pauvres petites mains... Cela serrait le cœur. J'avais fini par descendre, enveloppée dans le premier châle venu... Elle me confiait ses peines... qui n'étaient pas chagrins d'enfant... Quelquefois je la faisais monter avec moi pour mieux l'écouter, tâchant de la consoler... J'étais au fait de la douloureuse existence de cette jeune créature.

Paraissait-elle de bonne humeur, je l'appelais : Ps'tt! Elle accourait sur le trottoir, tendant son tablier; je lui jetais alors quelque tranche de daube ou de pâté (volée pour elle), une orange, n'importe quoi... Un jour je précipitai une poupée dans ses bras. Vous dire sa joie!... Un enfant reste encore un enfant, même quand le chagrin l'a trop vite mûri.

Son père!... je l'avais vu venir quelquefois, cet homme, complétement ivre, — et tout à fait méchant. Il traversait l'avenue en chancelant, le visage pourpre, enflammé, son ignoble chapeau de travers, brandissant une énorme trique qui ne servait point à raffermir sa démarche, mais à frapper sur son passage les bancs et les troncs d'arbres, comme pour s'exercer au bâton et *s'entretenir la main.* Manon, toute demi-morte qu'elle fût, le sentait bien venir, et, avant qu'il fût là, tremblait de tous ses membres. Ah! l'aubaine pressentie ne se faisait pas attendre... le terrible bâton la frappait... Ne se levait-il jamais que sur cet animal?

— As-tu fini? crie la voix rude de l'homme; as-tu fini, fainéante?

— Oui, père.

— C'est mal trié, tout ça. Ah! que je t'y prenne à ne pas connaître la vaisselle et à mettre la terre de pipe avec...

Il ne savait plus ce qu'il disait.

— Mais, père, je les ai séparées, voyez plutôt.

— Tu *m'ostines?...* attends, je vais t'apprendre à *m'ostiner!...*

Il lui montrait le poing. Oh! qu'il avait le vin mauvais, cet ivrogne!...

C'est à l'ânesse qu'il s'en prend maintenant :

— Tu dors, bourrique!

« Tiens, voilà pour te réveiller! »

Il lui donnait de grands coups de pied dans le ventre. La bête fléchissait sur ses vieilles jambes; mais il recommençait, et l'ânesse, ébranlée, tombait sur le flanc; la petite gémissait... Je détournais les yeux. O loi Grammont! me disais-je, j'aurai recours à toi quelque jour.

Enfin ils montent dans la charrette. Le père n'a eu ni le cœur ni la force d'y transporter les sacs. La petite a fait toute la besogne, pliant sous le fardeau. Ses jambes nues, si maigrettes, chancellent à chaque pas. Elle aide son père à monter, le soutient et le fait asseoir à côté d'elle, sur la même planchette. Puis, me jetant un regard, un long regard, l'enfant prend les guides et veut conduire. L'autre les lui arrache des mains; mais les siennes savent-elles ce qu'elles font? Non, certes; il tire à *dia*, il tire à *hue*, de çà, de là; ils s'en vont de travers, Manon trottant cahin-caha : on les dirait pris de vin tous les trois, et la carriole aussi. La roue empiète sur le trottoir, tombe dans une bouche d'égout, s'accroche à plus d'un tronc d'orme...

— Ils vont se briser, pensais-je, comme leurs tessons de bouteilles.

La lourde trique continue à frapper les côtes décharnées de la pauvre Manon. Par un effort désespéré (était-ce peur, rage ou folie?), elle prend le galop à la fin, un galop boiteux, fantastique, déplorable, le dernier galop de sa vie, le chant du cygne!

Lorsque, sous les secousses saccadées et les soubresauts de l'équipage, les rênes échappent à ces mains avinées, qui s'en servent si mal, l'enfant alors s'en empare sans résistance, laisse Manon souffler, lui rend et lui permet sa traînante allure; bien plus, pour la soulager de son poids, elle descend, lui parle et la caresse, passe la bride à son bras; je crois vraiment qu'elle s'attelle à côté de Manon et qu'elle va donner aussi dans le collier... Brave petit cœur!

Le méchant homme s'est endormi (que n'est-ce pour toujours!) et se laisse ballotter, inerte et couché sur les tas de chiffons. Sa fille le ramène doucement, pieusement, — et ce n'est pas la première fois, — par le quai de Billy et le pont de Grenelle, jusqu'au bouge situé tout au fond d'une infecte ruelle, au faubourg de Javel.

Que se passera-t-il quand l'ivrogne, reposé, ouvrira les yeux? Aura-t-il retrouvé des forces pour frapper de son inséparable bâton ceux qui se trouveront, par malheur, à sa portée? Une mère est-elle là pour protéger sa fille? Oui, je le savais, la petite avait encore une mère; mais cette mère — il est trop vrai! — buvait aussi.

Cinq ou six jours s'étaient écoulés, et je n'avais pas revu Zélie (c'était le nom prétentieux de l'enfant : les chiffonniers ont de la poésie sur les fonts baptismaux); je ne saurais dire à quel point cela me tourmentait. Mon intérêt s'était positivement attaché à cette jeune

pauvresse, si dévouée à son âne et si reconnaissante envers moi : il n'y avait au monde que nous deux, la bête et moi, qui l'aimions.

Un beau jour donc, sachant à peu près où elle demeurait, je me mis à la recherche de ma protégée, explorant plusieurs impasses ignorées ouvertes sur le quai de Javel, et je traversai avec hâte et dégoût ces terrains vagues où viennent dormir, à toute heure de jour et de nuit, les malfaiteurs et les scélérats du quartier, cachant leurs hideuses figures dans l'herbe et les orties de ces endroits abandonnés.

A l'extrémité d'une ruelle étroite et boueuse se trouvait un petit jardin, tout dévasté, où des monceaux de gravois couvraient de leur poussière un sol autrefois cultivé en légumes; quelques planches mal étayées y avaient improvisé une sorte de cabane dont aucun pâtre des Landes, aucun sauvage des pampas n'auraient voulu pour reposer leur tête. Je me souvenais de la description que la petite m'en avait faite, et je reconnus, sans hésiter, ce taudis pour sa maison.

J'entrai : c'était un véritable galetas. Il était vide, mais, par une porte ouverte sur une sorte de fournil, j'aperçus celle que je cherchais et, m'approchant, je fus charmée de voir qu'elle était seule. Oui, seule, car, tandis que les père et mère étaient au cabaret voisin, cette enfant faisait l'ouvrage d'une bonne et courageuse ménagère : hélas! il n'y en avait pas d'autre à la maison!...

En ce moment, debout devant un tréteau boiteux, bras et jambes nus, elle savonnait, trempait, retrempait, battait, rinçait, tordait de tout son cœur les sordides chiffons de la famille (on ne pouvait appeler cela du linge), enfonçant ses petits bras dans l'écume mousseuse, qui s'élevait, blanche comme la neige, du sein d'un vulgaire chaudron.

Frotte, frotte, pauvre petite! Ne cesse pas ton travail. Ta vie de dévouement t'y oblige : tu ne connaîtras pas les douceurs du repos... toi, tu sers les autres. Sois la servante, — bien plus — la mère de ces vieux enfants, tes parents, si honteusement livrés à la paresse, à d'ignobles penchants! Que ton enfance les guide et les protége... Sans toi, est-ce qu'ils auraient de quoi manger, de quoi se vêtir? Tu les nourris, tu les habilles, tu jettes sur eux le manteau de Noé... Courage! pauvre enfant, le ciel te récompensera.

Quand elle me vit, son visage s'éclaira d'un sourire, tandis que, péniblement impressionnée comme je l'étais, je demeurais toute surprise de son expression de calme sérénité : c'était une petite femme forte que Zélie. Jamais je n'oublierai ce simple et touchant tableau : l'attitude, le regard reconnaissant qu'elle tourna vers moi, l'air à la fois doux et résolu de la petite laveuse, le fond sombre de la baraque où de vieux fûts, jetés dans un coin, servaient évidemment de palais à tous les rats du quartier. Cette scène, je le répète, s'est à jamais gravée dans mon souvenir, comme pour y présenter la moralité consolante d'une douloureuse histoire.

J'appris que ses parents, après s'être absentés pendant deux ou trois jours (passés probablement au dépôt de la police), avaient été malades à leur retour, que leur fille n'avait pas pu les quitter et qu'elle craignait bien, à la tournure que prenaient les choses, de ne pouvoir faire sa tournée de la rue Montaigne de longtemps. Je lui laissai quelques petits souvenirs de ma visite, lui promettant de revenir si je ne la voyais plus reprendre sa place habituelle sous mes fenêtres. Essuyant ses bras humides d'où elle secouait la mousse de savon, — et cela en riant, elle était si enfant! — Zélie voulut me reconduire jusqu'à la berge du quai de Javel, où je pris le bateau-mouche qui passe au pont de l'Alma en remontant la Seine.

Au bout de quinze jours, ne voyant pas revenir ma petite protégée, inquiète de cette absence prolongée, je retournai chez les chiffonniers du faubourg et n'eus pas de peine à retrouver leur misérable demeure.

La porte fendue et disjointe en était fermée, à peu près retenue par un bout de vieille corde. Par un carreau cassé sur un châssis branlant que d'un coup de poing j'eusse jeté bas, je vis que la cahute était abandonnée. Tout à côté, sur un tas de pavés, une vieille femme, sans bonnet, sans bas dans ses sabots, mais dont un air de bonté perçait sous l'indigence, faisait jouer un enfant dans ce lieu de délices, tout en tricotant.

— Il n'y a plus personne, me dit-elle en me voyant tourner de tous côtés. Il ne reste plus que la coquille, les vilains oiseaux sont partis.

— Qu'est donc devenue cette famille de chiffonniers?

— La mère est au cimetière, et le père en prison... Il ne l'a pas volée, la prison, le monstre!...

— Grand Dieu! — m'écriai-je, — et leur petite fille?

— Vous la connaissez, la Zélie, ma chère dame?

— Qu'en a-t-on fait, de cette pauvre enfant?

— Une de nos sœurs de charité l'a emmenée avec elle.

— A leur maison de Grenelle?

— Oui, madame. Si vous voulez la voir, c'est là qu'elle est... Mais, Jésus-Dieu! si vous saviez ce qui s'est passé ici, tenez, là où vous êtes, il n'y a pas huit jours!...

— Qu'est-il donc arrivé, ma bonne femme? Contez-moi cela.

— J'étais couchée, dans la nuit de mardi, depuis pas mal de temps, — reprit la vieille après avoir mouché son marmot; — sur les minuit, j'entends frapper très-fort à mes volets :

« — Mère Corbin! mère Corbin! ouvrez vite, c'est Zélie! »

« Il faut vous dire que ma maison est là, dans le coin du jardin, et que j'y demeure avec mon fils,

un bon sujet, qui est veuf et père de cet enfant-là. Je reconnais donc la voix qui m'appelait... et qui tremblait joliment à ce moment-là. Je cours ouvrir à Zélie :

« — Qu'est-ce que tu as, mon Dieu ?

« — C'est mon père et ma mère qui se battent à mort!... me dit-elle toute suffoquée... Il va arriver un malheur!... »

« Ça n'a pas manqué, comme vous allez voir. J'y vas de suite, sans m'habiller; la femme était étendue par terre, l'homme appuyait son genou sur sa poitrine, il l'écrasait :

« — Parleras-tu ? criait-il.

« — Non ! non ! non !

« — Tu ne le diras pas ?

« — Non !

« — Encore une fois, parleras-tu, drôlesse ?

« — Jamais ! »

« Il s'agissait d'une tirelire où la ménagère mettait l'argent des chiffons vendus, et, notez ça, madame, elle le gardait pour le boire. C'était son habitude, de boire, à cette malheureuse, et quand une femme, voyez-vous, se met à la boisson... ce n'est plus une femme, quoi !...

« Elle avait donc caché la tirelire dans les trous d'un vieux mur. Le mari en voulait aussi, lui, à l'argent ; il enrageait de ne pas le trouver... Il menaçait sa femme de l'assommer, et brandissait sa trique en jurant comme Satan ne sait pas jurer...

« — Mère, criait Zélie, dis-lui donc où elle est!

« — Tu sais où elle est, toi ? hurle le vieux d'une voix féroce ; ah ! tu sais où elle est. »

« Il veut alors saisir la petite, mais je l'avais prise dans mes bras et la remettais, de force, à mon fils qui m'avait suivie. Nous l'emmenons ; pendant ce temps, des bruits affreux se font entendre, une lutte, des cris : « Au secours !...» Mon fils nous laisse pour y courir... Trop tard... on n'entendait plus rien !... Je le crois vraiment bien qu'on n'entendait plus rien dans cette hutte sans lumière !... Il l'avait tuée !... La chandelle était éteinte, la vie aussi... et il n'avait pas eu sa tirelire, tout de même. Les agents l'ont trouvée enfouie sous une pierre... Il y avait quinze sous dedans !... »

J'étais atterrée. Que d'horreurs dans ce récit!

La vieille voisine continua :

— Mon fils, jeune homme fort et hardi, a eu le courage de passer le reste de la nuit entre une femme morte et le misérable, qu'il tenait pour ainsi dire prisonnier... car il s'était emparé de la trique et lui défendait de bouger... Il est si poltron, cet homme-là, quand il n'est pas le plus fort !...

« Voilà que mon garçon m'envoie au poste quérir des sergents de ville. Ceux-ci viennent de suite et trouvent le meurtrier accroupi dans un coin, par terre, faisant l'idiot... car il ne l'était pas, le brigand, quand il a fait le coup !

« Sa femme ne valait pas mieux que lui, ma chère dame! Aussi, cette pauvre Zélie, c'était une pitié que de la voir entre eux deux ! D'ordinaire, on plaint les orphelins, n'est-ce pas ? mais pour elle, c'est une vraie grâce de Dieu de lui avoir ôté des parents comme ça! Sa mère est bel et bien sous terre, et, quant au père, la justice le tient ! »

Avec ce récit, mon histoire est presque terminée. Le petit drame commencé avenue Montaigne finissait par une horrible tragédie. Nous n'étions plus sous ces purs rayons d'un beau soleil levant, quand Zélie arrivait trottinant dans sa carriole. Le dernier acte s'était passé dans un bouge, au sein d'une nuit profonde !

On pense bien que ma pauvre petite amie me tenait d'autant plus au cœur qu'elle était plus malheureuse. Je fus la trouver dans cet asile de tout être souffrant et gémissant : la maison du bon saint Vincent. Zélie était au lit ; les sœurs la soignaient en malade d'abord (et elle l'était) ; peu après, elles la consolaient en pansant les blessures de ce cœur innocent, en adoptant la petite délaissée, en lui donnant plusieurs mères, à elle qui n'en avait plus... qui n'en avait jamais eu!...

Non, la pauvre enfant n'avait pas été gâtée. Bientôt, grâce à la douce charité chrétienne, elle ne sera pas reconnaissable. Peignée, lavée, habillée, elle aura des bas et des souliers, les mains propres, le petit béguin blanc, l'uniforme à carreaux bleu et blanc des fillettes de l'école des sœurs. Elle apprendra à lire, à écrire, à coudre, à repasser, surtout à prier Dieu, ce Dieu qu'elle ne connaissait pas.

Quand elle saura son catéchisme, on lui fera faire sa première communion, et ce grand acte, qui change en mieux tout enfant ordinaire, fera de Zélie, déjà bonne par nature avant d'être perfectionnée, une créature bien-aimée du bon Dieu.

Sans être le bon Dieu, moi aussi je l'aime, et je me suis chargée de son avenir. Après trois ans passés auprès des sœurs de Grenelle dont elle était la brebis favorite, ma protégée est devenue sous mon toit ma gentille compagne. Je lui ferai un sort, heureuse d'être en position de mettre le temps, l'affection, les ressources nécessaires pour bien accomplir devant ma conscience et mon cœur, une tâche dont je sens et accepte la responsabilité.

Elle est là, tandis que j'écris, regardant par-dessus mon épaule où elle s'appuie. Encore délicate, si elle a conservé sa peau blanche et fine, ses joues n'ont plus leur pâleur maladive. Ses cheveux blonds, abondants, sont relevés en une large tresse qui fait le tour de sa tête ; ses mains sont fluettes, ses pieds petits ; elle n'a rien d'un enfant des faubourgs et ne déparera pas plus mon salon qu'elle ne trahira ma tendresse. Je n'avais pas d'enfant... me voilà consolée.

Pauvre et négligée, Zélie était déjà un être intéressant : l'éducation, la santé, l'amitié ont mis leur main bienfaisante sur tout le reste. Elle est heureuse avec moi ; elle m'aime, et quand je lui propose un mari, elle refuse et dit qu'elle ne me quittera jamais. C'est ce que nous verrons.

J'allais oublier de dire un dernier mot sur Manon. La pauvre bête est morte, victime de la brutalité de son maître, le jour même où, frappée à outrance, je lui avais vu prendre, au bout de l'avenue Montaigne, ce galop précurseur de son agonie et qui avait failli verser et briser la carriole des chiffonniers.

Son dernier soupir fut rendu au seuil de l'étable, où elle n'eut pas la force d'entrer. Dételée avec soin par sa petite compagne, elle tombait inanimée pour ne plus se relever, mais non sans jeter à Zélie un regard humide et attendri. Elle lui devait bien ce regard et la grosse larme de reconnaissance qui fut son triste adieu.

Mme DE MAUCHAMPS.

LE ZAMBÈZE

SES CATARACTES ET SON BASSIN[1]

Dès le 3 novembre 1855, Livingstone se remettait en route, se proposant de descendre le Zambèze jusqu'à son embouchure. 200 Mokololos composaient son escorte, car, parmi les naturels, c'était à qui accompagnerait le *père*, nom touchant donné par eux à l'illustre voyageur et qu'il méritait si bien par son dévouement, sa bonté et son extrême droiture. La caravane emportait d'abondantes provisions de bouche, libéralement fournies par le peuple et son roi *Sékélétou*, fils du grand Sébitouané.

Quelques jours après son départ, le 17 novembre, le célèbre explorateur découvrait ces chutes du Zambèze désormais fameuses sous le nom de *cataractes Victoria*, que leur attribua le patriote voyageur. Il est permis de regretter qu'il ne leur ait pas laissé leur appellation indigène, aussi expressive que poétique, de ***Fumée-Tonnante*** (***Mosi-oa-Tounya***).

1. L'article qui suit est extrait du tome II de l'ouvrage *le Pôle et l'Équateur*, par M. Lucien Dubois, dont une nouvelle édition, mise au courant des plus récentes découvertes, vient de paraître à la librairie Lecoffre (collection à 2 fr. le vol.).

Les deux volumes réunis offrent l'ensemble de ces deux grandes questions géographiques du pôle Nord et de l'Afrique centrale, plus que jamais à l'ordre du jour, objet d'une si générale et si légitime curiosité.

A ce seul titre, par le seul attrait d'un sujet si intéressant et si actuel, sans parler de la forme dans laquelle il est traité, — et dont nos lecteurs trouveront un spécimen dans le fragment ci-dessus, — cet ouvrage mériterait une attention toute particulière.

Dix hautes colonnes de vapeur, flottant dans les airs comme une fumée d'incendie, annoncent le phénomène jusqu'à une distance de près de 10 lieues.

Que l'on se figure un fleuve large de 2,000 mètres, s'abîmant tout à coup avec un étourdissant fracas, d'une hauteur de plus de 300 pieds, dans un gouffre vertigineux, par deux masses tumultueuses, qui, formant une double cataracte, se réunissent à moitié chemin dans un effrayant tourbillon, pour retomber encore plus loin dans quatre autres abîmes se succédant par échelons. A peine précipitée de quelques mètres, la nappe des eaux n'est plus qu'une masse neigeuse, qui se dissout bientôt elle-même en des myriades de fusées liquides, de comètes échevelées et bondissantes, sur lesquelles se jouent les couleurs irisées de multiples arcs-en-ciel.

Quel cataclysme géologique a creusé ainsi, dans le trapp basaltique, cette faille gigantesque, aux parois verticales, aux vives arêtes, qui, détournant le Zambèze de son lit primitif, encore visible, et se déchirant transversalement en prodigieux zigzags, découpe de larges promontoires boisés et fleuris, d'où le spectateur domine et contemple cet admirable tableau?

La masse des eaux emporte avec elle en tombant un volume d'air considérable qui, après avoir pénétré jusqu'à une profondeur inconnue, rebondit soulevé par la force même de la compression, et s'élève en colonnes hautes de 300 à 350 pieds, toutes chargées de vapeurs d'eau qui retombent en pluies perpétuelles. Le soleil du matin ceint d'un triple arc-en-ciel ces vaporeux colosses. Les rayons dorés du couchant les teignent de nuances sulfureuses, qui font ressembler le gouffre béant à la gueule de l'enfer.

« Il n'est pas de paroles qui puissent donner l'idée d'un pareil spectacle, » nous dit Livingstone. Encore n'a-t-il visité les chutes du Zambèze qu'à l'époque de la saison sèche. Combien plus grandiose doit être le tableau, lorsque les pluies diluviennes de ces régions ont enflé les eaux du fleuve jusqu'au maximum au-dessus de leur étiage normal!

Les fameuses cataractes du Niagara, jusqu'ici sans rivales, sont distancées, outre qu'il est permis de prévoir l'époque relativement prochaine, huit ou dix siècles peut-être, où, rongeant de plus en plus leur lit supérieur et reculant progressivement vers le lac Érié, elles auront disparu, tandis que la ***Fumée-Tonnante*** continuera d'être la merveille de l'Afrique.

Est-il étonnant que ce magnifique et terrifiant spectacle, ce fleuve qui s'effondre d'abîme en abîme, ce tonnerre continu, ces colosses aériens, couronnés de nuées éternelles et tout ruisselants de mobiles arcs lumineux, aient frappé l'esprit des sauvages indigènes d'un religieux effroi, et que certains d'entre eux aient fait de ce lieu un temple, où ils viennent rendre un instinctif hommage à la puissance du Créateur devant l'une des merveilles de sa création? Aussi le renom

de la *Fumée-qui-Tonne* s'étend-il chez les tribus africaines à plus de 300 kilomètres de distance, ainsi que Livingstone a pu le constater.

LUCIEN DUBOIS.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

La ville de Paris a ouvert cette semaine, à l'École des beaux-arts, l'exposition annuelle des tableaux et statues acquis par elle pour l'ornement de ses palais, de ses églises et de ses autres édifices publics.

Rien de plus intéressant à coup sûr pour les contribuables parisiens que de savoir ainsi où passe leur argent, et de se rendre compte par eux-mêmes des sacrifices qu'on exige de leur bourse.

Quand on est la grande ville, on doit avoir souci du grand art : dans notre société actuelle, il n'y a plus de ces seigneurs d'autrefois qui commandaient aux peintres, aux sculpteurs, des œuvres capables de suffire à leurs plus vastes inspirations. Nous avons encore des millionnaires qui achètent des tableaux ; mais, même dans les plus magnifiques hôtels, les exigences de l'habitation moderne ne permettent guère d'autre luxe que celui des toiles de chevalet.

Quant à la sculpture, les plus opulents se contentent des bronzes réduits de Susse ou de Barbedienne : c'est à peine si, de loin en loin, il se trouve quelqu'un pour donner deux ou trois billets de mille francs d'une chétive statue destinée à frissonner dans les glaciales solitudes d'un vestibule.

Qui donc commande encore les grandes toiles historiques ou religieuses? Qui veut des statues de bronze pour ses jardins? Qui ?... Cette reine, — fée en même temps, fée quelquefois malfaisante,— cette souveraine à la bourse inépuisable, la ville de Paris !

La ville de Paris a, avant tout, un devoir : elle doit conserver les richesses artistiques que les générations précédentes lui ont transmises. Depuis la dernière exposition, elle a fait restaurer plusieurs tableaux importants destinés à nos églises. Les plus remarquables de ces toiles sont : le *Martyre de saint Hippolyte* et *Saint Hyacinthe ressuscitant un jeune homme*, par le peintre Heim (de l'Institut), mort en 1865 ; surtout le beau tableau de de Troy, représentant *le Prévôt des marchands et les échevins priant sainte Geneviève de faire cesser la famine*. Les restaurations commandées par la ville de Paris ont été habilement exécutées par M. Charles Maillot.

Parmi les toiles nouvelles, je citerai *Saint Gervais et saint Protais conduits au martyre*, par M. Dupain ; et *Saint Paul devant l'aréopage*, par M. Ponsan.

En sculpture, il faut mentionner le *Semeur*, de M. Chapu, le *Faneur*, de M. Gumery, statues de bronze pour nos jardins ; et deux statues colossales, *Moïse* et *Élie*, par M. Vital Dubray : elles seront placées à l'église de la Sorbonne.

L'administration de la ville de Paris est comme toutes les administrations possibles : quand elle paie les artistes, elle aime bien à leur fournir des sujets. C'est tout naturel. Seulement, nos chefs de bureau ou de division ne sont pas tous aussi forts sur l'esthétique que sur la statistique ; puis ils ont une faiblesse : on ne les fera pas démordre de l'allégorie.

Tous partent du principe formulé par Boileau :

Il n'est pas de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

Et ils veulent tout embellir, les malheureux ! tout symboliser, tout allégoriser !

A l'exposition de cette année, il y a un tableau qui doit prendre place quelque part dans les salons de l'Hôtel de Ville, et qui représente... devinez ! je vous le donne en mille !... qui représente... *le Budget de l'octroi !*

Cette toile est signée de M. Jobbé-Duval, un conseiller municipal qui ne se laisse pas oublier dans les commandes.

Comprenez-vous l'effrayant travail qui doit se passer dans le cerveau d'un artiste auquel on dit : « Tu vas me représenter un *Budget*... et il faut que ce *Budget* soit le *Budget de l'octroi* »? Si le pauvre homme n'en devient pas fou, avouez qu'il doit être doué d'une tête solide...

Voici comment M. Jobbé-Duval s'est tiré d'affaire : sur le fond d'un ciel bleu, à peine sillonné de légers nuages blancs, se découpe la silhouette d'une personne entre deux âges, au front ceint d'une couronne murale ; je me hâte de vous dire que cette imposante personne est la ville de Paris elle-même et non point une dame de la Halle. En effet, on pourrait s'y tromper : autour d'elle, c'est un amoncellement de victuailles de toutes sortes, gibier, légumes, volailles, poissons : rien n'est oublié, ni le turbot, ni le homard, ni la botte d'asperges. Les coins du tableau sont remplis par des flacons au goulot garni de papier d'argent ou clissé dans de fines tresses de jonc ; bref, tout ce qui se mange, tout ce qui se boit est étalé à ses pieds.

La belle dame étend sur toutes ces bonnes choses sa main droite avec un geste vigilant et sévère ; et dans son autre main elle tient un grand registre vert, le budget en question. Elle a l'air de dire : « Vous voyez bien tout cela, mes amis ; tout cela, c'est pour vous ; mangez... mais payez ! »

J'espère bien qu'on ne fera pas figurer cette étrange allégorie dans ce buffet monstre qui doit être, l'an prochain, le plus bel ornement gastronomique de notre Exposition universelle ; je vois cette affligeante image du budget nous rappelant, d'un bout à l'autre

du repas, que la ville de Paris nous a tarifé d'avance le prix de chaque gorgée ou de chaque coup de fourchette. Autant souper face à face avec la statue du commandeur ou avec le spectre de Banquo!

A propos des choses de la gourmandise, il a paru cette semaine un livre fort curieux sur l'un des plus célèbres gourmands français : Grimod de La Reynière. Bizarre figure que celle de ce gastronome émérite, qui a réjoui de ses excentricités culinaires la fin du siècle dernier et le commencement du nôtre! Parmi les prénoms qui lui furent donnés à son baptême, Grimod reçut celui de Balthazar; il devait le soutenir vaillamment dans bien des festins!

Balthazar Grimod de La Reynière était fils d'un opulent fermier général : mais en remontant dans son arbre généalogique on trouvait une famille de charcutiers lyonnais, et cette parenté le comblait de joie et d'orgueil : charcuterie et cuisine vont si bien ensemble!

Quand son père fut mort et qu'il eut hérité de son immense fortune, Grimod n'eut rien de plus pressé que de changer l'ameublement et les tentures de son appartement pour faire placer partout les attributs de la charcuterie. Dans de riches panneaux tendus en étoffes d'or, on voyait des assiettes de boudins brodées en relief, des trophées de saucisses, des hures peintes et des pieds de cochon en sautoir; l'extrémité des manches de couteau présentait en ivoire une tête de porc; tout enfin rappelait la même origine.

Ce n'était pas la gourmandise seule qui avait provoqué chez Grimod le goût de donner à dîner : il avait eu d'abord pour principal but de réunir autour de lui une société de poëtes et de gens de lettres. Le premier souper qu'il donna, en 1783, fit événement dans Paris. Grimod était encore tout jeune et quelque peu sous la tutelle de son père, avec lequel il habitait un splendide hôtel de la rue des Champs-Élysées.

Le papa Grimod, en vrai fermier général qu'il était, savait compter; et les folies de son fils ne lui plaisaient pas trop : aussi celui-ci jugea-t-il à propos de l'éloigner. Grimod père avait une peur horrible du tonnerre et de toute espèce de détonations qui pouvaient en rappeler le bruit. Le jeune Grimod, le prenant à part, lui annonça avec toutes sortes de précautions oratoires qu'en l'honneur de la paix que le roi de France venait de conclure, et pour faire acte de bon citoyen, il allait le soir même tirer un magnifique feu d'artifice dans les jardins de l'hôtel. Le bonhomme n'en écouta pas davantage : il partit sur l'heure. Grimod fils était maître de la place.

Depuis plusieurs jours, il avait fait distribuer par la ville ses billets d'invitation, imprimés en gros caractères et larges de cinquante-deux centimètres sur quarante de hauteur : ils étaient encadrés de noir, et *agrémentés* comme des billets d'enterrement de toutes sortes d'attributs funèbres. La rédaction n'en était pas moins singulière :

« Vous êtes prié d'assister au souper-collation de M. Alexandre-Balthazar-Laurent Grimod de La Reynière, etc.;

« On fera son possible pour vous recevoir selon vos mérites; et, sans se flatter encore que vous soyez pleinement satisfait, on ose vous assurer dès aujourd'hui que du côté de l'*huile* et du *cochon* vous n'aurez rien à désirer. »

Le succès de cette plaisanterie un peu lourde et de fort mauvais goût, il faut bien le dire, fut énorme. Nos pères n'étaient pas toujours très-difficiles.

Depuis lors, et pendant de longues années, malgré plus d'une vissicitude, Grimod tint table ouverte, assaisonnant toujours ses soupers des inventions les plus excentriques, dont quelques-unes n'étaient pas d'une folle gaieté.

Un beau jour, ses amis reçurent un billet imprimé qui leur apprenait sa mort et leur indiquait le jour et l'heure de son enterrement. Cette heure semblait bien un peu étrange et n'était pas celle que Grimod aurait choisie de son vivant : c'était l'heure où l'on dîne, et il se serait fait scrupule de condamner ses amis aux conséquences d'un dîner réchauffé. Aussi le nombre de ceux qui consentirent à ce dur sacrifice fut assez restreint, eu égard au chiffre des convocations, et se borna à quelques fidèles.

La bière attendait lugubrement, entre deux rangées de flambeaux; le corbillard stationnait un peu plus loin, escorté de plusieurs voitures de deuil. Les survenants sont introduits dans une salle tendue de noir, où, faute de mieux, pour tuer le temps, on se mit à vanter les mérites et les vertus du défunt.

Tout à coup un bruit inattendu vient interrompre ces bourdonnements lugubres : les deux battants d'une porte latérale s'ouvrent et laissent voir, éclairée par mille bougies, une table splendide, au haut bout de laquelle La Reynière était assis, dans l'attitude grave et imperturbable d'un amphitryon qui connaît ses devoirs; mais bien vivant, et prêt à donner à ses convives l'exemple d'un bon appétit...

— Allons, messieurs, dit-il, asseyez-vous. Je suis sûr ce soir de dîner avec de vrais amis!

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 19. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 11 Aout 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Jeanne d'Arc à Domremy, statue en marbre de M. Henri Chapu.

JEANNE D'ARC

—

Ce n'est pas la première fois que *la Semaine des familles* montre Jeanne d'Arc à ses lecteurs. Elle n'a jamais laissé passer l'occasion de payer son tribut d'hommages à l'héroïne française dont bientôt l'Église fera, nous l'espérons, une bienheureuse. Avant que le front de la paysanne sublime soit ceint de l'auréole, comment ne pas la faire connaître à notre public sous la forme charmante que lui a donnée Henri Chapu, le plus sympathique et l'un de nos plus célèbres statuaires? La voilà bien à Domremy au moment où les voix mystérieuses qu'elle entend lui révèlent l'effrayante mission que Dieu lui donne.

Avec quelle grâce le ciseau de M. Chapu a découpé dans le marbre cette ravissante enfant sur laquelle tombe d'en haut la redoutable lumière prophétique!

On ne se lasse pas d'admirer cette œuvre chaste et vivante, si bien que cette statue a pris rang parmi les œuvres devenues populaires parce qu'elles ont atteint quelque chose de l'idéal entrevu par la foule. A peine ce profil inspiré apparaît-il à une vitrine que l'on entend dire autour de soi :

— Ah! c'est la *Jeanne d'Arc* de Chapu.

Zénaïde Fleuriot.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203, 212, 235, 244, 265 et 274.)

—

XXII

Depuis quelques jours, on parlait beaucoup à Verdun des préparatifs faits par les Allemands pour un nouveau bombardement. L'autorité militaire de cette ville pensa donc qu'il serait utile de gêner, de détruire, ou au moins de retarder ces préparatifs par une expéditon pareille à celle pendant laquelle Robert Daché avait été fait prisonnier.

On résolut même de donner à cette expédition plus d'importance, et le 27 octobre, dans la soirée, le général convoqua à la subdivision tous les chefs supérieurs de la garde nationale et de l'armée. On discuta un plan d'attaque, et, quand il fut adopté, on se sépara en prenant rendez-vous pour la nuit même, à quatre heures du matin, les uns à la porte de France, les autres à la porte Chaussée.

Afin que toutes les forces vives de la défense fussent associées à l'action, et que l'élément civil y fût étroitement mêlé à la garnison, on décida de faire marcher au feu pour la première fois un nouveau corps de volontaires formé sous la dénomination de cadets verdunois et composé de jeunes gens dont la plupart n'avaient pas encore terminé leurs études de collége. Quant à la garde nationale et aux compagnies franches, tous les hommes de bonne volonté furent admis. La ligne, elle, reçut les ordres de ses chefs immédiats.

La colonne de la porte Chaussée était forte de mille hommes.

Celle de la porte de France en comptait douze cents avec de la cavalerie et de l'artillerie.

Chacune des deux colonnes était accompagnée d'un détachement de sapeurs du génie portant des sacs à poudre amorcés, et d'artilleurs munis de marteaux et de clous d'enclouage.

La première colonne avait la double mission d'enlever le village de Belleville et de détruire les batteries qui couronnaient la côte Saint-Michel. La seconde, agissant simultanément sur la rive gauche de la Meuse, devait opérer contre les batteries des Heyvaux et de Blamont, et contre les villages de Thierville et de Regret, qu'occupaient les Prussiens.

A 5 heures moins 20 minutes, les portes s'ouvrirent et l'on se mit en marche.

La nuit était sombre et brumeuse.

La colonne sortie par la porte Chaussée ne tarda pas à se partager en deux sections. L'une suivit la route le long de la Meuse et se dirigea vers Belleville L'autre atteignit un bois nommé le bois Hennequin, tua à la baïonnette quelques sentinelles avancées des postes prussiens, arriva en vue des batteries et y courut au pas gymnastique.

Quelques minutes après, toutes les batteries allemandes situées de ce côté étaient envahies, leurs défenseurs tués ou en fuite. On encloua les pièces, puis l'on plaça sous chaque culasse deux sacs à poudre et l'on y mit le feu. Les pièces étaient ainsi jetées sur le flanc, les affûts brisés, les roues mises en morceaux, les embrasures démolies, les gabions déchirés. On fit aussi sauter partout les abris pour les hommes, et les magasins à projectiles construits avec des rails.

Tout cela fut vite fait et la petite troupe se divisa.

Les uns descendirent un des versants de la côte Saint-Michel et vinrent se déployer en tirailleurs à bonne portée de fusil d'un bois nommé le bois Lecourtier, afin d'y maintenir le poste considérable de Prussiens qui s'y trouvait. Les autres se rabattirent vers Belleville afin d'y prendre l'ennemi entre deux feux, car on s'y battait depuis une demi-heure.

Là, en effet, opérait la seconde section de la colonne expéditionnaire, qui avait suivi les bords de la Meuse.

A la vue de nos soldats, le poste allemand de garde au passage barricadé et voûté de la route sous le chemin de fer avait pris la fuite vers Belleville et donné l'éveil aux troupes qui y étaient cantonnées. Elles songèrent d'abord à se défendre, mais la double et vive fusillade qui les assaillait leur fit craindre d'être enveloppées et prises. L'ennemi rentra donc dans le village et se replia à l'une de ses extrémités dans l'espoir de s'échapper.

Vigoureusement poursuivi, il fut bientôt forcé de faire halte, et une violente fusillade s'engagea. Là on vit les jeunes gens nouvellement enrôlés courir à l'ennemi comme ils couraient trois mois auparavant à leurs jeux inoffensifs dans les cours du collége. Quelques-uns tombèrent. Il y eut alors un élan d'enthousiasme pour les venger. De tous côtés on cria : « En avant! » et les Allemands furent culbutés en désordre, après avoir vainement essayé de s'abriter dans une maison isolée.

Sur la rive gauche de la Meuse, le combat, qui avait commencé à la même heure que sur la rive droite, dura plus longtemps, avec des péripéties plus meurtrières et de fâcheux incidents.

La seconde colonne expéditionnaire, sortie par la porte de France, était composée de deux compagnies franches, de turcos, de zouaves et de chasseurs à pied, accompagnés des soldats du génie et des encloueurs, et suivis bientôt par de la troupe de ligne, des chasseurs à cheval, des mobiles, des pièces de canon et des artilleurs.

A une bifurcation de la route, cette colonne, à l'imitation de l'autre, forma deux détachements. Le

premier, composé de cinq compagnies du 57e, de l'artillerie et d'un escadron de chasseurs, prit la route de Varennes et vint se poster en avant de Thierville, dans le but d'y contenir douze cents Prussiens occupant ce village, et de les empêcher de se porter au secours de leurs batteries. Le second, c'est-à-dire les mobiles et le reste du 57e régiment de ligne, se dirigea de façon à contenir aussi les Prussiens cantonnés au village de Regret. Ce plan était bon, car il neutralisait deux garnisons ennemies assez fortes; mais son exécution fut cruellement compromise par l'imprévoyance ou la mauvaise chance.

D'abord le détachement allant vers Regret par la côte Saint-Barthélemy vint imprudemment se heurter contre une grande maison isolée, nommée la maison Pierron, où se trouvait un poste d'une centaine d'Allemands. Les officiers ignoraient-ils ce fait? espéraient-ils surprendre le poste et l'enlever d'un coup de main? Toujours est-il que nos soldats, s'élançant sans précautions du milieu des jardins dont les haies et les murailles de clôture pouvaient leur servir d'abri, vinrent se placer à 60 mètres de cette maison, sur un terrain complétement découvert. Ils y furent accueillis aussitôt par un feu des plus meurtriers et tombèrent, écrit une relation allemande, « comme des fruits mûrs d'un arbre qu'on secoue ».

Emporter d'assaut la maison Pierron, d'où les balles pleuvaient comme la grêle par toutes les ouvertures qui y avaient été pratiquées, eût été une trop coûteuse entreprise. On commanda donc aux soldats de se replier, et toutes les troupes qui, guidées par le bruit de la fusillade, accouraient au secours de leurs camarades en danger reçurent aussi l'ordre de se retrancher dans les jardins et de se contenter d'observer l'ennemi.

Le détachement qui opérait sur Thierville fut moins heureux encore.

Ce village ne forme qu'une seule rue très-longue. Toutes les maisons ont des jardins sur l'arrière, et tous les jardins sont clos de murailles de cinq à six pieds de haut.

Les Prussiens n'avaient pas manqué de mettre à profit cette circonstance. Après avoir obstrué par des barricades l'entrée du village à ses deux extrémités, et percé des meurtrières dans les maisons voisines des barricades, ils avaient crénelé les murs de tous les jardins et établi des passages d'un jardin à un autre. Leurs postes avancés et leurs vedettes étaient placés à 20 ou 30 mètres en avant et creusés dans des fossés où les sentinelles devenaient invisibles, tout en ayant la faculté de voir et de surveiller.

Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que les Prussiens, malgré ce luxe de prudence et de précautions, passaient rarement la nuit dans les maisons et préféraient bivouaquer en plein air, tellement ils redoutaient les surprises. A la moindre alerte ils étaient toujours prêts à battre en retraite s'ils se croyaient attaqués par des forces égales ou supérieures.

Or le plan des Français devait être ce jour-là, non pas d'aller livrer bataille aux Prussiens dans Thierville, mais de les empêcher d'en sortir pour porter secours à leurs batteries. Nos troupes pouvaient facilement s'embusquer dans les buissons ou derrière les plis de terrain, et fusiller l'ennemi en lui barrant le passage sitôt qu'il se montrerait. Malheureusement on se laissa aller à l'attaquer dans ses retranchements, et l'agression se fit dans les conditions les plus désavantageuses.

Deux compagnies furent déployées en tirailleurs, à petite portée de fusil et en face des jardins, sur un terrain uni et découvert. Deux pièces de canon allèrent prendre position, au galop des chevaux, et se mirent en batterie à 250 mètres seulement du village, tandis que l'escadron de chasseurs se tenait un peu en arrière. Cela ne put se faire sans bruit, et soudainement toute la ligne prussienne s'illumina de mille feux.

On s'aperçut alors qu'on était beaucoup trop près d'un ennemi invisible, et que les balles qu'on lui envoyait allaient inoffensives s'aplatir contre les murailles, derrière lesquelles on apercevait à peine la pointe des casques allemands. Les Allemands, au contraire, tiraient sur nos soldats comme sur des cibles parfaitement en vue et les fusillaient à coups posés.

Nos braves fantassins restaient fermes et inébranlables sous les balles. Les chasseurs y étaient plus exposés encore; mais tandis qu'ils les bravaient avec une héroïque constance, leurs chevaux blessés se cabraient et portaient le désordre dans les rangs. En principe général, l'immobilité sous le feu ne doit pas être exigée de la cavalerie. Il faut qu'elle charge ou qu'elle s'éloigne. Or charger contre des murailles était impossible. Le commandant de l'escadron fit donc faire demi-tour et emmena ventre à terre ses hommes hors de vue de l'ennemi.

Cette retraite des chasseurs abandonnait à elles-mêmes les pièces d'artillerie si imprudemment rapprochées des foudroyantes murailles. Elles faisaient de vains efforts pour se mettre en batterie. Bientôt tous les canonniers sont tués ou blessés, les chevaux d'attelage prennent peur, la douleur rend furieux ceux qui sont atteints par les balles. Ils se cabrent, se roulent à terre, s'embarrassent dans leurs traits, se relèvent, s'emportent vers Thierville, et se précipitent affolés comme pour livrer les canons à l'ennemi.

Par bonheur, un capitaine de chasseurs et quelques cavaliers restés en arrière s'aperçoivent du danger.

Ils reviennent à fond de train. Des fantassins se groupent autour d'eux. On se jette à la tête des chevaux, on coupe les traits de ceux qui sont morts ou blessés. Pour aider ceux qui restent, les hommes s'attellent aux caissons et aux pièces et les ramènent malgré une grêle de balles.

Plus tard, cette malheureuse manœuvre de l'artillerie a été beaucoup blâmée. Il ne lui a peut-être manqué que de réussir pour être qualifiée de merveilleuse, aussi audacieuse que savante. On peut dire en effet que si les canons avaient eu le temps de faire une brèche dans ces murailles peu solides, derrière lesquelles douze cents Prussiens s'étaient retranchés, ils eussent certainement essuyé une terrible défaite à l'arme blanche, car le tempérament germain est moins apte que le nôtre à cette sorte de combat.

Toutefois cette tentative, qui causa des pertes sérieuses, eut du moins un résultat appréciable et atteignit le but qu'on s'était proposé : elle immobilisa la garnison de Thierville qui, ayant à se défendre, se défendit il est vrai vigoureusement, mais ne put porter secours aux batteries allemandes.

Les garnisons de divers autres villages moins importants accoururent; celle de Thierville ne put bouger.

Plusieurs de ces batteries, attaquées et détruites quelques jours auparavant, avaient été réarmées, complétées, multipliées. Les postes étaient triplés et la plus extrême vigilance avait été recommandée.

La colonne expéditionnaire destinée à les attaquer comptait dans ses rangs notre ancienne connaissance l'artilleur Brunet, et eut à passer dans le bois même où nous avons laissé bloqués Anselme Daché, Robert et Marjorie.

La vue des uniformes français fit bondir de joie le cœur des fugitifs, et ils s'élancèrent au-devant d'eux. Robert se fit aussitôt reconnaître, présenta son père et serra la main de ses amis.

Le brave Brunet ne put s'empêcher, en le voyant, de se départir de son stoïcisme habituel :

— Tu n'es pas mort ? lui demanda-t-il naïvement, tellement son émotion était vive.

— Je te raconterai ma captivité et ma délivrance, répondit Robert. Mais d'abord, des fusils !... pour mon père et pour moi !

— Ton père aussi ?... et ta sœur Marjorie aussi ? reprit l'artilleur qui ne doutait plus de rien en voyant la jeune fille emboîter le pas pour ne pas interrompre la marche de la colonne.

Mais déjà Anselme Daché avait parlé à un des chefs, qui écrivit aussitôt quelques mots au crayon pour recommander Marjorie à un docteur chargé du service médical pendant l'expédition. A peu de distance en arrière des troupes se trouvait précisément un blessé porté par des brancardiers qui le conduisaient à l'ambulance. Anselme Daché commanda à sa fille de courir les rejoindre, et elle se trouva bientôt en sûreté dans une maison d'un village nommé Jardin-Fontaine, où une ambulance était installée.

Marjorie avait obéi sans observations, sans prendre le temps de faire de longs adieux à son père et à son frère ; mais elle avait le cœur bien gros de les quitter, de les abandonner si vite au milieu de nouveaux dangers. Ah ! si elle avait pu les suivre !... Mais elle comprit que son père ne le permettrait pas et elle se résigna.

— Je ne saurais trop vous féliciter, vous et votre père, de votre évasion, dit à Robert un des officiers supérieurs. Vous avez bien fait de vous joindre à nous, et nous rentrerons à Verdun ensemble ; mais je ne puis vous autoriser à faire partie active de l'expédition ni l'un ni l'autre. Votre père n'est pas enrôlé ; vous, vous appartenez il est vrai aux compagnies franches, mais vous avez dû vous dépouiller de tout insigne militaire pour vous échapper d'entre les mains des Prussiens, et si par malheur vous étiez de nouveau faits prisonniers en combattant, vous seriez tous deux immédiatement fusillés, comme n'étant pas belligérants. N'insistez donc pas pour avoir des armes. Ma responsabilité serait trop lourde si je vous en accordais aujourd'hui. Ce n'est d'ailleurs qu'un simple retard. Dès notre retour à Verdun, vous serez réintégré dans les cadres, et votre père y sera compris aussi, s'il le désire.

Lorsque Robert annonça cette décision à son ami l'artilleur, ce dernier se contenta de lui répondre :

— Le commandant a raison ; toi, tu n'as pas tort. Nous allons tâcher d'arranger la chose.

Il n'ignorait pas que si, dans les armées composées d'éléments exclusivement militaires, une discipline sévère est de rigueur, cette discipline se relâche et laisse une plus grande latitude à l'initiative individuelle parmi les troupes où l'élément civil est provisoirement admis. C'est là un inconvénient plutôt qu'un avantage, et la guerre de 1870-71 l'a bien prouvé. Mais à cette époque on jugeait indispensable de faire appel à tous les dévouements et de n'en froisser aucun. De plus, l'indulgence des chefs leur procurait presque toujours une popularité de mauvais aloi qu'ils n'avaient pas la fermeté de repousser, et cette indulgence devenait pour ainsi dire obligatoire, lorsqu'elle s'exerçait sur des traits de désobéissance héroïques ou féconds en heureux résultats.

Aussi l'artilleur Brunet, ayant avisé à quatre ou cinq cents pas de distance au milieu d'un champ un tertre dont l'apparence lui parut suspecte, fit signe à trois soldats dont la témérité lui était bien connue.

— C'est un trou à lapins, leur dit-il. J'y ai vu remuer les casques à pointe.

Et ils s'élancèrent au pas de course, tandis que la colonne continuait sa marche.

Il y avait en effet quatre sentinelles prussiennes

dans ce trou creusé pour leur servir d'abri, et elles se demandaient si elles devaient laisser passer la colonne sans se montrer, pour courir ensuite par des sentiers détournés donner l'éveil, lorsque l'élan de l'artilleur suivi de ses camarades leur démontra la nécessité de se défendre.

Quatre coups de feu retentirent; un des assaillants, un chasseur à pied, tomba mortellement blessé.

Restaient l'artilleur, un zouave et un turco.

Ils ne ripostèrent pas et continuèrent, non à courir, mais à avancer par bonds désordonnés, frénétiques, que le turco accompagnait de son barbare cri de guerre.

Grâce à ces bonds, qui ne permettaient pas de les viser, ils purent essuyer deux nouvelles décharges sans être atteints, et ils se précipitèrent tous les trois ensemble dans le trou.

Là les détonations cessèrent, et on n'entendit plus que les cris véritablement sauvages et fantastiques du turco. Une minute après, il remonta et reçut des mains de l'artilleur, qui ne tarda pas à remonter aussi, cinq fusils et cinq gibernes.

Les quatre sentinelles prussiennes étaient tuées. Le zouave était tué aussi. L'artilleur et le turco étaient sans blessures. Ils rejoignirent rapidement la colonne expéditionnaire.

— Voici des fusils à choisir, dit l'artilleur.

Et il ajouta avec une modeste simplicité :

— Ces trous à lapins sont malsains. Si j'y étais resté un quart de minute de plus, j'y aurais attrapé froid aux pieds.

Anselme Daché et Robert étant armés se dissimulèrent au plus épais des rangs pour qu'on ne leur retirât pas leurs fusils. Il y eut du reste une connivence unanime pour engager les officiers à fermer les yeux. De plus, on approchait des batteries, et toute l'attention était concentrée sur la bataille qui allait être livrée.

La rapidité des mouvements avait été telle, que les Allemands n'étaient pas sur la défensive lorsque éclata le formidable cri : « En avant! »

Attaqués à l'improviste, ils se rallièrent et se battirent avec courage. Ils sortaient par nuées de leurs postes de garde et essayaient de s'y maintenir, tandis que des cavaliers couraient bride abattue chercher des renforts dans les garnisons les plus voisines. Nos soldats, serrant de près l'ennemi, le combattaient à la baïonnette, arme terrible entre des mains françaises. Aussi reculait-il, malgré sa bravoure et son opiniâtreté. Cependant, des renforts importants lui étant survenus, il vint un moment où la victoire sembla indécise.

A ce moment aussi, on vit Anselme Daché faire trois pas en arrière, et on put supposer qu'il trouvait cette mêlée trop rude pour son âge et pour ses débuts. La vérité est que sa baïonnette le gênait. Il ne savait pas s'en servir, n'ayant jamais été soldat. Il la retira donc, et se jeta sur les Prussiens en prenant son fusil par le canon et en le manœuvrant comme une massue. Ainsi armé, ses coups devinrent précis et multipliés comme ceux d'un fléau sur des gerbes de blé. Il frappait les Allemands à la tête, et on les voyait chanceler. Et il s'avançait toujours, sans se lasser, sans s'arrêter, froidement.

— Mon père va se faire prendre ou se faire tuer, pensa Robert qui combattait à ses côtés.

Et il tâcha de rallier autour de lui quelques amis, l'artilleur entre autres.

L'artilleur avait formellement promis de veiller sur Anselme Daché, mais sans réfléchir que son tempérament s'y opposait. A ces petites fêtes, il avait l'habitude d'être très-indépendant, de faire sa volonté, de courir çà et là, de se ruer sur les groupes qui résistaient le mieux, enfin de s'amuser, comme il le disait.

— Je suis et mourrai simple soldat, déclarait-il souvent. Par conséquent, qu'on me laisse prendre mon plaisir comme je l'entends.

Anselme Daché avançait toujours, infatigable, terrible.

— Mon père! cria Robert d'un ton suppliant.

Et Anselme Daché, comme pour lui répondre, se mit à proférer sans se retourner des phrases brèves, vibrantes.

— Pour ma vieille mère morte de faim! disait-il à chaque Allemand qu'il terrassait. — Pour ma ferme pillée! — Pour mon argent volé! — Pour m'avoir forcé de travailler contre mon pays! — Pour m'avoir fait rougir de honte sous les yeux de mon fils! — Il fallait que tout cela fût payé; nous sommes quittes! — Il me fallait une revanche, je la prends!

Il la prenait en effet, impitoyable, complète. Par bonheur pour lui, son fils ne le quitta plus, lui fit à plusieurs reprises un bouclier de son corps, para les coups qui lui étaient destinés. Par bonheur aussi, les rangs des Allemands accourus au combat cessèrent de se grossir et diminuèrent au contraire à vue d'œil.

Renonçant subitement à la lutte, ils se dispersèrent. A une certaine distance, délivrés de cette mêlée à l'arme blanche qui leur avait été si funeste, ils essayèrent de prendre l'offensive par une fusillade fiévreuse et mal dirigée. Mais nos troupes s'élancèrent pour les poursuivre, et ils disparurent.

Leurs ouvrages furent entièrement détruits. Bientôt après, le ralliement fut sonné sur les divers champs de bataille.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —



A COTÉ DE NOUS

LE BADAUD DE PARIS

M. Dupotin est le badaud le plus connu des autres badauds du boulevard; il n'en est pas moins le plus ordinaire des hommes. Figure, langage, habits et habitudes, chez lui, tout est incolore. Type du bourgeois oisif et flâneur, il est commun, inoffensif, sans portée, sans conséquence.

En outre, curieux et hâbleur, il cancane et rapporte ; il a tous les défauts qui ne font grand mal à personne, aucune des qualités qui pourraient donner quelque relief à lui-même. Ce n'est pas *un homme*, c'est un badaud.

Point méchant, d'une complaisance proverbiale; il se met en quatre pour vous obliger. De plus, on le sait riche en caquets et nouvelles ; dès lors, comment s'étonner de le voir le commensal habitué de quelques familles dont il se prétend l'ami? Il en sait les petits secrets, les colporte dans d'autres intérieurs où il surprend aussi des mystères domestiques, et voilà de quoi se défraye sa conversation : c'est la monnaie qui paye ses bons dîners.

Dîner en ville, voilà la grande affaire de sa petite vie, le bonheur de plus d'un vieux garçon. M. Dupotin énumère le nombre de ses invitations, en se frottant les mains, — son geste favori. Se frotter les mains, faire des calembours, en rire le premier (et quelquefois le seul), tutoyer les garçons de café qui le saluent en l'appelant monsieur le baron ; être au courant des spectacles, des auteurs, des acteurs, des chanteuses, des journalistes ; raconter les histoires que tout le monde sait, rappeler celles que tout le monde a oubliées, garnir sa mémoire d'anecdotes dont il fait provision comme une prévoyante ménagère remplit son garde-manger : notre homme excelle en ces choses vulgaires. Que voulez-vous, le vulgaire est son fait.

Pourvu qu'il jase, il est content ; il va vous vider son sac. Écoutez-le, ne l'écoutez pas, n'importe ! Il parle comme l'eau coule de source, et ne reste court sur rien. Car il sait tout ; il sait tout ce que chacun sait, tout ce qu'il est inutile de savoir. Il vous dira l'heure de la Bourse, le menu du Grand-Hôtel, le prix du beurre, le degré du chaud ou du froid ; si les truffes sont chères, les huîtres arrivées. Tel tailleur fait venir son drap d'outre-Manche, mais sa coupe est mauvaise ; Siraudin donne de gros gages aux demoiselles de son magasin, — mais, croyez-moi, prenez votre chocolat chez Marquis.

Il vous accoste sur le boulevard : « Cet homme qui vous croise, vous ne le connaissez pas ?... C'est Rothschild, ou c'est V. Hugo, c'est Livingstone que l'on avait cru mort. Celui-ci, qui entre au Jockey-Club (on y dîne à 7 h. et demie, à 6 fr. par tête, mais sans le vin : ce n'est pas cher et c'est parfait), c'est Henri Delamarre ; son écurie de course vient de gagner le prix de 100,000 francs avec le fameux Boyard... Quoi ! vous ne connaissez pas le baron Finot ? Tenez, le voilà qui parle à Page, — son jockey de *steeple-chase*. Et ce jeune gandin, tout rose et blanc, qui sent encore le lait de sa nourrice, se douterait-on qu'il s'est laissé décaver de 800,000 francs, à rouge et noire, à Monaco ? C'est le prince *On-ne-sait-trowsky*. On dit qu'il se refait en épousant la fille du grand entrepreneur des pompes funèbres, le père Scabieuse, le papa aux millions... Il a de quoi se payer un prince pour gendre !

Vous faut-il un cordon bleu, une paire de chevaux, un portrait d'ancêtre d'occasion ? Dupotin est votre homme. Assidu aux ventes de l'hôtel Drouot, il passe pour connaisseur en tableaux. (Peut-être juge-t-il mieux les cadres que les toiles.) Chargez-le de pousser un Corot, un Meissonier, c'est encore son affaire, il sait suspendre à point le marteau des huissiers-priseurs.

Ce Parisien n'est ni beau ni laid, ni vieux ni jeune. Le badaud n'a pas d'âge ; on l'a toujours vu tel qu'il est. Pourquoi changerait-il ? Chaque jour, chaque année de sa vie se ressemblent ; ils le trouvent et le laissent tout pareil ; le badaud ne s'use pas. Tel il était jadis, tel il est aujourd'hui. A vingt ans il tenait son nez collé sur les devantures des boutiques, à soixante il connaît à fond les cuisines des bons restaurateurs, leurs clients et leurs bénéfices : voilà toute la différence et ce que lui a appris l'expérience de la vie.

Quelquefois il veut être *farceur*. Oh ! alors sauvons-nous !.. Ses lazzis sont puisés dans le *Figaro :* un Dupotin n'invente rien. Le *Figaro* c'est son évangile, — son journal. — Son journal joue un rôle important dans ses idées, son journal, en un mot, termine son éducation...

Comme signe particulier, ce qui le distingue, c'est de ressembler à tout le monde. Il s'habille comme son voisin, porte des redingotes vert bouteille, un cache-nez l'hiver, un chapeau de paille l'été. Ne croyez pas que, pendant les chaleurs il cherche les verts ombrages. L'asphalte le rafraîchit : jamais il ne quitte la capitale. Les eaux, les bains de mer, alors qu'on peut manger des glaces chez Tortoni, et des sorbets chez Imoda ?... Il n'est si beau point de vue qui vaille la façade de l'Opéra. Meudon est un désert, Enghien le bout du monde. Pour Fontainebleau... c'était bon pour des rois, et nous n'en avons plus... En littérature, M. Dupotin sait Eugène Suë et Paul de Kock par cœur ; en politique, il croit à la revanche, il est chauvin : je le répète, il est badaud.

Point de célibataire sans un *alter ego*, cuisinière ou concierge. En général, la concierge est l'ange tuté-

laire de notre oisif. Elle fait son ménage, cire ses bottes, édulcore sa tisane quand il a la grippe, et reçoit de pied ferme, tous les matins, le premier flot de cette marée montante de billevesées et de lieux communs qui ne tariront pas de tout le jour. Sa concierge est toujours une amie, souvent une confidente, un conseiller parfois, — une ennemie jamais! Jamais un vieux garçon ne se brouille avec celle qui fait son feu et monte son journal. Ils se ressemblent et s'assemblent, et ils ont de longues conversations politiques : les aperçus de l'un valent bien les points de vue de l'autre. Ils s'entendent parfaitement sur la cherté des vivres et le manque de travail : « Le commerce ne va pas, c'est la faute du gouvernement (n'importe quel gouvernement), » disent-ils en un touchant accord. Aussi le bruit se répand que si M. Dupotin meurt le premier, il fera de sa femme de ménage son héritière universelle. Mais M. Dupotin n'a pas envie de mourir : rien ne conserve un homme en santé comme de flâner sur le boulevard des Capucines.

On se doute bien que notre bourgeois n'a pas l'ombre d'un principe, que s'il entend assez ses intérêts, il n'entend goutte au point d'honneur; que ce n'est pas sa religion qui lui défend de se battre, et que s'il a prestement passé la frontière quand l'horizon se couvrait du sombre nuage de la guerre, c'est parce qu'il craint le bruit du tonnerre et fuit celui du canon. Il n'a rien du Romain antique. S'il a quitté Paris une fois dans sa vie, c'était pour la conserver, cette vie précieuse à M. Dupotin! Les actions d'éclat le touchent peu, leur récit ne fait pas battre son cœur. La misère et les chagrins d'autrui n'ont pas troublé son existence sans pluie et sans soleil... Un petit sou sorti de sa poche lui fait illusion à lui-même, et lui fait croire à sa libéralité. Mais les quêteuses ne s'y trompent pas et ne lui demandent jamais rien.

Toujours dehors, il est sujet à des catarrhes; c'est par un catarrhe que finiront ses jours, non sans s'être défendus longtemps. En valaient-ils bien la peine? M. Dupotin mourra dans son fauteuil, *son journal* ouvert sur ses genoux. Pas d'épouse, point d'enfants pour l'entourer des soins de leur tendresse... Des riens ont rempli sa vie, des riens ont occupé son cœur. Ses neveux, il ne les aime pas, mais il leur laissera son patrimoine, oubliant la concierge qui, depuis vingt-cinq ans et plus, balayait sans relâche la poussière et la boue qu'un flâneur comme lui rapporte toujours au logis. Laisser à des serviteurs un souvenir de reconnaissance?... c'était bon pour les grands seigneurs d'autrefois de reconnaître après la mort les services rendus pendant la vie...

Oh! ces sentiments-là ne se récoltent pas sur le terrain que foule le badaud parisien!

Mme DE MAUCHAMPS.

LE ZAMBÈZE

SES CATARACTES ET SON BASSIN

(Voir p. 286.)

—

Toutefois, si admirables au point de vue pittoresque, ces chutes du Zambèze présentent, au point de vue pratique, le fort grave inconvénient d'opposer à la navigation un insurmontable obstacle. En amont et en aval de ces cataractes principales, Livingstone reconnut l'existence de rapides et de brisants secondaires, qui, surtout pendant les mois de sécheresse, rendraient fort difficile, sinon impossible, le passage d'embarcations d'un certain tonnage.

Il est remarquable, d'ailleurs, que la plupart des fleuves africains explorés jusqu'ici, à commencer par le Niger, le Congo et le Sénégal, présentent le même phénomène, et ce ne sera pas là le moindre obstacle aux futures relations commerciales à établir avec le centre de l'Afrique. Le Nil, en particulier, dont le cours supérieur, au sud de Gondokoro et entre les lacs *Albert* et *Victoria*, est obstrué de récifs qui le ferment à une navigation continue, n'offre-t-il pas, en Nubie et dans la haute Égypte, ces fameuses cataractes qui, depuis les temps les plus reculés, ne permettent guère de remonter son cours moyen qu'à l'époque de ses inondations périodiques?

Livingstone, aux espérances duquel le Zambèze se trouvait ainsi ne répondre qu'imparfaitement, dut continuer par terre son voyage, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Après avoir rencontré des ruines d'anciens établissements portugais, non loin du légendaire empire, aujourd'hui bien déchu, du Monomotapa, il atteignit la station portugaise, également en décadence, de Tété; de là il descendit le Zambèze, désormais libre de récifs, jusqu'à Quilimané, autre comptoir portugais autrefois florissant, situé sur l'une des quatre bouches principales par lesquelles le fleuve déverse ses eaux dans le canal de Mozambique, vis-à-vis la grande île de Madagascar, après avoir formé un large delta marécageux, d'où s'exhalent, à certaines époques de l'année, des miasmes pestilentiels.

Le bassin du Zambèze, que Livingstone venait d'explorer sur une longueur de plus de 1,500 kilomètres, peut être classé parmi les régions du monde les plus riches en productions naturelles de toute sorte. Outre de vastes forêts de bois utiles ou précieux, le sol produit ou est apte à produire en abondance les céréales, légumes et fruits les plus variés; les plantes industrielles et médicinales les plus recherchées : riz, café, canne à sucre, caoutchouc, coton, indigo, jalap, ipéca, rhubarbe, etc.

Plus riche encore que la flore, la faune offre ici, sans parler des volailles et autres animaux domestiques, l'hyène, le lion, le léopard, l'autruche, la tortue, d'immenses troupeaux de gazelles, d'antilopes, de

gnous, de zèbres, de buffles, etc.; l'hippopotame, le rhinocéros et l'éléphant fournissent déjà annuellement au commerce plus de 100,000 kilogrammes d'ivoire : l'Afrique australe est en effet le paradis du chasseur; on y rencontre de vieux nemrods, qui n'ont pas tué, à eux seuls, moins d'un millier d'éléphants. Les gisements miniers, dont quelques-uns seulement sont l'objet d'une exploitation encore rudimentaire, sont également fort nombreux, particulièrement dans le district de Tété, et abondent en minerais divers, houille, fer, cuivre, argent et or; en pierres précieuses, ambre et cristal de roche.

Lorsque l'on songe que ce vaste territoire, si admirablement doté par la nature, est arrosé par l'un des fleuves les plus considérables de l'Afrique et ses nombreux affluents, et présente, dans ses parties élevées, toutes les conditions désirables de salubrité, même pour les Européens, malgré la chaleur, parfois accablante, et les pluies de l'hivernage, — il est permis de prévoir le magnifique avenir agricole et commercial qui s'ouvre devant cette région si favorisée dont les Portugais, possesseurs depuis des siècles de la zone orientale, n'ont pas su tirer parti. Aussi Livingstone, enthousiasmé à la vue de toutes ces richesses naturelles, entrevoyait-il le jour où ce magnifique pays nourrirait « autant de millions d'hommes qu'il en nourrit aujourd'hui de milliers ». C'est à ce grand voyageur que revient l'honneur d'avoir attiré les regards de l'Europe sur ces opulentes contrées, comme sur tant d'autres inconnues avant lui et si dignes d'intérêt, sur toute cette Afrique australe que nos cartes nous représentaient aride et déserte, et qui soudain nous est apparue comme un vaste plateau, presque partout admirablement fertile, arrosé par d'abondants cours d'eau et habité par de nombreuses tribus, fixes ou nomades.

Malheureusement, si elle est en décadence sur les côtes, la traite fleurit toujours dans l'intérieur, où l'on peut voir des colons, véritables petits souverains, pouvant mettre sur pied une armée de quatre à cinq mille esclaves.

Ce fut le 20 mai 1856, six mois et demi après son départ de Linyanti, que Livingstone atteignit Quilimané. Le premier des Européens, il avait la gloire d'avoir traversé l'Afrique de part en part, de l'océan Atlantique à l'océan Indien.

LUCIEN DUBOIS.

LA NOUVELLE GARE INTERNATIONALE

DE BOULOGNE-SUR-MER.

Il est sans doute arrivé à un assez grand nombre de nos lecteurs de revenir de Londres par un de ces agréables trains rapides qui font 30 lieues à l'heure, de descendre à Folkestone, de se précipiter en toute hâte sur le bateau à vapeur en partance, d'avoir le mal de mer, de débarquer à Boulogne en assez pitoyable état, et de courir, bon gré, mal gré, jusqu'à la gare, qui, il y a peu de temps encore, était située à une assez grande distance du port. Je fis ce parcours il y a une quinzaine d'années, la nuit, sans pouvoir découvrir le moindre véhicule pour les trajets intermédiaires, et j'en ai conservé un très-pénible souvenir. La chose la plus irritante était d'être obligé d'aller chercher la gare fort loin, après une traversée toujours houleuse qui est peu faite pour affermir les jambes et les têtes des voyageurs.

Ce grave inconvénient a très-certainement été signalé maintes fois, et enfin on y a remédié. De plus, il y avait là une perte de temps, et on sait que, pour les Anglais surtout, le temps c'est de l'argent.

Aussi la principale préoccupation de la Compagnie du chemin de fer du Nord et de celle de South-Eastern a toujours été d'abréger, dans les limites du possible, la durée du trajet entre Paris et Londres.

En France, la question de sécurité des voyageurs prime toutes les autres; en Angleterre et surtout en Amérique, la question de la vitesse passe la première. Mais ici la France a pu donner satisfaction à tous les intérêts sans augmenter les risques d'accidents, car il ne s'agissait que de rapprocher un point de départ d'un point d'arrivée.

Un incendie ayant détruit il y a dix-huit mois la vieille gare de Boulogne, on en construisit une nouvelle, que l'on pourrait presque nommer maritime, et grâce à laquelle on va maintenant d'une capitale à l'autre en neuf heures.

Comme on le voit par notre gravure, cette nouvelle gare internationale est un édifice élégant, pourvu d'une vaste marquise et regardant la mer. Elle est située sur le quai Bonaparte, en face de l'endroit où viennent stationner les steamers de Folkestone. Donc, plus de retards pour le transport des bagages, plus d'ennuis pour se procurer des voitures, ennuis si souvent infructueux lorsque les heures de marée obligeaient les voyageurs à arriver au milieu de la nuit.

De puissantes grues à vapeur enlèvent les malles et les colis et les casent en un instant. En outre, le train étant en vue du paquebot, les voyageurs n'ont à subir aucune fatigue pour s'y rendre, et, avant de se mettre en route, ils trouvent à leur disposition des salles d'attente, un buffet-restaurant et des cabinets de toilette bien nécessaires après avoir traversé la Manche.

Cette organisation est bien aménagée, confortable. Elle répond à la vogue permanente de cette voie, plus coûteuse mais aussi plus rapide que la ligne desservie par le chemin de fer de l'Ouest, et par laquelle 2,828 bateaux à vapeur ont transporté 125,945 voyageurs dans le courant de l'année dernière.



La nouvelle gare internationale de Boulogne-sur-Mer. (D'après un croquis de M. V.-J. Vaillant.)

Cette année, avec la nouvelle gare maritime construite par l'administration du chemin de fer du Nord, ce nombre paraît devoir s'augmenter sensiblement. Si l'on calcule que ces 125,000 voyageurs qui passent par Boulogne sont au moins décuplés par ceux des autres villes du littoral, on aura une idée de l'importance des communications entre les deux pays.

Elle est telle, qu'on cherche maintenant avec opiniâtreté à relier les deux nations par un pont ou par un tunnel.

Ce sont là des projets gigantesques dont la science résoudra sans doute un jour les difficultés presque insurmontables, mais dont nous ne verrons peut-être pas la réalisation.

En attendant, félicitons la Compagnie du Nord des améliorations qu'elle vient de produire, par la gare maritime de Boulogne, dans le voyage de Paris à Londres et de Londres à Paris.

Élie Vernon.

LE GRAND VAINCU

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

I

L'ALBATROS.

Le 1er mai 1759, un beau brick français de seize canons parut en vue de Québec au moment où le soleil venait de se lever.

Pour bien comprendre l'émotion extraordinaire que cet événement causa dans la capitale du Canada, il faut se rappeler que cette année 1759 semblait promettre une crise grave et décisive; que la malheureuse colonie sentait venir son agonie, et que ce navire isolé, le premier qui eût paru depuis dix grands mois dans le port de Québec, pouvait être l'avant-coureur d'une flotte puissante apportant enfin des armes et des vivres à la poignée d'héroïques soldats qui résistaient à l'invasion anglaise.

A mesure que se répandait dans la ville encore à demi endormie la nouvelle surprenante, inattendue, de l'arrivée d'un navire au pavillon fleurdelisé, une foule animée accourait sur le quai du Saint-Laurent. Tous les yeux se fixaient ardemment sur la coque noire du brick, les imaginations s'enflammaient à la pensée des trésors précieux d'armes et de poudre que les flancs du navire devaient contenir...

On voyait déjà la guerre recommençant avec avantage, les Anglais repoussés par les vieilles troupes augmentées des jeunes recrues venues de France, Montcalm rentrant à Québec en triomphateur, foulant aux pieds de son cheval les palmes vertes de la victoire!...

Hélas! l'illusion de ce pauvre peuple fut de courte durée.

Le brick virait lentement de bord et se rapprochait insensiblement des rives du fleuve.

Le soleil levant l'inondait de ses rayons.

Alors la foule pressée sur le quai vit avec une douloureuse surprise que ce navire portait les traces d'un combat récent qui paraissait lui avoir causé de graves avaries.

Ses cordages pendaient tristement, ses vergues étaient brisées; le vent gonflait à peine ses voiles où se remarquaient de larges déchirures.

Seul, son pavillon blanc aux fleurs de lis d'or déroulait au haut du grand mât ses larges plis intacts.

Lorsque la brise qui le prenait en travers l'eut rapproché du quai, on aperçut, au-dessus de sa ligne de flottaison, de larges trous noirs creusés par les boulets.

A cette triste vue, les cœurs se serrèrent; un profond et morne silence succéda aux vivat qui retentissaient quelques instants auparavant, et bien des yeux se mouillèrent en contemplant ce brick mutilé, douloureux emblème des défaites que la France avait essuyées sur mer depuis quelques années.

Le brick semblait abandonné à lui-même; aucun matelot ne se montrait à bord.

On supposa alors que les fraîches brises du nord-est avaient poussé contre le courant du Saint-Laurent ce navire vide et désemparé qui devait être l'épave de quelque flotte française battue par les Anglais à l'embouchure du fleuve.

Mais le brick s'étant rapproché, on put se convaincre qu'il n'était pas entièrement inhabité.

Une ombre apparut près du gouvernail; une autre se dessina à l'avant.

Enfin, tout à coup, au moment où le navire n'était plus qu'à vingt toises du bord, un troisième personnage sauta sur le bastingage, agita son chapeau orné d'une plume blanche et cria d'une voix forte :

— Vive la France!

Un immense cri lui répondit du rivage.

Et tel est le prestige de ce nom adoré de la patrie, telle est la puissance des racines qui rivent l'espérance au fond du cœur humain!

Cette foule mobile, impressionnable, eut un frémissement de joie, et des milliers de mains se tendirent vers le brick, comme pour saluer en lui un secours envoyé par Dieu.

Des amarres furent lancées du quai, saisies par les deux hommes qui étaient sur le pont et attachées au bastingage.

La foule se rua sur les cabestans; le brick se rapprocha rapidement du bord.

— Place! place! cria aussitôt une voix.

Le galop d'un cheval fit écarter la foule et le jeune vicomte de Frontenac, aide de camp de M. de Vau-

dreuil, gouverneur du Canada, parut, escorté de quelques soldats.

D'un coup d'œil, il jugea que si le brick abordait, le peuple se précipiterait sur le pont et que peut-être il en résulterait un grand désordre et de graves accidents.

Il ordonna aux matelots du port d'enlever les barres du cabestan; les amarres se détendirent aussitôt et le brick resta immobile à quelques toises du bord.

Puis, ayant rangé ses soldats pour contenir la foule, M. de Frontenac fit apporter une passerelle, mit pied à terre, et s'avança seul vers le navire.

Le jeune homme debout sur le bastingage avait suivi d'un œil impassible ces rapides préparatifs.

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans environ, aux cheveux blonds sans poudre et dont les grands yeux bleus avaient une singulière expression de calme et de résolution.

Ses vêtements en désordre semblaient n'avoir pas été plus épargnés par les balles que les voiles déchiquetées qui pendaient aux mâts. La main gauche à demi enfoncée dans la poche de sa culotte de drap bleu, il tenait sous son bras replié son chapeau orné d'une plume. De son autre main aux doigts effilés, il avait saisi un des échelons des huniers et il se campait sur l'étroite surface du bastingage avec la gracieuse désinvolture d'un grand seigneur.

Il adressa un sourire au vicomte de Frontenac qui s'avançait vers lui, lui tendit cordialement la main et tous deux sautèrent sur le pont du navire.

Ce pont était désert, mais de larges plaques de sang caillé qui le souillaient par places indiquaient que tous les défenseurs du navire étaient morts à leur poste.

M. de Frontenac, très-ému, interrogea du regard son jeune compagnon qui lui dit aussitôt :

— Vous êtes, monsieur, sur le brick l'*Albatros*. Partis de Brest vers le milieu du mois dernier, nous avions fait une heureuse traversée, et nous avions évité la flotte anglaise de l'île Royale, lorsque, il y a deux jours, nous avons rencontré dans le Saint-Laurent deux frégates ennemies qui nous ont donné la chasse... Bien que notre brick fût bon voilier, elles ne tardèrent pas à nous rejoindre. Nous étions perdus, nous voulûmes du moins nous défendre à outrance. Le combat a duré près de deux heures... Je ne vous en raconterai pas les détails : vous voyez qu'il a été acharné et terrible. Qu'il vous suffise de savoir que nous fûmes assez heureux pour couler l'une des frégates ennemies et que la mer s'étant retirée pendant le combat, le second vaisseau anglais resta cloué sur un banc de sable. Nous pûmes donc continuer notre route sans avoir la honte d'amener notre pavillon.

— Seriez-vous, monsieur, le commandant de ce brick? demanda le vicomte de Frontenac en contemplant avec intérêt ce jeune homme qui racontait si simplement un acte d'admirable bravoure.

— Non, monsieur, répliqua le jeune inconnu dont le visage prit une expression triste. Le brave marin qui commandait l'*Albatros* a été tué l'un des premiers; il est tombé là-bas, près du beaupré. Je n'étais qu'un passager; mais comme, à la mort du commandant, un peu de désordre s'était mis parmi ces braves gens, j'ai pris sur moi de les diriger, malgré mon inexpérience.

— Veuillez me faire l'honneur de me donner votre main, dit l'officier avec élan ; vous êtes un noble et brave jeune homme, monsieur...

— Gaston de Saint-Preux, répliqua le jeune étranger en serrant la main qui se tendait vers lui.

— Et moi, je me nomme le vicomte de Frontenac, officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne et aide de camp de M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada... Permettez-moi encore une question, vous comprendrez assurément le sentiment qui me la dicte.

— Parlez, monsieur.

— Nous annoncez-vous quelque prochain secours? Le roi pense-t-il à nous? nous enverra-t-il bientôt des hommes, des armes et des vivres pour défendre ses possessions du Canada?

— Hélas! quand j'ai quitté Versailles, il y a deux mois, le roi paraissait plus préoccupé des plaisirs et des fêtes qui se préparaient à Trianon que des périls qui menacent sa colonie. Les soldats du Canada ne doivent compter que sur eux-mêmes, monsieur le vicomte.

Un sombre nuage obscurcit le front du jeune officier canadien et un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

Puis, redressant vivement la tête, comme pour chasser de pénibles pensées, et jetant un coup d'œil sur les deux matelots qui se tenaient à l'avant du navire :

— Ainsi, dit-il, vous n'êtes que trois survivants de ce sanglant combat?

— Pardon, monsieur le vicomte, nous restons six à bord : ces deux braves gens qui ont pu à eux seuls amener le brick en vue de Québec, moi, mon domestique Léveillé, auquel j'ai donné l'ordre de rester à fond de cale pendant le combat, car il est porteur d'un message important destiné au marquis de Montcalm... et deux prisonniers.

— Deux prisonniers?...

— Oui; si vous voulez bien ordonner à quatre de ces soldats de nous prêter main-forte, continua Gaston de Saint-Preux dont un sourire vint effleurer les lèvres, nous allons les délivrer.

Le vicomte de Frontenac s'approcha du bastingage et donna un ordre. Aussitôt quatre des soldats qui défendaient à la foule l'accès de la passerelle se dé-

tachèrent et vinrent prendre place sur le pont à côté de l'officier.

— Veuillez me suivre, monsieur, dit alors Gaston de Saint-Preux en prenant les devants.

II

LE PRISONNIER.

Le vicomte de Frontenac et ses hommes suivirent Gaston de Saint-Preux, qui prit un petit escalier conduisant à l'entre-pont.

Arrivés dans la batterie, le même spectacle de désolation s'offrit aux regards attristés du jeune officier.

Tous les canonniers et servants des pièces avaient été tués; le plancher était inondé de sang.

Gaston de Saint-Preux conduisit M. de Frontenac devant la porte d'une cabine barricadée extérieurement avec l'affût d'un canon.

— Les deux hommes qui sont enfermés ici ne sont nullement dangereux — du moins quant à présent, — dit Gaston à voix basse à son compagnon. L'un d'eux cependant va se trouver sans doute en proie à une grande exaltation. Vous prierez vos soldats de le contenir, mais avec ménagement et respect, car ce prisonnier est un gentilhomme : le marquis d'Arramonde.

— Et comment a-t-il mérité ce sévère traitement?

— J'ai pris sur moi de le faire enfermer ici parce que, pendant le combat, emporté par sa fougue méridionale, il avait voulu faire sauter le brick plutôt que de le rendre...

— C'est, en effet, un brave gentilhomme qui a droit à tous nos égards, s'empressa de dire Frontenac.

— Oui, répondit Saint-Preux avec son tranquille sourire; mais avouez que sa bravoure était un peu irréfléchie et qu'il valait mieux couler, comme nous l'avons fait, une frégate anglaise que de faire sauter un brick appartenant au roi.

— Et votre autre prisonnier?

— Oh! rien que le valet du marquis d'Arramonde; un garçon fort inoffensif, beaucoup plus prudent que son maître. Il avait mis sournoisement la main sur la corde du pavillon et allait peut-être l'abaisser, au moment où je l'ai fait arrêter et conduire ici.

— Attention! vous autres, dit l'officier en se tournant vers ses hommes. Enlevez d'abord cet affût.

Les soldats obéirent et poussèrent avec peine le lourd obstacle qui barrait la porte de la cabine.

Au même instant, et comme si les prisonniers eussent deviné ce qui se passait à l'extérieur, une vigoureuse poussée fut donnée à la porte dont la serrure sauta, et un jeune homme, les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, les yeux ardents, s'élança hors de la cabine en poussant une exclamation de rage.

— Monsieur, s'écria-t-il aussitôt en courant vers Saint-Preux qu'il menaça de son poing crispé, vous me rendrez raison de cette nouvelle insulte! et, cette fois, je vous jure qu'il n'y aura personne entre nous pour nous séparer.

Gaston de Saint-Preux conserva son impassible sang-froid et se contenta de s'incliner silencieusement devant l'impétueux jeune homme que la colère avait rendu livide.

Le vicomte de Frontenac fit un pas pour s'interposer entre eux.

Le prisonnier, dont la fureur obscurcissait sans doute la vue, le prit pour un officier de Sa Majesté Britannique et crut que les soldats qui l'accompagnaient étaient Anglais.

— Monsieur, s'écria-t-il en tirant son épée du fourreau, et en la présentant au jeune officier, si j'avais été libre, vous ne m'auriez pas eu, ni moi, ni ce brick, ni les braves gens qui le montent. Je suis votre prisonnier, je vais vous rendre mon épée. Mais, si vous êtes gentilhomme, j'espère que vous ne me refuserez pas de me la laisser seulement cinq minutes, pour que je puisse demander raison de l'outrage qui m'a été fait. En garde, monsieur! cria-t-il en se tournant vers Saint-Preux.

— Vous vous méprenez, monsieur le marquis, dit Frontenac qui ne put s'empêcher de sourire de cette violente sortie à laquelle un accent méridional fort prononcé donnait un piquant tout particulier. Je ne suis pas officier anglais, mais aide de camp de M. de Vaudreuil. Le brick n'a pas amené son pavillon; il vient de jeter l'ancre devant Québec. Enfin vous êtes libre et j'ai l'honneur de vous offrir mes services, s'ils peuvent vous être de quelque utilité.

Le marquis d'Arramonde mordit sa moustache noire avec dépit et fit rentrer son épée au fourreau d'un geste brusque.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il avec un peu d'embarras, cet entre-pont est fort obscur... Ah! vraiment, nous sommes en vue de Québec? fit-il avec étonnement. Il faut que le hasard nous ait singulièrement servis, car notre pauvre commandant a été tué au début de l'action, et ce n'est certes pas celui qui a pris sa place qui a pu nous tirer de peine... à moins qu'il n'ait appris sur les pièces d'eau de Versailles l'art de conduire un navire!

Gaston de Saint-Preux reçut ce sarcasme en pleine poitrine, sans daigner y répondre autrement que par un froid sourire.

— J'accepte votre offre courtoise, monsieur, continua Jean d'Arramonde en s'adressant à Frontenac. Veuillez nous conduire sans tarder devant M. le marquis de Montcalm; nous avons pour lui un message pressé. Quant à vous, monsieur, dit-il avec hauteur en adressant à Gaston de Saint-Preux un regard chargé de colère, nous nous reverrons! J'ai fait quinze cents

lieues en mer pour avoir le droit de me battre avec vous; j'espère, morbleu! que nous allons bientôt régler nos comptes!

Et, se tournant de nouveau vers Frontenac :

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, menez-nous, je vous en prie, vers M. de Montcalm!

— M. de Montcalm est encore à son armée du lac Champlain, messieurs, répondit Frontenac. Si vous avez hâte de le voir, il vous faudra aller le trouver à son camp.

— Si j'ai hâte de le voir! exclama l'ardent d'Arramonde. Monsieur, vous comprendrez mon impatience, quand vous saurez que mon honneur, l'honneur d'un d'Arramonde, entendez-vous, dépend de lui, de lui seul!... Je veux partir immédiatement!...

Et, se penchant dans la cabine dont la porte était restée entr'ouverte :

— Paterne! cria-t-il, que fais-tu donc, maître sot? Apporte-moi mon chapeau, mon manteau, prends mes bagages et suis-moi!

Une figure rouge, effarée, se montra alors à travers l'entre-bâillement de la porte. Jean d'Arramonde arracha son manteau des mains encore tremblantes de son valet, campa son chapeau sur sa tête avec un geste de matamore et suivit le vicomte de Frontenac qui, accompagné de ses hommes, avait déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier pour remonter sur le pont.

Gaston de Saint-Preux fit quelques pas dans l'entre-pont et appela à son tour son valet Léveillé.

Un petit homme alerte, et dont les regards vifs semblaient bien justifier le nom qu'il portait, sortit aussitôt d'une trappe qui conduisait à la cale du navire et sauta sur le plancher de la batterie.

— Tu n'as pas été touché pendant le combat? lui demanda Saint-Preux à voix basse.

— Non, monsieur le baron, et je remercie Dieu qui vous a permis de vous tirer vous-même sain et sauf de cette bagarre... Ah! croyez bien que j'enrageais là-dedans de penser qu'on se battait sur le pont et que je ne pouvais prendre part à la fête!

— C'est bien, dit le jeune homme en imposant silence à la langue de son valet. Tu trouveras, sois-en sûr, une autre occasion de montrer ton bouillant courage. As-tu la lettre que nous devons remettre à M. de Montcalm?

— La voici, dit Léveillé en tirant de la poche de son pourpoint une enveloppe scellée d'un large cachet qu'il donna à son maître.

— Tu vas prendre tes effets et les miens, et tu nous suivras. Puis Saint-Preux, jetant un regard soucieux sur ses habits déchiquetés par les balles et noirs de poudre, ajouta : Je suis en assez triste équipage pour traverser la ville! On dirait que ces coquins d'Anglais ont pris plaisir à trouer mes habits pour me mettre dans l'embarras!

Au moment où Gaston de Saint-Preux et Jean d'Arramonde débarquèrent, la foule rassemblée sur le quai les regarda avec une avide curiosité.

Les deux matelots, derniers survivants du combat sanglant que le brick avait soutenu, étaient déjà descendus à terre et avaient raconté l'histoire du malheureux navire.

Ce récit, en passant de bouche en bouche, avait été naturellement fort exagéré.

On affirmait que le brick avait repoussé à lui seul l'attaque d'une flotte anglaise considérable et avait coulé bas plusieurs frégates ennemies.

Aussi un murmure d'admiration accueillit-il les deux jeunes gens, lorsqu'ils mirent le pied sur la terre ferme, et le vicomte de Frontenac fut-il obligé de les faire protéger par ses soldats pour les soustraire aux ovations que la foule leur préparait.

Jean d'Arramonde marchait devant, le poing sur la hanche, la moustache retroussée.

En voyant sa bonne mine et son air décidé, on jura que c'était lui qui avait dû sauver le brick et plusieurs vivat furent poussés en son honneur.

D'un geste noble et gracieux, il salua la foule et poursuivit sa marche en levant la tête un peu plus haut encore, tandis que Gaston de Saint-Preux, fort préoccupé de sa toilette, étalait son jabot d'un blanc douteux, faisait sortir ses manchettes et demandait tout bas à Frontenac avec inquiétude si les trous qui perçaient ses habits étaient bien visibles.

Au bout d'une demi-heure de cette marche presque triomphale, nos deux jeunes gens arrivèrent à une auberge, la meilleure de la ville, où M. de Frontenac les conduisit, afin qu'ils pussent reprendre un peu haleine et réparer leurs forces.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil n'était pas sans éprouver quelque surprise, en songeant aux événements rapides où le hasard venait de lui faire jouer un rôle.

L'arrivée de ce brick troué par les boulets, les cris, les mouvements de la foule, l'apparition de ces deux jeunes gens tous deux si fiers, si décidés, mais qui, bien qu'unis par une même destinée, semblaient séparés par une rivalité ardente ou par une haine implacable, — tout cela avait fait sur son esprit une vive impression.

Saint-Preux, qui paraissait fort impatient de réparer le désordre de sa toilette, demanda une chambre et, après avoir prié M. de Frontenac de l'excuser, il alla s'y enfermer avec Léveillé, qui ployait sous le poids des nombreux bagages de son maître.

Demeuré seul dans la salle de l'auberge avec le vicomte de Frontenac, Jean d'Arramonde s'assit à une table, se fit servir une bouteille d'un petit vin mousseux, produit du sol canadien, et après avoir rempli le verre de l'aide de camp du gouverneur :

— Ainsi, dit-il, M. de Montcalm n'est pas à Québec?

— M. de Montcalm est, je vous l'ai dit, à son armée du lac Champlain. Mais il est possible qu'il en revienne bientôt, si, comme on le prétend, l'ennemi a l'intention d'assiéger cette ville au moyen d'une flotte qui doit remonter le Saint-Laurent.

— Nous n'avons pas le temps d'attendre son retour! s'écria l'impétueux jeune homme. Il faut que nous partions immédiatement. Comment peut-on voyager dans ce pays? Avez-vous des postes, des relais? trouve-t-on des chevaux? j'en crèverai dix, s'il le faut, pour arriver plus vite.

M. de Frontenac sourit :

— Nous n'avons ni postes ni relais, dit-il, et les chevaux étant tous à l'armée, c'est à peine si vous trouverez dans la campagne quelques animaux efflanqués et poussifs occupés aux travaux des champs... Mais ne pouvez-vous remettre votre voyage à quelques jours? Vous devez avoir besoin de repos. Un convoi sera envoyé la semaine prochaine à l'armée de M. de Montcalm...

— Quelques jours!... du repos!... la semaine prochaine!... interrompit Jean d'Arramonde en scandant ces paroles de coups vigoureux frappés sur la table avec son poing fermé... Écoutez, monsieur de Frontenac, vous êtes gentilhomme et bon gentilhomme, n'est-ce pas?... Eh bien! si vous aviez reçu un soufflet, attendriez-vous quelques jours pour demander réparation?

Le vicomte de Frontenac tressaillit légèrement, et cette question lui fit monter un peu de rouge au visage.

— Non certainement, dit-il.

— Eh bien! moi, monsieur, continua d'Arramonde en tirant sa montre, voici quarante-cinq jours huit heures et trente minutes que j'attends une réparation qui m'est due. Et, en disant ces mots, il désigna de sa main étendue la porte de la chambre où Saint-Preux s'était retiré. Cela remonte au 25 mars. Je vais vous raconter cette histoire, si vous le désirez; mais auparavant, comme je meurs de faim, je vous prierai de me faire l'amitié de déjeuner avec moi.

— Volontiers, mon cher marquis, dit M. de Frontenac que la verve et l'originalité de son nouveau compagnon divertissaient singulièrement.

L'aubergiste mit sur la table la moitié d'un pâté, une volaille froide et deux bouteilles poudreuses d'un certain bordeaux qui, disait-il, avait fait deux fois le tour du monde.

Jean d'Arramonde, après avoir taillé dans le pâté une brèche fort respectable, s'adressa en ces termes à son compagnon :

III

L'INSULTE.

— Vous n'avez jamais habité la France, monsieur de Frontenac?

— Jamais; je suis né en ce pays.

— Ah! c'est que si vous aviez habité la France... — et remarquez bien que je ne parle pas ici de cette sotte ville de Paris où on ne juge un homme que d'après les dentelles qu'il porte, ni de ces froids pays du Nord où les gens ont l'esprit si lourd et si épais qu'ils ne savent distinguer un manant d'un gentilhomme. Quand je parle de la France, j'entends cette terre joyeuse et fertile, pays des bons vins et des cœurs chauds, que le soleil dore de ses rayons et que traverse le plus beau fleuve du monde.

— La Gascogne?

— Précisément. Eh bien! mon cher vicomte, si vous aviez jamais eu le bonheur d'habiter la France, la vraie France, c'est-à-dire la Gascogne, vous connaîtriez certainement le nom que je porte, qui est celui d'une des meilleures familles de ce pays. Nous sommes originaires du Béarn, et, s'il m'est permis de rappeler ici le plus glorieux souvenir de notre maison, sachez que l'un de mes ancêtres, Pierre, marquis d'Arramonde, eut l'honneur de verser au roi Henri son premier verre de jurançon. Le bambin avait six mois! Et vous savez, comme tout le monde, que si notre roi Henri fut un grand monarque, un invincible capitaine, il le dut à la forte éducation qu'il reçut dans son enfance, c'est-à-dire au vin de Jurançon et, par conséquent, à mon grand-père!

Et pour célébrer cet illustre souvenir, Jean d'Arramonde souleva gravement le verre de bordeaux placé en face de lui et le vida ensuite d'un trait.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

PENSÉES

L'esprit juste est préférable à l'esprit orné; l'architecte doit passer avant le tapissier.

En affectant la gravité des vieillards, la jeunesse se donne en ridicule; mais en se piquant de prendre les airs des jeunes gens la vieillesse fait quelque chose de plus et de pire.

En supprimant les verges pour l'enfant, on prépare la potence pour le vieillard.

Le sage agit pour ses goûts et ses affections comme un prudent financier pour ses capitaux et les divise en placements de différentes natures, pour ne pas risquer de tout perdre à la fois. Mettre sa félicité entière dans une passion unique, c'est imiter la folie du joueur qui hasarde toute sa fortune sur une seule carte.

La fierté sans le courage est le fourreau sans l'épée.

CHRONIQUE

—

J'apprécie l'héroïsme des chauffeurs de locomotives ou de bateaux à vapeur qui, par cette chaleur torride, se tiennent à la bouche de leur chaudière; je ne marchande point mon estime aux garçons boulangers, qui pétrissent la pâte de nos petits pains et de nos brioches à la sueur de leurs pauvres membres ; je m'incline volontiers devant les *chefs* et simples gâte-sauces du *Grand-Hôtel*, du *Café Riche* ou même des restaurants à trente-deux sous, quand ils affrontent le feu de leur fourneau et font céder les exigences du thermomètre devant les exigences du filet madère; mais, je le déclare bien haut, je réserve la fine fleur de mon enthousiasme et de mon admiration pour messieurs les examinateurs du Conservatoire, qui, sous une atmosphère de quarante degrés, affrontent le supplice sans nom que leur imposent les concours de musique et de déclamation.

Non, l'homme qui chauffe une locomotive, qui cuit les petits pâtés ou tient une casserole au-dessus d'un brasier n'est rien auprès de celui qui a le courage d'entendre dans la même journée, par 32 degrés de chaleur, *cinquante-huit fois de suite* le même morceau de chant ou la même tirade de tragédie. C'est pourtant ce qu'ont fait la semaine dernière les honorables professeurs de notre Conservatoire.

Eh bien! le croiriez-vous? malgré la température écrasante, malgré l'ennui de cette répétition infinie du même fragment musical ou littéraire, aller au concours du Conservatoire devient une véritable fureur dans le monde élégant, ou au moins dans la partie du monde élégant qui est encore à Paris à cette époque de l'année. L'hiver prochain, si l'un des jeunes artistes qu'on aura ainsi entendus à leurs épreuves de début réussit sur un théâtre, on sera tout fier de pouvoir dire : « Un tel! je ne suis pas étonné de son succès; je l'avais prévu. C'est moi qui lui ai donné le premier applaudissement... Oh! je sais ce que c'est que les artistes, moi! »

En dehors de ces dilettantes de l'art dramatique, l'assistance des concours du Conservatoire se compose, pour une part importante, des parents et amis qui ont voulu assister aux épreuves des jeunes candidats.

Sans me permettre aucune plaisanterie affligeante pour qui que ce soit, je puis bien avouer que tous ces jeunes gens de l'un et l'autre sexe, qui se présentent au Conservatoire, ne sont pas des Talma ou des Rachel.

Et pourtant Dieu sait combien d'illusions ont été nourries sur leur compte par les auteurs de leurs jours! De ce que cette pauvre petite chanteuse des rues, Rachel, est devenue une grande artiste par le talent, et presque une reine par l'opulence, il résulte que certaines mamans se disent, sous leur bonnet à rubans mauves ou sous les coques de leur chevelure postiche, que Mlle Amanda ou Mlle Amélia, leur fille, pourrait bien parvenir, elle aussi, aux mêmes destinées. Pareilles illusions à l'égard de leurs fils. — M. Hippolyte ou M. Oscar réussit médiocrement dans son état de coiffeur; mais il a de la voix. — Il chante ou déclame volontiers, en passant son rasoir sur la pierre à aiguiser : pourquoi n'arriverait-il pas à jouer l'opéra-comique comme M. Capoul, ou la comédie comme M. Coquelin du Théâtre-Français? Après tout, avant d'être applaudi sur la scène, M. Coquelin n'était pas autre chose qu'un garçon boulanger.

C'est ainsi que tant d'Amanda et d'Amélia, tant d'Hippolyte et d'Oscar se trouvent chaque année lancés sur la route du Conservatoire, en dépit du proverbe bien connu : « Il n'est pas permis à tout le monde d'arriver à Corinthe. »

Sans parler des candidats excentriques auxquels je viens de faire allusion, bien peu de jeunes gens, quand ils commencent l'étude de la déclamation pour entrer au théâtre, ou tout simplement pour pouvoir lire ou réciter agréablement dans un salon, se doutent des difficultés de la tâche qu'ils entreprennent. Tous nous avons la prétention de prononcer correctement les mots dont nous nous servons tous les jours; bien peu d'entre nous ont reçu de la nature une prononciation nette, donnant aux sons leur véritable valeur: les uns *zézayent* ou *blésent*, c'est-à-dire prononcent les *s* comme les *z*; les autres *grasseyent*, c'est-à-dire prononcent la lettre *r* avec la gorge, etc., etc.

La prononciation vraie, irréprochable, de la lettre *r* est peut-être la plus grosse difficulté de l'art de la déclamation : faire vibrer, — *vibrrrer* — les *r* est le critérium de l'art de bien dire.

M. Legouvé, de l'Académie française, dans son curieux petit livre sur *l'Art de la lecture*, raconte à ce sujet une amusante histoire :

« Un jeune acteur, devenu célèbre, et qui avait déjà du talent, poursuivait à la fois deux entreprises difficiles : il travaillait tout ensemble à conquérir l'*r* roulant et la main d'une jeune fille dont il était éperdument épris. Six mois d'efforts ne lui avaient pas plus réussi d'un côté que de l'autre. L'*r* s'obstinait à rester dans la gorge et les parents de la demoiselle à refuser leur consentement. Enfin, un soir, après bien des supplications, ils consentirent; le jour du mariage fut décidé... Ivre de joie, notre jeune homme descend l'escalier quatre à quatre et en passant devant la loge du concierge il lui lance un sonore et triomphant : « Corrdon, s'il vous plaît! » O surprise!... l'*r* de cordon a sonné vibrant et pur comme un *r* italien!... La peur le prend... Peut-être est-ce un heureux hasard? Il recommence; même succès... Et le voilà qui s'en

retourne chez lui en répétant tout le long de la route, car il avait peur de perdre sa conquête : « Corrdon! « s'il vous plaît! Corrdon! s'il vous plaît! » Tout à coup, nouvel incident! Au détour d'une rue sort de dessous ses pieds un énorme rat! Un rat! Encore un *r!* Il l'adjoint à l'autre, il les mêle ensemble, il les crie ensemble! « Un rat! Cordon! cordon! Un gros rat! Cordon! Un gros rat! un gros rat! » Et les *r* roulent et la rue en retentit! Et il rentre chez lui triomphant! »

.*. Un aménagement a eu lieu cette semaine; le nouvel Hôtel-Dieu de Paris a reçu ses premiers malades.

Rien de plus sinistre que certaines installations : les premiers accusés qu'on fait asseoir à la barre d'une nouvelle cour d'assises; les premiers prisonniers qu'on interne dans une nouvelle prison; les premiers malades que l'on couche dans les salles d'un nouvel hôpital...

Le premier malade du nouvel Hôtel-Dieu, qui est-il? Mourr a-t-il? Guérira-t-il? Je ne puis, sans une émotion profonde, me figurer ce premier venu dans le palais de la Douleur et de la Mort. Et combien d'autres le suivront dans cette *cité dolente!* Nous aurons beau faire, pendant bien longtemps encore l'Hôtel-Dieu sera la gare centrale de tous ceux qui partent pour le grand voyage de l'éternité. On aura beau modifier l'aspect du bâtiment, le résultat restera le même.

Le nouvel Hôtel-Dieu a soulevé bien des critiques, et peut-être les mérite-t-il, au moins en partie; pourtant, tel qu'il est, on ne saurait nier qu'il ne soit un grand progrès sur cet ancien Hôtel-Dieu d'avant 1789, où les malades couchaient quatre à la fois dans le même lit!

Malgré toutes ses imperfections, malgré tous les abus que la science a pu signaler, l'Hôtel-Dieu est une institution qui a traversé les siècles. Deux choses immortelles l'ont fait durer : l'une, hélas! est la souffrance; et l'autre, c'est son antidote, la charité. La cornette blanche des vaillantes sœurs de saint Vincent de Paul s'est encadrée, dès le premier jour, dans les fenêtres, peut-être trop étroites, du nouvel hôpital... *Hoc signo vinces?* Par le dévouement, par l'abnégation sera corrigée et achevée l'œuvre encore imparfaite de la science.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Vie du R. P. Armand de Ponlevoy, de la Comp de Jésus; par le P. ALEXANDRE DE GABRIAC, de la même Compagnie. 1 vol. in-12. Prix. 4 fr.
Franco par la poste. 4 fr. 60

Histoire de saint Paulin de Nole, par l'abbé LAGRANGE, vicaire-général d'Orléans. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Franco par la poste. 8 fr. 50

Dictionnaire (nouveau) **d'histoire et de géographie** ancienne et moderne, comprenant l'histoire religieuse, politique et littéraire des peuples anciens et modernes, la biographie des principaux personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, l'indication des principaux écrits des auteurs anciens et modernes de tous les pays, l'indication des meilleures éditions et traductions de ces mêmes ouvrages, la géographie ancienne, moderne et comparée, par MM. Ed. d'Ault-Dumesnil, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de la Société des Antiquaires de Picardie, etc., etc.; Louis Dubeux, chevalier de la Légion d'honneur, professeur à l'École des langues orientales vivantes, membre de la Société asiatique, etc., et par l'abbé A. Crampon, chanoine honoraire d'Amiens, etc. *Troisième édition.* 1 beau vol. grand in-8, prix br. 16 fr.
Troisième édition. 1 beau vol. rel. toile anglaise. 18 fr.
— — Demi-rel. chagrin. 20 fr.

On vend séparément :

Le Supplément de la troisième édition. In-8. 2 fr.

Ce *Nouveau Dictionnaire d'histoire et de géographie* est le seul qu'une lettre laudative du Souverain Pontife recommande à la confiance des catholiques, et les hauts suffrages épiscopaux dont il a déjà été honoré attestent qu'il répond et satisfait pleinement au besoin d'affirmation et de propagation des saines doctrines, que le débordement des idées erronées, fausses et dangereuses, rend chaque jour plus nécessaire.

Les principaux organes de la presse religieuse de Paris ont unanimement reconnu et proclamé qu'il possède toutes les qualités essentielles que doit réunir un ouvrage de ce genre pour remplir cette mission.

Famille (la) **sanctifiée,** ouvrage dédié aux mères chrétiennes, d'après le livre du R. P. Cordier, de la Compagnie de Jésus, *la Famille sainte;* par le R. P. Xavier Pailloux, de la même Compagnie. 2 beaux vol. in-12 sur papier glacé et satiné. 4 fr.

Gloires (les) **de sainte Anne d'Auray,** son culte, son histoire, son couronnement; par M. l'abbé E. BERNARD, docteur ès lettres, chapelain de Sainte-Geneviève, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-18. 1 fr.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 20. Dix-neuvième année. **LA SEMAINE DES FAMILLES** Samedi 18 Aout 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Origène et son père.

ORIGÈNE ET SON PÈRE

—

Origène naquit en Égypte, à Alexandrie, l'an 185 de Jésus-Christ. Il fut, dit saint Jérôme, un grand homme dès son enfance. Pour subvenir aux besoins de sa famille et aux siens, il commença par enseigner la grammaire et finit par devenir le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, que Clément avait illustrée par ses talents et ses vertus. Après de grandes vicissitudes, Origène se réfugia à Césarée, où il ouvrit une école demeurée célèbre.

Il compta saint Grégoire le Thaumaturge au nombre de ses disciples. Une seconde phase de persécution interrompit son enseignement. Il recommença ses voyages, souffrit héroïquement la persécution de Dèce et mourut à Tyr à l'âge de soixante-huit ans, ayant, dit Bossuet qui le proclame l'un des plus sublimes théologiens, enseigné de grandes vérités qu'il mêlait de beaucoup d'erreurs.

C'est d'un trait touchant de sa jeunesse que le peintre s'est inspiré dans le sujet du tableau reproduit par notre gravure. Son père Léonide, homme juste et pieux, qui mourut martyr de la foi, aimait à aller regarder dormir l'enfant dont l'intelligence jetait déjà de tels éclairs et qu'une célébrité précoce rendait déjà illustre. Mais lui, le saint, ce n'était pas ce front éclairé par le génie qu'il contemplait, c'était cette poitrine devenue le temple du Saint-Esprit.

Ah! voilà ce qu'aiment aussi à contempler le père chrétien et la mère pieuse; ils voient surtout dans leur enfant ce tabernacle encore pur où descend et habite le Saint des saints. Heureux les pères qui comme Léonide peuvent joindre les mains devant le paisible sommeil de l'être qui a reçu d'eux, avec le don de la vie, le don encore plus précieux de la foi!

Marie-Amélie.



LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203, 212, 235, 244, 265, 274 et 290.)

—

XXIII

La rentrée des troupes dans Verdun fut pour elles un vrai triomphe. Nos soldats étaient, il est vrai, couverts de boue, mais ils avaient la bonne humeur et l'entrain que donne le succès. Les plus infatigables rapportaient des trophées pris à l'ennemi, des armes, des casques, des écouvillons, et même de lourds projectiles. On ramena une cinquantaine de prisonniers, tandis que nous n'en laissions pas un seul aux mains des Allemands.

Les Français, étant restés presque partout maîtres des divers champs de bataille, purent ramener aussi tous leurs blessés et tous leurs morts, hélas! auxquels on fit le lendemain au Jardin des Soupirs les funérailles les plus touchantes, en présence de leurs frères d'armes et de la majeure partie de la population.

Certes, nos pertes étaient considérables ; elles dépassaient par leur nombre celles déjà subies pendant tout le cours du siége, en raison surtout des incidents fâcheux qui avaient signalé l'attaque du poste de cent hommes de la maison Pierron et l'attaque des douze cents hommes formant la garnison allemande du village de Thierville, invulnérable derrière les murailles de jardins d'où on n'avait pu la débusquer. Cependant, et grâce aux succès pour ainsi dire foudroyants obtenus ailleurs par nos troupes, le total des pertes avérées des Prussiens était au moins le double du nôtre. De plus, nous leur avions repris l'important village de Belleville, et nous les avions mis dans l'impossibilité d'entreprendre un nouveau bombardement avant un certain temps, puisque leurs principales batteries étaient détruites.

Le bruit de ces deux sorties victorieuses du 20 et du 28 octobre ne tarda pas à franchir le cercle allemand qui enserrait Verdun, et se répandit dans toute la France. Il fit naître de nombreux rapprochements entre la situation de Paris et celle de la vieille cité lorraine, rapprochements qui ne paraîtront peut-être pas d'une parfaite justesse aux gens du métier, mais qui pourtant rencontrèrent beaucoup d'échos dans le public.

A Paris comme à Verdun, la garnison assiégée était à peu près égale numériquement à l'armée assiégeante. Pourquoi n'a-t-on pas fait dans un immense théâtre ce qui a réussi dans une petite sphère ? Pourquoi n'essayait-on même pas un simple enclouage de canons ?... A qui persuadera-t-on, dit un écrivain de la *Revue des Deux Mondes*, que de telles entreprises n'aient pas été possibles autour de Metz, autour de Paris ?

Nous n'entrerons pas, simple narrateur, dans l'étude de cette question. Nous nous contenterons de faire observer qu'à Verdun la fabrication n'était pas sophistiquée par la trahison, comme à Metz, ou par la politique, comme à Paris.

Metz !... Ce fut pendant ces jours de joie et de confiance en l'avenir que parvint à Verdun la fatale nouvelle !

Quatre femmes de Rosières-devant-Bar, venues dans la ville afin d'y voir des parents soldats dans la mobile, affirmèrent la reddition de Metz, et donnèrent le détail des réjouissances faites à Bar-le-Duc par l'ennemi, à cette occasion. Quelques heures après, cette nouvelle fut confirmée, et bientôt il n'y eut plus à en douter, car des journaux belges et allemands, ainsi qu'un journal de Metz encadré de noir, en apportèrent l'écrasante certitude.

Les Prussiens crurent sans doute de leur intérêt de laisser arriver de tous côtés à Verdun la funeste nouvelle, et alors un cri de colère et de malédiction s'échappa de tous les cœurs contre l'auteur du plus épouvantable désastre que la France ait subi depuis treize siècles.

Toute la France se sentit frappée d'une incurable blessure ; mais à Verdun le coup parut encore plus effroyable que partout ailleurs.

Les deux villes, en effet, sont proches voisines. Depuis vingt siècles, leur histoire est la même et leur destinée semblable.

Tribus gauloises, ensemble elles ont vu passer les légions de César, les hordes d'Attila, les Francs de Clovis ; ensemble elles ont fait partie de l'antique Austrasie, elles ont été le berceau de la race héroïque de Pépin d'Héristal. Ensemble elles sont restées indépendantes au milieu des duchés de Haute et de Basse-Lorraine, et ont formé avec Toul le petit État des Trois-Évêchés, ou plutôt des trois républiques, nominalement vassales de l'Empire, mais se gouvernant elles-mêmes par des institutions communales presque identiques. Ensemble enfin elles ont été réunies à la France en 1552.

« Puissante cité de Metz, disait, il y a deux cents ans, Bossuet du haut de la chaire de la cathédrale, ô belle et noble cité, il y a longtemps que tu as été enviée! Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie ! »

Et Bossuet ne s'est pas trompé. Bossuet pressentait l'avenir parce qu'il connaissait le passé.

Dès que la capitulation de Metz fut connue, il y eut parmi la garnison de Verdun une de ces heures d'angoisse qui passagèrement découragent les plus confiants et ébranlent les plus forts.

« Que de larmes ont été versées par ces hommes de cœur, que de tableaux déchirants, que de sanglots étouffés !... J'ai vu défiler ces nombreux bataillons, mornes, silencieux, courbant la tête et essuyant des



larmes ; tout le monde pleurait. Je n'avais pas encore imaginé qu'il pût y avoir une circonstance où des milliers d'hommes pleuraient à la fois ; j'ai vu ce triste et majestueux spectacle[1]. »

Les soldats de la garnison de Verdun l'entrevirent aussi par la pensée, et ne purent s'empêcher de frémir en songeant aux éventualités de l'avenir.

Les conséquences de la catastrophe de Metz leur parurent d'autant plus déplorables qu'ils espéraient presque tous jusqu'alors le relèvement subit de la fortune militaire de la France.

Orléans avait été repris aux Prussiens par le général d'Aurelle de Paladines et l'on présageait la possibilité de marcher vers Paris à travers les lignes ennemies. Mais au moment où la jeune armée de la Loire se disposait à exécuter cette marche en avant, qui peut-être eût sauvé et Paris et la France, le prince Frédéric-Charles, devenu libre de ses mouvements par la capitulation de l'armée du Rhin, allait lancer rapidement deux cent mille hommes sur ce nouveau théâtre de la guerre, et forcer nos troupes, en grande partie composées de nouvelles recrues, à reculer vers le Mans et la Touraine.

On peut donc en conclure que si Bazaine avait tenu huit à dix jours de plus, et il le pouvait, malgré la série de fautes volontaires ou involontaires qu'il avait commises, Frédéric-Charles serait très-probablement arrivé trop tard pour empêcher l'armée allemande assiégeant Paris d'être prise et écrasée entre l'armée de la Loire et l'armée assiégée, qui n'eût pas manqué de faire un vigoureux effort en voyant des secours lui arriver.

Au lieu de ces perspectives de salut, Verdun ne put se dissimuler que la perte de sa grande sœur lorraine entraînait pour ainsi dire fatalement la sienne.

Et, en effet, de nouveaux préparatifs de bombardement furent entrepris de tous les côtés, avec des forces et des munitions triplées en quelques jours.

Le général Guérin ne s'occupa pas moins de se défendre, et il eut l'idée d'organiser une expédition contre un hameau nommé Moulin-Brûlé, devenu pour les Allemands un nouveau parc d'artillerie où furent déposés pêle-mêle bombes, obus, boulets, charpentes, gabions, mortiers, canons, mitrailleuses, fourgons et équipages de tous genres.

Le plan était de s'emparer de tout ce matériel de guerre avant qu'il fût mis en place et tandis qu'il était encore dans une sorte de désordre.

Robert Daché devait faire partie de l'expédition ainsi que son père, qui, aussitôt après sa rentrée à Verdun avec Marjorie, s'était fait enrôler dans la compagnie de son fils.

Vainement Marjorie et sa tante, M[lle] Sébastienne Daché, chez qui le fermier avait élu domicile, lui remontrèrent qu'à son âge c'était assez que d'avoir été soldat un seul jour, surtout si on songeait à la rude bataille à laquelle il avait pris part ce jour-là. Anselme Daché demeura inflexible dans sa volonté, et déclara que, tant qu'on se battrait en Lorraine, il prendrait rang parmi les combattants.

Il s'était même fait enseigner par son fils et par l'artilleur le maniement du fusil, qui ne lui avait jamais été familier.

Mais le projet de sortie fut abandonné, et, à dater du 4 novembre, les journées d'affliction commencèrent pour Verdun après les journées héroïques, et la défense de la place fut reconnue impossible et inutile. La capitulation de Metz avait creusé l'abîme, il fallait que Verdun y sombrât.

Les Allemands, comme on le sait, ont adopté le système de guerre qui consiste à brûler une place de loin, sans ouvrir la tranchée, sans battre en brèche et sans essayer l'assaut. Or, après la catastrophe de Metz, ils amassèrent autour de Verdun une telle quantité d'artillerie, de projectiles et surtout de bombes incendiaires, que dans l'espace de douze heures ils pouvaient mettre toute la ville en feu et tuer toute la garnison dans les bastions. Ce qui était plus redoutable encore si cela est possible, c'est qu'ils avaient amené un certain nombre de leurs énormes pièces de siége lançant des obus d'un poids si considérable que ni murailles, ni casemates, ni souterrains n'y peuvent résister, et que toute la population, même réfugiée dans les caves, eût été ensevelie, écrasée, étouffée sous les décombres des maisons en ruines.

Voilà pourquoi la résistance était devenue impossible ; voici maintenant pourquoi elle devenait inutile.

Jusqu'alors Verdun s'était défendu parce que Metz et l'armée du Rhin étaient là, parce que Verdun pouvait être utile, soit à une armée française marchant vers Metz, soit à l'armée de Metz marchant vers Paris. Verdun restait un centre, un point d'appui. Aussi, tant que Metz était debout, les Prussiens ne pouvaient espérer d'entrer à Verdun que par la brèche ou après la distribution du dernier morceau de pain. Et, même après la chute de Metz, si les quelques heures que l'ennemi eût mises à brûler Verdun eussent donné à une armée française le temps d'opérer un mouvement stratégique, de se concentrer sur un point et de gagner peut-être une bataille, personne, certes, dans la garnison ou la population, n'eût hésité à laisser mettre la ville en cendres pour le salut ou l'intérêt du pays.

Mais, au 4 novembre, Verdun ne pouvait plus rien. La résistance désespérée n'aidait aucune opération de nos armées, n'entravait aucun mouvement de l'ennemi. Verdun n'était plus qu'un épisode insignifiant dans le drame gigantesque et multiple qui se jouait autour de Paris, sur les bords de la Loire et dans les plaines de la Picardie ; Verdun n'avait plus

1, *Armée du Rhin*, par le D[r] Ferdinand Quesnoy.

aucune action sur la marche des événements et sur le résultat définitif de la guerre.

Des négociations furent donc ouvertes, et, tant qu'elles durèrent, un tableau de mœurs d'un curieux intérêt succéda aux tableaux militaires qu'on n'avait cessé d'avoir sous les yeux depuis trois mois. La physionomie de la ville se modifia, et on ne s'abordait plus qu'en se demandant si le général capitulerait. La majeure partie des habitants admettait la nécessité fatale de rendre la place à l'ennemi. D'autres préconisaient la résistance à outrance, et leur opinion provenait de leur confiance, de leur courage indomptable. Parmi eux se mêlaient les faux braves, car il s'en trouve malheureusement quelques-uns dans toutes les populations, et ce ne sont pas ceux-là qui crient le moins fort. A Verdun comme ailleurs, il s'en rencontra, en très-infime minorité il est vrai, qui n'avaient jamais tenu un fusil ni paru aux remparts, et qui demandèrent à grands cris à se défendre jusqu'à ce qu'ils fussent ensevelis sous les ruines de la ville, dès qu'ils apprirent que la capitulation était décidée.

On se fût moqué de ces faux braves si la situation n'eût pas été si poignante. Mais leurs concitoyens se contentaient de leur tourner le dos, et de serrer silencieusement la main aux vrais combattants, qui s'en allaient la tête basse, mornes, muets, désespérés.

Enfin le mardi 8 novembre, au matin, les conventions suivantes furent signées, et chacun reconnaîtra en les lisant que nulle ville de France, parmi celles qui tombèrent au pouvoir des Prussiens pendant cette terrible guerre, n'a pu en obtenir de semblables :

CONVENTIONS DE LA CAPITULATION DE LA PLACE DE VERDUN.

« La ville de Verdun, après avoir supporté courageusement trois bombardements, dont le dernier a duré 52 heures, et menacée de nouveau par des forces supérieures, savoir : 15,000 hommes dont 2,000 d'artillerie, 140 pièces de canon de gros calibre, sans compter les pièces de campagne, le tout approvisionné à 1,000 coups par pièce, toute résistance a paru impossible, surtout depuis la reddition de Metz. En conséquence et pour éviter une effusion inutile de sang et la ruine de la ville :

« Entre les soussignés, le général baron Guérin de Waldersbach, commandant supérieur de la place de Verdun, et le général major de Gayl, commandant les troupes prussiennes devant cette place, la convention suivante a été conclue :

« ARTICLE PREMIER. — La forteresse et la ville de Verdun avec tout le matériel de guerre, les approvisionnements de toute espèce, les archives et tout ce qui est la propriété de l'État seront remis à M. le général de Gayl, le 9 novembre, dans l'état où tout cela se trouve au moment de la signature de la convention, à la condition expresse d'être *rendus à la France à la conclusion de la paix*.

« Mercredi, 9 novembre 1870, à 10 heures du matin, la place et la citadelle de Verdun seront remises aux troupes prussiennes.

« A la même heure, des officiers d'artillerie et du génie, avec guelques sous-officiers, seront admis dans la place pour occuper les magasins à poudre et éventer les mines.

« ART. 2. — La garnison est prisonnière de guerre ; toutefois les gardes mobiles natifs de Verdun et la garde nationale sédentaire seront libres après avoir été désarmés, et *aucun des défenseurs de Verdun ne sera inquiété*. La gendarmerie sera libre après avoir été désarmée, et conservera ses chevaux. Les maîtres ouvriers des corps ne seront pas considérés comme militaires et seront égalements libres.

« ART. 3. — Les armes, ainsi que tout le matériel de la place, consistant en canons, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront laissés à Verdun, à des commissions militaires nommées par le général commandant supérieur, qui les remettront immédiatement à des commissaires prussiens, *pour être rendus à la France au moment de la paix*. Les troupes, sans armes, seront conduites, rangées par corps et en ordre, aux lieux indiqués pour chaque corps ; elles conserveront leurs sacs et leurs effets.

« Les officiers rentreront alors librement dans la ville de Verdun sous la condition de s'engager sur l'honneur à ne pas quitter la place sans l'autorisation du commandant prussien.

« ART. 4. — Les officiers et assimilés qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne et de n'agir contre aucun de ses intérêts pendant la guerre actuelle ne seront pas faits prisonniers de guerre. Les officiers et assimilés qui opteront pour leur captivité et qui engageront leur parole d'honneur de se trouver au jour fixé dans une place désignée d'avance seront libres de s'y rendre isolément. Les uns et les autres conserveront leurs armes, leurs effets et leurs chevaux.

« ART. 5. — Les médecins militaires resteront en arrière pour prendre soin des blessés ; ils seront traités suivant la convention de Genève. Il en sera de même du personnel des hôpitaux.

« ART. 6. — La ville de Verdun sera *dispensée de toute contribution de guerre* et de réquisition en argent. Les personnes, les propriétés, les établissements civils et religieux seront respectés.

« Autant que possible, les troupes prussiennes seront logées dans les bâtiments militaires, sauf le cas de passage extraordinaire de troupes.

« ART. 7. — Toutes les administrations publiques, les tribunaux civils et de commerce, le notariat, le commerce et l'industrie fonctionneront librement.

« Art. 8. — Les questions de détail qui pourront se présenter seront réglées ultérieurement dans un appendice qui aura la même valeur que la présente convention.

« Verdun, le huit novembre mil huit cent soixante-dix. »

« Von Gayl.

« Baron Guérin de Waldersbach. »

Cet acte solennel, immédiatement publié par le journal de Verdun, fut lu et commenté avec avidité.

Il était accompagné d'une proclamation du maire à ses concitoyens, par laquelle ce magistrat recommandait « le calme et la modération, après une lutte des plus héroïques et des plus mémorables ».

Mais tout le poids de la capitulation, par une inexorable loi de la guerre, retombait sur la garnison, sur l'armée.

Les gardes nationaux et les gardes mobiles devenaient libres après avoir été désarmés.

Toutes les compagnies franches auxquelles appartenaient Robert Daché et tant d'autres volontaires pouvaient aussi se dissoudre librement, leur rôle étant fini.

Anselme Daché lui-même, sur lequel pesait une inévitable condamnation à mort pour avoir tué des Prussiens sans être belligérant, ne pouvait plus être fait prisonnier de nouveau et n'avait plus rien à craindre, car l'article 2 de la convention disait : « Aucun des défenseurs de Verdun ne sera inquiété. » Et ce terme, vague à dessein, comprenait aussi bien tous les francs-tireurs que tous ceux qui avaient commis des agressions quelconques contre les Allemands.

Quant à l'armée, par une douloureuse nécessité de la guerre, elle devait être conduite en captivité.

Les hommes de la garnison, qui ne demandaient qu'à se battre jusqu'à la mort, ne comprirent pas que la première condition de la capitulation était précisément de les en empêcher, et l'idée d'être menés sur une terre ennemie comme un vil troupeau fit naître en eux une vive effervescence, qui se traduisit bientôt par des coups de feu, de l'indiscipline et des révoltes.

XXIV

Le désarmement de la garde nationale s'effectua sans difficulté. Sa tâche était finie et elle l'avait noblement remplie. On se rappelle la communauté d'efforts des habitants et de la garnison, l'énergie avec laquelle chacun s'était défendu, tant que les chefs avaient jugé utile et possible de continuer la défense, le dévouement de la population, qui n'avait reculé devant aucun sacrifice et était prête à en accepter de nouveaux, se résignant d'avance à la ruine et à la mort sans proférer une plainte. Mais pour la population et la garde nationale, cette capitulation qu'elles n'avaient pas demandée était la fin des plus dures épreuves, tandis qu'elle devenait pour la garnison le commencement d'épreuves nouvelles, d'autant plus redoutées qu'on avait fait courir le bruit que tous les échappés de Sedan seraient fusillés. Et ceux des soldats qui n'ajoutaient pas foi à ce bruit jugeaient instinctivement, non sans raison peut-être, que la captivité en Prusse serait pour eux bien plus meurtrière qu'une bataille.

Aussi l'effervescence des troupes fut extrême, et se manifesta d'abord par des coups de feu qui causèrent des accidents déplorables. Beaucoup de soldats et même de mobiles voulurent, avant de rendre leurs fusils, user leurs cartouches. De tous côtés les balles sifflèrent. On tirait en l'air, mais plusieurs hommes inoffensifs, dans la ville et la campagne, furent atteints et tués par ces balles. Il y eut un moment où la fusillade devint si vive et si nourrie que l'ennemi crut à une révolte dans la ville, et les avant-postes prussiens manifestèrent, dit-on, cette joie indécente qui éclata plus tard autour de Paris, alors que les Allemands le voyaient incendié par les gens de la Commune.

Bientôt à ces scènes de désordre s'en ajoutèrent d'autres.

Des soldats, surtout de ceux casernés à la citadelle, se jetèrent sur les magasins aux vivres qui s'y trouvaient et qui en étaient abondamment pourvus.

Blé, farines, riz, avoine, lard, café, sel, vins et eaux-de-vie, tout fut pillé et saccagé par ces forcenés dont la plupart avaient perdu la raison dans l'ivresse. Ils se dispersèrent ensuite dans les rues, offrant à vil prix de maisons en maisons le fruit de leurs déprédations. Ils prenaient pour prétexte de se faire un peu d'argent afin de pouvoir endurer les rigueurs de la captivité. Quelques-uns, qui paraissaient de bonne foi, se justifiaient de leur faute d'enlever et de dissiper ces provisions, en affirmant contre la vérité que, sans eux, elles seraient tombées aux mains des Prussiens.

Bientôt toute la ville s'émut de ce pillage, et s'émut bien davantage encore lorsqu'on apprit que des soldats voulaient faire sauter la poudrière.

Le tumulte était à son comble, la voix des officiers méconnue, et quelques patrouilles organisées à la hâte ne parvenaient qu'à grand'peine à rétablir la sécurité dans les rues, lorsque le général Marmier se chargea de la tâche difficile d'apaiser le désordre.

Vigoureux officier d'Afrique, où il avait conquis ses grades, il venait de rendre les plus signalés services à Verdun pendant le siége, et il y avait même commandé en chef durant une grande maladie du général Guérin.

Il se porta au milieu des groupes, parla aux Africains dont il était connu, calma les mutins, et réussit à les faire rentrer à la citadelle.

Alors se passa une scène dont nous ne ferons qu'effleurer les émouvantes péripéties, mais qu'il est bon cependant de relater, car par sa grandeur militaire elle atténue l'odieux des scènes de révolte et de pillage qu'il nous a fallu mentionner.

Donc, à la citadelle, tous ces désespérés, tous ces exaltés, proposèrent au général Marmier de se mettre à leur tête, de faire une sortie en masse, de percer à tout prix les lignes prussiennes, d'un côté ou de l'autre, et de se faire tuer jusqu'au dernier, s'il le fallait, plutôt que de se rendre.

Pendant ce temps, l'artilleur Brunet était chez Mlle Sébastienne Daché, ainsi qu'Anselme Daché, Robert et Marjorie.

Robert était parvenu à emmener chez sa tante son ami, et à le soustraire ainsi aux excès et aux entraînements de ce jour douloureux.

Puis toute la famille Daché, d'un avis unanime, avait résolu d'épargner à l'intrépide artilleur les amertumes de la captivité.

— Les habitants de Verdun, dit Anselme Daché, ne croient pas encore avoir rempli tous leurs devoirs, et, malgré leurs privations, ils s'imposent de nouveaux sacrifices pour venir en aide le plus possible à la garnison. De tous côtés on procure aux soldats blouses, pantalons et toute espèce de vêtements civils. Dans beaucoup de maisons, on en prend un ou plusieurs, qu'on gardera le temps qu'il faudra, comme parents, ouvriers ou domestiques, et qu'on fera ensuite évader, s'ils le demandent, vers l'intérieur de la France ou la Belgique. Nous sauverons ainsi le plus d'hommes que nous pourrons. Mais si on n'en sauvait qu'un seul, je voudrais que ce fût vous, mon brave Brunet, par affection d'abord, et par reconnaissance ensuite. Vous êtes l'ami de mon fils, et si Marjorie a eu l'idée de venir nous arracher des mains des Prussiens, c'est à vous que nous le devons, lui et moi. Par conséquent, vous serez toujours ici comme chez vous, et, quand il vous prendra fantaisie de voyager, notre bourse sera à votre disposition.

L'artilleur commença par refuser. Il ne voulait pas, disait-il, compromettre ses amis, car les Prussiens allaient entrer le lendemain dans la ville, et il n'était pas certain de pouvoir se maîtriser assez pour ne pas leur sauter à la figure quand il en rencontrerait.

De plus, il n'aimait pas à *se déguiser*. Mettre des habits civils, c'était selon lui se déguiser, et il répéta plusieurs fois cette expression avec une sorte de mépris.

Mais toute la famille Daché insista, sachant bien qu'avec son caractère, si l'artilleur allait en Prusse comme prisonnier, il n'en reviendrait pas.

D'un autre côté, la perspective d'aller en captivité lui inspirait un tel sentiment d'horreur qu'il finit par consentir à se déguiser et à rester.

— Mais au moins, ajouta-t-il, laissez-moi aller dire adieu à deux ou trois amis, pendant que je suis encore en uniforme.

Il sortit.

Les troubles des rues étaient calmés. Il ne tarda pas à rencontrer un de ses camarades qui se promenait isolément.

— D'où viens-tu ? lui dit-il en l'abordant.

— De la citadelle.

— Il y a du nouveau?

— Le général Marmier a causé. Il ne se mettra pas à notre tête.

— Pourquoi faire?

— Une sortie en masse.

L'artilleur Brunet demeura immobile, mais son sabre, tourmenté par une main fiévreuse, se mit, comme le pied de quelqu'un qui s'ennuie, à battre le pavé à petits coups.

— Et alors ? reprit-il d'un air d'indifférence.

— Alors, répondit l'autre, le bal n'aura pas lieu. Le général Marmier, il en pleurait, le brave homme, a fait comprendre qu'il ne peut commander une sortie en masse parce que la capitulation est signée et qu'il est général.

— C'est juste.

— De sorte que pour l'expédition...

— Il y en aura donc une ?

— Oh ! nous ne serons pas nombreux, car nous manquerons...

— De tout. J'entends bien. C'est un coup de désespoir. Combien êtes-vous ?

— Sept artilleurs, trois sous-officiers d'infanterie et trois fantassins, vingt-cinq turcos ou zouaves ; en tout, trente-huit.

— Trente-neuf ! s'écria Brunet.

— Pardon ! je sais compter. Mon total...

— Trente-neuf ! répéta Brunet avec une sorte d'explosion.

Cette fois, il fut compris et son camarade lui serra la main.

— Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, reprit Brunet. De braves gens que je connais ont eu la louable intention de me déguiser en ami ou en domestique, afin de me garder près d'eux et de m'empêcher d'aller manger la choucroute, que mon estomac digère difficilement. Les convenances exigent qu'ils soient prévenus de ne pas m'attendre, et je ne sais comment m'y prendre pour leur exposer le fait poliment. Tu serais bien aimable de t'en charger.

— Je n'y vois pas d'inconvénients. Il y a en effet des commissions délicates qu'il est préférable de ne pas faire soi-même.

Au milieu de la nuit, l'audacieuse petite troupe sortit de Verdun avec armes et bagages, traversa les postes prussiens sans être aperçue, si ce n'est d'un factionnaire qui ne donna pas l'alarme parce qu'il fut tué, gagna le village d'Ippécourt, non loin de la

route de Bar, et y enterra ses fusils dans les champs. De là, divisée par groupes, elle se rendit aux environs de Dijon, où se trouvait une armée française dans laquelle elle fut incorporée.

Qu'advint-il de l'ami de Robert? Robert n'en a jamais rien su, quoique l'artilleur eût promis, par l'intermédiaire de son messager, de donner fréquemment de ses nouvelles. Peut-être l'intrépide Brunet a-t-il oublié sa promesse, peut-être a-t-il été tué.

Pendant que ces trente-neuf braves se lançaient dans cette aventureuse expédition, les autres soldats de la garnison acceptaient, avec douleur, mais avec résignation et fermeté, le sort malheureux que la guerre leur faisait.

A sept heures et demie du matin, toutes les troupes furent réunies devant leurs casernes respectives, où beaucoup d'hommes recueillis par la population manquèrent à l'appel, sans compter ceux que nous venons de voir faire une trouée à travers les lignes ennemies; à huit heures, elles sortirent de la ville et allèrent, sous la conduite de leurs officiers, se mettre en rang aux lieux indiqués pour chaque corps.

Les troupes prussiennes arrivèrent sur ces divers points en même temps que les nôtres et s'arrêtèrent en face d'elles. Un officier supérieur prussien se présenta tour à tour devant chaque corps de la garnison prisonnière, et le commandant lui en fit la remise.

Cette pénible formalité accomplie, les officiers français dirent adieu à leurs soldats, et les quittèrent les larmes aux yeux pour rentrer provisoirement en ville.

Cinq minutes après, 4,000 hommes prenaient lentement le chemin de la captivité, conduits par une escorte considérable de cavalerie et d'infanterie. Wesel et Berg leur furent assignés comme résidence.

Un peu avant dix heures du matin, toutes les rues de la ville devinrent désertes, tous les magasins se fermèrent... Les Prussiens allaient entrer!

Ils entrèrent. Ce fut silencieux et lugubre. Au lieu des puissantes émotions des jours de bombardement, on était saisi par une froide étreinte, qui serrait la poitrine et faisait monter des sanglots à la gorge.

Ils entrèrent à l'heure convenue, par petits pelotons, sans bruit, sans cris, sans musique, sans qu'un seul son de clairon ou de tambour signalât leur arrivée. Ils avaient reçu l'ordre de s'abstenir de toute manifestation joyeuse ou triomphante, de respecter le deuil de Verdun, et d'honorer par leur attitude le courage de l'héroïque cité dont ils étaient enfin les maîtres.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite au prochain numéro. —



LES VOLCANS

Les météores et les grands phénomènes de la nature sont la source des connaissances les plus variées, les plus curieuses et les plus généralement utiles. En effet, les phénomènes météorologiques nous pressent en quelque sorte, nous touchent sans cesse ; ils nous intéressent dans nos demeures, dans notre alimentation, dans nos vêtements ; en un mot, ils influent sur la vie tout entière de l'homme. La météorologie est pour ainsi dire une science d'application universelle, la science par excellence des gens du monde : il n'est, en effet, plus permis à personne d'ignorer ce que c'est que l'atmosphère, le vent, les nuages, la pluie, la neige, la grêle, la foudre, l'arc-en-ciel, les volcans.

Voici ce que dit de ce dernier phénomène M. Rambosson[1], qui sait, sans diminuer la science, la mettre à la portée de tous :

I

« Anciennement on nommait *Vulcanie* une des îles Éoliennes, près de la Sicile. Cette île est couverte de rochers dont le sommet vomissait des tourbillons de flamme et de fumée. C'est là que les poëtes ont placé la demeure ordinaire de Vulcain, dont elle a pris le nom, car on l'appelle encore aujourd'hui *Volcano*, d'où est venu le nom de *volcan* appliqué à toutes les montagnes qui jettent du feu.

« Les éruptions volcaniques s'annoncent ordinairement par des bruits souterrains et par l'apparition de la fumée qui sort du cratère ; peu à peu ces bruits redoublent, la terre tremble, la fumée s'épaissit, s'élève en colonne, et sa partie supérieure forme une cime touffue et épanouie ou se disperse dans les airs en épais nuages qui couvrent de ténèbres toute la contrée d'alentour.

« Bientôt ces colonnes et ces nuages sont traversés par des sables embrasés et des matières incandescentes, qui sortent du volcan avec explosion, s'élèvent rapidement dans les airs à de grandes hauteurs, et retombent ensuite sous la forme d'une pluie de cendres ou de pierres.

« C'est alors qu'au milieu de ces convulsions s'échappent des torrents d'un liquide rouge de feu, qui sillonnent les flancs de la montagne, surmontent tous les obstacles, renversent toutes les barrières, et ne s'arrêtent que lorsque le refroidissement des matières leur a fait perdre leur fluidité.

« Il existe aussi des volcans nommés *salses* dont les éruptions sont constamment vaseuses, quoique précédées d'ailleurs des mêmes phénomènes que présentent les autres volcans.

1. Dans son beau livre intitulé : *Histoire des météores et des grands phénomènes de la nature*, orné de nombreuses gravures. Prix, 6 francs.



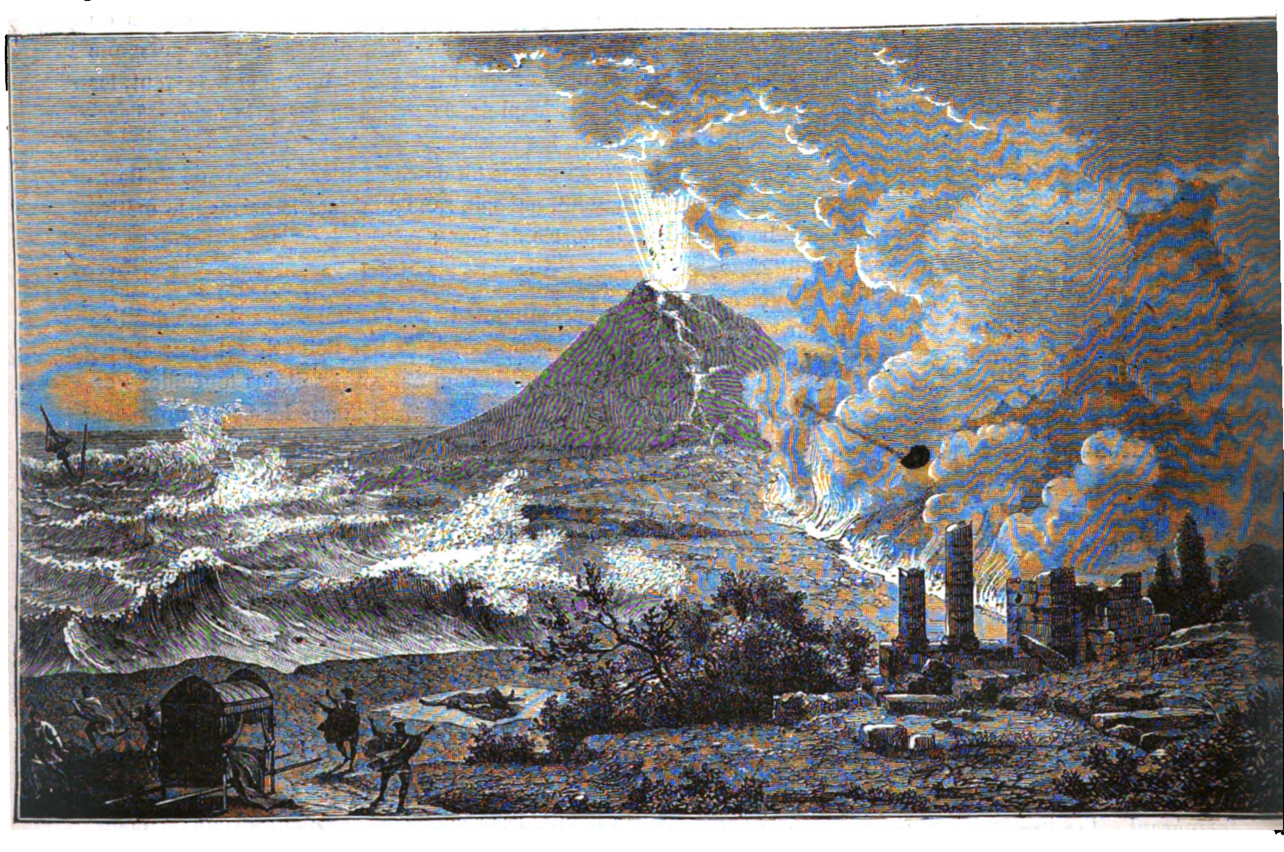
II

« Il résulte des connaissances acquises jusqu'à ce jour que les foyers des volcans doivent être situés à de grandes profondeurs au-dessous de toutes les masses minérales connues ; cela est indiqué par la position immédiate de plusieurs cratères sur les roches les plus anciennes, et par les fragments de ces mêmes roches qui sont souvent rejetés par les éruptions. D'ailleurs les produits des éruptions sont composés de substances qui entrent toutes dans la composition des roches inférieures.

d'acide carbonique et d'une certaine quantité d'azote. Elle détruit la végétation des contrées sur lesquelles elle passe.

« Les cendres sont pulvérulentes, grises et très-fines ; c'est la matière des laves dans un état de division extrême ; elles font pâte avec l'eau, prennent une certaine consistance et donnent ce que l'on appelle le *tuf volcanique*.

« Lorsqu'elles sont emportées dans l'air par des courants de gaz, elles forment d'épais nuages qui obscurcissent le ciel. En 1794, à l'époque d'une éruption du Vésuve, on ne pouvait marcher en plein jour sans un



Les volcans.

« On admet généralement que la cause des éruptions volcaniques est le grand phénomène général du refroidissement du globe, dont la croûte solide pèse sur la matière en fusion qui se trouve au-dessous d'elle et la force à s'échapper par les ouvertures volcaniques. L'arrivée de l'eau de la mer dans les cavités où se trouve la lave, l'accumulation des souterrains sur certains points, etc., concourent à la production de ces grands phénomènes.

« Il est très-important de remarquer, pour l'explication des phénomènes et de la théorie de notre globe, que les matières lancées par les bouches volcaniques sont sensiblement de même nature, de même composition.

« La fumée est en grande partie composée de vapeurs aqueuses chargées de gaz sulfureux, d'hydrogène,

ambeau à la main, à quatre lieues de distance.

« En 472, les cendres de ce volcan allèrent tomber jusqu'à Constantinople, à deux cent cinquante lieues.

« Dans l'intérieur du cratère, la lave est à l'état de fusion. En 1783, on a pu voir dans le cratère du Vésuve une matière fondue bouillonnant continuellement avec violence, de l'intérieur de laquelle montaient de gros jets s'élevant jusqu'à dix ou douze mètres de hauteur.

« Dans le Stromboli, la lave remplit souvent le cratère ; elle présente alors l'aspect du bronze fondu ; elle s'abaisse et s'élève par oscillations, dont les plus grandes ne dépassent pas dix mètres ; en montant, la surface se tuméfie, il s'y forme de grosses bulles qui détonent fortement en crevant et donnent naissance à

un jet de matière fondue. La lave descend en silence, mais elle monte avec un bruit semblable à celui d'un liquide qui s'extravase par une ouverture.

« Spallanzani descendit dans le cratère de l'Etna en 1788 ; il vit au fond la lave en fusion bouillonnant légèrement ; elle montait et descendait ; les pierres que l'on y jetait frappaient comme si elles fussent tombées sur de la pâte.

III

« Le Vésuve, pris dans son ensemble, offre une masse conique, isolée, s'élevant, au milieu d'une vaste plaine, à 1,200 mètres au-dessus de la mer de Naples. Il s'est éteint et rallumé à plusieurs reprises.

« Vitruve et Diodore de Sicile, qui écrivaient du temps d'Auguste, disent, d'après les témoignages historiques, que le Vésuve avait anciennement vomi des feux comme l'Etna.

« Ce volcan se rouvrit l'an 79 après Jésus-Christ, le 24 août. Cette éruption ensevelit les villes d'Herculanum, de Pompéi et de Stabie. On sait que Pline le Naturaliste périt victime de la vive curiosité que cet imposant phénomène lui avait inspirée.

« Pline le Jeune écrivant à Tacite sur ce sujet émouvant s'exprime ainsi : « Cependant de plusieurs endroits du Vésuve on voyait briller de larges flammes et un vaste embrasement, dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Pour calmer la frayeur de ses hôtes, mon oncle leur disait que c'étaient des maisons de campagne abandonnées au feu par les paysans effrayés. Ensuite il se livra au repos et dormit d'un profond sommeil ; car on entendait de la porte le bruit de sa respiration, que sa corpulence rendait forte et retentissante. Cependant la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à s'encombrer tellement de cendres et de pierres que, s'il y fût resté plus longtemps, il lui eût été impossible de sortir. On l'éveille. Il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils erreront dans la campagne ; car les maisons étaient tellement ébranlées par les effroyables tremblements de terre qui se succédaient, qu'elles semblaient arrachées de leurs fondements, poussées dans tous les sens, puis ramenées à leur place. D'un autre côté, on avait à craindre, hors de la ville, la chute des pierres, quoiqu'elles fussent légères et minées par le feu. De ces périls, on choisit le dernier... Ils attachent donc avec des toiles des oreillers sur leurs têtes ; c'était une sorte d'abri contre les pierres qui tombaient.

« Le jour recommençait ailleurs, mais autour d'eux régnait toujours la nuit la plus épaisse et la plus sombre, sillonnée cependant par des lueurs et des feux de toute espèce. On voulut s'approcher du rivage pour examiner si la mer permettait quelque tentative ; mais on la trouva toujours orageuse et contraire. Là mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide et en but deux fois. Bientôt des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche mirent tout le monde en fuite et forcèrent mon oncle à se lever. Il se lève, appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort. »

RAMBOSSON.

LE GRAND VAINCU

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

(Voir p. 298.)

III

L'INSULTE (*suite*)

— Vous voyez que nous sommes de bonne noblesse, continua-t-il. Mon père a servi avec honneur et a été blessé à Malplaquet. Depuis, il vit dans son château du Béarn d'où je n'étais jamais sorti non plus jusqu'au jour où, jugeant que j'étais en âge de servir à mon tour, mon père m'envoya à Versailles faire ma cour au roi.

« Un beau matin, j'arrivai donc dans cette ville. Je n'y connaissais personne, car les gentilshommes de mon pays, plus habitués à porter l'habit de soldat que celui de courtisan, étaient tous à l'armée d'Allemagne ; mais je me disais : Le roi doit connnaître sa noblesse, et quand tu lui diras qui tu es il te recevra bien en souvenir de ton grand-père et du sien, et il te donnera une compagnie, peut-être un régiment !...

« Je me dirigeai donc vers le château. J'avais déjà franchi une des portes et je marchais dans la cour, lorsque j'entendis une voix qui m'appelait.

« — Eh ! où allez-vous donc, l'ami ? » me cria un petit freluquet habillé en officier qui venait de sortir d'un corps de garde.

« Je fis semblant de ne pas entendre. Il ne te reconnaît pas, me dis-je, ne t'inquiète pas de ce malappris.

« Et je continuai mon chemin.

« — Je vous dis qu'on ne passe pas ! » continua le freluquet en élevant la voix.

« Pour le coup, je me retournai et le rouge me monta au visage.

« — Où allez-vous ? » reprit le cadet.

« Je me redressai et le regardai des pieds à la tête

« — Je vais voir le roi, mon petit monsieur, » lui répondis-je.

« L'insolent prit un lorgnon qui pendait à son cou au bout d'un large ruban noir et me considéra quelque temps sans parler.

« Je n'y tins plus, et, enfonçant mon chapeau sur ma tête :



« — Ah çà! m'écriai-je, vous n'avez donc jamais vu un gentilhomme, que vous me regardez si curieusement? Êtes-vous le portier du château et faut-il que je vous donne mes nom et qualités ?

« — Je suis l'officier de garde, monsieur, répondit-il sans quitter son lorgnon avec une tranquillité qui m'exaspéra. J'ai pour consigne de ne laisser entrer personne dans le château.

« — Et si le roi m'attend?

« — Sa Majesté ne peut vous attendre, car elle est à Trianon. »

« Je le regardai dans le blanc des yeux pour m'assurer qu'il ne se moquait pas de moi. Puis je tournai les talons en me disant : J'irai tantôt à Trianon, et si ce freluquet m'a trompé, il me payera cher sa raillerie!

« Deux heures après, je flânais dans les rues de Versailles, lorsque je vis la foule s'assembler au coin d'une large avenue.

« — Qu'y a-t-il? demandai-je à un bourgeois.

« — C'est Sa Majesté qui rentre à Trianon, me répondit-il.

« — Bon! me dis-je, je vais l'attendre, je suivrai sa voiture et je me présenterai à lui lorsqu'il mettra pied à terre. »

« Le cortége arriva bientôt. Il était composé de trois voitures. Je me fis montrer le roi, afin de ne pas m'exposer à me tromper quand je lui ferais ma révérence. Les voitures allaient au pas. Je les suivis en me disant : Ah! pour le coup, mon ami, les officiers de garde ne t'empêcheront pas de te présenter à Sa Majesté et de lui demander une compagnie pour le petit-fils de Pierre d'Arramonde! Vous saurez, mon cher vicomte, que lorsqu'un d'Arramonde a une idée en tête, il faudrait lui attacher les pieds et les mains pour l'empêcher de l'exécuter. »

Le vicomte de Frontenac sourit et le gentilhomme béarnais continua :

— Je suivais donc la voiture du roi, mais à distance, pour ne pas éveiller les soupçons ni les jalousies. Car il faut vous dire que j'avais réfléchi depuis le matin et je m'étais fait ce raisonnement : — Pourquoi ce blanc-bec a-t-il voulu t'empêcher de voir le roi? — Quoique gentilhomme montagnard, j'avais entendu parler de l'envie des gens de cour et je compris aussitôt à quel sentiment le freluquet avait obéi en me barrant la route. Vous allez voir que je ne me trompais pas.

« Me voici donc devant Trianon. Je laisse entrer la voiture du roi et celles qui la suivent, je me prépare à franchir la grille... Au même instant, qui est-ce que je vois paraître devant moi, couvert de bijoux, de dentelles, souriant toujours de son sourire impertinent, le lorgnon toujours plaqué contre les yeux?... Je vous le donne en cent, en mille...

— Le freluquet!...

— Juste! vous avez deviné! Eh bien! qu'en pensez-vous? n'était-ce pas la jalousie qui le mettait cette fois encore sur mon chemin? Pourquoi le trouvais-je à Trianon, lorsque le matin il était de garde au château? Il s'était dit évidemment : Ce gentilhomme a bonne mine; si tu lui laisses voir le roi, il obtiendra de lui tout ce qu'il voudra, il te prendra ta place peut-être... Sa place! un métier de soldat de boudoir! Voilà bien, en effet, ce qui convient à un d'Arramonde!

« — Eh bien! monsieur l'officier, dis-je en marchant vers lui, sans m'inquiéter de ses regards outrecuidants ni de son lorgnon, vous voyez que je ne me décourage pas. Je vais voir le roi, et j'ai bien l'honneur de vous saluer. »

« Et je passai, car le carrosse du roi venait de s'arrêter devant les marches; Sa Majesté allait mettre pied à terre.

« Mais l'impertinent eut l'audace de me retenir par un pan de mon habit.

« — Avez-vous une audience de Sa Majesté?» me demanda-t-il.

« Furieux, je me retournai.

« — Une audience! et depuis quand, m'écriai-je de façon à être bien entendu des courtisans qui passaient, depuis quand un d'Arramonde a-t-il besoin d'une audience pour parler au roi? Sachez, monsieur, que mon grand-père a tenu le roi Henri dans ses bras et lui a fait boire son premier verre de jurançon! Sa Majesté connaît bien ma famille et quand je lui dirai qui je suis...

« — Monsieur, répliqua-t-il, je vous répéterai ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin. J'ai la consigne de ne laisser entrer personne au château. Faites-vous présenter demain à Sa Majesté à son lever. Un gentilhomme d'aussi bonne famille que vous doit avoir de nombreuses relations à Versailles... »

« Et pendant ce temps, le roi étant entré, les voitures avaient disparu, il ne restait plus dans la cour de Trianon qu'une douzaine de gentilshommes, avec de la poudre, des dentelles et des lorgnons, et ils avaient l'air de se moquer de moi!

« Songez que j'étais venu de Béarn à franc étrier, que j'avais crevé deux chevaux pour me trouver en face d'une pincée d'insolents!... Ah! je ne puis penser encore à cela sans être hors de moi!... Les d'Arramonde ont le sang vif et n'aiment pas les railleurs! J'avais les poings crispés, je devais être terriblement pâle, il me prenait des envies d'arracher le fusil du soldat qui montait la garde et de distribuer une correction à ces freluquets!

« Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fis, mais ce que je sais bien, c'est que le soir, à la brune, M. de Saint-Preux et moi nous étions l'épée à la main, l'un en face de l'autre, derrière la pièce d'eau des Suisses.

« Ah! l'étoile qui m'avait conduit à Versailles n'était pas heureuse!

« Nous croisions à peine le fer, lorsque le bruit de nos épées attira deux officiers de la maréchaussée qui tombèrent sur nous, nous désarmèrent et appelèrent leurs hommes pour nous arrêter.

« Trois heures après, nous nous trouvions tous deux derrière les grilles de la Bastille. Nous y restâmes huit grands jours. Au bout de cet espace de temps, on nous fit monter dans deux carrosses, et on nous conduisit devant un grand vieillard, qui, je l'ai su depuis, était le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et parent de mon adversaire.

« Il nous reçut d'un air froid et sévère, et nous avertit qu'il ne nous rendrait la liberté que si nous nous donnions immédiatement la main devant lui et si nous lui promettions de ne plus croiser l'épée l'un contre l'autre.

« Mais vous devez bien penser que ces huit jours de Bastille ne nous avaient guère disposés à des sentiments de tendrese. Je pensais que sans la mauvaise volonté de ce blanc-bec j'aurais déjà vu le roi depuis huit jours, que j'aurais rejoint l'armée d'Allemagne à la tête d'une compagnie, et que j'aurais peut-être eu le temps — qui sait ? — d'ajouter une nouvelle gloire au nom que je porte ! De son côté, M. de Saint-Preux devait assister à un bal donné à Versailles en l'honneur de je ne sais quel ambassadeur étranger, et il était de fort méchante humeur d'avoir manqué cette fête.

« — Monseigneur, dit M. de Saint-Preux au maréchal de Belle-Isle, j'ai été provoqué publiquement, vous savez en quels termes et dans quelles circonstances. Vous daignerez reconnaître vous-même, j'en suis sûr, que je ne puis éviter cette rencontre, à moins que je ne reçoive des excuses.

« — Des excuses ! m'écriai-je. Un d'Arramonde a quelquefois tendu la main à son adversaire après le combat, mais avant, jamais ! »

« Et je tins bon !

« Voyant que notre résolution était inébranlable :

« — Monsieur, dit le ministre à son neveu, vous m'avez demandé, il y a quelque temps, de vous envoyer à l'armée. Je vais satisfaire votre désir. Vous partirez dans huit jours pour rejoindre M. de Montcalm au Canada. D'ici là, je vous préviens que je vous ferai surveiller tous deux et, si vous faites une tentative pour vider votre querelle, je vous fais enfermer à la Bastille pendant un an. ».

« Ma résolution fut vite prise.

« — Eh bien ! monsieur, dis-je à M. de Saint-Preux, nous nous reverrons au Canada !

« — En vérité ! dit le maréchal ; vous tenez donc bien à vous couper la gorge avec mon neveu ?

« — Monseigneur, répliquai-je, je traverserai l'Océan à la nage, s'il le faut, mais je me battrai ! »

« Le maréchal me regarda, réfléchit un instant, puis s'assit devant son bureau. Il me sembla qu'il souriait dans sa moustache grise.

« — Tenez, dit-il en remettant à son neveu une lettre qu'il venait d'écrire, voici quelques mots pour M. de Montcalm. Je ne veux pas, mon cher Gaston, que vous ayez l'air de fuir une affaire d'honneur. Partez donc tous deux. Par cette lettre, je prie M. de Montcalm de fixer les conditions de votre rencontre. Promettez-moi l'un et l'autre d'accepter ces conditions, quelles qu'elles puissent être ; jurez-moi aussi de ne pas mettre l'épée à la main avant d'avoir vu le marquis. »

« Nous fîmes le serment que M. de Belle-Isle exigeait de nous. Quelques jours après, nous nous embarquions à Brest sur le brick l'*Albatros*. Vous connaissez le nouvel outrage que j'eus à subir de M. de Saint-Preux, pendant le combat que nous avons soutenu contre les Anglais. Oser porter la main sur moi, me faire enfermer comme un malfaiteur ! Ne voyez-vous pas encore là une preuve de cette jalousie qui l'a poussé une première fois à me barrer les portes du château de Versailles ? Il voulait se réserver pour lui seul l'honneur du combat ! Comprenez-vous maintenant que j'aie hâte de voir M. de Montcalm, puisqu'un caprice du vieux maréchal de Belle-Isle le fait juge de l'issue de notre querelle.

— Et cette affaire terminée, dit Frontenac (en supposant qu'elle se termine à votre avantage), resterez-vous parmi nous ?

— Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Dès que j'aurai châtié cet insolent comme il le mérite, je retournerai en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerai au château, dussé-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter !

IV

LE DÉPART.

La haute falaise qui, à partir de Québec, étend ses crêtes dentelées sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'abaisse brusquement à trois quarts de lieue de la ville, et forme une petite crique qui était connue à cette époque sous le nom d'*anse du Foulon*.

Trop étroite pour contenir des barques d'un fort tonnage, cette baie était ordinairement solitaire et déserte.

Mais le jour où commence notre récit elle présentait un aspect animé, pittoresque.

De grands feux brûlaient sur le sable, et autour de ces feux se tenaient graves et silencieux, les uns debout, les autres assis sur des quartiers de roches, une quarantaine d'Indiens revêtus de leur costume de guerre.

Ces sauvages appartenaient à la vaillante tribu des

Abénaquis. Convertis depuis longtemps à la religion chrétienne, les Abénaquis étaient les plus fidèles alliés des Français. Chaque année, au moment de la débâcle des glaces, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai, leurs pirogues descendaient la rivière Chaudière,dont les eaux se jetaient dans le Saint-Laurent devant Québec ; puis elles remontaient ce dernier fleuve et gagnaient les hautes terres, portant à l'armée française, qui guerroyait entre les lacs Ontario et Champlain, le secours d'une cinquantaine de guerriers hardis et dévoués.

Le chef de cette tribu, Ouinnipeg ou l'Aigle-Noir, était un guerrier intrépide dont M. de Montcalm et sa petite armée avaient eu bien souvent l'occasion d'admirer l'intelligence et la bravoure.

Peut-être, en consultant encore aujourd'hui la mémoire des vieillards de Québec ou de Montréal, retrouverait-on dans les cendres de leurs souvenirs quelques légendes relatives aux exploits de cet homme extraordinaire, l'un des derniers et des plus remarquables spécimens de cette race rouge que la politique anglaise allait bientôt exterminer par les armes et par l'alcool.

Ouinnipeg était d'une taille colossale. Ses épaules et ses bras nus, où les muscles dessinaient leurs vigoureuses saillies, décelaient une force étonnante. Son profil busqué au front et au menton saillants rappelait, par sa forme énergique, le bec acéré d'un oiseau de proie. Ses yeux noirs et scintillants, surmontés de sourcils retroussés vers les tempes, achevaient la ressemblance et justifiaient le surnom que les guerriers de sa tribu lui avaient donné.

Des peintures éclatantes couvraient sa poitrine et ses bras. Sa chevelure noire comme l'ébène était emprisonnée dans une touffe de plumes longues et brillantes. Une haché placée dans sa ceinture de cuir rouge, et sur laquelle il appuyait fortement sa main, indiquait qu'il venait de quitter les sentiers de la paix pour entrer dans ceux de la guerre.

Il se promenait, d'un pas lent et souple comme celui d'un fauve, à travers les tentes de sa tribu, hâtait les préparatifs de ses jeunes hommes, s'arrêtait de temps en temps pour examiner si leurs armes étaient en bon état, consultait parfois de son regard, assuré comme celui de l'oiseau dont il portait le nom, le soleil qui déclinait à l'horizon, puis venait s'asseoir au bord de l'eau sur un quartier de roc, à côté d'un homme vêtu à l'européenne et qui, appuyé sur une courte carabine, paraissait plongé dans de profondes réflexions.

Cet homme silencieux et rêveur était coiffé d'une épaisse casquette en castor qui ne permettait pas d'apercevoir le haut de son visage.

Les vêtements de gros drap, les guêtres de cuir fauve qui serraient ses jambes, la poire à poudre et le sac plein de balles qui se croisaient en sautoir sur sa poitrine le désignaient comme l'un de ces chasseurs canadiens, si habiles en temps de paix pour découvrir la retraite du castor ou de la martre, si terribles aux Anglais, en temps de guerre, par la prodigieuse précision de leur coup d'œil.

C'était le descendant d'une rude et honnête famille bretonne qui était venue s'établir au Canada un siècle auparavant. Il se nommait David Kérulaz, mais, selon la coutume des prairies, il portait, en outre, trois ou quatre sobriquets qui caractérisaient sa profession et ses rares qualités de force et d'adresse.

Au moment où le soleil cacha la moitié de ses feux derrière la crête de la falaise, un guerrier sauvage qui se tenait debout à gauche du ravin, appuyé sur son long fusil, comme une sentinelle attentive, fit entendre par trois fois un cri prolongé.

Aussitôt tous les Indiens accroupis autour des feux se levèrent et fixèrent leurs regards curieux vers l'entrée de la baie.

Un petit groupe d'étrangers venait de pénétrer dans leur camp.

Ouinnipeg marcha aussitôt vers eux et les salua en plaçant ses deux mains croisées sur sa poitrine.

— Que mes frères blancs soient les bienvenus parmi nous, dit-il d'une voix lente et douce. Nos jeunes hommes leur tendront la main et fumeront avec eux le calumet de paix. Nos longues pirogues sont préparées pour les recevoir et les mener au camp de notre père, le grand Onontheo.

Ces nouveaux venus étaient, on l'a deviné, Jean d'Arramonde, Saint-Preux et le vicomte de Frontenac.

Ouiunipeg et David le Chasseur étaient entrés le matin dans l'auberge de Québec au moment où Frontenac et d'Arramonde achevaient leur repas.

L'aide de camp de M. de Vaudreuil connaissait de longue date le chef sauvage et son ami le chasseur.

La conversation s'était donc engagée entre eux. Ouinnipeg avait annoncé qu'il allait remonter le Saint-Laurent le soir même pour conduire ses guerriers au camp de M. de Montcalm. Frontenac lui avait aussitôt demandé s'il ne pouvait pas se charger de guider deux jeunes officiers qui avaient un grand désir de rejoindre l'armée le plus promptement possible.

Et le chef sauvage ayant consenti à se charger de cette mission, il avait été convenu que les deux gentilshommes français se trouveraient à quatre heures de l'après-midi à l'anse de Foulon pour s'embarquer avec leurs domestiques et leurs bagages sur les pirogues des guerriers abénaquis.

Jean d'Arramonde n'eut pas assez de paroles pour remercier Frontenac et Ouinnipeg ; ce dernier, peu habitué à ces effusions gasconnes, répondit simplement que les guerriers français trouveraient toujours en lui un ami dévoué.

Saint-Preux et d'Arramonde avaient été exacts au rendez-vous. Le vicomte de Frontenac avait voulu les accompagner pour leur dire, au moment du départ, un dernier adieu.



Sur un signal de Ouinnipeg, les feux furent éteints, les tentes de peaux roulées et jetées dans le fond des pirogues amarrées au bord du fleuve et où les guerriers indiens prirent place avec un empressement silencieux.

Deux barques plus larges que les autres furent ensuite approchées du bord.

Dans l'une, Ouinnipeg devait prendre place avec Jean d'Arramonde.

L'autre était réservée à Gaston de Saint-Preux et au chasseur canadien.

Paterne plaça dans la première le petit porte-manteau de son maître, et Léveillé fit glisser dans la seconde les caisses que deux hommes portaient avec peine et qui contenaient les élégants vêtements de Saint-Preux et les mille objets nécessaires à sa toilette.

Au moment de monter dans les pirogues qui allaient les emmener vers des terres inconnues, les deux Français se tournèrent vers M. de Frontenac et, mettant chacun leur main dans l'une des siennes, le remercièrent une dernière fois des attentions courtoises dont il n'avait cessé de les combler depuis leur arrivée à Québec.

— Adieu, messieurs, répondit le jeune officier d'une voix un peu émue, adieu, ou plutôt au revoir, car je sens que nous nous reverrons. Si j'ai un regret, au moment de vous quitter, c'est de ne pouvoir réunir en une même étreinte ces deux mains loyales qui sont entre les miennes. Permettez-moi d'espérer que j'aurai un jour cette joie de vous retrouver frères par le cœur, comme vous allez l'être bientôt par les armes.

Les deux gentilshommes évitèrent de répondre à ces dernières paroles de M. de Frontenac. Après avoir serré une dernière fois les mains du jeune officier, ils se tournèrent brusquement le dos et chacun d'eux monta dans la barque qui lui était destinée.

A un nouveau signal donné par l'Aigle-Noir, les rameurs se couchèrent sur leurs longues pagaies. Bientôt, au son lent et cadencé des rames, les pirogues s'éloignèrent du rivage, et leurs quilles effilées découpèrent sur la surface du fleuve de minces rubans d'argent.

Ouinnipeg s'approcha alors de Jean d'Arramonde et lui dit de ce ton doux et gravement poli qui formait un si étrange contraste avec la physionomie farouche du chef sauvage et son extérieur guerrier :

— Si mon frère blanc désire se reposer, qu'il s'étende au fond de la pirogue sur ces peaux amoncelées. Il peut avoir confiance dans la force et l'adresse de mes jeunes hommes. Il ne s'apercevra ni des sauts ni des portages, et pourra dormir tranquillement jusqu'à ce que nous arrivions au camp du *Grand-Marquis*. S'il a quelque désir, qu'il parle, mes jeunes hommes s'empresseront de le servir.

— Merci, chef, dit Jean d'Arramonde touché de ces prévenances. Je n'ai besoin de rien, et, d'ailleurs voici mon domestique...

En prononçant ces mots, il jeta les yeux sur le tranquille Paterne qui se tenait sur un des bancs de la pirogue entre deux guerriers sauvages et lançait à tous moments des regards inquiets sur les couteaux et les haches dont ses terribles voisins étaient armés.

— Ah çà! s'écria Jean d'Arramonde en remarquan- pour la première fois que la chevelure de Paterne avait pris depuis peu des proportions tellement formit dables que son chapeau tenait à peine sur sa tête, qu'est-ce que cela veut dire, maître sot? Est-ce l'air de ce pays qui, par une vertu spéciale, vous a fait pousser cette forêt de cheveux? ou bien avez-vous pris, au moment de partir, un pot de la pommade de Lion chez votre ancien patron?

Il faut dire que l'honnête et pacifique Paterne, avant de se lancer dans les grandes aventures à la suite d'un gentilhomme béarnais, avait, pendant quinze ans de sa vie, pilé du camphre et pesé du julep chez un droguiste de la rue des Lombards.

Dans la précipitation de son départ, Jean d'Arramonde avait mis la main sur ce paisible serviteur qui se trouvait alors fort brouillé avec dame Fortune, et lui avait proposé une somme très-respectable s'il consentait à le suivre au Canada, où il ne pouvait séjourner qu'une ou deux semaines.

Partagé entre le désir de gagner de superbes gages et la crainte de quitter la terre ferme pour s'aventurer sur un élément perfide où on s'exposait à rencontrer des tempêtes ou des boulets anglais, Paterne avait été consulter maître Verdureau, son ancien patron.

— On t'offre d'aller au Canada, mon garçon! s'était aussitôt écrié l'excellent droguiste, qui était en même temps un botaniste passionné, eh bien! l'occasion s'offre à toi de faire fortune, ne la laisse pas échapper. Écoute-moi bien et grave dans ta mémoire ce que je vais te dire. Il y a deux cents ans, un missionnaire français a rapporté du Canada une plante rare, unique, merveilleuse, qui ne se trouve dans aucun herbier de France ni d'Europe. Il la donna à mon arrière-grand-père et elle resta dans notre collection jusqu'au jour où, par un fatal accident, le feu prit au volume qui la renfermait. Mon père avait eu toutefois la précaution d'en faire un dessin, je vais te le confier. Si tu trouves la *campanula rubra*, et si tu me la rapportes, je te donnerai trois mille livres.

Cette éblouissante perspective avait mis fin aux hésitations de Paterne.

Il courut chez d'Arramonde et le supplia de l'emmener sans tarder.

Pauvre Paterne!

En entendant l'apostrophe que son maître venait de lui adresser au sujet du développement extraordinaire que sa chevelure avait pris depuis le matin, le brave garçon rougit jusqu'au blanc des yeux, et, se



rapprochant du gentilhomme béarnais, lui dit mystérieusement :

— Pendant que monsieur le marquis déjeunait tantôt, je suis descendu à l'office de l'auberge et là les gens de service m'ont averti charitablement que les sauvages de ce pays ont la mauvaise habitude d'enlever les chevelures de leurs ennemis vaincus. Si encore ils ne prenaient que les cheveux, mais il paraît qu'ils coupent en même temps la peau du crâne...

Et, en disant ces mots, le pauvre Paterne frissonna des pieds à la tête.

— Aussi, continua-t-il, pour éviter cet accident, j'ai été me faire raser soigneusement les cheveux et j'ai acheté cette perruque. Si nous tombions entre les mains des sauvages, je la leur offrirai immédiatement et la peau de mon crâne sera sauvée.

La figure rougeaude et placide du valet s'anima d'une expression triomphante et il caressa avec satisfaction les longues boucles de sa perruque Louis XIV, monument antique qu'il avait déterré dans la boutique d'un barbier de Québec.

— Vous n'êtes qu'un drôle, monsieur Paterne, riposta Jean d'Arramonde en fixant sur son valet un regard courroucé. Croyez-vous donc que, tant que vous serez avec moi, vous aurez à craindre pour la précieuse peau de votre tête ? Eh quoi ! pensez-vous que j'aie envie de me laisser prendre par les chasseurs de chevelures ? Je voudrais bien voir que ces mendiants déguenillés osassent porter la main sur un d'Arramonde !

Un mouvement que fit Ouinnipeg en entendant Jean d'Arramonde traiter si légèrement les guerriers Peaux-Rouges avertit le jeune gentilhomme que son étourderie venait encore une fois de lui jouer un mauvais tour.

— Oh ! oh ! dit-il en riant, je te pardonne néanmoins, Paterne, car, en vérité, si les sauvages ennemis avaient quelque envie de s'approcher de nous, tu les ferais fuir par ton aspect horrible !... Tu as l'air d'un vrai manitou !... Qu'en dites-vous, chef ?

Et, se penchant vers Ouinnipeg, il lui raconta en peu de mots le moyen ingénieux inventé par messire Paterne pour préserver son cuir chevelu du couteau à scalper.

La grave figure du chef sauvage se dérida peu à peu et quand, pour achever, d'Arramonde prit entre le pouce et l'index le faîte du majestueux édifice et montra, en le soulevant, cette tête ronde et rasée encadrée d'une paire d'oreilles larges comme des pelles de pagaies, le rire qui épanouit tout à coup la physionomie sévère de Ouinnipeg fut si bruyant que les guerriers indiens s'entre-regardèrent avec stupéfaction.

C'était la première fois qu'ils entendaient rire leur terrible chef.

La barque où se tenaient Saint-Preux, Léveillé et le chasseur canadien était plus silencieuse.

Le jeune Français, confortablement installé à l'avant de la pirogue, se laissait aller au plaisir de goûter un repos bien nécessaire après les écrasantes fatigues qu'il avait eues à supporter.

Debout au milieu de la barque, David Kérulaz dirigeait constamment ses regards vers le rivage.

Saint-Preux n'avait pas encore entendu sortir une parole des lèvres de ce mystérieux personnage. C'est à peine même s'il avait pu distinguer ses traits cachés par l'ombre d'un large bonnet en peau de castor.

Néanmoins, l'air de profonde méditation où semblait plongé le chasseur, et deux ou trois soupirs qui s'étaient échappés avec effort et comme malgré lui de sa large poitrine, indiquaient qu'il se trouvait sous le coup d'une préoccupation grave.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que la barque vacilla, puis, saisissant son bonnet, il l'agita à plusieurs reprises dans la direction du rivage.

Surpris d'une démonstration dont la vivacité semblait en dehors des habitudes de cet homme silencieux, Saint-Preux tourna aussitôt la tête vers la rive.

Le spectacle qu'il vit alors lui arracha à lui-même un cri d'étonnement.

Une émotion indicible, délicieuse, mélange de surprise et de joie, fit tressaillir toutes les fibres de son cœur.

Les hautes falaises qui avaient borné la vue jusqu'alors venaient de disparaître subitement.

Un paysage lointain se déroulait maintenant sous les yeux des voyageurs.

Dans des plaines d'un vert gras et luisant, bordées d'oseraies et de chênes au tendre feuillage, de beaux troupeaux paissaient tranquillement.

Plusieurs fermes aux murs blanchis enserrés dans les chevrons noirs des charpentes élevaient çà et là, au milieu du feuillage grisâtre des saules, leurs toits de chaume couverts de mousses et de lichens. Des fossés étroits, où se dressaient des touffes de joncs aigus, coupaient les pâturages et y portaient la fraîcheur des sources.

Au loin, le soleil descendant dans un ciel sans nuages répandait sa lumière étincelante sur cette charmante verdure du printemps et jetait des tons dorés sur la robe fauve des bœufs ruminant dans la plaine.

C'était un coin de la fertile Normandie qui venait d'apparaître aux regards étonnés de Gaston de Saint-Preux.

C'était la France, la France elle-même, calme, verdoyante, lumineuse, qui se montrait à lui à quinze cents lieues de la patrie.

Ses yeux se remplirent de larmes. La distance qui le séparait de son pays sembla disparaître tout à coup.

Il éprouva cette joie ineffable que l'on ressent lorsqu'on aperçoit soudain devant soi un être bien-aimé que l'on n'espérait plus revoir.



A quelque distance du rivage, devant une maisonnette dont le chaume apparaissait à travers un rideau de peupliers, deux femmes agitaient leurs mouchoirs.

Malgré la distance, Saint-Preux reconnut que l'une de ces femmes était cassée par l'âge, que l'autre, au contraire, avait les formes sveltes et les mouvements légers de la jeunesse.

Toutes deux portaient la jupe courte, le fichu brodé et la coiffe blanche des Normandes, et ce costume national complétait encore l'illusion charmante qui s'était emparée du jeune gentilhomme à l'aspect de ces campagnes vertes et profondes.

C'était la vue de ces deux femmes qui avait arraché le chasseur canadien à ses méditations et lui avait causé une si violente émotion.

Le courant était rapide à cet endroit du fleuve; les pirogues avançaient lentement.

La maisonnette au toit de chaume et les deux personnes debout sur la rive restèrent donc longtemps en vue.

Tant qu'on put les apercevoir, David ne cessa d'agiter son bonnet de castor.

Enfin un détour du fleuve masqua les femmes et la maison. On ne vit plus que la pointe effilée des peupliers.

Le Canadien laissa retomber son bras; mais le regard de ses grands yeux noirs ne cessa de s'attacher sur ces arbres qui lui rappelaient sans doute les plus chers souvenirs de sa vie et les objets de sa plus tendre affection.

Quelques minutes encore et les peupliers disparurent à leur tour.

Alors David tomba assis sur un des bancs de la barque, le visage tourné vers Saint-Preux, et cacha longtemps sa figure dans ses larges mains, peut-être pour garder plus longtemps la dernière impression de ce tableau riant, peut-être pour cacher une larme.

Saint-Preux respecta ses méditations.

Lui-même rêva quelque temps, les yeux fixés sur la voûte bleue du ciel, bercé par le clapotement régulier que faisaient les pagaies des rameurs indiens.

Puis, à mesure que les teintes célestes s'assombrirent, ses pensées devinrent plus vagues, et il s'endormit bientôt d'un profond et paisible sommeil.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

L'antique et solennelle Sorbonne, suivant l'usage non moins *antique* et non moins *solennel*, a retenti cette semaine des joyeux accords de la musique militaire, des applaudissements de nos lycéens et des périodes du discours latin; bref, c'était, il y a quelques jours, la distribution des prix du concours général.

Ce nom seul de Sorbonne éveille, n'est-il pas vrai, toutes sortes d'idées graves et moroses; et, il faut bien le dire, ce n'est pas sans quelques raisons qu'il en est ainsi. Ces grands murs sombres où se détachent les médaillons peu réjouissants de Victor Cousin et de Victor Leclerc n'ont pas l'air de rire : on y respire une vague odeur d'hémistiches latins, de racines grecques et de formules algébriques qui ne monte pas précisément au cerveau comme celles des marguerites des prés ou des muguets des bois.

Mais, le jour du concours général, ces lieux d'ordinaire si peu attrayants se transfigurent tout à coup comme illuminés par un joyeux rayon de soleil; et de fait c'est bien le soleil qui étincelle, le riant et beau soleil de la jeunesse.

Les lycéens qui viennent au concours général ont une physionomie particulière : on ne trouverait guère trace parmi eux de ce type déplaisant d'écolier mal tenu, portant dans toute sa personne et jusque dans son regard la vilaine livrée de la paresse.

Les écoliers admis à prendre part au concours général et à venir assister à la distribution des prix appartiennent tous à l'élite de nos lycées : aussi il faut voir comme ils ont l'air gai, confiant, intelligent. Ils semblent envisager d'un air satisfait les vacances qu'ils ont si bien méritées : ils semblent aussi jeter un regard de fière sérénité sur la vie qui s'ouvre pour eux pleine de laborieuses promesses.

Allez, jeunes gens ! ayez foi dans ces saines ambitions du devoir : elles ne seront peut-être pas toujours suivies de succès; mais elles ne vous laisseront jamais au cœur ni remords ni déception.

Pardon !... je crois que je fais là moi-même une sorte de discours de distribution de prix : en français, c'est inexcusable ! Le discours latin seul est de mise à propos du concours général.

Chaque année, la jeune assistance prête la plus vive attention aux premiers mots par lesquels le professeur chargé du discours latin commence sa harangue. Généralement, s'il sait son métier (et il le sait toujours), il a soin de décerner à ses auditeurs une épithète qui les dispose favorablement à son égard. Cette année, M. Réaume, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, a commencé ainsi : *Selectissimi auditores* (auditeurs d'élite). On n'a pas applaudi : la modestie le défendait; mais un frémissement de satisfaction a couru le long des gradins, et tous les *selectissimi auditores*, depuis la troisième jusqu'à la rhétorique, ont machinalement opiné du bonnet.

Parmi les lauréats, il en était un dont on attendait le nom avec impatience. C'est ce jeune Reinach qui, l'an dernier, avait remporté huit prix en rhétorique, à commencer par le prix de discours latin ou *prix d'honneur*. Le jeune candidat allait-il soutenir sa gloire passée et terminer ses études scolaires par des succès dignes de ses triomphes précédents ?

L'*élève* Reinach (pour me servir de la formule universitaire) a obtenu six prix, dont l'un est le prix de dissertation française, c'est-à-dire le *prix d'honneur de philosophie*. Aussi je n'ai pas besoin de vous dire si les bravos ont éclaté. Avoir obtenu, à un an de distance, le prix d'honneur de rhétorique et le prix

d'honneur de philosophie, c'est là, je crois, un succès sans précédent dans les fastes de ce glorieux concours dont les plus mémorables lauréats se sont appelés Royer-Collard, Villemain, Cousin, Rigault, Prévost-Paradol.

Le jeune Reinach verra-t-il un jour son nom aussi illustre que ceux que je viens de citer? Je le lui souhaite de grand cœur : il est entré dans la bonne voie ; pourquoi n'irait-il pas jusqu'au bout?

En attendant, il verra sans doute son portrait figurer dans le parloir de son lycée, le lycée Fontanes. Autrefois (c'était une tradition des lycées de Paris), tout lauréat du grand concours avait de droit son effigie peinte à l'huile et exposée dans le *parloir*. Quand la photographie a été inventée, certains proviseurs se sont laissé persuader par leurs économes : ils ont remplacé la peinture à l'huile par la photographie. La caisse du lycée s'en est peut-être mieux trouvée ; mais le prestige, grands dieux! le prestige!

Toutefois, il convient de le remarquer, l'Université, au milieu de notre époque de prosaïsme, est l'une des rares institutions qui aient souci de la mise en scène et du pittoresque.

Dans nos salles de conférences, dans nos assemblées parlementaires, dans nos tribunaux mêmes (sauf à la cour de cassation), c'est l'attristante couleur noire qui domine. Voyez, au contraire, l'hémicycle du concours général : bigarrure de robes de toutes les couleurs, de *chausses* garnies d'hermine, de toques galonnées et de masses étincelantes!...

Parlez-moi des masses et des massiers. Le massier d'une Faculté est un personnage complexe qui tient à la fois du bedeau et du tambour-major : il est vêtu comme le premier et il porte à la main un instrument qui rappelle la canne imposante du second, ce qu'on appelle la *masse*.

Pour ceux de mes lecteurs qui pourraient l'ignorer, je dirai que la *masse* (comme son nom l'indique suffisamment) est une sorte de courte massue dont le gros bout est terminé par une boule d'argent, surmontée d'une figure allégorique, qui varie suivant la Faculté : la Faculté de droit a une statuette de la Justice s'appuyant sur les tables de la loi ; la Faculté des sciences possède une belle dame que je suppose être la Nature, perchée sur le haut d'un palmier ; la Faculté des lettres a une tête de Miverne ; la Faculté de médecine, un caducée ; la Faculté de théologie, un globe surmonté d'uue croix.

Les couleurs par lesquelles se distinguent les Facultés m'ont surtout rappelé la bigarrure qui doit caractériser le cortége de l'empereur de la Chine.

La Faculté des lettres est vêtue de robes jaunes à revers noirs ; la Faculté des sciences a des robes écarlates ; la Faculté de médecine a des robes amaranthes ; la Faculté de droit, des robes rouges, et la Faculté de théologie, des robes violettes : les toques sont de la couleur de la robe.

Sur l'épaule, chaque professeur porte une *chausse*, longue bande de soie aux couleurs du corps auquel il appartient, coupées par des bandes d'hermine ; le nombre des bandes indique le grade du professeur : licencié, agrégé ou docteur. Pour sa part, le docteur jouit du privilége de quatre bandes. On m'assure que quelques-unes de ces bandes d'hermine ont vu le jour dans les gouttières de la rue Mouffetard ; mais l'antique Sorbonne anoblit tout.

Les professeurs agrégés portent au côté gauche de la poitrine une double palme violette brodée sur le revers noir de la robe. Il ne faut pas confondre cette palme, qui est l'insigne d'un grade, la constatation d'un diplôme, avec ce qu'on appelle d'ordinaire les *palmes académiques*. On distingue la palme d'*officier d'académie*, qui est en argent, suspendue à un ruban violet, et la palme d'*officier de l'instruction publique*, qui est en or, suspendue à un ruban violet orné d'une rosette.

Autrefois, ces palmes étaient accordées seulement aux universitaires : M. Duruy commença à les conférer à des personnes qui se sont fait remarquer par des travaux littéraires, artistiques et scientifiques. Elles remplissent ainsi à peu près le but que remplissait l'ordre de Saint-Michel sous la Restauration.

Dans le personnel de l'enseignement, les palmes académiques permettent de récompenser bien des services obscurs et méritants. Le modeste instituteur est fier de son ruban violet, obtenu après trente ans de service, comme le soldat de sa médaille militaire.

Depuis quelque temps, par une excellente inspiration, on décerne les palmes académiques aux femmes qui se sont distinguées dans l'enseignement. Pourquoi non ? Puisqu'elles ont été à la peine, c'est bien le moins qu'elles soient à l'honneur.

A ce propos, une histoire dont on me garantit l'authencité :

On annonce, il y a quelque temps, à une bonne dame naïve, qui vit au fond d'une campagne, que son fils, professeur de troisième au collége de l'arrondissement, vient d'être nommé officier d'académie :

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie la pauvre femme, quel malheur pour moi ! Lui qui ne sait pas monter à cheval ! Lui que j'avais fait entrer dans l'Université pour le faire échapper à la conscription !

Naturellement on demanda des explications : dans certaines de nos provinces, on appelle encore *académies* les manéges des régiments de cavalerie : la brave dame avait cru que son fils allait devenir une façon de capitaine instructeur dans les escadrons de l'armée territoriale !

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 21. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 25 Aout 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Cazotte dans les salons.

CAZOTTE.

—

Cette scène nous introduit dans un salon du xviiie siècle, et elle est si finement et si exactement dessinée qu'elle nous en donne un charmant aperçu. Voici une belle dame, amie du merveilleux, qui consulte évidemment Jacques Cazotte sur quelque question d'illuminisme; peut-être a-t-elle ouï parler de la fameuse prédiction de la Révolution française, que lui attribue La Harpe. Il répond avec toute la gravité désirable et avec un calme que n'aurait point le spirite de nos jours.

Jacques Cazotte, né en 1720 à Dijon, habita longtemps la Martinique, comme employé de l'administration de la marine. Revenu en France, il se livra à la culture des belles-lettres et acquit une certaine réputation. Bien que sincèrement religieux, il laissait toute liberté à son imagination exaltée, et il s'affilia à la secte d'illuminés de Martinet Pasqualis, qui s'était fait connaître en 1754 par l'institution d'un rite cabalistique qu'il fit admettre dans certaines loges maçonniques de France. Cazotte, malgré ses travers, s'était toujours montré très-opposé aux idées révolutionnaires qui, passant dans les faits, allaient engendrer la Terreur. Quand la Révolution éclata, il fut arrêté et faillit être mêlé aux massacres de septembre. Il en fut sauvé par le dévouement de sa fille Élisabeth, qui se précipita devant les assassins, et les désarma par son héroïsme. Le nom de Mlle Cazotte se retrouve sous la plume de ceux qui racontent les grands dévouements que suscitèrent ces épouvantables persécutions. Cazotte ne devait pas échapper à la Révolution. Arrêté une seconde fois, il fut exécuté en 1792. En mourant, il prononça sur l'échafaud cette belle parole que l'histoire a recueillie :

« Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à mon Dieu et à mon roi. »

On ne peut mieux mourir.

Marie-Amélie.



LE GRAND VAINCU

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

(Voir p. 298 et 313.)

V

LE CAMP DE M. DE MONTCALM.

Au bout de trois jours d'une navigation qu'aucun incident ne vint interrompre, les pirogues des Abénaquis quittèrent le Saint-Laurent pour entrer dans le lac Champlain.

Les deux gentilshommes français étaient impatients d'arriver au terme de leur long voyage.

Saint-Preux qui, sous des dehors tranquilles et une apparence un peu frivole, cachait, on l'a vu, un cœur fortement trempé et une âme très-ambitieuse, avait hâte de prendre le commandement de la compagnie que le maréchal de Belle-Isle lui avait accordée.

Bien qu'il eût conservé tout son calme et tout son sang-froid en face des provocations que Jean d'Arramonde furieux lui avait adressées à Versailles et à Trianon, l'affront qu'il avait reçu ce jour-là ne lui avait pas moins été sensible.

Il tenait à montrer à ce jeune fou que Gaston de Saint-Preux, malgré ses habits brodés, ses dentelles, ses bijoux et son lorgnon, savait être autre chose qu'un officier d'antichambre et de boudoir.

Quant à Jean d'Arramonde, il songeait plus, il faut bien l'avouer, à sa querelle particulière qu'aux ennemis qui menaçaient les possessions du roi dans le Canada.

Cette pauvre et valeureuse armée d'Amérique était presque inconnue en France. C'est à peine si le bruit des exploits étonnants qu'elle avait accomplis l'année précédente, en se battant victorieusement contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, était parvenu à la cour indifférente et frivole de Louis XV.

Tous les yeux étaient fixés sur l'armée d'Allemagne, qui soutenait alors, au profit de l'Autriche, une guerre inutile et désastreuse, mais qui se battait aux portes de la France, dans un pays civilisé, contre des généraux dont le nom était célèbre.

Voltaire écrivait : « Je plains ce pauvre genre humain qui s'égorge à propos de quelques arpents de glace au Canada. »

Jean d'Arramonde, deux fois étourdi et léger en sa double qualité de Français et de Gascon, partageait entièrement l'opinion de Voltaire. Passionné pour la gloire bruyante, cherchant l'éclat et l'effet, il ne voulait servir que sur le continent, dans cette armée d'Allemagne où il comptait quelques parents dont l'appui pourrait lui servir à faire un chemin rapide et brillant.

Son entêtement de montagnard l'avait conduit à chercher au delà des mers une satisfaction que son amour-propre blessé lui semblait exiger. Cette équipée lui paraissait originale, digne des bons temps de la chevalerie ; elle séduisait son esprit hardi, aventureux, fantasque.

Mais, ainsi qu'il l'avait annoncé au vicomte de Frontenac, une fois son compte réglé avec Saint-Preux, il voulait revenir immédiatement en France et s'en aller prendre part à la guerre qui se faisait de l'autre côté du Rhin.

Les pirogues des Abénaquis étaient entrées, nous l'avons dit, dans le lac Champlain depuis le matin du quatrième jour qui avait suivi leur départ de l'anse de Foulon.

C'était sur les bords de ce lac qu'était campé l'un des trois corps de la petite armée française, composée de deux mille six cents hommes, sous les ordres de M. de Bourlamaque.

M. de Montcalm, qui venait de parcourir toute la ligne de défense, était en ce moment au camp du lac Champlain, où il donnait ses derniers ordres, avant d'aller prendre à Québec le commandement de l'armée destinée à défendre cette ville et à protéger le cœur même de la colonie.

La rive gauche du lac que la petite flottille des sauvages côtoyait depuis le matin était bordée de hauts arbres qui masquaient entièrement la vue. C'était en vain que Saint-Preux et d'Arramonde essayaient de percer, de leurs regards impatients, cet impénétrable rideau ; rien ne leur révélait la présence de l'armée française. Ils consultaient à tout moment leurs guides et leur demandaient s'ils arriveraient bientôt au terme de leur voyage.

Mais Ouinnipeg et le chasseur canadien ignoraient eux-mêmes la position exacte de l'armée. La surface du lac était calme, silencieuse, déserte : aucun bruit n'arrivait à l'oreille exercée des guerriers sauvages.

Enfin, vers le soir, au moment où le soleil couchant embrasait de ses teintes dorées les rondes frondaisons des grands arbres, un cri s'éleva de la rive :

— Qui vive?

Et au même instant une sentinelle, à demi cachée derrière le tronc d'un érable, dirigea le canon brillant de son arme vers la première pirogue, qui était celle de Ouinnipeg.

— France! s'écria Jean d'Arramonde en levant son chapeau en l'air.

Aussitôt, à l'appel de la sentinelle, un petit groupe parut et le cœur des deux jeunes Français battit un peu plus vite lorsqu'ils reconnurent l'uniforme blanc et bleu des soldats du roi.

Les barques abordèrent. Ouinnipeg et David parlementèrent quelques instants avec l'officier qui commandait le détachement, puis, ayant fait signe aux

deux jeunes gens de les suivre, ils s'acheminèrent tous quatre vers le camp situé à une heure de marche environ, dans un vallon resserré couronné d'épais buissons qui le dissimulaient aux regards.

Au moment où ils arrivèrent devant la tente de M. de Montcalm, le général français était absent.

Le marquis de Montcalm avait l'habitude de faire chaque soir une ronde dans le camp, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient bien prises et que rien ne viendrait troubler pendant la nuit le repos de sa petite armée.

Chacun, officier ou soldat, pouvait alors l'aborder. Il écoutait attentivement les rapports des uns et les doléances des autres et rendait souvent ainsi, tout en marchant lentement, une justice sommaire dont les arrêts étaient toujours respectés.

En attendant le retour de M. de Montcalm, les deux jeunes Français s'étaient assis, à bonne distance l'un de l'autre, sur l'herbe du petit monticule au sommet duquel se dressait la tente du général.

Leurs regards erraient avec plaisir sur le camp qui déroulait à leurs pieds ses tentes de toile blanche et ses abris de feuillage.

Il y régnait cette animation vivace et joyeuse qui a caractérisé à toute époque un campement de soldats français.

Mais la présence de l'ennemi, dont les éclaireurs indiens devaient être répandus dans les bois voisins, et la possibilité d'une alerte assourdissaient un peu le bruit accoutumé.

Ce n'était qu'un murmure de voix si contenues et si discrètes qu'à cent pas de distance on n'aurait pu deviner que trois mille hommes étaient cachés dans ce pli de la vallée.

Au bout de quelques instants d'attente, Jean d'Arramonde et Saint-Preux virent apparaître, dans l'étroit chemin pratiqué entre deux rangées de tentes, trois officiers enveloppés de manteaux noirs.

Ce petit groupe marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment devant les cercles formés par les soldats réunis autour des feux.

Ceux-ci se levaient aussitôt et se tenaient droits, immobiles, dans l'attitude du respect.

Les trois officiers ne furent bientôt qu'à quelques pas de Saint-Preux et de d'Arramonde.

Celui qui marchait le premier était un homme de petite taille, à la démarche noble et assurée. Sa physionomie, aux traits fortement accusés, était remarquable par l'éclat de deux yeux noirs qui se portaient avec vivacité vers toutes les parties du camp et semblaient percer la demi-obscurité dont les crêpes légers du soir commençaient à assombrir l'horizon.

Ses regards perçants eurent bientôt remarqué les deux jeunes gens assis sur le monticule.

L'officier se retourna vers ses deux compagnons et leur dit quelques paroles rapides; il leur demandait sans doute quels étaient ces étrangers.

Aussitôt David le Chasseur, qui se tenait un peu à l'écart avec Ouinnipeg, s'avança vers le chef français et mit à la main son bonnet de castor.

L'officier laissa échapper un geste de surprise.

— Comment! te voilà déjà de retour, mon brave chasseur de bisons? s'écria-t-il. Ne m'as-tu pas dit, quand tu m'as quitté, il y a quinze jours, que tu allais à Québec pour te marier? La noce est-elle déjà faite? Nous as-tu amené ta jolie fiancée? Je parlais encore de toi aujourd'hui au père André, et nous regrettions tous deux de n'être pas à Québec, lui pour bénir ton union, moi pour signer au contrat...

Un soupir s'échappa de la robuste poitrine de David. Il baissa un instant la tête, et ses regards, ordinairement si fiers et si décidés, semblèrent se couvrir d'un voile.

— Merci, monsieur le marquis, murmura-t-il, merci pour les bonnes paroles que vous me dites... Mais je ne suis pas marié, comme vous le pensez, et la noce dont vous parlez ne se fera peut-être jamais.

— Que dis-tu? Pardieu! mon bon ami, quelle est cette énigme? Voici la première fois que je te vois hésitant et embarrassé! Quel est donc l'obstacle qui peut arrêter Bras-de-Fer?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Eh bien! reviens dans une heure. J'ai, du reste, à te parler, David; et si ton retour n'était pas causé par un événement qui me semble fâcheux pour toi, je me réjouirais de te revoir, car je vais sans doute avoir besoin de tes services.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

En se retirant, le chasseur de bisons découvrit Ouinnipeg qui se tenait grave et immobile derrière lui.

Le marquis de Montcalm,— car c'était le général français en personne qui venait d'avoir avec David cette conversation familière, — le marquis de Montcalm ne put réprimer un mouvement d'étonnement et de joie en apercevant le chef sauvage.

— Je vous salue, Ouinnipeg, dit-il en donnant aussitôt à l'inflexion de sa voix cette expression digne et bienveillante qui savait si bien lui concilier le respect et l'affection des guerriers indiens; je vous salue et je suis heureux de vous voir dans mon camp après une longue absence. La vaillante tribu des Abénaquis est-elle toujours nombreuse et forte? Le Grand-Esprit a-t-il répandu ses bénédictions sur vos récoltes? A-t-il éloigné de vos wigwams la cruelle maladie qui les désola l'an dernier[1]? Aigle-Noir, soyez le bienvenu parmi nous.

1. En 1758, la tribu des Abénaquis avait été décimée par une terrible épidémie de petite vérole.



— Les paroles de mon père blanc sont douces à mon oreille, répondit le chef sauvage en plaçant sur son cœur sa robuste main étendue. Ouinnipeg sait que le grand Ononthoô des Français est entouré d'ennemis, et comme les Français ont toujours été bons pour sa tribu, il a ordonné à ses jeunes hommes de monter sur leurs pirogues rapides et de venir au secours de leur père blanc. Ils sont là dans le bois, au nombre de cinquante.

— Je vous remercie, Aigle-Noir, d'être fidèle dans le malheur à ceux qui ont été généreux pour vous dans la prospérité. Mais vous savez que je suis loyal et incapable de tromper. Écoutez-moi bien.

M. de Montcalm se rapprocha du chef sauvage.

— Vous avez dit tout à l'heure que je suis entouré de nombreux ennemis. C'est la vérité. Une armée dix fois supérieure à la mienne peut m'attaquer d'un moment à l'autre. Ce sera un miracle de Dieu si je suis vainqueur. Mais c'est un devoir pour moi de mourir où mon roi m'a placé. Je vous dis cela, Aigle-Noir, pour que vous sachiez bien à quoi vous vous engagez en restant parmi nous. Votre tribu, déjà si affaiblie par une terrible maladie, peut succomber tout entière dans la lutte suprême que nous allons soutenir. Réfléchissez donc, Ouinnipeg, et voyez si le vaillant peuple des Abénaquis veut combattre dans les rangs des Français comme il le fait depuis cent ans, ou s'il veut imiter les Delawares, les Mingoes, les Shewanèses, qui sont passés du côté de nos ennemis, ou les Algonquins, qui nous ont quittés hier pour gagner les plaines lointaines situées de l'autre côté des lacs.

— Si ton peuple est vaincu et quitte notre pays aux arbres verts, les Abénaquis seront massacrés ou esclaves. Mieux vaut pour eux mourir la face tournée vers leurs ennemis.

Le marquis de Montcalm fut profondément touché de cette réponse. Les récentes défections des tribus indiennes avaient péniblement ému ce cœur généreux, qui ne pouvait comprendre ni la trahison ni l'ingratitude. Il tendit la main à l'Aigle-Noir avec un mouvement vif et chaleureux et le remercia de son dévouement.

Puis, s'adressant de nouveau au chasseur de bisons :

— Quels sont ces deux jeunes gens? demanda-t-il, et il désigna du regard Saint-Preux et d'Arramonde.

Ceux-ci s'étaient levés, dès qu'ils avaient compris que cet officier aux manières si simples et si bienveillantes était le marquis de Montcalm.

David répondit :

— Ce sont deux Français que M. de Frontenac a prié l'Aigle-Noir de conduire à votre camp, monsieur le marquis.

— Ah! vous venez de Québec, messieurs? dit Montcalm en se rapprochant des deux gentilshommes.

— Non, mon général, nous venons de France, répliqua Saint-Preux qui s'inclina respectueusement.

— De France ! répéta le marquis de Montcalm.

Et aussitôt il tourna instinctivement la tête : une expression émue, attendrie, se peignit sur sa physionomie si mobile, et son regard devenu rêveur se porta dans la direction de cette patrie bien-aimée pour laquelle il combattait en héros, de cette patrie qu'il ne devait plus revoir, hélas ! et où il avait laissé les plus chers objets de sa tendresse.

— De France ! répéta-t-il encore en reprenant soudain le ton vif et animé qui lui était habituel. Comment êtes-vous venus ? Vous deviez avoir une flotte puissante pour forcer l'entrée du Saint-Laurent. Avez-vous brûlé quelques croiseurs anglais ? Nous apportez-vous enfin des secours, des hommes, des vivres, de la poudre ?

— Nous sommes venus seuls, mon général, répondit Saint-Preux, sur un brick que les ennemis ont été bien près de prendre, mais que le courage de quelques bons matelots a su défendre. Je ne vous apporte, hélas! d'autre secours que mon épée. Je suis aussi chargé pour vous d'une lettre de M. le maréchal de Belle-Isle, mon parent.

— Entrez ici, messieurs, dit M. de Montcalm en prenant les devants et en soulevant lui-même le pan de toile qui fermait l'entrée de sa tente. Je serai heureux de causer avec vous de notre cher pays. Je vous demande seulement cinq minutes : le temps de donner le mot d'ordre à M. de Bourlamaque.

VI

UN DUEL D'UN NOUVEAU GENRE.

Tandis que M. de Montcalm échangeait quelques paroles avec l'un des officiers qui l'accompagnaient dans sa visite à travers le camp, les deux gentilshommes français pénétraient sous sa tente dont l'austère simplicité les frappa vivement.

Un petit lit de camp, un coffre contenant quelques effets, une table sur laquelle un soldat venait de déposer un modeste souper servi dans une assiette en terre, quelques escabeaux faits de racines d'érable, curieusement sculptés et qui avaient sans doute été offerts au général français par ses amis les Indiens, composaient tout le mobilier.

Autour du poteau qui soutenait la tente, plusieurs tablettes avaient été placées et sur ces tablettes reposaient quelques livres.

L'un de ces livres gisait ouvert sur la table. Saint-Preux s'approcha et vit, non sans surprise, que le général occupait ses loisirs à lire Plutarque dans le texte grec.

A ce moment, le marquis de Montcalm entra.

— Je vous demande la permission de souper, messieurs, dit-il en venant s'asseoir en face de la table. En campagne, voyez-vous, il faut s'habituer à man-

ger et à dormir lorsqu'on a un instant devant soi, car l'ennemi se fait toujours un malin plaisir de vous déranger dans ces importantes occupations... Voyons, asseyez-vous près de moi. Vous avez, m'avez-vous dit, à me remettre une lettre de M. de Belle-Isle...

— La voici, mon général, dit Saint-Preux en tirant de sa poche une large enveloppe qu'il tendit à M. de Montcalm.

Le général fit sauter l'enveloppe, étendit la lettre devant lui et, tout en soupant rapidement, la lut par-dessus son assiette.

Cette lettre était ainsi conçue :

« J'ai reçu, monsieur, votre dépêche du 20 janvier dernier et je répondrai prochainement aux divers points qu'elle traite. Ainsi que je vous l'ai déjà fait connaître, le roi désire conserver à tout prix un pied dans l'Amérique septentrionale. Il compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté dont vous lui avez déjà donné de si belles preuves, et il espère que vous saurez communiquer les mêmes sentiments aux officiers principaux et aux troupes qui sont sous vos ordres.

« Je regrette de ne pouvoir vous envoyer tous les secours que vous me demandez. L'état des finances du roi ne lui permet pas de faire de nouveaux sacrifices. D'ailleurs la mer est aux Anglais et les troupes que je vous enverrais risqueraient d'être détruites avant d'aborder au Canada. J'espère pourtant vous adresser le mois prochain quelques hommes et quelques vivres. Le capitaine Canon, fameux corsaire de Dunkerque, m'a affirmé qu'il saurait les conduire à travers les croiseurs anglais.

« J'arrive à l'objet principal de ma lettre. Elle vous sera remise par mon neveu Gaston de Saint-Preux, auquel je viens d'accorder un brevet d'officier. Étant de garde au château de Versailles, il a été provoqué par une sorte d'étourdi venu du fond de sa province pour voir le roi et qui voulait passer à toute force, malgé la consigne. Ils ont croisé l'épée, je les ai fait enfermer à la Bastille ; mais l'air de la prison, loin de les calmer, n'a fait qu'exaspérer leur animosité. J'ai ordonné à mon neveu de partir pour votre armée. Aussitôt son adversaire a déclaré qu'il voulait le suivre, et que, puisque je les empêchais de se battre en France, ils sauraient bien se retrouver au Canada.

« J'espère que la traversée aura fait réfléchir ces jeunes fous et qu'ils auront renoncé à leur projet. S'il en était autrement, je compte sur vous pour arranger cette affaire. Peut-être trouverez-vous en eux l'étoffe de deux bons officiers. Saint-Preux est réfléchi, calme, opiniâtre. Quant à l'autre, qui se nomme, je crois, Jean d'Arramonde, c'est un cerveau quelque peu échauffé par votre beau soleil de la Gascogne. Vous pourrez lui confier une expédition aventureuse, et s'il met autant d'entrain à forcer les lignes anglaises que la grille du château de Sa Majesté, vous n'aurez, je crois, qu'à vous louer de ses services.

« Je vous souhaite, monsieur, une parfaite santé ; je ne suis point en peine du reste. Soyez assuré aussi de tous les sentiments que j'ai pour vous et du désir que j'ai d'être à portée de vous en donner des marques.

« Maréchal de Belle-Isle. »

Le marquis de Montcalm, qui avait lu le commencement de la lettre avec une sérieuse attention, ne put, arrivé aux dernières lignes, réprimer un sourire d'étonnement.

Il regarda tour à tour Saint-Preux et d'Arramonde sans parler, puis il plaça son menton dans la paume de sa main et réfléchit encore quelques secondes.

Pendant ce temps, le gentilhomme béarnais semblait avoir peine à contenir son impatience. Il s'agitait sur son siége, suivait du regard tous les mouvements du général français et trouvait qu'il tardait bien à se décider.

— D'Arramonde, d'Arramonde, murmura enfin M. de Montcalm en relevant la tête... Mais il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

— C'est celui d'une famille du Béarn, mon général, d'une famille de bons gentilshommes, j'ose le dire, d'une famille qui...

— Attendez donc! interrompit le marquis de Montcalm... Mais, en effet, je me rappelle parfaitement qu'étant enfant — j'avais peut-être douze ans — je vis un jour dans notre château de Candiac un grand vieillard qui se nommait le marquis d'Arramonde et pour lequel mon père avait une profonde estime. Ce bon vieillard, dont il me semble encore voir la longue moustache grise et la figure martiale, s'amusait à me faire chevaucher sur sa grande épée... Je me souviens encore qu'il avait vivement frappé mon imagination d'enfant en me montrant, à souper, une coupe en argent dont il faisait usage et où, prétendait-il, son grand-père avait fait boire au roi Henri son premier verre de bordeaux.

— De jurançon, monsieur le marquis, c'était du jurançon ! s'écria Jean d'Arramonde qui, à ces mots, avait tressailli comme un bon cheval de guerre qui entend le son de la trompette... Ah ! mon général, poursuivit-il, vous venez de rappeler le plus beau souvenir de notre famille ! C'est à la suite de ce fait mémorable que mon trisaïeul, Pierre d'Arramonde, a été autorisé par le roi à ajouter à ses armes cette devise : *Ex fortibus fortes !*

— Ainsi, messieurs, reprit M. de Montcalm en jetant les yeux sur la lettre du maréchal de Belle-Isle, vous avez fait quinze cents lieues pour venir vous battre au Canada ?...



— Oui, mon général, fit d'Arramonde en relevant la tête d'un air triomphant, et je vous supplie de vouloir bien nous désigner de quelle façon nous devons vider cette querelle. Ne pourrions-nous pas nous battre immédiatement, à l'épée ?... J'ai remarqué près d'ici une petite clairière où l'on serait à merveille... Vous commanderiez à une vingtaine de vos soldats de tenir des torches autour de nous...

— Cela serait, en effet, du dernier galant, répliqua M. de Montcalm dont la physionomie fine et expressive s'anima d'un sourire un peu ironique. Cela rappellerait le temps où l'on se battait à Paris à la clarté des réverbères... Mais, voyez-vous, mes soldats ont eu aujourd'hui une rude journée, et je ne les réveillerai certainement pas pour leur faire porter des lanternes...

— Eh bien ! demain matin, aux premières lueurs du jour...

Le marquis de Montcalm prit une feuille de papier qu'il couvrit de quelques lignes rapides, puis, la tendant à d'Arramonde :

— Monsieur, lui dit-il, je désire vous donner un témoignage d'estime en souvenir de l'amitié qui unissait votre grand-père à mon père vénéré. En vertu des pouvoirs que le roi m'a conférés, je vous nomme officier dans un régiment de volontaires canadiens que je viens de former.

— Monsieur le marquis ! s'écria Jean d'Arramonde stupéfait.

— Ne me remerciez pas... attendez. Je vous préviens, en outre, que j'interdis absolument le duel entre les officiers de mon armée.

— Mon général !!.. protesta de nouveau d'Arramonde.

— Et comme M. de Saint-Preux et vous êtes maintenant égaux, si vous mettez l'épée à la main l'un contre l'autre, je vous fais enfermer dans un fort jusqu'à la fin de la campagne.

— Mon général, je ne puis accepter !... exclama d'Arramonde qui, fort animé, prit sa commission d'officier entre le pouce et l'index comme s'il allait la déchirer.

— Monsieur, poursuivit imperturbablement le marquis de Montcalm qui, malgré l'air sévère qu'il essayait de prendre, avait grand'peine à tenir son sérieux devant la figure décontenancée du gentilhomme béarnais, monsieur, donnez votre démission, déchirez votre brevet si cela vous plaît. Mais alors vous redevenez simple gentilhomme et, comme je ne souffre pas la présence de civils à mon camp, je vous prie aussitôt de retourner à Québec et je vous préviens, en outre, que si vous provoquez M. de Saint-Preux je vous fais condamner par le conseil de guerre comme ayant insulté un officier de Sa Majesté ; nos lois sont très-sévères sur ce point.

— Eh bien ! monsieur, retournons en France, alors ! s'écria d'Arramonde en s'adressant à Saint-Preux d'un air désespéré.

— Ceux qui excitent un officier à déserter sont punis de cinq ans de fers, observa froidement le marquis de Montcalm.

— Mais, mon général, il faut que je revienne à Versailles, que je me présente au roi, que je parte ensuite pour l'armée d'Allemagne où l'on m'attend!... Je suis touché de la marque d'estime que vous voulez bien me donner, — et en disant ces mots il grinçait presque des dents, — mais enfin je ne puis servir au Canada !

— Et vous vous imaginez que moi, général français, j'aurai dans mon camp le descendant de Pierre d'Arramonde, le petit-fils d'un des meilleurs amis de mon père, un jeune homme brave, intelligent, plein de fougue, d'ardeur, et que je le laisserai échapper, alors que chez nous les bons officiers sont si rares?... Non, non, mon cher monsieur, vous resterez parmi nous. Vous êtes mon prisonnier, vous ne me quitterez pas !...

M. de Montcalm, qui connaissait bien ses compatriotes, avait touché juste en s'adressant à la vanité du gentilhomme gascon.

Ébloui par des éloges qui caressaient si agréablement son amour-propre, Jean d'Arramonde ne fit plus que de faibles objections, puis finit par mettre son brevet d'officier dans la poche de son habit avec un soupir de résignation.

Mais alors Saint-Preux intervint :

— Mon général, dit-il, mon adversaire et moi avons juré à M. de Belle-Isle de respecter la décision que vous prendriez à notre égard. Permettez-moi de vous faire observer toutefois que nous sommes venus en ce pays pour terminer une affaire d'honneur et avec l'assurance formelle du maréchal que nous pourrions nous y battre librement.

— Messieurs, dit le marquis de Montcalm avec animation, il me semble en vérité, que je rêve !... Peut-être le long séjour que je viens de faire parmi les sauvages ne me permet-il plus de bien juger ce que vous appelez « honneur » là-bas, en France, mais ce que je puis vous déclarer, c'est que vous ne vous battrez pas.

« Si encore il y avait entre vous une haine mortelle causée par quelque grave offense..... Mais non, vous avez eu une discussion un peu vive, discussion où tous les torts me semblent être de votre côté, monsieur d'Arramonde ; vous vous êtes provoqués et vous avez cru que l'honneur exigeait une réparation par les armes... Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous êtes venus trouver Montcalm, moins pour lui offrir votre épée, votre dévouement, que pour lui demander de vous aider à terminer votre misérable querelle !

« En vérité, messieurs, vous auriez mieux fait de

rester en France, ou, si vous teniez tant à vous couper la gorge, il fallait aller en Italie ou en Allemagne. Ici on ne se bat que contre les ennemis du roi. Nous avons devant nous soixante mille Anglais et nous sommes six mille. Vous verrez dans mon camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de seize. On ne songe ici qu'à défendre la colonie ou à mourir. Et c'est ce moment que vous choisissez pour venir me faire perdre une heure de mon temps en me racontant que M. d'Arramonde et M. de Saint-Preux veulent recommencer les ridicules traditions des duels de la Régence !.. nous ne sommes pas en France, ni à la cour du roi, messieurs. Vous avez maintenant l'honneur d'appartenir à une armée où, comme je viens de vous le dire, la vie de chaque homme en vaut dix. Vous avez devant vous un général en qui, si vous faites bien votre devoir, vous trouverez toujours un ami, je pourrais presque dire un père, — car mon armée est assez petite pour n'être qu'une grande famille, — mais qui se montrera inexorable si vous manquez à ses ordres. — Et maintenant, donnez-vous la main !... »

Ils hésitèrent un moment, puis restèrent immobiles. Ils avaient tous deux trop d'amour-propre pour consentir à la réconciliation que leur demandait le marquis de Montcalm.

Si d'Arramonde avait tendu la main à Saint-Preux, ce dernier n'eût probablement pas hésité à l'accepter et à oublier les paroles blessantes dont le gentilhomme béarnais l'avait publiquement outragé.

Mais nous savons que jamais un d'Arramonde ne donna la main à un adversaire avant le combat.

Et leur digne descendant tenait bon !

Le marquis de Montcalm fixa sur eux ses yeux vifs et perçants.

— Vous ne voulez pas vous réconcilier ? dit-il après un instant de silence. Eh bien ! je consens au duel.

— Ah ! mon général, s'écria d'Arramonde, vous me rendez la vie !

— Un instant... Vous acceptez d'avance les conditions que je vais vous fixer ?

— Nous les acceptons ! dirent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous le jurez ?

— Nous le jurons !

— Eh bien ! écoutez-moi... Demain matin, dès l'aube, je vous confierai à chacun une mission difficile où vous aurez bien mieux l'occasion de montrer votre courage que dans un duel ordinaire, car vous aurez devant vous dix adversaires au lieu d'un... Peut-être trouverez-vous l'un ou l'autre une mort glorieuse dans l'accomplissement de cette mission. En ce cas, celui qui reviendra sain et sauf sera considéré comme le vainqueur du duel. Si tous deux vous revenez vivants, la victoire sera à celui qui aura fait le plus de mal aux Anglais.

« Et maintenant, messieurs, dit Montcalm en se levant et sans laisser aux deux jeunes gens le loisir de discuter cette étrange décision, je vous ai dit que j'ai à m'occuper ici d'un détail immense... tout mon temps appartient à l'armée, et si je vous ai retenus si longtemps, c'est que je voulais témoigner quelques égards au petit-fils de l'ancien ami de ma famille et au parent de mon excellent ministre. Demain, au lever du jour, vous recevrez mes ordres par M. de Bourlamaque, qui vous dira en outre, en quelques mots, comment vous devez vous conduire envers les sauvages et les Canadiens pour vous concilier leur confiance et leur amitié. Tâchez de bien dormir cette nuit, car, à partir de demain, vous serez obligés de demander au sommeil un crédit sans doute fort long... Au revoir, messieurs, je vous souhaite bonne chance !

— Non, pensa d'Arramonde en mettant le pied hors de la tente du général, il n'y a pas moyen de lui répondre, à ce diable d'homme ! Il fait de vous tout ce qu'il veut. Me voici officier de Canadiens, forcé d'entrer en campagne dès demain matin avec une escorte de Peaux-Rouges qui m'apprendront sans doute à scalper... car M. de Montcalm va évidemment nous demander au retour le nombre de chevelures que nous aurons prises à l'ennemi... Quand verrai-je le roi, maintenant ? Bah ! à la grâce de Dieu ! Après tout, l'honneur est sauf, et c'est tout ce qu'un d'Arramonde peut exiger.

Comme on le voit, un des côtés charmants du caractère du gentilhomme béarnais, c'était la facilité avec laquelle il acceptait les diverses situations où le jetait la fortune, une fois que, son opiniâtreté naturelle étant vaincue, il reconnaissait qu'il ne lui servirait à rien de récriminer ni de se plaindre.

Le duel ordonné par M. de Montcalm était assez singulier, mais on n'était pas en France, et ce genre de combat était peut-être conforme aux mœurs de l'Amérique !

Et puis, quelles aventures étonnantes allaient peut-être lui advenir et quels beaux récits il pourrait en faire là-bas, au Béarn, alors que la grande distance lui permettrait d'y ajouter quelques-uns de ces traits pittoresques sans lesquels une narration gasconne serait dépourvue de charme et d'intérêt !

Cela ne valait-il pas mieux que d'aller servir, comme tout le monde, dans l'armée d'Allemagne ? D'autant plus qu'elle était toujours battue, cette pauvre armée d'Allemagne, tandis que M. de Montcalm avait été sans cesse victorieux. Ne devait-on pas avoir plus de gloire et de profit à servir sous les ordres d'un si excellent général ?

Ce n'était pas avec cette philosophique résignation, mais avec un véritable enthousiasme, — contenu, il

est vrai, dans les limites de sa nature froide et peu expansive, — que Saint-Preux avait accepté la décision de M. de Montcalm.

Il allait trouver dans ce duel original un stimulant pour son ambition et en même temps, peut-être, l'occasion de se couvrir d'une gloire qu'il ne devrait qu'à lui-même, car M. de Montcalm allait sans doute lui confier le commandement d'une petite expédition dont il aurait seul la responsabilité en cas d'échec, et l'honneur en cas de victoire.

Ni l'un ni l'autre, il faut le dire, ne pensa à la fâcheuse hypothèse prévue par M. de Montcalm : le cas où l'un des deux laisserait sa vie dans la lutte.

Aucun songe sinistre ne troubla leur sommeil calme et profond. Saint-Preux rêva qu'il enfonçait à lui seul un carré anglais et l'exterminait tout entier de sa main, et d'Arramonde vit en songe tous les arbres du parc paternel ornés de chevelures levées sur l'ennemi ; au milieu de ces trophées se détachait triomphalement, sur le sommet d'un gros hêtre, — qu'elle inondait de ses boucles ruisselantes, — l'énorme perruque Louis XIV de messire Paterne.

VII

LE SECRET DE DAVID KERULAZ.

Dès que Saint-Preux et d'Arramonde furent sortis de la tente du général, ce dernier déplia vivement une carte annotée tout entière de sa main, approcha le flambeau et suivit attentivement du regard et du doigt les lignes tracées sur le parchemin.

Au bout de quelques instants, il appela un des soldats qui montaient la garde devant sa tente et lui ordonna d'aller chercher David Kerulaz.

Le chasseur de bisons attendait à quelques pas de là que M. de Montcalm voulût bien lui accorder l'entretien qu'il lui avait promis. Il se présenta donc immédiatement devant le général.

— Mon brave David, dit M. de Montcalm, tu devras te tenir prêt à partir demain au lever du jour avec M. de Saint-Preux. Les Anglais se sont avancés du côté du fort Sainte-Anne et il faut leur faire sentir que nous sommes là. M. de Saint-Preux se mettra en route à la tête d'une compagnie du Royal-Roussillon, avec ordre de reprendre le fort si les Anglais s'en sont rendus maîtres ou de le secourir s'ils ne font que l'attaquer. Je compte sur toi pour guider la petite expédition par le chemin le plus direct et pour aider au besoin M. de Saint-Preux de tes conseils.

— Je serai prêt à partir dès l'aube, monsieur le marquis, répondit le chasseur de bisons.

Mais en même temps il poussa un soupir et son visage prit une expression triste et inquiète qui n'échappa point à l'œil perçant de M. de Montcalm.

— Voyons, mon pauvre David, dit-il avec bonté, tu as quelque chose sur le cœur, n'est-ce pas?

Le chasseur de bisons fit un signe affirmatif.

— Tu m'as demandé un instant d'entretien. Est-il en mon pouvoir de faire quelque chose pour toi ?

— Oui, monsieur le marquis, dit David avec effort.

— Eh bien ! parle, explique-toi. Tu sais que j'ai contracté une dette envers toi, David ; je n'ai pas oublié la façon dont tu as conduit nos Canadiens l'an dernier à la bataille de Carillon, ni les trente officiers anglais tombés sous les coups de ta carabine.

— Monsieur le marquis, dit David le Chasseur, je viens vous demander justice.

— Aurais-tu à te plaindre d'un de mes officiers? interrogea vivement Montcalm.

— Non, mon général, il ne s'agit pas d'un des officiers de votre armée.

— De qui s'agit-il donc ?

David hésita un instant et tourmenta son bonnet de castor entre ses robustes mains.

— Mon général, dit-il enfin, vous savez que je devais me marier à Québec.

— Oui... eh bien ?

— Comment cette idée a-t-elle pu venir à un sauvage tel que moi, habitué à la vie des bois et des prairies ?... Je l'ignore, et celui qui, il y a quelques mois, m'aurait dit que je renoncerais à la chasse aux bisons, aux martres et aux castors pour m'enfermer entre les murs d'une maison m'aurait certes bien surpris !

Il fit une pause, puis continua d'un ton plus bas :

HENRY CAUVAIN.

— *La suite au prochain numéro.* —

LE DENIER DU JEUDI

L'intéressant tableau que représente notre gravure méritait certes les honneurs de la reproduction, car c'est un tableau d'histoire en même temps qu'un tableau de mœurs, et il est appelé à satisfaire les plus difficiles, grâce au goût artistique qui a présidé à sa composition.

Voilà bien l'Espagne, si à la mode autrefois en France, et dont nous avons eu tant de descriptions à la plume et au crayon.

Aujourd'hui la mode a un peu changé : au lieu d'étudier les pays qui se recommandent à notre attention par de hautes destinées dans le passé, on préfère étudier les pays qui n'ont pas encore atteint leur entier développement de civilisation, ou ceux qui offrent au nôtre de piquants contrastes, des éléments plus frappants de comparaison.

De plus, nos investigations se tournent plus volontiers vers les contrées qui font beaucoup parler d'elles, en bien ou en mal, et après avoir accueilli pendant



Le Denier du jeudi à Burgos, tableau de M. B. Ulmann. (Publié avec l'autorisation de M. Goupil, seul propriétaire du droit de reproduction de ce tableau.)

quelque temps avec une faveur marquée tout ce qui concernait l'Amérique, nous recherchons maintenant avec avidité tous les historiens ou conteurs qui nous entretiennent de la Russie.

Néanmoins l'Espagne n'a pas perdu auprès de nous ses sympathiques et séculaires privilèges. C'est peut-être la seule nation chez laquelle les haillons soient restés pittoresques à nos yeux.

Notre gravure nous en étale de toutes les façons, les uns portés avec humilité, les autres avec insouciance, quelques-uns avec une sorte de dignité fière.

C'est qu'à côté d'eux la religion est là, traitant les mendiants non comme des non-valeurs que la société relègue dans un coin et nourrit par respect humain, mais comme des âmes à protéger, à sauver, des créatures de Dieu toujours dignes d'une fraternelle compassion.

Les moines de la Vieille-Castille n'ont pas été les seuls à adopter la coutume de distribuer aux pauvres des pièces de monnaie à certains jours de la semaine.

Notre gravure nous montre *le Denier du jeudi à Burgos;* beaucoup d'autres monastères, en Espagne, en France, en Italie et ailleurs, prirent et conservèrent l'habitude de donner ainsi périodiquement quelques sous aux mendiants, sans compter les distributions de vivres quotidiennes. C'est une excellente méthode, qui est encore suivie de nos jours même par des particuliers, à Paris ou en province. Ils donnent un sou, deux sous, et jusqu'à trois sous à tous ceux qui se présentent; c'est l'impôt volontaire de la charité, et quelquefois il est assez lourd. Mais il a l'immense avantage de réjouir très-profondément le cœur des pauvres, qui deviennent ainsi des rentiers et qui, sauf quelques abus, emploient généralement d'une façon utile et convenable leurs petites rentes.

On en peut juger d'ailleurs d'après notre gravure, par l'air de joie et de reconnaissance qui rayonne sur tous les visages des mendiants de Burgos pendant la distribution du *denier du jeudi.*

ÉLIE VERNON.

DEUX CONSEILS

—

On dit parfois : Il n'est qu'un âge
Où l'on peut sérieusement
Songer à faire un mariage
Où se glisse le sentiment.
Eh! mais... cependant je me vante
De voguer sous un ciel qui n'est point obscurci:
J'ai quarante neuf-ans, Athanase soixante;
Il m'aime, et moi je l'aime aussi!...

Affection lente et tardive,
Me diront quelques envieux;
Je répondrai : Quoi qu'il arrive,
Tard ou jamais, l'un vaut le mieux!

Pour me donner plus d'assurance,
Athanase m'a dit lui-même un des premiers :
« Lucile, hésitez-vous? Consultez donc d'avance
Votre curé de Coulommiers. »

Et je vins un matin lui dire :
« Donnez-moi votre avis; un homme aimable et doux,
A ma main, à mon cœur, malgré mon âge, aspire.
— Eh! mon enfant, mariez-vous.

— Mais quelque méchante parole
Pourrait bien circuler; qui ne le sait, hélas!
« Se marier si tard! Oh! vraiment, elle est folle! »
— Alors ne vous mariez pas!

— Athanase en serait malade!
Il a les qualités qui font un digne époux;
Il pense que tout seul l'existence est si fade!
— Eh! mon enfant, mariez-vous.

— C'est ma liberté que j'enchaîne...
On jure d'obéir... Chaque mot, chaque pas:
« — Veux-tu? » Y parviendrai-je? Avec bien de la peine.
— Alors ne vous mariez pas!

— Le célibataire, on le blâme;
On le trompe, on s'en moque, on critique ses goûts;
Et beaucoup cependant ont une bien belle âme!
— Eh! mon enfant, mariez-vous! »

Ici je répliquai bien vite :
« Grand merci du conseil... car je craignais tout bas
D'entendre encor ces mots, terminant ma visite :
« — Alors ne vous mariez pas! »

M. TRÉCOURT.

LA FERME DU MAJORAT

HISTOIRE DU DERNIER SIÉGE DE VERDUN

(Voir p. 11, 26, 50, 66, 82, 104, 123, 133, 147, 164, 179, 203, 212, 235, 244, 265, 274, 290 et 306.)

—

XXV

Sept ans après les événements historiques qui viennent d'être racontés, un homme se présenta timidement à la porte de la ferme du Majorat. Il n'avait que trente-cinq ou trente-six ans et paraissait beaucoup plus âgé. Ses traits maigres et pour ainsi dire effacés annonçaient par leur expression à la fois craintive, fausse, méfiante et obséquieuse, un de ces individus qui, impropres à un travail suivi, cherchent vainement fortune dans tous les pays et dans tous les métiers. Son sourire était pourtant très-accentué et d'une apparente bonhomie, mais on y devinait une amertume profonde et une ruse toujours en éveil s'abritant derrière de caressantes grimaces. Quant à ses manières, elles semblaient polies et insinuantes, comme celles d'un homme qui a besoin de tout le monde et ménage tout le monde.

Son costume — chapeau de paille noire, pantalon de couleur sombre et paletot marron strictement boutonné — était loin de révéler une situation

de fortune florissante. Le visiteur y jeta cependant un coup d'œil de satisfaction, comme si sa façon de le porter l'eût rajeuni ou peut-être parce que les illusions de la vanité l'embellissaient à ses yeux.

— Axel Lipp! s'écria une voix.

— Bien flatté que vous me reconnaissiez, monsieur Anselme Daché, répondit le Prussien en multipliant ses salutations. Je viens vous demander la faveur d'un moment d'entretien.

Le fermier se redressa.

— Je ne vois pas à quoi cela pourra vous servir, répliqua-t-il. Mais je n'ai jamais refusé un moment d'entretien à personne, et je suis trop vieux pour changer mes habitudes.

L'accueil n'était pas encourageant, mais l'ancien sergent parut le trouver très-cordial et s'avança en ébauchant son plus gracieux sourire.

Si Axel Lipp n'était pas changé à son avantage, il n'en était pas de même de la ferme du Majorat, où le temps avait effacé les traces sanglantes de la guerre.

Partout régnaient l'activité et l'abondance.

Devenue une grande et belle personne, Marjorie avait pris en mains le gouvernement intérieur et s'en acquittait à merveille.

Robert aidait son père dans les travaux des champs et lui épargnait les plus longs, les plus fatigants.

Tous les dimanches, la bonne M[lle] Daché quittait les douceurs de sa tranquillité de Verdun et la contemplation de sa pendule Louis XIV pour venir passer la journée à la ferme.

Les servantes allaient et venaient, affairées et joyeuses; les valets chantaient au loin en conduisant les chevaux des charrues; les étables étaient pleines, la basse-cour retentissait de mille cris, et les hirondelles, amies des séjours paisibles et heureux, suspendaient de nouveau leurs nids sous le rebord du toit des bâtiments.

Connaissant parfaitement la ferme, Axel Lipp se dirigea tout naturellement vers la grande salle.

Du doigt, Anselme Daché lui toucha le bras.

— N'entrez pas là, dit le fermier. Ma mère, et vous savez dans quelles circonstances, y est morte de faim. Votre présence offenserait sa mémoire.

Axel Lipp ne répliqua pas et rebroussa chemin.

— Pas par là, reprit le fermier en l'empêchant de pénétrer dans une autre partie des bâtiments; vous y rencontreriez mon fils Robert et ma fille Marjorie, qui n'auraient pas grand plaisir à vous voir.

Axel Lipp fit semblant de ne pas entendre et suivit Anselme Daché, qui le conduisit lentement au jardin.

Alors l'ancien sous-officier prussien expliqua qu'il avait gardé le meilleur souvenir de la ferme du Majorat, et qu'il se présentait avec confiance pour y obtenir de l'occupation. La nation allemande, dit-il, était redevenue l'amie de la nation française, et il n'existait plus de motifs pour que les excellentes relations d'autrefois ne fussent pas reprises. D'ailleurs on le connaissait. Familier avec l'exploitation de la ferme, où il avait servi pendant de longues années avant la guerre fatale qui l'avait tant affligé, il était au courant de tout et dès le premier jour il serait à même de rendre de grands services. Il ajouta qu'on pourrait renvoyer deux domestiques et qu'il les remplacerait avantageusement à lui tout seul. Et que demandait-il pour cela? Rien! Le logement et la nourriture seulement, s'en rapportant à M. Daché pour le reste.

A un certain moment, Axel Lipp s'arrêta dans sa marche et dans son petit discours. Il venait d'apercevoir la place où le fermier avait naguère caché son argent, et cette place avait été laissée intentionnellement telle qu'elle s'était trouvée après le pillage. Le fermier avait voulu perpétuer ce souvenir. Il prit par le bras Axel Lipp qui reculait instinctivement, et, l'entraînant jusqu'au bord du trou, il lui lança ce mot:

— Voleur!

Le Prussien tressaillit, mais se remit bien vite.

— Ce sont les petits bénéfices de la guerre, répliqua-t-il avec volubilité. D'ailleurs toute votre fortune n'était pas là. Il n'y avait que quatorze mille francs, c'est-à-dire vos économies d'une année, votre argent comptant qu'il m'a fallu partager avec les hommes qui m'ont aidé.

— Vous auriez préféré toute ma fortune, dit froidement le fermier.

Mais l'ancien valet, enflammé par une inspiration que lui dictait l'hypocrisie la plus astucieuse, ne répondit pas à ce propos et s'écria avec chaleur:

— Et qui vous dit, monsieur Daché, que cette abominable action, plus excusable toutefois en temps de guerre, ne me consume pas de remords? Qui vous dit que ce n'est pas pour cela que je viens? Oui, monsieur Daché, c'est pour réparer ma faute que je vous supplie de me prendre à votre service. Je vous abandonnerai tous mes gages, tous, et je pourrai peut-être ainsi vous restituer peu à peu...

— Je vous tiens quitte, interrompit le fermier.

Et il fit quelques pas vers la principale allée du jardin, comme pour reconduire le visiteur.

— Mon bon monsieur Daché, reprit Axel en le rejoignant, il n'est pas possible que vous me refusiez. Oubliez-vous donc que je vous ai fait évader, vous et votre fils, d'entre les mains des Prussiens?

— L'avez-vous fait de bon cœur, Axel Lipp? Toutes les prières de ma fille Marjorie ont été vaines. Il a fallu une circonstance qui vous a fait craindre d'être puni comme espion pour vous décider à agir. Je ne vous dois donc pas de reconnaissance, et, si je vous en devais, je la traduirais autrement qu'en vous reprenant chez moi.

Axel Lipp regarda le fermier et commença à désespérer du succès de sa tentative.

— Que vais-je devenir? murmura-t-il.

Et son accent annonça une si pénible détresse que le fermier en eut presque pitié.

— Il y a toujours de la ressource pour un homme de votre âge, Axel Lipp, lui dit-il. Pourquoi ne restez-vous pas dans votre pays?

— Oh! la Prusse!...

— Elle doit être riche, grâce à nos milliards.

— Riche!... Vous n'avez donc pas su que dernièrement encore elle a essayé d'emprunter quelques millions de thalers et n'a pas pu trouver de souscripteurs? Riche... une nation sans agriculture et sans industrie!...

— L'industrie et l'agriculture exigent de constants efforts. La Providence donne à l'Europe une grande leçon, en lui montrant un peuple voué uniquement à la guerre et rongé aujourd'hui par la misère à côté de ses canons chargés.

— Ah! si vous saviez, monsieur Daché!...

— Je ne veux rien savoir, Axel. Je vous dirai même que la critique de votre pays est choquante dans votre bouche.

— Mais je ne puis y vivre!

— Eh bien! vivez où vous pourrez. Mais il n'y a plus place pour vous ni chez moi ni chez personne en France.

— C'est votre dernier mot?

Le fermier ne répondit pas, et comme ils étaient revenus tous deux à la grande porte charretière, il l'ouvrit et fit un léger signe de tête pour montrer que la conversation était finie et saluer le visiteur.

Axel Lipp franchit le seuil à moitié, puis, se retournant brusquement :

— Vous vous en repentirez, père Daché, dit-il avec son éternel sourire, qui n'était plus qu'une grimace haineuse. Vous refusez de m'accueillir en ami, tremblez de me revoir en ennemi. Oh! nous avons bien réfléchi depuis sept ans; nous ne cherchons plus qu'un prétexte pour achever l'œuvre à peine commencée, et tarir à notre profit dans toutes ses sources cette richesse dont vous êtes si orgueilleux. Quant à votre ferme...

— Vous vous montrez enfin tel que vous êtes, Axel Lipp, interrompit froidement Anselme Daché en le poussant dehors. Soit! revenez en ennemis, vous et les vôtres, puisque vous êtes insatiables et n'avez pas su discerner les multiples causes de votre triomphe, lesquelles n'existeront pas toujours, s'il plaît à Dieu. Revenez, et nous tâcherons de vous recevoir selon vos mérites. Mais ne vous présentez plus en France comme amis, Axel Lipp. Cela n'est plus possible, pour bien longtemps du moins, et, pour ma part, je sais trop ce qu'il en coûte.

Puis il ferma sa porte et revint auprès de ses enfants.

— O mon Dieu! pensa-t-il, épargnez-leur désormais les calamités de la guerre!

Et il est bien permis à Anselme Daché, ainsi qu'aux vaillantes populations de la Lorraine, d'exprimer ce vœu. On vient de voir par l'histoire du siége de Verdun combien ces populations ont déployé d'énergie, de patience, de résignation à tous les sacrifices, de dignité dans le malheur. Ce sont là des vertus qui permettent de souhaiter la paix, car elles sont garantes de la conduite qui serait suivie en cas de guerre.

On peut ajouter aussi, comme conclusion à ce récit, que la fermeté de la France tout entière, son courage à se relever par le travail à travers toutes les vicissitudes politiques, sa fière attitude au milieu des désastres qui la terrassaient, lui ont conquis les sympathies de l'Europe et lui donnent le droit d'augurer favorablement de ses destinées futures.

Hippolyte Audeval.

FIN.

A COTÉ DE NOUS

LE BARON NEMROD

Le baron Nemrod est de tous les pays; chaque province possède assurément le sien; ce type se reconnaît au premier coup d'œil.

Le grand chasseur est maigre, vert, alerte. Passionné pour le royal sport, il est indifférent à tout le reste. Il ne s'est point marié. Ses chiens courants, ses chiens d'arrêt, ses bassets, son fouet et son fusil lui tiennent lieu de la femme et des enfants qu'il n'a pas, qu'il ne veut pas avoir : ce qu'il économise sur les affections de famille, il le prodigue à ces objets d'une tendre préférence. Ce n'est pas du goût qu'il a pour la chasse, c'est une fureur.

Celui que je vous présente se lève avant le jour et court éveiller son garde aux jambes de coq, car elles n'ont pas de mollets; aux jambes de cerf, car elles sont agiles et infatigables. *Queue-de-Renard* est le sobriquet qu'on lui donne, sa casquette étant décorée de la fourrure de cet animal ou de quelque autre fauve. Il a du renard aussi ce flair qui conduit aux passages du gibier dans les bons endroits. En conséquence, il jouit de l'estime et de l'amitié du maître.

Le garde et le baron sont donc inséparables, étroitement liés par leur commune passion : émules devenant parfois des rivaux dans le fort de l'action.

A peu près aussi lettrés l'un que l'autre, je crois qu'ils ne lisent guère que des restes de journaux, à demi brûlés, ayant servi de bourres à leurs fusils.

Doués de deux estomacs qui peuvent attendre et même oublier l'heure du repas, souvent nos chasseurs n'ont déjeuné que d'un œuf dur fourré le matin dans leur poche, à la hâte. Assis dans un sillon ou couchés sous un chêne, ils ont rompu leur jeûne

à la façon des laboureurs; mangeant un morceau sur le pouce; et si la soif les tourmente, le poiré du moulin, le cidre de la ferme sise sur leur chemin, leur a paru nectar des dieux.

Mais le soir venu, ah! qu'ils se dédommagent avec usure de leur abstinence volontairement prolongée! Ces robustes natures s'accommodent de certains excès de table sans en souffrir, comme ils avaient supporté la faim sans y penser. Quant à leurs libations fraternelles... laissons tomber le rideau sur les soirées du baron et de son familier, car ils y fêtent un peu trop la bouteille.

La coquetterie dans leur costume n'est pas le défaut des nemrods. Le mien n'est heureux que dans ses vieilles vestes en velours fané, à côtes, dont la coupe est aisée, les entournures faciles. Il les aime surtout quand la pluie, le vent, le soleil, la poussière en ont fait un vêtement sans nom comme sans couleur. Mais solide est l'étoffe; elle a reçu sans trop s'érailler les caresses des ronces et la piqûre des épines... La haie qu'on franchit au passage n'a plus de prise sur cette veste invulnérable, tant de fois mise à l'épreuve.

Quand enfin il se faut séparer de cet habit, fidèle compagnon de mainte et mainte partie de chasse, ne croyez pas qu'un nemrod lui dise jamais un éternel adieu; il se ménage la joie de le revoir longtemps encore sur le dos de son garde dont les épaules se carrent complaisamment dans ce vêtement de rebut; et celui-ci conserve si bien la forme qu'il a reçue du premier occupant, qu'en voyant passer l'héritier de cette défroque vous jureriez que c'est M. le baron en personne.

De fait, ces deux hommes se ressemblent au physique comme au moral; ils ont des aspirations analogues et ont pris, au service l'un de l'autre, beaucoup des mêmes habitudes. Le garde dit : *Nos bois, nos chiens, notre domaines*. Le maître répète après lui : *J'avions, j'étions;* il pourrait ajouter : *Je sons si heureux ensemble!*

Il en est des casquettes fantastiques du baron comme de ses vestes. Ces casquettes sont à œillères, ornées d'abat-jour devant, derrière, sur la nuque, sur les côtés; le tout en loutre l'hiver, en crin l'été. Quelquefois ces couvre-chef sont en paille, non point à la Colin, ni à la mode des jardiniers, mais faits de sparteries originales, aux fonds élevés en formes de casques ou de dômes. Devenues vieilles, ces toques respectables reviennent au garde et lui refont une tête de baron, dont il avait déjà les épaules.

Quant aux chaussures de ces deux grands marcheurs, ce sont des semelles de même famille, destinées à des pieds jumeaux. Elles sont larges, épaisses, carrées du bout, sans talons, mais garnies de bons gros clous et complétées par deux paires de guêtres en cuir, pareilles, bouclées avec des courroies, boutonnées le long de la jambe et montant au genou. La culotte est ample et prise dans la guêtre : de vrais *houssiaux*.

A voir ces braves se livrer sans relâche à leur passe-temps favori, vous vous dites qu'il y a du *braconnier* en eux; que si le baron n'était pas le riche propriétaire de terres et de guérets sur lesquels il peut, en tout bien tout honneur, abattre en une matinée chevreuils, lièvres, lapins, perdreaux; — que si Queue-de-Renard n'était pas un garde bien payé, bien choyé; — au lieu des honnêtes gens que nous avons sous les yeux en ce moment, sans doute ils auraient eu, l'un et l'autre, plus d'un compte à régler avec la justice pour délits de chasse, méfaits, bris de clôture, panotage... que sais-je?... Peut-être seraient-ils aux galères à l'heure qu'il est.

Au lieu de cela, ils y envoient les autres, autant que faire se peut, ceux qui, la nuit, tendent des piéges et des filets, escaladent les murs, franchissent les sauts de loup. Le baron est sans quartier, sans merci, pour ce qui nuit à sa chasse et détruit son gibier. Il verbalise, poursuit, fait procès sur procès, obtient des condamnations, empoche les amendes, ne remettant jamais la peine au pauvre monde, enfin gardant lui-même sa terre strictement, brutalement, et prêt, — cela se dit du moins dans le pays, — prêt à faire feu sur tout maraudeur surpris sur ses propriétés.

A cela près, bon vivant, ses ouciant peu d'être craint, détesté, haï, calomnié. Que lui importe, pourvu qu'il tue ses lièvres lui-même et qu'il grossisse chaque jour la liste des pièces tombées sous ses coups, heureux de tirer mieux et d'en rapporter plus que son compagnon Queue-de-Renard!

Bien qu'il ait passé la soixantaine, il se tient droit, est resté intrépide marcheur et adore le jeu de paume, qu'il a remis à la mode dans sa province. Toutefois, son fort, c'est le perdreau, cuit ou cru, au bout de son fusil comme à la pointe de sa fourchette, le découpant aussi prestement qu'il l'a fait tomber. Après le coucher du soleil, devenu gros mangeur, il boit sec et le souper se prolonge. Le jeu succède au repas; il est joueur et poursuit les atouts : c'est encore la chasse! Telle est en trois actes la vie du baron.

C'est ainsi que chassant, jouant et buvant, peu fait d'ailleurs pour donner dans l'œil des héritières, il reste vieux garçon et ne paraît pas redouter les atteintes de l'âge ou de la maladie. « Que ferait ma femme au logis, quand je cours la campagne? De son côté, que ferait-elle de moi quand je m'endors le soir entre une bouteille de médoc et ma pipe de tabac?...

« Des enfants? Aurais-je le temps de les fouetter? J'ai d'autres lièvres à courir... par ma foi! non, non, point de madame Nemrod! point de lisières!... Ne nous marions pas, Queue-de-Renard; ne nous laissons pas attacher par la patte, mon vieux! »

Et Queue-de-Renard est fort de cet avis, lui la

dame de compagnie du baron, tenant sa place entre la poire et le fromage, et ne dédaignant pas, lui non plus, le médoc.

Une fois, cependant, il fut question d'un mariage pour le baron Nemrod; une riche veuve était venue s'établir dans un château des environs. Sa terre comportait la plus belle chasse de la contrée, admirablement coupée de bouquets de bois, de landes ou de cultures. Le faisan s'y cachait sous le maïs, s'y gorgeait de sarrasin. Dans de vastes étangs, les biches, les chevreuils venaient au point du jour prendre des bains de pieds, se mirer, se rafraîchir. Ces eaux attiraient aussi, à certaines époques, des vols nombreux de canards ou d'oies sauvages, et, toujours, sur leurs rives, les blancs hérons piqués sur leurs pattes en échasses y demeuraient en faction nuit et jour. Les buses tournoyaient pesamment au-dessus des ondes, les émouchets y jetaient, par leurs cris aigus, la terreur dans des familles d'innocents ramiers.

Quel Éden pour un amateur de la chasse! Quelle tentation pour le baron! La seule idée du bonheur attaché à la possession de telles choses lui faisait tourner la tête. Il devint amoureux de la terre de sa voisine, et Queue-de-Renard, devenu d'un coup le messager de ses tendres sentiments (pour les buses et les oies sauvages!), s'acheminait un beau matin vers le château des Étangs. Il était porteur d'une lettre de déclaration dont le post-scriptum n'était ni plus ni moins qu'une respectueuse, mais pressante demande en mariage.

Qui l'eût cru, et que ne peut le charme de la nouveauté?... La dame de Paris, blasée sans doute sur la vie fade et insipide du monde élégant, se trouvait fascinée par ce qu'elle appelait l'originalité de la province et surtout par les beautés du paysage. Elle passait sa vie à se promener sous les vieux arbres de sa forêt avec son homme d'affaires, lui calculant, elle admirant. Mais les soirées étaient un peu bien longues.

L'idée d'épouser un sportsman lui sourit sur-le-champ; elle irait avec lui à l'affût, ou chasserait à courre à ses côtés. Ils monteraient à cheval, on inviterait de la compagnie, elle aurait au château des comédies de société. Sa tête était partie sur les ailes de ces beaux rêves, comme celle du baron sur la piste des oiseaux d'eau; et tous deux, sous le charme de leurs illusions personnelles, se composaient une vie commune, en n'écoutant que leur égoïsme particulier.

Le mariage fut décidé en un clin d'œil; tout allait à souhait pour chacun des fiancés, et l'on avait déjà passé promesse par-devant notaire. Les lacs, les bruyères, le sarrasin étaient, bien entendu, couchés sur le contrat, voire même les cerfs qui erraient alentour.

Les cerfs! Pourquoi faut-il que ces charmants animaux aient été justement une cause de rupture entre la Parisienne et son prétendu? Par quelle fatalité les ardeurs d'une partie de chasse, et la longueur du repas qui en fut la suite, ont-elles empêché le baron d'épouser une Diane chasseresse?

Le secret n'en sera pas long à dévoiler. Un jour avait été fixé, un lieu de rendez-vous choisi pour cette réunion. Deux cerfs lancés, nombre de chasseurs, une meute renommée (celle du baron), des amazones hardies et de nonchalantes châtelaines couchées sur les coussins de leur calèche faisaient partie du programme. La fête cynégétique se terminait par un grandissime repas chez la future baronne, dans sa résidence des Étangs. Un menu allait être placé devant chacun des convives (écrit sur vélin, agrémenté de fines arabesques), portant la signature de Chevet, — les mets aussi.

Je ne m'étendrai pas sur les péripéties de cette journée, sur le son du cor, la vaillance des chiens, les larmes du cerf aux abois, le grand couteau de l'exécuteur, la curée; sur toutes ces horreurs d'un magnifique hallali. Non : chasseurs et chasseresses sont de retour et secouent leur poussière. Les hommes passent leur habit et leur gilet en cœur, les femmes leurs robes à queue; elles ornent leurs cheveux de fleurs naturelles; tout embaume dans la jolie salle à manger où nous entrons avec les convives; le parfum du jasmin et de l'héliotrope en a chassé celui des truffes et du melon.

On était donc à table; un seul des invités manquait à l'appel, c'était le prétendu. Emporté par son ardeur habituelle, il avait dépassé la chasse, et, rentré le dernier, la nécessité d'une grande toilette l'avait mis en retard. Son entrée, aussi gauche que bruyante, dans la salle du festin, commença à indisposer contre lui l'hôtesse, accoutumée aux excuses discrètes des gens du monde. Ce fut bien pis, à la fin de la soirée, lorsque dans ses salons, où l'élite du voisinage improvisait un bal agréable et joyeux, on vit le baron revenir de la salle à manger, où il avait prolongé l'heure du souper jusqu'à minuit... Ma plume voudrait laisser deviner le reste...

Comment va-t-elle s'y prendre, cette plume délicate, pour initier vos jeunes oreilles à un mot qu'elles ne connaissent guère..... Et pourtant il le faut..... Le baron était *gris!* Non pas un petit peu gris, mais absolument gris; de ce gris qui chancelle et balbutie, qui veut chanter et ne peut même pas parler; enfin de ce gris qui regarde les gens sans les voiret s'efforce de dire aux passants : *Je suis un honnête homme!*

Ai-je besoin d'ajouter qu'à la suite de cette scène le mariage fut bel et bien rompu? Peu s'en fallut que la nouvelle châtelaine, dans son dépit, ne vendît les Étangs et ne désertât la province. Elle y demeura pourtant; elle fit bien et ne manqua pas d'autres

prétendants, moins grands chasseurs peut-être, mais plus sobres et plus dignes d'elle.

Tous les nemrods n'ont pas de telles mésaventures; j'en connais de fort bien élevés. Aussi nous laisserons celui-ci à ses affaires, ou plutôt à la seule affaire de sa vie. Ne le troublons donc pas, pourvu que ses coups de fusil ne s'entendent point dans notre retraite, pourvu qu'il préfère à notre société celle de son compagnon Queue-de-Renard, pourvu qu'il ne prenne point place à notre table et qu'il ne fasse pas honneur à notre cave.

Mme DE MAUCHAMPS.

CHRONIQUE

—

Nous vivons décidément à une époque passablement étrange, et il nous est donné de voir des choses bizarres quand nous regardons la société par ses infiniment petits côtés aussi bien que lorsque nous la contemplons par les grands.

On nous dit qu'il n'y a plus de philosophes pratiques en ce bas monde, et voilà que nous rencontrons dans un simple garçon d'écurie un philosophe qui rendrait des points au désintéressement de Diogène lui-même.

Ce brave garçon, qui s'appelle Auguste Pothier, soigne les chevaux d'un aubergiste ou loueur de voitures d'Orléans. Tout en étrillant ses bêtes ou en criblant leur avoine, Auguste Pothier apprend un beau matin qu'il vient d'hériter de quatre-vingt mille francs; héritage légitime si jamais il en fut, car il lui vient en droite ligne de sa propre mère.

Après avoir pleuré la défunte comme il sied à un bon fils, Auguste Pothier se gratte le front en homme qui a pris une résolution : il allume tranquillement sa pipe et il se remet à soigner ses bêtes, sans plus songer à son héritage.

Le notaire l'avertit, l'invite à venir toucher son patrimoine bien liquidé, Auguste Pothier fait la sourde oreille; le notaire devient plus pressant; le garçon d'écurie manie l'étrille plus vigoureusement que jamais, sans autre souci de l'héritage maternel; enfin le tabellion envoie les fonds à la Caisse des dépôts et consignations, et c'est le procureur de la République qui avertit Pothier d'avoir à se servir lui-même, entre deux picotins pour ses bêtes, l'avoine pécuniaire qui lui est échue.

Plus indifférent que jamais, Pothier ne daigne pas se rendre à l'appel du magistrat; alors arrivent les sommations, les assignations, les condamnations, la procédure enfin avec tout son cortége d'amendes. Eh bien! rien n'y fait. Auguste Pothier se laissera plutôt mettre en prison que d'entrer en possession de ses quatre mille livres de rente!

Franchement, que vous semble de ce garçon? Est-ce un sage à la façon du savetier de La Fontaine; un sage qui craint que les écus ne lui enlèvent ses *chansons et son somme?* Mais, dans ce cas, il n'est pas besoin de se mettre sur les bras des assignations et des procès : il suffirait à Auguste Pothier de prendre les quatre-vingt mille francs et de les distribuer à n'importe qui, par exemple à ses compagnons d'écurie, qui certainement se montreraient sensibles à cette attention délicate.

Hélas! trois fois hélas! qui sait comment notre époque réaliste, positive et mesquine jugera le désintéressement d'Auguste Pothier? Un homme qui refuse quatre-vingt mille francs, mais certainement cet homme-là ne jouit pas de son bon sens! cet homme-là est un cerveau fêlé, toqué, détraqué; enfermons-le dans une maison de fous : c'est le plus sûr!

Je n'affirmerais pas que tel sera le résultat des nobles refus d'Auguste Pothier; pourtant, dans son intérêt même, si j'avais un conseil à lui donner, je l'inviterais à réfléchir : les héritages de quatre-vingt mille francs ne sont point à dédaigner, et les médecins aliénistes ont quelquefois des idées si drôles!...

De garçon d'écurie qu'on refuse de devenir rentier, c'est bizarre; mais que d'une haute position sociale on devienne portier, qu'après avoir porté des cordons au cou on en vienne à tirer le cordon d'une loge, c'est encore plus singulier. Tel est le cas pourtant d'un honnête concierge qu'on a enterré ces jours derniers.

Karl-Frédéric Ungberg, le concierge en question, avait été jadis, en Suède, son pays natal, un haut fonctionnaire sous le règne du roi Charles-Jean. Il avait rempli les emplois les plus importants, notamment celui de sous-gouverneur de Stockholm ; il était très-légitimement possesseur du collier de commandeur de l'ordre des Séraphins et de l'ordre de l'Étoile polaire.

Par quelle série de vicissitudes Karl-Frédéric Ungberg était-il tombé à cette infime position? Je ne pourrais les énumérer toutes; ce que je sais seulement, c'est que la première de ses infortunes résulta d'un acte de dignité morale, de haute et noble indépendance. Frédéric Ungberg, né protestant, voulait épouser une femme catholique et il s'était fait catholique lui-même. D'après les lois suédoises de cette époque, c'était là une abjuration qui devait entraîner l'exil : quelques années, plus tôt elle eût été punie de la peine de mort.

Mais la résolution de Frédéric Ungberg était bien prise : il préférait sa foi religieuse et conjugale aux honneurs et aux fonctions dont il était revêtu; il s'expatria; il vint en France.

Depuis lors, que se passa-t-il? Je l'ignore : tout ce que je puis vous dire, c'est que Frédéric Ungberg, devenu pauvre, n'ayant plus la force de faire aucun travail exigeant la vigueur de l'esprit ou du corps, demanda et obtint une place de concierge.

Je l'avoue, l'histoire de ce brave homme me touche ; et, par certains côtés, je l'admire. Sont-ils bien nômbreux, en notre temps, les hommes qui, pour être fidèles à leurs convictions de conscience, renoncent à tout ; qui, enfin, tombés dans la misère, préfèrent le plus infime des labeurs à l'aumône officielle qu'on ne leur refuserait pas.

Va, pauvre Frédéric Ungberg, tu m'auras réconcilié avec une classe d'hommes que j'ai trop longtemps méconnue et souvent trop raillée. Désormais je ne regarderai plus le concierge sans avoir des velléités de l'appeler : « Excellence. » Et si je rencontre son épouse en train de frotter le palier, je serai tenté, en passant devant elle, de lui dire : « Pardon, Votre Grâce ! »

La nécrologie de la semaine dernière a enregistré la mort de M. Blanc, le célèbre directeur des jeux de Hombourg et de Monaco.

Le pauvre homme laisse une fortune évaluée à 88 millions, sur laquelle il a eu du moins l'esprit et le cœur de laisser un million à l'église Saint-Roch, sa paroisse, sans parler d'autres legs à l'Hôtel-Dieu et à divers établissements de bienfaisance.

A cette occasion, on a rappelé bon nombre d'anecdotes sur les jeux et sur les joueurs ; en voici une qui aura peut-être son utilité par ce temps de vacances.

Dans une ville d'eaux, un tout jeune homme, pas même émancipé du collége, s'assied à une table de trente-et-un, risque vingt-cinq louis et perd le coup. Immédiatement un employé vient lui frapper sur l'épaule :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes trop jeune pour jouer; retirez-vous.

— Mais, réplique le pauvre garçon , j'étais plus jeune tout à l'heure quand j'ai perdu vingt-cinq louis ; je dois être présentement assez vieux pour les rattraper.

L'administration n'admit pas ce raisonnement, et le joueur trop précoce dut quitter la salle... Avis à messieurs les lycéens qui s'imaginent que jouer vingt-cinq louis ne tire pas plus à conséquence que de jouer vingt-cinq billes dans la cour de récréation !

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Vie de la révérende mère Thérèse de Saint-Augustin, madame Louise de France, fille de Louis XV, religieuse carmélite; par une RELIGIEUSE DE SA COMMUNAUTÉ, rétablie à Paris en 1807, et transférée à Autun en 1838. 2 vol. in-12, avec portrait. Prix. 6 fr.

Une Femme forte, la comtesse Adelstan. — Étude biographique et morale par le P. É. MARQUIGNY, de la Compagnie de Jésus. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12. 2 fr.

La Théologie de saint Thomas, ou Exposition de la *Somme théologique* en français, par l'abbé GEORGES MALÉ, du clergé de Paris. Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 2 vol. in-8. 8 fr.

Il serait superflu de faire aujourd'hui l'éloge de la *Somme théologique* de saint Thomas. L'autorité dont elle a toujours joui dans les universités catholiques, les suffrages de six siècles, prouvent assez la valeur de cet ouvrage.

Saint Thomas d'Aquin à l'âge de quarante et un ans, entreprit d'écrire un livre où il résumerait toutes les connaissances que l'expérience et la méditation lui avaient acquises. Le plan qu'il se propose dans la *Somme* n'est autre, dans sa simplicité et sa grandeur, que celui de l'univers. Son regard s'élève d'abord à Dieu ; éclairé des lumières de la raison et de la foi, il contemple et la substance divine et la trinité des personnes. Il montre ensuite le mouvement d'expansion qui part de la Divinité et peuple les mondes : les créatures spirituelles, les créatures matérielles, l'homme, qui réunit à la fois l'esprit et la matière. Puis il montre le mouvement d'aspiration qui fait graviter tous les êtres vers leur principe, les lois qui les régissent, et enfin la voie tracée aux hommes par le Verbe incarné.

Famille (la) **sanctifiée,** ouvrage dédié aux mères chrétiennes, d'après le livre du R. P. Cordier, de la Compagnie de Jésus, *la Famille sainte;* par le R. P. Xavier Pailloux, de la même Compagnie. 2 beaux vol. in-12 sur papier glacé et satiné. 4 fr.

Gloires (les) **de sainte Anne d'Auray**, son culte, son histoire, son couronnement; par M. l'abbé E. BERNARD, docteur ès lettres, chapelain de Sainte-Geneviève, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-18. 1 fr.

Vie du R. P. Armand de Ponlevoy, de la Comp. de Jésus; par le P. ALEXANDRE DE GABRIAC, de la même Compagnie. 1 vol. in-12. Prix. 4 fr.
Franco par la poste. 4 fr. 60

Histoire de saint Paulin de Nole, par l'abbé LAGRANGE, vicaire-général d'Orléans. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
Franco par la poste. 8 fr. 50

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



N° 22. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 1er Septembre 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Le prince de Galles.

LE PRINCE DE GALLES

A SON RETOUR DES INDES (1876).

L'heureuse physionomie du prince héritier de la couronne d'Angleterre est belle, ouverte et bien anglaise. Elle semble justifier le sentiment général de sympathie qu'éprouvent les Anglais à son égard : il est aimé. Il a des goûts qui le rendent populaire ; il a les qualités et peut-être les défauts de sa nation. On se souvient des témoignages qui lui ont été donnés et de l'accueil qui lui a été fait à Londres au retour de son grand voyage des Indes, il n'y a pas beaucoup plus d'un an. C'est que chez ce peuple éminemment amateur de tous les genres de sport, le bruit des aventures périlleuses qu'avait affrontées le prince de Galles pendant son séjour dans ses vastes colonies l'avait devancé et produisait un grand effet dans sa patrie.

On y avait appris, par des correspondances particu-

lières et par les feuilles publiques, la part brillante prise par le royal sportsman à des chasses et à des exploits contre les bêtes féroces dont l'Inde est peuplée. Dans le Népaul, pendant une chasse aux éléphants sauvages, le prince lui-même et sa monture avaient été chassés, poursuivis et presque broyés par une troupe de ces animaux rendus furieux et acharnés après leur proie. Il n'avait échappé à la mort que grâce à son sang-froid et à sa dextérité.

Une autre fois, ayant tué de sa main un tigre, il l'avait fait écorcher pour en rapporter la belle peau rayée, comme un trophée de sa victoire.

On savait aussi qu'un jour, monté sur un éléphant et ayant perdu sa route au plus épais d'un jungle marécageux, tout à coup un tigre, s'élançant du milieu des roseaux, avait fondu sur le voyageur et que, sans son courage et sa bonne carabine, il eût infailliblement péri.

D'énormes autruches, capturées par l'habile et hardi chasseur, embarquées à Aden, excitaient aussi la curiosité générale.

Par une belle matinée d'avril, le vaisseau le *Sérapis* arrivait à huit heures du matin à Suez, ayant à son bord le prince royal, lequel était reçu par Ferdinand de Lesseps. Le grand-duc Alexis était aussi présent. La ville, en fête, offrit le soir en l'honneur du prince de Galles une grande représentation du ballet de l'*Africaine*. A Médine, un banquet lui fut offert en congratulation; enfin le 29 avril on signalait son passage à Gibraltar, tandis que l'Angleterre lui préparait une joyeuse bienvenue.

La reine, accompagnée de l'impératrice d'Allemagne, de tous les membres de la famille royale et de la princesse Charlotte de Prusse, reçut le prince de Galles au palais de Buckingham le jeudi, jour même de son retour. Puis un banquet magnifique lui fut offert à Guildhall.

Né le 9 novembre 1841, Albert-Édouard, fils aîné de la reine Victoria, a épousé le 10 mars 1863 la princesse Alexandra-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, fille de Christian, roi de Danemark.

M. de M.

LE GRAND VAINCU

—

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

(Voir p. 298, 313 et 322.)

—

VII

LE SECRET DE DAVID KERULAZ (*suite*).

— Je l'ai rencontrée par hasard un jour que j'étais allé au marché de Québec échanger mes peaux de castor contre de la poudre. Jusqu'alors, je crois que je n'avais jamais regardé un visage de femme... Enfin, que vous dirai-je, monsieur le marquis ?...

— Eh ! mon pauvre ami, dit Montcalm en souriant, ne rougis pas comme cela... Nous avons tous passé par là, et vraiment, si cette jeune fille est digne de toi, je ne puis que te féliciter de la décision que tu as prise. Elle se nomme ?

— Marthe Dervieux.

— Son père ?

— Un fermier des environs de Sillery, près de Québec.

— Bien... mais je ne vois pas quel obstacle...

— J'ai un frère, monsieur le marquis.

— Après ?

— Ce frère n'a jamais eu de goût pour la vie d'aventures que je menais. Mon pauvre Pierre est aussi frêle que je suis fort et vigoureux. J'ai essayé au commencement de l'emmener avec moi dans la prairie. Mais il n'a pu s'habituer à cette dure existence de chasseur. Il a reçu de l'instruction et sait mieux tenir une plume qu'un fusil. Il est entré dans les bureaux de l'intendant général.

— Ensuite ?

— Il y a dix jours, en arrivant chez le père Dervieux, je vis sa figure bouleversée. Marthe avait les yeux rouges. Assurément il était arrivé quelque malheur. Je restai un instant interdit, sans parler, les regardant tous deux.

« — Vous ne savez donc rien? me demanda le vieux fermier en relevant sur moi son regard fixe et sévère.

« — Rien, répliquai-je; que voulez-vous dire?

« — Votre frère...

« — Eh bien?

« — Il était à l'armée du lac Champlain avec M. Varin l'intendant?

« — Oui.

« — Il est revenu ce matin.

« — En vérité? Qu'est-ce que cela veut dire? Serait-il malade? dis-je avec anxiété, car l'expression du visage et de la voix du père Dervieux me remuait profondément.

« — Non, il n'est pas malade, il est... Vous savez que je connais le gardien de la prison de Québec ?

« — En effet, François Taboureau.

« — Eh bien ! c'est lui qui a reçu votre frère ce matin.

« — Mon frère en prison ! m'écriai-je en devenant pâle comme la mort; mais c'est impossible ! Qu'a-t-il fait, le malheureux? De quoi l'accuse-t-on?

« — D'un vol, » dit rudement le fermier.

« Et comme je restais anéanti sur le siége où je venais de me laisser tomber, Marthe, ma chère Marthe, s'approcha de moi, me prit la main et me dit de sa voix douce :



« — Ne vous désolez pas, David ; cette accusation n'est peut-être pas fondée. Il paraît que M. Varin, l'intendant, a trouvé une erreur dans les écritures de votre frère, mais cette erreur n'était peut-être qu'involontaire. Espérez que tout s'arrangera.

« — En attendant, reprit le père Dervieux en redressant sa haute taille, tant que votre frère sera en prison, David, tant que son innocence n'aura pas été démontrée, vous comprenez, n'est-ce pas, que vous ne pouvez épouser Marthe?... »

« Je me retirai sans dire un mot. Il me semblait que ma tête était vide ; il m'était impossible de rassembler deux idées. C'est à peine si j'entendis la douce voix de ma fiancée qui me répétait :

« — Ayez confiance, David, confiance et courage ! »

« Depuis quinze ans que je fais le métier de chasseur, je me suis trouvé souvent dans des situations bien terribles. J'ai vu la mort de près plus de vingt fois. J'ai été attaché par les Sioux au poteau de torture... Mais je vous jure, monsieur le marquis, que jamais je n'ai souffert comme à cette heure affreuse. Vous savez que je ne manque ni de courage ni d'audace. Eh bien ! je me sentais anéanti comme si j'avais reçu sur la tête un coup de massue. — Mon frère un voleur ! Le fils de Vincent Kerulaz en prison ! Il y avait de quoi devenir fou. Et ma pauvre Marthe que j'aimais tant !... qui, la veille encore, brodait son bonnet de mariage ! Et cette vie de calme, de repos, de bonheur que j'avais rêvée !... Tout cela perdu, perdu pour moi ! !

« Au bout d'une heure, je revins à moi. — Ce n'est pas le moment de pleurer comme une femme, me dis-je, il faut agir. Je courus à la prison de Québec. Le gardien, qui m'avait vu deux ou trois fois chez le père Dervieux, son ami, ne fit pas de difficulté pour m'introduire dans cet horrible endroit. Ce que j'éprouvai, moi habitué à la libre vie des prairies et des déserts immenses, en voyant ces grands murs, ces verrous, ces grillages, je ne vous le dirai pas. Il me semblait que j'étouffais là-dedans. Sans dire un mot, le gardien me conduisit devant une petite porte cadenassée et couverte de barreaux de fer. Il fit jouer les verrous et mit une grosse clef dans la serrure. Je ne vis d'abord rien dans la cellule où j'étais entré ; il y faisait tout noir. Mais j'entendis un cri douloureux qui me déchira l'âme et, en même temps, deux bras me serrèrent convulsivement le cou.

« — David ! David ! criait mon pauvre frère en se pressant contre moi, je suis innocent !... »

« Je regardai autour de moi, éperdu, terrifié... Des murs noirs et luisants d'humidité, un peu de paille et, tout en haut, une lucarne grillée à travers laquelle arrivait un faible rayon de lumière. Mon Dieu ! est-il possible que les hommes infligent à leurs pareils de semblables supplices ? Vrai, monsieur le marquis, j'aime mieux le poteau de torture des Indiens.

« — David, je suis innocent ! » répétait mon pauvre Pierre qui semblait chercher dans mes bras un refuge, une défense. Je l'écartai et, lui prenant les deux mains :

« — Écoute, lui dis-je, notre père était un honnête homme qui se serait fait tuer plutôt que de dérober un écu... notre mère était une sainte femme qui t'a appris à aimer Dieu et à craindre sa justice. Eh bien ! es-tu prêt à jurer sur l'âme de notre père et de notre mère que tu es innocent du crime dont on t'accuse ?

« — David, je te le jure ! s'écria mon frère.

« — Ah ! Dieu soit loué ! m'écriai-je, et, en même temps, il me sembla qu'un poids énorme était arraché de ma poitrine.

« — Je te crois, mon pauvre frère, je te crois, dis-je en l'embrassant. Mais il faut prouver ton innocence, il faut sortir d'ici... Voyons, cette preuve doit être facile à donner au juge qui t'interrogera ?... »

« Mais Pierre secoua tristement la tête. Il tomba assis sur un banc d'un air désespéré et, me faisant placer près de lui :

« — David, me dit-il, il y a des choses que tu ne peux pas comprendre... il y a des choses...

« — Achève, lui dis-je en voyant qu'il hésitait à parler, comme si un terrible secret l'eût étouffé.

« — David, reprit-il avec effort, sais-tu quelle est la somme que l'on m'accuse d'avoir volée ?

« — Non.

« — Vingt mille livres !... »

« Je le regardai stupéfait.

« — N'est-ce pas, dit-il avec un triste sourire, qu'il n'est guère vraisemblable qu'un pauvre diable comme moi ait cherché à s'approprier une pareille fortune ?

« — Évidemment, c'est absurde ; qu'aurais-tu fait de tout cet argent ?... Mais n'as-tu pas quelque soupçon, quelque indice qui puisse nous mettre sur la trace du vrai coupable?

« — J'ai plus qu'un soupçon, dit Pierre en baissant la voix. Ce voleur, je le connais.

« — Tu le connais et tu ne le dénonces pas ! Es-tu donc devenu fou, mon pauvre Pierre ?... Quel est cet homme? As-tu peur de lui ? Mais je suis là, moi, et tu sais qu'un homme ne pèse guère dans ma main... Dis-moi son nom, vite, que j'aille le répéter aux juges, afin qu'ils te rendent la liberté et qu'ils enferment l'autre à ta place... »

« Je m'étais déjà levé. Pierre me prit la main et me fit rasseoir à ses côtés. Puis le malheureux garçon regarda timidement autour de lui, comme s'il eût craint que ses paroles ne pussent traverser les murs épais de la prison. Enfin, se penchant à mon oreille :

« — David, dit-il, le coupable est si puissant, si haut placé, que, si je l'accuse, personne ne me croira.

« — Pierre, dis-je avec force, j'exige que tu me dises le nom de cet homme ! je me charge, moi, de le livrer à la justice, si puissant qu'il puisse être ! Et, en faisant cela, non-seulement je te sauverai, mon pauvre frère,

mais je remplirai encore mon devoir d'honnête homme. »

— Et ton frère t'a dit ce nom? demanda M. de Montcalm qui avait écouté ce récit avec attention.

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu as dénoncé le coupable à la justice?

— Je viens vous le dénoncer, mon général, car il est à votre camp, il est ici, près de vous, sa tente est à quelques pas de la vôtre.

Le marquis de Montcalm tressaillit.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, David? demanda-t-il. Et, en même temps, son clair regard s'assombrit.

—Mon général, s'écria le Chasseur de bisons, celui qui a volé les vingt mille livres à la caisse de l'armée, c'est M. Varin lui-même, l'adjoint de M. Bigot l'intendant!...

Et étendant son poing fermé du côté de la tente des intendants, qui s'élevait à quelque distance, il poursuivit :

— Vous les connaissez bien, ces misérables, monsieur le marquis! Vous savez que, pendant que la colonie souffre de la guerre et de la faim, ils vivent dans le jeu, dans les plaisirs! Ils volent le roi, ils volent vos troupes, ils volent vos alliés les Indiens!...

— David, parle plus bas, dit Montcalm.

Mais, emporté par la violence des sentiments qui débordaient de son âme honnête, le Chasseur de bisons ne put se contenir, et sa voix accusatrice retentit dans le silence de la nuit :

— Vous savez que ces intendants maudits laissent vos soldats sans pain, sans poudre, sans chaussures!... Vous savez qu'ils vous haïssent parce que chacune de vos victoires retarde la perte de la colonie, et maintenant qu'ils sont gorgés d'or ils voudraient voir notre pays aux Anglais, car alors l'impunité leur serait assurée et ils pourraient aller jouir en France du fruit de leurs vols... Vous savez tout cela, monsieur le marquis, et je suis sûr que vous aviez deviné, avant même que je l'eusse prononcé, le nom du misérable qui a forcé sa propre caisse et qui a fait arrêter mon frère comme coupable!

— David, reprit Montcalm qui avait peine à maîtriser son émotion, penses-tu à la gravité de l'accusation que tu portes contre cet homme? Je veux bien croire à l'innocence de ton frère, car il me semble impossible que le même sang puisse couler dans les veines d'un voleur et dans celles d'un brave et loyal garçon tel que toi... Mais, si ton frère est innocent, qui prouve que l'intendant soit coupable?

— Qui le prouve? dit David avec feu. Mais vous n'ignorez pas, monsieur le marquis, que les intendants jouent un jeu d'enfer : M. Bigot a perdu deux cent mille livres l'an dernier; son délégué peut bien avoir subi une perte de vingt mille livres. Ici on est loin de Québec, on n'a pas d'argent pour payer ni pour continuer son jeu. Qu'importe? la caisse de l'armée n'est-elle pas là? On y prend la somme dont on a besoin, on accuse un pauvre diable du vol que l'on a commis soi-même, et tout est dit!... Voilà pourquoi je suis venu vers vous, monsieur le marquis. Il est si facile d'écraser les pauvres gens quand ils n'ont personne pour les défendre! Mais vous êtes là, n'est-ce pas? vous ferez bonne et prompte justice, vous ne laisserez pas condamner un innocent... En remontant le Saint-Laurent, j'ai vu sur la rive, près de Sillery, ma pauvre Marthe qui m'envoyait un dernier adieu, et ses signes semblaient me dire encore :

« — Ayez confiance, David, courage et confiance! »

« Ah! monsieur le marquis, vous aurez pitié de ma pauvre Marthe et de moi!... »

Le marquis de Montcalm paraissait en proie à une vive agitation. Il marcha quelque temps, les bras croisés, le front pensif. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant le Chasseur de bisons :

— David, lui dit-il, tu connais l'audace et l'habileté de celui que tu accuses. Tant que tu n'auras pas contre lui des preuves bien positives, il est inutile d'agir et il serait peut-être dangereux de lui montrer qu'il est soupçonné. Aie un peu de patience. Vers la fin de ce mois, j'irai à Québec prendre le commandement de l'armée du Centre. Si tu m'apportes alors la preuve évidente du crime commis par Varin, je te promets mon appui le plus énergique pour sauver ton malheureux frère.

— Cette preuve, vous l'aurez, monsieur le marquis, je vous le jure.

— Je n'ai pas à te recommander d'être prudent, ajouta Montcalm. Tes amis les sauvages t'ont appris comment on suit une piste et comment on tend à son ennemi des piéges adroitement préparés...

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit le chasseur dont, pour la première fois, un sourire vint animer l'intelligente physionomie. Il faudra que Varin ait de bonnes dents s'il peut ronger les mailles du filet que je compte jeter sur lui!

VIII

L'INTENDANT VARIN.

Il était environ minuit lorsque le Chasseur de bisons sortit de la tente de M. de Montcalm.

La nuit était sombre; pas une étoile ne se montrait au ciel, où roulaient de gros nuages noirs.

Aucun bruit ne s'élevaitdu camp endormi; tous les feux étaient éteints.

Cependant, au milieu de cette obscurité, se détachait, sur un monticule voisin, un vaste cône de toile vivement éclairé.

— C'est la tente de l'intendant, fit David en suspendant tout d'un coup sa marche.

Il réfléchit un instant, puis, prenant une de ces déterminations hardies et soudaines qui lui étaient



habituelles, il se dirigea résolûment de ce côté.

— Il faut au moins, dit-il, que je voie sa figure, afin qu'à l'occasion je puisse le reconnaître.

Lorsqu'il fut plus près de la tente, il entendit un bruit de voix fort animé, mêlé au choc des verres. Un disque de lumière projeté sur la toile blanche y faisait une large auréole.

— Par mon saint patron! pensa David en entendant ce bruit et en voyant l'éclat de cette lumière, on dirait qu'ils ont peur que l'ennemi ne connaisse pas la position de l'armée!

— Qui va là ? demanda aussitôt une voix dans l'ombre.

— Diable ! se dit le Canadien, ces messieurs sont mieux gardés que M. de Montcalm lui-même !

Il s'arrêta.

— Je voudrais parler à M. Varin, l'intendant, répondit-il.

— A une pareille heure ?

— Sans doute.

— M. Varin est occupé; il ne peut pas vous recevoir.

— Même si on lui apportait de l'argent ? demanda David avec ironie.

— Hein ! que dites-vous ?

Et en même temps l'homme qui parlementait à distance s'étant rapproché, le Chasseur de bisons reconnut un de ces agents préposés aux vivres, désignés déjà à cette époque sous le pittoresque surnom de *Riz-Pain-Sel* et qui n'avaient de militaire que l'habit.

— Comment vous nommez-vous ? demanda l'agent; qui êtes-vous ? que voulez-vous à M. Varin à cette heure de la nuit ?

Pour toute réponse, le Chasseur de bisons prit l'homme par le collet de son habit, le souleva de terre, le posa un peu plus loin et, entr'ouvrant ensuite le vaste pan de toile qui fermait la tente, il entra sans cérémonie chez l'intendant.

David Kerulaz fut d'abord ébloui par le luxe éclatant qui régnait dans cette tente et formait un étrange contraste avec l'intérieur si simple et si austère du général en chef.

Un tapis de velours rouge à franges d'or recouvrait une table carrée autour de laquelle trois joueurs étaient assis. Un haut chandelier doré à six branches projetait son éclat lumineux sur les têtes soigneusement poudrées, les habits brodés et les boutons de pierreries de ces trois hommes, qui étaient M. Varin, subdélégué de l'intendant Bigot, Deschenaux, secrétaire de ce dernier, et un négociant nommé Perreault, associé de Cadet, le munitionnaire général de la colonie.

Il y avait sur cette table plusieurs tas d'or qui scintillaient. On y apercevait aussi deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de champagne, et des verres délicatement ciselés dont les feux des bougies faisaient briller les facettes.

En voyant un homme s'encadrer ainsi brusquement dans l'ouverture de la tente, Varin, qui faisait face, se leva soudain et, par un mouvement instinctif, posa sa large main sur l'or étalé devant lui.

Le fait est que l'apparition, à une heure aussi tardive, de cet homme vigoureux, aux vêtements sombres, au visage encadré d'une large barbe et dont la main robuste serrait le canon d'une carabine, n'était pas faite pour tranquilliser l'intendant.

— Sarrol ! cria ce dernier d'une voix légèrement étranglée, que fais-tu donc ? Comment nous gardes-tu ? Quel est cet homme que tu as laissé entrer ?

Mais Sarrol ne répondit pas, par la bonne raison que, son courage étant à peu près à la hauteur de celui de son maître, il avait été pris d'une belle peur à l'aspect du Canadien et qu'à peine échappé de la formidable étreinte de David il s'était répandu dans le camp en criant qu'on assassinait M. Varin.

Il est juste de dire que ses cris d'effroi n'avaient causé qu'une émotion médiocre. On rapporte même qu'un officier, réveillé en sursaut par les gémissements de l'agent aux vivres, s'était retourné philosophiquement sur son lit de camp et s'était rendormi en murmurant :

— Ce n'est pas la peine de nous déranger pour si peu...

Voyant que son appel restait sans réponse :

— Qui êtes-vous ? dit Varin en s'adressant directement au Chasseur de bisons.

— Que venez-vous tenter ici ? ajouta le négociant Perreault, qui, s'étant levé à son tour, crut devoir enfler sa voix afin d'effrayer cet importun qui pouvait être un voleur.

David Kerulaz fit trois pas et se rapprocha du groupe inquiet des joueurs :

— Eh mon Dieu ! messieurs, dit-il en restant tranquillement appuyé sur sa carabine, n'appelez pas au secours, je vous prie. J'aime à croire qu'il n'y a pas de voleurs ici, poursuivit-il de sa voix mordante en jetant sur les trois hommes un regard circulaire ; du moins, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en suis pas un. Je voudrais entretenir M. Varin d'une affaire très-importante, et c'est pour ce motif que j'ai pris la liberté de me présenter devant vous.

— Je suis M. Varin, dit l'intendant avec dignité ; que me voulez-vous ?

— Un mot en particulier, s'il vous plaît, monsieur l'intendant.

Varin hésita, regarda la carabine sur laquelle David était appuyé, puis ses deux compagnons, et enfin, faisant un grand effort de courage :

— Veuillez jouer un instant sans moi, messieurs, dit-il d'un ton dégagé, que j'en finisse avec cet homme. Maudit Sarrol ! murmura-t-il entre ses dents en se rapprochant du Chasseur de bisons.

M. Varin était un petit homme dont l'habit paré et

la perruque poudrée avaient peine à dissimuler l'air bas et commun. Des sourcils noirs et touffus surmontant de petits yeux actifs où brillait le feu de l'intelligence, un menton large, une bouche aux lèvres épaisses, deux grosses mains rouges sortant lourdement des dentelles et chargées de bagues trop étroites qui bleuissaient l'extrémité des doigts, une démarche ordinairement cauteleuse et rampante, mais qui se raidissait jusqu'à l'arrogance quand l'intendant se trouvait en présence d'un inférieur, tel était en quelques mots ce personnage, vivante incarnation des vices les plus sordides, véritable image du parvenu audacieusement cupide et insolent, être sans cœur, sans âme, sans entrailles, dont l'intelligence vive et remarquable ne poursuivait passionnément qu'un seul but, le gain.

— Voyons, en deux mots, qu'est-ce qui vous amène? Pourquoi avez-vous forcé l'entrée de ma tente ? dit l'intendant en adressant à David un regard qui voulait être hautain et sévère, mais qui avait le tort d'aller peu à peu se fixer d'un air assez piteux sur la carabine du chasseur canadien.

— En deux mots, je vais vous le dire, répondit David. Et d'abord il faut que vous sachiez qui je suis. Bien que vous soyez plus souvent à Québec ou à Montréal que dans les camps ou dans les bois, vous avez peut-être entendu parler d'un certain chasseur canadien, nommé David, que les Indiens ont surnommé....

— Le *Chasseur de bisons*, *Bras-de-Fer*, le *Tueur de panthères*, s'empressa de dire Varin... Oui, en effet, j'ai lu souvent dans la *Gazette de Québec* le récit de ses prodigieux exploits.

— La *Gazette de Québec* est bien bonne de s'occuper de moi.

— Quoi ! vous seriez ?..

— Oui, je suis le *Chasseur de bisons* en personne.

— Ah vraiment !.. Ah ! palsambleu, messieurs !..

Et, obéissant à un sentiment de parvenu sottement orgueilleux, il fit un mouvement pour montrer à ses deux amis cette curiosité de la prairie qui venait tomber ainsi à minuit dans sa tente.

— Laissez ces messieurs jouer tranquillement, monsieur l'intendant, dit David qui, pas plus que Jean d'Arramonde, n'aimait à passer sous le feu des lorgnons comme un animal étrange qu'un savant observe au microscope. Oui, vous connaissez bien les surnoms que les sauvages m'ont donnés, mais je parie que vous ignorez mon véritable nom.

— En effet.

— Je me nomme David Kerulaz, monsieur l'intendant.

— David Ker...

— Kerulaz, oui ; ce nom ne paraît pas vous être étranger, continua le Canadien à l'œil attentif duquel un léger soubresaut de l'intendant n'avait pu échapper.

Varin reprit promptement son assurance. Il joua avec le ruban de soie de son lorgnon et, toisant le chasseur d'un air devenu tout d'un coup fier et hautain, il demanda :

— Seriez-vous par hasard le parent...

— Je suis son frère, monsieur l'intendant, répliqua brusquement David.

Il fit un pas, plaça sa carabine devant lui, y appuya ses deux mains solides et regarda l'intendant bien en face.

Instinctivement, Varin recula un peu et glissa son regard sournois derrière lui.

Sans paraître remarquer ce prudent mouvement, David fit un violent effort sur lui-même afin d'éteindre le feu de ses yeux prêts à lancer des éclairs et d'étouffer le son de sa voix que la colère faisait sourdement gronder.

— Voyons, monsieur l'intendant, fit le rusé Canadien d'un ton de bonhomie bien joué, le pauvre garçon ne peut être coupable. Je le connais, je pourrais presque dire que je l'ai élevé ; il est faible, timide, mais de là à devenir criminel... Oh ! non, non, soyez-en sûr... Avez-vous des preuves bien certaines ? Ne pensez-vous pas que vous avez été peut-être un peu vite en le faisant arrêter ? Songez qu'il est capable d'en mourir de chagrin ! Il a l'âme si mal chevillée au corps !.. Voyons, vous en coûterait-il beaucoup de déclarer que les soupçons étaient mal fondés ?... Ne pourrait-on pas lui donner la clef des champs ?

L'intendant se laissa prendre à l'air humble et respectueux du Canadien :

— Voici, pensa-t-il, un homme dont nous aurons facilement raison.

Et il osa regarder en face la terrible carabine. Il eut même pour elle un regard presque dédaigneux.

— Sarrol ! appela-t-il de nouveau.

Cette fois, Sarrol entra.

Le commis aux vivres, n'entendant dans la tente aucun bruit suspect, avait, lui aussi, repris confiance.

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'il voyait un homme de mauvaise mine entrer chez son patron.

Il avança la tête dans l'entrebâillement de la tente. M. Varin s'approcha de lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

Sarrol disparut.

Alors, prenant une prise dont il laissa la moitié inonder son jabot de dentelles, l'intendant tourna lourdement sur ses talons, s'avança vers la table et les joueurs et parut ne pas plus s'occuper du Chasseur de bisons que s'il n'eût jamais existé.

Sans se déconcerter, David assujettit solidement sa carabine sur le tapis moelleux qui recouvrait le

sol; il croisa ses deux bras sur le bout du canon, appuya son menton sur ses poignets et attendit.

Au bout de dix minutes, Sarrol entra traînant une lourde caisse et portant sous son bras deux gros registres qu'il plaça près de l'intendant Varin.

— Venez ici, je vous prie, mon brave Tueur de panthères, dit alors ce dernier en faisant signe à David d'approcher.

David s'avança vers la table.

Le secrétaire Deschenaux et Perreault le négociant continuaient leur jeu avec ardeur et ne prêtaient aucune attention à la scène qui se passait près d'eux.

M. Varin se baissa, prit un des registres et l'ouvrit.

Le Chasseur de bisons jeta un regard curieux sur ces longues pages divisées en colonnes où les chiffres descendaient en files serrées.

Se sentant maintenant sur son terrain, l'intendant avait recouvré tout son audacieux aplomb.

Il froissait entre ses gros doigts les pages épaisses, les tournait rapidement, faisait miroiter aux yeux du chasseur ces chiffres innombrables, et, tout en maniant ce registre avec dextérité, il étourdissait le pauvre David de ses explications.

— Vous ne connaissez pas notre comptabilité; n'importe, vous allez saisir, disait-il de sa voix aigre et sans prendre le temps de respirer. Voici les livres de votre frère; ils étaient soigneusement tenus, en vérité... qui aurait pu soupçonner un pareil événement?... Tenez, ceci est le relevé de toutes les sommes encaissées pour le compte de l'armée depuis le 1er avril... Le 1er, il y avait en caisse 55,232 livres 8 deniers. Le 2, la caisse a reçu 25,000 livres en or; le 8, 30,000, moitié en or, moitié en billets; le 15, 10,000 livres; ainsi de suite, ainsi de suite... Où en sommes-nous? Ah! voici le point intéressant. Le 20, M. Deschenaux, ici présent, secrétaire de M. Bigot, a apporté de Québec 60,000 livres... Or nous n'en trouvons inscrites ici que 40,000. Mais il y a un chiffre gratté, cela est facile à voir, tenez, comme cela, à la lumière. Hein! qu'en dites-vous? Et, au total, nous devions trouver 180,232 livres, 8 deniers, n'est-ce pas? Que lisons-nous? 160,232 livres 8 deniers seulement... Oui, mais ici encore un chiffre gratté! Mettez la page devant le flambeau, vous le verrez. Voici l'*avoir* de ce côté; voyons maintenant le *doit* sur cette autre page: *Relevé des dépenses faites pour l'armée...*

David avait des éblouissements; les chiffres dansaient devant ses yeux, ses oreilles tintaient en entendant cette démonstration verbeuse, intarissable, dont l'intendant prétendait l'étourdir.

Impatienté, il frappa le tapis avec la crosse de sa carabine.

M. Varin ferma alors brusquement son registre en ajoutant d'un ton un peu moins assuré:

— Vous avez compris, n'est-ce pas? C'est clair et lucide... Autre chose, maintenant. Tenez, dit-il en poussant du pied la caisse qui reposait à terre, voici la malle de ce malheureux.

Il l'ouvrit, remua les effets qu'elle contenait, y prit un habit, et, froissant la doublure:

— Vous entendez, dit-il; il y a du papier là-dedans. Attendez.

Il plongea la main dans la déchirure qui avait été faite lors de la découverte du vol et en retira deux billets de la colonie.

— Voici, dit-il, deux billets qui ont été cousus dans ce vêtement. Ce sont, comme vous le voyez, des billets de la colonie de mille livres chacun. Remarquez bien les numéros: 2,171 et 2,172. Or les soixante billets apportés par Deschenaux formaient une série à partir de 2,112. N'est-ce pas, Deschenaux?

Ce dernier, tout en jouant, fit un signe approbatif.

— Ceux que nous trouvons cachés ici, poursuivit Varin, sont donc les derniers de la série. Il est clair, par conséquent, qu'ils ont été pris à la caisse, comme les dix-huit autres.

— Il y avait dix jours, n'est-ce pas, que le vol avait été commis lorsque vous avez fait arrêter et conduire à Québec mon malheureux frère? demanda David d'un air triste et résigné en apparence.

— Oui.

— Et vous pensez qu'en dix jours il a pu dépenser 18,000 livres?

— Oh! vous savez, les jeunes gens... ça a des dettes, ça aime le plaisir... Une folie est bientôt faite... Et puis il y a le jeu...

— Oui, le jeu fait de grands coquins, répliqua David. Pourtant Pierre était tranquille et rangé... C'est inconcevable.

— Enfin il faut se rendre à l'évidence; les preuves sont là.

— En effet.

— Elles sont décisives.

— Je ne dis pas le contraire.

Varin triomphait. Il daigna adresser au chasseur canadien quelques paroles de consolation.

— Après tout, dit-il, votre frère pourra peut-être se tirer de ce mauvais pas plus vite que vous ne le pensez.

— Comment cela? fit David en dressant l'oreille.

— Sans doute. Vous savez que les Anglais marchent vite et sont nombreux. M. de Montcalm aura beau faire, le pauvre homme, il n'est pas de force à lutter. Dans quelques mois, la colonie sera aux Anglais et on aura bien autre chose à faire qu'à s'occuper de votre frère.

Heureusement que le canon de la carabine du chasseur était en acier bien trempé, car il n'aurait pu résister sans cela à l'étreinte que David indigné lui fit subir.

— Ah! misérable, pensa le brave Canadien, c'est ainsi que tu parles de M. de Montcalm et de ses sol-

dats !.. Mais je sais maintenant ce que je voulais savoir... En route !

« Je vous remercie, monsieur Varin, dit-il en évitant de regarder l'intendant qui aurait été sans doute effrayé de l'éclat que la colère avait allumé dans les yeux de l'honnête chasseur. Je vous remercie de vos explications. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

Et il sortit brusquement, car il sentait qu'il n'allait plus être maître de lui. David Kerulaz n'était guère habitué à cacher ses sentiments ni à dissimuler sa pensée.

— Bonsoir, mon ami, dit Varin d'un air protecteur. Si un de ces jours vous tuez un beau daim, envoyez-le-moi ; je vous l'achèterai volontiers.

Sur le seuil de la tente, David se retourna vivement.

— Ma carabine est à votre service, monsieur l'intendant, dit-il.

L'obscurité ne permit pas à Varin de remarquer l'effrayant regard que David lui jeta, ni la façon menaçante dont il saisit son arme pour la placer sur son épaule.

— A notre jeu, messieurs, dit Varin en se rapprochant de la table avec l'air empressé et rayonnant d'un homme qui vient de se tirer habilement d'un pas difficile. Deschenaux, je me sens en veine, je vous fais mille livres !

IX

EN AVANT !

Le lendemain matin, au point du jour, deux petites troupes sortaient de la vallée profonde où était établi le camp français.

En tête de la première, composée de volontaires canadiens, marchait Jean d'Arramonde, accompagné de l'Aigle-Noir qui, avec quelques-uns de ses guerriers, devait le guider dans sa marche et lui prêter au besoin aide et assistance.

Le gentilhomme béarnais avait reçu l'ordre de battre la rive du lac Saint-Sacrement, de reconnaître la position des Anglais et de détruire les ouvrages avancés qu'ils élevaient depuis quelque temps près des lignes françaises.

M. de Montcalm lui avait fait remettre, en outre, une enveloppe scellée qu'il ne devait ouvrir que huit jours après son départ et où il trouverait de nouveaux ordres.

L'autre troupe, formée d'une compagnie du Royal-Roussillon, sous les ordres de Gaston de Saint-Preux, avait pour mission de s'avancer vers le fort Sainte-Anne, situé au sud-ouest du lac, d'attaquer ce fort si les Anglais l'occupaient ou, dans le cas contraire, de le défendre à outrance.

Après avoir gravi la colline au bas de laquelle s'étendait le camp français, les deux troupes suivirent une route différente.

Au moment de se séparer, Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux tirèrent leurs épées et se saluèrent courtoisement, comme le font sur le terrain deux adversaires avant de croiser le fer.

Le gentilhomme gascon se dirigea vers le bord du lac où étaient campés les Abénaquis, afin que Ouinnipeg pût réunir les guerriers qui devaient les accompagner. Saint-Preux s'enfonça dans les terres et bientôt pénétra au milieu des grands bois touffus qui s'élèvent sur la rive du lac Champlain.

A côté de lui marchait le Chasseur de bisons.

Depuis l'entretien qu'il avait eu avec M. de Montcalm et avec l'intendant Varin, le brave Canadien n'avait guère eu le temps de réparer ses forces.

Après avoir dormi quelques instants sur l'herbe fraîche, roulé dans son manteau, il s'était levé dès la pointe du jour et s'était dirigé vers la partie du camp où se trouvait l'atelier des ouvriers militaires.

Il connaissait de longue date un de ces ouvriers, nommé Franchot, qui était armurier ; il pensa tout à coup que cet homme pourrait lui donner un renseignement utile et il alla le trouver sur-le-champ.

Franchot dormait encore lorsque David, pénétrant sous la hutte de feuillage qui lui servait d'abri, le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

QU'EST-CE QUE CELA SIGNIFIE ?

I

Mettez-vous à la place de Fleurette, et, faisant abstraction de vos idées et de vos préjugés, veuillez la suivre dans ses raisonnements de chatte, et dites-moi si elle n'était pas arrivée à la plus irréprochable de toutes les conclusions.

Fleurette était mère de famille. Le premier souci d'une bonne mère, c'est d'établir convenablement sa famille, et Fleurette avait établi sa famille aussi convenablement et aussi confortablement que possible, selon ses idées de chatte, bien entendu.

Entre tous les coins de la maison, elle avait choisi, après mûre délibération, le premier rayon de la vieille bibliothèque, celui-là même où le docteur, depuis de longues années, avait l'habitude de serrer ses tricornes et ses perruques de cérémonie à l'abri de la poussière.

Trouvez-moi quelque chose de plus commode qu'un tricorne renversé pour y faire dormir la nuit toute une nichée de petits chats. Trouvez-moi une pièce plus tranquille que la grande salle silencieuse où le docteur lui-même ne pénètre, pour ainsi dire, que par



— Qu'est-ce que cela signifie?

hasard. Car le docteur est un homme de science, et la vieille bibliothèque ne contient que des livres littéraires; la vraie bibliothèque de travail est dans le cabinet du docteur. Or, depuis des mois, le docteur travaille avec acharnement à un ouvrage philosophique sur l'*Amour maternel chez les animaux*.

Fleurette a remarqué que le docteur, quand il est dans ses accès de travail, ne bouge plus de son cabinet, ne flâne plus dans la grande salle obscure, ne consulte plus les volumes dépareillés, et laisse dans une paix profonde les perruques et les tricornes de cérémonie. Du petit coin qu'elle a choisi, elle entend

crier le fauteuil du docteur, elle entend grincer la plume du docteur; parfois le docteur se promène de long en large, déclamant à demi-voix quelque tirade sentimentale qu'il vient d'écrire. Fleurette aime à entendre ces bruits familiers. Si les soins assidus que réclame sa jeune famille l'ont contrainte de se retirer du monde pour quelques jours, elle aime le monde cependant, et le docteur lui tient compagnie sans s'en douter, le cher homme!

Les chatons se trouvent logés comme des princes; la grande perruque à marteaux, sur son support, leur sert de baldaquin; la nuit, ils dorment dans le tricorne, et le jour ils y prennent leurs ébats; ils exercent leurs griffes naissantes sur tout ce qui leur tombe sous la patte, surtout sur une perruque à frisures qui, pour son malheur, s'est laissée choir de son support.

Comme les chats ne portent point perruque, et que Fleurette n'a jamais connu ni le prix ni l'utilité de cet ornement bizarre, elle ne trouble point les ébats de ses chatons par des recommandations importunes.

— Amusez-vous bien, mes petits, dit-elle en faisant ronron; j'aurai du moins quelques minutes de repos!

Mais Fleurette n'est pas chatte à ne se préoccuper que de l'agréable et à négliger l'utile et le nécessaire. Comme un général prévoyant, elle a choisi son campement bien à portée de la cuisine; elle n'a qu'un saut et dix pas à faire pour se ravitailler.

Fleurette, ayant songé à tout, pouvait donc dormir tranquille la nuit, et, le jour, assister en souriant aux ébats de ses chatons.

Elle croyait du moins avoir songé à tout; mais les événements ont donné tort si souvent aux prévisions des généraux les plus sages et des chefs d'État les mieux conseillés! Il y a une chose que Fleurette n'avait pas prévue et ne pouvait pas prévoir, c'est que le docteur, entouré de tout son arsenal de livres de science, aurait la malencontreuse idée de vouloir introduire dans son ouvrage une citation de Virgile, et viendrait brusquement tirer le rideau qui cachait sa famille aux regards des mortels.

II

Mettez-vous à la place du docteur. Il n'est pas agréable, quand on cherche le tome dépareillé de Virgile qui contient les *Georgiques*, de se trouver tout à coup nez à nez avec une famille de chats. Il n'est pas agréable, quand on est économe et soigneux, de voir une demi-douzaine de petits bandits sans scrupules et sans délicatesse fourrager au milieu des perruques et des chapeaux que l'on ménage pour les grandes occasions. Non, cela n'est pas agréable, d'autant plus que les petits chats, dans un âge si tendre, peuvent être véhémentement soupçonnés de ne point connaître encore les règles de la discrétion et de la bienséance.

Quand le docteur, grimpé sur la petite échelle à deux marches, eut déniché les *Géorgiques*, il mit le livre sous son bras et se prépara à redescendre; mais il entendit tout à coup un bruit qui le cloua sur place, bien que ce fût le plus faible et le moins alarmant de tous les bruits. Le docteur aurait juré qu'il venait d'entendre les miaulements enfantins d'une demi-douzaine de petits chats, tout près de lui, dans le corps même de la bibliothèque. Il demeura donc immobile, un pied sur la première marche, l'autre pied sur la seconde, et il ôta ses lunettes, pour mieux voir.

Il vit! Mais il ne se mit pas en esprit à la place de Fleurette, et ne songea pas à chercher les excuses que pourrait alléguer Fleurette pour sa défense. Non, son premier mouvement fut un mouvement de surprise et d'indignation :

— Bonté divine! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ?

Fleurette, à tout hasard, poussa un petit miaulement de bienvenue, et s'obstina à ne donner aucun signe d'effroi ou de repentir, quoiqu'elle se vît prise en flagrant délit.

— L'impudence de cette bête dépasse toute mesure! s'écria le docteur. Je ne sais qui me retient de jeter toute cette nichée par la fenêtre!

Deux considérations le retinrent : la première, c'est que ce savant était un brave homme, incapable de porter une main violente sur aucune créature animée du souffle sacré de la vie ;

La seconde, moins élevée et plus mondaine, c'est que le docteur, qui dissertait avec tant de savoir et d'éloquence sur les mœurs des animaux et sur l'amour maternel chez les bêtes, n'aurait pas su comment s'y prendre pour expulser, sans se faire griffer, Fleurette et sa famille. « L'amour maternel décuple le courage de la poule. » Le docteur avait écrit cela quelque part; il est probable qu'il décuple aussi celui de la chatte. Et chacun sait de quoi est capable une chatte irritée !

— Il y a cependant quelque chose à faire, se dit le docteur au comble de la perplexité.

Comme il ne pouvait battre en retraite sans se couvrir de honte, ni demeurer perché sur son échelle sans se couvrir de ridicule à ses propres yeux, il prit le parti d'appeler un auxiliaire.

Sans faire un mouvement, il donna à sa physionomie une expression sévère et cria d'une voix brève et un peu sèche :

— Charlotte, venez ici!

En moins de dix secondes, Charlotte « vint ici », retroussée comme elle l'était d'ordinaire les jours de grand nettoyage, et armée de son balai.

III

Mettez-vous à la place de Charlotte, et songez à ce que vous auriez bien pu répondre aux paroles sévères du docteur, car les paroles du docteur étaient réellement sévères.



Un docteur tenu en échec par une chatte peut bien s'avouer à lui-même qu'il est dans une situation ridicule; la question est de savoir s'il osera l'avouer à sa servante. Non, il ne l'osera pas; du moins notre docteur à nous ne l'osera pas. C'est pour couvrir sa déconvenue qu'il prit un air sévère ; et comme il sentit qu'il commettait une abominable injustice en s'en prenant à sa servante, cette pensée le mit tout à fait de mauvaise humeur. Car c'est surtout quand nous ne sommes pas contents de nous que nous nous avisons d'être mécontents des autres.

Encore une fois, mettez-vous à la place de Charlotte et voyez ce que vous auriez fait et ce que vous auriez répondu.

Votre maître vous a défendu, une fois pour toutes, d'entrer dans le *capharnaüm*. On dirait qu'il est jaloux de ses livres dépareillés, de sa collection de perruques de toute forme et de toute grandeur, de ses sphères, de ses cartons de gravures, de ses vieux parchemins, de ses vieilles chartes, de ses cornues, d'une foule d'objets d'art, parmi lesquels on remarque un Laocoon de plâtre exilé sur une tablette au-dessus de la porte, où il semble occupé à lutter, en compagnie de ses enfants non pas contre les serpents légendaires, mais contre l'envahissement de la poussière.

Votre maître vous a donc défendu de jamais franchir le seuil du sanctuaire, et même d'en entr'ouvrir la porte. Le *capharnaüm* et son cabinet, c'est son royaume, c'est sa retraite; nul n'y pénètre; nul donc ne saurait être responsable de ce qui s'y passe; et cependant votre maître vous dit d'un ton sévère, en vous montrant Fleurette et les siens :

— Charlotte, qu'est-ce que cela signifie?

Si vous êtes une de ces Charlottes dont le caractère est entier et le langage aigre et provoquant, vous mettez vos poings sur vos hanches et vous répondez sans hésiter :

— Cela signifie que monsieur n'a pas pris garde à ce qui se passait sous son nez; quant à moi, je m'en lave les mains. Si la chatte vient ici, c'est à monsieur d'y veiller; monsieur voudra bien se souvenir que je n'ai pas le droit de la suivre dans le capharnaüm!

Qu'arrivera-t-il si Charlotte tient ce langage ? Il arrivera que monsieur (le meilleur des hommes, vous savez !) se mettra en colère, et rabattra sévèrement le caquet de Charlotte. Charlotte répliquera, et finira par rendre son tablier, ce qui sera une solution bien ingénieuse : Charlotte perdra une bonne place et monsieur perdra une bonne servante, tout cela parce que Fleurette a eu la fantaisie d'élever son petit monde dans un tricorne de cérémonie.

Mais vous ne connaissez guère notre Charlotte à nous, si vous pensez qu'elle a le caractère aussi aigre et la tête aussi légère.

Certainement la tête de Charlotte est ce qu'on peut appeler une jeune tête, puisque Charlotte n'a que vingt-deux ans. Mais à vingt-deux ans on a déjà assez vécu pour avoir beaucoup vu et beaucoup retenu. D'abord Charlotte a été élevée chrétiennement, et elle a nettement appris dans le catéchisme quels sont les devoirs de son état et de sa condition. Et puis Charlotte a apporté en venant au monde un grand fonds de bonté et d'indulgence.

Charlotte est la servante, et elle sait qu'elle doit le respect à son maître ; elle est jeune, et elle n'ignore pas que la jeunesse est tenue à beaucoup d'égards envers les gens âgés. Vous me direz que le maître est dans son tort. Charlotte a appris de bonne heure que nul en ce monde n'est parfait et que nous devons charitablement fermer les yeux sur les défauts de caractère de ceux qui nous entourent, à moins qu'ils ne soient d'âge à être redressés, et que nous n'ayons mission de les redresser.

Le docteur n'est plus d'âge à être redressé ; si toutefois il a absolument besoin de l'être, que les événements s'en chargent, ou du moins des membres de la société plus autorisés que Charlotte.

Voilà ce qu'elle pense ; et toutes les fois que, dans des affaires de peu d'importance, le docteur s'entête à avoir raison quand il a tort, Charlotte cède avec prudence, et, ce qui vaut mieux encore, avec indulgence et sans mauvaise humeur.

IV

Donc le docteur dit d'un ton sévère :

— Qu'est-ce que cela signifie?

Charlotte, en signe d'étonnement, croisa ses deux mains sur le manche de son balai, et s'écria aussitôt :

— Est-il possible que des bêtes aient des idées pareilles? Quelle effronterie! Après cela, c'est peut-être tout simplement de la confiance. Elle sait que monsieur est bon pour les animaux, et elle n'a pas peur de lui. N'importe, choisir juste l'endroit où monsieur serre ses chapeaux et ses perruques! On dirait qu'elle l'a fait exprès, et pourtant je n'en crois rien. Heureusement encore que ces animaux-là sont très-adroits et très-propres, et qu'ils n'ont pas fait grand dégât.

— Le croyez-vous? dit le docteur subitement radouci.

— Voyez plutôt, monsieur, dit Charlotte en tendant la main vers le tricorne et vers la perruque frisée. Un petit coup de fer, et il n'y paraîtra plus. N'importe, Fleurette; si le mal n'est pas grand, le procédé ne te fait pas honneur. Fi! la vilaine; j'ai bien envie, pour te punir, de jeter tous tes petits à la rivière!

Notez bien que Charlotte n'avait nulle envie de procéder à un pareil massacre d'innocents; la preuve c'est qu'elle venait de décider dans sa tête à quelles personnes elle donnerait les petits de Fleurette quand ils seraient en état de se passer de leur mère. Mais elle avait son idée, la fine mouche, et elle savait

bien que plus elle se montrerait sévère et dure pour Fleurette et pour sa postérité, plus le docteur serait infailliblement ramené à des sentiments de douceur et d'indulgence.

— Les jeter tous à la rivière! s'écria le docteur avec une grande vivacité. Y pensez-vous, Charlotte? J'aime à croire que, si l'on vous prenait au mot, vous n'auriez pas le cœur d'exécuter vos menaces.

— Il ne faudrait pas déjà tant m'en défier, dit cette friponne de Charlotte en faisant deux pas vers le sanctuaire de la petite famille. En y regardant de plus près, je vois que le chapeau de monsieur est éraillé d'égratignures, et que la perruque est décidément toute fripée.

— Au diable le chapeau et la perruque! s'écria le docteur. Ces petites bêtes-là sont trop jolies et trop mignonnes pour qu'on les noie; et puis avez-vous pensé à la mère? L'amour maternel est plus développé qu'on ne pense chez tous les animaux et en particulier chez les mammifères. La pauvre bête deviendrait folle de chagrin!

— Laissez-moi au moins la fourrer au fin fond du grenier, répondit Charlotte qui avait de la peine à réprimer une forte envie de rire.

— Tout bien considéré, dit le docteur en se caressant le menton d'un air rêveur, il vaut mieux que ces pauvres bêtes restent où elles sont.

— Et le tricorne? et la perruque? s'écria Charlotte avec un beau mouvement d'indignation.

— On pourrait peut-être... suggéra le docteur en hésitant.

— On pourrait certainement, dit Charlotte, remplacer avec avantage pour tout le monde le tricorne par un panier ouaté, et la perruque par des lainages et des chiffons de soie.

— Oui, mais, objecta prudemment le docteur, si cette chatte nous saute à la figure!

— Je voudrais bien voir cela! répondit bravement Charlotte.

V

Les changements proposés s'accomplirent sans esclandre. Fleurette et sa famille purent continuer à jouir du silence de la grande salle, de la compagnie du docteur et du voisinage de la cuisine. Le docteur put achever sans remords son livre de *l'Amour maternel chez les animaux*. Plus d'une fois, en l'écrivant, le rouge lui monta au front, quand il se rappelait combien lui, un savant docteur, avait été faible et lâche, et combien Charlotte, une simple petite servante, avait été brave en présence des griffes de Fleurette. Du reste, il jugea inutile de consigner le fait, soit dans la préface, soit dans le corps du livre, soit dans les notes. Mais, s'il ne le consigna point par écrit, il en garda obstinément le souvenir; et ce petit fait, ignoré du commun des mortels, plaça Charlotte très-haut dans son estime.

Quant à Charlotte, elle ne s'en fit point accroire. Elle laissa grandir tranquillement les petits chats dans l'asile qu'elle avait contribué à leur assurer; ensuite elle les distribua consciencieusement aux personnes auxquelles elle les avait destinés; enfin elle continua de mener modestement son petit train de vie, et devint une de ces servantes légendaires du bon temps, qui finissaient par faire partie de la famille, et dont la race s'est un peu perdue de nos jours, à ce que disent les philosophes, les hommes graves qui font de la statistique, — et aussi les pauvres maîtresses de maison.

J. Girardin.

CONQUÊTE DE LA GAULE

PAR JULES CÉSAR

(58-49)

Nous extrayons de l'*Histoire romaine* de M. L. Dussieux, que nous publions en ce moment [1], le chapitre relatif à la conquête de la Gaule par les Romains. Il nous a semblé qu'on lirait avec intérêt l'histoire d'un événement, qu'on a l'habitude de voir présenté au point de vue romain, écrit au point de vue gaulois.

État de la Gaule avant la conquête romaine. — César allait entreprendre la conquête de la Gaule dans le but égoïste de satisfaire son ambition; il voulait par cette guerre longue et difficile, se faire une armée qui fût l'instrument dont il avait besoin pour renverser la République; il comptait piller le pays, afin de se procurer l'argent qui lui était nécessaire pour payer ses dettes, acheter les voix de la plèbe et les consciences vénales qui l'élevèrent à la dictature. César a réussi : il a conquis la Gaule; il a tué un million de Gaulois; il a réduit en esclavage un autre million de Gaulois, vendus à l'encan au profit du conquérant. Il ne faut pas oublier, en étudiant les campagnes de cet illustre capitaine, que c'est de nos pères qu'il s'agit, que c'est leur sang qui a été versé, que c'est leur liberté qui a été vendue, que c'est leur or qui a enrichi César et qui a servi à détruire la liberté de cette Rome incendiée autrefois par Brennus; et on ne peut qu'applaudir à la dette payée à la mémoire de Vercingétorix, le défenseur de l'indépendance de la Gaule, auquel on a érigé enfin une statue à Alise, sur le lieu même de sa chute.

La Gaule était alors un pays beaucoup plus civilisé qu'on n'est généralement disposé à le croire. Le pays était bien cultivé; on y employait la marne et la cendre comme amendements; l'élevage du bétail se faisait en grand; les bœufs et les chevaux de la Gaule

1. Un vol. in-12.

étaient très-estimés en Italie, aussi bien que les esclaves gaulois employés comme palefreniers ou bouviers; les fromages des Cévennes étaient l'objet d'un assez grand commerce. La Gaule était un pays assez riche, et elle devait sa richesse à l'agriculture, comme aujourd'hui. Les Gaulois exploitaient les mines ; les Bituriges (Berry) savaient parfaitement travailler l'excellent minerai de fer de leur pays ; les Éduens (Bourgogne) étaient très-habiles comme orfévres, et faisaient des colliers, des bracelets et d'autres bijoux d'or et d'argent ; les émaux de Bibracte étaient renommés ; les Arvernes étamaient le cuivre, et encore aujourd'hui la chaudronnerie est l'industrie populaire de l'Auvergne. Les Gaulois ont inventé le placage ; le char de Bituit, roi des Arvernes, était plaqué d'argent. Ils savaient dorer le bronze. Décorateurs habiles et de bon goût, les artisans gaulois couvraient d'ornements élégants une foule d'objets, mors, harnais, etc. On tissait, dans la Gaule, de belles étoffes brochées ; on y faisait de bons draps, des tapis recherchés, de belles broderies, de riches vêtements. Les Gaulois sont les inventeurs de la charrue à roues, des tonneaux pour conserver le vin, des salaisons. Ils avaient des teintureries renommées. Les Vénètes naviguaient à la voile, sans le secours des rames, et attachaient leurs ancres à des chaînes de fer. Le commerce était très-actif : les Vénètes avaient de nombreuses relations avec la Bretagne, où ils allaient acheter du cuivre et de l'étain ; Marseille recevait, par la Saône et le Rhône, une grande quantité de produits agricoles et industriels de toute la Gaule, vin, huile, salaisons des Séquanes, fromages des Cévennes et des Alpes, bétail et chevaux, et les exportait, ainsi que de nombreux esclaves, grand article de commerce à cette époque. Le pays était couvert de villes.

La Gaule n'était donc pas, comme on le répète trop souvent, un pays grossier et barbare, qui n'a eu qu'à se louer d'avoir été conquis, ravagé et dépeuplé par les Romains, puisque ceux-ci l'ont civilisé.

« Qui peut savoir, dit justement M. Duruy, ce que la Gaule serait devenue sans la conquête romaine ? Qui oserait dire que l'immolation de ce grand peuple et de son indépendance a été un bien, et qu'il ne serait pas sorti des entrailles de la société gauloise, sous l'influence acifique des arts de la Grèce et de l'Italie, une civilisa ion plus originale et peut-être meilleure que celle qui lui fut inoculée par la Rome de l'Empire ?»

La religion des Gaulois et leurs idées philosophiques étaient de beaucoup supérieures au polythéisme des Romains. Longtemps les prêtres, les druides, avaient été les maîtres du pays et avaient dominé les chefs des clans et l'aristocratie ; mais, bien avant le temps de César, la noblesse avait brisé le joug des druides. Dès lors l'anarchie s'était emparée de la Gaule : ici un noble puissant avait établi la royauté ; là le peuple, soutenu par les druides, avait organisé une certaine théocratie démocratique. Au milieu de cette anarchie et des guerres continuelles qu'elle engendrait, les Romains avaient fait la conquête de la partie méridionale du pays, la Gaule narbonnaise ; ils avaient battu Bituit, le chef puissant de la confédération des Arvernes; ils avaient fait alliance avec les Éduens (Bourgogne), un des grands peuples de la Gaule, qui profitaient de l'appui que leur donnaient les Romains pour vexer leurs voisins.

Aux Arvernes, ils fermaient la navigation de la Loire; aux Séquanes (Franche-Comté), celle de la Saône. Les Arvernes et les Séquanes, pour se débarrasser de la tyrannie des Éduens, appelèrent et prirent à leur solde un chef germain, Arioviste, roi des Suèves [1], et 15,000 de ses guerriers. Les Éduens furent vaincus, mais Arioviste ne voulut plus s'en aller : le Barbare préférait les terres fertiles des Séquanes aux marais de la Germanie. Il fit venir un grand nombre de Suèves, battit les Séquanes à Admagétobriga [2], s'empara du pays et le pilla à la façon germanique, trop pieusement conservée par ses descendants. Alors les Gaulois appelèrent à leur secours les Romains, qui ne se souciaient guère d'intervenir dans ces querelles, lorsqu'un événement grave força le Sénat de s'occuper sérieusement des affaires de la Gaule.

Guerre contre les Helvètes (58). — Les Helvètes avaient résolu d'abandonner leur pays (Suisse), sans cesse dévasté par les Suèves, et d'aller s'établir dans la Gaule occidentale; dans leur chemin, ils devaient traverser la Province romaine, et sans nul doute la ravager. Après leur départ, l'Helvétie devenait la proie des Suèves, dont le voisinage eût été dangereux pour les Romains. Un des chefs des Helvètes, Orgétorix, le Séquane Castic et l'Éduen Dumnorix étaient convenus de rétablir la royauté sur les trois peuples alliés et d'imposer leur autorité aux autres clans gaulois. Le Sénat résolut de s'opposer à tous ces projets et de maintenir le *statu quo*. Orgétorix étant mort sur ces entrefaites, le Sénat gagna les Éduens et les Séquanes, les détacha des Helvètes et obtint d'eux qu'ils défendissent les passages du Jura quand les Helvètes viendraient les franchir; en même temps il envoya une armée occuper la ligne du Rhône et du lac Léman.

Les Helvètes mirent trois ans à faire les préparatifs de leur émigration. Quand ils la commencèrent, César était proconsul des Gaules (58); il s'allia avec Arioviste, qui s'engagea à rester neutre pendant la guerre contre les Helvètes. Arrivé à Genève, César coupa le pont, éleva un retranchement entre le Jura et le Rhône, et barra le chemin aux Helvètes. Empêchés de ce côté, les Helvètes se portèrent au Nord, franchirent le Jura, grâce à l'influence de Castic et de Dumnorix, traversèrent le pays des Séquanes

1. Souabes, c'est-à-dire les nomades.
2. La Moigte-de-Broie, près de Pontarlier.

et arrivèrent sur la Saône. Ils y furent battus une première fois par César, près de Trévoux, et, dans une seconde bataille, livrée à Bibracte [1], ils furent écrasés; César en tua 230,000 et obligea les restes de ce peuple à retourner dans ses montagnes.

Guerre contre Arioviste (58). — Les Helvètes vaincus, César allait se trouver aux prises avec Arioviste. Les invasions des Suèves étaient continuelles: chaque année, ils venaient ravager la Gaule et la transformaient en désert; aussi les Éduens implorèrent l'appui des Romains contre ces Barbares. En même temps, on apprenait que beaucoup d'autres hordes germaniques, attirées par l'appât du butin, se préparaient à passer le Rhin et à envahir la Gaule. César résolut d'arrêter le torrent avant qu'il eût pris plus de force, et marcha contre Arioviste. Il entra dans le pays des Séquanes, occupa leur capitale *Vesontio* (Besançon) et se porta sur le Rhin, malgré l'effroi de ses soldats qui tremblaient aux récits qu'on leur faisait de la taille gigantesque et de la férocité des Suèves. César parvint à les entraîner et arriva au camp d'Arioviste, sur le Rhin : il était le premier Romain qui eût vu ce fleuve. Arioviste demanda une entrevue à César; il lui reprocha d'être entré sur sa province et ajouta : « Si tu ne t'éloignes avec ton armée, je te traiterai en ennemi, et sache que de nombreux messagers sont venus de la part des grands de Rome m'offrir leur amitié et leur reconnaissance si je les débarrassais de toi. Mais laisse-moi la libre possession de la Gaule, et, sans danger pour toi, je me chargerai de toutes les guerres que tu voudras entreprendre. »

César n'accepta pas les propositions d'Arioviste et lui livra bataille dans les plaines de Mulhouse. Les Suèves furent vaincus et massacrés; Arioviste blessé et quelques-uns des siens repassèrent seuls le Rhin, qui devint dès lors la limite de l'empire romain du côté de la Germanie. La Gaule était délivrée des Suèves; mais César restait avec ses légions dans le bassin de la Saône : les Gaulois virent bientôt qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, et les Belges se préparèrent à la guerre contre les Romains.

César conserva dans son alliance les Éduens et les Rèmes (Reims), qui trahirent la cause nationale en haine des Suessions (Soissons) dont le clan avait alors la suprématie sur les peuples de la Belgique; jusqu'à la fin, les Rèmes persévérèrent dans leur odieuse conduite.

Guerre contre les Belges (57). — Les Belges mirent sur pied une armée de 300,000 hommes, composée des contingents des Suessions, des Nerviens (Hainaut et Flandre), des Bellovaques (Beauvaisis), des Atrébates (Artois) et des Véromanduens (*Vermondois*); elle était commandée par Galba, roi des Suessions. César marcha contre eux avec huit légions et les battit sur l'Aisne, près de Craonne. La coalition dissoute, il attaqua les uns après les autres les clans qui la composaient : les Suessions, les Bellovaques, les Ambianes (Amiénois) se soumirent facilement; mais les Nerviens, les Atrébates et les Véromanduens se défendirent avec énergie. Ils livrèrent sur les bords de la Sambre, près de Bavay, une grande bataille, dans laquelle César aurait été vaincu sans son courage et ses qualités militaires de premier ordre. Les Nerviens se firent tuer jusqu'au dernier : de leurs 600 sénateurs, il en resta trois; de leurs 60,000 soldats, 500. Les Atuatiques (pays de Namur et de Liége), descendants des Cimbres établis au temps de Marius sur la Meuse, furent vaincus à leur tour et vendus le lendemain, au nombre de 53,000. La Belgique entière était soumise à César, qui donnait aux Rèmes, pour prix de leur trahison, la suprématie de la Belgique, comme les Éduens, autres traîtres, l'exerçaient sur la Gaule centrale.

Pendant ce temps, le jeune Crassus soumettait sans résistance le pays compris entre la Belgique et la Loire.

Guerre contre les Vénètes (56). — Les peuples de l'Armorique (Bretagne, Basse-Normandie, Maine), après la défaite des Belges, se soulevèrent à leur tour. César marcha contre les Vénètes (Vannes), la plus puissante des nations de cette contrée; Titurius Sabinus fut envoyé contre les Éburovices (Évreux), les Lexoviens (Lisieux) et les autres peuples habitant entre la Seine et la Rance; Crassus alla soumettre les Ibères de l'Aquitaine, et Labiénus resta dans la Belgique pour l'empêcher de remuer.

La guerre contre les Vénètes fut difficile; leur forte marine eût triomphé des galères de César, si les Romains n'eussent imaginé un moyen de couper les cordages auxquels étaient suspendues les grandes voiles de cuir des vaisseaux ennemis. « C'était, dit César, une espèce de faux très-tranchante, emmanchée de longues perches, avec laquelle on accrochait et l'on tirait à soi les cordages qui attachent les vergues aux mâts; on les rompait en faisant force de rames, les vergues tombaient nécessairement, et les vaisseaux gaulois, en perdant les voiles qui seules leur donnaient le mouvement, étaient réduits à l'immobilité. Alors le succès ne dépendait plus que du courage, et en cela le soldat romain avait aisément l'avantage, surtout dans une bataille livrée sous les yeux de César et de toute l'armée : aucune belle action ne pouvait rester inconnue; l'armée occupait toutes les collines et les hauteurs d'alentour, d'où la vue s'étendait sur la mer. » Vaincus [1], les Vénètes demandèrent la paix et remirent à César leurs personnes et

1. La grande ville éduenne de Bibracte n'était pas à Autun (*Augustodunum*), mais sur le mont Beuvray, à 13 kilomètres à l'ouest d'Autun.

1. Dans les parages de Quiberon.

leurs biens. Le vainqueur se montra impitoyable; il fit mettre à mort tout le Sénat et vendit le reste à l'encan [1].

Pendant ce temps, Sabinus soumettait les peuples entre la Seine et la Rance, et Crassus les Aquitains entre la Garonne et les Pyrénées. Les Pictons (Poitou) et les Santons (Saintonge), jaloux de la puissance maritime des Vénètes, s'allièrent avec les Romains.

Passage du Rhin et première expédition en Bretagne (55). — Un ennemi redoutable se montra, sur ces entrefaites, en deçà du Rhin : les Teuctères et les Usipiens, tribus germaniques chassées de leurs terres par les Suèves, franchirent le fleuve pendant l'hiver au nombre de 450,000 individus et arrivèrent dans les plaines de Nimègue et de Clèves. La Gaule vaincue les regardait comme des vengeurs. César, qui allait tous les hivers en Italie pour y surveiller l'exécution de ses projets, se hâta de revenir; il amusa les Barbares pendant quelque temps par de feintes négociations; puis il fit égorger leurs chefs et tomba à l'improviste sur les hordes germaniques, les refoula dans la petite presqu'île formée par le confluent du Rhin et de la Meuse, et les y massacra.

L. Dussieux.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

—

Les badauds parisiens (Dieu sait s'ils forment une nombreuse confrérie!) n'ont pas assez d'yeux en ce moment pour contempler un nouveau genre de véhicule qui depuis huit jours environ parcourt nos rues ou stationne sur nos places. Ce n'est ni le cabriolet, ni la victoria, ni l'américaine : c'est un peu de tout cela; mais la nouvelle voiture a surtout un air de parenté très-marqué avec le cab anglais.

Peut-être ne connaissez-vous pas le cab autrement que par les gravures des journaux illustrés d'outre-Manche : à peine en pourrait-on compter deux ou trois dans Paris. Le cab, c'est un cabriolet très-haut sur roues, à capote fixe et à tablier de cuir dur constamment fermé sur les jambes du voyageur.

Cette disposition de la capote et du tablier est imitée dans notre nouvelle voiture de place; seulement, au lieu de n'avoir que deux roues, comme le cab, elle en a quatre, et le cocher est sur un siége placé devant le voyageur, tandis que dans le cab il est assis derrière la capote de la voiture. C'est même cette disposition singulière qui constitue la grande originalité du cab. Elle a un double avantage : elle donne au cocher une force énorme pour peser sur la bouche du cheval et, surtout, elle évite au voyageur le désagrément d'avoir l'horizon masqué par le dos peu transparent de son automédon.

Si le cab, dans toute la pureté de son type anglais, ne s'est pas acclimaté chez nous, c'est sans doute parce qu'une révolution importante avait déjà été accomplie par l'introduction de l'américaine : je veux parler de la séparation complète du voyageur et du cocher.

Il y a quarante ans, le cabriolet était la voiture de louage la plus commune : il ne contenait qu'une seule place, où l'on était assis à côté du conducteur. Le cocher de cabriolet était alors un type qui a disparu avec la voiture elle-même. Il avait ses tics, ses manies : par-dessus tout, il avait la rage de faire la conversation avec son voyageur.

Étiez-vous triste, il entreprenait de pénétrer le secret de vos chagrins et de vous consoler; étiez-vous gai, il vous tapait volontiers sur le ventre et vous offrait une prise dans sa tabatière. S'il vous conduisait à la Bourse, il daignait vous renseigner sur la manière de placer vos fonds, et si, ganté de frais, vous alliez faire visite tous les jours dans le même quartier, il ne manquait pas de vous parler de votre fiancée. Le cocher de cabriolet plaisait à certaines gens, mais il déplaisait au plus grand nombre : ce fut donc une satisfaction presque unanime quand on l'exila sur le siége isolé de l'américaine.

Il est à craindre que cette innovation n'ait exercé une influence funeste sur l'humeur de quelques-uns de nos automédons. Le cocher isolé est devenu un être aigri comme un paria, hautain et impérieux comme un despote : il ne vous offre plus une prise dans sa tabatière, mais il n'accepte plus qu'avec un air de dédain et d'insulte votre pourboire.

La nouvelle voiture — ce cab à quatre roues dont on vient de nous gratifier — est en somme assez laide. A coup sûr, ce ne sera jamais l'équipage du grand seigneur ou du diplomate; mais pour tout le petit monde qui roule à ses affaires, elle est commode, pratique, — assez légère pour aller vite, assez bien arrimée pour nous protéger contre la pluie et les éclaboussures du macadam.

C'est une voiture démocratique, populaire; mais est-il une ville au monde où le peuple roule plus carrosse qu'à Paris? Dans nulle autre cité, il n'y a autant d'équipages mis à la portée de toutes les bourses. Le Parisien a voiture dès son enfance. Un bon nombre de pensions, même les plus modestes, mettent un omnibus à la disposition de leurs écoliers pour les amener à la classe et les reconduire chez leurs parents.

L'omnibus des écoliers est certainement l'un des spectacles les plus amusants que l'on puisse voir entre quatre et six heures du soir. Le matin, il ne présente pas la même physionomie : les jeunes

1. *Sub corona vendidit.*

voyageurs sont encore mal éveillés ou préoccupés des perspectives studieuses que leur offre la journée; mais à l'heure du retour c'est autre chose : il faut voir toutes ces mines espiègles qui apparaissent aux fenêtres du véhicule; il faut entendre les rires sonores qui sortent de là-dedans; et surtout, passant mon ami, ne vous scandalisez pas trop si une grimace plus ou moins fantaisiste s'esquisse à votre intention, si enfin une boulette de papier ou un noyau de cerise vient tomber dans les profondeurs de votre gilet; il faut bien que les voyageurs de l'omnibus charment les loisirs de leur traversée.

Têtes légères, mais bons cœurs : on m'a raconté l'histoire bien touchante d'un de ces petits écoliers.

Sa mère, modeste caissière dans un magasin de nouveautés, l'avait placé dans un pensionnat du Gros-Caillou, dont l'omnibus le ramenait tous les jours à son domicile, rue de Vaugirard. Le premier jour, l'enfant eut tant de plaisir d'être ainsi voituré, qu'il se laissa aller à l'explosion d'une joie bruyante; le second et le troisième jour, au contraire, il parut affecté d'un visible souci; enfin, le jour suivant, il déclara net au maître de pension qu'il ne voulait pas monter dans son omnibus.

— Mais, lui demanda celui-ci avec bonté, d'où vous vient cette idée, mon ami? vous étiez si heureux d'aller en voiture le premier jour.

— C'est vrai, monsieur, répondit l'enfant, mais tous les jours, en arrivant dans la rue de Vaugirard, j'aperçois maman qui rentre à pied et qui se presse pour me rattraper; cela me fait de la peine.

Les écoliers m'amènent naturellement à parler d'un spectacle qui attirera tous leurs camarades parisiens pendant les vacances : il s'agit des Nubiens de notre Jardin d'acclimatation.

Après nous avoir montré des bêtes de toutes sortes, la direction de ce bel établissement s'est avisée de nous montrer des sauvages : elle a fait venir des régions lointaines de l'Afrique une caravane de quatorze beaux Nubiens qui campent au milieu de ses pelouses et de ses massifs comme au milieu d'une riante oasis.

Quand je dis *beaux*, il faut s'entendre : les Nubiens sont beaux, au point de vue de la couleur, comme de belles bottes bien passées au cirage; quant à leur type, c'est celui du nègre dans ce qu'il a de plus crépu et de plus lippu.

Leur accoutrement est des plus simples; une sorte de manteau qui laisse à nu la moitié du corps. Ils sont armés de lances et de boucliers primitifs capables de donner à réfléchir si on rencontrait le noir cortège dans quelque défilé des montagnes nubiennes; mais en plein bois de Boulogne les sauvages guerriers perdent beaucoup de leurs terrifiantes allures.

Et puis il ne faut pas réfléchir longtemps pour comprendre que ces farouches enfants du désert sont assez fortement teintés de civilisation. De braves sauvages à qui l'on persuade, un beau jour, de quitter leurs solitudes pour venir, moyennant finances, s'exhiber en plein Paris, m'ont l'air de gens qui ont envie de devenir rentiers et capitalistes beaucoup plus que de gens qui veulent dévorer leur prochain.

Les Nubiens du Jardin d'acclimatation ne jettent aucun regard de convoitise féroce sur la peau rose des dames et des petits enfants; aucune tentation de chair fraîche ne fait frémir leurs mâchoires; en revanche, dès qu'ils voient briller une pièce de monnaie, leur regard s'allume; un simple sou leur cause des extases et ils tendent la main comme de vulgaires lazzarones.

Les Nubiens ne sont pas venus seuls de leur pays : avec eux, ils ont amené tout un troupeau d'animaux curieux : une demi-douzaine de chameaux, des gazelles, des autruches.

Pendant la journée, tout ce monde et toutes ces bêtes campent sur les pelouses; le soir, on simule le départ de la caravane; les tentes sont levées; des ballots sont formés, placés sur le dos des chameaux; une avant-garde armée éclaire la route, tandis que les gardiens des troupeaux chassent devant eux les gazelles et les autruches.

On conçoit qu'après s'être montrés tout le jour à titre de curiosité les Nubiens aient envie le soir de s'amuser pour leur propre compte; on les a vus déjà assister aux représentations de différents spectacles.

Mais, de tous nos théâtres, celui qui les séduit le plus, c'est, paraît-il, le théâtre de prestidigitation fondé par Robert Houdin et administré aujourd'hui par l'un de ses successeurs. Le merveilleux des boites à double fond, des armoires magiques et des bouteilles inépuisables sourit à leur imagination. Un jour, rentrés dans leurs déserts, ils parleront avec admiration des grands sorciers qu'ils ont vus à Paris et ils fêleront un peu la cervelle de leurs humbles compatriotes, déjà fortement entichés de manitous et de grigris.

Argus

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



N° 23. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 8 Septembre 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Salon de 1876. — Les Cancalaises, tableau de M. Feyen-Perrin.

LES PÊCHEUSES

—

Dans mon pauvre pays il est une merveille,
C'est la mer; elle ceint ses flancs âpres et nus;
Son chant mélancolique enivre notre oreille:
Il en est qui sont morts de ne l'entendre plus.

Dans ces flots Dieu voulut que des êtres sans nombre
Préparassent à l'homme un pain matériel;
Et, que le vent soit doux, le ciel serein ou sombre,
Le rude pêcheur part sans consulter le ciel.

C'était aux jours charmants où court dans la campagne
Le printemps, dont le souffle épanouit les fleurs,
Quand ses doigts délicats brodent à la Bretagne
Une tunique d'or qu'on ne voit point ailleurs.

Seule, je contemplais la grève solitaire
Dont les grands horizons me parlaient d'infini,
Quand soudain j'aperçus, bondissante et légère,
Une barque arrivant, son filet bien garni;

Et je vis, par monceaux, déposer sur la plage
D'étranges animaux aux bizarres reflets.
Le pêcheur se livrait ardemment à l'ouvrage
Et plongeait ses bras nus jusqu'au fond des filets;

Et la blonde pêcheuse enlevait les victimes,
En arrangeait la vente, en supputait le prix.
Sur ces êtres sans nom arrachés aux abîmes
Tombaient de doux regards des yeux bleus de Gabri.

Leur aspect la ravit : c'est du pain sur la planche;
C'est la sécurité pour son humble foyer,
L'obole pour le pauvre et l'habit du dimanche,
Quand vers la vieille église on s'en ira prier.

Zénaïde Fleuriot.

CONQUÊTE DE LA GAULE

PAR JULES CÉSAR

(58-49)

(Voir page 348.)

—

César savait que la Bretagne (Angleterre) avait envoyé des secours aux Vénètes; l'arrivée des Teuctères et des Usipiens aurait fait soulever la Belgique si les Barbares n'eussent été aussitôt détruits. Pour isoler la Gaule et la dompter plus facilement, César résolut de porter la guerre dans la Germanie et la Bretagne. Il commença par attaquer les Suèves. En dix jours, il jeta un pont sur le Rhin [1], malgré la largeur et la rapidité de ce fleuve immense; les Suèves se cachèrent aussitôt dans leurs forêts. Au bout de dix-huit jours, César repassa le Rhin, traversa la Belgique, arriva à *Itius Portus* (Boulogne) et s'embarqua pour la Bretagne. Le débarquement eut lieu un peu au nord de Douvres. Les Bretons résistèrent avec énergie; les grands vaisseaux romains ne pouvaient aborder au rivage, et les soldats hésitaient à quitter leurs navires à cause de la profondeur de l'eau. Alors le porte-aigle de la 10e légion, après avoir invoqué les dieux pour le succès de son entreprise : « Compagnons, s'écrie-t-il, sautez à la mer et suivez-moi, si vous ne voulez pas livrer l'aigle aux Barbares; pour moi, j'aurai fait mon devoir envers la République et le général. » A peine a-t-il dit ces mots d'une voix forte qu'il s'élance du navire et porte l'aigle vers l'ennemi. Tous le suivirent, et une partie du combat eut lieu au milieu des flots. Les Bretons vaincus livrèrent des otages, et César se hâta de revenir dans la Gaule préparer une nouvelle expédition.

Lorsqu'on apprit à Rome ces victoires prodigieuses, un cri d'admiration s'éleva dans la foule, toujours enthousiaste de ceux qui doivent l'asservir et l'exploiter. Caton, seul, protesta contre la conduite inique de César envers les chefs des Teuctères et des Usipiens; mais sa voix fut impuissante.

Seconde expédition en Bretagne (54). — La retraite précipitée que César avait faite en quittant la Bretagne en 55 le décida à faire une nouvelle descente dans ce pays et à infliger cette fois aux Bretons une rude leçon. César s'embarqua de nouveau à Itius Portus avec cinq légions, et débarqua encore au nord de Douvres. L'ennemi, commandé par un de ses rois, Cassivellaunus, fut repoussé jusqu'à la Tamise et battu. Les Bretons promirent de payer un tribut, livrèrent des otages, et César revint dans la Gaule, qu'il mit au pillage. « Il dépouilla les temples de leurs richesses consacrées aux dieux; il ruina les villes, plus souvent pour faire du butin que pour punir une rébellion [1]. » Le grand capitaine avait besoin d'or et pillait pour acheter Rome, qui allait trouver enfin un acheteur et un maître.

Première insurrection de la Gaule (54-53). — Ces déprédations, le désir de reconquérir l'indépendance soulevaient de toutes parts, chez les Gaulois, une haine profonde contre César. Il avait bien, dans beaucoup de villes, des alliés ou des partisans qu'il avait su trouver au milieu des partis qui divisaient toutes les cités gauloises; mais ses ennemis étaient encore plus nombreux. La révolte éclata quand une disette força le proconsul d'éparpiller ses légions depuis l'Armorique jusqu'à la Belgique, et après que César eut fait tuer l'Éduen Dumnorix, illustre parmi tous ses concitoyens, coupable seulement de haïr les Romains et de conspirer contre leur joug.

Ambiorix, un des chefs des Éburons (pays de Tongres), et Indutiomar, un des principaux des Trévires (pays de Trèves), organisèrent un soulèvement général. Ambiorix tua Sabinus et massacra sa légion; puis il alla enfermer Quintus Cicéron [2] dans son camp (près de Charleroi), où il se défendit énergiquement. Pendant ce temps, Indutiomar menaçait Labiénus, qui avait ses quartiers d'hiver à la Vacherie, sur l'Ourthe, dans le Luxembourg. Averti du danger que courait Quintus Cicéron, César accourut à son secours et le délivra (53). De son côté, Labiénus battait Indutiomar, qui fut tué dans le combat. Alors César tint une grande assemblée à Lutèce [3], où les Éburons, les Trévires, les Carnutes (Chartres) et les Sénonais (Sens) refusèrent d'envoyer leurs députés. César regarda ce refus comme une déclaration de guerre. Les Carnutes et les Sénonais se soumirent et livrèrent des otages et leur cavalerie. Accon, le chef des Carnutes, eut la tête tranchée. Alors César tomba sur Ambiorix et les Éburons, les cerna et les détruisit totalement. Les débris de cette malheureuse nation furent chassés comme des bêtes fauves dans la vaste forêt des Ardennes, où ils avaient cherché un refuge; Ambiorix parvint cependant à se sauver en Germanie. En même temps Labiénus battait les Trévires.

Seconde insurrection. Vercingétorix (52). — L'horrible massacre des Éburons, le supplice d'Accon, les exécutions continuelles et le pillage constant du pays finirent par produire un grand résultat. Les Gaulois n'avaient été vaincus que parce qu'ils étaient restés séparés les uns des autres : ils résolurent en 52 de se soulever en masse contre l'ennemi commun. Les druides du pays des Carnutes paraissent avoir été les directeurs de ce grand mouvement national; ce furent eux qui donnèrent le signal du soulèvement. Les

1. Probablement aux environs de Bonn.

1. Suétone, *César*, 54.
2. Le frère de l'orateur.
3. *Lutetia*, Paris. C'est la première fois qu'il est question de Paris dans l'histoire.

Gaulois se jetèrent sur *Genabum* (Orléans), grande ville commerçante où les marchands italiens s'étaient déjà établis ; on les massacra tous. A cette nouvelle, Vercingétorix, dont le père avait été roi des Arvernes, prit les armes avec ses clients et fit soulever la grande nation des Arvernes, qui le proclama roi ; les peuples de toute la Gaule centrale reconnurent son autorité. Dès lors la Gaule avait un chef qui dirigeait ses efforts dans un but commun, l'indépendance, et aspirait à établir l'unité du pays. Vercingétorix donna aussitôt à la guerre une impulsion vigoureuse et intelligente. Il eut bientôt pour alliés les Trévires, les Bellovaques et les Atrébates.

Vercingétorix envoya un de ses lieutenants envahir la province romaine et se porta au nord de la Gaule pour attaquer les légions de César. Il traversa le pays des Bituriges, soumis aux Éduens, et perdit quelque temps à les soulever contre les Romains. César accourut aussitôt d'Italie ; il prit le commandement de ses légions et les réunit. Il se jeta sur Genabum, prit la ville, tua ou vendit tous ses habitants. De là il entra dans le pays des Bituriges et s'empara de *Noviodunum* (Sancerre). A cette nouvelle, Vercingétorix et les Bituriges, pour faire le désert autour de César et lui enlever toutes ressources, brûlèrent toutes les villes du pays, excepté *Avaricum* (Bourges), la plus grande de toutes. César alla aussitôt l'assiéger. Malgré une résistance acharnée, la ville fut prise : habitants et soldats, tout fut égorgé.

César marcha alors contre les Arvernes et envoya Labiénus contre les Sénonais et les Parisii. Il alla attaquer Gergovie, grande place forte située au sommet d'une montagne [1], et qui était la capitale des Arvernes ; mais il fut battu et obligé de lever le siége. Pendant ce temps, Labiénus était, sur les rives de la Seine, à Lutèce, dans le plus grand danger : menacé par l'armée du brave et habile roi Camulogène, il s'échappa en battant les Gaulois dans la plaine d'Issy. Camulogène fut tué dans l'action.

Ces échecs décidèrent les Éduens à faire défection : ils massacrèrent tout ce qu'il y avait de Romains dans leur pays, soldats, marchands. César avait sa ligne de retraite occupée ; il était enfermé entre la Loire et les Éduens à l'est, l'Allier et Vercingétorix à l'ouest. Sa situation était très-grave ; il s'en tira à force d'audace et de génie ; il savait d'ailleurs que s'il était vaincu dans la Gaule il lui fallait abandonner le projet de devenir le maître de Rome. Au lieu donc de battre en Pretraite sur la Province romaine, César prit un grand parti : il alla rejoindre, au nord, Labiénus. Il passa la Loire à gué, opéra sa jonction avec Labiénus et réunit les dix légions qui composaient son armée. César se replia alors sur la Saône pour rétablir ses communications avec la Province romaine et l'Italie.

Pendant ce temps, une assemblée générale des députés de la Gaule, réunis à Bibracte, confirmait le commandement suprême à Vercingétorix, malgré la basse jalousie des Éduens qui avaient voulu en faire investir l'un des leurs. Aussi, loin de seconder les plans du généralissime, les chefs éduens chercheront sans cesse à les faire échouer. Les rivalités des peuples de la Gaule allaient recommencer ; elles allaient donner la victoire à l'ennemi et lui livrer la Gaule, que son épée seule eût été peut-être impuissante à dompter.

Vercingétorix se mit à la poursuite de César et l'attaqua sur l'Armançon [1], avec sa nombreuse cavalerie ; les Romains étaient en déroute. « César lui-même fut enlevé par un Gaulois à la taille gigantesque, qui, sans le connaître, l'emportait comme une plume sur son cheval. Ce Gaulois fut rencontré par un de ses compatriotes qui connaissait César. *Cæcos Cæsar*, lui cria-t-il en passant ; c'est-à-dire : Lâche César ! misérable César ! Mais l'autre Gaulois, par un jeu de mots peu facile à traduire dans notre langue, crut que son compatriote voulait lui dire : Laisse César, rends la liberté à César ! Alors il le rejeta du haut de son cheval avec dédain, tout en gardant son épée, qui fut longtemps conservée dans un temple chez les Arvernes. César, se remettant de son extrême frayeur, remonta à cheval. C'est ce que rapportait César lui-même dans une sorte de journal de ses actes, perdu aujourd'hui, et qu'il avait intitulé *Éphémérides*. A quoi tint, on le voit, la destinée de la Gaule et la chute de la République romaine [2] ! » La cavalerie germaine à la solde de César arriva enfin et rétablit le combat ; Vercingétorix fut repoussé et se retira sous les murs d'Alise [3] avec 80,000 fantassins et 10,000 cavaliers.

Siége et bataille d'Alise (52). — Alise était un *oppidum*, ou ville fortifiée, situé au sommet d'une colline escarpée et dans une situation très-forte. Vercingétorix établit son camp en avant de la ville. Quant à César, il résolut d'enfermer dans des lignes de circonvallation la ville et le camp, de bloquer l'armée gauloise et de la forcer à se rendre ; il exécuta de prodigieux travaux, dont on retrouve encore de nombreuses traces, et éleva aussi des lignes de contrevallation, afin de se défendre contre les attaques d'une

1. La montagne de Gergovie, qui porte encore ce nom, est à 4 kilomètres au sud de Clermont-Ferrand.

1. Vers Quincy.
2. Fr. Monnier, *Vercingétorix*, p. 205.
3. *Alesia*, Alise-Sainte-Reine, près de Semur-en-Auxois. Plusieurs savants soutiennent qu'Alesia était une ville des Séquanes et que c'est Alaise, en Franche-Comté, près de Quingey. Cette opinion se soutient par de bonnes raisons; cependant les meilleures autorités la repoussent. Nous renvoyons le lecteur à la savante étude du duc d'Aumale et à l'*Histoire de César* par Napoléon III. (T. II, p. 298-323.)

armée de secours. Quand Vercingétorix vit que, malgré ses efforts, les retranchements des Romains allaient l'entourer complétement, il renvoya ses cavaliers et leur dit : « Partez, tandis que les passages ne sont pas encore fermés ; allez répandre par toute la Gaule la nouvelle que je n'ai de vivres que pour trente jours, et ramenez-moi tous les enfants de la Gaule en état de porter les armes. »

Cet appel fut entendu de la Garonne au Rhin, des Alpes à l'Océan : à cette heure suprême, la Gaule tout entière se montra fidèle aux intérêts nationaux. Tous les clans envoyèrent leurs contingents, excepté les Rèmes, qui persistèrent à rester les alliés de César et furent les seuls à faire défection, et les Bellovaques, qui déclarèrent ne vouloir obéir à personne et ne combattre que quand il leur plairait de le faire.

L'armée gauloise, forte de 250,000 hommes, arriva au secours de Vercingétorix; mais au lieu de n'avoir qu'un chef elle en avait quatre : Vergasillaunus, un brave Arverne, Commus, un Atrébate, et deux Éduens, Éporédorix et Viridomar, plus désireux de remplacer Vercingétorix que de le seconder, et qui ne feront pas, pour délivrer Alise, ce qu'un patriotique dévouement aurait fait.

Après une première attaque, où le nombre et la valeur échouèrent contre la force des retranchements des Romains, les assiégés et l'armée de secours livrèrent la grande bataille qui allait décider de la liberté de la Gaule. Pendant que Vergasillaunus se jetait sur les lignes de contrevallation avec 60,000 hommes et s'emparait des retranchements, Vercingétorix perça les lignes de circonvallation. La bataille était gagnée si le reste de l'armée de secours eût donné ; mais Éporédorix et Viridomar ne bougèrent pas ; trahissant l'effort suprême de la patrie, ils laissèrent César concentrer toutes ses cohortes, chasser Vercingétorix et Vergasillaunus de ses retranchements, et remporter la victoire. Maudits soient ces traîtres d'autrefois, qui ont sacrifié leur devoir à leurs calculs égoïstes et à leur ambition personnelle ! Hélas ! ils ne sont pas les seuls dans notre histoire.

Ce fut alors qu'apparut toute la grandeur d'âme du héros d'Alise. Vercingétorix réunit le conseil des chefs et leur dit : « Je n'ai pas entrepris cette guerre pour servir mes intérêts. Maintenant, je le vois, il faut céder à la fortune. Je me livre à vous. Vous pouvez donner satisfaction aux Romains, soit en me donnant vous-mêmes la mort, soit en me livrant tout vivant entre leurs mains. » Les chefs acceptèrent le sacrifice et envoyèrent des députés à César.

Abandonné de tous, Vercingétorix ne voulut pas attendre dans sa tente l'arrivée des licteurs romains ; il sortit d'Alise, revêtu de ses plus belles armes, et, montant un cheval richement caparaçonné, il entra dans le camp de César, qui siégeait sur son tribunal entouré de ses lieutenants. Il fit trois fois le tour [1] du tribunal, s'arrêta, mit pied à terre, s'avança vers César, jeta ses armes à ses pieds et lui dit : « A toi ces armes : très-brave, tu as vaincu un brave. » Puis il attendit avec dignité la réponse du vainqueur.

La nature grossière du Romain ne lui permit pas de comprendre la grandeur chevaleresque de cette soumission : César accabla brutalement son prisonnier d'injures et de reproches, et ordonna aux licteurs de le charger de fers. Vercingétorix fut envoyé à Rome, où il resta quatre ans enfermé dans un des cachots de la prison Mamertine. Le jour du triomphe de César (46), on traîna l'illustre Gaulois dans les rues de Rome, puis on le ramena au Tullianum, où on lui coupa la tête ; enfin, pour dernière insulte, on exposa ses restes mutilés à la joie et aux hurlements féroce de l'ignoble multitude dont César avait le honte d'être le chef.

Toute la population d'Alise et les prisonniers furent réduits en esclavage et donnés aux soldats de César, qui les vendirent à leur profit ; il se réserva toutefois vingt mille Arvernes et Éduens, qu'il rendit à la liberté, afin de se concilier l'amitié de ces deux peuples puissants.

Derniers soulèvements des Gaulois (51). — L'année suivante (51), les Bituriges, les Carnutes, sous la conduite de Guturvath, dans le centre, les Bellovaques au nord, sous la conduite de leur chef Corrée et d'Ambiorix revenu de la Germanie, et les Aquitains du sud-ouest, se soulevèrent encore. César employa la terreur pour les réduire ; il dévasta cruellement le pays des Bituriges et des Carnutes, extermina la population, exigea qu'on lui livrât Guturvath et le fit décapiter. Il marcha ensuite contre les Bellovaques, les battit, tua leur héroïque chef Corrée, et força encore une fois Ambiorix à se réfugier dans la Germanie ; puis il alla au sud de la Loire réprimer le soulèvement des Aquitains. La dernière résistance importante fut celle de la ville d'Uxellodunum [2]. César, auquel on a fait faussement une réputation de clémence, se montra féroce envers les défenseurs d'Uxellodunum : quand il eut forcé, par la soif, la ville à se rendre, il coupa les mains à tous les prisonniers et les envoya dans toute la Gaule pour frapper de terreur ceux qui auraient encore envie de lui résister.

Après la victoire et la réduction de la Gaule en province romaine, César, impatient de retourner en Italie, changea de conduite à l'égard des Gaulois ; il voulait s'en faire des instruments contre la liberté de Rome, et dès lors il les traita avec une extrême douceur : il leur laissa leurs lois, leurs prêtres, leur

1. Ces trois cercles exprimaient une idée religieuse.
2. Le Puy-d'Issolu, sur le Lot, dans le pays des Cadurques (Quercy).

religion, leurs terres, et se contenta de leur imposer un tribut de 12 millions de francs. Il visita tout le pays en pacificateur, évitant avec soin de blesser l'esprit national, qu'il savait fort irritable. Passant dans une ville des Arvernes, il vit, déposée au fond d'un temple, l'épée perdue par lui au combat de l'Armançon. Ses officiers voulaient la reprendre. « Laissez-la, dit César ; elle est sacrée. »

Ces ménagements lui étaient commandés par son intérêt personnel. Résolu à combattre le Sénat et Pompée, César voulait s'attacher les Gaulois, afin de recruter parmi eux des légions et de soumettre Rome à l'aide de leur valeur. Il flatta l'humeur guerrière de la nation, promit de la gloire à la jeunesse, aux chefs principaux le droit de cité, le titre même de sénateur. Il réussit à lever dans la Gaule six légions, dans lesquelles furent incorporés les enfants des plus grandes familles, qui servaient à la fois de soldats et d'otages. Il organisa une légion d'élite, dont les soldats portaient sur leur casque au lieu de l'aigle romaine une alouette [1], emblème national de la vigilance et de la gaieté. L'excellente cavalerie trévire fut enrôlée à titre d'auxiliaire. Tous ces Gaulois, aussi légers que leurs descendants, étaient fiers de marcher maintenant sous les ordres d'un *brenn* [2] romain, qui les menait à la conquête de Rome.

L. Dussieux.

A COTÉ DE NOUS

—

LA VERTU CHEZ LES INDIGENTS

Ce matin, je me suis rendue chez la vieille mère Basset.

Dans un bien petit réduit, au milieu d'un amas de vieilles hardes, dessus, dessous, à côté d'elle, la malade est couchée depuis six mois, clouée sur cette couche sordide par de cruelles infirmités. Elle ne peut se tenir debout. Pas de travail possible! Sur une chaise à côté d'elle, un réchaud, une casserole, — voilà sa cuisine... J'oubliais un pot d'eau claire... Et encore, quand je dis claire!...

Les murs, qui suintent l'humidité, sont couverts d'images de piété. Il y en a dans tous les coins, les unes collées, les autres retenues par de grosses épingles, — puis nombre de chapelets, médailles et bénitiers : elle vous montre tout cela quand on lui dit qu'elle est bien seule.

Je n'avais vu qu'une fois cette pauvre femme. Des yeux noirs, une physionomie vive et énergique, une poitrine nue et desséchée, mais large et forte, la parole prompte et la voix nette témoignent d'une vitalité dont l'âge et la souffrance ont peine à avoir entièrement raison.

— Vous voilà bien mal hypothéquée, ma pauvre mère Basset! bien seule, il me semble? N'y a-t-il personne qui prenne soin de vous?

— La Providence, chère dame! Je puis bien dire, la Providence.

« Eh! mais, ce n'est pas si malheureux, cela, d'avoir le bon Dieu pour garde-malade!...

— Pourtant ce n'est pas lui qui fait bouillir votre tisane...

— De la tisane? je n'en bois pas.

— Vous avez eu la visite du médecin?

— Il est venu deux fois en six mois... Il dit qu'à mon âge il n'y a plus rien à faire.

— Il faut bien au moins remuer votre lit. On vous aide, vous avez des voisines?

— Oui. Et puis nos bonnes sœurs m'ont apporté des draps de rechange... J'ai bien mon petit-fils, mais est-ce qu'il a du temps de reste?

— Ah! vous avez un petit-fils avec vous?

— Quand il rentre. Mais il travaille plus loin que Saint-Denis, et pour revenir il navigue pendant plus d'une heure sur le canal... car le chemin de fer est trop cher... Je n'aime pas à le savoir la nuit dans un méchant bachot, avec des camarades qui sont presque toujours avinés... Quand il revient, il est minuit, une heure, et dès le matin il repart. Il mange là-bas.

— Alors il ne peut pas vous tremper la soupe?

— Non, je la fais moi-même : de l'eau, du sel et un rien de beurre, ça fait l'affaire... Le réchaud est là sur une chaise, à portée de ma main droite qui remue encore un peu, comme vous voyez. Ça n'est pas bien commode; mais, depuis que je me connais, je n'ai guère tenu à mes aises.

— Mère Basset, racontez-moi donc un peu de votre vie, si cela ne vous fatigue pas. Vous n'êtes pas de Paris, je m'imagine?

— Je suis d'un village de la Haute-Loire, près de Saint-Paulien. Nous étions six enfants ; le père et la mère, bons travailleurs, craignant Dieu, allaient à la messe, à confesse, il fallait voir!... et nous avec eux. Le grand-père vivait avec nous : un beau vieillard, pas un jour de sa vie malade, et qui n'est mort qu'à quatre-vingt-dix-neuf ans *et demi*. C'était quasiment un Hercule. Moi, j'étais bâtie comme lui : il a fallu toutes les misères que j'ai eues pour m'user comme je le suis. Ma mère était dentellière. A cinq ans, je la tourmentais déjà pour faire, moi aussi, de la dentelle. Elle levait les épaules :

« — Va donc jouer avec *ta pépée*, qu'elle me disait; tu es trop jeune!

« — Non, mère! pas trop jeune pour faire comme vous. »

1. On l'appelait pour cette raison *legio alaudæ*, la légion de l'alouette.

2. *Brenn*, en latin *brennus*, général.

« Que voulez-vous, ma bonne dame, *j'étais née pour le travail, pour me donner du mal;* j'ai toujours eu du *cœur à l'ouvrage, quoi!...* Enfin j'ai tant répété que je voulais travailler que le père a fini par me commander un petit métier. On ne pouvait pas en trouver à ma taille de mioche.

« — Tu ne pourras jamais le tenir sur tes genoux, fillette !

« — Vous verrez, vous verrez ! »

« Eh bien ! ils ont vu, mes pauvres parents ! Mes petits doigts s'y sont mis tout de suite. On en riait dans le pays, où tout le monde avait des tambours à dentelle. On me disait :

« — Allons, va t'amuser à ton tour; les autres t'appellent !

« — Non, non, cela ne m'amuse pas de m'amuser. »

« Et je laissais les petits camarades courir, sauter sans moi. Aussi je devenais la plus habile main de notre endroit.

« Bien m'en a pris, car à douze ans j'avais perdu père et mère en un rien de temps, et nous restions six enfants dont j'étais le quatrième. Les trois aînés se sont placés, tous braves gens... Pour moi, c'est grâce à mon petit métier que je gagnais ma vie — et celle de mes deux dernières sœurs, qui ne pouvaient pas encore se tirer d'affaire toutes seules. Nous partagions ma paye ; *je n'aurais pas mis sous ma dent un morceau avant de l'avoir coupé en trois.* »

Après cette enfance courageuse et dévouée, la jeune Basset vécut ainsi dans son village jusqu'à l'âge de trente ans, entre la dentelle et l'église; puis, venue à Paris pour faire marier un de ses frères en légitimant ses enfants, elle y reste, s'y marie elle-même, a trois enfants, devient marchande des quatre saisons, pousse la charrette de légumes dans les rues, hiver comme été. « J'étais forte comme un homme... Plus forte que mon pauvre défunt. Nous nous attelions ensemble, mais c'était moi qui tirais, qui poussais, qui traînais tout... J'avais du mal, mais je voudrais bien y être encore, au lieu de rester là, vieille, inutile, criant, geignant jour et nuit... J'en ai tant fait, ma pauvre dame, que j'en suis restée estropiée, blessée, éreintée !... Mais je ne me plains pas... Je suis au milieu de *tous mes bon Dieu;* je crois à la vie éternelle et je meurs en bénissant Jésus. »

En effet, elle s'éteint au milieu du pieux musée de la misère, d'une collection de grossières enluminures qui seraient bien laides, si l'image du Seigneur avait besoin d'être jolie... Les fentes de la muraille en sont recouvertes... elles nous y montrent la main de Dieu, plus ouverte, je crois, dans un taudis désolé où l'on pense à lui que partout ailleurs où l'on ne souffre pas.

Mme DE MAUCHAMPS.

A PROPOS DU VER A SOIE

On a bien écrit sur le ver à soie, acclimaté depuis trois siècles en France, mais on n'a pas encore tout dit pour les habitants des départements où cet élevage n'est pas pratiqué. Il ne faut pas se dissimuler que, sous l'influence de plusieurs causes très-différentes, la culture des vers à soie, partout possible et rémunératrice dans notre pays, et qui devrait être nationale sur toute sa surface, en occupe à peine un tiers dans l'extrême Midi. A nos yeux, ce qu'il faudrait faire, avant toute recherche de guérison pour la maladie actuelle, serait de ramener cette culture là où elle a disparu, comme en Touraine et en Berry, et de l'étendre là où elle n'avait pas encore pénétré toute seule.

C'est alors, quand le morcellement des petites cultures et des petites éducations aura répandu la ponte et l'élevage sur tout le pays, que l'on s'apercevra que ce n'est point un microscope qu'il faut pour faire des œufs sains, mais des moyens hygiéniques bien entendus, suivis sans hésitation, se rapprochant de plus en plus et toujours de l'état de nature. On aura beau chercher des moyens artificiels, ce ne sont point eux qui combattront un abâtardissement séculaire causé par des traitements anormaux. Si, peu à peu, nous étions conduits, pour récolter plus de lait, à tenir nos vaches enfermées dans des étables closes et chauffées à 40°, il ne faudrait pas deux siècles pour développer chez ces animaux des germes d'anémie tuberculeuse et arriver à voir toutes nos vaches mourir de la poitrine quand on les exposerait au grand air.

Les deux traitements sont similaires, aussi dépourvus de sens commun l'un que l'autre. Il est temps qu'on ose le dire; il est temps qu'on essaye d'y remédier.

Nous donnons ici quelques dessins du travail pratique des éducations perfectionnées, et, puisque l'oncle Tobie tient la parole, il va en profiter pour parler un peu du dévidage, cette partie de l'élevage à peu près ignorée de ceux qui ne sont pas des cantons vraiment séricicoles; opération d'une grande importance commerciale; car, là-bas, on ne pense qu'à ce résultat pratique des éducations. Au collége, ici, dans le *Nord,* — car Paris est le *Nord!* — une fois les vers à soie élevés, une fois les cocons filés par l'insecte, on ne sait qu'en faire; ils sont perdus. Pourquoi? parce qu'on en a 100 ou 200! Là-bas, on en récolte 50 ou 100,000, et cela pour quelque 12 à 15,000 francs.

Ces chiffres démontrent l'importance de l'opération qui donne à la récolte l'aspect commercial qu'elle réclame. Nous y reviendrons tout à l'heure. Passons en revue notre planche de dessins. Le n° 1 représente la feuille du mûrier, le papillon femelle en train de pondre les œufs ou la graine, les vers naissants et le

premier et deuxième âge : tout cela un peu plus petit que nature.

Le n° 2 représente une des cases de la coconnière dans laquelle le ver a monté, s'est installé et tend les fils transversaux au milieu desquels il va suspendre son cocon. Sous le n° 3, on a rassemblé un certain nombre de cocons ; on voit en 4 la chrysalide qui y est contenue. Si nous regardons le n° 5, nous aurons une idée de la réserve où l'on met les papillons, à mesure qu'ils éclosent. C'est dans des bocaux en verre bien foncé qu'il est bon de les conserver.

Sous le n° 6, nous voyons l'extrémité d'une travée même de la magnanerie ; chaque *lit* est numéroté pour la facilité des opérations qui se suivent et que les numéros aident à retrouver. On voit que les numéros impairs sont d'un côté et, naturellement, les numéros pairs en face. Lorsque l'éducation s'avance et que les vers manifestent leur désir de *monter*, c'est-à-dire s'inquiètent et cherchent où attacher leur cocon, alors on prépare des coconneries d'avril ou autres (fig. 7), dans lesquelles les vers s'isolent et pondent commodément. Au surplus, quel que soit le genre de tables ou de claies que l'on adopte, il faut toujours qu'elles soient légères, faciles à manier et à changer de place. Ce serait ici le moment de parler des filets pour délier les vers des papiers forés qui les remplacent, etc. ; mais, sans figures, nous craindrions de ne pas nous faire bien comprendre des lecteurs non familiarisés d'enfance avec cette industrie si intéressante.

Passons maintenant au n° 8 ; mais ici, où nous commençons les opérations du dévidage, nous devons présenter quelques courtes observations.

Après l'étouffement et le séchage des cocons, il faut procéder au triage, ce qui n'est pas une opération de médiocre importance. Quelque soin que l'on ait apporté dans l'achat des cocons, il s'en trouve toujours dans les meilleurs lots un grand nombre d'inférieurs ; d'autre part, il y a des années où les récoltes sont moins bonnes, et offrent plus de déchets. On y trouve des *satinés*, des *faibles*, des *vitrés*, et enfin, parmi les bons cocons, il s'en rencontre de gros, de petits, de plus ou moins durs, de plus ou moins serrés, et, parmi les blancs, de plus ou moins blancs ; enfin il y a toujours des cocons tachés. Tout cela doit être assorti et, mis à part avec la plus grande attention, puis on commence par *débourrer* et par opérer un premier choix ; enfin on arrive au triage définitif.

Les *satinés* sont des cocons à grain lâche, inégal et luisant, qui donnent de la soie peu nerveuse, il faut les filer presque à 5/6 cocons, c'est-à-dire en réunissant les brins de cinq ou six cocons et au-dessus, jamais au-dessous.

Les cocons *faibles*, *vitrés*, et les *fondus*, ne peuvent guère se filer qu'à 10/12.

Les *chiques*, comme les *doupions*, se filent sans titre, c'est-à-dire sans faire attention au nombre des cocons ; le fil qui en provient est grossier ; on le conduit le plus également possible, en le faisant passer sur deux petits rouleaux en bois. Quant aux bons cocons, ils demandent aussi à être assortis entre eux, et il faut se garder de mêler des cocons de races différentes : de plus, il est bon de mettre les gros d'un côté et les petits de l'autre ; enfin il faut varier le nombre de brins d'après leur qualité ; telle nature de cocons ne pourra se filer qu'à 5/6, tandis qu'avec telle autre on fera du 3/4 ou du 4/5.

La figure 8 nous montre l'arrangement d'une battue, c'est-à-dire d'un lot de cocons choisis et plongés déjà dans l'eau chaude de la bassine.

Il faut veiller à ce que les battues ne soient pas trop fortes, et à ce que la fileuse tienne toujours son eau à un degré de chaleur convenable. Quand on *bat* les cocons, l'eau doit avoir 80 ou 90 degrés ; lorsque les cocons sont battus et qu'on les *purge* (fig. 9), il faut que l'eau soit moins chaude ; pour cela, on ferme le robinet de vapeur et on ouvre le robinet d'eau froide. Enfin, quand on *file*, l'eau ne doit pas avoir plus de 55 à 60 degrés. Si l'on file du blanc, il faut renouveler l'eau très-souvent ; plus l'eau sera pure, plus la soie sera blanche ; dans ce cas, ce qu'il y a de mieux, c'est de battre dans une bassine et de filer dans une autre.

Le battage des cocons est toujours important : les balais dont on se sert communément abîment le cocon, le froissent et perdent beaucoup de soie. Il est préférable, ainsi que l'a imaginé M. de Buros, de Bagnols, d'immerger les battues en les faisant entrer dans l'eau au moyen d'une espèce d'écumoire. Les cocons, plongés ainsi, ne souffrent en aucune façon. Ils s'amollissent également sur tous les points, et ensuite, au moyen d'une espèce de petite fourchette, garnie de brins de chiendent très-courts, que l'on passe par-dessous, on trouve les bouts avec la plus grande facilité. La seule chose à observer, c'est de faire l'immersion plus ou moins longue, suivant que les cocons sont plus ou moins secs, plus ou moins vieux.

On ôte ensuite les brins qui se sont attachés à la petite fourchette, et on les prend dans la main pour les purger (fig. 9), c'est-à-dire pour ôter tous les *bouchons* et n'avoir plus que des fils bien nets. En purgeant les cocons, les fileuses ne doivent enlever que ce qui est indispensable.

Une fois qu'on a purgé, on attache à un clou qui est fixé à la bassine tous les brins de soie, puis on pose sur l'eau, à droite et à gauche, le nombre de cocons avec lesquels on formera deux bouts ou deux fils ; on donne la torsion à ces deux bouts avec les doigts ou, mieux encore, avec le *croiseur mécanique*, et on les attache sur l'*asple* (fig. 10). La fileuse n'a plus alors qu'à s'occuper de nourrir bien également chacun de ses bouts, c'est-à-dire de remplacer un co-



Le travail de la soie.

con qui finit par un autre cocon qui commence, de manière à avoir toujours, pour chaque bout, la moitié en cocons garnis et l'autre moitié en cocons un peu dépouillés (fig. 11).

Toutes les fois qu'un cocon casse, s'il a encore de la soie, on le met de côté et on le rebat à la battue suivante. Il est bien essentiel, pour ne pas contrarier les habitudes du commerce et du dévidage, d'observer le *guindrage;* le plus usité, et de ne pas faire les flottes trop grosses. Le guindrage doit avoir 120 centimètres, et les flottes ne doivent pas peser plus de 50 ou 60 grammes (fig. 12). Il suffit de deux ou trois battues, suivant la qualité des cocons, pour obtenir ce poids.

Oncle Tobie.

LE GRAND VAINCU

—

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

(Voir p. 298, 313, 322 et 338.)

—

IX

EN AVANT (*suite*)!

Sans laisser à l'armurier le temps de se reconnaître, le Chasseur de bisons se pencha vers lui et lui dit à voix basse :

— Oui, c'est moi ; ne me fais pas de questions, je

n'ai pas le temps d'y répondre, mais réponds à celles que je vais t'adresser. Il n'y a pas au camp d'autre ouvrier que toi qui connaisse le métier d'armurier ou de serrurier?

— Non, certes... Mais je te croyais à Québec, David. Comment se fait-il?...

— Silence! M. Varin l'intendant t'a-t-il fait demander dernièrement?

— M. Varin?... Attends un peu, attends! je dors encore... M. Varin? fit-il en se frottant les yeux... Mais oui, je me rappelle être allé dans sa tente.

— Quand?

— Quand? Ma foi! il y a peut-être une vingtaine de jours.

— Que t'a-t-il demandé?

— Il voulait ouvrir une malle dont il avait perdu la clef.

— Bien. Comment était cette malle?

— Une grande caisse noire, assez longue, avec des clous de cuivre.

— Il y a une vingtaine de jours, dis-tu?

— Oui.

— Et tu étais seul avec lui?

— Tout seul. Et puis, trois jours après, il m'a fait encore demander.

— Ah!

— Pour ouvrir la même malle.

— Et, cette fois, tu étais encore seul avec lui?

— Non; il y avait plusieurs personnes.

— Lesquelles?

— Ma foi! je ne les connais pas. J'ai seulement remarqué un pauvre diable qui avait fort mauvaise mine et le prévôt de l'armée. Les autres, je les voyais pour la première fois. Ils avaient l'air d'étrangers. C'étaient sans doute des amis de M. Varin, de gros Riz-Pain-Sel.

— Es-tu resté dans la tente après avoir ouvert la malle?

— Non; ma besogne terminée, on m'a renvoyé.

— Très-bien... mon brave Franchot, je te remercie. Il faut que je te quitte, car je dois partir au petit jour. Encore un mot: si tu as quelque amitié pour moi, ne dis à personne que tu m'as vu ce matin, ni à M. Varin surtout.

— Je ne demande pas mieux, David; mais du diable si je comprends...

— Tu comprendras plus tard... Adieu!

Voici un témoignage précieux, pensa le chasseur en rejoignant à grands pas la partie du camp où Saint-Preux l'attendait. L'intendant a fait ouvrir une première fois la malle devant lui, sans témoin, évidemment pour cacher ses maudits billets dans l'habit de mon pauvre Pierre; la seconde fois devant le grand prévôt et devant d'autres personnes, afin de faire constater les traces du vol... Ah! M. le marquis demande des preuves... Que dira-t-il de celle-là?

Quelques instants après, il retrouvait Saint-Preux, que M. de Bourlamaque venait de présenter à la Compagnie de Royal-Roussillon, dont le gentilhomme français allait avoir l'honneur de prendre le commandement.

La petite colonne se mit en route à travers les grandes prairies au bout desquelles apparaissait, à l'horizon, le feuillage sombre d'une forêt.

Léveillé fermait la marche et veillait sur une charrette basse qui contenait les volumineux bagages de son maître et que traînait un vigoureux mulet.

Laissons cette troupe se diriger vers le lac Saint-Sacrement, sous la conduite de Gaston de Saint-Preux et du brave Chasseur de bisons, et retournons au bord du Champlain, où Jean d'Arramonde vient de s'embarquer avec ses Canadiens, Ouinnipeg et quelques guerriers sauvages.

Ouinnipeg comptait côtoyer le lac pendant deux ou trois jours, puis entrer dans les terres à la hauteur des lignes anglaises.

Six pirogues conduites par ces vigoureux rameurs, dont Jean d'Arramonde avait déjà eu l'occasion d'admirer l'agilité et la vigueur infatigable, contenaient la petite expédition.

D'Arramonde, Ouinnipeg et l'honnête Paterne se tenaient dans la première pirogue.

Aux questions timides que son valet lui avait posées au moment de s'aventurer de nouveau sur l'élément perfide, d'Arramonde n'avait pas eu le courage de répondre par un aveu sincère de la réalité.

En effet, si messire Paterne avait su que le but final de l'expédition allait être une rencontre avec les troupes anglaises ou les hordes sauvages, il se serait sans doute obstinément refusé à partager les aventures de son maître.

Jean d'Arramonde avait donc employé à l'égard de l'ancien aide-droguiste le procédé ingénieux qu'il avait vu appliquer en Espagne aux pauvres chevaux craintifs que l'on met dans l'arène pour combattre le taureau.

Il avait appliqué un bandeau sur les yeux du trop confiant Paterne, et, lui cachant le but réel de l'expédition, il lui avait affirmé qu'ils allaient faire une promenade de quelques jours dans un pays magnifique, inconnu, où il pourrait faire une ample moisson de plantes rares.

— Pourvu que je trouve la *campanula rubra!* s'était aussitôt écrié Paterne.

Et sa large figure s'était épanouie à l'idée qu'il allait peut-être mettre la main sur cette plante merveilleuse qui devait lui donner la fortune. Il s'était donc embarqué avec un joyeux empressement sur les pirogues indiennes.

X

LE PÈRE ANDRÉ.

La petite] flottille naviguait depuis deux heures environ en suivant de près les rives du lac ombragées de grands arbres, lorsque, au détour d'un îlot bordé de saules, Ouinnipeg aperçut tout à coup une barque amarrée et montée par un homme qui tenait en main une longue ligne de pêche.

L'inconnu suivait avec une attention si sérieuse et si passionnée les oscillations de sa ligne que le bruit léger des pagaies indiennes ne parvint pas à son oreille.

Ouinnipeg fit entendre un sifflement doux qui ressemblait au chant plaintif du martin-pêcheur.

Aussitôt les rames demeurèrent suspendues et les pirogues s'arrêtèrent.

A travers les branches des saules derrière lesquels il avait fait glisser sa barque, l'Aigle-Noir examinait attentivement le pêcheur mystérieux.

C'était un homme de haute stature, dont les larges épaules révélaient une force peu commune. Il tournait à moitié le dos aux nouveaux arrivants, et les traits de son visage étaient cachés par l'ombre d'un grand chapeau fait d'écorces tressées.

Ouinnipeg continuait son examen attentif et silencieux. Cet homme pouvait être un espion des Anglais, et il fallait être sur ses gardes.

Mais le pêcheur restait toujours immobile.

Jean d'Arramonde, qui n'avait nullement les qualités de patience des guerriers indiens, commençait déjà à s'irriter du retard causé par cet incident.

— Allons! murmura-t-il, s'il plaît aux poissons du lac de ne pas mordre à la ligne de ce brave homme, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

L'Aigle-Noir parut avoir égard à l'impatience de son jeune compagnon. Il ramassa un caillou dans le fond de la pirogue et le jeta adroitement près de la ligne du pêcheur. Une aigrette argentée jaillit du fleuve ; l'inconnu tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut et se retourna à demi.

— Mais c'est le père André ! s'écria un des Canadiens.

— Ah ! dit Ouinnipeg dont la physionomie exprima la surprise et la joie.

En même temps, il fit un signe et les six pirogues, doublant l'îlot, se rapprochèrent de la barque du pêcheur.

En voyant la petite flottille s'avancer tout à coup vers lui, ce dernier resta un instant la ligne en l'air, étonné de cette apparition soudaine.

Mais ayant reconnu Ouinnipeg debout à l'avant de sa pirogue il jeta sa ligne au fond du bateau et adressa au guerrier sauvage un sourire de bienvenue.

Le père André était un beau vieillard fort et robuste, aux traits accusés et brunis par le soleil. Il appartenait à cette race de missionnaires intrépides qui, deux cents ans auparavant, avaient si puissamment contribué, par l'énergie de leur caractère et par l'austérité de leurs mœurs, à préparer la conquête du Canada et à gagner aux Français l'amitié et le dévouement des peuples sauvages.

Il avait passé quarante ans de sa vie dans le pays d'en haut, au milieu des tribus, les accompagnant soit à la chasse, soit à la guerre, et poursuivant son œuvre chrétienne avec l'ardeur infatigable d'un apôtre et la mâle énergie d'un soldat.

Depuis que les hostilités entre la France et l'Angleterre avaient recommencé dans la colonie, c'est-à-dire depuis quatre ans, le père André avait quitté les prairies et les bois et était venu s'établir au milieu des camps français. M. de Montcalm avait pour lui une vive affection et une vénération profonde. L'année précédente, à la bataille de Carillon, il avait eu l'occasion d'admirer son intrépidité, lorsque le missionnaire, relevant sa robe brune, était allé ramasser les blessés sous le feu de l'ennemi et donner aux mourants les consolations suprêmes.

Il y avait chez ce vieillard accoutumé dès sa jeunesse à partager la rude existence des chasseurs et des guerriers et dont la vie tout entière s'était écoulée dans les solitudes des prairies, en face de l'œuvre admirable du Créateur, un singulier mélange d'énergie et de douceur, d'audace et de bonhomie.

Sous son aspect mâle et austère, il cachait l'âme candide d'un enfant. Il avait, en outre, cette sérénité d'esprit qui naît d'une vie pure et cette gaieté vivace que Dieu a mise dans le sang français, ressort puissant et flexible qui semble acquérir une nouvelle force dans l'âme des soldats et des missionnaires.

— Sois le bienvenu, mon cher fils, dit le père André en tendant la main au chef sauvage, qui s'inclina respectueusement. Tu as donc quitté ton wigwam pour suivre les Français dans les sentiers de la guerre?

— Oui, père ; les enfants de la prière[1] auraient été traités de lâches et de vieilles femmes s'ils ne s'étaient pas levés pour défendre leurs frères blancs.

— Je reconnais le cœur généreux de mon fils rouge. L'Aigle-Noir est un grand guerrier, et les ennemis des Français peuvent compter les vides que son tomahawk a faits dans leurs rangs.

Ouinnipeg se redressa fièrement, et cet éloge fit jaillir une flamme de sa noire prunelle.

— Comment se porte ma chère fille Sewannah ? reprit le missionnaire. Dieu a-t-il rendu à ton fils bien-aimé la santé et la vigueur ?

— Le Grand-Esprit a accordé ses bénédictions à la

1. C'est le nom que portaient les Indiens convertis au catholicisme.



compagne de l'Aigle-Noir. Quant à mon fils, depuis que tes soins et tes prières lui ont rendu la vie l'an dernier, ajouta le chef sauvage dont la voix prit une touchante expression de douceur et de reconnaissance, il est devenu robuste et commence à tendre l'arc. Il m'a demandé souvent si son père à la barbe blanche ne viendrait pas visiter cette année les wigwams des guerriers abénaquis.

— J'irai les visiter dans quatre ou cinq lunes, s'il plaît à Dieu. Mais tu sais, mon cher fils, que ma place est avec les guerriers. Je dois rester ici tant que la hache de guerre sera levée entre ma nation et ses ennemis.

A ce moment, les yeux du vieillard tombèrent sur Jean d'Arramonde.

Le missionnaire regarda quelques instants avec attention le jeune gentilhomme, puis, quittant le ton grave et solennel qu'il avait pris pour parler au chef sauvage.

— Je vous prie d'excuser mon indiscrétion, monsieur, dit-il en adressant à d'Arramonde un sourire bienveillant. D'après les insignes que vous portez, je vois que vous êtes officier. Or je connais tous les braves lieutenants de M. de Montcalm, et cependant il me semble que je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer.

— Je ne suis à l'armée que depuis hier, mon père, répondit Jean d'Arramonde.

— Ah! c'est donc cela?

— Je suis arrivé de France il y a dix jours à peine.

— Vous venez de France, dit le missionnaire avec émotion, de ce beau pays que j'aime sans le connaître et que je ne verrai sans doute jamais!... Ainsi, reprit-il après une pause, vous avez demandé à l'Aigle-Noir de vous faire visiter les rives ombragées du lac Champlain?

— Non, mon père; M. de Montcalm m'a confié le commandement d'une petite expédition, et le chef indien m'accompagne avec quelques-uns de ses guerriers pour me montrer la route et me prêter main-forte au besoin.

— Quoi! vous allez vous battre contre les Anglais!

— Oui, mon père.

Le père André redressa sa haute taille; son regard s'anima soudain.

Puis il demeura silencieux et ses mains tourmentèrent sa longue barbe. Le bon missionnaire semblait obsédé par une pensée ou par un désir qu'il n'osait exprimer.

— J'étais en train de pêcher, comme vous le voyez, dit-il enfin; mais je crois, en vérité, que les poissons du lac commencent à connaître ma grande barbe... Ils n'approchent plus de mes lignes. Il est vrai que je leur fais depuis deux mois une guerre acharnée... Ah! je m'aperçois que je vieillis, Aigle-Noir. Autrefois je ne serais pas resté ainsi inactif pendant deux mois. Te rappelles-tu, mon cher fils, le temps où j'accompagnais dans les grandes chasses aux bisons la tribu dont ton père était le vaillant sachem? Tu n'étais alors qu'un enfant. A cette époque, ajouta-t-il avec un soupir, on pouvait parcourir les vastes prairies de l'Amérique et ses grands lacs sans rencontrer un seul Anglais. Notre nation était souveraine maîtresse du pays et des chasses depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi!... Comme tout cela a changé! Et comme nous changeons nous-mêmes!.. Assurément, il y a quelques années, je n'aurais pu rester pendant de longues semaines à la même place, un roseau à la main, attendant le bon plaisir des poissons qui, je le crains bien, sont plus madrés que moi.

Il y eut une pause de quelques instants.

— Mon père, dit l'Aigle-Noir dont l'esprit subtil semblait deviner ce qui se passait dans le cœur du vieux missionnaire, puisque les poissons du lac ne se laissent pas prendre à tes lignes, pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous? La poudre va peut-être bientôt parler, et si le Grand-Esprit rappelle à lui quelques-uns d'entre nous, tu pourrais leur dire les paroles qui ouvrent aux guerriers les prairies bienheureuses où ils chassent éternellement.

— Ouinnipeg a raison! s'écria d'Arramonde. Venez avec nous, mon père. Nous aurons grand besoin sans doute de votre expérience, et peut-être, ajouta-t-il plus bas, de votre saint ministère.

— Eh bien! j'accepte, dit le missionnaire, qui brûlait d'envie de suivre la petite expédition.

Il jeta ses lignes et ses filets dans le bateau qu'il poussa vivement sous les saules, puis sauta dans la pirogue de Ouinnipeg et vint s'asseoir auprès du gentilhomme béarnais.

L'Aigle-Noir fit un signal; aussitôt les rameurs abénaquis saisirent leurs longues pagaies, et bientôt les six barques glissèrent de nouveau silencieuses et rapides sur la surface argentée du lac.

A ce moment, Jean d'Arramonde sentit une main timide lui toucher le bras.

Il se retourna. Paterne, l'œil triste et l'air piteux, se pencha vers lui et d'une voix mal assurée:

— Monsieur, fit-il, n'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous allions nous battre contre les Anglais?

— Ai-je dit cela? répliqua d'Arramonde un peu interdit. Au fait, reprit-il, c'est bien possible, mon garçon. Nous rencontrerons peut-être quelques habits rouges là-bas, dans les bois.

— Mais, monsieur, je ne suis pas venu ici pour me battre, moi!

— Eh! sois tranquille, Paterne, Tu trouveras bien toujours un arbre pour abriter ta précieuse personne, dans le cas où on nous tirerait des coups de fusil. D'ailleurs tu dois être rassuré maintenant. Si une



balle te touche, voici un saint missionnaire qui pourra te donner l'absolution et te pardonner toutes les erreurs que tu as dû commettre au préjudice des clients de ton ancien patron, lorsque tu préparais tes abominables drogues.

Cette perspective ne parut sourire que médiocrement à l'infortuné Paterne. Il fit une grimace significative. Mais son maître lui ayant représenté qu'il était trop tard pour reculer et que s'il débarquait il risquait de se perdre et de tomber sous le couteau à scalper des sauvages, le pauvre diable poussa un soupir et parut se résigner à son rôle de héros malgré lui.

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

—

I

CONFIDENCES.

Jean d'Arramonde bénit le hasard heureux qui lui avait fait rencontrer le père André. La perspective d'avoir un chef peau-rouge pour unique compagnon pendant une longue route ne lui souriait que médiocrement; car, bien que Ouinnipeg se fût toujours montré pour lui plein de politesse et de déférence, il y avait dans ses manières un air de dignité froide et de supériorité un peu orgueilleuse auquel le jeune Français avait peine à s'habituer.

Et puis l'Aigle-Noir était grave, silencieux, et détestait les paroles inutiles. Or Jean d'Arramonde avait un vif besoin d'expansion, de mouvement, qu'il pouvait difficilement satisfaire dans la compagnie de cet Indien taciturne qui ne parlait que par sentences, entre les lentes bouffées de son calumet, et qui ignorait jusqu'à l'existence du grand roi Henri.

Les détails que le missionnaire lui donna sur l'histoire de la Nouvelle-France, sur les mœurs des colons français ou des peuples sauvages qui l'habitaient, l'intéressèrent d'autant plus que toutes ces choses étaient parfaitement inconnues de cette France frivole qui soupçonnait à peine le riche et magnifique empire qu'elle possédait en Amérique.

Puis la conversation tomba sur M. de Montcalm et son armée. Alors la voix du vieux missionnaire devint émue, pénétrée, enthousiaste. Il raconta cette merveilleuse épopée qui durait depuis quatre ans et dont le grand marquis était le vaillant héros. Il redit ces victoires remportées dans les vastes solitudes de l'Amérique et dont le faible écho était à peine arrivé à Paris, ces batailles gagnées contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, cette invasion chaque année plus menaçante et repoussée chaque année avec un bonheur qui tenait du prodige, l'incroyable valeur et l'inaltérable gaieté du soldat au milieu des privations et des souffrances les plus cruelles, l'audace des officiers, Lévis, Bougainville, Bourlamaque, et enfin les vertus du général en chef, grand et simple comme un de ces héros de Plutarque dans l'intimité desquels il vivait, infatigable, valeureux, modeste, aimant la France par-dessus tout, demandant chaque jour secours à Dieu, en bon chrétien, se conduisant ensuite en bon soldat et facilitant par son génie de capitaine les effets de cette protection divine.

Puis le père André dévoila avec indignation les plaies secrètes qui rongeaient cette belle et malheureuse colonie; il fit le portrait exact du gouverneur, homme honnête, mais faible, indécis, subjugué par les adroites manœuvres de l'intendant Bigot; il révéla l'existence honteuse de cette société d'accapareurs et de concussionnaires qui ruinaient la colonie et déshonoraient le nom français.

— Ah! dit le missionnaire avec tristesse, si M. de Montcalm n'avait d'autres ennemis que les Anglais!... Mais croiriez-vous, monsieur, qu'après chacune de ses victoires il est obligé d'expliquer sa conduite et de s'excuser presque d'avoir vaincu! Le lendemain de la bataille de Carillon où nos 3,000 soldats se battirent contre 20,000 Anglais et en tuèrent 6,000, M. de Montcalm écrivit à Paris une lettre qu'il m'a montrée; et savez-vous quelle faveur il demandait pour récompense de sa victoire? Il suppliait le ministre de le rappeler en France, tant il était indigné des intrigues qui se tramaient sans cesse autour de lui, tant son noble cœur souffrait des abus, des désordres qu'il était impuissant à réprimer! On lui a refusé la grâce qu'il demandait, on lui a fait savoir que le roi comptait sur lui pour défendre la Nouvelle-France... Alors il a oublié les tristesses dont son âme était remplie, il a fait le sacrifice de sa fortune et de sa santé qui s'épuisent ici, il s'est incliné devant l'ordre du roi et a répondu qu'il sauverait la colonie ou qu'il périrait. Vous verrez qu'il tiendra sa parole... Mais, hélas! sauvera-t-il la colonie?

Le missionnaire se tut quelques instants, et son regard devint triste et pensif comme s'il eût contemplé par avance le fatal dénouement du grand drame dont la Nouvelle-France était le théâtre.

Puis, au bout d'un long silence, il murmura :

— S'il doit mourir, Dieu veuille qu'il périsse du moins de la main des Anglais

II

LA CHASSE DU PÈRE ANDRÉ.

Après trois jours de navigation, les pirogues indiennes entrèrent dans le lac Saint-Sacrement, puis, au bout de quatre autres jours, elles parvinrent à l'extrémité de ce lac, à proximité des lignes anglaises.

A mesure que l'on approchait de l'ennemi, Ouinnipeg redoublait de précautions. La meilleure partie du trajet se faisait pendant la nuit. Le jour, les pirogues

suivaient les bords du lac et comme, à la suite de la fonte des neiges et des glaces, les eaux étaient très-hautes, on passait souvent entre des arbres inondés dont les troncs énormes dérobaient à tous les regards la marche de la petite expédition. Mais le rapprochement des troncs et l'enchevêtrement des branches et des lianes, qui pendaient comme les réseaux déchirés d'immenses filets, rendaient cette marche extrêmement lente.

Le gentilhomme béarnais commençait à s'impatienter de la longueur de la route. Il se disait que peut-être, au moment même où les pirogues s'avançaient avec tant de peine à travers ce dédale de troncs d'arbres, Saint-Preux avait déjà rencontré les Anglais et pris sur lui un avantage décisif.

A la fin du septième jour, il pria Ouinnipeg d'envoyer deux Indiens à la découverte et, comme la nuit allait venir, il proposa au chef abénaqui de faire une halte dans la forêt qui bordait le lac, en attendant les nouvelles que les deux guerriers partis en reconnaissance devaient leur apporter.

Il était indispensable d'accorder quelque repos aux sauvages et aux volontaires canadiens qui, malgré la résistance extraordinaire qu'ils savaient opposer à la fatigue, étaient exténués par les efforts qu'ils faisaient nuit et jour pour diriger les pirogues pesamment chargées à travers les obstacles qui encombraient la rive.

Depuis le lever du soleil, les pauvres gens n'avaient pris aucune nourriture et ils avaient grand besoin de réparer leurs forces épuisées.

Ouinnipeg donna à ses rameurs l'ordre d'accoster.

Mais alors se produisit un incident qui plongea la petite troupe dans la consternation.

Les cinq premières pirogues avaient déjà abordé, lorsque, par suite d'une fausse manœuvre des Canadiens qui la montaient, la sixième se heurta violemment contre un tronc à fleur d'eau.

Elle sombra aussitôt.

Or cette dernière pirogue contenait les vivres, les salaisons, la farine et le baril de rhum qui constituaient toutes les provisions de la petite expédition.

On se trouvait donc tout à coup sans vivres, au moment même où ces estomacs affamés réclamaient le plus impérieusement satisfaction.

Les Canadiens s'entre-regardèrent avec stupeur, Jean d'Arramonde s'emporta, le père André leva les yeux au ciel, comme pour demander à la Providence un peu de cette manne qu'elle avait envoyée jadis si à propos aux Hébreux mourants de faim.

Seul, Ouinnipeg ne perdit rien de son calme et de son sang-froid. Il fit amarrer solidement les cinq pirogues qu'il dissimula avec soin sous le feuillage d'un gros arbre dont l'inondation avait miné les racines et qui baignait sa tête chevelue dans les eaux du lac.

Puis il donna un ordre à trois de ses guerriers qui partirent dans trois directions différentes, après avoir changé leur fusil contre un arc.

Il revint ensuite vers le groupe consterné formé par Jean d'Arramonde, le missionnaire et les volontaires canadiens. Quant à Paterne, il s'était mis sournoisement à l'écart et, armé d'un long bâton, il suait sang et eau pour attraper un jambon échappé au naufrage et que le courant entraînait rapidement.

— Mon frère blanc désire sans doute se reposer, dit l'Aigle-Noir à Jean d'Arramonde. Je connais près d'ici une petite clairière où ses guerriers pourront passer la nuit. Mes jeunes hommes veilleront.

— Eh bien! conduisez-nous, Aigle-Noir, dit d'Arramonde en soupirant. Nous allons tâcher de remplacer par quelques heures de sommeil le souper absent.

— Trois de mes jeunes hommes parcourent le bois en ce moment. Ils apporteront peut-être un daim ou un orignal.

— Ah! par le ciel, Ouinnipeg, vous êtes un sage et prudent guerrier! s'écria d'Arramonde à qui la présence d'esprit du chef sauvage rendit soudain courage et confiance. En avant donc!

Tandis que la petite troupe s'installait dans la clairière où l'Aigle-Noir l'avait conduite et allumait le feu destiné à rôtir le daim promis par le chef indien, le père André s'éloignait, dans l'espoir de trouver parmi les mousses de la forêt quelques œufs d'outarde ou de poule de bruyère.

Le missionnaire marcha longtemps à travers bois, écartant les herbes du bout de son bâton, levant les yeux vers les branches des arbres pour tâcher d'y découvrir un nid, mettant enfin dans ses recherches le zèle et l'ardeur qu'il apportait à toutes ses actions. Il ne sentait ni les épines qui lui piquaient les jambes ni les grandes lianes qui lui fouettaient le visage.

Il ne s'inquiétait guère non plus de la route qu'il suivait, ni des difficultés que pourrait présenter le retour à travers les fourrés épais d'un bois inconnu.

— Ces pauvres enfants! murmurait-il en allant droit devant lui à grandes enjambées et en se débattant avec vigueur contre l'enchevêtrement des branches et des lianes, ils sont épuisés de fatigue et de faim... à la veille peut-être de se battre. Si je pouvais leur rapporter au moins quelques œufs et quelques fruits!

Tout à coup un léger bruit dans un fourré voisin parvint à son oreille.

Il s'arrêta et écouta.

Il ne s'était pas trompé: il entendit à peu de distance un froissement de branches produit sans doute par le passage d'un animal qui devait être de forte taille.

Le père André se dirigea aussitôt de ce côté en marchant doucement.

Il écarta les ronces et les lianes et se trouva bientôt devant une sorte de petite clairière entourée de tous côtés de sapins élevés.



Au milieu de cette clairière, un animal au pelage fauve gisait à terre; c'était un jeune daim.

La tête à demi renversée, le pauvre animal léchait lentement une large blessure qu'il avait au flanc. L'herbe autour de lui était toute sanglante. Un morceau de bois planté dans sa blessure indiquait qu'il avait été atteint d'une flèche. Dans sa fuite rapide, il avait sans doute heurté des branches, traversé des buissons, et la flèche en tournant dans la plaie l'avait affreusement déchirée.

Épuisé par la perte de son sang, il était venu tomber en cet endroit écarté.

Un éclair de joie traversa les regards du père André. Il serra le bâton qu'il tenait à la main et entra rapidement dans la clairière afin d'achever l'animal. Il se représentait par avance le plaisir qu'éprouveraient « ses pauvres enfants » lorsqu'ils le verraient arriver portant sur ses épaule cette belle pièce de venaison.

En entendant un bruit de pas, le daim blessé releva brusquement la tête. Il aperçut le vieillard et, par un effort désespéré, se mit debout pour essayer de fuir; mais ses jambes tremblèrent sous lui et, fléchissant les jarrets, il retomba lourdement à terre. Un frisson de fièvre ou de terreur courut sur son pelage sombre.

Le père André s'approcha; déjà son bras vigoureux se levait pour frapper... L'animal tourna vers lui ses grands yeux noirs, doux et profonds, il fit entendre un petit bramement plaintif et le regard qu'il attacha sur le vieux missionnaire devint humide, comme si une larme eût humecté le jais de ses prunelles.

Le vieillard parut hésiter; son bras resta un instant levé, immobile, puis peu à peu s'abaissa. La pointe du bâton toucha doucement la terre et le père, s'appuyant sur son arme, fixa son bon regard sur la victime qu'il allait sacrifier.

— Pauvre animal! murmura-t-il, Dieu t'a permis d'échapper à l'ennemi qui t'avait blessé... Ne serait-ce pas l'offenser que de t'ôter la vie?

Le bâton glissa de ses mains et tomba dans l'herbe.

Comme s'il eût compris la pensée de clémence qui avait désarmé son ennemi, le gracieux animal cessa de fixer sur le vieillard ses regards suppliants et recommença à lécher le sang qui coulait de sa blessure.

Le père André regarda cette plaie sanglante.

— Pauvre bête, dit-il, comme elle doit souffrir!

Il fit quelques pas dans la clairière, ramassa deux poignées d'herbes et cueillit les feuilles d'une plante que les Indiens employaient avec succès pour guérir leurs blessures.

Quelques instants après, il était agenouillé près du daim blessé. Il retira le fer de la flèche, étancha le sang avec une poignée d'herbes et mit sur la blessure une compresse de larges feuilles. Les grands yeux noirs de l'animal s'attachèrent de nouveau sur le visage du vieillard; mais, cette fois, ils avaient une expression presque humaine de reconnaissance; inclinant sa tête fine, le pauvre daim lécha doucement les mains vénérables qui le pansaient.

— Décidément, se dit le père André en regardant le blessé avec un sourire ému, je crois que j'aurais fait un bien mauvais chasseur... Je n'ai pas la vocation.

Prenant ensuite l'animal dans ses bras, comme s'il se fût agi d'un enfant, il alla le déposer sur les mousses épaisses qui tapissaient l'ombre du fourré.

— Comme cela, pensa-t-il en jetant un dernier regard sur le blessé, il sera à l'abri de la dent des bêtes féroces.

Après cette bonne action accomplie d'une façon si simple et si touchante, l'excellent vieillard s'apprêtait à reprendre sa course un peu aventureuse à travers le bois, lorsque tout à coup le fourré en face de lui s'ouvrit de nouveau et livra passage à un guerrier peau-rouge.

III

LE SERPENT-ROUGE.

Le missionnaire eut un mouvement de surprise, mais non de crainte, car il savait que l'habit dont il était revêtu était respecté des Indiens, qu'ils appartinssent à une tribu hostile ou amie, idolâtre ou catholique.

D'ailleurs il reconnut vite le nouvel arrivant. C'était Mounghaâla, un des guerriers abénaquis envoyés à la chasse par Ouinnipeg.

De son côté, le Peau-Rouge laissa échapper un geste de surprise en apercevant devant lui le missionnaire.

— Que mon père à la barbe blanche soit le bienvenu! dit-il d'une voix haletante. J'ai aperçu tout à l'heure un troupeau de daims, j'ai tiré et je crois avoir blessé un de ces animaux. Mon père ne l'aurait-il pas vu passer près d'ici? Son oreille subtile n'a-t-elle pas entendu le bruit de sa course légère?

Le misionnaire se plaça résolûment devant le daim blessé; son cœur s'était serré à la pensée que le pauvre animal auquel il venait de sauver la vie pourrait tomber entre les mains du chasseur, et une inclination de tête équivoque répondit au guerrier.

Le Peau-Rouge eut un geste de dépit.

— Mon fils, reprit le père André avec un sourire un peu malicieux, cela t'apprendra qu'un chasseur doit toujours tuer son gibier du premier coup.

— J'ai lancé ma flèche sans tenir compte du vent, dit l'Indien en baissant la tête d'un air un peu consterné, car il passait pour l'un des meilleurs tireurs de la tribu. Je croyais pourtant l'avoir atteint en pleine poitrine. Mais je sais la direction qu'a prise le troupeau, je vais la suivre. Il ne faut pas que Mounghaâla



se présente les mains vides devant son père l'Aigle-Noir.

— Voici la nuit qui vient, dit le père André ; il serait, je crois, plus prudent de regagner le camp. Tu trouveras peut-être sur ta route une outarde ou quelque coq d'Inde.

— Mon père m'accompagnera-t-il ?

— Je t'accompagnerai.

Un sourire d'espoir anima la grave physionomie du Peau-Rouge.

— Si le Grand-Esprit est avec nous, la chasse sera bonne, dit-il d'un air de triomphe.

L'événement ne tarda pas à justifier la confiance un peu superstitieuse de l'Indien.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

AVIS AUX CHASSEURS. Ces trois mots ont reparu, moulés en petites capitales, à la quatrième page de tous nos journaux. Cela veut dire : « Achetez une vareuse de toile ; achetez un paletot de velours avec carnier; achetez une gourde garnie d'osier tressé ; achetez des souliers ferrés ou des guêtres à sextuples boucles ; achetez une coiffure qui... une coiffure que... enfin une coiffure de chasse ! »

De toutes les parties du costume du chasseur, il n'en est point qui soit plus compliquée, qui ait subi plus de vicissitudes, qui soit plus sujette à discussion que la coiffure. Si le chapitre des chapeaux tient, comme chacun sait et comme le dit Sganarelle, une large place dans Hippocrate, le chapitre des casquettes n'en tient pas une moindre dans les traités de chasse.

Au commencement de ce siècle, le chasseur qui se respectait devait être coiffé correctement du chapeau tromblon, à ailes relevées, avec une boucle par-devant. C'est le chapeau que nous rencontrons dans les dessins de Carle Vernet, qui ornent tant de salles à manger bourgeoises : le *Départ du chasseur*, le *Retour du chasseur*, où l'on voit un monsieur chevauchant avec son fusil en bandoulière sur un beau poney à courte queue.

Il y a bien des jours que le chapeau tromblon, en chasse, est passé de mode, et le poney aussi !

En ce temps-là, les modestes chasseurs, petits bourgeois et cultivateurs, portent cette formidable casquette qui ressemble à une mitre d'évêque, agrémentée d'une visière, et qui a été reproduite dans tant de caricatures, la casquette épique dont Toppfer a coiffé son chasseur légendaire, M. de La Canardière.

La casquette à oreillettes, qui se rabattent par les temps de pluie ou de neige, fait son apparition vers 1825, et elle se maintient avec honneur jusqu'en 1848 ; nous l'avons tous vue sur la tête de M. Joseph Prudhomme dans les dessins d'Henri Monnier.

Mais, par un contraste élégant, nous voyons apparaître la toque ou *melon* de velours, fort jolie coiffure, trop jolie même quand il s'agit d'aller sous bois, ne garantissant pas assez les oreilles contre les caresses des branches épineuses, ni le cou contre les perles humides de la rosée.

Avec la période toute moderne, la fantaisie la plus complète, la plus indépendante, s'est introduite dans les coiffures de chasse : c'est le règne du caprice individuel, l'oubli de toutes les traditions en honneur jadis dans la vaillante confrérie de Saint-Hubert.

Nous avons le jeune chasseur qui couvre son front d'un élégant bonnet écossais, orné d'une plume de faisan : très-joli, votre bonnet, mon jeune ami, mais détestable à l'usage, car il ne vous garantit pas les yeux, et il vous expose à recevoir un coup de soleil dans le rayon visuel juste au moment où vous dirigez votre fusil sur une compagnie de perdreaux.

Nous avons le chasseur à chapeau de paille ou à chapeau de feutre : assez *pratiques*, ces deux coiffures, mais bonnes seulement pour la chasse en plaine. Au taillis, vous seriez obligé de ramasser dix fois par heure votre couvre-chef.

Pour ma part, si je me permets de vous donner un conseil, prenez pour l'hiver la cape de gros velours à double visière, ou mieux encore la cape de cuir fauve ; pour l'été, le casque en grosse paille...

Le casque en paille (il existe aussi en toile) est une innovation que nous devons au récent voyage du prince de Galles dans l'Inde : la coiffure qui est bonne pour chasser l'éléphant ou le tigre sous le soleil des jungles devait naturellement être accueillie avec faveur par les Nemrods qui chassent l'alouette ou le moineau franc sous le soleil de la plaine Saint-Denis.

Le chapitre des coups de soleil à la chasse pourrait me fournir matière à plus d'une savante, mais délicate digression. Certains chasseurs émérites m'ont affirmé que ce genre d'accidents se produisait de préférence dans le Roussillon, le Médoc, la Champagne et autres pays vinicoles, en ajoutant d'ailleurs qu'ils ignorent pourquoi.

Je me ferais un crime de laisser passer l'ouverture de la chasse sans vous enseigner une manière bien peu connue de manger votre premier lièvre.

Si j'en crois un vieil auteur très-érudit, le lièvre « désire » particulièrement être rôti dans sa propre peau : c'est là un plaisir que vous ne pouvez évidemment lui refuser sous peine de cruauté.

Le lièvre rôti dans sa peau a des mérites tels, qu'il a inspiré à un poëte gastronome du XVIII[e] siècle une chanson qui est à elle seule une recette de premier ordre...

Voici cette chanson; on la trouve dans un livre intitulé : *le Festin joyeux ou la Cuisine en musique*, par J. Lebas (page 86), Paris, 1738 :

LIÈVRE A LA SUISSE.

Sur l'air : *Je vous avais crue belle.*

Un levraut pour bien faire,
D'abord dépouillerez :
Gardez la peau qui vous est nécessaire,
Car à la broche vous l'en couvrirez.

De gros lardons sur l'heure
Le levraut faut larder,
Le farcir d'une farce, et des meilleures,
Le coudre, que rien ne puisse échapper.

Que la peau l'on remette,
Puis des bardes de lard;
Ensuite avec du fil et cordelette
On y fait de papier un bon rempart.

Étant cuit, on déchire
La peau tout de son long;
La rémolade est sauce qu'il désire,
Ou bien sur une essence de jambon!

Ces deux derniers vers, je vous le déclare en toute franchise, ont je ne sais quoi d'épique, de colossal : je les recommande à l'appréciation de MM. les professeurs de rhétorique, lors de la rentrée des classes.

Et maintenant, mon cher lecteur, si, après vous avoir donné un sage conseil sur votre coiffure de chasse; après vous avoir indiqué la recette du lièvre rôti dans sa peau; si, dis-je, après ces doctes leçons, il me faut vous en donner encore une autre, je l'emprunterai au grand, à l'illustre, à l'incomparable maître en vénerie, le vieux Jacques du Fouilloux.

Voici comment du Fouilloux recommandait aux seigneurs du XVIe siècle de se mettre en campagne quand ils allaient en chasse : « Le seigneur doit avoir sa petite charrette... Toutes les chevilles et peaux de la charrette doivent être garnies de flacons et bouteilles ; il doit avoir au bout de la charrette un coffre de buis plein de coqs d'Inde froids, jambons, langues de bœuf et autres bons harnois de gueule. »

A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle parler! Qu'en pensez-vous, Parisiens mes frères, vous qui pour votre déjeuner de chasse mettez dans le carnier une demi-douzaine de sandwichs ou une chétive terrine de foie gras?

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mademoiselle Jenny Harent et sa maison d'éducation; Mme Henriette de Cissey et les premières élèves de l'Hormat; par Mme Soudry, ancienne élève de l'Hormat. 1 vol. in-12. *Franco.* 4 fr. 50

A l'aventure, poésies, par Mlle Zénaïde Fleuriot. 1 vol. in-18 raisin. 1 fr. 50

Histoire du règne de Louis XIV, récits et tableaux, par M. Casimir Gaillardin, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand. 6 vol. in-8. 36 fr.

On vend séparément :

Première partie : la France politique, religieuse, littéraire, sous Mazarin. 2 vol. in-8. 12 00

Deuxième partie : l'Epoque de puissance et de gloire sous Colbert et Louvois. 2 vol. in-8. 12 00

Troisième partie : la Décadence : Guerre de la seconde coalition et de la succession d'Espagne, 2 vol. in-8. 12 00

Administration et finances, industrie et commerce, agriculture et travaux publics, sciences, lettres et beaux-arts, mœurs de la cour, de la ville et des provinces, magistrature et clergé, affaires religieuses, tous les incidents de notre vie nationale sont retracés avec soin dans ces six volumes, et sont rattachés avec un art parfait aux vues d'ensemble et aux considérations générales qui varient heureusement et éclairent la narration. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans cet ouvrage, de la belle ordonnance des matières, de l'ampleur de la narration ou du fini des détails. Aussi les esprits les plus sévères ont ratifié la décision de l'Académie française qui lui a décerné le grand prix Gobert pour les années 1875 et 1876.

Artistes (les) français à l'étranger, par L. Dussieux. Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1859. *Troisième édition.* 1 beau vol. gr. in-8, sur beau papier. 12 00

C'est une pensée éminemment patriotique qui a inspiré à M. Dussieux son beau livre sur *les Artistes français à l'étranger.* Faire connaître les œuvres nombreuses que nos compatriotes ont faites à l'étranger, signaler l'influence de leur goût et de leurs travaux sur les nations qui les ont appelés chez elles, montrer combien ils ont tenu haut et ferme le drapeau de l'art français, c'était une tâche faite pour tenter un esprit élevé, mais aussi très-ingrate, car les matériaux étaient difficiles à réunir. A force de patience, M. Dussieux y est parvenu partout, et le résultat de ses laborieuses recherches a été un livre remarquable, qui est le complément indispensable de toute histoire de l'art français. Tous ceux qui le liront éprouveront quelque orgueil en voyant le nombre considérable d'œuvres dont nos artistes ont enrichi les pays étrangers. On trouvera aussi en tête du livre de M. Dussieux une histoire de l'art français depuis son origine jusqu'à nos jours, qui dénote chez son auteur une connaissance approfondie des qualités, nous pourrions dire de la supériorité de l'école française.

ESTIENNE.
(*Mémorial diplomatique.*)

Beau (le) dans la nature et dans les arts, par l'abbé P. Gaborit, professeur d'archéologie au petit séminaire de Nantes. 2 vol. in-8. 8 00

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



Les Fils de la Vierge, dessin de L. Benett.

LE FIL DE LA VIERGE

—

Pauvre fil qu'autrefois ma jeune rêverie,
Naïve enfant,
Croyait abandonné par la Vierge Marie,
Au gré du vent;

Dérobé par la brise à son voile de soie,
Fil précieux,
Quel est le chérubin dont le souffle t'envoie
Si loin des cieux?

Elle est bien vieille, cette chanson. Scudo, l'auteur de la musique, est mort depuis de longues années; Saint-Aguet, l'auteur des paroles, est mort également. Ils ne sont plus... leur œuvre subsiste encore, et ses strophes ailées voltigent sur leurs tombes :

Viens-tu de Bethléem, la bourgade bénie,
Frêle vapeur
De l'encens qu'apportaient les mages d'Arménie
Pour le Seigneur?

Sous les palmiers du Nil la ronce te prit-elle
Au manteau bleu
Où la Reine des cieux, fugitive et mortelle,
Cachait un Dieu?

Comme le temps passe! Je me rappelle que dans mon enfance, lorsque je fredonnais cette dernière phrase, jamais je n'ai pu la comprendre. Cela n'enlevait d'ailleurs rien à sa beauté. Aujourd'hui seulement, en l'écrivant, je la comprends!

Suave inspiration, doux poëme, chant vaporeux et mystique, combien de fois t'ai-je répété à demi-voix, en sourdine, pendant de longues promenades, lorsque

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix!

Et autrefois, lorsqu'un fil de la Vierge tombait sur moi en m'enveloppant de ses liens si légers et si doux au toucher, je lui récitais tout au long la romance de Scudo, et j'ajoutais avec mystère :

— Qui es-tu? d'où viens-tu? Tu descends du ciel... En arrives-tu vraiment? S'il en est ainsi, raconte-moi ce qui s'y passe. Ce ne sera peut-être pas exact, mais à coup sûr ce sera poétique.

Un soir, soir déplorable, en rentrant je trouvai un ami qui m'attendait, et qui, après m'avoir regardé, me dit froidement :

— Brossez-vous.

Il prit du bout des doigts un des fils dont j'étais couvert, et continua ainsi :

— Fils de la Vierge, ou fils Notre-Dame.

« On voit souvent, en automne, à l'époque des premiers brouillards, des filaments très-blancs et très-légers, transportés par l'air.

« On croyait autrefois qu'ils provenaient d'une espèce de rosée de nature terrestre et visqueuse, que la chaleur du soleil condensait pendant le jour. Plus tard, Hermann fils les attribuait à de petites espèces de cirons, qu'il nommait *brombidium telarium*, dont Linné faisait un *acarus*, et Latreille, ainsi que Fabricius, un *gamase*. Les observations les plus récentes ont péremptoirement établi que ces filaments sont produits par des arachnides. »

Puis mon ami ajouta, non moins péremptoirement :

— Brossez-vous, vous dis-je; vous êtes tout simplement couvert de fils dont les araignées, en d'autres circonstances et en d'autres saisons, se servent pour faire leur toile et y attraper des mouches.

— C'est possible, répliquai-je. Mais il y a des moments où on oublie volontiers la provenance et la composition des choses, pour ne voir que leur côté gracieux, séduisant ou pittoresque. Je sais parfaitement, par exemple, qu'un nuage n'est en réalité que de l'eau qui, en tombant sur moi sous forme d'averse, peut me faire gagner un rhume, une pleurésie, une bronchite, ou même une fluxion de poitrine dont je risque de ne pas guérir. Il n'en est pas moins vrai que mon esprit néglige avec une certaine complaisance ces réflexions, lorsque mes yeux suivent dans l'immensité les nuages voyageurs, tantôt brillants comme des montagnes de pierres précieuses dont les vives couleurs sont réunies entre elles par une harmonie générale du plus admirable effet, tantôt sombres et terribles d'aspect comme de noirs escadrons de guerriers se précipitant les uns contre les autres pour s'exterminer mutuellement. Il en est de même pour les fils de la Vierge. Les araignées qui les produisent sont, je vous l'accorde, des animaux répugnants et immondes. Les mouches les haïssent et en sont les victimes. Détestons-les aussi, j'y consens, quoique quelques-unes de ces bêtes si méprisées aient fait passer de bien doux moments à des prisonniers dont elles étaient la seule distraction. Mais reconnaissez au moins que ces fils qu'elles tissent en automne et livrent aux quatre vents du ciel sont extrêmement élégants, gracieux, agréables à voir, et que l'imagination a eu vraiment peu de chose à faire pour leur attribuer une poétique origine.

Malgré moi, je fredonnai ce joli vers :

Pauvre fil qu'autrefois ma jeune rêverie...

Mais mon ami, soit qu'il ne connût pas la célèbre romance, soit qu'il la connût trop, fit un geste d'impatience.

— Rentrons dans la réalité, repris-je. Durant ma promenade, savez-vous ce que j'ai rencontré?

— Des fils de la Vierge, c'est visible.

— Oui, mais ce n'est pas tout. J'ai rencontré une troupe de sept enfants qui, à la lisière d'un bois, s'amusaient à recueillir tous ces linéaments. L'un de ces enfants en tenait un par un bout et courait de toutes ses forces comme s'il eût tenu la corde d'un cerf-volant. Un autre avait grimpé sur la maîtresse branche d'un gros arbre pour en saisir un bout qui pendait. Un troisième tendait les bras pour y recevoir un grand bout qui tombait perpendiculairement. Une petite fille, qui sera certainement plus tard une femme d'ordre et d'économie, étendait un beau brin dont elle était devenue propriétaire par droit de conquête, et le mesurait comme s'il se fût agi du ruban le plus coquet. Enfin les autres, assis ou cherchant par terre, regardaient ou rangeaient la récolte.

— Qu'est-ce que cela prouve? interrogea mon ami. Cela prouve-t-il que ces linéaments ne sont pas produits par des arachnides?

— Et j'ai rencontré ensuite, continuai-je, une brave femme, nommée Marceline, qui s'est signée en voyant un de ces fils passer auprès d'elle.

A cette révélation, mon ami se mit à rire, et, quoique bon catholique, murmura le mot de *superstition*.

— Attendez, repris-je, attendez au moins de savoir pourquoi la vieille Marceline fait le signe de la croix quand elle aperçoit un fil de la Vierge.

— Je pressens une histoire...

— Oh! elle n'est pas longue, et elle rentre d'ailleurs dans notre sujet. La voici, telle que la brave femme me l'a contée.

« — Monsieur, me dit-elle, vous connaissez Jean,

mon fils, qui me donne aujourd'hui tant de satisfaction, mais qui ne m'en a pas toujours donné?

« Un jour, il avait alors neuf ans, n'eut-il pas l'idée de s'enfuir, de quitter la maison où rien ne lui manquait!

« Nous l'avions trop gâté, cet enfant. Ayant perdu son frère aîné à la suite d'une maladie de langueur, nous nous imaginions que le seul moyen de conserver Jean était de lui laisser faire ses quatre volontés. Et il en abusait, naturellement. Tantôt il demandait une chose, tantôt une autre. Quand nous pouvions la lui donner, tout allait bien; quand nous ne le pouvions pas, quand il s'agissait par exemple d'aller décrocher la lune ou les étoiles avec les dents pour les lui offrir, il refusait de manger et nous menaçait de tomber malade et de mourir, comme son frère. Charmant caractère, d'ailleurs. Vous ne pouvez vous figurer combien il était aimable et spirituel lorsqu'il n'avait plus rien à souhaiter. Mais c'était rare.

« Un matin, son père lui ayant refusé une pièce de dix sous pour aller jouer au bouchon avec des camarades, il décampa sans rien dire. Son projet, il me l'a avoué ensuite, était de ne plus revenir. A dîner, pas de Jean. A souper, pas de Jean. Le lendemain et le surlendemain... ah! monsieur, il n'est pas possible de vous dire ce que nous avons souffert! Nous le croyions mort, tombé d'un arbre, noyé dans la rivière; nous le cherchions partout. Il se promenait, lui, il couchait à la belle étoile, se nourrissait des fruits de l'automne, se cachait dans les bois et s'amusait beaucoup. A cet âge, on ne distingue pas ce qui est innocent de ce qui est fautif, surtout quand on a été élevé avec trop d'indulgence.

« Enfin, le cinquième jour, des gens qui demeurent à trois lieues de distance et qui me l'ont conté, le virent courir de toutes ses forces après un fil de la Vierge qui se sauvait, se sauvait... O sainte Vierge, soyez bénie!... Et Jean criait : « Je le veux! je l'aurai, je l'attraperai! »

« Pauvre cher enfant! il a joliment couru. Et la sainte Vierge savait bien où elle le conduisait.

« Plus léger qu'un papillon, qu'une vapeur, qu'un nuage, qu'un souffle du vent, le long fil blanc voyageait toujours, tantôt s'élevant dans les airs, tantôt s'arrêtant, s'abaissant, se balançant, restant immobile, à tel point que mon Jean s'imaginait à chaque instant qu'il allait l'atteindre.

« Mais la bonne Vierge savait bien ce qu'elle faisait. Son fil ne se laissa saisir qu'à la porte de notre maison, où il avait ramené le fugitif.

« Jean s'en empara, reconnut sa demeure, et tout naturellement il entra, triomphant.

« — Je l'ai! cria-t-il fièrement, je l'ai! »

« Mais il fut aussitôt touché de repentir, car ce qu'il vit lui fit comprendre l'étendue de sa faute. Sa grand'mère, qui l'adorait, était tombée malade le jour même de son départ; son père, assis sur son fauteuil de paille et n'espérant plus revoir Jean, était tellement maigre et changé qu'il faisait pitié. Moi... oh! moi, j'oubliai toutes mes peines en retrouvant mon fils.

« Voilà pourquoi, monsieur, ajouta la brave femme en terminant, je fais le signe de la croix chaque fois qu'un fil de la Vierge traverse mon chemin. Et je serais bien coupable d'y manquer, car depuis lors, comme je vous l'ai dit, mon fils Jean ne m'a jamais donné que de la satisfaction. »

Tel fut le récit de la mère Marceline.

Il parut touchant, même à mon ami, qui est cependant un peu frondeur.

— Probablement, me dit-il après un instant de silence, probablement les filaments produits par les arachnides ont servi de thème à quelques histoires de ce genre et qui n'ont pas été conservées. Ainsi serait expliqué le motif qui, dans notre France catholique, a fait donner à ces filaments le nom si religieux, si poétique et si doux de *fils de la Vierge*.

ÉLIE VERNON.

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

(Voir p. 298, 313, 322, 338 et 360.)

III

LE SERPENT-ROUGE (*suite*).

Ils avaient fait à peine cinquante pas dans le bois, lorsque tout à coup deux gros oiseaux se levèrent devant eux. Au moment où ils atteignaient à grand bruit d'ailes les premières branches d'un sapin touffu derrière lequel ils allaient disparaître, une flèche adroitement lancée par Mounghaàla toucha l'un d'eux. C'était un magnifique coq de bruyère.

Ce coup heureux consola aussitôt le guerrier peau-rouge de l'échec que son amour-propre de chasseur avait subi quelques instants auparavant.

De son côté, le père André félicita d'autant plus vivement Mounghaàla que son exploit diminuait un peu les remords qu'il éprouvait lui-même.

Le bon vieillard commençait, en effet, à se reprocher la faiblesse de son cœur et il était un peu confus de songer que, pour sauver un animal à demi mort, il exposait peut-être ses compagnons aux cruelles souffrances de la faim.

L'adroite flèche de Mounghaàla était donc venue fort à propos calmer ses inquiétudes. En soulevant l'énorme oiseau que le jeune Peau-Rouge venait d'abattre, le missionnaire laissa échapper une exclamation de joie.

— Il est presque aussi gros qu'un daim! s'écria-t-il.

Et cette pensée consolante dissipa aussitôt ses derniers regrets.

Ils reprirent leur marche un instant interrompue par cet heureux incident.

Au bout de quelques minutes, une sorte de gloussement doux et prolongé parvint à l'oreille exercée du Peau-Rouge.

Il s'arrêta soudain, mit un doigt sur ses lèvres, puis murmura :

— Écoutez, père ; j'entends le cri de la femelle. Elle doit s'être reposée dans ce petit bois d'érables.

Ajustant une flèche sur la corde de son arc, il s'élança légèrement dans cette direction et disparut bientôt aux regards du père André.

Quelques instants s'écoulèrent ; Mounghaâla ne revenait pas.

Le missionnaire pensa que le jeune Indien s'était peut-être laissé entraîner à la poursuite de l'oiseau.

Il attendit patiemment.

Mais les minutes s'écoulaient, le soir allait venir et il fallait regagner au plus vite le campement de la petite expédition.

Le père André se décida donc à pénétrer à son tour dans le bois d'érables afin d'appeler l'imprudent chasseur.

Traversant le fourré où Mounghaâla s'était enfoncé, il se dirigea dans une sorte de passage frayé sans doute par les animaux de la forêt et où le jour arrivait à peine à travers le feuillage touffu des érables.

Tout à coup un cri d'horreur s'échappa de la poitrine du missionnaire.

A deux pas devant lui, un guerrier peau-rouge gisait étendu sur le ventre ; un large couteau était enfoncé entre ses épaules, son crâne sanglant était dépouillé de sa chevelure.

Le père André devint tout pâle, il se baissa en frissonnant et ses mains tremblantes retournèrent le cadavre.

Il reconnut le pauvre Mounghaâla.

Glacé de stupeur, le vieillard regarda autour de lui pour chercher les traces de l'assassin.

L'obscurité qui régnait sous la sombre voûte des arbres ne lui permit pas d'apercevoir deux yeux noirs et ardents qui le regardaient à travers le fourré voisin.

Le père André s'agenouilla, et, après avoir constaté que le cœur du pauvre Indien avait cessé de battre, il prononça quelques prières sur ce corps inanimé.

Au moment où il allait se relever, une main s'appesantit sur son épaule. Il se retourna et vit près de son visage la figure tatouée d'un Peau-Rouge aux regards cruels.

Le missionnaire comprit alors le piége dans lequel Mounghaâla était tombé ; cet Indien l'avait attiré dans le bois en imitant le cri du coq de bruyère et l'avait tué par derrière, sans défense.

Le vieillard se releva ; sa physionomie calme n'exprimait aucune émotion. Seulement il fixa sur le Peau-Rouge un regard triste et sévère et, sans parler, désigna de sa main étendue le cadavre du pauvre Mounghaâla.

L'Indien répondit par un signe affirmatif à la muette interrogation du missionnaire, puis, relevant fièrement la tête :

— Mon père à la barbe blanche ne me reconnaît donc pas? dit-il d'une voix rude et gutturale. Je suis le Serpent-Rouge.

— Le chef de la tribu des Delawares? Si, je te reconnais, fit le missionnaire d'un ton ferme. Ton père avait embrassé notre religion ; toi, tu es retourné au culte des idoles. Ton père était le fidèle ami des Français ; toi, tu combats avec leurs ennemis, et tu massacres leurs alliés.

— Le Chat-Tigre était vieux, dit l'Indien avec mépris; il se laissait conduire comme un enfant timide. Le Serpent-Rouge n'a d'autre maître que le Grand-Esprit, et s'il combat avec les Anglais, c'est que les Anglais lui ont promis de lui rendre le territoire de chasse que ton peuple a arraché autrefois par ruse à la faiblesse d'un vieillard. Quant à ce guerrier, ajouta-t-il en touchant du pied le corps du chasseur abénaqui, je l'ai tué, comme je tuerai tous ceux de sa tribu qui se trouveront à portée de ma hache ou de mon fusil. L'Aigle-Noir a massacré l'année dernière près de Carillon trente de mes jeunes hommes, et je n'enterrerai la hache de guerre que lorsque sa chevelure sera suspendue ici.

Et il indiqua du doigt sa ceinture ornée de quelques-uns de ces affreux trophées et où pendait la chevelure sanglante du malheureux Mounghaâla.

— L'Aigle-Noir a tué tes jeunes hommes dans le combat, dit le père André avec force; il les a frappés loyalement, en face ; c'est un courageux guerrier qui n'a jamais attaqué par derrière un ennemi désarmé.

— Les cheveux de mon père ont blanchi dans les temples de son Dieu et non dans les sentiers de la guerre, répondit le chef peau-rouge d'un ton de mépris. Sa main n'a jamais touché la hache ou la carabine, il ne sait pas que le devoir d'un guerrier est de tuer son ennemi partout où il le rencontre.

En disant ces mots, le Serpent-Rouge se pencha, arracha tranquillement son couteau de la plaie profonde où il était planté, l'essuya dans un buisson et le mit à sa ceinture.

Puis, redressant sa haute taille, il continua avec une expression railleuse et hautaine :

— L'hospitalité que je vais offrir à mon père ne vaudra peut-être pas celle de son fils l'Aigle-Noir, mais il sera, je crois, plus en sûreté dans le camp des Delawares que dans celui des guerriers abénaquis.

Le père André ne se méprit pas au sens de ces paroles. Il était désormais le prisonnier d'une tribu ennemie et cruelle.

Toutefois la perspective de cette dangereuse captivité ne troubla guère son âme intrépide. Seulement il pensa avec une douloureuse inquiétude aux périls auxquels ses amis allaient être exposés.

La tribu des Delawares était nombreuse. Si le Serpent-Rouge parvenait à découvrir la retraite où la petite expédition avait établi son camp, il pouvait surprendre et massacrer, jusqu'au dernier, d'Arramonde et ses compagnons.

Comment les prévenir du danger qui les menaçait?

IV

L'ATTAQUE.

Bien que l'Aigle-Noir ne pût soupçonner qu'une tribu nombreuse et hostile avait dressé ses wigwams dans cette même forêt, il avait pris toutes les précautions nécessaires pour garantir d'une surprise le détachement qu'il était chargé de conduire.

Cinq de ses guerriers étaient en sentinelle de distance en distance à cent mètres environ du camp. A la moindre alerte, les pirogues auraient été détachées du rivage et poussées au large.

Un seul feu avait été allumé pour attendre le fameux daim que le chef sauvage avait annoncé à Jean d'Arramonde, et trois Canadiens tenaient leurs grands manteaux étendus autour de ce feu afin d'en cacher la flamme.

Une heure s'écoula.

Au bout de cet espace de temps, l'un des chasseurs arriva; il n'avait trouvé qu'un écureuil et deux œufs de poule d'Inde. Le second parut un quart d'heure après, portant une outarde de moyenne grosseur.

On attendait encore, espérant que Mounghaâla, le meilleur chasseur de la tribu, viendrait compléter ce triste menu. Mais comme, à mesure que le temps s'écoulait, la fatigue et la faim se faisaient plus cruellement sentir, on résolut d'attaquer, en attendant mieux, le maigre gibier apporté par les chasseurs.

Tandis que l'écureuil et l'outarde cuisaient de compagnie, embrochés dans une longue baguette qu'un Canadien tournait gravement, l'attention de Jean d'Arramonde fut éveillée par le singulier manége auquel maître Paterne se livrait depuis quelques instants.

Ses deux grosses mains croisées derrière le dos, le nez au vent et la mine insouciante, l'ancien aide-droguiste se promenait tout seul à l'extrémité de la petite clairière.

Mais sa promenade le ramenait sans cesse vers un gros arbre dont il faisait consciencieusement le tour et derrière lequel il s'attardait toujours quelques instants.

D'Arramonde résolut d'éclaircir le mystère de ces singulières évolutions. Il se glissa doucement derrière Paterne, et au moment où ce dernier disparaissait de l'autre côté de l'arbre, il fit le tour opposé et alla se poster contre un épais buisson d'épine-vinette.

Il vit alors maître Paterne jeter autour de lui un regard circonspect. Après avoir constaté qu'aucun œil indiscret ne l'épiait, il se mit à genoux, écarta les hautes herbes et y prit avec précaution le fameux jambon qu'il avait sauvé du naufrage et caché prudemment en cet endroit retiré.

Il le soupesa, le flaira, le regarda d'un œil attendri, puis tailla dans une brèche déjà profonde une tranche épaisse que sa large bouche engloutit rapidement.

Ensuite il remit le jambon dans la cachette, plaça de nouveau ses mains derrière son dos et, tout en remuant les mâchoires avec une précipitation comique, reprit tranquillement sa promenade autour de l'arbre.

— Ah! pendard, je t'y prends! s'écria d'Arramonde qui s'élança aussitôt vers lui et le saisit par le collet de son habit. C'est ainsi que tu t'empiffres tandis que ton maître et tes camarades meurent de faim!

Paterne faillit s'étrangler de peur en se voyant découvert et en sentant la main vigoureuse de son maître le secouer si rudement.

Il tomba à genoux et demanda grâce d'une voix entrecoupée autant par l'émotion que par les efforts désespérés qu'il faisait pour avaler l'énorme morceau qui lui gonflait les joues.

— Maraud! poursuivit d'Arramonde furieux; pour te punir, tu vas aller immédiatement monter la garde à cent mètres du camp... et si des Indiens anthropophages, séduits par ton aspect gras et dodu, s'emparent de toi, tu n'auras qu'à accuser ta gourmandise, et tu seras puni par où tu as péché!

Le pauvre Paterne, effrayé par cette terrible menace qu'il prit au sérieux, essaya de fléchir son maître; mais d'Arramonde fut inexorable et, après avoir distribué à ses compagnons le superbe jambon qu'il venait d'arracher à la voracité de son valet, il fit conduire ce dernier à la garde du camp, sur la même ligne que les sentinelles indiennes et sans autre arme qu'un bâton pointu.

Grâce à ce supplément inattendu, la petite troupe put apaiser sa faim. Ce frugal repas fut arrosé de l'eau du lac, puis chacun se roula dans son manteau et s'endormit, à l'exception de l'Aigle-Noir, qui, après avoir éteint les dernières braises du foyer, s'assit sur un arbre renversé et demeura immobile, attentif.

La nuit était complétement venue depuis près de deux heures, lorsque tout à coup le roucoulement doux du ramier frappa l'oreille du chef sauvage.

Il se retourna brusquement et darda son regard perçant dans l'obscurité de la forêt.

Quelques instants s'écoulèrent.

Bientôt Ouinnipeg entendit un froissement de branches à peine perceptible, et une forme noire ram-

pant à travers les guerriers endormis dans la clairière s'avança vers lui.

— Oah! dit le chef à demi-voix en se penchant vers cette singulière apparition.

Au même instant, l'homme qui rampait sauta sur ses pieds et s'approcha rapidement de l'Aigle-Noir.

Ce dernier reconnut alors Chérokéah, un des guerriers qu'il avait envoyés en reconnaissance quelques heures auparavant.

Étendant son bras dans la direction de l'ouest :

— Les Delawares! dit le guerrier indien d'une voix basse.

Une rapide expression d'inquiétude passa sur le front grave de l'Aigle-Noir.

— Mon fils les a vus? demanda-t-il.

— Chérokéah a pénétré dans l'enceinte de leurs wigwams, répliqua le Peau-Rouge en relevant la tête avec orgueil.

— Sont-ils nombreux?

L'Indien désigna d'un geste circulaire les dormeurs étendus autour de lui et, levant la main en l'air, montra trois doigts à Ouinnipeg.

Cela signifiait que les Delawares étaient trois fois plus nombreux que les Abénaquis et les Canadiens.

Puis, baissant les yeux d'un air affligé, le guerrier peau-rouge mit une main sur sa poitrine :

— Mon père ne reverra plus son fils Mounghaâla, dit-il d'une voix sourde; un couteau delaware a pris sa vie, sa chevelure pend à une ceinture delaware.

Un éclair rapide passa dans les yeux de l'Aigle-Noir, son visage cuivré devint blême.

— Ils ont tué Mounghaâla! murmura-t-il avec une effrayante expression de colère.

Le guerrier inclina tristement la tête, puis reprit :

— L'Aigle-Noir ne reverra pas non plus son père aux cheveux blancs. J'ai aperçu le Serpent-Rouge qui entrait avec lui au milieu des wigwams de la tribu delaware. Il est leur prisonnier.

Ouinnipeg croisa ses bras sur sa poitrine. Baissant sa tête énergique, il réfléchit quelques instants et compta du regard les guerriers endormis autour de lui.

Sa première pensée avait été de marcher immédiatement sur le camp delaware, de le surprendre, de venger la mort de Mounghaâla et d'arracher le père André au Serpent-Rouge.

Mais le chef abénaqui était trop prudent pour ne pas reconnaître que ce projet était impraticable.

Le Serpent-Rouge, averti de la présence des Abénaquis dans la forêt du Saint-Sacrement, devait être sur ses gardes. On ne pouvait espérer le surprendre. D'ailleurs la fatigue des guerriers sauvages et canadiens et leur petit nombre comparé à celui de l'ennemi ne permettraient pas, évidemment, de combattre avec quelque chance de succès.

Sombre et préoccupé, l'Aigle-Noir s'approcha lentement de Jean d'Arramonde, le réveilla en lui touchant l'épaule et lui apprit la fâcheuse nouvelle qu'il venait de recevoir.

— Eh bien! s'écria le Béarnais en se levant vivement, il faut aller délivrer sur l'heure le père André et donner une leçon à ces mécréants. Ils sont nombreux, dites-vous; tant mieux! nous en tuerons davantage.

Le chef sauvage secoua la tête. Il ouvrait déjà la bouche pour persuader au jeune aventurier qu'une semblable expédition serait une folie et qu'il valait mieux, en cette circonstance, employer la ruse que la force, lorsque tout à coup un cri guttural, terrible, déchira le silence de la vieille forêt.

En un instant, tous les Abénaquis furent sur pied, le fusil à la main; les volontaires canadiens les imitèrent, et tous demeurèrent le cou tendu, le doigt sur la détente de leur arme, le cœur serré par l'angoisse d'un danger inconnu.

Soudain un coup de feu retentit dans le bois; quatre autres détonations suivirent aussitôt.

C'étaient les sentinelles indiennes qui venaient de tirer. Quelques secondes après, les cinq guerriers peaux-rouges franchissaient en bondissant les buissons qui entouraient la petite clairière et tombaient au milieu de leurs compagnons en criant :

— Les Delawares! les Delawares!

Il y eut un moment de confusion.

— Aux pirogues! cria le chef abénaqui.

— En avant! dit Jean d'Arramonde qui, brandissant son épée, voulut entraîner ses Canadiens au-devant des ennemis cachés dans le bois. En avant! en avant! répéta-t-il en voyant ses hommes hésiter entre le combat qu'il ordonnait et la retraite conseillée par l'Aigle-Noir. Vous laisserez-vous effrayer par ces mendiants déguenillés? En avant! et feu sur les Delawares!

Au même instant, de vives lueurs éclairèrent les voûtes sombres de la forêt. Des feux rouges allumés de tous côtés par les Delawares illuminèrent les troncs des arbres gigantesques et les faisceaux de lianes qui pendaient aux branches.

Au sein de cette lumière ardente, les sauvages ennemis bondissaient comme des diables noirs, tirant au hasard, brandissant leurs haches et poussant de sinistres hurlements pour terrifier leurs adversaires. Effrayés par ces clameurs, de grands oiseaux de nuit s'élevaient de tous côtés, tourbillonnaient au-dessus des torches enflammées et ajoutaient par leurs lourds battements d'ailes et par leurs cris à l'étrangeté de cette scène nocturne.

— Feu! répéta d'Arramonde.

Et avant que l'Aigle-Noir, qui avait couru aux pirogues avec ses guerriers, ait eu le temps de s'interposer pour empêcher cette folle imprudence, quelques coups de feu avaient été tirés par les volontaires canadiens



sur les ombres noires qui couraient à travers les arbres de la forêt.

Cette décharge apprit aux Delawares la position exacte de leurs ennemis.

Cessant aussitôt leurs mouvements désordonnés, ils serrèrent leurs rangs et firent feu à leur tour.

Deux Canadiens tombèrent blessés: une balle perça le chapeau de Jean d'Arramonde.

— Aux pirogues! cria de nouveau l'Aigle-Noir.

Les Canadiens battirent aussitôt en retraite, se rapprochèrent de la rive, et, tandis que les balles sifflaient autour d'eux et déchiquetaient l'écorce des arbres, ils s'enfoncèrent dans les buissons qui cachaient les bords du lac et montèrent rapidement dans les pirogues.

Les guerriers abénaquis les y avaient précédés et tenaient déjà les pagaies dans leurs mains robustes, prêts à lancer leurs légères embarcations au milieu du lac à un signal de l'Aigle-Noir.

Ouinnipeg donna ce signal, car il croyait que toute la troupe s'était ralliée dans les barques et il ne pouvait soupçonner que le chef de cette troupe, emporté par son ardeur irréfléchie, s'était obstiné à poursuivre un combat inutile.

Tandis que, silencieuses et rapides les pirogues s'éloignaient du rivage, Jean d'Arramonde, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi ou non, se précipitait un pistolet d'une main, son épée de l'autre, sur les Delawares qui venaient de franchir le cercle de broussailles dont la clairière était entourée.

Il déchargea son pistolet et tua un Indien; mais, au moment où il portait un coup furieux au Serpent-Rouge, son épée se brisa sur la hache du chef delaware. Déjà un Indien levait son couteau pour le frapper, lorsque le Serpent-Rouge arrêtant le bras de son guerrier :

— Ce prisonnier m'appartient, dit-il avec hauteur; qu'on lui lie les mains.

Puis, brandissant sa hache, il reprit sa course, espérant atteindre l'Aigle-Noir; mais lorsqu'il eut traversé la clairière déserte et franchi les buissons il aperçut les eaux du lac et comprit que son plus mortel ennemi venait de lui échapper.

Le Serpent-Rouge poussa une exclamation de rage.

L'obscurité profonde l'empêchait de suivre du regard la direction que les pirogues avaient prise. Il entendait seulement un faible clapotement produit par le jeu régulier des pagaies.

Arrachant une carabine des mains d'un de ses guerriers, le delaware fit feu du côté d'où venait ce bruit de rames. Quelques Delawares l'imitèrent et tirèrent au hasard; mais cette fois aucune détonation ne vint leur indiquer la position de la petite flottille.

L'Aigle-Noir répondait par un dédaigneux silence aux provocations de son ennemi.

Le chef delaware et ses guerriers étaient fous de rage en voyant le peu de succès de leur expédition, dont l'échec aurait été complet, si l'imprudent d'Arramonde n'était pas venu se jeter étourdiment entre leurs mains.

Le Serpent-Rouge avait pourtant bien pris ses mesures pour surprendre son ennemi.

Malgré l'adresse avec laquelle il croyait avoir rempli sa mission, l'Abénaqui Chérokéah avait été aperçu par un guerrier delaware au moment où, caché dans les grandes herbes, il épiait le camp ennemi.

Aussitôt l'éveil avait été donné secrètement et, lorsque le guerrier abénaqui avait quitté sa cachette pour revenir au camp de l'Aigle-Noir, trente Delawares, choisis parmi les plus vigoureux et les plus adroits, s'étaient engagés sur sa piste, conduits par le Serpent-Rouge.

Mais la précaution prise par Ouinnipeg d'établir son camp sur les rives du lac avait fait échouer cette entreprise audacieuse, et l'Aigle-Noir avait pu échapper heureusement à l'ennemi qui comptait le surprendre.

V

LES WIGWAMS DELAWARES.

En faisant feu sur les Delawares dispersés dans le bois, les adroits tireurs canadiens avaient tué quelques-uns de ces sauvages.

Aussi, lorsque, vers le matin, la troupe dirigée par le Serpent-Rouge revint au campement de la tribu delaware, une explosion de cris de douleur et d'imprécations accueillit son retour.

Une horde de femmes assaillit les guerriers indiens avec d'effroyables clameurs, leur reprochant d'avoir laissé assassiner sans les défendre et sans les venger, leurs pères, leurs frères et leurs époux.

Il y avait entre les deux tribus des Delawares et des Abénaquis une haine mortelle. L'année précédente, les Delawares avaient été défaits dans tous les combats, et leurs ennemis leur avaient fait éprouver des pertes sanglantes.

L'insuccès de cette nouvelle rencontre et la mort de quatre ou cinq guerriers avaient poussé au plus haut point l'exaspération des sauvages.

Après avoir lancé contre ceux qui revenaient leurs sarcasmes et leurs cris de fureur, les femmes entourèrent la hutte du conseil où étaient réunis les sachems, ou vieillards de la tribu, et recommencèrent leurs vociférations.

Le Serpent-Rouge, le front haut, l'œil enflammé de honte et de colère, fendit cette foule furieuse qu'il dominait de toute la tête et pénétra dans la hutte du conseil, où il trouva réunis les cinq vieillards de la tribu qui, accroupis, graves et immobiles sur la natte étendue à terre, fumaient autour du feu dans de longs calumets peints en rouge.

Le chef delaware, debout devant les vieillards, raconta les détails de sa malheureuse expédition avec simplicité, mais sans rien perdre de sa fierté et de son audace.

— J'espère, dit-il en terminant, que mes pères les sachems n'écouteront pas les cris de ces femmes bavardes et n'attristeront pas mon cœur par des paroles sévères que je n'ai pas méritées. Les Abénaquis ont tué cinq de nos guerriers, c'est vrai; mais nos fusils ne sont pas restés muets, et mes pères savent que nos jeunes hommes ont le coup d'œil juste. Le sang des Abénaquis a rougi les herbes de la forêt et le Grand-Esprit a fait tomber entre mes mains un prisonnier à chair blanche.

A ces mots, les sachems, qui jusqu'alors avaient écouté d'un air soucieux le récit du Serpent-Rouge, relevèrent la tête, et le plus âgé prenant la parole :

— Où est ce prisonnier? demanda-t-il. Pourquoi mon fils n'a-t-il pas commencé par nous apprendre cette nouvelle, au lieu de nous dire des paroles si tristes à entendre pour des oreilles delawares?

Un rapide sourire effleura les lèvres minces du rusé Delaware.

Il mit la main sur sa poitrine et répondit avec une feinte modestie :

— Le Serpent-Rouge devait faire à ses pères le récit sincère de son expédition. Il regrette de n'avoir tué que quelques Abénaquis, car il espérait que ses jeunes hommes pourraient suspendre à leur ceinture de nombreuses chevelures. Son âme est affligée, car ce n'est pas un chef français, mais l'Aigle-Noir lui-même, qu'il aurait voulu ramener au camp des Delawares.

— Ton prisonnier est un chef de la nation des visages-pâles? demanda le sachem qui avait déjà parlé et qui se nommait Oukivari.

— Son costume et ses armes l'indiquent.

Les cinq vieillards se consultèrent un instant à voix basse.

Les clameurs de la foule étaient toujours menaçantes autour de la hutte du conseil; on entendait de longs hurlements poussés par les femmes et des cris de vengeance proférés par les guerriers.

Oukivari se leva, parut devant les groupes menaçants et fit signe qu'il voulait parler.

Au même instant, les cris s'apaisèrent.

— Le Serpent-Rouge est un grand chef, dit le sachem d'une voix forte. Vos langues sont semblables aux feuilles du tremble qui remuent sans cesse et sans raison. Les vieillards du conseil vous ordonnent de mettre fin à vos clameurs et d'invoquer le Grand-Esprit afin qu'il décide ce qui sera fait du prisonnier que le Serpent-Rouge a ramené.

Ces dernières paroles eurent tout l'effet que le vieillard en attendait. De nouveaux cris s'élevèrent, mais, cette fois, au lieu d'être dirigée contre le Serpent-Rouge et ses guerriers, la colère de cette race mobile, impressionnable, se tourna contre le malheureux prisonnier.

— Où est-il? s'écrièrent vingt voix discordantes. Qu'on le livre à nos femmes! Qu'on distribue ses os à nos enfants pour qu'ils en fassent des jouets! Que son sang venge le sang delaware!

Voyant qu'il avait obtenu le résultat qu'il désirait, le vieillard se retourna et fit signe au Serpent-Rouge de venir auprès de lui sur le seuil de la hutte.

Aussitôt la tribu delaware accueillit par des cris triomphants ce chef dont elle paraissait soupçonner tout à l'heure l'adresse et le courage.

— Le prisonnier! cria-t-elle, le prisonnier! qu'on l'amène et qu'on l'attache au poteau de torture!

Le Serpent-Rouge adressa un sourire hautain à la foule qui l'entourait; puis il donna un ordre à quelques-uns de ses fidèles guerriers, qui disparurent aussitôt dans le bois.

Le chef delaware avait prévu l'accueil que sa tribu lui ferait au retour de son expédition infructueuse. Aussi avait-il ordonné aux guerriers qui gardaient d'Arramonde de rester en arrière dans la forêt, car il comptait que l'annonce de cette importante capture calmerait les esprits irrités, et il voulait ménager une sorte de coup de théâtre qui devait lui rendre soudain tout son prestige.

Au moment où le malheureux d'Arramonde parut, les mains liées, au milieu des groupes de sauvages qui lui servaient d'escorte, les femmes et les guerriers assemblés près de la hutte du conseil recommencèrent leurs cris furieux. Quelques femmes delawares — celles sans doute que l'escarmouche de la nuit avait rendues veuves — se précipitèrent sur lui armées de bâtons et de couteaux; le Serpent-Rouge fut obligé d'interposer son autorité pour le protéger.

Dans cette circonstance critique, le gentilhomme béarnais fit preuve d'un sang-froid que l'on aurait difficilement attendu de sa nature ardente et vive.

Il marchait tranquillement au milieu des sauvages furieux, recevant d'un air dédaigneux les injures qui lui étaient jetées à la face, et fixant un œil plus curieux qu'effrayé sur ces terribles visages dont des peintures bizarres accentuaient encore la férocité.

On le conduisit à une sorte de hutte basse dans laquelle on le poussa brutalement et dont on assujettit solidement la porte faite de grosses branches entrelacées.

Les liens qui lui serraient les jambes le firent trébucher; il tomba, et ses mains rencontrèrent un grand corps étendu immobile sur une natte.

L'obscurité ne permit pas à d'Arramonde d'apercevoir le visage du compagnon sur lequel il était venu choir si inopinément. Mais celui-ci l'avait reconnu au moment où la porte s'était ouverte pour lui livrer passage.

— Ah! mon cher enfant, dit la voix du père André



avec un accent plein de tristesse, ce que je craignais est donc arrivé. Les Delawares ont surpris votre camp, ils vous ont fait prisonnier... Dieu de miséricorde ! Ouinnipeg et vos compagnons ont été massacrés sans doute?

— En vérité, père André, dit d'Arramonde en cherchant à tâtons la main du missionnaire qu'il serra fortement entre ses mains liées, je suis bien aise d'entendre votre voix. Depuis deux heures je suis assourdi par les cris de ces coquins peinturlurés ; ils m'ont brisé les oreilles. Rassurez-vous, bon père ; Ouinnipeg et ses compagnons sont en sûreté, et si mon épée ne s'était pas brisée comme un verre, je ne serais certes pas ici. J'aurais plutôt embroché tous ces diables noirs !... Comprenez-vous cela, père André ? une épée qui me venait de mon trisaïeul, lequel l'avait fait tremper sous ses yeux dans les eaux du Guadalquivir! Enfin il ne faut plus penser à cela.



M. THIERS.

Je me suis laissé prendre comme un sot et je dois en subir les conséquences... Que vont-ils faire de moi, ces damnés sauvages ? A quelle sauce vont-ils m'accommoder ? Entendez-vous comme ils crient? C'est que probablement ils ne se mettent pas d'accord sur ce point important. Les uns penchent sans doute pour la sauce blanche et les autres préfèrent me faire revenir dans la poêle... sur un feu doux !...

— Ah! mon cher enfant, les Delawares ne sont pas des cannibales ! dit le père André qui avait pris au sérieux les plaisanteries de d'Arramonde.

— Ah çà ! mon père, auriez-vous par hasard l'intention de les défendre? s'écria vivement le gentilhomme gascon.

Puis il reprit avec insouciance :

— Bah ! que m'importe ce qu'ils feront de moi après ma mort !... Ce qui me paraît certain, c'est qu'ils vont me tuer, n'est-ce pas ? Voyons, vous qui les connaissez, car tous ces gens-là ont été plus ou moins vos paroissiens, mon excellent père, dites-moi un peu ce que vous pensez de leurs intentions probables à mon égard.

Cette légèreté d'esprit, cette bonne humeur en face d'un terrible danger surprirent le père André et le touchèrent vivement.

— Non, non, dit-il, je ne crois pas qu'ils songent à vous mettre à mort... Ah! si l'Aigle-Noir était tombé entre leurs mains, je ne dis pas ; ils l'auraient certainement attaché au poteau de torture et auraient inventé pour lui les plus cruels supplices... Mais

vous ! songez donc que les Delawares étaient encore il y a deux ans les alliés des Français !...

Tandis que le père André et Jean d'Arramonde échangeaient ces paroles, une vive agitation régnait dans le camp des sauvages.

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

M. THIERS

M. Thiers avait accompli sa quatre-vingtième année lorsque la mort est venue le frapper.

Il était né à Marseille, le 16 avril 1797. Il fut reçu avocat en 1820 et vint à Paris en 1821. Presque aussitôt il se fit connaître comme journaliste, car deux mois après il fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, où il publia plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*.

En récapitulant d'une façon sommaire les principales phases de l'existence de M. Thiers, nous resterons naturellement, en présence d'une tombe à peine fermée, sobre d'appréciations. C'est là un caractère multiple, une vie multiple. Beaucoup d'actions méritent l'éloge, beaucoup méritent le blâme... Et encore certains actes de cet homme d'État sont loués par les uns, condamnés par les autres. Contentons-nous donc d'une simple énumération, au courant de laquelle nos lecteurs sauront parfaitement exercer une sorte de justice distributive en attendant le verdict de l'histoire, qui, malgré son grand renom d'impartialité, aura beaucoup de peine à se montrer impartiale envers M. Thiers.

En 1822, il se fit remarquer par ses articles sur le livre de Montlosier : *De la Monarchie française*.

La même année, il rendit compte du Salon. Déjà il affectait une universalité de connaissances, il aimait à toucher à tout : la politique, la littérature, les finances, la peinture.

De 1823 à 1827, il écrivit sa célèbre *Histoire de la Révolution française*.

Le 5 août 1829, cherchant sa voie et ne sachant où la trouver, il allait s'embarquer pour un voyage de circumnavigation avec le capitaine Laplace, lorsque le ministère Polignac fut constitué.

M. Thiers resta, se lança à corps perdu dans l'opposition, et créa *le National* avec Armand Carrel.

Lorsque parurent les ordonnances du 26 juillet 1830, *le National* devint le centre de la résistance, et M. Thiers fut un des promoteurs de la protestation des journalistes, qui devint une des principales causes de la Révolution de Juillet.

A l'avénement du roi Louis-Philippe, celui-ci le nomma conseiller d'État et secrétaire général au ministère des finances, sous le baron Louis.

Puis il fut nommé sous-secrétaire d'État aux finances, le 4 novembre 1830. Déjà il était député ; il fut réélu en 1831.

Le 11 octobre 1832, il devint ministre de l'intérieur.

Le 21 décembre de la même année, il passa au ministère du commerce et des travaux publics.

En 1834, à la suite de créations de sociétés populaires menaçant le pouvoir, il devint de nouveau ministre de l'intérieur. Ses convictions républicaines n'existaient pas encore, même en germe.

N'ayant pu s'entendre pour la présidence du conseil ni avec le maréchal Soult, ni avec le maréchal Gérard, ni avec M. Molé, il donna sa démission, le 11 novembre 1834.

Le 18 du même mois, il reprit ses fonctions dans le cabinet, présidé par le maréchal Mortier.

Le 13 décembre, il fut reçu membre de l'Académie française, qui l'avait élu, dès l'année précédente, en remplacement d'Andrieux.

Aux fêtes de juillet 1835, il se trouvait auprès du roi, à côté du maréchal Mortier, quand celui-ci fut tué par la machine Fieschi.

Le 26 août 1836, voulant intervenir en Espagne en se basant sur le traité de Quadruple Alliance, il se retira du cabinet à cause de l'opposition du roi.

En 1837, il fit un voyage artistique en Italie.

En 1840, il organisa le ministère qui, sous le nom de cabinet du 1er mars, a eu une certaine célébrité. Il fit les ordonnances relatives aux fortifications de Paris. Le 1er octobre, il se retira.

De 1841 à 1845, il visita tous les champs de bataille de l'Europe, et recueillit des documents pour écrire son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ses convictions républicaines ne germaient pas encore. Il était plutôt, comme beaucoup de gens alors, ébloui par les rayons du soleil d'Austerlitz et de Marengo.

En 1847, sans paraître aux banquets de la réforme, car il n'a jamais accepté de se commettre dans une réunion publique, il n'en prit pas moins une part très-active à l'agitation dite libérale.

En 1848, dans la dernière session de la monarchie de Juillet, il fut très-agressif contre le gouvernement.

Dans la nuit du 23 au 24 février, il fut chargé par le roi de former, avec Odilon Barrot, un nouveau ministère. Mais il donna sa démission, ne croyant plus possible de résister à l'émeute, et il ne reparut à la Chambre que pour déclarer qu'il n'y avait plus rien à faire.

Puis il envoya son adhésion au gouvernement provisoire, et se présenta aux élections pour la Constituante dans le département des Bouches-du-Rhône.

Aux élections générales, il échoua ; mais, le 4 juin suivant, il fut élu par quatre départements et il opta pour la Seine-Inférieure, qui l'avait nommé en remplacement de Lamartime.

Aux journées de juin 1848, il vota pour la dictature du général Cavaignac.

Le 10 décembre, il vota pour la présidence du prince Louis-Napoléon, dont il avait d'abord combattu la candidature.

A ce sujet, il provoqua M. Bixio, et un duel eut lieu avant même la fin de la séance.

Il vota pour l'expédition de Rome, pour la loi sur l'instruction publique, pour la suppression des clubs et pour la loi électorale dite du 31 mai.

Le 2 décembre 1852, M. Thiers fut arrêté nuitamment chez lui, ainsi qu'un grand nombre des députés, et conduit à Mazas. Il fut ensuite expulsé de France et conduit jusqu'à Francfort.

En août 1853, il reçut, sans l'avoir sollicitée, l'autorisation de rentrer à Paris.

Il y vécut onze ans dans la retraite, retraite embellie par de nombreuses et hautes relations, par une situation de fortune et de renommée très-considérable, et il ne s'occupa que de travaux historiques, toujours favorablement accueillis par le public.

En 1863, il fut élu député de Paris dans la 2e circonscription.

Dans cette législature, il fit deux discours importants sur les libertés nécessaires.

Ce fut l'arme avec laquelle il commença à battre en brèche l'Empire; puis, en 1866, ses discours sur la politique extérieure, sur les expéditions lointaines, montrèrent en lui un ennemi acharné et redoutable du gouvernement impérial, qui vainement essayait de l'adoucir par ses égards et ses flatteries.

Il s'appliqua aussi à dévoiler et à combattre les errements financiers du baron Haussmann dans l'administration municipale de Paris.

Réélu à Paris en 1869, il se montra partisan du système protectionniste et protégea le cabinet Ollivier, lequel devait inaugurer les *libertés nécessaires* qui, à peine installées, laissèrent échapper un tel débordement d'opposition et de haine contre l'Empire qu'une guerre gigantesque fut jugée indispensable par le gouvernement, comme dérivatif.

M. Thiers s'y opposa fortement, et parce que c'était une guerre dynastique, et parce que nous n'étions pas en mesure de lutter contre la formidable organisation militaire de la Prusse.

C'était là du patriotisme et de la clairvoyance. Aussi une immense popularité récompensa plus tard M. Thiers de ses énergiques efforts pour empêcher cette folle et effroyable aventure.

On vit ensuite avec intérêt ce vieillard s'en aller de capitale en capitale solliciter des appuis pour la France malheureuse.

Cette démarche ne pouvait être que stérile, on le savait, mais elle était généreuse, et elle laissa le nom de M. Thiers très en évidence.

Il fut donc nommé, aux élections de 1871, par vingt-six départements.

Ce vote presque plébiscitaire le plaçait naturellement à la tête de l'Assemblée nationale, qui, par acclamation, le nomma chef du pouvoir exécutif.

Aussitôt les convictions républicaines de M. Thiers naquirent.

Ce fut une surprise générale.

C'en devait être une surtout pour les vingt-six départements qui l'avaient nommé à cause de ses opinions monarchiques constamment affirmées.

Peut-être ce revirement fut-il sincère, peut-être fut-il jugé tel par M. Thiers lui-même. On se fait souvent illusion lorsque l'ambition personnelle est en jeu, et M. Thiers ne pouvait se dissimuler que la France restant en république par la force des choses, il en devait être le président.

Ce fut en effet ce qui arriva, jusqu'au moment où l'Assemblée nationale refusa de le suivre dans la voie imprévue où il s'engageait, et l'obligea par ses votes à se démettre.

Arrêtons-nous ici. La *Semaine* s'occupe d'histoire, de biographie, mais non de politique. Nous ne franchirons donc pas la limite qui sépare la politique de l'histoire, et nous ne dirons rien des dernières années de M. Thiers, sinon pour regretter qu'il ne se soit pas renfermé uniquement dans *ses chères études*.

Ajoutons que, depuis sa mort, qui a été pour ainsi dire foudroyante, jusqu'à son enterrement, un prêtre n'a cessé de prier auprès du défunt.

Puissent ces prières racheter ce que la longue existence de M. Thiers a eu de turbulence et d'agitation!

Et comme une tombe à peine fermée éveille de préférence des idées de respect, louons en M. Thiers l'artisan de sa propre fortune, l'homme actif, laborieux, infatigable, habile, le diplomate consommé, l'historien de premier ordre, l'orateur éloquent et persuasif.

Toutes ces qualités lui avaient conquis une réputation européenne, et le nom de M. Thiers restera certainement un des plus marquants de notre époque actuelle.

ÉLIE VERNON.

UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

Ma chère Geneviève,

Tu arrives et je pars. J'aurais voulu t'embrasser, constater par moi-même les effets bienfaisants produits par ton voyage à Lourdes; mais un incident imprévu a précipité mon départ.

Mardi de la semaine dernière, je me disposais à sortir lorsque j'entends un de ces coups de sonnette qui révèlent un visiteur impatient. J'avais dit de ne

plus recevoir et j'achevais de me ganter le plus tranquillement du monde, au bruit d'un colloque passionné qui s'était engagé dans l'antichambre. Tout à coup ma porte s'ouvre et j'aperçois mon frère Arthur. J'éprouvai autant de saisissement que de plaisir. Mon frère Arthur, substitut dans une petite ville de l'Est, m'avait écrit l'avant-veille, et dans sa lettre ne faisait aucune allusion à un déplacement quelconque.

Je n'eus pas d'ailleurs besoin de le questionner longtemps, pour deviner que quelque chose d'insolite avait déterminé ce voyage.

Il était inquiet, troublé; sur son front, ordinairement si ouvert, flottait l'ombre que projette la souffrance quelle qu'en soit la cause. Avec la franchise qui est sa plus charmante qualité, et sa vivacité, qui est le plus enraciné de ses défauts, il m'a tout dit. Il s'est rencontré dans une série de fêtes avec la fille d'un conseiller à la cour de Besançon, et l'a trouvée tellement à son gré qu'il a prié un de nos vieux amis, également conseiller à la cour, de dire un mot de ses prétentions. M. Montimel a répondu très-nettement qu'Arthur n'était pas le gendre qu'il désirait. Il a même, assure-t-on, prononcé avec dédain l'épithète de boulevardier, ce qui a mis le comble à l'exaspération de mon pauvre frère.

Donc il venait d'abord épancher un peu les premiers bouillonnements de son ressentiment dans un cœur ami; puis, chose plus grave, donner sa démission.

Les jeunes gens vous gardent de ces petites épouvantes.

De notre temps surtout, ils veulent absolument que leur carrière soit semée de roses et que leurs volontés s'accomplissent sans l'ombre d'une résistance. J'ai toujours craint ces velléités d'indépendance pour Arthur, qui a un tempérament d'artiste et qui est entré dans la magistrature sans enthousiasme. Mais il y est entré, il y a des appuis, il faut qu'il y reste. Au fond, il y a beaucoup, dans son genre actuel, plutôt un montant de jeunesse et l'habitude récemment prise d'un monde peu sérieux qu'une incapacité proprement dite.

Autrement, je serais la première à le laisser abandonner sa carrière. Tout homme suffisamment instruit peut devenir un administrateur quelconque; mais un magistrat, non.

Or les hommes graves qui le connaissent m'ont tous dit: « La légèreté n'est qu'à la surface; dans quelques années, votre frère sera de la pâte dont on fait les bons magistrats. »

Je vivais donc dans la patience et l'espoir, sachant mieux que personne qu'Arthur possède un grand fonds d'équité, d'indépendance et de jugement, quand il m'arrive avec la résolution bien arrêtée de donner sa démission. Naturellement je l'ai combattue de toutes mes forces. Jusqu'à midi, il est demeuré de pierre devant mes arguments; après le dîner, il a commencé à faiblir. Je me suis bien gardée de le quitter et l'ai emmené aux buttes Chaumont. Pendant la longue promenade que nous avons faite dans les grandes allées solitaires, il s'est rendu à l'évidence; il a renoncé à briser sa carrière, mais à la condition qu'il lui serait accordé un congé de six semaines et que nous voyagerions.

Le congé a été obtenu sans trop de peine, Arthur étant encore quelque peu convalescent d'une récente fièvre, et le voyage, après bien des discussions, a été limité à la Bretagne.

— J'ai un ami à Lorient, allons à Lorient, m'a dit Arthur.

Nous partons demain. Fais-moi donner de tes nouvelles à Lorient où je serai dans vingt-quatre heures. Je descends à l'hôtel de Bretagne.

MADELEINE.

Ma chère Geneviève,

Le billet m'annonçant que tes rhumatismes ont envahi tout ton côté droit m'est arrivé tandis que je me sentais encore plongée dans la somnolence qui suit un long trajet en chemin de fer. Sois tranquille, je ne te laisserai pas sans nouvelles; je suis trop heureuse de trouver ton cœur fidèle et discret, chaque fois qu'un incident de famille m'oblige à sortir de ma vie paisible. Généralement on ne peut sagement parler des siens qu'à Dieu, et, avant de te connaître, je m'en étais tenue à ce sublime confident. Une simple indiscrétion peut troubler si profondément les familles les plus unies!

Même en cette circonstance assez insignifiante, je ne puis me confier aux personnes de ma famille.

Arthur serait jugé sévèrement, blâmé et peut-être chapitré, ce qui dans l'état actuel de son esprit, ne ferait qu'ajouter à son irritation et le précipiterait de nouveau dans une rage de liberté.

Mais à toi qui t'intéresses à tout ce qui m'est cher et qui restes indépendante de toute influence, je puis confier mes craintes, mes espérances, et ce m'est un vrai soulagement que tu saches la vraie raison de ce brusque départ que personne ne s'expliquera.

J'ai déjà reçu un billet où bien des doutes s'élevaient sur la nécessité de ce congé de convalescence. Convalescent, Arthur l'est bel et bien, mais non point dans le sens qu'ils adoptent. Son accès de dépit l'a jeté dans un ennui profond et dans un découragement intime dont je ne sais trop comment le sortir.

Arthur, malgré de brillantes apparences, n'a pas été heureux. Il a perdu un frère jumeau qu'il aimait comme un ami, et, pour complaire à notre famille, il a dû embrasser une carrière un peu grave pour sa tournure d'esprit. C'est pourquoi il se laisse volontiers conseiller de se marier jeune. Et la première fois qu'il demande une femme qui lui plaît, elle

lui est refusée. C'est très-dur, d'autant plus dur qu'il se sait doué de façon à plaire.

Il y a là-dessous quelque chose qui lui cause un agacement secret.

Naturellement, c'est au conseiller qu'il en veut, et je l'entends sans cesse répéter avec amertume cette phrase :

— Voyons, n'est-il point absurde, rien que pour m'avoir appliqué cette affreuse épithète de boulevardier?

Il murmure cela pour sa propre satisfaction, car autrement il remarquerait que, dans ma véracité, je n'embrasse pas son indignation. Car enfin le reproche est fondé. Superficiellement parlant, Arthur a dans la tenue, et surtout, hélas! dans la parole, quelque chose de ce type parisien qui convient si peu à un magistrat. Il est railleur, frondeur, sceptique,— toujours en apparence. Au fond, c'est l'esprit le plus juste, le cœur le plus délicat, et je dirai même l'âme la plus élevée que je connaisse. Pourquoi imagine-t-il de se masquer aussi vilainement? Je ne sais. On lui a dit probablement qu'il se singulariserait, et surtout que le monde lui serait hostile. Ce point de vue est faux. Le monde lui-même rend un secret hommage aux hommes de caractère, et quand il s'agit de questions plus délicates encore, il arrive que l'on vous reproche juste ce que vous avez fait dans le but de plaire.

Dans la question mariage, et dans nos régions sociales, ceci est absolu. Arthur est trop intelligent pour donner son nom à une femme frivole, insignifiante, incapable de s'élever à la hauteur d'une mère de famille; et la preuve, c'est qu'il a choisi du premier jet une femme très-sérieusement élevée et remarquablement douée du côté de l'intelligence, dit-on.

Là son masque lui a nui; il aurait dû l'arracher brusquement et se montrer tel qu'il est. Maintenant, en plein froissement d'amour-propre, il n'aurait garde de le détacher.

Une petite déception l'attendait ici : l'officier de marine vient d'embarquer. Pour le moment, Arthur visite le port et l'arsenal; cela fait, nous repartirons probablement. Il m'a dit ce matin que Lorient peut être visité en un jour, et qu'il s'y ennuierait très-fort, son ami ne s'y trouvant pas.

Depuis qu'il m'a quittée, j'étudie des cartes et je consulte des Guides, espérant découvrir un but d'excursion dans ce pays. Paris serait fort malsain à mon frère en ce moment; la déception produit un impérieux besoin de s'étourdir, et les moyens d'étourdissement ne laissent pas que de m'inquiéter un peu. Ces six semaines de *far niente* sont donc à la charge de ma conscience, ce qui me préoccupe beaucoup. Ainsi souvent, en plus grave circonstance, se concentre dans quelques semaines, quelques heures, quelques minutes, la force fatale ou bénie qui décide parfois de notre destinée tout entière. Demain je te dirai ce que nous devenons.

MADELEINE.

Je t'écris, ma chère Geneviève, sur le pont d'un aviso à vapeur qui nous transporte Dieu sait où. Mon rôle en ce moment est de suivre Arthur partout où il va; mais ses explications ont été si peu claires que, si je sais que je suis partie, j'ignore absolument où j'arriverai. Ce qu'il y a d'excellent dans cette expédition, c'est qu'elle met mon ennuyé en gaieté. Il m'est arrivé hier au soir le visage complétement déridé.

— Tu sais que nous nous embarquons demain matin sur la *Sirène?*

— Ah! et nous allons...?

— Où la vapeur nous conduira.

Cette réponse fantaisiste donnée, il m'a expliqué qu'en flânant par le port il avait rencontré un groupe d'hommes du plus respectable aspect, qu'une parole banale l'avait mis en rapport avec l'un d'eux, et qu'il avait appris qu'ils faisaient une sorte de pèlerinage scientifique. Le lendemain, ils partaient sur la *Sirène* et allaient visiter de très-curieux vestiges des âges inconnus. Une idée bizarre avait traversé l'esprit d'Arthur. Il y a des savants de tous les âges, et, dans le groupe d'hommes distingués qui l'entouraient, tous n'avaient pas la barbe grise. Pourquoi ne se ferait-il pas passer pour un amateur passionné des dolmens et n'obtiendrait-il pas de faire partie de l'expédition? Tout en causant, il s'était fait connaître. Le savant avait été l'ami de notre grand'père le contre-amiral; il s'était empressé de présenter Arthur à ses collègues. Grâce à quelques paroles vagues habilement placées, on l'avait tout à fait reconnu pour disciple, et, de fil en aiguille, après mainte observation cependant, il avait été accepté comme passager. Et, ce qui avait mis le comble à son bonheur, il avait appris qu'il y avait des dames.

Donc il s'était hâté de me faire inscrire au nombre des passagers.

Et c'est grâce à cette boutade assez pittoresque, conviens-en, que, par ce frais matin du mois de mai, je me trouve sur l'aviso qui transporte la cohorte savante au lieu de ses pérégrinations. En arrivant à bord, je suis prosaïquement allée continuer, sur un canapé de la cabine-salon, ma phase de sommeil interrompue. Arthur a fait comme moi. L'heure était bien matinale pour des Parisiens, et la mine quelque peu sévère des savants auxquels nous nous étions si audacieusement mêlés ne nous portait pas à la gaieté. Je ne me réveillai de mon profond assoupissement qu'en entendant sonner dix heures. J'étais seule. Arthur et les quelques dames qui m'avaient un instant tenu compagnie avaient disparu. Je montai sur le pont. Si j'avais à ma disposition le vers de

Brizeux ou le pinceau de Corot, je t'enverrais sur toile ou sur papier le paysage enchanteur que j'avais sous les yeux. Le vapeur franchissait un large goulet, flanqué, à droite, d'un petit phare au toit aigu, et, à gauche d'un pittoresque sémaphore surmonté de son grand mât à signaux. Un golfe immense s'élargissait gracieusement devant nous, semé d'îlots nombreux, bordé de villages rustiques, sillonné par de légers bateaux; à l'horizon s'apercevaient les mâts sveltes des bricks de commerce qui faisaient probablement relâche dans les anses profondes.

Nous glissions doucement sur la surface de cette mer éblouissante, teinte par zones d'un bleu pâle, d'une beauté idéale.

Une seule embarcation se rencontra sur notre chemin : c'était un élégant bateau de pêche monté par plusieurs jeunes gens d'un aspect distingué. Quand l'aviso passa près d'eux, ils se tournèrent vers nous et leurs casquettes de toile blanche se levèrent.

— Hourra pour la science! cria une voix vibrante et très-française.

Les savants répondirent chaleureusement à ce salut et nous passâmes.

Depuis mon arrivée sur le pont, je cherchais en vain mon frère des yeux. Enfin je l'aperçus dans une position tout à fait inaccessible pour moi. Monté sur un hunier, il causait avec un vieux matelot.

Je me retournai vers les dames qui faisaient peu à peu leur apparition sur le pont en des toilettes fraîches que m'avaient cachées, à l'embarquement, ce commode mais assez laid vêtement de voyage auquel nous avons conservé son nom anglais de waterproof.

J'éprouvais un certain intérêt à me rapprocher d'elles, mais il s'évanouit bien vite et je reconnus qu'elles avaient accompagné leurs pères, frères et maris sans l'ombre d'une pensée poétique ou scientifique.

Devant ces radieux horizons, sous ce ciel lumineux, on parlait du chapeau à la mode et des nuances nouvelles. Seule, ma voisine, une assez jolie blonde, fixait des yeux rêveurs sur les zones d'un bleu pâle et semblait s'isoler de la conversation.

Tout à coup elle se détourna :

— Non, je n'ai jamais vu un pareil bleu, dit-elle. Est-il assez réussi! Serait-il seyant, celui-là!

— Il est de fait que la robe de Peau-d'Ane taillée dans un clair de lune pourrait seule en donner une idée, répondit mon autre voisine, brune à l'air très-intelligent.

— La femme du préfet maritime avait dimanche un chapeau garni d'un ruban d'une nuance à peu près semblable, dit une troisième; je la trouve fade.

— Elle est ravissante; je voudrais bien échanger contre une toilette de cette nuance celle qui vient de m'arriver pour la soirée du sport.

— Comment est-elle? demanda une voix.

Et la jolie blonde aux yeux rêveurs répondit en soupirant :

— Tilleul et vert.

Je m'éloignai avec une sorte d'humeur et me rapprochai du groupe masculin.

— Le disque est le disque solaire, le signe d'Amm-Ra, disait un homme à barbe blanche dont les yeux brillaient d'un feu singulier, celui de la science très-probablement; je suis de l'avis de cet auteur qui trouve dans les cercles infiniment agrandis l'emblème des cycles sans fin de la transmigration des âmes, cette doctrine fondamentale du druidisme. Les spirales irrégulières et surtout les lignes brisées pourraient représenter les vies inférieures, les séries d'existences violemment interrompues par la mort, comme les cercles du serpent infini représenteraient le déroulement régulier de la vie dans l'immortalité.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

« Je n'aime de l'histoire que les anecdotes; » a dit quelque part l'académicien Mérimée. La nature de cette chronique absolument étrangère à la politique m'oblige à me rallier, au moins pour cette fois, à l'avis de Mérimée : c'est par le côté anecdotique seulement que je veux parler de l'illustre historien et homme d'État qui vient de mourir, de M. Thiers, car s'il s'agissait de raconter et de juger sa vie, cela nous entraînerait fort loin.

Celui qui devait parvenir si haut dans les honneurs et dans la fortune n'est point entré dans la vie par une porte dorée. Mais il avait reçu de la Providence des dons avec lesquels un homme va loin : une intelligence supérieure, une volonté énergique et l'amour du travail.

Au collége, il montra cette activité qui ne l'a pas abandonné un seul jour de sa longue vie. Dès cette époque, l'histoire était son étude de prédilection : elle lui valut son premier succès oratoire.

Un jour de congé, il flânait avec un de ses camarades sur l'une des places de Marseille, sa ville natale : il remarqua un pauvre homme qui s'efforçait d'attirer les passants en leur promettant de leur faire voir dans un *optique* toutes les grandes batailles de la première campagne de Bonaparte en Italie.

Les passants s'arrêtaient un instant; puis, réfléchissant à la pièce de deux sous dont on leur demandait le sacrifice, ils continuaient leur chemin.

Tout à coup le jeune Thiers s'approche; il monte bravement sur un banc et se met à raconter l'histoire d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, tout en invitant les badauds à regarder, par les verres de

son appareil, des images à coup sûr beaucoup moins pittoresques que sa parole... Dix minutes après il y avait foule, et les gros sous tombaient dans la casquette du pauvre homme.

Ce jour-là, le lycéen Thiers eut un pressentiment de sa fortune future, et il se mit plus que jamais, par l'étude, en mesure de se tenir parole.

Il alla faire son droit à la Faculté d'Aix. L'Académie de cette ville avait mis au concours un *Éloge de Vauvenargues*. Thiers concourut; il espérait obtenir le prix, quand, par une indiscrétion quelconque, les juges apprirent que celui dont ils allaient couronner l'œuvre n'était qu'un modeste étudiant : ils décidèrent de remettre le concours à l'année suivante.

Cette fois Thiers prit ses précautions : il présenta de nouveau à l'Académie le discours qui avait failli être couronné; mais, en même temps, il en expédia un autre qu'il fit envoyer de Paris par un de ses amis. Les académiciens d'Aix déclarèrent, tout d'une voix, que le concurrent parisien méritait le premier prix; — mais ils accordèrent le second au jeune étudiant. Quel fut leur étonnement quand ils apprirent que l'un et l'autre ne faisaient qu'un!

Un an plus tard, en 1821, M. Thiers vint chercher fortune à Paris.

Les biographes malins qui se sont acharnés sur le récit de ses jeunes années ont raconté qu'il arriva dans la grande ville au mois de décembre, vêtu d'un simple frac noir et d'une culotte de nankin. Je veux croire qu'il y a quelque exagération dans cette légende; mais il est bien certain qu'au temps dont il s'agit, si M. Thiers possédait une culotte de drap, il n'en possédait certainement pas trois, comme Cadet Roussel. Mais il avait une bonne plume; il se fit journaliste...

Ici je m'arrête : je ne veux pas le suivre dans sa carrière politique, ni vous raconter l'histoire de sa vie : j'ai promis de m'en tenir aux anecdotes.

Quand M. Thiers fut devenu ministre, il eut, comme tous les ministres, le désir d'aller revoir sa ville natale, et un beau matin il débarqua à Marseille.

Il fut bon prince, et reçut d'une façon charmante ses anciens amis, ses anciens voisins. Parmi ces derniers se trouvait un vieux brave homme, un portefaix du port, qui vint serrer dans sa main calleuse la main de celui qu'il avait connu petit garçon. Après l'échange de quelques compliments, le portefaix prit tout à coup un ton chagrin :

— Eh bien ! monsieur Adolphe, vous tes devenu un savant dont tout le monde parle; mais il y a pourtant une chose qui me fait de la peine...

— Quoi donc, mon bon ami? fit M. Thiers.

— Vous voulez que je vous le dise? Eh bien! c'est mal à vous, qui étiez né bon chrétien, d'avoir changé de religion, de vous être fait renégat!

— J'ai renié ma religion! cria M. Thiers; et depuis quand s'il vous plaît?

— Depuis que vous êtes ministre... il me semble!

M. Thiers comprit, et faillit étouffer de rire: les gens du peuple dans le Midi désignent sous le nom de *ministres* les pasteurs protestants.

L'auteur du *Consulat et de l'Empire* affirma son orthodoxie tant et si bien que son ami le portefaix lui donna l'accolade et l'embrassa sur les deux joues.

C'est à l'époque où M. Thiers fut pour la première fois ministre de l'intérieur que remonte l'histoire des gazelles. Le jardin du ministère est un véritable parc; et M. Thiers avait imaginé de faire amener et lâcher sur les pelouses de ce parc une demi-douzaine de gazelles empruntées au Jardin des Plantes. C'était un spectacle charmant, dont il régalait ses invités, après dîner, dans les soirées de la belle saison.

Comme il fallait s'y attendre, les gazelles du ministre ne trouvèrent pas grâce devant l'opposition : on appela *gazelles*, dans les petits journaux, tous les gens qui étaient en faveur auprès de M. Thiers; on disait : « M. X*** est *gazelle* aujourd'hui, mais il y a de fortes chances pour que M. Z*** soit *gazelle* demain. »

Nul homme n'a été plus caricaturé et plus raillé que lui, ce qui, d'ailleurs, le laissait fort indifférent. Sa petite taille surtout a fourni, pendant des années, un thème de plaisanterie à ses adversaires.

Un jour, en 1848, alors qu'il était encore monarchique constitutionnel, il eut à la Chambre une vive altercation avec le député républicain Bixio : on alla sur le terrain, où l'on échangea deux balles sans dommage pour personne...

— Comment, — dit quelqu'un à Bixio, après le duel, — comment ne l'avez-vous pas touché? Vous êtes cependant habile tireur.

— C'est vrai, répondit Bixio en riant; j'ai l'habitude de ne tirer qu'à hauteur d'homme.

La taille exiguë de M. Thiers lui valait parfois de meilleurs compliments.

« Un jour, en 1847, raconte un de ses biographes, M. Thiers et quelques-uns de ses amis politiques étaient invités à dîner chez un riche personnage et se faisaient un peu attendre. Tout à coup on entend des bruits de pas, et la dame du logis de s'écrier : « C'est lui! » La porte s'ouvre et M. Léon de Malleville apparaît avec cette haute et large corpulence qui permettrait au Créateur de tirer deux ou trois Thiers de ses côtes.

« — Ah! je croyais que c'était M. Thiers, dit la dame.

« — Madame, répond le spirituel ami du petit homme, je ne suis pas si grand! »

C'est encore sa taille qui lui valut, de la part d'un ennemi politique, le surnom de *Mirabeau-Mouche;* mais l'éloquence de M. Thiers, puisque je me trouve amené à en parler, n'avait rien de commun avec celle de Mirabeau. Point d'explosions, point de fou-

dres; M. Thiers, à la tribune politique, n'était qu'un causeur. Pendant des heures entières on écoutait ce filet de paroles qui tombait de ses lèvres, toujours égal, toujours limpide.

Il savait si bien quelle était la force de sa faconde, il se sentait si sûr de lui-même, qu'il jouait impunément avec la patience de son auditoire.

Une fois, pendant qu'il était ministre, il eut tout à coup besoin d'une pièce qui se trouvait au ministère de la guerre. Il fallait une heure environ pour aller chercher la pièce et pour la rapporter; durant toute cette heure, M. Thiers parla pour amuser son public, et, finalement, il conclut en présentant la pièce pour laquelle il avait fait tant de frais d'éloquence.

M. Thiers avait volontiers le mot pour rire. Il parlait de son exil, après le coup d'État de 1851 :

— Voyez-vous, disait-il, l'exil, c'est supportable; mais il faut avoir pour cela un nom polonais... Si jamais on me force encore à passer la frontière, je ne veux plus m'appeler que M. *Thierski*.

Un journaliste lui faisait une opposition vive et souvent injuste pendant qu'il était ministre de l'intérieur.

— Mais enfin, que veut-il? dit M. Thiers à l'un de ses familiers.

— Je crois, répondit un officieux, que ce pauvre un tel est dans la gêne et que cette triste situation aigrit son caractère.

— C'est bien; je lui donnerai une sous-préfecture.

La sous-préfecture donnée, il revint aux oreilles de M. Thiers que le journaliste n'était pas satisfait et qu'il se plaignait amèrement de sa modeste condition.

— Quels sont ses sujets de plainte? dit M. Thiers.

— Il est blessé, humilié. Il se plaint de ce qu'on ne lui a donné qu'une sous-préfecture.

— Voulait-il, répliqua l'illustre homme d'État, qu'on lui en donnât deux?

Certes, nous aurions plus d'une réserve à faire sur M. Thiers journaliste, historien, homme d'État, si nous voulions apprécier sa carrière. Mais, encore une fois, nous ne parlons pas politique et d'ailleurs le moment serait mal choisi. L'histoire jugera M. Thiers; la chronique a une tâche plus modeste, et il faut qu'elle se souvienne toujours du mot d'Apelle au cordonnier : *Ne sutor ultra crepidam!*

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Lois (les) **de la société chrétienne** ; par Charles Périn, professeur de droit public et d'économie politique à l'Université catholique de Louvain, membre correspondant de l'Institut de France. 2 vol. in-8. 15 fr.
— Le même ouvrage. *Deuxième édition*. 2 vol. in-12. 7 fr.

Notre Saint-Père le Pape Pie IX a daigné adresser à l'auteur de ce livre un Bref qui en marque, avec une suprême autorité, l'esprit et la portée. Voici la traduction de ce Bref :

CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

En ces temps où la société civile se persuade que le progrès de la civilisation, qu'elle croit avoir conquis, lui commande de se constituer, de se diriger et de se gouverner par elle-même, sans aucune assistance de Dieu ni de la religion instituée de Dieu; lorsqu'elle prépare ainsi sa ruine en détruisant les bases mêmes de la vie sociale; vous lui rappelez, avec une très-grande opportunité, dans votre beau travail sur *les Lois de la société chrétienne*, que la religion et la société humaine procèdent du même auteur, que la loi de la justice est une et éternelle, que cette loi unique a été portée aussi bien pour les hommes réunis en société que pour les hommes pris individuellement, que c'est de l'obéissance à cette loi que les nations doivent attendre l'ordre, la prospérité et tous les progrès.

Certes, l'œuvre que vous avez entreprise était difficile et elle a exigé un rude labeur. Mais, pour l'accomplir, vous avez trouvé des ressources, d'abord dans les sciences spéciales que vous enseignez depuis longtemps avec tant de succès, puis dans la force, la pénétration et la justesse de votre esprit, enfin et surtout dans votre foi religieuse, dans votre fermeté qu'aucune difficulté n'ébranle, dans votre amour de la justice et dans votre obéissance absolue aux lois de l'Eglise et au magistère de cette chaire de vérité.

Aussi, bien que nous n'ayons pu lire que peu de chose de vos deux volumes, nous avons jugé qu'il y a lieu de louer la netteté et la franchise avec lesquelles vous exposez, expliquez et défendez les vrais principes, avec lesquelles vous condamnez tout ce qui, dans les lois civiles, s'écarte de ces principes, et avec lesquelles vous enseignez comment, si les circonstances l'exigent, on peut tolérer les déviations de la règle lorsqu'elles ont été introduites en vue d'éviter de plus grands maux, sans toutefois les élever à la dignité de droits, vu qu'il ne peut y avoir aucun droit contre les éternelles lois de la justice.

Plût à Dieu que ces vérités fussent comprises de ceux qui se vantent d'être catholiques, quoiqu'ils tiennent à la liberté de conscience, à la liberté des cultes, à la liberté de la presse, et à d'autres libertés de ce genre, décrétées à la fin du siècle dernier par les révolutionnaires et constamment réprouvées par l'Église, et qu'ils y tiennent avec une telle opiniâtreté qu'ils prétendent qu'on ne doit pas seulement les tolérer, mais qu'on doit absolument les considérer comme des droits, et qu'il faut les favoriser et les défendre comme nécessaires à la condition présente des choses et à la marche du progrès : comme si tout ce qui est opposé à la vraie religion, tout ce qui attribue à l'homme l'autonomie, et tout ce qui l'affranchit de l'autorité divine, tout ce qui ouvre la voie large à toutes les erreurs et à la corruption des mœurs, pouvait donner aux peuples la prospérité, le progrès et la gloire!

Si ces hommes n'avaient mis leur sens propre au-dessus des enseignements de l'Eglise; s'ils n'avaient, peut-être sans le savoir, offert une main amie à ceux qui poursuivent de leur haine l'autorité religieuse et l'autorité civile, s'ils n'avaient ainsi divisé les forces unies de la famille catholique, les audacieuses machinations des perturbateurs auraient été contenues, et nous n'en serions pas venus à ce point que nous avons à redouter la subversion de tout ordre.

Bien qu'il n'y ait absolument rien à espérer de ces hommes qui ne veulent pas écouter l'Eglise, votre ouvrage fournira néanmoins des forces et des armes à ceux qui suivent les bonnes doctrines; il pourra éclairer ceux qui hésitent, relever et raffermir ceux qui chancellent. Quant à vous qui, sans vous laisser arrêter par la contradiction des opinions adverses, et méprisant les séductions de la faveur, avez librement écrit pour la vérité, vous ne pouvez manquer de recevoir de Dieu la récompense que vous méritez. Nous Le prions de vous combler de ses secours et de ses dons. Nous voulons que la Bénédiction Apostolique, que Nous vous accordons, cher fils, avec grande affection et comme témoignage de Notre bienveillance paternelle, soit pour vous le présage de ces faveurs divines.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 1er février 1875.
De notre Pontificat la vingt-neuvième année.

PIE IX, Pape.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France: un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au Bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre. — Les volumes commencent le 1er avril. — La SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

	UN AN	SIX MOIS
Europe.	11 fr. »»	6 fr. 50
Antilles, Canada, États-Unis et colonies françaises.	12 50	7 »»
Pour tous les autres pays	15 »»	8 »»

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

mitif. Elle est deve
à la fois chrétien

La séculair
plus. Ses
phalangu
s'élève l
découvi
grâce s

Le s
pour l

Russes. — Irréguliers géorgiens dans le Caucase. (Dessin de M. Deyrolle, d'après photographie.)

IRRÉGULIERS GÉORGIENS

DANS LE CAUCASE

—

On ne connaît pas très-bien, dans le public, ces lointains pays sur lesquels se porte aujourd'hui l'attention générale ; ils ont été étudiés au point de vue pittoresque plutôt qu'au point de vue historique et politique.

Quand on parle de la Géorgie, par exemple, on se borne presque toujours à rappeler que ce pays *produit* les femmes les plus remarquables par leur beauté dans tout l'univers.

L'histoire de cette contrée présente cependant un certain intérêt, et, sans remonter au déluge, il est bon d'en dire quelques mots.

Les musulmans furent toujours les ennemis naturels de ces peuplades indépendantes et guerrières, qu'ils ruinèrent d'hommes et d'argent par des invasions incessantes.

La Géorgie épuisée se vit donc contrainte de se placer sous le protectorat de la Russie, et, en 1802, pendant que de grands événements s'accomplissaient de tous côtés en Europe, Georges XIII, dernier roi du pays, légua par testament ses États à Paul Ier, qui accepta avec empressement ce passage et cet acheminement vers le Bosphore.

On se souvient du vers de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes.

On ne peut guère l'appliquer ici avec une exactitude rigoureuse, mais il n'en est pas moins vrai que ce don causa soixante ans de guerre à la Russie. George XIII, prétendit-on, lui avait bien légué la contrée, mais n'avait pas légué les montagnes qui y sont incluses, et qui devinrent les asiles des partisans de la liberté. Divers incidents augmentèrent en outre la confusion, tout en empêchant la fusion. La reine Marie, notamment, veuve de Georges, avait conservé l'affection de ses anciens sujets, dont elle caressait les idées d'indépendance. Elle finit par porter ombrage au gouvernement russe, qui envoya le général Lazareff à Tiflis, avec ordre d'inviter la reine à venir séjourner à Pétersbourg, et de le lui commander si une invitation polie ne suffisait pas.

Cette nouvelle, que vainement on avait essayé de tenir secrète, fut connue par des indiscrétions, par la force même des choses ; elle plongea les populations dans le deuil, et de toutes parts éclatèrent des rumeurs, des signes de révolte prochaine.

Pour en étouffer le germe, Lazareff résolut de se hâter.

Déjà il avait signifié à la veuve l'ordre du tzar. Pour en presser l'exécution, il se rendit à l'humble palais où la reine Marie habitait maintenant, et où il la trouva agenouillée devant son lit [...] priant.

Elle ne répondit pas aux premiers m[...] nonça ; elle se borna à un geste indiqu[...] était en prières et que les prières ne doive[...] être troublées par qui que ce soit.

Il attendit.

Puis les oraisons lui parurent un peu lon[...] s'approcha de la reine Marie et la prit par le br[...] la faire lever.

Alors la princesse répondit, mais toujours par geste. Elle saisit sous un coussin le kindjal de son mari, et le plongea dans le cœur du général Lazareff, qui tomba mort.

Il y avait là pour un peintre un beau sujet de tableau.

La Russie s'abstint de sévir, et reconnut que Lazareff avait manqué de respect, s'était montré un peu brutal.

En réalité, le gouvernement moscovite ne voulut pas risquer de compromettre, de perdre peut-être une conquête toute récente, en soulevant les populations par un châtiment sanglant infligé à la reine Marie.

On se contenta de lui faire quitter le pays, et le peuple tout en larmes escorta la voiture de l'énergique veuve de Georges XIII jusqu'au vieux monastère de Martkoppi, et en couvrant de fleurs la route où sa voiture devait passer.

Peu à peu les Russes parvinrent à rester paisibles possesseurs de la Géorgie, mais en faisant souvenir, surtout dans les premiers temps, de ce mot de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

Tiflis, la capitale, est un immense lieu de réunion où se rencontrent tous les peuples de l'Asie et de l'Europe.

La ville possède peu de monuments ; ses églises, une trentaine environ, sont presque toutes d'une architecture qui n'a rien de monumental. En revanche, on y trouve des bains naturels sulfureux qui jouissent d'une grande renommée. On en rencontre peu, même à Constantinople, d'aussi bien installés et d'aussi grandioses. Ils ont donné leur nom à cette cité, dont le nom oriental *Eblili-Kalaki* signifie, en langue géorgienne, *la ville chaude.*

Il est impossible de préciser combien de fois Tiflis a été dévastée par les invasions, combien de fois elle a été reconstruite. On suppose que le chiffre n'est pas inférieur à vingt. De même, on n'est pas certain de la date de sa fondation. Les chartes géorgiennes sont muettes sur son origine, laissent croire qu'elle remonte au ve siècle, mais entourent cette affirmation de légendes qui obscurcissent d'un voile épais les données véritablement historiques.

Du reste, on chercherait en vain aujourd'hui une physionomie orientale et antique de la ville. La Russie en la modernisant lui a enlevé son caractère pri-

mitif. Elle est devenue aussi européenne qu'asiatique, à la fois chrétienne et mahométane.

La séculaire forteresse des rois géorgiens n'existe plus. Ses ruines servent d'asile aux scorpions, aux phalangues et aux vipères. En face, lourde et sombre, s'élève la citadelle russe. Au loin, le paysage qu'on découvre est mouvementé, plein de majesté et de grâce sauvage.

Le soir, après avoir fait la sieste, la ville se réveille pour les chants et les danses. Alors les femmes, « sœurs des roses et des lilas blancs, » selon l'expression des poëtes locaux, mais qui, assure-t-on, n'ont guère plus d'esprit et d'intelligence que n'en ont les roses, apparaissent sur les balcons, se réunissent sur les terrasses, dansent gaiement au bruit du tambourin, du fifre et de la guitare.

Les hommes ne dansent pas, car ce serait pour eux une fatigue. Ils s'abandonnent au charme d'une vie facile, nonchalante et douce. Paresseux, sauf pour la chasse et la guerre, ils n'entretiennent dans leur pays ni industrie ni commerce. Aussi chez eux, comme en Perse et en Turquie, les Arméniens ont le monopole des affaires, des transactions, de la vente des denrées. Ces descendants des mages qui, guidés par une étoile, allèrent offrir au Christ nouveau-né de l'or, de l'encens et de la myrrhe, par leur habileté plus ou moins loyale en affaires, se consolent aujourd'hui du partage de leur patrie en trois lots, et ne se fâchent pas lorsqu'on leur cite ce dicton : « Il faut sept Juifs pour tromper un Arménien. »

Indolents par nature, les Géorgiens le sont devenus encore davantage à cause de la domination russe, qui, si douce qu'elle soit, est pourtant une domination étrangère. Ils boivent pour effacer les regrets du passé. Celui d'entre eux qui, vers trente ans, n'a pas le nez couleur de rubis, passe pour un patriote tiède. Ce deuil porté en rouge au bout du nez doit d'ailleurs rassurer les Russes ; qu'ils se souviennent du mot de ce Romain dont le nom nous échappe en ce moment : « En fait de conspirateurs, je ne crains que les buveurs d'eau. »

Les Géorgiens que représente notre gravure ont en effet dans leurs grands yeux noirs ce regard profondément triste des gens dont la patrie est enchaînée. Cependant, durant le cours de la guerre actuelle, ils ont servi et servent la Russie avec fidélité. De deux maux, dit la sagesse des nations, il faut choisir le moindre. Or il est incontestable que la domination russe, si elle entraîne quelques charges assez lourdes et quelques froissements de fierté nationale, est infiniment plus supportable que ne le serait le joug musulman, si les Géorgiens l'acceptaient de gré ou de force. La Russie les défend et les protége contre la Turquie. Ils le savent, et voilà pourquoi ils ont repoussé encore toutes les tentatives de la Porte, qui essaye vainement de s'en faire des auxiliaires et de les soulever contre son ennemie.

Les irréguliers géorgiens que nous avons sous les yeux forment une sorte de garde nationale, ce qui ménage leur dignité, leur conserve un certain caractère d'indépendance, et en fait plutôt des alliés que des serviteurs directs de la Russie. Leurs milices dépendent, il est vrai, de cette puissance, mais obéissent à leurs chefs particuliers, de manière que la nationalité de la Géorgie ne soit pas entièrement effacée.

H. Audeval.

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360 et 371.)

VI

LE RÊVE DU JONGLEUR.

Il y avait devant la hutte du conseil un espace assez vaste où l'herbe avait été brûlée et qui servait de place publique au petit village delaware.

Les vieillards, ayant ordonné à la foule de décrire un cercle autour de cette place, se dirigèrent vers la hutte du sorcier, qui était située à quelque distance.

Selon la coutume indienne, ils voulaient prendre l'avis de cet important personnage, l'interroger sur les causes du courroux dont le Grand-Esprit semblait animé contre la nation delaware et lui demander enfin par quels moyens on pourrait apaiser cette colère.

Ils trouvèrent le jongleur assis par terre sur sa natte, les yeux fermés, les bras pendants, dans une sorte d'extase cataleptique. Ils lui parlèrent ; il ne répondit pas. Alors le grand sachem se décida à le toucher du doigt. Le sorcier ouvrit les yeux et promena autour de lui des regards hébétés.

L'un des vieillards lui apprit les événements qui venaient de s'accomplir; il lui demanda s'il avait eu un songe qui pût expliquer l'échec subi par le chef de la tribu et faire espérer que le Grand-Esprit donnerait bientôt à ses enfants rouges la victoire sur leurs ennemis.

Sans répondre, le sorcier tendit ses deux mains aux vieillards, qui l'aidèrent à se lever. Il dirigea ses regards vers le ciel, murmura des mots incohérents que les sachems écoutèrent en donnant des signes d'une attention profonde, puis, poussant un grand cri, il s'avança vers le cercle formé par la tribu delaware.

Il marchait lentement. Sa figure bizarrement peinte avait d'horribles contractions. Il levait à tous moments ses bras vers le ciel, ses yeux se renversaient

convulsivement dans leurs noires orbites, une écume blanchâtre apparaissait aux coins de ses lèvres tombantes.

Un silence profond régnait maintenant dans le camp ; tous les regards étaient fixés sur le sorcier ; on attendait impatiemment les paroles qu'il allait prononcer.

Ce jongleur était un homme d'une taille colossale et dont la force devait être prodigieuse. Néanmoins il se traînait avec peine, appuyé sur les sachems, et à chaque instant sa tête ballottait et ses yeux se convulsaient comme s'il eût été près de rendre l'âme.

Dès qu'il fut au milieu du cercle formé par les crédules Indiens, il appuya ses mains crispées sur sa poitrine en poussant des hurlements horribles ; il semblait tourmenté par de cruelles douleurs, puis il tomba à terre, se roula, se tordit dans d'atroces convulsions et arrosa la terre d'une écume sanguinolente.

Tout à coup il porta les deux mains contre ses lèvres, les éloigna ensuite vivement, comme s'il eût arraché de sa bouche un objet qui l'étouffait, et, montrant à la foule anxieuse, terrifiée, un petit morceau d'os qu'il tenait entre ses doigts :

- Voilà le maléfice! s'écria-t-il en se remettant adroitement sur ses pieds, le Grand-Esprit m'a délivré. Je vais parler.

Un frémissement agita les spectateurs de cette scène étrange, qui se rapprochèrent du sorcier et fixèrent leurs yeux ardents sur son visage.

Le jongleur reprit d'une voix rauque, rapide et avec des gestes désordonnés :

— Le Grand-Esprit est mécontent de ses fils rouges. Cette nuit, j'ai vu des ours dans mes songes. Areskoui, dieu de la guerre, m'est apparu et j'ai aperçu des traces de larmes sur sa barbe blanche. Les Delawares ne sont plus que des femmes bavardes et sans cœur; ils entrent dans le sentier de la guerre sans penser à calmer la colère du Grand-Esprit; ils périront, ils périront tous jusqu'au dernier... Les Abénaquis prendront toutes leurs chevelures et boiront dans leurs crânes dépouillés!...

Un hurlement de colère accueillit ces paroles du sorcier. Les guerriers, frappant à grands coups leur poitrine, baissèrent la tête sous ces cruels reproches.

Un des sachems s'avança et d'un ton doux et triste :

— Mon fils a-t-il un autre songe? demanda-t-il. Dira-t-il aux pères de sa tribu comment ils peuvent apaiser la colère du Grand-Esprit et chasser Kitchi-Manitou, l'esprit du mal?

— J'ai avalé cette nuit en songe un serpent blanc et un serpent noir, répliqua le jongleur; ils s'agitent dans ma poitrine et me causent d'affreuses douleurs!

— Comment mon fils explique-t-il ce songe?

— Le Serpent-Rouge n'a-t-il pas ramené des prisonniers?

— Oui, une robe noire et un visage pâle.

— Voilà! s'écria le sorcier en sautant sur ses pieds et en se livrant à d'horribles contorsions; voilà les deux serpents!... Ce sont eux qui m'étouffent, qui sifflent dans ma poitrine et qui s'enroulent dans mon esprit pour m'empêcher de voir la direction que les Abénaquis ont prise en s'enfuyant.

Ces dernières paroles du jongleur furent couvertes par des hurlements terribles. Des femmes échevelées se mirent à courir à travers le camp en criant et en frappant à coups redoublés sur des instruments de cuivre pour chasser Kitchi-Manitou.

D'autres chantaient : « Qu'on dresse le poteau de torture, qu'on y attache les prisonniers, nous voulons voir leur sang couler goutte à goutte; nous voulons leur arracher les ongles et les dents et faire avec leurs os des sifflets pour nos enfants. »

Les guerriers, se prenant par la main, commencèrent une danse folle et leurs voix dures psalmodièrent un chant de guerre.

La hutte dans laquelle le père André et Jean d'Arramonde avaient été enfermés se trouvait à peu de distance du lieu de cette scène.

Les paroles du jongleur et les cris des Indiens qui formaient autour de lui un cercle bruyant, animé, parvenaient aux oreilles des prisonniers.

A travers les fentes des branchages dont la hutte était construite, ils pouvaient voir ce qui se passait dans le village delaware.

Jean d'Arramonde regardait curieusement ce singulier spectacle; mais il ne comprenait pas ce que signifiaient les clameurs et les contorsions de ces sauvages.

Il interrogeait à tout moment son compagnon.

Sombre et préoccupé, contre sa coutume, le père André évitait de lui répondre.

Il suivait d'un œil attentif les péripéties de cette scène étrange.

Lorsque le sorcier fit comprendre à la foule altérée de sang que le sacrifice des prisonniers était nécessaire s'ils voulaient apaiser la colère du Grand-Esprit, le missionnaire serra les poings en murmurant :

— Ah! le misérable, mon Dieu! le misérable!

— Que disent-ils, père André? demanda de nouveau Jean d'Arramonde. De grâce, vous qui connaissez la langue delaware, expliquez-moi ce que raconte ce grand coquin au milieu de toutes ses grimaces...

Le père André baissa la tête et saisissant les mains liées de Jean d'Arramonde :

— Mon pauvre enfant! dit-il avec émotion, vous saviez que j'étais le prisonnier de ces sauvages... vous avez voulu me délivrer, et, entraîné par votre généreuse ardeur...

— Je me suis laissé prendre comme un simple et naïf castor, pour parler le langage des gens de ce pays... Mon Dieu! oui, père André. Mais je vous as-



sure que je n'ai d'autre regret que de n'avoir pu coucher par terre quelques-uns de ces brigands... Je comptais sur mon épée... Ah! il faut avouer que Tolède a joliment usurpé sa réputation!

— Mon pauvre enfant, dit le père André, du courage!...

— Ah! l'heure est venue... Je suis condamné?...

— Nous sommes condamnés.

— Comment! *nous?* s'écria d'Arramonde en pâlissant... Ces misérables oseraient-ils porter la main sur vous, leur père, leur bienfaiteur?....Ne m'avez-vous pas dit plus d'une fois que la robe dont vous êtes revêtu était pour vous une sauvegarde assurée?...

— J'ai essayé autrefois de faire un peu de bien à ces pauvres gens, dit le père André avec douceur, mais leurs oreilles et leur cœur sont restés fermés à mes paroles. Néanmoins ils me respecteraient peut-être si leur insuccès de cette nuit ne les avait rendus fous de colère et de honte. Ce jongleur me hait parce que j'ai tenté jadis de détourner de lui ces pauvres Indiens crédules... il se venge aujourd'hui.

Le missionnaire achevait à peine ces mots que la foule se ruait de leur côté; le sorcier, ouvrant la porte de la hutte, mit la main sur le bras du père André pour le tirer dehors.

Le vieillard s'arrêta un instant à l'entrée de la cabane. La majesté de son visage, le calme de son regard qu'il promena tranquillement autour de lui, firent une certaine impression sur cette foule furieuse.

Un des sachems toucha le bras du jongleur et lui dit :

— Mon fils est-il bien sûr d'avoir rêvé d'un serpent noir?

Les yeux du sorcier lancèrent deux terribles éclairs, comme ceux du tigre auquel on voudrait ravir une proie longtemps convoitée :

— Mon père osera-t-il mettre en doute mes paroles? dit-il d'un ton irrité. Pourquoi est-il venu me chercher avec les autres sachems de la tribu, s'il croit que le souffle du Grand-Esprit m'a abandonné et que mes songes n'ont pas plus d'importance que ceux d'un enfant endormi qui rêve de ses jeux? Eh bien soit! Rendez la liberté aux prisonniers, ne vengez pas le sang de vos frères tués cette nuit par les visages pâles, bravez la colère du Grand-Esprit... Mais ensuite que les guerriers delawares se coupent le nez et les oreilles, qu'ils aillent servir d'esclaves aux Abénaquis et tirent leurs traîneaux comme des bêtes de somme!

Les guerriers accueillirent ces paroles par un hurlement de colère; le sachem se retira en baissant la tête. Des cris de mort et de vengeance confirmèrent l'arrêt rendu par le sorcier.

— Alagami, dit le Serpent-Rouge en s'adressant au jongleur, tu promets à la nation delaware que, si les prisonniers sont mis à mort, le Grand-Esprit fera tomber entre ses mains les ennemis qui ont pris la fuite cette nuit sur leurs pirogues rapides?

— Je le promets, répliqua le sorcier avec assurance.

— Amenez les prisonniers, s'écria alors le chef delaware en se tournant vers ses guerriers; qu'on les attache au poteau de torture, qu'on aiguise les couteaux, que les femmes apportent des aiguilles pour les enfoncer sous leurs ongles, qu'on leur retire la vie peu à peu et qu'ils ne meurent que lorsque les dernières gouttes de leur sang auront rougi l'herbe jaunie.

Un éclair de triomphe traversa les cruels regards du jongleur, lorsqu'il vit la foule hurlante, désordonnée, entraîner le missionnaire et Jean d'Arramonde vers l'endroit où d'effroyables supplices leur étaient réservés.

VII

LA TORTURE.

Le poteau de torture était dressé à l'extrémité du camp delaware, près de la lisière de la forêt.

C'était un frêne que l'on avait coupé et dépouillé de son écorce et dont le tronc noueux portait encore des traces de sang coagulé et des zébrures noires produites par le feu.

Trois anneaux grossiers enfoncés dans ce tronc indiquaient la place où les prisonniers devaient être attachés.

On lia Jean d'Arramonde et le missionnaire par le milieu du corps aux deux anneaux opposés et on ôta les entraves qui serraient leurs poignets, afin de pouvoir leur appliquer cette torture horrible et raffinée qui consistait à enfoncer des aiguilles rougies sous les ongles des malheureux patients.

Tandis que les femmes allumaient le feu et préparaient les divers instruments de torture, le père André, tournant la tête avec effort, adressait à son jeune compagnon attaché de l'autre côté du poteau des paroles d'encouragement et de consolation.

— Mon pauvre enfant, disait-il, les misérables vont nous faire cruellement souffrir!... Pensez aux tortures auxquelles notre Dieu s'est soumis, offrez-lui vos douleurs et priez-le pour qu'il vous donne la force de les supporter courageusement.

— Soyez tranquille, père André, répliqua Jean d'Arramonde avec assurance, j'ai été élevé rudement, à l'école du grand roi Henri! Étant enfant, je suis tombé comme lui plus de cent fois dans nos montagnes, j'ai laissé bien souvent des lambeaux de ma peau aux pointes des rochers et jamais je n'ai eu une larme ni une plainte!... Je vais montrer à ces sauvages qu'un montagnard béarnais peut braver la souffrance aussi bien qu'un guerrier peau-rouge!

On venait d'installer sur un feu ardent une grande chaudière dans laquelle on avait jeté de l'eau, du rhum et des plantes aromatiques. Les femmes et les

guerriers burent ce breuvage enivrant, puis, se prenant par la main, exécutèrent autour du prisonnier la danse des tortures.

Le Serpent-Rouge se tenait un peu à l'écart. Le front baissé, il marchait dans la petite plaine d'un pas fiévreux et agité. Son visage impassible ne trahissait aucune émotion ; mais, sous cette apparence indifférente, des sentiments tumultueux agitaient son âme.

Il était impatient de voir commencer ce supplice qui devait apaiser le Grand-Esprit et faire tomber entre ses mains, selon la promesse du sorcier, les ennemis qui lui avaient échappé la nuit précédente.

Enfin un des sachems s'avança et, saisissant une hache de guerre, la leva au-dessus de sa tête en poussant un cri guttural.

C'était le signal. La torture allait commencer.

Déjà un groupe de femmes, horribles sorcières noires et échevelées, se précipitaient vers le brasier pour en arracher les barres de fer rougies qui allaient déchirer la chair des patients, quand tout à coup une sorte d'éclair rapide sillonna le ciel bleu, et une longue flèche vint s'enfoncer en frémissant dans le sol de la prairie desséchée.

Cet événement singulier causa une sorte de stupeur parmi les sauvages réunis autour du poteau.

Seul, le Serpent-Rouge, conservant son calme impassible, marcha sur la flèche et l'arracha de terre. Il vit alors, enroulée au sommet du bois, une petite bandelette en écorce sur laquelle étaient gravés quelques signes.

Le chef delaware jeta les yeux sur ces signes et une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

Les sachems s'approchèrent de lui.

— Voyez ! dit le chef en leur montrant l'inscription que portait la bande étroite.

— C'est un message de l'Aigle-Noir, murmura à l'oreille de Jean d'Arramonde le père André qui avait reconnu la forme de la flèche et les couleurs des plumes qui l'ornaient.

— Ah! murmura le gentilhomme gascon, il aurait bien dû planter son message dans le cœur d'un de ces coquins!

Le père André eut une lueur d'espoir. Il pensa que l'Aigle-Noir avait trouvé, dans son esprit si fertile en ressources, une ruse pour les sauver.

— Guerriers delawares, dit le Serpent-Rouge en s'adressant aux hommes de sa tribu qui se pressaient autour de lui étonnés, anxieux, le Grand-Esprit a enfin pitié de ses enfants rouges ; il leur livre leur plus cruel ennemi. Savez-vous ce que m'annonce ce message ?

Il fit une pause, comme pour exciter encore la curiosité de ses auditeurs, puis poursuivit d'une voix éclatante :

— Ouinnipeg offre de venir se placer contre le poteau de torture, si le peuple delaware consent à rendre la liberté à ce vieillard à barbe blanche.

Et, de son bras étendu, il désigna le père André.

Il y eut d'abord dans le camp delaware un profond silence causé par la surprise. Puis des cris discordants s'élevèrent de tous côtés. L'échange proposé par l'Aigle-Noir était accepté avec de bruyantes acclamations.

Seul, le sorcier essaya de protester.

Il s'écria que le Grand-Esprit exigeait la mort du missionnaire, que les songes qu'il avait eus la nuit précédente indiquaient clairement cette volonté et que si le vieillard à robe noire n'était pas sacrifié, il ne pourrait promettre à la nation delaware la victoire sur ses ennemis.

Le chef indien lui imposa silence.

— Tu as rêvé, lui dit-il, d'un serpent blanc et d'un serpent noir. Pourquoi ce serpent noir ne serait-il pas Ouinnipeg, l'aigle au sombre plumage ? Tu refuses de nous promettre la victoire sur nos ennemis... Qu'importent à la nation delaware les promesses de ta langue astucieuse, puisque son plus mortel ennemi va être attaché au poteau de torture ?...

Les acclamations dont ces paroles du Serpent-Rouge furent saluées prouvèrent au sorcier qu'une plus longue résistance serait inutile. Il courba la tête et s'enveloppa dans son grand manteau couvert de plumes éclatantes, cachant sous une apparence froide et dédaigneuse le dépit qu'il ressentait de voir le missionnaire échapper à sa haine.

S'adressant de nouveau aux guerriers qui l'entouraient et leur montrant l'écorce d'arbre que la flèche mystérieuse lui avait apportée :

— L'Aigle-Noir, dit-il, jure sur la tête de son fils et sur les mânes de ses ancêtres que lorsque le *wampium* sacré sera mis autour du cou de ce vieillard, il se présentera sans armes devant les guerriers delawares pour subir la torture. Déliez donc le prisonnier et mettez-le sous la sauvegarde du Grand-Esprit.

Aussitôt le missionnaire sentit les liens qui l'attachaient au poteau tomber autour de lui ; un sachem s'avançant gravement lui mit sur les épaules un collier d'amulettes, sorte de signe sacré respecté par toutes les tribus indiennes et qui rendait inviolables ceux qui en étaient revêtus.

Cette scène singulière s'était accomplie avec une telle rapidité que le missionnaire n'avait pu revenir encore de la surprise où l'avait jeté une si miraculeuse délivrance.

Quelques instants auparavant, il voyait les instruments de supplice rougir devant lui à la flamme ardente du brasier ; et maintenant il se trouvait libre, loin du poteau de torture, au milieu des sachems de la tribu qui l'avaient fait asseoir parmi eux comme un hôte respecté.

Il y eut quelques secondes d'attente.

Un profond silence régnait parmi les guerriers

delawares. Penchés en avant sur leurs longs fusils, ils portaient de tous côtés leurs regards brillants et cruels et guettaient comme des bêtes fauves la proie qui leur était promise.

Tout à coup un large buisson s'entr'ouvrit et un homme bondissant dans la petite prairie vint s'adosser fièrement au poteau de torture.

Cet homme était Ouinnipeg.

Cette hardiesse, ce singulier mépris de la mort frappèrent vivement les sauvages, et le sentiment qu'ils éprouvèrent tout d'abord en voyant paraître l'Aigle-Noir fut presque de l'admiration.

Mais le souvenir de leurs guerriers massacrés par les Abénaquis, la vue des trophées sanglants dont le chef ennemi avait chargé sa ceinture en manière de défi réveillèrent bientôt leur haine un instant assoupie.

Semblable à la meute furieuse qui s'élance sur un lion blessé, la horde sauvage se resserra autour du poteau et jeta au chef abénaqui ses plus horribles imprécations et ses plus sanglantes menaces.

Ouinnipeg accueillit ces cris de fureur avec un dédaigneux sourire.

Cependant, dès qu'il avait vu son ennemi tomber en son pouvoir, le Serpent-Rouge avait réuni une trentaine de ses meilleurs guerriers et leur avait donné ses ordres à voix basse.

Il ne pouvait supposer que Ouinnipeg était venu s'offrir à la torture seul et sans armes par pur dévouement et pour sauver la vie du père André; il craignait quelque ruse.

— Que mes fils se répandent dans le bois, dit-il aux guerriers delawares; les femmes et les enfants suffiront pour torturer les prisonniers. Les Abénaquis vont sans doute essayer de délivrer leur chef. Que mes jeunes hommes fassent bonne garde.

Les guerriers s'éloignèrent aussitôt, non sans jeter un regard de regret vers le poteau de torture.

Les scènes dont le camp delaware venait d'être le théâtre avaient été si rapides et si incompréhensibles pour lui que le gentilhomme béarnais se demandait s'il rêvait ou s'il était bien éveillé.

La délivrance du père André, la présence à ses côtés de Ouinnipeg qu'il croyait à l'autre extrémité du lac jetaient son esprit dans d'étranges surprises.

Au moment où la flèche était tombée à terre, le père André lui avait dit que l'Aigle-Noir méditait quelque ruse pour les délivrer. Or d'Arramonde se demandait, non sans inquiétude, comment, seul et désarmé, le chef sauvage pourrait les tirer des mains de ce peuple furieux.

Mais le père André s'était trompé. La présence inopinée de l'Aigle-Noir au milieu du camp delaware ne cachait pas une ruse de guerre.

Lorsque, au lever du jour, le chef abénaqui s'était aperçu que d'Arramonde n'avait pu rejoindre les pirogues, il avait ordonné aux rameurs de revenir en toute hâte au bord du lac, à l'endroit où ils étaient campés la veille, puis, s'élançant à travers le bois, il s'était mis à chercher les traces des guerriers delawares et de leur prisonnier.

Ces traces, il les avait bientôt trouvées, et elles l'avaient conduit près du camp ennemi. Alors, à travers les buissons où il s'était caché, Ouinnipeg avait vu d'Arramonde et le père André attachés au fatal poteau, il avait vu les apprêts de la torture.

Il ne pouvait délivrer les deux malheureux que la fureur des sauvages allait sacrifier. Il résolut du moins de donner sa vie pour racheter celle du missionnaire. Le père André avait sauvé l'année précédente son fils unique que la fièvre dévorait. Il voulut payer généreusement au missionnaire sa dette de reconnaissance.

Le Serpent-Rouge avait eu raison de dire que les femmes suffiraient pour torturer les prisonniers.

Réunies autour du feu, elles faisaient rougir de longues aiguilles en chantant à demi-voix et en attachant sur les deux victimes leurs regards ardents et cruels.

Alors le père André comprit que l'Aigle-Noir, ne pouvant le délivrer par la force, s'était dévoué et allait mourir pour lui.

Il s'élança au-devant des femmes delawares, et écartant celles qui se pressaient déjà autour du poteau de torture :

— Arrêtez! s'écria-t-il.

— Ouinnipeg, poursuivit le missionnaire avec feu, je ne puis accepter votre sacrifice. Vous avez des guerriers à conduire, une mission à remplir. Vous avez une femme, un fils bien-aimé qui pleureront votre mort... Qu'importe la vie d'un pauvre vieillard tel que moi?... Ouinnipeg, rendez-moi ma place au poteau de torture!

— C'est la place d'un guerrier, ce n'est pas celle de mon père! répliqua fièrement l'Aigle-Noir. Ouinnipeg veut montrer à ses ennemis comment un guerrier abénaqui sait mourir. Celui dont tu as sauvé la vie l'an dernier me vengera un jour!

— Par le Dieu que j'adore, reprit le missionnaire dont le beau visage s'illumina d'une vive flamme, vous ne mourrez pas, Aigle-Noir; malgré vous, je vous arracherai aux tortures!

Et, saisissant le collier sacré qui reposait sur ses épaules, il le jeta autour du cou du chef abénaqui.

Les vieillards et les femmes delawares laissèrent échapper un cri de surprise et de rage.

La vénération superstitieuse qui s'attachait à ces amulettes était plus forte que leur haine.

Revêtu de ces insignes mystérieux, Ouinnipeg, leur plus mortel ennemi, Ouinnipeg, dont ils auraient voulu répandre le sang goutte à goutte dans d'horribles supplices, Ouinnipeg devenait tout à coup

inviolable et pas une main n'aurait osé se poser sur lui.

Alors le Serpent-Rouge s'avança et, s'adressant à son ennemi :

— Voilà donc, dit-il avec mépris, ce guerrier intrépide, ce grand chasseur de chevelures!... Son cœur est plus lâche que celui d'une vieille femme!... Les tortures qu'il venait braver lui font peur, il se met sous la protection du Grand-Esprit, il accepte pour rançon le sang d'un vieillard!... je vais rappeler les guerriers delawares pour assister à ce spectacle qui réjouira leur cœur!...

Mais ces insultes étaient inutiles; le courage de l'Aigle-Noir n'avait pas besoin d'être excité par les outrages de son ennemi.

Par un effort vigoureux, Ouinnipeg rompit les liens qui l'attachaient au poteau; il saisit le collier sacré, le lança dans les flammes du brasier et, jetant sur le chef delaware un fier et dédaigneux regard, il revint s'adosser au poteau de torture.

Au même instant, Alagami le sorcier posa sa main puissante sur l'épaule du missionnaire et, montrant le *wampium* sacré que le feu réduisait en cendres :

— Tu mourras aussi, s'écria-t-il; le Grand-Esprit t'abandonne, tu m'appartiens!

Des hurlements de joie accueillirent ces paroles. D'horribles rires qui semblaient venir de l'enfer retentirent aux oreilles des trois prisonniers.

— Que mon père me pardonne, dit l'Aigle-Noir d'une voix faible en inclinant la tête. C'est moi qui suis cause de sa mort... moi qui voulais le sauver.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! répliqua doucement le missionnaire qui se laissa attacher de nouveau sans résistance au poteau entre ses deux compagnons.

La torture allait commencer.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

AMBROISE PARÉ

« Je le pansay, Dieu le guarit. » Cette belle parole est restée dans la mémoire de tous ceux qui l'entendirent et est arrivée jusqu'à nous en traversant les générations. Outre qu'elle est frappée en bronze comme une médaille, son sens est à la fois si modeste, si juste et si élevé, qu'elle mérita d'être répétée par tous les médecins ou chirurgiens après une cure heureuse. Celui qui la prononça pour la première fois n'était certes pas un homme ordinaire. Né en 1517, à Laval, dans le Maine, il appartenait à une famille peu fortunée, qui ne put même pas subvenir aux frais de son éducation.

Cependant, frappé de son intelligence, un chapelain se chargea de lui apprendre la langue latine. Ce fut là une première base solide qui, à une époque où la science se puisait presque entièrement dans l'antiquité, donna au jeune Ambroise la facilité d'étudier, de s'instruire. Durant ces premiers travaux, ayant par hasard assisté à une opération de la taille, il se sentit une telle vocation pour la chirurgie qu'abandonnant aussitôt son précepteur il se rendit à Paris pour se livrer avec ardeur aux études anatomiques et chirurgicales.

La tentative était aventureuse, car Ambroise était sans ressources pour parer aux nécessités de la vie, et les biographies ne nous disent point que des protecteurs quelconques vinrent lui aplanir les difficultés de la route. Son aptitude au travail et ses rapides progrès furent ses seules recommandations. Mais elles ne tardèrent pas à devenir efficaces et sa réputation de chirurgien instruit et d'opérateur habile le fit appeler aux importantes fonctions de chirurgien militaire de messire René de Montijan, maréchal de France, colonel général des gens de pied, avec lequel il fit plusieurs campagnes en Italie.

Dès son entrée en fonctions, il s'en acquitta à la satisfaction générale, et, quand il revint en France, il y rentra précédé d'une haute renommée. Aussi fut-il reçu avec distinction, malgré son âge encore jeune, membre du collége royal de chirurgie, dont il devint ensuite le grand prévôt. Le mérite toujours croissant d'Ambroise Paré le rendit bientôt le chirurgien le plus célèbre de son siècle, ce qui lui valut d'être nommé successivement conseiller et premier chirurgien des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, qui lui témoignèrent tous la plus grande considération. Toutefois, malgré son habileté, il ne put les empêcher d'avoir, comme on sait, des règnes extrêmement courts, mais ce ne fut pas parce que la science d'Ambroise Paré se trouva jamais en défaut pour les soigner et les guérir lorsque cela était possible.

Charles IX surtout lui donna des preuves du plus sincère attachement. Ambroise Paré lui avait sauvé la vie, gravement compromise par une blessure que son médecin Portail lui avait faite en le saignant au bras. Cela prouve que ce Portail était un fameux maladroit; aussi l'histoire a-t-elle retenu son nom, car elle aime à consigner dans ses annales les hommes qui se sont distingués en bien ou en mal, sauf à faire ressortir les mérites des uns et les fautes des autres.

Outre sa science et son habileté, Ambroise Paré possédait une qualité bien précieuse pour un praticien, et qui émane autant d'un caractère honorable que d'un art consommé: il inspirait la confiance. Or un malade qui a confiance en son médecin a bien des chances de plus de guérir. La seule présence d'Ambroise Paré dans une ville assiégée ou dans un

corps d'armée rassurait les combattants et ranimait l'espoir des blessés.

Sa réputation étant européenne, les soldats ennemis avaient pour lui la même confiance et la même admiration que les soldats français. Il était d'ailleurs également bon et charitable envers tous. L'homme qui a dit : « Je le pansay, Dieu le guarit, » ne devait jamais s'écarter des principes d'humanité que Dieu commande. Cette religieuse philanthropie était bien connue ; aussi, partout où se rendait Ambroise Paré, son nom seul lui procurait protection et dévouement, tant de la part des chefs de l'armée que des simples soldats. On en a vu notamment une preuve éclatante par l'accueil que lui fit la garnison de Metz. Il n'y avait là rien d'officiel, rien de préparé. Les transports de joie et de reconnaissance qui se manifestèrent spontanément parmi les troupes firent de ce jour un des plus glorieux de la vie d'Ambroise Paré, car c'était là un pur hommage rendu à sa haute renommée et à son beau caractère d'homme de bien.



LES HOMMES UTILES

AMBROISE PARÉ

Fondateur de la chirurgie en France, chirurgien de Henri II, de Charles IX et de Henri III.

Dans ses écrits, si remarquables par la variété des faits observés et par une érudition des plus étendues, il aborde et traite à fond les plus importantes questions scientifiques. La chirurgie moderne, en se plaçant sous son patronage, n'a fait que lui rendre un hommage qui lui est dû. En effet, s'affranchissant du culte superstitieux et exclusif que l'on avait alors pour les auteurs grecs et latins, Ambroise Paré, tout en s'assimilant tout ce qu'on peut y puiser d'utile, soumit les faits au creuset de l'observation la plus rigoureuse et, ne prenant que l'expérience pour guide, il en fit le flambeau destiné à éclairer tous ses travaux. Dans ses œuvres, toujours il eut soin d'appuyer ses préceptes sur les faits qu'il avait lui-même vus. Il en résulte une notion très-exacte, parlante pour ainsi dire, faisant toucher du doigt l'objet de la leçon, et qui constitue le principal mérite de l'écrivain. Aussi, dans l'art de guérir, Ambroise Paré occupe-t-il parmi les chirurgiens la même place qu'Hippocrate parmi les médecins, et peut-être n'en est-il aucun, parmi les anciens ni parmi les modernes, qui soit digne de lui être comparé. Le seul reproche

à lui faire, c'est d'avoir dans ses ouvrages un peu trop sacrifié à l'habitude des écrivains de son époque, en faisant quelquefois parade d'un très-grand luxe d'érudition grecque et latine.

Ambroise Paré, qui mourut en 1590 dans sa soixante-quatorzième année, ne publia que huit ans avant sa mort son grand et célèbre ouvrage, lequel porte pour titre : *Ambrosii Parei opera, novis iconibus elegantissimis illustrata; Parisiis*, 1582. Dans ce magnifique in-folio, qui fut traduit dans toutes les langues, se trouve tracé de main de maître le vaste tableau de la science chirurgicale en ce temps-là, et l'on y rencontre même l'origine de la plupart des découvertes de la chirurgie moderne. C'est une véritable encyclopédie, où les praticiens actuels puisent encore les meilleurs renseignements sur l'art opératoire, ainsi que des notions précises et d'une incomparable lucidité sur les principales maladies qui sont du domaine de la chirurgie. On n'a presque rien ajouté de mieux aux excellents préceptes qu'il a donnés sur le traitement des plaies en général, et particulièrement sur la thérapeutique des plaies par armes à feu, nommées alors *playes faictes par arquebuse*. Il rendit même à ce sujet un signalé service, en détruisant pour toujours le préjugé qui ordonnait leur cautérisation immédiate. C'était là une opération cruelle, inutile, dangereuse, qui avait pour but la destruction du prétendu venin que l'on croyait exister dans les lésions de cette nature.

Sans se confiner absolument dans le domaine de la chirurgie, où il trouva d'ailleurs ses principaux titres de gloire, Ambroise Paré étudia aussi diverses maladies, dont il indiqua les meilleurs traitements, qui sont encore suivis de nos jours. Il enseigna notamment d'excellentes méthodes curatives pour les maladies des yeux et des dents.

Enfin il s'occupa aussi de *chirurgie légale*, ainsi que de divers points de physiologie et d'anatomie, qu'il éclaira de ses lumineuses investigations et de ses nombreuses expériences.

Aujourd'hui, les médecins et les chirurgiens consultent encore avec fruit les travaux de cet homme célèbre. Souhaitons, en terminant, qu'ils s'inspirent tous non-seulement de ses vues scientifiques, mais encore des enseignements qui découlent de cette parole profonde que nous citions en commençant : « Je le pansay, Dieu le guarit. »

N'oublions pas de mentionner qu'en 1840 une statue d'Ambroise Paré, due au ciseau de David d'Angers, lui a été érigée à Laval, sa ville natale.

Élie Vernon.

UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

(Voir page 379.)

— Pure hypothèse, interrompit un collègue.

Et, reprenant la thèse d'un bout à l'autre, il n'en laissa pas phrase sur phrase. Mais un troisième entra dans la lice et développa une troisième argumentation aussi obscure, aussi hypothétique surtout, que les autres.

Au beau milieu de cette conversation bourrée d'hypothèses, arriva Arthur qui me cherchait inutilement partout. Il avait l'air animé et joyeux, il aspirait la brise avec délices, il trouvait l'excursion charmante.

Il se mêla à la conversation des savants et j'admirais avec quelle adresse il se tirait de cet entretien épineux, quand je sentis un roulis d'une nature particulière. L'aviso stoppait vis-à-vis d'un petit bourg dont l'église semblait émerger des flots.

Dans le groupe des savants, la conversation avait changé d'objet. On s'était mis à discuter l'ordre des visites druidiques en même temps que celui du dîner. Les uns, c'étaient les plus fervents, voulaient aller immédiatement à l'île voisine, célèbre par ses grottes, et faire là, en plein air, un repas frugal. Les autres émettaient l'avis de commencer par visiter les dolmens du bourg de Saint-Pierre, où l'on dînerait. Comme toujours, on ne parvint pas à s'entendre, et, chacun trouvant son opinion bonne, deux groupes se formèrent. L'un s'en alla vers l'île au nom celtique, l'autre s'embarqua pour Saint-Pierre. Sur un signe d'Arthur, je me joignis à ce dernier groupe et mon frère m'accompagna tout naturellement. En voguant vers Saint-Pierre, il me dit tout bas que l'île et la grotte lui causaient un certain effroi. Il y avait là des choses très-curieuses, mais qu'il était censé devoir connaître. Il espérait se tirer à meilleur compte des dolmens et des menhirs purs et simples.

Il me confiait cela à l'oreille, car nous étions fort entassés dans la barque, une simple barque de pêcheur. Nous filions rapidement vers un vrai village, c'est-à-dire vers une quarantaine de maisons irrégulièrement groupées autour d'une petite église.

Le bateau aborda à une jetée qui touchait à la place même. Celle-ci se terminait par un grand mur légèrement convexe, surmonté d'arbres à tête ronde. Dans ce mur était encastrée la boîte aux lettres et un petit tableau noir au grillage de fer dont l'emploi m'était un problème.

J'ai traversé la petite chaussée au bras d'Arthur et nous avons suivi notre groupe, à la tête duquel marchait lestement un vieillard qui s'était adjugé le rôle de guide.

Il nous a fait remonter la place et nous a entraînés à sa suite dans la cuisine d'une auberge que nous envahîmes.

— Trouverez-vous un dîner pour tout ce monde, madame Penher? dit gaiement le vieux savant.

L'hôtesse, une grande femme au regard tranquille et intelligent, se détourna.

— Peut-être bien, dit-elle en souriant.

Et, s'adressant à deux belles filles, à la physionomie sérieuse et modeste, appuyées sur le dressoir;

— Qu'est-ce qu'il y a, Josèphe? demanda-t-elle.

— Ma mère, répondit l'aînée avec un léger accent chantant très-agréable à l'oreille, nous n'avons plus de viande; mais il y a, vous savez bien, les chevrettes, les sardines, le grand congre et les œufs.

— C'est bien, dit notre guide en se frottant les mains, nous ne mourrons pas de faim.

— On ne meurt jamais de faim à Saint-Pierre, dit gravement l'hôtesse; mais la salle n'est pas plus grande que les autres jours, et il y en aura qui attendront.

La salle, dans laquelle je pouvais jeter un coup d'œil, était un étroit cabinet blanchi à la chaux, encombré d'une commode vernissée, et contre la fenêtre de laquelle était poussée une table ronde qui n'offrait guère de place que pour huit personnes.

On s'y entassa douze et, poussée par des voisins impatients, j'eus la faveur de rencontrer une chaise sur laquelle je tombai de lassitude.

Arthur se pencha vers moi:

— Garde cette place, me dit-il, et n'essaye pas de m'en procurer une, ce qui serait inutile; j'attendrai.

Il alla s'asseoir sur le banc reluisant placé contre une longue table dans le fond de la cuisine.

Les autres touristes n'eurent pas cette même patience; ils quittèrent l'auberge au grand soulagement de Josèphe, qui put librement vaquer aux préparatifs du dîner que nous attendions.

Bientôt plusieurs feux rayonnèrent sous la vaste cheminée, on entendit crépiter les branches de sapin, et chanter le beurre dans la poêle.

J'étais placée de façon à pouvoir inspecter la cuisine et je suivais avec intérêt le va-et-vient des jeunes filles aussi bien que leurs préparations culinaires. Tout à coup une grande ombre se dessina sur la terre battue et une voix enrouée et formidable prononça le mot: — Salut.

— Salut, capitaine, répondit notre conducteur, qui causait avec Arthur.

Et, se levant, il vint serrer la main flétrie d'un grand vieillard qui entrait et dont j'apercevais de profil les gros sabots, l'ample paletot, la barbe floconneuse et les longs cheveux gris.

— Monsieur le savant, puisque l'hôtel de la *Pierre plate* est aujourd'hui trop petit, dit-il, je vois ici de braves gens qui sont pressés comme des sardines dans un baril: il fallait venir me demander à dîner.

— L'heure de votre dîner était passée, capitaine; je craignais de vous déranger.

— Chez moi, monsieur, quelle que soit l'heure, il y a toujours un morceau et une bouteille de vin pour les amis. Allons, venez, Marianna n'a pas encore ôté la nappe.

— Monsieur, vous ferez bien d'accepter l'invitation du capitaine, dit l'hôtesse dont la tête sortit d'un nuage de fumée. Ici vous ne dînerez point avant une heure.

— Non, pas avant une heure, dit Josèphe comme un écho.

— Diable! c'est long; capitaine, je vous suis. Madame Penher, donnez une bonne idée de votre cuisine à M. Durancroy que voici.

En entendant prononcer notre nom, le vieux marin fit un mouvement et, fixant ses yeux clignotants sur Arthur:

— Monsieur, ai-je bien entendu? dit-il; vous vous appelez Durancroy?

— Oui, monsieur.

— Parent du contre-amiral de ce nom?

— Son petit-fils.

Le vieillard tendit les deux mains à Arthur qui s'était levé, puis, se découvrant solennellement:

— Du diable si vous dînez aujourd'hui ailleurs que chez le capitaine Riousec! dit-il. Vous ne savez donc pas que, mousse, j'ai connu votre grand'père et qu'il a été toujours un chef juste et bon pour moi. Durancroy! voilà un nom que je n'entends pas souvent, mais que je n'oublierai de ma vie. Allons, venez, monsieur, venez manger de la cotriade chez moi avec le savant que voici, j'en serai très-content et très-honoré.

Arthur me consulta du regard et me fit un geste expressif en posant les mains sur son estomac.

— Va, lui répondis-je en souriant.

Ils sont sortis tous les trois et j'ai eu, en mangeant l'omelette fortement poivrée de Josèphe, le plaisir de penser que mon frère apaisait aussi sa faim.

Après le dîner, fait à la hâte dans cet appartement chauffé par le soleil de midi et le feu de la cuisine, je me sentis envahir par la somnolence impérieuse qui suit les grandes fatigues d'été.

J'abandonnai lâchement les touristes, et, tandis qu'ils se dirigeaient vers les dolmens, je montai au premier étage sous la conduite de Josèphe et, m'appuyant contre un lit recouvert d'une couverture d'indienne à fleurs, je m'endormis, au bruit sourd des conversations tenues dans la petite salle par le second groupe de dîneurs.

Je dormis plus de deux heures, et, grâce au silence profond qui s'était établi dans l'auberge après le départ des touristes, j'aurais dormi tout l'après-midi, si Arthur n'avait fait une bruyante entrée dans la chambre. Il me plaisanta sur ma lâcheté, et me dé-

crivit avec enthousiasme les monuments qu'il avait visités. En ce moment, il venait me chercher pour une expédition en mer. Les groupes opéraient un chassé-croisé.

Les savants qui étaient allés visiter les îles revenaient voir les antiquités de la terre ferme ; nous qui avions commencé par la terre ferme, nous étions invités à partir pour les îles.

Nous nous sommes rendus sur la jetée. L'aviso était toujours arrêté à la même place. Autour de lui gravitaient les barques qui s'étaient mises au service des passagers. Je me suis embarquée et, tout entière à mes petites précautions de prudence (une Parisienne n'a jamais eu le pied marin), je n'ai pris aucun souci d'Arthur. Au moment où le bateau se mettait en mouvement, je me suis détournée pour le chercher des yeux. Je l'ai aperçu courant le long d'une petite chaussée suivi de loin par son hôte. Voyant qu'il était bien en retard, il s'est avancé jusqu'à l'extrémité de la jetée, a levé son chapeau et m'a crié :

— Bon voyage !

Ce geste, ce mot ont arrêté mes pourparlers avec le pilote du bateau, qui m'assurait d'ailleurs que mon frère trouverait facilement un moyen de nous rejoindre.

J'ai donc fait seule l'expédition scientifique, j'ai suivi consciencieusement le groupe sérieux et me suis plongée dans les ténèbres mystérieuses de ce passé indéchiffrable sur lequel ils venaient épuiser en vain leur puissance de pénétration.

J'ai passé l'âge de la présomption. Je sais qu'à part les affirmations de la foi, qui forment à l'humanité une sorte de phare inextinguible, toute chose ici-bas est enveloppée de ténèbres épaisses.

Aussi trouvé-je tout simple de voir leur science balbutier devant ces témoins inertes du passé.

J'admirais *in petto* la patience de ces hommes lancés à la poursuite d'une énigme qui a été, est et sera insoluble.

Il faut bien donner une pâture quelconque à l'activité de l'esprit, et l'étude des monuments mégalithiques peut avoir son intérêt pour un archéologue.

J'étais à peu près la seule femme qui eût le courage de suivre nos savants pas à pas.

Mes compagnes s'élançaient bien vite hors des grottes et n'arrêtaient pas longtemps leurs regards sur les hiéroglyphes et les sculptures lapidaires.

Cela évidemment n'était pas la partie divertissante du programme, et, à peine débarquées dans l'île, elles disaient qu'elles ne voyaient que des horreurs, et elles parlaient de regagner l'aviso. Leur impatience abrégea quelque peu les haltes scientifiques, et à cinq heures nous nous retrouvions sur le pont de la *Sirène*. Je m'attendais à y trouver Arthur, qui n'avait pas paru dans l'île ; j'appris qu'il n'avait pas mis le pied à bord. Afin de ne pas demeurer dans l'incertitude, je m'enquis de l'heure exacte du départ et retournai bravement à Saint-Pierre, seule avec le patron de la petite barque. De la jetée, j'aperçus mon frère qui arpentait paisiblement la place en fumant.

Je courus à lui.

— Tu ne sais donc pas que nous partons dans une demi-heure ? lui dis-je.

Il m'offrit le bras en souriant :

— Si nous restions ce soir, Madeleine ?

Et, se plaçant vis-à-vis de la mer, il ajouta :

— N'avons-nous point trouvé un ravissant lieu de repos pour quelques jours ? J'ai la mer, tu as l'église, et la solitude, la vraie, nous enveloppe tous deux.

— Tu ne plaisantes pas, Arthur ?

— Non ; je suis tout prêt à louer les deux chambres de l'auberge pour la fin de la semaine, si la proposition t'agrée.

Dans tous les cas elle me stupéfiait légèrement ; en ce moment, je me trouvais au bout du monde.

— Mais nos bagages sont sur l'aviso, ai-je dit machinalement.

— Pendant ta promenade, j'ai fait chercher nos deux valises.

— Et si l'ennui nous saisit !

Je disais *nous* par condescendance.

— Nous irons prendre le chemin de fer à quatre lieues d'ici et nous repartirons pour Paris.

Il avait l'air si calme, si convaincu, que j'ai passé par-dessus l'étrangeté de la proposition et ai dit vaillamment :

— Restons !

Nous étions si parfaitement étrangers à la société savante qu'elle ne s'est point inquiétée de nous, et nous avons assisté de loin au départ de l'aviso.

Quand il a disparu à l'horizon enflammé, nous sommes revenus lentement, paresseusement, vers l'auberge.

— Je suis encore retenu pour le souper chez le capitaine Riousec, m'a dit Arthur ; veux-tu que je te présente ? Il t'invitera, c'est sûr.

— Oh ! non, ai-je répondu ; laisse-moi jouir pleinement de mon incognito ce soir. Je souperai seule.

Cela arrangé, il m'a quittée et je me suis occupée de notre campement. J'ai pris la chambre qui donne sur l'église, j'ai donné à Arthur le cabinet qui ouvre sur la mer. Tout est propre à faire plaisir dans cette auberge ; le linge a un parfum sauvage qui remplace avantageusement les compositions chimiques des blanchisseuses parisiennes.

J'ai soupé seule dans la petite salle et tout à fait à mon aise, cette fois.

Après mon souper, j'ai suivi quelques personnes qui entraient à l'église et j'ai dit ma prière du soir dans un silence profond.

Je suis sortie quand un vieillard a passé en agitant un trousseau de clefs, ce qui était évidemment le signal de la fermeture de l'église.

J'ai descendu la petite place. La lune argentait la mer, le ciel était devenu une tenture de velours bleu sombre, criblée d'étoiles étincelantes; nul bruit discordant, nulle trace des agitations des hommes. Je ne pouvais me décider à rentrer, je me suis fait indiquer la maison du capitaine Riousec.

Elle est assez mal située, au fond d'une de ces ruelles sombres et tortueuses qui tiennent du chemin et de la rue. La maison a la forme d'un grand pavillon carré, et vraisemblablement subit depuis bien des années les rudes caresses du vent de mer. Je me suis approchée sans bruit, protégée par l'obscurité naissante.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient lumineuses.

En passant devant la première, que nul rideau ne protégeait, j'ai vu une cuisine magnifiquement éclairée par les flammes du foyer et où mangeaient gaiement plusieurs domestiques; devant la seconde, j'ai fait une halte plus longue. De fins rideaux de mousseline unie s'interposaient entre les personnages et moi.

Là se voyait une table ronde, couverte d'une nappe d'un blanc de lait, éclairée par deux chandelles.

A cette table, le capitaine, son petit chapeau placé très en arrière sur ses cheveux gris, et Arthur riant, animé, évidemment intéressé; puis allant de l'un à l'autre, une assiette de biscuits à la main, une jeune fille au profil pur, au teint de lis, que rendait plus transparent encore sous la lumière la coiffe de tulle dont les courtes ailes effleuraient les délicates épaules.

— Marianna, sans doute, pensai-je.

J'ai joui quelque temps de la vue de ce tableau.

Le cadre aussi bien que les personnages avaient un cachet tout particulier de pittoresque, et j'ajouterai d'étrangeté pour une Parisienne pur sang.

L'arrivée dans le chemin d'un groupe de femmes a mis fin brusquement à ma contemplation; je suis revenue à l'auberge pour t'écrire cette journée si pleine et qui se termine si paisiblement.

Malgré l'engouement actuel d'Arthur, je ne suppose pas que ma première lettre soit datée de Saint-Pierre.

On ne vit pas absolument au clair de lune et je ne donne pas deux jours à mon ermite pour regretter le confort de ses habitudes et la société qui l'entoure et qui compose son air ambiant.

Je ne le désire pas. Tu connais la passion malheureuse que j'ai toujours nourrie pour la nature, tu sais quelle est ma soif de repos. Ici je me sens en pleine nature, et l'hymne d'adoration intime que murmure mon cœur montera vers Dieu, porté sur les ailes de l'enthousiasme que les merveilles de la création m'inspire.

Bonsoir! ma chandelle pleure lamentablement, je vais la souffler et m'endormir à ce doux clair de lune. MADELEINE.

C'est encore de Saint-Pierre que je t'écris, ma chère Geneviève, nous sommes ici fixés pour six semaines! Arthur le désire et je me laisse faire. Par le plus heureux des hasards, le parent d'une dame propriétaire d'un petit cottage admirablement situé s'est rencontré hier avec mon frère et le cottage est loué. Nous allons être fort bien installés, à cinq minutes du village, et nous n'aurons plus à subir les réveils matinals de l'hôtel de la *Pierreplate*.

Notre passion pour le rustique n'allait pas jusqu'à trouver tolérable d'être éveillés tous les matins par des chocs de verres, des rires et parfois, hélas! des jurons qui faisaient résonner les cloisons.

Juste au moment où les inconvénients de l'auberge allaient quelque peu refroidir notre enthousiasme, une occasion charmante se présente d'y échapper. Sur ce, je te quitte.

Notre petit déménagement s'effectue en ce moment, et je dois être là.

Demain, je t'écrirai du cottage.

J'ai eu ce matin le plus étrange et le plus charmant des réveils. Mes yeux, ce n'était point une illusion, plongeaient directement dans la mer, de façon à me donner à croire que je me réveillais dans la cabine d'un vaisseau. La position de ma chambre et celle de mon lit me ménageaient cette jolie surprise. Il n'en a pas fallu d'autre pour me faire accepter les mille inconvénients matériels résultant d'une installation provisoire et incomplète. Arthur, qui pendant le déjeuner étudiait du coin de l'œil ma physionomie, a paru enchanté de la trouver tout à fait en accord avec la sienne. Nous avons déjeuné le plus gaiement du monde. A nous entendre, la vie sauvage avait toujours été notre vie de prédilection et nous tournions le dos à l'univers entier avec un sentiment de délivrance d'une saveur exquise et inconnue.

— Pas un livre, pas un journal! s'est écrié Arthur en visitant les appartements; c'est d'un idéal!

Puis, se tournant vers moi, il a ajouté :

— Si nous consignions nos lettres au bureau de poste? On nous écrira poste restante, et nous n'irons rien réclamer, puisqu'il faudrait faire trois lieues pour cela.

« N'est-ce point ton avis, Madeleine? »

Ce n'a point été mon avis: on peut vivre en ermite sans se brouiller à mort avec sa famille et ses amis.

Donc la poste reste notre seul moyen de communication entre nous et le monde civilisé; mais je crois bien qu'Arthur n'en usera guère. Il me paraît possédé de cette flânerie en plein air qui est la pire des flâneries.

Comme distraction, il aura son vieux capitaine et les mille curiosités druidiques dont il possède, paraît-il, un véritable musée.

Pour moi, je suis comme un alto dont on a soudain

détendu toutes les cordes. Je me repose pleinement, tout en organisant notre vie matérielle, qui sera des plus simples. Nous sommes servis par une personne du pays qui m'initiera peu à peu aux usages importants à connaître, et me fera l'historique de mes voisins avec lesquels j'ai déjà échangé quelques bonjours. Après ces premières journées d'installation, j'aurai tout le temps de continuer le journal dont la lecture t'apporte une distraction, ce qui ne laisse pas que de m'étonner un peu.

MADELEINE.

Que parles-tu d'ennui, ma chère Geneviève? il ne saurait m'atteindre ici. Je vois avec un vif sentiment de joie mon frère enterrer sa déception de cœur, et je te répète sur tous les tons que cette absolue solitude m'est un délicieux repos.

N'es-tu pas, comme moi, avide de ces jours de retraite pendant lesquels il nous arrive du ciel une brise pure qui ravive soudain notre âme, et nous fait clairement sentir que nous sommes de race immortelle?

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

LES MOINES D'OCCIDENT

Par le Cte de Montalembert,

VIe et VIIe volumes.

—

On a tout dit sur la grande et belle histoire des *Moines d'Occident*, œuvre de science profonde et d'ardente foi, qui demeurera la gloire d'un homme illustre à tant d'autres titres. On s'en souvient, ce livre fut pour beaucoup une surprise et une révélation. « Depuis un demi-siècle, dit Montalembert, nous sortions des colléges de l'Université sachant par cœur la chronique des dieux et déesses de l'Olympe, mais ignorant jusqu'au nom même des fondateurs de ces ordres religieux qui ont civilisé l'Europe.

« Quelques années plus tard, ajoute-t-il, je rencontrai un vrai moine, au pied de la Grande-Chartreuse. Je ne savais encore rien ni des services ni des gloires que ce froc dédaigné devrait rappeler au chrétien le moins instruit, mais je me souviens encore de la surprise et de l'émotion que cette image versa dans mon cœur. »

On peut, sans se tromper beaucoup, faire dater de ce moment la première inspiration des *Moines d'Occident*. Jeté en plein moyen âge, en étudiant sa délicieuse *Histoire de sainte Élisabeth*, Montalembert se trouva comme ébloui lui-même au milieu d'un monde de merveilles où le génie et la puissante action des moines éclataient de toutes parts. « Quels étaient donc ces hommes prodigieux, d'où venaient-ils pour occuper dans le monde une si grande place? »

Montalembert n'était pas homme à reculer devant cette question, derrière laquelle il entrevoyait d'admirables et splendides horizons. Il se mit à l'œuvre en vrai Bénédictin, il étudia vingt ans, il s'enivra de lumière et d'enthousiasme, et il en sortit les cinq premiers volumes des *Moines d'Occident*.

Or cette œuvre immense et magnifique, devenue la noble passion de sa vie, devait être poursuivie.

Déjà des jalons lumineux étaient posés pour passer des grandes fondations monastiques et de leur premier épanouissement en Italie, en Gaule, en Allemagne, en Angleterre, aux dramatiques annales du monde féodal, que Montalembert avait étudié dès le premier abord avec un spécial amour, tandis qu'il méditait d'en faire la brillante introduction d'une *Histoire de saint Bernard*, couronnement suprême des *Moines d'Occident*.

La mort, hélas! est venue trop tôt interrompre le courageux ouvrier et son dessein grandiose. Nous n'aurons pas cette figure incomparable du plus grand des moines, telle que l'avait rêvée et préparée l'historien le mieux fait pour la peindre; mais du moins il nous reste l'*avenue magnifique* et marquée par une suite de statues monumentales, qui devait conduire au temple consacré à la gloire de saint Bernard.

Tels sont les deux beaux volumes que les éditeurs des *Moines d'Occident* présentent au nombreux public conquis depuis longtemps à l'admiration de cette œuvre capitale dans l'histoire de la civilisation catholique. On comprend facilement que ces pages ne sont point de celles qu'on analyse. C'est une riche et vaste galerie de tableaux vivants et dramatiques, où se déploient tour à tour les grandes scènes du monde féodal qui va du xe au xiiie siècle. Au centre de ce mouvement d'une société qui se transforme apparaît la sublime figure de Grégoire VII, le géant réformateur, le pape-moine autour duquel vient se grouper toute une admirable armée de saints et de vaillants ouvriers sortis des cloîtres, et qui partagent avec lui la gloire de combattre pour la cause de Dieu, de l'Église et de la civilisation catholique. On sait l'issue de la garnde lutte: c'est le triomphe de l'esprit sur la chair, de la lumière sur les ténèbres, de la liberté des âmes sur la force brutale. Victoire splendide, qui affranchit l'Église et régénère le monde avec elle : mais victoire à jamais impossible, sans le génie, le courage et l'invincible persévérance des moines. Ils sont partout aux premiers rangs du combat, ils parlent, ils travaillent, ils souffrent, ils meurent à la peine; mais l'œuvre de Dieu marche, et d'autres soldats sortent incessamment du cloître pour la poursuivre sans relâche.

Nous voudrions pouvoir donner ici quelques-unes de ces pages émouvantes que déroule cette incomparable histoire. Nous voudrions surtout faire apparaître quelques-unes de ces figures admirables : Hugues de

Cluny, Hugues de Lyon, Pierre Damien, Didier du Mont-Cassin, Guillaume de Hirschau, suivis de cent autres, et tous intrépides chevaliers du Christ, sous les ordres de Grégoire VII.

Le second volume, qui nous présente les successeurs du grand pape jusqu'au glorieux achèvement de la victoire de l'Église, sous Callixte II, est loin de le céder au premier en intérêt profond. Nous signalerons seulement deux admirables sujets traités par Montalembert avec un particulier amour : d'abord, les grands papes, puis les grands moines français entre lesquels brille Urbain II, l'immortel promoteur des croisades. Il y a là des pages d'un charme que rien ne surpasse assurément parmi les plus belles des *Moines d'Occident*.

Disons, pour finir, que ce magnifique ouvrage vient bien à son heure. Quelle écrasante réponse aux insulteurs de l'Église, qui redoublent en ce moment même leurs viles calomnies contre ces ordres religieux si grands dans l'histoire de la civilisation européenne, et de la patrie française en particulier!

En prenant la plume pour écrire les *Moines d'Occident*, Montalembert souhaitait qu'elle devînt un glaive dans la rude et sainte lutte de la vérité contre l'oppression du mensonge et du mal. La lutte sainte est plus ardente que jamais, et, du fond de sa tombe, le vaillant champion de l'Église durant quarante ans va combattre encore pour elle.

L. Périer.

CHRONIQUE

Je ne vous raconterai pas les obsèques de M. Thiers : déjà sans doute vous en avez lu partout le récit; et d'ailleurs cet événement touche de trop près à la politique, terrain sur lequel est planté pour moi l'écriteau : *Chasse gardée*.

Mais je ne renonce jamais à prendre mon bien où je le trouve ; et ces pompeuses funérailles m'ont donné l'occasion d'observer une fois de plus un côté curieux et caractéristique de Paris, le Paris des grands enterrements. Il y a toute une série de petites industries qui ne réalisent leurs bénéfices que dans ces jours funèbres.

Quand sept ou huit cent mille curieux ont la prétention de voir défiler le même convoi, la première idée qui se présente à l'esprit des gens ingénieux, c'est de se faire *loueurs de places*.

Il y a d'abord les places aux fenêtres et aux balcons : celles-là sont offertes gratuitement ou se paient à des tarifs effrayants; elles sont aux places populaires ce que sont à l'Opéra les loges d'avant-scène ou les fauteuils d'orchestre comparés aux banquettes de parterre ou aux stalles d'amphithéâtre.

La modeste place d'enterrement à la portée de la bourse de M. Tout le Monde est une place improvisée par l'imagination de quelque homme inventif.

Le jour de l'enterrement de M. Thiers, je fus abordé sur le boulevard Bonne-Nouvelle par un brave Auvergnat en veste et en pantalon de velours.

—Mouchu veut-il une plache bonne et pas chère?...

— Volontiers, mon ami : combien votre place ?

— Dix chous, mouchu, dix choux...

— Et où est-elle, s'il vous plaît?

— Là-haut, mouchu, au plus bel endroit, entre les tuyaux de chette cheminée...

Et l'honnête enfant de Saint-Flour me montrait, au-dessus du sixième étage, une cheminée où perchaient, accrochés d'une main, une demi-douzaine de ses compatriotes, ramoneurs comme lui.

Je me récriai !

— Oh! que mouchu n'ait pas peur, insista mon homme ; je tiendrai mouchu par la queue de sa redingote.

Frémissant de terreur, j'allais me sauver, quand une main vigoureuse me retint : cette fois, c'était un maçon, fils de la Creuse.

Celui-là m'offrait une place sur un échafaudage au quatrième étage seulement.

— Ayez pas peur, bourgeois ; je vous tiendrai par la boucle de votre gilet...

Plus épouvanté que jamais, je me dégageai ; mais presque aussitôt je fus saisi par un peintre-vitrier qui à toute force prétendit me pousser vers son échelle double, installée sur le trottoir comme un compas gigantesque.

Mais au moment où j'allais me hisser sur le premier échelon, mon pied fut happé et toute ma personne poussée sur un tabouret qu'un concierge venait de sortir hors de sa loge...

— C'est quarante sous, me dit l'homme.

Avant que j'eusse pu me reconnaître et répondre, le tabouret craqua ; je roulai à terre...

— C'est six francs pour la casse, reprit flegmatiquement le cerbère loueur de places, tandis qu'une dame, dont j'avais écrasé l'orteil dans ma chute, poussait des cris désespérés en m'appelant lourdaud.

Pendant ce temps, le cortège défilait : pour mes six francs, j'avais entrevu le crin des casques des gardes municipaux à cheval, et les panaches du corbillard ; il est vrai que, dans ma mauvaise humeur, je refusai de monter sur le dos d'un bossu qui, pour soixante-quinze centimes, m'offrait de m'installer sur son éminence dorsale.

Après la location des places, l'industrie qui profite le mieux des enterrements d'hommes célèbres, c'est certainement celle des marchands de bouquets d'immortelles : il y en a pour tous les goûts, des jaunes, des rouges, des noirs. Puis viennent les portraits photographiques ou enluminés; les médailles de cuivre doré ou argenté dont les prix varient de dix à

vingt-cinq centimes ; enfin, si le personnage est tout à fait illustre, nous avons les marchands de *Derniers Moments et dernières paroles*, qui débitent de petits cahiers renfermant le récit de l'agonie et les mots suprêmes du défunt imprimés en lettres grasses et entourés d'un large filet noir.

Les *Dernières Paroles* forment même une industrie littéraire toute spéciale. Quand le personnage qui s'en va de ce monde n'a rien dit avant de partir, il se trouve des gens d'esprit inventif qui se chargent de lui faire un *mot*.

Généralement le *mot* suprême est renouvelé des dernières paroles de Desaix à Marengo, paroles qui furent elles-mêmes inventées par Bonaparte, attendu que le pauvre Desaix, frappé d'une balle en plein cœur, n'eut pas même le temps de desserrer les lèvres :

« Je meurs avec le regret d'avoir trop peu fait pour mon pays; »

Ou bien :

«... Trop peu fait pour la science; »

Ou encore :

«... Trop peu fait pour l'art; » suivant que le défunt est un homme public, un savant, un artiste; mais *trop peu fait* est le thème habituel des inventeurs de phraséologie posthume, dont les éditeurs se plaignent parfois d'*avoir trop peu vendu*...

⁂ Mais laissons tous ces funèbres sujets. Le mois de septembre, qui nous a ramené les perdreaux et les lièvres, nous a aussi ramené les huîtres : béni sois-tu, ô bon mois de septembre!

Je ne vous ferai point l'éloge de l'huître : je suis convaincu que vous l'estimez à sa juste valeur; vous savez manger l'huître, je n'en doute pas; mais savez-vous l'ouvrir?

Il n'y a que le rat de la fable de La Fontaine qui rencontrait les huîtres ouvertes et prêtes à être humées...

> Parmi tant d'huîtres toutes closes,
> Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,
> Humait l'air, respirait, était épanouie.
> Blanche, grasse et d'un goût, à la voir, nonpareil.

Le rat de La Fontaine n'eut donc pas la peine d'ouvrir son huître; mais vous savez de reste qu'il lui en advint malheur.

Quant à vous, vous m'objecterez que les écaillères se chargent pour vous de cette délicate et un peu ennuyeuse besogne : je me permettrai de vous faire observer qu'on ne trouve pas des écaillères partout, qu'il n'y en a pas au carrefour d'un bois comme à la porte d'un restaurant du boulevard; cependant l'huître figure fort bien dans un déjeuner de chasse. Sachez donc l'ouvrir vous-même.

Un véritable gastronome doit manger l'huître presque vivante; or il importe de ne pas la blesser mortellement avant le moment décisif où elle doit pénétrer dans les profondeurs de votre estomac.

L'huître meurt juste au moment où on la détache de sa coquille inférieure : c'est alors qu'il faut prestement la porter aux lèvres. Donc, si vous voulez ouvrir l'huître suivant toutes les règles de l'art, placez la partie convexe de la coquille, ou valve inférieure, à plat sur la paume de la main gauche et horizontalement, afin que l'eau ne s'en épanche pas; introduisez alors un couteau entre les deux valves de façon à faire levier sur la partie supérieure, c'est-à-dire sur la partie plate : l'huître baigne ainsi jusqu'à la dernière minute dans le liquide marin qui lui donne son arome; vite! détachez-la et avalez!

Croyez bien que tant de science ne me vient pas de moi-même; je la puise dans un savant auteur qui a écrit un traité tout entier sur l'huître et sur la manière de la déguster.

Si j'en crois cet estimable érudit, nous commettons un crime de lèse-cuisine en avalant l'huître : elle ne doit pas être avalée, mais bien mâchée si l'on en veut apprécier toute la saveur. Ainsi procédaient les Romains; et les Romains étaient grands mangeurs d'huîtres.

D'après les historiens du temps, Sénèque, le sage Sénèque, en mangeait quelques centaines de douzaines par semaine; mais Sénèque n'était qu'un philosophe et, à ce titre, il se restreignait sur son appétit. Quant à l'empereur Vitellius, de gourmande mémoire, il mangeait des huîtres à chacun des quatre repas qu'il faisait par jour; et chaque fois il lui en fallait douze cents!

Chétifs dîneurs du XIXe siècle, nous mangeons notre humble douzaine, et nous gémissons de ce qu'elle nous coûte deux francs...

ARGUS.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France: un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au Bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre. — Les volumes commencent le 1er avril. — La SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Europe	UN AN : 11 fr. »» ;	SIX MOIS : 6 fr. 50
Antilles, Canada, États-Unis et colonies françaises	12 50;	7 »»
Pour tous les autres pays	15 »» ;	8 »»

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



Une rivière sous bois, tableau de M. Grandsire.

UNE RIVIÈRE SOUS BOIS

Le joli tableau que représente notre gravure renferme toutes les conditions désirables pour plaire aux yeux et à l'esprit. De l'eau, de l'air et de la verdure, que peut-on souhaiter de mieux ? Seulement la *rivière* n'est pas entièrement *sous bois*, car sans cela l'artiste n'aurait pas pu la peindre.

Les rivières véritablement sous bois sont rares aux environs de Paris, et généralement dans tous les départements bien cultivés, où l'on connaît mieux qu'ailleurs la bienfaisante influence de l'air et de la lumière.

Rien n'est en effet plus malsain que les cours d'eau entièrement recouverts de feuillage. L'air n'y est pas renouvelé par les vents du ciel, assaini par le soleil, et sa stagnation en fait un foyer permanent de pestilence.

En revanche, rien n'est étrange et mystérieux comme ces solitudes aquatiques où aucun être humain ne pénètre jamais, car les branches d'arbres qui les recouvrent y interdisent le passage d'une barque, et les baigneurs ne s'y aventurent guère, à cause de l'extrême froideur de l'eau.

Autrefois, je connaissais un brave homme qui avait un goût prononcé pour l'eau, n'importe sous quelle forme, océan, fleuve ou ruisseau, et n'importe où elle coulait, pourvu que ce ne fût pas dans son gosier.

On l'avait surnommé Mainblanche, à cause, cela va sans dire, de la blancheur de ses mains, qui avaient horreur de tout travail hors de l'eau.

Mainblanche, pourquoi ne pas l'avouer? exerçait sur moi une espèce de fascination.

Je trouvais ce grand gaillard le plus heureux des hommes, en le voyant sans cesse vagabonder librement au milieu de sites enchanteurs, et s'enfoncer avec une tranquille assurance dans les fouillis inextricables de verdure sous lesquels coulaient de petites rivières silencieuses.

Il y pêchait à la main des truites, des anguilles, et gagnait ainsi sa vie.

Ma naïve admiration ne lui déplaisait pas.

— Essayez donc, me dit-il un jour que je le rencontrai.

Et, voyant que j'hésitais :

— Regardez-moi d'abord, reprit-il. Cela vous apprendra; rien n'est plus facile.

Il était vêtu de quelques lambeaux de toile, coiffé d'une méchante casquette « qui allait à l'eau », disait-il. Il tenait d'une main un grand bâton dont un des bouts était enveloppé d'un morceau d'étoffe noire, et il avait, pour serrer ses prises, un panier d'osier suspendu à une ficelle, qu'il portait tantôt sur sa poitrine et tantôt sur son dos.

Mainblanche me conduisit à un endroit presque découvert, où rien ne gênait la vue de la leçon, et il descendit dans la petite rivière.

Il y fit d'abord grand tapage, troublant l'eau avec ses pieds nus, et marcha vers un de ces coins que l'on appelle des *gours*, et où l'eau profonde s'endort dans des grottes souterraines ou parmi des racines d'arbre.

Là il redoubla son tapage en se servant de son long bâton, avec lequel il frappait à coups redoublés au fond de toutes les cavités vaseuses.

De cette façon, on terrorise le poisson, qui croit à un cataclysme, se précipite dans ses retraites et n'en bouge plus.

Mais c'est précisément dans ces retraites jugées par lui inexpugnables que Mainblanche allait le poursuivre et l'atteindre.

Je le vis tout à coup jeter son bâton sur la rive, *piquer une tête*, disparaître entièrement sous les ondes, puis reparaître tenant dans chacune de ses mains une truite magnifique.

Puis, modestement :

— C'est bien simple, comme vous voyez, me dit-il.

Je restai rêveur.

— J'ai choisi les deux plus belles, continua-t-il en remontant sur la rive. Il faut laisser aux autres le temps de grandir. Maintenant, à votre tour.

Et il me mena vers un autre endroit.

— Mais si vous mettiez la main sur un serpent? lui dis-je. Ils sont nombreux dans ce ruisseau. Je sais bien que les serpents ne mordent pas dans l'eau, et qu'au toucher ils doivent être faciles à distinguer d'un poisson ou d'une anguille. Cependant...

Il m'interrompit avec un sourire.

— Oh! les serpents! murmura-t-il avec dédain... Vous allez voir ce que j'en fais, des serpents!

Il redescendit dans l'eau, très-doucement cette fois, et je le vis s'approcher, en remontant le courant pour n'être pas entendu, d'une grosse pierre plate sur laquelle une énorme couleuvre dormait.

Elle était roulée en rond, et il fallait de bons yeux pour l'apercevoir, car sa couleur était presque identiquement celle de la pierre, avec laquelle elle semblait faire corps.

Cette place était d'ailleurs merveilleusement choisie pour faire un petit somme; la couleuvre était baignée par quelques centimètres d'eau dont les imperceptibles vagues la caressaient doucement, et les rayons du soleil, tombant d'aplomb sur elle, la pénétraient d'une bienfaisante chaleur.

Mainblanche s'avança sans l'éveiller, allongea le bras droit par un mouvement d'une admirable lenteur, puis, comme si un ressort se fût détendu, sa main s'abaissa, saisit le serpent par la queue, le déroula d'un seul coup en l'enlevant, et le tint ainsi suspendu sans que la bête, la tête en bas, pût rien faire pour mordre ou se redresser.

Mainblanche la garda quelques instants ainsi, puis la fit tourner comme une fronde, et, sans la lâcher, lui brisa la tête d'un petit coup sec contre un peuplier.

Puis il laissa choir à mes pieds la couleuvre qui ne remuait plus.

— C'est bien simple, me dit-il.

Cependant, si simples que fussent toutes ces cho-



ses, je ne pus me défendre d'un léger frisson lorsque Mainblanche s'arrêta avec moi devant un *gours* où je pouvais pêcher avec certitude de réussite.

— Il y a là une grosse truite, me dit-il. Je la connais de longue date, et je l'ai toujours réservée pour le cas d'une commande imprévue. Otez votre veste, votre gilet et vos souliers pour ne pas les gâter.

— Mais je sais à peine plonger. Je me sens incapable de pêcher en ayant la tête sous l'eau.

— Ce ne sera pas nécessaire. Vous n'avez qu'à étendre le bras sous les racines. La truite est là. Vous êtes certain de la pincer.

Et comme j'hésitais encore :

— Je vois ce que c'est, reprit-il; vous avez peur des serpents !

Ce mot me décida.

A dix-huit ans, et même plus tard, on se laisse volontiers entraîner par les questions d'amour-propre. J'enlevai donc de mes vêtements tout ce qui pouvait être enlevé, et je m'élançai bravement dans l'eau.

Il s'agissait d'abord de la troubler et de faire le plus de bruit possible à l'aide d'un long bâton, ce dont je m'acquittai consciencieusement, afin de terroriser le poisson.

Puis je me mis à fouiller avec les mains les masses d'herbes et de racines qui confinaient à la rive.

Cela n'avait rien d'agréable.

Mes doigts pénétraient dans la vase ou s'égratignaient aux pierres, se coupaient aux herbes tranchantes, s'enchevêtraient dans les racines, étaient pincés par des écrevisses que je tirais de l'eau sans qu'elles lâchassent prise.

Mais le plus pénible, c'est la froideur pénétrante et féconde en rhumatismes qui glaçait mes membres, c'étaient surtout les émanations fétides s'exhalant des fanges remuées, du feuillage en putréfaction amoncelé dans les cavités, et répandant la pestilence et la fièvre dans l'atmosphère que j'aspirais à pleins poumons.

J'oubliai tout cela en sentant sous mes doigts une truite de taille moyenne. Ce fut une sensation vraiment étrange, d'autant plus que le poisson, absolument terrorisé et jugeant qu'il y va de son salut de ne pas bouger, se laisse toucher, palper, capturer sans faire le moindre mouvement. La truite ne remua qu'au moment où je la sortis de l'eau. Alors elle fit un effort désespéré pour s'échapper; mais je la tenais bien et je la lançai sur la rive.

— Très-bien! cria Mainblanche. C'est bien simple. Maintenant, la grosse, la belle! Au fond du creux... tout au fond... Elle y est!

Ce creux, je l'avais à peu près sondé avec le bâton.

Pour en atteindre le fond avec les mains, il fallait plonger et rester trente ou quarante secondes la tête sous l'eau.

J'étais lancé, animé... et un instant après je sortis victorieusement du trou, les yeux injectés de sang, les oreilles pleines de bourdonnements, la tête ruisselante d'eau rendue bourbeuse et infecte, mais tenant d'une main la grosse truite, que j'apportai triomphalement à Mainblanche.

— C'est bien simple, lui dis-je.

Ce mot n'était certes pas prémédité, je l'avais prononcé machinalement, mais il fit faire au pêcheur une horrible grimace.

J'ai réfléchi depuis qu'en le répétant constamment Mainblanche cachait sous des airs de modestie un immense orgueil.

Ainsi il mettait au défi d'en faire autant les gens qui lui voyaient accomplir ses tours de force et d'adresse, et, comme personne n'y réussissait, il écrasait son monde de sa supériorité en affirmant que c'était pourtant bien simple.

Voyant que le dépit l'empêchait de proférer une parole, je pris mes vêtements d'une main pour me sécher en marchant, et lui dis :

— Je ne rentre pas tout de suite à la maison. Allez-y et portez-y votre pêche, qu'on vous achètera. Dites à la cuisinière, ou à ma mère si vous la voyez, que vous venez de ma part.

Puis je m'éloignai.

Depuis lors, la fascination que Mainblanche exerçait sur moi diminua insensiblement.

Certes, Mainblanche était adroit, et il avait même la réputation d'un très-brave homme.

Tout en vagabondant, il gagnait quelquefois beaucoup plus dans ses journées que s'il se fût appliqué à un travail sérieux.

Mais ces métiers excentriques sont terribles ; ils dégoûtent des autres et vous jouent presque toujours les plus mauvais tours.

Quand je revis Mainblanche quelques années après, il était déjà à la charge de ses parents, consumé de fièvres intermittentes, perclus de rhumatismes.

— Hélas ! me dit-il tristement, j'ai trop aimé l'eau, même l'eau qui dort. Je ne suis plus bon à rien ; maintenant je lis, et j'ai été bien content quand j'ai rencontré ces mots dans un auteur : « Perfide comme l'onde! » Si vous êtes encore tel que je vous ai connu, vous ne détestez pas les promenades, la pêche, les rivières sous bois, les ruisseaux où l'on prend les truites. Méfiez-vous, monsieur, méfiez-vous ! Évitez les longs barbotages dans l'eau, les vêtements mouillés qui vous sèchent sur le corps. Évitez les brouillards du matin, les fraîcheurs du soir. C'est malsain, monsieur, c'est malsain. Le pauvre Mainblanche en sait quelque chose aujourd'hui.

Élie Vernon.



UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

(Voir p. 379 et 394.)

—

Nous ne nous prêtons que trop aux lassitudes énervantes, nous ne nous abandonnons que trop à ce que l'on appelle avec tant de raison l'ensorcellement des niaiseries, et tôt ou tard arrive cet alanguissement qui est une des formes les plus redoutables de l'ennui. Ici je n'ai rien à craindre de semblable : devant cette nature splendide, mon âme sent à la fois les tressaillements de la vie qui a ses sources en Dieu, et le calme profond que donne l'absence de tout élément de passion mondaine. Néanmoins je ne suis pas absolument désintéressée de cette grande et mystérieuse sympathie humaine qui combat en nous les désirs égoïstes d'une quiétude absolue. J'ai noué des relations avec mes voisins ; les pêcheurs s'arrêtent pour causer devant ma fenêtre ; j'aime à donner une caresse au petit enfant que je rencontre, et quand une jeune mère m'apparaît, son poupon dans les bras, je lui demande son âge et son nom. Ce peuple est resté fier, croyant et désintéressé ; aussi me plaît-il de le connaître. En notre siècle fameux, qui est celui de la demi-science, on se demande où sont les simples dans la grande acception du mot. J'en rencontre ici, et je m'en réjouis. Si quelque chose ressemble à une échelle, c'est la vie sociale. En haut et en bas se rencontre la simplicité, synonyme de grandeur. Le prétentieux, le faux, le tourmenté s'agitent au milieu.

Le simple d'en bas, que Dieu a marqué au front et qui doit monter aux premiers échelons, s'aperçoit dans son ascension qu'il monte vers la simplicité, qui, pour les véritables grands, devient quelquefois le comble de l'art. C'est encore en bas et en haut que je trouve le sublime. Sublime est le paysan chrétien, sublime le grand artiste, sublime le père de famille qui ne sait rien des sciences humaines, mais qui possède la science divine ; sublime le père de famille qui sait tout et qui connaît le néant de tout ; sublime le soldat qui se fait tuer sans murmure ; sublime le général qui subit une glorieuse défaite. En définitive, toutes les grandes natures étouffent dans les milieux et n'y restent guère. Ce ne m'a pas été un grand étonnement d'apprendre qu'un empereur choisissait de planter des choux et qu'un autre abdiquait pour s'occuper du mécanisme des horloges. C'étaient de grands simples, et voilà tout. Si tout le monde était pénétré de ces vérités, qu'Arthur trouve un peu paradoxales, nous ne verrions pas émigrer vers les grandes villes pour leur plus grand malheur la foule des simples qui ne restent pas longtemps dignes de ce nom.

On dit que l'honnêteté est en baisse un peu partout : je la retrouve dans les coins religieux de ce pays privilégié. J'en citerais déjà mille traits. Dans la ville voisine, je me suis fait conduire le long de deux rues inextricables par un petit va-nu-pieds qui ne semblait pas accorder l'ombre d'un regret aux souliers qu'il n'avait pas.

Il a marché complaisamment devant moi ; il était sans chapeau, sans chaussure ; il toussait à fendre l'âme. Arrivé au but, qui était le marché, il me le montre du geste et tourne le dos.

Je le rappelle.

— Mais il faut bien que je te donne quelque chose.

— Je ne veux rien, répondit-il ; je n'ai pas travaillé.

Dans les meilleurs hôtels, dans les hôtels qui se respectent, vous rencontrez la conscience et l'indépendance. On ne flattera pas les maximes impies, on ne reniera pas l'obéissance à l'Église pour le maigre du vendredi. Les maîtres sont entourés de vieux domestiques, de servantes fidèles, qui font partie de la maison. La dignité est partout.

Aussi ne puis-je regarder désormais que comme un titre d'honneur ce qualificatif d'arriéré que les étrangers vulgaires donnent à ce pays. Avant-hier, je l'ai entendu prononcer par une personne fort commune qui venait, par genre, visiter les antiquités druidiques.

Je la rencontre au pied d'un magnifique dolmen, fort inquiète de son mari que le guide a emmené plus loin et qu'elle ne voit pas revenir.

Elle m'interroge sur les distances ; elle bâille effroyablement en regardant le dolmen, elle a le parler prétentieux et anti-classique qui court les rues de Paris.

— Ce pays est beau, dit-elle enfin, mais très-arriéré.

— Très-arriéré, madame.

— C'est aussi votre avis, bien que vous l'habitiez ! s'écria-t-elle, en relevant très-haut son menton épais relié à la gorge par une ligne grasse.

— C'est tout à fait mon avis.

Et la regardant bien en face pour l'obliger à m'écouter avec attention :

— Je le trouve arriéré dans le vol, dans l'envie, dans la gourmandise, dans l'insolence, dans le mensonge ; très-arriéré. Ici on parle et on agit encore selon la vérité. Les fournisseurs ne vous empoisonnent pas : le lait est du lait, le vin du vin, le lapin du lapin, le cidre du cidre. Les maîtres d'hôtel ne vous volent pas, on ne vous demande pas quatre francs de bougie pour un soir d'été, on ne s'enrichit pas insolemment à vos dépens.

Elle me regardait avec effarement, je la saluai et m'enfuis pour éviter le mari qui arrivait tout essoufflé.

Le jour même, je perdis la seule bague que je porte et que tu connais bien ; un beau rubis enchâssé dans un simple cercle d'or. Tu sais aussi que ce bijou,

me rappelant ma mère, est pour moi d'un prix inestimable.

Je n'ai point parlé de cette perte à Arthur, mais j'étais bien désolée, car je ne voyais pas la possibilité d'une recherche. Dans mes flâneries le long de la grève et dans les sentiers, j'aime à cueillir les fleurettes sauvages et c'était probablement dans un de ces mouvements que ma bague, un peu large pour mon doigt, s'était échappée.

Néanmoins j'avais député quelques enfants le long des pentes fleuries de la grève; ils ne découvrirent rien. Mais le lendemain l'un d'eux arrivait me dire qu'une de ses cousines avait trouvé une bague dans un sentier et que c'était peut-être la mienne.

Je me hâtai de me faire conduire dans la maisonnette indiquée. Toute la famille était réunie et une bonne grand'mère au visage vénérable me dit qu'en effet sa petite fille avait trouvé un bijou. Elle alla, sur ma demande, prendre un objet enveloppé dans un mouchoir. C'était ma bague.

Transportée d'aise, je saisis dans ma bourse une pièce qui pouvait bien être d'or, et la lui tendis.

Elle repoussa ma main d'un geste indigné.

— Pas d'argent, pas d'argent, dit-elle.

Je m'approchai de la petite fille; même geste et même refus.

Dis-moi, ma chère Geneviève si, après de pareils traits, on ne pourrait pas dire, parodiant une parole célèbre, que si la fierté était bannie du reste de la terre, on pourrait la chercher dans le cœur du plus pauvre Breton.

Ce sont ces dédains pour l'argent et le bien-être qui font encore de ce peuple un peuple à part et qui lui mettent au front une auréole de dignité qu'il serait bien malheureux de voir pâlir.

Ma bague retrouvée, j'ai raconté l'incident à Arthur, qui a été comme moi fort touché de ce désintéressement antique. Il est d'ailleurs dans une phase d'admiration intense pour notre lieu de repos. La collection du capitaine absorbe toute son attention intelligente; le capitaine lui-même lui paraît tout à fait original et l'amuse beaucoup avec tous ses récits maritimes.

— Et Marianna? ai-je dit sans l'ombre d'une arrière-pensée.

Il a souri très-doucement.

— Marianna, dit-il, éclaire les murs humides de la maison sombre et me fait l'effet d'un sujet de panneau peint par Fra Angelico.

C'est bien de la poésie pour la simple fille du rustique capitaine. Je me propose de la revoir. Ce qui m'étonne, c'est de ne pas en avoir eu encore la curiosité.

MADELEINE.

Les malades et les solitaires ont leurs faiblesses, ma chère Geneviève; donc, pardonne-moi mon accès de paresse comme je te pardonne ce que tu appelles toi-même tes exigences.

Que veux-tu! ma vie ici est si douce, si contemplative, je dirais presque si parfumée, que je sens à peine le poids du temps. Quand nous souffrons, le temps marche certainement avec des semelles de plomb; mais quand notre être tout entier s'épanouit dans le repos, le malicieux vieillard s'empresse de développer ses ailes. Aussi, avec quelle rapidité il s'envole! Au dehors, je n'entends pas tomber les heures, et au dedans, si je n'avais une gentille horloge suisse que je recommanderai à toute personne distraite, je les laisserais fuir sans les compter. Mais si mon oreille reste fermée à l'imperceptible tic-tac du balancier des pendules, elle ne peut échapper au chant monotone du petit coucou qui, ouvrant tout à coup sa porte de sapin, me jette des notes que je compte parfois avec une véritable surprise.

En tout ceci, la grande coupable, c'est la mer.

La mer est une grande charmeuse; son mugissement, son mouvement, son chant vous endorment, vous ravissent et vous enchaînent. Pour travailler au bord de la mer, il faut être un travailleur de la mer, subir ses colères, ses caprices, ce qui lui fait toujours un peu perdre de son prestige. Mais si, couchée sur les bords, vous ne faites que l'écouter parler, si vos yeux ne pénètrent jamais dans ses abîmes, ne se complaisent que dans son éblouissante beauté extérieure, vous êtes pris par la sirène et vous ne vous appartenez plus.

Avec la mer, qui ne me lasse jamais, j'ai mon Dieu qui ne saurait me lasser non plus. Entre ces deux infinis, comment s'étonner que certaines pulsations de ma vie ordinaire se ralentissent un peu?

En cette solitude, ce qui m'est très-doux, c'est que l'infini de Dieu est compris par les âmes simples mais fortes qui m'entourent. Solitaire dans le salon du cottage, je ne le suis jamais dans la vieille église romane qui est restée ce qu'elle doit être: le point central de la paroisse, le lieu des saints rendez-vous de la famille chrétienne. Et il n'y a rien là qui sente la routine, l'entraînement machinal qui fait que les foules sont tour à tour dévotes ou impies. Ces hommes sont indépendants et ces femmes sont sérieuses. Devant cette piété, j'ai d'abord été aussi surprise que charmée.

La réflexion a fait cesser mon étonnement. En définitive, Dieu est conforme à la raison demeurée saine; c'est l'esprit mal enseigné et vicié dans sa formation, c'est le cœur gangrené par les basses passions qui s'en écartent.

Ici l'atmosphère est pure, les âmes ne se déchristianisent pas, elles luttent même à l'occasion contre les courants contraires.

Cette harmonie mystérieuse qui existe entre les

âmes croyantes est donc un des charmes de ma solitude, et je n'ai jamais mieux prié que dans notre vieille petite église. Hier, c'était jour de fête, et à la messe du matin je me rappelais ma dernière messe d'une heure à la Trinité.

Qu'il était brillant, le temple ! Mes yeux ne rencontraient que fresques superbes, marbres étincelants, dorures et lignes harmonieuses. Et mon âme était glacée. Cette riche église qui paraissait pleine était vide, vide de foi et vide d'amour. « Que viennent faire ici, pensais-je en voyant défiler les fidèles, ces êtres au visage hautain, à la démarche orgueilleuse, au regard ennuyé? Pourquoi ces hommes s'amusent-ils à se draper dans leur néant, et pourquoi ces femmes viennent-elles ici écouter le frou-frou de leurs soyeuses tuniques, et faire mouvoir coquettement les ornements de leur tête creuse? »

Et voilà que je préférais à l'église splendide tant de misérables chapelles où pauvres et grandes dames s'enveloppent d'humilité, de recueillement et de silence, et surtout cette sévère église de village, où des âmes fidèles adorent leur Dieu en esprit et en vérité.

Est-il besoin de le dire? ce n'est point la matière qui revêt les murailles d'une église, ce ne sont pas les marbres, l'or, les peintures, les matières inertes en un mot, qui glorifient Dieu. Il faut qu'une vibration s'échappe de l'âme humaine, et c'est ce cri, fût-il répercuté par des murailles d'argile, qui pénètre jusqu'aux profondeurs éternelles.

Je ne puis m'empêcher de penser tout haut sur ce sujet devant Arthur, qui se laissait aller à un éclectisme très-dangereux dans l'état actuel des esprits. Il me répond sérieusement, comme il convient à un homme qui comme magistrat aura à remplir vis-à-vis de ses semblables une mission aussi haute que délicate. Bien qu'il soit absent une grande partie du jour et que je l'aperçoive sans cesse errant sur les flots dans la barque du capitaine, nous nous retrouvons régulièrement le soir, et il vient souvent me conduire à l'église.

Il n'entre pas, il ne sent pas le besoin de cette courte adoration nocturne; une certaine précision dans les actes religieux lui manque encore, et puis... et puis... il faudrait jeter ou éteindre son cigare. En tout, partout, ne retrouve-t-on pas je ne sais quelle niaiserie paralysante qui se glisse, à notre insu, dans tous les actes de la vie?

Mais voici mon coucou qui apparaît et qui m'avertit qu'il y a une heure que je pense avec toi. Je cours à la cuisine. Arthur n'attend que l'heure du flot pour aller à la pêche et le déjeuner est avancé d'une heure. Ici nous subissons, même dans nos plus vulgaires occupations, l'influence des grandes forces de la nature.

Ce n'est pas ma pendule suisse que je consulte pour l'heure des repas, quand les parties sur mer s'engagent; c'est un vieux pêcheur, mon voisin, qui me donne l'heure exacte du flot et celle du jusant, c'est-à-dire du flux et du reflux.

Le chant du coucou a fait accourir ma cuisinière et je te quitte pour aller remplir mes humbles, mais très-honorables devoirs de ménagère.

MADELEINE.

Ma chère Geneviève,

J'ai vu Marianna et j'ai fait plus ample connaissance avec le vieux capitaine.

Aujourd'hui, fête solennelle, j'ai assisté aux offices publics. Me trompant sur l'heure des vêpres, je suis arrivée trop tôt au bourg et, plutôt que de retourner au cottage, j'ai flâné par les ruelles. En longeant une muraille, j'ai rencontré un sentier ombragé de figuiers et de frênes. Je l'ai suivi machinalement et suis arrivée sur une sorte de terrasse qu'une tonnelle rustique garantissait des rayons du soleil. Sous cette tonnelle j'ai aperçu le groupe qui m'était apparu le premier soir chez le capitaine; mais cette fois j'ai été aperçue à mon tour. Arthur m'a souri, le capitaine m'a bruyamment souhaité la bienvenue et la blanche Marianna m'a avancé timidement une chaise. Comme tout le monde semblait croire à une visite, il n'était pas poli de détromper le brave capitaine, qui m'a bien vite d'ailleurs expliqué la position de cette terrasse dominant la place et la mer. De vastes jardins s'étendent derrière sa maison et conduisent à ce lieu de repos d'où le vieux loup de mer examine le port et surveille l'arrivée et le départ des embarcations. J'ai beaucoup admiré la vue tout en regardant Marianna qui est d'une beauté rare. Mais aussi quel costume!

Sur les épaules un petit châle de velours noir à frange riche, plissé de façon à laisser la nuque complétement découverte ; sur les cheveux une coiffe de mousseline brodée dont la brise agite les courtes ailes et qui tamise le jour sur le visage.

L'élégance et la fraîcheur ne sont du reste que l'accompagnement obligé de son genre de beauté. Dans ces traits fins, taillés au ciseau, je n'aperçois nul défaut saillant. Elle a la physionomie calme des êtres libres, des yeux bleu de mer, doux et un peu sauvages, qui ont plus de charme que d'expression.

Elle n'a pas ouvert la bouche, je n'ai entendu sa voix que lorsque la cloche a carillonné le dernier coup des vêpres.

— Allons, le rappel est battu, dit le vieux capitaine en se levant; levons l'ancre.

— As-tu les clefs du cottage? me demanda Arthur; il ne me serait pas excessivement agréable de passer tout le temps des vêpres sous ce soleil de plomb.

— Monsieur, vous ne venez pas à vêpres? dit Marianna d'un ton de reproche, et le plus simplement du monde.

Arthur me jeta un regard embarrassé, et essayant d'échapper à je ne sais quel malaise par une plaisanterie :

— Je n'ai pas de missel, dit-il en montrant du doigt le livre que je tenais à la main.

— Comment! vous ne savez pas le *Dixit Dominus* par cœur! s'écria le capitaine; moi, je dis l'office sans autre livre que le lutrin.

— J'ai le livre de mon père à vous offrir, dit Marianna en lui présentant, toujours le plus simplement du monde, un gros livre relié en veau, tout écorné aux angles.

— Va pour les vêpres, a répondu Arthur en riant.

Et nous sommes partis pour l'église tous les quatre, le capitaine et Arthur en avant, et moi les suivant avec Marianna qui marchait lentement et silencieusement, ses grands yeux baissés.

A l'église, nos cavaliers disparurent et j'acceptai d'accompagner la jeune fille à son banc.

Malgré la solennité de la fête et malgré ma grâce habituelle de recueillement devant l'autel, je dois avouer que j'eus à combattre force distractions.

Je distinguais parfaitement, dans le véhément concert formé par les voix des chantres, les modulations savantes de la voix de mon frère, et si j'éprouvais une intime et profonde joie d'entendre ces paroles sublimes et sacrées sortir de ses lèvres, il me semblait très-bizarre de penser que cela était dû à la simple jeune fille assise près de moi, dans une tenue parfaite bien qu'un peu trop roide.

J'étais à cent lieues de me douter qu'une pareille intimité existât entre eux et il me venait mille soupçons sur les longues journées passées par mon frère au milieu de la collection des silex et des morceaux de jade. Ce soudain engouement pour les débris celtiques, que j'attribuais à un commencement d'ennui, proviendrait-il d'une autre cause?

— Évidemment, pensai-je, Arthur, sans y songer assurément, regarde avec plus de plaisir le profil de Marianna que l'informe profil tracé sur une pièce de monnaie romaine.

Ah! ma chère Geneviève, que l'homme est partout l'homme : un être inquiet, tourmenté, avide d'émotions nouvelles!

Je ne veux pas donner à cette petite incartade d'un ermite sans vocation plus d'importance qu'elle n'en peut avoir; mais mon propre repos, ce repos parfait, complet, un peu béat, dans lequel je me complaisais, est légèrement troublé.

MADELEINE.

Tes cris d'alarme, ma chère Geneviève, m'ont tout à fait saisie. Qu'ai-je donc écrit à propos d'Arthur sur le dernier feuillet du petit journal que je griffonne à ton intention?

Je crains d'avoir fait, à mon insu, beaucoup de bruit pour rien. Évidemment mon frère, cet âpre solitaire, ce farouche Robinson, n'a pas supporté deux jours sa complète solitude, et il a saisi la distraction qui lui tombait sous la main. Moins une chose est compliquée, plus vite elle s'ajuste à nos idées et à nos goûts. Arthur s'est accommodé de la simplicité qu'il rencontrait chez le capitaine; il s'y présente en souliers jaunes, il y fume son cigare. Une semaine de visites quotidiennes faites dans ces conditions peut créer l'intimité dont j'ai eu la naïveté de m'étonner. Je me garderai bien de lui laisser soupçonner ma découverte.

Il se croit plongé jusqu'au cou dans la vie érémitique, il savoure, dit-il, les délices d'une vie aussi parfaitement sauvage, enfin il fait abstraction complète de sa sœur et du reste.

Tout au plus, nouveau Robinson Crusoé, me donne-t-il le rôle du fidèle Vendredi! Lui, l'homme, le lettré, ferré ès sciences philosophiques, se repaît de cette illusion qu'il vit en tête à tête avec lui-même, qu'il vit indépendant du monde entier et que, par une force d'âme peu commune, il se suffit. C'est le prendre d'un peu haut; mais le mal n'est pas grand et je me contente *in petto* de me trouver autrement forte que lui. Ici je vis bien seule; j'ai beau considérer attentivement, je ne vois rien qui m'arrache à ma complète solitude de cœur, d'esprit et d'âme. Du matin au soir, je ne vois qu'Arthur et ma vieille Philomène, qui n'est pas parleuse. Je passe des heures entières sans entendre le son d'une voix humaine, je suis sans communication réelle avec le dehors. Les jours où Arthur fait de grandes pêches, où il part dès l'aurore pour ne revenir que le soir, j'ai une journée pleine, d'autres diraient vide, vide de toute créature, de toute relation extérieure. Que n'est-elle vide de moi-même et pleine de Dieu! Elle l'est irrégulièrement, incomplètement; mais elle l'est ici : Dieu m'envahit.

A propos de la mer, j'ai vu écrite quelque part cette strophe, qui rend bien ma pensée :

Le Père te créa; le Verbe sur ton onde
A marché, dans ces jours où pour sauver le monde
Il daigna s'incarner,
Et, comme aux temps décrits dans un livre sublime,
Sur ton sein bouillonnant, vaste et profond abîme,
L'Esprit semble planer.

Dans ma faiblesse, je me sens, moi aussi, en communication directe avec l'adorable mystère fondement de notre foi. Ma pensée s'élève sans effort et la prière se formule d'elle-même en moi.

Voilà ce que j'ai de plus qu'Arthur et voilà pourquoi je suis plus véritablement séparée que lui. Il faut à tout être un point fixe ou qu'il suppose fixe. Si la femme n'a pas ce point fixe pour son cœur et l'homme pour son intelligence, il y aura vide, souffrance ou désordre. Le plus souvent, dans la force de

la vie, l'amour et l'ambition, choses mouvantes et éphémères, se posent en points fixes; quelques rares esprits montent jusqu'à la science, mais la science elle-même finit à la mort. Tôt ou tard celui qui n'a pas mis Dieu et son culte pratique au fond de son existence est trompé par l'amour ou l'ambition, et voit se creuser devant lui des abîmes de douleur et d'ennui. Les âmes violentes surtout supportent mal les déceptions profondes, et les troubles de l'intelligence se manifestent à la suite de ces vides effrayants qui se creusent tout à coup dans l'âme après une grande illusion détruite.

Il est donc très-important de bien choisir la base et le point fixe de sa vie. Toute réflexion faite, Dieu est la seule base qui résiste. Pour déplacer les autres pierres fondamentales, qui s'appellent intérêt, passion, gloire, vertu même, il ne faut qu'un souffle. Ce qui est bon s'appuie sur Dieu, mais n'est pas stable de sa nature. Or, c'est la stabilité qui est tout dans un édifice. A quoi bon édifier à grand'peine ce qui peut crouler? Qu'est-ce qu'un temple par terre, ses pierres fussent-elles de marbre et ses colonnes de porphyre? On voudrait le crier aux bâtisseurs de l'avenir : «Jetez au fond de votre vie Dieu et sa loi, le reste se juxtaposera, ou glissera, ou croulera; mais sur la base unique et immuable vous pourrez indéfiniment reconstruire. »

D'où vient que presque tous les hommes commencent par repousser cette base solide, immuable. Ils le savent mieux que moi. A tous leurs différents motifs secrets ou avoués, j'ajouterai seulement que Dieu ne leur est pas connu. Connaître a toujours été la première condition de l'amour. Nous ne connaissons bien une créature que par nos relations personnelles avec elle, et beaucoup s'imaginent connaître Dieu par un simple ouï-dire. La triple question de la foi, de l'espérance et de la charité se résume dans les relations personnelles que nous entretenons avec Dieu.

Le pêcheur mon voisin qui assiste avec recueillement à la messe à mes côtés, connaît Dieu beaucoup plus intimement que mon frère Arthur, docteur en droit. J'en suis fâchée, mais c'est ainsi. Lui du moins n'apporte pas son petit esprit, ni son semblant de science, aux pieds de la majesté souveraine. Il l'adore, et il n'y a point autre chose à faire. Que je me sens heureuse, entièrement et profondément heureuse, de vivre de la foi!

Un jour un homme célèbre dans son genre me disait, après m'avoir fait l'aveu de son incroyance :

— J'envie la stabilité de vos convictions, car enfin votre foi catholique est un bâton qui aide à marcher. Malheureusement il n'empêche pas de boiter.

— Pauvre savant! pensai-je, est-ce ainsi que vous raisonnez? La foi n'a jamais été un bâton, c'est bel et bien une aile puissante qui nous permet de nous élever sans cesse au-dessus de nos propres misères. Et quel divin cadeau fait à l'infirme humanité que cette aile mystérieuse dont le moindre battement provoque une ascension vers les hauteurs tout imprégnées de lumière et de paix!

Mais ne m'égaré-je point moi-même dans le vol peut-être un peu trop hardi de ma pensée? En vérité, je n'ose me relire. Ma chère Geneviève, pardonne-moi si j'ai fait de la philosophie. Ce n'est peut-être pas, à l'exemple du fameux M. Jourdain, sans le savoir, mais c'est assurément sans le vouloir.

MADELEINE.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

A MA CHATTE

Pauvre chatte, ma mie, à notre âge avancé,
Il est temps de songer à prendre la retraite.
Bien loin de nous déjà se perd notre passé.
Oh! quels grands pas ils font, ces jours que l'on regrette!
Souvenons-nous, veux-tu? Se souvenir est doux,
Quand on vit sans remords et que la barbe est grise.

C'était un soir de mai. Le souffle de la brise
Apportait par bouffées une odeur de coucous.
Vivent les champs et l'air si pur des vertes ruelles!
J'allais loin de la ville et de ses toits fumants,
Tout le long des buissons et des sentiers charmants,
Épier dans les nids le battement des ailes.
La fleur d'azur, la fleur de neige ou la fleur d'or
Semblaient, en s'inclinant, fêter ma bienvenue,
Et, devant l'étranger s'envolant vers la nue,
L'oiseau d'un chant craintif me saluait encor.
C'est lorsque je suivais ces frais ravins, corbeilles
Où viennent du printemps éclater les couleurs,
Qu'au pied d'une aubépine aux étoiles vermeilles
Je surpris tes ébats sous des touffes de fleurs.
Quelle souplesse alors, quelle grâce légère
Dans tous tes mouvements! Charmé, j'allai vers toi;
Je t'appelai d'une voix familière
Et d'un bond tu vins jusqu'à moi.
De t'emporter j'eus bientôt fait, ma mie,
Et tu devins la compagne chérie
Du poëte amoureux des chats.
Que de gaîté dans ta belle jeunesse,
De gambades et d'entrechats!
Ce n'était entre nous que jeux de toute espèce,
Caresses, petits noms; et si parfois, traîtresse,
Un coup de griffe... Mais je ne m'en souviens plus.
Pauvre vieille, aujourd'hui tu les as bien rognées,
Et le lourd fardeau des années
Pèse sur leurs ressorts engourdis ou rompus.
C'est ainsi que vont toutes choses.
Il est un printemps pour les roses
Et pour la glace des hivers.
Moi-même j'ai vieilli d'autant. Toi, dans la cendre
Lorsque tu n'aimes plus qu'à dormir et t'étendre,
Le feu de la jeunesse est absent de mes vers.
Miaulements et chansons bientôt auront quittance.
J'entends la voix qui dit : « Holà!
Chatte et rimeur, faites silence!
La mort est là! »

LÉANDRE BROCHERIE.

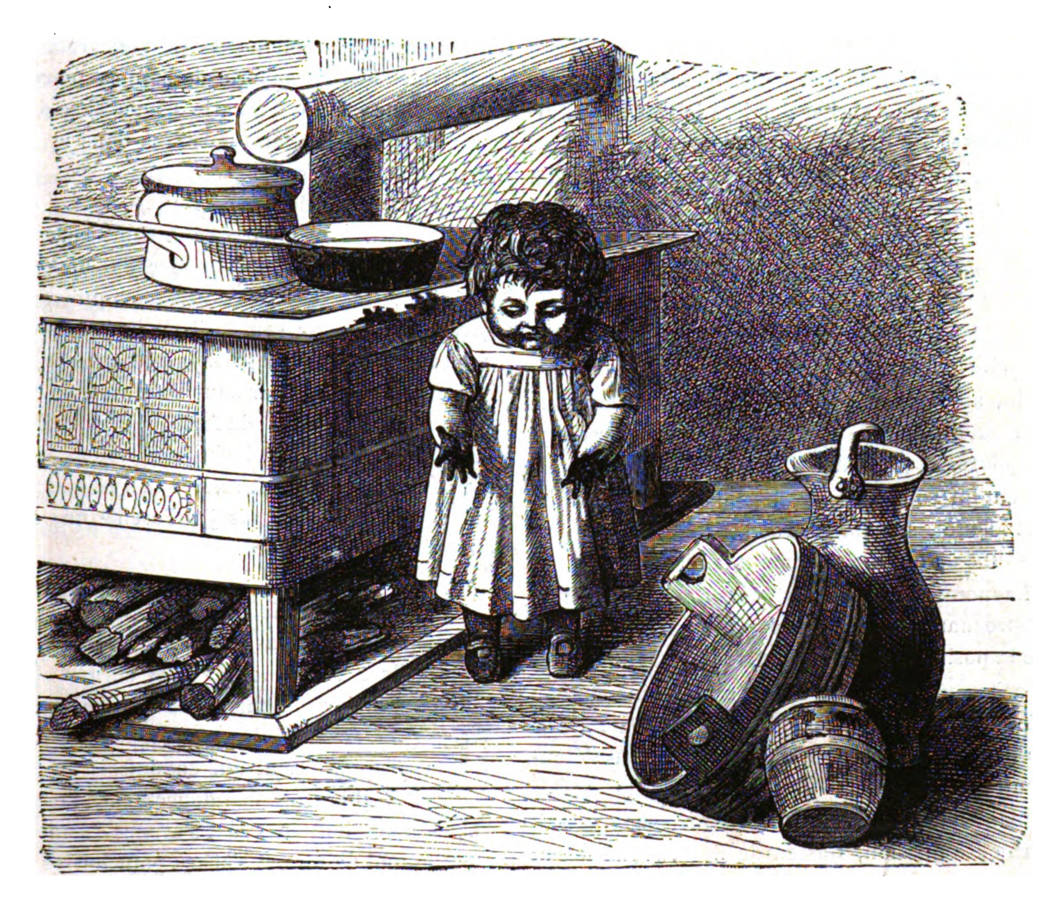
LES MAINS SALES

Le pauvre baby est tout angoissé. Il s'est livré au plaisir de renverser ce qu'il trouvait sur son passage, et voilà que ses petites mains se sont souillées. Il lès montre au public d'un air désespéré et il a bien envie d'appeler sa mère à son secours. Mais il sent qu'il a mal fait et qu'il recevra une réprimande. Enfin le malheur est petit et sera vite réparé. Un peu d'eau fraiche coulant sur ces mains roses fera disparaître les souillures. Mais que le petit enfant se guérisse de toucher à tout et de jeter tout par terre. C'est un jeu dangereux dont on prend volontiers l'habitude.

Que d'hommes, après s'être fait un plaisir de la destruction, regardent avec effroi leurs mains entachées de souillures que toute l'eau de la terre ne saurait effacer ! Ceux-là ne montrent pas au public ces mains déshonorées, ils savent les ganter au besoin, mais la souillure s'y attache et y demeure.

O enfants, ne détruisez et ne renversez rien dans vos jeux, afin que, hommes, vous ayez toujours les mains nettes du bien, de l'honneur et du bonheur d'autrui.

MARIE-AMÉLIE.



Les mains sales.

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371 et 387.)

VIII

LE FORT SAINTE-ANNE.

Le détachement commandé par Gaston de Saint-Preux marcha pendant près de dix jours dans les bois, sous la conduite habile et prudente de David Kerulaz.

Il se dirigeait, on se le rappelle, vers le fort Sainte-Anne, situé à l'extrémité du lac Saint-Sacrement, près des possessions anglaises, et que M. de Montcalm avait résolu de reprendre à l'ennemi afin d'attirer sur ce point son attention et d'empêcher un mouvement tournant, qui aurait pu être fatal à la petite armée de M. de Bourlamaque.

Au bout de ces dix jours de marche, la compagnie de Royal-Roussillon que commandait Saint-Preux arriva à deux milles environ du fort.

Les derniers arbres de la forêt dressaient çà et là leurs troncs devenus plus rares. Tout au bout de la longue plaine qui se déroulait devant eux, David montra au jeune gentilhomme une sorte de tour peu

élevée, se détachant comme une tache violette sur les teintes roses du ciel doucement éclairé par le soleil levant.

— Voici le fort Sainte-Anne, dit le Chasseur de bisons à voix basse. Si, comme je l'espère, nous avons échappé aux espions anglais, la partie sera belle cette nuit et nos soldats pourront surprendre la garnison.

— Oui, nous attendrons la nuit pour attaquer, répliqua Saint-Preux. M. de Montcalm a oublié de me donner de l'artillerie, et il faut que nous soyons prudents, ajouta-t-il en souriant. Connaissez-vous les abords de la place, mon brave David?

— J'irai les reconnaître ce soir après le coucher du soleil.

— Bien. Je vais ordonner à mes hommes de rentrer dans le bois et de s'abriter derrière le rideau des arbres ; ils passeront là la journée.

Saint-Preux fut obligé de faire appel à tout son sang-froid pour garder pendant cette journée une si prudente immobilité.

Ses regards impatients consultèrent plus d'une fois le soleil qui resplendissait au-dessus de sa tête dans un ciel sans nuages et dont la course lui semblait d'une lenteur désespérante.

Enfin, au bout de cette longue attente, le jeune officier eut le plaisir de voir l'horizon se colorer d'une teinte pourprée qui indiquait le déclin du jour.

Il y eut un court crépuscule, puis le ciel s'assombrit et bientôt, sur le fond rougeâtre du ciel, le fort Saint-Anne se détacha comme une masse noire.

— Le moment est venu, dit alors David Kerulaz en se rapprochant de Saint-Preux ; je vais aller reconnaître la position ; dans une heure je serai de retour.

En achevant ces mots, il jeta sa carabine sur son épaule, fit jouer son couteau dans sa gaine et se glissa dans les hautes herbes de la prairie qui s'étendait entre les bois et le fort.

Pendant que le Chasseur de bisons accomplissait sa périlleuse mission, Gaston de Saint-Preux faisait prendre les armes à son détachement.

Il le plaça en deux rangs derrière les arbres et recommanda à ses hommes de marcher en silence lorsque le moment serait venu et, quoi qu'il arrivât, de ne faire feu qu'à son commandement.

A vingt pas derrière étaient « les bagages », composés de l'unique charrette attelée d'un mulet et qui, outre les caisses volumineuses de l'élégant Saint-Preux, contenaient quelques provisions de vivres et de poudre.

— Attention, maître Martin ! dit Léveillé en s'adressant gravement au mulet qu'il était chargé de conduire et auquel il avait pris l'habitude de parler comme à un fidèle et intelligent compagnon ; vous avez été jusqu'à présent d'une sagesse remarquable, tâchez de continuer jusqu'au bout. Ne faites pas trop de bruit avec vos sabots et tenez-vous tranquille lorsque vous entendrez des coups de fusil.

Maître Martin regarda son conducteur avec ses gros yeux ronds et pointa vers lui ses grandes oreilles, comme pour mieux recueillir ses recommandations.

Au bout d'une heure environ, Saint-Preux, qui attendait l'épée à la main en tête de sa petite troupe, vit tout à coup un homme sortir des hautes herbes et s'avancer vers lui.

C'était le Chasseur de bisons.

— Eh bien? demanda anxieusement le gentilhomme.

— Tout est calme là-bas, on ne se doute pas de notre présence, répliqua David d'une voix rapide et haletante. Je vous apporte de bonnes nouvelles. Si vos hommes savent garder le silence et se dissimuler parmi ces herbes, nous entrerons dans le fort sans tirer un coup de fusil.

— Comment cela?

— Voici... J'étais parvenu à vingt pas environ du premier retranchement, lorsque j'ai aperçu devant moi un grand gaillard d'Écossais qui montait la garde, appuyé sur son fusil. Déjà j'avais tiré mon couteau pour obtenir plus sûrement son silence, lorsque j'ai vu marcher dans l'ombre trois ou quatre hommes qui venaient du fort. Ils s'approchèrent de l'Écossais. Je me glissai aussitôt vers eux, car j'avais compris qu'ils venaient relever la sentinelle. Ils parlaient à voix basse, mais j'ai l'oreille fine et je pus entendre le mot d'ordre.

— Bien ; après ?

— Le nouveau soldat prit sa garde et je suivis aussitôt, en rampant dans les herbes, ceux qui venaient de le placer en faction. J'étais curieux de savoir comment ils s'y prendraient pour rentrer dans le fort. Arrivé près du fossé derrière lequel s'élève la première palissade, celui qui conduisait la patrouille s'arrêta et siffla trois fois doucement. Le pont-levis s'abaissa aussitôt, un soldat s'avança l'arme au bras, reçut le mot d'ordre et s'effaça pour laisser entrer la troupe... Veuillez donc recommander à vos hommes de marcher en silence et de me suivre. Arrivé près du fossé, je me charge d'imiter le coup de sifflet des Anglais et de faire baisser le pont-levis ; le reste vous regardera.

— Mais cette première sentinelle qui monte la garde à vingt pas du retranchement !...

David Kerulaz posa la main sur la garde de son couteau de chasse :

— Le soldat écossais ? dit-il en détournant les yeux; soyez tranquille, il ne donnera pas l'alarme... Le pauvre diable ! il chantait un air de son pays !... Mais lorsque la mort d'un seul doit assurer le salut de plusieurs braves gens, on serait fou d'hésiter, n'est-ce pas ? Dieu m'est témoin cependant que je n'aime pas à verser le sang !..

Le brave David poussa un soupir, puis reprit :

— Je vais marcher devant ; vous n'avez qu'à me suivre.

— En avant ! dit Gaston de Saint-Preux à voix basse.

Et la petite colonne, s'ébranlant en silence, entra dans les grandes herbes de la prairie.

Les précautions prises par Saint-Preux pour cacher à l'ennemi l'attaque qu'il méditait rendirent sa marche fort lente.

Ce fut seulement au bout d'une heure que David, s'arrêtant brusquement, montra au gentilhomme français un grand corps étendu au milieu des herbes :

— Le soldat écossais, murmura-t-il ; encore quelques minutes et nous serons sur le bord du fossé, en face du pont-levis.

On était maintenant si rapproché du fort que Saint-Preux put entendre dans le silence de la nuit le pas de la sentinelle qui se promenait derrière la première palissade, de l'autre côté du fossé.

Le fort Sainte-Anne avait jadis été construit par les Français. C'était une position solide pour résister à une attaque de sauvages, mais qui n'aurait pu tenir contre les feux de l'artillerie européenne.

Il se composait de deux rangs de palissades faites d'énormes troncs d'arbres reliés entre eux par des chevrons de fer. Au milieu de cette double enceinte se trouvaient les magasins et la poudrière abrités sous un toit en terre battue qui les protégeait contre l'incendie. Une tour carrée, sorte de blockhaus construit également en troncs d'arbres, dominait la position. Cette tour contenait les logements des officiers et formait une sorte d'observatoire d'où l'on pouvait facilement surveiller l'immense prairie qui se déroulait à perte de vue autour de la forteresse. Quelques canons y avaient été placés.

Malgré le calme et le sang-froid qui le distinguaient, Gaston de Saint-Preux ne pouvait se défendre d'une émotion singulière.

Encore quelques instants, et, grâce à l'audacieux stratagème imaginé par le Chasseur de bisons, le pont-levis allait s'abaisser, ses soldats allaient se précipiter la baïonnette en avant au milieu de la garnison endormie et planter sur les palissades du fort le drapeau fleurdelisé.

Mais cette ruse réussirait-elle ? Les Anglais se rendraient-ils à merci ou essayeraient-ils de vendre chèrement leur vie ?... S'ils allaient être en éveil, prêts à combattre et supérieurs en nombre !... Les Français, entrés dans le fort par surprise, ne trouveraient-ils pas un tombeau derrière ces inébranlables palissades ?

Saint-Preux n'eut pas le loisir de poursuivre bien longtemps ses réflexions.

David Kerulaz écarta les hautes herbes, se redressa et marcha résolûment vers l'endroit du fossé où devait tomber le pont-levis.

IX

L'ASSAUT.

Bientôt trois coups de sifflet retentirent dans le silence de la nuit.

Il y eut quelques secondes d'attente,— un siècle !

Enfin un grincement se fit entendre, puis un bruit de chaînes, et on vit le tablier noir du pont-levis se détacher de la palissade et descendre lentement, peu à peu.

Les Anglais, protégés par leurs éclaireurs delawares et par les sentinelles placées dans la prairie, ne pouvaient soupçonner une si audacieuse tentative.

Ils se laissèrent prendre au piége habilement préparé par le chasseur canadien.

L'extrémité du pont-levis n'était plus qu'à deux pieds du bord du fossé sur lequel il allait retomber ; déjà Saint-Preux levait son épée pour commander l'assaut, lorsque tout à coup un cri déchirant, sauvage, retentit dans la plaine silencieuse.

David se retourna brusquement. Malgré tout son courage, Saint-Preux devint pâle.

— Nous sommes perdus ! pensa-t-il.

Ce cri retentit de nouveau, sonore et prolongé comme l'appel désespéré de quelque trompette fantastique.

Léveillé, qui était venu se placer aux côtés de son maître, fut atterré. Il avait reconnu cette voix discordante. C'était celle de son fidèle compagnon, maître Martin, qui, abandonné à trente pas de distance, oubliait absolument les sages recommandations de son conducteur et poussait vers le ciel des cris à réveiller une armée.

Le pont-levis fut promptement relevé, et en même temps plusieurs soldats anglais parurent au-dessus de la palissade.

— Qui vive ? dit l'un d'eux.

David Kerulaz essaya de payer d'audace.

— Prince-George, répondit-il.

C'était le mot d'ordre.

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous présentez-vous devant le fort à cette heure de la nuit avec des voitures et des mulets ?

— Savez-vous l'anglais ? demanda rapidement David à Saint-Preux.

— Non.

— Eh bien ! nous sommes perdus alors.

— Donnons l'assaut.

— Soit.

— Comment franchir ce fossé ?

— Attendez.

— Répondez ou nous faisons feu ! s'écria un des soldats.



— Couchez-vous! commanda Saint-Preux à ses hommes.

Quelques coups de fusil retentirent, tirés au hasard dans l'obscurité de la nuit.

Pendant ce temps, David Kerulaz avait couru à la voiture aux bagages.

Il détacha les deux montants de la charrette qui étaient faits en forme d'échelle et les apporta au bord du fossé.

Il revint ensuite vers Saint-Preux.

— Par ici, s'écria-t-il; ces maudits Écossais ont été réveiller la garnison et lui faire prendre les armes. Mais la nuit est noire et avec un peu de hâte et d'audace tout peut encore se réparer; nous avons des échelles, donnons l'assaut.

— En avant! dit Saint-Preux qui se redressa en brandissant son épée.

— En avant! répétèrent les soldats.

On courut au fossé. Les montants de la charrette furent dressés tout debout sur le bord du talus, puis on les laissa retomber et ils allèrent s'appuyer sur le milieu de la palissade.

— Bravo, Kerulaz! s'écria Saint-Preux enthousiasmé. Mais vos échelles seront-elles assez solides?

— Je n'en sais rien. Voulez-vous que je passe le premier?

Saint-Preux écarta en souriant le brave chasseur, et, s'élançant sur ce pont fragile :

— Vive le roi! mes enfants, s'écria-t-il en se tournant vers ses soldats, le visage enflammé d'ardeur. Le fort est à nous!

Les soixante braves qui le suivaient se tenaient sur le bord du fossé le fusil chargé, la baïonnette au bout du canon. Ah! si la nuit n'avait pas été si sombre, quels ravages la mitraille anglaise aurait pu faire dans cette masse d'hommes réunie en un groupe compacte derrière son jeune chef!

Mais les Anglais semblaient frappés de folie.

On les entendait s'appeler, courir dans le fort; on distinguait la voix des officiers, les jurons énergiques dont ils secouaient la paresse de leurs hommes encore à moitié endormis.

Soudain une grande lueur, rouge et brillante comme un éclair, parut au sommet de la tour.

Une détonation retentit.

Ils venaient de tirer un coup de canon à mitraille pour balayer la plaine, car ils croyaient avoir devant eux toute l'armée de M. de Montcalm.

Saint-Preux avait franchi la palissade et se trouvait dans la première enceinte; une vingtaine de ses soldats l'avaient suivi. Les Anglais qui gardaient ce retranchement poussèrent des cris d'épouvante et voulurent fuir. Mais les Français s'élancèrent à leur poursuite. Quand ils revinrent, quelques instants après, leurs baïonnettes étaient toutes sanglantes.

Bientôt la compagnie de Royal-Roussillon se trouva réunie au complet dans la première enceinte circulaire du fort Sainte-Anne.

Sans perdre un instant, ces intrépides soldats, rompus depuis longtemps à cette guerre d'embûches et de surprises, cernèrent la seconde palissade et, enfonçant leurs sabres entre les troncs d'arbres, se hissèrent sur ce marchepied improvisé et couronnèrent la position.

La scène qui suivit ne peut se décrire. Les Anglais, voyant apparaître l'ennemi de tous côtés, tirèrent au hasard, lancèrent des grenades, tandis que l'artillerie du fort tonnait avec rage et lançait ses boulets dans la plaine déserte.

Pendant que les Français tombaient du haut de la palissade sur l'ennemi surpris et terrifié, et répondaient par des coups de baïonnette bien dirigés à cette bruyante et inutile mousqueterie, David Kerulaz tuait avec sa terrible carabine les artilleurs anglais que la lueur des pièces lui désignait.

Les mousquets crépitaient et les balles venaient frapper comme une grêle de plomb les palissades énormes. On entendait les cris de triomphe des assaillants, les hurlements de rage des Anglais. Des flammes s'échappaient des fusils et des canon; une âcre fumée tourbillonnait autour de ces groupes sanglants.

La voix des officiers retentissait au milieu de ce tapage infernal. Mais comment aurait-elle été écoutée par ces hommes affolés, à peine vêtus, à peine armés, et qui, sans pouvoir se défendre, se sentaient accablés de coups invisibles?

Saint-Preux, son épée rouge à la main, excitait encore l'ardeur de ses hommes. Tout à coup il vit ouverte devant lui la porte de la tour qui s'élevait au milieu de cette seconde enceinte.

Il s'y précipita, suivi de quelques soldats, et monta rapidement un escalier étroit et sombre.

Arrivé au premier étage, il poussa une autre porte et pénétra dans une pièce petite et carrée.

Une lampe achevait de brûler sur une table; les détonations qui secouaient la lourde tour faisaient vaciller sa faible lumière.

De l'autre côté de la table se tenait un officier anglais.

Cet officier, les bras croisés, effroyablement pâle, regardait par une petite fenêtre la scène de carnage dont l'étroite enceinte du fort était le théâtre.

En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna froidement.

— Rendez-vous! cria Saint-Preux.

L'officier tira lentement son épée du fourreau et, la jetant sur la table :

— Le fort Sainte-Anne est à vous, monsieur, dit-il tranquillement. Ce massacre est inutile et j'espère que vous le ferez cesser bientôt.

— Êtes-vous le commandant du fort?



— Oui, monsieur; et vous êtes sans doute le commandant français?

— En effet.

— Mes compliments, monsieur; vos mesures étaient bien prises; vous nous avez surpris.

Il jeta un nouveau coup d'œil à travers la petite fenêtre.

Au même instant, une balle vint siffler à son oreille, passa près de Saint-Preux et alla s'enfoncer dans la muraille opposée.

— Décidément, reprit l'officier qui n'avait rien perdu de sa calme et froide assurance, décidément nous avons perdu la partie. Je vous rends le fort que Sa Majesté le roi m'avait chargé de défendre. J'espère que vous voudrez bien accorder à mes soldats les honneurs de la guerre; vous entendez comment ils se défendent.

— Vous aurez les honneurs de la guerre, monsieur.

— Bien.

— Vous me donnerez votre parole d'honneur de battre en retraite jusqu'au fort Édouard.

— Je vous la donne.

— Les munitions et les vivres se trouvant dans le fort m'appartiendront.

— Accordé.

— Vous défendrez à vos hommes d'enclouer les canons.

— Je vous le promets.

Et en même temps un singulier sourire glissa sur les lèvres impassibles de l'Anglais.

Quelques instants après, les deux officiers descendus dans l'enceinte du fort s'élançaient au milieu des combattants.

— Cessez le feu! criait Saint-Preux.

— Rendez-vous! commandait le major Smith à ses soldats.

Ces ordres plusieurs fois répétés calmèrent la fureur des combattants.

Les coups de feu devinrent plus rares, puis cessèrent tout à fait. Les éclairs des mousquets et des canons s'éteignirent.

Une heure après cette scène sanglante, un profond silence régnait dans le fort; ce silence n'était interrompu que par les gémissements des blessés réunis dans une salle basse du blockhaus.

Harassés de fatigue, les Anglais désarmés dormaient près de la tour; les Français reposaient contre la palissade.

Un ruisseau de sang était entre eux.

X

LES ADIEUX DU COMMANDANT SMITH

Lorsque le soleil se leva le lendemain, le pavillon fleurdelisé flottait au sommet du blockhaus.

Les fusils des défenseurs du fort étaient réunis en faisceaux sous la garde des sentinelles françaises.

Alors les Anglais purent compter avec étonnement le nombre de leurs vainqueurs.

Le court et sanglant combat qui lui avait assuré la possession du fort avait coûté à Saint-Preux une vingtaine de ses soldats. Son détachement était donc réduit à une cinquantaine d'hommes. Les Anglais étaient plus du double, mais l'attaque furieuse des Français leur avait fait perdre près de soixante combattants.

Une heure après le lever du soleil, Saint-Preux ordonna à ses hommes de prendre les armes et de former la haie.

Les soldats anglais reprirent leurs fusils et, conduits par le major leur commandant, commencèrent à défiler, tandis que leurs tambours voilés battaient tristement la marche.

— Monsieur, dit le commandant Smith en s'adressant à Saint-Preux, je vous recommande mes blessés.

— Soyez persuadé, monsieur, qu'ils seront traités comme les nôtres, répondit le gentilhomme français.

Et, saluant de la pointe de son épée :

— Adieu, monsieur, dit-il avec courtoisie.

— Non, répliqua l'officier anglais toujours froid et impassible, non, monsieur, *au revoir!*

La garnison anglaise sortit du fort et se dirigea vers le sud.

Sa longue ligne, qui se détachait comme un serpent énorme et ondoyant au milieu des hautes herbes de la prairie, s'amincit peu à peu, puis disparut.

— Eh bien! mon brave Kerulaz, que pensez-vous de tout çeci? dit alors Saint-Preux en frappant gaiement sur l'épaule du Chasseur de bisons. Nous voici, comme vous l'avez annoncé, maîtres du fort Sainte-Anne! En vérité, ce commandant anglais s'est rendu avec une bonne grâce tout à fait charmante.

Le Chasseur de bisons secoua la tête.

— Les Anglais sont des gens prudents, dit-il. Ce commandant a compris que ses soldats surpris et terrifiés par notre attaque si soudaine ne pourraient défendre le fort et allaient être égorgés comme des moutons. C'est pourquoi il vous a rendu son épée et vous a prié de faire cesser le combat. Mais vous avez entendu le mot qu'il vous a jeté en partant. Il reviendra.

— Eh! je m'en doute bien, dit Saint-Preux, mais je l'attends.

— Il reviendra avec des forces considérables, car ces coquins-là ne tentent jamais un coup à moins d'être dix contre un.

— Nous tâcherons de nous garder mieux qu'ils ne l'ont fait et de bien employer les canons qu'ils nous ont laissés.

Saint-Preux achevait à peine ces mots, lorsque tout à coup un bruit épouvantable déchira les airs.

Le sol trembla sous leurs pas, les lourdes palissades craquèrent, une pluie de pierres, débris de toute sorte, au milieu desquels apparaissaient de sanglantes dépouilles humaines, tomba autour d'eux ; une épaisse fumée les enveloppa. On eût dit qu'un volcan, entr'ouvrant soudain la terre, venait de lancer des torrents de laves et de cendres brûlantes.

Saint-Preux et le Chasseur de bisons s'étaient jetés dans une sorte de casemate qui servait d'abri aux sentinelles du fort.

Tous deux étaient pâles ; une sueur froide perlait sur le front de ces deux hommes intrépides.

— La poudrière vient de sauter, dit David d'une voix creuse. Voilà la surprise que nous réservaient ces lâches coquins.

Saint-Preux s'élança aussitôt hors de l'abri où il s'était réfugié.

Il rencontra cinq ou six soldats, noirs, sanglants, les vêtements brûlés, qui criaient :

— De l'eau ! de l'eau ! le fort est en feu !

Il fit aussitôt le tour du blockhaus. De longues flammes, sortant de l'immense trou noir et béant de la poudrière, léchaient les parois de la tour.

Apercevant alors un énorme tonneau qui contenait la provision d'eau, il le renversa par un vigoureux effort. L'eau jaillit dans cette fosse profonde, une épaisse colonne de vapeur s'éleva en sifflant dans l'air, les flammes devinrent moins ardentes et bientôt s'éteignirent.

Alors, saisissant par le bras un sergent qui accourait suivi de plusieurs hommes :

— L'appel, dit-il, faites l'appel.

Les soldats furent aussitôt réunis.

Les visages bronzés de ces braves étaient couverts d'une pâleur mortelle. Quelques-uns qui s'étaient trouvés près de la poudrière au moment de l'explosion tremblaient encore comme des enfants.

On fit l'appel.

Heureusement, lorsque la catastrophe avait eu lieu, presque tout le détachement était réuni dans la seconde enceinte pour regarder le départ des Anglais.

Dix hommes seulement manquèrent à l'appel. Ces malheureux avaient été réduits en pièces par l'explosion, et c'étaient leurs infortunés débris qui avaient jonché le sol au milieu des pierres arrachées à la voûte de la poudrière.

— Nous ne sommes plus que quarante, murmura Saint-Preux en baissant la tête.

Au même moment, quelqu'un lui toucha le bras. C'était David Kerulaz.

Henry Cauvain.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Une dépêche télégraphique nous a apporté d'Athènes cette nouvelle : « L'amiral Canaris est mort ; c'est un grand deuil national pour la Grèce. »

Canaris est mort ; cela nous a paru presque aussi étrange que si l'on venait nous apprendre le trépas d'un des héros d'Homère. Tout le monde s'est demandé un instant si ce haut personnage officiel, l'amiral Canaris, président du conseil des ministres hellénique, était bien réellement celui qu'on appelait jadis Canaris tout court, mais dont le nom semblait étinceler comme les flammes d'un brûlot.

Il en est ainsi dans la vie des hommes illustres : ils ont une époque qui les marque d'une empreinte ineffaçable, qui modèle en quelque sorte leur statue ou leur buste devant leurs contemporains et devant la postérité. Les années viennent, le grand homme change ; il rentre dans le courant commun de la vie ; mais on le voit toujours tel qu'il était aux jours de sa gloire naissante. C'est ainsi que Châteaubriand demeure l'auteur des *Martyrs*, Lamartine l'auteur des *Méditations* ; que, dans un ordre de choses bien différent, le vieil amiral Canaris, avec ses quatre-vingt-sept ans, n'éveillait dans notre souvenir que l'image du jeune marin qui en 1828 incendiait les vaisseaux de la flotte ottomane.

En ce temps-là, on ne connaissait point encore les torpilles ; mais le brûlot les suppléait d'une façon très-suffisante. Cette façon de combattre, qui consistait à s'approcher mystérieusement des flancs du navire ennemi, à l'accoster, à accrocher le long de son bordage un volcan qui éclatait et illuminait dans la nuit le noir squelette de sa mâture fracassée, c'était là un drame saisissant et pittoresque : tous les poëtes du temps adoptèrent Canaris pour leur héros ; lord Byron et Victor Hugo ont chanté ce Grec moderne qui renouvelait les exploits de Thémistocle, le vainqueur de Salamine, dont Eschyle a chanté l'immortel triomphe.

Peut-être ne vous sera-t-il pas indifférent de relire quelques-unes des strophes que Victor Hugo consacrait à Canaris dans ses *Orientales* :

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer,
Que ses voiles carrées
Pendent le long des mâts, par les boulets de fer
Largement déchirées ;

Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts,
Ancres, agrès, voilures,
Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars
Comme des chevelures ;

. . . .

Alors gloire au vainqueur ! Son grappin noir s'abat
Sur la nef qu'il foudroie :
Tel un aigle puissant pose, après le combat,
Son ongle sur sa proie.

Puis il pend au grand mât, comme au front d'une tour,
Son drapeau que l'air ronge,



Et dont le reflet d'or dans l'onde, tour à tour,
S'élargit et s'allonge.

. . . .

C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux
Flotter leurs armoiries,
Et condamnent les nefs conquises sur les eaux
A changer de patries.

Aux navires vaincus toujours ils appendront
Leurs drapeaux de victoire,
Afin que le vaincu porte écrite à son front
Sa honte avec leur gloire!

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie!

Un jour pourtant, un jour le *bon* Canaris ne se trouva pas au rendez-vous que lui assignait la victoire : une expédition héroïque aussi, mais obscure, le retenait loin de la rade de Navarin, lorsque la flotte turque y fut détruite par les flottes combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie.

L'intrépide marin faillit en mourir de rage, et ce fut encore l'auteur des *Orientales* qui se fit l'écho de sa douleur :

Canaris! Canaris! pleure! cent vingt vaisseaux!
Pleure! une flotte entière! — Où donc, démon des eaux,
Où donc était ta main hardie?
Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât?
Pleure, comme Crillon exilé d'un combat :
Tu manquais à cet incendie.

. . . .

Si partait de ces mers d'Égine ou d'Iolchos
Un bruit d'explosion, tonnant dans mille échos
Et roulant au loin dans l'espace,
L'Europe se tournait vers le rouge Orient;
Et, sur la poupe assis, le nocher souriant
Disait : « C'est Canaris qui passe! »

Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans toi!
Pourquoi, sans Canaris, sur ces flottes pourquoi
Porter la guerre et ses tempêtes?
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit?
On aurait dû l'attendre! Et n'est-il pas de droit
Convive de toutes ces fêtes?

Singulier contraste avec les allures ardentes de sa belliqueuse jeunesse! Canaris devenu amiral, devenu ministre, a toujours représenté dans le gouvernement de son pays la politique de la modération : s'il ressemblait encore à quelque héros de la Grèce antique, c'était au prudent Ulysse, vaillant marin aussi, mais sage dans les conseils et habile à concilier les esprits divisés.

Cette semaine Paris a perdu un homme auquel il n'a peut-être manqué qu'un autre théâtre pour être aussi, lui, comme Canaris, un maître dans l'art de la stratégie ou tout au moins de la surprise et de la ruse.

Cet homme, qui est décédé à l'âge de soixante-six ans, s'appelait Jean Vivarot : c'était, assure-t-on, le dernier survivant des gardes du commerce.

Nous ne connaissons plus aujourd'hui que par tradition le garde du commerce; mais c'était l'un des types les plus curieux du Paris d'autrefois, et nous le retrouvons encore au théâtre dans *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* et dans d'autres drames du boulevard.

Le garde du commerce, tel qu'on nous le montre à la scène et tel qu'il était dans la réalité, se présentait généralement sous des apparences assez peu séduisantes : une longue redingote boutonnée jusqu'au menton enveloppait sa robuste personne; il portait sur le chef un chapeau d'une élégance douteuse et son luxe consistait surtout dans les proportions respectables du gourdin qu'il tenait sous son bras. Car, avec des allures d'habitude assez pacifiques, le garde du commerce était toujours prêt à la bataille.

En effet, c'était lui qui était chargé d'arrêter et de conduire à la prison de Clichy les débiteurs récalcitrants. Cette délicate mission lui valait souvent des relations dans le meilleur monde; mais il arrivait parfois qu'elle lui valait, même dans le meilleur monde, quelques volées de coups de bâton : son gourdin était là pour répondre à cette fâcheuse éventualité.

Mais si le garde du commerce devait de temps à autre user de la force, il lui fallait le plus souvent employer la ruse. Aussi, chez quelques-uns d'entre eux, l'art de circonvenir le créancier, de le surprendre et de lui faire rendre gorge ou de le traîner à Clichy dépassait-il de beaucoup l'art avec lequel le sauvage des prairies d'Amérique surprend son ennemi ou son gibier.

Le plus bel exploit qu'ait jamais accompli un garde du commerce, c'est certainement l'arrestation du célèbre romancier Balzac, qui cependant n'était pas facile à surprendre.

Balzac, à une certaine époque de sa vie, s'était trouvé engagé dans une société en commandite, et de ce fait il devait treize cent quatre-vingts francs qu'il était embarrassé de payer.

Pourchassé par les gardes du commerce, il s'était réfugié chez un de ses amis, M. Z..., et là il se croyait à l'abri de tout danger. Voilà qu'un beau matin on sonne à la porte : Mme Z.... elle-même va ouvrir. Elle aperçoit un garçon de banque en uniforme, avec le portefeuille réglementaire sous le bras.

— Madame, demande cet homme, votre mari est-il là?

— Non, monsieur.

— Et M. de Balzac?

— M. de Balzac est notre ami; il vient souvent nous voir, mais il n'est pas ici en ce moment...

— C'est vraiment fâcheux, très-fâcheux, madame....

Et, en parlant ainsi, il laissait tomber sur le parquet une sacoche où sonnaient les pièces d'or...

— Oui, madame, très-fâcheux; car j'avais là six mille francs à lui remettre.

— De la part de qui?

— Je n'en sais rien, moi : la Banque m'a seulement chargé de les apporter.

— Pourrais-je vous en donner un reçu?

— Non, madame : il faut que ce soit M. de Balzac lui-même qui signe; et si M. votre mari était là, j'insisterais pour qu'il voulût bien aller prévenir M. de Balzac.

— Asseyez-vous, monsieur, et veuillez attendre un instant...

Mme Z... passa dans la pièce où le romancier se tenait caché, et lui conta le cas.

Balzac bondit; six mille francs! Mais d'où venaient-ils? Peut-être un admirateur inconnu... Balzac ne doutait jamais de l'admiration qu'on pouvait avoir pour lui; en tout cas, le mystère valait la peine d'être éclairci : il se précipita vers l'antichambre où se tenait le prétendu garçon de recette...

A sa vue, celui-ci s'avança brusquement, lui mit la main sur l'épaule et lui dit d'un ton qui ne souffrait pas de discussion :

— Au nom de la loi, monsieur de Balzac, je vous arrête! Je vais vous conduire à Clichy si vous ne payez, séance tenante, la somme de treize cent quatre-vingts francs, inscrite sur le présent papier, plus les accessoires, ainsi que de droit.

Balzac fit la figure que vous pouvez supposer : Mme Z..., stupéfaite et effrayée tout à la fois, songea tout à coup que la somme exigée se trouvait dans le secrétaire de son mari : bravement elle la donna.

Un quart d'heure après, M. Z... rentra : on lui conta la scène, qu'il trouva fort drôle dans sa première partie; mais il fronça le sourcil quand il apprit le dénouement; en homme qui entend les devoirs de l'hospitalité, il eut d'ailleurs le bon goût de ne rien dire.

Depuis une quinzaine de jours, le monde savant est en grand émoi : un astronome américain a découvert que la planète Mars qu'on croyait complétement dépourvue de satellites, possède bel et bien deux lunes pour elle toute seule. C'est fort possible, et, pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient.

Si vous me demandez mon opinion personnelle sur cet important sujet, je vous demanderai la permission de répondre en vous racontant une histoire de lune que l'illustre François Arago aimait à redire à ses amis.

Il avait pour camarade à l'École polytechnique un jeune homme instruit et intelligent qui s'appelait Leboullenger. A un dîner chez le général-directeur de l'École, Leboullenger eut une discussion scientifique un peu vive avec un de ses professeurs, M. Hassenfrantz.

Quand il rentra à la salle d'études, Leboullenger conta à ses condisciples ce qui s'était passé.

— Tiens-toi sur tes gardes, lui dit l'un d'eux; M. Hassenfrantz est rancunier : il doit nous interroger demain, et il t'aura préparé quelque gros problème qui te donnera du fil à retordre.

Le lendemain, à peine les élèves étaient-ils entrés à l'amphithéâtre, que M. Hassenfrantz invite l'élève Leboullenger à se rendre au tableau.

— Monsieur Leboullenger, lui dit-il, avez-vous vu la lune?

— Non, monsieur!

— Comment, monsieur, vous dites que vous n'avez jamais vu la lune?

— Je ne puis que répéter ma réponse : « Non, monsieur. »

Hors de lui, et voyant sa proie lui échapper par cette réponse inattendue, M. Hassenfrantz s'adressa à l'adjudant chargé ce jour-là de la surveillance, et lui dit :

— Monsieur, voilà M. Leboullenger qui prétend n'avoir jamais vu la lune!...

— Que voulez-vous que j'y fasse? répondit mélancoliquement l'adjudant.

Cependant tous les autres élèves se tordaient de rire : seul Leboullenger restait impassible.

— Une dernière fois, monsieur, s'écria M. Hassenfrantz exaspéré, persistez-vous à dire que vous n'avez jamais vu la lune?

— Monsieur, répondit l'imperturbable Leboullenger, je vous tromperais si je vous disais que je n'en ai jamais entendu parler; mais je ne l'ai jamais vue.

— Monsieur, retournez à votre place!

ARGUS.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au Bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre. — Les volumes commencent le 1er avril. — La SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

	UN AN	SIX MOIS
Europe	11 fr. »»	6 fr. 50
Antilles, Canada, États-Unis et colonies françaises	12 50	7 »»
Pour tous les autres pays	15 »»	8 »»

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 27. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 6 Octobre 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Le duc de Beaufort.

LE DUC DE BEAUFORT

La gravure que nous avons sous les yeux donne bien l'idée du personnage qu'elle représente. L'attitude un peu théâtrale que le peintre a choisie répond bien au rôle que ce personnage a joué dans l'histoire. Pour retracer la vie du duc de Beaufort et faire son portrait à la plume, en regard de son portrait au crayon, il nous faudrait des pages nombreuses, car le duc de Beaufort a été mêlé activement aux événements principaux de l'une des époques les plus tourmentées de nos annales. Mais nous n'entreprendrons pas ce récit en détail et nous nous contenterons des traits principaux. Le motif de notre abstention réside dans l'inconsistance de notre héros, lequel, par cela même, ne pourrait peut-être pas soutenir trop longtemps la curiosité du lecteur. Certes, celui qu'on a surnommé *le Roi des Halles* n'était pas un homme ordinaire. Mais, en dehors de nombreux actes de générosité et de courage, il a surtout captivé l'attention publique par ses intrigues et sa turbulence. On peut donc se

plaire à suivre pendant quelques instants les péripéties de son existence orageuse; mais ce n'est pas là un de ces grands hommes sur la vie desquels l'esprit aime à s'arrêter, à méditer, pour y puiser d'utiles leçons ou de salutaires inspirations.

Fils de César de Vendôme, il naquit à Paris au mois de janvier 1616. Sa naissance le destinait naturellement au métier des armes, pour lequel il manifesta de bonne heure de grandes aptitudes. Aussi le jeune François de Vendôme, duc de Beaufort, se distingua brillamment à la bataille d'Avein, aux siéges de Corbie, d'Hesdin et d'Arras, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans.

Grand, bien fait, brave jusqu'à la témérité, rompu aux belles manières des cours et initié aux mille intrigues que la main puissante de Richelieu parvenait, non sans peine, à déjouer, à réprimer, à châtier, il se fit des ennemis, mais aussi des protecteurs, et la reine d'Autriche, notamment, avait pour ce jeune prince une bienveillance extrême.

On dit qu'instruit de l'intérêt qu'avait pris la reine à la conspiration de Cinq-Mars, dont le but, était comme on sait, de renverser le grand ministre, le duc se réfugia en Angleterre pour ne pas être contraint de faire des aveux qui eussent compromis cette princesse. Si le fait est vrai, et plusieurs historiens ou chroniqueurs sont d'accord à ce sujet, le duc de Beaufort en fut hautement récompensé à son retour en France, après la mort du cardinal de Richelieu. Et, en effet, Anne d'Autriche l'accueillit avec la plus grande distinction, et dit publiquement, en le désignant : « Voilà le plus honnête homme de France. »

Elle lui donna même une marque d'estime encore en le chargeant de la garde de ses deux fils, qu'elle crut quelque temps en péril, après la mort de Louis XIII.

C'était là, comme on le voit, une très-haute situation.

Mais la faveur plutôt que le mérite réel semblait l'avoir conquise, et le duc de Beaufort ne put s'y maintenir longtemps.

Son crédit baissa dès que le cardinal Mazarin entra aux affaires et, pour le retenir ou se venger de sa perte, il ne sut que s'abandonner à des colères aussi folles qu'imprudentes, à des démarches aussi compromettantes que hasardeuses.

« Il refusa, dit le cardinal de Retz, tous les avantages que la reine lui offrait avec profusion; il fit vanité de donner au monde toutes les démonstrations d'un favori irrité; il ne ménagea en rien le duc d'Orléans. Il brava dans les premiers jours le prince de Condé; il l'outra ensuite par la déclaration publique qu'il fit contre Mme de Longueville en faveur de Mme de Montbazon. Cette déclaration était relative à la contrefaçon qu'on accusait celle-ci d'avoir faite de lettres de Mme de Longueville à Coligny. Enfin il forma la cabale des *Importants*, et, selon le style de tous ceux qui ont plus de vanité que de sens, il ne manqua pas en toute occasion de donner de grandes apparences aux moindres choses. L'on tenait cabinet mal à propos, l'on donnait des rendez-vous sans sujet; les chasses même paraissaient mystérieuses. Enfin il manœuvra si adroitement qu'il se fit arrêter au Louvre par Guitaut, capitaine des gardes de la reine. »

A cette époque, comme de nos jours, être arrêté pour cause politique, c'était se créer des titres à une immense popularité. Elle avait commencé pour le duc de Beaufort dès qu'il s'était mis à fronder la cour et à faire de l'opposition; elle atteignit son apogée dès qu'il fut incarcéré au donjon de Vincennes.

Peu de jours après, il fut délivré par un homme du peuple qui s'était fait geôlier pour assurer sa fuite.

Ce romanesque incident prouve deux choses : que le duc de Beaufort avait su se faire des partisans, des amis dévoués; et que dans ce temps-là les prisons n'étaient guère bien gardées.

Peut-être y eut-il des ordres de fermer les yeux, de ne pas empêcher cette évasion, accomplie du reste si facilement. Ce qui le fait supposer, c'est qu'en apprenant cette nouvelle Mazarin ne témoigna ni chagrin ni surprise; la reine, de son côté, montra la plus extrême indifférence.

Six mois après, le duc présenta sa requête au parlement pour être justifié de l'accusation portée contre lui. L'arrêt de réhabilitation ne se fit pas attendre. Il fut prononcé sans débats.

Ce jour fut pour le duc de Beaufort un véritable jour de triomphe. Toute la population de Paris chanta des vaudevilles en son honneur. On sait d'ailleurs que Mazarin avait pour principe de laisser chanter les Parisiens tant qu'ils voulaient, estimant sans doute que le trop-plein de leur exubérance s'écoulait par là sans péril. Le sobriquet de *Roi des Halles*, que la cour avait donné au duc, devint alors le refrain obligé des couplets joyeux improvisés par les poëtes populaires.

Se faisant gloire de cette situation, le *Roi des Halles* alla se loger rue Quincampoix et se fit marguillier de Saint-Nicolas-des-Champs pour être au centre de son royaume.

Il affecta la plus affectueuse familiarité avec ses *sujets* et prit plaisir à se laisser adorer. Nous devons dire aussi que la popularité du duc réunissait deux conditions essentielles pour subsister. Elle prenait sa source dans une tapageuse opposition au pouvoir, mais en même temps elle se légitimait pour ainsi dire par suite d'importants services rendus au peuple de Paris. A l'époque de la Fronde, notamment, les troupes de Mazarin arrêtaient dans toutes les directions les convois dirigés sur la capitale. Or un convoi considérable, composé de grains et de bestiaux, étant parti d'Étampes, Beaufort se mit à la tête de la nombreuse escorte qui devait protéger sa marche, força à la re-

traite le maréchal de Grammont qui, à la tête de l'armée royale, s'était présenté pour l'attaquer, et le convoi arriva à destination sans encombre.

Ce souvenir, constamment rappelé, était bien de nature à entretenir la popularité du *Roi des Halles*.

Les derniers épisodes de la vie du duc peuvent se raconter en peu de mots. Quand le prince de Condé commença la guerre civile, il devint un de ses lieutenants. C'est alors qu'éclata entre lui et son beau-frère, le duc de Nemours, une inimitié si violente qu'elle ne put se satisfaire que par un duel. Ils se battirent en 1652, à Paris, derrière l'hôtel de Vendôme, et le duc de Beaufort tua son beau-frère d'un coup de pistolet.

Louis XIV, ce grand régulateur des idées d'ordre, et ce grand disciplineur des cerveaux exaltés, rangea sans beaucoup de difficultés le duc de Beaufort sous son obéissance. Dès que le roi revint à Paris, le duc ne prit plus aucune part à la lutte, que le prince de Condé prolongea quelques années encore, et se soumit à l'autorité royale.

A partir de ce moment, il servit le grand roi en soldat fidèle autant que brave.

En 1664, il fut chargé d'une expédition navale contre les corsaires de Djidjelly. L'année suivante, il battit deux fois sur mer les Algériens. En 1669, il alla à Condé secourir les Vénitiens, attaqués depuis vingt-quatre ans par les Turcs. Il était temps d'arriver. Mais, quinze jours après, il fut tué dans une sortie.

Les circonstances romanesques qui si souvent durant sa vie avaient placé le duc de Beaufort en évidence sans que son mérite personnel l'y laissât bien longtemps, se renouvelèrent encore après sa mort: comme si tout devait être bizarre chez cet homme inconsistant et remuant, son corps n'ayant pu être retrouvé ni reconnu, on put croire qu'il avait été emmené prisonnier en Turquie. D'autres prétendirent qu'il y avait accepté un grand commandement; d'autres enfin ont affirmé qu'on l'a retrouvé dans la personne du fameux *homme au masque de fer* de la Bastille.

Quoi qu'il en soit, ses funérailles furent célébrées avec une magnificence extraordinaire, mais sans son cadavre, à Rome, à Venise et à Paris.

Ne s'étant pas marié, le duc de Beaufort n'a pas laissé d'enfants.

Tout récemment, il a fourni le sujet d'un opéra-comique intitulé *le Roi des Halles*, mais qui n'a pas eu de succès et que nous ne connaissons pas.

Il a fourni aussi une enseigne à un magasin d'habits confectionnés, près des Halles, où il figure tel que le représente notre gravure, mais très en grand et colorié. Dans ce quartier, cette enseigne : *Au Roi des Halles*, n'est pas mauvaise. Seulement bien peu de gens connaissent le personnage historique dont il est question. On croit généralement que *le Roi des Halles* est un ancien *fort* de la halle.

ÉLIE VERNON

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387 et 409.)

X

LES ADIEUX DU COMMANDANT SMITH (*suite*).

— Que me voulez-vous, David? demanda le gentilhomme. Vous m'apportez encore une mauvaise nouvelle, n'est-ce pas?

— Hélas! oui, dit David à voix basse; les provisions du fort se trouvaient près de la poudrière. L'explosion a tout détruit, nous sommes sans vivres!

— Écoutez, reprit vivement Saint-Preux, qui, loin de se laisser abattre par ce nouveau malheur, retrouva soudain dans cette situation désespérée toute son audace et tout son sang-froid; écoutez, mon brave David, croyez-vous que ce commandant anglais tiendra sa parole et retournera au fort Édouard?

Le Chasseur de bisons hésita un moment.

— Oui, dit-il enfin, je le crois; non pas à cause de la parole qu'il vous a donnée; mais, ainsi que je vous l'ai dit, il ne voudra vous assiéger qu'avec des forces considérables; il ira chercher du renfort.

— Bien. Combien lui faut-il de temps pour aller au fort Édouard?

— Quatre jours.

— Autant pour en revenir, plus vingt-quatre heures pour rassembler des hommes et des vivres; il ne sera pas devant nous avant dix jours.

— C'est assez mon avis. Il n'a, d'ailleurs, aucune raison de se hâter, car il doit supposer que vous n'avez pas de secours à attendre.

— En effet. Eh bien! David, je vais faire un nouvel appel à votre dévouement.

Le Chasseur de bisons s'inclina.

— Je désire que vous partiez immédiatement pour le camp de M. de Montcalm.

— J'y serai dans cinq jours.

— Vous lui direz ce que j'ai fait, comment je me suis rendu maître du fort; mais vous ne lui cacherez pas que privé de vivres et de munitions, avec une compagnie réduite de moitié, je ne puis que me faire tuer ici, sans espoir de défendre la position contre l'ennemi nombreux qui va venir l'attaquer.

— Je dirai tout.

— M. de Montcalm décidera ce qu'il doit faire. Peut-être jugera-t-il inutile d'envoyer une seconde expédition contre ce misérable blockhaus à moitié détruit par l'explosion. Quoi qu'il arrive, affirmez-lui que je ne me rendrai pas. Je mourrai à mon poste et je trouverai toujours assez de poudre dans les gibernes de mes soldats pour faire sauter ce qui reste du fort.

Le Chasseur de bisons jeta sa carabine sur son

épaule avec le geste insouciant qui lui était habituel.

— Votre commission sera faite, dit-il simplement.

— Adieu, mon brave David, fit le jeune officier en tendant la main au Chasseur de bisons.

— Non, non, monsieur, *au revoir*, répondit David Kerulaz, qui cacha sous un sourire l'émotion qu'il ressentait en se séparant, pour toujours sans doute, de ce vaillant gentilhomme et de ses compagnons d'armes.

Il laissa retomber sa lourde main dans la main fine et aristocratique que Saint-Preux lui tendait, puis, tournant les talons, il s'avança à grandes enjambées dans la prairie.

XI

JACKSON LE VIRGINIEN.

Les jours qui suivirent furent employés par Saint-Preux à réparer les brèches que l'explosion avait faites aux palissades et à construire de nouvelles défenses.

Il rassembla les vivres disséminés dans le fort et ceux qui se trouvaient dans la charrette aux bagages. Mais, tout en réduisant les rations au strict nécessaire, il calcula que les provisions ne pourraient guère durer plus de quatre jours.

Il envoya quelques-uns de ses meilleurs tireurs dans la prairie. Au bout de trois jours de chasse, ils rapportèrent deux daims qui furent aussitôt dépouillés et salés.

Enfin, la pluie s'étant mise à tomber pendant une journée entière, il fit creuser à la hâte une citerne, et l'eau qui la remplit vint remplacer heureusement celle qui avait été jetée dans le brasier de la poudrière.

La charrette aux bagages contenait, en outre, un petit baril de poudre qui fut enterré au pied du blockhaus, pour servir de réserve en cas d'attaque.

Tandis que Saint-Preux hâtait ces préparatifs d'une défense désespérée et fortifiait par l'exemple de sa froide intrépidité le courage de ses soldats, Léveillé remplissait avec zèle les fonctions de cuisinier, de majordome, d'intendant, que son maître lui avait confiées.

Il était chargé de préparer les vivres et de les distribuer. Dieu sait avec quelle prudente parcimonie il procédait à ces difficiles opérations et quelle éloquence il déployait pour persuader aux pauvres soldats mourants de faim, qui venaient l'implorer, que le bouillon fait avec des os était cent fois plus nourrissant que le bouillon trop chargé de viande, lequel fatiguait inutilement l'estomac !

Il avait encore le soin de l'ambulance, qui contenait une vingtaine de blessés, dont douze soldats anglais.

A la suite de la capitulation et de la catastrophe qui avait mis le fort hors d'état de défense, ces derniers avaient éprouvé de terribles angoisses.

Ils avaient entendu les sourdes menaces de mort que proféraient autour d'eux les soldats furieux ; ils s'attendaient à d'horribles représailles. Ils croyaient que, pour punir l'acte de vengeance de leur commandant et pour se dispenser de nourrir des bouches inutiles, Saint-Preux allait ordonner qu'ils seraient passés au fil de l'épée.

Un soir, c'était deux jours après la reddition du fort, quelques soldats français ivres de rhum étaient entrés dans la salle où ces malheureux étaient couchés sur des monceaux d'herbes fraîches.

Ils avaient tiré leurs sabres en proférant des menaces et, malgré les efforts désespérés de Léveillé, ils allaient peut-être faire expier à ces pauvres diables la mort de leurs camarades et les souffrances qu'eux-mêmes étaient sur le point d'endurer, lorsque tout à coup Gaston de Saint-Preux, qui avait entendu ce tumulte et ces cris sinistres, s'élança dans la salle l'épée à la main.

— Le premier qui frappe un de ces Anglais est un homme mort! s'écria-t-il d'une voix tonnante en faisant sauter le sabre de l'un de ses soldats qui touchait déjà la poitrine d'un blessé.

Et, montrant la porte avec un geste énergique, il ordonna aux soldats de sortir.

Alors, se retournant vers le blessé que le sabre d'un de ces furieux venait de menacer :

— Soyez tranquille, dit-il d'une voix douce, il ne vous sera fait aucun mal.

L'Anglais, qui n'avait pas sourcillé en sentant la pointe du fer effleurer sa poitrine, haussa les épaules avec indifférence et siffla entre ses dents en regardant le plafond.

La physionomie de cet homme frappa vivement Saint-Preux.

C'était un solide gaillard dont la taille devait être fort élevée et la force colossale, si on en jugeait par la largeur de ses épaules et par le développement de son cou de taureau. Une forêt de cheveux roux tombait sur ses yeux dont l'expression inquiète révélait l'audace et l'astuce. Des broussailles roussâtres cachaient son menton ; sa lèvre supérieure était découverte, selon une coutume bizarre que les Américains de nos jours ont conservée.

Le calme de cet homme en face de la mort, l'indifférence avec laquelle il avait accueilli les paroles rassurantes de Saint-Preux, avaient excité la curiosité du jeune gentilhomme.

— Êtes-vous grièvement blessé? demanda-t-il en revenant vers l'Anglo-Américain.

— J'ai le bras traversé d'un coup de baïonnette et j'ai une balle ici, répliqua le blessé qui s'exprimait dans une sorte de patois moitié anglais, moitié français.



Entr'ouvrant alors sa chemise brune, il montra sur sa large poitrine velue une sorte de trou noir où le sang s'était coagulé.

— Cette balle a-t-elle été extraite?

— Oui, je l'ai retirée moi-même avec la pointe de mon couteau.

— De quelle contrée êtes-vous?

— De la Virginie.

— Vous êtes de ce pays qui a commencé la guerre contre nous, il y a cinq ans, en envahissant nos possessions à main armée?

—La terre d'Amérique est à tout le monde, répliqua le Virginien d'un ton rude; c'est au plus fort à y faire sa place. Nous n'avions plus de terrain pour nos plantations de tabac, il a bien fallu en chercher hors de chez nous. Vous vous défendez, vous avez raison et vous vous défendez bien... Mais nous sommes plus nombreux et mieux armés. Dans quelques mois, le Canada nous appartiendra et nous irons planter notre tabac sous les murs de Québec... La terre est fameuse par là, dit-on.

En achevant ces mots, le Virginien se roula dans son manteau et refusa de répondre aux autres questions que Saint-Preux essaya de lui adresser touchant les forces et la position des armées anglaises.

Le lendemain, Saint-Preux passait devant la salle basse du blockhaus où étaient réunis les blessés, lorsqu'il vit Léveillé accourir vers lui.

La figure du digne garçon était toute bouleversée.

— Eh bien! lui dit son maître, qu'as-tu donc? pourquoi cours-tu ainsi? tu as le visage à l'envers...

— Ah! monsieur le baron, quelle nouvelle!

— Qu'y a-t-il?

—Ah! si vous saviez!

— Voyons, parle!... les yeux te sortent de la tête... Aurais-tu aperçu les Anglais dans la prairie?

— Non. Vous vous rappelez le Virginien? Ce grand blessé roux qu'un de vos soldat voulait tuer et auquel vous avez sauvé la vie...

— Oui; eh bien?

— Eh bien, il a disparu.

— Disparu!

— Tout à l'heure, lorsque je suis entré dans la salle où sont les blessés anglais, sa place était vide.

— As-tu interrogé ses camarades?

— Oui, monsieur le baron.

— Que t'ont-ils dit?

— Ils ont refusé de répondre.

— Mais cet homme était blessé, il n'a pu aller loin.

— Sa blessure ne le privait que de l'usage d'un de ses bras. Quant à la balle qu'il avait reçue dans la poitrine, elle ne l'empêchait pas de souffler comme un phoque pendant la nuit... il a de bonnes jambes et l'haleine solide; il doit avoir fait du chemin pendant la nuit!

Saint-Preux congédia Léveillé d'un geste, puis, baissant la tête d'un air rêveur, il se mit à réfléchir sur ce nouvel et grave incident.

—Cet homme nous a trahis, pensa-t-il; il court arrêter la retraite des Anglais et les prévenir que nous sommes décimés, privés de munitions, de vivres... Mais ce commandant m'a donné sa parole de retourner au fort Édouard... Voudra-t-il se déshonorer en manquant à son serment?

Il réfléchit encore quelques instants, puis reprit à voix haute :

— Dans trois jours, les Anglais seront devant nous!... Eh bien! j'aime mieux cela, nous ne mourrons pas sottement de faim dans ce maudit fort, comme des renards pris au piége, et nous pourrons du moins vendre chèrement notre vie.

Saint-Preux ne se trompait malheureusement pas.

Les plaintes des soldats et les menaces qu'ils proféraient contre les blessés anglais avaient appris au Virginien que le fort manquait de vivres et de poudre. Il avait aussitôt résolu de rejoindre la garnison anglaise, de révéler au commandant Smith la détresse des Français et de lui faire reprendre le chemin du blockhaus.

Ses blessures étaient peu graves et, d'ailleurs, la fièvre qu'elles avaient allumée dans son sang semblait surexciter encore son énergie naturelle.

Pendant deux jours, il mit prudemment en réserve une partie des vivres qui lui étaient donnés et les cacha dans une sorte de bissac en toile qui lui servait d'oreiller.

Puis, lorsqu'il jugea que ses forces étaient suffisamment revenues pour lui permettre de supporter les fatigues d'une longue marche, il se leva pendant la nuit, passa son bissac autour de son cou et sortit doucement du blockhaus.

La nuit était obscure.

Le Virginien connaissait toutes les issues du fort; il savait aussi où étaient placées les sentinelles.

Franchir les palissades, se glisser ensuite dans les hautes herbes de la prairie sans éveiller l'attention des soldats placés en faction, fut un jeu pour cet homme adroit et résolu.

Une fois libre, il se mit courageusement en marche.

Le détachement anglais avait laissé des traces bien visibles de son passage, il était facile de les suivre; les herbes foulées et flétries indiquaient clairement le chemin.

Le Virginien ne s'arrêta, pour ainsi dire, ni jour ni nuit. Une grande gourde de rhum à laquelle il faisait souvent appel surexcitait ses forces et les empêchait de défaillir.

Enfin, vers le déclin du second jour, il aperçut au loin des flammes vives dans la prairie. C'était le campement de ses anciens compagnons.

Il n'avait plus qu'un mille à parcourir pour atteindre ce camp. Mais pourrait-il y arriver?

Ses jambes étaient enflées par cette marche excessive ; son bras, qui depuis deux jours n'avait pas été pansé, lui causait d'atroces souffrances ; la plaie de sa poitrine le brûlait cruellement, ses tempes battaient avec force ; il lui semblait que des torrents de plomb fondu circulaient lourdement dans ses veines gonflées.

Tout à coup un nuage passa devant ses yeux, il chancela comme un homme ivre et tomba dans les hautes herbes, la face contre terre.

Une sorte de râle aigu s'échappait de sa poitrine.

Mais son inébranlable volonté survivait à cet anéantissement complet de ses forces.

Il frappait du front la terre humide ; sa main droite, la seule dont il pût se servir, étreignait puissamment les herbes ; des mots entrecoupés sortaient de ses lèvres contractées par la souffrance et brûlées par la fièvre :

— Allons ! vieux Jackson, disait-il, encore un dernier effort et tu seras arrivé... et tu pourras mourir au milieu de tes camarades, au lieu de crever dans la prairie comme un jaguar blessé... Relève-toi et marche !... dix minutes, seulement dix minutes !... Je n'y vois plus... où suis-je? Je n'aperçois plus les feux des camarades... Se sont-ils remis en route?... Ah ! s'ils savaient ! s'ils pouvaient m'entendre !...

Il tendit sa main crispée vers le sud ; un cri rauque, effrayant, sortit de sa gorge desséchée et se perdit dans le silence de la nuit.

Il prêta l'oreille ; aucune voix ne lui répondit.

— Malédiction ! murmura-t-il, ils sont trop loin !... ah ! si le Serpent-Rouge était avec eux, il aurait bien entendu le cri du vieux Jackson... il serait venu me relever, m'aider à marcher.

Il se tut pendant quelques instants. Tout à coup il baissa la tête, ses lèvres se serrèrent convulsivement et ses gros sourcils se contractèrent.

Comme s'il eût rassemblé les suprêmes ressources de son énergie défaillante, sa large main s'enfonça dans la terre humide, son bras se roidit de nouveau comme un ressort vigoureux...

Il se releva.

Mais ses yeux étaient toujours couverts d'un nuage, son sang bouillonnait près de ses tempes.

Au bout d'un instant, il vacilla et retomba lourdement à genoux.

Alors, prenant sa gourde avec un geste fébrile, Jackson le Virginien versa dans son gosier desséché les dernières gouttes de la liqueur de feu.

Puis il déchira la manche de son bras blessé, saisit son couteau, et enfonça la pointe de l'arme acérée dans une de ses veines que la souffrance avait tuméfiée.

Il attendit quelques instants ; le sang ne coulait pas.

Enfin un point noir apparut sur la peau bronzée de son bras, puis un jet de sang rouge et épais tomba à larges gouttes sur l'herbe de la prairie.

Jackson regarda attentivement cette blessure ; une sorte de sourire étrange découvrit ses dents blanches et aiguës.

Il lui sembla que le rideau qui obscurcissait sa vue s'entr'ouvrait peu à peu ; un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

Il vit distinctement les feux qui crépitaient au loin dans la prairie. La fièvre qui faisait battre ses tempes s'apaisa ; il retrouva toute la lucidité de son esprit, toute l'énergie de son âme.

— Allons ! dit-il en se relevant de nouveau par un vigoureux effort, ce n'est pas encore ici que tu dois mourir, mon vieux Jackson. Tu reverras tes camarades et tu pourras aller planter ton tabac dans la plaine de Québec !

Il prit une poignée d'herbes, en fit un tampon qu'il appliqua sur la saignée, puis, détachant sa cravate de toile, il se banda adroitement le bras et serra le nœud avec ses dents.

Il s'avança ensuite d'un pas affermi dans la direction du camp anglais.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LES JOIES DE L'ESPRIT [1]

Les jouissances de l'ordre matériel ne sont qu'un accord brillant dans l'harmonie de nos joies naturelles. Celles qui ont leur source dans l'âme ne peuvent assurément se comparer à celles qui lui arrivent par les sens. Ces dernières, cependant, n'ont pas moins droit de fixer notre attention, de provoquer notre reconnaissance, d'être estimées à leur valeur.

Mais arrivons à ces dons de l'esprit, qui sont une si belle image des attributs divins et le partage de l'homme, dont « toute la dignité est dans la pensée », dit Pascal. Nos louanges s'en vont donc vers Dieu dans un mouvement toujours grandissant, comme ces ruisseaux qui sortent des réservoirs de nos montagnes, croissent en leur parcours et deviennent des fleuves majestueux, aux larges rives, qui vont perdre dans l'Océan leur force exubérante.

Parmi les joies les plus nobles, les plus dignes de l'homme, se trouvent certainement les joies de l'esprit, joies intimes qui atteignent les profondeurs de l'âme et lui apportent comme un sentiment de la présence de Dieu en nous. Comment se fait-il que dans notre siècle, où l'instruction est si répandue, nous n'ayons pas plus d'ardeur pour les choses intellectuelles? Qu'ils sont peu nombreux, ceux qui les cultivent avec amour et recherchent ces joies suaves et fortes, près desquelles s'effacent les plaisirs mondains

1. Ces pages sont empruntées à un livre récemment publié et intitulé : *Des raisons de bénir la vie.*



et bruyants! Qui a les joies ne désire point les plaisirs.

L'Écriture sainte nous le déclare, les âmes qu'on laisse en friche ne produisent, comme les champs, que des fruits sauvages. Chacune de nos facultés a sa vie propre et son aliment particulier, semblables aux plantes, dont chacune a sa séve spéciale pour produire son complet épanouissement. Travailler à l'harmonique développement de tout notre être, en cultivant nos facultés de telle sorte que l'une ne soit pas atrophiée par la puissance exagérée de l'autre, est le devoir que nous avons à remplir vis-à-vis de nous-mêmes, mais dont nous ne nous occupons jamais. Le désœuvrement moral et intellectuel, qui est la violation de cet impérieux devoir, n'exerce-t-il pas le plus ordinairement de tristes ravages parmi les privilégiés de la fortune?

N'est-ce pas grand'pitié que de voir les dons précieux de l'esprit ensevelis dans l'inertie par ceux qui ont toute facilité pour les développer en eux? Mais qui travaille à établir en soi la beauté morale? — Le Maître dit au serviteur infidèle : « Méchant et paresseux serviteur, vous n'avez pas fait produire mon talent. — Otez-lui donc le talent qu'il a et donnez-le à celui qui en a dix [1]. »

Notre intelligence se fatigue dans une activité sans but, elle s'élance dans le vide, elle perd sa force dans la multitude de nos vaines pensées. Bien dirigée, elle doublera d'étendue, d'élévation, de puissance. Quel fonds d'inépuisables richesses! Plus il produit, plus il peut produire.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins [2].

« Il faut des idées à la famille; son bonheur a besoin d'être nourri. Sans les joies de l'intelligence, celles du cœur subissent un réel appauvrissement. Joignez beaucoup de tendresse à beaucoup d'esprit; si vous retranchez l'aliment journalier que l'esprit réclame, vous aboutirez aux conversations insipides, pis que cela, aux médisances. Quand on ne sait rien, quand on n'apprend rien, quand on ne s'intéresse à rien, on tombe dans cette impuissance qui est proche parente de la méchanceté. Un des grands moyens de n'être pas un peu méchant, c'est de se développer et de s'instruire. Nos entretiens de famille se transforment, comme par miracle, dès que nous nous mettons à lire de bons livres et à nous intéresser aux plus belles causes.

« Quelles bonnes soirées on passe alors! Au lieu de se séparer, on se réunit. L'heure de la lecture en commun est attendue avec impatience; ce sera un moment de joie. Car il ne s'agit pas de dévorer, chacun en son coin, un livre ou une revue; il s'agit de lire ensemble, de jouir ensemble, de débattre ensemble les questions soulevées par le livre, de couronner enfin une journée de travail par une réunion intime, dont rien ne peut rendre le charme et la douceur [1]. »

Le reproche de négliger tout travail d'esprit n'est-il pas surtout mérité par les femmes, qui mettent trop souvent beaucoup plus de soin à parer leur corps que leur âme? La noble compagne de l'homme ne devrait-elle pas être capable de s'intéresser à toutes les hautes questions qui le préoccupent, de lui prêter son concours dans les labeurs de chaque jour et d'obtenir ainsi, dans l'exercice *intelligent du dévouement*, des jouissances supérieures?

Le christianisme a donné à la femme une place si honorée dans la famille et dans la société qu'elle ne saurait assez s'efforcer de la mériter. Tout rayonne vers elle et elle rayonne vers tous. « Elle a ouvert sa bouche à la sagesse, et la loi de clémence est sur ses lèvres [2]. »

Qui ne sait l'heureuse et sainte influence exercée par la femme chrétienne qui unit à la bonté du cœur une intelligence étendue et cultivée? Nos contemporains les plus illustres ont célébré dans des pages animées par la poésie et l'éloquence les bienfaits qu'ils reçurent d'une haute et profonde amitié. Pour ne parler que des morts, le comte de Montalembert et le P. Lacordaire ont rendu Mme Swetchine immortelle.

« J'abordai aux rivages de son âme comme une épave brisée par les flots, et je me rappelle encore, après vingt-cinq ans, ce qu'elle mit de lumière et de force au service d'un jeune homme qui lui était inconnu. Ses conseils me soutinrent à la fois contre la défaillance et contre l'exaltation. »

Une autre amitié a mis encore son bonheur à nous la faire connaître et à perpétuer ses bienfaits, en nous découvrant les richesses de cette grande âme, dont le célèbre Dominicain a pu dire : « Je n'ai rencontré personne qui eût une liberté aussi hardie dans une foi aussi solide. »

La légèreté et la frivolité françaises trouveraient un antidote des plus efficaces dans cette vie sérieuse qui exige des efforts, il est vrai, mais des efforts payés au centuple par les émotions les plus pures et les plus variées, par des goûts élevés, par les jouissances de la vie de famille, et par ces heures recueillies qui valent infiniment mieux que les longues journées de distractions mondaines.

Le goût de l'étude et des lectures choisies, non-seulement nous procure de douces heures aux jours les plus tristes; mais encore il est un puissant préservatif contre l'ennui, ce chancre rongeur, ce parasite des esprits malades.

Il est temps qu'à la soif de jouir succède la soif de

1. Saint Matth., xxv, 26, 27, 28.
2. La Fontaine, *le Laboureur et ses Enfants.*

1. *La Famille*, t. II, ch. III.
2. *Proverbes*, xxxi, 27.



savoir. Développons la vie de l'âme trop étouffée, et qu'un souffle vivifiant nous ramène à cet élan du XVIe et du XVIIe siècle, dont parle ainsi M. Frédéric Godefroy :

« Un des traits les plus frappants du XVIe siècle est l'incomparable ardeur pour l'étude qui dévorait toutes les intelligences, où la Renaissance avait excité une insatiable faim de savoir[1]. »

Un de ces vieux auteurs qui unissent tant de philosophie à tant de verve gauloise s'exprime ainsi dans un langage naïf et piquant : « Maintenant toutes ces disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque (sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savante), hébraïque, chaldaïque et latine. Les impressions tant élégantes que correctes en usage, qui ont été inventées de mon âge, par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de professeurs très-doctes, de librairies (bibliothèques) très-amples, et m'est avis qu'au temps de Platon, de Cicéron et de Papinian n'était pas telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant. Et ne se faudra plus dorénavant trouver en place ni en compagnie, qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et les prêcheurs de mon temps. Que dirai-je ?... les femmes et même les filles ont aspiré à cette louange de manne céleste et de bonne doctrine. »

Plus tard, la fière et spirituelle Mlle de Scudéry écrit à Bussy, en lui parlant de ses filles : « Vous faites bien de ne les point élever dans cette ignorance grossière, où nous sommes toutes nourries; car enfin on dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde, il faut en avoir lu d'autres pour comprendre celui-ci. »

Heureuse l'âme éprise des biens de l'esprit! Pour elle, le temps, toujours trop rapide, lui apporte des joies ineffables. Soustraite pendant quelques heures aux sollicitudes accablantes de la vie, voyez quel recueillement sur ce visage, quelle profondeur en ce regard, quelle dignité dans ce maintien, quels charmes sur toute sa personne!...

Une puissance s'est emparée d'elle. Quel est donc le génie qui la captive et la transporte aux beautés d'un monde invisible? *C'est la pensée, c'est la royauté de l'intelligence*; car c'est l'heure de ce silence fécond, célébré par nos plus grands maîtres, depuis Platon jusqu'à Augustin, jusqu'à Malebranche, jusqu'à l'auteur des *Sources*. « *C'est qu'elle se cherche et qu'elle trouve; elle est son bien,* SON AME ET SA BEAUTÉ[2]. »

1. *Hist. de la littérature.*
2. Saint Augustin.

II

On ne peut s'élever dans l'ordre intellectuel sans grandir dans l'ordre moral : ce sont les anneaux d'une même chaîne; ce sont deux frères qui se donnent la main et se prêtent une force mutuelle, quand ils ont un noble but et la vérité pour base. Heureux le pays où les classes dirigeantes sont avides des joies de l'esprit, qui élèvent au-dessus des habitudes vulgaires et retrempent l'âme au centre de son être! Comme les métaux les plus brillants s'oxydent à l'humidité, ainsi l'esprit perd ses belles qualités s'il s'absorbe trop longtemps dans les choses matérielles. Il doit se retremper et se purifier dans l'élément vivifiant de la pensée : c'est la condition de son progrès et de son repos. Dans le calme et le recueillement, nos facultés s'équilibrent en se concentrant, se fortifient et se développent en cette unité profonde qui est la source du vrai progrès et de l'agrandissement de notre être : les lumières de l'esprit profitent au cœur, comme le cœur fait ses présents à l'esprit. Nous puisons ainsi, dans la concentration de la pensée, une vertu renouvelante qui s'étend à tout notre être.

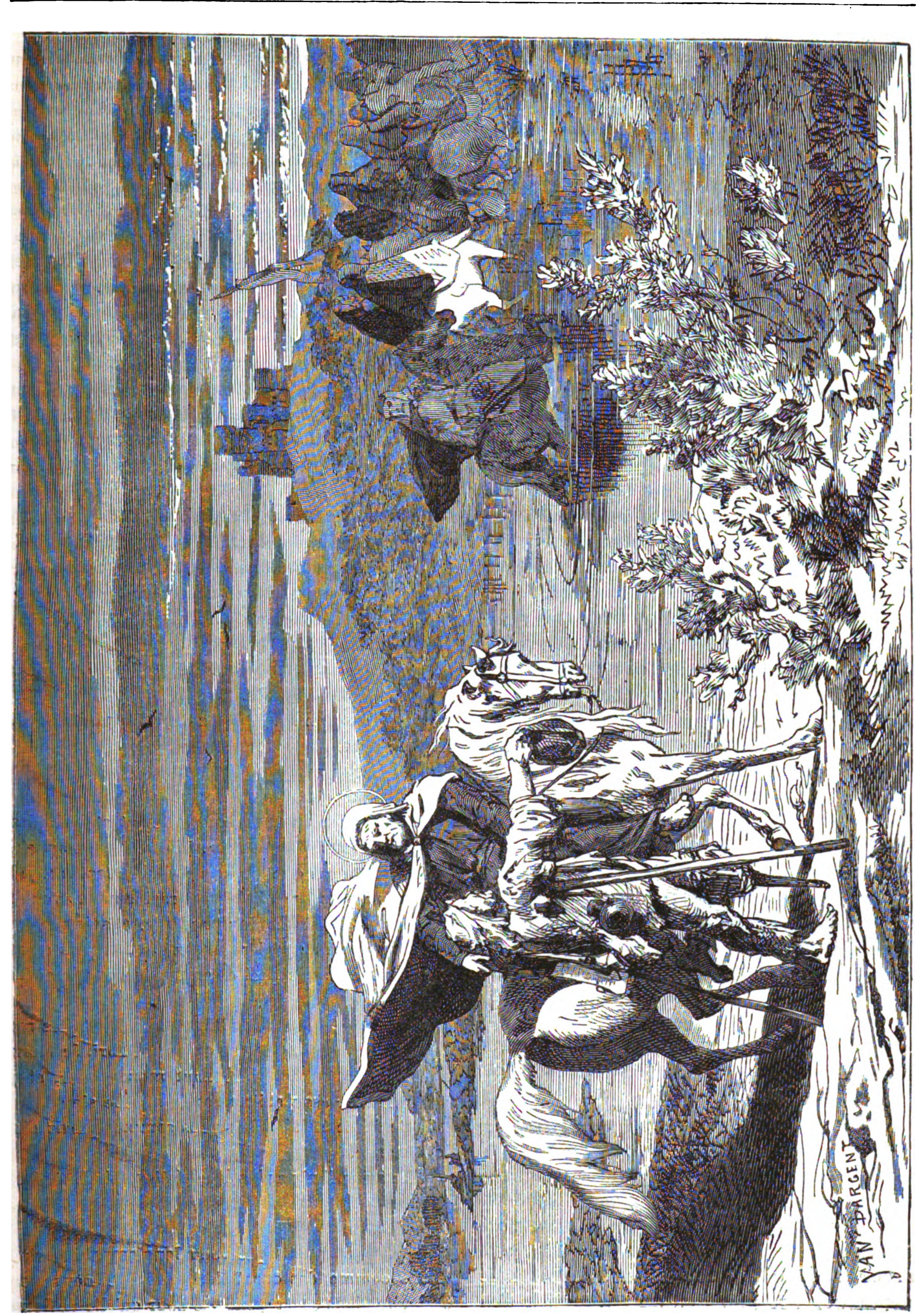
La joie de l'esprit est celle d'Archimède, qui, ayant trouvé tout à coup le problème proposé par Denys d'Halicarnasse, parcourt Syracuse en s'écriant : « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé! »

La joie de l'esprit est celle du lyrique latin qui termine ses poésies d'enthousiasme : « J'ai fait un monument plus éternel que l'airain, au-dessus de la royale hauteur des pyramides, que l'eau ni l'aquilon ne pourront détruire. Je ne mourrai pas tout entier; je grandirai dans les âges par une gloire toujours nouvelle... Viens donc, gloire méritée; et toi, Melpomène, ceins mon front d'une couronne de laurier. »

La joie de l'esprit est celle que ressentit le grand génie qui donna au marbre une telle puissance qu'enivré, hors de lui, devant l'imposante beauté de son œuvre, il frappa d'un coup de marteau les genoux de son Moïse, en lui disant : « Hé bien! parle donc! »

La joie de l'esprit est celle de Képler découvrant les lois de l'harmonie du monde : « Depuis huit mois, j'ai vu le premier rayon de lumière; depuis trois mois, j'ai vu le jour; enfin, depuis peu de jours, j'ai vu le soleil de la plus admirable contemplation. Je me livre à mon enthousiasme; je veux braver les mortels par l'aveu ingénu que j'ai dérobé les vases d'or des Égyptiens, pour en former à mon Dieu un tabernacle loin des confins de l'Égypte. Si vous me pardonnez, je m'en réjouirai; si vous m'en faites un reproche, je le supporterai; le sort en est jeté : j'écris mon livre; il sera lu par la postérité ou par l'âge présent, peu m'importe! il pourra attendre son auteur. Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres? »

COMTESSE DE T.



Saint Martin.

SAINT MARTIN

Qui ne connaît ce héros de la charité? Les peuples sont, au fond, beaucoup plus reconnaissants qu'ils ne le paraissent. Le saint qui a partagé son manteau avec un pauvre sera toujours aimé, toujours populaire, tandis que les célébrités d'un autre ordre s'évanouissent comme de vaines ombres dans la nuit des temps.

Martinus, fils d'un tribun militaire, est né en 316 en Pannonie, contrée de l'Europe qui fut tout d'abord habitée par les Boïens, peuple celte, et qui est devenue l'Esclavonie d'aujourd'hui, dépendante de la Hongrie. Il compta à l'âge de dix ans parmi les catéchumènes, et à quinze ans il était obligé d'embrasser la carrière des armes. Ce fut à la porte d'Amiens qu'il lui arriva de rencontrer un pauvre presque nu qui lui demandait l'aumône.

Martinus n'avait que son manteau ; il tira son épée, le coupa en deux et en jeta la moitié sur les épaules du misérable. Il ne reçut le baptême qu'à dix-huit ans, et, cette grâce obtenue, il se retira près de saint Hilaire, évêque de Poitiers, et entra dans les ordres. En 360, il fit le voyage de Rome ; puis il revint à Poitiers et fonda près de cette ville le beau monastère connu aujourd'hui sous le nom de Ligugé. En 371, il fut placé, malgré lui, sur le siége épiscopal de Tours et il s'appliqua de toutes ses forces à détruire l'idolâtrie dans son diocèse. Ses prédications furent confirmées par de si nombreux miracles qu'il mérita d'être appelé le grand thaumaturge des Gaules. Mais son humilité grandissait, on peut le dire, avec ses mérites.

Pour mieux fuir le monde et ses contagions, il vivait retiré dans un monastère qu'il avait bâti près de Tours et qui devint très-célèbre sous le nom de Marmoutiers. Il mourut en 400. Son tombeau, érigé dans la basilique de Tours, a de tout temps reçu les hommages des fidèles, et est devenu le but de l'un des pèlerinages les plus populaires de France. Un grand nombre de paroisses se sont mises sous sa protection spéciale ; il y a dans tous les coins de la France des églises sous le vocable de saint Martin.

Le vénérable archevêque de Paris, Mgr Guibert, a été longtemps archevêque de Tours, et c'est aux efforts de son zèle que l'on doit la réédification de l'antique basilique qui abrite les restes de l'austère évêque, de l'illustre apôtre des Gaules.

Marie-Amélie.

UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

Voir p. 379, 394 et 404.)

—

Je t'assure que je ne me formalise ni de ton silence ni du laconisme de tes lettres, ma chère Geneviève. M'écrire au moyen d'un secrétaire serait une pure inutilité. Apprends à écrire de la main gauche, je le veux bien ; mais enfin cette excellente idée t'est venue un peu trop tard pour qu'il me soit possible d'en avoir le bénéfice pendant ma période d'exil.

Les mots que tu me traces avec tant de peine sont doublement les bienvenus.

Tout à fait perdus au fond de notre petite anse, il y a des jours où l'esprit nous démange un peu ; mais nous nous gardons bien d'en faire l'humiliant aveu.

Hier j'en ai eu la preuve flagrante : c'est du dernier comique. L'unique commissionnaire du village est arrivé juste au moment où nous finissions de dîner.

Nous avions demandé quelques boîtes de conserves à la ville voisine, il nous les apportait. Elles étaient enveloppées dans un journal de Paris, qui, par extraordinaire, avait été plutôt déchiré que sali. La vue de ce papier imprimé m'a causé toute une impression ; j'ai éprouvé un très-vif désir de le lire. Mais comme cette vulgaire curiosité n'aurait pas manqué de me nuire dans l'esprit de mon compagnon de solitude, je l'ai dissimulée. Je regardais du coin de l'œil mon frère qui dénouait méthodiquement les ficelles.

Je ne savais si ce papier exerçait sur lui la même fascination que sur moi ; mais il ne faisait que tourner et retourner le paquet, dénouant lentement chaque nœud au lieu de le couper comme il en a l'habitude.

Enfin les boîtes sont apparues.

J'ai tendu précipitamment la main vers le journal ; ma main a rencontré celle d'Arthur.

Nous nous sommes regardés en riant :

— Qu'en veux-tu faire ? m'a dit Arthur.

— Et toi ?

— J'ai besoin d'allumettes.

— Et moi d'enveloppes.

Nous avons donné une secousse, le journal s'est déchiré en deux.

— A chacun sa part, a dit Arthur.

Et il est parti en riant.

J'ai plié le morceau qui me revenait et l'ai placé dans ma corbeille à ouvrage. Philomène m'appelait et, ne voulant pas être dérangée dans ma lecture, je la remettais à plus tard. J'ai traité rapidement avec ma cuisinière la petite question pendante, et suis revenue à mon lambeau de papier imprimé Je l'ai pris et, remarquant je ne sais quoi de splendide dans le ciel, et sur la mer, je suis sortie avec l'intention d'aller faire ma lecture dans le coin de la grève où quelques rocs joliment disposés forment un charmant abri. Je tourne vivement le rocher en dépliant mon papier, et je heurte Arthur assis et lisant avidement le sien.

Toute feinte était inutile ; nous sommes partis d'un éclat de rire.

— Ma sœur, il n'y a plus de ministère, m'a dit Arthur ; en avais-tu le pressentiment?

— Point; et toi ?

— Ni moi. Sais-tu que voilà longtemps que nous vivons comme des ours ? Il a suffi que nous nous désintéressions de la politique pour qu'elle devienne intéressante.

— Allons, dis-je, plus de fausse honte ; asseyons-nous, rapprochons les pages et voyons un peu où nous en sommes, en tant qu'être gouvernés.

Ainsi avons-nous fait. Nous avons dévoré les pages

du journal depuis la première jusqu'à la dernière ligne, un véritable enfantillage enfin.

— Cette page bavarde m'a fait oublier mon rendez-vous avec le capitaine, s'est écrié Arthur, la lecture faite.

Et il est parti à grands pas.

Je l'ai suivi longtemps des yeux; puis je me suis mise à émietter le journal.

La brise saisissait ces miettes, les faisait tournoyer et disparaître. Et je me rappelais les paroles éloquentes du père Gratry sur le silence sacré qui doit précéder le jaillissement de la lumière intérieure dans l'âme.

« Que de solitudes sont peuplées, assiégées, encombrées! dit-il. Chassez sans pitié la passion, l'aveuglement, le bavardage, la poussière des faits inutiles, l'illusion des craintes vaines et des espérances impossibles, faites taire les hommes, faites taire les livres.»

Et il ajoute en très-beaux termes, que j'interprète prosaïquement : Faites-vous taire vous-même.

Ceci ma chère Geneviève, est évidemment la difficulté maîtresse. J'en fais en ce moment l'expérience.

Tout se tait autour de moi, excepté moi-même. Est-ce à dire que dans ma solitude mes pensées sont aussi errantes, aussi inutiles que lorsque je suis entraînée par le mouvement de la vie sociale? Non, oh! non. Le petit torrent souvent tumultueux, parfois même légèrement troublé, est devenu un filet d'eau, limpide à s'y mirer. Et j'y contemple non sans tressaillement l'éternelle jeunesse de mon âme. Oui, tandis que le visage se fane, tandis que la beauté purement physique s'amoindrit, notre beauté morale se développe sans autre mesure que celle de notre volonté, et chez certaines personnes atteint à la splendeur.

C'est alors que, pour beaucoup de femmes surtout, ce qu'on appelle volontiers leur couchant devient une aurore. Dépouillées de cette préoccupation constante d'elles-mêmes qui naît des avantages extérieurs, et qu'entretiennent les vains hommages, elles songent enfin à leur âme dont la beauté est impérissable. C'est à ce moment qu'il faut attendre les êtres pour en apprécier la valeur. Dans la jeunesse, tout peut être mensonge. La beauté aveugle, l'esprit séduit, la gaieté charme, l'ignorance amuse. Tout être jeune ou beau jouit d'une sorte d'impunité jusqu'à l'heure où l'on se demande ce qu'est son véritable — moi. Cette terrible interrogation ne fait pas évanouir la beauté, ni diminuer l'esprit, n'enlève aucune apparence; mais le charme est amoindri et la puissance absolument détruite.

Notre vie à tous est jonchée de ces morts auxquels nous avions prêté la vie. Pour juger un navigateur, attendons qu'il ait lutté contre les éléments, qu'il ait subi la tempête et doublé les caps dangereux. Maintenant que je vis au bord de l'Océan, je ne puis comparer la vie qu'à une navigation toujours quelque peu difficile. La meilleure des sciences est vraiment celle qui apprend à doubler courageusement les caps dont la côte est semée. Les courants sont partout, entraînant à la dérive.

On marche, il faut marcher; les stationnaires n'existent pas dans ce genre de navigation.

Cette affection, cette influence, cet attrait qui sont en nous vont se transformer, sinon s'évanouir; c'est que nous doublons un cap. Il y a celui des souffrances multiples, petites et grandes, celui des succès, celui de l'indifférence, de la ride, du cheveu gris, du devoir, des lunettes, de la flanelle. Heureux ceux qui franchissent vaillamment ces obstacles et qui naviguent enfin paisiblement jusqu'à la mort, que les chrétiens aiment à nommer leur cap de Bonne-Espérance!

Mais c'est assez; si ma lettre t'arrive le soir, relis-la pour t'endormir. Tu fais usage de chloral, m'as-tu dit. Ne vas-tu pas trouver que mon encrier en contient bien quelques gouttes?

MADELEINE.

Arthur vient de me montrer un dessin parfaitement réussi. C'est la représentation exacte et charmante du plus beau de nos dolmens. Son crayon a rendu, avec une puissance que je ne lui connaissais pas, le caractère un peu sombre du paysage. Au fond, l'Océan terne et bleu; au second plan, des terres arides et sur ces terres, abattu comme par un coup de foudre, le colosse de granit moucheté de mousses noires.

— Il ne manque que quelques personnages, lui ai-je dit.

— Je le sais; veux-tu poser?

— Il me semble que mon chapeau, mon Maurice de Saxe et mon ombrelle manqueraient absolument de couleur locale.

« Le capitaine Riousec conviendrait mieux.

— Il a une tête superbe; mais il porte paletot. Ici les femmes seules ont conservé leur costume pittoresque. Il faut que je cherche un matelot ou un pêcheur en vareuse et en suroë. Et cela encore n'ira qu'à demi. Ce qu'il me faudrait, c'est Marianna en costume du dimanche.

— Certes, Marianna est charmante; mais je préfère à ses élégances l'éclatante toilette des simples paysannes.

Nous avons discuté quelque temps là-dessus et Arthur m'a quittée.

Ce soir, j'ai ouvert son carton à dessin, et j'ai vu, outre le sombre dolmen, une silhouette élégante, celle de Marianna.

Le personnage est fort bien choisi et je ne puis m'étonner de l'admiration persistante de mon frère pour la fille du capitaine. Il la regarde en artiste. L'artiste, hélas! est toujours et partout artiste. Il a beau s'appliquer à dissimuler les côtés saillants de sa nature,

le plus léger souffle enlève le badigeonnage. Mon grave magistrat, mon dédaigneux philosophe, est redevenu, au contact de la grande nature et de la solitude, ce qu'il y a de plus simple et de plus enthousiaste au monde. Une barque à l'allure pittoresque, un horizon aux lignes étranges, une enfant au poétique visage l'ont soudain rendu à ses fugues de dessinateur. Il travaille des heures entières, c'est une rage de crayon. Tout y passe : le cottage, les dolmens, la croix du carrefour, le phare notre voisin, le moulin à vent qui bat de l'aile sur l'autre rive. Si cela continue, je pourrai à mon retour te recomposer notre résidence actuelle avec cette série de dessins fort bien réussis, et qui attestent chez Arthur mieux qu'un simple talent d'amateur. Chez lui, d'ailleurs, l'influence bienfaisante de notre équipée se fait sentir en tout. Nous avons de longues conversations religieuses qui ne sont plus comme autrefois des discussions ardentes. Il se calme singulièrement et ce matin il me faisait une très-belle apologie de la foi, dont les résultats sociaux lui sautent maintenant aux yeux.

— J'étudierai ces questions à fond, me disait-il ; je ne suis qu'un ignorant et j'ai perdu cette précieuse foi du charbonnier que Lacordaire estimait à si haut prix.

Cette promesse m'a remplie de joie. Comment aller dire à ces jeunes hommes si fiers de leur petite dose de science qu'ils ont tout à apprendre ?

Il ne se fait point de miracles tous les jours et toute connaissance approfondie s'acquiert avec peine.

Chez nous surtout, dans les classes lettrées, l'intelligence est surmenée de bonne heure par la science purement profane et elle regimbe volontiers contre tout autre travail. Combien plus heureux est le peuple des provinces et des campagnes demeurées croyantes ! C'est par le cœur que se pratique la foi ; un fonds d'idées générales très-claires suffit à son intelligence. Au contraire, chez le peuple civilisé ou corrompu des grandes villes, le cœur est endurci et c'est à l'intelligence qu'il faut s'adresser.

Quoi qu'il en pense, le peuple sorti de la grande simplicité, qui est une lumière, n'a rien pour son intelligence. Le travailleur civilisé se dépense pour les besoins de la vie matérielle; ce qu'il rencontre de science fausse ne fait guère qu'amuser son imagination. C'est ce qui me porte à m'intéresser si vivement aux classes ouvrières de Paris. On ne peut s'en occuper indifféremment, ni oisivement ; il faut remuer l'intelligence, l'éclairer, l'aiguillonner, y faire germer les vérités de la foi. C'est un grand labeur, mais il a sa récompense. Quand Dieu pénètre vraiment dans l'intelligence, il y reste. L'imagination, le cœur même sont des bases beaucoup moins solides dans un être qu'appelle la vie. C'est ce même travail d'intelligence que je devine chez Arthur. Je ne lui ai jamais vu ce regard profond. Si jamais il a mérité l'épithète de boulevardier, je crois qu'elle ne lui sera plus applicable, et qu'il ne s'entendra plus dire cette injure.

Pour moi, je me plonge de plus en plus dans la sérénité dont la mer et le ciel me forment une ravissante image. Ne t'avise pas de me plaindre, ma chère Geneviève. Grâce à Dieu, je ne le mérite pas.

MADELEINE.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

BIBLIOGRAPHIE

Vie de saint François de Sales, docteur de l'Église, d'après les manuscrits et auteurs contemporains; par M. le curé de Saint-Sulpice, auteur de la *Vie du cardinal de Cheverus*. Cinquième édition, revue, corrigée, enrichie d'une carte de l'ancien diocèse de Genève et d'une table analytique. 2 vol. in-8 avec un portrait gravé sur acier. 12 fr.

Voici le jugement porté sur ce beau livre par M. l'abbé Branchereau, auteur de la *Vie de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice* :

« Attendue du public avec une légitime impatience, la *Vie de saint François de Sales* parut au mois de juin 1854. Quatre éditions qui se succédèrent rapidement jusqu'en 1862, et les traductions qui en furent faites en allemand, en anglais, en espagnol, en italien et en polonais, prouvent, mieux que tout ce que nous pourrions en dire, la valeur de cet ouvrage.

« Peu d'hommes, même parmi les saints, ont eu, autant que saint François de Sales, le privilége d'exciter la sympathie. En lisant sa vie, non-seulement on l'admire, mais on s'attache à lui ; on l'aime comme on aime un ami. La douceur de son caractère, le charme de son langage, tout en lui plaît, captive et séduit. Il fut par excellence le saint aimable et bon. En lui, la sainteté se dépouille de l'austérité qui rebute pour ne laisser paraître que l'aménité qui attire. Il pratique en toutes choses la perfection la plus éminente ; il porte jusqu'à l'héroïsme l'esprit d'abnégation et de sacrifice ; toutes les vertus du chrétien, du prêtre, de l'évêque brillent en lui du plus vif éclat. Mais tout cela, en saint François de Sales, est si naturel et si simple, si éloigné de la contrainte et de l'effort, accompagné de tant de sérénité et de calme, que le spectacle de cette vie toute céleste, loin de décourager et d'effrayer, soutient et ranime la confiance.

« C'est cette grande et douce figure que M. Hamon entreprit de retracer. Le but est digne de ses efforts, et tous ceux qui ont lu son œuvre ont reconnu qu'il l'avait admirablement atteint.

« La *Vie de saint François de Sales* est l'ouvrage le plus important qui soit sorti de sa plume ; elle suffirait à lui donner place parmi les écrivains éminents de notre époque.

« Historien consciencieux et exact, il s'est inspiré

aux meilleures sources, et n'a rien négligé pour donner à son récit toute l'authenticité désirable. Aussi ne croyons-nous pas que, sous ce rapport, la critique puisse rien y reprendre... La vie de saint François de Sales, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, est là tout entière, non-seulement dans les grandes lignes, mais dans les détails les plus secrets, dans les nuances les plus intimes et les plus délicates; et le portrait qui nous y est tracé de l'esprit et du cœur de cet incomparable saint est bien l'expression fidèle de cet idéal que ses écrits, les mémoires et les récits contemporains, la tradition des âmes pieuses nous avaient aidés à concevoir. On le reconnaît sans peine sous la plume de son historien, à chaque mot qu'il prononce, et, pour ainsi dire, à chaque mouvement qu'il fait.

« Un mérite de cet ouvrage qu'il est juste, aujourd'hui surtout, de relever, c'est que, fidèle à son titre, il est toujours, dans la plus stricte acception du mot, une vie de saint. M. Hamon s'est bien gardé d'imiter ces hagiographes qui, après avoir annoncé l'histoire d'un saint, conduisent leurs lecteurs à travers un dédale de considérations du milieu desquelles la figure qu'ils ont entrepris de dessiner se dégage à peine. C'est bien la vie de saint François de Sales que M. Hamon a faite, et ce n'est que cela.

« Et ce qui ressort surtout, aux yeux du lecteur, dans cette physionomie radieuse, c'est la sainteté, c'est la vie surnaturelle dans sa plus haute et dans sa plus belle expression. On y découvre bien aussi les dons de la nature : l'élévation de l'intelligence, l'étendue de la science, l'éminence du tact et du bon sens, la perfection du jugement, la finesse de l'esprit, la bonté et la douceur du caractère, la tendresse du cœur, la grandeur du courage; mais tout cela apparaît, en saint François de Sales, illuminé, transformé, surnaturalisé par la grâce. Jamais l'homme ne paraît seul; c'est toujours le saint qui resplendit.

« A la richesse et à la beauté du fond, l'auteur de la vie du saint évêque de Genève a su joindre la perfection de la forme. Ce livre, comme tous ceux qu'il a composés, est écrit dans un style à la fois noble et simple, où l'absence de toute recherche ne nuit point à l'élégance, et où une correction sévère s'unit à l'abandon et au naturel. M. Hamon, dans les citations qu'il a faites du bienheureux, n'a pas cru devoir conserver les formes vieillies de la langue du XVIe siècle. Il a eu le talent, toutefois, en les rajeunissant, de ne leur rien ôter de leur physionomie naïve et de ce charme inexprimable dont rien n'approche, et qui est comme le cachet des écrits du bienheureux évêque de Genève. »

Abrégé de la vie de saint François de Sales, par M. le curé de Saint-Sulpice. 1 vol. in-12. 2 fr.

Vie de Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. 1 beau volume in-12 avec portrait[1]. 3 fr. 50

Une gracieuse communication nous permet d'offrir à nos lecteurs la primeur d'une belle biographie. Le livre dont nous venons d'inscrire le titre est pour nous doublement intéressant : en même temps qu'il nous fait admirer une grande âme, il nous instruit des origines d'un Institut qu'honore de longue date, dans notre diocèse, la confiance de nombreuses familles. C'est le portrait d'une femme forte habilement peint par une main délicate, sous l'inspiration de la tendresse filiale et avec l'aide des plus touchants souvenirs.

Prédire le succès à cet ouvrage n'est point de la témérité. Un vénérable religieux, juge autorisé, l'a fait avant nous; qu'il nous permette de redire ici son vœu et de nous y associer de tout cœur :

« Nous désirons que ce livre soit connu et répandu; il sera lu avec le plus vif intérêt et fera, j'en ai la confiance, un bien considérable[2]. »

Madame de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, née à Paris en 1764, était fille du marquis de Montmirail, collaborateur de Buffon dans la composition de son *Histoire naturelle*. « Tout ce que le monde a de plus séduisant semblait s'être réuni pour s'offrir à cette délicieuse petite créature : la plus brillante fortune, une beauté remarquable, une position princière. » Mais Dieu, qui avait des vues sur cette âme, lui fit des dons de grâce bien supérieurs à ceux de la nature. De bonne heure, Mlle de Montmirail connut la souffrance. Son père mourut peu après sa naissance, et sa mère, à laquelle revenait toute la charge de l'éducation de l'enfant, lui fit, par suite d'un caractère bizarre, une jeunesse triste et sévère; son mariage avec le duc de Doudeauville, qui devait être plus tard pour elle une source de joies nombreuses et solides, se présenta lui-même au début comme une pénible épreuve. Ainsi formée à l'école du malheur, elle apprit à se donner à Dieu dans l'accomplissement du devoir et dans la recherche d'une perfection toujours plus haute. Rien dès lors ne put altérer le regard serein ni ébranler la ferme volonté de cette jeune femme. On la vit passer toujours recueillie et toujours grave au milieu de la société du XVIIIe siècle, si frivole et si légère. Les succès dans le monde ne lui manquèrent pas : elle les ignorait ou les pleurait. Un soir, dans une fête de la cour, à Versailles, pendant que la vicomtesse de La Rochefoucauld s'enivrait des éloges donnés à sa belle-fille,

1. Librairie Lecoffre, Lyon. 1 vol. in-12, avec portrait. Prix : 3 fr. 50.

2. Ces paroles sont la conclusion d'un rapport élogieux fait par le P. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus, sur le livre que nous analysons, et à la suite duquel se trouve l'approbation du cardinal-archevêque de Lyon.

celle-ci vient la trouver, l'embrasse et lui dit avec un saint effroi :

— Oh! ma mère, ma mère, vous voulez donc me perdre !

N'était-il pas naturel que tant de vertu et tant de charme lui fissent bientôt prendre un grand ascendant au milieu des siens? Son mari, Mme de Montesquiou sa sœur, les membres de sa famille, ses amies, tous subissaient, quelquefois à leur insu, son heureuse influence. « J'espère, ma chère enfant, que vous êtes contente de moi, » lui disait au lit de mort, après avoir reçu pieusement les secours de la religion, le vicomte de La Rochefoucauld, son beau-père, dont elle avait combattu longtemps l'incrédulité.

Dieu lui ayant donné une fille et un fils, elle remplit ses devoirs de mère avec fermeté et tendresse, ne se reposant sur personne du soin de former leur cœur à la vertu.

Sur ces entrefaites, la Révolution venait d'éclater, semant partout sur notre belle terre de France le deuil et l'épouvante. On sait combien la noblesse eut à en souffrir : il n'y eut guère pour elle d'autre alternative que l'exil ou l'échafaud. M. de Doudeauville fut bientôt contraint de passer à l'étranger. La duchesse demeura pour protéger ses enfants, sauver ses biens de famille, et aussi pour satisfaire le besoin impérieux de se dévouer qui pressait son cœur ; aussi longtemps que durèrent ces jours néfastes, elle ne sera indifférente à aucune des causes sacrées, insensible à aucune souffrance.

« Tant qu'elle est libre, on la trouve au chevet des malades, à la porte des prisons; elle va chercher le prêtre et l'accompagne près des mourants; elle sauve la sainte Eucharistie des profanations, même au péril de sa vie. »

Si, pour demander la grâce d'un prêtre, il lui faut affronter la colère d'un féroce pourvoyeur de guillotine, de Fouquier-Tinville, par exemple, elle n'hésite pas, et Dieu bénit et récompense son courage. Un instant elle se voit aux prises avec les privations et les angoisses de la prison : la sérénité de son âme n'en est point troublée, et aussitôt qu'elle recouvre la liberté, elle reprend son périlleux ministère d'ange tutélaire et consolateur.

C'est, dans ce livre, un magnifique tableau que celui qui nous est offert au chapitre intitulé : *Pendant la Révolution.* Nous le recommandons particulièrement au lecteur. On y voit se déployer admirablement les rares qualités de Mme de La Rochefoucauld : son tact et sa prudence, sa sagesse dans la direction des affaires temporelles de sa maison, l'énergique résolution de son caractère, et, par-dessus tout, la bonté de son cœur et l'élévation de son âme. Et puis, quelle consolation que de pouvoir ajouter un nom de plus à la liste vénérable de ces martyrs de l'échafaud, de la prison ou du dévouement, qui, durant les journées sinistres de la Terreur, ont vengé l'honneur français et sauvé la foi de nos pères !

« Jusqu'ici, nous l'avons vu, la souffrance n'a pas manqué à la précieuse existence dont nous aimons à suivre la trace : charmante enfant, gracieuse jeune fille, femme brillante à la cour, dans quelque situation que nous la considérions, nous voyons toujours ces ombres de la terre qu'une main ignorante voudrait écarter, et sans lesquelles cependant nous n'aurions sous les yeux que la fade représentation d'une jouissance passagère. » Ces ombres, ces épreuves allèrent encore en grandissant. A peine a-t-elle retrouvé son mari, qu'elle voit la mort lui enlever sa fille, une fille charmante, pleine de cœur, vraiment digne de sa vertueuse mère. Quelques années plus tard, elle fut frappée d'une cécité complète.

« Cette âme méditative à laquelle tout servait d'enseignement et qui de la réflexion passait à la pratique, avait besoin de s'associer au mouvement de régénération qui se manifestait alors de toutes parts. » De là la fondation des *Dames de Nazareth*, vouées à l'éducation des jeunes filles; œuvre excellente, qui eut l'heureuse fortune d'être encouragée, à son début, par des prêtres d'une grande vertu et d'une rare distinction.

Cette fondation marque ce qu'on pourrait appeler l'apogée du zèle dans cette édifiante vie. Tout entière à cette petite communauté naissante qu'elle aime si fort, qu'elle soutient de ses largesses, qu'elle instruit de son expérience, qu'elle anime de son zèle, Mme de La Rochefoucauld continuait à se dévouer et à grandir en sainteté.

On pense bien qu'une telle vie devait être couronnée par une sainte mort. Purifiée par la souffrance et détachée de tout ce qui aurait pu la retenir à la terre, la pieuse duchesse vit venir avec joie sa dernière heure et s'endormit doucement dans le Seigneur, au cours de sa quatre-vingt-cinquième année, laissant, avec une mémoire de sainte, de vénérables héritières de son esprit et de son zèle.

Telle est, dans un résumé assurément bien pâle, la vie édifiante que des mains pieuses vont offrir au public. Nous l'avons lue, elle nous a touché et charmé : tout y est vrai, noble, beau et bon. Dans ces pages écrites avec bonheur se trouvent parfois une finesse de peinture et des traits de mœurs qui accusent une connaissance approfondie du monde et du cœur humain.

Après la Vie de Mme de Noailles, marquise de Montagu, et celle de Mme de La Fayette, on lira avec fruit et avec délices la Vie de Mme de La Rochefoucauld, et, comme nous, on se réjouira de constater une fois de plus que notre société française n'a jamais cessé de compter des âmes grandes et fortes, pas même aux jours si tristement renommés du siècle de Voltaire et de Rousseau. J.D.

CHRONIQUE

—

La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre : aucun axiome de géométrie n'est plus connu et plus incontesté ; il semble cependant que c'est de nos jours seulement qu'on a songé à faire de la ligne droite un usage habituel dans les plans de notre édilité.

Nos pères qui, sans doute, connaissaient aussi bien que nous le principe du chemin le plus court, paraissent n'avoir jamais voulu l'appliquer dans les villes qu'ils ont construites ou rebâties ; toutes leurs cités semblent brouillées à mort avec l'équerre ; en revanche, elles ont un lien de parenté évident avec le fameux labyrinthe de Crète.

Jamais ce contraste entre nos villes d'autrefois et nos villes d'aujourd'hui n'a été plus visible que dans le quartier de Paris où la butte des Moulins vient de disparaître pour faire place à la longue percée de l'avenue de l'Opéra.

La butte des Moulins n'était qu'un entrelacement de rues, ruelles et impasses se coupant sous toutes sortes d'angles, avec des courbes invraisemblables, avec des entortillements à faire croire qu'on avait pris modèle sur les serpents qui s'entrelacent dans la chevelure des Euménides.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : rues, ruelles et impasses ont disparu sous la pioche des démolisseurs, et l'immense avenue de l'Opéra est apparue, déjà bâtie, comme par un coup de baguette d'une fée. Le président de la République en a fait l'inauguration la semaine dernière.

Je viens de dire que l'avenue de l'Opéra avait été bâtie comme par un coup de baguette ; peut-être n'est-ce pas tout à fait exact ; mais la vérité stricte, c'est que les maisons qui borderont cette magnifique voie sont en pleine construction ; elles seront certainement terminées à l'époque de l'Exposition universelle de 1878.

Rappelez-vous ce chapitre de l'*Énéide*, où Virgile nous montre les Tyriens de Didon construisant la ville de Carthage : tel est l'aspect que présente en ce moment l'avenue de l'Opéra ; les blocs de pierres sont charriés de tous côtés ; les murailles sortent de dessous terre, et les échafaudages, qui sont eux-mêmes de véritables palais de bois, entrelacent devant les façades nouvelles les multiples réseaux de leur haute carcasse.

Quand je vois construire ces immenses ruches humaines, il est un sentiment étrange qui m'envahit malgré moi : je songe à l'avenir de toutes ces maisons, à toutes les joies ou à toutes les douleurs qu'elles abriteront. De la cave au grenier, de la loge du concierge à la mansarde, en passant par tous les étages intermédiaires, quel théâtre tout préparé pour les multiples scènes de la comédie humaine ; comédie, oui, mais drame en même temps !

Puisque je parle des loges de concierges, c'est le cas de constater, non sans éloge, que la Ville de Paris vient de recommander à son comité d'hygiène une surveillance toute spéciale sur cette sorte de locaux. A vrai dire, la précaution n'était peut-être pas inutile, car l'enquête a révélé des faits véritablement effrayants : ici c'est un malheureux concierge qu'on fait coucher dans quelque soupente dépourvue d'air ; là, de véritables foyers de pestilence où, sous prétexte de cuisine, ledit concierge est réduit à braver l'asphyxie pour préparer ses repas sur un réchaud dont les émanations se répandent dans les couloirs et l'escalier. Mais le fait le plus affreux découvert par le comité d'hygiène dans ses scrupuleuses investigations, sans hésiter le voici :

Un propriétaire parcimonieux, dans une rue que je ne veux pas nommer, a tellement mesuré l'espace de la loge ou plutôt de la niche où il a installé le bipède gardien de son logis, que le pauvre diable n'a pas la place nécessaire pour étendre un lit ordinaire. On a établi pour son usage une planche sur laquelle il place un simulacre de matelas, et dans le mur qui sépare sa cellule de la cour on a installé une sorte de coffre, où il fourre les extrémités de ses jambes ! En un mot, le misérable ne dispose pas, dans son logis, de l'espace qui appartient à un mort dans son caveau !

On raconte même qu'une belle ou plutôt une vilaine nuit un locataire a percé, à l'aide d'une vrille, dans les parois de la boîte, une série de trous qui ont donné passage aux vents coulis et ont failli faire mourir l'infortuné concierge sous les atteintes d'une bronchite des plus pernicieuses.

Dans l'avenue de l'Opéra, les loges des concierges ne soulèveront pas les justes susceptibilités de la commission d'hygiène. Là il n'est plus question de la loge traditionnelle et infecte ; ce sont de véritables petits appartements, très-suffisamment confortables, composés d'une chambre à coucher, d'une cuisine et d'une pièce destinée à servir tour à tour de salon ou de salle à manger. Je m'en rapporte à MM. les concierges, habitants futurs de ces demeures, pour en achever l'ornementation avec le goût tout particulier qui les caractérise ; les panneaux n'attendent plus que les lithographies représentant les *Quatre Saisons* ou les *Quatre Ages de la vie ;* et la cheminée en stuc est prête à recevoir la pendule de zinc doré représentant *Paul et Virginie* ou *Bonaparte passant le Saint-Bernard*.

Sans pécher par excès de tendresse envers l'honorable confrérie des concierges, je ne puis m'empêcher d'applaudir aux améliorations que nos architectes apportent dans l'installation de leurs demeures.

La science française a fait cette semaine l'une des

plus grandes pertes qu'elle ait jamais subies : M. Leverrier, directeur de l'Observatoire de Paris, est mort à l'âge de soixante-six ans, alors que son vaste cerveau était dans toute sa puissance et pouvait encore pendant de longues années produire de nombreux et admirables travaux.

Tout ce qui appartient au monde scientifique a suivi le convoi du grand astronome, rival des Copernic, des Galilée, des Képler, des Newton, et par plus d'un côté leur maître.

Immédiatement derrière le char funèbre marchait une députation de l'École polytechnique ; et c'était justice, car M. Leverrier a été la plus haute expression de ce que peut devenir un polytechnicien, le plus remarquable exemple à proposer aux ambitions de ces jeunes gens qui cherchent à s'ouvrir une carrière par l'étude des x et des y.

Je ne voudrais certes pas rabaisser le mérite de l'École polytechnique ; mais pour bon nombre des jeunes gens qui y entrent et qui en sortent, elle est trop exclusivement une école professionnelle : on passe là pour devenir ingénieur, officier d'artillerie ; et, une fois la position acquise, on oublie souvent un peu trop vite les hautes spéculations de la science pure.

Ainsi ne fit pas M. Leverrier : il sortit de l'École dans un des postes les plus importants, en raison des avantages pécuniaires qu'il procure : il obtint par les notes de ses examens la place d'ingénieur des tabacs. Oui, avant de découvrir des planètes, M. Leverrier commença par fabriquer des *londrès*, des *trabucos* et même de vulgaires *petits bordeaux*.

Il lui sembla que ce n'était peut-être pas là le dernier mot des mathématiques transcendantes, et il regarda plus haut, si haut que ses yeux rencontrèrent les astres du ciel : l'ingénieur des tabacs se fit astronome.

Je n'entreprendrai pas de vous faire le récit de ses immenses travaux : j'avoue humblement que mes connaissances scientifiques n'y suffiraient pas ; je me bornerai seulement à vous dire quelques mots de la méthode et de la découverte qui rendirent son nom à la fois immortel et populaire.

M. Leverrier affectait le plus profond dédain pour les astronomes qui ont besoin de lunettes et de télescopes : pour lui, il prétendait que les chiffres suffisaient pour savoir ce qui se passait dans les plus lointaines profondeurs du ciel ; ce fut, en effet, à l'aide des chiffres qu'il parvint à découvrir sa fameuse planète Neptune.

Tous les savants s'étaient depuis longtemps émus des déviations singulières que présentait à certaines époques le cours de la planète Uranus : M. Leverrier calcula ces déviations ; et, ajoutant les calculs aux calculs pendant des années, il arriva à affirmer qu'elles étaient dues à l'influence d'une autre planète beaucoup plus reculée, non encore observée, et qu'à tel jour, à telle heure, cette planète apparaîtrait dans le ciel.

Cette prédiction fut faite devant l'Académie des sciences en 1846 ; quelques mois plus tard, au commencement de 1847, au jour et à l'heure indiqués, la planète annoncée se montra sur l'horizon.

Jamais le génie humain n'avait été si loin dans ses audacieuses applications : ce fut un cri d'admiration dans l'Europe entière ; tous les souverains envoyèrent leurs cordons et leurs croix au grand astronome. Un instant même, le roi Louis-Philippe voulut faire décider que l'astre nouveau s'appellerait *planète Leverrier;* mais les susceptibilités de certains savants s'y opposèrent : conformément à l'usage, on lui donna un nom mythologique ; on l'appela *Neptune*.

— Pourquoi *Neptune?* demandait un petit journal du temps... Parce que c'est le dieu de l'*amer !*

Ce détestable calembour faisait allusion au caractère un peu ombrageux de M. Leverrier : il faut bien dire que ses excellents confrères de l'Académie des sciences n'étaient pour la plupart ni guère moins ombrageux ni guère moins *amers* que lui.

Peu d'hommes, il faut en convenir, ont laissé derrière eux autant d'ennemis ; mais il a laissé aussi de sincères amitiés.

On a raconté ces jours derniers beaucoup d'anecdotes vraies ou fausses sur M. Leverrier : on a trop négligé de faire remarquer l'un des traits les plus nobles de sa haute intelligence. Ce grand génie qui pouvait en remontrer à tant de médiocrités n'a jamais hésité à voir, au milieu des merveilles du ciel, leur cause suprême et leur but final.

Un jour quelqu'un lui demandait ce qu'il pensait du mot déplorable de Laplace parlant de Dieu : « Je n'ai pas besoin de cette hypothèse ! »

— Ce que j'en pense? répondit Leverrier d'une voix vibrante ; je pense que j'ai besoin de cette certitude !

Et il est mort noblement, grandement, le regard fixé vers le Dieu que son génie voyait au milieu de ces sphères célestes qui lui avaient révélé son nom et sa gloire... *Cœli enarrant gloriam Dei!*

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 28. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 13 Octobre 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Weber composant.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER

—

Charles Marie von Weber naquit à Eutin, dans le Holstein, le 18 novembre 1786, pendant l'une des nombreuses étapes de son père, Franz-Anton Weber, dans toutes les villes de l'Allemagne. Sa famille était autrichienne, anoblie par l'empereur Ferdinand II, en 1622, dans la personne d'un de ses ancêtres qui en reçut le titre de baron, porté par Charles-Marie lui-même.

Son père avait déjà cinquante ans quand il épousa en secondes noces une jeune fille de dix-huit ans, Geneviève von Brenner, qui donna naissance à Charles-Marie au bout d'une année de mariage. Découragée, affaiblie par les privations et la vie errante que lui imposaient les excentricités de Franz-Anton, elle mourut en 1798, laissant avec angoisse deux orphelins qu'elle savait leur père incapable de

protéger. Heureusement une tante se dévoua pour remplacer près d'eux la pauvre morte. Les tantes sont souvent la Providence de leurs neveux. Ce père follement épris de musique avait sacrifié sa position de bailli et de conseiller du prince-archevêque de Cologne, en même temps que la fortune de sa première femme. On le voyait souvent marchant à travers champs jouant du violon, suivi de sa nombreuse progéniture et provoquant le rire des passants. Il n'était pas seulement incapable de se fixer et de réussir à rien, il était encore vantard, menteur, à la fois avide et prodigue, et plutôt fait pour entraver que pour faciliter la carrière de ses enfants. Son rêve, du reste, ou pour mieux dire sa folie, c'était de rencontrer parmi eux (et il en eut dix) un génie musical hors ligne; aussi se réjouissait-il chaque fois qu'il lui naissait un fils. Quand Charles-Marie, après bien des tâtonnements, se réveilla enfin musicien, ce fut une grande joie pour Franz-Anton; malheureusement, sous prétexte d'aider au succès, il le compromit plus d'une fois, en signant sans façon du nom de son fils des lettres et des réclames remplies d'outrecuidance.

A peine né, Charles-Marie commence, à la suite de son père, ses nombreux voyages à travers l'Allemagne, voyages que nous verrons se répéter pendant toute sa vie et presque à la veille de sa mort.

Dès l'âge de quatorze ans, il avait écrit bon nombre de petits et même de grands ouvrages, composé et fait représenter à Chemnitz un opéra, *la Fille des bois, das Waldmadchen*, œuvres de jeunesse qui lui amenèrent une foule de désagréments, grâce à l'intention maladroite, pour ne pas dire malhonnête, du vieux Weber.

En novembre 1801, nous retrouvons le père et le fils à Salzbourg, où Charles-Marie écrit sous les yeux de Michel Haydn un nouvel opéra, *Peter Schmoll*, lequel, représenté à Augsbourg en 1803, n'a point laissé de traces. Michel Haydn, frère de Joseph, le grand Haydn, avait donné des leçons à Charles-Marie trois ans auparavant, ce qui fournit à Franz-Anton le prétexte d'un tour de sa façon, en substituant, sous forme de réclame, Joseph à Michel, différence énorme aux yeux de tout Allemand tant soit peu musicien.

Dans l'intervalle de ces deux dates (1801-1803), les deux Weber entreprennent un voyage musical dans le Nord de l'Allemagne, et en 1802 nous les trouvons à Hambourg. C'est de cette ville que date le premier *Lied* (mélodie) de Charles-Marie et que s'ouvre la série de ces chants d'amour, de haine, de guerre et de triomphe qui devaient former une partie de sa gloire future et où il n'eut d'autre rival, rival heureux il est vrai, que Franz Schubert, l'auteur par excellence des *Lieder*. Après une résidence de cinq mois à Augsbourg, le père et le fils partent pour Vienne, le grand centre musical que le souffle à peine éteint de Gluck (1787) et de Mozart (1791) remplissait encore; que la présence de Haydn (Joseph) et de Salieri animait, et où Beethoven, l'incomparable Beethoven, commençait à écrire ses chefs-d'œuvre. Quelle atmosphère de génie pour une âme jeune et déjà inspirée! On peut supposer que Charles-Marie essaya de prendre en réalité des leçons de Joseph Haydn; mais le maître était déjà bien âgé et surtout trop occupé de ses grands *oratorios*, couronne de sa vieillesse. Un autre allait se présenter à sa place, destiné à exercer une influence considérable sur Charles-Marie, c'était l'abbé Vogler.

Musicien habile, réunissant en lui un mélange de savoir et de savoir-faire, d'élégance mondaine et de dignité ecclésiastique, d'élévation de pensée et de mansuétude qui lui attiraient le respect et la sympathie de ses élèves, l'abbé Vogler touchait presque à l'apogée de sa gloire. Il revenait d'un voyage de neuf années en France, en Angleterre, en Italie, en Afrique et en Grèce, où il avait cru découvrir les traditions de la musique chez les anciens, et d'où il rapportait le goût passionné des mélodies nationales, goût qu'il transmit à ses deux élèves favoris, Charles-Marie Weber et Jacob Meyerbeer.

Charles-Marie, habilement et affectueusement dirigé par le musicien hors ligne, s'appliqua à l'étude des maîtres, tout en s'occupant d'arranger pour piano la partition d'un opéra de Vogler, *Samori*. Pour la première fois peut-être, le jeune élève subissait le charme entraînant de Vienne sans contrainte de ses dix-sept ans. Il en jouit même trop, et ce premier pas dans la folle et joyeuse vie de l'artiste le mena plus loin et dura plus longtemps qu'il n'eût fallu pour ses intérêts et sa dignité. Vogler probablement vit l'écueil et, pour l'en préserver, il lui procura, tout jeune qu'il était, la place de chef d'orchestre du théâtre de Breslau. A dix-huit ans, être chef d'orchestre sans avoir passé par la filière ordinaire, c'était un coup de fortune, mais un grand danger.

Heureusement Charles-Marie avait une grande habitude pratique du théâtre, grâce aux nombreuses entreprises de son père, dont ç'avait été longtemps la ruineuse manie de diriger des scènes secondaires; il avait de plus passablement de confiance en lui-même, toujours grâce à ce père qui en possédait une forte dose. Notre jeune directeur aborda donc sans sourciller sa nouvelle position, et bientôt la vie joyeuse de Vienne recommença pour lui à Breslau: parties de plaisir, fêtes, chants, gais propos et le reste. Mais le plus beau ciel bleu n'est pas longtemps sans nuages; tant d'ébats et six cents thalers d'appointements ne pouvaient guère aller ensemble. La direction découvrit sans beaucoup de peine que son chef d'orchestre était un peu bien jeune: la mésintelligence éclata; les tracasseries, les petites blessures envenimèrent la situation; deux mois de maladie achevèrent de creuser l'abîme, et, au commencement

de 1806, Charles-Marie donna sa démission. Il restait chargé de beaucoup de dettes, avec son père et sa tante sur les bras, et quelques maigres leçons pour toutes ressources. La situation était assez triste, il en sortit pourtant heureusement.

L'Allemagne fourmillait alors de petites résidences princières éparpillées jusqu'au fond des bois, où l'on trouvait invariablement une chapelle, un théâtre, des musiciens excellents ; tel était le château de Carlsruhe en Silésie, appartenant au prince Eugène-Frédéric de Wurtemberg, général au service de la Prusse. C'est là que Charles-Marie fut accueilli avec le titre d'intendant de musique. Le séjour dans cette résidence privilégiée fut une ondée de soleil dans sa vie tourmentée, véritable ondée malheureusement, et trop courte. La guerre régnait alors dans toute sa force. La Silésie dévastée devenait bientôt la proie des alliés et forçait Weber à quitter cette douce retraite où il avait trouvé, sur une plus petite échelle, les mêmes précieux avantages que Beethoven rencontrait dans la société du comte asumowski et du prince Lichnowski.

Nous passerons rapidement sur la période de trois ans qui s'écoula entre 1807 et 1810 à Stuttgart, où Charles-Marie, en quittant le prince Eugène-Frédéric de Wurtemberg, avait été placé par lui près de son frère, le duc Louis de Wurtemberg, en qualité de secrétaire : singulière place pour un artiste et singulier emploi qui consistait à tenir des écritures auxquelles il n'entendait rien, à répondre à des créanciers qui ne recevaient rien, et à satisfaire un maître dont le désordre et les dépenses insensées exaspéraient le roi et plaçaient le pauvre secrétaire entre les deux frères, c'est-à-dire entre le marteau et l'enclume. Ajoutons, pour tout dire, que les mauvais exemples venus de haut sont fort contagieux, qu'entraîné par les affaires mêmes de son maître, Charles-Marie renouvela bientôt les folies de Vienne et de Breslau en les aggravant, et qu'il ne tarda pas à se trouver engagé dans toutes sortes de tripotages d'argent où sa position fut compromise et où son honneur faillit l'être. Pour comble de détresse survint Franz-Anton, apportant en fait de richesses son violoncelle, deux chiens dans leur corbeille, une foule de créanciers, un esprit affaibli mais toujours remuant et brouillon. Bref, Charles-Marie, déjà mis une fois aux arrêts en 1808, pour manque de respect envers le roi, arrêts dont au fond il se troubla si peu qu'il écrivit pendant ce temps le beau chant : « *Notre Vie est un perpétuel combat,* » Charles-Marie s'oublia si bel et si bien que le 26 février 1810, arrêté de nouveau en plein théâtre, il fut conduit à la frontière avec son père, et banni à perpétuité du royaume de Wurtemberg.

La leçon était dure, elle porta coup : cette période de sa vie lui resta toujours si pénible qu'il n'en parlait jamais volontiers. Non que ces trois années eussent été tout à fait perdues. Quelques hommes savants et sérieux lui avaient même inspiré le désir de combler les lacunes de son instruction première, et l'avaient porté à étudier l'esthétique, la philosophie, la littérature ; généreux efforts trop peu soutenus, mais dont il retira néanmoins quelque fruit. Quant aux compositions en petit nombre de cette époque, on peut citer *le Premier Son*, poésie de Röchlitz, et *Sylvana*, opéra, paroles de Heimer, non entièrement achevé au moment de la catastrophe.

En quittant Stuttgart, notre exilé se rend à Manheim avec 40 florins dans sa poche et la résolution de s'amender. Il passe deux mois charmants entre des amitiés improvisées et qui durèrent toute sa vie. Mais Manheim ne pouvait lui offrir les ressources dont il avait besoin sous le double rapport de la vie matérielle et artistique. Il fallait aviser. Darmstadt n'était pas loin et de plus elle était gouvernée par un des princes les plus mélomanes qui aient jamais occupé un trône allemand. En outre, Vogler, comblé par lui d'honneurs et de soins, y avait fixé sa résidence. Ce fut donc vers Darmstadt que Charles-Marie se dirigea ; il y fut reçu à bras ouverts par son maître. Bientôt après, Jacob Meyerbeer, déjà célèbre comme pianiste, y arrivait aussi pour suivre les leçons de l'illustre abbé, et tous deux réunis à un troisième condisciple, Gansbacher, formaient un trio d'amis que les années ne purent diviser.

Tout d'abord la vie de Darmstadt parut bien sérieuse à l'ex-secrétaire du prince Louis, mais il sut l'égayer. Weber avait un fond d'espièglerie, disons plus, de gaminerie, dont il fallait absolument trouver l'emploi ; cela débordait. Aussi ne tardons-nous pas à le voir, au sortir des soirées studieuses du maître, se lancer par la ville, en quête de mélodies, disait-il, et guitare en main, juché sur une table de cabaret, chanter pour les habitués du lieu ses plus folles bouffonneries. Ce temps de Darmstadt, studieux et joyeux, fut par excellence le temps des *mélodies* et de ces improvisations ravissantes pour lesquelles Weber se distingua toujours, et qui, pareilles à des fleurs printanières, éclosaient sous ses doigts, alors que son ami Meyerbeer et lui, assis devant deux pianos, faisaient parler les touches au gré de leur inspiration fugitive.

Un voyage artistique avec l'abbé Vogler interrompit cette existence agréable, mais trop improductive. Quelques œuvres vendues, quelques concerts donnés, la mise à la scène de l'opéra de *Sylvana* à Francfort, où le principal rôle est rempli par Mlle Caroline Brandt, qui plus tard devait devenir la compagne chérie de Weber, occupent et terminent l'année 1810.

Au commencement de 1811, nouveau voyage artistique qui le conduit, en passant par les villes de la Hesse et de la Bavière, à Munich, où il fait représen-

ter avec succès le petit opéra d'*Abu-Hassan*. Dix ans devaient s'écouler entre cette œuvre et la plus importante de toutes, *Freischütz*, dix ans stériles pour l'art dramatique; non pas certes que Weber se reposât; au contraire, ce qui le caractérise du commencement à la fin de sa carrière, c'est une activité dévorante, fébrile même, laquelle, en usant sa vie, contribua sans aucun doute à amener sa mort prématurée. De Munich, il entreprend un voyage en Suisse; il y retrouve à l'improviste Jacob Meyerbeer qui se rendait en Italie avec sa famille. Heureuse rencontre, car cette famille ne cessa plus jusqu'à son dernier jour de l'aimer comme un fils et de lui en donner mille témoignages.

Signalons une fois pour toutes ces voyages qui occupent une place considérable dans la vie de notre héros. Si nous pouvions le suivre dans ses visites répétées aux villes d'Allemagne, nous entrerions en rapport avec tout ce qu'elles renfermaient alors d'artistes et d'écrivains éminents, de grands seigneurs et de têtes couronnées, amateurs éclairés de la grande et belle musique. Malheureusement, nous disposons de trop peu de place pour nous accorder ces jouissances; bornons-nous donc à les indiquer et passons.

Au printemps de 1812, nous trouvons Weber à Berlin, installé chez les parents de Meyerbeer et y jouissant de la plus large et de la plus cordiale hospitalité. Il y fait jouer sa *Sylvana* après l'avoir remaniée et corrigée avec la simplicité du génie, pour se conformer à certaines critiques. A Berlin, il apprend la mort de son père, décédé le 16 avril 1812, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Le pauvre vieux avait toujours été une pierre d'achoppement pour son fils, et pourtant celui-ci écrit dans sa douleur sincère : « Il m'est bien cruel de n'avoir pu lui donner plus de jours heureux. Que Dieu le bénisse pour toute l'affection qu'il me portait, et que je ne méritais pas! » Le cœur de Weber débordait de tendresse, et, jusqu'à son dernier soupir, il sut l'exprimer à ceux qu'il aimait, avec une grâce touchante, comme le montrent ses nombreuses lettres. Ce séjour à Berlin dura six mois et fut marqué par une activité extraordinaire dans tous les genres : compositions musicales, critiques d'art et de littérature, sorte de travail pour lequel il se sentit toujours du goût, mais où il apportait une partialité, une irascibilité extrêmes; il ne l'abandonna que beaucoup plus tard, après le grand succès du *Freischütz*.

On peut affirmer que Weber quitta Berlin, transformé. De même que la période de folie et de désordre avait pris fin à la sortie de Stuttgart, de même celle de l'indiscipline artistique, de la confiance en soi se termina à Berlin. A partir de ce moment, il commença à compter avec le vrai public, et à cesser de se considérer lui-même comme son propre public idéal et toujours satisfait. Son intention était d'aller en Italie, et on doit regretter qu'il n'ait point vu ce pays où Mozart puisa tant de grâce et de divines mélodies; mais, arrivé à Prague, on lui offre la direction du théâtre avec 2,000 florins de traitement : il était trop besoigneux pour refuser.

Entré en fonctions le 1er avril 1813, il s'y maintient jusqu'au printemps de 1816, et, pendant cette période de trois ans, il apprend le bohême pour mieux diriger son orchestre, comme plus tard il apprendra l'anglais pour faire exécuter son *Oberon* à Londres. La première cantatrice engagée par lui à Prague fut Caroline Brandt, dont le rôle intime allait bientôt commencer.

1813, 1814, 1815 furent une période de suprême agitation pour l'Europe et pour l'Allemagne en particulier. En 1814, Weber entreprend un voyage qui, après l'avoir conduit à Vienne et à Munich, le ramène à Berlin. L'atmosphère politique de la ville prussienne, l'enthousiasme des populations le transportent; lui qui jusqu'alors ne s'était guère mêlé de ces questions, s'enflamme tout à coup aux mots de patrie, de délivrance, de triomphe. C'est de ce moment que datent ses chants de guerre et de liberté : *Lyre et Épée*, *Combat et Victoire*; ce dernier écrit à Munich en 1815, après Waterloo, mais né évidemment de l'émotion ardente dont Berlin était surtout animée.

Toutefois, à côté de l'agitation patriotique, Weber en éprouvait une autre plus intime, formée d'espérance irréalisée, de tendresse incomprise, de déception, de découragement. Sa sympathie pour Caroline était devenue une véritable affection, mais une affection troublée par bien des querelles, des jalousies, des inquiétudes de toutes sortes. Que faire? La position était si tendue qu'il n'y trouva d'autre remède que de s'éloigner de Prague et de reprendre le cours de ses voyages. — Heureusement tout nuage s'évanouit. L'horizon du jeune maître s'éclaircit enfin, et le 19 mai 1816 il annonce publiquement ses fiançailles avec Caroline Brandt, cantatrice de l'opéra de Prague. Deux mois plus tard, il recevait sa nomination de maître de chapelle à Dresde.

Ici commence la période vraiment importante de sa vie, celle des grandes compositions de musique dramatique, voire même de musique religieuse, car bien que cela fût hors de toutes ses habitudes, il écrivit deux messes pour l'église catholique de Dresde, sans enthousiasme, il est vrai, mais pour se conformer à la règle.

Dresde, surnommée la Florence du Nord, avait subi de tout temps, et sans se plaindre, ajoutons-le, l'empire de la musique italienne et des chanteurs italiens : le maître de chapelle, Morlacchi, y gouvernait alors en despote. Weber arrivait pour fonder l'opéra allemand, c'est-à-dire élever autel contre autel : on peut juger des difficultés de la situation. Dès les premiers pas, la rivalité s'accuse, elle se perpétuera

jusqu'à sa mort et contribuera peut-être à la hâter, tant il supportera de blessures d'amour-propre et d'excès de travail.

Le 4 novembre 1817, jour placé sous l'invocation du saint dont Charles-Marie et Caroline portaient le nom, ils furent unis à Prague, après s'être confessés et avoir communié ensemble dès le matin. Car le jeune maître n'était pas seulement catholique de nom, il l'était de fait, et par exemple nous le voyons accomplir ce même acte religieux la première fois qu'il dirige la musique de la chapelle royale de Dresde, afin, dit-il, d'être plus digne de sa tâche. Le 4 novembre, après une heure de méditation solitaire, il écrivait sur son journal : « Que Dieu bénisse le lien qui fait de ma bien-aimée Lina ma fidèle compagne pour la vie, et puisse-t-il me donner la force et le pouvoir de la rendre aussi heureuse que je le désire du plus profond de mon cœur! Puisse la grâce divine accompagner toutes mes actions! »

Après le voyage de noces obligé, le jeune ménage rentrait à Dresde le 20 décembre et s'établissait dans un riant petit nid préparé par les soins de Weber. Caroline avait dit adieu pour toujours au théâtre ; leur félicité était grande, elle semblait assurée ; mais, hélas! ironie du bonheur! dès le début de l'été suivant, les premiers symptômes du mal qui, huit ans plus tard, devait conduire le jeune époux au tombeau, commençaient à se manifester. On alla s'établir pour la belle saison dans le petit village de Hosterwitz, entre Dresde et Pilnitz[1]. C'est là que furent écrits, dans l'angoisse et sous l'étreinte de la maladie, les trois principaux opéras de Weber : *Freischütz*, *Euryanthe*, *Oberon;* là aussi qu'il passa, en dépit de bien des épreuves, les heures les plus douces, les plus fleuries de son existence.

Le 20 mai 1820, il terminait *Freischütz* et l'envoyait au comte de Brühl, intendant du théâtre de Berlin. Cinq jours plus tard, il commençait *Preciosa;* il l'achevait le 20 juillet et l'adressait aussi au comte de Brühl. Du reste, Weber avait sa manière propre de composer. Pas un seul morceau qu'il ne retournât dix fois dans sa pensée avant que, satisfait de son travail, on l'entendît s'écrier : « C'est cela! » puis il se mettait à écrire vivement, correctement, sans presque changer une note. Au fond, il composait toujours; pour lui, tout se traduisait en accords : la couleur, la forme, le lieu, l'espace ; et les bruits les plus confus, les plus discordants se transformaient en des harmonies originales, pleines d'imprévu et de charme.

A peine *Preciosa* finie, Weber et Caroline partaient pour un voyage artistique dans le nord de l'Allemagne. L'itinéraire, soigneusement tracé, comprenait quatre villes universitaires, Weber voulant entendre, au moins une fois dans sa vie, ses *Lieder* chantés par les étudiants avec l'enthousiasme dont on lui avait tant parlé. Son attente ne fut point trompée. A peine arrivé à Halle, il est salué d'un immense vivat par quatre cents étudiants qui entonnent en chœur ses principaux *Lieder*. A Göttingue, même réception, même élan ; à la lueur des torches, des voix jeunes et passionnées font retentir la ville de ses chants. Comment son cœur n'aurait-il pas battu de joie et d'orgueil? Des émotions plus intimes l'attendaient à Eutin, lieu de sa naissance. Dès le grand matin, il parcourt les rues de la petite ville, revoit la maison où il est né, pauvre maison en bois qui éveille un à un tous les souvenirs de sa jeunesse. Ici, ce n'est plus l'artiste, c'est l'homme dont tous les sentiments sont en jeu, et cet homme était d'une nature trop délicate pour ne pas les ressentir vivement dans leur intensité douloureuse.

Le 15 mars 1821, *Preciosa* était représentée à Berlin. Weber attachait d'autant plus d'importance à cette représentation, qu'elle servait en quelque sorte d'introduction au *Freischütz;* c'était comme un lever de rideau, la petite pièce avant la grande. Le 2 mai suivant, en effet, il partait avec Caroline pour aller diriger cette œuvre capitale, base et sommet de sa gloire. Malheureusement, à Berlin comme à Dresde, régnait la lutte entre les deux musiques, italienne et allemande, lutte qui, par suite de l'état des esprits, prenait un caractère particulièrement violent et devenait une question de nationalité. Spontini, avec son *Olimpia*, était le dieu des italianissimes ; Weber, avec son *Freischütz* allait devenir celui des patriotes prussiens, ennemis ardents de l'étranger. La situation était des plus tendues et des plus intéressantes ; elle se dénoua à la satisfaction du maître allemand. Le 18 juin, Weber pénétrait dans une salle comble, qui saluait surtout en lui l'auteur des chants patriotiques ; il en sortait sacré maître de par l'enthousiasme indescriptible de l'auditoire. La grande voix du dehors vint confirmer ce jugement, et l'Allemagne électrisée voulut partout entendre l'opéra allemand.

L'effet de ce succès ne tarda pas à se faire sentir. Le 11 novembre, Vienne envoie une demande d'opéra qui remplit Weber de joie et décide la composition d'*Euryanthe*, représentée le 25 octobre 1823 sur le théâtre de la *Karthnerthor*, avec succès d'abord, mais sans pourtant obtenir un résultat durable, à cause de la longueur du livret. Hélas! dès la fin de cette année 1821, le pauvre maître surmené, épuisé, conçoit de sérieuses inquiétudes sur sa santé ; mais, résigné à toutes les épreuves, il écrit dans son journal son invariable refrain : « Comme il plaira à Dieu! » Sur ces entrefaites, Londres et Paris lui offrent d'écrire pour chacune d'elles un opéra et de venir le diriger. Ce fut le point de départ d'*Oberon* dont le livret, écrit en anglais, lui fut envoyé le 30 décembre. Quant à Paris, il remit l'offre à plus tard, se contentant,

1. Résidence d'été du duc de Chartres.

comme marque de bon vouloir, de mettre en musique les paroles d'une très-jolie romance française : « *Du moins je te voyais,* » les seules notes sorties de sa plume, de la fin de 1823 au commencement de 1826. Le retard apporté à l'acceptation des offres de la France donna lieu malheureusement à un arrangement inintelligent du *Freischütz* par Castil-Blaze, qui le fit jouer à l'*Odéon* en 1824 sous le titre de *Robin des Bois*, et à une rédaction tout aussi peu heureuse d'*Euryanthe* ou de *Preciosa* pour piano. Arrangeurs et traducteurs, fléau des auteurs !

La vie du pauvre maître, traversée par tant de contrariétés, eut pourtant aussi ses rayons lumineux, même à travers les ombres de la fin. -- En 1825, ses médecins, en qui il avait une confiance aveugle, lui ordonnèrent d'aller à Ems, — après l'avoir envoyé auparavant à Marienbad, au grand préjudice de sa santé. Il arrive dans un hôtel encombré de voyageurs de haute volée, sans avoir prévenu d'avance ; il est inconnu, il n'a qu'un mince bagage, toutes les chambres sont occupées, et l'hôtesse, ne sachant où donner de la tête, le loge dans une petite pièce fort à l'étroit. Résigné à son sort, jugeant bien inutile de réclamer, il s'installait silencieusement dans son modeste réduit, quand soudain un grand bruit se fait entendre ; sa porte s'ouvre avec fracas, l'hôtesse paraît, suivie de toute sa maison, et s'écrie : « Weber ! Vous êtes Weber ! Ah ! si je l'avais su ! » Puis, s'élançant dehors, elle court chez tous ses locataires, annonce que l'auteur de *Freischütz* habite une mauvaise chambre sur le derrière et qu'il lui faut la meilleure sur le devant. Déjà tout le monde s'empressait, quand un voyageur, plus prompt que les autres, apparaît traînant ses malles après lui, et force Weber, contrarié mais ému, à prendre la chambre qu'il occupe avec balcon et à lui céder la sienne. Joli épisode, n'est-ce pas ?

Rentré dans sa chère retraite d'Hasterwitz, les idées qui avaient semblé s'éteindre en lui reviennent plus faciles ; il achève le premier et le deuxième acte d'*Oberon.* Mais il les achève en proie à mille causes d'irritation dont son mal ne fait que s'aggraver : ses œuvres mutilées en France et dont le produit lui échappe ; *Abu-Hassan* et *Freischütz*, jouées à Londres dans les mêmes tristes conditions ; les mauvais procédés de Spontini qui entrave à Berlin la représentation d'*Euryanthe*, et les interminables pourparlers avec les directeurs anglais à propos des émoluments à donner pour *Oberon*. Tandis qu'il termine enfin cette pièce, sa dernière création, il est dans un état de santé déplorable. En proie à une toux incessante de jour et de nuit, couvert de fourrures, le dos courbé, les jambes enflées, il écrit ses dernières notes, pourtant bien vivantes, dans une chambre chauffée à trente degrés et où il reste glacé.

Le 7 février 1826, il part pour Londres, mais non sans avoir rédigé son testament avec une sollicitude infinie pour les siens, car le malheureux ne s'abusait plus sur le résultat final, et s'il entreprenait ce voyage pénible, c'était pour augmenter les modestes ressources qu'il laissait à sa famille. Le 25, il arrive à Paris, où il ne fait que toucher barre, se promettant de s'y arrêter au retour. Les artistes, les écrivains éminents qui s'y trouvaient réunis s'empressent de le fêter, Rossini en tête ; mais tous ces honneurs le touchent peu, il n'éprouve déjà plus qu'un seul besoin, celui du repos. Deux choses pourtant lui font plaisir : les huîtres, qu'il trouve excellentes, et la *Dame Blanche* de Boïeldieu, à laquelle il ne voit à comparer que le *Figaro* de Mozart. Le 5 mars, il arrive à Londres, quelque peu ragaillardi par la traversée, par le paysage qui le ravit et par la réception cordiale, l'établissement confortable de sir George Smort, directeur de la musique royale, qui avait voulu être son hôte tout le temps de son séjour à Londres. Dès le 9, les répétitions commencent, et, le 12 avril, la première représentation a lieu au milieu d'un immense enthousiasme. Mais dans cet espace d'un mois, que de travaux, que de fatigues et aussi que de déboires ! La malheureuse rivalité entre les deux musiques qui avait poursuivi partout Weber, il la retrouve là encore, aux portes du tombeau et plus redoutable peut-être que jamais. Car elle se personnifie pour ainsi dire en lui, malade, affaibli, modeste d'allures et n'entendant rien aux habitudes de réclames bruyantes en usage chez les Anglais, et en Rossini, le maestro par excellence, riche, heureux, habile à captiver la foule, à faire naître le succès, et à tirer les guinées des coffres les mieux fermés. La lutte était trop inégale, et le pauvre maître sentait chaque jour diminuer l'espérance de fortune qu'il avait fondée sur ce voyage. Les hautes classes, chez lesquelles la musique est plutôt une affaire de ton que de goût, le laissaient dans l'isolement ; seuls les sociétés musicales, quelques amateurs en petit nombre, compensent, par leurs ovations enthousiastes, la froideur de la nation, dont il est profondément blessé. La curiosité insolente de l'auditoire, pendant qu'il dirige un des concerts de la Société philharmonique, l'exaspère. A partir de cette soirée, son état empire visiblement, il ne fait que s'aggraver sous de nouvelles blessures. Le concert donné à son bénéfice reste à peu près vide : ce fut le dernier coup. Il se retire chancelant, suffoqué, au bras d'un ami, disant d'une voix brisée aux artistes qui l'entourent : « Qu'en dites-vous ? Voilà Weber à Londres ! » On le mit à grand'peine en voiture, et l'on fut obligé de le porter dans sa chambre. Ceci se passait le 26 mai. Le 30, se sentant un peu mieux, il veut remplir la parole qu'il a donnée à miss Paton de diriger l'ouverture du *Freischütz* dans un concert à son bénéfice, mais il en sort tellement épuisé qu'il promet à ses amis de renoncer à la représentation annon-

cée à son propre bénéfice le 5 juin, et, dès lors, la pensée du départ ne le quitte plus, le désir de revoir les siens s'empare de lui et l'absorbe tout entier. « Les revoir, une fois, une seule fois, » répétait-il sans cesse.

Le 1er juin, son oppression est telle que chaque souffle de respiration le met hors de lui. Le lendemain, se sentant un peu mieux, il fixe son départ pour le 6, et il écrit encore une lettre à sa femme, tracée d'une main tremblante et en caractères inégaux. Ce fut la dernière. Le 4 juin au soir, ses amis réunis autour de sa chaise longue s'entretenaient avec lui, il leur parlait à voix basse uniquement de son voyage. A dix heures, il se met au lit, sans permettre que quelqu'un le veillât pendant la nuit, et même il s'obstine à fermer sa porte au verrou comme il en avait l'habitude. Il serre la main de ses amis en disant : « Dieu vous récompense de votre affection pour moi! »

Le lendemain matin, de bonne heure, le domestique vint frapper doucement à sa porte, selon sa coutume, et comme elle restait close, ce qui n'était jamais arrivé, il appela sir George Smort. On pénétra dans la chambre. Le maître, étendu sur son lit, la tête appuyée sur sa main, dormait de son dernier, de son éternel sommeil. Il était mort depuis cinq ou six heures!...

Son désir de rentrer dans sa patrie, de revoir les siens, ne fut point exaucé, et même bien des années durent s'écouler avant que son corps, provisoirement déposé dans les caveaux de la chapelle catholique de Moorfiels, pût prendre dans le cimetière catholique de Dresde la place qu'il y occupe aujourd'hui depuis le 15 décembre 1844.

. . . .

Et *la Dernière Pensée*, cette jolie valse que nous aimons tant et que nous avons jouée si souvent, vous ne nous en parlez pas? disent mes lectrices. — Pardon, mesdames, je veux vous en parler, au contraire, mais je l'ai réservée pour la fin, comme on garde les surprises, et ç'en sera une pour vous, j'en suis sûre.

La Dernière Pensée de Weber, il faut bien vous le dire enfin, n'a jamais été de lui. Elle est d'un musicien de talent, Reissiger, né en 1798, à Belzig, près de Wittemberg, et qui même succéda à Weber dans l'emploi de maître de chapelle à Dresde, où il mourut en 1859. Des spéculateurs peu scrupuleux détachèrent ce morceau d'un recueil de douze valses et le publièrent sous le nom du maître, presque immédiatement après sa mort. Reissiger, le véritable auteur, protesta contre cette fraude, aussi bien que son éditeur, mais en vain; au point qu'en 1846, revenant encore à la charge, il s'en explique tout au long dans une lettre adressée à M. Th. Parmentier. Cette lettre nous paraît concluante et nous l'insérons ici :

« *La Dernière Pensée de Weber*, éditée en Allemagne, et aussi à Paris peu de temps après la mort du célèbre Weber, vers la fin de 1826, n'est autre chose (ainsi que je l'ai plusieurs fois fait connaître dans les publications musicales du temps) que l'une des valses composées par moi en 1823 et éditées en 1824 par Peters, à Leipsig, sous le titre de *Douze Valses brillantes pour le piano*, op. 62. L'éditeur Peters a aussi décliné ce fait, il y a dix ans, dans les papiers publics, et il en est résulté qu'on intitule aujourd'hui la valse en question : *Valse de Reissiger, dite Dernière Pensée de Weber*. Je ne sais comment il se fait qu'on a utilisé de cette manière l'une de mes valses; mais il est certain que cela a été une spéculation de marchands de musique, et une véritable fraude. Mon ami Weber m'avait souvent entendu jouer moi-même cette valse en 1823 à Leipzig; je sais aussi qu'elle lui plaisait beaucoup et qu'il la jouait souvent. Je ne sais s'il l'a jouée à Paris, mais cela est probable. »

Voilà, mesdames, comme on écrit l'histoire de la musique... Tôt ou tard, il est vrai, la vérité se fait jour, mais combien tard souvent, et qu'elle a de peine à se faire accepter!

Mme A. Audley.

DES RAVAGES EXERCÉS PAR LES SAUTERELLES
DANS LE MIDI DE LA FRANCE ET EN ALGÉRIE

—

Si la France peut être considérée comme un pays privilégié par suite de la douceur de son climat, de l'abondance et de la variété de ses produits ; si mieux que d'autres pays voisins elle échappe à des ravages périodiques occasionnés par des invasions de mammifères nuisibles, elle n'est cependant pas tout à fait exempte des dégâts qu'exercent les insectes dans certaines années.

En général, les sauterelles ne sont pour elle qu'un accident passager, sans gravité aucune dans le Nord, le Centre, l'Est et l'Ouest; toutefois la Provence fait exception à cet état de choses. Des bords de la Méditerranée jusqu'au Rhône, qui lui forme sa barrière naturelle, la région méridionale est sujette aux visites d'une espèce néfaste, le criquet migrateur (*pachytylus migratorius*) : il cause parfois en Provence, en Corse, dans le Roussillon et jusqu'à l'entrée du Dauphiné de véritables pertes pour l'agriculture.

La couleur la plus ordinaire du criquet migrateur est celle d'un vert passant au gris jaunâtre.

Ses pattes sont légèrement pubescentes; ses élytres, plus longs que l'abdomen, sont jaunes à leur base et parsemés de taches brunes ; ses ailes tirent sur le jaune avec une teinte obscure au sommet.

L'insecte dans tout son développement atteint une longueur de 50 millimètres.

Ses mœurs offrent plus d'une particularité curieuse.

Comme la plupart des sybarites, dès qu'il est éveillé et que le soleil commence à se faire sentir, il se sent pris d'un violent appétit : il coupe les tiges des graminées vertes au-dessous de l'épi, puis, se posant sur les pattes de la deuxième et de la troisième paire, il s'attable en quelque sorte et tient devant lui avec ses pattes antérieures la tige ou la feuille qu'il vient de couper, en emporte à chaque coup de dent un fragment qu'il mâchonne avant de l'avaler.

Pendant ses repas, il boit les gouttes de pluie ou de rosée qui se trouvent à sa portée.

Dès qu'il est repu, il ne songe plus qu'à bien digérer, aussi se tourne-t-il vers le soleil pour mieux jouir de ses rayons. A mesure que la température s'élève, tous les criquets migrateurs se mettent en mouvement; c'est alors qu'on les entend striduler d'un ton faible.

L'insecte frotte son élytre avec une seule patte à la fois ; son chant diffère suivant qu'il est à l'ombre ou au soleil.

Dans ce dernier cas, la patte qui joue le rôle d'archet a le mouvemement rapide et plus étendu ; il change tour à tour de patte pendant sa stridulation.

Aux approches de la ponte, la femelle creuse une cavité en terre et y enfonce son abdomen jusqu'à l'origine des ailes.

Les œufs sont réunis dans un tube cylindrique au nombre d'une cinquantaine ; ils sont allongés, arrondis aux deux bouts, d'un jaune opaque ; la mère a soin de les recouvrir d'une écume couleur de chair qui par la dessiccation prend une certaine consistance.

Dans le midi de la France, les pontes s'effectuent à l'arrière-saison. Les larves et les nymphes subissent plusieurs mues et se montrent en été.

Les dégâts occasionnés par le criquet migrateur ont jeté l'effroi en Provence, et leurs dates les plus remarquables sont restées dans la mémoire des populations.

En 1613, Arles et Marseille dépensaient près de 50,000 livres pour la destruction de cet insecte.

On payait 25 livres par kilogramme d'insectes et 50 par kilogramme d'œufs.

Dans des temps plus rapprochés du nôtre, en 1820 et 1822, les criquets migrateurs dévastaient à fond les environs d'Arles et des Saintes-Maries dans la campagne.

De nos jours, de 1825 à 1832, le fléau prenait encore plus d'intensité.

On ramassa jusqu'à 2,000 kilogrammes d'œufs ; ce chiffre s'éleva à près de 4,000 kilogrammes d'œufs dans la seule année 1835.

Tout considérables cependant que soient les dégâts occasionnés par le criquet migrateur, et bien qu'il ait encore pour complices d'autres espèces nuisibles, on ne saurait comparer ce fléau aux ravages qu'exerce le criquet pèlerin (*acridium peregrinum*).

Sa voracité est si grande, et le nombre de ces insectes qui s'abattent sur certains pays est si prodigieux, qu'on le regarde avec raison comme une calamité désastreuse, semant partout où il passe la famine et la ruine.

Il est originaire d'Orient et se trouve depuis la Chine jusqu'au Nord de l'Afrique : certains peuples s'en nourrissent.

Plus grand que le criquet migrateur, il n'a pas moins de 70 millimètres de longueur; sa couleur générale est jaune mêlé de lignes et de points ferrugineux; ses élytres débordent l'abdomen. Ils sont jaune opaque à la base, transparents dans le reste de leur étendue, avec un semis de taches noirâtres.

La partie inférieure du corps est luisante et brunâtre.

La femelle recherche les terres meubles pour y faire sa ponte ; elle s'y creuse un tube cylindrique où elle dépose ses œufs un à un, en les enduisant d'une sorte d'écume.

La ponte est à peine achevée qu'elle ferme le tube avec la même liqueur. Elle est enveloppée au dehors de particules terreuses ; une seule petite calotte arrondie signale la présence de la cavité, tant elle est nivelée avec perfection.

Tout le monde connaît les vols prodigieux qu'exécute le criquet pèlerin dans ses migrations.

A certaines époques, il voyage à travers les airs par troupes innombrables comme si les vents d'orient, d'occident ou du sud le chassaient vers le nord sous forme de nuage ou d'escadron ailé.

Il se prépare quelques jours d'avance à cette navigation aérienne, envoie certaines troupes en guise d'avant-garde, puis toute l'armée prend son essor et gagne une couche atmosphérique où règne un courant favorable.

Sa marche est précise ; elle se dirige vers les terres cultivées. Les nuages qu'elle forme à travers les airs sont tellement épais qu'ils interceptent la lumière du soleil. Le bruit de leurs ailes a été comparé à celui d'une forte pluie ou à celui du mugissement de la mer.

Rien ne saurait donner une idée de l'aspect de désolation que présentent les pays où se sont abattus ces terribles émigrants. Toute verdure a bientôt disparu, et quand ils n'ont plus ni herbe ni feuille à dévorer, ils se jettent sur le tronc des arbres, en rongent l'écorce et attaquent jusqu'au chaume des habitations.

L'Algérie, depuis un siècle, n'a que trop connu le criquet pèlerin.

Ses invasions ont toujours été désastreuses. En 1816, l'une d'elles amena la famine et détermina la peste.

De 1845 à 1849, toute l'Algérie fut en proie à ce fléau.

En 1866, nouvelle visite non moins fatale, mais elle ne s'étendit pas au delà d'une année.

Les criquets, sortis des gorges et des vallées du Sud, s'abattirent d'abord sur la Mitidja et le Saël d'Alger; toute moisson fut dévorée; l'intérieur des maisons n'en fut pas préservé : des routes de 30 kilomètres furent couvertes de cadavres de criquets pèlerins.

Le territoire arabe se vit en proie à une famine effroyable et la population indigène en fut décimée.

Le seul moyen connu pour se débarrasser de ces insectes est de faire battre le pays par des bataillons et même par de la cavalerie : on chasse les insectes devant soi, et, après les avoir acculés dans des chaumes, on y met le feu.

Le procédé qui consiste à recueillir les œufs ne laisse pas que d'être dispendieux, mais il préserve pour l'année suivante les récoltes en terre, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de nouvelles invasions étrangères.

R. Saint-Victor



Les vendanges à Argenteuil.

LES VENDANGES A ARGENTEUIL

—

Suresnes, Saint-Ouen, Argenteuil, tels sont les *grands crus* des environs de Paris. Autrefois du moins ces vignobles jouissaient d'une grande réputation, et les palais les plus délicats n'en dédaignaient pas la dégustation. Le vin de Suresnes était, comme on sait, très-apprécié de Henri IV. On dit que Louis XVIII, dès son avénement au trône, suivit jusqu'à sa mort le régime de boire exclusivement, une fois par semaine, du vin d'Argenteuil. Aujourd'hui il est de mode de dénigrer ces vins, et c'est là un tort, notamment en ce qui concerne celui d'Argenteuil.

On les dénigre, pourquoi? parce qu'à Paris on ne peut plus en boire. Aucun restaurant, aucun cabaret ne vous fournira du vin d'Argenteuil. Or on se souvient du mot de la fable sur les raisins :

Ils sont trop verts, et bons pour des goujats.

Ce que le renard dit des raisins qu'il ne peut atteindre, le Parisien le dit des vins de sa région : *Ils sont trop verts*... c'est de la piquette.

La vérité est que l'octroi en empêche totalement le débit, en exigeant aux portes de la grande ville un prix d'entrée souvent double du prix d'achat et dans tous les cas beaucoup plus fort.

C'est là une anomalie contre laquelle on a beau-

coup crié, mais qu'il est, paraît-il, impossible de faire disparaître, sous peine de condamner le fisc à une multiplicité de détails et d'opérations qui contraindraient à tripler son personnel.

Donc une bouteile d'argenteuil étant soumise aux mêmes droits qu'une bouteille de château-yquem, et le vin d'Argenteuil étant léger, clair, peu susceptible d'alliage, le commerce parisien préfère naturellement, à droits égaux, les gros vins du Midi, très-chargés en couleur, qui permettent des coupages *intelligents* et surtout lucratifs.

Ce calcul très-motivé du commerce, en éliminant du grand marché parisien les vins de banlieue, a été du reste un bienfait pour les populations régionales, parmi lesquelles ces vins, faute de concurrence, sont restés à bon marché et exempts de sophistication.

— Capitaine, vous avez là de beaux hommes, dis-je un jour à un capitaine de pompiers d'Argenteuil qui venait de faire exécuter des manœuvres.

Il me répondit avec fierté :

— Ici les hommes sont beaux et forts parce que le vin est bon.

Cette réponse mérite d'être méditée.

En effet, le vin d'Argenteuil est bon, à la fois rafraîchissant et tonique. Il a de plus le mérite d'être fort agréable à boire. Chaque gorgée qu'on avale procède par une sorte de petite tape dans la gorge et dans les parois du palais, tape émoustillante comme les fumées du champagne, et dont se dégage une fraîcheur parfumée extrêmement savoureuse.

De plus, étant un produit éminemment naturel, ce vin-là étanche la soif et ne la fait pas naître. C'est peut-être pour cela qu'on n'en veut pas à Paris, où il faut avant tout des liquides provoquant l'excès, l'abus, c'est-à-dire le bénéfice plus considérable du marchand aux dépens de la santé du consommateur.

Il y a deux ans, étant allé voir un ami à Courbevoie, il me montra comme curiosité du vin de Suresnes qu'il venait d'acheter.

Ce vin n'était ni fait ni à faire. C'était trouble, vaseux, épais, sans force, nauséabond. L'extrême bon marché, 10 centimes le litre à peu près, avait décidé mon ami à l'acquisition d'une barrique de cet affreux breuvage, et il en était désolé.

Après d'affectueux compliments de condoléance :

— Et pourtant, repris-je, le suresnes a eu une grande renommée. Elle devait être justifiée, car nos prédécesseurs n'étaient pas des imbéciles, et ils étaient même beaucoup plus savants que nous en l'art de bien vivre. Comment donc se fait-il que des vignobles fêtés et appréciés il y a deux cents ans...

Il m'interrompit, croyant avoir trouvé le mot de l'énigme.

— Il est vrai, contiuuai-je, qu'alors les transports étaient aussi coûteux que difficiles. On se contentait donc de consommer ce qu'on pouvait se procurer autour de soi. Sous Louis XV, ce qui n'est pas très-ancien, lorsque le duc de Richelieu rapporta à Versailles quelques paniers de vin de Bordeaux, personne à la cour ne connaissait ce vin, qui depuis... personne n'ajoutait foi à son mérite, personne n'en avait jamais bu. Donc on buvait du suresnes autrefois parce qu'on n'avait rien de mieux, et on le trouvait bon parce que, quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a.

— Erreur! erreur! s'écria mon ami. Il y a quarante ans, trente ans même, le vin de Suresnes était encore excellent.

— Et pourquoi ne l'est-il plus?

— Pourquoi?... Regardez!

J'aperçus sur la route une file de charrettes chargées d'immondices et se dirigeant vers Puteaux et Suresnes.

— Voilà avec quoi ils fument leurs vignes! s'écria mon ami avec indignation.

Immondices n'est plus un mot assez énergique pour caractériser tout ce qui est enlevé le plus clandestinement possible de la grande ville. Les poissons gâtés refusés aux Halles, les viandes corrompues, les épluchures de légumes en monceaux et entrant en putréfaction, les marchandises avariées, les animaux crevés, les *détritus* de tout genre, les pourritures et les ordures de toute provenance s'entassent sur ces charrettes en dégageant la plus pestilentielle infection qui se puisse imaginer.

— Voilà ce qui a perdu les vignes de Suresnes, reprit mon ami. Les chimistes auront beau dire, on ne fera jamais rien de bon avec de l'engrais pareil. Quelques maraîchers en usent aussi. Pour s'en assurer, il suffit de regarder leurs légumes, gros, il est vrai, mais flasques, aqueux, sans sucs nutritifs, et empreints d'une indéfinissable odeur de pourriture que les épices les plus violentes ne peuvent enlever.

Par bonheur, Argenteuil n'est pas si près de Paris que Suresnes, et se trouve ainsi moins exposé à la tentation d'utiliser au profit de ses vignes les immondices de la capitale. Argenteuil d'ailleurs, par sa situation, ses traditions, ses mœurs, appartient à la province (Seine-et-Oise) plutôt qu'à la banlieue de Paris.

Or, en province, dans les petites localités, tout le monde se connaît et par conséquent se surveille. Un propriétaire qui serait noté comme employant pour fumer ses vignes les abominables saletés venues de Paris, éprouverait bientôt des difficultés à vendre son vin, d'autant plus que, à cause des motifs que nous avons expliqués plus haut, presque toute la récolte est consommée sur place ou dans la région avoisinante.

Disons aussi qu'à Argenteuil les vendanges sont faites presque totalement par les gens du pays.

Notre gravure nous montre celles de cette année,

et le nombre considérable de vendangeurs qu'elle nous fait passer en revue témoigne de l'importance de cette solennité champêtre pour toute la population rurale.

Bonne récolte aux vendangeurs ! Souhaitons-leur la *quantité et la qualité*. Et, avant de quitter ce riant tableau, n'oublions pas la visite obligée à l'église d'Argenteuil, qui est fort ancienne.

ÉLIE VERNON.

LE COR DE ROLAND

HISTOIRE DE CHASSE

—

L'hiver de l'année 1829 fut, on se le rappelle, l'un des plus rigoureux du siècle qui s'achève.

L'Espagne vit ses eaux se geler et la neige couvrir le sol. Dans les provinces méridionales où la « pluie blanche » passe pour un phénomène que l'on est à peine appelé à voir une fois dans un siècle, la terre disparut sous une nappe d'albâtre, au grand ébahissement des habitants du pays.

Ce fut particulièrement dans les provinces basques que l'hiver sévit avec le plus de rigueur. Les routes étaient interceptées, et les maisons se trouvèrent, pendant plusieurs jours de suite, ensevelies sous un linceul glacial.

Le petit nombre des voyageurs que la nécessité contraignait à s'aventurer dans les méandres des routes pyrénéennes exposaient leur vie à des périls dont rien ne pouvait les prémunir à l'avance : la chute d'une avalanche qui les eût engloutis, ou bien la rencontre d'un précipice, sans compter encore les attaques des loups affamés qui, abandonnant les bois de la montagne, venaient rôder près des habitations.

Je passai fort gaiement ce temps-là à Goizueta, au milieu des montagnes de la Navarre, dans la maison de mon oncle, curé de ce village, le meilleur et le plus généreux des hôtes et le plus infatigable chasseur du canton.

Quelque goût que ce digne homme eût pour la chasse, force lui fut cependant de rester au logis, car la neige tombait sans interruption et nous empêchait de sortir. Nous attendions donc impatiemment que l'adoucissement de la température nous permît de parcourir les montagnes voisines, où l'on trouvait bon nombre de cerfs et de sangliers.

Nous étions réduits à former mille projets de chasse... en Espagne, et, pour mieux modérer notre impatience, nous conversions de sujets intéressants et nous arrosions le rôti de vin de Mendigarria.

Le jour des Rois, l'atmosphère commença à s'éclaircir, et, après le souper, qui eut lieu chez le notaire de l'endroit, il fut décidé qu'on organiserait une grande battue pour le lendemain.

A peine étions-nous convenus de nos faits, qu'un messager se présenta chez le fonctionnaire public, porteur d'une lettre du prieur de l'abbaye de Roncevaux qui suppliait mon oncle, au nom de l'ancienne amitié qui les unissait l'un à l'autre, de venir le visiter et de mener avec lui une forte meute pour chasser un énorme ours noir, lequel rôdait aux environs de l'abbaye et répandait la terreur dans toute la contrée.

La lettre du prieur promettait aux chasseurs, qui accompagneraient son ami et prêteraient main-forte contre l'ours, bonne réception, bon visage et bonne table. Ces promesses étaient inutiles; la chasse à l'ours était un stimulant bien suffisant; aussi dès la pointe du jour nous nous mîmes en chemin au nombre de quatorze chasseurs conduisant en laisse une vingtaine de chiens, la fleur des limiers et des mâtins de la montagne.

La route ne nous parut point longue, et nous arrivâmes à destination à la nuit tombante, après avoir traversé la vallée pittoresque de Baztan, les portes d'Engui et le riant vallon qu'entoure et abrite l'imposante ceinture de roches connue sous le nom de *Tour de Roland*.

Par malheur, la neige cachait à nos yeux les détails gracieux ou sublimes de ce paysage enseveli sous un manteau qui paraissait éblouissant au premier plan, azuré à l'horizon, et se changeait, hélas ! sous nos pieds en une boue noirâtre et liquide.

Une chasse à l'ours avait pour moi tout l'attrait de l'inconnu ; aussi ne cessais-je d'importuner de mes questions un de mes cousins, garçon de dix-huit ans, montagnard rude et robuste, agile comme un cerf, très-audacieux et pourtant fort habile à conjurer le danger. C'était un de ces types rares qui se rencontrent encore dans ces montagnes, et qui rappellent l'homme primitif, possédant la franchise et la loyauté, mais ne pardonnant jamais une offense et poussant souvent la haine jusqu'à la férocité.

Habile joueur de boules, d'une adresse peu commune au jeu de paume, ce brave garçon excellait dans tous les exercices du corps ; et, d'autre part, il était aussi bon « travailleur à table » que rude champion au travail : on l'avait vu engloutir dans son vaste estomac, à un seul de ses repas, la moitié d'un mouton et plusieurs outres de vin.

Ce brave camarade professait pour moi une affection toute particulière, et il me prouva son dévouement dans une circonstance fort critique, lors de la dernière guerre civile (c'est l'auteur qui parle ; J.-M. de Goysueta fut, je l'ai dit, l'un des plus audacieux partisans de don Carlos et des plus vaillants compagnons de Zulmalacarreguy), dans laquelle j'avais pris une part très-active.

Francisco, tel était son nom, se constitua donc mon cicérone, et, loin de s'impatienter des incessantes

questions que je lui adressais, il paraissait au contraire tout fier de me montrer que, dans quelques matières au moins, un chasseur montagnard pouvait être plus instruit qu'un magistrat en herbe.

Ce n'est pas seulement par ses conseils que Francisco m'était utile : mon étourderie naturelle, jointe à l'ignorance des lieux, me fit souvent choir au milieu de flaques d'eau ou dans des trous pleins de bourbe, et tout aussitôt il accourait, et, m'empoignant à la manière des clowns de cirque par les plis de mon *capusay* (espèce de dalmatique à capuchon, faite de drap grossier de couleur foncé), il me déposait à terre en grommelant, comme il l'eût fait d'un fagot.

— Ces jeunes gens des villes, murmurait-il alors entre ses dents, ne sont bons qu'à faire des promenades en escarpins, et ils rient à notre barbe lorsque nous leur faisons visite dans leurs salons.

— Francisco, lui répondis-je, tu sais bien que dans ma maison tu seras toujours le bienvenu.

— Très-bien, c'est convenu, et cependant je n'oublierai jamais tes moqueries à propos des maudites bottes que tu m'as obligé de chausser certain jour : tu aurais dû te souvenir que jusqu'à huit ans, toi-même tu n'as pas eu d'autre chaussure que la plante de tes pieds.

— C'est pourtant vrai, Francisco.

— Je le sais pardieu! bien, et si tu n'avais pas abandonné nos montagnes, tu serais aujourd'hui bon à quelque chose, tandis que...

— Eh bien?

— Je me tais, mon très cher, pour ne pas te blesser.

— Mais non, parle! dis-je, quelque peu mortifié.

— En voilà assez ; attends le jour de la chasse, et tu en jugeras toi-même. Crois-moi pourtant, mon pauvre Pepe (diminutif de Joseph), tu ne seras jamais ni un bon joueur de paume ni un rude marcheur. Dans toutes les universités, on fait de nos jeunes gens de petits êtres délicats, précieux, timorés, qui parlent au lieu d'agir.

Le temps se chargea de donner raison à Francisco, dont les prédictions se réalisèrent pour la plupart...

. . . .

. . . . . Lorsque nous arrivâmes à l'abbaye de Roncevaux, nous fûmes reçus à l'entrée du couvent par le prieur et ses chanoines, bons et aimables religieux.

A l'aspect des tours élevées et massives du monastère, des murs épais disparaissant sous un vert manteau de plantes parasites, des ogives gothiques où le plomb enchâssait les plus éblouissants vitraux, à la vue du petit village groupant ses maisons autour du puissant monastère et semblant venir s'abriter sous ses ailes protectrices, on se serait cru transporté à une autre époque, et mon imagination, rétrogradant de sept siècles, se représentait le moyen âge où le faible et le pauvre n'avaient contre la barbarie des puissants d'autre refuge que Dieu ou ses représentants sur la terre.

Ni le langage ni l'aspect des gens qui nous entouraient ne vint détruire cette illusion. Les grossiers vêtements de chasse que nous portions maculés par la boue ; l'apparence sauvage de notre meute ; la mine accentuée des villageois accourus pour nous examiner par curiosité et se groupant autour de leur prieur qu'ils saluaient avec respect et affection ; la bénédiction accompagnée d'un bienveillant sourire que leur donnait celui-ci, tout venait me confirmer dans mon erreur.

A vrai dire, je compris bientôt ce respect et cet amour des paysans pour le supérieur du couvent de Roncevaux, car aucun d'entre eux, je le sus, ne l'avait imploré, à l'heure de l'affliction ou quand la misère l'avait atteint, sans recevoir aussitôt de lui consolation et secours.

A peine les saluts échangés, les massives portes du monastère se fermèrent sur nous, et, précédés de deux domestiques qui nous éclairaient, nous parcourûmes les immenses cloîtres dont les arceaux gothiques et les sombres méandres de pierre prenaient un aspect fantastique.

Parvenus enfin à l'aile où étaient situés les vastes appartements du prieur, nous fûmes nous dépouiller de nos vêtements humides et reposer nos membres fatigués.

Tout ce qui m'entourait me semblait étrange, et je sentais un plaisir infini à plonger mon imagination dans ce rêve du passé.

— Celui-ci, me disais-je en regardant le prieur qui s'enfonçait complaisamment dans une chaise gothique devant le foyer où flambait le tronc entier d'un énorme sapin, celui-ci est le noble seigneur de cette forteresse. Autour de lui sont ses premiers officiers ; les chasseurs sont les vassaux d'un autre puissant baron féodal qui désire s'allier à son voisin ; quant à moi, je suis son premier écuyer. C'est moi qui tiens la bride de la haquenée du seigneur et qui porte son écu et sa bannière dans les jours de bataille. — Celui-là, pensais-je en regardant mon cousin, c'est le grand-veneur, le capitaine des chasses ; c'est lui qui prépare les battues, dirige les meutes, embouche le cor et donne l'hallali, lorsque le noble cerf, délogé de sa retraite et poursuivi par les chiens, va tomber sous les coups des veneurs. Cet autre...

J'en étais là de mon rêve lorsqu'un bruyant éclat de rire vint me réveiller en sursaut ; cet accès d'hilarité était le fait de mon oncle qui se trouvait excité par le souvenir de quelques tours d'écolier exécutés par lui de concert avec le révérend père abbé dans leur enfance.

— Approche-toi, Pepe! s'écria-t-il; viens saluer mon excellent ami qui a toujours été mon féal depuis le jour où nous nous sommes rencontrés. Prie Dieu qu'il te donne un pareil camarade dans le courant de ta carrière.

— C'est là ton neveu? fit le prieur en me caressant la joue de sa main.

— Oui, mon ami, c'est là mon neveu : il désirait assister à une grande chasse et il nous a suivis par monts et par vaux avec un courage héroïque.

— Ce qui n'empêche pas que Pepe serait resté en route sans mon aide; vingt fois je l'ai retiré du milieu de la neige, s'écria Francisco en riant.

J'allais riposter, Dieu sait comme, car mon amour-propre était blessé, lorsque à ce même moment le son de la cloche nous avertit que le souper nous attendait.

A cette agréable nouvelle, nous nous levâmes avec empressement et nous nous dirigeâmes vers le réfectoire réservé aux étrangers. Les religieux avaient pris depuis longtemps leur réfection accoutumée dans le réfectoire commun. Dans la salle où nous introduisit le prieur, on nous ménageait de nouvelles surprises, bien faites pour fortifier les idées qui s'étaient emparées de mon imagination avec une ténacité sans égale. L'abbaye était riche encore malgré les révolutions; le gibier était abondant dans ses bois, et, quoique le prieur fût sobre, il avait pris en considération la faim canine que la course forcée que nous avions faite devait avoir développée dans des estomacs de chasseurs.

Une table de colossale dimension gémissait sous le poids de quartiers de chevreuils et de sangliers fumant dans de larges plats, tandis que des truites s'étageaient par douzaines dans de brillantes casseroles de cuivre.

D'amples carafes faisaient étinceler aux yeux éblouis les diamants et les rubis aux couleurs chatoyantes des bons vins d'Espagne.

Au milieu d'un cordon de plats remplis de viandes appétissantes, s'élevait, flanqué de bouteilles d'anisette et de malvoisie, le fameux veau à l'étuvée, plat estimé dans le canton : le prieur nous tenait parole, il nous traitait en hôtes choisis.

C'était, en un mot, un de ces festins homériques dont le souvenir ne s'efface jamais de la mémoire de l'estomac.

Il semblait d'ailleurs que la vue de ce régal décuplât notre appétit; c'était merveille que de voir avec quelle rapidité se vidaient les plats et les bouteilles; et cependant, je puis l'avouer en passant, j'étais un de ceux qui contribuaient le moins à cette disparition gargantualesque.

Pendant tout le temps que dura le repas, la conversation roula sur les incidents de notre voyage. Le prieur, qui nous avait regardés manger en trempant un biscuit dans un doigt de vin de Malaga, nous parla ensuite de son ours et nous avertit que nul jusqu'ici n'avait osé tenir tête à l'animal terrible que nous venions affronter de si loin.

— Nous rapporterons demain, mon cher ami, cette redoutable bête morte sur le dos d'un mulet, dit au prieur mon oncle, qui, en vrai chasseur, eût voulu être au lendemain, tant son impatience était grande.

— Agissez avec précaution, mes amis, nous dit encore le prieur; on assure que l'animal est énorme, d'une agilité sans pareille et surtout d'une extrême férocité.

— Que dis-tu de cela? demanda mon oncle à Francisco, qui, mû par la plus louable activité, n'avait pas cessé une minute de boire et de manger.

— Je dis que si la bête se présente à une vingtaine de pas de distance de ma carabine, je lui montrerai que son agilité ne lui servira pas à grand'chose, répondit celui-ci en riant.

— Voilà un brave garçon! s'écria le prieur. Et tu crois avoir, mon fils, assez de sang-froid pour viser juste?

— Pourquoi non?...

— Je parierais qu'à peine auras-tu aperçu l'ours, tu t'enfuiras à toutes jambes.

— A quoi lui servirait de fuir? l'ours l'aurait bientôt atteint, observa mon oncle; mais ne crains pas que l'ours nous échappe, ami prieur; je te promets que la peau de cet animal chauffera tes pieds cet hiver.

— Dieu t'entende! Afin d'obtenir ce succès, fais en sorte que rien ne manque; procure-toi tout ce dont tu auras besoin pour la chasse de demain. Nos pauvres paysans sont démoralisés par la présence de cette bête féroce qui les poursuit avec acharnement. C'est une panique dans la contrée.

— Et en quel endroit apparaît d'ordinaire cet ours épouvantable?

— Sur le chemin de la petite porte de France.

— Dans le passage de Roland?

— Précisément là!...

— Très-bien. Allons! *caballeros*, il est temps d'aller nous coucher, car il faut d'urgence nous lever demain de très-grand matin.

Dès que le prieur eut dit les grâces, plusieurs domestiques portant des flambeaux des deux mains conduisirent chacun de nous dans l'appartement qui lui était destiné.

Il était onze heures du soir, le souper avait duré deux heures et demie. Nous nous trouvâmes, Francisco et moi, seuls possesseurs d'une chambre éclairée par deux fenêtres s'ouvrant sur la forêt voisine, et je ne pus résister à l'envie de contempler ce paysage agreste, couvert de neige et illuminé par les rayons de la lune, dont la lumière étincelante

resplendissait dans l'azur du ciel et n'était voilée par aucun nuage.

Malgré l'heure avancée, j'ouvris une des vitrines pour mieux jouir de ce spectacle et je m'abandonnai sans réserve à mes rêves de château féodal peuplé de nobles seigneurs, de pages et de chevaliers, qui se représentèrent vivants à mon esprit, dès que je fus accoudé sur la pierre de la fenêtre gothique.

Au premier plan s'étendait un vaste linceul de neige congelée qui, reflétant les doux rayons de la lune, semblait un éblouissant tapis semé de topazes et d'émeraudes.

Plus loin on apercevait dans un léger brouillard les maisons du village de Burguch.

A droite s'élevaient, estompés et noyés dans l'azur du ciel, les pics d'Iru et les autres montagnes qui forment cette chaîne d'un aspect sévère et sombre à la fois.

A gauche la vue était plus étrange encore : les chênes centenaires et les pins géants, dépouillés de leur feuillage, agitaient bruyamment leur chevelure couverte de givre au souffle glacé de la nuit. Les troncs noircis se détachaient comme s'ils eussent été découpés sur la nappe blanche de la plaine, et les branches gigantesques ressemblaient aux bras démesurés de quelque fantôme colossal.

Au milieu du silence que troublait seul le bruit lointain des torrents, mon ouïe perçut des sons étranges qui, faibles et voilés d'abord, devenaient plus perceptibles d'instant en instant.

J'eus d'abord la pensée de réveiller mon camarade ; mais, en le voyant profondément endormi, je renonçai à mon projet.

Ce bruit singulier, qui me préoccupait si fort, allait néanmoins toujours en croissant; était-ce une illusion?... Qui eût pu le dire?

Bientôt, l'esprit surexcité par le vin d'Espagne, la cervelle voyageant à travers ce paysage fantastique qui se déroulait devant mes yeux, je m'élançai de nouveau dans le royaume de la fantaisie et je me représentai les combats héroïques des armées de Charlemagne contre les montagnards navarrais.

Oui, oui, c'était le cliquetis des lames, le hennissement des chevaux, le choc du fer contre les cuirasses ; c'était le sifflement de la flèche qui fendait l'air; c'étaient les cris de triomphe des vainqueurs, c'étaient les gémissements des vaincus. — J'entendais le râle des mourants... Oui, oui, me disais-je, je devine la cause de cette rumeur indécise et lointaine.

J'allais quitter la fenêtre pour goûter quelque repos quand je tressaillis tout à coup : un son clair, pénétrant, répercuté par les échos, volait de montagnes en montagnes.

— Francisco ! Francisco! m'écriai-je ne pouvant me contenir plus longtemps.

— Laisse-moi donc dormir, mille tonnerres ! sinon, j'irai me coucher à la cuisine, me répondit-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Lève-toi, lui dis-je sans l'écouter; il se passe ici quelque chose d'étrange.

— Et que veux-tu que ce soit? fit-il.

— Je ne sais, mais j'entends un bruit sans pareil.

— Va te promener, ou plutôt va te coucher avec tes sornettes.

Mais, au même instant où Francisco prononçait ces paroles, le son qui m'intriguait retentit au dehors.

— Oh! oh ! qu'est-ce que ceci? dit-il en s'élançant vers la fenêtre; oh! je sais, ajouta-t-il après avoir écouté un instant.

— Qu'est-ce donc?...

— Eh pardieu ! c'est le fier Roland sonnant du cor pour demander aide et secours.

— De quel Roland parles-tu ?

— Probablement de l'un des douze pairs de Charlemagne, de celui qui mourut à la petite porte de France.

Mon cousin était un loyal chrétien, mais qui, l'esprit ouvert aux légendes populaires du pays, ajoutait plus d'un article au *Credo*. Il croyait un peu trop de choses, ce qui vaut encore mieux que de n'en croire pas assez.

En entendant ces mots, je fus pris d'un fou rire; Francisco se fâcha et nous eûmes ensemble une chaude discussion sur les esprits, les fantômes et les apparitions.

— Païen ! s'écria-t-il enfin, rouge de colère. C'est donc cela que l'on vous enseigne dans les universités ! Tu nieras aussi l'existence des sorciers, peut-être? Ah ! ah! tu ne crois pas que les âmes des corps étendus dans leur sépulcre apparaissent quelquefois? Va-t'en au milieu de la nuit, pendant la lune rousse, écouter les sabbats, et tu m'en diras des nouvelles, si tant est que tu puisses revenir sain et sauf. Si tu le préfères, rends-toi à l'heure même sur la lisière de la forêt afin de t'assurer par toi-même de la présence des esprits nocturnes; si au bout de cinquante pas tu ne tombes pas dans leurs embûches, j'avouerai que j'ai tort.

— Calme-toi, cher ami, lui dis-je; ne te formalise point de mon étonnement; j'ignorais toutes les choses que tu me racontes.

— Eh bien! apprend-les donc! reprit-il d'un ton bourru.

— Je t'écoute alors.

— Je ne sais plus rien, grommela-t-il en se retournant dans son lit.

Je fus obligé de me contenter des explications tant soit peu obscures de mon cousin, et, refermant la fenêtre, je me couchai, bien résolu à lui faire raconter le lendemain quelqu'une des légendes du pays où nous nous trouvions.

Cinq minutes me suffirent pour m'endormir, et je me sentis bercé par les ronflements sonores de Francisco.

Dès que l'aurore teignit de ses pâles reflets les montagnes voisines du moutier, la meute, réunie au milieu du vaste préau, réveilla bientôt les chasseurs par ses aboiement aigus et incessants.

Les cris des chiens, le son des trompes de chasse, les appels des chasseurs matineux me forcèrent à regret à quitter le lit.

B.-H. Revoil.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

—

Denique tandem!... Enfin les vacances sont finies : réjouissez-vous, heureux parents! vos fils vont reprendre le chemin du lycée, du collége ou de la pension.

Oui, jeunesse de nos écoles; oui, messieurs les collégiens petits et grands! oui, j'ai le courage de mon opinion; et, au lieu de m'apitoyer sur vos prétendues douleurs, je me frotte les deux mains en songeant au soulagement qui attend vos chères familles.

Ah! messieurs, vous avez cru pendant deux mois que vous étiez maîtres du logis; que, de la cave au grenier, vous y pouviez prendre toutes vos fantaisies, satisfaire tous vos caprices... *Denique tandem!* Enfin la cloche sonne; enfin le tambour roule : en classe, messieurs, en classe!...

Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!

Tel est le langage que La Fontaine fait tenir à son pédagogue dans la fable de *l'Enfant et le Maître d'école.* Je reconnais d'ailleurs volontiers qu'il y a là une certaine exagération poétique; je ne veux pas être cruel : j'ai été lycéen aussi, moi, et je me souviens de ces heures d'émotion qui marquent la reprise des travaux scolaires.

Je me rappelle encore toutes les imposantes formalités et tous les préparatifs qu'amenait la rentrée des classes.

La veille du jour où devait être célébrée la messe du Saint-Esprit, on allait faire visite à M. le proviseur, à M. le censeur et au professeur de la classe dans laquelle je devais entrer : le proviseur souriait d'un air affable; le censeur souriait avec un pli profond et féroce qui semblait recéler un *pensum* dans chaque coin de la lèvre; le professeur souriait comme doit sourire le forçat auquel on présente son compagnon de chaîne; et moi... je ne souriais pas du tout.

Après ces cérémonies officielles, mes parents me conduisaient chez le papetier d'abord, chez le libraire ensuite.

Chez le papetier, il s'agissait d'aller refaire la provision de plumes, crayons et cahiers nécessaires au travail scolaire; bref, le ravitaillement du soldat qui va entrer en campagne.

Je sens encore l'arome de cette boutique où les portefeuilles de maroquin, les buvards de cuir russe exhalaient une odeur pénétrante, sévère, qui faisait monter au cerveau une douce exaltation et prêtait presque un certain charme aux conjugaisons et aux thèmes à venir.

La boutique du papetier m'inspirait toutes sortes de bons et honnêtes sentiments: c'est avec une sorte de recueillement que je choisissais les *cahiers de brouillon* bien réglés, à couverture jaune, rouge ou bleue, représentant d'un côté une fable de La Fontaine, et de l'autre une table de Pythagore.

Mais bien autre était mon émotion quand il s'agissait des *cahiers de corrigés,* — ces beaux cahiers reliés, à tranche rouge ou marbrée, garnis de coins en cuivre doré.

Que de serments je me suis faits à moi-même devant ces magnifiques cahiers! « Non! jamais leurs pages ne seront souillées d'une rature! Non, jamais un pâté ne viendra ternir leurs lignes azurées! O cahier de *corrigés*, je me corrigerai moi-même du péché de paresse, rien qu'en vous contemplant!... »

Ainsi disais-je, et j'étais sincère; mais les serments d'écolier sont semblables à bien d'autres serments : quinze jours à peine s'étaient écoulés que le solécisme et le barbarisme apparaissaient comme des points noirs sur le cahier de *corrigés*, et que le pâté, comme un point plus noir encore, se montrait entre ses lignes; enfin... *horresco referens!* — j'ai horreur de le confesser, — combien de fois n'est-il pas advenu que ce cahier tant respecté le premier jour s'est transformé dans mon pupitre en une escadre de vaisseaux de haut bord ou en un poulailler de blanches cocottes?

Chez le libraire, l'émotion était autre : les rudiments de Lhomond, de Noël et Chapsal, de Poitevin; les *Dictionnaires* et les *Gradus ad Parnassum;* le *Jardin des racines grecques* et la *Logique de Port-Royal* avaient des mines si imposantes que, malgré moi, j'hésitais sur le seuil du temple.

Instinctivement je sentais que tous ces bouquins vêtus de toile anglaise, de veau fauve ou de basane verte recélaient dans leurs flancs des ennemis non moins redoutables pour moi que ne l'étaient, pour les Troyens, les Grecs cachés dans les entrailles du cheval par qui périt Ilion.

L'hexamètre et le pentamètre étaient là, me guettant au passage; le supin, l'aoriste, le gérondif en *di* et le gérondif en *do* se tenaient en tapinois dans quelque détour obscur; depuis *alpha* jusqu'à *oméga*, le

grec dressait ses sombres batteries; et, surcroît d'horreur, la géométrie apparaissait vaguement avec tous ses angles, sur lesquels, plus menaçant encore, se montrait l'imposant appareil du carré de l'hypoténuse!

Un jour pourtant, en entrant dans la boutique du libraire classique, mon œil eut un éclair de joie : j'étendis la main vers un globe terrestre de moyenne grandeur...

On crut voir dans ce geste l'indice d'une vocation subitement révélée : le globe géographique me fut immédiatement acheté.

Hélas! trois fois hélas ! deux jours après la rentrée, le censeur révélait à ma famille un mystère plein d'horreur : dans mes mains, dans mes mains profanes, le globe géographique, augmenté d'une ficelle, s'était transformé en un monumental... bilboquet !

Je me suis un peu égayé en commençant aux dépens des pauvres lycéens : je leur dois un dédommagement. Voici, par ce temps de rentrée, une fort jolie pièce de circonstance : je l'emprunte aux *Solitudes* de M. Sully-Prudhomme.

Le poëte peint les douleurs des petits écoliers timides qui ne peuvent s'acclimater dans cette grande maison où la science est leur seule mère d'adoption, — une mère souvent froide et dure comme une marâtre :

Tout leur est terreur et martyre;
Le jour, c'est la cloche, et le soir,
Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir.

La lueur des lampes y tremble
Sur les linceuls des lits de fer;
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche; ils veillent
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguères
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin!
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin.

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut :
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier.
Et cachent leurs petites têtes
En sanglotant sous l'oreiller.

Je serais fort étonné si ces jolies strophes-là ne font pas pleurer quelque maman et n'apportent pas un pot de confiture de plus dans le bagage du jeune émigrant qui prend son vol vers les régions où l'on décline *rosa, la rose*, et où l'on s'essaie au déchiffrement de l'*Epitome*.

Pauvres mamans, ne vous plaignez pas trop : il y a dans le monde d'autres mères plus malheureuses que vous, par exemple, celles dont les fils guerroient là-bas dans la région des Balkans. Ceux-là ne coucheront pas au dortoir : ils coucheront dans la neige, comme nos soldats de Crimée.

*** Cette redoutable question de l'hivernage est devenue depuis huit jours la grave question pour les armées belligérantes : on s'est battu avec le fer et le feu; on va se battre maintenant avec les frimas ; Turcs et Russes s'attendent et se défient à la première fluxion de poitrine.

Je ne voudrais pas plaisanter sur des choses en somme fort tristes, mais, ma foi ! la chronique ne règle pas les destinées des empires; il ne dépend pas d'elle de faire la paix ou la guerre; elle peut redire un bon mot sans faire de mal à personne.

Un jour un officier supérieur parlait devant Louis XV de la retraite de Prague, de cette retraite si dure, en plein hiver, et dans laquelle le philosophe Vauvenargues, alors jeune capitaine, fut perclus pour toute sa vie.

— Il faisait froid, disait cet officier; mais je me suis tiré d'affaire, parce que je connais la plus chaude manière de se vêtir.

— Quelle est-elle donc? demanda le roi.

— Sire, c'est de mettre deux chemises l'une sur l'autre...

— Ah! répliqua Louis XV; moi, je connais une façon encore bien plus chaude de s'habiller...

— Et laquelle, sire?

— Au lieu de deux chemises, c'est d'en mettre trois!

Évidemment, on pourrait ainsi aller sans inconvénient jusqu'à la demi-douzaine; mais il ne faut pas oublier, comme base du raisonnement, que la première chemise en campagne est quelquefois usée au point d'être elle-même problématique.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 29. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 20 Octobre 1877.
Sous la direction de Mlle Zénaïde Fleuriot

UNE RUE DE BLOIS

—

La ville de Blois, chef-lieu du département de Loir-et-Cher, est fort curieuse et fort ancienne. Le roi Louis XII y naquit; François Ier, Charles IX et Henri III y résidèrent.

C'est au château de Blois que se passa le sombre drame que le pinceau de Paul Delaroche a immortalisé, l'assassinat du duc de Guise par le roi Henri III.

Il y a eu toute une dynastie des comtes de Blois dont le premier fut Thibaut dit le Tricheur, et le dernier Thibaut le Jeune, sixième du nom. Ce dernier mourut en 1218.

Son héritière porta le comté de Blois dans la maison de Châtillon et, en 1391, Gui, son arrière-petit-fils, le vendit à Louis, duc d'Orléans, aïeul du roi Louis XII, sous lequel il fut réuni à la couronne.

Le touriste qui étudie sérieusement les pays qu'il visite ne manque jamais de s'arrêter à Blois. Outre le château, très-remarquable au point de vue architectural aussi bien qu'au point de vue historique, la ville possède des rues marquées d'un cachet très-pittoresque. Nos lecteurs peuvent s'en assurer en regardant, à la page 456 de *la Semaine*, une ravissante promenade, un aqueduc romain, et un très-beau pont jeté sur la Loire, que reproduit fidèlement notre troisième gravure.

MARIE-AMÉLIE.



Une rue de Blois.

LE GRAND VAINCU

—

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409 et 419.)

—

XII

LE BLOCUS.

Quatre jours après la fuite du blessé virginien, le soldat qui était en faction sur la plate-forme du blockhaus signala une troupe nombreuse qui venait du sud et semblait marcher vers le fort.

Léveillé s'élança aussitôt au sommet de la tour et, fixant ses regards perçants dans la direction que lui indiquait le soldat:

— Ce sont eux! s'écria-t-il aussitôt... Je reconnais les uniformes rouges!

C'étaient eux en effet.

En tête de la troupe marchaient le commandant Smith et Jackson le Virginien.

Celui-ci n'avait pas eu de peine à décider le major anglais à revenir sur ses pas.

Ces aventuriers anglo-américains qui envahissaient le Canada se souciaient assez peu des lois de l'honneur. Le commandant Smith avait capitulé parce qu'il se sentait hors d'état de lutter contre l'ennemi qui l'avait si audacieusement surpris.

S'il n'était pas revenu immédiatement sur ses pas après l'explosion de la poudrière, c'est qu'il craignait que cette petite troupe française qui s'était emparée du fort ne fût l'avant-garde d'une armée plus considérable. Il ne pouvait supposer qu'une poignée d'hommes se fût aventurée si loin pour tenter un tel coup d'audace.

Néanmoins le commandant Smith ne s'éloignait qu'à regret et sa marche rétrograde était si lente que Jackson put, comme on l'a vu, le rejoindre en moins de deux jours.

Lorsqu'il sut en quel triste état se trouvaient le fort et ses défenseurs, lorsque surtout il reçut l'assurance que cette poignée d'aventuriers n'avaient aucun secours à attendre de M. de Montcalm, le major anglais n'hésita pas un instant à prendre sa revanche.

Il était maintenant le plus nombreux et le mieux armé, il voulut écraser à son tour son ennemi affaibli.

Rien ne lui semblait plus logique et plus naturel.

L'annonce de l'arrivée inopinée des Anglais avait d'abord causé une vive émotion dans la petite garnison chargée de défendre le fort.

Mais le sang-froid de Saint-Preux en face de ce nouveau danger, les paroles confiantes qu'il adressa à ses soldats en leur rappelant la façon hardie dont ils s'étaient emparés du blockhaus, eurent bientôt raffermi leur courage.

Les Anglais marchaient en colonne serrée.

Lorsqu'ils furent arrivés à trois ou quatre cents mètres du fort, ils firent halte.

Saint-Preux, qui observait leurs mouvements avec attention, remarqua alors, non sans surprise, que leur nombre s'était augmenté depuis qu'ils avaient quitté le fort.

On voyait parmi eux une vingtaine de cavaliers. La troupe, qui n'était forte que d'une centaine d'hommes au moment de la reddition du blockhaus, comptait maintenant environ cent cinquante soldats.

En effet, par un hasard heureux, dès le second jour de sa marche en arrière, la garnison anglaise avait rencontré un détachement qui escortait un convoi de vivres destiné au fort Édouard et qui se composait d'une cinquantaine d'hommes et de vingt chevaux.

Le major Smith avait aussitôt donné l'ordre à ce détachement de se joindre à lui et de prendre, avec les fourgons de vivres qu'il conduisait, la direction du fort Sainte-Anne.

Arrivé devant la position, le chef anglais divisa sa troupe en deux sections.

Tandis que l'une dressait ses tentes et posait ses sentinelles au sud du fort, l'autre, faisant un immense détour, tout en ayant soin de se tenir constamment hors de portée de fusil, allait camper au nord, près de la lisière de la forêt.

Les cavaliers gardaient l'intervalle des deux camps, observaient le fort et se tenaient prêts à prévenir toute surprise de la garnison française.

Une fois ces dispositions prises, l'ennemi ne fit plus aucun mouvement; il semblait attendre patiemment un résultat inévitable.

En constatant cette inertie des Anglais, Saint-Preux fronça le sourcil avec inquiétude.

Il ne redoutait ni une attaque ni une surprise, car il comptait sur le courage et la vigilance de ses hommes pour repousser l'une et prévenir l'autre.

Mais, d'après la manière dont il avait disposé sa petite armée, il était évident que le commandant anglais ne méditait pas une attaque de vive force.

C'était un homme prudent, comme l'avait dit le Chasseur de bisons, et il ne voulait pas risquer inutilement la vie de ses soldats. Il comptait qu'un puissant auxiliaire allait bientôt lui venir en aide et réduire promptement les défenseurs du blockhaus. Tranquillement, l'arme au pied, il attendait que la famine eût fait son œuvre.

C'était elle qui devait lui rendre le fort Sainte-Anne, et, si les rapports de Jackson étaient exacts, le moment n'était pas éloigné où les Français exténués, mourants de faim, allaient lui envoyer un parlementaire et lui proposer de capituler.

Lorsqu'il eut compris l'intention des Anglais et qu'il eut vu les dispositions qu'ils avaient prises pour le bloquer étroitement, Saint-Preux se demanda avec angoisse quel était le parti auquel il devait s'arrêter.

Il ne fallait pas compter sur le secours de M. de Montcalm. Le retour imprévu des Anglais renversait les espérances qu'il avait pu concevoir de ce côté. Il n'avait plus de vivres que pour trois jours ; M. de Montcalm n'avait évidemment pas le temps de venir à son aide.

Devait-il essayer de se frayer un passage à main armée ?

Certes, les quarante braves qu'il avait sous ses ordres auraient eu facilement raison de l'une des deux troupes anglaises ; une sortie faite la nuit, avec vigueur, pouvait réussir.

Il aurait ainsi sauvé quelques-uns de ses soldats, mais il fallait alors abandonner le fort, et M. de Montcalm lui avait ordonné d'y tenir à outrance.

Il n'avait donc qu'un seul parti à prendre, et c'est à ce parti qu'il s'arrêta froidement, résolûment.

Il réunit ses soldats et leur dit :

— Mes amis, nous sommes perdus, mais nous avons reçu l'ordre de rester ici et nous y resterons jusqu'à notre dernière bouchée de pain... Ensuite je vous préviens que je ferai sauter le blockhaus et, s'il reste quelques vivants parmi nous, ils tâcheront d'échapper aux Anglais et iront dire à M. de Montcalm que les défenseurs du fort Sainte-Anne ont fait leur devoir.

Les soldats accueillirent sans un murmure, sans une plainte, cette froide et terrible décision.

Ils retournèrent au poste qui leur avait été assigné et, l'arme au pied, comme les Anglais, ils attendirent.

Deux longs jours se passèrent.

Vers la fin de la deuxième journée, Saint-Preux appela Léveillé.

— Combien as-tu encore de vivres? lui demanda-t-il.

Le pauvre garçon baissa la tête.

— Ah! monsieur le baron, murmura-t-il d'une voix affaiblie, nous sommes bien malheureux. J'ai eu beau réduire les rations et ne donner à ces pauvres diables que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Il me reste dix onces de farine, deux livres de bœuf salé, un peu de lard et quatre pintes d'eau au plus.

Saint-Preux réfléchit un instant.

— Tu distribueras cela aux malades et aux blessés, dit-il enfin avec un soupir.

— Et les autres?

Les autres... tant qu'ils pourront tenir un fusil, ils resteront debout derrière la palissade... Et après... que Dieu ait pitié de nous et nous fasse la grâce de bien mourir.

Léveillé se retira lentement.

Alors Saint-Preux remarqua que le pauvre garçon pouvait à peine se traîner et s'appuyait au mur pour ne pas tomber.

— Qu'as-tu donc? dit-il aussitôt; es-tu malade?

Léveillé se retourna péniblement et son maître fut frappé de la maigreur de ses joues et de la pâleur livide répandue sur son visage ordinairement si gai et si réjoui.

— Ce n'est rien, monsieur le baron, dit-il, un peu de faiblesse...

— Mais tu vas tomber, mon pauvre Léveillé, tu es d'une pâleur mortelle...

— Ne faites pas attention, monsieur le baron, c'est le changement de régime...

— Le changement de régime? s'écria Saint-Preux. Comment donc! mais c'est-à-dire que tu meurs d'inanition.

— Je ne suis pas un soldat, murmura Léveillé d'un air résigné, je ne suis qu'une bouche inutile, il est juste que mon tour arrive un peu plus tôt... L'essentiel est que monsieur le baron puisse commander jusqu'au bout... et monsieur le baron doit comprendre...

— Oui, je comprends! s'écria vivement Saint-Preux, je comprends que tu t'es sacrifié pour moi et que, depuis plusieurs jours peut-être, tu t'es privé de ta ration de vivres pour me la donner... Et tu crois que j'accepterai cela?

Saint-Preux courut prendre un morceau de biscuit et une gourde de rhum qui étaient sur une table voisine et, les plaçant devant Léveillé :

— Tu vas manger et boire devant moi, dit-il.

Et comme Léveillé hésitait :

— Je te l'ordonne, poursuivit-il.

— Monsieur le baron, fit le brave garçon, je vous assure que je n'ai besoin de rien. Vous comprenez qu'en ma qualité de cuisinier j'ai tout à souhait. J'ai fait ce soir un excellent souper... un souper de roi!... Je vous avouerai même que j'ai mangé avec excès : c'est peut-être cela qui m'a fait mal.

— Mange et bois, ici, devant moi, répéta Saint-Preux; je ne veux pas que tu meures, entends-tu?...

Puis, pour vaincre les dernières hésitations de son fidèle serviteur:

— Il faut que tu retournes en France, dit le jeune gentilhomme dont un triste nuage vint voiler le beau regard... Il faut que tu portes à ma mère mon dernier adieu... mon dernier souvenir!

— Du moment où vous me l'ordonnez, monsieur le baron, répliqua Léveillé en secouant la tête, j'obéis... mais c'est vraiment pécher de faire un pareil abus de nourriture, tandis que tant de malheureux...

En réalité, le pauvre garçon n'avait pas mangé depuis trois jours et la façon dont il dévora le morceau de biscuit que lui tendait son maître donnait un singulier démenti à ses protestations et à son refus.

Lorsqu'il eut terminé, Saint-Preux lui remit deux lettres qu'il venait d'écrire:

— Demain, dit-il, le fort Sainte-Anne aura cessé d'exister et j'aurai tenu ma promesse de ne pas me rendre... Le baril de poudre est au pied du blockhaus... Ceux qui aimeront mieux mourir que de devenir les prisonniers des Anglais viendront se réunir auprès de moi près du drapeau qui surmonte cette tour et tout sera dit... Mais toi, tu dois vivre... Tu porteras cette lettre à M. de Montcalm, puis, dès que tu le pourras, tu t'embarqueras pour la France et tu remettras à ma mère le dernier adieu qui est renfermé sous cette autre enveloppe... Et, maintenant, aide-moi à me déshabiller. Voilà trois jours que je n'ai pas fermé l'œil et je veux bien dormir cette dernière nuit!

XIII

SURPRISE.

Le lendemain matin, Gaston de Saint-Preux fit sa ronde habituelle dans les deux enceintes du fort.

Léveillé l'accompagnait.

Les soldats étaient tous à leur poste; mais leurs traits fatigués, pâlis, indiquaient que les cruelles souffrances de la faim commençaient à les torturer.

Quelques-uns étaient obligés de s'appuyer sur leur fusil pour ne pas tomber.

La vue de ces pauvres gens si braves, si résolus en face de la certitude de la mort émut profondément le cœur de Gaston de Saint-Preux.

Tous le saluaient avec respect quand il passait devant eux; pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres.

Le père André avait raison de dire que ces défenseurs du Canada étaient d'admirables soldats.

Tout à coup, au détour d'une palissade, Saint-Preux vit un vieux sergent du détachement s'avancer vers lui.

Son visage, dont les fatigues et la faim n'avaient pu encore atteindre entièrement les teintes vermillonnées, semblait exprimer la joie d'une grande découverte :

— Mon capitaine, dit-il en s'arrêtant court devant Saint-Preux et en lui faisant le salut militaire... mon capitaine, une bonne nouvelle !...

— Et laquelle, mon brave La Ressource ? demanda le gentilhomme surpris.

— Vous croyez ne plus avoir de vivres ?

— Nous n'en n'avons plus, en effet.

— Eh bien ! je viens vous en indiquer, moi.

— Que veux-tu dire ?

— Là-bas... dit le sergent en indiquant un petit bâtiment en planches situé près de l'abîme noirci où avait été la poudrière.

— Où ? Voyons, parle... explique-toi.

— Ce matin, je me suis dit en m'éveillant : Mon vieux, voici le moment de montrer que celui qui t'a surnommé La Ressource n'a pas été un sot. Il ne reste plus dans le fort qu'un peu de farine dont une souris ne voudrait pas, un os de jambon avec lequel maître Léveillé a déjà confectionné trois soupes consécutives et qui est aussi blanc qu'une bille de billard, et enfin un pauvre morceau de bœuf salé qui serait meilleur pour consolider tes bottes que pour fortifier ton estomac. Ça ne peut pas durer comme ça... Ce soir, à souper, on commencera à se manger les uns les autres, on tirera au sort, et comme tu n'as pas de chance, c'est toi qui auras l'honneur d'être dégusté par les camarades...

— Voyons, achève, dit Saint-Preux en coupant court au discours du vieux soldat.

— Voilà, mon capitaine, fit le sergent dont les petits yeux petillèrent de joie sous les broussailles de ses gros sourcils... Je me suis donc mis en campagne, j'ai fureté partout... Or, en passant devant cette baraque, là-bas, j'ai entendu une voix mélodieuse que je connaissais bien... Oh ! oh ! me suis-je écrié, j'ai trouvé la mine aux rôtis, aux cervelas et aux *beefsteaks*, comme disent ces coquins d'Anglais !.. j'ai poussé la porte et j'ai vu devant moi gras, dodu, luisant...

— Qui donc ?

— Eh ! parbleu ! cet affreux animal qui a failli nous faire manquer notre coup, l'autre soir...

— Le mulet !

— Maître Martin en personne, dit gravement le sergent. Il avait le nez fourré dans un tas de bonne herbe fraîche et semblait me regarder de travers, comme pour se moquer de mon estomac creux.

— Mais, en effet, s'écria Saint-Preux, comment n'y ai-je pas pensé ?...

Et, jetant un regard sévère sur Léveillé :

— Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu pas prévenu que tu avais conduit ce mulet au fort ?... Qu'on l'abatte à l'instant !.. il nous donnera au moins pour trois jours de vivres... Merci, mon brave La Ressource !

Le sergent se releva fièrement devant ce compliment de son supérieur ; ses épaisses moustaches grises se hérissèrent comme celles d'un chat qui fait le gros dos.

— Mon Dieu ! monsieur le baron, dit Léveillé en baissant les yeux d'un air un peu embarrassé, je m'étais attaché à ce pauvre animal... Vous savez, quand on est resté ensemble pendant une longue route... Pourtant je savais bien que son jour viendrait ; je ne me faisais pas d'illusion, et si j'avais pensé que la mort de mon pauvre Martin pût prolonger la résistance du fort, je n'aurais pas hésité un instant, je l'aurais plutôt sacrifié moi-même...

— Eh bien, pourquoi hésites-tu maintenant ? Trois jours de vivres, c'est le salut peut-être... La Ressource, commandez à deux hommes de tuer cet animal.

— Hélas ! monsieur le baron, dit Léveillé avec un sentiment à la fois touchant et comique, ce « meurtre » serait inutile. Ce ne sont pas seulement les vivres qui nous manquent...

— Comment cela ?

— J'ai donné ce matin aux blessés les dernières gouttes d'eau... Si nous ne mourons pas de faim, nous mourrons de soif.

Saint-Preux baissa la tête ; La Ressource se gratta l'oreille avec embarras. Cette sinistre perspective lui fit écarquiller ses petits yeux gris :

— Mais, dit-il, pourtant... permettez... l'eau n'est pas absolument nécessaire à la santé... et il me semble qu'un bon verre de rhum peut remplacer avantageusement...

— Il n'y a rien, rien, plus rien, entendez-vous, dit Léveillé d'un ton désespéré.

— Nous sommes perdus, murmura Saint-Preux avec un soupir.

Au même instant, un coup violent fit sauter le chapeau du sergent La Ressource.

Le vieux soldat tourna sur lui-même tout étourdi et, en se remettant d'aplomb, il lança une exclamation sonore :

— Eh quoi ! s'écria-t-il, quel est l'insolent qui jette une pierre sur le crâne de son supérieur ?..

Le caillou qui venait de le frapper avait roulé à ses pieds.

Il le ramassa.

— Tiens ! dit-il, il est enveloppé dans un papier !

Saint-Preux arracha ce papier des mains du sergent, le déplia, y jeta les yeux et, au même instant, un cri de joie, de triomphe s'échappa de ses lèvres :

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il... La Ressource, faites prendre les armes à vos hommes... Léveillé, déterre le baril de poudre et porte-le près des canons du fort... Ah ! vive Dieu ! cette journée sera belle !

Puis, s'élançant sur le retranchement et s'adressant aux hommes qui gardaient les palissades et qui accoururent aux accents de sa voix jeune et vibrante :

— Soldats, s'écria-t-il, Dieu nous envoie un secours inespéré !... Nous allons faire une trouée dans les rangs des Anglais... Dans quelques heures, si vous faites bravement votre devoir, nous serons libres et vengés !.. Vive le roi !

— Vive le roi ! répétèrent les soldats.

Et aussitôt un frisson d'enthousiasme parcourut les rangs des rares défenseurs du fort. Les paroles ardentes de Gaston de Saint-Preux avaient soudain ranimé leurs forces affaiblies; une sorte de fièvre généreuse allumait leurs regards tout à l'heure si mornes et si désespérés.

On entendit un cliquetis d'armes et tous vinrent se serrer autour de leur jeune chef, attendant, impatients, le signal de marcher aux Anglais.

XIV

LA CAMPANULA RUBRA.

Il faut retourner maintenant au camp du Serpent-Rouge.

On se rappelle que tandis que les guerriers delawares s'éloignaient à travers la forêt pour prévenir les tentatives que les Abénaquis pourraient faire pour délivrer l'Aigle-Noir, les femmes de la tribu préparaient le supplice des trois prisonniers.

Le Serpent-Rouge et le sorcier Alagami avaient été prendre place au milieu des sachems.

Devant le poteau de torture, où Ouinnipeg était attaché entre le père André et Jean d'Arramonde, sur le brasier même où rougissaient les instruments de supplice, était placée une énorme chaudière remplie d'un mélange d'eau et de rhum aromatisé avec des herbes de la forêt.

Ce breuvage était destiné à exciter l'ardeur des bourreaux et aussi à ranimer les forces des victimes au moment où elles seraient prêtes à défaillir sous la cruauté des supplices.

Les femmes delawares trempèrent dans la chaudière des tasses de calebasse suspendues à leur ceinture, puis, ayant bu cette boisson brûlante, elles se précipitèrent sur les malheureux prisonniers en poussant des cris de vengence.

Mais, au même instant, un incident inattendu vint arrêter leur fureur.

Quatre ou cinq des guerriers delawares que le Serpent-Rouge avait envoyés en reconnaissance parurent tout à coup sur la lisière du bois.

Un nouveau prisonnier était au milieu d'eux.

En apercevant ce prisonnier, Jean d'Arramonde eut un mouvement de surprise :

— Paterne !.. s'écria-t-il, lui aussi !.. Pauvre garçon !

C'était, en effet, le pauvre Paterne qui apparaissait escorté de guerriers delawares. Mais dans quel état, grand Dieu !

Livide, les yeux sortant de l'orbite, les vêtements en désordre et couverts de boue, l'ancien aide-droguiste semblait pouvoir à peine se tenir sur ses jambes. Ses genoux s'entre-choquaient, ses bras pendaient inertes le long de son corps. Tantôt il poussait des gémissements plaintifs, tantôt il criait d'un air égaré, comme pour fléchir la férocité des sauvages gardiens qui le conduisaient.

Tout son attirail d'herboriste, ses cartons, ses boîtes de fer-blanc, dansaient autour de lui et suivaient les agitations convulsives de sa corpulente personne.

Il tenait à la main une longue plante décolorée et flétrie dont il respirait de temps en temps le parfum avec un geste machinal.

On se souvient qu'en punition de sa gourmandise Paterne avait été envoyé par son maître aux avant-postes du camp.

Au moment de l'attaque imprévue des Delawares, il s'était jeté plus mort que vif dans un buisson épais et y était resté blotti toute la nuit.

Le lendemain matin, n'entendant plus aucun bruit, il se hasarda à sortir de sa cachette. Il dirigea de tous côtés ses regards circonspects, tendit l'oreille et marcha lentement dans le bois en se dissimulant derrière les gros troncs d'arbres qu'il rencontrait.

Il arriva ainsi au bord du lac, à l'endroit où, la veille, ses compagnons avaient établi leur campement.

Cet endroit était désert. Les herbes foulées et un épais tas de cendres étaient les seuls indices du court séjour de la petite troupe.

Il reprit alors le chemin du bois.

On devine les angoisses du pauvre Paterne abandonné seul dans cette vaste forêt, croyant à chaque instant voir se dresser devant lui un de ces horribles Peaux-Rouges dont ses yeux avaient gardé l'image terrifiante, dont ses oreilles entendaient toujours les hurlements sinistres, s'imaginant enfin que chaque pas qu'il faisait allait réveiller quelque bête féroce ou quelque serpent endormi.

Il marchait au hasard, le cœur oppressé, la poitrine haletante, souffrant de la faim, dévoré par la soif, arrachant par-ci par-là aux buissons un fruit sauvage qu'il dévorait avec avidité.

Enfin il arriva à une sorte de petite plaine terminée par un amas de rochers grisâtres.

Épuisé de fatigue et d'émotion, il tomba assis sur l'herbe épaisse et leva tristement les yeux vers le ciel afin de reconnaître la hauteur du soleil dont la lumière dorée, perçant le feuillage des arbres élevés, venait inonder les rochers placés en face de lui.

Tout à coup il se leva d'un bond.

Son honnête visage exprimait une stupéfaction profonde. Il fit deux pas dans la clairière, l'œil fixe, les mains tendues, comme pour saisir quelque objet invisible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce bien possible ?

Et, oubliant soudain sa fatigue, ses terreurs, il s'élança vers les rochers et se mit à gravir leurs pentes glissantes avec une étonnante agilité.

A le voir grimper ainsi, on aurait pu croire que les émotions de la nuit lui avaient fait perdre l'esprit.

Qu'espérait-il donc trouver au sommet de ces énormes pierres amoncelées ?

Le rocher le plus élevé était couvert d'un épais tapis de mousse.

Une haute plante à la tige flexible, aux feuilles longues et pâles, sortait solitaire de cette couche de verdure et découpait ses formes grêles sur l'azur du ciel. — Un bouquet de clochettes rouges la terminait.

Arrivé en haut du dernier rocher, Paterne arracha cette plante avec le geste brusque et violent de l'avare qui reprend son trésor, puis il se laissa glisser le long des rochers, au risque de se rompre vingt fois le cou, et vint rouler lourdement sur l'herbe de la clairière.

Il se releva rouge, essoufflé, saisit un long tube de fer blanc suspendu à son côté et en tira une feuille roulée qu'il contempla quelques secondes avec attention.

Ses regards agrandis par la joie et la surprise se portaient alternativement sur la plante et sur le dessin qu'il venait de déplier.

Enfin, frappant dans ses grosses mains et sautant comme un fou :

— J'ai la *Campanula rubra !* s'écria-t-il... je l'ai trouvée !.. je la tiens !..

Il se jeta à genoux pour remercier la Providence de cette découverte inespérée.

Des larmes de joie coulèrent le long de ses bonnes joues rouges. Il entendit, dans une sorte d'hallucination, le tintement des écus promis par maître Verdureau, il vit la boutique, objet de son ambition, ouvrant sa large vitrine sur la rue des Lombards, le pilon d'or resplendissant comme un soleil au-dessus de sa tête, la foule se précipitant pour contempler sa grande découverte, et lui, souriant, heureux, assis derrière son comptoir, recevant les compliments d'un air modeste et digne, racontant que pour conquérir ce trésor il avait failli mourir de faim dans les bois, être dévoré par les bêtes féroces, assassiné par les Peaux-Rouges...

Arrivé à cet endroit de son rêve, Paterne poussa un terrible cri d'angoisse.

Ces Peaux-Rouges que son imagination surexcitée venait d'évoquer, il les voyait là devant lui, hideux, effrayants, brandissant leurs lourdes haches.

Ce n'était plus une fiction, mais une terrible réalité. Cachés dans les buissons voisins, les guerriers du Serpent-Rouge l'avaient aperçu, ils le guettaient depuis quelques instants... maintenant il en était entouré.

L'un d'eux venait même de laisser tomber sa large main sur l'épaule du pauvre garçon.

— Grâce !... pitié !.. s'écria Paterne toujours à genoux en joignant ses mains tremblantes.

Mais les Peaux-Rouges ne bougeaient pas ; ils semblaient l'examiner avec curiosité.

Les regards qu'ils fixaient sur lui avaient une expression plus étonnée que cruelle. Au bout d'un silence qui parut un siècle à l'infortuné valet de Jean d'Arramonde, ils semblaient se consulter entre eux.

Ils se montraient les boîtes, les albums de botanique, le grand bissac de toile suspendus autour de la ceinture de maître Paterne ; ils regardaient curieusement la plante qu'il avait été cueillir et le dessin gisant à terre à côté du rouleau de fer-blanc.

Enfin l'un d'eux prononça quelques paroles gutturales et ses compagnons parurent l'approuver par un signe de tête.

— Mon Dieu ! sainte Vierge ! murmura Paterne, si vous me tirez de ce mauvais pas, je brûlerai cent cierges devant le parvis Saint-Eustache !

Les Delawares, qui le trouvaient ainsi seul et sans armes au milieu de la forêt, qui l'avaient vu courir sur les rochers, au risque de se rompre les os, pour cueillir cette plante mystérieuse et se jeter ensuite à genoux devant elle en lui adressant des paroles bizarres, s'imaginèrent qu'ils avaient entre leurs mains le grand magicien des Français.

L'aspect singulier de Paterne et l'énorme perruque qui ruisselait en boucles innombrables autour de sa large figure étaient bien de nature à frapper l'imagination de ces hommes superstitieux.

Ils emmenèrent aussitôt l'ancien aide droguiste dans leur camp, persuadé que le Serpent-Rouge les féliciterait de l'importante capture qu'ils venaient d'opérer.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LE COR DE ROLAND

HISTOIRE DE CHASSE

(Voir p. 443.)

—

Mon cousin, déjà debout depuis longtemps, fourbissait mon fusil à deux coups, donnait le fil à mon couteau de chasse, remplissait ma poire à poudre,

grattait mes bottes, en un mot, préparait tout ce dont je devais avoir besoin. Il faisait tout cela avec la sollicitude d'une mère qui prépare les effets de son fils la veille d'un départ.

Mon oncle, dont la figure joyeuse respirait la santé et la bonne humeur, nous attendait impatiemment, entouré de tous les chasseurs et du prieur, qui recommandait à tous sagesse et précaution.

— Les voici enfin levés, ces paresseux! s'écria mon oncle, au moment où nous apparûmes sous la pénombre de la porte.

— Oui, nous voilà! nous voilà! répondit Francisco en riant; j'ai assez travaillé pour amener à temps votre neveu, mon très-cher cousin.

— Les chasseurs paresseux sont de mauvais chasseurs, dit sentencieusement mon oncle.

— Mais il est encore bien matin, fis-je observer en bâillant.

— Hum! hum! je crains bien que tu ne nous sois pas d'un grand secours, ajouta mon oncle en me serrant affectueusement la main.

— De la prudence, jeunes gens! ne vous séparez pas et surtout visez juste, nous dit le prieur de Roncevaux.

— Ne craignez rien, mon révérend, Pepe restera toujours près de moi, et nous sommes de plus accompagnés de Tigre mon chien, répondit Francisco.

— Allons! un bon jour et une bonne chance! Quant à moi, je vais célébrer la messe à votre intention.

Nous prîmes congé du digne prieur, et un quart d'heure après nous avions perdu de vue les tours du monastère en pénétrant dans la forêt.

Notre troupe se dispersa afin de battre plus sûrement les bois, et elle s'étendit en formant un large demi-cercle; entre les chasseurs, on avait placé la meute et ceux qui tenaient les chiens en laisse.

Aucun taillis, aucun fourré n'échappa aux minutieuses investigations des veneurs, mais tout fut inutile : l'ours resta invisible, et l'on ne trouva point sur la neige d'indices, de vestiges, de marques de pas qui trahissent sa présence et pussent guider dans la quête, qui dura jusqu'à trois heures après midi.

A ce moment-là, mon oncle jugea prudent de commander le retour. Nous rebroussâmes donc chemin, afin de n'être pas surpris par la nuit dans ces solitudes couvertes de neige.

Moi qui étais peu endurci à de pareilles fatigues, je me sentais littéralement harassé; à force de monter et de descendre continuellement, mes pauvres mains s'étaient ensanglantées au contact des rochers couverts d'épines et de chardons.

Je m'assis au pied d'un rocher, tandis que Francisco se laissait choir près de moi.

Le bon limier Tigre, se couchant à mes pieds, posa sa tête sur mes mains, qu'il léchait doucement. Quant aux autres chasseurs, ils prenaient déjà le chemin du couvent.

Pendant toute la matinée, Francisco s'était montré boudeur, et aucune de mes plaisanteries n'était parvenue à le dérider.

Je lui demandai inutilement la cause de cette maussaderie, et, au lieu de me répondre, mon cousin se contentait de me tourner le dos.

Je pris alors la résolution de bouder à mon tour, et, dirigeant mes regards vers les nuages, je m'amusai à tirer les oreilles du pauvre chien, qui souffrait patiemment ces taquineries.

Je cessai de m'occuper de mon cousin, qui, de son côté, se mit à chantonner un air national dont il marquait la mesure avec les doigts sur la crosse de son fusil.

Nous étions là, face à face, l'homme de la nature avec ses nobles qualités et ses petits défauts, et l'homme civilisé traînant avec lui ses mesquines passions, qu'à peu d'exceptions près aucun sentiment généreux ne compense.

Tandis que je boudais Francisco, celui-ci, comme il me l'a dit plus tard, plein de pitié pour ma débilité et mon air souffreteux, ne songeait qu'au moyen de me ramener au monastère, bien décidé cependant à me tenir compagnie toute la nuit si je m'obstinais à rester en cet endroit.

Je ne sais combien de temps nous fussions restés dans cette situation, si Francisco, plus généreux que moi, sans doute parce qu'il avait conscience de sa supériorité, n'eût enfin rompu le silence.

Il se leva, et, me prenant les deux mains, me regarda en face en me disant :

— Pepe, un plus long séjour en cet endroit te serait nuisible; le froid de la neige est généralement pernicieux, surtout lorsqu'on est fatigué et en transpiration.

Ces paroles, dites avec douceur, me touchèrent l'âme; mais mon orgueil l'emporta sur mes sentiments généreux, et je répondis d'un air rogue :

— Quand je serai délassé, je me remettrai en route. Va-t'en si tu le désires; je n'ai nul besoin de toi.

— Non pas, je ne veux pas te quitter; mais pourquoi rester ici, en plein air? Si du moins nous nous abritions du vent derrière le rocher!

— Je préfère demeurer ici afin de contempler à mon aise ce splendide coucher de soleil.

— Tu pourrais bien mieux l'admirer de là-haut, me répondit Francisco en me montrant à trente pas plus loin une éminence que je n'avais pas remarquée. Allons, Pepe, ajouta-t-il affectueusement, je confesse avoir été grossier avec toi; pardonne-moi. Que veux-tu? nous, fils des montagnes, nous sommes sauvages comme elles. Donne-moi ta main et oublions notre querelle. J'ai une foi profonde dans les enseignements de notre sainte mère l'Église. Je crois médiocrement aux légendes que j'ai entendu raconter étant enfant, quoique, je l'avoue, je ne les aie jamais trouvées dans

la bouche d'un prêtre. Elles se rattachent dans ma mémoire au souvenir de ma mère; si la tienne t'a enseigné le contraire, je ne t'empêche pas de la croire.

Je me sentis ému en entendant mon cousin m'adresser cette cordiale invitation à l'oubli de toute animosité, et je tendis la main à Francisco.

— Pour mieux sceller la paix, lui dis-je gaiement, il faut que nous buvions ensemble une rasade; tu me conteras après la légende relative à Roland.

— Pepe, répliqua mon cousin en me regardant en face, je n'aime pas à t'entendre te moquer des légendes; mais, par-dessus tout, garde-toi de tourner nos dogmes en ridicule. Tout serait fini entre nous. C'est là un dépôt sacré, pour lequel nos aïeux ont combattu les Mores pendant huit cents ans, et pour lequel je donnerais ma vie comme ils ont donné la leur. Nous sortons de la race des vieux chrétiens.

Il était beau en parlant ainsi. Son œil rayonnait de la foi et du courage qui firent le Cid Campeador.

— Pardon, Francisco, cette maudite habitude de rire de tout...

— Te sera fatale si tu ne la perds pas, répliqua-t-il d'un ton sentencieux; si, comme moi, tu avais passé des semaines entières au milieu des bois, sans autre compagnie que celle d'un chien, d'un bon fusil, de l'ombre et du silence, tu saurais bien des choses que tu ignores. Lève-toi et suis-moi, puisque tu veux que je te conte quelque chose sur le célèbre preux de France. Allons nous asseoir à l'endroit même où est mort ce vaillant héros.



Environs de Blois.

Je me redressai immédiatement, et Francisco et moi nous dirigeâmes nos pas vers l'éminence qu'il m'avait montrée.

Rien n'est plus magnifique que ce site d'une nature primitive, où les arbres atteignent une immense hauteur; où les rochers sont contemporains de la création et couverts d'une neige éternelle; où les torrents précipitent leurs eaux limpides dans des lits creusés depuis le commencement du monde.

La montagne sur laquelle nous nous trouvions était coupée à pic et comme fendue en deux; dans le fond de ce creux était tracé le chemin qui communique de l'Espagne avec la France.

— Voici, me dit Francisco, la place où périt Roland.

— Est-ce ici qu'il sonne du cor? lui demandai-je en souriant.

— C'est ici.

— Son ombre apparaît-elle en cet endroit?

— Je ne l'ai jamais vue, mais j'ai souvent entendu l'écho répéter les sons de son oliphant aux portes de Zelveti, et, chaque fois que retentit ce son métallique, une affreuse tourmente s'abat sur les monts, la foudre incendie les bois, l'ouragan dépouille les roches et fait disparaître des vallons entiers sous des avalanches de terre et de pierres.

— Raconte-moi cette légende, dis-je à Francisco.

— Écoute donc, fit-il.

Et il commença en ces termes :

— Il y avait en France un empereur qui cheminait vers le nord de l'Europe et courait de conquête en conquête. Il était accompagné des barons de son royaume, hommes vaillants et braves, parmi lesquels on distinguait Roland, comme on remarque le hêtre superbe qui s'élève au-dessus des arbres de la forêt.

« Repoussé par les glaces et les neiges, l'empereur

revint un jour sur ses pas et fit d'immenses préparatifs pour conquérir le Midi.

« Vois-tu ces hautes montagnes cachées presque entièrement sous la neige? De là jusqu'à Elizondo, on ne voyait, certain jour, que des soldats; la terre tremblait sous les pas d'escadrons de cavaliers tout bardés de fer et d'acier, à la tête desquels marchait Roland.

« Pris à l'improviste, les Basques ne purent opposer aucune résistance; les Francs parvinrent à Pampelune et conquirent la ville; de là ils s'étendirent sur les bords du fleuve et s'emparèrent de tous les pays riverains; rien ne leur résista.

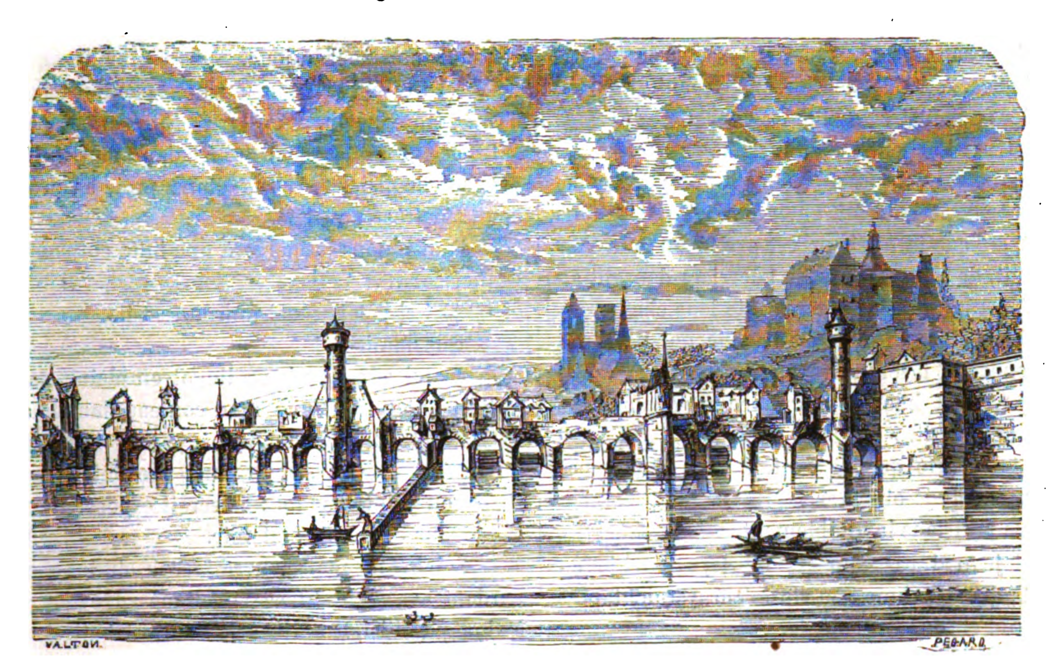
« Enivrés d'orgueil par ces succès, les vainqueurs retournèrent du côté de la France chargés de butin, laissant derrière eux des garnisons dans les places conquises.

« C'était à ce moment-là que devait tomber sur eux le châtiment de leur ambition.

« Toute l'armée suivait le chemin couvert de neige qui se déroule devant toi.

« Cette multitude d'hommes ressemblait à un prodigieux serpent dont la tête, conduite par l'empereur, se cachait dans Olozon, et dont la queue, guidée par Roland, atteignait les murs du couvent où nous avons dormi la nuit dernière.

« Les rochers et les précipices répétaient le bruit de la marche de ces guerriers dont les chants se mêlaient aux hennissements des chevaux, ce qui portait au loin un bruit sinistre et formidable.



Pont de Blois.

« Roland était monté sur cette éminence qui d'ici te paraît aussi petite qu'un caillou; il courait gaiement avec son écuyer, lorsqu'un horrible fracas fit retentir les airs.

« Surpris et effrayés, les Français levèrent les yeux et virent pleuvoir une grêle de roches de la cime des montagnes : les pierres bondissaient de rochers en rochers avec d'effroyables sifflements et retombaient sur les troupes, qu'elles écrasaient comme des fourmis.

« Ces quartiers de roc étaient aussi gros que celui sur lequel nous sommes assis.

« Une plainte immense s'éleva du milieu du ravin; les troupes serrées les unes contre les autres opposaient leurs boucliers à la chute des roches, mais ces armes défensives protégeaient peu les guerriers contre de tels projectiles.

« En quelques minutes, hommes et chevaux, tout fut broyé, et le vallon ne présentait plus qu'un affreux amas de débris humains.

« Seul, au milieu de cet horrible carnage, Roland restait vivant. Saisissant son cor d'ivoire, il sonna pour demander du secours; mais le terrible cri: « *Errinzi!* » (cri de guerre des Basques) répondit seul à cet appel.

« La foule immense des Basques couronnait les hauteurs, lançant des pierres et des flèches. Leur chef, le comte Lobo, se tenait à l'endroit même où nous sommes assis, contemplant, immobile et muet, l'horrible spectacle de ce champ de carnage.

« Roland avait fait des efforts inouïs pour précipiter l'ennemi des hauteurs sur lesquelles il se tenait; plusieurs fois il était parvenu au ravin que tu vois sous tes pieds; mais un tronc d'arbre qui roulait, un roc ou un autre projectile de même genre arrêtait toujours son élan.

« Las enfin de cette lutte inutile, il se retrancha derrière une barrière formée des cadavres de ses propos soldats, maudissant alors du fond de l'âme l'empereur son cousin; il appela une dernière fois à son secours. Son souffle haletait, le son du cor d'ivoire s'affaiblissait graduellement. A la fin, dans un dernier effort, au milieu de son agonie, saisissant son épée Durandal par la pointe, il la lança loin de lui, afin que l'ennemi ne pût s'en emparer : la lame s'enfonça jusqu'à la garde dans le rocher sur lequel nous sommes assis.

« Le cor cessa de résonner... Roland était mort et son corps criblé de flèches gisait sur les cadavres de ses soldats.

« On fit à ce héros des funérailles splendides.

« Depuis ce jour, l'ombre de Roland, terrible encore dans son linceul, s'en vient parfois errer dans ces solitudes. A l'aide de son armée fantastique, il fait rouler du haut des montagnes des roches énormes pour obstruer le chemin témoin de sa défaite.

« Quelquefois, lorsqu'une catastrophe menace le pays, le cor de Roland fait entendre de joyeuses fanfares, et lorsque le malheur est arrivé on peut voir ici, la nuit, de longues files de guerriers dansant au son de l'étrange musique qu'exécute leur chef.

« Malheur alors au muletier basque qui passerait en cet endroit! il serait broyé entre les rochers, et son corps serait haché par morceaux par tous ces démons de la nuit. »

— De telle sorte que, si ces fantômes nous apparaissaient?... fis-je observer.

— Nous péririons infailliblement.

— Oh! je n'ai pas peur des morts, ajoutai-je en souriant; deux hommes en vie m'effrayeraient plus que Roland et tous ses soldats.

— Craindre les vivants! s'écria Francisco avec un geste superbe. Lorsque mon espingole est chargée, je ne crains que Dieu.

J'allais répondre, et une nouvelle polémique pouvait de nouveau s'engager entre Francisco et moi, quand le même son étrange et pénétrant qui avait frappé mon oreille la nuit précédente retentit tout à coup dans la montagne.

— Par saint Jacques de Compostelle! voici Roland qui vient nous pourfendre, dis-je en riant, bien loin de me douter de la véritable cause du bruit que nous entendions.

En jetant les yeux sur Francisco, je le vis pâlir et poser un doigt sur ses lèvres comme pour me recommander le silence.

Tigre, de son côté, le poil hérissé, grondait sourdement devant nous.

— Malédiction! s'écria Francisco, j'ai perdu mon cornet de chasse.

— Que se passe-t-il donc?

— Regarde à droite. N'entends-tu rien?

— Il me semble entendre, en effet, au milieu des taillis, un bruit semblable à celui que ferait un homme qui s'avancerait lourdement.

Mais j'eus beau ouvrir les yeux, je ne voyais rien.

— Serait-ce Roland qui s'approche? dis-je à la fois gai et effrayé.

— Qui sait?... Tais-toi, pour Dieu! Pepe, et surtout reste immobile.

La nuit approchait, et les brumes du soir, suspendues à la cime des montagnes, descendaient lentement sur les vallées.

Tout à coup un sourd rugissement résonna dans l'espace, et nous aperçûmes à vingt pas de nous un ours noir énorme, qui nous regardait fixement.

La vue de cet animal fit glacer mon sang dans mes veines, et, par un mouvement machinal, je mis aussitôt mon fusil en joue.

— Ne tire point, Pepe, ou nous sommes perdus! s'écria mon cousin.

La bête féroce secouait nonchalamment la tête et grognait de plaisir à la vue d'une proie assurée et à coup sûr très-convoitée.

— Faut-il nous préparer à une lutte corps à corps, Francisco?...

— Ah! si j'étais seul! murmura-t-il.

— Que ferais-tu?

— Je lui adresserais un lingot en pleine poitrine et lui planterais ensuite mon couteau dans le cœur.

— Tire!... Si tu le manques, je tirerai ensuite.

— C'est impossible! Je puis me défendre seul, mais non point avec toi : ce serait exposer ta vie.

— Dans ce cas, il faut fuir.

— Fuir! Mais, mon pauvre Joseph, dit-il en me regardant avec pitié, tu es si fatigué qu'avant d'être à vingt pas d'ici, les griffes de l'ours s'abattraient sur tes épaules. Non, non, faisons autre chose.

— Eh bien! luttons jusqu'à la mort!

L'ours, poussant alors un grognement épouvantable, se dressa sur ses pattes de derrière afin de mieux s'élancer sur nous. Prompt comme la pensée, Francisco se jeta entre la bête et moi.

Les yeux de mon cher cousin brillaient d'un feu étrange, et sa main droite serrait fortement son couteau de montagnard.

L'issue d'une pareille lutte n'était pas douteuse, lorsqu'un nouveau combattant vint changer la face des choses.

Tigre, qui se tenait replié sur lui-même, l'œil en feu et le poil hérissé, s'élança soudain sur la bête et la saisissant par le cou lui fit perdre l'équilibre. L'ours se releva furieux, rugissant de rage, et poursuivit le chien qui évitait ses griffes avec une agilité surprenante.

— Nous sommes sauvés! s'écria Francisco.

— Faut-il faire feu? demandai-je.

— Non, car l'animal tournerait sa fureur sur nous.



Reste tranquille, mille diables! et réservons nos balles pour tout à l'heure.

Pendant ce temps, la lutte continuait entre le chien et l'ours, et Tigre, tout en évitant les griffes de son ennemi, le mordait si cruellement que celui-ci râlait de fureur.

Francisco poussait des cris réitérés, afin de prévenir les chasseurs qui devaient éprouver sans doute une certaine inquiétude en ne nous voyant pas arriver.

Enfin, au bout d'un quart d'heure d'anxiété, nous entendîmes le son des trompes, les aboiements des chiens et les cris que poussaient nos compagnons pour nous annoncer leur venue.

A ce bruit, l'ours cessa le combat et se retira lentement vers le bois, où il disparut au moment même où nous lui adressions deux coups de feu.

Les chasseurs se montrèrent à moitié morts de fatigue et de peur.

— Pepe! Pepe! Où donc est Pepe? criait mon pauvre oncle tout haletant et couvert de sueur.

— Nous sommes ici, mon oncle.

— N'es-tu pas blessé?

— Nullement, mon bon oncle.

— J'en rends grâce à Dieu! mais que se passe-t-il ici?...

— Sans François, répondis-je, l'ours noir m'aurait mis en pièces.

— Miséricorde! s'écrièrent tous les chasseurs; vous avez donc vu l'ours?

— Comme je vous vois.

— Et Francisco?

Au même moment nous entendîmes au bois un coup de fusil suivi d'un rugissement de douleur.

Nous nous précipitâmes de ce côté et nous trouvâmes Francisco qui, calme et immobile, rechargeait lentement son arme.

— Il est blessé! s'écria-t-il; si nous le suivons à la piste? Il est à nous.

— Mais il fait déjà nuit! insinua un chasseur.

— Eh! qu'importe! s'écria Francisco en jetant son fusil sur l'épaule et en s'élançant au milieu du bois.

Nous le suivîmes tous; quelques taches rouges, tranchant sur la blancheur de la neige, attirèrent l'attention de mon oncle.

— *Caballeros*, avançons avec précaution, fit-il; Pepe, viens ici près de moi.

— Laissez-le près de moi, dit Francisco qui me serra affectueusement la main : je mourrai avant que l'ours touche à l'un de ses cheveux.

J'embrassai convulsivement ce cher camarade, car je me sentais ému des marques d'affection qu'il me prodiguait.

Nous rassemblâmes la meute en tête de laquelle se plaça Tigre, et, l'arme au poing, réunis en colonne serrée, nous suivîmes tous la piste de l'ours.

Quoique la nuit fût venue, nous cheminions facilement, grâce aux reflets de la neige; jusque-là nous avions été guidés par les taches de sang et les empreintes des pattes de l'animal dans la neige; mais, parvenus dans un bassin circulaire entouré de rochers comme un cirque l'est de gradins, toute trace disparut à nos yeux.

Nous comprîmes alors que l'ours avait choisi pour repaire quelque caverne au milieu de ces rochers, et nous résolûmes de passer la nuit en cet endroit en prenant les précautions nécessaires pour notre sûreté.

Après avoir couplé les chiens et allumé un grand feu de fougères et de bois sec, nous nous réconfortâmes en prenant un repas composé de jambon et de viandes froides, et, tandis que quelques chasseurs montaient la garde autour du campement, les autres, roulés dans leur manteau, s'étendaient sur le sol glacé.

Malgré le froid de la nuit, tempéré il est vrai par notre feu de fougères, le sommeil s'empara bientôt de nous tous.

Quand le jour parut, nous étions déjà sur pied, prêts à recommencer nos recherches.

Les pattes de l'ours, profondément incrustées dans la neige, avaient laissé des empreintes distinctes qui nous conduisirent jusqu'à la partie la plus reculée de cet amphithéâtre naturel. En cet endroit, nous découvrîmes, cachée dans les buissons, au pied d'une haute montagne, l'entrée étroite et sombre d'une caverne dans laquelle il était impossible de pénétrer sans se mettre à la merci de l'ennemi.

Nous fîmes le tour de la montagne pour savoir s'il n'y aurait point d'autre issue, mais ce fut en vain.

Nous délibérâmes alors sur le moyen à employer pour faire sortir l'ours de sa tanière, et nous nous arrêtâmes au plan proposé par Francisco.

Il consistait à porter tous les chasseurs sur les pics qui entouraient le vallon et à enfumer la bête tandis que les chiens garderaient l'issue de la caverne.

Ce plan fut mis immédiatement à exécution : chacun se posta d'après les ordres de mon cousin qui, armé d'un épieu, s'avança suivi de quelques gardes chargés de brindilles de bois et de bottes d'herbe sèche destinées à boucher les fissures, tandis qu'on allumait un grand feu, avec des branches d'arbres verts, à l'entrée de la grotte.

Ma curiosité était excitée au plus haut degré; tous les yeux étaient fixés sur la fougère qui lançait des colonnes de flamme et de fumée.

Francisco revint alors près de moi; il me plaça à sa droite et fit mettre Tigre à sa gauche.

Dix minutes d'attente s'écoulèrent pendant lesquelles nous désespérions presque du succès de notre stratagème; aucun incident nouveau n'attirait

notre attention. lorsque tout à coup on vit jaillir de toutes parts les débris du feu, et l'ours, s'élançant de sa tanière, se montra devant nous furieux.

A la vue du cercle d'ennemis qui l'entouraient, sa fureur ne connut plus de bornes; il se lança sur les chiens, qui de leur côté l'attaquèrent résolûment et engagèrent avec lui la lutte la plus terrible.

L'animal féroce disparaissait sous les corps des limiers, qui formaient avec lui une masse informe du milieu de laquelle sortaient des cris de douleur mêlés aux aboiements.

Trois chiens furent lancés au loin, éventrés par la terrible bête; les autres se retirèrent au commandement des gardes.

L'ours restait seul et immobile au milieu du champ de bataille; il paraissait accablé de fatigue: sa langue pendait haletante hors de sa gueule desséchée.

— Attention! mes amis, tirons en même temps. Feu! cria mon oncle.

Et cinq balles s'enfoncèrent dans le corps de l'animal qui, profondément atteint, fit un bond prodigieux et se précipita vers le rocher que nous occupions, Francisco et moi.

Avant de nous atteindre, la bête avait à gravir une roche d'environ seize pieds de hauteur; par malheur, les armes de nos amis étaient déchargées, et nul ne pouvait nous prêter secours : il était trop tard.

Je tremblais des pieds à la tête, car, tout blessé qu'il était, l'ours, couvert de sang et de boue, grognant et montrant les dents, s'avançait avec une agilité surprenante; déjà il me semblait sentir l'atteinte de sa chaude haleine sortant de sa gueule terrible avec un rugissement rauque et strident.

Tous les chasseurs étaient atterrés; mon pauvre oncle, couvert d'une sueur froide, nous appelait à grands cris.

Je regardai Francisco.

— Le cor de Roland! me dit-il alors en me prenant la main et en détournant la tête pour dissimuler sa pâleur.

Le moment suprême était arrivé; toute fuite paraissait impossible; l'ours souleva sa patte droite; mon cousin fit le signe de la croix, épaula sa carabine, et lâcha la détente.

Je fermai les yeux. . . . .

Mais je les rouvris bientôt au cri de joie poussé par les chasseurs et je vis le monstre roulant le long des rochers, entraînant le pauvre Tigre avec lui.

Francisco s'élança au milieu du volcan en poussant un cri de triomphe et plongea son couteau dans le cœur de la bête.

Trois heures après nous rentrions au monastère, poussant devant nous un mulet sur lequel était placé l'ours noir, terreur de la contrée.

La riche fourrure de cette bête géante couvre, depuis cette époque, le lit du prieur de Roncevaux.

. . . . A dater de l'époque où eut lieu cette chasse, lorsque j'entends résonner le mémorable cor de Roland, je m'éloigne en toute hâte, comme si je me sentais trop près des griffes d'un ours noir.

B.-H. Révoil.

UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

(Voir p. 379, 394, 404 et 426.)

Bien que nous ne recevions aucun journal, nous sommes plongés depuis quelques jours dans une question générale, palpitante d'intérêt. Une affiche manuscrite collée depuis deux jours contre le mur du cimetière porte le nom des réservistes appelés à essayer du métier de soldat pendant vingt-huit jours. Dimanche des groupes d'hommes se formaient sur la place et nous admirions la robuste jeunesse des campagnes.

— On parle sans cesse des forces vives d'une nation, disais-je à Arthur; la voilà, il me semble, la vraie force vive, l'assise des sociétés, la base solide, le vrai peuple. Le peuple des villes sont des cailloux roulants ou des pierres friables; indestructible n'est pas son fait.

Pendant tout le dîner, nous avons continué d'approfondir ce sujet. Arthur trouvait comme moi que c'est toujours une lourde faute gouvernementale de délaisser les campagnes, et de négliger l'agriculture. Le mot de Sully est et sera toujours vrai.

Je suis allée bien loin dans mon excès de zèle, j'ai critiqué la manière habituelle de recruter l'armée. Mais ici je touchais à une question brûlante et mon magistrat m'a fort dédaigneusement traitée d'utopiste.

Toutes les raisons qu'il m'a données ne m'ont pas convaincue.

En effet, depuis que j'ai vu à Paris les effets de l'émigration sur les êtres dépendants, je l'ai prise en horreur quel que soit son motif, et mon séjour à la campagne ne modifie pas ma façon de penser. En regardant ces beaux jeunes gens du village accomplir simplement leurs devoirs religieux, je pense à cette conscription inexorable qui viendra les arracher à leurs pures affections et à leurs utiles travaux. La ville, et la grande ville, deviendra leur séjour; combien s'y perdront, combien y resteront, hélas!

L'idéal du recrutement, pour moi, serait de l'opérer comme il s'opère pour les réservistes.

A quoi bon transplanter sous d'autres cieux et dans un autre sol ces plantes vivaces? Qu'on apprenne à ces conscrits, dans la saine atmosphère du pays natal, le maniement du fusil et celui du canon. Est-il donc besoin pour cela de les dépayser et de les dépraver? Par ce système, un pays posséderait une ar-

mée invincible par laquelle l'armée permanente, qui ne peut jamais être supprimée, se triplerait au premier signal de guerre.

— Utopie! utopie! me répète Arthur.

Cependant il convient avec moi que toute organisation peut s'améliorer et que celle-là surtout qui touche à la vraie force vive du pays doit toujours appeler l'attention des hommes compétents.

Au beau milieu de notre conversation est arrivé le capitaine Riousec; il venait proposer pour le lendemain une partie de mer fort séduisante, une visite à une île très-pittoresque, qui ne nous apparaît que de loin dans la brume.

Arthur a depuis longtemps envie de connaître ce rocher magnifique au milieu duquel s'est créé un village dont les habitants vivent séparés du monde entier.

Il m'a proposé de m'emmener; mais les coquilles de noix qu'il appelle des barques ne m'inspirent qu'une médiocre confiance et la seule ascension de l'île m'a fait reculer d'effroi. Grimper un étroit escalier creusé dans un roc à pic me semble aussi dangereux que pittoresque. Donc j'ai refusé de faire partie de l'expédition et j'aurai demain une de ces longues journées de complète solitude qui renouvellent en quelque sorte la jeunesse de mon esprit et me permettent d'explorer les régions de ma pensée jusqu'en leurs sources les plus profondes. Si je suis en veine de philosopher, je t'écrirai longuement, puisqu'en t'écrivant je ne fais autre chose que donner un corps à mes pensées.

MADELEINE.

Tu as été inquiète, ma chère Geneviève, et cette fois avec raison. Voilà huit jours que je suis toute à mon pauvre Arthur qui s'est blessé au bras en tombant des rochers de l'île. Il n'avait en réalité qu'une écorchure; mais en ce temps caniculaire la fièvre se met vite dans le sang et il m'a fort occupée pendant trois jours. Le médecin est venu et, séance tenante, Arthur lui a fait rédiger un superbe rapport sur son accident. Il espère par là obtenir une prolongation de congé. A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe, et en cette occasion il a dit vrai. Nous voici assurés de passer tout le mois d'août au cottage, ce dont je ne suis pas fâchée.

Quant à mon frère, il paraît ravi et se promène gaiement le bras en écharpe. La guérison marche très-vite, grâce à un excellent onguent fait avec des simples dont Marianna a le secret. Ces pansements, auxquels j'ai assisté les premiers jours, m'ont mise en relations suivies avec la fille du capitaine. Elle est vraiment charmante.

MADELEINE.

Ma chère Geneviève, je t'écrirais plus souvent si j'avais avec toi l'habitude des demi-tons et des demi-teintes. Mais comment t'écrire sans te parler de mes appréhensions, et comment trouver mes appréhensions raisonnables? Mon frère est tout préoccupé de la fille du capitaine, et je t'assure que ce commencement d'idylle ne me paraît pas plaisant du tout. Il me serait très-pénible de voir s'écrire sous mes yeux un pastiche à la Graziella; heureusement que le capitaine n'est pas homme à laisser badiner sur la réputation de sa fille. D'un autre côté, penser que ce caprice pourrait aboutir à un mariage est parfaitement désagréable.

Tout d'abord j'ai voulu, comme au commencement, me figurer que j'exagérais; mais cette fois je ne puis m'aveugler; un rêve hante le cerveau de mon ermite, un rêve impossible.

MADELEINE.

Ma chère Geneviève,

Je ne vois plus Arthur, il n'est que là où est Marianna. Il l'accompagne partout et, sans l'admirable simplicité des mœurs qui règne ici, on jaserait certainement de ces relations devenues de plus en plus étroites depuis l'accident de l'île. Ce qui me rassure encore quelque peu, c'est l'indifférence réelle ou jouée de la jeune fille. En me voyant apparaître dans l'appartement où Arthur passe une grande partie de ses journées à la regarder broder et coudre, elle ne semble éprouver que l'accès de timidité qui lui est habituel devant moi. Elle arrête sur mon frère son clair regard avec une franchise parfaite. J'ai essayé de la faire parler; jamais je n'ai pu y réussir. Ce silence se fait le complice de l'enjouement d'Arthur, qui parle volontiers. L'ignorance relative de Marianna, ce je ne sais quoi qui lui manque, aurait établi le contrepoids et enrayé l'enthousiasme. Mais elle a le talent de se taire. Penchée sur sa broderie, elle ne répond que par le plus charmant de sourires. Aussi Dieu sait à quel point Arthur l'a idéalisée. Il ne s'aperçoit pas qu'il m'en parle sans cesse, que son nom est sans cesse sur ses lèvres.

Une fois j'ai voulu plaisanter sur ce qu'il m'avait dit il y a quelques jours; il m'a répondu sèchement, comme un homme dont on froisse la fibre sensible.

Le plus sage est peut-être de laisser aller et de ne pas attacher plus d'importance qu'il ne faut à une fantaisie romanesque.

Dans tous les cas, je n'ai pas autre chose à faire. Un malaise s'est glissé entre mon frère et moi depuis que j'ai fait preuve de perspicacité; mais tout cela reste enveloppé et très-vague. Le temps marche d'ailleurs.

Si, comme je l'espère maintenant, le congé d'Arthur n'est pas prolongé, nous partons dans dix jours. Dix jours passent vite.

MADELEINE.



La prolongation demandée nous arrive ce matin, ma chère Geneviève. Si j'ai dissimulé mon désappointement, Arthur, symptôme très-inquiétant, a dissimulé sa joie.

Cette mutuelle dissimulation nous place définitivement sur le terrain politique, et nos épanchements fraternels seront remplacés, hélas! par les ruses diplomatiques. Un instant, j'ai été trompée par son indifférence. Cependant, quand il est sorti, je l'ai suivi machinalement des yeux et, le voyant marcher d'un pas nonchalant vers la jetée, j'ai pris mes jumelles pour ne pas le perdre de vue. Il est revenu sur ses pas et s'est rencontré face à face avec le capitaine et sa fille. Ils descendaient d'une petite ruelle aboutissant à leur maison. J'ai vu mon indifférent serrer chaleureusement les mains du vieillard, j'ai saisi par mon impitoyable lorgnette le regard éloquent et joyeux qu'il a jeté à Marianna. Ah! le traître! Désormais il essaiera en vain de me tromper, il ne sait pas à quel point je suis devenue maîtresse de son secret.

Je voudrais encore rire de cette pastorale; mais dans l'intime je suis toute désolée de voir une passion avec son cortége de troubles, de méfiances, d'irritations, d'exigences, montrer le bout de l'oreille dans mon paisible ermitage. Il faut vraiment que l'homme porte partout l'agitation et le vide de son cœur.

Je sais qu'à l'âge de mon frère le cœur est un foyer incandescent qui dévoré l'aliment qu'il trouve. Cependant il a beaucoup gagné comme sérieux ici; mais un des apôtres était une très-jolie femme et le voilà ensorcelé. Si les hommes intelligents même jeunes se nourrissaient des livres qui développent à un haut degré les qualités maîtresses de l'âme, ils ne seraient pas aussi facilement dupes d'eux-mêmes ni des autres.

Au fond, ils s'ennuient ni plus ni moins que de faibles femmes; et que ne fait-on pas pour échapper à l'ennui?

Je n'aurai plus qu'un désir, c'est de le voir marié. Alors peut-être pourrons-nous jouer de nouveau, mais à trois, aux ermites.

Pour le moment, il triche et je ne manquerai pas l'occasion de le lui dire.

Madeleine.

Mon inquiétude augmente, ma chère Geneviève; je ne dois plus me dissimuler qu'Arthur s'enfonce dans sa chimère. Hier il m'a dit gravement :

— Sais-tu que Marianna sera riche? Le capitaine a des terres qui doubleraient de valeur entre des mains intelligentes et il y a dans un vieux manoir voisin un vieil oncle dont elle est l'unique héritière.

Je n'ai pas relevé l'observation; je parle si peu ici que nul silence ne me coûte.

Aujourd'hui il a louvoyé quelque temps avant d'arriver à son sujet favori; puis tout à coup :

— Sais-tu que la ferme du capitaine Riousec appartient à une très-ancienne famille? il m'en a donné les preuves. J'ai lu toute une généalogie dans les parchemins qu'il m'a fait lire par Marianna, qui seule peut les déchiffrer.

Il s'est tu, attendant ma réponse.

— Je sais que dans les campagnes bretonnes se retrouvent de très-vieilles souches, ai-je dit indifféremment; mais nous ne sommes plus au temps où ces choses-là comptent. Notre temps a pour devise le mot brutal des Gaulois : Malheur aux vaincus!

Il s'est emporté, trouvant cela absurde; il m'a rappelé toutes les usurpations dont nous avions été les témoins et a déclaré que les habiletés du succès le laissaient absolument hostile.

— Crois-tu, m'a-t-il dit avec feu, que je serais honoré de devenir le gendre de cet homme qui se fait comte, de cet autre qui finit par glisser dans les actes civils les rallonges de son nom vulgaire? crois-tu que je ne mets pas la famille Riousec bien au-dessus de marchands six fois millionnaires qui remplacent l'ancienne bourgeoisie si distinguée et lettrée. L'usurpation et le sac d'écus ne seront jamais des titres d'honneur à mes yeux.

— L'un et l'autre cependant font leur œuvre avec le temps. Il faut que le monde change et se renouvelle. J'aime aussi l'authentique en tout; mais se révolter contre les empiétements de la duplicité et de l'enflure humaine, c'est absolument perdre son temps et ses forces. Cela est mortel.

Il ne s'est point calmé, et, reprenant sa thèse, il a voulu m'amener à partager son sentiment sur la valeur sociale des Riousec.

J'ai persisté à me tenir dans le vrai.

Il y a des choses qui ne s'improvisent pas et c'est pourquoi toute mésalliance matérielle ou morale ne produit jamais le bonheur complet que par exception.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —

PENSÉES

L'analyse bannit l'admiration, l'examen désenchante le plaisir, la chimie décolore l'arc-en-ciel : C'est toujours l'histoire de Psyché dont la curiosité fait envoler le dieu mystérieux qui lui prodiguait ses caresses et ses bienfaits : on veut posséder la science et on perd le bonheur.

Des articles de journaux se donnent pour les enfants du patriotisme et de la vérité; mais, comme ils n'ont aucun trait de ressemblance avec le premier ni avec la seconde, il faut croire que ces enfants-là ont été changés en nourrice.



CHRONIQUE

—

Les murs de Paris ressemblaient la semaine dernière à un vaste kaléidoscope, où des affiches de toutes nuances étaient le symbole trop fidèle de nos multiples couleurs politiques. Vous pensez bien que je n'ai aucune envie de passer en revue cette bigarrure et de vous énumérer les noms, titres, qualités et opinions de nos divers candidats.

Parmi eux pourtant il en est un envers qui je crois pouvoir faire une exception : je ne voudrais pas l'humilier en avançant qu'il n'appartient pas à la politique; mais je crois qu'il appartient beaucoup plus à la haute fantaisie, et à ce titre je le saisis au passage...

Ce candidat, dont le nom est bien connu des Parisiens, s'appelle M. Adolphe Bertron. Qu'est-ce que M. Bertron? Un bon bourgeois, paraît-il, jouissant d'une belle et ronde fortune, qui lui permet de satisfaire ses fantaisies électorales.

Depuis quinze ou vingt ans, si je ne me trompe, M. Adolphe Bertron a la douce manie de poser sa candidature à la députation, tantôt à Paris, tantôt dans les départements. Il n'a jamais réussi à obtenir l'ombre d'un succès. N'importe! il continue et il continuera de solliciter le mandat des électeurs jusqu'au jour où la mort lui imposera son *mandat impératif*.

Mais, me demandez-vous, quelle opinion M. Bertron représente-t-il?

Je vous avoue humblement que, malgré toutes ses professions de foi, je n'en sais absolument rien, et je suis même porté à croire que là-dessus M. Bertron lui-même n'en sait pas plus que moi. Ce qui est seulement certain, c'est qu'il s'intitule du nom passablement vague de *candidat humain*.

Pourquoi *humain*?... *Humain* comment?... je l'ignore. Pour le moment, M. Bertron s'imagine avoir trouvé une panacée à tous les maux dont souffre notre pauvre société. Nommez M. Bertron et, de toutes ses forces, il essaiera de réaliser la grande réforme dont il veut bien dès maintenant nous livrer le secret.

Vous plaît-il que tout marche comme sur des roulettes, ayez deux Chambres représentatives...

Mais, me dira-t-on, vous les avez dès maintenant!

Rien de plus vrai; seulement nous ne les avons pas tout à fait comme M. Bertron les comprend : en effet, l'honorable *candidat humain* veut nous gratifier d'une Chambre d'hommes et d'une Chambre de femmes; il veut nous donner des députés et des *députées!*

Est-ce bien là réellement le moyen d'éviter tout conflit entre les pouvoirs? Je n'oserais l'affirmer; mais l'idée de M. Bertron ne manque, je l'avoue, ni d'originalité ni d'audace.

Une assemblée de femmes, voyez-vous cela d'ici? J'en éprouve, pour ma part, un certain saisissement, quand je songe à ce que sont les assemblées d'hommes : pour le coup, ou je me trompe fort, le vaisseau de l'État (style de M. Prudhomme) ressemblera singulièrement à un bateau de blanchisseuses, autrement dit à un « moulin à paroles ».

Puis il y a dans la pratique parlementaire des usages fort simples, mais qui, à mon avis, deviendraient tout de suite très-compliqués quand ils seraient appliqués par des femmes. Ainsi, quand une séance devient trop orageuse, le président prend son chapeau, se couvre; et, par le fait de ce simple geste, la séance est suspendue : le calme est rétabli.

Voilà qui semble bien facile; mais, au lieu d'un président, supposez donc une *présidente* qui veut remettre son chapeau : il faut d'abord qu'elle se le fasse apporter par une *huissière;* car évidemment un chapeau de chez la modiste en renom ne traîne pas au milieu des paperasses, de l'encre et des plumes du bureau : il est bien coquettement déposé à l'écart sur un joli champignon de palissandre ou d'acajou...

Enfin l'*huissière*, avec tout le respect voulu, apporte le couvre-chef qui doit calmer les tempêtes; mais une nouvelle et délicate opération commence : il faut poser le chapeau sur la tête de la présidente, et, en ce faisant, ne froisser ni les fleurs de la garniture ni le point d'Angleterre de la voilette; les boucles de la chevelure devront être ramenées agréablement et dans un juste équilibre le long des bords : après un coup d'œil donné dans un miroir de poche; c'est fait! La présidente est coiffée, la séance est levée, l'ordre est rétabli; mais toute cette cérémonie a duré un bon quart d'heure, pendant lequel Mme X..., de la droite, a arraché les fausses nattes de Mme Y..., de la gauche, qui, à son tour, lui a endommagé son faux râtelier; et tout cela parce que la présidente a pris soin de se recoiffer correctement.

S'il faut enfin vous exprimer mon sentiment tout entier, je vous déclarerai aussi que j'imagine difficilement la bonne harmonie d'un ménage où la femme sera *députée* alors que le mari ne sera rien de plus qu'un simple électeur.

Être le mari de la reine, c'est déjà difficile; et il faut beaucoup d'esprit, beaucoup de tact pour savoir se tirer d'une situation pareille; mais être le mari d'une *députée*, voilà qui passe les bornes.

Vous imaginez-vous disant à votre femme :

— Chère amie, ne pourriez-vous veiller à ce que fait votre cuisinière? Il me semble que depuis quelques jours Victorine fait un peu danser l'anse du panier.

Et madame de répondre :

— Cher ami, vous êtes insupportable avec de semblables détails : ne savez-vous pas qu'en ce moment je suis tout entière à la Commission du budget?

Ou bien, quand vous rentrerez pour dîner, on

vous remettra un télégramme de Versailles ainsi conçu :

Pas attendre. Moi pas rentrer avant deux heures matin. Chambre tient séance nuit.

ADÉLAÏDE, *députée.*

Je suis convaincu que vous serez très-flatté d'avoir une épouse qui remplit si fidèlement ses devoirs envers la patrie; mais peut-être cependant ne seriez-vous pas fâché qu'elle songeât un peu plus au foyer domestique, surtout quand votre petit dernier a la coqueluche, ce qui ne se guérit ni avec des rapports sur l'impôt proportionnel, ni avec des discours sur les chemins de fer vicinaux.

⁂ Si nous n'allons pas au pôle nord, du moins, nous avons lieu d'espérer que le pôle nord viendra à nous, ce qui est évidemment une bien sensible consolation pour notre amour-propre.

Après les Nubiens, partis pour l'Angleterre, voilà que le Jardin d'acclimatation nous annonce pour cet hiver une grande exhibition d'Esquimaux, accompagnés de leurs chiens, de leurs rennes, de leurs traîneaux et même de quelques ours blancs.

L'engagement de ces enfants du Nord ne s'est pas fait, paraît-il, sans difficulté. Nulle part l'amour de la patrie n'est plus vif que chez ces pauvres gens, qui habitent le plus affreux et le plus déshérité des pays. Eux, ils le trouvent le plus beau de tous; et pourquoi non? Il ne s'agit que de savoir y vivre...

Avec un costume de peau d'ours, une pirogue et un harpon, l'Esquimau n'a rien à désirer que l'abondance du veau marin et du lion de mer : il mange sa pêche; il boit l'huile de foie de morue en guise de vin de Champagne, et il trouve même moyen de s'en griser.

Si mes renseignements sont exacts, on m'assure qu'une des raisons qui a longtemps fait hésiter les Esquimaux à accepter les offres du Jardin d'acclimatation, c'est la crainte d'avoir froid... sous notre climat!

On leur a dit que la nuit ils seraient logés dans de bonnes chambres, bien chauffées à l'aide de calorifères; et tout justement c'est là ce qui les inquiète : ils objectent que, dans leur pays, ils ne se réchauffent complétement qu'en s'enfermant dans des maisons de glace hermétiquement fermées; mais alors la chaleur est tellement intense qu'on y peut à peine garder le moindre vêtement. Auront-ils des maisons de glace à Paris? Voilà ce qui les tracasse, non sans raison. Ils se sont rassurés seulement quand on leur a affirmé que les glacières municipales du bois de Boulogne n'étaient pas loin du Jardin d'acclimatation : certainement, M. le préfet de la Seine leur permettra bien, si le cœur leur en dit, de se faire tout au moins des matelas et des oreillers avec les blocs glacés destinés à la confection de nos futurs sorbets.

On peut être très-versé dans les usages du monde, et cependant on peut ne pas connaître complétement la politesse des Esquimaux et ses raffinements ingénieux. Il est donc bon d'être prévenu, au moins pour la première entrevue.

L'un des rares Esquimaux qu'on ait vus en France fut amené à Paris en 1828, par le capitaine d'un baleinier du Havre. L'illustre naturaliste Cuvier manifesta le désir de voir ce spécimen d'une des plus curieuses races de l'humanité, et, à un jour convenu, l'Esquimau lui fut amené dans l'appartement qu'il occupait au Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes.

Figurez-vous une espèce d'être velu comme l'ours dont il avait emprunté la toison; aux yeux en coulisse, et exhalant une odeur d'huile rance à faire évanouir même un marchand de friture.

Mais Cuvier n'était pas homme à s'émouvoir pour si peu : il s'avança bravement vers le sauvage et le salua de la main. L'homme du pôle était intelligent : il comprit qu'on le recevait avec distinction, et il savait qu'une politesse en vaut une autre... Il ouvrit ses deux bras robustes, saisit Cuvier, l'attira sur sa poitrine, et vigoureusement frotta son nez contre le nez du savant, qui se mit à jeter des cris aigus : c'est la manière dont on salue, dans les latitudes du Spitzberg, les gens qu'on tient en haute estime!

Vous êtes avertis, messieurs! vous êtes averties, mesdames!

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Vie de Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. Un beau volume in-12 avec portrait. 3 fr. 50

LETTRE APPROBATIVE.

Fourvières, le 15 juillet 1877.

J'ai lu avec un véritable plaisir la *Vie de M • de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville;* non-seulement je n'y ai rien vu de répréhensible, mais elle m'a paru singulièrement propre à édifier. Les femmes chrétiennes surtout y trouveront un modèle parfait de tous les devoirs qu'elles ont à remplir comme épouses, comme mères et comme maîtresses de maison : former la mère, c'est former la famille, et sanctifier la famille, c'est régénérer la société. Nous désirons donc que ce livre soit connu et répandu; il sera lu avec le plus vif intérêt et fera, j'en ai la confiance, un bien considérable.

P. GAUTRELET, *S. J.*

Approuvé :
✝ L. M., cardinal CAVEROT,
Archev. de Lyon.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 30. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 27 Octobre 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

PERSONNAGES ILLUSTRES NÉS EN AUVERGNE



Jean Savaron. Jacques Delille. Blaise Pascal. Fléchier. Le général Desaix.

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

I

« Un ancien disait avec raison : « C'est être en quel- « que sorte un étranger dans sa propre patrie que de « ne la pas connaître. » Ce reproche adressé aux Romains d'alors est peut-être encore plus applicable aux Français de nos jours : de toutes les contrées, la plus étrangère pour nous, c'est notre patrie, et cependant quels aspects pittoresques, quels climats variés, que de souvenirs nous négligeons ainsi, pour aller, à l'étranger ne chercher bien souvent que des déceptions !...

« Avant l'ouverture des voies ferrées, on pouvait jusqu'à un certain point comprendre et par conséquent excuser cette négligence ; la longueur du voyage, les difficultés des chemins, les frais de voitures, etc., tout s'opposait pour la majorité de nos concitoyens à des excursions pleines d'intérêt. Mais, depuis que la vapeur a supprimé les distances, on ne se soucie pas davantage, ce semble, de visiter son pays, ou bien c'est toujours vers les mêmes points que l'on se porte : bains de mer, eaux minérales en vogue, partout où il y a lieu d'étaler des toilettes, de trouver des plaisirs factices, que sais-je encore?... »

Ainsi s'exprimait avec une certaine amertune un de mes amis, que le goût des excursions avait saisi de bonne heure, mais à qui la modestie de ses ressources pécuniaires ne permettait pas de rêver de lointains et dispendieux voyages.

— Tant mieux! me dit-il; cela me forcera de visiter

la France, et dans mon pays les contrées les moins connues, pour ne pas dire même *inconnues*.

— Et quel pays prétendez-vous donc découvrir? fis-je en souriant; la France n'est-elle pas connue à fond, à l'heure qu'il est? Tant de Guides excellents...

— Que l'on se contente de lire sans aller par soi-même admirer les beautés, les curiosités, les merveilles qu'ils signalent... Tenez, par exemple, voilà l'Auvergne (ne riez pas), que bien peu de gens, quelques artistes ou des malades... sérieux peuvent se vanter d'avoir vue.

— C'est vrai, le pays des volcans éteints, l'antique Arvernia, la patrie de Vercingétorix, le défenseur de l'indépendance nationale contre les envahissements de Rome... J'ai bien envie de vous accompagner dans ces vieilles montagnes, si cela ne contrarie pas trop vos projets de voyageur sentimental.

— Au contraire... à deux l'on voit mieux; ce qui échapperait à l'un est recueilli par l'autre, et de la communion des idées naît l'observation féconde.

— Eh bien! c'est dit. Seulement, une condition...

— Laquelle?... j'y souscris d'avance.

— C'est que nous prendrons fort peu les voies ferrées et que nous nous servirons le plus possible de nos jambes, comme doit faire tout observateur à qui rien ne doit être caché.

— C'est dit.

Là-dessus, nous nous serrâmes la main, et huit jours après, par une belle matinée d'automne, nous sortions gaiement de Paris, le sac au dos, le bâton à la main, de fortes chaussures aux pieds, un Guide à la poche et surtout, dans l'esprit, une vive soif de curiosité : nous allions à la découverte de l'Auvergne!

Mais, avant d'entrer dans ce pays plein de souvenirs, quelques notions de topographie et d'histoire sont nécessaires.

L'Auvergne, ancienne province de la France, était bornée au nord par le Bourbonnais et le Berry, au sud par le Rouergue et le Gévaudan, à l'est par le Velay et le Forez, à l'ouest par le Limousin, la Marche et le Quercy. Elle se divisait en Haute et Basse-Auvergne et avait pour capitale Clermont-Ferrand; la Basse-Auvergne, célèbre par sa fertilité et la douceur de son climat, portait aussi le nom de *Limagne*. Cette province forme aujourd'hui les départements du Puy-de-Dôme, du Cantal et une partie de celui de la Haute-Loire. Ses principales rivières sont l'Allier, la Dordogne, la Dore et la Rue, qui sépare la Haute de la Basse-Auvergne; celle-ci, par la richesse du sol, par la variété de ses sites et sa température agréable, ne peut être comparée à la Haute-Auvergne, sillonnée de montagnes gigantesques, couvertes de nombreux volcans, dont on voit encore les cratères éteints, et soumise à une température beaucoup plus basse et à des hivers très-rigoureux. L'Auvergne est riche en mines de plomb, de fer, d'antimoine, et en eaux minérales, dont les principales sont celles de Chaudes-Aigues, Vic-le-Comte, Mont-Dore, etc.

Après la conquête de Jules César, cette province, comprise dans la Première Aquitaine, avait adopté la civilisation romaine; aussi, ce fut contre le gré de ses habitants que l'empereur J. Népos, en 475, la céda aux Visigoths. Clovis, en 507, s'en empara, et sous les Mérovingiens elle forma un comté dépendant de l'Aquitaine. Blandin, comte d'Auvergne pour le duc Waïfre, défendit son suzerain contre Pépin le Bref. Après lui, l'Auvergne eut différents comtes que nommèrent soit les rois de France, soit les ducs d'Aquitaine.

Ces comtes d'Auvergne s'étant éteints dès la première moitié du xe siècle, le comté passa par mariage dans la maison des comtes de Bourges, qui fournit une succession de neuf générations de comtes d'Auvergne, jusqu'à Guillaume, quatrième du nom, comte d'Auvergne et de Gévaudan, mort en 1157, laissant deux fils, Robert et Guillaume. Les descendants de Robert, quoiqu'il fût l'aîné, furent dépossédés et donnèrent naissance à la maison des seigneurs de Clermont, dauphins d'Auvergne, qui s'est fondue dans la maison de Bourbon, branche de Montpensier, vers le milieu du xve siècle. Guillaume, fils puîné de Guillaume II, usurpa le comté d'Auvergne sur son neveu de la branche aînée et en conserva la possession. Son petit-fils Gui, comte d'Auvergne, qui avait prêté aide au roi d'Angleterre, se vit confisquer son comté, pour crime de félonie, par le roi Philippe-Auguste, en 1210. Guillaume, fils de Gui, rentra en grâce auprès du roi Louis IX; mais on détacha de l'ancien comté d'Auvergne une partie, appelée *terre d'Auvergne*, qui fut érigée en duché-pairie par le roi Jean en faveur de son fils, en 1360. En 1400, Charles VI donna ce duché en dot à sa fille Marie de Berry, femme de Jean de Bourbon, comte de Clermont. Il resta dans la maison de Bourbon jusqu'à la mort de Charles de Bourbon, connétable de France. A ce moment, on l'assigna comme douaire à Louise de Savoie, mère de François Ier. En 1531, il fut réuni à la couronne. Dot et douaire de Catherine de Médicis en 1562, il entra dans le douaire d'Élisabeth d'Autriche, veuve de Charles IX, à la mort de laquelle il fut définitivement réuni à la couronne.

Les descendants de Guillaume, comte d'Auvergne, dont nous avons parlé, restèrent possesseurs du comté d'Auvergne primitif jusqu'à Godefroi, marié à Jeanne de Ventadour. De ce mariage ne naquit qu'une fille, Marie, comtesse d'Auvergne, qui épousa, en 1388, Bertrand de La Tour et apporta le comté d'Auvergne dans la maison de son mari.

Ce nom de La Tour d'Auvergne a été illustré par le grand Turenne et par celui qu'on appela *le premier grenadier de France*.

L'Auvergne a produit des hommes illustres dans tous les genres, saints, savants, guerriers, diplomates, etc. Nommons, entre tant d'autres, Vercingétorix, le défenseur intrépide de l'indépendance des Arvernes contre le despotisme de Rome ; saint Grégoire, évêque de Tours, le père de notre histoire nationale; saint Odon, abbé de Cluny; le savant pape Sylvestre II (Gerbert); les jurisconsultes P.-Cl. Lizet et Domat; Pascal; Savaron, historien; Fléchier, évêque de Nîmes; les chanceliers Duprat et de L'Hôpital; les poëtes Thomas et Delille; le chevaleresque d'Assas; l'abbé Chappe, l'inventeur du télégraphe; du Belloy, auteur dramatique, qui dut à sa tragédie nationale du *Siége de Calais* une si grande renommée; Chamfort, un homme d'esprit et poëte à ses heures; le brave Desaix, et bien d'autres encore dont l'Auvergne est si justement fière...

Nous entrons en Auvergne par le Puy-de-Dôme, un des trois départements qui, depuis 1790, représentent cette antique province de la vieille France. Ce département a reçu le nom d'une de ses principales montagnes qui en occupe à peu près le centre ; il a été formé de toute la partie septentrionale de l'ancienne Auvergne, composée du comté et du dauphiné d'Auvergne, d'une partie du Bourbonnais et d'une partie du Forez. C'est un pays élevé et montagneux, traversé du sud au nord, à l'ouest par la chaîne des monts Dores, à l'est par la chaîne des montagnes du Forez ; entre ces deux chaînes principales s'étend une vaste plaine qu'on appelle la *Limagne*. Cet immense bassin offre le spectacle de moissons dorées, de riants coteaux revêtus de vignes, de riches vergers chargés de fruits vermeils, de routes bordées de haies vives et de noyers majestueux, de maisons de campagne qu'on voit de tous côtés surgir sur le penchant des collines. Les montagnes du Forez sont plantées de sombres sapins de l'effet le plus pittoresque. Rien de plus curieux, de plus étrange que l'aspect de tous ces *puys* ou pics parmi lesquels le puy de Dôme s'élève si fièrement.

Les monts Dores et les monts Dômes offrent des scènes infiniment variées. On y reconnaît les traces de nombreux volcans éteints depuis bien des siècles; ils abondent en beautés pittoresques et en curiosités naturelles : à côté de ces vieilles laves hérissées et blanchies par les lichens, le vert gazon est presque en tout temps émaillé de fleurs simples, mais vives et parfumées. De vastes prairies inclinées et couvertes de troupeaux, des chemins inégaux, sinueux et étroits, souvent suspendus sur des abîmes ou encaissés entre des rochers, bordés d'églantiers ou d'aubépines; des torrents, des cascades, des déchirements qui mettent à nu le sol primitif; les trois fertiles vallées de la Limagne, de Ville-Morge et du Livadois, qui formaient jadis des lacs immenses, au dire des géologues, voilà quel est l'aspect du département du Puy-de-Dôme.

Nous avions peine à nous arracher à ces points de vue qui se multiplient en quelque sorte à chaque instant et que rendait encore plus imposant un orage lointain se rapprochant rapidement; le tonnerre, répété par les échos des montagnes, se faisait déjà entendre avec un bruit qui semblait annoncer une nouvelle éruption de quelqu'un de ces antiques volcans; la nuit venait, nous nous hâtâmes de rentrer à Clermont-Ferrand, où nous avions pris notre séjour dès notre arrivée.

Le lendemain, de bonne heure et pendant le calme d'une belle matinée d'automne, — la saison par excellence pour les voyages à pied, — nous commençâmes à visiter cette grande et très-ancienne ville, aujourd'hui chef-lieu du département. Située à l'entrée de la riche plaine de la Limagne et au pied du puy de Dôme, à 382 kilomètres au sud de Paris, Clermont est citée par Strabon vingt ans environ avant l'ère chrétienne sous le nom de *Nemossus*. Néanmoins elle n'a d'importance qu'à dater de la domination romaine ; par reconnaissance pour l'empereur, elle prend alors le nom d'*Augusto-Nemetum*. Les Romains en firent la capitale de l'Arvernie et y établirent un sénat, des écoles, des monuments. Le temple de Wasso-Galate, détruit lors de l'invasion de Crocus, passait pour une des merveilles du monde; les murs, de 30 pieds d'épaisseur, étaient ornés de sculptures et de revêtements en marbre. Pline cite comme un chef-d'œuvre la statue des Arvernes ; c'était un Mercure qui n'avait pas moins de 400 pieds de hauteur ; ce colosse était en bronze.

Après l'invasion, *Nemetum* changea son nom pour celui *d'urbs Arverna*, *Arvernum*. *Clairmont* (*clarus mons*), qui n'était d'abord que la citadelle, finit au IXe siècle par donner son nom à la ville.

Saint Austremoine fut le premier apôtre chrétien de l'Auvergne. Parmi les prélats de cette époque qui illustrèrent le siége d'*Arvernum* et l'épiscopat gaulois, il faut citer saint Sidoine Apollinaire, poëte distingué (472). Il avait été préfet de Rome, comte et patrice, et avait épousé Papianilla, fille de l'empereur Avitus. La chronique rapporte un trait touchant de ces deux époux : Sidoine avait fait vendre sa vaisselle d'argent afin de venir au secours de ses compatriotes assiégés par les Visigoths; sa femme la fit racheter en cachette des deniers de sa dot et la rapporta à la maison de son mari.

A la fin du XIe siècle, Clermont devient le centre du plus grand mouvement, de la plus mémorable entreprise du moyen âge : c'est dans ses murs que se réunit le concile qui décréta la première croisade ; c'est sur ses places que le pape Urbain II vint en personne prêcher la guerre sainte. Pendant les troubles civils des règnes de Charles V, de Charles VI et de Louis XI, la cité d'Auvergne se signale par sa fidélité à la cause royale. Durant la guerre avec l'Angle-

terre, les États provinciaux se réunirent plusieurs fois afin de voter des subsides et des armements contre l'étranger (1359, 1374, 1380).

Ce fut une grande joie parmi les habitants de Clermont lorsque ce comté fut adjugé à Catherine de Médicis comme douaire ; la ville se trouva réunie au domaine de la couronne : ce fut l'occasion de nouvelles concessions aux franchises communales.

Clermont s'agrandit, en 1731, de la petite ville de Montferrand, dont elle est distante de 2,600 mètres et avec laquelle elle communique aujourd'hui par une belle allée d'arbres ; c'est alors qu'elle prit le nom de Clermont-Ferrand. Clermont, tant de fois détruite, offre peu de monuments antiques ; le plus remarquable est la cathédrale de Notre-Dame-du-Port. Dans ses environs se trouvent quelques débris d'un aqueduc romain, construit pour amener à la ville les eaux de Royat qui l'arrosent encore aujourd'hui. Parmi les monuments modernes, nous citerons la fontaine de la place Delille et un obélisque élevé à la mémoire de Desaix.

Clermont est surtout remarquable par sa position : elle s'étend au pied d'un amphithéâtre circulaire s'élevant, par lente gradation, jusqu'à la crête supérieure du puy de Dôme, habituellement perdue dans la nuée et dont le fond blanc de neige se dévoile lumineux et fumant dans les beaux jours d'automne. Du chemin de fer, l'aspect de la ville est riant et pittoresque. Dans la campagne avoisinante s'échelonnent des maisonnettes qu'à leur blancheur on prendrait pour des blocs de craie jetés sur le sol au hasard. La cité est gaie et active. C'est une ville plantureuse et solide, qui reflète la vigueur et le caractère de ses habitants. Par sa position pittoresque, sa richesse, la beauté de ses environs, sa proximité de la station thermale de Royat, la capitale de l'Auvergne est appelée à maintenir haut et ferme le renom de son glorieux passé.

Ch. Barthélemy.

— La suite au prochain numéro. —

UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

(Voir p. 379, 394, 404, 426 et 460.)

Certes, j'aime mieux la distinction et la simplicité native de Marianna que les semblants distingués que l'on rencontre à Paris même dans la classe ouvrière ; mais elle n'en serait pas moins dépaysée dans le milieu que lui ferait Arthur. Il faut trois générations pour prendre rang parmi les gens comme il faut, et, règle, générale, il en est ainsi quand, par l'expression comme il faut, l'on entend ce courant de délicatesse, d'indépendance, d'habitudes, de sentiments, de connaissances multiples qui composent la vie sociale proprement dite. Il est très-beau d'être, suivant le mot d'un maréchal de l'Empire, un ancêtre. Néanmoins l'ancêtre même souffre bien quelque peu de ce brusque passage d'une région à une autre. L'homme comme il faut, au contraire, a toujours dans son passé des souvenirs qui le maintiennent à une certaine hauteur. Ceci m'a été rendu sensible le jour où j'allais consoler une pauvre jeune fille qui, préférant à l'aiguille que tenait sa mère une carrière plus haute, avait ambitionné de passer des examens. Je savais que sa mère, trop pauvre pour l'habiller décemment, avait dû la laisser aller seule subir cette redoutable épreuve. Le jour même des examens, passant par le Luxembourg, j'eus la pensée d'aller voir ce qu'il advenait de la malheureuse enfant.

Je m'égarai quelque temps dans un véritable labyrinthe d'escaliers et de corridors ; les palais grandioses ne sont guère aménagés pour l'usage vulgaire auquel on les soumet, et là où l'on chercherait volontiers des gardes on ne trouve pas l'ombre d'un huissier et d'un concierge. Enfin un écriteau se transforma pour moi en fil d'Ariane.

Je suivis le doigt indicateur et, poussant une modeste porte de sapin, je me trouvai dans l'ancienne Chambre des pairs. C'était là, sous ces lambris superbes, sous ces arceaux dorés, sous ces magnifiques peintures que se subissaient les examens. Des cloisons de deux mètres mutilaient l'immense enceinte. Paravents immobiles, elles s'arrondissaient autour des petits groupes et dans cette enceinte je traversai dix salles portant chacune une lettre de l'alphabet. Au fond de ces petites enceintes réservées, préparées comme pour jouer à cache-cache, siégeaient les jurés, deux ou trois bons vieux bourgeois et une dame inspectrice. Devant eux s'alignaient les aspirantes et derrière se massaient les parents. Je perdis un instant de vue le sujet qui m'amenait, je traversai lentement les salles, la belle galerie vitrée, me remémorant les noms de Lacordaire, de Montalembert et tant d'autres illustres qui avaient passé en juges, en accusateurs, en accusés sous ces voûtes magnifiques. Puis, l'enfant me revenant à la mémoire, je retournai dans les salles numérotées et m'amusai quelque temps à voir des fillettes blondes griffonner sur le tableau noir en baissant la tête devant un monsieur à lunettes plein de suffisance qui leur parle d'un petit air malin du traité d'Andlau. Mais toutes les aspirantes n'étaient pas d'élégantes fillettes blondes ; j'aperçus de ces pauvres enfants à la tenue plus encore négligée que pauvre, aux manières communes qui me rappelèrent la petite Victorine.

Je la cherchai, mais en vain ; je ne la trouvai ni sur les bancs de la question ni dans les groupes détachés. Je pensai que l'épreuve était terminée pour

elle et je sortis. Je m'égarai pour sortir comme je m'étais égarée pour entrer.

Tout à coup, en remontant un bout d'escalier que je ne reconnaissais pas, j'aperçus entre les barreaux de la rampe deux yeux qui me regardaient. Une personne était à demi couchée sur le petit palier. Je descendis machinalement quelques marches et j'aperçus Victorine, les doigts enfoncés dans les cheveux, le regard sombre, la poitrine encore haletante de sanglots. J'allai à elle, je lui donnai quelques caresses, je la fis parler. Elle était refusée, et cela pour une question d'histoire ou plutôt pour un incident historique absolument ignoré d'elle.

— Je n'ai jamais vu cela dans mes livres, gémissait-elle, jamais, jamais !

Évidemment, pensai-je, ceci s'apprend plutôt dans la famille que sur les bancs; un père lettré, une mère instruite le raconte à ses enfants ; mais pour toi, pauvre fille du peuple, il faut que tu apprennes tout toute seule; tout! c'est effrayant à penser. Et, le plus souvent, à quoi la mène cette demi-science si péniblement acquise? A une position modeste et toujours insuffisante. Beaucoup regrettent, mais trop tard, d'avoir sacrifié l'état, le travail des doigts qui ne fatigue pas l'esprit, mais qui au contraire l'empêche d'entrer dans une fièvre et un mouvement perpétuels que rien ne peut arrêter.

Pour ma petite Victorine, j'obtins enfin qu'elle laissât là le livre du pédagogue. Aujourd'hui, elle gagne quatre francs par jour avec son aiguille. La fraîcheur est revenue sur ses joues, la gaieté dans son esprit; c'est un être sauvé, sauvé des chimères, sauvé des ambitions niaises, sauvé de lui-même, et elle se moque bien de ce qu'a pu dire Ésope.

Mais que vais-je raconter là de si long! J'ai employé je ne sais combien de pages pour en arriver à répéter que partout il faut cette harmonie qui naît de mille causes invisibles et de laquelle naissent mille effets inexplicables. Arthur peut se faire illusion; mais jamais la fille du capitaine Riousec ne perdra sa marque d'origine. Sur notre terrain, elle sera toujours une transplantée, et on sait ce que souffrent les transplantés. Dans cette âme pure plutôt que haute ne germeront pas, je le veux bien, les rancunes et les jalousies qui naissent de l'amour-propre froissé; mais cette petite fleur sauvage s'étiolerait, j'en suis sûre, dans les difficultés insurmontables d'une tâche impossible, et cette belle idylle commencée sous les dolmens finirait par causer un double malheur. Dieu nous préserve des idylles qui, suivant le terme consacré, finissent comme certains morceaux de musique... en queue de poisson !

MADELEINE.

Hélas! ma chère Geneviève, j'ai dit adieu à mes longues rêveries solitaires, à mes promenades sans fin comme sans but par les grèves, à ma vie sauvage et sereine.

Arthur est devenu mon ombre et m'accable d'explications passionnées sur son ridicule projet. Car c'est un projet; il m'en a fait la déclaration à brûle-pourpoint et sans ménagement aucun. Je me suis récriée, j'ai parlé très-sévèrement, cela n'a servi à rien. Il a sa toquade et il entend me la faire partager. Je te le répète, il ne me quitte plus. Un gros volume d'ostréiculture sous le bras, il me suit partout et me parle tour à tour des huîtres et de Marianne qui le charment également. Je trouve simplement qu'épris de la vie indépendante qu'il mène il est consumé par la fièvre de la paresse.

Acheter une maison de campagne au bord de la mer, établir des parcs d'huîtres, épouser Marianna, s'isoler, s'enrichir, s'empâter dans une vie facile et agréable qui ne serait, au fond, qu'une perpétuelle oisiveté, tel est le plan de celui qui avait la légitime ambition de revêtir un jour la robe rouge. Ce caprice durera-t-il? Suis-je en face d'une simple lubie ou bien Marianna et la paresse ont-elles formé une alliance assez redoutable pour que l'imprudence soit consommée? Je l'ignore absolument. Depuis l'aveu formel, j'ai cessé toute relation avec la fille du capitaine. Prise d'humeur, j'aurais voulu découvrir en elle une de ces coquettes de village qui en remontrerait à la plus madrée des citadines.

Je trouverais humiliant pour Arthur d'être tombé dans un piége de ce genre; mais j'aurais néanmoins voulu découvrir qu'il y avait piége. J'en ai été pour mes frais de pénétration. Marianna n'a témoigné de ma froideur ni confusion ni dépit.

Ce matin je l'ai vue s'incliner un instant pour prier devant Notre-Dame-des-Flots; elle était parfaitement paisible. Elle fait souvent de pieuses haltes devant cette petite statuette. Je n'ai pas à m'en étonner.

Toute fille de marin a une dévotion particulière à la Vierge, c'est une chose passée dans les mœurs maritimes. Pour moi, je prierais volontiers Notre-Dame-de-Bon-Sens pour qu'elle rendît un peu de raison à mon pauvre rêveur.

MADELEINE.

Nous aurons beau jeter les hauts cris, ma chère Geneviève, Arthur n'en fera qu'à sa tête. Hier, je lui ai dit sérieusement, froidement résolûment, mais ce que je pensais sur ce changement de front social. Je me refuse à croire qu'au lieu d'être un magistrat éminent il se borne à devenir un ostréiculteur médiocre; qu'au lieu de chercher une compagne capable en tous points de le comprendre il s'enchaîne à une enfant ignorante qu'il n'aura jamais la patience d'élever à son niveau. Sans passion comme sans faiblesse, je lui ai montré un à un les inconvénients attachés à ce mariage tout à fait disproportionné. Il a



répondu en des termes qui me donnent à penser que toute résistance est devenue inutile. Notre pauvre petit éden s'est transformé en enfer, la paix et l'espérance en sont bannies. Arthur ne paraît même plus aux heures des repas; en réalité, il demeure chez le capitaine, qui pratique à son égard la plus large hospitalité.

Je ne sais s'il est devenu un complice. Certains naïfs ont une faculté à part de se mêler à tout sans avoir l'air de se mêler à rien.

Au reste, je ne les vois plus, je n'ai plus d'autres compagnons que ma fidèle Philomène et mon pauvre petit coucou qui me serine ses heures avec l'exactitude imperturbable d'une machine.

MADELEINE.

Ma chère Geneviève,

Enfant, t'es-tu amusée à voir trembler au bout d'une paille creuse cette sphère irisée, transparente, qui s'appelle tout vulgairement une bulle de savon? Cela prend des teintes ravissantes, cela a l'air de quelque chose... le plus léger souffle passe, c'est fini, c'est évanoui. Eh bien! il en est de même de l'affaire capitale qui nous faisait tirer l'épée avec tant d'ardeur. Le mariage d'Arthur, les parcs d'huîtres, la démission, rien qu'une superbe bulle de savon. Ah! Cervantès savait bien ce qu'il écrivait lorsqu'il nous montre don Quichotte s'escrimant contre des moulins à vent. Que de don Quichottes parmi ceux mêmes qui se targuent de sagesse !

Mais voici toute une compagnie qui m'arrive et le courrier va partir. Je t'écrirai demain.

MADELEINE.

Ma chère Geneviève,

Tu as pu croire que j'avais désiré faire une de ces pauses habiles que les romanciers populaires excellent à trouver pour tenir en haleine un public d'autant plus passionné qu'il est plus ignorant. Il n'en est rien. Nous sommes au bout du monde, une occasion s'est présentée de faire jeter une lettre à la poste; l'occasion passée, adieu la lettre, et j'étais pressée de te délivrer du cauchemar que mes confidences avaient fait naître. Aujourd'hui j'ai le plaisir de dévoiler le mystère, de dire le dernier mot de l'énigme. Écoute bien; tout cela est d'une simplicité primitive.

Tu sais quelle était la situation : Arthur résolu à donner sa démission, à demander Marianna en mariage, moi me refusant énergiquement à écrire à notre famille; lui furieux, moi fâchée : brouille complète enfin et, dans notre solitude, personne qui pût se placer entre nous, ni essayer de nous mettre d'accord sur ces points délicats qu'une main très-intime peut seule toucher.

Nous en étions arrivés à nous fuir. Quand je voyais Arthur rentrer, il me prenait une passion de promenade, et quand il était dehors je me claquemurais au cottage. Avant-hier, Philomène me signala son arrivée. Le vent soufflait en foudre, le ciel était chargé. « Il vient se mettre à l'abri, pensai-je, il ne sortira plus de la journée.» Et, sans tenir compte des signes d'orage, je jetai un imperméable sur mes épaules et sortis.

Je me dirigeai vers l'Océan, j'allai me blottir contre la muraille d'un ancien fort et m'assis sur une pierre renversée.

Je sentais à peine le vent et je pouvais contempler tout à mon aise le spectacle grandiose de l'Océan se bouleversant lui-même de fond en comble.

Tout à coup un pas résonne sur la crête du mur du fort, le même pas résonne de pierre en pierre et Arthur tombe à pieds joints sur le rocher.

— Toi ici! s'écria-t-il.

Il n'avait pu supposer que j'eusse par ce temps choisi ce lieu comme but de promenade.

— On a signalé au sémaphore un navire en danger cette nuit, reprit-il, il doit être dans ces parages. As-tu tes jumelles?

Je ne les avais pas.

A l'horizon, de petits points noirs paraissaient et disparaissaient. Nous nous sommes mis à les regarder attentivement.

— Il est là, m'a dit Arthur tout à coup, je suis sûr que c'est ce point noir là-bas. Je vais retourner au sémaphore : avec ses longues-vues, le guetteur assiste à la manœuvre qui se fait à bord de ce bâtiment.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, dit une voix enrouée au-dessus de nous, la voix du capitaine Riousec.

Il s'avançait par l'étroit sentier tracé au milieu des murs écroulés, portant sur son épaule une longue-vue avec laquelle il aimait à explorer la rade.

A ma grande surprise et au grand embarras d'Arthur, Marianna le suivait enveloppée dans une légère mante noire dont le capuchon préservait sa coiffe de mousseline.

— Ah! ce pauvre diable de navire a passé une mauvaise nuit, dit le vieillard en disposant sa longue-vue. Un instant on l'a cru en danger.

— Si près du port, capitaine? ai-je dit.

— J'en ai vu plus d'un échouer juste en face du port, mademoiselle; que dis-je? au port même! D'ici je vous montrerais plus d'un endroit marqué par des naufrages. La mer jolie n'est pas toujours commode, comme vous voyez, ah mais non! et vous savez le proverbe : « Femme de marin, femme de chagrin. »

Il regarda sa fille et ajouta en souriant :

— Allons, Marianna, dis-nous un peu ce qui se passe sur la *Marie-Félicité*. J'ai les yeux troubles ce matin d'avoir passé une partie de la nuit sur la terrasse.

— Vous avez passé la nuit! s'écria Arthur.

— Eh oui, le sémaphore avait lancé son avertisse-



ment, et la *Marie-Félicité* ayant été signalée par cette tempête, nous ne pouvions guère dormir.

— Nous? dit Arthur...

Il regarda la jeune fille et ajouta :

— Mademoiselle Marianna est bien pâle ce matin. Est-ce qu'elle veille aussi quand les périls en mer sont signalés?

— Non, pas toujours, dit le capitaine en hochant gaiement la tête; mais, dame! celui-ci nous tenait au cœur.

— Pourquoi?

Il fallait entendre la note stridente qui accompagnait ce mot lancé par Arthur!

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —

CHRISTOPHE DE BEAUMONT

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Austère dans ses mœurs, vrai dans tous ses discours,
Plein de l'esprit de Dieu, qui l'anime et l'embrase,
Ou libre ou dans les fers, il sut joindre toujours
La fermeté d'Ambroise à la foi d'Athanase.

Tel est le portrait qu'un poëte contemporain (Aquin de Château-Lyon) nous a laissé du célèbre prélat dont l'auteur de l'*Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle* nous dit : « La vertu se peignait sur sa figure pleine de noblesse et de bonté ; son esprit était cultivé, son élocution facile et brillante; il était austère sans rudesse, et répandait avec discernement des aumônes qui absorbaient presque tout son revenu. »

Christophe de Beaumont était né au château de la Roque en Périgord. « Il dut à sa mère, dit le biographe cité plus haut, cet amour de l'ordre, cette sévérité de mœurs, ce profond respect pour la religion qui le distinguèrent, et il puisa dans les exemples de ses aïeux et dans les leçons de son père un attachement sans bornes à son souverain, vertu héréditaire dans sa famille. » D'abord chanoine et comte de Lyon, abbé de Notre-Dame-des-Vertus, diocèse de Châlons-sur-Marne, ensuite évêque de Bayonne (1741), puis archevêque de Vienne (1745), il fut appelé, l'année suivante, au siége de Paris qu'il refusa, et il ne fallut pas moins qu'un ordre formel du roi pour qu'il se résignât à accepter, mais en se démettant tout aussitôt de son abbaye. Il fut reçu commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en janvier 1748; duc et pair de Saint-Cloud en novembre 1750, et, le 8 novembre 1759, élu doyen de la Sorbonne. Mais tous ces honneurs, qu'il n'avait pas cherchés et qui pesaient à son humilité, prouvaient l'estime et l'affection du roi pour lui; et si le monarque l'exila successivement à la Roque, à Conflans, à la Trappe, on peut bien croire, avec un biographe, que ce fut moins pour le punir que pour le soustraire aux persécutions du parlement qui ne pardonnait pas à l'archevêque l'inflexible fermeté avec laquelle il soutenait la bulle *Unigenitus*, rendue contre les *Réflexions morales* de Quesnel. Publiée à Rome, le 8 septembre 1713, elle avait été acceptée par la Sorbonne, l'immense majorité des évêques français et les autres églises de la catholicité et enregistrée par le parlement lui-même.

Ce fut à propos d'un de ces exils que Frédéric II, peu suspect, témoignait de sa haute estime pour le prélat en disant :

— Que n'est-il venu dans mes États? j'aurais fait la moitié du chemin.

Comment s'étonner que les princes et princesses de la cour de France, le dauphin et la dauphine en particulier, fussent remplis d'affection pour Christophe de Beaumont, et que Marie-Louise de France, fille de Louis XV, l'eût chargé d'annoncer et de faire agréer au roi la résolution qu'elle avait prise d'entrer comme novice au couvent des Carmélites de Saint-Denis?

Le ministère, trop docile à l'impulsion du parlement que gênait l'inébranlable fermeté du prélat, imagina, pour s'en délivrer, de le tenter par les compensations les plus magnifiques soit pour lui, soit pour sa famille, afin qu'il donnât sa démission. Tout fut inutile et le prélat ne resta pas moins ferme contre l'ambition que contre la crainte. Et pourtant ce terrible adversaire des hérétiques et des impies était, dans son intérieur, admirable par l'égalité, la douceur et la modération de son caractère.

Un témoin oculaire raconte que, se trouvant un jour dans le salon de l'archevêque, il vit celui-ci sortir de son cabinet avec un homme qu'il reconduisait avec grande politesse :

— Monseigneur, lui dit la comtesse de Marsan, je parie que cet homme est venu vous demander de l'argent (on a su depuis en effet qu'il lui avait donné une forte somme). Vous ignorez donc que c'est l'auteur du dernier libelle publié contre vous?

— Je le sais, répondit simplement le prélat, modèle accompli de la charité sous tous les rapports.

Les traits à ce sujet abondent et l'on n'aurait que l'embarras du choix.

Dans un temps de calamité, le lieutenant de police Sartines eut recours, pour les malheureux, au bienfaisant archevêque.

— Voilà 50,000 écus, dit celui-ci; mais qu'est une somme si modique pour tant d'infortunes?

Quelque temps auparavant, il avait fait don, à l'Hôtel-Dieu de Paris, d'une somme de 500,000 fr., résultant du gain d'un procès avec le roi au sujet de l'hôtel de Soissons. Le feu ayant pris, en décembre 1772, aux bâtiments de l'hôpital, de Beaumont fit transporter tous les malades dans son palais et son église, où, les soignant lui-même, assisté de son

clergé, il pourvut pendant plusieurs jours à tous leurs besoins.

Autre anecdote. De Beaumont était sorti seul, un jour, de son château de Conflans, pour se promener dans la campagne; un vieil officier l'aborde et lui confie sa détresse.

— Monsieur, répond le prélat, je n'ai pas d'argent sur moi ni à Conflans; mais venez dans huit jours à l'archevêché et ne soyez plus en peine de votre sort ni de celui de votre famille. En attendant, voici ma montre; elle a quelque valeur, disposez-en.

Quelque temps après, l'archevêque étant allé faire visite à Mesdames de France, il fut un peu surpris et confus d'entendre Madame Adélaïde de France lui dire :

— Monsieur l'archevêque, je sais que, cette année, vous vous êtes plusieurs fois privé de votre montre; en voici une que je vous donne, mais à la condition que vous la garderez.

Le prélat remercia avec une effusion respectueuse, mais ne porta jamais le bijou qu'il trouvait trop luxueux. Un lion gravé sur la boîte étendait sa patte sur un livre ouvert et autour de l'image se lisaient ces mots: *Impavidum ferient ruinæ*, devise des de Beaumont.

L'abbé Ferlet, dans une note de son *Éloge de l'archevêque de Beaumont*, raconte ce trait, entre beaucoup qu'on pourrait citer « pour prouver sa bonté naturelle » :

« N'étant encore que comte de Lyon, il avait pris la poste pour venir à Paris au milieu de l'hiver. Arrivé à une auberge, il entend gémir un courrier de la poste aux lettres qui s'était arrêté dans le même endroit. Il lui demande le sujet de ses pleurs.

« — Ah! monsieur, s'écrie le malheureux, j'ai une fièvre brûlante, et les cahots de ma voiture me brisent le corps; je ne puis ni continuer ma route sans m'exposer à mourir en chemin, ni m'arrêter sans courir le risque de perdre ma place qui est mon unique ressource pour faire vivre ma femme et mes enfants.

« — Rassurez-vous, lui répond le jeune abbé; je vais prendre votre voiture, et vous, vous irez dans la mienne. »

« Ce qui fut dit fut fait, et ils arrivèrent tous les deux à Paris, le courrier dans la bonne chaise de poste, le comte de Lyon dans une carriole. »

Le vénérable prélat mourut en 1781 (12 décembre), et l'on raconte que plus de 3,000 pauvres suivaient son convoi. Dans les papiers trouvés après sa mort, on eut la preuve que 1,000 ecclésiastiques et 500 laïques lui devaient tous leurs moyens d'existence. Entre ces derniers, on sait que se trouvait Gilbert, l'ardent satirique qui a consacré au saint archevêque des vers dont on ne saurait dire comme des autres : *Facit indignatio versus.*

Oh! si ces vers vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon Roi quelques regards amis, etc.

Le tombeau de Christophe de Beaumont, détruit pendant la Révolution, fut rétabli en 1811 dans l'église de Notre-Dame. L'abbé Ferlet, qui avait été secrétaire du prélat, prononça en 1784 son oraison funèbre, dont nous détachons quelques paragraphes seulement :

« Un Père de l'Église disait, en parlant de sa mère, que les abîmes les plus profonds de la mer Atlantique même n'auraient pu suffire à son inépuisable charité. Cette figure, toute hardie qu'elle est, peut seule exprimer l'immensité des saintes profusions du pontife dont nous déplorons la perte. Accablé sous le poids de ses occupations journalières, il n'avait d'autre délassement que celui de donner, et il regardait comme perdu ce qu'il ne donnait pas. Mais ce penchant si beau par lui-même n'aurait été que la maladie d'un bon cœur s'il n'eût été dirigé par de grands motifs et surtout par celui de la religion. C'était elle qui présidait à ses libéralités et qui sanctifiait la plus heureuse de toutes ses passions... Je ne finirais point si je voulais faire le dénombrement de toutes les misères qu'il a soulagées. D'ailleurs le bon ordre qui régnait dans ses affaires domestiques, son économie, sa frugalité, ses privations personnelles, que dirai-je? une bénédiction secrète attachée aux œuvres de miséricorde, tout cela empêchait que les trésors où il puisait sans cesse fussent jamais épuisés. »

Empruntons à la péroraison ce passage : « Me voilà donc arrivé à ce moment fatal que ma douleur cherchait inutilement à éloigner. Comment mourra l'homme de Dieu? Ne craignez point de faiblesse de sa part, même dans ces instants qui sont si capables d'en inspirer; il mourra comme il a vécu, toujours grand, toujours intrépide. Peu de jours avant d'expirer, il s'occupait encore du soin de son troupeau, et l'on peut dire que personne ne vécut plus avant dans la mort. Ce n'est pas qu'il cherchât à se faire illusion sur son état. En vain des oracles menteurs voulaient le rassurer... Toute sa maison était dans la sécurité la plus parfaite, et déjà il avait pris des mesures de sûreté pour recevoir chez lui son Créateur. La veille du jour où il le reçut, avant d'aller goûter un repos qui devait être suivi si rapidement du sommeil éternel, il déclara sa résolution avec un air de sérénité qui annonçait l'âme la plus tranquille. Que dirai-je davantage? Plus courageux qu'Isaac qui, voyant le bûcher, demandait avec inquiétude où était la victime, il prépare lui-même le sien, y monte avec fermeté et consomme son sacrifice. »

BATHILD BOUNIOL.





Près d'un berceau.

PRÈS D'UN BERCEAU

—

Une femme et un berceau, tableau complet! En effet, là où est l'enfant, là doit être la femme, qu'elle soit mère par le sang ou mère par le dévouement. Ces deux êtres sont faits l'un pour l'autre, et s'il y a eun chose qui m'étonne, c'est d'entendre une femme dire qu'elle n'aime pas les petits enfants. Elle oublie donc que son rôle providentiel est de les aimer, d'aimer la faiblesse et l'innocence? De notre temps, les femmes ne sont pas assez mères parce qu'elles ne sont pas

assez sérieusement chrétiennes. Toute vraie maternité ne s'échafaude qu'à force de sacrifices. Après les douleurs innombrables qui précèdent pour la mère la naissance de ces petits êtres qui sont l'avenir d'un pays, viennent les soucis et les fatigues de chaque jour. Il faut sacrifier son repos, ses aises, ses plaisirs, sa beauté, sa santé. Cette seule énumération fait frémir jusqu'à la moelle des os les femmes au cœur léger, à l'esprit mondain ; mais elle amène sur les lèvres des chrétiennes un sourire dont la signification se devine.

Elles sont heureuses, elles, d'avoir tout à sacrifier pour remplir ce devoir providentiel. Elles savent qu'il sera récompensé en ce monde par l'amour indéfectible des êtres auxquels elles se seront réellement sacrifiées, et, s'il faut renoncer à cette légitime récompense, — cela se voit, hélas! — elles n'ignorent pas que c'est par l'abnégation que se prépare le bonheur qui est éternel.

O femmes qui n'êtes point appelées à une vocation plus haute, et que Dieu n'a point réservées pour une autre mission, ô mères, aimez les berceaux, soyez-en les gardiennes attentives et intelligentes, goûtez les joies pures et saintes du dévouement à l'enfance.

N'en perdez pas une par votre faute, car il arrivera bien vite le jour où, devant le berceau trop étroit et le petit lit trop court, vous murmurerez, mais bien en vain, ces paroles d'un poëte qui a si bien chanté l'enfance :

Enfant béni du ciel, ne grandis pas trop vite.

Il grandit si rapidement, hélas! et plus d'une fois, grande dame ou pauvre femme, vous pleurerez près du berceau vide les doux instants que vous passiez à veiller sur la frêle créature qui vous échappe maintenant parce qu'elle n'est plus un enfant, ou bien, chose plus douloureuse encore, parce qu'elle vous a été ravie et qu'elle n'est plus pour vous qu'un délicieux et amer souvenir.

MARIE-AMÉLIE.

LE GRAND VAINCU

—

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419 et 449.)

—

XV

LE GRAND MAGICIEN FRANÇAIS.

Le Serpent-Rouge écouta en effet avec attention, le récit que ses guerriers lui firent en lui présentant leur étrange prisonnier.

Celui-ci, qui jetait autour de lui des regards désespérés, aperçut tout à coup Jean d'Arramonde, le missionnaire et Ouinnipeg attachés au poteau de torture.

Oubliant alors le danger qui le menaçait, il courut vers l'endroit du camp où étaient les trois prisonniers et s'adressant à son maître avec des larmes dans la voix :

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, vous voici donc aussi au milieu de ces affreuses gens! Ils vous ont attaché, ils vont vous faire mourir peut-être...

— Je le crains, mon pauvre Paterne.

— Ah! mon Dieu! ils vont tous nous massacrer!

— Vous n'avez rien à redouter d'eux, mon pauvre garçon, dit alors le missionnaire qui avait surpris les paroles échangées entre les guerriers delawares et le Serpent-Rouge. Ils vous prennent pour un fou ou pour un sorcier; ils ne vous feront aucun mal.

— Vous croyez, mon père? dit Paterne dont un vague sourire vint animer la physionomie consternée.

— J'en suis sûr.

Mais Alagami le jongleur ne tarda pas à démentir l'espoir que ces paroles avaient fait concevoir au malheureux Paterne.

Élevant la voix, il railla la superstitieuse erreur des Delawares et osa même accuser la crédulité de leur chef.

— S'il est sorcier, s'écria-t-il, qu'il fasse un miracle pour prouver que le Grand-Esprit est avec lui.

Et, s'élançant aussitôt vers Paterne qu'il terrifia par son aspect bizarre et par l'éclat de sa voix rauque et discordante :

— Fils de chienne, s'écria-t-il, oses-tu te dire magicien?... Montre-nous ton pouvoir... nous avons des malades dans nos wigwams, viens les guérir!... un de nos guerriers est mort hier et son corps refroidi est exposé dans la tente des sachems, viens le ressusciter !... Imposteur à la langue double, tu trembles devant moi, tu n'oses fixer tes regards sur les miens!...

« Et vous, s'écria-t-il en s'adressant aux guerriers qui avaient ramené Paterne et aux femmes qui l'écoutaient curieusement, pourquoi retardez-vous par vos paroles bavardes le supplice des prisonniers? Attachez ce visage-pâle au poteau de torture et remerciez le Grand-Esprit qui nous livre un nouvel ennemi... Puisqu'il se dit sorcier, c'est moi qui le torturerai de mes propres mains... Je veux voir s'il saura m'échapper!...

Et, tirant de sa ceinture un large couteau, il se jeta furieux sur le malheureux Paterne, le saisit par les cheveux pour le scalper...

Au même instant, un cri de stupeur s'échappa de toutes les bouches.

— C'est un magicien, un grand magicien!... crièrent les femmes delawares en s'écartant du prisonnier avec une crainte respectueuse.

Paterne s'était laissé tomber à terre au moment où Alagami s'était jeté sur lui...

Et sa fameuse perruque était restée entre les mains du sorcier delaware, sans que le couteau à scalper ait eu le temps de toucher la peau de sa tête.

Malgré son impudence, Alagami fut terrifié par ce prodige.

Il tenait au bout de son bras tendu la perruque Louis XIV de maître Paterne et la regardait d'un air hébété.

— C'est un magicien, un grand magicien!... crièrent de nouveau les femmes de la tribu.

Et, ramassant des pierres et de la boue, elles en couvrirent le sorcier delaware, qui courut se cacher dans les bois, poursuivi par leurs malédictions et leurs insultes.

Alors le missionnaire se pencha vers Paterne agenouillé et tremblant :

— Relevez-vous promptement, dit-il d'une voix ferme ; du sang-froid, du courage et vous pouvez tous nous sauver.

Paterne entendit ces paroles, il se remit debout, mais ses jambes tremblaient et ses regards étaient toujours hagards et terrifiés.

Le Serpent-Rouge s'avança alors vers lui et montrant la *campanula rubra* que, malgré tant d'émotions, le digne garçon tenait toujours serrée dans sa main crispée :

— Quelle est la plante que mon frère blanc a cueillie? dit-il avec une feinte douceur ; elle m'est inconnue... Mon frère me dira-t-il quelles sont les maladies qu'elle guérit?

Malgré l'énergique recommandation du missionnaire, le valet de Jean d'Arramonde sentit son cœur défaillir en voyant les peintures effrayantes dont le chef sauvage était couvert.

— Courage ! courage ! Paterne, dit alors le père André... Faites tout ce que je vous dirai, et votre maître sera libre.

Puis, s'adressant à l'Aigle-Noir, en langue delaware :

— Cet homme ne comprend pas les paroles de mon frère rouge, dit le missionnaire ; je vais les lui expliquer.

Et à Paterne en français :

— Dites-moi quelques paroles, n'importe lesquelles...

— Ah! mon père, je voudrais bien être à Paris, rue des Lombards !... fit le le pauvre Paterne en soupirant.

— Bien.

Se tournant alors vers le chef peau-rouge, le père André reprit d'un ton solennel :

— Mon frère blanc me dit que le breuvage dans lequel cette plante est trempée rend les guerriers invulnérables et donne aux femmes la beauté de leur jeunesse.

Un murmure d'étonnement s'éleva dans les rangs pressés des Delawares.

Ils se rapprochèrent de Paterne et fixèrent leurs yeux brillants de curiosité sur la *campanula rubra*.

Ouinnipeg se contenta d'incliner la tête et murmura un *oah!* d'admiration. Jean d'Arramonde continuait à ne rien comprendre à cette suite de scènes étranges.

— Paterne, dit alors le père André d'une voix rapide, vous allez jeter votre plante dans la chaudière qui est devant vous. Ces sauvages boiront avidement tout le breuvage et quand ils seront ivres de rhum, vous couperez nos liens et nous tenterons de nous échapper...

— Ah! si tu pouvais leur jeter en même temps quelque drogue empoisonnée!... dit Jean d'Arramonde en soupirant.

— Oh ! quelle idée ! fit alors Paterne en se frappant le front.

Et, montrant un grand sac de toile qui pendait à son côté :

— J'ai là, dit-il, de l'opium concentré pour la préparation de mes plantes.

— A merveille !

— Si ton opium ne suffit pas, ajoutes-y un peu de mort-aux-rats ! continua gaiement Jean d'Arramonde qui, avec sa légèreté d'esprit naturelle, commençait à se divertir d'une aventure qui avait amené une expression inquiète et soupçonneuse sur le visage du Serpent-Rouge.

Le missionnaire se hâta de dissiper ce nuage.

— Le grand sorcier des Français consent à préparer le breuvage magique, dit-il d'une voix assurée, mais il y met une condition.

— Que mon père blanc nous la fasse connaître, fit le Serpent-Rouge.

— Le peuple delaware lui accordera la liberté de l'un des prisonniers de sa nation.

Un cri d'assentiment annonça au missionnaire que cette condition était acceptée.

— Cette demande est juste, dit le chef peau-rouge.

Et il parut se contenter de cette explication qui lui était donnée.

— Allons, Paterne, maintenant, à la grâce de Dieu ! dit le père André qui essaya de ranimer par son ton dégagé et enjoué le courage du brave garçon. Souviens-toi de ton ancien métier et compose-leur une drogue qui nous permette de nous tirer de leurs griffes !

Paterne, pénétré de l'importance du rôle qu'il jouait, s'approcha de la chaudière où bouillait le mélange d'eau et de rhum aromatisé.

Mais au moment d'y jeter la fameuse *campanula rubra* il hésita un instant.

C'était sa fortune qu'il allait anéantir de ses propres mains, son beau rêve qui allait s'envoler...

Pourrait-il jamais retrouver ce trésor inestimable?

Toutefois cette faiblesse dura peu. Il tourna la tête du côté du poteau de torture, comme pour se donner du courage, poussa un profond soupir et lança la *campanula* dans l'énorme chaudière.

Il prit ensuite un bâton, remua quelque temps le mélange avec gravité, puis, s'éloignant un peu, il traça avec sa baguette un grand cercle autour de la chaudière et ramassa quelques grosses pierres qu'il mit dans le sac de toile suspendu à sa ceinture.

Alors, marmottant des paroles incohérentes, levant les yeux au ciel, il simula une invocation avec un sérieux si comique que son maître émerveillé lui cria de loin :

— Bravo, Paterne !

Il jeta ensuite une pierre dans la chaudière, puis deux, puis trois... Enfin, au lieu du quatrième caillou, il y lança la bouteille d'opium qu'il avait débouchée à l'avance.

Alors, se tournant vers le missionnaire, il lui fit un signe.

— Le breuvage est prêt, fit le père André ; que mes frères rouges s'approchent et viennent y tremper leurs lèvres.

— Il faut d'abord que mon frère blanc nous donne l'exemple, dit le chef soupçonneux en tendant une calebasse à Paterne.

Ce dernier s'exécuta de bonne grâce, mais il eut soin de ne remplir la calebasse qu'à moitié.

Aussitôt toute la tribu des Delawares se rua sur la chaudière, au risque de la renverser.

Et pendant qu'à grands cris tous se disputaient la place, d'Arramonde disait à Paterne qui s'était prudemment mis à l'écart et était venu se placer près du poteau de torture :

— As-tu un couteau sur toi?

— Oui, monsieur.

— Dans quelques instants ces sauvages seront ivres de rhum et hébétés par l'opium. Tu couperas les cordes qui nous attachent à ce poteau.

— Oui, monsieur.

— L'un d'eux vient de laisser tomber sa hache ; pousse-la du pied derrière le poteau.

Paterne se hâta d'obéir.

Ils attendirent.

Mais cette attente fut de courte durée, et l'effet prévu et attendu avec tant d'anxiété par les prisonniers ne tarda pas à se produire.

Au bout de quelques instants, la tribu tout entière présenta un singulier aspect.

Les Peaux-Rouges pouvaient à peine se tenir debout ; leurs jambes vacillaient, ils se heurtaient entre eux comme des gens ivres.

Les femmes delawares succombèrent les premières aux effets du puissant narcotique ; car, séduites par la malicieuse promesse du père André, elles avaient bu la plus forte dose du breuvage magique.

Le Serpent-Rouge qui, lui, avait à peine goûté la liqueur enivrante et conservait une partie de son sang-froid, fronça ses terribles sourcils en voyant que ses guerriers tombaient l'un après l'autre et que toute la tribu delaware allait bientôt joncher l'herbe de la prairie.

— Infâme imposteur ! s'écria-t-il en s'adressant à Paterne, tu nous as trompés. Tu as empoisonné nos femmes et nos guerriers !

Et brandissant sa hache de guerre il la lança contre le faux magicien.

Le poids de l'arme était trop lourd pour son bras énervé par l'opium. La hache vint s'enfoncer au bas du poteau.

Alors il saisit la carabine d'un de ses guerriers et l'arma...

Mais le couteau de Paterne venait de rendre la liberté aux prisonniers.

Ouinnipeg arracha du poteau la hache du chef delaware et la lança contre lui avec une vigueur et une adresse merveilleuses.

Le Serpent-Rouge poussa un cri terrible et tomba baigné dans son sang.

Quelques guerriers et deux ou trois femmes qui avaient pu résister à l'action de l'affreux mélange préparé par maître Paterne voulurent s'armer des fers qui rougissaient dans le brasier.

Ouinnipeg les massacra sans pitié avec la hache qu'il avait ramassée près du poteau ; son bras redoutable ne cessa de frapper que lorsque le silence régna dans le canp delaware.

— En route, maintenant, dit le père André... Nous n'avons pas un instant à perdre. Les guerriers de cette tribu sont dans le bois. Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre. Ouinnipeg, conduisez-nous.

L'Aigle-Noir hésita un instant. Il lui en coûtait de renoncer au butin de chevelures qu'il pouvait si facilement conquérir sur le crâne des Delawares ivres morts.

Mais le père André l'entraîna et il ne put même arracher et mettre à sa ceinture la touffe de guerre du Serpent-Rouge.

Le soir même, ils arrivèrent sains et saufs au bord du lac Saint-Sacrement, après avoir évité avec adresse les Delawares répandus à travers le bois.

Les Abénaquis se tenaient dans leurs pirogues à portée de fusil, attendant toujours le retour de leur chef.

Ouinnipeg fit un signal ; les barques approchèrent et recueillirent les prisonniers.

Alors le père André se mit à genoux, rendit grâces à Dieu de leur délivrance miraculeuse et tous répondirent avec ferveur à la prière du missionnaire.

— Paterne ! s'écria Jean d'Arramonde en mettant la main sur l'épaule de son valet, je n'oublierai pas ton dévouement ; je te promets de t'en récompenser quand nous serons revenus en France.

— Ah ! monsieur, dit le pauvre garçon en soupirant, quand ce jour viendra-t-il? Quand reverrai-je la pointe Saint-Eustache et la rue des Lombards !...



— Un peu de patience, que diable! dit d'Arramonde. Crois-tu donc que je n'aie pas attendu pour voir le roi?... Et qui sait même si je le verrai jamais?

— Dans quelle direction mon frère blanc désire-t-il que nous tournions nos pirogues? demanda l'Aigle-Noir au gentilhomme béarnais.

— M. de Montcalm m'a donné une lettre que je ne devais ouvrir que huit jours après mon départ du camp et qui contient ses instructions. Pourvu que je ne l'aie pas perdue dans toute cette bagarre!

Jean d'Arramonde chercha dans ses poches et y trouva la lettre du général français.

Cette lettre contenait ces simples mots :

« Portez-vous sans retard au fort Sainte-Anne où vous prêterez main-forte à M. de Saint-Preux. »

Jean d'Arramonde se mordit les lèvres et eut un moment d'hésitation.

— Eh bien! demanda le père André, où allons-nous?

Le gentilhomme béarnais rougit, tourmenta sa moustache et fut quelques instants sans répondre.

Évidemment, il aurait mieux aimé que M. de Montcalm l'eût chargé d'une autre mission.

Il lui répugnait d'aller aider un rival qui, sans doute, accueillerait assez mal ses offres de service.

Mais l'ordre de M. de Montcalm était formel et si le gentilhomme béarnais était d'un caractère indépendant et jaloux, il avait du moins le cœur d'un soldat et savait obéir.

Après quelques moments de silence et de réflexion, il releva la tête et dit d'une voix ferme :

— Ouinnipeg, conduisez-nous au fort Sainte-Anne.

Les pirogues inclinèrent aussitôt leur proue effilée dans la direction du sud et glissèrent rapidement sur la surface bleue du lac.

XVI

BATAILLE.

On devine maintenant quel était le secours dont Saint-Preux avait reçu l'heureuse nouvelle, au moment où, croyant tout perdu, il s'apprêtait à s'ensevelir sous les ruines du blockhaus.

Lorsque les Canadiens et les sauvages abénaquis étaient parvenus en vue du fort Sainte-Anne, — à ce même endroit de la forêt où Gaston de Saint-Preux et David Kerulaz s'étaient arrêtés pour préparer leur attaque de nuit, — le gentilhomme béarnais avait envoyé en reconnaissance quelques-uns des guerriers de l'Aigle-Noir.

Des Indiens s'étaient glissés comme des serpents à travers les herbes et avaient été examiner la position des Anglais qui assiégeaient M. de Saint-Preux.

Au retour, ils avaient annoncé que la petite armée anglaise était divisée en deux troupes, l'une placée au nord et dont on voyait à peu de distance les bivouacs allumés, l'autre située au sud et cachée par le fort Sainte-Anne. Ils avaient dit, en outre, que ces deux détachements étaient reliés entre eux par des cavaliers disséminés dans la plaine.

Le plan de d'Arramonde fut promptement conçu.

La message qu'il envoya sur-le-champ à Gaston de Saint-Preux et qu'un guerrier abénaqui jeta par-dessus le retranchement, aux dépens du crâne respectable du sergent La Ressource, contenait ces lignes :

« *A huit heures, j'attaquerai l'ennemi campé près du bois.* »

D'ARRAMMONDE.

Durant leur séjour au fort, les Anglais avaient disposé contre la paroi nord du blockhaus un cadran solaire dont l'aiguille, faite d'une flèche indienne, traçait sa ligne effilée sur une plaque blanchie à la chaux.

Lorsque Gaston de Saint-Preux eut réuni ses hommes devant la poterne qui s'ouvrait sur la prairie, son regard fixe et impatient ne quitta pas le cadran où le soleil marquait sa course régulière.

Debout sur la plate-forme du blockhaus, une mèche allumée à la main, le sergent La Ressource attendait avec une égale impatience le signal de commencer le jeu.

Le brave sergent, qui était un homme d'expédients, s'était chargé d'assurer avec trois soldats le service de la petite artillerie du fort, composée de quatre canons.

Il avait préparé à la hâte des gargousses avec la poudre contenue dans le baril que Saint-Preux venait de faire déterrer. Les Anglais avaient laissé une provision d'une cinquantaine de boulets et quelques boîtes à mitraille; c'était plus qu'il n'en fallait pour défendre le fort.

— La Ressource, avait dit Saint-Preux au vieux sergent, retiens bien ceci. Je vais commander une sortie vers le sud, afin d'empêcher le détachement anglais qui est campé de ce côté d'aller se joindre à celui que M. d'Arramonde attaquera tout à l'heure. Il ne restera donc au fort que tes trois hommes et toi. Il faut que tu tiennes l'ennemi à distance, dans le cas où mes soldats viendraient à battre en retraite et où l'une des deux troupes anglaises tenterait de s'approcher du fort.

— C'est entendu, mon capitaine, avait répondu La Ressource.

Et, après avoir chargé ses quatre canons, il en avait tourné deux vers le campement anglais situé au nord du blockhaus et deux vers le détachement campé dans la direction opposée.

Cependant le soleil montait peu à peu au-dessus de l'horizon dans l'azur bleu du ciel.



L'ombre de l'aiguille tournait lentement; enfin elle s'arrêta sur la huitième heure.

Au même moment, un crépitement lointain se fit entendre et des feux rouges et rapides entourés d'une auréole de fumée apparurent le long de la lisière du bois.

D'Arramonde tenait sa promesse.

— En avant! s'écria Gaston de Saint-Preux en s'élançant l'épée haute sur le pont-levis, suivi de ses quarante soldats.

Et, disposant ses hommes en tirailleurs, sur une ligne assez étendue, il marcha rapidement vers le détachement anglais campé dans la prairie.

Jean d'Arramonde avait surpris l'autre troupe ennemie par son attaque soudaine.

Les Anglais, qui ne pouvaient s'attendre à un coup de main venant de la forêt, s'étaient à peine gardés de ce côté.

Ils montrèrent cependant du sang-froid, prirent rapidement les armes et battirent lentement en retraite du côté du fort en tenant tête à l'ennemi.

Les Abénaquis, brandissant leurs haches de guerre, s'élancèrent alors du bois en poussant des cris terribles et se jetèrent dans l'enceinte du campement que les Anglais venaient d'abandonner, tandis que les Canadiens, embusqués derrière les arbres, dirigeaient sur l'ennemi un feu juste et bien nourri.

Le commandant Smith conservait dans cette situation critique son imperturbable sang-froid.

Il dirigeait la retraite de ses hommes et méditait un mouvement tournant qui lui permît de se jeter dans le bois et de combattre avec moins de désavantage l'ennemi bien abrité qui faisait pleuvoir sur lui une grêle de balles.

Tout à coup un cavalier arriva ventre à terre.

Une balle canadienne l'atteignit en pleine poitrine au moment où il s'approchait du chef anglais.

Il fut néanmoins murmurer :

— Les Français sont sortis du fort... ils sont dans la plaine... ils attaquent les Écossais là-bas de l'autre côté... le blockhaus n'a plus de défenseurs...

Et, roulant à bas de son cheval, il tomba mort.

Aussitôt le commandant anglais eut une inspiration hardie.

Les sauvages n'étaient pas à craindre. Malgré les ordres de Ouinnipeg et les menaces de d'Arramonde, ils se livraient au pillage du camp et s'enivraient avec le rhum et l'eau-de-vie qu'ils y trouvaient.

Le major Smith chargea trente de ses hommes de résister aux Canadiens établis dans le bois.

Pendant ce temps, avec le reste de sa troupe, il résolut de battre en retraite vers le fort désert, de s'en emparer et de s'y établir solidement.

Ses ordres furent exécutés avec une précision admirable.

Trente hommes se dévouèrent à une mort certaine et continuèrent de tirailler contre les Canadiens postés sur la lisière du bois.

Les autres, jetant tout bagage inutile, ne gardant que leur fusil, leur poire à poudre et leurs balles, s'élancèrent au pas de course dans la direction du fort.

Ils avaient fait à peine une centaine de pas, lorsque tout à coup une sorte de trombe rapide passa dans leurs rangs et coucha par terre plusieurs d'entre eux.

Le commandant devint pâle et s'arrêta court.

Un second boulet vint siffler près de lui et enleva la tête d'un de ses hommes. Le sang rejaillit sur lui.

— Trahison! s'écria l'Anglais, le fort a des défenseurs... il a des minutions, de la poudre...

C'eût été folie que de poursuivre.

Mais, pris entre les canons du blockhaus et la ligne de feux qui s'allumait le long des bois, à quel dessein pouvait-il s'arrêter?

Voyant l'hésitation de l'ennemi, le désordre qui commençait à se mettre dans ses rangs, d'Arramonde, malgré la sévère leçon que lui avait déjà attirée son imprudence, ne put rester plus longtemps maître de lui.

Il entraîna ses Canadiens hors des abris qu'ils s'étaient choisis.

— En avant! cria-t-il, à la baïonnette!

De son côté, Ouinnipeg avait arraché une vingtaine de sauvages au pillage du camp.

Ils étaient ivres de rhum, leurs yeux ardents lançaient des éclairs, il leur fallait du sang.

L'Aigle-Noir leur montra le détachement ennemi et leur dit :

— A nous, les chevelures anglaises!

Et Canadiens et sauvages se jetèrent sur cette troupe terrifiée en poussant des cris sinistres.

Ce fut une scène courte et horrible, une sanglante boucherie.

Au bout de quelques minutes, un monceau de cadavres couvrait l'espace resserré où les Anglais avaient combattu.

Semblables à de grands oiseaux de proie, les Indiens, remuant leurs vêtements couverts de plumes, se dressèrent au-dessus de ce charnier humain.

Ils levèrent leurs bras sanglants et, montrant les chevelures arrachées qu'ils tenaient dans leurs larges mains, ils jetèrent vers le ciel un cri guttural, aigu, semblable à celui des vautours.

D'Arramonde détourna ses regards avec un sentiment de dégoût et d'horreur.

Il remit lentement son épée au fourreau.

Il n'avait plus d'ennemis devant lui.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

— Vous partez?

— Moi, j'arrive...

— Je reviens de prendre mes vacances...

— Moi, je vais prendre les miennes...

En ce moment ce dialogue s'échange à toutes nos gares de chemins de fer. Octobre est un mois mitoyen, à la limite des mois de repos et des mois de travail : les gens occupés, qui n'ont pu trouver de loisir ni en août, ni en septembre, profitent du dernier répit qui leur est accordé pour aller jeter un coup d'œil sur les paysages d'automne, alors que déjà bon rombre d'autres gens ont rallumé le poêle de leur cabinet de travail et remplacé la lueur des soleils couchants par celle du charbon embrasé.

C'est surtout à cette époque de l'année que l'art de voyager est un problème difficile à résoudre : on gèle le matin et le soir; on étouffe dans la journée: il faut pouvoir s'habiller suivant toutes les variations du thermomètre.

Chacun s'en tire comme il peut ; mais, à mon avis, été comme hiver, je connais peu de spectacles plus intéressants et plus amusants que d'étudier en voyage la façon dont chacun comprend la question du bagage.

Un moraliste trouverait là toute une mine d'observations : l'esprit d'à-propos ou d'incurie ; d'économie ou de gaspillage ; de simplicité ou de vanité se révèle dans les moindres détails du bagage : un vulgaire colis est souvent toute une révélation.

Il y a des voyageurs qui voyagent pour eux-mêmes ; mais il y en a qui certainement voyagent pour montrer leurs malles.

Les premiers se contentent d'un coffre quelconque, pourvu qu'il soit solide et d'ailleurs pas trop lourd, afin de ne pas faire trop de sacrifices aux exigences des tarifs supplémentaires; les seconds veulent une malle qui leur fasse honneur, comme un domicile roulant : pour eux ces belles caisses à clous de cuivre ; ces boîtes en citronnier ou en camphrier; ces paniers en forme de boules énormes, qu'on fait rouler du haut en bas dans les escaliers des hôtels fashionables.

Dans *les Saltimbanques*, un vieux vaudeville qu'on jouait autrefois au boulevard, et qui a été l'une des joies de nos pères, un des *banquistes* nomades s'enquiert d'une malle qu'on a trouvée dans l'hôtel où sa troupe est descendue :

— Cette malle est-elle lourde?... Elle doit être à nous!

Les hôteliers jugent ainsi les malles sur leur apparence; et volontiers d'après leur poids ils pèsent la considération qu'il leur plaît d'accorder au voyageur : quand le résultat de cet examen est flatteur pour le touriste, inutile de dire qu'ils ont bien soin de traduire leurs impressions en chiffres inscrits sur la note finale. Allez donc chicaner vingt francs quand vous avez une malle qui, à elle seule, coûte dix louis! non, cela serait indécent!

Si le gros bagage, celui qu'on met en fourgon derrière la locomotive, est intéressant à étudier, c'est surtout le menu bagage, celui qu'on porte avec soi dans le wagon, qui révèle particulièrement l'homme, ses goûts, ses caprices.

Le bagage de wagon se compose généralement de la couverture sanglée dans une double courroie; du sac de nuit ou du nécessaire en maroquin ou en cuir de Russie.

Oh! le *nécessaire!* qui pourrait décrire, comme elles le méritent, toutes les choses *superflues* qu'on enfouit dans ses flancs? Il semble que rien ne soit plus simple qu'un petit sac de cuir contenant juste ce qu'il faut pour se peigner, se brosser, se faire la barbe, et, par surcroît, pour griffonner sa correspondance. Allez voir certains *nécessaires* qui figurent aux vitrines des magasins du Palais-Royal, et vous conviendrez que ce n'est pas si simple que cela...

Est-il bien possible que toutes ces choses-là soient *nécessaires* pour voyager?

Les *nécessaires* auxquels je pense coûtent autant et plus que le mobilier d'une honnête famille d'ouvriers : il y en a à quinze cents et à deux mille francs. Tous les objets qui les garnissent sont montés à vos armes, si vous êtes duc, marquis, comte ou baron, à votre chiffre si vous n'êtes qu'un humble millionnaire.

Armes et chiffres se rehaussent en argent sur les brosses à manches d'ivoire ou d'ébène ; jusque sur les bouchons des flacons de cristal.

Comptons-les bien, ces flacons : il y en a au moins douze. Supposez que chacun d'eux contienne une eau de toilette différente et que vous répandiez sur votre personne quelques gouttes de chacun de ces odorants liquides, vous donnerez certainement à vos voisins l'impression d'une boutique de parfumeur ambulante; et pourtant vous ne serez pas sorti des limites du *nécessaire*.

Ce complaisant nécessaire vous impose encore le transport d'une lanterne d'argent; d'une lampe à esprit-de-vin en argent; d'une cafetière, d'une casserole à chocolat et d'une bouilloire en argent; enfin, et c'est ici qu'il faut admirer l'ingéniosité de nos marchands de nécessaires, ils vous fourrent dans les plis du précieux sac une glace à cadre d'argent ciselé, plus un pot à eau et une cuvette, toujours en argent! Ce qui m'étonne, c'est qu'ils s'arrêtent en si bon chemin et qu'ils vous fassent grâce d'une batterie de cuisine complète...

Y a-t-il réellement des gens qui se servent de ces beaux nécessaires? Je le crois bien; mais on m'a



assuré que ce ne sont pas toujours ceux qui ont les plus confortables colis au fourgon de l'avant-train : les voyageurs à *nécessaires* de grand luxe et de grande inutilité se trouvent généralement dans les trains qui se dirigent vers les villes d'eaux, là où il est bon de commencer par jeter de la poudre aux yeux des gens naïfs, auxquels on fera appel quand il faudra réparer par l'emprunt d'un ou deux billets de mille les vicissitudes de la roulette ou celles du trente-et-quarante.

Il est un genre de *nécessaires* qui tend à s'introduire parmi nous et auquel je fais volontiers grâce des critiques que j'adresse à ses confrères les beaux *nécessaires* à quinze cents francs : je veux parler de ces jolis petits paniers en paille tressée dans lesquels on renferme tout ce qu'il faut pour s'offrir un excellent déjeuner, élégamment servi : rien de plus commode pour éviter les buffets de chemin de fer, avec leurs affreux mets mal chauds et leurs tarifs chauffés à blanc. Un demi-poulet, un perdreau, un fin pâté de Chartres ou de Strasbourg sort de votre petit panier avec une bouteille de votre vin à vous, du vin de votre cave; de jolies serviettes en toile anglaise grise, ramagée de broderies rouges, mêlent leur élégance à ce confortable, et vous faites à peu de frais un lunch excellent, amusant et réconfortant.

Avec ces petits paniers-restaurants, on n'a plus à craindre ces accidents de voyage qui arrivaient jadis, quand nous avions encore la vieille méthode qui consistait à rouler la bouteille de mâcon ou le pâté dans un simple journal. Que de chocs alors ! que de heurts malencontreux ! que de désastres irréparables !

Certainement, le général Leval ignorait l'usage du petit panier quand il éprouva en Espagne certaine mésaventure qui est racontée dans les *Souvenirs d'un officier polonais*, ouvrage posthume du général de Brandt, un livre écrit en allemand et qui vient d'être traduit en français.

C'était pendant l'hiver de 1808 à 1809. Dans la vallée de Xiloca, alors occupée par les Français, il était tombé beaucoup de neige. Les officiers avaient organisé des parties de traîneau pour se visiter d'un quartier à l'autre : les généraux Chlopicki et Leval, le colonel Kousinowski et quelques autres officiers supérieurs se rendirent ainsi jusqu'à Villafranca. Ils voyageaient la nuit : le général Leval, qui n'était plus jeune et craignait beaucoup le froid, s'était muni pour la circonstance d'un bonnet fourré.

Tout à coup, le traîneau versa, éparpillant dans la neige passagers et bagages. Leval, qui, au milieu de cette bagarre, avait perdu son bonnet, le cherchait à tâtons dans l'obscurité. Il met la main sur un objet de forme ronde, dont il ne pouvait avec ses gros gants distinguer la nature; il s'en coiffe et parvient à l'assujettir sur sa tête, en dépit d'une certaine résistance.

Quand on fut arrivé; quand Leval débarqua du traîneau et qu'on put voir aux lumières ce qu'il avait sur la tête, un fou rire éclata. Son couvre-chef improvisé n'était autre chose qu'un superbe pâté que son cuisinier avait fourré dans le bagage, pour le cas où les voyageurs auraient eu faim, et dont une secousse du traîneau avait fait sauter la croûte.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Richesse (de la) **dans les sociétés chrétiennes**, par M. Charles Périn, professeur de droit public et d'économie politique à l'université de Louvain. *Deuxième édition*. 2 vol. in-12. 8 00

Jamais le matérialisme ne s'est affirmé avec plus d'audace qu'aujourd'hui, et c'est dans l'ordre économique qu'il développe ses naturelles et dernières conséquences. C'est là que l'esprit révolutionnaire, qui n'est autre chose, après tout, que le matérialisme dans la vie publique, nous livre son dernier mot.

Il n'y a que la doctrine du Christ qui jamais ait pu vaincre le matérialisme. A ceux qui prêchent la jouissance on ne peut opposer efficacement que la doctrine du sacrifice. C'est à cette doctrine que le livre de M. Périn demande la solution des problèmes qui agitent si profondément notre époque. Quelle place la richesse doit-elle occuper dans la vie humaine? Comment et dans quelle mesure le progrès matériel est-il légitime? Quelles sont les conditions de la puissance du travail et dans quelles limites est-elle renfermée? Comment se fait la répartition des richesses? Quelles sont les causes de la misère? Comment peut-on en prévenir l'action et en adoucir les effets? Comment la liberté, la propriété et la charité concourent-elles à imprimer le mouvement et à établir l'harmonie dans l'ordre social? Quelle mission sociale la charité a-t-elle à remplir, particulièrement en ce qui concerne l'association ouvrière et le patronage? Telles sont les questions sur lesquelles l'auteur a porté ses investigations.

Ce livre est donc un traité complet d'économie politique chrétienne. Le lecteur y trouvera, avec un exposé logique des principes et des faits qui constituent l'ordre économique, une consciencieuse enquête sur les complications de la vie sociale contemporaine. Des données de cette enquête résulte, d'une part, la manifeste impuissance de toutes les théories du naturalisme moderne à procurer aux peuples la paix avec le bien-être et la dignité de tous, et d'autre part, la puissance de la vérité catholique pour assurer aux sociétés le progrès, la force et la prospérité véritable, par le respect de tous les droits et l'harmonie de tous les intérêts.

Vie de Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. Un beau volume in-12 avec portrait. 3 fr. 50

LETTRE APPROBATIVE.

Fourvières, le 15 juillet 1877.

J'ai lu avec un véritable plaisir la *Vie de Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville;* non-seulement je n'y ai rien vu de répréhensible, mais elle m'a paru singulièrement propre à édifier. Les femmes chrétiennes surtout y trouveront un modèle parfait de tous les devoirs qu'elles ont à remplir comme épouses, comme mères et comme maîtresses de maison : former la mère, c'est former la famille, et sanctifier la famille, c'est régénérer la société. Nous désirons donc que ce livre soit connu et répandu; il sera lu avec le plus vif intérêt et fera, j'en ai la confiance, un bien considérable.

P. GAUTRELET, *S. J.*

Approuvé :
✝ L. M., cardinal CAVEROT,
Archev. de Lyon.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 31. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 3 Novembre 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Auvergne. — Vue de Chamalières.

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

(Voir p. 465.)

II

A deux kilomètres de Clermont-Ferrand, on visite avec intérêt le bourg de Chamalières, dont l'origine est assez singulière, s'il faut s'en rapporter aux archéologues : ce bourg se serait, disent-ils, formé autour d'un temple dédié à Mercure Cadmillus, et desservi par de jeunes garçons appelés *Cameli juvenes*. De là le nom de *Camelaria*, sous lequel Chamalières est désigné dans les chartes du moyen âge. De cinq églises que possédait autrefois cette localité, il n'en existe plus qu'une, dédiée à sainte Thècle. C'est un édifice roman classé à juste titre au nombre des monuments historiques de France. On en attribue la fondation à saint Genès, évêque, au VIIe siècle. La partie la plus remarquable de cette église est le narthex, dont la voûte est supportée par deux colonnes en brèche verte, qui pourraient bien avoir appartenu à un édifice antique, ainsi que celles qui décorent l'abside. L'édifice est construit en lave grisâtre très-dure, dont la teinte sombre donne à l'extérieur un air de vétusté des plus respectables. Le clocher a été reconstruit en partie au XVIIe siècle. Sur la place de l'église, entre une croix et une fontaine, on voyait encore, il y a vingt ans environ, un orme gigantesque, deux fois centenaire, qu'on appelait l'*arbre de Sully*. Chamalières possède, en outre, des ruines d'un ancien château, de nombreuses villas, des restes d'une voie romaine. Un grand nombre de médailles et de piscines y ont été découvertes assez récemment.

Un peu plus loin, dans une situation pittoresque sur la rive gauche de l'Allier, on trouve Pont-du-Château, qui était au XIIe siècle une des plus fortes places de la Limagne; le château existe encore, mais les fossés et les approches ont été comblés et convertis en une grande place plantée d'arbres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les belles plaines et les riches vallées de la Limagne. Le port sur l'Allier n'est pas sans importance; il en sort annuellement trois cents bateaux qui vont descendre la Loire. Le pont, construit en basalte, de 1765 à 1773, est remarquable pour son élégance et sa solidité; il a 220 mètres de longueur.

Martres-d'Artières est devenue célèbre par la découverte qui y fut faite, en 1756, d'une momie parfaitement conservée; *le Mercure de France* du mois d'avril de la même année en donne le procès-verbal: le cercueil était de pierre; et la bière de plomb le cadavre, embaumé à la façon des Égyptiens, était celui d'un enfant de dix à douze ans. Les membres avaient conservé toute leur élasticité; les dents, les oreilles, les lèvres, toutes les parties du visage n'avaient subi aucune altération; la carnation avait encore cette fraîcheur que laisse le sommeil et qu'enlève toujours la mort. La plupart des savants pensent, d'après plusieurs indices trouvés dans le cercueil, que cet enfant était arabe. Si leurs conjectures sont exactes, l'inhumation remonterait au Xe siècle, lors des incursions des Sarrasins, et le corps serait resté en terre environ huit cents ans sans éprouver la moindre altération.

Aydat serait, dit-on, l'ancien *Avitacum*, dont saint Sidoine Apollinaire faisait ses délices. Ce serait alors la patrie des Avitus. L'évêque poëte nous a laissé, de la splendide villa d'*Avictaum*, une brillante description dont je crois qu'on aimera à retrouver ici les principaux traits.

« Nous sommes à *Avicatum;* — écrit-il à un ami, — c'est le nom de ma terre qui me vient de ma femme et qui par là m'est bien plus précieuse que celle que mon père m'a laissée... Au couchant s'élève une montagne de terre, escarpée toutefois, qui produit comme d'un double foyer des collines plus basses, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre arpents. Jusqu'à ce que l'on découvre le champ qui sert de vestibule à notre domicile, les flancs des collines suivent en ligne droite une vallée placée au milieu, et se terminent au bord de notre villa.

« Du côté du sud-ouest est un bain appuyé contre le pied d'un rocher couvert de bois; lorsqu'on abat les arbres qui l'ombragent, ils roulent comme d'eux-mêmes jusqu'à la bouche de la fournaise, où l'on fait chauffer l'eau. Cette pièce est de la même grandeur que la salle des parfums qui l'avoisine. Près de là se trouve la pièce où l'on se rafraîchit; elle est vaste et pourrait bien aisément le disputer aux piscines publiques. Le toit qui la couvre se termine en cône, dont les quatre côtés sont revêtus de tuiles creuses; cette salle est carrée, d'une étendue convenable et d'une exacte proportion. L'architecte a percé deux fenêtres à l'endroit où commence la voûte, afin qu'on pût voir le goût avec lequel le plafond est construit. La face intérieure des murs ne présente qu'un enduit d'une extrême blancheur. Là, aucune peinture obscène, point de honteuse nudité qui, tout en faisant admirer l'art, vienne déshonorer l'artiste. On n'y voit point d'histrions, dans un costume et sous un masque ridicule, imiter Philistio par leur fard et la bizarrerie de leurs couleurs...

« De dessous le portique, on découvre un lac du côté du levant. Près du vestibule s'ouvre une longue allée couverte, qui n'est interrompue par aucun mur transversal; cette allée n'offrant aucun point de vue, il me semble qu'on peut l'appeler au moins une galerie fermée. Elle se rétrécit quelque peu à son extrémité, et forme une salle d'une admirable fraîcheur. De cette galerie, on passe dans l'appartement d'hiver; là, un feu quelquefois très-grand charge de suie la voûte de la cheminée.

« De l'appartement d'hiver on passe dans une petite salle à manger, d'où l'on découvre presque tout le lac; on peut aussi, depuis ce lac, apercevoir la salle. Elle offre un lit pour se mettre à table et un très-beau buffet. Au-dessus de ce bâtiment est une plate-forme à laquelle on monte du portique par un escalier large et commode; on y peut jouir tout à la fois des plaisirs de la table et d'une vue délicieuse...

« De là tu verras les pêcheurs faire avancer leurs nacelles en plein lac, jeter leurs filets que des morceaux de liége retiennent arrêtés, ou bien, après avoir placé des signes de distance en distance, lancer à l'eau leurs lignes armées d'hameçons, ou enfin tendre des piéges aux truites avides, qui viendront la nuit se jeter dans ces embûches fraternelles; quel terme plus propre, en effet, puis-je employer ici pour dire qu'un poisson est trompé par un poisson?

« Le repas fini, tu seras reçu dans un appartement que sa fraîcheur rend très-agréable en été... Qu'il est doux ici d'entendre, vers le midi, le bruit des cigales; sur le soir, le coassement des grenouilles; dans le plus profond silence de la nuit, le chant des cygnes, des oies et des coqs, puis les cris des corbeaux saluant trois fois le flambeau pompeux de la naissante aurore, et, au point du jour, la voix de Philomèle cachée sous le feuillage, les gazouillements de Progné sur les branches touffues.

« A ce concert viennent se mêler encore les sons rustiques de la flûte à sept trous, avec laquelle les vigilants Tityres de nos montagnes se disputent le prix du chant durant la nuit, au milieu des troupeaux qui font retentir leurs sonnettes en beuglant dans la prairie...

« En sortant du portique, si l'on descend sur la verte pelouse jusques au bord du lac, on trouve, à peu de distance, un bois ouvert à tout le monde; deux larges tilleuls, dont les branches sont unies quoique leurs troncs soient séparés, forment un ombrage sous l'épaisseur duquel je joue quelquefois à la balle avec mon Ecdicius lorsqu'il m'honore de sa présence...

« Mais comme, après avoir achevé la description du bâtiment, je te dois celle du lac, écoute ce qui reste. Il dirige son cours vers l'est; lorsque les vents soufflent et font enfler ses eaux, il mouille le pied de l'édifice qui est sur le rivage. L'endroit vers lequel il prend sa source présente un sol marécageux, rempli de précipices et tout à fait inaccessible; de tous côtés jaillissent des sources d'eau froide, et les bords sont tout couverts d'algues Cependant, de petites barques sillonnent au loin la surface mobile du lac, alors que l'onde est tranquille; mais, s'il s'élève un tourbillon du côté du midi, les flots s'enflent alors d'une manière prodigieuse et, jetée avec fracas au-dessus de la cime des arbres qui bordent le rivage, l'eau retombe sur eux en forme de pluie.

« Le lac, suivant les mesures appelées *nautiques*, a 17 stades de long. Il reçoit un fleuve dont les eaux, brisées contre les rochers, paraissent toutes blanches d'écume et se perdent un peu au-dessous de l'endroit où les écueils semblent vouloir s'opposer à son passage. Cette rivière coule encore au delà du lac, soit qu'elle le traverse sans mêler ses eaux avec les siennes, soit qu'elle les y mêle; forcée de s'échapper par de petits couloirs souterrains, elle ne perd, dans ce passage, que les poissons qui ont suivi son cours; ceux-ci, repoussés dans une eau plus tranquille, y croissent promptement, et la blancheur de leur ventre fait ressortir la rougeur de leur chair; ainsi, ne pouvant quitter le lac, ils trouvent dans leur corpulence même une sorte de prison vivante et portative.

« A droite, le lac va serpentant; les bords en sont coupés et tout couverts de bois; le rivage du côté gauche est uni, découvert et tapissé d'herbes. Vers le sud-ouest, les arbres dont le feuillage s'étend jusque sur l'eau en font paraître la surface entièrement verte; car si les eaux communiquent au sable leur couleur, elles reçoivent également la couleur des rameaux qu'elles réfléchissent. Du côté de l'orient, une autre couronne d'arbres colore aussi les flots d'une teinte verdâtre. Au nord, les eaux conservent leur aspect naturel; vers l'ouest, les bords sont remplis d'arbrisseaux de toute espèce, courbés souvent par le passage des barques. Tout auprès fléchissent des touffes de joncs, et sur les flots nagent les plantes grasses du marais; les saules verts ont toujours là des eaux douces pour entretenir leur amertume. Au milieu du lac se trouve une petite île, où s'élèvent, sur de grosses pierres naturellement amoncelées, des bouts de rames qui servent de bornes à de nombreuses courses navales; c'est là que les bateliers viennent faire de joyeux naufrages. Nos aïeux avaient coutume d'imiter en cet endroit les naumachies que la superstition troyenne avait établies à Drépane.

« Pour ce qui concerne la campagne, elle est couverte de bois dispersés çà et là; elle a des prairies émaillées de fleurs, des pâturages où abondent les troupeaux, des bergers riches de leurs épargnes. »

Tel est ce tableau d'une villa au ve siècle; rien, sauf les constructions, n'y a changé d'aspect. Il est peu de sites aussi agréables que ce joli lac, son étendue, sa belle forme, le peu d'élévation des coteaux cultivés qui l'entourent, le village qui le couronne, le hameau qui est bâti sur ses bords : tout, jusqu'à la digue volcanique qui le termine, lui donne je ne sais quoi de pittoresque, mêlé à la fois d'agrément et de grandeur.

Quant à la maison de Sidoine, il n'en subsistait plus au siècle dernier que des ruines et, entre autres, quelques restes d'aqueduc dont la découverte est due à l'abbé Cortigier, de l'académie de Clermont. A une demi-lieue de là, Legrand d'Aussy, à la même époque, trouva un débris curieux de cette villa, une tête de bélier dont la forme et la structure intérieure ne lui permirent pas de douter qu'elle n'eût été employée à un jet d'eau.

Le lac dont parle Sidoine est celui même d'Aydat, et la rivière est la Veyne; le poëte n'a pas oublié les belles truites qui, aujourd'hui comme alors, vivent dans ce joli cours d'eau, non plus que les jeux nautiques pratiqués par les Arvernes qui se vantaient de descendre des Troyens, et, à leur imitation, se plaisaient à répéter les combats naumachiques de Drépane.

Ch. Barthélemy.

— La suite au prochain numéro. —

UN ACCÈS DE DÉPIT

NOUVELLE

(Voir p. 379, 394, 404, 426, 460 et 468.)

— Eh! parce que le capitaine, ce fameux longcourrier, est un peu mon neveu et va devenir beaucoup plus, s'il plaît à Dieu. Puisque le voilà qui arrive, on peut bien le dire aux amis. Et les jeunes filles qui attendent leur fiancé sont, ma foi! d'excellentes vigies. Voilà deux jours que Marianna me signale la *Marie-Félicité*. Y es-tu, ma fille?

Il avait mis la longue-vue au point et la plaçait droite sur sa vieille épaule.

Marianna se courbant y appliquait un œil.

Le joli coup de théâtre, n'est-ce pas? Arthur, dans

sa fatuité, n'avait oublié de s'enquérir que d'une chose, c'était de savoir si Marianna avait le cœur libre. Trompé par sa modestie et son silence, il s'était imaginé qu'elle concentrait vertueusement ses impressions, mais qu'il n'avait qu'un mot à dire pour se faire idolâtrer.

En ce moment, je n'osais pas regarder mon frère, je fixais obstinément les yeux sur le point noir qui était le vaisseau marchand commandé par le fiancé de Marianna.

— Eh bien? demanda tout à coup la voix enrouée du capitaine.

— Mon père, les voiles sont carguées, je ne vois personne sur le pont. Ah! voici qu'on fait manœuvrer le canot, on le met à la mer. Il saute dedans avec un mousse.

Il fut prononcé d'une voix tout à fait aimante.

— Bon; c'est qu'il n'y a plus de danger, et qu'il veut nous faire une petite visite aujourd'hui. Le vois-tu toujours, ma fille?

— Parfaitement, mon père.

— Le bateau doit joliment danser.

— Oui, mais il avance.

— Nous le verrons bientôt, dit le vieillard en abaissant la longue-vue.

Bientôt, en effet, apparut une embarcation dont les vagues semblaient se jouer, mais qui était vigoureusement conduite.

Le capitaine et Marianna s'avancèrent machinalement vers la jetée naturelle formée par les rochers. Quand la barque stoppa, le rameur qui nous tournait le dos se leva et sauta sur le rocher.

C'était un homme de vingt-cinq ans, d'une taille herculéenne, brun comme un Africain, dont la physionomie respirait la bonté.

Il découvrit devant Marianna ses cheveux épais et crépus et arrêta sur elle un regard joyeux; puis il serra les deux mains que lui tendait le capitaine. Il n'y eut pas d'autre démonstration.

Sans les révélations précédentes, je ne me serais jamais imaginé qu'il s'agissait d'un fiancé.

Ils échangèrent quelques paroles; Marianna et le capitaine se détournèrent vers nous, nous firent un léger salut, puis le jeune marin mit un pied sur la barque et tendit la main à Marianna qui alla s'y installer; le vieux capitaine suivit et la barque retourna vers le navire.

Alors j'osai regarder Arthur. Il avait l'air horriblement vexé; mais j'avais à dessein armé mon regard d'une certaine expression connue entre intimes, et nous sommes partis d'un éclat de rire.

Tu l'avoueras, il n'y avait rien de mieux à faire. Nous sommes revenus bras dessus, bras dessous, et Arthur ne m'a pas quittée de la journée. Nous avons arrêté le jour de notre départ et l'itinéraire de notre voyage.

Il est convenu que j'irai passer un mois avec lui à Besançon avant de retourner définitivement à Paris.

Un peu avant sept heures, le capitaine est venu en personne l'inviter au souper de bienvenue. Il a fait quelques façons, puis s'est tout à coup décidé à se donner ce petit spectacle. En ce moment, il boit peut-être à la santé de Marianna et de son hercule.

Et voilà comment s'est terminée l'idylle, le plus heureusement du monde, comme tu vois.

MADELEINE.

Je croyais bien en avoir fini avec les aventures, ma chère Geneviève; mais voici qu'il nous en arrive une des plus piquantes.

Ce matin, appuyée sur la balustrade de bois qui ferme la petite avenue, je regardais la mer.

Par le sentier s'avançait un groupe de touristes, précédé comme toujours par un enfant aux pieds nus. Un vieillard et un homme beaucoup plus jeune s'avançaient les premiers, puis venaient quelques jeunes femmes de tournure fort distinguée. Ils marchaient vite et j'ai cru remarquer qu'on entourait beaucoup l'une d'elles, une très-belle blonde. A mesure qu'ils se rapprochaient, j'ai vu qu'elle tenait sa main droite enveloppée dans un mouchoir.

Les hommes m'ont saluée en passant, et la plus âgée des dames, ayant jeté un rapide coup d'œil sur le cottage et sur moi, s'est avancée et m'a dit :

— Veuillez me pardonner si je suis indiscrète, madame; mais une de ces dames s'est blessée à la main en débarquant, et nous trouverons plutôt chez vous qu'à l'auberge une petite ligature et un peu d'arnica.

J'ai répondu avec empressement que j'avais l'un et l'autre. Sur mon invitation, ils sont tous entrés dans le salon et nous avons procédé au pansement. La déchirure était assez profonde et la jeune blonde me remerciait le plus gracieusement du monde avec le plus joli regard intelligent et doux que j'aie jamais rencontré, quand mon frère est entré. En apercevant les personnes réunies dans le salon, il est devenu très-pâle. Je ne m'expliquais pas du tout ce saisissement étrange, quand j'ai vu le vieillard se lever et lui tendre la main. Il l'a serrée d'un air contraint, a salué ces dames, puis s'avançant vers moi avec le majestueux visiteur :

— Madeleine, me dit-il, M. le conseiller Montimal désire t'être présenté.

J'ai salué profondément avec une émotion que tu comprendras, et, me tournant vers la grande blonde dont je venais de panser le doigt :

— Mademoiselle Angèle Montimal, sans doute? ai-je dit.

Elle était devenue très-rose; elle m'a répondu par un ravissant sourire.

— Monsieur, a dit le conseiller en se levant, puisque la cour de Besançon se rencontre en villégiature,

permettez-moi de vous inviter, comme votre supérieur hiérarchique, au dîner qui a été commandé pour nous à l'auberge du bourg.

Il n'y avait guère moyen de refuser cette invitation. Arthur est parti avec eux, et me voici toute à mon mpression.

Depuis que j'ai vu la fille du conseiller et le conseiller lui-même, je comprends pleinement l'accès de dépit d'Arthur.

Voilà une femme vraiment charmante, telle qu'il lui en faut une ; voilà un beau-père que chacun désirerait pour sien.

Je voudrais revoir tout ce monde-là, parler à ce conseiller qui a mal jugé mon frère. Mais où et comment les retrouver? Ils n'ont pas osé m'inviter à leur dîner d'auberge. J'aurais dû les garder, ravager tout pour fournir un dîner.

Si j'avais eu seulement sous la main quelques pigeons et quelques poulets, j'aurais pu composer un dîner présentable. Vains regrets! je n'ai, en fait de volatile, que mon pauvre coucou qui vient de me chanter midi à plein gosier.

Je pourrais bien me rendre après mon dîner du côté des dolmens ; mais ce serait une démarche niaise. Cependant n'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans cette rencontre? L'occasion doit toujours, dit-on, se saisir aux cheveux. Arthur a tellement changé à son avantage, il n'y aurait peut-être qu'une corde à toucher. Oui, j'aurais dû les retenir ou hardiment me faire inviter...

J'aperçois le petit guide aux pieds nus qui accourt un papier à la main. C'est un mot d'Arthur: les touristes n'ont pas osé m'inviter à leur dîner d'auberge ; ces dames craignent de manquer de temps pour me faire une visite de remerciement ; en conséquence, elles me prient de les rejoindre à la Pierre-Plate et d'aller visiter l'île avec elles.

Tu comprends que j'y cours. Puisse mon bon ange m'inspirer quelques paroles de salut !

MADELEINE.

Je quitte un instant les apprêts de notre déménagement, ma chère Geneviève. Je ne puis quitter Saint-Pierre sans t'écrire le dernier mot de nos petites aventures. C'est la Providence elle-même qui semble le dicter, et mon cœur déborde de reconnaissance.

J'en étais, je crois, à l'invitation des touristes. Je les ai rejoints sur la place qu'ils arpentaient en attendant que l'embarcation soit prête.

Mon frère et le conseiller causaient ensemble. Arthur parlait du pays, de ses habitudes, de ses coutumes, et le vieillard paraissait l'écouter avec intérêt.

Cet homme à l'air réfléchi, qui avait tenu entre ses mains les destinées terrestres de mon frère, me causait une sorte de malaise. Il n'en était pas de même de sa fille, la blonde Angèle. Nous nous sommes cherchées du regard ; je me sentais ici en pleine sympathie. Sur le bateau, le conseiller a rejoint Arthur, et j'ai manœuvré de façon à me trouver assise auprès de sa fille. Et quand la voile en se gonflant nous a quelque peu isolées du reste des touristes, je me suis penchée vers elle et, la regardant bien au fond de l'âme, j'ai dit :

— Vous savez que c'est à vous que je dois d'avoir joué pendant deux mois à Robinson ?

Sa physionomie m'a révélé immédiatement que les décrets paternels avaient été plutôt subis qu'acceptés.

— Mon pauvre ermite serait-il irrémédiablement condamné? ai-je repris avec insistance.

Elle a fixé sur moi son beau regard bleu :

— Il ne m'appartient pas de chercher la cause des préventions de mon père contre monsieur votre frère, a-t-elle murmuré ; mais...

Elle s'est arrêtée et, baissant encore la voix, elle a ajouté :

— Mais je ne les ai jamais partagées.

C'en était assez, j'avais une alliée. Je lui ai serré silencieusement la main et mon objectif a été de me ménager un tête-à-tête avec le conseiller. J'ai cru que je n'y parviendrais pas. Enfin, tout au fond de la plus célèbre des grottes, je l'ai, je puis le dire, retenu par la manche de son paletot devant un magnifique signe pédiforme sur lequel j'ai discuté quelque temps, uniquement pour laisser partir les autres touristes. Il m'écoutait avec intérêt et entrait lui-même dans la question, que je traitais assez bien, grâce à la récente lecture d'une très-récente brochure fort intéressante.

Que signifiait ce signe ? telle est l'éternelle question. Est-ce une houlette de pasteurs? est-ce une crosse symbolique rappelant le *pedum* égyptien ou le bâton augural? est-ce une lettre de l'alphabet primitif? Le grave magistrat en savait plus que moi sur toutes ces sciences, et, une fois la discussion entamée, elle s'est continuée quelque temps. Tout à coup il s'est aperçu que nous étions seuls. Il s'est excusé d'avoir prolongé ma visite dans cette grotte humide ; nous sommes sortis et, quand le passage s'est élargi, il m'a enfin offert le bras.

Je marchais lentement, élaborant péniblement en moi-même l'importante question que je voulais adresser coûte que coûte.

Heureusement, au sortir du passage, il m'a mis lui-même sur la voie.

Me montrant du geste le radieux horizon qui se déployait devant nous :

— Vraiment, a-t-il dit, ce paysage est enchanteur, et votre frère a bien choisi, mademoiselle, son séjour de convalescence.

— N'est-ce pas, monsieur? Aussi la santé est-elle vite revenue. Je parle de la santé physique d'Arthur. Quant à sa blessure morale, les remèdes, et il en a essayé de toutes les sortes, sont demeurés inefficaces. Depuis ce matin, c'est-à-dire depuis qu'il m'a été donné de connaître votre fille, je comprends son caractère incurable.

Un grave sourire a accueilli cette phrase très-claire. Mais, reprenant bien vite l'austérité de sa physionomie nuancée néanmoins d'une émotion toute bienveillante, le conseiller a dit sans me regarder :

— Mademoiselle, je vous sais gré de traiter avec cette franchise une question aussi délicate. J'avais espéré que mon refus avait été épargné à la famille de M. Durancroy. Socialement parlant, il avait tous les droits de prétendre à la main de ma fille.

Il a fait une pause et a repris d'une voix profonde :

— Il faut me pardonner mes exigences ; ma fille est mon trésor, je ne la remettrai qu'en mains sûres. J'ai une grande expérience de la vie. Il y a un esprit moderne avec lequel je ne pacti serai jamais, parce que, à mon sens, il ruine la société et dissout la famille. Le foyer domestique n'est plus assez respecté ; on y introduit de nos jours ce qui a dû toujours en être banni, et de ce qui était une exception on fait une règle générale. Le jeune homme qui vit en dehors de ce courant d'idées fausses et de lâchetés consenties a toute mon estime ; je suis porté à juger sévèrement celui qui condescend en quelque point à ressembler à cette foule oisive qui n'a plus qu'un objectif : le plaisir, et qui semble ignorer jusqu'au nom du devoir.

Sa parole était grave, pénétrée, et si je ne connaissais mon frère à fond, j'aurais laissé aller. Mais j'avais une bonne cause à défendre, de précieuses révélations à faire et j'ai pris la parole. J'ai commencé en rappelant l'apologue de l'âne qui se revêt de la peau du lion. Ici c'était le lion qui s'était imaginé de se transformer en âne. J'ai dit la jeunesse sérieuse et irréprochable d'Arthur, la grande énergie qu'il avait montrée contre les entraînements vulgaires, ce qu'il était à ce foyer béni si rapidement détruit, hélas ! Ce commencement a paru vivement intéresser mon auditeur et j'ai hardiment continué. Il y a des choses qu'il faut savoir dire. J'ai peint Arthur privé tout à coup, en un an, du père et de la mère qu'il vénérait, du frère qui marchait à ses côtés dans la vie, obligé en quelque sorte de s'étourdir pour ne pas succomber à une épreuve vraiment foudroyante. Et même en cela, restant digne de toute mon estime, critiquant amèrement ceux-là mêmes dont on lui reprochait d'imiter les allures, méprisant au fond du cœur ceux-là mêmes dont la fréquentation lui avait été fatale.

Mon Dieu ! ma chère Geneviève, que l'on est éloquent lorsqu'on plaide pour soi ou pour ceux que l'on aime !

Je parlais encore quand le groupe des touristes nous est apparu.

— Mademoiselle, je suis vraiment désolé qu'un si charmant plaidoyer finisse aussi tôt, m'a dit le conseiller avec sa gravité souriante ; vous êtes d'une race de magistrats, cela se voit. Qui sait ? j'en ai peut-être entendu assez pour en arriver à une révision sérieuse du premier jugement précipité que j'aie pu porter en ma vie. Je vous le répète, je suis particulièrement prévenu contre les jeunes magistrats qu'on accuse d'aimer le plaisir et la littérature des boulevards ; mais je serais très-heureux de m'être trompé. Je vous le dis sérieusement, votre frère m'a paru extrêmement changé à son avantage. Il m'a parlé ce matin en homme et votre parole ne fait que développer une impression favorable. Ses sentiments sont-ils restés les mêmes pour ma fille ?

J'ai regardé le groupe. Mon faiseur d'idylles, le chapeau avancé sur les sourcils et se croyant devenu invisible, contemplait Mlle Angèle. Quel regret poignant, quel sentiment puissant il y avait dans ce regard ! Sans hésitation, et malgré l'idylle, j'ai répondu oui.

Le reste de la journée s'est très-bien passé. Le lendemain, Arthur a rejoint les touristes dans les environs d'une vieille auberge qui est leur dernière halte en ce pays. Il m'est revenu désespéré.

Mlle Angèle avait repris tout son empire sur lui ; il n'avait jamais compris à quel point il l'aimait ; il était le plus infortuné des hommes.

En guise de consolation, j'ai hardiment conseillé de renouveler la demande en mariage, et nous repartons pour Besançon uniquement pour cela. L'espoir et le découragement hantent tour à tour l'esprit d'Arthur. Je garde prudemment le silence ; mais je m'arrange de façon à présenter cette fois la chose sous son jour le plus favorable. Je me suis aperçue que certains détails de famille et de fortune ont été tronqués. Je rétablis tout cela dans l'ordre et j'ai choisi un messager qui nous sera un puissant auxiliaire. Angèle est la sœur que j'avais toujours rêvée ; ce projet me touche, je puis le dire, personnellement.

MADELEINE.

* Mon excursion est terminée, ma chère Geneviève, et le plus heureusement du monde. Arthur a passé ce soir la bague de promesse au doigt d'Angèle Montimal. Le mariage se fera aussitôt sa nomination de substitut à Besançon, ce qui ne peut tarder. Je retourne à Paris pour la corbeille, et tu me verras arriver un de ces jours, le teint bruni et le cœur content.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



AU DÉLUGE

Ce qui me frappe le plus dans le joli tableau de Mme Moreau, c'est le couple de chiens.

D'autres admireront sans doute la disposition pleine à la fois de rusticité et d'élégance des arbres, des barrières entr'ouvertes, des arbustes, et enfin ces masses sombres de verdure qui répandent sur le paysage toutes les grâces d'un mystère tranquille.

Moi, ce sont les chiens qui me préoccupent, parce qu'ils me rappellent Perret.

Perret, c'est le nom d'un chien que j'ai beaucoup connu, ou plutôt c'est le nom de deux chiens.

— Comment ! un seul nom pour deux chiens ! ce n'est guère généreux.

— Ah ! permettez !... Si vous m'interrompez déjà, je ne pourrai jamais vous raconter...

— Il y a donc une histoire ?

— Une petite étude de mœurs, voilà tout.

— Je ne doute pas qu'elle ne soit intéressante. Mais c'est égal, vous ne m'empêcherez pas de dire que Perret est un singulier nom pour un chien, et surtout pour deux chiens.

— Voici son étymologie. Les deux chiens en question sont le père et le fils, d'où il résulte que, tout naturellement, on les appela d'abord Père-et-Fils. Cela allait d'autant mieux que les deux bêtes s'aimaient beaucoup, étaient inséparables, et accouraient toujours toutes deux ensemble au premier appel. Mais ce nom Père-et-Fils avait le défaut d'être long. On en supprima donc un bon tiers, et il resta « Père-et », c'est-à-dire « Perret », version qui a prévalu comme étant plus facile à prononcer et à orthographier.

— Votre explication est pleine de logique. Jamais de la vie cependant, je n'eusse deviné cette étymologie. S'il y en a beaucoup de semblables dans la langue française, nos savants doivent avoir du fil à retordre.

— Ils en ont en effet. Maintenant je commence.

« Par une belle et fraîche matinée d'automne, nous nous trouvions à l'affût, mon ami Charles *** et moi, à deux extrémités d'un petit bois où sa meute était lancée sur un lièvre.

Je dis *sa meute*, et c'est un terme un peu trop ambitieux dont Charles ne se servait jamais. En réalité, elle ne se composait que de six chiens courants, à la tête desquels il faut citer l'intrépide, l'infatigable Perret.

Oh ! comme sa double voix se distinguait bien de celles des autres ! comme elle m'arrivait franche, sonore, impérieuse !

Les Parisiens, aujourd'hui, peuvent se régaler à peu de frais du vacarme produit par les chiens au Jardin d'acclimatation, où il y a de si belles races et de si beaux types. On rencontre là des voix de basse, de baryton et de ténor très-remarquables, mais les sons qu'elles émettent ont quelque chose de lamentable, car ils ne sont inspirés que par le désœuvrement et l'ennui. Ce qui est vraiment beau et émouvant, c'est l'aboiement ininterrompu et ardent des chiens au fond des bois, aboiement tour à tour furieux, désappointé, menaçant, heurté, où il y a comme un langage bien compris des chasseurs, et, de plus, toute la gamme des sensations éprouvées pendant cette lutte à outrance.

En ma qualité d'ami, j'avais été posté à une bonne place, près de laquelle le lièvre devait débusquer *infailliblement*.

Un instant je crus qu'il allait se montrer. La voix des chiens qui le poursuivaient retentissait sous bois tout près de moi. J'apprêtai mes armes... Rien ne parut.

J'attendis deux heures, et le temps commençait à me paraître long, lorsque j'entendis vaguement Charles qui m'appelait.

Je m'élançai dans la direction de sa voix, et j'eus bientôt sous les yeux un spectacle plus animé.

Le lièvre s'était lancé en rase campagne sans que mon ami Charles eût pu le tirer au passage. Il grimpait maintenant une montagne aride où on ne voyait que quelques châtaigniers et de maigres bruyères. Les chiens le suivaient à une vingtaine de pas, perdant du terrain dans la montée, et Charles suivait les chiens en courant de toutes ses forces.

Il était essentiel en effet de rester toujours à portée de leur voix.

Je me mis à courir aussi. Nous arrivâmes au sommet de la montagne assez à temps pour voir le lièvre et son cortége défiler à l'horizon et se perdre bientôt dans un massif de broussailles.

— Nous le tenons ! dit joyeusement mon ami Charles. Perret lui souffle au poil et nous le ramènerait ici si nous voulions. Es-tu fatigué ?

— Nullement.

— Avançons, alors ; ce sera peut-être plus prudent de ne pas rester trop éloigné des chiens.

C'était prudent en effet, car les chiens, malgré leur excellente éducation, finirent par se laisser emporter par leur ardeur, sans se préoccuper de ramener le lièvre.

Pour les suivre, il eût fallu être à cheval, et nous étions à pied. Il en résulta donc qu'à un certain moment de l'après-midi nous cessâmes absolument de les entendre.

Il était quatre heures ; nous nous trouvions à une grande distance de notre point de départ, et mon ami Charles n'était pas content.

— La chasse me paraît manquée, me dit-il. Nous voilà très-loin de la maison. Il ne faut plus songer qu'à rallier les chiens et à rentrer.

Aussitôt il porta à ses lèvres un sifflet d'argent, et fit entendre un sifflement aigu, prolongé.

Pendant plus d'une heure, il se livra à cet exercice. Enfin Perret apparut dans le lointain avec les autres, tous muets, la queue et la tête basses, galopant mollement, car ils redoutaient l'accueil qui leur était réservé.

Aux yeux de Charles, ils s'étaient *emballés*, ils avaient perdu la trace, ils revenaient bredouille, ils méritaient une correction.

Elle fut donc administrée sur-le-champ, mais aux deux Perret seulement, attendu qu'ils étaient considérés comme chefs de la petite meute, et par conséquent seuls responsables.

Cependant leur attitude me frappa. Tout en recevant les coups de fouet sans se plaindre, ils avaient dans le regard une expression qui signifiait : Oh ! si nous pouvions parler, nous justifier !

Puis on se mit en marche pour rentrer par le plus court.

Trois quarts d'heure après, nous parcourions un chemin encaissé entre deux haies de buissons vigoureux, lorsque tout à coup un homme se montra en face de nous.

Je le vois encore : grand, vêtu d'un pantalon de velours usé et d'une blouse bleue, coiffé d'un méchant chapeau de paille sous lequel apparaissait un visage aux traits anguleux, d'une physionomie assez rébarbative.

Charles m'apprit ensuite qu'il se nommait Goffin, qu'il était cultivateur et quelque peu braconnier, mais qu'on fermait les yeux sur ses méfaits à cause de sa jeune femme et de leurs quatre enfants en bas âge.

Sur le moment, je ne remarquai qu'une chose : la contrariété manifeste de Goffin, qui fit un mouvement pour reculer et éviter notre rencontre, tandis que mon ami Charles, tout en calmant du geste ses chiens qui grondaient, disait bonjour d'un ton affable au nouveau venu.

— Vous voilà en chasse, monsieur Charles? dit celui-ci en rendant force salutations. J'ai bien aimé ça, dans mon jeune temps. Mais la poudre et le plomb sont trop chers, sans compter qu'il faut un permis et des autorisations... ça n'en finit pas. Aussi j'y ai renoncé. Voilà plus de six mois que je n'ai touché un fusil. Ma femme me disait dernièrement : Tu as bien raison, Goffin...

Il ne put achever.

Les deux Perret, moins étroitement surveillés, s'élancèrent sur lui d'un seul bond, et firent choir un magnifique lièvre suspendu sous sa blouse par une ficelle. En même temps tomba aussi un mauvais fusil à un coup, démonté, c'est-à-dire que la crosse et le canon étaient séparés l'un de l'autre pour pouvoir être cachés sous les vêtements.

— Mon lièvre! s'écria Charles qui le ramassa, après avoir éloigné les chiens à coups de pied.

Goffin, lui, ramassa prestement les deux morceaux de son fusil, qu'il réintégra sous sa blouse.

— Je vais vous dire, reprit-il ensuite... je vais vous expliquer... Certainement on pourrait croire des choses... Ma femme me le disait dernièrement : On ne te prendra jamais en flagrant délit, Goffin, car tu ne t'y exposeras pas... Mais on peut te soupçonner, et, s'il t'arrivait des contrariétés, que deviendrais-je, moi et mes quatre enfants?...

— C'est un père? dit Charles.

— Oui, je suis un père, monsieur, et un bon, je m'en flatte.

— Je vous parle du lièvre. Nous a-t-il fait courir, cet animal-là! Mes chiens lui ont fait voir du pays. Où l'avez-vous tiré? Je n'ai pas entendu votre coup de fusil.

— Oh! mes coups de fusil ne s'entendent pas de très-loin, monsieur Charles. Je suis bien content de vous avoir rencontré. Demain matin sans faute j'aurais été vous porter votre lièvre, car j'ai parfaitement reconnu vos chiens. Gardez-le, monsieur Charles; je vous l'offre.

— Entendons-nous, Goffin. Je n'ai pas la prétention...

— Il est à vous, je vous dis! il vous appartient légitimement. Je sais bien que j'en aurais tiré un bon prix, et que ma femme me disait dernièrement, les larmes aux yeux, en me montrant nos quatre petits chérubins, qui n'ont pas de la soupe tous les jours... Je vous le donne, monsieur Charles, je vous en fais cadeau ! Vous ignorez peut-être combien je vous estime. Et ma femme, donc! Elle me disait dernièrement : M. Charles est un noble cœur ; ce n'est pas lui qui voudrait faire arriver de la peine à un pauvre homme, en racontant...

— Je ne vous dénoncerai pas, Goffin. Mais je n'accepte pas ce lièvre, que je n'ai pas tué moi-même. Seulement, si vous voulez, je vous l'achète.

— Vous le vendre, alors que c'est grâce à vos chiens...

— Peu importe! Dites votre prix.

Goffin s'empara doucement du lièvre et le soupesa en silence.

— Vous vous y connaissez, ajouta-t-il ensuite; c'est un père, et un beau père.

— Combien? Dites vite. Nous sommes un peu pressés.

— Vous exigez donc sérieusement?... C'est bien malgré moi. Ma femme me disait dernièrement qu'elle en avait vendu un, qui n'était pas si gros que celui-ci, neuf francs... Et, vous comprenez, quand on a quatre enfants... Mais nous sommes de vieilles connaissances, et qui nous rendons justice, j'ose l'affirmer. Je voulais vous l'offrir, ce lièvre. Tenez-vous



Au Déluge, propriété près de Marcoussis (Seine-et-Oise.) — Tableau de Mme C. Moreau.

donc absolument à le payer? Eh bien! parce que c'est vous, ce sera huit francs.

— Oh!

— Huit francs, c'est pour rien.

— C'est trop cher, Goffin. En voilà six; ça ne vaut pas plus.

— A ce prix-là, je préférerais le manger en compagnie de ma femme et de mes quatre enfants, monsieur Charles. J'y aurais bénéfice. Non, vrai, vous n'êtes pas raisonnable.

— Voyons, décidez-vous.

— Je m'aperçois que vous n'avez pas envie de mon lièvre. Au revoir donc, monsieur Charles.

— Soit! comme vous voudrez!

Goffin s'éloigna de quelques pas.

Je courus à lui, car il était visible que mon ami Charles regrettait beaucoup son lièvre.

— Je ne comprends rien aux difficultés de ce marché, dis-je au braconnier. Tout à l'heure vous vouliez donner ce lièvre pour rien; on vous propose de l'acheter, et vous refusez obstinément la moindre concession sur le prix.

Goffin me regarda en souriant, comme pour me dire, mais poliment, que je n'étais pas à même d'apprécier à leur juste valeur toutes les subtilités de ce litige.

Puis il daigna me répondre d'un ton sentencieux :

— Ce qui est donné est donné; ce qui est vendu est vendu.

Voyant que je fouillais à ma poche pour en finir, Charles m'appela vivement.

— Pas de générosité mal placée! me dit-il à voix basse. A la campagne, plus qu'ailleurs, il faut surveiller sa conduite, et ne pas laisser croire aux gens qu'à l'occasion ils peuvent vous prendre pour dupe.

Puis il cria d'un ton dégagé :

— Adieu, Goffin! bon appétit!

Goffin s'arrêta.

— J'ôterai dix sous, monsieur Charles, ça fera sept francs cinquante... un compte rond!

— Six francs, Goffin! c'est à prendre ou à laisser.

— Ajoutez au moins un franc.

— Je n'ai qu'une parole.

— Dix sous?

— Pas un centime. Adieu, Goffin! bien des choses chez vous.

Nous nous séparâmes.

Une demi-lieue plus loin, on nous appela.

— C'est lui, me dit Charles. Es-tu convaincu? ai-je bien fait de ne pas céder?

C'était Goffin.

— Allons, prenez-le, cria-t-il.

Le marché terminé et réglé, Charles mit dans la main de Goffin une pièce de deux francs.

— C'est pour vos enfants, lui dit-il; chacun dix sous.

Le braconnier se confondit en remerciements, puis un fin sourire glissa sur ses lèvres.

— Vous êtes la bonté même, monsieur Charles, continua-t-il avec effusion. Mais ce n'est pas tout, et je réclame encore de vous un grand service. A cause des indiscrétions, des bavardages de domestiques, je ne voudrais pas pour rien au monde être censé avoir démoli ce lièvre. Si ça ne vous fait rien, dites que c'est vous qui l'avez tué. Je vous en prie bien instamment, monsieur Charles, dites cela, pour ne pas me compromettre.

ÉLIE VERNON.

LE GRAND VAINCU

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE DES BOIS

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449 et 474.)

XVII

L'INCENDIE.

Cependant des coups de feu lointains annonçaient que Gaston de Saint-Preux n'avait pas si facilement raison de ses adversaires.

Un élan superbe, irrésistible, avait entraîné ses soldats à l'attaque de la position anglaise.

Mais leurs forces étaient épuisées par tant de cruelles privations.

Arrivés haletants, hors d'haleine, à portée de pistolet des Anglais, ils durent s'arrêter. Plusieurs d'entre eux, pris de vertige, tombèrent à terre râlants, à demi-morts.

Gaston de Saint-Preux fit mettre ses soldats à genoux afin de les garantir autant que possible du feu de l'ennemi.

Les hautes herbes de la prairie leur faisaient un rempart naturel.

Le feu s'ouvrit sur toute la ligne; mais les Anglais avaient eu le temps de les voir venir, ils étaient bien préparés à les recevoir.

Formée en tirailleurs, la troupe ennemie s'avançait lentement. C'étaient des Écossais, bons tireurs; leurs coups avaient une terrible précision.

De plus, ils étaient supérieurs en nombre.

Saint-Preux eut un moment d'hésitation.

Au bout de quelques minutes de fusillade, ses soldats avaient été déjà cruellement éprouvés.

Ces pauvres gens avaient à peine la force de tenir leur fusil; la longue course qu'ils venaient de faire les avait exténués. Leurs balles mal dirigées causaient peu de mal à l'ennemi.

Les Anglais avançaient toujours. A leur tête se tenait Jackson le Virginien.

Voyant l'incertitude du tir des Français, il mar-



chait à découvert, le bras en écharpe, montrant du bout de son bâton aux tirailleurs cachés dans les herbes les endroits où ils devaient diriger leur feu.

De l'autre côté du fort, vers le nord, dans la direction où d'Arramonde avait promis d'attaquer la première troupe anglaise, on n'entendait plus rien.

Saint-Preux eut une terrible angoisse.

Si Jean d'Arramonde était vaincu ,le commandant Smith allait pouvoir s'avancer vers le fort, l'occuper, et alors tant de courage, de souffrances devenaient inutiles; lui-même se verrait obligé de rendre son épée ou de faire massacrer jusqu'au dernier ses pauvres soldats.

Il n'y avait plus pour lui qu'un parti à prendre : battre en retraite du côté du blockhaus, s'y enfermer et s'y défendre à outrance.

Pourrait-il seulement arriver jusque-là?

Les hommes ripostaient vaillamment au feu des Anglais et rendaient coup pour coup. Mais l'ennemi était deux fois plus nombreux, son feu mieux dirigé, et une grande distance séparait les Français du fort.

Lorsque Saint-Preux arriverait au premier retranchement du blockhaus, combien d'hommes lui resterait-il? Pourrait-il, avec une poignée de défenseurs, repousser l'assaut des Anglais?

Tout à coup un galop sonore retentit sur la gauche; le gentilhomme tourna la tête.

C'étaient les cavaliers américains qui venaient le charger et lui couper la retraite.

Ils couraient comme des fous, au nombre de vingt environ, faisant caracoler leurs chevaux dont les crinières flottaient au vent.

La situation devenait terrible.

D'un côté, les Écossais qui avançaient, toujours marchant lentement et dirigeant un feu inexorable sur cette poignée d'hommes qui cédaient le terrain peu à peu.

De l'autre, les cavaliers accourant à toute vitesse, le sabre ou le pistolet à la main.

Et, à cette attaque furieuse Saint-Preux n'avait plus à opposer qu'une trentaine d'hommes!

Il se tenait debout dans la prairie, appuyé sur son épée, se souciant peu des balles qui sifflaient à ses oreilles, offrant aux carabines ennemies un but contre lequel elles faisaient rage, et, au milieu de cette vive fusillade dont il ne paraissait guère s'inquiéter, il fixait ses regards anxieux sur les cavaliers qui approchaient et que ses hommes, étourdis par le bruit et la fumée, n'avaient pas aperçus.

Il remarqua que le tir de ses soldats semblait moins vigoureux.

— Courage! s'écria-t-il, et défendons-nous à outrance.

— Capitaine, dit un soldat près de lui en déchirant une cartouche qu'il glissa dans son fusil, voici ma dernière balle.

Les soldats n'avaient plus de munitions... Et les cavaliers américains accourant ventre à terre étaient à deux cents pas à peine...

En ce moment critique, trois détonations successives déchirèrent les airs.

Ces détonations venaient du fort.

Au même instant, les cavaliers réunis pour charger se dispersèrent comme un troupeau de daims effarouchés, et, laissant sur le terrain la moitié des leurs que ces trois volées de mitraille avaient couchés par terre, ils firent rapidement volte-face et s'enfuirent en courant de tous côtés.

— Bravo, La Ressource! s'écria Saint-Preux qui avait constaté les merveilleux effets de la mitraille envoyée si à propos par le brave sergent.

Ces trois coups de canon lui prouvaient que le fort n'était pas encore aux Anglais, que tout allait bien de ce côté et que Jean d'Arramonde avait dû réussir dans son attaque contre l'autre troupe anglaise.

Tout à coup Saint-Preux vit un homme à cheval accourir vers la droite.

Sa monture faisait des bonds prodigieux sous l'éperon ; elle semblait voler en effleurant la cime des hautes herbes.

Ce cavalier passa comme une trombe sur le flanc des combattants. Il décrivit autour d'eux un cercle immense, courut derrière la troupe écossaise, revint vers la gauche et disparut de l'autre côté du fort.

Cette course fantastique, que les deux troupes ennemies avaient suivie d'un regard étonné, n'avait duré que quelques minutes.

La fusillade retentissait toujours ; les Français ne tiraient plus que de rares coups de fusil et reculaient lentement vers le fort.

Alors Jackson le Virginien, jugeant que le moment était venu d'en finir avec cette misérable troupe exténuée et à bout de munitions, tira son large couteau et, bondissant dans la prairie, cria à ses compagnons de le suivre.

Une clameur horrible lui répondit.

Mais, au lieu de s'élancer sur leur ennemi presque sans défense, les Écossais sortirent des hautes herbes où ils étaient cachés et se mirent à courir dans tous les sens, affolés de peur.

Saint-Preux eut bientôt l'explication de cette étrange panique.

Il vit des flammes s'élever de chaque côté de la prairie, il entendit un sourd crépitement et aperçut des nuages de fumée monter derrière le camp des Anglais.

Voici ce qui était arrivé.

Le combat livré près de la forêt étant terminé par le massacre de l'ennemi, l'Aigle-Noir s'était emparé du cheval abandonné par l'homme qui était venu apporter au commandant Smith la nouvelle de l'évacuation du fort et que les Canadiens avaient tué.

Le chef sauvage s'était aussitôt élancé au galop,



afin d'aller reconnaître la position des soldats de M. de Saint-Preux dont on entendait les coups de fusil de l'autre côté du fort.

Ouinnipeg vit la situation critique du gentilhomme français, les efforts qu'il faisait pour lutter contre un ennemi supérieur en nombre. Il comprit que, sans un prompt secours, c'en était fait de cette poignée de braves.

Alors il alluma une longue corde soufrée qu'il portait toujours sur lui et qui lui servait à recueillir les étincelles du briquet et laissa pendre cette corde le long des jambes de son cheval.

L'animal, excité par la douleur, partit à fond de train à travers la prairie.

Mais la corde embrasée frôlait en même temps les herbes sèches et traçait dans la plaine un sillon de feu qui entoura bientôt les deux troupes ennemies.

La flamme s'éleva active, effroyable, avec un grondement sinistre, au milieu de tourbillons de noire fumée.

Il n'y avait plus de retraite possible pour les Anglais que du côté du fort.

Saint-Preux, comprenant le secours inespéré que le cavalier inconnu venait de lui apporter, fit reculer rapidement ses hommes vers le blockhaus.

Les soldats écossais ne cherchèrent même pas à les inquiéter.

Les malheureux ne tiraient plus un coup de fusil. Braves devant l'ennemi, ils éprouvaient une effroyable terreur en face du péril inexorable qui les menaçait.

Leur premier mouvement avait été de courir du côté de leur campement pour chercher si ce cercle de feu n'offrirait pas quelque brèche qu'ils pussent franchir.

Mais il n'y avait aucune issue et la ceinture de flammes se rapprochait d'eux peu à peu.

Ils étaient pris dans cette terrible alternative d'être brûlés vifs ou de s'avancer sous les canons du fort et sous les fusils des Français maintenant abrités derrière le premier retranchement du blockhaus.

Le cercle de feu se rétrécissait toujours.

Tout le détachement écossais était massé en un seul groupe. En tête de ce groupe se trouvait Jackson le Virginien.

Il gesticulait avec force avec son bras unique et semblait donner à ses compagnons un ordre désespéré qui les faisait hésiter. Leur montrant le fort, il leur criait qu'il n'y avait pour eux d'autre moyen de salut que de tenter l'attaque du blockhaus.

Enfin, entraînés par son exemple, les soldats poussèrent un hourra et, mettant la baïonnette au bout du fusil, ils coururent au pas de course dans la direction du fort...

Une effroyable décharge fit trembler tout à coup le blockhaus.

Les quatre canons avaient fait feu en même temps; la mitraille pénétrant dans les rangs serrés de l'ennemi avait jeté par terre près de la moitié des hommes.

Les autres s'arrêtèrent; quelques-uns, jetant leur fusil, voulurent s'enfuir.

Mais la chaleur ardente du brasier qui brûlait derrière eux les ramenait en avant.

Saint-Preux qui, debout sur la plate-forme du blockhaus, assistait à cette scène poignante, fut touché de la situation désespérée de ces malheureux.

— La Ressource, cessez le feu, dit-il au vieux sergent qui approchait de nouveau sa mèche enflammée de la lumière d'un canon. — Avancez-vous sur la première palissade et proposez à ces pauvres diables de se rendre.

Le sergent éteignit sous son pied sa mèche allumée, non sans pousser un soupir de regret, et alla exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il se hissa au-dessus du premier retranchement, et s'adressant à la troupe ennemie en mauvais anglais :

— Camarades, cria-t-il, déposez les armes et rendez-vous, vous aurez la vie sauve.

Le Virginien répondit par un juron à cette proposition et, saisissant avec son seul bras la carabine d'un soldat, il fit feu sur le sergent.

La balle siffla près de l'oreille de ce dernier.

— Mille bombes ! s'écria l'artilleur improvisé en se précipitant vers sa batterie, je vais apprendre la politesse à ce grand coquin à cheveux rouges.

Et, adressant à Saint-Preux un regard suppliant :

— Capitaine, dit-il, permettez-moi d'envoyer encore une bordée à ce drôle...

— Je vous défends de tirer, La Ressource, dit le gentilhomme d'un ton sévère. Ces malheureux sont incapables de tenir un fusil, ils ne peuvent pas nous faire de mal et je vais leur proposer moi-même...

Saint-Preux descendit de la plate-forme du blockhaus et se dirigea vers la palissade.

Mais au même moment une clameur sauvage s'éleva dans la prairie.

Quelques Abénaquis qui étaient venus rejoindre Ouinnipeg avaient aperçu le groupe des Écossais décimés par la mitraille, avançant lentement devant la barrière de feu qui les poussait comme un troupeau affolé.

Aussitôt les Peaux-Rouges, ramassant des herbes enflammées, avaient couru comme des démons devant le fort et avaient incendié toute la partie de la prairie qui se trouvait en face du blockhaus.

Maintenant le détachement ennemi était entièrement circonscrit dans un cordon de flammes et de fumée.

Ces malheureux n'avaient même plus la ressource de trouver dans les retranchements du fort la mort du soldat.

Ils allaient périr dans les horribles souffrances du feu, périr jusqu'au dernier homme.

. . . .

Une heure après, l'atroce vengeance des sauvages était accomplie.

Au milieu d'un immense espace noir de cendres où s'élevaient çà et là quelques paillettes embrasées soulevées par le vent, apparaissait un monceau informe et carbonisé.

C'était tout ce qui restait du détachement écossais.

XVIII

RÉCONCILIATION.

Le père André qui, pendant toute la durée du combat, était resté dans le bois où il avait attendu avec anxiété la fin de cette lutte sanglante, accourut dès que tout fut terminé et remplit sa mission de charité en relevant les blessés auxquels il prodigua les premiers soins.

Ces blessés étaient peu nombreux. Les Canadiens, bien abrités derrière les arbres, n'avaient guère souffert du feu de l'ennemi. — Du côté des Anglais, il n'y avait que des morts.

D'Arramonde s'était installé dans la hutte de branchages construite pour le commandant ennemi.

Le père André vint l'y retrouver.

— Mon cher marquis, dit le missionnaire en entrant, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Ouinnipeg vient de me dire que ceux que nous allions délivrer ont été assez heureux pour détruire entièrement l'autre troupe anglaise.

— Eh! mon père, j'ai bien entendu leur canon, dit d'Arramonde en haussant les épaules avec un certain dédain. Quand on a de l'artillerie et qu'on est abrité par de bonnes palissades, il n'est pas difficile de repousser l'ennemi.

Jean d'Arramonde avait dit au père André par suite de quelles circonstances singulières il était venu guerroyer au Canada et lui avait avoué les sentiments de rivalité et d'aversion qu'il nourrissait contre M. de Saint-Preux.

Le bon missionnaire avait écouté ces confidences sans risquer la moindre observation, mais il avait pris, dès lors, la résolution formelle de réconcilier ces deux jeunes fous dès qu'une occasion se présensenterait.

Or, cette occasion, il croyait la tenir et il ne la laissa pas échapper.

Au bout d'un silence, il reprit :

— Pardonnez-moi, mon cher marquis, si j'empiète sur les prérogatives de votre commandement... mais je voudrais bien vous adresser une question.

— Parlez, mon père, parlez, je vous en prie, dit Jean d'Arramonde.

— Les abris de feuillage construits par les Anglais dans le campement que nous occupons ont été en partie abattus ou brûlés pendant le combat, et vos Canadiens fatigués ne pourront guère y goûter le repos dont ils ont besoin.

— Je suis de votre avis... mais que puis-je faire, père André?... Eh! je n'ai pas mon château d'Arramonde à mettre à leur disposition.

— Ne pensez-vous pas qu'ils pourraient trouver au fort Sainte-Anne l'abri dont ils ont besoin?

— Au fort Sainte-Anne! s'écria d'Arramonde qui se révolta à l'idée d'aller implorer l'hospitalité de son rival.

— Sans doute. De plus, Ouinnipeg ne m'a pas caché que les pauvres défenseurs du fort étaient privés de vivres depuis plusieurs jours. Les Anglais en ont accumulé dans ce camp, et il me semble que vos soldats pourraient les partager avec leurs camarades malheureux.

— Je ne m'y oppose pas... que M. de Saint-Preux m'en envoie demander et je lui en donnerai de bon cœur.

— Hélas! fit le missionnaire en baissant la tête et en poussant un soupir.

— Hein? pourquoi cette exclamation, père André? interrogea d'Arramonde surpris.

— M. de Saint-Preux ne pourra plus rien vous demander.

— Pourquoi cela ?

Le père André détourna encore une fois les yeux et ne répondit pas.

— Parlez, mon père, dit le gentilhomme béarnais; pourquoi M. de Saint-Preux ne m'enverrait-il pas demander ce dont il a besoin?... Nous sommes ennemis, c'est vrai, nous nous détestons cordialement, c'est encore vrai, et si le maréchal de Belle-Isle ne s'était pas trouvé entre nous... ah! ah!... Mais enfin, ce n'est pas une raison pour laisser mourir de faim les braves soldats qu'il commande.

— Qu'il *commandait*, voulez-vous dire.

— Comment?... M. de Saint-Preux... Achevez... il est...

Le père André poussa un profond soupir et dit d'un ton triste :

— M. de Saint-Preux n'est pas resté derrière ses retranchements. Il a eu l'imprudence de faire une sortie... ses soldats ont essuyé une terrible décharge, et... Ah! le pauvre jeune homme!...

En même temps, le missionnaire examinait avec son regard plein de finesse l'effet que cette nouvelle inattendue produisait sur son jeune ami.

Jean d'Arramonde était devenu soucieux et rêveur, contre son habitude.

— Cet événement ne doit pas vous laisser indifférent, reprit le père André après une longue pause. Vous voici délivré d'un rival incommode... et la que-

relle qui vous avait conduit sur cette terre lointaine du Canada se trouve terminée à votre avantage.

— Oui.... en effet, dit d'Arramonde un peu embarrassé... Après tout, c'est sa faute. Pourquoi a-t-il quitté le fort? lui qui se vantait tant de sa prudence et me considérait, moi, comme un fou, comme un écervelé!

— Je n'attendais à vous voir accueillir cette nouvelle, sinon avec joie, — car votre cœur est trop généreux pour se réjouir d'un si triste événement, — du moins avec cette satisfaction que procure la victoire remportée sur un rival détesté... car vous le détestiez bien, ce monsieur de Saint-Preux?

— Je le détestais... Mon Dieu! non... J'ai eu contre lui un mouvement d'impatience parce que j'ai cru qu'il avait voulu se jouer de moi... j'ai peut-être eu tort.. D'ailleurs vous savez, mon père, tout s'émousse, et j'ai passé depuis par tant d'aventures que cette histoire de Versailles m'était un peu sortie de la mémoire; et puis, en somme, je suis fort content d'être venu dans ce pays, et, loin d'en vouloir à M. de Saint-Preux qui m'y a amené, je serais presque tenté de l'en remercier s'il vivait encore... Il est mort, le pauvre! Il avait une mère!...

Et Jean d'Arramonde, faisant un retour sur lui-même et contemplant à travers la porte de la hutte cette immense solitude éclairée par les derniers feux du soleil, pensa que c'était chose triste de mourir ainsi à quinze cents lieues de son pays, sur une terre qui demain peut-être allait devenir la proie des Anglais.

Le père André le laissa à ses réflexions et, tout en se félicitant de l'heureux succès de sa ruse, il prit à grands pas le chemin du fort.

Le sergent La Ressource flânait près du pont-levis et s'exposait avec un naïf orgueil à l'admiration de ses camarades.

Il reconnut le père André et marcha vers lui sans quitter son air grave et important.

— Eh! par Sainte-Barbe, ma nouvelle patronne! s'écria le brave sergent, est-ce bien vous, père André?.. Ah! quand la poudre parle, on est sûr que vous n'êtes pas loin.

— Dis-moi, La Ressource, dit le missionnaire, qui mit en souriant sa main sur l'épaule du sergent, peux-tu me conduire à ton capitaine?

— A M. de Saint-Preux?

— Oui.

— Certainement, mon père. Un rude officier, allez! continua-t-il en introduisant le père André dans le fort. Il a marché à l'ennemi sans broncher et est resté plus d'une heure debout sous le feu, tandis que les camarades faisaient le coup de fusil à plat ventre... Il est vrai que mon artillerie l'a bien soutenu... Ah! si vous aviez vu cela, père André!... je puis dire que c'était finement pointé; pas un boulet de perdu; tous dans le tas... Leur charge de cavalerie a été poliment balayée... et puis, ç'a été le tour des Écossais... Il fallait les voir sauter, ces grand diables, avec leurs jambes nues!.. Mais voici M. de Saint-Preux.

Le jeune officier sortait, en effet, du blockhaus. Le missionnaire s'avança vers lui, et le sergent La Ressource, portant la main à son tricorne :

— Mon commandant, lui dit-il, voici le père André, l'ami des soldats, qui voudrait vous parler.

— Je suis à vos ordres, mon père, dit gracieusement Gaston de Saint-Preux en saluant le missionnaire.

Il entra avec lui dans la petite salle basse du blockhaus.

— Monsieur, dit le père André, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous par ce pauvre M. d'Arramonde avec lequel j'ai fait route jusqu'ici et dont j'ai partagé jusqu'à ce jour les fatigues et les dangers.

— Soyez le bienvenu, mon père, dit le jeune officier. M. d'Arramonde n'est pas précisément de mes amis, comme vous le savez sans doute, mais je lui suis redevable aujourd'hui d'un grand service, et je rends justice à sa bravoure qui est venue si à propos me porter secours...

— Oui, il était brave, le pauvre garçon... fit le père André en soupirant. Trop brave, même, car c'est ce courage téméraire, irréfléchi, qui lui a été fatal...

— Que voulez-vous dire?.. Lui serait-il arrivé malheur?

— Hélas!

— Vous baissez la tête, vous ne me répondez pas... Ah! mon Dieu! est-ce que?..

— Supposez qu'en effet il ait été victime de son courage. La nouvelle de sa mort pourrait-elle vous affecter, vous, son rival, son ennemi?.. Dans ce combat loyal dont M. de Montcalm a fixé lui-même les conditions, c'est vous, monsieur, qui demeurez vainqueur, grâce à ce malheureux événement.

— Il est donc tué... c'est bien vrai?... dit Saint-Preux.

— Vous semblez ému.

— Ah! que voulez-vous, mon père, je ne sais pas haïr, moi!.. Je ne lui en voulais pas beaucoup, à ce M. d'Arramonde, et, s'il ne s'était pas obstiné à me chercher querelle, j'aurais volontiers consenti à oublier les termes un peu vifs dont il s'est servi à mon égard... Et puis il s'est passé tant de choses depuis ce jour-là! Est-ce qu'on a le temps de penser à ses griefs particuliers quand on a les Anglais sur les bras? Pauvre garçon! mourir à vingt-cinq ans, loin des siens, loin de la France!..

Au même instant, la porte s'ouvrit avec fracas.

— Ah! père André, s'écria une voix éclatante, que me disiez-vous donc?..



Gaston de Saint-Preux poussa une exclamation de surprise.

— M. d'Arramonde!

— Lui-même!

Les deux jeunes gens hésitèrent un instant, se regardèrent, regardèrent le père André, puis, entraînés par leurs sentiments généreux, l'âme exaltée par la joie du danger bravé et du devoir accompli, tout entiers à l'enthousiasme de la victoire... ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

PENSÉES

Un critique de profession est un jardinier qui arrache plus de plantes qu'il n'en fait pousser.

Ne parlez pas aux Français du besoin de s'instruire avant de se persuader : ils se hâtent de se former une opinion, et, cela fait, ils jugent l'instruction chose superflue.

La vanité consent à se passer de pain, pourvu qu'elle puisse montrer qu'elle a du beurre.

CHRONIQUE

Nous avons eu samedi dernier, à l'Institut, la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. Messieurs les élèves de l'École, à qui l'on avait réservé une tribune, comme d'habitude, ont bien voulu s'abstenir des grognements, ricanements, trépignements, applaudissements ironiques, imitations de cris d'animaux et autres manifestations d'un goût contestable, ou plutôt trop peu contestable, auxquelles ils avaient coutume de se livrer. On se rappelle le tapage qu'ils avaient fait, il y a quelque temps, pendant leur distribution des prix à la suite de laquelle, sur la proposition du directeur des beaux-arts, le ministre de l'instruction publique mit ces jeunes polissons en pénitence. Il faut croire que le souvenir de cette leçon, qu'ils avaient mérité de recevoir plus sévère, les aura rendus sages.

Dans cette séance, M. Henri Delaborde, qui a succédé à M. Beulé comme secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a lu un éloge du statuaire Perraud, l'auteur de l'*Enfance de Bacchus*, mort il y a quelques mois, à peine âgé de cinquante-cinq ans. Je recommande à mes lecteurs cette biographie singulièrement instructive : ils y verront au prix de quels efforts et de quelles luttes on achète le talent et on conquiert la gloire, surtout lorsqu'on est né, comme Perraud, dans le milieu le plus fermé à l'art et dans la condition la plus misérable. Aucun roman n'offre l'intérêt de cette véridique histoire.

Perraud était né, en 1819, d'un pauvre vigneron, dans le petit village ou plutôt le hameau de Monay, qui n'avait ni église ni école. L'instinct de l'art s'éveilla de bonne heure en lui, pendant qu'il gardait les troupeaux. A neuf ou dix ans, sans avoir jamais eu de modèles, il exécutait des figurines, des fleurs, des objets de toute espèce. « L'été, dit-il dans des notes qu'il a laissées sur sa vie, étant berger, je faisais avec de la terre glaise prise au fond des fossés ce qui me traversait l'esprit, des soldats... un bourgeois que j'avais vu passer ; ou bien, sans autre outil qu'un mauvais couteau, je taillais dans le bois des simulacres de charrues, de voitures, et jusqu'à des pantins remuant les yeux. »

Pendant ce temps, il surveillait assez mal, comme on pense, les animaux confiés à sa garde. On se plaignait à son père, qui le tançait vertement et ne se privait même pas de le battre : c'était un homme absolument incapable, non-seulement de favoriser la précoce vocation de son fils, mais d'y comprendre quelque chose.

« Cependant, si peu disposé que l'on fût dans la famille du petit berger à lui savoir gré de ses inclinations d'artiste et, en général, de ses aptitudes intellectuelles, on voulut bien, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, l'envoyer à l'école ou plutôt à ce qui en tenait lieu, car une école proprement dite n'existait pas plus à Monay qu'une église. Seulement, au commencement de chaque hiver, des journaliers à court d'ouvrage venaient des environs s'essayer, faute de mieux, au métier d'instituteur. Moyennant un salaire mensuel dont le chiffre variait, suivant les cas, de 10 à 12 sols, ils ouvraient dans quelque grange inoccupée une classe de lecture et d'écriture ; après quoi, c'est-à-dire à l'époque où le retour de la belle saison renvoyait aux champs maîtres et élèves, la classe se trouvait tout naturellement fermée, et ceux qui l'avaient tenue, laissant là leurs fonctions pédagogiques, s'engageaient à des métayers pour aller dans la montagne fabriquer des fromages. »

On juge de ce que pouvaient être de tels instituteurs et de l'instruction qu'ils devaient donner. Lorsqu'il quitta son pays natal, à l'âge de dix-sept ans, Perraud n'avait jamais eu entre les mains que deux livres : celui où il avait appris à lire et son catéchisme. Son père voulait faire de lui un vigneron et, malgré ses répugnances, malgré sa faiblesse physique, il lui fallait chaque matin s'armer de la serpe et de la houe et passer de longues heures à planter des échalas ou à retourner la terre au pied des ceps.

Aussi, « quand un jeune garçon de son âge, apprenti sculpteur en bois, venu par hasard de Salins à Monay, lui eut offert ses bons offices pour lui procurer une place dans la boutique où il travaillait,

Perraud crut-il de tout son cœur avoir trouvé, avec la fin de ses inquiétudes présentes, le secret de son avenir. Il le crut si bien qu'il réussit presque à communiquer sa conviction à son père, et, le consentement de celui-ci une fois obtenu, le voilà, au printemps de 1836, en route pour Salins, pieds nus il est vrai et la bourse vide, mais l'esprit plein de cette naïve confiance dans les bienfaits prochains de la vie qui supprime jusqu'au souvenir des maux ou des ennuis passés. »

Hélas! les beaux rêves du jeune homme devaient aboutir tout simplement à la triste arrière-boutique d'un menuisier-ébéniste, où Perraud passa cinq ans, sans autre récompense de son travail que l'abri et la nourriture, et d'où il ne sortit que pour aller à Lyon chez un autre ébéniste, qui lui donnait exclusivement à faire des pieds de fauteuil.

Ce n'était pas le moyen de se préparer à la carrière qu'il rêvait. Mais il menait de front cette besogne, qui le faisait vivre tant bien que mal, avec ses études à l'École des beaux-arts de la ville. Seulement Perraud avait beau faire pour dédommager son patron de ces heures *perdues*, en travaillant la nuit au besoin, celui-ci finit par s'en lasser et le mit sur le pavé. Il lui fallut chercher une autre place.

Vers le milieu de 1842, il arrive enfin à Paris et, tout en continuant le métier qui le fait vivre, il peut enfin entrer dans l'atelier de Ramey et Dumont. Il avait vingt-trois ans. Ses anciens condisciples ont gardé le souvenir de son ardeur et de son application. Il ne perdait pas une minute, « jusqu'à l'heure où sa besogne d'ouvrier le rappelait tantôt dans la boutique d'un menuisier, tantôt dans celle d'un sculpteur ornemaniste. Alors, reprenant bravement le rabot déposé la veille, il ne cessait de s'en servir que le soir, pour s'armer de nouveau d'un ébauchoir ou d'un crayon et aller, à l'École des beaux-arts, modeler ou dessiner d'après le modèle vivant.

« C'étaient là, il faut l'avouer, des journées terriblement remplies, des journées de douze heures de travail en moyenne, sans compter le temps consacré par le jeune artiste aux lectures qu'il faisait, la plume à la main, chaque soir. » Faute d'avoir le moyen d'acheter des livres, il se créait une bibliothèque en copiant les plus beaux passages de ceux qu'il avait réussi à emprunter.

Parfois, malgré tout son courage, l'isolement, plus encore que la misère, lui donnait des accès de désespoir, contre lesquels d'ailleurs il réagissait bien vite : « Le dimanche, raconte-t-il dans ses notes, je mettais, à tout hasard, mes moins pauvres habits, et, une fois descendu dans la rue, j'entrais machinalement au Luxembourg, à la suite des promeneurs qui se dirigeaient vers la campagne. Arrivé à la hauteur de l'Observatoire, ne sachant de quel côté aller, tandis que je voyais tout ce monde en famille prendre différentes directions, je sentais mon cœur se serrer en reconnaissant que moi seul j'étais sans famille, sans amis, au milieu de tant de gens heureux. Alors je retournais sur mes pas, et, la mort dans l'âme, je remontais dans ma mansarde, où je me renfermais pour tout le reste du jour. »

« Cependant le temps s'écoulait. Malgré sa constante application au travail, malgré des progrès d'autant plus sûrs qu'ils s'étaient plus régulièrement accomplis, Perraud, à plus de vingt-cinq ans, en était encore à obtenir un premier succès dans les concours de l'École. Ce ne fut qu'en 1845 qu'il réussit à être admis en loge ; encore ne fut-il reçu que le dernier. L'année suivante, il est vrai, les épreuves d'essai lui procuraient un meilleur rang ; mais l'issue du concours ne lui devenait pas plus favorable. Enfin, en 1847, après une année consacrée à des efforts plus énergiques, à des études plus approfondies que jamais, il remportait le premier grand prix. »

Dès lors Perraud pouvait se considérer comme arrivé au but. Sa rude bataille contre les difficultés de la vie et contre les obstacles de tout genre venait d'être couronnée d'une éclatante victoire. Peut-être n'y a-t-il pas, dans toute l'histoire de l'art, un exemple plus complet de ce que peuvent la force de la volonté et l'opiniâtreté du travail, une justification plus frappante du vers latin que les professeurs citent si fréquemment à leurs élèves, et que vos frères aînés pourront vous expliquer, mesdemoiselles : *Labor omnia vincit improbus*.

« Je voudrais, a dit Perraud, que le souvenir de ce temps de ma jeunesse, si tant est qu'il me survive, pût servir à relever le courage des jeunes gens qui se trouveraient dans une situation telle qu'a été la mienne ; je voudrais que mon exemple leur fît bien comprendre que rien ne s'acquiert qu'avec beaucoup de peine et qu'il faut incessamment faire appel à toutes les forces qu'on a en soi pour arriver même à de modestes résultats. » Nous le voudrions aussi, et c'est pour cela que nous avons consacré notre chronique tout entière à la séance de l'Académie des beaux-arts et au discours de M. le secrétaire perpétuel.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 32. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 10 Novembre 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La grotte de Royat.

LA FRANCE INCONNUE

—

L'AUVERGNE

(Voir p. 465 et 481.)

—

III

Royat (*Rubiacus*), une des stations thermales les plus connues de l'Auvergne, est une dépendance de la commune de Chamalières; elle tire son nom des rochers rougeâtres qui lui servent de base. Le village, qui est bâti dans une gorge entre deux montagnes de basalte, n'offre de curieux, en fait d'antiquités, qu'une vieille église et les ruines d'un couvent de religieuses fondé au VIIe siècle par saint Projet, évêque de Clermont. Mais il doit une grande célébrité à sa grotte et à sa vallée, que les poëtes ont comparées au Tivoli d'Horace ou à la demeure de Calypso. Cette grotte, large de dix mètres environ sur autant de profondeur et haute de quatre à six mètres, est toute tapissée de mauves et de lichens, s'entremêlant à des scories volcaniques cristallisées, de toutes nuances et de toutes formes. Au fond jaillissent sept jets d'eau s'élançant les uns perpendiculairement, les autres en courbes variées, et se réunissant dans un bassin commun, où prend naissance le ruisseau de Fontanas. Les sources de Royat alimentaient la ville de Clermont dès la domination romaine : les débris de l'aqueduc se voient encore dans les environs.

On rencontre, presque à chaque pas, autour de Royat des sites très-pittoresques, des aspects vraiment singuliers. D'ailleurs les sources nombreuses qui jaillissent ou coulent de toutes parts ont fait naître sur ces antiques masses de laves plusieurs vergers et quelques prairies dont les nuances riantes réjouissent l'œil. La fraîcheur et la solitude de ces retraites charmantes, le vaste ombrage qu'offrent les châtaigniers et les noyers, qui y sont superbes, en forment dans la belle saison un asile délicieux. On y va de la ville par une promenade fort agréable.

La gorge de Royat n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Jadis elle fut un vallon; mais un volcan s'étant allumé dans le voisinage, une coulée de cette sorte de lave très-dure, très-compacte et homogène qu'on nomme *basalte*, se porta vers le vallon et, le comblant en partie, le resserra dans une

nouvelle enceinte beaucoup plus étroite. C'est sur ce lit volcanique qu'est bâti le village. C'est sur la partie basse et inclinée de ce lit que coule le ruisseau de Fontana; mais ce qui est presque inconcevable et ce qu'on ne peut croire que quand on l'a vu, c'est que l'eau a creusé le basalte dans toute sa longueur; c'est qu'en quelques endroits elle l'a creusé sur une largeur et une hauteur très-considérables et que dans la gorge elle a formé une sorte de gorge nouvelle. Plus loin, hors du village et en remontant vers Fontana, cette action de l'eau est bien plus sensible encore. Là elle a trouvé une montagne de granit qu'elle a creusée soit en la minant, soit en la faisant ébouler par masses; son long travail en a fait deux montagnes correspondantes, qui aujourd'hui sont séparées par un large vallon.

Beauregard-l'Évêque est un joli bourg régulièrement bâti au sommet d'un plateau uni qui domine au loin la vaste plaine de la Limagne; il est formé par de belles rues qui se coupent à angle droit. Il y avait autrefois un couvent de Minimes fondé en 1560. Des terrasses de l'ancien château, bâti au xve siècle, on aperçoit onze villes et quatre-vingt-dix-huit bourgs ou villages.

Billom passe pour une des plus vieilles cités de l'Auvergne. Son église est fort ancienne; la tradition en fait remonter la construction au temps de Charlemagne. Billom était jadis entourée de murs et s'intitulait la capitale de la Limagne. Elle possédait un grand nombre de tanneries pour l'alimentation desquelles les habitants avaient creusé deux vastes étangs au-dessus de la ville. Les murailles se sont écroulées, les étangs se sont comblés, l'industrie est en partie déchue, et Billom n'a plus aucun droit au titre ambitieux de capitale de l'Auvergne dont elle est restée un des principaux marchés; il s'y fait un commerce très-étendu de chanvre, laines, toiles, grains, bestiaux, bois et mégisseries; on s'y livre en grand à l'éducation des abeilles.

Située au pied des montagnes, sur la rive droite de la Dore, la ville d'Ambert était autrefois la capitale d'un petit pays appelé le Livadois; elle est généralement bien bâtie; le clocher de l'église Saint-Jean se distingue de très-loin.

Saint-Allyre, à 25 kilomètres d'Amberg, possédait une ancienne abbaye dont parle souvent saint Grégoire de Tours.

Issoire est une ville antique, agréablement située au milieu du beau bassin de la Limagne, près du confluent de la Conze et de l'Allier. Cette ville existait dès l'invasion romaine et s'appelait alors *Issiodorum;* son histoire n'est qu'une longue suite de calamités. Au ve siècle, elle fut pillée par les Vandales et par les Visigoths. Depuis, elle ne cessa d'être en proie aux funestes guerres du moyen âge et du xvie siècle. Issoire est située dans la partie la plus petite de la Limagne; elle est, en général, bien bâtie; au centre est une vaste place où se tiennent des marchés fréquentés; son église paroissiale est digne de l'attention des archéologues.

Arrivés au milieu de la Limagne, suspendons un moment l'énumération plus ou moins rapide des principales villes du Puy-de-Dôme, pour consacrer à cette région si pittoresque quelques souvenirs de nos impressions. La Limagne est une des régions les plus fertiles de France; dans un espace d'environ douze lieues de long sur huit de large, elle réunit tous les charmes imaginables et n'a cessé d'être célébrée par les poëtes de tous les temps. Au ive siècle, saint Sidoine Apollinaire disait que la beauté de ce pays faisait oublier aux voyageurs les charmes de leur propre patrie, et saint Grégoire de Tours nous exprime les regrets que témoignait le roi Childebert, en le traversant par un temps de brouillard épais, de ne pouvoir jouir du spectacle agréable qui lui avait été annoncé.

Selon du Cange, ce mot *Limagne* (Lemane) dérive du celtique, et signifie une plaine cultivée. Cependant on se tromperait beaucoup si par cette plaine on se figurait un terrain plat et uni, comme celui de la Beauce ou de la Flandre française. C'est le bassin d'un pays montueux, hérissé lui-même, par-ci par-là, de tertres assez élevés et même de hautes collines, qui, dans d'autres contrées, porteraient le nom de montagnes. C'est à ces collines, et surtout aux montagnes qui l'entourent, que la Limagne doit sa fécondité. Arrosée par les sources et les eaux pluviales qui en découlent, elle produit sans interruption et offre aux yeux une des vues les plus riantes et les plus riches qui soient au monde. On ne peut mieux donner aux Parisiens une idée de la Limagne qu'en la comparant, comme le faisait, au siècle dernier, Legrand d'Aussy, à la pittoresque vallée de Montmorency.

« Vous connaissez, dit-il, cette riche vallée de Montmorency, si renommée dans la capitale par ses sites agréables, par ses châteaux nombreux, par l'abondance et la beauté de ses fruits. Eh bien, ôtez à la vallée une partie de ses opulents villages et de ses maisons de campagne; ôtez-lui ses châteaux magnifiques, ses parcs, ses avenues si multipliées, enfin tout ce qui tient au luxe et à la magnificence; qu'il ne lui reste qu'un sol fertile, des vergers, des prairies, des vignobles, enfin tous les genres possibles de culture, et vous aurez la Limagne. Mais ce qui distingue celle-ci et ce qui manque à la vallée, ce sont des ruisseaux nombreux dont les eaux, divisées par l'industrie des habitants en mille canaux, augmentent sa fécondité et donnent à ses prairies et à sa verdure une fraîcheur et une jeunesse éternelles; ce sont les villes nombreuses qui la parent; c'est surtout cette longue suite de montagnes bizarrement

découpées, groupées plus pittoresquement encore, dont la chaîne, de tous côtés, l'entoure et l'enferme, montagnes presque toutes volcaniques, qui naissent pour ainsi dire à vos pieds et, s'élevant l'une sur l'autre, vont au loin se perdre dans l'horizon sous la forme de ces nuages bleuâtres qu'enfante un jour d'orage. Non, jamais plus riche tableau n'eut une plus magnifique bordure. »

C'est surtout lorsqu'on vient de Paris, et qu'on est à une ou deux lieues de Riom, qu'on jouit de la beauté de ce spectacle. Des hauteurs où vous êtes, vous voyez se déployer devant vous cet immense bassin, avec ses villages, ses villes, ses champs si variés, ses montagnes si extraordinaires. Je fus ravi, je l'avoue, et mon ami ne pouvait se lasser d'admirer ce paysage enchanteur. Jamais nos yeux n'avaient vu un panorama aussi riche, aussi vaste et aussi grandement dessiné; nous ne pouvions nous arracher de ce spectacle auquel un beau coucher de soleil d'automne ajoutait encore sa magie.

Continuons nos excursions... A Perrier, petite commune de l'arrondissement d'Issoire, on a découvert une quantité considérable de débris fossiles. A une lieue au-dessus se trouve le village de Pradines, célèbre par un éboulement terrible survenu dans la première moitié du XVIII[e] siècle. Au commencement de l'été de 1737, les habitants s'étaient aperçus d'un ébranlement du sol; une source avait cessé de couler; le 25 juin, à neuf heures, le terrain, détrempé par une abondante pluie d'orage, se mit tout à coup à descendre dans la vallée, entraînant les maisons, les arbres, les rochers. Certaines parties de terrain arrivèrent jusqu'au fond du vallon avec leurs arbres, leurs vignes, leurs récoltes; un bâtiment, dans cette course, n'éprouva qu'une crevasse! Ailleurs tout fut culbuté et détruit. Le glissement dura jusqu'au 25. Le dernier jour, un rocher volcanique de plus de cent pieds de haut se renversa subitement avec un si grand fracas qu'il sembla aux habitants que toute la montagne s'écroulait. Comme tout le monde, au premier péril, avait déserté le village, on en fut quitte pour la peur; mais cette peur fut mortelle à quelques-uns.

Bains-du-Mont-Dore, ou Mont-Dore-les-Bains, est un village qui doit son renom européen à ses eaux minérales, déjà célèbres du temps des Romains. Des fouilles assez récentes ont mis à découvert des fragments d'architecture, des monnaies, des ustensiles, des bustes, des médailles; la petite rotonde qui couvre les sources est de construction romaine. Malgré ces témoignages de l'antique réputation des eaux du mont Dore, les thermes furent longtemps abandonnés; ce n'est que depuis peu qu'on a songé à y former un établissement de bains. Les constructions sont toutes modernes et de fort bon goût. Les sources sont au nombre de sept; elles sont disposées sur une même ligne et très-rapprochées les unes des autres. Deux sont froides et cinq sont chaudes à 45 degrés environ. Le village est situé à 1,044 mètres au-dessus du niveau de la mer et dominé par le mont Dore, la plus haute montagne de toute la chaîne. On visite aux environs le lac de Guery et les promenades de la Roche-Tuillière, celles de la Roche-Vanedoire et de la Roche-Vendeix; le puy ou pic de Sancy, élevé de 1,887 mètres; la cascade de Guenreilh, celle de la Vernière, la Grande-Cascade, le Capucin, le lac Pavin, le salon de l'Arbre-Rond, les gorges d'Enfer, la vallée de la Cour, et mille autres sites remarquables.

Certes, le puy de Dôme offre une vue immense et on y jouit d'un ravissant spectacle; mais quelle étendue d'aspect a une montagne qui, plus élevée que le Dôme de 400 mètres, a, au-dessus de l'Océan, près d'une demi-lieue de hauteur perpendiculaire. Je n'entreprendrai point ici la description d'un tableau dont les détails, quelque brillants qu'ils fussent, se trouveraient toujours bien au-dessous de la vérité; mais, pour en donner à l'imagination une idée légère, je dirai que du mont Dore on voit les Alpes et que le mont Dore lui-même s'aperçoit de Nevers, qui en est éloigné de trente lieues, et des environs de Montauban, qui en est à près de quarante.

Saint-Nectaire possède des eaux minérales thermales fréquentées, mais elles n'ont pas la même réputation que celles de Mont-Dore; ce village est entouré de larges et profonds cratères et il est situé sans contredit dans le pays le plus curieux et le plus pittoresque de toute l'Auvergne; il est creusé dans tous les sens par des ravins profonds et par de jolies vallées, qui peuvent être comparées à celles de la Suisse. On doit visiter aux environs les grottes de Jaunas, village qui, au dire des habitants du pays, avait été creusé dans le tuf volcanique, et le château de Murols, qui a appartenu à la famille de l'amiral d'Estaing jusqu'en 1715. Saint-Nectaire a eu un genre tout particulier de célébrité gastronomique, ce sont ses petits fromages, auxquels un maréchal de France, seigneur de cette terre, dont il portait le nom, avait donné à Paris une vogue pendant un certain temps, en les faisant servir sur sa table. Leur réputation subsiste au moins encore dans la Limagne; et si l'on veut vous y régaler en fromage, c'est toujours du saint-nectaire qu'on vous annonce. Mais il en est de ce nom comme de tant d'autres : Saint-Nectaire n'a que très-peu de pâturages, parce que, de toutes parts, il est entouré de montagnes dénudées et arides; mais tous les villages des environs, dans une circonférence de trois à quatre lieues, donnent à leurs fromages la forme du sien, et ils les vendent sous son nom.

Ch. Barthélemy.

— La suite au prochain numéro. —

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

—

I

La petite rivière qui sépare le comté de Dublin du comté de Meath traverse une gracieuse vallée, parsemée de roches, florissante de genêts, et couronnée à son extrémité occidentale par les ruines d'un château.

Au temps de Cromwell, ce château, alors dans toute sa solidité et sa beauté sévère, appartenait à l'une des grandes familles du Pale, à des Anglo-Irlandais, comme on avait coutume de les appeler pour les distinguer de la race celtique à laquelle ils étaient venus se mêler.

Nos lecteurs se rappelleront aisément l'origine de ce mélange.

Sous le règne de Henri II, au XII[e] siècle, les Anglo-Normands s'étaient emparés sans beaucoup de peine d'une partie de l'Irlande. Mais ils firent ensuite, pendant plusieurs siècles, de vains efforts pour achever leur conquête. Jusqu'au règne d'Élisabeth, l'espace conquis ne dépassa jamais un tiers de toute l'Irlande, et fut souvent moindre. On le nommait *the Pale*, à cause des *palissades* ou fortifications dont ses limites étaient quelquefois entourées. Tantôt le Pale se trouvait agrandi par une victoire remportée sur les tribus irlandaises, tantôt par un habile traité conclu avec quelqu'un de leurs princes. Mais il se rétrécissait à chaque revers qu'essuyaient les Anglo-Normands. Vainement ceux-ci s'étaient efforcés de passer les bornes des provinces de Leinster et de Munster, pour se répandre dans l'Ulster et le Connaught. Au milieu du règne de Henri VIII, le Pale était réduit à un rayon de vingt milles, — environ sept lieues [1]. Mais ce que quatre cents ans n'avaient pu faire s'accomplit dans le cours d'un siècle. Élisabeth et Cromwell achevèrent la conquête de l'Irlande.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire vraie, non pas l'histoire défigurée, savent à quel prix ces personnages, puissants dans le mal, arrivaient à l'accomplissement de leurs desseins. Nous avons essayé naguère, dans un très-simple récit [2], une esquisse de la situation des catholiques sous Élisabeth. Visitons aujourd'hui l'Irlande sous le protectorat de Cromwell.

A l'époque donc où l'Angleterre était gouvernée par celui qu'un biographe a fort bien nommé « le plus taré des grands hommes [1] », aux jours où s'accomplissait cette œuvre inique et sinistre que l'histoire nationale désigne sous le titre de *la grande transplantation irlandaise*, on eût pu voir, par une froide matinée de janvier, une jeune fille descendre l'étroit et sinueux sentier qui conduit du château à la rivière. Un manteau à capuchon, en drap sombre, l'enveloppait de la tête aux pieds; mais, malgré ses dimensions et son épaisseur, il suffisait à peine à la défendre contre le brouillard de la nuit, qui revêtait encore, de ses draperies fantastiques, tourelles, roches et buissons, puis retombait sur la terre en gouttelettes aussi serrées et aussi pénétrantes qu'une véritable pluie. Sans accorder la moindre attention à cette température assez pénible, elle suivit le cours de la rivière en zig-zag, qui, à demi cachée dans les genêts et les broussailles, s'en allait à l'est vers la mer. Une marche de dix minutes la conduisit près d'une cabane étroite et basse, adossée à une roche saillante qui formait, selon toute probabilité, le mur de derrière d'un pauvre édifice. Là elle s'arrêta, se retourna, et, rejetant sur ses épaules le capuchon qui avait jusqu'alors caché ses traits, elle promena tristement son regard sur la vallée.

En dépit du froid et du brouillard, c'était un lieu assez charmant, en vérité, pour mériter un coup d'œil admirateur même d'une personne déjà familiarisée avec sa beauté. Mais dans ces yeux sombres, qui semblaient lourds de larmes contenues, on lisait beaucoup moins l'admiration que la contemplation ardente, attentive de quelqu'un qui arrête son dernier regard sur une scène aimée, et qui, sachant très-bien que c'est le dernier regard, voudrait imprimer dans sa mémoire les plus minimes détails.

Pendant quelques instants, la jeune fille laissa errer ainsi ses yeux de la rivière limpide, coulant rapidement à ses pieds, jusqu'à la double ligne de rochers irrégulièrement et bizarrement découpés qui séparait cette vallée du reste de l'univers d'une façon aussi complète que si elle eût dû former, toute seule, un petit royaume. Puis enfin, lentement, et comme par un pénible effort de volonté, elle éleva le regard jusqu'à l'endroit où le château détachait en relief ses grandes tours carrées sur le fond obscur du ciel.

Un édifice solide et défiant toutes les menaces, que ce château ! C'était bien la demeure de quelqu'un qui, sorti d'une race envahissante, avait à soutenir sa possession contre les envahisseurs. Mais tandis que le donjon s'élevait fièrement d'un épaulement de rocher, comme une forteresse gardienne de la vallée, le petit village niché à son pied, le moulin tournant joyeusement à la musique de l'onde argentine, les terrasses et les bois sombres qui

1. Gustave de Beaumont, *l'Irlande sociale, politique et religieuse*. — Gordon, *History of Ireland.*

2. *Catherine Tresize, histoire d'un portrait*. Lecoffre.

1. Amédée Renée, *Nouvelle Biographie générale*.



entouraient immédiatement la massive construction, les riches plaines herbagères s'étendant, avec leurs troupeaux, aussi loin que la vue pouvait atteindre, tout semblait indiquer que le possesseur avait été assez longtemps fixé sur ce sol pour le regarder comme un héritage légitime et non plus comme le don violent et passager de la conquête.

Château fortifié et moulin joyeux, arbres et ondes, animaux familiers et champs cultivés, la jeune fille semblait faire entrer tout en elle par son long et douloureux regard. Mais ses pensées croissaient en amertume à mesure qu'elle s'y livrait davantage; le moment vint où il lui fut impossible de les porter avec calme. Tout à coup elle se jeta à genoux sur la terre froide et humide, se couvrit le visage de ses deux mains, et laissa éclater un accès de larmes convulsif, désespéré.

Le bruit des sanglots pénétra sans doute à l'intérieur de la hutte, car presque aussitôt la porte s'ouvrit avec précaution, et il apparut dans l'entre-bâillement une tête couverte d'un grand mouchoir de couleur attaché sous le cou, comme les Irlandaises le portent encore aujourd'hui. La vieille femme à qui cette tête appartenait avait la résolution évidente de voir autant que possible, et d'être, en retour, aussi peu vue que possible, par la personne qui venait de la troubler à cette heure indue. Mais à peine eut-elle découvert quelle était cette personne, que toute pensée de crainte égoïste disparut de son esprit. Elle poussa un cri sauvage, où l'affection, la douleur, la compassion étaient mêlées et, jetant ses bras osseux autour de la jeune fille, elle la releva presque de force.

— Oh ! ma chérie, ma chérie ! — s'écria-t-elle, — sang de mon cœur ! ma bien-aimée ! que faites-vous là, sur l'herbe humide (sûrement, ce sera votre mort, ce le sera !), avec le brouillard du matin vous enveloppant comme un rideau ? Y a-t-il quelque malheur là-haut, au château ? Enfin, qu'est-ce qui peut exister au monde qui vous fasse descendre ici, avant que le soleil ait eu le temps de dire bonjour à la cime des arbres ?

Elle s'exprimait avec volubilité, dans cet idiome irlandais devenu si familier aux fiers lords du Pale qu'ils l'employaient non-seulement pour se faire comprendre des indigènes, mais souvent même entre eux, dans l'intimité, de préférence à l'anglais.

— Oh! Grannie! Grannie! sanglota la jeune fille, ne l'avez-vous pas entendu dire? ne le savez-vous pas déjà? C'est pour vous dire adieu... Je ne pouvais pas m'en aller sans vous dire adieu, Grannie! Je ne vous reverrai jamais... peut-être jamais!

La pitié et la tendresse qui rayonnaient un instant auparavant sur le visage de la vieille Irlandaise se changèrent comme par magie en une expression de haine féroce, digne des traits d'un sauvage.

— C'est donc vrai, alors ! — s'écria-t-elle, — c'est vrai, ce que j'ai entendu dire hier au soir... ce que j'ai entendu dire, mais que je ne croirais pas, miss Margaret, si vous n'étiez ici pour me l'avouer vous-même! C'est donc vrai qu'ils volent au vieux maître tout son bien, et que ces brigands de cromwelliens... Maudits soient...

Mais avant qu'elle pût achever sa malédiction, Margaret lui avait mis la main sur la bouche, et, avec une physionomie où se peignait la terreur :

— Silence, Grannie, silence! Pour l'amour du Sauveur Jésus et de sa sainte Mère, taisez-vous! De semblables paroles ont coûté la vie à plus d'un honnête homme avant ce jour; et Dieu seul sait quelles oreilles sont ou ne sont pas à portée de nous entendre en ce moment !

Tout en parlant, elle prit la vieille femme par le bras et la traîna plutôt qu'elle ne la conduisit dans l'intérieur de la cabane. Une fois là, cependant, et quand la porte fut soigneusement refermée, elle ne se fit pas scrupule de céder à l'angoisse que les lamentations de l'Irlandaise avaient encore accrue, et, s'asseyant sur un escabeau, elle laissa ses larmes couler en silence. Grannie s'accroupit par terre, à ses pieds, et, se balançant le corps d'arrière en avant et d'avant en arrière, à la façon des gens de sa race, elle éclata de nouveau en lamentations et en vociférations.

— Hélas ! hélas! ô ma chérie! faut-il que le jeune matin de mai de votre vie, qui aurait dû être aussi clair que le beau firmament du bon Dieu, s'assombrisse ainsi comme une soirée de novembre? Malheur à moi! malheur à moi ! faut-il avoir assez vécu pour voir le jour où le vieux tronc va être arraché comme une mauvaise herbe? Et pourquoi vont-ils l'arracher? Pour l'amour d'une troupe de mendiants et de brigands, venus sans doute en Irlande parce que leur propre pays (maudit soit-il, à cause de la lourde main qu'il a toujours et toujours appesantie sur nous!) n'était pas assez vaste pour contenir leur méchanceté.

C'était avec une entière conviction et une parfaite bonne foi que Grannie parlait ainsi de Margaret Netterville et de sa famille, comme du « vieux tronc irlandais », expression favorite des gens de sa classe à cette époque.

Par le fait, à mesure que les années s'écoulaient, et tandis même qu'ils affirmaient fièrement leurs droits comme Anglais, les descendants des anciens envahisseurs de l'Irlande s'étaient complétement identifiés, par des alliances matrimoniales et par l'adoption du langage, des coutumes et des usages, avec les indigènes de race celtique. Ceux-ci, toujours disposés — trop disposés peut-être, pour leurs intérêts — à se laisser gagner par la bonté, avaient fini par transporter sur les bords anglo-irlandais l'affec-

tion et le dévouement de clan autrefois départis à leurs propres chefs. Si bien qu'ils guerroyaient d'aussi bon cœur contre les soldats de Cromwell, sous l'étendard d'un de Burgh ou d'un Fitz-Gerald, que si un O'Neil ou un Mac-Murrough les eût conduits au combat.

La question engagée dans la lutte actuelle n'était plus, comme autrefois, Anglais contre Irlandais, mais sectaires contre catholiques, quelle que pût être d'ailleurs l'origine de ces derniers.

Il s'agissait de déposséder les catholiques, de les expulser, de les transplanter dans un coin reculé de l'Irlande, afin qu'ils laissassent la place libre aux protestants et que leurs propriétés devinssent la récompense des *saints* de Cromwell. « Ceux-là seuls, — a-t-on dit avec une ironie qui n'est pas sans éloquence, — ceux-là seuls étaient assez saints religieusement, et en politique assez amis de la liberté, pour mériter de recevoir le bien d'autrui[1]. »

Miss Netterville n'avait donc pas plus à s'étonner de cette indignation et de cette ardente sympathie d'une Irlandaise que si elle eût senti couler de ses veines le sang de quelque vieux chef celtique, au lieu de celui d'un baron normand des jours du roi Henri.

D'ailleurs la noble jeune fille était unie à l'humble vieille femme par un lien aussi fort, plus fort même, à cette époque, que celui de la race. Les Anglais du Pale avaient adopté, dans son sens le plus étendu, le système irlandais du *fosterage;* et Grannie, ayant été la mère-nourrice (*foster-mother*) du père de Margaret, portait à celle-ci le même attachement que si c'eût été réellement sa petite-fille.

Mais si naturelle que fût l'émotion de la brave Irlandaise, si douce qu'elle pût sembler, en un sens, au cœur affligé de miss Netterville, le langage dont elle s'enveloppait était tellement violent et dangereux qu'il eut un effet tout contraire à ce qu'on pourrait imaginer. Au lieu d'exalter la jeune fille ou de l'attendrir sur son propre malheur, il la calma soudain. Il lui rappela l'utilité de la possession de soi. Une lumière se fit tout à coup dans son esprit. Elle eut conscience qu'il lui fallait avant tout devenir maîtresse d'elle-même, si elle voulait dominer chez autrui ces sentiments ardents et tumultueux.

Aussitôt elle essuya résolûment ses larmes, se leva et fit quelques tours dans la chambre.

Quand elle se jugea telle qu'elle devait et voulait être, elle se rapprocha de Grannie, la souleva dans ses bras, la fit asseoir sur l'escabeau qu'elle-même venait de quitter. Puis s'agenouillant par terre, à côté de la vieille femme, elle lui dit, d'un ton de commandement qui contrastait d'une façon bizarre mais charmante avec son attitude d'enfant :

1. *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, déjà citée.

— Il ne faut pas dire des choses semblables, Grannie. Je vous le défends ! maintenant et pour toujours, je vous le défends, entendez-vous ? accentua-t-elle encore plus fermement. Il ne faut pas dire des choses semblables. Elles ne peuvent nous aider en rien, elles ne peuvent aucunement changer notre situation... et elles pourraient vous coûter la vie, si quelque personne mal intentionnée les entendait.

— La vie ! la vie ! — s'écria Grannie avec véhémence ; — et quelle est pour moi, je vous prie, la valeur de la vie, si tout ce qui me la rendait aimable m'est enlevé ? N'ai-je pas vu votre père, — lui que j'avais nourri sur ce sein, et que j'aimais (Dieu me pardonne !) autant et plus que ceux qui m'avaient été donnés pour mon propre partage, — ne l'ai-je pas vu, rapporté ici pour de sanglantes funérailles, à la fleur de ses jours ? N'est-ce pas moi qui ai conduit les lamentations, à sa veillée mortuaire, au moment même où je savais mon propre fils étendu, roide et glacé, sur le champ de bataille, où il était tombé comme cela convenait, en défendant son maître ?

« Et maintenant vous venez me dire, vous qui êtes tout ce qui m'est laissé dans le vaste monde, vous qui avez été, dès votre berceau, le battement même de mon cœur, vous venez me dire que, vous et le vieux lord, vous allez être chassés de votre domaine et envoyés en exil, Dieu sait où ! lui, un vieillard de soixante-dix ans, et vous qui étiez hier encore, pour ainsi dire, dans les bras de votre nourrice ! Et vous voudriez me voir tranquille, n'est-ce pas ? vous voudriez me voir démentir, par un visage souriant, la pensée de mon cœur ? Et tout cela, pour l'amour d'une vie un peu plus longue en vérité ! Ah ! j'en ai assez goûté déjà, de cette vie, et je ne l'ai pas trouvée si douce que je sois tentée d'aller seulement jusqu'à la rivière en chercher une gorgée de plus ! — Pas si douce, pas si douce grommelait-elle en se balançant en mesure suivant l'inflexion de sa voix, pas si douce pour la veuve, pour la mère sans enfant, à qui il reste à peine un toit au-dessus de sa tête et personne, une fois vous partie, personne pour lui dire un mot consolant.

Grannie avait débité cette harangue avec l'éloquente volubilité de son cœur irlandais et de sa langue irlandaise. Aussi Margaret, en dépit de tous ses efforts, s'était trouvée dans l'impossibilité de l'arrêter. Seul le manque de respiration lui imposa enfin silence ; et sa « petite-fille de lait » profita de ce temps d'arrêt dans l'orage pour reprendre avec douceur :

— Ma bonne vieille Grannie, ne parlez pas si tristement. Je vous aimerai, je penserai à vous tous les jours, même dans ce lointain Connaught où l'on nous envoie. D'ailleurs je ne vous ai pas encore expliqué que ma chère mère doit rester ici quelques mois en-

core : elle sera prête, comme toujours, à donner aide et confort à tous ceux qui en ont besoin, — et à vous, naturellement, bonne Grannie, plus qu'à tous les autres, vous qu'elle regarde presque comme la mère de son mari.

— Prête à donner aide et confort... Ah ! cela, en vérité, elle n'a jamais manqué de l'être ! Dieu la bénisse, la douce et bonne âme, qui n'a jamais fait que du bien depuis son arrivée parmi nous... il y aura dix-huit ans à la Noël prochaine. De joyeux temps, alors ! Mais vous n'étiez pas encore née, et pas encore attendue. Dieu ait pitié de la jeune plante qui se trouve en fleur dans les jours mauvais où nous sommes !

Margaret laissa tomber ces dernières paroles.

— Des temps joyeux ? reprit-elle avec bonté, essayant de reporter les pensées de la pauvre femme vers le bon vieux temps où elle était jeune et heureuse. Je suppose, en effet, qu'ils devaient l'être. Parlez-m'en donc, chère Grannie ; redites-moi l'arrivée ici de ma mère. Ainsi je pourrai repasser ces choses dans mon esprit, quand je serai bien loin, là-bas, dans l'Ouest, et quand je n'aurai plus de bonne vieille Grannie avec qui aller causer pour me désennuyer de ma propre compagnie.

— Eh bien ! voyez-vous, miss Margaret,— dit Grannie saisissant avidement ce nouveau tour donné à ses idées, — il ne faut pas être offensée si je vous en parle ; mais nous n'avions pas été trop contents d'abord, en apprenant que le jeune maître allait se marier à l'étranger. Quelques-uns étaient même assez hardis pour demander s'il n'y avait pas de filles assez belles, oui, et assez bonnes aussi, en Irlande, sans qu'il eût besoin d'amener une Saxonne régner sur nous. Cependant, quand le vieux maître descendit du château là-haut nous dire comment elle lui avait mandé que, tout en ayant le malheur d'être Anglaise de naissance, elle avait bien l'intention, une fois mariée en Irlande, de devenir plus Irlandaise que les Irlandais eux-mêmes, alors, je vous le promets, chaque veine de nos cœurs s'échauffa pour elle. Aussi, le jour de son arrivée, il n'y avait pas, vous pouvez m'en croire, à dix milles à la ronde un homme, une femme ou un enfant qui ne fût allé à sa rencontre. Telles étaient les acclamations et la bousculade, qu'elle se mit à penser, la pauvre chère dame (souvent elle me l'a répété depuis) que peut-être bien nous venions la massacrer. Pour sûr, jusqu'au jour où elle avait fait la connaissance du jeune maître, elle n'avait jamais entendu sur nous que récits terribles : comme quoi les Irlandais étaient pires que des sauvages et des brigands ; comme quoi le vol et le meurtre étaient parmi eux choses si communes qu'on n'en tenait pas plus compte que des gouttes de pluie un jour d'orage. Mais ce qu'elle avait pensé au premier moment, elle ne le pensa pas longtemps. Quand elle se retourna vers nous, à la grille du château, debout entre son mari et son beau-père (le vieux lord lui-même), nous poussâmes un vivat qu'on aurait entendu d'ici à Tredagh, si le vent avait porté. Et, quoiqu'elle ne comprît pas alors le « *Cead mille faith* à Votre Sei« gneurie ! » que nous faisions retentir dans notre irlandais, elle fut bien assez avisée pour deviner, à nos yeux et à nos visages, ce que nos langues pouvaient dire.

« Et ce n'est pas tout, continua Grannie devenant de plus en plus loquace à mesure qu'elle s'échauffait sur son sujet favori, ce n'est pas tout. Quand le silence se rétablit (les gosiers étant si fatigués qu'on ne pouvait plus crier), la jeune maîtresse chuchota quelque chose à l'oreille du jeune maître. Et que pensez-vous qu'il fit, ma chérie? Eh bien ! il la conduisit tout droit à la place où j'étais, dans la foule, avec mon fils (son propre frère de lait, qui est défunt : Dieu lui donne le repos !) et elle tendit sa petite main blanche et me dit (c'est bien la première et la dernière fois que j'ai aimé le son de l'anglais) :

« — C'est bien vous, alors, qui avez été la mère-nourrice de mon mari, n'est-ce pas ?

«— Plaise à Votre Seigneurie, lui dis-je dans sa propre langue, car j'avais ramassé, au château, assez d'anglais pour cela, plaise à Votre Seigneurie, c'est moi; et voilà, dis-je en poussant mon fils en avant, car il il était intimidé et s'était un peu reculé tandis qu'il la voyait approcher, voilà le garçon que j'ai tenu sur mon sein, avec master Gerald (c'était le maître, vous savez, mon miel).

« — Eh bien ! alors, dit-elle donnant une main à moi, l'autre à mon garçon, rappelez-vous que c'est avec mon frère de lait que je veux ouvrir la danse ce soir. »

« Et, en vérité, ma mignonne, elle tint parole. Peu lui importèrent tous les beaux lords et gentlemen venus à la noce : elle n'accepta aucun d'eux pour la conduire, jusqu'à ce qu'elle eût dansé une bonne demi-heure avec mon André. Ah ! c'étaient des temps, ceux-là, mon joyau ! Et penser que j'aurai vécu pour voir le jour où le père du jeune maître et l'enfant du jeune maître vont être chassés de leur demeure par un misérable parvenu cromwellien, avec ses brigands saxons sur les talons comme une meute de limiers féroces ! »

Jusqu'à ce moment, Margaret avait écouté, la tête inclinée, l'oreille attentive, le front sérieux. Elle espérait calmer sa vieille Grannie en la laissant épancher ses bons souvenirs. Peut-être aussi son propre esprit, fatigué des souffrances présentes, trouvait-il un soulagement inconscient à se laisser ramener vers les jours sereins où elle n'avait point vécu sans doute, mais où le soleil de la prospérité avait

brillé sur les siens. Au moment où toutefois l'Irlandaise se lança dans la voie des malédictions avec la violence d'une nature à demi apprivoisée tout au plus, la jeune fille arrêta cette dangereuse explosion en disant :

— Taisez-vous, chère Grannie, et écoutez-moi. Ma mère doit rester ici jusqu'au mois de mai. Ils ont jugé convenable de nous accorder cette grâce! C'est afin de pouvoir mettre de l'ordre dans nos affaires, préparer ce qu'il nous sera permis d'emporter, et rassembler ceux des gens d'ici qui voudraient nous suivre là-bas.

— Ah! mais alors elle me prendra peut-être! s'écria soudainement Grannie dont le visage flétri s'éclaira d'une expression d'espoir et de joie vraiment touchante. Oh! dites qu'elle me prendra!

Miss Netterville regarda avec attention « sa grand'mère nourrice ». Rien, par le fait, ne lui eût plu davantage que d'emmener avec elle dans son exil cette chère vieille relique de jours plus heureux. Mais, âgée, décrépite, courbée par le chagrin encore plus que par les années comme était maintenant Grannie, c'eût été folie autant que cruauté de l'admettre à la transplantation. Le bon cœur de la jeune fille sentit néanmoins que l'explication de ces motifs serait une autre sorte de cruauté, et comme un péché d'ingratitude... Elle se contenta donc de répondre en peu de paroles, mais d'un ton affectueux :

— Quand le temps sera venu, chère bonne vieille, il sera assez tôt pour en parler, c'est-à-dire si vous avez toujours la possibilité et la volonté d'entreprendre ce voyage.

— La volonté, tout au moins, Dieu le sait! dit gravement l'Irlandaise. Mais pourquoi ne pas partir tout de suite avec vous, miss Margaret, ma chérie? La maîtresse est la maîtresse, sûrement ; mais le sang est plus fort que l'eau ; et n'êtes-vous pas l'enfant de l'homme tant aimé? Pourquoi ne pas partir tout de suite avec vous?

— Je crois que la saison est trop avancée... il fait trop froid... trop mauvais... Et d'ailleurs nous ne pouvons prendre qu'une personne avec nous, et, naturellement, il faut que ce soit un homme... Oui, voyez-vous, c'est impossible de changer nos arrangements, à présent. Une fois le printemps venu, nous verrons que faire. En attendant, il faudra aller au château aussi souvent que vous le pourrez, pour récréer ma chère mère par une petite causerie. Promettez-moi que vous le ferez, ma bonne Grannie. Elle sera si triste, si seule, cette pauvre mère! et rien ne la soulagera, dans sa désolation, comme de pouvoir parler avec vous de ces absents qui, elle le sait bien, vous sont presque aussi chers qu'à elle-même. Et maintenant il faut que je parte... il le faut, en vérité. Je n'aurais pu m'en aller tranquille sans vous avoir vue une fois encore; et je me suis échappée tandis que tout le monde dormait... Mais maintenant le soleil est haut dans le ciel, on va avoir besoin de moi... Adieu, ma bonne Grannie, adieu!

Sanglotant comme si son cœur allait se briser, et n'osant pas avouer que si l'on avait « besoin » d'elle au château, c'est que le départ allait avoir lieu le matin même, Margaret jeta ses bras autour du cou de la « chère bonne vieille ». Mais celle-ci poussa de nouveau un cri sauvage, cri de désespoir et de tendresse passionnée, se dégagea de ses embrassements et se précipita à ses pieds. La jeune fille la releva avec bonté, la replaça doucement sur l'escabeau, puis, ne se sentant pas capable de prononcer un mot de plus, sortit sans se retourner et ferma la porte de la cabane.

THÉRÈSE-ALPHONSE KARR.

— La suite prochainement. —

LE CLOS-VOUGEOT

De toutes les provinces des Gaules envahies par les Barbares au IVe siècle, la Bourgogne avait été la plus désolée dans ces grandes exterminations de races. L'aspect des terres, écrit un historien, était affreux depuis le Jura jusqu'au Rhône et à la Saône. Les villes étaient en ruines, les campagnes couvertes de ronces, les plaines en friches, les coteaux dévorés par les herbes parasites. A côté des forêts sans issue s'élançaient par intervalles des torrents sans lit, qui creusaient des marais pestilentiels.

Les traditions de la culture romaine étaient perdues, et tout s'en allait à l'abandon.

Au commencement du Xe siècle, en 910, on vit arriver une vingtaine de moines dans le Mâconnais, à quelques lieues de la Saône, en un lieu livré aux bêtes fauves, aux couleuvres, aux serpents de plusieurs espèces. Ces moines appartenaient à l'ordre sacré de Saint-Benoît, et quelques chroniques disent qu'ils étaient détachés du monastère de Vézelay, déjà puissant par sa science et sa richesse; quelques chartes, au contraire, laisseraient croire qu'ils appartenaient aux colonies que l'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille, fondée par Cassien, avait étendues jusque dans la province de Valence.

A peine installés dans leurs nouvelles résidences, ces religieux se livrèrent aux plus rudes travaux de culture, de défrichement, sous la direction des saints abbés Mayeul, Odon, Odilon, Hugues. Au commencement du XIIe siècle, ils étaient parvenus à un si haut degré de civilisation et d'art pour l'architecture, la peinture et la sculpture, qu'ils construisirent la primitive et splendide église de Cluny, la plus grande du moyen âge; ils élevèrent de vastes bâtiments, créèrent des villages, enseignèrent aux serfs, aux com-



munaux, à bâtir des maisons, à féconder les terres, à assainir les marais, à remplacer les ronces par le blé et par les vignes transportées d'Italie.

L'ordre de Saint-Benoît, essentiellement colonisateur, ne s'était pas arrêté dans ces voies. Une vingtaine de moines détachés du monastère de Cluny s'étaient mis en marche du côté de la Haute-Bourgogne. Entre Beaune et Dijon, au milieu de coteaux dénudés, les religieux avaient construit quelques cellules dans un lieu désert appelé Cîteaux, que leur avait donné Reynard, vicomte de Beaune.

Là s'étaient accomplies les mêmes merveilles qu'à Cluny; les coteaux incultes s'étaient transformés en vignobles. Savants initiateurs des méthodes de culture transmises de Naples et de la Sicile par saint Benoît, les moines avaient transporté les ceps de vigne de Tivoli et de Salerne, chantés par Horace, dans les lieux les plus incultes de la Bourgogne, Nuits, Pomard, Volnay, Pouilly, Meursault. Les riches métairies de Cîteaux devinrent des écoles d'agriculture selon les méthodes des Toscans. Bientôt on vit partout jaunir le blé, serpenter la vigné, entrelacée aux arbres fruitiers.

Le grand mouvement scientifique et agricole ne fut d'ailleurs pas isolé, local. Il se manifesta partout. Nous ne le suivrons pas dans ses dévoloppements; il nous entraînerait trop loin, et nos lecteurs connaissent certainement le magnifique tableau que M. de Montalembert en a fait dans son *Histoire des moines d'Occident*. Contentons-nous donc de transcrire les lignes suivantes, qui rentrent plus étroitement dans notre sujet :

« ..... On y verrait partout les moines initiant les



Le Clos-Vougeot.

populations aux méthodes et aux industries les plus profitables; acclimatant, sous un ciel rigoureux, les fruits utiles, les graines les plus productives; important sans cesse, dans les contrées colonisées par eux, soit des animaux de meilleure race, soit des plantes nouvelles et ignorées jusqu'à eux; introduisant ici l'élève des bestiaux et des chevaux, là celle des abeilles, ailleurs la fabrication de la bière par le houblon; en Suède, le commerce des grains; en Bourgogne, la fécondation artificielle du poisson; en Irlande, les pêcheries de saumon; dans le Parmesan, les fromageries; enfin favorisant la culture de la vigne et plantant les vignobles les plus estimés de Bourgogne, sur le Rhin, en Auvergne, en Angleterre, et dans une foule d'autres pays d'où la vigne a disparu depuis.

« Le célèbre vignoble du Clos-Vougeot doit son existence aux moines de Cîteaux; celui de Johannisberg, aux moines de Fulda; ceux de Bergstrasse on été créés par l'abbaye de Lorsch; ceux, très-estimés encore, de Weilheim et Bissingen, par Saint-Pierre de la Forêt-Noire. Il y a mille exemples pareils [1]. »

On sait que le travers de railler les moines ne date pas d'hier; ce qu'on a peine à comprendre, c'est que ce soit précisément dans la célèbre maison de Cîteaux que Boileau, dans son *Lutrin*, a fixé la demeure de la Mollesse :

C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour;
Les plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour;
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie, en riant, le vermillon des moines...

Or le célèbre satirique, se trouvant à la suite de Louis XIV dans un voyage que fit ce roi à Strasbourg,

1. Montalembert, *Histoire des moines d'Occident*, t. VI, p. 289.

passa à Cîteaux, où les moines le reçurent avec beaucoup de distinction. Quand ils lui eurent fait voir leur couvent, l'un d'eux lui demanda qu'il leur montrât donc le lieu où logeait la Mollesse. « Montrez-la-moi vous-mêmes, leur répondit le législateur du Parnasse en riant; car c'est vous, mes bons pères, qui la tenez cachée avec grand soin. »

Aujourd'hui, il ne reste plus de l'abbaye que de magnifiques bâtiments, qui dépendent de la commune de Gilly-les-Cîteaux.

Quant au Clos-Vougeot, autrefois la propriété des moines de l'abbaye, il fut acheté à la Révolution par la maison Tourtol et Ravel, au prix d'un million. Plus tard, il a passé entre les mains du fameux Ouvrard.

Situé sur le territoire des communes de Vougeot et de Flagey-les-Gilly, dans le département de la Côte-d'Or, ce célèbre vignoble est l'un des quatre premiers crus des vins fins de Bourgogne. Les vins que produit le Clos-Vougeot ont toutes les qualités des vins de Romanée et de Chambertin, mais ils sont plus spiritueux.

Dans les meilleures années, le Clos-Vougeot fournit environ trois cents barriques de vin... et, à Paris seulement, on en boit au moins mille barriques par an.

ÉLIE VERNON.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 459, 474 et 490.)

I

LE GUET-APENS.

Les nouvelles que M. de Montcalm avait reçues du gouverneur général de la colonie étaient graves.

M. de Vaudreuil lui annonçait l'approche d'une flotte nombreuse qui remontait le Saint-Laurent et portait une armée de vingt mille hommes sous les ordres du général Wolf. Cette armée devait assiéger Québec et pénétrer dans le cœur même de la Nouvelle-France.

Cet avis était arrivé à M. de Montcalm le jour même où David Kerulaz était venu lui faire part de la situation critique où se trouvait le détachement de M. de Saint-Preux.

Le général avait aussitôt écrit le court billet dont il a été question plus haut et avait chargé un des Abénaquis de le porter en toute hâte au défenseur du fort Sainte-Anne.

Puis, faisant appeler David Kerulaz :

— Mon brave David, lui dit-il, nous partons demain.

Le Chasseur de bisons s'inclina respectueusement.

— Tu feras préparer trois barques : l'une pour moi, les deux autres pour mes officiers. Je t'emmène comme guide ; les Abénaquis restés au camp nous serviront de rameurs. Nous traverserons le lac Champlain, puis nous descendrons le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

— Nous allons à Québec ?

— Oui.

Le visage du Chasseur de bisons s'éclaira.

Il songeait à Marthe, il pensait à son frère et se disait qu'il allait pouvoir enfin travailler à la délivrance du pauvre garçon.

— Je désire que mon départ soit tenu secret, ajouta le marquis de Montcalm après une courte pause. Je m'embarque presque seul et, ajouta-t-il avec un peu d'amertume, il y a peut-être des gens qui auraient intérêt à m'empêcher d'arriver jusqu'à Québec.

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit David Kerulaz d'un ton grave. Personne ne se doutera que vous quittez le camp demain matin... A quelle heure voulez-vous partir ?

— Au lever du soleil.

Le Chasseur de bisons s'éloigna.

S'il n'avait pas été préoccupé par les pensées que cette annonce d'un prochain départ avait fait naître dans son esprit, David eût peut-être pris garde à la présence d'un homme qui se rejeta brusquement en arrière au moment où il sortit de la tente de M. de Montcalm.

Cet homme était Godard, le premier commis de l'intendant Varin et son âme damnée.

Le lendemain, avant que le soleil eût répandu ses premiers rayons sur le camp encore endormi, M. de Montcalm, suivi d'une dizaine d'officiers et accompagné de David Kerulaz, s'acheminait d'un pas rapide vers la rive ombragée du lac Champlain.

Trois pirogues l'attendaient.

Il monta dans la première avec David. Les officiers prirent place dans les deux autres.

Les Abénaquis, se courbant sur leurs rames, lancèrent les pirogues au milieu des vapeurs légères qui s'élevaient au-dessus de l'eau.

Pendant trois jours, ce rapide voyage se poursuivit sans incident.

Les barques longèrent la rive droite du lac et passèrent successivement devant les forts de l'île aux Noix, Saint-Jean, Chambly et de l'Assomption.

Enfin, les voyageurs atteignirent le fort Richelieu, situé à l'endroit où les eaux du lac Champlain rejoignent celles du Saint-Laurent, et ils descendirent le courant rapide de ce grand fleuve.

Ils entrèrent bientôt dans les grandes solitudes des forêts que traverse le Saint-Laurent. Un silence solennel régnait autour d'eux, silence que troublaient seuls le plongeon précipité d'un castor ou d'une lou-

tre et les cris des oiseaux qui franchissaient d'un coup d'aile la large bande d'azur qui s'étendait entre les cimes élevées des arbres riverains.

Vers le milieu du quatrième jour, les pirogues arrivèrent à un endroit où le fleuve était plus étroit. Les arbres plus rapprochés baignaient dans l'eau sombre leurs racines semblables à de gros serpents.

M. de Montcalm était étendu au fond de la barque sur une peau d'ours gris. David Kerulaz, debout à l'avant, appuyé sur sa carabine, montait sa garde vigilante.

Tout à coup il se baissa rapidement, enfonça sa main dans l'eau et en même temps une sourde exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

— Qu'y a-t-il donc, mon brave Chasseur de bisons ? demanda M. de Montcalm.

— Rien, monsieur le marquis, répliqua David à voix basse.

Mais le général s'était retourné et avait vu le Chasseur canadien examiner avec attention un objet qu'il tenait à la main.

— Que regardes-tu donc si curieusement ? demanda-t-il.

Le Chasseur de bisons hésita un instant ; son regard inquiet fouilla les profondeurs de la forêt, puis interrogea les hautes branches des arbres où le soleil jetait des paillettes d'or.

— Voici ce que je viens de trouver dans le lac, dit David Kerulaz.

Et il tendit à M. de Montcalm une de ces bandelettes dont les Indiens se servaient pour attacher leurs mocassins.

Cette bandelette était en cuir rouge, bordé de fils de cuivre.

Assurément, un œil moins exercé que celui du Chasseur de bisons aurait laissé passer au fil de l'eau cette courroie de mocassin.

Mais en temps de guerre rien n'est indifférent, et l'attention avec laquelle David avait examiné sa trouvaille prouvait l'importance qu'il y attachait.

— Les Hurons ! murmura-t-il enfin à l'oreille du général en étendant le bras vers la forêt.

Certains ornements de cuivre fixés au bout de cette courroie lui avaient révélé qu'elle appartenait à l'un des guerriers de la tribu des Hurons, alliée des Anglais.

David fit remarquer au marquis de Montcalm que la bandelette n'était pas entièrement imbibée par l'eau : elle venait d'être jetée récemment dans le fleuve. Il était donc probable qu'une troupe huronne stationnait à peu de distance sur ses bords.

Un nouvel et bizarre incident vint prouver au chasseur canadien que ses conjectures étaient fondées.

A deux cents toises devant eux, le Saint-Laurent était coupé par des rapides qui bouillonnaient entre des roches aiguës.

Ces dangereux obstacles occupaient la moitié du fleuve. L'autre moitié était libre et offrait près de l'une des rives un passage resserré.

Or, au moment où David Kerulaz et le marquis de Montcalm dirigeaient de nouveau leurs regards vers les grands bois qui bordaient le rivage, ils virent un arbre s'incliner doucement vers le fleuve.

Bientôt un craquement sourd se fit entendre et l'arbre, achevant sa chute, vint s'abattre à travers le Saint-Laurent.

Les branches les plus hautes portaient sur le rocher pointu qui s'élevait comme une borne au milieu des eaux et marquait le seul endroit du fleuve qui fût praticable ; le tronc barrait ce passage.

Une même expression inquiète assombrit la physionomie de M. de Montcalm et celle du chasseur.

— Ils nous ont vus ! murmura David.

— Nous sommes trahis, dit M. de Montcalm. C'est une embuscade que ces coquins nous ont dressée, mon brave David.

— Au nom de Dieu, monsieur le marquis, restez au fond de la barque ! s'écria David Kerulaz qui pâlit à l'idée que la vie précieuse confiée à sa garde allait être exposée à un terrible danger.

— Que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien, mais, je vous en supplie, ne vous montrez pas. Nous allons recevoir des coups de fusil.

David avait ordonné aux Abénaquis de cesser de ramer ; les deux autres barques rejoignirent bientôt celle du commandant en chef.

David les fit mettre de chaque côté de la pirogue de M. de Montcalm, afin de la protéger dans le cas où les sauvages embusqués dans le bois voudraient tenter une attaque de vive force.

Puis, se penchant vers les Abénaquis :

— Ramez doucement, leur dit-il en langue indienne.

Et désignant du doigt les grands bois silencieux :

— Les Hurons sont là, ajouta-t-il.

Il pria ensuite les officiers qui montaient les deux barques voisines de faire comme M. de Montcalm et de se dissimuler dans le fond des pirogues.

Malgré son calme apparent, le pauvre David était dévoré d'angoisse.

Les regards de ses compagnons se fixaient sur lui comme pour implorer dans cette terrible situation les ressources de son esprit ordinairement si fertile en expédients.

Mais comment forcer le passage du fleuve ?

Il ne fallait pas songer à franchir les rapides bouillonnants qui occupaient la moitié du Saint-Laurent. Les barques fragiles des sauvages se seraient brisées contre ces roches pointues. Et le seul passage navigable était barré par un arbre énorme que les efforts réunis de vingt hommes semblaient impuissants à soulever.



Soudain un léger bruit que David entendit derrière lui lui fit tourner la tête.

Ses sourcils se contractèrent brusquement, sa main serra convulsivement le canon de sa carabine.

Une troupe nombreuse dont les armes étincelaient au soleil venait de se montrer soudain sur l'une des rives du Saint-Laurent, à cent pas environ derrière les barques des Français.

C'étaient les Hurons; David reconnut les aigrettes rouges piquées sur leur touffe de guerre.

Bientôt des formes noires se détachèrent de la rive et glissèrent sur le fleuve. Les sauvages mettaient leurs pirogues à l'eau et faisaient force de rames pour rejoindre les trois barques immobiles au milieu du fleuve.

Le projet des Hurons était bien évident.

Ayant barré la route à leurs ennemis, ils allaient maintenant les attaquer par derrière, tandis que leurs tirailleurs embusqués dans le bois ou cachés au sommet des arbres feraient pleuvoir sur eux une grêle de balles.

Le marquis de Montcalm mesurait de son regard perçant la distance qui le séparait encore des Peaux-Rouges.

— Messieurs, dit-il à ses officiers, nous sommes perdus. Ces misérables sont plus de cinquante, sans compter ceux qui se cachent sans doute dans le bois. Il ne nous reste plus qu'à mettre l'épée à la main et à vendre chèrement notre vie. David, fais-nous aborder.

Mais David ne parut pas entendre cet ordre.

Lui aussi, il regardait les pirogues des Hurons qui s'avançaient, rapides et légères, en décrivant un demi-cercle, comme si elles se fussent déjà préparées à envelopper les trois barques des Abénaquis.

Une horrible anxiété étreignait son cœur.

Encore quelques minutes, et M. de Montcalm, son général, son héros, M. de Montcalm pour lequel il aurait donné vingt fois sa vie, allait tomber dans cette obscure embuscade; il allait être le jouet d'une peuplade qui le vendrait peut-être aux Anglais!

Le pauvre David sentait de grosses larmes de rage mouiller ses paupières.

Tout à coup de sauvages clameurs retentirent sur le fleuve et trouvèrent dans la profondeur du bois de terribles échos.

Les Hurons poussaient déjà leurs cris de victoire.

Il semblait qu'ils n'eussent plus qu'à étendre la main pour saisir leurs ennemis.

— Au rivage, David, au rivage! répéta M. de Montcalm avec animation. Là, du moins, nous pourrons nous défendre... M'entends-tu, David? Es-tu devenu fou?

David, comme réveillé en sursaut, se tourna soudain vers les Abénaquis, qui déjà quittaient leurs longues pagaies pour saisir les couteaux fixés à leur ceinture.

— En avant! en avant! leur cria-t-il, faites force de rames. Si vous arrivez à l'arbre avant les Hurons, je jure que vous serez sauvés!!

Et, jetant au fond de la barque sa carabine inutile, David Kerulaz plongea rapidement dans le fleuve.

Les Abénaquis avaient dans le Chasseur de bisons autant de confiance que dans leur propre chef.

Sans comprendre quel pouvait être le secours inespéré que David leur promettait, ils se penchèrent sur leurs pagaies et firent voler les trois pirogues sur la surface du fleuve.

— Ils sont fous! ils sont fous! s'écria l'un des officiers; ils vont nous briser contre l'arbre... Arrêtez!... mieux vaut mourir les armes à la main en chargeant les Peaux-Rouges!!

Mais les trois barques continuaient leur course.

Quant au Chasseur de bisons, on voyait de temps en temps apparaître sa tête brune en avant du fleuve. La rapidité avec laquelle il nageait semblait tenir du prodige.

Cependant les Hurons, sentant bien que leur proie ne pourrait pas leur échapper, ne faisaient pas usage de leurs fusils. Ils continuaient à ramer, la hache ou le couteau entre les dents, tout prêts à s'en servir au moment de l'abordage pour tuer et pour scalper.

Quelques coups de feu retentirent cependant. Ils étaient tirés par les sauvages qui, restés sur le bord, assistaient à cette chasse émouvante.

Mais les barques ennemies furent bientôt si près les unes des autres que l'intervention des Hurons cachés dans les bois pouvait être plutôt un danger qu'un auxiliaire utile pour les guerriers de leur nation.

Ils cessèrent donc de tirer et se tinrent debout sur la rive, attendant le moment de se jeter à la nage et de prendre part à la curée.

On n'était plus qu'à dix toises de l'arbre renversé.

Les barques semblaient redoubler de vitesse, comme si un tourbillon les eût emportées.

Malgré leur bravoure, les officiers sentaient un frisson parcourir leur corps.

Encore quelques secondes, et ils allaient se briser contre le tronc de l'arbre...

Encore quelques secondes, et les Hurons allaient lancer leurs terribles haches dans les barques et massacrer tout ce qui s'y trouvait.

Ils étaient à portée. Déjà leur chef venait de se lever et de leur ordonner de quitter leurs pagaies pour prendre leurs armes.

Les haches brillaient dans leurs larges mains musculeuses et ils allaient les lancer contre les Abénaquis toujours penchés sur leurs longues rames, lorsque tout à coup, comme s'il eût été manœuvré par un

levier énorme, l'arbre qui barrait le fleuve s'éleva lentement au-dessus des eaux bouillonnantes.

Les trois pirogues conduites par les Abénaquis s'engouffrèrent dans cet étroit passage et disparurent sous le tronc noir.

Entraînées par le courant et par la vigoureuse impulsion que les rameurs leur avait donnée, les barques des Hurons les suivirent. Mais au même instant, l'arbre retomba lourdement, écrasant les guerriers hurons et brisant leurs pirogues légères.

Cela fut si rapide et si imprévu que les sauvages cachés dans les bois crurent à quelque intervention surnaturelle.

Les branches touffues de l'arbre qui gisaient sur les rochers des rapides ne leur avaient pas permis d'apercevoir le chasseur canadien debout sur la roche la plus élevée et supportant l'extrémité de l'arbre sur sa robuste épaule.

Cependant les Abénaquis ramaient avec une si furieuse ardeur que lorsque M. de Montcalm et ses officiers, encore tout étourdis du prodigieux événement qui venait si à propos de leur sauver la vie, pensèrent à tourner la tête, ils aperçurent à une énorme distance l'arbre couché sur les rapides, au milieu des vapeurs blanchâtres que le bouillonnement des eaux faisait monter vers le ciel bleu.

Quelques balles sifflèrent autour d'eux et vinrent s'enfoncer dans l'eau d'où elles firent jaillir des aigrettes argentées.

Puis tout retomba dans le silence et l'on n'entendit plus que le bruit cadencé des pagaies maniées par les mains vigoureuses des guerriers abénaquis.

Bientôt David Kerulaz, émergeant de l'eau, vint sauter à l'avant de la pirogue où se trouvait M. de Montcalm et secoua en riant l'eau qui ruisselait de son épaisse chevelure.

Le marquis de Montcalm se leva.

— Messieurs, dit-il en s'adressant à ses officiers, remercions Dieu, mais remercions surtout ce brave garçon auquel, après lui, nous sommes redevables de la vie.

Il étreignit avec force la main de David, tandis que les officiers, émerveillés de tant d'audace et de vigueur, poussaient un hourra de reconnaissance en l'honneur de Bras-de-Fer!

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

JOSEPH DE MAISTRE

—

I

Un caractère particulier et très-remarquable des ouvrages de Joseph de Maistre, c'est l'absence du *moi*, si haïssable d'après Pascal, et dont nos contemporains, les poëtes surtout, ont tant abusé. Sous ce rapport, l'illustre Savoisien contraste avec un autre grand génie, l'une des gloires aussi de notre littérature, Châteaubriand, cet admirable poëte de la prose, qui trop volontiers se met en scène et, autant qu'il peut, s'attribue le premier rôle, comme le prouvent surabondamment les *Mémoires d'outre-tombe*.

Chez de Maistre, sauf dans sa correspondance, où il n'en pouvait être autrement, nulle trace de la personnalité. L'auteur s'efface complétement derrière son œuvre. Cependant, avec une telle sûreté de coup d'œil et une si rare fermeté de jugement, ce puissant génie devait avoir conscience de sa supériorité. Mais le sens chrétien, qui se révèle énergique jusque dans ses moindres écrits, l'avait conduit sans doute à l'entier oubli de l'amour-propre. Il avait compris que le but de l'écrivain digne de ce nom, comme celui de l'artiste, doit être surtout l'utilité de son œuvre. Ce désintéressement complet de lui-même et cette espèce d'indifférence pour la gloire littéraire font le plus grand honneur à J. de Maistre, qui joignait à une si haute intelligence, aux dons merveilleux du génie, toutes les qualité du cœur. La publication posthume de sa correspondance nous en fournit de nombreuses preuves. Dans ses admirables lettres, de Maistre se peint tout entier, et sans y songer assurément. Or, ce grand homme, comme il est bon homme! Cet écrivain à part, dont certains critiques nous font de si terribles peintures, comme il est doux, tendre, affectueux, dévoué! Comme il aime sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis! Quels mots touchants tombés de sa plume, ou plutôt de son cœur, sur le papier mouillé de ses larmes! « *Nul ne sait ce que c'est que la guerre s'il n'y a pas son fils!* » Et à propos de sa fille qu'il ne peut doter : « *Oh! si un honnête homme voulait se contenter du bonheur!* » Avec quelle énergie, bien qu'il s'efforce de comprimer le cri de son cœur, il nous dépeint la torture de cette séparation inouïe qui l'exile, martyr du devoir, sous les glaces du pôle, à 800 lieues de sa famille, sa constante et poignante préoccupation. Qui ne comprendrait les cruelles insomnies de « ce père vivant loin d'une fille orpheline », grande personne déjà et qu'il ne connaît que de nom, parce qu'il lui fallut quitter la mère peu de mois avant sa naissance. Imagine-t-on une situation plus douloureuse?

Cependant, s'il fléchit par instants sous le poids de la croix, l'héroïque chrétien ne cède jamais au découragement. Jamais l'ombre d'un murmure! Il se résigne avec une sublime abnégation et ne recule devant aucun sacrifice pour rester fidèle au serment prêté. Quoi de plus admirable que ce spectacle? Les *Lettres* de J. de Maistre sont peut-être son plus bel ouvrage, parce qu'il s'y montre dans toute sa grandeur et dans la familiarité de son génie tour à tour simple, aimable, spirituel, gracieux, profond, éloquent, passionné,

terrible! Le même homme qui écrit pour sa fille aînée une amusante instruction sur le *taconage* (ravaudage), quelques pages plus loin, après les considérations politiques de l'ordre le plus élevé, termine par cette étonnante parole sur le *Démon du Midi*, comme il l'appelle : « *Napoléon envoyé de Dieu! Oui, il vient du ciel, comme la foudre!* »

De Maistre, sans doute, ne juge pas toujours l'homme du siècle, comme s'expriment les poëtes, avec une complète impartialité. Il y a de la colère parfois dans ses appréciations. Mais l'on ne peut qu'approuver ce qu'il dit sur l'arrestation et l'enlèvement du pape, le divorce, la guerre d'Espagne, etc., ces actes « dignes d'un enfant enragé ». Si ces dures paroles ne sont, il faut le reconnaître, que l'expression de la vérité, dans d'autres circonstances sa véhémence paraît moins justifiée.

Mais il ne faut pas oublier que J. de Maistre, quoique écrivant dans notre langue, était un étranger: à ses yeux, Napoléon et la Révolution étaient les grands ennemis, d'après la manière dont ils avaient traité et traitaient son pays, cette royauté auxquels sa généreuse fidélité le faisait se dévouer jusqu'à leur sacrifier ses plus chères affections, son bonheur de père et d'époux.

Les *Lettres* de J. de Maistre sont précédées d'une Notice à laquelle on nous saura gré d'emprunter quelques détails biographiques. Qui pourrait être mieux renseigné que celui qui l'a écrite, le comte Rodolphe de Maistre, fils de l'illustre philosophe chrétien?

II

« Le comte Joseph-Marie de Maistre naquit à Chambéry en 1754; son père, le comte François-Xavier, était président du Sénat et conservateur des apanages des princes... Joseph de Maistre était l'aîné de dix enfants. Le trait principal de son enfance fut une soumission amoureuse pour ses parents. Présents ou absents, leur moindre désir était pour lui une loi imprescriptible. Lorsque l'heure de l'étude marquait la fin de la récréation, son père paraissait sur le pas de la porte du jardin sans dire un mot, et il se plaisait à voir tomber les jouets des mains de son fils, sans qu'il se permît même de lancer une dernière fois la boule ou le volant. Pendant tout le temps que le jeune Joseph passa à Turin pour suivre le cours de droit à l'université, il ne se permit jamais la lecture d'un livre sans avoir écrit à son père ou à sa mère à Chambéry, pour en obtenir l'autorisation... Rien n'égalait la vénération et l'amour du comte de Maistre pour sa mère. Il avait coutume de dire : « Ma mère était un « ange à qui Dieu avait prêté un corps; mon bon- « heur était de deviner ce qu'elle désirait de moi, et « j'étais dans ses mains autant que la plus jeune « de mes sœurs. »

Joseph, comme son père, suivit la carrière de la magistrature; en sa qualité de substitut de l'avocat général, il prononça le discours de rentrée sur *le Caractère extérieur du magistrat*, qui fut le premier jet de son talent et son début littéraire. Il siégea ensuite comme sénateur sous la présidence de son père.

Marié en 1786 à Mlle de Morand, il vivait paisiblement à Chambéry, tout occupé de ses devoirs, dont il se délassait par l'étude, quand éclata la Révolution.

Lors de l'invasion de la Savoie, de Maistre, ayant noblement refusé toute espèce d'acquiescement au gouvernement importé par l'étranger sous le nom de *République des Allobroges*, dut quitter son pays. Il se retira en Suisse, à Lausanne où, non sans grandes difficultés, vint le rejoindre sa famille, à l'exception du dernier enfant (le troisième), que madame de Maistre laissa aux soins de la grand'mère, car elle ne pouvait l'exposer aux fatigues et aux périls du voyage.

De Lausanne, Joseph de Maistre écrit à son ami le baron Vignet des Étoles que « ses biens sont confisqués, mais qu'il n'en dormira pas moins ». Dans une autre lettre, il dit plus laconiquement encore : « Tous mes biens sont vendus, je n'ai plus rien. » Ce fut pendant son séjour en Suisse qu'il publia le volume ayant pour titre : *Considérations sur la France*, et divers opuscules remarqués par les lecteurs, hommes de goût, en dépit du malheur des temps. En 1797, Joseph de Maistre put se rendre à Turin; mais, bientôt après son arrivée, le roi, réduit à ses seules forces et dans l'impossibilité de continuer sa lutte contre la France, se vit contraint à quitter ses États de terre ferme pour se réfugier en Sardaigne. De Maistre, en sa qualité d'émigré, dut s'exiler de nouveau. A l'aide d'un passe-port signé par l'ambassadeur prussien, il réussit à gagner Venise, où il vécut avec sa famille pendant plusieurs années qui furent pour lui et pour les siens des plus pénibles; car leurs seules ressources consistaient en quelques pièces d'argenterie sauvées non sans peine du naufrage et qu'on vendait au fur et à mesure des besoins.

Ce fut à Venise, en 1802, que de Maistre reçut du roi de Piémont l'ordre de se rendre à Saint-Pétersbourg avec le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Les circonstances ne lui permettaient pas d'emmener avec lui sa famille, et il croyait pourtant de son devoir de ne pas refuser ce « poste de confiance ». Ce fut une nouvelle douleur, un nouveau sacrifice, le plus pénible sans doute que son dévouement au souverain pût lui imposer. Il fallait se séparer de sa femme et de ses enfants sans prévoir un terme à ce cruel veuvage, entreprendre une nouvelle carrière et des fonctions que le malheur des temps rendait difficiles et dépouillées de tout éclat consolateur. Il partit pour Saint-Pétersbourg.

L'accueil qu'il reçut dans cette ville de la part des personnages les plus éminents, et en particulier de l'empereur Alexandre, lui adoucit un peu les tristesses de cette espèce d'exil, ainsi qu'il l'écrit à la comtesse Trissino (26 mars 1805) : « On continue à me montrer ici beaucoup de bonté. Le climat (chose étrange) me convient extrêmement. Je suis certainement le seul être humain vivant en Russie qui ait passé deux hivers sans bottes et sans chapeau. Je vis dans une parfaite liberté; le souverain est adorable, non point en style d'épître dédicatoire, mais en style de lettre confidentielle. Enfin, madame, je n'aurais nullement à me plaindre de mon sort s'il ne me manquait pas deux petits articles : ma famille et quarante mille roubles de rente. » De Maistre attendit en vain les quarante mille roubles, et ce ne fut qu'après la chute de Napoléon qu'il put faire venir près de lui sa femme et ses deux filles, Adèle et Constance. Son fils Rodolphe l'avait rejoint dès le mois d'octobre 1805, mais pour le quitter au bout de deux années, préférant l'état militaire à la diplomatie. Réuni à sa famille, le comte de Maistre semblait fixé pour toujours à Saint-Pétersbourg, lorsque des motifs particuliers, mais pour lui impérieux, l'obligèrent à demander son rappel, et, au mois de mai 1817, il s'embarquait avec tous les siens pour l'Italie.

BATHILD BOUNIOL.

— La fin au prochain numéro. —

PENSÉES

C'est pendant la canicule que chacun s'offre à vous prêter un manteau, et les plus nombreuses invitations à dîner s'adressent toujours aux gens qui n'ont pas faim.

C'est au nom de l'amitié que se commettent une foule de vols décorés du titre d'emprunts, comme c'est au nom de la liberté et de la fraternité qu'on incarcère et qu'on fusille.

On aime ordinairement sans connaître, et précisément parce qu'on ne connaît pas.

La raison est une boussole qui indique la route à suivre... et n'empêche pas d'en prendre une autre.

Autant nous sommes d'ingrats débiteurs envers le passé, autant nous nous montrons d'exigeants créanciers envers l'avenir.

Pour le portrait de nos contemporains, nous jugeons les modèles d'après le tableau.

Dans la prose, l'esprit gouverne l'oreille, et, dans la poésie, l'oreille gouverne l'esprit; cela explique pourquoi l'harmonie manque souvent à la première, et est parfois l'unique mérite de la seconde.

CHRONIQUE

En attendant la rentrée des Chambres, le chemin de fer de Paris à Versailles a déjà voituré cette semaine toute une caravane de *rentrants :* je veux parler des saints-cyriens qui, au nombre de trois cent soixante, ont regagné, à deux pas du palais de Louis XIV, cet autre palais que Mme de Maintenon avait fait construire pour les jeunes filles nobles et pauvres.

Ce fut, vous le savez, à l'intention des demoiselles de Saint-Cyr que Racine, après avoir renoncé au théâtre profane, composa ses deux admirables tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. A coup sûr, si l'ombre de Mme de Maintenon et celle de Racine revenaient aujourd'hui errer dans les vastes bâtiments de l'ancien pensionnat des jeunes filles nobles, elles éprouveraient un certain étonnement et un certain émoi.

Au lieu des jupes à larges volants frôlant les murs des couloirs, les sabres de cavalerie traînant sur les dalles les étourdiraient de leur ferraillement, et les chassepots retombant sur le sol les assourdiraient du bruit de leurs lourdes crosses. Au lieu des guimpes blanches allongeant leurs menus plis sur le front sévère des dames-professes, elles verraient des plumets rouges et blancs flottant sur des shakos bleus. Enfin, au lieu des chœurs harmonieux d'Esther et de ses compagnes pleurant les rives du Jourdain, elles entendraient la légendaire chanson de nos généraux en herbe :

Noble *galette*, que ton nom
Soit immortel dans notre histoire!

Je crois volontiers que les deux illustres ombres éprouveraient tout d'abord quelque trouble; leurs yeux seraient fortement surpris et leurs oreilles ne le seraient guère moins. Les deux revenants auraient peut-être une certaine peine à reconnaître la langue du grand siècle, en entendant ces jeunes guerriers désigner sous le non de *bahut*

..... ce lieu par la Grâce habité.

Un interprète serait sans doute nécessaire pour faire comprendre à Racine que ce jeune homme là-bas *pique son chien* (je demande très-humblement pardon à mes lectrices de ces vilains mots), c'est-à-dire s'est *endormi*, parce que le professeur de littérature lui a exposé trop longuement les beautés d'*Andromaque* et de *Britannicus;* que cet autre *monte à l'ours*, c'est-à-dire se *rend au cachot* pour avoir *piqué un mini* ou, si vous aimez mieux, obtenu seulement un *minimum* de points dans les *colles* ou *examens* de mathématiques spéciales...

Les deux illustres ombres auraient bien envie de crier à la profanation, si les ombres pouvaient crier; mais bientôt il me semble qu'elles éprouveraient un

tressaillement comme si elles se retrouvaient en pays de connaissance. En effet, voilà des noms sonores qui retentissent. Parmi tous ces jeunes gens cachés sous l'uniforme de gros drap et sous l'épaulette de laine rouge, il y en a, et ils sont nombreux, qui s'appellent des plus grands noms de la vieille France. Ces noms-là, la Victoire les jetait à tous les échos dans les temps où Racine et Boileau suivaient le grand roi dans sa campagne de Flandre ; ces noms-là, Mme de Maintenon les répétait quand elle s'agenouillait pour remercier Dieu qui avait permis à Villars de sauver, sur le champ de bataille de Denain, le trône à demi croulant de Louis XIV.

Et les deux illustres ombres s'en iraient sans regretter leur Saint-Cyr d'autrefois, car si celui-là donnait aux familles françaises des filles dignement élevées, le Saint-Cyr d'aujourd'hui donne à la France ellemême les jeunes gens vaillants et instruits dont elle a besoin pour réparer ses désastres passés et pour assurer sa grandeur à venir.

⁂ J'ai cité tout à l'heure deux vers de la chanson de *la Galette :* elle est traditionnelle à Saint-Cyr comme la chanson de *la Casquette à Bugeaud* dans le reste de l'armée.

Et pourtant cette fameuse *galette* n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Les Saint-Cyriens d'autrefois appelaient *galette* la simple patte qui leur tenait lieu d'épaulettes, ainsi que cela se pratiquait dans tous nos régiments pour les compagnies du centre.

La *galette* était alors considérée comme l'emblème même de Saint-Cyr : il n'est pas un de nos généraux ni de nos maréchaux qui ne l'ait portée avant d'arborer l'épaulette à graines d'épinards surmontée de trois étoiles d'argent.

Le nom de *galette* est resté en telle vénération à Saint-Cyr qu'on le met un peu à toutes les sauces, comme on dit vulgairement. *Galette* est l'expression superlative par excellence, le mot qui exprime la plus haute dose de satisfaction et d'admiration : ainsi quand une sortie exceptionnelle est accordée, une sortie qui lève toutes les punitions, elle est qualifiée de ce nom magique : *sortie-galette.*

Va donc pour *galette,* et puisse-t-il y avoir beaucoup de *galette* pour les jeunes *rentrants* de Saint-Cyr dans une existence où certes le pain noir et le pain dur ne leur feront pas défaut !

⁂ Le monde militaire de Paris s'est ému de la mort d'un jeune officier tué d'une balle en plein front dans une des dernières rencontres de l'armée russe contre les Turcs. Il faut dire que ce jeune homme était d'origine française : il s'appelait Serge de Leuchtenberg, et il était petit-fils du prince Eugène de Beauharnais.

Un de nos confrères en chronique a raconté que le jeune prince de Leuchtenberg avait le pressentiment de sa fin tragique, depuis un dîner qu'il avait fait au commencement de la campagne avec quelques autres officiers de son régiment : on s'était trouvé treize à table, le treize du mois ; et, pour comble de malheur, ce treize tombait un vendredi !

Voilà plus qu'il n'en faut, n'est-ce pas? pour alarmer un homme superstitieux ; et il paraît que le petit-fils du prince Eugène, fort brave devant l'ennemi, n'était point exempt de ces faiblesses d'imagination.

A ceux qui seraient atteints de la même défiance à l'endroit du chiffre treize, je conseille de méditer un mot de l'éminent gastronome Brillat-Savarin.

— Redoutez-vous, lui demandait-on, de vous trouver à table quand il y a treize convives?...

— Oh ! oui, certes, répondit Brillat ; mais seulement dans un cas...

— Lequel, s'il vous plaît ?

— C'est quand on est treize et qu'il n'y a à manger que pour douze !

Le prince Eugène, l'aïeul du jeune officier tué dans l'armée russe, eût certainement approuvé le mot de Brillat-Savarin ; car, s'il faut en croire ce qu'on raconte, il n'était pas homme à se contenter d'un simple simulacre de déjeuner ou de dîner.

En sa qualité de beau-fils de Napoléon, il devait s'asseoir à la table impériale chaque fois qu'il résidait aux Tuileries. Or, déjeuner ou dîner avec Napoléon, c'était un vrai supplice : l'empereur mangeait tellement vite qu'en moins d'un quart d'heure son repas était expédié ; il se levait de table, et tous les convives, repus ou non, devaient se lever en même temps que lui.

Un jour qu'il avait dîné plus rapidement encore qu'à l'ordinaire, Napoléon s'aperçut que son beau-fils, placé près de lui, avait à peine eu le temps d'avaler quelques bouchées :

— Mais tu n'as pas dîné, Eugène, lui dit-il.

— Au contraire, répondit le prince, j'ai fort bien dîné...

— Comment cela?

— Oh ! tout simplement parce que j'avais dîné d'avance !

Argus.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 33. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 17 Novembre 1877.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Monument de Turenne, à Salzbach.

LE TOMBEAU DE TURENNE

On dit « le grand Condé », on ne dit pas « le grand Turenne ». On dit : « le grand Corneille », et on dit « le tendre Racine ». Aujourd'hui, d'ailleurs, il est presque sans exemple que le titre de *grand* rencontre une occasion favorable d'être appliqué. Les générations actuelles s'en montrent peu prodigues, et, plutôt désireuses de ramener sous un même niveau toutes les créatures humaines, elles semblent avoir pris à ce sujet pour règle de conduite ces vers :

Tous ces hommes si grands aux yeux de l'univers,
Vus de près, sont ce que nous sommes ;
Si leurs vertus nous font oublier qu'ils sont hommes,
Leurs faiblesses bientôt nous en font souvenir.

Faute de pouvoir dire le grand Turenne, on peut du moins affirmer qu'il fut un des hommes les plus complets, les mieux équilibrés, les plus marquants qui aient jamais paru dans ce monde.

Par un jeu bizarre de la destinée, le lieu de naissance de ce général illustre entre tous rappelle une des plus effroyables catastrophes guerrières, la plus colossale peut-être que la France ait subie.

Turenne est né à Sedan!...

Il y naquit le 11 septembre 1611; il fut le fils cadet du duc Henri de Bouillon, prince de Sedan, qui avait épousé Élisabeth de Nassau.

Dès son enfance, il montra peu de dispositions pour l'étude des sciences et des lettres, mais en revanche un goût des plus vifs pour l'art de la guerre. Ces dispositions ne tardèrent pas à pouvoir être cultivées très-activement, car après avoir perdu son père en 1623, malgré son jeune âge il fut envoyé par sa mère en Hollande, où il se forma au métier des armes sous la direction de son illustre oncle, le duc Maurice de Nassau.

En 1630, il vint à la cour de France, pour y faire valoir au nom de son frère les droits de sa maison relativement à la principauté de Sedan. Le cardinal de Richelieu se connaissait en hommes; il jugea avec son tact accoutumé la valeur du jeune Turenne, il le décida à entrer au service de la France, et il lui donna un régiment à la tête duquel il alla faire la guerre en Lorraine, sous les ordres de La Force.

Nommé maréchal de camp dès 1634, Turenne combattit d'abord sous La Vallette, puis débloqua Mayence en 1635. En 1637, il rejoignit avec un corps auxiliaire l'armée commandée par le duc Bernard de Weimar, sous les ordres de qui il prit Landrecies, Maubeuge et d'autres places, puis en 1638 Brisach, que protégeaient des retranchements presque inexpugnables.

En 1639, on l'envoya en Italie, sous les ordres du comte d'Harcourt. Il battit les Allemands et les Espagnols à Casal, força en 1640 Turin à capituler, et se distingua à une foule de siéges pendant les campagnes suivantes. Nos lecteurs connaissent certainement les fameux dénombrements d'Homère, dénombrements d'une étendue telle, qu'il faut quelquefois un amour très-prononcé du grec pour les faire avaler. Or le dénombrement des victoires de Turenne aurait besoin d'être chanté par Homère pour ne pas paraître trop long, et c'est ce qui nous oblige à réunir parfois toutes ces victoires par groupes, afin d'éviter les nomenclatures arides.

En 1642, le cardinal de Richelieu, le cardinal-duc, comme on disait alors, chargea Turenne de la conquête du Roussillon, mission dont il s'acquitta parfaitement. Donnant des preuves de modération et de sagesse en même temps que des preuves de vaillance et de science militaire, Turenne resta étranger à la querelle de son frère, qui s'était ligué avec le comte de Soissons contre le grand ministre.

En 1644, après la mort du cardinal de Richelieu et celle de Louis XIII, Turenne reçut le bâton de maréchal de France et le commandement en chef en Allemagne. A la tête de sa petite armée, il passa le Rhin à Brisach, battit les Bavarois, commandés par le fameux Mercy, et opéra ensuite sa jonction avec le duc d'Enghien, devenu ensuite le grand Condé. A eux deux, ils s'emparèrent en peu de temps du Palatinat, de l'électorat de Mayence, et de tout le littoral du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Coblentz. Puis ils se séparèrent, et après le départ de Condé, Turenne aurait voulu empêcher l'ennemi de pénétrer en Franconie. Mais le mauvais état de sa cavalerie l'obligea à prendre des contournements, et Mercy profita de cette circonstance pour le battre le 5 mai 1645, à Mergentheim.

Une défaite de Turenne! c'est assez rare pour qu'on s'y arrête un instant. Nous remarquerons donc en passant qu'on a souvent comparé l'un à l'autre Turenne et Napoléon, et qu'on a reconnu à ce dernier plus de génie militaire peut-être et en tout cas plus d'audace. Mais il faut faire observer aussi qu'avec Turenne les défaites étaient toujours réparables, tandis qu'avec Napoléon elles ne l'étaient pas; c'était un perpétuel *risquons-tout* qui aboutissait à des débâcles rares, il est vrai, mais gigantesques et irréparables.

En cette occasion notamment, Turenne ne tarda pas à prendre sa revanche. Trois mois après, il remportait la célèbre victoire de Nœrdlingen. L'année suivante, il opéra, au mois d'août, sa jonction à Giessen avec les Suédois de Wrangel. Puis il battit les Bavarois à Zusmarshausen et contraignit l'électeur à signer, le 14 mars 1647, une suspension d'armes. Il marcha alors sur la Flandre, et, par la prise d'un grand nombre de places, il hâta la conclusion du traité de paix de Munster, qui mit fin, en 1648, à la guerre de Trente Ans, guerre dont le nom seul indique suffisamment l'importance et la durée.

Tournons maintenant nos regards d'un autre côté.

Après le traité de Westphalie, la guerre continuait encore entre la France et l'Espagne. Les troubles civils, conséquence presque inévitable des minorités dans les gouvernements de cette époque, vinrent compliquer la situation. Les princes de Condé et de Conti, ainsi que plusieurs des seigneurs du plus haut rang, se révoltèrent contre la régente. Dans ce nombre était le duc de Bouillon, frère aîné de Turenne, que nous avons déjà vu conspirer contre le cardinal de Richelieu, et qui, cette fois, entraîna son frère dans ses idées turbulentes, dans son parti. Mais, abandonné de son armée, Turenne fut obligé de se réfugier presque seul en Hollande. La pacification dite de Rueil lui permit de rentrer bientôt à la cour. L'année suivante, les princes se révoltèrent de nouveau, et Turenne se joignit à eux, entraîné par l'influence de son frère et celle de la célèbre duchesse de Longueville, qui joua un si grand rôle en ces temps de trouble. Nous mentionnerons à regret, et non sans prier le lecteur de se reporter aux idées de cette époque où les questions d'honneur n'étaient pas toujours interprétées comme elles le sont aujourd'hui, nous mentionnerons, disons-nous, que Turenne conclut un

traité avec l'Espagne, par lequel il fut convenu que cette puissance lui fournirait un corps d'armée à la tête duquel il entrerait en France. Il y entra par la Flandre, et prit, de concert avec les Espagnols, le Catelet, Guise, Réthel, Château-Ponthieu et Neufchâtel. Mais ayant été complétement battu près de Réthel par le maréchal du Plessis-Praslin, il fut rejeté hors de France avec les débris de ses troupes.

Dans un âme aussi haute que celle de Turenne, les erreurs ne pouvaient être de longue durée. Dès le commencement de 1651, le grand capitaine engagea les Espagnols à faire la paix avec la France, et, ayant reçu de la cour des lettres de pardon, il y revint au mois de mai.

Vers la fin de cette année, les princes se révoltèrent une troisième fois, mais Turenne refusa formellement de se joindre à eux et resta fidèle au roi.

En 1652, il fit une campagne d'autant plus glorieuse qu'elle fut plus pénible et plus difficile. A la tête d'une armée deux fois moins forte que celle des princes rebelles, que devait encore doubler la jonction des troupes du duc de Lorraine, il commença, avec des alternatives de triomphes et de revers, la lutte contre son rival le prince de Condé, qui avait complétement passé aux Espagnols. Après avoir ramené la cour à Paris, dont le séjour lui était devenu impossible, il fit rentrer dans le devoir les villes les unes après les autres, et, après s'être rendu maître de presque toute la Flandre, il fit ainsi conclure la paix dite des Pyrénées, qui valut à la France le Roussillon, l'Alsace et l'Artois. Ce fut pendant cette guerre que Turenne épousa, en 1653, la fille du duc de La Force, union qui demeura stérile.

Plus tard, la mort du roi d'Espagne Philippe IV rompit le traité des Pyrénées, et en 1667 Louis XIV recommença la guerre, en mettant en avant des droits qu'il croyait avoir sur la Belgique. Il se rendit en personne à l'armée de Flandre, dont le commandement fut confié à Turenne avec le titre de maréchal général. Cette guerre fut une série non interrompue de succès et ne dura qu'une campagne, pendant laquelle l'armée française prit Douai, Audenarde, Bergues, Furnes, Armentières, Courtrai et Lille et battit les Espagnols venus au secours de cette dernière place. La paix d'Aix-la-Chapelle termina les hostilités.

Turenne put jouir alors d'un peu de repos si bien gagné. Il en fit le plus noble usage en tournant son cœur et ses pensées vers la vraie foi, qu'il n'avait entrevue jusqu'alors qu'à travers les errements du protestantisme, et, édifié par la piété exemplaire de Louis XIV, auquel il était d'ailleurs bien aise de complaire, il se convertit au catholicisme.

Toutefois la carrière militaire du grand guerrier n'était pas finie. Quand la guerre éclata de nouveau en 1672, Turenne fut encore une fois investi du commandement en chef de l'armée. Il marcha à la rencontre des coalisés commandés par le fameux Montécuculli, et il les empêcha de franchir le Rhin. Durant la campagne de 1674, il passa le Rhin à Philippsbourg, s'empara de Sinzeim, et rejeta les Impériaux sur le Main. Peu de jours après, le duc de Bournonville, ayant rallié à son armée les débris de Caprara, s'avança sur Manheim, mais se retira à l'approche de Turenne. Ce fut alors que Turenne dévasta le Palatinat, brûla deux villes et vingt-cinq villages, action qui lui fut ordonnée et qu'on aimerait à passer sous silence dans cet article, mais ce n'est pas possible.

Au mois d'octobre 1674, Bournonville reparut à la tête de soixante mille Autrichiens et Brandebourgeois sur le haut Rhin. Il fut battu le 29 décembre à Mulhausen, puis le 5 janvier 1675 à Turckheim. Après ces deux grandes victoires, Turenne revint à Paris et pria le roi de le laisser prendre sa retraite.

L'illustre guerrier se sentait fatigué, quoiqu'il n'eût alors que soixante-quatre ans. Mais il avait commencé très-jeune le métier des armes. Et maintenant, chargé d'années, car il est passé en principe que les années de campagnes comptent double, comblé d'honneurs et de dignités, il aspirait aux sereines et augustes occupations des vieillards de cette époque : le recueillement et la constante élévation de l'âme vers Dieu, enfin la préparation à une autre vie dans un monde meilleur.

Mais quand on s'appelle Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, on reste jusqu'au dernier jour nécessaire, indispensable au service de la patrie, ou plutôt du roi, comme on disait alors, ce qui était synonyme. Donc, à l'ouverture de la campagne de 1675, Louis XIV l'envoya de nouveau sur le haut Rhin, afin d'y combattre Montécuculli. Celui-ci, à la tête d'une armée supérieure en nombre, avait pour mission de reprendre l'Alsace.

Turenne alla camper sous les murs de Strasbourg afin de maintenir cette ville et d'en conserver le pont. Montécuculli, pour écarter son adversaire, passa le Rhin à Spire, et parut menacer Philippsbourg. Mais Turenne ne se laissa pas tromper par cette ruse de guerre. Passant lui-même le Rhin à Ottenheim, il se porta à Willstett sur la Kintzig, et son adversaire, obligé de se conformer à ce mouvement, revint sur la rive droite.

Plus de deux mois s'écoulèrent en manœuvres réciproques et savantes de ces deux grands capitaines, sans que jamais Montécuculli pût parvenir à son but de surprendre et d'effectuer le passage du Rhin. Enfin, le 15 juillet, Turenne passa le Renchen, séparant ainsi, par cet habile mouvement, le général ennemi d'Offembourg et du corps détaché de Caprara. Pour rétablir ses communications coupées, Montécuculli fut contraint de venir camper derrière Salzbach. Turenne l'y suivit, et il prenait ses dispositions pour livrer dans

des conditions excellentes une bataille qui devait être décisive, lorsque le 26 juillet, pendant une reconnaissance de l'emplacement d'une batterie établie sur une hauteur voisine du village de Salzbach, non loin d'Offembourg, un boulet tiré au hasard l'enleva à la France.

Notre gravure représente le monument élevé à l'endroit même où il fut tué.

Cette perte changea aussitôt les événements de la guerre. Montécuculli allait se voir forcé de repasser la Forêt-Noire, et ce fut au contraire l'armée française qui repassa le Rhin.

Louis XIV ordonna que la dépouille mortelle du grand capitaine fût ensevelie avec celles des rois dans les caveaux de Saint-Denis. Lorsque, pendant la Révolution, les tombes royales furent saccagées par une populace en délire, le squelette de l'illustre maréchal, parfaitement conservé, fut déposé dans un cabinet d'antiquités jusqu'en 1801, année où il fut inhumé sous le dôme des Invalides.

Et maintenant, que dire du caractère de ce héros, aussi redouté des ennemis de la France qu'universellement respecté? Que raconter qui ne soit connu, quelles anecdotes rajeunir, alors que toutes celles concernant ce grand homme ont été répétées mille et mille fois?

Contentons-nous donc d'une appréciation sommaire en rappelant que Turenne, modèle des généraux, fut aussi le modèle des hommes, des simples particuliers.

Généreux, quoique peu riche, il venait constamment en aide à ceux de ses officiers ou de ses soldats qui se trouvaient sans ressources, et pour ménager leur délicatesse, leur fierté, il leur laissait supposer que ces secours provenaient du roi. Actif, infatigable, dur pour lui-même et indulgent pour ses subordonnés, ses soldats le chérissaient comme un père. Soucieux de leur bien-être et avare de leur sang, il fit constamment une guerre de marches, de manœuvres et de positions, qui est la véritable guerre stratégique. Ses campagnes méritent d'être étudiées. On y trouve l'exemple des immenses résultats que peut obtenir la science militaire unie à la prudence, au courage et à un jugement prompt et sûr.

Élie Vernon.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490 et 506.)

II

LE MARCHÉ.

Avant d'arriver à Québec et au moment où les barques passaient devant ce toit de chaume entouré de peupliers auquel David avait fait quelques semaines auparavant de si tendres adieux, le Chasseur de bisons s'approcha de M. de Montcalm et lui dit avec un peu d'embarras :

— Monsieur le marquis, vous serez dans une heure à Québec : vous n'avez sans doute plus besoin de mes services ?

— Assurément non, mon brave David, s'empressa de dire Montcalm, il n'est pas probable que les Hurons viennent ici barrer le Saint-Laurent. Tu es libre, et si tes affaires t'appellent de ce côté, tu peux débarquer. Quelle est donc cette jolie maison que j'aperçois au milieu des peupliers sur le sommet de la falaise ?

Le brave Chasseur de bisons devint rouge comme une jeune fille et baissa les yeux.

— C'est là qu'elle demeure, murmura-t-il.

— A merveille... Va vite, David, je ne veux pas te retenir. Ah çà ! tu me la présenteras, ta jolie fiancée ?.. J'entends bien signer au contrat.

— Hélas ! monsieur le marquis, vous savez bien...

— Bah ! bah ! tout s'arrangera, je te le promets... Viens me trouver dans quelques jours ; tu me diras où en sont tes affaires.

David dirigea la barque vers la rive, sauta légèrement à terre et, ayant adressé à M. de Montcalm un dernier salut, il s'avança à grands pas vers la maison au toit de chaume.

Sur un banc de pierre placé près de la porte, une jeune femme assise faisait tourner un rouet.

L'attention qu'elle donnait à son ouvrage ou les réflexions qui occupaient son esprit inclinaient son front pensif.

David Kerulaz marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine, le cœur tressaillant d'émotion, s'avançait doucement. L'ombre qu'il projeta révéla sa présence.

Marthe releva la tête ; un cri de surprise et de joie s'échappa de ses lèvres.

— David ! David ! s'écria-t-elle.

Et, se levant toute droite, elle renversa son rouet, courut au chasseur et mit ses deux petites mains dans les siennes.

— David, murmura-t-elle rapidement, il ne vous est pas arrivé malheur ? J'étais inquiète, je ne sais pourquoi... Être restée si longtemps sans recevoir de vos nouvelles !... Enfin, vous voici de retour... je suis heureuse, bien heureuse !...

— Oui, Marthe, je suis de retour et pour ne plus vous quitter, dit David Kerulaz d'une voix grave. Le père est-il à la maison ?

— Oui.

— Je vais entrer lui parler.

David serra la main de Marthe et poussa la porte de la maison.

Le père Dervieux, assis près de l'âtre, taillait le manche d'une bêche.

Il jeta un regard de côté en entendant la porte s'ouvrir, reconnut le Chasseur de bisons et, lui tendant sa main ridée :

— Bonjour, garçon, lui dit-il. D'où viens-tu?

— Du lac Champlain.

— Tu as vu M. de Montcalm?

— Je suis revenu avec lui. Il doit être à Québec en ce moment.

— Ah!

Et un soupir profond parut soulager la poitrine du vieux paysan canadien.

— Ah! il est à Québec. Tant mieux. Sais-tu bien, garçon, que les nouvelles ne sont pas bonnes?

— Je le sais.

— On dit que ces coquins d'Anglais vont venir nous assiéger... Mais si le grand marquis est là on peut dormir sur les deux oreilles.

Il y eut un instant de silence; le vieillard continuait son travail lent et machinal.

David reprit :

— Je viens de voir Marthe; je l'ai trouvée pâlie, père Dervieux.

— Tu crois? Heu! non, elle a été peut-être un peu saisie de te voir, voilà tout... Ah çà! dis-moi, il n'y a encore rien de changé? Ton frère... est toujours là-bas?

— Toujours, répliqua David dont les lèvres se serrèrent.

— Eh bien! mon garçon, poursuivit le vieux paysan en continuant tranquillement à arrondir son manche de bêche à coups de serpe, tu sais ce que je t'ai dit... Je ne veux pas de déshonneur dans ma famille. Toi, tu es un brave garçon que j'aime et que j'estime; mais, tant que ton frère sera en prison, Marthe ne pourra être ta femme. C'est dit.

— Demain, Pierre sera sorti de prison, dit David avec un accent vibrant.

— Oui, oui, dit le vieux paysan, mais comprends-moi bien. Je sais que tu es fort et adroit et que tu couperais les barreaux d'un cachot aussi facilement que je taille ce bout de hêtre. Mais ce n'est pas cela que je veux dire. Il faut que ton frère sorte de prison par la grande porte et que son innocence soit reconnue et constatée par ceux qui l'y ont fait mettre.

— Son innocence sera reconnue et constatée, dit David avec assurance.

— Vrai? eh bien! tant mieux; bonne chance, garçon! En ce cas, nous ferons la noce, je te le promets.

Le vieillard jeta sa serpe et donna la main à David Kerulaz, qui partit aussitôt pour aller retrouver Marthe.

— Marthe, lui dit-il, quand je suis parti il y a un mois pour aller rejoindre M. de Montcalm sur les bords du lac Champlain, je vous ai confié un dépôt.

— Oui, David, oui, vos économies... mille écus. Oh! je les ai précieusement conservées, allez, en attendant...

— Marthe, voudriez-vous me rendre cet argent?...

La jeune fille eut un geste d'effroi; elle regarda son fiancé comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu...

— Ainsi, dit-elle, tout est fini?

Et deux larmes parurent aux franges de ses longs cils noirs.

— Non, non, certes, dit David en lui serrant vigoureusement la main, tout n'est pas fini, Marthe! Croyez-vous que je renonce comme cela au bonheur de vous avoir pour femme?... Ah! par saint Yves de Bretagne, quand j'ai quelque chose là, — et il toucha son front, — il faut que ça réussisse!... J'ai besoin de cet argent pour délivrer Pierre, comprenez-vous? Nous serons un peu plus pauvres, ma bonne Marthe; mais bah! je suis encore jeune et l'avenir est à nous!

Marthe disparut en courant et revint tenant dans ses deux mains une grosse bourse pesante qu'elle remit à David.

— Tenez, tenez, dit-elle avec animation, prenez cet argent, faites vite, mon bon David, délivrez votre frère... et si cette somme ne suffit pas, dit-elle timidement, vous savez que j'ai encore quelques économies.

— Y pensez-vous, Marthe? s'écria gaiement le chasseur; et comment feriez-vous pour acheter votre voile de mariage?

— Dites-vous vrai?... mon père consent?... fit la jeune fille rougissante de joie.

— Laissez-moi faire et ayez confiance.

— Oh! oui, j'ai confiance en vous, David : vous êtes si adroit, si intrépide!... Ah! merci, vous m'avez rendu tout mon courage!

La jeune fille avança son beau front, le chasseur y mit un tendre baiser de frère, puis il s'éloigna à grands pas dans la direction de Québec.

Sans perdre un instant, il se rendit aux bâtiments de l'intendance, y entra résolûment, et arrêtant un des commis qui courait la plume derrière l'oreille et les mains chargées de papiers :

— Voudriez-vous m'indiquer le bureau de M. Varin? demanda-t-il.

Le commis toisa ce singulier personnage et voulut passer outre. Mais David lui prit le bras et, le serrant d'une manière significative :

— Je vous ai dit que je voulais parler à M. Varin : m'avez-vous bien compris?

— Montez cet escalier, dit le commis que cette vigoureuse étreinte avait fait légèrement pâlir... au fond du troisième corridor, vous trouverez...

— Pardon, mon temps est précieux et je vous serais infiniment obligé si vous vouliez bien me conduire à la porte de M. Varin.

— Mais...

— Je vous en prie.

Et il avança de nouveau sa main de fer vers le bras du pauvre diable. Celui-ci crut avoir affaire à quelqu'un de ces rudes éleveurs de bestiaux qui venaient parfois trouver l'intendant pour des marchés, et sachant qu'il était inutile de résister à ces hommes à demi sauvages, tandis que souvent, au contraire, on trouvait profit à contenter leurs désirs :

— Venez, dit-il, je vais vous conduire chez M. Varin.

David suivit son guide qui le fit passer par un dédale d'escaliers et de couloirs sombres et s'arrêta enfin devant une petite porte matelassée.

— Attendez-moi là... dit le commis, je vais vous annoncer à M. l'intendant.

— Inutile, dit David ; M. Varin me connaît bien.

Il poussa la porte et en la refermant envoya au commis ébahi un : « Merci, l'ami ! » quelque peu ironique.

Le Chasseur de bisons se trouvait dans une sorte de petite antichambre. Il avisa une porte devant lui, l'ouvrit sans plus de cérémonie et entra tout droit chez l'intendant.

M. Varin, qui était arrivé la veille de l'armée du lac Champlain, était encombré d'une foule de papiers qu'il s'occupait à classer, lorsque l'entrée inopinée du chasseur lui fit lever son nez chargé de lunettes d'or.

Il resta un instant stupéfait, toisa David d'un regard sévère et étendit la main vers un cordon de sonnette comme pour faire mettre l'importun à la porte.

— Un instant, monsieur Varin ! dit David en élevant le bras ; ne faites pas venir vos gens, car ce que j'ai à vous dire est un secret que seul vous devez connaître. Je n'abuserai pas de votre temps... Écoutez-moi quelques instants avec patience.

Et, repoussant de la main les papiers qui encombraient la table de l'intendant, il s'assit sur le coin de cette table.

— Monsieur, commença Varin dont les yeux s'injectèrent de sang, monsieur, savez-vous bien que vos façons d'agir...

— Ah ! si vous m'interrompez, dit David, nous en aurons pour une heure... Je viens tout bonnement vous demander si vous avez réfléchi depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, si vous êtes disposé à reconnaître que mon frère est innocent et si vous lui rendrez bientôt la liberté.

— J'avais oublié cette affaire, dit Varin avec une expression méchante ; vous faites bien de me la rappeler... Votre frère passera en jugement demain, et comme les preuves contre lui abondent...

— Ah ! c'est ici que nous cessons de nous entendre, monsieur Varin, fit David avec son calme habituel... J'ai mis dans ma tête, moi, que demain mon frère serait libre... et il le sera.

Et en disant ces mots il frappa la table de son poing puissant.

— Vous osez me menacer, je crois ? dit Varin qui redressa sa petite taille et jeta en même temps un regard peu rassuré sur ce poing aux muscles énormes qui était posé si près de lui.

— Moi, vous menacer, monsieur Varin ! répliqua David avec bonhomie... vous me croyez donc fou ? Que pourrait un pauvre homme comme moi contre un seigneur puissant tel que vous ?

M. Varin respira et se rengorgea.

— Non, non, continua David, je sais à qui je parle... Il faut m'excuser si mon langage est parfois un peu rude... mais que voulez-vous ! ce n'est pas dans la prairie qu'on apprend les belles manières... Enfin, dit-il en baissant la voix et en se rapprochant de l'intendant, voici ce que je viens vous dire... si vous ne voulez pas me *donner* la liberté de mon frère, je vous propose de vous l'*acheter*, monsieur Varin.

— Hein ? que voulez-vous dire ? demanda l'intendant qui, à ces mots, avait dressé l'oreille.

Et il regarda son interlocuteur avec une expression de méfiance et d'ironie.

— Oui, oui, fit David, vous considérez mon pauvre équipage de chasseur et vous vous demandez si je suis fou ou si je me moque de vous. Mais écoutez-moi, monsieur Varin, et vous verrez que les propositions que je viens vous faire sont sérieuses et dignes d'attention... Je suis pauvre, c'est vrai, parce que, voyez-vous, je n'ai besoin de rien ; pourvu que je ne manque ni de poudre ni de balles, je suis heureux comme un roi... A quoi me serviraient les richesses ? Ma vie est de chasser dans les prairies, de dormir sous la voûte du ciel, de boire l'eau des sources et de manger le gibier que tue ma carabine ; je suis content comme ça, je ne veux pas changer. Et pourtant, monsieur Varin, si je voulais, moi qui vous parle, je pourrais être aussi riche que le roi de France !

Varin écarquilla ses petits yeux ; mais David parlait avec une telle assurance qu'il était difficile de douter de ses paroles.

— Écoutez-moi bien, monsieur Varin, reprit David d'un air confidentiel, vous allez voir que je suis un homme sérieux...

« Il y a cent ans environ, une barque montée par un vieillard descendait le Saint-Laurent. Cette barque s'arrêta à un certain endroit de la côte que je connais, et cet homme mit pied à terre. Il regarda autour de lui, vit que personne ne l'épiait ; alors il prit dans le fond de sa barque un gros sac fort lourd, le chargea sur ses épaules, remonta péniblement le long de la falaise et disparut bientôt derrière un gros rocher. Au bout de quelques minutes, il revint, descendit de nouveau vers la barque, y prit un autre sac et alla encore le cacher derrière le rocher... Ce manége se répéta une dizaine de fois. Or, ce vieillard,

c'était mon grand-père. Il avait eu des aventures étonnantes. Pris par les Indiens Sioux, alors qu'il était encore un enfant, il avait été emmené à l'autre bout de l'Amérique. Il s'était échappé, avait erré dans les bois et enfin, à force de courir et de mener la vie de chasseur et de trappeur, il était arrivé un jour dans une contrée déserte où il y avait de l'or à remuer à la pelle; les pierres du chemin, le sable des ruisseaux, tout était en or.

— Il avait découvert un *placer!* s'écria Varin dont les petits yeux étincelèrent de convoitise.

— Précisément. Il remarqua l'endroit, s'orienta soigneusement et, marchant jour et nuit, arriva au bord de la mer, à une sorte de petit village où il n'y avait que des flibustiers et des pirates. Il eut vite choisi trois ou quatre compagnons vigoureux et résolus avec lesquels il alla exploiter le *placer*... Avant de mourir, il révéla à mon père l'endroit où le trésor était caché. Mon père, habitué à la vie des prairies, accueillit cette révélation avec un sourire de pitié. Un jour cependant il me conduisit à la cachette du vieux trappeur, me montra les sacs d'or enfouis sous les pierres et me dit :

« — Tiens, garçon, si jamais l'âge affaiblit ton coup d'œil et paralyse tes jambes, tu n'auras qu'à venir ici et tu seras sûr de ne pas mourir dans la misère. »

— Et vous connaissez réellement cet endroit? demanda Varin qui semblait avoir écouté avec un singulier intérêt cette dernière partie du récit du chasseur.

— Je le connais... Mais moi, je suis comme mon père, voyez-vous, monsieur l'intendant, je me soucie autant de cet or que des pierres du chemin.

« Seulement, reprit-il d'une voix grave, voici ce que je viens vous proposer. Je vous conduirai à la grotte du trappeur, je vous livrerai ces trésors qui me sont inutiles; en échange, vous me donnerez un papier constatant que mon frère est innocent et, de plus, vous le ferez mettre dès demain en liberté...

— Je te le promets, je te le promets, mon brave chasseur, dit Varin qui avait peine à contenir les transports de sa joie. Voyons, quand irons nous là-bas?

— Ce soir si vous voulez.

— Pourquoi pas à l'instant même?

— Permettez, permettez, monsieur l'intendant, dit David. Nous ne serons pas seuls; il faudra emmener du monde pour remuer les rochers sous lesquels sont cachés les sacs, et vous comprenez que ces gens-là ne doivent pas voir le chemin que nous suivrons, car il est probable que nous ne pourrons pas tout emporter en une seule fois.

— Le trésor est donc bien considérable? demanda Varin en frottant ses grosses mains l'une contre l'autre.

— Il y a des millions et des millions.

— Eh bien! alors, à ce soir.

— C'est entendu. J'aurai une voiture, des ouvriers, des outils, tout ce qu'il faut, enfin!

— Pardon, mon brave Chasseur de bisons, insinua Varin d'un ton doucereux, j'ai assurément toute confiance en vous... mais cependant, vous comprenez... le soir... on n'aime pas beaucoup à être seul, surtout quand on rapporte tant d'argent... il est convenu, n'est-ce pas, que j'emmènerai un de mes gens?

— Deux si vous voulez, monsieur l'intendant, dit David de sa bonne voix cordiale, et vous les armerez jusqu'aux dents si cela peut vous plaire.

— Ah! mon bon David, dit M. Varin que la perspective des millions semblait rendre tout à coup sensible et attendri, vous êtes le plus brave et le plus honnête des hommes!

David Kerulaz salua l'intendant et sortit en riant dans sa barbe noire.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, M. Varin haussa les épaules, sourit de pitié et murmura :

— Le pauvre homme, est-il assez naïf!

Henry Cauvain.

— La suite au prochain numéro. —

JOSEPH DE MAISTRE

(Voir p. 509.)

—

III

De retour à Turin, de Maistre fit paraître successivement les grands ouvrages, fruit de longues méditations et de profondes études, qu'il rapportait dans ses portefeuilles : *Du Pape*, *l'Église gallicane*, *les Soirées de Saint-Pétersbourg* sauf l'épilogue, qu'il ne put qu'esquisser, faute de loisirs suffisants, dans les derniers mois de sa vie.

Nommé grand-chancelier du royaume, il avait dû interrompre presque complétement ses travaux littéraires pour s'occuper de nouvelles et importantes fonctions, acceptées par lui à regret et dans le seul intérêt de sa famille. Il les exerça peu de temps d'ailleurs, car, le 26 février 1821, succombant à une paralysie lente, « il s'endormit dans le Seigneur, après une vie de soixante-sept ans de travaux, de souffrance et de dévouement. Il pouvait dire avec confiance : *Bonum certamen certavi, fidem servavi.* »

Son corps repose dans l'église des jésuites, à Turin.

« Le comte de Maistre, dit encore son biographe, était inflexible sur les principes, mais dans les relations sociales se montrait bienveillant, facile et d'une grande tolérance. Il écoutait avec calme les opinions les plus opposées aux siennes et les combattait avec sang-froid, courtoisie et sans la moindre aigreur. Partout où il demeura quelque temps, il laissa des amis... Il se plaisait à considérer les hommes par

leur côté louable, » ce qui est plus qu'excellent à rappeler.

Les *Considérations sur la France*, le premier en date (1796) des ouvrages importants de J. de Maistre, est de ceux que, dans les temps où nous sommes, on ne se lasse pas de relire, et c'est à bon droit qu'un éminent publiciste a dit de ce livre « qu'il était devenu classique ». En effet, en le lisant en dehors de toute préoccupation politique et avec l'impartialité d'un esprit dégagé de passion, on ne peut assez admirer cette hauteur de vues, cette force de pensée et cette prodigieuse faculté d'intuition ressemblant à la divination et qui font de ce volume, plus plein de choses que de mots, le bréviaire de l'homme d'État et du philosophe. Ce qu'on aime surtout dans J. de Maistre, c'est l'absence de toute recherche littéraire, le dédain de la phrase et des artifices du langage qui ne nuit en rien à la vivacité comme à la propriété de l'expression. *Verba trahunt :* sa pensée va droit au but, sans ambages, et trouve naturellement et spontanément son moule, et ce moule est d'airain.

Le *Principe générateur des constitutions politiques*, livre profond, condense dans un petit nombre de pages le résultat de trente années d'études et de méditations sur cette force inconnue qui préside à la formation des pouvoirs et des constitutions. Supérieur cependant paraît le livre du *Pape*, dont le judicieux Saint-Victor, dans sa remarquable préface des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a dit excellemment : « L'on vit paraître le livre fameux dans lequel, s'élevant d'un vol d'aigle au-dessus de tous les préjugés reçus, attaquant toutes les erreurs accréditées, renversant tous les sophismes de la mauvaise foi et de la fausse érudition, il nous rendit cette Providence visible dans le gouvernement *temporel* des papes, qu'il a présentés hardiment *sous ce rapport* comme les bienfaiteurs et les conservateurs de la société européenne, après tant de déclamations ineptes qui, depuis trois siècles, ne cessent de les en déclarer les tyrans et les fléaux. On n'a point répondu aux deux premiers volumes de ce livre, qu'un des plus grands esprits de notre âge (de Bonald) a qualifié de sublime... on ne répondra pas davantage au troisième, qui vient de paraître et qui traite spécialement du pape dans ses rapports avec *l'Église gallicane.* »

Le même et éminent écrivain ne parle pas avec moins d'éloquence des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dont il dit entre autres choses : « Dans tous les ouvrages qu'il avait publiés jusqu'à celui-ci, la manière d'écrire de M. de Maistre a été jugée claire, nerveuse, animée, abondante en expressions brillantes et en tournures originales : ce sont là ses principaux caractères. Dans les *Soirées*, où des sujets variés et innombrables semblent en quelque sorte se presser sous sa plume, l'illustre auteur s'abandonne davantage et prend tous les tons. A la force et à l'éclat, il sait unir au besoin la grâce et la douceur; il sait étendre ou resserrer son style avec autant de charme que de flexibilité, et ce style est toujours vivant de toute la vie de cette âme où il y avait comme une surabondance de vie... Quel esprit que celui qui a pu concevoir des pensées si grandes, si étonnantes sur la guerre! Quel cœur que celui d'où il semble s'écouler, comme d'une source pure et vivifiante, des paroles si animées et si touchantes sur la *prière* [1] ! »

Mais la meilleure manière de louer de Maistre est peut-être de le citer; aussi nous terminerons par deux ou trois passages empruntés aux *Lettres et Opuscules :*

« L'erreur n'est jamais calme : à la vérité seule est donnée la chaleur sans aigreur, grand phénomène pas assez remarqué. »

« Vouloir *démembrer* la France parce qu'elle est trop puissante est précisément le système de l'égalité en grand. C'est l'affreux système de la convenance, avec lequel on nous ramène à la jurisprudence des Huns et des Hérules. Et voyez, je vous prie, comme l'absurdité et l'impudeur (pour me servir d'un terme à la mode) se joignent ici à l'injustice. On veut démembrer la France; mais, s'il vous plaît, est-ce pour enrichir quelque puissance de second ordre? Nenni.

« C'est à la pauvre maison d'Autriche (la Prusse aujourd'hui) qu'on veut donner l'Alsace, la Lorraine, la Flandre. Quel équilibre, bon Dieu!... J'aurais mille et mille choses à vous dire sur ce point pour vous démontrer que notre *intérêt* à tous (ô rois, vous entendez?) est que l'empereur ne puisse jamais entrer en France comme conquérant pour son propre compte. Toujours il y aura des puissances prépondérantes, et la France vaut mieux que l'Autriche (la Prusse). »

Cette lettre, qui semble écrite d'hier, porte la date du 15 août 1794. Voici pour le contraste : c'est un fragment de la charmante et touchante lettre que le grand penseur écrivait à sa plus jeune fille, Constance, en 1802 : « Mon très-cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque le bon Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir... Ma chère petite Constance, comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi ; mais prends bien garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit

1. La lecture de ce livre, d'ailleurs, ne convient point à de jeunes lecteurs et demande une certaine maturité d'intelligence.



tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue : pour moi, je pense continuellement à toi, et, pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle, qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies; mais tout cela n'est rien, je sais bien qu'elles ne durent pas. Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta chère maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi : toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu, mais ce sont des discours de mauvaises langues, que le bon Dieu ne bénira jamais...

« Adieu, mon cœur, adieu, ma Constance! Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir? »

En lisant cette page le sourire aux lèvres, peut-on se défendre d'avoir aussi des larmes dans les yeux?

BATHILD BOUNIOL.



Vue extérieure du château de Tournoël.

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

(Voir p. 465, 481 et 497.)

IV

Riom, aujourd'hui ville d'environ douze mille âmes, n'était, au temps de Grégoire de Tours, qu'un village sans importance. Le roi Jean en fit la capitale du duché d'Auvergne, constitué par lui au profit de son fils, duc de Berry, vers 1360. Ce fut depuis cette époque une ville de première importance. Le château, qui sert aujourd'hui de palais de justice, est du XIV[e] siècle : on y a ajouté plusieurs bâtiments modernes. « Riom ne fait point de commerce, dit un ancien historien ; il n'est vivifié que par les procès. En conséquence, cette ville est presque entièrement peuplée de conseillers, d'avocats, de procureurs et d'huissiers. Il faut y joindre des légions de plaideurs et d'avocats, qui y affluent de toutes parts. Les événements dont elle a été le théâtre sont peu considérables ; seulement, par une fatalité assez singulière, les habitants, dans toutes les guerres civiles qui ont troublé le royaume, ont toujours embrassé le parti de la révolte. L'esprit de chicane qui y domine est peut-être la cause de cette conduite inquiète et séditieuse. » Telle était, avant

1789, au rapport d'un voyageur, la ville de Riom.

Riom est bien bâtie ; une promenade bien plantée en fait le tour ; les rues sont larges et généralement régulières ; les constructions, en lave de Volvic, lui donnent un aspect sombre et bizarre. Il reste encore à Riom quelques parties du château ducal, monument assez curieux du moyen âge, dont la partie la mieux conservée est la Sainte-Chapelle, bâtie en 1382 par Jean de Berry, premier duc d'Auvergne. Elle fut à moitié détruite à l'époque de la guerre des Anglais et réparée vers la fin du xve siècle. Le monument le plus ancien de Riom est l'église de Saint-Amable ; les autres édifices dignes de mention sont l'église du Mathurat, la sous-préfecture, plusieurs fontaines, une colonne élevée à Desaix, etc.

Le bourg de Volvic est situé à la base d'un cône volcanique appelé puy de la Bannière. Il s'élève au bord d'une mer de lave, qui, vomie par le puy de Nagerre, l'un des plus puissants volcans de l'Auvergne, s'est étendue jusqu'à une lieue et au delà du cratère. La pente peu rapide et la vallée encaissée de tous côtés par des rochers de granit ont forcé le torrent de grossir et de s'élever en épaisseur. Au milieu s'élève, comme un îlot, un roc que la lave a été forcée de contourner. Les carrières ouvertes depuis plus de mille ans dans cet océan minéral ont fourni les matériaux de presque toutes les villes de l'Auvergne, sans qu'on ait pu jamais s'inquiéter de les voir épuiser. La pierre est une espèce de basalte gris d'ardoise, sur laquelle ni l'air, ni l'eau, ni le temps n'ont d'action. Dans les constructions comme sur le sol, elle conserve sa même teinte, son même grain. Cette pierre est employée par la municipalité parisienne, qui en confectionne les trottoirs des rues et des quais. A peine çà et là quelques lichens viennent-ils nuancer de taches bleuâtres la surface de ce fleuve solidifié.

Le travail des carrières forme la principale industrie du pays.

L'église de Volvic est très-ancienne.

Le château de Tournoël, une des plus belles ruines féodales du département du Puy-de-Dôme, est une dépendance de la commune de Volvic. Il est bâti sur un monticule élevé de 603 mètres au-dessus du niveau de la mer, de nature feldspathique, et qui fait suite à la montagne volcanique de la Bannière. Sa forme est irrégulière. Construit par les comtes d'Auvergne, il appartint successivement aux familles d'Albon, d'Apchon et de Chabrol. De la plate-forme du donjon, on jouit d'une superbe vue, qui s'étend sur la pittoresque Limagne.

La petite ville de Randen-Inssat est remarquable par un antique château qui a longtemps appartenu à la famille de Polignac et qui, acquis par Mme Adélaïde, sœur du roi Louis-Philippe, fut complétement restauré et reçut de nouveaux embellissements. Du haut des balcons du château, on aperçoit une vaste plaine bornée au levant par les montagnes du Forez, tandis qu'au couchant les tours rougeâtres du château se détachent sur les montagnes du puy de Dôme et du mont Dore.

Aigueperse avait autrefois titre de duché ; cette petite ville n'a pour ainsi dire qu'une rue, la grande route de Paris à Clermont. Elle était la capitale du duché de Montpensier, qui appartint longtemps à la maison d'Auvergne et passa successivement, par alliances, achats ou donations, dans les familles de Beaujeu, de Dreux, de Thouars, de Ventadour, de Berry et de Bourbon. La confiscation des biens du connétable Charles de Bourbon, mort au siége de Rome en portant les armes contre la France, réunit cette seigneurie à la couronne de France.

Il ne reste plus rien du château de Montpensier, qui fut détruit en 1637. A peu de distance d'Aigueperse se trouve le château de la Roche, où naquit le chancelier de L'Hôpital et où il mourut en 1537 ; sa statue orne une des places d'Aigueperse. Cette ville est aussi la patrie du poëte Delille, l'heureux traducteur des *Géorgiques*, de l'*Énéide*, du *Paradis perdu*, et l'auteur de poëmes et de pièces fugitives d'un mérite réel.

L'église Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, fondées en 1475 par Louis de Bourbon, dauphin d'Auvergne, méritent l'attention des archéologues.

La petite ville de Pont-Gibaud, bâtie en amphithéâtre sur une coulée de lave, au bord de la Sioule, possède encore son vieux château. C'était au XIIIe siècle une baronnie dépendante des dauphins d'Auvergne. Le château, qui domine la ville, s'élève sur un plan quadrangulaire : au centre est une cour ; à l'un des angles est une grosse tour ronde en pierres de taille et dont les murs ont 4 mètres 33 centimètres d'épaisseur ; elle est élevée de trois étages, dont chacun est couvert par une voûte en forme de calotte sphérique un peu allongée. Il existe encore deux autres tours, mais plus petites que celle-ci qui, sans doute, servait de donjon.

On a découvert près de Pont-Gibaud une mine de plomb argentifère, qui est richement exploitée ; et à Chavernon il y a une grande fonderie. Près de Tournebise, on voit un camp retranché en pierres sèches, attribué aux Gaulois, et non loin de là la fontaine d'Oule, dont les eaux sont constamment glaciales pendant tout l'été.

Il me reste à parler de Thiers, située sur la croupe et le penchant d'une montagne qui domine au loin toute la contrée et au pied de laquelle coule la Durolle. Cette ville était du temps des Mérovingiens une place forte importante ; Thierry, roi d'Austrasie, dans son expédition d'Auvergne, incendia le château. La ville reconstruite devint, au xe siècle, le chef-lieu de la vicomté de Thiers.

Le château de Thiers n'existe plus; la ville est d'un aspect pittoresque et jouit d'un magnifique panorama; la population est plus industrielle qu'agricole : les principaux produits sont la quincaillerie, la coutellerie et la papeterie. On essaya, au siècle dernier, d'établir des rizières dans les prairies que baigne la Dore; la tentative n'eut aucun succès et de plus les miasmes exhalés par les eaux devenues stagnantes provoquèrent une épidémie qui emporta plus de la moitié des habitants.

Thiers est bâtie en amphithéâtre; son aspect est riant et gracieux; on jouit d'un admirable panorama, des fenêtres de la plupart de ses maisons. L'église Saint-Jean est remarquable. La ville est très-industrieuse et très-commerçante; on y fabrique de la bonne coutellerie et de la quincaillerie qui s'exporte au loin, etc.; elle a de nombreuses papeteries dont les produits sont estimés.

A une demi-lieue de Thiers se trouve le hameau de Pinon, qu'habitait autrefois une famille, les Guitard, formée en espèce d'association. « Autour de Thiers et en pleine campagne, écrivait Legrand d'Aussy en 1778, sont des maisons éparses, habitées par des sociétés de paysans, dont les uns s'occupent de coutellerie, tandis que les autres se livrent au travail de la terre. Outre ces habitations particulières et isolées, il en est d'autres plus peuplées dont la réunion forme un petit hameau, et dans lesquelles la communauté est plus intime encore. Le hameau est occupé par les diverses branches d'une même famille, qui, livrée uniquement à l'agriculture, ne contracte ordinairement de mariage qu'entre ses différents membres; qui vit en communauté de ses biens, a ses lois, ses coutumes, et qui, sous la conduite d'un chef qu'elle se nomme et peut déposer, forme une sorte de république dont tous les travaux sont communs, parce que tous les individus sont égaux. Il y a dans les environs de Thiers plusieurs de ces familles républicaines. La plus ancienne est celle des Guitard, plus généralement désignés sous le nom de *Pinons*, du hameau qu'ils habitent. La tradition fait remonter l'établissement de leur société au XIIe siècle. Tous les membres de la famille élisent un chef qui a le nom de *maître*. Les détails de la maison sont confiés à une femme qui porte le titre de *maîtresse*. Elle commande aux femmes comme le maître commande aux hommes. La maîtresse ne peut être prise dans le même ménage que le maître. Une Guitard sort-elle de Pinon pour se marier, on lui donne six cents livres en argent; mais elle renonce à tout, et ainsi le patrimoine général subsiste en entier comme auparavant. Il en serait de même pour les garçons s'ils allaient s'établir ailleurs. »

Cette association a subsisté jusqu'en 1818.

Le détail de cette institution d'un autre âge nous amène tout naturellement, comme c'était d'ailleurs notre intention, à étudier les mœurs, coutumes et usages non-seulement actuels, mais encore anciens, de l'Auvergne et tout d'abord du département du Puy-de-Dôme, dont nous venons de parcourir rapidement les sites, les villes, l'histoire locale dans ses principales cités. La Révolution de 1789, puis l'établissement des voies ferrées, ayant introduit d'assez notables changements dans le caractère et les habitudes des Auvergnats, nous avons dû nous entourer de tous les renseignements écrits qui pouvaient être à notre disposition; malheureusement ils sont en très-petit nombre. Quelques vieillards, esprits observateurs, doués d'une vaillante mémoire, ont remonté pour nous dans leurs souvenirs d'il y a cinquante ans, et nous leur devons les détails que l'on va bientôt lire et dont nous les remercions vivement ici. De même que les habitudes, le costume s'est sensiblement altéré chez ce peuple; cependant, là comme en Bretagne, par exemple, beaucoup de vieilles modes et d'antiques usages ont survécu; ainsi que le Breton, l'Auvergnat aime tendrement son pays; il en est fier, quoiqu'il en parle moins que l'homme des contrées méridionales; mais il lui garde son cœur; chaque année, de Paris ou de toute autre grande ville où l'a entraîné le besoin de se faire des ressources, il revient au *pays* (comme il dit), et lorsque son épargne lui semble assez forte et suffisante pour contenter des goûts généralement modestes, il se fixe dans le canton qui l'a vu naître et dont une nouvelle colonie, chaque année à son tour, ira demander à Paris pour l'avenir un sort comme celui des anciens.

L'étude des mœurs de l'Auvergne est pour le moins aussi intéressante, sinon plus même, que celle de la nature, des sites, de l'histoire et de l'archéologie : l'homme sera toujours, en somme, la chose la plus curieuse à connaître pour l'homme vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire pour le penseur et le penseur chrétien.

Ch. Barthélemy.

— La suite au prochain numéro. —

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500.)

—

II

Pendant ce temps, le soleil avait peu à peu pénétré l'épais brouillard qui, depuis la première aube, était suspendu comme un voile sur la vallée. Il brillait de tout son éclat, au moment où miss Netterville atteignait le pied de l'étroit chemin montant au château, et il lui jeta en plein visage quelques-uns de

ses rayons d'hiver sans chaleur, mais non sans clarté.

Or ce visage, une fois vu de la sorte, ne devait pas être aisément oublié. Ses traits presque classiques, pas tout à fait cependant, gagnaient en expression ce qu'ils perdaient en régularité. Le fréquent mélange du sang celtique avec celui de sa vieille race normande avait donné à la noble jeune fille ce caractère très-spécial de la beauté irlandaise : des cheveux noirs et brillants comme l'aile du corbeau, avec des yeux dont la nuance ne saurait être mieux comparée qu'à celle de la sombre violette double. Ces yeux paraissaient encore plus foncés qu'ils ne l'étaient par nature, vus à travers les cils soyeux, longs et abondants qui les frangeaient et qui étaient semblables aux cheveux. La tête, petite et bien faite, était portée avec la grâce et la finesse d'une jeune antilope. Jusque dans l'agilité et la souplesse élastique des mouvements, il y avait quelque chose de ferme, donnant l'idée d'une énergie et d'une décision que l'on n'eût point attendues de cette jeunesse, ou, pour parler plus exactement, de cette adolescence encore à demi enfantine. Sur une robe ajustée, en étoffe sombre et forte, retombait ce manteau de drap bleu, long et flottant, qui paraît avoir été de temps immémorial le vêtement favori des Irlandaises. Il était retenu au cou par une broche en or, curieuse et précieuse, dès cette époque, par son évidente antiquité. Les plis amples et gracieux retombaient jusqu'aux pieds de la jeune fille. Le capuchon tiré sur sa tête et ombrant quelque peu son visage doux et triste lui donnait l'aspect d'une de ces *Mater dolorosa* que certains artistes ont faites si jeunes à force de pureté.

Une marche rapide de dix minutes à travers le petit sentier montueux, sorte d'escalier taillé irrégulièrement dans le roc, la conduisit à la plate-forme sur laquelle s'élevait le château.

Entouré de fossés et de fortifications vers le sud et l'ouest, qui eussent été d'un accès facile par les plaines avoisinantes, Netterville était relativement sans défense du côté par où miss Margaret l'abordait en ce moment. Ses constructeurs et ses habitants avaient dû considérer comme des protections naturelles, valant les meilleurs travaux d'art, la profonde vallée et le cours d'eau.

La grille d'honneur regardait vers l'est, et la jeune fille put voir, sitôt parvenue sur la plate-forme, que les préparatifs du voyage allaient être terminés. Deux de ces petits chevaux de montagnes, à l'aspect chétif, mais à la marche sûre, que les Irlandais appellent *garrans*, étaient lentement promenés de long en large dans la cour. Derrière une des selles, un coussin avait été fixé avec soin. Des groupes d'Irlandais silencieux et consternés, serviteurs ou tenanciers, ou simples obligés de Netterville, se tenaient çà et là sur les terrasses : fidèles jusqu'à la fin, ils voulaient donner un dernier regard, adresser un dernier adieu au *chieftain* dépossédé et à sa jeune héritière. Un peu plus loin, comme des faucons planant autour de leur proie, on pouvait voir une bande de ces hommes à la main de fer et au cœur de fer, en faveur desquels avait été décrétée la transplantation. Ils avaient été postés là, moitié pour surveiller le départ, moitié pour le faire opérer par contrainte, si ceux qui partaient ne se pressaient pas assez, si ceux qui restaient avaient le malheur de trahir la moindre velléité de résistance.

Les sourcils de miss Netterville se froncèrent avec colère à la vue de ces soldats hypocrites et rapaces qui allaient devenir les maîtres de sa chère demeure. Mais, ne voulant pas se permettre des sentiments de ce genre, elle fit passer son regard par-dessus leur troupe, et le reposa une fois encore sur la rivière et sur la vallée que l'on voyait de là s'étendre à l'orient jusqu'à la mer.

A ce moment, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Elle se retourna vivement, et se trouva en face d'une femme presque aussi jeune qu'elle-même probablement, mais dont le visage, naturellement beau, était déjà stigmatisé et dégradé par de sauvages passions.

— Que me voulez-vous? demanda Margaret surprise de cette familiarité, et ne reconnaissant pas le moins du monde la personne qui se l'était permise. Je ne vous connais pas : que me voulez-vous?

— Oh! rien ou peu de chose, dit l'autre d'un ton rude et insultant, rien ou peu de chose, ma belle jeune maîtresse, ex-héritière de la maison de Netterville! Seulement je pensais que peut-être vous pourriez me dire si l'ancienne maîtresse ira avec vous en exil. *Ils* m'ont dit que oui, ajouta-t-elle en désignant du geste les soldats, et cependant, autant que je puis voir, un des *garrans* seulement porte un coussin sur son dos... Mais peut-être elle ira plus tard...

— Je vous ai déjà dit, répliqua Margaret avec une froideur glaciale, car elle n'aimait ni le sujet ni les façons de son interlocutrice, je vous ai déjà dit que je ne vous connais pas, et, selon toute probabilité, ma mère ne vous connaît pas davantage. Pourquoi donc me faites-vous cette question?

— Parce que... *je l'espère!* s'écria la femme avec une telle expression de haine que Margaret recula involontairement d'un pas. Et alors, quand elle sera elle-même sans toit et sans pain, elle pourra se rappeler cette froide nuit de décembre où elle me chassa de sa porte, et où je n'eus d'autre abri qu'un buisson de genêt dans la vallée.

— Si ma mère, douce et bonne comme elle l'est pour tout le monde, a jamais agi envers vous comme vous le dites, elle avait, sans aucun doute, de sages raisons, déclara miss Netterville sans se départir de sa froideur.

— Sans aucun doute de très-bonnes raisons, des raisons tout à fait suffisantes! reprit l'inconnue

avec un rire grossier et insolent. Et moi aussi, j'ai eu de très-bonnes raisons, et des raisons tout à fait suffisantes, quand je l'ai maudite, elle et toute sa race! Hé! hé! voyez un peu comme elle opère, ma malédiction! Hé! hé! elle y pensera, la vieille maîtresse, quand il sera trop tard! Elle réfléchira à deux fois avant de lâcher la bride à son orgueil saxon au point d'insulter une pauvre créature pour avoir seulement demandé un asile d'une nuit sous son toit! Un toit! bientôt elle n'en aura plus de toit à elle! Mais si jamais elle en retrouve un, elle pensera sur bien des choses autrement qu'autrefois, je n'en doute pas.

— Elle pensera, la prochaine fois, juste ce qu'elle pensait la dernière fois : que tant que vous mènerez la vie que vous meniez alors, elle ne vous considérerait pas, fussiez-vous princesse, comme une société convenable pour le dernier marmiton de sa cuisine.

Ainsi parla une voix grave et douce (non pas celle de Margaret) tout auprès de l'aventurière. Celle-ci tressaillit, comme si une guêpe l'avait piquée inopinément, et se tourna vers la personne qui avait parlé.

Une femme distinguée, de haute stature, en deuil de veuve, le visage pâle, les yeux fatigués par le chagrin, s'était approchée silencieusement. Elle avait entendu par derrière, sans être aperçue, ces paroles de défi, et elle avait évité à la jeune fille l'embarras d'une réponse. Passant ensuite en avant, elle mit son bras autour de la taille de Margaret, comme pour la protéger contre la présence même de cette misérable.

— Venez, ma fille, lui dit-elle en l'entraînant; la matinée s'avance, et ces longs délais ne font que rendre plus amers les départs. Votre grand-père attend déjà. Souvenez-vous, Margaret, ajouta-t-elle d'une voix altérée, que lui, avec ses soixante-dix ans, aura presque autant besoin de votre force, de votre énergie que vous de sa protection. Il est le père de mon cher époux : voilà pourquoi, après une lutte longue et cruelle avec mon propre cœur, je vous ai dévouée, vous, mon unique trésor, à devenir son meilleur soutien, son aide, sa consolation dans le pénible voyage auquel le condamne la cruauté de nos conquérants. Appuyée sur Dieu et sur sa douce mère, j'ai la confiance que je n'aurai pas à me repentir plus tard de cette décision.

Margaret se serra plus étroitement contre sa mère, et une étrange fermeté d'expression se dessina sur son jeune visage, tandis qu'elle répondait avec calme :

— Ma généreuse mère, ne doutez pas que je lui serai tout, fils et fille tout à la fois. Et ne craignez pas, je vous en supplie, pour notre sûreté. Qu'importe s'il a vu son soixante-dixième hiver et si j'ai à peine dix-sept ans! Nous sommes forts et bien portants l'un et l'autre, et, avec l'aide de Dieu, je ne doute pas que nous atteignions sains et saufs notre destination. Notre destination! répéta-t-elle amèrement; oui, notre *destination* seulement... car une maison, un *home* dans le vrai sens du mot, ce n'en sera jamais un pour nous.

— Ne parlez pas ainsi, ma Margaret, ne parlez pas ainsi, dit doucement la mère. Notre maison, notre *home*, après tout, ce n'est autre chose que le lieu où nous amassons nos trésors... Et c'est pourquoi, dans le lieu où je pourrai vous rejoindre, si sauvage et si désolé soit-il d'ailleurs, mon cœur, à moi, tout au moins, reconnaîtra qu'il a trouvé son *home*.

En s'entretenant de la sorte, la mère et la fille avaient avancé d'un pas lent vers le château, sans plus songer à la femme qui les suivait encore à une petite distance. Cette violente et grossière créature s'arrêta cependant en s'apercevant qu'elles n'avaient nulle intention de la prendre en tiers dans leur conversation, et, les suivant du regard, avec un effroyable mélange de haine et d'orgueil blessé, elle cria en secouant le poing :

— La seconde fois que vous m'insultez, ma bonne dame! Bien, bien! C'est la troisième fois qui fait le coup, et ce sera mon tour! Nous verrons si je ne vous apprendrai pas à vous repentir!

Puis elle tourna le dos au château et s'élança dans un sentier conduisant vers les bois.

Au moment où mistress Netterville et sa fille approchaient de la grille, un jeune homme vint à leur rencontre, et les aborda avec tout le respect d'un serviteur, nuancé d'un intérêt plus affectueux.

— Milord s'impatiente, madame. Il dit qu'il est prêt à partir tout de suite, et que le plus tôt sera le mieux. Et, en vérité, c'est bien aussi ma façon de penser, conclut-il avec cette sorte de rigidité refrognée qui est la ressource de certains hommes, au moment où ils se sentent en danger de donner issue à leur douleur par la voie trop féminine des larmes.

Hamish était du même âge que miss Netterville, bien qu'il parût avoir six ou huit ans de plus. Il était son frère de lait, et, dans leur petite enfance, il était resté son compagnon. A mesure que la guerre et l'appauvrissement venu à sa suite éclaircissaient les rangs des serviteurs de Netterville, Hamish avait graduellement avancé de poste de confiance en poste de confiance, si bien qu'aujourd'hui, malgré sa jeunesse, il unissait en sa personne quantité d'attributions, dont les principales étaient celles de *steward*, comme on disait en Irlande, intendant et maître d'hôtel.

— C'est vrai, répondit mistress Netterville, trop vrai, chaque moment de retard est un trait de plus dans la blessure. Venez, ma Margaret, hâtons-nous d'aller trouver votre grand-père. Si je pouvais lui persuader de prendre Hamish avec lui, au lieu de Mat, qui a si peu de force et qui sera bien moins intelligent pour vous seconder dans un semblable voyage, je serais bien plus tranquille sur son compte et sur le vôtre, ma fille.

— Ah! madame, c'était justement ce que je pensais! s'écria Hamish avec empressement. Qui donc a mieux le droit d'accompagner miss Margaret que son propre frère de lait? Et n'aurais-je pas assez de force, et plus qu'assez de bonne volonté pour combattre, pour mourir aussi, au besoin, si quelqu'un de ces hypocrites osait seulement tourner ses méchants yeux sur elle ou sur le vieux maître?

— Assez fort, et assez brave, et plus qu'assez dévoué, mon cher frère de lait, répliqua Margaret avant que sa mère eût le temps de prendre la parole. Et, pour cette raison même, il faut que vous restiez ici, afin d'aider et de conforter ma chère mère. Réfléchissez-y, Hamish : son lot est en réalité le plus dur. Nous aurons seulement à supporter la fatigue d'un long voyage : elle aura à contenir l'insolence d'hommes tout-puissants en ces tristes jours ; peut-être à leur disputer, jour par jour et heure par heure, ce qui lui revient légitimement, à elle et à nous. C'est là œuvre d'homme, non de femme, et, de plus, l'œuvre d'un homme qui ait l'esprit agile et qui ne craigne personne. Ne serez-vous pas cet homme, Hamish? Ne vous tiendrez-vous pas debout auprès d'elle, en face du tyran et de l'oppresseur? N'agirez-vous pas pour elle toutes les fois qu'il lui sera impossible d'agir?

Hamish allait répondre à ces adjurations avec une ardeur égale ; mais mistress Netterville l'en empêcha, en disant, d'un ton où se mêlaient la douleur et l'impatience :

— C'est peine perdue de vous parler, Margaret. Vous avez, sur ce sujet, toutes les idées opiniâtres de votre grand-père. Néanmoins, je ne puis vous le cacher, vous auriez beaucoup plus agi pour ma satisfaction réelle si, lui et vous, vous aviez cédé à mes désirs. Parmi ceux qui m'entourent encore, il en est plus d'un auquel, en cas de difficulté, je confierais nos intérêts, et l'argent, et le bétail, et la surveillance de la maison... Mais il y en a un seulement, et c'est Hamish, auquel je confierais volontiers mon enfant.

— Que Dieu vous bénisse pour cette parole, madame! s'écria le jeune homme avec une explosion de reconnaissance; puis, se tournant vers sa sœur de lait : — Voyez donc, miss Margaret... voyez donc... Puisque Sa Seigneurie le dit elle-même! Sûrement vous ne penserez pas à aller contre ses désirs?

— Écoutez-moi, Hamish, dit Margaret lui mettant la main sur l'épaule, et restant un peu en arrière, tandis que mistress Netterville continuait son chemin, — dès le jour où le shérif est venu nous informer de notre sort, j'ai été saisie d'un étrange et terrible pressentiment : ma mère se trouvera bientôt, j'en suis sûre, dans une situation pire que la nôtre. Une femme seule et sans amis, des ennemis tout autour d'elle, des ennemis habitant dans sa propre maison, des ennemis, les pires et les plus cruels de tous, la prière sur les lèvres, l'hypocrisie dans le cœur, l'épée au côté et le mousquet en mains, prêts à frapper et à tuer, comme ils le disent eux-mêmes, tous ceux qui s'opposent à cette détestable avidité de richesses et de puissance qu'ils se plaisent à prendre pour les suggestions d'un bon esprit! Quant à nous, mon grand-père et moi, une fois que nous aurons obtenu notre certificat des commissaires de Loughrea, ce sera tout autre chose. Chaque pas que nous ferons dans notre voyage, s'il nous conduit, hélas! plus loin de nos amis, met en même temps une distance plus rassurante entre nous et nos oppresseurs.

« Promettez-moi donc de ne plus demander à nous suivre, nous qui allons vers la paix et la sécurité, mais de demeurer tranquillement ici, c'est-à-dire du seul côté où le danger se présente. Promettez-moi même plus que ceci, mon frère... Promettez-moi de rester avec elle tant qu'elle pourra avoir besoin de vous... Et s'il lui arrivait quelque mal (que Dieu veuille nous l'éviter!), promettez-moi de me le faire savoir à l'instant, afin que je puisse aussitôt revenir prendre ma place auprès d'elle... Promettez-moi cela, Hamish! Qu'ai-je dit, promettre? il faut le jurer!

— Je le jure! Par notre mère du ciel et son Fils béni, je le jure! s'écria Hamish voyant la résolution inflexible de sa jeune maîtresse, et comprenant d'ailleurs la réalité des dangers prédits. — Mais, Dieu me pardonne! s'écria-t-il tout à coup en prêtant l'oreille, les femmes ne vont-elles pas commencer les lamentations pour votre départ, comme si c'était un enterrement!

— Oh! ne les laissez pas faire! ne les laissez pas! Dites-leur d'arrêter si elles ne veulent pas briser mon cœur! s'écria Margaret prenant son élan pour rejoindre sa mère.

En même temps Hamish traversait la terrasse d'un pas pressé, et se dirigeait vers un groupe de femmes parmi lesquelles, à leur animation et à leurs gestes, il reconnaissait les pleureuses. Mais une clameur sauvage s'éleva, continue et prolongée, jusqu'à ce que tout homme, toute femme, tout enfant à portée d'entendre eussent prêté leur voix pour enfler le chœur. Désolé de ne pouvoir plus intervenir que trop tard, le jeune serviteur se retourna, cherchant la cause de cette explosion soudaine : lord Netterville venait de sortir du château, et se tenait debout à la grille ouverte.

C'était un homme de noble prestance, d'allure militaire. Son aspect et son visage accusaient à peine soixante ans. Pâle et la tête nue, il considérait les groupes de ses fidèles, et ne daignait pas apercevoir la troupe ennemie.

Telles étaient la sympathie passionnée, la douleur

et l'exécration mêlées dans cet éclat de voix qui déchirait l'air, que beaucoup de cromwelliens firent instinctivement un pas en avant et portèrent la main au mousquet, dans l'expectative d'une attaque.

— Dites-leur d'arrêter! s'écria lord Netterville, levant tout à coup les bras au ciel, avec le geste désespéré de quelqu'un qui ne peut supporter davantage une torture. Pour l'amour de Dieu, dites-leur d'arrêter! Qu'ils attendent au moins jusqu'à ce que, comme les morts, je ne puisse plus les entendre!

Hamish n'eut pas à se faire l'interprète des désirs du maître. Ce cri spontané d'une angoisse trop extrême pour être réprimée, même par une virile énergie, frappa au cœur tous ceux qui l'entendirent. Le silence s'étendit de proche en proche et eut bientôt gagné toute la foule, — silence plus expressif que les plus lugubres lamentations.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

—

Hourra pour Blondin! Paris n'a plus rien à envier à l'Amérique, à l'Inde, à l'Angleterre : Blondin a tendu sa corde dans le palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées ; Blondin se promène avec ou sans balancier au-dessus de nos chapeaux... Hourra pour Blondin!

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Blondin, ce célèbre funambule qui, il y a quelques années, s'avisa de passer, sur la corde raide, au-dessus des chutes du Niagara.

Cet extravagant coup d'audace faillit faire tourner la tête aux Yankees, grands admirateurs de toutes les choses excentriques, surtout quand on y risque la vie humaine. Il se trouva même un enthousiaste plus fou que les autres qui supplia Blondin de le prendre sur son dos pendant l'un de ses périlleux voyages au-dessus de l'abîme : c'était, assure-t-on, un riche propriétaire, jouissant de tous les plaisirs et de toutes les commodités de la vie, à laquelle il devait tenir.

N'importe! il risqua tout cela pour le ridicule orgueil de s'associer à l'entreprise insensée elle-même de l'acrobate. Blondin consentit à se charger de l'excentrique voyageur, et, l'un portant l'autre, ils accomplirent heureusement ce trajet qui avait tant de chances pour se terminer sur les bords du Styx.

Dès lors, la renommée de Blondin fut fondée ; il ne s'intitula plus que « le héros du Niagara », et il alla donner des représentations dans le monde entier. Il a eu grand succès dans l'Inde au moment du voyage du prince de Galles.

Comme il fallait s'y attendre, des rivaux jaloux ont cherché à éclipser sa gloire ; il y a eu de faux Blondin comme il y a eu de fausses Jeanne d'Arc et de faux Louis XVII ; mais, enfin, nous possédons le seul, le vrai, l'authentique Blondin ; et, si vous en doutiez, rendez-vous au palais de l'Industrie, voyez Blondin sur sa corde raide, et vous reconnaîtrez qu'un maître seul, le plus illustre des maîtres dans l'art du funambulisme, peut se permettre ces exercices de *haute* fantaisie. Si vous persistiez dans votre scepticisme, je suis certain que Blondin s'offrirait à vous prendre sur ses épaules comme le gentleman du Niagara ; je parie, d'ailleurs, qu'après cette offre gracieuse vous n'auriez rien de plus pressé que de vous déclarer convaincu, sans pousser l'épreuve jusqu'au bout.

Blondin, je l'ai dit, a choisi le palais des Champs-Élysées pour théâtre de ses exploits ; la grande nef de ce vaste édifice pouvait seule lui donner, dans un local fermé, le vaste espace dont il avait besoin en longueur et en hauteur.

Sa corde est suspendue à quatre-vingt-dix pieds environ d'élévation, sur cent cinquante ou deux cents de longueur. Un système très-ingénieux de câbles latéraux maintient le câble central au degré de fixité convenable ; car tout dépend de la tension de la corde ; le moindre ballottement, la moindre oscillation imprévue dérangerait l'équilibre du hardi acrobate et le précipiterait.

Bien tendre sa corde, c'est la moitié de l'art du funambule ; c'est la garantie de son succès ; c'est la sauvegarde de son existence. Aussi, avant chaque représentation Blondin visite-t-il lui-même sa corde avec autant de soin que l'aéronaute en apporte à examiner l'enveloppe et les agrès de son ballon.

Enfin, tout est prêt : la musique lance ses notes cuivrées ; un chevalier bardé de fer et emplumé de hauts panaches paraît dans l'arène : c'est Blondin.

Point d'échelles pour arriver jusqu'à la corde où il doit opérer ses exercices : Blondin se fait accrocher à un câble qui glisse sur une poulie ; on le hisse, et, en un clin d'œil, le voilà sur le plancher de chanvre qui lui sert de théâtre ; plancher rond, tremblotant et qui n'a pas plus de dix centimètres de largeur.

L'effet est vraiment saisissant, quand on voit cet homme, à l'armure étincelante, qui passe ainsi entre ciel et terre, semblant plutôt planer que marcher ; avec un peu d'imagination, on croirait volontiers voir quelque preux chevalier des contes de fées, allant, porté par un génie invisible, à la défense d'une belle dame captive, enchaînée et éplorée.

Après la promenade du chevalier, Blondin passe à une série de tours qui rappellent le mot traditionnel : « De plus en plus fort, comme chez Nicolet! » L'équilibre pour lui n'a point de secrets : on dirait qu'il est vissé sur sa corde, retenu à elle par l'attrac-

tion d'un aimant mystérieux. Il court, saute, se couche, se relève, tout cela aussi facilement que s'il se promenait sur l'asphalte d'un trottoir bien uni ou sur une pelouse.

De tous les exercices qu'il a exécutés jusqu'à ce jour, les plus étonnants sont ceux de la chaise et du vélocipède.

L'intrépide funambule place une chaise en équilibre sur la corde; il monte sur le dossier comme un oiseau perché sur une branche et il se livre ainsi à la plus incroyable voltige. La chaise tremble et vacille sur la corde ; l'homme oscille sur la chaise ; tout cela semble prêt à tomber dans le vide; les poitrines des spectateurs sont haletantes. Un cri d'horreur va partir de toutes les bouches; mais non; déjà Blondin est redescendu sur sa corde, souriant, radieux, et l'illusion est telle qu'on se sent rassuré comme s'il avait remis le pied sur la terre ferme.

Le tour du vélocipède est une innovation toute récente de Blondin : le bicycle dont il se sert est, je dois l'avouer, construit d'une façon spéciale : la roue, comme une roue de poulie, est garnie d'une rainure qui empêche un écart trop brusque. A ceux qui critiqueraient cette disposition nécessaire, Blondin propose de se lancer eux-mêmes sur son vélocipède préparé, et il s'engage à les suivre sur un vélocipède ordinaire. Jusqu'à présent, il ne s'est pas trouvé d'amateurs pour accepter le défi...

Je ne voudrais pas, pour ma part, me montrer trop exigeant envers Blondin : je trouve même que le pauvre homme risque sa vie beaucoup plus qu'il n'est permis de le faire en matière aussi frivole; mais, enfin, il me semble que, pour un homme qui a passé au-dessus des chutes du Niagara, le palais de l'Industrie est un théâtre qui doit lui sembler bien inférieur à son mérite et qui doit lui laisser la nostalgie des grandes cascades témoins de ses anciens triomphes.

L'historien Froissart raconte dans ses *Mémoires* que lors de l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, à Paris, en 1385, on vit un Génois qui se rendit du sommet d'une des tours de Notre-Dame jusqu'au pignon d'une des maisons du pont Saint-Michel en marchant sur une corde tendue. Comme l'obscurité commençait, il tenait dans chacune de ses mains un flambeau allumé qu'il secouait dans sa course, « lesquels cierges, dit le vieux chroniqueur, on pouvait voir tout au long de Paris et au dehors, deux ou trois lieues loin. »

Voilà certes un exploit digne de Blondin et bien capable de le tenter; j'espère toutefois que M. le préfet de police s'empresserait, le cas échéant, de refuser l'autorisation nécessaire à l'accomplissement d'une telle fantaisie.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Auxiliatrices (les) **du Purgatoire**, par le P. Blot, missionnaire apostolique, docteur en théologie, etc., 1 vol. in-12. 2 fr. 59

Notice sur la Révérende Mère Marie de la Providence, fondatrice de la Société des religieuses auxiliatrices des âmes du Purgatoire. 1 vol. in-12 2 fr. 50

Dans le mois des morts, il est utile de faire connaître les écrits consacrés à l'OEuvre des Dames auxiliatrices.

L'auteur de l'ouvrage *Au ciel on se reconnaît* raconte dans celui-ci l'origine et l'histoire des religieuses vouées à la piété en faveur de l'Eglise souffrante; il écrit non pas comme annaliste ou comme théologien, mais d'un style pieux, intéressant et charmant. Cet ouvrage ne peut manquer de toucher les lecteurs de la *Semaine des familles*. Il leur rappellera ceux qui ne sont plus et qu'on oublie, hélas! toujours trop vite; il aidera plus d'une âme du purgatoire à franchir cette porte gardée par l'ange de la pénitence et qui peut s'ouvrir par la moindre de ses larmes, *per una lagrimetta*, comme dit le poëte.

A côté de l'histoire des Auxiliatrices, celle de la révérende mère Marie de la Providence, qui a fondé leur œuvre, trouve naturellement sa place. Elle ne sera ni moins édifiante pour nos pieux lecteurs, ni moins recherchée à l'époque où nous sommes.

OEuvres de sainte Térèse, traduites d'après les manuscrits originaux, par le P. Marcel Bouix, de la Compagnie de Jésus. 6 beaux vol.

Premier volume. — Vie de sainte Térèse, écrite par elle-même. In-8. 7 fr.

Deuxième volume. — Le Livre des Fondations. In-12. 4 fr.

Troisième volume. — Œuvres mystiques. In-12. 4 fr.

— **Lettres**, traduites selon l'ordre chronologique. Édition enrichie de lettres inédites, de notes et de biographies. 3 vol. in-8. 18 fr.

Vie de sainte Térèse, par le P. François de Ribera, de la Compagnie de Jésus; traduite de l'espagnol par le P. Marcel Bouix, de la même Compagnie. 1 vol. in-8, Prix. 7 fr. 50

La plus belle introduction aux *Œuvres de sainte Térèse* est le jugement qu'en a porté l'Eglise. Déjà depuis près de trois siècles elle a prononcé sur le mérite de ces immortels écrits. En mettant Térèse au rang des bienheureux, elle proclame la doctrine contenue dans ses ouvrages « une doctrine céleste dont elle souhaite que les âmes des fidèles se nourrissent ». Dans l'office composé en son honneur, elle s'exprime ainsi : « Cette vierge nous a laissé plusieurs écrits remplis d'une sagesse céleste, dont la lecture excite puissamment les âmes des fidèles au désir de la patrie d'en haut. »

Enfin, dans la bulle de canonisation, Grégoire XV, s'adressant à la catholicité tout entière, prononce ce jugement solennel : « Entre tous ces présents de sa divine munificence dont le Tout-Puissant voulut orner son épouse bien-aimée comme d'autant de précieux joyaux, il se plut encore à l'enrichir avec largesse par d'autres grâces et par d'autres dons : il la remplit de l'esprit d'intelligence, afin que non-seulement elle laissât dans l'Eglise de Dieu les exemples de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât en même temps par autant de sources fécondes de la divine sagesse, qu'elle nous a légué d'écrits sur la théologie mystique et sur d'autres sujets; écrits empreints de la plus éminente piété, dont les fidèles retirent les fruits les plus abondants, et qu'ils ne sauraient lire sans sentir s'allumer dans leurs âmes un désir ardent de la céleste patrie. »

Après ce jugement de l'Eglise, le catholique est fixé sur les écrits de sainte Thérèse; il sait à l'avance qu'il y trouvera une doctrine céleste, qu'il en retirera les fruits spirituels les plus abondants, enfin que son âme s'y embrasera du désir du ciel.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 34. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 24 Novembre 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Sainte Barbe. (Composition de F. Lix.)

SAINTE BARBE

—

Il y a du désaccord entre les historiens et biographes qui ont raconté la vie de sainte Barbe. Elle ne figure pas dans tous les ouvrages relatifs à la vie des saints. Nous en avons même feuilleté un en douze volumes où cette vierge martyre est, il est vrai, mentionnée à son ordre alphabétique, mais où l'auteur ajoute qu'il n'a pas pu trouver de renseignements sur elle. Peut-être n'a-t-il pas bien cherché. Il y en a, et d'abondants. Seulement, nous devons ajouter qu'en présence de quelques divergences dans les récits, nous nous conformons aux versions qui nous semblent le mieux accréditées.

Disons d'abord que cette sainte a été et est encore l'objet d'une dévotion particulière de la part des Latins, des Grecs, des Syriens et des Moscovites. On la croit généralement disciple d'Origène et l'on place son martyre à Nicomédie, en l'an 235, sous le règne de Maximin Ier.

Son père était un riche et puissant seigneur nommé

Dioscore, de plus, hautain, orgueilleux, cruel, et adonné au culte des faux dieux. La jeune Barbe, au contraire, sa fille unique, possédait tous les dons de la beauté et toutes les qualités de l'âme. Dès son enfance, au lieu de se livrer aux plaisirs de son âge, elle n'aimait qu'à faire le bien, à tendre la main aux pauvres, à se priver, pour soulager leurs misères, des superfluités du luxe qui l'entourait. Plus tard, ayant appris qu'Origène, homme d'une grande sagesse et d'une grande réputation, démontrait l'existence de Dieu et la vanité des idoles, elle lui écrivit pour solliciter des enseignements qui devaient sauver son âme. Origène lui envoya un de ses disciples nommé Valentin, qui lui expliqua les mystères sacrés de la religion et la baptisa.

Ensuite plusieurs riches seigneurs du pays la demandèrent successivement en mariage. Mais elle les refusa tous, au grand mécontentement de son père, qui, pour vaincre sa résistance, la fit enfermer dans une tour.

Quand il l'y eut laissée quelque temps, il vint réitérer ses commandements et ses menaces. Barbe demeura inébranlable et répondit qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ. S'approchant du pilier en marbre de sa prison, elle y fit le signe de la croix, et l'empreinte de sa main resta gravée sur le marbre aussi profondément que s'il eût été de la cire.

Tout autre que Dioscore eût été saisi de ce miracle. Mais, à cette vue, sa colère redoubla, et il se mit à injurier et à frapper sa fille qui, dans son incomparable douceur, ne répliqua qu'en lui prêchant la foi chrétienne.

La nuit suivante, une main invisible ouvrit les portes du cachot de Barbe, brisa ses fers, et la jeune fille prit la fuite.

Dioscore craignit que cette évasion ne lui fît perdre la faveur de Maximin. Il se mit donc à la poursuite de sa fille, que plusieurs miracles dérobèrent d'abord à ses recherches. Il apprit enfin qu'elle s'était réfugiée dans une caverne, où elle instruisait dans sa religion les enfants d'alentour. Dioscore se fit guider vers cette caverne, surprit sa fille en prières, l'accabla de coups, et la traîna par les cheveux dans un cachot. Puis, la faisant conduire devant le président Marcian, il l'accusa d'être chrétienne et requit contre elle toute la rigueur des lois impériales.

Dès le lendemain, Barbe comparut devant le président Marcian, qui, touché de sa jeunesse et de sa rare beauté, lui dit :

— Si tu veux te sauver, sacrifie aux dieux immortels, sinon tu mourras dans les plus affreux tourments.

Elle répondit :

— Je veux m'offrir en sacrifice à mon Dieu Jésus qui a fait le ciel et la terre, et quant aux démons que tu adores, le prophète a dit : « Ils ont des yeux et ne voient point, ils ont une bouche et ne parlent point; ceux qui leur rendent hommage leur ressemblent. »

Aussitôt Marcian fit signe aux bourreaux.

L'imagination recule d'horreur quand on songe aux effroyables supplices endurés par les martyrs chrétiens. Celui de Barbe fut horrible entre les plus horribles. On lui brûla le corps avec des torches ardentes, on lui laboura les flancs avec des peignes de fer, on l'inonda d'huile bouillante. L'aspect de ces tortures devint si affreux que Marcian lui-même se détourna et se voila la face avec son manteau. Toutefois il ordonna de la promener en cet état à coups de fouet par les rues pour épouvanter les autres jeunes filles chrétiennes.

Et la sainte ne cessait de prier :

— Mon Dieu, que votre pitoyable main ne me délaisse pas, car sans vous je ne puis rien et avec vous je puis tout... Mon Dieu, qui couvrez le ciel de nuages et la terre d'obscurité, voilez mon corps, de peur que des yeux infidèles n'aient sujet de blasphémer votre saint nom.

Sa prière fut exaucée. Un ange portant une tunique blanche descendit du ciel, et sainte Barbe se trouva enveloppée d'une merveilleuse clarté qui la déroba aux regards des païens.

Elle fut condamnée à avoir la tête tranchée, et Dioscore demanda à être le bourreau de sa fille, après avoir été son dénonciateur.

Barbe fut conduite hors la ville, sur le sommet d'une colline. Elle y marcha les mains jointes, les cheveux épars, les yeux rayonnants d'espoir. Tantôt elle priait pour ses meurtriers, tantôt elle chantait les louanges du Seigneur. Puis une colombe plus blanche que la neige se mit à voltiger autour de sa tête, une croix lumineuse s'éleva jusqu'au ciel, et la colombe, se posant sur la croix, dit : « Salut, Barbe; une glorieuse couronne t'attend, et le paradis est ouvert pour toi avec ses félicités éternelles. »

Aussitôt la sainte s'agenouilla, fit une dernière prière, et tendit le cou à son père, qui le trancha de son épée.

En même temps il s'éleva un grand orage, le tonnerre gronda, et Dioscore, qui s'empressait de fuir, fut tué d'un coup de foudre en descendant la colline.

Une autre version, appuyée sur des actes relatés par Métaphraste et Montbrotius, affirme que Barbe fut martyrisée à Héliopolis, sous le règne de Galère, vers l'an 306. Là encore, c'est son père qui remplit volontairement l'office de bourreau.

Quelques écrivains s'étonnent de ce que sainte Barbe soit devenue la patronne des artilleurs, puisque, disent-ils, du temps de la vierge martyre, l'artillerie n'était pas encore inventée.

Et ils ajoutent : « Est-ce le coup de tonnerre dont le bourreau a été tué, que les artilleurs ont métamorphosé en coup de canon ? »

Dans tous les cas, il y aurait là une certaine analogie. Mais il faut admettre aussi que, à une époque où tous les corps de métiers en France s'empressaient de se mettre sous le patronage d'un saint ou d'une sainte, les artilleurs, dans notre religieuse France, n'ont pas voulu manquer à ce pieux usage.

Le poste des canonniers se nomme la sainte-barbe. Cette sainte a été et est encore en grande vénération à bord des vaisseaux comme à terre. On la fête le 4 décembre. Cette solennité militaire est annoncée sur les vaisseaux par des salves et des bordées. Un grand repas a lieu, et, auparavant, on promène processionnellement l'image de la vierge martyre parée, enrubanée, placée sur une espèce de bastion. Sur certains vaisseaux il y a des maîtres canonniers qui possèdent dans leur chambre l'image de sainte Barbe.

Au sujet de la patronne des artilleurs, nous avons lu quelque part cette phrase : « En plein XIXe siècle, il y a encore des gens qui, au moment d'un combat naval, invoquent la protection de sainte Barbe, absorbent une forte ration d'eau-de-vie, et s'en vont bêtement se faire tuer. »

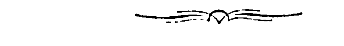
Remarquez ce mot *bêtement*. C'est un exemple entre mille des puissants dissolvants qu'emploie l'incrédulité moderne contre la discipline et le devoir. Un ouvrier a le goût du travail... A quoi bon? C'est bête. Un soldat demande à Dieu le courage de se sacrifier et de mourir s'il le faut pour sa patrie... Ah! vraiment, c'est encore plus bête. Celui qui ne croit ni à Dieu ni aux saints ne croit ni à l'héroïsme, ni à l'abnégation, ni au dévouement. Il vit pour lui et ne s'inquiète pas du reste. C'est ainsi que par la démoralisation on s'efforce de pervertir les masses afin de s'en rendre maître; mais ces tentatives finissent par trop laisser voir le but égoïste auquel elles tendent, et elles n'empêcheront pas que sainte Barbe demeure la patronne vénérée des artilleurs.

Elle est aussi celle des mineurs. La célébration de sa fête, dans certaines mines d'Allemagne, forme un spectacle aussi pittoresque que touchant, et empreint d'une solennité vraiment saisissante. Un autel est élevé à cinq ou six cents pieds de profondeur dans les entrailles de la terre; les vastes galeries étincellent de lumières, et les mineurs, en habits de fête, font retentir de leurs chants religieux les voûtes souterraines toutes pavoisées de croix et de bannières. Enfin l'image de sainte Barbe, apparaissant au milieu des rameaux d'un feuillage persistant, est honorée et invoquée par tous ces braves gens qui en font la reine de leur réunion.

Notre gravure représente une partie des scènes que nous venons de décrire. C'est là une charmante et très-artistique composition, qui était digne de figurer sous les yeux de nos lecteurs.

Rappelons en terminant qu'il y a à Paris une institution nommée le collége Sainte-Barbe. Une de ses particularités était et est encore, je crois, d'établir des liens durables de confraternité entre les élèves pendant toute leur vie. Ils deviennent ainsi les protecteurs et les appuis les uns des autres, ce qui est avantageux pour les médiocrités. Le groupe des *Barbistes* a été un moment très en vue. M. Scribe en était un des membres les plus considérables, aussi a-t-il pu écrire pour ainsi dire *de visu* sa charmante comédie *la Camaraderie*. En résumé, ce système de *courte-échelle* mutuelle pour grimper à la fortune a de mauvais côtés au point de vue de la justice et de l'équité, car dans ce monde chacun doit être placé selon ses mérites et non selon les mérites de ses amis; mais il met en jeu des sentiments de confraternité qui ont un certain aspect séduisant et honorable.

ÉLIE VERNON.



MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir pages 500 et 523.)

—

II (*Suite*)

Le vieux lord salua et essaya de remercier. Mais les paroles expirèrent sur ses lèvres, et il se détourna brusquement pour prendre congé de sa belle-fille.

Celle-ci s'agenouilla afin de recevoir sa bénédiction. Il lui posa la main sur la tête, et, faisant un effort pour maîtriser sa voix, il dit tendrement :

— Adieu, la meilleure des filles et la plus chère! Ceux qui nous entourent font leur possible pour nous gâter l'Écriture, à force de la mêler à leur jargon hypocrite. Cependant elle a pour toi une application si juste et si douce, que je ne puis m'empêcher, moi aussi, de la citer. Que Dieu te bénisse et te garde, ma fille, car tu m'as été une vraie Ruth dans ma vieillesse! Que Dieu te bénisse et te garde, car tu me vaux mieux que sept fils, en ce jour de ma pauvreté et de ma douleur.

Il se pencha pour la baiser au front et l'aider à se relever; mais en même temps il ajouta, de façon à être entendu d'elle seule :

— Pardonnez-moi, Mary, si je reviens encore sur ce sujet que nous avons tant discuté déjà. Êtes-vous toujours dans l'intention de me faire accompagner par Margaret? Réfléchissez-y mieux, je vous en supplie. La place de la fille est toujours, suivant mon pauvre avis, à côté de sa mère!

— J'ai réfléchi... et j'ai décidé. Si Margaret est ma fille, elle est votre petite-fille. Si son père ne peut plus remplir envers vous le devoir filial, ce doit être

son orgueil et sa joie, à elle, de le remplir pour lui. Et puis, mon bon seigneur, continua-t-elle encore plus bas, la question a un autre aspect : Margaret sera plus en sûreté avec vous ! Ce lieu est désormais à la merci d'une soldatesque sans frein : il ne peut convenir à notre enfant. Je sens trop bien que je suis impuissante à la protéger.

Lord Netterville resta pensif un instant. Puis il dit comme malgré lui :

— Il se peut que vous ayez raison, comme toujours, ma douce Mary ! Allons, s'il doit en être ainsi, hâtons-nous !

Il la pressa affectueusement dans ses bras, alla droit à son cheval, et se mit en selle presque sans aide. Mais son visage devint cramoisi, et, tout aussitôt, d'une mortelle pâleur. Hamish, qui lui tenait l'étrier, comprit sans peine que, tout en arrangeant ses rênes et en s'installant sur sa monture, il luttait de toutes ses forces pour se montrer à la soldatesque anglaise sous les dehors d'une hautaine indifférence. Une fois assis à son gré, il hasarda un regard vers ses fidèles Irlandais, et souleva son chapeau pour les saluer. Mais l'effort était trop grand. De grosses larmes se rassemblèrent sous ses paupières, et sa main trembla trop violemment pour replacer le chapeau, qui échappa à sa faible étreinte et roula aux pieds de son cheval. Une demi-douzaine d'enfants se précipitèrent pour le ramasser ; mais Hamish l'avait déjà rendu à son maître qui, affectant de plus en plus l'indifférence :

— La peste soit, dit-il, de ces doigts tremblants qui démentent ainsi un cœur robuste ! C'est l'effet du vin et de l'ale, Hamish. Aie bien soin de boire de l'eau toute ta vie, mon brave garçon, si tu veux assortir à un cœur vigoureux une main ferme, quand tes soixante-dix ans seront venus.

Hamish essaya de prendre ce même ton léger et dégagé :

— Ma foi ! milord, que je le veuille ou ne le veuille pas, m'est avis que l'eau sera la meilleure partie de mon vin d'ici quelque temps, c'est-à-dire, ajouta-t-il en baissant la voix, jusqu'au jour où Votre Honneur rentrera dans ses biens, et où nous mettrons en perce un bon tonneau pour célébrer son retour.

— Mon retour ! mon retour ! répéta lord Netterville, secouant la tête avec un mélange de douleur et d'impatience impossible à décrire. Je te dis, Hamish, qu'il n'y a pas de retour... Mais où est ma petite-fille ? Dis-lui de venir tout de suite, car cela ne vaut rien de s'attarder ici avec cette foule en larmes autour de soi, et là-bas ce satané groupe de fanatiques, occupé sans doute à marquer chacun des nôtres pour l'heure de la vengeance.

Mistress Netterville entendit cet impatient appel. Elle serra fortement, passionnément, contre sa poitrine, son unique enfant. Puis, ferme et sans défaillance jusqu'à la fin, elle la conduisit à Hamish. Celui-ci la plaça, avec le respect qu'il eût pu témoigner à une reine, sur le coussin préparé derrière son grand-père.

A peine la jeune fille eut-elle le temps de s'installer. Lord Netterville se pencha pour baiser encore une fois le front que sa belle-fille s'efforçait d'élever jusqu'à lui ; puis il enfonça profondément les éperons aux flancs de son cheval, et partit au galop.

Alors, mus par une impulsion commune, hommes, femmes, enfants, tombèrent à genoux, mêlant les prières, et les bénédictions, et les gémissements, et les imprécations, comme seule peut le faire une foule irlandaise ou italienne.

Toutefois, obéissants jusque dans leur surexcitation, ce fut seulement quand le maître eut disparu qu'ils firent éclater les lamentations sauvages dont ils avaient coutume d'accompagner leurs morts aimés.

Malheureusement, le vent donnait du côté par où s'en allaient les exilés. Il porta à leurs oreilles quelques-unes de ces notes lugubres et prolongées.

Alors le calme stoïque du vieux seigneur l'abandonna tout à fait. Il laissa tomber les rênes de ses mains et pencha la tête, tellement que ses boucles blanches se mêlaient à la crinière de son cheval... Et il pleura avec autant de tristesse et d'abandon qu'une femme.

III

« Il est couché, le soleil de la gloire de Netterville ! En bas, dans la poussière, traînent ses bannières brillantes ! La voix étranglée par l'angoisse, nous murmurons son histoire... Et les hommes, en nous écoutant, gémissent comme des femmes.

« Malheur ! malheur à nous ! — malheur ! nous ne le verrons plus ! Malheur ! malheur à nous ! nos larmes tombent comme les pluies de novembre. Malheur ! malheur à nous ! Malheur ! car le chef que nous pleurons s'en va seul à son douloureux exil.

« Seul ? — Non pas seul ! car nos lâches ennemis, aussi cruels que vils au jour de leur puissance, ont levé la main contre les vierges et les femmes, déraciné l'arbre, et puis foulé aux pieds la fleur.

« Et ainsi ils l'ont envoyée pleurer près des eaux étrangères, elle, la joie de nos cœurs et la lumière de nos yeux, la dernière et la plus belle des filles de Netterville, le dernier anneau dans la chaîne de leur destin.

« Triste il sera, ô mère ! ton réveil, demain ! Tu te réveilleras pour pleurer sur ton nid d'où la colombe est envolée. Veuve et sans enfant, double est ton chagrin, et à deux tranchants le glaive enfoncé dans ton cœur.

« Ah ! tu peux bien la pleurer ! car nous la pleurons aussi, nous, les vassaux et les serfs de ta race con-



quérante. Si le sang avait ce pouvoir, notre sang te la rendrait.

« Pourtant ce n'est pas seulement sur elle ou sur toi que nous pleurons. Nous pleurons sur notre pays enserré dans cette chaîne, que l'ennemi trempe dans le sang de nos cœurs torturés, tellement qu'on la dirait rougie et rouillée par la pluie.

« Oh! quand donc un chef sera-t-il donné aux cœurs loyaux pour fondre sur l'étranger et le forcer à fuir? Quand donc tomberont les chaînes d'Érin? Quand Érin se lèvera-t-elle dans sa force et dans sa liberté? »

Ainsi chantait Hamish, le frère de lait de miss Margaret, le fils du dernier des ménestrels qui, de la harpe et de la voix, avaient célébré les triomphes des Netterville ou pleuré sur leurs douleurs.

En dépit de la loi qui interdisait strictement cette coutume nationale, les Anglais du Pale avaient persisté à tenir attaché à chacune de leurs maisons un barde ou ménestrel, dont l'office était toujours ou presque toujours héréditaire.

A l'époque de sa prospérité, la famille de Netterville, très-jalouse de sa propre importance et de son propre éclat, se serait bien gardée de faire exception à cet usage. Toutefois son dernier ménestrel en titre était tombé dans la même bataille qui avait privé mistress Netterville de son époux. Hamish étant bien trop jeune pour succéder à son père, la harpe restait suspendue, muette et les cordes brisées, dans la grande salle du château.

Mais la douleur et l'indignation avaient déchaîné les flots de poésie et d'harmonie, toujours prêts à couler dans une poitrine celtique. Hamish s'était senti barde sur le coup. Oubliant la présence des soldats, ou, plus probablement, mettant à profit leur ignorance de son langage, il se plaça debout au milieu de la foule, et il épancha ses plaintes, stance par stance, avec toute la facilité et tout le feu d'un *improvisatore* de naissance. Quand il s'arrêta, faute de respiration plutôt que faute d'idées, ceux qui l'entouraient reprirent le récit : ils chantèrent, dans une sorte de complainte, la bonté et la grandeur, l'honneur et la gloire de leur chef dépossédé et de sa jeune héritière. En un mot, ils firent exactement ce qu'ils auraient fait si les deux personnages sur lesquels ils se lamentaient avaient dû être, ce jour même, déposés dans le tombeau.

Jusqu'à ce moment, mistress Netterville avait conservé, à un degré prodigieux, le calme de statue qui cachait et quelquefois même démentait les mouvements d'un cœur plein de généreuses émotions. Mais ces accents plaintifs brisèrent tout à coup le marbre dont elle s'était fait comme une enveloppe. Incapable de supporter plus longtemps ce qui résonnait à ses oreilles comme une prophétie de mort pour ses bien-aimés, elle rentra précipitamment dans la maison.

A une époque plus heureuse, elle s'était réservé, pour son usage particulier, une petite pièce, fort retirée et assez sombre. Elle en avait fait son refuge pour la prière et, en général, pour les occupations qui demandaient le silence et la solitude. Maintenant cette chambre était l'unique que la maîtresse de la maison pût considérer comme sienne. Le matin même, les soldats avaient pris possession de l'habitation, et, si l'usage de cette chambre lui avait été laissé, c'était par une faveur toute spéciale, en retour des soins qu'elle avait donnés à l'un des leurs, tombé malade subitement la nuit de leur arrivée. Ce n'était point la coutume des cromwelliens d'agir si doucement envers les vaincus. Mainte « transplantée », d'aussi haute naissance et d'aussi bonne éducation que mistress Netterville, avait été contrainte à se retirer dans les communs de sa propre demeure, tandis qu'une grossière soldatesque envahissait tout à la fois les salles les plus somptueuses et les plus intimes réduits.

Aussitôt qu'elle se vit à l'abri de tous les regards dans cette chambre solitaire, mistress Netterville céda enfin au cri du pauvre cœur humain, et, se jetant de son haut, la face contre terre, elle s'abandonna à un accès de douleur d'autant plus terrible qu'il était absolument sans larmes. Deux de ses femmes de service avaient compris, malgré son calme extérieur, quelles effroyables tortures son âme devait subir. Elles allèrent plusieurs fois frapper à la porte ; mais leur maîtresse n'entendit pas, ou ne voulut pas répondre, et elles n'osèrent entrer sans permission.

Enfin l'une d'elles alla trouver Hamish, sentant instinctivement que si quelqu'un pouvait se hasarder à intervenir, c'était le frère de lait de miss Margaret.

— La maîtresse — Dieu lui vienne en aide! — est enfoncée dans son chagrin, et ne veut pas même répondre quand nous frappons. Hamish, ne pourriez-vous pas vous arranger à entrer comme par hasard, et dire une chose ou l'autre, pour détourner ses pensées?

— Détourner ses pensées! répéta Hamish avec humeur. Détourner ses pensées! Vous en prenez à votre aise! N'a-t-elle pas perdu mari et enfant, pour ne pas parler du vieux lord, qui lui était tout comme son propre père? Et ne va-t-elle pas en outre être chassée de chez elle, et envoyée au hasard à travers le monde? Et vous parlez de détourner ses pensées, comme si c'était le mal de dents qui la tourmentât, ou une guêpe qui l'eût piquée?

— Comme il vous plaira, monsieur le maussade! Seulement je pensais que, comme vous êtes ici une manière de favori, à cause de la jeune maîtresse, vous auriez pu prendre cette liberté. Quant à moi, n'étant point élevée au même rang, je ne puis naturellement me mêler d'une pareille affaire.

Le jeune homme avait parlé rudement, mais nul plus que lui n'était inquiet et désolé du chagrin de sa maîtresse.

Dès que la chambrière eut disparu, il se rendit sans bruit à la porte de la pièce en question, et frappa doucement.

Mais pas un signe de vie ne se produisit, et, après avoir frappé en vain deux ou trois fois, il entr'ouvrit et regarda à l'intérieur.

La chambre, lambrissée en chêne noir, était naturellement sombre; Hamish se figura que jamais elle n'avait été aussi sombre qu'en ce moment.

Moitié oratoire, moitié cabinet d'étude, que d'heures mistress Netterville y avait passées dans une prière ardente et solitaire, alors que son mari et son beau-père combattaient les combats de leur royal maître! Un grand crucifix, taillé, comme tout l'ameublement, dans le chêne noir, surmontait une sorte de prie-Dieu, au fond de la pièce. Sur le pan de mur faisant angle avec celui-là se trouvaient une table et un pupitre sur lequel la châtelaine avait coutume de faire sa correspondance et les comptes de sa maison.

Chambre et prie-Dieu, crucifix et table, Hamish savait tout cela par cœur.

Ici, dans sa petite enfance, il venait, avec sa sœur de lait, quand tous deux étaient fatigués de leurs jeux, s'asseoir aux pieds de mistress Netterville, et écouter les récits qu'elle imaginait pour leur amusement.

Ici, lorsque les années avaient passé, la séparant peu à peu de miss Margaret, il avait pris l'habitude d'apporter son offrande matinale : un beau poisson pêché dans la rivière, un bouquet de violettes, ou une touffe de bruyère empourprée.

Ici, il était venu chercher des nouvelles de la guerre, le jour même qui apporta l'annonce de la mort du maître. Il avait essayé de consoler Margaret, qui, dans son chagrin d'enfant, s'était jetée juste à la place où sa mère se trouvait maintenant prosternée. Il s'était étonné, et, malgré sa jeunesse, il avait, au moins en partie, compris la merveilleuse abnégation de mistress Netterville qui, au plus aigu de sa douleur, avait trouvé le courage de consoler son père et son enfant, comme si le coup qui les frappait ne tombait pas, avec une triple force, sur son propre cœur.

Mais, si familier que lui fût ce lieu, le peu de clarté qui y régnait et la confusion de ses pensées ne lui permirent pas tout d'abord d'apercevoir mistress Netterville. Il regarda instinctivement vers le prie-Dieu, où si souvent il l'avait vue aux heures d'épreuve.

Mais elle n'était pas là; et un frisson de terreur courut dans toutes les veines du jeune homme, quand enfin il la découvrit, étendue tout de son long, la face contre terre, sa coiffe de veuve jetée au loin, et, ruisselant autour d'elle, ses longues boucles, abondamment parsemées de blanc par la main de la douleur, non par celle du temps, — désordre d'autant plus saisissant qu'il était en opposition plus directe avec les habitudes d'ordre, de bienséance, de décorum, apportées de sa patrie anglaise. Elle était étendue là, non pas gémissant ni pleurant, mais écrasée et impuissante, comme si son corps lui-même s'était trouvé trop faible pour le poids de ce chagrin, et elle s'était laissée tomber sous le fardeau.

Elle semblait non pas évanouie, mais stupéfiée. Hamish trembla pour sa raison. Mais, tout jeune qu'il fût, il était habitué au chagrin, et il comprit tout à la fois le danger et le remède. La malheureuse femme devait être ranimée à tout prix — même au prix, hélas! d'un complet rappel à la douleur.

Hamish entra et ferma la porte. Dans son grand respect pour cette désolation, il se mouvait tout doucement, comme on le fait, presque sans en avoir conscience, en la présence des morts. Pendant quelques minutes, il s'occupa à ranger les papiers épars sur le pupitre, et les fleurs que Margaret avait placées sur le prie-Dieu un ou deux jours auparavant. Elles étaient flétries maintenant... flétries comme le sort de la pauvre enfant... Cependant, au lieu de les jeter, il versa de l'eau dans un vase et les y plaça. Mais, tout en prenant ce soin, il soupira profondément, car une pensée traversait son esprit : qu'il cherchât à rendre la vie à une fleur flétrie, ou la joie au cœur d'une mère privée de son enfant, dans l'un et l'autre cas sa tâche était sans espoir.

Mistress Netterville ne prenait aucunement garde à ses mouvements, quoique maintenant, s'habituant petit à petit à la situation, il fît un peu plus de bruit. Enfin, dans l'impossibilité de réussir par des moyens plus doux, il laissa tomber un vase fort lourd, qui se brisa en mille pièces. En tout autre temps, une pareille maladresse n'eût point passé sans reproche. Mais le corps étendu par terre ne bougea pas plus que s'il eût vraiment été mort.

Alors Hamish s'agenouilla près de sa maîtresse vénérée et lui frappa sur l'épaule, s'étonnant lui-même de sa propre témérité. Elle frissonna, comme si ce léger coup lui avait fait mal, et murmura du ton d'une personne à moitié endormie :

— Pas maintenant, Hamish! pas maintenant! Laissez-moi pour le moment, je vous en supplie!

— Et pourquoi pas maintenant? répliqua-t-il presque rudement. Pensez-vous que vous seule ayez une cause de chagrin? Dites-moi, ma maîtresse, si nous, tout humbles que nous sommes, et quoiqu'il n'y ait pas à penser à nous en comparaison de Votre Seigneurie, dites-moi si nous n'avons rien perdu, si si nous ne perdons rien? Ah! si vous pouviez seulement entendre les larmes et les gémissements de ces pauvres gens en bas, vous ne nous feriez pas l'injure de penser que votre cœur est aujourd'hui le seul affligé et saignant!

— Oui... oui... je comprends... Mais on ne leur a pas pris leurs enfants... Ils n'ont pas perdu ce que j'ai perdu.

— Pas autant... mais assez cependant, et plus



qu'assez, pour les faire gémir, répondit Hamish avec fermeté. Ils ont perdu un maître qui était un père plutôt qu'un maître, et une jeune maîtresse qui était autant qu'une fille pour chacun d'eux. Et de plus, ajouta-t-il douloureusement, au lieu de la douce main et du cœur généreux à qui ils ont obéi jusqu'à cette heure, ils vont être livrés à d'autres maîtres; livrés, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, comme s'ils étaient des morceaux de bois ou des tas de pierres encombrant la route; livrés aux tendres soins de ces mêmes hommes qui ne regardaient ni comme péché ni comme honte d'employer les petits enfants pour boucliers, quand ils combattaient, le sang jusqu'aux genoux, au siége de Tredagh!

— Ah! dit-elle avec un cri d'exaspération et d'angoisse, pourquoi me dites-vous cela, Hamish? Est-ce ma faute? Pouvais-je l'empêcher? Pourquoi me le reprochez-vous?

— Votre faute, à vous? répondit le fidèle serviteur, heureux de l'avoir ranimée, même par un acte de colère. Oh! non, en vérité, ce ne l'est pas! Et c'est bien le malheur; car, si vous y aviez pu quelque chose, ce ne serait jamais arrivé, bien certainement! Mais si vous n'avez pu empêcher ces choses, ô ma maîtresse, vous pouvez consoler ceux qui ont à les subir, en leur montrant que vous sentez leurs chagrins comme le vôtre.

— Moi, consoler quelqu'un! Dieu me pardonne! Moi, consoler quelqu'un, aujourd'hui! — répliqua-t-elle avec une sorte d'ironie passionnée. Mais, immédiatement, elle ajouta d'un ton plus doux : — Comment pourrais-je consoler les autres, Hamish, quand j'ai si grand besoin d'être consolée?

— Mais c'est justement cela! s'écria-t-il avec empressement. Dieu vous soit en aide, madame! Ne voyez-vous pas que la seule consolation réelle que vous puissiez leur donner, c'est de leur permettre d'essayer au moins de vous consoler?

— Alors, dites-leur de prier pour nos chers voyageurs : c'est la seule consolation qu'ils puissent me donner.

— Et pourquoi ne pourrions-nous pas prier tous ensemble? Pourquoi ne les feriez-vous pas monter ici, madame? Je vous garantis qu'ils prieraient comme le meilleur d'entre eux n'a jamais prié, s'ils pouvaient voir Votre Seigneurie s'agenouiller et prier au milieu d'eux.

— Je... je ne peux pas prier... je ne peux pas même penser, répondit-elle, appuyant de nouveau sa tête sur ses bras repliés, comme un enfant fatigué ou grondé. Allez-y, vous, mon bon Hamish, et priez avec eux, en bas!

— Dans la cuisine, n'est-ce pas? demanda-t-il avec ironie. Ma foi! madame, ce sont de singulières pensées que nous aurions, et de singulières prières que nous dirions là, avec la marmite bouillant sur le feu et ces coquins de cromwelliens allant et venant, et nous lançant à la tête, par quantité égale, (suivant leur coutume) des imprécations et des sentences de l'Écriture. Non, non, ô notre maîtresse! continua-t-il avec véhémence. Si vous voulez que nous priions, il faut que ce soit ici : ici, où le crucifix nous rappellera une mère qui se tint jadis à son pied, plus désolée encore que vous-même; une mère silencieuse et le cœur brisé, non pas parce que son enfant était parti avant elle pour un exil où elle aurait été le rejoindre, mais parce qu'elle le voyait mourir, mourir au milieu des tortures, et si complétement délaissé, qu'elle aurait pu croire, si elle n'avait su qu'il était Dieu lui-même, que Dieu aussi l'avait abandonné.

— Vous avez raison, Hamish! s'écria mistress Netterville, soudainement touchée au vif par cette éloquence du cœur et de la foi. Descendez tout de suite, mon cher enfant, et dites-leur de monter ici. Je serai prête quand vous les aurez assemblés.

En parlant ainsi, elle se mit debout. Pour la première fois, l'étrange désordre de sa mise lui apparut. Elle se hâta de relever ses cheveux pour replacer par-dessus sa coiffe de veuve.

Hamish sortit aussitôt, en poussant un long soupir de soulagement, comme quelqu'un qui vient de se décharger d'un lourd fardeau. Quelques souffrances que sa maîtresse eût encore à endurer, elle était sauvée des effets de ce premier choc qui avait failli renverser son intelligence.

Quand il revint lui annoncer que ses gens étaient réunis et attendaient ses nouveaux ordres, il la trouva à genoux sur le prie-Dieu, avec la calme gravité de son allure habituelle. Peut-être cependant ne se fiait-elle pas absolument à son sang-froid; car, évitant de se détourner et de parler, elle fit seulement signe qu'on pouvait prendre place dans la chambre. A peine le premier tumulte eut-il cessé, qu'elle commença la lecture à haute voix dans le missel ouvert devant ses yeux.

C'était la prière des voyageurs sur terre et sur mer, l'*Itinerarium*, comme dit la langue de l'Église.

« Dans la voie de la paix, dirigez-nous, Seigneur! » s'écrient les partants. Et ceux dont les cœurs partent avec eux, tandis que les corps demeurent, répètent d'un même élan : « Dans la voie de la paix, Seigneur, dirigez-nous! »

Puis on rappelle au Seigneur ces voyageurs illustres que, jadis, il dirigea : les enfants d'Israël passant la mer à pied sec et les Mages conduits par une étoile jusqu'au berceau de l'Enfant divin; Abraham sortant de la Chaldée, et conservé sans dommage en toutes ses pérégrinations.

Et parce que les secours qu'il donna jadis, il peut les donner encore, on le conjure d'être pour ses serviteurs qui partent un repos pendant la route, dans la chaleur un ombrage, contre la pluie et le froid un

abri; de les porter dans leur lassitude; de leur être un secours dans l'adversité, un bâton dans les sentiers glissants, un port contre le naufrage... Car ils ont levé les yeux vers les hauteurs, et c'est de là que leur doit venir le secours.

Ainsi priait la châtelaine de Netterville, la mère et la fille des deux voyageurs. Mais bientôt le son de sa propre voix, de ses propres supplications, opéra une réaction dans ses facultés paralysées pour ainsi dire. Elle s'interrompit tout à coup et fondit en larmes.

C'était plus qu'il n'en fallait pour tous ces cœurs impressionnables et expansifs. En une seconde, la chambre retentit de lamentations. Hamish était au désespoir; il aurait donné des années pour obtenir le silence. Et cependant rien n'aurait réussi, comme cette explosion soudaine, à calmer mistress Netterville. Elle avait une vraie aversion d'Anglaise pour les scènes, quelque naturelles et motivées qu'elles fussent d'ailleurs. A l'instant, elle arrêta ses larmes et se mit à attendre avec tranquillité que cette tempête de douleur fût apaisée. Alors elle rassembla toutes ses forces, et lut, d'une voix basse mais ferme, le reste de l'*Itinerarium*.

Quand les braves gens qui l'entouraient eurent constaté qu'elle gardait définitivement le silence, ils se retirèrent sans dire un mot. Hamish allait suivre, mais elle se leva et lui fit signe de rester.

— Hamish, dit-elle avec douceur mais avec décision, j'ai fait votre volonté, et maintenant j'espère que vous ferez la mienne. Je désire être seule le reste de la journée, comprenez-vous? seule avec Dieu et mon chagrin. *Demain* je commencerai le travail pour lequel j'ai été laissée ici; mais il faut qu'*aujourd'hui* soit à moi. Ne revenez pas ici, et veillez à ce que personne ne me dérange. Ayez l'œil sur les soldats, afin qu'il ne s'élève pas de querelle entre eux et les nôtres. Je m'en rapporte à vous pour cela et pour toutes choses. A présent, laissez-moi. Si j'ai besoin de quelque chose, je vous le ferai savoir.

Au ton et à l'air de sa maîtresse, Hamish comprit qu'il était allé aussi loin que possible pour le moment. Sans un mot d'objection, il salua et se retira.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

(Voir p. 465, 481, 497 et 521.)

V

Quoique l'Auvergne forme près de trois départements, ses habitants ne font cependant, encore à l'heure qu'il est, qu'un seul peuple qui, à l'exception de quelques changements, a conservé les mêmes mœurs et presque les mêmes costumes. Car, s'il est en France un peuple immuable, un peuple qui ne varie point, c'est sans contredit le peuple auvergnat; ce qui a été écrit à toutes les époques sur son caractère et sur ses mœurs par les observateurs qui l'ont étudié est encore aujourd'hui juste et exact. « Les gens de la Limagne, disait d'Ormesson, un des intendants de l'Auvergne au XVII[e] siècle, sont laborieux, mais pesants, grossiers, et sans industrie, en sorte qu'ils tirent rarement quelque profit de leur travail : aussi sont-ils tous pauvres. Au contraire, ceux de la montagne sont vifs et industrieux, et subsistent abondamment des ventes de leur bétail et du fromage; mais ils sont généralement paresseux. Ce caractère, joint à la vivacité et à la finesse de l'esprit, se trouve commun dans le territoire d'Aurillac. Il y a de plus quelque malignité dans les habitants de celui de Saint-Flour. Les habitants du mont Dore sont grossiers et en quelque sorte sauvages. Ceux qui ont plus de commerce, tels que les habitants de Thiers, d'Ambert et des environs, sont doux et sociables, mais un peu simples. Au reste, nous ne parlons ici que du peuple des campagnes; car les habitants des villes sont polis, aussi spirituels et aussi actifs que ceux des autres villes du royaume. »

Celui qui écrivait ces lignes, il y a deux cents ans, était lui-même un homme poli, spirituel, actif, et l'un des administrateurs les plus distingués qu'ait vus le siècle de Louis XIV, si fertile en toute sorte de mérites.

L'Auvergnat, il est vrai (nous parlons surtout de celui des campagnes), est rude et même parfois brutal dans ses façons, quoique foncièrement bon; mais il faut éviter de l'offenser, car il est sujet à des éruptions de colère qui tiennent de l'antique nature de son pays, région volcanique par excellence. A ceux qui respectent sa susceptibilité, il se montre tel qu'il est, officieux, obligeant, et parfois même généreux. Rarement le paysan auvergnat refuse l'aumône à un pauvre; à la vérité, pauvre lui-même, ce n'est point de l'argent qu'il lui donne; mais il partage son pain et sa soupe avec le malheureux et lui accorde charitablement l'hospitalité.

Ici se place un détail de mœurs qui nous rappelle un des meilleurs côtés du caractère breton, la serviabilité. Un cultivateur a-t-il quelques travaux considerables à entreprendre, une maison, une grange, une étable à bâtir? pour peu qu'il soit aimé dans son canton, il y trouve l'aide la plus empressée, aide qu'il n'obtiendrait pas toujours à prix d'argent. Ses voisins viennent, à l'envi, lui offrir leurs services et celui de leurs charrettes. Les uns se chargent d'aller lui chercher le bois, les autres la pierre et les matériaux qui lui sont nécessaires : il n'a d'autres dépenses à sa charge que de nourrir les hommes et les bœufs de leurs attelages.



Quant à l'alimentation, elle est des plus parcimonieuses en ce qui concerne la consommation quotidienne; généralement, le peuple des petites villes et l'habitant des campagnes se nourrissent d'un pain de seigle où sont mêlés la farine et le son. Ce sont les femmes qui le font, et comme elles ne savent pas bien pétrir, comme elles ignorent l'art de faire fermenter la pâte et de lui donner le degré de cuisson convenable, ce pain est gluant, lourd et sujet à moisir promptement. Cependant, dans certaines localités, on le conserve plusieurs mois, et l'on n'en fait que deux ou trois fois par an. Le pain est quelquefois si dur qu'il faut le couper avec une hache. A cet aliment grossier, le paysan joint une soupe au sel et à l'eau, assaisonnée d'huile de noix dans les pays à noyers, ou de beurre dans ceux à pâturages. Dans les régions où l'on cultive des légumes et quelques plantes potagères, on met dans la soupe des pois, des fèves, des choux et une sorte de grosse rave que les Auvergnats nomment *rabiole*. Enfin, suivant les



Costume, attelage et paysage des environs de Montferrand.

cantons, on ajoute au repas frugal ou du fromage et du lait et une bouillie d'avoine, ou des galettes de sarrasin cuites au feu sur une espèce de plateau en fer, ustensile obligé de tous les ménages.

Ce régime de franciscain ou de trappiste peut avoir et a ses exceptions dans les campagnes; mais en somme l'exception elle-même confirme la règle; cependant plusieurs fois l'année, aux fêtes de Noël, de Pâques, etc., les paysans se régalent entre eux... Lorsqu'un mari perd sa femme ou une femme son mari, le survivant donne aussi un repas : c'est quelquefois dans la maison où le défunt est encore gisant que les convives mangent, boivent et font des arrangements pour remarier l'hôte ou l'hôtesse qui les traite. Le veuf ou la veuve reçoit les propositions et donne ses raisons d'acceptation ou de refus : il est rare qu'on se sépare avant que l'arrangement soit conclu.

La bonne chère de ces festins est la viande de porc; on n'y connaît point la viande de boucherie : chose étonnante dans un pays de bestiaux! Un paysan à son aise tue et sale chaque année au moins un cochon; dans ce cochon, il est des morceaux de préférence qu'il ne mange pas, tels que les jambons qu'on appelle *jambes*. Ces *jambes* sont pour le paysan le mets par excellence : il s'en prive, il les réserve pour faire décoration chez lui, suspendue au plafond. Chaque année il en accroche de nouvelles : la provi-

sion s'accroît ainsi sans être entamée, jusqu'à ce qu'enfin un mariage ou quelque grande fête fournisse l'occasion d'en consommer quelques-unes. Dans ce cas, on prend les premières, c'est-à-dire les plus anciennes en date; et c'est avec ce mets desséché, rance et souvent détérioré que les convives, peu délicats, sont régalés. Un père, avant de conclure un mariage pour ses enfants, ne manque pas d'aller visiter la maison du beau-père futur, afin de jeter un coup d'œil sur l'étable et sur le plafond aux jambes; la quantité des jambes et le nombre des bestiaux lui indiquent l'opulence de la famille à laquelle il veut s'allier.

Cette question des jambons fumés remonte haut dans l'histoire des coutumes de la Gaule; au VIe siècle, un Auvergnat, le chroniqueur Grégoire de Tours, rapporte la colère de la reine Frédégonde en s'apercevant qu'on lui avait volé un des nombreux jambons qu'elle conservait dans ses celliers et dont elle savait parfaitement bien le compte.

La boisson du paysan auvergnat est, dans le pays de vignobles, une piquette qu'il nomme *petit vin;* ailleurs c'est de l'eau pure ou du lait; mais partout le paysan auvergnat montre pour le vin un goût désordonné. On peut dire que c'est sa seule passion : pour lui, sans vin il n'y a ni fête ni plaisir.

Le vin d'Auvergne, et en particulier celui de la Limagne, est noir, surtout celui que l'on vend dans les montagnes et dans les parties de l'Auvergne qui n'ont point de vignobles; par suite d'un préjugé dont on ignore l'origine, non-seulement on l'y demande très-foncé, mais même on ne l'accepterait point s'il n'était pas tel. La prévention sur cette couleur est si enracinée, que les montagnards qui viennent en acheter ont soin, avant tout, d'en répandre quelques gouttes sur leur chemise pour voir si la couleur qu'elle prend est aussi forte qu'ils le désirent. Pour eux, une liqueur moins teinte ne serait pas du vin; ils la prendraient pour une piquette altérée par l'eau et se croiraient trompés. Cependant il est des propriétaires qui, voulant pour leur usage une boisson plus délicate, font faire la leur avec plus de soin, et ceux-ci l'obtiennent beaucoup meilleure.

Ceux qui sont propriétaires de vignobles n'ont pour leurs vins que deux débouchés : l'un est de les débiter chez eux en détail et, comme on disait autrefois, *à pot et à pinte;* l'autre est de les vendre pour cette partie de l'Auvergne qu'on nomme *la montagne*. Là il s'en consomme une quantité prodigieuse. C'est un goût général, et ces montagnards en paraissent même d'autant plus avides que sur leurs hauteurs froides ils ne peuvent en recueillir. Il est un temps où ce commerce de transport occupe une infinité d'hommes et de chevaux. De tous côtés l'on ne voit que cela sur les routes. Le vin ne pouvant se transporter dans des tonneaux à cause de la difficulté des chemins, on le met dans des peaux de bouc préparées et cousues en forme de sac. A l'une des extrémités de *la boute* (c'est le nom qu'on donne aux sacs) est une ouverture dans laquelle on l'y verse. Lorsqu'elle est pleine, on noue l'ouverture avec une ficelle; on place les deux bouts sur chaque cheval, l'un à droite, l'autre à gauche ou plusieurs sur une charrette, si le chemin permet une voiture, et tout part à la file.

Disons cependant que ces vins plats et noirs, transportés dans le haut pays, y gagnent en qualité. Peut-être cette amélioration tient-elle à la nature du vin lui-même; peut-être est-elle la suite d'une fermentation nouvelle et d'une combinaison intime de principes occasionnée par le ballottement de la route, par le changement de température, etc. Au reste, comme il est des vins qui perdent au transport, il en est aussi d'autres qui gagnent à voyager.

Après avoir parlé des Auvergnats en général, ajoutons quelques détails relatifs aux habitants d'Aurillac, chef-lieu du Cantal : on les accuse d'être chicaneurs et processifs; c'est un défaut qui cadre mal avec leur caractère gai, sociable et leur esprit d'hospitalité. Ils aiment les danses, la table et le plaisir; il est peu de villes de province où les traiteurs et les cafés soient aussi multipliés. Les hommes ont de l'esprit, de l'activité, du goût pour le commerce, pourvu qu'il n'exige pas trop de travail. On les considérait autrefois, à cause de leur ardeur pour les plaisirs, comme les sybarites de l'Auvergne. Les femmes y ont du luxe, de l'élégance et des manières attrayantes; elles sont généralement plus laborieuses que les hommes.

Pour ce qui est du costume proprement dit en Auvergne, il est loin d'offrir la variété et le pittoresque de celui de la Bretagne, par exemple; mais cela tient au climat et aux habitudes mêmes des individus; en Auvergne, l'habillement du paysan n'offre rien de remarquable par ses formes. Il est fait d'un drap grossier fabriqué dans le pays et consiste, pour les hommes, en un pantalon et une veste dont le patron remonte à plus d'un siècle, à en juger par sa forme immuable. Dans la Basse-Auvergne, ce drap est généralement gris et dans la Haute, brun-marron. En quelques cantons, les femmes portent un petit chapeau rond, noir et sans fond; les chaussures ordinaires sont des sabots. Dans la mauvaise saison, les hommes et les femmes, surtout aux environs des monts Dôme et Dore, ont une espèce de vêtement commun aux deux sexes : c'est un manteau, nommé *coubertie*, fait d'une étoffe de laine rayée et presque imperméable. Ce manteau, froncé par le haut, s'attache sur les épaules avec une agrafe ou avec un cordon passé dans une coulisse et garantit parfaitement du froid et de la pluie.

Parmi les costumes d'Auvergne, celui des environs de Montferrand est surtout curieux; les hommes avec leur longue chevelure plate surmontée d'une sorte



de claque très-haut, leur veste, leur grand gilet à fleurs, leurs culottes courtes, leurs souliers plats, ont un aspect étrange ; moins le chapeau, c'est presque l'habillement de certains cantons de la Bretagne.

CH. BARTHÉLEMY.

— La suite au prochain numéro. —

LE MOIS DES MORTS

L'anniversaire du 2 novembre ramène la pensée vers le purgatoire. Un feu qui ne s'éteint pas purifie les âmes que la justice du Seigneur y retient. Personne ne peut se promettre d'échapper aux tourments qui punissent dans une autre vie les faiblesses des jours passés sur la terre. Qui voudrait se persuader que ses parents et tous ceux qui lui furent chers en ont été préservés ?

Nos prières peuvent diminuer la rigueur des peines du purgatoire et abréger leur durée. Les pauvres âmes que nous parvenons ainsi à soulager ne sont pas insensibles à la reconnaissance. Elles se tournent vers Dieu et lui recommandent leurs bienfaiteurs. La charité chrétienne se plaît dans cet échange de secours spirituels. Dieu écoute nos supplications en faveur des fidèles du purgatoire et il nous accorde des grâces nombreuses par leur intercession.

Des théologiens ont reconnu l'efficacité de la prière que font pour nous les âmes du purgatoire.

Nous nous contenterons de citer Bellarmin et Suarez. D'après ces grands docteurs, les âmes du purgatoire conservent le souvenir et l'affection des saintes causes qui autrefois leur étaient chères ; elles suivent de loin les événements qui agitent le monde et prient pour les hommes vivants sur la terre.

La mort est donc incapable de briser les rapports entre les âmes véritablement chrétiennes. Ceux qui s'éloignent de nous pour se rapprocher de Dieu ne nous sont pas entièrement enlevés. Tomberaient-ils dans les feux de la purification, il nous sera permis encore de leur faire entendre notre voix, de les secourir par nos œuvres de piété.

Pourquoi ne leur demanderions-nous pas aujourd'hui de soutenir auprès de notre Père commun une cause que beaucoup eussent aimée et défendue en ce monde? L'Église est éprouvée ; le vicaire de Jésus-Christ est captif ; les ennemis de la religion multiplient en tous lieux leurs violences ; la persécution ne craint pas de s'affirmer et d'agir ouvertement dans plusieurs contrées de l'Europe. Pour obtenir la protection de Dieu et hâter le triomphe, employons le secours que nous présente le purgatoire.

Pourquoi ne pas intéresser au salut de la France les âmes qui l'eurent en ce monde pour patrie ? Nous croyons que *la France ne peut pas périr :* sa mission dans le passé protége le présent et remplit l'avenir de nobles espérances. Mais l'épreuve pourrait se prolonger.

Pour se relever et reprendre ses traditions de gloire, notre patrie a besoin de justifier devant les nations son titre de fille aînée de l'Église.

Nous lisons dans les saintes lettres que la victoire de Judas Machabée sur les armées de Nicanor doit être attribuée aux prières d'Anias et de Jérémie. Ces deux illustres personnages reposaient depuis longtemps dans le sein d'Abraham. Ils n'étaient pas encore en possession de la gloire céleste. Leur prière fut cependant efficace et obtint aux Israélites de triompher de leur cruel ennemi.

L'hagiographie chrétienne nous fait connaître une foule de saints et d'illustres serviteurs de Dieu qui ont professé un culte vis-à-vis des âmes du purgatoire. On nous permettra de citer sainte Brigitte, la vénérable mère de saint Barthélemy, qui fut pendant plus de quatorze années la compagne inséparable de sainte Thérèse ; sainte Françoise des Cinq-Plaies, qui a été canonisée par Pie IX en 1867 ; sainte Gertrude, qui a écrit sur le purgatoire.

L'exemple des saints a trouvé parmi les fidèles de nombreux imitateurs. On prie pour les âmes du purgatoire, mais on n'hésite pas aussi à invoquer leur puissant intermédiaire auprès de Dieu. « Lorsque je ne peux obtenir une grâce de la miséricorde du Seigneur, disait sainte Catherine de Bologne, j'appelle volontiers à mon aide les âmes du purgatoire. Je les fais mes ambassadrices et, par leur moyen, je suis exaucée. »

Il est doux d'arriver auprès de ces saintes âmes les mains pleines de richesses spirituelles. Mais nous ne devons pas oublier que nous venons implorer leur secours. Parmi les fidèles qui sont retenus dans les flammes expiatoires, il en est qui ont travaillé plus ouvertement et plus efficacement sur la terre à la glorification de l'Église et au salut de la France.

Tous les jours du mois de novembre devraient voir se renouveler pour chacun des fidèles de pieuses ambassades au purgatoire.

C'est ce que font pendant toute leur vie ces femmes héroïques qui forment de nos jours le centre fervent de la dévotion aux âmes du purgatoire. Cette Société religieuse des Auxiliatrices [1] est devenue la preuve vivante de l'efficacité des prières pour les morts, car c'est pour eux seuls qu'elles se sanctifient par les vœux de religion et la pratique des œuvres de miséricorde.

GUSTAVE CONTESTIN.

1. Voir la *Notice sur la Mère fondatrice*, à la maison-mère, 16, rue de la Barouillère ou chez Lecoffre, éditeur.



LE GRAND VAINCU

—

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506 et 516.)

—

III

LA GROTTE DU TRAPPEUR.

Le soir même, à neuf heures, une sorte de grande berline attelée de deux chevaux vigoureux vint s'arrêter devant la maison somptueuse qu'habitait l'intendant Varin.

Celui-ci ne tarda pas à paraître, escorté de deux valets couverts de grands manteaux sous lesquels ils dissimulaient tout un arsenal de pistolets et de poignards.

David Kerulaz ouvrit la portière de la voiture et invita poliment l'intendant et ses deux valets à prendre place dans l'intérieur.

Dès qu'ils furent installés, la portière se referma brusquement et M. Varin constata, non sans une certaine inquiétude, que les glaces de la voiture avaient été remplacées par des panneaux en bois. Les portes s'ouvraient extérieurement. L'intendant était donc prisonnier.

Mais la présence de ses deux valets vigoureux et bien armés le rassura sur les suites de cette singulière aventure, et, se renversant dans le fond de la berline, il attendit patiemment le dénouement promis par David Kerulaz.

La voiture se mit en route et fila rapidement à travers les rues de Québec.

David conduisait. A côté de lui se tenait un des ouvriers qu'il avait amenés. Deux autres hommes debout derrière la voiture, sur le coffret où étaient les outils, avaient pour mission de s'assurer que personne ne suivait la petite expédition. Ces trois compagnons étaient des gens de la ferme du père Dervieu; ils étaient dévoués corps et âme au chasseur canadien.

La voiture roula pendant près de deux heures. La nuit était entièrement noire; de gros nuages flottaient dans le ciel.

Quand même les portières eussent été à jour, l'intendant aurait été dans l'impossibilité de reconnaître la route que le Chasseur de bisons lui avait fait suivre.

Au bout d'une heure et demie de course rapide, il s'aperçut néanmoins que le grand fleuve était proche. Il entendit le sourd mugissement des vagues et en même temps, comme le fond de la vieille berline était disjoint par un long usage, il sentit un vent frais et piquant lui fouetter les jambes.

Enfin la voiture s'arrêta brusquement.

Varin éprouva, pour la première fois de sa vie peut-être, une sorte d'émotion qui lui serra le cœur. David Kerulaz allait-il tenir sa promesse?

La portière grinça sur ses gonds rouillés et s'ouvrit toute grande.

— Allons, monsieur l'intendant, dit en même temps le Chasseur de bisons, nous voici arrivés. Donnez-moi la main pour descendre... Vous avez pris un peu froid, hein? Ce n'est rien, nous allons nous dégourdir bientôt les jambes et les bras.

Varin mit pied à terre ainsi que ses deux valets. L'obscurité était complète. Il vit seulement qu'il se trouvait sur la crête d'une falaise élevée.

Une grande lande déserte et semée de gros rochers s'étendait sur le sommet de cette falaise.

Ce fut vers cette lande que David Kerulaz s'avança d'un pas assuré. Varin, ses gens et les ouvriers le suivirent.

Au bout de quelques minutes de marche, ils arrivèrent à un endroit où cinq ou six rochers étaient disposés en cercle. Des broussailles peu élevées croissaient dans cette étroite enceinte.

— Suivez-moi bien, monsieur l'intendant, fit David.

Et il entra résolûment dans ces broussailles. Tout à coup le sol parut se dérober sous ses pas; il avait rencontré les marches d'une sorte d'escalier grossièrement taillé dans le roc et il les descendait lentement.

Varin, appuyé sur le bras de ses deux valets, le suivit en prenant mille précautions.

Ils descendirent ainsi quelques instants dans une nuit profonde.

Enfin David battit le briquet et alluma une lanterne qu'il portait suspendue à sa ceinture.

L'intendant vit alors, non sans surprise, qu'il se trouvait dans une sorte de long couloir fort large, taillé dans le rocher de la falaise.

Il y régnait un vent très-vif. Cette grotte, dont le sol était en pente douce, communiquait avec la rive du Saint-Laurent.

Tout en marchant, David Kerulaz paraissait examiner attentivement les parois de la grotte.

Tout à coup il s'arrêta devant une grande roche plate dressée contre l'une de ces parois et murmura à l'oreille de l'intendant :

— C'est là!

Il prit une pince des mains d'un des ouvriers, posa sa lanterne à terre et attaqua vigoureusement le rocher.

Bientôt le roc tomba sur le sable de la grotte avec un bruit sourd.

Varin écarquilla ses yeux, croyant déjà voir les lingots d'or rouler à ses pieds.

Mais la chute du rocher avait simplement découvert une sorte d'excavation noire et très-profonde.

David ramassa sa lanterne, fit signe à ses compagnons et pénétra avec eux dans cette seconde grotte.

Deux ou trois rocs énormes en jonchaient le sol.

Le chasseur frappa ces rocs avec la pince de fer et fit remarquer à l'intendant qu'ils sonnaient creux.

— Hâtez-vous! hâtez-vous, dit Varin qui semblait avoir peine à tenir en place; soulevez ces quartiers de roc!

David sourit de nouveau dans sa barbe et fit un pas pour s'avancer vers les pierres qui recouvraient le trésor. Mais au même instant il trébucha et poussa une exclamation de surprise.

— Qu'est ceci? dit-il en se baissant et en promenant sa lanterne sur le sable de la grotte. Tiens! poursuivit-il, un anneau de fer! Venez ici, compagnons, et aidez-moi à le dégager.

Les ouvriers s'approchèrent, armés de pioches, et se mirent à creuser.

Le sol, fait de coquilles concassées, était léger et friable. Ils eurent rapidement mis à découvert un grand coffre de bois sur le couvercle duquel était fixé l'anneau en fer qui avait fait trébucher David.

Grâce aux efforts réunis de ces hommes vigoureux, le coffre fut bientôt tiré du trou où il était enseveli. Le Chasseur de bisons en fit sauter le couvercle.

Varin s'approcha anxieux, les yeux brillants, les mains étendues vers le trésor.

David Kerulaz le repoussa doucement, s'agenouilla devant le coffre et commença à le fouiller.

Il en tira des habits grossiers, des guêtres de peau de daim, une poire à poudre, un couteau de chasse.

— Ce sont les effets de mon grand-père, dit-il avec sentiment, ses vêtements de chasse... Pauvre vieux!

Varin commençait à faire une grimace de désappointement, lorsque tout à coup un son métallique frappa son oreille.

— Oh! oh! dit David, voici qui est plus sérieux.

— Voyons, voyons, dit l'intendant en saisissant la lanterne.

La chasseur se releva tenant dans sa main un petit sac de toile grossière. Il s'approcha d'un rocher plat disposé en forme de table et y fit tomber le contenu de son sac.

C'était une centaine de pièces d'or et d'argent qui paraissaient remonter à une époque fort ancienne. Varin jugea d'un coup d'œil qu'il devait y en avoir environ pour mille écus.

Il avançait déjà ses doigts crochus pour s'emparer de cette somme, lorsque David lui dit :

— Un instant, monsieur l'intendant; vous oubliez nos conventions.

— Je ne demande pas mieux que de les remplir, mon brave ami, dit Varin, et dès que nous serons de retour à Québec...

— Du tout, du tout, monsieur Varin! c'est ici même que vous voudrez bien signer ce que je vous ai demandé.

Et le Chasseur de bisons, qui était un homme prudent et prévoyant, tira de la poche de sa veste un rouleau de papier, une plume et de l'encre.

Il étala son papier à côté du tas d'or et d'argent qu'il venait de découvrir, approcha la lanterne et, tendant la plume à Varin :

— Allons, monsieur l'intendant, dit-il avec bonne humeur, veuillez écrire ce que je vais avoir l'honneur de vous dicter.

Varin fronça les sourcils; mais cette première découverte avait si bien enflammé son esprit cupide qu'il ne résista pas à l'invitation du chasseur.

Il prit la plume et, sous la dictée de David, écrivit la déclaration suivante :

« Je soussigné, Varin, subdélégué de M. l'intendant général du Canada, certifie que le nommé Pierre Kerulaz n'est pas l'auteur du détournement constaté dans la caisse de l'intendance. Je retire en conséquence la plainte que j'ai formée contre lui et j'invite M. le grand-prévôt à le faire mettre en liberté. »

Et il allait signer, lorsque David lui arrêtant la main :

— Pardon, monsieur l'intendant, dit-il, mais cette malheureuse affaire ne sera entièrement étouffée que si le déficit en question est comblé.

— En effet... mais...

— Or, puisque je vais vous livrer des millions, il me semble que vous pourriez bien prélever sur le trésor dix-huit pauvres mille livres que vous verseriez dans la caisse de l'intendance.

M. Varin fit un soubresaut. David continua tranquillement :

— Veuillez donc ajouter à cet écrit les deux lignes suivantes :

« Je m'engage personnellement à couvrir de mes deniers le déficit de dix-huit mille livres constaté dans la caisse. »

L'intendant hésita un instant; mais le chasseur lui ayant déclaré d'un ton ferme que s'il ne faisait pas ce léger sacrifice les millions du vieux trappeur ne seraient pas pour lui, il finit par s'exécuter de bonne grâce, ajouta cette dernière clause et signa.

David mit tranquillement le papier dans la poche de sa veste et Varin s'empara lestement des mille écus étalés sur le rocher.

S'adressant alors aux ouvriers :

— Venez ici, dit le chasseur, et travaillons ferme pour enlever ce rocher.

La pince en fer fut enfoncée à grands coups sous l'un des rocs aplatis qui recouvraient le trésor du trappeur.

David, les trois ouvriers et le deux valets de chambre de l'intendant vinrent peser sur le levier. Mais la pierre semblait rivée au sol; elle ne bougeait pas. Il faut dire que les efforts de David Kerulaz et de ses compagnons étaient plus apparents que réels et que,

tout en ayant l'air de se donner beaucoup de mal, ils pressaient fort mollement la pince de fer.

Varin frémissait d'impatience. Il voulut prêter main-forte et vint peser à son tour sur le levier. David le laissa faire et se divertit intérieurement des efforts surhumains de l'intendant qui, la perruque de travers et les yeux sortant de l'orbite, suait à grosses gouttes pour remuer l'inébranlable rocher.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

MADAME DE LA ROCHEFOUCAULD

DUCHESSE DE DOUDEAUVILLE

La *Vie de Mme de La Rochefoucauld*, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth, vient d'être récemment publiée à notre librairie; elle forme un volume in-12 orné d'une belle photographie. Prix, 3 fr. 60.

La lettre suivante de Mgr Mermillod, évêque de Genève, est, du reste, le meilleur des témoignages en faveur de ce livre, qui obtient un grand succès :

« Monthoux, par Annemasse (Haute-Savoie), le 15 octobre 1877, fête de sainte Thérèse.

« Vous venez de publier une Vie de Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, de cette grande chrétienne dont la sainte et laborieuse existence est digne des plus beaux jours du christianisme. Il semble que Dieu l'ait fait grandir pour servir de prédication vivante à la fin du XVIIIe siècle, qui s'effondrait dans les ruines et dans le sang, et qu'il l'ait préparée pour être une des premières à travailler à la renaissance du christianisme dans la société du XIXe siècle. Plus que personne, elle a contribué à retremper dans la foi les hautes classes; en même temps, la plus grande partie de ses peines et de ses loisirs fut consacrée au pauvre et à l'indigent. Les dames de Nazareth, qui se vouent à l'éducation des jeunes filles, saluent en elle une des créatrices de leur œuvre.

« Peu de vies sont aussi fécondes en enseignements. Jeune fille admirée dans le monde, non-seulement elle n'a pas eu une heure d'illusion, mais elle s'humiliait des louanges qu'on lui donnait.

« Épouse pleine de tact et de tendresse, mère vigilante et dont le cœur fut si souvent et si cruellement déchiré, toujours on la retrouve avec cette haute raison qui domine les riens de la vie, avec cette vertu forte et austère qui n'est jamais plus brillante que dans l'épreuve. Il y a dans les fragments de ses lettres que nous cite son biographe de ces mots qui indiquent quelqu'un qui a pénétré le fond des âmes et des choses.

« Quels sages conseils elle donne à sa fille! Elle écrit avec cette netteté et cette sobriété du grand siècle; elle ne se contente pas de travailler à la perfection de son âme, mais encore, pour le temporel de sa famille, elle est une preuve que la piété est utile à tout, selon le mot de saint Paul, et que les meilleures chrétiennes sont aussi les femmes les plus accomplies.

« Pendant qu'on suit les progrès que Mme de Doudeauville fait dans la vertu, on est charmé de côtoyer avec elle tant de grands personnages. Elle va d'abord à la cour de Louis XVI; puis, pendant les jours de la Terreur, elle reste à Paris pour sauver la fortune de ses enfants. Elle a une entrevue avec le farouche Fouquier-Tinville, entrevue qui forme un des plus beaux épisodes de la Révolution française. Par sa sœur, Mme de Montesquiou, nous jetons un coup d'œil dans la cour de Napoléon Ier. Sous la Restauration, Louis XVIII réclame ses conseils, et son mari, devenu l'un des ministres de Charles X, nous retrace une scène fort piquante qu'il eut avec le roi. Tout cela est plutôt entrevu qu'aperçu, car vous avez le bon goût de ne pas vous arrêter au côté extérieur; sitôt que vous avez dessiné le cadre de cette longue existence, vous nous ramenez à votre héroïne, qui du reste s'éloigne toujours des grandeurs et ne cherche que l'obscurité.

« Les pages où vous retracez la part que la pieuse duchesse prit à l'Œuvre de Nazareth sont pleines d'intérêt, parce que vous nous y montrez combien sont merveilleuses les voies de Dieu dans la conduite des âmes et dans la naissance des congrégations religieuses. A mesure que les années passent sur Mme de Doudeauville, on la voit grandir en recueillement et en esprit de sacrifice; elle supporte avec joie l'épreuve de la cécité; la mort frappe à coups redoublés parmi ceux qui lui sont chers, mais cette grande âme, si ardente et si sensible, ne perd jamais sa sérénité et nous rappelle le mot des saints Livres : « La marche du juste ressemble au soleil qui se lève, s'avance et grandit jusqu'au milieu du jour. *Justorum semita quasi lux splendens; proficit et crescit usque ad perfectam diem.* » (PROV. IV, 18.)

« Puisque les saints sont la lumière du monde, j'aime à espérer que cette vie éclairera bien des âmes. Les jeunes filles y apprendront à devenir pieuses, patientes et détachées d'elles-mêmes. Les mères y rencontreront des leçons pour supporter leurs épreuves, former l'âme de leurs enfants et remplir avec perfection chacun de leurs devoirs. A tous, mais surtout aux âmes pieuses, ce livre présentera, selon le beau mot de Mgr Gerbet, « quelques-unes de ces vérités fortes et consolantes que la foi fait descendre du sein de toute gloire pure ».

« Votre ouvrage, malgré sa remarquable simplicité de style, est écrit avec un grand charme littéraire, et c'est ce qui en rendra la lecture plus attrayante.

« † GASPARD, évêque d'Hébron,
« Vicaire apostolique de Genève. »

CHRONIQUE

—

Une voyageuse d'importance a fait sa réapparition annuelle dans la région des Halles centrales ; je veux parler de cette gracieuse et excellente bête que les savants nomment *scolopax rusticola*, et que les gourmands appellent simplement la *bécasse*.

La lune du mois de novembre est tout spécialement appelée la *lune des bécasses;* on prétend même que la bécasse, quand elle visite nos contrées, ne voyage que la nuit, à la pâle lueur de ses rayons.

Les vrais gastronomes ont, de tout temps, accordé à la bécasse une prédilection qu'il me paraît superflu de discuter ; et Brillat-Savarin ne parle de l'aimable échassier qu'avec une déférence voisine du respect :

« La bécasse, dit-il, est un oiseau très-distingué ; mais peu de gens en connaissent tous les charmes. Une bécasse n'est dans toute sa gloire que quand elle a été rôtie sous les yeux d'un chasseur, surtout du chasseur qui l'a tuée ; alors, la rôtie est confectionnée suivant les règles voulues, et la bouche s'inonde de délices. »

Voilà qui est bien entendu ; si vous voulez manger une bécasse exquise, il faut la faire cuire vous-même, après l'avoir tuée vous-même. Mais, autre difficulté ; les chasseurs estiment que la bécasse bien tuée est le coup de fusil qui fait le plus d'honneur à leur adresse.

Cela se conçoit : la bécasse se montre seulement pendant une courte période de passage ; on ne peut la rencontrer que vers le soir, dans les bois, où il est extrêmement difficile de la tirer ; et elle a, dans son vol, des caprices, des imprévus, qui déroutent souvent le coup d'œil du tireur le plus exercé.

Cette difficulté de chasser la bécasse a donné lieu aux inventions les plus fantaisistes. Un ancien naturaliste français, Belon, dans un ouvrage intitulé *Nature des oiseaux*, déclare que la bécasse est une *moult sotte bête*, et, pour la prendre, il indique un moyen que vous pourrez essayer si bon vous semble :

« Un chasseur couvert d'une cape couleur de feuilles mortes, dit Belon, et appuyé sur deux petites béquilles, parcourt la forêt. Aperçoit-il une bécasse, il s'avance vers elle et la poursuit, s'arrêtant quand elle s'arrête ; puis, il frappe doucement les béquilles l'une contre l'autre ; l'oiseau émerveillé s'amusera, s'affolera tellement qu'on pourra lui passer un lacet au cou. »

Ce brave Belon est-il sûr que, dans la chasse dont il nous indique le secret, ce soit bien la bécasse qui est la *moult sotte bête?*

Un autre auteur, dont je regrette de ne pas me rappeler le nom, affirme gravement que le meilleur moyen d'attraper les bécasses c'est de planter des écumoires dans les clairières des bois où elles passent. Comme elles volent étourdiment et à tire d'aile, il y a bien des chances pour que quelques-unes d'entre elles viennent se piquer le bec dans les trous de l'écumoire : la casserole achèvera le reste !

S'il m'est permis d'exprimer mon humble avis après de si graves auteurs, je crois que le moyen le plus sûr de se procurer des bécasses, c'est encore d'aller les chercher à la Halle ; mais, même en pareil cas, il est bon de prendre certaines précautions et de s'attendre à quelques surprises.

Cette année, il y a une douzaine de jours, le prix moyen des bécasses à leur arrivée sur le marché de Paris était de huit à dix francs ; les plus belles se laissent aborder maintenant aux environs de quatre francs cinquante à cinq francs. Vraiment, c'est pour rien ; pourtant, je doute un peu que la bécasse soit appelée à figurer sur la carte du restaurant nouveau qu'un honorable philanthrope, M. Ruel, vient d'ouvrir dans la rue de la Verrerie.

Vous connaissez probablement cette histoire d'un gros gentleman anglais qui sort d'un restaurant de premier ordre, bien repu, bien gorgé de truffes et saturé de vins exquis. Un pauvre diable l'aborde en tremblant, le chapeau à la main :

— Une petite charité, monsieur, s'il vous plaît !

Le gros homme ne sourcille pas...

Alors le pauvre diable insiste, et d'une voix déchirante :

— Oh ! monsieur, par pitié ! j'ai si faim !

Cette fois la figure du gros bonhomme s'empourpre subitement :

— Comment, drôle ! tu as faim et tu oses te plaindre ! C'est moi qui te porte envie !...

Eh bien, non, avoir faim, c'est moins enviable qu'il ne le semblait à ce goinfre égoïste, et, malheureusement, à Paris, il ne manque pas de gens qui ont faim sans avoir de quoi dîner.

Je ne parle pas seulement des infortunés qui n'ont littéralement pas un morceau de pain à se mettre sous la dent ; mais combien de personnes souffrent, faute de pouvoir se procurer une nourriture suffisamment abondante, suffisamment saine ! Un jour vient où l'estomac est délabré, où les poumons fonctionnent mal, où tout le corps s'affaisse, et où l'hôpital compte un phthisique de plus. On cherche la cause du mal : cette cause, c'est la mauvaise alimentation de la gargote ou du restaurant de bas étage.

Donner une nourriture convenable à ceux qui n'ont qu'une petite bourse, voilà le but que s'est proposé l'homme dont je veux vous faire connaître l'entreprise.

M. Ruel est propriétaire du grand bazar de l'Hôtel de Ville, situé dans la rue de Rivoli ; cet établissement lui a fait gagner une belle fortune ; mais ses commencements ont été durs, et il s'était promis, si jamais il devenait riche, d'adoucir pour les travail-

leurs les rudes épreuves qu'il connaissait par sa propre expérience. Jamais serment n'a été mieux tenu ; et c'est à cette bonne pensée qu'est due la création du restaurant économique de la rue de la Verrerie.

Certainement, ce n'est pas la première fois qu'on se préoccupe de donner un dîner à ceux qui sont obligés, par l'état de leurs finances, de s'arrêter sur le seuil des plus humbles restaurants.

Ainsi, il y a quelques années, un propriétaire du quartier Montparnasse, M. Cadet, avait imaginé un restaurant où, pour cinq ou six sous, on pourrait manger un morceau de pain accompagné d'un plat toujours le même, quoiqu'il eût été bien difficile au chimiste le plus habile de pouvoir dire quels éléments le composaient.

La clientèle du restaurant de Montparnasse appelait ce plat unique le *Robert de chez Cadet* ; et on m'a assuré que certains gastronomes de barrière s'en léchaient les doigts, surtout quand ils avaient passé la nuit sur un banc à la belle étoile.

L'amateur du *Robert de chez Cadet* trouvait de tout un peu sur son assiette : arêtes de poisson, pattes de volailles, fraise de veau, tripes de porc et mille autres choses encore ; un grand luxe de cornichons, d'ail et de moutarde unifiait dans un ton relevé ces choses si disparates et leur donnait un goût très-satisfaisant, paraît-il, pour des palais habitués aux arômes de l'alcool ou du tabac à mastiquer.

Le *Robert de chez Cadet* pouvait à l'occasion tromper ou même repaître la faim d'un pauvre diable à jeun : il n'aurait pu constituer l'*ordinaire* hygiénique nécessaire à l'alimentation quotidienne d'un travailleur vigoureux. Le créateur du restaurant économique de la rue de la Verrerie s'est, au contraire, appliqué à réunir ces deux choses : la qualité et la quantité.

Pour obtenir ce double résultat, en véritable philanthrope, il a bravement renoncé à toute espèce de bénéfice : son établissement est un établissement humanitaire et non pas une maison de commerce. Moyennant dix centimes, on a une portion de pain ou une gamelle de soupe, ou un plat de légumes ; pour vingt centimes, une ration de viande ; tout cela propre et irréprochablement préparé.

M. le préfet de police, voulant encourager cette œuvre qui peut rendre tant de services à la classe populaire, est allé dès l'ouverture visiter le restaurant de la rue de la Verrerie. Je viens de vous faire connaître le côté profondément utile de cette création ; il n'est pas sans intérêt maintenant de vous en montrer le côté pittoresque.

La salle est disposée pour recevoir quatre cents personnes à la fois ; et l'affluence est telle qu'aux heures des repas on fait queue dans la rue en attendant son tour. Cette foule se compose à peu près moitié de gens en blouse, et pour moitié de gens en redingotes : petits employés et même petits bourgeois.

On comprend sans peine qu'il n'est pas facile de servir un pareil nombre de convives, d'autant plus que le personnel des garçons, par une raison d'économie, ne peut être très-nombreux. Aussi le propriétaire du restaurant de la rue de la Verrerie a-t-il imaginé un mode de service tout à fait ingénieux. Les dîneurs se servent eux-mêmes.

En entrant chaque consommateur passe devant un comptoir où, moyennant le prix fixé, on lui délivre un jeton, qui lui donne droit à une soupe ou au plat qu'il désire.

Puis il se présente à un guichet où, en échange de son jeton, on lui remet une gamelle dont le couvercle forme une assiette : le tout est très-ingénieusement combiné de façon à ce qu'on n'ait pas à craindre de se tacher en répandant le bouillon et la sauce.

Le consommateur va alors s'asseoir à une table où il trouve un couvert, du sel et du poivre ; une carafe d'eau : il peut, moyennant un supplément de vingt centimes, se procurer un carafon de vin, mais un seul. Le café et les liqueurs sont proscrits.

Dès qu'un repas est achevé, les garçons, qui n'ont d'autre emploi que de desservir, enlèvent la gamelle et l'assiette, essuient la table, et la place est nette pour un autre dîneur.

Tout cela sans doute ne constitue ni une table bien luxueuse, ni un repas bien recherché ; mais, suivant la devise qu'Harpagon voulait faire écrire en lettres d'or sur les murs de sa salle à manger : *Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger*.

Justement, le fondateur du restaurant de la rue de la Verrerie a introduit les devises dans l'ornementation de sa salle ; on lit sur les murs des sentences morales : *Aidez-vous les uns les autres*, etc. Enfin de grandes cartes géographiques peintes à fresque complètent la décoration : les clients érudits mangeront leurs pommes de terre avec plus d'appétit en lisant le nom de Périgord, et l'eau claire coulera plus limpide dans leur gosier quand ils liront le nom de Madère ou d'Alicante.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



Le Passage difficile, tableau de M. Louvrier de Lajolais. (Salon de 1876.)

LE PASSAGE DIFFICILE

—

L'animal le plus heureux du monde, c'est assurément Blanchette.

D'abord elle est bien logée, chose importante. Certes, elle n'habite pas un palais, mais ne sait-on pas que les palais, pour les hommes aussi bien que pour les animaux surnommés domestiques, sont sujets à mille inconvénients? L'étiquette y règne en maîtresse souveraine. Les parquets y sont glissants, et l'on risque de tomber à chaque pas. Et encore, ce ne sont pas là les chutes les plus dangereuses. Il y en a d'autres dont on ne peut se relever, quoiqu'elles ne cassent ni bras ni jambes.

Donc Blanchette n'aime pas les palais, où les disgraces sont fréquentes, où l'on ne peut faire un pas sans risquer de gâter quelque chose ou de mécontenter quelqu'un. Elle préfère le pittoresque *capharnaüm* où elle peut prendre ses ébats en liberté, aller et venir sans gêner personne, fureter dans tous les coins, adapter à son usage particulier tous les objets peu précieux qui l'environnent et qui ont été abandonnés à sa discrétion, car les dégâts qu'elle y peut

commettre ne sauraient être bien préjudiciables.

Aussi, dans ce joli capharnaüm dont le charmant désordre ne lui déplaît pas, tant s'en faut, elle est chez elle, elle est maîtresse absolue, elle est reine. Ah! certes, elle est heureuse, et le temps ne lui paraît pas long. Tantôt elle se pelotonne paresseusement avec de gracieux mouvements onduleux; tantôt elle fixe ses yeux striés de vert sur les diverses parties de son domaine, comme pour s'assurer que tout va bien; tantôt elle les laisse demi-clos, comme ceux d'une bonne ménagère qui s'assoupit au coin du feu après sa besogne faite. Puis elle prend des attitudes coquettes, des mines rêveuses, elle s'étire, elle marche nonchalamment pour se dégourdir les pattes, elle s'arrête, lustre sa fourrure, frise sa moustache, caresse d'une de ses griffes le bout de son oreille, puis elle s'accroupit dans une pose de sphinx égyptien, et elle a l'air de se dire :

— Mes relations sont aussi nombreuses que choisies; mais, en vérité, dans tout le voisinage, je ne connais pas de chatte qui soit aussi heureuse que moi.

Ajoutons dès à présent que l'aimable Blanchette est mère de famille, et que c'est là surtout ce qui met le comble à sa félicité.

Sa progéniture... entre nous soit dit, elle est affreuse, elle est... Mais je m'arrête prudemment, de peur d'être véhémentement soupçonné de détester les chats, ce qui pourrait me nuire auprès d'un certain nombre de mes lecteurs.

Du reste, on m'accuserait à tort. J'aime les chats, pas chez moi il est vrai, mais chez mes amis, et principalement chez ceux de mes amis auxquels je ne fais jamais visite. Cette tendresse un peu négative ne m'empêche d'ailleurs en aucune façon d'admirer les cabrioles de ces jolis animaux lorsque j'ai l'occasion d'y assister; seulement, je ne recherche pas ces occasions.

Ah! je suis bien certain que Blanchette n'est pas de mon avis, et qu'elle trouve ses petits merveilleusement beaux, quoiqu'ils soient noirs comme des démons, raides comme des animaux en carton, et très-insuffisamment débarbouillés.

Il est même certain que, si elle pouvait parler, en son langage de chatte elle les appellerait affectueusement : — *mes petits agneaux!*

Mais si elle ne peut leur prodiguer les jolis noms, elle les aime et les protége; cela suffit.

La preuve en est dans l'attitude effarouchée de l'honnête chien Brisquet, lequel ne serait cependant pas fâché de venir voir un peu ce qui se passe dans le capharnaüm.

Évidemment, il n'a pas pour but de demander poliment des nouvelles des *petits agneaux*. S'il avait la parole, il en demanderait peut-être par bienséance. Mais ce qui lui tient au cœur, c'est d'aller s'informer s'il n'y aurait pas quelques restes de succulente nourriture dont il pourrait faire son profit, dans la jatte et les écuelles apportées pour la chatte.

Entre amis, on peut bien partager!

Ah! mais non... Blanchette ne l'entend pas ainsi. Si elle en avait de trop, peut-être... mais on ne partage pas son bien quand on a des petits à élever.

En outre, Blanchette est chez elle, elle ne veut pas être troublée.

Elle ne daigne pas se déranger beaucoup, car ce serait en même temps déranger son petit dernier, et de plus elle connaît Brisquet, elle sait qu'il n'est pas bien dangereux; mais elle fait face à l'ennemi, et, par cette sorte de sifflements brefs et secs dont les chats se servent pour témoigner leur irritation, elle le tient en respect et lui défend de faire un pas de plus.

Brisquet hésite, il remonte à reculons les marches de l'escalier, il juge que, décidément, c'est là *un passage difficile*.

Ajoutons que le peintre a rendu d'une manière piquante cette scène d'intérieur, et que son spirituel tableau a été un des plus remarqués à l'Exposition de 1876.

ÉLIE VERNON.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523 et 531.)

IV

Mistress Netterville attendit que le dernier écho des pas de son fidèle serviteur se fût éteint dans le corridor. Puis, fermant la porte, de façon à se garantir contre toute interruption du dehors, elle tomba une fois encore à genoux devant le crucifix, et cacha sa tête dans ses deux mains.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, elle ne le sut pas. Mais les ombres hâtives d'une soirée de janvier l'enveloppaient déjà, lorsqu'elle tressaillit et se releva soudain.

— Dieu me pardonne! dit-elle presque tout haut, dans mon chagrin égoïste, j'ai oublié les autres. Pauvre malheureux! pendant ce temps, il doit pâtir de la faim; pourvu encore que quelque crise ne soit pas revenue, et que mon retard ne lui ait pas causé un plus grave dommage.

Tandis que ces pensées traversaient son esprit, elle ouvrait une armoire et en tirait une bouteille de vin, et quelques mets délicats, arrangés avec soin dans un panier qui, évidemment, avait été apporté là pour un motif particulier. Ensuite elle chercha à tâtons un manteau, le jeta sur ses épaules, abaissa le capuchon sur son visage, saisit le panier, et sortit pré-

cipitamment. Ce ne fut point par la porte qui avait donné passage à Hamish, mais par une autre, placée à l'extrémité opposée, et presque invisible parce qu'elle formait un des panneaux de la boiserie. De là un escalier dérobé et un corridor de médiocre longueur conduisaient à une petite porte extérieure, laquelle ouvrait sur les terrains privés du château.

Une fois arrivé sur ces terrains, on apercevait devant soi, à peu de distance, une vieille église couverte de lierre et à demi cachée dans les arbres qui ombrageaient son petit cimetière. Ce n'était pas l'église paroissiale, mais une chapelle que les Netterville avaient construite pour leur usage particulier. Là, leurs enfants avaient été baptisés, leurs filles mariées, leurs vieillards respectueusement déposés pour le dernier sommeil, et toujours ainsi depuis l'époque où la famille avait établi sa résidence dans le pays.

Mistress Netterville ne put réprimer un soupir en regardant ces murs vénérables et ces arbres qui étaient comme de vieux amis. Il lui semblait que c'était hier qu'elle était venue là déposer son époux dans la tombe, et demander, du fond de sa douleur, qu'il lui fût permis de reposer à son côté. Et maintenant, même cette triste espérance ne lui appartenait plus... cette pauvre possession de six pieds de terre allait lui être enlevée... des étrangers la déposeraient dans une tombe lointaine, et, jusque dans la mort, elle serait séparée de son époux.

Mais, appelée sans doute par un devoir, la noble femme ne s'accordait pas le temps de savourer ces amertumes. Elle tourna le dos à l'église, suivit un sentier qui se serrait contre les remparts du château, et entra dans une immense cour. Autour de cette cour se groupaient des écuries et autres dépendances, qui, construites à différentes époques et sans idée d'ensemble, présentaient plutôt l'aspect d'un assemblage de petites fermes que des communs réguliers d'une importante demeure.

Mistress Netterville ouvrit la porte d'un de ces bâtiments, et entra dans une chambre pauvrement, mais décemment meublée. Sur une couchette basse, au fond de la pièce, était étendu un jeune homme dont les yeux enfoncés et les joues creuses révélaient assez qu'il venait à peine d'échapper aux étreintes de la mort. Un havre-sac sur le sol, une pique et un mousquet dans un coin, un casque d'acier et un justaucorps de buffle dans un autre paraissaient le désigner comme un des soldats de la bande victorieuse actuellement en possession du château.

Pauvre garçon! à le voir là, immobile, les yeux fermés, les traits défaits, le teint blême, on ne lui eût guère trouvé la mine d'un triomphateur.

En entendant la porte crier sur ses gonds, il souleva la tête, et une expression de joie et de gratitude éclaira son visage.

— Pourrez-vous me pardonner? — dit sa visiteuse en allant à lui. — Pour moi, je ne puis aisément me pardonner à moi-même de vous avoir laissé si longtemps. Dans la douleur et l'angoisse où j'ai été plongée tout le jour, j'avais presque oublié votre existence. Vous devez être au moment de défaillir, faute de nourriture.

— Non, madame, — répondit-il doucement à la vérité, mais cependant avec une bonne dose de ce contentement de soi, de cet aplomb, de cette outrecuidance en matières spirituelles qui semblent avoir été l'héritage spécial des *saints de Cromwell*. — Si vous m'avez oublié, le Seigneur s'est souvenu de son serviteur. Il a plongé mes sens dans un sommeil si profond que je n'ai eu aucune conscience du temps écoulé, ni de l'absence de ces consolations charnelles contre lesquelles l'esprit se révolte, mais qu'on ne peut cependant repousser tout à fait.

Mistress Netterville ne put s'empêcher de penser que la potion calmante administrée par elle, la veille au soir, pouvait bien être pour quelque chose dans ce sommeil survenu si à propos. Mais il n'y avait point à espérer de faire comprendre à ces esprits faussés toute la distance qui sépare un filial abandon aux soins de la Providence divine et une fanatique présomption. Elle se contenta donc de répondre :

— Je suis très-heureuse, en tout cas, que vous ne paraissiez en aucune façon avoir souffert de ma négligence. Mangez maintenant, et buvez, je vous prie : cette douce moiteur sur votre peau m'annonce que tout danger est passé. Désormais vous n'aurez pas à prendre de remèdes bien pénibles : bonne nourriture et bon vin, voilà tout ce qu'il faut pour vous rendre votre vigueur.

— Je suis obligé d'avouer que ces choses ont leur utilité. Mais je ne puis ni boire ni manger sans avoir rendu mes actions de grâces, d'abord au Seigneur des armées, ensuite à vous, madame, qui m'avez assisté (précisément comme la veuve de Sarepta assista le prophète Élie), lorsque mes camarades eux-mêmes, ouvriers comme moi dans la vigne du Seigneur, s'enfuyaient épouvantés.

— Il faut leur pardonner, mon bon Jackson. Ils avaient bien de quoi trembler. Je n'ai plus de motif pour vous le dissimuler à présent : le mal auquel vous avez si heureusement échappé est, dit-on, analogue sinon entièrement semblable à la peste, et par la rapidité de la marche, et par la certitude presque absolue du dénouement. Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que cette terrible maladie, fléau des peuples de l'Orient, une fois entrée dans une ville populeuse, peut la laisser déserte et silencieuse comme un sépulcre. Il n'y a donc pas lieu de vous étonner, et surtout de vous chagriner, si des hommes qui auraient risqué leur vie pour vous sur le champ de bataille ont reculé devant cet ennemi invisible et d'au-

tant plus redoutable à la pauvre nature humaine.

— Non, madame, je ne les blâme pas : peut-être à leur place aurais-je fait de même. Mais, tout en ne gardant aucun ressentiment contre eux, je ne puis oublier que *vous*, une femme, une papiste, une ennemie, vous avez fait pour moi ce que les enfants de ma propre maison ont tremblé de faire ; et je voudrais vous montrer ma reconnaissance, si je le pouvais.

— Vous pouvez me la montrer, et très-aisément, — répondit-elle avec bonté, — en mangeant et en buvant de bon cœur les provisions que je vous apporte, et en regagnant ainsi des forces pour vous servir vous-même le plus tôt possible. Je vais avoir, vous le savez déjà sans doute, des occupations qui me forceront de rendre mes visites plus rares ; et cependant je n'aimerais pas à risquer d'autres vies, en envoyant ici des gens de la maison pour vous servir à ma place.

— Hélas! madame, je sais trop bien que, si je ne suis pas un hôte tout à fait ingrat, je suis un hôte singulièrement dangereux et importun, dit Jackson avec une tristesse qui abattit un moment sa jactance.

— Vous vous méprenez complétement sur le sens de mes paroles, répliqua vivement la charitable femme. Vous avez été un malade très-patient, très-docile; et, quant à l'embarras inévitable dans toute maladie, vous savez bien que je l'ai accepté de grand cœur. Je voulais dire tout simplement que, tout en continuant à vous visiter matin et soir, je ne pourrai plus venir de temps en temps dans la journée, comme j'en avais l'habitude. Toute cette triste affaire de la transplantation retombe sur moi, et, vous le comprenez, c'est plus qu'il n'en faut pour occuper une pauvre femme sans aide.

— Que ne puis-je vous aider, madame! Mais, hélas! dans l'affaire de la transplantation, je ne puis rien, voyant que le Seigneur lui-même nous a ceint l'épée et nous ordonne de frapper et de ne point épargner. Plût à Dieu de m'employer à votre délivrance, comme il envoya les anges pour arracher Lot à la ruine de Sodome! Plût à Dieu que je pusse vous soustraire aux calamités qu'il va faire pleuvoir sur cette contrée, parce que le cri de l'idolâtrie papiste ayant monté jusqu'à sa face...

— Bien, bien! interrompit-elle avec un peu d'impatience. Je vous remercie de votre bonne volonté ; mais, pour le moment, ne discourons pas sur ce sujet. Tenez, j'ai arrangé la lampe de façon qu'elle brûle jusqu'au matin, et voici les aliments disposés sur cette petite table. Je la pousse tout près de votre lit, vous n'aurez qu'à étendre la main. Bonne nuit; je reviendrai au point du jour.

Et la châtelaine se retira, plus tôt probablement qu'elle n'aurait fait si les dernières paroles du soldat n'avaient froissé son oreille et soulevé dans son cœur une colère à laquelle il ne lui convenait pas de s'abandonner.

— Il a bon cœur, ce pauvre Jackson, se disait-elle en reprenant le chemin du château. Mais c'est une chose étrange et effroyable de voir à quel point l'orgueil l'aveugle et le gonfle, lui et tous ses camarades.

Le bruit soudain d'un coup de pistolet la troubla au milieu de ses pensées. Elle s'arrêta, saisie d'une indescriptible angoisse, et le cœur serré par le pressentiment d'un malheur.

Le coup semblait être parti du bosquet d'ifs autour de l'église, et il ne se répéta pas.

Ayant constaté ce double fait, mistress Netterville se dirigea rapidement vers le bosquet, malgré le vertige qui troublait sa tête et qui lui laissait seulement la liberté de concevoir cette terrible pensée : soit par l'un des siens, soit par l'un des soldats de Cromwell, un meurtre venait d'être commis.

Au moment même où elle entrait sous les ifs, elle aperçut comme un vêtement de femme flottant dans le petit sentier, puis allant disparaître derrière la chapelle. Elle n'osa pas élever la voix pour appeler; mais, certaine que cette personne devait ou avoir tiré le coup elle-même ou l'avoir vu tirer par quelque autre, elle pressa le pas afin de l'atteindre.

Les ombres du crépusbule s'épaississaient de plus en plus. En outre, le sentier était encombré de mauvaises herbes et de broussailles; mistress Netterville, qui courait, les yeux fixés sur l'endroit où la figure inconnue avait disparu, sentit soudain quelque chose en travers de son chemin: elle trébucha et tomba lourdement.

Au premier contact de cet objet invisible, une terreur instinctive la saisit. Le sang se figeait dans ses veines, tandis que, lentement et péniblement, elle s'efforçait de se relever.

Peu à peu l'ébranlement de sa chute se dissipa, et ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Alors les contours de l'objet se dessinèrent sous la forme d'un être humain, mais si roide, si immobile, que, sans doute, c'était déjà un cadavre.

Avec une affreuse répugnance, elle avança la main pour s'assurer si la vie était réellement éteinte ; mais elle s'aperçut que cette main plongeait dans une mare de sang encore chaud, et elle la retira en frissonnant.

— Mon Dieu! mon Dieu! gémit-elle, quel ennemi a fait cela? Sûrement cet homme est un des soldats du château, et ils accuseront les nôtres de ce meurtre, bien qu'ils soient innocents! Si du moins Hamish était ici pour me venir en aide! Mais non... Ils essayeraient certainement de fixer les soupçons sur lui... Je vais m'en aller et leur laisser faire la découverte comme ils pourront... Mais si je les rencontrais? Je suis toute trempée dans son sang!

A cette pensée, sa terreur devint encore plus intense. Elle se mit en toute hâte à frotter ses mains sur la mousse et les feuilles sèches, afin de les débarrasser du sang qui s'y était attaché.

Au milieu de cette occupation assez équivoque, un flot de lumière tomba tout à coup sur elle, et, se retournant brusquement, elle se trouva face à face avec l'officier commandant la garnison du château.

Une demi-douzaine de ses hommes l'accompagnaient; et à la lumière des lanternes elle lut sur tous ces visages la conviction de sa culpabilité.

Sur un signe de leur chef, ils la cernèrent de près, dans un silence solennel: et l'officier, lui mettant pesamment la main sur l'épaule :

— Meurtrière! vociféra-t-il, tu es prise dans ton péché!

— Ce n'est pas moi! s'écria la malheureuse femme, tellement confondue par cette terrible accusation qu'elle savait à peine ce qu'elle disait. Le ciel me soit en aide! je suis innocente de cette action.

— Innocente, dis-tu? Innocente! oui, avec son sang qui rougit tes mains! avec son sang qui dégoutte de tes vêtements! Eh bien! si tu es innocente, comme tu voudrais nous le faire croire, dis un peu ce que tu faisais dans ce lieu désert, à une heure où nulle créature honnête ne se soucie d'être dehors.

— Je revenais de ma visite au soldat Jackson, une visite que, tu le sais bien, master Rippel, je lui fais chaque soir, à l'heure du crépuscule, afin de préparer toutes choses pour sa nuit. Et j'avais presque atteint le château lorsque j'entendis un coup de feu dans cette direction. Craignant un malheur ou pour mes gens ou pour les tiens, je vins ici, afin de l'empêcher ou d'y remédier, si c'était possible.

— Une histoire très-vraisemblable, en vérité, répondit insolemment l'officier. — Tais-toi, femme, dans ton propre intérêt, ou tu vas te condamner par ta propre bouche. Dites-moi, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à ses soldats, où trouverez-vous une femme qui, entendant un coup de feu et craignant un malheur, ne commencerait pas par s'enfuir, au lieu de se précipiter incontinent, comme elle voudrait nous le faire accroire, dans les griffes mêmes du danger?

— Cependant je me suis précipitée plus d'une fois dans les griffes du danger, depuis quinze jours; nul ne devrait le savoir mieux que toi et tes camarades, master Rippel! répliqua bravement mistress Netterville à qui cette impertinente ironie semblait rendre son aplomb.

— Pour cela, ce n'est que la pure vérité, se hasarda à remarquer l'un des soldats. — Ce n'est que la pure vérité, quoiqu'elle soit dite par le père du mensonge, qui est Béelzébuth. Car sûrement, capitaine Rippel, vous ne pouvez avoir oublié que nous aurions un soldat de moins dans le camp d'Israël, si cette papiste n'avait soigné le bon Jackson pendant cette vilaine affaire de la peste, tandis que nous-mêmes, hommes de la vraie doctrine, oints et ceints pour le combat, nous hésitions à l'approcher.

— Ha! ha! est-ce que tu t'avises de la défendre? s'écria le capitaine en colère. Eh bien! qu'on amène cette femme appelée Débora, et qu'elle soit confrontée avec la prisonnière; son témoignage décidera entre nous.

Un ou deux soldats qui s'étaient tenus, hésitants et dans l'ombre, à une petite distance, s'avancèrent alors, poussant devant eux cette même femme qui, le matin, avait si impudemment abordé miss Margaret. Elle avançait avec un bizarre mélange d'empressement et de répugnance, assez disposée sans doute à porter un faux témoignage, mais peu désireuse d'être confrontée avec son objet.

On la mit face à face avec l'accusée, et le capitaine tourna sa lanterne de telle façon que la clarté tombait en plein sur les traits de cette dernière. Ils étaient froids et calmes, dédaigneux même, à présent que mistress Netterville savait quelle était son accusatrice, et Débora, malgré ses efforts pour soutenir l'entrevue avec effronterie, se sentit fléchir sous un regard de mépris.

— Eh bien! mais regarde-la donc, Débora, dit l'officier s'apercevant que les yeux du témoin s'abaissaient en présence de l'accusée. — Regarde-la bien, et déclare si ce n'est pas là cette femme moabite que tu as vue se glisser dans l'ombre et mettre traîtreusement à mort notre frère Tomkins. Accablé de fatigue par la prière et la prédication (comme tu me l'as révélé, je crois, tout à l'heure, et comme je suis très-disposé à le croire, car c'était, je puis en témoigner moi-même, un homme de très-précieuse doctrine, et grandement favorisé du don de prêcher), il était venu ici pour se reposer.

— Non pas, interrompit Débora incapable de réprimer ses sarcasmes, même en pareille circonstance, et de résister à l'ennui de cette phraséologie ampoulée. Pour ce qui est de cette grande fatigue causée par l'excès de prière et de prédication, je n'en ai pas soufflé mot... mon impression personnelle étant que la somnolence du digne master Tomkins avait été produite par une trop ardente dévotion au tonneau.

— Paix, impertinente! s'écria le capitaine. Si tu veux que tes blasphèmes contre les saints du Seigneur et de Cromwell te soient pardonnés en ce monde et en l'autre, regarde encore une fois la prisonnière. Ne te déconcerte pas, ne t'effraye pas, mais déclare hardiment si tu pourras jurer, devant une cour de justice, que c'est la personne surprise par toi, tout à l'heure, dans l'acte même de l'assassinat.

— Je le pourrai, dit la femme, brièvement et en évitant le regard de mistress Netterville.

— Tu le pourras? demanda cette dernière d'un ton d'étonnement indigné. Et, je te prie, si tu me surveillais de si près, pourquoi n'as-tu pas essayé de m'empêcher? Pourquoi n'as-tu pas renversé mon arme? pourquoi, du moins, n'as-tu pas crié de façon à réveiller le soldat?

— J'ai fait ce que j'ai pu, répliqua Débora avec humeur. Je suis allée chercher ses camarades. C'était leur affaire de se tenir aux aguets, non la mienne, et par conséquent je leur en laissais le soin.

— Elle dit la vérité, ajouta vivement le capitaine. Nous pouvons en témoigner, nous qui avons si récemment entendu son récit. Vous le voyez, continua-t-il en s'adressant aux soldats, Béelzébuth est divisé contre lui-même, et les enfants mêmes de son royaume portent témoignage l'un contre l'autre. Sûrement la femme Netterville est coupable. Que quelques-uns d'entre vous l'emmènent donc prisonnière au château, tandis que les autres prépareront une sépulture décente pour notre frère assassiné. Quant à moi, j'ai à m'entretenir en particulier avec le témoin Débora, afin de mettre sa déposition sous la forme convenable pour être produite devant milords les hauts commissaires de justice.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —

LE TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE DE RUBENS

A ANVERS

LES FÊTES

C'était, il y a deux ans, Florence qui conviait les nations à venir célébrer avec elle le quatrième centenaire du grand artiste auquel elle s'honore d'avoir donné le jour, l'immortel Michel-Ange; et, répondant à son appel, les nations, dans la personne d'illustres représentants, accouraient, sur les bords de l'Arno, acclamer la mémoire de celui qui ne fut pas seulement, par le hasard qui l'y fit naître, citoyen de Florence, mais, par l'universalité et la puissance de son génie, citoyen du monde, comme on l'a dit heureusement. Cette année, c'est Anvers qui, voulant à son tour glorifier, à l'occasion du trois-centième anniversaire de sa naissance, la mémoire du plus illustre de ses enfants, a vu la Belgique tout entière et les r incipaux pays de l'Europe s'associer à son hommage; car la gloire de Pierre-Paul Rubens n'est pas celle d'une cité seulement, c'est une gloire nationale, une des gloires de l'humanité.

A ce titre, les fêtes données par la ville d'Anvers en l'honneur du grand peintre dont les œuvres innombrables, disséminées dans toute l'Europe, font l'ornement et l'orgueil des musées et des galeries qui les possèdent, ces fêtes ne peuvent être passées sous silence. Je dirais qu'elles doivent être décrites, si c'était une autre plume que la mienne, une plume plus jeune et plus enthousiaste, qui se fût chargée d'en faire le récit.

Il faut le dire pourtant : si froides que soient, en général, au fond, les fêtes publiques, parce qu'elles ne sont, pour la plupart, que des démonstrations officielles à propos de circonstances qui ne tiennent pas au cœur du peuple, les fêtes de Rubens, à Anvers, ont eu un autre caractère. Officielles aussi, en ce sens que l'administration municipale en avait pris l'initiative et en avait dressé le programme, elles ont, d'un autre côté, emprunté au concours spontané de la population anversoise sans exception un cachet de vraie popularité.

Je ne crois pas que nulle part, en aucune circonstance, sentiment plus unanime se soit jamais manifesté. Aristocratie, haut commerce, petite bourgeoisie, classes populaires, tous, du haut en bas de l'échelle sociale, animés d'une généreuse émulation, avaient rivalisé d'ardeur et de zèle pour que les fêtes fussent dignes de celui qu'elles devaient glorifier. Anvers, pour la circonstance, oubliant ses autres titres, n'était plus que la ville de Rubens, et le plus humble de ses habitants semblait vraiment se redresser sous l'impression d'un noble orgueil, en songeant à l'honneur qu'il avait d'être le concitoyen du grand homme né, il est vrai, trois siècles auparavant, mais qui n'en est pas moins vivant et plus jeune que jamais.

Étrange royauté que celle du génie! et quel souverain, si grand soit-il, pourrait se vanter qu'après trois siècles il lui sera rendu pareils honneurs?

La couronne que le monarque laisse tomber, et à laquelle était attaché son prestige, est relevée pour en orner le front de son successeur, et de celui-ci passe à un autre. Mais à quelles mains remettre, lorsqu'ils les ont abandonnés, le pinceau d'un Rubens ou le ciseau d'un Michel-Ange?

Mais trêve aux réflexions philosophiques, car peut-être, en creusant plus avant, trouverions-nous du vide aussi dans n'importe quelle espèce de gloire.

Anvers n'a point pensé à cela, et il faut s'en féliciter. A le mesurer à l'œuvre humaine, celui dont elle s'honore est vraiment grand, et bien qu'il y ait quelque chose de plus haut et de plus digne d'admiration que le plus éclatant génie, je veux dire l'humble vertu, ce n'en est pas moins un beau spectacle que de voir la puissance géniale, ce reflet de la puissance créatrice, forcer, l'admiration par l'éclat de ses manifestations.

Il est toutefois à remarquer que les masses, toujours charnelles, sont plus particulièrement impres-

dat n'.

sionnées par celles de ces manifestations qui s'adressent d'abord aux sens, et même qu'elles ne se passionnent que pour celles-là.

L'image, avec ses formes et ses couleurs empruntées à la nature vivante, est ce qui les frappe surtout; et où l'image revêt-elle les apparences et les séductions de la vie plus que sur les toiles animées par le pinceau du grand maître flamand?

Substituez au génie de Rubens celui d'un Pascal, d'un Bossuet, d'un Descartes ou d'un Newton, pensez-vous qu'il eût recueilli les mêmes hommages?

Un petit nombre d'hommes l'honorerait d'un respect silencieux, mais la foule?...

La foule passerait indifférente.

Mais Rubens a parlé une langue que tous entendent, parce que pour la comprendre, je ne dis pas pour en apprécier toutes les beautés, il suffit d'avoir des yeux.

Et les créations de son génie, qu'il a répandues avec une inimaginable profusion, les copies les ont tant multipliées, la gravure les a vulgarisées à tel point, que bien petit est le nombre de ceux qui n'ont jamais eu l'occasion d'en admirer quelque chose.

Cela est surtout vrai pour Anvers, où le culte du grand peintre est constamment entretenu par la vue du plus splendide de ses chefs-d'œuvre, l'*Exaltation de la croix* et surtout la *Descente de croix*, ces magnifiques joyaux du trésor artistique de l'église de Notre-Dame, ainsi que par la contemplation d'autres chefs-d'œuvre du maître exposés à l'admiration du peuple dans les salles du musée des Anciens.

C'est ce qui sert à expliquer comment l'appel adressé à la population anversoise par ses édiles y a partout trouvé de l'écho; comment on a vu accourir de tous les points de la Belgique et même de l'étranger une foule jalouse de s'associer aux honneurs rendus par Anvers à la mémoire du grand artiste qui, au même titre que Michel-Ange, peut être appelé, lui aussi, citoyen du monde.

Paris et Londres, à certains moments, pourraient seuls en donner une idée.

Et quelle foule! Des trains se succédant sans interruption amènent incessamment, du fond des diverses provinces, des flots pressés de voyageurs. Et parmi ceux-ci quelle variété! Voici, sans parler des simples mortels, les membres des diverses sociétés, tous revêtus de leurs insignes : sociétés de chant et de fanfares (on en compte peut-être 500), sociétés de tir à l'arc et à l'arbalète, sociétés de jeu de balle et jeu de quilles, de canotiers, etc., etc., venus pour prendre part à des concours, et défilant à travers la ville, musique en tête et bannières au vent. Depuis la gare jusqu'au centre de la ville, — et la distance est longue, — il semblerait, tant est grande la cohue, que la moitié de la Belgique déverse sa population dans Anvers. La cité de Rubens compte environ 200,000 habitants, et l'on évalue à 300,000 le nombre des étrangers arrivés par les diverses lignes de chemins de fer, les canaux, les routes ordinaires, en diligence, en chars à bancs rustiques, sans parler de ceux qui sont venus des localités d'alentour sur les chevaux de saint François, c'est-à-dire tout bonnement à pied.

En voyant ce flux humain qui pousse sans discontinuer ses flots vers la ville, on se demande avec une sorte d'effroi où tous ces gens qui apportent avec eux le besoin de manger, de boire et de dormir trouveront le manger, le boire et le coucher. Il est à supposer qu'un bon nombre d'entre eux ont dû, pour tromper la faim, serrer plus étroitement leur ceinture, s'il est vrai, comme on l'a dit et comme cela paraît probable, que boulangers et bouchers, pris au dépourvu, se sont trouvés même hors d'état de satisfaire aux exigences de leur clientèle ordinaire.

Quant à ceux qui n'avaient pas pris le soin de retenir d'avance un logement, trouver à se caser était presque impossible. Les chambres d'hôtel et celles que des particuliers ont mises, moyennant finances, à la disposition des étrangers, sont toutes prises, et dans beaucoup d'entre elles les voyageurs sont entassés comme les harengs dans la caque. Un lit, deux lits, et des matelas par terre où, pour dix ou quinze francs, on a le droit de s'étendre aux côtés d'un monsieur quelconque, voilà les agréments qu'offrent bien des chambres d'hôtel aux étrangers peu précautionneux et débarqués tardivement.

La première chose qui appelle l'attention, c'est naturellement la décoration des rues et des places publiques. Cette décoration, conçue d'après le système particulier aux villes flamandes, a ceci d'original que, tout en procédant d'un type uniforme, elle offre dans les détails la plus piquante variété. D'une rue à l'autre, elle diffère. Cela provient de ce que l'ornementation des rues se fait tout entière, en dehors de l'intervention administrative, par l'initiative de la population. Un comité général décide de l'ensemble du décor; des comités de section font un plan chacun pour son quartier, et chaque bourgeois ayant pignon sur rue orne sa façade comme il lui plaît. Ce ne sont partout que bannières, banderoles, drapeaux et tentures aux couleurs éclatantes, guirlandes de verdure, festons d'étoffes brillantes courant le long des façades, mâts bariolés, candélabres, devises, chronogrammes, inscriptions en l'honneur de Rubens et son portrait à chaque pas.

Ce portrait, on le voit sur les arcs de triomphe, aux fenêtres des maisons en guise de transparent, aux vitrines des marchands d'estampes, dans les mains des photographes ambulants, qui veulent en décorer tous les chapeaux. On le voit en médailles de bronze, en massepains et en sucre chez les confiseurs. Heureusement pour le repos du grand peintre qu'il ne

peut voir, lui, ces belles images qui ont la prétention de le représenter.

Tout chez les marchands est à la Rubens : les cigares, les petits pâtés, les peignes, le cirage et les cure-dents ; tout, jusqu'aux paletots étriqués des beaux messieurs du temps présent et aux robes des dames.

Sur la partie postérieure du principal arc de triomphe, l'inscription suivante en langue flamande :

A RUBENS, NÉ A ANVERS EN 1577.

Cette inscription tranche d'autorité une question encore aujourd'hui très-chaudement controversée, et qui même dans ces derniers temps, à l'occasion des fêtes du centenaire, a donné lieu aux plus vives controverses. Siegen dispute à Anvers l'honneur d'avoir vu naître Rubens, et ses prétentions, il faut le dire, s'appuient sur de bien fortes autorités. Celles qu'invoque Anvers semblent moindres : elles sont, en tous cas, moins nombreuses ; mais Anvers n'admet pas que Rubens, par suite des circonstances que l'on sait, ait pu naître en dehors de son enceinte. Elle veut que Marie Pipelinckx, sa mère, soit revenue tout exprès de Siegen, où son mari était interné, pour doter Anvers d'un enfant illustre. Si la prétention n'est pas fondée, et peut-être l'est-elle, le sentiment est respectable, et, sans y croire l'honneur d'Anvers bien intéressé (car on appartient à une cité par le sang, par les alliances, par la vie passée dans ses murs plus que par un hasard de naissance), il ne serait pas aimable de chicaner en ce moment Anvers sur l'exactitude de l'inscription qui lui attribue Rubens tout entier.

Le soir, les illuminations ont été dignes de l'ornementation que nous avons décrite. Pas une rue qui ne fût ruisselante de lumières. Le parc, dont le lac réfléchissait une ceinture de festons et d'arcades de feu, offrait un coup d'œil magique. Le local d'été de l'*Harmonie* était éblouissant. A peu de distance, la maison de M. Lynen, décorée sur le plan du propriétaire et ornée de transparents peints par Van Buyck, resplendissait de tout l'éclat que peuvent jeter 9,000 flammes de gaz.

ANDRÉ LEPAS.

— La suite au prochain numéro. —

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

(Voir p. 465, 481, 497, 521 et 536.)

VI

Comme tous les pays de montagnes, l'Auvergne est pauvre, et cette pauvreté s'aggrave encore des rigueurs de l'hiver, assez généralement dur et long dans ce pays ; pendant ces longs froids et à l'époque où les travaux agricoles sont entièrement suspendus, les montagnards du Cantal et de Salers, qui n'ont pour se défendre des frimas que des vêtements d'étoffe grossière, emploient pour s'en préserver un moyen aussi ingénieux que primitif, pour ne pas dire sauvage : ils restent au lit le plus longtemps possible, ils y prennent même leurs repas ; la nécessité de soigner leurs bestiaux les fait seule se lever, et dès qu'ils les ont soignés et qu'ils leur ont donné à manger ils se remettent au lit. Ils ne se chauffent ainsi que pendant qu'ils sont levés et économisent le bois, qui est très-rare sur leurs montagnes ; mais dans la Planèse, où le bois manque absolument, le paysan serait horriblement malheureux pendant l'hiver et ne pourrait y vivre, s'il n'avait trouvé moyen de s'en passer pour se chauffer : c'est ce qu'il fait en vivant au milieu de ses bestiaux.

L'habitation d'un paysan de la Planèse est ordinairement divisée en trois parties : d'un côté est l'étable ; de l'autre la grange ; au milieu, la chambre d'habitation ou le logement ; ces trois pièces communiquent entre elles par des portes intérieures. Quand le froid arrive, on quitte la chambre et toute la famille passe dans l'étable, qui, dès lors, devient l'appartement d'hiver. Les étables ont la forme d'un carré long ; elles sont surmontées d'un grenier pour le foin et les autres fourrages secs, et éclairées par deux lucarnes que ferme une planche à coulisse. Outre la porte intérieure, elles en ont une qui sert pour communiquer au dehors. Afin de les rendre plus chaudes et d'avoir un grenier plus grand, on a soin de tenir le plafond très-bas. Les animaux, bœufs, vaches, moutons, occupent les deux côtés, à droite et à gauche. Les lits de la famille sont placés au fond, de sorte que pour y arriver il faut passer à travers la double rangée des bestiaux. Ces lits ne sont, au reste, que des coffres en sapin placés à côté les uns des autres contre le mur et garnis de paille ; les pauvres n'ont, outre la paille, qu'une couverture ; ceux qui sont plus à l'aise y joignent une paillasse remplie de balle d'avoine et qu'on appelle *matelas de guérets ;* il n'y a que les riches qui aient un *lit de plume ;* c'est déjà du luxe ; aussi, souvent, une fille qui, en se mariant, apporte quelque dot à son mari fait-elle insérer dans le contrat qu'il lui donnera un matelas de plume et non un matelas de guérets.

La vie que mène une famille dans son étable est fort étrange : on se lève à huit ou neuf heures du matin ; le père, avec ses garçons et ses valets, s'il en a, panse les bestiaux et leur donne de la litière ; la femme, pendant ce temps, entre avec ses filles dans la chambre, allume au foyer un fagot de bruyère et fait la soupe ; il est bientôt dix heures ; on dîne alors, mais vite, afin de ne pas se refroidir. Puis on rentre promptement dans l'étable ; le soir, à cinq heures,



Pendant la messe (souvenir d'Auvergne), tableau de M. Berthon (Médaillé.)

soupe nouvelle et nouvelle retraite jusqu'au dîner du lendemain. Les femmes sont chargées de tout le détail du ménage : elles traient les vaches, font le beurre et le fromage; aussi elles se couchent plus tard et se lèvent plus tôt que les hommes.

L'occupation des hommes est de panser les bestiaux, de battre le blé et d'aller, au besoin, au marché voisin; hors de là, rien ne les ferait sortir de leur oisiveté habituelle.

Il est rare qu'une famille passe l'hiver seule et isolée dans son étable; les ménages voisins se réunissent volontiers et choisissent pour cela l'étable la plus grande et la plus chaude. Le matin, après la soupe, chacun accourt; on s'assied en rond sur des bancs, on jase, on rit, on raconte les historiettes qui courent, on médit enfin. A cinq heures, on se sépare pour aller manger, puis on revient bavarder encore quelque temps, et chacun retourne ensuite se coucher chez soi.

Dès que les hommes se sont retirés, le règne des femmes commence et la veillée qui, pour les hommes, se termine à huit heures du soir, ne finit pour les femmes qu'à minuit ou une heure du matin; elles regagnent alors le temps perdu; mais, et ceci est un point caractéristique de l'économie du pays, elles ont pour leurs veillées particulières une lampe dont l'huile est payée, à frais commun, avec les petits bénéfices du filage; d'autres, plus économes, se passent de luminaire : l'obscurité n'empêche ni de filer ni de parler. Dans les familles pieuses, on a conservé la coutume, dans ces réunions d'hiver, de réciter le chapelet et de chanter des cantiques. L'Auvergnat est foncièrement religieux; en dépit de sa vie errante, — dont sa pauvreté lui fait une loi, — il n'oublie jamais le chemin de l'église, au moins le dimanche. A la messe, la plus humble église regorge tellement d'assistants que l'enceinte en est souvent trop petite et que bon nombre de fidèles s'agenouillent sous le porche et même jusque sur l'aire qui précède la demeure de Dieu.

Pour revenir aux veillées dans l'étable pendant les longues soirées d'hiver, il y a des sociétés qui les emploient à la danse; l'homme qui est réputé le meilleur musicien se tient debout et chante; les femmes qui ne dansent point l'accompagnent de leurs voix aiguës, et tout le reste saute et gambade, tandis que les bœufs ruminent au bruit cadencé des sabots. C'est alors le triomphe des danses nationales, les *bourrées* simples et figurées. La bourrée, comme musique, est composée de huit mesures à deux temps partagées en deux parties égales; les femmes sont infatigables à cette danse, qui eut les honneurs d'une assez longue vogue à la cour de France où elle fut introduite en 1565 par Marguerite de Valois et y resta à la mode jusqu'au règne de Louis XIII. Le grand musicien Rameau, qui, ainsi que Marguerite de Valois, avait habité l'Auvergne, écrivit sous Louis XV de charmantes bourrées pour le clavecin. Chaque pays de l'Auvergne a sa bourrée particulière. Il faut surtout entendre ces airs de danse si naïfs et pleins de charme exécutés sur la rustique musette aux sons perçants; la musette est pour l'Auvergnat ce que le biniou est pour le Bas-Breton et la cornemuse pour l'Écossais, l'instrument national par excellence.

La rudesse des longs hivers, un sol ingrat dans la partie montagneuse de l'Auvergne, la pauvreté, parfois même la misère qui résultent de cet état de choses, tel est le principal mobile de l'émigration qui, chaque année, envoie à Paris ou hors des frontières, en Espagne notamment, bon nombre de familles rurales de l'antique Arvernie. Chaque année, au printemps ou en automne, les habitants les moins aisés quittent leur pays — comme les Savoyards ou les Piémontais — pour aller en maintes contrées exercer les métiers les plus variés. Paris surtout est le lieu du rendez-vous. On évalue à près de cinquante mille le nombre d'Auvergnats qui habitent les faubourgs de la capitale, principalement le faubourg Saint-Antoine. L'Espagne était autrefois leur pays de prédilection. Ils s'y rendaient par troupes nombreuses de plusieurs centaines d'individus, faisant route sur des chevaux ou des mulets du pays qu'ils vendaient ensuite avec de gros profits de l'autre côté des Pyrénées. Cela se passait encore à la fin du siècle dernier; mais, depuis, le courant de l'émigration s'est dirigé d'un autre côté, et *les Espagnols* — comme on dit dans le pays — sont aujourd'hui beaucoup plus rares.

Si l'on considère le nombre des émigrants qui, chaque année, quittent l'Auvergne, on ne sera pas étonné de trouver dans ce fait de l'émigration le trait distinctif des populations de cette province. Depuis longtemps, les Auvergnats, comme, du reste, tous les émigrés, Gascons ou Normands, Limousins ou Provençaux, et Bretons, etc., ne sont jugés que sur les individus que l'on voit à Paris et ailleurs; c'est d'après eux qu'a été bâti ce type si connu et si raillé. Le mot *Auvergnat* exprime dans l'idiome parisien une idée très-défavorable; Auvergnat est, en quelque sorte, synonyme de lourdaud et d'idiot. Les Athéniens disaient dans le même sens *Béotien*, quoique la Béotie eût produit des hommes tels qu'Alexandre le Grand et Plutarque; et Voltaire, dont le vocabulaire était riche en pareille matière, usait des mots *Welche* et *Allobroge*. Les Auvergnats doivent, peut-être, la sorte d'ostracisme qui pèse sur eux à leur apparence rude, à leurs formes anguleuses, à leur écorce grossière. La plaisanterie parisienne en a fait des individus à part, et l'on cite souvent cette exclamation naïve que l'on prête à un fils de l'Arvernie : « Nous étions vingt-six à table; ni hommes ni femmes, tous Auvergnats! » Mais une plaisanterie n'est ni une rai-

son ni un argument. A en croire d'autres anecdotes, l'Auvergnat serait gourmand et sale; il est difficile d'être bien propre dans le métier de charbonnier, de ferrailleur, de marchand d'os et de chiffons qu'exercent particulièrement les individus de cette province.

Toutes ces préventions sont souverainement injustes, hâtons-nous de le dire et de le constater; c'est sur les épaules des Auvergnats que retombent les travaux les plus pénibles de Paris, qu'ils soient forts de la Halle, porteurs d'eau, charbonniers ou commissionnaires. Ces hommes rudes et agrestes, aux formes athlétiques, à la démarche si grotesquement appesantie, à l'accent caractéristique qui suffirait seul pour les faire reconnaître, sont presque tous laborieux, très-sobres et très-probes.

Les Auvergnats sont profondément antipathiques au mélange des races, et le vieux sang gaulois coule encore dans leurs veines; ce sont encore aujourd'hui les fils de ces mêmes Arvernes qui firent trembler César dans les plaines de Gergovie, alors que Vercingétorix était à leur tête. L'Auvergne est, on peut le dire, une des provinces les plus nobles de la France par ses grands souvenirs de patriotisme et de bravoure.

Mais toute médaille a son revers : l'Auvergnat, qui a su si bien économiser les quelques centaines de francs qui constituent son gain annuel, rentré chez lui, devient tout à coup dépensier, prodigue même. En quelques mois, il dissipe son petit trésor si péniblement amassé. De retour dans son village, après une absence plus ou moins longue, il se dit qu'il doit faire figure et montrer qu'il est riche : il lui semble qu'il ne verra jamais la fin de sa fortune. Bientôt le voilà au bout de ses écus; il repart, sans que l'expérience l'ait rendu plus sage.

— Aussi qu'arrive-t-il? nous disait un observateur assez sagace. Le pays est pauvre, même si on le compare à des départements dont le sol présente encore moins de ressources. L'aisance des familles n'est pas sensiblement augmentée. A part quelques heureux qui sont arrivés à se créer une certaine fortune, on ne trouve le plus souvent que des propriétaires dont les ressources sont insuffisantes et qui sont criblés de dettes. Cependant tous échappent à la misère; il y a peu d'émigrants qui ne parviennent à faire vivre leurs familles de leurs économies. Reste à savoir s'il n'y aurait pas pour les Auvergnats cosmopolites un meilleur moyen de s'enrichir en enrichissant leur pays, c'est-à-dire en le cultivant de leurs propres mains; cela vaudrait mieux, en effet, que d'abandonner le sol natal pour aller alimenter, par son travail et son intelligence, une industrie étrangère.

— Il y a du vrai dans tout cela, répondis-je à notre interlocuteur; — mais les mêmes observations présentées il y a un siècle n'ont pas encore reçu à l'heure qu'il est et ne sont pas près de recevoir la solution que vous semblez entrevoir et qui, au premier abord, paraît si facile. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de remédier à cet état de choses tient à la nature même du sol de l'Auvergne, à sa configuration, à son climat. Il n'y avait qu'un peuple aussi laborieux et aussi infatigable que les Auvergnats qui pût habiter une pareille contrée : aussi n'est-il aucun pays sur la terre qui fasse autant l'éloge de ses habitants. Le ciel ne leur avait donné qu'un sol profondément bouleversé par les ravages des volcans dont il était hérissé; ils ont entrepris de le cultiver, et, malgré tous les obstacles que leur opposait la nature, ils en sont venus à bout. Une coulée de lave ou de basalte commençait-elle à se décomposer, se couvrait-elle à sa superficie d'un terreau de quelque épaisseur, aussitôt eux, de leur côté, commençaient à la défricher, et ce défrichement, ils ne pouvaient le faire qu'en brisant, arrachant avec une peine infinie toutes les proéminences sans nombre de ces glaçons de pierres. Un pareil travail durait des années entières : encore, après tant de sueurs, de fatigues et de tourments, ne recueillaient-ils pour toute récompense qu'un peu d'orge, de seigle ou d'avoine.

Vous avez sans doute vu, sur des revers escarpés de montagnes, des champs qui n'avaient pas trente pieds carrés. Un malheureux paysan avait aperçu là un peu de terre et il était venu y semer à la bêche quelques grossiers légumes. Tel est l'Auvergnat : quelle que soit sa peine, s'il voit qu'elle le fera vivre, il la compte pour rien.

Avec un sol à la fois si pauvre et si avare, l'émigration s'impose comme une nécessité à ce peuple, malgré son vif amour pour le pays natal; ses montagnes lui sont tellement chères qu'il ne s'en sépare momentanément que pour acquérir un jour le droit de ne les plus quitter, d'y passer ses derniers jours et d'y mourir sinon dans l'aisance, au moins à l'abri de la pauvreté qui a été et sera longtemps encore pour lui la source d'une émigration forcée dont il a besoin chaque année, d'adoucir l'amertume en allant se retremper dans l'air natal.

CH. BARTHÉLEMY.

— La suite au prochain numéro. —

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490 506, 516 et 540).

III

LA GROTTE DU TRAPPEUR (*suite*).

— Courage, monsieur Varin, disait David, courage !... il me semble que le gueux a fait un mouvement... oui, tenez, il se soulève. Allons! un dernier



effort !... Ah ! mon grand-père était un fameux homme s'il a pu déplacer ces rocs à lui tout seul !...

En achevant ces mots, Bras-de-Fer pesa légèrement sur le levier. Le roc se souleva aussitôt, et la pince étant entrée plus avant, il y eut un faible interstice entre la pierre et le sable sur lequel elle reposait.

David courut chercher la lanterne, prit un bâton et, l'insinuant dans cette fente :

— Tenez, tenez, dit-il, on sent au bout de ce bâton un gros sac plein d'or.

— C'est la vérité ! s'écria Varin en tâtant à son tour.

Il se jeta à plat ventre, fit glisser sous le rocher les rayons de la lanterne et se releva en criant :

— Oui, ce sac est éventré et j'ai vu luire des lingots d'or!... A l'œuvre, à l'œuvre ! renversons le rocher!

David fit un signe imperceptible à ses compagnons.

Ils appuyèrent alors vigoureusement sur le levier. Le rocher fut soulevé; on vit distinctement le sac d'or.

Mais au même instant un bruit sec se fit entendre, l'énorme pierre retomba lourdement et David, portant ses deux mains à sa tête comme s'il eût voulu s'arracher les cheveux, s'écria :

— Mort de ma vie! la pince est brisée!

L'intendant Varin devint pâle.

— Vous n'avez pas un autre outil? demanda-t-il.

— Mon Dieu non ! qui aurait pu se douter que cette pince cèderait au moindre effort?.. Il y avait une paille, voyez-vous, monsieur l'intendant.

David Kerulaz avait l'air si sérieusement désolé que ses trois compagnons, qui étaient dans le secret, en mouraient d'envie de rire.

— Ah! quel malheur! reprit David... au moment de réussir! Vous avez vu, le rocher allait tomber... il s'en est fallu d'un rien... et c'était justement le plus gros des sacs que nous allions prendre... Ah! quel malheur, mon Dieu! quel malheur!

Varin était consterné.

— Enfin, que voulez-vous? poursuivit le chasseur avec un soupir, ce n'est que partie remise; nous reviendrons demain soir, et, cette fois, nous prendrons deux pinces.

— Mon brave David, dit l'intendant d'une voix un peu étranglée, en posant sa main sur le bras du Chasseur de bisons... j'ai eu confiance en vous, j'espère que je n'aurai pas à m'en repentir... Vous me promettez, n'est-ce pas, que demain soir nous reviendrons ici?

— Monsieur Varin, s'écria le chasseur en levant la main au ciel, vous savez que je suis un homme loyal et que je n'ai jamais menti. Je vous jure devant Dieu que demain soir, à la même heure, je vous ramènerai à cette grotte.

— Je vous crois, David, je vous crois, dit l'intendant avec un soupir de résignation... Mais il est inutile de rester ici plus longtemps... allons rejoindre la voiture.

Deux heures après, la berline rentrait dans la ville de Québec silencieuse et endormie et venait déposer l'intendant Varin à la porte de son hôtel.

IV

LE RETOUR.

Le lendemain matin, au point du jour, David Kerulaz se rendit chez le grand-prévôt et, grâce à l'attestation que Varin lui avait donnée, il obtint la liberté immédiate de son malheureux frère.

Mais comme il craignait un peu les suites de cette aventure, et on verra que l'événement ne justifia que trop ses appréhensions, le Chasseur de bisons fit partir immédiatement son frère pour Montréal, afin de le soustraire à la vengeance que l'intendant pourrait exercer contre lui, au moment où il découvrirait la supercherie dont il avait été victime.

Dès que Pierre Kerulaz fut mis en liberté, David courut tout joyeux à la ferme du père Dervieux.

Il lui montra l'attestation signée par l'intendant Varin, et lui apprit la délivrance de son frère, mais sans lui dire, bien entendu, par quel stratagème il avait obtenu cet heureux résultat.

Le vieux paysan lui serra vigoureusement les mains, puis, cédant à l'émotion, il l'embrassa cordialement en le nommant son fils.

Quant à Marthe, nous renoncerons à décrire les transports de sa joie tendre et naïve.

Elle joignit les mains pour remercier Dieu, puis, inclinant sa tête un peu pâlie sur la robuste épaule de son fiancé, elle murmura avec un doux sourire :

— Oh ! David, comme j'avais raison d'avoir confiance en vous !

Il fut convenu que le mariage des deux jeunes gens aurait lieu la semaine suivante. Le Chasseur de bisons resta quelque temps à la ferme, assis sur le banc de pierre à côté de Marthe. Ils se parlaient à voix basse, la main dans la main, et faisaient joyeusement de beaux projets d'avenir...

En quittant la ferme du père Dervieux, le Chasseur de bisons se dirigea de nouveau vers Québec. Il se rendit chez M. de Montcalm, auquel il avait hâte d'annoncer les événements, si intéressants pour lui, qui s'étaient passés depuis la veille.

Il attendit quelques instants, car le général avait en ce moment une conférence avec M. de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, et avec les principaux officiers de l'armée.

Enfin on l'introduisit dans une petite pièce assez sombre et il aperçut M. de Montcalm, debout derrière une table et le front penché sur des cartes, tracées à la main, qu'il étudiait attentivement.

Il releva la tête lorsque David fut près de lui ; le Chasseur de bisons remarqua alors avec une douloureuse surprise que les traits du général paraissaient pâlis et altérés.

— Bonjour, David, dit le marquis de Montcalm en tendant cordialement la main au jeune chasseur. Oh! oh! il me semble que tu parais plus gai et plus dispos qu'il y a trois jours!... Je parie que tu vas te marier?

— En effet, monsieur le marquis, dit David en souriant; mon mariage aura lieu dans quelques jours, je l'espère.

— A merveille. Et ton frère?

— Il est en liberté.

— Bon!... ainsi tu as eu raison de Varin?

Le Chasseur de bisons se mit à rire doucement, tourmenta quelque temps son bonnet de loutre, puis, relevant son clair regard sur le général :

— Monsieur le marquis, lui dit-il, vous m'avez engagé à faire tomber l'intendant dans un piége et à obtenir de lui par ruse ce que je ne pouvais avoir autrement... Je crois que le piége que je lui ai tendu était assez bon.

Et il raconta aussitôt au général la fable qu'il avait inventée touchant son grand-père le trappeur; il lui dit comment il avait caché dans la grotte, au fond d'un coffre contenant de vieux habits, une bourse d'anciennes monnaies qu'un juif de Québec lui avait changées contre ses mille écus, comment la pince sciée d'avance s'était brisée au moment décisif, comment enfin Varin s'était engagé non-seulement à rendre la liberté à son frère, mais encore à restituer à la caisse de l'intendance les dix-huit mille livres qu'il y avait soustraites.

Ce récit amusa beaucoup le général et le dernier trait surtout lui parut délicieux. Puis, redevenant tout d'un coup sérieux :

— Tout cela est fort bien, David, dit-il, mais tu sais que l'intendant Varin est puissant, et lorsqu'il découvrira que tu t'es joué de lui, il se vengera peut-être cruellement.

David haussa les épaules avec insouciance.

— L'essentiel, dit-il, c'est que mon pauvre frère est libre et que j'épouserai Marthe.... Ah! monsieur le marquis, poursuivit-il avec un peu d'embarras, si j'osais vous rappeler certaine promesse que vous avez daigné me faire, il y a quelque temps...

— Je m'en souviens fort bien! s'écria M. de Montcalm avec gaieté. Je t'ai promis d'être ton témoin, mon brave David, et je serais fâché de ne pas tenir ma parole!

— Ah! monsieur le marquis, murmura le Chasseur de bisons, un tel honneur...

— David, dit Montcalm d'un ton grave, je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour l'armée et pour moi, et je serai très-heureux de te donner ce témoignage de mon estime et de mon affection, puisque, ajouta-t-il en souriant, ma pauvreté et ta délicatesse m'empêchent de te récompenser d'une autre façon... Je regrette seulement, continua le marquis, que notre bon père André ne soit pas ici pour bénir ton mariage... Qu'est-il devenu, le pauvre homme?... Il a disparu tout à coup du camp il y a six semaines; j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur...

Au moment où le marquis de Montcalm achevait ces mots, la porte s'ouvrit brusquement et une belle voix sonore s'écria:

— Salut à vous, ô noble fils de Mars!...

— Le père André! s'écrièrent à la fois M. de Montcalm et le Chasseur de bisons.

— Lui-même, dit le missionnaire en s'avançant les mains tendues vers le général, qu'il pressa contre sa robuste poitrine... Bonjour, David! ajouta-t-il en secouant vigoureusement la main du Chasseur de bisons... Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas?

— Mon Dieu! père André, je parlais justement de vous à David et je lui faisais part de mes inquiétudes à votre endroit.

— Ah! nous avons eu des aventures que je vous raconterai quelque jour, mon général, des aventures extraordinaires!...

— Comment! *nous?* Avec qui étiez-vous donc?

— Avec M. d'Arramonde... un brave jeune homme, mon cher général, qui justifie bien le renom d'entrain et de courage de vos Gascons!...

— Ah! père André, je suis heureux que vous me rappeliez ces jeunes gens... j'ai eu tant à faire depuis mon arrivée ici que je n'ai guère eu le loisir de penser à eux...Vous les avez vus aux prises avec les Anglais?...

— Oui, mon général.

— M. de Saint-Preux était dans une fâcheuse position quand David est venu me demander pour lui un secours... Malheureusement, je n'ai pu le lui envoyer.

— Il s'est tiré d'affaire néanmoins, et glorieusement, je vous en réponds... grâce à M. d'Arramonde.

— Bon! alors ils ne sont plus brouillés?

— Ils se sont embrassés sur le champ de bataille, après une affaire où ils s'étaient conduits en héros.

Le marquis de Montcalm sourit :

— Tenez, père André, dit-il, j'ai une heure à dépenser avant le conseil; racontez-moi donc vos aventures.

— Bien volontiers, mon cher général.

Et le missionnaire commença aussitôt le récit de ce qui lui était arrivé depuis le jour où, entraîné par son humeur aventureuse, il avait suivi le petit détachement conduit par Jean d'Arramonde. La rencontre des Delawares, les dangers qu'il avait courus lorsque fait prisonnier par les sauvages, il avait été attaché au poteau de torture avec Jean d'Arramonde et Ouinnipeg, leur délivrance inespérée, l'attaque des Anglais qui assiégeaient le fort Sainte-Anne, leur défaite et leur complet massacre, il raconta tout avec sa verve et sa gaieté habituelles.

M. de Montcalm l'écouta attentivement, et lorsqu'il eut fini :

— Je vous félicite, père André, dit-il, d'être revenu sain et sauf après avoir couru de tels dangers.

Puis, après une pause :

— Décidément, ces deux jeunes gens sont braves et hardis. Je remercie Dieu qui leur a permis de sortir heureusement de cette première épreuve. Ils pourront encore me rendre de bons services. Sont-ils revenus avec vous?

— Oui, mon général... Et tenez, ajouta-t-il, en prêtant l'oreille, je crois précisément reconnaître certaine voix qui parle haut dans votre antichambre.

— David, dit M. de Montcalm en souriant, veuillez ouvrir cette porte.

La porte étant grande ouverte, on put apercevoir, dans le corridor un peu sombre, qui précédait la pièce où se tenait le général, un jeune homme au teint animé, à l'œil ardent, qui gesticulait avec force et semblait vouloir passer sur le corps de l'officier de service.

— Allons! allons! monsieur d'Arramonde, dit Montcalm qui s'avança en souriant, nous ne sommes pas à Versailles et je ne suis pas Sa Majesté... Entrez donc et soyez le bienvenu!

L'officier de service s'effaça et Jean d'Arramonde, mettant précipitamment à la main son chapeau qu'il gardait campé cavalièrement sur le coin de l'oreille, vint saluer respectueusement le général en chef.

Saint-Preux, qui marchait derrière son irascible compagnon, semblait avoir peine à tenir son sérieux. Il fallut la présence de M. de Montcalm pour réprimer l'accès de gaieté que venait de lui causer le nouvel emportement de Jean d'Arramonde.

— Messieurs, dit le général avec cet air de dignité gracieuse et bienveillante qu'il savait si bien prendre, je vous remercie, au nom du roi, de ce que vous avez fait pour défendre le fort Sainte-Anne... Vous vous êtes bravement comportés et je saurai signaler votre conduite à Sa Majesté... mais votre zèle et votre courage me mettent dans un singulier embarras... Je ne sais, en vérité, lequel de vous deux a mérité d'être proclamé vainqueur dans cette première épreuve.

— Mon général, s'écria Saint-Preux avec élan, il n'y a plus de rivalité entre nous!... Nous vous remercions de nous avoir fait comprendre que devant les ennemis du roi on doit s'unir et s'aimer...

Et il tendit la main à Jean d'Arramonde, qui répondit à son étreinte en s'écriant gaiement :

— Oh! mon général, un d'Arramonde n'a jamais donné la main à son ennemi avant le combat, mais après, c'est différent!... Et je puis dire, sans flatterie, que nous nous sommes bien battus!

Tandis que David Kerulaz s'avançait vers Saint-Preux et le félicitait d'être si heureusement sorti du mauvais pas où il l'avait laissé :

— Père André, dit gaiement M. de Montcalm au missionnaire, je vous annonce une bonne nouvelle... Notre brave Chasseur de bisons épouse dans quelques jours une belle et honnête fille de Sillery.

— En vérité? dit le père André dont le visage rayonna... Ah! mon cher David, puissiez-vous avoir des enfants qui vous ressemblent!... Je veux bénir votre mariage.

— Et moi, je veux être son témoin... si les Anglais me le permettent, acheva le marquis de Montcalm avec un soupir.

— Ah! père André, ah! mon général! s'écria David tout tremblant de joie, je suis le plus heureux des hommes!

En ce moment, un soldat tout poudreux, couvert de sueur, entra rapidement chez le général et lui remit une dépêche.

M. de Montcalm y jeta les yeux; son visage devint sérieux.

— Voici le moment décisif, dit-il enfin. Les Anglais sont à trois lieues de Québec avec une flotte puissante portant une nombreuse armée commandée par le général Wolf... Père André, père André, priez bien pour nous! Dans quelques jours, le sort de la colonie sera décidé.

— Ah! général, vous serez vainqueur, comme à William-Henry, comme à Carillon!...

— Dieu le veuille... Je crois, en vérité, que mes mesures sont bien prises... Voici trois jours que je passe sans sommeil, sans repos, sans nourriture... Mais, à moins d'une trahison, je réponds que les Anglais ne pourront s'emparer de la ville. J'ai rendu Québec imprenable.

M. de Montcalm fit appeler immédiatement les principaux officiers de l'armée pour leur communiquer l'importante nouvelle qu'il venait de recevoir.

Au moment où Jean d'Arramonde et Saint-Preux se retiraient, le marquis de Montcalm leur dit :

— Au revoir, messieurs! veuillez vous tenir à ma disposition. J'espère que vous aurez bientôt de mes nouvelles.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

VOYAGE DE L'EXILÉ

Faisant mon pénible voyage,
J'arrivai devant un sentier
Voilé sous un épais feuillage
Qu'étoilait la fleur d'églantier;
Et je me souvins qu'en Bretagne
Il était un sentier pareil,
Frais abri contre le soleil
Quand l'été brûle la campagne;
Et, cachant mes yeux sous ma main,
Je continuai mon chemin.



Plus loin, au fond d'une vallée,
Un pâtre groupait ses moutons,
Et, dans mon âme désolée,
Je pensais aux pâtres bretons;
Il chantait d'un ton monotone,
Et je me rappelai les airs
Qu'au penchant des coteaux déserts
Je chantais en langue bretonne;
Et, cachant mes yeux sous ma main,
Je continuai mon chemin.

ALPHONSE POIRIER.



CHRONIQUE

Voltaire donnait un jour une lettre de recommandation à un jeune homme qui était quelque peu son parent et qui exerçait le métier de commis apothicaire.

« Le brave garçon que je vous présente, disait-il dans cette lettre, est digne de toute votre sympathie, et vous n'avez qu'à le juger sur sa mine pour être bien convaincu que s'il donne quelquefois à ses pratiques de l'arsenic pour du sucre, c'est en toute honnêteté. »

Certes, voilà un compliment assez perfidement troussé : il s'est cependant trouvé plus d'une fois des apothicaires, droguistes, herboristes et même des pharmaciens de première classe qui auraient bien voulu qu'on en pût dire autant d'eux.

En ce moment même, à Paris, il n'est bruit que d'une grosse affaire d'empoisonnement dont le... *héros* (comme on dit en style de faits divers), serait un pharmacien de la rue de Maubeuge. Ce disciple d'Esculape est accusé d'avoir empoisonné sa femme; les viscères de la malheureuse sont étiquetés, classés dans des bocaux déposés au greffe, et les médecins légistes discutent sur les éléments qu'ils ont pu trouver dans ces tristes restes.

Le pharmacien de la rue de Maubeuge sortira-t-il sans poursuites du cabinet du juge d'instruction? Passera-t-il devant le jury? Sera-t-il acquitté par lui, ou bien va-t-il périr sur l'échafaud, comme le médecin Castaing, comme le médecin Lapommerays ou comme Moreau, l'herboriste de Saint-Denis? Autant de questions redoutables que je n'ai ni la prétention ni le droit de préjuger.

Ce que je veux remarquer, c'est le contraste existant entre cette pacifique profession de pharmacien et les dangers effroyables qui peuvent la troubler. Une erreur de dose dans une potion, une pincée de poudre prise dans le bocal de droite au lieu du bocal de gauche, et voilà un empoisonnement.

Chez nous tous, simples mortels, une indigestion n'est qu'une indigestion ; mais chez le pharmacien les choses ne vont point ainsi : si son concierge vient à mourir, la justice soupçonne là-dessous quelque noirceur, et elle ordonne une enquête; si son chat crève pour avoir croqué une souris qui, elle-même, avait avalé de la mort aux rats, plus de doute! le pharmacien est un scélérat : il s'essayait à l'étude des poisons comme la Brinvilliers ou Hélène Jégado.

Et pourtant le pharmacien, dans son état normal, c'est-à-dire lorsqu'il n'a à ses trousses ni le juge d'instruction ni les gendarmes, et que la silhouette de la guillotine ne se profile pas à l'horizon de ses rêves, le pharmacien m'a toujours paru le type le plus accompli de l'homme heureux.

Voyez-le derrière son comptoir, à travers les lueurs vertes ou bleues que ses bocaux projettent sur lui. C'est en vain que les grands serpents boas empaillés, se tordant autour d'uu palmier doré, nous remettent en mémoire le vers tragique :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ta tête?

Les serpents boas lui servent tout simplement de luminaire avec les trois becs de gaz qui sortent de leur gueule béante. Il est là tranquille, presque majestueux : la sérénité est peinte sur son visage, et ce visage, si prosaïque qu'il soit, a toujours une expression d'intelligence ; j'en demande bien pardon à Voltaire et à son protégé.

Le pharmacien, en effet, est un savant : sa science n'est peut-être pas toujours à haute dose, mais enfin elle existe. Dans les petites villes de province, il ne se fonde pas une société académique, géologique, archéologique, minéralogique, numismatique, astronomique, météorologique, ou quoi que ce soit en *ique*, sans que le pharmacien en devienne de droit membre, secrétaire et souvent président.

Sa profession l'oblige à s'instruire dans les sciences naturelles et ses loisirs lui donnent le temps de lire : le pharmacien lit volontiers les journaux... Que dis-je? il fait mieux ou il fait pis : non content de les lire, il s'y abonne! Aussi son héroïsme est tôt ou tard récompensé : il devient un homme politique ; il arrive au conseil municipal de sa commune.

Les clients (sauf les cas d'épidémie) n'abondent pas toujours dans sa boutique; mais, en homme d'esprit qu'il est, il entend l'art de corriger le chiffre des choses vendues par le chiffre auquel il les vend.

Je ne l'accuse pas. Dans quel commerce trouverait-on un homme qui prît autant de soin pour préparer et vous livrer sa marchandise?...

Si vous achetez un cachemire, madame, dans un magasin de la rue Vivienne, on le met purement et simplement dans un carton et on le fait porter chez vous; mais si vous achetez un flacon d'éther chez le pharmacien, c'est bien une autre affaire.

Le pharmacien ouvrira d'abord cinq ou six tiroirs avant de choisir dans l'un d'eux le flacon de dimensions convenables. Cela fait, il pèse le flacon seul; puis il pèse le flacon plein; après quoi, il cherche dans cinq ou six autres tiroirs un bouchon de la grosseur du goulot : enfin il bouche!

Après ces préliminaires, il colle sur le ventre du flacon une étiquette dont il a pris soin de rédiger la formule avec cette indication : *Pour l'usage interne*, ou : *Pour l'usage externe*. L'étiquette est collée à la salive ou à la colle de pâte : dans ce dernier cas, le pharmacien s'essuie consciencieusement les mains avant de continuer son œuvre.

Le bouchon alors est enveloppé d'une feuille de papier bleu glacé qui, elle-même, est liée d'une jolie ficelle rose : le tout est coupé, ébarbé, rectifié à l'aide d'une paire de ciseaux. Puis l'homme de l'art passe au cachetage : un briquet phosphorique darde un jet de flamme bleue ; la cire fond et il applique son cachet.

C'est fini? Non pas! Un autre papier entoure tout le flacon, et un nouveau cachetage scelle définitivement cette enveloppe supérieure.

Eh bien! comptez les opérations qui se sont succédé, depuis le choix du flacon jusqu'à son cachetage complet, et dites-moi si tant de soins, tant de peines, tant d'attentions fines ne méritent pas un salaire. Quant à moi, lorsqu'un pharmacien me demande seulement quinze sous pour un remède qui vaut quinze centimes, je me considère comme son débiteur et je sors de sa boutique moitié reconnaissant, moitié humilié.

Je n'ai qu'un grief contre cette honorable profession, et, dussé-je froisser quelques susceptibilités, je vais le confesser en toute franchise.

Qu'un pharmacien vende de l'arsenic pour du sucre, c'est une simple distraction, du moins j'aime à le croire ; mais ce qui est noir, ce qui est perfide, ce qui est sinistre, ce qui constitue le véritable crime d'empoisonnement, c'est qu'un pharmacien empiète sur le domaine du liquoriste, et, après le café, ose offrir à ses convives cette affreuse drogue qui s'appelle l'*élixir de Garus*...

Après tout, mauvais goût pour mauvais goût, je préférerais encore cette vieille liqueur de nos pères aux étranges... *pousse-cafés* qu'on tend à introduire parmi nous.

Vous n'ignorez pas que le général Grant, l'ex-président de la République des États-Unis, est notre hôte depuis un mois : il a dîné un peu partout et un peu chez tout le monde ; jusque-là rien de mieux. Mais voilà où se révoltent mes scrupules : le général Grant a été invité cette semaine chez un des plus riches représentants de la colonie américaine de Paris.

Les journaux qui ont la spécialité d'enregistrer les choses mondaines nous ont fait connaître le menu de ce dîner splendide : ils nous ont dit les suprêmes de volaille aux truffes, les timbales d'ortolans à la Syracuse, les côtelettes de chevreuil à la purée de champignons, les chaud-froid de volaille à la gelée ; je m'abstiens de les suivre dans leur énumération. Mais l'un d'eux nous a révélé un détail nouveau, sans précédent, je crois, dans le luxe de la table. Chaque convive avait devant lui un exemplaire du menu gravé sur un lingot d'argent avec son nom. On étai prié d'emporter le lingot comme souvenir!...

Chacun reçoit ses invités comme il l'entend ; mais pour ma part, dans mon humble jugement, je déclare que ce prétendu raffinement me semble précisément le contraire de la politesse.

Je conçois la fastueuse folie du grand Condé faisant jeter dans les fossés de Chantilly tous les cristaux qu'il avait fait fabriquer exprès pour Louis XIV et qui ne devaient plus servir à personne, après avoir servi à l'usage du grand roi. Mais cette brutale façon de vous mettre un lingot d'argent dans votre poche après dîner!... Cela est peut-être du meilleur goût là-bas, aux confins de l'Illinois, dans le voisinage des Peaux-Rouges... En plein Champs-Élysées, cela me semble aussi choquant que si l'on mettait un billet de banque sous la serviette de chaque convive.

Après tout, quand nous donnerons à dîner à nos amis, ni vous ni moi nous ne sommes obligés d'adopter cette mode... Je crois même qu'en nous en dispensant nous ferons une protestation de bon exemple. Un peu de courage donc ; protestons!

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Auxiliatrices (les) **du Purgatoire**, par le P. Blot, missionnaire apostolique, docteur en théologie, etc. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Notice sur la Révérende Mère Marie de la Providence, fondatrice de la Société des religieuses auxiliatrices des âmes du purgatoire. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Dans le mois des morts, il est utile de faire connaître les écrits consacrés à l'OEuvre des Dames auxiliatrices.

L'auteur de l'ouvrage *Au ciel on se reconnaît* raconte dans celui-ci l'origine et l'histoire des religieuses vouées à la piété en faveur de l'Eglise souffrante ; il écrit non pas comme annaliste ou comme théologien, mais d'un style pieux, intéressant et charmant. Cet ouvrage ne peut manquer de toucher les lecteurs de la *Semaine des familles*. Il leur rappellera ceux qui ne sont plus et qu'on oublie, hélas! toujours trop vite ; il aidera plus d'une âme du purgatoire à franchir cette porte gardée par l'ange de la pénitence et qui peut s'ouvrir par la moindre de ses larmes, *per una lagrimetta*, comme dit le poëte.

A côté de l'histoire des Auxiliatrices, celle de la révérende mère Marie de la Providence, qui a fondé leur œuvre, trouve naturellement sa place. Elle ne sera ni moins édifiante pour nos pieux lecteurs, ni moins recherchée à l'époque où nous sommes.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 36. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 8 Décembre 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

FÊTES RELIGIEUSES DE L'ENFANCE



Les fêtes religieuses de l'enfance. Composition de L. Breton.

SAINT NICOLAS

ET LES TROIS ÉCOLIERS

—

On s'est demandé bien longtemps pourquoi saint Nicolas est si souvent représenté ayant à ses pieds un baquet d'où sortent trois petits enfants nus, qu'il bénit. Au xvie siècle encore, un docte iconographe, Molanus, avouait ne pas bien comprendre à quel trait de la vie du grand évêque de Myre se rapportait cette scène. Or, en France, dès le xiiie siècle, — et probablement même avant cette époque, — cette difficulté iconographique avait trouvé sa solution dans

un des *mystères* ou drames en vers latins que possédait, entre autres, l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire.

Les personnages du petit drame rimé que voici sont trois jeunes écoliers, un vieillard et sa femme; enfin saint Nicolas lui-même vient pour clore l'action, comme le chœur dans le théâtre antique des Grecs et des Romains.

Le premier clerc *ou* écolier. — Nous qui, pour apprendre les belles-lettres, avons passé chez des nations étrangères, pendant que le soleil fait encore briller un de ses rayons, cherchons-nous un gîte.

Second clerc. — Déjà le soleil précipite ses chevaux sur le rivage; il va les plonger chez les poissons et dans la mer: nous ne connaissons pas ce pays-ci, nous devons donc chercher un abri.

Troisième clerc. — Voici devant nos yeux un vieillard dont l'âge a mûri les mœurs, et peut-être, touché par nos prières, voudra-t-il nous donner l'hospitalité que nous lui demandons.

Les trois écoliers, *ensemble, au vieillard.* — Cher hôte, en courant le monde pour étudier, nous sommes arrivés ici après avoir abandonné notre patrie: accorde-nous donc un gîte pour la durée de cette nuit.

Le vieillard. — Que le Créateur de tous les hommes vous reçoive, car je ne vous donnerai pas un abri: cela, au surplus, ne me rapporterait rien, et puis cela ne m'est pas commode maintenant.

Les clercs, *à l'épouse du vieillard.* — Chère femme, que nous obtenions par toi ce que nous demandons, quand même cela ne lui rapporterait rien, peut-être, pour ce bienfait, Dieu vous donnera-t-il un enfant.

La femme, *au vieillard.* — Quel danger, sinon quel intérêt y a-t-il pour nous, mon mari, à ce que nous donnions l'hospitalité à ces écoliers qui courent ainsi le monde pour étudier, lorsqu'au moins la seule charité nous y oblige?

Le vieillard. — J'acquiescerai à ton conseil, et je daignerai leur donner un gîte! (*Aux clercs :*) Approchez donc, écoliers; on vous accorde ce que vous demandez.

(*Ici les clercs vont se coucher sans souper, — autant que nous sachions.*)

Le vieillard, *à sa femme, pendant que les clercs dorment.* — Ne vois-tu pas comme leurs bourses sont bien garnies? Elles sont pleines d'argent: cette somme pourrait être possédée par nous sans qu'on en sût rien.

La vieille. — Mon cher mari, nous avons supporté le fardeau du travail jusqu'à ce moment: si nous voulons leur donner la mort, nous pouvons éviter la pauvreté... Tire donc ton épée hors du fourreau; car tu pourras, quand la mort les aura couchés par terre, être riche pendant toute ta vie, et personne ne saura ce que tu auras fait.

(*Ici le vieillard va tuer les trois clercs et entre en scène.*)

Saint Nicolas *entre.* — Pèlerin fatigué par la marche, je ne puis avancer plus loin: donc, je t'en prie, accorde-moi l'hospitalité pour une nuit.

Le vieillard, *à sa femme.* — A ton avis, chère épouse, dois-je lui donner un abri?

La vieille. — Ce personnage se recommande trop par lui-même, et il mérite que tu lui accordes l'hospitalité.

Le vieillard. — Pèlerin, approche-toi davantage: tu parais un homme trop excellent pour que je te refuse rien. Si tu veux, je te donnerai à manger, et tout ce qu'il te plaira, j'essaierai de te l'apporter.

Saint Nicolas, *à table.* — Je ne puis rien manger de tout cela; je voudrais de la chair fraîche.

Le vieillard. — Je te donnerai la viande que j'ai, car je n'ai pas de chair fraîche.

Saint Nicolas. — Or tu viens de dire un franc mensonge: tu as de la viande et de la chair par trop fraîche; et tu l'as eue par une grande scélératesse, car l'argent te l'a fait tuer.

(*Le vieillard et sa femme, se jetant aux genoux de saint Nicolas :*)

— Aie pitié de nous, nous nous t'en supplions, car reconnaissons que tu es le saint de Dieu: notre crime est abominable; il n'est cependant pas irrémissible.

Saint Nicolas. — Apportez les corps des morts, et que vos cœurs soient brisés par la contrition. Ils ressusciteront par la grâce de Dieu; et vous, demandez-lui pardon en pleurant.

(*Prière de saint Nicolas sur les cadavres :*)

— Dieu miséricordieux, qui as tout créé, le ciel, la terre, l'air et les mers, ordonne qu'ils ressuscitent, et ensuite tout le chœur dira: *Te Deum laudamus!*

Outre l'intérêt de ce petit drame religieux comme simple poésie dramatique, cette œuvre nous révèle le sens d'une des représentations iconographiques les plus fréquentes de saint Nicolas. Nous y trouvons l'origine de toutes les enseignes qui figurent le grand évêque de Myre bénissant trois jeunes enfants qui émergent d'un baquet ou saloir.

Ce miracle du *grand saint Nicolas* est représenté sur un vitrail de la cathédrale de Bourges et sur plusieurs sceaux d'églises du XIVe au XVIe siècle.

Denys.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540 et 555.)

V

UN RENARD PRIS AU PIÉGE.

Le soir de ce même jour, dès que le soleil fut couché, David Kerulaz, fidèle à sa promesse, vint

chercher l'intendant Varin pour le mener à la grotte du Trappeur.

Le Chasseur de bisons ne put réprimer un sourire lorsqu'il ferma la portière de la berline sur l'intendant ; et, par un singulier phénomène, le même sourire malicieux vint se refléter sur la figure de M. Varin au moment où il s'étendit dans le fond de la voiture.

La berline roula encore pendant deux heures dans l'épaisse obscurité de la nuit.

Enfin elle s'arrêta comme la veille sur la crête d'une falaise élevée.

David Kerulaz vint ouvrir la portière et l'intendant mit pied à terre suivi de ses deux fidèles valets.

Ils s'avancèrent de nouveau dans la lande déserte.

Le Chasseur de bisons fit alors remarquer à l'intendant une lueur rouge qui donnait des reflets de braise ardente à quelques rochers disséminés dans la plaine.

— Par mon patron ! nous aurait-on précédés à la grotte ? s'écria David en s'arrêtant tout à coup.

La physionomie de Varin prit une impression un peu inquiète ; son œil vif et perçant s'attacha sur le visage du chasseur canadien.

— Marchons toujours, dit-il ; nous sommes en nombre.

Ils se dirigèrent vers l'endroit où brillait une lumière rouge.

Un grand feu était allumé juste près de l'entrée de la grotte, entre les rochers couverts de mousse qui en défendaient l'accès.

Trois hommes étaient assis autour de ce feu.

En même temps, quelques bêlements plaintifs parvinrent à l'oreille de David et de ses compagnons.

— J'y suis, monsieur l'intendant ! dit le chasseur comme s'il eût eu une inspiration soudaine. Les hommes que nous voyons devant nous sont de pauvres diables de pâtres qui emmènent leurs troupeaux loin de Québec ; ils ont entendu dire que les Anglais étaient proches et ils veulent mettre leurs chèvres en sûreté. Ils vont sans doute se reposer ici une partie de la nuit... Mon Dieu ! poursuivit-il en se grattant l'oreille, je vous proposerais bien de descendre le long de la falaise et d'aller gagner l'autre entrée de la grotte, mais, vrai ! par cette nuit noire, cela ne serait peut-être pas prudent et nous risquerions fort de nous rompre les os.

— Eh bien ! mon brave David, dit l'intendant avec un soupir de résignation, remettons l'affaire à demain.

Lorsqu'il fut remonté dans la berline, l'intendant Varin se rejeta en arrière en riant aux éclats et en frottant ses grosses mains rouges l'une contre l'autre :

— Ah ! le rusé compère ! s'écria-t-il ; je gage qu'il avait aposté ces gens à dessein pour m'empêcher d'entrer dans la grotte... Ah ! David Kerulaz, reprit-il avec une sourde expression de colère, c'est ainsi que tu exécutes nos conventions !... Qui aurait cru cela ? Un homme qui semblait si simple, si naïvement honnête ! Fiez-vous donc aux apparences... Heureusement, j'ai pris mes précautions. Ah ! ah ! ah !

Et il se mit à rire de plus belle.

De son côté, David Kerulaz n'était pas tranquille.

Tout en dirigeant la course rapide du vigoureux attelage que lui avait prêté le père Dervieux, il murmurait :

— Cet intendant a trop bien pris la chose pour qu'il n'y ait pas quelque anguille sous roche... Je m'attendais à de la colère, à de violents reproches... il a singulièrement dissimulé son désappointement... Il doit ruminer quelque dessein de sa façon... il faudra que je le surveille.

Lorsqu'ils furent arrivés à Québec, devant la maison de M. Varin, David, en ouvrant la portière, demanda s'il désirait recommencer l'expédition le lendemain.

— Eh ! malheureusement, cela est impossible, répondit Varin en se fourrant précipitamment une prise de tabac dans le nez, tout à fait impossible, mon brave David !... J'ai demain soir une conférence chez M. Bigot. Les affaires vont mal, très-mal... on se plaint que nous laissons le soldat manquer de tout, comme si nous pouvions inventer ce qui n'existe pas !... Je te ferai dire demain le jour où je pourrai aller là-bas... Où te trouverais-je si j'avais besoin de toi ?

— Dans la journée, à la ferme Dervieux, à Sillery ; le soir, à *l'auberge de France*, sur le quai...

— C'est bien, cela suffit ; au revoir, David !

— Votre serviteur, monsieur l'intendant !

Lorsque le bruit de la voiture conduite par le chasseur canadien se fut éteint dans la ville silencieuse, M. Varin s'adressa à ses deux valets :

— Demain, dit-il, au lever du jour, il faudra que mon carrosse soit attelé. Vous, Pierre, vous irez réveiller M. Godard, mon premier commis, vous lui direz de prendre de grands sacs de forte toile ; il y a un forgeron près d'ici, vous lui emprunterez en même temps deux fortes pinces, des bêches, des pelles, etc. Ah ! vous irez aussi prévenir Sarrol ; il nous accompagnera.

Après avoir donné ces ordres, M. Varin remonta chez lui et se mit au lit.

Il dormit mal cette nuit-là. Malgré lui, il était inquiet, tourmenté.

— Cet homme se joue de moi, pensait-il ; si je l'écoutais, demain ce serait un autre prétexte qui m'empêcherait de mettre la main sur le trésor... Pourvu qu'il ne l'enlève pas cette nuit ?... A quoi bon ? S'il avait envie de cet or, n'aurait-il pas dès longtemps pu s'en rendre maître... Non, non, le trésor est toujours dans la grotte et je le trouverai demain matin... Seulement, ce maraud est bien aise de s'amuser de moi comme on s'amuse d'un chien au-

quel on jette et retire un os jusqu'à ce qu'enfin on le lui abandonne. — C'est l'âme damnée de Montcalm, j'aurais dû m'en défier... Si demain, en arrivant là-bas, je ne trouvais plus...

Cette idée fut si poignante que l'intendant se souleva dans son lit pâle et suffoqué; il sentit une sueur froide perler à ses tempes.

— Je suis fou, pensa-t-il encore, fou à lier!... Je me fais peur à moi-même comme un enfant poltron... Je devrais au contraire me féliciter de ce contre-temps, puisque maintenant la grotte m'appartient, elle est à moi, je n'ai plus besoin de me mettre sous la conduite de ce David... Je pourrai y puiser librement, tout à mon aise... De l'or, de l'or! oh! comme j'aurai de l'or!!

Il commençait à s'endormir; avant de fermer tout à fait les yeux, il murmura :

— N'importe, j'ai été un sot de rendre à la caisse les dix-huit mille livres.

Les ordres de Varin furent fidèlement exécutés. Le lendemain matin, dès le lever du jour, il trouva son carrosse attelé. Le commis Godard, son complice et son confident, l'attendait, le chapeau à la main, ainsi que Sarrol, l'agent aux vivres.

— Il n'a pas plu cette nuit, n'est-ce pas? demanda Varin.

— Non, monsieur l'intendant, répondit respectueusement Godard.

— Bien.

Varin se dirigea vers un enclos en grillage situé dans un coin de la cour et où jappaient plusieurs beaux chiens de chasse.

— Brifaut! cria l'intendant en ouvrant la porte du chenil.

Un bel épagneul vint bondir autour de lui en poussant de joyeux aboiements.

M. Varin monta dans son carrosse avec Godard et Sarrol. Après avoir placé les outils qu'ils s'étaient procurés dans le coffre de la voiture, les deux valets grimpèrent sur le large siége.

Brifaut courait devant le carrosse. Le nez à terre, agitant le panache de sa queue ondoyante, il semblait suivre une piste avec ardeur.

L'intendant avait mis la tête à la portière et considérait attentivement le manége de l'intelligent animal.

— Cherche, Brifaut, cherche! criait-il de temps en temps de sa voix aiguë.

Le carrosse sortit bientôt de Québec.

— Allons, cela va bien! dit l'intendant en se frottant les mains avec le geste qui lui était habituel.

Et comme Godard et Sarrol regardaient d'un air de profond étonnement les singulières allures de leur chef, Varin, baissant la voix, leur raconta ce qui lui était advenu deux jours auparavant et leur révéla le secret de David; mais, passant sous silence ce qui avait trait à Pierre Kerulaz et au papier qu'il avait signé, il leur dit que le Chasseur de bisons lui avait livré son secret en reconnaissance d'un important service dont il lui avait l'obligation.

— Seulement, poursuivit l'intendant après avoir terminé le récit de sa seconde expédition, vous comprenez qu'on est bien aise de faire ses affaires soi-même. Ce David est un homme qui peut être dangereux; il est fort comme un lion, et s'il avait regretté tout d'un coup le cadeau qu'il me faisait, je n'aurais pas pu le lui arracher de vive force. Voici donc ce que j'ai imaginé; vous allez voir que c'est assez ingénieux. J'avais emporté hier soir un sac rempli de plumes de perdrix, et à mesure que la berline courait dans la nuit noire, je laissais glisser le contenu du sac à travers les planches disjointes de la voiture. Je comptais sur Brifaut pour retrouver le chemin que ce David me cachait si soigneusement.

Et ayant vivement passé la tête par la portière :

— Je ne me trompais pas... Voyez comme il suit bien la piste, le brave animal!... Cherche, Brifaut, cherche, mon ami! Remarquez-vous comme nous avons fait des tours et des détours depuis que nous avons quitté Québec?... Mais Brifaut débrouille tout cela en brave chien qu'il est... Dans une heure, nous serons à la grotte... Ah! maître David, murmura-t-il entre ses dents, vous vouliez vous jouer de moi, mais vous aviez affaire à forte partie!

Godard et Sarrol se récrièrent sur l'admirable idée due à l'esprit inventif de leur chef... Varin recevait leurs éloges avec un air d'orgueilleuse satisfaction.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

— Monsieur l'intendant, vint dire le cocher en ouvrant la portière, le chien est parti à travers la lande. Je ne puis plus le suivre.

— Nous sommes arrivés! s'écria Varin.

Et il s'empressa de descendre.

Suivi de tout son monde, il entra dans la lande déserte.

— Brifaut! cria-t-il.

Un aboiement joyeux lui répondit à quelque distance; Varin marcha d'un pas ferme dans cette direction. Il arriva ainsi aux cinq rochers disposés en forme de cercle qui marquaient l'entrée de la grotte.

Les cinq hommes entrèrent dans les broussailles et pénétrèrent dans le large souterrain.

La pâle lueur du jour filtrant à travers l'issue placée près du bord du fleuve guidait seule leur marche.

— Entrons ici, dit Varin en montrant l'excavation où David l'avait introduit deux jours auparavant.

Godard, Sarrol et les deux valets qui portaient les outils le suivirent : on alluma une grosse lanterne.

L'intendant se pencha et examina soigneusement les quartiers de roche qui recouvraient le trésor. Aucun indice ne révélait qu'on les eût déplacés récemment.

— Ici, dit Varin en frappant du pied un des rochers, il y a un sac de lingots. Tenez, voyez-vous sous cette roche le bout de la pince brisée? Celles que nous apportons sont solides... elles pourraient soulever la falaise. Allons! à l'ouvrage! Voici pour vous donner du cœur..

Il mit une poignée de louis dans la main de ses valets.

— Quant à vous, dit-il à Godard et à Sarrol, je vous promets une bonne part sur la prise.

Les deux pinces furent glissées sous le rocher; on fit un vigoureux effort et, cette large pierre ayant été déplacée, on mit à jour un grand sac de toile grise où les lingots accumulés faisaient de grosses bosses rondes. Ainsi que Varin avait pu le constater deux jours auparavant, le sac était éventré près de l'ouverture; on y voyait scintiller l'éclat de l'or.

Varin se jeta à terre avec un empressement cupide; il plongea sa main avide dans le sac...

Mais en même temps une sourde exclamation de rage s'échappa de ses lèvres.

Il se releva d'un bond, tout pâle; ses jambes tremblaient sous lui; Godard et Sarrol durent le soutenir pour l'empêcher de tomber.

Puis un flot de sang monta à son visage horriblement contracté, ses dents claquèrent; il était hideux. Il porta les deux mains à son cou, arracha sa cravate de dentelle qui semblait l'étouffer, et murmura d'une voix étranglée :

— Volé! je suis volé, volé, entendez-vous?... Le misérable!... Des cailloux recouverts d'un peu d'or, voilà les lingots!... S'il était là, oui, s'il était là, vous m'aideriez à me venger, n'est-ce pas?... Oui, me venger... il le faut... d'une manière terrible! Oh! j'étouffe!...

Les deux commis l'assirent sur un des rochers de la grotte et le regardèrent d'un air consterné. Les valets, qui avaient reçu d'avance leur part de prise, échangeaient des regards sournois et moqueurs.

— Mais, monsieur l'intendant, insinua Godard à demi-voix, si l'on soulevait les autres rochers, on trouverait peut-être...

— Je vous dis que je suis volé, volé par un misérable qui s'est joué de moi! fit l'intendant en se redressant pourpre de colère. Sortons d'ici... vite, vite!... Je veux aller à Québec; vous m'aiderez, n'est-ce pas? à le trouver, à le punir... Oh! je voudrais l'étrangler de mes mains...

Laissant leur chef exhaler sa rage impuissante, les agents aux vivres firent un signe aux deux valets et, saisissant de nouveau les pinces, ils retournèrent les autres rochers.

Mais ils n'y trouvèrent même pas une apparence de lingots, comme sous la première roche.

Selon son expression, l'intendant Varin était bel et bien volé.

VI

L'ESPION.

Huit jours après ces événements, un étranger pauvrement vêtu et portant sur son épaule un bâton au bout duquel pendait un paquet de hardes vint frapper un soir à la porte de la petite auberge que le père Joseph tenait dans le village de l'Ange-Gardien, situé au nord de Québec et où se trouvait le quartier général des forces anglaises.

La nuit était sombre; aucun scintillement d'étoiles ne piquait la voûte du ciel.

Grâce à cette obscurité profonde, l'étranger avait pu pénétrer dans le village encombré de troupes anglaises et se glisser le long des murailles sans éveiller l'attention des sentinelles.

Arrivé sur la place de l'église, l'étranger avait paru hésiter un instant sur la direction qu'il devait suivre.

Mais le vent qui soufflait avec force ayant fait crier sur sa tringle de fer rouillé l'enseigne de la petite auberge, cette circonstance avait permis à l'inconnu de reconnaître qu'il était arrivé devant la maison du père Joseph, terme de son voyage.

Un premier coup discret frappé à la porte de l'auberge étant demeuré sans résultat, l'étranger saisit son bâton et heurta les petits carreaux verdâtres d'une fenêtre peu élevée.

Au bout de quelques minutes, il entendit un grincement, et la fenêtre s'entr'ouvrit.

— L'auberge est fermée, dit alors une voix rude; vous reviendrez demain matin; je n'ai plus ni vin ni eau-de-vie...

— Père Joseph, écoutez-moi; un seul mot... dit l'étranger.

— Que voulez-vous?

— Ne pouvez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit?

— Mon auberge est pleine d'Anglais... — Et l'aubergiste grommela quelques mots que l'inconnu ne put entendre, mais qui, d'après le ton dont ils étaient prononcés, ne ressemblaient guère à une bénédiction. — Je ne puis vous recevoir.

— Comment, père Joseph, vous ne me reconnaissez pas?

— Eh! la nuit est si noire qu'une chatte ne verrait pas ses petits. Venez demain matin, nous renouerons connaissance... Bonsoir!

Et la fenêtre grinça de nouveau sur ses gonds.

L'inconnu, qui était tenace, introduisit son bâton entre les deux battants et paralysa les efforts que l'aubergiste faisait pour la fermer.

— Jour de Dieu! s'écria le père Joseph en haussant le ton... Voulez-vous, oui ou non, me laisser dormir en paix?

— Non, mon brave Joseph, répliqua l'étranger

avec bonne humeur ; je suis sûr que tu ne dormirais pas en paix si tu savais que, grâce à ton obstination, ton ami Jacques Borel passe la nuit sur la place de l'église, à la belle étoile.

— Jacques Borel ! fit l'aubergiste ; que ne le disais-tu tout de suite ? Chut ! ne fais pas de bruit, pour ne pas réveiller ces coquins en habit rouge. Je vais t'ouvrir et tu coucheras dans ma chambre.

Quelques instants après, la porte de l'auberge s'ouvrit et l'homme qui avait pris le nom de Jacques Borel voyait devant lui l'aubergiste enveloppé d'une sorte de long manteau de laine brune sous lequel il dissimulait une petite lanterne.

— Attention ! dit-il tout bas à l'oreille de l'étranger ; cette salle basse est remplie de soldats... entends-tu comme ils ronflent, les gueux ? Prends garde de marcher sur eux et de les réveiller.

Et avec mille précautions le père Joseph et son hôte ayant franchi les grands corps étendus sur la terre battue de la salle atteignirent un petit escalier en bois qu'ils montèrent doucement.

Arrivé à l'étage supérieur, l'aubergiste fit entrer Jacques Borel dans une petite chambre carrée, meublée d'un lit et d'une table ; au fond, on apercevait les carreaux verdâtres de la petite fenêtre à travers laquelle les deux hommes avaient parlementé quelques instants auparavant.

Après avoir soigneusement fermé la porte à double tour, le père Joseph revint vers son hôte en disant :

— Figure-toi, mon brave Jacques, que j'ai la tête tellement perdue depuis que les habits rouges sont dans notre pauvre village, que je n'avais pas reconnu ta voix... Ainsi, tu viens de là-bas ?... Tu t'es toujours bien porté ?...

Et le père Joseph, tendant la main au nouveau venu, éleva en même temps sa lanterne pour voir le visage de son ami :

— Grand Dieu !.. s'écria-t-il en laissant tomber la lanterne sur la table, tu n'es pas Jacques Borel !... tu m'as trompé !.. Mais qui es-tu donc ?... que viens-tu faire ici ?.. Pourquoi as-tu pris le nom du soldat de M. de Frontenac, mon ancien camarade ?... Parle, réponds, ou sinon...

Il allongea en même temps sa main robuste vers un couteau grand ouvert sur la table.

Sans répondre, l'étranger rejeta le manteau rapiécé qui couvrait ses épaules, posa sur la table le grand chapeau de feutre rougi par le temps qui cachait ses traits et découvrit la taille élégante et le visage hardi de Jean d'Arramonde.

Puis, prenant un escabeau de bois sur lequel il s'assit et appuyant son coude sur la table :

— M. de Frontenac m'a dit que je pouvais compter sur vous, fit-il en attachant un clair regard sur le visage du vieil aubergiste ; il m'a dit qu'au temps où il commandait un bataillon du régiment de la Reine il n'avait pas de meilleur soldat que vous et que si vos blessures ne vous avaient contraint à prendre cette auberge, vous seriez en ce moment aux premiers avant-postes, prêt à faire le coup de feu contre les Anglais.

— Ça, c'est vrai ! s'écria le vieux brave. dont le visage bronzé s'anima... mais...

— Écoutez-moi. Sachant que je devais arriver ici pendant la nuit pour éviter les sentinelles anglaises, M. de Frontenac m'a conseillé de vous demander l'hospitalité et de prendre le nom de son soldat Jacques Borel, votre ancien camarade, afin que vous me fassiez entrer chez vous sans difficulté... Mais je vous ai trompé, je suis officier sous les ordres de M. de Montcalm, je me nomme le marquis d'Arramonde et il n'y a de réel dans tout ceci que ma présence chez vous et le service que je viens vous demander.

Cette déclaration si nette et si confiante amena une expression de profonde surprise sur la physionomie du vieux soldat.

— Un officier de Sa Majesté, dans ce village, au milieu des Anglais !... Ah ! monsieur... monsieur le marquis !...

— Pouvons-nous parler librement ici ? demanda d'Arramonde du même ton rapide et bas et sans s'inquiéter des exclamations d'étonnement de l'aubergiste.

— Ces murs ont deux pieds d'épaisseur et la porte est en chêne bardé de fer... Je me suis retiré exprès dans cette petite pièce, afin de pouvoir jurer tout mon soûl contre les Anglais... et je vous réponds que je m'en donne du matin au soir.

— Bien.

Et tandis que l'aubergiste posait lestement sur la table une bouteille poudreuse, du pain et un reste de pâté qu'il avait été chercher dans un petit placard, et auxquels le gentilhomme béarnais s'empressa de faire honneur :

— Vous devinez ce que je viens faire ici, n'est-ce pas ?... poursuivit Jean d'Arramonde. M. de Montcalm veut être renseigné sur les forces des Anglais qui ont débarqué sur cette côte... Vous avez entendu sans doute le bombardement de la ville ?

— Ah ! monsieur, dit l'aubergiste avec tristesse, quelle horrible chose !.. Pendant la journée, c'est un roulement de tonnerre continuel... et souvent, la nuit, je me réveille en sursaut, croyant toujours entendre ce maudit canon... Dites-moi... notre pauvre belle ville de Québec doit être ruinée ?

— Non ; la basse ville a beaucoup souffert... plus de douze cents maisons ont été détruites...

— Douze cents maisons, bon Dieu !

— Mais le reste tient bon ; et, aussi vrai que voici un excellent pâté, les Anglais n'entreront pas à Québec tant que M. de Montcalm et son armée garderont la ville.



— Ah! M. de Montcalm! quel homme! quel soldat! Si l'on n'était pas percé de blessures comme une vieille écumoire, comme on aimerait à aller là-bas, avec les camarades, tirer quelques cartouches en son honneur!

— Les Anglais n'auront jamais Québec de vive force, continua Jean d'Arramonde en reposant son verre sur la table... Mais notre général craint une ruse... Voyant que tous leurs efforts pour le faire sortir des retranchements sont inutiles, les Anglais peuvent avoir recours à quelque invention diabolique. Bref, je ne viens pas seulement compter le nombre des soldats, père Joseph; je viens encore savoir quelles sont les intentions des officiers et quel est le plan de campagne du général Wolf.

Ces paroles débitées avec ce ton d'assurance et de hardiesse qui était particulier au gentilhomme béarnais mirent le comble à la stupéfaction du digne aubergiste.

Il regarda d'Arramonde qui achevait tranquillement son frugal repas et se gratta la tête d'un air embarrassé, comme s'il se fût demandé si ce gentilhomme avait bien tout son bon sens.

— Dites-moi, fit Jean d'Arramonde en repoussant de la main l'assiette et la bouteille entièrement vides, pouvez-vous m'indiquer dans quelle maison du village sont logés le général Wolf et son état-major?

— Ils ont pris logement chez un nommé Pierre Dargonne, maître forgeron.

— Bien; connaissez-vous ce Pierre Dargonne?

— Oui, certes.

— Est-ce un homme sûr?

— J'en réponds comme de moi-même.

— Il faudra que vous trouviez un prétexte pour m'introduire chez lui, père Joseph. Une fois dans la place, je saurai bien me tirer d'affaire et remplir la mission que M. de Montcalm m'a confiée. — Mais, pour le moment, je meurs de fatigue et de sommeil; y a-t-il dans votre auberge un coin où je puisse reposer?

— Mon Dieu! monsieur le marquis, dit le bon aubergiste avec un peu d'embarras, je n'ai que cette chambre et ce lit à vous offrir.

— Mais vous, père Joseph?

— Oh! moi, j'irai dans la grange où j'ai justement rentré du foin nouveau aujourd'hui. Je dormirai là comme un roi...

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LE TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE DE RUBENS A ANVERS

(Voir p. 550.)

LA RUBENS-CANTATE.

J'éprouve, je l'avoue, un certain embarras à parler de la cantate par laquelle ont débuté, le samedi soir 18 août 1877, les fêtes du troisième centenaire de Rubens à Anvers. Cette cantate, à laquelle ont collaboré, pour les paroles, un poëte flamand, que son *Chant des gueux* a mis depuis quelque temps en haute estime chez les libres-penseurs de Belgique, et, pour la musique, un compositeur flamand aussi, M. Peter Benoit, directeur du Conservatoire d'Anvers; cette cantate, dis-je, avait, sans jeu de mots, fait grand bruit avant même d'avoir été exécutée. Dans la presse amie, le poëme et la partition ont été également exaltés, et s'il faut en croire les applaudissements des auditeurs, réunis au nombre de quarante ou cinquante mille sur la place Verte, autour de la statue de Rubens, et l'interprétation donnée par les journaux à ces applaudissements, l'œuvre poétique, comme l'œuvre musicale, a été vraiment digne de l'immortel génie qu'elle avait pour objet de glorifier. Je n'y contredis point, et pour de bonnes raisons. Ne connaissant pas le flamand, je ne pouvais rien comprendre du poëme, et je suis porté à croire que la majorité du public, quoique se trouvant, quant à la langue, dans de tout autres conditions que moi, n'a guère pu saisir mieux que moi le sens des paroles. Pour cela, il aurait fallu qu'elles sortissent avec une singulière netteté de la bouche des douze cents chanteurs dont les chœurs étaient composés, et chacun sait, par expérience, combien plus communément se produit l'effet contraire. Ensuite une chose distrait de l'autre, et c'était incontestablement la musique qui attirait surtout l'attention. Enfin, parmi l'auditoire, il y avait des personnes, et en grand nombre, auxquelles ne pouvaient être sympathiques, malgré leur patriotisme et leur amour de l'art et de la liberté, certains sentiments, si bien rimés qu'ils fussent, exprimés par l'auteur du *Chant des gueux*, et qui applaudissaient comme les autres, preuve qu'elles n'entendaient pas bien. Il est donc permis de se demander quelle part doit revenir au poëme des applaudissements dont le public a salué la *Rubens-Cantate*, et s'il a été réellement compris, goûté, acclamé autant qu'on l'a dit.

Quel que puisse être son mérite littéraire, ce poëme, à en juger par les analyses qui en ont été faites, devait, semble-t-il, présenter à l'audition certaines obscurités, surtout à cause des personnifications que l'auteur y a introduites. Ce sont d'abord les villes sœurs de Belgique qui viennent rendre hommage à Anvers, mère de Rubens [1], et lui apporter le paternel tribut de leur admiration:

1. Nous disions, dans notre précédent article, qu'il n'était pas bien prouvé que Rubens eût vu le jour à Anvers, Or on vient de découvrir à Bois-le-Duc l'extrait de baptême de P.-P. Rubens, baptisé dans cette ville à l'âge de dix-sept ans. On se demande quel motif aurait pu faire différer pour Rubens une cérémonie si importante, s'il était né non à Siegen, cité protestante, mais à Anvers, ville essentiellement catholique.



« Sœur aimée entre toutes, qui trônes aux rives de l'Escaut, reine de l'art, nous voici : accepte notre baiser, nos couronnes et nos palmes ; notre hommage emplira bientôt l'univers. Mère de Rubens, nous sommes fières de ta gloire ! »

Alors s'avancent sur les flots, aux sons d'une douce barcarolle, des nefs, pesantes ou coquettes, portant les parties du monde. Celles-ci viennent à leur tour rendre hommage à Anvers. Tout est en fête aux bords du vieil Escaut ; et la marche des peuples commence. En tête, voici l'Europe entonnant un chant glorificateur ; puis l'Asie, où est né le premier homme ; l'Afrique aux déserts de sable ; la jeune et vivace Amérique; l'Australie, « où seuls les naufragés poussés par la faim et la soif osent chercher asile ».

Mais la scène change.

Après un hymne au grand art de l'antiquité vient un sombre tableau des siècles qui suivirent, et c'est en passant à travers les combats que livrèrent les populations flamandes pour reconquérir leurs libertés et leurs priviléges, et pour la renaissance de l'art ; c'est après avoir salué le *glorieux* XVIe siècle et passé la revue des temps néfastes de la domination étrangère, que le poëte amène finalement le triomphe général de l'art et de la liberté. C'est la Flandre qui, la première, a préparé l'ère de la rénovation.

« — Où brilla pour la première fois un joyeux rayon de lumière ? » demande l'Europe.

Et les nations amies répondent avec une explosion d'enthousiasme :

« — En Flandre !

« — Où brilla, s'écrie l'Amérique, le premier rayon de liberté ?

« — En Flandre ! » répondent de nouveau les nations.

Tel est, plus que brièvement résumé, le poëme épique que M. Peter Benoit avait à traduire en musique, tâche dont il s'est acquitté, dit-on, en maître consommé.

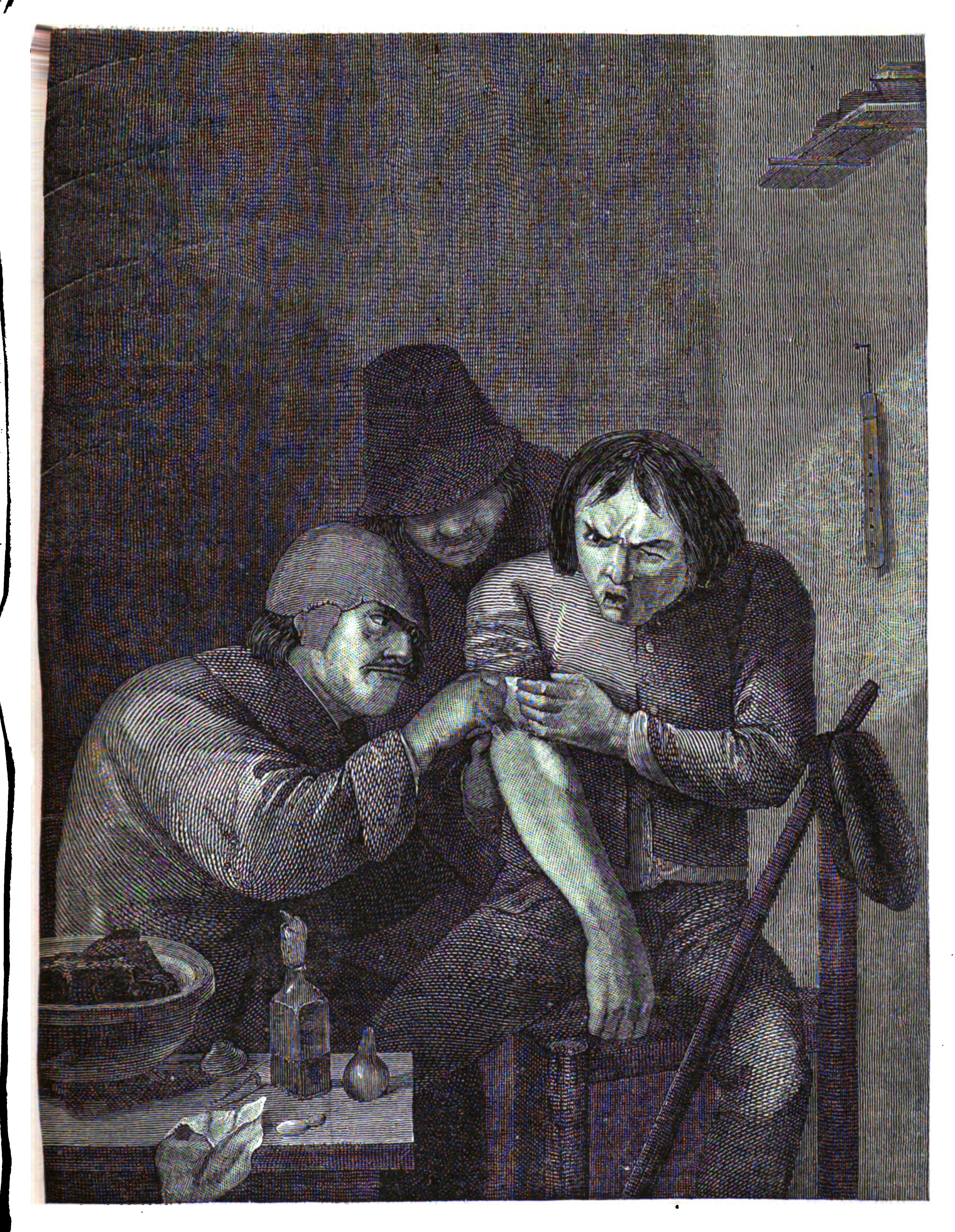
« Faisant, dit un critique, de la description exacte, mathématique, il suit mot à mot les paroles, donnant à chaque phrase son sens musical, comme elle possède son sens littéraire, et là où d'autres seraient tombés dans la vulgarité, Benoit a su, à force de talent et de science, rester maître de son idée et de sa phrase, et mettre néanmoins celle-ci à la portée de toutes les intelligences. Il faut être polyphoniste émérite, savoir traiter les grandes masses chorales et instrumentales, et posséder avant tout cet entendement du son, que l'on pourrait appeler le coup d'œil auriculaire, pour produire ces grandes sonorités qui ne sont jamais du bruit, mais toujours de l'effet musical. »

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de l'interprétation musicale, la *Rubens-Cantate* est réellement une œuvre magistrale, et qui justifie, par le succès de ses innovations hardies, la prétention de l'auteur de créer en musique ce qui depuis longtemps existe en peinture : un art flamand. De même que la musique de l'avenir a pour interprète Richard Wagner, la musique nationale est représentée par Peter Benoit, suivi d'une phalange de jeunes artistes formés à son école. Déjà, dans des œuvres importantes, plus importantes à certains égards que celle dont il s'agit ici, dans son *Pehelde*, son *Lucifer*, son *Ostrog*, sa manière s'était manifestée avec une singulière puissance et une rare originalité. Elle vient de s'accentuer plus encore, et avec un incontestable succès, dans la *Rubens-Cantate*. Là, ayant à faire parler Anvers et les villes sœurs, le maëstro ne s'est pas contenté des ressources ordinaires de l'orchestration et des voix. Il s'est souvenu du rôle que jouaient anciennement et que jouent quelquefois encore dans les cités flamandes le son des cloches des églises et des beffrois communaux dominant les mille bruits de la vie publique, et, pour donner à son œuvre une couleur toute locale et glorifier Rubens avec des accents vraiment dignes de lui, il a associé, avec un rare bonheur, au concert de l'orchestre et des voix montant comme une clameur immense du pied jusques au faîte de l'antique cathédrale qui décorait les chefs-d'œuvre du maître, le chant aérien du joyeux carillon et la note solennelle du *Carolus*, le bourdon géant de Notre-Dame.

Quant à l'impression produite par l'exécution de la cantate, il faut le reconnaître, elle a été profonde. Quel silence religieux dans cette foule immense, massée au pied de la gigantesque basilique d'où, par moments, tombaient, alternant avec les voix des chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants et les voix plus puissantes des masses orchestrales, — les appels retentissants des trompettes thébaines et les trilles argentins des clochettes du carillon communal! Quel enthousiasme, mais respectueux, mais contenu, soulevé par les morceaux les plus marquants de la cantate, par le *Beiaardlied* surtout (le Chant du carillon), qu'il a fallu recommencer quatre fois et qu'accompagnaient les milliers de voix de la foule! On eût cru vraiment, comme on l'a dit, qu'initiée depuis longtemps aux manifestations du grand art cette foule saisissait et comprenait tous les développements de l'hymne grandiose qui, écho de la voix des peuples, s'élevait au pied même de la statue du maître immortel, pour glorifier son génie.

Sans exagérer les choses et sans croire que la musique pourrait, réalisant de nouveau les miracles du temps d'Orphée, changer les instincts sauvages non des lions et des tigres, mais de la bête populaire surexcitée par les appâts qu'on présente aujourd'hui à ses convoitises, toujours serait-il vrai de dire qu'elle pourrait, de nos jours encore, contribuer puissamment à l'adoucissement et à l'élévation des mœurs





Un chirurgien.

Malheureusement, en la détournant de son vrai but, on la fait trop souvent servir à détruire ce qu'elle devrait aider à édifier. Instrument d'autant plus redoutable de corruption qu'on est moins habitué à se mettre en garde contre elle, de même que la syrène antique, c'est à entraîner aux abîmes qu'elle emploie le plus communément les séductions de sa voix. Les haines mêmes, les haines qu'il est de sa nature de calmer, et qui sont exprès créées, semble-t-il, pour détruire partout le règne de l'harmonie, les passions politiques et religieuses l'obligent à les attiser. C'est ainsi que, dans Anvers, les accents provocateurs du *Chant des gueux* servent de cri de ralliement au parti anticatholique. Écrit par le même auteur, le poëme de la *Rubens-Cantate* pouvait difficilement ne pas porter le cachet de son origine, et il est permis de le regretter. S'élevant à des hauteurs plus sereines, le poëte aurait eu droit à des applaudissements sans réserve, et, dans l'interprétation de son œuvre, la belle musique de Peter Benoit aurait été plus que jamais vraiment nationale, puisqu'elle se serait en même temps inspirée du sentiment dans lequel, selon sa sage devise, la Belgique veut trouver sa force : le sentiment d'union.

André Lepas.

— La suite au prochain numéro. —

UN CHIRURGIEN

La gravure peu agréable à voir à laquelle nous allons consacrer quelques lignes offre cependant un certain intérêt.

D'abord elle est belle, pas quant au sujet, mais quant à l'exécution.

Elle rappelle avantageusement ces admirables *pendus* de Jacques Callot, qui, quoique n'existant que sur le papier et ne se balançant qu'à des potences imaginaires, font peur aux petits enfants et causent une impression pénible aux grandes personnes.

Elle rappelle aussi le fameux tableau de Rembrandt, *la Leçon d'anatomie*.

Mais Rembrandt a le don du génie ; il élève les scènes qu'il traite à une telle hauteur, il répand autour d'elles une atmosphère si lumineuse et en même temps si sereine que, même lorsqu'il arrache toutes sanglantes les entrailles d'un cadavre pour nous les montrer, il nous force à rester longtemps en contemplation devant son tableau, sans éprouver ni impatience ni dégoût.

Le législateur du Parnasse l'a dit :

Il n'est point de sujet ni de monstre hideux
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

Et cela est aussi vrai en peinture qu'en littérature. Seulement, le précepte de Boileau est excessivement dangereux dans l'application, car il ne dit pas suffisamment qu'un génie hors ligne et tout particulièrement puissant est indispensable pour imposer à l'attention publique des tableaux ou des récits effroyables, tandis qu'il en faut beaucoup moins pour lui faire accepter les choses anodines et gracieuses.

C'est d'ailleurs bien naturel. On n'a pas besoin de se placer sous les yeux, en permanence, des objets répulsifs, surtout lorsqu'ils ne représentent ni une idée utile ni une idée grande ou généreuse.

Ainsi, par exemple, je suis parfaitement convaincu qu'aucun de nos lecteurs n'aura le désir de demander un numéro supplémentaire de *la Semaine* pour pouvoir y découper la gravure ci-jointe, la faire encadrer et la placer dans sa chambre à coucher.

Elle figurera bien avec les autres du recueil, comme contraste ; mais, isolément, elle n'a rien de récréatif.

Et pourtant elle n'est pas sans mérite, tant s'en faut.

Le tableau est très-bien composé, très-bien mis en scène. Le chirurgien, pour ceux qui aiment ce genre-là, est magnifique d'expression, d'attention, d'importance à la fois sérieuse et comique. L'ami du patient, dont on ne voit pas les yeux, ce qui augmente la difficulté vaincue, *regarde* cependant l'opération avec une curiosité qui ne saurait être mise en doute. Quant au patient lui-même, il est tout bonnement affreux de contorsions et de laideur. Son œil ouvert, surtout, est expressif au suprême degré, à moins qu'on ne préfère, comme intensité d'expression, son œil fermé. En résumé, ouvert et fermé, les deux font la paire.

Ce serait ici le moment de se demander pourquoi les créatures humaines civilisées font tant de grimaces au sein de la souffrance physique, tandis que les peuples sauvages n'en font pas et supportent même la mort sans changer de visage.

C'est là en effet une chose curieuse à observer : les gens civilisés, sauf ceux auxquels la religion communique une inaltérable fermeté d'âme, ont une figure décomposée et font les grimaces les plus lamentables lorsque la douleur physique les étreint.

Un tel phénomène se retrouve également chez les animaux. Plus ils sont, non pas civilisés, mais domestiques, comme certains chiens et chats, et moins ils deviennent aptes à supporter sans cris ni grimaces la moindre écorchure.

C'est peut-être parce que la civilisation artificielle diminue la puissance des muscles, d'où proviennent l'énergie et le courage, et augmente le fonctionnement des nerfs, dont la surexcitation amène bientôt une sensibilité exagérée et presque maladive.

Ce problème mérite d'être étudié, et l'affreux chirurgien de village dont nous nous occupons en ce moment pourrait sans doute nous fournir quelques renseignements à ce sujet.

Mais il est vraiment trop laid pour nous encourager à causer longtemps avec lui. Abandonnons-le donc bien vite, sans même nous informer s'il panse une plaie à son infortuné client ou bien s'il lui pose un cautère.

Élie Vernon.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531 et 546.)

V

Le soleil avait monté presque à mi-chemin de sa course dans les cieux. Il enflammait les eaux de Clew-Bay, et faisait resplendir ses cent îles, comme des émeraudes enchâssées dans l'argent des flots écumants. Un vieillard et une jeune fille longeaient lentement et péniblement la vallée, que la limpide rivière d'Erriff traverse pour aller se jeter dans l'Océan. La jeune fille portait un petit paquet dans une main, et, de l'autre, soutenait son compagnon.

Les deux voyageurs avaient parcouru presque sans le savoir quelques-uns des plus beaux sites montagneux de l'Ouest : collines qui s'élèvent hardies, et qui redescendent gracieuses ; cascades formées par la rivière, se jouant avec les obstacles qui veulent s'opposer à son passage ; rochers énormes et bizarres gorges sombres, s'ouvrant tout à coup comme si la main d'un géant séparait violemment les montagnes. Maintenant ils se trouvaient enfin dans un vallon tranquille et triste, où des coussins de mousse fraîche et de jeunes bruyères souples encore semblaient les inviter à se reposer.

Néanmoins ils continuèrent bravement leur marche, jusqu'à ce qu'ils fussent presque arrivés à l'extrémité opposée de la vallée. Mais, sur ces entrefaites, la tête du vieillard s'était tellement penchée sur sa poitrine, son pas était devenu si languissant et si incertain, qu'il y aurait eu danger manifeste à le faire avancer davantage. Sa jeune compagne avisa un petit réduit bien garni d'herbe et de mousse, entre de magnifiques touffes de fougère qui s'élevaient à plus de six pieds. Elle disposa son paquet de façon à servir d'oreiller, et invita, en souriant, le vieillard à faire sa sieste. Il obéit comme un enfant, et elle s'assit à côté de lui.

Mais elle ne chercha point pour elle-même, dans le sommeil, le salutaire oubli de sa fatigue. A peine eut-il fermé les yeux qu'elle se leva, comme quelqu'un à qui l'anxiété ne permet pas de rester immobile. Elle marcha sans s'arrêter jusqu'au sommet d'une colline qui servait de clôture à la vallée.

De là, le regard embrassait un de ces aspects de la nature en face desquels la fatigue, la crainte, le chagrin sont un instant absorbés dans l'admiration.

Tout à l'entour, c'étaient des collines, dépouillées d'arbres, il est vrai, mais vertes jusqu'au sommet, et singulièrement pittoresques dans la fantastique variété de leurs formes. Puis des vallons paisibles et souriants et de sombres défilés parsemés de roches, d'où sortaient des ruisseaux gonflés en cataractes par les pluies du printemps, mais qui, à cette distance, semblaient des rubans d'argent liquide, se déroulant sur ces rudes flancs. Puis les vastes espaces bruns des terrains à tourbe, éclaircis et égayés par des carrés de genêts aux fleurs d'or, ou de cette herbe fine, à la verdure éclatante, qui se plaît uniquement dans les endroits marécageux. Puis, au-dessus et au delà, les contours ombrés des montagnes plus ou moins lointaines, les unes se dessinant sur les premiers plans, les autres allant se fondre dans le bleu délicat du ciel, et changeant à chaque instant de couleur, sous l'influence de ce jeu des lumières et des ombres qui n'est nulle part plus beau et plus varié qu'en Irlande.

Sur la gauche, et paraissant si proche, grâce à la limpidité de l'atmosphère, qu'on eût cru pouvoir y toucher avec la main, s'élevait Croagh-Patrick, consacré à la mémoire du grand apôtre de l'Irlande. Les eaux de Clew-Bay s'étendaient à ses pieds, claires et brillantes sous les rayons du midi ; — Clew-Bay, avec ses rivages aux gracieuses dentelures et son archipel d'îlots : ici des corbeilles de verdure posées sur les ondes, là des rochers escarpés tout prêts à combattre l'ouragan. Le plus grand et le plus pittoresque de ces îlots, Clare-Island, le royaume de Grand-Haile, dressait intrépidement falaise sur falaise, à l'entrée même du port, comme pour le défendre contre les usurpations de l'Atlantique. Mais si cette sentinelle pouvait avoir fort à faire les jours de tempête, en ce moment sa tâche n'était point rude : par cette calme matinée d'été, l'Atlantique ne ressemblait guère à un conquérant fougueux, mais à un géant qui dort au soleil.

Longtemps et attentivement, Margaret Netterville tint ses yeux fixés sur ce beau spectacle ; et ce fut avec une étrange répugnance, et comme avec un pressentiment douloureux, qu'elle les en détacha enfin, pour examiner une portion du pays plus rapprochée d'elle et réclamant beaucoup plus directement son intérêt.

Aussitôt son regard se porta sur un bâtiment perché à mi-côte d'une colline plus intérieure que celle où elle avait établi son observatoire, et qui, nous l'avons vu, fermait la vallée.

Par un mouvement involontaire, elle porta la main à sa poitrine et ouvrit la bouche pour reprendre haleine, à la façon d'une personne suffoquée par l'émotion. L'espoir et la crainte l'étreignaient à la fois

Elle sentait la conviction soudaine que, dans ces terres incultes, sauvages, ici, sous ses pieds, elle contemplait le domaine assigné à son grand-père par les commissaires de Loughrea ; dans cet édifice, qui semblait élevé là pour dominer tout le district, la maison où ils lui avaient enjoint d'établir sa résidence.

Une maison ? A la vérité, on ne pouvait l'appeler ainsi dans le sens moderne du mot.

Le bâtiment primitif consistait en une tour, dont les murs primitifs étaient formés d'énormes pierres posées les unes sur les autres, brutes et sans aucun ciment. Ceci trahissait évidemment une origine qui remontait à des temps trop reculés pour avoir une histoire, même dans les plus anciennes annales de la contrée.

Mais une nouvelle construction s'ajoutait maintenant à ce sombre reste du passé. Elle était encore loin d'être achevée : on en pouvait juger aux perches et aux échafaudages qui l'entouraient. Toutefois, même à cet état d'embryon, elle offrait déjà une ressemblance terriblement suspecte avec ce type carré, ce type de forteresse qui paraît avoir été la seule idée architecturale des soldats de Cromwell détachés en Irlande. Aujourd'hui encore, en bien des endroits de l'île, des édifices de ce genre restent les témoins silencieux mais incontestables, de leur violente et injuste prise de possession.

Le seul aspect de cette bâtisse en cours d'exécution semblait une réponse au récent pressentiment de miss Netterville. Le cœur défaillant, elle revint sur ses pas vers l'endroit où elle avait laissé son grand-père. Celui-ci ayant déjà achevé son somme, et s'étant trouvé seul au réveil, essayait péniblement de gravir la colline. Margaret courut chercher le paquet, qu'il n'avait pas eu la force de prendre ; puis, le rattrapant en un instant, elle lui donna le bras et le conduisit à l'endroit d'où elle avait découvert le panorama du pays.

Alors elle lui indiqua de la main le bâtiment en question, et observa anxieusement quel genre d'impression cette vue produirait sur son esprit. Mais ou il ne fit pas attention à l'édifice, ou il ne saisit pas la signification particulière de sa présence en ces lieux déserts. Et comme il demeurait silencieux, peut-être indifférent, la jeune fille rassembla tout ce qui lui restait d'énergie pour dire avec entrain :

— Regardez donc cette vieille tour grise, sur la droite! Si l'homme que nous avons rencontré ce matin a dit la vérité, nous avons atteint le terme de nos fatigues, et voilà notre future demeure. Ce n'est pas comme notre cher Netterville, sans doute... mais enfin, cela semble une habitation assez considérable et assez convenable ; si considérable et si convenable même, ajouta-t-elle en glissant un regard sous ses longs cils pour voir comment il prendrait l'insinuation, que nous avons presque à nous étonner d'avoir été traités avec tant de faveur ; car je sais que plusieurs des premiers transplantés ont eu leurs lots assignés dans un endroit où ils ne trouvaient pas même, pour s'abriter, la cabane d'un paysan.

— Allons donc, enfant! que me parlez-vous de maison ? dit le vieillard, trop absorbé et trop accablé pour saisir la pensée de sa petite-fille, mais l'esprit assez net cependant pour voir les désavantages de la situation. — A quoi bon une habitation convenable, si la famine est à la porte ? et à quoi donc sont-ils condamnés, je vous prie, sinon à mourir de faim, ceux qu'on envoie se faire une demeure dans ces montagnes stériles ?

Margaret arrêta encore une fois ses yeux sur la baie, sur le paysage ; puis, animée par ce sentiment des beautés de la nature qui avait pris dans son âme un très-grand développement, elle se retourna vers lord Netterville avec une physionomie pleine d'espérance.

— Écoutez, cher grand-père : c'est là, après tout, une contrée belle et agréable. Quand ma chère mère aura amené les vaches et le reste du bétail, nous saurons encore trouver une abondance très-suffisante, même en ces déserts.

— Des vaches, du bétail? Et où les nourrirons-nous, enfant que vous êtes? Vous attendez-vous à trouver les doux pâturages de Meath sur les sommets de ces collines dépouillées? ou bien pensez-vous que nous engraisserons nos troupeaux avec le sable du rivage?

— Quelques-unes de ces montagnes paraissent certainement bien noires et doivent être privées de végétation ; mais je ne doute pas que dans leurs vallons, et même dans plus d'une cavité creusée sur leurs flancs, nous ne trouvions maint herbage pour nos bonnes et précieuses bêtes, répondit patiemment la jeune fille avec une détermination évidente de n'envisager, du moins pour l'instant, que le côté favorable de la question. Et maintenant, cher grand-père, ajouta-t-elle avec une aimable douceur, ne ferions-nous pas bien d'avancer? Si cette tour doit réellement nous offrir une demeure, le plus tôt sera le mieux.

En parlant ainsi, elle considérait la tour. Elle n'ajouta pas un mot de plus ; mais le vieillard s'aperçut qu'elle tressaillait violemment, et il lui sembla que ses joues devenaient plus pâles encore, si c'était possible, tandis qu'elle continuait à regarder en silence dans la même direction.

— Margaret, qu'avez-vous? que voyez-vous? s'écria-t-il effrayé. Pourquoi devenez-vous toute blanche et tout immobile?

— Regardez! répondit-elle lentement et comme à regret. — Il me semble qu'il y a du monde... beau-

coup de monde... dans la cour. La maison serait donc déjà occupée?

— Du monde dans la cour! s'écria lord Netterville, saisi maintenant de cette même pensée qui tourmentait sa petite-fille depuis une demi-heure. Quelle sorte de gens, Margaret? Dites-moi, mon enfant, pouvez-vous distinguer s'ils ont l'air d'hommes du pays ou d'étrangers? Notre sort, hélas! peut dépendre de ce fait.

La jeune fille fit quelques pas en avant pour se placer autant que possible sur le bord du petit plateau. Elle ombragea avec ses mains ses yeux que le soleil aveuglait, et regarda encore et encore dans la direction de la tour.

— Oui, dit-elle enfin, je ne me suis pas trompée. Il y a toute une société dans la cour. Quelques-uns se tiennent devant la porte, comme s'ils ne faisaient que sortir de la maison. Sûrement, grand-père, nous ne pouvons nous être mépris. Aucun autre bâtiment n'apparaît, même dans le lointain, et celui-ci répond sous tous les rapports à la description. Et, de plus, l'homme auquel nous avons demandé notre route, ce matin, nous a dit qu'elle s'appelait « le Rath », et c'est précisément le nom inscrit sur notre certificat. Nous ne pouvons donc nous tromper... et cependant... cependant, s'il y a des personnes déjà en possession... leur droit l'emportera sur le nôtre.

Elle parlait en hésitant et par phrases interrompues, à la façon d'une personne qui suit dans son propre esprit la piste d'une pensée, plutôt qu'elle ne s'adresse à autrui. Cependant lord Netterville écoutait anxieusement, et les nuages se rassemblaient sur son front, à mesure qu'il comprenait mieux.

— Ce ne sont peut-être que des gens du pays... dit-il enfin d'une voix sourde ; peut-être les possesseurs originaires de la tour, qui auront attendu notre arrivée pour céder la place.

— Les possesseurs originaires de la tour! dit vivement Margaret; mais ils nous ont dit, à Loughrea, que son propriétaire avait succombé dans un combat, et que, par conséquent, nous la trouverions vide!

— Ils ont bien pu se tromper, Margaret. Ils connaissent assez peu, je crois, ces hauts et puissants commissaires de Loughrea, le pays dont ils disposent si libéralement, et moins encore, je n'en doute pas, ses possesseurs originaires.

— Et s'ils se sont trompés, nous prendrons la place du légitime propriétaire, et nous agirons envers d'autres comme nos ennemis ont agi envers nous-mêmes! nous chasserons les maîtres de cette tour, comme on nous a chassés de notre Netterville!

« Mais, grand-père, ce n'est pas possible, ce n'est pas admissible! nous ne ferons pas cela!

— Que voulez-vous, mon enfant? dit le vieillard d'un ton assez bourru; car, pour dire la vérité, il avait gardé en lui tout à fait assez de sang anglais pour ne pas être regardant à l'excès, quand il s'agissait du respect des droits des Irlandais indigènes. Que voulez-vous? ne saviez-vous pas déjà que, par l'acceptation de ces terres, nous prenions ce qu'il n'était ni au pouvoir des cromwelliens de donner ni au nôtre de recevoir? Cela aggrave-t-il beaucoup la question, si une vieille tour à moitié écroulée passe par-dessus le marché? Croyez-moi, Margaret: l'affaire est si noire déjà que, comme la face de Sa Majesté satanique qui en est l'auteur, un peu de charbon et de fumée et de suie en plus ou en moins ne changera pas grand'chose à sa noirceur et à sa laideur.

— Je n'avais jamais pensé à cela auparavant, dit tristement Margaret. Je me représentais seulement, — folle que j'étais, et égoïstement absorbée par mon malheur! — je me représentais seulement des terres laissées incultes faute d'habitants, et des maisons rendues vides par le sort de la guerre. Je ne m'étais jamais figuré des hommes, des femmes, des petits enfants chassés de leurs chères demeures pour nous faire place, à nous qui avons aussi peu de droits à leurs possessions que les soldats sur les nôtres.

— Néanmoins, cela s'est fait dans presque tous les cas de transplantation dont j'ai entendu parler, dit le vieillard avec agitation. Et l'iniquité — car c'est une iniquité, je ne vous le conteste pas — retombera sur ceux qui nous ont forcés à cette spoliation, non pas sur nous qui l'aurons consommée en dépit de nous-mêmes.

— Mais, grand-père, il ne faut pas que nous la consommions; nous ne la consommerons pas, c'est votre Margaret qui vous en prie! Tenez, nous allons tout de suite nous rendre au Rath; si les gens que nous y voyons en sont les légitimes propriétaires, nous leur demanderons tout simplement l'hospitalité, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une place, si humble soit-elle, où nous puissions nous faire un chez-nous, sans préjudice pour la conscience et pour l'honneur.

— Comme vous voudrez, Margaret, comme vous voudrez, fit le vieillard, trop fatigué peut-être pour discuter plus longtemps, et atteint d'ailleurs dans les plus nobles côtés de son caractère par la candide noblesse de cette enfant. Mais, après tout, nous pouvons fort bien nous méprendre sur la situation de ces gens. Regardez encore, et tâchez de me dire s'ils sont habillés comme des Anglais ou comme des indigènes.

— Pas comme des indigènes, je crois, mon père. Je dirais plutôt... si ce n'était pas impossible... que ces hommes, là-bas, appartiennent à l'armée de l'oppresseur... Ah!... voilà maintenant une femme qui sort de la tour... on l'aide à monter à cheval... Un homme grand, imposant... oui... certainement en costume militaire... monte aussi à cheval et prend place à son côté... A présent, l'escorte se forme... une demi-douzaine d'hommes au moins... Père, ils vont passer par ce chemin-ci, je n'en vois aucun

autre qui soit praticable pour les chevaux. Attendons-les ici, en nous abritant derrière cette espèce de remblai. Quand ils seront assez près, nous les accosterons, et, s'ils appartiennent à l'armée conquérante, nous leur montrerons notre certificat. Ils s'inclineront naturellement devant son autorité, et, au lieu d'occuper la tour, ce sera à eux de nous aider à en prendre possession. Je suis bien aise qu'il y ait une femme : cela sera plus facile, je pense, de leur parler.

Elle fit asseoir son grand-père derrière le remblai naturel, qui, s'élevant soudainement, rétrécissait le chemin de façon à ne laisser tout juste que le passage d'un cavalier. Là, le visage pâle et la respiration oppressée, elle attendit anxieusement l'approche de cette petite troupe dont les dispositions favorables ou défavorables, et les droits indéterminés encore, allaient décider tout à l'heure du sort des transplantés.

VI

La cavalcade approchait rapidement. En avançant quelque peu la tête, miss Netterville put bientôt l'apercevoir au pied de la colline. Il lui sembla même distinguer, à cette distance, que la femme placée en tête était jeune et jolie, et que, tout en portant le plus triste et le plus strict des costumes puritains, elle n'avait nullement le type et les manières d'une puritaine. A sa droite se tenait l'officier déjà aperçu dans la cour ; à sa gauche, un cavalier plus jeune, ayant aussi l'aspect militaire. Les autres — probablement des serviteurs — suivaient à quelques pas.

Les trois principaux du groupe marchèrent de front, le plus longtemps possible. Mais quand le sentier commença à se rétrécir, la jeune femme poussa son cheval en avant, de façon à prendre la tête ; et l'un des cavaliers lui cria d'avancer avec précaution jusqu'à ce qu'elle eût passé le tournant. — C'était précisément l'endroit où Margaret et son grand-père se tenaient abrités. — L'avertissement arriva (comme arrivent souvent les avertissements) une seconde trop tard. Il avait à peine atteint les oreilles de l'amazone, que déjà celle-ci s'élançait pour franchir d'un bond l'angle saillant. Mais son cheval, assez sauvage et difficile à conduire, se déroba tout à coup, en voyant apparaître ces deux figures qui se dressaient inopinément derrière le remblai. Une issue fatale était imminente. L'animal battait, avec ses pieds de derrière, le rebord du précipice. Mais la jeune femme le montait avec une habileté consommée. Après une lutte courte et vive, elle réussit à le forcer de se précipiter au grand galop dans la descente périlleuse conduisant à la vallée. C'était le seul moyen de sortir de cette position.

Sur ces entrefaites, les deux cavaliers arrivaient au remblai, et le plus jeune des deux éperonnait déjà sa monture pour voler au secours, quand son compagnon, plus âgé et plus sage, lui cria :

— Laissez-la, Ormiston ! laissez ma Ruth ! Elle sait comment s'y prendre, et vous ne feriez qu'exaspérer son cheval en galopant sur ses talons.

Apparemment le jeune homme désigné sous le nom d'Ormiston n'avait pas le choix entre sa volonté propre et celle qui lui était ainsi intimée : il s'arrêta net et attendit la fin, sans bouger ni parler.

Par bonheur, le résultat justifia la confiance de l'officier. Ruth n'eut pas plutôt atteint le fond du vallon qu'elle arrêta soudainement son cheval et, le tournant avant même qu'il eût eu le temps de soupçonner son intention, elle lui fit remonter la colline, ventre à terre ; si bien qu'il se trouva trop content de rester en place et de reprendre haleine, quand elle eut rejoint ses compagnons.

Délivré de toute anxiété sur son compte, l'officier cromwellien — car décidément son écharpe et son baudrier brodé le désignaient comme tel — l'officier cromwellien fit ce que beaucoup de gens, et même de très-braves gens, n'auraient pas manqué de faire à sa place. Il transforma instantanément son inquiétude en colère, et sentit le besoin de décharger cette colère sur ceux qui avaient été, sans l'ombre d'une intention mauvaise, la cause de l'accident.

Margaret et son grand-père se tenaient debout dans l'enfoncement formé derrière le remblai ; et comme, en voyant approcher les deux militaires, Margaret, par un mouvement inconscient de timidité féminine et juvénile, s'était un peu retirée derrière lord Netterville, celui-ci formait pour le moment la principale figure du petit groupe.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

—

Dans une de mes dernières causeries, si j'ai bonne mémoire, je vous ai annoncé l'arrivée prochaine d'une famille d'Esquimaux au Jardin d'acclimatation.

L'événement s'est réalisé : et nous avons maintenant, en plein bois de Boulogne, un spécimen du Groënland. Je n'irai pas, toutefois, jusqu'à vous affirmer que l'illusion soit complète ; le thermomètre, dont l'humeur bénigne nous permet encore de sortir en simples pardessus d'été, s'est, du même coup, mis en opposition flagrante avec le spectacle polaire qu'on prétendait nous offrir. L'administration du Jardie d'acclimatation en a pris son parti : au lieu de nous montrer des Esquimaux d'hiver, elle nous a montré des Esquimaux d'été. La traditionnelle maison de glace a été remplacée par la tente en peau de veau marin qui sert au campement des tribus septentrionales pendant la belle saison ; et, renonçant à se présenter à nous sous leurs vêtements de peaux

d'ours, les fils du Groënland ont arboré leurs habits de phoque, ce qui équivaut pour eux au paletot d'alpaga ou de coutil que nous mettons en juillet.

A côté de leurs tentes, curieuses seulement par la matière dont elles sont formées, les Esquimaux se sont construit une hutte en terre gazonnée, véritable habitation de luxe pour ces architectes primitifs. Vous pouvez, si bon vous semble, pénétrer dans l'intérieur de cette hutte : les bons Esquimaux seront même infiniment flattés de cette attention. Je dois toutefois vous tenir en garde contre les menus désagréments que vous éprouverez dans cette visite.

D'abord, ne vous risquez pas à franchir le seuil, si vous n'avez l'échine souple comme celle d'un solliciteur de sous-préfectures : les Esquimaux, en gens exposés à de mauvais voisinages, craignent toutes sortes de visites indiscrètes, par exemple celles des ours blancs; aussi la porte de leur demeure ressemble-t-elle à celle d'un terrier, et pour la franchir vous devrez vous plier en deux si vous êtes petit, en quatre si vous êtes *bel homme*.

A peine entré dans la maison des Esquimaux, on éprouve généralement un vif désir d'en sortir au plus vite. Je n'insisterai pas sur certains détails, mais il me sera permis d'insinuer que ce logis ne rappelle en rien les émanations délicates qui montent à nos narines quand nous entrons dans la boutique d'un parfumeur de la rue de la Paix ou du boulevard des Italiens.

L'aspect de l'unique chambre dont se compose la cabane des Esquimaux fait songer aux casemates que les soldats construisent, pendant un siége, le long des épaulements du rempart. Cette ressemblance est complétée par une sorte de lit de camp élevé d'un demi-pied au-dessus du sol; j'ai même vu des lits de ce genre dans les chenils bien tenus, pour que les chiens n'aient pas trop à souffrir de l'humidité et ne soient pas affligés par les rhumatismes.

Au plafond et le long des murs, quelques ustensiles de pêche, lignes, harpons; un ou deux vases qui, m'a-t-on dit, renferment l'huile de veau marin, breuvage qui tient lieu de Médoc ou de Bourgogne à ces braves gens.

Il suffit que vous en exprimiez le désir pour qu'aussitôt ils vous offrent le plus sérieusement du monde de trinquer avec eux...

— Merci, monsieur l'Esquimau; je ne prends jamais rien entre mes repas.

La famille installée au Jardin d'acclimation se compose de trois hommes, nommés Okabak (Caspar-Mikaël), Kajaga et Kolikik, de la femme d'Okabak et de ses deux petites filles, âgées de deux à trois ans.

Tout ce monde ne saurait passer pour le type le plus accompli de la beauté humaine. M. Okabak n'a rien de commun avec l'Apollon du Belvédère et le profil de Mme Okabak, quoiqu'elle soit une beauté relativement aux hommes, n'a certainement pas été copié sur celui de la Vénus de Milo. Il me semble bien plutôt que la nature, en fabriquant ces intéressants humains, a pris pour modèle le mufle des phoques, leurs compatriotes amphibies. C'est le même aplatissement du nez, le même écrasement du front, avec le même regard en coulisse, à la fois doux et finaud.

Les Esquimaux sont des peuplades primitives, mais qui ne manquent ni d'intelligence ni d'industrie.

A vrai dire, cette industrie se réduit à un petit nombre d'actes : savoir construire et conduire des traîneaux ou des pirogues; savoir chasser et pêcher.

Nos cochers, qui sont si fiers de conduire un attelage à quatre, seraient certainement humiliés en voyant avec quelle adresse Mme Okabak lance sur les pelouses du Jardin d'acclimatation son rude véhicule traîné par douze chiens. Le fouet à manche très-court, mais dont la lanière a douze ou quinze pieds de long, suffit à guider ces dociles et rapides quadrupèdes. Si l'un d'eux se ralentit ou vient à commettre une faute, la lanière siffle et le cingle à coup sûr, alors même qu'il essaie de se dérober entre les échines de ses voisins.

Okabak, le chef de la tribu, excelle à manœuvrer dans sa pirogue sur les bassins où nagent les phoques. Armé d'un harpon, il feint de les poursuivre; il les menace. Inutile de vous dire que le harpon ne retombe jamais et que les phoques du Jardin d'acclimation ne s'émeuvent pas plus de ce simulacre hostile que le cerf de l'Hippodrome ne s'émeut du laisser-courre qui gronde sur ses talons.

On m'a assuré que ces bons Esquimaux, sous leur apparence assez inculte, cachaient plus de perspicacité et plus de délicatesse de sentiments qu'on ne serait tenté de le croire en les jugeant sur la mine. Il paraît même qu'ils se sont gravement scandalisés à l'idée d'être ainsi exhibés comme des bêtes curieuses : ils n'avaient pas compris le marché contracté par eux et ils ont failli le résilier; mais ce n'a été que l'étonnement du premier jour : ils ont vu, depuis lors, défiler devant eux tant de profils bizarres, qu'ils s'imaginent que les rôles sont renversés, qu'ils sont les spectateurs, et que les spectateurs sont... les autres.

⁂ Grand événement littéraire la semaine dernière au Théâtre-Français, où l'on reprenait *Hernani*, le célèbre drame de Victor Hugo.

Il y a quarante-sept ans que la pièce de Victor Hugo fut jouée pour la première fois.

La représentation d'*Hernani* en 1830 avait soulevé l'une des plus rudes tempêtes dont on ait gardé souvenir dans les annales de la scène française; la représentation de 1877 a été un succès incontesté, sinon incontestable de tout point.

A l'occasion de cette reprise d'*Hernani*, on a rappelé tous les épisodes plus ou moins excentriques de la première représentation; mais il me semble qu'on a un peu oublié les parodies auxquelles *Hernani* donna naissance : il y en eut cependant de fort amusantes et qui n'attirèrent pas beaucoup moins la foule que la pièce elle-même. L'une des plus drôles fut celle que donna le théâtre du Vaudeville; elle était intitulée : *Harnali ou la Contrainte par cor*, et avait pour auteurs Duvert et Lauzanne.

Je ne vous ferai pas l'analyse d'*Harnali;* je vous en citerai seulement quelques vers, pour faire connaître ce qu'était la parodie d'un drame romantique à cette époque si curieuse de 1830.

Tandis que l'Hernani de Victor Hugo cache l'étoffe d'un chevalier et d'un héros sous l'habit d'un bandit, l'Harnali de Duvert et Lauzanne est un simple marchand de contremarques; vous voyez d'ici la différence de ton entre les deux pièces.

L'une des scènes les plus connues du drame de Victor Hugo est celle où l'un des personnages, Ruy-Gomez de Silva, montre les portraits de ses ancêtres à don Carlos, qui bientôt sera Charles-Quint :

. . . . . Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand maître de Saint-Jacques et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril Antequerra, Suez,
Nilar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez!
Près de lui, Gil son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.
Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur! Etc.

La scène des portraits a été très-drôlement traitée dans la parodie. Comilva (nom travesti de Silva) montre aussi, lui, les images de ses ancêtres :

. . . . . Voyez, messieurs, mesdames,
Balthazar Comilva, mon aïeul par les femmes;
De la Ferté-sous-Jouarre il était échevin;
Il mourut à Paris l'an quatorze cent vingt.
Vous y voyez ici son neveu Jean-Guillaume,
Si fameux dans son temps : c'était un très-bel homme.
Il était renommé surtout pour ses mollets.
L'aspect n'en coûte rien, regardez, jugez-les.
Plus haut est Jean Gribouille, un cavalier superbe
Et malin! C'est sur lui qu'on a fait ce proverbe
Que vous connaissez tous. Vous y voyez ici
Mon trisaïeul, bottier au carrefour Buci.
. . . .
. . . .
Ici vous y voyez Eustache, mon grand-père,
Mort à quatre-vingts ans, étant octogénaire
De son état. J'ai fait ombrager d'un tilleul
Son tombeau : c'est assez pour un homme tout seul.
Ici vous y voyez ma grand'tante Desloges,
Elle exerça vingt ans comme ouvreuse de loges
Au Théâtre-Français, et laissa trois enfants,
Qu'elle avait élevés avec les petits bancs :
On y jouait souvent et Corneille et Racine,
On y parlait français (du moins, je l'imagine),
Et le théâtre alors gagnait gros, Dieu merci!
Les temps sont bien changés.... et les pièces aussi!

Si la première représentation d'*Hernani* en 1830 fut terriblement orageuse, elle n'en fut pas moins un grand succès de notoriété et en même temps un succès d'argent. L'auteur du livre intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* nous a transmis à ce sujet une intéressante anecdote.

Après le troisième acte, le rideau venait de tomber au milieu du bruit des applaudissements, quand on vint dire à Victor Hugo que quelqu'un le demandait. Il alla voir et se trouva en face d'un petit homme au regard vif et ouvert.

— Je suis, dit le petit homme, l'associé de M. Baudoin l'éditeur; mais nous sommes mal ici pour causer. Voudriez-vous venir une minute dehors?

Quand ils furent dans la rue :

— Voilà, dit-il. Nous sommes dans la salle, M. Baudoin et moi, et nous avons envie de publier *Hernani;* voulez-vous le vendre?

— Combien?

— Six mille francs.

— Nous en recauserons après la représentation.

— Pardon, insista le libraire, mais je tiendrais à terminer tout de suite.

— Pourquoi? Vous ne savez pas ce que vous achetez. Le succès peut diminuer.

— Oui, mais il peut augmenter. Au second acte, je pensais vous offrir deux mille francs; au troisième, quatre mille; je vous en offre six mille au quatrième; après le cinquième, j'aurais peur de vous en offrir dix mille.

— Eh bien, soit! dit Victor Hugo en riant; puisque vous avez cette peur de mon drame, je vous le donne. Venez chez moi demain matin, et nous signerons.

— Si cela vous était égal, j'aimerais autant signer tout de suite. J'ai les six mille francs sur moi.

— Je veux bien, mais comment faire? Nous sommes dans la rue.

— Voici un bureau de tabac.

Le libraire y entra avec l'auteur, acheta une feuille de papier timbré, demanda une plume et de l'encre: le traité fut ainsi écrit et signé sur le comptoir.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 37. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 15 Décembre 1877.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La lettre de recommandation, d'après M. Leroux.

LA LETTRE DE RECOMMANDATION

— Ah! que la vie est difficile! Vous me croirez si vous voulez, mon ami, disait un matin Mme Dalinval à M. Dalinval, mais je vous assure que, depuis le départ de Françoise, je ne vis plus.

— Dites que vous vivez mal, chère amie, répliqua M. Dalinval, et vous exprimerez fidèlement votre pensée.

— Je vous répète que je ne vis plus, monsieur. Si cela continue, on m'enterrera. Et pourtant je ne suis pas difficile. A déjeuner, par exemple, un œuf frais me suffit. Eh bien! aujourd'hui, vous en avez été témoin, il était dur!

— Patience, chère amie! Nous sommes provisoirement sans cordon bleu, et la pauvre Javotte, qui fait l'*intérim*, a plus de bonne volonté que d'expérience.

— Il était dur, vous dis-je!

— Mais vous l'avez mangé néanmoins, car vous êtes la bonté même. Notre premier président à la cour royale est plus sévère. Comme vous, il a l'habitude de déjeuner d'un œuf à la coque, qui doit lui être servi à midi sonnant et cuit à point. Or, si l'œuf n'est pas sur la table, ni trop mou ni trop dur, au dernier coup de midi, M. le premier président se lève et ne mange rien. Vous devez penser que c'est là une rude mortification pour ses gens.

— Et une cruelle abstinence pour lui-même, mon ami.

— Oui, ma chère. Mais il en est rarement réduit là, et son moyen lui réussit. On a tant de mal avec les domestiques pour se faire servir convenablement!

— Je ne le sais que trop, mon ami. Et quand, par hasard, on possède une bonne cuisinière qu'on a formée à force de soins et de persévérance, au moment où l'on s'y attend le moins, elle fait comme Françoise, elle vous quitte.

— Pour entrer en ménage, chère amie. C'est une circonstance atténuante. O regrettable Françoise! Elle faisait bien tout ce qu'elle faisait, mais quelle supériorité éclatante elle déployait pour ses rôtis! Le colonel du régiment, la dernière fois qu'il nous a fait l'honneur de dîner à la maison, me disait...

Cette conversation fut interrompue par un domestique qui vint annoncer qu'une femme était là, munie d'une lettre de recommandation pour madame.

— Faites entrer, dit Mme Dalinval.

A cette époque, c'est-à-dire dans les premières années de la Restauration, on changeait peu de serviteurs, et l'on n'en admettait de nouveaux qu'après de sérieuses informations.

Cette sage coutume subsiste encore dans les bonnes maisons, et l'on s'en trouve bien.

— Approchez, dit Mme Dalinval à la nouvelle venue. Vous êtes la personne dont ma sœur m'a parlé? C'est très-bien. Comment vous nommez-vous? Ou plutôt, attendez. Je vais d'abord lire la lettre de ma sœur.

Tandis que Mme Dalinval prenait connaissance de a missive, M. Dalinval, tout en massant dans ses doigts une prise de tabac, examinait la postulante.

C'était une femme d'une trentaine d'années, d'une mise propre, mais modeste. Elle portait ses hardes de rechange dans un mince paquet, et elle tenait à la main un énorme parapluie de coton qu'elle semblait fière de posséder.

En résumé, son attitude était bonne, respectueuse et calme, comme celle d'un soldat au port d'armes devant ses supérieurs.

— Se pourrait-il? s'écria tout à coup Mme Dalinval. Vous vous appelez Christophorine!

— C'est mon nom, oui, madame...

— Mais il est long, il est surprenant, il est...

— On le changera, ajouta M. Dalinval. On l'appellera Françoise...

— Si ça vous fait plaisir, répondit Christophorine.

M. Dalinval huma sa prise de tabac.

— Elle a bon caractère, pensa-t-il. Toutefois cette preuve n'est pas suffisante. Il en faut d'autres.

— Françoise, reprit Mme Dalinval... Cela vous est égal d'être appelée ainsi, n'est-ce pas? jamais je ne pourrais prononcer ce nom de Christophorine; je n'essayerai même pas. Françoise donc, ce que me dit ma sœur de vous est flatteur. Il paraît que vous avez étudié la cuisine d'après le livre et les principes de Beauvilliers, ancien officier de bouche de Monsieur, comte de Provence, et attaché aux extraordinaires des maisons royales. C'est là une excellente école, et si vous en avez profité...

— Oh! nous verrons bien, acheva M. Dalinval.

— Que monsieur me mette à l'épreuve.

— Tout à l'heure. Comment se fait-il, Christophorine... Au fait, ce nom n'est pas si bizarre qu'il en a l'air... Comment se fait-il qu'étant si savante vous vous trouviez sans place? Ah! je devine, ajouta-t-il d'un ton encourageant, vos maîtres étaient sans doute difficiles, exigeants, maniaques?

— Eux, monsieur!... Les meilleurs gens de la terre!

— Vraiment!

— Aussi vrai que je m'appelle Christophorine... non, Françoise! Et si je me suis séparée d'eux, c'est bien à regret. Mais ils vont se fixer à Paris, chez des parents qui ont déjà une cuisinière, et vous comprenez...

— Très-bien! très-bien!

Puis M. et Mme Dalinval échangèrent un regard de satisfaction qui signifiait :

« Elle ne dit pas de mal de ses maîtres; cela prouve en sa faveur. »

— Maintenant, Christophorine... commença M. Dalinval.

— Maintenant, Françoise, interrompit madame, nous allons, mon mari et moi, vous poser quelques questions. Certes, je n'ignore pas que le moment du triomphe, pour une bonne cuisinière, c'est lorsqu'elle a ses casseroles en mains. Cependant, avant de vous confier les nôtres, je serais bien aise d'avoir un échantillon de vos talents.

— C'est bien facile. Madame peut me conduire à la cuisine, me commander quelques plats et me regarder fonctionner.

— Non. Je ne veux pas vous exposer devant nos gens à une épreuve qui mortifierait votre amour-



propre si elle ne réussissait pas. Mais là, entre nous, ne pourriez-vous répondre à quelques questions, de manière à me permettre d'asseoir mon jugement?

— Par exemple, ajouta M. Dalinval, comment vous y prenez-vous pour cuire des œufs à la coque?

Mais Mme Dalinval le regarda comme pour lui dire : Ne plaisantons pas; tout cela est fort sérieux.

Puis elle continua :

— Commençons par le potage. Vous savez faire, je suppose, un potage à la reine?

— Oui, madame.

— Voyons un peu. Ne vous troublez pas. On vous passera quelques erreurs de détail.

— Je ne me trouble pas, madame. Mais madame voudra sans doute bien me permettre de me recueillir un instant.

— Recueillez-vous, Françoise.

— Recueillez-vous, Christophorine, approuva M. Dalinval.

La postulante ferma les yeux à demi; puis, après avoir réfléchi quelques secondes :

— Ayez trois poulets, dit-elle d'une voix posée et pleine d'assurance ; videz-les, flambez-les, enlevez-en les estomacs en entier; mettez-les sur un attelet et couvrez-les d'une petite bande de lard, comme on fait pour les poulets d'entrée à la broche; enveloppez-les de papier pour qu'ils ne prennent point de couleur; mettez-les à la broche ou dans une casserole que vous aurez foncée de quelques lames de veau, de jambon, d'un oignon, de deux ou trois carottes et d'un bouquet de persil assaisonné. Mettez ensuite vos estomacs dans une autre casserole, mouillez-les d'un peu de consommé, et faites-les partir avec un feu vif sur le fourneau, puis placez-les dessous, ou bien sur une bonne paillasse de braise et de cendres chaudes. Faites cuire vos estomacs vingt minutes, retirez-les, laissez-les refroidir, passez ce fond au travers d'un tamis de soie, hachez vos estomacs très-menu, mettez-les dans un mortier et pilez-les avec vingt amandes douces et trois amères...

— Reposez-vous, interrompit M. Dalinval avec bonté. Reprenez haleine.

— Monsieur est trop bon. On ne se repose pas pendant les coups de feu. Pilez bien le tout. Joignez-y votre premier fond, formant une panade, pilez encore, pilez toujours, mouillez avec le consommé de vos carcasses, pilez de nouveau jusqu'à ce que le tout puisse être passé à l'étamine; chauffez ensuite au bain-marie, et servez.

— Très-bien! dit Mme Dalinval. Je vois avec plaisir que, quoique jeune, vous avez de l'acquis, de l'expérience. Ma sœur, du reste, me le mande dans sa lettre.

M. Dalinval ne souffla mot.

— Mais a-t-elle un bon caractère? pensa-t-il. C'est le principal. Je vais d'ailleurs la soumettre à une épreuve à laquelle elle ne s'attend pas. Nous verrons comment elle s'en tirera.

Il laissa l'interrogatoire se continuer, et la postulante expliquer de quelle façon elle confectionnait divers autres plats qui lui furent signalés. Puis :

— Vous êtes très-savante, Christophorine, dit-il après avoir lancé à sa femme un coup d'œil d'intelligence. Mais nous vivons très-simplement, par régime autant que par économie, et nous nous contentons de manger tous les jours la soupe et le bœuf.

La postulante laissa échapper un sonore éclat de rire. Mais elle le réprima aussitôt et répondit avec beaucoup de franchise et de bonhomie :

— Eh bien! monsieur, ce n'est point là un obstacle. Si vous ne mangez jamais que la soupe et le bœuf, je tâcherai qu'ils soient bons, voilà tout.

— Et vous ne nous dites pas que ce n'était guère la peine de vous faire subir un interrogatoire sur la grande cuisine française? répliqua M. Dalinval; cela me prouve que nous pourrons nous entendre, Christophorine, et que vous n'êtes pas une de ces cuisinières dont la plus douce occupation est de critiquer leurs maîtres.

— Oui, Françoise, répondit Mme Dalinval, vous nous convenez. Et soyez sûre que vous aurez assez souvent l'occasion d'exercer vos talents.

— Alors, monsieur et madame?...

— C'est une affaire faite. Vos gages seront ceux que vous aviez...

— Très-bien, madame. Oh! madame sera contente.

— Je l'espère, Françoise.

— Nous l'espérons, Christophorine.

M. et Mme Dalinval gardèrent en effet leur cuisinière pendant de longues années. Il est vrai qu'ils avaient pris sur son compte des informations bien méticuleuses. Mais cela ne vaut-il pas mieux que d'accepter presque au hasard, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, des serviteurs qu'on est obligé de congédier huit jours après?

Élie Vernon.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546 et 571.)

V (*suite*).

Complétement réveillé et ranimé en se trouvant ainsi, tout à coup, face à face avec ses ennemis insignes, le vieillard se détachait sur le devant du tableau, les yeux étincelants, ses cheveux blancs tombant sur ses épaules, et montrant dans toute son attitude une fierté noble et grave qui démentait d'une façon bizarre la situation de ce voyageur misérablement vêtu, sans

monture et sans serviteur, au milieu d'un désert.

Comme ce costume flétri, usé, se composait uniquement de vêtements à la mode irlandaise, l'officier conclut assez naturellement qu'il avait devant lui un indigène; et il l'interpella, en conséquence, en ces termes méprisants dont les Saxons de cette malheureuse époque se servaient à l'égard des Celtes :

— Comment, chien d'Irlandais, comment as-tu osé obstruer notre chemin, et mettre ainsi en péril la vie des élus du Seigneur? Cède la place tout de suite et laisse-nous passer, si tu ne veux pas que je fasse envers toi comme je fis à Tredagh, où mon épée, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, exerça la vengeance du Seigneur sur un peuple idolâtre et prévaricateur.

Lord Netterville, durant cette agréable harangue, s'était avancé juste au milieu du sentier, de telle sorte que l'autre n'aurait pu passer sans lutte. Ses yeux lançaient des flammes, et sa poitrine retrouva une vigueur inattendue quand il répliqua violemment :

— Chien d'Irlandais, dis-tu ? Apprends, grossier paysan saxon, que mon sang est aussi anglais, plus anglais peut-être que le tien, et certainement d'une plus noble source! Je suis l'un des Anglais du Pale, et non pas l'un des moindres, — un Netterville de la vieille race normande, depuis les jours du premier Plantagenet.

La jeune femme poussa son cheval un peu plus près, et toucha avec sa cravache l'épaule de l'officier, afin d'attirer son attention.

— Mon père, dit-elle à voix basse, lord Netterville! Ce doit être le lord Netterville dont il a été question, je m'en souviens, quand vous étiez en négociation pour ces terres.

— Comment! malheureuse fille, toi aussi, tu blasphèmes! s'écria-t-il en se retournant vers elle avec fureur. — Ne sais-tu pas qu'il n'y a qu'un seul *lord*, — un seul seigneur, — et que l'orgueil de ceux qui osent assumer ses titres sent mauvais à ses narines, comme la poix brûlante de l'enfer? Et toi, — ajouta-t-il en revenant à son interlocuteur, — vainement tu te glorifies de ta race et de ton lignage : ils ont été, j'en suis sûr, tant de fois renouvelés par des alliances avec ces chiens d'Irlandais qu'il ne leur sera resté à te transmettre que peu ou point d'honnêteté anglaise et d'honneur anglais.

— Peu ou point, ou beaucoup! s'écria le vieux lord au comble de l'exaspération. Juges-en si tu veux! Bien que tu ne sois qu'un chien noir de Cromwell, mets pied à terre et commande à l'un de tes laquais de placer une épée dans mes mains! Je te montrerai que, en dépit de mes soixante-dix ans et plus, j'ai encore gardé assez d'énergie anglaise pour châtier les impertinents.

Margaret, désespérée de la tournure que prenait la discussion, mit de côté sa première réserve en présence d'une nécessité plus pressante. Elle se plaça entre ces deux interlocuteurs qui allaient peut-être devenir deux combattants.

— Monsieur, dit-elle, il n'y a nul besoin de toutes ces insultes et de tous ces défis. En paix nous sommes venus ici, et nous ne cherchons qu'à posséder en paix ce qui nous nous revient, — Leurs Honneurs les commissaires de Loughrea nous ayant assigné notre résidence dans ces montagnes.

— *Votre* résidence! s'écria l'officier, chez qui s'éveilla tout à coup une impression beaucoup plus personnelle et plus amère que le simple mépris dont il avait jusqu'alors gratifié ces étrangers. Une résidence dans ces montagnes, dis-tu? Eh bien! alors, jeune fille, tu t'es trompée sur ton assignation, et trompée de beaucoup... Car toutes ces terres, aussi loin que le regard peut s'étendre, — même cette terre de Murrisk, que nous, Anglais, nous appelons *the Owles*, — avec ses baronnies inférieure et supérieure, — toutes ces terres m'ont été conférées comme la part de mon héritage, comme le pays que le Seigneur m'a donné (puisque l'ouvrier est digne de son salaire) en récompense de mes services sur le champ de bataille.

—Voici mon grand-père, lord Netterville, reprit-elle en s'approchant d'un pas pour présenter son certificat, et nous appartenons, comme il vous l'a dit, aux vieux Anglais du Pale. D'abord, en commun avec les autres habitants de Meath, nous devions être envoyés dans les baronnies orientales du Connaught...

— Va-t'en au diable ou au Connaught! interrompit l'officier, répétant une plaisanterie favorite de Cromwell.

Margaret continua :

— Mais le nombre des propriétaires de Meath inscrits pour la transplantation dans le Connaught s'étant trouvé plus grand que celui des terres disponibles, on a fini par nous assigner notre portion dans cette baronnie de Murrisk.

L'officier paraissait d'abord disposé à refuser le papier qu'elle lui présentait. Mais, changeant d'intention, il le lui arracha rudement des mains et se mit à en parcourir le contenu.

— Tiens!... Ah!... grommelait-il entre ses dents.

Enfin il se tourna vers Margaret, et d'un ton auquel il s'efforçait de donner une froide indifférence, mais où l'oreille prompte et intelligente de la jeune fille n'eut pas de peine à découvrir l'accent d'un secret triomphe :

— Ce certificat porte, à ce que je vois, une date remontant à trois mois. Comment se fait-il donc que vous ne l'ayez pas encore présenté?

— Il y a cinq mois aujourd'hui que nous avons quitté notre demeure... notre chère et douce demeure de Meath, dit tristement Margaret; et nous avons



passé, par force, une grande partie de ce temps à Loughrea. D'abord on nous a gardés là, dans une pénible incertitude sur la solution qui serait donnée à notre juste requête. Ensuite nous avons été retenus par la maladie. Notre domestique tomba malade et mourut de la peste. Mon grand-père fut atteint par la même contagion. Il s'est rétabli dans une certaine mesure. Mais, hélas! lui si vigoureux à notre départ, lui en pleine possession de toute sa force d'esprit et de corps, cette atteinte l'a réduit à une faiblesse désolante... Ceux qui le voyaient à Netterville ne le reconnaîtraient plus. Pendant ce séjour prolongé, pendant cette maladie, notre petite provision d'argent s'est bientôt épuisée. Enfin mon grand-père fut en état de voyager; mais il fallut vendre nos chevaux et la meilleure partie de nos vêtements pour satisfaire aux dettes contractées à Loughrea. Après quoi, il ne nous resta plus d'autre ressource que de terminer notre route à pied.

Tous ces « saints de Cromwell » étaient, en vérité, taillés sur le même patron. Cet officier, c'était de nouveau le soldat Jackson, — mais avec le bon cœur de Jackson en moins, et un surplus d'outrecuidance dû à la supériorité de la position.

— Que les miséricordes du Seigneur sont admirables, ses miséricordes sur ceux qui le craignent! — s'écria-t-il en se tournant vers ses compagnons.

Mais les regards de colère que dardaient sur lui les yeux bleus de sa fille lui causèrent apparemment une certaine gêne, car il se retourna aussitôt vers les deux voyageurs et reprit d'un ton un peu moins enthousiaste :

— Certes, la main du Seigneur et sa sagesse sont visibles en cette affaire. Voyez-vous, jeune fille, si vous et l'homme que vous appelez lord Netterville étiez arrivés ici à l'époque où vous le deviez, d'après la date de votre certificat, vous n'auriez sans doute trouvé personne pour vous disputer la possession. Au lieu de cela, le Seigneur vous a poursuivis de sa colère; — il vous a imposé de longs délais, exactement comme il en fit subir, dans le désert, à son peuple rebelle; — il vous a affligés par la maladie; il vous a même visités par la mort, — afin que moi, son serviteur et son soldat sur le champ de bataille, je puisse prendre paisible possession de ces terres que vous vous imaginez vainement être à vous.

— Mais ne sont-ce pas ces mêmes terres — une portion de la baronnie de Murrisk — qui sont inscrites sur notre certificat? reprit Margaret ne saisissant pas encore toute la violence du coup qui la menaçait. Comment donc, monsieur l'officier, en parlez-vous comme de votre propriété?

— Mais oui, certainement, ce sont les mêmes terres. Néanmoins, jeune fille, il te reste à apprendre que si tu as un certificat, je suis pourvu d'un *debentur* signé et délivré il y a deux mois. Conséquemment, mon titre, étant de date plus récente, l'emporte sur le tien, ou, pour mieux dire, l'annule. D'ailleurs, en y regardant de plus près, je m'aperçois que ce papier sur lequel tu fondes tant d'espérances est purement et simplement un *debere esse*, un misérable permis de résidence temporaire, jusqu'à ce qu'on puisse t'assigner quelque chose de permanent.

— Que Dieu ait pitié de nous, alors! dit Margaret complétement écrasée par cette dernière annonce. Que Dieu ait pitié de nous, et qu'il pardonne à ceux qui se sont joués si cruellement de notre sort. Étrangers que nous sommes, et sans un endroit où reposer notre tête, que deviendrons-nous dans ces montagnes désertes?

— Tu aurais dû considérer tout cela avant de venir ici, répondit-il avec dureté. Au point où en sont les choses, je te conseille de retourner à Loughrea, de ton pas le plus vif, pour demander quelque autre concession de terrain à Leurs Honneurs les commissaires, avant qu'ils aient disposé de tout ce qui est entre leurs mains.

— Nous ne pouvons pas! répliqua la jeune fille avec un ton de douleur sans espoir. Regardez! ajouta-t-elle en étendant tout à coup le bras vers lord Netterville, qui, totalement épuisé par la scène précédente, s'était assis quelques pas plus loin, dans un état de stupeur. Regardez ce vieillard, et dites-moi comment il pourrait retourner sur ses pas? L'espérance de trouver une demeure où ma mère viendrait bientôt nous rejoindre l'a soutenu dans sa longue route... Mais quelle espérance maintenant lui donnera le courage de refaire le chemin jusqu'à Loughrea?

— Comme je te l'ai déjà dit, tu aurais dû faire toutes ces réflexions avant d'entreprendre un pareil voyage, répondit-il brièvement, en se disposant à pousser son cheval en avant, car il voyait sur le visage de sa fille quelque chose qui lui annonçait qu'elle ne resterait pas longtemps silencieuse. Et maintenant, allez-vous-en tous les deux, et vite, je vous le conseille, car ma colère est prompte à s'élever en présence des ennemis du Seigneur, et je ne puis répondre que mes mains, accoutumées à les frapper...

— Frappez si vous voulez, mais écoutez-moi! s'écria la malheureuse jeune fille faisant un bond si soudain qu'elle avait déjà saisi la bride de son cheval avant qu'il se fût aperçu du mouvement. Si cette tour là-bas est réellement à vous, donnez-y à mon grand-père un abri pour cette nuit... une seule nuit... rien qu'une nuit!... qu'il puisse se reposer de sa route!

— Non, par l'épée de Gédéon! Pas même une heure! Va-t'en, va-t'en, ou je te frappe comme un chien enragé obstruant mon chemin!

Mais Margaret en était arrivée à la surexcitation du désespoir, et elle ne voulait pas s'en aller. Elle se cramponnait à la bride en criant toujours :

— Seulement une nuit! rien qu'une nuit! Dieu m'est témoin que, s'il y avait la moindre cabane de paysan à notre portée, je mourrais plutôt que de vous demander, à vous, une telle faveur!

Presque aussi affolé par la colère qu'elle l'était par la douleur, il fit câbrer son cheval, afin de la contraindre à lâcher prise. Enfin, voyant qu'il ne pouvait se débarrasser même par ce moyen, il leva sa cravache, et il allait la faire retomber lourdement sur les épaules de Margaret... si sa fille et Ormiston ne s'étaient interposés par un mouvement simultané.

— Major Hewitson! s'écria l'un.

— Père, vous ne le ferez pas! vous n'oserez pas! s'écria l'autre en éperonnant vivement sa monture, et sans même s'apercevoir que les talons de l'animal effleuraient le bord du précipice, tandis qu'elle s'efforçait d'arracher la cravache aux mains de son père.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

(Voir p. 465, 481, 497, 521, 536 et 552.)

VII

Le département du Cantal où nous entrons aujourd'hui tire son nom du massif principal des montagnes qui le couvrent; il a été formé, en 1790, de la partie de l'ancienne province d'Auvergne connue sous le nom de *Haute-Auvergne*. C'est un pays entièrement âpre et montagneux, occupé par le massif volcanique du Cantal et ses contre-forts. Le sommet du Cantal est nu et décharné, couvert de neige pendant une grande partie de l'année, ainsi que ceux des montagnes qui l'entourent; mais les pentes de ces dernières se couvrent pendant la belle saison d'un riche tapis de verdure, qui offre d'excellents pâturages. Ainsi donc l'aspect général du département présente de hautes montagnes, des plateaux et des vallées. Les villes et les villages, les centres d'habitation, se trouvent sur les dernières pentes des plateaux ou au fond des vallées qui les séparent. Ces vallées offrent l'aspect le plus agréable; vivifiée par des rivières ou des ruisseaux qui descendent en cascade des hauteurs voisines, la végétation s'y développe avec une étonnante vigueur; des bosquets, des haies vives, des clôtures de toute espèce et des chemins divisent et subdivisent cette terre couverte de moissons, de prairies, de vergers. Il n'y a pas de lacs dans le département, mais on trouve quelques amas d'eau au fond des cratères des anciens volcans.

Le chef-lieu du Cantal est Aurillac, situé à l'extrémité d'une vallée pittoresque; c'est une ville dont l'origine remonte au moins à l'époque romaine : en creusant dans les faubourgs et sur la rive droite de la Jordonne, on a découvert, à différentes époques, des objets d'antiquité, un *ustrinum* gaulois (lieu où l'on brûlait les morts), des vases, une statue grossière d'Hercule, des armes, des tombeaux, des médailles des premiers Césars : d'où l'opinion de quelques savants sur la fondation de cette ville par les Antonins, qui régnaient à Rome dans le IIe siècle de l'ère chrétienne. Quoi qu'il en soit de cette origine, la cité avait déjà une certaine importance au IXe siècle, puisque saint Odon, abbé de Cluny et natif d'Aurillac, assure qu'il y avait dès ce temps cinq églises. Vers l'an 892, l'ermite Géraud fonda à Aurillac une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, de l'école de laquelle sortirent plusieurs savants, entre autres Gerbert, qui devint pape, sous le nom de Sylvestre II, en 999.

Bâtie sur la rive droite et à l'extrémité de la vallée de la Jordonne, qui remonte jusqu'aux sommets du Cantal, elle s'élève entre deux collines; elle est d'un aspect agréable et ses rues sont larges; de petits ruisseaux, dérivant de deux sources très-abondantes et des eaux de la Jordonne, y entretiennent la fraîcheur et la propreté. Il y a un grand réservoir au haut de la ville, et un canal formé des eaux de la Jordonne traverse les rues basses, après avoir fait mouvoir plusieurs usines. Entre la ville et la rivière s'étend le cours Montyon ou le Gravier, charmante promenade très-bien plantée. A l'une de ses extrémités est un joli pont de trois arches sur la Jordonne; à l'autre s'élève une belle fontaine, surmontée d'une colonne de vingt-cinq pieds de haut. Les routes de Rodez, de Clermont et de Saint-Flour forment aux abords de la ville autant de belles avenues dont les campagnes environnantes augmentent encore l'agrément.

Aurillac renferme quelques monuments assez remarquables : l'église Saint-Géraud, bâtie au Xe siècle, détruite en partie au XVIe par les protestants et réédifiée en 1643; l'abbaye des Bénédictins, située dans le faubourg des Buis; l'église de Notre-Dame-des-Neiges, dont la voûte est belle; le château de Saint-Étienne, sur le castanet qui dominait la ville : il ne reste de cette antique construction qu'une tour carrée, encastrée dans des constructions modernes; enfin, la statue en bronze du pape Sylvestre II, œuvre de David (d'Angers), sur la place Montyon : le piédestal, en granit cantalien, est décoré de trois bas-reliefs représentant trois épisodes de la vie de ce pontife.

Aurillac est une ville d'entrepôt. Ses chaudrons et ses ustensiles de cuivre rouge et jaune sont très-estimés; il s'y fabrique des croix, des colliers pour femmes, des tasses d'argent qui ont un grand débit, des dentelles et des blondes en réputation, etc., et il s'y

vend quantité de chevaux, mules et bestiaux pour les départements du Midi et l'Espagne.

Arpajon, commune du canton d'Aurillac, est située dans une plaine fertile où se réunissent la Cère et la Jordonne. Aux environs, on voit les ruines de l'antique château de Conros, connu sous la première race des rois francs; ce château appartenait à l'ancienne et illustre famille d'Astorg, issue des barons d'Aurillac.

Laroquevieille, à 15 kilomètres d'Arpajon, est dans un charmant vallon ; c'était jadis un prieuré dépendant de l'abbaye d'Aurillac. Arrosé et fertilisé par la rivière d'Authe, le territoire de Laroquevieille produit assez de grains, et les fourrages y sont abondants. Il y a de nombreuses vacheries dans les montagnes avoisinantes.

Montsalvy est une petite ville bâtie sur un plateau élevé et dominée par deux montagnes, sur l'une desquelles sont les ruines du château de Maudulphe, ayant appartenu à l'ancienne maison d'Armagnac ; l'autre montagne, appelée le puy de l'Arbre, a servi aux opérations de Méchin et Delambre pour tracer la levée du quart du méridien, base des nouvelles mesures. De ce point élevé, l'on découvre le clocher de Rodez, les côtes de Figeac et une partie de la chaîne du Cantal.

Montsalvy fait un grand commerce de toiles grises très-estimées, qui se fabriquent dans la ville et y occupent la majeure partie de la population. Près de là on remarque le *mur du Diable*, qui a été construit de blocs énormes.

Vic-sur-Cère est une jolie petite ville située dans un canton fertile. Bâti au pied d'un rempart de rocs, au sein d'une campagne fertile en grains et en fruits, sur la rive droite de la Cère, Vic possède des eaux minérales très-estimées. Il paraît que les Romains les ont connues, puisque en 1600 on y trouva des vestiges de constructions romaines et plusieurs médailles à l'effigie des Césars. Ces sources restèrent longtemps oubliées. Dans le pays, on croit qu'elles étaient connues des premiers habitants de l'Auvergne. D'après une tradition populaire, la seconde découverte est généralement attribuée à ce qu'une vache, qui descendait assidûment de la montagne, léchait et grattait la terre à la naissance de l'une des sources; le berger ayant goûté cette eau la trouva salée.

A partir de Vic, la vallée va toujours s'élargissant, et elle s'embellit de plus en plus à mesure qu'on se rapproche d'Aurillac (dont Vic est à 20 kilomètres). Nulle part on ne saurait voir une végétation plus riche et plus variée, ni de plus beaux sites, ni des eaux plus vives, plus limpides. Des châteaux bien situés, une grande quantité de belles maisons, de nombreux hameaux, des moulins en continuel mouvement, de magnifiques vergers peuplés d'arbres frais et vigoureux, de superbes prairies, des bestiaux des races les plus belles, une population active, laborieuse, tout cet ensemble forme le tableau le plus ravissant qu'il soit possible d'imaginer.

Carlay est situé sur une petite montagne et possédait jadis un château, l'un des plus anciens de France et la plus forte place de l'Auvergne ; il dominait le Carladès, petit pays qui, quoique enclavé dans l'Auvergne, avait des droits et des priviléges particuliers. Possédé sous les Romains par la famille prétorienne de Ferréol, chef-lieu d'un comté sous Charlemagne, Carlay fut plus tard divisé en deux comtés. Après plusieurs successions, la terre de Carlay revint à la couronne.

Maurs est une ancienne petite ville située dans un bassin fertile; elle possède une belle place ornée d'une fontaine jaillissante. Il s'y fait un grand commerce de blé, de fruits, de châtaignes et de chanvre. Dans ce territoire, les porcs abondent : les riches en ont plusieurs, et le pauvre a le sien. On les tue à la Saint-Martin, et des repas ont lieu à cette occasion dans les familles. De là ce proverbe local en trois vers monorimes :

O le sou Morti,
Tues toun pouarc fi,
Inbito toun vezi.

« A la Saint-Martin, tue ton porc fin, invite ton voisin. »

Aussi Maurs est-il renommé pour ses jambons : Brillat-Savarin et plusieurs autres célèbres gastronomes les disent supérieurs à ceux de Bayonne et de Mayence.

On croit reconnaître dans Mauriac, l'ancien *Maurastiacum* où l'empereur Gratien avait une villa; et comme le pays était couvert de forêts, il venait y faire des parties de chasse. D'après les anciennes chroniques et traditions, cette ville devrait son origine à une fille de Clovis, appelée Théodechilde et venue en Auvergne à la suite de son frère Thierry. Un jour, dit la légende, étant au château de Montcelles, situé sur la rivière d'Auzes, près de Mauriac, cette princesse vit tout à coup une grande lumière dans la forêt vis-à-vis de l'endroit où s'élève la ville.

Ayant envoyé un de ses gens voir ce que c'était, on trouva une statue de la Vierge gardée par un lion. Théodechilde fit bâtir en cet endroit une chapelle dédiée à *Notre-Dame-des-Miracles*. A quelque temps de là, ayant échappé à un grand danger en chassant aux environs de Mauriac, elle fit vœu d'y fonder une abbaye. Alors le château de Montcelles que son frère avait conquis sur un seigneur du pays nommé Bazolus fut abattu et de ses débris on construisit l'abbaye, autour de laquelle se groupèrent des habitations; et c'est ainsi que s'établit la ville de Mauriac. Dans la suite, grâce à l'affluence des pèlerins qu'y attirait l'image miraculeuse de la Vierge, sa population s'ac-

crut ; et cette ville avait déjà une certaine importance vers le milieu du XIe siècle.

Bâti sur un plateau baigné par la rivière d'Auze, sur la grande route d'Aurillac à Clermont, Mauriac a quelques rues larges, plusieurs grandes constructions, deux jolies fontaines : l'une, en forme d'obélisque, sur la Placette ; l'autre au centre de la ville ; une charmante promenade, ombragée d'arbres, et un atelier de charité fondé par M. de Montyon, dont la mémoire est chère à cette ville ; mais ce qu'on remarque surtout à Mauriac, c'est la pierre druidique de la *Rouscile*, la lanterne des Morts et l'église gothique de Notre-Dame-des-Miracles.

Aux environs de Mauriac, on visite avec intérêt la vallée de Brugeac, le château de Mazerolles, la fontaine des Druides, les ruines du château de Miremont, la tour de l'Hem, les châteaux de Montbrun, de Valence, de Veysson, de Chavaroche, de Cheyrouse, le charmant vallon de la Ribeyre, la cascade du ruisseau de Sivière, la vieille tour près d'Arches, la grotte des Fées et le puy Mary. Huit ruisseaux ou rivières naissent dans cette montagne et coulent dans des vallées en général très-belles. Les bergers et les habitants ne manquent jamais de dire aux voyageurs comme une chose très-curieuse, en parlant du puy Mary, que si les huit curés du voisinage étaient dos à dos sur cette montagne, chacun d'eux serait dans sa paroisse.

Anglards, grand village ou plutôt gros bourg situé dans la plaine, entre les rivières de Marsey et d'Auze, a de bons pacages et de belles prairies sur son territoire, et ses bestiaux sont très-estimés.

Le château d'Apchon, dont il reste encore des vestiges, est d'une haute antiquité ; il en est fait mention dans une charte de Clovis. Bâti sur un énorme rocher de basalte à colonnes, il commandait toute la contrée et le cours de la Sumène. On ne pouvait y pénétrer que par un pont-levis jeté d'une montagne à l'autre. Siége de la première baronnie de la Haute-Auvergne, Apchon compte plus d'un seigneur illustre dans son histoire féodale.

Salers est une petite ville qui passe pour être très-ancienne ; bâtie sur un plateau de basalte, elle est une des villes les plus élevées de France. Elle possède une belle fontaine sur la place, et une église gothique où l'on remarque un saint-sépulcre, l'un des plus riches ornements d'église de la Haute-Auvergne.

Aux environs de Salers, grandes vacheries dans les montagnes.

Le joli bourg de Fontanges, baigné par la rivière de Maronne, s'élève dans la vallée qui porte son nom, l'une des plus intéressantes que puissent visiter les amateurs d'histoire naturelle. Ancienne et belle église, portion de tour ronde de l'ancien château de la famille de Fontanges, etc.

Escorailles ou Scorailles est un très-petit village au sud de Mauriac ; il jouit cependant d'une certaine renommée, puisqu'il a donné son nom à une des premières familles de la Haute-Auvergne. Cette commune rurale paraît remonter plus haut pour son ancienneté que la ville de Mauriac ; on y voit les ruines d'un très-ancien château d'une construction bien antérieure à l'architecture gothique ; ce sont d'énormes pans de murailles, d'une très-grande hauteur, formant les trois côtés d'un parallélogramme rectangle dont chaque angle était terminé par une tour très-élevée et divisée en plusieurs étages voûtés ; il n'en reste plus que trois, dont deux sont complétement en ruine.

Suivant une vieille tradition, Scorailles tirerait son nom d'un général romain, Scaurus Anelias, qui y aurait été inhumé. Quoi qu'il en soit, ce pays a été cinq cents ans sous la domination romaine.

Le château de Scorailles est aujourd'hui une propriété particulière.

Ch. Barthélemy.

— La suite au prochain numéro. —

LE TOMBEAU D'ENGELBERT II

L'idée de se survivre, de laisser après soi une trace de son passage sur la terre, est une des idées les plus fécondes qui soient nées dans le cerveau de l'homme. Elle est compatible avec la foi en Dieu et en la vie éternelle ; on peut même dire qu'elle en dérive, puisqu'à une immortalité dans l'éternité on cherche à joindre une immortalité terrestre, c'est-à-dire limitée et considérée seulement au point de vue humain.

A ce titre, l'idée de se survivre à soi-même a été et sera toujours dans ce monde un des plus puissants véhicules du bien.

Elle a inspiré et fortifié le génie des grands rois, des grands bienfaiteurs de l'humanité, des grands écrivains, des grands artistes, de tous ceux enfin qui ont eu la noble ambition de conquérir un nom *immortel*, c'est-à-dire plus ou moins durable.

Dans des sphères moins hautes, mais plus pures peut-être, et où l'intérêt général des hommes et leur moralité ont rencontré d'inépuisables moissons, elle a créé la famille, sublime institution, grâce à laquelle le père se survit dans son fils, dans son petit-fils, dans la nombreuse descendance dont son travail et celui de ses ancêtres ont préparé le sort, et dont la perpétuation assurée, embellit le cours de ses jours et le console à ses derniers moments.

Enfin l'invincible désir de ne pas traverser ce monde sans y laisser une trace d'un passage si vite accompli a suscité la construction des tombeaux, et l'on sait à quel point les puissants de la terre s'ap-

Tombeau d'Engelbert II, comte de Nassau, à Bréda.

pliquaient dans l'antiquité à rendre ces tombeaux indestructibles.

Depuis lors, à toutes les époques, chez tous les peuples civilisés, on retrouve ce noble souci de la sépulture, dont un grand nombre de monuments respectés nous fournissent aujourd'hui le précieux témoignage.

Parmi ces monuments d'un autre âge, que l'on

nomme historiquement le moyen âge, le tombeau représenté par notre gravure est tout à fait digne de l'attention de nos lecteurs.

Un seul coup d'œil suffit pour reconnaître là une œuvre saisissante, admirablement conçue, dont l'ensemble frappe tout d'abord l'imagination, et dont les détails sont remarquables par une somptuosité artistique alliée à une gravité solennelle.

On devine tout de suite que ce tombeau est celui d'un grand personnage.

Le comte Engelbert II, en effet, joua un assez grand rôle dans l'histoire et fut gouverneur du Brabant. Lorsque les Gantois se révoltèrent contre Charles le Téméraire, il prit parti pour ce prince, auquel il rendit de grands services.

En 1473, il reçut l'ordre de la Toison d'or.

En 1477, il prit part à la bataille de Nancy; il y fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'en payant une forte rançon.

Il se montra également toujours dévoué à Marie de Bourgogne, et il se distingua à la bataille de Guinegatte.

En 1493, il signa le traité de Senlis, par lequel Charles VIII, roi de France, restituait la Franche-Comté et l'Artois à Maximilien d'Autriche.

En 1501, lorsque Philippe le Beau partit pour l'Espagne, Engelbert fut nommé stathouder des Pays-Bas, et il conserva ces hautes fonctions jusqu'à sa mort, qui eut lieu peu de temps après, en 1503.

Il fut enterré à Bréda, où lui fut érigé le magnifique tombeau que nos lecteurs ont sous les yeux.

L'attitude du comte, celle de la comtesse endormie à ses côtés dans le repos éternel sont empreintes d'une expression grave et recueillie où se révèle une foi robuste, confiante dans les splendeurs de la vie future.

Au-dessus du comte, sur ce bloc de marbre noir qui contraste si heureusement avec le marbre blanc des statues, sont les attributs guerriers rappelant les exploits du défunt.

Aux quatre coins du monument se trouvent des statues. Deux d'entre elles, représentant Romulus et Rémus, sont attribuées à Michel-Ange. On prétend aussi que celles du comte et de la comtesse sont du célèbre artiste.

Quoi qu'il en soit et quel qu'en puisse être l'auteur, toutes ces figures sont admirables de pose et d'exécution, et leur ensemble place le tombeau d'Engelbert II au rang des chefs-d'œuvre de la sculpture.

Élie Vernon.

LE GRAND VAINCU

—

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490. 506, 516, 540, 555 et 562.)

VII

RUSE DE GUERRE.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, Jean d'Arramonde, qui s'était jeté tout habillé sur le lit de l'aubergiste, fut réveillé par les cris et le tumulte qui venaient de la salle basse de l'auberge.

C'étaient les soldats anglais qui annonçaient leur réveil en demandant du pain et de l'eau-de-vie.

Au bout de quelques instants, la lourde porte de chêne tourna sur ses gonds et donna passage au père Joseph.

— Bonjour, monsieur le marquis, dit-il gaiement. Avez-vous bien dormi?

— A merveille.

— Entendez-vous quel tapage ils font là-dessous, les gueux?... Mais ça ne me regarde pas... J'ai dit à mes deux garçons de leur donner tout ce qu'ils demanderaient... et quand la cave sera vide il faudra bien qu'ils s'en aillent.

Puis, se rapprochant de d'Arramonde :

— Mon officier, dit-il, j'ai du nouveau à vous apprendre.

— Parle !

— J'ai vu Pierre Dargonne tout à l'heure.

— Bon!

— Le général anglais donne ce soir un dîner à ses officiers.

— Très-bien!... M'as-tu fait inviter, au moins?

— Non pas, répliqua le père Joseph en riant, mais j'ai pensé...

— Quoi donc?

— Mon Dieu!... dit l'aubergiste en hésitant, je ne sais si vous consentiriez...

— Eh! tu me fais mourir avec tes lenteurs!... Tu as pensé, n'est-ce pas, qu'au moyen d'un déguisement je pourrais approcher de la table et écouter ce que diront les officiers anglais?

— En effet... mais ce déguisement...

— Je l'accepte d'avance.

— Pourtant...

— Je l'accepte, te dis-je; et dussé-je leur présenter les plats ou leur verser à boire...

— Vous feriez cela, mon officier?...

— Mon brave, dit Jean d'Arramonde avec force, tu sauras qu'il y a plusieurs manières de faire la guerre. Certes, il est beau de combattre son ennemi face à face, en rase campagne, l'épée ou le fusil à la main; mais s'il y a du courage à braver les balles qui sifflent autour de vous et à marcher au pas de charge au-



devant des baïonnettes, il n'y en a pas moins, sois-en sûr, à venir seul, sans armes, au milieu d'une armée nombreuse, pour arracher à l'âme qui fait mouvoir ce grand corps le secret de ses pensées et de ses intentions... Je viens de faire la guerre avec les sauvages et j'ai appris d'eux que lorsqu'on est le plus faible il faut avoir recours à la ruse... N'est-ce pas ainsi que le grand roi Henri, ce profond politique, ce génie si souple et si habile, a pu conquérir, à la tête d'une poignée d'hommes, son beau royaume de France?... Je veux imiter mon Béarnais! Je ne me crois pas tout à fait un sot, je sais me retourner, j'entends bien la langue anglaise, et quand j'ai résolu de faire une chose le diable ne m'en ferait pas démordre!... Je saurai pourquoi le général Wolf reste depuis quinze jours inactif, se contentant de bombarder stupidement une ville sans défense... je saurai quels sont ses projets, comment il espère vaincre M. de Montcalm et entrer à Québec... Mais tout cela, ce sont des paroles inutiles... venons au fait; tu me disais donc?...

Le père Joseph, que la verve abondante de Jean d'Arramonde avait un peu étourdi, rassembla ses idées et répondit :

— Ce sera un grand souper ce soir, car tandis que les pauvres gens de Québec mangent une once de pain par jour et un morceau de cheval coriace, ici, ces messieurs ne se refusent rien... Pierre Dargonne a promis que son neveu Nicolas, un jeune homme à peu près de votre âge, viendrait aider les gens du général.

— C'est entendu et compris, dit d'Arramonde; je prendrai la place du neveu Nicolas : conduis-moi chez le forgeron.

— Pas encore, s'il vous plaît, monsieur, dit le père Joseph en souriant. Il est à peine cinq heures du matin et le souper est pour six heures du soir.

— C'est vrai. Eh bien! je vais aller flâner dans le village; je reviendrai tout à l'heure déjeuner avec toi... Tu me présenteras à ton ami et nous prendrons nos mesures pour ce soir.

Jean d'Arramonde était enchanté du nouveau rôle qu'il jouait. Après la vie accidentée qu'il avait menée pendant deux mois dans les bois et dans les prairies, l'existence monotone du camp lui avait semblé insupportable.

Gaston de Saint-Preux l'avait quitté depuis quelques jours pour aller prendre le commandement d'un poste situé près de l'anse du Foulon, au sud de Québec, et destiné à garder cette partie de la côte, où les Anglais auraient pu facilement débarquer.

D'Arramonde s'ennuyait et, pour se distraire, il avait demandé à M. de Montcalm l'autorisation de tenter une reconnaissance dans les lignes anglaises.

Le général français avait accepté avec plaisir les offres de service de l'aventureux jeune homme, qui s'était mis aussitôt en route après avoir changé de vêtements et s'être concerté avec son ancien ami M. de Frontenac, qui connaissait admirablement tout le pays voisin de Québec.

Jean d'Arramonde employa cette matinée à étudier la disposition du camp anglais, placé parallèlement à celui des Français dont il était séparé par la rivière Montmorency.

Il ne put pénétrer dans ce camp; mais d'après le nombre des tentes et des abris de feuillage il calcula que les troupes anglaises débarquées sur ce point devaient comprendre environ dix mille hommes, c'est-à-dire qu'elles étaient trois fois supérieures en nombre à la petite armée de M. de Montcalm.

Il constata en outre avec un amer chagrin que, tandis que les héroïques soldats de Montcalm manquaient de vivres, de vêtements et de souliers, grâce à l'indifférence ou à la scélératesse des intendants, les soldats anglais, bien équipés, bien nourris, semblaient à peine se ressentir des fatigues de la traversée et du débarquement.

A midi, Jean d'Arramonde revint à l'auberge de l'Ange-Gardien. Il traversa la salle basse, remplie d'Anglais déjà ivres, et monta à la petite chambre où le père Joseph et son ami Dargonne le forgeron l'attendaient.

Il fut convenu que le soir, vers cinq heures, Jean d'Arramonde, prenant le nom et le costume de Nicolas Dargonne, le neveu du forgeron, viendrait aider à servir le repas que le général Wolf offrait à ses officiers.

— Je vous souhaite de réussir dans ce que vous désirez, monsieur, dit le brave forgeron en secouant la tête; mais ces gens-là se défient diantrement de nous, et je doute qu'ils parlent tant que vous serez là.

— Bah! je leur servirai si souvent à boire qu'il faudra bien que leurs langues se délient... Ah! si j'avais quelques bouteilles de jurançon, je saurais vite le fond de leur pensée!... Voilà un vin qui a vite raison des boudeurs!.. Notre roi Henri qui, grâce à mon grand-père, en avait bu avant de goûter le lait de sa nourrice, a parlé deux mois plus tôt que les autres enfants de son âge... et je puis dire que depuis il n'a pas démenti ce brillant début!...

VIII

JAMES WOLF.

Vers quatre heures, Jean d'Arramonde sortit de l'auberge de l'Ange-Gardien et suivit le forgeron Dargonne :

— Réfléchissez bien, mon ami, dit-il en route au brave Canadien. Le service que je vous demande peut vous exposer à de grands dangers. Les Anglais me fusilleront certainement s'ils découvrent qui je suis,

mais ils pourront vous faire à vous aussi un mauvais parti.

— C'est tout réfléchi, mon officier, répliqua le forgeron avec fermeté. Nous sommes seuls au monde, ma pauvre femme et moi... Croyez-vous que nous ne donnerions pas bien notre maison, notre vie même pour aider M. de Montcalm à débarrasser le pays de ces maudits Anglais?... Vous n'avez pas de remerciements à me faire; tous les Canadiens agiraient comme moi à ma place. Si jamais vous retournez en France, vous pourrez dire au roi qu'il a ici de bons sujets, bien dévoués...

Le brave forgeron poussa un soupir sans achever sa pensée.

Arrivé chez lui, Pierre Dargonne présenta d'Arramonde aux gens du général anglais en leur disant que c'était là le neveu dont il leur avait parlé et qui devait les aider à préparer le souper.

Jean d'Arramonde se mit à la besogne avec un entrain qui émerveilla le brave forgeron.

Il espérait bien qu'on aurait encore besoin de ses services au moment du repas et qu'il pourrait assister ainsi à la conversation des convives.

Mais lorsque les préparatifs du souper furent terminés et la table dressée les deux grands valets du général lui firent comprendre par signes — car il feignait de ne pas comprendre l'anglais — que son aide était désormais inutile et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Mais d'Arramonde n'entendait pas que les choses se passassent ainsi.

Profitant d'un moment où les domestiques du général anglais étaient occupés à la cuisine, où ils faisaient tourner la tête à la pauvre Marie Dargonne, la femme du forgeron, il remonta doucement l'escalier en bois qui conduisait au premier étage, entra dans la salle où le souper devait avoir lieu et alla se poster derrière un haut dressoir chargé de plats d'étain. A travers les planches disjointes qui formaient le fond de ce dressoir, il pouvait tout voir sans être vu.

Enfin, lorsque six heures sonnèrent à l'église du petit village de l'Ange-Gardien, une dizaine d'officiers anglais vinrent prendre place autour de la longue table, en faisant craquer sous leurs lourdes bottes les solives du parquet.

Au milieu de la table, entre un gros colonel au visage haut en couleur et un grand major de cavalerie au profil dur et anguleux, se tenait un jeune homme de trente-trois ans à peine, pâle et chétif.

Ce jeune homme était James Wolf, le commandant en chef de l'armée qui envahissait le Canada.

Cette physionomie froide et austère, animée par le feu intelligent de deux yeux ardents, captiva puissamment l'attention de Jean d'Arramonde.

Le matin même, il n'avait eu qu'un sourire de mépris pour l'artillerie formidable et les forces puissantes accumulées dans le camp anglais; il savait que l'armée aguerrie de M. de Montcalm pouvait lutter avec avantage contre le nombre. Mais l'aspect de ce visage pâle et résolu, où se lisait une volonté implacable, un enthousiasme froid et pénétrant, lui fit éprouver une impression singulière; une sorte de pressentiment triste lui serra le cœur et, pour la première fois, l'inébranlable confiance qu'il avait dans l'armée française, dans M. de Montcalm et dans lui-même reçut comme une faible secousse.

Le général anglais parlait peu; il semblait absorbé par ses pensées. Il laissait les officiers qui l'entouraient discuter les événements de la campagne, regretter que le bombardement auquel la ville de Québec était soumise depuis huit jours n'eût pas encore amené la reddition de la place et s'emporter contre l'inaction de M. de Montcalm qui, bien fortifié dans son camp retranché de Beauport, répondait par un profond dédain aux manœuvres savantes tentées par les Anglais pour le faire sortir de ses lignes.

— Il attend que la mauvaise saison nous oblige à nous rembarquer, dit un officier avec dépit.

— Bah! d'un moment à l'autre, il peut avoir sur les bras l'armée du général Amherst qui doit venir de l'intérieur des terres se joindre à nous... Que fera-t-il avec ses six mille hommes contre nos soixante mille soldats?

James Wolf se tourna vers l'officier qui venait de parler et lui dit d'une voix grave:

— Nous ne devons pas compter sur le secours du général Amherst. Avant qu'il ait pu venir faire sa jonction avec nous, la neige et les glaces nous auront chassés d'ici... Il faut agir par nous-mêmes et agir rapidement.

Il y eut un mouvement d'attention parmi les officiers anglais; un grand silence s'établit.

— Messieurs, dit le général Wolf en élevant son verre, je bois à Sa Majesté le roi, qui attachera bientôt le fleuron du Canada à sa belle couronne d'Angleterre.

Un hourra enthousiaste répondit à ce toast.

James Wolf se tourna alors vers les deux serviteurs restés debout près du dressoir et leur ordonna d'un geste de sortir.

On en était à la fin du repas, les bouteilles commençaient à circuler et les visages des convives reflétaient les couleurs roses des verres bien remplis.

Seul, le général anglais gardait sa froide et impassible contenance; mais le feu de ses prunelles sembla tout à coup s'aviver d'une flamme plus aiguë tandis qu'il continuait:

— Messieurs, je vous ai réunis pour vous dire que demain matin nous attaquerons les Français. Vous, colonel Clock, vous ferez avancer votre artillerie cette nuit sur la crête du ravin de Montmorency, et dès

le lever du soleil vous commencerez le feu. Je sais de bonne source que les Français n'ont que dix pièces à opposer à vos cent vingt canons. En même temps, le major Hanson se portera par la droite avec deux mille hommes, traversera le ravin et commencera une attaque sur la gauche des Français pour les attirer de ce côté. Avec le gros de nos forces, je m'avancerai alors le long du Saint-Laurent et j'enlèverai les retranchements de M. de Montcalm. Le rendez-vous est à midi, à Québec.

Il se leva en achevant ces mots prononcés d'une voix nette et vibrante, et, adressant un salut aux officiers réunis autour de lui :

— Vous avez, dit-il, des dispositions à prendre pour la bataille de demain. J'espère que vous saurez communiquer votre ardeur aux troupes que vous commandez. Songez que dans vingt-quatre heures, s'il plaît à Dieu, le drapeau d'Angleterre flottera sur les murs de Québec.

Le jeune général se retira dans la modeste chambre que lui avait cédée le forgeron Dargonne et passa la nuit à expédier des ordres en vue de la bataille décisive qu'il comptait livrer le lendemain matin à la petite armée française.

Dès que le dernier officier anglais fut sorti, Jean d'Arramonde se glissa hors de sa cachette, descendit dans la salle basse et vint s'asseoir près du forgeron qui se chauffait à la flamme claire du foyer.

— Eh bien! demanda ce dernier à voix basse, quelles nouvelles?

— Il faut que je retourne sur-le-champ au camp de M. de Montcalm, dit le gentilhomme français sur le même ton. Pouvez-vous me servir de guide?

Pierre Dargonne secoua la tête.

— Difficile! dit-il laconiquement.

— Il le faut, entendez-vous? il le faut! reprit d'Arramonde en se levant. Si vous refusez de m'accompagner, j'irai seul; je saurai bien franchir la rivière qui coule au fond du ravin, et, une fois la rivière passée, j'arriverai facilement au camp.

— Vous avez trouvé une barque pour vous amener ici, vous n'en trouverez pas pour revenir de l'autre côté; les Anglais les ont toutes fait brûler. D'ailleurs la lune brille cette nuit comme un soleil et les sentinelles ennemies font bonne garde.

Il réfléchit un instant.

— Je connais bien un passage sous le saut de Montmorency; je m'amusais à le franchir étant enfant, et j'espère que l'âge n'a pas encore brisé mes jambes. Mais c'est un endroit dangereux, qu'il faut bien connaître pour s'y hasarder... Est-ce que vous ne pourriez pas me confier ce que vous avez à dire là-bas?

Jean d'Arramonde eut un moment d'hésitation. Mais, après avoir jeté un coup d'œil sur la calme et honnête figure du forgeron, il se reprocha ce mouvement de défiance.

— Combien vous faudra-t-il de temps pour arriver au camp de M. de Montcalm? demanda-t-il.

— Deux heures.

— Bien.

Et, se penchant vers l'oreille du forgeron, il lui confia ce qu'il venait d'entendre et lui recommanda surtout de bien retenir la disposition que le général Wolf comptait donner à son armée.

— Vous irez droit à la tente de M. de Lévis qui commande les troupes opposées aux Anglais. Vous lui ferez part de cette grave nouvelle et vous lui direz que c'est le marquis Jean d'Arramonde, officier de Sa Majesté, qui vous envoie vers lui.

Le forgeron courut prendre un grand manteau dont il s'enveloppa, un bonnet de fourrures qu'il s'enfonça sur la tête jusqu'aux oreilles, et, revenant vers Jean d'Arramonde :

— Votre commission sera faite, dit-il. Si le saut de Montmorency n'est pas plus méchant que de coutume, je passerai... Demain matin, au lever du jour, je serai revenu, à moins que...

Il s'approcha plus près du jeune gentilhomme et lui dit en adoucissant un peu la rudesse de sa voix :

— Si je ne suis pas de retour demain matin, vous annoncerez la chose tout doucement à la bonne femme... Vous savez, à son âge, un coup comme celui-là pourrait la tuer... Vous lui direz que son homme a voulu se rendre utile à la brave armée de M. de Montcalm et qu'il n'a pas été assez heureux pour réussir... Vous lui direz ce que vous voudrez enfin, mais doucement, n'est-ce pas? bien doucement.

Et Pierre Dargonne, se retournant brusquement comme pour cacher son émotion, se dirigea vers la porte.

Mais d'Arramonde le rappela.

— Votre main, mon ami, dit le gentilhomme avec élan, et merci au nom de M. de Montcalm et de ses soldats, auxquels vous portez peut-être la victoire!

Après avoir échangé avec Jean d'Arramonde une silencieuse étreinte, le forgeron se glissa hors de sa maison et, suivant l'ombre des murailles, se dirigea vers le ravin de Montmorency.

Henry Cauvain.

— La suite au prochain numéro. —

LE TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE DE RUBENS

A ANVERS

(Voir p. 550 et 567.)

J'ai écrit précédemment que c'était par la *Rubens-Cantate* qu'avaient débuté les fêtes d'Anvers. J'aurais dû dire les fêtes populaires. Par un sentiment de haute convenance, et pour imprimer à ces fêtes le caractère élevé qu'elles comportaient, c'est par l'in



stallation du Congrès qu'elles ont, en réalité, commencé, Réunis vers six heures du soir, le samedi 10 août, dans la magnifique salle du Cercle artistique, toute tapissée d'œuvres dues au pinceau des meilleurs artistes belges d'aujourd'hui, les membres du Congrès y ont été reçus par le président du Cercle, qui, entouré de la Commission organisatrice, de délégués de l'Institut de France, venus pour assister à l'inauguration du buste de Rubens, et de représentants des grands corps artistiques du continent, leur a adressé le discours de bienvenue.

Pour nous mettre au diapason du concert de louanges de la presse amie, je devrais dire que ce discours a porté jusqu'au délire l'enthousiasme de l'auditoire ; mais, outre que cette note laudative suraiguë me semble interpréter peu convenablement l'expression des sentiments d'une assemblée d'hommes sérieux, j'ai pu constater par moi-même qu'elle détonne en voulant porter trop haut.

Certes, il y a eu dans ce discours des passages qui ont été justement applaudis. Le souffle du patriotisme s'y faisait sentir lorsque l'orateur rappelait la place utile à l'humanité que la Belgique a tenue dans la famille des nations et se félicitait de voir l'Europe acclamer le maître illustre dont les œuvres ont jeté l'éclat d'une gloire immortelle sur sa patrie. Mais lorsque, dans un langage où les mots sonores tenaient plus de place que les idées, il a parlé de la *marche irrésistible du progrès, du triomphe certain de la morale*, en les faisant implicitement et uniquement dépendre de la *puissance des arts*, inspirés par la pensée libre et sans aucun rapport avec la religion, M. le président du Cercle artistique d'Anvers, bien qu'il ait nommé la philosophie, ne s'est pas, à mon sens, montré grand philosophe, et pour l'honneur des membres du Congrès j'aime à penser qu'ils ne l'ont pas bien compris, ou que les applaudissements d'un certain nombre d'entre eux ne s'adressent pas à sa doctrine, quoiqu'elle soit assez à la mode du jour.

Mais les applaudissements, justifiés ou non, ont cessé, et les coupes de champagne circulent en l'honneur de ceux-là mêmes qui les vident, car c'est à la santé des hommes illustres, des hommes éminents du Congrès que l'on boit. Tous les assistants au Congrès sont de droit illustres et éminents, cela semble convenu, et quoique la modestie passe pour être l'apanage du vrai mérite je ne vois personne baisser la tête, comme s'il craignait d'arrêter indûment au passage ces hautes qualifications. Et pourquoi donc se refuserait-on à les prendre pour soi? Mon voisin de droite, par exemple : il ne passe pas, il est vrai, pour un écrivain en renom, mais c'est faute de s'être produit sur un assez grand théâtre. Mon voisin de gauche n'est pas artiste, mais il aurait pu l'être, et avec éclat, si on lui eût appris à manier le pinceau ou le ciseau. C'est, en tous cas, un protecteur des arts : à preuve trois ou quatre toiles signées de noms plus ou moins connus qu'il exhibe dans son salon, et un protecteur des arts n'est certes pas le dernier venu dans un congrès artistique. Et ce monsieur qui, tour à tour, vient serrer la main au lettré et au protecteur des arts, osera-t-on dire qu'il est étranger aux arts et aux lettres, et n'a pas, à raison de ses accointances, droit à une part d'illustration... par reflet ? Tous les grands hommes, d'ailleurs, ne sont pas reconnus pour tels, et c'est, à la bien considérer, une admirable invention que celle de ces congrès, où les célébrités déjà en train de poser pour leurs statues doivent reculer sur leur piédestal pour permettre à des individualités moins en évidence de s'y hisser un court moment.

Mais le bourgmestre d'Anvers attend les membres du Congrès. Ils se forment en cortége, et conduits par le président du Cercle, aux sons d'une musique militaire, ils se dirigent, en faisant de longs détours, vers l'hôtel de ville. Introduits dans la salle Leys, ainsi appelée du nom du grand artiste qui l'a décorée de fresques admirables, et à laquelle la lumière des bougies prête des tons rembranesques d'une singulière poésie, ils se trouvent en présence du premier magistrat de la cité. Celui-ci leur souhaite à son tour la bienvenue au nom de la ville d'Anvers, les remercie de l'honneur qu'ils font à Anvers, et les invite à l'accompagner devant la statue de Rubens pour y applaudir la cantate de M. Peters Benoit et rendre un premier hommage à l'immortel génie qu'ils sont venus glorifier.

De nouveau le cortége se forme et, précédés du collége échevinal, les membres du Congrès se transportent à la place Verte, où des places spéciales leur ont été réservées. Le maëstro donne le signal, et les voix de douze cents chanteurs, d'un puissant orchestre, du carillon de Notre-Dame et du bourdon communal s'unissent pour faire retentir l'hymne en l'honneur de Rubens.

Le lendemain dimanche, à l'heure même où la splendide procession de la cathédrale parcourait les rues d'Anvers en recueillant sur son passage l'hommage religieux de la population, le Congrès, réuni dans la grande salle du Cercle artistique, se disposait à commencer ses travaux.

Les membres du Congrès artistique de 1861 avaient préludé aux leurs en assistant, en corps, à un service religieux célébré pontificalement à la cathédrale par le recteur magnifique de l'université de Louvain. Mais, depuis 1861, la raison humaine a fait de grands progrès ; elle se suffit à elle-même, et les organisateurs du Congrès de 1877 auraient cru sans doute faire injure à cette raison aujourd'hui émancipée et se discréditer du même coup, en faisant appel à l'assistance divine pour la solution de questions où Dieu n'a pas à intervenir, supposé qu'il ait à intervenir en quelque chose.

André Lepas.

— La suite au prochain numéro. —



CHRONIQUE

Un nouveau confrère nous est né ; un nouveau confrère, c'est-à-dire un nouveau journal : je l'ai aperçu pour la première fois, il y a deux jours, dans un kiosque de la place de la Bourse. Il a l'aspect coquet ; il est imprimé sur beau papier lilas, et il s'appelle d'un titre tout à fait aimable, *le Trait d'union*.

Par le temps qui court, *le Trait d'union* se donnera bien de la peine s'il prétend réconcilier tous les gens qui sont en désaccord. Mais il n'a pas de si ambitieuses visées, et se propose tout simplement d'unir de bons et fidèles ménages, des époux qui seront heureux, vivront longtemps et auront beaucoup d'enfants, absolument comme dans les contes de fées.

En un mot, *le Trait d'union* est le journal, le *Moniteur* d'une agence matrimoniale.

Je ne vous apprendrai pas ce que c'est qu'une agence matrimoniale : dans ce temps où il y a des compagnies pour exploiter toutes les branches d'industrie, il s'est trouvé des spéculateurs qui ont entrepris de faire la guerre au célibat et de servir d'intermédiaires entre les jeunes, ou même les vieilles gens, qui désirent convoler en premières ou en secondes noces.

Le premier soin d'une agence matrimoniale, c'est évidemment de choisir ses correspondants. Oh! c'est une grosse affaire! Tenez, je laisse parler *le Trait d'union* lui-même.

« Nous désirons, dit cet estimable journal, que les personnes qui se présentent pour être nos correspondants, avec notre engagement d'honneur que leurs noms resteront toujours ignorés, occupent un rang distingué dans la société : le clergé, la magistrature, les officiers ministériels peuvent nous offrir des intermédiaires plus particulièrement autorisés, parce que les magistrats, les prêtres et les officiers ministériels tirent des fonctions qu'ils occupent une autorité qui s'ajoute à la valeur personnelle des individus.

. . . .

Pour rémunérer d'une manière convenable nos correspondants, nous leur offrons toujours une très-généreuse gratification. »

Hum! hum! Voyez-vous d'ici un magistrat, un ecclésiastique, ou même un officier ministériel (à moins que ce ne soit un huissier de comédie, maître Grippe-sou ou maître Tire-à-soi) recevant une *très-généreuse gratification* pour avoir servi d'agent préliminaire à la rédaction d'un contrat! Je ne sais pas ce que je penserais à cet égard si j'étais officier ministériel; mais je sais bien ce que je penserais si j'étais magistrat ou ecclésiastique...

Le Trait d'union n'entend point d'ailleurs limiter le cercle de ses correspondants; il s'adresse à tous :

« Les personnes honorables que les exigences de la vie, l'augmentation de toutes les denrées, la cherté toujours plus grande des loyers ont forcées de restreindre leur train de maison, et qui seraient heureuses de doubler et de tripler leurs revenus, peuvent donc s'adresser à nous avec confiance... »

Comment donc, cher monsieur! S'il me prend fantaisie de manger des petits pois en janvier, je me ferai un plaisir en même temps qu'un devoir de vous signaler les affinités conjugales qui pourraient bien exister entre le saute-ruisseau de mon notaire et la *demoiselle* de mon concierge; et si mon train de maison exige que j'offre une poularde du Mans à une demi-douzaine d'amis quand viendra le mardi-gras, je commencerai par dire à Victoire, ma cuisinière :

— Ne sentez-vous rien là?

— Où, là, monsieur?

— A gauche, du côté du cœur...

Et je ne serais point étonné si Victoire m'exprimait le désir de s'unir, par votre intermédiaire, bien entendu, avec le sergent de pompiers du poste d'en face, ou avec le marchand de charbon du coin.

Laissons la plaisanterie de côté : soyons sérieux avec les gens sérieux...

Le Trait d'union a autre chose à vous offrir, messieurs et mesdames, que de belles phrases sur le bonheur conjugal. Comme on dit dans les bazars : « Voyez! jugez! prenez l'article en main. » Dans chaque numéro de ce journal si éminemment utile paraissent les tableaux de l'offre et de la demande. Messieurs, mesdames, mesdemoiselles, renseignez-vous! Il y a là le tableau des célibataires, le tableau des veufs, le tableau des demoiselles et le tableau des veuves inconsolables, qui désirent convoler de nouveau.

Chaque tableau est divisé en sept colonnes : 1° numéro d'ordre; 2° indication de l'âge; 3° qualités et profession; 4° et 5° fortune, en deux divisions : *dot*, *espérances* (cette seconde indication est tout à fait charmante); 6° pays; 7° l'indication du genre d'époux et d'épouse que l'on recherche.

Exemple :

Numéro : 4040.

Age : 32 ans.

Qualités et profession : grande distinction, très-lettrée, auteur.

Dot : 50,000.

Espérances : 150,000.

Pays : Paris.

Désire épouser : homme distingué, ayant au moins 5,000 francs de revenus, de préférence un publiciste.

Voyez, lecteur distingué et célibataire, si le cœur vous en dit.

⁂ Par contraste aux pacifiques intentions du *Trait d'union*, le duel a beaucoup sévi depuis une douzaine de jours : duel à l'épée entre deux journalistes à Marseille, — l'un des combattants a été tué; duel à l'épée entre M. Allain-Targé, député républicain, et M. Robert Mitchell, député bonapartiste, —

celui a été assez grièvement blessé ; duel au pistolet entre M. de La Rochette, député légitimiste de la Loire-Inférieure, et M. Laisant, député républicain du même département, — M. de La Rochette a eu la cuisse traversée et M. Laisant eût été tué peut-être sans son pardessus qui a fait dévier la balle et a réduit la blessure à une simple contusion.

Je ne répéterai pas après bien d'autres ce qui a été dit sur le duel ; je me bornerai seulement à transcrire quelques lignes qu'on devrait lire sur le terrain à tous ceux qui ont envie de croiser deux épées ou d'échanger deux balles :

« Tout duel qui se termine sans blessure est ridicule.

« Tout duel qui se termine par la mort de l'un des combattants est déplorable.

« Tout duel est donc une absurdité, une insurrection de l'irréflexion contre la raison, un dernier effort de la barbarie contre la civilisation, un anachronisme. »

Il y aurait bien autre chose à dire, mais ces lignes incomplètes sont d'autant plus éloquentes qu'elles viennent d'un homme qui sait lui-même par une funeste expérience quels regrets peut laisser un de ces malheureux et insensés combats : elles sont de M. Émile de Girardin, qui a tué d'une balle Armand Carrel.

Si la politique absorbait un peu moins en ce moment nos législateurs, ce serait peut-être pour eux le cas de se souvenir d'un projet de loi contre le duel qui dort dans les bureaux du Sénat. Je sais bien que la répression de cet absurde usage est une question des plus délicates et des plus difficiles à trancher; peut-être cependant n'est-elle pas insoluble.

Dans un pays dont il ne m'est pas possible de me rappeler le nom, on a imaginé une sanction qui me semble des plus ingénieuses : le duelliste qui blesse son adversaire est rigoureusement tenu de payer toutes les dettes de celui-ci... Voilà certainement le meilleur remède contre les duels parlementaires : vous imaginez-vous un député contraint de solder les frais électoraux de son plus mortel ennemi!

On pourrait aussi employer avec avantage le procédé qui est usité au Groënland. Là, pour vider les querelles, on ne se sert ni de pistolet, ni d'épée, ni de couteau. Les deux adversaires composent chacun une satire, qui est mise en musique (en musique du Groënland!) et qu'ils chantent en public, accompagnés de leurs amis faisant chorus ; la victoire reste à celui qui a su le mieux mettre les rieurs de son côté. Après quoi, tout le monde s'en va déjeuner; car le déjeuner, tous les pays sont d'accord là-dessus, passe pour l'accessoire obligé de tout duel qui ne tourne pas trop mal.

J'espère que vous ne vous battrez jamais pour votre compte et que jamais non plus vous ne servirez de témoins dans un duel, à moins que ce ne soit pour arranger les choses comme dans ce combat singulier dont je viens de lire l'histoire.

Un jeune gentleman d'Édimbourg qui rêvait de moustaches demanda à l'un de ses amis, qui en possédait de magnifiques, de lui indiquer son secret.

— Rien n'est plus facile, répondit l'autre ; je me suis procuré un pot de pommade faite avec la graisse d'un superbe lion décédé à Londres au Jardin zoologique ; il m'en reste la moitié, qui est à votre service.

L'offre est acceptée avec empressement, et un pot de pommade, encore à demi plein, est envoyé le même jour au gentleman imberbe, qui se hâte d'en faire usage.

Quelques heures à peine s'étaient écoulées qu'il sentait des démangeaisons brûlantes. C'était sans doute la pommade qui faisait son effet. Mais, surprise lamentable ! en se regardant dans une glace, loin de voir foisonner le léger duvet qui ombrageait sa lèvre supérieure, il s'aperçut que l'épiderme était enlevé et que des pustules se formaient. La pommade du lion n'était autre chose qu'une composition de mouches cantharides ; le gentleman devint furieux et provoqua son perfide ami. Deux compagnons de plaisir des deux champions furent témoins du combat, qui devait finir par la mort de l'offenseur ou de l'offensé ; un élève en chirurgie se tenait tout prêt à panser les blessures.

Le combat eut lieu au pistolet à la distance de vingt-cinq pas. Au signal donné, les deux coups partirent en même temps. L'amateur de moustaches se sentit atteint au flanc droit et s'écria :

— Je suis blessé ! je suis mort !

Le chirurgien appliqua sur la plaie un mouchoir qui se trouva aussitôt tâché de sang. Le vaincu à cet aspect s'évanouit, et le vainqueur prit la fuite, pour se soustraire à la sévérité de la jurisprudence anglaise contre le duel. Les témoins seuls ne perdirent pas la tête et se mirent à rire aux éclats. Tout cela n'était qu'un jeu. Les pistolets avaient été chargés avec des balles de liége, et dans la prévision que ces projectiles peu dangereux pouvaient toucher un des combattants, le jeune chirurgien s'était procuré un mouchoir imbibé de sang.

Le lendemain, les deux adversaires réconciliés, heureux d'en être quittes pour la peur et bien décidés à ne plus se battre, se promenaient ensemble dans les rues d'Édimbourg.

Argus.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



Concert religieux, tableau de M. Édouard Moyse, d'après une photographie de M. Michelez.

LE CONCERT RELIGIEUX

La scène représentée par notre gravure ne manque pas de grandeur. Ces moines austères assemblés dans un temple magnifique et appelant à leur aide, pour louer Dieu, l'art humain dans sa plus idéale expression, sont beaux à contempler.

Il faut bien le dire, la musique religieuse, interprétée par des âmes religieuses, laisse bien loin derrière elle la musique profane, quelque passionnée qu'elle soit.

Qu'est-ce, en effet, que d'entendre chanter les charmes ou les gloires d'une créature, auprès d'entendre chanter l'infinie beauté et l'infinie puissance de Dieu? Et voilà ce que chantent ces religieux assemblés !

Ici la harpe, l'archet, les touches deviennent l'harmonieux mais fidèle écho de la vibration intime et puissante de l'âme. La musique qui résonne sous ces voûtes sonore et silencieuses ne se perd pas dans le vide : elle monte, elle a des ailes qui l'enlèvent jusqu'à Dieu.

ZÉNAÏDE FLEURIOT

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562 et 586.)

IX

LA BATAILLE DE MONTMORENCY.

Le lendemain matin, au lever du jour, Jean d'Arramonde dormait d'un profond sommeil sur un coffre placé dans l'angle de la salle basse de l'auberge, lorsqu'il sentit une main lui toucher l'épaule.

Il sauta aussitôt sur ses pieds ; Pierre Dargonne était près de lui.

— Eh bien ? demanda Jean d'Arramonde.

— Eh bien ! votre commission est faite, répliqua le forgeron en ôtant son manteau et son bonnet de loutre tout ruisselants d'eau. M. de Lévis est prévenu. Ah ! ça n'a pas été sans peine que je suis arrivé là-bas !... La cascade a dérangé bien des rochers depuis vingt ans, et je ne retrouvais pas mon passage d'autrefois. J'ai failli être entraîné plus d'une fois dans le gouffre... Mais enfin, me voici.

— M. de Lévis ne vous a-t-il pas chargé d'autres ordres pour moi ?

— Si fait. Il m'a dit d'abord de vous remercier de l'avis important que vous lui donniez. Puis il a ajouté : « Les Anglais seront repoussés et battus aujourd'hui. Mais ils ne s'en tiendront pas là, car ils sont nombreux, et leur général voudra probablement tenter plusieurs actions décisives avant que les glaces viennent paralyser les mouvements de son armée. »

« M. de Lévis vous prie de rester encore quelque temps dans ce village et d'informer M. de Montcalm de tout ce que vous pourrez découvrir au sujet de leurs projets.

— Avec votre aide, mon brave Dargonne, j'espère que cela sera facile, dit Jean d'Arramonde que ce premier succès remplissait de joie et d'espoir. Vous allez sortir du village, gagner les environs et vous tenir au courant des divers incidents de la bataille qui va s'engager. Moi, je reste ici ; il y viendra peut-être des officiers anglais dans la journée et je dois entendre ce qu'ils diront.

De longues heures s'écoulèrent.

Enfin, vers onze heures, un coup de canon retentit. Le gentilhomme béarnais, qui à ce moment était assis entre les deux valets du général anglais, près de la grande cheminée du forgeron, ne put s'empêcher de tressaillir.

Il savait que la partie qui venait de s'engager là-bas, sur les bords de la rivière Montmorency, serait sans doute décisive.

Son cœur battit vivement ; il regretta l'ordre qu'il avait donné à Pierre Dargonne ; il aurait voulu courir lui-même sur une hauteur voisine, assister au moins de loin à ce combat auquel il ne pouvait prendre part, en suivre les émouvantes péripéties...

Et il était condamné à l'inaction, et cette cruelle incertitude devait peut-être durer jusqu'à la fin du jour !...

Le général Wolf avait quitté dès le matin la maison du forgeron pour donner ses derniers ordres, presser la marche des troupes et assurer le succès de l'attaque formidable et soudaine qu'il avait résolu de diriger contre la petite armée française.

Vers une heure, on amena dans la salle basse un de ses aides de camp qui venait d'être blessé.

Quelques instants après, un chirurgien vint le panser.

— Eh bien ! demanda rapidement le médecin anglais en faisant son pansement, quelles nouvelles?

— Tout va bien, répliqua le blessé dont le visage animé reflétait encore les ardeurs du combat. La batterie de cinquante grosses pièces d'artillerie que nous avons sur le bord de la rivière a d'abord ouvert le feu. Malheureusement les positions françaises qu'elle était chargée de balayer avaient été dégarnies d'avance, comme si l'ennemi avait prévu notre attaque et connu notre plan. Trois vaisseaux embossés dans le Saint-Laurent devaient faire converger leurs feux avec ceux de cette batterie ; mais, par suite du mouvement de l'armée française, toute cette formidable artillerie s'est trouvée inutile. C'était un contre-temps fâcheux... Le général Wolf a alors donné l'ordre à l'infanterie de se porter en avant ; nos troupes, supé-



rieures en nombre, ont fait une furieuse attaque qui a réussi. Au moment où j'ai quitté le champ de bataille, les Français reculaient, nous abandonnant une redoute où nos gens s'établissaient. Ce soir, selon sa promesse, le général Wolf plantera le drapeau d'Angleterre sur les murs de Québec.

Jean d'Arramonde devint pâle; cette terrible nouvelle de la défaite probable de l'armée française l'avait atterré. Il resta un instant le regard fixe et hagard devant les tisons qui achevaient de se consumer dans l'âtre.

On entendait encore les lointaines détonations du canon. Ce bruit sourd et persistant dura près de deux grandes heures.

D'Arramonde reprit un peu courage.

— Puisque les batteries anglaises continuent leur feu, se dit-il, c'est que l'armée de M. de Lévis fait bonne contenance et ne lâche pas pied.

« Ce bruit lointain vient toujours avec la même intensité; les canons anglais n'ont donc pas gagné du terrain... »

Mais ces conjectures ne suffisaient pas à calmer l'angoisse qui déchirait le cœur du gentilhomme béarnais.

Il en était presque à maudire la pensée qu'il avait eue de venir dans le camp ennemi au lieu de combattre et de mourir au milieu des soldats qui défendaient Québec, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et Pierre Dargonne entra.

Tandis que Jean d'Arramonde restait au poste qu'il s'était assigné, le brave forgeron avait gagné une hauteur voisine située près de la rivière et d'où l'on pouvait facilement suivre les mouvements des deux armées.

En le voyant arriver haletant et couvert de sueur, d'Arramonde comprit que le combat venait sans doute de se terminer.

Mais la présence de l'officier blessé et des deux valets lui imposait une extrême prudence.

Il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas courir au-devant du forgeron; il resta assis sur son escabeau, regardant toujours avec une indifférence apparente les dernières braises du foyer.

Pierre Dargonne, de son côté, ne se pressait pas de venir dire au jeune officier le résultat de la bataille.

Il ôtait son manteau, le suspendait à un clou et tournait dans la pièce, feignant de ranger les meubles.

A un moment, l'officier blessé, qui était assis pâle et défait dans l'unique fauteuil de la maison, demanda de quoi écrire.

— Nicolas, s'écria aussitôt le forgeron en s'adressant à son prétendu neveu, viens m'aider à prendre cette table!

D'Arramonde quitta la place qu'il occupait près du feu entre les deux grands valets anglais et s'approcha de Pierre Dargonne.

Ce dernier lui dit précipitamment à voix basse :

— Battus, battus à plate couture !

— Qui cela?

— Les Anglais, parbleu!

Jean d'Arramonde eut un tel mouvement de joie qu'il faillit laisser tomber la lourde table de chêne dont il tenait un des bouts.

Lorsqu'ils eurent placé cette table devant l'officier anglais, Pierre Dargonne s'adressa de nouveau au gentilhomme béarnais.

— Viens çà, mon neveu, dit-il, tu me donneras un coup de main pour changer une barrique dans le cellier.

Et dès qu'ils furent enfermés dans le cellier :

— Ah! monsieur, monsieur, s'écria le brave forgeron avec élan, quel dommage que vous n'ayez pas vu ça!... Tout d'abord les canons des Anglais ont fait un tel tapage que j'ai bien cru que la pauvre petite armée de M. de Montcalm allait être réduite en poussière... mais lorsque le nuage de fumée s'est dissipé et que les canonniers anglais ont voulu juger l'effet de leurs coups, ils se sont aperçus que le camp était évacué et que leurs boulets avaient été rouler au milieu des tentes vides et des tranchées abandonnées. Alors ils ont voulu attaquer les nôtres avec leur infanterie. De grandes masses noires s'engagèrent dans le ravin et profitèrent de la marée basse pour passer. Les Français ne disaient rien. Pourtant, tout à coup, au moment où les Anglais se déployaient et commençaient le feu, des volées de mitraille arrivèrent dans leurs rangs et les couchèrent par terre : on aurait dit le vent soufflant dans un champ de blé. Ah! M. de Lévis n'avait que quelques canons, mais je vous réponds qu'ils étaient supérieurement manœuvrés. La batterie de cinquante grosses pièces que les Anglais ont établie avec tant de mal de ce côté-ci de la rivière a voulu riposter. Mais de l'autre côté il y a un bois, et ce bois était rempli de bons tireurs canadiens qui tuaient les canonniers anglais les uns après les autres... Enfin, au bout de sept heures de combat si acharné que la terre en tremblait, j'ai vu, monsieur, j'ai vu les Anglais repasser la rivière en désordre... ils étaient battus! Ça leur apprendra à venir se frotter à M. de Montcalm et à M. de Lévis!... Tenez, tenez, les entendez-vous?

Le silence qui régnait dans le village depuis que les sourdes détonations du canon avaient cessé venait d'être troublé par une sorte de clameur confuse qui augmentait peu à peu.

Jean d'Arramonde rentra dans la grande salle.

A travers les petits carreaux verdâtres de la fenêtre, il aperçut des groupes d'hommes marchant d'un pas lassé; il vit passer de gros fourgons, des cavaliers dont les chevaux boitaient; il entendit les voix des



officiers ralliant leurs soldats et les cris des soldats s'appelant entre eux.

Dans le grand fauteuil où il était assis, l'officier blessé se redressa, les deux mains crispées sur les montants de chêne, le cou tendu, l'œil inquiet.

Les deux valets du général, silencieux et apathiques, se chauffaient toujours au feu presque éteint.

Soudain on entendit le piétinement de plusieurs chevaux devant la maison.

Puis la porte s'ouvrit brusquement, et un jeune homme entra dans la salle d'un pas vif et animé qui faisait sonner ses éperons.

L'officier anglais resta immobile, dans l'attitude du respect.

Le jeune homme qui venait d'entrer était le général Wolf.

D'un geste rapide et impatient, il congédia ses deux valets, Pierre Dargonne et d'Arramonde ; et s'approchant ensuite de son aide de camp :

— Vous êtes blessé, Thomas Ward? demanda-t-il.

— Oui, mon général.

— Sérieusement?

— Le chirurgien m'a laissé de l'espoir.

— Tant mieux! vous pourrez voir notre revanche.

— Ainsi notre attaque de ce matin...

— A échoué... Nous avons été trahis, Thomas Ward. Le pont de bateaux que j'avais fait établir cette nuit sur la rivière Montmorency a sauté au lever du jour; nous avons dû attendre la marée basse et notre mouvement a été retardé... L'ennemi avait massé toute son artillerie au point même où le gros de nos forces devait tenter l'attaque... C'est partie remise.

Puis, après une pause :

— Nous avons perdu plus de mille hommes, dit-il d'une voix sourde.

Il se croisa les bras, marcha quelque temps dans la salle de son pas fiévreux, agité. S'arrêtant ensuite tout à coup et fixant son regard ardent droit devant lui :

— Décidément, dit-il avec une sorte d'enthousiasme contenu, M. de Montcalm est un grand général et je suis fier d'avoir un tel adversaire.

X

LE MANIFESTE DU GÉNÉRAL WOLF.

Le jour suivant, le commandant en chef de l'armée anglaise quitta le village de l'Ange-Gardien et alla s'établir dans son camp, au milieu de ses troupes.

Ce départ contraria vivement Jean d'Arramonde : il ne pouvait espérer se glisser au milieu des lignes anglaises ni surprendre désormais les secrets du général ennemi.

Pendant plusieurs jours, il erra dans le village à peu près désert, maudissant le sentiment de défiance qui avait conseillé à James Wolf de demeurer au sein de son armée et de s'isoler des habitants de l'Ange-Gardien, auxquels il attribuait sans doute l'indiscrétion qui avait contribué à faire manquer son attaque de la veille.

Deux semaines se passèrent. Enfin Jean d'Arramonde, désespérant de pouvoir accomplir jusqu'au bout la mission difficile dont il s'était chargé, songea à retourner au camp français et à reprendre sa place parmi les défenseurs de Québec.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment de tristesse qu'il s'arrêta à cette résolution. Le succès qu'il avait obtenu la veille de la bataille de Montmorency lui avait donné l'espoir qu'il pourrait encore rendre d'utiles services à l'armée de M. de Montcalm. Mais le temps se passait et il ne recueillait aucun renseignement certain sur les projets que pouvait méditer le général Wolf.

Il constatait seulement qu'un grand découragement paraissait s'être mis dans l'armée anglaise.

Les soldats se plaignaient tout haut de l'inaction où on les laissait ; les officiers étaient soucieux, car ils voyaient s'avancer à grands pas la fin d'une campagne dont ils avaient escompté à l'avance les résultats décisifs et glorieux.

Dans un mois, les mauvais temps allaient commencer ; il faudrait se rembarquer sur les vaisseaux qui les avaient amenés et battre honteusement en retraite, sans avoir pu, avec leurs vingt mille soldats, entrer dans cette ville de Québec à demi détruite par le bombardement et défendue par cinq mille combattants.

Un matin donc, Jean d'Arramonde annonça au père Joseph et à Pierre Dargonne son dessein de retourner au camp de Montcalm.

Il pria le forgeron de lui indiquer le passage qu'il connaissait sous le saut de Montmorency, et il fut convenu que, le soir venu, Dargonne le conduirait aux avant-postes de l'armée française.

Quelques heures après, vers midi, le gentilhomme béarnais aperçut à travers la fenêtre de l'auberge un rassemblement formé sur la place de l'Église.

Il sortit aussitôt et se dirigea de ce côté.

Une dizaine d'habitants du village étaient groupés autour d'une affiche qui venait d'être apposée contre l'une des chapelles latérales.

Un robuste paysan canadien, appuyé sur son bâton, faisait la lecture à haute voix.

Cette affiche était ainsi conçue :

« *De par Son Excellence, major général, James Wolf, commandant en chef les troupes de Sa Majesté Britannique sur la rivière Saint-Laurent.*

« 25 juillet 1759.

« Son Excellence, piqué du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 29 juin

dernier [1], est résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portent à soulager les gens aveugles sur leur propre intérêt. Les Canadiens, par leur conduite, se montrent indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné l'ordre aux commandants de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir leurs troupeaux et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 10 d'août prochain à décider du sort des prisonniers envers lesquels il usera de représailles, à moins que pendant cet intervalle les Canadiens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard et par la soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur.

« Donné à Saint-Henri, le 25 juillet 1759.

« Joseph Dalling, major des troupes légères [2]. »

Lorsqu'il eut achevé cette lecture, que les pauvres gens réunis autour de lui avaient écoutée en baissant la tête, tristes et résignés, le grand Canadien se retourna l'œil enflammé de colère et frappant le placard du bout de son bâton :

— Ils peuvent nous piller, nous ruiner, nous tuer, s'écria-t-il d'une voix tonnante, mais jamais, jamais nous ne serons Anglais !... Vive la France !

Il ramassa à terre un charbon et écrivit ces trois mots en grosses lettres au bas du manifeste anglais.

Les Canadiens applaudirent et, levant leurs bonnets de castor, ils crièrent aussi :

— Vive la France !

Au même moment, un bruit de crosses de fusils retentit derrière le groupe.

Les femmes étouffèrent un cri de terreur.

Une patrouille anglaise s'avançait, commandée par un officier.

1. Ce premier placard, affiché par Wolf au moment où il fut en présence des Français, était arrogant et plein de menaces. Il débutait ainsi : « Le roi mon maître, justement irrité contre la France, résolu d'en abattre la fierté en vengeant les injures faites aux colonies anglaises, s'est enfin déterminé à envoyer au Canada l'armement formidable de terre et de mer que les habitants voient avancer jusqu'au centre de leur ville. Il a pour but de priver la couronne de France des établissements les plus considérables dont elle jouit dans le nord de l'Amérique; c'est à cet effet qu'il lui a plu de m'envoyer dans ce pays à la tête de l'armée redoutable actuellement sous mes ordres... »

2. Cette pièce est extraite du dépôt de la guerre, vol. 3,540, n° 88 bis. Elle est citée dans l'excellent ouvrage de M. Dussieux (*le Canada sous la domination française*), où nous avons puisé d'utiles renseignements dont nous tenons à remercier ici le savant historien qui le premier a mis en lumière cette triste et belle page de nos annales.

Cet officier avait sans doute reçu l'ordre de constater l'effet produit sur la population du petit village canadien par le second manifeste du général Wolf.

Il avait vu le paysan frapper le placard, il l'avait vu crayonner sur la marge blanche.

Il s'avança aussitôt et lut cette protestation en trois mots tracée d'une main vigoureuse et inexpérimentée.

Alors, écartant violemment le groupe, il s'adressa en mauvais français au Canadien.

— C'est vous, lui dit-il rouge de colère, qui avez écrit ici : *Vive la France !*

— Oui, c'est moi, répliqua le paysan en croisant ses bras robustes.

L'officier lui sauta à la gorge et, l'empoignant par sa cravate de toile :

— Venez avec moi ! s'écria-t-il.

— Où cela ?

— Votre procès ne sera pas long. Le major Dalling m'a donné l'ordre de fusiller tous ceux qui protesteraient contre le manifeste.

En même temps, il leva son épée et, sans lâcher le Canadien, il donna à ses soldats l'ordre de venir lui prêter main forte afin d'emmener le coupable.

Mais Jean d'Arramonde ne put rester spectateur indifférent de cette scène.

Oubliant le rôle qu'il jouait et la prudence que ce rôle devait lui imposer, il se jeta sur l'officier et lui saisit le bras avec tant de violence qu'il l'obligea à lâcher prise.

Puis, s'adressant à lui en anglais :

— Quel est donc, lui dit-il en le regardant dans le blanc des yeux, quel est le lâche qui a pu vous donner un pareil ordre ? Vous voulez fusiller de malheureux paysans coupables d'aimer leur pays !... Je comprends, en effet, qu'il soit plus facile de massacrer ces pauvres diables que de faire plier les soldats de M. de Montcalm.

L'officier anglais resta un instant interdit. Il regarda attentivement le costume misérable que portait d'Arramonde et parut étonné d'entendre un pareil langage.

— Qui êtes-vous donc, vous ? demanda-t-il.

— Peu importe qui je suis, répliqua le Béarnais ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que vous n'emmènerez pas ce brave homme tant que je serai là pour le défendre.

L'officier donna un ordre bref à ses soldats qui, jetant leurs fusils, se précipitèrent aussitôt sur Jean d'Arramonde et sur le paysan canadien et, malgré leur résistance énergique, leur lièrent solidement les mains.

Dans le trajet du village au camp anglais, le gentilhomme béarnais put réfléchir aux suites de cette nouvelle aventure.

Son intervention irréfléchie n'avait été d'aucun

secours au pauvre homme qu'il voulait sauver et il se trouvait lui-même dans une situation fort périlleuse.

En effet, quelque soin qu'il pût apporter maintenant dans ses réponses, il aurait grand'peine à cacher sa véritable qualité à la clairvoyance des officiers anglais qui allaient l'interroger, et, une fois découvert, le sort qui l'attendait n'était pas douteux : il serait probablement placé avant la fin du jour devant le peloton d'exécution.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LE TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE DE RUBENS

A ANVERS

(Voir p. 550, 567 et 589.)

LE CORTÉGE HISTORIQUE.

Quoique la grande attraction des fêtes de Rubens ait été, pour le populaire, le cortége historique, il me serait impossible d'entonner un dithyrambe en l'honneur de cette exhibition, à supposer même qu'elle en fût de tous points digne. La raison en est que, malgré la meilleure volonté de tout voir et de bien voir, comme il convient à un historiographe consciencieux, il ne m'a été donné de jouir que très-imparfaitement du spectacle, le cortége n'étant pas sorti aux jours et aux heures qu'indiquait le programme, et ayant, par contre, fait son apparition à des moments où l'on ne l'attendait pas, ce qui, par parenthèse, a mis au désespoir nombre de gens venus et revenus tout exprès pour lui à Anvers, et toujours inutilement. Pour moi, c'est un peu au hasard que je dois de l'avoir rencontré. Au retour d'une séance du Congrès artistique, au coin de la place de Meir, par-dessus les milliers de têtes d'une foule compacte, j'ai vu inopinément surgir en face de moi, débouchant de la rue Rempart Sainte-Catherine, la figure, haute de 30 coudées, du géant Druon Antigon, lequel, suivi de sa non moins gigantesque moitié, s'avançait fièrement en tête du cortége, porté sur un char à roulettes.

Pour ceux qui seraient curieux d'avoir quelques renseignements sur ce très-haut personnage, je dirai que c'est à lui que la légende attribue l'honneur (est-ce bien l'honneur qu'il faut dire ici?) d'avoir fait donner le nom d'Anvers à la métropole commerciale des bords de l'Escaut, à une époque où elle n'était pas encore métropole commerciale, car c'est du temps de Jules César qu'il s'agit. En ce temps-là donc, un géant de 15 coudées — en carton, on l'a fait plus grand, mais 15 coudées, c'est déjà respectable — rançonnait sans pitié les marchands et coupait une main à ceux qui refusaient d'acquitter le droit de passage arbitrairement exigé par lui. Un preux chevalier, comme on était sûr d'en toujours voir apparaître autrefois sur les trousses des oppresseurs, le combattit en champ clos, le vainquit et, pour le punir, lui fit subir la même mutilation que le brigand avait coutume d'infliger à ses victimes. La main coupée d'Antigon fut jetée dans l'Escaut, et c'est des deux mots *Hand*, main, et *Werpen*, jeter, qu'a été formé Antwerpen, en français Anvers.

Derrière ce grand ancêtre, et portée en apparence sur les têtes de la foule, je vis s'avancer une baleine vomissant de l'eau par les narines, et tenue en laisse par un petit Cupidon couronné de roses. On a retiré, paraît-il, à l'enfant malin le privilége dont il abusait autrefois, dans des circonstances analogues, de darder, au lieu de traits de feu, des jets d'eau froide sur les imprudents qui s'approchaient trop près de son char. Mais la muraille vivante qui se dresse entre ce char et moi m'empêche de voir les dauphins qui, faute de pouvoir nager, roulent aux côtés de la baleine, et les premiers habitants d'Anvers, avec leurs longs cheveux roux, et couverts de peaux de bêtes sauvages, qui, montés sur de rapides coursiers et brandissant au-dessus de leur tête des torches franques, — destinées à être allumées plus tard, — bondissent autour des monstres marins.

Toujours par-dessus les têtes de la foule et paraissant se balancer sur ses flots mouvants, voici venir un joli navire, monté par un amiral et un équipage enfantins. Sur ce navire en miniature, ces marins en herbe exécutent les manœuvres comme des marins consommés : ils carguent les voiles, grimpent le long des cordages, et nul doute que le gentil esquif, sous l'habile direction de son pilote, ne rentre, les chevaux aidant, sain et sauf au port. De nombreux matelots en costume de XVIe siècle, et portant les pavillons de différentes nations, précèdent et suivent la gracieuse embarcation. Mais l'épaisse muraille humaine qui s'interpose entre eux et moi m'empêche de faire connaissance avec ces braves gens du temps passé.

Puis j'entends passer ensuite, mais aussi sans le voir, le corps de musique du magistrat d'Anvers, composé de six trompettes, vêtus, me dit un voisin, de larges dalmatiques rouges et faisant retentir l'air de leurs fanfares.

Suivent, montés sur de robustes chevaux flamands, au large poitrail, à la forte encolure, comme Rubens aimait à les représenter, d'abord les quatre chefs de l'antique bourgeoisie, puis le porte-drapeau de la ville, aussi en dalmatique rouge écussonnée aux armes d'Anvers, soutenant d'une main la lourde bannière communale et de l'autre maniant avec dextérité les rênes de sa monture coiffée d'une houppe blanche; puis le jeune et le vieux Sarment, précédés de pages portant les insignes de Gildes, de saint Georges et de saint Sébastien; les archers, les arquebusiers, les escrimeurs, les différentes factions de l'antique garde

bourgeoise, qui, à l'ombre de leurs étendards, marchent en rangs serrés, armés d'arbalètes, de hallebardes, d'épées de combat.

Voici maintenant, à cheval aussi et vêtu de la toge noire, longue de seize aunes en signe de sa haute dignité, l'Écoutète d'Anvers ou le Chevalier à la verge rouge, comme le nommait le peuple craintif et respectueux. Vêtu d'un costume semblable, mais de longueur différente, pour indiquer, selon la coutume d'alors, la différence du rang, suit, également à cheval, le magistrat d'Anvers.

Derrière celui-ci, un groupe de cavaliers précède la musique de la Hanse, dont on connaît les étroits rapports avec le commerce anversois et qui, naguère encore, possédait à Anvers la fameuse Maison hanséatique, qu'elle a cédée en acquit de sa part contributive dans le rachat du péage de l'Escaut.

Les musiciens allemands enveloppés de longues houppelandes et coiffés de chapeaux à plumes, en dépit des modes de France et d'Italie, exhibent, écrit un chroniqueur, « la curieuse famille d'instruments, délices des collectionneurs et dont les spécimens deviennent de plus en plus rares, même dans les musées spéciaux. Ce ne sont que longs tuyaux de bois inclinés comme des lances, serpents recourbés et enrichis de sculptures, fifres et tambours joués par des enfants, instruments bizarres et massifs, longues trompettes vibrant avec éclat, clarinettes colossales, triangles et bassons. »

Après la musique de la Hanse s'avance le groupe des principaux compositeurs et musiciens flamands, suivi du char de la Musique, sur lequel se dresse un orgue monumental et qui clôt la première partie du cortège historique.

La deuxième partie du cortège a pour objet de caractériser le mouvement artistique et littéraire à Anvers par l'action des chambres de rhétorique et les progrès de l'imprimerie.

Voici, les porte-étendards des doctes corporations précédant les rhétoriciens : poëtes, artistes, savants, orateurs, artistes dramatiques, venus en députation de tous les points du pays pour assister à la joute intellectuelle organisée par la chambre de rhétorique l'*Olijftak* (la Branche d'olivier) d'Anvers, dont trois hérauts, l'épée au côté et la toque ornée de plumes vertes et blanches, portent gravement la bannière. Deux pages, couverts de dalmatiques aux armes et aux couleurs de l'*Olijftak*, portent, inscrite sur un grand tableau richement encadré, l'*énigme* dont la solution est mise au concours.

Le prince, en protecteur de la chambre organisatrice de ce concours, monté sur un coursier blanc richement harnaché et empanaché, et lui-même tout habillé de soie et de velours, s'avance avec la dignité fière d'un gentilhomme protecteur des sciences et des arts. A ses côtés chevauchent deux pages plus modestement montés. Derrière viennent les bouffons, cette suite obligée des princes d'autrefois et que n'ont pas toujours remplacés avantageusement les conseillers au maintien grave du temps présent; les bouffons avec leurs costumes bariolés, leur bonnet mi-parti à quatre cornes, faisant sonner leurs grelots, s'ébattant, se tiraillant, se renversant, agitant follement leurs marottes, lançant des quolibets à l'adresse du prince, échangeant avec la foule des lazzis et de burlesques injures, faisant mine de chercher le sens de l'*Énigme*, et témoignant une plaisante convoitise par la possession de la coupe d'honneur que deux hérauts portent sur une riche civière et qui doit être le prix du concours.

Ceux qui ont organisé ce concours, les membres de l'*Olijftak*, tous à cheval et somptueusement vêtus de soie blanche et verte, suivent, précédant le char du *Fiat lux*, où, sur un piédestal élevé et tenant de la main droite le flambeau qui projette la lumière sur le monde, se dresse, couverte d'un vêtement d'or pur, une majestueuse déité. A ses pieds sont assises quatre figures : l'Enseignement et la Science, le Progrès et l'Émancipation, ces derniers en costume d'ouvrier. Une inscription gravée sur le socle résume la pensée de l'artiste : « *Le travail, uni au* [illegible] *de la science, soustrait l'homme à l'esclavage.* » En bas se presse un groupe de savants. Des chevaux conduits par des personnages allégoriques, vêtus de la tunique grecque et portant une étoile au front, traînent le char.

Derrière celui-ci vient le char de Plantin le célèbre imprimeur. Douze personnifications allégoriques, des arts libéraux, revêtues de l'antique péplum et parmi lesquelles figurent les neuf Muses, un peu dépaysées, je suppose, de se trouver à cheval, précèdent ce char, portant leurs différents attributs : la lyre, la harpe, la palette, le ciseau, le compas, l'équerre, le masque tragique, le poignard, etc. Un atelier d'imprimerie garni de casses et d'une presse à bras, et où se meuvent de nombreux ouvriers, occupe le centre du char. A l'arrière, une bibliothèque, et Plantin soumettant une épreuve à ses deux correcteurs de prédilection, Juste-Lipse et Killiames. Sur le devant, un livre ouvert couronné d'une étoile, symbole de lumière. Les chevaux qui traînent le char sont conduits par des ouvriers typographes en habit de travail. Juste image de la réalité des choses : la lumière que l'imprimerie doit répandre ne ferait pas beaucoup de chemin sans l'aide de ces obscurs coopérateurs.

Mais voici la dernière partie du cortège : elle va faire passer sous nos yeux la gloire artistique d'Anvers.

André Lepas[illegible]

— La suite au prochain numéro. —

NOËL! NOËL!

UNE MESSE DE MINUIT EN 1735



CE QUE DISENT LES CLOCHES DE MINUIT.

(Composition de M. Édmond Morin.)

UNE MESSE DE MINUIT EN 1735

ël! Voici venue la grande fête de Noël. La neige e à larges flocons, et cependant chacun à cette où, d'habitude, le sommeil est si profond, s'est é; la foule s'avance avec empressement vers se dont la brillante illumination perce les vitraux iés.

s cloches sont en branle; trois gars bretons se endent aux cordes, montant et redescendant allè- ent avec l'impulsion donnée par eux à la grande le bronze : « Noël! Noël! »

ès de ces trois jeunes gens, un vieillard encore ste prend avec eux sa part de l'allégresse que spire la sonnerie que si longtemps il régla et dirige encore.

! ce que dirent les cloches de minuit, qui pourra duire avec l'éloquence de Châteaubriand dans *énie du Christianisme?...* Les cloches de minuit ncent l'anniversaire de la naissance de l'Enfant dont le berceau est entouré d'anges en admi- n, ainsi que des bergers venus, les premiers, à el d'en haut. Voici le bœuf et l'âne qui de leur le réchauffent les membres du nouveau-né que ière serre avec tant de tendresse contre sa poi- .

is bas, auprès du berceau de son enfant, une mère — la nôtre — dépose silencieusement sur uverture d'un petit lit ces surprises que réserve aux petits anges de la terre...

ns notre vieille et catholique France, la nation chrétienne par excellence, la fille aînée de l'É- , de touchants et naïfs usages entouraient toutes êtes, notamment celle de Noël. Avec quelle pieuse ve joie était accueilli, chaque année, le retour de solennité si chère à tous les cœurs !... Au moyen *Noël* était un cri d'allégresse populaire, équiva- à l'acclamation moderne qui saluait naguère au age les souverains à leur entrée dans leur ne ville, après quelque événement glorieux; et l'on ne encore le nom de *noëls* aux vieux cantiques çais relatifs à la naissance du Christ.

u siècle dernier, à Paris et aux environs de la tale, — dans la région appelée l'Ile-de-France it une partie forme depuis 1789 le département de ie-et-Oise), — la messe de minuit rassemblait dans plus humbles églises une foule empressée, use et émue au souvenir et à la représentation de rèche ou étable de Bethléem dans laquelle l'Enfant u avait voulu se révéler d'abord à des bergers dant leurs troupeaux en cette nuit à jamais mé- rable...

'our revenir à l'Ile-de-France, nous empruntons à intéressante lettre d'un curé de campagne bbé Demas, de la Villeneuve-en-Chevrie), à la date du 7 janvier 1735, les détails que l'on va lire sur la messe de minuit de cette année dans sa paroisse :

La Villeneuve-en-Chevrie, à deux lieues de Mantes (Seine-et-Oise), voyait exécuter, à la messe de minuit, par trente bergers et huit bergères, une cérémonie intéressante, dont voici le détail, et à laquelle on accourait de tous les environs.

On préparait dans le chœur de l'église une crèche très-proprement faite, dans laquelle était couché un enfant Jésus en cire de grandeur naturelle. La crèche était éclairée de plusieurs flambeaux de cire blanche.

L'heure de l'office étant arrivée, on commençait par chanter l'hymne *Te Deum*, après laquelle le célébrant, en chape, accompagné de son clergé, faisait les encensements de la crèche, au son d'une symphonie de violons, de basses et d'autres instruments. Un berger très-bien habillé venait ensuite se prosterner au pied de la crèche, tenant attaché par un grand ruban un mouton sur lequel il y avait une espèce de petit bât artistement fait, et sur le bât seize cierges allumés. Il était suivi de deux bergères habillées de blanc, portant chacune une quenouille ornée de rubans et un cierge à la main. Les autres bergères de la cérémonie portaient aussi des quenouilles pareilles et un cierge.

Suivait un second berger, lequel portait une belle branche de laurier à laquelle étaient attachés des oranges, des citrons, d'autres fruits, des biscuits et des sucreries, etc. Ce berger était au milieu de deux bergères.

Deux autres bergers portaient, sur un brancard couvert d'une magnifique toilette, trois grands pains bénits, sur chacun desquels étaient un rameau de laurier orné de rubans et des cierges allumés.

Les quatre autres bergères venaient ensuite faire leurs adorations devant la crèche. Elles étaient suivies des autres bergers, qui se présentaient deux à deux, portant d'une main un cierge et de l'autre une houlette ornée de festons.

Les bergers et les bergères venaient à l'offrande dans le même ordre, et pendant leur marche on chantait un prologue sur la naissance du Sauveur, accompagné d'une belle symphonie. La messe finie, on recommençait les adorations avec la même cérémonie, et puis on se retirait.

Il se faisait après cette messe de minuit, dans un lieu marqué, un petit réveillon ou repas pour les bergères, qui étaient servies par quatre bergers nu-tête. Les bergers leur faisaient présent à chacune d'un gâteau, et ils allaient les reconduire. Les bergers revenaient sur leurs pas et faisaient au même endroit un petit repas où tout se passait avec beaucoup de modestie et de frugalité.

La même cérémonie des adorations ci-dessus

décrite avait lieu encore à la messe du point du jour, dans le même ordre et avec les mêmes circonstances. Celle-ci se terminait pendant une exhortation que faisait le curé aux bergers et aux bergères sur les devoirs de leur état...

Enfin les bergers venaient en corps remercier leur curé, et ils lui faisaient présent de la branche de laurier chargée comme il a été marqué ci-dessus.

Tout se passait dans cette cérémonie avec tant de piété et d'édification, au rapport d'un témoin oculaire (le curé même de la paroisse), que, lorsque ces bergers sortaient de l'église, en silence et dans un esprit de recueillement, on pouvait leur appliquer ce que dit l'Évangile des pasteurs de Judée qui vinrent adorer le Seigneur dans la crèche de Bethléem : « Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues. »

La Révolution fit cesser cette pieuse cérémonie, dont cependant on retrouvait encore naguère des vestiges dans le département de Seine-et-Oise.

DENYS.

LA FRANCE INCONNUE

—

L'AUVERGNE

(Voir p. 465, 481, 497, 521, 536, 552 et 582.)

VIII

Murat, petite ville située au pied du mont Cantal, sur la rive droite de l'Alagnon, avait au moyen âge, comme place forte, une certaine importance ; elle était protégée par un château dont on voit encore les vestiges sur l'une des grandes roches basaltiques qui la dominent. C'est à ce château que Murat doit son origine. Cette ville est assez bien bâtie ; ses rues sont en pente et sont pavées d'un basalte glissant. Du sommet du mont, facilement accessible, on jouit d'un coup d'œil superbe sur la ville déployée aux pieds de l'observateur, sur la pittoresque vallée baignée par l'Alagnon aux nombreux détours, et surtout sur les cimes supérieures du Cantal.

Murat fait un commerce très-actif en grains et en fromage connu sous le nom de *fourme du Cantal*. Année moyenne, la vente de ce fromage s'élève à quinze mille quintaux métriques. On fabrique à Murat des étoffes et des dentelles communes ; mais chaque année l'insuffisance du travail oblige une partie des habitants à émigrer. Ceux-ci vont exercer dans les autres départements leur petite industrie de marchands, colporteurs, chaudronniers, porteurs d'eau, revendeurs de peaux de lièvre, etc. On évalue à trois mille le nombre des émigrants de l'arrondissement de Murat.

Le bourg de Bredons, situé sur un rocher, est très-pauvre, et plusieurs des habitants y vivent logés dans des grottes qu'ils se sont creusées eux-mêmes dans le basalte. — Église assez remarquable : le chœur est voûté et soutenu par des colonnes. On y compte neuf chapelles. Aux environs, le château de Bécoire que saint Louis avait, dit-on, fait construire.

Nous voici arrivés à Saint-Flour, un des sites peut-être les plus curieux — comme origine — de la Haute-Auvergne.

Dans une de ces révolutions physiques dont l'Auvergne laisse voir partout les traces, un torrent de matières enflammées, sorti des flancs volcaniques des monts du Cantal, parcourut avec rapidité un espace de 25 kilomètres, s'arrêta où il trouva des obstacles à son cours, s'y refroidit et laissa une énorme masse de basalte. C'est sur cette masse couronnée par un vaste plateau, mais presque partout escarpée et coupée à pic, qu'a été bâtie, on ne sait à quelle époque, la ville de Saint-Flour. Anciennement cette montagne s'appelait *mons Indiciacus ;* c'était comme un lieu de rendez-vous ou comme un signe indicateur pour les voyageurs égarés. Saint Flour (Florus), l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, ayant reçu mission de se rendre dans l'Arvernie pour prêcher l'Évangile, s'arrêta au *mons Indiciacus*. D'après la légende, saint Flour arriva sur le mont par la porte de France, du côté le plus escarpé de la montagne. On dit que le rocher se fendit miraculeusement pour lui faire un passage et que la main du saint y est empreinte. C'est en mémoire de ce miracle que les habitants avaient grand soin, anciennement, lorsqu'ils allaient une fois l'an, processionnellement, à la fontaine de Saint-Flour en passant par la porte de France, de baiser très-religieusement cette empreinte comme une précieuse relique, témoignage de l'entrée glorieuse de leur libérateur. Cette fontaine d'eau vive est au-dessous du bois de Saint-Flour, au sud-est et près de la ville. Ce saint mourut au *mons Indiciacus* et y fut enterré. On construisit un oratoire sur son tombeau ; la dévotion y attira un grand nombre de pèlerins, et ceux-ci fondèrent un village auquel ils donnèrent le nom du saint. Telle est, suivant la tradition, l'origine de Saint-Flour.

Au commencement du XIVe siècle la ville prit un nouvel accroissement, au point de disputer à Aurillac la primauté sur la Haute-Auvergne ; mais elle ne s'embellissait guère : construite et pavée de laves, triste et lugubre, elle fut longtemps connue dans le pays sous le nom de *la Ville noire*.

Bâtie sur un plateau à pentes très-escarpées, isolée du pays environnant par de profondes vallées, excepté du côté de Murat, la ville était défendue par des fortifications qui achevaient de la rendre inexpugnable. Aussi est-elle qualifiée dans plusieurs ordonnances des rois Jean, Charles V, Charles VI, Charles VII, Louis XI et Charles VIII, de chef et capitale du haut

pays d'Auvergne et de clef du royaume du côté de l'Aquitaine. Pendant les guerres des XIVe et XVe siècles, Saint-Flour a soutenu avec succès plusieurs siéges contre les Anglais. Cette ville a été dévastée en 1793, et, malgré les travaux d'amélioration qu'on y a faits depuis, elle est loin encore d'être belle. Ses rues sont, pour la plupart, sombres, étroites et tortueuses, ses maisons irrégulières; mais elle possède plusieurs édifices publics remarquables, entre autres la cathédrale, élevée en 1466 sur l'emplacement de l'antique oratoire où saint Flour avait été inhumé. Bâtie sur un plan régulier, au milieu du plateau sur lequel se dresse la ville, l'église est surmontée de deux clochers carrés et symétriques dont l'un s'appelait, avant 1789, *tour des Anglais*. Au bord du plateau surgit le palais épiscopal, bâti sur le roc basaltique par Charles de Noailles, au commencement du XVIIe siècle. On y jouit d'une vue superbe sur le vallon et le faubourg. Il y a, en outre, un fort beau séminaire situé sur la pente de la montagne; et près du vieux pont, que l'on dit l'ouvrage de saint Odilon (Xe siècle), une église dite *la Recluse*, remarquable par son ancienneté.

Baignée par l'Arder ou Ander qui, coulant sous l'ancien pont, traverse le faubourg et va se jeter dans la Truyère après avoir fait tourner plusieurs moulins, cette ville présente un aspect très-pittoresque. De ses anciennes fortifications, il ne reste que des ruines couvertes de gazon ou transformées en jardins; le cours Chazerat, revêtu de parapets et de murs de terrasse, forme une charmante promenade d'où la vue s'étend fort loin au nord et à l'est, mais sur un pays pauvre et des montagnes généralement arides.

Nous ne faisons que passer à Alleuze, petite commune au sud de Saint-Flour et qui n'est célèbre que par les ruines du château fort que Froissart appelle *Louise* et qui est nommé ailleurs *Alotze*. Ce château est sur un pic très-élevé

Mais à Chaudesaigues, petite ville dans un site pittoresque, au sein d'un pays sauvage, dans une gorge étroite, profonde, affreuse, au pied des montagnes qui séparent l'Auvergne et le Gévaudan, tout frappe notre attention par l'étrangeté du spectacle qui s'offre à elle. Au-dessus de cette gorge, traversée par le ruisseau de *Remontalou* (Remonte-le), qui va se jeter dans la Truyère, passe la route qui conduit de Saint-Flour à Chaudesaigues, route péniblement mais hardiment tracée à travers des montagnes coupées à pic, sur le bord de ravins et de précipices.

A peu près au milieu de la côte de Laneau, au ravin appelée *le saut du Loup*, le rocher bizarrement excavé, à gauche de ce ravin, présente l'aspect d'une énorme tête de monstre; les yeux, la gueule, le menton, tout est bien figuré : aussi les habitants du voisinage en font-ils l'épouvantail des enfants. Au-dessous de ce rocher bizarre, on longe pendant quelque temps la rivière de Truyère, que l'on traverse sur un beau pont à trois arches construit de nos jours. C'est de là que la vue, fatiguée de l'immense précipice sur le bord duquel on vient de marcher pendant environ 3,000 toises et de l'espèce de désert qu'on vient de parcourir, maintenant se repose agréablement sur les bords riants et habités de cette rivière. A quelque distance, au fond d'une vallée, est Chaudesaigues, ville fort ancienne, l'*Aquæ calentes* de Sidoine Apollinaire, à ce que l'on croit; *Chaudesaigues* est la traduction de cet ancien nom.

Les eaux thermales jaillissent à l'extrémité de la grande rue, au pied d'une montagne volcanique. Leur température varie de 30 à 80 degrés. Elles sont ferrugineuses et déposent un ocre d'un rouge jaunâtre. Douze sources différentes donnent un volume d'eau considérable. La *source du Parc* est la plus copieuse : elle alimente une belle fontaine où les femmes de la ville viennent sans cesse puiser l'eau qui leur sert à tous les usages de cuisine et de lavage. La propriété que possède cette eau de bien dissoudre le savon l'a fait employer pour le blanchissage et le nettoyage des laines. En hiver, c'est avec cette eau que les maisons sont chauffées : on recueille à la source un certain volume d'eau; elle est conduite sous les rues par des canaux en bois, et, par des embranchements particuliers, se distribue dans le rez-de-chaussée de chaque maison : à l'entrée du logement est pratiqué un canal en maçonnerie, muni d'une écluse, et au milieu de l'appartement est un petit bassin recouvert d'une pierre mobile; l'eau entrant par le canal va circuler dans le bassin et, après avoir échauffé le pavé, se répand au dehors et se perd dans la rivière. En ouvrant plus ou moins la petite écluse et, par conséquent, en admettant un volume d'eau plus ou moins considérable, on donne à l'appartement la température qu'on désire. Ces eaux sont surtout précieuses pour les pauvres, qui s'en servent pour chauffer leurs marmites et remplacent ainsi le bois qui est rare. Ce mode économique de chauffage transforme, pendant l'hiver, les appartements en étuves.

Outre l'emploi de ces eaux pour les usages domestiques et médicinaux, elles servent encore à l'exploitation d'une branche d'industrie particulière : c'est l'incubation artificielle d'œufs de diverses espèces et qui réussit à souhait au moyen de procédés ingénieux. On trouve aussi dans la ville des eaux minérales froides très-renommées.

Somme toute, quoique le département du Cantal soit un des moins bien partagés de la France sous le rapport du sol et de la production agricole, les montagnes de la Haute-Auvergne, couvertes de neige pendant une moitié de l'année, sont cependant classées parmi les propriétés territoriales les plus productives; c'est sur ces montagnes, où croît une herbe tendre

et savoureuse, dont la production est entretenue par d'habiles irrigations, que l'on envoie dans la belle saison paître les vaches qui produisent les fromages d'Auvergne. Le département du Cantal est celui qui en fabrique la plus grande quantité. On les appelle fromages de *tomes* ou *fourmes*. Ceux de Salers sont les plus estimés, ils pèsent quelquefois jusqu'au delà de 40 kilogrammes chacun; après les fromages de Salers viennent ceux de Coyau et du Cantal, égaux en poids, mais de qualité inférieure.

La qualité des fromages dépend de la bonne qualité des herbages et surtout de la bonne manipulation.

Les prairies de la montagne, qu'on nomme *montagnes*, ne sont fermées par aucun mur ni fossé et n'ont pour clôture qu'un simple bornage. On prétend que les vaches de chaque troupeau connaissent les endroits où elles ont le droit de paître et sortent rarement de leurs limites; si d'ailleurs quelqu'une s'en écarte elle est aussitôt rappelée par la voix du pâtre, qui la désigne par son nom, car toutes ont leur nom particulier. Les vaches se traient deux fois le jour, le matin et le soir; avant de les traire, on laisse le veau téter un moment, puis on l'attache à une jambe de devant de sa mère; il reste ainsi attaché pendant que le vacher trait la vache; sans cette précaution, elle se refuserait à se laisser traire. Il y a des vaches qui produisent dans une saison jusqu'à 100 kilogrammes de fromage, mais le rapport moyen d'une vache n'est évalué, année commune, qu'à 75 kilogrammes de fromage et 15 kilogrammes de beurre.

L'étendue des pacages affectés à 40 ou 60 vaches s'appelle une *vacherie;* on nomme *herbage* l'étendue de terrain nécessaire à la pâture d'une seule vache. C'est ordinairement au milieu des vacheries que l'on construit les *burons* ou laiteries; ce sont les châlets de l'Auvergne. Quelques-uns sont bâtis en pierre et recouverts en tuiles, d'autres ne sont que de simples cabanes recouvertes en chaume, ou des grottes obscures creusées dans la terre, entourées et couvertes de mottes de gazon. On y distingue ordinairement trois compartiments: l'un est l'âtre; l'autre reçoit les instruments nécessaires à la fromagerie; le troisième sert tout à la fois de dépôt pour le beurre et les fromages et de chambre ou plutôt de trou où les *buroniers* couchent sur la paille, dans des caisses de sapin. Quand les burons ne sont pas situés sur des montagnes trop élevées, ils sont entourés par quelques arbres qui, dans les chaleurs de l'été, donnent un ombrage nécessaire. A côté du buron se trouve une *loge à cochons* et une étable qu'on nomme le *bédélat*, et qui est destinée à loger les jeunes veaux. Il y a aussi auprès du buron un petit jardin que les buroniers cultivent. Quelques-uns de ces établissements champêtres ont en outre un grand hangar pour abriter les vaches dans le mauvais temps.

Trois hommes ordinairement sont attachés à l'exploitation d'une vacherie : le premier est le *vacher*, qui fabrique le fromage; le second est le *boutilier*, qui l'aide et fait le beurre; le troisième est le *pâtre*, dont la fonction principale est de surveiller les vaches et de les traire. Les instruments employés à la fabrication des fromages sont en bois, fort simples et peu nombreux. Le petit-lait sert à nourrir les cochons. Lorsque le fromage est fait, que la *tome* est bien prise, la croûte, après avoir été grattée, frottée et débarrassée de toute moisissure, est colorée en rouge avec un tuf qu'on trouve dans le profond ravin où tombe la cascade de la Dore, ravin qu'on appelle le *vallon de la Craie*.

Outre les montagnes où l'on fabrique les fromages, il y a en Auvergne des montagnes destinées à l'engrais des bestiaux : les hommes qui les soignent se nomment *bâtiers*. Les animaux destinés à l'engrais sont les bœufs tirés du labour et les vaches qui cessent de donner du lait. Les vaches restent environ cinq mois sur la montagne. Elles y montent vers le milieu de juin, alors que le haut pays qui est resté longtemps blanchi par les neiges se couvre de verdure. On s'aperçoit, à la montée, de la joie qui les anime; leur démarche est vive et légère. Il n'en est pas de même à la descente; leur tristesse est alors facile à remarquer; elles semblent comprendre le sort qui les attend.

CH. BARTHÉLEMY.

— La suite au prochain numéro. —

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571 et 579.)

V (*suite*)

Tout ce qui pouvait rester de cœur chez cet homme appartenait à sa fille. Même dans ce moment de fureur insensée, il vit le danger qu'elle courait, et il s'écria :

— Prenez garde, enfant! mais prenez donc garde à votre cheval, ou bien vous serez dans le précipice avant de savoir ce que vous faites!

— Jetez votre cravache, alors, ou je le pousse en arrière de mes propres mains! répondit-elle avec exaltation. J'aimerais mieux périr que de voir mon père frapper une jeune fille sans défense, une jeune fille comme moi!

— Mais renvoie-les donc, ces mendiants irlandais, renvoie-les donc! fit-il encore avec rage.

Cependant il jeta la cravache. Puis, arrachant violemment la bride à l'étreinte de Margaret, il partit au grand galop.

Au lieu de le suivre, Ruth se rangea dans le repli du terrain, afin de faire place.

D'un geste d'impératrice, elle intima à l'escorte l'ordre de passer. Tous obéirent, à l'exception d'Ormiston. Ils ne furent pas plutôt à une petite distance qu'elle sauta à bas de son cheval, jeta les rênes à son compagnon, et se précipita dans les bras de Margaret surprise en s'écriant :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! et ce sont là les actes que nous faisons en votre nom ! Quand vous lèverez-vous et viendrez-vous pour juger?

— Oh ! ne vous affligez pas ainsi, milady ! interrompit miss Netterville oubliant généreusement ses griefs en présence de cette volontaire et noble humiliation. Vous n'avez aucun sujet de vous affliger, car vous n'avez fait aucun mal de votre propre gré.

— Ne m'appelez pas milady : je ne suis qu'une jeune fille comme vous, mais probablement d'une éducation inférieure à la vôtre, et certainement de moins haut lignage. Que voulez-vous que je fasse pour vous?.. Hélas! hélas! pourquoi le demander? car qu'est-ce que je puis faire ? Un abri, si ce n'est dans la maison de mon père, je n'en ai point à offrir... et dans cette maison, après ce qu'il vient de dire, je ne pourrais pas même garantir la sûreté de votre vie.

Ici le jeune officier, qui avait mis pied à terre et s'était rapproché de miss Hewitson, essaya de lui glisser sa bourse dans la main. Mais elle secoua la tête avec impatience en disant :

— De l'argent ! de l'argent ! A quoi l'argent pourrait-il servir dans ce désert ?

Néanmoins, à la réflexion, elle prit la bourse, et peut-être, hésitante et confuse, elle allait l'offrir à Margaret, si celle-ci ne lui avait dit fermement :

— Vous avez eu raison, chère miss, ce serait plus qu'inutile dans ce désert. D'ailleurs nous ne sommes pas des mendiants. Nous venions chercher ce que nous croyions à nous. Et maintenant, ajouta-t-elle avec tristesse, nous demandons moins encore... ce que les mendiants eux-mêmes demandent sans qu'on y trouve à redire... un abri pour une seule nuit.

— Et même cela, je ne puis vous le donner! répondit la jeune Anglaise en proie à une véritable désolation. Mais attendez! reprit-elle tout à coup, un peu ranimée. Je crois pouvoir vous dire où le trouver.

Elle indiquait, du bout de sa cravache, un étroit sentier, s'embranchant, un peu plus bas, sur celui qui descendait la colline, et devant conduire dans la direction de la mer.

— Suivez ce sentier ; il n'est ni long ni difficile, et il vous mènera aux eaux de la petite crique. Au bas de la colline même, à l'endroit où il finit, vous trouverez une petite cabane. Si elle est vide, elle vous donnera toujours bien un abri. Si elle ne l'est pas, son possesseur vous fera bon accueil, je n'en puis douter... Il le devrait tout au moins, car lui aussi a perdu quelque chose... Croyez-moi, vous n'êtes pas les seuls que nous ayons dépouillés pour l'achèvement de notre propre grandeur. Adieu! et si quelquefois vous priez pour vos ennemis, vous pouvez nous mettre au premier rang.

Sur ces paroles d'amère ironie, elle se retourna et se mit en selle, en refusant avec humeur l'aide du jeune officier. Puis elle reprit le chemin par où elle était venue. Ormiston, ainsi repoussé, salua respectueusement miss Netterville, remonta à cheval et s'engagea dans la même direction.

Miss Hewitson continuait sa route, sans paraître se rappeler qu'il existât. Seulement on aurait pu remarquer que, depuis qu'il suivait le même sentier, de façon à la rejoindre, elle pressait de plus en plus sa monture, manœuvre qu'il prenait soin de rendre inutile en l'imitant. Voyant que décidément elle ne pourrait s'en débarrasser, elle s'arrêta tout à coup et l'interpella avec colère, sans daigner se retourner.

— Pourquoi me suivez-vous? Pourquoi épiez-vous mes pas? Retournez vers mon père, s'il vous plaît ! Il est de votre profession et de votre croyance, et il appréciera votre société beaucoup mieux que moi.

— Mais, Ruth...

— Allons ! appelez-moi par mon nom à moi, si vous voulez que je vous réponde ! Pour vous et pour tout le monde, j'entends être encore Henriette, quoique, de la part de mon père, je sois obligée de me soumettre à ces momeries de changement de nom.

— Eh bien! alors, Henriette, répliqua-t-il avec calme mais très-gravement, croyez-moi, je n'avais pas l'intention de vous irriter. Je ne pense pas avoir eu cette intention une seule fois dans toute ma vie, pas même lorsque vous étiez encore une toute petite enfant, et que votre père, votre pauvre mère aussi alors, vous considéraient déjà comme ma fiancée. Si j'ai dit — Ruth — c'est parce que ce nom est si souvent sur les lèvres de votre père qu'il a fini par venir tout naturellement sur les miennes. En aucun moment, je ne vous fâcherais de mon plein gré, et moins encore en ce moment-ci, où, malgré votre dureté à mon égard, je vous aime et vous respecte plus que jamais pour votre noblesse et votre bonté.

— Portez ailleurs tous ces sentiments, car je n'en veux pas. Si j'ai défendu cette jeune fille, ce n'était pas pour avoir votre approbation. Que voulez-vous que j'en fasse ? Ne sentez-vous pas, et faudra-t-il vous le dire en propres termes, que nous sommes séparés, autant que le pôle nord peut l'être du pôle sud, dans nos convictions les plus intimes? Ce que vous et mon père vous appelez religion, je l'appelle fanatisme — ou, ce qui est pire que le fanatisme et presque pire que le crime, hypocrisie.

— Mais vous ne pouvez croire ce que vous dites !

s'écria-t-il indigné à son tour. Vous ne pouvez pas me prendre pour un hypocrite! Vous ne pouvez pas, vous ne voudriez pas me déshonorer ainsi dansvotre pensée... vous qui avez promis d'être ma femme!

— Je rétracte cette promesse alors ! répondit-elle avec exaltation. Entièrement et complétement, je la rétracte! Jamais, — Dieu m'en préserve! — jamais je ne deviendrai la mère d'une race de fanatiques qui trouveraient, pour traiter ainsi d'autres Netterville, leur prétexte dans la religion!

— Henriette! s'écria-t-il, le sang se précipitant à ses tempes, Henriette, vous ne pouvez parler sérieusement!

— Voyez vous-même si j'ai l'air de plaisanter, répliqua-t-elle avec froideur. Allez trouver mon père, et laissez-moi retourner seule à la tour.

— J'irai le trouver, Henriette, mais ce sera seulement pour lui annoncer que je reprends mon emploi à Dublin... A moins pourtant, ajouta-t-il avec un faible espoir de réconciliation, à moins que vous ne vous rétractiez, Henriette.

— Je ne me rétracte jamais.

— Alors, adieu !

Il fit un demi-mouvement pour lui prendre la main.

— Adieu ! répéta-t-elle en affectant de ne pas voir la main tendue.

Et aussitôt elle reprit son chemin.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Un avant-goût d'étrennes se fait sentir à nos étalages : ce ne sont point encore les grandes magnificences de la dernière huitaine qui précède le jour de l'an, mais nos marchands s'essayent à exciter la tentation, à faire naître les désirs, absolument comme les pêcheurs à la ligne qui entendent leur métier prennent soin *d'appâter* à l'avance les endroits où ils ont l'intention de jeter l'hameçon.

Au risque de laisser notre porte-monnaie s'enferrer comme une ablette étourdie, flânons un peu, si vous le voulez bien, devant quelques-uns de ces élégants étalages.

— Mais, me direz-vous, est-il bien possible que Paris, qui a de si graves préoccupations en ce moment, puisse songer aux bonbons et aux colifichets de toutes sortes?

Moi qui connais à fond ma bonne ville de Paris, je puis vous assurer qu'elle aurait cessé d'être elle-même; qu'elle n'existerait plus le jour où un événement, si grave qu'il fût, pourrait lui faire oublier le premier janvier et ses cadeaux.

On échangerait des coups de canon à la place de la Bastille qu'on vendrait certainement des pralines au boulevard des Italiens; et si l'on se canonnait à la place de la Madeleine, on achèterait encore des oranges à la Bastille.

Pendant le siége, des milliers de Parisiens, le jour de l'an, n'ont pas mangé du pain à leur appétit; mais il y en a bien peu qui n'aient été chercher chez le confiseur un simulacre de bonbons : aussi bien le sucre ne manquait pas, et il suffisait à faire des fondants quelconques dont on fourrait une livre dans une boîte de carton en forme d'obus ou de casque à pointe.

Sans vouloir manquer de respect envers les délicieux produits de la confiserie parisienne, je ne crois pas me tromper en affirmant que la boîte qui les renferme tient le principal rang dans la valeur du cadeau : le contenant passe avant le contenu; la sauce est plus appréciée que le poisson. Aussi nos confiseurs s'appliquent-ils avec un soin extrême à trouver des formes nouvelles, des *modèles* inédits de boîtes, de sacs et de coffrets.

Il se dépense infiniment d'imagination et non moins d'adresse dans la confection de ces délicats objets, dont le carton, le papier doré, la dentelle, le velours et le satin fournissent la matière première; mais je n'affirmerais pas d'une façon absolue que le bon goût soit constamment en rapport avec la délicatesse exquise du travail.

Les confiseurs parisiens ou plutôt les fabricants de boîtes qui travaillent pour eux ne sortent guère de ces deux thèmes d'inspiration : l'imitation d'un objet vulgaire dont on fait une boîte charmante, ou bien une boîte, un sac, un coffret qui, par sa forme ou ses accessoires, rappelle un des succès dramatiques de l'année.

Par exemple, en ce moment, vous voyez aux étalages des boulevards des sacs de bonbons imitant d'énormes sifflets de buis; d'autres sont façonnés en toupies, en sacs d'écus laissant entrevoir le reflet de l'or à travers les mailles de grosse toile, ou bien encore en hannetons monstrueux.

Je vous avoue que toutes ces inventions, quoique bien exécutées, me semblent plutôt bizarres qu'ingénieuses : cela ne signifie absolument rien; il n'y a dans tout cela pas une idée spirituelle ou drôle.

Quant aux boîtes qui rappellent les pièces en vogue de l'année, elles consistent le plus souvent en une poupée creuse, costumée comme l'acteur ou l'actrice qui a rempli le principal rôle dans l'une de ces pièces; quelquefois une simple photographie indique l'allusion. Ainsi, sur une timbale en carton argenté, on verra le portrait de Mlle Théo, qui jouait dans la pièce des Bouffes intitulée *la Timbale*, et sur un sac de satin couleur de suie, le portrait de Mme Judic, qui jouait dans la pièce des Variétés intitulée *les Charbonniers*.

Dussé-je passer pour un critique tout à fait maussade, il me semble que ces sortes de sacs ou de boîtes n'ont qu'un intérêt tout à fait restreint : elles s'adressent seulement au monde parisien, ou même à la partie de ce monde qui fréquente les petits théâtres.

Seriez-vous très-enchanté, mon cher lecteur de province, si vous receviez une de ces boîtes représentant nos *illustrations* de coulisses, et qu'il vous fallût expliquer à votre famille ce qu'est cette pièce que vous ne connaissez pas, et ce que sont ces personnalités... fameuses, que vous ne tenez pas à lui faire connaître?

Si j'avais un avis à donner à nos confiseurs, je leur dirais : « Sortez de ces niaiseries ou de ces fantaisies par trop *boulevardières*. Vous voulez que vos boîtes soient jolies : parfait! donnez-leur tout simplement la forme de boîtes carrées ou rondes, mais revêtez-les des plus fins ouvrages de la tapisserie et de la broderie ; ou bien modelez votre carton d'après nos bronzes les plus artistiques.

Donnez-nous, en une matière moins solide il est vrai, pour dix francs ce que nos fabricants de bronze d'art, Susse ou Barbedienne, nous donnent pour cent ou deux cents francs : la *Polymnie*, la *Diane de Gabies*, la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie et celle de Chapu, modelées en carton-pâte, dorées, argentées ou bronzées et surmontant un petit socle qui renfermera vos bonbons. Ce seront là des sujets charmants, d'un goût délicat et qui mériteront assurément de rester sur nos étagères.

La banalité ou l'excentricité des boîtes et coffrets qu'on trouve chez nos confiseurs pousse beaucoup de personnes à aller chercher ailleurs quelque chose de mieux.

Si l'on est riche, on fait une excursion chez quelques-uns de nos grands marchands d'antiquités : un coffret orné d'émaux Renaissance ou de plaques en porcelaine de Sèvres encadrera toujours dignement une livre ou deux de marrons glacés, et les fera valoir alors même qu'ils viendraient de chez l'épicier du coin au lieu de venir de chez Siraudin.

Mais les émaux Renaissance et les porcelaines de Sèvres ont un grave défaut, celui de tenir rigueur aux petites bourses; force leur est donc de se rabattre d'un autre côté.

Si vous voulez trouver des étrennes originales, artistiques et à bon marché, croyez-moi, allez faire un tour chez le marchand de produits chinois et japonais.

Depuis que le percement du canal de Suez a, grâce à M. de Lesseps, raccourci de moitié la route de l'extrême Orient, mille objets charmants, autrefois à peu près inconnus en France, affluent chez nous.

Tandis que les Orientaux ont le mauvais goût d'importer chez eux nos chapeaux en tuyau de poêle, nos paletots disgracieux et nos habits étriqués, nous avons, nous, le bon esprit de faire venir les mille objets où se révèle leur esprit inventif, ingénieux jusqu'au raffinement.

Je connais dans Paris au moins sept ou huit magasins où sont rassemblées toutes les merveilles dues au génie du Céleste-Empire : coffrets de laque; potiches de porcelaine ornées de dessins fantastiques; éventails couverts d'oiseaux étranges; plats en émaux cloisonnés; théières rebondies; tasses microscopiques clissées de paille fine; et par-dessus tout *cabinets* à donner envie à Oronte lui-même d'y remiser son sonnet.

Le *cabinet*, dont le nom est si mal compris par le parterre du Théâtre-Français, était un joli petit meuble, fort à la mode au XVIIe siècle; il reparut au XVIIIe sous le nom de *bonheur du jour*.

L'art chinois avait inventé le *cabinet* bien avant qu'il fût en usage chez les peuples européens : il en a fait un véritable bijou; une sorte de commode à mille tiroirs, qui semblent d'avance destinés à ranger des inutilités ou des futilités : bijoux, petits billets, vers légers ou prose volante.

Le cabinet me semble le meuble par excellence pour garder les cartes de visite, les invitations à dîner, les carnets de bal qu'on veut collectionner pour les retrouver plus tard, après de longues années, comme des souvenirs enfouis dans des catacombes élégantes.

Si vous aviez quelque scrupule à offrir vos bonbons du jour de l'an dans une potiche chinoise, veuillez vous rappeler qu'à Pékin les plus beaux vases sortis des manufactures du pays sont donnés à titre honorifique, comme des décorations, aux personnages que le souverain daigne gratifier d'une faveur spéciale. Le *Journal officiel* (il y a un journal officiel en Chine) enregistre ce cadeau princier, auquel sont attachés toutes sortes de priviléges. Les magistrats judiciaires eux-mêmes ne peuvent franchir le seuil du citoyen qui possède une de ces potiches d'honneur; elles équivalent à une médaille de député gravée sur le ventre d'une soupière ou d'un saladier... Comme on comprend qu'un tel pays soit celui de la lampe merveilleuse d'Aladin!

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 39. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 29 Décembre 1877.
Sous la direction de Mlle Zénaïde Fleuriot



Vue des sources de la Loire. Dessin de M. E. Breton.

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

Voir p. 465, 481, 497, 521, 536, 552, 582 et 603.)

IX

Notre excursion rapide — trop rapide peut-être — dans l'Auvergne s'avance à grands pas ; à mesure que nous approchons du terme final et de l'heure du départ, une sorte d'ennui nous envahit ; le retour à Paris nous charme médiocrement après deux mois passés au sein de cette nature quelque peu étrange, et cependant très-sympathique, que nous étions loin de soupçonner, malgré ce que nous en avaient dit les artistes dont les récits nous ont engagés à un voyage que nous nous promettons bien de refaire, s'il plait à Dieu et si nos occupations nous en laissent le loisir.

C'est par la Haute-Loire que nous terminons nos promenades en Auvergne. Ce département tire son nom de sa situation physique sur le cours de la Loire, un des plus beaux fleuves de France, et qui donne son nom à trois départements assez importants de notre pays. Celui-ci est compris tout entier dans le bassin de la Loire et forme une large et profonde vallée, ceinte de trois côtés par une ligne d'élévations considérables. De ces montagnes, où la neige séjourne pendant plusieurs mois, descendent des cours d'eau torrentueux qui vont grossir la Loire. Elles sont couvertes de forêts et de vastes pâturages où l'on élève une quantité considérable de bestiaux, de mules et de mulets, qui font la principale richesse du pays. Quelques coteaux sont couverts de châtaigniers et de

vignes cultivées avec soin ; dans les vallées, on trouve des plaines étendues et fertiles. Le sol est couvert de laves et de pouzzolanes de toute espèce ; la plupart des montagnes sont de formation volcanique et conservent encore des traces marquées de leur origine.

Les curiosités naturelles sont très-nombreuses dans ce département ; on visite avec intérêt les rochers de Corneille et de Saint-Michel-du-Puy ; les rochers basaltiques d'Espaly, nommés, à cause de leur apparence, *les orgues d'Espaly ;* le panorama du Mézenc, d'où l'on jouit d'un horizon immense ; le cratère de Bar, volcan éteint qui s'élève près du bourg d'Allègre et qui est remarquable par sa belle forme conique, son isolement et sa hauteur ; les cascades de la Roche et de la Baume, formées par des chutes d'eau de trente mètres de hauteur sur le versant occidental du Mézenc, et tant d'autres merveilles de la nature : sites sauvages et pittoresques, qui rendent ce département cher aux artistes et aux savants.

La Loire entre dans ce département, près de Lafarre, non loin de sa source ou plutôt de ses sources.

Le Puy est le chef-lieu de la Haute-Loire ; son nom indique sa position sur un des points culminants de l'Auvergne. Jadis, au sommet de ce mont (*Anicium*), s'élevait un temple consacré à Diane chasseresse. Aux environs de ce temple, dont on voit encore les vestiges, se groupèrent des habitations, et peu à peu un bourg se forma. On l'appela *Anicium*, du nom de la montagne sur laquelle il était situé. Une naïve légende place, dès le Ier siècle du christianisme, un sanctuaire miraculeux de la Vierge sur cette hauteur où la dévotion à la Mère de Dieu n'a cessé de fleurir et s'est affirmée, en ces dernières années, par la consécration d'une statue colossale de sa Protectrice...

D'abord circonscrite au rocher de Corneille, où étaient l'église, le cloître, la maison des chanoines et un château fort, la ville des Anicien se développa rapidement. Bientôt l'invasion des Barbares obligea les habitants à s'abriter derrière de hautes murailles.

Dans la guerre des Anglais, la ville du Puy tint pour la cause royale. A son avénement au trône, Charles VII vint en personne remercier les habitants de leur courage et de leur fidélité (1424). Ces traditions ne firent que grandir par la suite des siècles ; le Puy fut toujours une cité éminemment royaliste, en dépit des mille épreuves auxquelles elle fut en butte tant de la part de l'étranger que de quelques-uns de ses propres citoyens.

La ville du Puy s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une montagne conique. Cette montagne, appelée anciennement *Anicium* et plus tard *Podium*, est surmontée d'un énorme rocher connu sous le nom de *Corneille*. Au pied de ce rocher, dont le sommet a cent trente-deux mètres de hauteur au-dessus du niveau de la principale place publique du Puy (le Martouret), s'élèvent trois grands édifices qui couronnent la ville ; ce sont : l'église de Notre-Dame, son clocher isolé et une haute tour carrée nommée *tour Saint-Mayol* ou *du Chapitre*. Vers le haut, et dans sa partie orientale, est un joli bois qui forme autour comme une fraise de verdure. Au-dessus se dressent les sombres ruines de l'antique château de Corneille. La ville est bâtie sur une roche vive, au centre de trois vallées où coulent deux torrents, la Borne et le Dolaison, qui vont, près de là, se jeter dans la Loire. Rien de plus charmant que la perspective de cette ville, avec ses maisons blanches et à tuiles rouges et courbes, ses coteaux couverts de vignes et de riants vergers, ses vallées entrecoupées de jardins et de prairies.

Cette ville est pleine de ruines et de monuments qui attestent son ancienne splendeur. Son église de Notre-Dame est remarquable par la hardiesse de sa construction et par l'effet pittoresque de sa façade. On y monte par un large perron composé de cent trois marches. Une grande partie de l'édifice, soutenue par une belle clef de voûte de vingt mètres environ de hauteur sous clef, s'avance et recouvre la portion supérieure de ce magnifique escalier. Avant la Révolution, on y voyait au-dessus de l'autel, dans une niche, la célèbre statue de *la Vierge noire*, dite *Notre-Dame du Puy ;* elle fut brûlée en 1793, et c'est pour rendre hommage à son antique patronne que la ville du Puy a voté l'érection d'une statue colossale de la Vierge, confiée au ciseau de M. Bonassieux.

A un kilomètre au nord du Puy est le petit bourg d'Aiguilhes, où naquit Raymond d'Aiguilhes ou d'Agiles, le célèbre chroniqueur de la première croisade. Cette commune tire son nom du rocher d'Aiguilhes ou de Saint-Michel, qui est une production volcanique des plus étonnantes. On conçoit difficilement au premier abord la manière dont a pu se former ce roc sourcilleux, qui a environ 265 pieds d'élévation sur 510 de circonférence. Les uns supposent un feu souterrain, qui, ayant trouvé une issue momentanée, a formé dans un de ses jets ce pic miraculeux. D'autres, au contraire, croient que ce rocher n'est point une éruption volcanique, mais un produit de l'eau qui a détruit l'ouvrage des volcans et formé un rocher secondaire des matières répandues pendant leurs éruptions.

Au sommet de ce rocher pyramidal est une chapelle gothique, sous le vocable de saint Michel, et dont la construction, commencée en 965, ne fut achevée qu'en 984 sous l'épiscopat de Guy II, qui en fit la dédicace et l'érigea en abbaye, qu'on appelait *de Vegarey*. On monte à cette chapelle par un long escalier dont une partie ressemble à une coquille de limaçon : les marches sont au nombre de 218, taillées pour la plupart dans le roc.

A 17 kilomètres à l'est du Puy, on visite Saint-Julien-Chapteuil, du mot provençal *capdieuls* (garde ou fanal), près de la Sumène; on croit qu'il y avait là anciennement un temple de Jupiter Capitolin, dont plus tard on aurait fait une église sous le vocable de saint Julien. Au milieu de ce bourg, on voit encore une immense porte surmontée de mâchicoulis et soutenue par deux larges pans de murailles. C'est, avec les ruines d'une tour carrée sur le rocher, tout ce qui reste du vieux manoir de Chapteuil, rendez-vous, dans le moyen âge, des seigneurs et des dames de la contrée. Aujourd'hui le silence et la solitude règnent dans ces lieux jadis si animés...

Qui pourrait reconnaître dans la petite ville si triste, si semblable à un village, de Saint-Paulien, l'antique Ruessio, cité des Vallaviens? Ravagée par les Barbares, elle ne pouvait rivaliser avec *Anicium*, dont la prospérité et la population croissaient chaque jour. Aussi tomba-t-elle bientôt en ruine; mais en périssant elle enrichit sa rivale de ses dépouilles. On voit dans la ville du Puy plusieurs églises dont les murs ont été construits avec des fragments provenant des ruines de Ruessio. Aujourd'hui la charrue passe où fut la cité gallo-romaine, et ce n'est que par hasard que le laboureur en fait sortir quelques débris.

Saint-Paulien est maintenant un chef-lieu de canton qui fait un important commerce de grains et de bestiaux.

Voici un bourg dont le nom est connu dès la plus haute antiquité en France : c'est Polignac. Au milieu d'un pays sauvage s'élève un gigantesque rocher d'un aspect majestueux. Debout et dominant toutes les hauteurs de la contrée, cette grande masse volcanique est d'une forme tellement régulière qu'on la prendrait pour une œuvre des hommes, si sa colossale grandeur ne révélait la main qui l'a faite ainsi. C'est là, sur cette cime inaccessible, que s'élevait le vieux manoir des sires de Polignac, l'un des plus formidables du moyen âge. Son origine a divisé et divise encore les savants et les archéologues : les uns veulent que le lieu sur lequel il a été bâti ait servi aux sacrifices des druides; d'autres, qu'il y ait eu là un temple d'Apollon. Au fond d'une des tours du château, on voit encore le masque célèbre dont la bouche béante — disent les partisans de cette dernière opinion — rendait des oracles. Ce masque est vraiment colossal. C'est une œuvre antique ; mais ce fragment, apporté dans un château du moyen âge on ne sait à quelle époque, ne peut mener à aucune conclusion, si ce n'est peut-être à prouver le goût et la curiosité d'un des seigneurs du pays. Cette tour, ce masque, un vieux donjon, quelques pans de murs d'une chapelle romane, c'est tout ce qui reste de cet antique château. Sidoine Apollinaire en fait mention comme de sa maison paternelle.

Saugues jouit d'une certaine importance, grâce à la renommée de ses fromages et de ses fabriques d'étoffes. On y remarque la tour du clocher, dont la sonnerie est fort curieuse.

A Crayonne, autre petite ville, rien de digne d'attention, sinon une vieille tour carrée et son église antique.

Aux environs de Polignac-sur-Loire, on admire la cascade de la Baume, dont la chute est de près de quatre-vingts pieds.

Brioude est une ville très-ancienne; c'est le *Brivas* célébré par Sidoine Apollinaire : cette cité était considérable, comme semblent le démontrer ses ruines et ses vieilles fondations. Brioude fut souvent ravagé; après les Burgondes vinrent les Sarrasins; jamais elle n'avait plus souffert qu'à cette dernière époque (732.) Quand elle passa aux comtes de Toulouse, Béranger, l'un d'eux, la releva de ses ruines (819.)

Cette ville est agréablement située dans un grand bassin environné de montagnes dominées au loin par les cimes du Martoulet et du puy de Dôme, mais elle est en général mal bâtie. Ses édifices les plus remarquables sont le collége et l'église. Celle-ci a été classée parmi les monuments historiques. Bâtie sous Constantin ou Constance Chlore, au lieu même où saint Julien fut martyrisé, ruinée par les Sarrasins, puis rebâtie par Louis le Débonnaire, elle garde encore, malgré le défaut d'ensemble résultant des diverses réparations plus ou moins heureuses auxquelles elle a été successivement soumise depuis lors jusqu'à nos jours, de nombreux vestiges de son ancienne splendeur.

Après Brioude, il faut aller visiter la Chaise-Dieu, près des sources de la Sénouise. Cette petite ville doit son origine à une célèbre abbaye qui y fut fondée, au XIe siècle par saint Robert. Bientôt enrichie par les présents et les donations des princes et des seigneurs, cette abbaye vit se grouper autour d'elle des habitations, puis un bourg auquel Robert donna le nom de *Casa Dei* (maison de Dieu). A peine fondée, la Chaise-Dieu eut à souffrir des guerres féodales. Louis VII purgea le pays de ces hôtes terribles, et depuis ce temps la paix ne cessa d'y régner. L'église de l'antique abbaye est l'une des plus belles de l'Auvergne. Il ne reste rien des premières constructions. Rebâtie en 1343, sous Clément VI, achevée sous Grégoire IX, grande et simple, supportée par vingt-deux colonnes, elle est divisée en trois nefs, toutes les trois fort élevées. Cinq absides la terminent à l'est. Nulle ornementation, point de chapiteaux aux piliers. On monte dans l'église par un large escalier. La façade est flanquée de deux tours massives. On compte 156 stalles dans le chœur. Au milieu du chœur s'élève le tombeau de Clément VI. Sa statue est en marbre blanc. Sur la paroi nord de la clôture du chœur s'étend une fresque représentant une ronde fantastique que la Mort danse avec des gens de tout âge et de tous états.

Des fortifications de l'abbaye, il ne reste qu'une porte et une tour carrée. On la nomme la tour de Clément VI qui, dit-on, la fit bâtir.

Nous faisons nos adieux au département de la Haute-Loire en visitant Monistrol, non à cause des charmes de cette ville, mais de ses environs, qui sont très-gracieux. Du coteau qui porte cette ville, on jouit d'un délicieux coup d'œil sur la vallée de la Loire, spacieuse, verdoyante, formée de hautes collines.

La vue est un des grands plaisirs d'un voyage en Auvergne; il est impossible d'imaginer quelque chose de plus varié, de plus souvent renouvelé, pour ainsi dire, que ces aspects qui changent presque à chaque pas et font que l'on ne quitte qu'à regret tel panorama pour passer bientôt à un autre qui vous laisse la même impression, tour à tour austère et gaie, soit que l'œil se porte sur le sommet dénudé des montagnes, soit qu'il s'abaisse sur des vallées ou des pentes bien cultivées, chargées de bois, de vignes, de cultures de tous genres.

CH. BARTHÉLEMY.

— La suite au prochain numéro. —

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490), 506, 516, 540, 555, 562, 586 et 594.)

XI

FUSILLÉS!

Au milieu du camp anglais s'élevait une lourde construction très-basse, composée de trois corps de logis percés de petites fenêtres et recouverts de larges toits de chaume.

C'était une ferme dont les habitants avaient été expulsés et où les principaux officiers de l'armée anglaise étaient venus prendre leurs quartiers.

Depuis qu'il avait quitté le village de l'Ange-Gardien, le général Wolf habitait l'une des ailes de cette masure, car sa santé délicate lui interdisait le séjour de la tente.

Jean d'Arramonde et le paysan canadien, qui se nommait Franck Renaud, furent amenés dans la cour de la ferme. Là, devant un cercle d'officiers anglais que cet incident avait attirés, ils furent soigneusement fouillés.

Lorsque Jean vit le lieutenant qui l'avait arrêté retirer d'une poche dissimulée dans la doublure de sa veste de paysan un papier plié en quatre, il se sentit perdu.

Ce papier était la commission d'officier que M. de Montcalm lui avait signée sous sa tente du lac Champlain et dont il avait été obligé de se munir afin d'être reconnu des avant-gardes françaises, si jamais il était obligé d'interrompre sa mission et de prendre le chemin de Québec.

Le lieutenant anglais ne laissa pas échapper un signe d'étonnement en parcourant des yeux ce papier. Évidemment il savait d'avance à quoi s'en tenir sur la véritable condition de ce faux paysan.

Il dit seulement un mot aux officiers qui l'entouraient, et ceux-ci fixèrent aussitôt leus regards curieux et surpris sur le gentilhomme béarnais.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'éloigna.

Il revint bientôt avec un gros major que Jean d'Arramonde reconnut aussitôt pour l'avoir vu dans la maison du forgeron à la table du général Wolf.

Les officiers s'écartèrent avec respect, et, tandis que les soldats appuyés sur leurs fusils faisaient bonne garde autour des deux prisonniers, le major Hawson s'avança vers eux.

Dédaignant d'interroger le paysan canadien, ce fut à Jean d'Arramonde qu'il s'adressa :

— Vous êtes officier français, monsieur? demanda-t-il.

Il eût été désormais superflu de nier et il ne restait au gentilhomme béarnais d'autre ressource que de faire bonne contenance devant les « freluquets » dont le lorgnon l'examinait.

— Oui, répondit-il, je suis officier au service de Sa Majesté Très-Chrétienne.

— Pourquoi avez-vous pris ce déguisement?

— Votre question me semble inutile... Vous devez bien savoir dans quel but un officier quitte son uniforme et vient au milieu d'un camp ennemi...

— Vous êtes un espion...

— Un espion, soit; et bien que je me sois efforcé en plusieurs circonstances de servir mon pays l'épée à la main j'estime que jamais je ne lui ai été plus utile que lorsque je suis venu seul et désarmé au milieu de vous pour surprendre vos secrets militaires... Major Hawson, que sont devenus les deux mille hommes que le général Wolf vous avait chargé de conduire à l'attaque des positions de M. de Lévis?

Cette question amena les feux de la colère sur les joues déjà empourprées du major anglais.

La mitraille française avait entièrement décimé les régiments qu'il commandait et avec lesquels il devait surprendre la droite de M. de Lévis.

— Ah! c'est vous qui nous avez trahis! s'écria-t-il d'une voix sifflante de rage... Eh bien! puisque vous avouez votre crime, le châtiment ne se fera pas longtemps attendre.

Il se tourna brusquement vers ses officiers et échangea quelques mots avec ceux qui composaient cette cour martiale improvisée dans l'angle d'un bâtiment de ferme.

Puis il donna en anglais à l'officier qui avait amené

le paysan canadien et Jean d'Arramonde un ordre rapide, dont ce dernier comprit la terrible concision.

On jeta sur les épaules des deux prisonniers les vestes qu'on venait de leur arracher et on les conduisit hors de la cour de la ferme, près d'un mur bas, à moitié détruit, qui s'élevait à quelque distance.

L'officier fit ranger ses dix hommes sur deux rangs et s'adressant aux prisonniers :

— Préparez-vous à mourir, dit-il.

Il se tourna ensuite vers ses soldats et leur ordonna de charger leurs armes.

Lorsque les armes furent prêtes :

— Veuillez vous adosser à ce mur, monsieur, dit l'officier en s'adressant à Jean d'Arramonde d'un ton plus doux; car, au moment d'exécuter cette terrible sentence, il ne pouvait se défendre d'un peu de pitié et d'émotion... Désirez-vous l'un ou l'autre qu'on vous bande les yeux?

— Non, non, dit d'Arramonde avec vivacité.

Le paysan secoua négativement la tête avec une sorte de mouvement machinal.

— Nous sommes à un moment où l'on doit savoir mourir, murmura-t-il avec une touchante expression de résignation. N'importe! j'aurais bien voulu embrasser ma pauvre femme et mon petit Jacques... Que vont-ils devenir sans moi?

Et, inclinant le front, il alla s'appuyer au mur à côté de d'Arramonde, en ajoutant :

— Ah! monsieur, pardonnez à un pauvre homme! C'est moi qui suis cause que vous êtes ici...

— Les Anglais ont perdu la bataille de Montmorency! dit Jean d'Arramonde en relevant fièrement la tête, comme s'il eût puisé dans cette pensée de consolation suprême la force de braver la mort... je meurs content, mon ami, je meurs en soldat, frappé par les balles anglaises... Vive le roi! vive la France!

— Vive la France! répéta le paysan en murmurant dans une dernière parole le nom de cette ingrate et bien-aimée patrie d'adoption à laquelle son cœur appartenait tout entier.

A un signe de l'officier, les soldats saisirent leurs fusils et couchèrent en joue les deux victimes.

— Monsieur, dit alors Jean d'Arramonde, me permettez-vous au moins de commander le feu?

— Faites, monsieur, répliqua le lieutenant anglais.

Mais au moment où le gentilhomme béarnais allait pousser ce dernier et fatal commandement le galop de plusieurs chevaux retentit sur la droite.

Une voix impérieuse s'écria :

— Arrêtez!

Jean d'Arramonde tourna les yeux vers la direction d'où venait cet ordre imprévu.

— Ma foi, bien volontiers! dit-il aussitôt en retrouvant tout l'à-propos de sa verve gasconne.

Les soldats relevèrent brusquement leurs armes et les présentèrent au nouvel arrivant; l'officie[r] respectueusement de la pointe de son épée.

Ce cavalier dont l'intervention soudaine suspenda[it] le supplice des prisonniers était le général Wolf e[n] personne.

Trois ou quatre officiers l'accompagnaient.

James Wolf s'approcha du lieutenant et, se pencha[nt] sur le cou de son cheval, il lui demanda rapideme[nt] quels étaient ces deux hommes qu'on allait fusille[r].

L'officier anglais lui répondit quelques mots à vo[ix] basse, et aussitôt les regards du général Wolf parure[nt] se fixer sur Jean d'Arramonde avec intérêt et surpris[e].

Puis se redressant tout à coup :

— Qui vous a donné l'ordre de fusiller ces priso[n]niers? demanda-t-il à l'officier.

— Le major Hawson.

— Le major Hawson est un sot!

Il fit avancer son cheval devant le peloton d'exéc[u]tion.

— Vous êtes libre, dit-il au Canadien d'un t[on] brusque; allez-vous-en. Lieutenant Garnley, comma[n]dez à deux hommes de reconduire ce paysan a[u] village... Quant à vous, monsieur, reprit-il en s'adre[s]sant à Jean d'Arramonde en français, vous serez m[on] prisonnier jusqu'à ce que j'aie décidé sur votre sort... Vous garderez cet officier français à vue, lieutena[nt] Garnley, et vous m'en répondrez sur votre tête.

Le lieutenant s'inclina respectueusement et s'e[m]pressa d'exécuter les ordres de son général.

Le paysan canadien fut reconduit aux avant-post[es] et mis en liberté immédiate; quant à Jean d'Ar[ra]monde, on le plaça entre les soldats et on le co[n]duisit de nouveau à la ferme abandonnée.

Il y avait dans l'aile gauche de cette ferme une sorte de cellier fermé par une porte énorme [qui] recevait un jour douteux d'une étroite ouv[erture] défendue par une forte croix de fer.

Ce fut là que l'officier anglais enferma Jean d'Ar ramonde après avoir fait jeter sur le carreau hum[ide] deux bottes de paille fraîche.

Une sentinelle fut placée devant la porte, une autre devant la petite fenêtre.

Cette dernière précaution était cependant bi[en] inutile, car, même si la croix de fer eût été descell[ée] cette lucarne aurait été trop exiguë pour donn[er] passage au prisonnier.

XII

LA SENTENCE DE MORT.

Pendant quelques jours, Jean d'Arramonde p[ut] croire qu'au milieu des graves préoccupations q[ui] l'assiégeaient le général Wolf avait oublié son ex[is]tence.

Il s'attendait à être interrogé, jugé et sans dou[te] condamné de nouveau; car il ne supposait pas q[ue]

Il anglais lui eût fait grâce de la vie pour le rder prisonnier jusqu'à la fin du siége de Québec. Mais, à son grand étonnement, près d'une semaine passa sans qu'il vît d'autre visage que celui du dat muet qui deux fois par jour lui apportait sa urriture.

Le général Wolf avait, en effet, de graves préoccutions.

La défaite de Montmorency, en lui révélant la vieur incroyable de la petite armée française, lui nnait des craintes sérieuses touchant l'issue de te campagne.

Québec bombardé, à moitié détruit, ne se rendait pas. rmée de M. de Montcalm, solidement retranchée, nblait invincible. Il ne fallait pas songer à la tourr ni à la déloger par la force de la position inexpuable où elle s'était établie au nord de la ville.

La pensée qu'il serait peut-être contraint de battre retraite avec ses forces énormes, sa flotte puisnte, sa formidable artillerie, torturait l'âme ardente ambitieuse de James Wolf.

Pendant plusieurs jours, ses vaisseaux remontèrent redescendirent le Saint-Laurent, de l'île d'Orléans cap Rouge.

Le général se tenait debout à l'avant d'un navire, erchant anxieusement si, au milieu de cette ligne falaises qui se dressaient devant lui comme une raille taillée à pic, il n'y aurait pas un point où il t tenter une descente.

Il avait à ses côtés un officier de marine jeune mme lui, ardent comme lui, et qui devait illustrer jour le nom qu'il portait.

Mais le capitaine Cook avait beau multiplier ses ages, calculer la baisse sensible que chaque produisait dans les eaux du grand fleuve, il avait sur la côte aucun point où une armée se pût aborder rapidement et gagner les res situées au sud de la capitale du Canada.

éral Wolf était désespéré. On allait atteindre e septembre ; encore quelques semaines et envahiraient le Saint-Laurent. Sa flotte condamnée à l'inaction et son armée, e au milieu d'un pays pauvre et dévasté, imée par la misère et les maladies.

là ce qu'il avait promis à William Pitt, le inistre anglais, le jour où, prenant le comdement de ses troupes, il avait juré de réparer fautes des généraux qui l'avaient précédé et de quérir le Canada à l'Angleterre?

Par son amour de la gloire, par la noblesse de son actère et l'élévation de ses sentiments, James Wolf it le digne émule de Montcalm.

Qu'on juge ce que dut souffrir un pareil homme our où, jugeant que tout allait être perdu, il donna son armée l'ordre de reprendre le chemin des sseaux!

Un matin, Jean d'Arramonde vit à travers la petite lucarne de sa prison un mouvement inaccoutumé dans le camp des Anglais.

Les soldats renversaient les abris de feuillage qu'ils s'étaient construits, et brûlaient la paille à demi pourrie qui jusqu'alors leur avait servi de couche.

De grandes voitures pleines de vivres et de munitions se dirigeaient vers le village de l'Ange-Gardien, c'est-à-dire vers le Saint-Laurent. Des détonations sourdes retentissaient tout autour du camp et l'on voyait de gros nuages de fumée s'élever au milieu des pierres et des débris de toute sorte projetés dans l'espace.

Les Anglais détruisaient les retranchements de leur camp et s'apprêtaient à battre en retraite dans la direction de leurs vaisseaux.

Jean d'Arramonde ne pouvait en croire ses yeux. A chaque détonation, il sentait son cœur sauter de joie dans sa poitrine. Il oubliait tout ce qu'il avait souffert durant cette affreuse captivité, il oubliait jusqu'à cette sombre perspective de la mort qui chaque jour se dressait devant lui... Les Anglais se déclaraient vaincus, ils renonçaient à prendre Québec, ils fuyaient!

Cramponné à la croix de fer qui fermait l'unique petite fenêtre de sa prison, le gentilhomme béarnais considérait, l'ivresse dans l'âme, ces préparatifs d'un prochain départ, lorsque tout à coup la lourde porte tourna sur ses gonds rouillés et il s'entendit appeler.

Il se retourna vivement; le lieutenant Garnley était devant lui. Il put aussi apercevoir dans l'ombre de la porte les baïonnettes des soldats qui accompagnaient l'officier anglais.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il.

— Le général Wolf vous donne l'ordre de comparaître devant lui.

— Eh! répliqua d'Arramonde en montrant les baïonnettes, vous avez derrière vous, monsieur, de trop bons arguments pour qu'on puisse refuser d'obéir... Marchons!

Le gentilhomme béarnais prit place au milieu des soldats. On lui fit traverser la cour de la ferme et on le conduisit dans le bâtiment situé de l'autre côté et occupé par James Wolf.

Le général anglais était seul dans une longue pièce meublée d'une lourde table de paysan, de quelques siéges grossiers et d'un petit lit de camp.

Il se promenait à grands pas, les bras croisés. Son visage paraissait plus pâle encore que de coutume. Tout son être frêle et débile tressaillait comme s'il eût été constamment secoué par les frissons de la fièvre.

Jean d'Arramonde s'arrêta au milieu de la pièce. Les soldats anglais firent la haie contre le mur, l'arme au pied.

— Monsieur, dit le général Wolf en s'arrêtant tout

à coup devant le gentilhomme français, lorsqu'il y a quelques jours je vous ai fait grâce de la vie, vous avez bien dû penser que je vous accordais simplement un sursis et que vous ne pourriez éviter la peine capitale à laquelle les lois de la guerre vous condamnent...

Jean d'Arramonde s'inclina sans répondre.

— Le conseil que j'ai rassemblé ce matin a prononcé contre vous une sentence de mort. Cette sentence sera exécutée demain au lever du soleil.

Le général Wolf fit encore quelques tours dans la pièce. Ses yeux vifs et perçants semblaient examiner, à la dérobée, l'effet que l'annonce de cette terrible décision avait produit sur le prisonnier.

Jean d'Arramonde n'avait pu réprimer un léger tressaillement. Il était à cet âge où l'espérance est vivace, où la mort apparaît comme une hypothèse hideuse, impossible.

Ces quelques jours de répit l'avaient plus fortement rattaché à l'existence. Et puis il lui semblait que c'était chose cruelle de mourir au moment où l'allégresse de la victoire allait retentir dans le camp français, au moment où la colonie sauvée, triomphante, allait renaître d'une vie nouvelle!...

Le général anglais revint en face de lui.

— Il dépend cependant de vous, reprit-il, d'éviter que cette sentence soit exécutée.

Et comme Jean d'Arramonde surpris l'interrogeait du regard :

— Vous devez connaître la côte de Québec, continua James Wolf. Il y a sans doute sur cette côte, au sud de la ville, un endroit où mon armée pourrait tenter un débarquement. Si vous vous engagez à guider nos vaisseaux à un point où il leur soit possible d'aborder sûrement, je vous fais grâce de la vie...

Jean d'Arramonde devint pourpre comme s'il eût reçu un soufflet sur la joue.

Il se redressa, l'œil ardent, et répondit avec une vivacité indignée :

— Général, vous me trouverez prêt à mourir demain matin !

Et, sans ajouter un mot, il fit signe au lieutenant Garnley de le reconduire dans sa prison.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

DE L'ANNÉE ET DU CALENDRIER.

Un de ces jours derniers, j'allai voir un de mes amis. Je trouvai ses enfants occupés à feuilleter l'almanach nouveau qu'il venait de leur donner. Ce n'était pas le modeste *Dieu soit béni*, avec ses colonnes de signes prophétiques annonçant la neige et la grêle, les jours de soleil et de pluie, ni *le Grand Messager boiteux*, avec ses grossières vignettes sur papier g mais un joli petit volume orné de charmantes gr- res, et plein d'historiettes intéressantes.

— Pourquoi donc, demanda Marie, l'aînée de l- mille, qui avait tout récemment obtenu son breve capacité, trouve-t-on toujours en tête de l'almar ces mots inintelligibles : l'*indiction romaine*, le *r bre d'or*, le *cycle solaire*, l'*épacte?* Jamais je ne l entendu prononcer nulle part, pas même dans cours que j'ai suivis pour préparer mon examen me paraissent bien ennuyeux. S'ils ont quelque lité, qu'on nous l'apprenne; s'ils ne servent de r qu'on nous en débarrasse.

— C'est bien vrai, reprit Émile, un fort en thème borieux aspirant au baccalauréat, et je suis tout à de l'avis de Marie. Il y a une autre chose qui me raît aussi un peu bizarre, c'est que les mois aier uns trente jours, les autres trente et un, pendant février en a tantôt vingt-huit et tantôt vingt-neuf mois est une mesure du temps, et une mes quelle qu'elle soit, ne doit pas avoir des grand différentes sous le même nom, comme notre pr seur nous le disait à la dernière classe d'arithı que, en nous expliquant pourquoi l'on a établi le tème métrique.

— Vous nous feriez bien plaisir si vous vouliez faire un peu comprendre ces choses, dit Mari s'adressant à moi.

— Mes amis, leur répondis-je, j'aime à voir chez cette curiosité, surtout quand la plupart des écc se contentent trop souvent d'apprendre des mot cœur, sans chercher à en connaître le sens. parlez du nombre d'or, de l'inégalité des nombr jours des mois. Mais savez-vous l'origine du r celle de l'année?

— L'année? s'empressa de répondre Marie; c'est le temps que la terre met à accomplir sa lution autour du soleil.

— Tu es bien avancée ! repartit Émile un peu j de la science de sa sœur. J'ai appris cette pl dans nos livres comme toi ; mais je ne m'en tı pas plus savant pour cela. Quand commence et q finit cette révolution? Pourquoi y a-t-il des anné 365 jours et des années de 366? Nous n'en savor long, ni toi ni moi, là-dessus.

— Tu en demandes trop, répliqua Marie. Je ne pas que nous puissions en apprendre davantag ce point, à moins que nous ne travaillions pour nir des astronomes aussi habiles que ceux de l'O vatoire.

— Vous vous trompez, mademoiselle, lui dis n'est pas nécessaire de passer les nuits à obser étoiles, ni de se plonger dans des études sav pour arriver à se rendre compte de bien des p mènes dont on se contente trop souvent de seulement le nom. Les astronomes de l'ant



n'étaient pas installés dans de grands édifices; ils n'avaient pas les instruments perfectionnés qui ont été mis à la disposition de leurs successeurs. Trompés par les apparences, ils ne savaient pas que c'est la terre qui tourne autour du soleil. Cependant, en étudiant le mouvement apparent du soleil autour de la terre qui leur paraissait être le centre des mouvements célestes, ils ont pu trouver assez exactement la durée de cette révolution. C'est ce que je vais vous exposer, pour pouvoir répondre à la demande que vous m'avez faite.

« *Mois.* — Avant d'arriver à l'année, parlons d'abord du mois, et cherchons quelle a pu en être l'origine. Les peuples primitifs sentirent, comme nous, le besoin d'évaluer la succession du temps par une mesure plus grande que le jour; c'est dans le ciel que cette unité se présenta à eux. L'astre qui dut appeler le plus vivement leur attention n'était pas le soleil, dont l'œil ne peut supporter l'éclat; ce fut la lune, dont ils pouvaient suivre le paisible cours sans être fatigués par sa douce lumière. Ils furent frappés des changements que subit progressivement la forme de son disque, et en les voyant se reproduire régulièrement ils reconnurent bientôt que la période des phases a une durée constante. Ils comptèrent par lunes ou lunaisons, comme font encore aujourd'hui les sauvages des forêts du Nouveau-Monde. Entre deux pleines lunes ou deux nouvelles lunes consécutives, on compta d'abord 29 jours : tel fut le mois.

« Peu à peu on remarqua qu'après dix périodes successives, par exemple, commençant à la nouvelle lune, la onzième nouvelle lune arrivait, non pas au bout de 10 fois 29 jours, c'est-à-dire au bout de 290 jours, mais seulement au bout de 295. On en conclut que la durée de la période des phases est le dixième de 295 jours, et par conséquent de 29 jours et demi. Adopté comme unité pour la mesure du temps, le mois lunaire ne pouvait avoir qu'un nombre entier de jours. Pour opérer une compensation, ils furent composés alternativement de 29 et de 30 jours.

« *Année.* — A mesure que la civilisation se développa, que les relations des peuples prirent plus d'importance, les événements se multiplièrent, et l'on se vit dans la nécessité de les rapporter à des périodes plus étendues que le mois. C'est l'observation des phénomènes solaires qui révéla ces nouvelles périodes.

« On voyait la durée du jour (le temps pendant lequel le soleil nous éclaire) diminuer graduellement jusqu'à une certaine époque, puis augmenter au contraire jusqu'à une autre, à partir de laquelle elle recommençait à diminuer pour augmenter de nouveau, et ainsi de suite, variant ainsi entre une durée minimum et une durée maximum



Le Repos de la Bohémienne



Louis Gallait, peintre belge.

qui dans le même lieu paraissaient cons
observa aussi que pendant ce temps le
l'horizon où le soleil se lève le matin se
s'avance vers le nord, à mesure que le
dit, et rétrograde au contraire vers le su
que le jour diminue. Ainsi le soleil n'
chaque jour la même position dans le ci
port à nous, et c'est de ces variations
que proviennent les variations de la dur
en même temps que celles de la tempér
évident qu'aux deux époques du jour le
le soleil se retrouvait au même point d
après avoir effectué la série complète de
cements ; cette période prit le nom d'an

« Il importait d'en reconnaître la durée
terminer combien elle renferme de jours
composé d'un jour et d'une nuit). Un ap
simple suffit à cette importante détermi
lieu de vous le décrire aujourd'hui, j'a
vous le montrer ; je vous l'apporterai de

— Ce sera bien plus intéressant ! s'écri
deux auditeurs. Mais vous pourriez bie
donner tout de même une idée à prés
Marie. C'est peut-être une grande lunet
celle que j'ai vue un jour sur la place
corde, et où l'on pouvait avec deux sou
le soleil.

— Prenez patience, leur répondis-je ; d
serez étonnés en voyant mon instrum
comme je l'espère, le ciel reste décou
pourrons l'installer convenablement et l'u
sitôt.

Le lendemain, on attendait mon retou
certaine impatience. J'arrivai apportant
une ardoise d'écolier au milieu de laquell
plantée perpendiculairement une aiguill
Sur la surface j'avais au moyen d'un co
quelques circonférences ayant toutes l
au pied de l'aiguille. Mes deux astronome
tendaient à tout autre chose, éprouvère
crète déception à la vue de ce vulgaire a
l'établis sur une tablette au milieu du ja
donnai une position horizontale, en tâto
qu'à ce qu'une bille bien ronde posée su
ne roulât ni d'un côté ni de l'autre. En m
le ciel était sans nuages, et l'aiguille pr
ombre nettement dessinée.

Tout en causant, nous suivions l'omb
votait peu à peu autour du pied de l'ai
une direction opposée au soleil et qui s
cissait à mesure que l'astre s'élevait da
Puis l'ombre continuant à tourner s'al
contraire de plus en plus. Il s'agissait
direction de l'ombre au moment préc
s'était trouvée réduite à sa plus petite
Dans ce but, j'avais fait tracer la direct

ait avant midi lorsque son extrémité se trouvait une des circonférences; nous fîmes la même chose après midi, quand l'extrémité atteignit la même circonférence. Je cherchai au moyen du compas le milieu de l'arc compris entre ces deux points, par ce milieu je tirai une ligne droite partant du pied de l'aiguille.

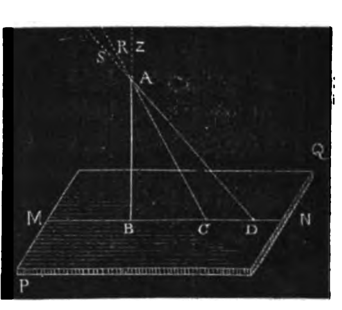
— C'est sur cette ligne, dis-je à mes deux amis, que se trouve tous les jours l'ombre la plus courte de l'aiguille. On l'appelle méridienne (du mot latin *meridies*), parce que ce moment est le milieu du temps qui s'écoule depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher : c'est midi.

— Je comprends bien maintenant ce que c'est que midi, dit Émile. Cependant, monsieur, une chose m'embarrasse. Si nous avions des montagnes du côté de l'orient, comme à la campagne où nous étions pendant les vacances, le soleil se lèverait plus tard que si tout était en plaine autour de nous. Alors ce midi ne serait plus le milieu du jour pour cet endroit.

— Vous avez raison de faire cette observation, lui répondis-je. Vous comprenez que le lever et le coucher du soleil, et par conséquent la durée du jour, ne doivent pas dépendre des irrégularités plus ou moins marquées dans la forme du pays qui nous entoure. Mettez un œil, en fermant l'autre, au bord de l'ardoise et visez le long de sa surface. Elle vous cache tout ce qui est au-dessous, comme si elle s'étendait au loin sans limite. Cette surface plane indéfinie qu'elle représente est ce que les astronomes appellent *horizon*; elle a la même situation que la surface de l'eau qui serait immobile. Ce sont les deux instants où le soleil apparaît le matin sur cet horizon et y disparaît le soir qui sont le lever et le coucher du soleil et de tous les astres.

Chaque jour où le soleil brillait, mes deux astronomes, conformément à mes recommandations, se rendaient au jardin aux approches de midi et marquaient soigneusement le point où se terminait l'ombre sur la méridienne. Ils remarquèrent que cette ombre à midi grandissait de jour en jour. Je leur annonçai que cet allongement se continuerait jusqu'au 22 décembre, et qu'après cette époque il diminuerait successivement jusque vers le 21 juin. Ainsi la plus grande longueur de l'ombre correspond au jour le plus court, et la plus petite au jour le plus long. Dans nos pays, le soleil ne se trouve jamais directement au-dessus de l'aiguille verticale, ou, ce qui revient au même, au-dessus de notre tête, en d'autres termes au zénith, car alors il n'y aurait pas d'ombre. C'est ce qui arrive successivement deux fois par an à midi pour les points de la terre situés dans la région nommée zone torride.

Posez cette baguette mince sur le sommet de l'aiguille, en appuyant son extrémité sur l'extrémité de l'ombre dans la méridienne. Cette baguette prolongée irait aboutir au soleil. A mesure que son extrémité inférieure s'approche du pied de l'aiguille sur la méridienne, elle fait un angle plus petit avec la verticale, et le soleil semble s'approcher du zénith. Par exemple, si MN est la ligne méridienne sur l'ardoise horizontale PQ et que BC soit la longueur de l'ombre à un certain jour, le soleil situé sur la direction CAR sera plus près du zénith *z* que le jour où l'ombre a une longueur plus grande BD. La petite distance zénithale du soleil varie avec la latitude du lieu. A Marseille elle est d'environ 19° 1/2 ; à Paris, de 25° 1/2, et à Dunkerque de 27° 1/2. Ainsi plus un lieu est rapproché du pôle nord, plus les rayons solaires y sont inclinés à midi : c'est là une des causes qui y produisent une température plus basse que dans les régions du sud. Les diverses positions que le soleil à midi semble occuper successivement sur la sphère céleste forment un arc de circonférence suivant la direction de la ligne méridienne et ayant environ 47°. Les deux points situés aux extrémités sont appelés *solstices* (station du soleil), parce que l'astre s'y arrête pour reprendre son mouvement en sens inverse. Ce nom désigne aussi les deux époques où le soleil s'y trouve. D'un solstice à l'autre, le soleil passe par une position où le jour est égal à la nuit; c'est l'équinoxe. Il y en a deux qui correspondent au 20 ou 21 mars et au 22 ou 23 septembre. Les deux solstices et les deux équinoxes divisent naturellement l'année en quatre parties qui sont les quatre saisons : le printemps depuis l'équinoxe de mars jusqu'au solstice de juin, l'été depuis ce solstice jusqu'à l'équinoxe de septembre, l'automne depuis cet équinoxe jusqu'au solstice de décembre, et l'hiver depuis ce solstice jusqu'à l'équinoxe de mars.



Vous voyez, mes amis, quelles découvertes les anciens purent faire avec ce modeste instrument qu'ils appelaient *gnomon*. Ils lui donnaient seulement de plus grandes dimensions; on croit même que telle était la destination de la plupart des obélisques de l'Égypte. On y ajouta un petit perfectionnement en fixant au sommet du style (c'est le nom qu'on donne à la tige verticale) une plaque percée d'un petit trou. Les rayons solaires en y passant dessinaient sur l'ombre un point lumineux qui en marquait plus nettement l'extrémité.

Ayant ainsi le moyen de reconnaître que le soleil était arrivé à l'un des solstices, les anciens comptèrent 365 jours entre deux solstices d'été consécutifs. Mais en prolongeant les observations pendant un grand

nombre d'années on s'aperçut que le retour du soleil au solstice d'été retardait de plus en plus ; on vit par exemple que le 21e retour avait lieu non pas après 20 fois 365 jours ou 730 jours, mais au bout de 735 jours. On dut en conclure que l'année qui sépare deux solstices d'été est un peu plus grande que 365 jours, et qu'elle est la 20e partie de 735 jours, ce qui fait 365 jours et quart.

Je n'ai pas à vous expliquer à présent comment les astronomes modernes, aidés par des instruments plus parfaits et par la puissance des calculs mathématiques, sont parvenus à déterminer avec plus d'exactitude la durée de cette année, qu'ils distinguent par le nom d'*année tropique*. Je dois vous montrer comment elle a servi à constituer le calendrier, et arriver enfin au nombre d'or, à l'épacte et au cycle solaire. Tel sera le sujet de notre prochaine conversation.

G. Bovier-Lapierre.

LE REPOS DE LA BOHÉMIENNE

—

Qui n'a entendu parler des bohémiens, ces pauvres peuplades errantes qui ne sont point de la Bohême, qui ne descendent point du peuple slave, les Tchèques, mais qui nous sont arrivées directement de l'Inde et qui se composent vraisemblablement des descendants des anciens Tziganes habitant les bords de l'Indus? En France, on les appelle des bohémiens ; en Angleterre, des gypsies ; en Italie, en Moldavie, en Russie, des zingari ; en Hollande, des païens ; en Espagne, des gitanos.

Chaque contrée a baptisé ces nomades rebelles à toute civilisation et, ce qui est plus grave, indifférents à toute croyance religieuse.

Le peintre qui a voulu peindre la bohémienne au repos a choisi évidemment le plus beau type de la tribu. Elle est bien belle, cette gypsie, bien calme surtout au milieu de ce désert aride où elle fait une halte. Si les bohémiens avaient une reine, je dirais qu'elle a servi de modèle. La pauvre petite fille assise à ses pieds nous donne une idée plus exacte de la race orientale à laquelle elle appartient.

Quelle souffrance et quelle lassitude sont peintes sur cette charmante figure dont l'expression forme un tel contraste avec le visage paisible du poupon endormi!

En somme, groupe intéressant, bien posé, mais ne répondant pas absolument à son titre. Si nous ôtions la petite fille et le tambour de basque, resterait-il une bohémienne telle que nous l'avons parfois rencontrée ?

Marie-Amélie.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579 et 605.)

V (*suite*).

Ormiston tourna la tête de son cheval dans la direction opposée et fit quelques pas. Puis il s'arrêta et regarda derrière lui. Henriette avançait, mais lentement, à la façon de quelqu'un qui se perd dans ses pensées. Poussé par un sincère mouvement de regret, il revint sur ses pas pour la suivre. Elle l'entendit et s'arrêta instantanément.

— Henriette !

— Que voulez-vous?

— Retirez seulement ce mot *hypocrisie*... et que les choses soient comme elles étaient auparavant.

— Je ne puis retirer ce que j'ai dit, répondit-elle sans se départir de sa froideur.

Cette fois, il se fâcha sérieusement.

— Moi non plus, je ne retire jamais ce que j'ai dit. Et je vous jure que je ne vous verrai plus jusqu'à ce que, de votre propre main, sous votre propre sceau et par votre propre volonté, vous rétractiez vos paroles d'aujourd'hui et vous me disiez de revenir.

— En ce cas, adieu pour toujours !

— Adieu ! reprit-il, sans cependant ajouter (Henriette le remarqua, même dans ce moment) le sinistre *pour toujours*. — Adieu ! et que Dieu vous pardonne de vous jouer ainsi du cœur qui vous aime depuis votre enfance ! Un jour... trop tard peut-être... vous me rendrez justice.

Et ils se séparèrent ainsi.

VI

Abandonnée à elle-même, et par le départ de miss Hewitson et par l'état de torpeur où était retombé son grand-père, Margaret Netterville s'assit et cacha son visage dans ses mains.

Elle ne pleurait pas : elle réfléchissait, et elle élevait son cœur à Dieu.

Oh! ces heures de la vie, où le monde est vide de tout, excepté de Lui! . . . .

. . . .

Ainsi ce long voyage était inutile, plus qu'inutile, puisqu'il avait réduit lord Netterville à un état probablement irrémédiable, et quant au corps et quant à l'esprit.

Ainsi ce certificat, arraché avec tant de peine à ces hauts et puissants commissaires de Loughrea, était un papier sans nulle valeur. Les importants personnages l'avaient sans doute délivré pour se soustraire à des obsessions d'autant plus insupportables, suivant eux, qu'elles étaient plus légitimes. Ils pré-



voyaient bien que la jeune châtelaine de Netterville, ne sachant pas le latin, ne connaissant pas les formules légales, serait trop tard avertie de sa déconvenue. Que leur importait ce qu'elle deviendrait alors?

Et, en effet, elle avait accepté le certificat. Et, puisqu'il avait fallu vendre les pauvres chevaux, deux fois regrettés à cause de leur utilité actuelle et comme souvenirs vivants de Netterville, elle s'était mise en route, à pied, conduisant, soutenant, consolant le vieillard; s'efforçant de relever son courage par des suppositions favorables, des combinaisons avantageuses, des descriptions imaginaires de cette demeure de l'Ouest où elle espérait bientôt le voir retrouver au moins la paix.

Si elle avait ainsi essayé de l'abuser, elle n'avait jamais tenté de s'abuser elle-même relativement à leur sort futur. Mais, quelque déplaisantes qu'eussent été ses prévisions, combien elles étaient préférables aux terribles réalités contre lesquelles les malheureux voyageurs venaient de se heurter! Aussi, à ce premier moment où Margaret se tenait là, assise et immobile, la déception lui causait une douleur aussi cuisante que si les portes d'un paradis terrestre s'étaient fermées devant ses pas.

Mais l'heure n'était pas aux longues réflexions et aux longs regrets. Margaret regarda son grand-père: elle sentit que cette vie était entre ses mains. Elle se souvint de la promesse qu'elle avait faite de lui être un fils en même temps qu'une fille... Sa dernière promesse à sa mère, au moment de partir!

Alors elle se mit à considérer sérieusement, on pourrait dire froidement, quelle devait être sa ligne de conduite.

De la nourriture et un abri pour se reposer, voilà ce qu'il fallait d'abord procurer au vieillard. C'était assez d'un coup d'œil sur son visage pâle, sur sa contenance abattue, pour comprendre à quel degré cette double nécessité devenait pressante.

Il serait temps ensuite de réfléchir sur la possibilité, peu probable, hélas! du retour à Loughrea.

Miss Netterville se leva, remit sur sa tête le capuchon qui était tombé sur ses épaules pendant sa lutte avec le major Hewitson, prit son grand-père par la main, l'encouragea doucement, sans obtenir aucune réponse, et s'engagea avec lui dans le chemin désigné par la fille du major.

C'était originairement un « sentier de moutons », comme on dit dans le pays. Peut-être, autrefois, les pasteurs de ces moutons y avaient-ils opéré quelque travail, car il se trouva beaucoup moins difficile qu'on ne l'aurait craint. Il serpentait graduellement autour des collines, jusqu'à ce qu'il atteignît une sorte de crique, ou, pour mieux dire, un bras de la baie situé à deux ou trois milles au delà.

Ce lieu était désert, mais charmant. Margaret sentit son cœur battre avec plus de calme lorsqu'elle s'arrêta pour écouter le doux bercement des eaux dans le lit intérieur, et pour sentir sur son front brûlant la fraîche brise qu'elles apportaient de l'Océan.

Cependant elle ne découvrait encore aucune trace de cette habitation humaine dont miss Hewitson avait parlé avec tant d'assurance.

Enfin, après avoir exploré le paysage dans toutes les directions, il lui sembla voir une légère ondulation de fumée bleuâtre, sortant d'un bouquet de genêts et de bruyères assez élevés pour ressembler à de petits arbres, et touffus en proportion. Une inspection plus attentive lui permit de constater qu'il y avait là une cabane, telle qu'on en voit parfois encore aujourd'hui dans les parties les plus sauvages de cet Ouest toujours sauvage : un amas arrondi de pierres brutes, grossièrement mais solidement posées les unes sur les autres; et, par-dessus, un toit de fougères et de bouleaux assemblés et assujettis avec soin, par des liens de paille tordue, contre la violence des vents de mer. Un trou dans ce toit jouait à la fois le rôle de cheminée et de fenêtre. L'ouverture donnant entrée dans la hutte n'avait littéralement pas de porte; une natte en herbe, suspendue au-dedans en façon de portière, était apparemment considérée par l'habitant comme une protection suffisante contre le froid et l'humidité, les seuls larrons dont une pauvreté arrivée à l'extrême puisse encore redouter l'intrusion.

Pendant une longue minute, miss Netterville se tint debout, contemplant la frêle barrière, et se demandant s'il ne lui faudrait pas un courage au-dessus de ses forces pour annoncer sa présence aux êtres humains, amis ou ennemis, — qu'en savait-elle? — installés sans doute derrière ce rideau. A la fin, elle en releva un petit coin, et, sans oser diriger ses yeux à l'intérieur, elle salua les habitants possibles et probables, comme les indigènes ont encore coutume de se saluer aujourd'hui en Irlande :

— *God save all here!* Dieu sauve tous ceux qui sont ici!

Point de réponse. Elle écarta un peu plus la natte, et regarda.

La cabane était vide. Mais quelques tisons, se consumant encore sur le sol, ne permettaient pas de douter qu'elle eût récemment été occupée. Point de meubles, sauf un banc de bois. Debout contre le mur en face, un fusil. Suspendu auprès du fusil, un manteau d'aspect espagnol, singulièrement déplacé dans cette misérable demeure.

Cette solitude, la vue de cette arme et de ce vêtement, causèrent à Margaret une anxiété plus intense que si une douzaine d'indigènes se fussent trouvés rassemblés pour la recevoir. Tout cela semblait impliquer un mystère, et pour les faibles, pour les abandonnés, le mystère a toujours une nuance de crainte.

D'ailleurs cette absence de tout personnage, même intimidant, même rébarbatif, mais qu'elle eût pu au moins implorer, lui montrait tout à coup la situation sous un jour nouveau. Des intrus, des envahisseurs de la demeure d'autrui, voilà donc ce qu'ils allaient être, les châtelains de Netterville!

Mais la pauvre enfant n'avait pas plus de loisir pour ces considérations de discrétion et de bienséance que pour les regrets. Son grand-père était blême, il défaillait. Tout à coup elle écarta la natte, complétement, brusquement, mais en tremblant aussi fort que si elle allait commettre un crime. Elle fit entrer le vieillard, entra avec lui, et replaça cette portière champêtre avec autant de soin que si elle espérait ainsi cacher au maître de la cabane son audacieuse invasion.

Ce premier pas fait, elle devint brave et ne parut plus songer qu'à tirer le meilleur parti possible de sa demeure d'emprunt.

Pour commencer l'installation, elle approcha le banc tout près du feu et fit asseoir lord Netterville. La vue des tisons parut le raviver; non pas sans doute qu'il eût grand besoin de se chauffer, par cette belle journée ensoleillée, mais parce que c'était là quelque chose qui éveillait une idée d'intérieur, de chez-soi, de repos. Il sourit, mais d'un sourire où il y avait plus de vieillesse et de faiblesse que de contentement véritable, et il étendit vers le feu ses mains flétries. Puis, comme s'il se rendait compte soudainement d'une sensation jusqu'alors inconsciente, il demanda « si le souper serait bientôt prêt, car, en vérité, il mourait de faim ».

Qu'il mourût de faim, la pauvre Margaret s'en doutait bien : ils avaient épuisé ce jour-là leurs petites provisions, et ils n'avaient rien mangé depuis la première aube. Elle le calma, le conjura d'avoir encore un peu de patience; puis, avec une résolution désespérée de s'approprier, pour lui, n'importe quel aliment qui pourrait se trouver dans cette hutte, elle entama un examen attentif de tous les recoins. Pas d'armoire, pas de tablettes, nul arrangement donnant à penser que l'on conservât jamais de provisions. Enfin, au moment où elle allait abandonner ses recherches, quelque chose comme l'anse d'un panier lui apparut sous des fagots entassés. Vite elle se saisit de cet objet intéressant: il contenait deux truites, sur lesquelles le maître du lieu fondait évidemment des projets pour son repas, car elles étaient déjà prêtes à mettre sur le gril.

Par bonheur, même dans le noble domaine de ses pères, Margaret n'était restée étrangère à aucun détail d'intérieur. Et combien de fois, depuis son séjour à Loughrea, la nécessité lui avait fait pratiquer ce que lui faisaient apprendre naguère la volonté prévoyante d'une mère et les sages coutumes du temps!

Toute ranimée par sa découverte, elle prit une poignée de broussailles sèches, la jeta sur le feu demi-éteint, et souffla... comme on souffle quand on n'a pas de soufflet, et que l'on tient absolument à se procurer un beau feu, bien ardent. Ce résultat obtenu, elle se mit à installer ses truites sur les charbons, avec complaisance et avec art.

Son occupation l'absorbait tellement qu'elle ne vit point la natte se soulever, et quelqu'un la regarder du dehors.

Ce quelqu'un était un homme de vingt-cinq à trente ans, taille plutôt au-dessus qu'au-dessous de la moyenne; figure pleine d'énergie et d'expression, mais pas régulièrement belle, quoique de grands yeux à la Murillo l'éclairassent de telle sorte qu'on était d'abord trompé sur ce point.

Son costume aurait pu être porté par les pêcheurs indigènes de la côte. Personne cependant n'eût manqué de le prendre pour un gentilhomme et pour un soldat.

Il restait là, debout, soutenant le rebord de la natte, et examinant, avec une physionomie où l'amusement et la contrariété se mêlaient d'une façon fort curieuse, la scène offerte par l'intérieur de sa cabane. Au bout d'un instant, la contrariété prit visiblement le dessus, si bien, qu'il fit un demi-mouvement pour se retirer et pour laisser la place aux intrus plutôt que de prendre la peine d'entrer en relation avec eux. Mais dans ce mouvement il laissa échapper la natte, et le petit bruit qu'elle produisit en retombant frappa l'oreille de Margaret. Aussitôt elle tourna de ce côté sa tête penchée sur les tisons, et, plus rouge encore de confusion que d'application et de chaleur, elle se leva pour saluer l'étranger.

Celui-ci, se voyant découvert, et comprenant à peu près à quel genre d'hôtes il avait affaire, prit immédiatement son parti. Il s'avança, et déjà la courtoisie avait chassé de son front le nuage formé par l'ennui, lorsque, retirant son bonnet de pêcheur, il dit avec l'accent le plus distingué :

— Dieu sauve tous ceux qui sont ici! Et qu'ils soient cent mille fois les bienvenus, si, comme je le crains, ils sont réduits, ainsi que moi-même, à fuir devant l'injustice et la tyrannie.

Dans ce peu de paroles, il y avait beaucoup de tact. Le jeune homme s'annonçait ainsi comme le maître de la cabane; mais, sans appuyer sur ce point, il combinait avec cette annonce l'assurance franche et immédiate du meilleur accueil.

Miss Netterville était trop bien élevée elle-même pour ne pas reconnaître aussitôt, à ces nuances délicates, les façons d'un homme bien-élevé. Mais, si cette constatation pouvait avoir ses avantages, pour le moment elle lui semblait augmenter la difficulté plutôt que la diminuer. La pauvre enfant aurait donné bien cher, si elle avait eu quelque chose à donner, pour qu'une opération magique fît soudaine-

ment disparaître les poissons du lit de braise où ils grillaient si confortablement. Tout en balbutiant des excuses inintelligibles, elle se plaçait de son mieux entre eux et l'étranger.

Les voyait-il, ces malheureuses truites? Devinait-il le larcin qu'elle venait de commettre?

Cette petite inquiétude paraissait en vérité, pour la minute, s'élever par-dessus tant de douleurs et tant de terreurs.

Margaret croyait apercevoir dans les yeux du maître de céans quelque chose comme un sourire, qui la faisait passer du chaud au froid et du froid au chaud. Mais le reste de ses traits ne portait pas trace de sourire, on n'y voyait que l'expression d'une bonne et courtoise sympathie, lorsqu'il répondit aux excuses non pas entendues, certes, mais devinées :

— Pas un mot de plus, milady, je vous en prie ! Je n'en suis pas à apprendre maintenant (vous pouvez m'en croire) à quels embarras peuvent nous réduire les nécessités de ces temps malheureux. Et c'est pourquoi, à tous ceux qui viennent vers cette pauvre cabane, mais surtout à ceux qui, pour la cause de l'honneur et de la conscience, laisseraient ailleurs, bien oin peut-être, richesse et pouvoir, j'adresse de grand cœur une parole, une salutation, celle des vieux Irlandais : Soyez cent mille fois les bienvenus !

— Cent mille fois les bienvenus ! répéta une voix faible et tremblante, tout à côté du maître de la cabane.

Celui-ci se retourna : lord Netterville s'était levé de son siége et se tenait debout, souriant et saluant courtoisement, à la façon de quelqu'un qui fait les honneurs d'une maison humble peut-être, mais dont il est, à coup sûr, le maître incontesté.

— Notre demeure est pauvre, monsieur, continua-t-il. Autrefois, nous pouvions nous vanter d'en posséder une meilleure... Mais ne faites pas attention. Telle qu'elle est, telle que nos ennemis l'ont faite, vous pouvez être certain d'y trouver le bon accueil irlandais.

— Monsieur, murmura Margaret en pleurant, il est vieux... il a été bien malade... il s'imagine qu'il a atteint sa dernière demeure... Veuillez lui pardonner.

A ces paroles, l'inconnu dirigea vers la jeune fille un regard si plein de respectueuse sympathie qu'il alla droit à son cœur. Elle sentit que son grand père serait en sûreté, dans des mains douces et bonnes ; et l'on peut croire vraiment qu'elle allait reprendre en paix le soin de ses poissons, quand le vieillard, assumant toujours son rôle de maître de maison, jeta dans le feu une poignée de bois sec. La flamme, en s'élevant instantanément, tomba en plein sur son visage, jusqu'alors voilé par le crépuscule. L'étranger eut un tressaillement violent.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, est-il possible que je voie ici le lord Netterville... et dans cet état !

— Vous connaissez donc mon grand-père ? demanda joyeusement Margaret.

Oui, *joyeusement*, dût cette expression paraître déplacée dans la circonstance. C'était cette joie de la pauvre créature abandonnée, sentant enfin que la Providence lui adresse le secours.

— Si je le connais ? reprit-il avec un triste sourire, en serrant la main tendue de lord Netterville ; je puis bien le connaître, en vérité, car nous combattîmes ensemble, et ensemble nous fûmes battus à Kibrush ; ma première bataille, et, je le suppose, sa dernière.

— Ha ! ha ! s'écria le vieillard, Kibrush ! Kibrush ! Qui est-ce qui me parle de Kibrush ? Y étiez-vous, monsieur ? Il faut alors que le temps ait joué d'étranges tours à ma mémoire, car, pour dire la vérité, je ne vous reconnais pas.

— Non, mon bon lord dit l'étranger d'un ton apaisant et caressant ; il serait bien plus étrange que vous m'eussiez reconnu, car, à cette époque, je n'étais guère qu'un enfant. Mais moi, je me souviens de vous, lord Netterville ! Et sûrement vous n'avez pu oublier nos acclamations enthousiastes, lorsque vous, un soldat éprouvé, un chef vénéré, un vétéran de nos guerres, vous vous présentâtes pour servir avec nous, comme volontaire, dans le régiment de votre noble fils.

— Je me souviens ! je me souviens ! Ce fut un brillant et glorieux matin, et nous chargeâmes vaillamment l'ennemi... Un brillant et glorieux matin, mais un soir triste et sanglant. Hélas ! hélas ! ajouta-t-il, et sa voix, qui avait retenti un instant avec un éclat enthousiaste, ne fut plus qu'un gémissement faible et chevrotant. Hélas ! hélas ! combien des meilleurs et des plus braves, que nous comptions parmi nous le matin, restèrent couchés et foulés dans la poussière, lorsque, le soir, nous nous retirâmes de ce champ fatal.

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Se plongeait-il dans le passé, ou retournait-il à son triste affaissement ?

La jeune fille profita du silence pour demander :

— Vous avez connu mon père, monsieur ? Oui, n'est-ce pas ? Vous devez l'avoir connu, si vous étiez près de lord Netterville à Kibrush ; car le père et le fils chargèrent côte à côte, et que de fois on me l'a raconté ! ils se perdirent rarement de vue pendant toute la durée de cette sanglante bataille.

— Votre père ? Oui, chère milady, si vous êtes comme je le suppose, la fille du colonel Netterville, j'ai bien connu votre père. Il était l'ami intime de mon oncle et homonyme, Roger Moore, de Leix ; et mon oncle ne manqua pas de me placer dans le régiment du colonel Netterville, lorsque je rejoignis l'armée irlandaise.

— Roger Moore, de Leix ! s'écria Margaret ; et un



éclair d'enthousiasme illumina son visage. Roger Moore ! le brave ! l'inspiré ! le premier chef d'une noble cause ! lui dont le nom même était un cri de bataille, et dont les partisans se précipitaient dans le combat en criant : *Dieu, Notre-Dame et Roger Moore!* Oui, oui, c'était l'ami de mon père. Je me souviens encore d'avoir entendu mes parents parler ensemble de lui, quand j'étais enfant. Mais vous, alors, ajouta-t-elle comme par un élan soudain de la pensée, et en mettant tout à coup ses deux mains dans celles de son interlocuteur, vous, alors, vous êtes donc ce Roger Moore le jeune, dans les bras duquel mon pauvre père est mort ?

— A la bataille de Benburb, dit Moore d'une voix basse et émue : une glorieuse bataille, bien combattue et bien gagnée, mais à jamais déplorable par la perte des plus braves et des plus fidèles soldats de l'Irlande.

— Grand-père, dit Margaret en retirant ses mains pour les placer sur l'épaule de son grand-père, non sans quelque confusion de son mouvement irréfléchi, c'est le capitaine Moore, celui qui retira du tumulte de la bataille mon père blessé à mort... celui à qui nous sommes redevables du dernier et tendre adieu qu'il envoya en expirant.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —

BIBLIOGRAPHIE

Les Harmonies du son et l'Histoire des instruments de musique, par J. RAMBOSSON, lauréat de l'Institut de France, officier de l'Instruction publique. Un volume grand in-8°, 200 gravures, 5 chromolithographies. Prix. 10 fr.

Cet ouvrage, qui, par sa nature, s'adresse à tous, aussi bien à la jeune fille qu'à l'homme du monde et même au savant, se divise en quatre parties : la première est consacrée à l'*Histoire de la musique* et à son influence sur le physique et sur le moral et à la musique au point de vue de l'hygiène, de la médecine, de la nostalgie, de l'éducation, etc. ; la deuxième est consacrée à l'*acoustique*, aux phénomènes si curieux qui ont rapport à la production et à la propagation du son, à tout ce que la science française et la science étrangère présentent de plus récent et de plus généralement utile à connaître ; la troisième traite de l'*Histoire des instruments de musique*, ainsi que des légendes, des faits d'un si grand intérêt qui s'y rapportent ; la quatrième est consacrée à la *voix* et à l'*oreille*, principalement au point de vue artistique et hygiénique.

Cet ouvrage traite du *son* sous les aspects les plus divers ; il renferme à lui seul ce que l'on ne trouve que dans une foule de traités séparés. Rien de ce qui peut le rendre intéressant et surtout utile, de ce qui peut élever l'âme en éclairant l'intelligence, n'est oublié. Il renferme, en outre, une richesse d'illustrations tout à fait exceptionnelle.

CHRONIQUE

Il n'y a plus de sorciers, et pourtant... la science, qui les a remplacés, est une sorcière de force à rendre des points à tous les suppôts du sabbat. Elle a inventé bien des choses depuis un siècle, à commencer par les ballons et à finir par le télégraphe électrique ; mais il en est de la science comme de Nicolet ; elle a pour devise : *De plus fort en plus fort...*

Pour ne parler que des télégraphes, après la machine aérienne de Chappe, agitant ses grands bras sur le faîte de nos clochers, nous avons eu les télégraphes électriques à plein ciel ; puis les télégraphes électriques souterrains et sous-marins ; enfin les télégraphes électriques écrivant, reproduisant l'autographe même de celui qui expédie la dépêche.

Tout cela est dépassé : nous possédons maintenant le télégraphe électrique parlant, ou *téléphone*, c'est-à-dire faisant parvenir la voix humaine à de longues distances.

Les expériences du téléphone se multiplient : on l'a essayé sur différents points de la France, entre les stations lointaines ; on l'a même essayé sous le détroit, entre l'Angleterre et la France. Je puis en parler avec connaissance de cause, d'après une expérience que j'ai vue moi-même, expérience faite sur une bien petite échelle, mais elle n'en est pas moins intéressante, et elle suffit à démontrer que le téléphone peut devenir un objet d'un usage habituel et à la portée de tous.

Les Parisiens peuvent voir en ce moment sur le pont des Arts deux individus qui vendent des téléphones, absolument comme certains de leurs confrères en plein vent vendent des allumettes chimiques ou des bouquets de violettes. Les deux marchands se placent à cent pas environ l'un de l'autre ; chacun d'eux tient l'extrémité d'un long fil métallique terminé par un petit cylindre de carton semblable à une boîte dont on aurait supprimé le couvercle.

Le fond de cette boîte se rattache au fil métallique. L'un des individus applique le cylindre auprès de sa bouche et parle : les mots et les phrases ainsi prononcés arrivent distinctement à l'oreille de l'autre observateur.

Ainsi, de la salle à manger, vous pouvez communiquer avec votre cuisinière pour l'inviter à hâter ou à ralentir la cuisson du rôt ; vous pouvez même dicter vos ordres à votre concierge avec cette intonation

altière qu'autorise suffisamment l'approche du jour de l'an...

Téléphone ! téléphone ! tu es décidément le dernier mot de la science moderne !... Mais, chut ! voilà quelqu'un qui parle plus longtemps, sinon plus loin que le téléphone ; quelqu'un qui n'a pas encore de nom, mais qui comptera dans l'histoire du monde.

Transmettre la voix humaine à cinq cents, à mille lieues de distance, — c'est merveilleux, n'est-ce pas ? Mais que diriez-vous de l'instrument qui ferait parvenir jusqu'à vous la voix de l'orateur ou de l'auteur mort il y a cinquante ans, cent ans, deux mille ans ?

Je m'exprime le plus sérieusement du monde... L'attention de l'Académie des sciences est appelée en ce moment sur un appareil qui semble destiné à réaliser avant peu des merveilles fantastiques. Rabelais parle quelque part de paroles gelées en l'air par l'excessive rigueur du froid et qu'on entendait distinctement quand la température s'abaissait. Eh bien ! l'extravagante plaisanterie de Rabelais est en train de devenir une réalité : ce ne sont pas, il est vrai, des paroles gelées que nous percevrons après un temps plus ou moins long, mais des paroles fixées.

Il me serait impossible de vous décrire l'appareil dont l'Académie des sciences s'occupe en ce moment et qui est destiné peut-être à devenir la plus étonnante découverte de tous les siècles ; je puis seulement vous indiquer à peu près sur quel principe il repose.

Les sons perçus sur les plaques auxquelles vient aboutir le fil métallique d'un téléphone peuvent y être fixés comme les rayons du soleil sur les plaques d'un appareil photographique : c'est, en quelque sorte, du son emmagasiné. Au bout d'un temps, les plaques qui contiennent le son, soumises à un nouveau courant électrique, reprennent subitement leur sonorité : la voix humaine, retenue sur cette plaque muette depuis des années, retentit de nouveau, comme si elle sortait des lèvres qui l'ont émise pour la première fois !

Et maintenant, voyez-vous les applications inouïes, incroyables, presque effrayantes de cet instrument magique ?

On se plaint qu'il ne reste rien de nos grands acteurs, après leur mort; maintenant il nous restera leur voix. De même que nous avons leurs photographies, les reproduisant dans les costumes de leurs principaux rôles et dans leurs poses les plus remarquables, nous aurons les plaques sonores qui, lorsque nous le voudrons, vibreront aussi facilement qu'une boîte à musique et nous feront entendre les plus belles tirades d'une Rachel ou d'un Talma, le chant d'un Duprez ou d'une Patti.

Il en sera de même pour les grands orateurs : la voix d'un Démosthènes, d'un Cicéron, d'un Bossuet, d'un Mirabeau, d'un Berryer, d'un Lacordaire, pourra être saisie au vol, et elle retentira à travers les siècles non plus dans les pages d'un livre, mais comme elle retentissait, tonnante ou émue, dans l'Agora, dans le Forum, dans l'enceinte d'une salle législative ou d'une église.

Imaginez toutes les applications possibles d'un pareil instrument, les plus risibles, les plus touchantes. Un papa sévère, mais juste, adressera par la poste une plaque parlante à monsieur son fils qui, sous prétexte de faire son droit, fait ses fredaines à Paris. La voix paternelle retentira tout à coup dans la chambre du jeune étourdi, encore toute encombrée de chopes de bière et de pipes culottées : ce qu'elle dira, vous le devinez sans peine, et le criminel jeune homme baissera la tête sur son code de Toullier.

Aux époques solennelles de la vie, on enregistrera sur la plaque parlante toutes les paroles qui doivent à jamais rester dans le cœur. Au bout du monde, une mère pourra dire à son enfant de tendres et affectueuses paroles... Entendre la voix d'une mère, quand cette mère est loin de nous, quand elle a quitté la vie, n'est-ce pas entendre le plus éloquent appel qui puisse nous maintenir dans la bonne voie, ou nous y ramener si nous nous en sommes écartés ?

Théophile Gautier, dans une belle pièce de vers, nous a montré un vieux seigneur du moyen âge qui invite à souper avec lui les armures de ses aïeux : il lui semble qu'une part d'eux-mêmes est restée dans ces vieux vêtements de fer, que leurs âmes mettent le feu du regard à travers les visières du casque et font passer un mystérieux langage sur les mentonnières d'acier.

Supposez que ce soit la voix même des aïeux qui retentit ; que tous les fils des vieilles races entendent ces cris d'honneur, de patriotisme, ces conseils d'abnégation sublime qui tombaient des lèvres des ancêtres, oh ! alors, comme le banquet des armures est dépassé ! comme les fils se sentiront tressaillir à cet appel des grands morts qui ont traversé la vie la tête et le cœur hauts, qui se sont couchés dans la tombe sans que leur caractère ait jamais plus fléchi que le marbre même de leur statue funéraire !...

Voilà les féeries de la science, commentées par l'imagination d'un chroniqueur !

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 40. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 5 Janvier 1878.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

SAINTE GENEVIÈVE ÉTAIT-ELLE BERGÈRE ?

—

Un préjugé assez général, pour ne pas dire *populaire*, — qui ne semble cependant avoir pris naissance qu'au XVIe siècle, — fait de sainte Geneviève une gardeuse de moutons, une bergère.

Au XVIe siècle donc, Jean Tixier de Ravisi, abrégeant la vie latine de la patronne de Paris, y ajouta plusieurs détails (probablement de son invention), et

particulièrement cette phrase : « Croissant tant en corps qu'en vertus, elle menait paître les brebis de son père dans les pâturages voisins de la ferme de ses parents. » Ce qui ne veut nullement dire que sainte Geneviève fût de basse extraction ni que ses parents fussent pauvres ; Geneviève gardait ses brebis comme avait fait David, de race royale et roi lui-même. L'antiquité est pleine de ces exemples.

Depuis le XVIe siècle, les peintures, les sculptures, l'imagerie, etc., ont toujours représenté la vierge de Nanterre la houlette à la main ou la quenouille au côté, gardant des brebis ; son costume est celui d'une simple paysanne.

En bien cherchant pourtant, on trouve que J.-T. de Ravisi n'a fait que copier Pierre de Porte pour ce détail devenu depuis *historique*. Cet auteur, qui vivait dans le XVe siècle, cent ans avant J.-T. de Ravisi, naquit à Bruges vers 1480. En 1512, il publia, à la louange de sainte Geneviève, un poëme latin. C'est, dit la *Gallia christiana*, le premier monument connu où la sainte patronne de Paris soit représentée dans son jeune âge, préposée à la garde des troupeaux ; ce que les peintres ont depuis lors imité. »

Le dernier biographe de sainte Geneviève, M. l'abbé Saintyves, écrivait, sur cette donnée, en 1846 : « Elle fut, *dit-on*, chargée, dès son enfance, de conduire *les troupeaux* (*sic*) de son père ; car Sévère, *quoiqu'il ne possédât pas une grande fortune*, avait cependant *quelques biens*.

Les parents de sainte Geneviève (nous en avons la preuve) étaient de nobles et riches personnages ; tous les auteurs les plus graves sont d'accord sur ce point : la seule lecture attentive de la vie latine de la patronne de Paris établit d'ailleurs surabondamment ce fait qui est de la plus haute importance.

Gérard du Bois, l'historien de l'Église de Paris, donne pour père à Geneviève un noble personnage. Cet auteur, après avoir rapporté la recommandation que fit saint Germain à la jeune vierge de ne jamais porter de bijoux, fait cette réflexion très-sensée : « De ces paroles du pontife, il est permis de conclure que Geneviève n'était pas issue de bas lieu, comme on le croit vulgairement, puisque le sage évêque ne veut pas qu'elle se pare d'or et de pierreries ; car, autrement, que signifierait cette défense faite à la jeune fille, si ses parents eussent été de pauvres petites gens ? et, d'ailleurs, les anciens actes de la vie de sainte Geneviève ne disent pas qu'elle ait été la fille d'un berger. »

Adrien de Valois — avant G. du Bois — avait soutenu avec force la même thèse : « Je tiens que sainte Geneviève était incontestablement fille du seigneur de Nanterre, ou du moins de quelque Parisien de distinction, qui avait là une maison de campagne. Ce que saint Germain, évêque d'Auxerre, lui dit, en la consacrant à Dieu, prouve assez comme elle n'était nullement villageoise. Ce grand homme lui recommanda de renoncer à la braverie et de ne plus porter à l'avenir aucuns joyaux. C'est donc une marque qu'elle était d'une naissance à en porter, si elle eût voulu ; autrement ce serait faire tort à saint Germain et le faire passer pour un homme qui ne songerait pas à ce qu'il dit, car ne serait-ce pas une chose tout à fait ridicule d'ordonner à une pauvre paysanne de ne jamais porter sur elle de bijoux d'or, d'argent, ni de pierreries, puisque, quand même elle aurait eu la volonté de le faire, elle n'en aurait pas eu le moyen ? Les peintres, fondés sur *cette sottise*, nous représentent cette sainte en bergère avec un bavolet et une quenouille à la main, gardant un troupeau de brebis, au lieu de la peindre en *dame, comme elle était*. »

A la fin du XVIIIe siècle, le génovéfain Viallon porte l'assertion d'Adrien de Valois jusqu'à l'évidence. « Geneviève — dit-il — naquit à Nanterre, de parents *les plus considérables* du lieu. » Après avoir rapporté ce que dit saint Germain d'Auxerre à sainte Geneviève encore enfant, relativement aux parures de son sexe, il ajoute : « Ces paroles *prouvent évidemment* que sainte Geneviève *n'était pas une simple bergère*. Il n'en est nullement question dans l'histoire de sa vie, écrite dix-huit ans après sa mort, ni dans la vie de saint Germain, écrite par le prêtre Constance, du vivant même de notre sainte.

« Je croirais que Geneviève, une fois consacrée à Dieu, voulut garder elle-même les troupeaux de son père pour mener une vie plus conforme à son nouvel état et vaquer plus aisément à la prière et à la méditation. Mais on voit clairement, par l'histoire de sa vie dont je viens de parler, qu'elle avait des biens du côté de Meaux. Plusieurs vierges s'attachèrent à elle lorsqu'elle demeura à Paris, et elle les nourrissait. Elle secourut les Parisiens autant par son courage que par ses largesses. Alors les vierges consacrées à Dieu ne renonçaient pas à leur bien ; elles en jouissaient et en faisaient des aumônes particulières. »

Et l'abbé Le Beuf a conjecturé — non sans raison — que le mont Valérien avait appartenu au noble père de la vierge de Nanterre. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « M. de Valois a cru que le nom de mont Valérien pouvait venir de l'empereur Valérien, qui vivait après le milieu du IIIe siècle ; mais il ne le dit que comme une conjecture. On ne voit point que ce prince se soit avancé jusque dans ces quartiers-là ; d'ailleurs, ce nom ayant été porté par d'illustres Romains dans les Gaules, ainsi qu'on le voit par l'histoire ecclésiastique, cette montagne peut avoir plus probablement appartenu à quelque Valérien, Gaulois de naissance et d'habitation ; et au cas que Sévère, père de sainte Geneviève, fût un riche habitant de ces quartiers-là, ne pouvait-il pas s'appeler *Valerianus Severus*, de même qu'on trouve dans Gruter un *Valerianus Julianus* ? »

DENYS.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605 et 619.)

VI (*suite*)

Mais, au lieu de répondre avec un empressement correspondant à l'émotion de sa petite-fille, lord Netterville regarda vaguement l'étranger, sans que lui-même, pas plus que sa personne, parût réveiller le moindre souvenir. Puis, d'un ton mécanique, pour ainsi dire, il répéta ses souhaits de bienvenue.

— Il ne se souvient pas ! dit Roger. Hélas ! hélas ! cette brillante intelligence, autrefois sans nuage, comme un midi ensoleillé...

— Chut ! chut ! murmura la jeune fille. La mémoire commence à revenir.

En effet, lord Netterville paraissait tenter un effort pour retrouver ses pensées. Il passa la main sur son front, et regardant de nouveau Roger :

— Vous avez connu mon fils, monsieur ?... Ne disiez-vous pas que vous avez connu mon fils ? Alors, en vérité, vous êtes le bienvenu. C'était un brave garçon... Il combattit pour son roi et son pays... il combattit et tomba... Sur le champ de bataille de... de... Ce nom.... que je croyais n'oublier jamais... ce nom m'a presque échappé.

— Benburb ! suggéra Roger.

— Benburb ! Oui, c'est bien le nom... Benburb ! La mémoire ne me manque pas, monsieur... Mais j'ai été très-éprouvé ces temps-ci... ou bien nous avons fait trop de chemin ce matin... car je me sens défaillir.

Tout en parlant, il essayait de s'éloigner du feu ; mais il chancela, et serait tombé si Roger ne l'avait pris par le bras et fait rasseoir sur le banc.

— Il défaille faute de nourriture, dit Margaret. Nous avons marché toute la journée, et il n'a pas pris une bouchée depuis le grand matin.

Roger ne répondit pas, mais, lui faisant signe de soutenir lord Netterville, il alla droit à quelque invisible fente dans une des parois de la cabane, et tira de là une bouteille de cordial et un gobelet. Il versa quelques gouttes de l'une dans l'autre, les fit avaler au vieillard, et resta debout auprès de lui, attendant l'effet avec anxiété.

Par bonheur, cet effet fut prompt et favorable. Au bout de peu de minutes, lord Netterville se ranima, de faibles couleurs remontèrent à sa joue blême, et, se tournant vers sa petite-fille, il demanda de nouveau si le souper serait bientôt prêt.

Timidement et en rougissant, Margaret fit un signe affirmatif, et déjà elle se baissait pour examiner la situation de ses truites, lorsque, avec un demi-sourire, Roger Moore la poussa tranquillement de côté.

— Miss Netterville, lui dit-il, souvenez-vous que je suis le maître ici, et que je vous défends de toucher à ces poissons. J'ai toujours été, de ma propre personne, le cuisinier de l'établissement, et je n'ai pas la moindre envie d'être supplanté dans mon office.

La pauvre enfant était si troublée qu'elle le crut fâché pour tout de bon.

— Pardonnez-moi ! dit-elle les larmes aux yeux. Je n'ai pas pu faire autrement... il mourait de faim !

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles, je vous en supplie ! s'écria Roger avec une vive émotion. Il faudrait donc que je fusse une brute, pour vous adresser un pareil reproche ! Ce que je voulais dire, c'est que, du moment où le père et la fille de mon ancien colonel se trouvent sous le toit de ma misérable hutte, je regarde comme un honneur de les servir.

Aussitôt il se mit à tirer de ce même enfoncement, qui lui avait déjà fourni le cordial, quelques minces galettes d'avoine, quelques assiettes de bois... et deux ou trois couverts d'argent massif. Margaret ne put s'empêcher de penser que ceux-ci allaient avec la vaisselle, à peu près comme Roger lui-même avec cette cabane dont il faisait les honneurs d'une façon si simple et cependant si distinguée.

Ce fut lui-même qui présenta le poisson et les galettes à lord Netterville, en l'invitant, aussi tendrement que si c'eût été un petit enfant, à prendre sa part de ce souper improvisé.

Il n'y eut pas besoin d'une longue insistance ; auprès de Margaret non plus. Vite elle s'assit sur le sol, à côté de son grand-père. Avec toute sa beauté, la pauvre enfant n'était point une déesse, et personne ne visait moins à s'en donner les allures. Elle avait tout l'appétit de ses dix-sept ans, et ne dédaignait nullement les occasions de le satisfaire, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, depuis quelques mois. Cette fois encore, il fallait y mettre de la précaution, car le festin avait des limites, et la part du grand-père passait avant tout. Mais enfin on pouvait manger presque assez, et manger tranquille. Margaret en éprouvait une joie naïve et non dissimulée.

Malgré sa raison, malgré son courage, c'était encore une enfant, sous bien des rapports ; et que volontiers elle fût restée complétement enfant, si les circonstances l'avaient permis ! Grâce à cette heureuse jeunesse de caractère, elle acceptait sans discussion le premier rayon de soleil qui éclairait son chemin.

D'autres auraient éteint ce pauvre petit rayon sous les nuages du passé, sous les nuages de l'avenir. Et Dieu sait s'ils étaient nombreux et s'ils étaient noirs !

Pour Margaret, maintenant qu'elle voyait son grand-père sous une garde aussi sûre que la sienne et plus efficace, elle rejetait de ses épaules la responsabilité vaillamment portée jusque-là ; elle ne conservait que

le doux fardeau, le joug suave de la tendresse. Assez longtemps elle avait été un fils : à présent elle restait seulement une fille, et même, bien volontiers, elle redevenait toute petite fille.

Les couleurs reparaissaient sur ses joues, la lumière dans ses yeux. Elle répondait aux efforts de son hôte pour la mettre à l'aise, avec confiance et presque avec gaieté.

Roger Moore était un noble cœur, un homme de bien dans toute l'acception du terme. Aux qualités d'une nature d'élite, il unissait les vertus d'un catholique grave et fervent. Tandis qu'il la considérait ainsi, innocente et simple autant que forte et courageuse, il formait intérieurement la résolution de protéger et de soutenir dans les dangers de leur exil ce vieillard et cette jeune fille, avec autant de dévouement et de respect que s'ils eussent été son père et sa sœur.

Quand le repas fut achevé, et tandis que lord Netterville jouissait d'un repos inaccoutumé, moitié assoupissement, moitié bien-être, Margaret raconta à son hôte l'histoire du voyage, brièvement et simplement, depuis son départ de la demeure patrimoniale jusqu'à son arrivée à la cabane, depuis ses regrets d'avoir dû laisser momentanément sa mère au château jusqu'à son désappointement à la rencontre de la caravane anglaise dans les collines.

— C'est le major Hewitson, dit Roger, en faveur duquel j'ai été dépouillé de mes biens ; le major Hewitson, avec sa fille Ruth, comme il l'appelle à tout mot, afin d'effacer ce fait qu'elle se nomme Henriette et qu'elle a eu pour marraine une reine *papiste*. Mais miss Hewitson n'a garde de l'oublier : sa mère était de noble race et l'a élevée dans des principes que son esprit très-ferme a su conserver. On dit qu'elle est de cœur un vrai *cavalier* et qu'elle se débat, comme un oiseau en cage, — un oiseau des moins apprivoisés, — dans le filet de fanatisme puritain où son père s'efforce de l'envelopper.

— Elle a un charmant visage, dit Margaret, et, j'en suis sûre, un cœur bon et loyal. Ah ! j'y songe maintenant ! Elle vous connaît, car c'est elle qui m'a indiqué cette cabane, en me donnant à entendre que nous y trouverions un ami.

— A-t-elle fait cela ? Eh bien ! alors, pour cette seule bonne action, je dois nécessairement lui pardonner de m'avoir volé mon héritage, ou du moins de s'en être enrichie par le moyen du vol de son père. Mais maintenant, à mon tour, je songe à quelque chose, ajouta-t-il avec une nuance de malice dans son sourire. Vous aussi, miss Netterville, vous venez ici à dessein de faire la même besogne ; car ces baronnies de « Umhall nagh tragh » et « Umhall iogh tragh » étaient le domaine des O'Mailly ; et, du chef de ma grand'mère, elles sont le mien.

Margaret devint écarlate.

— Hélas ! dit-elle, je ne savais ni où ni chez qui l'on nous envoyait. Mais ce dont je suis sûre, en tous cas, c'est que nous n'aurions jamais accepté aucune terre au détriment de son légitime possesseur.

— Ne répondez pas sérieusement à une sotte plaisanterie. Plût à Dieu que l'on m'eût dépossédé en votre faveur ! J'aurais commencé par vous préparer, avant de me retirer, un royal accueil. Et maintenant, veuillez écouter mes explications. Cette cabane, il faut que vous le sachiez, n'est pas ma véritable demeure. C'est seulement un refuge temporaire, comme j'en ai deux ou trois le long de la côte. J'avais livré assez de combats contre ce nouveau gouverneur de l'Angleterre pour mériter de sa part l'honneur d'une mise hors la loi. Aussi ma vie a-t-elle été passablement exposée depuis six mois ; et la voici moins en sûreté que jamais, à présent que ce vieux fanatique là-bas a pris possession de mon domaine : rien ne lui conviendrait mieux que de sceller son titre de propriétaire avec mon sang. Ma demeure *un peu* permanente n'est point sur ce littoral, mais dans une île faisant face à la baie de ce côté-ci, et baignée de l'autre par les eaux de l'Atlantique. C'est une pauvre maison sans doute, mais enfin elle vaut toujours mieux que cette cabane... Et, vous le voyez, votre cher grand-père a tout de suite accepté la cabane comme son chez-lui... S'il ne peut, dans son état de fatigue, vous donner un avis bien net, je vous supplie de regarder cette illusion, cet instant comme un présage de ce qu'il décidera, je l'espère, quand il va être rétabli... Dites-moi, miss Netterville, ne voulez-vous pas, tous deux, accepter ma maison de l'île, et nous permettre seulement, à ma vieille Mora et à moi-même, d'y conserver un petit coin ?

Les yeux de Margaret se remplirent de larmes.

— La Providence est bonne, répondit-elle simplement ; la Providence est très-bonne et nous envoie des amis quand nous nous y attendons le moins.

— Eh bien ! alors, c'est une affaire conclue, dit gaiement Roger Moore. A présent, miss Netterville, venez voir le beau bâtiment dans lequel vous ferez la traversée.

Tout en parlant, il repoussa le mystérieux manteau qui avait tant augmenté, de prime abord, les inquiétudes de la pauvre Margaret. Alors elle vit une ouverture donnant, non pas sur une autre pièce, comme elle se le figura au premier moment, mais sur une espèce de hangar construit directement au-dessus de la crique ; l'eau s'y précipitait, de façon à former un bassin assez profond pour qu'un bateau pût s'y maintenir à flot, tout en restant caché par le toit saillant et par les parois prolongées de la cabane.

Le bateau était là ; en effet, sa forme dénotait qu'il n'avait point une origine indigène : nulle ressemblance avec l'esquif irlandais, à fond plat. Un connaisseur aurait vite constaté que les dispositions avaient été

prises, à la fois pour la force et pour la vitesse, par quelqu'un qui savait le métier.

Quant à présent, la principale cargaison paraissait se composer d'une quantité de bruyère fraîche. Roger l'indiqua de la main, en souriant.

— Si j'étais un highlander, dit-il, vous pourriez me soupçonner de seconde vue, car j'ai renouvelé aujourd'hui même l'ameublement de mon bateau, et je crois vraiment que les siéges sont en plus grand nombre. Cette étoffe verte et pourpre n'est point vilaine. Mais je crains que les coussins ne vous semblent pas moelleux.

— J'ai eu le temps de m'habituer à ce genre de duvet, et mon pauvre grand-père aussi, malheureusement. Mais le bateau est-il tout à fait sûr? Je ne suis encore jamais allée en mer, du moins sur la véritable mer.

— S'il est sûr? répéta le jeune homme non sans un certain orgueil. C'est moi-même qui l'ai construit, et il a résisté à plus d'une tempête, depuis le jour où je le mis à la voile pour la première fois. Je l'ai nommé la *Grana-Maille*, en souvenir de l'intrépide reine dont j'habite le royaume maritime, héritage de ma grand'mère, comme les autres domaines volés par le major Hewitson. Mais le soleil est déjà bien bas. Ne pensez-vous pas que nous devrions partir tout de suite, pour faire notre traversée avant la nuit?

Margaret essaya de consulter son grand-père, par déférence plutôt que par besoin réel d'un avis, car il n'y avait pas à choisir entre deux déterminations. Elle n'obtint pas de réponse ; mais volontiers il se leva et se laissa conduire au bateau, entre sa petite-fille et son hôte. Il n'avait pas la force de parler : seulement il sentait que tout ce qui se faisait était pour son bien.

Roger l'aida à s'étendre sur la bruyère, artistement disposée en forme de couche, et le couvrit de son manteau. Margaret s'assit tout à côté du vieillard, aussi sur un tas de bruyère.

Dès que le maître du bateau vit ses passagers installés, il mit à la voile. Un vent frais et favorable facilita la descente de la crique, sur laquelle le petit esquif glissait comme un oiseau nageur.

Les eaux s'élargissaient de plus en plus aux approches de la baie. Miss Netterville remarquait chaque nouveau trait de la scène avec un intérêt d'autant plus vif que tout différait complétement de ce qu'elle avait pu voir dans sa vie. Accoutumée aux campagnes cultivées de son pays natal, elle était saisie par cette sauvage grandeur.

Elle considérait avec une attention infatigable tantôt les lignes bleues et ondulées des montagnes qui s'entrecroisaient comme un filet sur le firmament, tantôt les vastes espaces noirs des terres tourbeuses et marécageuses qui s'étendaient à leurs pieds comme un funèbre tapis. Elle écoutait tantôt le pluvier et le butor se répondant l'un à l'autre dans les marais, tantôt les cris perçants des courlis qui s'élevaient devant le bateau, obscurcissant l'air par leur masse innombrable. Et puis, voici un héron s'en retournant lentement chez lui après la pêche ; ou bien un grand aigle prenant un solennel essor pour aller rendre visite au soleil couchant. Enfin, juste au sortir de la crique, un veau marin fit apparaître sa tête au-dessus des vagues, laissant à la jeune spectatrice toute la facilité de s'imaginer qu'elle avait vu une sirène.

A ce moment, le vent restant sûr, Roger lâcha son dernier ris. Le bateau répondit gaiement à cette impulsion nouvelle et s'élança en avant, au pas de course. Aussitôt on fut dans Clew-Bay, et Margaret poussa un cri de joie : jamais elle n'avait rien vu de si beau.

Au-dessus de sa tête étaient suspendues des masses de nuages diversement teintés par les derniers rayons du soleil : du vert tendre, du lilas doux, de pâles nuances de primevères et de délicats blancs de perle. Et tout cela se reflétait sur la baie, de telle sorte qu'elle coulait, comme une opale liquide, autour des îles de son archipel.

En face, à l'embouchure même du port, s'élevait Clare-Island, toute lumineuse et embrasée, vrai pavillon du soleil couchant. Celui-ci, près de s'enfoncer dans les vagues, au delà de l'île, enveloppait la tour et l'église, et la falaise, et les rives sinueuses, de draperies de pourpre et d'or. Vu à cette heure, et de cette place, le vieux royaume de Grana-Maille faisait croire aux palais des fées.

La jeune fille était absorbée dans ce spectacle, quand l'aboiement profond d'un chien de chasse arriva à son oreille, comme une musique douce et triste, pardessus les eaux. Roger lui toucha légèrement l'épaule. On était tout près de l'île. Une minute encore, et il avait habilement poussé son bateau dans le petit port et le plaçait bord à bord avec la jetée. Un énorme chien de la vieille race irlandaise bondit aussitôt dans le bateau, renversant presque Margaret, pour saluer plus vite son maître.

Roger mit une main sur la tête massive de la brave bête, la réprimant et la caressant à la fois. De l'autre main, il ôta son bonnet de pêcheur, en disant avec courtoisie :

— Miss Netterville, il ne faut pas avoir peur de Maïda. Elle est aussi douce qu'elle est forte, et soyez sûre qu'elle vient seulement pour joindre sa voix à celle de son maître et vous souhaiter la bienvenue dans la maison du proscrit.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —





HENRI IV

ET L'INDUSTRIE DE LA SOIE

Pendant son règne trop court pour le bonheur et la prospérité de la France, Henri IV s'efforça de relever notre industrie nationale et d'arrêter les désastres résultant de l'importation étrangère; pour remédier à l'un des plus grands fléaux de ce genre, le roi établit, disons mieux, fonda sur une large échelle l'industrie de la soie en France.

En 1599, trois ans après les plantations de mûriers que le roi avait faites lui-même dans les allées du jardin des Tuileries, il appela de province à la cour Olivier de Serres, seigneur du Pradel en Languedoc, qui, après trente-cinq ans de méditations et de pratique, passait pour l'homme le plus habile du royaume en agriculture et dans l'éducation des insectes utiles que ce noble art multiplie.

Le roi eut avec lui une mémorable conférence dans laquelle furent agitées toutes les questions relatives à l'extension, en France, de la production et de l'emploi de la soie. Ils tombèrent d'accord que le moyen le plus infaillible et le plus actif était l'introduction des mûriers et des vers à soie dans les provinces du centre du royaume, et particulièrement à Paris, où l'action du gouvernement multiplierait à l'infini la propagation de la nouvelle culture et de la nouvelle industrie dans toutes les parties du territoire. « Olivier de Serres, dit l'historien de Thou, composa par ordre du roi un livre en français sur la soierie, afin que cet écrit en langue vulgaire pût être lu de tout le monde et instruire jusqu'aux paysans. »

Dans cet opuscule populaire, de Serres annonce que la plantation du mûrier sera tentée avec succès dans quelques cantons de la Picardie, de la Normandie, de la Bretagne, et dans toute la Champagne, l'Ile-de-France, la Bourgogne, le Nivernais, le Beaujolais, le Mâconnais, le Lyonnais, le Berry, l'Orléanais, le Limousin, le Poitou, la Saintonge, la Guyenne, la Gascogne, le pays autour de Toulouse.

Des conférences du roi et d'Olivier de Serres étaient sorties plusieurs résolutions pratiques d'une utilité merveilleuse pour le succès. De Serres avait désigné, dans la campagne de Paris, Madrid et le bois de Vincennes comme propres à recevoir et à nourrir trois cent mille mûriers et à produire une grande quantité de soie. Le roi, de son côté, avait résolu de planter des mûriers blancs dans tous les jardins de ses palais et d'y construire des magnaneries et des manufactures pour le premier travail de la soie. En 1600, tandis que le temps et l'activité de Henri semblaient absorbés par ses négociations d'abord, et ensuite par la guerre avec la Savoie, il suivait, avec un intérêt et une persévérance qui étonnent, la propagation de la soie dans ses moindres détails. Il écrivait à de Serres une lettre qui fait époque dans l'histoire de notre agriculture et de notre industrie, et par laquelle il le pressait de s'employer à recouvrer et à lui envoyer des plants de mûrier. De Serres s'acquitta de sa commission avec une telle diligence qu'il se trouva en mesure, au commencement de 1601, de faire conduire à Paris vingt mille pieds de mûriers. Ils furent plantés en divers lieux, au jardin des Tuileries, au château royal de Madrid près Paris, au parc de Fontainebleau. Ils reprirent partout avec la plus grande facilité. Ils purent bientôt fournir à la nourriture des vers à soie que l'on faisait éclore et donner la graine nécessaire pour la propagation du mûrier dans les diverses provinces du centre et du nord de la France.

Au commencement de l'année 1602, et par les soins de Henri IV, le Languedoc fit un envoi de soixante mille mûriers que les habitants de Paris et des campagnes environnantes achetèrent et replantèrent avec plein succès dans leurs jardins. Mais ce n'était là que la moitié de ce qui était nécessaire aux progrès de l'industrie que Henri voulait populariser; « pour d'autant plus accélérer et avancer ladite entreprise et faire connaître la facilité de cette manufacture, Sa Majesté fit exprès construire une grande maison au bout de son jardin des Tuileries à Paris, accommodée de toutes choses nécessaires tant pour la nourriture des vers que pour les premiers ouvrages de la soie ». C'est de Serres qui signale ce premier et important établissement fait à Paris. Un second de même nature fut créé au château royal de Madrid près Paris.

Les soies obtenues dans ces deux magnaneries, en 1602, furent trouvées plus fines, plus légères, plus brillantes que les plus fines soies d'Italie, et d'un rendement bien supérieur à celles de l'étranger.

Pour achever le grand établissement dont il voulait doter son pays, Henri comprit qu'il devait pousser avec une égale vigueur la diffusion du mûrier, la production des vers et le premier travail de la soie dans les provinces. Pour réaliser son vaste plan, le roi voulut avoir pour collaborateurs le clergé et les ordres religieux: il ne pouvait être mieux inspiré. Le 16 novembre 1605, une déclaration du roi prescrivit l'établissement dans chaque diocèse de France d'une pépinière de cinquante mille mûriers blancs, que les monastères et les couvents les plus propres à cette culture devaient recevoir avec une quantité proportionnée de graine de vers à soie. Dès le mois de décembre de la précédente année, l'évêque de Paris avait donné au reste du clergé l'exemple de cette importante culture et éducation. Lors de la plantation faite au commencement de 1603, on avait obtenu le précieux concours des curés. Maintenant le roi réclamait celui de tous les évêques de France. Le

gouvernement appelait donc le clergé à rendre à l'agriculture et à l'industrie du pays, dans les temps modernes, les mêmes services qu'il lui avait rendus durant le moyen âge par le défrichement des terres. Les évêques ayant répondu à cet appel, le roi parvint ainsi à implanter le mûrier sur tous les points du territoire.

Ce furent donc Henri IV, le clergé et les moines qui eurent la gloire de donner à la France l'industrie de la soie, — l'une des principales industries nationales depuis le commencement du XVIIe siècle.

DENYS.

LA FRANCE INCONNUE

L'AUVERGNE

(Voir p. 465, 481, 497, 521, 536, 552, 582, 603 et 609.)

X

Comme l'a très-bien dit un observateur moderne, il est assez difficile de déterminer le caractère des habitants du département de la Haute-Loire, département composé des débris de plusieurs provinces. Ils n'ont réellement point de physionomie particulière. Dans les plaines de l'arrondissement de Brioude, démembrement de l'Auvergne, le paysan, plus civilisé, prévient en sa faveur. Il parle français et a toute l'intelligence désirable. Quand on le traite avec politesse et d'égal à égal, il est obligeant et serviable; les manières fières et exigeantes lui déplaisent souverainement. Dans les cantons méridionaux de la montagne, le peuple se montre laborieux, religieux, hospitalier et même assez prévenant, malgré ses formes grossières.

Quant aux fêtes et divertissements, le vin et la danse sont les seuls plaisirs des habitants des campagnes. Dans les environs de Brioude, on danse la *bourrée* au son du tambour, du fifre et quelquefois de la musette. Ce divertissement, tout insipide qu'il paraisse aux étrangers, n'en est pas moins une passion pour les jeunes gens du pays; en somme, cette danse n'est pas plus insignifiante au point de vue de l'art que les quadrilles et autres sauteries exécutés dans les salons parisiens.

Le costume des paysans de la Haute-Loire consiste généralement, pour les jeunes gens, en une veste ronde, un gilet de couleur et un pantalon large, avec un chapeau retapé à ganses rondes ou plates. Les hommes d'un certain âge portent l'habit carré long, à poches sur les basques, le gilet croisé, la culotte courte et les guêtres. (Tous ces vêtements, à l'exception du gilet, sont ordinairement d'étoffes de même couleur.) Ils ont le chapeau à ailes rabattues et les cheveux longs tombant sur les épaules. Les sabots sont la chaussure habituelle des habitants de la campagne; quelques-uns seulement portent des souliers les jours de fêtes. Le costume des femmes se compose d'une jupe ronde, courte et à plis assez amples, d'un corsage d'étoffe lacé par devant et qu'elles recouvrent quelquefois sur la poitrine d'une pièce d'étoffe pareille à leur tablier. Leurs habillements sont ornés de rubans, de velours et de dentelles. Presque toutes portent au cou un lacet noir ou une chaîne d'or auxquels sont suspendus une croix d'or ou un saint-esprit à ailes déployées. La coiffure habituelle des campagnes, pour les femmes, est un bonnet rond, garni de blondes et à barbes tombantes. Dans quelques cantons, on porte sur ce bonnet un chapeau de feutre noir.

Depuis quarante ans et plus, ces modes se sont bien modernisées pour la majorité des habitants de l'Auvergne; cependant, en dépit des invasions toujours croissantes du luxe, le vieux costume a persisté sur nombre de points de ce pays, dont les habitants ne sont pas si prompts que leurs voisins à adopter les nouveautés.

Le département de la Haute-Loire, comme le reste de l'Auvergne, possède beaucoup de monuments druidiques; ce sont des dolmens, dont le plus remarquable existe près de Langeac et porte le nom populaire de *la Trioura dous fadas* (la Pierre des fées). Il est double et forme deux portiques séparés par un espace de 4 pieds; les pierres qui en font les parois n'ont pas moins de 9 à 12 pieds hors du vol. Dans les deux dolmens, la pierre supérieure a été renversée.

Outre ces débris, il existe encore, dans les rochers, des cavités qu'on attribue aussi aux druides. Ces grottes sont presque toutes creusées soit dans la brèche volcanique, soit dans les scories agglutinées. On a prétendu que c'était là où les anciens prêtres gaulois célébraient leurs mystères. Il y en a à Bornes et à Monistrol-d'Allier qui sont habitées. On en trouve d'ailleurs dans plusieurs localités et notamment à Couteaux et à Ceyssac. Le roc de Couteaux en renferme quatorze : la plus grande est divisée en trois compartiments, ayant chacun 15 mètres de profondeur sur 3 et demi de largeur. Leur dimension générale est de 9 à 12 mètres. Dans toutes, le plafond est élevé de 2 mètres. On croit que les grottes de Couteaux communiquent avec d'autres qui sont à Lautriac, à une distance d'un kilomètre. Le rocher de Ceyssac offre des cavités spacieuses, formant quatre ou cinq étages différents. On y trouve des chambres plus ou moins grandes, des étables et des crèches où sont encore les trous qui servaient à y attacher les bestiaux.

Au Puy, on a réuni dans le musée du chef-lieu toutes les antiquités romaines qui ont pu y être transportées, et dans le nombre il en est de fort curieuses. Le département renferme d'ailleurs des *tumuli*, des

colonnes milliaires, des débris d'aqueducs, de ponts, de voies militaires, etc.

Mais ce qui mérite particulièrement l'attention du voyageur, ce qui l'attire, le ramène et le retient sans cesse sur le sol de l'Auvergne, ce sont ces volcans éteints, aux formes et aux accidents si bizarres et si pittoresques à la fois. Comme le Vélay et le Vivarais, l'Auvergne est une contrée toute hérissée de volcans. A quelle époque ont-ils brûlé? Quand se sont-ils éteints? C'est ce que l'on ne saurait dire, malgré les travaux multipliés et aussi approfondis que possible des géologues les plus éminents du siècle dernier et du nôtre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à diverses époques très-reculées les feux intérieurs ont bouleversé toute cette partie de la France et parsemé sa surface d'un grand nombre de volcans. Les plus puissants formèrent des groupes de monts d'une remarquable élévation, tels que ceux des monts Dores et du Cantal; d'autres s'alignèrent, comme la vaste chaîne des Puys Dômes. Les premiers ont à la fois le caractère de l'immensité et de la décrépitude ; leurs cratères sont peu apparents, leurs laves sont en partie décomposées, leurs cendres et leurs scories ont été transformées par la suite des siècles en terre végétale. Dans la chaîne des Puys Dômes, et surtout dans le département de la Haute-Loire, les phénomènes volcaniques indiquent des éruptions beaucoup plus modernes. Les bouches à feu ont conservé leurs formes primitives, leurs produits ont à peine changé de nature; les cendres encore rouges, les laves, les scories, la pouzzolane semblent avoir été vomies de l'abîme depuis peu de jours. En mille endroits se montrent d'autres phénomènes volcaniques également bien conservés, également frappants : les basaltes et leur admirable symétrie, les brèches, etc. Le feu intérieur semble encore brûler sous nos pieds, les laves paraissent à peines refroidies.

Quoi qu'il en soit de l'âge de ces volcans, les Auvergnats ont su dès la plus haute antiquité en employer les produits (si l'on peut s'exprimer ainsi) soit dans la construction des monuments, soit dans les bâtisses des villes ou des campagnes : c'est ainsi, par exemple, qu'aux environs du Puy on se sert des scories d'un certain volume, ainsi que de laves boursouflées pour construire des voûtes, monter des cheminées, et, en général, pour tous les ouvrages qui demandent de la légèreté. Les plus anciennes scories sont presque toujours réduites à l'état de *tufs* ou de pouzzolanes scoriformes, poreuses ou terreuses; elles se distinguent encore des scories modernes par diverses espèces de cristaux qu'elles contiennent.

Quel affreux spectacle dut offrir cette vaste partie de la France pendant qu'elle était ainsi ravagée par le feu et en même temps par les eaux!... Des volcans allumés de toutes parts, partout des bruits, des feux épouvantables, les éclairs sillonnant d'épais nuages de cendre et de fumée, des torrents de laves embrasées se répandant de tous côtés, plongeant jusqu'au fond des lacs, barrant le cours des rivières et causant d'affreux débordements; le sifflement des ondes agitées et en partie vaporisées se mêlant aux hurlements des volcans, aux mugissements souterrains!... Enfin les volcans s'épuisèrent, leurs feux plusieurs fois rallumés s'éteignirent totalement, leurs laves solidifiées restèrent abandonnées à l'action lente mais sûre des eaux et des agents atmosphériques. Cette force d'érosion continue d'agir avec toute l'énergie qu'elle emprunte du temps, et chaque instant ajoute aux effets qu'elle a déjà produits.

Maintenant, si l'on songe à l'avenir plus ou moins lointain qui est réservé à l'Auvergne ainsi qu'au Vélay et au Vivarais, n'est-il pas à craindre que de nouvelles et formidables éruptions volcaniques se produisent, engloutissant ces montagnes qui s'effondreraient comme naguère deux îles dans l'Australie, ou faisant sortir des vallées, des collines nouvelles, quoi encore?... On a bien vu, après des siècles écoulés, tel volcan de nos colonies que l'on croyait éteint à tout jamais se réveiller avec fureur et vomir l'incendie, les ruines et la mort... L'Auvergne dort vraiment sur un volcan, que dis-je? sur des centaines de volcans, et la population ne paraît pas s'en douter. Cette sorte d'insouciance est peut-être plus philosophique qu'on ne le croit; en tout cas, elle est nécessaire pour le maintien du pays qui, sans elle, serait bientôt abandonné et ne tarderait pas à se hérisser de ronces et d'épines.

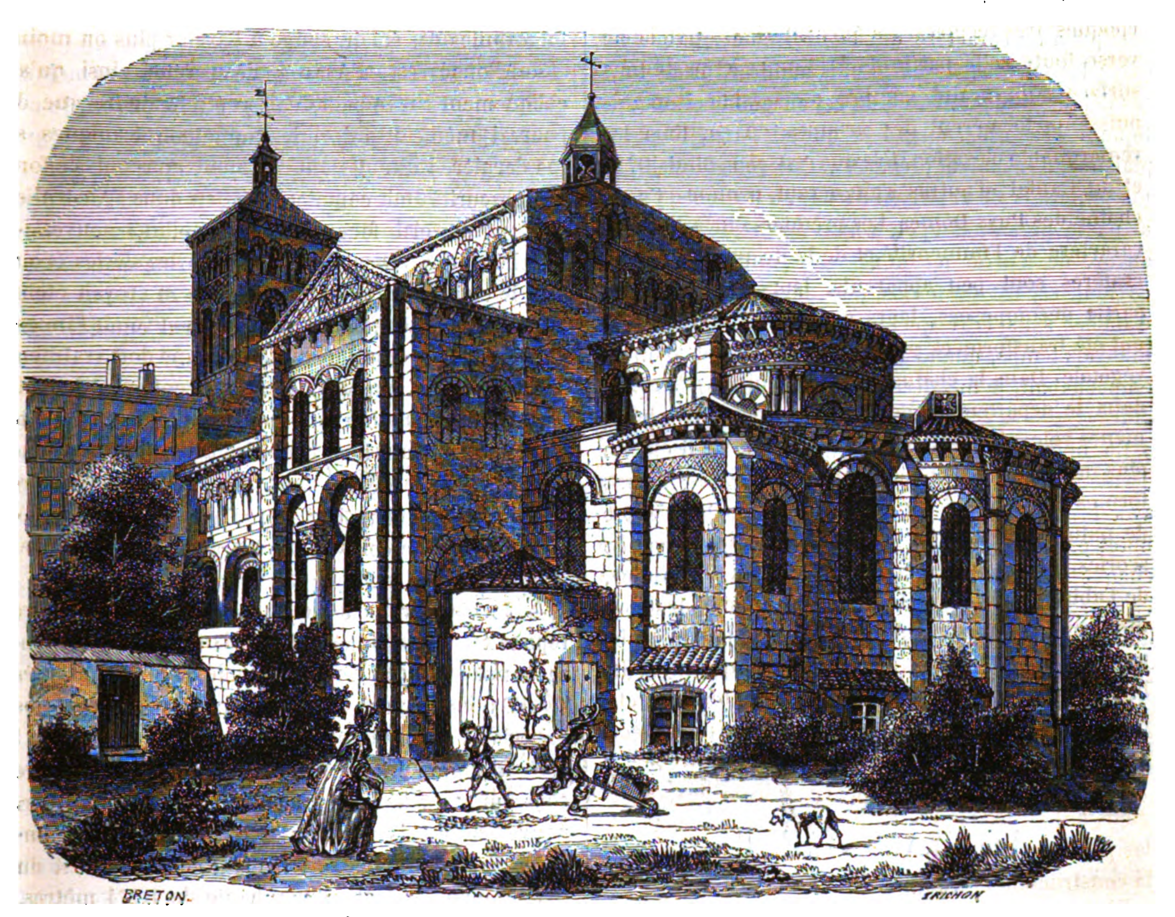
Nous consacrons les derniers moments de notre séjour en Auvergne et surtout dans le département de la Haute-Loire à revoir le roc de Saint-Michel, près du Puy, les orgues d'Épaly, qui rappellent certains aspects de l'Islande, un pays volcanique s'il en fut! Puis le panorama du Mézenc nous réclame encore une fois et nous avons peine à nous en arracher. Le Mézenc est la plus haute et la plus vaste montagne dans la chaîne qui borne tout le côté est du département. De cette cime, haute de 1,774 mètres, on jouit d'une des plus magnifiques vues qu'offre la France. A l'ouest se montrent les sommets jadis embrasés du Cantal, des monts Dores et des monts Dômes; au nord, les plaines de la Bresse; au sud, autour du mont Ventoux, celles de la Provence; à l'est, les Alpes du Dauphiné et de la Savoie, où (suivant le langage expressif des habitants de Mézenc) les *montagnes du matin* bordent un immense et vaporeux horizon; au-dessus d'elles s'élève, dans la région des nuages, le gigantesque mont Blanc, distant de 50 lieues!... Du Mézenc jusqu'au Rhône, des gorges escarpées, profondes, innombrables, déchirent en tout sens le sol granitique, tandis qu'aux pieds mêmes de l'observateur s'élèvent du fond des abîmes des rocs aigus, des crêtes tranchantes, des pics inac-

cessibles, qui tous affectent, dans leur décrépitude, les formes les plus fantastiques.

Non loin du Puy, nous revoyons le lac du Bouchet, qui remplit le cratère d'un volcan; sa forme est celle d'une coupe, dont la circonférence est d'environ 4,500 mètres et la plus grande profondeur de 28 mètres. Il n'a pas d'issue apparente.

Le cratère de Bar (c'est le nom qu'on donne à un volcan éteint qui s'élève près du bourg d'Allègre) est remarquable par sa belle forme conique, son isolement et sa hauteur qui le fait dominer tous ses environs. Au sommet de cette belle masse de laves scorifiées est un superbe cratère dont les bords, parfaitement conservés, offrent une échancrure vers le midi. Il est de forme circulaire, à 1,500 pieds de diamètre et 120 pieds de profondeur; le fond en est plan et marécageux. L'amphithéâtre formé par les pentes intérieures autour de cette espèce d'arène est ombragé par une belle forêt de hêtres qui s'étend aussi autour de la montagne. Ce site est admirable; l'idée confuse des embrasements dont il fut le théâtre ajoute encore à la fraîcheur de ses bois et rend plus délicieux le calme dont on y jouit...

Le temps nous presse, car il nous est mesuré d'une



Église de Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand.

main trop avare à notre gré, et cependant voilà deux mois que nous visitons l'Auvergne; mais on y découvre toujours quelque beauté nouvelle ou à peine soupçonnée, souvent mal vue ou trop rapidement entrevue la première fois. Aussi n'est-ce pas *adieu*, mais bien *au revoir* que nous disons, du fond du cœur, à nos aimables hôtes de Clermont-Ferrand par où a commencé notre excursion, et par où elle finit. Nous revoyons, par un beau coucher de soleil, la belle et monumentale église de Notre-Dame-du-Port, un des plus curieux spécimens du style roman-auvergnat, son tympan du portail méridional, décoré d'un magnifique bas-relief, ses chapiteaux historiés, ses mosaïques en lave et ses nombreuses sculptures d'un si grand intérêt...

Le soir, la lune s'est levée; nous faisons encore une promenade dans la campagne; c'est jour de fête : le son joyeux et rustique de la musette nous fait entendre l'air d'une vive et gaie bourrée, la danse nationale de l'Auvergne.

Demain matin, à la première heure, la vapeur, qui rapproche d'une façon presque féerique les distances, va nous prendre sur ses ailes et nous rejeter dans ce gouffre de Paris, où l'on vit trop vite. Au retour, ne sachant comment exprimer nos sensations à des amis qui nous pressaient de questions sur notre

voyage, nous n'avons rien trouvé de mieux pour les initier à nos impressions que de leur mettre sous les yeux cette page de l'excellent *Voyage d'Auvergne*, de Le Grand d'Aussy, dont la lecture nous avait poussés vers ce pays lointain et trop peu connu. Voici ce que disait ce savant, il y a un siècle, et ces lignes sont restées vraies, exactes, fidèles de tous points :

« C'est un pays qu'il faut aller voir. Oui, il faut le voir; et il en est peu qui méritent autant un voyage, parce qu'il en est peu qui, dans un terrain aussi borné, réunissent à la fois et des objets aussi variés et des objets aussi intéressants. Là, une montagne ne ressemble point à une autre montagne; chacune presque a un caractère qui la distingue; et vous ne savez lequel vous devez le plus admirer, ou de tous ces détails si piquants, ou de cet ensemble si magnifique... J'ignorais, quand je quittai Paris, tous les plaisirs qui m'étaient préparés... Que vous dirai-je? je me proposais de rester en Auvergne un mois, j'y en ai passé près de cinq et, à mon départ, je regrettais encore de n'avoir pu en passer davantage. Pendant ce long espace de temps, peu de journées se sont écoulées sans faire quelques courses; et quand le mauvais temps, quand des devoirs de société m'en empêchaient, je me disais, comme Titus : *Diem perdidi.* »

En nous faisant ici l'écho du voyageur du siècle dernier, à une distance de cent ans, nous redirons avec lui et après lui, et ce sera la conclusion de ces notes prises au courant du crayon en face même de chaque site : « De toutes les provinces de France, l'Auvergne peut-être est celle qui est la moins connue ; et de toutes cependant c'est celle qui, pour le physicien, le naturaliste et le voyageur, mérite peut-être de l'être davantage. »

CH. BARTHÉLEMY.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594 et 612.)

XIII

UNE VISITE INATTENDUE.

Cette journée sembla longue au malheureux gentilhomme.

Malgré l'énergie de son caractère, il se sentait triste et abattu. La mort qu'il avait si vaillamment bravée sur le champ de bataille, qu'il avait accueillie le sourire aux lèvres lorsque les Indiens l'avaient attaché au poteau de torture, lui paraissait horrible et effrayante maintenant qu'il se voyait seul, abandonné, sans pouvoir confier à personne son dernier souvenir, son dernier adieu !...

Il maudissait la cruelle clémence du général anglais, qui une première fois l'avait arraché au supplice et qui venait encore de lui accorder un répit de vingt-quatre heures.

Puisqu'il devait mourir, à quoi bon cette attente pire que la mort? A quoi bon lui laisser cette journée de réflexion? Le général Wolf avait bien dû voir qu'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un traître!...

Vers le soir, un orage terrible éclata sur le camp anglais. La pluie tomba à torrents, le tonnerre gronda au milieu du sifflement du vent et des clartés fulgurantes des éclairs.

— Allons ! pensa d'Arramonde en s'étendant mélancoliquement sur la paille de son étroite prison, je ne pourrai même pas dormir tranquillement pendant ma dernière nuit.

L'obscurité était complète. Les trombes d'eau descendant du ciel fouettaient la terre. Les chevaux attachés à des piquets près de la ferme poussaient vers le ciel des hennissements tristes et aigus.

Tout à coup Jean d'Arramonde crut entendre un sifflement léger au-dessus de sa tête.

Il n'y prit pas garde d'abord.

Mais ce bruit doux et persistant s'étant répété à plusieurs reprises, il se leva et s'approcha de la petite fenêtre.

Alors, à la lueur blafarde d'un éclair, il vit un visage d'homme collé contre l'étroite lucarne.

— Eh ! s'écria-t-il, que faites-vous là, l'ami?

— Je viens vous délivrer, monsieur le marquis, répondit tranquillement une voix que d'Arramonde reconnut aussitôt.

— David Kerulaz ! s'écria-t-il au comble de la surprise ; vous ici... Comment se fait-il?...

— Eh! mon Dieu, c'est bien simple, répliqua le chasseur canadien. Inquiet de pas recevoir de vos nouvelles depuis plusieurs jours, M. de Montcalm m'a chargé de venir voir au village de l'Ange-Gardien ce que vous étiez devenu, ce que j'ai fait avec plaisir, car depuis certains démêlés un peu vifs que j'ai eus avec l'intendant Varin il m'est difficile de rester à Québec... Le père Joseph l'aubergiste m'a raconté comment vous aviez été pris par les Anglais sur la place du village, et Franck Renaud, qui fumait sa pipe dans un coin de l'auberge, m'a dit qu'il avait failli être fusillé avec vous; que le général Wolf vous avait fait grâce, mais qu'il vous retenait prisonnier... Depuis deux jours, je me cache dans le camp, cherchant un moyen d'arriver jusqu'à vous. Enfin, aujourd'hui, tandis que j'étais tapi dans une meule de foin près de cette ferme, je vous ai vu traverser la cour, puis revenir ici.... J'ai remarqué que les Anglais avaient posé plusieurs sentinelles autour de ce bâtiment, j'ai vu un soldat montant la garde devant cette lucarne et j'ai

découvert ainsi l'endroit où vous étiez enfermé...

— Mais ce soldat ne peut-il vous voir, vous entendre?

— Soyez tranquille; le drôle s'est mis à l'abri et tant que la pluie tombera avec violence nous pourrons causer tranquillement. Voyons, vous ne pouvez rester éternellement ici; je vais faire sauter ces barreaux de fer et, grâce à l'orage, nous sortirons du camp sans être remarqués.

— Cette lucarne est trop étroite pour que je puisse y passer, David, répliqua d'Arramonde d'un ton découragé.

— C'est vrai, mais je puis avoir facilement raison des deux sentinelles qui gardent la porte de l'autre côté.

— Il y a un poste de soldats entre la porte du cellier qui me sert de prison et celle de la ferme... Mon brave David, je vous remercie de votre dévouement, mais je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour moi. D'ailleurs je suis résigné à mourir, maintenant que je vous ai vu. Vous irez dire à M. de Montcalm, à mes camarades, que Jean d'Arramonde a fait jusqu'au bout son devoir de gentilhomme et de soldat.

— Mourir, dites-vous? Comment!... ils vous ont condamné?...

— Oui, ce matin, quand vous m'avez vu passer... Je dois être exécuté demain matin.

— Alors, raison de plus pour ne pas rester ici...

— Eh! je suis bien de votre avis; mais comment faire?

— Ayez confiance en moi; je trouverai bien le moyen de vous sauver.

Il y eut un silence de quelques instants.

Tout à coup Jean d'Arramonde s'écria :

— Ah! David! quelle inspiration!

Il reprit :

— Le général Wolf m'a promis la vie sauve si je m'engageais à conduire son armée à un point de la côte où elle pût débarquer.

Un nuage obscurcit le visage loyal du chasseur canadien. Il fronça le sourcil avec inquiétude.

— Rassurez-vous, continua d'Arramonde comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'âme honnête de David Kerulaz; je serais mort plutôt que de commettre une telle infamie... Mais écoutez-moi bien. M. de Saint-Preux que vous connaissez commande un détachement posté à l'anse du Foulon.

— C'est le seul point de la côte qui soit abordable.

— Bien. Demain matin, j'annoncerai au général Wolf que je consens à lui servir de guide. Je le mènerai tout droit à cette partie de la côte. Vous, sans perdre un instant, vous allez reprendre le chemin de Québec, vous traverserez la ville, vous irez prévenir M. de Saint-Preux afin qu'il renforce son détachement et qu'il se munisse d'artillerie, et au moment où les Anglais débarqueront...

— Je comprends. Ah! par le ciel, votre idée est superbe, monsieur d'Arramonde!

— J'aurai bien des chances d'être tué dans cette expédition, mais au moins je mourrai vengé et j'aurai pu rendre un dernier service à M. de Montcalm.

— Je pars à l'instant même et je ferai diligence, je vous en réponds. Demain matin, au lever du jour, je serai au poste de l'anse du Foulon.

Et après une pause :

— Que Dieu vous protége, monsieur d'Arramonde!

— Que Dieu vous conduise, David Kerulaz!

Le visage du chasseur canadien disparut de la lucarne et Jean d'Arramonde revint s'étendre sur sa couche de paille.

Mais désormais son cœur était soulagé d'un grand poids. La perspective de nouveaux dangers à braver, de nouvelles aventures à courir le ravissait d'enthousiasme.

Malgré le fracas de la tempête, il put goûter un bienfaisant sommeil.

XIV

EXPLICATION.

David Kerulaz se dirigea d'un pas ferme à travers le camp anglais sans paraître s'apercevoir de la pluie qui tombait à torrents et qui ruisselait sur ses vêtements de laine.

Il n'avait pas à craindre les sentinelles réfugiées sous leurs abris de branchages et n'eut besoin de prendre aucune précaution pour sortir des lignes anglaises.

Il traversa le village de l'Ange-Gardien silencieux et désert, et arriva enfin sur le bord de la rivière de Montmorency qu'il passa résolûment à la nage.

Arrivé près du camp de M. de Lévis, il se dirigea vers un petit bois de peupliers où était installé un détachement de Canadiens dont il se fit aisément reconnaître.

Il sécha un instant à la flamme d'un grand feu ses vêtements mouillés, mangea un morceau, but une gorgée de rhum et se remit courageusement en route dans la direction de Québec.

Ainsi qu'il l'avait dit à Jean d'Arramonde, David Kerulaz avait quelques raisons de redouter de traverser la ville et il n'était pas fâché de profiter d'une nuit d'orage pour accomplir sa mission.

En effet, son aventure avec l'intendant Varin avait eu les conséquences que M. de Montcalm redoutait.

On se rappelle l'expédition infructueuse que M. Varin avait faite un matin à la grotte du Trappeur, la colère qu'il avait ressentie en se voyant si audacieusement joué et la résolution qu'il avait prise aussitôt de se venger de David Kerulaz.

Quelques heures après cet événement, le commis Godard s'était présenté à l'*auberge de France*, située sur le quai et où David avait l'habitude de descendre lorsqu'il venait vendre à Québec ses peaux de martres et de castors.

Godard trouva le Chasseur de bisons attablé dans la grande salle de l'auberge avec ces mêmes ouvriers du père Dervieux qui l'avaient aidé les nuits précédentes à duper l'intendant.

Il s'approcha de lui et lui dit que M. Varin désirait lui parler.

David s'empressa de suivre le commis. Il pensa que l'intendant voulait sans doute recommencer ses promenades nocturnes à la grotte du Trappeur et que c'était pour cette raison qu'il le faisait demander.

Mais dès qu'il se trouva en présence de M. Varin il comprit que ce dernier avait découvert la ruse et approfondi à ses dépens les mystères de la caverne.

Pâle, écumant de rage, l'intendant s'avança vers lui en le menaçant du poing :

— Misérable!... commença-t-il.

— Ah! pardon, monsieur l'intendant, interrompit David d'une voix dure et en relevant la tête, si nous commençons par les gros mots, je vous préviens que nous irons vite et que je ne resterai pas en arrière... Ainsi, si vous avez quelque explication à me demander, veuillez le faire tranquillement : je serais désolé vraiment d'être obligé de vous manquer de respect.

— Osez-vous bien parler de respect, drôle, lorsque vous vous êtes joué si effrontément de moi?

David Kerulaz croisa ses bras robustes.

— Ainsi, dit-il, c'est une explication que vous désirez?... Eh bien! soit, je vous la donnerai, car, en vérité, depuis deux mois j'étouffe de ne pouvoir dire ce que j'ai sur le cœur!

Le commis Godard s'était glissé derrière une petite table chargée de cartons et suivait cette scène d'un œil curieux et attentif.

— Vous dites que je me suis joué de vous, monsieur Varin? reprit David en écrasant l'intendant de son hautain regard d'honnête homme; mais il me semble que vous m'avez donné l'exemple le jour où vous avez fait emprisonner mon frère pour un vol dont il était innocent, et quand ensuite, au camp du lac Champlain, vous avez essayé de me prouver son crime alors que vous saviez bien qu'il n'y avait pas d'autre coupable que vous!... Ce jour-là, lequel de nous deux a tenté de duper l'autre?

Varin fit un soubresaut et frissonna des pieds à la tête; ses poings se serrèrent avec tant de force que le dessus de ses mains devint violet.

Il voulut se précipiter sur une sonnette, et peut-être faire bâtonner, par ses gens, le hardi Canadien.

Mais David posa sur l'épaule de l'intendant une de ses larges mains et le força à rester en place.

Derrière les cartons qui le cachaient, le commis Godard paraissait se divertir beaucoup. Sa figure avilie par une expression plate et servile s'animait maintenant d'un rire étrange ; ses petits yeux brillaient. Il paraissait se réjouir de la situation critique où se trouvait son patron, dont il supportait depuis si longtemps la morgue et les duretés.

— Je ne veux pas me faire votre juge, monsieur Varin, reprit David en accentuant ses paroles... cela ne me regarde pas; je n'ai pas de comptes à vous demander et j'espère bien que d'autres plus puissants que moi se chargeront un jour de cette besogne. Je ne vous parle que de ce qui nous concerne, mon frère et moi... je dis que vous avez volé la caisse de l'armée, je dis que vous avez fait tomber injustement les soupçons sur mon pauvre frère, et j'ajoute que j'en ai des preuves si certaines que si je les produisais vous pourriez bien aller aux galères, tout intendant que vous êtes... Mais soyez tranquille, il me suffit que mon frère soit libre et que vous ayez restitué à la caisse l'argent volé. Le reste regarde Dieu et votre conscience... si vous en avez... Seulement, faites bien attention à ne pas m'inquiéter et à ne pas faire allusion à ce qui s'est passé à la grotte de l'anse du Foulon! Nous sommes quittes, monsieur l'intendant; comprenez-moi bien et n'essayez pas de vous venger de moi autrement. J'en jure Dieu, si mon bras a été assez fort pour soulever l'arbre que les Hurons, vos complices, avaient jeté sur le passage de M. de Montcalm, il sera encore assez vigoureux, je l'espère, pour vous écraser comme un hideux insecte!...

David fit peser son poing sur l'épaule de M. Varin, comme s'il eût voulu lui prouver qu'il lui en coûterait peu pour mettre sa menace à exécution; puis il tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte.

— A moi! à moi! s'écria l'intendant d'une voix étranglée.

Godard sortit aussitôt de derrière ses cartons et quatre ou cinq commis et domestiques parurent en même temps, coupant la retraite au chasseur canadien.

— Cet homme m'a insulté, emparez-vous de lui!.. poursuivit Varin écumant de colère... C'est un misérable, un voleur!...

Les cris qu'il poussait firent encore accourir plusieurs agents aux vivres qui flânaient dans l'antichambre voisine.

— Mettez-lui la main au collet, continua l'intendant qui redoublait de rage et d'audace à mesure qu'il se sentait mieux soutenu; ne le lâchez pas, je veux faire un exemple, un exemple terrible!... Ah! le maraud! le gredin!...

Une dizaine de commis et de valets s'étaient jetés sur le chasseur canadien et le maintenaient en s'accrochant à ses vêtements.

Varin, en voyant David ainsi réduit à l'impuissance, eut une lâche inspiration.

Saisissant la canne qu'un de ses agents tenait à la main, il la leva sur le Chasseur de bisons.

Celui-ci devint pâle.

Un éclair rapide traversa ses yeux noirs.

Il donna deux vigoureux coups d'épaule et envoya les dix hommes qui le tenaient rouler dans les coins de la salle; puis, arrachant le bâton des mains de Varin terrifié, il lui en asséna un coup furieux sur les épaules.

Varin poussa un cri de douleur et tomba lourdement sur le carreau de la salle, ses grosses mains en avant.

Alors David gagna tranquillement la porte sans que personne osât l'arrêter et sortit de l'hôtel de l'intendance.

Mais quelques heures après il fut prévenu qu'un mandat d'arrêt avait été décerné contre lui par le grand prévôt pour avoir insulté et battu un fonctionnaire de l'armée.

Le séjour de la ville lui était interdit; il ne put davantage se réfugier à la ferme du père Dervieux, car il craignait d'attirer sur le pauvre vieillard et sur Marthe la vengeance de l'intendant Varin.

Il prit donc le parti de regagner le camp et alla sur-le-champ raconter à M. de Montcalm ce qui venait de lui arriver.

Le général fronça le sourcil et commença par gronder le Canadien de l'acte de violence qu'il avait commis sur la personne de l'intendant.

David écouta les yeux baissés les remontrances de M. de Montcalm.

— Oui, dit-il enfin avec une expression à la fois contrite et malicieuse, je comprends bien que j'ai eu tort, monsieur le marquis... Battre un intendant! c'est fort mal de la part d'un pauvre homme tel que moi... j'ai peut-être mérité la corde.

Il se mordit les lèvres, hésita, puis, avec une sorte d'élan :

— Mais si vous saviez comme cela m'a soulagé le cœur!... s'écria-t-il.

Le marquis de Montcalm ne put s'empêcher de sourire de cet aveu du rusé Canadien.

— En attendant, dit-il, il faut te cacher. Plus tard, j'espère bien qu'on réglera les comptes de chacun et que l'on répartira également la corde entre tous ceux qui l'ont méritée.

David Kerulaz se mit à rire et, quittant le général, il alla rejoindre les volontaires canadiens dans un petit bois placé près de la rivière Montmorency, où ils avaient établi leur campement.

Au milieu de ces hommes qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, il pouvait braver la colère de Varin.

Le jour de la bataille de Montmorency, David fit des prodiges d'adresse et de courage.

Suivi de ses camarades, tous excellents tireurs comme lui, il alla se poster sur la lisière du bois et tua un à un les artilleurs anglais dont la batterie était située de l'autre côté de la rivière.

XV

L'ARRESTATION.

En arrivant à Québec, David Kerulaz éprouva le besoin de réparer un peu ses forces épuisées par cette longue marche au milieu de la tempête et à travers des chemins effondrés par l'eau, qui tombait à torrents. Il se dirigea donc vers l'*auberge de France*, dont l'hôtelier lui était entièrement dévoué.

A peine entré dans la salle de l'auberge qui heureusement était déserte, le brave Chasseur de bisons tomba assis sur un banc et demanda à manger et à boire.

Une servante lui apporta une bouteille de vin aigre, du pain rempli de son et de débris de paille et un quartier de viande noire qui paraissait provenir de quelque animal étrange et inconnu.

Il commençait à peine à attaquer ce détestable repas, lorsque l'hôtelier vint se glisser sur le banc à côté de lui et lui murmura mystérieusement à l'oreille :

— Ouvre l'œil, David; je crains bien que quelqu'un ne t'en veuille à mort.

— Vraiment!... Eh! je ne pensais pas avoir d'autre ennemi en ce moment que ce maudit morceau de cheval ou de chien qui refuse obstinément de se laisser avaler!...

— Ne plaisante pas, c'est sérieux. Depuis plusieurs jours, des gens de mauvaise mine et qui semblent armés jusqu'aux dents sous leurs manteaux rôdent autour de mon auberge. L'un d'eux vient souvent s'asseoir à cette même place où tu es et me demande de tes nouvelles avec un intérêt qui me paraît suspect... Enfin, l'autre jour, poursuivit le pauvre aubergiste en hésitant, on m'a promis deux mille écus si je te livrais.

— Par saint Yves! ma tête vaut plus que je ne croyais!... Deux mille écus!... sais-tu que c'est un joli denier?

— Te voilà prévenu; prends tes précautions et ne t'attarde pas trop longtemps ici...

— Merci, Jean-Baptiste, je profiterai de ton avis, dit David en serrant la main de l'hôtelier... mais, en vérité, si je m'attarde chez toi, tu n'en pourras accuser que ce pain qui est plus dur qu'une pierre, et ce rôti sans nom qui semble découpé dans la peau d'un bison.

— Hélas! mon pauvre David, nous ne mangeons pas autre chose depuis deux mois. On dit même que bientôt nous n'aurons plus rien à nous mettre sous la dent... à moins toutefois que les intendants et les accapareurs de blé ne se décident à ouvrir leurs greniers.

David Kerulaz se leva et prenant congé de l'aubergiste :

— Adieu, Jean-Baptiste, lui dit-il. J'ai encore une longue course à faire et je n'ai pas le loisir de bavarder avee toi... Espérons qu'il viendra des temps meilleurs...

— Notre pauvre belle ville de Québec ! dit l'aubergiste dont les yeux devinrent humides de larmes... As-tu vu ces ruines, ces misères?... Pourvu, mon Dieu ! qu'après tout cela nous ne devenions pas Anglais !... Ah ! cette Pompadour, cette Pompadour maudite !!...

Le Chasseur de bisons sortit de l'auberge et se remit courageusement en route sous la pluie battante.

Mais il avait fait à peine dix pas dans la ruelle étroite qui conduisait au quai du Saint-Laurent, quand tout à coup il se sentit aveuglé par un large manteau qu'une main invisible lui jeta sur la tête et sur les épaules.

Il essaya de se dégager ; mais, au même instant, un lasso s'enroula autour de ses jambes et le fit trébucher. Il tomba.

Cette attaque avait été si soudaine et si bien conduite que, malgré sa vigueur et son adresse, le Chasseur de bisons sentit que la résistance serait inutile.

Il essaya pourtant de se débattre et d'appeler au secours. Mais ses agresseurs étaient nombreux, les liens qui serraient ses jambes le condamnaient à l'immobilité, le manteau épais enroulé autour de sa tête étouffait ses cris.

Au bout de quelques instants de lutte, il fut réduit à l'impuissance et garrotté dans de solides courroies.

Puis ceux qui l'avaient fait prisonnier le prirent par les épaules et par les jambes et l'emportèrent dans une direction inconnue.

Toutefois, malgré la rapidité avec laquelle cette scène s'était passée, l'hôtelier de l'*auberge de France* avait entendu le bruit de la lutte.

Il comprit aussitôt que son ami David était tombé dans le piége dont il avait essayé de le préserver. Se sentant trop faible pour l'arracher des mains des hommes vigoureux qui l'emportaient, il voulut du moins savoir ce qu'on allait faire de son malheureux ami et se mit à suivre à distance le groupe qui s'éloignait.

Ce groupe s'arrêta devant la prison de la ville.

L'aubergiste se rapprocha en frôlant la haute muraille noire.

Il entendit le geôlier ouvrir le judas de la grande porte et parlementer quelques instants avec celui qui semblait être le chef de la troupe.

Et les paroles suivantes parvinrent à son oreille :

— Par ordre du grand-prévôt, je vous remets cet homme... vous m'en répondez sur votre tête.

La porte roula sur ses gonds, puis se referma avec un bruit strident.

Les cinq hommes qui portaient David avaient pénétré avec lui dans la prison.

Les autres s'éloignèrent et l'aubergiste collé contre la muraille entendit l'un d'eux s'écrier en se frottant les mains :

— Vrai Dieu ! M. Varin sera content; nous avons bien gagné notre argent !...

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE A GENÈVE

ESSAI D'UN SCHISME PAR L'ÉTAT

Un volume in-12 de plus de 500 pages, 3 francs.

Nous ne saurions mieux faire pour recommander ce livre que de publier ici la lettre que l'auteur a reçue d'un prélat français :

Archevêché de Lyon, le 20 décembre 1877.

SON ÉMINENCE LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE LYON A L'AUTEUR DE L'*Histoire de la persécution religieuse à Genève.*

Monsieur,

Je vous félicite de la publication de votre volume : il était utile et opportun de faire l'histoire de la persécution religieuse à Genève. Cette ville est le foyer des entreprises méditées contre l'Église catholique. Vous racontez avec une calme impartialité l'exil de l'Évêque, l'expulsion des religieuses, la spoliation du clergé, la profanation des autels, et vous montrez l'invincible fermeté des prêtres et des fidèles groupés autour de leur chef spirituel éloigné d'eux par la violence. Vous mettez en relief par des documents authentiques l'attitude irréprochable du Saint-Siége, démontrant que jamais Pie IX n'a fourni l'ombre d'un prétexte aux procédés employés à Genève contre la foi catholique. Il ressort de votre ouvrage que la ville qui se parait du titre de Rome protestante veut absolument interdire au catholicisme le droit d'y exister.

Ce livre, plein d'intérêt, sera lu par tous ceux qui ont souci des luttes de l'Église et qui saluent à travers ses épreuves son prochain triomphe.

Recevez, Monsieur, mes meilleurs encouragements.

L. M. CARD. CAVEROT, archev. de Lyon.

CHRONIQUE

Merveilleuse ville que ce Paris ! Un jour on dit : « Elle est morte ! C'en est fait, pour cette année, de son commerce, de son luxe, de sa splendeur ; » et, soudain, la voilà qui ressuscite plus brillante, plus riante et plus illuminée que jamais !

Je le demande à tous ceux qui ont, comme moi, flâné dans l'après-midi de Noël entre le boulevard des

Capucines et la rue Montmartre : se douterait-on que la politique a fait passer ses nuages les plus sombres sur l'étincelante capitale?

Il s'agit bien de politique, vraiment, à l'heure actuelle !... Depuis les bébés de quatre ans jusqu'à messieurs les lycéens de quatorze, ils sont là cent mille dont les joyeux cris, saluant le petit Noël ou le bonhomme Étrenne, planent au-dessus de toutes les vilaines clameurs de la politique : ils sont le suffrage universel de la joie, et les égoïstes endurcis pourraient seuls refuser de s'incliner devant l'aimable souveraineté de l'enfance et de l'adolescence.

Quel coup d'œil féerique que cette ligne de nos boulevards ! Sur un côté du trottoir, vous avez les grands magasins redoublant de luxe, de magnificence, d'éblouissements de toute sorte; sur l'autre côté, les petites boutiques des *camelots* improvisés : ici l'étrenne à cinq cents francs, là l'étrenne à cinq sous ! — Voyez, messieurs et mesdames ! Prenez ! Choisissez ! — Si vous le voulez bien, nous allons regarder du côté des étrennes à cinq sous, et même à moins... « Demandez le jouet nouveau ! Demandez le jouet de l'année, le grand succès du jour ! » Tel est le cri que vous entendez un peu partout dans les régions qui ont pour frontière orientale la Bastille et pour frontière occidentale la Madeleine.

Autrefois, un polichinelle était un polichinelle, une poupée était une poupée : les grands-pères s'en étaient amusés et leurs petits-enfants s'en amusaient également. A nos bambins et à nos *bambines* d'aujourd'hui (si j'ose m'exprimer ainsi), il faut le *jouet du jour*, l'*actualité*, l'amusement inédit qui paraît avec le journal du soir et qui sera fané, cassé, délaissé quand paraîtra le journal du matin.

Aimables petits êtres, sans vouloir médire de vous, quel gracieux avenir vous préparez à notre chère France ! Défonceurs de polichinelles, éventreurs de poupées, briseurs de lanternes magiques qui éprouvez, dès maintenant, le besoin de l'*actualité* dans vos amusements, dites-moi, est-ce bien vous qui donnerez à la patrie l'âge d'or du calme, de la sérénité, de la paix absolue, qu'elle désire certainement et dont elle a grand besoin?

Mais voilà : je parle en homme qui a passé l'âge où l'on donne des étrennes; et il y a bien des chances pour que je radote sur ces sortes de choses. — Au lieu de me lancer dans toutes ces graves considérations, puisque *le jouet du jour* existe, je me borne à constater sa présence et à enregistrer ses diverses manifestations.

Est-ce un avant-goût des pacifiques plaisirs de l'Exposition universelle? Au premier rang des *jouets de l'année* figure le *canon de la paix*, instrument bruyant et inoffensif. Le canon de la paix n'est autre chose que ce que nous appelions, dans mon enfance, un *pétard;* mais c'est un *pétard* singulièrement perfectionné. Nous nous contentions, nous, d'un morceau de sureau dont nous faisions sortir la moelle et que nous bourrions avec des croûtes de melon : la franchise me fait un devoir de déclarer que, neuf fois sur dix, cet instrument primitif donnait des résultats déplorables : le *pétard* se refusait à toute espèce d'explosions.

Plus tard, entre les mains de la génération qui nous a succédé, notre pétard de sureau est devenu un joli canon de buis, qui se chargeait avec un bouchon de liége dont un élégant piston déterminait à coup sûr l'explosion.

Mais le *canon de la paix* est le dernier mot du progrès, — en fait de *pétard*, s'entend. Il suffit de placer une simple feuille de papier sur l'orifice du tube, puis de faire le vide et d'exercer ensuite la poussée d'une colonne d'air : vous obtenez ainsi une détonation égale au moins à celle d'un pistolet de salon. Le *canon de la paix* est une ingénieuse application de la machine pneumatique, — rien de plus, rien de moins.

Depuis que le monde tourne, bien des toupies ont tourné, — à commencer par le simple *sabot* que les Grecs fouettaient avec des lanières, et à finir par cette jolie toupie-Gigogne qui se dédouble, se décuple en une infinité d'autres toupies.

Cette année, la toupie... *du jour* s'appelle l'*infatigable :* c'est à la fois une toupie et un tonton. Elle se compose d'un petit disque de fer-blanc découpé et peint de diverses nuances : rouge, bleu, blanc. Il suffit de l'impulsion donnée par le pouce et l'index d'un enfant pour mettre ce disque en mouvement et pour le faire pivoter avec une rapidité vertigineuse, pendant cinq minutes, sur un petit disque qui lui sert de support.

Dans cette évolution, les diverses couleurs de la toupie, se mêlant, passent par les nuances les plus diverses, pour se fondre de nouveau dans une seule teinte. Il me semble qu'on pourrait tirer de là toutes sortes d'allusions aux diverses nuances de la politique elle-même; mais, chut! passons...

Le *canon de la paix* et la *toupie infatigable* sont deux ingénieuses applications des lois de la physique; — c'est à la mécanique que revient l'honneur d'avoir inventé le *vélocipède-papillon*, un très-joli jouet et pas cher!

Une ficelle s'enroule sur un petit vélocipède de métal : cet enroulement finit par la forcer à se détendre d'elle-même, et voilà le vélocipède qui marche, tandis qu'un grand papillon, perché sur son avant-train, ouvre et referme alternativement ses ailes diaprées de pourpre et d'or.

Et maintenant, saluez, aimables collégiens qui ne rêvez que bruits malséants venant troubler le silence des classes; saluez, bruyants spectateurs qui aimez à manifester vos impressions aux galeries supérieures

ou au parterre de nos théâtres; saluez, vous tous, amis du tapage, qui voulez troubler le repos de vos ennemis, le repos de vos amis et même le repos de vos familles : — la *grenouille parisienne* est inventée!

Vous rappelez-vous cet abominable instrument qui fit notre désespoir il y a dix-huit mois? Cela s'appelait le *cri-cri*. On faisait claquer entre les doigts une petite plaque de métal qui pouvait à la rigueur rappeler la castagnette, mais qui constituait à la longue un des plus atroces supplices qu'on ait jamais fait subir aux nerfs humains... Eh bien! le *cri-cri*, l'horripilant *cri-cri*, est désormais dépassé : nous avons la *grenouille parisienne*.

Si je vous décris cet engin de torture, c'est bien par simple acquit de conscience, car, avant un mois, vous le connaîtrez, à coup sûr, autrement que par ouï-dire : il fera son tour de France et franchira la frontière sans passeport.

La *grenouille parisienne* est au *cri-cri* ce que la mitrailleuse est au simple canon. Le *cri-cri* consistait en une simple plaque de métal sur laquelle on pouvait faire *cliqueter* une autre plaque dont le choc produisait un bruit de castagnette; — la *grenouille parisienne*, c'est le *cri-cri* surmonté d'une roue d'engrenage qui multiplie le choc sur la plaquette métallique et parvient ainsi à une puissance de tonalité, à une force d'agacement, à une exubérance criarde capables de transformer en fou furieux le plus patient des sept sages.

Il n'y a qu'un seul marchand qui, dans la foire du jour de l'an, vende des *grenouilles parisiennes*; je l'ai bien observé : c'est un homme d'une cinquantaine d'années, au visage anguleux et fin, à l'air goguenard. On dirait que ce diable d'industriel a conscience lui-même de la mission qu'il s'est donnée contre l'ouïe de ses concitoyens. Et, comme si son invention elle-même ne suffisait pas à la désolation publique, il a imaginé des raffinements féroces dont il vous fait part avec une bonne grâce vraiment terrifiante.

Il vous indiquera la manière d'imiter le chant de la caille ou le croassement du corbeau, — et, ma foi! j'avoue que cette dernière *imitation*, surtout, ne laisse rien à désirer.

Pour obtenir le croassement du corbeau, vous n'avez qu'à frotter vivement l'instrument sur le drap de votre pantalon ; mais, là, — franchement, résolûment, avec conviction...— Il vous semble alors qu'une nuée de corneilles plane sur votre tête : *coah! coah!* Je recommande beaucoup ce genre d'exercice à MM. les lycéens qui désirent être agréables à une maman vigilante et économe : cinq minutes et une douzaine de croassements suffisent pour percer à jour un pantalon solide comme l'armure d'un chevalier de la Table ronde.

Allons! je n'en finirai pas avec les instruments bizarres et sonores...

Connaissez-vous l'*ocarina?* Non; c'est pourtant encore un des succès du jour : depuis deux mois environ, l'*ocarina* a fait son apparition dans une boutique de l'un de nos grands passages et étalé ses réclames dans nos journaux.

L'*ocarina* est un instrument de musique en terre cuite : il a assez exactement la forme d'une cruche de dimension plus ou moins grande : il y a des *ocarinas* pour hommes, pour dames et pour enfants; des *ocarinas* vulgaires et des *ocarinas* de luxe; des *ocarinas* dont on peut jouer chez soi, sans façon, et des *ocarinas* dont on peut se faire honneur dans le monde. J'ai dit que l'*ocarina* avait la forme d'une cruche; rien de plus exact que cette comparaison; vous appliquez l'une des extrémités de cette cruche à vos lèvres, tandis que vos doigts se promènent sur la panse du vase, ouvrant ou bouchant alternativement une série de trous qui donnent les différentes notes de la gamme. L'*ocarina*, à vous dire vrai, me rappelle assez bien les coucous ou les petits chiens en terre de pipe qu'on me donnait dans mon enfance et qui poussaient des sons... tout spéciaux, quand je soufflais à pleines joues dans l'orifice ménagé sous leur queue.

Si j'en crois l'annonce publiée dans les journaux, l'*ocarina* est d'origine viennoise : il suffit d'adresser un mot au fabricant autrichien pour recevoir par le retour du courrier une ou plusieurs douzaines d'*ocarinas*. Le prospectus suffit à lui seul pour vous faire rêver :

« On joint gratis à chaque instrument une instruction imprimée en langue française, d'après laquelle chaque personne, même celle qui n'est pas *musicale*, est à même de jouer de suite les plus *bels* airs. »

Je vous jure que je copie textuellement et que je n'invente pas un mot; — je conviens humblement que je ne suis pas une *personne musicale*; je conviens non moins humblement que je serais très-heureux de pouvoir jouer les *plus bels airs* même sur un instrument en forme de cruche; mais... si par hasard la musique de l'*ocarina* ressemblait au français de son prospectus!!! Dans le doute, abstiens-toi!...

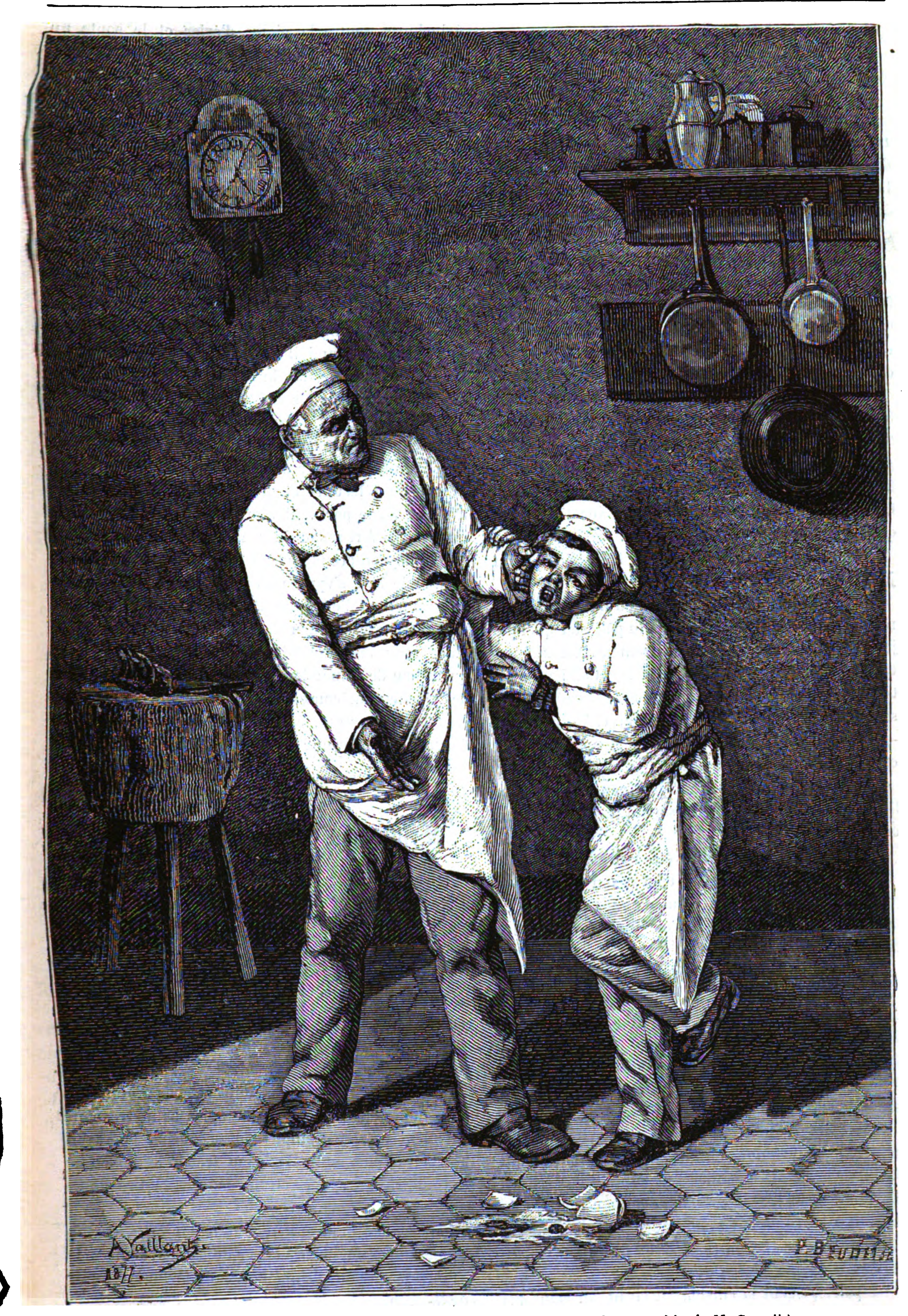
ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.





Le Maladroit, tableau de M. Achille Vaillant. (D'après une photographie de M. Goupil.)

LE MALADROIT

OU

IL N'Y A PAS DE PETIT MALHEUR

Rien n'est indifférent ni en bien ni en mal, et, de même qu'il n'y a pas de petites fautes, ne peut-on dire également qu'il n'est point de petits malheurs? Les uns et les autres ne sont-ils pas suivis parfois de conséquences qui surprendraient l'observateur de ces choses de peu?

Aussi ne sommes-nous pas de ceux qui disent : « A quelque chose malheur est bon! » Le pauvre enfant qui fait une si laide grimace dans le tableau qu'on nous met sous les yeux est certainement de mon avis, car un moment d'étourderie et de maladresse peut devenir pour lui une véritable infortune.

Ce n'est pas qu'un peu de crème répandue, qu'une tasse réduite en mille miettes, et dont nous voyons à terre les débris, nous semblent un événement bien grave, — ni que le châtiment qui suit de si près la faute ait rien de fort cruel... Là n'est pas le malheur! Le malheur, cher lecteur, c'est une vocation manquée... manquée pour un faux pas!

Cet apprenti avait du goût pour la cuisine, — un juste instinct des mélanges.

Il aurait fait son chemin au milieu des tamis... Né rôtisseur, qui sait s'il serait devenu pâtissier quelque jour? Mais le sort en dispose autrement. Adieu, fourneau! Adieu, tourtière et poêle à frire! Celui qui mettait en vous ses espérances, qui dans ses rêves déjà se voyait premier chef de cuisine au château voisin, — hélas! il n'est qu'un maladroit, la risée de l'office... on va peut-être le renvoyer.

Non, non! il ne se laissera pas mettre à la porte. Il prendra les devants, et, fièrement, demandera son compte.

On a des sentiments. Pour être marmiton, on n'en est pas moins homme! Si le chef a son amour-propre, le gâte-sauce a son point d'honneur!... Il a eu la main malheureuse... il s'éloignera avant d'être chassé.

La main d'un cuisinier, en effet, doit être une main sûre et ne jamais trembler ou défaillir. Il la faut à la fois ferme, légère et prompte, attentive et toujours soigneuse : c'est l'instrument dont il sait jouer, observant les nuances, comptant les mesures, attendant les rentrées ou se pressant à propos pour saisir la friture ou enlever un soufflé.

L'orgueil — on le sait bien — est mauvais conseiller. L'enfant puni s'enfuit. Il quitte la maison qui l'avait hébergé, le cuisinier qui l'initiait aux secrets de cet art délicat, l'art culinaire; comme il craint de nouvelles réprimandes il ne s'engagera pas sous un nouveau maître; ce pot cassé enfin commence la série de ses chagrins.

Sa patrie, c'était la cuisine! Il vivait au sein des épluchures, entre la pierre d'évier et la soute au charbon. Que va-t-il devenir?

Ce qui l'attend, c'est le travail des champs, car il est pauvre et sans famille : le pain, toujours assaisonné de bonnes petites choses, ne sera plus trempé que de ses sueurs!... La pioche et la cognée sont plus lourdes à manier que les casseroles luisantes et bien étamées, — et quand l'hiver fera tomber sur lui la pluie ou la neige, que fera-t-il dans les sillons glacés?

N'aura-t-il pas des visions de gigots à la broche ou de lapins sautés? des souvenirs des festins pour lesquels se faisaient tant de préparatifs, quenelles, vol-au-vent, timbales, écrevisses, foies gras et jambons chauds, quand il passait des nuits à voir des truffes enfler des galantines, tandis qu'on lui faisait hacher de la chair à saucisse et qu'il se léchait les doigts en cachette?... Sans doute alors il regrettera le feu et la flamme qu'il était chargé d'attiser, la vue du pot-au-feu, l'odeur des mets succulents, tout cet attirail du réfectoire et de la bonne chère dont il avait sa juste part... il regrettera jusqu'à la main qui tirait si fort ses oreilles, mais *pour son bien!*

Il ne le comprend pas, le pauvre délinquant! Sa dignité blessée s'oppose à ce qu'il fasse des excuses en promettant d'être plus attentif. D'un rien, il a fait quelque chose, au lieu de rester humblement à sa place, sous son bonnet de papier blanc!... Craignons qu'au lieu de demander pardon il ne passe ses jours de piocheur mécontent à renfermer en son cœur ce talent méconnu, cette vocation, — l'espérance déçue! — de devenir un jour cuisinier au château.

Mme DE MAUCHAMPS.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 649 et 627.)

VII

Après avoir bien installé son grand-père et avoir été bien installée elle-même par la vieille Nora, qui représentait à elle seule tout le personnel domestique de la tour, Margaret Netterville dormit cette nuit-là du paisible sommeil des enfants.

Toutefois les habitudes contractées pendant les longs mois de soucis et de fatigues sans trêve ne pouvaient être si promptement secouées. Le rayon de soleil le plus matinal qui eût trouvé le moyen de s'introduire à travers l'étroite fenêtre la tira de ce repos si bien gagné.

Son premier mouvement comme toujours, depuis si longtemps! fut de s'élancer de sa couche avec le pénible sentiment de quelque rude tâche à remplir sur-le-champ.

Le second fut de remercier Dieu qui lui accordait, sinon une conclusion à ses difficultés et à ses peines, du moins un répit.

Et ensuite, se laissant aller à cette conviction délicieuse en vérité, après de semblables fatigues, que rien ne faisait un appel immédiat à ses efforts intellectuels ou corporels, elle se laissa retomber sur l'oreiller, regarda languissamment, avec des yeux demi-fermés, la chambre où ne pénétrait encore qu'une clarté vague, et elle essaya un inventaire mental de son contenu.

C'était une pièce carrée, formant le second étage de la tour où Roger Moore avait établi sa demeure, et qui était le seul reste de l'ancienne place forte de Grana-Maille.

Cette pièce, évidemment, n'avait point d'ameublement en propre. On devait s'en être servi comme d'une espèce de garde-meuble où l'on apportait, des propriétés confisquées, le peu d'objets qui pouvaient être soustraits à la spoliation. Quelques-uns paraissaient fort précieux. C'étaient sans doute les seuls débris d'une splendide fortune. Il y avait une table sculptée, en chêne aussi noir que l'ébène ; des chaises à dos élevé et droit, en même bois que la table ; des cabinets curieusement travaillés ; ici, des ornements d'or et d'argent; là, les produits de l'ancienne fabrication celtique ; plus loin ceux d'un art plus délicat, dénotant une origine étrangère. Il y avait des tableaux dont la plupart revêtaient les sombres nuances de la palette espagnole ; des épées, des boucliers, des armes et des armures de toutes sortes, anciennes et modernes, offensives et défensives, entassées çà et là, avec une pittoresque confusion, dans les coins de la tourelle.

Margaret s'était amusée quelques minutes à examiner toutes ces curiosités et à deviner leurs divers usages, quand son attention s'attacha sur un énorme coffre à bandes et moulures de cuivre finement ciselées, qui se trouvait adossé contre le mur, juste en face du pied de son lit. Moitié machinalement, moitié curieusement, elle y tenait ses yeux fixés, avec autant d'obstination que si elle se fût attendue à le voir s'ouvrir de lui-même et lui montrer le contenu le plus intéressant.

Mais à ce moment la vieille servante entra avec précaution ; elle se glissa auprès du lit en grand silence et en grande crainte de réveiller la voyageuse, que son bon cœur chaud, dévoué, irlandais en un mot, s'était déjà pris à aimer.

— Que la bénédiction de Dieu et la lumière du ciel soient sur votre doux visage souriant ! s'écria-t-elle en voyant deux yeux brillants, ouverts de toute leur grandeur, se tourner vers elle avec un sourire reconnaissant. Restez encore un peu couchée, ma chérie, restez encore un peu couchée, et prenez une gorgée de ce petit-lait de chèvre que j'ai préparé pour vous. Cela ramènera peut-être un peu de couleur sur vos pauvres petites joues, car, en vérité, elles sont aussi pâles que des roses de montagne, ce matin !

Margaret prit volontiers le breuvage que la brave femme lui présentait dans un gobelet d'argent à la forme antique. Mais au moment de le porter à ses lèvres elle s'arrêta et dit, sur un ton d'affectueuse gaieté :

— Merci mille fois, ma bonne Nora. Mais, à bien me tâter, je ne sens pas que j'en aie précisément besoin... et ce serait tout juste l'affaire de mon grand-père. Il était habitué à quelque chose de ce genre, tous les matins, dans le temps où nous étions gens à nous permettre semblable luxe !

— Que Dieu bénisse l'enfant ! s'écria Nora de plus en plus ravie. Le bon petit cœur ! Et ne la voilà-t-il pas aussi gaie qu'un oiseau dans le nid de sa mère, dès ce matin, après toute sa fatigue ? Mais écoutez-moi, mon miel : c'est bien inutile d'économiser le petit-lait ; j'en ai une bonne tasse mise à part pour le vieux lord, quand il s'éveillera. Buvez donc vite, et surtout qu'il n'en reste pas une goutte, ou je croirai que la cuisinière ne vous convient pas.

Aussitôt Margaret vida le gobelet, et, par un jeu à demi enfantin, mais surtout aimable, elle le présenta sens dessus dessous à la bonne vieille, lui prouvant ainsi que la goutte en question n'y restait pas.

Satisfaite sur ce point, Nora sortit en trottinant gaiement, et la jeune fille procéda à son lever, puis à sa toilette.

Celle-ci était assez simple dans la circonstance. Mais, il faut en convenir, elle devenait embarrassante par l'excès même de cette simplicité.

La longue chevelure, souple et brillante, fut aisément disposée en tresses. Et ces tresses, s'enroulant autour de la jeune tête, lui donnèrent une grâce et une élégance dont on aurait en vain demandé le secret aux fantastiques échafaudages qui avaient alors la vogue.

Mais quand la jeune fille en vint à inspecter les vêtements qu'elle portait la veille, et que, pour raison majeure, elle devait remettre ce jour-là, son embarras commença pour tout de bon. Jusqu'ici elle n'avait guère eu le loisir de s'intéresser aux ravages produits depuis plusieurs mois par la marche et les intempéries. Cette fois, elle en eut pleinement conscience. En vain elle s'efforçait d'enlever les taches de boue et d'herbe. En vain elle demandait du secours à son aiguille habile et à ses mains diligentes. Impossible de donner à cette misérable étoffe souillée et déchirée, non pas un aspect agréable à l'œil, c'eût été trop demander, mais simplement le cachet d'une décente pauvreté.

Tout à coup Nora se précipita dans la chambre, le pas alerte, le visage épanoui. Mais cet enjouement disparut soudain à la vue de la pauvre Margare

qui s'efforçait piteusement de draper autour de ses épaules un fichu en lambeaux. A dire vrai, la jeune fille paraissait confuse et triste, non par aucune préoccupation de coquetterie, mais par ce sentiment de la bienséance, par cette habitude d'un certain décorum, qu'elle tenait de sa mère.

— Je n'y puis rien, dit-elle en réponse au regard compatissant de Nora. Et, après tout, ces haillons n'ont d'autre tort que de me faire paraître ce que je suis en réalité : une mendiante. Je désire seulement, continua-t-elle avec un petit rire beaucoup plus nerveux que gai, je désire seulement que sir Roger Moore, ou, pour mieux dire, le colonel O'More, ne se trouve pas trop honteux d'avoir accueilli de pareils hôtes.

Nora lui avait appris en effet, la veille au soir, comme quoi sir Roger n'en était plus au grade de capitaine, mais à celui de colonel; et comme quoi son nom exact était *O'More*, que l'on avait pris l'habitude de rendre par *Moore* en saxon.

— Le maître! s'écria la fidèle Irlandaise. Est-ce du maître que vous voulez parler? Lui, honteux de vous recevoir! Ah! écoutez-moi! croyez-en la parole de la vieille Nora, qui connaît, depuis qu'il est au monde, chaque recoin de son esprit comme si elle était dedans! Jamais il n'a été aussi fier d'aucune de ses victoires qu'il ne l'est aujourd'hui d'offrir un asile au père et à la fille de son ancien colonel. Vous, une mendiante! Et le vieux lord, un mendiant aussi, sans doute? Et mon maître, un autre mendiant? En vérité, miss Netterville, je pense que vous allez parler de vous et des vôtres comme en parleraient ces brigands de Saxons! Et vous me mettrez dans une si grande colère que je ne pourrai seulement plus m'acquitter de ma commission. Et pourtant, quand le maître est parti pour la pêche, il m'a donné cette clef, la clef du grand coffre noir, ici, devant vous, au pied de votre lit. Et il a dit :

« — Nora, ma chère vieille, j'ai réfléchi que lord et miss Netterville, ayant été si longtemps en route et complétement dépouillés par nos ennemis, peuvent bien avoir besoin de vêtements. Et comme ils comprendront qu'il n'existe dans cette île ni magasin où acheter l'étoffe, ni tailleur ni couturière pour l'employer, peut-être condescendront-ils à accepter les petites ressources qu'offre la tour. Vous verrez vous-même, dans mes habits, ce qu'il y aura de plus présentable pour lord Netterville. Et vous supplierez miss Netterville de vouloir bien regarder, dans le coffre de ma pauvre mère, s'il se trouve quelque chose qui lui convienne pour le moment. »

« Et en vérité, ma chérie, continua Nora d'un air de triomphe, c'est dans de belles affaires, je vous le dis, que vous allez avoir à choisir : car mistress O'More était une très-grande dame espagnole, et nous ne la voyions jamais habillée autrement qu'une princesse. »

La brave Irlandaise avait pour principe de ne pas perdre le temps, tout en prodiguant ses paroles. Aussi, dès le commencement de son discours, elle avait ouvert le coffre : elle y plongeait à pleines mains, et, entre tous les mots, elle jetait sur le plancher des trésors de parure féminine, qui servaient d'illustration à ses enthousiastes éloges sur les habitudes princières de sa maîtresse.

Les paroles se débitaient vite, les objets pleuvaient rapidement : si bien qu'après peu d'instants Margaret se trouva le centre d'un monceau de velours, de satin brillant, de brocarts qui se tenaient droits par la seule richesse de la matière, de dentelles si fines, si délicates, qu'il eût paru suffisant de souffler dessus pour les faire flotter dans l'air comme des toiles d'araignée.

Dans un autre temps, la jeune fille aurait pu prendre quelque plaisir à examiner tout cela. Que de fois elle avait fouillé dans les bahuts de Netterville, parmi les parures impitoyablement reléguées loin des regards, depuis le veuvage de sa mère! Comme elle aimait à se représenter combien cette mère, si jeune encore et dont la beauté resplendissait sous la fatigue et les larmes, avait dû être belle avec ces atours!

Mais si, même alors, à cette époque de calme et de richesse seigneuriale, ce petit plaisir ne s'était jamais tourné en une recherche de vanité personnelle, à plus forte raison maintenant.

Le même sentiment de la bienséance, qui lui rendait pénibles, tout à l'heure, les apparences d'une misère sans ordre et sans soin, l'avertit aussitôt qu'un semblable luxe ne convenait ni à sa jeunesse, ni à son isolement, ni à ses malheurs.

Elle choisit seulement un peu de linge, et, s'efforçant de faire comprendre à la brave femme que tout le reste était beaucoup trop beau pour l'usage journalier, elle se mit en devoir de ramasser les objets, de les plier et de leur rendre la place accoutumée.

Mais, entre les raisonnements qui ne rentraient point dans les aptitudes de Nora, celui-ci occupait très-certainement un des premiers rangs. Que *quelque chose* pût être trop beau pour *quelqu'un* à qui « le maître » se plaisait à rendre honneur, c'était à ses yeux un pur et simple non-sens. Son insistance devint si obstinée et si bruyante que Margaret sentit la nécessité de changer sa thèse. Elle désirait beaucoup, assura-t-elle, faire une bonne promenade sur le rivage dès ce matin, dès qu'elle aurait vu son grand-père; et, pour une excursion de ce genre, Nora devait bien en convenir, un costume de satin ou de velours garni de dentelles serait tout au moins inopportun.

A ces mots, une lueur subite traversa l'esprit de la brave femme. Dans son empressement à réaliser l'idée nouvelle, elle se pencha sur l'énorme coffre, si bien que, une ligne de plus, et tout son corps y eût plongé.

— Ainsi, c'est une promenade que vous voudriez



faire ce matin, n'est-ce pas? et après tous vos tracas d'hier encore? Bon, bon! vous êtes jeune, et vous aimeriez mieux bondir comme un petit chevreau, à travers les rochers, que de rester là assise sous la soie et les dentelles, avec la gravité et la majesté d'une princesse. Quelque chose de simple et de solide, c'est là ce que vous demandez, n'est-ce pas, ma chérie? Attendez un peu, voulez-vous? Je me rappelle maintenant un costume que la maîtresse avait fait faire autrefois; un caprice de jeunesse! elle voulait aller avec moi, sans être remarquée, à je ne sais plus quelle fête de village... Et Dieu me pardonne si je ne le tiens pas lui-même! s'écria-t-elle triomphalement en se redressant, et en tirant de ce brillant chaos un jupon de couleur garance, une courte basquine d'un brun roussâtre, et un long anteau de nuance sombre. C'était, à peu de chose près, le costume que portent encore aujourd'hui les jeunes paysannes dans l'ouest de l'Irlande.

— Oh! merci, ma bonne Nora! L'excellente découverte que vous avez faite! C'est solide, c'est joli... et cela va me donner tout à fait l'air de ce que j'ai besoin d'être en réalité : une brave et robuste paysanne, capable de gagner sa vie, et se mettant au travail de tout son cœur.

Là-dessus, la jeune fille procéda à sa nouvelle toilette. Mais l'effet ne se trouva point ce qu'elle avait supposé; car, tout en tournant et retournant autour d'elle, pour l'examiner dans tous les sens, Nora déclara, avec une surabondance d'exclamations irlandaises dont nous faisons grâce à nos lecteurs, que n'importe comment s'habillerait miss Netterville, personne ne pourrait jamais manquer de la prendre pour ce qu'elle était réellement, c'est-à-dire une lady, une seigneurie, peut-être même pour une princesse déguisée.

Sa Seigneurie reçut le compliment avec un bon rire jeune et franc, qui parfois vibrait encore à travers le sérieux de ses pensées et les agitations de sa vie. Puis elle descendit d'un pas léger le petit escalier en spirale, et entra avec précaution dans la chambre qui formait, juste au-dessous de la sienne, l'étage inférieur de la tourelle. C'était là qu'on avait fait coucher lord Netterville, dans le *calliogh*, ou enfoncement près de l'âtre, qui, abrité par une natte, offrait l'installation la plus confortable du pauvre manoir; installation habituelle du maître, qui s'était empressé de la quitter pour laisser à ses hôtes la jouissance exclusive de la tourelle, et pour se réfugier dans un hangar avoisinant la cuisine et la chambre de sa bonne vieille Nora.

Margaret vit que son grand-père dormait encore. Depuis si longtemps il n'avait pas eu à sa disposition une couche soigneusement préparée, un abri tranquille... et le temps de se reposer sans se hâter pour un nouveau départ!

Quelques instants elle le regarda avec une respectueuse tendresse. Les larmes lui montèrent aux yeux en songeant à cette heure, déjà lointaine, où sa mère les avait confiés l'un à l'autre... Quand donc cette mère chérie viendrait-elle se réunir à son vieux père et à son enfant?

Mais Margaret ne voulait pas se laisser aller aux pleurs. Elle sortit de la chambre, ouvrit une seconde porte et se trouva en plein air : Maïda s'élança à sa rencontre et faillit la jeter par terre, dans son impétueuse joie de la revoir. Elle se défendait, en badinant, contre les avances trop empressées de son amie à quatre pattes, quand Roger Moore poussa son bateau de pêche le long de la jetée. Évidemment il la prit de loin pour quelque visiteuse aux pieds nus, comme Nora en recevait de temps à autre, car il cria en irlandais :

— Hola! hé! ma brave fille, courez donc à la cuisine, s'il vout plaît, et dites à Nora de m'apporter un panier. Vous aurez une bonne poignée de poissons pour votre peine, car j'ai fait une pêche magnifique.

Devinant la méprise, et enchantée du succès de sa métamorphose, Margaret se précipita dans la cuisine, s'empara d'une espèce de mannequin gisant à terre, près de l'âtre, et reprit son élan vers la jetée.

Roger était encore si occupé à dégager ses poissons du filet qu'il ne la regarda seulement pas jusqu'au moment où il se retourna pour les mettre dans le panier qu'elle lui présentait. Alors il vit tout à coup à qui il avait si cavalièrement donné ses ordres.

Si miss Netterville eût été riche, prospère, entourée de sa famille et de ses amis, il aurait volontiers ri d'une si lourde bévue. Mais aujourd'hui qu'elle se trouvait pauvre, isolée, presque dans la dépendance à son égard, il rougit jusqu'au front, puis il s'excusa avec une déférence empressée et une confusion véritablement touchante de la part de ce gentilhomme et de ce brave.

— Mais aussi, conclut-il en retrouvant un peu son aplomb, mais aussi, comment aurais-je pu songer qu'au lendemain de pareilles fatigues miss Netterville serait levée avec le soleil, aussi fraîche que la rosée du matin, et déguisée en paysanne?

— Mais je ne suis pas déguisée du tout, dit la jeune fille qui riait, mais qui évidemment parlait au sérieux. Je suis aussi pauvre qu'une paysanne, et je trouve fort à propos de m'habiller en paysanne, tant que notre situation, à mon grand-père et à moi, n'aura pas changé.

— Et votre intention restera à l'état d'intention, miss Netterville, tant que je serai le maître ici, répliqua-t-il carrément en lui retirant le panier des mains. Vous êtes entrée dans ma cabane comme une princesse errante de nos féeriques récits; et vous serez traitée comme une princesse, aussi long-

temps que vous condescendrez à honorer de votre présence ce royaume de rochers.

— Mais les poissons? interrompit la jeune fille en riant et en rougissant. Que fera-t-on des poissons, en attendant? Nora en serait bien en peine, car elle m'a expliqué, dès hier au soir, qu'il n'y en a pas un, dans toute la baie, qui vaille seulement un *farthing*, si on laisse écouler une demi-heure entre sa sortie de l'eau et son entrée dans la cuisine.

— Ma bonne vieille a complétement raison. Et il m'en a coûté du temps et des peines, je vous assure, pour imprimer cette vérité dans son esprit. Mais Maïda lui a déjà tout raconté, et la voici qui arrive. Nous pouvons, en toute sûreté de conscience, laisser le poisson à ses tendres soins, et si vous êtes disposée à faire une petite promenade, je vous conduirai à cette plate-forme rocheuse, d'où vous verrez l'Atlantique comme nous ne le voyons que rarement sur cette côte sauvage, dans les calmes splendeurs d'un beau jour d'été.

VIII

Margaret accepta volontiers la promenade proposée ; et son hôte s'engagea le premier, pour la diriger, dans un sentier à peine tracé, qui serpentait au flanc de la falaise. Une ou deux fois il se retourna, à la façon de quelqu'un qui va proposer son aide ; mais la jeune fille ne demandait rien à personne et grimpait comme un petit chevreau. Sir Roger continua donc son ascension en silence et ne s'arrêta que sur la plate-forme dont il avait parlé tout d'abord.

C'était là, en effet, un observatoire bien choisi. Le regard, tourné du côté de l'ouest, s'étendait sans aucun obstacle jusqu'à l'extrême horizon. Au-dessous des spectateurs, l'Atlantique roulait les masses profondes de ses eaux et venait les briser contre les falaises, avec la force et le calme d'un géant demi-assoupi.

Miss Netterville avait souvent vu la mer, si l'on veut se contenter d'entendre par là cette étroite bande d'eau qui séparait sa patrie du lieu de naissance de sa mère. Mais elle ne connaissait pas, elle n'avait pas même rêvé cet immense océan, avec ses mille voix s'élevant des abîmes, ses chuchotements, ses murmures, ses clameurs ; avec son infinie variété de teintes et d'aspects, ses lumières et ses ombres, ses profondeurs qui s'entr'ouvrent et se referment, et cette pureté de cristal qu'un mouvement incessant accroît au lieu de l'altérer. Son regard errait sur l'étendue plane et liquide ; il atteignait enfin ce point extrême où la mer et le ciel semblent se confondre. Alors le sentiment de l'immensité et de la puissance divines envahit son âme, à tel point qu'il l'oppressait.

Pendant quelques instants, Roger Moore l'observa et respecta cette admiration, qui ne permettait pas à la jeune fille de parler. Mais, au moment où le silence commençait à devenir accablant, il le rompit en disant doucement :

— Oui, oui ! elle est tout éclat, et toute limpidité, et toute sérénité... maintenant ! Mais que de fois je me suis tenu debout à cette même place, par une soirée d'automne... et je l'ai vue noire et gonflée, pleine jusqu'au bord et frémissant sous l'influence de l'orage !... Et le vent semblait comme une puissance vivante, ou tout au moins comme une chose que l'on peut *voir* aussi bien qu'on peut la *sentir*. Et il soulevait ces énormes masses d'eau, et il mêlait à leur voix sa voix rauque, et il excitait leurs vagues, comme un général excite ses troupes, jusqu'à ce qu'il les eût contraintes à se précipiter, par un assaut frénétique, contre ces falaises, ici, sous nos pieds.

— Même dans le calme de ce jour, dit Margaret d'une voix étouffée, quelle grande et belle terreur! Je ne me rendais pas compte, d'abord, de la hauteur où nous sommes : mais à présent, dès que je regarde en bas, le vertige me saisit.

— Gardez-vous bien d'y regarder, alors! Ramenez plutôt vos yeux vers cette île, séparée seulement de la terre ferme par un étroit ruban de mer. Il y a là des falaises qui regardent l'ouest, et qui s'élèvent à dix-huit cents pieds au-dessus de l'Océan. Les habitants vous diront que, si le temps est assez calme, vous pouvez voir de là, au coucher du soleil, *Hy-Brysail*, l'île enchantée, le *Tir-na-n'oge*, le pays d'éternelle jeunesse et de beauté éternelle, où le chagrin ni la mort n'entrent jamais, et où, la vieille légende l'affirme, cent années passent comme un jour.

— C'est une jolie légende, dit Margaret attachant son regard à l'occident avec autant d'attention que si elle eût sérieusement espéré y découvrir l'île féerique. Mais, réellement, avez-vous jamais aperçu quelque terre dans cette direction ?

— Si vous le désirez, répondit Roger en souriant de sa gravité, dès que lord Netterville sera assez reposé pour pouvoir se remettre en route, nous entreprendrons un voyage de découverte. Seulement, si nous trouvons Hy-Brysail, il y faudra rester, je vous en avertis : une loi inexorable attache à son sol le voyageur qui l'a une fois touchée. Du reste, en étant inexorable, cette loi n'est point dure, n'est-il pas vrai? Vous n'y auriez nulle objection, n'est-ce pas, miss Netterville? Être jeune et belle pour toujours, et n'éprouver jamais aucun chagrin!

Margaret soupira profondément, et ses yeux bleus, fixés sur l'occident, devinrent presque noirs, comme cela lui arrivait sous l'influence d'une émotion contenue ; mais elle ne répondit rien.

— Eh bien! reprit O'More, voulez-vous tenter l'aventure? ou bien préférez-vous encore notre terre, avec ses orages et ses frissons, à ce pays d'éternel soleil?

La jeune fille soupira de nouveau. Elle était aussi émue que s'il s'agissait de faire un choix véritable. Et quand son interlocuteur répéta en plaisantant :

— Voyons, êtes-vous décidée? Que sera-ce? Tir-na-n'oge ou ce vieux royaume de Grana-Maille?

Elle répondit avec sérieux :

— Pas Tir-na-n'oge, bien certainement. Il y a un an, j'en conviens, mon choix eût pu être différent. Mais la jeunesse avec son éclat n'est pas le véritable bonheur, quoique parfois elle lui ressemble. Et quand bien même elle le serait, je trouverais dans une vie de bonheur sans mélange quelque chose de moins noble, de moins digne du choix d'une âme prédestinée à l'éternité, que dans une vie de chagrin bravement portée.

— Le chagrin est une grande chose, si j'en juge par la manière dont il a opéré en vous son œuvre, dit sir Roger avec un sentiment de respect tel que, deux minutes auparavant, il n'aurait pas cru possible de le concevoir pour une créature si jeune, si enfantine encore sous certains aspects.

— Malheur à l'âme en qui il ne l'opère point, une fois qu'elle a été livrée à sa conduite! répliqua-t-elle presque à voix basse.

O'More la regarda en silence. Qui donc décidément avait-il là sous les yeux? Une femme ou une enfant? L'une et l'autre. Femme par tous les fibres d'une belle et forte nature, mais dans toute la fraîcheur d'innocence et de confiance d'une enfant, Margaret Netterville offrait un de ces types qui ne se peuvent former que dans la solitude, à l'école de la foi et sous la discipline de la douleur.

— Alors vous préféreriez un bonheur relevé par le contraste? demanda-t-il pour mieux pénétrer sa pensée.

— Je préférerais, en tout cas, un bonheur fondé sur le devoir, répondit-elle d'un ton sérieux.

Alors, comme à demi honteuse de sa propre gravité, elle s'arrêta un instant; puis elle reprit sur le ton ordinaire de la conversation :

— N'est-il pas étrange de rencontrer cette croyance à un nouveau paradis terrestre, ces traditions de paix et de bonheur chez un pauvre peuple auquel, dans sa situation de peuple conquis, la paix et le bonheur sont inconnus?

— Mais c'est pour cela même! c'est pour cela même! répliqua-t-il vivement. Des hommes méprisés comme des sauvages et pourchassés comme des bêtes féroces nourriront des projets de vengeance *réelle* ou caresseront des rêves de félicité *imaginaire*. Quoi donc d'étonnant si nos malheureux Irlandais, avec leur nature rêveuse et imaginative, se mettent quelquefois à contempler le vaste Océan? Quoi d'étonnant s'ils supposent y voir flotter au loin une terre mystérieuse? Quoi d'étonnant s'ils en arrivent à se figurer que sur cette terre, pourvu seulement qu'ils puissent l'atteindre, les fleurs, la joie, le soleil sans déclin et sans nuages les consoleraient de la misère endurée sur ces rochers stériles où nous sommes? Lieu désolé où leurs ennemis les ont forcés de chercher une demeure, — j'allais dire un *home*, — il serait plus exact de dire une prison.

— Eh bien! mais c'est vous qui devenez injuste maintenant, injuste pour ce beau pays que vous habitez! Le royaume de Grana-Maille ne peut, en aucun sens, être appelé une prison. Et, fût-il dix fois moins beau, il me semblerait beau encore, puisque ce sera le seul point lumineux sur lequel ma mémoire puisse s'arrêter en repassant cette sombre année de douleur.

— Oui, miss Netterville, le royaume de Grana-Maille aura eu ce bonheur d'offrir, à vous et à lord Netterville, un lieu de refuge... Mais c'était d'un vrai chez-soi, c'était d'un *home* que je parlais.

— « Le *home*, dit doucement Margaret, le *home*, après tout, n'est autre chose que le lieu où notre cœur rassemble ses trésors. » Ces paroles furent presque les dernières que m'adressa ma mère bien-aimée, et maintenant je sens leur vérité; car, j'en suis bien convaincue, du moment où je la reverrais près de moi, le plus aride îlot de Clew-Bay me deviendrait presque aussi cher que notre Netterville lui-même.

— Ce moment ne tardera pas; et votre famille, ainsi réunie, n'aura point à chercher fortune sur ces îlots où il n'existe, je puis vous le garantir, aucun bâtiment habitable. Il faudrait que je fusse bien malheureux et bien malhabile si je ne parvenais à vous persuader tous les trois de considérer cette île-ci comme la vôtre, en l'absence de son légitime propriétaire.

— L'absence? répéta Margaret. Devez-vous donc partir? Et pourquoi?

— Pourquoi? Je m'étonne que vous ne le deviniez pas, miss Netterville, car l'évidence est là pour répondre. Parce que, tout en vivant sur une terre qui est à moi, tout en étant reconnu comme *chieftain* par les habitants de cette île, je n'en suis pas moins pauvre, plus pauvre, à proportion, que le plus misérable d'entre eux; parce que je ne suis pas seulement pauvre, mais proscrit, mais hors la loi, de telle sorte que tout homme est libre de lever la main et l'épée contre moi; parce qu'il me reste uniquement les traditions de la grandeur passée pour adoucir l'humiliation de mon existence actuelle... ou pour la rendre encore plus amère, ce qui arrive le plus souvent.

— Qu'appelez-vous humiliation? s'écria la jeune Irlandaise avec un élan de fierté et presque d'indignation. Vous avez combattu pour votre roi et votre pays, et vous avez succombé sous le poids du nombre, de la méchanceté, du crime, de l'hypocrisie, comme tous nous avons combattu et succombé.

Nos ennemis peuvent bien se faire voleurs et s'emparer de vos terres : mais ils ne peuvent vous dérober la gloire de la cause pour laquelle vous avez lutté; ils ne peuvent vous empêcher d'être ce que vous êtes, le descendant de la brave Grana-Maille et l'héritier de son royaume.

— Son royaume! dit Roger avec un sourire amer. Tournez vos yeux à l'intérieur du pays, miss Netterville, et regardez, de la pointe septentrionale de Clew-Bay, vers le sud, vers l'endroit où Croagh-Patrick jette son ombre sur les eaux. Voilà ce qu'il était, le vieux royaume de Grana-Maille. Voilà quel était mon héritage au jour où je suis né. Mes premiers souvenirs se lient à ce pays sauvage. Chaque rocher et chaque caverne de cette côte pittoresquement sinueuse m'était aussi familière, dans les jours de mon enfance, que peuvent être familiers aux enfants des villes les jouets de leur *nursery*. Mais on m'envoya en Espagne recevoir l'éducation dont j'aurais été privé ici; et quand je revins, à peine adolescent, ce fut pour combattre sous la bannière de mon oncle, Roger Moore de Leix. Je ne vous fatiguerai pas du récit de cette guerre : vous la connaissez trop bien, hélas! Je vous dirai seulement que Preston se réfugia dans Galway, et que les autres chefs de la confédération se dispersèrent; je me décidai alors à venir ici, espérant qu'il me serait permis de rester en paix sur mon propre sol. Chemin faisant, d'étranges rumeurs parvinrent à mes oreilles : on parlait de la grande transplantation; on racontait que des foules fugitives arrivaient des comtés de l'Est, pour usurper, contre leur propre volonté, les possessions de leurs pauvres frères de l'Ouest. Bientôt après, autres nouvelles : les ennemis se réservaient le littoral; puis ils envahissaient quelques-unes des possessions de Clew-Bay; enfin ils occupaient et fortifiaient Carrig-o-hooly, le vieux château de Grana et le lieu où je suis né. Cependant je continuais de pousser en avant sans hésiter : je m'étais souvenu du Rath, et, le sachant presque en ruines, je me flattais qu'ils ne s'en seraient pas soucié et que je pourrais y trouver un refuge, au moins pour le moment. Mais vous connaissez aussi bien que moi le sort de ce vieil édifice, miss Netterville, et vous devinez ce qui m'est advenu. J'y suis allé, comme vous y allâtes hier... et j'ai découvert, comme vous le découvrîtes hier, qu'il avait déjà des habitants. Le major Hewitson...

— Que dit-on du major Hewitson? demanda tout à coup, derrière Roger Moore, une voix impatiente, mécontente.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —

L'HOMME ET LE POËTE

La mer brisait son flot sauvage
Contre les rochers du rivage
Où le vent se brisait aussi.
En voyant l'orage qui passe
L'homme disait : « Assez! de grâce! »
Le poëte disait : « Merci! »

Quand l'éclair, sillonnant la cime,
Jeta son reflet à l'abîme,
Comme un regard de Jéhovah
Brillant à travers la tempête,
L'homme tremblant baissa la tête,
Et le poëte la leva...

Alphonse Poirier.

LES FOURNEAUX ÉCONOMIQUES

L'hiver, en ramenant les jours sombres, les pluies pénétrantes et froides, ramène également les mille misères de la santé, c'est-à-dire un redoublement de souffrances pour les délicats et pour les pauvres, surtout pour les pauvres des villes. Il faut avoir visité les mansardes des sixièmes ou les sous-sols parisiens, il faut avoir senti le tremblement de l'aïeul devant un poêle sans feu, vu couler les larmes sur les joues amaigries des jeunes mères, caressé les mains des petits enfants, violettes ou empourprées par la fièvre, pour se faire une idée exacte de ce qu'est la saison d'hiver pour certains pauvres à Paris. Heureusement ils ne sont pas abandonnés. Sitôt que ce redoutable fantôme de l'hiver apparaît, apparaît aussi, il est consolant de le dire, cette divine et multiple charité qui ne déserte jamais son poste de dévouement. De chaque couvent, de chaque maison religieuse sortent des dons de toute nature; c'est le moment où les religieux et les religieuses, ces pauvres volontaires, déversent sur les misérables tout ce que l'esprit de foi chrétienne a jeté et jette dans leurs mains bénies. Suivant à la lettre les conseils de leur divin Maître, ceux-là ne reçoivent que pour donner. Et l'on serait bien embarrassé de faire la statistique de cette charité religieuse qui le plus souvent se cache, s'ignore et se dérobe à tout calcul humain. Il est des communautés où le travail est organisé toute l'année pour les pauvres. Aux jours caniculaires, des femmes du monde animées de l'esprit de Jésus-Christ se réunissent dans les salles silencieuses où Il règne, et cousent de leurs doigts délicats des vêtements chauds qui, l'hiver, seront distribués aux pauvres par la religieuse, dont le dévouement ne connaît ni alternatives, ni relâche, ni saison.

Ah! qu'il doit être chargé, le Livre d'or du ciel où s'inscrivent les bonnes œuvres sans éclat, sans témoins, sans écho terrestre! C'est là, en vérité, le solide bouclier de notre généreuse patrie. Tant que la foi



sera aussi agissante, tant que cette source féconde ne sera pas tarie, on peut espérer que la France sera détournée providentiellement de la route des abîmes, qui lui deviendraient un tombeau.

Il est juste de le reconnaître, c'est à la religion catholique que revient le monopole peu envié et peu enviable de la charité incessante, patiente, inlassable. Elle est la véritable et seule infirmière de l'humanité souffrante. C'est elle qui panse avec le plus de délicatesse cette horrible plaie de la misère visible et cachée de Paris; muis l'hiver elle est en quelque sorte débordée et elle appelle à son secours tous les cœurs généreux, quels qu'ils soient.

Elle enseigne de si haut et pratique si héroïquement la fraternité humaine qu'elle peut vraiment élever la voix en faveur du peuple, de celui qui souffre fût-ce en maudissant la souffrance.

Les fourneaux économiques.

Pendant la période cruelle qui s'ouvre en ce moment, il n'est pas jusqu'à l'administration qui ne s'émeuve et qui n'accoure pour secourir administrativement, mais efficacement, tous ces pauvres transplantés, tous ces pauvres déclassés, tous ces pauvres travailleurs sans ouvrage ou sans santé, qui ont la faim à leur porte.

Notre gravure donne une idée très-exacte du tableau que présente le tourneau économique à l'heure de la distribution des vivres. Vieillards, femmes, ouvriers sans intelligence, sans vigueur, ou possédés, hélas! du misérable amour-propre qui fait qu'un homme préfère tendre la main que de descendre de quelques pas dans l'échelle des travailleurs, voilà la foule qui se presse dans le réduit ordinairement peu riant appelé un fourneau économique.

La portion est distribuée par une fille de saint Vincent de Paul, une femme que tous appellent *ma*

sœur, et qui, à ces pauvres qui rougissent du nom de pauvres, redit par sa seule présence les admirables humilités de l'Évangile. On ignore le véritable nom de cette sœur qui se tient debout pendant deux heures devant ce fourneau, dans ce réduit humide. Naguère elle n'eût peut-être jamais approché d'un misérable, elle jouissait peut-être de toutes les commodités et de toutes les élégances de la vie. Dans ce monde qu'elle a quitté, elle n'était pas obscure, et la voilà mêlée aux obscurs; elle n'était pas vulgaire, et la voilà en contact avec la vulgarité même; elle avait peut-être de l'esprit, de la beauté, de la bonté, de la délicatesse; la voici livrée à des misérables où se rencontrent parfois toutes les laideurs, toutes les stupidités, toutes les ingratitudes; car enfin, dans nos temps calomnieux, il s'est vu que des Sœurs de charité rencontrées dans la rue par des hommes dont elles avaient sans doute secouru la famille ont été insultées par eux.

Que lui importent les injures! que lui importe l'ingratitude! Elle s'est fait une cuirasse de sa foi, de son espérance et de son dévouement; elle sait que le sentier qu'elle a choisi est épineux, sanglant parfois; mais elle a compris les vérités éternelles; son regard serein, qui ne fait qu'effleurer la terre, sait se fixer sur le ciel. La religieuse, quels que soient son ordre et son costume, n'est plus la femme du monde susceptible, délicate, entourée, flattée, respectée, elle est beaucoup plus que cela désormais. Humble, forte, et invulnérable aux affronts, elle est devenue un soldat, un soldat de l'héroïque armée du Christ.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 400, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612 et 634.)

XVI

LE MESSAGE.

Dès la pointe du jour, le lieutenant Garnley vint réveiller Jean d'Arramonde en lui touchant l'épaule.

Celui-ci se souleva aussitôt et se frotta les yeux.

— Le moment est venu, monsieur, dit l'officier anglais d'une voix sourde. Vous avez cinq minutes pour prendre vos dispositions dernières.

Jean d'Arramonde parut réfléchir quelques instants.

— Ne pourrais-je pas parler à votre général? demanda-t-il enfin; j'ai une importante communication à lui faire.

Le lieutenant Garnley connaissait les conditions que James Wolf avait mises à la grâce du gentilhomme et le général lui avait dit de lui amener immédiatement Jean d'Arramonde si, avant de marcher au supplice, il témoignait le désir de le voir.

Néanmoins l'officier anglais ne put réprimer un mouvement d'étonnement.

Le sang-froid que d'Arramonde avait montré quelques jours auparavant lorsqu'il avait été adossé au mur pour être exécuté, sa conduite ferme et résolue depuis qu'il était en prison ne laissaient guère supposer qu'il pût céder au dernier moment à la crainte du supplice.

Le lieutenant sut pourtant cacher sa surprise et, s'inclinant froidement, il dit :

— Je vais vous conduire, monsieur, devant le général Wolf.

Ils traversèrent la cour de la ferme qui était déjà remplie d'officiers et de soldats que l'annonce de l'exécution d'un espion français avait attirés à cette heure matinale.

Dès que d'Arramonde fut en présence du général Wolf, ce dernier fit signe au lieutenant Garnley de se retirer.

Demeuré seul avec le prisonnier :

—Ainsi, dit James Wolf après un court silence, vous avez réfléchi, monsieur?

— J'ai réfléchi, général.

— Vous êtes prêt à remplir les conditions que je vous ai indiquées ?

— Je suis prêt.

— Vous aiderez mes troupes à débarquer ?

— Oui, dit d'Arramonde en feignant de faire un violent effort sur lui-même.

—Vous devez comprendre, monsieur, que, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave que le salut d'une partie de mon armée, je prenne mes précautions et j'exige de vous quelques sûretés.

Jean d'Arramonde s'inclina.

— Il faut donc que vous m'indiquiez à quelles dispositions vous vous êtes arrêté pour assurer le débarquement de mes troupes.

— J'irai plus loin, général, je vous indiquerai même, si vous le désirez, quel sera le lieu du débarquement.

James Wolf eut un geste d'étonnement. Jean d'Arramonde reprit :

— Il n'y a sur la côte sud de Québec qu'un point qui soit abordable : c'est l'anse du Foulon.

— Je le sais, mais ce point est gardé par un poste important que M. de Montcalm y a placé.

— Je puis faire retirer ce poste.

— En vérité!

— Alors la route sera libre et votre armée pourra débarquer en toute sécurité.

— Mais comment obtenir que ce détachement s'éloigne?



Jean d'Arramonde parut réfléchir, mais, en réalité, son plan était fait d'avance.

— Il faudrait trouver un émissaire, un homme de confiance...

Puis, comme s'il eût eu une inspiration subite :

— Général, dit-il, veuillez faire venir cet homme qui a failli être fusillé avec moi l'autre jour et auquel vous avez daigné faire grâce de la vie... Il se nomme Franck Renaud... on le trouvera facilement au village de l'Ange-Gardien. Il semble audacieux et dévoué, et comme j'ai eu l'occasion de lui être utile il ne me refusera pas le service que je lui demanderai. Je lui remettrai devant vous un ordre écrit que je daterai du camp de M. de Montcalm et par lequel je prierai, au nom du général français, l'officier qui garde l'anse du Foulon de se replier sur Québec... Cet officier est mon ami, en quelque sorte mon frère d'armes; il ne doutera pas que cet ordre ne vienne du marquis de Montcalm lui-même.

Le général Wolf réfléchit à son tour pendant quelques minutes qui parurent un siècle au gentilhomme béarnais.

Il appela ensuite le lieutenant Garnley, lui dit de conduire le prisonnier dans une pièce voisine et d'envoyer chercher immédiatement au village de l'Ange-Gardien le Canadien Franck Renaud.

Puis il compléta cet ordre en donnant au jeune officier quelques instructions à voix basse.

Deux heures après, un petit détachement au milieu duquel se trouvait le paysan canadien traversait la cour de la ferme. Le pauvre homme n'avait pas bien compris ce que les soldats anglais lui avaient dit lorsqu'ils s'étaient assurés de sa personne dans l'auberge du père Joseph; aussi marchait-il d'un air triste et préoccupé. Il se demandait sans doute si le général ennemi, pris de remords, n'avait pas cette fois l'intention de le faire tout de bon fusiller.

Selon l'ordre que James Wolf lui avait donné, le lieutenant Garnley fit attendre le Canadien dans le petit couloir étroit qui précédait la pièce où se trouvait le général, puis il vint dire à ce dernier que ses ordres étaient exécutés et que le paysan était là.

— Faites venir le prisonnier, dit Wolf.

— Monsieur, continua le général en s'adressant à Jean d'Arramonde lorsque celui-ci fut ramené en sa présence, voici du papier et une plume. Veuillez écrire ce que vous avez dit. Le messager est là, prêt à partir.

— Ne pourrais-je le voir, lui indiquer comment il devra s'y prendre pour traverser le camp de M. de Montcalm et arriver jusqu'à l'officier qui garde l'anse du Foulon?

— C'est inutile, monsieur, répliqua Wolf avec un froid sourire. Je lui donnerai moi-même ces instructions.

Jean d'Arramonde eut un moment d'inquiétude. Il aurait voulu parler au Canadien, lui indiquer, ne fût-ce que par un signe, qu'il ne devait pas accomplir la mission dont il allait le charger.

Mais devant l'insistance du général Wolf il dut s'exécuter pour ne pas éveiller ses soupçons.

Il s'assit devant la table et écrivit :

A Monsieur de Saint-Preux,
Commandant du poste de l'anse du Foulon.

« Camp de Beauport, 6 septembre 1759.

« Mon cher baron,

« M. de Montcalm, que je viens de voir à l'instant, me charge de vous dire qu'il vous prie d'abandonner votre poste de l'anse du Foulon et de vous replier sur Québec. J'aurais été vous porter moi-même l'ordre du général si je n'étais pas retenu ici par une égratignure que j'ai reçue le jour de Montmorency.

« Votre bon et fidèle ami,

« Jean d'Arramonde. »

— Vous pouvez vous retirer, monsieur, dit le général Wolf en jetant les yeux sur le papier que Jean d'Arramonde venait de signer.

Lorsque le gentilhomme béarnais eut disparu sous la conduite des soldats chargés de sa garde, le général Wolf fit venir Franck Renaud.

Il écrivit à son tour une lettre, y inséra le billet de Jean d'Arramonde, et, après avoir cacheté le paquet, il mit sur l'enveloppe la suscription suivante :

« *Monsieur Isaac Bitche,*
rue Jacques-Cartier,
QUÉBEC. »

Se tournant ensuite vers le paysan canadien :

— Mon ami, lui dit-il, il faut que vous vous chargiez de traverser les lignes françaises, d'entrer à Québec et de remettre cette lettre à son adresse. Je vous avertis qu'il s'agit d'une chose de la plus grande importance. Du résultat de votre mission dépend la vie de ce jeune homme qui a pris l'autre jour votre défense et qui maintenant est mon prisonnier.

—En ce cas, général, dit le Canadien avec feu, je vous réponds que cette lettre sera remise, dussé-je y laisser un bras ou une jambe!

— On va vous délivrer un sauf-conduit pour sortir de nos lignes. Allez et faites diligence.

Le paysan canadien glissa la lettre dans un bissac de toile suspendu à son cou et sortit à grands pas de la ferme, heureux à la fois d'en être quitte à si bon marché et de pouvoir s'acquitter envers le brave jeune homme qui l'avait défendu aux dépens de sa liberté et peut-être de sa vie.

Pendant le reste de la journée, Jean d'Arramonde ne fut pas sans éprouver une certaine anxiété.

Si, par impossible, David Kerulaz allait être empê-

ché de remplir la mission qu'il lui avait confiée, la situation serait affreuse.

Gaston de Saint-Preux recevant cette seconde dépêche se retirerait de l'anse du Foulon, laissant la place libre aux troupes anglaises qui devaient débarquer.

Alors tout serait perdu. La position de l'armée française serait tournée, le camp et la ville surpris et emportés avant d'avoir pu se mettre en défense...

Mais, en réfléchissant, d'Arramonde se rassurait. Il comptait assez sur la force et l'adresse de David pour vaincre tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'arriver jusqu'à l'anse du Foulon.

Et puis Saint-Preux interrogerait évidemment le paysan canadien. Il saurait alors qu'au lieu de lui écrire librement, du camp de Beauport Jean d'Arramonde lui expédiait cette lettre du camp des Anglais. Il apprendrait que son ami était le prisonnier de James Wolf et, se défiant de quelque piége, il refuserait d'obéir à un ordre aussi grave.

— Eh ! le général Wolf n'a pas songé à cela ! se dit d'Arramonde en reprenant confiance.

Mais on a vu que le général Wolf y avait parfaitement songé et que, pour éviter les questions que le commandant français ne manquerait pas d'adresser à l'émissaire, il avait envoyé ce dernier chez un juif allemand de Québec, Isaac Bitche, qui entretenait avec l'armée anglaise des relations suspectes et avait accepté la honteuse besogne de renseigner le général ennemi sur ce qui se passait dans la capitale assiégée.

Dans le billet qu'il avait ajouté à la lettre de d'Arramonde, Wolf ordonnait à l'Allemand de faire parvenir à Saint-Preux, par un homme à lui, le faux ordre de M. de Montcalm et de lui dire qu'il le tenait d'un officier du général français.

Jean d'Arramonde avait donc raison d'être inquiet; David Kerulaz arrêté avant d'avoir pu atteindre l'anse du Foulon, c'était la ruine du hardi projet qu'il avait formé, c'était le débarquement des Anglais assuré et la perte inévitable de la vaillante armée de Montcalm.

XVII

EN PRISON.

On avait enfermé David Kerulaz dans la même cellule qui avait servi de prison à son frère.

A peine revenu de l'étourdissement où l'avait jeté une aventure si extraordinaire, le chasseur canadien commença à réfléchir sur ce que sa situation avait de particulièrement critique.

Il s'inquiétait peu du sort qui lui serait réservé. Ses préoccupations étaient plus graves. Il se voyait empêché d'accomplir sa mission. Il songeait, la rage dans le cœur, que ce misérable Varin allait frapper plus haut que lui et atteindre dans sa vengeance M. de Montcalm lui-même...

Mais, malgré ses angoisses, David Kerulaz restait toujours maître de lui. Le bonheur avec lequel il avait triomphé jusqu'à ce jour des coups les plus cruels et les plus imprévus de la fortune lui avait donné une absolue confiance dans la bonté de Dieu. Il pensait que la Providence ne pourrait laisser s'accomplir de tels événements, ni donner à de si lâches coquins une semblable victoire.

Dès que le jour parut, il chercha les moyens de s'évader.

Mais les murs de son cachot étaient épais, la porte inébranlable sous son armure de fer, et la petite fenêtre par laquelle filtrait le jour si élevée qu'il ne pouvait espérer l'atteindre, quand même il eût déplacé et mis debout le banc de pierre qui était l'unique siége de ce triste réduit.

Les bras croisés, le front penché et marqué de plis profonds, il tournait dans l'étroit cachot comme un lion dans sa cage.

Cependant le temps marchait. La journée s'achèverait sans doute avant qu'il eût pu reprendre sa liberté.

Une sorte de fièvre s'emparait de lui. A tout moment, il s'arrêtait agité par de violents frissons, le front couvert d'une sueur froide, le regard fixe :

— Ce malheureux gentilhomme qui avait mis confiance en lui allait être déshonoré !... Il allait conduire les Anglais à la victoire en croyant assurer leur perte !... Et cela, c'était sa faute à lui qui s'était laissé prendre comme un enfant... Il aurait dû se défendre, se laisser tuer plutôt que d'entrer dans cette infernale prison...

Et il retombait sur le banc de pierre, enfonçait les mains dans ses cheveux et sentait des larmes de rage couler le long de ses poignets.

Tout à coup il entendit grincer un des gros verrous de la porte.

Il tressaillit.

On venait le chercher.

Mais alors on allait le conduire devant ses juges; là il pourrait parler, il pourrait demander un sursis, le temps de courir à l'anse du Foulon ; et puis il reviendrait se constituer prisonnier, et on le condamnerait à mort, si l'on voulait, pour avoir bâtonné un intendant!

Toutes ces réflexions s'amoncelèrent dans son esprit pendant le court espace de temps que mit le geôlier à tirer les verrous de la porte.

Il vit entrer un petit homme maigre et fluet qui portait un pain noir sous son bras et une cruche d'eau à la main.

Le gardien mit la cruche à terre et le pain dans un trou pratiqué dans la muraille.

Puis il voulut sortir, mais David lui saisit le bras. Le geôlier poussa un cri d'effroi.

— N'ayez pas peur, dit David, je ne veux pas vous faire de mal.

— Vous étiez pourtant attaché cette nuit quand on vous a amené, murmura le vieillard dont les dents claquaient.

— Oui; seulement, comme je me trouvais un peu serré là-dedans, je me suis mis à l'aise, répliqua le Chasseur de bisons en montrant les débris de cordes et de courroies qui jonchaient le carreau humide. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi bien. Le geôlier en chef de cette prison est François Taboureau, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! dites-lui que David Kerulaz, qu'il connaît bien, voudrait lui parler sur-le-champ.

Le petit vieillard écarquilla les yeux, comme s'il eût essayé de percer l'ombre de la cellule.

— Vous êtes David Kerulaz, le fameux chasseur? Mais quel crime avez-vous donc commis, bon Dieu?

— Peu importe. Dites à Taboureau de venir me voir, et la prochaine fois que j'aurai de belles peaux de castor je vous en promets quelques-unes, et vous pourrez remplacer par une veste bien chaude les guenilles que vous avez sur le dos.

Le vieux gardien glissa comme une souris dans l'entre-bâillement de la porte dont il referma ensuite derrière lui les énormes verrous.

David Kerulaz attendit une grande heure.

Enfin son cachot s'ouvrit de nouveau et il vit paraître devant lui maître Taboureau, le geôlier en chef.

— Ah! mon garçon, c'est donc vous? dit ce dernier en entrant. Que diable venez-vous faire ici?

— Ma foi! mon brave François, je vous serais bien obligé de me le dire... Du reste, si ma présence vous gêne, vous savez, je vous permets de me donner la clef des champs.

— Comme vous y allez! Mais savez-vous bien, David, que vous m'êtes signalé comme un homme fort dangereux?

— En vérité!

— J'ai reçu tout à l'heure l'ordre de vous veiller de près, et, comme si on n'avait pas encore assez confiance en moi, on a mis devant le porte de la prison un piquet de six hommes.

— C'est un grand honneur dont je suis vraiment fort reconnaissant à ceux qui m'ont fait enfermer ici... Mais vous n'avez sans doute pas reçu pour consigne de m'empêcher de voir mes amis, mes parents?...

— Non, certes... cependant...

— Eh bien! faites-moi le plaisir d'envoyer immédiatement un de vos hommes chez Dervieux de Sillery. On dira à sa fille Marthe que je désire lui parler sur-le-champ; il s'agit d'une affaire de la plus grande importance.

Le geôlier parut réfléchir. Enfin après un silence :

— Soit; j'enverrai faire votre commision, dit-il, mais à une condition, David.

— Et laquelle?

— C'est que vous me donnerez votre parole de ne pas tenter de vous évader. Vous comprenez, mon bon David, continua le geôlier d'un ton attendri, je n'ai que cette place pour vivre, je ne suis pas heureux, j'ai beaucoup d'enfants. On m'a dit que si je vous laissais partir je serais chassé d'ici Or je sais aussi que, si vous avez envie de prendre l'air, le diable même ne pourrait vous en empêcher... C'est pourquoi, je vous prie, je vous supplie de rester ici jusqu'à ce que vous soyez jugé... Je tâcherai de vous rendre le séjour de cette prison supportable... je vous donnerai une autre cellule, plus vaste, mieux éclairée, moins humide... Vous verrez, vous finirez par vous habituer ici, on n'y est pas si mal qu'on veut bien le dire... ça vous reposera de vos grandes courses dans les prairies...

— Père Taboureau, interrompit David qui ne put s'empêcher de rire des efforts que faisait le pauvre vieillard pour vanter les charmes de cette prison humide et noire, je vous promets de ne pas m'évader si je vois Marthe avant la fin du jour... Mais, sinon, je ne réponds de rien.

— Je vais la faire chercher, je vais la faire chercher sur-le-champ, David, dit le geôlier en sortant précipitamment du cachot.

Vers le soir, David entendit de nouveau les gros verrous grincer dans leurs anneaux de fer.

— C'est Marthe! s'écria-t-il en se levant brusquement.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LE LIVRE D'HEURES
DE THOMAS MORUS.

C'est ici un souvenir qui fait revivre pour ainsi dire parmi nous la douce, belle et majestueuse figure de chrétien et de martyr de l'illustre chancelier d'Angleterre, une des nombreuses victimes de la fureur d'Henri VIII...

Né à Londres vers 1480, Morus, fils d'un magistrat, fut destiné de bonne heure à suivre la carrière paternelle. Page du cardinal Norton, qui se connaissait en hommes, il fut jugé par lui un sujet d'un brillant avenir, et cette prévision se réalisa complétement. Ses progrès furent si rapides qu'à vingt ans il commenta publiquement la *Cité de Dieu*, le chef-d'œuvre de saint Augustin, devant un auditoire aussi nombreux que brillant, magistrats, légistes,



théologiens, prêtres et évêques. Esprit vif, âme généreuse, cœur profondément pieux, Morus conçut alors le projet de renoncer au monde et d'entrer dans un cloître; l'ordre de Saint-François-d'Assise l'attirait tout particulièrement. Mais son directeur le fit renoncer à ce projet et le décida à suivre la voie que le ciel lui indiquait dans le monde et que devait couronner la palme du martyre.

En butte au ressentiment de Henri VII, dont il avait eu le courage de combattre les exactions, Morus, à l'avénement de Henri VIII, reprit sa profession d'avocat. Ce fut un procès à la Cour étoilée qui attira sur lui les regards du prince; bientôt nommé maître des requêtes, membre du conseil privé, puis créé chevalier, il ne tarda pas à être grand-chancelier d'Angleterre. S'il n'eût consulté que l'intérêt de son repos domestique, il aurait refusé cette charge brillante; mais il vit une occasion toute providentielle d'être utile à son pays : il se dévoua.

Le chancelier ne changea rien à ses habitudes ordinaires. Il garda le cilice qu'il portait depuis son enfance et le lit de sangle sur lequel il couchait, la tête appuyée sur un traversin rembourré de paille. Comme autrefois, c'est à peine s'il donnait au sommeil quatre à cinq heures.

Avocat, juge et chancelier, jamais il ne manqua un seul jour d'entendre la messe. Il avait coutume de servir le prêtre à l'autel. Aux processions de la paroisse, il portait ordinairement la croix, et dans les loin ains pèlerinages à quelque chapelle de la Vierge il marchait à pied avec les fidèles...

Lorsqu'il donna les sceaux à Thomas Morus, Henri VIII espérait que le chancelier soutiendrait le projet de divorce avec Catherine d'Aragon; mais celui-ci s'y refusa toujours avec une inébranlable et respectueuse fermeté. Dès ce moment, il fut aisé de voir que Morus avait perdu la confiance du prince; l'avenir se présentait sous les plus sombres couleurs à cette âme d'élite au profond regard.

Voyant qu'il ne réussirait pas à empêcher l'immense scandale projeté par Henri VIII, Morus se décida à donner sa démission de chancelier; bientôt sa disgrâce fut complète : la Tour de Londres — cette sinistre prison d'État — s'ouvrit devant lui et lui annonça l'échafaud. Ses biens furent saisis au nom de celui qui venait de se faire reconnaître comme chef de l'Église d'Angleterre, et lui-même parut devant ses juges qui lui lurent un acte d'accusation formulé avec une astuce vraiment infernale; Morus ne fut jamais si grand que dans la simplicité de ses réponses à ces récriminations qui le frappaient lui et son vénérable ami l'évêque Fischer, tous deux convaincus du crime de lèse-majesté pour avoir refusé de sanctionner par leur serment l'iniquité la plus flagrante. La sentence de mort ne se fit pas attendre. Le 7 juillet 1535, à neuf heures du matin, dans la force de l'âge (il avait cinquante-cinq ans), Morus s'acheminait de la Tour vers le lieu du supplice : une femme compatissante s'approcha de lui, un verre de vin à la main qu'elle lui présenta pour le réconforter. « C'est du vinaigre et non du vin que le Christ but sur le Golgotha, » dit avec calme le condamné en refusant de porter le verre à ses lèvres.

Puis, quand il eut gravi les marches de l'échafaud, il lut une dernière prière, le psaume *Miserere*, dans son livre d'heures qui lui était doublement cher.

Il avait vécu dans une étroite conformité de convictions religieuses avec Jean Fischer, le vénérable évêque de Rochester, qui, comme lui, fut martyr de sa foi et de son dévouement à l'Église catholique. Fischer avait précédé de quatorze jours son ami à l'échafaud.

Le Psautier dont nous parlons avait été donné par ce prélat à son illustre ami le chancelier. Ce qui augmente principalement la valeur de cette relique déjà si précieuse par elle-même et par les noms du donateur et du propriétaire, c'est la garde qui se voit en tête du livre, sur laquelle on lit, écrites de la main même de Fischer, les doctrines de ces deux illustres amis, qui scellèrent de leur sang leur foi inébranlable. Elles sont ainsi formulées en dix vers anglais rimés, dont voici la traduction :

« Le moyen le plus sûr de parvenir directement à la félicité éternelle, c'est d'avoir une ferme croyance et de rester dans le sein de l'Église, séjour de la vertu. Et si ta croyance est assez calme pour te faire croire que ta foi repose en effet sur la vérité, prends bien garde qu'il ne s'élève quelque doute en toi qui vienne t'empêcher de rendre à la religion ce que tu lui dois. Si tu admets l'unité des trois personnes, tu jouis à l'avance du bonheur céleste qui t'attend. »

Et, en latin, suit cette maxime :

« Celui qui ne vit pas droitement dans l'unité de l'Église catholique ne peut être sauvé. »

Enfin, cette double signature, aussi en latin :

« Thomas Morus, seigneur chancelier d'Angleterre; Jean Fischer, évêque de Rochester. »

Ce livre si précieux fut apporté en France à l'époque des persécutions religieuses qui eurent lieu en Angleterre au XVIe siècle, et qui forcèrent Guillaume Allain et ses coreligionnaires à chercher un refuge en France. Le premier établissement qu'ils fondèrent sur le continent fut à Douai, sous le nom de *Collége anglais* ou *Collége du pape*.

C'est ainsi que ce livre et d'autres ouvrages sont venus à la bibliothèque publique de Douai, entre autres le beau Psautier de Marie Stuart, que des événements politiques ont emporté à Kirchberg et que l'on peut considérer comme à jamais perdu pour la bibliographie.

DENYS.



CHRONIQUE

Le jour de l'an est passé, mais c'est bien de lui surtout qu'on peut dire : « Il n'est pas de bonne fête sans lendemain ; » car il a, pour sa part, une collection de lendemains des plus notables et des meilleurs.

Comptez plutôt : voici d'abord le jour des Rois, avec son gâteau traditionnel, inévitablement suivi de tous les gâteaux qu'il faut rendre ; puis les trois jours gras du carnaval. Il n'est guère de réjouissance plus unanimement bien accueillie que la bonne et touchante fête des Rois Mages. Qui de nous la laissera passer sans la célébrer par un dîner de famille? Mais si la famille est au loin ?... si l'on est isolé ?...

Je me rappelle, il y a longtemps de cela, qu'un soir du jour des Rois, alors que j'étais étudiant, je flânais seul, tout triste de me sentir éloigné du logis paternel : l'idée me prit d'aller rendre visite à l'un de mes camarades qui habitait au quartier latin, dans les lointaines et modestes régions du Val-de-Grâce.

De la rue, j'aperçus la fenêtre de sa chambre, — une chambre située au cinquième étage, — brillamment éclairée ; cela me surprit un peu. Mon camarade était le garçon le plus sérieux de la terre, et les réveillons n'étaient guère dans ses habitudes.

A tout hasard je montai, et du bout du corridor j'entendis distinctement sa voix ; il chantait, lui que je n'avais jamais entendu chanter de ma vie. Je prêtai l'oreille et reconnus les paroles d'un vieux couplet patois que j'avais entendu bien des fois le jour de l'Épiphanie dans notre pays.

J'eus un instant de vive émotion : c'était ma province, c'était mon enfance qui reparaissait subitement évoquées à mes yeux. Je prêtai l'oreille plus attentivement ; déjà je m'attendais à ouïr les convives chanter tous en chœur le refrain, mais ce fut mon ami seul qui chanta :

Les rois ! les rois !
La part à Dieu, s'il vous plaît !

Personne ne fit écho ; je n'entendis pas le bruit d'un seul couteau battant la mesure, ni d'un seul verre choqué.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Assez intrigué, j'ouvris la porte de la chambre et j'entrai sans plus de façon. Mon ami seul était à table devant un gâteau de dimension moyenne, coupé en plusieurs parts, dont chacune était placée devant un portrait photographique debout dans son petit cadre. Ces portraits, c'étaient ceux de sa vieille aïeule, de son père, de sa mère, d'un frère, d'une sœur et aussi celui d'une jeune cousine qui devait plus tard devenir sa femme.

Mon ami rougit d'abord un peu de se voir surpris dans cette petite fête d'une nature si étrange et en même temps si délicate ; mais déjà je l'avais mis à l'aise en entonnant un couplet d'une autre vieille chanson de l'Épiphanie :

Bonsoir, monsieur de céans.
Si nous venons dans ce moment,
Ce n'est pas par gourmandise,
Mais pour accomplir nos vœux :
Donnez-nous la part à Dieu !

L'excellent garçon se prit à sourire et, me tendant le seul morceau du gâteau resté disponible :

— Tiens ! me dit-il ; tu vois que je l'avais réservée...

Une bouteille de vin du pays nous aida à faire disparaître gaiement et digestivement nos parts, y compris celles de la plupart des convives photographiés. Il ne restait plus qu'une ou deux tranches :

— A qui les donnerons-nous? demandai-je...

Nous songeâmes bien aux pauvres ; mais il fut vite décidé qu'une petite pièce blanche mise dans la main du malheureux que nous pourrions rencontrer remplirait mieux son but ; — alors nous pensâmes aux oiseaux du ciel, et sur la gouttière du toit nous émiettâmes les parts qui restaient, certains qu'à l'aurore du lendemain les moineaux viendraient, eux aussi, chanter à leur manière :

Donnez-nous la part à Dieu !

L'usage de partager le gâteau des Rois et de tirer la royauté de la fève était sous l'ancienne monarchie une des traditions de la cour de Versailles. Le roi tranchait le gâteau avec les princes du sang qu'il conviait à être ses commensaux. D'habitude, cette petite fête intime était fort gaie : une fois pourtant elle fut troublée par de sombres pressentiments.

Louis XV avait invité à partager le gâteau avec lui ses trois petits-fils : le duc de Berry, le comte de Provence et le comte d'Artois. Le vieux roi porta lui-même le couteau dans le gâteau et le présenta aux trois jeunes princes. Souriant, il attendait que l'un d'eux proclamât sa souveraineté d'une heure ; mais tous les trois en même temps poussèrent un cri de surprise : chacun d'eux avait un morceau de la fève !

Le morceau qui se trouvait dans le gâteau du duc de Berry avait été tranché par le couteau ; les deux autres morceaux s'étaient brisés d'eux-mêmes. Louis XV devint tout triste : avait-il deviné que ces trois princes seraient rois tous les trois ; que le duc de Berry serait Louis XVI, dont l'existence devait être tranchée par le fer du bourreau ; que le comte de Provence serait Louis XVIII, roi commençant dans l'exil, et que dans l'exil finirait le comte d'Artois, qui devait s'appeler le roi Charles X ?

*** L'art français a perdu cette semaine un peintre dont le nom s'est fait connaître de façons bien diverses : Gustave Courbet, le créateur de l'*école réaliste*, est mort en Suisse à la Tour-de-Peilz, près de Vevey.

Je ne vous parlerai pas de Courbet homme politique : vous savez à quels tristes événements il se trouva mêlé. Je ne rappellerai qu'un seul fait. Quand Courbet passa devant le conseil de guerre de Versailles avec les autres chefs de la Commune, ceux-ci furent condamnés à mort, à la déportation ou aux travaux forcés. Courbet, lui, se tira d'affaire avec six mois de prison. En cela, le tribunal avait cédé à l'impression que fit sur lui ce naïf et inconscient orgueilleux, fourvoyé par sottise autant que par vanité dans la politique. Le ridicule dont Courbet s'était couvert lui avait tenu lieu de circonstances atténuantes.

C'est seulement du peintre que je veux vous dire quelques mots.

Gustave Courbet était né en 1819 à Ornans, dans le Doubs. Sa famille, une famille de petite bourgeoisie rurale, l'envoya à Paris pour faire son droit. Il n'étudia guère le Code ; mais, en revanche, il exposa son premier tableau au *Salon* de 1844. Ce ne fut guère que quatre ans plus tard, en 1848, qu'il obtint tout à coup une bruyante renommée.

On était alors au milieu des révolutions politiques : Gustave Courbet entreprenait une révolution dans l'art. Toute sa théorie artistique reposait sur ce principe qu'il faut peindre les choses telles qu'on les voit. Plus la reproduction qu'on fait est exacte, terre à terre, vulgaire, plus cette reproduction approche du véritable but de l'art. En un mot, Courbet se proposa de supprimer l'*idéal* dans la peinture, pour lui substituer le *réalisme*.

Enterrement à Ornans, les *Demoiselles de la Seine*, les *Casseurs de pierres* et vingt autres toiles non moins célèbres soulevèrent le tapage de la critique et les clameurs du public. Dans ces tableaux, Courbet semblait s'être donné à tâche de chercher la vulgarité des types avec le même soin que mettent d'autres artistes à en chercher la perfection : ses *Casseurs de pierres*, grands comme nature, n'ont rien à envier à leurs compères de chair et d'os, qui, tout déguenillés, tout hâlés par le soleil ou la pluie, entassent des piles de macadam au bord des routes. Pas trace d'idée ni de sentiment : la peinture brutale de la réalité, mais, d'ailleurs, peinture d'une rare vigueur et suffisant presque, dans les bons morceaux du peintre, surtout dans ses paysages, à expliquer les enthousiasmes qui, dès le début, répondirent aux critiques ardentes.

La vérité sur le talent de Courbet, en dehors de toute passion de parti, la voici, je crois, telle qu'elle se fera jour dans le calme jugement de la postérité : Courbet, esprit faux, cœur froid et bouffi de sot orgueil, est incapable de rien comprendre à l'humanité et à la beauté morale qui émane d'elle ; chaque fois qu'il peint des personnages quelconques, il les peint laids, ridicules, marqués au coin de l'égoïsme, de la brutalité, de l'inconvenance. Je ne voudrais pas dire qu'il les crée à sa ressemblance ; cependant il y a dans ma pensée quelque chose de cela...

Au contraire, quand il peint la nature purement matérielle, la nature physique ou la nature animale, son merveilleux talent de reproduction arrive à ses dernières limites. La nature l'entraîne après elle, sans qu'il s'en doute ; elle le fait presque poëte, et alors il arrive à nous donner des toiles comme la *Remise des chevreuils*, la *Vague*, la *Biche forcée à la neige*, le *Renard dans la neige*, etc.

Et pourtant il manque presque toujours un je ne sais quoi aux meilleures toiles de Courbet : tantôt c'est l'air qui fait défaut, tantôt c'est la lumière. Il y a dans ses fonds de tableau une sorte d'opacité dure et blessante qui rappelle les effets crus de l'émail plutôt que les tons moelleux de la peinture à l'huile.

Je ne n'ai pas voulu parler de Courbet homme politique ; je n'ai guère envie de parler de Courbet homme privé. Il restera légendaire par sa vanité stupide, par ses vantardises ineptes et par une affectation de grossièreté paysannesque qui n'avait pas même le mérite d'être sincère. Avant tout, Courbet était ce qu'on appelle dans l'argot du monde des ateliers un *poseur;* il cherchait à étonner — ou, pour parle rsalangue, à *épater* — ceux qui l'écoutaient. Son auditoire, c'étaient d'habitude quelques camarades d'atelier, qui formaient cercle autour de lui dans les brasseries, où il fumait un nombre incommensurable de pipes en absorbant une quantité de bocks, de canettes et même de mooss de bière capable de faire honneur à la puissance bachique de Gargantua lui-même.

Un jour, un amateur visitait son atelier et s'extasiait devant un paysage nouveau.

— Combien donneriez-vous de cette toile ? demanda Courbet.

L'amateur avoua, de bonne grâce, que sa fortune modeste ne lui permettait pas d'en faire l'acquisition.

— Mais enfin ? reprit Courbet...

— Eh bien ! si je le pouvais, répliqua le visiteur, je payerais ce tableau dix mille francs.

— Voleur ! rugit le peintre en crispant les poings.

Le malencontreux amateur s'enfuit et court encore.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



M. LUCIEN BRUN, sénateur inamovible. (D'après une photographie de M. Franck.)

M. LUCIEN BRUN

—

La *Semaine des familles* ne s'occupant point de politique, nous nous contenterons d'envisager M. Lucien Brun sous son double aspect d'éminent écrivain et de professeur des universités catholiques.

Toutefois le nouveau sénateur inamovible, que les suffrages du Sénat viennent d'élire a joué un trop grand rôle dans les événements de ces dernières années pour que nous puissions nous abstenir de lui consacrer à ce sujet quelques lignes biographiques. Ce n'est pas de la politique, c'est de l'histoire, et nous passerons d'ailleurs rapidement.

En 1871, M. Lucien Brun fut élu membre de l'Assemblée nationale par le département de l'Ain. Dès le premier jour, il affirma ses opinions légitimistes en allant siéger à l'extrême droite.

Obéissant à ses convictions et honoré de l'amitié de M. le comte de Chambord, il fit tous ses efforts pour amener le retour de la monarchie légitime à laquelle la France a dû tant de siècles de gloire et de prospérité. L'action dévouée et soutenue de M. Lucien Brun se manifesta surtout après le 24 mai. A cette époque, il fit partie d'un comité de neuf membres, présidé par le général Changarnier, qui entama des négociations dans le but de rétablir la monarchie. Elles n'aboutirent pas, comme chacun le sait.

Plus tard, lorsque l'Assemblée nationale se sépara, M. Lucien Brun ne crut pas devoir se représenter devant ses électeurs, et il ne voulut pas non plus solliciter leurs suffrages aux élections du 14 octobre dernier. Le Sénat, par son vote du 19 novembre, l'a mis à l'abri des fluctuations du suffrage universel en lui attribuant un siége inamovible. Ainsi ont été honorées des convictions profondes et sincères, jointes à des talents hors ligne et à une honnêteté éprouvée, dont le concours est assuré à tous ceux qui n'ont en vue que le bien du pays.

Comme professeur de droit aux universités catholiques, M. Lucien Brun fait remonter cette science jusqu'à ses origines divines, en s'appuyant sur les principes du droit naturel que le Créateur a placés dans la conscience de toutes les créatures et qu'un jurisconsulte distingué, M. Troplong, a définis ainsi :

« Je crois à l'existence d'un droit naturel supérieur à l'homme et condition de sa nature sociale. Rien ne me paraît plus faux et plus dégradant pour l'humanité que le système contraire, qui veut que nos actions soient toutes différentes, quand il n'y a pas une convention faite entre les honneurs pour les rendre licites ou les défendre. A mon sens, il est des règles antérieures à toutes les lois positives, et je ne saurais admettre que les mouvements de la conscience et l'idée du droit soient l'ouvrage du législateur. Ce n'est pas la loi qui a fait la famille, la propriété, la liberté, l'égalité, la notion du bien et du mal. La loi peut sans doute organiser toutes ces choses, mais elle ne fait alors que travailler sur le fonds que la nature lui a donné, et elle est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche de ces lois éternelles, immuables, innées, que le Créateur a gravées dans nos cœurs. »

Dans le cours d'une conférence donnée à Lyon le 29 mai 1871, M. Lucien Brun cita à ce propos le philosophe Jouffroy :

« Il parle du catéchisme, dit l'orateur, et affirme que ce petit livre renferme la solution de toutes les questions qu'il a posées ; puis, parlant de l'enfant qui suit son catéchisme, il ajoute : « Origine du monde, « origine de l'espèce, question de races, destinée de « l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de « l'homme envers Dieu, devoirs de l'homme envers « ses semblables, droits de l'homme sur la création, il « n'ignore rien ; et, quand il sera grand, il n'hésitera « pas davantage sur le droit naturel, sur le droit po- « litique, sur le droit des gens, car tout cela sort, tout « cela découle, avec clarté et comme de soi-même, « du christianisme. »

Nous voudrions pouvoir analyser moins succinctement ces conférences, notamment celles réunies en trois brochures et publiées par la librairie Lecoffre à Paris et à Lyon. Il y a là tout un enseignement clair, rapide, accessible à toutes les intelligences, et d'une élévation de pensée et de langage qui se rencontre rarement. La conférence sur le mariage au point de vue religieux se fait tout particulièrement remarquer par la science la plus approfondie et l'éloquence la plus judicieuse. Elle s'est imposée de prime abord à l'attention de tous les ecclésiastiques, qui y retrouvent les preuves les plus frappantes et les plus multipliées de l'essence divine d'un sacrement qu'ils ont souvent à administrer. La supériorité du mariage religieux sur le mariage civil y est démontrée avec une puissance de vérité qui remet bien vite chaque chose en sa place. Mais pour citer ce traité si lucide et si juste il faudrait le citer tout entier, tellement tout s'y tient, s'y lie, s'y enchaîne, pour arriver à la plus logique des conclusions. Nous sommes donc forcé, bien à regret, de nous abstenir, afin de ne pas excéder les bornes de cet article.

Nous détacherons donc seulement, pour terminer, quelques mots d'un des discours de M. Lucien Brun à un jeune auditoire, et ces quelques mots, si courts qu'ils soient, suffiront certainement pour faire apprécier les hauts talents de l'homme devant lequel viennent de s'ouvrir à deux battants les portes du Sénat.

« Vous travaillerez, messieurs, et vous réussirez.

« Réussir ne doit pas être pour vous seulement une espérance, un désir, une satisfaction personnelle ; réussir doit être un but, poursuivi comme l'accomplissement d'un devoir.

« Oui, entendez-le, jeunes hommes, et ne vous scandalisez pas avant d'avoir entendu jusqu'au bout ma pensée ; oui, c'est un devoir pour vous d'être ambitieux.

« Vous êtes les serviteurs et les champions de la vérité ; votre devoir est d'être les meilleurs et les premiers partout. Vous devez cela à la cause que vous avez l'honneur de servir ; vous le devez à la société, de qui vous avez tant reçu ; vous le devez à la France, qui a tant souffert, et qui ne se relèvera que par l'effort persévérant de ceux qui croient en elle parce qu'ils croient en Dieu !

« Soyez prêts à toutes les luttes, armés pour tous les combats. Sachez l'histoire, sachez le droit. Savants, ayez plus de science que les plus savants ; orateurs, demandez à Dieu de toucher vos lèvres de ce charbon ardent qui enflammait la parole du prophète.

« Ne croyez pas, ne laissez pas croire autour de vous que le catholique est quitte de tout devoir quand il a adoré Dieu dans son temple et multiplié les aumônes. Ne croyez pas et ne laissez pas croire qu'il est permis à l'homme de bien de s'enfermer dans le désintéressement égoïste du mouvement qui nous entraîne, de se persuader à lui-même son impuissance et d'attendre, avec une résignation mélancolique et oisive, un miracle que Dieu ne lui doit pas. Il faut se confier au maître des événements, sans doute, mais il faut agir. Il faut que l'on nous voie partout au premier rang des plus utiles serviteurs de la patrie. Il faut porter partout, avec l'affirmation de notre foi, la preuve de ce qu'elle peut pour le bien matériel des sociétés et la grandeur des nations. Il faut que, partout où se déploie l'activité humaine, partout où se font les affaires du pays, les tenants de la cause du Christ se montrent plus éclairés, plus désintéressés, plus dévoués que personne.

« Nous sommes les vrais amis du peuple, les défenseurs de la vraie liberté ; c'est dans les flancs

de la doctrine professée par nous qu'est porté le progrès des nations. Ne gardons pas à huis-clos les vérités dont nos esprits sont éclairés et nos cœurs réchauffés : portons-les dans la mêlée des intérêts humains, au grand jour de la discussion et de l'épreuve publique...

« Citoyens et chrétiens, fils de l'Église et de la France, courage ! efforcez-vous, travaillez, travaillez sans relâche et dites, si jamais vous vous sentez défaillir : Courage, mon âme ! en haut, mon cœur ! c'est pour Dieu, c'est pour la patrie ! »

Tout M. Lucien Brun est dans ce noble langage.

Élie Vernon.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619 et 642.)

VIII (*suite*)

Roger se retourna, et se trouva face à face avec Ruth ou plutôt Henriette Hewitson. Elle avait gravi si légèrement le sentier que ni l'un ni l'autre des interlocuteurs n'avait soupçonné sa présence, jusqu'à l'instant où elle venait de prendre la parole.

Le premier mouvement de Margaret fut de la saluer avec empressement, en se rappelant sa bonté de la veille. Le second fut de reculer, sans oser dire un seul mot.

Le fait est qu'il y avait, sur le visage d'Henriette, une flamme de colère, et, dans ses yeux, des étincelles qui n'encourageaient nullement à la familiarité.

— Que dit-on du major Hewitson? répéta-t-elle avec une impatience croissante, sans paraître seulement remarquer l'existence de Margaret.

Roger la regarda avec sang-froid ; puis, se découvrant et parlant de son ton le plus courtois :

— Rien, miss Hewitson ; rien du moins qui ne puisse être dit en présence de sa fille.

— Vous ne vous en tirerez pas ainsi ! s'écria Henriette de plus en plus surexcitée. Vous ne vous en tirerez pas ainsi ! J'ai entendu son nom en gravissant le sentier, et *je veux* savoir ce que vous disiez de lui.

Il se mit à rire, d'un rire clair et franc, auquel nulle mauvaise humeur ne devait pouvoir résister, pensa à Margaret, puis il répondit carrément :

— Eh bien ! puisque vous insistez, miss Hewitson, vous allez entendre non-seulement ce que je disais, mais encore tout ce que j'allais dire au sujet de votre père. Je venais de raconter à miss Netterville (dont vous semblez, par parenthèse, avoir complétement oublié la personne depuis hier) comme quoi j'avais trouvé le major Hewitson en possession de mon dernier refuge sur le continent. Et j'allais ajouter que, comme il avait fait sa fortune à mes dépens, je comptais qu'il ne m'empêcherait pas de chercher la mienne là où les Irlandais, aujourd'hui, rencontrent les conditions les plus favorables : sous le drapeau de l'Espagne.

Margaret comprit alors la signification de ce mot : « absence » qu'il avait prononcé tout à l'heure : il était sur le point de quitter l'Irlande, pour essayer de se faire une patrie dans la patrie de sa mère.

Miss Hewitson répondit vivement, mais cette fois sans colère :

— N'attendez pas à savoir ce qu'il en pense : partez tout de suite ! Souvenez-vous que vous êtes proscrit, que vous êtes mis hors la loi, et que, quand un homme est hors la loi, c'est chose permise à tous de lui donner la chasse comme à une bête sauvage, et de le tuer n'importe en quel moment et de quelle manière il puisse être pris.

— Et ceci, sans doute, est le sort que votre digne père me prépare ? demanda le proscrit sur un ton de politesse railleuse que Margaret ne put s'empêcher de trouver presque cruel, vu les circonstances et l'évidente surexcitation de miss Hewitson. C'est en bête sauvage qu'il va me traiter, comme vous le dites très-justement, et me faire donner la chasse, et me faire massacrer à la première occasion.

— Je ne dis pas cela ! je ne le sais pas ! s'écria Henriette en sanglotant tout à coup. Je dis seulement... je sais seulement... que de nouvelles troupes arrivent aujourd'hui... qu'il y a eu, toute la semaine, des meetings, et des prières, et des prédications, et « des attentes du Seigneur »... autant de choses présageant un danger imminent... et que ce danger vous menace probablement. Colonel O'More, ne soyez pas si dur ! Prenez mon avertissement pour ce qu'il vaut, et ne m'en demandez pas davantage. Rappelez-vous que si je ne partage pas, sur ces sujets, les idées de mon père, je suis cependant sa fille, et il est un bon père pour moi. A présent, il faut que je parte, car, avec toute mon habileté à la rame, et celle du petit Pandeen par-dessus le marché, j'aurai assez à faire pour arriver à temps au repas de midi et à la longue homélie puritaine qui l'assaisonne et le rend désagréable aux mécréants comme moi.

Elle se retourna comme pour partir, mais cependant elle ne partit pas. Elle paraissait subir une hésitation, ou plutôt soutenir une lutte. Enfin, avec un effort tellement violent qu'il fut visible, du moins pour O'More, elle jeta tout à coup ses bras autour du cou de miss Netterville.

— Je ne sais rien de vous que votre nom, dit-elle d'une voix étouffée. Mais je sais du moins que, moi et les miens, nous vous avons causé un grand préjudice. Ce préjudice, malheureusement, il n'est pas en mon pouvoir de le réparer. Mais si jamais vous

avez besoin d'une aide que je puisse vous donner... et si vous venez me la demander... Croyez-moi ! vous me procurerez un véritable bonheur, le seul que je puisse éprouver tant que j'aurai conscience d'usurper, par ma résidence en cette contrée, les droits d'autrui.

En achevant ces paroles, elle se retira si brusquement qu'elle repoussa presque Margaret. Puis, sans ajouter un seul mot, ni pour elle, ni pour Roger, elle se mit à descendre rapidement le petit sentier et fut hors de vue en un instant.

Les deux précédents interlocuteurs restèrent silencieux et immobiles, jusqu'au moment où le *corragh* ou petit bateau indigène qui l'avait amenée, et qui l'attendait au bas des falaises, glissa de nouveau sur la baie. Alors ils tournèrent leurs pas vers le logis, et le colonel s'écria :

— C'est pourtant une bonne fille, quoiqu'elle soit la fille de son père, et que, pour l'amour de lui, elle nous rudoie, même en nous servant. Elle pense tout le mal possible des injustices et des cruautés paternelles, mais si quelqu'un se permet de les blâmer elle montre les dents et les griffes avec l'aménité d'une tigresse. Croiriez-vous bien que, deux fois déjà, elle m'a prémuni contre des embûches ? Seulement ce n'était pas de vive voix, comme aujourd'hui, c'était par l'entremise de mon petit Pandeen, qu'elle emploie assez souvent comme rameur, et à qui, elle le sait bien, on peut s'en rapporter complétement pour ce qui concerne la sûreté de son *chieftain*. Mais qu'est-ce que ce vieux fanatique peut donc bien avoir en tête ? Je ne m'en rends point du tout compte, je l'avoue !

— Nous ne sommes pas, je l'espère, la cause de ces nouvelles inquiétudes pour vous ? demanda timidement Margaret.

— Oh ! non, je ne pense pas. La question doit m'être tout à fait personnelle... car, s'il s'agissait du prêtre, il me semble bien qu'elle l'aurait dit.

— Le prêtre ? où est-il donc ? Je ne me doutais même pas qu'il y en eût un dans cette île.

— Non pas dans cette île, mais dans une autre, comme vous le verrez demain si vous désirez vous joindre à son assemblée du dimanche. Mais cette visite inattendue a prolongé notre promenade, et vous désirez sans doute aller retrouver votre grand-père ?

La jeune fille murmura un oui rapide, prit son élan, et déjà elle était dans les bras du vieillard avant que leur hôte, qui revenait plus à loisir, fût entré dans la maison.

Enfin il se présenta pour saluer lord Netterville. Celui-ci l'accueillit courtoisement, mais sans une perception bien nette de la situation où ils se trouvaient l'un vis-à-vis de l'autre. Une seule chose survivait tout entière au milieu des ruines de son intelligence : c'était sa tendresse pour sa petite-fille, tendresse touchante, reconnaissante, tendresse émue avec une nuance de fierté paternelle. Sa Margaret était si noble, si intelligente, si courageuse... et c'était une si bonne petite enfant !

IX

Le lendemain dimanche, de grand matin, l'un des meilleurs *corraghs* du pays glissait sur les eaux de Clew-Bay. Il contenait comme capitaine sir Roger Moore ; à titre de matelot, un bon vieillard irlandais, dont les forces épuisées ne devaient pas offrir grand secours à son jeune maître, mais dont la présence dénotait, chez celui-ci, un délicat respect des convenances ; enfin, comme unique passagère, miss Margaret Netterville.

On avait espéré d'abord pouvoir procurer aussi à lord Netterville la consolation d'assister au saint sacrifice. Très-probablement il l'eût ressentie : cette âme endormie, qui se réveillait et se relevait au contact d'une affection d'enfant, n'aurait-elle pas été capable de manifester mieux encore sa vie immortelle en présence de son Dieu ?

Mais la fatigue du vieillard était excessive. Son sommeil s'était prolongé, et la prudence interdisait absolument de le réveiller, plus encore de le faire sortir sitôt du réveil. D'un autre côté, il n'était pas nécessaire que sa petite-fille restât pour le garder : la bonne Nora s'y offrait de tout son cœur, et ses capacités de *soigneuse* égalaient son zèle. Sir Roger avait affirmé que l'on pouvait se fier à elle, sir Roger avait garanti que l'absence ne durerait pas plus de deux à trois heures. La pauvre Margaret n'était pas fâchée que quelqu'un organisât un peu ses affaires et celles du cher vieillard : il y avait si longtemps qu'elle les organisait elle-même, et de si rudes affaires encore ! et c'était si bon d'être un peu gouvernée enfin ! Elle avait donc consenti à partir, puisqu'on le lui conseillait de si bonne grâce et de si bonne foi.

Chemin faisant, elle écoutait, attentive, les noms des îles, des îlots, des roches qui brillaient comme des joyaux au sein de la baie. Souvent O'More ajoutait au nom une légende ou un fragment d'histoire. A la fin, il appela l'attention de sa passagère sur les gracieuses sinuosités de la rive de Clew : cavernes battues par les flots, arches rocheuses, falaises au manteau de lichen dont les bigarrures produisaient, à cette distance, l'effet d'un marbre bizarrement tacheté ; puis, au delà, les vastes régions incultes des marais, empourprées, à l'automne, par les bruyères, et maintenant dorées par les genêts ou assombries par les panaches ondoyants des fougères ; puis les collines s'élevant les unes au-dessus des autres, avec une majesté solitaire et sauvage, et Croagh-

Patrick, leur monarque à toutes, se dressant sur le côté méridional de la baie, et regardant, avec une hautaine indifférence, les vagues qui tantôt caressaient et tantôt heurtaient ses pieds.

— C'est Croagh-Patrick, dit sir Roger.

Puis, s'apercevant que Margaret n'était pas beaucoup plus avancée par ce renseignement, il ajouta avec une certaine surprise :

— Ne savez vous pas que ce fut le théâtre de l'un des miracles de saint Patrick? Du sommet de cette colline, il prononça la malédiction qui bannissait de l'Irlande toutes les créatures venimeuses.

Ici, un silence. Et il reprit, sur ce ton bas et sourd qui lui était naturel dans les moments d'émotion :

— Si le saint vivait de nos jours, ce n'est pas, je pense, contre des serpents et des crapauds qu'il exercerait sa puissance de thaumaturge, mais contre les étrangers exécrés qui envahissent un malheureux pays, le souillent, le désolent et ne lui laissent pas même la vie de ses enfants.

— M'aurait-il donc expulsée aussi? demanda miss Netterville avec un sourire quelque peu malicieux. Vous le savez, mes veines ne sont point exemptes de ce détestable sang saxon.

— Certainement non, il ne vous aurait pas expulsée! Avec vos yeux bleu noir et votre chevelure aile de corbeau, vous l'auriez trompé, et il vous aurait prise pour une Celte.

— Eh bien! après tout, il ne se serait pas par trop trompé. Voici près de trois cents ans que nous habitons l'Irlande; et dans tout cet espace de temps, jusqu'au mariage de mon père avec ma chère mère, qui a le malheur d'être née Anglaise, notre race s'est fait une tradition, je dirai même une gloire, de marier ses fils et ses filles avec les enfants de son pays d'adoption. Mais quoi! est-ce donc là notre destination? Je croyais vous avoir entendu dire hier que c'était une île, conclut-elle tout-à-coup, avec un air de désenchantement quasi-enfantin, en voyant diriger le *corragh* vers un rocher noir, dépouillé, qui se projetait, du continent, dans les eaux.

— Peut-être ai-je pu le dire, car cette pointe s'avance si loin, si hardiment, que, de bien des parties de la baie, elle offre l'aspect d'une île. Vous ne pouvez voir d'ici l'ermitage, mais là-bas, voilà l'église, perchée droit au-dessus des falaises.

— Perchée droit au-dessus des falaises?... répéta Margaret en fixant le point indiqué, et en frissonnant. Je croirais plutôt qu'elle *a été*, jadis, *perchée droit au-dessus*... car, pour le moment, elle me fait l'effet de vouloir *se précipiter par-dessus*...

— Il y a du vrai, malheureusement. Le tout est déjà hors de la ligne perpendiculaire; et je n'entends jamais gronder un orage sans me figurer qu'elle va se briser au pied des rochers. Mais aujourd'hui le temps est calme... et d'ailleurs la tour n'en est pas encore là, grâce à Dieu, ajouta-t-il vivement en s'percevant que Margaret ne paraissait pas fort à l'ais Si j'avais cru qu'elle en fût là, je me serais bie gardé, vous pouvez le penser, de la donner pour asi à son habitant actuel, quoique, dans sa position, n'eût de choix qu'entre des maux, sa vie étant en p ril de quelque côté qu'il se tournât.

— Est-il donc spécialement en danger? Ou bie est-ce seulement que, comme tous nos prêtres, il e forcé d'exercer son ministère en secret?

— Spécialement en danger? Je le crois, car il éta le chapelain de ce courageux évêque, ce noble viei lard qu'ils ont pendu au siége de Clonmel, et il éta présent à sa mort. Comment il parvint à s'échapper c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre; mais en fin il s'échappa et vint se réfugier ici. Je le cachai là haut, dans les ruines de l'ermitage, avec quelque proscrits, quelques « hors la loi » comme moi-même mais plus exposés que moi. Et sa présence n'ayan jamais été même soupçonnée par les ennemis, i aurait pu, depuis longtemps, s'en aller par mer s'i en avait eu envie. Mais quand il nous trouva ici san messe, sans sacrements (car nos prêtres étaient déjà bannis de longue date), il préféra rester parmi nous et il est devenu, au péril incessant de sa vie, notre père et notre pasteur.

— Le brave prêtre! s'écria Margaret en frappant dans ses mains avec enthousiasme. Comme il doit se sentir près du ciel, en remplissant une semblable mission et en vivant à la façon d'un véritable ermite, tout là-haut, sur ce rocher!

— Et il est bien un véritable ermite... ou tout au moins il habite une véritable cellule d'ermite, di Roger. Cette cellule fut bâtie, au temps de Grana Maille, par un saint homme en mémoire duquel c rocher est encore quelquefois appelé l'*Ermite* quoique plus généralement on le nomme le *Roc du chieftain*.

— Comment donc expliquer ce double nom?

— Voici. L'*ermite* en question avait déjà passé ici bien des années, dans la méditation et la prière, lorsque le *chieftain* ou chef d'une tribu de Creaghts, en guerre avec Grana-Maille, fut vaincu par elle et chercha un refuge dans ces rochers. L'ermite le cacha dans son église ; et comme c'était un sanctuaire reconnu, Grana elle-même, malgré sa hardiesse et son peu de scrupules, n'osa pas y pénétrer de vive force pour en arracher le réfugié. Mais elle jura, et notre bonne vieille Grana savait jurer, à l'occasion, aussi énergiquement que votre reine Bess[1], elle jura que ni la sainteté de son asile ni celle de l'ermite, son protecteur, ne serviraient de rien au *chieftain* : un peu plus tôt ou un peu plus tard, il serait réduit par la faim.

1. Élisabeth d'Angleterre, *the bloody queen Bess*.

,—.a reine débarqua donc avec ses soldats, et cerna avse et l'ermitage, du moins du côté de la terre, et paraissait fort inutile de garder le côté de la vo vu la hauteur et l'escarpement de la falaise, quque la position de l'édifice bâti presque sur le d'ı Mais ce raisennement, si plausible parût-il, drt être déjoué. A force de travailler jour et l'ermite et le chieftain parvinrent, avant le comm.puisement de leurs provisions, à percer le sol ajmur extérieur de l'église; ils pratiquèrent ainsi ellssage donnant un accès direct sur les falaises. et:he n'était pas, d'ailleurs, si difficile qu'on peut ›poser de prime abord, car la boue durcie joue lee principal dans la construction des murailles, co:our elle-même n'est que partiellement bâtie en et:s.

vöien des fois, quand j'étais petit enfant, je me le;lissé, en rampant, à travers cette ouverture. aujourd'hui elle est presque comblée par les laıbres et à peu près ou même tout à fait oubliée n‹abitants qui, durant les vingt dernières les, ont employé l'église comme magasin pour nourbe et leur bois.

ebujours est-il que le pauvre *chieftain* retira un d' profit de son travail ; car une belle nuit, par dér de lune, il sortit tranquillement, descendit msuspendant aux falaises, sans plus s'émouvoir d'l fût allé chercher des nids de plongeons, et, qunent, s'échappa dans un bateau posté là par quis.

pl lendemain, l'ermite fit ouvrir toutes grandes chrtes de l'église, et informa Grana qu'elle d‹ plus à compter sur sa victime.

tous pouvez imaginer de quelle rage la terrible fut saisie en se trouvant ainsi jouée! Mais je ces le temps de vous le raconter à présent, car moici tout près du rivage, et il est temps de au débarquement. »

m en parlant, O'More avait abaissé la voile : et il dıait maintenant à contourner, en ramant, une basse et sablonneuse qui dérobait la vue du m

is qu'il était ainsi occupé, miss Netterville, c‹nt par hasard du côté de Clare-Island, s'a-jcqu'un autre *corragh* suivait leur trace et s'ef-vimanifestement de les atteindre. Elle commu-vća nouvelle à sir Roger, qui cessa de ramer p‹tourna vers le point désigné.

›st Pandeen! dit-il aussitôt. Qu'est-ce donc él l'amener ici, au nom du ciel !

a' ci

Thérèse Alphonse Karr.

uite au prochain numéro. —

C
p'
vı
vi

LE TROISIÈME CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE DE RUBENS

A ANVERS

(Voir p. 550, 567, 589 et 598.)

LE CORTÈGE HISTORIQUE (*suite.*)

La marche s'ouvre par la phalange *des peintres*, se fractionnant par époques dont chacune a sa bannière, et s'avançant sous des arceaux d'une forme et d'un style particuliers. Chaque arceau est soutenu par six porteurs dont le costume est emprunté au siècle qu'il représente, et sous chacun d'eux marche un groupe de douze artistes. C'est d'abord Quentin Metsys ou Massys, suivi des peintres de son école, puis vient la bannière symbolique des peintres de la Renaissance avec les écussons des principales villes qui ont eu nom dans l'histoire de l'art; enfin apparait Rubens, entouré de ses élèves et de ceux des artistes de son temps qui, malgré l'éclat éblouissant de son génie, se sont trouvé assez de talent pour briller encore à côté de lui : van Dyck, Jordaens, Puyders, Daniel Pighers, Téniers, Brauwer, Corneille Schut; autant d'étoiles réduites au rôle de satellites.

Mais des fanfares éclatantes retentissent, et, traîné par huit chevaux blancs que conduit la Muse de la peinture, le char gigantesque de Rubens apparait.

Il porte en triomphe une copie du chef-d'œuvre du maître, la sublime *Descente de croix*. Cette splendide composition occupe le fond du char, soutenue et encadrée par des colonnes et des cariatides en style rubenesque. Au-dessus plane une Renommée indiquant d'une main la magnifique page et sonnant de la trompette. Sur le socle qui soutient le tableau, le génie de la peinture trace les mots : *Hommage à Rubens*.

Groupés au pied de la *Descente de croix*, les peintres contemporains du maître, Rembrandt et van der Helst pour la Hollande, Velasquez et Murillo pour l'Espagne, les Carrache, le Dominiquin, Guerchin, Palena le jeune pour l'Italie; pour la France, Claude Lorrain, Poussin, etc., tenant d'une main le drapeau de leur pays ou de leur confrérie artistique, s'inclinent devant Rubens en agitant des palmes et des guirlandes.

Les infants Albert et Isabelle, Marie de Médicis, Charles Ier, roi d'Angleterre, Philippe III et Philippe IV, le jeune Louis XIII, Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, le doge de Venise, Buckingham, le marquis de Spinola, Rockox, Gevurtius, tous princes ou personnages célèbres avec lesquels Rubens fut en relations, chevauchent derrière le char, lui faisant une splendide escorte d'honneur.

Vient enfin un dernier char, calqué, sauf quelques modifications, sur un modèle dessiné par Rubens lui-même. C'est dire qu'il est digne de clore le cortège.

triomphal. Comme celui qui le précède, il est traîné par huit chevaux blancs, harnachés en maroquin rouge et blanc et conduits par des hérauts aux armes et aux couleurs de la cité anversoise. Sur le devant se tient la ville d'Anvers, en tunique blanche et en manteau de drap rouge, portant sur la tête la petite couronne murale en argent, et, en lettres d'argent, sur sa ceinture rouge, son nom, *Antwerpia*. D'une main, elle soutient la bannière ; de l'autre, l'écusson anversois. Le commerce et l'industrie, représentés par deux femmes avec différents attributs, se tiennent derrière elle. Un groupe entièrement doré et d'un aspect grandiose domine l'ensemble du char : ce sont les statues de l'Architecture et de la Sculpture qui tendent des couronnes à un Rubens de proportions monumentales et derrière lequel se tiennent debout, arborant les bannières de leurs souverains, les hérauts des différents pays où le grand artiste fut investi d'un titre officiel. Les élèves de Rubens, portant des flambeaux, marchent autour du char.

INAUGURATION DU BUSTE DE RUBENS. — *TE DEUM*. — VISITE AU TOMBEAU.

Trois cérémonies imposantes ont marqué la matinée du lundi 20 août : l'inauguration du buste de Rubens, offert par la ville d'Anvers au musée ; le *Te Deum* à la mémoire du grand artiste, à la cathédrale, et la visite à son tombeau, dans l'église Saint-Jacques.

A neuf heures et demie du matin, de la place Verte, admirablement pavoisée et ornée de mâts portant suspendues à de larges rubans de soie de gracieuses corbeilles pleines de fraîches fleurs, partait le cortége officiel, invité par l'Académie d'Anvers à rehausser l'éclat de ces cérémonies. D'abord, ouvrant la marche, les massiers de l'Académie ; puis vient, portée sur un coussin de riche velours, la couronne de bronze aux dimensions gigantesques, destinée à être déposée sur le tombeau de l'artiste géant ; derrière, le corps académique d'Anvers, les autorités supérieures du pays, de la province et de la commune, suivies des représentants des institutions artistiques étrangères. En tête de ceux-ci marchent les délégués de l'Institut de France ; après eux, les délégués des Académies de Munich, de Londres, de Prague, etc.

Pour donner plus de solennité à la manifestation, le parcours du cortége est volontairement allongé, et c'est après d'assez longs circuits qu'il parvient enfin dans le vestibule du musée des Anciens. C'est là, au pied du double escalier qui conduit aux salles d'exposition, qu'a été placé provisoirement le monument artistique dont l'inauguration va avoir lieu.

Enfin le voile qui recouvrait le buste tombe, et l'œuvre de M. Jules Pécher apparaît. Une acclamation unanime s'élève en l'honneur du maître immortel.

Posé sur un socle enguirlandé de feuillages d'or, se détachant sur un fond aux tons ardents de cuivre rouge, le buste, au premier aspect, n'a pas fait sur moi l'impression attendue. Ce n'est pas la figure de Rubens telle qu'on est accoutumé à se la représenter qui m'est apparue, et il m'a fallu chercher quelque temps pour trouver la ressemblance que d'autres prétendent y voir tout de suite. Le Rubens, tel que nous le montrent les portraits peints soit par lui-même, soit par van Dyck, soit par Pontius, soit par Panneels, avec le large chapeau orné de plumes, les traits empreints de noblesse et de finesse, la tête fièrement levée, a l'air d'un grand seigneur autant que d'un artiste, et c'est vraiment ainsi que ces portraits devaient être, puisque c'était ainsi que Rubens était. M. Jules Pécher l'a compris autrement ou du moins l'a autrement rendu. De peur, sans doute, de faire œuvre banale, il n'a pas voulu demander au costume traditionnel et à la silhouette connue les éléments d'un succès populaire facile. Il a voulu faire un Rubens d'un aspect autre que celui qu'on connaît, et il y a réussi. — Pour cela, il a commencé par lui ôter son chapeau, ce dont on ne peut lui faire un reproche, bien qu'en faisant cette suppression il semble (chose singulière) avoir diminué la hauteur du front qui se cachait sous ses larges bords ; puis il a raccourci les longues moustaches en crocs, que le marbre d'ailleurs n'eût pu rendre avec la légèreté qui convient ; quant aux traits un peu allongés qui donnaient à la figure de Rubens un cachet de noblesse élégante, il les a faits plus courts et plus carrés. Il ne lui a pas non plus donné le mouvement de tête qui trahissait tout à la fois le grand artiste et le gentilhomme : sans s'incliner sous le poids de la pensée, la tête pousse en avant — cela se remarque surtout quand on la regarde de profil, et elle est trop près des épaules. Ce peu de longueur de la tête et du cou me paraît un double défaut, que rend plus sensible encore le raccourci du buste vu de bas en haut. En tenant compte de ce raccourci, le défaut contraire aurait pu être une qualité : il eût donné au buste du grand artiste un caractère de grandeur plus marqué. Ce caractère, à supposer même qu'il eût manqué — et c'est le contraire qui est vrai — à la personne de Rubens, eût été convenablement prêté à son effigie pour rendre en quelque sorte palpable le rayonnement d'une gloire de trois siècles et le prestige d'un génie souverain. A part cela, l'œuvre de M. Pécher n'est pas une œuvre ordinaire : elle porte évidemment le cachet que l'artiste, maître de son ciseau, a voulu lui donner, et si son Rubens semble manquer d'une certaine élévation il ne manque certainement pas de force. Sur cette figure dont le ciseau a si carrément accusé les plans, sur ce front dont les puissantes saillies semblent produites par le bouillonnement du cerveau, on lit le tempérament énergique de l'homme et le génie exubérant du peintre. Sous le rapport

ue, sans contredit, cette tête est
ail savant ; au point de vue du
t, il semble qu'elle gagnerait à
modèle plus simple ; philoso-
ent, devant servir à l'apothéose
dont la puissance souveraine
rsellement reconnue, une ex-
plus calme lui eût donné plus
leur.

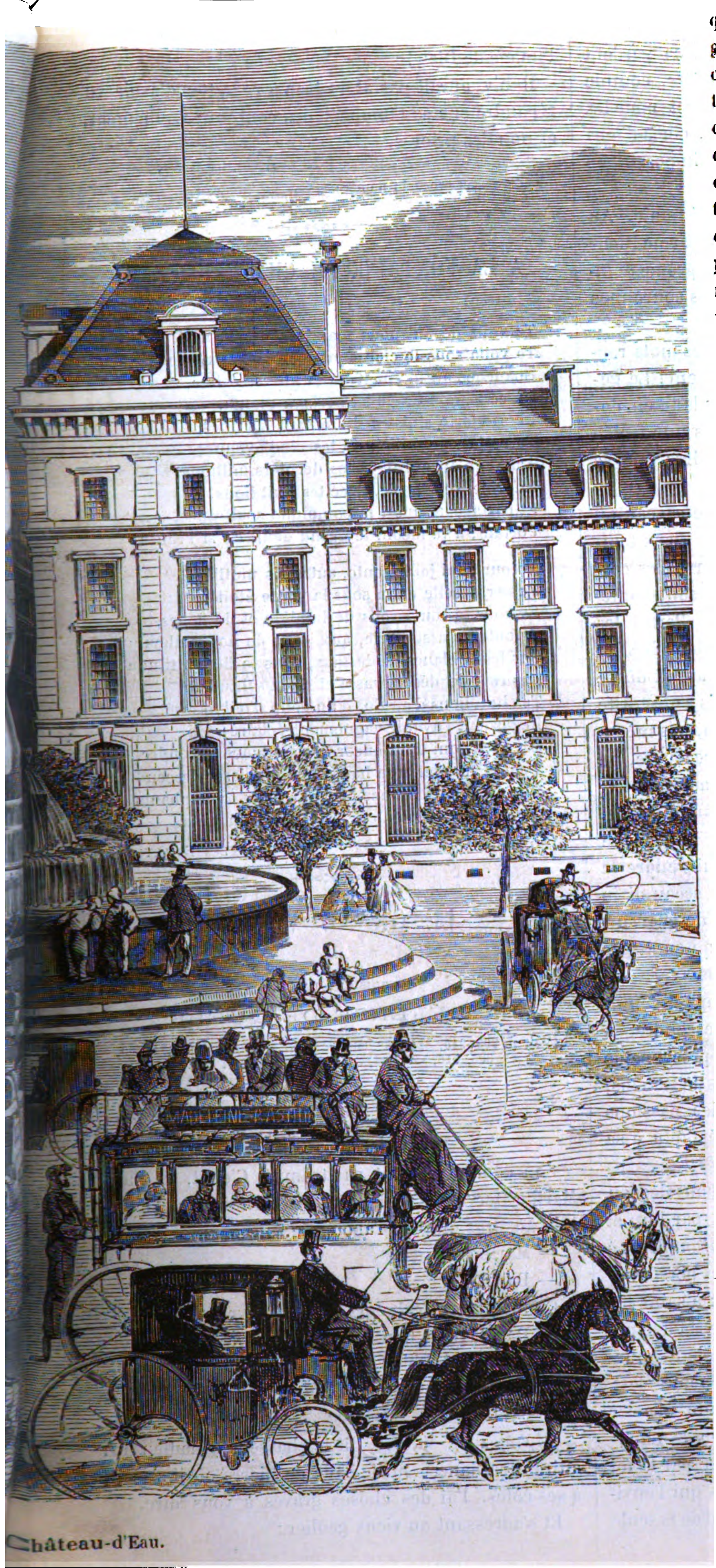
mon humble avis sur l'œuvre
les Pécher. Pour être juste, je
que tous ne sont pas du même
t, et voici le jugement qu'en a
délégué du gouvernement belge
d'Anvers, M. Rousseau, direc-
beaux-arts.

venons aujourd'hui inaugurer
de Rubens exécuté, nous pou-
ffirmer, par un artiste digne
le entreprise. Pécher était pein-
d'être sculpteur. Personne plus
ne s'est pénétré de ces traditions
eur, de vie et de mouvement
que qui sont le fond même de
mand. Il l'a déjà prouvé par des
ons splendides. On peut dire que
a eu son buste exécuté par le sta-
u'il aurait lui-même choisi, et
pouvait mieux l'inaugurer qu'au
le ce grand défilé de l'école fla-
dont il est resté le roi acclamé
itif. »

le discours de M. Rousseau,
directeur de l'Académie d'An-
du président de l'Académie
e Belgique, M. le vicomte Henri
e, secrétaire perpétuel de
t de France, M. Charles Blanc,
e Institut, et M. le comte van
de l'Académie royale suédoise
x-arts, ont pris successivement
le et ont achevé de donner à la
nie d'inauguration du buste du
roi le caractère d'universalité
devait nécessairement revêtir.
scours de M. Charles Blanc a été
acclamé, et c'était justice. On
rait caractériser mieux qu'il ne
et en meilleurs termes, le gé-
sant, facile, original, multiple et
de Rubens. « Les dons qui con-
un peintre de premier ordre,
it, Rubens les a tous : l'inven-
rdonnance, la clarté du langage
que, la chaleur, le mouvement,
Son style, lors même qu'il man-



La fontain



Château-d'Eau.

que de pureté, ne manque
grandeur. Son dessin, toujle Mont-
construit, toujours pris de l
tient, non pas la lettre, mais l' campe-
choses; il exprime sinon la leur ai
distinction du geste dans noir.
choisies, du moins la justesse si l'offi-
tomime dans les formes viva
exécution reste légère, à fleuser avec
parce qu'elle est si savante, ux... un
ment heureuse qu'il n'y a poe crois,
venir. Semblable à un musicie
rait, avec une égale supériorius irez
ter son poëme, en écrire la le vous
en improviser la mise en scèmessage
cuter le chant, Rubens est à ien ce
compositeur admirable et le pl.
des virtuoses... Rubens peigi. M. de
rieur de la vie, et le rayonn.
soleil, l'éclat de la santé, daonnier
gures sensuelles, aux carnat
lentes. Ce maréchal d'Anvers,
ron devenu peintre par amouui ont
mait en quelque manière l'âm sur la
art; Rubens en a exprimé le débar-
ment... En promenant son gé
vers l'Europe, il l'a développ
geur et en élévation. Ce furenoduire
ges en Italie, en France, à l C'est
Windsor, sa jeunesse passée prêve-
des beaux esprits de Mantoue, ar les
tions diplomatiques avec leet de
d'Espagne, ses rapports avec es co-
Médicis et Charles Ier qui firnsé à
par excellence le gentilhomı
peinture. C'est en étudiant, moi!
les Titien, les Zelotti, les Vés ca-
Rome, le palais Farnèse et la, j'ai
Sixtine, qu'il apprit à tout voir e, de
même la couleur; c'est, enfentre
qu'il n'a pas trop localisé son eendre
nous a donné le droit de ver aux
vos amis étrangers, prendre p
belles fêtes auxquelles nous zeuse
après votre courtoisie, le cara pas
universalité qui s'attache à la noir à
de Rubens. »

Par la voix de représentants
la science et l'art ont parlé.
à son tour, de témoigner, pare sa
de louange à l'adresse du Dis d'af-
suprême, combien elle auss
celui qui sut faire un nobborte
des dons exceptionnels qu'il ient

1. Quentin Metsys.

ade,

Dieu. C'est sous les voûtes de Notre-Dame d'Anvers, dans la majestueuse basilique où se gardent jalousement — trop jalousement peut-être, comme dans un écrin qui ne s'ouvre qu'à regret pour les yeux étrangers — les deux principaux chefs-d'œuvre du maître, qu'elle a fait retentir l'imposant *Te Deum*.

Reste à accomplir une dernière cérémonie. Au sortir de la cathédrale, le cortége se reforme pour aller à l'église Saint-Jacques rendre un suprême hommage à l'artiste immortel en déposant des couronnes sur son tombeau.

Artiste immortel et tombeau! Comme ces mots rapprochés l'un de l'autre sonnent étrangement! Le génie de Rubens, plus vivant que jamais, plane en dominateur sur le monde, tandis que, sous une froide pierre, sa cendre, mêlée à d'autres cendres, ne se reconnaît même pas!

On a, il y a quelques années, ouvert le caveau où ses restes reposent à côté de ceux de ses deux femmes et des membres de sa famille, et parmi les cercueils vermoulus et brisés où ces restes sont contenus on n'a pas pu distinguer le sien. Parmi les squelettes qui, dans l'ombre, dorment là leur dernier sommeil, il en est un qui, semble-t-il, aurait dû se révéler par quelque rayonnement, mais l'obscurité commune l'enveloppe à tout jamais. Rien, pas même une inscription sur la planche qui la recouvre, ne peut faire reconnaître la poussière qui, jadis, s'enorgueillissait d'être animée par l'âme du grand homme. Et cette âme, où est-elle maintenant? Lorsqu'elle viendra ranimer cette poussière et lui rendre la forme perdue, la revêtira-t-elle aussi du sceau divin de l'immortalité? C'est le secret du jour de la résurrection. Pour se rapprocher de Dieu, il ne suffit pas de s'élever jusqu'aux plus hauts sommets sur les ailes du génie, il faut surtout savoir de temps en temps replier humblement ses ailes pour redescendre en soi-même et reconnaître son néant en présence de la souveraine grandeur. Il faut, dans le cas de Rubens, avoir su lutter comme homme contre les passions dont s'inspire l'artiste, et ainsi avoir répondu à sa double vocation.

Dans la chapelle où se trouve le mausolée du maître se voit un tableau d'autel peint par lui, et dont le sujet est *la Vierge présentant l'Enfant-Jésus à saint Jérôme*. Le grand artiste a donné aux personnages les traits de membres de sa famille : à saint Jérôme, ceux de son père; à Marthe et à Marie-Madeleine, ceux de ses femmes, Isabelle Brandt et Hélène Fourmont; au Temps, ceux de son aïeul. Lui-même s'est peint en saint Georges, recouvert de l'armure d'acier du soldat. Puisse cette figure être vraiment symbolique, et nous représenter Rubens, cuirassé par la foi dont il fit profession contre les séductions qui l'environnèrent, toujours vainqueur, et jouissant de la seule gloire qui soit vraiment digne d'une âme créée à l'image de Dieu!

Il n'y aurait pas alors trop à regretter d'avoir vu répandre sur son tombeau des couronnes seulement, et non des prières.

ANDRÉ LEPAS.

— La fin au prochain numéro. —

A LA FONTAINE DU CHATEAU-D'EAU

Te voilà devant nous maintenant achevée,
Te voilà sous le ciel comme on t'avait rêvée!
Ébauchée au moment où la guerre éclata,
Où ce rapide orage à l'horizon monta,
De sa clarté sinistre illuminant les nues,
Tu restas, au milieu de tes cinq avenues,
Avant qu'on eût payé les derniers millions,
Informe, inachevée, avec tes huit lions,
Et partageant aussi la commune souffrance,
Portant, à ta façon, le grand deuil de la France!

Aujourd'hui jaillissante, autrefois mutilée,
Tu seras belle enfin sous la voûte étoilée,
Et nous te couvrirons de lumière et de fleurs,
O fontaine assombrie, aux jours de nos malheurs!
Sur leurs blancs piédestaux, dans la fière attitude
Des rois du désert vaste et de la solitude,
Tes huit lions d'airain, d'un coup d'œil assuré,
Regardent l'avenir vaguement éclairé;
Car Dieu, qui tient encor la clarté sous la cendre,
T'a fait monter trop haut pour te laisser descendre,
Noble pays de France aux drapeaux triomphants
Où sont couchés l'aïeul et les petits-enfants.

JULES BAILLY.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612 et 650.)

XVII

EN PRISON (*suite*).

Son cœur ne l'avait pas trompé. C'était, en effet, Marthe Dervieux, sa fiancée, qui entrait dans la cellule au bras du père Taboureau.

— Marthe!

— David!

Ce même cri s'échappa de leurs lèvres.

— David, mon bon David, dit Marthe d'une voix tremblante, est-il bien possible que vous soyez ici?.. Je ne voulais pas le croire... Mon Dieu! mon Dieu!.. mais c'est affreux...

— Venez ici, Marthe, dit le chasseur canadien en attirant sa fiancée sur le banc de pierre où il s'assit à ses côtés. J'ai des choses graves à vous dire.

Et s'adressant au vieux geôlier:

— Père Taboureau, dit-il, vous no laisserez bien seuls quelques instants !

Le vieillard parut hésiter.

— Eh ! eh ! dit-il d'un air soupçonneux, on a bientôt fait de mettre une lime dans la main d'un prisonnier et de lui glisser une corde dans la poche.

David se leva d'un bond. Un pli profond se creusa dans son front et son regard s'assombrit.

— Père Taboureau, dit-il, ne vous ai-je pas juré de ne point m'évader? Avez-vous jamais entendu dire que David Kerulaz ait manqué à son serment?

— Non, mon ami, non, certainement : mais vous comprenez...

Par un mouvement foudroyant, David saisit le vieillard à la cravate et arracha en même temps, de son autre main, le trousseau de clefs qui pendait à la ceinture du geôlier. Puis le regardant avec une expression de pitié douce et profonde :

— Voyez, lui dit-il, si j'avais envie de m'échapper, je n'aurais qu'à serrer un peu plus fort votre cravate et à ouvrir toutes les portes de la prison avec les clefs que voici.

Il lâcha le vieillard, lui rendit ses clefs et acheva en souriant :

— Mais soyez tranquille, je n'en ferai rien, père Taboureau. Vous êtes un brave homme auquel je ne veux pas faire de mal, et puis je vous ai donné ma parole... Allons, soyez bon jusqu'au bout ; laissez-moi seul avec Marthe seulement cinq minutes.

Le vieillard quitta le cachot et, tout en se secouant comme un chien qui sort de l'eau, il murmura :

— Ce diable de David, il a une façon de plaisanter !.. Cinq minutes, pas davantage, dit-il en allongeant son nez effilé à travers l'entre-bâillement de la porte qu'il allait refermer.

— Soyez tranquille, répliqua David.

- Marthe, reprit le chasseur canadien dès qu'ils furent seuls, vous êtes une fille de cœur, n'est-ce pas?

— Ah ! mon cher David, si je n'avais pas eu du courage, je n'aurais pu supporter cette terrible nouvelle... Vous, en prison !.. Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?..

— Plus tard... je vous le dirai, Marthe... Vous savez bien que je n'ai rien commis de mal, n'est-ce pas ?

— Oh ! certes, fit-elle en joignant les mains avec une touchante expression de foi candide.

— Eh bien ! c'est l'essentiel... Nous nous expliquerons un autre jour. Maintenant il faut que vous me rendiez un grand, un immense service...

— Parlez, David.

— Lorsque j'ai été pris et amené ici, continua le chasseur d'une voix rapide, je traversais la ville pour me rendre à l'anse du Foulon... Vous savez qu'il y a là un détachement de l'armée de M. de Montcalm.

— Oui, je le sais... les pauvres gens ! Leur campement n'est pas loin de notre ferme et je leur ai donné souvent du lait et des galettes de blé noir.

— Bon !... Vous connaissez sans doute aussi l'officier qui commande ce détachement ?

— Oui, vraiment. Il vient quelquefois causer avec le père. Je sais qu'il s'appelle M. de Saint-Preux... un brave jeune homme qui a laissé lui aussi, je crois, une fiancée là-bas, en France.

— Vous allez partir sur-le-champ et vous irez trouver M. de Saint-Preux. Vous lui direz que vous m'avez vu, que je suis chargé pour lui d'un message de M. d'Arramonde... Vous retiendrez bien ce nom ?...

— Certes, oui, David, dit Marthe en souriant. M. de Saint-Preux m'a souvent parlé de lui.

— M. d'Arramonde est en ce moment prisonnier des Anglais.

— Ah ! pauvre garçon !

— Ils voulaient d'abord le fusiller, puis ils lui ont fait grâce, à condition qu'il leur indiquerait sur la côte de Québec un endroit où ils pourraient débarquer et surprendre la ville,

— Il a refusé, j'en suis sûre.

— Non, Marthe, il a accepté ; il doit les conduire devant l'anse du Foulon, vous comprenez... C'est pour cela qu'il faut que M. de Saint-Preux soit prévenu, afin qu'au lieu de se laisser surprendre par les Anglais il les reçoive avec de bons canons et de bonnes carabines. Je courais l'avertir, mais des coquins m'ont fait enfermer ici... Alors j'ai pensé à vous, ma bonne Marthe...

— Ah ! David, vous avez bien fait de penser à moi ! dit la jeune fille en se levant. Depuis que les canons des Anglais bombardent notre pauvre ville, j'ai regretté bien souvent de n'être pas un homme, de ne pouvoir, comme vous, tenir une carabine entre mes mains. Enfin je vais donc pouvoir me rendre utile, moi aussi ! je vais pouvoir faire du mal aux Anglais !..

— Allez et hâtez-vous, ma bonne, ma courageuse enfant, dit David ému par ces paroles ; il n'y a pas un instant à perdre. Il faut que vous soyez ce soir à l'anse du Foulon.

— J'y serai... Adieu, David !

— Adieu, Marthe !

Le Chasseur de bisons serra les mains de sa fiancée dans une étreinte rude, mais pleine d'affection.

Le père Taboureau entr'ouvrait justement la porte pour avertir David que les cinq minutes étaient écoulées.

La jeune fille sortit.

Alors David Kerulaz eut une aspiration profonde,



comme si un poids énorme avait été enlevé de sa poitrine.

— Maintenant, dit-il, à nous deux, monsieur Varin !

Et se mettant la tête dans les mains il songea aux moyens de se tirer des griffes de l'intendant et de faire expier au misérable les tortures et les angoisses qu'il avait éprouvées depuis que les lourdes portes de la prison étaient retombées sur lui.

XVIII

MARTHE DERVIEUX.

Au moment où le jour tombait, Marthe Dervieux, sortie de Québec, longeait la haute falaise qui domine la rive gauche du Saint-Laurent.

La jeune fille marchait d'un pas ferme et rapide, les mains serrées sur son cœur, comme si elle eût voulu y tenir enfermé l'important secret dont elle était gardienne.

De gros nuages noirs avaient assombri le ciel avant l'heure habituelle de la chute du jour.

On entrait dans la saison des pluies ; Marthe redoutait un orage et cette crainte hâtait encore la vitesse de sa marche.

Bientôt le vent s'éleva. La vaste surface argentée du fleuve se couvrit de rides légères qui se gonflèrent peu à peu et vinrent se dérouler en écumant sur la mince bande de sable qui s'étendait au bas de la falaise.

Il y eut tout à coup une rafale si violente que Marthe dut s'arrêter suffoquée, et se cramponner à un arbre pour ne pas tomber.

La rafale passée, elle reprit sa course.

Maintenant la nuit était tout à fait venue.

Le ciel était d'un noir d'encre. Heureusement, la jeune fille connaissait bien le chemin ; elle aurait été les yeux fermés à la ferme de Sillery, et, par conséquent, elle n'aurait pas de peine à trouver le campement de Saint-Preux qui en était peu éloigné.

Elle rabattit sur ses cheveux flottants le capuchon noir de sa pelisse, arrondit les épaules et baissa la tête comme si elle eût voulu se faire toute petite sous le grand effort du vent.

Bientôt elle entendit tomber autour d'elle de grosses gouttes d'eau. Une bouffée de vent humide vint fouetter son visage sous la pelisse qui le cachait. La pluie descendait du ciel en trombes serrées. Malgré l'obscurité de la nuit, Marthe crut voir passer devant ses yeux des milliers de petites aiguilles argentées.

Le chemin montait et allait rejoindre le sommet d'une falaise, la plus haute de la côte. L'eau qui ruisselait dans ce chemin creux lui donnait l'aspect d'un torrent.

Marthe secouée par les tourbillons de vent et de pluie glissait dans cette fange et semblait prête à tomber à chaque pas.

Enfin elle parvint au bout du chemin. D'un côté, un étroit parapet de terre et de cailloux battus la protégeait contre une chute dans le grand fleuve dont les vagues grossies mugissaient en bas.

De l'autre côté s'étendait une lande immense, semée de gros rochers. C'était là que David avait conduit l'intendant Varin ; c'était dans cette plaine que se trouvait, à près de deux milles, l'entrée du vaste souterrain qui communiquait avec la rive inférieure du Saint-Laurent.

Marthe redescendit la pente opposée.

Cette pente très-douce conduisait à l'anse du Foulon, située à un mille environ.

Quittant le bord de la falaise, la jeune fille se dirigea vers la droite et pénétra dans l'intérieur des terres par un chemin qu'elle connaissait et qui abrégeait la route.

Elle devina dans l'ombre la ferme de son père, qui dressait à quelque distance ses murs jaunis et ses grands toits de chaume.

Il lui sembla même apercevoir au loin une lumière qui piquait les ténèbres épaisses.

— Pauvre père, se dit-elle, il m'attend ; comme il doit être inquiet !

Et elle eut la pensée de courir à la ferme, de rassurer le veillard, de lui dire le motif qui la retenait loin du logis.

Mais c'eût été perdre du temps et David Kerulaz lui avait recommandé de se hâter.

La pluie redoublait, le vent faisait toujours rage. Malgré la rapidité de sa marche, la pauvre enfant se sentait toute glacée.

— David ! David ! murmura-t-elle ; mon Dieu ! donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout.

Et pensant à son fiancé qui avait mis sa confiance en elle, pensant à l'armée de M. de Montcalm qu'elle croyait sauver, pensant à Dieu qui devait la protéger, Marthe sut vaincre la fatigue et le froid qui engourdissaient ses membres.

Elle marchait, marchait toujours.

Tout à coup, il lui sembla entendre une voix dans l'ombre.

Elle s'arrêta.

Mais le fracas du vent et de la pluie continuait.

Elle crut qu'elle s'était trompée et poursuivit sa course.

— Je dois être près du camp des Français, se dit-elle ; la cabane de M. de Saint-Preux est là, sur la gauche.

Et elle se dirigea de ce côté.

Mais au même instant un éclair rapide raya l'obscurité de la nuit...

Une détonation retentit à dix pas de distance.



Marthe porta les deux mains à sa gorge; un cri étouffé sortit de ses lèvres.

Elle chancela, puis, étendant les bras avec un geste de désespoir, elle tomba inanimée sur l'herbe ruisselante.

La pauvre fille n'avait pas entendu l'appel réitéré de la sentinelle; un coup de feu venait de la renverser.

Ce coup de feu attira plusieurs soldats qui accoururent.

Ils se baissèrent et, étendant les mains dans l'obscurité, ils tâtèrent l'étoffe de la large pelisse qui enveloppait Marthe.

— Une femme! s'écria l'un deux.

— Morte?

— Oui.

Il y eut parmi eux un silence. Puis celui qui avait tiré murmura :

— J'ai crié trois fois : Qui vive? on ne m'a pas répondu. La consigne est la consigne.

Et tandis que, sérieux et tristes, les soldats se demandaient ce qu'ils allaient faire de ce pauvre corps inanimé, une ombre noire glissa près d'eux sans qu'ils pussent l'apercevoir.

Cet inconnu, cet homme, courait en rasant la terre.

Il s'arrêta devant une cabane grossièrement construite et dont la porte était encadrée d'un filet de lumière.

Il frappa à cette porte; on ouvrit.

— Monsieur, dit l'inconnu tout haletant en s'adressant au jeune officier qui venait le recevoir, n'êtes-vous pas monsieur de Saint-Preux?

— Oui.

— Voici un message que M. d'Arramonde m'a chargé de vous remettre.

Gaston de Saint-Preux décacheta la lettre. Son visage exprima une vive surprise; il lut deux fois le billet avant de parler.

Enfin, faisant un signe d'assentiment :

— Vous direz à M. d'Arramonde, répondit-il, que les ordres de M. de Montcalm seront exécutés.

L'homme s'inclina et sortit.

Le message d'Isaac Bitche était arrivé avant celui de David Kerulaz.

XIX

LA DESCENTE.

Deux jours après l'entretien que David Kerulaz avait eu avec Jean d'Arramonde, toute la partie de l'armée anglaise campée près du village de l'Ange-Gardien fut embarquée sur les vaisseaux.

Un matin, cette flotte s'ébranla et remonta le Saint-Laurent.

A l'avant du premier navire se trouvaient le général Wolf et son état-major.

Un peu plus loin, assis sur un amas de cordages roulés, était Jean d'Arramonde gardé par quatre soldats et par le lieutenant Garnley.

Le gentilhomme béarnais se tenait la tête entre les mains dans l'attitude d'un coupable repentant. En réalité, il cherchait dans son esprit actif comment, le moment venu, il pourrait se tirer des mains de ceux qui le surveillaient de si près et qui avaient l'ordre de lui loger une balle dans la tête s'il tentait de s'échapper.

Ce voyage dura une partie du jour.

Le général Wolf le connaissait bien, ce trajet qu'il avait fait tant de fois pour inspecter les positions de l'ennemi, cherchant toujours si, dans cette barrière de granit et de fer que lui opposait le génie de Montcalm, il ne trouverait pas un passage où il pût faire pénétrer son armée.

On passa devant la grande île d'Orléans, ravagée par les Anglais, puis devant la pointe de Lévy où se trouvait une autre partie de l'armée de Wolf et où étaient établies les puissantes batteries qui bombardaient Québec.

Enfin, à un détour du fleuve, on aperçut au loin sur la rive gauche un étincellement de toits métalliques, un amas de murs blancs qui se reflétaient dans les eaux du grand fleuve, de hardis clochers s'élevant de distance en distance au milieu de constructions bizarres — clochers silencieux et qui se dressaient mélancoliques dans le ciel, comme pour attester que, malgré les boulets anglais, la capitale de la Nouvelle-France était encore debout, fière, invincible!

La flotte s'étant rapprochée, Jean d'Arramonde reconnut le vaste port de Québec, l'endroit où l'*Albatros* avait abordé quelques mois auparavant; il vit aussi que toutes ces belles maisons du quai qu'il avait admirées étaient percées de grands trous noirs, comme des cadavres éventrés qui se soutiennent les uns contre les autres dans l'horreur d'un champ de bataille.

La flotte passa, saluée par les batteries anglaises placées le long de la rive droite.

Le général Wolf, les deux mains crispées sur le pommeau d'or de sa canne, attachait sur Québec le regard fixe et ardent de l'aigle qui convoite une proie magnifique.

En ce moment, on lisait plus que jamais sur ce visage austère et pâle l'inflexible résolution de vaincre. On sentait dans ses lèvres serrées, dans l'expression de ses yeux dont les paupières ne battaient pas cette opiniâtreté formidable qui vient à bout de tous les obstacles.

Jean d'Arramonde éprouva une fois encore un frisson d'inquiétude en voyant de quelle façon James Wolf regardait Québec et cette côte de granit que jusqu'à présent il n'avait pu franchir.

Un détour du fleuve cacha la capitale de la Nouvelle-France.

Alors se dressa la ligne uniforme des falaises inaccessibles brisées çà et là par le haut, comme un mur qui s'écroule, et donnant passage à un flot d'herbes et de feuillage, chevelure ondoyante que le vent soulevait en passant.

De grands oiseaux noirs sortaient des trous de ce mur immense et, volant lourdement, venaient frapper du bout de leurs grandes ailes les cordages des vaisseaux anglais.

Le courant était rapide, le vent contraire. La flotte s'avançait lentement.

Enfin Jean d'Arramonde vit que les falaises s'abaissaient par une pente douce.

— Nous devons approcher de l'anse du Foulon, pensa-t-il.

Il se leva, appuya ses deux mains sur le bastingage et interrogea la côte d'un regard anxieux.

En effet, une demi-heure après, on aperçut au loin, au bas de la ligne de rochers où elle se détachait comme une nappe d'eau, la petite plage de sable où Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux s'étaient embarqués quelques mois auparavant.

Comme ce temps lui parut loin! Que d'événements depuis ce jour où, brûlant d'impatience, il s'était élancé sur les pirogues des Abénaquis pour aller demander à M. de Montcalm de quelle façon Saint-Preux et lui devaient se couper la gorge!

Il ne put s'empêcher de sourire en songeant à ces choses si près de lui et pourtant si lointaines.

— Ah! se dit-il, tu n'étais qu'un fou, mon pauvre d'Arramonde!

Et poussant un soupir :

— Mais es-tu plus sage à présent? se demanda-il en contemplant de son fin regard de Gascon les Anglais entre les mains desquels son étourderie l'avait jeté.

N'importe! malgré tout, il était plein de confiance. Une sorte de pressentiment lui disait qu'avant la fin du jour il ne serait plus le prisonnier des Anglais.

Il n'aurait pas voulu changer de situation avec M. de Saint-Preux.

— Et pourtant, pensa-t-il, il aura un beau rôle tout à l'heure, lorsque, grâce à moi, il précipitera tous ces Anglais dans le Saint-Laurent... Qui m'aurait dit qu'un jour je lui rendrais un pareil service? Eh mordious! c'est de bon cœur, vraiment!... il l'a bien gagné. Voilà trois semaines qu'il se morfond au haut de cette falaise, tandis que moi... ah! je puis dire que je n'ai pas perdu mon temps... Que d'aventures! Je parie que, quand je raconterai cela là-bas, en France, on ne me croira pas et l'on me dira que je me vante comme un cadet de Gascogne!

La petite plage de sable se rapprochait peu à peu. On n'en était plus qu'à trois cents toises.

Jean d'Arramonde regarda le général Wolf.

— Il va donner l'ordre d'aborder, dit-il.

Mais le général Wolf restait toujours immobile, les bras croisés, à l'avant du vaisseau.

La flotte tout entière passa devant l'anse du Foulon, sans s'y arrêter.

Jean d'Arramonde eut un moment de surprise et d'inquiétude. Qu'était donc devenu le projet de débarquement? James Wolf se douterait-il du piége qui lui était tendu?

Un instant de réflexion suffit pour rassurer le gentilhomme béarnais.

— Les Anglais attendent sans doute que la nuit soit venue pour opérer leur descente, pensa-t-il.

Il ne se trompait pas.

La flotte anglaise remonta encore le Saint-Laurent pendant l'espace d'un mille environ, puis elle jeta l'ancre.

Lorsque le soir approcha, un ordre, parti du navire que montait James Wolf, fut répété de loin en loin : on leva les ancres.

Les vaisseaux tournèrent sur eux-mêmes et dirigèrent leurs proues vers le nord.

Enfin, la nuit étant venue, les voiles glissèrent le long des mâts, et la lune, qui se levait, éclaira leurs grandes surfaces blanches.

Le vent et le courant étaient maintenant favorables. Les navires descendaient le grand fleuve avec une rapidité silencieuse.

Ils allaient, serrés les uns contre les autres comme un immense îlot flottant, bâti de lourdes maisons noires.

En même temps une animation plus vive se manifesta à bord.

Des soldats armés sortirent peu à peu de l'entrepont et vinrent se masser contre le bastingage. Des poulies grincèrent; on vit se détacher de la coque noire de chaque navire une sorte de grand radeau très-plat qui devait servir au débarquement des troupes.

Enfin on aperçut de nouveau à la clarté de la lune la petite plage de l'anse du Foulon.

Le vaisseau de James Wolf parut redoubler de vitesse et précéda les autres de plusieurs distances.

Le général anglais ayant alors donné un ordre à l'un de ses officiers, celui-ci vint dire à Jean d'Arramonde que Wolf voulait lui parler.

Le gentilhomme béarnais s'avança, toujours suivi de sa fidèle escorte.

— Monsieur, dit James Wolf d'un ton bref, le moment approche où mes soldats vont tenter d'aborder à cette falaise basse. Je compte que le poste qui y était établi a disparu, selon la promesse que vous m'en avez donnée... Cependant, comme je ne veux pas exposer la vie de mes hommes, je vais envoyer un détachement en reconnaissance. S'il est accueilli par des coups de fusil, nous continuons notre route et je vous fais immédiatement fusiller.

Jean d'Arramonde eut un léger tressaillement. Il n'avait pas prévu cet excès de prudence du général anglais.

Lorsqu'il vit mettre à l'eau une des chaloupes du bord, lorsqu'il vit un petit détachement d'une dizaine d'hommes monter dans cette barque et se diriger vers l'anse du Foulon à force de rames, il pensa que tout était perdu.

— Allons! se dit-il, le sort en est jeté, je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu... Les soldats de Saint-Preux vont faire feu sur cette avant-garde et l'affaire sera manquée.

Il y eut alors un silence solennel à bord du vaisseau.

Tous, anxieux, attendaient le retour du détachement envoyé en reconnaissance.

Wolf, fiévreux, agité, semblait avoir peine à tenir en place.

Le poste serait-il abandonné comme l'avait promis le prisonnier? Pourrait-il se glisser avec ses cinq mille hommes à travers l'étroit passage de cette falaise et opérer le débarquement hardi qui devait lui assurer la prise de Québec?

Les minutes lui paraissaient des siècles. Il tendait l'oreille vers la rive, écoutant si une détonation lointaine n'allait pas venir lui annoncer la ruine de ses espérances.

Mais tout était silence et ténèbres.

La lune roulant entre de gros nuages mettait seulement de temps en temps une lueur vive sur ces rochers, amoncelés au fond de la baie, parmi lesquels se trouvait le passage.

Enfin, grâce à cette lueur rapide, James Wolf put voir la barque qui revenait.

D'un geste brusque, il tira son épée du fourreau.

— Messieurs, messieurs, dit-il d'une voix qui sonnait comme un victorieux appel, voici nos hommes qui reviennent; préparons-nous à aborder!..

D'Arramonde affreusement pâle s'appuya au bastingage.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

PENSÉES

On dit et on redit que les pauvres n'ont rien à perdre... Et l'espérance donc!

Les passions parlent haut, comme des sourdes qu'elles sont en effet.

Mieux valent les vertus qui montent du cœur à l'esprit que les raisonnements qui descendent de l'esprit au cœur pour lui donner une constitution dont il se passe à merveille quand il est droit.

CHRONIQUE

Tous les spectacles dignes de notre attention ne sont pas ici-bas, et il semble que la chronique n'a rien à perdre en regardant quelquefois au-dessus de notre humble terre...

Si, vers quatre heures et demie de soir, c'est-à-dire au moment où le jour finit en cette saison, vous levez les yeux vers le ciel, vous apercevrez, dans le crépuscule, une étoile de dimensions considérables et tellement brillante que ses feux étincellent même à travers les lueurs laissées par le soleil. On serait tenté de croire que les mages de Noël ont en partant oublié leur étoile.

Cet astre merveilleux, plus beau maintenant qu'à toute autre époque de l'année, c'est la planète *Vénus*. Tous les poëtes en ont parlé, depuis Homère jusqu'à Alfred de Musset; tous les peuples l'ont contemplée et admirée; ils lui ont donné les noms les plus gracieux: *Lucifer* ou l'*astre du matin*, *Vesper* ou l'*astre du soir*, suivant l'heure de ses apparitions. C'est elle encore qui est l'aimable *étoile du berger*. Mais ni l'imagination des poëtes ni l'imagination populaire n'ont mis autour de Vénus autant de poésie que la science elle-même lui en a donné, ou plutôt lui en a emprunté.

Il y avait des milliers d'années que le monde terrestre admirait l'étoile de Vénus, quand un homme, qui vivait au XVIe siècle de notre ère, s'avisa de dire à ses contemporains:

« Vénus a des phases comme la lune; nous ne pouvons les voir, à cause de la faiblesse de nos yeux; mais les hommes reconnaîtront un jour que j'ai dit vrai, s'ils trouvent le moyen de perfectionner leur vue. »

Celui qui parlait ainsi s'appelait Copernic: soixante-dix ans plus tard, vers la fin de septembre 1610, un autre homme de génie, Galilée, qui explorait le ciel avec une lunette de son invention, découvrait les phases de Vénus, phases semblables à celles de la lune, et il s'écriait avec enthousiasme: « O Copernic! quelle eût été ta satisfaction s'il t'eût été donné de jouir de ces nouvelles expériences et de voir tes prédictions réalisées! »

Vous pensez bien que la science ne s'en est pas tenue là: elle avait vu le croissant de Vénus; bientôt elle s'aperçut que ce croissant avait des variations bizarres. Il arrivait que ses contours ne se présentaient pas avec la netteté des contours de la lune; parfois l'une ou l'autre de ses cornes était plus ou moins émoussée, c'est-à-dire qu'elle disparaissait derrière l'ombre d'un corps projeté sur elle.

Ces phénomènes furent étudiés et expliqués: les ombres qui altèrent les lignes du croissant de Vénus sont les ombres de montagnes, telles qu'on en cher-

cherait vainement de semblables sur la surface de notre globe terrestre. Enfin, en examinant les conditions atmosphériques qui peuvent nous révéler la structure géographique de la planète Vénus, on a reconnu que la plupart de ces montagnes sont situées dans des îles ; leurs cimes atteignent jusqu'à la hauteur invraisemblable, inouïe, vertigineuse *de quarante mille mètres* d'élévation.

Ces pointes, ces aiguilles, ces sommets dont rien ici-bas ne saurait nous donner l'idée sont couverts de glaciers et de neiges, tandis que leur base plonge dans des mers plus chaudes que notre Océan sous les feux de l'équateur !

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que ces températures extrêmes rendent le séjour de Vénus désagréable : il y a là des climats pour tous les goûts et pour tous les tempéraments. Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies de la nature*, nous a tracé un tableau, idéal peut-être, mais cependant basé sur les données de la science, des merveilleux spectacles dont on doit jouir dans cette aimable planète.

« Vénus, dit-il, est parsemée d'îles qui portent chacune des pics cinq ou six fois plus élevés que celui de Ténériffe. Les cascades brillantes qui en découlent arrosent leurs flancs couverts de verdure et viennent les rajeunir.

« Ses mers doivent offrir à la fois le plus magnifique et le plus délicieux des spectacles. Supposez les glaciers de la Suisse, avec leurs torrents, leurs lacs, leurs prairies et leurs sapins, au sein de la mer du Sud ; joignez à leurs flancs les collines du bord de la Loire, couronnées de vignes et de toutes sortes d'arbres fruitiers ; ajoutez à leurs bases les rivages des Moluques plantés de bocages où sont suspendus les bananes, les muscades, les girofles, dont les doux parfums sont transportés par les vents ; les colibris, les brillants oiseaux de Java et les tourterelles qui y font leurs nids, et dont les chants et les doux murmures sont répétés par les échos ; figurez-vous leurs grèves ombragées de cocotiers, parsemées d'huîtres perlières et d'ambre gris, les madrépores de l'Océan indien, les coraux de la Méditerranée, croissant, par un été perpétuel, à la hauteur des plus grands arbres, au sein des mers qui les baignent, s'élevant au dessus des flots par des reflux de vingt-cinq jours et mariant leurs couleurs écarlates et purpurines à la verdure des palmiers, et enfin des courants d'eau transparente qui reflètent ces montagnes, ces forêts, ces oiseaux, et vont et viennent d'île en d'île, par des flux de douze jours et des reflux de douze nuits, et vous n'aurez qu'une faible idée des paysages de Vénus ! »

Si vous m'objectez que Bernardin de Saint-Pierre s'est laissé entraîner par son imagination d'artiste et qu'il s'est mis quelque peu en dehors de la réalité, je vous répondrai simplement : « Allez-y voir ! »

D'ailleurs il faut s'attendre à toutes sortes de choses extraordinaires avec la planète Vénus : le moindre de ses caprices, c'est de se montrer en plein jour, ce qu'aucun autre astre ne s'est permis et ne se permettra jamais.

J'avoue humblement que je ne l'ai jamais vue moi-même à cette heure étrange ; mais des centaines de témoignages confirment la réalité de ce phénomène. M. Rambosson, dans son intéressante *Histoire des astres*, raconte une de ces apparitions diurnes de Vénus.

Un jour, après son retour de la première campagne d'Italie, Bonaparte se rendait, entouré d'un brillant état-major, au Luxembourg, où il devait être reçu par le Directoire. Dans la rue de Tournon, la foule était considérable, mais personne n'avait un regard ni un salut pour lui : tout le monde levait les yeux et les bras au ciel. Très-surpris, le vainqueur de Rivoli regarda à son tour, et il vit distinctement Vénus qui scintillait de tous ses feux : le hasard l'avait servi à merveille, et c'est de ce jour-là qu'il commença à parler de son étoile.

En cela il oubliait que Vénus, la charmante étoile, peut être prise pour l'astre symbolique de la paix, mais qu'il nous répugnera toujours de voir en elle l'astre symbolique de la guerre.

ARGUS.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Auxiliatrices (les) **du Purgatoire**, par le P. Blot, missionnaire apostolique, docteur en théologie, etc. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Notice sur la Révérende Mère Marie de la Providence, fondatrice de la Société des religieuses auxiliatrices des âmes du purgatoire. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Dans le mois des morts, il est utile de faire connaître les écrits consacrés à l'Œuvre des Dames auxiliatrices.

L'auteur de l'ouvrage *Au ciel on se reconnaît* raconte dans celui-ci l'origine et l'histoire des religieuses vouées à la piété en faveur de l'Eglise souffrante ; il écrit non pas comme annaliste ou comme théologien, mais d'un style pieux, intéressant et charmant. Cet ouvrage ne peut manquer de toucher les lecteurs de la *Semaine des familles*. Il leur rappellera ceux qui ne sont plus et qu'on oublie, hélas ! toujours trop vite ; il aidera plus d'une âme du purgatoire à franchir cette porte gardée par l'ange de la pénitence et qui peut s'ouvrir par la moindre de ses larmes, *per una lagrimetta*, comme dit le poëte.

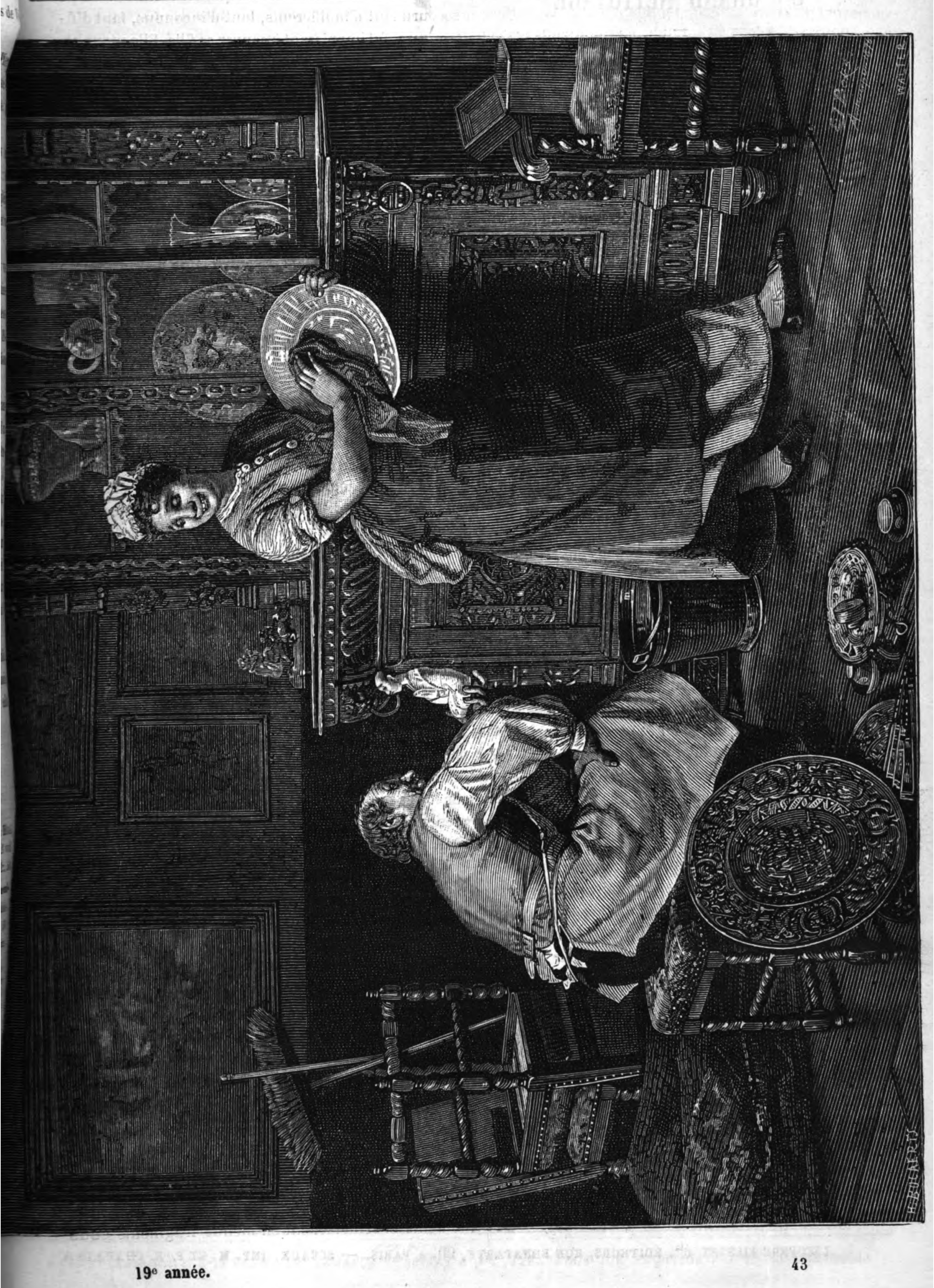
A côté de l'histoire des Auxiliatrices, celle de la révérende mère Marie de la Providence, qui a fondé leur œuvre, trouve naturellement sa place. Elle ne sera ni moins édifiante pour nos pieux lecteurs, ni moins recherchée à l'époque où nous sommes.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



UN GRAND NETTOYAGE

—

Le mobilier du docteur, ses curiosités artistiques, ses *bibelots*, sont bien connus.

Il les a amassés peu à peu, avec patience, avec intelligence, et aussi avec l'aide de beaux louis comptants, car toutes ces belles choses-là ne se donnent pas pour rien.

Mais que voulez-vous? c'était son plaisir et le plaisir de sa femme et de sa fille, qui ne manquaient jamais de s'extasier devant chaque nouvelle acquisition.

Le docteur avait d'ailleurs une existence fort simple.

Dans son intérieur paisible, il lisait, il réfléchissait, et de temps en temps il écrivait quelques lignes qui, réunies les unes aux autres, finissaient par former un livre que toute l'Europe savante voulait connaître.

Et quand survenait un ami on lui montrait les curiosités, les riches bahuts en chêne sculpté, les vieilles faïences, les émaux d'un prix inestimable, que Bernard de Palissy avait cuits lui-même, les vases antiques, les figurines du Japon, les excentricités chinoises, les tapisseries de haute lice, et que sais-je encore? C'était comme un musée.

Alors, oh! alors le docteur n'eût pas souffert qu'un autre que lui ou sa femme portât la main, fût-ce pour les nettoyer, sur ces trésors acquis grâce à tant d'efforts et de persévérance.

Ne savait-il pas ce qui était arrivé à un de ses amis, numismate des plus distingués, lequel avait un jour, avant d'aller en voyage, chargé son domestique d'épousseter sa magnifique collection de médailles?

Le domestique, certes, avait fait les choses en conscience. Il avait tellement frotté avec du tripoli les infortunées médailles, surtout les frustes, c'est-à-dire les plus rares et les plus précieuses, qu'elles reluisaient ensuite comme une batterie de cuisine dans une maison bien tenue.

On prétend que chaque médaille a son revers, de même que tout homme a les siens. Mais, privilégiées, grâce aux bons soins de ce trop zélé serviteur, les médailles de l'ami du docteur n'en avaient plus; il eût été impossible de s'en servir désormais pour jouer à pile ou face, et leurs surfaces unies et brillantes comme celles du beau cuivre de nos casseroles, auraient pu servir de miroir à quelqu'un qui en eût manqué.

Aussi le bon docteur, tant que vécurent sa femme et sa fille, se garda bien d'imiter son ami.

Mais, hélas! à quoi tient le bonheur dans ce monde, à quoi tient la vie? A un fil, au plus mince événement impossible à prévoir, à un souffle d'air plus ou moins pur qui répand ses poisons subtils dans une atmosphère bénigne jusqu'alors.

Il advint que la fille du docteur, cette enfant si rose et si blonde, tomba malade.

Et le docteur, dont la science avait efficacement secouru tant d'indifférents, tant d'inconnus, tant d'étrangers, fut impuissant à sauver sa fille. Elle mourut.

Elle mourut après avoir longtemps lutté, après avoir épuisé de veilles et de douleurs sa pauvre mère, qui ne tarda pas à la suivre au caveau de famille.

Et le docteur resta seul, seul avec son désespoir, seul avec ses incurables regrets, seul avec la collection de curiosités et d'antiquités qui, en d'autres temps, avait contribué à son bonheur.

Mais qu'est-ce que tout cela quand le cœur est vide? Néant.

Qu'est-ce que la richesse elle-même quand on ne peut plus la partager avec un être tendrement aimé, une femme ou un enfant?

Néant encore, néant toujours.

Certes, il serait puéril de nier qu'il y a sur terre des égoïstes qui ne vivent que pour eux, des collectionneurs que l'amour du bric-à-brac absorbe au point de fermer leur cœur à tout autre sentiment.

Mais, grâce à Dieu, le docteur n'appartenait pas à cette catégorie.

Il ne parlait jamais à personne des pertes cruelles qu'il avait subies. A quoi bon, en effet, parler aux hommes de ce dont on peut parler à Dieu?

Maintenant, relégué dans une solitude volontaire, le docteur se sent vieillir avec une résignation mêlée d'une sorte de joie inavouée, car pour lui le terme de la vie s'appellera la délivrance. Elle vient, elle approche, et, en l'attendant, le docteur jette un regard ferme et attendri sur sa vie passée, un regard plein de sérénité et de confiance sur la vie à venir. Celui qui se prépare à s'endormir dans le sein de Dieu n'a pas à craindre le réveil. Et puis le docteur ne sait-il pas qu'il rejoindra bientôt les êtres si chers qui l'ont devancé au ciel, qui l'y attendent en répandant déjà sur lui la sublime et indestructible quiétude qui est à présent leur partage? Il peut dire adieu à cette terre où il ne laissera rien derrière lui. Rien?... Je me trompe; il laissera sa fortune et ses objets d'art.

Sa fortune, il en a judicieusement disposé par son testament. Déduction faite de quelques legs à ses serviteurs, elle sera répartie entre divers établissements religieux, hospitaliers ou scientifiques.

Quant à ses bibelots, la gravure que nous avons sous les yeux va nous répondre et nous renseigner.

En premier lieu, elle nous apprend que le docteur ne s'occupe plus de ces futilités, et qu'il en a confié le soin à ses domestiques.

Aussi il faut voir avec quelle conscience ils s'en acquittent, en ce jour solennel nommé le jour du *grand nettoyage!*

La femme de charge a saisi dans ses mains robustes une vieille faïence émaillée, et elle frotte, elle frotte, sans s'apercevoir que les reliefs craquent par moments et se détachent en menus fragments sous

ce vigoureux tour de bras. Mais qu'importe! Le docteur n'y regarde pas de si près. L'essentiel est que ça reluise.

Le valet de chambre, lui, assis sur un tabouret auquel est adossé un superbe plat émaillé que le moindre faux mouvement va faire choir et briser en cent morceaux, reste en contemplation devant une figurine japonaise qu'il tient à la main.

Il va sans dire que la conversation ne chôme pas.

— Madame Gervais, voulez-vous bien rire?

— Je ris d'avance, Isidore. Je sais que vous êtes gai.

— Figurez-vous que j'ai eu la fantaisie de me faire la barbe avec cette statue.

— Vous m'étonnez.

— Il n'y a pas de quoi; c'est du savon, et du savon excellent.

— C'est donc pour ça que c'est gluant quand il fait humide?

— Moi, madame Gervais, je me suis aperçu de la chose dernièrement, en voulant laver la statue qui était pleine de poussière. A peine dans l'eau, elle s'est mise à mousser comme de la bière. Ce phénomène m'a paru peu naturel. Je l'ai raconté à François, un ami, qui sert chez un membre de l'Institut. Il en a parlé à son maître, et m'a expliqué ensuite que dans certains pays, très-loin, très-loin, au lieu de débiter le savon en pains, en tablettes, on le façonne en statuettes, ce qui est beaucoup plus flatteur pour le consommateur. Et l'on prétend que nous sommes le peuple le plus civilisé de la terre! Je crois qu'il y a à en rabattre, notamment en ce qui concerne la fabrication du savon.

— Et vous vous êtes fait la barbe?...

— Un caprice! Mais j'ai eu soin de ne mouiller que le dessous de la petite statue, pour ne pas l'user ni gâter la figure.

— On sait que vous êtes soigneux, Isidore.

— Je m'en flatte, madame Gervais. Désirez-vous vous laver les mains?

— Pour essayer si le savon est bon?... Je ne dis pas non. Ah! c'est drôle! Et dire que notre pauvre vieux maniaque de maître conserve ça comme un objet précieux!...

— Oh! vous savez... C'est un si brave homme!

La femme de charge et le valet de chambre se mettent à rire de plus belle, et le *grand nettoyage* continue.

Malheureux docteur! Malheureux bibelots!

ÉLIE VERNON.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642 et 659.)

IX (*suite*).

L'enfant vit que sa présence était signalée, et, sans s'arrêter un instant, il fit comprendre, par sa pantomime, qu'il demandait à être attendu.

O'More accepta l'avis. Quelques minutes plus tard, les deux *corraghs* se trouvaient bord à bord, si rapprochés que leurs occupants respectifs pouvaient converser à demi-voix.

— Qu'y a-t-il, Pandeen? Un message pour moi? Ou est-ce vous qui voulez me parler?

— C'est miss Hewitson qui a besoin de vous voir. Elle a été empêchée de se mettre en route quand elle le voulait, et elle m'a envoyé en avant, pour vous prier de ne pas quitter l'île jusqu'à ce qu'elle vous ait parlé. Mais vous étiez parti avant mon arrivée, et, devinant assez bien quel chemin vous aviez pu prendre, un dimanche matin, je vous ai suivi.

— Mais si vous venez directement du continent, comment ne vous ai-je pas rencontré en route? demanda tout à coup sir Roger, l'esprit traversé par un étrange soupçon, même sur la bonne foi de cet enfant.

— Eh! c'est que je n'en viens pas du tout, du tout! C'est là-bas qu'ils habitent maintenant, dit Pandeen en désignant de la main Achill-Island. Et l'on dit, dans la maison, que ce sera votre Clare-Island qu'ils prendront la prochaine fois.

— Et serait-ce pour m'annoncer cela que miss Hewitson va me faire l'honneur de sa visite? répliqua amèrement sir Roger. La formalité n'est cependant pas nécessaire, ce me semble, quand je songe à tout ce que son père m'a déjà volé.

— Je ne sais pas ce qu'elle veut, mais, bien sûr, c'est quelque chose de bon! dit l'enfant avec vivacité. Puis aussitôt il ajouta d'un ton songeur :

— Mais, par exemple, quant à savoir comment elle peut être ce qu'elle est, ayant dans les veines ce sang noir, ce sang saxon... il faudrait plus d'esprit que je n'en possède pour le découvrir.

— Bien, bien! vous avez sans doute raison, Pandeen. Retournez donc tout de suite dire à miss Hewitson qu'elle sera obéie, et que je serai à Clare-Island assez tôt pour la recevoir au débarquement.

— Laissez-moi retourner aussi! dit Margaret d'une voix étouffée. Si nous avons, mon grand-père et moi, attiré ce nouveau danger sur votre maison, ce n'est que justice de le partager avec vous.

— Le partager, miss Netterville! mais vous le doubleriez! Si je voyais votre vie menacée, pourrais-je faire autrement que de compromettre la mienne?



Puis voyant que cette véhémence la rendait encore plus affligée et plus inquiète, et se calmant tout à coup :

— Tenons-nous-en à ce que les choses sont en réalité, pour le moment. Le danger, quel qu'il soit, ne peut être immédiat : ceci est évident, puisque miss Hewitson se propose de me mettre à même d'y échapper. Peut-être a-t-elle recueilli de nouveaux renseignements sur ces projets de son père auxquels elle faisait hier des allusions assez obscures. Il peut même se faire, comme Pandeen semble le penser, qu'on ait le dessein de mettre dans l'île une garnison anglaise ; et, en ce cas, elle espère sans doute qu'un avis préalable facilitera, vis-à-vis de moi, l'opération. De toute manière, je vous supplie de ne pas vous tourmenter à l'excès. Nous vivons, je le reconnais, dans des temps et dans des lieux dangereux. Mais c'est une raison de plus pour garder notre présence d'esprit, au lieu de la laisser nous échapper chaque fois qu'un nuage semble présager la tempête.

A sa façon de parler, Margaret sentit qu'elle n'avait pas autre chose à faire que de débarquer sans observation. Il l'aida, avec une sollicitude respectueuse et gracieuse qui semblait lui demander pardon de l'avoir ainsi contrainte et presque réprimandée. Puis, indiquant un sentier à peine visible parmi les broussailles :

— Ce sentier vous conduira droit à l'église. Si quelqu'un vous interroge, le mot de passe est : *Dieu, Notre-Dame et Roger O'More*. Adieu. Approchez-vous de l'autel le plus près possible. Dites-leur de ne pas m'attendre ; mais j'arriverai à temps pour vous chercher.

Il resta en place un instant, pour s'assurer qu'elle avait compris. Aussitôt qu'il la vit dans le bon chemin, il sauta dans son bateau, le poussa au large, et, sans même s'accorder le loisir de regarder en arrière, il rama diligemment.

La brise était tombée sur ces entrefaites, de telle sorte que— il ne se le dissimulait pas — il devait lui falloir beaucoup plus de temps pour retourner à Clare-Island qu'il ne lui en avait fallu pour venir. La chaleur et la fatigue le gagnaient, et son pauvre vieux matelot lui était d'un médiocre secours. Cependant il appliqua tellement à ce labeur toute sa force, toute sa volonté, que la vitesse obtenue dépassa ses espérances.

Il n'était que temps ! Comme il approchait de l'île, les aboiements furieux de sa chienne Maïda vinrent frapper son oreille. Puis une voix de femme, cherchant probablement à calmer cette terrible colère... puis un cri perçant, sans doute un appel au secours.

Sir Roger redoubla d'énergie, et, un instant plus tard, il entrait dans le port.

Un bateau vide se trouvait près de la jetée. A quelques pas du lieu de débarquement, une femme se tenait debout, immobile comme une statue, la main droite levée, dans l'attitude de la défense ; en face d'elle, Maïda, la tête en l'air, les yeux flamboyants, le poil hérissé. Si elle eût essayé de battre en retraite, si elle eût montré seulement une ombre de timidité ou d'hésitation, la chienne l'aurait mise en pièces, sans aucun doute. Mais, avec un sang-froid merveilleux, elle était restée immobile, impassible en apparence ; et Maïda, la voyant ainsi conserver sa position, croyait remplir assez, pour le moment, le devoir d'une bonne gardienne en surveillant de près chacun de ses mouvements.

Terrifié à cette vue, et craignant que Maïda ne prît le simple bruit de sa voix pour un signal d'attaque, O'More s'élança sur le rivage. Henriette l'entendit, et sans même oser tourner la tête, elle murmura :

— Rappelez votre chien... Pour l'amour de Dieu, rappelez-le tout de suite !

Roger ne répondit pas, il n'osait parler, mais il fit un bond en avant et se plaça entre miss Hewitson et son ennemie.

Aussitôt Maïda quitta son attitude menaçante, pour saluer son maître. Celui-ci s'occupa avant tout de la caresser, de la calmer. Puis il se tourna avec anxiété vers Henriette.

— Qu'y a-t-il, miss Henriette ? Pour l'amour de Dieu, parlez ! Elle ne vous a pas fait de mal, j'espère ?

La jeune fille resta muette. On voyait étinceler dans ses yeux un singulier mélange de courage et de peur désespérée.

— Renvoyez le chien ! s'écria-t-elle enfin. Renvoyez le chien ! Je ne puis supporter sa vue.

Et elle fondit en larmes.

Sir Roger dit un mot, et Maïda prit instantanément sa course vers la maison. Il était au moment de suivre la même direction, pour se procurer un verre d'eau, ou ce que sa vieille Nora trouverait le meilleur dans la circonstance ; mais miss Hewitson le saisit par le bras et l'empêcha de s'éloigner.

— Calmez-vous, je vous en supplie ! dit-il, s'imaginant qu'elle était encore sous l'influence de la terreur. Il y avait bien de quoi faire céder même un courage comme le vôtre. Laissez-moi appeler Nora. Elle est bonne, elle a de l'expérience. Elle vous aidera à vous remettre.

— N'appelez personne ! murmura-t-elle haletante. Nous n'avons pas le temps ! Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas un prêtre et quelques autres proscrits, cachés sur le roc du Chieftain ?

— Pourquoi ? demanda-t-il avec un saisissement soudain.

— Pourquoi ? Parce que... (oh ! que ne l'ai-je su seulement une heure plutôt !) Parce que la mort est là, et la trahison et la malédiction ! Mais où donc allez-vous ? conclut-elle en le voyant s'élancer de nouveau vers la jetée.



— Où? où? répéta-t-il du ton de quelqu'un qui parle en dormant. Là, sans doute! mon Dieu, faut-il que j'y aie laissé miss Netterville!

— Le jeune fille!... Et vous y êtes allé déjà, et vous avez eu le temps d'en revenir, et j'ai eu le temps de faire tout ce trajet! Mon Dieu, alors il sera trop tard! L'église doit être en flammes.

O'More avait sauté dans le bateau, sans rien dire. Mais il s'aperçut que miss Hewitson le suivait, et il demanda avec une âpreté presque brutale :

— Qu'avez-vous besoin ici? vous!... vous la fille de son assassin!

— J'ai besoin de la sauver, et plus encore, si je le puis, d'épargner à mon père ce crime effroyable.

A cette réponse, prompte comme l'éclair, Roger ne trouva rien à opposer. Henriette saisit un aviron, et tous deux se mirent à ramer vigoureusement, ou plutôt désespérément. Aussi bien les rames étaient leur seule ressource. Il n'y avait pas de brise, et la voile restait sans emploi. Cette impossibilité de se hâter davantage, en de semblables circonstances, avait quelque chose d'affolant.

O'More ne jeta pas un seul regard vers le lieu où toute son âme était concentrée. Mais miss Hewitson ne put résister au désir de tourner de temps en temps les yeux vers le roc du Chieftain.

Tout à coup elle poussa un cri.

— Qu'y a-t-il? demanda Roger.

— Ils ont mis le feu à l'église... Voilà un nuage de fumée... Et maintenant, ô mon Dieu... un jet de flamme s'élève jusqu'au ciel!

Il ne répondit pas un mot, mais il se pencha plus fortement encore sur les rames, et la double sueur de la fatigue et de l'angoisse baigna plus abondamment son front.

— Dieu leur soit en aide! Ils doivent chercher à s'échapper, murmura-t-elle de nouveau, en entendant décharger des mousquets, sans doute sur les fugitifs.

Il ramait plus vite, et toujours plus vite. Le *corragh* bondissait comme un être vivant sur les eaux.

Enfin ils arrivèrent près de la falaise. Au-dessus, le ciel était caché par une épaisse fumée, à travers laquelle le feu jetait de temps en temps une lueur passagère. Au-dessous, l'eau que déchiraient les rames, et que fendait le bateau, paraissait noire comme de l'encre : la lugubre fumée s'y réfléchissait.

Encore un effort, et ils furent dans la crique. Encore un effort, et ils furent jetés à sec sur le rivage.

Roger sauta hors du *corragh*, sans dire un mot. Était-il temps? N'était-il plus temps? Toutes ses facultés étaient absorbées par cette effroyable question.

— Qu'allez-vous faire? demanda Henriette dans l'incertitude de la part qu'elle devait prendre à l'entreprise.

En ce moment, il cherchait quelque chose au fond du bateau. Mais il se releva pour la regarder en face, et il lui dit :

— Peut-on compter sur vous jusqu'à la fin?

— On le peut avec l'aide de Dieu! répondit-elle de ce ton calme, dénotant un plus ferme courage que mille protestations fanfaronnes.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait, un coutelas et un peloton de corde, et il répliqua rapidement :

— Sortez le bateau d'ici alors... et attendez au-dessous de la falaise. Attendez jusqu'à ce que je vienne, ou jusqu'à ce que la tour s'écroule comme elle s'écroulera certainement, et bientôt. Après cela, vous pourrez vous en retourner en paix. Oui, en paix! Car, quoi qu'il arrive, votre âme sera innocente des meurtres de ce jour!

Il repoussa avec force le *corragh*; puis, sans même regarder si miss Hewitson se conformait à ses instructions, il gravit la falaise avec une fiévreuse rapidité.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —

L'ŒUVRE DE RUBENS EN GRAVURE

ET L'EXPOSITION DE TABLEAUX ANCIENS A ANVERS

—

Pour célébrer plus dignement le 300e anniversaire de la naissance de Rubens, le conseil communal d'Anvers avait conçu un dessein grandiose : c'était de réunir un nombre aussi considérable que possible d'œuvres du maître. A cet effet, il avait envoyé des délégués à Paris, à Londres, à Vienne, à Munich, à Dresde, à Berlin, à Madrid, partout enfin où l'on s'honore de posséder des toiles du grand artiste, soit dans des musées publics, soit dans des galeries particulières, pour solliciter des envois auxquels il ne voyait nulle difficulté.

En effet, de quoi s'agissait-il? Tout simplement de décrocher des murailles dont ils sont l'ornement les chefs-d'œuvre du peintre immortel, de les détacher de leurs cadres, de les rouler, de les emballer, et par voie de terre ou de mer, par wagon ou par steamer, de les acheminer vers Anvers, après les avoir, au préalable, assurés contre tout risque de perte, de distraction ou d'avarie. A vrai dire, je ne sais pas trop à quels prix auraient pu être évalués les chefs-d'œuvre en question. Les œuvres d'art d'un certain ordre échappent à l'appréciation du commissaire-priseur, et il y a tels tableaux de Rubens, ceux de Notre-Dame d'Anvers, par exemple, qu'on ne céderait pas pour des millions. Donc cette difficulté d'évaluer aurait déjà été, à elle seule, un obstacle, à supposer qu'on eût prêté l'oreille aux propositions du conseil communal d'Anvers et songé à faire courir les périlleux hasards d'un déplacement et d'un double voyage à ces trésors artistiques.

Heureusement — je dis heureusement au point de vue de la conservation de ces merveilles de l'art — Paris, Londres, Madrid, Vienne, Dresde, etc., ont fait la sourde oreille, ou, s'ils ont bien voulu écouter, j'imagine que les musées des États, par la bouche de leurs conservateurs, et les galeries particulières, par celle de leurs possesseurs, ont répondu aux délégués d'Anvers à peu près tous dans les mêmes termes :

« Messieurs, s'il ne s'agissait que d'aventurer des choses susceptibles d'être remplacées, comme des produits de la terre ou de l'industrie, nous les hasarderions de grand cœur, tant pour vous être agréables que pour seconder votre beau projet. Des navires chargés de grains peuvent faire naufrage, le blé n'est pas pour cela perdu : il en croît ailleurs. Le produit industriel peut-être détérioré ou brisé : l'industrie qui l'avait fait est encore là pour le refaire. Les pierres précieuses, le diamant le plus gros et de la plus belle eau, si la mer les engloutit, la terre peut en fournir d'autres. Mais l'œuvre d'art, mais l'œuvre d'un Rubens, comment la remplacer jamais? Rubens n'est plus de ce monde et n'a légué à personne son pinceau. En détachant de leurs cadres, en roulant sur elles-mêmes, en transportant ces toiles que trois siècles bientôt ont desséchées, à quels accidents ne les exposerait-on pas? Un déraillement suffirait pour les réduire en poussière. Vous déploreriez autant que nous cet irréparable malheur. »

Le conseil communal d'Anvers a donc été obligé de renoncer à son grandiose projet, et je ne suis pas bien certain que, laissant même à part les raisons qui lui ont été opposées, il ne se soit pas félicité de l'avoir vu échouer, lorsqu'il aura constaté plus tard la difficulté, ou pour mieux dire l'impossibilité où il se serait trouvé de se procurer un local assez vaste pour y exposer, dans des conditions convenables, tous les tableaux du maître qu'il aurait voulu réunir, et dont un grand nombre sont, on le sait, de dimensions considérables.

On s'est donc tout simplement arrêté à remplacer l'exposition de l'œuvre peint de Rubens par l'exposition de ce même œuvre reproduit en gravure et en photographie, et l'on a vu combien exigeait de place cet œuvre, malgré ses dimensions réduites.

La collection qui, s'il faut en croire le catalogue, comprend la presque totalité des peintures de Rubens, et qui contient aussi un certain nombre de reproductions de dessins, titres et livres, compositions pour missels, etc., ne renferme pas moins de 950 pièces. La bibliothèque royale de Bruxelles, la bibliothèque communale, les Archives, l'Académie royale et le musée Plantin-Moretus d'Anvers, la société Tayler de Haarlem, les musées de Leyde et de la Haye, de Douai, de Brunswick, d'Oldenbourg, de Christiansbourg à Copenhague, du Belvédère à Vienne, de Dresde, de Madrid, de Rouen, de Stockholm, la société des *Amis des arts* à Lyon et de nombreuses collections privées ont été mises à contribution pour la former. Pour les tableaux dont il n'existe pas de gravures ou dont la gravure ne fournit qu'une reproduction insuffisante, on se résolut à les faire photographier. La Commission chargée d'organiser l'exposition, après s'être procuré les planches photographiques existant dans le commerce, s'adressa aux propriétaires d'œuvres de Rubens pour obtenir d'eux la permission de faire photographier ces tableaux, et cette démarche rencontra de toutes parts un accueil empressé. Plusieurs collectionneurs firent cadeau de superbes photographies prises d'après les œuvres originales de l'illustre maître. C'était une manière aimable d'atténuer ce qu'il y avait eu de pénible dans leur refus de prêter ces œuvres elles-mêmes. Le musée royal de Madrid et le musée du Belvédère à Vienne ont été, sous ce rapport, particulièrement gracieux.

La Commission se procura en outre la collection complète des photographies faites d'après les dessins de Rubens.

La première impression qu'on reçoit lorsqu'on parcourt, d'un regard d'ensemble, cette enfilade de salles où se trouvent étalées ces innombrables reproductions d'œuvres différentes d'un même artiste, ce n'est pas une impression d'admiration, c'est une impression de stupeur. On se sent accablé, écrasé. On ne conçoit pas qu'un seul homme ait pu suffire à pareille tâche. Cette impression s'accroît encore lorsqu'on en vient au détail. Ce n'est plus seulement le nombre des productions qui accable l'imagination, c'est leur prodigieuse variété, c'est leur caractère toujours magistral, c'est la puissante originalité dont elles portent toutes le cachet. D'ordinaire un peintre a un genre dans lequel il excelle, ou même dans lequel il se renferme exclusivement : il peint l'histoire ou les sujets religieux ou les portraits. Il est paysagiste ou animalier ou *genriste*, pour employer la nouvelle expression. Il est cela, il fait cela, et ne peut être autre chose ni faire autre chose sans perdre sa supériorité. Pour Rubens, c'est tout différent. Il sait tout faire et il fait tout, sauf le petit et le léché. La main du géant manierait mal l'outil du miniaturiste. Mais tout ce qui, pour être bien rendu, veut le mouvement, la chaleur et la vie, l'inspiration ou la science, le naturel ou le sublime, la majesté ou la grâce, la richesse de la composition ou sa simplicité naïve, les effets mystérieux de l'ombre ou le rayonnement de la pleine lumière, l'énergique accentuation du dessin ou sa suave pureté, la puissance de la couleur et ses charmes les plus délicats, tout cela a trouvé tour à tour dans Rubens un merveilleux interprète, et tout cela, sauf la couleur, est plus ou moins fidèlement reproduit dans cette interminable succession de gravures qui sollicitent l'attention. Et encore n'est-il pas

tout à fait juste de dire « sauf la couleur » quand il s'agit, par exemple, des planches d'un Pontius, d'un Bolswert ou d'un Lucas Vorsteman.

A ce propos, une remarque.

Par dérogation à la règle adoptée, qui était de n'exposer qu'une reproduction de chaque tableau, et de choisir à cet effet la plus ancienne gravure, il a été fort exceptionnellement mis en regard l'une de l'autre des gravures différentes (quelquefois avec une photographie) d'un même tableau, soit parce que l'une de ces planches taillées sous la direction de Rubens rend ce tableau avec des modifications indiquées par le peintre au graveur, soit parce que ces différentes reproductions concourent, par des mérites différents, à faire mieux connaître l'œuvre du maître. Elles servent encore à autre chose, et c'est la remarque que je voulais faire : à démontrer combien il est important pour le peintre d'avoir tel interprète au lieu de tel autre. *Tradutore, traditore*, est vrai pour la peinture comme pour la littérature. Le graveur qui rend un tableau ne le voit ni avec les yeux ni avec le sentiment de celui qui l'a conçu et exécuté, mais avec son sentiment et ses yeux à lui. Si son sentiment lui permet d'en bien saisir tous les genres de mérites, et si ses yeux savent les découvrir, il se substituera en quelque sorte au peintre lui-même, et son interprétation sera une reproduction aussi fidèle que possible de l'original. Mais si, par sa nature et son éducation, il est formé à sentir et à voir autrement, il affaiblira les beautés et très-probablement accentuera les défauts de l'œuvre qu'il est impuissant à traduire. Nul doute que le graveur qui, de préférence, aura appliqué son burin à la reproduction de ce que Louis XIV appelait les *magots* de Téniers, sera moins habile à rendre la pureté idéale du dessin des figures de Raphaël, comme celui qui saurait le mieux retracer le type divin des madones de Fra Angelico goûterait le moins bien et rendrait le plus mal les grotesques de Craesbeck et d'Adrien Brauwer.

Les différences dans la reproduction d'un même tableau par différents graveurs et par la gravure et la photographie étaient rendues particulièrement sensibles, à l'exposition de l'œuvre de Rubens, par la comparaison qu'on pouvait y faire de trois gravures et d'une photographie représentant le *Jardin d'Amour*. Le *Jardin d'Amour*, gravé par C. Jepher d'après le dessin original de Rubens, n'est guère qu'une gravure au trait, c'est-à-dire se bornant à indiquer les principales ombres par quelques hachures, mais qui reproduit avec une évidente fidélité le coup de crayon hardi, souple, magistral, puissant et élégant à la fois du grand artiste. La beauté et la grâce s'y allient à cette ampleur de formes qu'affectionnait le maître, et les figures y rayonnent de vie et d'expression. Mais Rubens ne s'est pas contenté de dessiner cette composition ; il l'a, en outre, peinte deux fois, car voici deux gravures du même sujet, l'une de Lempereur, d'après un tableau du musée de Dresde, l'autre de Pierre Clouwet, d'après un autre tableau du musée royal de Madrid. C'est de cette dernière que je veux parler, parce que pour celle-ci seulement j'ai un moyen de comparaison. Or, dans la gravure de Clouwet, le caractère des personnages et l'accentuation puissante du dessin original de Rubens se trouvent singulièrement affaiblis. La faute en est-elle au peintre ou au graveur? Au graveur, bien certainement, et la preuve, c'est qu'une photographie du même tableau nous révèle des beautés de formes, d'expression et d'effet qu'on chercherait vainement dans la gravure.

Même observation pour un tableau représentant l'*Abondance*, et reproduit également par la gravure et la photographie. Celle-ci est incomparablement supérieure tant sous le rapport de l'effet général que de la beauté des figures, auxquelles la gravure prête un caractère de vulgarité qui touche quelque peu à la charge.

Ceci, par parenthèse, nous apprend que les traductions, les interprétations et les versions, quelles qu'elles puissent être, soit d'œuvres picturales, ou musicales, ou littéraires, soit même de simples paroles dites par celui-ci ou par celui-là, ne peuvent être acceptées pour exactes que sous bénéfice d'inventaire, et qu'en remontant à la source on trouverait bien souvent à louer ce qu'on croyait digne de blâme.

Louer, je voudrais pouvoir le faire autant qu'elle le mérite, cette exposition, unique dans son genre, où le génie de Rubens, avec sa fécondité prodigieuse et sa non moins prodigieuse variété, s'affirme si magnifiquement. Mais, pour bien voir ce millier d'estampes, quel temps aurait-il fallu, et quel espace faudrait-il pour en donner une idée? Tous les genres et tous les styles, — je l'ai déjà dit, — toutes les énergies et toutes les grâces, les conceptions les plus hautes et les inspirations les plus naïves, la religion et la fable, le drame et l'idylle, la beauté morale et la beauté sensuelle, l'homme, l'animal, la nature, y apparaissent tour à tour, et rassemblés comme les manifestations splendides d'une puissance géniale qui ne connaît pas les limites ordinaires. Tout citer exigerait des volumes, et faire un choix (chose d'ailleurs presque impossible parmi cette multitude de chefs-d'œuvre, où le talent des graveurs les plus célèbres se mesure avec le génie du peintre) demanderait un nombre de pages dont je ne puis disposer.

A quelques pas de distance du local de l'exposition des gravures, installée rue des Aveugles, par un hasard qui n'a rien d'ironique, se trouvait une exposition de tableaux et d'objets d'art anciens, organisée par les soins de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts d'Anvers, et c'était, il faut bien le dire, cette deuxième exposition qui attirait le plus

de monde, principalement par cette séduction, si puissante sur les masses, de la couleur, et que les estampes n'offrent pas. Cette exposition, du reste, était fort belle, et bien des musées seraient fiers de n'avoir pas autre chose à offrir à l'admiration de leurs visiteurs que les richesses artistiques qui s'y trouvaient accumulées, grâce au concours des propriétaires de galeries et des possesseurs d'œuvres d'art. En tête de ceux-ci, il faut nommer le roi des Belges qui avait prêté six joyaux : 1° des *Têtes de lions* par Rubens ; 2° *le Christ et sainte Thérèse*, tableau qu'on retrouve plus en grand au musée d'Anvers ; 3° le *Christ triomphant du péché*, du même ; 4° et 5° les portraits de Duquesnoy et de Paul de Vos, par Van Dyck, et 6° un paysage de Hobbema, rappelant par les énergies des premiers plans et la lumière dorée de ses lointains le tableau du même peintre acheté naguère à la salle Drouot au prix de 100,000 francs par le musée d'Anvers.

Cette exposition était riche en œuvres des premiers maîtres, et s'il fallait en croire le catalogue, Rubens, à lui seul, y aurait été représenté par non moins de trente-trois tableaux et vingt-trois dessins originaux. J'avoue n'être pas convaincu de l'authenticité de toutes ces toiles. J'en vois, en effet, plusieurs dont les mêmes figurent aussi, comme originales, dans les musées de Vienne, de Madrid et d'ailleurs : et si, d'un côté, il me paraît difficile d'admettre que Rubens ait pu plier son tempérament fougueux et sa puissance créatrice à multiplier ainsi les copies de ses propres œuvres ; d'un autre côté, je m'explique fort bien que ces œuvres aient été reproduites, comme sujets d'études, par ses élèves, et, comme plusieurs de ceux-ci étaient, eux aussi, de grands artistes, que les copies qu'ils avaient faites, ne portant pour marque d'origine que la manière du maître, aient été à la longue, et un peu complaisamment peut-être, classées, par d'innocentes méprises, au nombre des originaux.

Si le doute que je viens d'exprimer au sujet d'œuvres attribuées à Rubens a quelque apparence de fondement, il serait injuste de l'étendre aux nombreux tableaux qui figuraient sous le nom de maîtres plus ou moins illustres dans les salles d'exposition de la rue de Vénus. Parmi ces 516 tableaux, il y en avait de toutes les écoles, toutes représentées par des noms fameux. Nous citerons, parmi d'autres, Raphaël, Rubens, Michel-Ange, Lesueur, le Poussin, Van Dyck, Albert Durer, Jordaëns, le Titien, Véronèse, Ribeira, Murillo, Salvator Rosa, Hobbéma, Ruysdaël, etc., etc., etc.

Si, indépendamment des tableaux, je devais passer en revue les quelques centaines d'objets d'art, sculptures, tapisseries, antiquités de toute sorte, qui complétaient l'exposition, il me faudrait encore un volume, et je me demande avec inquiétude s'il me reste assez de place pour mettre ici mon nom, tout modeste qu'il est.

André Lepas.

UN BON ARRÊT

Regardez attentivement ces deux chiens de chasse, amis lecteurs. L'un est un *setter* anglais à robe noire, — ce que nous appelons un épagneul ; l'autre est un *pointer*, également d'espèce britannique, blanc et orange, la race à la mode, à poil ras.

Tous deux chassent de compagnie, lentement, dans un champ de betteraves, le long d'un ruisseau dont une touffe de joncs cache les bords. Ils ont quêté de droite, de gauche, le nez haut, et tout à coup l'un et l'autre tombent en arrêt.

Un lièvre est là — *lepus semianimus*, comme dit le poëte latin — rasé dans un trou qu'il s'est façonné lui-même, — ce que l'on appelle une *forme*, en terme de chasse ; — il se fait petit, petit, et voudrait bien pouvoir disparaître dans un trou, si c'était possible. Mais, hélas ! nul escamotage ne peut être opéré : il va falloir tenter ce que les Anglais ont appelé *a run for life*, « une course pour la vie, » à moins de consentir à être happé par l'un ou l'autre de ces animaux, amis et auxiliaires de l'homme.

Mais ce lièvre sait qu'il est un beau coureur ; s'il peut échapper aux atteintes meurtrières du plomb que va lui lancer le chasseur, il a de grandes chances d'éviter les crocs des quadrupèdes qui le menacent à deux pas de lui.

En théorie, en pratique même, tout bon chien d'arrêt doit rester ferme quand le gibier est lancé ; si ces deux chiens sont de bonne éducation, le lièvre ne doit pas être pourchassé.

Et puis il y a à cinquante mètres de là un buisson de ronces qui précède un bois touffu. C'est un refuge que connaît bien l'animal timide mais plein de courage, tenu en bon arrêt.

Houp ! le lièvre a bondi hors de sa forme, il s'est jeté en « déboulant » le long d'un fossé qui lui est bien connu ; c'est à peine si le chasseur a pu voir la bête que lui avaient marquée les deux chiens : il a épaulé son arme, visé et pressé la détente. Une motte de terre a volé en éclats qui ont rejailli sur le dos du pauvre lièvre, mais celui-ci n'a pas reçu un seul grain de plomb.

Il y a bien à cinq mètres de là un terrain découvert qu'il lui faudra traverser pour atteindre le taillis épineux, mais il est déjà à trente mètres du chasseur et il a quatre-vingt-dix chances contre dix de ne pas recevoir le coup de la mort.

Pan ! une seconde détonation s'est fait entendre : les projectiles destructeurs ont cinglé ses oreilles, mais il en est quitte pour une simple déchirure de la membrane auditive.

Il est sauvé.

En cinq ou six bonds, il a disparu derrière des ajoncs ; il saute par-dessus un tronc d'arbre vermoulu que le vent a jeté par terre.

Boum! Boum! le voilà perché dans un gîte où nul ennemi ne pourra le découvrir.

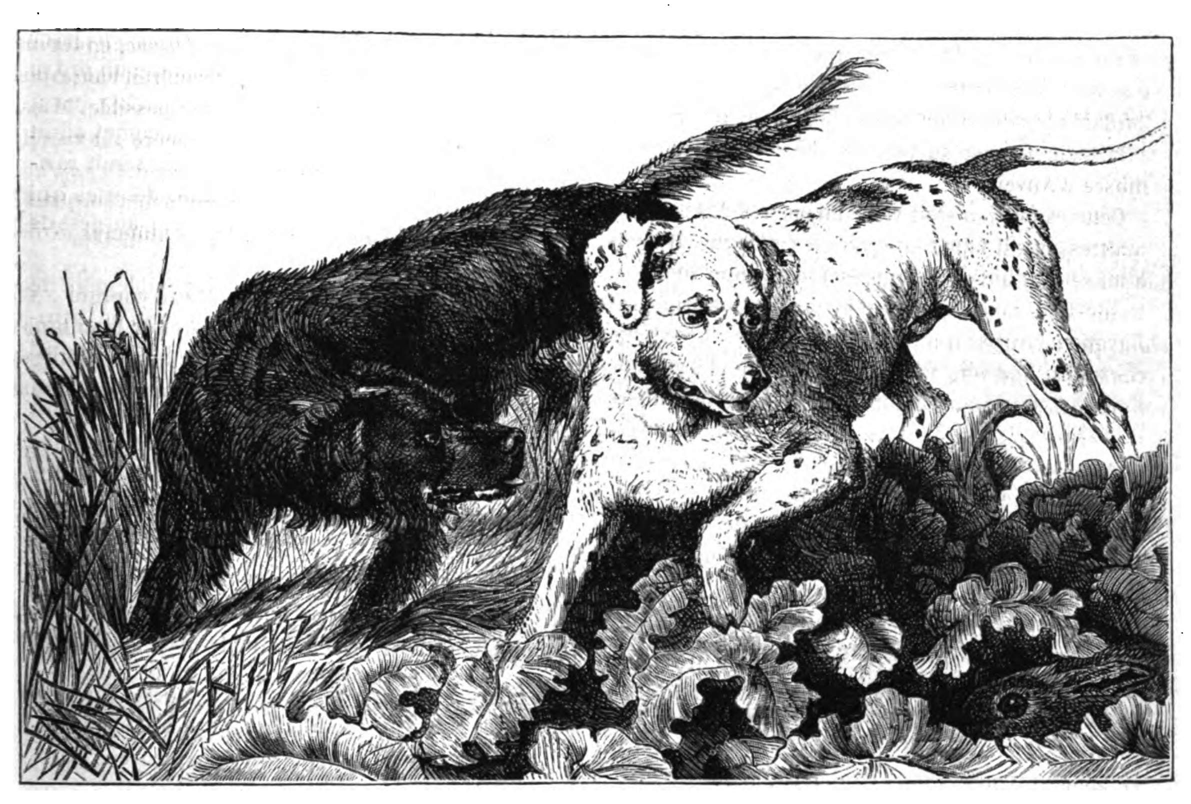
Mais, me diront mes lecteurs, les deux chiens ont du nez; le chasseur va venir, précédé de ces vaillantes bêtes, et le pauvre lièvre sera retrouvé infailliblement.

Cela n'est pas si facile qu'on le pense.

Je citerai à l'appui du fait que je controverse la simple histoire suivante que je tiens pour très-véridique parce qu'elle m'est arrivée à moi-même.

Il y a trente ans environ, me trouvant à la chasse dans le midi de la France, sur le penchant d'une colline, je vis mon chien en arrêt, et tout à coup un lièvre déboula de sa forme et remonta vers les sommets. J'avais mal visé l'animal, car j'étais quelque peu essoufflé de ma marche ascendante, et il s'échappa de l'autre côté de la montagne. Mon chien, qui n'était pas dressé comme les deux bonnes bêtes de notre gravure, se mit à la poursuite de l'animal et disparut à son tour de l'autre côté du rocher.

Lorsque j'eus gravi la colline ardue et que je fus parvenu au sommet d'une sorte de falaise qui surplombait le revers de ce chaînon des Alpines, j'aperçus maître Faro qui fouillait un buisson du milieu duquel émergeaient trois ou quatre vieux oliviers redevenus sauvages. L'un d'eux, particulièrement, avait un tronc énorme et crénelé vers le commencement des branches. Un lierre l'entourait et formait chapiteau à cet endroit-là.



Un bon arrêt.

Faro aboyait, puis se taisait : ces coups de gueule me prouvaient qu'il était en défaut.

Il me fallut renoncer à mon lièvre; mais je rentrai songeur au logis.

A trois jours de là, l'idée me vint d'emmener avec moi un camarade de chasse sur la colline où j'avais levé l'animal disparu. J'indiquai à ce compagnon l'emplacement où j'avais fait lever le rusé quadrupède et je le priai d'attendre un quart d'heure avant de commencer la chasse, car il me fallait ce temps-là pour me rendre au buisson au milieu duquel se dressait le vieil olivier. J'avais une idée fixe.

Je me hâtai de grimper et de descendre, je me blottis derrière une énorme touffe de genêts; puis je restai immobile, l'œil fixé vers une fissure du rocher qui servait de passage aux hommes et aux bêtes.

J'étais à peine gîté depuis dix minutes, que j'aperçus le lièvre qui déboulait du haut du sentier pierreux. Il se rapprocha directement du buisson, fit un énorme bond de trois mètres et retomba au milieu du lierre qui couvrait le faîte de l'olivier caduc.

Je ne vis plus rien, mais je compris que la bête astucieuse était là, hors de l'atteinte de Faro, mais très à portée d'un coup de feu.

Lorsque mon camarade arriva à la suite de Faro, je lui montrai la place où gîtait notre lièvre, — le même que celui qui s'était moqué de moi quelques jours auparavant.

— Attention ! Je vais lui casser la tête, dis-je à cet ami.

— Que ne le tirez-vous au déboulé ?

— C'est une idée. Je vais me placer de l'autre côté, vous jetterez une pierre sur l'arbre, et ce sera à qui de nous deux sera le plus adroit. Bonne chance !

Ce qui fut dit fut fait. La pierre alla frapper la touffe de lierre, le lièvre bondit de mon côté et je le roulai comme... un lapin. Cela devait arriver cette fois-là.

BÉNÉDICT HENRY RÉVOIL.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612, 634, 650 et 666.)

XIX

LA DESCENTE (*suite*).

— Le poste est abandonné!... se dit-il avec une horrible angoisse. David Kerulaz n'est pas arrivé!..

Et un poids de honte et de douleur descendit sur son front qui s'inclina; il lui sembla qu'un sanglot allait l'étouffer; il tordit ses mains et entre ses lèvres serrées passa ce déchirant murmure :

— Perdu! déshonoré! trahi!

— Le poste est abandonné! répéta en ce moment, en sautant sur le pont du navire, l'officier qui avait guidé la petite reconnaissance.

Et s'approchant de James Wolf :

— Général, dit-il, j'ai gravi avec mes hommes l'étroit sentier de la falaise. En haut, j'ai aperçu les traces récentes du camp français; je suis entré dans une cabane vide où logeaient sans doute les officiers. J'ai envoyé mes soldats dans diverses directions... ils n'ont rencontré aucun ennemi.

Le général Wolf fit un signe de tête pour remercier l'officier et apercevant à quelque distance d'Arramonde abîmé dans sa douleur :

— Monsieur, dit-il d'un ton de froide ironie qui perça comme un trait cuisant le cœur du malheureux gentilhomme, vous avez tenu votre promesse, c'est bien... vous en serez récompensé.

Un ordre bref fut donné. Au même instant, on entendit dans l'eau le plongeon d'un grand corps lourd.

C'était un des radeaux qui venait d'être descendu.

Ce radeau chargé de soldats fut poussé vers la mer, puis un autre lui succéda, puis un troisième.

Le reste de la flotte s'approcha et fit à son tour la manœuvre de débarquement.

James Wolf avait pris place avec ses officiers dans la chaloupe. Il rejoignit la tête des radeaux, car il voulait sauter à terre le premier et planter sur la rive le drapeau d'Angleterre.

Bientôt il ne resta plus à bord que quelques matelots, Jean d'Arramonde et deux soldats que le lieutenant Garnley avait laissés près de lui.

Entre la rive et les vaisseaux, le fleuve était couvert des grandes plaques sombres des radeaux où les rayons de la lune jetaient de temps en temps un brillant reflet d'armes.

On eût dit qu'un gigantesque linceul noir lamé d'argent était tiré vers la côte par une main invisible pour ensevelir Québec, ses habitants, ses défenseurs.

Un murmure confus s'élevait de la surface de l'eau; les ordres s'échangeaient rapidement à voix basse.

Tout avait été bien prévu et combiné. Les radeaux glissaient les uns derrière les autres et venaient jeter sur le sable leur contingent de soldats avec un ordre et une rapidité extraordinaires.

Encore quelques instants et le débarquement allait être terminé. Avant minuit, toute l'armée serait rangée en bataille dans les grandes landes désertes qui étendaient leurs mélancoliques solitudes au-dessus de la falaise.

Déjà la tête de la colonne montait péniblement le sentier tracé entre les rochers. Elle arriva au sommet et aperçut devant elle l'espace que la nuit rendait plus immense encore.

Mais au même moment une épouvantable explosion déchira l'air. De grandes colonnes de flammes et de fumée s'élevèrent dans le ciel qui prit des lueurs d'incendie.

Les rochers au milieu desquels l'avant-garde anglaise s'était engagée craquèrent de toutes parts; des quartiers de rocs furent projetés au milieu des tourbillons d'une fumée rougeâtre et écrasèrent en retombant les soldats massés dans l'étroit passage.

Un cri retentit, horrible, déchirant, poussé, par cent bouches à la fois. Il semblait que la terre, s'entr'ouvrant soudain, avait précipité ces malheureux dans de brûlants abîmes.

En même temps, des deux pointes de la falaise, qui s'avançaient de chaque côté de la petite baie, sortirent des flammes crépitantes; des milliers de balles mêlèrent leurs sifflements aigus aux profondes détonations de l'artillerie qui mettait dans cet effroyable tumulte une note grave et mesurée.

Les Anglais surpris, atterrés, ne pouvaient riposter.

Ces feux plongeants dirigés contre eux par un ennemi invisible faisaient dans leurs rangs des trouées sanglantes. Enveloppés d'un véritable ouragan de plomb et de mitraille, ils se replièrent en désordre vers les radeaux qui les avaient amenés.

— Saint-Preux! Saint-Preux! s'écria d'Arramonde.

Il sauta sur le bastingage et contempla de ses yeux démesurément ouverts la scène de carnage dont l'anse du Foulon était le théâtre.

Il ne put dire que ces deux mots; il était fou de joie, d'émotion.

Une main brutale se posa sur son bras; il sentit contre son front le canon froid d'une carabine.

Mais, prompt comme l'éclair, il s'élança par-dessus le bord du navire et plongea dans les eaux froides du Saint-Laurent.

XX

LE CAMP DE SILLERY.

Une heure après, le silence régnait dans l'anse du Foulon.

Sous les rayons argentés de la lune, on voyait fuir au loin les grandes masses noires des vaisseaux anglais.

De lourds flocons de fumée sortant des entrailles des rochers, quelques gémissements plaintifs poussés par les blessés étendus sur la petite plage, — tels étaient les seuls indices de ce court et sanglant combat.

Au sommet de la falaise, on voyait passer des ombres.

C'étaient les soldats de Saint-Preux qui sortaient des rochers derrière lesquels ils s'étaient cachés pour repousser le débarquement des Anglais. Ils rejoignaient leur campement, encore tout animés de la victoire foudroyante qu'ils venaient de remporter sur l'avant-garde de l'armée ennemie.

Saint-Preux rentra dans la cabane qu'il s'était fait construire au milieu du camp.

Au moment où il débouclait son ceinturon et posait son épée sur la table, il vit tout à coup une grande ombre noire devant lui.

— D'Arramonde ! s'écria-t-il.

— Saint-Preux ! répéta une voix vibrante.

Et se jetant dans les bras l'un de l'autre ils échangèrent une fraternelle et cordiale étreinte.

Tandis que Léveillé faisait un grand feu pour sécher les vêtements mouillés de Jean d'Arramonde, les deux jeunes gens se racontaient avec une précipitation animée, joyeuse, ce qui leur était advenu depuis qu'ils s'étaient quittés.

Ils parlaient tous deux à la fois, se serraient les mains à chaque instant avec émotion, comme pour se féliciter d'avoir pu vaincre heureusement tant d'obstacles et de dangers.

— Il y a deux jours, dit Saint-Preux, j'ai reçu le billet par lequel vous me mandiez que M. de Montcalm m'ordonnait de quitter mon poste de l'anse du Foulon. J'étais encore sous le coup de l'étonnement où m'avait jeté cet ordre imprévu, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune fille était tombée sous la balle d'une de mes sentinelles. Je la fis amener ici, et jugez de ma surprise lorsque je reconnus dans la pauvre blessée Marthe Dervieux, la fiancée de David Kerulaz, une bonne et brave fille que je connaissais bien, car plus d'une fois j'étais allé me reposer à la ferme de son père, qui est à une demi-heure d'ici... La malheureuse enfant pouvait à peine parler, la balle l'ayant frappée à la gorge. Néanmoins elle m'apprit en quelques mots que vous étiez entre les mains des Anglais, que David Kerulaz était lui-même enfermé dans la prison de Québec et qu'il lui avait dit de me recommander de faire bonne garde, parce que vous l'aviez prévenu que les Anglais devaient débarquer sous peu à l'anse du Foulon... La pauvre fille s'était évanouie en achevant d'une voix entrecoupée les derniers mots de son important message; je la fis transporter à la ferme de son père. Puis j'écrivis à M. de Montcalm en lui racontant ce qui venait de m'arriver et en joignant votre billet à ma lettre.

« Je reçus sa réponse ce matin. Il m'envoyait un renfort d'une quarantaine d'hommes, deux pièces de montagne, de la poudre et des munitions. Il m'ordonnait de miner le passage par où les Anglais pouvaient atteindre le sommet de la falaise, de me cacher ensuite de chaque côté de la baie avec mes soldats, de placer mes deux pièces en batterie dans une anfractuosité de rocher et d'attendre ainsi la venue des Anglais. Ses ordres furent exécutés à la lettre... Je vis s'approcher la flotte anglaise, je vis la chaloupe contenant l'avant-garde aborder au rivage et les hommes qui la montaient venir faire une reconnaissance dans mon camp abandonné. Mes soldats, dissimulés derrière les grandes roches de la baie, étaient invisibles.

« Puis les chalands s'approchèrent chargés d'Anglais, le débarquement commença, la colonne ennemie se mit à gravir le chemin resserré pratiqué sur le flanc de la falaise. Alors mon brave Léveillé, qui avait accepté la périlleuse mission de faire jouer la mine, mit le feu à la traînée de poudre; les rochers au milieu desquels les Anglais s'étaient aventurés s'écroulèrent sur eux. En même temps, mes deux pièces chargées à mitraille balayèrent la grève, tandis que mes hommes dirigeaient contre les Anglais une fusillade bien nourrie...

— Ah! s'écria d'Arramonde enthousiasmé, ils n'auront pas envie d'y revenir! Quand je pense à ce petit général anglais — un freluquet! — qui avait l'air de se moquer de moi en me remerciant de l'avoir conduit ici!... Oh! sandis! il est peut-être resté dans la bagarre, car il s'était jeté à terre l'un des premiers.

Les deux jeunes gens avaient tant de choses à se dire qu'ils veillèrent jusqu'au jour.

D'Arramonde demanda à son ami des nouvelles du père André, de Ouinnipeg.

Le missionnaire était venu faire plusieurs visites au petit camp de l'anse du Foulon, car il était souvent attiré à la ferme de Sillery par la pauvre Marthe à laquelle il prodiguait ses soins et ses consolations.

Quant à Ouinnipeg, il se trouvait avec ses sauvages

au camp de Beauport. Le jour de la bataille de Montmorency, il s'était emparé d'une batterie ennemie et avait scalpé de sa main vingt-cinq canonniers anglais.

— Ah çà! dit tout à coup d'Arramonde, pouvez-vous me donner des nouvelles de mon valet Paterne? J'ai laissé le drôle à Québec avant de partir pour le camp anglais, car je ne me souciais pas de m'embarrasser de sa poltronnerie. Qu'est-il devenu? Je ne suppose pas qu'il se soit couvert de gloire, comme Ouinnipeg, le jour de Montmorency?

Saint-Preux déclara qu'il était sans nouvelles de lui. Mais Léveillé, qui venait de pénétrer dans la cabane pour jeter dans le feu un nouveau fagot, raconta qu'étant entré un jour chez un apothicaire de Québec afin d'acheter de la rhubarbe il avait été profondement surpris d'apercevoir maître Paterne ceint d'un tablier bleu, le visage gras et fleuri, et se reposant, derrière un comptoir chargé de bocaux et de flacons, des tribulations de sa vie d'aventures.

— Eh! je n'irai pas l'y chercher! s'écria d'Arramonde en riant. Le pauvre garçon a bien mérité un peu de tranquillité!... Je ne le reprendrai à mon service que le jour où je m'embarquerai pour la France.

Enfin, vaincus par la fatigue, d'Arramonde et Saint-Preux s'endormirent près du feu.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, il fut convenu que d'Arramonde se rendrait à Québec, puis au camp de Beauport, pour annoncer à M. de Vaudreuil, le gouverneur général, puis à M. de Montcalm, les événements de la nuit.

Les deux jeunes gens se rendirent d'abord à l'anse du Foulon pour revoir le théâtre de la défaite des Anglais.

L'explosion de la mine avait rendu impraticable le passage de la falaise qui était obstrué de rochers énormes. On ne devait donc plus craindre une tentative de débarquement de ce côté.

Jean d'Arramonde et Saint-Preux constatèrent pourtant avec surprise que la flotte anglaise n'avait pas changé de place. Elle était toujours mouillée en face de la petite baie, comme si James Wolf, sans renoncer à ses projets, eût attendu une meilleure occasion pour les mettre à exécution.

Bientôt une chaloupe se détacha de l'un des navires et rama vers le rivage. Saint-Preux fit prendre aussitôt les armes à quelques-uns de ses hommes; mais cette précaution était inutile. Cette chaloupe portait le pavillon parlementaire. Elle fit des signaux pour indiquer qu'elle venait relever les morts et les blessés étendus en grand nombre sur la plage. Cette triste besogne terminée, la barque reprit le chemin des vaisseaux. Cependant la flotte ne leva pas l'ancre. Toute la journée elle demeura immobile en face de la côte.

Jean d'Arramonde, conduit par Léveillé, avait pris le chemin de Sillery. Il comptait prier le père Dervieux de lui prêter un cheval pour se rendre au camp de Beauport.

En approchant de la ferme, la première personne qu'il vit fut le père André.

Le missionnaire avait voulu soigner lui-même la courageuse Marthe, et, grâce à ses soins, grâce aux remèdes précieux dont ses amis les Indiens lui avaient donné le secret, la guérison de la jeune fille était déjà en bonne voie.

D'Arramonde éprouva une joie bien vive en retrouvant le père André qui le serra affectueusement dans ses bras et voulut à son tour lui faire raconter ses aventures.

Le gentilhomme béarnais l'instruisit en peu de mots de ce qui lui était arrivé. Il lui donna l'explication de la fusillade qui avait ébranlé pendant la nuit la côte de Sillery, et lui apprit l'échec subi par les Anglais au moment où ils avaient voulu tenter de débarquer.

Jean d'Arramonde ayant ensuite exprimé le désir de connaître Marthe Dervieux et de la remercier du courage avec lequel elle avait continué la mission de David Kerulaz, le père Dervieux qui, assis à distance, avait écouté cet entretien rapide, s'approcha, son bonnet de laine à la main...

— Ma pauvre fille vous sera bien obligée de l'intérêt que vous lui marquez, monsieur, dit-il d'un ton triste; mais elle repose en ce moment, et le père André veut qu'on respecte son sommeil... Ah! monsieur, poursuivit le vieux paysan, si vous voulez la rendre bien heureuse, faites mettre en liberté David Kerulaz... Ça la tourmente tant de le savoir en prison! elle en parle pendant la nuit, en rêvant tout haut.

— Oui, mon cher enfant, faites cette bonne action, dit le père André avec chaleur. Si je n'étais retenu ici, auprès du chevet de ma pauvre malade, j'aurais déjà été trouver M. de Vaudreuil...

— Savez-vous pour quelle cause on l'a arrêté?

— Il a eu une querelle avec un intendant nommé Varin... Cet homme l'a menacé de son bâton, et, comme David a le sang chaud, il a arraché ce bâton des mains de l'intendant et le lui a brisé sur les épaules. Depuis, les hommes de Varin le cherchaient activement. Ils ont pu mettre la main sur lui l'autre jour et l'ont conduit à la prison de la ville. Mais il suffira d'un mot de M. de Vaudreuil pour lui rendre la liberté...

Quelques instants après, d'Arramonde, monté sur l'un des vigoureux chevaux du fermier, s'avançait au grand trot vers Québec.

Une des premières personnes qu'il rencontra en entrant dans la ville fut M. de Frontenac qui galopait dans la direction opposée.

— Eh! je suis heureux de vous voir, mon cher vicomte, s'écria d'Arramonde... Où courez-vous ainsi?

— Un Canadien vient d'apporter au quartier géné-

ral la nouvelle qu'un combat aurait été livré cette nuit sur la côte de Sillery... Je vais voir en hâte si cela est vrai.

— Je suis charmé de vous éviter la peine de courir à Sillery. Oui, mon cher vicomte, ce combat a eu lieu. Les Anglais ont essayé de débarquer, mais ils ont été reçus si gaillardement par M. de Saint-Preux qu'ils ont regagné précipitamment leurs vaisseaux en laissant sur le sable un grand nombre des leurs. J'allais précisément informer de cet événement M. de Vaudreuil et M. de Montcalm.

— Venez donc, je vais vous conduire au palais du gouverneur. Il doit y avoir justement ce matin un conseil auquel assistera M. de Montcalm. Il sera ravi d'entendre de votre bouche le récit de cet heureux combat.

Les deux jeunes gens éperonnèrent leurs chevaux et s'arrêtèrent bientôt devant la porte du palais où était le gouverneur général de Québec.

Ils mirent pied à terre et montèrent rapidement un large escalier de pierre conduisant au premier étage.

— Veuillez m'attendre ici, monsieur d'Arramonde, dit le vicomte de Frontenac en introduisant le gentilhomme béarnais dans une vaste salle qui servait d'antichambre.

Il pénétra lui-même dans une autre pièce, puis revint au bout de quelques instants prévenir Jean d'Arramonde que M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm désiraient le voir sur-le-champ.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LA SAINTE BIBLE

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT

RÉCIT ET COMMENTAIRE

Par l'abbé F.-R. SALMON, du diocèse de Paris,

Chanoine honoraire de Châlons.

OUVRAGE ORNÉ DE 240 GRAVURES

PAR SCHNORR.

Paris, librairie de Firmin-Didot et Cie. — 1878.

Prix : 20 francs.

« M. l'abbé Salmon a gardé dans cette œuvre la pureté théologique et la pureté de la langue française. »

Tel est l'éloge adressé par un évêque. Il suffit à recommander l'œuvre de M. l'abbé Salmon.

Nous y joindrons quelques pages de l'introduction, où nos lecteurs trouveront le plan, le style et la manière de l'auteur. C'est le meilleur moyen de répandre cette très-belle publication, qui est d'un prix relativement modeste, et qui peut être mise sous les yeux de lecteurs, auxquels la Bible complète est encore interdite.

La Bible est le livre de Dieu, écrit par la main des hommes sous le souffle de l'inspiration. Elle embrasse toute l'histoire du monde dans ses rapports avec l'Éternel.

L'histoire sainte est comme l'épopée de l'humanité; on voit s'y dérouler, en dehors de toute fiction, la suite des principaux événements de l'action divine dans le monde, tous les grands faits de ce drame que Dieu dirige sur la terre à travers les âges, et dans lequel toute créature a sa place et son rôle.

La question de nos origines, de nos destinées et de notre fin est là tout entière, divinement exposée, divinement résolue, avec cette autorité suprême qui doit imposer la foi, car c'est Dieu qui parle, et l'homme qui tient la plume n'est que son interprète.

La Bible est inspirée. Ce phénomène de l'inspiration a sa raison supérieure et son explication dans le plan providentiel de la révélation, et nous y trouvons une des plus hautes garanties de notre foi. Par cela seul que Dieu a créé le monde et qu'il le dirige, il appartient à son intelligence infinie d'atteindre notre raison bornée et d'influer sur elle. La parole et l'écriture sont les modes de communication les plus simples, les plus aisément à notre portée. Dieu s'en est servi; s'adressant à des hommes qu'il a choisis, il en a fait ses organes pour manifester ses desseins et ses renseignements. Il a parlé soit à l'oreille intérieure, soit à celle des sens; l'homme a entendu son langage, et, pour s'en faire l'écho, il a pris la plume et l'a traduit dans les pages du saint livre. C'est cette action divine, toujours reconnue dans la sainte Écriture par les fidèles de l'ancienne et de la nouvelle loi, qu'on appelle l'inspiration, et qui fait à nos yeux l'incomparable supériorité des livres sacrés. Fût-on sceptique au point de ne voir rien autre chose dans la Bible que l'histoire du monde, il faudrait encore s'incliner devant la sublimité d'une pareille œuvre, et convenir qu'elle n'a jamais été ni surpassée ni même égalée . . . .

. . . .

La Bible est le poëme immortel qui raconte et célèbre les œuvres de Dieu dans l'univers. A la différence de tous les autres, de celui-là même dont le poëte chrétien par excellence, Dante, a pu dire : « Le ciel et la terre y ont mis la main, » et dont la fiction n'est pas bannie, la Bible a toujours la réalité pour base.

Elle se développe en deux parties distinctes, qui se correspondent et s'éclairent l'une par l'autre. L'Ancien Testament appelle, annonce et prépare le Nouveau. L'Évangile réalise toutes les promesses de Dieu et toute l'attente du vieux monde.

A son prologue l'épopée divine raconte l'origine des choses, et comble par l'acte créateur du Tout-Puissant l'abîme entre l'existence et le néant. Puis elle produit subitement ses héros, au milieu des splendeurs de la nature et de la grâce, dans les harmonies de cet âge fortuné dont les traditions des peuples de l'antiquité ont gardé le souvenir, et qu'ont chanté les poëtes avec Hésiode, de cet âge d'or si vite

écoulé, et perdu sans retour dans le mystère d'une chute lamentable.

Le drame ici commence. L'œuvre de Dieu va-t-elle s'écrouler, parce que le premier homme, séduit par l'orgueil, se montra un jour désobéissant et infidèle? Il est vrai, la faute fut énorme, et ses conséquences doivent être infiniment redoutables. L'homme, type de l'humanité, a péché. Toute la race future est atteinte et souillée; qui relèvera le genre humain tombé avec son premier père? Rien ne peut se réparer qu'avec un nouveau type. Dieu le donnera; il y engage sa parole, et promet que ce qui est perdu sera sauvé. La faute sera expiée, la justice de Dieu pleinement satisfaite; et déjà la Rédemption est annoncée. Sortie des jardins de l'Éden, la grande espérance s'en ira à travers le monde et les âges, préparant les voies au futur Sauveur.

. . . .

Voici la naissance de l'Enfant désiré des nations. Mais cette naissance, elle a été l'objet des prophéties : un messager du ciel est venu l'annoncer à la mère; et cet enfant est Dieu, et cette mère est vierge. Tout pâlit devant l'Incarnation chrétienne. Le rêve bouddhique se tient à une distance infinie des sublimes hauteurs où l'Évangile se place dès le début.

. . . .

Le Dieu fait homme est au milieu des mortels... Dans sa crèche et dans ses langes, l'Enfant Rédempteur a commencé d'agir non à la façon des hommes, mais comme il convient au maître... Le Héros divin peut dès à présent se produire... Le ciel le reconnaît manifestement et bientôt Jean-Baptiste le désigne avec les traits nouveaux de la victime qui porte les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei.*

Que va-t-il faire maintenant? Tout d'abord, arracher par son enseignement l'humanité à ses ignorances. Ni le sacerdoce ni la philosophie n'ont daigné jusqu'à ce jour instruire le peuple. Jésus par sa parole éclaire toute intelligence; la doctrine qu'il prêche est telle qu'elle dépasse de bien haut toute morale connue; il nous offre en même temps dans sa vie le modèle le plus parfait, et la réforme des consciences a commencé.

L'Homme-Dieu est nécessairement un thaumaturge; comment rendrait-il autrement sa mission manifeste? Mais qu'on ne s'en effraye pas. Il n'y a dans ses miracles ni ostentation ni violence. Il n'use de son pouvoir que pour le soulagement de l'humanité; et tandis que, d'une part, les pauvres sont évangélisés, de l'autre, les boiteux marchent, les aveugles voient, les lépreux sont guéris et les morts ressuscitent. Ainsi s'imprime sur le monde matériel et moral le cachet d'une restauration divine.

Tous les ferments sacrés qui vont soulever la masse humaine y sont déjà déposés. Les Béatitudes ont complété le Décalogue; la miséricorde et la justice se sont embrassées dans les paroles et dans les actes du Rédempteur; Marie-Madeleine et la Samaritaine ont mis en action les paraboles de l'Enfant prodigue et de la Brebis perdue; et si l'univers n'est pas instruit ni conquis encore, il le sera, car l'œuvre va durer, et l'on verra bien qu'elle est la réalisation des desseins de Dieu. Douze pêcheurs ont été choisis pour y travailler après Jésus. C'est par eux que doit se poursuivre la conquête divine, et que vont se développer toutes les harmonies de la grâce ici-bas.

Mais quelle sera la fin? Les héros humains disparaissent, comme Achille et Romulus, dans le tonnerre ou dans un nuage; l'issue de leur carrière échappe à tous les regards. Ici le drame arrive à son apogée. Un fait inouï se passe, qui porte en lui les caractères les plus authentiques d'une réalité terrestre et toute céleste à la fois. A la face du monde juif et du monde romain, la Passion s'accomplit. Grâce à cette mort sanglante, la sentence de mort portée contre le genre humain est clouée à la croix; et, par son sang, le Rédempteur a mis la paix au ciel et sur la terre.

Tout n'est pas dit encore. L'action grandit au delà de toute limite, atteignant d'un seul bond les plus hautes proportions du divin, confondant plus que jamais toutes les ressources, toutes les subtilités humaines. Jésus a annoncé avant de mourir qu'il sortirait au bout de trois jours des bras de la mort; ses ennemis le savent, toutes les précautions sont prises, et néanmoins il ressuscite.

En vérité, au point de vue purement humain, et comme couronnement d'une épopée d'ailleurs rigoureusement vraie, la résurrection est bien tout ce qu'il y a de plus admirable. Joignez-y les gloires de l'Ascension, l'accomplissement des promesses du Maître dans les grands événements de la Pentecôte, et la conquête du monde réalisée par les douze pêcheurs galiléens avec la rapidité de l'éclair, au témoignage de nos adversaires eux-mêmes; et dites s'il est donné à l'esprit humain d'aller jusque-là; non, certainement, tout cela est trop beau pour n'être pas divin.

CHRONIQUE

La semaine qui vient de s'écouler a été fatale à cette catégorie de jeunes et remuants citoyens que nous désignons sous la qualification un peu irrévérencieuse de *gamins de Paris*. C'est par bandes que les gardiens de la paix ont *cueilli* dans nos rues ces enfants du pavé de la vieille Lutèce, et qu'ils les ont conduits au tribunal redoutable et redouté qui s'appelle le commissariat de police.

Il faut dire que de graves méfaits pesaient sur ces précoces criminels. Les uns, s'autorisant de la complicité du thermomètre, avaient organisé des glissa-

des sur les trottoirs; les autres avaient bombardé les chapeaux des passants non point à boulets rouges, mais à blanches boules de neige ; enfin plusieurs s'étaient mis dans le cas de braconnage en prenant les moineaux dans des piéges, ou en les tuant avec des balles de sarbacane.

J'avoue qu'en souvenir de mes jeunes années je n'ai pu m'empêcher de sentir au fond du cœur une sorte d'indulgence pour ces petits scélérats, bien manifestement coupables pourtant, pris *flagrante delicto ;* malgré moi, il m'a semblé que j'étais chargé de leur défense et que je me laissais entraîner en leur faveur à des torrents d'éloquence :

— Eh quoi ! monsieur le commissaire, n'aurez vous point pitié? Vous-même, n'avez-vous donc jamais organisé de glissade? ne vous êtes-vous jamais lancé comme une flèche, avec votre *Dictionnaire latin*, votre *Gradus ad Parnassum* et votre *Atlas* placés sous votre personne et vous servant de traîneau?...

« Qui donc alors était en faute, monsieur le commissaire, vous qui vous livriez aux ébats de votre âge, ou bien tous les barbons que l'expérience aurait dû instruire et qui, témérairement, follement, sottement, venaient mettre le pied sur vos glissoires?...

« Et les boules de neige !... Elles ont bossué çà et là quelques-uns de ces affreux chapeaux que nous désignons sous le nom de tuyaux de poêle : expression de mépris, n'est-il pas vrai, monsieur le commisaire? expression qui réclame au nom de l'art, au nom du beau, une réforme radicale dans cette partie si importante de notre costume, la coiffure !

« Non, non ; ce ne sont point des coupables, ces jeunes fantaisistes qui dirigent leurs coups hardis sur ce tube hideux, contre lequel proteste votre bon goût à vous-même, monsieur le commissaire, puisque dans les grands jours, aux heures solennelles, vous n'oseriez vous montrer en public autrement coiffé que d'un chapeau à cornes !

« Maintenant nous arrivons, je le reconnais, au grand délit, le délit de chasse ! Chasse avec engins prohibés ! Chasse en temps de neige !

« J'avoue, monsieur le commissaire, que la loi, en ce moment, m'apparaît dans votre personne avec une imposante sévérité qui me trouble et qui me terrifie... Grande est la loi ! Juste est la loi ! Effrayante est la loi ! C'est tremblants, monsieur le commissaire, que nous nous inclinons devant elle et devant vous, mais permettez-nous de vous demander si vous avez quelquefois lu La Fontaine ? Oui, n'est-ce pas? Alors vous avez lu la fable du *Chat et les deux Moineaux :*

..... Vraiment, dit maître Chat,
Les moineaux ont un goût exquis !

« Et c'est aussi ce que nous disons, nous gamins de Paris qui avons avec maître Chat plus d'un trait de ressemblance...

« L'attrait du moineau capturé et croqué est tellement vif qu'un homme d'esprit n'a pu résister à cette séduction : Alphonse Karr raconte quelque part qu'en compagnie de son ami Gatayes il avait projeté de vivre toute une semaine dans une chambre d'un cinquième étage, rien qu'avec les produits de sa chasse... Naturellement les moineaux devaient en faire les frais. Verbalisa-t-on contre Alphonse Karr? Lui fit-on un procès? Point ; l'idée, au contraire, fut trouvée charmante, ingénieuse, par tout le monde, excepté par son estomac, qui protesta bien haut contre cette excentricité cynégétique...

« Laissez donc, monsieur le commissaire, laissez au gamin de Paris la chasse aux moineaux : elle fera une diversion utile dont profitera l'étalage de l'épicier, du fruitier et du charcutier ; un moineau chassé en temps prohibé est un préservatif contre les tentations du cervelas illicite et du pruneau défendu ! »

Tel est le plaidoyer que j'aurais prononcé ; mais à quoi bon? Pour être commissaire, on n'en est pas moins homme ; et sans discours, sans phrases, sans élans oratoires, il est advenu que les amateurs de glissades, les amateurs de boules de neige et les amateurs de chasse aux moineaux ont été grondés, semoncés, tancés, mais finalement acquittés ; réserve faite toutefois des frais de la cause, qui se sont chiffrés au logis par quelques bonnes corrections paternelles.

***

Vous souvient-il du mariage de Peau-d'Ane, que nous avons lu jadis, il y a longtemps, dans les contes de Perrault :

Pour l'hymen aussitôt chacun prit ses mesures;
Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui, tout brillants de diverses parures,
Quittèrent leurs États pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés sur de grands éléphants ;
Il en vint du rivage more,
Qui, plus noirs et plus laids encore,
Faisaient peur aux petits enfants ;
Enfin, de tous les coins du monde,
Il en débarque, et la cour en abonde.

Je ne sais s'il y aura autant de rois, et des rois aussi bizarres que ceux de Peau-d'Ane, au mariage de la jeune princesse Mercédès de Montpensier, qui va épouser son cousin Alphonse XII, roi d'Espagne : il y aura du moins les représentants de toutes les nations de l'Europe, et ils ne se présenteront pas les mains vides.

Singulier rapprochement ! Les seules noces où les invités (qui ne sont ni des parents ni des amis intimes) fassent des cadeaux à la mariée sont les noces de campagnards et les noces de rois. Dans les premières, on offre des poêlons, des casseroles, une douzaine d'assiettes à coqs rouges ou une paire de draps de lit en grosse toile écrue ; dans les secondes, on en use de la même façon, c'est-à-dire avec un peu plus de façon toutefois...

Voici les cadeaux que M. l'amiral Fourichon, représentant de la France aux noces d'Alphonse XII, est chargé de présenter à la jeune reine : deux vases de Sèvres de 1m,20 de haut et une coupe de milieu; des tentures des Gobelins représentant la *Sainte Cène* de Léonard de Vinci, l'*Assomption* de Murillo et le *Baptême du Christ*. Ces tapisseries sont destinées à orner l'oratoire de S. M. doña Mercédès.

Être reine d'Espagne, pour une jeune fille de dix-sept ans, même quand elle est née princesse, c'est là certainement la réalisation d'un rêve magique : l'Espagne a beau être le pays des révolutions et des *pronunciamentos*, n'est-elle pas aussi le pays des éventails, des mantilles, des dentelles, des castagnettes, des mandolines et des banderoles aux couleurs étincelantes jetées au front des taureaux furieux? Tout cela, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour qu'aux yeux d'une jeune fille l'Espagne soit le plus enviable des royaumes de la terre?

Tel n'a pas été pourtant l'avis de toutes les princesses qui se sont assises sur le trône d'Espagne.

Quand Louise de Savoie, qui venait dans la péninsule pour épouser le roi Philippe V, franchit la frontière, la première politesse qu'on lui fit consista à l'empêcher de dîner.

« Le roi, dit Saint-Simon, le roi avait été au-devant d'elle jusqu'à Figuières, l'évêque diocésain les maria de nouveau avec peu de cérémonie, et bientôt après ils se mirent à table pour souper, servis par la princesse des Ursins et par les dames du palais, moitié de mets à l'espagnole, moitié à la française. Ce mélange déplut à ces dames et à plusieurs seigneurs espagnols avec qui elles avaient comploté de le marquer avec éclat ; en effet, il fut scandaleux. Sous un prétexte ou un autre, de la pesanteur ou de la chaleur des plats, ou du peu d'adresse avec laquelle ils étaient présentés aux dames, aucun plat français ne put arriver sur la table, et tous furent renversés, au contraire des mets espagnols, qui y furent tous servis sans malencontre. L'affectation et l'air chagrin, pour ne rien dire de plus, des dames du palais étaient trop visibles pour n'être pas aperçus. Le roi et la reine eurent la sagesse de n'en faire aucun semblant. »

Il y avait pour les reines, dans la vieille Espagne d'autrefois, des désagréments plus redoutables que celui de mal dîner : il fallait compter avec l'*étiquette*, une souveraine inflexible jusqu'à la cruauté. L'étiquette avait décidé que personne, sous peine capitale, ne devait se permettre de toucher la reine, ne fût-ce que du bout du doigt. Mme d'Aulnoy, dans ses *Souvenirs sur la ville et la cour de Madrid*, nous a transmis le récit d'une mésaventure dans laquelle cette féroce étiquette faillit coûter la vie à la même Louise de Savoie.

Le roi, sachant qu'elle avait le désir d'aller quelquefois à la chasse, lui fit amener de beaux chevaux d'Andalousie. « Elle en choisit un, raconte madame d'Aulnoy, fort fringant, et le monta ; mais elle ne fut pas plus tôt dessus qu'il commença à se cabrer, et il était près de se renverser sur elle, lorsqu'elle tomba. Son pied, par malheur, se trouva engagé dans l'étrier; le cheval, sentant cet embarras, ruait furieusement et traînait la reine avec le dernier péril de sa vie; ce fut dans la cour du palais que cet accident arriva. Le roi, qui le voyait de son balcon, se désespérait; et la cour était toute remplie de personnes de qualité et de gardes; mais on n'osait se hasarder d'aller secourir la reine, parce qu'il n'est point permis à un homme de la toucher, et principalement au pied, à moins que ce ne soit le premier de ses *menins*, qui lui met ses *chapins :* ce sont des espèces de sandales où les dames font entrer leurs souliers, et cela les hausse beaucoup... Enfin deux cavaliers espagnols, dont l'un se nommait don Louis de Las Torres, et l'autre don Jaime de Soto Mayor, se résolurent à tout ce qui pouvait leur arriver de pis; l'un saisit la bride du cheval et l'arrêta, l'autre prit promptement le pied de la reine, l'ôta de l'étrier et se démit même le doigt en lui rendant ce service. Mais, sans s'arrêter un moment, ils sortirent, coururent chez eux et firent vite seller des chevaux pour se dérober à la colère du roi. Celui-ci, qui était vivement descendu pour voir en quel état était la reine, témoigna une joie extrême qu'elle ne fût point blessée, et il reçut très-bien la prière qu'elle lui fit pour ces généreux coupables. On envoya en diligence chez eux : ils montaient déjà à cheval pour se sauver. »

Avouez que l'étiquette ainsi comprise est une bien jolie chose! L'Espagne d'aujourd'hui a, j'aime à le croire pour sa nouvelle reine, un peu adouci ses farouches traditions ; elle n'entend pas, toutefois, lui faire grâce d'une *corrida*. A tous les hyménées royaux de la cour de Madrid, il est d'usage qu'on fasse éventrer un certain nombre de chevaux, égorger une quantité respectable de taureaux, et, au besoin, quelques *picadores* ou *matadores* plus ou moins endommagés et fracturés ne gâtent en rien le spectacle. Aucun souverain n'oserait, dans une circonstance aussi solennelle, priver le peuple de son divertissement favori.

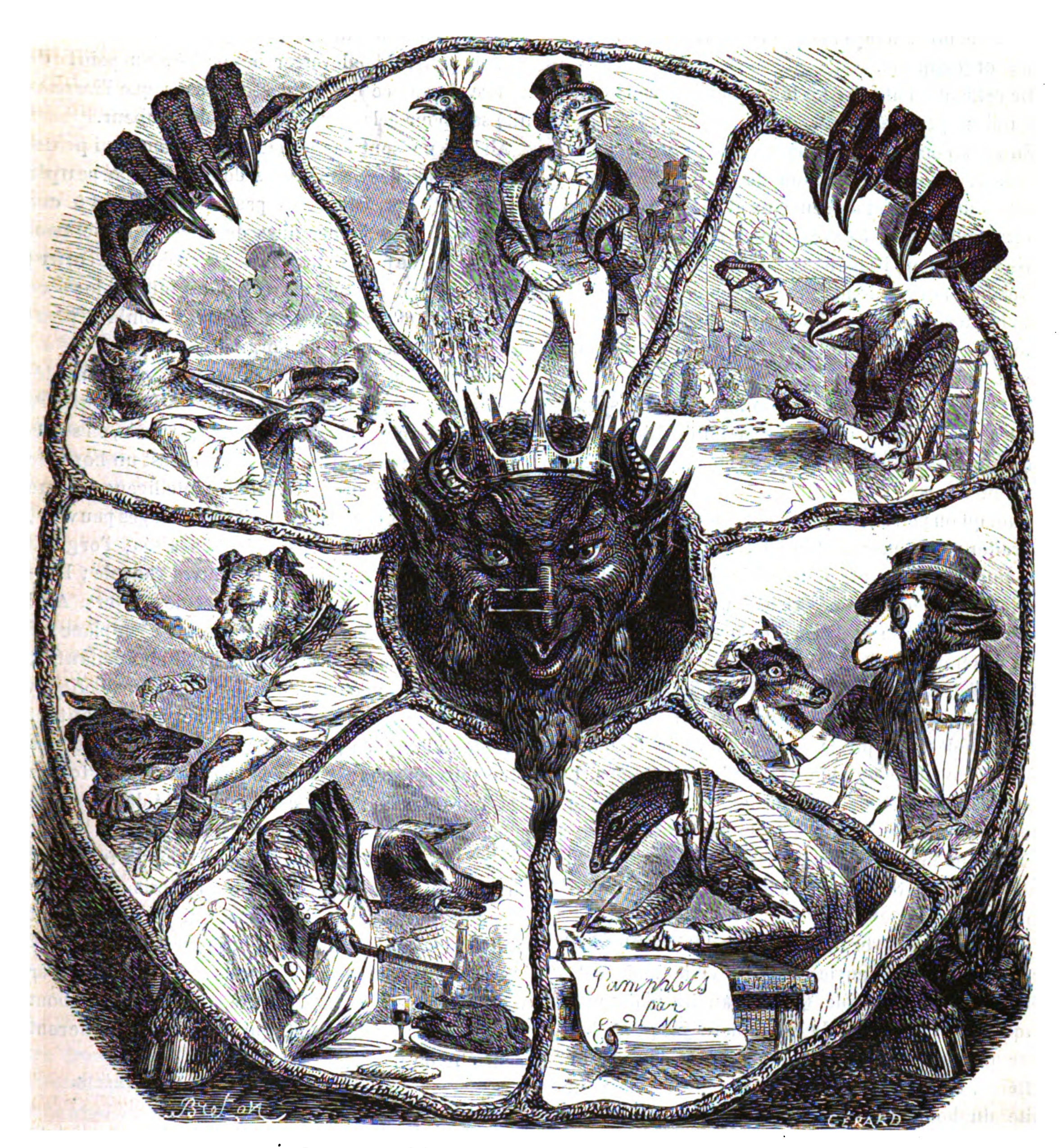
ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 44. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 2 Février 1878.
Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Les sept péchés capitaux. Composition de L. Breton.

LE DIABLE EN FAMILLE

Voici Satan bien entouré vraiment. Nous pouvons embrasser d'un coup d'œil ses sept acolytes, les sept péchés capitaux, qui ont été et seront dans le monde, jusqu'à la fin des temps, ses puissants et fidèles agents. L'artiste les a, on peut le dire, saisis sur le vif; il nous les montre à l'œuvre, sous les griffes aiguës de leur terrible chef. Nos lecteurs ont le regard trop intelligent et trop expérimenté, ils savent encore trop bien leur catéchisme pour que nous nous donnions la tâche délicate de passer en revue chacune de ces vignettes éloquentes. Nous dirons seulement un mot de la principale, qui nous représente le vice primordial, source de tous les autres, sous la figure d'un dindon donnant le bras à une paonne. L'orgueil est un vice assez important et assez désastreux pour se dédoubler. A l'homme appartient l'ambition aride et tenace; à la femme, la puérile vanité.

Les voilà bien tous les deux se pavanant sans vergogne, regardant les simples mortels du haut de leur gloriole.

Le dessinateur les a faits riches; ils n'en sont pas moins ridicules; mais enfin un des signes les plus fâcheux de notre temps est que la pauvreté elle-même se fait orgueilleuse.

De cette anomalie est né le problème social actuel que nul ne peut résoudre.

En effet, comment satisfaire le pauvre orgueilleux? comment assouvir l'ambition de l'incapable? Comment se débarrasser de l'envieux et de l'impatient qui n'ont d'autres titres à devenir quelque chose que leur envie et que leur impatience? Il n'y a qu'un moyen de rétablir l'ordre dans les aspirations et la sagesse dans les désirs : lire et méditer le catéchisme.

Le catéchisme dit que toutes ces passions inassouvies et toujours avides dégénèrent en péchés.

Le catéchisme les regarde comme telles; il enseigne que les satisfaire au mépris de la loi de Dieu, c'est l'offenser, c'est perdre le bonheur éternel, c'est mériter l'enfer.

Quoi qu'on pense, il n'y a d'autre moyen que celui-là de traiter victorieusement la question sociale. Rendre une âme assez croyante pour la faire bien supporter la pauvreté ou bien user de la richesse, donner la foi à la Justice souveraine de l'éternité succédant aux injustices du temps, inviter le riche et le pauvre à pratiquer l'Évangile, voilà ce qui dupe messire Satan et ce qui ferait retomber la société française sur des assises inébranlables, ce qui la ferait redevenir la nation saine, forte et redoutable. Il est plus que temps. La masse est pénétrée de part en part par ce mal d'orgueil qui lui a été inoculé par la faute originelle et qu'enveniment avec une infernale adresse les malfaiteurs intellectuels qui échappent à toute répression légale.

Ce n'était pas assez de la misère, il fallait l'orgueil, père du luxe et de l'envie. A Paris, la maladie est à l'état aigu chez le peuple. Qui le grandira maintenant jusqu'à la vertu, qui le simplifiera jusqu'au bonheur que tout homme trouve à la portée de sa main?

Hélas! hélas! il est désormais lancé à la poursuite du bonheur, impossible souvent et toujours périssable, qui se traduit par une somme de jouissances matérielles et multiples; il ne voit plus que lui, il est prêt à s'armer pour le conquérir. Le pauvre d'aujourd'hui rêve de devenir le riche, par conséquent l'heureux de demain. Heureux! le sera-t-il?

L'expérience est là qui répond. L'homme s'aperçoit bien vite que le bonheur qui dépend des plaisirs n'est qu'une ombre vaine et qu'il faut, même au riche, lever les yeux plus haut que les horizons de la terre, fussent-ils dorés?

On aura beau faire, on ne pourra jamais matérialiser absolument l'âme de l'homme, ni rassasier complétement son cœur. Les gémissements des incroyants sont peut-être encore plus profonds que ceux des croyants. Car enfin, l'élément principal du bonheur fût-il ancré dans notre vie, la vie elle-même nous échappe. Les plaisirs que donnent les billets de banque ne remplaceront jamais les espérances éternelles, et l'on pourra bouleverser la société, au point de mettre dessus ce qui est dessous, sans que l'humanité soit pour cela moins affamée de bonheur.

Ah! ce ne sont pas les cœurs généreux qui poussent aux stériles jouissances de l'orgueil le peuple des travailleurs; ce ne sont pas eux qui disent à ces femmes et à ces jeunes filles destinées à la vie modeste et même pauvre : « Chassez Dieu de votre cœur : enivrez-vous d'amour-propre, de luxe misérable; » ce ne sont pas eux qui augmenteront les sombres phalanges des déclassés de l'orgueil.

Pour moi, j'ai vu de près les misères morales et matérielles de Paris; je sais ce que l'orgueil fait souffrir, et je sais ce que la raison et la dignité, la vraie, en souffrent. Le penseur qui glorifie l'orgueil est un homme sans entrailles. L'orgueil affaiblit l'intelligence et tue le bon sens; l'orgueil appauvrit les ménages pauvres, et prépare la ruine des ménages aisés; l'orgueil rend le riche insensible et le pauvre ridicule; l'orgueil chasse la paix des cœurs et des foyers. Ah! maudit soit-il! Il est si facile de rester à sa place, si commode de ne pas prendre des habitudes gênantes, si doux de ne rien envier! Il y a tant de choses belles et bonnes, qui sont le partage de tous et qui ne coûtent pas plus à l'un qu'à l'autre. Le soleil a des splendeurs pour tous les yeux; la foi, des espérances pour toutes les âmes. La vie factice est doublement douloureuse pour celui qui est dénué des biens de la terre.

Ces vérités ne sont pas d'hier, mais la folie humaine non plus. Le jour même où j'écris cet article en montrant le poing à l'orgueil qui ravage de haut en bas la société de mon temps, je recevrai des cartes de visite imprimées, envoyées par la poste par d'humbles gens sans humilité, qui rêvent debout d'obligations sociales, et qui demain manqueront peut-être de pain.

MARIE-AMÉLIE.

PARIS

Étonnement de l'âme et des yeux! lorsqu'on rentre
Dans cette ville active et qu'en vain nous fuyons,
Certain orgueil nous prend, on dit : Voici le centre,
L'ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons.

On vivait par le cœur, on vit par la pensée;
Mais l'art et la pensée ont aussi leur douceur;
Comme un bel arbre, aimons la colonne élancée.
L'art vrai n'a-t-il donc pas la nature pour sœur?

Et même les vieillards, ces mornes créatures,
A ce grand mouvement raniment leurs ressorts.
Ils vont causant entre eux de lettres, de peintures,
Et l'esprit les distrait des souffrances du corps.

BRIZEUX.



CAUSERIE SCIENTIFIQUE

—

LE TÉLÉPHONE.

Quinze jours après notre entretien sur la durée de l'année, je retournai chez mon ami. Les deux enfants s'empressèrent de me raconter les observations qu'ils avaient faites au gnomon du jardin, tous les jours où le soleil n'était pas resté caché par les nuages.

— Cela m'intéresse si fort, dit Marie, que je me sentirais presque la vocation d'astronome, si le reste n'était pas plus difficile. Mais, à présent, je pense plus souvent à une autre chose dont on parle beaucoup. Je veux dire un instrument avec lequel on peut causer avec quelqu'un à plusieurs kilomètres de distance.

— Ah! oui! le téléphone! s'écria Émile. Ce que j'en sais de plus clair, c'est la signification de son nom : *phone*, qui parle, *télé*, de loin; comme *télégraphe*, qui écrit de loin. Voilà ce que c'est que d'être fort en grec.

— Je ne suis pas étonné, leur répondis-je, que cette invention pique votre curiosité. Quand il fut question, il y a cinquante ans, d'utiliser l'électricité pour transmettre une dépêche en quelques instants aux plus grandes distances, le public traita la chose de chimère, et même pour beaucoup de savants elle ne fut regardée que comme une expérience amusante, bonne à répéter dans les cabinets de physique. Aujourd'hui, cette transmission est devenue si vulgaire que nous portons une dépêche au télégraphe avec la même indifférence qu'une lettre à la poste. Cependant, après la réalisation de cette merveille, était-il permis d'espérer qu'on réussirait aussi à employer la puissance du fluide électrique pour reproduire et faire entendre au loin les sons de la musique et même ceux de la voix humaine? C'est pourtant ce qui vient d'être trouvé, et en attendant le moment où nous pourrons, moyennant quelques sous, converser de France avec un ami qui serait en Chine ou au Japon, le téléphone, imaginé par le physicien américain M. Graham Bell, fonctionne déjà dans plusieurs villes des États-Unis, à Boston, à New-York, à Providence. Tout récemment, il a été expérimenté plus près de nous. Le 13 novembre dernier, des personnes placées l'une à Sangatte, sur la côte française du Pas-de-Calais, et l'autre en face, à la baie Sainte-Marguerite, sur la côte anglaise, ont pu causer au moyen du téléphone, séparées par une distance de 34 kilomètres, aussi distinctement que si elles eussent été assises l'une à côté de l'autre. Vous comprenez qu'on ne reste pas inactif à Paris et que ces expériences y sont répétées souvent.

— J'ai vu, dit Marie, dans de grands magasins, des tuyaux de caoutchouc gros comme le pouce, au moyen desquels un chef, sans se déranger, adressait une question à un employé placé à un autre étage, et recevait aussitôt la réponse en approchant de l'oreille le bout qu'il mettait auparavant à la bouche. C'est bien là une espèce de téléphone?

— Et moi, reprit Émile, j'ai eu la tentation d'acheter un fil que des marchands vendent dans les rues de Paris. Chaque bout est attaché au fond d'une boîte ronde. On parle dans l'une de ces boîtes et le camarade, mettant l'autre boîte à son oreille, entend ce que dit l'autre. Mais ce fil n'est pas creux, comme le tuyau dont parle ma sœur.

— Vous avez raison, mes amis, ce sont là de véritables téléphones; le porte-voix de fer-blanc dont vous vous amusez quelquefois en est un aussi. Mais ils sont bien faibles, en comparaison de celui qui attire en ce moment sur lui l'attention publique. D'ailleurs, c'est l'électricité qui met en jeu le téléphone américain aussi bien que le télégraphe.

« *Production et propagation du son.* — Pour rendre mes explications plus claires, il convient de vous dire quelques mots sur la production du son. Tenez ce verre suspendu par son pied et frappez-le d'un coup sec sur le bord avec l'angle formé par un doigt fermé. Voilà un son assez fort qui se prolonge en s'affaiblissant de plus en plus. Comment s'est-il produit? Qu'est-ce que vous appelez de ce nom?

« Le choc imprimé aux molécules de verre frappées par le doigt s'est transmis instantanément à toutes les autres molécules; toutes sont entrées en vibration, c'est-à-dire vont et viennent autour de la position où elles se trouvaient auparavant immobiles, avec des déplacements extrêmement rapides, qui sont très-petits, il est vrai, et qui diminuent peu à peu, comme les oscillations de ce fil-à-plomb que j'amène à droite et que j'abandonne à lui-même. Il se meut alternativement d'un côté à l'autre; vous voyez que ses mouvements sont de moins en moins étendus, et bientôt il finira par être immobile.

« Les vibrations des molécules du verre se communiquent successivement à la première couche d'air, de celle-ci à une seconde, et ainsi de suite, et arrivent à l'oreille où elles impressionnent le nerf acoustique; la sensation particulière que nous percevons alors est le *son*.

« Ce phénomène de la transmission du mouvement vibratoire est en tout semblable à ce qui se passe sur la surface de l'eau tranquille quand vous y lancez une pierre. La petite masse d'eau frappée donne à la couche dont elle est entourée le mouvement qu'elle a reçu et la transforme ainsi en un anneau circulaire; de cet anneau, le mouvement passe à la couche environnante, qui forme aussi un autre anneau un peu plus grand que le premier, mais moins épais parce que le mouvement s'y est distribué à un plus grand nombre de molécules; c'est pour cela que les

ondulations sont de moins en moins sensibles à mesure qu'elles sont plus éloignées du point central où elles ont commencé.

« Il en est de même pour les cordes sonores du violon et du piano. Elles sont mises en vibration les unes par le frottement de l'archet, les autres par un coup du marteau soulevé au moyen d'une pression du doigt sur la touche. Dans les instruments à vent, comme la flûte et le clairon, c'est l'air dont le tuyau est rempli qui est mis en vibration par le mouvement des lèvres et par l'air qui sort de la bouche. La voix humaine se forme d'une manière analogue, dans le larynx, par le passage de l'air qui vient des poumons.

« L'*intensité* du son dépend de l'amplitude des vibrations; car le son s'affaiblit à mesure qu'elle diminue. Il ne faut pas la confondre avec la *hauteur*, qui constitue les différentes notes de la gamme; la note est d'autant plus élevée que les vibrations sont plus rapides. Vous ne confondez pas deux sons qui sont également intenses et qui correspondent à la même note : ce qui les distingue l'un de l'autre est ce qu'on appelle *timbre*.

« Vous comprenez maintenant comment l'air transmet le son; nous n'entendrions rien si entre le corps sonore et notre oreille il n'y avait pas une masse continue d'air. Mais cette propriété n'appartient pas seulement à l'air; tous la possèdent, et c'est dans les corps solides qu'elle se montre au plus haut degré. Voici une expérience bien facile avec les pincettes de la cheminée. Je fais passer ce gros cordon sous la plaque courbe qui unit les deux branches. Prenez-en les deux bouts avec deux doigts de chaque main et enfoncez-les dans vos deux oreilles, pour tenir les pincettes suspendues. Émile, frappez-les d'un coup seulement.

— Oh! quel bruit! s'écria Maria; c'est comme le bruit d'une grosse cloche.

Émile répéta à son tour l'expérience.

— Je vois maintenant, dit-il, comment les mots prononcés dans la boîte du fil que j'avais envie d'acheter font vibrer les diverses parties de la corde d'une extrémité à l'autre et sont ainsi entendus mieux que dans l'air.

— Et dans le tube acoustique des magasins, dit Marie, est-ce le caoutchouc qui conduit le son? Il me semble plutôt que c'est l'air qui le remplit.

— Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je. N'avez-vous pas eu l'occasion de remarquer combien la voix se porte loin sans s'affaiblir beaucoup dans une longue galerie étroite, dans les passages resserrés au milieu de hautes montagnes? Cela se comprend sans difficulté. Les couches d'air successives étant de même étendue, le mouvement vibratoire reste dans la couche suivante tel qu'il était dans la précédente, sans autre altération que celle qui peut résulter du frottement de l'air contre la surface intérieure. M. Biot, un illustre savant mort il y a peu d'années, avait pu, en parlant à l'extrémité d'un tuyau souterrain dans les égouts de Paris, entretenir une conversation à voix basse avec un autre observateur placé à l'autre extrémité, à une distance de près de 1 kilomètre. On a reconnu que la vitesse du son dans l'air est de 340 mètres environ par seconde.

« Quelques tentatives ont été faites pour faire servir la propagation du son dans de longs tuyaux souterrains à correspondre avec des points éloignés. En 1782, un moine bénédictin, dom Gauthey, présenta sur ce sujet à l'Académie des sciences une communication intéressante. Louis XVI ordonna que le système exposé par le religieux fût mis à l'épreuve. L'essai qu'on en fit sur une longueur de 400 toises (800 mètres environ) réussit d'une manière satisfaisante; mais on recula devant les dépenses qu'aurait exigées l'établissement des tuyaux sur une étendue de plusieurs lieues, et dom Gauthey échoua devant l'indifférence du public. Il n'en est point de même aujourd'hui à l'égard du téléphone; non-seulement les savants l'étudient, mais les particuliers commencent à l'employer comme objet de curiosité, en attendant qu'ils lui demandent des services utiles. L'empereur d'Allemagne a, dit-on, déjà ordonné d'en mettre un dans chaque école de l'empire.

« *Principes sur l'électricité.* — J'arrive maintenant aux propriétés du fluide électrique, qui agissent dans le téléphone comme dans le télégraphe. Je dois me borner à vous les citer, pour ne pas entrer dans de trop longs détails.

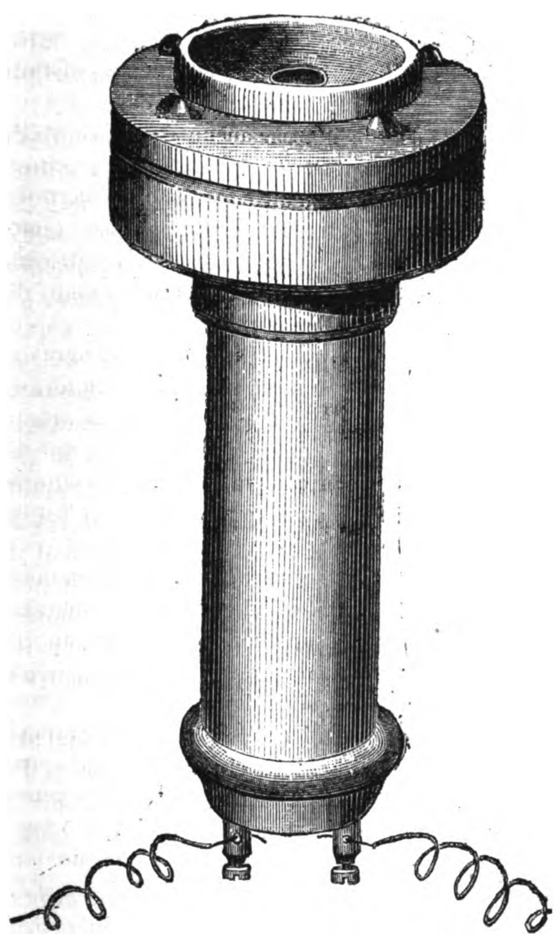
« 1° Le fluide électrique court le long d'un fil de cuivre avec une vitesse qui n'est pas inférieure à 40,000 lieues par seconde.

« 2° Imaginez une bobine creuse sur laquelle est enroulé un grand nombre de fois un fil de cuivre recouvert d'un ruban de soie dans toute sa longueur, pour éviter le contact des diverses portions du fil, et une règle de fer doux, c'est-à-dire bien pur, dans le creux de la bobine. Dès qu'un courant électrique passe le long du fil de cuivre mis en communication avec une pile électrique, le fer s'aimante sur-le-champ; mais l'aimantation cesse aussitôt que le courant est interrompu.

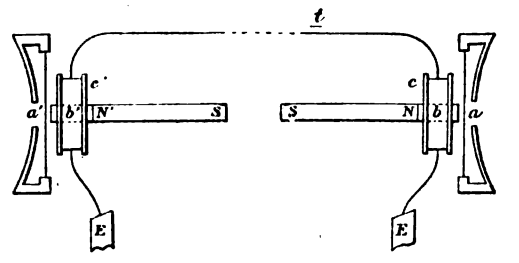
« 3° Réciproquement, si une barre de fer placée dans la bobine touche un aimant, elle se trouve aimantée par le contact, et chaque fois qu'il se produit un changement dans cet état magnétique, pour l'augmenter ou le diminuer, ce qui arriverait si l'on approchait plus ou moins un morceau de fer de la barre aimantée, un courant électrique naît aussitôt dans le fil de la bobine, s'interrompt, renaît à chaque changement. C'est ce courant que les physiciens appellent *courant inédit* ou *courant d'induction*, pour le distinguer de celui qui vient directement d'une pile.

« *Téléphone.* — Voici le dessin de la forme extérieure

de l'appareil Bell. Il y en a un à la station de départ et un pareil à la station d'arrivée.



« Supposez que, pour vous en montrer l'intérieur, je le coupe en deux par le milieu dans le sens de sa longueur ; voici l'aspect que présente la paire dont les deux parties communiquent par le fil télégraphique de cuivre *t*.



a et *a'*, disques de tôle mince ; *b* et *b'*, barres de fer doux ; NS et N'S', aimants ; *c* et *c'*, bobines ; *t*, fil télégraphique ; E, communication avec le sol.

« L'appareil se compose d'une barre de fer doux *b* qui, étant fixée à un aimant d'acier SN, se trouve elle-même aimantée. Elle traverse une bobine *c* dont le fil a une de ses extrémités en communication avec le sol et l'autre avec le fil télégraphique qui, porté sur des poteaux dans l'air, ou enfermé dans un câble au sein de la terre ou au fond de la mer, unit deux stations séparées par une distance quelconque. Devant la face de la bobine opposée au côté où est l'aimant d'acier SN se trouve un disque de tôle mince étamée qu'on désigne par le nom de diaphragme et fixé derrière une espèce de calotte ou entonnoir dont le centre est percé d'un trou *a*.

« Supposons maintenant qu'un homme, appliquant sa bouche sur l'entonnoir, parle. Les vibrations de sa voix se communiquent, par l'ouverture centrale *a*, à la couche d'air qui remplit l'espace compris entre l'entonnoir et le diaphragme, et ce diaphragme entre lui-même en vibration.

« A chacune de ses vibrations, qui sont fort peu étendues, il s'approche et s'éloigne de quantités extrêmement petites de la barre de fer aimantée enfermée dans la bobine. L'influence qu'il exerce sur son aimantation varie avec la distance, et chacune des variations de l'état magnétique du fer détermine aussitôt dans le fil de la bobine un courant induit. La force et le nombre de ces courants dépendent de l'étendue et de la rapidité des vibrations du diaphragme. Le courant induit arrive instantanément par le fil télégraphique à l'autre station, circule autour de la bobine, modifie l'état magnétique de la barre de fer aimantée, et en même temps l'attraction que celle-ci exerce sur le diaphragme. Par l'augmentation et la diminution de cette attraction, le diaphragme se met à exécuter lui-même des vibrations de même étendue et de même vitesse que celles du diaphragme de la station de départ. Par suite, les deux masses d'air situées entre le diaphragme et l'entonnoir éprouvent des vibrations identiques et produisent des impressions identiques aussi sur les oreilles des expérimentateurs placés aux deux stations. C'est ainsi que l'un entend la voix de l'autre comme s'ils étaient voisins, au lieu d'être séparés par plusieurs kilomètres.

« Cet appareil, tel qu'il fonctionne actuellement, est loin d'être parfait ; par exemple, les sons reçus ne sont pas toujours aussi forts que les sons émis. Mais la pratique découvrira les moyens d'en corriger les défauts. S'il se produit quelque perfectionnement remarquable, je vous en instruirai. En attendant, je reprendrai, à ma première visite, l'histoire de l'almanach. »

G. Bovier-Lapierre.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659 et 675.

X

Heureusement inconsciente du péril qui menaçait sa propre vie, Margaret Netterville s'arrêta quelques instants, après que ses conducteurs l'eurent quittée.

Elle regardait le *corragh* s'éloigner à travers les flots; elle méditait, assez anxieusement, sur le message délivré par Pandeen.

Sans doute sir Roger lui avait recommandé le sang-froid et s'était efforcé de lui en donner l'exemple. Néanmoins il y avait eu, dans la sévérité dont il s'était armé pour la contraindre à rester ici, dans la hâte, avec laquelle il lui avait donné ses derniers avis, quelque chose qui la reportait à l'idée d'un danger réel et immédiat.

Danger pour Clare-Island, bien entendu : elle n'en voyait aucun autre quant à présent.

Et maintenant qu'elle voyait O'More redoubler d'énergie et se pencher sur les rames comme si un arrêt de vie ou de mort était attaché à son plus ou moins de promptitude, elle sentait ses soupçons se changer en certitude et déplorait amèrement la timidité qui l'avait empêchée d'insister pour retourner auprès de son grand-père.

Mais les regrets devenaient inutiles. Si elle tardait davantage, elle arriverait, selon toute probabilité, trop tard pour la messe, et manquerait ainsi le seul but pour lequel on avait pu la décider à venir... et à rester, hélas! Elle se tourna donc résolûment vers le sentier désigné.

Ce n'était pas un sentier, à vrai dire, mais une série de petits espaces laissés naturellement entre les blocs de rochers.

En se servant de chacun de ces petits espaces comme d'une marche ou d'un échelon, l'agile Margaret grimpait sans peine. Mais les zigzags tournaient et s'entortillaient si soudainement et si fréquemment qu'elle ne voyait guère à plus d'un ou deux mètres devant elle. En outre, les rocs disséminés à sa droite et à sa gauche s'élevaient plus haut que sa tête, et les intervalles étaient remplis par des bruyères, des genêts, des broussailles. Elle se trouvait donc aussi renfermée, aussi empêchée de regarder, soit d'un côté, soit de l'autre, que si elle eût monté entre deux murs.

Sans doute les fidèles étaient déjà rassemblés à l'église, ou bien ils s'y rendaient par d'autres chemins ; car jamais la jeune fille ne put entendre ni le son d'une voix ni le bruit d'un pas, ni devant ni derrière elle, bien qu'elle s'arrêtât de temps en temps pour écouter.

Une fois, il est vrai, mais seulement une fois, à travers une subite éclaircie dans les broussailles, elle s'imagina qu'elle apercevait comme le scintillement d'une pique. Quelques secondes plus tard, l'air fut ébranlé par un son léger, un peu sifflant ou plutôt gémissant : on eût dit un chuchotement.

Margaret s'arrêta de nouveau, un peu tremblante, et chercha à se rendre compte de ce qui pouvait se passer. Mais tout était calme, solitaire...

— C'est ma pauvre imagination, se dit-elle, qui m'aura joué ce mauvais tour. La lueur était très-probablement un pur et simple effet de soleil sur quelque roche polie. Le bruit, c'était le soupir des vagues qui viennent là-bas, sous cette falaise, caresser le rivage et y mourir.

Quand elle se fut ainsi donné à elle-même satisfaction sur ce point, elle résolut de ne se laisser effrayer et détourner de son but par aucun de ces caprices nerveux qui naissent de l'imagination surexcitée. D'ailleurs, à supposer qu'un ennemi fût réellement en embuscade, le meilleur refuge pour elle ne se trouvait-il pas dans l'église, au milieu de ses compatriotes, mieux encore, de ses frères et de ses sœurs selon la foi?

Elle pressa donc le pas, et bientôt elle atteignit la plate-forme. Un détour soudain dans le sentier, et elle se trouva face à face avec l'église avant même d'avoir pu se rendre compte qu'elle en était près.

Alors seulement elle comprit, par l'impression de soulagement que lui causa cette découverte, à quel point elle avait été effrayée en chemin.

Cette église était une construction peu élevée, d'aspect assez médiocre. La cellule de l'ermite, adossée à la muraille, formait une sorte de porche par où, uniquement, on avait accès.

A partir du moment où le double édifice avait tout à coup apparu, le sentier s'était mis à se rétrécir, jusqu'à ce qu'enfin il offrît tout juste le passage à une personne. En même temps aussi, il avait commencé à descendre tandis que, de chaque côté, les rochers s'élevaient de plus en plus, obliquant même un peu par-dessus cet étroit passage, de façon à obstruer en partie la lumière.

De ces particularités, on pouvait induire que l'église et la cellule avaient été bâties, originairement, au-dessous de ce qui était maintenant le niveau du sol. Miss Netterville se fit cette réflexion; et elle pensa qu'une situation si peu en évidence, jointe à un état de ruine qui devait, de longue date, être connu de tous, avait très-justement fait considérer ce lieu comme une cachette excellente.

La porte basse du porche était fermée et verrouillée en dedans. La jeune fille dut se décider à frapper, malgré son extrême appréhension. Un moment plus tard, des pas se firent entendre, le verrou fut tiré, la porte entrebâillée. Une voix demanda tout bas, en irlandais :

— Pour qui êtes-vous?

— Pour Dieu, Notre-Dame et Roger O'More, répondit promptement Margaret.

— Entrez, alors, au nom de Dieu! reprit la voix.

Puis une main vigoureuse s'allongea et attira la nouvelle venue au dedans de l'édifice, aussi facilement et aussi irrésistiblement que si c'eût été un petit enfant. Après quoi, la porte fut verrouillée de nouveau.

Le porche où miss Netterville venait d'être introduite avec si peu de cérémonie était fort obscur. Elle put tout juste entrevoir que ce bizarre portier était un grand et robuste individu, à l'allure militaire : évidemment un des proscrits dont sir Roger lui avait parlé.

— Vous avez été longue à venir, dit cet homme. Pourquoi le *chieftain* n'est-il pas avec vous?

— Comment savez-vous qu'il m'a amenée ici? demanda-t-elle avec un tressaillement de surprise, non sans mélange d'un certain effroi.

— Nous faisons bonne garde, du côté de la mer, les dimanches matin, répliqua-t-il d'un ton significatif. Pourquoi s'en est-il retourné?

Ne sachant pas trop s'il était prudent d'en dire bien long, elle se tint dans le vague :

— Un message... des nouvelles de l'île... Rien d'important, je présume. Il a dit que vous ne l'attendiez pas. Probablement il sera ici avant que tout soit terminé.

— Bien! Suivez-moi, alors!

Il avançait tout en parlant. Margaret le suivait de son mieux, tout en trébuchant dans l'obscurité.

Tous deux arrivèrent de la sorte jusqu'à l'épaisse natte d'herbe sèche qui séparait l'église du porche, ou, si l'on veut, de la cellule. Ici la descente devint si soudaine que l'arrivante, non initiée à la disposition des lieux, et n'ayant qu'à peine pour s'en instruire la ressource de la vue, se serait inévitablement précipitée, la tête la première, au milieu de l'assemblée, si son conducteur ne l'avait saisie par le bras et débarquée saine et sauve de l'autre côté de la natte.

L'intérieur de l'édifice, autant qu'on pouvait le distinguer dans le demi-jour, offrait beaucoup plus de ressemblance avec une grange en ruines qu'avec un lieu consacré au culte. Comme sir Roger l'avait raconté, l'église était depuis si longtemps hors d'usage que les habitants avaient fini par oublier sa destination, et ne la considéraient plus que comme un magasin pour leurs combustibles. En effet, des tas de houille, des piles de bois, des monceaux de broussailles s'élevaient de tous les côtés, obstruant même les étroites fenêtres et cachant le mur derrière l'autel.

Cet autel, en pierre, faisait face à la porte d'entrée. Il était placé de telle sorte qu'une distance considérable existait entre lui et le mur dont on vient de parler.

Une trentaine de personnes étaient rassemblées dans ce lieu désolé, femmes, jeunes filles, vieillards, une douzaine de jeunes hommes en qui l'on pouvait deviner les soldats proscrits de l'armée royale.

Deux ou trois regards se tournèrent vers miss Netterville tandis qu'elle avançait vers l'autel. Mais presque tous ces fidèles étaient tellement absorbés par des prières faites avec une ardeur tout irlandaise, et même à voix haute, qu'ils ne parurent seulement pas s'apercevoir de son arrivée.

De la place où elle s'arrêta, elle voyait en plein le prêtre, qui, assis un peu à l'écart, entendait les confessions.

Il avait les cheveux blancs, et son visage était sillonné de nombreuses rides. Mais en le considérant avec quelque attention on découvrait que ce n'était point un vieillard. Les fatigues, les émotions, les sollicitudes avaient répandu cette neige sur sa tête, creusé ces sillons sur ses joues et sur son front.

Quel vrai héros que ce prêtre, et quelle vie que la sienne! Il avait assisté, jusqu'au dernier moment et au risque de partager le même sort, son évêque martyrisé. Calme et maître de lui-même, il s'était agenouillé sous les tonnerres du champ de bataille pour recevoir les aveux des soldats mourants. Il s'était plongé dans l'atmosphère empoisonnée de la peste et de la fièvre pour exercer son ministère sacré. Cent fois il avait bravé la mort sous ses aspects les plus effrayants et les plus odieux. Il avait enterré les morts; il avait consolé les veuves et les orphelins, victimes de l'insouciante cruauté des hommes.

Et maintenant, après avoir épuisé les plus héroïques emplois du service de son Maître, il était venu ici comme ce Maître lui-même, comme le bon Pasteur de l'Évangile. Il était venu recueillir dans ses bras les jeunes agneaux; réconforter un peuple vaincu, persécuté; verser les consolations de la religion dans des cœurs torturés et désolés par toutes les douleurs humaines; prêcher le ciel à des gens abandonnés de la terre; leur apprendre, à eux qui n'avaient plus de foyer dans la patrie, à se faire une demeure dans l'autre patrie, ou plutôt à s'assurer la demeure toute préparée qui attend chacun de nous; leur apprendre, à eux qui avaient en vain levé les mains et les yeux vers les hommes en leur demandant merci, à lever ces yeux et ces mains plus haut, et plus haut encore, vers le Père tout-puissant et tout miséricordieux.

Quelques-unes de ces pensées traversaient l'esprit de Margaret tandis qu'elle regardait le prêtre se pencher avec égard et compassion pour recevoir chaque nouvel aveu, chaque nouveau récit de douleur que ces pauvres gens venaient lui apporter tour à tour.

Combien elle désirait que son tour, à elle, vînt aussi! Mais la discrétion ne lui permettait pas d'interrompre, elle nouvelle venue, elle que le pasteur n'attendait pas, un défilé arrangé sans doute à l'avance.

Le fait est que chaque dimanche, avant la messe, les fonctions du saint ministère occupaient un temps assez considérable. Il y avait les confessions à entendre, et les enfants à baptiser, et les mariages à bénir. Des projets longtemps différés se réalisaient enfin, à présent que le bon petit troupeau avait un pasteur,

Cependant tout était achevé, personne ne se présentait plus; Margaret se leva et fit un pas vers le prêtre. Il ne vit pas son mouvement et commença à revêtir les ornements sacerdotaux.

Pleine de regrets, mais préférant à la satisfaction même de sa piété le respect des convenances, elle s'agenouilla de nouveau.

La pauvre enfant s'efforçait de soustraire ses pensées à toutes les choses extérieures, pour les concentrer uniquement sur le saint-sacrifice qui allait commencer. Mais, en dépit de sa très-sérieuse bonne volonté, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir nerveuse, inquiète, en se demandant ce qui se passait à Clare-Island et pourquoi O'More ne revenait pas. Elle calculait, en effet, qu'il devrait déjà être là, puisqu'il lui avait promis d'arriver à temps pour la reprendre, et puisque, d'un autre côté, il ne paraissait nullement prévoir que la messe serait dite si tard.

En vain sa pieuse envie se portait sur ces braves gens qui l'entouraient, se prosternant, gémissant, se frappant la poitrine, exprimant tout haut leur contrition ou leurs vœux, sans plus se préoccuper des yeux et des oreilles d'autrui que si chacun d'eux eût été convaincu d'être, dans l'église, seul avec Dieu. C'était à peine si elle pouvait prier. Parfois son regard se tournait vers la porte; et quand elle n'osait bouger, par respect pour le saint autel et par crainte de scandaliser ses humbles compagnons, son oreille restait obstinément dans la même direction. Une ou deux fois, elle fut certaine que l'on remuait doucement derrière cette natte formant rideau entre le porche et l'église; et elle s'attendit à voir sir Roger venir se placer auprès d'elle. Mais il ne vint point et le bruit continua, accompagné de temps en temps par une légère oscillation de la natte: on aurait dit qu'une main la touchait sans le vouloir.

Ceci se répéta tant de fois que miss Netterville fut sérieusement alarmée. Tandis que jusqu'à présent toutes ses inquiétudes s'étaient fixées sur Clare-Island, elle rapprocha tout à coup dans son esprit le mystérieux message de Pandeen et l'alerte qu'elle avait eue, chemin faisant, en croyant voir une pique briller à travers les broussailles.

N'avait-elle pas bien vu, après tout? Les ennemis ne pouvaient-ils pas être en embuscade dans le voisinage? Ne pouvaient-ils pas, supposition pire encore, se tenir là, derrière ce rideau, prêts à se redresser et à massacrer les fidèles quand ils sortiraient après l'office?

Ces pensées étaient trop terribles pour qu'elle pût longtemps les supporter seule. Elle allait adresser la parole à son plus proche voisin quand une épaisse fumée envahit soudainement l'église et révéla à tous les assistants la présence du danger.

Il y eut d'abord un bruit sourd, un mouvement général, mais inconscient; puis tous se levèrent, hommes, femmes, enfants, se regardant les uns les autres avec des yeux égarés et des faces blêmes, ne comprenant pas encore de quel côté ni de quelle manière le péril les menaçait.

Seul, le prêtre ne parut accorder aucune attention à l'incident, mais, mieux que tous, il en avait saisi la portée, et il se hâtait de terminer le saint-sacrifice, pour éviter une profanation.

A peine avait-il achevé de communier que la chaleur et la suffocation devinrent intolérables. Dans l'agonie de la terreur, les assistants se précipitèrent vers la porte et arrachèrent le rideau.

Alors il y eut un cri sauvage, cri de désespoir remplissant l'église depuis les dalles jusqu'à la voûte : le cri de créatures humaines prises dans un piége d'où il n'y a pas à s'échapper.

Le porche n'était plus qu'une fournaise. On l'avait rempli de fagots presque jusqu'au toit. Et ces fagots brûlaient avec toute la furie que pouvaient produire le goudron et la résine répandus à pleines mains.

C'étaient là les bruits qui avaient tant troublé Margaret! L'ennemi avait mis à profit la dévotion qui absorbait ces pauvres gens et les ravissait à la terre pour préparer sournoisement leur bûcher, et, après ce vaillant exploit, il s'était retiré, fermant la porte et laissant le soin de tout le reste à son implacable allié.

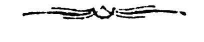
Tenter le passage à travers cette mer de feu, c'était la mort, immédiate, effroyable. La foule recula, en foulant aux pieds plusieurs enfants et plusieurs femmes, et sans s'occuper de leurs cris.

Une malheureuse jeune fille s'était trouvée au premier rang des fuyards. Entraînée par sa propre impétuosité, poussée plus encore par ses compagnons d'infortune, elle avait avancé sous le porche, à tel point que ses vêtements s'étaient enflammés En cet état, elle rentra dans l'église, et, folle de douleur et de peur, elle se jeta sur un monceau de broussailles en l'étreignant convulsivement.

C'était plus qu'il n'en fallait pour compléter l'œuvre de destruction. Ce même bois, sec et inflammable comme l'amadou, s'alluma instantanément. Deux minutes encore, et ce fut une masse de flamme. En vain quelques hommes, le prêtre à leur tête, s'étaient précipités pour étouffer le feu avant qu'il se propageât. Éteint dans une place il éclatait dans une autre. Une fois maître de ce premier monceau, le subtil élément se glissa, comme une couleuvre, le long des murailles, saisissant successivement chaque tas de bois avec une facilité et une rapidité qui se moquaient de tous les efforts.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —



LA SAINT CHARLEMAGNE.

LA SAINT-CHARLEMAGNE

Le règne de Charlemagne est une de ces époques auxquelles on aime à rattacher toutes les grandes institutions. La vie de ce prince, qui embrasse tous les genres de gloire, nous apparaît comme un météore

brillant à travers l'obscurité des siècles qui le précèdent et de ceux qui le suivent.

Ce besoin de remonter à Charlemagne et de s'associer à sa grandeur prenait sa source dans un sentiment d'orgueil national auquel l'université de Paris ne fut pas étrangère. Elle aimait à vénérer comme son fondateur le plus illustre des monarques français et, par un sentiment presque instinctif, il lui semblait que ce prince seul avait pu créer ce corps qui rendit tant et de si grands services. Aussi fut-il toujours l'objet de son culte, et les écrivains universitaires, attachés à une opinion qui leur était chère, firent, pour la faire triompher, tous les efforts que l'on pouvait attendre de leur savoir et de leur érudition.

L'opinion qui rapporte à Charlemagne la fondation de l'université de Paris était reçue, au commencement du XIVe siècle, en Angleterre aussi bien qu'en France. L'université d'Oxford, le roi Édouard II l'adoptent dans leurs lettres au pape, et ils tirent avantage de ce que l'université de Paris doit son origine à Alcuin, Anglais de naissance et appelé en France par Charlemagne.

Rien n'est plus curieux que de voir les dispositions des différents corps de l'université à propos de cette fête. Le 21 mars 1479, les messagers de la nation de France demandèrent le consentement de cette nation pour établir une confrérie en l'honneur de saint Charlemagne et ils l'obtinrent sous le bon plaisir du roi et de l'évêque de Paris. Les messagers des autres nations se sont joints, dans la suite, aux premiers instituteurs de la confrérie, et ils la célébrèrent tous ensemble.

La nation d'Allemagne prit aussi saint Charlemagne comme son patron et, en l'année 1488, elle délibéra d'augmenter la pompe et la célébrité de la fête qui lui était consacrée. Enfin les régents de la faculté des arts, ayant à leur tête le recteur et les quatre procureurs, lui rendent tous les ans un culte solennel; de même un orateur, fourni successivement par chaque nation, prononce un panégyrique latin, fondé par l'historien Duboullai, en l'honneur du héros qui mérite le respect et la reconnaissance de tous les amateurs des lettres. Nous retrouverons tout à l'heure des traces du panégyrique de Duboullai dans les cérémonies modernes de la solennité.

Quoi qu'aient pu faire les écrivains universitaires, la fondation prétendue des écoles de Paris se concilie difficilement avec le peu d'importance de cette ville sous le règne de Charlemagne. Il habitait au loin, sur les bords du Rhin, et ne pensait guère à la petite ville qui est devenue la tête de la France. Paris participa sans doute à l'élan que le grand empereur fit prendre à la civilisation; il fonda des écoles, mais il est probable qu'elles eurent peu d'éclat. En effet, sous la domination carlovingienne, Paris était bien déchu de son ancienne splendeur; il avait cessé d'être la résidence des monarques et demeurait exposé sans défense aux incursions des pirates normands qui n'étaient pas favorables au culte des sciences et des lettres. C'est en Italie que l'empereur alla chercher des instituteurs, et tout fait penser que la célèbre *École palatine* exista à Aix-la-Chapelle et non à Paris. Cela n'empêche point l'université de Paris de vouloir en descendre; mais, à cette époque, l'obscurité de Paris ne permet pas de soutenir une telle opinion : Tours, Corbie, Fulde, Reims étaient célèbres pour leurs écoles; mais Paris ne commence à prendre vraiment un peu d'importance que plus tard, quand le moine Rémi d'Auxerre y vint donner des leçons qui furent célèbres.

Ce qui paraît certain, c'est que, actif dans son repos même, Charles étudiait sans cesse. Il semble que cet esprit avide et investigateur, fraîchement initié à la civilisation, ait voulu tout connaître et tout posséder dans le monde des idées comme dans le monde des faits. Il acquit ainsi des notions sur la rhétorique, l'astronomie, la dialectique, le calcul, la poésie, la musique, la langue latine, etc. Un vrai trait des mœurs du temps, c'est qu'il ne savait point écrire, ou du moins qu'il réussit mal dans les efforts qu'il fit pour apprendre à former des caractères!...

Nous voulons maintenant décrire en peu de mots le cérémonial de la Saint-Charlemagne actuelle, se célébrant le 28 janvier et devenue la fête des collèges et des lycées universitaires. La fête est une agape fraternelle; elle commence par un déjeuner, mais n'y assiste pas qui veut, et ces bonnes places ne sont pas dévolues au premier venu : il faut avoir été une fois au moins premier, ou trois fois second, depuis le commencement de l'année scolaire pour avoir son couvert mis au banquet!

Cependant les longues tables réunissent les collégiens en uniforme et pendant le repas les professeurs, l'état-major du lycée circule entre les tables, ayant un mot amical pour tous ces jeunes gens, car c'est l'élite des classes qui déjeune là, et si les professeurs sont peu amis des *cancres* et *pauvres hères* qui leur donnent du *fil à retordre*, ils ont toujours un mot amical et bienveillant pour les élèves dont ils ne reçoivent que travail et bonne conduite. Aussi la Saint-Charlemagne est-elle le but des moqueries de tous ceux qui ne *peuvent* y être admis. Bah! *les raisins sont trop verts!...*

Mais le dessert arrive : c'est le moment psychologique. Le proviseur monte à une chaire qui se trouve toujours à point dans un coin du grand réfectoire et là commence un *speech* sur la bonté de son lycée, sur ses soins constants, etc., etc. Les élèves applaudissent, tout le monde est content. Mais ce n'est pas tout, et la fondation du vieux P. Duboullai a laissé des traces ineffaçables. Un jeune rhétoricien se lève, il

tient à la main son manuscrit et le lit avec une ampleur étudiée : ce sont des vers latins sur la circonstance. Vous dire que ce soit absolument nouveau, je ne m'y hasarderais pas; il y a tant d'années que l'on dit la même chose sur un sujet qui ne prête guère aux variations! Enfin, c'est à peu près ce que cela peut être. Mais, après le latin, voici le français : dans beaucoup de lycées, un autre rhétoricien, un philosophe même, dit à son tour des vers français. Des vers français! Quelquefois même ils sont deux, ils sont trois, et la scène se complique, le dialogue s'anime, et... les camarades sont enchantés.

Mais tout prend fin en ce monde, même la Saint-Charlemagne: après le déjeuner, on donne les *exeat* et les jeunes convives ont congé ; le lendemain même est encore un congé. Aussi les mauvaises langues, les *caques* qui ne peuvent pas être au banquet prétendent que leur sort est favorisé : ils sont *sortis* depuis huit heures du matin et les lauréats ne sortent qu'à midi. Jusqu'où la malice va-t-elle se nicher, ô mon Dieu!

C'est égal, je voudrais bien encore être à la Saint-Charlemagne.

Oncle Tobie.

LES ADIEUX D'UN COMÉDIEN AU PUBLIC

—

La semaine dernière, l'Opéra-Comique donnait une fort curieuse matinée au profit du vieux comédien Bouffé, qui faisait ses adieux à la scène.

Bouffé n'est pas le premier venu dans le monde théâtral. Né en 1800 et élevé dans la plus dangereuse des libertés, celle de la rue, il ne rêva jamais que le théâtre où il se fit une place distinguée.

Il a joué un peu partout, à la Gaîté, au Gymnase, aux Variétés, et le public, qui l'avait pris en sympathie, lui donna de longs jours de vogue. C'était, dit-on, l'acteur par excellence du drame-vaudeville, et cependant il avait une finesse de jeu qui aurait pu le faire monter jusqu'à la Comédie-Française.

Le programme de la matinée d'adieu était fort alléchant. Pour quiconque n'a le théâtre qu'en médiocre estime, c'était un moyen de voir défiler les bons acteurs, et aussi ceux dont Paris s'engoue pour le moment, sans les subir pendant toute une longue soirée.

Je me suis donné ce plaisir de curiosité et me suis rendu rue Favart.

A une heure, le grand lustre était allumé, la salle était pleine, on vivait déjà dans cette atmosphère faite d'émanations malsaines, que respirent quotidiennement tant de malheureux auxquels les plaisirs factices sont devenus indispensables.

J'ai constaté une fois de plus l'incommodité des stalles, et je me suis de nouveau demandé comment les Parisiens, ces fanatiques de bien-être, peuvent subir sans se plaindre cet emprisonnement dans un affreux velours rouge. Impossible d'allonger les jambes, impossible de faire un vrai mouvement. Quant au supplice qui consiste à laisser passer de maladroits retardataires, il n'y a pas à en parler, c'est absolument insupportable.

Le régisseur frappe les trois coups traditionnels, et le spectacle commence par une scène du *Dépit amoureux* de Molière, la plus jolie naturellement, celle où les personnages se brouillent si fort, puis se raccommodent si bien, celle où tant de petits papiers déchirés couvrent la scène, quelque chose de véridique et de charmant, qui vous fait rire quoique vous sachiez cela par cœur et que vous l'ayez vu jouer cent fois. Coquelin cadet est excellent en Mascarille, et Marinette, madame Bianca, une actrice très-habile aussi, lui donnait la réplique tout à fait à la Molière, c'est-à-dire avec je ne sais quelle naïveté narquoise, qui est le comble de l'art.

De la vraie comédie enfin et de vrais comédiens!

Au *Dépit amoureux* a succédé une des *Nuits* d'Alfred de Musset. Il était difficile de faire une scène avec ce dialogue entre le poëte et la Muse, et où le poëte aime surtout à parler seul. On n'y a pas mal réussi. Quand la toile se lève, le poëte, représenté par Delannoy, est mélancoliquement assis auprès d'une petite table. Entre la Muse, Mme Favart, fort poétiquement vêtue. Ses cheveux noirs tombent dénoués sur ses épaules; elle est enveloppée de draperies blanches et diaphanes; un large ruban d'or lui sert de ceinture. Sous ce costume charmant, l'actrice joue bien son rôle, un peu mignardement peut-être. Quant à Delannoy, il récite et mime le sien très-bien ; il se tire à force de talent d'une situation en réalité très-difficile.

On applaudit beaucoup, et il y a vraiment de quoi.

A ces accents français succèdent les déclamations italiennes du tragédien Salvini.

Il est accueilli par des bravos qui prouvent qu'on aime son jeu à la salle de la rue Ventadour. Pour moi, je ne puis prendre au sérieux ce monsieur en habit noir qui parle tragiquement, éloquemment, je le veux bien, à Rosamonda, et qui fait mille simagrées auxquelles je ne comprends rien. L'habit noir, d'ailleurs, empêche tout prestige. Quand la déclamation cessa, je m'en réjouis et laissai à ceux qui l'avaient comprise le soin de l'applaudir.

Après le tragédien italien commencèrent les intermèdes. Capoul nous a chanté, avec force grâces, les jolies choses de son répertoire; Delannoy a dit avec infiniment d'esprit les *Tentations d'Antoine;* Mlle Reichemberg a récité fort gracieusement une poésie toute pure et toute charmante, intitulée *les*

Lunettes de ma grand'mère, Coquelin cadet nous a émus avec la pathétique *Vision de Claude*; Mlle Girard nous a murmuré un fragment des *Cloches de Corneville*; Febvre s'est fait écouter avec cette courte mais très-belle poésie de François Coppée intitulée *l'Un ou l'Autre*.

Cela fait, on nous a servi encore une fois du Molière. Mmes Favart et Croisette ont joué la scène Ire des *Femmes savantes*. Après elles, Mounet-Sully a fait de son mieux pour nous réciter la *Soirée perdue* d'Alfred de Musset, une poésie où les mots charmants ne manquent pas, mais dont l'incohérence fatigue. J'ai écouté, je l'avoue, avec un autre plaisir, Mme Marie Laurent dans les *Laboureurs* de Lamartine. L'actrice était fatiguée, mais comme elle dit bien cette page véritablement superbe du grand poëte trop oublié!

Sur cette scène où viennent de retentir tant de belles paroles, nous voyons paraître la chanteuse populaire, Thérésa, qu'on applaudit ridiculement à son entrée. Elle a évidemment essayé de se dévulgariser; elle a appris la musique depuis ses débuts à l'Alcazar; néanmoins sa place n'est pas ici. Si nos yeux étaient choqués, nos oreilles, très-heureusement, n'ont pu l'être.

Elle a chanté, non sans art, une chansonnette assez honnête, et sur les *bis* répétés de la partie commune de l'assemblée, elle nous a dit une naïve romance vilgeoise, trop jolie en vérité pour son trivial interprète: *Rossignolet du bois sauvage*, etc.

Elle est partie au milieu d'applaudissements frénétiques— Paris aime les monstruosités— avec son accompagnatrice qui se confondait en révérences et prenait sa part de l'aubaine avec des airs qui étaient des plus comiques.

Voici maintenant la *great attraction*, Sarah Bernhardt en personne, avec sa vilaine coiffure de caniche effarouché.

— Tiens! elle a sa robe de chambre, a dit auprès de moi une dame qui semblait très-familière avec le personnel théâtral.

Le large fourreau de velours qui enveloppait l'actrice avait bien un peu la tournure de ce vêtement sans façon.

Elle a dit magistralement, comme elle sait dire, une poésie de Casimir Delavigne intitulée l'*Ame du purgatoire*. Le choix n'était peut-être pas très-heureux, et ce qui l'était moins encore, c'était l'accompagnement que faisait sur le piano un petit monsieur blond auquel elle a souvent imposé silence du geste et qui n'a pas tenu compte de l'avertissement. Cette petite note sautillante, accompagnant des paroles désolées et une belle voix, était simplement absurde. Sarah Bernhardt, très-applaudie, a remercié d'un air penché, un peu trop jeune vraiment, et la toile s'est baissée pour se relever une dernière fois.

Bouffé lui-même et Got ont joué admirablement une scène de la *Fille de l'avare*. Ah! les bons comédiens que ceux-là! Ici, je l'avoue, j'ai trouvé le spectacle trop court, et j'ai poussé un soupir de regret quand Bouffé, le père Grandet de la pièce, cessant tout à coup son expressive pantomime de l'avare qui fait le vide autour de lui avant de visiter son cher trésor, s'est avancé sur le devant de la scène et a dit d'une voix entrecoupée son petit couplet de remerciement et d'adieu, auquel on a répondu par de vigoureux applaudissements. Puis sont arrivés tous les acteurs qui avaient généreusement prêté leur concours à cette matinée. Bouffé, soutenu par deux comédiens, et tout tremblant d'une émotion qui, j'aime à le croire, n'était pas jouée, a reçu des mains d'un confrère une gigantesque couronne de lauriers de papier doré, à laquelle était jointe cette étiquette aussi flatteuse pour l'homme que pour l'acteur:

AU TRÈS-HONORABLE ET TRÈS-ILLUSTRE COMÉDIEN BOUFFÉ.

Sur ce double compliment, la toile s'est baissée, et j'ai quitté avec soulagement, mais au fond très-satisfait, le monde fictif, pour me replonger jusqu'au cou dans le monde réel.

PIERRE DU VELY.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612, 634, 650, 666 et 682.)

XXI

VENGEANCE.

Une dizaine d'officiers au costume simple et sévère étaient debout autour d'une grande table jonchée de cartes et de papiers.

Un autre groupe d'hommes vêtus d'habits de velours galonnés d'or, et coiffés de perruques poudrées, se tenaient dans un des coins de la pièce.

Dès qu'il aperçut d'Arramonde, M. de Montcalm, qui était parmi les officiers, vint vers lui la main tendue et lui dit avec bonne humeur:

— J'ai prié M. le marquis de Vaudreuil de vous faire entrer sur-le-champ, monsieur, car je sais que vous n'aimez pas à faire antichambre.

Puis s'adressant au gouverneur général, qui se trouvait près de lui:

— Monsieur, dit-il, je vous présente M. d'Arramonde, un de mes meilleurs officiers, dont j'ai déjà eu l'occasion de vous parler à propos de l'affaire de Montmorency... Monsieur, continua-t-il en se tournant vers le gentilhomme béarnais, je suis ravi que vous ayez pu vous tirer des mains des Anglais. M. de

Frontenac vient de nous dire que vous nous donneriez d'utiles renseignements sur le combat qui s'est engagé cette nuit près de l'anse du Foulon. Le conseil vous entendra avec intérêt.

Jean d'Arramonde s'inclina et, entrant au milieu du cercle formé par les principaux officiers de l'armée, il raconta ce qui lui était advenu pendant les derniers jours de sa captivité et comment il avait été assez heureux pour faire tomber l'armée du général ennemi dans une embuscade adroitement préparée.

Ce récit fait en termes fort simples, mais avec cette assurance et cette verve gasconne qui lui étaient habituelles, valut au gentilhomme béarnais les suffrages de ces hommes qui se connaissaient en courage et en sang-froid.

— Monsieur, dit le marquis de Vaudreuil, votre conduite sera signalée à Sa Majesté, qui, j'en suis sûr, la récompensera comme elle le mérite. Je serais heureux si, dès maintenant, il m'était possible de faire quelque chose qui vous fût agréable; quelque faveur que vous me demandiez, je vous promets de vous l'accorder.

– Je suis profondément reconnaissant à Votre Excellence des marques d'estime qu'elle veut bien me donner, dit Jean d'Arramonde. Son approbation est la meilleure récompense que je puisse solliciter pour moi... Mais, poursuivit-il en saisissant avec beaucoup d'à-propos l'occasion qui se présentait, puisque vous voulez bien me permettre, monseigneur, de faire un appel à votre bienveillance, je l'implorerai en faveur d'un homme loyal et courageux, qui m'a été d'un grand secours pour mener à bonne fin cette entreprise et qui, en ce moment, expie dans un cachot le malheur d'avoir déplu à l'un de vos subalternes.

Un mouvement se fit parmi les messieurs galonnés qui se trouvaient à l'une des extrémités de la salle et qui étaient les principaux intendants et fournisseurs de l'armée, que M. de Vaudreuil avait convoqués pour donner au conseil des renseignements sur la situation des vivres.

— Quel est cet homme? demanda le marquis de Vaudreuil en fronçant le sourcil. Que voulez-vous dire, monsieur?

— Cet homme se nomme David Kerulaz, répliqua Jean d'Arramonde.

— David Kerulaz! s'écria le marquis de Montcalm. Que lui est-il donc arrivé?... Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que c'était lui, le brave garçon, qui vous avait aidé à correspondre avec M. de Saint-Preux?

— Mon récit n'était pas tout à fait exact, monsieur le marquis; David Kerulaz a, en effet, reçu mes instructions, il s'est mis courageusement en route pour parcourir la longue distance qui sépare le camp anglais de l'anse du Foulon... Mais, comme il traversait Québec, il a été arrêté par des inconnus, jeté en prison, et sans un secours providentiel de Dieu l'avis important dont je l'avais chargé ne serait pas parvenu à M. de Saint-Preux.

— Qui donc a osé mettre la main sur David le chasseur, sur le plus brave, le plus loyal, le plus fidèle de nos Canadiens?

— Je l'ignore... on m'a parlé d'un certain intendant...

Un homme se détacha alors du groupe qui tenait conseil à voix basse à quelques pas des officiers. Il s'avança d'un pas lent et cauteleux jusqu'à la table où Montcalm appuyait son poing fermé, et s'approchant de M. de Vaudreuil :

— Monseigneur, dit-il, c'est moi qui ai demandé que ce David soit arrêté, et, avec votre permission, je demande maintenant qu'il soit jugé, sévèrement jugé.

Montcalm se retourna à moitié. Son regard dédaigneux s'abaissa sur le misérable personnage qui intervenait.

— Ah! c'est vous, monsieur Varin? dit-il avec mépris. Ainsi, dans une pensée de vengeance personnelle, vous avez fait arrêter David Kerulaz au moment même où il accomplissait une mission d'où dépendait le salut de l'armée!

— Permettez, monsieur le marquis, répliqua l'intendant en évitant de regarder en face le général, j'ignorais... J'avais, d'ailleurs, contre cet homme un mandat d'arrêt... le grand-prévôt...

— Quel était son crime?... de quoi l'accusiez-vous? dit Montcalm en frappant du pied avec impatience. Parlez, mais parlez donc!...

— Cet homme m'a insulté... Publiquement, il m'a traité de voleur...

Il y eut sur les lèvres de tous les officiers un sourire qui n'échappa point à l'œil perfide de l'intendant.

— Enfin, dit-il en devenant pourpre de colère, il m'a... oui, messieurs, il m'a battu!!!

Le sourire s'accentua. En ce moment, le groupe qui se tenait à distance se rapprocha peu à peu. M. Bigot, l'intendant général, voulut prêter à son subdélégué l'appui de l'ascendant qu'il avait su conquérir sur le trop faible gouverneur de Québec.

— Monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à M. de Vaudreuil d'un ton pénétré, cet homme que l'on ose défendre devant vous a outragé dans la personne de M. Varin le corps des intendants tout entier... Parti de si bas, l'outrage est peu de chose, mais il nous paraîtra tout à fait sensible si ce misérable n'obtient pas de votre justice le châtiment qu'il mérite.

M. de Montcalm ne put rester maître de lui. Emporté par sa vivacité naturelle, il frappa la table du poing, et dardant sur le groupe des intendants son regard étincelant :

— Soyez tranquilles, messieurs, s'écria-t-il, un moment viendra où justice sera faite, où tous les coquins seront châtiés! Mais en attendant cette heure, que j'appelle de tous mes vœux, je ne souffrirai pas qu'un homme dont le dévouement et le courage ont été si utiles à l'armée que je commande soit emprisonné sur je ne sais quel futile prétexte.

Varin fit un mouvement; M. Bigot lui mit la main sur l'épaule pour le calmer.

Cependant le marquis de Montcalm avait pris une feuille de papier et une plume qu'il tendit à M. de Vaudreuil.

— Monsieur, dit-il, veuillez, je vous prie, signer un ordre pour que David Kerulaz soit mis sur-le-champ en liberté... Mes officiers, — qui ont pu apprécier souvent ses services, qui, dernièrement encore, lui ont dû de sortir sains et saufs d'un infâme guet-apens, — mes officiers se joignent à moi pour demander sa grâce.

Les vaillants lieutenants de Montcalm, Lévis, Bougainville, Senezergues, firent un signe d'assentiment et, se tournant vers les intendants, leur jetèrent de méprisants regards de défi.

M. de Vaudreuil était visiblement embarrassé. Il roulait entre ses doigts la plume que lui avait tendue Montcalm. Il lui en coûtait de mécontenter Bigot et ses complices, qui, jusqu'à présent, avaient trouvé en lui un instrument si docile et si complaisant.

D'un autre côté, en présence des circonstances graves que la colonie traversait, il ne voulait pas mécontenter les principaux chefs de l'armée.

Cette scène frappa vivement Jean d'Arramonde. Il ne put s'empêcher de comparer l'attitude fière, énergique, de M. de Montcalm et de ses officiers au maintien humble et louche des intendants.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Et moi qui jusqu'à présent m'étais cru journaliste! Moi qui osais parler des gros soucis et des gros labeurs que m'imposent les devoirs de la chronique!

— Ah bien! oui, mon pauvre ami! Courir depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre à travers ce monde qui s'appelle Paris; aller des Batignolles à Montrouge et de la barrière du Trône à la barrière de l'Étoile; regarder à travers ton lorgnon tout ce qui peut se voir dans les rues de Paris et sur ses boulevards; errer à pied, en omnibus, en fiacre, en tramway; saluer Blondin sur sa corde, les Esquimaux dans leurs huttes; prêter l'oreille au chuchotement du téléphone; plonger au besoin un œil dans les profondeurs des catacombes et l'autre dans les profondeurs des mondes télescopiques; noter, commenter, griffonner, rédiger, chroniquer, feuilletonner, tu appelles tout cela *être journaliste?* Détrompe-toi, mon ami : tu ressembles à l'homme qui est et qui peut se dire journaliste, comme tu ressembles à Hercule, le dieu puissant et musculeux, drapé dans sa peau de lion et portant sur l'épaule sa massue formidable.

« Veux-tu savoir ce que c'est qu'un journaliste, ou même, plus modestement encore, un *reporter* tel qu'il le faut pour satisfaire la curiosité de notre monde moderne, ce monde de la vapeur et du télégraphe électrique? Regarde ce Stanley que tous tes confrères de la presse et toi-même avez salué au passage, et que la Société de géographie vient de fêter dans un banquet solennel... »

La voix qui me parlait avec tant de sans-gêne, c'était, vous le comprenez bien, celle de ma modestie : voilà pourquoi je la laissais dire sans me fâcher, tout en réservant à mon petit amour-propre le soin de lui donner la réplique un jour ou l'autre.

Il y a huit ans, ce Stanley qui est allé chercher et qui a retrouvé, dans les profondeurs de l'Afrique, le grand voyageur Livingstone; ce Stanley qui nous revient aujourd'hui d'un nouveau voyage, en digne émule et digne continuateur de son illustre rival; ce Stanley, enfin, n'était autre chose qu'un simple *reporter* voyageant en Europe pour envoyer des articles au journal américain le *New-York Herald.*

Mais je laisse parler Stanley lui-même; dans son livre intitulé *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, il nous a raconté de quelle façon subite, inattendue, fut improvisée sa gigantesque odyssée :

« Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869, dit-il, j'étais à Madrid, rue de la Croix. A dix heures du matin, Jacopo m'apporte une dépêche; j'y trouve les mots suivants : « Rendez-vous à Paris; affaire importante. » Le télégramme est de James Gordon Bennett fils, directeur du *New-York Herald.*

« A trois heures, j'étais en route. Obligé de m'arrêter à Bayonne, je n'arrivai à Paris que dans la nuit suivante. J'allai directement au *Grand-Hôtel* et frappai à la porte de M. Bennett.

« — Entrez, » dit une voix.

« Je trouvai M. Bennett au lit.

« — Qui êtes-vous? demanda-t-il.

« — Stanley.

« — Ah! oui. Prenez un siége; j'ai pour vous une mission importante. »

« Il se jeta sa robe de chambre sur les épaules et me dit vivement :

« — Où pensez-vous que soit Livingstone?

« — Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

« — Croyez-vous qu'il soit mort?

« — Possible que oui, possible que non.

« — Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

« — Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage?

« — Vous prendrez d'abord 25,000 fr. ; quand ils seront épuisés, vous ferez une traite d'autant, puis une troisième, et ainsi de suite ; mais retrouvez Livingstone.

« — Dois-je aller directement à la recherche de Livingstone ?

« — Non... »

Quoi, non! Qu'est-ce que ce terrible M. Bennett exigeait donc de plus? que prétendait-il donc imposer à ce stoïque journaliste qui acceptait de découvrir un homme perdu dans les déserts d'un monde inconnu?

Ce qu'il exigeait ? peu de chose en vérité ! M. Bennett lui proposait une série de petites excursions préparatoires, comme on met ses convives en appétit en leur offrant de menus hors-d'œuvre : beurre, anchois et radis.

Stanley, d'après le programme de M. Bennett, devait d'abord se diriger sur l'Égypte pour raconter l'inauguration du canal de Suez ; il devait voir les préparatifs de sir William Baker, qui, au nom du vice-roi, se disposait à faire une expédition militaire sur le haut Nil, et rédiger un guide pratique des voyageurs sur ce fleuve. De l'Égypte, il gagnerait Jérusalem, pour examiner les découvertes archéologiques du capitaine Warren ; il irait à Constantinople et se rendrait compte du différend politique survenu entre le sultan et le khédive ; de là il passerait en Crimée et tracerait un tableau exact des champs de bataille de la guerre de 1855 ; inclinant ensuite vers le Caucase, il verrait l'armée russe organisée pour l'expédition contre Khiva, terminerait par une excursion aux ruines de Persépolis, ferait une pointe dans l'Inde à Bombay, et là il s'embarquerait pour Zanzibar, d'où il pénètrerait dans l'intérieur de l'Afrique à la recherche de Livingstone.

Un tel programme ressemble à un rêve de maniaque ou de fou : Stanley ne s'en émut même pas ; il répondit avec un calme parfait, en prenant congé de son étrange rédacteur en chef :

— Bonsoir, monsieur. Tout ce que l'humaine nature a le pouvoir de faire, je le ferai ; et dans la mission que je vais accomplir, veuille Dieu être avec moi.

Ce projet gigantesque, effrayant, fut-il réalisé ? Oui, — de point en point.

Stanley accomplit d'abord la première partie du programme ; puis il s'enfonça dans cette redoutable Afrique qu'il n'avait connue jusqu'alors que par ouï-dire : il brava les déserts, les forêts, les fleuves débordés, les marais pestilentiels ; il brava surtout ces populations barbares pour lesquelles l'arrivée d'un blanc équivalait à celle d'une bête curieuse, tour à tour redoutée ou menacée.

Les tribus visitées par Stanley n'étaient d'ailleurs ni tout à fait aussi sauvages ni tout à fait aussi naïves qu'on pourrait le supposer : leur manière d'exercer l'hospitalité prouve même chez elles certaines tendances à se rapprocher de la civilisation ; en tout cas, elle n'a rien de commun avec l'hospitalité écossaise des montagnards de la *Dame Blanche*. S'ils veulent bien permettre à l'étranger de passer sur leurs terres, s'ils consentent à lui accorder le vivre et le couvert, c'est à condition que ledit voyageur saura suffisamment ouvrir son porte-monnaie ; on lui fixe même par avance le tarif de la reconnaissance.

Le jour où il y aura des chemins de fer dans le Gounda, dans le Yombé, dans le Ouhha et sur les rives du lac Tanganyika, soyez certains que les indigènes fourniront une race d'hôteliers qui connaîtront tous les secrets de la *carte*, de l'*addition* et du *service dans les chambres* comme leurs plus habiles confrères des bords du Rhin ou des montagnes de la Suisse.

J'ai dit *porte-monnaie*; c'est une façon de parler, car, à vrai dire, aucune de nos monnaies n'a cours chez ces noires tribus : un portefeuille plus ou moins garni de billets de banque ou même une bourse pleine de dollars les laisse parfaitement froids ; il faut les payer comme ils l'entendent, et ce n'est pas là un des moindres ennuis du voyageur.

« L'obstacle principal, dit Stanley, à la rapidité des voyages dans cette partie de l'Afrique a pour cause la nature des payements et des moyens de transport. Ici, au lieu d'un florin ou d'un demi-dollar, il faut deux mètres d'étoffe ; un collier à la place d'un sou ; un rouleau de fil de métal en guise de pièce d'or ; et pour transporter cette monnaie encombrante, vous n'avez pas de wagon, pas de chameau, pas de cheval, pas de mulet ; rien que des hommes presque nus, qui prennent, au minimum, pour la moitié du chemin, quinze dollars par soixante-dix livres, sans compter leur nourriture. »

Il n'y aurait encore que demi-mal si l'on savait d'avance à quoi s'en tenir ; mais si l'on écoutait toutes les réclamations de ces honnêtes indigènes, chaque pas franchi sur leur territoire se chiffrerait par des kilomètres de calicot : à propos de tout et partout, il faut dérouler des ballots d'étoffe qui suffiraient à vêtir un régiment. Si l'on refuse, si l'on résiste, alors les lances s'agitent et deviennent menaçantes. Dans son premier voyage, celui où il retrouva Livingstone, Stanley faillit perdre les traces du grand voyageur parce qu'il lui manquait quelques mètres de calicot pour franchir la frontière d'un État nègre.

Ce sont sans doute ces façons d'agir peu délicates qui l'ont amené à modifier lui-même ses procédés. Son second voyage, celui dont il revient aujourd'hui, a eu tout à fait le caractère d'une expédition guerrière : marchant à la tête d'une escorte qui ressemblait à un régiment, quand une peuplade s'opposait à son passage ou exigeait de lui un tribut ridiculement exagéré, Stanley, au lieu de perdre son temps à parlementer et finalement se laisser gruger, livrait résolûment bataille. Les revolvers américains et les carabines anglaises à quatorze coups avaient vite raison de tous ces pauvres diables de sauvages, — et l'homme blanc poursuivait son chemin, frayant dans le sang de ces malheureux barbares la route de la civilisation.

Il y aurait bien là matière à quelques réflexions philosophiques et philanthropiques; mais, pour le moment, passons...

C'est au mois d'août 1872 que Stanley était rentré en Europe ; c'est au mois d'août 1874 qu'il en repartait de nouveau. Cette fois il voyageait encore comme *reporter* de deux grandes feuilles, son *New-York Herald* et le *Daily-Telegraph* de Londres : bel exemple pour nos journaux à nous, qui croient s'être saignés aux quatre veines quand ils envoient un de leurs rédacteurs assister au mariage du roi d'Espagne!

Dans cette nouvelle expédition, Stanley ne cherchait plus Livingstone : le grand homme était mort au fond des déserts; mais il voulait être son continuateur. Il brûlait d'ajouter une nouvelle et magnifique page à l'histoire des découvertes en Afrique. Ce noble rêve, il l'a accompli.

Stanley, dans ce voyage épique, a révélé à la science le secret de problèmes qu'elle n'avait fait jusqu'à présent qu'entrevoir : il a déterminé les véritables sources du Nil; il a exploré toutes les rives du lac Albert-Nyanza; il a constaté la communication du lac Tanganyika avec la mer; enfin il a déterminé, unifié le cours jusqu'à présent mal connu du grand fleuve qui s'appelle le Congo, et il a proposé à la science de lui donner un nom qu'elle ratifiera sans doute, le nom de fleuve Livingstone...

Comprenez-vous maintenant qu'à cette seule nouvelle : « Stanley revient! Stanley va passer par Paris! » toute la presse, tout le monde de l'intelligence et de la science se soient émus? Une députation de journalistes est allée le recevoir à la gare de Lyon; la Société de géographie lui a offert un banquet au *Grand-Hôtel;* j'ai assisté à cette fête, et je puis sciemment vous parler de Stanley.

J'avoue en toute franchise que le célèbre voyageur n'a rien du prestige qui décèle, à première vue, certains hommes supérieurs. Il est petit, marche avec un déhanchement tout à fait sans façon; ses gestes sont d'une familiarité extrême. Quoiqu'il n'ait guère que trente-sept ans, ses cheveux taillés en brosse sont tout gris; ses moustaches noires, ses yeux vifs, ses traits anguleusement découpés donnent une seule expression à sa physionomie, celle de la rudesse énergique.

Je suis porté à croire que Stanley se trouve, au fond, beaucoup plus à l'aise dans les déserts de l'Afrique que dans nos salons d'Europe; mais s'il recevait à son tour ses confrères de la presse parisienne ou londonienne au milieu d'une jungle, sur les rives du *fleuve Livnigstone*, je crois que l'embarras serait de notre côté.

Un petit épisode assez amusant s'est produit à la fin du banquet de la Société de géographie. M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, qui n'avait pu arriver qu'au dessert, adressa au voyageur un discours de félicitations. Stanley, qui entend beaucoup moins le français que la langue du pays de Mouézy, regardait avec étonnement son interlocuteur, dont il ne connaissait pas même la qualité.

En terminant son discours, M. le ministre présenta à Stanley la décoration d'officier de l'instruction publique, c'est-à-dire les palmes d'or suspendues à une rosette de ruban violet. Pour le coup, l'*Africain* n'y comprit plus rien : qu'était-ce que ce bijou? Était-ce un ornement de toilette? Était-ce un échantillon métallique? Visiblement, ses idées étaient bouleversées.

Quelqu'un lui glissa deux mots à l'oreille... Stanley comprit alors, et il remercia par quelques mots en anglais.

— J'ai reçu déjà, a-t-il dit à peu près, bien des cadeaux divers dans les pays que j'ai visités; on m'a même donné des peaux de crocodiles et des dents d'éléphants. Mais je n'avais jamais rien reçu de pareil. Ce petit présent ne m'est pas moins agréable et je souhaite qu'il y ait un jour, sur les bords du lac Tanganyika, des ministres instruits pour en donner de semblables aux Européens qui voudront les visiter.

L'intention était bonne, mais la forme oratoire ne laissait pas que d'être quelque peu étonnante. Un instant même on parut craindre que Stanley, par excès de politesse, ne se passât sa décoration dans les narines : il se borna à la mettre dans sa poche.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 45. Dix-neuvième année. **LA SEMAINE DES FAMILLES** Samedi 9 Février 1878.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Frohsdorf.

FROHSDORF

I

Le château de Frohsdorf, situé sur le territoire de l'Autriche proprement dite, s'élève au milieu d'une vaste plaine limitée à l'est par les collines de la Hongrie, à l'ouest et au sud par les Alpes styriennes.

On s'y rend de Vienne par le chemin de fer de Trieste, que l'on quitte à Neustadt. De Neustadt à Frohsdorf, le paysage offre aux regards des points de vue variés : des campagnes émaillées de villages bien tenus, d'une blancheur éclatante, des routes « douces et commodes comme les allées d'un parc », dit un voyageur, et aux bords desquelles se trouvent des croix, des niches ornées de madones, des statues de saints. On voit qu'on est en terre catholique.

Au bout d'une heure de marche, derrière un rideau d'arbres, on découvre le village de Frohsdorf que traverse la petite rivière de Leitha et, au delà, le château auquel le village a donné son nom.

Il forme un parallélogramme entouré de vastes fossés. L'architecture en est simple et produit, au premier abord, une impression de grandeur mélangée de tristesse.

Du côté de la cour d'arrivée, la façade offre un aspect sévère : un rez-de-chaussée donnant sur les fossés, un premier étage percé de neuf croisées, surmonté d'un attique, cinq pilastres à chapiteaux corinthiens, une grande porte voûtée flanquée de deux portes latérales, le tout couronné d'un fronton où s'étale l'écusson de France. Un large pont de pierres donne accès à la voûte par laquelle on pénètre dans le château et dans une cour intérieure.

La façade de gauche, plus riante et plus ornée, présente à chaque étage un développement de onze fenêtres. Là se trouvent, au rez-de-chaussée, les appartements de réception, qui ont vue sur un parc dessiné à la française, orné de massifs de fleurs, de tapis de verdure et d'arbres séculaires. Au delà du parc, le château a pour point de vue un paysage naturel, au fond duquel s'estompent des collines brumeuses.

Les appartements particuliers de M. le comte et de Mme la comtesse de Chambord, situés du côté opposé à la façade principale, s'ouvrent sur des jardins réservés.

Enfin la façade de droite prend à son centre la forme d'une rotonde où se trouve la chapelle.

Tel est l'aspect extérieur du château de Frohsdorf. C'est le Versailles de l'exil. Mais la résidence du petit-fils de Louis XIV, bien qu'agréable et spacieuse, n'a rien de princier. Dans nos temps de luxe et de vanité à outrance, un haut baron de la finance ne s'en contenterait pas.

A l'intérieur, tout y porte le cachet d'une imposante simplicité, en harmonie avec la tenue et les habitudes de l'auguste châtelain.

Le château de Frohsdorf a été construit vers le milieu du dernier siècle sur l'emplacement d'un château du moyen âge qui fut primitivement la propriété de la famille de Crottentarf. Réuni en 1350 au comté de Putten, ce domaine passa successivement aux mains du baron de Lufel, des comtes de Hayus et de la veuve du roi Murat.

Jeu étrange de la destinée ! En prenant possession de cette résidence, les Bourbons exilés y trouvèrent le souvenir de la sœur exilée de Napoléon, Caroline Bonaparte, qui l'avait acquise en 1822.

II

Depuis son exil en 1830, la famille royale avait payé deux fois son tribut à la tombe. Le 6 novembre 1836, le vieux roi Charles X avait rendu le dernier soupir à Goritz, et le 2 juin 1844 le duc d'Angoulême, ce prince si longtemps méconnu, mais pour lequel l'heure de la justice a fini par sonner, était allé rejoindre son père dans le caveau du couvent des Franciscains. De la vieille génération royale qui avait assisté aux grandes péripéties de la Révolution, Marie-Thérèse restait seule. Elle voulut s'éloigner d'un lieu qui lui rappelait de trop tristes souvenirs et elle fit l'acquisition du château de Frohsdorf qui, depuis 1842, était devenu la propriété du duc de Blacas.

Le 25 juin 1844, les trois exilés en habits de deuil : Marie-Thérèse, duchesse d'Angoulême ; Henri, comte de Chambord, et Louise-Marie-Thérèse de France, celle que l'on appela l'orpheline du Temple et les orphelins du 13 février prirent possession du château de Frohsdorf, dont le nom allemand signifie le *village du bonheur*. A défaut de bonheur, la fille de Louis XVI et les enfants du duc de Berry y trouvèrent du moins un temps de repos dans leur triste pèlerinage sur la terre étrangère, et quelques rayons de joie.

Le 10 novembre 1845, Mademoiselle s'unit dans la chapelle du château à Ferdinand-Charles de Bourbon, prince héréditaire de Lucques. Ce jour-là, la simplicité ordinaire de la vie de l'exil fit place pour un moment à une représentation royale. La maison impériale d'Autriche, les deux impératrices, les archiduchesses accompagnées de leurs dames, le duc de Lucques, le prince Ferdinand et ses trois fils les archiducs François, Louis et Charles, le fils du duc de Modène et toute une suite de personnes attachées à leur maison remplirent les salons de Frohsdorf. Partout étincelaient les cordons, les plaques et les croix ; et au milieu de ces pompes on remarquait un jeune prince âgé de vingt-cinq ans, vêtu d'un simple frac sans broderie, sans décorations. C'était M. le

comte de Chambord, dont le visage rayonnait de joie et de tendresse fraternelle. L'archevêque de Vienne adressa un discours aux royaux fiancés. Après le prélat autrichien, le chapelain de Frohsdorf, M. l'abbé Trébuquet, prit la parole, afin qu'une voix de la patrie française ne manquât pas à l'union religieuse de deux descendants de Louis XIV.

Le 6 octobre 1846, une nouvelle joie fut réservée aux hôtes de Frohsdorf. La résidence allemande vit célébrer l'union de Henri de Bourbon avec la princesse Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane d'Este, archiduchesse d'Autriche, sœur de François V, duc de Modène. La France de toutes les classes, sinon de tous les partis, s'associa aux joies de cette union qui semblait promettre de nouveaux rejetons français à la lignée de Louis XIV. Riches et pauvres, bourgeois, paysans et ouvriers tinrent à honneur d'envoyer au fils et à la fille des rois des souvenirs de la patrie absente. Des messes furent célébrées à Paris, dans la plupart des grandes villes et jusqu'au fond d'humbles villages, pour appeler les bénédictions du ciel sur la royale union ; des banquets s'organisèrent, des adresses se couvrirent de signatures, des députations ouvrières arrivèrent jusqu'à Frohsdorf. Les dames de la Halle, qui avaient salué Henri de France dans son berceau, voulurent le complimenter dans son exil.

Mais les joies sont courtes et le malheur reprend bientôt ses droits dans les demeures royales. La fille de Louis XVI avait vu tous ses vœux couronnés par le mariage de son neveu et de sa nièce. En perdant dans Louise de France une enfant chère à son cœur, elle avait retrouvé dans la compagne de Henri V une seconde fille, une âme à la hauteur de la sienne. Quelques années de calme lui furent encore accordées. Elle assista à la Révolution de 1848, elle salua avec bonheur la renaissance royaliste de 1849 ; mais le déclin de sa santé annonçait que ses jours étaient comptés et elle avait le pressentiment qu'elle mourrait sur la terre d'exil. « Chère France ! disait-elle ; je suis trop âgée pour la revoir ! Que Dieu la protége, et qu'un jour mon neveu puisse lui faire reprendre le cours de ses glorieuses destinées. L'espoir désintéressé d'un bonheur que je ne partagerai pas suffit désormais à ma consolation. »

Le 13 octobre 1851, elle ressentit pendant la messe les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Son état s'aggrava dans les journées suivantes. Dès le premier instant, elle jugea que son heure était venue. Elle priait avec ferveur, et dans le délire de la fièvre elle improvisait des litanies brûlantes d'amour et de foi : « Saints patriarches, saints anges, protégez mon neveu et sauvez la France ! » Elle ajoutait : « Mon Dieu, recevez mon âme dans votre miséricorde, tout indigne que j'en suis ! Écoutez la prière de votre humble servante sur le seuil de l'éternité ! »

Pendant cette dernière maladie, la virilité de la petite-fille de Marie-Thérèse, l'ardeur de sa piété, l'angélique résignation de son cœur, son amour des pauvres, sa miséricorde pour les bourreaux de sa famille éclatèrent dans toutes ses paroles et jusque dans ses accès de délire.

Elle rendit son âme à Dieu le 19 octobre, assistée par l'aumônier de l'exil, l'abbé Trébuquet, pendant que le comte et la comtesse de Chambord priaient et pleuraient agenouillés auprès de son lit.

III

Consacré par la mort d'une sainte, Frohsdorf devint à partir de ce moment le séjour habituel et préféré de Henri de Bourbon. C'est dans la solitude de cette résidence, dans la contemplation des souvenirs qu'elle renferme et des grands exemples que lui ont légués les Saints, les Pères du peuple, les Grands, les Forts, les Sages et les Victorieux, que son esprit s'est développé, qu'il a grandi et mûri, qu'il s'est préparé au grand devoir de régner.

Frohsdorf est une petite France placée sur le sol étranger.

Sans doute bien des tristesses, bien des déceptions, bien des douleurs l'ont visité; mais le mal n'a jamais osé en franchir le seuil. L'esprit de haine, de vengeance ou d'intrigue, les pensées obliques, les regards louches, les souvenirs amers en sont bannis à toujours. Tout y est franc et excellemment français. L'observation la plus malveillante ne saurait y trouver que douceur, résignation, patience, oubli et pardon des injures, indulgence et charité inépuisables, sentiment du devoir, dévouement sans bornes à la France et à Dieu.

G. DE CADOUDAL.

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET LA FRANCE

Né en 1567, mort en 1622, enfant de cette noble terre de Savoie à qui nous devons l'illustre penseur Joseph de Maistre, saint François de Sales peut être revendiqué par la France comme un fils d'adoption. Ainsi que l'auteur du *Pape*, il eût pu dire de lui-même : « Je suis, sans contredit, l'étranger le plus Français... Je crois l'avoir bien prouvé. »

Nommé *François* au baptême, il fut, comme son saint patron, en quelque sorte prédestiné dès le berceau à aimer la France où, dans l'âge le plus tendre (treize ans), il vint étudier la rhétorique à Paris au collége des Jésuites ; il s'y fit admirer par ses succès et ses vertus. Ses progrès furent rapides et brillants en philosophie, en théologie, en Écriture sainte et en hébreu. Son séjour en France et dans la capitale dura quatre ans.

En 1600, étant coadjuteur de l'évêque d'Annecy, il eut une entrevue — la première — avec Henri IV, au château même d'Annecy. Il venait plaider auprès du roi de France la cause du catholicisme menacé dans le Chablais par les protestants qui, à la faveur de la conquête française, avaient la prétention d'y faire dominer leur influence. Saint François de Sales fut reçu par Henri IV avec une exquise bienveillance et un respect plus grand encore, jusque-là que, pendant toute l'entrevue, le roi tint toujours son chapeau à la main, puis il dit : « Pour l'amour de Dieu et de notre Saint-Père le Pape, et en considération de vous, monsieur, qui vous êtes si dignement acquitté de votre ministère, il ne sera rien changé à ce qui a été fait pour la religion catholique dans le Chablais. Je vous le promets, foi de roi ! j'y serai fidèle au péril de mon sang. » Deux ans après, François fut obligé — en présence de la propagande protestante — de venir à Paris plaider la cause de la religion, et il fut choisi pour prêcher le carême à la cour ; la chapelle royale se trouva bientôt trop petite pour le nombre des auditeurs. Ce fut alors que le cardinal Duperron dit de lui cette parole devenue célèbre : « Dieu a donné à M. de Genève la clef des cœurs. S'il ne s'agit que de convaincre, amenez-moi tous les hérétiques, je me fais fort d'y résister ; mais s'il faut les convertir, menez-les à M. de Genève. »

A la fin du Carême, il refusa avec le plus noble désintéressement un présent magnifique qu'on lui offrait ; des sentiments si nobles accrurent encore la réputation du saint apôtre : on ne parlait dans Paris que de M. de Genève (c'était le nom qu'on lui donnait, quoiqu'il ne fût encore que coadjuteur). Henri IV, qui avait passé tout le Carême à Fontainebleau, voulut entendre le prédicateur dont la voix publique redisait si haut les talents comme les vertus. Après l'avoir entendu, Henri IV dit publiquement que tout ce que la renommée lui avait appris de ce Savoyard était encore au-dessous de la vérité et qu'un homme d'un tel mérite devait occuper un siége plus élevé que celui de Genève. Il voulut ensuite l'entretenir en particulier : son estime ne fit que s'accroître à mesure qu'il le connut davantage ; et depuis cette époque il n'en parla plus qu'avec admiration : « M. de Genève — disait-il — est vraiment le phénix des prélats ; il y a presque toujours chez les autres quelque côté faible : dans l'un c'est la science, dans un autre la piété, dans d'autres la naissance ; au lieu que M. de Genève réunit tout au plus haut degré, et naissance illustre, et science rare, et piété éminente. »

La haute estime dont Henri IV honorait l'évêque de Genève se traduisit, en une autre circonstance, par ce bel et brillant éloge : « Je l'ai en singulière estime, parce qu'il réunit toutes les vertus et n'a pas un seul défaut. Je n'ai jamais connu personne plus capable de rendre à l'état ecclésiastique son ancienne splendeur ; il est doux, facile, humble de cœur, toujours égal à lui-même ; il a une piété tendre, mais sans affectation, une dévotion ardente, mais sans scrupule ; en un mot, c'est l'homme le mieux fait pour extirper l'hérésie et établir solidement la religion catholique. »

L'estime de Henri IV pour François de Sales était si grande qu'il exprima hautement l'intention de le demander au pape pour l'envoyer en Angleterre travailler à la conversion du roi Jacques, comme étant, à son avis, le prélat de toute l'Église le plus capable, par sa doctrine et sa profonde sagesse, de traiter avec un monarque si érudit. En attendant, il le sollicita jusqu'à cinq fois de rester en France, en lui promettant de riches bénéfices ; ce fut en vain, — l'évêque de Genève refusa toujours.

Vers l'automne de 1602, il reprit le chemin de Genève dont il venait d'apprendre la mort de l'évêque et où l'appelaient d'impérieux et pressants devoirs. Six ans après, Henri IV tenta de nouveaux efforts pour attirer François et le fixer en France, mais il n'y réussit pas davantage que les précédentes fois. A la même époque parut l'admirable livre de l'*Introduction à la vie dévote*, le chef-d'œuvre de l'évêque de Genève ; Henri IV, après l'avoir lu, avoua que l'ouvrage avait surpassé son attente. Pour bien comprendre toute l'importance d'un tel témoignage, il faut se rappeler que — d'après une curieuse et très-vraisemblable tradition — le roi de France avait suggéré l'idée et le plan de ce livre à son auteur.

Saint François de Sales venait de perdre sa mère tendrement chérie, et il commençait à peine à remettre son âme du coup terrible qui l'avait frappée, qu'il eut à pleurer un autre malheur : ce fut la mort de Henri IV, assassiné à Paris le 14 mai 1610. Ce grand prince aimait l'évêque de Genève autant qu'il l'estimait, et le saint prélat ne restait jamais en arrière en fait d'affection réciproque. Aussi cette mort tragique lui fut-elle sensible plus qu'on ne saurait dire. « Le trépas de ce grand roi — écrivait-il à un de ses amis — m'a touché de compassion en cent façons et par cent motifs ; car vraiment il a été pitoyable. » Mais ce fut surtout dans le cœur de son ami Deshayes, l'intime du roi, qu'il versa plus pleinement ses sentiments et sa douleur :

« Ah ! monsieur mon ami, — lui dit-il, — il est vrai, l'Europe ne pouvait voir aucune mort plus lamentable que celle du grand Henri IV. Mais qui n'admirerait avec vous l'inconstance, la vanité et la perfidie des grandeurs de ce monde ?... Il semblait bien qu'une si grande vie ne devait finir que sur les dépouilles du Levant, après une finale ruine et de l'hérésie et du turcisme. Ces quinze ou dix-huit ans, que sa forte complexion et santé et que tous les vœux de la France lui promettaient encore de vie vigoureuse, eussent été suffisants pour cela...

« Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt, fut celui par lequel, se rendant enfant de l'Église, il se rendit père de la France ; se rendant brebis du grand pasteur, il se rendit pasteur de tant de peuples, et, convertissant son cœur à Dieu, il convertit celui de tous les bons catholiques à soi. C'est ce seul bonheur qui me fait espérer que la douce et miséricordieuse Providence du Père céleste aura insensiblement mis dans ce cœur royal, en ce dernier article de sa vie, la contrition nécessaire pour une heureuse mort. Ainsi prié-je cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui le fut à tant de gens, qu'elle pardonne à celui qui pardonna à tant d'ennemis et qu'elle reçoive cette âme réconciliée à sa gloire, qui en reçut tant en sa grâce après leur réconciliation.

« Pour moi, je le confesse, les faveurs de ce grand roi en mon endroit me semblaient infinies, mettant en considération ce que j'étais lorsqu'en l'année 1602 il me fit des semonces d'arrêter en son royaume, qui étaient capables d'y retenir non un pauvre prêtre tel que j'étais, mais un bien grand prélat. Or Dieu disposait autrement ; et j'ai été extrêmement consolé que ce royal courage m'ayant une fois départi sa bienveillance ait si longuement et gracieusement persévéré à m'en gratifier, comme mille témoignages qu'il en a faits en diverses occasions m'en assurent ; et bien que je n'aie jamais reçu de sa bonté que la douceur d'être en ses bonnes grâces, si m'estimé-je extrêmement redevable à continuer mes faibles prières pour son âme et pour le bonheur de sa postérité. Je ne finirais pas aisément de parler d'un prince de tant de mémoire... »

L'âme d'un Français palpite dans cette belle lettre si naïvement et si tendrement émue, une des plus remarquables qu'ait tracées la plume du saint évêque de Genève, docteur de l'Église.

DENYS.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675 et 693.)

X (*suite*)

Il ne doit pas exister de paroles pour bien peindre ce qui suivit.

D'épais nuages de fumée noire surgissaient à tout moment de quelque nouvelle place à laquelle le feu s'était attaché. Ils interceptaient la lumière du jour, et rendaient les ténèbres presque palpables. Le feu, clair et irrité, jetait d'abord çà et là, par intervalles, une lueur passagère, quelque chose comme un éclair fourchu à travers l'obscurité. Puis, devenant mieux fourni et plus rapide à mesure que ses aliments se multipliaient, il se hâtait, il bondissait dans sa furie triomphante, léchant et dévorant, avec cent langues affamées, tout ce qui s'opposait à sa marche. Tantôt il s'étendait en nappes de flamme liquéfiée pour ainsi dire ; tantôt il se resserrait en étroits ruisseaux, qui ressemblaient à des serpents ardents. Mais jamais il ne se ralentissait un instant dans son œuvre maudite, se tordant de ci et de là, par dedans et par dehors, s'attachant avec toute la malice et la ténacité d'une créature consciente à chaque objet combustible qui se trouvait à sa portée. Enfin les solives de la voûte furent envahies.

Et sous ce dais de feu la foule palpitante, hurlante, se débattait dans une atmosphère de soufre, de fumée, de flammes, se précipitait d'arrière en avant et d'avant en arrière, sans savoir où, à la recherche d'un salut que tous ils savaient trop bien ne pouvoir jamais trouver. Oui, tout en obéissant à l'instinct qui porte tout être vivant à fuir le danger, il n'y avait pas là une créature qui ne sentît, au plus intime d'elle-même, qu'à moins d'un miracle elle était condamnée à mourir en cette heure et dans ce lieu.

Si l'on excepte le pasteur, Margaret était, dans toute l'église, la seule personne qui ne se livrât point à de vains efforts pour s'échapper. Entraînée vers le porche par le premier élan de ses voisins, ramenée vers l'autel par leurs mouvements de recul à la vue du brasier, elle était toujours demeurée là depuis lors, priant ou essayant de prier, fermant le plus possible ses yeux et ses oreilles à cet effroyable spectacle et à ces effroyables bruits.

Et aussi elle se trouvait, sans l'avoir cherché, à l'unique endroit de l'édifice où la vie fût encore sauve pour le moment.

On l'a déjà dit, l'autel était en pierre ; et, comme il était placé à une certaine distance de toute muraille, l'espace qui s'étendait en face de lui, quoique suffocant de chaleur et de fumée, restait exempt de flammes et conséquemment de danger immédiat.

C'était donc là que le prêtre cherchait à rassembler son troupeau. Il avait fait tout ce que la force humaine pouvait faire pour arrêter l'incendie. Maintenant il ne songeait plus qu'à remplir un autre et plus grand devoir : celui de son ministère sacerdotal. A son appel, ses malheureux enfants approchaient un à un, et brûlés, meurtris, demi-suffoqués, ils s'étendaient à ses pieds pour mourir.

Plus de grands cris. Le silence du suprême épuisement s'étendait sur eux tous. Seulement de temps à autre un sourd gémissement s'échappait des lèvres blanches, desséchées, de quelque pauvre créature expirante, et se mêlait au crépitement et au sifflement des flammes. Une fois, mais rien qu'une fois, un autre son se fit entendre : une imprécation contre l'ennemi.

Or le prêtre se tenait debout devant l'autel, priant

quelquefois tout haut, cherchant quelquefois, du regard et de la voix, à calmer ces infortunés, attendant et guettant, avec une sage et héroïque patience, le moment précis où, toutes les espérances de vie humaine disparues, il pourrait diriger leurs pensées vers cette autre vie qui allait commencer tout à l'heure pour ne jamais finir.

Mais cette imprécation parut changer tout son dessein. L'âme envahie par la sainte colère de l'apôtre, il se tourna tout à coup vers l'homme qui avait parlé.

—Pécheur, s'écria-t-il, silence! Osez-vous bien aller à Dieu avec une malédiction sur les lèvres? O mes enfants! mes enfants! continua-t-il en ouvrant ses bras tout grands, comme s'il eût voulu les y étreindre et les abriter, sur son sein, contre la douleur, mes enfants! ne voyez-vous pas que vous allez mourir? Les ennemis au dehors, les flammes dévorantes au dedans : tout espoir de vivre serait folie. Vous pouvez mourir irrités, furieux, l'injure à la bouche, comme le larron blasphémateur. Vous pouvez mourir, ô pensée bénie! comme Jésus lui-même : la paix dans le cœur, et sur les lèvres une prière pour vos ennemis. Ayez pitié de vous-mêmes, ô mes enfants! Ayez pitié de moi, votre pasteur, qui aurais à répondre de vos âmes comme de la mienne! Choisissez de mourir avec Jésus et comme Jésus. Bannissez de vos cœurs toute rancune. Souvenez-vous que, si nos ennemis nous font du mal, nous, chacun dans notre mesure, nous en avons fait au Sauveur. Priez pour eux comme il a prié pour nous, comme il a prié pour ses bourreaux. Et maintenant, ô mes enfants bien-aimés! agenouillez-vous, que je vous donne, en son nom et par sa puissance, le pardon qui va vous permettre de vous présenter pleins d'espoir devant le trône du Juge souverain.

Pure et paisible, douce et forte, cette voix s'élevait seule au milieu de la confusion et de la peur : voix d'un pasteur qui n'avait été envoyé ici, semblait-il, que pour mourir avec son troupeau. Tous obéirent à la lettre. Pas un de leurs murmures qui ne fût apaisé, pas un de leurs cris de douleur qui ne fût étouffé. Prosternés la face contre terre, ils attendaient en silence la parole libératrice. Le prêtre leva les yeux vers le ciel, étendit la main et prononça solennellement l'*Ego te absolvo*.

Alors il put entendre s'élever du sol un murmure sourd, mais d'une singulière douceur pour son oreille : peut-être un *Amen;* peut-être la respiration que reprennent avec un sentiment de bien-être les poitrines délivrées d'un lourd fardeau.

Presque au même instant, un grand cri retentit en dehors de l'église.

Puis un craquement de porte, — puis le bruit de quelqu'un qui se précipite,— puis un bouleversement dans les tisons, les débris de bois, les matières calcinées du porche...

Et Roger O'More, noir de fumée, couvert de brûlures, se trouva tout à coup au milieu de ses pauvres Irlandais.

Une acclamation presque triomphale accueillit son apparition : le *chieftain* devait apporter le salut!

Il semblait déjà qu'une sorte de miracle n'avait pas été de trop pour l'amener jusqu'ici.

Arrivant tout seul, sans armes, il s'était précipité à travers le groupe des soldats anglais. Ceux-ci n'avaient cessé de s'imaginer, depuis le commencement du terrible drame, qu'il se trouvait dans l'église avec leurs autres victimes, plèbe peu importante en comparaison. A sa vue, leur surprise fut si violente qu'ils ne songèrent tout d'abord ni à s'opposer à son passage ni à le frapper. Quand ils se remirent et voulurent reprendre leurs avantages, les chefs leur arrêtèrent la main. Pour ces sages, pour ces prudents de la prudente et sage armée cromwellienne, mieux valait le laisser se jeter lui-même dans un péril sans issue que d'avoir une part trop ostensible à sa mort. Il put donc ouvrir la porte, que l'on avait barricadée en dehors, et, au risque d'une suffocation instantanée, il débarrassa le porche, de façon à s'y frayer un passage.

Maintenant, au milieu de cette fumée qui l'aveuglait, il cherchait en vain miss Netterville.

Elle était toujours à la même place, au pied de l'autel, mais évanouie, mais demi-morte de chaleur, d'étouffement, de peur.

Son nom, prononcé d'une voix retentissante, parut la rappeler à la vie : elle poussa un petit cri d'enfant effrayé et se souleva légèrement.

Si faible que fût ce cri, O'More l'entendit, et il s'élança de ce côté.

Un instant après, il avait soigneusement enveloppé Margaret dans son épais manteau, et il l'emportait derrière l'autel, en criant à tous les assistants de le suivre et d'imiter ce qu'il ferait.

Dans une phase antérieure de la catastrophe, cette place avait été la plus dangereuse. Mais sir Roger calculait bien ses chances. Actuellement, le péril principal venait de la voûte : comme elle se consumait déjà depuis un temps assez considérable, elle pouvait tomber à tout instant. En bas, au contraire, le feu, ayant rapidement dévoré les légers matériaux qui avaient alimenté sa fureur, s'apaisait petit à petit.

D'une main robuste et hardie, O'More rejetait à droite et à gauche les débris incandescents; et, par le chemin qu'il se frayait de la sorte, il avançait sans hésitation. En cette partie de l'édifice, le sol s'abaissait considérablement sous ses pas : il ne s'en étonnait point, et cela lui annonçait même qu'il suivait la bonne direction.

Enfin il écarta un certain amas de broussailles qui se consumait encore sourdement, et il mit à découvert un trou pratiqué dans la muraille, le trou de

l'Ermite ou du *Chieftain*, celui dont il racontait l'histoire en conduisant son *corragh*, et où si souvent il avait joué enfant.

Il le traversa, portant toujours Margaret, sans plus d'effort que si c'eût été une toute petite fille. Quelques secondes plus tard, il la déposait de l'autre côté, en plein air et en pleine lumière du ciel.

Les Irlandais avaient vu... Avec un sauvage cri d'espoir, ils s'élancèrent en avant.

Au moment même, la voûte commençait à s'ébranler.

Ils s'en aperçurent, et, affolés par la peur, ils se pressèrent les uns sur les autres, obstruant le passage, et, pour se sauver plus vite, détruisant eux-mêmes leur unique chance de salut.

Une pluie de feu tomba des solives qui chancelaient. Il y eut encore un cri, tout différent de celui qui s'était élevé tout à l'heure! — un cri mêlé de douleur et de terreur. Puis un silence plus horrible encore que ce cri horrible : silence de mort, interrompu seulement, en haut par le sifflement et la crépitation des flammes, en bas par les soupirs de la vague expirant sur le rivage. Et ce fut fini.

XI

Quand Roger O'More déplia le manteau dans lequel il avait enveloppé Margaret, il crut avoir un cadavre sous les yeux. Cependant le grand air ranima bientôt la pauvre jeune fille. Elle ouvrit des yeux effarés et dilatés par la terreur, — ils devaient rester ainsi pendant plusieurs mois, — et les fixant sur Roger elle balbutia :

— Les autres... où sont les autres? Le prêtre... et tous... où sont-ils?

— Avec leur Dieu, j'en ai la confiance! répondit-il solennellement.

Il sentait qu'en un moment comme celui-ci il ne pouvait dire autre chose que la vérité. Et cependant, combien cette vérité devait frapper d'une façon terrible la pâle jeune fille qui était devant lui!

A l'expression de douleur qui lui fit refermer les yeux, on eût dit que la réponse l'avait transpercée comme un poignard.

Tout à coup elle se souleva et retomba à genoux en s'écriant :

— Moi seule sauvée! moi seule! O mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de leurs âmes!

Puis se rappelant soudainement que, si elle était sauvée, elle le devait à Roger, elle ajouta :

— Vous avez risqué votre vie pour la mienne. Comment vous remercier?

— En m'aidant à vous sauver encore une fois! répliqua-t-il brièvement. Puis il continua sur un ton rapide, car il savait trop bien que tout moment de retard ici était gros de périls : Miss Netterville, vous avez échappé à l'incendie, mais vous n'êtes pas encore en sûreté. Votre vie, maintenant, est dans vos propres mains, et avec du courage, avec une ferme confiance en la Providence, je ne doute pas que nous menions tout à bonne fin.

Elle parut faire un violent effort; puis elle répondit avec calme :

— Dites seulement ce que je dois faire, et je le ferai.

— Voici, reprit-il, avec la même rapidité. Cette tour (et il indiquait l'édifice brûlant au-dessus de leur tête) cette tour va bientôt tomber, et, si nous nous attardons, elle nous écrasera sous ses ruines. D'un autre côté, si nous visons à rejoindre le chemin par où vous êtes montée, et si, dans ce but, nous tâchons de ramper autour de l'église, pour nous retrouver sur le devant, trajet à peu près impossible du reste, les démons qui gardent la porte nous abattront comme des chiens enragés. La falaise, donc, est notre meilleure, presque notre seule chance d'échapper. Néanmoins je vous laisse le choix. Mais décidez-vous tout de suite.

— La falaise alors, soit! répondit-elle les lèvres blanches, mais les yeux étincelants. Dieu est plus miséricordieux que l'homme. Il nous sauvera peut-être... Sinon, que sa volonté soit faite, non la mienne! Je me fie entièrement à Lui... à Lui et à vous.

Elle avait à peine achevé, que déjà O'More déroulait la corde dont il s'était fait une ceinture, et cherchait avidement autour de lui un moyen de l'assujettir de telle sorte que Margaret pût s'en aider pour descendre.

Heureusement un arbre épineux s'était planté, quelques centaines d'années auparavant, dans une fissure du rocher. Il avait choisi sa place tout auprès des murs de la tour, il avait jeté ses racines sous ses fondations puissantes; et maintenant, vieux, tortu, grisâtre, rabougri, il était aussi solidement fixé dans le sol que ces fondations elles-mêmes.

Roger alla droit à l'arbre, éprouva sa force, et, satisfait de son expérience, passa une extrémité de la corde autour de la partie du tronc la plus rapprochée de terre, et il l'assujettit au moyen d'un nœud de matelot. Ensuite il jeta l'autre extrémité par-dessus la falaise, et surveilla sa chute, avec une crainte silencieuse et terrible que la longueur se trouvât insuffsante.

La corde descendait, descendait toujours... Il se penchait pour suivre ses progrès. Margaret fut obligée de regarder d'un autre côté : le vertige la gagnait.

Enfin elle l'entendit murmurer :

— Dieu soit loué! la voici qui atteint la plateforme!

Puis il se retourna vers elle et examina ses traits avec anxiété.

— Miss Margaret, lui dit-il, c'est difficile, mais ce

n'est pas impossible. Je vous ai vue bondir comme un daim en descendant des falaises presque aussi escarpées, sinon aussi hautes. Le grand, le seul péril est dans la vue. Il faut me promettre de ne regarder ni en haut ni en bas, mais de fixer constamment les yeux sur les rochers devant vous. Tenez bien la corde; prenez-la d'une main, puis de l'autre, alternativement, comme un matelot (j'ai déjà vu que vous connaissez la manœuvre), et laissez-moi le soin du reste. Il y a réellement un sentier, quoique vous ne puissiez guère le voir d'ici; et il y a, en outre, des fentes et des crevasses, où vous pourrez trouver facilement à mettre le pied. Vous aurez soin de les tâter, à mesure que vous descendrez; et si vous êtes dans l'embarras, je serai au-dessous pour vous aider. En tous cas, représentez-vous bien que vous ne restez pas seule, car je vais vous attacher par cette corde, de telle sorte que, s'il vous arrivait de lâcher prise, je pourrais peut-être vous soutenir.

Thérèse Alphonse Karr.

— La suite au prochain numéro. —

BIBLIOGRAPHIE

Un Enfant gâté, *seconde édition.* (Librairie Hachette.)

Ce petit volume, qui déjà touche à sa troisième édition, est connu des lecteurs de la *Semaine;* mais nous avons tenu à leur offrir un spécimen des illustrations qui lui donnent un charme tout nouveau.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612, 634, 650, 666, 682 et 700.)

XXI

VENGEANCE (*suite*).

Alors il se rappela les paroles du père André; il comprit toute l'étendue de la haine qui devait séparer ces hommes si différents de sentiments et d'allures. Du côté du général et de ses lieutenants, il sentait venir comme un souffle d'héroïsme qui l'enthousiasmait. Les complices de Bigot, au contraire, avaient le front incliné des lâches et des traîtres, l'œil fuyant des hommes qui trament dans l'ombre d'infâmes complots.

Il y eut un long silence.

Enfin M. de Vaudreuil, qui promenait autour de lui ses regards indécis, aperçut Jean d'Arramonde. Alors son visage s'éclaira, comme s'il eût trouvé un moyen terme pour sortir d'embarras.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux intendants, personne plus que moi n'apprécie les services que vous avez rendus à la colonie, personne plus que moi ne désire vous voir honorés de l'estime que vous méritez. Mais veuillez vous souvenir que j'ai promis à ce jeune homme de lui accorder la faveur qu'il me demanderait... Il m'a prié de rendre la liberté à ce Canadien. Je ne puis manquer à ma parole. C'est avec un sentiment de vif regret, croyez-le, que je signe cet ordre.

Le faible gouverneur poussa un soupir, s'inclina vers la table et écrivit quelques mots sur la feuille blanche que Montcalm avait placée devant lui.

— Tenez, monsieur, acheva-t-il en tendant le papier à Jean d'Arramonde, allez délivrer votre David Kerulaz et dites-lui bien que c'est à vous seul qu'il doit cette insigne faveur. Veuillez le prévenir aussi que, s'il lui arrivait de se rendre encore coupable d'une nouvelle faute, il ne pourrait éviter si facilement le châtiment qu'il a mérité.

Jean d'Arramonde salua profondément le gouverneur, adressa un regard reconnaissant à M. de Montcalm et sortit rapidement de la salle du conseil.

Accompagné de M. de Frontenac, il courut exécuter l'ordre de M. de Vaudreuil, heureux de penser à la joie qu'il allait causer à son ami David et à la chère et vaillante fiancée du Chasseur de bisons.

Tandis que les officiers généraux de l'armée achevaient de tenir conseil, les intendants se retiraient silencieusement, précédés de Bigot et de Varin.

Jusqu'à ce qu'ils eussent franchi la porte de la salle, ils ne quittèrent pas leur attitude gauche et embarrassée.

Mais, dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la grande antichambre, ils se redressèrent et échangèrent entre eux, à voix basse, des paroles rapides et animées.

Ils parlaient tous ensemble; la voix aigre de Varin dominait les plaintes de ses confrères.

— C'est un nouvel affront ajouté à tant d'autres, disait l'intendant dont le visage paraissait violacé sous la perruque blanche qui l'encadrait. Nous sommes trop patients... ces gens-là marchent sur nous comme si nous étions les derniers des misérables, et le gouverneur leur donne raison, il nous abandonne!... La mesure est comble... Ils veulent la guerre, eh bien! ils l'auront, et nous verrons si dans quelques jours ce Montcalm parlera si haut.

Il se tut; un mauvais sourire passa sur ses lèvres charnues. Puis avançant la tête au milieu du groupe de ses collègues :

— Encore un peu de patience! leur dit-il d'un ton très-bas; il y a en ce moment sur le Saint-Laurent quelqu'un qui nous vengera tous.

Cette parole parut calmer soudain l'exaspération des intendants. Ils se dirigèrent lentement vers la porte, les mains enfoncées dans les grandes poches

de leurs basques, le visage comme éclairé par la sinistre prophétie qu'ils venaient d'entendre et dont l'accomplissement devait assurer à leurs vols, à leurs concussions, à leurs infamies une éternelle impunité.

XXII

RÊVES D'AVENIR.

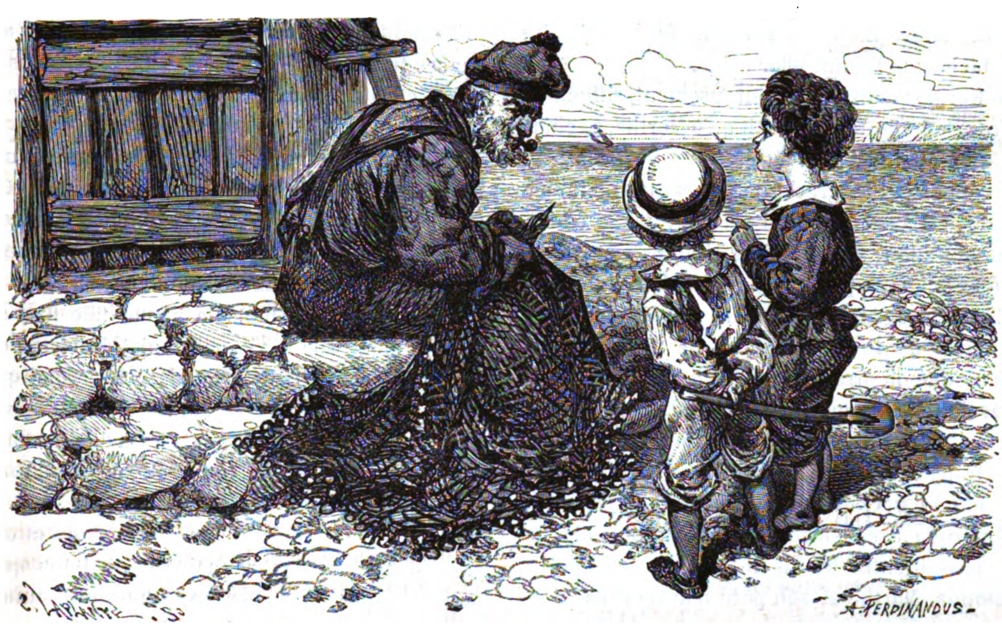
L'Allemand Isaac Bitche, dont il a déjà été question plus haut, demeurait dans un des quartiers les plus reculés et les plus sombres de la haute ville de Québec. Il habitait une petite maison isolée dont la porte et les volets restaient toujours fermés.

Le peuple de Québec ne passait pas devant cette maison sans chuchoter des paroles mystérieuses.

Les uns prétendaient que le Juif Isaac faisait de la fausse monnaie, et que c'était à lui que les intendants de l'armée avaient recours lorsqu'ils avaient perdu de grosses sommes au passe-dix ou au trente-et-quarante.

D'autres affirmaient que de vastes souterrains s'étendaient près de sa maison, sous des terrains vagues que l'on apercevait à peu de distance.

Ces souterrains contenaient, disait-on, d'énormes quantités de blé et de salaisons, emmagasinées depuis longtemps avec la complicité des intendants et qui ne devaient voir le jour que lorsque la ville de Québec, à demi morte de faim, serait sur le point de demander grâce.



Un enfant gâté.

Qu'y avait-il de fondé dans ces bruits populaires? Il serait difficile de le dire.

Un fait évident, c'est que certains rapports étranges existaient entre Isaac Bitche, les intendants de l'armée et les agioteurs de Québec. (On sait aussi que l'Allemand avait de mystérieuses intelligences avec le commandant en chef de l'armée anglaise.)

Le soir, on voyait parfois les agents subalternes de la bande noire dont Bigot et Varin étaient les chefs se glisser dans la petite ruelle où était située la maison de l'Allemand et pénétrer à travers l'entre-bâillement de la porte, après avoir heurté d'une façon particulière contre ses ais solides, protégés par de grosses barres de fer.

Or, le 12 septembre au soir, c'est-à-dire quelques heures après que Varin eut déclaré à ses complices que « la mesure était comble », deux hommes, profitant de la nuit sombre et pluvieuse, se glissèrent dans la petite maison d'Isaac Bitche.

Au bout d'une grande heure, rapides et mystérieux comme des ombres ou comme des criminels, ces deux hommes sortirent de la demeure de l'Allemand.

Quelques instants après, Isaac Bitche parut à son tour sur le seuil. Il jeta à droite et à gauche un regard circonspect, descendit la ruelle silencieuse et monta dans une voiture bien close qui l'attendait au détour d'une rue voisine.

La voiture traversa Québec en évitant les bas quartiers de la ville où, d'instant en instant, on entendait le choc mesuré des boulets qui bombardaient les maisons croulantes.

Elle sortit de l'enceinte et, chose singulière! suivit le chemin que l'intendant Varin avait pris plus d'un

mois auparavant lorsque, guidé par le flair de son chien Brifaut, il s'était rendu au vaste souterrain situé près de l'anse du Foulon, et où il espérait trouver les trésors enfouis du Trappeur.

Dans un chemin détrempé par les pluies, le carrosse où se trouvaient Isaac Bitche et ses compagnons frôla un homme de haute stature qui marchait rapidement en courbant ses larges épaules.

Cet homme était David Kerulaz; le brave chasseur, sorti de prison, courait à la ferme de Sillery.

Ah ! si David avait su quelle œuvre sombre allaient accomplir ces misérables qui venaient de lui jeter la boue du chemin en passant près de lui, comme il se serait élancé à la tête du cheval qui les emportait à travers la lande déserte! Comme il aurait placé entre eux et le but infâme qu'ils poursuivaient sa robuste poitrine d'honnête homme!

Mais la voiture filant au galop ne fut bientôt plus qu'une tache que la nuit effaça.

David Kerulaz marchait vigoureusement, sifflant un air entre ses dents. Il ne pensait qu'à Marthe, sa chère Marthe qu'il allait revoir.

En lui apportant sa grâce, quelques instants auparavant, Jean d'Arramonde lui avait dit que la courageuse jeune fille avait pu arriver à temps au poste de l'anse du Foulon et prévenir Gaston de Saint-Preux de l'attaque des Anglais. Mais il n'avait pas voulu gâter la joie du brave Chasseur de bisons en lui apprenant que la pauvre Marthe avait été blessée dans l'accomplissement de sa mission.

Il était environ dix heures du soir lorsque David Kerulaz frappa, du bout de son bâton, la porte arrondie qui donnait accès dans l'intérieur de la ferme.

Il remarqua avec surprise qu'un mince filet de lumière passait entre les ais disjoints de cette porte; cela l'étonna. Marthe et son père n'avaient pas l'habitude de veiller si tard.

Mais sa surprise fut à son comble lorsque, la porte s'étant ouverte, il vit devant lui la haute stature, les traits graves et la grande barbe blanche du père André, le missionnaire.

— Vous ici, mon père!... commença-t-il.

— David!... Ah! mon cher enfant, entrez vite! dit le père André en s'effaçant pour le laisser passer. Béni soit Dieu qui vous a rendu la liberté!... Oh! comme votre pauvre Marthe va être heureuse!

— Elle repose, sans doute ?

— Oui. Chut!... parlez bas... Ah! mon cher enfant, vous ne savez donc pas?

— Qu'est-il donc arrivé, père André? Vous m'effrayez! dit David.

Un léger bruit qu'il entendit derrière lui le fit retourner.

Une petite porte basse venait de s'ouvrir, et, sur le seuil de cette porte, Marthe apparaissait dans ses longs vêtements blancs, mais si pâle, si chancelante, que David demeura immobile, se demandant, plein d'angoisse, si c'était bien la jeune fille ou son fantôme qui lui apparaissait ainsi.

— Marthe! imprudente enfant! s'écria le missionnaire.

Il s'élança vers elle et arriva à temps pour la soutenir sur son bras robuste.

La pauvre fille défaillait.

— Marthe! Marthe! Mais que lui est-il donc arrivé, mon Dieu ! s'écria David en courant vers elle.

— Ah! mon David, fit la jeune fille pâle et languissante, en tendant la main à son fiancé, je n'espérais plus vous revoir!

David la fit asseoir près du feu, dans un grand fauteuil de chêne. Il jeta sur ses épaules son épais manteau et l'y enveloppa avec des soins de mère. Puis il vint s'asseoir près d'elle sur un siége bas. Il prit ses mains glacées et attacha un regard anxieux sur ses traits pâlis, sur ses beaux yeux bleus que la fièvre et la douleur avaient entourés d'un cercle de bistre.

Pendant ce temps, le père André prenait un vase plein d'eau, y jetait une poignée de simples et venait faire chauffer ce mélange sur le feu pétillant de l'âtre.

— Je vous ai entendu, David, je suis venue... Oh! je sens que je suis sauvée maintenant!...

Et en disant ces mots la jeune fille fixa son regard profond sur le visage inquiet du chasseur.

Tout en surveillant le bienfaisant cordial qu'il venait de préparer, le père André, accroupi devant le feu, racontait en peu de mots à David Kerulaz comment la pauvre Marthe avait été blessée d'une balle au cou en courant vers le poste français.

— Rassurez-vous, dit-il de sa voix grave et douce... elle est hors de danger maintenant. Dans quelques jours, lorsque notre cher pays sera sauvé comme elle, vous pourrez rappeler à M. de Montcalm sa promesse, et la conduire à l'autel où j'implorerai pour vous les plus abondantes bénédictions de Dieu.

— Marthe! ma pauvre Marthe, vous étiez blessée, la fièvre, la douleur vous dévoraient, et je n'étais pas près de vous!... Ah! ce Varin, ce misérable... je ne le tiendrai donc jamais au bout de ma carabine!

— Mon cher enfant, pouvez-vous bien songer à vous venger en un pareil moment? dit le père André. Ce ne sont pas des paroles de colère, mais des paroles de reconnaissance envers Dieu, qui devraient sortir de vos lèvres.

— Vous avez raison, mon père, dit David avec un soupir. Mais que voulez-vous? j'ai souvent, dans ma vie de chasseur, tué des animaux moins nuisibles que ce vieux coquin chamarré d'or volé! Tant que Varin n'aura pas été puni comme il le mérite, il me semble qu'il me sera impossible de tirer un léopard ou une panthère sans avoir envie de leur adresser des excuses.



Le père André sourit. Il se pencha vers le feu, y prit la potion brûlante et la tendit à Marthe qui la but lentement, sans quitter des yeux son fiancé assis à ses pieds.

Oh ! comme ils étaient éloquents, ces regards, et comme ils disaient bien ce que la faiblesse de la pauvre enfant l'empêchait d'exprimer !

Le père André, un peu à l'écart, baissait sa tête vénérable et semblait suivre avec une attention toute particulière les gros grains du chapelet qui se déroulait sous ses doigts.

Enfin David se leva.

— Marthe, dit-il, vous êtes encore bien faible, bien souffrante... il faut aller vous reposer.

La jeune fille obéit avec un doux sourire.

Elle s'enveloppa plus étroitement dans le manteau de David qu'elle voulut garder, par un caprice de malade, disant qu'elle y dormirait mieux. Appuyée sur le bras robuste de son fiancé, elle reprit le chemin de sa chambre. Le père André lui envoya sa bénédiction, la porte se referma et la blanche apparition disparut.

— Ah ! que les Anglais soient vaincus, chassés d'ici, que M. de Montcalm soit maréchal de France, que Varin soit pendu... et je serai le plus heureux des hommes ! ! ! s'écria David Kerulaz qui vint s'asseoir auprès du père André, en gardant toujours son regard fixé sur la petite porte au seuil de laquelle il avait vu disparaître Marthe.

— Mon brave enfant, répliqua le père André, puisse Dieu entendre vos souhaits... quoique cependant le dernier ne soit peut-être pas celui d'un bon chrétien !

— Non, mais c'est celui d'un bon Canadien, d'un honnête chasseur qui a toujours eu horreur des reptiles et autres bêtes immondes !...

Les deux hommes veillèrent toute la nuit.

David faisait part au vieux missionnaire de ses projets. Le père Dervieux était âgé, il négligeait un peu sa ferme. De son côté, il ne serait pas fâché lui-même de renoncer aux grandes courses dans les prairies, aux nuits passées à l'affût des bisons ou sur les bords glacés des lacs habités par les castors. La terre du Canada était fertile et bénie de Dieu. Que manquait-il pour lui faire rendre des trésors ? Des bras capables de la travailler.

Eh bien ! dès que la guerre serait terminée, — et cela ne pouvait être long, car les Anglais allaient être bientôt pris et perdus dans les glaces, — donc, dès que la guerre serait finie, il se marierait et s'établirait à la ferme de Sillery. Il s'était entendu avec une vingtaine de ses compagnons de chasse qui, comme lui, étaient fatigués de la vie aventureuse et solitaire des trappeurs. Il était convenu qu'ils vendraient leurs trappes, leurs fusils, et qu'avec le produit de cette vente et le fruit de leurs économies ils achèteraient autour de Sillery quelques arpents de terre.

Ainsi s'élèverait peu à peu une colonie dont David serait le chef ; cette colonie grandirait, deviendrait un grand village. Fécondées par le travail, ces terres généreuses et presque vierges encore produiraient de riches moissons. Tout le monde, au Canada, voudrait les imiter. On défricherait les prairies immenses arrosées par le Saint-Laurent ; on percerait des routes dans les grands bois solitaires. Des chantiers de construction s'élèveraient de tous côtés pour tirer parti des richesses incalculables contenues dans ces vieilles forêts.

Grâce aux bienfaits d'une longue paix, la Nouvelle-France deviendrait une terre promise, car tout y poussait dru et serré comme dans le paradis terrestre.

. . . .

Et tandis que David Kerulaz, la tête inclinée sur sa robuste main, le regard perdu parmi les braises mourantes du foyer, prenait le vieux missionnaire pour confident de ses grands projets, de ses espoirs généreux, des rêves d'avenir qu'il faisait pour sa chère Marthe et pour son cher pays, à quelques centaines de pas de la ferme, au milieu des grandes landes désertes, se dressait une sombre et terrible apparition...

XXIII

L'INVASION.

Des files d'hommes, noires et pressées, semblaient sortir des entrailles mêmes de la terre.

Ces masses indécises s'agitaient confusément dans l'ombre. On entendait un léger cliquetis, des murmures sourds, comme si ces hommes avaient mis la main devant leur bouche pour s'appeler.

Semblable à quelque procession fantastique, la file sombre se déroulait lentement dans la plaine, où elle formait déjà un immense demi-cercle.

Cet étrange défilé dura jusqu'au jour.

Les premières lueurs du soleil levant se glissaient à peine à travers les vitres ternies de la petite salle où se trouvaient le père André et David Kerulaz, lorsque tout à coup une fusillade, qui éclata à peu de distance, fit tressaillir les deux hommes.

David se leva tout pâle et interrogea le père André du regard.

— On attaque encore le poste de l'anse du Foulon ! s'écria-t-il.

Il franchit d'un bond le seuil de la porte et s'élança dans les champs voisins.

Au bout de quelques instants, le père André entendit sur le pavé de la cour le piaffement d'un cheval.

Il sortit aussitôt.

David Kerulaz avait jeté une couverture sur les reins d'un des chevaux de la ferme ; il lui avait passé une bride dans la bouche.

— Père André! père André! s'écria-t-il d'une voix éclatante, tout est perdu! Les Anglais ont débarqué, ils sont dans la plaine, ils débouchent par le souterrain qui conduit au Saint-Laurent... Je cours prévenir M. de Montcalm : je vous laisse Marthe... Adieu!

Et, donnant de furieux coups de talon dans le ventre du cheval, David Kerulaz partit à fond de train dans la direction de Québec.

Le père André fit, à son tour, quelques pas hors de la ferme.

Le spectacle qu'il aperçut le glaça de stupeur.

Derrière la falaise, dont les crêtes dentelées se dessinaient nettement, les premiers rayons du soleil venaient de percer les brumes épaisses qui flottaient au-dessus du Saint-Laurent.

Cette lumière, glissant obliquement dans la grande plaine coupée çà et là de rares bouquets de bois, éclairait une ligne qui se dressait au loin comme un mur partagé en trois tronçons presque égaux.

Cette ligne était colorée en rouge ; on y voyait briller des lueurs d'acier.

La fusillade avait cessé.

Le père André joignit les mains. Des larmes de douleur coulèrent sur ses joues. Instinctivement il tourna la tête, cherchant à l'horizon si l'armée française n'apparaissait pas et ne venait pas arrêter l'ennemi dans sa marche.

Mais la plaine se déroulait muette et déserte. Tout au loin, les rayons du soleil faisaient étinceler, comme des miroirs argentés, les toits métalliques de Québec encore endormie.

Soudain le père André s'entendit appeler.

Il se retourna.

Un jeune homme, les vêtements en désordre, le visage noir de poudre, tête nue et tenant à la main son épée brisée, se présenta devant lui.

— M. de Saint-Preux! s'écria le missionnaire.

— Père André, dit le gentilhomme, les voyez-vous là-bas?

Et de sa main étendue il montra dans le lointain brumeux les trois lignes qui paraissaient grandir peu à peu.

— Comment sont-ils arrivés là? dit Saint-Preux avec désespoir. Il y a deux jours, nous les avons culbutés ; le passage de l'anse du Foulon est impraticable. Lorsque le soleil s'est levé, ils étaient déjà en ligne, formés en bataille... ils semblaient sortir de terre comme des démons... Nous avons échangé avec eux quelques coups de fusil... mais on ne pouvait songer à les arrêter; ils sont maintenant plus de cinq mille... je me replie sur Québec pour donner l'alarme.

— David Kerulaz vient de courir prévenir M. de Montcalm.

— Alors tout n'est peut-être pas perdu, dit Saint-Preux. Adieu, mon père! je vais au-devant de M. de Montcalm, je me joindrai à son avant-garde. Priez, priez pour nous!... La bataille qui va s'engager sera terrible et décisive!

Gaston de Saint-Preux alla rejoindre ses hommes qui l'attendaient massés à quelques pas de là, dans le chemin creux qui longeait la falaise.

Un désespoir sombre et muet se lisait sur le visage de ces soldats qui, deux jours auparavant, avaient si victorieusement rejeté dans le Saint-Laurent l'invasion anglaise.

Le bruit de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement. Tout retomba dans le silence.

Le père André revint vers la ferme et rentra dans la petite salle où il avait passé la nuit avec David Kerulaz.

Il aperçut alors devant lui le vieux fermier et Marthe que le bruit de la fusillade lointaine avait éveillés.

La jeune fille avait voulu, elle aussi, s'élancer vers la porte de la ferme ; mais ses forces l'avaient trahie et elle était retombée dans le grand fauteuil de chêne, près de l'âtre.

Sa tête pâle et échevelée sortait avec une blancheur de cire du manteau sombre de David qu'elle avait gardé sur ses épaules.

— Qu'y a-t-il, père André? où est David? demanda Marthe anxieuse.

— Pourquoi ces coups de fusil? ajouta le père Dervieux.

— Hélas! voici de tristes nouvelles! dit le missionnaire avec une émotion poignante. Les Anglais ont réussi à débarquer ; leur armée s'avance vers Québec. Bientôt vous les verrez passer près d'ici.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Marthe.

— Et David? reprit-elle après une pause en relevant sur le père André ses yeux baignés de larmes.

— Il a pris un des chevaux de la ferme et a galopé vers Québec pour avertir M. de Montcalm.

— Ah! j'ai vécu trop vieux! s'écria le fermier dont un sanglot gonfla la poitrine.

Et retombant sur un escabeau, tenant entre ses deux mains son visage ridé et brûlé par le soleil, le malheureux vieillard se mit à pleurer silencieusement.

— Mon père, ayons confiance, dit Marthe qui, essuyant ses larmes, s'efforça de consoler le vieux fermier avec des paroles douces et tremblantes. Dieu ne peut nous abandonner. M. de Montcalm battra cette fois encore les Anglais... il sauvera notre pays!... Non, Dieu ne voudra pas que nous soyons Anglais... quel crime avons-nous donc commis pour qu'il soit irrité contre nous?

Il y eut un long silence.

Le vieux fermier demeurait toujours accablé dans

sa douleur muette. Marthe, les mains croisées sur sa poitrine, levait ses beaux yeux innocents vers le ciel, qu'elle semblait implorer pour le salut de la Nouvelle-France.

Debout devant la fenêtre de la ferme, le père André attachait son regard sur la plaine qui se déroulait à perte de vue et où les nuages, en passant, jetaient de grandes taches noires.

Au bout d'une heure environ, un bruit étrange vint frapper leur oreille.

C'étaient les accents d'une musique bizarre, aigüe, qui avait quelque chose de surnaturel. On aurait dit les glapissements inarticulés d'une troupe d'oiseaux de proie auxquels un tambourin assourdi donnait un rhythme lent.

— Les voilà! dit le père André.

Marthe fit un effort, se leva et vint près de lui. Le père André et le fermier la soutinrent chacun d'un côté. Leurs trois visages anxieux de curiosité et de douleur demeurèrent collés aux petits carreaux de la fenêtre.

Les sons de cette singulière musique devinrent plus aigus et plus déchirants. A ce bruit se mêla le grand brouhaha d'une troupe nombreuse marchant d'un pas uniforme et régulier.

Mais ce bruit était sourd, car l'armée anglaise s'avançait dans les terres détrempées par les pluies des jours précédents.

La première troupe qui parut était composée d'Écossais aux jambes nues, ceints de leurs plaids multicolores, leur large claymore battant leur cuisse avec un mouvement cadencé.

C'était le bruit de leur musique de guerre qui était parvenu jusqu'à la ferme de Sillery. Une dizaine de soldats marchant devant soufflaient dans des cornemuses, tandis que d'autres frappaient dans de petits tambourins suspendus à leur ceintnre.

Ces Écossais allaient un peu en désordre, comme un corps perdu d'éclaireurs.

Mais à une centaine de pas d'eux on vit apparaître une ligne écarlate qui s'étendait très-loin dans la plaine en affectant une forme concentrique.

Cette ligne marchait d'un pas grave et mesuré. Le vieux fermier la compara à une faux immense qui se serait avancée au milieu de ses prés et de ses moissons. Et c'était bien, en effet, une formidable faux d'acier qui, dans peu d'instants, hélas! allait trancher les liens séculaires qui unissaient le Canada à la vieille France!

— Voilà l'invasion! dit le père André d'une voix grave.

Et il montra ces cinq mille hommes marchant comme une muraille de fer contre Québec sans défense.

L'armée anglaise passa sur sa ligne inflexible où les hauts bonnets des grenadiers dessinaient seuls quelques irrégularités.

On vit défiler des canons, des munitions, des caissons d'artillerie.

Puis ce fut tout.

Le silence se rétablit plus profond, plus solennel encore. On n'entendit plus autour de la ferme que le gazouillement des oiseaux que l'air frais du matin venait d'éveiller et qui se poursuivaient joyeusement de branche en branche dans les hauts peupliers et dans les bosquets de chênes verts.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LE CALENDRIER. — LA FÊTE DE PAQUES.

Le téléphone n'avait pas fait oublier le modeste gnomon du jardin.

« Ces observations m'intéressent si fort, me dit Marie quand je revins à la maison, que je me sentirais presque la vocation d'astronome. Mais on doit avoir besoins d'autres instruments; car je ne vois pas qu'on puisse avec le gnomon, trouver jusqu'à la minute et à la seconde le commencement de chaque saison, comme je lis dans l'almanach de cette année.

Commencement des quatre saisons pour 1878.

Printemps,	le 20 mars à 5 h. 52 m. du soir.
Été,	le 21 juin à 2 h. 13 m. du soir.
Automne,	le 23 septembre à 4 h. 35 m. du matin.
Hiver,	le 21 décembre à 10 h. 50 m. du matin.

— J'y ai trouvé, dit à son tour Émile, une chose qui ne m'amuse pas du tout. Pâques, qui était l'année dernière le 1er avril, se trouve reculé cette année jusqu'au 21, et fait reculer avec lui nos vacances. Pourquoi arrive-t-il donc à des époques si différentes?

— Mes amis, une question en amène une autre, et vous remarquez dans le calendrier qui est entre les mains de tout le monde une foule de choses qui ne sont connues que de nom. Mais il n'est pas possible de donner à chacune de vos questions une réponse courte, comme celles du catéchisme. Émile attendra jusqu'après l'explication du calendrier pour apprendre les causes qui font varier d'année en année l'époque de la fête de Pâques. Quant à la question de Marie, il convient de vous donner dès à présent quelques éclaircissements à ce sujet.

« Vous savez que la terre tourne sur elle-même d'occident en orient dans l'espace d'un jour et d'une nuit, ce qui produit le mouvement apparent par lequel la sphère imaginaire que nous appelons la *sphère*



céleste semble tourner au contraire autour de nous en sens inverse, c'est-à-dire d'orient en occident. Ce mouvement, nommé *mouvemement diurne*, s'effectue en quelque sorte comme autour d'une immense ligne droite qui, passant par le centre de la sphère, lui servirait d'essieu : cette ligne droite imaginaire a reçu le nom d'*axe*. Les deux points où elle perce la surface de la terre sont les deux *pôles* terrestres; ceux où elle aboutit à la sphère céleste sont les *pôles* célestes. Supposez maintenant la terre coupée par un cercle perpendiculaire au milieu de son axe, vous aurez l'*équateur*. Sa circonférence environne la terre, en restant à égale distance des deux pôles, comme vous le voyez sur votre globe terrestre. Considéré comme prolongé jusqu'à la rencontre de la sphère céleste, il devient l'équateur céleste. C'est le cercle que le soleil semble décrire, dans son mouvement diurne, le jour des deux équinoxes.

« Dans le reste de l'année, cet astre se trouve au nord de l'équateur pendant le printemps et l'été, et au sud pendant l'automne et l'hiver. On désigne par le nom de *déclinaison* la distance du soleil à l'équateur exprimée en degrés.

« Or l'équinoxe est l'instant précis où le centre du soleil arrive sur l'équateur et a, par conséquent une déclinaison nulle. De même l'équinoxe est l'instant où le centre du soleil est arrivé à sa plus grande distance de l'équateur; il atteint alors une déclinaison de 23 degrés 27 minutes environ. Connaissant les lois des mouvements apparents du soleil, les astronomes peuvent connaître par leurs calculs la minute, la seconde où le centre de cet astre se trouvera sur l'équateur et à sa plus grande distance de ce cercle. C'est ainsi qu'ils annoncent d'avance le commencement des quatre saisons. C'est aussi de la même manière qu'ils ont pu trouver la véritable durée de l'année tropique : 364 jours 2 422 au lieu de 365 jours 25, comme l'avaient admis les anciens astronomes.

« Maintenant nous arrivons au calendrier. Savez-vous d'abord la signification des noms donnés aux mois?

—Ce n'est pas bien difficile, s'empressa de répondre Émile. Septembre, octobre, novembre et décembre signifient septième, huitième, neuvième et dixième mois.

— Et pourquoi donc le douzième mois de l'année est-il nommé dixième? Et que direz-vous des huit premiers ? leur demandai-je.

Il avoua qu'il ne savait pas trop quoi répondre.

— Votre science n'est pas bien étendue, repris-je. C'est donc à moi de parler, pour vous apprendre ce que vous ne savez pas.

« *Calendrier romain.*— Je ne remonterai pas au déluge, mais seulement à la fondation de Rome. Après avoir imposé quelques lois aux vagabonds et aux brigands qu'il avait réunis autour de lui, Romulus sentit bientôt la nécessité d'instituer des fêtes religieuses et, par suite, de régler la division du temps pour fixer l'époque de leur célébration.

« Il établit une année de dix mois, commençant à l'équinoxe du printemps, et désigna les mois par leur rang : *premier mois, deuxième mois*, etc. Mais il donna bientôt après au premier le nom du dieu Mars, dont il se disait le fils ; au second le nom d'*aprilis* (avril) corruption d'Aphrodite, un des noms de la déesse Vénus. Sur le nom de *maius* que prit le troisième, les auteurs ne sont pas d'accord ; les uns disent qu'il vient de Maïa, la mère de Mercure, les autres de *Deus Maius* (*deus major*), titre que portait Jupiter, le souverain des dieux. Le nom du quatrième, *junius*, rappelle évidemment celui de la déesse Junon. Le cinquième était *quintilis;* le sixième, *sextilis*, etc.

« L'année de Romulus se trouvait dans un désaccord trop grand avec la durée de la révolution du soleil pour que son successeur Numa ne se vît pas obligé de corriger ce grossier calendrier. Laissons de côté des détails qui auraient peu d'intérêt; je vous dirai seulement que ce roi, mettant à profit quelques connaissances astronomiques acquises probablement dans des relations avec la Grèce, ajouta deux mois à l'année de Romulus, en les plaçant avant les dix autres et en faisant commencer l'année au solstice d'hiver. Le premier mois, *januarius* (janvier), prit le nom de Janus, le dieu à deux faces, parce que, comme lui, il semblait regarder à la fois le passé et l'avenir, l'année qui finit et celle qui commence. Le nom du second, *februarius* (février), signifie *consacré aux morts*, parce que c'était dans ce mois que devaient avoir lieu les sacrifices expiatoires en l'honneur des Mânes et des dieux infernaux. Les autres mois conservèrent les noms qu'ils portaient déjà.

« Les douze lunaisons dont Numa composa son année font 354 jours ; il lui donna un jour de plus, pour éviter un nombre pair qui, par une superstition venue des Égyptiens, était regardé comme funeste. Sous l'empire de cette même idée, il donna 29 jours aux mois de janvier, avril, juin, *sextilis*, septembre, novembre et décembre; 31 aux mois de mars, mai, *quintilis* et octobre. Février, à cause de son caractère funèbre, conserva un nombre pair de jours, 28.

« Le premier jour de chaque mois était appelé *calendes*, d'un mot grec qui signifie *appeler*, parce que c'était ce jour-là que les prêtres annonçaient les fêtes du mois au peuple réuni. De là vient le nom de *calendarium*, en français *calendrier*, donné au tableau de la distribution de l'année en mois et jours, avec l'indication des fêtes.

G. Bovier Lapierre.

— La fin au prochain numéro. —



CHRONIQUE

Vous souvient-il de ce vers que Racine a mis dans la bouche de Georges Dandin au troisième acte des *Plaideurs* :

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

A l'heure actuelle, c'est aussi de *question* qu'il s'agit dans Paris; non point torture à vous rompre les membres, mais supplice à vous casser la tête. On ne vous demande pas, comme dans la *question judiciaire* d'autrefois, d'avaler un certain nombre de seaux d'eau, de marcher sur des socs de charrue rougis au feu, et l'on ne prétend pas vous tirer bras et jambes sur les traverses d'un chevalet : on exige seulement de vous ce que le sphinx exigeait d'Œdipe, c'est-à-dire que vous preniez la peine de déchiffrer une simple énigme et, si vous ne devinez pas, on n'aura point la cruauté de vous dévorer...

La *question* ou, pour parler plus exactement, les *questions* que nous sommes obligés de subir se présentent sous la forme d'inoffensifs morceaux de carton où l'on a tracé de très-médiocres dessins à la plume.

Il n'en faut pas davantage cependant pour préoccuper tout Paris ; car vous ne sauriez entrer dans un salon sans trouver sur la table un de ces cartons importuns ; vous ne sauriez faire trois pas sur le boulevard sans que dix marchands vous crient à la fois : « Achetez, monsieur, ce qui vient de paraître... Achetez la question du jour ! »

C'est au premier janvier que la manie de la question s'est révélée. On vendait alors pour deux sous un petit dessin représentant une chèvre au pied d'un arbre ; au-dessous du dessin, cette légende : *Où est la Bergère ?*

De bergère, point! Les passants s'attroupaient autour du marchand, prenaient ses cartons en main, les tournaient, retournaient dans tous les sens, et finalement ne découvraient pas l'ombre de la moindre pastourelle.

En y regardant bien, cependant, quelques malins finirent par remarquer que le tronc, les branches de l'arbre et la partie postérieure de la chèvre dessinaient très-nettement un profil de femme : son nez était caché sous l'appendice caudal de la bête et la chevelure se profilait sous les branches de l'arbre.

Je ne sais pas si cela était énormément spirituel ; je ne suis pas bien sûr non plus que cela eût un très-grand mérite artistique; ce qui est certain, c'est que cela fit fureur.

Tout le monde, pour la modique somme de dix centimes, voulut avoir la *Chèvre et la Bergère ;* mais aussitôt la concurrence s'en mêla, et nous vîmes surgir toutes les questions qui nous poursuivent depuis lors : *Le désespoir d'Anastase... Trouvez-lui son Anastasie. L'embarras du Bulgare qui quitte sa maison. Où est son chat?...* etc., etc. Je n'en finirais pas d'énumérer les titres de toutes les questions : il y en a deux cent quarante en ce moment; et il en surgit trois ou quatre nouvelles chaque matin !

Dans toutes ces fantaisies, le problème à résoudre est le même : il faut trouver dans un dessin quelconque un personnage, un animal ou un objet qu'on n'aperçoit pas à première vue. D'ordinaire, l'image cherchée se rencontre dans les blancs entre les contours linéaires qui forment l'ensemble apparent du tableau.

Le monde, à mesure qu'il vieillit, ressemble à ces enfants qui de temps à autre vont ramasser dans quelque coin les joujoux qu'ils avaient délaissés et qui s'en amusent comme s'ils ne les avaient jamais vus. Ce n'est pas d'aujourd'hui, par exemple, que datent les questions : ces dessins énigmatiques ont été très-fort à la mode du temps de nos pères. On rencontre encore assez souvent dans quelque vieille salle à manger de province une grande gravure assez chaude de tons et très-tourmentée de dessin : elle représente les ruines d'un château féodal avec des broussailles croissant sur chaque pan de mur. Au-dessous se lisent ces deux vers :

Le temps qui détruit tout donne à tout l'existence;
Des débris que tu vois j'ai reçu la naissance !

Que signifie ce galimatias? Regardez de plus près : vous remarquerez que ces ruines se découpent comme un profil humain, front, nez, menton : une ogive de la tour délabrée forme un œil; les broussailles deviennent barbe et cheveux : vous êtes en présence d'une « noble tête de vieillard ».

Dès que vous avez fait cette découverte, il vous devient impossible de ne plus la voir : vainement vous cherchez à reconstituer le paysage de tout à l'heure, ce front, ce nez, ce menton, cet œil, cette barbe et ces cheveux reparaissent malgré vous ; le maudit vieillard vous tient et ne vous lâche pas plus que s'il vous avait ensorcelé.

Les dessins énigmatiques ont été très-fort à la mode vers la fin de notre première République, pendant l'Empire et pendant la Restauration : ils devinrent un moyen d'opposition. Ainsi sous la République et sous Napoléon Ier on répandait mystérieusement un dessin qui représentait un cyprès : en y regardant de près, on voyait apparaître dans ses branches les profils de tous les membres de la maison de Bourbon. Plus tard, le saule de Sainte-Hélène montra à son tour, au milieu de son feuillage éploré, le galbe de l'empereur mort en exil.

La résurrection des *questions* durera ce que durent les caprices de Paris. Dans quinze jours, nous n'y penserons plus; et dans cinquante ans nos arrière-neveux s'en souviendront : c'est un peu l'histoire du monde en abrégé; les questions naissent, s'éclipsent et renaissent.

Où est la perdrix? Où est le lièvre? Où est le lapin? Voilà des questions sérieuses, celles-là, surtout si l'on songe que dimanche dernier nos chasseurs parisiens se les sont adressées pour la dernière fois de l'année.

Non, celui qui n'est pas chasseur ne peut comprendre ce qu'il y a d'émotion dans le son de cette suprême cartouche qui retentit le soir du jour de clôture de la chasse

C'en est donc fait! En voilà désormais pour huit grands mois d'attente! Mais ce que je renonce à dépeindre, c'est l'angoisse poignante du chasseur qui, pendant toute cette journée solennelle, n'a pas abattu une seule pièce, qui pressent que la *bredouille* va être pour lui le couronnement de la saison cynégétique, et qui, haletant, éperdu, revient à pas lents, comme les grenadiers du bataillon sacré de Waterloo, sondant chaque motte de terre, scrutant chaque buisson, épiant le frémissement de chaque touffe d'herbe.

Elzéar Blaze, le grand docteur ès sciences cynégétiques, nous a très-joyeusement décrit, pour les avoir connues par lui-même, les émotions du chasseur qui va clore son année par un succès ou par une *bredouille*.

C'était sous le premier Empire; Blaze, alors jeune officier dans l'armée de Napoléon, avait été invité, peu de temps après Austerlitz, à une clôture de chasse sur les terres du baron de Ratschitz, en Moravie. Le baron de Ratschitz était un vétéran qui n'entendait pas raillerie quand il s'agissait de faire concurrence à Nemrod; Blaze, en apprenti chasseur, prenait volontiers les choses par le côté plaisant.

« Tout le monde, dit-il, avait fait bonne chasse, excepté le baron et moi. Nous n'avions rien tué du tout, lui parce qu'il était trop vieux, moi parce que j'étais trop jeune. Je débutais alors, et je ne savais tuer que les moineaux posés sur les arbres. Nous revenions tous deux fort tristes au château; les cris de joie de nos compagnons nous perçaient le cœur.

«—Le plus désagréable de tout cela, me dit le vieux baron, c'est que nous serons obligés de verser à boire au roi de la chasse.

« — Eh bien! soit; nous boirons aussi.

« — Oui; mais avant de nous mettre à table on nous fera des moustaches avec un bouchon de liége: c'est la punition de ceux qui rentrent sans avoir rien tué un jour de clôture...

« — Qu'importe! on se lave après.

« — On sert de risée à tout le monde.

« — On rit les premiers et plus fort.

« — Oui, je comprends; vous êtes un jeune homme, vous: cela vous amuse; mais moi, vieux chasseur, qui certainement ai tué plus de gibier que tous ces freluquets n'en tueront de leur vie, je vais leur servir d'amusement. Mais... oui... je suis le maître, c'est chez moi que l'on dîne, je puis supprimer la cérémonie, et je la supprimerai.

« — Le dîner sera triste.

« — Il sera ce qu'il pourra, mais je ne veux pas être bafoué devant mes domestiques; car enfin ils y seront, et quel respect voulez-vous qu'ils aient ensuite pour moi, s'ils me voient remplir leurs fonctions?

« — Ils savent bien que c'est un usage consacré par le temps, une plaisanterie.

«—Et, pour vous-même, il me semble que ce serait fort désagréable.

«—Ne vous occupez pas de moi, je verserai du vin tant qu'on voudra boire; j'aurai des moustaches d'une oreille à l'autre; cela m'est parfaitement égal.

« — Ce serait avilir vos épaulettes.

« — Bah! les plaisanteries n'avilissent rien.

« — Oui, mais vos généraux pourraient fort mal prendre la chose s'ils savaient qu'un officier français a rempli chez moi l'office de sommelier. Le maréchal Davout est sévère... L'empereur Napoléon ne plaisante pas... Tout cela retomberait sur ma tête... On dirait... on me condamnerait peut-être à payer quelque contribution... à loger plus de troupes.

«—Soyez bien tranquille, monsieur le baron; l'empereur et le maréchal Davout ont bien autre chose à faire.

« — Tout pesé, considéré, calculé, la cérémonie n'aura pas lieu.

« — Tant pis!

« — C'est par rapport à vous. Allons, c'est fini, les domestiques verseront à boire.

« Nous étions à deux cents pas du château: le baron entre dans une terre labourée qui raccourcissait un peu le chemin; le soleil était couché, mais on y voyait encore: un lièvre part sous les pieds du baron, qui tire et le culbute. Alors tout fut oublié, les résolutions changèrent; il ne pensa plus à l'honneur de mes épaulettes; ivre de joie, en me montrant son lièvre, il cria d'une voix de stentor: « Jeune « homme!... vous aurez des moustaches! »

Très-amusant, n'est-il pas vrai? ce récit d'Elzéar Blaze; mais il est un détail qui me frappe et qui, sans doute, ne vous aura pas échappé: le vieux baron autrichien et le jeune officier français sont tellement imberbes l'un et l'autre qu'on peut leur tracer des moustaches factices avec un bouchon noirci... Et moi qui avais toujours cru que les moustaches étaient nécessaires pour faire la guerre!

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

LA

MORT DU PAPE

Les mille voix de la presse et le cri de douleur poussé par le monde catholique tout entier ont appris, au public de la *Semaine des familles*, le fatal événement qui attire, en ce moment, l'attention universelle.

Sa Sainteté Pie IX, né à Sinigaglia le 13 mai 1792, élu pape le 16 juin 1846, est mort le 7 février, à cinq heures quarante-cinq minutes du soir, après un règne de trente et un ans, dans ce palais du Vatican où j'ai eu le bonheur de m'agenouiller deux fois à ses pieds.

Grâce aux pèlerinages qui se dirigeaient ces dernières années, comme une protestation pacifique, vers la Ville éternelle, un grand nombre de nos lecteurs ont contemplé comme moi, ce visage auguste qui rayonnait d'intelligence, de bonté, de surnaturelle douceur; et beaucoup se sont écriés comme moi, après avoir vu, après avoir entendu Pie IX :

— Oui, voilà bien le représentant de Jésus-Christ sur la terre, le Père universel, le Souverain pacifique des âmes, le Défenseur de la vérité et du droit.

Si les papes ont été presque tous des saints, si plusieurs par leur vaste génie excitent encore l'admiration, même chez ceux qui ont eu le malheur de secouer le joug de leur divin Magistère, il n'en est pas qui ait été plus aimé que Pie IX. Dans ce temps d'égoïsme illimité, il y avait un souverain auquel on ne se contentait pas d'obéir, qu'on ne se contentait pas de respecter, mais qu'on aimait du plus profond de son cœur : c'était Pie IX.

Plus tard, la Revue se fera un devoir de signaler à ses lecteurs les pages que les historiens sérieux écriront sur ce long règne, qui déborde, comme une coupe pleine, de tant d'actes divins, de tant de souvenirs glorieux et poignants, triomphants et douloureux. Tous les chrétiens voudront connaître dans ses édifiants détails cette vie majestueuse qui tiendra une si large place dans l'histoire sacrée et dans l'histoire profane.

A cette heure, nous recueillant pieusement devant cette tombe entr'ouverte, nous ne pouvons que prier pour l'âme bienheureuse du grand pontife, en mêlant nos gémissements à ceux de l'Église universelle, qui pleure maintenant Celui dont elle aimera à célébrer dans un avenir prochain les sublimes vertus.

Zénaïde Fleuriot.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693 et 709.)

XI (*suite*)

En même temps, il passait une corde forte et légère, d'abord autour de la taille de Margaret, puis autour de sa propre taille. Les mesures étaient prises de façon à ce qu'il y eût une longueur suffisante pour les mettre à même d'agir indépendamment l'un de l'autre. Néanmoins ni l'un ni l'autre n'aurait pu tomber sans causer, presque à coup sûr, la mort de son compagnon.

— Mon Dieu! dit la jeune fille blanche de terreur, mon Dieu!... je ne puis consentir à ceci. Allez sans moi, ma chute vous tuerait.

— Mais vous ne tomberez pas! Je suis certain que vous ne tomberez pas, si vous voulez bien seulement suivre mes avis.

— Allez seul, je vous en supplie! insista-t-elle en frissonnant. Vous ne pouvez me sauver, et je ne ferais qu'assurer votre perte avec la mienne.

— Eh bien! alors, j'y renonce! Nous resterons ici et nous y mourrons. Il ne sera pas dit qu'un O'More aura cherché le salut pour lui-même en laissant périr une femme.

Margaret comprit que cette résolution serait irrévocable.

— Essayons donc, dit-elle, sous la garde de Dieu! Dites-moi que faire, et je le ferai... si je puis.

— Tenez bien la corde; c'est tout. Ne la lâchez jamais, d'une main, avant que l'autre main ne l'ait saisie, et laissez-moi le soin du reste. Je vous aiderai à placer vos pieds aux bons endroits, à mesure que nous descendrons. Fiez-vous seulement à moi, et tout ira encore bien.

— Je me fierai à vous, et à Dieu, et à Notre-Dame! répondit-elle, sans se rendre compte qu'elle répétait le mot de passe du matin, le cri de guerre qu'elle avait tant de fois entendu, enfant, dans les récits paternels.

Les couleurs revenaient à ses joues. Ses yeux étincelaient d'une animation nerveuse et sans doute passagère. O'More saisit le moment propice, et presque avant de le savoir elle avait commencé le périlleux trajet.

— Êtes-vous d'aplomb à présent, tout à fait d'aplomb? demanda-t-il d'une voix aussi basse que s'il craignait d'ébranler l'atmosphère par le seul son de la parole.

Oui : avec l'instinct naturel d'une montagnarde, Margaret avait déjà trouvé une dentelure grossière, où son pied s'était solidement planté. Roger descendit d'un pas.

Et ils allaient ainsi, petit à petit : elle, se tenant toujours à la corde; lui, guidant sa descente avec un succès qu'il avait à peine espéré, et qui lui faisait presque l'effet d'un miracle. Un moment vint où son cœur battit d'espérance : il se rendait compte, par la distance parcourue, que quelques pas seulement les séparaient désormais d'une sorte de plate-forme produite par une soudaine saillie de la couche inférieure des falaises. Une fois là, ils seraient sauvés, car le sentier était si bien marqué ensuite que la jeune fille aurait pu, même sans aide, descendre aisément à la plage.

Mais à mesure qu'ils approchaient le bruit des flots devenait de plus en plus fort. Attirée, pour ainsi dire, par ce bruit, Margaret oublia toutes les recommandations : elle regarda en bas. Alors, pour la première fois, elle eut pleinement conscience de la terrible position où elle se trouvait : suspendue comme par un fil entre ciel et terre; et au-dessous, à des centaines de pieds, le vaste, le profond, le redoutable Océan roulant ses flots!

Sa tête tourna, la vue lui manqua... Toutefois il lui restait assez de présence d'esprit pour saisir la corde à deux mains... Et se sentant complétement défaillir elle s'écria :

— O mon Dieu! je tombe! je tombe! sauvez-moi!

— Non, non! s'écria O'More avec une angoisse indicible, car il ne savait que trop bien le danger de cette seule pensée. Non! Tenez ferme, pour l'amour de Dieu! Tenez bon! Encore un pas... encore... deux pas!... Je vous en supplie!...

En effet, il sentait son pied, à lui, toucher la plate-forme. Déjà il saisissait la malheureuse enfant par la corde qui lui servait de ceinture, et il la tirait de force à côté de lui.

— Voilà... Oh! Dieu soit loué! Dieu soit loué! Vous êtes sauvée enfin!

Il était temps. A ce moment même, elle avait lâché la grande corde; et s'il ne l'eût ainsi saisie elle allait infailliblement se briser sur les rochers.

Il la déposa par terre avec précaution; et, quoiqu'elle ne parût pas l'entendre, il lui répétait doucement :

— Vous êtes sauvée!... vous êtes sauvée... N'ayez plus peur, et remerciez Dieu.

Puis, sentant qu'elle était trop généreuse pour se préoccuper exclusivement de sa propre sûreté; sentant que la crainte de causer sa perte, à lui, avait dû entrer pour quelque chose dans l'horrible angoisse dont elle avait failli être la victime, il reprit, toujours avec la même douceur :

— Nous sommes sauvés.

Et il ajouta :

— Nous pouvons rester ici jusqu'à ce que vous



soyez tout à fait remise. Je vous en prie, ne regardez ni en haut ni en bas, du moins pas à présent, pas avant que le vertige soit tout à fait dissipé. Ne vous disais-je pas que tout ce qu'il y avait de dangereux, c'était de regarder? Si vous vous étiez occupée à réfléchir sur la femme de Loth, ceci ne serait point arrivé!

Margaret n'avait pas perdu connaissance, quoique son aspect pût le donner à penser. Seulement elle était comme une personne qui se trouve sous l'empire d'un songe. Elle comprenait parfaitement tout ce que disait O'More; l'ombre d'un sourire passa même sur ses lèvres pâles, quand il lui reprocha de n'avoir point réfléchi sur la femme de Loth. Mais cette voix, si proche pourtant de son oreille, lui arrivait comme un son demi-éteint, qui aurait parcouru une longue distance. Et la terre, et le ciel, et la falaise, et l'Océan, tout paraissait se confondre, tout flottait dans un pêle-mêle fantastique à travers son cerveau ébranlé.

Cependant une sorte de réveil se produisait petit à petit. Elle ne s'en servit tout d'abord ni pour ouvrir les yeux ni pour parler. Peut-être elle sentait que les paroles seraient impuissantes à exprimer ses pensées, et elle ne se hâtait pas de réagir contre un état qui excusait son silence.

Roger ne voulait pas non plus la presser. Il employa les quelques minutes qui suivirent à explorer du regard la partie de l'Océan où devait se trouver la barque...

Elle était là, en effet, juste à la place qu'il avait indiquée en débarquant. Miss Hewitson, immobile, la tête levée, contemplait l'incendie de la tour : évidemment ce spectacle ne lui laissait guère l'espoir qu'aucune victime eût échappé.

Roger aurait très-bien pu se faire entendre d'elle; mais il n'osait l'appeler, de crainte d'éveiller l'attention de quelque ennemi caché dans le voisinage. Se tournant donc vers Margaret :

— Avez-vous un mouchoir, lui demanda-t-il, ou quelque chose que vous puissiez me donner pour servir de signal?

Le matin, pour compléter son costume de jeune fille indigène, elle avait jeté sur sa tête et attaché sous son menton un fichu écarlate. Ce fichu avait glissé sur ses épaules, mais il ne s'était pas dénoué. Sans répondre, sans même ouvrir les yeux, elle le retira et étendit un peu la main qui le tenait.

O'More le secoua quelque temps sans succès. Enfin Henriette vit ce signal, et se mit aussitôt à ramer vigoureusement vers le rivage.

— Maintenant vous pouvez regarder! s'écria joyeusement Roger, en aidant la pauvre Margaret à se relever. Vous pouvez regarder, car vous ne verrez rien qui ne vous soit bon. Henriette Hewitson nous attend en bas, dans le *corragh*; et plus tôt nous la rejoindrons, mieux ce sera.

— Henriette Hewitson! s'écria à son tour Margaret complétement rappelée à la vie par cette nouvelle. Sa fille!... Que c'est bien! que c'est bon! que c'est noble! N'irons-nous pas vers elle tout de suite?

— Si vous vous en sentez capable, répondit-il. Le reste du chemin est facile, beaucoup plus que les falaises de Clare-Island, où vous grimpiez si bien hier.

— Facile! oh! oui, sûrement, c'est facile! répéta-t-elle d'un air égaré.

Puis avec des sanglots qui n'éclataient qu'à demi et qui l'étouffaient :

— O ma mère! ma mère! je la reverrai donc encore!... Et mon grand-père! le pauvre cher vieillard ne restera pas seul au monde!... O mon Dieu!

Sa surexcitation augmentait de plus en plus. O'More prit le parti de couper court en la descendant au rivage et la déposant dans le bateau comme un petit enfant.

Henriette la reçut avec une expression, de tristesse, de timidité, presque de remords. Elle craignait de se trouver responsable en quelque mesure, aux yeux de la malheureuse jeune fille, des indicibles souffrances endurées pendant ces dernières heures. Vite elle retira le manteau qui couvrait ses propres épaules, et enveloppa tendrement Margaret dans ses plis moelleux.

En même temps, deux ou trois vigoureux coups de rame avaient suffi à Roger pour chasser le bateau à distance des rochers. Cette manœuvre, nécessitée par la prudence, lui donnait en plein la vue de la tour : il abandonna sa rame et fixa les yeux sur ce point unique, à la façon de quelqu'un qui se sent irrésistiblement attiré.

Le vaisseau de l'église n'était plus qu'un monceau de ruines sourdement minées par le feu. Mais la tour, enveloppée dans ses terribles draperies de flammes, se tenait fièrement debout, comme pour braver le malheur. Elle ne fléchissait pas, elle ne paraissait pas endommagée. Tout à coup elle commença visiblement à chanceler. Un moment encore, et elle oscilla à la façon d'une feuille d'automne sous l'influence de la tempête. Et puis encore un autre moment, et, comme par un effort désespéré pour échapper aux flammes, elle se précipita par-dessus la falaise... les fragments de ses murailles allèrent se briser, s'émietter de roche en roche, jusqu'à ce qu'enfin ils s'engloutissent, avec un grondement de tonnerre, dans les eaux de l'Océan.

Aux premiers symptômes de la catastrophe imminente, les deux jeunes filles avaient instinctivement fermé les yeux. Roger au contraire attachait sur la tour un regard immobile. On eût dit qu'il tenait le compte de chaque pierre tombée dans l'abîme. C'était autant à inscrire au livre de la vengeance.

Non pas la vengeance égoïste et criminelle d'un homme contre un homme, mais la vengeance des

nations persécutées et outragées dans leur foi, la vengeance dont Dieu se charge à son jour et à son heure.

Il ne proféra pas une syllabe, jusqu'à ce que la dernière pierre fût tombée, jusqu'à ce que la dernière lueur eût disparu de la falaise. Mais alors il leva les bras au ciel et s'écria :

— Hommes, femmes, enfants, tous envoyés, tout à coup, dans l'éternité! Et le prêtre, le saint, l'apôtre, mort, lui aussi, de cette effroyable mort! O Seigneur, quel châtiment avez-vous réservé, en ce monde ou en l'autre, qui soit assez effroyable pour un pareil forfait?

— Ne me maudissez pas! murmura Henriette avec angoisse; ne me maudissez pas en leur nom! Dieu sait que le poids de ses jugements m'écrase assez déjà!

— Vous maudire, vous! dit Roger surpris, vous à qui je dois mille fois plus que ma propre vie! Miss Henriette, quelle folie peut vous faire concevoir une telle peur?

— J'ai peur... j'ai peur! sanglota la jeune fille. Et comment n'aurais-je pas peur? N'est-il pas mon père?

— Votre père! répéta-t-il essayant de contenir la fureur qui le suffoquait. Vous avez raison, c'est votre père, et je dois rester silencieux.

Mais la pauvre fille ne sut pas se contenter de ce silence. Ses efforts pour excuser son misérable père ne pouvaient que faire éclater la tempête.

— Hélas! essaya-t-elle de dire, si vous saviez tout, vous comprendriez comment un homme, excellent pour toute autre chose, peut devenir impitoyable quand il s'agit de celle-ci.

Roger sourit amèrement.

— En vérité, il n'y a pas besoin d'un grand effort d'intelligence pour le comprendre parfaitement! Voilà un homme tout frais débarqué du siége de Tredagh, où les enfants étaient jetés par les créneaux, « de peur, disait-on, que ces sales lentes devinssent immondes si on les laissait se développer ». Comment s'étonner si cet homme-là considère tout bonnement l'hécatombe humaine ensevelie sous ces ruines comme un holocauste d'agréable odeur aux narines du Seigneur, — j'ai bien saisi le jargon puritain, je suppose, — holocauste que lui, le grand-prêtre du Seigneur, il a reçu mission d'offrir?

Il allait continuer sur ce ton ironique. Mais il fut tout à coup interrompu par une main qui se posait sur son bras, un visage pâle qui s'approchait de son oreille.

— Ne parlez donc pas ainsi de son père! chuchota Margaret. Voyez comme elle pleure!

— Ses larmes sont le meilleur plaidoyer, dit-il d'un ton plus doux.

Et, saisissant les avirons, il se mit à ramer avec une animation fébrile, à la façon de quelqu'un q voudrait calmer, par la fatigue corporelle, les bouillonnements de l'esprit.

Margaret ne répondit rien. Miss Hewitson pleurait tout bas. Le trajet se fit en silence. On sentait planer sur cette barque les ailes pesantes de la terreur.

Mais, juste à l'entrée du port de Clare-Island, Margaret poussa un cri de joie. Une figure bien connue venait de lui apparaître. C'était Hamish.

A peine eut-elle la patience d'attendre que le *coragh* fût amarré au rivage. Déjà elle s'était élancée auprès de son frère de lait.

Mais lui, en se retournant pour la saluer, n'eut pas une étincelle de contentement dans le regard. Il était pâle comme un mort, et son bras gauche pendait inerte à son côté.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —

LA SCIENCE POUR TOUS

Les Harmonies du son et l'Histoire des instruments de musique, par J. RAMBOSSON, lauréat de l'Institut de France, officier de l'Instruction publique [1].

Par sa nature, cet ouvrage s'adresse à tous : aussi bien à la jeune fille qu'à l'homme du monde, à l'amateur qu'au savant.

Voici en peu de mots ce qu'il est :

Il comprend *quatre parties :* la *première* est consacrée à l'*Histoire de la musique* et à *son influence sur le physique et sur le moral.* Les faits les plus curieux, les plus intéressants, éclairent cette partie dans laquelle se trouve traitée la grande question : Quelle est l'influence nostalgique de la musique? L'auteur a consacré une étude spéciale à ce sujet fécond et attachant. Nous en reproduisons plus loin les passages les plus saillants.

La *deuxième partie* expose l'*Acoustique*, c'est-à-dire tout ce qui a rapport à la production et à la propagation du son, à ses qualités, aux phénomènes si divers et si curieux auxquels il peut donner lieu, à la formation de la gamme.

La *troisième partie* s'occupe de l'*Histoire des instruments de musique*, à laquelle se rattachent des légendes et des faits du plus haut intérêt.

La *quatrième partie* traite de la voix et de l'oreille. Il est donné sur cet important sujet les notions les plus nécessaires, les plus indispensables, tant au point de vue artistique qu'au point de vue anatomique, physiologique et hygiénique.

Pour rendre son ouvrage intéressant et surtout

1. Librairie Firmin Didot.

utile, l'auteur n'a rien négligé de ce qui peut élever l'âme en éclairant l'intelligence.

Ajoutons que l'illustration est des plus riches, des plus élégantes et des plus variées ; ce qui accroît ainsi à un haut degré la valeur et même l'intérêt de l'ouvrage.

DE LA MUSIQUE
AU POINT DE VUE DE LA NOSTALGIE.

I

Outre une influence directe sur l'organisation, sur l'activité, la sensibilité, l'intelligence, le sentiment, la musique peut avoir sur l'homme une influence indirecte par les pensées, les sentiments qu'elle réveille, qu'elle rappelle, sans les exprimer directement. C'est une influence que l'on peut appeler *nostalgique*.

Lorsque l'âme se laisse envahir par les pensées et les sentiments des choses du pays, que ces pensées et ces sentiments deviennent comme une idée fixe dont elle ne peut pas se distraire, alors elle est dans un état maladif, dans une espèce de monomanie que l'on appelle *nostalgie*, vulgairement *maladie du pays*. Ramozzini parle d'une nostalgie épidémique qui, sur cent soldats atteints, permettait à peine d'en sauver un seul.

Mais depuis le plus fort degré de nostalgie jusqu'au souvenir le plus fugitif, jusqu'au plus faible regret de ce que l'on a quitté, et qui produit quelquefois une douce mélancolie, il y a une infinité de degrés, et ce n'est que dans l'état extrême qu'il y a maladie.

On comprend qu'il n'y ait pas un individu qui ne soit plus ou moins susceptible de nostalgie ; car, sur la terre étrangère, qui ne regrette plus ou moins la patrie absente, les lieux où il reçut les premières caresses de sa mère, son ineffable sourire et ses doux baisers, les sentiers où il aimait à errer en respirant le parfum des fleurs, le temple saint où le chuchotement de ses prières montait avec l'encens, le champ sacré où reposent du dernier sommeil les êtres qui lui furent chers, etc., etc.? Tous ces souvenirs prennent alors des proportions magiques, ils font entrevoir une atmosphère d'idéal et mystérieux bonheur perdu, et que l'on sent ne plus pouvoir retrouver loin des lieux où ils ont pris naissance.

. . . .

II

Il est facile de voir que la nostalgie est produite par la loi de l'association des sensations, des idées et des sentiments. Un objet qui nous a frappés, un air que l'on a entendu dans telle ou telle circonstance, pourront, lorsque plus tard ils viendront de nouveau nous impressionner, faire revivre tout le cortége de sensations, d'idées et de sentiments qui les environnaient autrefois, et, aidés de l'imagination, produire une tristesse, une mélancolie plus ou moins profonde, qui peut aller jusqu'à la maladie et donner naissance à une vraie nostalgie.

. . . .

Il faut quelquefois peu de chose pour réveiller de profonds sentiments : une fleur desséchée, un simple médaillon, un bijou quelconque, une gemme de famille ; car souvent ces gemmes brillantes sont des reliques qui conservent, condensés dans leur suave rayonnement, les derniers souvenirs d'une tendre mère, d'un père chéri, d'une sœur bien-aimée. Les larmes viennent facilement aux yeux en regardant ces bijoux qui nous ont été légués. Ils ont un langage aussi touchant que les accents d'une voix adorée ; ils rappellent un passé triste et doux, les fêtes enchanteresses et les jours de deuil, l'histoire des êtres aimés qui ne sont plus et des bonheurs que nous aurions voulu retenir. Ils font souvent éprouver l'émotion que réveillent les modulations plaintives et mélancoliques de l'oiseau solitaire gazouillant dans les noirs cyprès dont l'ombrage protége la dernière demeure de tout ce qui nous fut cher.

Mais, sous ce rapport, rien n'est comparable à la musique : elle possède au plus haut degré le pouvoir de faire naître la nostalgie ; aucun langage ne réveille d'une manière aussi puissante le souvenir de ce que l'on a aimé, les sentiments par lesquels on a été envahi, que les chants qui nous ont fortement frappés, surtout les chants de la première enfance.

Lorsque tout est éteint dans l'âme, elle s'éveille encore aux airs qui ont bercé nos premiers ans et aux sentiments qui les accompagnaient.

. . . .

III

On connaît l'influence vraiment prodigieuse du *Ranz des vaches*, chant patriotique des Suisses ; air simple et rustique, mais fameux par les effets qu'il exerçait sur les montagnards helvétiens, lorsque, loin de leur pays, ses accents venaient les frapper.

Aussitôt revivaient pour eux toutes les scènes touchantes qui avaient entouré leur berceau : leur chalet, leur vieux père, les amitiés d'enfance, les monts escarpés, les glaciers et les vertes prairies ; tout s'animait et empruntait au loin de magiques couleurs, de mystérieux enchantements ; mille souvenirs s'emparaient d'eux et bouleversaient leur être ; d'abord une joie immense les inondait, mais bientôt succédait une mélancolie profonde et souvent une nostalgie incurable.

Les accents rustiques et si connus de ce chant national avaient une telle puissance sur les Suisses engagés au service de l'étranger, et principalement sur les régiments à la solde de la France, que la plupart ne pouvaient résister à son influence : les uns désertaient malgré la discipline la plus rigoureuse ; d'autres tombaient dans une langueur maladive, et beaucoup mouraient. On fut obligé de défendre de jouer cet air sous peine de mort.

. . . .

IV

On a quelquefois essayé, dans des cas extrêmes, d'obtenir d'heureux effets en réveillant d'anciens souvenirs, d'anciennes émotions ; la musique est un des moyens les plus propices à employer dans ce cas ; d'ailleurs les effets directs de la musique peuvent s'unir à son influence nostalgique pour en augmenter la puissance.

A la suite de malheurs immenses, Monge perdit totalement ses facultés intellectuelles. Un de ses amis rappela qu'en des circonstances semblables on était parvenu à provoquer chez divers malades un réveil intellectuel de quelques instants, en faisant seulement retentir à leurs oreilles les paroles, les questions qui les avaient le plus occupés, le plus charmés lorsqu'ils jouissaient de la plénitude de leurs facultés.

. . . .

Or la *Marseillaise* évoquait pour Monge tout ce qui, dans sa longue carrière, l'avait le plus ému. . . .

La *Marseillaise* produisait sur Monge des effets indicibles d'enthousiasme ; aussi le général Bonaparte, son ami, dit Arago, qui connaissait le goût de Monge pour l'hymne, gage alors presque assuré de la victoire, et que nos soldats entonnaient en abordant l'ennemi, manquait rarement, dans les banquets diplomatiques, même en présence des négociateurs autrichiens, d'ordonner à haute voix à la musique de jouer la *Marseillaise* pour Monge !

Mais, sous l'influence de la maladie, la *Marseillaise* laissa Monge complétement insensible ; elle ne lui fit éprouver aucune émotion visible : de ce moment, la maladie fut jugée incurable.

V

Le souvenir de : *Je vais revoir ma Normandie*, produisit un plus heureux effet sur le docteur Maynard, célèbre voyageur. Nous empruntons ce fait au *Voyage autour du monde :*

« Se trouvant au Chili, il eut la pensée d'y herboriser. Il partit donc dans l'intérieur des terres avec un nègre qui lui servait de guide. Celui-ci se laissa mourir au bout de trois jours de marche, juste au moment où les provisions étaient épuisées, et le docteur se trouva perdu au milieu d'un pays inhabité, qu'il ne connaissait pas.

« Après avoir pieusement enterré le nègre, il se mit en vain à la recherche de noix de coco. Que faire ? Il s'arma de courage, se sangla les reins et marcha toujours devant lui jusqu'au moment où, épuisé de lassitude et de faim, il fut forcé de se coucher au pied d'un arbre ; il n'avait rien mangé depuis trente-six heures, et déjà il était tombé dans une prostration voisine de l'insensibilité ; il ne se sentait vivre que par un certain battement dans l'oreille, qui tintait comme un glas.

« Pendant qu'il était dans cet état de somnolence stupide, il lui sembla qu'il entendait, par moments, comme un écho très-lointain, le refrain de la romance très en vogue alors : *Ma Normandie*, puis tout se taisait et le désert retombait dans son immobilité.

«Phénomène étrange, ce refrain le poursuivait sans cesse comme une pensée fiévreuse ! Tout à coup une note claire le réveilla de sa léthargie ; il se leva, prêta l'oreille et n'entendit plus rien. Mais, au bout de quelques instants, les vibrations d'une voix humaine arrivèrent jusqu'à lui. Était-il le jouet d'une hallucination ? Il se traîna, doutant toujours, vers un massif d'arbres d'où la voix semblait partir, et, après cinq minutes d'angoisses indicibles, il arrivait à une hacienda exploitée par une famille française. A trois mille lieues de la France, il avait été sauvé par un des plus populaires refrains du pays : *Je vais revoir ma Normandie*. »

Tous ces faits se rapportent plus ou moins à la cause qui produit la nostalgie, c'est-à-dire à la loi de l'association des idées, des sentiments et des sensations ; cette influence indirecte de la musique est importante, elle mérite d'attirer l'attention du praticien et surtout elle ne doit pas être négligée quand on veut spécialiser les divers effets de la musique.

La musique a donc une puissance bien extraordinaire et qui paraît bien mystérieuse, car elle peut produire sur ceux qu'elle impressionne une émotion, un entraînement, en un mot des effets non-seulement aussi grands que ceux qui lui ont donné naissance, mais même plus grands quelquefois ; car aux sentiments qu'elle exprime peuvent s'ajouter ceux qu'elle fait naître.

J. Rambosson.

LES PÊCHEURS BRETONS

Oh ! les rudes pêcheurs des côtes !
Vieux marins aux traits basanés
De Vannes ou de Douarnenez
Qui passent dans les lames hautes !
Leur barque aux flancs noirs goudronnés
Semble glisser comme un fantôme,
Et l'homme paraît un atome
Perdu sur les flots étonnés.

Sur la vague qui les ballotte
Tous sans crainte se font leur nid
Et la brise de mer brunit
Le front ridé du vieux pilote.
Le vent d'orage qui hennit
Leur semble à tous un air de fête.
Mais ces lions courbent la tête
Lorsque le recteur les bénit!

ALPHONSE POIRIER.

HENRI IV A CANOSSA

Lecteur, ne vous y trompez pas : je ne viens pas aujourd'hui vous parler de ce roi dont les Français ne sauraient oublier la loyale et riante figure, vous raconter un de ces traits piquants qui sont devenus légendaires. Celui dont je vais vous parler était roi aussi, il était même empereur et du plus grand empire qui fut alors sous le ciel; mais ses légendes à lui sont bien sombres, et sa mémoire tristement fameuse. Il se nommait Henri IV, empereur d'Allemagne, ce qui était un bien grand titre alors, trop grand peut-être pour qui ne sut pas dignement le porter.

Mais, il faut bien le dire à sa décharge, les hommes restent souvent ce qu'on les a faits; il en est qui gardent jusqu'au dernier jour l'empreinte de leur éducation première, quelque peu semblables à ces blocs de pierre ou de marbre qui ne prendront de la vie et de la beauté que si le sculpteur qui les travaille a reçu du ciel cette flamme divine que l'on appelle le génie.

L'époque qui forma Henri IV est lugubre entre toutes dans l'histoire des nations. Il parut dans un siècle où la haute société germanique se livrait aux passions les plus viles et les poussait jusqu'à leur dernier degré de violence. La noblesse d'épée qui peuplait une foule de petites provinces était dans un état permanent de rivalité. De là des haines qui s'apaisaient dans le sang; de là cette soif de l'or et cette ambition toujours ardente qui poussaient à la guerre, au pillage et à la dévastation. Certains prélats eux-mêmes, briguant les honneurs et la richesse, foulant aux pieds les préceptes les plus sacrés, déshonorant leur titre de pontifes, s'appliquaient à découvrir dans certains passages des Livres saints des raisons non-seulement pour justifier; mais pour élever leur conduite jusqu'à la hauteur d'une doctrine. Le crime de simonie se commettait dans tout l'empire, et le monde catholique devait assister consterné à la lutte entre l'antipape Honorius et le vrai pape Alexandre II, lutte qui se termina par une bataille sanglante et acharnée, livrée sous les murs mêmes de la ville de Rome, qui fut ainsi le témoin de la défaite de l'usurpateur.

En ces époques de troubles perpétuels, l'éducation d'un jeune prince devait être au moins négligée. Celle de Henri IV fut déplorable et incomplète à tous les points de vue.

Élevé sur le trône à l'âge de cinq ans, il demeure quelque temps sous la protection de la douce Agnès, sa mère. Mais les grands, honteux de se voir gouverner par une femme, se soulevèrent en foule. Un jour, pendant une fête de la ville de Nimègue, ils piquèrent la curiosité de l'enfant et l'entraînèrent vers un vaisseau splendidement orné qui se trouvait sur le port. Mais à peine le petit roi eut-il mis le pied sur le pont du navire que celui-ci, levant l'ancre aussitôt, se dirigea vers Cologne.

L'éducation de Henri fut confiée à l'évêque de cette ville, et dès lors sa mère n'exerça plus sur son esprit la moindre influence. Les seigneurs l'entourèrent des plaisirs les plus séduisants, flattèrent et développèrent ses passions mauvaises, et cherchèrent à lui faire oublier la tendresse maternelle en corrompant ses mœurs. Ils ne réussirent que trop bien dans leurs odieux calculs. Le jeune prince non-seulement se laissa conseiller, mais il s'abandonna entièrement à ses passions désordonnées.

Et nul frein au monde ne pouvait l'arrêter. Personne qui l'encourageât par l'exemple; personne qui essayât de développer en lui quelques germes de vertu; mais un entourage de courtisans acharnés à sa perte.

Un incident dont il fut le témoin vint malheureusement porter le dernier coup à cette âme déjà lancée sur la pente du mal, en lui enlevant le respect sauvegarde de tous les autres, le respect de l'Église.

Nous l'avons dit, des prélats indignes occupaient en Allemagne les siéges ecclésiastiques. Une nuit de Noël, en l'année 1063, le peuple se rendait à la messe de minuit. On avait eu coutume jusque-là, dans les assemblées d'évêques, de placer l'abbé de Fulde après l'archevêque de Mayence. Cette année-là, l'évêque d'Hildesheim, piqué de voir un tel privilége dans son église, fit intervertir les siéges. Ce fut inutile, tout se passa dans l'ordre habituel. — L'évêque de Hildesheim dévora son affront en silence. Mais quand vinrent les fêtes de la Pentecôte il cacha derrière l'autel une troupe d'hommes armés commandés par le comte Egbert. Bientôt une violente querelle s'engagea entre les gens de Fulde et ceux de l'évêque d'Hildesheim. Au beau milieu de la lutte, le comte sortit de sa cachette, fondit sur les Fuldiens et les tailla en pièces.

Ceux-ci saisirent des armes, revinrent à la charge, et le sanctuaire fut bientôt le théâtre d'une lutte sacrilége, dont Henri IV fut le témoin. Les Fuldiens furent définitivement chassés de l'Église. Mais le roi avait assisté à cette scène de carnage; il en garda pendant

toute son existence une fatale et funeste impression.

Il grandissait, et de la surveillance de l'évêque de Cologne, qui était un honnête homme, mais d'un caractère faible et sans aucune influence, Henri passa entre les mains du plus grand ambitieux de cette époque fameuse entre toutes par ses ambitions, Adalbert de Brême. Cet homme gouvernait indignement l'Allemagne et caressait le rêve insensé de devenir le pape du Nord, en faisant de Brême une capitale. Pour arriver à ce but, il laissait le prince se corrompre de plus en plus, opprimait les abbés de ses nombreux monastères et rendait le peuple si malheureux qu'au dire d'un chroniqueur tous croyaient que la fin du monde était proche. Mais la Providence se joua des projets de l'ambitieux.

Adalbert de Brême ne put pas résister à l'orage qu'il avait amassé contre lui. Il vit se dissiper ses rêves chimériques et fut destitué des hautes fonctions qu'il avait si mal occupées.

Mais le moment arrivait où Henri allait régner seul. On l'avait marié à la princesse Berthe, femme d'un grand mérite et d'une rare beauté; ce mariage ne fut pas heureux et dégénéra en une haine réciproque. Il demanda le divorce, qui lui fut forcément refusé. Dans sa colère, il fit des actes tout à fait contraires à ses intérêts. Il s'aliéna l'esprit des grands en refusant de les consulter, comme c'était l'usage, pour le plus grand bien et la plus grande gloire de la patrie. Ses guerres, ses pillages et les atrocités qu'il commit en Saxe, dans sa lutte contre Othon, le firent détester en ce pays. La conduite scandaleuse de ceux qu'il favorisait, ainsi que la mise à l'encan des dignités ecclésiastiques, le rendit odieux au clergé régulier, et surtout au peuple contre lequel il commettait des actes qui, au dire d'un historien, rappelaient ceux de Néron[1].

Néanmoins tous courbaient la tête, quand du sein de l'Italie partit une protestation éloquente. Fermement attaché aux dogmes sacrés de l'Église catholique, et fatigué de ces excès et de ces désordres, le pape Alexandre II adressa à l'empereur d'Allemagne des lettres solennelles, dans lesquelles il lui enjoignait de modifier sa conduite envers les peuples commis à sa garde.

C'était la première fois qu'on voyait pareille chose; et les Allemands auraient fait payer cher au pontife un tel acte d'autorité, si l'exaspération contre l'empereur n'avait pas été aussi grande.

Du reste cet acte de justice fut le dernier acte public de la vie d'Alexandre II, qui mourut peu de temps après, le 22 mars 1073.

C'est alors que monta sur le trône pontifical un des plus vastes génies qui aient paru dans le monde, le plus redoutable antagoniste des ennemis de la doctrine catholique, le moine austère qui se donnera la sublime mission de purifier le sanctuaire et d'arracher l'Église à la tyrannique souveraineté des empereurs.

J'ai nommé le moine Hildebrand, devenu le grand pape Grégoire VII.

François de Kerinon.

— La suite au prochain numéro. —

1. Voigt.

PENSÉES

Pourquoi comparer la vie à un banquet?... Dans un banquet, c'est vers la fin du repas que circulent les meilleurs vins, et dans la vie c'est à mesure qu'elle avance que se multiplient les amertumes.

Donnez un ou plusieurs sacs de noix au prodigue, il ne lui en restera bientôt que les coquilles, et pourtant ce n'est pas lui qui aura dévoré les noix : ses flatteurs et ses parasites auront suffi à cette besogne.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612, 634, 650, 666, 682, 700 et 712.)

XXIV

LA BATAILLE DE QUÉBEC.

L'armée française, campée au nord de Québec, près du village de Beauport, s'éveillait à peine lorsqu'un cavalier, monté sur un vigoureux cheval couvert de sueur, parut à travers les petites tentes blanches qu'il renversait dans sa course furieuse.

— Aux armes! aux armes! criait ce cavalier d'une voix retentissante.

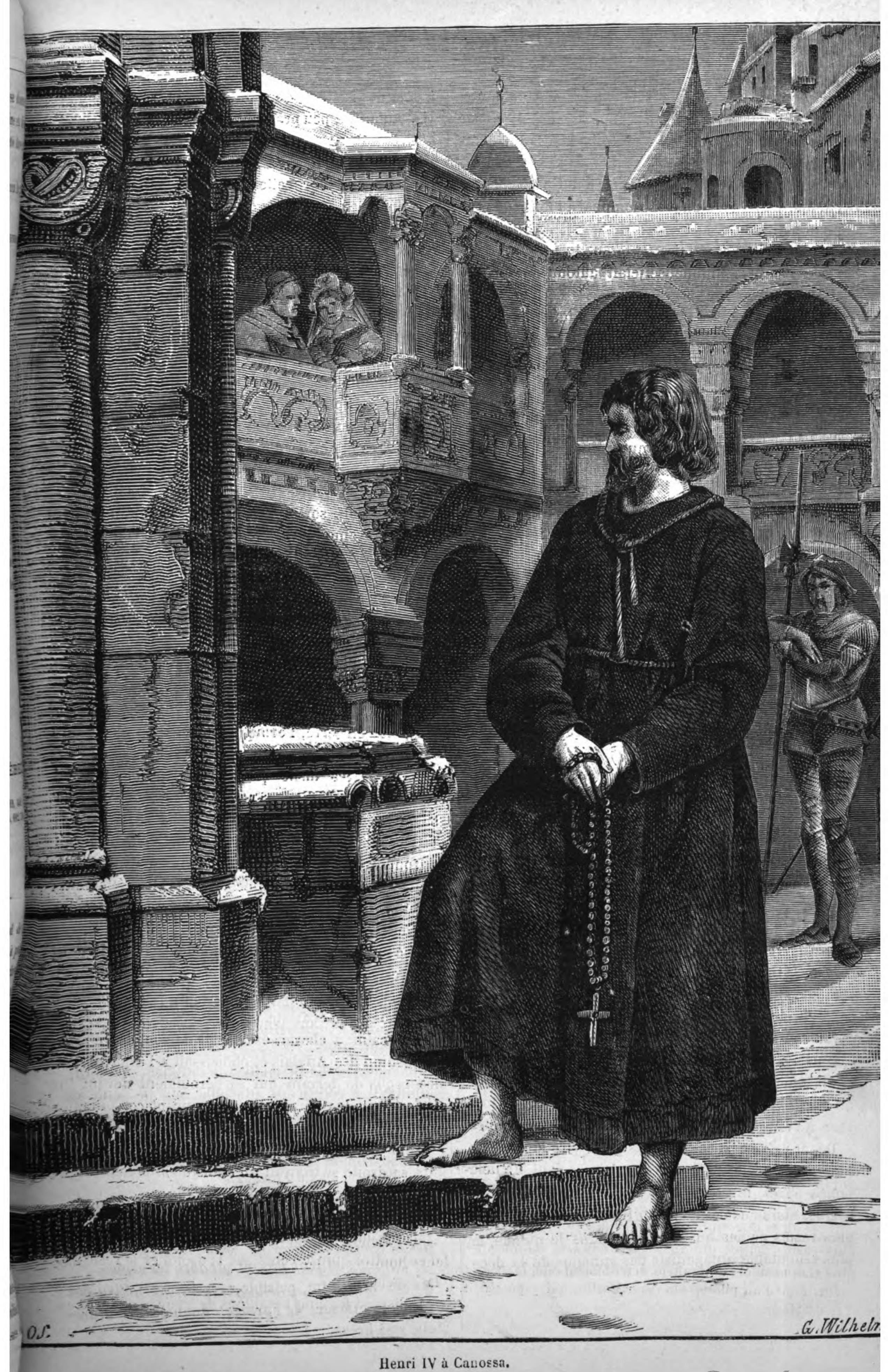
Son cheval s'abattit épuisé de fatigue; mais lui, continuant à courir, se précipita vers la tente de M. de Montcalm, où il entra avant que le soldat qui la gardait eût le temps de croiser son arme.

— Monsieur le marquis, les Anglais sont près de Sillery! s'écria David Kerulaz.

Quelques minutes après, les roulements du tambour emplissaient le camp de leur bruyant appel.

Des officiers couraient de tous côtés, rassemblant leurs hommes et leur faisant prendre les armes.

M. de Montcalm, paisible, résolu, au milieu des principaux officiers de l'armée, donnait ses ordres d'une voix brève.



Henri IV à Canossa.

Cependant là-bas, dans la plaine d'Abraham [1], l'armée anglaise s'avançait toujours, déployée sur lune ligne rigide partagée en trois blocs qui semblaient d'acier.

James Wolf, enivré par l'espoir d'une victoire prochaine, marchait d'un pas triomphal au milieu de ses lieutenants.

Son visage pâle paraissait comme transfiguré. Une sorte d'auréole lumineuse jetait autour de lui des clartés vives.

Les regards fixés vers le ciel aux tons d'opale, il récitait à demi-voix des vers inspirés, l'élégie sublime que Thomas Gray venait d'achever, et qui se termine par ces mots :

« Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau ! »

Ses compagnons, l'épée nue à la main, le visage grave, l'écoutaient en silence avec une sorte de recueillement religieux.

Lorsqu'il eut terminé cette invocation, qui semblait une prophétie, Wolf se tourna vers ses officiers et leur dit avec un sentiment profond :

— Mes amis, je préférerais la gloire d'avoir écrit de si beaux vers à celle de vaincre tout à l'heure.

Puis, comme suffoqué par l'émotion qui emplissait son cœur enthousiaste, il s'arrêta, planta son épée en terre et fit un signe en étendant les deux bras.

Au même instant, toute l'armée demeura immobile comme son chef, rivée au sol. On entendit le bruit de ces cinq mille crosses de fusil frappant la terre avec un roulement prolongé.

L'armée anglaise était parvenue à peu de distance de Québec, au sommet d'un plateau assez élevé qui descendait en pente douce vers la ville.

Elle attendait que l'armée française vînt répondre à son cartel et s'engager avec elle dans ce duel sanglant, décisif, d'où devait dépendre le sort de la Nouvelle-France.

Cette attente solennelle fut de peu de durée.

Malgré l'inévitable confusion résultant d'une surprise, le marquis de Montcalm avait donné des ordres si nets, si rapides, qu'en peu d'instants toute l'armée dont il pouvait disposer fut sur pied.

Malheureusement, cette armée était peu nombreuse : quatre mille hommes au plus, la plupart miliciens ou sauvages.

Après la victoire de Montmorency, un grand nombre de Canadiens, croyant la campagne terminée, étaient retournés aux champs pour faire la moisson. Les compagnies d'élite de l'armée avaient été détachées. Trois mille hommes sous les ordres de M. de Bougainville étaient au cap Rouge, à quatre lieues au-dessus de Québec ; un millier d'hommes restaient à côté des rapides du Saint-Laurent avec M. de Lévis. Autant, à peu près, gardaient le camp de Beauport.

Du haut du plateau d'Abraham, Wolf fixait son regard perçant sur cette partie de la plaine d'où, à chaque instant, il croyait voir déboucher l'armée française.

Enfin, au bout d'une heure environ, il aperçut au loin un nuage de poussière qui s'étendait peu à peu, comme une fumée légère entraînée par le vent, le long de la bande claire de l'horizon.

Quelques étincelles fort vives jaillirent de ces nuages vaporeux et grisâtres.

L'imagination surexcitée de James Wolf crut apercevoir l'épée de Montcalm qui, précédant l'armée, flamboyait au soleil.

Mais ces étincelles devinrent plus nombreuses. On eût dit les mille facettes d'un miroir allongé à perte de vue.

Alors Wolf sortit de son immobilité rêveuse. D'un mouvement brusque, il se retourna et montrant la ligne qui grandissait au loin :

— Les Français ! s'écria-t-il.

Les officiers qui l'entouraient se dispersèrent pour porter ses ordres. Des voix fortes et brèves s'élevèrent dans le silence de cette belle matinée d'automne.

L'un des bataillons anglais fit quelques pas, en une seule masse, pour prendre une meilleure position derrière un pli de terrain. Le premier rang mit un genou en terre, l'arme inclinée. On entendit un froissement de fer ; les baguettes glissaient légèrement dans les fusils qu'on chargeait et faisaient comme un susurrement métallique qui se répercuta sur toute la ligne.

Cependant la petite armée de Montcalm avançait en toute hâte. On commençait à distinguer nettement l'uniforme blanc et bleu des soldats, les vêtements sombres des Canadiens, les plumes multicolores des sauvages.

Elle marchait en bon ordre, dans son bizarre et pittoresque accoutrement qui tranchait d'une façon si singulière avec la régularité du front anglais, uniformément écarlate.

Montcalm, à cheval, examinait de son œil d'aigle la position des Anglais et choisissait à l'avance dans les replis de terrain qui se déroulaient devant lui les endroits les plus favorables pour placer sa petite armée.

Tout en marchant, il donnait ses ordres.

A sa droite se trouvait un taillis de broussailles qui s'étendait fort en avant ; à sa gauche s'élevaient des buttes et des buissons épais.

Il résolut de placer là les volontaires canadiens, d'en mettre quinze cents sur la droite et le reste sur la gauche.

Il disposa les cinq bataillons de troupes de terre au

1. Les hauteurs d'Abraham, si tristement célèbres, tirent leur nom d'un pilote, Abraham Martin, qui y possédait une maison.

centre et les coups de quelques pelotons de Canadiens cachés derrière des bouquets de bois.

Ouinnipeg et ses sauvages, placés en avant, à vingt pas du front des troupes, devaient se jeter dans les premières trouées que les balles françaises feraient au milieu des rangs anglais.

La hache à la main, les yeux ardents, les narines dilatées comme s'ils eussent respiré à l'avance l'odeur du sang, les Peaux-Rouges marchant à l'avant-garde justifiaient bien ce surnom de « chiens de guerre des Français » que les Anglais leur donnaient.

Ces dispositions rapidement prises, la marche de l'armée s'accéléra.

Les tambours battaient et accompagnaient de leur sonore cadence le pas régulier des cinq bataillons. On voyait sur le fond grisâtre du sol se détacher en files bien alignées les jambes aux longues guêtres noires des grenadiers de France.

Ces braves allaient à l'ennemi d'un pas ferme et résolu. Leur regard assuré, confiant, se portait tantôt vers les lignes anglaises, tantôt vers leur général qui, marchant devant eux, semblait leur montrer le chemin de la victoire.

Mais les privations dont ils souffraient depuis le commencement de ce siége impitoyable avaient creusé de longues rides désolées dans le bronze de leurs visages. On sentait qu'ils ne soutenaient cette allure vive et martiale qu'à force de volonté opiniâtre. Leurs fusils, qu'ils avaient portés avec tant d'aisance pendant cinq ans d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, semblaient maintenant bien lourds à leurs épaules fatiguées.

La veille au matin, pendant ce conseil où Jean d'Arramonde avait été introduit, les intendants avaient déclaré qu'il ne restait plus ni vivres ni farine, et ces pauvres troupes avaient vécu comme elles avaient pu. La moitié des soldats n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

N'importe! ils marchaient bravement, se sentant le coude et s'appuyant les uns contre les autres pour être plus forts.

Arrivés à portée de fusil des Anglais, ils firent halte.

Il y eut entre ces deux armées une seconde de silencieux recueillement, une sorte d'hésitation solennelle, comme celle qui se produit sur le terrain entre deux adversaires qui vont se livrer un combat à mort.

Puis, tout à coup, un roulement formidable éclata sur le front anglais au milieu de rapides éclairs et de flocons de fumée blanche.

La ligne française tressaillit comme si elle eût reçu un choc violent. Ses files régulières furent percées d'intervalles noirs, qui se refermèrent aussitôt.

Elle riposta par une vigoureuse décharge.

La bataille était engagée.

Pendant quelques instants, la fusillade éclata de part et d'autre, rapide, pressée, bien nourrie.

Les Canadiens, embusqués à droite et à gauche dans les broussailles, faisaient subir des pertes cruelles aux Anglais par la précision de leur tir.

Mais les groupes de miliciens disséminés au milieu des cinq bataillons français ne purent supporter longtemps le feu de l'ennemi qu'ils recevaient à découvert.

Ils firent un mouvement en arrière.

Montcalm vit cette hésitation.

— En avant! en avant! cria-t-il en montrant de la pointe de son épée les lignes anglaises.

Et, éperonnant son cheval, il se jeta au premier rang.

Mais au même instant il tressaillit sur sa selle et son visage se couvrit d'une pâleur subite.

— Général, vous êtes blessé! s'écria d'Arramonde qui, à cheval près de lui, lui servait d'aide de camp.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien! allez rallier ces gens qui semblent céder du terrain.

D'Arramonde donna de l'éperon à son cheval et courut aux miliciens.

Mais ses menaces, ses prières semblaient inutiles.

Habitués à combattre à couvert dans les bois, les Canadiens placés au milieu des troupes restaient comme paralysés, et, sans tirer un coup de fusil, ils reculaient lentement devant la grêle de balles qui sifflaient autour d'eux.

Leur hésitation se communiqua aux bataillons qui les encadraient.

Montcalm vit un peu de flottement dans le front de sa petite armée.

— Courage, mes enfants, courage! cria-t-il en se retournant vers eux.

Mais aussitôt un cri de douleur sortit de ses lèvres.

Une autre balle venait de l'atteindre.

Sa main étreignit le poignet de Jean d'Arramonde qui était accouru vers lui.

— Monsieur, monsieur, dit l'infortuné général, soutenez-moi, qu'on ne me voie pas tomber!...

Et il continua à donner des ordres, il entraîna ses soldats sur ses pas, il courut aux Anglais...

Mais les deux blessures qu'il avait reçues étaient béantes. Le sang perçait son uniforme blanc et coulait en filets rouges le long de sa poitrine.

Un cri de désespoir sourd et prolongé courut au milieu du crépitement des fusils tirant sans relâche.

— M. de Montcalm est blessé!... M. de Montcalm est frappé à mort!... s'écrièrent les soldats qui voyaient chanceler leur général, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour commander encore.

Au même instant, de foudroyantes détonations retentirent sur une hauteur voisine.

Les Anglais avaient pu amener avec eux quelques canons; ils lançaient contre les Français hésitants, découragés, des volées de mitraille.

Ces troupes épuisées par la faim et par la fatigue d'une longue marche précipitée, voyant, au milieu des nuages de fumée qui semblaient lui faire un blanc linceul, leur général couvert de sang et chancelant sur son cheval, ne purent soutenir le feu effroyable qui fondait sur elles.

Elles reculèrent.

Chose étrange ! ces soldats si aguerris, si disciplinés, qui à Carillon et à Choragen avaient marché à l'ennemi avec la rigidité d'une muraille de fer, se débandèrent en désordre dès qu'ils eurent fait un pas en arrière.

La panique les gagna, ils tombèrent effarés les uns contre les autres comme un troupeau affolé et cédèrent le terrain aux Anglais qui, tirant toujours, avançaient lentement, sûrement, dans leur bel ordre de bataille.

Les Canadiens cachés dans les buissons, voyant que l'armée les abandonnait et qu'ils allaient être bientôt cernés par les bataillons anglais, perdirent pied à leur tour.

Malgré les efforts de Kerulaz, qui se tenait à l'extrême droite avec ses meilleurs tireurs, ils suivirent le mouvement de recul précipité de toute l'armée.

Tandis que les troupes françaises pliaient sous ces gerbes de balles et de mitraille, les sauvages formant l'avant-garde, couchés à plat-ventre derrière une butte de gazon, continuaient à tirer sans relâche contre les Anglais, qui n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux.

Ouinnipeg tourna la tête.

Il vit les Français vaincus, il comprit que M. de Montcalm était blessé.

Alors, poussant un cri guttural que ses guerriers répétèrent avec une sauvage énergie, il se dressa tout debout, sa hache à la main.

Il tenait un jeune enfant serré contre sa poitrine.

C'était son fils.

Il l'avait fait venir des bords fleuris de la rivière Chaudière, où étaient établis des wigwams de guerriers abénaquis.

L'Aigle-Noir savait qu'un combat suprême se livrerait bientôt entre les Français et les envahisseurs anglais. Il voulait que l'enfant y assistât.

Si la victoire s'était dessinée en faveur des Français, il l'aurait laissé à l'écart, abrité contre un rocher ou caché derrière le tronc noueux d'un arbre.

Mais les soldats de Montcalm reculaient : c'était la défaite.

Il ne voulut pas que son fils vît la vaillante tribu dont il aurait été un jour le chef tomber sous la domination de ce peuple anglais, dur, arrogant, qui, pour vaincre l'énergie des Peaux-Rouges, employait contre eux l'arme perfide des liqueurs de feu.

Il sentait que la nation rouge allait perdre à jamais l'appui de ces amis bons et généreux qui traitaient les pauvres Indiens comme des frères, qui écoutaient leurs voix dans les conseils de guerre, qui leur apportaient les consolations de leur religion charitable.

Ouinnipeg jeta un long regard triste et désolé sur les Français qui fuyaient. En entendant le bruit de la fusillade et le fracas du canon, l'enfant avait été se tapir derrière un tertre de gazon. Écartant les hautes herbes avec ses petites mains, il regardait de ses yeux noirs et luisants comme ceux d'un jeune loup les lignes anglaises toutes rouges, qui vomissaient la mort au milieu de grands nuages de fumée.

Tout à coup il poussa un cri d'effroi.

Une large main venait de le saisir. Il se sentit serré contre la poitrine osseuse du chef abénaqui. Il frissonna, comme si cette main qui l'avait pris eût été celle de la mort. Et, en effet, il était condamné à mourir. Ouinnipeg ne voulait pas qu'il devînt le chef d'une tribu d'esclaves.

L'enfant serra ses petits bras autour du cou du terrible chef. Il cacha sa tête dans l'épaule de son père et sentit sur son front l'impression d'un baiser rapide et brûlant.

D'horribles cris retentirent de tous côtés.

Ouinnipeg, brandissant sa hache énorme, venait de s'élancer contre les Anglais, suivi de toute sa tribu.

Puis, peu à peu, les hurlements des sauvages parurent s'apaiser. Les baïonnettes anglaises trouaient leurs poitrines et changeaient leurs clameurs de guerre en longs soupirs de douleur...

Bientôt, dans cette partie de la plaine, il n'y eut plus qu'un grand silence. Les Abénaquis sanglants, déchirés, jonchaient le sol.

Appuyé contre un quartier de roc, la tête baissée dans une sombre attitude, Ouinnipeg contemplait de ses regards à demi éteints le petit cadavre qu'il tenait sur son bras déjà raidi par l'approche de la mort.

Et dans ce regard triste et doux on lisait la consolation suprême de ne pas survivre, ni lui ni les siens, à cette horrible journée.

Un peu plus loin, au pied d'un arbre au feuillage touffu et arrondi comme un dôme, un autre mourant était étendu.

C'était James Wolf, le jeune et enthousiaste général des Anglais.

Ce héros de trente ans souriait, lui aussi, à la mort.

Trois blessures mortelles l'avaient atteint pendant la bataille. Il était tombé entre les mains de ses aides de camp, qui, pieusement, l'avaient porté sous cet arbre et essayaient de consoler ses derniers instants.

Tout à coup une voix près de lui s'écria :

— Ils fuient !

Par un violent effort, Wolf se redressa et ouvrit

tout grands ses yeux sur lesquels la mort avait déjà posé sa main froide.

— Qui? demanda-t-il.

— Les Français.

Un faible sourire passa sur ses lèvres violacées. Un soupir s'exhala de sa poitrine.

— Je meurs content, murmura-t-il.

Et il mourut [1].

Mais les Anglais ne semblaient pas encore satisfaits de cette foudroyante victoire. Ils voulurent anéantir ce qui restait de l'armée française.

Sur la droite, du côté de la colline Sainte-Geneviève, on vit les Écossais aux longs plaids flottants, qui, tenant en main leurs larges claymores, s'élançaient comme des démons furieux sur ces malheureuses troupes épuisées de fatigue, accablées de la honte d'être vaincues.

Ils les poursuivirent jusqu'aux remparts de Québec.

Mais ils durent s'arrêter aux portes de la ville, et ceux d'entre eux qui s'étaient avancés purent voir un cavalier blessé pénétrant dans Québec au pas de son cheval, soutenu d'un côté par un grenadier, de l'autre par un jeune officier qui pleurait.

Cet officier était Jean d'Arramonde. Le cavalier était Louis de Montcalm, celui que les sauvages et les Canadiens, dans leur admiration fanatique, avaient jadis appelé le Grand Marquis et qu'ils ne devaient plus désigner désormais que sous le nom triste et glorieux du Grand Vaincu!

Le duel qui durait depuis tant d'années venait de se terminer par un coup décisif.

Le Canada était aux Anglais.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

1. « L'Angleterre prodigua au général Wolf tous les trésors de sa reconnaissance. Le Parlement retentit de son éloge; Pitt prononça à la gloire du « jeune héros » un discours célèbre, et proposa qu'on lui élevât un mausolée, ce qui fut décidé d'enthousiasme et agréé par le roi Georges II. Le corps de Wolf, amené de Québec, fut, au milieu d'une pompe magnifique, déposé à Greenwich dans le monument que l'Angleterre lui avait élevé. West fit un tableau représentant la mort du jeune général, où se trouve son portrait fort ressemblant, et ce portrait fut gravé par Woolett.

« En 1827, lord Dalhousie, gouverneur du Canada, érigea dans le jardin public de Québec un obélisque de granit, sur une des faces duquel on inscrivit le nom de Wolf, et sur une autre le nom de Montcalm. On y grava aussi l'inscription suivante :

Mortem virtus, communem famam historia,
monumentem posteritas dedit.

Leur courage leur donna la mort, l'histoire une gloire commune,
la postérité ce monument.

(M. DUSSIEUX, *le Canada sous la domination française*, p. 221.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LE CALENDRIER. — LA FÊTE DE PAQUES (*suite*).

« Le mois fut divisé en deux parties par le jour des *ides*, qui était le 15 dans les mois de mars, mai, *quintilis* et octobre, et le 13 dans les autres. Entre les calendes et les ides se trouvait une autre division, le jour des *nones*, le neuvième à partir du jour des ides inclusivement, et arrivant par conséquent le 7 dans les mois de mars, mai, *quintilis* et octobre, et le 5 dans les autres.

« Les Romains ne comptaient pas les jours du mois comme nous; ils faisaient tout le contraire. Ils les désignaient par le rang qu'ils occupent à partir, inclusivement, du jour le plus prochain des calendes, des nones et des ides, en revenant en arrière. Par exemple, le 31 mars était le 2 des calendes d'avril, et le 2 avril était le 4 des nones d'avril. Le 15 mars étant le jour des ides de mars, on disait le 2 des ides de mars pour le 14, et le 17 des calendes d'avril pour le 16 mars.

« L'année ainsi établie n'était pas composée d'un nombre entier de lunaisons, puisqu'elle avait un jour de plus; elle ne se conformait pas davantage à la révolution du soleil. Aussi, pour rétablir quelque accord, Numa avait-il prescrit d'intercaler à des époques déterminées un certain nombre de jours. Mais les prêtres chargés de ce soin s'en acquittèrent si mal que le désordre ne cessant de s'accroître produisit une véritable confusion. Ainsi des fêtes qui d'abord se célébraient en hiver se trouvèrent reportées peu à peu en été.

« *Calendrier julien.* — Devenu dictateur et grand-prêtre, Jules César entreprit d'y apporter un remède efficace. Aidé par l'astronome égyptien Sosigènes, il décida que l'année civile aurait 365 jours, que février en conserverait 28, avril, juin, septembre et novembre 30 et les sept autres 31.

« Pour mieux comprendre ce qui devait résulter de la suppression du quart de jour, prenons l'équinoxe du printemps pour le commencement de l'année. La 2e année civile commençait un quart de jour avant le retour du soleil à l'équinoxe; la 3e année, 2 quarts de jour avant; la 4e année, 3 quarts de jour avant, et la 5e année 4 quarts de jour, c'est-à-dire 1 jour avant. Il suffisait donc d'ajouter un jour à la 4e année pour ramener le commencement de la suivante au moment même de l'équinoxe. C'est ainsi que César compléta la réforme du calendrier. Le jour supplémentaire que devait avoir chaque quatrième année fut donné au mois de février, et intercalé entre le 5 et le 6 des calendes de mars (24 et 25 février), époque anniversaire de l'expulsion du dernier roi de Rome. Mais pour ne pas changer le nombre pair 28,

qui avait été conservé à ce mois, le jour intercalé fut appelé *deuxième six* des calendes de mars (*bissextus calendas Martii*); de là vint l'épithète *bissextilis* donnée à l'année de 366 jours. A l'occasion de cette réforme, le mois *quintilis* reçut le nom *Julius* de César, qui est devenu *juillet* en français. Quelques années après, le mois *sextilis* prit à son tour le nom de l'empereur Auguste et fut appelé *augustus*, nom qui s'est transformé en *août* dans notre langue. Ce calendrier devint celui de l'Église chrétienne.

« Dans le concile général de Nicée, en 325, les évêques traitant la question du jour de la célébration de la fête de Pâques, comme je vous l'expliquerai bientôt, adoptèrent le calendrier romain; cette année-là il marquait le 21 mars le jour où arriva l'équinoxe du printemps.

« *Calendrier grégorien.* — A mesure que les années s'écoulèrent, on remarqua que le jour du 21 mars du calendrier retardait de plus en plus sur le retour du soleil à l'équinoxe, et, au milieu du XIIIe siècle, le célèbre Roger Bacon réclamait déjà une réforme dans le calendrier. Voyons ce qui s'était passé. Le calendrier julien, fondé sur une durée de 365 jours un quart pour la révolution du soleil, la prenait trop longue de l'excès de 365,25 sur 365,2422 véritable durée de cette révolution, c'est-à-dire de 0,0078 de jour, ce qui fait environ 11 minutes. Au bout de 100 ans, cette différence s'élevait à 0,78 de jour, ou à peu près à 3 quarts de jour, et par conséquent à 3 jours au bout de 400 ans. Par exemple, une année ayant commencé à l'équinoxe du printemps, la 401e ne commençait que 3 jours après le passage du soleil à l'équinoxe. En 1582, le retard était de 10 jours. Le pape Grégoire XIII publia cette année un édit d'après lequel le lendemain du 4 octobre fut compté non le 5, mais le 15. En outre, pour prévenir le retour de ce désordre, il ordonna que 3 jours seraient ôtés à chaque période de 400 ans, au delà de l'an 1600, en supprimant 1 jour à chacune des trois premières années séculaires de la période. Ainsi 1700, 1800, 1900, qui étaient bissextiles dans le calendrier julien, sont des années communes dans le calendrier grégorien; mais l'an 2000 reste bissextile. En général, toute année dont le millésime est divisible par 4 est bissextile; mais si l'année est séculaire, c'est-à-dire si son millésime est terminé par deux zéros, elle n'est bissextile que si le nombre de siècles est lui-même divisible par 4.

« La réforme grégorienne, acceptée aussitôt par la France et les États catholiques, fut repoussée par les protestants qui aimaient mieux, comme on l'a dit, ne pas être d'accord avec le soleil que de l'être avec le pape. Cependant ceux de l'Allemagne et du Nord s'y rallièrent au commencement du XVIIIe siècle, et l'Angleterre se décida seulement en 1752 à les imiter. Aujourd'hui, il n'y a parmi les nations chrétiennes que les Russes et les Grecs qui persistent dans cette aveugle opposition. Leurs dates sont actuellement en retard de douze jours sur les nôtres; par exemple, ils sont au 1er janvier quand nous avons déjà le 13. C'est pour cela que, dans les correspondances avec eux, il est d'usage de marquer ainsi les deux dates 13/1 janvier ou 1/13 janvier.

« La réforme grégorienne n'est pas tout à fait complète, mais la petite erreur qu'elle laisse subsister ne peut produire un jour qu'au bout de 4,000 ans. Nous n'avons pas à nous préoccuper de ce qu'auront à faire nos successeurs à cette époque. Terminons ce qui concerne l'année par quelques mots sur le choix de son premier jour. Charlemagne avait pris Noël, au lieu de Pâques qui avait été adopté par les rois ses prédécesseurs. C'est un édit de Charles IX, publié en 1563, qui fixa le commencement de l'année au 1er janvier. Jusqu'en 1752, les Anglais conservèrent le 25 mars.

« *Fête de Pâques.* — Pour rappeler la sortie d'Égypte et le passage de la mer Rouge, Moïse avait institué la fête de Pâque, ainsi nommée d'un mot hébreu qui signifie *passage*. Il la fixa au jour de la première pleine lune qui arrive après l'équinoxe du printemps. Les Juifs modernes sont restés fidèles à cette prescription; dans leur calendrier, qui est fondé sur le cours de la lune, ce jour est toujours le 15 de leur mois de nisan.

G. Bovier-Lapierre.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Février! — tous les almanachs qui se respectent mettent invariablement en tête de la colonne de ce mois un dessin représentant un monsieur fort gai qui danse un pas de caractère : ce monsieur est généralement vêtu en pierrot, en polichinelle, en arlequin; et vous vous rappelez alors que février est un mois où, sous peine de manquer à tous vos devoirs d'homme du monde, vous devez vous amuser énormément.

Dès maintenant, le carnaval est à l'ordre du jour, et il ne quittera pas son poste jusqu'à l'heure où « mars en carême » fera son immanquable entrée.

Tenez! regardez aux vitrines des tailleurs : ce ne sont que dessins représentant des modèles de déguisements pour bals costumés; ce ne sont que de corrects habits noirs qui vous tentent par la courbe onduleuse de leurs revers largement étalés, des gilets à trois boutons que rehausse un *transparent* d'une éblouissante blancheur.

Déguisez-vous ou arborez l'habit noir, mais amusez-vous! Février le veut; février qui, chez les Romains, était le mois de la fièvre maligne et qui, chez nous, est le mois de la fièvre du plaisir, — à moins qu'il

ne soit tout simplement le mois de la fièvre de rhume.

J'entends, cela va sans dire, le bal de bonne compagnie, celui qu'on peut se permettre en famille. Quelle belle occasion qu'un bal costumé, pour rompre avec nos modes si laides, si tristes! N'y aurait-il pas avantage à remplacer le costume prévu, presque uniforme, par un costume pittoresque, où l'imagination et le bon goût individuels peuvent se donner libre carrière? Mais les très-jeunes gens osent seuls arborer des costumes de fantaisie; les papas, les mamans restent obstinément réfractaires : aussi avons-nous, même dans nos plus jolis bals costumés, un inévitable rideau d'habits noirs attristants et de robes banales qui font un singulier cadre aux quadrilles émaillés des plus riantes couleurs.

Notez bien que je sais comprendre toutes les exigences de l'âge et de la situation : je conçois parfaitement qu'un grave notaire éprouve quelque embarras à se déguiser en Bédouin, et je comprends également qu'un avocat à la cour d'appel ou, mieux encore, un magistrat, un fonctionnaire, recule devant la perruque, la veste brodée et les bottes à chaudron d'un mousquetaire Louis XIII. Mais entre des déguisements ridicules et le prosaïque costume noir, n'y aurait-il pas le juste milieu?

Pourquoi, par exemple, les personnes d'un certain âge, hommes ou femmes, se priveraient-elles de porter dans les bals costumés les habits du siècle dernier, ces gracieuses modes du temps de Louis XV et de Louis XVI : habits de velours à broderies de soie multicolores; dentelles, perruques poudrées; toutes ces choses si françaises par l'élégance, par la distinction, que l'Europe nous enviait autrefois et que les révolutions seules avec leurs crises terribles, les affaires mercantiles avec leurs vulgaires soucis nous ont fait oublier et délaisser ?

Qu'y aurait-il de ridicule à ce que nous reprissions les belles modes de nos grands-pères et de nos grand'mères pour nous mêler, deux ou trois heures durant, aux ébats aimables des jeunes générations qui nous succèdent déjà dans la gaieté de la vie, en attendant qu'elles nous succèdent dans les affaires sérieuses?

Quelques maîtresses de maison ont essayé plus d'une fois d'imposer le costume à tous leurs invités; mais rarement cette consigne a abouti à un autre résultat qu'à faire des mécontents ou à amener quelque incident saugrenu. Je me rappelle à ce propos une anecdote curieuse. Les invités à un bal donné par un riche financier avaient été prévenus qu'on ne serait reçu qu'en bergers et en bergères, selon le goût de Watteau et de Florian. Il fallut bien en passer par là. Le financier possédait dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin une serre-salon capable de rivaliser avec la galerie de Glaces de Louis XIV : partout des fleurs; partout des miroirs de dix pieds de haut reflétant et multipliant à l'infini l'image des bergères à chapeaux enguirlandés de roses et des bergers à casaques bleu de ciel.

Jusqu'à minuit, tout alla le mieux du monde; mais, à cette heure où la fête devait redoubler de gaieté, certains invités péchèrent par excès de zèle : on leur avait imposé de se faire bergers; ils entendaient prendre leur rôle au sérieux : on vit donc une vingtaine de pastours et de pastourelles apparaître, ayant chacun en laisse un grand et blanc mouton tout enguirlandé de faveurs roses. Rien de plus charmant : les bêlements champêtres répondaient aux quadrilles de l'orchestre; cela ne ressemblait peut-être pas tout à fait aux campagnes d'Arcadie, mais on ne pouvait s'empêcher de songer aux bergeries de Trianon.

Hélas! cette sérénité pastorale ne devait pas être de longue durée. Tout à coup un superbe bélier dont on avait doré les cornes s'aperçoit dans une glace illuminée par cinquante bougies... Baisser le front, pointer ses cornes en avant et se lancer dans la glace, ce fut l'affaire d'une demi-seconde; et bing!!! — voilà le chef-d'œuvre de la cristallerie de Saint-Gobain qui vole en éclats!

Ce n'était que le prélude: toute la bergerie affolée est saisie du même *vertigo;* les vingt moutons se ruent sur les glaces, culbutent les tables chargées de plateaux, passent comme une charge de cavalerie dans les jambes des hommes, emportent les volants des dames : il fallut aller chercher une escouade de sergents au poste de police le plus voisin pour réprimer cette émeute moutonnière.

Le lendemain, le dommage se chiffrait par trois mille francs de perte, glaces cassées, fleurs écrasées, vitres enfoncées, cristaux réduits en poussière. On ne donna plus, depuis lors, de fêtes pastorales dans l'hôtel de la Chaussée-d'Antin; on trouva que des idylles à ce prix-là coûtaient presque aussi cher qu'une bataille rangée.

Alors même que nous ne nous exposerions point à de semblables mésaventures, nous aurons beau faire et beau dire, nous ne détrônerons pas l'habit noir, pas plus que nous ne saurions détrôner son vilain congénère, le chapeau tuyau de poêle.

L'habit noir est né d'une transformation sociale, et il se maintient par la force des choses : il est né du rapprochement forcé de toutes les classes dans un monde nivelé par la démocratie. L'habit noir a fait son entrée dans le monde au lendemain de la Révolution, un peu éclipsé, un peu humble à côté des brillants uniformes des officiers, des diplomates et des préfets du premier Empire; il cachait les proscrits de la veille ou les plus modestes parvenus du jour; mais, parvenu lui-même, il a su se maintenir après avoir franchi la porte du salon : depuis lors, il a été de toutes les fêtes et de tous les régimes.

Je ne prétends pas qu'en dépit de cette immuabi-

lité apparente l'habit noir n'ait jamais varié : il n'est pas, au contraire, de thème sur lequel le caprice de nos tailleurs se soit plus exercé, comme le caprice de ces virtuoses qui exécutent des variations infinies sur une seule corde de violon. Ainsi, tour à tour, nous avons vu ou pu voir l'habit noir à courte queue pointue, — dit *queue de morue ;* l'habit noir à queue évasée, — dit *queue de moineau ;* l'habit noir à pans interminables, descendant jusqu'au milieu des mollets; l'habit noir au collet aplati, et l'habit noir dont le collet monte derrière l'occiput comme la capote d'un cabriolet; l'habit noir à manches plates et l'habit noir à manches de gigot; nous avons eu l'habit noir à revers étriqués et l'habit noir évasé largement.

L'habit noir est encore une institution mondaine; mais il fut un temps où il était une institution politique; — jamais on n'a vu ici M. Guizot, ni M. Berryer, ni aucun des grands orateurs de 1825 à 1848, monter à la tribune sans l'habit noir boutonné haut, dans lequel la main s'enfonçait entre le premier et le troisième bouton, à hauteur du cœur, comme celle de la statue antique de Démosthène dans les plis de la toge.

A cette même époque, un médecin ayant souci de sa réputation n'eût pas osé se présenter autrement qu'en habit au chevet d'un malade. Depuis, nos docteurs sont devenus moins stricts sur l'étiquette et ils ont consenti à endosser la redingote, même la simple jaquette : on m'assure que cette transformation s'est opérée à partir du jour où l'habit noir a été adopté par les Pompes funèbres comme l'uniforme de ses agents.

La nécessité de l'habit noir dans toutes les circonstances un peu solennelles de la vie a donné naissance à une industrie toute parisienne : la location d'habits pour noces et soirées...

Vous frémissez, n'est-ce pas, à la seule idée d'une telle profanation? Vous êtes donc exposés à coudoyer des gens dont l'habit noir n'est pas à eux! Mon Dieu, oui! Il en est ainsi : c'est une vérité affligeante à révéler, mais c'est la vérité.

Paris a des mystères insondables : misère en dessous, luxe au-dessus. Tel pauvre diable de solliciteur, qui a le ventre vide, est obligé de faire figure pour aller visiter un protecteur influent...

Et je n'ai pas dîné pour acheter des gants!

dit un personnage de Ponsard, dans sa comédie *l'Honneur et l'Argent.* Voilà l'homme auquel s'adresse l'habit noir en location, et cet homme-là est, paraît-il, plus commun qu'on ne pense, du moins dans certaines régions.

On m'a raconté, à ce sujet, une histoire peut-être plus vraisemblable qu'elle n'en a l'air.

Un directeur d'une de nos grandes administrations reçoit, une fois par semaine, tous les employés de son personnel : dame! l'occasion est belle pour faire sa cour; le simple expéditionnaire en profite pour prendre une glace avec le commis principal, qui, lui-même, est heureux de présenter une tasse de thé à son chef de bureau.

Or, la semaine dernière, un employé de ladite administration, résidant dans un des bureaux de la banlieue, était venu à la réception du directeur. Il avait obtenu d'un sous-chef promesse d'aide et protection pour être bientôt rappelé dans l'intérieur même de Paris, — le but de tous ses rêves.

— Voilà qui est convenu, mon cher! dit le protecteur au protégé, avec le ton que vous devinez sans peine : à la première vacance, je vous fais signe... Au fait! donnez-moi donc votre adresse personnelle?...

L'autre tire une carte de la poche latérale de son habit noir. Un cri de surprise part des deux côtés à la fois : le protecteur et le protégé pâlissent en même temps... Celui-ci a présenté à celui-là sa propre carte.

L'aventure était trop claire : le sous-chef et l'employé, à huit jours de distance, avaient loué le même habit, dans lequel le premier avait eu l'imprudence d'oublier son carré de bristol!

L'employé est resté dans la banlieue ; — et il y restera...

*
* *

Ainsi cette chronique badinait insoucieuse et poursuivait, sans songer à mal, son petit ramage hebdomadaire. Et cependant Dieu venait de frapper le monde chrétien du coup le plus sévère, quoique le moins imprévu, qui pût l'atteindre. A peine notre causerie avait-elle pris le chemin de l'imprimerie que la nouvelle de la mort du grand Pie IX éclatait comme un coup de foudre. C'est en de pareilles rencontres qu'on éprouve quelque remords de sa gaieté et qu'on s'en repent comme d'une sorte de crime. Pour le moment, le chroniqueur ressemble à ce misérable comédien qui, après avoir tâché de son mieux à faire rire, pendant toute une soirée, le public qui l'honorait de sa confiance, apprit tout à coup, en ôtant sa perruque et en essuyant son rouge, que son père était mort pendant la représentation.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.



N° 47. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 23 Février 1878.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



L'Observatoire. — Vue à vol d'oiseau, prise à la hauteur de la plate-forme.

L'OBSERVATOIRE DE PARIS

ET SON DERNIER DIRECTEUR.

—

L'observatoire, ce lieu destiné à l'observation des mouvements des corps célestes, est, assure-t-on, d'origine arabe.

Le kalife Hakem en avait fait bâtir un à l'orient du Caire, et il s'y retirait pour s'occupait d'astronomie.

Plus tard, Bagdad en posséda ; mais celui de Meragah fut célèbre entre tous. L'édifice, placé sur le sommet d'une montagne, était disposé de manière à ce que les rayons solaires passassent par le trou de la coupole et se projetassent tous les matins sur un mur, ce qui permettait des observations astronomiques assez compliquées déjà.

Quand nos missionnaires pénétrèrent en Chine, il y avait longtemps que Pékin possédait un observatoire.

Au VI[e] siècle, les nations européennes en construisirent de fort remarquables. Un des plus célèbres fut celui de Paris, qui fut organisé par Louis XIV de 1664 à 1672. Le roi, par les conseils de Colbert, attira à Paris le célèbre Cassini, qui devait opérer de si nombreuses découvertes dans le domaine des connaissances astronomiques. Cassini, qui était né en 1625, à Nice, d'une famille noble, se fit naturaliser Français et mourut en France en 1712. Son arrière-petit-fils, le comte J.-D. de Cassini, a dirigé jusqu'en 1845 l'observatoire de Paris, qui est un des plus beaux établissements du genre et où tous les appareils d'origine anglaise ont été remplacés par des instruments sortant des ateliers français.

L'observatoire de Paris a fait récemment une perte irréparable.

Le directeur, M. Le Verrier, né à Saint-Lô, est mort à Paris, le 23 septembre 1877, à l'âge de soixante-six ans, dans les sentiments chrétiens qui avaient été ceux de toute sa vie.

Passionné pour cette science admirable, mais peu accessible aux intelligences ordinaires, de l'astronomie, il lui a fait faire des progrès surprenants. Dans le monde scientifique, il est regardé comme un des plus grands astronomes des temps modernes, et la postérité lui devra une œuvre immense.

Sa première découverte devait avoir un retentissement européen. Écoutons M. de Parville ; il va nous la révéler dans ce langage clair et élégant dont il a le secret, et avec lequel il traite les questions scientifiques les plus ardues.

Il existe une planète découverte par Herschell en 1781, la planète Uranus, située en moyenne à 720 millions du Soleil, qui dérouta longtemps les prévisions des astronomes. Elle semblait ne pas obéir à la loi fondamentale qui régit les astres, à cette loi formulée par Newton : « Les astres s'attirent en raison de leur masse et en raison inverse de leur distance. » Le chemin assigné à Uranus dans le ciel par le calcul était différent du chemin réel parcouru par la planète. Quelle pouvait être la cause de cette anomalie ?

Plusieurs astronomes avaient soupçonné l'existence d'un astre perturbateur inconnu. En effet, le dilemme était simple. Ou à partir d'une certaine distance la loi newtonienne manquait d'exactitude, ou un astre ignoré faussait par son action la route de la planète. M. Le Verrier, sur le conseil d'Arago, soumit le problème au calcul, et il apporta à l'Académie une série de mémoires, dans lesquels il affirmait que l'admirable loi de Newton était rigoureusement exacte, et que si Uranus paraissait ne pas lui obéir, c'est qu'il existait en réalité une planète perturbatrice qui avait échappé aux observations.

M. Le Verrier précisa. A ceux qui doutaient encore, il indiqua du bout de sa plume la position de l'astre dans l'espace ; il le désigna aux incrédules à plus de onze cent millions de lieues de distance.

— Là se trouve la planète, conclut-il en fixant un petit coin du ciel. Elle y est en ce moment et on la verra.

Malheureusement on ne la vit pas à l'observatoire de Paris. Les cartes du ciel faisaient défaut, et il est difficile de chercher un astre quand on n'a pas de point de repère certain. A Berlin, M. Bremiker venait précisément de dresser une excellente carte de la région du ciel où devait se trouver la planète inconnue. M. Le Verrier, voyant le temps s'écouler et le terme des observations utiles s'approcher, prit le parti d'envoyer aux astronomes de Berlin une suite des positions probables de la planète.

Le jour même de la réception de la lettre de M. Le Verrier, M. Gall et M. d'Arrest dirigèrent une lunette sur la région indiquée. L'astre nouveau se trouva dans le champ de l'instrument.

Cette fois, le doute était impossible. Selon la prédiction de M. Le Verrier, la planète se trouvait bien au point indiqué par le calcul. L'analyse mathématique avait été plus puissante que les télescopes. Elle avait sondé le ciel avant le regard des hommes.

Ce fut partout, d'un bout à l'autre de l'Europe, une explosion d'admiration universelle. Le nom de Le Verrier circula de bouche en bouche. Les Académies lui ouvrirent leurs portes ; les souverains lui envoyèrent leurs distinctions les plus flatteuses. La découverte de la nouvelle planète affirmait d'une manière éclatante la réalité de l'attraction newtonienne. Le directeur de l'observatoire de Berlin, M. Encke, écrivait à cette époque : « C'est le plus beau triomphe de la théorie que je connaisse. »

La découverte de Neptune, quelque brillante qu'elle fût, n'était qu'un incident dans l'œuvre immense de M. Le Verrier. Les mêmes méthodes, les mêmes con-

ceptions grandioses furent appliquées successivement aux mouvements des huit grandes planètes de notre système. Aussi a-t-il pu, après trente ans de travaux incessants, reconstituer de toutes pièces la théorie du système solaire. Aujourd'hui, comme dans des milliers d'années, les astres marcheront comme il l'a dit. Les observations et le calcul resteront d'accord. La lunette braquée sur une région y rencontrera certainement, à l'heure dite, la planète cherchée.

En terminant sa glorieuse carrière, M. Le Verrier était arrivé au terme du travail gigantesque qu'a réclamé la révision complète du système des huit planètes principales. En annonçant à l'Académie des sciences qu'il toucherait bientôt à la fin de cette tâche herculéenne, l'illustre astronome, qui se faisait un devoir de reconnaître Dieu dans ses œuvres, s'exprimait ainsi :

« Durant cette longue entreprise, poursuivie pendant trente-cinq années, nous avons eu besoin d'être soutenu par le spectacle d'une des plus grandes œuvres de la création, et par la pensée qu'elle affermissait en nous les vérités impérissables de la philosophie spiritualiste. »

A cette occasion, M. le professeur anglais Adams a prononcé un discours des plus élogieux, résumant les travaux de notre éminent compatriote. En terminant, il a dit :

« Ainsi, voilà un homme qui a eu assez de persévérance et de génie pour traverser d'un pas ferme le système solaire tout entier et pour déterminer, avec la plus grande exactitude, les perturbations mutuelles des grandes planètes qui ne semblent pas avoir les unes sur les autres des effets sensibles. Nous serions tous incrédules, si nous n'avions pas les faits sous les yeux, en pensant à ce que notre illustre associé a pu accomplir. »

Le doyen des astronomes, M. Airy, l'illustre astronome royal, le directeur de l'observatoire de Greenwich, écrivait le jour de la mort de M. Le Verrier : « J'ai pu apprécier depuis 1832 sa haute valeur et aussi son grand caractère. Un grand homme n'est plus. »

La France a-t-elle reconnu dignement les services de M. Le Verrier? Hélas! en France, on a autre chose à admirer qu'un véritable homme de génie. Paris, qui se traîne à des cérémonies tapageuses, faites en l'honneur de bien pauvres hères, n'a pas même su faire à ce grand homme, des funérailles dignes de lui. Il y avait peu de monde à l'enterrement de M. Le Verrier, que la gloire n'a pas enrichi et qui était resté un homme croyant et un homme de bien.

Dans son remarquable rapport sur le projet de l'organisation de l'Observatoire, il décrit éloquemment les fatigues de cette vie d'astronome qui avait été si longtemps la sienne.

« Sa vie, dit-il, est des plus laborieuses lorsqu'il est pénétré de ses devoirs. A l'heure du repos, il se prépare à ses travaux d'observation. Le feu lui est interdit; il faut qu'il tienne les fenêtres ouvertes, afin de ramener la température intérieure à celle du dehors. Point de lumière, dont l'éclat troublerait la vue. Placé devant sa lunette, il se tient immobile, et c'est dans cette pénible position qu'il devra concentrer toutes ses facultés à l'exécution de travaux de précision qui demandent une grande délicatesse, ou à des recherches difficiles qui exigent l'attention la plus soutenue. Le jour venu, il n'y a point de repos pour l'observateur. L'expérience démontre qu'après une nuit de ce genre il est difficile d'obtenir un sommeil calme et réparateur.

« Il lui faut d'ailleurs trouver le temps de réduire les observations précédentes et de préparer celles de la nuit suivante. »

Qu'en dites-vous, amis lecteurs? La véritable science, vous le voyez, ne vit pas de paroles, ni d'expédients comme la politique. Il faut la servir sans arrière-pensée et au prix de son repos. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'elle ait, comme toutes les grandes choses, ses martyrs.

Pierre du Vély.

HENRI IV A CANOSSA

(Voir p. 727.)

Un événement d'une très-haute importance se passait en Allemagne.

Les Saxons, irrités des odieux traitement qu'ils étaient forcés de subir, s'étaient soulevés en masse. Henri rassembla autour de lui une nombreuse armée, entra en campagne, ravagea tout ce qui se trouvait sur son passage, mit tout à feu et à sang, et commit d'atroces brigandages. Après une lutte acharnée, il écrasa la Saxe dans les champs de Hohenbourg.

Un moment tout rentra dans le calme; mais peu de temps après, lorsque les vexations eurent recommencé, les Saxons désespérés en appelèrent au tribunal de Rome. Et voici en quels termes ils parlaient du roi : « Il ne songe qu'à se livrer à la chasse et aux plus honteuses débauches. Le genre et le nombre de ses crimes ne peuvent se dire. Des prêtres indignes, des femmes tarées, de jeunes débauchés forment son conseil; ce sont eux qu'il consulte sur le choix des évêques, des prélats et des abbés. Il fait des sacrifices aux faux dieux, célèbre des fêtes en leur honneur et mène la vie la plus dissolue. Un tel roi n'est pas digne de régner[1]. »

Grégoire VII répondit à leur confiance et écrivit à Henri une lettre dans laquelle il lui demandait de rendre la liberté aux évêques captifs. Il l'avertis-

1. Voigt, traduction de l'abbé Jager.

sait qu'un concile allait se rassembler pour décider si ces évêques devaient perdre leurs dignités ou exiger une satisfaction pour les mauvais traitements qu'ils avaient subis. Il ajoutait que, s'il ne renvoyait pas de sa cour les dignitaires excommuniés, le glaive de saint Pierre le séparerait à son tour de la communion des fidèles.

Henri, encore tout enflé de sa récente victoire, résolut de résister. Il fit d'abord jurer aux princes de l'empire de prendre son fils Conrad pour son successeur; puis, désirant annihiler l'appui que Grégoire VII donnait aux Saxons, il résolut de se les allier dans la personne de leur plus noble représentant, Othon de Nordheim, qu'il remit en liberté avec le titre de gouverneur de la Saxe. De plus, il promut l'archevêché de Cologne un homme appelé Hildolphe, dont les chroniqueurs de l'époque nous font le plus triste portrait et dont la nomination mécontenta tout le monde.

A cette nouvelle, les légats du pape le sommèrent de comparaître au tribunal romain. Henri les chassa et convoqua aussitôt un concile à Worms, où une foule d'abbés accoururent, et où chacun des comparants déposa contre le pape les plus odieuses accusations.

Grégoire VII subit la condamnation de ce ridicule tribunal, et bientôt un clerc de Parme, nommé Roland, arriva dans la ville pontificale, porteur de la fameuse lettre que Henri avait rédigée sous l'influence de ses conseillers.

On comprend aisément comment une pareille missive fut reçue par l'entourage du pontife.

L'assemblée des évêques était réunie à Saint-Jean de Latran. Roland avec une froideur insolente exposa le but de son voyage et lut entièrement la lettre qu'il portait.

L'indignation fut générale et l'exaspération si grande que si le pape ne s'était jeté entre l'envoyé et les soldats du préfet de Rome il eût été mis en pièces séance tenante.

Le lendemain, cent évêques furent convoqués dans un synode, et lorsque Grégoire eut exposé l'indulgence de sa conduite envers Henri depuis qu'il était en rapport avec lui, tous se levèrent comme un seul homme et prononcèrent l'anathème contre l'empereur d'Allemagne.

Cette démarche, dont on chercherait en vain un exemple dans les siècles précédents, divisa la Germanie en deux camps, l'un tout dévoué au roi, l'autre rallié à la décision du grand pape.

Cette division des esprits fut de courte durée. Bientôt de sinistres événements vinrent assurer le triomphe de la bonne cause. Guillaume d'Utrecht, Burchard, évêque de Misnie, Eppon, évêque de Creitz, le duc Gozelin, tous ennemis acharnés de Grégoire VII, moururent de mort tragique. Les princes furent ébranlés, certains évêques coururent se jeter aux pieds du pape, et la crainte devint si forte que ceux qui tenaient en captivité les princes saxons les renvoyèrent à l'insu du roi.

D'un autre côté, la Saxe indignement outragée sut encore trouver dans un élan de désespoir une armée superbe et prête à mourir. Elle était commandée par deux jeunes gens, Guillaume et Thierry, fils du comte Géron, qui étaient résolus de donner à leur malheureux pays les bienfaits d'une paix durable et à sauvegarder leurs vieilles libertés.

Henri se trouvait dans une situation critique. Il n'avait ni troupes ni finances; son ami Burchard de Halbenstadt était devenu son ennemi implacable; ses plus fidèles serviteurs, même les excommuniés, l'abandonnèrent; son courage s'abattit dans cette solitude affreuse.

Il crut pouvoir rétablir son influence par une trahison. Il montra des marques de sympathie aux Saxons, puis courut les attaquer à l'improviste. Mais le ciel semblait le poursuivre, et il fut forcé de revenir sans combattre.

Ce fut alors que les princes saxons, désireux de mettre un terme à ces dissensions continuelles, se réunirent à Tribur et déclarèrent qu'ils soumettaient leur cause à l'autorité du pape, qu'une diète de tous les grands d'Allemagne se réunirait à Augsbourg pour prendre une décision définitive, et que si, dans l'espace d'une année, l'empereur n'était pas relevé de son excommunication il serait déchu du trône.

Henri poussé à bout accepta toutes les conditions qu'on voulut lui imposer et jura de les remplir.

Ce fut avec une grande joie que Grégoire VII apprit cette résolution qui venait achever l'œuvre à laquelle il avait si ardemment travaillé.

Malgré les innombrables difficultés du voyage, il se mit en route pour Augsbourg; mais, arrivé à Verceil, il apprit que Henri, poussé par les conseils de son entourage, marchait sur lui avec des intentions hostiles. A cette nouvelle, le pape prit pour refuge le château de Canossa et s'y enferma avec toute sa suite.

Cette fois on avait calomnié l'empereur Henri. Il avait quitté Spire au cœur de l'hiver, accompagné de sa femme et de son fils, et, selon sa promesse, il venait se jeter en pénitent aux pieds du représentant de Jésus-Christ. Il était dénué de tout, l'argent lui manquait, et parmi les nombreux convives de ses anciennes orgies pas un seul n'avait voulu le suivre dans son douloureux pèlerinage. Il passa les fêtes de Noël à Besançon, et pour obtenir le libre passage des Alpes, ainsi qu'un escorte jusqu'en Italie, il fut forcé de céder à Adélaïde, veuve d'Othon, margrave d'Italie, une riche province de la Bourgogne.

L'hiver était d'une rigueur excessive; mais l'anniversaire de son excommunication approchait. L'empereur n'hésita pas à s'aventurer dans les montagnes

couvertes de neige et de glace et parsemées de précipices béants. Cependant on arriva avec beaucoup de peine au sommet de la montagne, mais le versant méridional était si rapide que l'on crut un moment la descente impossible. Quelques hommes hardis s'aventurèrent sur cette pente unie, rampant sur les pieds et les mains ; mais quand ils perdaient l'équilibre ils roulaient jusque dans la plaine. La reine et les femmes qui l'accompagnaient furent descendues couchées sur des traîneaux. On lia les jambes des chevaux et on les fit glisser jusqu'au pied de la montagne. Du reste la plupart des montures avaient péri dans ce pénible voyage, et ce fut avec de grandes difficultés qu'on parvint à gagner Plaisance, puis Reggio.

A la nouvelle de l'arrivée de l'empereur Henri, l'Italie s'émut. Les uns voyaient revenir avec lui le meurtre, le pillage, la perfidie, et demeuraient plongés dans une terrible anxiété; les autres voyaient déjà le pape détrôné et ses partisans courbant la tête sous le joug germanique. Le clergé lombard et les nombreux ennemis du pontife accoururent en foule auprès de l'empereur, en lequel ils voyaient toujours l'ennemi du pape, afin de lui faire une réception digne de lui.

A peine arrivé, Henri IV envoya à Grégoire VII des messagers qui lui exposèrent son entière soumission. Grégoire VII leur répondit que les lois de l'Église lui défendaient de juger l'accusé sans ses accusateurs, et que le monarque devait comparaître devant la diète d'Augsbourg où l'on jugerait en connaissance de cause, sa conduite passée.

« Henri, répondirent les envoyés, ne redoute pas d'être jugé : il sait que le pape protégera la justice et l'innocence; mais le jour anniversaire de l'excommunication approche, et si elle n'est point levée le roi perdra, d'après les lois du pays, ses droits à la couronne. Le prince demande humblement au Saint-Père de lever l'interdit et de lui rendre la communion de l'Église. Il est prêt à donner toute satisfaction qu'il plaira au pape, à se présenter en tel lieu et à tel jour qu'il ordonnera, à répondre à ses accusateurs et à s'en rapporter entièrement à la décision du chef de l'Église.»

Mais Grégoire VII, qui avait ses raisons pour se défier de Henri IV, demeura longtemps inflexible.

Enfin il fit dire au roi que, s'il se repentait véritablement de ce qu'il avait fait, il déposât entre ses mains la couronne avec tous les insignes de la royauté, et déclarât en signe de repentir et de sincère pénitence qu'il se reconnaissait indigne du rang et du titre de roi.

« Ces conditions parurent trop dures aux envoyés. Ils prièrent le pontife d'adoucir sa sentence et de ne pas briser entièrement, par une excessive sévérité, le roseau déjà cassé.

« Après avoir longtemps hésité, le Saint-Père se laissa fléchir et consentit à ce que Henri s'approchât et réparât, par la pénitence et la soumission, l'affront qu'il avait fait au Saint-Siége.

« Le prince ne tarda pas à arriver. La forteresse avait une triple enceinte : on le conduisit dans la seconde; toute sa suite resta en dehors de la première. Il avait déposé tous les insignes de la royauté; il n'avait rien qui annonçât son rang. Pendant tout le jour, Henri attendit pieds nus, couvert d'un habit de pénitent et jeûnant du matin au soir, la sentence du Souverain Pontife. Il attendit un second, puis un troisième jour. Pendant ce temps, on n'avait cessé de négocier. Désespérant d'obtenir la réconciliation si désirée, l'empereur se rendit à la chapelle de saint Nicolas et supplia avec larmes l'abbé Hugues de se rendre caution pour lui près du pape. Mais Hugues s'y refusa, disant que c'était chose impossible.

« La princesse Mathilde appuya la prière du roi; le moine lui répliqua que personne ne pouvait le faire si ce n'était elle-même. Alors Henri tomba aux genoux de Mathilde, pour la conjurer d'être sa médiatrice. Elle le promit, alla trouver Grégoire VII et lui demanda de mettre fin à la pénitence du roi. Il y consentit, mais à condition que le roi jurerait une constante fidélité à l'Église. Henri ne s'y refusa point, et le lendemain 26 janvier il parut devant le pape, nu-pieds et transi de froid. Grégoire VII, après plusieurs négociations de vive voix, leva enfin l'anathème sous les conditions suivantes : Que Henri se présentera à la diète des seigneurs allemands, au jour et lieu indiqués par le pape, pour répondre aux accusations portées contre lui ; que le pape sera juge; que, suivant le jugement, Henri IV gardera sa couronne ou y renoncera sans résistance, selon qu'il sera reconnu innocent ou coupable, et sans que jamais il puisse, en aucun cas, tirer vengeance de son humiliation ; que, jusqu'au jour où sa cause sera jugée selon les lois, il ne portera aucune marque de la dignité royale et ne prendra aucune part au gouvernement de l'État; que tous ceux qui lui ont prêté serment en demeureront quittes devant Dieu et devant les hommes [1]. »

Je passe bien d'autres conditions que Grégoire VII imposa et que l'empereur jura d'accomplir avec fidélité.

Henri IV entendit la messe et vint dîner avec Grégoire VII, qui le traita avec une touchante cordialité et qui, après l'avoir exhorté à suivre une conduite meilleure, le renvoya à son escorte qui l'attendait en dehors des murs.

C'est ainsi que s'accomplit le plus éclatant triomphe du Siége apostolique sur les puissants ennemis qui cherchaient à l'asservir et à annihiler son influence bienfaisante. Aux désordres et aux exactions du terrible empereur d'Allemagne s'opposèrent la fermeté et la sagesse du pape Grégoire VII, pour lequel ce n'est pas un mince honneur d'avoir triomphé d'un semblable ennemi.

FRANÇOIS DE KERINON.

1. Voigt, traduction de l'abbé Jager.



MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693, 709 et 722.)

XI (*suite*).

Margaret ne vit rien de tout cela au premier abord : elle pensait uniquement à sa mère.

— La voilà donc arrivée, cher Hamish ! Où est-elle ?

— A Dublin, répondit-il brièvement.

— A Dublin !... Et vous ici ?

— Parce qu'elle m'a envoyé.

— Mais enfin qu'y a-t-il, Hamish ? qu'y a-t-il ?

— Elle est grièvement malade... malade même à la mort.

La malheureuse enfant resta muette de terreur. Elle lisait sur le visage du bon Hamish qu'il y avait quelque chose de pire encore, quelque chose dont il ne se décidait pas à faire l'aveu. Mais, pour lui demander ce que ce pouvait être, le courage et la voix lui manquaient.

Elle le sut assez tôt.

De son siége, à la porte de la tour, lord Netterville avait aperçu le fidèle serviteur, et il descendait à sa rencontre. L'émotion parut un instant lui avoir rendu toutes ses facultés ; et il s'écria avec empressement :

— Vous ici, mon bon Hamish ! Je me réjouis cordialement de vous voir ! Quelles nouvelles apportez-vous de Netterville ? Comment va milady Mary, ma chère fille ?... Mal, dites-vous ?... Grièvement atteinte ? Mais souvenez-vous donc combien elle est jeune ! Il ne peut être question de mort ?

— Si, milord ! répondit Hamish parlant presque rudement, sous la torture que cet interrogatoire lui faisait endurer. Il est question de mort, et rien que de mort, aussi vrai que je suis ici pour vous l'annoncer.

O'More fronçait le sourcil. Presque tenté de soupçonner un piége, il demanda d'un ton hautain :

— Es-tu prophète, que tu te permets de parler de l'avenir avec un tel aplomb ?

Hamish ne connaissait point cet étranger. S'il eût su que c'était un O'More, il aurait certes baissé pavillon devant lui. Mais il ne le savait pas. Cette intervention le blessa. Et d'ailleurs sa diplomatie était à bout : il ne savait plus comment faire comprendre les nouvelles qu'il était venu apporter.

— Monsieur, répliqua-t-il, il n'y a pas besoin d'être prophète pour prévoir que la veuve d'un royaliste, — et d'un catholique par-dessus le marché, — emprisonnée et condamnée sur une fausse accusation d'assassinat, est en danger... Que dis-je, en danger ?... est aussi certaine de son sort que si elle était déjà dans le cercueil.

Margaret laissa échapper un cri rauque, et lord Netterville répéta faiblement :

— Une accusation d'assassinat !

— Oui, d'assassinat... Et la semaine prochaine elle sera mise à mort, conclut Hamish qui décidément s'était lancé la tête la première, comme un désespéré, et ne mesurait plus ses révélations.

Aussi bien, d'après ce qu'il éprouvait en lui-même, il ne savait pas s'il aurait le temps de parler petit à petit.

Margaret se tourna vers O'More.

— Il faut que j'y aille, dit-elle, et tout de suite !

— Naturellement ! répondit-il, de ce ton simple, ferme, secourable, qui l'avait tant de fois rassurée dans cette journée.

— Elle m'a envoyé ici pour vous emmener.... commençait Hamish.

Mais, incapable de cacher plus longtemps sa souffrance, il laissa échapper un gémissement et s'adossa au mur bas de la jetée.

Alors, pour la première fois, miss Netterville regarda son visage et s'aperçut de son excessive pâleur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, que deviendrons-nous s'il va mourir aussi ?

Il rassembla ses dernières forces pour répondre :

— Non, non... ce n'est rien... Ils ont tiré sur moi en me voyant prendre le bateau, et c'est mon bras qui a été atteint... Mais il n'est pas cassé, et si je pouvais seulement arrêter le sang je serais assez bien pour partir tout de suite.

Cependant il devenait plus blême encore, et le sang jaillit à flots lorsqu'il essaya de soulever son bras.

Roger cria à sa vieille Nora d'apporter un cordial ; et il aida les deux jeunes filles dans leurs efforts plus empressés et plus émus qu'efficaces pour arrêter le sang avec leurs mouchoirs. Puis, ayant constaté qu'il n'y avait qu'une blessure dans les chairs, il renvoya Nora chercher les bandages qu'il se souvenait de posséder dans son attirail de soldat.

Il étancha le sang, banda soigneusement le bras blessé, et certifia à Margaret que son serviteur serait rétabli dans quelques jours.

Il faut bien lui pardonner si, en ce moment, elle ne songeait à rien ni à personne, excepté à sa mère.

— Dans quelques jours ! s'écria-t-elle avec désespoir. Alors il faut que je parte seule.

Hamish ne l'entendait pas. Il restait là, appuyé dans ce somnolent état qui suit souvent une hémorrhagie.

Mais O'More répondit immédiatement :

— Vous irez tout de suite, mais non pas seule.

Et il se tourna vers lord Netterville : le pauvre

vieillard s'était affaissé sur le sol, et, assis, la tête dans les mains, il pleurait comme un enfant.

— Lord Netterville? dit vivement Roger.

Ainsi interpellé, il essuya ses larmes et regarda anxieusement, interrogativement, celui qui l'avait appelé.

— Lord Netterville, répéta Roger en lui donnant la main et l'aidant à se relever, vous voyez quelles sont les circonstances, et vous en êtes le juge. Il faut que votre petite-fille aille trouver sa mère à l'instant même. Tout délai serait fatal. Ce pauvre garçon est absolument incapable de l'accompagner. Voulez-vous me la confier? Je vous jure devant Dieu de veiller sur elle avec la même affection et le même respect que si elle était ma sœur.

Avec une touchante expression de soulagement et de confiance, le vieillard serra la main qui tenait la sienne. Puis il fit approcher Margaret, et il posa une main sur le front de sa petite-fille, l'autre sur celui du loyal compagnon d'armes qui avait consolé la mort de son fils. Tous deux s'inclinèrent sous cette bénédiction. Et O'More se relevant :

— Nous partirons dans deux heures. Mais il faut d'abord que j'aille chercher des chevaux sur le continent.

— Quant à cela, c'est mon affaire, dit soudainement miss Hewitson. Dans deux heures, vous les trouverez vous attendant au pied de la tour. En même temps, je vous apporterai une lettre pour un ami qui, je l'espère, pourra vous être utile à Dublin. Ne me suivez pas, vous ne pourriez qu'entraver mes démarches ; mais comptez sur moi dans deux heures.

XII

Grâce à l'énergique dévouement de miss Hewitson, Margaret Netterville put se mettre en route le jour même. Vainement on l'aurait fait rester à Clare-Island pour prendre un peu de repos, si nécessaire après la fatigue et les émotions inouïes de la matinée : il n'y avait plus de repos pour elle ; et l'on comprit qu'une nouvelle fatigue qui la rapprocherait de sa mère lui serait moins funeste encore que l'inaction.

La jeune Anglaise avait amené deux chevaux à la structure vigoureuse et à l'allure rapide, choisis parmi ceux dont elle avait la libre disposition dans les écuries de son père. Chose plus difficile et plus méritoire, elle avait dominé son orgueil à ce point d'écrire au major Ormiston une lettre où elle le conjurait, par l'affection qu'il lui avait témoignée autrefois, de faire tout son possible pour venir en aide à miss Netterville, et pour lui donner toute facilité d'accès auprès de sa mère.

Elle remit cette lettre à sir Roger, en l'avertissant que son correspondant était dans les meilleurs termes avec le lord député d'Irlande, et qu'en conséquence il serait à même, selon toute probabilité, d'obtenir pour mistress Netterville une commutation de peine, peut-être même une pure et simple mise en liberté.

Mais comme on ne pouvait, de si loin, se rendre un compte exact des circonstances capables de compliquer ou de simplifier la situation, on jugea prudent de dissimuler à Margaret ce secret espoir. Si elle avait dû l'entretenir tout le long de la route et le voir ensuite réduire à néant, qui pouvait prévoir les dangers de ce dernier coup ?

Le voyage de Dublin était long et difficile. Si la fille de la condamnée avait été laissée à la véhémence des désirs qui l'appelaient auprès de sa mère, elle aurait harassé sa monture longtemps avant d'atteindre le terme. Heureusement O'More était meilleur juge du possible et de l'impossible. Il la contraignait à s'accorder, dans la mesure indispensable, la nourriture et le repos.

Moyennant cette précaution, et peut-être par un effet de la surexcitation due à l'excès même de la douleur, elle supporta vaillamment la route. Mais les chevaux se montrèrent moins infatigables. En dépit des soins de l'habile cavalier, qui savait fort bien prendre les rôles de palefrenier et de vétérinaire, les symptômes alarmants se multipliaient et s'aggravaient à vue d'œil. On était encore à une grande journée de Dublin, quand il devint évident que le cheval de Roger allait périr. Miss Hewitson l'avait choisi surtout à cause de sa vitesse, mais il était trop léger pour porter longtemps un homme grand et robuste. Plusieurs fois, dans ces dernières heures, Roger avait dû mettre pied à terre et cheminer à côté de lui, pour le ménager.

La nuit approchait rapidement. Miss Netterville qui, absorbée par ses inquiétudes, n'avait pas encore remarqué l'état du pauvre animal, hasarda une observation sur la lenteur de la marche. Alors O'More dut alléguer l'épuisement de leurs montures ; et il avoua que, pour la sienne en particulier, deux heures étaient l'extrême limite du travail qu'on pouvait encore en espérer.

La jeune fille eut un moment de désespoir. Puis une pensée hardie surgit tout à coup.

— Pourquoi ne pas se diriger droit vers Netterville?

Bien des milles avaient déjà été parcourus à travers la contrée du Pale. On ne pouvait certainement plus être très-loin de son ancien chez elle. Tous les caractères du paysage lui devenaient de plus en plus familiers. Il ne faudrait pas même, elle en était sûre, les deux heures en question pour atteindre sa vallée natale. Et une fois là, non-seulement on se trouvait sur la route directe de Dublin, mais on avait beaucoup meilleure chance de se procurer des chevaux que dans n'importe quel lieu étranger.

Netterville, à la vérité, était totalement au pouvoir

des parlementaires : les bâtiments, et les champs, et les prés, et les récoltes, et les animaux. Mais elle comptait sur la fidélité des pauvres habitants. Elle était certaine comme de sa propre existence non-seulement qu'ils ne la trahiraient pas, mais qu'ils feraient tout leur possible pour lui venir en aide, pour faciliter son arrivée auprès de sa mère.

Ce plan paraissait exécutable. En tout cas, nul autre ne se présentait à l'esprit de Roger. La décision fut donc prise sans aucune contestation.

Les conjectures de Margaret étaient exactes. Deux heures ne s'étaient pas écoulées quand ils atteignirent la vallée de Netterville. Il était temps, car Roger était à peine sauté à bas de son cheval que déjà la pauvre bête roulait sur l'herbe, dans les convulsions de la mort.

Margaret mit pied à terre à son tour et proposa de marcher jusqu'au cottage de la vieille Grannie, sa monture étant arrivée à une complète incapacité de travail. O'More pensa donc qu'il valait mieux l'abandonner à son sort que de risquer d'attirer l'attention en l'emmenant chez la brave femme. Après avoir soigneusement caché les deux selles dans des touffes de genêts, ils se mirent en chemin.

Grannie reçut la jeune fille avec un cri de joie. Mais on n'eut pas plutôt commencé à expliquer le motif de ce retour inopiné que la fidèle créature fondit en larmes et se récria impétueusement sur le malheur de sa maîtresse, sur la perfidie et la cruauté des odieux cromwelliens.

Tandis que Margaret mangeait ou essayait de manger les pauvres mets qui lui étaient présentés de si grand cœur, Roger racontait la perte des deux chevaux et s'enquérait des moyens à prendre pour les remplacer.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —

LA NEIGE

Nous n'habitons pas le pays glacé qui a vu naître l'Esquimau dont notre gravure donne une si exacte ressemblance ; néanmoins nous connaissons la neige et, quoique je ne sois pas poëte, je veux la chanter.

***

Le vent avait soufflé toute la nuit, un vent triste et pourtant doux à entendre pour les chers petits anges blonds et roses qu'une mère vient d'endormir dans leurs jolis berceaux, comme des colombes dans le même nid.

Le vent avait soufflé... Quand se leva la pâle aurore, un immense tapis, une blanche toison couvrait la terre, les champs et le pavé des rues, les toits des maisons... C'était la neige... Or, quand les chers petits enfants ouvrirent leurs grands yeux bleus, ce beau spectacle frappa leur jeune imagination... La neige ! c'était la neige !... Oh ! quels poëtes que les enfants pour transformer ainsi en une cause de joie ce qui nous semble si rude, à nous autres hommes !...

Voici l'hiver qui vient ou plutôt qui revient, amenant avec lui la neige.

***

La neige tombe, d'abord en légers flocons, puis plus épaisse ; elle fouette les vitres, il semble qu'elle nous dise :

— Je veux entrer, je veux voir de plus près cette flamme qui pétille joyeuse dans l'âtre...

Mais qui frappe encore plus fort à la vitre, cette fois ? Ce n'est plus la neige seulement, ce sont de pauvres petits oiseaux qui ne savent où trouver leur nourriture sous cette épaisse couche blanche qui recouvre la terre, et qui viennent demander à l'homme l'hospitalité et quelques miettes de son pain.

Les enfants roses et blonds ont tressailli d'allégresse ; ils comprennent ce langage de l'oiseau ; vite, vite, on jette du pain à ces affamés, et leurs cris sont leurs remerciements et l'expression de leur reconnaissance.

Mais qui frappe encore, et cette fois non plus à la fenêtre, mais à la porte ? Ce sont les pauvres du bon Dieu, une mère et ses petits enfants blêmes de froid et de faim... Les oiseaux sont bien vite délaissés ; les nouveaux hôtes sont accueillis auprès du foyer hospitalier ; on leur fait oublier la fatigue et le besoin. Saintes leçons que la neige donne au cœur de l'homme !...

Voici l'hiver qui vient ou plutôt qui revient, amenant avec lui la neige.

***

Midi !... Un pâle soleil sourit à la nature, soleil qui n'échauffe pas encore et cependant réjouit comme un regard divin... Voyez-vous cette longue file de personnes qui courent vers notre beau parc ? Ils descendent les degrés, ils vont le long de ce tapis de gazon, vert en été, blanc à cette heure ; ils vont, ils vont... Mais on ne peut pas patiner ; et cependant la neige tombe, tombe toujours sur les fronts désappointés.

Voici l'hiver qui vient ou plutôt qui revient, amenant avec lui la neige.

***

La nuit arrive vite en cette saison... Adieu, beau parc, ou plutôt au revoir, à demain !... Qui sait ? Peut-être la glace sera-t-elle venue... Et les patineurs se bercent déjà d'un doux espoir.

Tout bruit a cessé dans les rues ; à peine si l'on entend la voix affaiblie de quelque buveur attardé, que le tavernier vient de mettre à la porte en dépit de ses

réclamations. Comment retrouver son gîte maintenant ?

Fiez-vous donc aux chansons!.. La patrouille passe, silencieuse et presque morne ; minuit va sonner ; le vent souffle de nouveau, la neige recommence à tomber... Il est bien temps d'éteindre sa lampe et d'aller prendre quelque repos.

C'est cependant la neige qui m'a fait veiller si tard!...

Voici l'hiver qui vient ou plutôt qui est revenu, amenant avec lui la neige. J'aurais dû laisser le soin de la célébrer à un poëte ; car on n'est vraiment poëte qu'en vers : la langue des dieux peut seule dignement célébrer la neige, qui nous vient de là-haut.

DENYS.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612, 634, 650, 666, 682, 700, 712 et 728.)

XXV

LE GRAND VAINCU.

La guerre est le tombeau des Montcalm.
(*Vieux dicton du Rouergue.*)

Tandis que dans les plaines d'Abraham se décidait le sort de ce malheureux pays qui allait perdre pour jamais ce nom si doux et si plein d'espoir de *Nouvelle-France*, un vieillard, le front courbé, les mains jointes, priait près de l'autel de l'église des Ursulines, à Québec.



Esquimau et son chien.

La lumière pénétrant à travers les larges baies ouvertes dans le toit de cette église par les bombes et les boulets anglais tombait en nappes brillantes sur sa chevelure et sa longue barbe argentées.

Et tout en écoutant, l'angoisse dans le cœur, le bruit retentissant de la fusillade et des canons crachant la mitraille, le père André priait avec ferveur pour le Canada, pour la France, pour Montcalm !

Bientôt il n'entendit plus rien. Le fracas de la bataille avait entièrement cessé.

Alors le vieillard se releva. Il traversa l'église d'un pas rapide, pour aller saluer et bénir Montcalm victorieux...

Au moment où il atteignait l'extrémité de la nef, la grande porte s'ouvrit à deux battants, et une troupe d'hommes marchant lentement, le front courbé, se présenta sur le seuil.

Le père André poussa aussitôt un cri de douleur et d'effroi, comme s'il eût reçu au cœur une mortelle blessure. Il fut obligé de s'appuyer contre un pilier pour ne pas défaillir devant le triste spectacle qui frappait ses regards.

Une dizaine de soldats s'avançaient d'un pas grave, portant avec précaution sur un brancard fait de fusils entre-croisés un homme étendu dans les plis d'un grand manteau.

Les rayons du soleil entrant de toutes parts au milieu de tourbillons de poussière dorée éclairaient le visage livide de Montcalm, qui se détachait comme un masque de cire sur le fond noir du manteau.

Arrivés au milieu de l'église, les soldats posèrent à terre leur pieux fardeau. Une dizaine d'officiers,

tête nue, le front baissé, entrèrent derrière eux, puis les lourdes portes de l'église se refermèrent, et le bruit que firent les panneaux de bronze en retombant alla se répercuter dans les profondeurs de la nef comme un long et plaintif gémissement.

Un chirurgien avait été mandé en toute hâte. Il s'approcha et, s'agenouillant auprès du héros, il se mit en devoir de sonder ses blessures.

Il y eut un silence solennel. Tous les yeux se fixaient avec une curiosité anxieuse sur le chirurgien. Tous inclinaient la tête vers lui pour entendre l'arrêt qu'il allait prononcer.

Montcalm restait toujours impassible. Pas un muscle de son visage ne tressaillit pendant cette douloureuse opération.

— Eh bien ! monsieur, demanda-t-il enfin d'une voix faible lorsque le chirurgien eut fait à la hâte un premier pansement combien de temps à vivre?

— Général, dit ce dernier en baissant douloureusement la tête... quelques heures seulement.

Il y eut autour de cette couche funèbre comme une explosion de soupirs et de sanglots.

Mais Montcalm, avec un triste sourire :

— Tant mieux ! dit-il, tant mieux ! Mes amis, je ne verrai pas les Anglais dans Québec !

Alors un homme s'approcha de lui. C'était Ramesay, le nouveau gouverneur de la ville.

— Mon général, lui dit-il, avez-vous des ordres à me donner?

— Des ordres? dit Montcalm ; non, monsieur, je n'ai plus à commander ici. J'ai trop à faire dans ce grand moment, et mes heures sont trop courtes. Je vous prie seulement, je vous supplie de ménager l'honneur de la France.

Puis son regard, où semblait s'allumer déjà une flamme divine, se tourna affectueusement vers les officiers qui l'entouraient.

Il souleva péniblement sa main, il la leur tendit. Et tous vinrent serrer cette main qui si souvent leur avait montré le chemin de la victoire. Quelques-uns y déposèrent un pieux baiser et y laissèrent couler leurs larmes.

Mais dans le groupe qui était autour de lui Montcalm avait aperçu David Kerulaz et quelques Canadiens appuyant sur leurs carabines leurs mains noires de poudre et contemplant d'un regard atterré et farouche les derniers moments de ce héros qui mourait pour eux, pour leur pays.

— Viens ici, Bras-de-Fer, dit Montcalm en s'adressant au Chasseur de bisons.

David Kerulaz se jeta à genoux; de profonds sanglots soulevèrent sa rude poitrine ; il prit la main du marquis de Montcalm et l'arrosa de pleurs.

— Mon pauvre garçon, dit Montcalm d'une voix faible, les Anglais ne m'ont pas permis de remplir la promesse que je t'avais faite... Puisses-tu être heureux, toi et tous ceux de ce pays !... Mes amis, mes enfants, respectez les nouveaux maîtres du Canada, mais, je vous en prie, n'oubliez jamais la France !...

Puis ses yeux parurent se troubler. Au milieu des affres de la mort, il sembla craindre pour ce cher peuple canadien qui l'avait tant aimé la vengeance d'un ennemi irrité.

— Monsieur, dit-il à un officier qui se trouvait près de lui, prenez de quoi écrire. Je veux envoyer au général ennemi un dernier mot en faveur de ces braves gens.

HENRY CAUVAIN.

— La suite au prochain numéro. —

LE CONCLAVE

—

Pendant les premiers siècles de l'Église, la nomination des Souverains Pontifes appartenait au clergé romain. Il choisissait parmi ses membres celui qui devait prendre la place de l'évêque mis à mort par les persécuteurs. L'assemblée pour l'ordinaire avait lieu aux Catacombes. Elle n'avait pas à redouter les influences de la politique : le nouveau pape était une victime désignée à la cruauté des Césars.

Avec le IVe siècle commence de la part des puissances laïques une période de protection qui ne tarda pas à devenir un danger pour les élections pontificales. Constantin avait revendiqué le titre d'*évêque extérieur;* ceux qui lui succédèrent en Orient et en Occident se montrèrent moins respectueux ; ils ne craignirent pas d'employer la ruse et la violence pour intervenir dans la nomination des papes et placer à la tête de l'Église des hommes de leur choix.

La donation de Pépin le Bref et les victoires de Charlemagne posèrent les bases d'une plus grande liberté. La papauté trouvait une défense dans son pouvoir temporel. Mais elle avait à lutter contre les intrigues des princes séculiers. A chaque élection nouvelle, on essayait de soulever le peuple et d'exercer une pression sur le clergé. Les papes restreignirent alors le nombre des électeurs. On n'admit bientôt à cet honneur que les principaux dignitaires ecclésiastiques et les évêques des environs de Rome. Peu à peu le conseil intime des papes fut seul appelé à faire l'élection. Déjà, au milieu du XIe siècle, Nicolas II avait décidé que la nomination appartiendrait aux cardinaux-évêques. Mais il leur imposait l'obligation de consulter les autres cardinaux, le clergé et le peuple. La décision devait être aussi communiquée, mais seulement par déférence, à l'empereur d'Allemagne.

Un décret du troisième concile de Latran, tenu en 1179, sous le pontificat d'Alexandre III, fait disparaître ces dernières formalités. Le peuple et le clergé sont absolument exclus, à titres d'électeurs, de con-

seillers et même d'approbateurs; les cardinaux reçoivent pleins pouvoirs et n'ont pas à rendre compte de leur acte. Le même concile fixe aux deux tiers le nombre des suffrages nécessaires pour une légitime nomination. Ces deux règles sont devenues la loi commune et ont été depuis observées.

Les cardinaux ne se réunissaient d'abord que pour le moment du scrutin. Si le pape était mort à Rome, ils s'assemblaient à Saint-Jean de Latran ou à Saint-Pierre. Ils rentraient ensuite dans leurs demeures. Pendant l'intervalle des sessions qui avaient lieu chaque matin, les intrigues se multipliaient; les électeurs se trouvaient influencés par tous les moyens que peuvent mettre en jeu la politique et la passion. Il en résultait souvent de longs délais, des hésitations et des divisions qui protégeaient l'interrègne.

Après la mort de Clément IV en 1268, les cardinaux, réunis à Viterbe, délibéraient depuis près de trois ans, lorsque le gouverneur de la ville, Reynier Gatto, les cerna dans le lieu de leurs séances et leur signifia qu'il les retiendrait ainsi prisonniers jusqu'au moment de la décision. Le parti était violent, mais il eut un plein succès.

Grégoire X, qui fut alors nommé, comprit les avantages de ce moyen et en fit une loi pour les futures vacances. Le concile de Lyon, de 1274, règle tous les détails de cette nouvelle législation. Les cardinaux, assistés chacun par deux clercs, doivent se réunir dans le lieu où est mort le pontife. Après les dix jours consacrés au soin des funérailles, ils entrent dans le lieu des séances pour ne plus le quitter avant la nomination du nouveau pape. Pendant tout ce temps, ils vivent en commun et ne peuvent établir entre eux « aucune séparation de murs ou même de rideaux ». Toute communication avec le dehors, par lettres ou par des émissaires, leur est interdite sous peine d'excommunication.

Cette réclusion forcée des membres du sacré collége prit dès lors le nom de *conclave*, pour indiquer que les électeurs sont tenus sous clef. Le règlement imposé par Grégoire X s'est perpétué, au moins dans ses dispositions principales. Nous devons mentionner cependant un détail d'une rigueur extrême, sur lequel on se crut obligé plus tard de revenir. Pour prévenir la lenteur des délibérations, Grégoire X avait ordonné qu'après le troisième jour les cardinaux n'auraient qu'un seul plat à chacun des deux repas; cinq jours après, ils étaient condamnés au jeûne le plus strict et se voyaient réduits au pain et à l'eau. Clément VI se montra moins sévère. Il permit aux cardinaux d'établir dans les dortoirs communs des séparations au moyen de rideaux. Il voulut encore que chaque repas comprît le pain et le vin, un plat de viande ou de poisson et du fromage. Le régime valait mieux que sous Grégoire X; il était néanmoins assez frugal.

Plusieurs conclaves se sont tenus en dehors de Rome. Urbain II fut élu à Terracine, Calixte II à Cluny, Grégoire VIII à Ferrare, Clément III à Pise. Après Grégoire X, et pour se conformer aux décisions du concile de Lyon, la nomination d'Innocent V se fit à Arezzo; les papes Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI furent successivement élus dans la ville d'Avignon. Nous pourrions citer d'autres exemples. Mais le lieu ordinaire des conclaves est la ville de Rome, et dans Rome le palais du Vatican. Depuis Boniface VIII, élu en 1303, jusqu'à Pie VI, nous ne trouvons que deux exceptions à cette règle pour le pape Eugène IV et pour son successeur Nicolas V, dont les nominations se firent dans le couvent des Dominicains de Sainte-Marie-de-la-Minerve. Après la mort de Pie VII, les cardinaux se réunirent en conclave au palais du Quirinal, et c'est là encore que se sont faites les élections de Pie VIII, de Grégoire XVI et de Pie IX.

Dans les conclaves tenus au Vatican, toute la partie libre du premier étage est réservée aux cardinaux. Elle s'étend de la loge des bénédictions de l'église Saint-Pierre jusqu'aux salles des congrégations. Dans ce vaste local, on construit autant de cellules séparées qu'il existe de cardinaux pouvant participer au vote. Les cellules sont en bois et se trouvent subdivisées en trois ou quatre compartiments pour donner une place au cardinal et à ses conclavistes. Elles ont pour mobilier un crucifix, une table, un lit et quelques chaises. Chacune des cellules porte un numéro d'ordre. Après les avoir distribuées au sort, on les recouvre avec des étoffes qui sont de couleur violette pour les cardinaux créés par le pape défunt et de couleur verte pour les cardinaux plus anciens.

Toutes les portes de l'endroit destiné à la tenue du conclave sont murées, à l'exception de celle du grand escalier qui est fermée de quatre serrures, deux à l'intérieur et deux au dehors, et devant laquelle stationne jour et nuit une garde nombreuse. Elle s'ouvre seulement dans les cas de force majeure et pour introduire les cardinaux retardataires.

Les fenêtres sont également murées dans leurs parties inférieures et garnies dans le haut par des tentures qui laissent passer un peu de jour. On ménage aussi à divers endroits huit tours assez semblables pour la forme à ceux que l'on voit dans les couvents de religieuses. Leur garde est confiée à de hauts dignitaires ecclésiastiques, aux auditeurs de rote, aux clercs de chambre ou de congrégations et aux conservateurs romains. C'est par les tours que l'on introduit les aliments. Ils sont apportés tout préparés. Un censeur visite avec soin les corbeilles qui les contiennent et les fait passer aux conclavistes. Les tours sont ensuite fermés à clef, et le prélat surveillant y appose le sceau de ses armes; un maître de cérémonies fait de même à l'intérieur. Toutes

ces précautions, qui peuvent paraître minutieuses, ont pour but d'empêcher que les opérations du conclave ne transpirent au dehors. Pour n'omettre aucun détail, il nous reste à dire que chaque cardinal prend avec lui deux conclavistes; le service général exige encore la présence du secrétaire du sacré collége, de deux sacristains, d'un confesseur, de deux médecins, d'un chirurgien, de quatre barbiers, d'un maçon, d'un menuisier et de trente-six valets de pied.

Le dixième jour après la mort du pape, le lendemain des funérailles, les cardinaux se réunissent au Vatican pour assister à la messe du Saint-Esprit, qui est dite par le cardinal-doyen. Ils se rendent ensuite deux à deux, au chant du *Veni Creator*, dans la chapelle Pauline. Le cardinal-doyen récite alors les prières liturgiques et adresse à ses vénérables collègues une courte allocution pour les exhorter à élire promptement le Souverain Pontife. On lit ensuite les constitutions relatives à la tenue des conclaves et les cardinaux s'obligent par serment à les observer.

La porte reste encore ouverte jusqu'à trois heures de nuit; un maître de cérémonies donne alors un dernier signal. Tous les étrangers se retirent, et le cardinal-camerlingue, accompagné du grand-maréchal, qui est aujourd'hui un prince Chigi, et de trois cardinaux, procède à la clôture intérieure du conclave, tandis que le majordome remplit la même formalité à l'extérieur.

Dès le matin du premier jour, les cardinaux sont convoqués à la chapelle Sixtine pour une touchante cérémonie. Ils assistent à la messe du Saint-Esprit, que célèbre le cardinal-doyen, et se dépouillent de leurs insignes; ils prennent l'étole blanche et se présentent deux à deux, par rang d'ancienneté, pour recevoir la communion. Après la messe, on lit les bulles de Grégoire X et le cérémonial de Grégoire XV qui ont rapport aux règles et à la forme des élections pontificales.

Aussitôt commence la première session du conclave. Les siéges sont disposés des deux côtés de la chapelle. Sur la tête de chaque cardinal s'étend un baldaquin de couleur verte ou violette et marqué à ses armes; devant lui se trouve une table avec les instruments nécessaires pour écrire et fermer son bulletin de vote.

Au milieu de la chapelle est placée une longue table sur laquelle sont disposés deux calices avec leurs patènes. Nous verrons bientôt l'usage auquel ils sont destinés. Il est nécessaire de rappeler auparavant les divers modes d'élections employés pour la nomination des Souverains Pontifes.

On a prétendu trouver dans l'histoire dix-huit manières de procéder à la nomination des papes. Mais toutes les formes d'élections peuvent être ramenées, avec quelques variétés accidentelles, à l'*acclamation*, au *compromis* et au *scrutin secret*.

L'élection par acclamation résulte d'une inspiration soudaine du Saint-Esprit qui pousse les électeurs à manifester leur vote et à se porter sur le même candidat. On peut citer entre plusieurs exemples celui de Grégoire VII que les voix unanimes du peuple et du clergé proclamèrent pape pendant qu'il célébrait à Saint-Jean de Latran les funérailles d'Alexandre II.

Le compromis a été rarement employé. Il avait lieu quand les cardinaux, ne pouvant pas arriver à une solution, déléguaient leur droit de vote à un petit nombre d'entre eux ou même à un seul électeur. C'est ainsi que furent élus Clément IV en 1265, et en 1271 son successeur Grégoire X, alors qu'il était dans la Terre-Sainte avec Édouard Ier, roi d'Angleterre. On a prétendu que Jean XXII, qui était alors le cardinal d'Ense, abusant de ce mode de nomination, ne crut pouvoir mieux faire que de se désigner lui-même. Mais l'histoire dément cette calomnie.

Le troisième mode d'élection, celui du scrutin secret, est le plus ordinaire; c'est le seul employé depuis les constitutions réglementaires de Grégoire XV. Il a un complément qui s'appelle l'*accession*. On a recours à ce moyen quand le dépouillement ne donne à aucun membre les deux tiers des suffrages. Les électeurs peuvent, dans un second scrutin qui se fait immédiatement après le premier, retirer leur vote et le porter sur un autre candidat.

Deux fois par jour, le matin à neuf heures, le soir à cinq heures et demie, on procède au scrutin et à l'accession. Quand cette double opération ne donne aucun résultat, le scrutin est amendé et les bulletins de vote mêlés avec de la paille humide sont brûlés dans un appartement voisin. La fumée qui s'élève alors vers midi et vers sept heures du soir indique à la foule des curieux qui se pressent sur la place que le pape n'est pas encore nommé.

Tous les jours, avant la séance du matin, la messe du Saint-Esprit est célébrée par Mgr le préfet de la chapelle papale. On entonne ensuite le *Veni Creator*, et après les oraisons tous les conclavistes et servants s'éloignent. Un des cardinaux ferme à clef la chapelle Sixtine, et les opérations du vote commencent.

Le cardinal-doyen se lève le premier, s'approche de la table qui est au milieu de la chapelle, prend un bulletin de vote et retourne à sa place où il s'occupe à remplir les blancs. Chaque billet doit porter le nom du cardinal votant et celui du candidat. Mais la signature de l'électeur reste cachée sous un système de sceaux et n'est vérifiée que sur sa demande expresse et dans le cas de l'accession.

C'est encore le cardinal-doyen qui est appelé le premier à déposer son vote. Il prend son billet du bout des doigts et, le tenant élevé, il s'avance vers l'autel, se met à genoux pour réciter une courte prière et vient se placer ensuite devant la table où

il prononce à haute voix la formule consacrée du serment : « Jésus-Christ, mon Souverain Juge, est témoin de la sincérité de mon vote : je choisis celui que je crois le plus digne. » Après avoir dit ces paroles, il dépose son bulletin sur la patène et le fait glisser dans le calice. Les autres cardinaux, par rang d'ancienneté, s'avancent tour à tour et se conforment au même cérémonial. Avec des précautions nombreuses, qui ne permettent pas la possibilité d'une fraude, on va recueillir et l'on dépose dans le calice le vote des cardinaux malades ou infirmes.

Lorsque cette première opération est terminée, on procède au dépouillement du scrutin. Trois scrutateurs, désignés chaque jour par la voix du sort, s'approchent de la table. Le premier des scrutateurs renverse les bulletins, les mêle à plusieurs reprises et les fait passer un à un du premier calice dans le second. Ils sont ainsi comptés avec soin, et si leur nombre ne répond pas à celui des votants le scrutin est annulé. Dans le cas contraire, l'élection continue. Chaque billet passe successivement par les mains des trois cardinaux scrutateurs. Le premier ouvre le bulletin, le lit et le présente à son voisin qui proclame le nom à haute voix et le donne au troisième scrutateur chargé de vérifier le vote et de dresser la liste.

Supposons que le résultat du scrutin ait donné les deux tiers des voix à l'un des candidats : le premier scrutateur proclame son nom. Aussitôt le cardinal-diacre, dernier nommé de son ordre, agite une clochette et l'on introduit dans la chapelle les maîtres des cérémonies et le secrétaire du sacré collége. Le cardinal-doyen, les premiers cardinaux des trois ordres, le camerlingue et le premier maître des cérémonies s'approchent du cardinal élu. « Acceptez-vous, lui dit le doyen, le résultat de cette élection canonique qui vous nomme Souverain Pontife ? » S'il consent, le doyen lui demande encore sous quel nom il veut régner. On dresse sur-le-champ le procès-verbal de toutes les circonstances qui ont accompagné l'élection.

Pendant que le maître des cérémonies et le secrétaire du sacré collége s'occupent de ce soin, les baldaquins élevés sur les siéges des cardinaux sont abaissés, à l'exception de celui du cardinal élu. Le conclave est terminé. GUSTAVE CONTESTIN.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LE CALENDRIER. — LA FÊTE DE PAQUES (*fin*).

« La Passion du Sauveur ayant eu lieu dans la semaine de la pâque des Juifs, les chrétiens conservèrent ce nom à la fête qui devait rappeler chaque année le souvenir glorieux de la Résurrection. Mais une division ne tarda pas à s'élever au sujet du jour où elle serait célébrée. Les Églises de l'Asie-Mineure, dont Éphèse était la métropole, avaient adopté l'usage des Juifs, d'après l'exemple de saint Jean, saint Philippe et saint Polycarpe ; chez elles, la fête de Pâques était le jour de la pleine lune, quel que fût le jour de la semaine. Les autres Églises, suivant une tradition qui remontait à saint Pierre et saint Paul, reportaient la fête au jour même de la Résurrection, le lendemain du sabbat, c'est-à-dire au dimanche.

« Les souverains pontifes ne se prononcèrent pas sur cette question ; mais les Églises d'Asie voulurent faire prédominer leur coutume et l'imposer aux autres. Le pape saint Victor fut alors obligé d'intervenir et il réunit un concile à Rome. Les évêques consultés furent d'avis que la célébration de la fête devait avoir lieu le dimanche. Les Églises d'Asie repoussèrent cette décision et persistèrent dans cette désobéissance, qui valut à ses chrétiens indociles le nom de *quarto-décimans*, jusqu'au concile général de Nicée, en 325. Après avoir adopté pour l'Église le calendrier julien, les évêques, ayant égard à la tradition selon laquelle la Résurrection était arrivée après la pleine lune qui avait suivi l'équinoxe du printemps, décrétèrent que *la fête de Pâques serait célébrée le premier dimanche qui suit la pleine lune arrivant après le* 20 *mars*, le jour de l'équinoxe étant marqué cette année-là le 21 mars dans le calendrier.

« S'il y avait pleine lune le 21 mars et que ce jour fût samedi, le lendemain 22 serait le dimanche de Pâques : c'est ce qui s'est produit en 1818. Si le jour de la pleine lune tombait le 20 mars, il faudrait attendre la pleine lune suivante, qui arriverait le 30e jour à partir du 20 mars inclusivement, c'est-à-dire le 18 avril. En outre, lorsque ce jour est un dimanche, la fête est retardée au dimanche suivant, par conséquent au 25 avril. C'est l'époque la plus reculée ; elle se présentera dans l'année 1886. Ainsi Pâques arrive le 22 mars au plus tôt et le 25 avril au plus tard. »

G. BOVIER-LAPIERRE.

CHRONIQUE

La chronique veut être l'image des événements de ce monde ; elle prétend suivre leur courant au jour le jour, et les événements vont plus vite qu'elle : tandis qu'elle s'attarde à les noter au passage, les faits se pressent, se déroulent au gré de la Providence : « Marche ! Marche ! » comme dit Bossuet, et la chronique est en retard : elle reflétait des images frivoles, et déjà il faut qu'elle reflète des images de deuil.

Je venais d'achever ma dernière *causerie*, quand j'appris soudain le grand deuil qui vient de frapper la chrétienté : Pie IX était mort. J'aurais voulu retirer ces pages qui allaient vous porter le rire des heures insouciantes au lieu de l'expression du respect et du deuil ; mais il était trop tard, et la chronique entrait, étourdie et riante, comme une mondaine

qui, sans s'en douter, franchit le seuil d'une maison mortuaire.

Elle voudrait aujourd'hui racheter sa faute involontaire, mais elle sent que cette grande figure et cette grande mémoire ne sauraient lui appartenir; c'est à d'autres qu'il convient de juger Pie IX pontife et Pie IX roi. Pourtant elle n'entend pas renoncer à ses droits, et, autour de l'histoire qui retracera les lignes sévères et immortelles de cette vie illustre, elle viendra glaner ce qui lui appartient, — l'anecdote : ainsi les petits oiseaux viennent becqueter les baies tombées des rameaux d'un arbre gigantesque.

Le plus lointain souvenir que nous ayons sur Pie IX nous montre un jeune enfant, le petit Jean Mastaï, fils du comte Jérôme Mastaï Feretti, gonfalonier de Sinigaglia, apprenant sur les genoux de sa mère à prier pour son parent le Pape Pie VII, prisonnier de l'empereur Napoléon Ier.

« Jean Mastaï, raconte M. Alexandre de Saint-Albin dans son *Histoire de Pie IX*, était alors un tout jeune enfant, quand sa mère, effrayée des maux présents et surtout des maux prochains de l'Église et de son chef, lui dit : « —De grands malheurs menacent le Souverain Pontife : tu vas prier avec moi et demander à Dieu d'adoucir les douleurs du Saint-Père.

« — Oui, répondit l'enfant, et je vous promets que ma prière sera bonne. »

« Tous les jours il ajouta à sa prière du matin et du soir un *Pater* et un *Ave* pour le Pape. »

Cette enfance pieuse fut suivie d'une pieuse adolescence : à l'heure où il allait entrer dans les années de la jeunesse, la vocation de Jean Mastaï était toute tracée : il voulait être prêtre, et il le fut.

C'est par erreur, paraît-il, que la plupart de ses biographes ont raconté qu'il embrassa la carrière militaire et qu'il faillit entrer dans les gardes-nobles du Pape. Celui qui devait être Pie IX n'a jamais tenu à la main d'autre arme que la croix.

Son premier poste dans le sacerdoce fut une place d'aumônier à l'hospice de Tata-Giovanni (de Florence), maison de refuge pour les malades, les pauvres et les enfants orphelins. Il y resta sept ans, puis un jour il partit pour l'Amérique du Sud, où il accompagnait Mgr Muri, délégué pontifical au Chili. L'abbé Jean Mastaï passa deux ans dans ces lointaines régions. Revenu à Rome en 1825, apprécié comme il devait l'être par le Pape Léon XII, l'abbé Mastaï fut promu à la prélature et presque immédiatement à l'archevêché de Spolète, d'où Grégoire XVI, en 1832, l'appela au siége d'Imola, simple évêché, mais d'une importance plus considérable. Huit ans plus tard, dans le consistoire du 14 décembre 1840, l'archevêque-évêque d'Imola était élevé à la dignité de cardinal.

Le nouveau prince de l'Église n'était pas riche, mais il était généreux : aussi, chaque jour, une lutte s'engageait-elle entre sa charité et sa bourse, lutte dans laquelle celle-ci était invariablement vaincue.

« Un jour que la charité l'avait réduit au dénuement, et qu'une pauvre femme venait encore lui demander l'aumône, il aperçoit sur sa table un couvert d'argent : « — Prenez, lui dit-il, et allez le mettre au mont-de-piété; je le retirerai quand je pourrai. » Le valet de chambre, remarquant la disparition du couvert, le cherche, ne le retrouve pas, et vient dire au cardinal qu'on l'a volé, que le voleur doit être dans la maison et qu'il faut le découvrir. Le cardinal le rassure en souriant, et le valet, habitué à voir la charité faire ressource de tout, devine que le couvert a passé dans la main d'un pauvre. »

Quand Grégoire XVI mourut, le cardinal Mastaï fut appelé à Rome pour le conclave qui allait donner un successeur au chef de l'Église. Chemin faisant, il traversa la petite ville de Fossombrone, où il s'arrêta à un relais de poste. De nombreux curieux entouraient son équipage, quand tout à coup une colombe blanche vint se poser sur la voiture. Les Italiens ont l'imagination vive; la foule crut voir un présage et s'écria en battant des mains : « *Evviva!* Voilà celui qui sera le Pape! » Le bon cardinal s'éloigna tout ému; dix-sept jours plus tard, le présage s'était réalisé; et Pie IX commençait ce pontificat qui allait durer trente-deux ans, presque autant que la mission de Jésus-Christ sur la terre.

Ni l'espace matériel ni le ton de cette chronique ne me permettent de retracer cette grande épopée chrétienne du pontificat de Pie IX : elle réclamerait l'inspiration de Dante dans quelqu'un de ses magnifiques chants de la *Divine Comédie.*

La lettre par laquelle il annonça à sa famille son avénement au trône pontifical est un admirable monument de dignité morale et de simplicité chrétienne; elle a été écrite le soir même de son élection :

« Le bon Dieu qui humilie et qui exalte s'est plu à m'élever du néant à la plus sublime dignité de ce monde. Que sa très-sainte volonté soit faite à jamais! Je sens l'immense poids d'une telle charge; je sens également l'extrême insuffisance, pour ne pas dire l'absolue nullité, de mes forces. Grand motif de prier; et vous aussi, priez pour moi!... Chers frères, je vous embrasse de tout mon cœur en Jésus-Christ. Et, loin de vous réjouir, ayez compassion de votre frère qui vous donne à tous sa bénédiction apostolique. »

Celui qui arrivait ainsi à la plus haute souveraineté de ce monde ne s'est jamais démenti. Tel il était à la première heure de son règne, tel il est resté jusqu'à la dernière.

L'antiquité païenne a admiré l'*homme juste, que rien ne peut émouvoir, justum ac tenacem propositi virum*, comme dit Horace. Pie IX a été mieux que cet homme d'airain ou de marbre : son cœur a ressenti toutes les douleurs, les siennes et celles d'autrui, mais jamais son cœur n'a failli; et s'il fallait le carac-

tériser en quelques mots concis et profonds, ce ne serait pas par une citation du poëte antique, mais du roi-prophète, aïeul terrestre du Christ; du roi-prophète qui, lui aussi, a connu toutes les amertumes d'ici-bas et toutes les gloires d'en haut.

Comme David, Pie IX a vécu dans les sublimes résignations et dans les sublimes espérances.

Mais on se ferait une idée fausse de son caractère si l'on ne voulait voir en lui que la douceur et l'humilité chrétiennes. Son premier souci en arrivant au trône pontifical fut de rétablir une discipline sévère dans les ordres monastiques.

Un soir, peu de temps après son avénement, il va frapper à la porte d'un couvent, accompagné d'un seul camérier. Il demande le prieur : « — Revenez demain, répond le frère portier, le prieur dort. — Allez lui dire, reprend Pie IX, que frère Mastaï désire lui parler. » A ce nom vénéré, les portes s'ouvrent. *Frère Mastaï* inspecte le couvent et fait l'appel. Deux religieux ne répondirent pas. On répondit pour eux qu'ils prenaient le frais dehors. Pie IX en avait vu assez pour juger. Il quitta le couvent non sans réprimander le prieur et sans imposer une pénitence aux deux *délinquants*.

Ce qui déchira le plus le cœur de Pie IX dans la Révolution de 1848, ce fut de savoir que le sang avait coulé pour lui. Après sa rentrée dans Rome, son premier soin fut d'aller visiter les blessés français qui se trouvaient encore dans les hôpitaux. Nos soldats aimaient Pie IX, et toujours ils eurent leurs grandes et petites entrées au Vatican ; quand on ne les leur accordait pas, ils les prenaient.

C'est ainsi qu'une fois un sergent à triple brisque arrive et demande bravement à parler à « Mgr le Pape ». On lui réclame sa lettre d'audience ; le vieux grognard répond que « ces bêtises-là » ne sont pas faites pour lui, et passant malgré les gardes-suisses, malgré les laquais et les camériers eux-mêmes, il parvient jusque dans l'antichambre du cabinet de Pie IX. Là, nouveau débat et grand tapage, tellement que le Pape, attiré par le bruit, paraît sur le seuil de sa porte.

— Qu'y a-t-il? demande Sa Sainteté.

Déjà le vieux sergent s'est campé dans une attitude respectueuse, une main sur la couture du pantalon, et de l'autre tenant son shako, qu'il n'ôterait pas même devant un maréchal de France :

— C'est moi, mon Pape, qui viens vous demander une messe pour la mère qui est au pays. Je quitte Rome dans trois jours; j'ai promis à la mère sa messe du Pape.

— Certainement, mon enfant, vous l'aurez.

— Une messe pour elle toute seule?

— Mais oui, pour elle toute seule et pour vous, reprend Pie IX qui ne peut s'empêcher de sourire. A demain matin, sept heures, dans ma chapelle ; on vous laissera entrer... Seulement, mon enfant, faites-moi plaisir : vous communierez à cette messe, de ma main...

— Merci, mon Pape! de bon cœur; mais alors ce ne sera que pour après-demain!

— Et pourquoi? fit le Pape surpris.

— Parce que, voyez-vous, je sens que ma conscience a besoin d'être un peu *astiquée;* et d'ici à demain cela ne suffirait peut-être pas...

Pie IX sourit de nouveau et accorda le délai. Au jour et à l'heure dits, le troupier fut exact, avec un uniforme dont l'*astiquage* irréprochable était l'emblème éloquent de celui qu'il avait fait subir à sa conscience.

Après la messe, l'un des camériers lui remit deux belles pièces d'or toutes neuves pour lui, et un chapelet bénit pour sa mère.

On ferait un volume entier rien qu'avec les anecdotes sur les réceptions de Pie IX : tout le monde était facilement admis, mais les pauvres avaient le pas sur les riches et sur les grands de ce monde.

Pie IX apprend une fois qu'une pauvre négresse, ancienne esclave du Brésil, est dans l'antichambre et supplie qu'on la laisse entrer. Il donne ordre de la faire passer avant tout le monde; elle tombe à genoux.

— Ma fille, lui dit-il, votre position vous a faite bien humble en ce bas monde; mais j'ai voulu que vous passiez avant tous parce que vous m'êtes particulièrement chère, comme les humbles et les pauvres sont particulièrement chers à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il la renvoya avec sa bénédiction et avec une large aumône.

La bienveillance extrême de Pie IX entraînait souvent plus d'un abus de la part de certains voyageurs indiscrets. Non contents de lui demander de bénir des chapelets, des médailles, des objets de toute sorte, bon nombre d'entre eux prétendaient s'approprier une relique de lui. Par exemple, il était obligé de surveiller la plume d'oie avec laquelle il signait les brefs d'indulgence, pour qu'on ne la lui dérobât pas avant la fin de l'audience. Alors il détournait un peu les yeux de manière à faciliter lui-même le larcin, et il disait ensuite avec son bon sourire : « — Allons! voilà encore ma plume qui s'est envolée! »

Quelquefois, lorsque les visiteurs lui semblaient animés d'une curiosité un peu trop mondaine, ce qui arrivait surtout avec les Français, il se permettait une petite épigramme à leur égard :

— Oui, je sais bien! oui... vous venez voir le Père commun des fidèles; mais avouez que vous venez aussi un peu me voir comme vos badauds de Paris allaient voir la girafe! (*Authentique.*)

Et il riait.

Les choses en vinrent à ce point que le vénérable



Pape ne pouvait pas déposer un instant sa calotte blanche à côté de lui sous peine de la voir disparaître : il prit le parti de la garder sur sa tête ; mais il avait compté sans le zèle d'une excellente dame qui lui en avait apporté une toute neuve, brodée par elle, et qui prétendit absolument faire un échange forcé.

Pie IX s'amusait de ces excès d'indiscrétion pieuse ; mais les camériers, gardiens de l'étiquette pontificale, prenaient les choses moins gaiement.

Dans une occasion surtout, la mesure fut comble ou plutôt elle fut dépassée au delà de toutes les bornes.

Un commis-voyageur français avait été admis à une audience du Pape ; il avait fait bénir un chapelet; il semblait qu'il dût se retirer satisfait... Tout à coup voilà notre homme qui tire une trousse de sa poche et étale devant le Saint-Père un *choix* de porte-plumes, papiers à lettres, cires à cacheter :

— Permettez-moi de supplier Votre Sainteté de joindre à toutes les grâces dont elle a bien voulu me combler celle de m'accorder une petite *commande :* crayons fins, crayons gros, fournitures au détail! fournitures à la douzaine! plumes métalliques !

Cette fois, c'était pis que de prendre les plumes d'oie du Pape ; on lui imposait des boîtes de plumes de fer!...

Pie IX poussa l'indulgence jusqu'au bout : il fit une *commande* à cet étrange pèlerin ; mais des ordres furent donnés pour qu'à l'avenir les lettres d'audience ne fussent pas accordées sans information préalable.

Bon et tolérant jusqu'à la plus extrême indulgence, Pie IX ne se refusait pas à l'occasion une petite pointe de malice. Il recevait une fois le prince royal de Prusse, celui que M. de Bismarck a fait depuis empereur d'Allemagne.

Quoique protestant, ce prince désirait emporter, lui aussi, un souvenir du Vatican, un autographe. Il présenta au Pape une gravure représentant l'Enfant Jésus et le pria de vouloir bien écrire quelques lignes au-dessous. Le Pape ne se fit pas prier, et d'une main ferme il traça cette parole de l'Écriture :

« *Illuminare his qui in tenebris... sedent.* »

« *Pour éclairer ceux qui trônent dans les ténèbres.* »

Il n'y a point de détails indifférents dans l'existence d'un homme qui occupa devant ses contemporains et qui occupera devant la postérité le rang qu'a occupé Pie IX. Sa vie privée était à la fois celle d'un prince, d'un moine et d'un gentilhomme de bonne compagnie. Prince, Pie IX l'était dans les audiences où il recevait les députations de la chrétienté tout entière : il avait alors la majesté du pontife et du roi. Une heure de la journée était consacrée à cette pompe obligée du souverain. Le reste du temps Pie IX redevenait tour à tour le simple abbé, aumônier de l'hospice de Tata-Giovanni, ou bien le comte Jean Mastaï, l'homme du monde le plus aristocratique, dans le meilleur sens du mot, le plus aimable et le plus lettré.

Les premières et les dernières heures de la journée se passaient en prières. Dans l'intervalle, entre le temps consacré à ces exercices de piété et celui qu'absorbait le soin des affaires spirituelles ou temporelles, Pie IX prenait ses repas et se livrait à quelques distractions. Repas d'une frugalité extrême : au dîner, un consommé, un plat de poisson et de légumes ou de pâtes italiennes faisaient le fond du menu. Rarement de la viande. Au souper, d'habitude, un consommé, un plat de légumes ou même une simple pomme cuite.

Tant que Pie IX a été bien portant, il s'est permis une partie de billard après son dîner, et il aimait à se promener dans les jardins du Vatican. Quand la marche est devenue de plus en plus pénible, Pie IX a remplacé la promenade par des *flâneries* dans les bibliothèques et les collections de son palais : il allait d'un manuscrit à une fresque de Raphaël, d'un vase antique à une vitrine de camées ou de médailles. Tout à la fin, sa seule distraction était la causerie : dans un de ses salons si le temps était mauvais ; et, si le temps était beau, sur une des terrasses, auprès de la volière de ses pigeons.

C'étaient ses oiseaux favoris : il causait avec eux, leur donnait du blé de sa main et souriait à leurs ébats. Qui sait? peut-être alors se souvenait-il de la colombe mystérieuse qui s'était abattue sur sa voiture, à Fossombrone, pendant le trajet d'Imola à Rome ; peut-être aussi, dans quelque vision mystique, entrevoyait-il au-dessus de la barque de Pierre, battue des vents et de la tempête, la colombe portant dans son bec le rameau d'olivier.

Il me semble que la colombe a, de droit, sa place dans les ornements du modeste tombeau qui sera élevé à ce pape illustre. Pie IX a défendu qu'une somme de plus de deux mille francs fût consacrée à sa sépulture ; mais cela suffit. Une plaque de marbre blanc sur laquelle se dessinerait la colombe, symbole de pureté, de paix et d'espérance, le simple sépulcre d'un apôtre des Catacombes, n'est-ce pas ce qu'il faut pour Pie IX ?

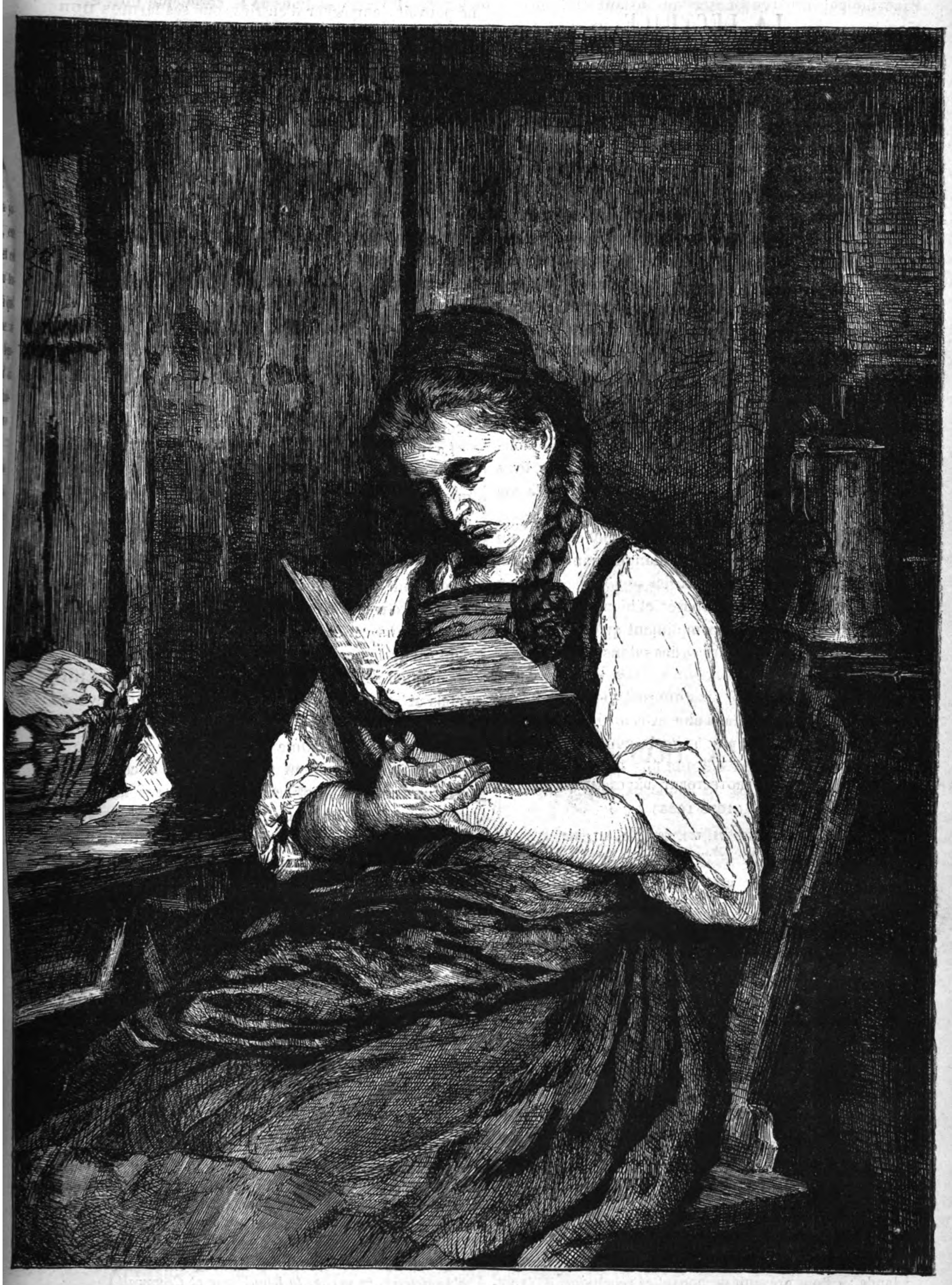
ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

N° 48. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 2 Mars 1878.
Sous la direction de Mlle ZÉNAIDE FLEURIOT



La lectrice.

LA LECTRICE

Ce qui me frappe dans cette gravure, ce n'est pas la beauté de cette jeune femme; je ne regarde pas ces belles tresses qui tombent sur ses épaules, le charme de sa physionomie, la grâce de son attitude, la touche pittoresque de son costume. Ce que je regarde avec admiration, de tous mes yeux, c'est le livre qu'elle tient sur ses mains croisées. Oh! jeune fille, on le voit bien, vous ne lisez pas sur les bords de la Seine; ce ne sont pas les feuilles volantes, toutes remplies des sottises et des faussetés du jour, qui occupent les heures sérieuses de votre vie. Non, quand votre esprit veut se distraire, se nourrir, s'éclairer, vous n'avez pas sous la main un livre frivole ou scandaleux; vous avez *l'Ancien et le Nouveau Testament*, et c'est là que vous alimentez le foyer d'idées qui est en vous!

Lisez, Martha, lisez ces pages d'une simplicité touchante, d'une élévation incomparable; lisez le livre dicté par l'Esprit-Saint, lisez celui qui raconte la vie du Dieu fait homme.

C'est là que vous trouverez la vie intellectuelle qui ne dévore pas, la foi qui ne s'alanguit jamais; c'est là que vous trouverez la paix.

Elle est en effet bien reposée et bien paisible, cette jeune figure, et voilà le compliment qu'on ne saurait adresser à toutes les lectrices des salons et des ateliers modernes.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693, 709, 722 et 742.)

XII (*suite*)

La vieille femme écoutait en hochant la tête. Royalistes et parlementaires, alternativement, s'étaient emparés, dit-elle, de tous les chevaux valides; si bien qu'il n'y avait pas, à sa connaissance, d'ici à dix milles de Netterville, un seul *garran* (petit cheval de montagne) capable de fournir une course de deux heures. Quant à Netterville même, s'il restait encore, ce dont elle doutait, quelques chevaux dans ses écuries, ils devaient nécessairement appartenir au soldat anglais dans le lot duquel le château et ses dépendances étaient tombés, lors du tirage des *debentur* [1]. Et même, ajouta la brave Irlandaise, qui ne pouvait s'empêcher d'en rire sous ses larmes non encore séchées, et même ce triage-là a joué un bon tour à l'officier qui commandait au moment de l'assassinat; car il convoitait le château pour lui-même, et l'on soupçonnait que, s'il avait si fort poussé l'affaire contre mistress Netterville, c'était dans l'espoir d'arriver plus aisément et plus promptement à ses fins.

De toutes ces explications, le jeune héritier de Grana-Uaille tirait en silence une conclusion pratique: le lendemain matin, il visiterait lui-même les écuries de Netterville, au risque d'être arrêté si on le reconnaissait pour un hors-la-loi.

Jusque-là, il n'y avait absolument rien à tenter. Il s'efforça de le faire comprendre à Margaret, et la conjura de s'accorder quelques heures de repos. Puis il quitta la cabane, alla se jeter sur un tas de bruyère, à l'abri d'un petit hangar, et s'endormit profondément.

La pauvre enfant sentait le besoin d'agir quand même. Ne rien faire pendant des heures, alors que l'urgence était si extrême! alors que le but était si rapproché! Il fallait, pourtant, accepter cette torture. Elle s'étendit, tout habillée, sur l'humble couche que sa bonne « grand'mère nourrice » la contraignit d'accepter. Pendant longtemps, ses yeux restèrent ouverts, sa pensée active. Mais à la fin elle tomba dans cet état de stupeur sans rêves qui souvent, dans les cas d'épuisement excessif, remplace le sommeil sain. Faute de mieux, c'était toujours un repos et pour le corps et pour l'esprit, une trêve à la souffrance des membres brisés, à la fatigue encore plus intolérable de l'âme qui, tout en reculant, tout en frissonnant, ne peut s'empêcher de recommencer sans cesse à analyser sous toutes ses faces un malheur infailliblement attendu.

Le premier rayon du jour rompit cette trêve. Margaret ne connaissait plus ces premiers instants de bien-être, intermédiaires du sommeil et du réveil. Dès qu'elle reprenait la plus légère conscience d'elle-même, la pâle image de sa mère se dressait devant ses yeux, et, dès lors, il n'y avait plus pour elle aucun repos. Aujourd'hui une affreuse anxiété sur les moyens, peut-être introuvables, de terminer son voyage venait s'ajouter à ses inquiétudes accoutumées. Incapable de rester en suspens devant une question de cette importance, elle se leva, ouvrit doucement la porte, pour ne pas déranger la

1. Du latin *debentur* (ils sont dus). Billets, obligations souscrites envers les soldats. Voir *Encycl. brit.*, v° *Ireland; Hist. of Galway, Ireland*, III, déjà consultées. Le Dictionnaire de Bescherelle dit tranquillement à l'article Irlande : « Pour prévenir de nouvelles rébellions, il (Cromwell) dépossséda les quatre cinquièmes des propriétaires et donna les terres à ses soldats. » Et M. Guizot: « Cromwell avait là (en Irlande) une double tâche à accomplir : il fallait d'un côté déposséder et transplanter dans la province de Connaught la plupart des propriétaires irlandais; de l'autre, satisfaire les prêteurs de l'emprunt de 1641, et les officiers et soldats anglais à qui les terres confisquées avaient été promises. » (*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, 2e partie, *la République et Cromwell.*)

bonne Grannie, et demeura quelques instants sur le seuil.

Peut-être, si Roger O'More était alors apparu à l'entrée du hangar, s'il lui avait renouvelé la promesse de tenter toutes les démarches, elle se serait laissé persuader d'attendre une réponse dans la cabane. Mais personne ne se montra. Ainsi livrée à elle-même, elle ne sut pas résister au désir qui la saisit subitement et violemment de revoir encore une fois le lieu où elle avait été si heureuse. Sans même se donner le temps d'hésiter, elle se mit à remonter la vallée d'un pas rapide et comme enfiévré.

Elle ne se risqua pas cependant à aborder le château par la façade : elle prit un sentier qui le contournait et qui aboutissait aux servitudes placées sur les derrières.

Par une de ces étranges coïncidences que nous appelons des hasards, mais pour lesquelles les anges doivent avoir en leur langue plus riche et plus juste, un tout autre nom, c'était précisément le sentier que sa mère suivait toujours quand elle allait visiter ce malade, insupportable pédant du puritanisme, mais bon cœur reconnaissant: le soldat Jackson.

La porte de la chambre qu'il avait alors occupée était un peu entr'ouverte, au moment où Margaret passa. Mue par une impulsion dont elle ne put jamais se rendre compte en y réfléchissant par la suite, la jeune fille poussa la porte et entra.

La chambre n'était point inhabitée, comme elle l'avait supposé d'abord. Une femme, évidemment au dernier degré d'une maladie mortelle, était étendue sur le lit; et un soldat, de type cromwellien bien prononcé, se tenait assis à son chevet, une Bible ouverte à la main. Sans doute il venait de terminer une exhortation ou une lecture; mais, pour l'instant, c'était la femme qui parlait.

— Je vous le dis, soldat, murmurait-elle plaintivement, c'est peine perdue que de me prêcher. Tant que sa condamnation à mort pèsera sur mon âme, je ne puis attendre de l'autre monde rien que l'enfer.

Margaret s'était avancée sans bruit, et restait debout, en silence, au pied du lit.

La mourante la reconnut tout d'un coup, et, poussant un cri ou plutôt un hurlement sauvage, elle se précipita à ses pieds.

Margaret recula d'horreur et d'épouvante. Avant de quitter Clare-Island, elle avait appris d'Hamish toute l'histoire de mistress Netterville.

— Meurtrière de ma mère, s'écria-t-elle d'une voix si rauque qu'elle en était méconnaissable, n'ayez pas la hardiesse de porter la main sur sa fille!

— Miséricorde! miséricorde! hurlait la malheureuse créature en se traînant par terre et en s'efforçant de saisir avec ses doigts blêmes, déjà contractés par l'agonie, le bas de la robe de Margaret. Miséricorde! miséricorde!

— Et moi, où trouverai-je miséricorde pour ma mère? demanda la jeune fille, aussi pâle que la mourante, et secouée de la tête aux pieds par un horrible frisson.

— Vous voyez bien, soldat! vous voyez bien! gémit la voix sépulcrale qui semblait sortir du sol. La fille ne peut pas me pardonner : pourquoi Dieu me pardonnerait-il?

— Mais enfin, que voulez-vous? s'écria Margaret presque affolée. Que me voulez-vous? Je ne puis vous guérir. Que puis-je faire?

— Vous pouvez me pardonner... Alors, peut-être, Dieu aussi pardonnera.

— O mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi cette force, et appliquez à ma mère le mérite de cette torture! s'écria miss Netterville.

Et, par un effort de charité surhumain, elle se baissa, mit ses bras autour du cou de la misérable et l'embrassa.

Une exclamation de joie se fit entendre à son oreille... puis un cadavre retomba lourdement de ses bras.

Elle demeurait là, immobile, regardant la morte, et croyant qu'elle-même allait aussi mourir, tellement tous ses sens défaillaient, tellement toutes ses facultés semblaient s'être anéanties dans cette lutte sanglante entre sa conscience de chrétienne et son trop juste ressentiment.

Une main se posa sur son épaule. Elle tressaillit violemment: l'existence même du soldat s'était complétement effacée de son esprit.

— Allons, jeune fille, n'aie pas peur et ne t'afflige pas à l'excès! dit une voix — où se mêlaient l'admiration et la pitié, cette même voix que nous avions déjà entendue en ce même lieu, celle du soldat Jackson, ou, pour parler désormais d'une façon plus exacte et conforme à son nouveau grade, celle du sergent Jackson. — Tu as agi en toute cette affaire (je suis obligé de rendre témoignage à la vérité) d'une façon vraiment digne de la fille de ta mère.

— Dieu soit béni que je lui aie pardonné! murmura-t-elle presque tout bas, et en ayant à peine conscience de ce qu'elle disait.

— Oui, en vérité, reprit-il, ta présence ici aura été le salut de cette pauvre créature que nous venons de voir expirer. Depuis que je l'y ai trouvée, la nuit dernière, mourant seule et désespérée, j'ai lutté pour elle avec le Seigneur, j'ai prié, j'ai exhorté; mais tout cela était vain, me semblait-il, jusqu'au moment où ton baiser de paix est tombé sur son âme, comme un baume plus précieux encore que celui de Galaad, et lui a rendu une joie depuis longtemps bannie. Je n'en saurais douter, car j'ai vu une lueur de contentement indicible se reposer sur ses traits mourants.

— Dieu soit béni de m'avoir accordé la grâce de pardonner! murmura encore la jeune fille.

Elle ne semblait plus capable de trouver une autre parole, une autre pensée.

— Ceux qui font miséricorde obtiendront miséricorde au temps opportun, répliqua Jackson en lui mettant dans la main un petit morceau de papier écrit. Dans cette chambre où nous sommes, ta mère m'a soigné quand mes propres camarades m'avaient abandonné, par crainte de la contagion. Dans cette même chambre, cette femme que voici s'est réfugiée il y a trois jours, après avoir été expulsée des autres parties de l'habitation. Et dans cette même chambre je l'ai trouvée hier au soir, se mourant de la maladie dont j'aurais péri moi aussi, n'étaient les soins de ta mère, et torturée plus encore que par son horrible mal par la crainte des châtiments éternels. Sous l'empire de cette crainte juste et salutaire, elle m'a dicté, de son propre gré, la confession pleine et entière de ses crimes dans l'affaire de Tomkins, notre camarade assassiné. J'ai appris de la sorte, bien des fois ensuite elle me l'a encore certifié dans le cours de cette longue nuit, que c'est elle-même qui est coupable de l'acte pour lequel mistress Netterville a été condamnée à mort. Dans une dispute d'ivrognes, elle a saisi le pistolet de Tomkins et l'a étendu mort sur le coup. De plus, elle m'a avoué, avec d'inexprimables gémissements et beaucoup de larmes, que, terrifiée des conséquences de sa propre action et poussée, en outre, par un infernal désir de vengeance contre ta mère, elle l'accusa aussitôt de ce meurtre et maintint même cette accusation sous la foi du serment, quand elle fut appelée ensuite devant la Haute-Cour des commissaires, à Dublin. Maintenant donc, jeune fille, lève-toi et hâte-toi. La vie de ta mère est entre tes mains. Avec ce papier écrit et signé par quelqu'un qui, malgré son humilité, n'est cependant pas absolument inconnu comme soldat zélé dans le camp d'Israël, avec ce papier, dis-je, pour attester son innocence, les hauts commissaires ne peuvent faire autrement que de la mettre en liberté.

— Comment vous remercier, ô mon Dieu! murmura la jeune fille croyant à peine qu'elle avait bien entendu.

— Il est toujours bon de louer le Seigneur, répliqua sententieusement Jackson; mais, pour le moment, la louange doit être brève. Il s'agit d'arriver à Dublin le plus promptement que tu pourras.

— Hélas!... Et comment y arriverai-je? Je voyage jour et nuit, depuis que j'ai appris les malheureuses nouvelles... Hier soir, les chevaux étaient à bout... si bien que, mon compagnon de route et moi, nous avons dû les laisser et venir ici à pied, comme nous avons pu.

— Il n'y a que deux chevaux dans ces écuries et ni l'un ni l'autre ne m'appartient; je ne puis donc te les offrir, dit le soldat avec un regret évident et sincère. Néanmoins, le Seigneur aidant, je ferai tout ce qui sera possible. Veux-tu venir avec moi dans la cour des communs? Je ne pense pas avoir besoin de t'en montrer le chemin.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —

AVANT 1830

MON BON COUSIN

Ma mère avait un sien cousin, Génevois de naissance, tendre de cœur, homme d'affaires,—ayant bien fait les siennes,— avare à un sou près, prodigue en ses présents, très-curieux mélange d'aveugle dévouement et de minutieuse parcimonie.

Mon grand-père l'aimait et l'avait protégé à cause de son humilité, de son esprit d'ordre et de toutes les délicatesses morales, connues et inconnues depuis Platon jusqu'à Helvétius, et dont Joseph avait provision.

Reçu et traité comme un fils dans la maison de son oncle, le bon jeune homme avait, dès son adolescence, nourri un secret attachement pour Louise, sa cousine. Mais comme il se savait gauche, emprunté, fort laid, fort mal tourné, il était trop modeste et trop raisonnable pour prétendre à sa main. Jamais le bon Joseph n'aurait osé demander Louise en mariage! Ce n'est pas qu'il ne fût un bon parti, possédant deux cent bonnes mille livres de rentes au soleil, tant à Genève qu'à Paris.

Il aima donc mieux se taire, et incompris, inconnu, mais au demeurant l'enfant de la maison, il fut toujours l'ami de ma mère, après comme avant le mariage de celle-ci. Puis un jour on voulut marier le cousin Joseph, qui se laissa faire. Il prit — ou plutôt il reçut — pour femme M[lle] Zéphyrine X... Il la prit sans fortune, sans beauté, sans santé, mais non sans caprices, plus agacée, disait-on, que reconnaissante des soins de son mari qui bientôt n'eut plus qu'un désir : sinon de lui plaire, du moins de lui obéir!

Pour l'amadouer, il l'appelait Fifine. Elle avait de l'esprit comme un démon et s'en servait du matin au soir pour faire le malheur de son pauvre mari! Comme il s'entendait bien aux détails du ménage, dont la direction aurait fort ennuyé madame, elle fit de lui son maître d'hôtel. Pour cet emploi, vraiment, il ne lui manquait que la bonne mine et la serviette sous le bras!... Ses gages aussi devaient être minces: il était petitement rétribué; on ne le payait surtout pas en *mamours!* Il postillonnait de boutique en boutique, faisant les commissions de madame, comprenant et satisfaisant les fantaisies de son goût difficile. Il courait chez les couturières vingt fois pour une,

assortissait à ravir telle ganse ou telle mercerie, choisissait au marché aux fleurs les plantes embaumées destinées aux jardinières de Fifine, — y passant des heures entières pour obtenir du rabais, et les faisant apporter à dos d'homme pour économiser dix sous sur ce qu'un fiacre aurait coûté.

Jamais il ne rentrait au logis les mains vides. Il comptait bien par là obtenir un sourire. Quand il n'avait pas de fleurs à répandre aux pieds de sa souveraine, c'étaient des perles et des bijoux qui tombaient de ses doigts maladroits; quelquefois des primeurs qu'il allait marchander aux Halles, les pieds dans la boue et sous un parapluie; ou c'étaient des malines, des valenciennes, dont cette enfant gâtée de Fifine garnissait les fanchons jetées sur sa tête orgueilleuse, à cause de ses *névralgies !*

Le costume du cher homme mérite une mention. On savait ce qu'en pensait sa femme, qui ne s'y accoutuma jamais! Les chausses de Joseph, dépourvues de bretelles, menaçaient toujours de déserter leur poste. On ne pouvait penser à cette éventualité sans frémir! Elles n'en étaient pas moins ornées de chaînes et de breloques à l'ancienne mode accompagnant les deux montres (une de chaque côté) dans leurs goussets de satin noir.

En hiver, le cousin portait un spencer rond, sous lequel sortaient les basques de son habit, et, *pour le garantir du serein*, un énorme manchon en fourrure. Ce manchon devenait le réceptacle de ses emplettes, depuis les fines mandarines et les premières truffes jusqu'aux petites fioles de rancio ou de malvoisie destinées à chasser les vapeurs de sa moitié. On n'a pas idée de ce qu'on en voyait sortir. Mais, comme il y entrait plus de choses encore qu'il n'en sortait, et qu'il retournait chaque jour puiser de nouveau à la source, il ne se vidait pas : c'était le manchon des Danaïdes!

Si Fifine n'était pas contente, c'est qu'elle était bien difficile, car, pour s'acquitter en co[illegible]ience de toutes les commissions que lui donnait [illegible] femme, le bon Joseph était absent toute la jo[illegible]e. N'y gagnait-elle pas toujours quelque chose ? [illegible]'abord de s'être débarrassée de lui, l'ingrate!

Devenu vieux, et en même temps moins timide, notre cousin revenait voir l'objet de sa première passion avec une assiduité que ses cheveux blancs osaient se permettre. Il trouvait chez ma mère un accueil amical et une humeur égale, choses dont il n'avait guère l'habitude chez lui.

Il arrivait avec son petit présent, — un bouquet de violettes quand il gelait à glace, des fraises à Pâques, le dessus du panier choisi chez Chevet. Rien de trop bon pour Louise, et sans nuire à la part de Fifine. Hélas! celle-ci n'était pas jalouse!

Un jour il vint nous voir avec un melon sous son bras. Lui et son fruit se sentaient d'une lieue. Il avait l'air vainqueur et semblait dire à ma mère : « On ne refuse pas un melon comme on refuse un cœur! »

Il avait été le choisir sur le quai, aux arrivages des bateaux de Honfleur, le palper, le flairer en tous sens. Vraiment oui! Il était passé maître à peser les denrées et à retourner le poisson. Il racontait parfois ses disputes avec les dames de la Halle, bien content d'être appelé par elle un *grippe-sous*, pourvu qu'il le fût en effet.

Pour complaire à sa douce amie, ce mari modèle, qui n'aimait rien tant que le train-train de son petit ménage, ses primeurs dégustées en tête-à-tête avec celle dont il n'était que le très-humble serviteur, et des soirées qu'elle écourtait impitoyablement en l'envoyant coucher — de bonne heure! — pour complaire à cette *chipie* de Fifine, il consentait à donner des bals.

Ce jour-là, plus de migraine. — Madame quittait les fanchons, daignait mettre un corset et se faire habiller et coiffer à peu près comme tout le monde.

Mais au lieu d'aller au devant de ses invités elle restait blottie tout au fond d'un boudoir, sur un divan de satin jaune, dont la couleur seyait à son teint de brune. C'est là qu'elle tenait ses États et que les danseurs allaient la saluer en entrant.

On se demandait quelquefois où était le maître de la maison, ce qu'il devenait pendant la fête et par où il avait passé. Personne ne l'avait vu ni dans la salle de bal ni dans le petit salon bouton d'or. Voulez-vous savoir le secret? Ah! c'est que son temps était mieux employé : il présidait aux glaces et aux sirops d'orange ou de framboise, aux petits verres de punch, à tout ce qu'on passait à chaque instant sur des plateaux, au milieu de la foule.

Et puis n'y avait-il pas le souper à surveiller? n'était-il pas renommé pour sa manière de le faire servir, pour les détails de fleurs, d'argenterie, de surtouts, — pour que les vins fussent frais et les pâtés chauds? S'il était heureux ces jours-là, le bon Joseph, Fifine devait l'être bien davantage : elle avait reconnu en lui de précieux mérites et utilisé tous ses talents!

Mme DE MAUCHAMPS.

UN HÉROS DE LA CHARITÉ CATHOLIQUE

Parmi les vies de saints que renferme l'inappréciable recueil des Bollandistes[1], l'une des plus intéressantes et des plus poétiques est assurément celle de saint Jean de Dieu, le fondateur de l'ordre des Frères de la Charité.

Le 8 mars 1495, quatre-vingt-un ans seulement avant la naissance de saint Vincent de Paul, venait

1. M. Renan lui même n'a pu s'empêcher d'admirer ce trésor de renseignements de toute sorte, cette source intarissable de poésie.



au monde, dans la petite ville de Montmajeur-le-Neuf, au diocèse d'Évora, en Portugal, un enfant qui devait être un grand bienfaiteur des hommes, un héros, un *Cid de la charité*, comme s'exprime Lope de Vega, l'illustre poëte. Au moment où s'accomplissait l'événement, toutes les cloches de la paroisse de Notre-Dame-de-l'Évêque se mirent en branle d'elles-mêmes, et l'on vit resplendir une sorte de colonne de feu sur la maison d'André Ciudad, le père du petit Jean, dont ces signes extraordinaires, le peuple n'en doutait pas, annonçaient les hautes destinées.

Cependant, huit ans plus tard, un événement imprévu venait couper court aux brillantes espérances qu'avait fait concevoir cette naissance : on apprenait que l'enfant, ayant ouï vanter par un prêtre les magnificences de quelques églises de Madrid, s'était enfui pour les aller visiter. Les parents espérèrent que le fugitif leur serait bientôt ramené : mais ce dernier n'avait pas eu, comme sainte Thérèse vingt ans plus tard, l'heureuse chance de rencontrer, sur sa route, un vieil oncle pour le ramener au bercail. Les jours se passèrent, et aucune nouvelle ne fut reçue par les parents de Ciudad.

Jean, malgré toute son énergie, avait été obligé de s'arrêter exténué de fatigue dans la ville d'Oropesa, dans la Nouvelle-Castille. Là le gardien des troupeaux d'un des principaux seigneurs de la ville prit l'enfant en pitié, l'admit à son service et lui fit donner quelque éducation. Le jeune Portugais sut reconnaître les bienfaits de son protecteur, qui finit par lui proposer sa fille en mariage.

Mais Jean n'accepta point, se sentant appelé de Dieu à servir un jour les pauvres.

Cependant de graves événements politiques étaient survenus en Espagne : Charles d'Autriche, le successeur de Ferdinand le Catholique, ayant mécontenté ses sujets espagnols en sacrifiant leurs intérêts à ceux de ses sujets allemands, des troubles avaient éclaté dans la péninsule, et le roi de France François I[er] en avait profité pour s'emparer de la Haute-Navarre. Appelé à prendre part à cette lutte, Jean Ciudad s'y conduisit vaillamment ; mais, entraîné par le mauvais exemple de ses camarades, il commit des fautes dont le douloureux souvenir ne le quitta plus jusqu'à son dernier jour.

Dégoûté de la vie licencieuse des camps, Jean vint reprendre ses anciennes fonctions rurales à Oropesa ; mais, en 1526, la conscience et la foi lui firent une obligation d'aller combattre en Hongrie l'armée du sultan Soliman I[er], qui, après s'être emparé de l'île de Rhodes, avoir gagné sur les Hongrois la bataille de Mohacz et enfin enlevé la forteresse de Bude aux chrétiens, était venu, dans la même année 1529, assiéger la ville de Vienne.

Durant les luttes acharnées auxquelles donna lieu ce siége mémorable, qui coûta plus de 40,000 hommes aux Ottomans et dut être levé après plus de vingt assauts héroïquement repoussés, Jean Ciudad avait fait preuve d'une incomparable vaillance et de vertus militaires tout à fait hors ligne. Le comte d'Oropesa lui aurait donc volontiers confié quelque important office militaire dans sa maison. Mais le fugitif de Montmajeur avait conservé le souvenir de ses parents si cruellement délaissés, et le plus ardent de ses vœux, c'était d'aller implorer leur pardon.

I

A peine débarqué à la Corogne avec sa troupe, Jean prit donc en toute hâte le chemin de sa ville natale. Nouvel enfant prodigue, il se prit à sangloter en apercevant le clocher de l'église où il avait été baptisé et où tant de fois sa mère l'avait conduit par la main. Entré dans l'étroite rue qui conduisait à la demeure paternelle, le vieux soldat de Charles-Quint eut peur : retrouverait-il tous ses parents en vie? En proie aux plus douloureux pressentiments, il s'élança et fit retentir le marteau de la pauvre maison.

— Qui êtes vous, seigneur cavalier ? demanda une vieille servante.

— Je suis le fils d'André Ciudad. Oh! de grâce, dites-moi si mon père et ma mère sont vivants !

— Ceux dont vous parlez, je ne les connais pas, seigneur.

— Mais, du moins, connaissez-vous quelqu'un de ma famille ?

— Non, car nous n'habitons que depuis peu de temps ce logis.

Cette réponse fit expier cruellement à Jean Ciudad sa conduite passée : il prit de nouvelles informations et apprit avec une douleur profonde que sa mère, le croyant mort, n'avait pu supporter un tel coup, et que son père, désolé, était allé finir saintement ses jours dans un couvent de saint François, à Lisbonne. Il ne lui restait à Montmajeur qu'un oncle maternel, qu'il courut visiter.

— Cher neveu, lui dit le vieillard, votre fuite nous a été bien cruelle ; mais que cette maison devienne la vôtre, et je vous y tiendrai lieu de père !

Jean fut vivement ému ; mais comme son cœur était dévoré de l'ardent désir d'expier ses fautes en consacrant sa vie au service des pauvres, peu de jours après il se rendait à Gibraltar d'où il ne devait pas tarder à passer en Afrique, pour travailler à la délivrance des captifs chrétiens que les Maures expulsés d'Espagne traitaient avec une horrible cruauté.

N'ayant pu trouver le martyre qu'il cherchait, Jean, d'après les conseils d'un père franciscain, son confesseur, se rendit à Grenade dont les habitants étaient

en proie au double fléau de la misère et des maladies. En ce moment prêchait à la cathédrale le célèbre don Juan d'Avila. Jean Ciudad l'ayant entendu parler sur la nécessité de la pénitence se sentit profondément bouleversé, et, au sortir de l'église, il se mit à parcourir les rues et les places publiques, racontant à qui le voulait entendre les ignominies de sa vie, implorant la miséricorde divine en se frappant la poitrine et en se roulant dans la poussière.

Un tel spectacle était fait pour émouvoir les fidèles; mais la populace de la ville, qui se composait en majeure partie de Maures prétendus convertis et de juifs déguisés, la populace se mit à poursuivre à coups de pierres l'ardent pénitent, et à crier : « Le fou! le fou! »

Jean jubilait : il avait enfin trouvé l'expiation depuis si longtemps désirée. Mais les magistrats de la cité s'effrayèrent de l'excitation des esprits, et ils firent enfermer dans l'hôpital royal, comme aliéné, l'auditeur exalté mais très-sain d'esprit de don Juan d'Avila.

Les pieds et les mains liés, le prétendu fou fut fouetté plusieurs fois par jour, et ce martyre se serait prolongé sans l'intervention de l'illustre prédicateur. Jean, délivré des coups de fouet, l'un des moyens curatifs alors en usage dans les hospices d'aliénés, fut autorisé à y séjourner plusieurs mois en pleine liberté; et il profita de ce séjour pour étudier tous les besoins des pauvres malades; et, chaque jour, il se disait en son cœur : « Quand donc le jour viendra-t-il où, dans un hôpital que je dirigerai moi-même, je pourrai soigner les aliénés avec toute la tendresse qu'ils méritent? »

II

Jean Ciudad n'avait pas moins de quarante-cinq ans lorsqu'il prit la résolution d'ouvrir l'hospice dont il méditait depuis si longtemps la création. Un jour qu'il revenait de l'église, il aperçut, sur la façade d'un assez vaste édifice, un écriteau où se lisaient ces mots en gros caractères :

MAISON A LOUER POUR LES PAUVRES.

Ce fut là comme un appel pour Jean; il entra sans tarder dans la maison, la visita dans toutes ses parties et la prit immédiatement à loyer, bien que son escarcelle fût absolument vide.

Cependant une première mise de fonds était absolument nécessaire. Mais qui la lui fournirait? — « Cela regarde la Providence, » se dit le saint homme; et il se mit à l'œuvre avec une énergie inouïe. Grâce à une aumône de trois cents réaux, obtenue d'un saint prêtre de la chapelle royale, Jean put acheter les ustensiles indispensables et, avec le concours d'autres âmes charitables, il réussit à monter quarante-six lits garnis de simples nattes, mais munis de draps et de traversins. A cette nouvelle, il n'y eut qu'un cri dans la ville :

— Mais cet homme est repris de folie! il le faut renvoyer à l'hospice des aliénés!

Ces paroles arrivèrent jusqu'à l'apôtre, mais il n'en eut cure.

Voici le moyen qu'il employa pour nourrir sans argent les malades qui remplissaient les salles de son hôpital : à la nuit tombante, il s'en allait par les rues et les places, une hotte sur le dos, une marmite à chaque bras, en criant :

— Mes frères, pour l'amour de Dieu, faites-vous du bien à vous-mêmes!

Or, comme, à cette heure, chacun, rentré chez soi, se mettait à table pour souper, on courait à la fenêtre et le quêteur recevait de tous côtés petits et gros morceaux.

A partir de ce jour, Jean cessa d'être considéré comme un fou.

Don Sébastien Ramirès, le rigide président de la chancellerie royale, crut devoir lui-même exprimer à Jean sa vive admiration.

— Frère, lui dit-il, le peuple, juste appréciateur de votre charité, vous appèlle *Jean de Dieu*; eh bien! je désire que vous portiez désormais ce nom, et que vous remplaciez vos haillons par un costume dont je vous indiquerai la forme.

Jean suivit le double conseil : il adopta l'appellation populaire de *Jean de Dieu* et ne se montra plus en public qu'avec une robe de bure, garnie d'un capuchon rond et serrée par une ceinture de cuir noirci.

III

Cependant, si les provisions ne manquaient pas à l'hospice de saint Jean de Dieu, le nombre des malades qu'il recevait s'accroissait chaque jour, car personne n'y était repoussé. La charité publique se maintenait à la hauteur de ce prodigieux dévouement. Mais Jean, qui n'avait pour aides que quelques convalescents de bonne volonté, Jean, malgré son énergie et sa force extraordinaire, succombait sous le faix. Après quelques heures de sommeil sous un escalier, il se mettait à laver la vaisselle, à nettoyer les ustensiles de cuisine, à éplucher les légumes, à balayer les salles et les corridors. Dès le point du jour, il courait au lit des malades auxquels il prodiguait les soins les plus tendres. Une telle besogne dépassait les forces d'un seul homme. Mais Dieu, dit le vieil hagiographe, envoyait des auxiliaires à son serviteur. Un jour, par exemple, l'eau ayant manqué, Jean s'était vu forcé de courir à la fontaine publique, située à quelque distance. A son retour, quel ne fut pas son étonnement en s'apercevant qu'en son absence sa besogne avait été parachevée!

— Mes frères, dit-il, que Dieu vous récompense de votre assistance!

— Mais nous n'avons aucun droit, père, à vos remerciements. C'est vous-même qui tout à l'heure, et en un tour de main, avez tout achevé!

A ces mots, le visage du saint homme s'illumina.

— Mes frères, s'écria-t-il, vous venez d'avoir la preuve que Dieu aime par-dessus tout les pauvres, puisqu'il les fait servir par ses anges!

Dans son ardente charité, Jean de Dieu ne cessait de créer toutes sortes d'établissements pour venir en aide aux malheureux. Un jour, ayant reçu en don un petit lot de terre voisin de son hospice, il résolut d'y établir un refuge nocturne pour les voyageurs sans ressources et pour les habitants nécessiteux de la ville. Jean avait tellement hâte d'ouvrir cet asile qu'il y transporta lui-même des bancs, des nattes, voire même des matelas, et que, plusieurs fois par jour, il venait s'informer si les ordres étaient exécutés. Ainsi, dès le XVIe siècle, Grenade avait vu s'établir dans son enceinte une œuvre qu'on a tout récemment voulu fonder à Paris!

Aucun péril, aucune difficulté n'arrêtaient Jean de Dieu, lorsqu'il s'agissait de porter secours à son prochain. Comme les moines-chevaliers du XIIe siècle, il était toujours prêt à sacrifier sa vie pour sauver celle d'autrui. En deux grandes circonstances, l'héroïque dévouement de l'apôtre eut l'occasion de se manifester tout particulièrement. Le grand hôpital de Grenade, dont Ferdinand et Isabelle avaient doté la ville après la conquête, était la proie des flammes; on proposait d'envoyer chercher de l'artillerie à l'Alhambra pour démolir à coups de canon la partie la plus compromise de l'édifice, où se trouvaient encore des malades. Au milieu des cris de terreur poussés par ces derniers, Jean de Dieu, qu'on venait d'avertir, accourut. S'élançant par la première porte qui s'offre à lui, il pénètre jusqu'aux salles, dont il connaissait tous les êtres pour y avoir été enfermé, et il arrive jusqu'aux dortoirs des malades, d'où s'échappent des torrents de fumée; ceux qui ne peuvent marcher, il les transporte sur ses épaules hors du bâtiment; les autres, à qui la frayeur prête des jambes, se précipitent à la suite de Jean qui réussit à sauver tout le monde en descendant par les fenêtres, enveloppés dans des matelas, les infirmes que la flamme allait atteindre. De toutes parts, on suppliait le vénérable serviteur de Dieu de se hâter de pourvoir à sa propre sûreté. Mais lui, ne croyant pas sa tâche terminée, s'était remis à l'œuvre. Ne fallait-il pas mettre à l'abri le plus qu'il était possible du mobilier de l'hôpital et tenter d'isoler de l'incendie quelque partie de l'édifice? On ignorait ce qu'il était devenu : avait-il trouvé la mort sous quelque pan de mur écroulé? L'anxiété était générale, lorsque tout à coup on l'aperçut sur un toit une hache à la main. Comme c'était par la toiture que l'incendie se propageait, Jean avait tout de suite compris que c'était par là qu'il fallait couper le feu; et, sans s'inquiéter de l'immense danger qui le menaçait, il s'était précipité de ce côté. Un immense cri d'angoisse partit de la foule lorsqu'elle vit Jean de Dieu, environné par les flammes, disparaître tout à coup. On le croyait irrémissiblement perdu, et la ville tout entière était plongée dans la désolation. Mais, ô miracle! voici qu'au milieu du deuil général le bruit se répand que Jean n'est point mort et que, après avoir fait sur le toit de l'hospice une coupure suffisante pour arrêter les progrès de l'incendie, l'infatigable travailleur a reparu aux yeux des spectateurs ivres d'enthousiasme, « comme un ouvrier qui sort d'achever la plus facile des besognes ».

A. DE COURSON.

— La suite au prochain numéro. —

BIBLIOGRAPHIE

Transformation surnaturelle de l'homme avant et après la mort, par l'abbé A.-F.-J. ROUILLOT, du diocèse de Rennes. 1 vol. in-8, 6 fr. Haton, 33, rue Bonaparte, Paris.

Nous nous félicitons de faire connaître ce livre. Il est fait pour les maris et les fils, pour les frères; il est fait aussi pour les femmes, pour celles du moins qui savent « comprendre la nécessité et les moyens de s'élever à la hauteur de leur mission dans le monde moderne ».

Ne vous effrayez pas du titre; il en est de certains livres comme de certains amis : l'apparence est austère, le fond est lumière et bonté. Ouvrez-le, et d'abord lisez la préface : cette préface un peu longue, où l'éloquence et le bon sens abondent, est écrite en faveur du « progrès chrétien » des femmes. Après ce début, vous continuerez, et quelques chapitres un peu difficiles n'empêcheront pas la fête de l'esprit ni celle du cœur.

M. l'abbé Rouillot se propose de faire *comprendre* les vérités fondamentales de la religion catholique. Notez ce mot : comprendre. Il faut se rendre compte de sa foi, de manière à savoir la défendre et la propager.

« Au foyer domestique, l'action religieuse de la femme ne doit pas être temporaire et puérile; son rôle n'est pas de transmettre des mots incompris, « de porter au baptême un berceau, de soutenir le crucifix en des mains agonisantes, et puis, toute une vie, de rester là, auprès de Dieu, silencieuse comme l'amie qui pleurait au sépulcre »; non! c'est elle qui, à notre époque, est seule chargée des destinées religieuses du berceau, de l'apostolat du foyer; « elle a d'immenses destinées, et il lui faudra, pour les remplir, des talents réels ». Il faut qu'elle soit « une force,

un être capable, dans son isolement douloureux, mais fier, d'élever les commencements de l'homme et d'exercer un jour à l'égard d'un époux ou de vieux parents une haute influence ».

Pour bien comprendre la religion catholique, il suffit d'en connaître trois vérités principales, de même que découvrir certains traits, certaines phases d'une vie, c'est devenir capable de la juger toute. C'est ce que fait l'auteur avec une rare éloquence et un rare bon sens.

Une pareille lecture ne peut apporter que jouissance et profit ; mais il faut la faire avec ordre, avec courage. « N'oubliez pas que penser exige de souffrir. »

Sorti naguère des rangs de l'armée, l'auteur est de son temps, et sa manière tranche d'une façon originale sur la foule des apologistes dont nous encombrons nos bibliothèques avec si peu de profit intellectuel. En peu de mots, il donne beaucoup d'idées, il expose avec âme, avec hardiesse ; chaque lecteur y trouvera quelque chose pour ses doutes et pour ses peines. Il faut lire ce livre : il redressera beaucoup d'idées. Si vous êtes à l'âge où l'âme fatiguée recherche péniblement ses premières voies, si vous êtes le jeune homme déjà blessé par le présent, lisez ces



Enfant et chien.

pages. Si vous êtes mère, ou si vous êtes sœur, essayez-les ; surtout, lorsque cette lecture vous semblera difficile, lorsque, d'aventure, elle vous ennuiera, laissez le volume sur votre table : peut-être un de ceux sur qui vous versez de secrètes larmes aura-t-il la curiosité de regarder le titre, d'ouvrir le livre, et Dieu lui donnera de continuer.

COMTESSE ERNESTINE DE TRÉMAUDAN.

ENFANT ET CHIEN

Les voici fort occupés tous les deux ; le gros baby mord dans la tartine à laquelle le toutou voudrait bien goûter aussi. Ce dernier n'est-il pas vivant ? Son regard, ses oreilles dressées et surtout son mouvement de patte sont, on peut le dire en toute vérité, saisis sur le vif. Bon appétit aux deux convives, aux deux amis !

MARIE-AMÉLIE.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE

LA DÉFENSE DE QUÉBEC

(Voir p. 298, 313, 322, 338, 360, 371, 387, 409, 419, 449, 474, 490, 506, 516, 540, 555, 562, 586, 594, 612, 634, 650, 666, 682, 700, 712, 728 et 745.)

XXV

LE GRAND VAINCU (*suite et fin*).

L'officier s'agenouilla à ses côtés, prit une feuille de papier, un crayon, et, se penchant vers le mou-

rant, recueillit les paroles suprêmes qui sortaient de sa bouche.

« Général, dicta Montcalm d'une voix expirante, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'ont inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils aient changé de maîtres. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

— Vous enverrez cette lettre sur-le-champ au général Wolf, ajouta le marquis de Montcalm après avoir signé péniblement les lignes si simples et si touchantes qu'il venait de dicter.

— On dit que James Wolf a été blessé à mort, mon général, murmura un officier.

— Lui aussi ! dit Montcalm en hochant la tête. Plus heureux que moi, il voit en mourant le triomphe de son pays.

Et après une pause :

— Messieurs, dit-il, ma consolation est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave.

Quelques instants après, une sorte de crise douloureuse parut s'emparer du blessé. Son visage devint plus livide, l'altération de ses traits révéla de cruelles souffrances.

Il porta la main sur sa poitrine toute sanglante et murmura d'une voix éteinte :

— Un prêtre, mes amis, un prêtre !

Le cercle formé par les officiers et les soldats s'écarta et le père André vint s'agenouiller auprès de l'héroïque mourant.

— Ah ! mon père, dit Montcalm en saisissant dans sa main déjà refroidie les mains du vieux missionnaire, je suis content de vous voir avant de mourir !... Vous resterez dans ce pays... Dites bien aux Canadiens que je les ai aimés jusqu'à mon dernier moment... que je suis heureux de mourir pour eux. Pauvres gens qui avaient tant de confiance en moi !... Dites-leur bien aussi que les Anglais n'ont dû leur victoire qu'à une infâme trahison... Que Dieu pardonne à ceux qui ont pu la concevoir !...

Le marquis de Montcalm parut se recueillir. Il demeura quelques instants silencieux, les yeux fermés, les mains jointes.

Puis, sur un signe qu'il fit, le père André s'approcha plus près de lui, entendit ses derniers aveux et lui donna une dernière absolution.

Alors un grand calme adoucit le visage du malheureux général.

Il fit signe à ses soldats, à ses lieutenants de se rapprocher de lui. Jusqu'au dernier moment, il voulut voir ces fidèles compagnons de ses dures campagnes, les témoins des merveilleuses victoires qu'il avait remportées pendant cinq années dans les grandes plaines de l'Amérique du Nord.

Un peu à l'écart, d'Arramonde et Saint-Preux se tenaient par la main, muets, désespérés. Pendant la bataille, ils avaient toujours été au premier rang. La compagnie que commandait Saint-Preux avait été presque entièrement anéantie en chargeant l'ennemi à la baïonnette. Lui-même était légèrement blessé.

Le marquis de Montcalm aperçut les deux jeunes gens. Il fit un effort pour se redresser, et leur tendant aussi la main :

— Monsieur de Saint-Preux, fit-il, vous direz au maréchal de Belle-Isle que j'ai tenu la promesse que j'avais faite au roi de sauver la colonie ou de périr... Vous le voyez, je meurs sous les ruines de la Nouvelle-France...

La robuste nature du général semblait disputer à la mort chaque minute de vie. L'agonie fut lente, mais très-douce.

Enfin, au moment où le jour commençait à baisser, le marquis de Montcalm ferma les yeux. Depuis deux heures il ne parlait plus, mais ses regards encore pleins de vie semblaient communiquer à tous les assistants les pensées qui animaient son âme ardente.

Lorsqu'il vit le blessé fermer ses paupières, le chirurgien secoua tristement la tête. Il glissa sa main sous l'uniforme du marquis de Montcalm, à l'endroit de la poitrine.

Enfin, au bout de quelques instants, il se releva et dit d'une voix très-basse, étouffée par l'émotion :

— Messieurs, ce grand cœur a cessé de battre.

Il y eut un moment de stupeur.

Puis, d'un même mouvement, tous fléchirent le genou. Ensuite un officier se releva, courut vers la porte de l'église et l'ouvrit à deux battants.

Alors la foule qui se pressait devant le parvis des Ursulines, attendant le dénouement de ce grand drame, entra lentement dans la nef assombrie par les crêpes du soir.

Soldats de cette pauvre armée vaincue, habitants de Québec, Canadiens, sauvages, tous vinrent défiler silencieusement autour du corps près duquel étaient agenouillés cette poignée de soldats et d'officiers fidèles.

Peu à peu des flambeaux s'allumèrent et jetèrent leurs grandes lueurs rouges sur les piliers de la vieille église.

La fumée des torches de résine, montant en noirs tourbillons, s'échappa à travers les grandes baies que les boulets et les bombes anglaises avaient ouvertes dans la toiture.

L'église, à demi ruinée par le bombardement, prit ainsi éclairée un aspect étrange.

Contre les murailles et dans les nefs latérales, cette foule recueillie, atterrée, murmurant des prières entremêlées de sanglots. — De tous côtés, des colonnes brisées, de grandes solives noires s'avançant au milieu des clartés rouges de la nef, des statues mutilées et qui semblent, avec les blessures dont elles sont cri-



blées, personnifier le peuple canadien, décimé par cette guerre implacable. — Puis, sur le pavé où les bombes ont en éclatant creusé de grands trous, un cadavre couché dans son blanc uniforme taché de sang, le visage calme, tenant entre ses mains jointes le crucifix du vieux missionnaire. — Et autour de ce mort enveloppé dans les plis d'un grand manteau noir, qui semble lui donner des proportions extraordinaires, une trentaine d'officiers, de soldats, de Canadiens à demi sauvages, immobilisés par la douleur et qui pleurent à genoux la mort de leur défenseur et la ruine de leur pays ! !...

Bientôt au loin le canon retentit, les cloches sonnent le glas funèbre, les flambeaux paraissent jeter des flammes plus vives.

Le moment est venu de déposer le héros dans sa dernière demeure.

Au fond de l'église, près d'un pilier, est un trou profond creusé par une bombe anglaise.

Les soldats réunissent de nouveau leurs fusils, en formant un brancard. Le marquis de Montcalm y est pieusement déposé.

On porte lentement le corps du général à l'extrémité de la nef, on le couche dans l'excavation formée par l'explosion de la bombe ennemie.

C'est là, dans cette église aux murs effondrés, aux piliers croulants, que dormira de l'éternel sommeil le vaillant soldat, le grand capitaine qui avait juré de s'ensevelir sous les ruines de la Nouvelle-France.

XXVI

ÉPILOGUE

La bataille d'Abraham avait été livrée le 13 septembre. Le 18, Québec capitulait.

Oubliant l'ordre suprême de M. de Montcalm qui lui avait recommandé de ménager l'honneur de la France, Ramesay livrait aux Anglais la capitale sans essayer de la défendre et à l'heure même où elle allait être secourue [1].

Il fut convenu que la garnison et ses officiers seraient embarqués pour la France.

Deux jours après la capitulation, un vaisseau anglais levait l'ancre dans le port de Québec et glissait, toutes voiles dehors, sur la surface azurée du Saint-Laurent.

Ce vaisseau était chargé de soldats français. A l'avant se tenaient deux jeunes officiers, les mains entrelacées, et contemplant d'un regard profond, attendri, cette côte d'Amérique dont ils s'éloignaient pour jamais.

C'étaient Saint-Preux et d'Arramonde.

1. Au moment où la capitulation se signait, soixante cavaliers, précédant l'armée de secours de M. de Lévis, venaient d'entrer dans la ville.

Ils songeaient à tous ces grands événements où ils avaient joué un rôle et sentaient une poignante émotion oppresser leur cœur.

Ils ne se parlaient pas, car si leurs lèvres serrées s'étaient entr'ouvertes, si leurs regards s'étaient rencontrés, ils n'auraient pu retenir leurs sanglots ni leurs larmes.

La veille au soir, dans une petite chapelle de Québec, ils avaient assisté au mariage de David Kerulaz et de Marthe Dervieux encore toute pâle et se soutenant à peine. Le père André avait béni cette union. Le vieux fermier, les servantes de la ferme et deux ou trois laboureurs assistaient seuls à cette modeste cérémonie.

Le visage de tous ces braves gens était austère et triste.

On lisait sur leur front penché le deuil de la patrie perdue. David et Marthe pensaient au grand marquis qui avait promis d'être leur témoin et qui était étendu là-bas, immobile et glacé, à l'ombre d'un pilier d'église. Ils priaient pour lui, les mains jointes. La tristesse de leurs pensées donnait une impression sérieuse et recueillie à ce grand moment de leur vie qui, dans d'autres circonstances, leur aurait apporté tant de joie et de fête.

Lorsque, le lendemain, Saint-Preux et d'Arramonde s'embarquèrent pour la France, le père André, Marthe et le Chasseur de bisons voulurent les accompagner jusqu'au port de Québec.

En chemin, David Kerulaz dit à Gaston de Saint-Preux :

— Monsieur, vous êtes-vous demandé comment les Anglais avaient pu débarquer et s'établir si rapidement près des hauteurs de Sillery le jour de cette funeste bataille ?

— J'avoue, David, que c'est encore un mystère pour moi, répliqua le gentilhomme.

— Eh bien ! monsieur, je vais vous le dire. L'armée anglaise a profité de la marée basse pour s'approcher de la partie de la rive où se trouve l'entrée d'un vaste souterrain qui communique avec le sommet de la falaise. C'est par là qu'elle a pu gagner sans être aperçue la plaine d'Abraham.

— Mais comment le général Wolf a-t-il su que ce souterrain existait ?

— Monsieur, je quitterai Québec dès demain, car je connais l'homme qui le lui a indiqué et, si je le rencontrais, rien ne pourrait m'empêcher de lui loger une balle dans la tête. Il se nomme l'intendant Varin. Retenez bien ce nom ; c'est celui du traître qui a livré notre pauvre pays aux Anglais !...

Quelques instants après, d'Arramonde et Saint-Preux disaient un éternel adieu à David Kerulaz, à Marthe, au père André.

Le moment de la séparation fut une dernière épreuve pleine de tristesse. Les aventures courues

ensemble, les dangers affrontés en commun, les angoisses éprouvées pendant cette dernière bataille, la douleur ressentie en voyant mourir sous leurs yeux l'héroïque défenseur du Canada avaient établi entre eux ces mille liens puissants et mystérieux qui semblent déchirer l'âme lorsqu'ils viennent à se rompre.

Enfin le signal du départ fut donné. Les deux jeunes gens montèrent sur le pont du navire, suivis du fidèle Léveillé et de Paterne que Jean d'Arramonde avait eu grand'peine à dénicher au fond de la boutique d'apothicaire où le pauvre garçon avait été abriter sa poltronnerie.

Tant que le vaisseau fut en vue, d'Arramonde et Saint-Preux ne cessèrent d'envoyer des signes d'adieu à ces amis si bons, si dévoués, qu'ils perdaient pour toujours.

. . . .

Quelques mots suffiront pour faire connaître ce que devinrent dans la suite les principaux personnages de ce récit.

David Kerulaz réalisa en partie le rêve qu'il avait formé de devenir l'un des grands fermiers des environs de Québec.

Dieu bénit ses efforts. Il apporta dans la culture de la terre la hardiesse et le courage dont il avait donné tant de preuves durant sa vie aventureuse des prairies.

Grâce à lui, la ferme de Sillery devint un magnifique domaine dont les moissons dorées et les herbages veloutés s'étendirent à perte de vue. Marthe toujours bonne, aimante, dévouée, lui donna une nombreuse famille. Peut-être, si on allait de nos jours frapper à la porte d'une des grandes fermes qui avoisinent Québec, serait-on reçu par un des robustes petits-fils de David Kerulaz.

Le père André se retira auprès de ses amis. Il ferma les yeux du père Dervieux et mourut lui-même à un âge fort avancé, une dizaine d'années après les événements qui avaient donné le Canada à l'Angleterre.

Jusqu'à la fin de sa vie, il allait tous les mois prier et pleurer dans l'église des Ursulines, sur la tombe du héros qu'il avait tant aimé.

Quelques années plus tard, la reconnaissance des Canadiens et l'admiration de ses ennemis devaient élever à la mémoire de Montcalm d'impérissables monuments. En même temps, les misérables qui, après avoir pillé le Canada, l'avaient vendu à l'Angleterre, subissaient enfin la juste punition de leurs crimes.

Un arrêt du Conseil d'État du 12 décembre 1761 avait institué une commission du Châtelet présidée par M. de Sartènes, lieutenant de police, pour juger souverainement les « auteurs des prévarications commises au Canada ». Les accusés étaient au nombre de cinquante-cinq. Parmi eux se trouvaient Bigot et son digne subdélégué Varin.

Le 10 décembre 1763, après une instruction de quinze mois, la Commission rendit un jugement qui condamnait Bigot et Varin à restituer, le premier 1,500,000 livres, le second 800,000. Ils furent, de plus, bannis à perpétuité du royaume. Leurs complices durent faire à l'État des restitutions qui s'élevèrent à près de 12 millions[1].

D'Arramonde tint la promesse qu'il avait faite à maître Paterne, le jour où ce dernier avait sacrifié, pour le sauver, sa précieuse découverte, la *campanula rubra!* De retour en France, il lui donna généreusement les moyens d'ouvrir dans la rue des Lombards une belle boutique au-dessus de laquelle l'enseigne du *Pilon d'or* se balança majestueusement et où le digne garçon put se reposer des émotions et des fatigues qu'il avait éprouvées durant sa courte carrière d'écuyer d'un chevalier gascon.

Quant à nos deux jeunes héros, Saint-Preux et d'Arramonde, ils prirent du service dans l'armée en arrivant en France.

Hâtons-nous de dire que Jean d'Arramonde eut l'honneur d'être reçu à Versailles par le roi auquel le maréchal de Belle-Isle voulut bien le présenter.

— Eh! disait-il gaiement en sortant de cette audience, j'ai fait un détour de trois mille lieues pour voir le roi; mais, mordious! je ne le regrette pas!

L'amitié que Saint-Preux et d'Arramonde avaient contractée dans de si singulières circonstances ne se démentit jamais pendant le cours de leur longue carrière. Peut-être aurons-nous l'occasion de les retrouver un jour.

Mais quels que pussent être dans la suite les grands et terribles événements auxquels ils furent mêlés, jamais ils n'oublièrent ce beau pays du Canada où ils avaient fait leurs premières armes, jamais ils ne perdirent la mémoire de ce héros qui leur avait donné de si beaux exemples d'abnégation, de sacrifice au devoir, de dévouement à la patrie.

Ce fut toujours avec un sentiment de profonde émotion que, reportant leurs regards vers ces temps lointains de leur jeunesse aventureuse, ils revirent dans leurs souvenirs la noble et belle figure du marquis de Montcalm qui dormait là-bas, de l'autre côté de l'Océan, roulé dans le manteau noir où les grenadiers de France avaient enseveli le *Grand Vaincu!*

Henry Cauvain.

FIN.

1. Ainsi que le fait remarquer M. Charles de Bonnechose dans son remarquable essai historique sur Montcalm et le Canada, « ces hommes, experts en bonnes affaires, n'en avaient jamais fait une meilleure, car ils méritaient la corde. Les juges s'excusèrent sur l'absence d'un texte qui punît de mort leur crime. Pour l'honneur de la France, ce genre de trahison n'avait pas été prévu. »



LE GRENIER DE LA VIEILLE DAME

—

Dans ce livre [1], nos lecteurs retrouveront une nouvelle publiée par la *Semaine des familles : la Chaise à porteurs.* Mlle Mussat écrit brièvement, mais en bon français, ses pages sont pleines d'idées, et dans le recueil que je signale, il y en a d'exquises. Elle échappe à l'imitation, il faut l'en féliciter, car en ce temps c'est un mérite peu commun. C'est pour que le lecteur en soit juge que je détache du livre ces pages inédites. Quand on a le plaisir de recommander une personne dont le talent promet, rien ne vaut une citation. Le lecteur, du premier coup d'œil, devinera que je ne l'ai pas trompé.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

RÉFLEXIONS SUR LES GRENIERS

Il y a plusieurs sortes de greniers. Nous placerons en première ligne les greniers d'abondance, qui font passer dans l'esprit des images de ville assiégée et de disette ; les greniers à fourrage, où il fait si bon, lorsqu'on est enfant, escalader les bottes de foin, retomber avec elles, et se relever la bouche et les yeux pleins de poussière, et les cheveux hérissés de brins de foin.

Mais quand on a passé l'âge de ces amusements, qu'on est un peu philosophe et un peu poëte, il est agréable de s'asseoir tranquillement sur une botte de foin, et de contempler, à travers la trappe entr'ouverte qui donne sur l'étable, les bœufs qui ruminent et les poules qui picorent. Pour quelqu'un de la ville, ce rustique et calme tableau a infiniment de charme.

Le parfum agreste du foin évoque une foule de scènes champêtres : on voit les faneurs et les faneuses éparpillés sur la prairie ; le repas à l'ombre de la grande meule ; les charrettes qui cheminent sur la route, en se balançant à droite et à gauche, et si chargées qu'on craint toujours de les voir verser avant leur arrivée à la ferme.

Il est fâcheux que l'échelle qui conduit au grenier à fourrage soit si droite et presque toujours vacillante ; il est fâcheux qu'elle soit parfois brusquement retirée, alors qu'il vous serait agréable de quitter la rêverie pour le déjeuner, et l'on ne saurait croire comme à ce moment tous les gens de la ferme semblent frappés de surdité.

Il y a aussi les gréniers à sel, mais je n'en saurais parler, n'en ayant jamais vu. Je suis persuadée qu'ils ont comme les autres un charme particulier, et qu'ils doivent présenter un spectacle merveilleux et fantastique, lorsqu'on les traverse avec une lumière.

1. *Le Grenièr de la vieille dame* (Mame et Albert Larcher, éditeurs, 57, rue Bonaparte).

Autrefois on aurait pu classer aussi parmi les greniers la Sicile, puisqu'elle passait pour être celui de l'Italie. Délicieux grenier qui donnait des fleurs et des fruits !

Mais ce que j'aime, ce que j'ai étudié complaisamment, c'est le grenier que nous appellerons « grenier de la vieille dame ».

C'est là que la vanité reçoit des leçons par les fantômes du temps passé, que les esprits chagrins découvrent matière à réflexions sur l'absurdité des parures féminines, et que l'historien peut étudier le costume pièces en main. C'est là qu'on trouve une foule de choses curieuses qui n'ont plus cours dans le monde.

Je ne parle pas des greniers des pauvres petits fonctionnaires, de ces fonctionnaires qui roulent d'un coin de la France à l'autre ; leur grenier est misérable : quelques caisses, un sac de chiffons qu'on vend dès qu'il est plein, deux ou trois paires de vieux souliers au plus, peut-être une chaise cassée, et en hiver une provision de châtaignes : voilà tout.

Je ne parle pas non plus de Paris, qui ne connaît pas le grenier.

Je parle d'un grenier de province, aussi long et aussi large que la maison ; je parle d'une maison bourgeoise, où les générations se sont succédé sans quitter un seul instant le nid bâti par le trisaïeul ; où un nombre considérable de vieilles dames très-soigneuses ont vécu : c'est là que vous trouverez le vrai grenier.

Montrez-moi cette partie de la maison, et je vous dirai si l'homme qui l'habite vit comme un oiseau sur la branche ; j'en tirerai des inductions sur son caractère et ses habitudes.

Mon goût pour le grenier date de loin. Il a excité chez moi de véritables convoitises ; j'employais mon éloquence enfantine à décider une vieille dame à monter dans son grenier, qui m'attirait par la magie de ses chiffons et l'imprévu des découvertes. Dès qu'elle avait donné son consentement, je la suivais dans l'escalier, le cœur frémissant d'une émotion mystérieuse, émotion qui augmentait à mesure que l'escalier se rétrécissait, annonçant l'approche du grenier.

Généralement Mme Plaisance n'était pas en veine de générosité et fouillait d'une main avare dans les énormes sacs de chiffons, tandis que je lui représentais de la manière la plus touchante le dénuement de ma poupée.

— Je t'ai tout donné la dernière fois. Il est inutile que je cherche, il n'y a plus rien qui puisse te servir, disait-elle invariablement.

L'amour maternel m'enhardissant, je plongeais la main dans le sac, et j'en retirais presque toujours un joli morceau de soie, qu'elle me permettait d'emporter avec un air de regret comique. On eût dit que

la légion de ses héritiers se dressait devant elle, l'accusant de diminuer leur héritage.

L'acte de générosité accompli, elle reprenait sa bonne humeur, et j'avais alors l'histoire d'un soulier ou d'un chapeau, avec la date précise de leur naissance et les circonstances les plus fameuses où ces objets avaient été portés; le récit était allongé par des appréciations dédaigneuses sur les modes actuelles et des regrets pour le temps passé, où tout était meilleur et plus beau, étoffes et gens.

Elle redescendait pensive, rêvant de ses souliers prunelle et du chapeau sous lequel son frais visage de jeune fille s'était caché modestement.

Je ne sais comment j'obtins une ou deux fois la permission de monter seule au grenier. Deux choses se combattaient en moi, la joie et la frayeur; les antipodes de la maison, le grenier et la cave, inspirent aux enfants un vague effroi. Plusieurs fois, tandis que je fouillais à pleines mains dans les reliques de la vieille dame, je me retournai avec inquiétude, sentant comme un être invisible peser sur moi : ce n'était que la solitude. Je ne compris cette impression que plus tard.

A chacune de mes visites, je ressortis, comme la belette, avec de plus amples proportions; heureusement la porte était assez large : mon tablier et mes poches regorgeaient de morceaux d'étoffe, et non des moins jolis. Je n'y avais mis nulle réserve.

Ayant passé l'âge de l'honnête passion des poupées, je revins au grenier de la vieille dame avec un singulier plaisir. Je m'asseyais dans un fauteuil, banni du salon pour cause d'infirmité, — il était boiteux, — et j'écoutais avec mélancolie les plaintes du vent sur le toit, le claquement des tuiles soulevées, les grincements de la girouette, tandis que mon imagination, délivrée de toute contrainte, trottait comme un écolier en vacances.

Et je crois qu'ayant passé, un jour, plusieurs heures dans le grenier de la vieille dame, j'ai rêvé ce qui suit.

C'est ainsi que j'ai vu la gracieuse Marthe, le pâle petit Georges et la folle silhouette du savant Berg.

Chose étrange! j'ai souri, j'ai pleuré, j'ai souffert avec chacune de ces ombres comme si la vie les animait.

D'ANCIENNES FIANÇAILLES

Nous étions enfants alors. Ma mère interrompit un jour une bruyante partie sur la pelouse, pour nous annoncer que nous allions avoir bientôt un petit camarade.

Une propriété à vendre depuis longtemps, et qui n'était séparée de la nôtre que par une haie vive, venait de trouver enfin un acquéreur. M. Palange, que mon père avait connu au collége, avait un petit garçon à peu près de notre âge.

Alfred et Maurice échangèrent un regard d'intelligence, en murmurant :

— On pourra se flanquer de bonnes *piles*.

Voilà bien les garçons, qui ne songent jamais qu'à se battre!

Ma mère continuait d'une voix émue :

— J'espère que vous serez bien gentils pour lui. Le pauvre enfant n'a plus sa mère! Il viendra souvent jouer avec vous.

Après quelques jours, qui s'étaient passés à parler du camarade inconnu, on vit s'ouvrir les fenêtres de la maison voisine; elle était habitée.

LOUISE MUSSAT.

— La suite au prochain numéro. —

CHRONIQUE

Comme tout le monde, je lis les *faits divers* des journaux; je trouve même, avec beaucoup de gens, que ce n'est pas la partie la moins curieuse de nos feuilles quotidiennes : à moins d'être complétement dépourvu du sens dramatique, on ne saurait nier, par exemple, que la rencontre d'une locomotive et d'un omnibus ne soit infiniment plus intéressante que tel rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; qu'un assassinat commis rue Montmartre ne touche plus directement l'immense majorité des lecteurs que le passage des Dardanelles par la flotte anglaise; et il n'est certainement pas une ménagère qui ne soit plus soucieuse d'apprendre qu'on a vu à la Halle des asperges nouvelles en février que de savoir dans quelle ville d'Allemagne, d'Autriche ou de Suisse se réunira le futur congrès.

Donc, en parcourant les faits divers de *mon* journal, j'ai lu la nouvelle suivante : « Un grand banquet a été offert samedi par les agents de l'administration forestière à M. le ministre du commerce et de l'agriculture pour fêter l'annexion à ce ministère de l'administration des forêts. »

— Ça m'est bien égal, pensai-je, puisque je n'étais pas à ce dîner et qu'on ne satisfait pas même ma curiosité en m'en disant le menu. Et j'allais passer outre après avoir mis dans le foyer de ma cheminée un rondin d'ormeau.

Tout à coup la vue de ce morceau de bois et le fait divers que je venais de lire, par une rapide association d'idées, firent jaillir dans mon cerveau une foule d'images inattendues.

D'un côté, j'avais la vision de tous ces personnages officiels, — ministre, administrateurs, inspecteurs, conservateurs des forêts, et peut-être destructeurs

aussi, — tous cravatés de blanc, vêtus de noir, assis devant une table couverte de linge damassé, chargée de cristaux et de vaisselle plate.

J'entendais des conversations comme celle-ci :

— Eh bien! mon cher conservateur, vos *coupes* ont-elles été importantes cette année?

— Deux cents hectares défrichés, — rendus nets comme cette nappe...

— Vous avez bien gardé, pourtant, quelques hautes futaies?

— Oui, par ci, par là, mais le moins possible. Vous comprenez : il n'y a guère que les peintres qui tiennent à voir ces bouquets-là sur pied; les photographes eux-mêmes n'ont pas l'air de s'en soucier. Quant aux charpentiers, ils aiment bien mieux les contempler à l'état de madriers et de soliveaux; et M. le ministre des finances lui-même estime que les madriers et les soliveaux, lorsqu'ils sortent des forêts de l'État, sont d'excellentes colonnes pour le budget.

— Très-joli, mon cher conservateur, très-joli! on a de l'esprit, à ce que je vois, au fond des forêts. Aussi bien les bois n'ont-ils pas toujours été le séjour des folâtres sylvains et des aimables dryades?

Et, là-dessus, les coups de fourchettes d'aller bon train...

Pendant ce temps, là-bas, tout au fond de la forêt, il y a des colloques aussi. Deux vieux chênes causent entre eux :

— Nous ne voyons plus, depuis quelques jours, les messieurs à uniformes verts et à casquettes galonnées; où sont-ils?

— Hélas! frère, ils reviendront : je sens d'avance, dans mes branches, le frémissement qu'éprouve le malade qui sait que ses pauvres membres sont réservés au bistouri des chirurgiens...

— Ah! les hommes sont bien ingrats. Avant leur départ pour cet endroit qu'ils appellent Paris, — un endroit où il y a, dit-on, plus de pierres que de feuilles, — ces beaux messieurs ont fouillé dans mes racines, et ils ont emporté deux paniers de ce diamant culinaire qui s'appelle la truffe et qu'ils seraient impuissants à faire pousser sans mon concours fécond, mystérieux et désintéressé. Et ces truffes qu'ils nous doivent, ces truffes qui sont faites du suc le plus pur de notre substance, ils les mangent en complotant notre mutilation ou notre mort!

— Ils mangent bien aussi le sanglier sauvage ou domestique que nous avons engraissé de notre gland!

— Comme ils mangeront, ô mon frère, le chevreuil qui s'abrite sous notre ombrage et le ramier qui roucoule dans nos branches!

— Ah! il y a deux mille ans, sur cette terre des Gaules, les choses ne se passaient pas ainsi : le chêne, en ce temps-là, était un roi vénéré; le chêne était presque l'égal d'un dieu; et les ministres d'alors, qui s'appelaient druides, venaient sacrifier autour de son tronc, après s'être fait une couronne du gui détaché de ses rameaux. Ces messieurs d'aujourd'hui ne portent point de couronne de gui; ils ne vont plus le récolter armés d'une faucille d'or; ils ne sacrifient plus de victimes sur la table de granit des dolmens; non, — ils font de beaux projets qu'ils impriment dans de beaux in-quarto à couverture bleue, rose ou jaune tout cela sous prétexte d'étudier la question de *reboisement*. Eh! messieurs, elle est bien simple, cette question : commencez par ne pas déboiser!

Ainsi je prêtais l'oreille au dialogue des deux chênes; et je me sentais presque en train de devenir leur partisan. Voyons, quand il s'agit de faire une coupe d'arbres dans une forêt séculaire, vous consultez le conseil général, le ministère, je ne sais qui et je ne sais quoi encore! Que ne consultez-vous plutôt les oiseaux du bon Dieu, les écureuils et les tourterelles, toutes les bêtes qui vivent de la forêt, sans compter le poëte ou le peintre, qui l'aime et qui l'admire?

Un de nos poëtes contemporains a admirablement peint le deuil que la mort d'un grand arbre cause à toute âme qui sait sentir, — quelquefois même peut-être au bûcheron qui l'abat. Je ne peux résister à vous citer les belles strophes de Laprade, qui me reviennent à la mémoire. C'est le bûcheron qui parle, au moment où il va frapper de sa cognée un chêne séculaire :

Ton ombre est mon pays; j'y vieillis; je sais l'âge
Des grands chênes épars sur les coteaux voisins.
Jamais je ne dormis dans les murs d'un village;
Je ne cueillis jamais le blé ni les raisins.

Ma mère me berça dans la mousse et l'écorce;
J'ai dans un nid pareil vu dormir mes enfants;
Et, comme moi jadis, fiers de leur jeune force,
Ils grimpaient tout petits sur l'arbre que je fends...

Mais c'est la pauvreté qui par moi vous profane,
Saint temple des forêts, arbres que j'aime en vain!
Pour mes fils affamés dans ma pauvre cabane,
Chaque arbre, hélas! qui tombe est un morceau de pain!

Il en reste un... marqué du sceau fatal du maître,
Mon plus cher souvenir... à frapper quelque jour,
Mon vieil hôte, du bois l'ornement et l'ancêtre;
A lui de s'écrouler... Puis ce sera mon tour!

Cette pitié même du bûcheron, il semble qu'on veuille l'étouffer désormais : on nous annonce pour l'Exposition universelle une machine qui fonctionne déjà dans les plus belles forêts de l'Écosse, et que son inventeur voudrait promener à travers nos bois des Ardennes et des Vosges, même à travers la forêt de Fontainebleau.

J'ai vu le dessin de cet abominable instrument : rien de plus simple. Un petit cylindre, à peine gros comme un baril à bière, est couché au pied d'un arbre : ce cylindre n'est autre chose que la chaudière d'une machine à vapeur minuscule; on chauffe,

et une scie placée en avant de la machine, comme cette longue lance qui prolonge le nez du poisson-espadon, se met en mouvement, entamant l'écorce, pénétrant au cœur de l'arbre, se jouant des rugosités et des nœuds. Ce qu'une demi-douzaine de bûcherons, armés de cognées énormes, n'auraient pas fait en un jour, cette impitoyable scie le fait en une demi-heure : ce temps lui suffit pour renverser le géant que la nature a mis dix siècles à rendre puissant, majestueux, et, croyait-elle, indestructible. Oh! la belle chose que la science!

Il se peut que je m'indigne à tort : cette machine contre laquelle je proteste au nom de l'art et de la poésie rendra peut-être autant de services à l'humanité que la boussole qui a conduit les grands explorateurs du XVe et du XVIe siècle vers les terres inconnues.

Nous étions tout émus, il y a quelques jours, au récit des voyages de l'explorateur Stanley s'enfonçant dans les forêts vierges de l'Afrique que parcourra bientôt à son tour un hardi voyageur français, M. l'abbé Dehaize.

Il y a là des contrées immenses où des peuplades croupissent dans l'ignorance et la barbarie, véritables marécages humains, cachés derrière le mur des forêts vierges. Que faudrait-il pour pénétrer dans ces déserts, pour y rendre la nature féconde, pour y rendre les tribus civilisées? Il faudrait le défrichement.

Va donc, machine! Fais ton œuvre! Les oiseaux s'envoleront effrayés; les faons et les biches fuiront en bramant; les lions et les tigres auront des rugissements de terreur et d'indignation; les grands arbres tomberont; mais l'humanité civilisée, fraternelle, chrétienne, reconquerra pas à pas la vieille terre de la barbarie.

Qui m'eût dit, en commençant, que le banquet de l'administration allait m'entraîner si loin et dans des considérations si graves? Cette maudite administration ne se borne pas à abattre les grands arbres; elle emporte les pauvres chroniqueurs et leurs chroniques comme la feuille qui tourbillonne au souffle du vent engouffré dans les grands bois. O administration des forêts, tu me le paieras; et, à la première occasion, je te prouverai que le bois vert pousse ailleurs que dans les taillis!

Voyez : il me reste à peine quelques lignes pour parler de Claude Bernard, ce grand savant dont les funérailles ont été faites la semaine dernière aux frais de l'État; légitime hommage rendu à une vie dévouée tout entière aux recherches et aux découvertes que le génie seul peut mener à bien.

Claude Bernard a été le créateur d'un science nouvelle, la biologie, par laquelle il s'est efforcé de découvrir les mystères physiologiques qui unissent l'organisme humain au monde matériel dont il est environné.

Je ne saurais, même de loin, vous donner une idée des immenses travaux de Claude Bernard, qui fut en même temps, quoi qu'en aient dit les feuilles radicales, un spiritualiste convaincu, et qui est mort en chrétien. Je me bornerai à vous raconter sur lui une anecdote.

Ce grand travailleur s'est élevé par lui-même : fils de modestes ouvriers de Lyon, qui à grand'peine lui avaient donné l'éducation du lycée, il lui fallut, après avoir terminé ses études scolaires, trouver le plus tôt possible un moyen d'existence. Il entra comme commis chez un pharmacien. C'était le vivre et le couvert, autant qu'il en fallait pour un sage. Tout alla bien les premiers jours, mais bientôt un gros scrupule s'empara de l'âme du jeune Claude Bernard.

Le pharmacien de Lyon était un affreux routinier, qui vendait encore à ses clients des remèdes qu'un vétérinaire ne lui eût pas conseillés; et parmi ces remèdes figurait une drogue hétéroclite, impossible, qu'il décorait du vieux nom de *thériaque*.

Dès son entrée dans la boutique, Claude Bernard apprit que la *thériaque* se fabriquait une seule fois dans l'année, et qu'en attendant ce jour solennel on portait au grenier tous les ingrédients destinés à la composer. Chaque fois qu'un flacon égaré, contenant quelque substance mal définie, liquide ou poudre, se promenait dans les coins, le pharmacien ne manquait pas de dire à son commis ou à l'un de ses garçons de boutique :

— Montez cela au grenier, ce sera pour faire la *thériaque*!

Bientôt Claude Bernard fut absolument convaincu que son patron était un âne de premier ordre ou un empoisonneur capable de rendre des points à la Brinvilliers. Le jour où l'on allait faire la terrible *thériaque* approchait; sa conscience et son intelligence se révoltèrent : il quitta brusquement cet étrange patron et partit pour Paris, où il devait devenir membre de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de médecine, membre de l'Académie française, avant tout l'une des gloires de son pays. Quant à la *thériaque*, je ne saurais vous dire si elle fut composée après son départ, ni ce qu'il en advint; mais j'aime à croire qu'elle n'empoisonna personne.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Jeunes Cosaques tombés au sort.

JEUNES COSAQUES TOMBÉS AU SORT

Au moment où les rues de Paris sont remplies par de jeunes conscrits dont le chapeau est orné du papier colorié portant le numéro qui leur est échu, il n'est pas sans intérêt de voir la même scène reproduite dans la Petite Russie.

Ah! comme ces conscrits de l'Ukraine, que nous voyons assis sur ce traîneau, regrettent leur pauvre pays neigeux! Comme ils souffrent de quitter leur famille, leur *hata*, leur pâtis! Mais il faut aussi payer l'impôt du sang. Une fois par an, le gouvernement recrute huit hommes sur mille, et le recensement de la population propre au service s'opère chaque année du 15 janvier au 15 février.

Du reste, le premier moment passé, le Petit-Russien, qui est d'humeur guerrière, prend son parti en brave, et il lui arrive de faire son chemin, au sortir de ce service dont la durée est restreinte en temps de paix.

Olga.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693, 709, 722, 742 et 754.)

XII (*suite*)

Ah! oui, la pauvre Margaret connaissait bien ce chemin! Dans tout autre moment, elle eût pleuré de bon cœur en se revoyant comme une déshéritée, comme une étrangère, en cet endroit qui rappelait les innocents plaisirs de son enfance : gâteries prodiguées à la petite maîtresse par les bons vieux serviteurs ; soins donnés par la petite maîtresse elle-même aux animaux favoris. Mais à cette heure elle n'était point disposée à s'arrêter sur les souvenirs de son jeune passé. La joie de tenir entre ses mains une preuve irréfragable de l'injustice du jugement rendu contre sa mère, et la peur horrible d'arriver trop tard à Dublin, avaient envahi son âme et la remplissaient pour ainsi dire jusqu'au bord.

Sir Roger était déjà dans la cour, discutant chaudement avec un officier de l'armée anglaise. Un cheval de bataille, noir comme un corbeau, et que l'officier tenait négligemment par la bride, était l'objet manifeste de la discussion.

— Bon ! grommela Jackson après avoir donné un coup d'œil sur le groupe. C'est tout juste ce que je soupçonnais, et *Black Cromwell* me coûtera cher.

Puis, laissant sa protégée un peu en arrière, il s'avança vers l'officier anglais.

— Capitaine Rippel, lui dit-il, voici une malheureuse jeune fille sur qui repose une mission de vie ou de mort, et qui va se trouver dans l'impossibilité de la remplir, faute d'un bon cheval. Le sort d'une femme grave et craignant Dieu, de mistress Netterville elle-même, l'ancienne maîtresse de ce domaine, dépend de sa promptitude. Si j'avais vingt chevaux dans cette écurie, aussi bien que je n'en ai pas un seul, elle n'aurait qu'à faire son choix entre tous : je te le déclare, aussi vrai que Dieu existe.

— Eh ! oui, je n'en doute point, fit le capitaine en ricanant. Seulement, comme tu le dis fort bien, tu n'en as pas un seul ; et c'est pourquoi il me paraît à craindre que cette jeune fille de Moab, assez heureuse pour avoir trouvé grâce à tes yeux, ne tire pas grand profit de tes bonnes intentions.

— Monsieur, si vous êtes un homme... un gentilhomme... vous ne pouvez pas, vous ne voudrez pas refuser ! s'écria Roger indigné de ce froid sarcasme. Songez-y donc, cette jeune lady se présente en suppliante, ici même où elle était naguère maîtresse respectée et obéie. Vous ne pouvez pas lui répondre non ! Et, d'ailleurs, ce n'est pas un don que nous implorons de vous : cette bourse contient le double de la valeur de votre cheval, si beau, si fort et si bien dressé qu'il soit.

Tout en parlant, il élevait devant les yeux de son interlocuteur la bourse que miss Hewitson lui avait remise au départ, et qu'il avait acceptée comme un pur et simple prêt. Son intention était de s'acquitter au moyen de quelques-uns des objets précieux que contenait encore sa vieille tour.

La bourse était grande, lourde, bien remplie. Cependant l'officier la repoussa avec un sourire de mépris.

— Et qui me garantira, je vous prie, que cette jeune fille, — laquelle semble, par parenthèse, vous avoir ensorcelés tous les deux, — est en réalité miss Netterville, et non pas quelque vile aventurière ? Dans ce pays de païens...

— Monsieur ! s'écria O'More en levant la main.

Et il allait frapper l'insolent, le renverser sans doute. Mais Jackson se précipita, arrêta son mouvement, et dit, sur un ton d'avertissement tant soit peu autoritaire :

— Si tu ne veux pas détruire toutes les espérances de miss Netterville, laisse-moi la conduite de cette affaire. Encore un mot, encore un geste de ta part, et tout est perdu !

Roger sentit que l'observation était juste. Ce n'était pas par la violence que l'on pouvait le mieux servir, à cette heure, les intérêts de la pauvre Margaret. Il se domina donc tout d'un coup et se mit à l'écart, tandis que le soldat disait tranquillement à son officier :

— Tu n'aurais pas oublié, par hasard, capitaine, l'offre que tu me fis il y a trois jours, quand on nous annonça en quelle manière le Seigneur avait disposé de nos lots ?

— Oublié ? Non, en vérité ! répondit rudement l'officier ; et je n'ai pas oublié non plus avec quelle folie et quelle ingratitude manifestes tu as rejeté cette offre, quoiqu'elle fût supérieure de cent bonnes pièces d'or à celle qu'un de tes camarades avait acceptée avec reconnaissance du major Pepper.

— Mets par-dessus le marché *Black Cromwell* et la jument blanche *Daylight*, et j'accepte, répliqua Jackson toujours avec la même tranquillité.

— Me séparer de *Black Cromwell !* s'écria Rippel avec un étonnement parfaitement joué ; de *Black Cromwell*, qui m'a porté sain et sauf à travers plus de batailles que David lui-même n'en a jamais livré aux Philistins ! En vérité, *master* sergent, je m'en aperçois : malgré ta bonne odeur de sainteté ponctuellissime, tu n'es, au fond, qu'un exacteur. Si encore il s'agissait seulement de la jument blanche, bien qu'elle aussi soit une vraie merveille de force et d'agilité, je ne t'aurais pas dit non. Mais vouloir me prendre *Black Cromwell*, c'est me blesser à la prunelle de l'œil.

— Que veux-tu ? c'est pour lui que j'ai un caprice. Mais après tout, si tu ne cèdes pas, cela m'empêchera de faire une folie : je conserverai le domaine de Netterville, l'héritage que le Seigneur lui-même vient de m'assigner dans cette nouvelle terre de promission.

Le ton de Jackson était de plus en plus froid.

Celui de son supérieur devint conciliant, presque caressant.

— Réfléchis donc un peu, mon bon *master* sergent : il y a cet excellent cheval, *Battle of Worcester*... Il est plus fort que *Black Cromwell*, et il conviendrait bien mieux à la jeune fille.

— Sans doute ; seulement il a la vilaine habitude de devenir boiteux avant d'avoir fait le premier mille. Tenez, capitaine Rippel, il est inutile de discuter davantage. Si vous avez réellement pris le parti de garder *Black Cromwell* pour votre propre usage, moi, de mon côté, je suis également résolu à conserver Netterville, qui me fera, je crois, une maison assez agréable, quand j'aurai amené ma vieille mère pour m'aider à la tenir.

— Allons, usurier, prends donc les chevaux et ton argent avec ! cria l'officier dans un élan qui voulait simuler la vexation, mais qui, en réalité, exprimait le triomphe. Prends, et hâte-toi de me donner ce *debenture*, trop chèrement acheté par la perte d'un cheval de bataille comme mon *Black Cromwell!*

Sans daigner proférer une syllabe en retour, Jackson prit, d'une main, la bourse que l'officier, dans son indignation affectée, lui jetait presque au visage ; et, de l'autre main, il tira de sa poitrine un papier soigneusement mis à part. Le capitaine Rippel le lui arracha, le parcourut du regard pour s'assurer que c'était bien l'authentique *debenture*, tourna sur ses talons et sortit de la cour.

Aussitôt le sergent s'enfonça dans l'une des écuries. Quand il reparut, il amenait avec lui une belle et forte jument, blanche comme le lait. Sans perdre un instant, sans parler à personne, il se mit à la seller avec une selle de femme, la même dont Margaret se servait naguère presque tous les jours.

Sir Roger s'empara de *Black Cromwell* et le harnacha non moins silencieusement.

Cependant miss Netterville s'était approchée de Jackson.

— Voilà qui vous a coûté bien cher! lui dit-elle avec un accent ému et reconnaissant. Croyez-le, s'il ne s'agissait de la vie d'une mère, je n'aurais jamais accepté un semblable sacrifice.

— Non, jeune fille, n'appelle pas cela un sacrifice, répondit-il sans se retourner et en donnant une secousse aux sangles pour s'assurer qu'elles étaient serrées. Ou, si tu ne peux t'empêcher de penser que c'est un sacrifice, souviens-toi que, sans la bonté de ta mère, je n'aurais plus été là pour en faire aucun.

Margaret avait le cœur trop plein pour pouvoir parler. Elle se laissa aider à se mettre en selle. Ce service ne lui aurait pas été rendu avec plus de soin et de respect si Jackson eût appartenu à cette vieille race de cour dont elle-même était descendue. Pas de vulgarité que ne puisse ennoblir un sentiment de reconnaissance profond et sincère. Pas d'orgueil, pas de jactance dont il ne puisse dissiper la boursouflure difforme ou briser les angles odieux.

Encore un mot de remerciement pour le soldat, ue affectueux message à l'adresse de la bonne Grannie; et l'héritière des Netterville, sans même donner un regard à sa chère ancienne demeure, tourna la tête de son cheval vers la ville de Dublin.

XIII

Les murailles de Dublin, telles qu'on pouvait les voir à l'époque du Protectorat, n'enserraient pas un espace de plus d'un mille ; et la ville était bâtie tout entière sur la rive méridionale de la Liffey. C'est ce qui explique pourquoi cette rive était seule pourvue de quais. Encore n'était-ce pas dans toute son étendue. L'espace occupé maintenant par la nouvelle douane et par divers autres bâtiments n'était qu'un amas de vases, un marécage entretenu dans cet état par l'envahissement continuel des marées.

Toutefois, au nord de la Liffey, il y avait un faubourg. A mesure que le temps marchait, à mesure que le requéraient les exigences d'une population toujours croissante, il s'était élevé petit à petit, en dehors des murs de la ville fortifiée. On l'appelait Ostmantown,—maintenant Oxmantown,—et il remplissait une place fort insignifiante, entre Mary's Abbey et Church-Street. Quand à Stoney-Batter, Grange-Gorman et Glassmanogue, c'étaient tout simplement des villages disséminés dans la campagne, à une distance assez considérable en allant toujours vers le nord. Un pont de très-ancienne date, le pont de Dubhgh-all, nommé aussi, à une époque plus récente, Old-Bridge, formait le seul moyen de communication entre la ville et son faubourg, à moins, bien entendu, qu'on ne voulût passer en bateau. Bâti sur quatre arches et fermé, du côté de Dublin, par le Gate-House, forte construction avec herse et tourelle, Old-Bridge, comme tous les ponts de son époque, était assez large et assez solide pour faire fonctions de rue. Des boutiques le garnissaient à droite et à gauche, et le trafic y était aussi actif que sur les principales voies de la cité.

Au sortir de Old-Bridge, on entrait directement dans Bridge-Street, autrefois *Vicus Pontis*, une rue longue et étroite, bordée d'un côté par le mur de la ville, et de l'autre par une assez belle rangée de maisons. Celles-ci affectaient presque toutes la forme de cage, particulière à l'époque de la reine Élisabeth, et leur toit était formé de tuiles et de bardeaux. Beaucoup possédaient aussi des inscriptions profondément entaillées dans le bois, au-dessus de la porte, et mentionnant le nom et la profession du possesseur, souvent accompagnés de quelque pieuse parole, de quelque sentence de l'Écriture; coutume très-affectionnée à Dublin, et grâce à laquelle, dans les plus anciennes parties de la ville, on pouvait plus d'une fois savoir sans peine quel était celui qui habitait telle maison et à quel travail il s'y livrait deux cents ans plus tôt.

Le jour où nous faisons faire à nos lecteurs la connaissance de Dublin, il y avait grande agitation parmi ses habitants, spécialement parmi ceux de Bridge-Street.

D'après des rumeurs répandues dès le point du jour, on s'attendait, dans le nord, à un soulèvement de « rebelles » : c'était ainsi que les hommes du jour se permettaient d'appeler les partisans de la royauté. Mû par l'espérance ou par la crainte, chacun cherchait à se renseigner sur l'exactitude de la nouvelle. Elle parut se confirmer dans l'après-midi.

Deux régiments anglais, récemment arrivés, sortirent de la ville et se dirigèrent vers le nord ; ils étaient armés de pied en cap, et prêts, selon toute évidence, à s'engager dans une action au premier commandement. Un peu plus tard, on apprit que le lord-député lui-même, Henry Cromwell, avec une forte escorte, s'avançait dans la même direction, et que, d'un moment à l'autre, on allait le voir paraître à Ormond-Gate, qui fermait Bridge-Street du côté de la ville, juste comme Gate-House la fermait du côté du pont.

Mais si les habitants se tenaient à leurs portes et à leurs fenêtres pour faire honneur au lord-député, il devait y avoir une attraction encore plus puissante à l'extrémité de la rue opposée à celle par où l'on attendait sa venue. Les yeux se tournaient aussi souvent, quoique plus furtivement, vers Old-Bridge que vers Ormond-Gate.

C'est que, au milieu de tous les bruits, un chuchotement s'était glissé. Personne n'eût pu dire comment ni par qui d'abord il avait été mis en circulation. Mais on se répétait qu'un personnage soupçonné d'appartenir au parti des rebelles venait d'être arrêté sur la rivière, en essayant de la traverser en bateau, pour éviter le passage du pont et pour s'introduire par surprise au cœur de la cité.

Ici surgissaient, naturellement, quantité de réflexion secrètes, et quelques-unes fort anxieuses, sur son but probable. Mais personne ne s'aventurait à s'en enquérir ouvertement. La sanglante domination de Cromwell avait engendré le mutisme de la terreur. Manifester le plus petit intérêt pour des gens suspects de rébellion, c'était s'exposer à attirer le soupçon sur soi-même ; et le soupçon, dans ces jours terribles, était trop proche parent de la condamnation, pour qu'on se hasardât inconsidérément à l'encourir.

Le bruit d'une fanfare, devant Ormond-Gate, interrompit les mystérieux entretiens. Les têtes et les yeux, sinon les cœurs et les sympathiques désirs, se tournèrent aussitôt dans cette direction : la grille s'ouvrait, et Henry Cromwell, avec un brillant entourage d'officiers et de gentlemen, la franchissait au pas rapide de son beau coursier. En un instant, il eut dépassé les curieux aux aguets dans Bridge-Street, et il se trouva en face de Old-Bridge.

La garde de Gate-House se retourna pour le recevoir ; la herse fut levée, et il était au moment d'éperonner son cheval pour franchir le pont, quand une jeune fille, portant le costume des paysannes de l'Ouest, se précipita à travers les soldats et vint se jeter à genoux devant lui.

Ce mouvement fut tellement prompt, tellement inattendu, que si le lord-député n'avait serré les rênes à son cheval, au point de lui faire risquer une chute, la malheureuse aurait été foulée aux pieds.

Il y eut quelques secondes de surprise silencieuse. La jeune fille elle-même ne poussa pas un cri, ne proféra pas une syllabe. Seulement, comme elle levait vers lord Henry sa tête suppliante, le capuchon retombant en arrière mit à découvert un visage pâle et mat comme l'ivoire ; et l'expression à la fois ardente et désolée de ses grands yeux sombres révéla mieux que beaucoup de paroles cet état extrême de l'âme qui ne peut mourir, sans aucun doute, mais qui peut agoniser.

Henry Cromwell n'était pas d'un caractère à se montrer dur envers quelqu'un et surtout envers une femme. Néanmoins, depuis le début de cette journée, il avait reçu trop d'informations alarmantes pour ne pas être disposé à soupçonner un piége. Il se tourna sévèrement vers le principal officier de la garde, qui s'efforçait en vain de faire relever la pauvre enfant.

— Que signifie cette interruption indécente, caporal ? Cette fille est-elle prisonnière ? et, en ce cas, comment dois-je penser que vous surveillez vos prisonniers ? Ou bien est-elle folle, pour se précipiter ainsi en notre propre présence, la tête nue, et dans un costume qui, en pleine ville, avec cette allure peu campagnarde, ressemble singulièrement à une mascarade ?

— C'est une prisonnière, mais sa captivité a une demi-heure de date, plaise à Votre Excellence. Elle essayait de traverser la rivière dans un bateau emprunté à quelque indigène, sur l'autre rive. Un homme l'accompagnait. Il m'a semblé que leurs intentions devaient être séditieuses, pour demander tant de mystère. Je les ai donc fait arrêter tous les deux, et je les ai gardés ici, pour attendre les ordres ultérieurs de Votre Honneur.

— Ormiston, dit le lord-député en se tournant vers l'un des plus jeunes officiers de son escorte, restez ici et occupez-vous d'examiner cette affaire avec le caporal Holdfast. Si vous découvrez derrière cette mascarade quelque chose d'intéressant, vous viendrez me rejoindre tout de suite à Glassmanogue, où mes occupations doivent me retenir une couple d'heures. Si c'est au contraire une extravagance sans portée pour nous, je ne vous verrai que demain matin, quand vous m'apporterez, comme je vous l'ai déjà expliqué, les dernières dépêches d'Angleterre.

Ayant ainsi expédié, assez sommairement, l'affaire de miss Netterville, mais se doutant peu du grand service qu'il lui rendait en désignant Ormiston pour un examen plus approfondi, Henry Cromwell s'élança au galop. Lui et son escorte eurent bientôt disparu.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —



A L'ARGUS
DE LA *SEMAINE DES FAMILLES*

Castigat ridendo mores.

Ce nom d'Argus me fait rêver!...
Tous ces yeux braqués sur le monde
Que la bêtise humaine inonde...
Je sens que je n'ose achever
Ces quelques vers que j'improvise;
Car si l'un de ses yeux s'avise
— Un seul!... — de regarder vers moi,
Pleine d'un indicible émoi,
Devant l'éclair de sa prunelle,
Ma chanson, que deviendrait-elle?

Jeter de la poudre à ces yeux?...
Il n'est personne qui le tente.
Panoptès en ferme cinquante
Et ce qui reste est trop nombreux.
Mercure, un jour, suivant la fable,
Aux sons de sa flûte ineffable,
Endormit Argus captivé.
Je le crois... il est arrivé
De ces triomphes à ma lyre,
Souvent, quand on osait me lire!...

Peut-être au moment où j'écris,
Cette vertu soporifique
Dompte l'auteur de la CHRONIQUE,
Sinon j'en serais fort surpris....
Lui qui me charme et que j'admire,
Maintenant qu'il dort, je puis dire
Haut ce que je pense tout bas :
Autrement, je n'oserais pas!...
Donc, maintenant qu'Argus sommeille,
Parlons, avant qu'il se réveille.

Ainsi que le joyeux printemps
Attend la fleur et l'hirondelle;
Le flot bleu, la svelte nacelle;
L'arbre, les fruits... ainsi j'attends,
Dans mon espoir hebdomadaire,
Le seul journal qui sait me plaire;
Fidèle, il me vient le matin,
Doux messager, oiseau mutin,
Ouvrant ses ailes si gentilles :
C'est la SEMAINE DES FAMILLES!....

Je n'ai sans doute aucun talent;
Mais je l'adore chez les autres...
Surtout lorsque, vaillants apôtres,
Ils mettent leur esprit brillant
Au service de la morale;
Quand leur plume, chaste vestale,
Garde avec soin le feu sacré;
Quand le bien, toujours révéré,
Le beau, le devoir salutaire
Ont en leur cœur un sanctuaire!

Or j'aime Argus et je le dis,
Qu'il nous loue ou qu'il nous malmène,
A ce point que, dans *la semaine*,
Je voudrais voir deux samedis...
J'aime ses fines causeries,
Canevas plein de broderies,
J'aime son érudition,
Sa douce conversation
Qui plane comme avec des ailes
Dans une gerbe d'étincelles!....

Il a l'esprit athénien,
La verve de bon goût, narquoise,
L'ironie ailée et gauloise,
Alors qu'un seul Béotien
Saupoudre aujourd'hui tant d'articles!
Avec ses cent yeux, sans besicles,
— Vrais regards d'aigle! — Argus voit tout,
Mais le ridicule surtout
(Son terrible appareil optique
Doit servir beaucoup la critique)...

Il n'est pas aimable toujours....
Il a parfois l'humeur maligne;
Ces jours-là sa griffe égratigne
Même sous son gant de velours...
Alors il lui faut des victimes,
Il s'agit de quelques grands crimes
Et non plus de petits travers!
Gare à vous donc, mes pauvres vers;
Car votre Argus, tendant l'oreille,
Ouvre ses cent yeux.... et s'éveille!!...

HUBERT.

LE RÈGNE DE PIE IX

Nous avons pensé qu'il était utile de donner dans la *Semaine* un résumé de ce long règne sur lequel l'histoire jettera un jour des clartés qui s'imposeront à tous les partis.

Et d'ailleurs n'ai-je pas une dette particulière de reconnaissance à payer envers ce saint Pontife, qui a daigné accorder une parole souveraine d'approbation à ces modestes travaux littéraires qui m'ont valu la seule récompense que puisse ambitionner une femme : la respectueuse sympathie, je dirai même la reconnaissance des familles?

Le père de Pie IX, le comte Jérôme Mastaï Ferretti, était gonfalonier, c'est-à-dire administrateur principal de la ville de Sinigaglia; sa mère, qui était une grande chrétienne, s'appelait Catherine Sollazzi. On raconte une foule de traits touchants sur l'enfance du petit Jean-Marie Mastaï. La bonté qui devait plus tard lui conquérir tous les cœurs se montrait déjà comme le trait le plus distinctif de sa nature.

Entré à douze ans au collége de Volterra, en Toscane, il y resta six ans. Il était revenu dans sa ville natale lorsque le pape Pie VII y passa pour reprendre possession des États de l'Église. Le jeune Mastaï lui fut présenté. Il songeait sérieusement dès lors à la vocation ecclésiastique; mais une grave maladie, qui pouvait l'éloigner à jamais du sacerdoce, enrayait ses pieux projets. Il n'en persista pas moins dans sa résolution, alla à Rome étudier la théologie et y recevoir les ordres mineurs. Sa santé donnait toujours des inquiétudes, mais sa volonté triomphait de tous les obstacles. Il obtint les dispenses nécessaires, reçut la prêtrise et guérit complétement.

Il avait célébré sa première messe à Rome, le jour de Pâques 1819, dans la chapelle d'un établissement de charité dont il se constitua l'aumônier. Rien de plus touchant que l'histoire de la fondation de cette maison. Un pauvre maçon, Giovanni Borgi, en allant servir les malades à l'hôpital du Saint-Esprit, trouve de malheureux enfants que la mort vient de faire orphelins. Il les prend chez lui, les habille, les nourrit, leur enseigne le catéchisme; plus tard il leur adjoint les petits malheureux déguenillés qu'il rencontre dans les rues, l'illustre cardinal di Pietro lui vient en aide, et l'institution des Tata-Giovanni est fondée.

Cette œuvre humble et charitable ne pouvait manquer de tenter le pieux abbé Mastaï. Il se fit le continuateur du pauvre maçon, alla habiter avec les enfants, les instruisit et employa tous ses moyens à les élever. On montre encore la petite chambre qu'il occupa pendant sept ans. L'homme auquel Dieu réservait de si hautes destinées se dépensa pendant sept années dans cette œuvre obscure de miséricorde, et s'affermit ainsi dans cette grande vertu d'humilité que le monde ne connaît pas, mais qui est toujours le signe distinctif des saints.

Mais la phase obscure de sa vie touchait à sa fin; l'Église allait réclamer ses services.

Mgr Muri, nonce au Chili, l'arracha à ses petits orphelins, qui témoignèrent une désolation profonde de son départ, et l'emmena dans sa mission lointaine en qualité d'auditeur.

L'abbé Mastaï partit pour l'Amérique et commença son apprentissage apostolique par un emprisonnement.

La France était en guerre avec l'Espagne. A Palma, les autorités espagnoles arrêtèrent le bâtiment qui le portait, et il fut jeté en prison. Beaucoup d'autres accidents signalèrent son séjour en Amérique, qui dura deux ans. Revenu à Rome en 1825, il fut nommé chanoine, admis à la prélature et chargé de la présidence de l'hôpital Saint-Michel, la plus ancienne école des arts et métiers à Rome, devenue avec le temps une école des beaux-arts d'où sont sortis des artistes renommés. Des œuvres de charité s'ajoutaient à ces établissements; Saint-Michel était une ville, et son administration un véritable gouvernement. Ce gouvernement avait été mal compris; on parlait de banqueroute. En moins de deux ans, tout fut réparé, sans qu'aucune des œuvres fût supprimée ni restreinte. La fortune patrimoniale de l'abbé Mastaï ne fut pas étrangère à cette restauration; mais il avait toujours eu pour principe que la fortune du prêtre doit se dépenser au service du prochain.

Les capacités qu'il déploya à Saint-Michel attirèrent l'attention du pape Léon XII, qui le nomma archevêque de Spolète. Il avait trente-cinq ans. Sept ans plus tard, il était transféré à Imola, et partout il faisait admirer son zèle ardent pour le salut et l'instruction de ses ouailles, et son inépuisable charité pour les souffrants.

Ici, dans la belle vie de Pie IX écrite par M. Villefranche[1], se place un trait que je ne puis me résoudre à passer sous silence.

« C'était pendant le carême de 1836; le Saint-Sacrement était exposé pour les prières des Quarante-Heures dans la cathédrale d'Imola. La nuit approchait. Absorbé par la prière, le pieux évêque oubliait l'heure. Soudain, de l'extrémité de l'église, partent des plaintes, des soupirs étouffés. Il y court. Près d'un pilier, un jeune homme étendu se mourait; frappé d'un coup de poignard dans une rixe, il venait se réfugier dans le saint lieu. Mgr Mastaï le prend dans ses bras et se dispose à le transporter dans la sacristie ou dans le palais épiscopal. A ce moment même, les meurtriers pénètrent dans l'église; ils veulent en arracher leur victime pour l'achever dehors, mais l'évêque d'Imola fait tête aux assassins: sa dignité les intimide, sa parole éloquente les écrase; ils reculent, ils se laissent chasser. Seul avec le jeune homme, l'évêque lui prodigue des soins maternels, l'encourage, le console; puis, comprenant que tout est perdu, là, au pied d'un pilier, dans la solitude obscure, il l'absout et le bénit; il l'aide à bien mourir. »

Mais les événements se précipitent; le pape Grégoire XVI meurt à Rome le 1er juin 1846, et l'évêque d'Imola est obligé de se rendre dans la Ville éternelle.

Le conclave est assemblé, il est nommé scrutateur; c'est lui qui doit lire les noms inscrits sur les bulletins, et ici se place cette scène admirable que toute la presse catholique s'est plu à reproduire :

Le cardinal Mastaï, en qualité de scrutateur, lit son nom sur les billets contenus dans le calice. Au dix-huitième, alors que son élection paraît possible, sa main tremble, ses yeux se voilent, il supplie l'assemblée de le remplacer.

Les cardinaux, qui ne veulent pas que le scrutin soit annulé, lui permettent seulement de se reposer.

Il s'assied et demeure accablé, silencieux; deux ruisseaux de larmes coulent le long de ses joues.

Enfin il se lève, deux de ses collègues le soutiennent, et il continue le dépouillement des votes. Il est élu à l'unanimité. Les cardinaux se lèvent et l'acclament; lui tombe à genoux et s'abîme dans la prière.

Le règne de Pie IX allait commencer. L'histoire le racontera dans ses détails, à l'impérissable gloire du saint pontife. Tel on l'avait vu, tel il demeurera. Sur le trône pontifical, il vivait comme un simple prêtre. Il disait un jour à son majordome, à propos de ses dépenses personnelles :

« Quand j'étais évêque, je dépensais un écu par jour; lorsque je fus cardinal, je dépensai un écu

1. Josserand, éditeur.

et demi; maintenant que je suis pape, vous ne dépasserez pas deux écus. »

Les soucis du gouvernement, les orages de la politique ne pouvaient altérer la sérénité de cette belle âme. Même dans les moments les plus solennels, sa vie apostolique fourmille de traits ravissants et authentiques qui dévoilent au monde étonné ce que c'est que l'âme d'un saint.

Bientôt l'orage politique qui grondait sourdement à ses côtés éclata dans toute sa furie, et Pie IX fit voir cette indomptable fermeté qui devait désormais s'allier à son incomparable douceur. Ce pontife, ce père, fut injurié, maudit par ce peuple qui avait tant affecté de le glorifier. Il dut s'échapper de Rome où la Révolution le tenait prisonnier en quelque sorte, et se rendre à Gaëte d'où il gouverna paisiblement l'Église. Le 12 avril 1850, il rentrait dans Rome, qu'il ne devait plus quitter, et il était reçu aux acclamations de la ville entière, qui se précipitait au-devant de lui dans des transports de joie indicibles.

Pendant son exil à Gaëte, le Saint-Père avait suivi l'examen théologique entrepris depuis quelque temps sur la croyance universelle à l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge.

Le 8 décembre 1854, la définition doctrinale était proclamée et le décret dogmatique de l'Immaculée-Conception était promulgué, c'est-à-dire que la bienheureuse Vierge devenue la Mère de Dieu était déclarée pure de la tache originelle dont, par un acte de la toute-puissance divine, elle avait été affranchie.

La politique, qui ne chôme jamais, arracha bien vite le Saint-Père à ses joies radieuses; il lui fallut songer à disputer à des adversaires toujours plus entreprenants le petit domaine temporel qui sauvegardait son indépendance spirituelle depuis tant de siècles.

Un jour un personnage politique l'entretenait des difficultés de la situation et lui demandait sa ligne politique.

— Écoutez, mon fils, répondit Pie IX.

Et levant les yeux au ciel il prononça lentement :

— Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Puis il ajouta :

— Vous connaissez maintenant toute ma politique; je vous permets de la divulguer.

Pendant les longues épreuves que devait subir le saint pontife, dans ces spoliations iniques, d'immenses consolations lui furent réservées. Le monde catholique établit l'œuvre du denier de Saint-Pierre, afin que le pape pût, malgré son appauvrissement, subvenir à toutes les nécessités de l'Église, et les familles chrétiennes lui envoyèrent, avec une admirable générosité, ces jeunes gens héroïques qui sous le nom de zouaves pontificaux formèrent une petite armée qui excita plus d'une fois l'admiration même chez ses adversaires et qui, en défendant le pape, se préparait à si bien défendre la France en 1871.

Enfin il voyait un de nos plus illustres généraux français, le général Lamoricière, venir mettre à son service son épée si souvent victorieuse.

Pie IX assistait à ces luttes, la prière sur les lèvres, la miséricorde dans le cœur, absolument inébranlable. Quelles que fussent les complications extérieures, il ne cessa pas un instant d'exercer sa charge de pasteur suprême, et ne laissa jamais passer inaperçues ces erreurs qui se produisent sans cesse dans le domaine des idées, et qu'il était de son devoir de dévoiler et de condamner, ce qu'il fit dans le *Syllabus*.

Le 11 avril 1869, le Saint-Père célébra ses noces d'or, c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de sa première messe. Il reçut à cette occasion des témoignages unanimes d'amour et de vénération; tous les yeux se tournaient vers ce doux vieillard qui portait si noblement des fardeaux écrasants et qui devenait de plus en plus l'incarnation vivante de l'autorité pontificale, telle qu'elle a été fondée par Jésus-Christ pour le plus grand bien de l'humanité. Il avait annoncé plus d'une fois qu'il réfléchissait profondément sur les perturbations incessantes du monde moderne et qu'il priait sans cesse pour que Dieu lui fît découvrir le remède destiné à atténuer les effets de ce mal.

Une convocation adressée le 9 juin 1868 à toute l'Église avait fait pressentir le grand événement qui se préparait. Pie IX publiait une bulle qui invitait tous les évêques à prendre part à un concile œcuménique qui se tiendrait à Rome. Les Églises orientales elles-mêmes reçurent l'invitation pontificale, et il écrivit aux protestants pour les engager à profiter de cette occasion pour examiner s'ils étaient dans la vérité et dans la voie droite.

On savait dès lors que la grande question qui primerait toutes les autres, au concile, serait la définition de l'infaillibilité du pape, c'est-à-dire l'affirmation de ses enseignements en tout ce qui concerne la foi.

Le concile s'ouvrit au Vatican le 14 avril 1870, et le second dimanche après Pâques le Saint-Père promulga solennellement dans la basilique de Saint-Pierre la Constitution dogmatique qui avait été votée le 24 avril. La promulgation définitive eut lieu le 18 juillet. Après avoir pris connaissance du résultat des suffrages, le Souverain Pontife, debout, la mitre en tête, proclama et sanctionna de son autorité suprême les décrets et les clauses de la Constitution dogmatique.

L'infaillibilité du Souverain Pontife était proclamée.

Ces grands actes de son pontificat furent suivis d'épreuves amères, que la grande âme de Pie IX soutint avec une résignation admirable. Bien des

nême
pe, se

éraux
à son

èvres,
anla-
ures,
pas-
rçues
ns le
ir de
abus.
noces
le sa
moi-
tous
por-
leve-
auto-
ésus-
té. Il
pro-
s du
r que
enuer.

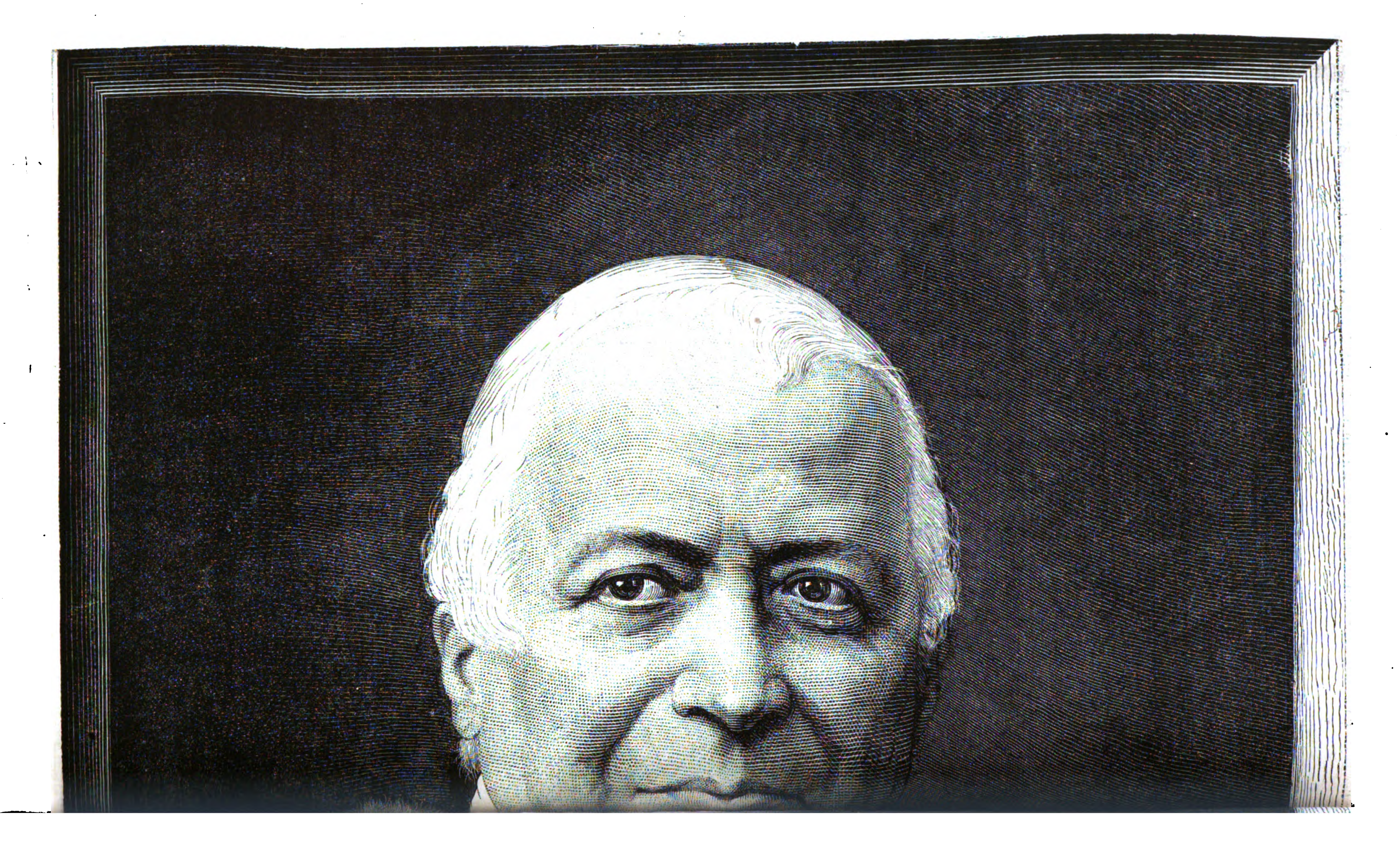
toute
t qui
vitait
umé-
ntales
et il
ofiter
ns la

li pri-
éfini-
rma-
cerne

70, et
e pro-
Saint-
votée
ieu le
sultat
mitre
té su-
tution

amée.
suivis
Pie IX
n des





désastres avaient passé sur le monde : la France invincible avait connu l'humiliation de la défaite; Pie IX ne régnait plus qu'au Vatican et sur l'univers catholique. Dans ce palais tout plein de sa mémoire, il écrivait ces pages immortelles qui témoignent de sa foi indomptable, de sa fermeté inébranlable, de son inaltérable sérénité.

Dans son impuissance apparente, il demeure le défenseur des opprimés, le soutien des faibles, le juge des vainqueurs. Quand la France est en danger, il élève la voix pour la défendre et la glorifier.

Cette parole, majestueuse et simple comme l'Évangile, retentit dans le monde comme un écho de la justice souveraine, chaque fois que la vérité est outragée ou le droit méconnu.

« On dira un jour, s'écrie éloquemment M. de Champagny dans le bel article publié dans le *Correspondant*, qu'en notre siècle, siècle de sédition et d'impiété, la papauté, loin de s'affaiblir, a grandi, qu'elle a perdu sans doute des trésors et des soldats, mais qu'elle a gagné une force morale plus grande, la force que donnent à un pouvoir l'inébranlable constance dans ses résolutions et un courage inébranlable contre les puissances du monde; on proclamera que sa mission divine s'est, si on peut le dire, plus accentuée que jamais, que Pie IX désarmé a vaincu le monde au XIXe siècle, comme Grégoire VII désarmé l'avait vaincu au XIe, comme le christianisme désarmé l'avait vaincu sous Constantin; on dira que le pape en ce siècle incrédule a, comme les papes martyrs aux siècles païens, été plus pape que jamais. C'est ce que dira l'histoire.

En ces luttes héroïques, Pie IX a atteint les limites extrêmes de la vie.

Son intelligence reste vigoureuse et lucide, sa sainteté devient rayonnante.

Il a assez vécu pour envoyer une dernière absolution à celui qui l'a dépouillé et qui, par un arrêt de la toute-puissance divine, doit le précéder dans l'éternité, et le 7 février 1878 il meurt paisible après un règne de près de trente-deux ans.

Son histoire sera une des plus dramatiques et une des plus édifiantes qui se puissent écrire. La sainteté inattaquable de sa vie, le charme de sa personne, les péripéties singulières de son règne, les actes importants de son pontificat, lui ont donné une action prépondérante sur son siècle, et une popularité immense dans le monde chrétien. Jamais souverain n'a été plus aimé, jamais pape n'a été plus vénéré. Tous ceux qui ne lui sont pas nécessairement hostiles rendent hommage à ses grandes vertus.

Ses funérailles ont eu partout un aspect triomphal; c'est un deuil glorieux que nous portons.

Fidèle jusqu'à la dernière heure à ces principes d'humilité que Jésus-Christ est venu apporter au monde comme une suprême grandeur, Pie IX a rédigé à l'avance une épitaphe qui n'est qu'un composé de dates, il a demandé que sur son tombeau, qui sera placé à Saint-Laurent hors les murs, l'écusson nobiliaire de sa famille fût remplacé par deux os en croix surmontés d'une tête de mort.

C'est la dernière leçon de grandeur et d'humilité qu'il donne au monde.

Et maintenant, salut et longues années à Léon XIII! Le sacré collége l'a proclamé successeur légitime de Pie IX, et sa vie tout entière proclame très-haut qu'il en est le digne successeur.

Vive donc Léon XIII, Pape, légitime successeur de saint Pierre, Vicaire de Jésus-Christ sur la terre!

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

UN HÉROS DE LA CHARITÉ CATHOLIQUE

(Voir p. 757.)

IV

Une autre fois, sur les bords du Xénil, Jean de Dieu était appelé à faire preuve du même dévouement et du même courage. Par suite de la fonte des neiges, la rivière, transformée en torrent, emportait tout ce qui lui faisait obstacle. Jean déjà malade depuis quelques jours n'hésita point à se mettre à l'eau, afin de recueillir, pour les pauvres, les épaves entraînées par le courant. Par malheur, il y avait là un jeune garçon qui, jaloux de contribuer au chauffage des malheureux, était entré, lui aussi, dans le fleuve. Or, n'ayant point la force de résister à l'impétuosité des eaux, l'enfant perdit pied et disparut. Jean, pour le sauver, fit des efforts inouïs; mais toutes ses recherches furent vaines, et cette catastrophe lui causa une telle douleur que, malgré son énergie, il en fut accablé au point d'être obligé de se mettre au lit avec une fièvre violente. A cette nouvelle, une vive émotion s'empara des habitants. — Les quêtes étant forcément interrompues, qui donc, se demandait-on, fournirait des aliments aux pauvres malades? — Mais l'on fut bientôt rassuré. Jean, depuis son arrivée à Grenade, y avait, pour ainsi dire, allumé la flamme de la charité dans tous les cœurs. En apprenant sa maladie, grands et petits s'empressèrent d'apporter des provisions à l'hôpital. Il y avait foule, d'un autre côté, aux portes du palais où dona Ossorio avait obtenu de faire transporter le père des pauvres. On voulait être sûr que sa vie n'était point menacée. Mais, malheureusement, le mal n'avait point cessé de s'aggraver, et bientôt l'on apprit que Jean de Dieu allait mourir.

A cette nouvelle, les magistrats de Grenade, qui connaissaient les prodiges de charité à toute heure accomplis par le saint, se présentèrent devant lui pour le supplier de bénir la ville dont il avait aimé si paternellement les habitants. L'archevêque, don

Pierre Guerrero, voulut administrer lui-même les derniers sacrements au berger d'Oropesa, au vaillant soldat de la croix, au pauvre journalier qui, pour nourrir, à Ceuta, des compatriotes privés de pain, avait subi les tortures de la faim, et qui, homme de peine, cuisinier, infirmier à l'hospice de Grenade, n'avait cessé, jusqu'à son dernier jour, de travailler jour et nuit pour les déshérités de ce monde!

C'est au milieu des larmes et des bénédictions de la cité que, calme et confiant, s'endormit dans le Seigneur, le 8 mars 1550, à l'âge de cinquante-cinq ans, l'un des hommes qui, dans l'Église, avant saint Vincent de Paul, a poussé le plus loin peut-être le renoncement à soi-même et l'ardent amour de toute créature souffrante.

Les funérailles du fils d'André Ciudad surpassèrent en magnificence celles des plus grands potentats de la terre. Dans toute l'Europe, comme dans les deux Amériques, le nom de saint Jean de Dieu, qui venait d'être canonisé par le saint-siége (1690), était célébré dans les chaires, et de la bouche du célèbre cardinal Deza tombèrent ces paroles souvent citées : « Jean de Dieu est la merveille de la chrétienté. »

V

Chose remarquable! tandis que, dans une partie de l'Europe, le protestantisme renversait les anciennes institutions charitables, l'ordre des frères de la Charité, dont saint Jean de Dieu, dans son humilité, n'avait pas même rêvé la fondation, s'établissait en Italie, en Pologne et dans toute l'Allemagne restée catholique!

En France, ce fut seulement en 1601 que la reine Marie de Médicis, femme de Henri IV, fit venir à Paris les religieux de Saint-Jean, dont elle avait eu l'occasion d'admirer, à Florence, le rare dévouement. Leur premier hôpital, celui de *la Charité*, fut d'abord établi dans la rue de la *Petite-Seine*, ouverte dans le petit *Pré-aux-Clercs*, puis rebâti un peu plus loin.

Richelieu fut l'un des plus ardents protecteurs du nouvel ordre hospitalier, dont les fondations se multiplièrent dans toute la France[1]. Le grand cardinal, qui avait vu à l'œuvre les frères de la Charité, leur confia les ambulances de l'armée française durant le siége de la Rochelle. Après la prise de cette place, les religieux de Saint-Jean, à qui Louis XIII avait fait don des deux hôpitaux de la ville, se signalèrent tout particulièrement. La peste ayant éclaté parmi les débris de la population rochelloise, les frères de la Charité les soignèrent nuit et jour et périrent, pour la plupart, victimes de leur dévouement. Alors, à Paris, l'on décida que de nouveaux infirmiers ne seraient pas envoyés à la Rochelle; mais les bons frères, désolés, allèrent se jeter aux pieds de leur supérieur et obtinrent d'aller mourir comme leurs prédécesseurs.

Cependant ce dévouement et les services sans nombre rendus aux classes pauvres et souffrantes, en même temps qu'à l'art de guérir, dont l'hospice de la Charité était devenu comme la principale école, ne trouvèrent pas grâce devant la Révolution : elle chassa les frères de la Charité, oubliant et le bien qu'ils avaient fait et les progrès qu'ils avaient préparés.

L'hospice de la Charité, depuis la Révolution, n'a plus été dirigé par les frères de Saint-Jean; mais ceux-ci, après la tempête révolutionnaire, ont reparu pour faire le bien. Un jour, en 1819, trois laïques français quittèrent Paris, avec l'intention d'aller rétablir, à Marseille, l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu. A force de dévouement comme infirmiers, les trois amis réussirent à se faire admettre à l'hôtel-Dieu, où, peu de temps après, ils formaient un groupe d'admirables serviteurs des pauvres, vieux prêtres, anciens officiers en retraite, hommes de lettres blanchis sous le harnais, artistes fatigués de courir après la gloire sans la pouvoir atteindre. Les progrès de la nouvelle congrégation furent rapides. Après avoir desservi sous l'habit des frères de la Charité, non-seulement l'hôtel-Dieu, mais encore deux autres hôpitaux de la ville, les infirmiers enrôlés sous la bannière de saint Jean de Dieu se rendirent à Rome où ils furent admis à prononcer leurs vœux à la suite d'un court noviciat.

Se rappelant que leur fondateur avait eu surtout en vue de soigner les pauvres aliénés, les nouveaux frères de la Charité firent construire à Lyon leur premier hôpital de fous. L'entreprise était bien hardie à une époque où n'avaient point encore paru les remarquables travaux de Pinel, d'Esquirol et de Ferrus. Mais saint Jean de Dieu inspirait ses disciples et leur œuvre eut un plein succès.

Après deux autres fondations du même genre, à Hommelec près de Lille et à Dinan dans les Côtes-du-Nord, les frères fondèrent en 1842, dans la rue Oudinot, près du boulevard des Invalides, une maison de santé où, moyennant un prix équivalent à ce que coûte la vie quotidienne des malades de la classe moyenne, quelle que soit d'ailleurs leur religion, leur nationalité et les aberrations de leur esprit, catholiques, protestants, musulmans, athées se peuvent faire soigner par des infirmiers auxquels le titre « d'anges de l'humanité » été décerné par des ennemis de leur Église.

VI

Moins de deux ans après la création de leur maison de santé de Paris, les frères de Saint-Jean-de-Dieu fondaient à Marseille, cette ville où le jacobinisme athée s'est fait tant de partisans, un nou-

1. Les frères de la Charité desservaient 25 hôpitaux en France et plusieurs aux colonies.

vel établissement destiné à une œuvre nouvelle. La grande cité méridionale renfermait un assez grand nombre de malheureux atteints de maladies inguérissables ou victimes d'horribles accidents, pour lesquels les hôpitaux restaient fermés, quoique leur sort fût le plus digne de pitié. Or n'appartenait-il pas aux frères de Saint-Jean-de-Dieu d'ouvrir un asile à ces malades et à ces invalides à perpétuité? L'appel des bons religieux fut donc entendu, et, en dépit des protestations et des efforts de quelques impies fanatiques, un hospice d'incurables, qui ne désemplit jamais, fut fondé par les Marseillais.

En 1857, un asile du même genre s'est élevé à Vaugirard, destiné spécialement à des enfants et à des adolescents. Là se trouvent rassemblées toutes les infirmités qui affligent l'enfance et la jeunesse. L'instruction et l'éducation de ces pauvres petits êtres, qui semblent nés pour souffrir, sont admirablement dirigées. « Vivant constamment sous les yeux des frères, dit M. l'abbé Saglier dans sa biographie si remarquable de saint Jean de Dieu [1]... ces enfants sont faciles à élever, obéissants, maîtres d'eux-mêmes, pieux. On leur apprend à mettre toute leur confiance dans les vérités qui consolent des maux d'ici-bas; on leur communique le courage de se résigner à leur sort terrestre..... Oh! les cruels qui voudraient arracher la foi et l'espérance à ceux qui n'ont rien à attendre que du ciel! »

Outre sept établissements où les frères de Saint-Jean de Dieu exercent activement leur mission de charité, il en est un huitième qui ne sera pas le moindre, et dont ils ont fait récemment l'acquisition. Cette nouvelle maison, destinée, elle aussi, à de jeunes incurables, est située près de Marseille, au bord de la mer, dans une site qu'on dit magnifique. Là seront obtenus, sur une plus vaste échelle, les admirables résultats constatés à Vaugirard.

A propos de ce dernier établissement, les lecteurs de la *Semaine des familles* nous sauront gré d'emprunter au beau livre de M. l'abbé Saglier les quelques lignes suivantes, où se trouve racontée la revue des petits estropiés de Vaugirard, passée il y a quelques années dans la grande cour de l'hôtel des Invalides :

« Une grande loterie avait été organisée au profit de cette œuvre et l'on avait obtenu du général gouverneur des Invalides que les lots fussent exposés dans les salons de son palais. Pour lui exprimer leur reconnaissance d'une telle faveur, les frères eurent l'idée de lui présenter le bataillon de leurs petits invalides. Les uns furent amenés en voiture, et pour cause; les autres vinrent à pied, chacun du mieux qu'il put.

« Nos vieux soldats, à la vue de cette petite troupe bien alignée dans la cour de l'hôtel, vinrent l'inspecter; mais quel fut leur étonnement en voyant là de pauvres petits êtres plus infirmes et plus maltraités qu'eux-mêmes! Le général descendit : l'un des enfants, qui était perclus de ses deux jambes et qu'un frère portait dans ses bras, adressa un compliment au gouverneur. Avant d'y répondre, le vieil homme de guerre parcourut du regard les rangs qui s'étendaient en face de lui; puis il voulut parler; mais, au lieu d'une parole, ce fut un sanglot qui s'échappa de sa bouche, et il se mit à fondre en larmes à la vue de ces tendres victimes du péché du premier homme, et encore plus, il faut le dire, de ce qu'y ajoutent trop souvent de malsain et de vicié des ascendants moins éloignés et plus responsables. »

A. DE COURSON.

1. *Vie de saint Jean de Dieu, avec l'histoire sommaire de la fondation de son ordre*, in-8° de 416 pages. Paris, Plon, éditeur.

D'ANCIENNES FIANÇAILLES

(Voir page 766.)

L'impatience et la curiosité nous dévoraient. Heureusement pour nos leçons et nos devoirs, ma mère nous amena le petit garçon le jour même de son arrivée.

— Voilà le petit camarade dont je vous ai parlé, nous dit-elle. Je vous donne congé cette après-midi; amusez-vous, soyez bien gentils, et surtout ne faites pas trop de tapage.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que nous nous élancions vers la pelouse, très-oublieux de la dernière recommandation de notre mère.

L'écolier ne saurait sortir de sa cage sans crier.

Alfred et Maurice entraînaient le nouveau venu.

Arrivés sous les platanes, Alfred se campa devant lui.

— Comment t'appelles-tu? Quel âge as-tu? Sais-tu bien courir? As-tu un fusil? Aimes-tu les barres, ou préfères-tu le chat perché?

L'enfant, intimidé par ce flot de questions et par l'air déterminé de son interlocuteur, baissa la tête sans répondre.

C'était un enfant très-frêle, pâle et blond, et d'une physionomie pensive. On voyait que sa mère lui avait bien manqué.

Une moue dédaigneuse se dessina sur la bouche de mes frères.

— Quel âge as-tu? fit Alfred avec impatience.

— Dix ans.

— Dix ans, le même âge que Lisette. Mais je parie qu'elle est plus grande que lui, et pourtant ce n'est qu'une petite fille!

— Ah çà! dit Pierre, un marmot de sept ans, mais qui ne le cédait en rien à ses aînés pour la vivacité, ah çà! est-ce que nous allons passer à causer tout le congé de maman? Jouons au chat perché.

La partie la plus animée s'engagea, mais le nouveau venu n'y prit aucune part. Il restait immobile, appuyé contre un arbre.

Cependant, prise de pitié pour cette figure pensive, je quittai le jeu, où je remportais comme d'habitude de brillants succès, — mes frères m'avaient surnommée « l'Éclair », — et je m'approchai du pauvre délaissé.

— Veux-tu que je te montre le parc? lui demandai-je.

— Je veux bien, mademoiselle.

— Je m'appelle Élisabeth. Papa m'appelle Lise, mes frères Lisette; tu m'appelleras comme tu voudras. Et toi, comment t'appelles-tu?

— Félix.

Sans doute j'inspirais de la confiance à Félix ; car, au bout d'un quart d'heure, il m'avait fait toutes ses confidences, décrit ses joujoux et la maison qu'il habitait à la ville.

Après l'avoir promené dans toutes les allées du parc, autour de la pièce d'eau, je le ramenai à la maison pour lui montrer mes joujoux.

On fit la dînette avec mon ménage. Il ne maniait pas les poupées avec trop de maladresse et mettait proprement le couvert.

J'étais enchantée de Félix.

Mes frères m'avaient martyrisé trois belles poupées, deux avaient été pendues, la troisième noyée par ces barbares.

Nous avions clos avec des chaises un espace dans un coin de la chambre; c'était notre appartement.

C'est là que mon père et M. Palange, à la recherche de Félix, nous trouvèrent en train de déguster un plat de mon invention.

— Je m'amuse bien, papa, m'écriai-je. Tu t'amuses aussi, n'est-ce pas, Félix?

— Bien! dit M. Palange; on est amis, on se tutoie!

— Lise est une franche campagnarde, sans cérémonie, répliqua mon père en souriant.

— Mais pourquoi ne vous amusez-vous pas avec les autres?

— Félix n'a pas voulu.

— Pourquoi? demanda son père.

— Ils font trop de bruit! murmura timidement Félix.

— C'est toujours la même chose, reprit M. Palange d'un air découragé. Ce malheureux enfant me désole! Il est frêle et timide comme une fille. Il est vrai que je l'ai toujours gardé auprès de moi, qu'il n'a pas eu d'autre maître, d'autre camarade que moi. Sa santé est si délicate!

— Ne vous chagrinez pas, dit mon père en lui prenant la main ; l'air de la campagne, les promenades, l'exercice feront des merveilles. Lise, avec son air raisonnable, est aussi un petit diable ; elle le fera courir.

Félix fut obligé, pour retourner chez lui, de passer devant mes frères armés d'échalas, qu'ils appelaient gravement leurs fusils.

Ils le couchèrent en joue d'un air féroce.

— Au revoir, mademoiselle Félicie! crièrent-ils.

Un mois après son arrivée, Félix me faisait cette confidence :

— Je t'aime bien, Lise, mais tes frères me font peur.

D'un autre côté, Alfred et Maurice me disaient avec dédain : « Nous n'avons pas besoin de Félix. Qu'il s'amuse avec les petites filles! »

Opposant une invincible apathie à tout exercice physique, mon petit camarade était doué pour le travail intellectuel d'une rare énergie. C'était de la passion, un véritable entrain qu'il apportait à s'instruire.

— Il est tout esprit, disait son père.

En jouant, il m'apprit bien des choses qui m'avaient fait pleurer sans entrer pour cela dans ma tête.

J'avais poussé comme une herbe en plein champ, sans culture; c'était le système de mon père. Mais lorsque Félix m'avait dit : « Tu n'as pas honte, Lise, d'être aussi ignorante? » je mettais à étudier un amour-propre extrême.

Nous retirions tous deux quelque bien de notre amitié. Je l'emmenais à la ferme, et je l'intéressais si bien aux petits poulets que nous allions tous les jours prendre de leurs nouvelles. Il rapportait de cette course quelques jolies couleurs sur sa joue pâle.

Nous pensions que ces jeux, ces leçons et ces promenades n'auraient pas de fin. Jamais l'idée de séparation n'était venue à notre esprit. Les enfants ne songent pas à ce déchirement de la vie.

Mais j'entendis, un soir, se débattre une question qui me rendit le cœur bien gros.

J'étais couchée dans l'alcôve, et mon père et ma mère causaient ensemble dans la chambre, me croyant endormie.

— Les garçons grandissent, disait ma mère; il faut les mettre au lycée. Nous serions bien mieux à la ville qu'ici pour suivre leur éducation. Nous les garderions chez nous, ils iraient simplement aux cours; je déteste l'internat. Si nous restons à la campagne, nous serons obligés de les mettre pensionnaires.

« D'ailleurs, mon ami, il n'y a pas d'illusions à se faire; tu n'as aucun goût pour l'agriculture : nous nous ruinons avec cette propriété.

— Il faut la vendre, reprit mon père avec effort. J'aimais pourtant bien la campagne; je persiste à dire que j'avais du goût pour l'agriculture, des idées neuves, l'amour du progrès ; je n'ai pas eu de chance, voilà tout. Encore quelques années, et avec le nouvel engrais que je vais employer, non-seulement

nous aurions regagné ce que nous avons perdu, mais encore triplé notre fortune. Accorde-moi un délai, Marceline. Les enfants se portent bien ici ; ils n'ont pas besoin d'un autre professeur que moi. D'ailleurs, que leur faut-il ? une solide instruction primaire. Je veux faire de mes enfants une tribu d'agriculteurs. Nous vivrons ici comme des patriarches, entourés de notre famille. Je me soucie bien de la ville, de tous ces bureaucrates, employés et fonctionnaires ! Je suis un campagnard, moi !

Ma mère reprit avec fermeté :

— Avant de décider de la carrière de ses enfants, il faut d'abord étudier leurs aptitudes, et mes fils ne me paraissent pas non plus appelés à diriger une exploitation comme la nôtre. Je désire qu'ils fassent des études complètes. Tu as eu ce bienfait de ton père, transmets-le à tes fils. Ils arrivent à l'âge où une grande régularité dans l'enseignement devient nécessaire, et tes occupations ne te permettent pas toujours de donner des leçons à heures fixes.

« Mon ami, je ne t'en veux pas de tes malheureux essais. On s'est trompé sur ta vocation ; tâchons d'être plus heureux pour nos fils.

« Tu appartenais à la race charmante, mais peu pratique, des rêveurs, qu'on n'enferme pas dans les vulgaires occupations d'une ferme, ni derrière un comptoir. »

C'est bien cela : mon père était « un rêveur ». Esprit distingué, avec un sens profond et juste des beautés de la nature qu'il n'étudiait pas en agriculteur, il était né pour les arts. C'est ainsi qu'on jette malheureusement les esprits hors de leur voie.

D'un caractère enthousiaste, il adoptait sans discernement la plupart des machines nouvelles, qui souvent ne rendaient pas les services espérés. Combien de ces machines s'entassèrent sous le hangar ! Il gâta également, avec de nouveaux engrais, ses blés, ses vignes et jusqu'à ses arbres fruitiers. Il apportait toujours le même entrain dans ses essais, malgré les malheureux antécédents. Sa confiance finissait presque toujours par nous ranger à ses idées, qu'il défendait avec une conviction contagieuse. Ma mère, ellemême s'y laissa prendre plus d'une fois, bien que l'imagination ne prédominât pas sur sa raison.

Cependant, cette fois, il eut beau déployer toute son éloquence, elle fut inébranlable, et le sort de la Grangère se décida dans cette soirée ; on la mettrait en vente.

J'en pleurai sous mes couvertures, car je l'aimais, cette vieille et simple maison ; j'aimais le mouvement de la ferme, la poésie de la campagne, car j'étais déjà une rêveuse comme mon père. Je pensais aussi à mon camarade Félix, qu'il me faudrait quitter.

Mon père parlait de moi maintenant. Il disait :

— Celui de nos enfants qui me ressemble le plus, c'est Élisabeth ; mais, grâce au ciel, elle a pris tes sérieuses qualités, qui lui serviront mieux dans la vie que les miennes. Elle a l'air d'une petite maman avec Henriette, et puis, comme elle sait déjà s'occuper dans l'intérieur de la maison !

— Lise sera mon bras droit, répliqua ma mère avec un accent plein de tendresse et de fierté qui me remua profondément.

Cette phrase se grava dans mon cœur. Souvent, lorsque j'étais prête à faire prévaloir les inclinations attrayantes de mon esprit sur un devoir maussade, j'entendais : « Lise sera mon bras droit. »

LOUISE MUSSAT.

— La fin au prochain numéro. —

CHRONIQUE

L'Exposition universelle est dès maintenant devenue une grosse préoccupation. C'est par milliers et milliers que le dimanche les Parisiens vont visiter les travaux du Champ-de-Mars ou du Trocadéro. Je ne vous ai jusqu'à présent guère parlé de toutes ces choses ; car je prévois le moment où, pendant près de six mois, il me sera presque impossible d'aborder un autre sujet, et, en homme prudent, je me tiens sur mes gardes.

Mais je croirais manquer à tous mes devoirs de bon bourgeois de Paris, soucieux de faire les honneurs de sa ville, si je ne vous informais que dès maintenant vous pouvez demander au ministère des finances une carte qui vous donnera vos grandes et petites entrées dans l'Exposition pendant toute sa durée.

Quand je dis *vous donnera*, c'est une façon de parler, cela va sans dire. Le prix d'abonnement est d'ailleurs fixé à un taux relativement modique : *cent francs*. Seulement il y a des formalités à remplir... Oh ! les formalités ! Vous donnez votre argent, c'est bien ; vous donnez votre signature, c'est parfait ; mais de plus il faut donner... votre visage ! Prenez-en votre parti, monsieur, résignez-vous, madame : il ne vous sera pas délivré de carte d'abonnement à l'Exposition universelle à moins que vous ne commenciez par envoyer un double exemplaire de votre photographie. L'un des échantillons de votre *facies* sera collé sur un registre et l'autre appliqué sur la carte qui vous permettra de franchir le tourniquet.

Impossible de tricher ; de se retrancher derrière les vagues désignations qu'on rencontre encore sur les passeports : front ordinaire, yeux ordinaires, nez ordinaire, teint ordinaire. Non, monsieur ; non madame, vous ne pourrez pas plus tomber dans le vilain péché de mensonge que n'y tombe la photographie elle-même.

Mais j'y songe : la photographie est-elle bien réellement une garantie pour l'administration, et met-elle les visiteurs à l'abri de tous les ennuis ? Je m'imagine par exemple un habitant de la province ou de l'étranger qui veut faire une surprise à sa femme dont c'est justement la fête :

— Chère amie, nous irons assister à l'ouverture de l'Exposition le 1er mai prochain!...

— Est-ce bien sûr? objecte madame.

— Si c'est bien sûr? Tellement, que nous allons tout de suite passer chez le photographe.

Ainsi dit, ainsi fait : monsieur et madame posent pendant les six secondes réglementaires, au commandement : *Ne bougeons plus!* Les photographies sont expédiées au ministère des finances; les cartes d'entrée sont adressées aux heureux époux, et le 1er mai, à midi précis, heure réglée sur le canon du Palais-Royal, monsieur et madame se présentent à la porte d'honneur du Trocadéro.

— Vos cartes? vos photographies? demande le préposé du ton un peu bourru d'un homme qui se voit en perspective les cinq parties du monde sur les bras...

Les cartes et les photographies sont présentées de confiance. L'employé y jette un regard sévère :

— Cela ne vous ressemble pas! Regardez vous-même...

Il faut bien que monsieur se rende à l'évidence : quand il a fait faire sa photographie en février, il portait toute sa barbe, cuirasse velue contre l'intempérie de la saison. Mai revenant, il a fait au gracieux mois des roses le sacrifice de cet ornement quelque peu farouche : il n'a gardé qu'une aimable et légère moustache.

Je ne dis pas que les choses se passeront invariablement et fatalement ainsi; je constate seulement que l'épreuve photographique pourra être plus d'une fois une épreuve nouvelle de la *précaution inutile.*

En fait de précautions, je m'imagine que la prudence, *mère de la sûreté*, pourrait bien un peu faire tort au succès des deux ascenseurs destinés à transporter les curieux sur la plate-forme des deux hautes tours du palais du Trocadéro, d'où l'on embrassera le panorama de l'Exposition dans tout son ensemble.

L'ascenseur était jusqu'à présent considéré comme une chose charmante: les gens qui s'essoufflent en montant les escaliers appréciaient fort cette façon d'aller. Vous entrez dans une sorte de cage, où vous trouvez de bonnes banquettes bien rembourrées; on presse un ressort, et voilà la cage qui vous transporte jusque dans les combles d'un édifice, absolument comme si vous étiez un demi-dieu de féerie porté sur le char de l'apothéose finale.

C'est charmant, en vérité, à moins que cela ne devienne tout à fait horrible, comme il est arrivé cette semaine au *Grand-Hôtel*, où l'ascenseur s'est décroché, entraînant et tuant dans sa chute une pauvre dame qui avait voulu s'épargner la peine de descendre les escaliers, ainsi que deux employés de l'hôtel qui l'accompagnaient.

Par une cruelle ironie du sort, l'un de ces employés était un héros sur la poitrine duquel brillaient plusieurs médailles de sauvetage et la croix de la Légion d'honneur.

Quand on songe que les ascenseurs du Trocadéro devront porter leurs voyageurs à une hauteur beaucoup plus considérable que celle des tours de Notre-Dame, il y a de quoi donner à réfléchir sur l'éventualité d'une descente préipitée : un escalier de trois ou quatre cents marches permettra, il est vrai, aux gens prudents de satisfaire leur fantaisie ascensionnelle sans courir d'autres risques que celui d'une courbature; mais vous verrez (ou je me trompe fort) que la foule choisira de préférence le mode le plus dangereux.

*** Quoique ma chronique se bouche d'ordinaire les deux oreilles contre les échos politiques qui lui arrivent de Versailles, il a bien fallu cependant qu'elle entendît le bruit qui s'est fait, depuis huit jours, dans le Sénat à l'occasion du grand conflit des insectes et des oiseaux : il y a eu et il y aura encore un gros tapage autour de cette question.

Un honorable sénateur, M. de La Sicotière, soutient, au nom de l'agriculture, que les oiseaux doivent être protégés comme ses meilleurs auxiliaires; un autre honorable sénateur, M. le docteur Testelin, soutient au contraire que les oiseaux sont les ennemis des cultivateurs, puisqu'ils détruisent les insectes qui sont, eux, les plus vigilants défenseurs des récoltes. Lequel croire? Hippocrate dit *oui;* Galien dit *non...*

Le débat a pris des proportions véritablement épiques, sans qu'on soit parvenu à se mettre d'accord : c'est du reste assez l'habitude des débats parlementaires. Pour en finir, on a renvoyé la cause à une commission qui décidera, dans sa sagesse, si c'est le hanneton qui est un scélérat ou le moineau franc qui est un monstre.

Vous me permettrez volontiers, n'est-il pas vrai? de ne pas entrer moi-même dans toutes les subtilités de ce problème délicat. J'avoue toutefois, de bonne grâce, que si j'avais des préférences pour l'une ou pour l'autre des races incriminées, elles seraient pour les oiseaux. S'il faut sacrifier un lombric, voire un perce-oreille, ou bien décréter la mort d'un rossignol, je déclare hautement que je m'insurge en faveur de ce dernier.

N'exagérons rien cependant : sous prétexte de protéger les oiseaux, certains *ornithophyles* en viendraient volontiers à nous priver du plaisir charmant d'avoir une volière. Les oiseaux sont fort utiles à l'agriculture, fort bien; mais ils sont utiles aussi au charme et à la poésie de notre existence.

Cette jeune fille, ce malade, ce vieillard, qui n'ont pour horizon que le bord d'une fenêtre où chante un chardonneret dans sa cage environnée de fleurs, les priverez-vous de ce plaisir sous prétexte que ce chardonneret pourrait être mieux employé à manger en

liberté les vers blancs blottis sous les laitues d'un maraîcher?

Vous m'alléguerez que le chardonneret et la fauvette ont droit à leur liberté individuelle; je crois qu'ils ont droit avant tout à être bien traités, et qu'ils aiment mieux un joli logis, où ils ont du bon mouron à discrétion, de la chaleur l'hiver, que la vie hasardeuse des buissons entre la griffe de la fouine et la serre de l'épervier.

La meilleure preuve que les oiseaux artistes ne sont pas malheureux en cage, c'est qu'ils y chantent, qu'ils y pondent et qu'ils y élèvent une famille. Je défie le plus grand des naturalistes-philosophes ou des philosophes-naturalistes de me démentir sur ce point.

Est-ce à dire qu'il n'y ait aucune mesure à prendre dans l'intérêt de ces petits êtres que nous destinons à être les charmeurs de nos logis? Si vraiment, car le commerce des oiseaux chanteurs donne lieu à d'étranges et horribles abus. Il n'est que trop vrai : certains marchands vendent des oiseaux qu'on a systématiquement aveuglés, pour que les pauvres bêtes chantent avec plus d'ardeur.

Et, malheureusement, les marchands ne sont pas seuls à se rendre coupables de ces atroces mutilations. Voici une histoire que je viens de lire dans un livre couronné par la Société protectrice des animaux en 1861. L'auteur garantit l'authenticité du récit que je vous demande la permission de transcrire. Pour ma part, il m'a fait frissonner...

« Il y avait dans les environs d'Heidelberg un propriétaire fort riche, père de six filles charmantes.

« L'aînée de ces aimables enfants, vers l'âge de dix-neuf ans, fut attaquée d'une ophtalmie grave dont le résultat, malgré les soins les plus parfaits, fut la cécité complète.

« Entourée des consolations de ses sœurs et de son père, la pauvre enfant se résignait en songeant que ses sœurs y voyaient pour elle!

« Mais, hélas! la seconde, puis la troisième, sont atteintes d'ophthalmies semblables et deviennent aveugles à leur tour!

« En vain le père consulta tous les médecins des facultés de l'Allemagne... Un soir, comme il se demandait en pleurant si la contagion s'arrêterait là et n'atteindrait pas ses trois dernières filles, un ami, confident de ses alarmes, lui posa, non sans ménagements, une question capable de faire sourire bien des esprits forts :

« — Pardonnez-moi, lui dit-il; mais, comme dit un poëte, il y a une histoire de chacun de nous qui n'est connue que de nous seuls. Eh bien! n'avez-vous jamais, dans votre jeunesse, commis quelque acte capable d'expliquer par une sévérité de la justice divine l'affreuse épreuve dont vous êtes frappé aujourd'hui? »

» Le père en larmes resta tout pensif devant cette question inattendue : il prit sa tête dans ses deux mains et rêva profondément. Puis tout à coup, découvrant son visage et saisissant son interlocuteur par le bras :

« — Vous avez peut-être frappé juste!... Hélas! je me souviens maintenant. Quand j'étais jeune, je n'avais point les scrupules que le temps et la réflexion développent en nous!... Il m'est arrivé de brûler avec du soufre les yeux à des nichées de pauvres petits rossignols... Je prenais même un affreux plaisir à leurs tortures, à l'air hébété dont flottait leur tête mignonne après l'opération, et aux cris de souffrance qu'ils poussaient pendant leur supplice!... Voilà peut-être pourquoi Dieu a ôté la lumière à mes propres enfants! »

« L'histoire en reste là; car je n'ai pu savoir, ajoute l'auteur, si, touchée du repentir de ce malheureux, la Providence lui avait épargné de nouvelles épreuves. »

Tout le monde n'est pas aussi féroce pour les petits oiseaux; cependant je n'aimerais pas que l'on consultât sur leurs torts certaines natures trop portées à envisager les choses par les côtés prosaïques.

M. de Chateaubriand, alors qu'il habitait le bel hôtel qui est devenu l'hospice de Marie-Thérèse, avait fait venir de Bretagne un garçon jardinier qui lui inspirait toute confiance. Le soir de son arrivée, le nouveau serviteur fut installé dans un petit pavillon du jardin dont les murailles et le toit disparaissaient sous les branches grimpantes d'un lierre magnifique.

Le lendemain matin, l'auteur du *Génie du christianisme* se promenait dans le jardin, quand il aperçut le brave garçon qui bâillait à se décrocher la mâchoire.

— Quoi donc, Pierre? lui dit-il avec bienveillance; est-ce que vous avez trouvé votre lit mauvais?...

— Non, monsieur le vicomte; mais les coquins de rossignols n'ont fait que de *gueuler* toute la nuit!

Chateaubriand tourna les talons pour ne pas compromettre sa dignité de gentilhomme et d'académicien dans un plus long colloque avec ce rustre : il rit d'ailleurs de si bon cœur qu'il tint à consigner dans ses *Mémoires* cette anecdote que je viens de lui emprunter avec une certaine hésitation.

ARGUS.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90 A PARIS. — SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

N° 80. Dix-neuvième année. LA SEMAINE DES FAMILLES Samedi 16 Mars 1878.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



La vache de carton pour la chasse aux canards.

LA VACHE DE CARTON

POUR LA CHASSE AUX CANARDS

Lorsque l'hiver est arrivé, quand les perdreaux ont déjà trop d'aile pour qu'on puisse les approcher facilement, et que les lièvres ne se laissent plus tirer au déboulé, l'avant-garde de l'espèce émigrante — c'est-à-dire les palmipèdes de tout genre — s'avance en bataillons serrés du nord vers le sud, à la recherche d'un climat plus tempéré.

La vue du chasseur annonce toujours le danger à ces oiseaux méfiants qui viennent des pays déserts, où leur vie est respectée, où leur quiétude n'est pas même troublée. Aussi, dès que le bipède humain se montre à l'horizon, s'envolent-ils pour aller chercher ailleurs un calme indispensable à leurs ébats et à la quête de leur nourriture.

Les palmipèdes traqués à l'heure présente par des dessèchements de certains pays trouvent encore un asile assuré sur nos nombreux étangs, au milieu de nos marécages et de nos tourbières et dans le sein des cours d'eau qui sillonnent le territoire français dans tous les sens.

Les marais des environs d'Abbeville, dans la Somme, sont un lieu de prédilection pour la sauvagerie et c'est là qu'on rencontre le plus de cygnes, de hérons, de grues, de baturs, de judelus, d'oies sauvages, de grèbes, de poules d'eau, de bécassines, de combattants, de pluviers, de vanneaux, de courlis, de barges, de râles, etc., etc.

Ce serait là une véritable chasse princière, si d'habitude les Altesses ne redoutaient pas la fatigue, la fange nauséabonde et surtout les rhumes de cerveau.

Qu'on s'imagine des suites d'étangs peu profonds, séparés les uns des autres par des chaussées assez étroites et à toutes les queues de ces étangs des herbes hautes et touffues. Un vrai paradis pour la sauvagerie.

C'est vers ces paluds, peu distants de Paris, qu'un de mes confrères en saint Hubert me proposait depuis plusieurs années de m'entraîner. J'avais toujours résisté par crainte d'une déconvenue, car je savais par expérience quelles sont les fatigues de ces exercices violents, lorsqu'enfin il me dit un soir :

— Venez avec moi; j'emporterai une *vache de carton.*

Cette promesse acheva de me convaincre et nous prîmes un matin le premier train pour Abbeville, afin de nous rendre sur les rives de la Maie, près de Rue, où mon confrère possédait un charmant cottage qu'il habitait aux époques des chasses d'hiver.

Mon camarade avait dit vrai. Dès le lendemain de notre arrivée, nous faisions une hécatombe de gibier et le soir, assis devant un bon feu, nous devisions sur toutes les chasses qu'il avait faites depuis qu'il tenait un fusil dans les mains.

M. de L... me racontait avec faconde et dans un style très-animé ses exploits contre la gent sauvagine. Il me dépeignait avec des détails précis tous les piéges inventés par l'homme pour tromper la finesse des oiseaux paludéens : l'affût, la hutte, le réverbère, les appelants, les canardières, le filet, la nasse, la passée, le badinage et le hameçon.

— Vous avez oublié la *vache de carton*, dis-je enfin à mon amphitryon, comme pour lui rappeler sa promesse.

— J'ai dans ma réserve l'*engin* dont je vous ai promis l'exhibition, et dès demain nous en ferons usage. Tandis que moi je me rendrai à l'affût, vous, caché par la vache de carton, vous attendrez la venue des canards.

C'est alors que mon associé de chasse me raconta l'histoire de la vache artificielle, qui était d'un usage fort ancien.

On se contentait autrefois d'affubler le chasseur d'un vêtement de toile de couleur poil de vache ; il se couvrait la tête d'un masque affectant l'imitation du mufle de l'animal, puis, le fusil sous le bras, il s'avançait lentement sur le bord du marais.

Un chasseur, plus habile que les autres, fabriqua un beau jour une sorte de *décor* représentant une vache dont la tête mobile pouvait remuer à volonté, de façon à suivre le mouvement de l'animal qui paît et dodeline tout en « faisant sonner sa sonnette ». Les canards, ne se méfiant pas de cet animal dont ils ne reconnaissaient point la fausseté, étaient dupes de cette supercherie et s'approchaient peu à peu du rivage sur lequel passait la vache sans vie. Un coup de feu retentissait et le « massacre des innocents » était consommé.

— Cette vache, me dit alors M. de L... en ouvrant la porte d'un cabinet où il tenait ses ustensiles de chasse et de pêche, la voilà !

Ce n'était pas un Fragonard comme peinture, je puis le dire, mais enfin l'artiste qui l'avait dessinée et peinte n'était pas un imbécile. L'objet faisait illusion vu à cinquante mètres.

M. de L... me raconta qu'il y avait aussi dans le commerce une autre vache en carton, montée sur une espèce de carapace en osier ou en baleines, dans laquelle le chasseur entrait tou entier. Affublé de la tête de l'animal, il tenait derrière son dos, appendu à ses bretelles, le train de derrière de la vache, orné de ses pieds, tandis que les pieds de l'homme représentaient ceux du devant de la bête. Ainsi revêtu, le chasseur s'avançait à pas lents vers l'étang où les canards prenaient leurs ébats. Parvenu à portée, le tendeur d'embûches épaulait lentement son fusil et faisait feu. Le succès répondait toujours à cette patiente démarche.

— Quant à moi, me dit M. de L..., j'ai employé l'un et l'autre de ces engins et je me trouve plus satisfait de la *vache-décor*. D'abord elle est plus facile à transporter ; on la laisse à volonté le long d'un fossé ou accotée à un saule. Vous en verrez l'utilité demain, si vous le voulez.

M. de L... m'accompagna sur ces paroles à la chambre qui m'était destinée comme lieu de repos. Je m'endormis en rêvant à l'animal-fantôme.

Le lendemain, au petit jour, nous partîmes en compagnie d'un valet de ferme qui transportait la vache décor.

Parvenus sur le bord du lac de Maie, M. de L... s'arrêta et me dit:

— Nous allons nous séparer. Vous resterez ici et vous vous coucherez derrière la vache que voilà; moi, je vais aller me poster dans l'affût, tandis que Jean Le Blond, monté dans une toue, fouillera les roseaux et fera sortir la gent ailée, qui se réunira au beau milieu du Maie.

Il m'indiqua la façon de manœuvrer avec la vache: c'était facile comme... toute chose qui ne demande pas grande intelligence; je fus de suite au courant.

Une demi-heure après, la chasse commençait. Sur un coup de sifflet donné par M. de L..., Jean Leblond se mit à faire la battue; moi, je passai tranquillement au bord du marécage en sonnant un grelot qui imitait à s'y méprendre celui du collier appendu au cou d'un animal aux champs.

Jean Le Blond avait fait lever une bande de canards qui, s'étant reposée au bout de l'étang, mit vingt minutes à reprendre confiance. Ils se décidèrent enfin et s'avancèrent hardiment vers ma vache en poussant des *couan! couan!* répétés ; une autre bande se joignit à la première. Lorsque les deux volées furent à portée, j'épaulai ma canardière et je pressai coup sur coup les deux détentes.

Lorsque la fumée se fut dissipée, je levai la tête au-dessus de mon faux Fragonard et je comptai. Il y avait vingt-trois oiseaux morts ou se débattant au-dessus de l'eau.

C'était une fort belle réussite.

Les canards revinrent une seconde fois dans les environs de ma vache : je tuai encore neuf d'entre eux. Puis ce fut tout. Ils en avaient probablement assez pour ce jour-là.

M. de L..., de son côté, avait fait une belle hécatombe. Il avait tué trente-six pièces, ce qui fait qu'à nous deux nous avions soixante-huit canards; c'était un heureux résultat.

Nous recommençâmes ainsi pendant une semaine, toujours avec succès.

Telle est la chasse à la vache de carton l'une des plus attrayantes que je connaisse. Essayez-en, amis lecteurs, et vous serez très-satisfaits. *Experto crede Roberto.*

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693, 709, 722, 742, 754 et 769.)

XIII (*suite*)

Dès que Margaret avait compris l'inutilité de ses efforts pour s'expliquer directement avec le lord-député, elle s'était relevée de son propre mouvement. Le capuchon modestement relevé sur la tête et abaissé sur le visage, elle se rangea pour le laisser passer. Sa dignité calme et triste ne fut pas sans impressionner même le rude soldat qui l'avait faite prisonnière. Il n'osait plus la toucher ni lui parler. Debout auprès d'elle, silencieusement et respectueusement, il semblait attendre qu'elle prît d'elle-même le parti de retourner avec lui au Gate-House. Mais la pauvre enfant laissée enfin en repos oubliait même l'existence de son gardien. Elle ne se souciait pas davantage de la foule qui, rassemblée sur le passage de lord Henry, s'occupait maintenant à la considérer avec curiosité et compassion. Ormiston, en s'approchant pour obéir aux ordres reçus, la trouva aussi immobile, aussi pensive que si elle se fût trouvée toute seule dans l'endroit le plus favorable à la réflexion.

Quand il prit à son côté la place du caporal Holdfast, elle leva les yeux : instantanément elle reconnut en lui le jeune officier qui accompagnait Henriette Hewitson et son père, le jour de leur première rencontre dans le désert de l'Ouest. Un faible cri de joie sortit de ses lèvres, et Harry Ormiston interrompit la salutation commencée. Lui aussi se rappelait ce visage, il était certain de l'avoir vu quelque part... Mais où? mais quand? il ne s'en formait point une idée distincte. Margaret avait sur lui ce double avantage de mémoire, qu'elle le revoyait dans le même costume et qu'elle s'attendait à le trouver à Dublin. En silence et avec une expression de timide espoir qui éclairait peu à peu la désolation de son beau visage, elle tira de son sein la lettre d'Henriette et la lui présenta.

Ormiston jeta un regard sur la suscription. La surprise, le contentement se peignirent sur ses traits. Il ouvrit en toute hâte : à peine avait-il lu les trois premières lignes que cette scène de la montagne, qui s'était terminée pour lui par la brouille avec sa fiancée, se reproduisait en quelque sorte devant ses yeux, et il n'hésitait plus à reconnaître la noble et infortunée jeune fille qui en avait été l'occasion bien involontaire.

Il interpella vivement Holdfast :

— Qu'est ceci, caporal? Je crains fort que vous n'ayez commis quelque grave méprise! Cette personne que vous retenez prisonnière m'est envoyée à moi-même, avec un signe indéniable, par quelqu'un dont le zèle et la fidélité à la bonne cause ne sauraient être suspectés. Pour tout dire, elle m'est envoyée par un membre de la famille du major Hewitson, cet homme brave et craignant Dieu, qui a établi son camp sur la limite même du désert, et qui oppose sa petite garnison comme un obstacle invincible aux incursions de l'ennemi.

Holdfast était un vieux soldat bourru, dont les allures ni le langage ne révélaient pas la moindre prétention à la « sainteté » puritaine.

— Si Votre Honneur le dit, il faut néeessairement que ce soit vrai, répondit-il avec une impatience mal réprimée. Aussi je m'étonne qu'une fille connue et estimée par la famille du digne major Hewitson ait cherché à tromper notre vigilance en traversant secrètement la rivière; et, plus encore, qu'elle l'ait fait en compagnie d'un homme qui n'est autre que l'un des chefs de l'armée ennemie, et non pas le moindre, je puis en témoigner pour avoir croisé l'épée avec lui à la bataille de « Knocknaclashy », comme ils l'appellent, je crois, dans leur langage barbare. Il y combattait, je dois l'avouer, avec une valeur digne d'une meilleure cause.

Le major Ormiston se tourna gravement, mais avec bonté, du côté de Margaret.

— Je crains beaucoup, lui dit-il, que vous n'ayez été mal conseillée dans toute cette affaire. Pourquoi ne pas vous être présentée ouvertement à l'entrée du pont, si le dessein qui vous amène peut supporter l'investigation? Et pourquoi, plus encore que tout le reste, vous être fait accompagner par une personne dont la présence suffit à vous rendre vous-même suspecte?

La malheureuse jeune fille fondit en larmes : elle craignait tout à coup que la recommandation même d'Henriette ne lui fût d'aucun secours.

— Hélas! monsieur, murmura-t-elle avec peine, nous n'avions pas le mot de passe, sans lequel on ne nous eût jamais permis d'entrer à Dublin par le pont... Et notre affaire est d'une telle nature que chaque moment perdu est de la dernière importance.

— *Notre* affaire?... répéta pensivement Ormiston. Alors cette affaire n'est pas seulement à vous, mais

elle concerne aussi, de façon ou d'autre, l'homme qui vous accompagnait, me dit master Holdfast?

— Il aurait pu dire le *gentilhomme*, répliqua miss Netterville en accentuant le dernier mot avec une nuance de reproche; un gentilhomme qui a bravé beaucoup de peines, de fatigues et, je le crains maintenant, beaucoup de dangers, pour me rendre possible ce voyage. Et cependant il n'avait à mon succès aucun intérêt, si ce n'est celui qu'un bon et noble cœur peut éprouver pour les chagrins et les périls d'une jeune fille sans protection.

— Et où est-il, cet autre prisonnier? demanda Ormiston au caporal.

— Dans le Gate-House, monsieur, où nous le tenons en sûreté, sous la clef et le verrou. Ce n'était pas un prisonnier à laisser au large, comme cette sotte fille! Elle demandait si instamment la permission de voir passer le lord-député que je n'ai pas eu le courage de lui refuser une si petite faveur. J'espère n'avoir pas encouru pour cela le déplaisir de Votre Honneur, ni de Son Altesse lord Henry.

— Certainement non, honnête Holdfast. Vous avez fait preuve à la fois, en cette affaire, de vigilance et de bonté. A présent, frayez-nous le chemin jusqu'au Gate-House, et ne vous troublez pas l'esprit au sujet de cette jeune lady : je me porte garant qu'elle ne tentera pas de s'échapper.

Dès qu'Ormiston se vit en présence de Roger O'More, il reconnut en lui le propriétaire dépossédé du Rath. Il le salua courtoisement et l'informa qu'il avait été commis par le lord-député pour faire une enquête sur l'affaire qui l'amenait à Dublin; puis il exprima vivement, pour son propre compte, l'espoir que cette affaire ne se rattacherait en rien aux dissidences politiques.

— Assurément non! — répondit Roger d'un ton ouvert.

Les manières du jeune officier lui plaisaient et le touchaient; et la vue de la lettre remise par Margaret, et touours restée dans la main d'Ormiston, l'avertissait que c'était celui-là même sur lequel miss Hewitson fondait tant d'espoir.

— Mon affaire concerne uniquement cette noble jeune fille. Mais elle la concerne d'une façon si pressante que, si vous ne pouvez immédiatement lui venir en aide, vous m'accorderez, j'en suis sûr, assez de liberté pour essayer de lui être utile. Moi aussi, je suis un soldat et un officier, major Ormiston : vous pouvez compter que je n'abuserai pas de votre confiance.

— Monsieur, dit Margaret suppliante, vous n'avez pas lu la lettre... Si vous vouliez seulement la lire! Miss Hewitson a si bien promis que vous me donneriez du secours!

Ainsi sollicité, Ormiston rouvrit la missive. Croyant qu'Henriette l'entretenait de questions personnelles, il s'était réservé une lecture plus calme, plus intime, et, par conséquent, plus satisfaisante pour son cœur.

Margaret suivait son regard, de ligne en ligne, de paragraphe en paragraphe. Un spasme la saisit au cœur quand elle eut constaté que plus il avançait, plus l'émotion et la pitié remplaçaient sur son visage une première teinte de joie.

— La fille de mistress Netterville! s'écria-t-il enfin. Bon Dieu! faut-il être venue si loin pour rencontrer une telle douleur!

— Oh! elle n'est pas morte!.. elle n'est pas morte!... répétait Margaret terrifiée par ses paroles et par son accent. Dites qu'elle n'est pas morte, je vous en supplie!

— Non, non... pas encore...

Il s'arrêta, car il ne pouvait prendre sur lui-même d'avouer qu'elle devait être exécutée le lendemain.

La pauvre enfant sanglotait et n'était plus en état de proférer une parole. Roger intervint.

— Eh bien! major Ormiston, si elle n'est pas morte, tout est bien... ou du moins tout peut encore être bien. Voyez ce papier! Il a été écrit par le soldat qui vient de recevoir, pour sa part dans la spoliation de l'Irlande, le château et les terres de Netterville. Ce soldat est prêt à certifier, sous la foi du serment, qu'il a recueilli mot pour mot ces aveux circonstanciés des lèvres de la femme qui avait commis le meurtre pour lequel on a condamné mistress Netterville.

Ormiston parcourut rapidement le certificat.

— Oui! oui! s'écria-t-il avec joie; cela ne fait pas un doute! Le sergent Jackson est un homme d'une véracité au-dessus du soupçon; et d'ailleurs ces lignes sont absolument conformes à la défense de la malheureuse lady : elle n'a cessé de répéter, dans tout le cours du procès, que l'accusation portée contre elle était un acte de vengeance privée. Mais tout ceci sera discuté plus tard. Le temps presse. Il s'agit de faire tout de suite ce qui doit être fait pour la sauver.

— Les lords de la haute cour de justice? suggéra Roger.

Mais Ormiston secoua la tête avec un sourire de mépris.

— Il est peu probable qu'ils annulent une sentence prononcée dans leur propre cour! Non, non; c'est au lord-député lui-même que nous devons en appeler. Je pars au galop pour le rejoindre. Dans deux heures d'ici au plus tard, vous pouvez m'attendre avec la réponse. Demandez à Dieu qu'elle soit bonne, comme nous avons lieu de l'espérer.

Il sortit, et, une minute plus tard, le pas précipité de son cheval se faisait entendre sur le pont.

Margaret passa les deux heures suivantes dans une angoisse d'attente horrible à subir et singulièrement pénible aussi à contempler. Elle ne pouvait rester tranquille un seul instant. Tantôt elle arpentait d'un pied pressé, impatient, l'étroit corps de garde. Quelquefois, sans même songer à la présence

de la soldatesque anglaise, elle se jetait à genoux en pleurant et en priant presque tout haut. Chaque mouvement sur le pont, chaque bruit dans la rue au delà du pont semblaient lui annoncer le retour de son messager : alors elle se levait, frissonnant de la tête aux pieds, dans une telle fièvre d'espoir et de crainte que Roger finit par être sérieusement alarmé. Ne sachant plus comment l'arracher à cette situation, il lui fit une remontrance ferme et affectueuse sur son manque de possession d'elle-même : autant de reproches dont il ne pensait certes pas le premier mot.

Enfin la porte s'ouvrit et Ormiston entra. Margaret, pâle comme une morte, se dressa sur ses pieds, sans pouvoir avancer, sans pouvoir parler. Épouvanté de sa physionomie, de sa pâleur, l'officier lui prit la main. Mais quand elle le regarda, quand elle eut l'air de l'écouter à l'avance, il hésita, comme quelqu'un qui se demande anxieusement quel sera l'effet des nouvelles dont il est porteur.

— Pour l'amour de Dieu, parlez tout de suite! s'écria O'More. Tout vaut mieux pour elle que cette incertitude. Dites, est-ce la vie ou la mort?

— Pas la mort, certainement... du moins j'espère que non, dit Ormiston cherchant en vain dans son esprit des mots plus convenables pour exprimer sa pensée.

Le sang se précipita aux tempes de Margaret et ses pupilles se dilatèrent, mais elle ne parlait toujours pas.

— Vous *espérez?* répéta tristement Roger.

Il comprenait que ce mot cachait encore quelque cruelle alternative.

— Enfin il y a un sursis, en tout cas, reprit l'officier avec son même ton morne.

La lividité du cadavre envahit de nouveau les traits de la jeune fille.

— Seulement un sursis... seulement cela! murmura-t-elle d'une voix si étrangement altérée qu'il fallait la voir sortir de ses lèvres pour pouvoir supposer que c'était la sienne. Seulement cela!

— Mais le reste suivra, dit Ormiston; le lord-député va s'occuper lui-même de l'enquête, et...

— Eh bien! mais alors elle est sauvée! Avec ce certificat, cet aveu de son unique accusatrice, son innocence doit être claire comme la lumière du jour. Oh! n'est-ce pas, monsieur, elle est sauvée? Sûrement elle est sauvée? disait et redisait Margaret, comme pour se convaincre elle-même par la répétition de cette bienheureuse parole.

Et cependant quelque chose dans les yeux d'Ormiston lui inspirait une douloureuse inquiétude : il y avait là plus de pitié que de sympathie pour sa joie.

— Sauvée? reprit-il enfin. Je l'espère... je l'espère de tout mon cœur, de toute mon âme! Cependant, chère miss Netterville, je vous le conseille en ami, ne laissez pas vos espérances prendre trop d'essor; un désappointement serait ensuite trop pénible à supporter.

— Mais si elle a un sursis, elle sera acquittée... et si elle est acquittée, elle vivra, répétait lentement Margaret, à la façon de quelqu'un qui cherche à comprendre et qui craint d'y parvenir.

Ormiston reprit sa dernière parole en y ajoutant un correctif.

— Oui, dit-il doucement, elle vivra... oui, certes... si Dieu l'a décrété aussi bien que l'homme.

— Alors, si elle est dans les mains de Dieu seulement, je suis contente! répliqua-t-elle avec un retour de confiance qui surprit son interlocuteur et qu'il ne croyait point avoir provoqué. Moi aussi, j'ai été entre les mains de Dieu, ajouta-t-elle avec un regard qui en appelait au témoignage de Roger, et je puis dire combien elles sont plus miséricordieuses que les mains de l'homme. Monsieur, je conclus de vos paroles que ma mère est malade : ne puis-je la voir tout de suite?

— Si vous vous sentez assez forte... commençait-il.

Mais elle l'interrompit par un accès de douleur et de colère.

— Comment! moi, je ne serais pas assez forte! et je suis venue jusqu'ici, à travers tous les obstacles, pour la voir! O ma mère, ma mère! combien vous songez peu que votre enfant est là, près de votre prison, vous apportant la paix, la vie, la liberté! Et on lui demande si elle aura la force de vous voir!

Elle sanglotait convulsivement.

Roger voyait bien qu'Ormiston en savait plus long qu'il n'en voulait dire. Il profita de ce moment pour lui demander tout bas :

— La pauvre femme est donc très-malade?

— Mourante! répondit brièvement l'officier.

— Pensez-vous que sa fille arrive à temps pour la voir?

— A temps, mais bien juste. Un vaisseau s'est rompu dans sa poitrine. Le sursis accordé ne semble guère qu'une dérision, car personne ne pense qu'elle aurait pu survivre pour la tragédie de demain.

— Alors, que miss Margaret y aille à l'instant même, conclut O'More; elle a fait ce périlleux voyage uniquement pour voir sa mère; et si triste que puisse être leur dernière entrevue, ce serait plus triste encore qu'elles ne se retrouvassent jamais ici-bas.

Tous deux convinrent d'accompagner ensemble miss Netterville. Seulement Roger dut d'abord engager sa parole envers Ormiston et envers Holdfast : il promit de se considérer comme prisonnier tant qu'eux-mêmes ne l'auraient pas relevé de son engagement.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La suite au prochain numéro. —



PENSÉES

Fût-il enveloppé des fourrures les plus épaisses et assis près du brasier le plus ardent, L'envieux grelotte quand son voisin se chauffe.

L'olifant de Roland sonné à pleins poumons se faisait entendre de Roncevaux à Saragosse et à Toulouse ; mais la calomnie murmurée à voix basse possède une puissance plus prodigieuse encore et va retentir d'un bout du monde à l'autre.

L'esprit de quelques hommes, comme le visage de certaines femmes, gagnerait à porter un *loup* et à se tenir dans le demi-jour ; mais les hommes ont rarement cette coquetterie et cette adresse.

Pour bien parler, il faut de l'esprit ; pour bien écouter, il faut de la sagesse ; et quoique le premier soit assez rare, il se rencontre plus souvent que la seconde.

La mélancolie est à la douleur ce que le brouillard est à la pluie.

L'espérance est perfide sans être constante : elle nous trompe sans cesse et ne nous quitte jamais.

Le talent de bien dire et le talent de bien contredire sont des frères ennemis, mais des frères.

LA GRIPPE

La grippe!... quel mot sinistre! quelle chose plus sinistre encore!

La grippe a des rigueurs à nulle autre pareille.
La cruelle qu'elle est! on a beau la prier,
Elle se bouche les oreilles
Et nous laisse... tousser.

Certes, je n'ai pas la fatuité d'apprendre à mes lecteurs ce que c'est que la grippe, encore moins de la définir. Mieux vaudrait savoir la guérir ; c'est l'affaire des médecins... qui y entendent fort peu de chose (à ce que l'on dit du moins), et je suis loin de leur en faire un reproche : il y a tant de choses auxquelles ni eux ni personne n'entendent rien !...

Donc la grippe a sévi cruellement, elle sévit encore, plus fatigante que dangereuse. Dangereuse, elle pourrait le devenir entre les mains de l'ignorance et... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici...

En vérité, les dictionnaires sont des livres étranges : ils ne répondent presque jamais à ce qu'on leur demande, ou bien le même mot leur fournit diverses explications, toutes contradictoires.

Ayant eu la grippe *moi-même*, et l'ayant encore, (c'est un visiteur fâcheux que l'on ne chasse pas si facilement), j'ai voulu en savoir la définition.

J'ouvre donc le dictionnaire — ce code de la langue — et au mot *grippe* je trouve ces trois définitions, ou qui semblent telles au premier abord. Je dis *semblent*, et non sans raison, comme on va le voir si l'on veut bien me suivre dans cette petite promenade à travers les mots.

Donc le dictionnaire définit la grippe une *fantaisie*, un *goût capricieux* (c'est charmant), et enfin un *catarrhe épidémique* (c'est moins gracieux).

Fantaisie et *caprice!* Le mot *grippe* est bien digne d'être français.

Il est vrai que de *grippe* dérive certain verbe plus flatteur, — *gripper*, qui est le synonyme *d'attraper*, *dérober*, — et un mot composé, — *grippe-sous*, pour désigner un homme *qui fait de petits gains sordides* (c'est toujours le dictionnaire qui parle).

En somme, en fait de *grippe*, je m'en tiens à la *fantaisie* et au *caprice* que ce vilain mot désigne d'une façon si peu gracieuse.

Mais, si la grippe est une épidémie, ce n'est pas certes de nos jours celle de la *fantaisie* et du *caprice;* ou plutôt, que de poëtes, d'auteurs dramatiques, de faiseurs de petits journaux, de romanciers particuliers croient faire de la *fantaisie* et avoir du *caprice*, qui ne sont que des *réalistes* déguisés et des *positivistes* complets !

Fantaisie et *caprice*, deux mots légers comme les idées dont ils sont la monnaie ; deux papillons dont on aime à regarder le vol, mais dont on craindrait de toucher les ailes brillantes, de peur de voir s'en aller cette poussière diamantée qui se joue en mille reflets ondoyants.

Voilà la *grippe* que je souhaiterais à l'esprit français qui s'en va tous les jours, se perdant de plus en plus dans les brouillards malsains du quolibet, du calembourg par à peu près et des *revues* de fin d'année telles que les riment et les écrivent des auteurs (soi-disant dramatiques) auprès desquels les versificateurs pour mirlitons sont des poëtes.

Mais je fais là un souhait et j'exprime un vœu bien tardifs tous deux, je le crains ; non que je désespère le moins du monde de l'avenir de l'esprit français et que je ne me rappelle jamais sans quelque loisir ce mot d'un ancien : « Vous êtes à terre, c'est le moment de vous relever. »

Que la *fantaisie* et le *caprice* daignent tendre la main à ces pauvres écloppés, les remettre sur leurs pieds et leur ouvrir enfin les yeux sur ce qui est vraiment la gaieté, le rire, le charme, le couplet et l'esprit !...

C'est ainsi qu'en... toussant je leur fais mes adieux.

DENYS.



TIMIDE ET CÉLIBATAIRE

En traçant ces deux adjectifs, le type original d'un digne vieillard me revient naturellement à la mémoire. Dans mon enfance, mes sœurs et moi l'appelions *le bon petit père Lacroix.*

Cet honnête homme,— vieux garçon, naïf et simple comme un enfant malgré son âge avancé, — habitait dans le village où ma grand'mère avait un château. Une petite porte dont, seul, il avait la clef lui donnait accès dans le parc. Sa maisonnette regardait par-dessus le mur dans nos allées; — de l'autre côté, elle dominait un très-joli potager, objet de ses soins et de ses amours.

Rien de plus modeste que la vie de M. de Lacroix, — heureuse aussi dans son obscurité. Rien de plus cultivé que son esprit, de plus ignorant que son cœur, de plus primitif que son caractère. Moitié savant, moitié paysan, sa grande timidité, qui l'avait longtemps tenu à l'écart de notre société, ne lui laissait aucun des avantages dont la nature, du reste, avait été peu prodigue en sa faveur. Impossible à sa langue d'achever la phrase commencée... La bien tourner? allons donc! De sa vie, il n'avait su faire un compliment! Comment l'aurait-il pu prononcer sans bégayer — par embarras?

Ses premières visites au château durent être pour lui de vrais supplices; à la vue de ma grand'mère dans ses grandes toilettes et dont le port était imposant, il perdait le peu d'assurance dont il avait tâché de faire provision avant d'oser paraître en sa présence.

L'idée d'attirer le petit père Lacroix au milieu de nous fut due à l'initiative de ma mère. Dans ses promenades autour du parc, elle avait souvent aperçu notre voisin gouvernant ses plates-bandes, greffant ses églantiers, rattachant ses pois de senteur. Quand il déposait le coupe-rose ou le sécateur, c'était pour aller se reposer, en compagnie de quelque gros bouquin, sous la tonnelle bien tondue de ses chèvrefeuilles.

Un jour que cet homme heureux par excellence passait, l'arrosoir à la main, devant le saut-de-loup où s'était arrêtée ma mère :

— Mon Dieu! que je vous envie d'avoir un pareil jardin, monsieur de Lacroix! lui dit-elle. Me permettez-vous d'entrer dans votre petit paradis?

Tout balbutiant, rouge et confus, M. de Lacroix avait laissé tomber son arrosoir, puis, s'excusant tant bien que mal sur son costume de jardinier, il avait poussé la barrière à l'angle de son espalier, — fort contrarié en lui-même d'être ainsi pris, et surpris, par une belle dame!

Il ne le regretta jamais cependant, — et je me souviens de l'empressement avec lequel, jusqu'à son dernier jour, il fit depuis lors à ma mère l'hommage assidu des plus belles roses de son jardin, des meilleures poires de son verger, les unes odorantes, les autres fondantes. Elles étaient chaque année apportées en triomphe par l'unique servante du vieux garçon, — Thérèse, qui montait droit à notre appartement. Cette ambassadrice, repoussant l'intermédiaire de nos domestiques, voulait remplir sa mission elle-même. La dîme qu'elle allait offrir était destinée *à ma mère, à personne autre!* avait-elle bien soin de dire en son message *à la bonne franquette.*

Je vois d'ici les énormes bouquets de roses sans feuilles sortant de sa corbeille, tout humides de rosée, chargés de ces perles que les peintres de fleurs ne manquent pas de reproduire sur leur toile. Elles arrivaient enveloppées dans de grandes feuilles de choux, leurs tiges piquées dans une ouate de mousse. Les boutons, nombreux, déjà mûrs, semblaient tout prêts à succéder aux roses, comme des fils à leurs mères.

Ce que c'est que le souvenir des roses!... Me voilà loin de cette première entrevue entre ma mère et son voisin, au moment où l'arrosoir tombait des mains de ce dernier.

Tout pénétré de la gaieté douce et engageante de sa visiteuse, la barrière de l'enclos restait maintenant grande ouverte, — comme si l'on attendait sa venue. Ma mère nous avait dans les premiers temps menés avec elle; bientôt elle s'aperçut que nos galopades à travers les plants et les boutures causaient de vives transes à leur propriétaire, et qu'il suivait avec des yeux inquiets tous nos mouvements. On nous laissa désormais dans un petit bois d'acacias dont l'ombre et la fraîcheur enveloppaient le charmant verger.

Ma mère, prenant en pitié l'isolement du vieillard, s'imaginait lui rendre service en le pressant de venir quelquefois au château. Ah! l'entreprise était difficile. La sauvagerie du pauvre homme défendait pied à pied son terrain; et c'était chose curieuse et amusante de le voir résister, puis céder, reculer et finir par tomber dans les piéges que lui tendait affectueusement ma mère.

Se poser en face de l'imposante madame ***, la terrible châtelaine, quel épouvantail pour l'humble savant!... Nous parvînmes cependant un jour à l'entraîner par surprise sur les bords d'un étang où se trouvait ma grand'mère assise sur l'herbe, au pied d'un saule, et surveillant ses ouvriers.

L'entrevue préméditée, mais qui semblait amenée par le hasard, eut donc lieu de cette façon rustique « Asseyez-vous là, mon voisin, » lui dit sans façon cette redoutable personne en lui montrant une petite roche où le bonhomme se trouva plus à l'aise que dans un fauteuil doré. Puis on causa quelque peu, la maligne châtelaine riant *in petto* de l'air ahuri du visiteur malgré lui... Mais la glace était rompue; ma mère, satisfaite, le remerciait cordialement, et en lui serrant la main elle s'aperçut que cette main tremblait comme la feuille.

Hélas! les malheurs de M. de Lacroix ne faisaient que commencer! Invité à dîner pour le lendemain,

il n'osa pas refuser; il cacha sa désolation et n'en dormit point de la nuit. Pour la première fois, Thérèse fut grondée injustement et eut à se plaindre de son maître. C'est que, pour la première fois, ce maître trouva ses habits mal brossés, ses souliers peu cirés, et qu'enfin il ne put découvrir dans sa commode d'autres mouchoirs que des madras à carreaux de couleur... Thérèse en était-elle cause, je vous le demande? Non, certes. Il fallut bien se résigner, mais l'honnête fille, rudoyée à tort, bouda deux jours durant.

Enfin le petit père Lacroix partait à six heures précises, ganté de neuf et poudré de frais, pour cette horrible corvée, — je veux dire pour ce fameux dîner! Ému, troublé, la mort dans l'âme, il dut dans sa timidité regretter, en traversant le pont pour entrer dans la cour d'honneur, que les fossés du vieux castel ne fussent pas pleins d'eau en cet endroit : il s'y serait noyé,— ce qui l'aurait tiré d'affaire!

Un dîner de vingt-cinq couverts (rien que la famille); un salon Louis XV, aux corniches sculptées, orné de glaces, de grisailles, de cartels en dessus de portes où de galants bergers de Boucher souriaient à des bergères de Watteau; traverser ce salon, ainsi qu'un billard à quatre arceaux; arriver dans un second salon autour duquel de vastes ottomanes circulaires formaient une ceinture de soie des plus orientales, y être introduit par un valet de chambre, vrai Goliath en cravate blanche, et mieux mis, dans son habit noir que le notaire de Longjumeau lui-même, quelle position! quelle épreuve!...

Madame est servie! « Et maintenant, que faut-il faire? offrir, ne pas offrir le bras?... A qui l'offrir? à qui ne pas l'offrir?... Ah! voici ma mère, son bon génie! Elle va le tirer d'embarras et le conduire tout simplement à son siége.

Le plus fort est donc fait? Mais non!... Va-t-il souffler sur son potage ou doit-il se brûler?... Sera-t-il obligé d'accepter de tous les plats, de boire de tous les vins? Mange-t-il trop vite ou trop doucement?... Cette sauce est bonne, mais il n'essuiera pas l'assiette avec son pain... Va-t-il renverser la salière, faire des taches sur la nappe, salir son gilet blanc? Dieu! qu'il serait donc plus heureux devant la croûte-au pot de Thérèse!... Dîner au château!... on ne l'y reprendra plus!

Après le café...

— Voisin, dit son hôtesse, je suis sûre que vous êtes de première force au piquet.

— Non pas, madame! non pas, madame!... je ne suis fort à rien!

— Nous allons bien voir. Allons! des cartes et la table à jeu!

Il en fallut passer par là. Or le digne homme savait jouer le piquet, certainement, mais une chose qu'il ne savait pas, qu'il n'apprit jamais, c'était de tenir ses douze cartes. Il mêlait toutes les couleurs et ne pouvait pas plus les disposer en éventail que n'eût pu le faire un enfant.

Ses mains, douées d'une remarquable gaucherie, laissaient échapper les rois après les as, les dames après les rois. Le tapis se jonchait de ses morts et de ses blessés... Sa partenaire à cette vue fut prise d'un fou rire si communicatif que mères et filles et petites-filles n'y tinrent plus. Le torrent d'hilarité, contenu depuis longtemps, débordait, en dépit de tout savoir-vivre et de toute bonté d'âme. Il ne s'en fâcha pas.

Mais le joueur troublé disait : « Que diantre!... Quel guignon! » Et, sans se blesser de notre incartade, il s'excusait, s'en prenant à ses pauvres doigts noués, ensorcelés; enfin pour ramasser ses cartes neuves, si glissantes, il les mouillait en branlant la tête.

Enfin le duel commença, — la partie n'était pas égale; il n'y entendait rien. La châtelaine qui, trop bonne pour dépouiller son ennemi sans défense, était bien décidée à perdre ce jour-là, s'amusa de la joie candide qu'éprouva M. de Lacroix en gagnant cette partie de la meilleure foi du monde. Rien n'égalait la simplicité du bon savant, que sa maladresse et sa timidité.

Dorénavant le pli en était pris, quand il venait nous voir, il jouait au piquet, gagnait toujours, n'osant pas en montrer sa joie : celle qui perdait était encore plus heureuse que lui. Quand, par hasard, le sort voulait absolument qu'il fût battu, il s'était si bien accoutumé à sa bonne fortune qu'il s'en dépitait, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

— Diantre! madame, il ne fait pas bon être écor... cor... cor... écorché par vous!

D'ordinaire, il était si indécis pour son écart, si lent à choisir la carte qu'il devait jeter, celle qu'il fallait garder, qu'à la fin son adversaire s'impatientait :

— Finissons-en, mon bon Lacroix, décidez-vous!

— Un... un... un instant, madame la comtesse! un instant!...

Et, se pressant, il embrouillait tout, le coup était nul, c'était à recommencer. Il en était confus!

Nous admirions ma grand'mère, si vite en colère quand elle jouait avec ses filles, et que le plaisir de donner un peu de joie à son vieux voisin rendait d'humeur complaisante. Riant sous cape pendant ces petites scènes journalières, nous autres enfants nous faisions, tout en festonnant, nos premières études du cœur humain — d'après nature. Nous apprenions à connaître ce qu'il peut y avoir de bon et de délicat dans les petites prévenances, le bien qu'on peut faire à ceux que la solitude attriste et rend timides et sauvages.

Le tableau de genre que nous avions sous les yeux aurait tenté le crayon d'un artiste. Il se serait amusé à rendre la physionomie doucement railleuse

de cette dame aux cheveux blancs qu'argentait la clarté des lampes, — et, en face d'elle, le front plissé par l'attention, mais le sourire satisfait du bon petit vieillard. La partie de piquet reste gravée dans mon souvenir comme un utile et aimable moyen d'apprivoiser les pauvres célibataires.

Mme DE MAUCHAMPS.

PIERRE SCHŒFFER

Pierre Schœffer, dont le nom est bien connu dans les annales de l'imprimerie, naquit à Gernsheim, dans le duché de Hesse-Darmstadt.

Il commença par être un humble copiste et ses biographes assurent qu'il n'était encore que cela à Paris en 1449. Il quitta cette ville pour se rendre à Mayence. Gutenberg se trouvait dans cette ville. Il venait d'inventer la typographie et il avait pris pour associé Jean Fust, avec lequel il créa le premier atelier typographique.

Ce fut dans cet établissement que s'imprima, entre 1450 et 1451, la fameuse Bible latine dite aux quarante-deux lignes. L'association se rompit en 1455 et Fust demeura seul possesseur de cette première imprimerie, dans laquelle entra Pierre Schœffer à son arrivée à Mayence. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir complété la découverte de l'art typographique par l'invention des poinçons.

Devenu non-seulement l'associé, mais le gendre de Jean Fust, il dirigea seul l'établissement après la mort de son beau-père, et mourut lui-même en 1502.

MARIE-AMÉLIE.

Pierre Schœffer.

D'ANCIENNES FIANÇAILLES

(Voir pages 766 et 780.)

La Grangère fut mise en vente; les acquéreurs ne manquèrent pas; on savait que la terre était bonne.

Elle était comme ces gens dont on ne réussit pas, à force de drogues inopportunes, à détruire l'excellent tempérament.

La veille de notre départ, j'eus avec Félix un entretien qui mérite d'être rapporté.

Nous étions assis au bord de la pièce d'eau; il me dit tout à coup d'un air extrêmement sérieux :

— J'ai dit ce matin à papa que je voulais te prendre pour ma petite femme. Sans doute cela lui a fait plaisir, car il riait bien fort, en disant : « Oh! je veux bien! Oh! je veux bien! »

« Et toi, Lise, veux-tu?

— Oui, répliquai-je sans la moindre hésitation.

— L'autre jour, à la ferme, on a fait les fiançailles de Gervais et d'Honorine. On a mangé et bu sur une grande table, dans la grange. Tu ne tiens pas à ce qui se mange, toi, Lise?

— Si c'était du gâteau à la crème...

— Gourmande!

« Avant le repas, Gervais avait mis une bague au doigt d'Honorine. Vois, ce matin, j'en ai fabriqué une pour toi. »

C'étaient quelques perles en verre, qu'il avait enfilées dans un morceau de laiton.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie, ma bague?

J'admirai de bon cœur ce primitif anneau de fiançailles. Il me le mit au doigt en disant :

— Tu seras ma petite femme, Lise. A présent, tu ne m'oublieras pas.

Un rat, qui se glissait le long de la pièce d'eau, fixa notre attention et troubla un peu la solennité des fiançailles.

L'arrivée à la ville, l'aménagement, le changement

d'habitudes, les nouveaux visages, sans me faire oublier Félix, m'empêchaient de songer beaucoup à notre séparation.

Mes frères suivirent les cours du lycée, et ma mère avait lieu de s'applaudir du parti qu'elle avait pris; ils étaient toujours à la tête de leurs classes et donnaient les plus belles espérances pour l'avenir.

Mon père était entré comme associé dans une maison de commerce, bien que cela ne sourît pas du tout à ma mère. Les beaux bénéfices la firent cependant peu à peu revenir sur son idée.

On regrettait l'air et l'espace de la campagne; les logements nous paraissaient bien étroits.

Les jours de congé, nous allions faire de longues promenades hors de la ville. Et, tandis que mes frères et ma sœur couraient, j'aimais à écouter l'attachante et instructive conversation de mon père.

Il existe peu d'êtres en ce monde qui ne forment pas de projets. Notre thème favori était la Grangère. Nous rêvions de la racheter lorsque mes frères auraient tous une position et que mon père aurait doublé sa fortune dans le commerce. On irait se rallier là, et ceux qui seraient loin de la famille viendraient y passer leurs vacances. On parlait des embellissements qu'on aimerait à faire à la maison, sans toutefois changer sa physionomie familière.

Plusieurs années se passèrent ainsi. J'avais cessé d'écrire à Félix, qui faisait aussi ses études dans un lycée, et j'ignore sur quel chemin les perles de la bague s'étaient dispersées.

La santé de ma mère nous donnait quelques inquiétudes. Bientôt mon père nous annonça que nous allions avoir un frère ou une sœur de plus à aimer. Cette nouvelle fut accueillie avec joie; une pensée égoïste ne serait jamais venue à l'esprit d'aucun de nous.

Cette joie fut changée en désespoir; Marcel coûta la vie à notre mère.

Lorsqu'on porta son fils à mon père, il détourna la tête et fit un geste comme pour le repousser; puis, se reprochant ce mouvement injuste, il le prit et le serra sur son cœur en sanglotant.

Pauvre petit Marcel! on l'aima doublement, malgré le deuil qu'il apportait.

C'est alors que notre grand'mère maternelle vint demeurer avec nous.

Un malheur ne vient jamais seul; l'expérience ne l'a que trop souvent prouvé, et ce proverbe se réalisa pour nous.

La maison où mon père avait engagé la plus grande partie de sa fortune fit faillite. Il sauva à peine quelques épaves.

Ces épreuves successives avaient altéré sa santé. C'était une de ces natures qui se rongent intérieurement. Il ne survécut guère à cette catastrophe.

Il ne nous restait plus pour conseil et pour appui que notre grand'mère, que soutenait une rare énergie.

A force d'économie et de travail, elle parvint à nous élever. C'était quelquefois un difficile problème à résoudre.

— Vous le voyez, enfants, disait-elle lorsqu'elle faisait ses comptes, nous avons encore attrapé la fin du mois. Il est vrai que c'était bien juste.

Et, se tournant confidentiellement vers moi, elle ajoutait :

— Il ne me reste pas un centime, ma pauvre Lise!

De pareils mois étaient fréquents.

On dit que Dieu bénit les nombreuses familles; il n'a pas trompé la confiance que nous avions en lui.

On travaillait, on avait du courage, de la santé, et nous étions unis.

Alfred entra le second à l'école de Saint-Cyr; Maurice devint professeur; Pierre se casa dans une des meilleures maisons de commerce de la ville; enfin je finis par avoir de nombreuses leçons.

La grand'mère vit tout cela, mais elle ne vécut pas assez pour assister au mariage d'Henriette et voir son petit Marcel arriver à l'École polytechnique. Grand Dieu! qu'elle aurait été fière de notre Benjamin!

Environ une année après la mort de la chère grand'mère, — c'était pendant les vacances, et nous étions tous réunis, — un soir, on frappa vivement à la porte de la maison.

— On frappe en ami, dit Alfred. Qui ça peut-il être?

Il descendit, et remonta suivi par un jeune homme qui nous était inconnu. Je lui offris cérémonieusement un fauteuil en l'examinant avec surprise.

Mais lui, il resta debout, en disant :

— Je vois, mademoiselle, que vous ne me reconnaissez pas.

Il s'approcha de la lampe et enleva l'abat-jour; alors son visage fut vivement éclairé.

C'était un jeune homme d'une haute taille, très-brun de teint et de cheveux, et d'une physionomie à la fois énergique et douce.

Ses traits n'éveillaient en moi aucun souvenir.

— Lise, ma petite femme, s'écria-t-il enfin d'un ton moitié ému, moitié comique, vous rappelez-vous vos promesses? Qu'avez-vous fait de la bague des fiançailles?

— Félix!

Aussitôt on l'entoura, l'accablant de questions et de serrements de main. Il s'assit au milieu de nous.

— Jamais je n'aurais pu vous reconnaître, lui dis-je. Vous étiez frêle, vous aviez le teint blanc, les cheveux blonds : c'est une véritable transformation.

— Mademoiselle Élisabeth.... tenez, permettez-moi de vous appeler simplement Lise... comme autrefois.

— Je vous le permets de grand cœur, Félix.

— J'ai beaucoup voyagé, Lise, dans des pays très-chauds : cela brunit. J'ai travaillé rudement, je me suis livré à de violents exercices : courses fatigantes, chasse, escrime, équitation, gymnastique. Je voulais à tout prix devenir vigoureux, et j'ai déployé dans ce but autant d'énergie que j'en mettais autrefois à développer mes facultés intellectuelles. Vous le voyez, l'épreuve m'a réussi.

« Il me semble, Lise, que je vous aurais reconnue ; vous avez gardé la même physionnomie, la même délicatesse de traits. »

Il avait appris la mort de nos parents ; de son côté, il avait perdu son père. Leur propriété, voisine de la nôtre, avait été vendue depuis longtemps.

Nous étions heureux de parler ensemble de notre chère maison. Sa mémoire fidèle avait gardé mille charmants souvenirs de notre amitié, qu'il me rappela. C'était une de ces natures dans lesquelles ne se glisse pas le froid du tempset de l'absence. Il semblait un frère parmi nous.

— Il y a longtemps, nous dit-il, que je ne me suis senti aussi heureux. Souvent j'ai rêvé à ce moment. Je pensais à vous, Lise, quoique vous m'ayez bien promptement oublié ; oui, c'est vous, la première, qui avez cessé de m'écrire. Je ne m'en étonne pas, vous aviez des frères et une sœur. Chez moi, la reconnaissance se mêlait à l'affection. Personne, avant vous, ne s'était soucié de m'apprivoiser. Tous les autres enfants de mon âge froissaient sans pitié ma tristesse et ma timidité.

Félix revenait d'Amérique, où il n'avait pas fait fortune, ainsi qu'il est arrivé à beaucoup d'autres. Il avait pourtant l'esprit ingénieux et chercheur, de l'opiniâtreté dans le travail.

— Je resterais volontiers en France, nous dit-il. Je me contenterais d'une position modeste ; j'ai des projets...

Après un silence, il reprit :

—Je crois que je puis parler de ces projets devant vous tous ; je pense que vous n'avez pas de secrets les uns pour les autres.

« Croiriez-vous, Élisabeth, que j'ai toujours rêvé que nos jeux d'enfants deviendraient une réalité ? Je me suis attaché à cette pensée avec une force singulière. Lise, seriez-vous effrayée de partager ma vie ? »

Par un mouvement instinctif, Henriette et Marcel se rapprochèrent de moi.

Je compris ce mouvement.

Mon cœur battait, je l'avoue. Cependant je maîtrisai mon émotion, et je répliquai d'une voix calme :

Je ne vous ai pas oublié, comme vous l'avez cru, Félix ; j'ai toujours conservé pour vous une sincère affection ; mais vous comprendrez que j'ai besoin de réfléchir avant de vous donner une réponse.

— J'attendrai, dit-il doucement.

Alfred était séduit par la physionomie franche et sympathique de Félix.

Lorsqu'il se retira, il lui serra la main en lui disant :

— J'aimerais à vous avoir pour frère, Félix.

Alfred m'entretint un moment, le soir même.

— J'espère, Lisette, que tu n'as pas le projet de refuser Félix ?

— Si.

— Pourquoi?

— Et les deux enfants, qui ne sont pas encore casés ?

— Je me doutais de cette belle résolution. Oh ! mais je parlerai aux autres. Nous te prierons tant que tu seras obligée de céder. Henriette se mariera, Marcel s'éloignera de toi ; ils te laisseront seule. Serait-ce juste de sacrifier ton avenir pour eux?

— Bonne nuit, Alfred ! nous reparlerons de cela demain matin.

Il tenait la porte entr'ouverte d'un air courroucé, ce qui ne l'empêcha pas de m'embrasser tendrement en répondant à mon bonsoir.

Le lendemain de bonne heure, j'allai frapper chez M. Bellenot, un vieil ami dévoué qui nous avait servi de père dans plus d'une circonstance difficile.

— Mon vieil ami, lui dis-je en entrant, je viens encore avoir recours à vous.

« Vous m'avez souvent entendu parler de Félix, un ami d'enfance ? Il est arrivé, heureux de nous revoir, et avec un rêve au cœur ; il m'a demandé de partager sa vie.

— Ah ! ah ! fit-il en se frottant joyeusement les mains, nous allons avoir une noce, nous allons marier Mlle Lisette ! L'ami d'enfance aurait peut-être dû faire passer sa demande par la voie hiérarchique, c'est-à-dire par le vieil ami de la maison ; mais enfin, comme je ne suis pas trop rigoriste, je ne m'en occuperai pas moins, de grand cœur, de toutes les démarches à faire et de tous les détails de la solennité.

— Monsieur Bellenot, repris-je plus émue que je ne voulais le paraître, il ne s'agit pas de noce. Je venais vous prier de voir Félix et de lui faire comprendre qu'il m'est impossible d'accueillir sa demande.

Je lui expliquai mes raisons, il les combattit, puis les approuva, et se rendit auprès de Félix.

Celui-ci repartit le soir même, sans nous avoir revus.

Quelques années après, je mariais Henriette avec un jeune homme qu'elle aimait, et qui l'emmena loin de moi.

Marcel, qui se préparait à l'École polytechnique, me restait encore.

Alfred était en Afrique, Pierre voyageait à l'étranger pour le compte de sa maison, et Maurice était professeur dans un collége assez éloigné.

Marcel fut reçu d'une façon brillante à l'École po-

lytechnique, et me quitta. Cette séparation fut la plus douloureuse de toutes ; je puis avouer que Marcel était mon Benjamin ; c'est à moi qu'il avait souri tout d'abord dans son berceau. Il avait pour sa sœur aînée une déférence et des attentions toutes filiales.

Lorsque je rentrais chez moi, fatiguée d'avoir donné des leçons, je trouvais toujours Marcel pour m'accueillir, et j'oubliais la fatigue.

Un soir je revins plus abattue que de coutume. C'était en novembre. Une pluie fine m'avait trempée jusqu'aux os. Le vent avait les notes lugubres de cette saison. Tout était triste au dedans et au dehors. Ma chambre était froide, le feu s'était éteint en mon absence. Marcel faisait toujours un bon feu pour mon retour. Il se précipitait au-devant de moi avec quelques paroles affectueuses, me débarrassait de mon manteau, me poussait dans un fauteuil au coin du feu où je trouvais mes pantoufles chaudes. Tandis que je me réchauffais, il me racontait les incidents de la classe, quelque bon tour d'écolier, avec de délicieux éclats de rire juvéniles, auxquels je ne pouvais m'empêcher de prendre part. Il parlait de l'avenir. Quand il aurait un « chez lui », comme je serais choyée ! On ne me verrait plus courir ainsi par tous les temps.

Ce charmant tableau se présenta à mon esprit. Au lieu de rallumer mon feu, je me laissai tomber avec accablement sur une chaise.

J'avais toujours lutté avec courage contre les différentes épreuves qui nous avaient assaillis ; mais devant la solitude je me trouvais sans force. Je me mis à pleurer avec amertume.

A ce moment, un violent coup de marteau retentit à la porte extérieure.

J'ouvris la fenêtre et je demandai :

— Qui est là ?

— Ami, répondit une voix, dont le tapage infernal du vent assourdissait le timbre.

J'essuyai mes larmes et je descendis ouvrir.

A peine le visiteur eut-il franchi le seuil de la porte que je reconnus Félix.

— C'est moi, Lise, qui reviens !

Lorsqu'il se fut assis au coin du foyer éteint :

— Vous avez pleuré, Élisabeth ? me dit-il. Vous êtes seule maintenant, n'est-ce pas ?

Je lui parlai de mes frères et de ma sœur ; à son tour, il me raconta sa vie.

Il revenait encore d'Amérique, où il avait amassé, cette fois, une honnête fortune.

— Depuis trois mois, me dit-il, je suis propriétaire en France ; je plante, j'embellis, j'améliore. Voudrez-vous voir ma propriété, Élisabeth ?

Je fis un geste d'étonnement à cette singulière demande.

— J'ai acheté la Grangère. Si vous refusez encore mon affection, je la revends immédiatement. Autant je l'aime en me figurant que je l'embellis pour vous, autant, sans vous, elle me deviendrait odieuse. J'ai travaillé à votre intention, Élisabeth.

J'étais touchée de tant d'affection, je mis ma main dans la sienne.

— Lise, je serai un frère pour vos frères, un appui pour le plus jeune. C'est à la maison qu'on viendra passer les vacances ; il y a de la place ; le grand air fera du bien aux enfants d'Henriette, et nous serons si heureux de les recevoir tous !

Je pleurais encore, mais de douces larmes, sur l'épaule de Félix.

Un moment après, nous étions chez M. Bellenot. L'excellent vieillard devina tout à mon sourire.

— Je ne me trompe pas ; cette fois-ci, s'écria-t-il, il s'agit bien d'une noce ! Que je vous embrasse, mes enfants !

J'ai désiré que notre mariage eût lieu dans la vieille église où j'ai été baptisée, tout près de la Grangère. Il y a plus de recueillement et de simplicité dans ces églises de village.

Nous avons attendu les vacances de Pâques. Maurice, Marcel et le mari d'Henriette étaient libres à cette époque. Alfred et Pierre ont facilement obtenu des congés pour cette circonstance.

M. Bellenot me servait de père. Il m'a donné le bras pour aller à l'église. Il était tellement fier de conduire la mariée que j'ai été obligée plus d'une fois de modérer son allure et de lui rappeler que c'était contraire à toutes les lois du décorum de laisser notre cortége en arrière.

— C'est vrai, ma chère fille, c'est vrai, mais je ne me possède plus !

L'orgue n'a pas annoncé bruyamment notre entrée dans l'église. Seuls les oiseaux chantaient près de nous, dans le cimetière, sur les arbres dont le feuillage balaye les vitraux du chœur.

Tout était touchant et simple comme notre bonheur lui-même : l'allocution du prêtre, la cérémonie, l'assistance. Beaucoup de rustiques visages, dont j'avais gardé un souvenir confus, et qui se rappelaient que « Mlle Élisabeth et M. Félix s'aimaient beaucoup ».

Quelles émotions nous avons éprouvées en rentrant à la Grangère ! A la joie se mêlait le souvenir des pertes que nous avions faites.

Une belle corbeille de fleurs remplaçait le gazon brûlé de la pelouse, théâtre de nos jeux. Des rideaux blancs garnissaient les fenêtres ; il y avait des fleurs partout. Toute la vieille maison avait un air de confort, d'élégance et de fête.

Je savais gré à Félix de n'avoir pas, tout en faisant des embellissements, altéré la physionomie qui nous était chère.

En pénétrant dans la maison, nous avons instinctivement baissé la voix.

Arrivés dans la chambre des réunions, Maurice a dit :

— C'est là que notre père nous racontait des histoires. Pauvre père!

Il s'est fait un silence.

On entendait pleurer les enfants de la maison.

Tandis que la jeunesse organisait des jeux, nous sommes allés, mon mari et moi, nous asseoir au bord de la pièce d'eau témoin de nos fiançailles enfantines.

— Lise, m'a-t-il dit, notre jeunesse a été éprouvée et sérieuse. Lorsque la belle saison n'a pas tenu ses promesses, l'homme, toujours confiant dans l'avenir, se console en disant : « Nous aurons peut-être un bel automne. » Oh! moi, j'en ai la confiance, nous aurons un bel automne ; tout le promet : la simplicité de nos goûts, la sympathie qui nous accueille ici en souvenir de nos parents, ces amitiés fraternelles que je viens partager et non disjoindre, et surtout l'amour fort et paisible, éprouvé par le temps, qui unit nos deux âmes. Dis-moi, ma chère femme, que tu le crois.

Je répétai comme Félix, avec confiance :

— Tout nous promet un bel automne.

Louise Mussat.

SAINT JOSEPH ET LA FRANCE

Une des plus belles idées que le ciel ait inspirées à l'auguste et regretté Pie IX, ç'a été de mettre l'Église universelle sous la protection de saint Joseph, en le proclamant — après Marie — l'intercesseur puissant auprès de Dieu pour les hommes, frères de Jésus, dont cet illustre patriarche de la nouvelle loi fut le père d'adoption.

Cette pensée de Pie IX devait trouver et a rencontré, en effet, un immense écho par toute la France, qui est à la fois *le royaume de Marie* et celui de saint Joseph, lequel, de temps immémorial, y a toujours été si particulièrement vénéré qu'au xv[e] siècle le pieux et célèbre chancelier de l'université de Paris, Gerson, proclamait que « louer saint Joseph, c'est louer Marie », et deux cents ans après l'éloquente voix de l'aigle de Meaux s'exprimait ainsi : « Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur : l'Église n'a rien de plus illustre, parce qu'elle n'a rien de plus caché. »

Saint Joseph n'a guère vu son culte promulgué d'une manière solennelle, en France, avant le xv[e] siècle, époque où Gerson s'en fit, on peut le dire, le dévoué et ardent héraut.

Seize ans avant le concile de Constance, où il parut avec tant d'éclat, Gerson s'était déjà fait l'avocat — si l'on peut s'exprimer ainsi — de saint Joseph avec lequel il devait avoir plus d'un point de ressemblance par son humilité, son exil, sa vie cachée. Le 13 août 1400, il écrivait « à toutes les églises, principalement à celles dédiées en l'honneur de la très-sainte et glorieuse Marie toujours vierge :

« Le plus indigne des zélateurs de Marie, je voudrais qu'un jour spécial fût consacré en l'honneur de cette Vierge et du juste Joseph son époux, témoin et gardien de sa pureté immaculée... Il a plu à la divine Sagesse, en ces derniers temps, de disposer les cœurs de beaucoup de personnes à demander à l'Église de vénérer d'un culte solennel le virginal époux de Marie. Ce qui excite ces cœurs (je le pense), c'est l'Évangile même, qui préconise éloquemment et à diverses reprises les prérogatives dont a brillé le juste Joseph. Ce qui les excite aussi, ces cœurs, c'est l'honneur et l'amour qu'ils portent à la très-sainte épouse de Joseph; c'est enfin la douceur et la bonté de notre Sauveur Jésus, qui était soumis à Marie et à Joseph ; joignons-y encore les miracles opérés par l'invocation de ce patriarche. »

Ces motifs inspirèrent à Gerson le dessein de louer hautement ce grand saint et lui firent composer — avec les propres paroles des saintes Écritures — un Office de saint Joseph qui nous a été conservé. Plus tard, en 1413, Gerson s'adressa au duc de Berry, un des oncles du roi Charles VI, et l'exhorta à demander et à obtenir que l'on solennisât la fête du saint. Enfin, en 1416, en présence des Pères du concile de Constance, le jour de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, Gerson prêcha un beau sermon où il établit victorieusement les raisons pour lesquelles saint Joseph devait être honoré d'un culte public et solennel; car, dit-il, « louer Joseph, c'est louer Marie ». Il avait déjà préludé par un charmant poëme latin en l'honneur de son saint bien-aimé.

La France fut glorieusement récompensée de sa dévotion à saint Joseph ; elle échappa à la domination anglaise par l'entremise d'une héroïque vierge, Jeanne d'Arc, dont (aux dernières années de sa vie) l'illustre Gerson put saluer les premiers exploits libérateurs.

On le voit, la France a devancé toutes les nations catholiques dans le culte solennel et autorisé qu'elle a d'abord et toujours rendu à saint Joseph; car ce ne fut qu'après Gerson que saint Bernardin de Sienne (en Italie) et sainte Thérèse (en Espagne) exaltèrent le glorieux patriarche de la nouvelle loi...

Au xvii[e] siècle, en 1660 environ, Bossuet, en terminant son deuxième panégyrique de saint Joseph, prêché devant la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, donnait à la piété du jeune roi ce bel éloge :

« Madame,

« Je rends grâces au roi d'avoir voulu honorer la mémoire de Joseph avec une nouvelle solennité. Fasse le Dieu tout-puissant que toujours il révère ainsi la vertu cachée... »

Et, un siècle après environ, le P. Élysée, prêchant le panégyrique de saint Joseph en présence du vertueux dauphin, père de Louis XVI, constatait l'accroissement de plus en plus grand de la dévotion à ce glorieux patriarche, non-seulement en France, mais encore dans tout l'univers catholique.

« La dévotion à saint Joseph réunit aujourd'hui tous les peuples que l'Église renferme dans son sein; partout où la gloire du Fils trouve des adorateurs, la protection puissante du père trouve des hommages : animées par la confiance, de saintes sociétés assemblées en son nom se forment de toutes parts, des monuments publics sont élevés en son honneur, les autels sont consacrés à l'Éternel sous son invocation : et les fêtes où nous célébrons sa grandeur deviennent tous les jours plus pompeuses et plus solennelles... »

Le début du sermon du père Élysée sur saint Joseph mérite tout particulièrement d'être rapporté ; le texte invoqué par l'éloquent prédicateur est pris de l'Évangile et ne pouvait être mieux choisi, pour deux raisons : — la gloire du saint et l'instruction de l'auguste auditeur père de trois rois, devant lequel ce discours fut prononcé : « Joseph était un homme juste. » (Saint Matthieu, chapitre i.)

« De tous les temps, les hommes ont jugé des qualités et des vertus par l'éclat extérieur : la puissance, la supériorité des talents, les vastes connaissances, les succès éclatants, les actions qui produisent, en tout genre, des révolutions étonnantes. Voilà ce qu'ils admirent, et à quoi ils consacrent des éloges et des monuments publics : il semble même que la sainteté ait besoin de cet éclat pour mériter leurs suffrages...

« Joseph, époux de Marie, élevé par ce glorieux titre au- dessus des plus grands saints, n'eut aucune de ces qualités brillantes que les hommes admirent. Les fonctions de son ministère n'étaient pas distinguées, en apparence, de celles d'une vie commune : on ne le vit pas, comme les Moïse et les Josué, donner des lois aux nations, faire trembler les souverains sur leurs trônes, commander aux éléments, changer l'ordre de la nature, étonner l'univers par sa puissance et conduire un peuple à travers les miracles; on ne le vit pas, comme les prophètes et les apôtres, disposer des dons de Dieu, ouvrir les yeux aux aveugles, guérir les malades, rendre les mourants à la lumière et rappeler les morts du fond des sépulcres. L'Évangile nous le représente seulement comme un juste dont la vie a toujours été mesurée sur la volonté de Dieu et sur les règles les plus exactes de la justice... »

Tout saint Joseph est dans ce texte et cet éloge, on ne peut mieux choisis en un pays comme la France, dont la mission et la grandeur ont consisté dans le culte et la défense de la justice par les mœurs, les lois et les armes.

On le voit, et l'on ne saurait assez le répéter, le culte de saint Joseph ne pouvait être mieux proclamé, préconisé, exalté qu'en France, dans le royaume par excellence de Marie, par la voix de la fille aînée de l'Église, à laquelle Pie IX, par une divine inspiration, a donné désormais et pour toujours saint Joseph pour patron, pour modèle, peur défenseur invincible.

Ch. Barthélemy.

BIBLIOGRAPHIE

En Poitou, par Mme Maryan. (Librairie Bray et Retaux.)

Le lecteur ne fait pas un voyage dans le Poitou, ainsi que le titre de cet ouvrage pourrait le donner à comprendre. Il y vit avec des personnages bien peints; il assiste à des événements fort émouvants, bien racontés. En somme, livre gracieux, auquel les familles peuvent faire un bon accueil, et qui dénote chez Mme Maryan certaines qualités qui, en se développant, lui donneront un bon rang parmi les écrivains du foyer domestique.

CHRONIQUE

Mardi gras s'en est allé, comme dit mélancoliquement la chanson; mais, du moins, mardi gras de cette année a laissé des souvenirs : parmi nos étudiants, il n'est question que d'aller à la mi-carême ou à Pâques rendre aux étudiants de Madrid la visite qu'ils ont faite à la bonne ville de Paris pendant le carnaval.

En Espagne, il est d'usage, à chaque carnaval, que les étudiants revêtent le costume traditionnel de leurs confrères et qu'ils parcourent les rues de Madrid en donnant des concerts qu'accompagne une quête au profit des pauvres. Cette année, nos jeunes voisins d'outre-Pyrénées, ayant entendu dire que le carnaval se mourait chez nous, ont eu la pensée d'accourir à son secours; ils nous sont arrivés avec leurs violons, leurs guitares et leurs flûtes toutes frémissantes de *jotas* et de *séguidilles*.

Jamais une intelligente et joyeuse pensée n'a obtenu plus de succès : les étudiants de Madrid ont été

reçus partout, fêtés partout; ils ont vu s'ouvrir devant eux les plus aristocratiques salons, à commencer par ceux de l'Élysée. Gens du monde reçus en gens du monde, ils ont eu le bon goût de ne pas traiter avec dédain le public de la rue, qui accourait sur leur passage, et ils ont été payés par de chaleureux et sympathiques applaudissements.

Si le succès des étudiants espagnols a été grand, s'il convient d'en attribuer une large part à leur talent de musiciens, il ne faut pas oublier non plus celle qui revient au pittoresque et à l'élégance de leur costume. Tous étaient vêtus comme les étudiants de Salamanque au XVIe siècle : pourpoint de velours noir à boutons d'acier; culotte courte de velours noir; bas de soie noirs; escarpins à bouffettes; manchettes et collerettes de dentelles à menus tuyaux; sur la tête une toque de volours noir ou un petit chapeau claque à la façon du chapeau d'Arlequin. Sur ce chapeau, en guise de cocarde, une cuiller d'ivoire, souvenir du temps où les pauvres étudiants d'autrefois allaient mendier la soupe à l'heure du repas. Pour achever cet élégant et original ensemble, toutes les guitares et tous les violons ornés des couleurs espagnoles, rouge et jaune.

Vous comprenez bien que nos étudiants ne peuvent laisser passer une pareille visite sans la rendre. L'honneur français est engagé! Prendre un billet de chemin de fer et s'en aller, en corps, jusqu'à Madrid, — rien de plus facile à première vue; mais s'en aller ainsi sans tambours, ni trompettes, ni... guitares, voilà qui est piteux! Aussi, depuis la place de l'École-de-Médecine jusqu'à la place du Panthéon, on s'interroge; il se tient des colloques au *Café de Médicis* et l'on rédige des programmes à la *brasserie du Chalet*.

Les fortes têtes pensent qu'on pourrait emprunter aux *massiers* des facultés ces sortes de massues d'argent dont les emblèmes symbolisent si majestueusement le droit, la médecine, les sciences et les lettres. Évidemment cela serait d'un aspect assez imposant. Resterait à décider la question du costume... A la faculté de droit, il est d'usage de passer les examens en robe noire; à l'École de médecine, on les passe en simple paletot. D'ailleurs les robes de la faculté de droit sont dans un état déplorable : elles montrent la corde sur toutes leurs coutures; et puis, se promener en robe doctorale, sous le soleil d'Espagne, c'est bien quelque peu échauffant...

La question du costume reste donc jusqu'à présent sans solution. On n'a pas davantage décidé si quelqu'un de nos futurs magistrats où de nos médecins en herbe se dévouerait pour donner un spécimen de la danse française au Prado ou à la Puerta del Sol, en réponse à la courtoisie de quelques-uns de ces jeunes Espagnols qui ont bien voulu esquisser pour nous leurs danses nationales sur la place de l'Opéra et en pleine rue Drouot. Franchement nos quadrilles sont corrects jusqu'à l'ennui, sauf ceux qui pèchent par une absence complète de correction et de tenue, et il ne s'agit pas d'aller par manque ou par excès de légèreté compromettre l'honneur chorégraphique de la France à l'étranger.

Tout cela est bien embarrassant, il faut en convenir; aussi je ne serais pas étonné que, les distractions de l'Exposition universelle aidant, nos étudiants oubliassent d'aller rendre la visite promise à Madrid. MM. les Espagnols seront priés, dans ce cas, de revenir nous voir pour fraterniser de nouveau au palais du Champ-de-Mars.

⁂ O jeunesse! heureuse jeunesse! qui vous faites un gros souci de savoir comment régler vos plaisirs, jetez donc un regard de pitié sur vos aînés auxquels vont s'imposer de si rudes et si mélancoliques corvées!

Depuis cinq ans qu'elle existe sur le papier, notre armée territoriale n'était pas encore passée à l'état d'armée réelle, visible et palpable. Maintenant il n'en sera plus ainsi. Deux des classes qui la composent vont être appelées « sous les drapeaux », comme dit l'expression consacrée, pendant quinze jours. Les diverses parties du contingent seront successivement réunies dans les mois de mai et de juin prochains.

Quinze jours, — il n'y a vraiment pas de quoi gémir pour si peu! Non, certes, — et cependant, si vous réfléchissez à ce que sont les *territoriaux*, vous conviendrez à première vue que l'épreuve qui leur est imposée est incontestablement plus lourde que celle qui pesait sur nos pères au temps où la garde nationale, de légendaire mémoire, n'avait pour sanction que les rigueurs anodines de l'hôtel des Haricots.

Les hommes des classes appelées sont tous des hommes de trente à trente-deux ans. A cet âge, on est généralement marié, père de famille; en outre, on est avoué, notaire, médecin ou épicier en gros. L'aimable chose, vraiment, que de quitter, pendant ces quinze jours, sa femme et ses enfants, son cabinet d'affaires ou son comptoir!

C'est la patrie qui commande; eh! grand Dieu! je n'en disconviens pas; je suis même très-fort d'avis qu'on lui obéisse; mais, enfin, la patrie commandera par la bouche d'un capitaine, d'un lieutenant ou d'un simple caporal, qui oubliera peut-être parfois que son « subordonné » est habitué à parler en maître chez lui.

Et puis, combien d'autres petites misères! Coucher à la caserne, pour un jeune conscrit qui sort du collége ou de l'atelier, rien de mieux; mais, pour un brave homme habitué à prendre sa tasse de thé tous les soirs, à ne s'endormir qu'avec un édredon de soie sur les pieds et à ne se lever, vers neuf heures du matin, que lorsque Jean ou Baptiste a allumé le feu de sa cheminée, c'est dur, vous en conviendrez.

Faut-il parler maintenant du pantalon garance en gros drap, de coupe aussi laide qu'incommode, de la vareuse étouffante, tous vêtements ayant déjà servi à un propriétaire antérieur?...

Enfin la grosse, la capitale, la formidable question de la barbe! Tondre à l'ordonnance un avocat ou un médecin, c'est le rendre absolument ridicule; c'est le mettre dans l'impossibilité d'exercer sa profession jusqu'à ce qu'il ait laissé repousser la crinière ou la toison dont vous l'avez indûment privé.

D'autre part, la présence dans les rangs de favoris imposants n'est-elle pas de nature à compromettre la hiérarchie en bouleversant tous ses principes? Je n'ai pas l'outrecuidance, vous le pensez bien, de prétendre dire le dernier mot sur de si gros problèmes.

Comme si ce n'était pas assez des barbes de l'armée territoriale, voici les barbes de la marine qui menacent à leur tour de soulever un gros orage! Plusieurs journaux se préoccupent de lettres qui leur ont été adressées à ce sujet. Tout le monde sait que si la moustache est le plus bel ornement du fantassin, du cavalier, de l'artilleur et même du modeste *tringlo*, les favoris sont le privilège de tout ce qui appartient à la marine, timoniers, gabiers, canonniers: bref, toute la gent navigante est tenue de posséder cet ornement pileux sur sa joue de tribord et sur sa joue de bâbord.

Sans doute les favoris sont une très-belle chose; mais il paraît qu'ils présentent plus d'un inconvénient pour ceux qui les portent. Il n'est point de favoris sans visage en partie rasé; or on ne se rase point à la mer, au milieu des oscillations du roulis et du tangage, sans attraper quelques fortes estafilades! De là les protestations de la marine, dont nos journaux se font les interprètes.

— Pourquoi, disent les loups de mer, ne nous laisse-t-on pas libres de porter toute notre barbe, qui nous garantirait du brouillard des nuits sur l'Océan, qui défendrait nos gencives contre le scorbut, qui nous permettrait enfin d'échapper au supplice du rasoir dessinant sur notre épiderme chaque mouvement de la vague désordonnée?

Pourquoi, braves gens? A cause du règlement. Et pourquoi le règlement est-il fait ainsi? Vous n'en savez rien; je vais peut-être vous l'apprendre: je vous répéterai du moins ce qui m'a été raconté à moi-même, il y a quelques années, par un vieux marin qui me faisait visiter la digue de Cherbourg.

Le règlement qui exige que les marins portent des favoris date du temps du premier Empire: en cela, on ne faisait que copier les Anglais dont le visage était correctement encadré dans ce géométrique ornement.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les marins britanniques avaient eu le droit de porter toute leur barbe et ils s'en trouvaient fort bien. Ce fut seulement à partir de la prépondérance de Nelson dans les conseils de l'amirauté que la nouvelle coupe de barbe fut adoptée: Nelson n'avait pas un poil sur le visage, ce qui ne l'empêchait pas de rendre des points à bien des braves très-barbus. Ce belliqueux duvet le gênait sur le visage d'autrui, et il le fit proscrire autant que possible.

En supprimant la barbe qui tient le cou chaud, la moustache qui arrête les vapeurs glaciales, Nelson a peut-être tué, par les bronchites, pleurésies, fluxions de poitrine, plus d'hommes dans la marine anglaise et dans la marine française, qui l'a imitée, que n'en tuèrent jamais tous ses canons. N'importe! l'usage a prévalu. On m'assure qu'en ce moment même il se signe dans nos ports militaires des protestations au ministre de la marine contre la proscription dont on menace les favoris: il faut dire, pour être franc, que les signataires sont les barbiers, qu'une semblable mesure mettrait en état de faillite. Ruiner les barbiers quand nous venons de faire si bon accueil aux jeunes compatriotes de Figaro, ce serait nous déjuger nous-mêmes: il n'y faut pas songer!...

ARGUS.

N.-B. — Certains abonnés se plaignent de n'avoir pas reçu les livraisons parues depuis le 1er février. Nous devons les prévenir que nous ne sommes responsables que des abonnements demandés directement soit par les abonnés, soit par nos commissionnaires. — Toute réclamation doit être adressée aux libraires qui ont reçu l'abonnement. — Les numéros que nous expédions portent imprimées sur la bande l'adresse de l'abonné et celle de notre maison. Écrire à nos bureaux est le mode le plus sûr pour qu'il n'y ait jamais de retard dans le service.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France: un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro: par la poste, 20 centimes; au Bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre. — Les volumes commencent le 1er avril. — La SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

	Un an	Six mois
Europe	11 fr. »»	6 fr. 50
Antilles, Canada, États-Unis et colonies françaises	12 50	7 »»
Pour tous les autres pays	15 »»	8 »»

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

N° 51. DIX-NEUVIÈME ANNÉE. LA SEMAINE DES FAMILLES SAMEDI 23 MARS 1878.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Entrée à la ville.

ENTRÉE A LA VILLE

—

On est parti plein d'espoir. Le bourriquet a si bien trotté que la ville apparaît aux yeux émerveillés du petit-fils, si chaudement blotti entre ses grands parents. C'est peut-être son premier voyage. Il a obtenu de se glisser dans le petit chariot où il ne tient guère plus de place que le panier plein d'œufs que la grand'mère tient à deux mains. Ainsi a fait jadis le bon vieillard sans doute! Il s'est glissé, lui aussi, dans le chariot paternel et il a ouvert de grands yeux en voyant pour la première fois la ville, c'est-à-dire un entassement de maisons surmonté par de grands clochers, qui émerveille, mais auquel on préfère les quelques toits de chaume qui composent le village.

Que son petit-fils ait cette même sagesse, qu'il vive de la vie rustique si utile à la société, si saine pour l'âme et pour le corps, et fasse que dans un demi-siècle il conduise un chariot qui n'aura pas sensiblement changé de forme, et dans lequel brilleront les yeux si limpides d'un enfant auquel on veut montrer la ville, mais qu'on ramène bien vite sous le manteau de la cheminée.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693, 709, 722, 742, 754, 769 et 787.)

XV

Grâce à la présence du major Ormiston, Ormond-Gate ou *Geata-na-Eorlagh* (la porte du comte), comme on l'appelait quelquefois à cette époque, s'ouvrit sans que les gardes formulassent aucune question. Le petit groupe se mit alors à gravir, aussi rapidement que le permettaient les forces de Margaret, la rue escarpée qui débouchait sur le marché au blé. Sitôt entré dans ce marché, on se trouvait en face de Newgate, la grande prison criminelle de la cité. Elle s'élevait là, sombre, forte, terrible. Roger ne put s'empêcher de penser qu'il y avait comme une ironie singulièrement cruelle dans l'emploi de toute cette terreur pour garder au bourreau une femme frêle et mourante.

A l'origine, Newgate formait un carré ayant à chacun de ses quatre angles une tour haute de trois étages et garnie de tourelles à son sommet. Mais deux de ces tours, celles qui regardaient vers la cité, avaient récemment été abattues, et l'édifice ne se composait plus que du Gate-House, avec sa herse et ses grilles en fer, et d'une tour fortifiée à chaque extrémité.

Près de la prison se dressait la potence. Il était presque impossible de se rendre à l'une sans voir l'autre. Ormiston tenta cependant d'épargner cet aspect à la pauvre Margaret : il fit un ou deux pas en avant et se plaça entre elle et l'horrible objet. Mais Roger, sur le bras de qui elle s'appuyait, reconnut à un tremblement soudain que cette précaution compatissante avait été vaine. Margaret avait aperçu, elle avait deviné. Elle regardait avec une répugnance indicible, et cependant elle ne pouvait s'empêcher de regarder.

Et à ce moment il lui sembla qu'elle n'avait encore jamais bien compris jusqu'alors l'atroce position de sa mère.

Cette pensée surgissait devant elle dans toute sa réalité, dans toute sa nudité : sa mère, oui, sa mère, le type, la personnification de la noblesse, de la délicatesse féminine, pouvait à tout moment être traînée là, frissonnant d'horreur et de honte sous la rude étreinte du bourreau !

Quoi d'étonnant si le cœur lui manqua, si le vertige s'empara d'elle ? Quoi d'étonnant si ses pieds lui refusèrent leur service ?

Roger comprit que, si elle se laissait aller, si la surexcitation cessait un instant de la soutenir, elle resterait écrasée, pour des heures peut-être, sous le poids des fatigues et des douleurs accumulées. Et Dieu seul savait ce qui pouvait se passer pendant ces heures! Il ne s'arrêta donc pas et ne lui permit pas de s'arrêter. Il la porta plutôt qu'il ne la conduisit devant les grilles de Newgate.

Ici, comme à la porte de la cité, le nom et l'autorité du jeune officier écartèrent tous les obstacles. Le geôlier accueillit respectueusement les trois visiteurs et les introduisit aussitôt dans une chambre basse, voûtée, au rez-de-chaussée de la prison. Mais Ormiston n'eut qu'à prononcer le nom de la personne près de laquelle ils demandaient à être introduits, pour voir cet homme donner tous les signes d'un grand embarras.

— La prisonnière est très-malade, balbutia-t-il; le matin même, un vaisseau s'est rompu dans sa poitrine, et, depuis une heure, l'hémorrhagie est revenue... On a donc été chercher le médecin, et il se trouve avec elle en ce moment... Mais, ajouta-t-il, si le major Ormiston veut bien prendre la peine d'attendre, je vais appeler ma femme, qui est occupée aussi auprès de la pauvre dame, et elle se chargera de lui annoncer l'arrivée de visiteurs. Seulement il faut que ce soit fait avec précaution... avec beaucoup de précaution, car le docteur m'a déjà prévenu que tout choc subit ne pourrait manquer d'être fatal.

Ormiston le regardait curieusement s'enfoncer et s'entortiller dans ses explications. Il en savait assez sur Newgate pour douter fort que la visite du médecin fût un luxe volontiers octroyé à ses habitants. Pressentant là-dessous un mystère, il fut presque tenté de s'imaginer que mistress Netterville était déjà morte et que cet homme hésitait à l'avouer en présence de sa fille.

Mais une minute de réflexion le conduisit à une conclusion différente. Aussitôt il renonça aux demandes, aux commentaires qui s'étaient d'abord pressés sur ses lèvres; il feignit même de trouver très-clairs, très-naturels, les récits embrouillés et invraisemblables que le geôlier continuait à multiplier.

Ses égards pour miss Netterville auraient pu suffi à lui dicter cette abstention délicate. Mais il y avait encore un autre motif : Ormiston ne partageait point la haine du catholicisme, professée dans la région où les circonstances l'avaient placé.

Le brave geôlier n'avait pas espéré un si complet succès de son éloquence. Son soulagement était

aussi visible que tout à l'heure son inquiétude. Il annonça de nouveau son intention d'aller à la recherche de sa femme. Mais juste comme il ouvrait la porte la consternation reparut sur ses traits : un homme de haute stature, les cheveux gris, l'aspect vénérable, descendait rapidement le corridor.

— Voilà le docteur qui s'en va, dit-il, et voilà ma femme qui le reconduit. Je vais l'envoyer tout de suite avertir la prisonnière ; et elle reviendra ensuite chercher Vos Seigneuries pour les mener à la cellule.

Dix longues minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Margaret resta assise, absolument immobile, la tête cachée dans ses mains. On n'aurait aperçu en elle aucun signe de vie, si, de moment en moment, des frissons n'eussent parcouru tout son corps.

Elle entendit ouvrir la porte et se dressa d'un bond sur ses pieds. C'était bien la femme du geôlier.

— La pauvre dame, dit-elle, est avertie de l'arrivée de sa fille et désire impatiemment l'embrasser. La jeune lady veut-elle venir avec moi?

Margaret suivit à l'instant même. Ormiston eut quelques secondes d'incertitude : la discrétion ne demandait-elle pas qu'on laissât seules ensemble cette mère et cette fille ? Mais il lui parut, en définitive, que, dans un lieu comme Newgate, la sécurité devait encore passer avant la discrétion. Un mot fut échangé avec O'More, et tous deux suivirent, dans le dessein d'attendre n'importe où, près de la cellule, tant que durerait l'entrevue. Ils arrivaient devant la porte ouverte juste au moment où Margaret entrait et s'agenouillait auprès de sa mère.

La cellule était basse, sombre, humide. Tout ceci, la pauvre enfant s'y était attendue, elle s'y trouvait préparée en quelque mesure. Mais elle n'avait pas compté sur cet excès de misère. Elle n'avait pas compté non plus, malgré tout ce qu'on avait tenté de lui dire, que la mort était si présente et si visible déjà. Aussi la vue de sa mère livide, défigurée, de sa mère étendue sur le pavé gluant, avec un tas de paille pourrie pour seule couche et une sale guenille pour seule couverture, cette vue lui porta un coup violent. Au lieu d'aborder la chère captive en lui annonçant joyeusement le sursis, et bientôt la délivrance, comme elle l'avait résolu, elle se laissa tomber à genoux et pleura comme un petit enfant.

— Mère ! mère !

Ce fut tout ce qu'elle put dire, au milieu de ses sanglots, en pressant dans ses mains la main chérie, en la couvrant de larmes et de baisers.

Au premier moment, mistress Netterville parut trop accablée pour parler ou pour se mouvoir. Mais peu à peu une légère rougeur s'étendit sur son visage blême ; ses yeux devinrent plus brillants et plus vivants. Alors Margaret fit un effort désespéré pour vaincre ses impressions : elle essuya tout à coup ses larmes et se pencha pour l'embrasser.

— O mère! mère!... et les sanglots reprirent, est-ce ainsi que je vous revois !

— Mais, mon enfant, dit la malheureuse femme en haletant, vous devriez plutôt remercier Dieu à genoux. Ne voyez-vous pas là une miséricorde spéciale? Si cet accident n'était pas arrivé aujourd'hui, ne savez-vous pas que demain... oui, demain...

Un frémissement ébranla tout son corps, et elle s'interrompit soudain.

— Mais je vous apporte un sursis, sanglota Margaret sachant à peine ce qu'elle disait, ou le danger de le dire en un tel moment, un sursis qui est presque un acquittement ! Quelques jours de plus et vous alliez être libre, tandis qu'à présent...

Ses larmes la suffoquèrent, et, cachant son visage dans la couverture sordide, elle sanglota comme si son cœur allait se briser.

Mistress Netterville se souleva à demi sur son tas de paille. Elle luttait contre le désir de vivre qui demeure au fond de toute poitrine humaine et que l'exclamation de Margaret avait réveillé.

Ce fantôme de vie et de liberté perdues, juste au moment où elles étaient retrouvées, ce contraste entre ce qui allait être son partage et ce qui aurait pu le devenir encore, inondèrent un instant son âme d'une amertume plus intolérable que celle de la mort même. Son frêle corps était agité comme une feuille de tremble sous l'action d'un ouragan nouveau. Cette seule parole inconsidérée de sa pauvre fille avait changé, comme par magie, toutes ses pensées, tous ses sentiments, toutes ses aspirations. La mort et la vie, la santé et la maladie, la liberté et la captivité, avaient revêtu chacune à ses yeux un aspect inattendu. L'accident qui, deux minutes auparavant, était pour son âme une source de véritable consolation avait pris soudain l'aspect d'un grand malheur. N'était-ce pas comme si Dieu lui-même se fût raillé d'elle par une feinte miséricorde ?

Une âme vulgaire aurait dit cela et serait tombée sous le fardeau. Mais pour cet esprit élevé, énergique, pour ce cœur fortement trempé dans la foi et dans la souffrance, la lutte devait autrement finir.

Joignant les mains, levant les yeux, la mourante dit, avec cet inimitable accent que nul ne saurait entendre sans croire aussitôt à la sincérité du sentiment exprimé :

— O mon Dieu, mon Dieu, que votre volonté soit faite, et non la mienne!

Puis elle se recoucha tranquillement, épuisée, mais calme, souriante, résignée, comme si cette soudaine lueur de vie et de liberté ne lui était point apparue, à la façon du mirage qui se joue des voyageurs.

Le premier usage qu'elle fit de sa victoire sur la nature fut de consoler Margaret.

— Ne pleurez pas, chère enfant, murmura-t-elle tendrement; ne pleurez pas avec cette désolation !

Remerciez plutôt Dieu avec moi, puisqu'il nous accorde la joie de nous revoir. Où est Hamish? ajouta-t-elle tournant ses yeux obscurcis vers la porte où Roger O'More et Harry Ormiston attendaient toujours, et croyant évidemment que l'un ou l'autre était son serviteur. Où est Hamish? Il a fidèlement accompli ma volonté; pourquoi ne s'approche-t-il pas, que je puisse le remercier?

— Hamish n'est pas ici, mère; je l'ai laissé près de mon grand-père.

— Mais, Dieu me pardonne! gémit la pauvre mère, le cœur saisi d'une étreinte convulsive à la pensée de sa fille sans protection. Dieu me pardonne! avez-vous fait seule tout ce chemin?

— Mère, je ne suis pas seule. Sir Roger O'More m'accompagne. Sans lui, il m'aurait été bien impossible d'arriver ici.

— Roger O'More... Roger O'More... C'est dans les bras d'un Roger O'More que votre père a rendu le dernier soupir.

— Dans les miens, chère madame! — s'écria Roger ne pouvant résister davantage au désir de s'approcher. — Et lord Netterville, sachant que le père me faisait l'honneur de m'appeler son ami, a eu la grande bonté de me confier la fille durant ce long voyage auquel la forçait son amour pour vous.

Quelque chose dans l'accent du jeune chef irlandais, plutôt que dans ses paroles, parut frapper l'oreille de la mère. Elle lui adressa un sourire affectueux et reconnaissant; puis elle tourna un regard interrogateur, d'abord sur son visage, ensuite sur celui de Margaret. Peut-être Roger sut-il interpréter ce regard. En tout cas, comme par une inspiration soudaine, il prit doucement et respectueusement la main de la jeune fille; mais il ne la garda pas dans la sienne, il la posa sur celle de sa mère.

— Depuis qu'il m'a été donné de l'apprécier, dit-il, mon cœur ne forme plus qu'un désir. Mais je m'étais juré de n'y jamais faire aucune allusion devant elle, de ne jamais demander cette chère main jusqu'au moment où sa mère serait là pour la donner.

— Sa mère la donne, dit solennellement mistress Netterville. Oui, car je devine au silence de Margaret que son cœur n'est pas loin de vous.

— Mère, mère! s'écria la pauvre enfant résistant aux faibles efforts de la malade pour placer sa main dans celle de Roger. Pas ici!... Pas maintenant!... Pas quand vous allez mourir!

— C'est pour cette raison même. Mon fils, ajouta-t-elle en regardant fixement Roger, vous pouvez me comprendre, vous. Je voudrais laisser mon enfant en mains sûres, avant de partir.

— Et moi je ne demanderais, répondit-il, qu'à voir bénir notre union à cette heure même... si c'était possible, hélas!

— C'est possible... commençait-elle. Mais à la vue d'Ormiston qui venait de se joindre au petit groupe elle s'arrêta et dit avec inquiétude : Mais il y a ici un étranger.

— Non pas un étranger, mais un ami, répliqua le jeune officier avec un ton de sincérité qui aurait déjà été capable de donner confiance, quand même Margaret n'eût pas chuchoté à l'oreille de sa mère :

— Oui, un ami, en vérité! Sans lui, nous ne serions pas, en ce moment, près de vous.

— Eh bien! alors, je me fierai à lui comme à un ami, reprit mistress Netterville. Le gentleman qui me quittait au moment de votre arrivée...

— Le docteur, interrompit Ormiston en appuyant sur le mot.

Ce qui revenait à dire : N'ayez aucune crainte. N'importe ce que je voie et ce que j'entende, comme ami, *il* ne sera jamais pour moi, en tant qu'officier de l'armée anglaise, autre chose que *le docteur*.

— Très-bien, le docteur, répéta-t-elle avec un faible sourire. C'est de lui que j'aurais besoin. Il demeure tout près, chez le marchand William Lyon. Mais son hôte ignore sa profession : il le connaît seulement comme un gentleman de passage à Dublin.

— Il sera ici dans dix minutes, s'il veut venir avec moi, dit Ormiston.

— Si vous le permettez, cher major, je vous accompagnerai, dit Roger inspiré en partie par son zèle pour le succès de l'ambassade, en partie par la pensée délicate de laisser Margaret s'entretenir en toute liberté avec sa mère avant de s'engager irrévocablement. Peut-être mon nom, et un mot que je puis lui glisser dans l'oreille, ne seront-ils pas sans utilité. Sinon, il n'aurait qu'à craindre un piége...

Ormiston reconnut sans peine la justesse de l'observation. Tous deux sortirent donc, et les deux malheureuses femmes se trouvèrent enfin seule à seule, pour la première fois depuis le commencement de leur entrevue.

Pendant quelques minutes, cependant, ni l'une ni l'autre ne parla.

Mistress Netterville demeurait étendue, immobile, s'efforçant de recouvrer un peu de respiration et de force pour ce qui lui restait encore à dire et à faire en ce monde. Margaret était tombée dans un état d'abasourdissement. Le choc qu'elle avait reçu en trouvant sa mère expirante, au moment même où elle croyait la rendre à une vie nouvelle; l'excès de fatigue résultant de ce voyage fait dans des conditions à peu près insoutenables pour une femme; la détermination soudaine et, à ses yeux, inexplicable que mistress Netterville avait prise à son égard : tout se combinait pour paralyser ses facultés. A peine capable de penser, ou même de sentir, elle était assise comme une statue sur le carreau, tout contre la misérable couche.

Elle fut tirée de cette stupeur par la voix de la mourante :

— Margaret !

— Mère ! répondit-elle.

Et sentant que la main de cette pauvre mère essayait péniblement de s'enlacer autour de son cou, elle fondit en larmes avec autant de violence et d'abondance que si elle n'eût pas encore pleuré.

Ce nouvel accès sauva sa raison, sa vie peut-être. Qui sait? Des gens aussi forts d'esprit et beaucoup plus robustes de corps sont morts ou sont devenus fous pour de moindres causes.

— Margaret... mon enfant... mon enfant unique... ne pleure pas ainsi ! murmurait tendrement la mère. Crois-le, ma petite fille, je meurs heureuse !

— O mère ! mère ! et moi qui pensais vous apporter la vie !

La pauvre enfant touchait toujours la corde dangereuse. Mistress Netterville s'arrêta un instant, puis, d'une voix tremblante d'émotion :

— Mon enfant, je ne voudrais pas vous tromper. La vie, surtout pour une mère, n'est pas une chose vaine, que l'on jette avec indifférence, comme un vêtement. Pendant quelques minutes, la pensée que sans cette maladie subite je pouvais échapper au supplice, à la prison, et vivre peut-être encore de longues années, cette pensée a rempli mon âme de chagrin. Mais c'est passé maintenant... plus que passé... et je suis en paix. Pourquoi n'y serais-je pas? J'ai pu remplir tous mes devoirs religieux, bonheur à peine croyable dans un lieu comme celuici. Et je vous laisse en sûreté, vous pour qui surtout je tenais à la vie. Oui, maintenant qu'un homme bon et généreux, comme l'est Roger O'More, je le sais depuis longtemps, maintenant que cet homme est au moment de prendre ma place auprès de vous, je m'en vais sans murmure... Non, non, ce n'est pas le mot : je m'en vais avec grande joie en présence de mon Dieu.

— O mère ! sanglota Margaret blessée au cœur par cette allusion à son mariage ; mais c'est le pire de tout ! N'insistez pas là-dessus, je vous en supplie !

— Silence, Margaret ! répondit presque sévèrement mistress Netterville. Pensez-vous que je pourrais mourir heureuse, si je vous laissais, vous, une enfant, une jeune fille, sans protection, dans une ville comme celle-ci?

— Ma bonne mère, ne soyez pas fâchée, je vous en conjure, si je vous fais observer que je suis bien venue jusqu'ici sans qu'aucun danger m'atteignît.

— Oui, mais vous veniez voir votre mère, et le monde lui-même, avec toute sa malice, n'aurait pas osé vous blâmer. Demain, Margaret, vous serez sans mère, et je ne veux pas qu'il soit dit de vous que vous avez été remmenée d'ici par un homme qui n'avait pas le droit de vous protéger. Ma fille, ma fille ! ajouta-t-elle avec un accent de supplication déchirante, si vous voulez que je meure en paix, si vous ne voulez pas que votre présence ici, au lieu de tout m'adoucir, verse pour moi le fiel et le vinaigre dans la coupe de la mort, vous ferez céder votre volonté à la mienne... le prêtre qui va venir bénira votre mariage.

— Mère, balbutia Margaret terrifiée par la véhémence de ces dernières paroles, chère mère, n'en dites pas davantage. Ce sera tout comme vous désirez. Je vous le promets... Hélas ! hélas ! cette hémorrhagie qui recommence ! Que faire pour vous secourir?

Mistress Netterville ne pouvait parler : le sang jaillissait violemment de ses lèvres ; mais elle désigna du geste une cruche posée par terre. Margaret trempa son mouchoir dans l'eau, bassina le front et les lèvres de sa mère. Enfin l'hémorrhagie cessa par degré, et la mourante s'étendit encore une fois, calme et plus livide que jamais.

Juste alors, au grand soulagement de la jeune fille, le geôlier entra, portant une torche allumée ; car le soleil se couchait et la cellule était déjà presque complétement obscure.

Après lui venaient O'More et Ormiston, accompagnés de ce même personnage à cheveux gris qui sortait de la prison au moment de leur arrivée.

Ormiston prit la torche de la main du geôlier et, mettant à la place une pièce d'or, il le renvoya, avec ordre de ne laisser personne approcher de la cellule.

Lorsque l'officier posa la torche dans l'anneau scellé à la muraille, la lumière tomba en plein sur le visage de mistress Netterville. En la voyant à ce point défaite, pâle, immobile, il la crut morte et il communiqua tout bas sa crainte à l'étranger.

Celui-ci tira de son sein une petite fiole et versa quelques gouttes entre les lèvres de la malade. Ce précieux cordial la raviva presque immédiatement. Ses yeux se rouvrirent, et, comme ils rencontrèrent tout d'abord celui qui venait de la secourir, un sourire passa sur ses traits mourants.

— Vous voilà revenu, mon père, murmura-t-elle. Dieu soit béni de vous avoir donné ce courage ! Vous savez pourquoi j'ai besoin de vous?

— Je sais et, dans ces circonstances, j'approuve, dit le prêtre avec calme et gravité.

— Pauvre enfant ! pauvre Margaret ! murmura encore mistress Netterville en entendant les sanglots qui, malgré d'énergiques efforts pour les réprimer, s'échappaient à tout moment. Pauvre petite Margaret ! je ne puis m'étonner qu'elle pleure. C'est un triste, un étrange lieu pour une noce, cette cellule de prison !

— C'est que ce sont aussi des temps étranges, répliqua doucement le prêtre, et ils ne nous laissent guère, hélas ! le choix des lieux. Mais, si triste que tout ceci nous paraisse à l'heure présente, un jour ou l'autre, j'en suis certain, votre fille se rappellera la

bénédiction de son mariage dans cette prison avec un sentiment de respect et de douceur que nulle pompe terrestre, nulle joie mondaine ne serait capable d'inspirer. Elle comprendra alors, mieux qu'elle ne peut le comprendre maintenant, comment, par sa soumission aux désirs d'une mère, elle assure aux derniers instants de cette mère le bonheur et la paix; c'est-à-dire, ajouta-t-il en se tournant vers Margaret, si le chagrin de l'état où elle voit sa mère est la seule cause de tous ces pleurs?

Margaret comprit que le prêtre posait indirectement une question sérieuse et qu'il attendait la réponse. Elle ne parla pas cependant : elle aurait été incapable de dire un mot; mais elle fit un pas en avant et tendit la main à Roger.

— Venez plus près, murmura mistress Netterville, que je puisse voir et entendre.

Et Roger attira Margaret plus près, plus près encore, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent tous deux debout, tout contre le tas de paille.

— Soulevez-moi, dit-elle encore faiblement.

Il la prit dans ses bras robustes et la plaça sur son séant, le dos soutenu par la muraille.

Un peu remise de la défaillance résultant de ce déplacement, elle fit signe que l'on pouvait commencer.

Le prêtre se tourna aussitôt vers le jeune couple et procéda à l'administration du sacrement de mariage, en l'abrégeant le plus possible.

Mais si brève qu'elle fût, et si dépouillée de tout cérémonial extérieur, Ormiston, qui se tenait un peu en arrière, ne put s'empêcher de sentir qu'il n'avait jamais contemplé, qu'il ne reverrait jamais sans doute une scène aussi étrangement touchante.

Les traits dévastés de cette pauvre mère, que la mort semblait attendre, pour lui laisser le temps d'assurer le sort de son enfant; le beau visage de Margaret, maintenant pâle de douleur, de fatigue, de veilles, mais prêt, comme une rose en bouton, à se colorer et à s'épanouir au premier retour du soleil; le jeune chef irlandais, une joie intime dans les yeux, une gravité émue sur le front et sur les lèvres; le prêtre qui, au risque de la liberté et de la vie, remplissait avec sérénité les fonctions de son ministère; la voûte basse, où la flamme de la torche faisait reluire l'humidité qui suintait; les murailles nues et froides, où maint captif avait écrit son nom; la joie et le chagrin, l'espoir et la crainte; la vie s'élançant, d'un côté, vers l'avenir, et se retirant, de l'autre, dans les ombres du tombeau : tout se réunissait dans cette cellule de prison, tout se combinait pour former un tableau que le pinceau d'un maître aurait à peine su rendre dans toute sa force et toute sa vérité.

Deux larmes coulaient lentement sur les joues du jeune officier. Peut-être n'avaient-elles pas pour cause unique les infortunes de ses nouveaux amis.

Enfin ce fut fait! Margaret avait prononcé la parole qui engageait son avenir. Mistress Netterville l'enveloppa de ses bras et lui dit tout bas :

— Merci, ma chérie, merci, car je sais ce que ceci a dû vous coûter.

Puis, plaçant sa main dans celle de Roger, elle ajouta un peu plus haut, autant du moins que put le permettre un épuisement arrivé à son dernier terme :

— Prenez-la, mon fils ! Dieu m'est témoin que je vous la donne sans aucune crainte pour son bonheur futur. A celui dans les bras duquel le père est mort, je pouvais bien confier la fille!

— Vous ne vous en repentirez jamais, mère! jamais! dit le jeune Irlandais de ce ton calme et résolu qui, mieux que beaucoup de paroles, porte jusqu'à l'âme l'assurance de la vérité. Je l'ai aimée depuis le premier jour où je l'ai vue, moins pour sa beauté extérieure que pour cette beauté de l'âme dont j'ai cru aussitôt reconnaître la présence, et qui s'est si admirablement manifestée depuis lors. Sur cette beauté-là, le temps n'a pas de pouvoir ; et c'est pourquoi l'amour conçu pour elle doit durer toujours.

— C'est bien, mon fils ! je vous remercie et je vous crois. Et maintenant, ne m'en veuillez pas si je vous demande de nous laisser. Que Margaret soit tout à moi pour ce seul jour: demain personne ne vous la disputera.

Elle dit à la hâte ces derniers mots, car le geôlier entrait au moment même, annonçant qu'il allait fermer pour la nuit les portes de la prison, et que son devoir l'obligeait à faire sortir auparavant tous les étrangers.

— Mais pas Margaret... pas mon enfant? demanda mistress Netterville avec un regard qui en appelait d'abord au geôlier, puis à Ormiston. Sûrement vous allez laisser ma fille avec moi?

— Ils y seront bien obligés! s'écria Margaret avec exaltation, car, à moins d'employer la force, ils ne m'arracheront pas d'auprès de vous!

— Monsieur, dit la mourante s'adressant, cette fois, à Ormiston seul, ajoutez cette unique faveur, je vous en supplie, à toutes celles que vous m'avez faites ; laissez mon enfant me fermer les yeux!

— Je ne puis vous refuser, madame, répondit-il très-ému. Mais votre fille est-elle vraiment assez forte? Ne serait-il pas bon de faire venir la femme du geôlier?

— Non, non! s'écria Margaret devançant la réponse de sa mère qui semblait plutôt disposée à accepter. Je suis assez forte, plus qu'assez forte! Je ne voudrais pas, pour tout au monde, une étrangère avec nous cette nuit.

— Venez la chercher, alors, à la première lueur du jour, conclut mistress Netterville avec un coup d'œil dont ils ne comprirent que trop la signification.

Elle tendit la main aux deux jeunes hommes et

leur fit signe de se retirer, Ormiston obéit aussitôt; mais Roger se tourna d'abord vers Margaret, et prenant sa main, qui restait passive, il la porta silencieusement à ses lèvres. Puis il suivit Ormiston.

Le prêtre s'attarda un instant de plus, pour adresser un mot d'encouragement à sa pauvre pénitente; mais le geôlier l'appelant avec impatience, il disparut lui aussi, et la porte de la cellule se ferma.

XVI

Le grincement de la clef dans la serrure, au moment où le geôlier la ferma, produisit l'effet d'un glas funèbre aux oreilles de Margaret. Tant que le prêtre, et Roger O'More, et Harry Ormiston, avaient été là, elle conservait inconsciemment une sorte d'espoir que quelque chose — elle ne savait quoi — pouvait encore être imaginé pour le soulagement de sa mère. Leur départ était comme une convention tacite que désormais, dans ce cachot, il ne surviendrait d'autre événement que la mort.

La lampe que, sur l'ordre d'Ormiston, le geôlier avait apportée et mise en état pour la nuit, révélait d'une façon encore plus complète la répugnante misère du cachot. En se retrouvant seule, et, cette fois, d'une façon définitive, la malheureuse enfant eut encore comme une intuition nouvelle du dénuement auquel sa mère était réduite et de sa propre impuissance à lui procurer le moindre secours. Comme la première fois, elle s'assit par terre et pleura désespérément.

Mistress Netterville l'entendait bien. Elle attendit quelques minutes, pour que l'accès se calmât de lui-même si c'était possible; puis elle dit avec douceur :

— Margaret... ma petite fille... ne pleurez pas si amèrement, je vous en supplie! Vous ne savez pas combien cela me fait de peine!

— Comment puis-je m'en empêcher, mère? répondit-elle pleurant toujours et incapable de cacher la pensée qui la dominait dans le moment. Vous souffrez... vous, la mère, la maîtresse de maison, la châtelaine hier encore! Et le dernier valet des cuisines de Netterville se serait refusé à passer une heure dans un dénuement comme celui-ci!

— Est-ce tout, ma petite fille? dit la malade avec un faible sourire. Ah! Margaret, vous pouvez m'en croire : une âme qui se sent à quelques minutes de l'éternité ne s'occupe guère si la paille ou bien le duvet supporte le corps qu'elle va quitter. L'éternité!... oui... l'éternité! murmura-t-elle en elle-même. Hélas! que nous comprenons peu, pendant les courtes heures du temps, la terrible signification de ce mot : *pour toujours!*

Une parole s'élança des lèvres de Margaret, tandis qu'une nouvelle anxiété surgissait tout à coup dans son esprit :

— Mère! est-ce que vous avez peur?

— Peur? Non, ma fille, par la grâce de Dieu et la bonté de Notre-Dame, je n'ai pas peur. Néanmoins l'éternité, et son ministre, la mort, sont graves et terribles, quand on les regarde en face; et si je pouvais sourire de quelque chose qui vous fait pleurer, ce serait de voir qu'une couche de paille, une cruche d'eau et des murs humides ajoutent pour vous à cette gravité et à cette terreur.

— Non pas à la gravité ni à la terreur, mère, mais au chagrin!... C'est si affreux de vous voir dépourvue de tout, dans un tel moment!

— Et personne autre n'a-t-il été dépourvu de tout dans la mort? Cette paille n'est-elle pas une couche de duvet, si vous la comparez au bois de la croix?

— Mère, pardonnez-moi, je n'y pensais pas... je pensais seulement à vous.

— Ne pensez à rien maintenant, chère enfant, qu'à cette parole de l'Écriture : *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur!* et priez qu'il en soit ainsi de moi cette nuit. Voyons, séchez vos yeux écoutez-moi, ma petite fille; car j'ai beaucoup de choses à dire et peu de temps pour les dire. Séchez vos yeux, je ne puis supporter de vous voir pleurer ainsi. Vos larmes ont presque le pouvoir de me faire murmurer contre la mort.

Ce dernier mot fut décisif. Margaret arrêta résolûment ses larmes. Puis elle appuya sa tête sur le chevet, tout près de sa mère, afin que celle-ci n'eût pas la fatigue d'élever la voix.

Alors, en quelques paroles graves et touchantes, mistress Netterville traça à la jeune épousée les devoirs de son nouvel état de vie. Elle lui donna des conseils qui, précieux en eux-mêmes, le devenaient mille fois davantage en raison des circonstances, et à cause de la bouche dont ils sortaient.

Après quoi, elle tourna ses pensées vers une question toujours primordiale dans les esprits irlandais. Elle avait trop complétement adopté, en toutes choses, la patrie de son mari pour ne pas avoir, là-dessus, des sentiments aussi prononcés qu'il aurait pu les éprouver lui-même. C'était la question de la sépulture.

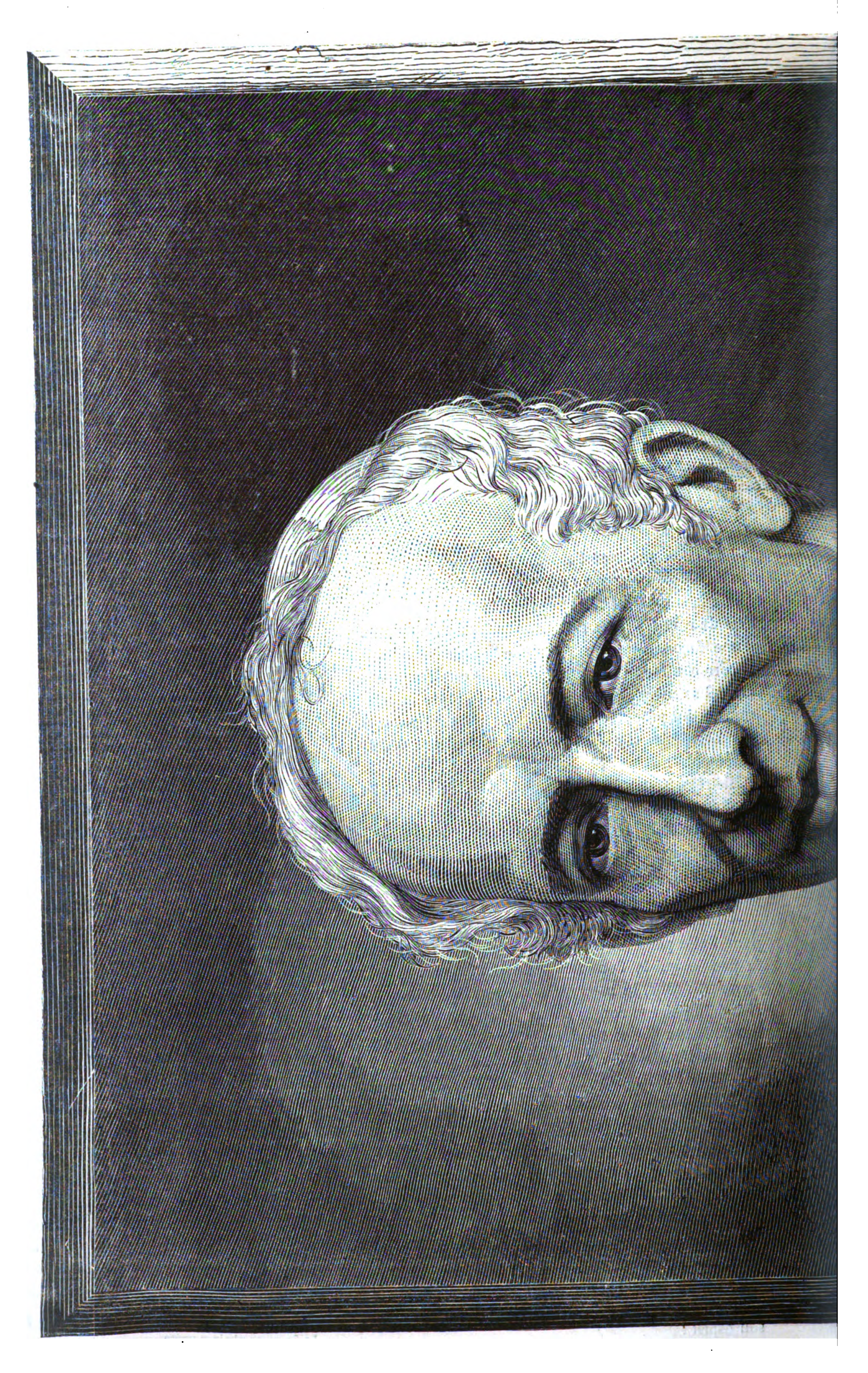
— Ce ne peut être à Netterville, je le sais, dit-elle douloureusement; je ne reposerai pas, comme je l'avais toujours espéré, auprès de mon cher époux. Mais dans votre nouvelle patrie de l'Ouest, chère Margaret, — dans cette contrée où, je crois, les églises ne sont pas encore profanées, — là, si c'est possible, j'aimerais à prendre mon repos; là où vous pourrez venir quelquefois prier pour votre pauvre mère, et où, quand le père de mon mari va me suivre, il pourra être déposé paisiblement à côté de moi.

Imité de l'anglais.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

— La fin au prochain numéro. —





LÉON XIII

1

se

ans
ın:
la
on,
ant
que

la
été
sait
des
her
sait
ıité
es.
des
cé-
on
ıiè-
eur

ère
de
en
ses
de

ied
ıne
on-
'a-
ses
ris
an-
ou
our

lus
ou
ın-
'ait
ant
en-
en-
ses
fé-
le,
ıs-
el
la
ver
irs

rd

LÉON XIII

« Pie IX, disait ces jours derniers un écrivain illustre qui énumérait les titres du saint pape à la reconnaissance du monde chrétien, a formé le sacré collége. Il y a rassemblé toutes les vertus, toutes les capacités, toutes les illustrations. On y voit tous les âges, toutes les sciences, tous les peuples. »

Rien n'est plus vrai, et c'est bien à Pie IX que le monde catholique doit Léon XIII, pour lequel il avait une affection et une estime particulières.

Le nouveau pape, Gioacchino Pecci, est né le 2 mars 1810 à Carpinetto, petite ville pittoresque voisine du mont Capreo. Il appartient à une famille patricienne venue de Sienne au XVe siècle et les armoiries de sa maison sont :

D'azur au peuplier de sinople posé sur une terrasse du même, adextré au chef d'une étoile chevelée ou comète d'or, accosté en pointe de deux fleurs du même, à la fasce arquée d'argent brochant sur le tout.

A cette heure, le monde chrétien peut apprécier l'excellence du choix qui a été fait. On connaît les immenses services que le cardinal Pecci a rendus à l'Église, l'austérité de sa vie, son caractère à la fois énergique et doux comme son visage dont nous offrons aujourd'hui le vivant portrait à nos lecteurs. Léon XIII est d'une stature élevée; ses manières sont distinguées, sa physionomie sereine et intelligente; il semble fait pour la majesté pontificale, et son avénement sur la chaire de Pierre est salué par des acclamations unanimes.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

AVANT 1830

UN VIEUX CHEVALIER DE SAINT-LOUIS

La famille de Sainte-Croix, de très-ancienne origine et très-considérée, était composée de deux ménages : le vieux et le jeune. Le jeune étant déjà vieux, le vieux était suranné.

M. et Mme de Sainte-Croix, de l'avant-dernier siècle, avaient marié leur fille unique à M. de Villemans, colonel de la garde nationale de Versailles, où ces vénérables personnes prenaient chaque année leurs quartiers d'hiver. Tous leurs souvenirs, en effet, tous leurs regrets, leurs amitiés, leurs habitudes les attachaient à cette ville des grandeurs déchues, où, tant de fois, M. de Sainte-Croix avait, en qualité d'écuyer cavalcadour, accompagné les rois dans leurs séjours à Versailles. Ses services, commencés sous Louis XV, fidèlement continués sous Louis XVI, n'avaient pris fin et repos qu'à la mort de Louis XVIII et par les exigences de sa propre vieillesse.

Mais il se croyait toujours sous l'ancien régime, abhorrait les idées nouvelles, soufflait sur les lumières du siècle et jugeait sévèrement les idées libérales de Louis XVIII que, dans son ire, il appelait « *ce jacobin de roi!* » Il en voulait à la Charte, il en voulait à son temps, au progrès, il en voulait à tout ce qui était nouveau : il n'était que loyal, respectable, et c'était tout; c'était beaucoup, il faut l'avouer!

S'il avait de la bienveillance pour le petit marquis de ***, nouvellement venu dans le pays, — lui, descendant des seigneurs de Guillerville et autres lieux circonvoisins, — c'était eu égard au service de ce gentilhomme dans l'armée des Condé, à sa campagne de Quiberon, à son voyage à Gand sous l'exil de nos princes dans cette ville, c'était enfin parce qu'il l'estimait dévoué au trône et à l'autel; mais il ne lui pardonnait pas d'être maire de son village sous un ministère et un préfet si modernes! il lui en voulait aussi d'apporter dans le voisinage des habitudes d'un luxe extraordinaire... Quoi! il faisait ratisser ses allées!... Il prenait du thé tous les jours, avec bouilloire, théière, sucrier, pince à sucre, plateau, (tout le *tea-equipage*) venant d'Angleterre, en métal de Cornwall!... la marquise remplissait son salon de fleurs soignées; on cirait les parquets ; partout des pendules dorées, des vases de Chine!... Enfin les Sainte-Croix blâmaient ces prodigalités, disant que *cela sentait le parvenu.*

Le vieil écuyer du roi avait un costume qui prouvait à quel point il se souciait peu de la mode; les vêtements comme les idées, chez lui, dataient de 1700. Se croyant sans doute encore au moment de monter à cheval au premier appel, il portait des bottes montantes (à la Chantilly, je crois), en gros cuir et à semelles épaisses, ou de longues guêtres bouclées emboîtaient le genou, retenues à mi-cuisses par un système de courroies des plus primitifs. D'autres courroies à boucles d'acier assujettissaient à ses talons des éperons, insignes d'honneurs passés, auxquels il restait fidèle, même quand il laissait son vieux normand à l'écurie. Il tenait autant à ces éperons qu'à la belle croix de Saint-Louis si bien placée sur une large poitrine, digne d'elle.

Très-grand, très-fort, se tenant droit, ses gilets, en cuir noir comme ses bottes (et que l'on cirait en même temps qu'elles, je suppose, tous les premiers du mois) étaient bombés et raides, et dépassaient de beaucoup son abdomen; on aurait dit une cuirasse boutonnée du haut en bas. Les cols qui soutenaient son menton n'étaient pas plus souples : étaient-ils en fer ou en crin ? je ne sais. De linge, point! ni là, ni ailleurs : s'il y était, c'était incognito. Une casquette en cuir bouilli, tanné, terni, comme le reste, ornée d'abat-jour ou de paravent, devant, derrière et sur

les côtés, casquette de chasseur plutôt que de cavalier, mais qui pourtant ne jurait pas sur cette tête rustique, couvrait un chef absolument dénudé.

Le visage était d'un beau rouge, le nez y compris, nez qui ne cédait pas sa place, mais qui était de taille à l'occuper noblement en largeur, en longueur et en profondeur, autant que nez puisse le faire : un nez à la François I[er].

M. de Sainte-Croix se présentait obséquieusement, sa casquette à la main, tête nue, avec autant de cérémonie que si c'eût été une toque en velours et à plumes. Ses saluts répétés se ressentaient de l'étiquette des cours, où le *shake hands* actuel était inconnu, mais il n'en avait pas gardé le langage : il parlait peu, et faisait bien, le brave homme! Sa physionomie ouverte, loyale et bonne, parlait pour lui mieux que sa langue, quand elle s'en mêlait. Je doute que sa plume fût plus heureuse et qu'une orthographe passable en sortît.

Dans sa conversation se rencontraient d'étranges locutions rappelant, mais de loin, celles des grands *seigneux* d'autrefois. Le ton paysan y jetait des ombres; ainsi il disait *m'samis* pour mes amis, *je leus ai dit* ou *je leurs ai dit*. Tantôt il donnait du *m'sieu* aux domestiques, tantôt il appelait les laboureurs des *rustres*, et son gendre (souvent rabroué), un *maroufle*, servant encore à ses voisins d'autres phrases qui séyaient mieux à la bouche d'un Richelieu qu'à la sienne ; naturelles chez l'un, elles n'étaient qu'ignorance chez l'autre : il ne croyait pas *raffiner*.

M[me] de Sainte-Croix pouvait se peindre en deux mots : bossue et solennelle; deux accidents réunis fort souvent. Elle occupait habituellement l'angle d'un canapé datant du roi Dagobert (en admettant que Dagobert se soit jamais servi de canapé), et vous faisait asseoir dans l'angle opposé, assez loin d'elle. Jamais elle ne quittait ce coin privilégié, si ce n'est le dimanche pour se rendre à la grand'messe du village, à sa paroisse, avec pompe et apparat.

Un antique carrosse, gardant religieusement les poussières des remises royales, conduit par un jardinier devenu cocher ce jour-là, descendait alors la route cahotante du castel à l'église, au pas majestueux de deux respectables bêtes, jadis d'un beau modèle et que les soins paternels du bon écuyer conservaient à peu près vivantes à l'âge de vingt-cinq ou trente ans.

Dans le fond de cet équipage se voyaient par chaque portière, à la grande joie des gamins du pays, d'un côté l'immense capote en taffetas carmélite de M[me] de Sainte-Croix, sous laquelle deux yeux bien noirs et bien ouverts semblaient dévorer les audacieux bambins (ce qui les mettait en fuite) ; de l'autre côté le visage souriant et bienveillant du vieillard dont le crâne d'ivoire reluisait au soleil, car le respect dû au beau sexe ne lui permettait pas de se couvrir devant sa femme, dans son carrosse.

Sur le devant du berlingot, M. et M[me] de Villemans (les jeunes), d'une soixantaine d'années chacun : elle, le portrait de son père avec une touche de la majesté maternelle ; lui, petit, remuant, brouillon, bavard, un geai dans un nid d'autruches, n'osant souffler mot devant sa terrible belle-mère, bien que la langue lui démangeât.

Un paysan vêtu comme le cocher d'une livrée *à la française*, à collet droit, râpée, et qui n'avait pas été faite pour lui, ouvrait la portière armoriée, abaissait les marchepieds, et, en homme habitué à porter des sacs de farine au moulin, supportait sans broncher le poids pesant de sa maîtresse. Celle-ci lui laissait toute la besogne à faire : il n'était point de la dignité des dames de Sainte-Croix de s'aider elles-mêmes. Leurs livres d'heures, leurs éventails en été, des chauffe-pieds et chancelières en hiver, les précédaient à leur banc dans l'église, sous la chaire; on leur donnait l'eau bénite et le pain bénit les premières ; on les quêtait avant les autres : à tout seigneur tout honneur.

Le château de la Renardière, petite gentilhommière piquée au-dessus d'une gorge sauvage, au milieu de ses terrasses, boulingrins et autres vieilleries en mousses et en rocailles, en inscriptions et devises gravées sur la pierre et les dalles, avait un air de chevalerie qui captivait l'imagination.

Entrer dans ce castel, c'était entrer de plain-pied dans un roman de Walter Scott; on y relisait une page de cet aimable auteur, on saluait, en les reconnaissant, quelques-uns de ses personnages, on s'amusait d'une de ses descriptions, on trouvait ses portraits ressemblants. On n'aurait pas été surpris de voir apparaître au seuil de ce manoir quelque ancien preux, la visière baissée, tout en armes, ou quelque Ariane descendant de sa haquenée pour venir serrer la main du vieil écuyer des Bourbons.

Voilà bien, en effet, un de ces vieillards plus forts sur le point d'honneur que sur Homère ou Virgile, une de ces châtelaines qui, fière de ses ancêtres et de ceux de son époux, jamais n'avait souri ni permis qu'on manquât de gravité devant elle; une jeune fille en cheveux blancs, restée enfant timide et soumise devant ses parents; un gendre passant sa vie à étouffer ses aspirations, ses goûts et surtout ses paroles, supportant par déférence et sans en mourir cette pénitence éternelle, chacun vivant ainsi par esprit de devoir !... Et jusqu'au lévrier de grande taille, le museau noir et pointu, allongé sur ses pattes, couché auprès de la causeuse de Dagobert, et qui n'aurait osé aboyer ni bouger, sentant l'autorité des grands yeux noirs fixés sur lui.

Et jusqu'à la petite tourelle flanquant le côté nord

de la Renardière ajoutait une touche walter-scottique au tableau, cette tourelle qui tombait de haut jusqu'au fond d'un ravin, avec ses écussons sculptés, ses croisillons et ses ogives! Oui, toutes ces choses, ces personnages, ces toits pointus étaient en effet d'un autre âge!

Ces gens-là, ces temps-là ne valaient-ils pas le nôtre? Certes! Ce que nous trouverions aujourd'hui de ridicule en eux était plus que balancé par ce qu'on y découvrait de simple, de bon, d'éminemment noble et respectable. Mlle DE MAUCHAMPS.

CAUSERIE

SUR LE LANGAGE DU TEMPS PASSÉ.

L'autre jour, dans un château de la Normandie où les plaisirs de la chasse retiennent encore, loin de Paris, quelques-uns de nos meilleurs amis, l'on discutait sur la vieille langue française.

— Dieu nous délivre, se prit à dire la jeune et spirituelle comtesse de B***, des grammairiens, *épilogueurs de mots* et de phrases! Il n'est pas au monde de braves gens plus soporifiques.

— Mais je ne saurais, chère, partager votre avis, interrompit la maîtresse de la maison : il y a grammairiens et grammairiens, comme il y a fagots et fagots. Rien de plus ennuyeux sans doute que ces puristes dont le temps se passe, comme disait Charles Nodier, *à vanner des mots*; mais gardons-nous de les confondre avec les hommes de savoir et d'esprit dont les explications nous sont nécessaires pour bien comprendre La Fontaine, Mme de Sévigné et même La Bruyère!

— Vous parlez d'or, baronne, dit M. de P***. Qui d'entre nous, à chaque instant, n'est obligé de se faire expliquer, en feuilletant les grands écrivains du grand siècle, telle locution, tel proverbe, telle diction tombés en désuétude? Ce matin, par exemple, je lisais les vers suivants dans une fable de La Fontaine :

Messer Loup attendait *chape-chute* à la porte.

« Assurément il n'y a que les savants à connaître le mot *chape-chute*; mais combien est peu considérable le nombre des gens du monde qui savent que tel mot signifie tantôt *une bonne aubaine*, comme dans le vers du grand fabuliste, et tantôt une *mésaventure*, comme dans cette phrase de Mme de Sévigné : « Il a trouvé chape-chute! »

« Dans une autre fable du bonhomme, celle du *Léopard et du Singe*, se trouve une locution conservée au fond de quelques provinces, mais que le vulgaire ne comprend plus : « Arriver par trois ou quatre bateaux. »

...votre serviteur Gille,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville,
Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler.

« Dans Gui Patin, Saint-Évremont et autres prosateurs, il est ainsi parlé de gens arrivés *par trois ou quatre bateaux*, c'est-à-dire *avec une pompe affectée et ridicule*.

« D'autres expressions, à la même époque, avaient une signification absolument différente de celle qu'on leur donne à cette heure. Quelle ne serait pas votre ire, comtesse de B***, si j'osais vous accuser d'avoir, en telle ou telle circonstance, jeté votre bonnet par-dessus les moulins!

— Je dirais que vous méritez d'être lapidé.

— Eh bien! je vous le dis, le peu de cas que vous faites *des épilogueurs de mots* vous entraînerait en cette occurrence dans une grosse erreur. Et, en effet, jeter son bonnet par-dessus les moulins signifie bien, à l'heure qu'il est, braver les lois de la bienséance et de la pudeur; il est certain que du temps de Mme de Sévigné l'on attachait un tout autre sens à ces expressions. « Voilà, écrivait la célèbre *épistolière*, ce que m'a coûté Mareuil; et, comme je ne sais rien du reste, *je jette mon bonnet par-dessus les moulins,* » c'est-à-dire, en un style encore plus vulgaire, *je jette ma langue aux chiens.*

« Voilà, mesdames, une grande preuve de la haute importance qu'il faut attacher à la chronologie des mots, puisque leur sens, en moins de deux siècles, peut changer du tout au tout!

— Il faut bien l'avouer, monsieur, jusqu'à ce jour, nous ne nous étions pas fait la moindre idée de l'utilité capitale d'un dictionnaire historique de notre langue.

— Cet aveu, mesdames, sera recueilli comme la meilleures des réclames pour messieurs les faiseurs de dictionnaires!

« Mais, pour en revenir au chapitre des bonnets, savez-vous, madame quelle est l'origine de la locution bien connue : *opiner du bonnet?* On en cite plusieurs, mais voici celle que donne notre savant Ducange :

« Dans nombre d'anciens couvents, les vieux reli-
« gieux opinaient de la voix, tandis que les jeunes opi-
« naient par simple inflexion de tête, *inflexione capitis*,
« autrement dit, *du bonnet.* »

— Mais vous ne dites rien, monsieur le comte, des motifs qui firent adopter le bonnet rouge par les révolutionnaires? Pour eux, c'était sans doute un symbole?

— Il est certain que, très-anciennement, la couleur rouge était celle que tous les potentats de l'Europe avaient adoptée pour leur coiffure. Ce fut à la suite d'une sédition militaire que le sinistre emblème devint l'attribut des sans-culottes de Paris. Un certain nombre de soldats du régiment de Château-Vieux s'étaient révoltés en 1790, dans la ville de Nancy, contre leurs officiers et avaient été condamnés au bagne; ce fut naturellement un titre de fa-

veur auprès des révolutionnaires : on fit venir à Paris les condamnés, et, dans un banquet qu'on leur offrit, ils figurèrent avec le costume de forçat et avec des bonnets rouges sur la tête. A partir de ce jour, les *sans-culottes* ne voulurent plus avoir d'autre couvre-chef que cette coiffure, qui fut façonnée par le peintre David à la ressemblance de l'antique bonnet phrygien.

— Tout ce que vous venez de nous raconter, mon cher comte, est plein d'intérêt, dit un vieux général resté silencieux jusqu'alors ; mais permettez-moi de vous demander, en outre, l'explication de deux vieux dictons populaires :

Il faut se défier du chapelet de M. le connétable,
Et du cure-dents de M. l'amiral.

— Si ma mémoire ne me fait pas défaut, mon cher général, je crois pouvoir affirmer que la première locution avait trait au connétable de Montmorency qui, tout en chevauchant, le chapelet entre les doigts, distribuait de droite et de gauche des ordres, soit pour mettre le feu à des villages, soit pour en châtier les habitants coupables d'avoir fait cause commune avec l'ennemi.

« Quant aux expressions relatives à l'amiral de Coligny, elles faisaient allusion à l'imperturbable sang-froid avec lequel le grand chef des huguenots faisait pendre haut et court certaines prisonnières catholiques, tout en mâchonnant tranquillement son cure-dents.

« Maintenant, monsieur le curé, je vais peut-être vous faire *monter sur vos grands chevaux*, en vous racontant les mésaventures équestres du célèbre P. Canage, pour qui l'on était toujours à la recherche du cheval le plus doux de la contrée : *equus mitis inter mites.*

« Il y a dans les œuvres de Saint-Évremont un ingénieux opuscule qui porte le titre de *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canage*, tandis qu'ils chevauchaient par monts et par vaux. La bête du P. Canage faisait le bonheur des soldats.

— L'histoire du P. Canage, répondit M. le curé, ne *me fera point monter sur mes grands chevaux*, mais c'est à une condition, monsieur le comte, c'est que vous nous fassiez connaître le sens de cette locution.

— *Monter sur ses grands chevaux* se dit d'un homme qui parle avec hauteur et entame une discussion, une polémique.

« Cette manière de parler remonte sans doute à l'époque féodale. On sait qu'alors les chevaliers avaient des chevaux de route, de taille moyenne, et de grands *dextriers* de combat, que des écuyers leur conduisaient par la bride (*dextra*) au moment de l'action.

« Monter sur ses grands chevaux, c'était donc se préparer à combattre.

— Ainsi, dit la comtesse de B*** comme pour faire amende honorable, en notre langue, chaque locution a une origine historique la plupart du temps intéressante ?

— Mes petites recherches auront du moins le mérite de la variété ; qui les ignore sera souvent arrêté en feuilletant les auteurs des siècles qui ont précédé le nôtre.

« Je m'imagine, mesdames, l'une d'entre vous lisant, dans quelque Mémoire du XVIIe siècle, la phrase que voici : « Sans être membre de la société des Coteaux, je fais, assez souvent, chère de commissaire. »

« Or, qu'est-ce que cette société des *Coteaux?* Une association de riches vignerons ? Non. — Des gourmets. « Il y a des gens, dit La Bruyère, qui se laissent maîtriser par des intendants et qui se contentent d'être gourmets ou coteaux. »

« Comment s'explique cette synonymie des deux mots : *gourmet* et *coteau?* Desmaigrans, l'auteur de la vie de Saint-Évremont, a répondu à la question :

« Entre le commandeur de Souvré, le comte d'O-
« lonne et quelques autres seigneurs qui tenaient
« table ouverte, il y avait une espèce d'émulation à qui
« ferait montre du goût le plus fin... Saint-Évremont,
« le comte d'Olonne et le marquis de Boisdauphin
« célébraient si souvent les *trois coteaux* d'Aï, de
« Hautvilliers et d'Avenay qu'on finit par les appeler
« les trois coteaux. »

— Quoique La Bruyère me soit bien familier, dit la comtesse de B***, j'avoue que l'appellation *coteau* ne m'avait jamais frappée dans son livre. Mais combien n'existe-t-il pas d'autres locutions dont, même en comprenant le sens, nous ne savons pas l'origine, par exemple celle-ci : *entre chien et loup ?*

— Ces mots, dit le comte de P***, ont été toutefois définis assez anciennement dans deux vers du poëte Bailli :

Lorsqu'il n'est jour ne nuit, quand le vaillant berger
Si c'est un chien ou loup ne peut au vrai juger...

« L'expression *entre chien et loup* est, du reste, très-ancienne, car elle se lit en latin dans les formules de Marculphe, qui vivait au VIIe siècle : *Infra horam vespertinam inter canem et lupum.*

« La date est curieuse ; mais pourquoi ne nous pas faire connaître aussi celle de l'époque où remonte l'expression : *faire chère de commissaire ?*

— Presque tout le monde connaît la signification de ces derniers mots, mais beaucoup ignorent quelle en fut l'origine.

« Au XVIe siècle, pendant les conférences religieuses entre catholiques et protestants, les commissaires des deux partis mangeaient à la même table ; et comme, les jours d'abstinence, on servait du maigre pour les uns et du gras pour les autres, on appela *chère de commissaire* les repas où l'on servait à la fois chair et poisson.

« Vous voyez que la cuisine fournit elle-même son contingent à l'histoire. » P. DE COURSON.

CHRONIQUE

—

La science vient de perdre un homme dont je puis écrire le nom dans un *Courrier de Paris* comme je l'écrirais dans un *Courrier de Saint-Pétersbourg, de New-York* ou de *Melbourne;* car sa réputation était universelle : le monde entier connaissait son nom et consultait ses ouvrages. Ce n'était pourtant qu'un humble religieux : son cabinet de travail était une cellule; mais du fond de cette cellule il plongeait un regard investigateur jusque dans les plus intimes profondeurs du ciel. Cet homme éminent, ce religieux, ce savant s'appelait le père Secchi, directeur de l'Observatoire romain.

Le père Secchi était né, en 1818, à Reggio : il fit ses études dans un collége des Jésuites; et, après les avoir terminées, il entra comme professeur dans un des établissements de leur Compagnie.

Les Jésuites ont la réputation d'être profondément habiles dans l'art délicat de découvrir la vocation des jeunes gens : ils ne s'étaient certainement pas trompés en pensant que le jeune Secchi était né pour l'enseignement; mais ils n'avaient pas deviné, dès le premier jour, sa véritable voie; car le futur grand astronome fut d'abord chargé d'enseigner la grammaire.

Ses aptitudes spéciales ne tardèrent pas, néanmoins, à se manifester; et alors ses supérieurs l'envoyèrent en Angleterre, où il fut attaché aux travaux de l'observatoire de Georgetown. Rentré en Italie, déjà en possession d'une grande et légitime renommée, il fut appelé à la direction de l'Observatoire romain. Dans ce poste éminent, il fut pendant trente ans environ le correspondant honoré de toutes les académies et de tous les savants des deux mondes. Leverrier, pour n'en pas citer d'autres, ne parlait du père Secchi qu'avec respect et admiration.

L'illustre directeur de l'Observatoire romain a laissé plus de trois cents mémoires sur les sujets les plus divers. Mais son œuvre capitale, celle qui a absorbé la plus grande partie de sa vie et qu'il a terminée quelques mois seulement avant sa mort, est son livre sur le *Soleil.* L'astre colossal qui règle la gravitation de notre système planétaire avait été l'objet des études particulières et persévérantes du grand astronome : qu'on me pardonne cette expression vulgaire et à peine correcte, il s'en était *fait une spécialité.*

Pour nous autres, qui ne sommes pas des savants, il nous semble que de tous les astres le soleil soit le plus simple et le plus facile à étudier : n'est-il pas le plus gros, du moins en apparence? N'est-il pas celui qui se dérobe le moins à nos regards? La masse du soleil, nous la connaissons; nous savons quelles sont ses proportions par rapport à la terre.

Arago, dans son beau livre de l'*Astronomie populaire*, cite un calcul véritablement saisissant :

« Un professeur d'Angers voulant, dit-il, donner à ses élèves une idée sensible de la grandeur de la terre comparée à celle du soleil, imagina de compter le nombre de grains de blé de grandeur moyenne qui sont contenus dans la mesure de capacité nommée le litre : il en trouva 10,000. Conséquemment un décalitre doit en renfermer 100,000, et 14 décalitres 1,400,000. Ayant alors rassemblé en un tas les 14 décalitres de blé, il mit en regard un seul de ces grains, et dit à ses auditeurs : « Voilà en volume la terre, et voici le soleil. » Cette assimilation frappa les élèves de surprise infiniment plus que ne l'avait fait l'énonciation du rapport des nombres abstraits 1 et 1,400,000.

A côté des chiffres donnés par François Arago, il n'est pas sans intérêt de rapporter certains calculs d'un de nos astronomes contemporains.

« Le corps solaire, a écrit M. Camille Flammarion, mesure le nombre colossal de 1 quintillion 520 quatrillions 996 trillions 800 billions de kilomètres cubes. Si l'on n'y vivait pas incomparablement plus longuement qu'ici, un homme ne saurait, dans le cours de sa vie, se mettre en relation avec la généralité des peuples contemporains. La pesanteur est 29 fois plus intense à la surface du soleil qu'à la surface de la terre; tandis qu'un corps tombant sur la terre parcourt $4^{m},90$ pendant la première seconde de chute, sur le soleil il en parcourt 144. Il suit de là que des êtres comme nous, et des animaux comme nos éléphants, nos chevaux, nos chiens, pèseraient sur la surface solaire 27 fois plus qu'ici, et resteraient immobiles, cloués au sol. Nous pèserions quelque chose comme 2,000 kilos. Il faut donc que ces habitants soient des êtres bien différents de nous. Mais Dieu nous préserve d'essayer d'imaginer quels ils peuvent être !

Une sage réserve, malgré tous les calculs et toutes les découvertes que la science a pu faire, est, en effet, assez nécessaire quand on parle des choses qui concernent le soleil, et nous croyons même que M. Flammarion eût pu la pousser plus loin qu'il ne l'a fait. Le volume du soleil nous est approximativement connu; la distance qui le sépare de nous — grâce aux calculs opérés lors du dernier passage de la planète Vénus — nous est également connue ; mais bien habile serait celui qui, d'une façon certaine, pourrait affirmer si le soleil existe à l'état solide, liquide ou gazeux.

Le père Secchi, pour sa part, se déclare partisan de cette dernière assertion, comme nos astronomes Delaunay et Faye.

« Lorsque le soleil, écrit le père Secchi, à l'époque de sa formation, eut atteint un volume égal à celui qu'il possède aujourd'hui, sa température aurait été au moins de 500 milions de degrés; de plus, l'expérience nous apprend qu'à sa surface la température est actuellement encore de plusieurs millions de degrés; il est très-probable que dans l'intérieur elle est plus élevée. Il faut conclure de ces faits que le soleil ne saurait être composé d'une masse solide, et même, quelle que soit l'énorme pression qui existe dans

cette masse, elle ne saurait, à proprement parler, se trouver à l'état liquide; nous sommes nécessairement conduit à la regarder comme gazeuse, malgré son état de condensation extrême. »

Ainsi donc, si l'assertion du père Secchi est exacte, ce roi de la nature que nous admirons, ce soleil qui donne la vie à notre globe et que des millions d'hommes, dans leur crédule ignorance, ont adoré comme un dieu, ne serait pas autre chose qu'une masse de gaz, de vapeurs incandescentes suspendues dans l'espace, et qu'on pourrait saisir dans un récipient comme la simple flamme d'une bougie ou d'un feu follet, si l'on avait un récipient assez colossal et assez résistant !

Le soleil lui-même n'est donc que bien peu de chose dans l'univers; le soleil n'est que l'ombre lointaine d'une force bien autrement puissante, d'une splendeur bien autrement éclatante... *Cœli enarrant gloriam Dei!*

Mais ma pauvre chronique a le vertige en de si hautes régions : redescendons un peu sur la terre. Tandis que certains chercheurs poursuivent l'infiniment grand, il en est qui semblent s'être donné pour mission la recherche de l'infiniment petit : ils font fi du spéculatif et de l'idéal; mais ils se mettent martel en tête pour trouver quelque chose qui réponde à des nécessités pratiques tellement chétives, tellement fantaisistes, qu'elles touchent aux dernières limites de l'invraisemblable et de l'impossible.

Ce sont ces gens-là qui ont imaginé les petites fourchettes pour détacher et manger les huîtres; les fourchettes à deux dents pour extraire les escargots de leurs coquilles. A eux revient l'honneur d'avoir inventé le *bouchon pare-goutte* qui empêche une simple goutte de vin de tomber sur la nappe, le *casse-œufs,* — une petite planchette de bois qui saisit l'œuf comme dans un moule et permet d'en enlever la coquille comme à l'emporte-pièce. Les *gratte-dos* et les *gratte-langues* sont issus de leur cerveau fécond : ils ont créé les *fixateurs* pour serviettes, les tire-bouchons à hélices, les pique-notes et les crochets à boutons. C'est, enfin, aux veilles de l'un de ces inventeurs anonymes que nous devons le *retrousse-pantalons,* — un petit instrument qui figure, depuis quelques jours, aux étalages des merciers.

Comme Fulton rêvant le bateau à vapeur, comme Sauvage méditant l'hélice ou Jacquard combinant le métier qui porte son nom, cet homme pensait à doter l'humanité d'une invention nouvelle. Il avait vu, par les jours de pluie, ses concitoyens retrousser le bas de leurs pantalons, dans la crainte de les crotter, et il s'était dit : « Il y a là quelque chose à faire ; » et il le fit : il inventa le *retrousse-pantalons,* une sorte d'agrafe qui vous permettra désormais de maintenir le bas de ce vêtement nécessaire à dix centimètres au-dessus des océans fangeux du macadam.

Hélas ! dussé-je passer pour un contempteur du génie, ingrat envers l'un des bienfaiteurs de l'humanité, je déclare repousser cette ingénieuse agrafe, au nom de l'élégance, qu'elle profane odieusement, au nom des brosseurs auvergnats et savoyards qu'elle menace de ruiner !

Peut-être avez-vous l'habitude de relever le bas de votre pantalon en temps de pluie : je comprends les principes économiques qui vous font agir de la sorte ; je les approuve même, si votre fortune est modeste ; — mais, si vous êtes un heureux de ce monde, si vous avez, surtout, la prétention d'être homme de goût en matière de toilette, je vous déclare inexcusable d'avoir recours à de pareils stratagèmes.

Voyons, nos pantalons ne sont-ils pas suffisamment laids pour qu'il faille les enlaidir encore, en les déformant à plaisir, par ce hideux bourrelet ? L'homme ainsi accoutré ne vous semble-t-il pas plus mal sur pattes que l'ours, l'éléphant ou le rhinocéros ?

Si vous voulez absolument protéger vos extrémités inférieures contre les éclaboussures, arborez bravement la botte, — la botte molle et vernie de l'officier d'état-major, ou bien cette jolie botte à la Souwaroff que nos pères portaient sous le premier Empire, botte échancrée en cœur avec un gland d'or battant sur le devant de la jambe.

Je vous entends vous récrier contre ce luxe effréné... Mais, enfin, qu'auriez-vous fait, il y a cent ans, alors que le pantalon n'était point encore de mode et que la culotte courte régnait en souveraine incontestée ?

Ladite culotte n'allait point sans les escarpins et sans les bas bien blancs et bien tirés ; — car je ne parle que pour mémoire de ces affreux bas bleus que nous voyons à certains personnages des compositions caricaturales de Carle Vernet, faméliques bonshommes mordus par les chiens, bousculés par les harangères, culbutés par les forts de la halle. L'homme correct, à cette époque, soit qu'il fût gentilhomme, soit qu'il appartînt à la bourgeoisie, se devait à lui-même de porter des bas blancs.

Cet usage n'était point sans tracasser quelques gens systématiquement hostiles aux frais de blanchissage. C'était le temps où un grand seigneur qui, certainement, retrousserait aujourd'hui le bas de ses pantalons, avait trouvé moyen de tout concilier : la mise correcte et les intérêts stricts de sa bourse. Il avait remarqué que d'habitude ses bas blancs ne se salissaient qu'à l'endroit où ils étaient en contact avec le bord du soulier... Sans ce maudit soulier, la même paire de bas aurait pû être portée toute une semaine. Que fit notre homme ? Il se commanda six paires de souliers, dont chacune était plus haute de quelques lignes que celle qu'il mettait le lundi. Ainsi chaque jour la paire de souliers qu'il chaussait cachait les maculatures du bas de la veille, et il arrivait ainsi au samedi sans s'être ruiné en savonnages.

La recette est ingénieuse : je la donne pour ce qu'elle vaut ; je doute cependant qu'elle nous ramène d'enthousiasme à la mode des escarpins et des culottes courtes....

ARGUS.





A NOS LECTEURS

La *Semaine des familles* entre dans sa vingtième année. Fournir sans défaillance une telle carrière, concevoir après dix-neuf années d'existence la légitime ambition de s'étendre et de progresser, n'est-ce pas prouver que l'on a mérité quelque peu l'estime et la sympathie du public? Il suffit de feuilleter les dix-neuf volumes parus pour reconnaître qu'elle a été et qu'elle est, par excellence, la revue du foyer domestique. Elle convient aux familles lettrées puisqu'elle s'est maintenue sur le terrain littéraire; elle convient aux bibliothèques scolaires, communales et paroissiales, c'est-à-dire à tout le monde, puisque ses articles sont variés et de lecture facile.

Le roman, la nouvelle reçoivent en nos colonnes une large hospitalité; mais ce sont des œuvres saines, sévèrement choisies, des œuvres de bon sens autant que d'imagination et, le plus souvent, des œuvres bien écrites, nos lecteurs ont pu en juger.

Nos principes de morale ne s'accommodent point avec les concessions dangereuses; nous ne disons pas avec le poëte :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Mais si nous nous réservons de choisir les genres, nous sommes néanmoins bien décidés à proscrire de nos colonnes le genre ennuyeux.

Cette année, nous n'avons aucun reproche à enregistrer à ce sujet. Les deux œuvres principales, le *Grand Vaincu* et *Margaret la Transplantée*, étaient intéressantes dans un genre diamétralement opposé; les nouvelles, *Un Enfant gâté*, *un Accès de dépit*, *Une Journée à la campagne il y a trois cents ans*, *la Vie domestique en Allemagne*, *Charlotte de Corday*, etc., etc., ont contribué à produire cette variété tant appréciée des lecteurs de nos jours.

Au sujet de l'année qui commence le premier avril, nous sommes en mesure d'affirmer que nos lecteurs seront servis à souhait. Un récit qui parmi ses défauts comptera celui d'être un peu long, signé de Mlle Zénaïde Fleuriot et ayant pour titre *Un Chef de famille*, suite si souvent demandée du *Petit Chef* et de *Plus tard*, commencera dans le mois de mai. D'après les observations du public, nous avons résolu de ne jamais publier ensemble deux ouvrages de longueur à peu près égale; la *Fée Mab* de Mlle Marie Nettement, qui fait tout naturellement ses débuts dans la *Semaine des familles* et à qui je souhaite vivement de plaire au public qui a tant regretté son digne père, sera relativement courte. A ces travaux se joindront : un abrégé d'une Vie très-curieuse du XVIIIe siècle par Mme Audley; *Trois manières de vivre* par Mme Maryan, des nouvelles d'Étienne Marcel et M. Girardin, des *Études historiques* par MM. Edmond Demolins, Augustin François et François de Kerinon, les pages piquantes de Mme de Mauchamps, des articles d'actualité, des causeries suivies sur l'Exposition, des causeries scientifiques à la portée de tout le monde, des biographies intéressantes, des voyages en France et à l'étranger, de ces variétés que signeront tour à tour nos collaborateurs ordinaires : Ch. Barthélemy, G. de Cadoudal, Henry Cauvain, Pierre du Vely, Mlle Alphonse Karr, etc. Cette variété d'articles sera comme toujours terminée par notre chroniqueur Argus, qui continuera à jeter son grain de sel... attique à la dernière page de la Revue.

Les gravures seront l'objet d'une attention spéciale, et accompagnées d'articles peu encombrants. La bibliographie a été quelque peu négligée cette année. La faute en est aux éditeurs qui n'envoient pas à temps leurs livres.

Du reste, je ne saurais trop demander à nos lecteurs, qui ont tous du savoir-vivre, de ne jamais craindre de nous donner leur avis, surtout quand ils voient paraître des collaborateurs nouveaux. Nous ne pouvons souvent, à notre grand regret, faire acte de complaisance, en ce qui regarde la Revue. Le public est le juge, sinon souverain, du moins très-compétent en cette matière, et nous n'aimons rien tant qu'à connaître son opinion qui bien souvent d'ailleurs, s'accorde parfaitement avec la nôtre.

La *Semaine des familles* doit rester fidèle à sa devise! *Utile dulci*, c'est-à-dire moraliser sans ennuyer, entraîner vers la foi religieuse et la vertu sans prêcher, parler d'histoire sans professer, faire connaître l'actualité sans toucher à la politique ni aux événements qui confinent au scandale. C'est son mérite à elle d'être irréprochable sans devenir enfantine, sérieuse sans aborder les questions trop abstraites, agréable sans frivolité et sans fadeur.

En terminant cette causerie annuelle, je dois remercier personnellement toutes mes correspondantes connues et inconnues. Ce ne sont pas tant leurs félicitations qui me touchent que la manière spirituelle et délicate qu'elles prennent pour s'excuser, en quelque sorte, de me les adresser. Qu'elles propagent notre Revue qui est la leur. Elles connaissent son action bienfaisante dans les familles, et elles savent à l'avance qu'elle sera toujours digne de son titre.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n° par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

N° 832. Dix-neuvième année. **LA SEMAINE DES FAMILLES** Samedi 30 Mars 1878.

Sous la direction de Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT



Un chérif.

UN CHÉRIF

Il serait difficile d'expliquer pourquoi on donne le titre de chérif à l'officier tunisien que représente notre gravure.

Dans la langue arabe, ce mot signifie : *prince, maître, seigneur;* mais ce n'est désormais qu'un titre honorifique, qui ne confère aucune dignité.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant que le trop fameux prophète d'Allah eût imposé à coups de sabre sa tyrannique et déplorable doctrine ; avant que son armée eût renversé la grande ville de la Mecque, un gouvernement autocratique, composé de dix membres, étendait sa domination sur l'opulente cité et le royaume dont elle était le centre. Tous ses membres portaient le titre de chérifs, et cette coutume s'était tellement enracinée dans le pays que, lorsqu'une armée triomphante l'eut affranchi du joug des khalifes, en 865, les princes héréditaires en montant sur le trône voulurent conserver le nom et la qualité de chérifs. Quatre dynasties se succédèrent au pouvoir, et malgré quelques légères interruptions maintinrent leur prépondérance. Ils conservent encore aujourd'hui la dénomination que leurs ancêtres avaient autrefois portée.

Mais leur grandeur et leur puissance sont bien déchues.

Autrefois Médine était soumise à leur empire, et, vers l'année 1202, la branche des chérifs Hachémides enleva cette ville à la quatrième dynastie qui régnait alors à la Mecque. Ceux-ci gardèrent leur conquête pendant deux siècles environ, et jusqu'en 1451 nul souverain particulier ne put régner sur la ville de Médine. Les sultans d'Égypte la rendirent d'abord tributaire de leurs États, puis les empereurs ottomans s'en emparèrent, en éloignèrent les chérifs en leur substituant un cheik qui a la même autorité qu'un gouverneur et qu'ils nomment encore de nos jours. Actuellement les chérifs n'ont absolument que le droit de s'intituler chérif, ou émir, ou séid. Quant aux simples particuliers qui s'appellent aussi chérifs, toute leur distinction consiste à porter un turban vert, ce qui ne les dispense même pas de subir les peines afflictives ou infamantes que leurs méfaits assument sur leur tête.

Tel est le sort actuel des chérifs d'Arabie.

En Afrique, les chérifs ont beaucoup perdu de leur ancien prestige. Trois branches de princes ont longtemps gouverné les contrées qui forment aujourd'hui l'Algérie française et le royaume de Maroc. La principale de ces branches est celle des Édrissides. Elle tirait son nom d'un grand chef appelé Édris, qui fonda la ville et le royaume de Fez, sur lesquels sa dynastie a régné pendant deux siècles. Deux autres branches moins célèbres ont possédé les royaumes de Maroc et de Fez. La première s'est maintenue à Maroc depuis 1650, et les empereurs actuels de ce pays, qu'il serait ridicule d'appeler chérifs, descendent de cette souche illustre et antique.

Ce mot de chérif ne s'applique pas seulement à des hommes qui par leurs exploits ou leur naissance ont droit à la célébrité parmi leurs concitoyens ; les musulmans l'emploient pour certains objets inanimés qui jouent chez eux un grand rôle et leur inspirent une profonde vénération. Je citerai, par exemple, l'oriflamme sacrée de Mahomet qui conduisait ses légions à la victoire, et qui, depuis douze siècles, religieusement conservée par les sectateurs de l'islamisme, a passé successivement dans les villes de Médine, Damas, Bagdad, et a été en dernier lieu déposée à Constantinople. Cet étendard s'appelle *Sandjack-Chérif* et lorsque la Sublime-Porte vivement attaquée, mais pouvant se défendre, se voit réduite à la dernière extrémité, que ce soit contre les soldats des puissances étrangères ou contre les révoltés de l'intérieur, le Sandjack-Chérif se déploie aussitôt, et tous les musulmans qui existent au monde doivent se ranger sous la bannière sainte, afin de délivrer l'empire du grand péril qui le menace. Enfin tous les édits ou firmans signés de la main même du sultan portent le nom de *Katt-Chérif*.

Telles sont les diverses acceptions de ce mot arabe dont on ignore ordinairement la signification. Lorsqu'il s'applique aux hommes, c'est le symbole d'une illustre origine, puisque tous les chérifs sont issus de Mahomet lui-même, par sa fille Fatime et son gendre Ali ; lorsqu'il s'applique aux choses inanimées, c'est dans une signification de haute vénération.

FRANÇOIS DE KÉRINOU.

MARGARET LA TRANSPLANTÉE

ÉPOQUE DU PROTECTORAT DE CROMWELL

(1653-1658)

(Voir p. 500, 523, 531, 546, 571, 579, 605, 619, 627, 642, 659, 675, 693, 709, 722, 742, 754, 769, 787 et 802.)

XVI (*suite*).

Elle s'arrêta, et Margaret balbutia quelque chose... elle-même ne savait trop quoi... quelque chose qui pouvait résonner comme un acquiescement, à l'oreille de sa mère. Pour rien au monde elle n'eût attristé ses derniers instants en lui découvrant que Roger O'More avait subi, comme elles-mêmes, la spoliation : que, dans cette tranquille patrie de l'Ouest, dont la pauvre femme parlait avec tant de confiance, le jeune *chieftain* était un proscrit, un hors-la-loi, et que quant à elle, Margaret, sa vie d'épouse devrait, de toute nécessité, se passer en pays étranger.

Mistress Netterville n'en demanda pas davantage.

Elle continua de parler tout doucement, avec un peu de divagation peut-être, mais sans égarement, sans délire.

— Ce n'était pas ainsi... pas ainsi que j'avais pensé visiter ce pays sauvage... Depuis votre départ... au milieu de mes tourments... j'y songeais comme à un lieu de repos... Et vous m'y auriez fait si bon accueil!... Une rencontre mêlée de joie et de tristesse... et puis un chez-nous... pour y reprendre notre vie intime... et, au terme, une mort paisible... Mais c'est mieux ainsi, c'est beaucoup mieux! Notre prochaine rencontre sera toute de joie... dans le chez-nous éternel... Oui, oui, c'est mieux ainsi !

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Il sait mieux que nous...

La pauvre enfant s'arrêta, n'ayant pas le courage d'achever.

— Rappelez-moi au souvenir de mon père, reprit faiblement la mourante. Je puis bien l'appeler *mon pére*, car c'est, en vérité, ce qu'il s'est montré pour moi depuis le jour où je suis devenue la femme de son fils. Et le pauvre Hamish aussi... qu'il ne se croie pas oublié. Dites-lui surtout ma reconnaissance de cette grande consolation que m'ont procurée ses fidèles services : le cœur de ma Margaret pour m'y reposer en mourant... la main de ma Margaret pour me fermer les yeux dans la mort.

Les derniers mots s'entendirent à peine. Après les avoir proférés, mistress Netterville resta longtemps si muette, si immobile, que Margaret, s'imaginant qu'elle était endormie, n'osait plus remuer ni même respirer. Enfin elle sentit que la main de sa mère se glissait délicatement à la recherche de la sienne.

— Votre main, chère enfant, — murmura une voix d'une indicible douceur. — Non... ne parlez pas, ma petite fille... mais tenez ma main dans la vôtre... que je puisse sentir, si je ne vois plus... la consolation de votre présence.

La pauvre enfant prit cette chère main, et, la trouvant aussi froide que la glace, elle s'efforçait de la réchauffer en la frottant tendrement.

— Non, dit encore la mourante, cela m'empêche de penser... et mes pensées sont très-douces.

Ces paroles versèrent comme un flot de joie dans l'âme de Margaret, en lui révélant que celle de sa mère était en paix.

Mais la situation physique de cette pauvre mère pesait toujours lourdement sur son cœur. Pour essayer de lui rendre, par un autre moyen, un peu de chaleur, elle retira le manteau qui couvrait ses propres épaules et l'étendit par-dessus la couverture. Mistress Netterville s'aperçut de ce qu'elle avait fait, et, quoique ne pouvant presque plus parler :

— Non, non, enfant... remettez-le... vous en avez besoin, et non pas moi... Ce froid de la mort n'est point une souffrance.

En même temps, elle essayait de repousser le manteau et devenait tellement agitée que sa fille, pour la calmer, fut obligée de le reprendre.

Satisfaite sur ce point, elle ferma les yeux, comme un enfant fatigué, et tomba dans une sorte d'assoupissement.

C'était la stupeur avant-courrière de la mort. Mais la jeune garde-malade, à sa première veillée funèbre, ne le savait pas. Elle se sentait reconnaissante que la toux déchirante eût cessé, que la respiration fût devenue moins pénible. Pendant plus d'une heure, elle resta ainsi, tenant la main de sa mère, et priant, et pleurant, — priant sans paroles et pleurant sans bruit.

Bien des heures de la nuit s'étaient déjà écoulées, et cependant le jour était loin encore, quand la lampe commença à vaciller. Quelquefois elle s'agitait et pétillait, comme si elle allait s'éteindre; puis elle jetait une flamme soudaine, répandant d'étranges ombres dans la cellule, et des reflets d'une pâleur plus cadavéreuse sur le front de la pauvre endormie. Après chacun de ces éclats, elle s'abaissait davantage. Margaret la surveillait nerveusement. Juste au moment où elle la croyait éteinte, une vive lueur se projeta en plein sur le visage de sa mère. Elle se retourna avidement, pour contempler une fois encore ces traits chéris. Mais aussitôt l'obscurité remplit le cachot, — une obscurité tellement intense que l'on pouvait presque la sentir, — et une horrible douleur étreignit le cœur de la jeune fille : car elle sut tout de suite, comme par intuition, que la lumière était définitivement éteinte et qu'elle avait vu pour la dernière fois, vivants, les traits de sa mère.

Le passage soudain de la clarté à l'obscurité troubla sans doute, en quelque manière, le repos de la malade. Elle ouvrit les yeux avec fatigue, et frissonna. Mais quand elle sentit la main de sa fille tenant toujours la sienne, un sourire céleste se reposa sur son visage, et elle murmura :

— Vous ici toujours, chère enfant! Dieu soit béni ! Dieu soit béni !

Pauvre petite Margaret ! Que ne vit-elle ce sourire ! Il l'aurait payée de toutes ses fatigues, de toutes ses tortures... Elle en aperçut encore une ombre, le lendemain.

— Mère, que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Elle vient, Margaret... N'ayez pas peur, ma bien-aimée... Elle vient comme un doux sommeil. Priez pour moi, chérie... priez tout haut, que je vous entende.

Quelle prière Margaret pouvait-elle faire monter jusqu'à ses lèvres, en un tel moment? Orpheline déjà par la mort de son père, elle allait le devenir doublement en perdant sa mère... Ses pensées se tournèrent spontanément vers Celui dont la demeure est dans les cieux, et qui, Père de tous les hommes,

s'est engagé à l'être d'une façon plus spéciale, plus individuelle, pour les orphelins de son royaume d'ici-bas.

— Notre Père qui êtes aux cieux... dit la jeune fille.

— Qui êtes aux cieux... répéta la mère.

Puis une pause de douce et solennelle méditation.

— Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive...

Mistress Netterville avait toujours sanctifié ce nom, toujours gardé le désir de ce règne au plus intime de son cœur. Sûrement elle allait entrer en possession de ce qu'elle avait désiré. La jeune fille le pensa, et cette pensée lui donna le courage de continuer :

— Que votre volonté soit faite...

Hélas ! cette volonté lui enlevait sa mère ! L'acquiescement que renfermait ce seul mot dépassa ses forces, et elle fut arrêtée par un sanglot.

Mais la mourante reprit la demande interrompue ; et avec l'accent d'un amour, d'une douceur ineffables, elle la redit et la redit encore, comme si elle ne pouvait s'en rassasier.

— Que votre volonté soit faite... votre volonté !... votre volonté toujours miséricordieuse et toujours adorable !... Votre volonté, à vous, mon Dieu, mon Père, mon Rédempteur !... Que votre volonté soit faite, et non la mienne !

La jeune fille écoutait avec respect, avec tendresse. Un moment vint où il lui sembla qu'elle-même se tenait, à côté de sa mère, sur le seuil de l'éternité. Alors un calme singulier descendit dans son âme. Elle sut intuitivement que sa mère était dans l'acte même de mourir : mais elle ne sentit plus ni peur ni chagrin. Le Juge des vivants et des morts — non pas sévère et revendiquant ses droits, mais tendre, approbatif, rémunérateur — descendait en personne vers cette couche funèbre, pour prononcer la sentence de sa fidèle servante. Les Saints l'escortaient en foule, inclinés sous la majesté de sa présence, mais exultant dans l'attente prochaine et certaine du couronnement d'une sœur. Autour des Saints planaient les Anges ; ils apportaient, dans le bruissement de leurs ailes de neige, les premières harmonies du ciel. Et Margaret pouvait entendre encore la voix de sa mère qui répétait :

— Votre volonté, mon Dieu, non pas la mienne !

. . . .

La voix devenait plus faible, plus faible encore, à mesure que l'âme qui parlait par elle se retirait vers l'éternité. Puis elle s'éteignit, et la pauvre enfant, redescendue sur la terre, sentit que le dernier mot avait été dit dans le ciel.

. . . .

Il faisait sombre, il faisait très-froid, — ce froid pénétrant qui précède l'aube, — froid dans le cœur de Margaret, froid autour d'elle, dans le cachot.

. . . .

Enfin le jour commença à poindre, et quelques tristes rayons arrivèrent jusqu'à la cellule. Mais Margaret ne les voyait pas.

Des bruits s'élevèrent petit à petit de la cité qui s'éveillait. Mais Margaret ne les entendit point.

La prison elle-même secoua son sommeil. Des portes furent frappées avec violence. Des pas pressés firent résonner les corridors. Mais Margaret n'y prenait pas garde. Elle savait, d'une manière vague, indifférente, qu'à un moment ou l'autre quelqu'un serait envoyé à son secours. Elle ne se donnait pas la peine d'y réfléchir ni de le souhaiter.

En attendant, elle priait ou essayait de prier. Mais quand on vint enfin, on la trouva étendue sur le carreau, presque aussi glacée et aussi insensible que la morte.

CONCLUSION

—

A LA MÉMOIRE
DE FRANCIS, DOUZIÈME BARON DE NETTERVILLE
UN DES TRANSPLANTÉS
ET DE MARY, VEUVE DE SON FILS UNIQUE

Mistress Margaret O'More se tenait penchée pour déchiffrer cette inscription : mais ses yeux étaient si pleins de larmes, que l'on pouvait se demander si elle distinguait quelque chose, excepté la pierre où Hamish venait de graver, au-dessous d'une croix, les mots prescrits par son maître mourant.

Depuis le jour où sa petite-fille avait quitté Clare-Island, le vieux lord avait langui, comme une plante privée de soleil. Il était mort le soir même de son retour, en lui souriant, à elle et à son époux, en s'unissant à leurs prières, en les bénissant tous les deux. Sa raison s'était ranimée dans les dernières heures. Il comprenait très-bien que Margaret venait d'assister sa mère expirante.

On put lui donner, sans craindre une commotion dangereuse, la nouvelle de cette mort. Près comme il l'était de mourir lui-même, ce lui fut plutôt une consolation de savoir que la chère et sainte femme avait passé devant son vieux père, pour lui préparer la voie jusqu'à Dieu. Et toutes ses sollicitudes de bon Irlandais, relativement à sa propre sépulture, se trouvèrent apaisées quand il put se rendre compte que lui, *Francis, douzième baron de Netterville*, et *Mary, veuve de son fils*, partageraient le même tombeau.

En effet, grâce à la médiation puissante et toute dévouée du major Ormiston, la jeune mistress O'More avait pu remplir le vœu de sa mère. Elle avait rapporté ses restes sur ce rivage de l'Ouest où la dernière illusion de la pauvre mère avait placé une paisible demeure pour ses enfants.

Ormiston avait fait autre chose encore. Il avait obtenu la révocation de la sentence de mise-hors-la-loi prononcée contre Roger O'More, et l'autorisation, pour le jeune *chieftain*, de « battre son tambour », si l'on veut employer l'expression locale, autrement dit de rassembler des recrues qui voulussent aller, sous sa bannière, combattre dans les armées des rois étrangers.

Telle était la triste politique de ces tristes jours. Débarrasser l'Irlande des Irlandais : c'était la seule panacée que les conquérants eussent découverte pour les maux de l'infortunée contrée. Ils en usaient largement.

« Cromwell, dit un historien de la « Rébellion », Cromwell se prêta à des négociations pour faire passer sur le continent, à la solde de la France et de l'Espagne, ces régiments irlandais qu'il avait décimés. *Cela le dispensa d'achever leur destruction et hâta la soumission de l'Irlande.* La France en ce moment enrôla vingt mille Irlandais, et l'Espagne vingt-cinq mille, Cromwell ayant fait publier partout *qu'ils étaient libres* d'aller servir à l'étranger [1]. »

Ces généreuses permissions d'exil, après cette guerre d'extermination, cela tournait bien à peu près au procédé de pacification que stigmatisa le mot de Tacite : *Obtenir la paix en créant la solitude.*

Comme *chieftain* par la naissance, et comme soldat éprouvé, Roger O'More possédait un double droit sur ses compatriotes. Aussi, malgré la brièveté du temps qui lui avait été alloué, cinquante hommes, des plus vaillants et des plus sûrs, avaient répondu à son appel.

Au moment où nous avons vu Margaret se pencher sur la double tombe, ils étaient assemblés près de la tour, sous le commandement provisoire d'Hamish, attendant le moment de s'embarquer. Le vaisseau qui devait les emporter en Espagne se tenait à l'ancre dans la baie.

Margaret resta longtemps agenouillée. Elle ne se décidait pas à s'éloigner. C'était comme s'il lui fallait encore une fois voir mourir ses bien-aimés. Enfin Roger vint s'agenouiller auprès d'elle, et il fit bien sous tous les rapports : lui aussi devait une dernière prière à ces morts ; et c'était chose nécessaire de rappeler en ce moment à l'orpheline qu'elle ne restait pas seule au monde.

Au bout de quelques minutes, il mit la main sur l'épaule de sa jeune femme. Elle ne dit pas un mot, mais elle s'inclina jusqu'à ce que ses lèvres pussent toucher la tombe, et elle baisa le nom de sa mère. Puis elle se releva, prit le bras de son mari, et tous deux quittèrent ensemble le champ du repos.

Tandis que Margaret O'More s'attardait là, Henriette Hewitson, accompagnée d'Ormiston, débarquait sur la jetée, pour lui dire adieu.

— Henriette, dit Ormiston, vous savez bien que je n'ai jamais pu supporter l'incertitude. Avant de faire un pas de plus, dites-moi, je vous en supplie, s'il est bien vrai que je leur dois d'avoir retrouvé ma fiancée ?

Elle sourit, non sans une petite nuance malicieuse :

— Certainement, *vous le leur devez :* car vous pensez bien qu'avec mon aimable caractère je ne me serais pas décidée à vous faire une avance, d'ici à la fin du monde, si je n'avais eu un motif comme celui-là.

— Henriette... vous faites exprès de ne prendre que deux mots de ma phrase... Je vous demande si vraiment j'ai retrouvé ma fiancée ?

— Si vous la voulez encore, — dit-elle, cette fois avec une douceur un peu humble qui ne lui était point habituelle. — Et en ce cas *vous leur devrez*, ou plutôt vous *lui* devrez, à elle, à Margaret, d'avoir un jour une femme un peu moins hautaine, un peu moins fantasque, un peu plus supportable, pour tout dire, que vous n'aviez lieu de vous y attendre. Son exemple m'a fait rougir ; et pour me pardonner à moi-même, — comme je désire que vous me pardonniez, Harry ! — j'ai eu besoin de me répéter que j'avais trop tôt perdu ma mère.

— Et vous, Henriette, *vous leur devrez* d'avoir un mari catholique, non plus seulement par les souvenirs de son enfance, non plus seulement par la sympathie pour les persécutés, mais par la conviction et par la pratique. J'ai vu le catholicisme dans le cachot où mourut mistress Netterville, où furent unis nos amis. Je vous le jure, je n'oublierai pas ce que j'ai vu ! Écoutez : voici le cor qui donne le signal du départ, et j'aperçois Roger et sa femme, auprès de la tour, faisant sans doute des adieux. Un mot pourtant encore, Henriette, et qu'il n'y ait plus de malentendu possible entre nous : si quelque jour vous devenez maîtresse du Rath et de tout ce territoire, nous les rendrons à leur légitime possesseur.

— Harry ! Et moi qui doutais de vous ! moi qui vous mettais au rang des spoliateurs ! Pourrez-vous jamais me pardonner ?

— Tout de suite, et même sans la moindre peine... pourvu que vous ne doutiez plus.

Ils firent quelques pas en avant. Margaret prenait congé de la bonne vieille Nora, qui s'était jetée à ses pieds et sanglotait désespérément. Ils pouvaient deviner ceci par l'attitude et les gestes du petit groupe : mais ce dont on ne pouvait, de loin, se rendre bien compte, c'était la délicatesse, la sensibilité que la jeune femme mettait dans cet adieu à l'humble servante.

1. CLARENDON, *Hist. of the Rebell.*, t. XII.

Le cor résonna de nouveau. Les soldats, qui avaient formé leurs rangs au premier signal, se mirent aussitôt en mouvement, les étendards déployés, les joueurs de cornemuse ouvrant la marche.

Ils défilèrent devant la tour en saluant Roger, et descendirent au rivage, où une barque les recevait petit à petit, pour les conduire au vaisseau.

La musique, d'abord enthousiaste et martiale, s'éteignait par degrés en sons plaintifs qui ressemblaient à des pleurs.

A ce moment, Henriette vint se jeter dans les bras de Margaret... Une tendre étreinte, peu de paroles, et des sanglots.

O'More et Ormiston les séparèrent, après avoir échangé un cordial adieu.

Un dernier et bref tumulte de départ... Un bruit de rames frappant les flots... Quand Henriette essaya de regarder à travers ses larmes, Margaret avait presque atteint le vaisseau qui ne devait plus la déposer que sur le sol étranger.

Et, par-dessus les cimes des vagues, le vent apportait encore, mais affaiblies et adoucies, les voix des émigrants. Ils chantaient ce chant d'adieu, ce *Ha-till*, mélodie touchante et sauvage, dont les côtes de l'Irlande ont résonné tant de fois :

Muets dans notre douleur, le sort brisé,
terre d'Érin, adieu, adieu!
Triste est ce mot, demi-pleuré, demi-parlé,
triste comme le son de la cloche qui passe.
Ha-till! ha-till! nous ne reviendrons plus,
Erin, ô bien-aimée! à ton rivage aux mille contours.

Toujours dans les songes te voir pleurer!
Toujours entendre ton gémissement de douleur!
Amer comme la mort, et aussi sombre, et aussi profond,
le chagrin que nous emportons à travers l'Océan.
Ha-till! ha-till! nous ne reviendrons plus,
Erin, ô bien-aimée! à ton rivage aux mille contours.

Heureux les morts qui sont morts pour toi!
Plus heureux les morts qui moururent il y a longtemps,
qui jamais dans le sommeil n'ont appris à voir
la douleur et la honte qui t'ont abaissée.
Ha-till! ha-till! nous ne reviendrons plus,
Erin, ô bien-aimée! à ton rivage aux mille contours.

Adieu! nous avons versé notre sang comme la pluie.
Nous ne demandions rien, qu'une tombe de soldat...
Cependant ne dis pas que nos efforts ont été vains,
car les ennemis avouent que tes fils sont braves.
Ha-till! ha-till! nous ne reviendrons plus,
Érin, ô bien-aimée! à ton rivage aux mille contours.

FIN.

Imité de l'anglais.

THÉRÈSE ALPHONSE KARR.



LES LACS DE KILLARNEY

EN IRLANDE

SONNET A JOHN BUTLER

« *Go to see the Killarney lakes, and you will look on a most wonderfully fine and picturesque scenery.* »
(*Count* NUGENT.)

Au bord de tes limpides eaux,
Killarney, que mon cœur renaisse!...
Prête-moi, sous tes verts roseaux,
Un abri que Dieu seul connaisse!

Là dans mon âme la tristesse
S'endort au doux bruit de tes flots,
Et ma pensée avec ivresse
S'égare d'îlots en îlots [1] ;

Là des sanctuaires d'Irlande
Les ruines ont pour guirlande
Un gazon de fleurs étoilé ;

Là, pas un rocher sans légende,
Et pas un foyer qui n'attende
Le retour de quelque exilé!

DICKSON.

CHRONIQUE

Cette semaine, le Printemps a fait son entrée chez nous, une entrée *incognito*. L'aimable dieu a passé presque inaperçu : il s'était évidemment caché sous un *ulster* à carreaux écossais, et il avait remplacé sa couronne de roses par un passe-montagne tricoté; il a même poussé si loin la distraction qu'il a négligé de se faire précéder par quelques papillons et par une hirondelle, ainsi qu'il est d'usage de la part d'un Printemps qui se respecte. Que dis-je? Au moment où j'écris, il pousse la distraction beaucoup plus loin encore, car depuis deux jours les flocons de neige voltigent dans l'air.

Où le Printemps, ce joli seigneur, est-il descendu? Au bon vieux temps, j'aurais pu vous indiquer à peu près son gîte dans tel rosier du Luxembourg ou dans tel marronnier des Tuileries ; mais on m'assure que les rosiers du Luxembourg, aujourd'hui, sont malsains pour les hannetons eux-mêmes, comme des plâtres mal séchés, et que les ramiers qui se sont hasardés à prendre un entre-sol dans les branches du marronnier du 20 mars se plaignent de rhumatismes articulaires.

Quant au Printemps lui-même, il n'a été exact au rendez-vous du calendrier qu'à la condition d'avoir son feu allumé, tous les matins, à son petit lever, une *flambotte* pendant son déjeuner et son dîner, un

1. Un des lacs de Killarney, le lac inférieur, contient trente-sept îles qui toutes semblent autant d'émeraudes enchâssées dans un brillant émail.

coup de bassinoire dans son lit, au moment de son coucher. A ce prix, et à ce prix seulement, il aurait promis de faire son apparition officielle le 1er mai, en passant par le premier tourniquet de l'Exposition... Jusque-là, d'ailleurs, en Printemps bien élevé qu'il est, il ne nous refusera point de temps à autre certaines petites gracieusetés qui trahiront sa présence « dans la capitale », comme celle d'un prince étranger qui ne veut pas se laisser reconnaître, mais qui tient cependant à ce qu'on sache qu'il est là.

Pourquoi cet aimable Printemps nierait-il sa présence? N'a-t-il pas déjà apporté sa carte de visite sur tous nos marchés aux fleurs?

Paris est la ville qui possède les plus magnifiques marchés du monde, — les Halles centrales, la Halle aux vins, la Halle aux blés, — de quoi rassasier les estomacs et de quoi rafraîchir les gosiers d'une population de gargantuas; mais Paris a quelque chose de mieux : il peut satisfaire l'appétit de ceux qui ont faim de poésie et soif d'idéal.

Fénelon, dans une de ces jolies fables qu'il composa pour l'éducation du duc de Bourgogne, parle des habitants de l'île des Plaisirs, qui ne se nourrissaient que de l'odeur des jacinthes et des jonquilles. Eh bien! si quelque habitant de cette île heureuse venait faire un voyage parmi nous, il trouverait l'occasion de donner à son odorat un complet dîner de parfum, — potage, relevé, entrées, rôti, entremets et desserts, sans compter les accessoires : ses narines seraient aussi satisfaites sur le marché aux fleurs de la place de la Madeleine ou de la place Saint-Sulpice que le palais d'un gourmand dans un dîner de Brébant ou du Café Anglais.

Le marché aux fleurs s'étale, sous le soleil intermittent de mars, comme un sourire entre deux giboulées. Assurément, à d'autres époques de l'année, le marché aux fleurs nous offre de plus beaux produits; jamais il n'est plus fréquenté et jamais ses marchandises ne sont enlevées à plus haut prix que dans ce mois à l'humeur inconstante et maussade.

C'est qu'aussi il est dur d'avoir passé tout un semestre de pluie et de froidure dans une atmosphère de brume et de charbon; il est bien temps de voir autre chose que le feu de la cheminée ou du poêle!

Ce serait vraiment une étude curieuse à faire que celle de ces premiers marchés de printemps, et du public qui les fréquente. Les gens qui vivent à la campagne ou même dans les villes de province ne peuvent comprendre qu'à demi ce qu'est la plante ou la fleur pour l'habitant de Paris. Ils n'ont qu'un pas à faire pour être en plein champ ou en plein jardin, tandis qu'il faut que le Parisien appelle les fleurs à lui, qu'il les attire dans ses maisons aux interminables étages, qu'il les convie à prendre son domicile d'assaut, comme la *forêt qui marche* escaladait le château de Macbeth.

Les fleurs — j'entends les plus belles — montent avec enthousiasme jusqu'au premier étage; à partir du troisième, les camélias, les azalées et les rosiers d'espèces rares montrent une mauvaise volonté qui porterait à croire qu'ils s'essoufflent en gravissant les marches; et la résistance augmente de plus en plus à mesure qu'on monte; elle devient cruelle quand il s'agit d'aborder les mansardes : il n'y a guère que les résédas et les giroflées simples qui consentent à cette escalade, et encore!

O fleurs! fleurs! êtes-vous donc comme tant d'autres belles choses d'ici-bas, et ne vous livrez-vous qu'à ceux qui sont assez riches pour vous acheter?

Cette réflexion quelque peu mélancolique et tout à fait naïve me rappelle une petite scène consolante dont j'ai été témoin au dernier marché de la place Saint-Sulpice.

C'était vers six heures du soir, le seul moment où les gens qui travaillent trouvent une minute pour venir visiter le marché : une jeune femme, dont le costume indiquait une ouvrière, se promenait, accompagnée de sa petite fille âgée de cinq ou six ans. Elle regardait, mais ne marchandait pas : enfin elle se hasarda à demander le prix d'un pot où s'épanouissait une superbe touffe de violettes de Parme.

— Combien? dit-elle.

— Un franc, dit la marchande.

L'ouvrière poursuivit son chemin; mais la petite fille resta bouche béante devant les fleurs, avec un grand regard attristé où glissait une larme.

A ce moment, une dame passait, suivie d'un domestique en livrée dont les bras étaient chargés des fleurs les plus rares et les plus précieuses. Elle avait entendu la réponse de la marchande; elle voyait le douloureux regard de convoitise jeté par l'enfant : elle prit alors un admirable camélia dans la moisson de fleurs qu'emportait le domestique et, mettant l'arbuste entre les mains de la petite fille :

— Tiens, dit-elle, prends cela : tu oublieras les violettes.

La mère accourut pour remercier ou pour refuser, probablement pour remercier et refuser à la fois; mais déjà la dame était remontée en voiture et partait en envoyant un sourire plus gracieux encore que ses fleurs.

Et voilà comment le printemps fait épanouir du même coup les plantes charmantes et les bonnes pensées!

*** Je vous ai parlé récemment d'une merveilleuse invention qui consiste à saisir la parole humaine sur des plaques métalliques, à l'emmagasiner en quelque sorte, de façon à ce qu'elle puisse, après des années et même des siècles, retentir de nouveau comme si elle sortait des lèvres qui, pour la première fois, l'ont

émise. Quelques lecteurs se sont montrés incrédules.

Eh bien ! n'en déplaise à ces sceptiques, l'invention existe ; elle a été cette semaine l'objet d'expériences décisives à l'Académie des sciences et sera l'une des merveilles les plus curieuses et les plus admirées de l'Exposition universelle.

Le *phonographe*, c'est le nom de l'instrument nouveau, laisse déjà bien loin derrière lui le téléphone, ce fil magique qui permet à Paris d'entendre la voix d'une personne parlant à New-York.

Mais le *phonographe* lui-même, au moment où j'écris, est déjà perfectionné. Grâce aux applications du *phonographe*, un orateur pourra se faire entendre par cinquante ou cent mille individus comme s'il parlait à un seul d'entre eux. L'orateur dans nos assemblées parlementaires, le prédicateur dans nos vastes cathédrales n'auront plus à craindre de perdre une seule de leurs phrases ; un Lacordaire pourra parler à cinq mille auditeurs dans la chaire de Notre-Dame, et en même temps, si on le veut, son sermon pourra retentir à Saint-Pierre de Rome, dans la cathédrale de Cologne et dans la cathédrale de Pékin, aussi distinctement perceptible pour ceux qui seront à cinq cents ou à trois mille lieues que s'ils étaient assis au pied de la chaire.

Cela vous étonne ! Il y a de quoi ; que serait-ce donc si je vous disais que cette prodigieuse application de l'électricité peut se prêter non-seulement à la reproduction des sensations de l'ouïe, mais à celle des sensations de la vue ?

Grâce aux plaques électriques, on pourra voir apparaître l'image, le spectre (que ce mot scientifique ne vous effraie pas) d'une personne placée aux antipodes, en Amérique, en Chine, partout où elle sera en contact avec le courant électrique !

Enfin l'image se conservera comme la voix elle-même ; si bien que, longtemps après son décès, vous pourrez voir reparaître devant vous le fantôme d'un être cher, entendre sa parole, lui tendre les bras, mais sans pouvoir, hélas ! le saisir dans votre étreinte. Aussi je me demande si cette invention sans égale ne sera pas plus souvent cruelle que consolante...

Vous pourrez vous revoir vous-même aux différentes époques de votre vie ; vous pourrez entendre votre voix depuis les bégaiements de l'enfance jusqu'au chevrotement de la vieillesse.

Par exemple, vous tirez une plaque d'un des tiroirs de votre secrétaire : une commotion électrique la fait vibrer ; et vous vous voyez apparaître *vous-même* en gentil bébé, costumé comme vous l'étiez à l'âge de six ans ; et vous vous entendez *vous-même* réciter la fable de *Maître Corbeau* comme vous la récitiez à votre parrain quand il vous fit cadeau de cette plaque phonographique.

D'un autre tiroir sort votre image de jeune homme : vous voilà en costume de polytechnicien, démontrant le carré de l'hypoténuse, ou en robe d'avocat, prononçant votre premier plaidoyer.

Ouvrez une autre case, et vous voilà chauve ou grisonnant, récitant un de vos discours à la Chambre des députés.

Pour le coup, vous devenez fou ! Ces spectres de vous-même vous font peur ! *Maître Corbeau*, le carré de l'hypoténuse, votre discours parlementaire, ces échos de vos six ans, de vos vingt ans, de vos cinquante ans vous épouvantent, surtout quand vous leur répondez avec la toux de votre catarrhe de soixante-dix ans ! « Allez-vous-en, importuns souvenirs ; rentrez dans votre tombeau, ombres de moi-même mortes avant moi ! »

Vous comprenez aussi que le maniement d'une collection de plaques phonographiques à apparitions spectrales demandera certaines précautions. Il serait désagréable, n'est-ce pas ? qu'au dessert on vît sortir de votre réserve à cigares ou de votre cave à liqueurs l'effigie et la voix d'un vieux monsieur qui vous crierait avec un accent de crécelle : « Souviens-toi des conseils de ton oncle !... Ne mange pas son héritage !... Et surtout ne le fais pas manger par de prétendus amis qui ne t'en sauront pas gré ! »

A l'aide d'une manivelle, il y aurait toujours moyen de couper court à l'apparition de l'oncle et à son éloquence intempestive ; mais les amis se formalisent quelquefois un peu vite, surtout après dîner.

ARGUS.

AVIS AUX LECTEURS

Les principales nouvelles que la SEMAINE DES FAMILLES publiera cette année sont : *Raoul Daubry chef de famille*, par Mlle Zénaïde Fleuriot ; *la Fée Mab*, par Mlle Marie Nettement ; *la Nièce du capitaine*, par M. Girardin ; *Une Vocation d'artiste*, par Mme la comtesse de R*** ; *De trois manières de vivre*, par Mme Maryan, etc. Les *Études historiques*, *Variétés*, *Causeries*, seront signées par G. de Cadoudal, Edmond Demolins, François de Kérinou, Ch. Barthélemy, etc., etc.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

Abonnement, du 1er avril ou du 1er octobre ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n° par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er avril. — LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS, RUE BONAPARTE, 90, A PARIS. — SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE



TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

Religion, Philosophie et Études de mœurs.

Sciences et Arts.

Histoire et Voyages.

Critique.

Romans, Contes et Nouvelles.

Poésie.

Variétés.

Sceaux. — Imp. Charaire et fils.



